MUSÉE

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

XLI^e^ ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
ANCELOT (Mme).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BLANCHÈRE (H. de la).
CALLIAS (Hector de).
CHADEUIL (Gustave).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESLYS (Charles).
DUBARRY (A.).
DUMONTEILH (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Vte de), de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NAVERY (R. de).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).

—

AMPÈRE (J.-J.).
BALZAC (de).
BERTSCH (A.).
BOITARD.
CAPENDU.
CHASLES (Philarète).
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.)
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JANIN (Jules), de l'Acad. franç.
JASMIN (d'Agen).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Acad. fr.
MERY.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DARJOU.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GILBERT.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARIANI.
MONNIER (Henri).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
VIERGE.
YAN' DARGENT.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1875 (42e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 8 fr. 50.

Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, États-Unis, Amérique, 9 fr. 50.

Indes orientales, Roumanie, 10 fr. 50.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 13 fr. 70.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :

Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 15 fr. 50.

Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, États-Unis, Amérique, 16 fr. 50.

Indes orientales, Roumanie, 18 francs.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29,

Aux bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 1er ou le 2 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 20 du mois.

QUARANTE ET UN VOLUMES SONT EN VENTE.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION. DEUXIÈME ÉDITION.

Chacun des trente premiers volumes : Paris, 4 francs. Port en sus.

Chacun des volumes suivants (31 à 41) :

Pour Paris. . .	Broché	6 fr.
	Relié	7 fr. 50 c.
Pour les départements, par la poste, le volume broché.		7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29.

MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir

TOME QUARANTE ET UNIÈME

1874

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

AVERTISSEMENT

Nous manquerions à la première loi de la reconnaissance si nous ne saisissions l'occasion que nous offre le renouvellement de l'année pour remercier notre grande famille du concours qu'elle n'a cessé de nous prêter.

A plusieurs reprises, nous lui avons dit :

« S'il existe entre le *Musée* et vous ce lien que crée le service rendu, si vous croyez notre travail utile, si vous applaudissez à nos efforts, aidez-nous dans notre œuvre de propagande, répandez autour de vous ce recueil qui devrait être à tous les foyers, car à tous les foyers il apportera la paix, la concorde, le respect des vérités religieuses, la science qui éclaire l'esprit, les nobles exemples qui élèvent l'âme. Nous dédaignons le bruit et la réclame ; nous ne voulons d'autres collaborateurs de notre succès que vous-mêmes, vieux et jeunes amis. »

Et chaque fois que nous avons tenu ce langage, un grand mouvement s'est opéré dans notre public ; les listes d'adhésions nous sont arrivées nombreuses, renouvelées, car le public du *Musée* est de ceux qui comprennent les choses vraies et justes, et il s'est établi entre lui et nous ce courant de confiance et de sympathie qui naît de la communauté des convictions et des espérances.

Donc, merci encore.

Un mot maintenant sur le volume qui se prépare.

Ses premières livraisons contiendront *Monmouth*, suite des révolutions d'autrefois, qui ont fait une place à part à M. Genevay parmi nos collaborateurs ; *la Régénération des cheveux*, voyage humoristique de M. A. Dubarry dans l'Afrique centrale, digne pendant de *l'Alsace-Lorraine en Australie* et des *Tapirs à dos blanc*, qui ont obtenu, ces dernières années, un si légitime succès ; un nouveau chapitre de l'histoire naturelle en action, les *Voyages et Aventures d'une fourmi rouge*, par M. de la Blanchère, l'auteur applaudi des *Mémoires d'une ménagerie; les Épées de l'abbé Tristan*, étude morale de M. Célières ; puis des nouvelles de MM. R. de Navery, Ch. Deslys, etc.; des articles scientifiques de M. E. Muller, et bien d'autres encore que nous tenons en réserve.

On voit si ce quarante-deuxième volume le cédera aux volumes précédents en intérêt, en variété.

Sur ce, amis lecteurs, à janvier prochain ! et que ce rendez-vous nous retrouve tous fidèles dans l'avenir comme vous l'avez été dans le passé.

Ch. WALLUT.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

Chacun des trente premiers volumes de la collection du *Musée des Familles :* Paris, 4 francs.

N.-B. Nous engageons vivement nos lecteurs à nous adresser le plus tôt possible leurs demandes pour éviter l'encombrement du service de la poste dans les derniers jours de décembre.

Frais de port à ajouter au prix des volumes (France, Belgique, Suisse).

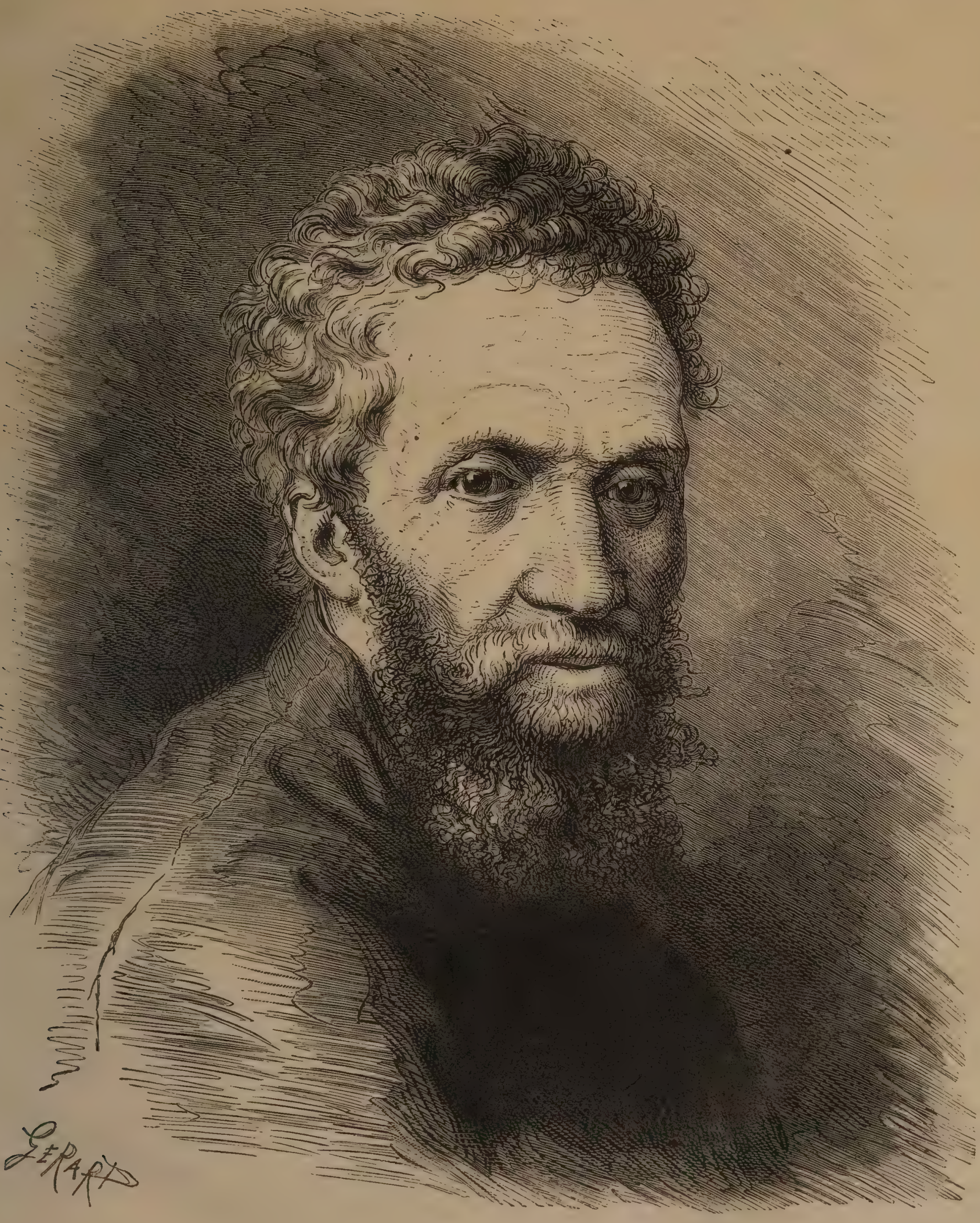
(Ces frais décroissant proportionnellement au poids, on a avantage à se faire expédier en une fois tous les volumes que l'on désire et à s'entendre entre abonnés pour réunir plusieurs demandes.)

1 volume	1 fr.	7 à 8 volumes	3 fr.
2 —	1 50	9 à 12	4 50
3 —	2 »	13 à 18	6 »
4 —	2 25	19 à 25	7 »
5 —	2 50	26 à 30	8 »
6 —	2 75		

MUSÉE DES FAMILLES

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

LE SIÉGE DE FLORENCE.



Michel-Ange. Dessin de Bocourt.

Qui ne connaît l'histoire de Florence? Bien souvent elle a été écrite, et pourtant elle reste encore à écrire. Mais quelle plume ne faudrait-il pas pour une tâche si charmante et si terrible? Quel pinceau pourrait reproduire les luttes de la liberté, les horreurs des guerres civiles, les enchantements de la poésie et de l'art? Il semble cependant qu'il appartiendrait à un écrivain français d'entreprendre un si beau travail, car c'est pour avoir cru à la fortune de la France que la république de Dante et de Michel-Ange s'est irrévocablement perdue. La défaite de Pavie lui fut plus fatale qu'à nous-mêmes. Charles-Quint et Clément VII — un Médicis — lui firent payer cher son indépendance et l'alliance armée qu'elle avait contractée avec François Ier. Afin d'effacer du cœur du pape le souvenir de sa rude captivité et du sac de Rome par le connétable de Bourbon, l'empereur résolut de rendre à Clément la ville où ses ancêtres avaient régné, d'abattre la république florentine pour rétablir les Médicis. C'est à cette époque funeste que se rattache notre court récit.

L'année 1529 arrivait à ses derniers mois; à Florence on disait: « C'est l'hiver qui arrive; » en France on eût dit: « Le printemps renaît, » tant les campagnes étaient vertes encore, tant l'air était doux. Dans un des plus admirables palais de la glorieuse cité, à la tombée de la nuit, autour d'une table simplement, mais noblement servie, se trouvait réunie une nombreuse famille. Elle se composait de trois jeunes filles et de sept jeunes hommes assis à côté de leur père et de leur mère. Dans la salle où se prenait ce repas éclatait ce goût de l'art que l'Italie possédait seule alors. Le père, encore dans toute la force de l'âge, avait une figure rayonnante d'intelligence, et, quoique son front fût voilé de tristesse, rien n'était plus charmant que l'orgueil contenu avec lequel il regardait sa famille. Ses fils, dont les derniers touchaient à l'enfance, brillaient de santé. Des trois filles, deux étaient déjà dans l'épanouissement de la beauté, qui fleurit sitôt dans ces contrées heureuses, et leur mère, malgré la sévérité hautaine de son visage, pouvait à juste titre être fière d'elles. Bella surtout, grande, forte, aux yeux calmes et profonds, au teint mat, au front un légèrement bistré au sommet des tempes, à la noire et épaisse chevelure retenue par de longues épingles d'argent, semblait faite pour l'enchantement des regards. — Quand elle allait à la messe à Santa Maria Novella, ou à Santa Maria del Fiore, les vieillards de Florence se retournaient pour saluer son beau visage, sa jeunesse et sa grâce, comme le faisaient autrefois les vieillards de Troie, lorsque Hélène sortait du palais de Priam appuyée sur l'épaule de Pâris ou d'Hector.

Cette famille heureuse était celle des Strozzi, un des plus vieux noms patriciens de Florence, et la femme dont la fécondité avait peuplé cette maison était Clarisse, fille de Pierre de Médicis, vertueuse, mais dure et orgueilleuse, comme une matrone de la Rome antique. De même que toute la noblesse florentine ou vénitienne, les Strozzi avaient fondé leur puissance sur le commerce et la banque, et, quoique les temps ne fussent guère propices, Philippo Strozzi menait encore de front la vie politique, la vie commerciale et les plaisirs luxueux d'une existence aristocratique. Ajoutons que, poëte élégant et lettré érudit, il possédait à un haut degré l'amour et le sentiment de l'art.

Pendant que de nombreux serviteurs allaient, venaient autour de la table, veillant aux soins du service, les jeunes gens parlaient bas entre eux, les filles écoutaient leur mère. Philippo Strozzi, élevant la voix, dit à ses fils:

— Eh bien, les enfants! a-t-on tout enlevé du casin de San-Minato et de celui du bord de l'Arno, les marbres, les bronzes, les antiques, les vases, les meubles précieux, les tentures? avez-vous tout rentré à Florence? car demain, vous le savez, par ordre de la République, à un mille autour de la ville, doivent être détruites toutes les maisons, coupés tous les arbres, arrachées toutes les vignes qui peuvent servir à l'ennemi et gêner le tir de notre artillerie.

— Oui, mon père, tout a été soigneusement emporté; et, s'il faut que je vous le dise, Bella, qui avait voulu venir avec nous, a fait mieux encore...

— Qu'a-t-elle donc fait, la *bellissima?*

— Ce que Bernardo, tous mes frères et moi, nous avons trouvé très-beau: elle a mis de ses mains le feu au casin de San-Minato et à celui de l'Arno en criant: « Pour Florence! » Mais quand nous avons vu, mon père, les flammes s'élever, brûler ces chers petits palais..... nous avons tous pleuré; en revenant, nous n'osions pas regarder derrière nous...

— C'est bien, Bella; c'est très-bien, mon enfant. Il appartient à la noblesse de Florence de donner l'exemple des sacrifices à la patrie.

— Que le retour a été triste! reprit Julio, tous les chemins étaient encombrés de pauvres gens rentrant dans Florence, traînant après eux leurs pauvres meubles, leurs enfants, et leurs femmes en pleurs; ils maudissaient les Espagnols dont les coureurs ont déjà paru sur les hauteurs de Giramonte. Quand nous sommes arrivés à la porte de la ville, Bella à cheval au milieu de nous, nous avons rencontré le général Malatesta Baglioni, il m'a demandé ce que signifiait le feu qu'il apercevait, je lui ai conté ce que je viens de vous dire, mon père; alors Malatesta a levé son casque, tiré son épée, salué ma sœur, et, comme il y avait là beaucoup de peuple, il s'est mis à crier: Vive Bella Strozzi! Vive Bella la *bella!* S'il ne s'était pas trouvé dans la rue Dante de Castiglione, avec sa compagnie, on nous enlevait notre sœur pour la porter en triomphe; tout le monde répétait son cri « Pour Florence! Elle l'a dit! elle l'a dit! » Quel vacarme! Il fallait voir la figure de Bella! Vous auriez bien ri, mon père.

— Je n'aurais pas ri, Julio, j'aurais été très-heureux; et je suis très-fier. Viens, ma fille bien-aimée, viens, que je t'embrasse.

Strozzi prenant sa fille entre ses bras, lui dit en souriant:

— Je te ferai un sonnet, fillette, et quand Florence aura vaincu, que nous relèverons nos casines, tu poseras la première pierre de celle de San Minato, elle t'appartiendra, elle portera ton nom, elle s'appellera *la Bella!*

D'après cette scène, ne jugez point trop facile la tendresse paternelle de Strozzi; certes, il aimait sa fille, mais ce républicain aurait préféré la savoir morte que mésalliée, comme tous les chefs des maisons aristocratiques, dans les républiques surtout. Strozzi entendait que ses enfants, filles et garçons, servissent à l'élévation de sa race.

La main de Bella avait été demandée par un membre

rich de l'art de la laine (1), Francesco Ferrucci, qui était beau, jeune et riche ; mais, malgré les pleurs de Bella, il avait été impitoyablement repoussé par Strozzi, et la fière Clarisse de Médicis s'était indignée qu'un homme qui n'était que du *populo grasso*, de la simple bourgeoisie, eût conçu seulement la pensée de devenir son gendre.

Mais revenons à notre récit. Au moment où, au milieu de sa famille émue, le père pressait sa fille sur son cœur en lui disant les plus douces paroles, la porte de la salle s'ouvrit, et un homme parut sur le seuil. Il était vêtu d'un justaucorps et d'un haut-de-chausses en velours noir qui ne descendait que jusqu'aux genoux; des bas violets serraient ses jambes musculeuses, et pour coiffure, il portait une espèce de bonnet en soie rouge à oreilles rabattues. A sa ceinture pendait dans sa gaîne un large poignard. Le nouveau venu avait l'aspect athlétique, la poitrine large, les épaules hautes, et ses mains, un peu fortes, étaient d'une remarquable beauté. Sa figure respirait la puissance dans le calme, on aurait dit un lion au repos. Le bas de son visage se dérobait sous une barbe épaisse et frisée, déjà mêlée de quelques fils d'argent. Ce qu'il y avait d'admirable dans cette tête c'étaient les yeux, non qu'ils fussent ou bien grands ou bien dessinés, mais leur expression portait une sorte de majesté si imposante et si naturelle, que l'on sentait que ce regard était fait pour commander le silence et le respect.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Strozzi détourna la tête, et, quittant brusquement Bella, il se précipita à la rencontre de son hôte, et, le serrant dans ses bras :

— Femme, enfants, inclinez-vous, dit-il, Dieu envoie à notre secours Michel-Ange Buonarroti ! »

A ce nom fameux, les jeunes Strozzi, retenant avec peine un cri d'admiration et de joie, saluèrent profondément, mais lui « le tailleur de pierres », comme il se plaisait à s'appeler, s'avança d'un pas grave vers Bella; d'une grâce charmante prenant sa main qui tremblait, il lui dit, avec ce sourire si doux quand il s'épanouit sur des lèvres naturellement sévères :

— Soyez bénie, enfant, vous nous avez donné aujourd'hui notre cri de combat; oui, « tout pour Florence ! »

Les femmes et les jeunes hommes, sur un signe de Strozzi, se retirèrent en ne cessant de regarder Michel-Ange :

— Vous êtes un heureux père, dit le grand artiste en s'adressant à son ami.

— Oui, et, comme ma santé est vigoureuse, que je vis avec mes enfants dans la plus libre familiarité, on a l'habitude de répéter à Florence que j'ai sept fils, et que les Strozzi sont huit frères.

Les deux Florentins s'entretinrent longtemps et gravement des dangers qui menaçaient leur patrie. Le peuple de la noble cité comptait sur le prochain secours de la France et de la Sérénissime République de Venise, mais Strozzi et Michel-Ange ne se berçaient point de telles espérances.

Strozzi expliqua au grand artiste la situation intérieure de la ville, l'esprit qui l'animait, la pensée de ses chefs, les ressources militaires dont elle pouvait disposer; mais comme toutes ces choses apparaîtront successivement dans notre récit, nous supprimons les paroles de Strozzi.

— La journée a été assez rude, reprit Michel-Ange; toute la nuit dernière, pour éviter de tomber dans les mains des troupes impériales, j'ai marché par des chemins détournés; je sens la lassitude, je vous quitte pour aller prendre du repos.

— Que dites-vous? mais où voulez-vous donc aller? N'êtes-vous pas mon hôte, ou plutôt cette maison n'est-elle pas la vôtre?

— Excusez-moi, Strozzi, mais j'ai de vieilles habitudes; la solitude m'est chère, je l'aime. Quoique absent de Florence, j'ai toujours conservé ma petite maison de la rue Ghibellina (1), mon fidèle et vieux serviteur m'a précédé, il m'y attend; bonsoir. Demain, j'irai me présenter au gonfalonier et prendre les ordres de la République.

Sur ces paroles, Buonarroti quitta Strozzi, et quand les lourdes portes du palais furent retombées sur lui, qu'il se trouva dans l'obscurité, mais non dans la solitude, car à chaque instant il était croisé dans sa marche ou par des bourgeois attardés, ou par des patrouilles veillant à la tranquillité de la ville, il s'en alla tête basse, songeant à sa patrie, aux maux qu'elle souffrait, aux malheurs plus grands encore dont elle était menacée. La dernière fois qu'il l'avait quittée, il l'avait laissée libre, orgueilleuse et féconde; il la retrouvait pleine du bruit des armes et dans les horreurs d'un siége. Quoi! toutes les merveilles de l'art qu'elle renfermait, et dont elle était si fière, pouvaient demain tomber sous le boulet des ennemis? Santa Maria del Fiore, Santa Maria Novella, qu'il appelait autrefois « sa fiancée » Santo-Spirito, le Campanile, le Baptistère avec ses portes de bronze ; quoi ! un fer brutal allait déchirer, anéantir les chefs-d'œuvre de Donatello, de Giotto, de Brunelleschi, d'Arnolfo di Lapo, d'Orgagna, de Guiberti, de Masaccio, de Léonard de Vinci, et toutes ces richesses, débris sacrés de la Grèce antique, que Cosme Médicis, que Laurent le Magnifique, avec tant d'amour, avaient réunies dans leurs palais et leurs jardins de Saint-Marc! Dieu permettrait-il donc un si monstrueux sacrilége!

Par un retour d'esprit bien naturel dans la situation où il se trouvait, Michel-Ange songeait à tout ce que sa condition avait d'amertume et de douleur. Il avait été élevé par les Médicis, il avait été l'hôte bien-aimé de leur maison, Laurent le Magnifique l'avait pris tout enfant et l'avait élevé comme un de ses fils. Le pape Léon X, un Médicis encore, avait livré pour ainsi dire Rome tout entière à son ciseau, et maintenant c'était en quelque sorte contre ces protecteurs de sa jeunesse et de son génie, contre leur famille du moins, contre Clément VII, qu'il était forcé de prendre les armes pour défendre sa patrie, sa bien-aimée Florence. Sa jeunesse..... avec quelle amertume il y remontait! Avec quel douloureux souvenir il se rappelait le temps où Ghirlandajo lui donnait ses premières leçons, et où, en les écoutant avec respect, disciple attentif, il suivait les pas de Politien, de Pic de la Mirandole, de Marcilio Ficino, à ses yeux charmés révélant les trésors de l'antiquité.

C'est avec ces sombres souvenirs et ces amères douleurs que Michel-Ange rentra dans la petite maison où son vieux serviteur l'attendait.

(1) Voir, pour la division de la population de Florence en *arts*, *le Chasseur de grives*, t. XXXV, p. 267.

(1) Cette maison est encore une des curiosités de Florence.

Le lendemain, selon son habitude, réveillé de bonne heure, Michel-Ange voulut visiter son atelier de la rue de San-Onofrio. Il s'y rendit et ouvrit ses cartons poudreux, il feuilleta ses portefeuilles tout pleins d'esquisses et de ses études, faites d'après les œuvres d'Albrecht Durer et du Parmesan. Il était comme perdu dans ses doux souvenirs, lorsqu'il entendit un grand tumulte dans la rue. On frappa bientôt à sa porte, il l'ouvrit et il se trouva en présence du premier magistrat de la république, du gonfalonier Carducci, qui le salua et lui dit :

— Cette nuit, les membres du gouvernement ont appris votre arrivée, Michel-Ange Buonarroti; ils m'ont donné l'ordre de venir vous souhaiter la bienvenue et de vous annoncer que, voulant utiliser votre courage et vos talents, vous donner une place digne de vous, ils ont confié à vous et à San-Gallo le soin de veiller aux fortifications de Florence et vous ont, en outre, nommé un des membres du Comité de défense. Par ces deux actes, Michel-Ange, Florence a entendu rendre hommage au plus noble de ses fils et, pour ainsi dire, placer la patrie sous la garde du génie.

Buonarroti remercia la République de sa confiance, et comme, parmi la suite du gonfalonier, il aperçut l'architecte San-Gallo, qu'il connaissait, il s'avança vers lui, serra sa main, et, bientôt le premier magistrat de l'Etat s'étant retiré accompagné de son cortége, Michel-Ange et San-Gallo, demeurés seuls, convinrent de faire ensemble le tour des remparts et des forts qui les protégeaient, pour voir les points dont il convenait de réparer ou d'accroître les défenses.

Dès qu'ils furent montés sur une des hautes tours qui, de distance en distance, couronnaient les murailles, quel lugubre spectacle s'offrit à leurs yeux! Toute la campagne était inondée de soldats et de travailleurs armés de pioches, de leviers, de haches; ils abattaient tout devant eux, coupant les vieux troncs des citronniers, des orangers, des oliviers, des figuiers séculaires, faisant un désert et une ruine de ces campagnes charmantes, sans rivales peut-être dans le monde entier. Des béliers grossièrement façonnés, montés sur des roues, traînés par des bras vigoureux et roulant à travers les jardins, les parterres dévastés, s'approchaient des casins, des murs des vieux couvents; la poutre, mise en branle, heurtait rudement la muraille, l'entamait, et l'édifice s'abattait à grand bruit au milieu d'un nuage de poussière. Le bélier, se détournant alors de ces débris, allait, un peu plus loin, continuer son œuvre de dévastation. A chaque maison qui s'abîmait ainsi, on entendait s'élever des gémissements, et Michel-Ange et San-Gallo regardaient d'un œil morne cet horrible tableau qu'hélas! le peuple de France a vu.

Tout à coup Michel-Ange poussa un cri, et serrant la main de San-Gallo :

— Voyez, s'écria-t-il, voyez, le bélier frappe les murs de San-Salvi. Les malheureux! Ils vont détruire un chef-d'œuvre, le cénacle de Léonard de Vinci!... Courons... mais à quoi bon? nous arriverions trop tard...

En effet, le bélier, fortement poussé, abattait la demeure des moines, le cloître était tombé, la lourde poutre choquait les murs du réfectoire dans lequel était peinte l'admirable fresque. Les pierres roulèrent bientôt, une brèche énorme était faite et rien ne semblait pouvoir sauver la merveille. Mais, à travers la poussière qui s'élevait autour d'eux, les travailleurs ont vu l'œuvre de Vinci; aussitôt ils s'écrient, ils s'arrêtent; transportés d'admiration, saisis de respect, ils se découvrent et tombent à genoux. L'immortelle peinture était sauvée.

Arrêtée sur un point, sur tous les autres la dévastation marchait ardente et désolée; il y eut cependant un instant où les haches cessèrent de s'abattre et les béliers de frapper. Tous les ouvriers, s'appelant à grands cris, se précipitèrent vers une route où l'on voyait des prêtres, précédés et suivis de quelques soldats, s'avancer processionnellement. Bientôt les cloches de Florence, qui devaient si longtemps rester muettes (1), remplirent les airs de leurs joyeuses volées, et tout le clergé, en habit de fête, sortit des portes escorté des Dominicains, des Jacobins, des Franciscains, des Célestins, et de tant d'autres ordres encore, se rendant, au milieu d'une foule immense, au-devant de la procession qui approchait.

— Je devine, dit San-Gallo à Michel-Ange, je devine ce qui se passe; c'est la Vierge de l'Imprunetta (2), qui nous arrive : ayant toujours été regardée par les Florentins, ainsi que vous le savez, comme une sorte de palladium, la République a ordonné à l'exécuteur de ses œuvres (3) d'aller l'enlever et de la rapporter dans nos murailles. On n'a pas voulu la laisser exposée aux outrages des soldats flamands et allemands de l'empereur.

En effet, au milieu d'un grand concours de peuple, l'image sacrée fut religieusement portée et déposée à la cathédrale.

San-Gallo et Michel-Ange continuèrent leur visite, et, à partir de ce jour, l'illustre artiste s'adonna à ses fonctions avec l'ardeur infatigable qu'il portait en toute chose. Il se chargea d'une façon toute spéciale d'accroître les défenses du fort de San-Minato, qui, selon toutes probabilités, devait être l'objet des premières attaques de l'ennemi, déjà aux prises avec les places du territoire de la République. Quand, le 24 octobre 1529, les troupes impériales et papales arrivèrent enfin à l'Apparita, d'où elles découvraient pour la première fois Florence, dans leur joie sauvage, elles agitèrent leurs armes en criant :

— Florence! Florence! prépare tes brocards, nous venons les acheter à la mesure de nos piques.

Mais pendant qu'une soldatesque sans frein, et trop peu nombreuse heureusement, proférait toutes ces menaces de pillage, Florence faisait écrire aux angles de ses rues cette fière devise : « Pauvres, mais libres! »

Certainement c'était bien peu de chose que la petite république florentine pour résister à Charles-Quint; mais enfin, Florence, parfaitement fortifiée, munie d'une artillerie formidable pour cette époque, d'immenses approvisionnements, couverte par les places de sa domination : Pise, Livourne, Empoli, Prato, Pistoja, Volterra, etc., et par des bourgs très-nombreux et très-bien remparés, comptait seize mille soldats, les

(1) Les cloches ne sonnèrent pas durant tout le siége.

(2) Petit village à quelques lieues de Florence. La Vierge dite de l'*Imprunetta*, peinte, assurait-on, par saint Luc, placée d'abord à Florence, en avait disparu et s'était retrouvée sur le maître autel de la petite église d'Imprunetta. Ce miracle avait fait dire que la Vierge protégeait bien la ville, mais qu'elle ne voulait pas rester dans ses murs.

(3) Un des principaux magistrats, dont les fonctions n'avaient rien de commun avec celles de notre exécuteur des hautes œuvres.

uns étrangers, les autres faisant partie de la milice urbaine; tous, très-braves, très-disciplinés et pleins d'ardeur, pouvaient longtemps prolonger la défense. La masse croyait même la victoire possible, mais malheureusement les chefs n'avaient pas de si hautes espérances. Malatesta surtout, commandant toutes les forces de la cité, se méfiait des soldats de la milice; les historiens italiens l'accusent avec raison d'avoir secrètement agi en faveur de Clément VII. Ce qui est certain, c'est qu'il ne sut pas ou qu'il ne voulut pas tirer parti du dévouement et du patriotisme des Florentins. Toutes les fois que l'on consentit à utiliser leur discipline, ils firent en effet éprouver de rudes échecs aux vieilles bandes espagnoles et aux troupes du pape, placées sous les ordres du prince d'Orange. Ce chef comptait dans son armée, fort mal disciplinée d'ailleurs et peu pourvue d'artillerie, environ trente mille soldats, force insuffisante pour envelopper toute l'enceinte de Florence. Il établit son camp sur les hauteurs de Giramonte; ce fut là le point de départ d'à peu près toutes ses attaques.

La lutte ne tarda point à s'engager et le canon de tonner; dirigé en effet contre San-Minato, ainsi que Michel-Ange l'avait prévu; heureusement, l'artillerie ne possédait point la puissance effroyable que nous lui

Préparatifs de défense. Dessin de F. Lix.

connaissons aujourd'hui; d'ailleurs Michel-Ange, en quelques jours, avait singulièrement accru les défenses du point attaqué. Il avait fait hisser sur la plate-forme du clocher de San-Minato une petite pièce, et, quoique ce ne fût qu'un sacre (1), servie par un canonnier habile, que le peuple de Florence appelait *le Loup*, elle causa beaucoup de mal aux Espagnols. Afin de protéger ce clocher contre les projectiles, Michel-Ange, employant un moyen nouveau, avait couvert la face exposée au feu de balles de coton suspendues à des cordes; elles amortissaient le choc des boulets, et elles remplirent si bien cet office, que le clocher fut complétement préservé.

(1) Un petit fauconneau.

Le soir, lorsque les attaques de l'ennemi avaient cessé et que les Florentins ne faisaient point de sorties, Michel-Ange, le front triste, rentrait dans Florence. Oubliant un instant les misères de sa patrie, il revenait prendre son immortel ciseau. Il se rendait dans la petite rue Cantinelle, entrait dans la Nouvelle Sacristie toute pleine de ses ouvrages, et là il retrouvait ces admirables statues, œuvres de son génie, que le temps nous a gardées; elles devaient orner le tombeau des Médicis dont il s'était chargé. De ces statues, les unes étaient déjà terminées, les autres sortaient à peine du

marbre. La tête couverte d'un casque à réflecteur qu'il avait imaginé pour éclairer sa main, il se mettait au travail, et le matin souvent le trouvait le ciseau et le marteau à la main; il s'en allait alors, jetant un dernier regard sur ces chefs-d'œuvre qui s'appellent *Laurent* et *Julien de Médicis, le Jour, la Nuit, le Crépuscule* et *l'Aurore.*

Dans une de ces heures de calme, à la Sacristie Nouvelle, sur le piédestal de la statue de *la Nuit,* il trouva une fois ces vers charmants que Strozzi y avait tracés :

Cette Nuit, du ciseau glorieuse merveille,
Du sein de la matière un ange te tira.
Vois quel mol abandon! elle vit et sommeille;
Eveille-la, passant, elle te parlera.

Michel-Ange contempla un instant la divine statue que le fer ennemi allait peut-être briser, et, prenant un crayon, il répondit à Strozzi au nom de *la Nuit:*

Il m'est doux de dormir, d'être un marbre sans vie,
Dans ces temps de malheur, d'opprobre et d'attentats.
Pourquoi vivre à l'aspect des maux de la patrie ?
Laisse-moi mon sommeil, il m'est cher... parle bas (1).

Quand, en rentrant de San-Minato, il ne se rendait pas à la Sacristie Nouvelle ou au Palais Vieux, où siégeait le conseil de défense dont il faisait partie, celui à qui l'Italie pourrait donner le nom de *l'artiste souverain,* puisqu'elle a appelé Dante *le poëte souverain,* allait se reposer au palais des Strozzi. Il aimait cette famille; les fils, en état de porter les armes, étaient braves et joyeux, et les scènes du siége n'avaient point assombri l'esprit délié et charmant de leur père. Mais c'était Bella surtout qui attirait Michel-Ange. Dès qu'il paraissait, la belle jeune fille venait à lui, l'accueillait avec une gravité pleine de respect, et se plaisait à l'écouter.

Elle aimait à l'interroger sur ses premières années, sur sa vie si agitée et si glorieusement remplie; et lui, se faisant doux, contait ses jours passés à partir de son berceau, la pauvreté de sa famille; comment il était né à Arezzo en 1475, comment il avait été mis en nourrice à Settignano, chez la femme d'un tailleur de pierres.

— Je dois, disait-il, à la pureté de l'air d'Arezzo ce que je puis avoir d'idéal dans l'esprit, et au lait que j'ai sucé, le maillet et les ciseaux dont je me sers pour sculpter mes figures.

Il ne parlait qu'avec un tendre respect de Laurent de Médicis et du pape Jules II, nature violente, plus faite pour porter l'épée que l'anneau de Saint-Pierre, mais dont le génie était frère du sien. Il racontait à la belle enfant charmée les misères et les joies de l'existence d'un grand artiste, et ses veilles solitaires.

— Pourquoi lui demanda un soir en rougissant Bella, pourquoi, vous qui avez le cœur si haut et si bon, n'avez-vous jamais pris une compagne?

Il baissa la tête et resta un moment plongé dans ses pensées, puis relevant le front avec un léger sourire sur les lèvres :

— Regardez-moi, Bella, dit-il, depuis le jour où, dans un accès de rage jalouse, alors que nous travaillions ensemble à la chapelle des Brancacci, Torrignano m'a défiguré en m'écrasant le nez, j'ai pensé qu'il ne me convenait guère de nourrir des amoureuses espérances!...

Comme Bella faisait de la tête un signe de négation, Michel-Ange reprit d'un ton plus grave :

— Je me suis plongé tout entier dans le travail et n'ai pensé qu'à lui. J'ai pris pour devise celle des Hultz, vieux maîtres alsaciens : *Nit Lieber die Kunst* (l'art fut mon seul amour). Mes jours se sont ainsi passés dans une fiévreuse solitude, et je n'aurai que des enfants de marbre et de pierre.

Comme il prononçait ces derniers mots avec une mélancolie résignée, Bella prit sa main et, la portant à ses lèvres, elle dit :

— Michel-Ange! si illustre que pût être une femme par sa naissance et sa beauté, bienheureuse eût été celle que vous auriez aimée! Et quant à ces enfants de marbre et de pierre dont vous parlez, ils auront sur ceux de chair et de sang le glorieux privilége de l'immortalité.

— Que saint Jean, patron de Florence, vous entende, Bella, et qu'avec mes ouvrages il sauve les chefs-d'œuvre de la chère cité placée sous sa sainte protection!

Une nuit, après une longue séance au conseil de défense, Michel-Ange s'était arrêté devant le Campanile, il regardait l'admirable monument élevé par le Giotto, qu'éclairait la lune d'une lumière d'argent; il contemplait ce chef-d'œuvre qui ne pâlit pas à côté du dôme que Brunelleschi a posé sur Santa Maria del Fiore, lorsque tout à coup il vit doucement s'entr'ouvrir une porte latérale de cette église, et sortir trois femmes soigneusement enveloppées de voiles. « Voilà des Florentines bien ferventes, pensa-t-il, » et les suivant de l'œil, observant leurs démarches : « Deux, ajouta-t-il, sont assurément d'un certain âge, mais la troisième, celle qui marche entre elles, a le port et le pas de la déesse de la jeunesse; excepté Bella, je ne croyais pas qu'il y eût à Florence une femme d'une aussi grande tournure, et il murmura : *Vera incessu patuit Dea...* » Le groupe disparut bientôt, et Michel-Ange s'était remis à admirer le Campanile, lorsqu'un Florentin s'approchant lui dit, après l'avoir salué avec respect :

— Quoique ni l'heure ni le lieu ne soient convenables, permettez-moi de profiter de la circonstance pour vous adresser, seigneur Michel-Ange, mes très-humbles remercîments; je m'appelle Francesco Ferrucci, et parce que l'on vous a appris que, dans quelques-unes des dernières sorties, j'ai fait convenablement mon devoir, joignant au conseil de défense votre voix à celle de quelques autres, vous avez bien voulu me nommer commissaire général de la guerre à Empoli. Je vous en suis d'autant plus reconnaissant que vous êtes lié avec Strozzi et Malatesta, qui ne m'aiment ni l'un ni l'autre : Strozzi, parce qu'il ne m'a pas trouvé d'assez bonne maison pour m'accorder la main de sa fille Bella; Malatesta, parce qu'il sait que je n'ai en lui aucune confiance et que je me suis moqué du bonnet qu'il porte (1). C'est dans le cœur qu'il faut avoir le mot *liberté!*

Pendant qu'il parlait ainsi, Michel-Ange regardait

(1) Traduction de M. L. Halévy. Voici les vers de Michel-Ange :

Grato m'é il sonno, e più l'esser di sasso
Mentre che il donno a la vergogna dura;
Non veder, non sentir, m'é gran' ventura,
Pero non mi destar; deh parla basso.

(1) Malatesta portait sur son bonnet le mot *liberté.*

Francesco Ferrucci : c'était un beau jeune homme à l'œil plein de flammes, au nez d'aigle ; pas un de ses traits qui ne respirât la franchise, le courage, et la beauté du corps répondait à celle du visage. Pendant ce rapide examen, Ferrucci continuait :

— C'est vrai, ma famille n'a pas d'illustrations, mais prenez, Michel-Ange, ma parole pour sacrée, je viens encore d'en faire le serment devant l'autel de Santa Maria del Fiore ; quoique jamais la vie ne m'ait été plus chère ! si je ne peux pas me faire un nom par mon dévouement et mon courage, je me ferai tuer, et mes lèvres expirantes murmureront le cri de Bella : *Pour Florence !*

Les paroles de Ferrucci réveillèrent dans le souvenir de Buonarroti la vision qui, il y a quelques minutes à peine, venait de passer devant ses yeux ; mais qui lui permettait de croire que c'était en réalité Bella qu'il avait vue ? Les portes du palais Strozzi depuis longtemps étaient closes. La femme d'ailleurs qui, par sa démarche, lui avait rappelé le beau lis de Florence, sortait prudemment accompagnée de Santa-Fiore, et ce n'eût pas été dans la chaste maison du Seigneur que la religieuse Bella eût accordé un rendez-vous à l'homme qu'elle aurait aimé.

— Donnez-moi votre bras, Francesco Ferrucci, dit Michel-Ange après ces rapides réflexions, et, si cela ne vous dérange pas trop de votre route, accompagnez-moi jusqu'à la rue Ghibellina, où je demeure. Votre figure et votre voix me conviennent, et je me plais à vous entendre.

En causant de Florence, le grand artiste et le négociant, devenu homme de guerre, s'en allèrent lentement ; le premier fut vivement frappé de l'ardeur généreuse du second ; ils eurent de la peine à se quitter.

— Quand partez-vous ? demanda Michel-Ange.

— Demain dans la nuit, après avoir pris les derniers ordres de la République et de Malatesta.

— Eh bien, jeune homme, quand vous serez dans votre commandement, servez courageusement Florence, et n'oubliez pas que vous avez un ami.

Ferrucci prit la main qui lui était tendue, et la retenant avec émotion :

— Michel-Ange me permet-il de lui demander deux grâces ?

— Parlez.

— Demain, je ferai porter chez vous une cassette et une lettre ; la lettre, que vous ne devez ouvrir que si vous appreniez ma mort, contiendra le nom de la personne à laquelle cette cassette devra, dans ce cas, être remise ; voulez-vous alors vous charger de faire cette triste commission, vous-même et en secret ?

Encore une fois le nom de Bella revint sur les lèvres de Michel-Ange, mais il ne le prononça point ; il se contenta de lever la main en disant :

— Je le jure !

Francesco s'inclina ; Buonarroti souleva le heurtoir de sa porte, et le jeune commandant ne s'éloigna que lorsque le grand homme, lui adressant un dernier salut, fut rentré chez lui.

Le lendemain, aux premières heures, Michel-Ange recevait, avec la lettre annoncée, un coffret en velours tout couvert de plaques d'argent admirablement ciselées à jour. En contemplant cette petite merveille d'un travail exquis, sans se rendre compte des pressentiments involontaires qui l'agitaient, il murmura : « Pauvre Bella ! »

Ce matin-là, Florence était encore plus que de coutume remplie de mouvement et de bruit. Un armistice de quelques heures avait été signé entre Malatesta et le prince d'Orange. Voici dans quelles circonstances. A cette époque, la poudre à canon n'avait pas tué complétement la chevalerie ; un citoyen distingué de Florence, Ludovico Martelli, ennemi depuis de longues années d'un autre Florentin nommé Jean Bandini, ayant appris qu'il était dans le camp espagnol, l'avait envoyé défier comme traître à la patrie. Après quelques pourparlers, on était tombé d'accord, et ce jour-là même, la rencontre devait avoir lieu dans une lice dressée entre le camp des assiégeants et les remparts des assiégés. Dès les premières heures de la journée, pour assister au spectacle, tout Florence était sur les murailles, et l'armée du prince d'Orange à ses dernières barrières. Les champions avaient fait choix de chacun un second : Martelli avait pris Dante de Castiglione, et Bandini, Bertino Aldobrandino.

Au moment fixé, Martelli et Dante se mirent en marche et sortirent de Florence précédés par quatre pages. Derrière eux s'avançaient deux trompettes, toujours sonnant ; l'un appartenait au prince d'Orange, l'autre à Malatesta, et chacun d'eux portait la couleur de son maître. Venaient ensuite Jean de Vinci, dont la beauté était célèbre dans l'Italie entière, et Paolo Spinelli, citoyen de Florence, vieux soldat d'une expérience consommée, parrains de Martelli et de Dante de Castiglione, qui s'avançaient après sur des chevaux turcs d'une pureté de sang admirable. Les deux champions étaient vêtus tous deux d'une casaque et d'un haut-de-chausses en satin rouge, les manches écartelées de toile d'argent. Ils avaient sur la tête un petit toquet en soie rouge orné d'une longue plume blanche retombant entre leurs épaules. A droite et à gauche, sur deux files, marchaient douze valets de pied costumés comme les pages. Derrière, se pressaient tous les capitaines de Florence, qui ne s'arrêtèrent qu'aux dernières fortifications de la ville. A la vue de cette brillante cavalcade, que suivaient vingt et un mulets chargés de tout ce qui etait nécessaire pour vivre, camper, combattre, et entre les rangs desquels se trouvaient un prêtre, un médecin, un barbier, un maître-d'hôtel, et même un cuisinier ; toute la population florentine poussant des cris d'enthousiasme, d'espérance, saluait de ses vœux bruyants les champions de la cité ; ils semblaient porter avec eux l'âme de la patrie. Les cris retentissaient encore lorsque les combattants parvinrent près du camp espagnol, mais alors un grand silence se fit.

On les vit s'avancer près du prince d'Orange, qui s'était porté à leur rencontre accompagné de tous ses officiers ; il les conduisit sous des pavillons surmontés de l'étendard de Florence, pavillons que la courtoisie castillane avait fait dresser pour eux. Bientôt ils en sortirent et marchèrent vers les lices dont le marquis du Guasto avait été nommé le maître ; elles étaient gardées par un nombre égal de soldats espagnols et de soldats florentins. Les enceintes étaient faites avec des pieux, mais les deux lices, celle où devaient combattre les champions, et l'autre, destinée à leurs seconds, ne se trouvaient séparées que pas une corde.

Après avoir tour à tour salué le marquis du Guasto, les quatre ennemis entrèrent sur le terrain qu'ils allaient arroser de leur sang, et un héraut d'armes défendit à tous de pousser un cri ou de faire un geste

pendant la durée du combat. Les champions étaient sans casque, tête nue, la manche droite de la chemise ouverte jusqu'au coude; armés d'une épée tranchante, ils avaient la main droite garantie par un gant de mailles.

Dante de Castiglione en vient d'abord aux prises avec Aldobrandino, reçoit, dès les premières passes, une blessure assez grave au bras droit et une seconde plus légère au visage, trois autres fois encore il est touché au bras gauche. Ne pouvant plus manier son épée d'une seule main, il la prend des deux, et au moment où Aldobrandino s'élance de nouveau sur lui, par une volte terrible, écartant le fer de son adversaire, il lui plonge avec tant de force son épée dans la bouche, qu'un des yeux du blessé sortit de l'orbite. Aldobrandino tomba et, pour encourager Martelli, Castiglione cria : « Victoire ! »

Martelli, emporté et furieux, s'était jeté sur Bandini qui, l'attendant de pied ferme, lui porta un coup au-dessus du sourcil; aussitôt le visage de Martelli fut couvert d'un rideau de sang : il ne voyait plus. Cependant, par trois fois, il parvient à saisir de la main gauche l'épée de son adversaire, mais trois fois celui-ci la lui arrache en lui coupant les doigts, avant que Martelli, gêné par

Le champ clos. Dessin de F. Lix.

sa première blessure, ait eu le temps de le frapper. De sa main déchirée, il veut essuyer le sang qui l'aveugle, il ne fait que s'ensanglanter davantage. Cependant il atteint son adversaire à la poitrine et lui ouvre une plaie horrible, mais pas assez profonde pour être mortelle. Deux fois encore Martelli est blessé à la tête, sa main gauche est encore percée; quoique combattant pour ainsi dire dans les ténèbres, il se défend toujours et refuse longtemps d'écouter Bandini, qui lui crie : « Rends-toi, ou tu es mort ! » Enfin, ne pouvant plus même apercevoir son ennemi dont au hasard il pare les coups, il dit : « Je me rends au marquis du Guasto ! »

Le combat était terminé; si Martelli appartenait à Bandini, Aldobrandino mourant était le prisonnier de Dante; un échange se fit, et Martelli et Castiglione rentrèrent dans Florence, attristée par l'issue d'une lutte qui n'avait pas été aussi victorieuse que l'espérait le patriotisme de la cité. Aldobrandino ne survécut que quelques heures; quant à Martelli, quoique aucune de ses blessures ne mît sa vie en danger, la douleur et la rage d'avoir été vaincu le firent mourir au bout de peu de temps.

A. GENEVAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

VOYAGES.

LES TAPIRS A DOS BLANC.*

Un chasseur de nids d'hirondelle. Dessin de Vierge.

I. — UNE EXPLOITATION DE NIDS D'HIRONDELLE.

— Le diable me brûle si je sais comment me tirer de là!... murmurait le docteur Swammerdam tout en mangeant une écuellée de riz bouilli et un hareng salé. O Maëstricht, ô ma chère société d'acclimatation!... Aussi qu'avais-je besoin de venir dans ce pays maudit, où il n'y a même pas de tapirs à dos blanc?... Il est vrai que, s'il y en avait, je ne saurais qu'en faire en l'état où je suis réduit... Enfin, patience, le ciel aura peut-être pitié de moi... Ah! si l'armée hollandaise pouvait écraser, massacrer, hacher comme chair à pâté ces brigands d'Atchinois!... Pouah! quelle nourriture! ce hareng est pourri. Ce n'est pas assez de me rouer de coups, de m'obliger à exposer ma vie dans des exercices d'acrobate, ils veulent encore m'empoisonner!... Holà! vous autres, continua-t-il en se tournant vers une demi-douzaine de Malais, assis par terre à dix pas de lui et en train d'achever un plat de *curry*, passez-moi la calebasse.

On lui tendit une gourde à moitié pleine de thé froid; il la porta à ses lèvres et l'y laissa un temps assez long.

Tandis qu'il s'essuyait la bouche du revers de la main, un Chinois, monté sur un petit poney et tenant un parasol de papier, s'avança vers le hangar sous lequel le docteur épanchait sa bile en se laissant aller au soliloque dont nous venons de donner un échantillon. A son approche, un des Malais, qui semblait être une sorte de piqueur, se leva.

— Il faut que le chargement de la jonque soit terminé ce soir, dit-il d'une voix claire et efféminée; le capitaine appréhende un typhon et veut partir avant l'aube de demain.

— Maître, il sera terminé, répondit le Malais avec déférence.

Le Chinois fit un mouvement de tête qui signifiait : bien ! et continua nonchalamment son chemin vers une plaine herbeuse bordée d'une forêt épaisse, où broutaient des buffles et des bœufs, sous la surveillance de deux bergers.

— Infâme scélérat ! sacra le docteur entre ses dents en le suivant des yeux.

A cet instant, le piqueur lui caressa le dos avec un rotin et lui cria : Debout !

Swammerdam se dressa comme un ressort, poussa un gémissement et se mit en marche, de l'air d'un condamné qu'on mène au supplice.

Il pouvait être deux heures de l'après-midi, et une chaleur équatoriale, une chaleur telle qu'on en a pendant la saison sèche dans l'Inde, tombait sur la terre comme une couche de plomb fondu.

Nous disons dans l'Inde, car notre récit se passe à Sumatra, la première des îles de la Sonde, en juin 1873.

Le docteur arriva, avec le piqueur et cinq autres Malais, au bord d'une falaise à pic au pied de laquelle grondait la mer et que couronnait un magnifique bouquet de palmiers sagous ; là, le piqueur lui attacha une corde autour du corps et lui montra une frêle échelle de jonc assujettie au tronc d'un gros palmier, dont l'extrémité se balançait dans le vide.

Le docteur regarda d'abord avec effroi le gouffre qu'il avait devant lui, posa un pied sur l'échelle, puis le retira, puis posa l'autre, et finalement, en présence de l'attitude menaçante du piqueur, se résigna à descendre.

Son visage était blême, ses dents claquaient et ses mains crispées serraient avec des convulsions fébriles les bâtons de l'échelle.

Au bout de quatre minutes, il atteignit une caverne sombre battue par les vagues, et disparut dans ses profondeurs en se cramponnant aux aspérités de ses parois, maintenu par le câble que le piqueur lui avait mis à la ceinture et que tenaient, du haut de la falaise, trois des Malais, pendant que deux autres faisaient glisser jusqu'à l'entrée de la caverne une corbeille également soutenue par une corde.

Il se fit un silence troublé seulement par le fracas assourdissant des lames se brisant contre les rochers ; les Malais enroulèrent à des palmiers les câbles auxquels étaient suspendus le docteur et la corbeille, et attendirent, couchés à plat ventre sur le bord de la falaise, en prêtant l'oreille dans la direction de la caverne.

Ce que tout cela signifiait, nous allons l'expliquer le plus brièvement possible.

Pendant que les péripéties terribles de la guerre franco-allemande se déroulaient dans l'est de la France, une société d'acclimatation avait été fondée à Maëstricht par le baron de Pumpernickelhausen, une quasi-altesse germanique, qui s'occupait particulièrement de l'amélioration de la race des pachydermes dans l'Europe centrale.

Le but de la société présidée par l'illustre baron était d'enfoncer les Sociétés d'acclimatation de Vienne, Paris, Londres, Anvers, la Haye, Amsterdam et autres lieux, et de faire de Maëstricht un centre rayonnant à la chaleur duquel tous les savants du vieux continent viendraient se réchauffer.

La Société d'acclimatation de Maëstricht compta promptement dans son sein tout ce que la ville possédait de professeurs émérites, parmi lesquels le docteur Swammerdam.

Petit-neveu, à ce qu'il prétendait, du fameux anatomiste Jean Swammerdam, savant hollandais du dix-septième siècle, auquel on doit une histoire générale des insectes, notre docteur s'était adonné depuis son enfance à l'étude des bêtes, et les bourgeois de Maëstricht le tenaient presque pour un génie depuis qu'ils avaient lu, dans le principal journal de l'endroit, un article élogieux sur un opuscule signé de son nom et traitant de la gestation des hippopotames. Le baron de Pumpernickelhausen l'appréciait beaucoup, et, dès que sa société fut créée, il s'empressa de lui confier une mission : celle d'aller chercher, dans l'Inde, des tapirs à dos blanc, qu'il se proposait d'acclimater sur les bords de la Meuse pour remplacer, comme bêtes de trait, les ânes, dont la race, hélas ! va en dégénérant de plus en plus en Europe, et, comme alimentation, les cochons.

Le baron soutenait mordicus que les tapirs à dos blanc, qu'on devait trouver par milliers dans les possessions hollandaises des îles de la Sonde, pouvaient suppléer avantageusement ces deux espèces d'animaux, et il voulait en doter les Pays-Bas.

Swammerdam accepta avec enthousiasme et, en juillet 1871, s'embarqua à Amsterdam pour Batavia, où il arriva en septembre, muni de lettres de recommandation pour le gouverneur et de lettres de crédit pour la Maatschappy, compagnie hollandaise, qui, on le sait, a le monopole du commerce des Indes.

Pendant un an, il explora l'île de Java, de Batavia à Sourabaya et de Sourabaya à Batavia, sans parvenir à voir la queue d'un seul tapir à dos blanc ; en novembre 1872, il passa à Sumatra, espérant être plus heureux, et s'arrêta à Bencoulen, mais vainement ; enfin, sur les conseils de quelques planteurs, il se rendit à Atchin, où les tapirs à dos blanc pullulaient comme les singes dans les plantations de cocotiers, d'après les affirmations de plusieurs marchands ou capitaines de navire.

Swammerdam s'embarqua, plein d'espoir, sur un trois-mâts anglais qui allait charger du poivre à Atchin, et, le 10 janvier 1873, mit le pied dans cette capitale, ne doutant pas que cette fois il allait trouver la pie au nid.

Erreur. Les tapirs à dos blanc étaient encore plus rares à Atchin qu'à Bencoulen, à Sourabaya et à Batavia ; et, au bout de deux mois d'exploration autour de la ville, il se trouva tout aussi avancé que lors de son départ de Maëstricht.

Sur ces entrefaites, les cartes s'étaient brouillées entre la Hollande et l'empire d'Atchin.

« Sumatra est l'Algérie des Indes, a dit avec justesse M. le vice-amiral Jurien de la Gravière ; il y faut lutter contre des éléments épars d'un gouvernement fédéral, contre un peuple étranger à toute hiérarchie ; la sédition, ameutée par le fanatisme et par de longues habitudes d'indépendance, y couve toujours quelque part, et la Hollande a dû y soutenir jusqu'à présent des guerres incessantes. »

Encouragée, fomentée, soutenue par les Atchinois, qui occupent la partie septentrionale de l'île, la sédition avait donné lieu, durant ces dernières années, à des échanges de notes très-vives entre le gouvernement néerlandais et le gouvernement atchinois, lequel, devant une menace d'exécution, avait fini par chercher des alliances : d'abord celle de la Turquie, ensuite celle de l'Angleterre, ce qui était plus politique ; l'Angleterre,

lorsqu'elle rendit, à contre-cœur, Java et Sumatra à la Hollande en 1816, ayant imposé à celle-ci la reconnaissance de l'indépendance de l'Etat d'Atchin, dans la pensée évidente d'éloigner plus sûrement ainsi ses rivaux commerciaux des côtes de l'Hindoustan et du détroit de Malacca, et n'ayant cessé depuis d'encourager secrètement la rébellion des Javanais et des Sumatriens.

Les Atchinois firent plus : sachant que la Prusse désirait étendre sa ligne de côtes en Europe, ils lui offrirent de les prendre sous son protectorat ; de cette façon, au premier coup de canon tiré dans l'Inde par les Hollandais contre Atchin, les Prussiens envahissaient la Hollande, s'en emparaient, et Atchin était *ipso facto* délivré de ses ennemis séculaires !

Nous ignorons ce que M. de Bismark répondit à ces propositions ; mais ce que nous savons, c'est que les Hollandais en eurent connaissance, s'en irritèrent, rompirent toutes relations avec les Atchinois, qui ne cessaient de leur prodiguer hypocritement les témoignages d'amitié les plus caressants, et leur déclarèrent la guerre (26 mars 1873), qu'ils croyaient être prêts à leur faire.

Mais les Atchinois ne sont pas des ennemis à dédaigner, surtout quand ils parviennent à entraîner avec eux leurs voisins de l'île, imparfaitement domptés par les Hollandais. Leur civilisation est très-ancienne ; avant l'invasion néerlandaise, ils passaient pour le peuple le plus puissant de la Malaisie, comptaient parmi leurs alliés presque toutes les nations commerçantes du littoral asiatique, de l'Arabie au Japon, possédaient une marine composée de plus de cinq cents bâtiments, et étendaient leur domination sur une grande partie de la presqu'île de Malacca. On les citait comme des guerriers intrépides, des navigateurs hardis et expérimentés, des politiques retors et des marchands habiles.

Convertis de bonne heure à l'islamisme, ils sont depuis un millier d'années gouvernés par un sultan ou empereur, au pouvoir héréditaire, dont la succession a souvent provoqué d'aussi terribles guerres civiles que celles qui ensanglantèrent tant de fois les marches du trône de Turquie.

L'empire est divisé en principautés gouvernées par des radjahs, des grands vassaux qui, en cas de guerre, doivent amener leurs contingents de troupes au sultan ; c'est le système féodal avec tous ses vices et tous ses dangers.

La capitale est Atchin, sur la rivière du même nom, à une lieue de la mer ; elle est assez bien fortifiée, possède des manufactures de soie, de coton, des fonderies de canons, et fait un commerce considérable de poivre, d'or, de benjoin, de nids d'oiseaux, de petits poneys, dont le sultan, à l'instar du khédive d'Egypte, semble avoir le monopole.

Le palais de ce despote est situé hors de la ville ; c'est une espèce de forteresse, entourée d'un fossé de quatre à cinq kilomètres de tour et défendue par une centaine de canons de gros calibre.

Quant à la ville, elle ressemble à beaucoup de cités des îles de la Sonde, bâties sur des côtes plates et marécageuses : des maisons en bambou élevées sur des pilotis de trois à quatre pieds de haut et entourées de cocotiers, de bananiers, de rotins ; dans le port, le long de la rivière, une nuée de petits bâtiments, de jonques qui vont et viennent du matin au soir, et sur les quais, par les rues, une population mêlée, de plus de trente mille individus, où presque toutes les races de l'Orient ont leurs représentants, depuis le coolie à demi nu jusqu'au Chinois aux larges vêtements ; depuis le traficant arabe au burnous flottant jusqu'au noble Malais, rutilant d'or, de pierreries et de soie.

Ce rapide exposé suffira pour indiquer que l'empire d'Atchin est en mesure de soutenir une lutte contre un adversaire sérieux ; les Hollandais ne tardèrent pas à l'apprendre à leurs dépens, malgré la rapidité extraordinaire avec laquelle ils opérèrent.

La guerre, nous l'avons dit, avait été déclarée le 26 mars ; le 5 avril, les troupes néerlandaises arrivaient devant Atchin ; le 6, elles débarquaient ; le 8, elles enlevaient une redoute de terre élevée à la hâte par les Atchinois ; le 9, elles occupaient une seconde redoute ; le 10 et le 11, elles se retranchaient dans leur camp ; et le 12, elles marchaient sur le *kraton*, résidence du sultan, qui avait été fortifié avec un soin extrême et que protégeaient une mosquée et un fort garnis de canons.

L'attaque continua le 13 ; le 14, la mosquée fut prise après un combat opiniâtre ; le 15, les assaillants tentèrent vainement de s'emparer du fort et furent repoussés sur toute la ligne ; le 17, ils tinrent conseil et, après avoir reconnu que la position n'était pas tenable, résolurent de se rembarquer, ce qu'ils firent presque aussitôt.

Quatre cent cinquante et un hommes mis hors de combat, dont le général en chef, Kohler, tué le 15 ; plus de cent chevaux, des canons, du matériel perdus, tel fut le résultat immédiat de cette équipée précipitée, sans parler de l'effet moral désastreux pour la puissance néerlandaise qu'elle produisit chez les populations malaises.

Pendant que ces événements se déroulaient, Swammerdam parcourait les forêts environnantes avec trois Indiens, sans se douter de rien, et absorbé par la recherche de ses tapirs à dos blanc, qui continuaient à se dérober à sa vue avec une persistance désespérante.

Il ne revint à Atchin qu'à la fin d'avril, au moment où l'empereur, ses radjahs, ses soldats et la population célébraient leur victoire et la retraite des Néerlandais par des illuminations et des fêtes féeriques.

Etonné, il demanda des explications ; on lui en donna, et presque aussitôt on l'arrêta comme espion.

Il eut beau se débattre, protester de son ignorance et de son innocence, sa nationalité était sa condamnation ; on le jeta en prison, et le surlendemain il apprit qu'il serait empalé.

Heureusement pour lui, le marché d'esclaves était au dépourvu, par suite de la guerre ; les autorités pensèrent qu'elles auraient plus de bénéfice à le vendre qu'à le tuer : d'ailleurs, le succès porte à la clémence, et le jour où il devait être exécuté, il fut vendu à un Chinois, fermier de cavernes de nids d'hirondelle près du cap Diamant, qui l'emmena immédiatement chez lui.

Le 8 mai, il arrivait, la corde au cou, à l'habitation de son maître.

C'était une belle ferme indienne, dont le bâtiment principal se composait d'un grand salon carrelé, tendu de nattes de cannes à sucre et percé de deux larges portes s'ouvrant sur une verandah, et de deux ailes divisées en trois pièces chacune. A cent mètres, à droite et à gauche, s'étendaient des cabanes pour les domestiques ou les esclaves, des écuries pour les che-

vaux et les bestiaux, des hangars; le tout en bambou et en brique, et renfermé dans un enclos de haies d'un hectare environ.

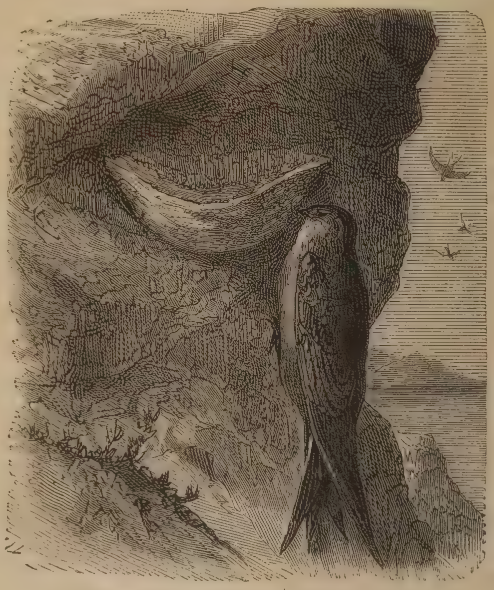
De la terrasse du salon on jouissait d'un point de vue admirable : d'une part, la mer avec ses horizons infinis, la côte échancrée avec ses falaises, ses plages, ses dunes, ses écueils sur lesquels écumaient les vagues; de l'autre, une vallée défrichée traversée par un ruisseau abondant, et une forêt épaisse qui semblait une muraille de feuillage impénétrable.

Le fermier de cette propriété se nommait Kiang; il était venu de Hong-Kong à Atchin en 1864, pour y commercer et s'y établir, le cas échéant, et deux ans après, par suite de la mort d'un de ses compatriotes, avait pris à bail la propriété que nous venons d'esquisser, laquelle appartenait au radjah Muda-Hassim, et contenait une grotte de nids d'hirondelle, dans un endroit escarpé de la côte où il était impossible d'arriver autrement qu'au moyen de cordes ou d'échelles de rotin, ce qui la mettait à l'abri des pillards, des écumeurs de mer qui infestent les archipels indiens.

Kiang payait annuellement à Muda-Hassim vingt mille roupies pour la location de cette propriété et de cette caverne de nids; il en dépensait environ dix mille pour leur exploitation; or, comme il vendait, bon an, mal an, pour soixante mille roupies de nids, c'était un bénéfice net de trente mille roupies, chiffre considérable, la roupie valant, on le sait, deux francs soixante et dix centimes.

Aussi Kiang était-il très-riche, ce qui ne signifiait pas qu'il était très-bon.

Sa rapacité, son égoïsme froid, sa dureté chassaient de son service tous les coolies qu'il parvenait à engager, lesquels sont déjà enclins naturellement à déserter les plantations, les exploitations éloignées, et les trois quarts du temps il en était réduit à acheter des esclaves qui prenaient la poudre d'escampette dès qu'ils en trouvaient l'occasion.



L'hirondelle et son nid. Dessin de Mesnel.

Lorsqu'il avait acheté Swammerdam il se trouvait au dépourvu, son dernier esclave, un Cingalais enlevé par des pirates, s'étant échappé, et il manquait complétement de bras pour récolter ses nids, ses coolies refusant de se livrer à ce travail périlleux.

Les grottes de nids d'hirondelle sont généralement situées dans des lieux sauvages, agrestes, presque inaccessibles, le long des côtes, au milieu des falaises, entre la terre et l'eau; on n'y parvient guère que de la façon que nous avons indiquée en commençant, laquelle n'avait pas paru convenir beaucoup à Swammerdam; mais le rotin, cette suprême raison du maître, l'avait vite ramené à de meilleurs sentiments; et depuis un mois qu'il appartenait à Kiang il descendait quotidiennement dans la grotte et ne manquait jamais de se rompre le cou plus de quatre à cinq fois par jour.

Le soir, pour sa récompense, quand il avait rempli dix ou quinze fois la corbeille de nids, on lui donnait une écuellée de riz bouilli, du thé froid, de temps à autre un morceau de canne à sucre; puis on lui passait au cou un joug de bois formé d'une branche fourchue, épaisse et longue, et fermé par une pièce de fer cadenassée; on attachait l'extrémité de ce joug à un poteau dans l'écurie et on le laissait ainsi jusqu'au lendemain matin méditer sur les douceurs de l'esclavage.

Cette existence, on le conçoit, lui était insupportable. Cependant il y avait trouvé quelques adoucissements : d'abord celui de croquer journellement, tandis qu'il était dans la grotte, pour une trentaine de roupies de nids, soit une livre environ; le kilogramme de ce précieux comestible valant alors soixante roupies; ensuite celui de se rendre compte de la formation de ces nids.

Sur ce point il croyait avoir fait une découverte.

Le petit oiseau que les gourmets du Céleste Empire ont rendu célèbre et dont ils mangent les nids cuits dans du bouillon de poulet ou de mouton est, on le sait, une espèce d'hirondelle appelée *salangane.* Mais ce qu'on ignore généralement, c'est la matière dont son nid comestible est formé. Les uns prétendent que l'*agar-agar*, plante sous-marine, en forme un des éléments principaux, avec une liqueur transparente que rejettent certains rochers des bords de la mer pendant les fortes chaleurs, et qui se coagule le long des crevasses; d'autres affirment qu'il est construit avec du frai de poisson que l'oiseau ramasse dans l'écume de la mer; quelques-uns vont encore plus loin dans le domaine de la fantaisie; rien de tout cela n'est sérieux.

La vérité, c'est que les salanganes bâtissent leurs nids avec le produit de leurs sécrétions, avec leur salive.

Swammerdam eut fréquemment l'occasion de les voir, pendant qu'il faisait sa cueillette dans la grotte, voler vers l'endroit qu'elles avaient choisi, appliquer le bout de leur langue contre le rocher, répéter ce manége trente ou quarante fois sans jamais s'éloigner, tracer ainsi un demi-cercle avec leur salive qui se desséchait avec une promptitude extraordinaire, et poser de la sorte la charpente de leurs nids, puis se placer sur cette charpente dejà résistante et en élever les parois en lignes stratifiées, en portant alternativement la tête de droite à gauche et de gauche à droite.

Il surprit plusieurs fois des salanganes couvant leurs œufs (deux ou trois, d'un blanc éclatant), et put constater chez elles des glandes salivaires extraordinairement développées et sécrétant une quantité considérable d'un mucus visqueux ressemblant à une solution saturée de gomme arabique, s'amassant à la partie antérieure de

la cavité buccale et si filant, que, quand il en tirait un peu du bec de l'oiseau, il arrivait à étirer en un seul fil qu'il enroulait autour de son doigt, tout ce que les conduits sécréteurs contenaient.

Ces découvertes le dédommageaient un peu de ses peines imméritées, et c'est avec un vif sentiment d'orgueil qu'il pensait au mémoire qu'il écrirait sur ce sujet quand il aurait reconquis sa liberté, et aux éloges pompeux que ne manqueraient pas de lui prodiguer les journaux et la Société d'acclimatation de Maëstricht et le baron de Pumpernickelhausen.

On sait maintenant comment le docteur Swammerdam se trouvait à Sumatra, dans l'empire d'Atchin, chez le Chinois Kiang, et pourquoi il descendait dans une grotte de nids d'hirondelle, à l'aide d'une frêle échelle de rotin, menacé par le bâton d'un piqueur malais.

Il resta six heures dans la grotte et, durant ce temps, remplit dix fois la corbeille de nids qu'il arrachait aux parois des rochers; quand le crépuscule tomba, il héla le piqueur, obtint l'autorisation de cesser son travail, et remonta péniblement l'échelle.

Lorsqu'il eut atteint le plateau de la falaise il s'affaissa, épuisé, pâle, frissonnant, sur l'herbe, et murmura convulsivement : « Je n'en puis plus ! »

Mais cette fois il avait devant lui la perspective de

Atchin. Dessin de A. de Bar.

quelques jours de répit dans son supplice, car les nids qu'il venait d'arracher à la grotte devaient servir à compléter le chargement d'une jonque de trente tonneaux qui se balançait au fond d'une crique sablonneuse, à trois cents mètres de la ferme, et qui, depuis la guerre, servait à Kiang pour envoyer ses nids à Singapour.

Auparavant, c'est à Atchin qu'il allait vendre ses récoltes; mais ce marché étant déserté par suite de la peur qu'inspiraient les croisières hollandaises, il s'était entendu avec un caboteur de Singapour qui naviguait sous pavillon anglais, et celui-ci venait directement charger des nids à la ferme, ce qui évitait à Kiang un voyage par terre à Atchin, voyage long, coûteux, pendant lequel les nids pouvaient se casser ou s'émietter.

La jonque faisait son premier voyage, et, jusqu'à son retour, Swammerdam espérait qu'il ne descendrait pas dans la grotte, c'est-à-dire qu'il ne risquerait pas de se tuer.

Kiang avait présidé à l'emballage des nids récoltés dans l'après-midi et ses coolies les transportaient à bord du navire, lorsqu'un homme somptueusement vêtu, tenant dans ses bras une jeune Indienne et monté sur un éléphant, parut à l'entrée de l'enclos de la ferme.

— Le radjah ! exclama Kiang avec étonnement et en se précipitant au-devant du personnage qui arrivait.

Un grand mouvement s'opéra subitement chez les serviteurs du Chinois qui, tous, suivirent leur maître et se prosternèrent respectueusement devant le radjah, tandis que Swammerdam, que ses gardiens avaient brusquement lâché, examinait curieusement ce qui se passait, à genoux derrière la cloison à claire-voie de l'écurie, où il dormait toutes les nuits attaché à son joug.

II. — LE RADJAH MUDA-HASSIM ET LULI LA PERLE.

Le personnage qui venait d'arriver à l'imprévu était le radjah Muda-Hassim, propriétaire de la ferme qu'exploitait Kiang, et dont le château, le *dalem*, se trouvait à trois lieues de là ; l'Indienne qu'il tenait embrassée était Luli (en arabe, *la Perle*), sa sultane, sa femme.

Muda, prince de la plus vieille noblesse de Sumatra, avait soixante ans ; un turban d'une blancheur éclatante couvrait sa tête, une veste de soie rayée enveloppait son corps amaigri ; un large pantalon de même étoffe, la *cabaya*, lui descendait jusqu'à la cheville; un *sarong*, attaché à sa taille, lui cachait les jambes jusqu'aux genoux ; à sa ceinture de soie brillait la poignée d'un magnifique *klewang*. Son teint cuivré, son œil terne, sa bouche édentée et souillée de jus de bétel, son costume efféminé lui donnaient une physionomie singulière. Toutefois, par instants, cette physionomie s'illuminait d'une énergie altière qui la rendait presque imposante.

Luli, enveloppée d'un flot ondoyant d'étoffes aux plus vives couleurs et merveilleusement drapées, portait également un poignard à sa ceinture.

C'était une adorable Malaise de seize ans, fine, élégante et gracieuse à faire sécher de jalousie les houris du paradis de Mahomet.

Il courait sur son compte une légende bizarre : on disait que son père, descendant d'une antique maison royale, était si beau, que les filles des génies se plaçaient sur son passage, sous la forme de gazelles, pour l'admirer. Une d'elles, qui s'appelait Fatmeh, s'éprit d'un tel attachement pour lui, qu'elle oublia complétement la distance qu'il y a entre les génies et les hommes, et qu'un jour, pendant une chasse, elle lui apparut sous la figure d'une jeune vierge et lui offrit sa main, à la condition qu'il la suivrait sans jamais lui demander compte de ses actions. Fatmeh lui donna une fille qu'elle nomma la Perle ; mais, dans le même temps, l'heureux Indien ayant eu la curiosité de lui demander des explications sur sa conduite qu'il ne comprenait pas, Fatmeh disparut et il resta seul avec sa fille, devenue à sa mort, en 1872, l'épouse du radjah Muda-Hassim.

Nous ne rechercherons pas jusqu'à quel point cette légende est vraie ; nous constaterons seulement que la beauté de Luli aidait beaucoup à l'accréditer.

— Kiang, dit Muda au Chinois dès qu'il eut quitté avec Luli son éléphant, le tyran d'Atchin, que l'enfer ait son âme ! veut m'obliger à lui livrer ma femme ; dans l'orgueil de sa victoire contre les Hollandais, il prétend disposer à son gré des personnes et des biens des plus nobles princes de l'empire. Je viens te demander aide contre lui : tu as une jonque qui va mettre à la voile pour Singapour, je m'y embarquerai avec Luli et j'irai attendre dans les possessions anglaises ou hollandaises la mort ou la défaite de l'infâme despote.

Ces quelques mots expliquaient l'arrivée inattendue, presque clandestine du radjah.

En effet, le sultan ayant eu connaissance de la beauté de sa femme, lui avait ordonné de la lui céder; et, comme un refus était la mort, Muda, incapable de se défendre, avait pris le parti de fuir et de venir demander à son fermier un coin sur la jonque qu'il savait que celui-ci avait frétée pour Singapour.

Kiang, en Chinois de race, combla d'abord de prévenances, de protestations de dévouement Muda et le conduisit, avec sa femme, dans une des ailes de son habitation, où il mit à sa disposition une demi-douzaine de serviteurs ; ensuite il le laissa, sous le prétexte d'aller disposer la jonque pour le recevoir, mais en réalité pour réfléchir sur ce qu'il avait à faire.

La nuit tombait ; les bestiaux, ramenés par les bergers, ruminaient couchés dans l'enclos de la ferme ; l'éléphant du radjah, attaché à un poteau, mangeait un tas d'herbes; la mer mugissait sourdement au pied des falaises ; la jonque se balançait à son mouillage, prête à lever l'ancre ; le ciel était étoilé, la brise soufflait doucement de terre et apportait les parfums pénétrants de la forêt ; la température était délicieuse.

« Voyons, se dit Kiang en descendant lentement vers la plage, quelle conduite vais-je suivre en cette conjoncture imprévue ? Permettre au radjah de s'embarquer? Non. Si le sultan apprenait que j'ai favorisé sa fuite et que c'est grâce à moi que Luli lui a échappé, il me ferait certainement mourir. Le radjah ne s'embarquera pas. Le cacher à la ferme offrirait les mêmes dangers. Le plus simple, le plus prudent, c'est de l'arrêter et de le livrer au sultan, qui, en récompense, ne manquera pas de m'offrir une grâce importante, peut-être la propriété de cette ferme. C'est dit, Muda sera livré. »

Tout en parlant ainsi, il arriva au bord de la crique où la jonque était ancrée, appela le capitaine à terre, lui donna ses dernières instructions, le pressa de mettre à la voile, et ne retourna vers son habitation que lorsqu'il eut vu le petit navire disparaître à l'horizon.

Alors il appela les serviteurs sur lesquels il croyait pouvoir compter, leur dit que le radjah avait gravement outragé le sultan, qu'il fuyait pour éviter un châtiment exemplaire, et que son devoir à lui, Kiang, et le devoir de tous les fidèles sujets de Sa Hautesse était, sous peine de trahison, de l'arrêter et de le livrer.

Ce discours préliminaire, sans lequel les Malais, qui en général, ont un respect exagéré du rang et de la naissance, n'auraient osé porter la main sur Muda, produisit l'effet désiré. Au nom du sultan, les serviteurs se montrèrent prêts à tout, et Kiang put s'en faire obéir.

Par son ordre le radjah fut saisi, attaché et jeté, malgré ses protestations indignées et ses menaces, au fond d'une écurie, et Luli enfermée dans une des pièces de l'habitation.

Cela terminé, il fit monter à cheval deux Malais armés de pied en cap, leur donna une lettre à porter à Atchin, laquelle devait informer le sultan qu'il tenait le radjah et sa femme à sa disposition, et leur recommanda de brûler la route, dussent leurs chevaux crever, en leur laissant entrevoir l'espoir d'une forte gratification.

Les Malais partirent ventre à terre, et Kiang, enchanté de lui, envoya coucher tout son monde et alla se coucher lui-même.

Quand le silence plana sur la ferme et qu'on n'entendit plus au-dessus et aux alentours de l'enclos que les cris des oiseaux de proie nocturnes, une tête hirsutée se montra dans un coin de l'écurie où gémissait le radjah.

C'était celle de Swammerdam, qui, à la faveur de l'émotion causée par l'apparition et l'arrestation de Muda, avait été oublié par ses geôliers, et qui, pour éviter d'attirer leur attention, s'était blotti sous un tas de foin.

Il avait saisi au passage quelques phrases qui l'avaient mis au courant de ce qui se tramait et du motif de la présence du radjah; les plaintes de ce dernier, que les serviteurs de Kiang avaient relégué près de lui ficelé comme un saucisson, avaient achevé de l'instruire.

« Voilà, avait-il pensé aussitôt, une occasion unique de m'échapper : je délivre le prince, ainsi que sa femme; nous fuyons tous les trois et nous gagnons les possessions hollandaises, peut-être en ramenant les *tapirs* à dos blanc que je cherche. Alors, je retourne à Maëstricht, non pas seulement avec ces rares pachydermes, mais encore avec un prince et une princesse de l'Inde. Quel honneur pour moi! quel lustre pour ma ville natale! quelle joie pour le baron de Pumpernickelhausen! quel succès pour notre société d'acclimatation! »

Enivré par la fièvre de liberté et de gloire qui bouillonnait dans son cerveau, il sortit de sa cachette après s'être assuré que tout reposait, et se glissa vers le radjah, qui écumait de rage et appelait toutes les foudres d'Allah sur le chien qui l'avait trahi.

— Chut! lui dit-il en malais, qu'il parlait assez bien, quoique avec un accent tudesque; ne criez plus, je viens pour vous délivrer.

Muda tressaillit et fixa ses petits yeux sur le docteur pour découvrir ce qu'il devait attendre de lui; mais l'obscurité était si complète, qu'il ne put y parvenir.

Swammerdam lui raconta rapidement comment il était venu de Maëstricht dans l'Inde, envoyé par le baron de Pumpernickelhausen pour chercher des tapirs à dos blanc; comment on l'avait arrêté à Atchin, condamné à mort, vendu à l'infâme Kiang, qui le rouait de coups de rotin, et l'obligeait à aller récolter des nids d'hirondelle au fond d'un précipice; lui parla de son désir de s'évader, de l'occasion qui s'offrait, et termina en ajoutant que, puisque le hasard l'avait favorisé, puisque, grâce à lui, ses geôliers l'avaient oublié, il l'aiderait à fuir avec sa femme, ne voulant pas qu'un aussi noble prince et une aussi belle princesse restassent à la merci d'un scélérat, d'un magot comme Kiang.

Ce disant, il coupa, avec un vieux couteau qu'il avait trouvé dans l'écurie, les liens du radjah.

Celui-ci bondit et voulut courir à l'habitation pour y tuer le perfide Chinois et en arracher Luli; Swammerdam l'arrêta.

— Au nom du ciel! lui dit-il vivement et à voix basse, pas d'imprudence, ou nous sommes perdus. Ne réveillons personne; procédons avec la plus extrême circonspection et je réponds du succès, car je connais les êtres.

Muda comprit la justesse de l'observation et se tint coi.

Il fut alors convenu que le radjah et le docteur s'introduiraient à pas de loup dans l'habitation par une porte facile à ouvrir; qu'ils s'armeraient aux panoplies dont le salon était décoré, et que, dès qu'ils seraient armés, ils pénétreraient jusqu'à Luli, l'enlèveraient, la transporteraient sur l'éléphant attaché à un poteau, qu'ils monteraient tous les trois sur le dos de la bête après avoir ouvert la barrière de l'enclos, et qu'ils se sauveraient à fond de train dans la direction des possessions hollandaises.

Cela combiné, les deux hommes sortirent de l'écurie avec toutes les précautions imaginables.

A leur vue, l'éléphant dressa sa trompe et souffla.

— Tais-toi, *Rhasahl*, lui dit doucement le radjah en le caressant; tais-toi.

L'éléphant parut comprendre, baissa sa trompe avec un clignement d'yeux significatif, et se remit à manger de l'herbe.

Deux minutes après, Muda et Swammerdam arrivaient à la porte du salon dont nous avons parlé.

Le difficile était d'y pénétrer *pianissimo*.

Ils y parvinrent, non sans s'être arrêtés vingt fois, blêmes et couverts de sueur, au moindre bruissement de feuilles, au moindre souffle de vent.

Il y avait aux panoplies de belles armes en acier de Menangkabou, le meilleur qu'on connaisse : des klewangs à la lame damasquinée, des krics ou poignards, des javelines, des parangs, des carabines et des pistolets. Muda et Swammerdam prirent chacun un klewang et un kric emmanchés d'ivoire, et rampèrent vers la pièce où Luli était enfermée.

La porte en était soigneusement verrouillée; le docteur tira les verrous l'un après l'autre et ouvrit, en ayant soin de ne pas faire crier les gonds.

Une lampe d'huile de coco, suspendue au plafond, éclairait Luli qui dormait tranquillement, étendue sur un lit de repos.

Muda se précipita vers elle, l'enlaça de ses bras et la couvrit de caresses.

Luli ouvrit les yeux sans trop d'émotion, sourit au radjah, et demanda où on en était. Muda lui raconta ce qu'il avait comploté avec le docteur.

Pendant ce temps, ce dernier qui, depuis son séjour à la ferme, n'avait pour vêtements que les caleçons courts, retenus à la taille par une ceinture d'étoffe, et la veste que portent les Malais, s'était emparé d'un habillement complet de Kiang, accroché contre une des parois de la chambre avec d'autres nippes, l'avait revêtu précipitamment, et, coiffé d'un grand chapeau de paille à larges bords, se trouvait en état de suivre le radjah et sa femme lorsque ceux-ci sortirent sans lui demander s'il était prêt.

Au moment où les trois personnages arrivaient dans le salon des panoplies, Kiang, mis en éveil par le bruit qu'ils avaient fait, sortait en chemise de sa chambre à coucher pour voir ce qui se passait.

En apercevant devant lui Luli, le radjah et le docteur, il leva les bras et ouvrit la bouche avec effarement pour appeler à l'aide; mais avant qu'il eût eu le temps de pousser un cri, Swammerdam lui assénait sur la tête un formidable coup de klewang, et il roulait par terre comme une masse.

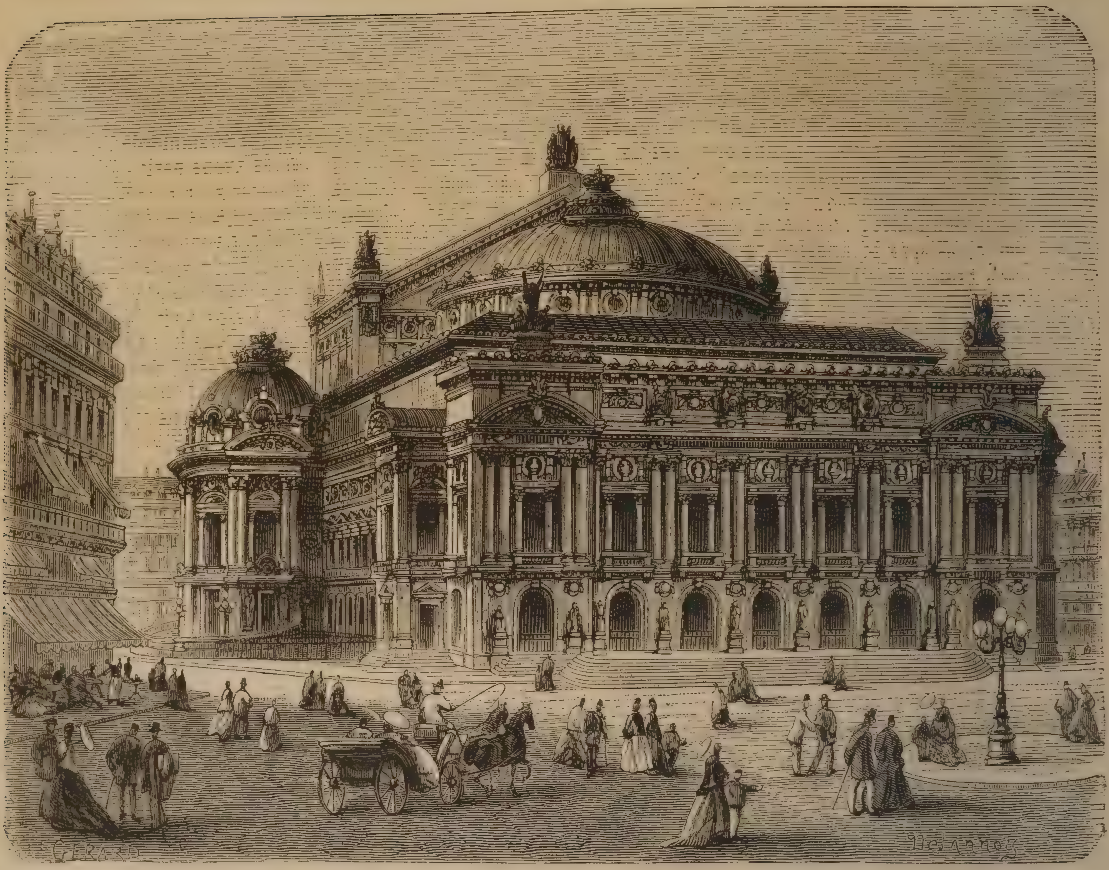
Un quart d'heure après, Muda, Luli et le docteur, montés sur l'éléphant, trottaient sur une route qui longeait la côte et la forêt et courait au sud vers les possessions néerlandaises.

Armand DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

PARIS ANCIEN ET NOUVEAU.

LE NOUVEL OPÉRA.



Façade du nouvel Opéra. Dessin de Delannoy.

Le nouvel Opéra, lorsqu'il sera terminé, sera la douzième salle qu'aura occupée l'Académie de musique. Elle s'établit d'abord au Palais-Royal, dans l'ancienne salle de Molière, qui fut détruite par le feu. Chassée par les flammes, elle se réfugia rue deVaugirard, en un bâtiment construit par Lully, le 15 novembre 1672. Ce théâtre était si mal bâti, qu'acteurs et public durent chercher un asile plus sûr. Après s'être réfugiés quelque temps rue Mazarine, ils vinrent se fixer dans l'aile droite du Palais-Cardinal. Mal éclairé, mal chauffé, mal à l'aise, l'Opéra y resta jusqu'en 1763 ; il en fut encore chassé par un incendie. On lui ouvrit alors les Tuileries, où il s'établit provisoirement ; il y demeura jusqu'en 1770. C'est sur son emplacement que siégea la Convention.

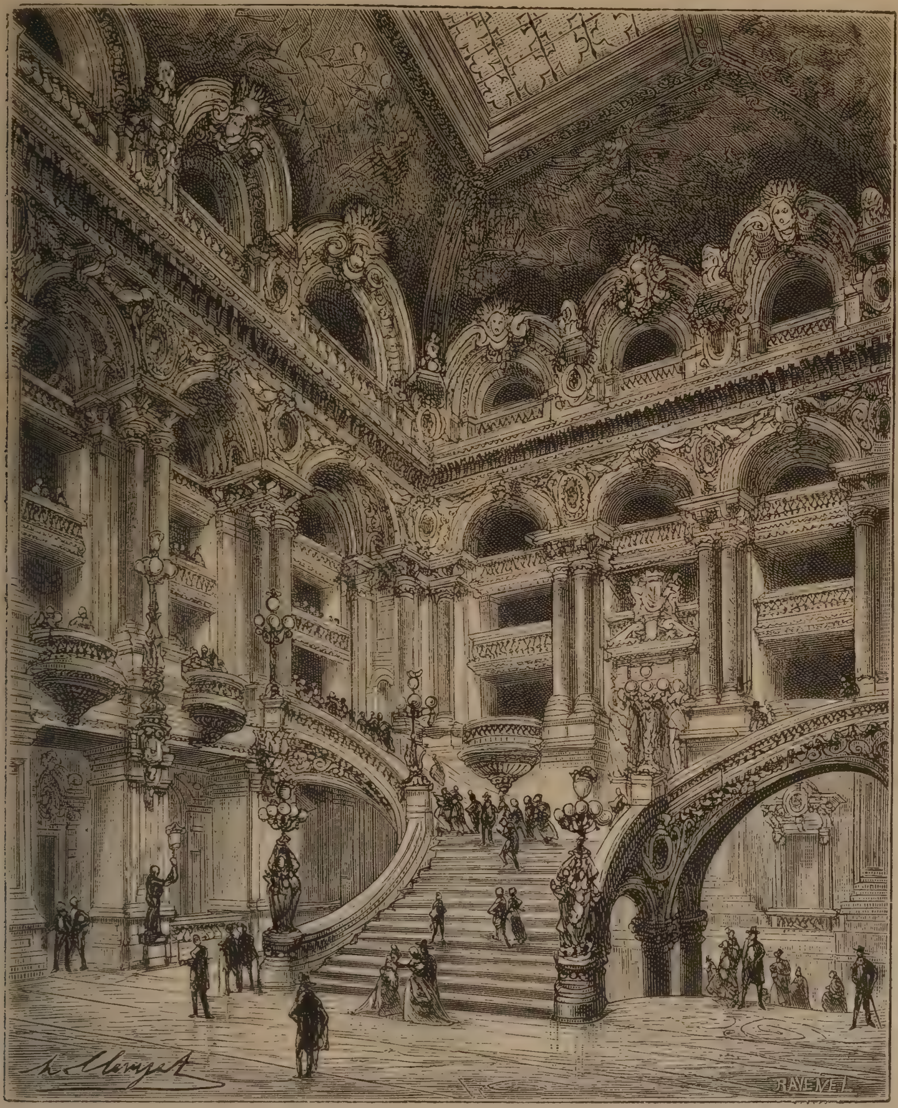
Cette même année 1770, l'Académie s'installa dans une fort belle salle, construite pour elle par l'architecte Moreau sur le terrain où elle avait débuté ; elle fut, elle aussi, réduite en cendres et le drame lyrique dut, en 1781, se mettre en quête d'un nouveau refuge, et le trouva aux Menus-Plaisirs du roi, rue Bergère. C'est là que fut joué *le Devin du village,* de Jean-Jacques Rousseau. Mais l'Opéra s'arrêta peu sur cet emplacement insuffisant ; il donna bientôt ses représentations, fin 1781, dans un théâtre pour ainsi dire improvisé par l'architecte Lenoir, au boulevard Saint-Martin : c'est l'ancien théâtre de la Porte-Saint-Martin, que la Commune a incendié.

Le nouvel Opéra paraissant trop éloigné de la partie de la population parisienne qui le fréquentait, il chercha à s'en rapprocher ; en 1793, la citoyenne Montansier ayant fait construire par l'architecte Louis une très-belle salle rue Richelieu, en face de la Bibliothèque, l'Académie de musique y établit en l'an II ses pénates errants. Elle l'habita jusqu'en 1820. C'est devant sa porte que fut assassiné le duc de Berry ; c'est

dans un de ses salons que l'archevêque de Paris donna les derniers sacrements au prince mourant, sous la condition expresse que l'œuvre de Louis ne servirait plus à des jeux scéniques. Le malheureux bâtiment fut détruit.

Alors l'Académie, reprenant ses pérégrinations, alla tour à tour dans la salle Favart, dans la salle Louvois, en attendant que fût prêt le théâtre que l'on construisait pour elle sur les terrains de l'hôtel Choiseul, rue Le Peletier. L'ouverture en eut lieu le 16 août 1821. Les travaux avaient coûté 2 287 405 francs, somme qui fut trouvée considérable alors. Cet édifice, tel qu'il était, œuvre d'un architecte de talent, dans sa disposition et son ornementation, surpassait certainement la plupart des salles si vantées de l'Italie.

Créé provisoirement et à la hâte avec des matériaux



Grand escalier intérieur du nouvel Opéra. Dessin de H. Clerget.

de second ordre, il a duré cinquante-trois ans. Ses murs ont vu représenter bien des chefs-d'œuvre : *Guillaume Tell*, *le Comte Ory*, *Moïse* de Rossini, *la Muette* d'Auber, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète* de Meyerbeer, *la Favorite* de Donizetti, *Faust* de Gounod, et tant d'admirables partitions encore, et tant d'adorables ballets, parmi lesquels brille comme une perle le merveilleux libretto de *Giselle*. Que d'adorables voix ont fait retentir ses voûtes ! Nourrit, Dérivis, Levasseur, Dupré, Baroilhet, Faure, Mmes Damoreau-Cinti, Falcon, Dorus, Stoltz, Gueymard, Carvalho. Dans son orchestre, le premier de l'Europe, que de grands artistes ont passé, laissant après eux de mélodiques souvenirs! et, en cette rapide nomenclature, quand on l'a vu assis à son pupitre, comment oublier Habeneck, qui entraînait cette masse d'instruments?

Dans cette salle, tous les souverains de l'Europe sont venus tour à tour s'asseoir à des représentations éblouissantes; maintenant elle n'existe plus, l'incendie l'a dévorée dans la nuit du 28 au 29 octobre 1873. Quelques heures ont suffi pour anéantir toutes les richesses de décors, de costumes, de matériel de toute sorte, les toiles gigantesques des peintres décorateurs les plus célèbres qu'elle contenait. Le feu impie n'a rien respecté.

Par bonheur, en 1860, le gouvernement, trouvant que le théâtre Le Peletier ne répondait point par sa beauté à l'importance de notre première scène lyrique, avait mis au concours le projet d'un nouvel Opéra dont il avait désigné l'emplacement sur le boulevard des Capucines, entre la rue de la Chaussée-d'Antin et la rue Neuve-des-Mathurins. Le 2 juin 1861, le jury s'était prononcé sur les différents projets qui lui avaient été soumis. M. Charles Garnier fut proclamé le vainqueur du concours; un nom nouveau entrait dans la célébrité de l'art; il y entrait sans intrigue, sans protection, il y restera.

Un mois après le concours, les travaux de fondation commençaient; rude tâche, quand on songe à l'immensité des terrains à couvrir, à la masse des constructions. Pour s'en faire une idée, il suffit de comparer la superficie totale et les cubes totaux du nouvel Opéra, aux surfaces et aux cubes des principaux théâtres de l'Europe :

Nouvel Opéra	11 237m.	428 666 m.
Grand-Théâtre de Saint-Pétersbourg	4 559	114 288
Grand-Théâtre de Munich	4 522	129 480
Théâtre Carlo Felice de Gênes	3 988	100 132
Théâtre de Bordeaux	3 776	105 747

Quelles fondations pour supporter la charge de 428 666 mètres de pierre, de granit, de marbre, de fonte et de fer, s'élevant à 70 mètres. Il fallut descendre à 15 mètres au-dessous du niveau des eaux. On en rencontra une masse énorme dont on eut une peine infinie à se débarrasser et dont il fallait prévenir le retour. Le 21 juillet 1862 eut lieu la pose de la première pierre. A la fin de l'année, les travaux de fondation étaient à peu près achevés. C'est tout un monde que la cuve, les caves, les sous-sols du gigantesque édifice.

Mais l'œuvre est sortie de terre telle que l'a conçue l'architecte, telle que l'ont exécutée les artistes. Nous voici en face de la façade, dont le temps a déjà harmonisé les tons. Au-dessus des marches du perron s'élève le rez-de-chaussée en liais orné de groupes et de statues. Au-dessus, seize colonnes monolithes en pierre de Bavière ressortent sur la pierre rouge du Jura, reliées par des balcons en pierre polie, portées sur des balustres en marbre vert de Suède. Elles sont accompagnées par dix-huit colonnes en marbre fleur de pêcher, surmontées de chapiteaux en bronze doré; le fond de l'attique est incrusté de mosaïques dorées. Une rangée de masques en bronze règne sur toute la façade, qui paraît couronnée par la coupole de la salle, bronze et or mat, et par la statue colossale d'Apollon. Enfin, aux deux angles de la façade, s'élancent deux Pégases en bronze doré.

Entrons, traversons le péristyle, un vaste vestibule; montons quelques marches en marbre vert de Suède; nous voici en face de l'incontestable chef-d'œuvre de M. Garnier. Le grand escalier, par sa double rampe, atteint à l'étage de l'orchestre et de l'amphithéâtre; les marches sont en marbre blanc, les balustres en marbre rouge antique, et la main courante en large bande d'onyx. Sur trois faces de la cage vient aboutir la galerie des différents étages à des balcons en bronze doré. Au premier étage, par un luxe tout nouveau, les balustres du balcon sont en spath fluor, et l'accoudoir qui relie ces pierres précieuses est en onyx. Tout le système des escaliers secondaires est supporté par des colonnes en granit rouge corail, rouge moucheté d'Aberdeen, granit rose des Vosges, jura rouge, jaspe du mont Blanc, brèche d'Alep, jura rose, blanc, jaune ou rouge; c'est un palais de féerie; et quand les peintres auront placé leurs toiles sur les murailles, que la lumière, tombant à flots sur tant de pierres précieuses leur donnera pour ainsi dire la vie, il sera difficile, je crois, de ne pas acclamer le génie du maître qui a conçu un si beau dessin.

Le foyer sera étincelant de dorure; ses proportions sont vastes; il a 54 mètres de long sur 12 de large et 17 de hauteur. Le plafond, en mosaïque, à la façon vénitienne, renverra en pluie d'or la lumière de douze candélabres. Entre vingt colonnes accouplées s'élèveront vingt statues de marbre. Le pinceau de Paul Baudry achèvera cette éblouissante décoration.

Les travaux décoratifs de la salle ne sont point encore assez avancés pour que l'on puisse les apprécier; seulement on voit s'élever huit colonnes richement sculptées qui la diviseront et dont les chapiteaux soutiendront la voûte en pendentifs. Elle sera couverte par le pinceau de M. Leneveu. Ce travail, exécuté sur plaques de cuivre, est à peu près terminé; il fait, dit-on, le plus grand honneur à l'artiste. La salle aura pour foyer d'éclairage un lustre immense exécuté sur les dessins de M. Garnier. L'Opéra actuel peut contenir 1780 spectateurs, l'Opéra nouveau en contiendra 2 194, et les places seront beaucoup plus larges, les couloirs, les entrées, plus faciles; chaque loge, à chaque étage, aura un salon.

Sur l'emplacement de la scène, qui peut atteindre 50 mètres de profondeur, aucun aménagement n'existe encore; ce n'est qu'un immense trou béant.

A présent, de combien de choses n'aurais-je pas à vous parler? Des pavillons, du café, du fumoir, du foyer de la danse, un bijou ! du foyer du chant, de la bibliothèque, des archives, de la salle d'attente, de l'entrée des abonnés, etc., etc. C'est un monde que cette construction, dont on ne peut se lasser d'admirer l'ordonnance, et dont nous ne serions pas sorti sans la complaisance de M. Jourdain, un actif coopérateur de M. Garnier, qui a bien voulu nous guider avec une bonne grâce dont nous ne saurions trop le remercier.

Quand s'ouvriront les portes du nouvel Opéra? Cela dépend absolument des sommes qu'on lui allouera; il faut encore quatre millions pour qu'il soit terminé; il en aura coûté à peu près trente-deux ou trente-trois. On pouvait certainement ne point le commencer, reculer devant une telle dépense; mais à présent, il faut amener l'ouvrage à sa perfection, et il faut le faire vite, *par économie.* Tous les hommes qui ont construit nous comprendront; plus vite une bâtisse marche, moins elle coûte, rien ne se dégradant plus que ce qui est inachevé. D'ailleurs aujourd'hui la nécessité presse : l'Académie nationale de musique n'a plus de salle; il faut donc achever le temple presque indestructible qu'on lui a préparé. Je dis *indestructible,* car il est

construit de marbre et de fer : le feu ne pourra pas y mordre.

On voulait faire un monument sans pareil en Europe, donner à notre scène lyrique un théâtre incomparable ; y a-t-on réussi? Nous le croyons fermement, et nous pensons que M. Garnier et les artistes qui l'ont secondé ont dignement rempli la tâche immense qu'ils avaient entreprise. Il faut avoir parcouru cette gigantesque construction, l'avoir étudiée dans ses détails infinis et dans sa masse pour rendre à l'architecte de l'Opéra toute la justice qu'il mérite et que, certainement, l'avenir lui réserve. Il lui tiendra compte des difficultés qu'il a eu à vaincre, et de la faute commise par l'administration, qui, en laissant construire le Grand-Hôtel, n'a pas donné assez d'air à la façade du nouvel Opéra.

Ch. RAYMOND.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

LES MÉMOIRES D'UNE MÉNAGERIE.

I. — FLEUR DE MAI.

— La ménagerie !... ohé ! la ménagerie !... criait une bande de gamins courant en avant de trois grandes et longues voitures, aux panneaux bleus passés, qui cahotaient lentement et péniblement le long de la grand'rue dans la petite ville que j'habite. Vers les dernières maisons, les véhicules firent halte.

— La ménagerie !...

Et, sur l'air *des lampions*, voilà les joyeux gamins parcourant la ville et faisant des mains, des pieds, des joues, un bruyant simulacre des instruments de la troupe encore inconnue.

Pendant ce temps-là, les trois voitures avaient pris position sur le côté d'un triangle de gazon ras, entouré de hauts peupliers frissonnants, auquel on donne pompeusement, dans le pays, le nom de *Champ de foire*, parce qu'une fois par an il s'y rassemble six échoppes de savetiers de campagne et autant de boutiques de merciers ambulants. Bientôt les chevaux, dételés et abandonnés à eux-mêmes sur la pelouse, se mirent à tondre avec résignation l'herbe pelée qui s'étendait autour d'eux. Maigre souper ! maigre pitance, hélas ! aussi maigres convives !

Quatre personnes étaient sorties des voitures et vaquaient aux diverses occupations d'un véritable campement du soir.

Il est absolument indispensable que nous les présentions au lecteur.

Cet homme de haute taille, à l'énorme barbe noire tombant sur une poitrine d'athlète, aux bras nus, qui roule des yeux féroces autour de lui, c'est le seigneur *Scipion l'Africain*, dit *le Farouche*, ou *l'Hercule de la Réole*. Ne vous y trompez pas ! c'est le maître de céans ; ancien tambour-major des zouaves ; vingt-cinq ans d'Afrique, plusieurs combats mémorables, cinq blessures, une citation à l'ordre du jour de l'armée... Bref, un brave et digne homme, un mouton sous la peau d'un lion.

Auprès de l'ex-zouave, se meut une grande et longue figure blême, blonde, aux yeux demi-fermés, éraillés, au teint de papier mâché, aux joues et aux lèvres sans barbe. Cet être, le premier et l'unique aide de camp du seigneur Scipion l'Africain, répond au nom charmant de *Fadasse*. En fouillant dans son passé, nous avons découvert qu'il avait été, pendant de longues années, garçon boulanger, et que l'amour de la farine seule lui avait fait embrasser la profession de *pitre* ou *paillasse*, la seule, avec son ancienne, dans laquelle il fût permis d'en faire, pour sa toilette, une ample consommation.

Sauf un goût assez prononcé pour les liqueurs fortes, le paisible Fadasse est un excellent et placide garçon, incapable de donner une chiquenaude à une mouche, et que ses bêtes aiment autant qu'une bête féroce peut aimer un homme... sans en manger.

Au premier plan du bivouac, voici qu'apparaît, dans son rôle important, la maîtresse de céans, Mme *Scipion l'Africaine*, autrement *la Perle de la Dordogne*... pour vous servir. Brune, petite, haute en couleur, toujours en mouvement, la main et le pied lestes, la langue jamais en retard, un accent du cru et sentant l'ail à vingt pas : voilà Mme Scipion. Bonne femme au fond et, pour son plus beau titre de gloire, la mère de *Fleur de mai.*

Fleur de mai joue déjà sur le gazon avec *Boule de neige*, son chat favori, un angora blanc aux yeux rouges, aux lèvres roses, ressemblant à un gros mouton à longue queue. Blonde autant que Boule de neige est blanc, rose des lèvres et des joues comme lui, ses beaux cheveux épars en bandes rutilantes sur ses petites épaules à peine cachées par les bretelles d'un sarrau bleu, les bras et les jambes nus, ses yeux interrogateurs tournés vers les curieux, son chat entre les bras : Rose de mai est charmante.

Je fus saisi, attiré, charmé par cette adorable enfant, car je me trouvais — vous vous en doutez bien, lecteur, — au nombre des curieux de la petite ville que l'arrivée de la ménagerie avait attirés sur la place.

M'approcher de Fleur de mai et caresser Boule de neige fut l'affaire d'un moment. La nature m'a doué, à ce qu'il paraît, d'une honnête et sympathique figure, car la fillette et son chat ne firent pas trop de résistance : c'est à peine si, à la première caresse que je hasardai, M. Boule de neige, s'étirant, me montra, par mesure de précaution sans doute, qu'il possédait une collection de griffes d'un ou deux centimètres de longueur. Satisfait de cette exhibition comminatoire, il se roula en boule sur les genoux de sa petite maîtresse et ronfla tout à son aise sous la pression de ma main qui le caressait.

Fleur de mai ne me montra aucune griffe : la chère enfant me regarda dans les yeux de ce regard limpide, profond, tranquille, de certaines organisations qui semblent voir dans notre âme ; puis, secouant sa petite tête mutine, elle répondit à mes questions.

Il faut avouer que j'employai toutes les roueries possibles pour devenir l'ami de Fleur de mai. Le premier jour, je demeurai dans les généralités ; mais, dès le lendemain matin, je retrouvai la fillette sur la pelouse, et, cette fois, j'avais mes poches bourrées de friandises et de joujoux...

Je perdis mon temps...

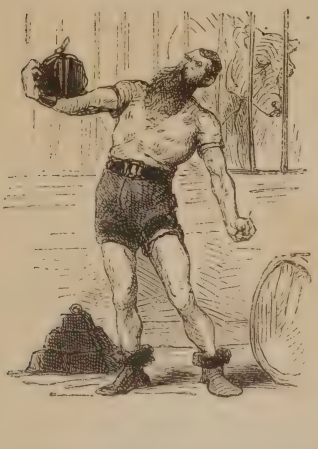
Fleur de mai n'était point gourmande. A peine goûta-t-elle, pour me faire plaisir, à quelques bonbons : elle m'avoua qu'elle acceptait ce que je lui apportais plus pour ses chers animaux que pour elle.

Quant aux joujoux, elle ne savait pas s'en servir... Fleur de mai ne jouait pas!...

Lorsqu'elle n'était pas *de représentation*, elle demeurait songeuse, la tête dans sa petite main, les yeux levés vers le ciel, regardant les hirondelles tracer leurs grands ronds au milieu des arbres, suivant le martin-pêcheur rouge et bleu qui passe comme un trait le long de la rivière, ou écoutant les oiseaux chantant dans les haies touffues.

Perdue dans cette contemplation vague de la nature, la fillette comprenait l'harmonie des êtres sauvages qui l'entouraient et les voix mystérieuses de la création...

Le domaine qu'affectionnait surtout cette petite fée blondinette, c'était la ménagerie elle-même. Là, elle était reine, souveraine absolue!... Tous les animaux non-seulement la connaissaient, mais l'aimaient et, par conséquent, la respectaient. Pas un n'aurait osé lui faire le moindre mal. Il est vrai qu'elle savait trouver pour eux de si douces paroles ; qu'elle leur faisait de si charmants petits yeux fascinateurs en coulisse ; qu'elle les grondait si gentiment ; qu'elle les gâtait de si bon cœur en leur apportant tout ce qui devait flatter leur gourmandise, qu'on ne pouvait douter un seul instant qu'il existât entre elle et eux un langage parfaitement clair et compréhensible, inconnu au reste des humains.



Scipion l'Africain. Dessin de E. Morin.

Si son père — car le papa La Réole était fier de sa fille, et qui ne l'eût pas été? — si son père lui disait en riant :

— Holà ! Fleur de mai, parle donc un peu au tigre... vas aussi voir au lion... et dis-leur de se tenir un peu tranquilles !...

Fleur de mai y allait toute souriante, toute dorée de ses grands cheveux blonds qui ruisselaient autour d'elle. Elle leur tendait la main et leur parlait en son petit langage, leur faisant de grands reproches auxquels les grosses bêtes répondaient en bruissant, en miaulant, chacun dans sa manière, et caressaient en se couchant la main de la mignonne fée.

Les mauvaises langues prétendaient que la lourde cravache de l'hercule n'était point étrangère à l'amour *forcé* de ses bêtes pour Fleur de mai : on parlait même de choses horribles... on ajoutait que, dans les grands conflits, le maître se servait de la barre de fer rougie au feu ! ..

N'en croyez rien.

Fleur de mai possédait des talismans plus sûrs et plus puissants que ces barbares instruments. Elle avait sa douceur, sa gentillesse, son innocence et ce je ne sais quoi d'inexprimable qu'on pourrait appeler le don de la fascination d'en haut.

Si vous parliez de ces choses-là à Fadasse, comme je le fis plus tard, jamais vous ne parveniez à le faire varier de thème :

— M^{lle} Fleur de mai, monsieur? elle comprend ce que disent tous les animaux...

— Vous plaisantez, Fadasse.

— Non, non, monsieur ; je parle sérieusement. Cette enfant-là, voyez-vous, ce n'est pas une créature naturelle. Oh! non. C'est un ange descendu du ciel ! .. Et puis, voyez-vous, elle comprend tout...

— Vous en êtes sûr?

— Pardi ! monsieur. Voyez-la quand elle s'approche seulement d'une des bêtes en fureur, car ces bêtes-là c'est si bête, que ça se met en colère on ne sait pas pourquoi!... eh bien! Fleur de mai approche, son petit œil brille... et l'animal se couche, rampe à ses pieds, la lèche et la caresse de toutes ses forces!

— Est-ce donc vrai?

— Si c'est vrai!...

Enfin, la bonté est contagieuse. Je ne suis pas méchant, et bientôt je devins l'ami de Fleur de mai, peu de temps après celui de toute la famille, y compris le blême Fadasse.

Ce qui demanda le plus de temps, ce fut de faire connaissance avec les héros du logis. Je conquis cependant leurs bonnes grâces ; pour la plupart j'employai le bifteck redoublé, en vertu de ce principe à mon usage, que la partie la plus sensible de tout être vivant est le palais, et le viscère le plus reconnaissant, non le cœur, mais l'estomac.

Fadasse. Dessin de E. Morin.

On a prétendu qu'il existait à cette loi une exception en faveur de l'homme... moi, je vous l'avoue, je n'en crois rien.

Ne me désabusez pas !...

Ce fut ainsi, en devenant de plus en plus familier dans l'honnête intérieur de l'Hercule de La Réole, que j'acquis la certitude de l'admirable don que possédait ma chère petite amie — car je l'aimai bientôt autant que l'aimaient ses bêtes — et que je pensai à écrire les merveilleuses aventures qu'elle me racontait volontiers avec une grâce enfantine et une naïveté charmante.

Nous avions une place de prédilection. Assis côte à côte au bord de la rivière murmurant parmi les cailloux, moi je regardais l'eau faire ses petits remous cotonneux ; elle, les yeux au ciel, semblait quitter la terre.

Voici ce que j'appris :

Née dans la ménagerie, ayant grandi au milieu des animaux que son père promenait de foire en foire, Fleur de mai s'était si bien familiarisée, si bien identifiée avec eux, que non-seulement elle n'en éprouvait aucune frayeur, mais pour elle leur langage, leurs rugissements, leurs grognements, leurs glapissements, qui amusaient ou effrayaient les badauds des environs, avaient un sens parfaitement intelligible. Insensiblement elle en était venue à aimer ces compagnons singuliers et à vivre familièrement avec eux, caressant le tigre, tirant la moustache du lion ou la queue des singes. C'était un touchant échange de caresses. Jamais ces singuliers amis ne se fâchaient. Hâtons-nous d'ajouter que la fillette partageait fraternellement avec eux tout ce qu'elle possédait, donnant aux uns une partie de la viande de ses repas, du pain à l'ours, des fruits aux singes et aux perroquets. Depuis l'âge d'or, on n'avait vu rien de semblable!

Or, un jour que la troupe était campée comme de coutume et que Scipion le Farouche était allé à la mairie remplir les formalités nécessaires pour la représentation qu'il voulait donner le lendemain, la Perle de la Dordogne et le blond Fadasse partirent de leur côté en quête de provisions, laissant à Fleur de mai et Boule de neige la garde de la ménagerie.

La Perle de la Dordogne. Dessin de E. Morin.

Fleur de mai s'installa sur un méchant escabeau boiteux en face de la cage du lion, et, pour ne pas perdre son temps, elle se mit à pratiquer de savantes reprises aux accrocs des habits de grande représentation; rattachant ici un bouton récalcitrant, recousant là les paillettes fripées dont le lustre terni attestait les longs et loyaux services.

Le jour tirait à sa fin. Déjà le soleil disparaissait à demi sous l'horizon enflammé et ses rayons obliques, glissant à travers les grands peupliers du champ de foire, doraient d'une lueur affaiblie les toits de la ménagerie roulante et les aspérités sableuses qui marquetaient la maigre pelouse.

A l'intérieur de la ménagerie, dans la cour que formaient les trois voitures placées en équerre, régnait déjà une demi-obscurité, fondant en un ton gris les contours des objets. Aussi Fleur de mai, malgré ses yeux aussi clairvoyants que jolis, fut-elle obligée d'abandonner son ouvrage, se promettant de le reprendre lorsque sa mère, de retour, aurait allumé la lumière pour le souper.

La jeune fillette croisa ses mains sur ses genoux, inclina sa tête sur l'épaule et, sans doute, se serait endormie si une subite agitation dans les cages des animaux, en rompant le silence, n'était venue la tirer de sa torpeur.

A cette heure, chacune des bêtes féroces semble se réveiller et naître à une vie nouvelle, comme si le départ du roi du jour leur donnait une liberté attendue. Sachant qu'elles allaient commencer à bavarder et à échanger leurs impressions, la fillette se disposa, selon son habitude, à écouter leur conversation.

— Broum! fit le vieux lion en ouvrant un œil. Broum! Voici l'heure où, dans nos belles montagnes de l'Atlas, nous nous levons pour aller nous désaltérer à la source où viennent boire les gazelles!... O malheur!... ô destinée!... moi, le roi du désert, réduit à tourner en rond dans une cage étroite!... Par ma barbe! que je m'ennuie!... ajouta-t-il dans un large bâillement qui montra le développement de ses canines formidables.

— Hallo! ricana un jeune singe pendu par la queue, la tête en bas, aux barreaux de la cage; voilà le vieux *Dur à cuire* qui commence à se plaindre. Hé! là-bas, papa la Moustache, elle était donc bien belle la source aux gazelles?

— Si elle était belle!... et bonne! fit le lion après un soupir qui ressemblait fort au bruit d'un soufflet de forge.

— Moi, si je regrette quelque chose, ce n'est pas l'eau, reprit Simius. Pour ma part, je trouve que c'est la seule chose que nous ayons en abondance ici.. avec les coups de cravache.

— O ma source sous les palmiers!...

Fleur de mai. Dessin de E. Morin.

—Hallo! compagnon; est-ce bien l'eau que vous regrettez dans votre source?... Ne serait-ce point les gazelles qui s'y désaltéraient?...

— Hélas!

— Et que vous étrangliez bel et bien pour assaisonner le liquide...

— Broum! fit le lion d'un air béat, en passant à plusieurs reprises sa langue rugueuse sur ses babines.

— Le sage a dit: Méfiez-vous des buveurs de nuit. Papa la Moustache, le sage a dit encore: Que les honnêtes gens mangent et boivent au grand jour, et que, la nuit venue, ils se couchent. C'est ainsi que nous agissons, nous, et à cette heure-ci, pour rien au monde je ne serais descendu du cocotier où ma mère avait jadis établi son domicile. Il eût été imprudent de se trouver nez à nez avec quelqu'un des vôtres... ou de vos cousins!

— Pauvre être pusillanime!... Bourgeois, va!... Un roi, par la barbe de mon père! ignore la peur.

— Et de quel pays étiez-vous roi?

— Du désert!... répondit le lion se soulevant majestueusement sur une patte.

— Fameuse royauté, vraiment!... Moi aussi je serais roi dans le désert!... Tout le monde, jusqu'au crapaud

qui chante sous sa pierre, ou au caméléon qui rêve sur sa branche, est roi dans le désert!... Dans un endroit où il n'y a personne, ce serait bien du guignon si on n'était pas roi tout seul.

— Jeune écervelé, apprenez que ce qu'on appelle *le désert* est très-peuplé.

— Je le crois; mais je pense aussi que tous les habitants que vous pouviez y rencontrer étaient beaucoup moins forts que vous. C'étaient des gazelles, des chèvres, des bœufs égarés, des chevaux dévoyés; et encore, vous surpreniez tout cela à l'improviste!... Parbleu! si dans mon pays j'eusse été sûr de ne rencontrer que des souris et des écureuils, moi non plus je n'aurais pas eu peur de me promener au clair de lune. Mais il rôde par là-bas certains jaguars et d'aimables serpents qui me conseillaient de ne pas bouger de dessus ma branche... Les honnêtes gens sont ceux qui dorment la nuit.

— Paix là! sot animal! fit, en changeant de patte, le hibou Bel-Œil qui venait de s'éveiller : depuis quand la nuit est-elle faite pour dormir? N'est-ce pas plutôt le jour, avec son soleil aveuglant, sa chaleur brutale, qui vous engage à demeurer à l'abri et tranquille dans un coin? Ignorant! ne parlez donc point de ce que vous ne savez pas; c'est le propre des hommes... Quel bonheur, en ce moment que les ombres s'étendent autour de nous, que la douce lumière de la nuit se répand harmonieusement sur tous les objets et permet d'en distinguer les contours... C'est alors que les honnêtes gens s'éveillent et s'en vont à leurs affaires. Certes, mon ami le lion a raison de boire pendant la nuit.

— Qui se ressemble s'assemble! glapit d'une voix aigre Gros-Pierre, un magnifique cacatoès qui se balançait à l'anneau de sa cage. Les brigands se soutiennent entre eux!

Maître hibou lança, de ses gros yeux flamboyants, un regard de travers à son blanc compagnon.

— Moi brigand! ô ciel!

— Couah! couah!... oui, brigand! Vous ne valez pas mieux que les autres. Adressez-vous aux mulots et aux souris des bois que vous croquez sans pitié, nous verrons si ces pauvres bêtes diront que vous êtes le modèle de toutes les vertus.

— Hallo! mon ami et compatriote Gros-Pierre a raison, cria le singe. Hallo! vieux hibou, tant pis pour vous, vous faites partie de la grande bande des brigands; vous vivez de meurtres et de rapines... Osez soutenir que vous n'êtes pas, pour les mulots et les souris, ce que le lion, le tigre, le jaguar, le loup — ici présents — sont pour les bœufs, les chevaux, les moutons et autres mangeurs d'herbe!

— Seigneurs, murmura doucement Patte de velours, un grand tigre du Bengale, en étirant sournoisement ses griffes, permettez-moi de vous faire observer que cette sotte dispute menace de s'envenimer et que vous faites beaucoup trop de tapage, ce qui peut effrayer notre chère petite Fleur de mai, seule avec nous en ce moment. Veuillez donc être assez aimables pour abandonner cette discussion oiseuse et m'accorder la permission de vous soumettre une idée que je crois préférable.

— Couah, couah!... glapit le cacatoès.

— Hallo! allez-y, vieux sournois, fit le singe.

— Nous écoutons, dit le lion.

— Nous aussi, murmurèrent les autres.

— Mes chers amis et malheureux frères en captivité, il n'est personne parmi vous, même le plus insouciant et le moins perspicace, qui n'ait été à même d'apprécier toute l'étendue des biens que nous avons perdus! Nous qui, naguère, ne dépendant que de notre volonté, possédions l'espace pour domaine et la liberté pour richesse, hélas! nous sommes tombés au pouvoir d'un maître cruel et sans cœur qui nous mesure parcimonieusement l'air, l'espace, la lumière, et... surtout la nourriture; qui n'est prodigue, comme le faisait remarquer mon cher ami le singe, que d'eau claire et de coups de cravache.

Depuis l'arche de Noé, de glorieuse mémoire, je ne crois pas qu'il se soit trouvé au monde une collection d'animaux plus disparates, mais plus malheureux que nous. O les jungles de mon pays, merveilleux fourrés où je dormais si bien pendant les ardeurs du jour, qu'êtes-vous devenus? Où êtes-vous, rocher moussu qui me serviez d'abri et d'embuscade? Et vous, ruisseau limpide et murmurant, qui couriez à travers les hautes herbes, courbant les roseaux et mêlant votre concert touchant à l'hymne de la terre pendant les nuits splendides d'un éternel été?... Je vous ai perdus... perdus, hélas! et sans retour... Mais, au milieu de ma misère, pour calmer ma souffrance et adoucir mes tristesses, le ciel clément m'a du moins laissé votre souvenir. Je pense aux joies perdues et, fermant les yeux, je me revois jeune, errant en liberté sous des ombrages ignorés de l'homme. Hélas! hélas! puisque le réveil est si pénible, que ne durez-vous toujours, ô songes du temps passé!...

Un bruit sec, comme celui d'un sac de noix que l'on caresse, interrompit l'orateur. C'était un des plus vieux crocodiles de la bande qui, trop vivement ému, passait la patte sur ses yeux pour essuyer une larme.

— Hallo! père sournois, je pleure comme votre ruisseau, fit le singe en se mouchant bruyamment.

— Au fait!... bougonna le lion.

— J'y arrive, mon frère. O mes amis! ô mes compagnons! gardons-nous d'aggraver nous-mêmes l'horreur de notre position par des disputes continuelles. Unissons-nous, aimons-nous, consolons-nous les uns les autres. Soyons frères!

— Ta, ta, ta!! murmura le cacatoès.

— Cela demande réflexion, dit à part lui maître Simius en se grattant le front.

— En vérité, je vous le dis, ô mes amis, continua l'orateur, *mal partagé est à moitié passé!*

— Hom! hom! grogna Martin l'Ours, chaque jour amène du nouveau. Combien la captivité adoucit le caractère! Voilà un tigre, un vrai tigre, qui prêche la fraternité et la concorde!... Au profit de qui? C'est ce qu'il faudra voir.

— Soyons amis, soyons frères, continua le tigre. Que personne ici ne s'imagine qu'un de nous tirera profit de cette ligue du bien contre le mal. Honni soit qui mal y pense!...

— Merci! fit l'ours.

— Le temps est long, remplissons-le. Nous ne nous connaissons pas les uns les autres, apprenons à nous connaître. Que chacun raconte à la ronde qui il est, d'où il vient, ce qu'il faisait, la manière dont il a été pris et conduit ici... Courage et véracité, ce sera notre devise!

— Fie-z'y-toi! murmura Cacatoès.

— Hallo! c'est charmant!

— Est-ce convenu, ô mes amis?

— Hou! hou! hou! dit le chat-huant en secouant ses plumes.

— Oui ! firent toutes les voix.

— Eh bien ! je propose que M. Simius, qui aime tant à parler, commence ; nous l'écoutons.

— Hallo ! seigneur ; vous vous trompez. Moi... un bourgeois !... Non, non, s'il vous plaît ! A tout seigneur, tout honneur !... Le vieux papa la Moustache, qui nous a déclaré qu'il était le roi de son désert, va vous raconter son histoire. Ce doit être attendrissant.

II. — DUR A CUIRE.

— Mes enfants...

— Ah ! mais non ! glapit le singe.

— Taisez-vous, fit l'ours.

— Paix là ! cria le cacatoès.

— Mes enfants, reprit le lion en posant sa grosse tête sur ses pattes étendues devant lui, taisez-vous d'abord, si vous voulez que je parle, et laissez-moi vous dire que je pourrais, pour donner plus d'intérêt à mon récit, me faire prier longtemps, ainsi que cela se pratique quelquefois ; mais ma loyauté bien connue ignore ces moyens mesquins de captiver une attention à laquelle j'ai droit... Contre le droit, pas de résistance ! Or donc, écoutez-moi sans bouger. Chers compagnons d'infortune, j'ai ouï dire que mes ancêtres ont toujours habité sur la limite du grand désert africain qu'on appelle *le Sahara*. Je ne vous dépeindrai point les splendeurs de ma patrie, ni la tendresse de ma mère en mon jeune âge. Tous, nous avons passé par là et je ne me refuse pas à croire que les mères des simples citoyens aiment autant leurs enfants que les mères des rois chérissent l'espoir de leur race.

Tout au plus vous décrirai-je mon berceau. Figurez-vous un amas de roches géantes et crevassées, enguirlandées et couronnées de broussailles tellement épaisses, que le soleil était impuissant à les traverser. Le lion seul en était capable ! Par suite de l'admirable position que mon honorée mère avait su choisir, notre demeure était à portée en même temps de la nature sauvage et des bienfaits de la civilisation.

Quand mes yeux se tournaient vers le midi, je voyais le désert vaste, immense, s'étendant à mes pieds comme une mer sans limite, avec ses vagues de sable roulant devant le simoun. Au loin ondulaient les palmiers de quelques fraîches oasis, ilôts de verdure semés sur ce sol calciné, et aux alentours passaient, avec précaution, des troupes de gazelles, quelques girafes, des autruches et, de temps en temps, de longues caravanes ondulant comme d'interminables serpents noirs qui se seraient tordus au soleil. J'avais sous les yeux le désert, notre royaume à nous, lions. Là, nous commandons et nous régnons sans partage, car l'homme, notre ennemi et quelquefois notre maître, ne saurait vivre sur ce sol aride, brûlé, infertile, où, même quand il se réunit en grand nombre, il ne peut passer qu'en courant.

Si je regardais vers le nord, au contraire devant moi s'étendaient les terres habitées par l'homme. Je dominais des plaines et des collines verdoyantes, où les tribus arabes campaient et laissaient paître leurs troupeaux.

Puisqu'il faut vous parler net, mes chers compagnons, je n'ai nul souvenir des premiers temps de ma vie ; mais tout me fait croire qu'ils furent heureux. J'avais une sœur jumelle et nous demeurions constamment sous l'œil vigilant de notre mère, qui passait une partie de la journée à nous lécher avec amour. Vous me permettrez, mes amis, d'attribuer à ces soins constants la beauté de mon manteau ; tout le monde l'admire.

— Vantard ! dit tout bas le tigre en jetant un regard sur ses flancs fauves rayés de noir... Peuh !... Encore si tu parlais du mien !

— Le premier incident dont j'aie conservé la mémoire n'est point vulgaire et montre bien la vaillance du sang dont nous sommes issus. Mon noble père, désireux de partager les soins et les fatigues de la reine, notre mère, avait, depuis notre tendre enfance, abandonné ses courses lointaines et s'était fait le pourvoyeur attentif de la famille. Infatigable, il partait chaque jour pour la chasse, seul, armé de son courage...

— Et de ses dents ! sifflota Simius en gambadant.

— Chaque soir, il rapportait une pièce choisie : antilope, mouton ou bœuf, qu'il déposait gravement aux pieds de ma mère pour notre souper commun.

Un jour cependant, obligé de nous quitter quelque temps afin de pousser une reconnaissance au fond du pays ennemi, mon père fut absent beaucoup plus que d'habitude, de sorte que la reine, ma mère, dut se déranger et pourvoir elle-même à notre subsistance commune, car nous mangions déjà la chair. La noble créature nous abandonnait chaque soir pendant quelques heures, confiante en l'obscurité et l'isolement de son logis.

Une nuit, elle tardait à revenir ; ma sœur et moi commencions à sentir les atteintes de la faim. Tout à coup un léger bruit s'élève au milieu des broussailles qui masquaient notre demeure.

— Mère, c'est vous ? m'écriai-je en me levant joyeusement pour courir au-devant d'elle. Mais à peine eus-je fait quelques pas que je m'arrêtai pétrifié...

Ce n'était pas mère ; c'était un animal presque aussi grand qu'elle, à la robe fauve couverte de grandes taches noires, aux yeux brillants comme les nôtres, mais se glissant comme un serpent entre les lianes et me montrant des dents effroyables... Seigneurs, je l'ai appris depuis, nous nous trouvions, ma sœur et moi, jeunes, isolés et sans armes au pouvoir d'une panthère, notre plus mortel ennemi.

Sans comprendre la lâcheté qu'elle commettait en attaquant des innocents sans défense...

— Ah ! joli ! charmant ! hurla Simius en se tordant au bout de sa corde.

— Paix là-haut ! cria Gros-Pierre.

— Taisez-vous donc, gronda Martin l'Ours, ou je monte.

— Montez, ô mon ami, répondit Simius ; les chemins sont ouverts !

— Je reprends, continua le lion ; sans défense...

— Hallo ! papa Moustache, et les agneaux que votre père apportait, où étaient leurs dents et leurs griffes ?

— Ce n'est pas la même chose, pauvre ignorant. Les agneaux sont faits pour être mangés et les lions...

— Pour les manger !... Hallo ! Tout est bien.

— Je condescends à ne pas vous répondre et à continuer. Le monstre me saisit par le cou ; je sentis son étreinte mortelle et fermai les yeux, poussant un miaulement plaintif... O bonheur ! un rugissement épouvantable répond à quelques pas, puis un autre plus près encore. C'est mon père qui revient au logis.

A la vue de notre défenseur, la panthère me laisse tomber de sa gueule et s'aplatit sur le sol, les yeux inquiets, fixés sur mon père, qui se dressait devant elle comme le symbole du Châtiment. Toute fuite était im-

possible; il fallait combattre !... Je me relevai et me glissai aussi loin du danger que mes meurtrissures me le permettaient.

Après quelques secondes d'attente, les adversaires bondirent en même temps et le choc fut si violent, qu'ils roulèrent tous deux parmi les broussailles; mais alors commença le duel le plus terrible qu'on ait jamais vu. Etroitement enlacés l'un à l'autre, mon noble père et la panthère ne formaient qu'un groupe informe qui se tordait et roulait comme un tourbillon... Des rugissements formidables, semblables à des roulements de tonnerre, ébranlaient la montagne et nous glaçaient d'épouvante. Retirés au fond de notre gîte, nous attendions, tremblants comme la feuille, la fin de cette lutte gigantesque. Mais la panthère pouvait-elle résister au lion, au roi des animaux? Deux minutes plus tard, mon père se relevait vainqueur, mais couvert de blessures nombreuses... La panthère gisait à ses pieds, étranglée, la tête écrasée et le ventre tout grand ouvert par les griffes terribles de son ennemi.

Ma mère, qui avait entendu au loin le tumulte du

L'attaque du douar. Dessin de E. Morin.

combat, arrivait au grand galop et vint féliciter mon noble père de sa victoire en l'aidant à lécher ses plaies; puis, pour que la vengeance fût complète, nous mangeâmes en commun le corps de l'ennemi qui avait manqué me faire subir le même sort.

— Touchante réciprocité!... soupira Simius.

— Déjà toutes nos dents étaient poussées et nous accomplissions de longues marches à travers les gorges des montagnes.

— Mes enfants, nous dit un jour ma mère, vous voilà grands; il est temps de songer à votre éducation. A partir de cette nuit, vous m'accompagnerez à la chasse et votre père vous instruira.

Vous comprenez notre joie! Nous allions donc apprendre quel coup de dent étrangle le bœuf, quel coup de griffe arrête le cheval au galop!

Combien la journée nous parut longue!

A la nuit noire, le corps léger, le cœur content, nous partions guidés par mon noble père, qui se dirigeait au nord, vers un campement d'Arabes, à quatre ou cinq lieues de notre demeure. Cet espace fut rapidement franchi. Vers minuit, nous arrivions en vue des barrières élevées qui entouraient le *douar*.

— Ecoutez-moi, mes enfants, dit à voix basse le lion; à cette heure, les gens et les troupeaux dorment en toute confiance; donc, rien à craindre de ce côté; mais les chiens veillent... Ils vont nous sentir tout à l'heure et je vois déjà, à une certaine agitation dans

l'enclos, qu'ils ont connaissance de notre présence. Hâtons-nous donc avant qu'ils puissent donner l'alarme ; non pas que je craigne leurs maîtres ; mais ma leçon serait incomplète pour vous.

— Comment faire ? m'écriai-je.

— Je vais prendre les devants et me porter près de la barrière pour attirer l'attention des chiens. Pendant que ceux-ci perdront leur temps à aboyer après moi, vous franchirez la clôture du côté opposé, sous la conduite de votre mère, et vous ferez ce qu'elle vous montrera... Prudence et décision ! allez !

Ce qui était dit fut fait. Pendant que mon père attirait les chiens d'un côté, nous arrivions, de l'autre, au pied de la barrière, qui pouvait bien avoir deux mètres et demi de hauteur.

— Attention, nous dit ma mère d'une voix douce ; voici un premier obstacle qu'il faut franchir. Ce n'est pas difficile. Regardez !... On se ramasse sur soi-même... bien ! on roidit ses jarrets, très-bien !... puis, comme des ressorts brusquement détendus, ils vous lanceront de l'autre côté. Une fois dans la place, chacun de vous se jettera sur un animal à sa portée, lui posera une

La défaite. Dessin de E. Morin

patte sur le dos, l'autre sur la tête, en appuyant de manière à bien dégager le cou... Vous saisissez alors la gorge dans votre gueule et vous étranglez la proie d'un coup de dent !... C'est fait ! Nous sortirons alors de la même manière que nous sommes entrés. Il n'est pas défendu à celui qui s'en sentira capable de rapporter la proie qu'il aura tuée. Cependant, si vous n'êtes pas encore assez forts, ne vous entêtez pas. Je saurai bien, moi, rapporter de quoi souper... En avant et du courage !

Joignant l'exemple à la théorie, ma mère franchit la barrière d'un seul bond comme en se jouant. Ma sœur la suivit sans balancer. Mais quand vint mon tour, l'émotion inséparable d'un premier début paralysant une partie de mes moyens, je heurtai du pied le haut de la clôture et retombai lourdement sur le sol.

Au moment où je me relevais, étourdi plus encore par la honte que par la commotion de la chute, je sentis la patte de ma mère s'appesantir sur ma joue, en même temps que sa voix murmurait d'un ton mécontent : « Maladroit ! » Le regard qui accompagna cette exclamation me fit comprendre que, si elle en avait eu le loisir, ma mère m'aurait administré une de ces corrections qui gravent les conseils dans l'esprit et sur la peau. Mais le temps pressait ; les troupeaux, effrayés de notre présence, commençaient à se débander ; il fallait agir.

Ma mère, songeant au souper prochain, s'élança sur

un gros bœuf et l'étrangla d'un coup de dent. Ma sœur choisit, je crois, un mouton sur lequel elle bondit; mais elle sauta trop loin, passa par-dessus la bête, et celle-ci échappa... Quant à moi, furieux de ma première maladresse, je résolus de faire un coup de maître. M'aplatissant le mieux possible sur le sol, je calculai ma distance et au moment où un jeune veau passait en fuyant, je tombai sur lui comme la foudre et l'étranglai d'un seul coup !

— En retraite !... dit alors ma mère, les Arabes approchent le fusil au poing; vous n'êtes pas encore assez forts pour résister ! Sautez les premiers !

Ma sœur passa; j'en fis autant, mais en tenant toujours mon veau entre les dents, et fus assez heureux pour franchir l'obstacle sans lâcher ma proie.

— C'est bien, petit! me dit ma mère. Tu rapportes notre souper à tous! Je suis contente de toi!

Mon père nous rejoignit et nous soupâmes tous avec bon appétit. Après quoi, le cœur content et la conscience nette, je m'endormis du sommeil du juste qui a bien employé son temps.

Le lendemain nous recommençâmes, et de même les jours suivants, tantôt dans les douars des environs, tantôt au désert, où mes parents nous apprirent à nous embusquer près des sources et à bondir, à l'improviste, sur les gazelles qui venaient y boire. Temps heureux de ma jeunesse, qu'êtes-vous devenus?

Depuis quelques semaines chacun de nous chassait de son côté, afin de nous mieux dissimuler aux regards de l'homme; mais nous nous retrouvions toujours au logis. Un jour que mon père rôdait dans les montagnes voisines, il entendit tout à coup non loin de lui des voix. C'étaient, comme je l'ai su depuis, des soldats français servant d'éclaireurs à une cinquantaine d'hommes envoyés par là pour rétablir l'ordre dans une tribu arabe qui menaçait de se soulever.

— Corne de gazelle! se dit mon père; mes enfants ont chassé et mangé à peu près toutes les espèces de gibier qu'on rencontre dans ce pays... Si je leur faisais goûter de l'homme?... Essayons.

Tout en causant, les soldats se rapprochaient et mon père entendait déjà distinctement les paroles qu'ils prononçaient.

— Eh bien! fusilier Coquil...liard, disait l'un d'eux en émaillant ses paroles des cuirs les plus chers aux gens de guerre, quoique vous dites du *payllis?*

— Je n'en dis rien, *chargent,* nonobstant qu'il est-z-un peu abandonné-z-au rapport des routes, comme dit capitaine.

— Il est de fait que ça ne peut pas subsidiairement se comparer-z-aux chemins vicinaux de la Champagne. Mais, quoi que vous voulez, fusilier Coquilliard, on est chez les sauvages ou on n'y est pas...

— Faites excuse, chargent Beautreillis, que je vous disais que je ne disais rien, mais que je pensais tout de même à quelque chose... Tel que vous me voyez, je réfléchis, comme dit le capitaine.

— Pas possible ! et à quoi donc que vous réfléchissez, fusilier Coquilliard?

— Chargent, je pense que si ces pierrailles et ces ronces qui nous font vis-à-vis ne sont pas très-commodes pour voyager-z-à pied, elles sont-z-excellentes pour servir de cachettes aux Arabes... qui ne nous veulent pas du bien, comme dit le capitaine.

— Que vous n'avez pas substantivement raison, fusilier Coquilliard; comme dit le sieur Dumanet, l'Arabe, il n'attaque jamais le troupier français ! Rien qu'en voyant l'ombre de son pompon-z-il tourne le dos... Fusilier Coquilliard, est-ce que vous aureriez peur?... subsidiairement et conséquemment...

— Peur, chargent! La peur est un sentiment-z-inconnu au soldat français natif de la Champagne... comme dit le capitaine... Oh! la, la, la!... Saint Crépin, mon patron, au secours!

Tout en causant ainsi, les deux soldats étaient demeurés un peu en arrière; et c'était la présence imprévue de mon père, sortant de sa cachette, qui avait arraché ces exclamations au brave Coquilliard.

Abasourdis par la rencontre d'un lion en cet endroit, les deux soldats firent machinalement le salut militaire, comme des conscrits devant un supérieur. Mon noble père les regarda fixement pendant quelques secondes; puis, Coquilliard lui paraissant le plus gras, il s'élança sur lui, le terrassa, mais sans le tuer, car il tenait à nous apporter un homme vivant; puis, le saisissant par la cuisse et le rejetant sur son épaule, il revint à grands pas vers nous...

Le premier moment de stupeur passé, Beautreillis reprit un peu de sang-froid. Il mit un genou à terre, épaula son fusil et, au risque de tuer son ami Coquilliard, il fit feu... Heureusement la balle n'atteignit mon père que dans l'arrière-train, lui faisant une blessure sans gravité, mais qui gênait beaucoup ses mouvements.

Cependant Coquilliard, la cuisse à moitié broyée par les canines de mon père, s'était évanoui de douleur; d'autant mieux que mon père, blessé, serrait plus fort... Mais le grand air, le mouvement, les chocs qu'il recevait contre les arbres et les pierres le rappelèrent à lui-même et lui permirent de se rendre compte de sa position.

Ah! l'affreux piou-piou champenois!...

Il faut le dire à sa louange, il était brave!

Au lieu de se résigner, il chercha dans sa cervelle le moyen d'échapper à mon noble père. Il se souvint qu'il portait une paire de pistolets chargés à sa ceinture; il en saisit un, et, après des efforts inouïs, il parvint à l'appuyer contre l'oreille de mon père, et paff!... Puis il s'évanouit de nouveau.

Hélas! mes chers amis, cette fois mon père était mortellement blessé; la balle lui avait traversé la tête! Le héros fit encore deux ou trois pas, et tomba sans lâcher son ennemi...

Tout cela se passait non loin de nous. En deux bonds, nous fûmes auprès du roi du désert — ma mère, ma sœur et moi.

— Enfants! eut-il la force de dire en nous voyant, je le sens, je vais mourir...

Et il nous raconta ce qui venait de lui arriver.

— Vengeance!.. m'écriai-je en me précipitant vers Coquilliard.

— Arrête, enfant! dit mon père. Garde-toi d'agir avec précipitation. Laisse cet affreux soldat revenir à la vie; il ne peut vous échapper, et votre vengeance sera plus complète et plus douce... Maintenant, adieu, mes enfants!... Souvenez-vous des leçons de votre père, ne dérogez pas à vos ancêtres, et puisse le ciel vous protéger!... Adieu!...

Une dernière convulsion roidit ses membres : il était mort.

Ma mère, ma sœur et moi, nous nous assîmes en cercle autour de l'affreux Coquilliard toujours étendu

le nez contre terre, épiant le moment où il reprendrait ses sens pour le déchirer à notre aise.

Il y avait bien dix minutes que nous étions dans cette position, lorsque tout à coup nous entendîmes un certain bruit autour des rochers qui nous entouraient.

Ma mère se leva d'un bond, aspirant l'air, et monta sur un rocher pour reconnaître la cause de ces bruits inquiétants.

— Mes enfants, dit-elle, voilà l'ennemi; apprêtez-vous à combattre.

C'était en effet la patrouille française qui, rappelée par Beautreillis, avait suivi la piste de mon père et revenait vers nous pour venger la mort du Coquilliard endiablé.

— Ecoutez mes instructions, nous dit rapidement ma mère. Bien des fois déjà, j'ai été attaquée par des troupes d'Arabes plus nombreuses que celles-ci, et toujours je m'en suis tirée. Ne vous laissez donc pas effrayer par le nombre, et souvenez-vous qu'un homme seul, bien armé et déterminé, est plus terrible pour nous que vingt individus indisciplinés et capables de perdre la tête... Rasons-nous sur le sol, prêts à bondir, et, aussitôt que vous verrez ces soldats épauler leurs armes, élancez-vous; pas un n'osera vous faire face !... Montrez que vous deviendrez des rois du désert.

Ces paroles nous électrisèrent, et nous nous rasâmes sur la terre tout frémissants d'impatience...

Hélas ! mes chers amis, nous devions apprendre à nos dépens que les Français ne sont pas des Arabes, et que, s'il est facile d'échapper à ceux-ci, les premiers ont une bien meilleure tactique.

La troupe, par une manœuvre habile du capitaine, nous avait cernés et attendait, l'arme au pied, les ordres des deux officiers qui la commandaient.

— Camarades ! s'écria l'un d'eux après s'être consulté quelques instants avec son collègue, il ne sera pas dit que des Français se seront mis cinquante pour combattre trois ennemis, ces ennemis fussent-ils des lions !... Aussi, M. Lambert et moi, allons les attaquer seuls... Soldats ! restez fermes à vos postes et n'arrivez qu'à notre ordre.

A ces mots, les deux officiers sortirent des rangs, le fusil à l'épaule. Ils étaient suivis des sergents Dumanet et Beautreillis, portant chacun un fusil de rechange.

— Monsieur Lambert, dit l'officier qui avait déjà parlé, vous tirez mieux que moi ; chargez-vous de la mère.

Le capitaine Lambert répondit par un signe de tête ; puis les deux officiers, coude à coude, marchèrent... graves, impassibles, l'œil grand ouvert sur le fusil, le doigt sur la détente. On sentait des hommes qui n'ont pas peur.

Arrivés à dix pas du groupe que nous formions, il y eut un éclair d'hésitation de part et d'autre... Nous nous élançâmes, comme un seul lion, pour les écraser; mais une double détonation fit retentir les échos de la montagne.

Ma sœur retomba sur moi, roide morte.

Quant à ma mère, la balle du capitaine lui était entrée dans l'œil... Elle bondit néanmoins; mais à mi-chemin une seconde balle, l'atteignant au défaut de l'épaule, lui traversa le cœur et la laissa sans vie sur le sol...

Je n'avais pas été touché !...

Comprenant qu'avec des adversaires semblables la lutte était impossible, et qu'une seconde de retard pouvait me perdre, je pris la fuite, bousculant un soldat qui voulait s'opposer à mon passage ; malheureusement, pour prix du coup de griffe que je lui adressai au passage, il me rendit un coup de baïonnette au beau milieu du ventre...

Je passai néanmoins et, cinq minutes plus tard, j'étais sauvé, seul survivant au massacre de ma famille.

A partir de ce moment, le malheur sembla s'attacher à mes pas. Poursuivi par les Français, traqué comme un loup, mourant de faim parce que les douars arabes faisaient très-bonne garde et que ma blessure m'empêchait de poursuivre les animaux sauvages, je finis par tomber dans un piége.

Un jour que la faim me tiraillait plus que d'habitude, j'oubliai toute prudence et m'élançai sur une chèvre trouvée en mon chemin... Hélas ! cette chèvre était un leurre !... A peine l'eus-je touchée, que je tombai dans une fosse perfide.

Malheur ! trois fois malheur !

On me prit, on me musela, on me guérit, et on m'envoya en France, où je fus acheté par l'Hercule de la Réole...

Voilà, mes chers amis, comment, pour avoir voulu goûter de la chair française, trois nobles lions trouvèrent la mort et un quatrième perdit sa liberté! Puisse mon malheur servir d'exemple à tous nos parents du désert, si les Français en laissent échapper quelques-uns !

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

HANS CHRISTIAN ANDERSEN ET SES ŒUVRES.

Le malheureux défaut de l'esprit français est de n'aimer que lui-même ; si la foi catholique a dit : « Hors de l'Eglise, pas de salut, » nous, nous disons avec le plus superbe dédain : « Hors de la France, ni esprit ni génie. » Le travail des peuples ne vient pas jusqu'à nous, c'est à peine si nous connaissons de nom les hommes que le reste de l'Europe honore, c'est à peine si trois ou quatre grandes réputations étrangères sont parvenues à franchir nos frontières et à conquérir chez nous droit de cité. Orgueilleux de notre langue, du rôle qu'elle joue dans le monde littéraire, commercial et diplomatique, nous ne daignons point étudier les idiomes étrangers, et nous vivons de la sorte dans une ignorance d'autant plus dangereuse, d'autant plus funeste, que les autres nations, les nations du Nord surtout, sont loin de suivre notre malheureux exemple. A cette heure, en vérité, nous n'avons pas le droit de nous montrer si superbes, et puisque de toute part on parle de réformes — le ciel sait si elles sont nécessaires ! — une des premières à faire dans notre système

d'éducation est d'y introduire l'étude des langues, afin que nous soyons au courant, non de ce qui se passe en France seulement, mais des transformations et des progrès qui s'accomplissent autour d'elle. Notre vaniteuse apathie nous a coûté trop cher pour que nous ne nous hâtions pas d'y renoncer.

L'Allemagne, la Russie, la Suède, le Danemark nous sont à peu près aussi inconnus que la Terre de Feu ou la Laponie; les noms des grands penseurs ou des littérateurs éminents que ces pays renferment ne réveillent en nous aucun souvenir. Par exemple, et pour ne citer que celui-là, combien de Français ont lu les œuvres d'Andersen? C'est à peine si quelques rares lettrés les connaissent, et nous avouons que nous-même en 1866, nous ignorions l'existence de ce poëte et de ce charmant conteur. C'est en un voyage que nous fîmes à cette époque à Copenhague qu'il nous fut révélé, un heureux hasard nous ayant fait l'hôte d'une famille avec laquelle il était uni par les liens d'une longue et vive amitié. M. Andersen, avec qui nous eûmes l'honneur de nous rencontrer plus tard, se trouvait alors absent du Danemark; M. Melchior, le chef de la famille dont nous venons de parler, nous offrit la plus gracieuse hospitalité dans sa maison de campagne aux portes de Copenhague, sur le bord de la mer. A *Rolighead,* nous occupions la chambre habituelle de l'écrivain et M^me^ Melchior, femme d'une rare distinction, prit un patriotique plaisir à nous révéler le talent, les habitudes et la vie du populaire écrivain danois.

Hans Christian Andersen naquit à Odensée, en Fionie, le 2 avril 1805. Sa famille avait été riche, mais, visitée par le malheur, elle était tombée dans une détresse telle, que le père de Christian, pour gagner sa vie, exerçait la modeste profession d'ouvrier cordonnier; il semble n'avoir jamais rien tenté pour sortir de cette pénible situation. Malgré sa pauvreté, il voulut se marier, et tout naturellement, avec toute l'imprévoyance de l'amour, il choisit pour compagne une jeune fille aussi pauvre qu'il l'était lui-même.

Tel était l'état des finances du futur ménage, qu'il n'avait pas de quoi acheter la garniture d'un lit. Heureusement, à cette époque, un noble d'Odensée vint à mourir; on drapa son catafalque, puis, la cérémonie achevée, les héritiers vendirent les draperies funèbres; elles furent mises en vente à très-bas prix sans doute, le cordonnier en acheta une partie, et le poëte vint au monde au milieu de ce lugubre appareil. Il n'a point oublié les noires tentures souillées encore des marques de la cire tombée des cierges, à côté desquelles, tout enfant, il jouait. Qui sait l'influence que cet aspect mélancolique a pu exercer sur sa jeune imagination? Malgré les efforts de son père, c'est à peine si chaque jour avait son pain, et si, de temps à autre, une bonne aubaine permettait à un peu de gaieté de venir s'asseoir et rire auprès du grand poêle. Dès que ses petites mains furent capables de rendre quelques services, on envoya Christian à la fabrique, il y travaillait toute la journée; le soir il se rendait à l'école, où il apprit, ce que tout le monde apprend en Danemark, à lire, à écrire et à compter. Le pousser au delà, on le sent bien, était impossible à l'humble père de famille. C'est là, et là surtout, la grande misère des pauvres; la plaie de notre société!

Christian semble avoir compris de très-bonne heure qu'il ne pouvait compter que sur lui-même pour se tirer d'affaire; il prit donc la résolution de se créer un avenir plus élevé et meilleur. Son père avait un voisin possesseur de quelques volumes; celui-ci consentit à les prêter au studieux enfant, qui les lut avec avidité, cherchant des encouragements et des modèles dans les grands hommes dont il étudiait la vie. Nous avons tous connu ces rêves dorés par l'espérance, mais, comme Andersen, nous n'avons pas eu le courage et la ténacité d'en poursuivre la réalisation. Pour comble de malheur, à l'âge de douze ans, il perdit son père : ce terrible malheur ne fit qu'accroître l'énergie de ses secrètes résolutions; plus que jamais il chercha les moyens de gagner sa vie autrement qu'elle ne s'offrait à lui.

La nature lui avait donné une très-belle voix; et comme l'enfant ne manquait point d'une certaine confiance en lui-même, il était très-heureux et très-fier de l'attention que l'on donnait à ses chants; il se dit qu'il y avait là un élément d'avenir d'autant plus assuré, que les Danois sont fort épris de la musique et qu'ils la cultivent avec passion et non sans succès. Il apprit quelques fragments de comédies, et, voyant qu'un naïf auditoire applaudissait avec transport à sa déclamation et à son action dramatiques, il lui vint la pensée de se faire acteur. Savait-il qu'ainsi avait débuté Shakspeare et Molière? Il est probable que de telles pensées ne lui vinrent pas. Il fit part de ses projets à sa mère; la brave femme leva les bras au ciel et poussa de grands cris. Elle s'opposa tant qu'elle put à un dessein au bout duquel on n'entrevoyait que déception et malheur. Andersen persista et se mit à se créer un petit pécule de voyage; schelling par schelling, à force de privations, il parvint ainsi à amasser treize rixdallers (environ trente-trois francs). Cette somme lui sembla une fortune et, le plus fort, le plus difficile de la tâche entreprise lui parut fait. Cependant sa mère désolée résistait toujours; avant de donner son consentement à la téméraire entreprise, elle voulut consulter une vieille femme qui prédisait l'avenir.

La sorcière était vue de fort mauvais œil à Odensée, mais, plus encore que les Italiens, les Danois croient à la divination et au sort; leurs sombres bois, leurs grandes eaux, leur foyer même, sont peuplés d'êtres mystérieux; il n'existe point de forêt, de lac, de rocher qui n'ait sa légende. Il n'y eut donc pas moyen pour Andersen d'éviter la sorcière qui, en réalité, tenait son sort suspendu à ses lèvres flétries. Elle arriva, on la reçut avec tout le respect possible, on la fit asseoir au pied du lit, elle daigna accepter une tasse de café, et on finit par lui dire en tremblant ce que l'on attendait de sa redoutable science. Andersen était tout pâle et tout tremblant. La vieille mit sur son nez des lunettes, prit la main gauche de l'enfant, l'examina, l'étudia, et sembla tomber dans une profonde réflexion, puis élevant la voix d'un ton solennel, elle dit : « Un jour Odensée illuminera en honneur d'Andersen. » Si Andersen n'avait pris soin de nous raconter cette anecdote, on pourrait la supposer forgée après coup, car Odensée, en effet, illumina en honneur de l'enfant devenu un poëte célèbre.

On s'imagine bien qu'après avoir entendu la voix du destin, la mère ne s'opposa plus au départ de son fils, elle lui donna ses conseils, sa bénédiction, et il partit pour Copenhague, bien convaincu qu'il marchait à la fortune et à la gloire. « Je saluai, dit plus tard Andersen, les plaines fécondes qui se déroulaient à mes regards, la mer qui s'ouvrait devant moi. Mais quand je fus arrivé au delà du second Belt, je me jetai à genoux sur

le rivage, je fondis en larmes et je priai Dieu de ne pas m'abandonner. » Il fit son entrée triomphale à Copenhague avec ses treize rixdallers, et, comme Franklin dans une position à peu près semblable, ne connaissant point la valeur représentative de l'argent, il se laissa aller à des dépenses, bien pardonnables du reste. Descendu dans une auberge et croyant que son trésor suffirait à satisfaire tous ses caprices, il se traita en vrai gentilhomme, c'est dire que, quelques heures après, le pauvre diable ne possédait plus qu'un rixdaller. Dans sa naïve et imperturbable confiance en lui-même, qui est restée d'ailleurs un trait général de son caractère, il était allé offrir ses services au directeur du théâtre. Celui-ci l'accueillit suivant une tradition qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, il ne voulut point prêter l'oreille à ses petits talents, il se contenta de lui répondre qu'il *était trop maigre.* Cela dit, cette bonne raison donnée, il lui tourna le dos, et notre pauvre garçon alla méditer, en se promenant sur le port, en regardant l'élégante façade de Rosenborg, sur les moyens pratiques de gagner sa vie. Il n'avait pas le temps de méditer longuement, la faim le pressait. Il entra comme apprenti chez un tailleur; ce n'était pas, en vérité, la peine d'avoir quitté le toit maternel! et que devenaient les fortunés augures de la vieille sorcière? Il voulut résolûment reprendre l'aiguille, il en sentait l'impérieuse nécessité, mais il lui fut impossible de renoncer à ses espérances et à ses rêves, il rendit l'aiguille à son patron pour se mettre à errer dans la ville, cherchant sans but au milieu d'une foule où il

Andersen. Dessin de A. Duvivier.

n'avait ni une connaissance ni un ami. L'idée lui revint de faire de sa voix son gagne-pain. Il existait alors à Copenhague un professeur de musique célèbre, il se nommait Siboni; le courageux enfant alla sans hésitation frapper à sa porte. Une domestique vint lui ouvrir et notre petit bonhomme de lui raconter qu'il possédait une voix très-estimée à Odensée et qu'il comptait sur ce don du ciel pour vivre heureux sur cette terre. La brave fille alla sur-le-champ répéter à son maître ce qu'elle venait d'entendre, faisant sans doute ressortir le côté un peu comique de l'aventure. Ce jour Siboni avait plusieurs convives, et dans le nombre le poëte Baggesen et Weyse le compositeur, que le récit de la bonne mit en gaieté. On introduisit Andersen, on le reçut avec des marques de bienveillance, Siboni le fit chanter, lui promit des leçons de musique et lui donna l'espoir de le faire entrer au théâtre. Mais comment vivre jusque-là, comment attendre le jour d'un engagement? La résolution honnête du pauvre enfant avait charmé Weyse; il fit une collecte parmi les personnes de sa société et recueillit une somme de soixante et dix écus. Il engagea Andersen à trouver une pension honnête et modeste et à travailler avec courage. Il est probable que le jeune homme n'obéit que trop bien, car un matin il se réveilla sans voix. Le pot au lait de Perrette était cassé.

On l'engagea à retourner à Odensée, à reprendre sa paisible destinée où il l'avait laissée; il s'y refusa obstinément : ne pouvant chanter, il entra dans l'école de danse, et, après quelques études, il eut l'honneur de

figurer à l'arrière-plan de quelques ballets. Pour ce service modeste il recevait six francs par mois; l'hiver était très-rude — un hiver de Copenhague! — il s'en allait au théâtre avec un méchant pantalon de toile, comptant toujours que son trésor perdu, que sa voix reviendrait. Quand il était rentré dans son pauvre gîte, s'enveloppant dans sa couverture pour retrouver un peu de force et de chaleur, il étudiait quelques rôles, voulant à tout prix, par un côté ou par un autre, s'ouvrir la carrière de la scène. « A cette époque, dit Andersen, j'avais encore toute la candeur, toute l'ignorance, toutes les naïves superstitions d'un enfant. J'avais entendu dire que ce que l'on faisait le 1er janvier, on le faisait ordinairement toute l'année. Je me dis que si je pouvais entrer le 1er janvier sur le théâtre, ce serait d'un bon augure. Ce jour-là, pendant que les voitures circulaient dans les rues, tandis que les parents allaient voir leurs parents et les amis leurs amis, je me glissai par une porte dérobée dans les coulisses, je m'avançai sur la scène. Mais alors le sentiment de ma misère me saisit tellement, qu'au lieu de prononcer le discours que j'avais préparé, je tombai à genoux, et je récitai en pleurant mon *Pater noster*. » Pauvre enfant! mais il allait bientôt sortir de la voie douloureuse et voir se lever cette aurore de la gloire que Vauvenargues trouvait si douce.

Le vieux poëte Guldberg avait deviné que quelque chose de confus, mais de solide et d'éclatant s'agitait dans l'âme d'Andersen, et qu'il y avait justice et honneur à s'attacher à cette jeune destinée. Guldberg ouvrit sa maison et sa bourse au jeune homme; il lui donna des conseils, lui prêta des livres, et l'excita à écrire. Andersen ne possédait qu'une instruction rudimentaire; comme tant d'autres il pensait alors, il en est bien revenu depuis, que cette espèce d'audace que les idiots appellent *le génie* suffisait pour tout oser; il écrivit en conséquence une tragédie; c'est la règle et la mesure ordinaires des folles vanités. Guldberg la trouva détestable. Huit jours après, Andersen en avait écrit une seconde, qu'il adressa au directeur du théâtre. Le supplice de l'attente ne fut pas trop long pour le jeune auteur, il reçut promptement une réponse : le directeur l'invitait à venir le voir. Il fut bien accueilli, et M. Collin, il est juste de garder le nom de ce directeur, après lui avoir dit que la pièce ne pouvait être jouée, ajouta que les qualités qu'elle renfermait l'avaient engagé à solliciter pour l'auteur une bourse dans le gymnase d'une petite ville, et que cette bourse lui avait été accordée.

Andersen accepta le bienfait avec la plus vive gratitude, et se rendit sans retard au gymnase assigné. La vie qu'il y mena fut sombre et triste; âgé de dix-neuf ans, il fut contraint de s'asseoir sur les bancs de l'école, à côté de bambins qui naturellement se moquaient de son ignorance. Seul interne chez le recteur, cet homme indigne lui reprochait sa pauvreté. Telle fut la misérable existence qu'il mena dans ce gymnase, qu'il regretta le temps où, gagnant six francs par mois, il gelait de froid sous son misérable pantalon de toile. Quoique cette condition d'humiliation et de souffrance ne fût guère de nature à exciter son émulation et à lui donner du courage, il travailla assidûment pour passer des examens qui devaient lui ouvrir les portes de l'Université de Copenhague. Ces examens eurent lieu, et ses notes de l'école furent excellentes. Il entra donc l'Université, précédé déjà d'une petite réputation, car il avait publié quelques poésies qui lui ouvrirent les portes de plusieurs maisons considérables. Les écrivains danois le prirent sous leur protection, et quand son cours d'études fut achevé avec un brillant succès, il obtint pour lui de la munificence du roi un *stipende* de voyage; dès lors il entra vraiment dans la carrière littéraire. La pauvre petite chrysalide était devenue papillon.

« Je visitai en 1833 et 1834, a dit M. Andersen à M. X. Marmier, l'Allemagne, la Suisse, la France, l'Italie, étudiant la langue, les mœurs, la poésie des lieux où je passais. Maintenant me voilà bourgeois de Copenhague. Je n'ai ni place ni pension, j'écris dans une langue peu répandue et pour un public peu nombreux; mais, tôt ou tard, les romans que j'écris s'écoulent, et Reitzel, le libraire, me paye exactement. Souvent, quand je regarde les jolis rideaux qui décorent ma chambre de Nyhavn et les livres qui m'entourent, je me crois plus riche qu'un prince. Je bénis la Providence des voies par lesquelles elle m'a conduit et du sort qu'elle m'a fait. »

En 1828, Andersen publia un *Voyage à pied du canal de Holm à la pointe orientale d'Amager*; en 1830, son premier recueil de poésies, suivi bientôt d'un second (*Phantazien und Skizzen*). Pendant un premier voyage en Allemagne, en 1831, il se lia d'amitié avec Tieck et Chamisso, les chefs du mouvement dramatique. De 1833 à 1834, comme nous l'avons déjà dit, il parcourut la Suisse, la France et l'Italie, où il acheva son *Improvisateur*, tableau vif et brillant de la vie artistique au milieu de Rome; à la même époque, il publia une nouvelle, *Agnete und der Meermann*. Successivement il a fait paraître ses *Aventures, racontées pour les petits enfants*; *O. T.*, peinture très-exacte et très-curieuse des mœurs danoises; *un Simple Violon*, roman; *le Livre d'images sans images*. A la suite d'un voyage entrepris en Orient, il publia, en 1842, *le Bazar d'un poëte*. En 1846, après avoir de nouveau visité Rome, Naples, les Pyrénées, il termina son autobiographie sous le titre de *Contes de ma vie*. Andersen a aussi travaillé pour le théâtre, et un de ses drames, *le Mulâtre*, obtint le plus grand succès.

Nous n'avions pas eu l'honneur de voir M. Andersen lors de notre voyage en Danemark en 1866; mais depuis nous eûmes ce plaisir à Paris, où l'écrivain danois vint passer quelques jours. C'est un homme d'une taille moyenne, d'un esprit singulièrement mélangé de finesse, de confiance et de naïveté. Il aime son talent et il y croit; grand levier d'autorité et de puissance. Il recherche et se plaît à s'entourer d'un auditoire de petits enfants auxquels il fait les contes les plus merveilleux. Il professe un très-grand respect pour ses jeunes auditeurs; les récits qu'il leur adresse sont toujours très-soigneusement travaillés; mais, par exemple, quand il parle, il exige que les petites lèvres roses soient bien closes. Ses contes d'enfant ont à la fois de la finesse et de la naïveté, avec une légère teinte rêveuse et mélancolique; on dit qu'ils sont écrits dans un style très-pur.

Pour sentir tout le charme des poésies de M. Andersen, il faut être Danois du pays des grands bois aux ombres profondes. C'est toute la rêverie allemande qui s'écoule à travers des paysages traités avec des couleurs très-exactes et très-justes de ton. La Muse du poëte a des accents pleins de tendresse et de religion, il aime la nature, les grands horizons, les nuits pleines de mélancolie, les fleurs, les oiseaux; il aime par-des-

sus tout les enfants ; aussi, pour faire connaître son talent, publions-nous une de ces terribles histoires avec lesquelles il a fait pâlir plus d'une tête blonde.

C'est à une très-belle édition des contes d'Andersen, publiée par MM. Garnier frères, la première édition, à vrai dire, digne de l'auteur danois, que nous emprunterons le petit récit qu'on va lire (1).

A. DE FLEURY.

IB ET LA PETITE CHRISTINE

I

La belle et claire rivière de Gudenaa, dans le Jutland du Nord, longe un bois vaste et qui s'étend au loin dans le pays. Le terrain se relevant en dos d'âne forme comme un rempart à travers la forêt. Sur la lisière, à l'ouest, se trouve une habitation de paysans, entourée d'un peu de terre arable, mais bien maigre. A travers le seigle et l'orge qui y poussent péniblement, on aperçoit partout le sable.

Il y a un certain nombre d'années, les braves gens qui demeuraient là cultivaient leur champ ; ils possédaient trois brebis, un porc et deux bœufs. Ils avaient de quoi vivre, si l'on appelle vivre se contenter du strict nécessaire. Jeppe Jaens, c'était le nom du paysan, vaquait pendant l'été aux travaux de culture. L'hiver, il faisait des sabots. Il avait un apprenti qui, comme lui, savait confectionner ces chaussures de bois de telle façon qu'elles fussent solides en même temps que légères et qu'elles eussent bonne tournure. Ils taillaient aussi des cuillers et d'autres ustensiles, qui se vendaient bien ; et peu à peu, Jeppe Jaens arrivait à une sorte d'aisance.

Son fils unique, le petit Ib, avait alors sept ans ; il aimait à regarder son père travailler ; il essayait de

L'intérieur du sabotier. Dessin de Yan' Dargent.

l'imiter, tailladait le bois, et de temps en temps se faisait aux doigts de profondes coupures. Mais un jour il montra d'un air triomphant à ses parents deux jolis sabots tout mignons. Il dit qu'il en ferait cadeau à la petite Christine.

Qui était cette Christine ? C'était la fille du passeur d'eau ; elle était gentille et délicate comme un enfant de seigneurs ; si elle avait porté de beaux habits, personne ne se serait douté qu'elle ne fût née dans une cabane, sur la lande voisine.

Là demeurait son père, qui était veuf. Il gagnait sa vie en charriant sur sa grande barque le bois à brûler qui se coupait dans la forêt et en le conduisant dans le domaine de Silkeborg et jusqu'à la ville de Randers. Il n'avait chez lui personne à qui donner Christine à garder. Aussi l'emmenait-il presque toujours dans sa barque ou dans le bois. Mais quand il lui fallait aller à la ville, il la conduisait chez Jeppe Jaens, de l'autre côté de la bruyère.

Christine avait un an de moins que le petit Ib. Les deux enfants étaient les meilleurs amis, partageaient leur pain, leurs myrtilles, faisaient ensemble des trous dans le sable. Ils trottinaient partout aux environs, jouant, sautant. Un jour même, ils se hasardèrent à entrer tout seuls assez avant dans le bois ; ils y trouvèrent des œufs de bécasse, et ce fut pour eux un événement mémorable.

Ib n'avait encore jamais été ni dans la maison de Christine, ni dans la barque du batelier. Mais un jour, celui-ci l'emmena chez lui à travers la lande, pour lui faire voir le pays et la rivière. Le lendemain matin, les deux enfants furent juchés dans la barque, tout en haut sur les fagots. Ib regardait de tous ses yeux et oubliait presque de manger son pain et ses myrtilles.

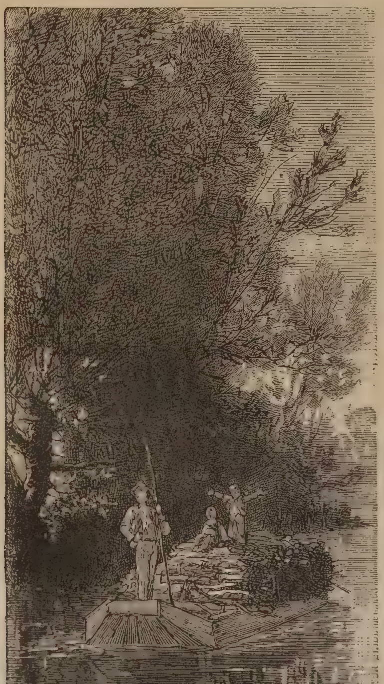
Le batelier et son compagnon poussaient la barque avec des perches. Ils suivaient le cours de l'eau et filaient rapidement à travers les lacs que forme la ri-

(1) CONTES DANOIS, traduits pour la première fois par MM. Ernest Grégoire et Louis Moland, illustrés d'après les dessins d'Yan' Dargent. Un beau volume gr. in-8°. Garnier frères, éditeurs.

vière. Ces lacs paraissaient parfois clos entièrement par les bancs de roseaux et par les chênes séculaires qui se penchaient sur l'eau. D'autres fois, on voyait de vieux aunes couchés au point de se trouver horizontalement dans la rivière, et tout entourés d'iris et de nénuphars. Cela faisait comme un îlot charmant. Les enfants ne cessaient d'admirer. Mais, lorsqu'on arriva près du château de Silkeborg, où est placé le grand

Ib et Christine enfants. Dessin de Yan' Dargent.

barrage pour prendre les anguilles, lorsqu'ils virent l'eau se précipiter en écumant et bouillonner avec



Sur le bateau. Dessin de Yan' Dargent.

fracas à travers l'écluse, oh ! alors, Ib et Christine déclarèrent que c'était par trop beau.

En ce temps-là, il n'y avait en ce lieu ni ville ni fabriques ; on y apercevait seulement quelques bâtiments de ferme habités par une douzaine de paysans. Ce qui animait Silkeborg, c'étaient le bruit de l'eau et les cris des canards sauvages.

Les fagots débarqués, le batelier acheta plein un panier d'anguilles et un cochon de lait fraîchement tué. Le tout fut mis dans un panier à l'arrière de la barque ; puis on s'en retourna. On tendit la voile, et comme le temps était favorable, la barque remontait la rivière aussi vite que si deux chevaux l'avaient tirée.

On arriva tout près de l'endroit où habitait le compagnon du batelier. Les deux hommes devaient se rendre à l'habitation Ils attachèrent solidement la barque au rivage, recommandèrent bien aux enfants de se tenir tranquilles et s'en allèrent.

Pendant quelques minutes, Ib et Christine ne bougèrent pas. Puis ils allèrent prendre le panier pour voir ce qu'il y avait dedans. Ils soulevèrent le couvercle du panier, où il leur fallut, pour ne pas se sentir malheureux, tirer dehors le petit cochon de lait, le tâter, le retourner. Tous deux voulaient le tripoter, et ils firent tant qu'il tomba à l'eau et fut entraîné par le courant. C'était un événement épouvantable.

Ib, dans son effroi, ne fit qu'un bond à terre et se mit à se sauver. Christine sauta après lui en lui criant de l'emmener, et voilà les deux petits effarés qui fuient vers la forêt et disparaissent.

ANDERSEN.

(La fin à la prochaine livraison.)

ÉTRENNES POUR 1874.

COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

Chacun des trente premiers volumes, Paris, 4 francs ; les volumes suivants, Paris, 6 francs ; départ., franco, 7 fr. 50. Chaque volume forme un tout complet.

Le directeur gérant: CH. WALLUT.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

LE SIÉGE DE FLORENCE.

Santa Maria del Fiore. Dessin de Scott.

Après ce champ clos qui avait été comme un court intermède, assiégeants et assiégés reprirent leurs travaux. L'art des siéges était, pour ainsi dire, dans l'enfance, on ne procédait pas avec cette méthode savante dont Vauban a donné toutes les règles et qui fait de la prise d'une place la solution d'un problème de géométrie. Chose assez singulière! pendant que Malatesta et quelques chefs de son parti croyaient peu à la possi-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

bilité de la défense, de son côté, avec les forces dont il disposait, le prince d'Orange n'espérait guère pouvoir enlever de vive force la cité qu'il voulait soumettre. Il avait beaucoup compté sur la division des partis qui avaient toujours agité la population florentine, mais, par un accord bien rare dans l'histoire de Florence, toutes les factions s'étaient facilement enetndues, en présence du danger commun, pour ajourner leurs prétentions et laisser dormir leurs haines. Quelques partisans de Médicis avaient bien essayé une conspiration qui avait pour but d'introduire les ennemis; mais, dénoncés par les *temburri* (1) ils avaient été punis de mort, ou exposés demi-nus et fouettés sur la place du Vieux-Marché. A ceux qui étaient parvenus à se dérober à la justice, on avait infligé une autre peine infamante. Des pinceaux habiles, sur les murs du Palais-Vieux, reproduisant fidèlement les traits de leur visage et leur personne tout entière, les avaient peints la tête en bas et la corde au cou, et au-dessous on lisait : « Voici les infâmes, traîtres à la patrie ! »

Cependant de temps à autre s'élevaient dans Florence quelques troubles passagers ; des moines restés fidèles aux anciennes prédications et aux espérances de Savonarole, croyaient que Dieu, avec des légions d'anges allait descendre et disperser les soldats ennemis, chaque fois qu'un orage assombrissait l'horizon, ils appelaient à grands cris le peuple à la prière, aux armes, et, de bonne foi dans leur hallucination, aux fidèles transportés ils montraient au sein des nuées les archanges à cheval précédant la colère divine qui venait balayer les Espagnols, comme la tempête soulève et emporte la poussière. Ce que croyaient voir les moines enthousiastes, ceux à qui ils s'adressaient, finissaient par le voir aussi. Hélas ! le nuage passait, quelques gouttes d'eau tombaient, et les Espagnols ne cessaient de battre Florence de leur artillerie. Mais les solides murailles réparées et armées par Michel-Ange et San-Gallo bravaient leurs coups.

Pendant une journée le canon ennemi avait moins tonné : pas un boulet n'était venu frapper San-Minato, de nombreuses patrouilles, rentrant dans la ville après avoir poussé leur reconnaissance dans les campagnes et même enlevé quelques sentinelles, assuraient que tout faisait présager une veillée tranquille ; Michel-Ange, qui avait grande confiance dans son canonnier et dans Colonna qui commandait la garde, s'était dit : « Je serai sculpteur cette nuit. » Il avait quitté les remparts pour la Sacristie Nouvelle. Depuis quelques heures il taillait le marbre, lorsque, se sentant agité par de vagues inquiétudes, il jeta son ciseau et son maillet, et, s'armant d'une hache d'armes, il reprit à grands pas le chemin de San-Minato.

La nuit était très-obscure et très-lourde, deux heures venaient de sonner, nul bruit ne s'élevait de la campagne. Après avoir fait sa ronde, Colonna s'était couché, dans les corps de garde tous les soldats dormaient, et les sentinelles avaient de la peine à lutter contre le sommeil. Michel-Ange chercha Lupo, et vint s'asseoir à côté de lui. Adossés tous deux à la muraille, ils parlaient bas, lorsque tout à coup, ils crurent entendre comme des pas assourdis ; se détournant à demi pour mieux saisir ces bruits vagues, Michel-Ange entrevit une tête qui dépassait le parapet ; il se traîna vers ce point, et quand il en fut proche, se dressant tout à coup, il reconnut un officier espagnol qui, du haut d'une échelle, étudiait le rempart avant de s'élancer. La hache d'armes fit son devoir, elle tomba sur le casque de l'Espagnol qui roula précipité, et de ses mains puissantes, tout en criant : « Aux murs aux murs ! » Michel-Ange renversa l'échelle chargée de soldats.

Au fracas causé par cette chute, des milliers de voix partant des fossés, répondirent en criant : « Massacre, massacre ! Médicis, Médicis ! » Mais les Florentins, réveillés aux appels désespérés des sentinelles, accoururent de toutes parts. On combattit quelques instants dans les ténèbres, car un certain nombre d'assiégeants avaient pris pied sur les remparts, mais Lupo, ayant allumé des artifices au sommet de la tour, la scène du carnage s'éclaira, et bientôt tous les ennemis, après une résistance désespérée, furent précipités, avec leurs échelles, du haut des remparts. L'artillerie florentine put jouer sur les bandes espagnoles en retraite, et un long cri de victoire retentit dans San-Minato sauvé.

Sur deux autres points encore, Florence avait été, cette nuit-là, assaillie ; partout les troupes du prince d'Orange découvertes, repoussées, durent s'éloigner, laissant leurs échelles brisées et des monceaux de morts dans les fossés. Au premier bruit de l'alarme, Florence s'était illuminée ; de toutes les maisons sortirent des combattants; on vit des enfants, des vieillards, et même des femmes, courir armés à la défense de la muraille, en répétant le cri patriotique de Bella : « Pour Florence ! »

Ce succès, et d'autres journellement obtenus par la cavalerie florentine, devant laquelle ne tenaient pas les cavaliers ennemis, relevèrent si bien le cœur des assiégés, que, malgré les objections, les hésitations, la temporisation de Malatesta, il fut décidé que l'on ferait une grande sortie ; que, conduite par Colonna, elle suivrait la petite vallée entre Rusciano et Giramonte, et que le premier quartier attaqué serait celui de Sciarto, à qui Colonna, un de ses parents, avait voué une haine mortelle.

Il fut convenu que deux corps aborderaient le camp des troupes papales — car Sciarto était à la solde de Clément VII — de front et de flanc, tandis qu'une troisième bande, faisant un détour, se jetterait sur les derrières de l'ennemi.

Une nuit donc, deux troupes d'hommes solides, portant tous par-dessus leurs armes une chemise blanche, sortirent silencieusement de la ville. Elles furent si habilement conduites que les sentinelles surprises tombèrent égorgées sans avoir eu le temps de pousser un cri. Le camp envahi, le massacre commença d'abord à bas bruit, mais bientôt au milieu des gémissements des victimes et des cris de victoire des vainqueurs, Colonna, sa chemise blanche toute couverte de sang, courut à la tente de Sciarto ; heureusement pour lui, cette nuit-là, il n'y avait point couché, il échappa ainsi à la rage d'un ennemi devant lequel tout fuyait. Pas un des soldats du pape n'aurait échappé à ce désastre, si la troisième colonne florentine eût opéré

(1) Il y avait à Santa Maria del Fiore et dans plusieurs autres églises des boîtes (*temburri*) scellées à des piliers, où les dénonciateurs déposaient secrètement leurs révélations. Quand ils voulaient gagner le quart de l'amende à laquelle pouvait être condamné le dénoncé, ils avaient soin d'envelopper la moitié d'une pièce de monnaie brisée dans leur dénonciation, et, le cas échéant, avec l'autre moitié restée en leurs mains, ils venaient demander leur ignoble salaire.

son mouvement; malheureusement un ennemi personnel du chef qui la commandait, trouvant l'occasion facile pour se venger et fuir, l'avait tué; ce meurtre abominable avait empêché de se mettre en route ce petit corps qui devait achever et compléter la victoire.

Cependant aux clameurs de mort et de carnage, tout le camp espagnol n'avait pas tardé à s'éveiller; dans une effroyable panique les uns fuyaient, les autres, pour se dérober plus vite, jetaient leurs armures. Colonna et les siens, à grands coups de pique et d'épée, poussaient et massacraient ces fuyards. Mais peu à peu, les chefs espagnols et romains, ayant à leur tête le prince d'Orange, parvinrent à rallier quelques hommes autour desquels d'autres, logés dans les parties du camp où le fer des Florentins n'avait point pénétré, se groupèrent; la résistance s'organisa. Si Malatesta à ce moment eût lancé toutes les forces dont il disposait, nul doute que les Espagnols, abandonnant leur matériel et leur pesante artillerie, n'eussent été forcés de lever le siége, mais Malatesta ne bougea pas, et, comme le jour commençait à paraître, Colonna rassembla ses soldats, mit le feu aux tentes, bouleversa les retranchements, ramassa ses blessés et fit, sans être poursuivi, sa retraite en bon ordre. Dans ce combat glorieux, un bien petit nombre de guerriers de Florence succomba; au contraire, du côté de l'ennemi, les pertes furent considérables, plus d'un noble romain fut tué.

Depuis plusieurs semaines cependant Ferrucci était parti, il avait heureusement traversé les lignes, les postes de l'ennemi, et l'on savait que, grâce à lui, Empoli était devenue presque imprenable. D'abord des moqueries avaient couru sur ce marchand devenu subitement commissaire de la guerre, mais bientôt le bruit s'était répandu qu'il avait rétabli la discipline dans ses troupes sans perdre l'affection de ses soldats, et comme, d'un autre côté, on recevait des convois de vivres qu'avec une adresse extrême il faisait entrer dans la ville assiégée, l'attention publique n'avait pas tardé à se tourner vers lui. Michel-Ange écoutait tous ces bruits; il se réjouissait d'avoir bien jugé ce vaillant homme, quoiqu'il ne l'eût vu que quelques instants, et toujours involontairement au nom devenu populaire de Ferrucci il associait celui de Bella. Il rencontrait souvent les jeunes Strozzi qui avaient combattu à côté de Colonna, il leur demandait toujours des nouvelles de leur sœur. L'un d'eux lui apprit qu'elle était souffrante. « Elle va, vient, mais elle est pâle et muette. Si vous vouliez, illustre maître, représenter Florence désolée, vous ne sauriez trouver un plus beau modèle que la pauvre Bella. Elle si brave, si forte! elle tressaille au moindre bruit du canon, et de grosses larmes tombent sans motif de ses tristes yeux. »

Michel-Ange se rendit au palais Strozzi; dans la galerie où il fut reçu il trouva Malatesta, Bella et son père. Malatesta était mis avec une grande recherche, il portait une robe de soie et or garnie de fourrure, de la même étoffe, et le fameux bonnet dont Ferrucci s'était malencontreusement coiffé (1). Michel-Ange n'échangea que quelques mots avec le général, c'était Bella qu'il était venu voir. Il la trouva pâlie, mais plus belle qu'elle ne l'avait jamais été; ses yeux alanguis étaient devenus si doux, qu'en les regardant Michel-Ange se trouva pris d'une profonde pitié. Mais il avait pour les femmes ce respect qui ne permet pas de les presser de questions.

— Je ne souffre pas, disait-elle, mais j'ai le cœur envahi par la tristesse.

— Eh bien, reprit le divin artiste, ce n'est pas aujourd'hui qu'une Florentine doit avoir de sombres pensées, les nouvelles qui nous arrivent du dehors sont excellentes, Ferrucci — à ce nom, Bella, plus pâle qu'une statue de marbre, releva la tête — Ferrucci fait un mal affreux à l'ennemi, il coupe ses convois, il en a pris, brûlé plusieurs, et la disette commence à se faire sentir au camp de Giramonte.

— Vous croyez? fit Malatesta d'un ton légèrement dédaigneux.

— Je fais mieux que croire, reprit gravement Michel-Ange, je suis sûr, j'affirme. Je sais plus; je suis certain qu'il va faire une expédition hardie et difficile. Il est devenu une des espérances de Florence.

— De qui tenez-vous ces nouvelles? demanda d'un air embarrassé Strozzi qui surveillait Bella du regard.

— Je les tiens d'un homme qui en venant de Volterra a passé par Empoli. Il se plaint même du peu de soin avec lequel Vincello garde Volterra.

— Vincello est un vieux soldat, reprit sèchement Malatesta.

— Eh bien, que Votre Excellence me permette de lui exprimer franchement ma pensée, j'ai plus de confiance dans l'un que dans l'autre, et j'aimerais mieux servir sous les ordres de Ferrucci que sous celui de Vincello chef des bandes : Ferrucci commence, Vincello finit.

— Les vieux lions, dit Strozzi, les lions à la crinière noire, valent mieux que les jeunes.

— Qui sait? continua Michel-Ange comme se parlant à lui-même : Ferrucci est peut-être destiné à inscrire son nom dans le livre des gloires de Florence, une grande famille sortira peut-être de la maison qui fait le coin de la Calimalla et de la petite ruelle qui va à Orsanmichele.

Bella, toujours calme, se leva, salua gravement, puis tendant la main à Michel-Ange : « Merci, lui dit-elle, des bonnes nouvelles que vous venez de nous donner, je vais les porter à mes frères. »

Elle s'éloigna la joie dans les yeux, majestueuse comme une reine.

Quelques instants après, Malatesta se retirait; le sculpteur restait avec Strozzi qui lui dit :

— Est-ce que vous avez de si grandes espérances en Ferrucci? Je crains qu'en parlant de lui comme vous venez de le faire, vous n'ayez blessé Malatesta.

— Je ne dis jamais que ce que je pense; ce que je pense, je le dis toujours. J'ai été ainsi avec Jules II, ce n'est pas pour m'inquiéter de Malatesta Baglioni!

— Savez-vous ce qu'il est venu faire ici? Vous êtes un ami de la maison, je puis vous le confier : il m'a demandé la main de Bella.

(1) Peut-être nos lectrices trouveront-elles quelque intérêt dans cet inventaire avec estimation de deux toilettes d'homme et de femme fait à Florence dans ce temps-là. — *Garde-robe d'homme :* une robe de satin et or avec fourrure, estimée 100 florins; une robe doublée de rosat, 45; une robe soie et or doublée de taffetas vert, 20; une robe de rosat double, 18; une robe de soie et or en velours, 10; une robe couleur capucine doublée en petit-gris, 15; un manteau noir, 8. — *Garde-robe de femme :* une robe or et soie à petites fleurs, 75 florins; une robe de rosat doublée de taffetas, 60; trois ceintures d'argent, 31, etc., etc.

— Qu'avez-vous répondu?

— Je n'ai pas refusé, mais ne me suis pas engagé.

— Vous avez sagement fait, car ce mariage est impossible; Bella n'y consentira jamais.

— Si je l'ordonne? Vous ne savez peut-être pas que Ferrucci avait voulu Bella pour femme.

— Je le savais, et c'est précisément pourquoi je vous ai dit que vous aviez bien agi en n'engageant pas votre parole à Malatesta. Son âge...

— Malatesta Baglioni appartient à une vieille famille, il est le chef militaire de Florence; bien avec tous les partis.....

— Oui, même avec Clément VII, Adieu Strozzi. Je n'aime pas les vieux généraux qui songent à des noces quand ils ne devraient penser qu'aux batailles.

Malatesta n'était point de Florence mais de Pérouse, il avait servi avec distinction dans les armées de la république vénitienne, mais toujours en sous-ordre. C'était ce que nous appelons un brave soldat; en d'autres termes un homme se battant très-bien, mais point trop tourmenté par l'imagination et les idées. Cependant il ne manquait pas de cette finesse qui faisait des Italiens de ce temps-là les premiers politiques du monde. Il avait un pied dans tous les camps, une porte ouverte dans tous les partis, jeu toujours dangereux dans une république, jeu bien plus dangereux encore dans une république exaltée par le péril et rendue méfiante par le malheur. Avant le commencement du siége, durant même ses premières heures, Malatesta avait eu tous les honneurs de la popularité, mais ses négociations toujours ouvertes, pour une raison ou pour une autre, de concert d'ailleurs avec le gonfalonier Gerolami, soit avec le prince d'Orange, soit avec le pape, ou même avec l'empereur; la mollesse de ses défenses, rapprochée des vanteries d'un courage que l'on ne niait pas, mais qui ne menait jamais à rien, avaient si bien contribué à lui faire perdre l'amitié des Florentins, qu'il pensait la raviver en s'unissant à une vieille famille, en prenant pour femme Bella, entourée qu'elle était d'une auréole de patriotisme. Cette union lui paraissait d'autant plus utile à sa fortune politique, qu'elle atteignait indirectement Ferrucci, dont le nom commençait à lui faire ombrage, tout Florence sachant que Strozzi avait refusé la main de sa fille au commandant actuel d'Empoli.

Pour Strozzi, l'alliance de Malatesta présentait d'autres avantages; au cas où la ville, ce qui était probable surtout aux yeux de l'aristocratie, se verrait forcée à capituler, ce serait le chef de l'armée qui négocierait, et le gendre, en stipulant pour lui-même des garanties, ne manquerait pas de les faire étendre à la personne de son beau-père. C'était là une considération que Strozzi n'avait pas jugé convenable de faire valoir dans la courte conversation qu'il avait eue avec l'austère et patriotique Michel-Ange. Il n'ignorait pas que Bella avait désiré s'unir avec Ferrucci, elle ne le lui avait point caché, mais il tenait cet attachement pour un caprice de jeune fille disparu déjà devant les énergiques résistances qu'il avait opposées à ce qui lui semblait une mésalliance. Cependant il n'était point sans inquiétude; il aimait Bella, il la connaissait, il savait quelle énergie indomptable, quel enthousiasme de dévouement se cachaient sous sa charmante douceur.

Il savait aussi que sur elle sa femme n'avait aucun pouvoir. Fière du sang de Médicis d'où elle était sortie, Clarisse Strozzi, froide et vaine, n'avait jamais demandé à ses enfants que du respect; ils le lui avaient accordé, mais sans lui donner leur tendresse. Les frères de Bella, quoique trois fussent ses aînés, bien loin d'avoir de l'autorité sur elle, couraient au-devant de ses volontés, et la rayonnante jeune fille exerçait un empire absolu sur les nombreux serviteurs de la maison par sa bonté, par son calme dominateur, encore plus, peut-être, parce qu'elle était belle, tant dans ces heureuses contrées l'amour, le culte de la beauté sont naturels et puissants.

Cependant une certaine gêne commençait à se faire sentir dans la vie matérielle de Florence. L'année avait été abondante il est vrai, des approvisionnements considérables réunis, et l'armée impériale n'investissait pas tellement la place que des convois, de temps à autre, ne pussent y pénétrer. Comment, avec une armée de quarante mille hommes, le prince d'Orange aurait-il pu enserrer dans ses lignes une ville défendue par seize mille combattants, et dont les murailles formaient une enceinte de seize mille brasses? Ajoutons que derrière, ou sur les flancs des Espagnols, se trouvaient des places comme Livourne, Pise, Empoli, Volterra, Lucques, Prato, et une centaine de petits châteaux fortifiés, d'où chaque jour s'élançaient les défenseurs de la République. Mais cette difficulté même que le camp trouvait à se ravitailler en faisant arriver ses vivres de loin était venue, par une fatalité naturelle, accroître aussi la gêne de Florence, les Espagnols, pour se nourrir, étant forcés de dépouiller et de ravager les environs.

Sachant ce qui se passait dans la ville assiégée, que le marché aux grains d'Orsanmichele commençait à n'être plus aussi bien approvisionné, le prince d'Orange, certain de ne pouvoir emporter Florence de vive force, résolut d'enlever successivement les places d'où sortaient les convois qui, en apportant des vivres, lui permettaient de prolonger sa résistance; résolution que Malatesta, s'il eût été un autre homme, aurait pu lui faire payer cher, puisque, pour ces expéditions, le prince était contraint d'affaiblir singulièrement le nombre et la force de l'armée assiégeante.

Dans la pensée qu'il avait conçue, Philibert d'Orange pratiqua sur une très-large échelle la corruption et s'efforça de trouver des traîtres; et, il faut bien le dire, à la honte de Florence, toutes les oreilles ne furent pas fermées à ses suggestions et à ses promesses; toutes les bourses, à son or. Nous en verrons bientôt la preuve.

Deux places le gênaient particulièrement, Volterra, Empoli et une petite bourgade bien remparée, nommée San-Minato al Tedesco, que traversaient et où au besoin se mettaient à l'abri les convois et les secours qui venaient de Pise à Florence.

Il résolut de s'en emparer et disposa tout en conséquence.

Quelques partis qui allaient rejoindre l'armée impériale, en passant, avaient insulté Empoli, mais depuis que Ferrucci y commandait, ils ne s'y hasardaient plus, les derniers qui avaient eu cette audace ayant été rudement châtiés. Cependant des officiers de la garnison s'étaient mis secrètement en rapport avec le prince, les uns, par une basse cupidité, les autres blessés, disaient-ils, de se voir commandés par un homme sorti depuis quelques jours à peine d'un comp-

toir. Ils avaient promis de livrer, une nuit qui serait convenue, une des portes d'Empoli. Assuré de la fidélité des soldats de la garnison par le soin qu'il donnait à leur bien-être, et précisément à cause de la sévérité avec laquelle il tenait tous ceux qui commandaient sous ses ordres, Francesco Ferrucci était bien éloigné de se douter de la trahison dont il était menacé.

Un matin, de très-bonne heure, sans être vu, il sortit par une poterne et s'avança assez loin pour explorer la campagne. Fatigué d'une longue course, il s'était assis sur le bord d'un petit sentier appuyé contre le tronc d'un vieux figuier dont les branches basses et les larges feuilles le couvraient tout entier. Il rêvait à moitié assoupi, lorsqu'il entendit les pas d'un homme qui s'approchait venant du côté opposé d'Empoli. Bientôt il l'aperçut. Il était vêtu comme un simple paysan et avait sous le bras un panier dans lequel il portait une couple de poulets. Arrivé au sommet de la petite côte sur la pente de laquelle se reposait Ferrucci, point d'où l'on pouvait embrasser la vue de tout Empoli, ce paysan, quoiqu'il ne semblât point las, s'assit sur le sommet d'une grosse roche, et, après avoir regardé

Un traître. Dessin de F. Lix.

d'une façon assez singulière sous l'aile d'un de ses poulets, se prit à siffler une marche espagnole, puis tirant de ses vêtements un mouchoir de soie rouge, il le mit sur son chapeau de paille grossière, comme s'il voulait se préserver mieux encore qu'il ne l'était par sa coiffure des ardeurs du soleil. Alors, bien campé, bien assis, ainsi qu'un homme qui doit, ou qui veut faire une longue pose, il tira d'un petit sac de toile suspendu à son côté un morceau de viande, du pain, et se mit à manger de bon appétit, donnant de temps à autre des accolades à une gourde. Par un bruit bien connu des buveurs, il semblait en faire l'éloge toutes les fois que ses lèvres s'en éloignaient.

Pendant que notre homme se réconfortait ainsi, ses regards ne cessaient d'être tournés du côté d'Empoli, sans se douter qu'il était lui-même l'objet d'une soupçonneuse attention. Pour Ferrucci, ce marchand de volaille, cet homme mal vêtu qui avait de si beaux mouchoirs de soie, qui mangeait du pain si blanc, n'était point un paysan. Que pouvait-il être? un amoureux déguisé ou un espion? Dans la première supposition, notre gaillard attendait sa belle à un rendez-vous.

Mais un espion ne peut-il pas lui aussi assigner un lieu et une heure à un complice? « Espion ou amoureux, j'en aurai le cœur net, se dit le chef florentin, et je saurai qui est ce drôle. »

De l'endroit où il se trouvait placé, et dont il ne

pouvait sortir sans se découvrir, Ferrucci n'apercevait pas la partie du sentier qui conduisait à Volterra, point vers lequel le porteur de volailles tenait toujours les yeux fixés. Après une assez longue attente, il se dressa tout à coup, poussa un ah ! de satisfaction, et enlevant le mouchoir rouge qui était sur son chapeau, il parut regarder si tout était bien calme et bien solitaire autour de lui. Parfaitement rassuré, il mit sa main sur sa hanche, prit une certaine attitude de bravache assez familière aux vieux soldats, et siffla sa marche espagnole.

Le cœur de Ferrucci battait vivement. Qui allait paraître? un homme? Bientôt des pas pressés se firen entendre, le paysan porta militairement la main à son chapeau et Ferrucci faillit pousser un cri d'horreur en reconnaissant dans celui qui venait à ce rendez-vous le lieutenant Franchi à qui il avait accordé toute sa confiance. L'Italien de l'armée impériale et le traître s'abordèrent comme de vieilles connaissances. Cependant, c'était sans doute un des signes de reconnaissance, Franchi, lui aussi, sifflait la marche espagnole et tenait à la main un mouchoir de soie rouge.

Ferrucci était assez près pour entendre quelques lambeaux de leur conversation. Après des saluts courtois et force compliments cérémonieux, le paysan souleva l'aile d'un de ses poulets, et tira de ses plumes un petit billet; l'ayant lu très-attentivement, Franchi dit :

— Je ne puis pas répondre immédiatement, il faut que je m'entende avec... (*Ferrucci ne put saisir les noms*), et avec Thoméo, le marchand de drap, qui doit nous seconder dans la ville; mais revenez dans trois jours, ici, à la même heure, et je vous remettrai le détail de nos derniers arrangements. Il faut se hâter car ce *ciampo* (1) de Ferrucci m'inquiète, il va toujours furetant... (*nouvelles paroles perdues*) comme s'il était encore dans son arrière-boutique.

Soit qu'ils parlassent plus bas, soit que le vent eût tourné, Ferrucci ne put plus surprendre que quelques mots sans suite, et les noms plusieurs fois répété de Malatesta et de Cibo... Pendant cette entrevue, mille desseins confus, mille plans divers s'agitaient dans la tête du chef florentin. Rien de plus certain que, s'élançant sur ces deux misérables comme il le pouvait, il lui fût facile de leur arracher la vie et de s'emparer du billet que Franchi avait soigneusement caché dans son buffle; mais enfin il fallait tout prévoir. Il pouvait très-bien arriver que l'un des bandits tombât mort et que l'autre s'enfuît. Si Franchi échappait, il emportait le nom des lâches qui, mis en alarme par sa disparition, déserteraient impunis; si, au contraire, c'était le prétendu paysan, qui certainement avait des armes sous ses grossiers vêtements, qui prenait la fuite, les Espagnols seraient avertis... Ferrucci renonça donc à se montrer; il avait conçu un meilleur plan. Pendant qu'il réfléchissait ainsi, la conversation des deux hommes continuait toujours; enfin ils se préparèrent à se quitter; ils se serrèrent la main, et comme déjà Franchi avait fait un pas pour s'éloigner, le faux paysan lui dit en riant :

— Lieutenant, vous oubliez vos poulets, si par hasard on nous a vus parler ensemble, il faut que vous puissiez en expliquer le motif. »

(1) Nom donné aux ouvriers de l'art de la laine. On disait à Florence *les ciampi* comme on dit à Lyon *les canuts*.

Et prenant les deux volailles vivantes et liées ensemble par les pattes, il les lui tendit en ajoutant :

— Je les ai bien choisies, elles sont grasses.

Sur ces mots ils se séparèrent; le paysan redescendit à grands pas la colline, tandis que Franchi se dirigeait vers Empoli en chantant une chanson nouvelle de l'élégant poëte florentin Signorelli, chanson interrompue quelquefois par le cri des poulets.

Ferrucci sortit alors en rampant de sa cachette; coupant au plus court à travers des champs de figuiers et de vignes, le poignard au poing, il s'embusqua dans un buisson à un angle du sentier. Il attendit assez longtemps pour concevoir quelques inquiétudes, car Franchi marchait du pas d'un promeneur qui veut jouir des beautés de la campagne. Cependant le traître finit par apparaître toujours chantant et jouant avec ses volailles criardes. Il fit quelques pas encore, mais même avant d'avoir vu la personne de Ferrucci, rencontrant son regard, il devint pâle comme un mort, puis il voulut sourire, mais déjà un poignard était sur sa poitrine, et une voix calme mais terrible lui disait :

— Franchi, vous êtes un misérable ! donnez-moi le billet que vous avez mis sous votre buffle ou je vous tue, et je le prendrai à votre cadavre !

Franchi voulut se reculer pour tirer son épée, mais il avait affaire à un homme dont la force du corps était presque égale à celle de Léonard de Vinci lui-même; la main gauche de Ferrucci lui serra si rudement la gorge, que le sang lui monta aux yeux, il remit le billet.

— C'est bien; maintenant, donnez-moi votre épée.

— Mais je vous jure...

— Vous jurerez plus tard; votre épée !

Franchi la lui tendit; mettant le pied sur la lame, Ferrucci la cassa, et, rendant la poignée au lieutenant :

— Remettez, lui dit-il, ce tronçon déshonoré dans son fourreau, et écoutez-moi. Nous allons marcher côte à côte, comme si nous étions les meilleurs amis du monde; je vous interrogerai plus tard. Si je surprends de vous un geste, un signe suspects quand nous rentrerons à Empoli, je vous ferai d'abord tenailler et ensuite brûler vif et à petit feu...

— Général... je...

— Je ne suis pas général, je ne suis qu'un *ciampo!* comme vous disiez tout à l'heure. Eh bien ! ce ciampo, vous allez le suivre, sans que rien sur votre figure laisse deviner que vous le suivez à contre-cœur, ou sinon le feu... Allons, montrons de la belle humeur; sifflez-moi donc cette marche espagnole que vous sifflez si bien, ou chantez la chanson de Signorelli : c'est un poëte que j'aime. Ah! j'oubliais; j'ai encore une demande à vous adresser : donnez-moi donc le mouchoir rouge qui est dans la poche droite de votre culotte...

Le malheureux obéit.

Ils marchaient toujours; lorsqu'ils furent près d'Empoli, ils rencontrèrent le capitaine Busco; Ferrucci l'appela :

— Busco! Busco! faites vos adieux à Franchi, lui dit-il en souriant; il va quitter Empoli pour deux ou trois jours. Je le charge d'une mission de confiance.

— Je l'en félicite, répondit Busco; je voudrais bien être à sa place.

— Eh bien ! vous le voyez, il ne paraît pas si heureux... Il quitte quelque amourette...

Après ces mots Ferrucci s'éloigna, traînant à côté de lui son pâle prisonnier. Ils gagnèrent ainsi la poterne,

et furent bientôt dans le logement de Ferrucci. Son premier soin fut d'enfermer Franchi dans une pièce d'où toute évasion était impossible; il lui enleva le morceau de fer qui lui restait, le fouilla exactement et le remit à la garde de Paolo de Ceri, vaillant homme en qui il avait une foi entière. Il lui ordonna de ne quitter ni jour ni nuit son prisonnier, et de s'arranger de telle sorte que personne dans la garnison et dans la ville ne sût ce qui se passait.

Ces précautions prises, Ferrucci lut le billet si heureusement surpris; il était signé par Piro del Castel Piero, un des principaux lieutenants du prince d'Orange. Il disait que, puisque tout était prêt, il allait secrètement s'approcher de la place avec sept enseignes de vieilles troupes; il demandait à ses alliés dans quel couvert, près de la place, il pourrait les cacher; devant quelle porte il devrait ensuite se présenter, et le jour et l'heure? Piro ajoutait : « N'oubliez pas que, dès le commencement de l'entreprise, la première chose est de poignarder Ferrucci. »

C'est à cette lettre que Franchi avait promis de donner une réponse dans trois jours.

A l'heure dite, Franchi se trouvait au rendez-vous; le paysan, de son côté, fut d'ailleurs d'une parfaite exactitude; seulement cette fois, dans son panier, il avait un gros et excellent fromage. Le lieutenant lui remit la réponse qu'il était venu chercher, et le marchand de fromages s'en alla chantant. A peine s'était-il éloigné, que se dressaient Ferrucci, Paolo de Ceri et un ou deux autres capitaines qui reprirent, pour ainsi dire, possession du prisonnier. La lettre qu'il venait de donner, lui avait été dictée par le commandant d'Empoli. Dans l'espoir de sauver sa vie, le malheureux avait consenti à attirer les Espagnols dans un piége et à livrer les noms de ses complices.

Cinq jours après, à la tombée de la nuit, toute la nombreuse garnison d'Empoli, rangée sur la place, se tenait sous les armes dans le silence le plus profond. Ferrucci, à cheval, parut bientôt; il se plaça sous un grand chêne. De ses branches pendaient cinq cordes, que les soldats effrayés regardaient, ainsi qu'un réchaud dans lequel un fer rougissait; ils virent bientôt venir une escorte qui conduisait six prisonniers garrottés : trois bourgeois et trois officiers; derrière, le bourreau. Un frémissement courut dans tous les rangs, et une sourde rumeur parmi le peuple, qui, contenu par quelques gardes, se pressait aux débouchés des rues.

— Fais ton devoir! dit Ferrucci au bourreau.

Des torches furent allumées, car la nuit était venue; une échelle se dressa, et bientôt cinq cadavres flottèrent en s'agitant dans l'air. Ces exécutions faites, l'homme de la justice mit la main sur Franchi.

Alors Ferrucci éleva la voix, et, s'adressant à ses soldats :

— Ces cinq étaient des traîtres qui voulaient vous faire égorger et livrer Empoli aux Espagnols; j'aurais dû les torturer; j'ai eu pitié d'eux. Quant à celui-ci, c'est bien un traître aussi, mais de plus c'est un lâche! Il m'a livré ses complices; je lui ai promis la vie. Encore une fois, bourreau, fais ton devoir.

Le bourreau arracha les vêtements de la victime, mit à nu ses épaules, saisit le fer rouge... On entendit crier la chair, et le misérable poussa un rugissement qui fit pâlir les plus braves.

— Qu'on le ramène en prison, dit la voix impassible de Ferrucci, et que demain à midi, mais pas avant — à cette heure il ne pourra plus nous nuire — il soit chassé d'Empoli, qu'il aille traîner sa flétrissure où il voudra! Ainsi soient toujours punis les ennemis de Florence!

Après cette effroyable scène, il réunit autour de lui ses capitaines, il leur raconta le péril auquel ils avaient tous échappé.

— A présent, ajouta-t-il, je vais achever de régler ce compte-là avec les Espagnols. Paolo de Ceri commandera Empoli pendant mon absence, qui sera courte. Les portes de la place doivent rester fermées demain jusqu'à midi; pas une personne, sous peine de mort, durant ce temps ne sortira des murailles.

Ceci dit, Ferrucci, suivi de sept compagnies de pied et d'une compagnie à cheval, franchit le pont-levis et s'éloigna dans le plus profond silence. Au bout d'une heure de marche, ce petit corps, arrivé près d'un vallon, prit position sur les hauteurs qui le couronnaient à droite et à gauche; les soldats se couchèrent sous le bois au pied des broussailles et des genêts; ils attendirent ainsi, les armes prêtes et chargées, avec ordre de ne se montrer et de ne faire feu qu'au commandement de Ferrucci. Ces instructions données, il s'en alla en reconnaissance.

Dans la lettre écrite sous l'épouvante d'être brûlé vif, Franchi avait marqué à Piro le jour du lendemain comme étant celui où les conjurés lui livreraient une des portes d'Empoli, et il lui avait indiqué comme un sûr couvert près de la place ce vallon, qu'à cette heure les troupes florentines entouraient. A présent, le vaillant chef espagnol viendrait-il? Combien de troupes amènerait-il avec lui? C'était ce dont Ferrucci voulait s'assurer. Il resta absent la plus grande partie de la nuit, et le bas de l'horizon commençait à se teinter des couleurs de l'opale lorsqu'il revint les yeux brillants de joie.

— Mes amis, dans une heure ils seront à nous; par saint Jean et la Vierge! nous les tenons! Que chacun fasse son devoir, comme si Florence était là, comme si la femme que nous aimons assistait au combat. Ici, de même que partout où nous lutterons, notre cri de ralliement sera celui de l'héroïque Bella Strozzi : « Pour Florence! »

Les capitaines coururent vite prévenir leurs hommes, recommandant le calme et le silence le plus absolu. Il nous faut maintenant, pour être compris, donner une description du vallon où vont se passer les événements que nous avons à raconter. Il formait le fond assez vaste d'une espèce d'amphithéâtre, dont l'entrée, très-étroite, ne permettait qu'à une cinquantaine d'hommes de passer de front; à droite et à gauche, sur des pentes assez douces, régnaient de vieux bois; à l'extrémité de cette impasse s'élevaient brusquement des roches presque perpendiculaires faisant muraille : c'était une vraie souricière.

Le ciel s'éclairait; bientôt on entendit des pas de chevaux, et quelques cavaliers en éclaireurs parurent, sondant du regard le terrain, s'arrêtant, écoutant; nul bruit ne leur donnant l'éveil, ne découvrant rien qui pût leur causer de l'inquiétude, ils descendirent une légère pente et entrèrent dans le vallon, bientôt suivis par deux compagnies de cavalerie qui passèrent au fond de l'entonnoir, au pied des roches, débridèrent leurs chevaux et leur mirent les musettes. Quelques minutes après arrivèrent en bon ordre cinq enseignes d'infanterie précédés de leurs chefs, un intrépide et

vieux soldat, Piro del Castel Piero ; comme la cavalerie, ces troupes entrèrent confiantes dans l'enceinte du vallon.

Elles avaient marché une bonne partie de la nuit ; aussi, dès qu'elles eurent établi quelques gardes et posé des sentinelles, elles mirent en faisceaux leurs armes, les soldats coururent se désaltérer à un petit ruisseau, ou s'étendirent sur l'herbe de la prairie.

Cependant Piro était un officier de trop d'expérience pour ne pas sonder le terrain autour de lui, et il venait de donner l'ordre à quelques cavaliers d'aller en patrouille, lorsqu'une détonation terrible éclata au fond de la petite vallée, et toutes les balles portèrent sur la cavalerie.

Le cri : « Aux armes ! » retentit, et les Espagnols accourent à leurs faisceaux ; mais, à chaque pas, ils se heurtaient contre les chevaux blessés, fous de terreur, courant deçà et delà, renversant tout sur leur passage.

Pendant ce désordre, à droite et à gauche, partout sur les collines le feu se prolongeait. Piro, comprenant dans quel piége il était tombé, suivi de ses

Les Espagnols surpris. Dessin de F. Lix.

officiers et de quelques braves qui s'étaient ralliés autour de lui, s'élança pour s'emparer en force de l'entrée de la vallée. Il arriva trop tard ; après avoir massacré un poste qui la gardait, Ferrucci l'occupait, et les malheureux Espagnols vinrent, dans leur effort désordonné, se briser contre une haie d'épées et de lances. Piro tomba mortellement frappé ; ce ne fut plus une bataille, mais une boucherie à laquelle quelques hommes à peine échappèrent.

En deux heures, cinq cents Espagnols tombèrent pour ne plus se relever, deux cents déposèrent les armes, les sept drapeaux furent pris ou plutôt ramassés dans le sang, et quand le cri : « Pour Florence ! pour Florence ! » qui avait animé la bataille vint à cesser, c'est à peine si parmi les corps des Espagnols on ramassa les cadavres d'une vingtaine de Florentins.

Les vainqueurs firent une ovation enthousiaste à leur chef, qui, le soir, les ramena à Empoli triomphants, chargés de butin.

Devant lui marchaient les prisonniers, et, pour lui faire honneur, des soldats portaient les sept drapeaux conquis.

Arrivé au seuil du château, Ferrucci remercia ses intrépides compagnons en s'engageant à les conduire bientôt à d'aussi belles victoires.

A. GENEVAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

LES MÉMOIRES D'UNE MÉNAGERIE[1].

La bataille des Pyramides. Dessin de E. Morin.

III. — L'AMI LONG-NEZ.

— A vous, ami Long-Nez, dit Simius.

— Oui ! oui ! l'histoire du crocodile, s'écrièrent en chœur tous les animaux de la ménagerie.

— Soit, fit Long-Nez. Je suis vieux, bien vieux, si je me compare à vous qui m'écoutez ; et cependant, au milieu des frères de ma race, c'est à peine si j'arrive à la force de l'âge. Nous autres, crocodiles, vivons un siècle au moins ; ce qui vous explique comment nous sommes si nombreux dans les contrées bénies et tranquilles où l'homme — cet être qui ne peut se passer de détruire — ne nous a point déclaré la guerre. Tel que vous me voyez, je suis Egyptien, compatriote des sphinx en granit rose et des obélisques en granit bleu.

Les souvenirs de mon enfance sont fort confus. Je naquis sous un monticule de sable brûlant, à quelques pas du Nil. Etait-ce vers sa source ou près de son embouchure? Je ne l'ai jamais su.

— Papa et maman à petit crocodile étaient donc morts?. , demanda Simius.

— Papa et maman ! O simplicité ! ô ignorance des races vulgaires !

— Vulgaire vous-même, avec votre nez en pincettes, glapit Simius.

— En suis-je donc réduit à vous apprendre que la race divine des crocodiles ne possède d'autre père et d'autre mère que le soleil ?

— Farceur, va !

— J'en jure par mon père, nous sommes tous fils du soleil !

— Va pour fils du soleil ! Mais je consens à perdre ma queue et à ressembler à maître Martin assis là-bas, si je comprends un traître mot à ce que vous dites.

— Paix ! paix ! fit la femme du cacatoès, M^lle^ *Marianne*.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Ecoutons ! gronda le vieux lion Dur à cuire.

— Parlez, fils du soleil; mais hâtez-vous, mon ami, vous sentez le musc à tuer un tigre à dix pas.

— Parler, je le veux bien... Mais alors taisez-vous !

— Hou ! hou !... Il a raison ! fit *Bel-Œil* le Hibou.

— Nous autres, crocodiles, animaux mystérieux et divins, nous naissons enfermés dans un œuf.

— Connu, mon vieux ! cria *Gros-Pierre*, l'aimable mari de Mlle Marianne.

— C'est le seul point de commun que nous ayons avec vous, chétifs oiseaux; et encore, lorsque votre mère a pondu ses œufs, elle est obligée de les couver, afin que la chaleur de son corps développe et fasse éclore le germe renfermé dans la coquille. Puis, ce sont des soins, des tracas, que sais-je?... jusqu'à ce que ces embryons d'êtres soient devenus capables de se suffire.

Nous, au contraire, nous naissons forts, et, dans notre race d'élite,

La valeur n'attend pas le nombre des années.

A peine sortis de l'œuf, nous savons marcher, courir, nager, plonger, manger, vivre, en un mot ! Puis nos mères, ayant, comme nous, le sang-froid, ne sauraient nous réchauffer à l'instar des oiseaux : elles chargent de ce soin le soleil. Elles creusent simplement un trou dans le sable, y déposent leurs œufs, rejettent un peu de boue par-dessus... et retournent à leurs affaires. Le soleil fera le reste et nous donnera la vie, sous la chaleur de ses paternels rayons. Est-ce assez habile ?...

— Grand Dieu ! fit Mlle Marianne, quel égoïsme ! Une mère qui ne soigne pas ses enfants, qui les abandonne sans même les connaître !

— Mademoiselle Marianne, dit le tigre, je vous aime, rien que pour ce que vous venez de dire !

— Seigneur, répondit la malicieuse bête, ne craignez pas que j'en abuse ; je me tiens à la respectueuse distance que mon faible mérite m'impose...

— Qu'en dites-vous, maître Martin ?

— Moi?... Je suis de votre avis.

— Quoi ?

— Oui, toujours !...

Et l'ours continua à se lécher les pattes avec ardeur.

— Paix ! paix ! paix !... claqueta Gros-Pierre.

— Un jour donc, je sortis de mon œuf et me trouvai au milieu de quatre-vingt-deux petits frères ou petites sœurs. Tout cela grouillait sur le sable chaud comme une fourmilière. Moi, qui ne me sentais pas fort, je restai quelques instants couché dans le trou, au milieu des débris de coquilles et, de là, je fus témoin d'un spectacle qui me donna singulièrement à réfléchir. Rangée au bord de l'eau, une troupe de vieux individus de notre race attrapaient au passage mes jeunes frères et sœurs, empressés de se plonger dans l'onde bienfaisante, et les croquaient comme des radis...

— Quel aimable peuple que le vôtre, ami Long-Nez ! dit Simius.

— Ce n'est pas tout. Rangés, debout, autour des roseaux et parmi les lotus aux fleurs bleues, de grands oiseaux munis d'un bec énorme se tenaient immobiles, attendant l'aubaine qui leur arrivait, et, chaque fois qu'ils baissaient la tête, c'était pour happer un malheureux nouveau-né et le faire disparaître comme une lettre à la poste. Cet oiseau — que j'ai su depuis s'appeler *le Balæniceps-roi* — était surtout effrayant à voir !...

O mes amis, je suis brave, mais je devinai la prudence, et me tins caché jusqu'au soir. Ce ne fut qu'à la faveur de la nuit que je me hasardai à gagner le fleuve, et j'y parvins sans accident.

Une fois là, j'étais sauvé.

Je grandis ainsi tout doucement au milieu de fortunes diverses, happant par-ci par-là un enfant, quelques oiseaux, des gazelles quand elles venaient boire aux rives du fleuve, mais plus souvent affamé que repu.

Cependant, en 1797, notre destinée changea et des jours d'abondance commencèrent à couler pour les crocodiles. Le général Bonaparte était arrivé en Egypte avec ses troupes. Dès lors, la scène changea. Chaque jour, de nombreux individus descendaient le fleuve. Ce sont de braves gens, les Français, un peu fades et cependant plus durs que nos compatriotes les Egyptiens...

Nous faisions donc *grande chère*, surtout les jours de bataille. On entendait alors des grondements affreux, un tapage infernal; puis l'eau se couvrait de cadavres encore chauds... Il n'y avait qu'à choisir ! Beaucoup plus de noirs et de cuivrés que de blancs; mais nous n'en étions pas fâchés, car les premiers sont tout prêts à être mangés, tandis qu'il faut écosser les seconds comme des fèves. Ils sont revêtus d'une enveloppe plus ou moins dure, munie d'appendices dont je n'ai, pour ma part, jamais pu comprendre l'utilité... Enfin, on les prenait comme ils venaient et l'on suivait, de loin, la marche victorieuse du *Sultan de feu*, ainsi qu'on le nommait dans le pays.

Un jour — je m'en souviens comme si j'y étais encore — le canon tonne, la fusillade petille... je m'éveille au milieu des joncs où je digérais paisiblement un Mameluk absorbé la veille et, poussé par la curiosité plus que par l'appétit, je monte sur la crête d'un banc de sable dominant le fleuve. Nous étions alors auprès du village d'Embabeh et, de mon observatoire, je distinguais toutes les péripéties de la bataille, appelée depuis par les historiens *bataille des Pyramides*.

Le Sultan de feu ayant, dans plusieurs rencontres précédentes, apprécié à leur juste valeur la bravoure, mais aussi le peu de discipline des Mameluks, avait inventé une tactique nouvelle pour briser à coup sûr l'élan des hordes de son ennemi Mourad-Bey. Par ses ordres, son armée s'était partagée en cinq divisions, dont chacune formait un carré sur six rangs de profondeur, avec les bagages au centre et l'artillerie aux angles. Les généraux Desaix et Reynier commandaient les deux carrés de droite, vers le désert ; Dugua, celui du centre, dans lequel se tenait Bonaparte ; enfin Menou et Bon avaient sous leurs ordres les divisions de gauche, le long du Nil. De son côté, Mourad-Bey n'était pas resté inactif. Le village d'Embabeh, fortifié par lui, avait pris l'aspect d'un véritable camp retranché renfermant une multitude innombrable de Mameluks, de fellahs et de janissaires.

Bonaparte, s'étant assuré, à l'aide d'une lunette de campagne, de l'état du camp d'Embabeh, donna le signal de l'attaque, et la division de Desaix se mit en marche. Mourad-Bey, profitant de ce mouvement, envoie en toute hâte contre elle un corps de deux mille Mameluks, qui s'élancent de toute la vitesse de leurs chevaux. Mais ils viennent se briser contre des murailles vivantes hérissées de baïonnettes et qui les accueillent par une grêle de balles et de boulets. En

vain quelques Mameluks des plus braves, enlevant leurs chevaux, parvinrent à sauter dans le carré où ils trouvèrent une mort glorieuse, la troupe fut obligée de fuir et de se tourner vers la division Reynier. Repoussés de nouveau, ils tombèrent alors sous le feu du carré Dugua et leur déroute fut complète. Une partie s'échappa du côté des pyramides de Giseh, qu'on apercevait dans le lointain, tandis que les autres se précipitèrent dans Embabeh, où ils portèrent le désordre.

D'après les ordres du Sultan de feu, les carrés de Bon et de Menou se dédoublèrent alors, et une partie se formant en colonne d'attaque s'avança vers le camp de Mourad-Bey. Celui-ci voulut de nouveau profiter de ce mouvement et lança contre les Français toutes les forces dont il pouvait disposer. Mais la colonne d'attaque, s'arrêtant brusquement et se reformant en carré, les repoussa vivement, s'empara d'Embabeh et les jeta dans le Nil...

Alors, dame! vous comprenez, je plongeai aussi!... Une vingtaine de crocodiles qui, comme moi, se tenaient aux aguets, suivirent mon exemple et, pour sauver les malheureux fuyards des balles françaises, nous les reçûmes dans notre gueule et les entraînâmes dans le fleuve. O jour de liesse et de prospérité!... Par les rayons de mon père, notre garde-manger était garni pour huit jours au moins!

Hélas! cette abondance n'eut qu'un temps.

Desaix, qu'on appelait *le Sultan juste*, remonta le fleuve jusque dans la haute Egypte. Je le suivis; mais à chaque étape diminuaient les aubaines. Enfin, elles cessèrent tout à fait; les Français redescendirent et quittèrent le fleuve pour passer en Syrie.

Je dus rester dans mes eaux; mais tantôt nageant, tantôt marchant sur le bord, ou sur les immenses bancs de sable et de vase qui encombrent le lit du Nil, je résolus de monter jusqu'à sa source. Je pus repaître ainsi mes yeux et mon esprit des spectacles divers qui se déroulaient devant moi.

Je vis le Nil Bleu, réfléchissant dans son sein la coupole azurée du firmament; je vis les grandes plaines de sable qui rongent l'Egypte et finiront un jour par l'engloutir.

Malheureusement, plus j'allais et plus la nourriture devenait rare, tandis qu'au contraire mes ennemis se montraient de plus en plus nombreux et acharnés.

— Quels ennemis, me direz-vous, peuvent affronter une cuirasse comme la nôtre, et cette rangée de dents que vous pouvez admirer sans lunettes?

— Hélas! ce n'était point à ma cuirasse qu'en voulaient ces ennemis impitoyables... Chaque jour je quittais, pendant quelques heures, les eaux du fleuve pour m'étendre sur la rive, sous les rayons bienfaisants du soleil. Cette sieste, qui favorise notre digestion, nous est positivement indispensable.

Comme tous les endroits chauds et humides en même temps, les bords du Nil sont infestés de cousins, de moustiques et de toutes les races d'insectes piquants, suçants et rongeants de la création. Or ces parasites affamés osaient se glisser entre mes mâchoires et s'ébattre sur ma langue et sur mon palais. Vainement j'essayais de clore ma gueule aussi exactement que possible; vains efforts! ces pygmées acharnés trouvaient moyen de passer entre les interstices des dents et des lèvres, et couraient enfoncer leur trompe dans l'épiderme de mon palais. Une fois là, mon supplice commençait, car notre langue, immobile, collée à notre mâchoire inférieure, nous met dans l'impossibilité de nous débarrasser de ces affreux vampires qui nous dévorent vivants.

— Hé! là-bas, père Long-nez, est-ce que vous faisiez cuire les gazelles que vous pinciez par la patte entre les roseaux?... ricana Simius.

— Ce n'est pas la même chose... La douleur devenait si insupportable que, dans une sorte de délire furieux, je poussais des cris stridents, je me roulais dans la vase et m'élançais comme un fou dans le fleuve, dont je troublais les ondes, en faisant jaillir des colonnes d'écume sous les coups redoublés de ma queue...

— Pas fort, le crocodile! hurla Simius.

— Tais-toi, espèce d'homme manqué! cria Bel-Œil le Hibou.

— Hé bien, maître railleur, qu'aurais-tu fait? soupira doucement Patte-de-velours, le tigre du Bengale, en ouvrant un œil à demi.

— Au lieu de m'étendre comme une bûche sur le rivage, j'aurais dormi dans l'eau. Les moustiques et les cousins ne seraient pas venus m'y chercher...

— Pauvre niais! reprit Long-Nez, vous n'avez pas plus de cervelle qu'une oie et encore moins de jugement! Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure que la sieste au soleil était indispensable à notre vie?...

Un jour, la chaleur était, je crois, plus intense que jamais. Mes tourmenteurs, pendant mon sommeil, s'introduisirent, bien entendu, dans ma gueule en si grand nombre, que ma langue et mon palais disparaissaient littéralement sous leurs rangs pressés. Ce que je souffrais ne peut se dire. Le gosier en feu, j'essayai d'ouvrir la gueule toute grande, espérant un peu de soulagement : ceux qui étaient repus s'en iraient peut-être plus aisément... Qui sait?

J'attendais ainsi depuis un certain temps, et la curée ne cessait point, au contraire. La troupe acharnée voltigeait si nombreuse autour de mes narines, qu'elle me coupait la respiration. Tout à coup :

— Zic-zac, zic-zac... dit une petite voix claire à côté de moi.

J'entr'ouvre un œil mourant et, le dirigeant vers la direction de la voix, j'aperçois à quelques pas de moi un petit oiseau assez gentil, allant, venant, trottant, faisant trois pas en avant, puis quatre en arrière, mais me regardant fixement.

— Qu'est-ce cela? C'est bien petit pour un coup de dent.

Ainsi je raisonnais, quand mon voisin ouvre les ailes et, se précipitant vers moi, entre dans ma gueule, y saisit une certaine quantité d'insectes et s'enfuit sans me laisser le temps de me reconnaître. Ce fut l'affaire d'un clin d'œil.

— Quel toupet! pensai-je.

Mais cela m'avait fait du bien; je ne bougeai pas...

Pendant ce temps, mon voisin reprenait haleine et avalait sa bouchée.

Un instant après, nouvelle invasion dans mes domaines, nouvelle provision de moucherons, un saut en arrière et dégustation à mon nez.

Je compris... L'intelligente petite bête savait qu'elle me rendait service et, bien plus, se fiant à ma reconnaissance, ne craignait pas de venir chercher jusque sous mes dents les ennemis dont elle faisait sa nourriture.

Je me gardai bien de montrer aucune disposition hostile à l'égard de l'oiseau. Il s'installa sans façon sur ma mâchoire inférieure, et de là, travaillant du bec

dans l'intérieur de ma gueule, l'eut bientôt débarrassée. O bonheur! ô soulagement ineffable!... Seulement j'étais fatigué d'avoir tenu la bouche si longtemps ouverte; je voulus la refermer et j'avertis la bestiole en faisant claquer les os de ma mâchoire. Elle comprit et se retira.

Nous devînmes inséparables. Toutes les fois que je dormais à terre, mon ami accourait à tire-d'aile remplir ses fonctions.

— Les oiseaux sont les meilleurs de tous les animaux, dit avec conviction Gros-Pierre en caressant Mlle Marianne.

— Je n'y contredis pas, soupira Boule-de-neige entre les bras de sa petite maîtresse.

— Maître Long-Nez, comment appelles-tu ce noble spécimen de notre race?

— Parbleu! *le cure-dent des crocodiles*, dit Simius en faisant une grimace.

— Les Égyptiens le nomment *zic-zac*, à cause de son cri; en France, on dit que c'est un *pluvier*.

— Je ne le connais pas, mais je l'estime, dit Mlle Marianne en lissant ses plumes.

— Ah! mademoiselle, reprit le vieux crocodile, vous avez bien raison!... Je ne puis énumérer tous les services que cette aimable bestiole m'a rendus. Zic-zac m'avertissait, par ses cris et par ses coups d'aile sur la tête, de la présence d'un animal quelconque dans le voisinage. Enfin, que vous dirai-je? Cet aveu ne coûte rien à ma reconnaissance, je lui dois la vie.

— C'est trop fort! fit Simius en croisant ses jambes de l'air d'un juge qui réfléchit.

— Un jour, Zic-Zac avait rempli ses fonctions ordinaires et, perché sur ma tête, lissait coquettement ses plumes, lorsqu'il s'interrompit par un cri strident. Tournant la tête, j'aperçus, solidement porté sur ses pattes crispées, entre le fleuve et moi, un animal que je ne connaissais pas encore... C'était un de vos pareils, papa la Moustache, un jeune lion n'ayant pas encore toute sa crinière. Je ne songeais pas à mal et, croyant que c'était une aubaine qui m'arrivait, je marchai droit au roi du désert, pensant que la peur le ferait reculer et qu'il tomberait naturellement à l'eau...

— Mes pareils n'ont jamais peur! grommela le lion.

— C'est vrai! père la Moustache; je le reconnus trop vite. Loin de reculer, le jeune lion se rasa sur le sol et me jugeant assez rapproché, d'un bond formidable, il s'élança sur moi, m'assénant un si furieux coup de patte, que, sans l'épaisseur de mes écailles, je n'aurais pas le plaisir de vous raconter aujourd'hui mon histoire.

— Oh! oh! pensai-je justement effrayé, ceci devient sérieux!... *Contre la force, pas de résistance!*... A l'eau! et plus vite que cela! Au lieu de manger ce quidam, hum! je pourrais bien être mangé par lui!

Et, par une tactique habile, j'essayai de tourner mon adversaire; mais je ne connaissais pas son agilité!... J'avais beau courir, tourner à droite, à gauche, je le retrouvais toujours en face de moi, la crinière hérissée, les babines retroussées, laissant voir des dents aussi pointues que les miennes et ses redoutables pattes prêtes à s'abattre sur moi.

La position me semblait critique, d'autant plus que le féroce animal, s'apercevant que ses griffes s'émoussaient et glissaient sur mes écailles sans y pénétrer, faisait maintenant tous ses efforts pour me crever les yeux.

Le combat dura ainsi quelques minutes, sans autre résultat pour moi que de me rapprocher du fleuve. Mais le lion, comprenant ma tactique, s'élança sur mon dos, et, cherchant vers la naissance de la queue le défaut de ma cuirasse, il y plongea ses griffes tranchantes.

Je me sentis perdu... lorsque mon brave ami Zic-Zac, sur lequel je ne comptais pas, vint à mon secours. S'élancer avec fureur vers mon adversaire, lui frapper des coups d'ailes redoublés sur la tête, l'aveugler sous ses plumes, fut l'affaire d'un moment, si bien que le lion lâcha prise une seconde pour se débarrasser de ce nouvel assaillant.

Le crocodile et Zic-Zac. Dessin de Mesnel.

Je profitai de l'instant et plongeai...

Blotti au fond de mon trou, j'étais sauvé; mais dans quel état, Seigneur! Ma queue, presque séparée du tronc, pendait inerte derrière moi, me refusant tout service. Incapable de nager et de chasser, je crus que j'allais mourir. C'est alors que je reconnus la bonté inépuisable de la nature pour les crocodiles. Pendant deux mois dura ma maladie et pendant deux mois je restai dans mon trou! loin de l'air, de la lumière, sans bouger et sans manger. Tout autre animal serait mort d'inanition; non-seulement je ne mourus point, mais je supportai sans trop souffrir ce jeûne prolongé.

— C'est ce jeûne qui vous a sauvé, grogna Martin l'Ours; au dire des médecins, la diète est un baume universel.

— Quoi qu'il en soit, lorsque ma queue fut complétement recollée et que je me décidai à sortir pour essayer mes forces, je me sentis pris, je l'avoue, d'un appétit furieux. Ma première pensée fut d'appeler Zic-Zac, auquel je devais la vie. Peines perdues! ma voix resta sans écho. Mon sauveur m'avait cru mort et s'était enfui vers une autre patrie, à la recherche d'un nouveau crocodile auquel il pût rendre les services auxquels il m'avait habitué.

Inconsolable de la perte de mon ami et de plus en plus affamé, je remontai le cours du fleuve, cherchant quelque chose à me mettre sous la dent. La fatalité s'acharnait sur moi! J'avais beau écarquiller les yeux

surveiller les rives et le lit du Nil, tous les animaux fuyaient à mon approche; pas un retardataire ne me permettait de lui dire deux mots en passant. Ce supplice de Tantale dura huit jours, huit grands jours, pendant lesquels je supportai les tortures de la faim.

— Pauvre crocodile, comme je le plains! fit Simius.

— Et moi donc! soupira la sensible M^lle Marianne.

Enfin, mes amis, je n'étais plus que l'ombre de moi-même : maigre comme un paratonnerre, les membres flottants dans ma cuirasse devenue trop grande; j'étais si faible, que je pouvais à peine me traîner.

— Encore quelques jours de ce régime peu substantiel, me disais-je, et je suis un crocodile mort et prêt à empailler!...

Toujours marchant, toujours remontant à la poursuite d'une proie que je n'atteignais jamais, je finis par sortir du désert et par arriver dans une contrée plus accidentée, dont les collines boisées et les plaines verdoyantes attestaient la présence, sinon continuelle, du moins passagère, de l'homme. Je compris que le ciel avait exaucé ma prière et qu'il m'avait conduit dans un pays où ma misère pouvait finir.

Deux nègres d'une tribu voisine causaient, tandis que la fille de l'un d'eux puisait de l'eau à la rivière.

Un dieu égyptien. Dessin de E. Morin.

La négresse se penchait sur l'eau pour remplir sa cruche, lorsqu'une subite rafale de vent enleva et fit tomber dans la rivière le mouchoir bariolé de jaune et de rouge qui lui couvrait la tête. La jeune fille pousse un cri et, ne voulant pas perdre le mouchoir, elle se jette bravement à l'eau...

C'était ce que j'attendais! Je la laisse s'éloigner de quelques brasses et, avec une rapidité doublée par la faim qui me torturait, je m'élance et, sans lui laisser le temps de se reconnaître, je la saisis par le milieu du corps et... nous disparaissons tous les deux!

J'achevais à peine ce délicieux repas — car il faut vous dire que rien n'est plus fin et plus délicat qu'une Egytienne jeune et à point — lorsqu'une grande clameur fit vibrer l'air et l'onde autour de moi... C'étaient tous les membres de la tribu, dont j'apercevais au loin les huttes et les tentes, qui, avertis par les deux nègres, accouraient vers le fleuve, conduits par un grand vieillard habillé de blanc.

— Diable! diable! pensais-je, ces gens-là auraient-ils l'intention de me forcer à restituer l'Egyptienne? Tenons-nous coi!... Ceci ne me dit rien qui vaille!

Arrivée à quelque distance du fleuve, la troupe s'arrêta, à l'exception du grand vieillard, qui continua son chemin jusqu'à ce que ses pieds plongeassent dans l'eau du Nil.

J'étais fort intrigué et assez peu rassuré sur ses intentions. Je me voyais déjà forcé de livrer bataille à plusieurs centaines d'hommes et de femmes qui n'auraient pas manqué de me mettre en pièces. Résolu à vendre chèrement ma vie, j'attendis, me tenant prêt à tout événement.

Le vieillard, après avoir regardé fixement le fleuve pour en sonder la profondeur, se baissa lentement, prit un peu d'eau dans le creux de sa main et, la lançant en l'air, la fit retomber en pluie sur sa tête. Trois fois il renouvela ce manége en s'agenouillant tourné vers l'orient, puis il fit un signe de la main à la troupe restée en arrière. A ce signal, l'orchestre de la tribu, frappant à coups redoublés sur des tam-tams, espèces de grands chaudrons en cuivre, soufflant dans des tubes de roseaux, ou raclant des morceaux de bois avec des archers garnis de fils de fer, entonna les plus jolis morceaux de son répertoire.

Amateur passionné de musique et, de plus en plus intrigué, j'écoutais de toutes mes oreilles.

— Quel est le but de cette aubade? me disais-je, je ne comprends pas. Est-ce que ces gens-là chanteraient d'avance la victoire qu'ils croient remporter sur moi?... Patience, il ne faut pas vendre la peau... du crocodile avant de l'avoir tué.

— De l'ours, grogna Martin.

L'orchestre défila tout son répertoire, puis s'arrêta... Alors le vieillard, faisant un pas en avant, se recueillit pendant quelques instants; puis, élevant les bras, chanta ainsi :

« O toi, fils aîné de l'Etre qui permet au simoun de mugir, au sable de tourbillonner et à l'homme de marcher;

« Toi, dont les vertes écailles brillent parmi les roseaux, comme des émeraudes dans les cheveux des sultanes;

« Toi, devant qui je m'incline comme un esclave soumis aux pieds de son maître;

« Céleste crocodile !...

« Ecoute ma prière. Sois-nous propice; reste parmi nous comme une preuve vivante de l'amour de Celui qui est;

« Nous t'offrirons en abondance les poules délicates que j'engraisse, avec mes prières... et du riz. Nous te donnerons une garde d'honneur, composée de dix jeunes hommes de notre tribu, afin qu'ils te soignent, écartent de toi les ennemis et chassent les douces antilopes à ton intention.

« Reste, reste avec nous ! »

Comme il achevait ces mots, un jeune homme s'avança portant un panier rempli de poules. Le vieillard en prit une, fit une invocation et la lança dans le fleuve.

Je ne pouvais pas refuser une offre aussi aimable... Je pris la poule et l'envoyai rejoindre l'Egyptienne !

Le vieillard poussa alors un grand cri : l'orchestre se fit entendre de nouveau, et toutes les femmes de la tribu, se tenant par la main, se dirigèrent vers la rive, qu'elles couronnèrent bientôt de leurs groupes dansants. Pendant ce temps, le vieillard continuait à me lancer des poules, que j'avalais avec bonheur, et la fête dura sans interruption jusqu'au coucher du soleil.

Après la cérémonie c'en était fait : j'étais devenu le dieu tutélaire de ces braves gens, le protecteur de la tribu, jouissant de toutes les prérogatives attachées à ce titre. Le grand prêtre s'était constitué mon père nourricier. Il prélevait, au renouvellement de la lune, dix poules sur chaque habitant de la tribu, en gardait trois pour lui et me donnait les sept autres. Comme il me l'avait promis, une garde d'honneur était attachée à ma personne et veillait sur mon sommeil, quand je dormais étendu sur la rive. De temps en temps, ces jeunes gens chassaient pour moi, et le dernier jour de chaque semaine, en présence de toute la tribu, le vieillard me servait en grande pompe une antilope, ce qui était le signal de danses et de réjouissances qui se prolongeaient jusqu'au soir.

Ceci ne m'empêchait pas — remarquez-le bien — de happer encore de temps en temps quelques-uns de mes adorateurs lorsque, pour se rafraîchir, ils se plongeaient dans le fleuve. Personne, du reste, ne m'en voulait de cela; au contraire, on trouvait leur sort digne d'envie; et, en effet, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir pour tombeau le corps d'un crocodile.

Je suis reconnaissant, je l'avoue... Je m'attachai au grand prêtre... Je venais à sa voix, je le suivais, je le laissais même me caresser...

— Dam ! fit Simius, il avait de si bonnes poules !

— On m'orna les pattes avec des anneaux d'or; on me mit au cou un collier de même métal portant une corde, à l'aide de laquelle mon vieil ami me conduisait en laisse, à peu près comme les vieilles femmes conduisent leurs roquets dans ce pays-ci. C'était réellement une vie charmante : on se serait cru à l'âge d'or.

Mes forces et mon embonpoint revinrent; mais un beau jour la tribu plia ses tentes, ramassa ses bagages et quitta le pays... Le grand prêtre désira emmener son dieu tutélaire avec lui, et m'appela en m'offrant les poules les plus délicates...

Ce fut en vain. La tribu allait marcher tournant le dos au Nil. Aussi, pareil au chien de Jean de Nivelle, je fis comme lui quand on l'appelle; si bien qu'au bout d'un quart d'heure j'avais mis une bonne lieue de distance entre le grand prêtre et moi...

J'étais seul de nouveau et ne tardai pas à ressentir les cruels effets de cet abandon. Un jour, flânant sur la rive, plongé dans des réflexions qui n'étaient pas couleur de rose, je me trouvai brusquement en présence d'un homme qui, à ma vue, s'enfuit en poussant des cris de terreur.

Aiguillonné par la faim, ce spectacle me mit en rage et je me lançai à la poursuite de ce quidam, à peu près sûr de le joindre, car il courait en ligne droite, sans se douter que la meilleure manière de nous échapper c'est de courir en zigzag ou en rond.

Malédiction !... Si j'avais su quel devait être le résultat de cette poursuite !... Que voulez-vous?... c'était écrit !... Nul ne peut fuir sa destinée.

L'Egyptien que je poursuivais était l'éclaireur d'une petite caravane commandée par un voyageur français, qui descendait le cours du Nil, après avoir vainement essayé d'en découvrir les sources.

A la vue de son éclaireur revenant à toutes jambes, le voyageur se précipita à sa rencontre.

— Crocodile !... crocodile !... fit l'Egyptien d'une voix entrecoupée.

— Ah ! ah ! tant mieux !... Il y a longtemps que je voulais me trouver en présence d'un de ces reptiles... Est-il grand?

— Grand? oui, maître; long comme un bœuf.

— Bon ! laissez-moi faire. Ne bougez plus; je me charge du reste.

— Ah ! ah ! pensai-je, cette face couleur de crème se

charge du reste..... Eh bien! qu'il approche, et je lui montrerai si on brave impunément un crocodile de ma sorte, ex-divinité d'une tribu entière !

A la vue de ces hommes, je m'étais arrêté pour faire mes réflexions. Le voyageur s'avançait vers moi, portant une corde dans une main et un bâton dans l'autre.

— Pauvre ami! me dis-je; c'est avec ces armes-là qu'il prétend me combattre ?... Nous allons rire... Pas de quartier !

Le Français était arrivé à un mètre de moi. Il lève son bâton et fait mine de m'en frapper. Aussitôt, ne voulant pas subir l'affront d'une bastonnade, je m'élance vers lui, la gueule ouverte, bien sûr de le mettre hors de combat d'un coup de dent... Ah! le scélérat! D'un bond de côté il esquive mon attaque, et, prenant son élan, il saute sur mon dos; oui, sur mon dos!..... comprenez-vous cela?... sur mon dos; où il s'établit à califourchon, comme il eut fait sur un cheval.

Furieux, je fais deux tours sur moi-même, espérant désarçonner cet enragé... Bah! il ne bouge pas plus que s'il était attaché!...

Ah! le brigand!... Je renverse la tête en arrière, espérant le saisir entre mes dents...

Ah! le traître!... C'est là où ce démon à figure de papier mâché m'attendait...

Par un mouvement aussi prompt qu'habile, il m'introduit verticalement dans la gueule le bâton qu'il tenait à la main; puis, pendant que j'essaye de me débarrasser de ce cure-dent incommode, il m'emprisonne les mâchoires avec le nœud coulant qu'il tient de l'autre main et sur lequel il tire de toutes ses forces.

Malédiction!... Il donne un coup de poing sur le bâton, le fait tomber, et je reste la bouche fermée, ficelée, incapable de me défendre.

Je demeurai abasourdi.

Alors mon impitoyable ennemi exécute une volte sur mon dos, demande une autre corde et, malgré mes efforts, me l'attachant autour de la queue, il la fait enrouler au tronc d'un palmier voisin.

J'étais vaincu!...

Incapable de me servir de ma queue ni de ma gueule, je fus bientôt roulé, ficelé et placé comme un paquet sur le fourgon des bagages.

Que vous dirai-je? J'étais prisonnier pour le reste de mes jours.

Mon vainqueur quitta l'Egypte, rentra en France et m'offrit en présent au Muséum d'histoire naturelle de Paris. J'y languis quelques mois, miné par la tristesse, le froid et attendant que la mort voulût bien venir à mon aide, lorsque Scipion l'Africain me vit, m'acheta et me plaça dans votre honorable compagnie.

Avouez que pour un crocodile qui a vu le Nil, les sphinx, les Pyramides, qui a été dieu, il est bien triste, à mon âge, de servir de risée aux militaires et aux bonnes d'enfant de cet affreux pays! Fasse le ciel que la vieillesse vienne bientôt mettre un terme à mes souffrances et à mes regrets!

Oh! si je pouvais manger une de ces faces de crème qui m'ont vaincu!...

H. DE LA BLANCHÈRE

(*La suite à la prochaine livraison.*)

VOYAGES.

LES TAPIRS A DOS BLANC[1].

III. — PREMIÈRE ÉTAPE SUR LE DOS DE RHASAHL.

L'éléphant sur lequel nos fugitifs étaient à califourchon à la queue leuleu, Luli la première, Muda le second, Swammerdam le troisième, avait dix-sept ans, un bel âge pour un individu de son espèce, et portait le nom de Rhasahl (gazelle), à cause de la légèreté et de la rapidité de sa marche.

Quand il prenait le trot, un cavalier aurait eu de la peine à le suivre.

C'était un animal juste, craignant les châtiments réservés aux blasphémateurs, vénérant la parole du prophète envoyé de Dieu, respectant les moissons protégées par des amulettes pendues à de hautes perches, et tel que le rêvent les musulmans de l'Asie et de l'Afrique.

Le seul défaut qu'on pouvait lui reprocher, défaut particulier d'ailleurs à ses congénères, c'était une pusillanimité excessive; une souris le faisait trembler.

Il courut toute la nuit, c'est-à-dire tant que voulurent ceux qui le montaient; le jour venu, ces derniers lui firent quitter le trot pour prendre l'amble ordinaire, car ils avaient besoin de se reposer, de se restaurer et songeaient à choisir une halte.

Jusqu'alors Rhasahl avait couru sur une route impériale assez bien entretenue; une fois le soleil levé, Muda le fit entrer en forêt, de crainte de rencontres dangereuses.

Une heure après, les fugitifs mettaient pied à terre sur le versant d'une montagne où l'eau et les arbres fruitiers abondaient également.

Il pouvait être huit heures du matin.

Luli, à moitié endormie, s'étendit sur l'herbe, à l'ombre d'un gigantesque palmier, et parut vouloir s'y dédommager de son insomnie forcée; Muda interrogea les alentours pour découvrir de quoi composer le menu du déjeuner; l'éléphant chercha sa vie de son côté, et Swammerdam, très-cocasse sous son accoutrement chinois, avec sa longue barbe blonde, examina le paysage, qui était admirable.

A la base de la montagne s'étendait un vaste bassin d'eau courante, bordé par un de ces terrains plats remplis d'arbustes, de broussailles, de rotangs, qu'on nomme *jungles* dans l'Inde, et qui servent ordinairement de repaire aux animaux les plus dangereux; à sa crête se dressaient des bouquets de mimosas, d'ébéniers, de dadaps aux grappes de corail, de palmiers, de cocotiers, d'ananas, d'orangers, de grenadiers, de toutes ces plantes, de toutes ces fleurs merveilleuses qu'on trouve à profusion sous l'équateur.

« Bien sûr, murmura Swammerdam, en extase devant cette nature luxuriante, bien sûr il doit y avoir par ici des tapirs à dos blanc. A présent que je suis libre, si je pouvais en découvrir un!... »

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Le radjah le tira de sa méditation en l'invitant à récolter de quoi manger, invitation à laquelle Swammerdam se prêta d'autant plus volontiers, qu'il n'avait rien pris depuis vingt heures, ses geôliers ayant aussi bien oublié la veille au soir de lui donner son riz bouilli que de l'attacher à son joug.

En quelques minutes, les deux hommes se procurèrent une quantité d'ananas, d'oranges, de noix de coco, de mangoustans, panacée indienne vantée comme un remède universel, et de dourions, fruit dont la pulpe blanche a un peu le goût d'ail rôti, déposèrent le tout auprès de Luli, qu'ils réveillèrent, et se mirent à manger.

De son côté, l'éléphant buvait dans le bassin et cassait des jeunes branches feuillues ou arrachait avec sa trompe des touffes d'herbes, qu'il avalait après les avoir secouées pour les dégager de la terre qui y adhérait.

Luli, habituée aux douceurs du dalem, ne prit qu'un médiocre plaisir à ce repas frugal, se plaignit des fatigues de la nuit et déclara sans ambages qu'elle voudrait être au terme du voyage ; Swammerdam essaya de quelques phrases galantes pour l'engager à prendre patience ; mais Muda le regarda de travers et lui déclara qu'il ne lui convenait point qu'il parlât à sa femme, que c'était déjà un assez grand honneur pour lui de voyager avec un prince de sa sorte, et qu'il

Sous les palmiers. Dessin de A. de Bar.

exigeait qu'il baissât les yeux ou qu'il détournât la tête chaque fois qu'il se trouverait en face de Luli.

Swammerdam rougit jusqu'aux oreilles, comme un écolier qui vient de recevoir un affront, se le tint pour dit, en pensant à part lui que le radjah était bien gênant et bien ombrageux, et changea aussitôt la conversation.

Quant à Luli, elle fit une petite moue et demanda à boire.

— A boire ! répéta vivement le radjah d'un ton d'autorité, en regardant le docteur et en lui montrant le bassin.

« Ha ! ha ! pensa Swammerdam, il ne veut pas que je lui parle ; mais il paraît que, par compensation, il me permet de la servir. »

Et prenant une noix de coco que le radjah avait fendue en deux et vidée avec son klewang, il alla la remplir dans le bassin et la rapporta.

Muda la saisit, la porta à ses lèvres et donna le reste à sa femme.

« A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle de la galanterie », dit le docteur entre ses dents.

Luli témoigna le désir de reprendre son somme interrompu, s'étendit sur l'herbe, se fit couvrir avec son

manteau de soie par son mari et dormit bientôt d'un sommeil de plomb.

Muda s'assit à la turque à dix pas d'elle et se mit à mâcher mélancoliquement une feuille de bétel qu'il avait arrachée en étendant le bras au-dessus de sa tête.

Swammerdam s'approcha dans l'intention de causer des choses qui l'intéressaient, s'assit également à la turque et, après avoir toussé plusieurs fois, se hasarda à demander au radjah s'il croyait qu'il y eût des tapirs à dos blanc dans le pays où ils étaient.

Muda leva lentement sur lui des regards interrogateurs et hautains et parut ne pas comprendre.

— Les tapirs à dos blanc, ajouta Swammerdam, étonné de l'ignorance du prince, sont des pachydermes que l'on considère comme formant transition entre les éléphants et les cochons d'une part et les rhinocéros de l'autre ; ils ont pour caractère une tête longue, mince, un nez prolongé en une petite trompe terminée par un appareil digitiforme, un corps assez bien proportionné, de deux mètres à deux mètres cinquante de

Un nouvel ennemi. Dessin de Vierge.

long du bout de la trompe au bout de la queue, qui n'est guère qu'un moignon. La hauteur de leur garrot est d'un mètre environ ; leurs pieds de devant ont quatre doigts cornés, leurs pieds de derrière trois ; ils ont les oreilles droites, basses, assez larges, les yeux petits et obliques, la peau épaisse et lisse, les poils courts et gros, la tête, le cou, l'avant-train, le milieu de la poitrine et du ventre, les jambes de derrière et la queue d'un noir foncé, le dos et les flancs d'un blanc grisâtre.

— Ah ! ah ! fit Muda, grimaçant un sourire et donnant à l'animal décrit par Swammerdam les noms sous lesquels il est désigné dans l'Inde : *saladang, babialou, maiba, tennu, gindal, ayer, mê, kouda-ayer, kouda;* oui, oui, je connais, je connais.

— Vous connaissez ! s'écria le docteur avec joie, et pensez-vous qu'il en existe dans ces parages ?

— Il en existe des milliers, reprit le radjah, quoique les tigres en dévorent beaucoup ; mais vous n'en verrez jamais un de jour : le tapir à dos blanc, comme il vous

plaît de l'appeler, est un animal nocturne, qui erre dans les forêts inexplorées, cherche l'ombre, les lieux frais, les marais, dans lesquels il aime à se vautrer, et ne marche que la nuit. On peut en rencontrer quelquefois au bord des cours d'eau, à l'aube; mais dès qu'ils entendent le plus léger bruit, ils se sauvent tête baissée, comme les sangliers, en renversant tous les obstacles sur leur passage. Je les ai chassés souvent avec de bons chiens, qui savaient les découvrir et les rabattre hors des fourrés.

Swammerdam tremblait d'espoir.

— Prince, dit-il après une pause et en se remettant, vous venez de me causer une émotion que je ne saurais vous exprimer; ce sont les tapirs à dos blanc, je vous l'ai confié, qui m'ont amené dans l'Inde; si, grâce à vous, je pouvais m'en procurer un ou deux, deux plutôt, deux jeunes, je me croirais largement payé du service que j'ai pu vous rendre en vous délivrant des serres de l'infâme Kiang.

— Par Mahomet! que voulez-vous donc faire de ces bêtes? demanda le radjah en ricanant.

— En doter la société d'acclimatation de Maëstricht, laquelle deviendra prochainement la première d'Europe, la société d'acclimatation de Maëstricht qui serait fière, prince, de vous compter parmi ses membres honoraires.

— D'acclimatation?... répéta Muda, cherchant la signification de ce mot.

— Oui, prince, la société d'acclimatation que préside le baron de Pumpernickelhausen, et dont je suis ici l'humble représentant.

— Quel est le but de cette société? fit nonchalamment Muda.

— L'acclimatation en Europe de plantes et d'animaux des autres parties du monde. Dès que je serai de retour en Hollande, je m'empresserai, prince, de vous envoyer un exemplaire de ma brochure sur la gestation des hippopotames, qui vous renseignera complétement sur ce sujet.

Muda arracha à une liane deux ou trois feuilles de bétel, les mit dans sa bouche déjà pleine d'une salive rougeâtre et s'allongea par terre pour dormir, sans plus s'inquiéter du docteur, pour lequel il paraissait avoir un profond mépris, quoiqu'il lui dût la liberté.

Mais, dans tous les pays, les princes sont ingrats par nature et par genre; il faut être héros à les défendre et esclave à les servir, suivant l'expression d'un historien italien; ce qu'on leur donne leur est dû, et ce serait leur faire injure que d'attendre d'eux de la reconnaissance.

Swammerdam ne s'arrêta pas aux airs dédaigneux du radjah, et, heureux d'avoir appris que les forêts qu'il traversait nourrissaient des tapirs, il s'étendit à son tour sur l'herbe, persuadé qu'il ne tarderait pas à posséder un couple de ces fameux animaux invisibles, pour lesquels il était venu dans l'Inde et avait été traîné en esclavage dans l'empire d'Atchin.

Après avoir vendu la peau de l'ours pendant une vingtaine de minutes, il finit par s'endormir, comme ses voisins, en rêvant tapirs, société d'acclimatation, Maëstricht, baron de Pumpernickelhausen, radjah, gloire, etc.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi, lorsque des aboiements éloignés de chiens réveillèrent en sursaut le radjah, sa femme, le docteur et l'éléphant, qui, lui aussi, se reposait de sa longue étape de la nuit.

— Qu'y a-t-il? dit Muda en portant la main à son klewang.

— Allah! murmura Luli en se serrant vers lui en tremblant.

— Chut!... fit Swammerdam, pâle comme un mort et en prêtant l'oreille.

Les aboiements se rapprochaient, et Rhasahl commençait à donner des signes d'inquiétude.

— C'est Kiang qui nous poursuit! exclama Muda avec une crainte mêlée de rage.

— Impossible, je l'ai assommé, dit le docteur.

— Alors, ce sont les limiers du sultan.

— Vous croyez?

— J'en suis convaincu.

— Que faire?

— Fuir de suite.

Et, courant à Rhasahl, il le fit s'agenouiller, aida Luli à sauter sur son cou, se plaça près d'elle, laissa Swammerdam se jucher comme il put derrière lui, et dirigea l'éléphant vers le bassin d'eau courante qui baignait la base de la montagne.

Muda ne se trompait pas, c'était Kiang qui le poursuivait; Kiang, que le docteur n'avait qu'étourdi et qui, revenu à lui, avait mis tout son monde sur pied pour rattraper le radjah, dont il avait annoncé l'arrestation à l'empereur, et qu'il fallait, sous peine de la vie, qu'il ressaisît, et son esclave, dont il voulait se venger.

Parti au point du jour de sa ferme avec dix valets armés jusqu'aux dents, montés sur des poneys pleins de feu et guidés par quatre chiens au nez fin, Kiang venait de dépister les fugitifs, grâce à ses limiers, qui, filant à travers la forêt, étaient tombés tout à coup sur les derrières de l'éléphant en donnant de la voix.

— Nous les tenons! hurla-t-il en brandissant une javeline et en encourageant ses hommes; saisissez-les, saisissez-les! Ah! les brigands, ils vont les laisser s'échapper! Courez! courez donc!... Coupez-leur la retraite par ici!... vous par là... Bien! Poussez maintenant, ils sont à nous!...

Cernés de tous côtés sur le versant de la montagne, les fugitifs n'avaient plus qu'une issue, le bassin d'eau qui s'étendait à un mille devant eux; mais celle-là, Kiang ne s'en préoccupait point, parce qu'il ne supposait pas qu'ils pussent la prendre.

Swammerdam se voyait perdu, et, la main à son poignard, s'apprêtait à vendre chèrement sa vie ou sa liberté, lorsque Muda piqua l'éléphant du bout de son kric et le lança dans l'eau, où il se mit à nager comme un brochet.

— Assassin! vociféra Kiang en tirant un revolver de sa ceinture, arrête, ou tu es mort!

Mais le radjah n'avait garde d'obéir; il encourageait, il aiguillonnait au contraire Rhasahl, et l'excellente bête, poussée d'ailleurs par la peur, nageait en droite ligne, la trompe relevée en l'air pour respirer, et filait avec une facilité, une vitesse qu'on n'aurait pas attendues d'un quadrupède aussi énorme.

— Lancez les chiens! cria Kiang en piétinant de rage et en déchargeant son revolver sur l'éléphant.

Un cri de détresse se fit entendre, un des fugitifs roula dans l'eau et disparut, et les chiens se jetèrent à la nage en aboyant.

L'individu qui venait de tomber dans le lac était Swammerdam, Swammerdam qui ne savait pas nager et dont le radjah ne s'inquiétait pas plus que de son premier turban.

Il reparut à la surface en se débattant avec désespoir, parvint, Dieu sait comment, à saisir la queue de Rhasahl, qui nageait toujours vers la rive opposée, et s'y tint cramponné avec cette énergie particulière aux gens qui se noient.

Rhasahl ne chercha point à se débarrasser de lui, pas plus que Muda ne chercha à l'aider à remonter sur le dos du pachyderme; il resta donc submergé jusqu'au cou et en proie à une anxiété presque aussi terrible que s'il n'avait pu s'accrocher à l'éléphant, car les chiens s'approchaient, et il voyait arriver l'instant où ils le saisiraient.

Alors, que faire?...

Il lâcha de la main droite la queue de Rhasahl, tira le poignard qu'il avait à la ceinture, et s'apprêta à se défendre.

Tout à coup l'eau bouillonna auprès de lui.

Il fit un soubresaut et appela à l'aide d'une voix déchirante.

C'était un crocodile de trois à quatre mètres de long que Rhasahl avait troublé dans sa retraite aquatique, et qui, par compensation, voulait dévorer le docteur.

Celui-ci se débattit en hurlant et en frappant à coups redoublés avec son poignard sur le museau du monstre qui le suivait de près en le mordillant; mais il eût bientôt succombé dans cette lutte inégale, si le crocodile, changeant brusquement de proie, ne se fût jeté sur un des chiens, le plus rapproché de l'éléphant, qu'il entraîna en un clin d'œil au fond de l'eau.

Cet incident imprévu changea de suite la situation.

A la vue de leur camarade saisi par le crocodile, les autres chiens épouvantés rebroussèrent chemin et retournèrent, plus morts que vifs, vers Kiang qui les excitait vainement à poursuivre les fuyards, et au bout d'un quart d'heure, ceux-ci abordèrent à la rive opposée du lac où le Chinois ne pouvait atteindre.

En sortant de l'eau, Rhasahl poussa à plusieurs reprises son cri habituel : *ourmf! ourmf!* avec une satisfaction et un soulagement évidents; puis, après quelques secondes d'arrêt et lorsque Swammerdam, écorché et trempé jusqu'aux os, eut remonté sur son dos, partit à travers les jungles, guidé par Muda dans la direction du sud, et laissant loin derrière lui Kiang jurant, sacrant, blasphémant, écumant au milieu de ses gens et de ses chiens.

IV. — COMBAT SUR LA MONTAGNE.

Rhasahl trotta jusqu'à la nuit close à travers monts et vaux, faisant fuir devant lui des buffles sauvages, des daims, des sangliers, des rhinocéros, des reptiles, des singes, de tout enfin, excepté des tapirs à dos blanc.

Swammerdam, il est vrai, n'y pensait pas pour le moment.

Indigné de l'abandon du radjah, qui lui devait tant, il était tout à sa colère, sinon à sa vengeance.

Rien ne lui eût été plus facile que d'enfoncer son poignard dans le dos du triste sire; mais, comme la plupart des savants, il avait des instincts peu sanguinaires; cependant l'attitude du radjah n'était pas de nature à faire oublier son inqualifiable conduite.

A califourchon sur le cou de l'éléphant, embrassant étroitement Luli à demi endormie, il ne s'occupait pas plus du docteur que si celui-ci n'eût jamais existé; sa vieille figure jaune et ridée, sa bouche baveuse et édentée ne reflétaient aucun sentiment; il avait la placidité résignée et stupide du musulman. Ce qui lui arrivait était écrit, il était inutile qu'il s'en préoccupât autrement.

Au contraire, le visage pâle et bouleversé du docteur trahissait l'agitation de son esprit et de son cœur.

Sans chapeau — il avait perdu son chapeau dans son naufrage — les cheveux en désordre, la barbe souillée de boue, les vêtements, ses vêtements chinois, mouillés, collés à son corps, déchirés par derrière, à l'endroit où le crocodile avait mordu; assis de travers, sur un côté, il avait l'air d'un carême-prenant fantastique perdu dans une forêt de l'Inde.

Tant que dura la course de Rhasahl, ni lui ni le radjah n'échangèrent un mot; mais quand la bête s'arrêta et qu'il fallut organiser le campement, pourvoir au souper, le silence fut rompu.

Muda ordonna au docteur de se procurer des fruits et de l'eau aux alentours, et d'apporter le tout dans un endroit herbeux qu'il lui désigna, où Luli, épuisée de fatigue, s'affaissa en gémissant, sa jolie tête dans ses jolis mains.

— Comment, gredin, s'écria Swammerdam exaspéré en regardant le prince dans le blanc des yeux; après m'avoir si lâchement abandonné, tu oses encore me commander? Va chercher toi-même tes fruits et ton eau, et rends grâce au ciel que je ne t'aie pas châtié comme tu le mérites.

Muda blêmit et porta la main à son klewang; mais à ce moment, Luli s'étant mise à sangloter, à crier qu'elle était rompue, qu'elle mourait de faim, de soif, qu'on l'abandonnait, qu'elle était la plus malheureuse des créatures; le savant se radoucit et, après un moment d'hésitation, alla *fourrager* en murmurant : « Il faut être galant. »

« Parbleu ! se dit-il en remplissant de fruits le devant de sa robe de Chinois qu'il avait relevée comme un tablier, voilà un animal plus curieux encore que le tapir à dos blanc. A-t-on jamais vu cet air d'autorité ! Je ne sais qui m'a retenu de l'étrangler avec son turban. O la reconnaissance !... Pourtant, je lui ai sauvé la vie ! Et tout à l'heure, il n'a tenu qu'à un fil qu'il me plongeât son klewang dans le ventre, à la mode japonaise !... Heureusement pour lui, il a une femme agréable... à regarder. Elle est vraiment bien, cette Luli, et si Sumatra ne produisait que des mammifères semblables, toutes les sociétés d'acclimatation du globe en voudraient avoir. »

Le devant de sa robe plein de fruits cueillis au hasard, il revint vers le radjah qui, assis par terre, l'œil terne, les traits flétris, l'air abattu, la bouche baveuse, l'attendait dans l'attitude d'un bonze en méditation.

— Tiens, fils de Satan, lui dit-il en lui jetant une noix de coco. Princesse, ajouta-t-il gracieusement en s'adressant à Luli, voici des pommes de goyave, des grenades, un jambo-mura et un morceau de canne à sucre; c'est tout ce que j'ai pu trouver.

Muda se dressa menaçant, le poignard à la main; Luli l'arrêta en poussant un cri.

Swammerdam tira son klewang, et parut déterminé à s'en servir.

Devant cette attitude résolue, Muda se calma, rengaina son poignard, reprit sa place sur l'herbe et fendit sa noix de coco en grommelant, tandis que Luli, souriant au docteur, le remerciait de ses provisions et l'invitait à en prendre sa part.

— Cela dédommage, murmura Swammerdam enchanté, en acceptant une grenade et quelques pommes de goyave.

La lune éclairait le coteau boisé parsemé de rochers de basalte où les fugitifs s'étaient arrêtés, et le plus beau paysage se déroulait devant eux.

Là, un ruisseau bordé de bambous; ici, des palmiers, des mélèzes liés ensemble par des filets de lianes; plus loin, des orangers, des grenadiers, des cotonniers, des cactus, des poivriers, des chênes à côté de l'*arbre triste* ou sounda maloune, cette belle-de-nuit des îles de la Sonde, dont les fleurs, hamadryades pudiques, ne s'ouvrent que quand le soleil a disparu du zénith.

Et un ciel dont aucune phrase ne saurait rendre la splendeur.

Des oiseaux de proie, des chauves-souris gigantesques, ce qui semblait indiquer qu'on était près de quelque ferme, de quelque château, traversaient l'espace, leurs membranes noires déployées, en mangeant des insectes, ou s'abattaient sur les arbres fruitiers.

L'éléphant, rassasié et désaltéré, s'était étendu par terre; Muda, Luli et Swammerdam ne tardèrent pas à faire comme lui, après avoir été boire à même au filet d'eau qui courait au milieu des joncs, et tous les trois, accablés par les fatigues et les émotions de la journée, s'endormirent en songeant au lendemain.

Le lendemain, c'était l'inconnu, ce pouvait être la mort; car qui sait quelles rencontres le hasard leur réservait?

Les bêtes féroces, les Indiens anthropophages, les janissaires du sultan, les serviteurs et les chiens de Kiang étaient pour eux autant de sujets d'appréhensions poignantes.

Kiang surtout les inquiétait non sans raison.

En effet, le misérable, ayant expédié un message à Atchin pour informer le sultan qu'il tenait Muda et Luli à sa disposition, comprenait qu'il était perdu s'il ne pouvait livrer ceux-ci.

— On ne me croira pas, répétait-il en serrant les poings avec désespoir; on ne me croira pas quand je jurerai que les infâmes se sont évadés à mon insu; on dira que je suis leur complice, que j'ai voulu me moquer de Sa Hautesse, et l'on me tranchera la tête ou l'on m'empalera.

A cette pensée, qui n'avait, en réalité, rien d'exagéré, il pressait son front dénudé dans ses mains, pleurait, hurlait, appelait Bouddha à son aide, et promettait des centaines de roupies à ses coolies pour entretenir leur ardeur.

Grâce à ses limiers, il suivit la piste des fugitifs avec une précision extraordinaire, put courir toute la nuit et arriver, le matin, près de l'endroit où ils avaient fait halte; mais déjà, depuis l'aube, ceux-ci galopaient de nouveau sur Rhasahl, tantôt à travers champs, tantôt à travers bois, tantôt sur la route, dont ils s'appliquaient à ne pas trop s'éloigner, et, comme ils étaient reposés et que le Chinois et ses gens n'en pouvaient plus, regagnèrent facilement l'avance qu'ils avaient perdue en dormant.

La poursuite dura cinq jours et cinq nuits avec une ténacité acharnée; le sixième jour, l'éléphant s'étant blessé aux pieds et Muda et Luli tombant d'épuisement, il fallut camper où l'on se trouvait, et s'en remettre à la Providence.

Pendant les deux premières nuits, Swammerdam, croyant apercevoir, une fois sur le bord d'un étang, une autre fois sur la rive d'un fleuve, des troupeaux de tapirs à dos blanc, avait supplié le radjah et sa femme de s'arrêter, afin de lui permettre de remplir sa haute mission, mais le radjah s'y était brutalement opposé.

— Bon, s'était dit le docteur en manière de consolation, quand cet odieux Chinois ne nous mènera plus tambour battant, je me rattraperai.

Luli était plus morte que vive, et son noble époux ne valait guère mieux; leurs membres étaient brisés, leurs yeux abattus, leurs traits flétris, leurs vêtements en désordre, déchirés, souillés de poussière et de boue; il leur eût été difficile de continuer plus longtemps cette fuite échevelée; ils s'arrêtèrent donc, à bout de forces, où l'éléphant s'abattit.

— Allah est grand et Mahomet est son prophète, murmura Muda avec une résignation toute musulmane; nous aurions beau courir comme le vent, nous n'empêcherions rien de ce qui doit arriver; restons ici. D'ailleurs, je ne peux plus avancer.

Luli se jeta par terre en se lamentant, en répétant qu'elle mourrait si cette vie affreuse devait continuer, et Swammerdam s'étendit sous un arbre, où il se mit à songer à Maëstricht et à sa société d'acclimatation, au baron de Pumpernickelhausen, aux tapirs à dos blanc, au présent et à l'avenir, tout en examinant l'endroit où le hasard l'avait jeté, lui et ses compagnons.

C'était un gradin d'une montagne rocheuse, auquel aboutissait un étroit sentier et que couronnait un cône volcanique. Dans la vallée s'étendaient des rizières dominées par des taillis d'arbustes à thé, des caféiers, des poivriers, des nopals, des girofliers, des muscadiers; plus haut apparaissaient des fouillis de roches et d'arbres aux rameaux tordus, peuplés de troupes de singes, et que des nuées d'hirondelles rasaient dans leur vol rapide.

Un soleil resplendissant, un ciel de l'azur le plus pur, une atmosphère calme et de délicieuses échappées qui s'ouvraient au loin dans la plaine vallonnée, complétaient le tableau.

— Quelle admirable nature! ne put s'empêcher de dire le docteur.

Malheureusement la beauté du paysage n'était qu'une maigre compensation à sa détresse. En voyant Luli, réfugiée dans une fente de rocher tapissée d'herbes, suivre d'un œil morne Muda, qui se traînait aux alentours pour chercher à boire et à manger; en s'examinant et en interrogant son estomac, en voyant l'éléphant impotent casser péniblement avec sa trompe des branches vertes de chêne, il se sentit envahir par une inquiétude vague.

— Allons, fit-il en se levant résolûment après un instant, ce n'est pas l'heure de se laisser aller au découragement. Je ne suis pas musulman, moi, et je crois moins à la fatalité qu'à ce proverbe chrétien : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Donc, sus encore une fois, et voyons ce qu'il est possible de faire en l'état actuel.

Il avait à peine prononcé ces paroles, que Muda, qui s'était écarté de deux cents pas sur le versant de la montagne, revint effaré auprès de Luli en répétant : « Les voilà, les voilà! » et en tirant son klewang avec un éclair de fierté et de colère qui transforma momentanément sa vieille figure jaune et ridée.

Luli blêmit; Swammerdam regarda vivement du côté que le radjah indiquait du doigt.

C'étaient en effet les chasseurs : Kiang, ses chiens et

ses coolies qui descendaient de cheval et enfilaient le sentier boisé conduisant au gradin.

Fuir, il n'y fallait pas songer : en haut, la montagne était escarpée; à gauche, un fourré impénétrable la bordait; à droite, son flanc rocailleux, plein de nopals et d'arbustes enchevêtrés, n'offrait aucune issue ; en face, sa pente menait dans la vallée, c'est-à-dire dans la gueule du loup; se cacher, c'était folie avec les limiers; il ne restait donc qu'un parti à prendre : se défendre.

Le radjah le comprit, et appelant à lui le docteur, qui ne doutait pas de sa perte s'il retombait au pouvoir du Chinois et paraissait décidé à tout, il organisa hâtivement la résistance en faisant lever Rhasahl et en le plaçant à l'entrée du sentier en guise de barrière.

Aux premiers aboiements des chiens, l'excellente bête avait donné quelques marques de crainte; elle se remit à la voix de son maître.

Le sentier était étroit, sinueux, très-escarpé; Rhasahl en bouchait presque complétement l'extrémité avec son gros corps; on pouvait s'y défendre.

Muda ordonna à Luli de rester dans son refuge, indiqua au docteur un poste, le plus périlleux, à droite de la tête de l'éléphant, entre deux mélèzes, et se tint,

Les derniers moments de Rhasahl. Dessin de Vierge.

lui, à l'arrière-garde, le klewang au poing, pour « protéger sa femme » en cas de besoin.

« A la grâce de Dieu ! soupira Swammerdam extrêmement pâle; il s'agit ici de sauver sa peau, non de trembler comme une poule. »

Puis, tirant d'une main son klewang et de l'autre son poignard :

— Ah ! fit-il en frémissant, si je pouvais enfoncer l'un et l'autre dans le ventre de ce scélérat qui a osé me traîner en esclavage, me rouer de coups de rotin, m'obliger à aller récolter des nids d'hirondelle au fond d'un précipice, et m'attacher la nuit, dans une écurie, à un joug !...

Comme il achevait ces mots, deux des limiers de Kiang arrivèrent en courant devant Rhasahl, qui les regarda en poussant un *ourmf* sourd, écrasa l'un en posant rapidement un pied sur lui, saisit l'autre avec sa trompe et l'assomma contre un arbre.

C'étaient deux ennemis de moins, quatre même, car les deux autres limiers n'attendirent point un pareil traitement, rebroussèrent chemin en hurlant, et, ni prières, ni menaces, ne purent les ramener.

Alors s'avancèrent les coolies, poussés par Kiang qui leur rappelait les roupies qu'il leur avait promises s'ils s'emparaient des fugitifs.

Ils marchaient trois de front, sur toute la largeur du

sentier, un javelot d'une main, un revolver de l'autre.

Rhasahl souffla, recula d'un pas en balançant sa trompe à droite et à gauche, et laissa ainsi à découvert le docteur, sur lequel les coolies se précipitèrent.

Swammerdam se replia en enfonçant son klewang dans la poitrine de celui qui le serrait de plus près, et attendit, après ce coup d'essai qui était un coup de maître.

En voyant tomber pour ne plus se relever leur camarade, les coolies voulurent battre en retraite, mais Kiang les retint en les menaçant, en les accablant d'injures, en les priant, en leur promettant monts et merveilles.

Rhasahl obstruant entièrement le sentier, il fallait, pour arriver jusqu'aux fugitifs, le tuer ou le chasser; Kiang le comprit et commanda à ses hommes d'avancer en poussant de grands cris et en déchargeant leurs revolvers; ce qu'ils firent avec plus d'affolement que d'assurance.

Rhasahl, que le radjah encourageait et s'efforçait de maintenir à l'entrée du sentier, eut un instant de frayeur, frissonna et toucha avec sa trompe les blessures que venaient de lui faire les balles des revolvers, tandis que des larmes abondantes coulaient de ses yeux; mais, bientôt, saisi d'une fureur aveugle, il se précipita sur les assaillants, les culbuta, les piétina, en enleva avec sa trompe un qui s'était blotti, épouvanté, contre le tronc d'un sagoutier, le frappa par terre à plusieurs reprises et le lança en l'air.

L'individu retomba en hurlant aux pieds de l'éléphant, qui le reprit par sa tresse de cheveux, lui fit faire la voltige dans l'espace et le piétina de nouveau.

Cette fois l'homme resta muet, parce qu'il était mort!

— Dieu est juste! s'écria le radjah en étendant le bras vers Kiang, car c'était lui que Rhasahl avait ainsi exécuté.

A ce moment l'éléphant, épuisé par sa perte de sang et par ses blessures, dont trois étaient mortelles, s'affaissa sur le gradin, s'agita dans quelques convulsions ultimes, se pencha sur le côté et mourut.

— Rhasahl! exclama Luli en pleurant.

Mais il n'était pas l'heure de s'apitoyer sur le sort de la pauvre bête; car si Kiang avait été tué avec une partie des siens, quatre des coolies s'étaient sauvés et pouvaient donner l'éveil à quelque radjah des environs qui, pour se ménager les bonnes grâces du sultan, s'empresserait peut-être de reprendre l'œuvre du Chinois; il fallait donc fuir, fuir plus que jamais, sans perdre une minute.

Muda prit Luli par le bras, et tous deux, enjambant sur les cadavres étendus à l'entrée du gradin et suivis de Swammerdam, descendirent en courant le sentier, arrivèrent essoufflés dans la vallée, où broutaient les poneys des individus tués par l'éléphant; poneys que ces derniers avaient attachés à des arbres avant de s'aventurer dans le chemin qui devait les mener à la retraite de ceux qu'ils poursuivaient, détachèrent trois des chevaux, encore tout sellés, sautèrent sur leur dos et partirent comme des flèches à travers une immense rizière.

Armand DUBARRY.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LE CHAUD ET LE FROID.

Le salon de Mme X***. — La sphère terrestre sur un globe de lampe. — Portrait d'un savant. — Un singulier cadeau de fête. — Dissertation d'un jeune bachelier. — Comparaison entre le globe de lampe et le globe terrestre au point de vue des températures. — La propagation de la lumière et celle de la chaleur. — Si la chaleur monte. — Action de la chaleur sur les corps en général, et sur les gaz en particulier. — L'eau et la glace. — La température de la lune et celle des hautes montagnes. — Influence de la vapeur d'eau. — Rôle de la chaleur sur le globe. — Un peu de grec. — Comme quoi la chaleur est une force motrice. — Transformation de la chaleur en mouvement, et du mouvement en chaleur. — Exemples. — *Calories* et *kilogrammètres*. — Calorique, chaleur et température. — Comment on mesure les températures. — Que le froid n'existe pas. — Le zéro du thermomètre.

Ce fut à propos d'un globe de lampe qu'on se mit à parler du chaud et du froid.

C'était un jeudi soir chez Mme X***. J'ai déjà introduit nos lecteurs dans le salon de cette aimable personne, et s'ils ont oublié ce que j'en ai dit, je les prie de vouloir bien se reporter au tome XXXV du *Musée des Familles*, p. 300. Ils trouveront là le récit de certaine soirée pluvieuse que j'eus l'honneur de passer en tête-à-tête avec Mme X***, à causer *de la pluie et du beau temps*. Entre ce sujet et celui dont il va être question, la parenté est étroite; mais ce dernier fut amené et traité d'autre façon, comme on va voir. Il faut dire d'abord que, hormis pendant les sombres jours du siége et de la guerre civile, le salon de Mme X*** n'a pas cessé d'être fréquenté par le même groupe d'amis. On continue de n'y point jouer, d'y danser peu, d'y faire quelquefois de la musique, mais surtout d'y causer beaucoup : ce qu'on ne fait plus guère de nos jours. Je sais bon nombre d'endroits où l'on parle; j'en connais même où l'on crie; j'en vois fort peu où l'on cause. La vraie conversation n'est presque plus, dans notre monde futile ou agité, qu'un souvenir historique. La maison de Mme X*** y est une exception d'autant plus estimable qu'elle est moins connue — heureuses les maisons qui n'ont pas d'histoire! — C'est une sorte d'hôtel de Rambouillet, moins l'afféterie, le pédantisme — et la célébrité...

Mais revenons à notre globe de lampe : une merveille! Vous pouvez explorer tous les magasins de cristaux, toutes les boutiques de lampistes de Paris; je vous garantis que vous n'en trouverez point qui y ressemble. Ce globe de lampe, en effet, n'est autre chose qu'une sphère terrestre. Une main habile et savante y a tracé non-seulement les méridiens et les parallèles, les contours exacts des continents et des îles, les limites des Etats, les montagnes, les fleuves; mais on y distingue en outre, à la lumière du foyer intérieur, une multitude de lignes sinueuses diverse-

ment teintées, qui s'entre-croisent en tous sens. Au premier abord, c'est un fouillis qui semble inextricable; mais en examinant avec quelque attention la sphère transparente, dans ces lignes, dans ces zones, dans ces surfaces diversement accentuées, ombrées ou teintées, ayant chacune leur légende en caractères presque microscopiques, on reconnaît bientôt les expressions exactes et méthodiques de tout ce que la science nous enseigne touchant la distribution des climats, la direction des vents et celle des courants marins, la fréquence ou la rareté des pluies, la marche des cyclones, et d'autres phénomènes encore. Au moment où j'entrai dans le salon, tout le monde était pressé autour de la table au milieu de laquelle brillait ce globe géographique, et M^me^ X*** en racontait l'origine et en dénonçait l'auteur.

— Vous savez, messieurs, disait-elle, que c'était, il y a quelques jours, ma fête. Tous, vous avez eu l'amabilité de vous en souvenir et vous êtes venus me complimenter, m'apportant qui un bouquet, qui un sac de bonbons, qui un coffret. Un seul de mes fidèles — et le plus ancien de tous — avait manqué au rendez-vous. Je m'en étonnais et n'étais pas sans inquiétude, sachant qu'il avait fallu un empêchement grave pour le tenir éloigné.

C'était M. B***, qui demeure à l'écart et semble fuir la lumière. Les regards se portèrent vers celui que la maîtresse de la maison venait de désigner, et dont on me permettra d'esquisser la figure en quelques traits. C'est un grand vieillard — si, comme je pense, on est un vieillard lorsqu'on a de quelques années dépassé la soixantaine — nullement obèse, tant s'en faut, et dont un travail assidu a, bien plus que l'âge, légèrement courbé la haute taille; ses cheveux encore abondants, plutôt blancs que gris, rejetés en arrière, laissent à découvert un front haut et bien modelé. D'épais sourcils ombragent des yeux, d'un bleu-clair, dont l'expression sereine s'harmonise avec des traits réguliers et une physionomie calme et méditative. Du reste, tenue correcte, sans recherche ni roideur, cravate blanche nouée sans art, visage rasé de frais — un type accompli de savant. Seulement, il y a deux variétés de savants : la variété bourrue et rebarbative, et la variété sociable. J'ai à peine besoin de dire que M. B*** appartient à la seconde. Il ne fuit point la société des hommes, encore moins celle des dames, et il a conservé, vis-à-vis de celles-ci, cette galanterie délicate et respectueuse qu'on appelait jadis la « galanterie française ». Il n'impose pas son savoir comme font certains pédants; il ne le tient pas sous clef, comme d'autres, avec cette jalousie hautaine qui semble dire : « Cela est trop précieux pour le vulgaire. » Il parle volontiers de ce qu'il sait, et comme il a beaucoup vu, beaucoup lu, il a aussi beaucoup retenu. C'est un voyageur émérite, un physicien, un naturaliste, un géographe surtout, qui a fait deux ou trois fois le tour du monde et le connaît comme sa poche. Dépourvu de fortune, il s'est voué, pendant plusieurs années, à l'enseignement de la géographie; l'aménité de ses manières, la douceur de son caractère et l'attrait qu'il savait donner à ses leçons le faisaient particulièrement rechercher dans les pensionnats de demoiselles. C'est ainsi qu'il a connu M^me^ X*** enfant, puis jeune personne, et le temps n'a fait qu'affermir et resserrer depuis les liens de vive affection qui s'établirent alors entre l'excellent maître et son élève favorite.

— Or, continua M^me^ X***, M. B*** arrive enfin aujourd'hui. Je le vois entrer, portant quelque chose de rond et de gros, enveloppé d'un papier de soie. Ce ne pouvait être un melon, la saison en est passée. Je songeai à quelque fruit des tropiques, mais la forme en était trop parfaite. « Eh! cher maître, lui dis-je, qu'avez-vous là? Vous ressemblez vraiment à Charlemagne ou à Charles-Quint, tels qu'on les représente, tenant en main la boule du monde. — La comparaison, me répond-il, est plus juste que vous ne croyez; non qu'il y ait entre votre humble serviteur et les deux grands monarques dont vous parlez la moindre analogie; mais c'est bien la sphère ou, comme vous dites, la boule du monde que je tiens là, et que je viens déposer à vos pieds. — Quoi! dis-je étonnée, en la recevant, ce n'est pas plus lourd que cela! » Je développe le papier et je découvre ce que vous voyez. « Allons, M. B***, ajouta-t-elle, approchez que je vous remercie de nouveau, et venez recevoir les félicitations de l'assistance. »

M. B***, à ce gracieux appel, sortit de sa retraite et vint baiser la main qu'on lui tendait.

— Je ne savais que vous offrir pour votre fête, dit-il simplement. J'ai eu l'idée de faire ce petit travail de mon métier; mais cela m'a pris plus de temps que je ne croyais.

— Je vous conseille de vous excuser, interrompit M^me^ X***. Et vous appelez cela un petit travail! C'est tout simplement un chef-d'œuvre de science, d'art et de patience, et je puis me vanter de posséder une chose unique dans son genre.

Chacun fit écho aux éloges de M^me^ X***. Plus on examinait de près et avec attention le travail du vieux savant, plus on y découvrait de perfections. On pouvait faire avec cela tout un cours de géographie, de météorologie, de physique du globe. On admirait fort l'idée ingénieuse que M. B*** avait eue de dessiner cette sphère sur un globe de lampe, ce qui est en fait un moyen excellent de vulgarisation. Quelqu'un fit remarquer que ce globe avait, comme le nôtre, son feu central.

— Ne peut-on pas dire plutôt, observa un jeune bachelier ès sciences fraîchement diplômé, qu'il a son soleil à l'intérieur? Ce feu central du globe, s'il existe — ce qui est aujourd'hui contesté — est loin de transmettre à la surface du globe terrestre la chaleur nécessaire à l'entretien de la vie, et il n'y aurait ni eau liquide, ni végétation, ni bêtes, ni gens sans la chaleur que le soleil verse par torrents sur la terre, et sans les « torrents de lumière » qui ne sont pas moins indispensables. M. B*** a fait son monde d'autre façon : il a mis au milieu le foyer de chaleur, qui est aussi le foyer de lumière; et comme ce foyer se trouve au centre, ou à peu près, l'équateur... Ici l'orateur s'arrêta court et se tourna vers M. B***, qui, de son côté, le regardait en souriant d'une façon particulière, comme pour l'avertir qu'il était temps de ne pas aller plus loin dans sa dissertation, sous peine d'énoncer quelque énormité. — Oui, reprit-il, je m'aperçois un peu tard que les conditions sont fort différentes, et que mon prétendu soleil intérieur n'échauffe point du tout ce globe de verre de la même façon que le vrai soleil échauffe notre terre, et je tiens à vous montrer, monsieur le professeur, que je ne suis pas aussi ignorant que j'en ai l'air. Je sais bien que sur la sphère terrestre la zone équatoriale ou intertropicale est la plus chaude, puisqu'elle reçoit le plus directement, et pendant toute

l'année, l'action des rayons solaires, tandis que les pôles, ne la recevant que très-obliquement, et chacun seulement pendant une moitié de l'année, sont, au contraire, les parties les plus froides. C'est l'*a b c* de la cosmographie. Ici, le phénomène est entièrement différent, et il est complexe. D'abord, la zone équatoriale, étant très-éloignée du foyer, au lieu d'être la plus chaude, est peut-être la plus froide; à moins que ce ne soit le pôle antarctique, placé au-dessous de la flamme. En revanche, au pôle nord, qui est au-dessus, et très-rapproché de la cheminée, la température est très-élevée, et c'est le cercle polaire arctique qui est ici réellement la zone torride.

— C'est vrai, dit une jeune fille en promenant ses doigts sur les diverses parties du globe, et il y a là quelque chose que je ne comprends pas bien. La lumière de la flamme qui est au centre se répand également dans tous les sens. Pourquoi n'en est-il pas de même de sa chaleur?

— Oh! je sais cela, moi, fit Mme X***. Monsieur — c'est moi qu'elle désignait — me l'a expliqué autrefois à propos des mouvements de l'air qui sont produits par l'action du soleil et qui produisent le beau et le mauvais temps... Mais je ne saurais pas bien le dire. Dites-le donc pour moi, je vous en prie.

C'est à moi encore qu'elle s'adressait.

— La chose, dis-je, est très-simple. Le rayonnement de la lumière est indépendant du milieu où se trouve le foyer lumineux, et, réciproquement, ce milieu n'est pas modifié physiquement par la lumière. Celle-ci n'est pas une force motrice, la chaleur en est une : c'est par elle que l'air est mis en mouvement. L'air qui alimente la flamme de cette lampe y arrive froid par la partie inférieure de la cheminée de verre. En s'échauffant au contact de cette flamme, il se dilate ; en se dilatant, il devient plus léger; étant plus léger, il monte, et sa force ascensionnelle est en raison de sa température. L'air échauffé et les produits gazeux de la combustion forment ainsi, au-dessus de tout foyer, une colonne ascendante, une sorte de jet continu et vertical. D'où vient que vous pouvez, mademoiselle, toucher impunément le verre de cette lampe au-dessous de la flamme, parce qu'ici c'est l'air froid qui arrive ; mais, si vous le touchiez au-dessus, vous vous brûleriez cruellement les doigts, parce que là le verre est incessamment léché par les gaz que la flamme vient d'échauffer. On dit communément que la chaleur monte. Ce n'est pas, en réalité, la chaleur qui monte ; comme la lumière, elle rayonne également dans tous les sens; mais elle agit physiquement sur les corps qu'elle pénètre ; elle écarte les unes des autres leurs molécules; elle les *dilate*, et souvent même les fait changer d'état, comme vous le voyez lorsque vous mettez dans un vase, sur le feu, un morceau de glace, par exemple. Qu'est-ce que la glace? De l'eau solide. La chaleur, en détruisant la cohésion de ses molécules, la ramène à l'état liquide, qui est pour nous l'état ordinaire de l'eau ; puis, si vous continuez de chauffer, l'eau devient vapeur, gaz ou fluide aériforme; ces expressions sont synonymes. C'est principalement sur l'air et sur les autres gaz que l'action dilatante de la chaleur est sensible. Dans le cas qui nous occupe et dans tous les cas analogues que nous pouvons journellement observer, c'est donc, je le répète, l'air chaud qui, étant plus léger que l'air froid, monte, s'élève, et la chaleur ne monte aussi que parce qu'il lui sert d'excipient et de véhicule. Et voilà justement ce qui fait que le sommet ou le pôle nord de ce globe, se trouvant au-dessus de la flamme et très-voisin du verre qu'elle échauffe, est lui-même chaud tandis que le pôle sud est froid.

— On ne peut mieux raisonner sans doute, dit la demoiselle qui avait provoqué mes explications, et je crois vous avoir bien compris ; seulement, monsieur, pourquoi dites-vous que l'état liquide est *pour nous* l'état ordinaire de l'eau ? Est-ce qu'il n'en est pas ainsi partout et pour tout le monde?

— Eh ! mademoiselle, je n'oserais l'affirmer. Je pense d'abord que les Groënlandais, les Esquimaux et autres hyperboréens voient plus souvent l'eau à l'état de glace ou de neige qu'à l'état d'eau liquide. On peut croire que, sur d'autres planètes beaucoup plus éloignées du soleil que la nôtre, la glace est aussi l'état normal de l'eau, et s'il y a de l'eau sur la lune, elle est gelée aussi, n'en doutez pas.

— Ah ! dit mon interlocutrice, voilà encore quelque chose que je ne comprends point. Passe pour les planètes qui sont très-éloignées du soleil; mais la lune, monsieur, si je ne me trompe, n'est pas plus éloignée du soleil que la terre ; elle en est même plus rapprochée à certains moments de son évolution, lorsqu'elle est en conjonction — n'est-ce pas ainsi que l'on dit?

— Bravo, Mathilde! s'écria Mme X*** ; quelle savante vous êtes!

— Je sais un peu de cosmographie, reprit Mlle Mathilde en rougissant.

— Cela se voit, mademoiselle, dis-je, et vous en parlez comme un livre. Mais — car je vois où vous en voulez venir — vous n'ignorez pas alors que la lune, notre satellite, n'a point d'atmosphère.

— Pour dire vrai, monsieur, mes connaissances, je l'avoue humblement, ne vont pas jusque-là. Mais qu'importe? Est-ce parce que la lune n'a point d'atmosphère que l'eau y doit être gelée, bien qu'elle soit aussi près du soleil que la terre?

— Précisément, mademoiselle, c'est pour cela, et, permettez-moi de vous le dire, je suis étonné que cela vous étonne. Ne savez-vous pas bien que les neiges et les glaces sont éternelles sur les hautes montagnes, où l'air est non pas absent, mais seulement très-raréfié?

— Que je suis étourdie ! s'écria Mlle Mathilde; vous avez cent fois raison ; comment n'y pensais-je pas?

— Et M. B*** vous dira mieux que moi, continuai-je, qu'il y a sur notre globe des climats d'altitude ou de hauteur, comme il y a des climats de latitude.

— Sans doute, fit M. B***, rien n'est plus vrai, et il faut ajouter que le refroidissement qu'on observe à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère est dû surtout à la diminution de la quantité de vapeur d'eau qui s'y trouve mêlée ; car c'est la vapeur d'eau, bien plus que l'air lui-même, qui retient et, pour ainsi dire, emmagasine les rayons calorifiques du soleil.

— Je savais cela aussi, moi, dit encore en riant Mme X***; je l'ai retenu de la même conférence qu'a faite ici pour moi toute seule M. A*** sur *la pluie et le beau temps* (1); et je sais aussi que tous les phénomènes météo.... — ah! voyons si je pourrai dire ce grand mot grec — mé-té-o-ro-logiques sont une question de chaud et de froid.

(1) *Musée des Familles*, t. XXXV, p. 302.

— Mon Dieu ! oui, madame, tout ou presque tout est là, dit M. B***, non-seulement dans les phénomènes météorologiques, mais aussi dans les phénomènes *biologiques*, c'est-à-dire dans ceux qui se rapportent à la vie végétale et animale. Que dis-je ? dans les phénomènes sociaux aussi, dans l'état de sauvagerie, de barbarie ou de civilisation des races et des nations, et jusque dans les événements politiques, le chaud et le froid jouent un rôle prépondérant. Et que serait-ce si je vous parlais de l'intervention de la chaleur dans les phénomènes chimiques et physiques, de ses applications dans l'industrie, dans l'économie domestique !...

— Eh ! parlez-en, cher maître, nous vous écouterons avec infiniment de plaisir, nous surtout, les femmes, qui sommes si ignorantes en ces choses...

— Ah ! mais ce serait pour n'en pas finir, objecta M. B***.

— Qu'à cela ne tienne ; nous verrons bien. Mais dites-moi, mon bon ami, est-ce qu'il y a aussi du froid et du chaud dans toutes ces lignes et dans tous ces signes que vous avez tracés en noir et en couleur sur

Un globe de lampe, d'après *la Terre*, par E. Reclus.

votre belle sphère, et dont j'ai peine à lire les noms tout à fait incompréhensibles pour moi ?

Elle indiquait du doigt, sur le globe, ces lignes sinueuses que j'avais d'abord remarquées. Je vins à son secours.

— Cela, madame, lui dis-je, ce sont des lignes isothermes, puis des lignes isochimènes ; puis voici l'équateur thermique...

— Bon Dieu ! que signifient tous ces noms ?

— Dans ces noms, madame, il y a précisément du chaud et du froid, et je laisse à M. B*** le soin de vous les expliquer, en joignant mes instances aux vôtres pour qu'il veuille bien nous parler du chaud et du froid.

— Nous le demandons tous, firent plusieurs voix.

— Vous voyez, reprit Mme X*** ; impossible de vous en défendre. D'ailleurs, vous ne m'avez pas, je suppose, fait don de ce globe pour me tenir lieu de casse-tête chinois, et il faut bien que vous me donniez le sens de tous ces hiéroglyphes scientifiques dont vous l'avez enrichi.

— Voilà, dit quelqu'un, un argument sans réplique. Allons, monsieur B***, exécutez-vous de bonne grâce.

M. B*** essaya encore de se défendre. Je ne sais, dit-il, par où commencer ni quel ordre suivre. « Parlez-nous du chaud et du froid, » c'est bientôt dit cela. Mais c'est comme si vous me disiez : « Parlez-nous du ciel et des étoiles » ou « Parlez-nous du règne animal et du règne végétal. » C'est toute une science, et une

science très-vaste et très-complexe que celle de la chaleur, surtout si nous la considérons au point de vue géographique.

— Eh bien, prenez-en seulement une partie ; dites-nous ce que vous voudrez, commencez par où il vous plaira, suivez l'ordre qui vous conviendra ou n'en suivez aucun; mais parlez.

Devant une mise en demeure aussi catégorique, M. B*** ne pouvait résister davantage. Il se rendit. Chacun prit place : lui au milieu, près de la table; le jeune bachelier et moi près de lui, sur un signe qu'il nous fit et qui signifiait qu'il pourrait avoir besoin de nous.

— Soit, j'obéis, dit-il, et je parlerai volontiers, mais pas seul ; car, pour vous instruire, mesdames, je ne vois rien de mieux à faire que de continuer la conversation commencée et de former entre nous une école d'enseignement mutuel.

— En ce cas, maître, dit M^{lle} Mathilde, il sera permis aussi à vos disciples de vous adresser des questions?

— Assurément, mademoiselle, je les en prie même très-instamment.

— C'est que j'aurais un éclaircissement à demander sur ce que m'a dit tout à l'heure M. A***, que la chaleur est une force motrice.

— Je ne vois pas, dit M. B***, pourquoi celui qui vous a dit cela ne vous en donnerait pas lui-même l'explication.

— Je ne puis m'y refuser, répondis-je. Je ferai seulement remarquer que l'explication réclamée par mademoiselle touche précisément au point fondamental du sujet qui nous occupe ; elle revient à demander ce que c'est que la chaleur, et répondre à cette question ce n'est pas, de ma part, autre chose que me substituer à celui que la volonté de M^{me} X***, sanctionnée par toute l'assistance, a désigné pour porter la parole.

— Eh! messieurs, s'écria M^{me} X***, de grâce, cessez de vous renvoyer ainsi la balle. Nous ne sommes pas à la Chambre pour discuter sur les tours de parole. Monsieur A***, Mathilde vous adresse une question; ne voulez-vous pas y répondre?

— Oh! dis-je, c'est qu'à vous parler franchement, la question est plus grosse qu'elle n'en a l'air et m'embarrasse un peu. C'est pourquoi je n'aurais pas été fâché de laisser à notre éminent maître la tâche difficile de la traiter ; mais, puisqu'il n'y a pas moyen de me soustraire à cette obligation, je vais m'exécuter. J'ai dit, mademoiselle, que la chaleur est une force motrice; je ne m'en dédis pas. Mais j'ai dit aussi que la lumière n'est pas une force motrice, et, réflexion faite, je crois devoir rétracter cette assertion imprudente, car partout où il y a phénomène, il y a mouvement. Les modifications de la matière, quelles qu'elles soient, ne se peuvent concevoir autrement, et toute cause qui les produit, à quelque degré et de quelque façon que ce soit, peut et doit être, à mon sens, considérée comme une force motrice. Ce que j'ai voulu dire, c'est que si nous connaissons déjà la lumière comme agent physique et chimique, nous ne la connaissons pas, jusqu'ici du moins, comme agent mécanique. Mais la chaleur détermine dans les corps solides, liquides, gazeux, un mouvement d'expansion irrésistible, et qu'est-ce que la machine à vapeur sinon un appareil où la chaleur agit comme force motrice? Vous savez qu'on l'appelait, à son origine, *machine à feu*. C'est le feu, c'est-à-dire la chaleur, qui non-seulement fait passer l'eau à l'état de vapeur, mais imprime à cette vapeur une tension élastique proportionnelle à sa température, et lui fait produire les puissants effets que nous connaissons tous. Ainsi, dans la machine à feu ou machine à vapeur, la chaleur se transforme en mouvement. Dans une foule de cas, c'est le phénomène inverse qui se produit, c'est-à-dire le mouvement qui se transforme en chaleur. Quand nous avons les mains froides, que faisons-nous pour les réchauffer? Nous les frottons ou nous les frappons l'une contre l'autre. De même, pour se réchauffer les pieds, on « bat la semelle ». Pour se réchauffer le corps, on marche rapidement, on court, on se livre à une gymnastique quelconque, toujours pour faire de la chaleur avec du mouvement. Vous connaissez le procédé élémentaire des sauvages pour se procurer du feu : ils frottent vivement l'un contre l'autre deux morceaux de bois.

Il y a quelques années, deux inventeurs dont le nom m'échappe avaient construit un appareil ingénieux qu'ils appelaient *thermogénérateur*. C'était un cylindre de bois garni d'étoupes, et qu'on faisait tourner à force de bras, ou par un manége, par le vent, par une chute d'eau, dans un manchon métallique enfermé lui-même dans un autre manchon où l'on mettait de l'eau. Le frottement des étoupes contre la paroi intérieure du premier manchon développait assez de chaleur pour porter à l'ébullition, assez rapidement, l'eau contenue dans le second manchon. Tirez, avec un fusil ou un pistolet, une balle de plomb contre un mur et ramassez la balle au moment où elle vient de frapper l'obstacle et de s'y aplatir, vous la trouverez très-chaude ; c'est que le mouvement mécanique dont elle était animée s'est transformé en mouvement moléculaire, en chaleur, et la température alors est d'autant plus élevée que le mouvement supprimé était plus rapide. Ces phénomènes, et d'autres de même nature qu'il serait trop long d'énumérer, ont conduit les physiciens à déterminer *l'équivalent mécanique de la chaleur*, c'est-à-dire la quantité de chaleur qui correspond exactement à une quantité donnée de travail mécanique. La première de ces deux quantités s'évalue en *calories* ou unités de la chaleur ; la seconde, en *kilogrammètres* ou unités de force. La calorie est la quantité de chaleur nécessaire pour élever de zéro à un degré centigrade la température d'un kilogramme d'eau. Le kilogrammètre est la quantité de force nécessaire pour élever à un mètre de hauteur un poids d'un kilogramme. Et voilà, mesdames, comment la chaleur est une force motrice, comment la force mécanique est une source de chaleur, comment enfin chaleur et mouvement sont une seule et même chose.

Il y a bien d'autres considérations sur la chaleur et sur les phénomènes qu'elle produit, que je suis obligé de passer sous silence; mais, pour que vous puissiez bien comprendre ce que va vous dire M. B***, je crois utile d'ajouter encore quelques explications, ou plutôt quelques définitions; car une définition, mieux encore qu'une comparaison,

Nous fait distinctement comprendre une raison.

D'abord les physiciens avaient cherché naguère à établir une distinction, quelque peu subtile à la vérité, entre ce qu'on nomme communément *la chaleur* et ce qu'ils appelaient, eux, *le calorique*. Le calorique, c'était le principe et la cause des phénomènes de cha-

leur. Ils le considéraient alors comme un fluide subtil, impondérable, qui pénétrait tous les corps, en modifiait l'état comme je l'ai dit tout à l'heure, et pouvait soit y séjourner à l'état *latent*, soit s'en échapper et devenir sensible. La chaleur, c'était donc l'ensemble des effets observables produits par le dégagement du *calorique*. La température, c'était l'intensité plus ou moins grande de ce dégagement. Le mot *calorique* est généralement abandonné depuis que la chaleur est considérée comme une forme du mouvement moléculaire ou atomique, et ce dernier terme de *chaleur* suffit désormais aux démonstrations; mais on distingue toujours la chaleur de la température, bien que, dans le langage ordinaire, et même dans le langage technique, on emploie souvent l'une pour l'autre ces deux expressions. Pour nous, c'est la température qui nous importe le plus. C'est par là seulement que nous sentons, que nous connaissons la chaleur. Lorsqué nous nous levons le matin, nous ne nous demandons pas quelle est la chaleur spécifique de l'air, et combien il faut de *calories* ou d'unités de chaleur pour en élever la température dans une certaine proportion; nous consultons notre thermomètre afin de savoir s'il faut nous vêtir chaudement ou légèrement, s'il faut ou non faire du feu dans notre cheminée. Quand nous prenons un bain, quand nous avalons un breuvage, c'est encore de la température que nous avons à nous occuper; ce sont des différences de température qui caractérisent les saisons et les climats, qui déterminent les mouvements de l'atmosphère, la formation ou la condensation des vapeurs, qui favorisent ou arrêtent la végétation, qui causent tantôt notre bien-être, tantôt notre malaise.

Vous savez, mesdames et messieurs, ce qu'est le thermomètre et comment il nous donne la mesure de la température : simplement par la dilatation ou la contraction du mercure (*vulgo* vif-argent) ou de l'alcool contenu dans son réservoir. Lorsque la température s'élève, le liquide naturellement s'échauffe; en s'échauffant, il se dilate et monte dans le tube capillaire qui surmonte la boule. Quant aux degrés du thermomètre, ce sont les divisions égales — au nombre de 80 sur l'ancienne échelle (celle de Réaumur) et de 100 sur l'échelle moderne (centigrade) — tracées entre les deux points où la colonne liquide s'arrête lorsque l'instrument est plongé dans la glace fondante et lorsqu'il est plongé dans l'eau bouillante. Au-dessous de zéro, les divisions peuvent être continuées indéfiniment sur le thermomètre à alcool, parce que l'alcool ne gèle jamais; elles ne peuvent, sur le thermomètre à mercure, aller au delà de — (*moins*) 40 degrés, point où ce métal se solidifie.

Par contre, les divisions au-dessus de zéro peuvent aller jusqu'à 350 degrés avec le mercure, qui n'entre en ébullition qu'à cette température; mais elles ne peuvent dépasser une soixantaine de degrés avec le thermomètre à alcool, parce que ce liquide bout à 73 degrés, et émet, bien au-dessous de cette température, assez de vapeurs pour altérer sensiblement, par la pression qu'elles exercent dans le tube thermométrique, la justesse des indications.

A. MANGIN.

(La suite à la prochaine livraison.)

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

HANS CHRISTIAN ANDERSEN ET SES ŒUVRES[1].

Bientôt ils sont au milieu des broussailles qui leur dérobent la vue de la rivière, cette rivière maudite qui emportait le petit cochon dont ils avaient espéré faire un si fameux régal. Poussés par cette pensée, ils avancent toujours. Voilà Christine qui tombe sur une racine. Elle se met à pleurer. Ib lui dit :

— Un peu de courage ; notre maison est par là-bas.

Mais il n'y avait pas du tout de maison par là. Les pauvres petits marchent toujours. Ils font craquer sous leurs pieds les feuilles sèches de l'an dernier et les branches mortes. Ils entendent tout à coup des voix d'homme perçantes et fortes; ils s'arrêtent pour écouter. Au même moment retentit un vilain cri d'aigle qui les effraye. Ils continuent de fuir. Mais voilà qu'ils aperçoivent les plus belles myrtilles en nombre incalculable. Cette vue dissipe toute leur frayeur. Ils se mettent à les cueillir et à les manger. Ils en ont la bouche et jusqu'à la moitié des joues rouges et bleues.

Les cris d'homme recommencent dans le lointain :

— Nous serons joliment punis, dit Christine.

— Sauvons-nous chez papa, reprend Ib ; c'est par ici dans le bois.

Ils reprennent leur marche, ils arrivent à un chemin et le suivent; mais il ne conduisait pas à la maison de Jeppe Jaens.

La nuit vint; il faisait bien sombre et ils avaient grand'peur. Partout régnait un profond silence. De temps en temps ils entendaient seulement les cris du hibou et de quelques autres oiseaux inconnus. Ils étaient bien fatigués; pourtant ils avançaient toujours. Enfin ils s'égarèrent au milieu des broussailles. Christine pleurait. Ib aussi se mit à pleurer. Après avoir gémi pendant quelque temps, ils s'étendirent sur les feuilles sèches et s'endormirent.

Le soleil était déjà assez haut lorsqu'ils s'éveillèrent tout transis. A travers les arbres ils aperçurent une colline déboisée. Ils y coururent pour se réchauffer aux rayons du soleil. Ib pensait que de là-haut il découvrirait la maison de son père; mais ils en étaient bien loin, dans une tout autre partie de la forêt. Ils grimpent tout en haut de la colline et là ils restent immobiles de surprise : ils aperçoivent en bas un beau lac d'une eau verte et transparente. Une quantité de poissons nageaient à la surface, se chauffant au soleil. A côté d'eux ils voient un noisetier tout chargé de noisettes. Ils s'empressent d'en cueillir et de se régaler des amandes encore toutes jeunes et délicates.

Tout à coup ils s'arrêtent saisis de frayeur. Debout, près d'eux, comme si elle était sortie de dessous terre, se tient une grande vieille femme au visage brun foncé, les cheveux luisants, le blanc des yeux brillant comme l'ont les négresses. Elle a sur le dos un sac, à la main

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

un bâton noueux. C'est une bohémienne. Elle leur parle, mais ils ont de la peine à se remettre et ne comprennent pas d'abord ce qu'elle leur dit. Elle leur montre trois grosses noisettes qu'elle a dans la main. Elle leur répète que ce sont des noisettes magiques qui contiennent les plus magnifiques choses du monde.

Ib ose enfin la regarder en face. Elle parlait avec tant de douceur qu'il reprend courage et demande si elle veut lui donner ces noisettes. Elle lui en fait cadeau et se met à en cueillir d'autres sur le noisetier. Ib et Christine regardaient les trois noisettes avec de grands yeux.

— Dans celle-là, dit Ib, y aurait-il bien une voiture à deux chevaux?

— Il s'y trouve un carrosse doré tiré par deux chevaux d'or, répond la bohémienne.

— Alors, donne-la-moi, dit Christine.

Et Ib la lui donne. La femme la lui serre dans un nœud de son fichu.

— Et dans celle-ci, reprend Ib, y aurait-il un aussi joli fichu que celui que Christine a autour du cou?

— Il y en a dix plus beaux, reprend la grande femme, et de plus une quantité de belles robes, de souliers brodés, un chapeau garni d'un voile de dentelle...

— Alors, il me la faut aussi! s'écria Christine.

Ib la lui donna généreusement.

Restait la troisième; elle était toute noire :

— Celle-là, dit la petite Christine, tu dois la garder; elle est bien belle aussi.

— Mais qu'est-ce qu'il y a dedans? demande Ib à la bohémienne.

— Ce qu'il y a de mieux dans les trois, répond celle-ci.

Il serre précieusement sa noisette. La femme leur promet de les ramener dans le bon chemin qui les conduirait à leur maison. Ils la suivent, mais dans une tout autre direction que celle qu'ils auraient dû prendre. Il ne faut pas supposer, cependant, que la bohémienne voulût voler les enfants à leurs parents. Elle se trompait peut-être elle-même.

Au milieu du sentier survient le garde de la forêt. Il reconnaît Ib et le ramène avec la petite chez Jeppe Jaens. Là on était dans les angoisses à cause d'eux. On leur pardonna néanmoins, après leur avoir bien expliqué combien sévèrement ils méritaient d'être punis, d'abord pour avoir laissé tomber à l'eau le cochon de lait, ensuite et surtout pour s'être enfuis dans le bois.

Les enfants dans les bois. Dessin de Yan' Dargent.

On reconduisit Christine chez son père. Ib resta dans la maisonnette sur la lisière de la forêt. La première chose qu'il fit le soir quand il fut seul fut de tirer de sa poche la noisette qui renfermait une chose de plus de valeur qu'un carrosse doré. Il la place avec précaution entre la porte entr'ouverte et le gond, et pousse la porte. La coquille se casse. Il n'y avait plus d'amande, un ver l'avait mangée. On y voyait quelque chose qui ressemblait à du tabac à priser ou à un peu de terre noirâtre.

— C'est ce que j'avais pensé tout de suite, se dit Ib. Comment y aurait-il eu place dans cette petite noisette pour de si belles choses, pour ce qu'il y a de mieux? Christine ne trouvera pas plus que moi ses beaux habits et son carrosse doré traîné par deux chevaux d'or.

II

L'hiver arriva et ensuite le printemps, et il se passa plusieurs années. Ib devait faire sa première communion et être confirmé; il fut mis pendant un hiver chez le pasteur du village le plus proche, pour recevoir l'instruction religieuse. Vers cette époque, le batelier vint voir les parents d'Ib et leur apprit que Christine allait entrer en condition. C'était une bonne fortune qui s'offrait : Christine entrait chez les meilleures gens du monde, les propriétaires de l'auberge d'Herning, située bien loin à l'ouest, à plusieurs lieues de distance de la forêt.

Là elle aurait à les aider dans les soins du ménage et à servir les pratiques. Elle y resterait pour faire sa première communion. Si alors elle s'était montrée laborieuse et gentille, comme il n'y avait pas à en douter, les bonnes gens avaient l'intention de la garder comme leur propre fille.

On alla chercher Ib pour qu'il pût dire adieu à Christine, car on les appelait *les petits fiancés*. Au moment du départ, Christine montra à Ib les deux noisettes qu'il lui avait données dans le bois. Elle ajouta qu'elle conservait également avec soin dans sa cassette les jolis petits sabots qu'il avait façonnés étant enfant et dont il lui avait fait ca leau. Là-dessus on se quitta.

Ib fut donc confirmé. Ib revint auprès de sa mère ; son père était mort. Il devint un habile sabotier. L'été, il cultivait le champ, épargnant à sa mère la dépense d'un laboureur.

De loin en loin seulement on apprenait quelque chose de Christine par un facteur ou par un colporteur. Elle se trouvait très-bien chez le riche aubergiste.

Les enfants cueillant des myrtilles. Dessin de Yan' Dargent.

Lorsqu'elle reçut la confirmation, elle écrivit une belle grande lettre à son père; elle y mit des compliments pour Ib et sa mère. Elle y racontait que sa maîtresse lui avait fait cadeau de six chemises neuves et d'une belle robe qui n'avait presque point été portée. C'étaient là de bien bonnes nouvelles.

Le printemps suivant, on frappa à la porte de la mère d'Ib : ce n'était autre que le batelier et Christine. La jeune fille était venue en visite pour un jour ; elle avait profité de l'occasion d'une voiture de l'auberge envoyée à proximité de la maison de son père. Elle était jolie comme une demoiselle de la ville. Elle portait une belle robe qui lui allait très-bien, car elle avait été faite à sa mesure : celle-là n'était pas une vieille robe de sa maîtresse.

Christine était donc là magnifiquement parée. Ib avait ses habits de tous les jours. Il ne put prononcer une parole. Cependant il prit la main de la jeune fille

et la retint dans la sienne. Il se sentait bien heureux, mais il lui était impossible de mettre sa langue en mouvement. Pour Christine, c'était tout le contraire ; elle ne cessait de jaser et de raconter, et elle embrassa Ib sans le moindre embarras.

— Ne m'as-tu donc pas reconnue tout de suite ? lui dit-elle quand ils furent seuls ; tu es resté muet comme un poisson.

Ib, en effet, demeurait comme bouleversé, tenant toujours la main de Christine. Enfin il recouvra la parole :

— C'est, dit-il, que tu es devenue une demoiselle si élégante, tandis que me voilà fagoté comme un pauvre paysan. Mais si tu savais combien j'ai pensé souvent à toi et à nos jeunes années !

Et ils allèrent se promener, en se donnant le bras, vers le terrain qui s'élevait derrière la maison. Ils considéraient les alentours, la rivière, la forêt, les collines couvertes de bruyère. Ib pensait plus qu'il ne parlait ; mais, lorsqu'ils rentrèrent, il était devenu évident pour lui que Christine devait être sa femme. On les avait toujours appelés *les petits fiancés*. L'affaire lui paraissait conclue ; ils étaient promis l'un à l'autre, bien qu'aucun d'eux ne s'en fût jamais expliqué. Il fallait que Christine retournât le soir même au village, où la voiture devait la prendre le lendemain matin de bonne heure. Son père et Ib la reconduisirent. Il faisait une belle nuit ; la lune et les étoiles brillaient au ciel. Lorsqu'ils furent arrivés et que Ib reprit la main de la jeune fille, il ne savait plus comment se séparer d'elle. Il ne quittait pas des yeux son doux visage. Il prononça avec effort, mais du fond du cœur, ces mots :

— Si tu n'es pas trop habituée à l'élégance, petite Christine, si tu peux te faire à demeurer dans la maison de ma mère comme ma femme, nous nous marierons un jour... Mais nous pouvons encore attendre.

Les enfants et la vieille femme. Dessin de Yan' Dargent.

— C'est cela, répondit-elle en lui serrant la main. Ne nous pressons pas trop. J'ai confiance en toi et je crois bien que je t'aime ; mais je veux m'en assurer.

Il l'embrassa tendrement et on se quitta. En rentrant, il dit au batelier que lui et Christine étaient tout comme fiancés, et cette fois pour de bon. Le père répondit qu'il n'avait jamais désiré autre chose. Il accompagna Ib chez sa mère et y resta fort tard dans la soirée, et on ne s'entretint que du futur mariage.

Une année se passa. Deux lettres furent échangées entre Ib et Christine. « Fidèle jusqu'à la mort, » c'est ce qu'on y lisait au bas.

Un jour le batelier vint voir Ib et lui apporter des compliments de Christine. Puis il se mit à raconter beaucoup de choses, mais sans beaucoup de suite et avec embarras. Voilà ce qu'enfin Ib put y comprendre :

Christine était devenue encore plus jolie. Tout le monde la choyait et l'aimait. Le fils de l'aubergiste, qui avait une belle place dans un grand établissement de Copenhague, était venu en visite à Herning. Il avait trouvé la jeune fille charmante et il avait su lui plaire. Les parents étaient enchantés que les jeunes gens se convinssent. Mais Christine n'avait pas oublié combien Ib la chérissait. Aussi était-elle prête à repousser son bonheur.

Sur ces mots, le batelier se tut, plus embarrassé qu'au commencement.

Ib avait entendu tout cela sans souffler mot ; mais il était devenu plus blanc que la muraille. Enfin il secoua la tête et balbutia :

— Non, Christine ne doit pas repousser son bonheur.

— Eh bien, dit le batelier, écris-lui quelques mots.

Ib s'assit et prit plume et papier. Après avoir bien réfléchi, il écrivit quelques mots qu'il effaça aussitôt. Il en traça d'autres qu'il biffa encore. Alors il déchira

la feuille et écrivit sur une autre qu'il déchira de même. Ce n'est que le lendemain qu'il arriva à écrire sans rature la lettre suivante, qu'il remit au batelier et qui parvint à Christine :

« J'ai lu la lettre que tu as écrite à ton père. J'y apprends que tout s'est jusqu'ici arrangé à souhait pour toi et que tu peux même être encore plus heureuse. Interroge ton cœur, Christine, et réfléchis au sort qui t'attend si tu te maries avec moi. Ce que je possède est bien peu de chose. Ne pense pas à moi ni à ce que je pourrais éprouver, mais songe à ton salut éternel. Tu n'es liée envers moi par aucune promesse, et si, dans ton cœur, tu en avais prononcé une en ma faveur, je t'en délie. Que le bonheur répande sur toi, Christine, ses plus riches dons ! Le bon Dieu saura bien procurer des consolations à mon cœur.

« Ton ami à jamais dévoué,

« Ib. »

Christine trouva que c'était d'un bien brave garçon. Au mois de novembre ses bans furent publiés, et elle partit ensuite pour Copenhague avec sa future belle-mère. Le mariage devait avoir lieu dans la capitale, que le fiancé, à cause de ses affaires, ne pouvait quitter. En chemin, elle fut rejointe par son père. Elle s'informa de ce que devenait Ib. Le batelier ne l'avait pas revu, mais il avait appris de sa vieille mère qu'il était très-taciturne, tout absorbé en lui-même.

Dans ses réflexions, Ib s'était souvenu des trois noisettes que lui avait données la bohémienne. Les deux où devaient se trouver le carrosse aux chevaux dorés et les superbes habillements, il en avait fait cadeau à Christine; et, en effet, elle allait posséder toutes ces choses merveilleuses. Pour lui, la terre noire. « C'était ce qu'il y avait de mieux, » avait dit la bohémienne.

— Comme elle devinait juste! pensait Ib : la terre la plus noire, le tombeau le plus sombre, n'est-ce pas ce qui me convient le mieux ?

Plusieurs années s'écoulèrent, pas beaucoup cependant ; mais elles firent à Ib l'effet d'un siècle. Le vieil aubergiste mourut, puis sa femme. Ils laissèrent à leur fils unique des milliers d'écus. Alors Christine eut un beau carrosse et de magnifiques robes à foison.

Deux ans passèrent encore. Le batelier resta presque sans nouvelles de sa fille. Enfin arriva une longue lettre d'elle. Tout était bien changé. Ni elle ni son mari n'avaient su gérer leur richesse. On eût dit que la bénédiction de Dieu n'y était pas. Ils commençaient à être dans la gêne.

La bruyère refleurit de nouveau pour recommencer à se dessécher. La neige vint s'abattre sur la forêt qui protégeait la maison d'Ib contre la violence du vent. Puis le printemps ramena le soleil. Ib laboura son champ. Sa charrue rencontra tout à coup un obstacle très-résistant. Il fouilla la terre et en retira comme un grand et gros copeau noir; mais à l'endroit où le fer l'avait touché, il brillait au soleil. C'était un bracelet d'or massif qui provenait d'un tombeau de géant. En creusant, il trouva encore d'autres parties de la parure d'un héros des temps antiques. Il montra le tout au pasteur, qui l'adressa au bailli avec quelques mots de recommandation.

— Ce que tu as trouvé dans la terre, lui dit le bailli, c'est ce qu'il y a de plus rare et de mieux.

— Il entend sans doute que c'est tout ce qu'il y a de mieux pour un homme comme moi, se dit Ib amèrement. C'est égal, puisque ces objets sont considérés comme ce qu'il y a de mieux, la bohémienne avait prédit juste en tout.

Sur le conseil du bailli, Ib partit pour porter son trésor au musée de Copenhague. Lui qui n'avait passé que rarement la rivière qui coulait tout près de sa maison, il regarda ce voyage comme une traversée au delà de l'Océan.

Il arriva à Copenhague, où il reçut une forte somme, six cents écus. Il se promena ensuite dans la grande ville, qu'il voulait quitter dès le lendemain matin par le bateau qui l'avait amené. Le soir il s'égara dans un dédale de rues et se trouva dans le faubourg de Christianshavn. Il entra dans une ruelle de pauvre apparence. Il n'y vit personne. Pourtant une petite fille sortit d'une des maisons les plus misérables. Il lui de-

Les fiancés. Dessin de Yan' Dargent.

manda par où il devait prendre pour retrouver son chemin. L'enfant le regarda d'un air craintif et se mit à sangloter. Saisi de compassion, il interrogea la petite sur ce qui causait son chagrin. Elle murmura quelques paroles qu'il ne comprit point. Ils firent quelques pas et furent alors sous un réverbère dont la lumière tombait juste sur le visage de l'enfant. Il se sentit tout bouleversé : il voyait devant lui Christine, absolument comme elle était dans ses jeunes années. Il ne pouvait pas s'y tromper : ces traits étaient trop bien gravés dans sa mémoire.

Il dit à l'enfant de le conduire chez elle, et l'enfant, lui voyant un air si bon, cesse de pleurer et rentre avec lui dans la pauvre maison. Ils montent un vilain escalier étroit et branlant. Tout en haut sous les toits,

ils pénètrent dans un galetas. L'air y est lourd et malsain. Il n'y a pas de lumière. On entend quelqu'un res-

A Copenhague. Dessin de Yan' Dargent.

pirer péniblement dans un coin et pousser des soupirs de douleur. Ib prend une allumette et, à la lueur qu'il en tire, il aperçoit sur un pauvre grabat une femme, la mère de l'enfant.

— Puis-je vous être utile à quelque chose? dit-il. La petite m'a amené ici, mais je suis étranger dans la ville. Ne connaissez-vous pas de voisin ou d'autres personnes que je pourrais appeler à votre aide?

En même temps, voyant que la tête de la malade avait glissé de l'oreiller, il la releva et la replaça. Il regarda alors le visage de l'infortunée : c'était Christine, autrefois la reine de la bruyère !

Depuis longtemps Ib n'avait plus entendu parler d'elle. On évitait de prononcer son nom devant lui, pour ne pas réveiller de pénibles souvenirs, d'autant plus qu'on ne recevait que de fâcheuses nouvelles. Son mari avait perdu la tête après avoir hérité des richesses laissées par ses parents; il les avait crues inépuisables. Il avait renoncé à sa place et s'était mis à courir les pays étrangers, menant un train de grand seigneur. Revenu à Copenhague, il avait continué ses dépenses. Lorsque l'argent lui manqua, il fit des dettes. Il s'enfonça de plus en plus dans la ruine. Ses amis et compagnons, qui l'avaient bravement aidé à manger son bien, lui tournèrent le dos, en disant qu'il avait par ses folies mérité son malheur. Un matin on trouva son corps dans le canal.

Depuis longtemps déjà Christine avait la mort dans l'âme. Son plus jeune enfant, venu au monde au milieu de la misère, avait succombé. Il lui restait une fille, la petite Christine, celle qu'Ib venait de rencontrer. La mère et l'enfant vivaient dans ce misérable réduit, abandonnées, souffrant la faim et le froid. La maladie était venue accabler la malheureuse Christine.

Ib l'entendit murmurer :

— Je vais donc mourir et laisser cette pauvre enfant sans rien, sans protecteur. Que deviendra-t-elle?

Epuisée, elle cessa de parler. Ib alluma un bout de chandelle qu'il découvrit, et la chambre fut un peu éclairée. Il considérait la petite fille et y retrouvait de plus en plus distinctement les traits de Christine à cet âge-là, et aussitôt il sentit que cette petite qu'il venait de voir pour la première fois, il la chérissait tendrement pour l'amour de la mère.

La mourante l'aperçut; ses yeux s'ouvrirent tout grands. Le reconnut-elle? Il ne le sut jamais. Peu d'instants après, elle s'éteignit sans avoir proféré une parole.

Nous voilà de nouveau dans le bois près de la rivière de Gudenaa. La bruyère est défleurie. Les tempêtes d'automne poussent avec fracas les feuilles sèches pardessus la lande jusqu'à la hutte du batelier, où des étrangers demeurent. Mais à l'abri d'une élévation de terrain, et protégée par de grands arbres, la maison de Jeppe Jaens est toute récrépie et toute blanche. A l'intérieur flambe un grand feu. Si le soleil est caché par les nuages, le logis est égayé par les yeux brillants d'une jolie enfant. Quand elle remue ses lèvres roses et souriantes, on croirait entendre le chant des oiseaux. La vie et la joie règnent avec elle dans la maison. La petite dort en ce moment sur les genoux d'Ib, qui est pour elle en même temps un père et une mère. Sa mère repose au cimetière de Copenhague; l'enfant se souvient d'elle à peine. Ib a acquis de l'aisance; son tra-

La mort de Christine. Dessin de Yan' Dargent.

vail n'a pas été stérile, il a fait fructifier l'or qu'il a retiré du sein de la terre, et il a retrouvé la petite Christine!

ANDERSEN.

Le directeur gérant: CH. WALLUT.

POÉSIE.

LE COCHER DE FIACRE.

Le cocher de fiacre. Composition de E. Morin.

— Êtes-vous pris, cocher?... Vous détournez la tête.
Ah! c'est qu'il pleut à verse. Il faut, pour qu'il s'arrête,
Le payer largement. Il est roi, dans ces flots :
Son fouet devient un sceptre et son siége est un trône,
Son noir chapeau ciré prend des airs de couronne,
Et son peuple mouillé voit doubler les impôts.

Sur son front radieux, si sombre tout à l'heure,
La pluie a des effets de soleil : le ciel pleure
Et le cocher sourit. Est-il un temps plus beau?
Fier comme un conquérant qui compte ses victoires :
« Que de courses, dit-il, que de vastes pourboires
Dans ce déluge-là! Que de vin dans cette eau! »

Il cingle son cheval, qui vaut un patrimoine :
Cet honnête forçat, ce traîneur de sapin,
L'aide par son travail, et le mangeur d'avoine
Fait vivre le mangeur de pain.

Ces chevaux efflanqués, qui soufflent et s'épuisent,
Ces martyrs de Paris, traînant leur humble char,
Au public, leur seigneur, semblent dire : « O César !
Ceux qui vont mourir te conduisent ! »

Dans ta maison roulante, ô cocher ! tu reçois
Othello, Bartholo, Clitandre et sa compagne ;
Et tu connais Paris comme un lièvre son bois,
Et comme un chevreuil sa montagne.

L'un va voir sa beauté, plus fraîche que le jour,
Plus blanche que la perle en son logis de nacre ;
Il t'appelle, et, pour lui, les ailes de l'amour
Sont les pieds d'un cheval de fiacre.

A quelque riche affaire un autre veut marcher :
Il chasse aux millions ; c'est Jason en voyage,
Cherchant la toison d'or. Dans ton fiacre, cocher,
Il court après son équipage.

Chacun, en te prenant, a son but qu'il poursuit :
Amour, ambition, gloire, honneur, opulence ;
Et toi, sans le savoir, de l'aurore à la nuit,
Tu fais la course à l'espérance.

Vésuve en habit noir, l'homme tient du volcan.
Il te prend pour le bien, pour le mal... Chose étrange,
L'un va rendre visite au citoyen Satan ;
L'autre, une visite au bon ange.

Car vois-tu bien, cocher, les fiacres, les maisons,
Jusqu'au moindre bateau qui va glissant sur l'onde,
Tout ce qui porte l'homme avec ses passions
Est comme Atlas qui porte un monde.

Mais le ciel s'éclaircit ; chacun reprend l'essor ;
Le passant te dédaigne et court leste et rapide.
Tu maudis le soleil et son sourire d'or
Qui mûrit les épis et rend le fiacre vide.

Et tu vas défilant, la fureur sur le front,
Tout un grand chapelet de jurons, sur ta route ;
Quand je dis chapelet, c'est différent sans doute,
Ce n'est pas aussi saint, mais c'est tout aussi long.

Il reste encor pourtant des jours que l'on consacre
Au bonheur des cochers : le dimanche joyeux,
Le jour de Saint-Médard, quand il est pluvieux :
Saint Médard doit au ciel être ami de saint Fiacre.

Mais on te prend à l'heure ; on est pris au filet ;
On va rester longtemps sur ta triste banquette !
Quel enfer, si jamais Roméo t'appelait
Et dans ton fiacre à l'heure allait voir Juliette !

La joie et le malheur, cochers, sont comme vous :
Quand nous les rencontrons, attendant sur la place,
L'une nous conduit vite et s'en va loin de nous,
Pour s'offrir souriante à quelque autre qui passe.

L'autre nous tient longtemps, inflexible, inhumain.
Nous avons beau nous plaindre, il s'obstine, il nous leurre,
Et l'on croirait toujours qu'on a pris en chemin
Le bonheur à la course et le chagrin à l'heure.

Mais on part pour le bal. Avec fleurs et joyaux,
La jeune fille accourt dans ton sapin vulgaire,
Qui croit se retrouver au beau temps où, naguère,
Sapin vert de nos bois il portait des oiseaux.

Les danseurs, dans le bal, vont choisir les plus belles,
Formant, sur leur banquette, un gracieux tableau ;
Sur la place, ô cochers ! vous vous rangez comme elles,
Attendant le client, qui choisit le plus beau.

Ton grand fiacre est du moins plus vaste et plus utile
Que ces fiacres étroits où l'on va deux à deux :
Comme un sentier du bois sont-ils faits pour l'idylle ?
Ces coffres peints sont-ils la boîte aux amoureux ?

Qu'il est rare le fiacre abritant fils et fille,
Et le père et la mère, ainsi qu'un nid d'oiseau.
Le cocher voudrait-il, reniant la famille,
Devenir immoral comme un roman nouveau ?

Mais sois heureux ! la nuit marche, la course augmente.
Écoute cette horloge... Oh ! que son timbre est doux !
C'est minuit et demi qu'elle sonne pour nous ;
Elle a pour toi, cocher, sonné deux francs cinquante.

Anaïs SÉGALAS.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

LES MÉMOIRES D'UNE MÉNAGERIE [1].

IV. — MONSIEUR MARTIN.

Maître Long-Nez se tut.

Un frémissement d'indignation contenue courut dans l'auditoire, et la triste victime se recoucha mélancoliquement au bord de son eau chaude, roulant des yeux qu'elle s'efforçait de rendre attendris ; mais on sait ce que sont... *les larmes de crocodile !*

Le silence s'établit : chacun songeait à cette similitude des destinées aboutissant fatalement derrière les mêmes barreaux de cage, et ces pensées n'étaient point gaies !

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Ce fut l'intraitable Simius qui, avec sa pétulance et son insouciance ordinaires, rompit le premier le malaise pesant sur ses compagnons. Il allongea sournoisement sa main vers l'ours et, lui appliquant une énorme taloche sur la tête :

— Martin, dit-il, dormez-vous tout à fait ?

— Hum ! grommela le pacifique personnage sans se retourner, qui vous a chargé de tuer les mouches sur mon nez ?

— J'aime à rendre service à mes amis.

— Laissez-moi tranquille ! j'ai encore un pied à lécher pour ce soir.

— Il s'agit bien de cela : nous attendons votre histoire.

— Hum ! je n'en ai point.

— Alors, faites-en une : c'est à votre tour.

— Simius a raison, miaula Boule de neige ; pour une fois, ce n'est pas coutume !

— Paix ! paix ! paix !... caqueta Mlle Marianne ; ils sont insupportables, n'est-ce pas, Gros-Pierre ?...

— Ouah ! ouah ! fit le cacatoès en relevant sa huppe d'un air approbateur.

— Hum ! vous me rompez la tête. Eh bien ! puisque vous voulez une histoire, dites au crocodile, mon voisin, de vous raconter la sienne.

Tout le monde partit d'un immense éclat de rire.

— C'est fait ! hulula Bel-Œil.

— Vraiment ?... mon vieil ami la Chouette ! foi d'ours, je n'ai rien entendu ; sans doute je pensais à autre chose.

— Comme tous les imbéciles ! murmura Long-Nez, furieux du peu d'attention que Martin lui avait prêté.

— Assez ! L'histoire !

— L'histoire ! l'histoire ! firent en chœur tous les hôtes de la ménagerie.

— Compagnons, dit enfin Martin assis contre les barreaux de sa cage et roulant sa tête à droite et à gauche, il serait ridicule à moi de me faire prier plus longtemps. Mon histoire n'en vaut pas la peine.

— Allez toujours, trop de modestie gâte le talent ! dit Simius.

— Je commence donc. Je suis bien jeune pour oser parler devant une aussi auguste compagnie, et de là vient une partie de mon embarras...

A ce moment, on entendit comme un profond soupir poussé dans l'obscurité d'une cage un peu en arrière des autres ; à la suite de ce grincement lugubre, un corps gris se leva, se frotta contre les barreaux et demeura en vue sans que personne, parmi l'aimable société, semblât prendre garde à lui.

— Ah ! ah ! *Mlle la Grinche* qui s'éveille, dit tout bas Simius.

— La scène se passe dans les gorges pittoresques des montagnes qui séparent le territoire de Santander de celui des Asturies, en Espagne. Il y a de cela une quinzaine d'années, les rares habitants de ces sauvages solitudes étaient tenus en émoi par les allées et venues continuelles d'un ours de grande taille, paraissant dans toute la force de l'âge. A chaque instant on le voyait montant ou descendant les pentes abruptes, suivant les sentiers à pas comptés, ici, là, flairant les rochers, les buissons, sans se presser, comme un être qui a pris possession du pays et se sent chez lui.

— Que cherche donc maître Martin ? se disaient les paysans.

Mais, sans se préoccuper d'eux ni des interrogations auxquelles il donnait occasion, notre animal, imitateur assez fidèle du Juif errant, continuait à chercher le trésor précieux qu'il espérait trouver sur ces pentes stériles et poursuivait ses investigations, malgré le froid intense — on était en décembre — et la bise glaciale qui faisait tourbillonner les flocons de neige couvrant la montagne comme un manteau d'argent.

Cet ours, chers compagnons, était ma mère.

Ces courses incessantes à travers les défilés des montagnes n'avaient d'autre but que la recherche d'un abri sûr et commode pour servir de berceau à ses enfants.

Elle fit, dans ce choix, preuve d'une prudence et d'une sollicitude admirables. A force de chercher, elle découvrit une grotte large, spacieuse, profonde, aux parois bizarrement contournées et ornées de colonnades de stalactites descendant des hauteurs énormes du plafond. Cette grotte, percée dans le flanc escarpé d'une montagne inaccessible et à mi-chemin de la montée, avait une ouverture étroite, presque masquée par une roche énorme que le temps avait, sans doute, fait rouler du sommet et que le hasard avait arrêtée là tout exprès.

Au-dessus, la montagne à pic, s'élevant polie et verticale comme une immense muraille de granit. Au-dessous, un précipice de cinq cents pieds au moins, avec ses roches hérissées et ses sapins centenaires qui semblaient des brins de mousse attachés au flanc du gouffre. A droite, un torrent furieux, blanc d'écume et grossi par la fonte des neiges, roulant comme une avalanche, entraînant dans son cours des quartiers de roche violemment arrachés à la montagne et sautant brusquement dans l'abîme avec un mugissement formidable.

Une corniche d'un demi-mètre à peine de largeur donnait seule accès dans notre demeure, contournait la roche d'entrée et allait, en serpentant, aboutir à un petit cirque de rochers s'avançant comme un cap au-dessus du précipice. Enfin dans le lointain, tout au pied du défilé, s'éparpillait un hameau d'une vingtaine de maisons étalant coquettement leurs tuiles rouges parmi les chênes et les châtaigniers.

La température de ces régions est un peu rude, mais on s'habitue à la neige et nous sommes vêtus de manière à ne pas la craindre. Dès notre plus tendre enfance, nous nous délectons à un froid d'une quinzaine de degrés au-dessous de zéro.

— Brrroû !!... fit Dur à cuire.

— Brrroû !!... soupirèrent Patte de velours et Boule de neige.

— Brrr !!... dirent Mlle Marianne et Gros-Pierre en secouant leurs plumes et en claquant du bec.

— Taisez-vous donc ! Martin-Bête, vous nous donnez la chair de poule, fit Simius.

— Vous ne savez pas ce qui est bon, vous, là-haut, avorton ridicule. Laissez-moi continuer et dire ce que fut, pour mes deux frères et pour moi, ma mère... Mais non ; cela est inutile. Que chacun de vous, — à l'exception du crocodile peut-être — reporte ses regards en arrière, qu'il songe aux soins dont fut entourée son enfance, et sa mémoire lui retracera des tableaux qu'aucune parole ne saurait rendre et qui font monter des larmes aux yeux.

— C'est ma foi vrai ! soupira le crocodile en levant ses regards au ciel.

— Chaque jour, continua maître Martin sans se douter du colloque, ajoutait à notre bonne mine une grâce nouvelle. Notre fourrure, à force d'être léchée, devenait aussi fine que la soie, aussi lisse que le velours. Déjà nous savions marcher et courir comme de vrais démons dans l'intérieur de la grotte ; nous nous essayions même à grimper le long des colonnes descendant de la voûte. Hélas ! que peuvent les meilleures combinaisons et la prudence la plus consommée contre la fatalité ?

Dans le hameau échelonné au pied de la montagne, vivait à cette époque un pauvre paysan nommé Cristoval, beau garçon de vingt-cinq ans environ, aimant Dieu, craignant le diable et honoré de tous ses voisins. Un jour que, assis sur le seuil un peu délabré de sa maison, il fumait l'éternelle cigarette que l'Espagnol

n'abandonne qu'à la mort, il se sentit brusquement frappé sur l'épaule.

— *Que tal!* Andrès? dit-il en détournant la tête; qu'es-tu devenu ces jours derniers? ton père m'a dit que tu étais allé dans la montagne...

— Mon père ne t'a pas trompé : j'en viens et t'apporte une bonne nouvelle.

— Voyons?

— Cristoval, que dirais-tu si je t'indiquais un moyen de gagner quinze ou seize douros (1), là, tout d'un coup?

— *Virgen santissima!* seize douros!... C'est une fortune, cela! mon cher Andrès.

— *Hé aqui!* dit Andrès en se penchant à l'oreille de Cristoval, j'ai découvert un ours.

— *Vaya?*

— Oui... et une maîtresse ourse qui a élu domicile dans une grotte de la pente des Maures!

— Andrès, conduis-moi là-bas. Je tuerai l'ourse et je partagerai avec toi le produit de sa peau. Huit douros, mon ami, mais cela me suffira pour entrer en ménage!

— Marché conclu! répondit Andrès.

— En route, alors : j'ai ma *navaja*, ma peau de mouton... Et... *que Dios nos guarde!*

Les deux hommes se dirigèrent à grands pas vers notre montagne.

Arrivés à l'entrée de la corniche qui devait les conduire chez nous, ils firent halte quelques instants pour reprendre haleine.

— Laissez-moi passer le premier, dit Cristoval; une fois engagés dans ce chemin de chèvres, nous ne pourrons plus nous retourner. Reste donc un peu en arrière, nous ferons moins de bruit... D'ailleurs, je connais un peu ces parages et, de loin, ta voix suffira pour me guider.

— Soit! répondit Andrès. Fais attention aux endroits où tu poseras les pieds et souviens-toi que le moindre faux pas, la moindre hésitation te fera faire un saut de cinq cents pieds de haut sur un lit de roches tranchantes comme des haches d'acier.

— N'aie pas peur! Puisque l'ours y passe, j'y passerai bien!

— Ce n'est pas une raison.

— *Caramba!* je ne suis pas de la montagne pour rien!

A ces mots Cristoval s'engagea résolûment dans le passage périlleux...

Les deux hommes marchèrent ainsi pendant plus de trois quarts d'heure, l'œil au guet, se cramponnant souvent des deux mains aux parois verticales de la montagne et ne faisant un pas qu'après s'être soigneusement assurés que le terrain ne se déroberait pas sous leurs pieds. Il n'y avait pas de danger, ma mère avait parfaitement tracé le sentier.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une cinquantaine de pas de notre demeure, Cristoval, jugeant la place bonne — la corniche s'élargissait un peu en cet endroit — s'arrêta et poussa un grand cri.

Ma mère, déjà inquiète depuis quelques instants des vagues bruits qu'elle percevait dans l'espace, bondit de sa couche, nous repoussa et, pressentant un danger, sortit de la grotte...

Andrès arrivait à pas lents, ma mère se trouva en présence des deux hommes!

Cristoval poussa un nouveau cri de défi et, pour que ma mère n'eût plus de doutes sur ses intentions, il saisit une pierre, la lui lança à la tête et faillit nous atteindre; car, tous les trois, nous avions mis le nez à la porte, tremblants de peur...

A cette agression menaçante l'ourse répondit par un grognement de fureur et, se dressant sur ses pattes de derrière, elle marcha bravement à la rencontre de son ennemi.

Le montagnard l'attendit de pied ferme et, au moment où l'animal allait l'atteindre, il se précipita vers lui, l'étreignit à bras-le-corps et, par un mouvement rapide comme la pensée, appuya fortement sa tête sous la mâchoire de ma mère, beaucoup plus haute que lui.

C'en était fait! Les deux adversaires étaient aux prises et la lutte ne pouvait finir que par la mort de l'un d'eux...

Ma mère essaya d'abord de dévorer la tête du paysan; mais, vains efforts, Cristoval, le front toujours appuyé contre le cou de son ennemie, ne pouvait être atteint. Elle voulut alors l'étouffer dans ses bras ou lui briser la colonne vertébrale; mais elle échoua encore. Ses bras, gênés par la position du paysan, ne pouvaient serrer et ses griffes, glissant le long du dos, ne pouvaient enlever que quelques touffes de poils à la peau de mouton dont son ennemi était revêtu.

Le chasseur et l'ours. Dessin de E. Morin.

Comprenant que ses efforts demeureraient stériles, ma brave mère changea de tactique : n'hésitant pas à sacrifier sa vie pour sauver celle de ses enfants, elle résolut de se précipiter dans l'abîme, entraînant Cristoval dans sa chute...

Mais le montagnard devina son intention. Solidement campé sur ses jarrets nerveux, il maintenait ma mère d'une main, tandis que de l'autre il cherchait à saisir

(1) Pièce d'argent valant cinq francs vingt-six centimes.

le couteau pendu à sa ceinture. Il était brave aussi, l'homme!...

Hélas! mes chers amis, c'est vraiment terrible de penser qu'un homme bravait de sang-froid la puissance d'une mère en furie défendant ses enfants, l'attaquait sur une corniche étroite d'où le moindre faux mouvement pouvait le précipiter dans l'abîme, et contemplait d'un œil indifférent la mort, qui, menaçante et implacable, semblait surgir de partout autour de lui!

Cependant la lutte ne pouvait se continuer longtemps ainsi .. Cristoval, ayant réussi à saisir sa navaja, frappa ma mère par derrière et, d'un seul coup, lui perça le cœur...

La pauvre ourse blessée, poussant un hurlement de douleur et de désespoir, fit un suprême effort pour se dégager; mais Cristoval, avec une vigueur surhumaine, la maîtrisa et, lui faisant faire un demi-tour, l'appuya contre la paroi verticale de la montagne afin qu'elle expirât debout et ne l'entraînât pas dans l'abîme en tombant.

Deux minutes après, tout était fini...

Ma mère était morte, et le paysan, penché sur elle, la dépouillait de sa peau, seul objet de sa convoitise. La besogne terminée, il pénétra dans la grotte et, nous ayant trouvés blottis derrière une colonne, il se mit en devoir de nous massacrer. Déjà mes deux frères avaient rejoint notre mère morte sur le sentier; j'allais subir le même sort lorsque, aux grognements plaintifs que je poussais, Andrès entra, lui aussi, dans la caverne.

— Que fais-tu, Cristoval, s'écria-t-il, à quoi bon ces meurtres inutiles? cela ne rapporte rien.

— Rien?... regarde-moi un peu ces jeunes oursons! ça fera de superbes bonnets de grenadier. Ah! les scélérats! il sont trop heureux d'augmenter la dot d'Azuzena...

— Cristoval, donne-moi ce petit-là, au lieu de le tuer. Nous serons quittes des huit douros qui me reviennent sur la mère... Veux-tu?

— J'accepte! s'écria Cristoval radieux. Que diable vas-tu faire d'un ourson?

— Ma foi! je n'en sais rien. Je me sens pris de pitié pour cet innocent dont tu viens de tuer la mère...

Et disant ces mots, Andrès me saisit par la peau du cou, me roula dans sa veste et, me jetant sous son bras sans autre cérémonie, suivit Cristoval qui, chargé des dépouilles de ses victimes, regagnait joyeusement le village. Hélas! chers compagnons, c'est ainsi que le bonheur des uns fait le malheur des autres!

Martin et le maître d'école. Dessin de E. Morin.

J'étais si jeune alors, que je ne comprenais pas l'horreur de ce qui venait de se passer devant mes yeux. Le souvenir même de cette scène a complétement disparu de ma mémoire, et si j'ai pu vous en donner les détails, c'est que je les ai mainte fois entendu raconter depuis par Andrès, mon sauveur.

— Bonjour! Carmen, dit celui-ci lorsqu'il eut atteint le village.

— Enfin te voilà! s'écria sa femme en se jetant à son cou, tu es resté bien longtemps dans la montagne, il me semble... Je craignais qu'il ne fût arrivé malheur!

— Grâce à Dieu et à mon patron, il ne m'est rien arrivé de fâcheux.

— Qu'apportes-tu sous ton bras?

— Vois, dit Andres en déroulant sa veste.

— Sainte Vierge! un petit ours!... Que veux-tu en faire?

— Ecoute, femme, m'est avis que Dieu n'est pas content quand il nous voit faire du mal, même aux animaux. Il y a deux heures, ce petit ourson-là vivait heureux et tranquille dans la grotte des Maures, entre sa mère et ses deux frères. Cristoval a tué la mère en brave, c'est bien: puis il a tué deux petits pour en vendre la fourrure.. .Mais pendant qu'il accomplissait cette triste besogne, je pensais à notre petit Thomas, qui n'a que trois ans, et je me disais comme ça: Si pourtant un de ces accidents qu'on ne saurait prévoir nous ôtait la vie, à ma femme et à moi, que deviendrait notre enfant? Alors j'ai été pris de pitié pour ce pauvre ourson abandonné qui allait mourir: je me suis promis de l'élever et de le soigner pour réparer le mal que je lui avais causé... car c'est moi qui ai guidé Cristoval vers la grotte des Maures.

— Dame! mon homme, tu as peut-être raison! Dieu fait bien ce qu'il fait, et si cette idée-là t'est venue, c'est par son ordre.

— D'ailleurs, ce n'est pas le premier de la vallée; et tu sais bien que les ours, surtout quand on les prend jeunes, et qu'on ne les habitue pas à manger de la chair, ne sont pas méchants... Je compte le dresser comme un chien, et l'habituer à garder la maison. Si, pourtant, il manifestait de mauvaises dispositions...

— Sois tranquille, j'y mettrais bon ordre.

— Tu n'en auras donc pas peur?

— Peur d'un ours? moi? tu rêves!... J'étais encore petite fille, lorsqu'un jour j'en ai poursuivi un à coups de bâton, parce qu'il était entré chez nous et s'était emparé d'un petit cochon de lait couché sous la table. L'ours a bien été obligé de me rendre mon cochon!...

— Bien ! alors, chose convenue, je l'adopte.

C'est ainsi que ces braves gens m'adoptèrent dans toute la force du terme. Nourri d'abord de lait, puis de châtaignes, de carottes, de fruits, de glands doux, j'étais traité sur le pied de la plus fraternelle égalité avec le petit Thomas. Ce dernier, d'abord un peu effrayé à ma vue, se familiarisa bientôt tellement, que nous passions nos journées à jouer, à nous poursuivre et nous rouler sur l'herbe devant la porte, sans que jamais un nuage soit venu assombrir notre amitié. Aussi je faisais bien attention à mes mouvements et ne touchais mon petit camarade que comme on prend un œuf.

Andrès et sa femme, satisfaits de ma gentillesse et de mon bon caractère, s'applaudissaient chaque jour de m'avoir arraché à la mort. Pour ajouter à mon esprit naturel, tous les soirs maître Andrès me donnait une leçon. J'appris ainsi à marcher sur mes jambes de derrière, à faire la révérence, à m'asseoir à table et à danser en mesure au son de la musette.

Bien traité, je devins beau et fort comme père et mère ; mais, comprenant que je devais être un animal utile, je m'ingéniai à rendre à mes bienfaiteurs tous les services qui étaient en mon pouvoir. Ainsi, j'accompagnais Andrès dans ses excursions sur la montagne, passant devant lui pour m'assurer de la stabilité du chemin et lui prêtant l'appui de mon dos dans les passages périlleux : le soir, je faisais sentinelle à la porte de la maison, et on n'avait peur ni des loups ni des voleurs ! Quand ma maîtresse allait au lavoir, je portais ses paquets de linge sur ma tête pour lui épargner la fatigue ; à l'automne, c'est moi qui faisais la cueillette des fruits, montant sur les pommiers, les châtaigniers, les noyers et en secouant les branches dans le tablier de Carmen. Lorsque je passais dans le village, tous les enfants me suivaient, me tirant les oreilles et grimpant sur mon dos ; c'était charmant !...

Puis, le dimanche, après la sortie de l'église, je me rendais avec Andrès au jeu de boule, et là, gravement assis sur mon séant, j'approuvais les coups et faisais même quelquefois ma partie avec une adresse que bien des joueurs enviaient. Et pendant ce temps, je trouvais encore moyen de ne pas perdre un instant de vue mon petit Thomas et de veiller à ce qu'il ne lui arrivât aucun accident. Enfin, ma bonne conduite et ma douceur me concilièrent l'amitié de tout le village, même des chiens, qui s'étaient d'abord montrés hostiles ; mais j'en corrigeai deux ou trois, et ils n'y revinrent plus.

Il paraît même que ma conduite était si convenable, qu'un Anglais, après en avoir été témoin, ne craignit pas d'envoyer à la Société protectrice des animaux de Londres un long mémoire dans lequel il affirmait qu'au fond des Asturies, en Espagne, un petit village du nom de Ciarès avait conservé intactes les mœurs de l'âge d'or, et qu'on y voyait les hommes et les bêtes féroces vivre dans la plus parfaite intimité ! Une vraie histoire de savant, quoi !...

Sept ans s'écoulèrent ainsi.

Le petit Thomas grandissait aussi, lui ; il venait d'atteindre sa dixième année, lorsqu'un soir, après dîner, Andrès dit à sa femme :

— Carmen, je me suis entendu avec le maître d'école de Somio, à une lieue d'ici. Dès demain, Thomas suivra les cours, car je ne veux pas que ce mioche soit un âne comme son père. Dans le temps où nous vivons, tout individu qui ne sait pas au moins lire et écrire ne mérite pas le nom d'*homme*.

— Comme tu voudras ! dit Carmen en baissant la tête et pouvant à peine retenir ses larmes à l'idée de se séparer de son fils.

— Ne te chagrine pas, fit Andrès, l'enfant ne nous quittera que quelques heures par jour. Il partira le matin à sept heures, et il sera de retour à cinq heures le soir. Il a bon pied, et deux lieues par jour ne lui font pas peur.

Cette nouvelle me jeta dans une tristesse profonde : les âmes sensibles me comprendront !... L'idée de me séparer de mon frère d'adoption m'empêcha de fermer l'œil de la nuit. Aussi le lendemain, lorsque l'heure du départ sonna, je saisis Thomas dans mes bras comme pour le protéger.

— Vois donc notre ours, dit Andrès à sa femme ; ne jurerait-on pas qu'il a conscience que le petit va le quitter ?... Allons, Martin, à bas les pattes ! Si j'éloigne Thomas de la maison, c'est pour son bonheur à venir.

Je poussai un grognement lugubre, mais sans lâcher mon ami.

Andrès, ému, nous contempla pendant quelques instants ; puis, se frappant le front :

— Oui ! c'est cela !... s'écria-t-il, tout peut s'arranger... Martin, viens avec nous !

Le voyage fut triste et silencieux. Chacun de nous était trop absorbé dans ses réflexions pour s'enquérir de celles des autres. Enfin, après une heure de marche, nous atteignîmes le village de Somio et nous nous dirigeâmes vers la demeure du maître d'école.

— Martin, me dit mon maître, reste là à la porte et n'en bouge pas sans mon ordre.

J'obéis, et Andrès, suivi de son fils, entra chez l'instituteur.

— Monsieur, dit-il après les salutations d'usage, voici l'enfant dont je vous ai parlé.

— Monsieur, c'est parfait !

— Ce n'est pas un phénix... il ne sait rien !...

— C'est parfait !

— Il a pour lui d'être docile et intelligent... Ainsi...

— C'est parfait !... répondait magistralement du nez le maître d'école, en aspirant une énorme prise de tabac, je m'en charge ! Avant deux ans, il saura lire dans le livre de messe de sa mère... C'est parfait !

— Hum ! Ce sera peut-être difficile, vu que sa mère... hum !... ne sachant pas lire... hum ! hum !... faisait le bon Andrès, n'a pas de livre de messe... Enfin, n'importe !

— C'est parfait !

— Quant aux conditions, nous sommes convenus, je crois, de quatre réaux (1) par mois.

— C'est parfait !... Plus un demi-sac de pommes de terre et deux mesures de maïs à la fin de l'année.

— A merveille !... Seulement, monsieur l'instituteur, dit Andrès en se grattant la tête, j'ai réfléchi depuis hier, et...

— C'est parfait !

— Eh bien ! au lieu d'un écolier, je vous en amène deux.

— C'est parfait !

— Seulement, pour le second je ne serai pas trop difficile, et je n'exigerai même pas que vous lui appreniez à lire.

— Ah !... Alors, pourquoi l'amener ici ?

(1) Le réal est une monnaie d'argent valant environ vingt-six centimes.

— Voilà, monsieur l'instituteur. C'est que, élevé avec mon petit Thomas, il serait trop malheureux d'en être séparé.

— C'est parfait !... Comment l'appelez-vous ce futur docteur que vous mettez chez moi pour qu'il n'apprenne même pas à lire ?

— Martin.

— C'est parfait ! ma foi, c'est parfait !... Mon brave ! je consens à me charger de Martin, moyennant un réal de supplément par mois... Si cela vous convient, vous pouvez me l'envoyer dès demain.

— Non ! pour rien !...

— Impossible ! Mes principes... les autres élèves... mon temps...

— C'est comme cela, monsieur le maître !

— Au moins... doublez les pommes de terre !

— Quant à cela... je ne dis pas non.

— C'est parfait !... Qu'il vienne alors !

— Il est ici !

— Vraiment ? C'est parfait !... Où cela ?...

— A la porte.

— Faites-le entrer.

— Martin !... cria mon maître.

Moi, qui avais écouté toute la conversation et qui désirais que l'instituteur voulût bien me permettre d'accompagner mon Thomas, je me dressai sur mes jambes de derrière et entrai dans le modeste salon... Andrès vint à moi, me prit par la patte et faisant une révérence :

— Voici ! dit-il avec son plus gracieux sourire.

— C'est parf...

Malgré la goutte dont il souffrait quelquefois, le digne magister fit un bond formidable sur sa chaise, d'un coup de poing envoya ses lunettes au plafond, me regarda bouche béante ; puis, s'aplatissant sur le sol, disparut comme un serpent sous son lit.

De là, se croyant à l'abri de tout danger :

— C'est pa...a...rfait !... Otez votre ours ! monsieur, s'écria-t-il ; c'est un guet-apens, c'est une détestable plaisanterie !... Chassez cet animal sanguinaire, ou je vous fais arrêter comme assassin !...

L'accent du maître d'école exprimait si bien la terreur, et sa voix caverneuse, résonnant sous le lit comme au fond d'un puits, produisait un effet si comique, qu'Andrès partit d'abord d'un grand éclat de rire ; puis il eut beaucoup de peine à persuader au tremblant instituteur que je n'étais pas un ours comme les autres ; que, loin de me montrer sauvage, j'avais au contraire le plus doux caractère. Malgré tout ce qu'on put dire, le brave homme ne voulut jamais hasarder que la moitié de son nez au dehors du lit et refusa catégoriquement de se charger de mon éducation.

— Tu vois ! mon pauvre Martin, me dit tristement Andrès, j'ai fait ce que j'ai pu !

Je baissai la tête, embrassai de tout cœur mon petit ami et repris tristement le chemin de la maison. A mesure que je sortais, le nez du magister reparaissait, puis la tête, puis le corps, puis les jambes...

Au moment où je franchissais le seuil, j'entendis :

— C'est parfait !

Et la porte se referma brusquement... J'étais seul.

Quoi qu'il en soit, chaque matin j'amenais mon frère à l'école, et j'allais le chercher le soir ; quand l'enfant se montrait fatigué par la longueur de la route, je le faisais monter sur mon dos. Le reste de la journée, je le passais à la maison, vaquant à mes occupations ordinaires, mais toujours triste du départ de mon cher Thomas.

Peu à peu cependant je me fis d'autres amis et, de temps en temps, j'allais rendre visite au curé du hameau, chez lequel je trouvais bon accueil. Sa vieille gouvernante avait toujours dans quelque coin du miel de première qualité dont elle me donnait des tartines, et je l'aimais beaucoup.

— Le miel, ou la bonne femme ? glapit Simius.

— Tous les deux, mauvaise langue !

Or, mon curé demeurait dans un vieux château presque en ruine, transformé en presbytère. Un jour, n'y trouvant personne, je m'avisai de faire le tour de la maison et d'entrer dans le jardin, que je n'avais pas encore vu. Tout alla bien d'abord ; mais dans la cour, pleine de décombres, tandis que je marchais debout pour voir de plus loin, je me heurtai si violemment contre un pavé, que je perdis l'équilibre et m'engouffrai dans un énorme soupirail s'ouvrant béant dans le mur, presque au niveau du sol... Etourdi par la commotion de ma chute, j'ouvre les yeux, cherchant à me reconnaître, et ne vois que ténèbres autour de moi. J'étais tombé dans la cave...

Tout penaud de mon aventure, je cherche la porte à tâtons et essaye de l'ouvrir : peines perdues ! la porte était fermée à clef ! J'étais bel et bien prisonnier ! Quant à sortir par le chemin que j'avais suivi pour entrer, il n'y fallait pas songer, le soupirail était trop haut.

Je m'assis derrière un tonneau, réfléchissant que la fin de la classe allait sonner et que, pour la première fois, mon frère Thomas ne me trouverait pas à mon poste. Cette perspective était fort triste.

Tout à coup j'entends un certain bruit, comme une clef qu'on eût discrètement introduite dans la serrure. Puis, la porte s'ouvre et je vois entrer, qui ? le sacristain de la paroisse, un bougeoir dans une main et un verre dans l'autre...

Sa présence, et surtout son air embarrassé, me frappèrent ; je voulus connaître ses intentions ; je retins mon souffle et attendis.

Le sacristain, après avoir refermé la porte avec soin, vint droit au tonneau derrière lequel j'étais, s'accroupit sur ses talons et, à l'aide d'une vrille, perça un petit trou dans lequel il introduisit le tube d'une plume d'oie ; puis, plaçant son verre contre le tube, il laissa couler le liquide.

Le verre rempli, il le pose à terre et se met en devoir de boucher, avec un morceau de cire, le trou qu'il avait foré.

Je saisis le verre sans bruit, l'avale d'un trait, et le repose à sa place...

— Tiens !... dit le sacristain quand il voulut boire à son tour, il est vide !... Je croyais pourtant l'avoir rempli ; recommençons !

Il recommença, je recommençai... et le verre se trouva vide à nouveau...

— Voyons ! voyons ! s'écria l'ivrogne au comble de l'étonnement, je n'ai pourtant rien bu !... Ai-je la berlue ? ou bien ce vin est-il ensorcelé ?

En disant ces mots, il roulait des yeux inquiets autour de lui.

Il recommença une troisième fois, mais sans lâcher son verre, et il avait déjà commencé à en déguster le contenu lorsque, sortant de ma cachette et m'avançant derrière lui, je lui posai la patte sur l'épaule.

Le pauvre diable, surpris en flagrant délit, eut un soubresaut terrible; et, sans lâcher le verre, tourna la tête...

Jugez de sa stupéfaction, lorsqu'au lieu de la figure de son curé il aperçut le museau menaçant d'un ours le regardant d'un œil sévère, comme pour lui reprocher sa mauvaise action.

Eperdu, l'œil fixe, la bouche ouverte, le malheureux sacristain tomba à genoux, et, ne sachant que dire :

— Heu! heu!... A votre santé!... balbutia-t-il en élevant le verre à la hauteur de ses yeux.

Le vin étant du xérès du meilleur cru, je saisis le verre et l'avalai comme les deux précédents...

Après avoir passé à plusieurs reprises ma langue sur mon museau pour ne rien perdre du précieux liquide, je fis comprendre par un signe impérieux au sacristain éperdu qu'il eût à ouvrir la porte.

Il obéit en tremblant; mais à peine me vit-il dehors, que l'émotion et la frayeur lui firent perdre le sentiment.

Je le laissai; Thomas m'attendait, et je partis au galop.

Quand le bonhomme eut repris ses sens et put réfléchir à cette aventure, tout lui sembla prouver que ce n'était point à un ours qu'il avait eu affaire, mais bien au diable en personne. Alors, éperdu de terreur, il courut chez le curé, tomba à genoux, lui fit l'aveu de sa faute et implora son pardon...

Le curé, brave et digne homme, passa l'éponge sur le passé, non toutefois sans faire un long sermon sur la tempérance et le respect du bien d'autrui.

L'aventure se termina ainsi à la satisfaction générale; mais, à partir de ce jour, toutes les fois que le sacristain m'apercevait, il fuyait comme s'il eût eu le diable à ses trousses.

Martin et le sacristain. Dessin de E. Morin.

Cinq années s'écoulèrent encore.

Thomas était devenu un beau garçon de quinze ans, grand, bien taillé, avec des poignets et des jarrets d'acier.

Il avait quitté l'école, l'instituteur lui ayant enseigné depuis longtemps tout ce qu'il savait lui-même, lorsque son père prit la résolution de l'envoyer en Amérique, à la Havane, pour y utiliser l'instruction qu'il avait reçue.

Carmen s'était d'abord opposée de toutes ses forces à ce projet; mais Andrès avait levé tous ses scrupules en lui montrant que Thomas restant au pays ne pourrait jamais que végéter, tandis qu'à la Havane, avec du travail et de la bonne conduite, il parviendrait à amasser une petite fortune et pourrait un jour revenir au pays, et, qui sait? acheter peut-être le château de Somio.

Carmen finit par céder; mais, ne voulant pas se séparer de son fils, elle prit la ferme résolution de partir avec lui.

Je ne vous décrirai pas les adieux déchirants de la séparation.

Hélas! Andrès eût répandu des larmes encore plus abondantes, s'il eût pu deviner qu'il ne reverrait ni sa femme, ni son fils!

En effet, quelques mois après leur départ, mon pauvre maître, au retour d'une excursion sur la montagne, où il était resté plusieurs heures enseveli dans la neige jusqu'à la ceinture, et où — sans modestie — je l'avais sauvé, fut pris d'une fièvre terrible et bientôt se sentit à toute extrémité.

Son frère, qui demeurait à une vingtaine de lieues de là, accourut en toute hâte, mais ne put que recueillir son dernier soupir.

Pauvre Andrès! Au moment de la mort, il ne m'avait pas oublié et me légua, par testament, à son frère avec charge de me conserver en mémoire de lui.

Le frère obéit aux dernières volontés du mourant, et m'emmena dans la bourgade qu'il habitait; mais mon arrivée fut saluée par un *tolle* général, et les autorités du pays vinrent signifier à mon nouveau maître qu'il eût à se débarrasser de moi dans les quarante-huit heures.

Le frère d'Andrès, forcé de se soumettre aux lois, s'aboucha avec un Hercule de la Réolle quelconque auquel il me vendit. Je parcourus ainsi l'Espagne, allant de ville en ville, passant de main en main, mal traité et mal nourri souvent par des maîtres barbares, lorsque ma bonne étoile me fit faire la rencontre de *Scipion l'Africain.*

Le véritable *Hercule de la Réolle* fut tellement charmé de mes talents et de ma douceur, qu'il m'acheta sans marchander.....

Et je n'aurais qu'à me louer de sa conduite, s'il me laissait la liberté à laquelle j'ai toute ma vie été habitué et dont je n'ai jamais abusé.

— Compte là-dessus! glapit l'intraitable Simius en grimaçant.

— Qui sait? riposta tranquillement maître Martin; l'avenir est à Dieu!

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

LE SIÉGE DE FLORENCE [1].

Michel-Ange et Paolo di Ceri portant au palais les drapeaux espagnols. Dessin de F. Lix.

Le lendemain, avec le rapport sur ce brillant succès, Ferrucci envoya à Florence les étendards espagnols sur lesquels sa main avait tracé la devise de Bella. Il confia à Paolo de Ceri cette mission périlleuse; car il fallait traverser un pays occupé par l'ennemi : « Mon ami, lui dit-il, tu remettras ces trophées à Michel-Ange, et tu iras avec lui les déposer au Palais-Vieux, entre les mains du gonfalonier. »

Quelques jours après, rien n'était plus beau que de voir Michel-Ange et Paolo de Ceri portant au palais de la République les drapeaux vaincus de l'Espagne. Un peuple immense les accompagnait dans un patriotique orgueil, en remplissant les airs du cri de : Vive Ferrucci !

Quand Michel-Ange eut accompli la noble mission qui lui était confiée, il se hâta de se rendre au palais Strozzi. Il trouva toutes les portes ouvertes, il ne rencontra nul serviteur; mais Bella l'avait vu; accourant à sa rencontre, elle lui prit la main :

— Que se passe-t-il donc? dit-elle, toute la maison est déserte. Père, frères, domestiques, je les ai tous vus sortir comme des fous, et j'entends des exclamations confuses s'élevant de toutes les rues; tenez, elles redoublent...

— Ecoutez, Bella, écoutez, fit Michel-Ange en ouvrant une fenêtre.

— Ils crient...

Des larmes inondèrent le visage de la jeune fille elle resta éperdue, la bouche ouverte, sans pouvoir prononcer le nom qu'elle entendait.

— Ils crient : « Vive Francesco Ferrucci, le héros d'Empoli ! » Florence est ivre de joie; et moi, chère Bella, je suis comme Florence... j'ai voulu partager mon bonheur avec vous.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Alors, à la jeune fille frémissante et inondée de larmes, il raconta longuement la victoire et l'accueil enthousiaste fait aux drapeaux suspendus au balcon du Palais-Vieux.

Aux dernières paroles du statuaire :

— O Michel-Ange ! ô mon père ! je voudrais les voir ! Accompagnez-moi, vous me rendrez si heureuse ! lui dit Bella, les mains croisées. Conduisez-moi, car je sens que je deviens folle !

Ils sortirent, et d'un pas rapide, traversant la foule, qui allait toujours grossissant, ils parvinrent bientôt sur la place, où une foule énorme s'étouffait en criant, en hurlant : « Vive Ferrucci ! » Michel-Ange sentit que sa compagne faiblissait, il la vit si pâle, si pâle, qu'il comprit qu'elle allait s'évanouir ; alors, l'entourant de ses bras robustes, et s'ouvrant un passage, il la porta presque sans connaissance dans la salle du conseil.

Quand elle fut un peu revenue à elle :

— Oh ! partons, dit-elle.

Et, mettant la main sur son cœur, elle murmura plus bas :

— Ces cris me tuent de bonheur...

Puis, relevant la tête avec un pâle sourire, elle ajouta :

— Je voudrais bien les voir, pourtant...

— Venez, vous les verrez !...

Et, la prenant par la main, il la conduisit sur le balcon chargé des drapeaux.

En cédant à cette inspiration de bonté, Michel-Ange n'avait pas réfléchi à ce qui devait inévitablement se passer. Toute Florence savait que Ferrucci avait vaincu au cri : « Pour Florence ! » Toute Florence lisait ces mots inscrits sur les couleurs espagnoles, quand celle qui les avait prononcés la première parut tout à coup sur le balcon, pâle, mais rayonnante, appuyée sur Michel-Ange, l'orgueil de Florence ; lorsque, d'un mouvement involontaire, elle tendit la main pour toucher les soyeuses étoffes, il se passa une scène que l'on ne peut pas comprendre si l'on n'a jamais vu l'effervescence des races du Midi : les milliers de spectateurs qui couvraient la place du Palais-Vieux tombèrent à genoux, les bras tendus vers la blanche apparition. Cette foule agenouillée se releva bientôt, mêlant dans ses cris les noms de Bella, de Ferrucci à celui du sublime artiste. Un instant la jeune fille souriante sembla se pencher vers ces mains qui l'attiraient ; on aurait dit qu'elle voulait parler, mais le sourire s'éteignit sur ses lèvres émues, ses yeux se fermèrent, et Michel-Ange, plus pâle qu'elle, fut forcé de l'emporter.

Ces succès si bruyants de Ferrucci, ces ovations, furent loin d'être agréables à Malatesta ; il s'en plaignit au gonfalonier, qui s'efforça de le calmer ; il se plaignit aussi à Strozzi du rôle si dramatique de Bella, et de la manière dont Michel-Ange avait associé le nom d'une jeune fille à celui de l'homme à qui sa main avait été refusée par ses parents. Malheureusement, ailleurs encore il exhala sa mauvaise humeur, railla Ferrucci, « étonné d'avoir vaincu » ; paroles imprudentes qui furent reportées au camp espagnol, dont elles relevèrent le courage, un instant ébranlé par le désastre de Piro de Castel Piero. Du reste, quand il avait appris la joie des Florentins, Philibert d'Orange avait dit : « Leur joie sera courte » ; il tint parole : une semaine ne s'était pas écoulée, que Florence apprenait avec consternation la prise de San-Minato al Tedesco, forteresse bien fortifiée et munie de bonnes troupes, enlevée par les Espagnols. C'était là, comme nous l'avons expliqué, une perte très-grave pour la République, dont les communications avec Pise se trouvaient, sinon complétement coupées, du moins singulièrement compromises. En effet, les Florentins ne tardèrent pas à apprendre que plusieurs convois venant de la mer avaient été enlevés par la garnison de San-Minato al Tedesco ; à cette nouvelle, le prix des vivres s'éleva dans Florence d'une façon aussi rapide que douloureuse. Il se forma alors deux partis dans la ville : les uns commençaient à parler tout haut de se rendre ; les autres, au contraire, irrités par le malheur, exaspérés par la mollesse du commandement, se vantant avec raison de n'avoir jamais été vaincus, demandaient à grands cris qu'après tant d'occasions perdues, on en saisît une bonne pour livrer une bataille décisive. Pendant que l'on discutait ainsi, la cherté des vivres allait toujours croissant ; depuis que la route de Pise se trouvait compromise, il semblait que toutes les autres fussent coupées.

Mais voilà qu'un matin, de cette route d'où il ne venait plus rien, on voit s'avancer une longue file d'équipages, de mulets, de moutons, de bestiaux de toute espèce ; sur les voitures chargées de sacs, de caisses, de tonneaux, flottent les couleurs de Florence. On court aux portes, on interroge les hommes de l'escorte et le chef qui la conduit. Aux premiers mots entendus, la foule revient en se refoulant inonder les rues, elle crie : « Victoire ! victoire ! encore Ferrucci ! encore Ferrucci ! Al Tedesco est à nous ! » Une fièvre de joie anime et agite toute la cité ; connus et inconnus se serrent les mains, s'embrassent ; les femmes, qui ont vu souffrir leurs enfants, sont toutes à l'ivresse des espérances ; les partisans de la paix baissent la tête et se cachent ; Malatesta ne se montre pas. En effet, Ferrucci, se rendant parfaitement compte de l'importance de San-Minato al Tedesco, quittait secrètement Empoli avec une partie de ses troupes ; trompant le prince d'Orange, il s'était rapidement porté sur la nouvelle conquête des Espagnols, et l'avait sans tarder attaquée. La garnison se défendit vaillamment ; trois fois les échelles d'assaut renversées attestèrent l'énergie de la défense. Mais enfin elle avait dû céder à l'impétuosité, à l'obstination de l'attaque. Attaché à la muraille avec un invincible courage, échappé par miracle aux poutres, aux pierres, aux balles que l'on faisait pleuvoir sur lui, animant tout de son cri de guerre, couvert de sang, ses armes bossuées, faussées, Ferrucci parvint sur le sommet des remparts et s'y maintint, malgré les efforts désespérés des assiégeants. Ses compagnons bientôt le rejoignirent ; on se disputa pied à pied le terrain, il fallut enlever un à un chaque pan de mur, mais enfin la résistance cessa, et, suivant les affreuses lois militaires de ce temps-là, ce qui restait de la garnison fut passé au fil de l'épée.

Ce succès commenté, amplifié, courut bientôt dans tous les coins de Florence, et lorsque l'officier qui conduisait le convoi l'eut remis aux officiers de la République, en annonçant que d'autres approvisionnements suivraient bientôt, les Florentins, pour les fêter, se disputèrent à qui aurait pour hôte un des héros d'al Tedesco. Parmi ces soldats si bien accueillis, il en fut un qui sortit des rangs avant qu'ils fussent rompus. Le capuchon du demi-manteau qui couvrait son buste était rabattu sur son visage, et il portait son morion attaché par une courroie à la ceinture. Personne ne prit garde à lui ; étant sans armes apparentes, il put facilement se confondre avec les curieux placés sur le

premier plan; puis, peu à peu, comme un homme qui a vu ce qu'il voulait voir, il s'enfonça parmi la foule pour entrer dans une de ces petites rues transversales si nombreuses en la vieille cité. Parvenu près d'Orsanmichel, il s'arrêta devant un vieux bâtiment ayant l'air d'un magasin, tira une clef de sa poche, se glissa dans la porte entre-bâillée, la referma sur lui. Guidé par une faible lumière tombant d'une lucarne grillée, il alla s'asseoir sur une balle de laine, releva son capuchon, rejeta son manteau, et parut la poitrine couverte d'une de ces fines cottes de mailles que les Milanais savaient seuls travailler, sur lesquelles s'émoussaient les poignards les mieux trempés, les lames de Tolède elles-mêmes. Ce soldat était Francesco Ferrucci. Après s'être reposé un instant, il entra dans un bureau qui donnait sur le magasin, prit quelque nourriture qui semblait avoir été préparée pour lui, et fouillant ensuite dans un vieux bahut, il en tira une robe de dominicain qu'il passa par-dessus sa cotte. Ainsi déguisé, s'étant assuré que la ruelle était déserte, il sortit et, quelques instants après, il se présentait à la demeure de Michel-Ange :

— Etes-vous content de moi? lui dit-il en l'abordant et en découvrant son visage.

Pour toute réponse, Buonarroti le serra dans ses bras.

— Que ce déguisement ne vous étonne point: je devais venir à Florence, je l'avais promis; mais si j'y avais paru ouvertement, mes ennemis n'auraient pas manqué de dire qu'abusant de quelques succès, je venais m'imposer à la reconnaissance de la République. Demain j'aurai rejoint mes soldats, qui ne savent pas même que je les ai quittés!

— Pas blessé? lui demanda Michel-Ange avec la sollicitude d'un père parlant à un enfant bien-aimé.

— Non; une misère, une égratignure à l'épaule, juste assez pour que je puisse dire un jour que je me trouvais à l'assaut de San-Minato al Tedesco.

— Elle sera bien heureuse! murmura tout bas Buonarroti.

Puis, reprenant à haute voix :

— Vous avez raison; il ne faut pas que l'on sache que vous êtes à Florence.

Il apprit à Ferrucci qu'à la nouvelle de la reprise d'al Tedesco, Malatesta avait envoyé sa démission au gonfalonier et au conseil de défense et s'était même laissé aller à des emportements regrettables.

— Cette démission, ajouta-t-il, nous n'avons point voulu la recevoir; mais le peuple de Florence, lui, l'a acceptée, et certainement, s'il vous savait dans ses murs, il y aurait émeute, et vous seriez chargé de la conduite de toute la guerre.

Dans la conversation, qui fut très-longue, Ferrucci dit à Michel-Ange qu'il croyait fermement le salut de Florence possible. L'hiver avait été difficile pour l'armée de l'empereur; très-affaiblie par les maladies, peu confiante en elle-même, elle pouvait être facilement vaincue, si l'on voulait faire un effort intelligent et décisif avec toutes les forces de la République placées dans des mains énergiques, sous un chef bien décidé à vaincre.

Il exposa un plan qu'il avait mûri, il en estimait le succès infaillible. « Mais, dit-il en achevant, moi seul peut-être n'ai pas le droit de le proposer, car on ne manquerait pas de dire que je ne pense qu'à supplanter Malatesta, sous qui je serais trop heureux de servir pour un tel dessein, car il y aurait assez de gloire à conquérir pour qu'il m'en revînt quelque chose. Mais, soyez-en convaincu, si l'on persévère dans le système que l'on a suivi, si l'on ne passe pas résolûment de la défensive à l'attaque, si l'on ne fait pas un grand effort avec l'armée de Florence et la garnison de Volterra, d'Empoli, de Lucques, de Prato, de Pistoja, de Pise, nos forces s'épuiseront, la disette viendra et nous serons perdus. »

C'était la pensée de Michel-Ange : « Ce que vous ne pouvez pas proposer, vous, je le puis, dit-il, et je vous promets de réveiller le conseil de défense, qu'énerve et endort Malatesta. » Quelques instants après, il reconduisait Ferrucci jusqu'au seuil de sa demeure. Il lui faisait ses derniers adieux; le faux dominicain avait oublié de rabattre son capuchon; un homme à ce moment passait dans la rue Ghibellina; à la surprise qui se peignit sur son visage, si Michel-Ange l'eût regardé, il aurait deviné qu'un autre que lui connaissait la présence de Ferrucci à Florence.

En effet, peu de temps après, dans le fond le plus obscur d'un infime cabaret, loin d'une figure de la Vierge devant laquelle brûlait un bout de cire, deux hommes chargés d'un arsenal d'épées et de poignards étaient assis accoudés sur une table grasse, et les têtes si rapprochées, qu'ils pouvaient se parler à voix basse. De ces deux personnages, l'un pour nous n'est point un inconnu; tout hâve et tout maigri qu'il soit, il nous est facile de reconnaître le lieutenant Franchi. Chassé d'Empoli le lendemain de son supplice, souffrant, fou de rage, d'abord il avait erré au hasard à travers les campagnes, tremblant de tomber entre les mains des Espagnols que sa lâche trahison avait fait massacrer, et redoutant presque avec une égale terreur d'être reconnu et pris par quelque parti florentin; puis las, mourant de faim, déguenillé comme un rufien, il s'était jeté dans Florence, qui lui semblait le gîte le plus sûr. Il y était peu connu, y ayant peu séjourné, et sa famille étant de Livourne. Il se cacha dans un réduit d'où il se hâta, sa bourse l'exigeait, de se mettre en rapport avec les agents secrets de l'Espagne qu'il connaissait. Il s'imposa à eux sans qu'ils osassent se plaindre, de crainte d'être dénoncés; mais ces misérables, tout perdus d'honneur qu'ils fussent, se montraient, en général, peu flattés de la compagnie d'un homme que la main du bourreau avait marqué. Parmi ces traîtres se trouvait un nommé Cibo, dont Ferrucci avait entendu prononcer le nom dans l'entrevue de l'homme aux poulets; sa vie n'était qu'une longue suite de crimes et de perfidies; l'épée vénale de ce condottiere de basse classe appartenait toujours au plus offrant et dernier enchérisseur.

— Quand je t'affirme que je l'ai vu, disait-il à Franchi.

— En es-tu sûr?

— Comme de mon existence; déguisé en dominicain, parlant à Michel-Ange.

— Oh! rugit Franchi en frappant du poing la table, il faut que je le tue!

— D'abord tiens-toi un peu tranquille; il n'est pas nécessaire que tu attires les regards sur nous. Je ne t'empêche pas de le tuer, il t'a laissé des souvenirs si brûlants...

— Si tu en parles, je te brise mon verre sur la figure.

— Du calme, du calme; voyons ce que nous avons à faire. D'abord prévenir Malatesta et le prince d'O-

range... Dis donc, Franchi, si tu te chargeais de cette dernière commission?

— L'Espagnol me pendrait.

— Aimes-tu mieux te présenter à Malatesta? Mais il ne te traiterait peut-être pas mieux qu'Orange... Je te vois, ajouta-t-il en partant d'un éclat de rire, suspendu entre deux cordes; tu n'as que l'embarras du choix.

— Quand je te dis que je veux le tuer?

— Ce n'est pas moi qui t'en empêcherai; je te donnerai même un coup de main, mais après avoir averti le camp espagnol et le Palais-Vieux; ce qui nous vaudra des ducats d'un côté et des florins de l'autre.

— Où le retrouver, ce ciampo?

— N'aie pas peur, nous le retrouverons, s'il n'a pas quitté Florence; et demain, s'il en sort, il tombera entre les mains des Espagnols, qui, prévenus, feront bonne garde; il voudra se défendre, ils le tueront.

— Mais c'est moi qui veux boire son sang!

— Nous le boirons ensemble, car il y a six mois, comme je lui demandais quelque argent à emprunter, il m'a répondu qu'il n'en avait pas pour les gens comme moi.

— Et tu ne lui as pas donné de ton poignard à travers le corps?

— L'as-tu fait, toi? Tu sais bien qu'il est fort comme un buffle. Mais c'est assez bavarder; maintenant, il nous faut agir, et, pour des raisons à moi connues, je suis sûr qu'en surveillant le palais Strozzi nous retrouverons la piste du ciampo...

Si quelqu'un, ce jour-là, avait à minuit passé devant ce palais, il en aurait vu, par une petite porte secrète, sortir deux femmes soigneusement cachées dans leurs mantes. Dès qu'elles parurent, trois hommes se détachèrent d'un angle obscur, et, se tenant dans l'ombre projetée des maisons, ils suivirent leurs pas. Elles marchèrent rapidement sans hésitation; quand elles furent arrivées à Santa-Maria del Fiore, la plus grande de ces deux femmes frappa d'une certaine façon à une porte latérale de l'église, qui tourna aussitôt silencieuse sur ses gonds, et elles disparurent. Les trois hommes marchant derrière elles, fort surpris, s'arrêtèrent et, après une délibération de quelques minutes, ils s'embusquèrent derrière les saillants que formait l'architecture du monument. Immobiles, muets comme des statues, ensevelis dans l'obscurité, ils attendirent.

L'attente fut longue; au bout de deux heures ils guettaient encore la porte, lorsqu'ils virent passer devant eux les femmes qu'ils avaient suivies. Elles étaient sorties de la cathédrale par une autre issue. L'une d'elles pleurait, l'autre semblait la consoler. Elles marchaient comme s'éloignant à regret, et à chaque pas la désolée jetait un regard derrière elle. Les trois fantômes cachés dans l'ombre s'agitèrent, se rapprochèrent; l'un d'eux se détacha du groupe et marcha sur les pas des Florentines, tandis que les deux autres reprenaient leur poste. Cette fois ils n'attendirent pas longtemps, la porte qu'ils surveillaient se rouvrit, et Ferrucci, couvert de la longue robe de soie de mode à Florence, parut accompagné d'un prêtre. Ils s'arrêtèrent, causèrent avec chaleur pendant quelques minutes et se séparèrent, allant de deux côtés opposés.

En s'éloignant, Ferrucci toucha presque les assassins; ils ne bougèrent pas; mais, quand il les eut dépassés, ils se ruèrent ensemble sur lui et le frappèrent de deux coups de stylet entre les épaules. Il tendit les mains comme un homme qui va choir; il n'était point blessé pourtant, grâce à sa cotte de mailles; il fit volte-face, et avant que ses assassins fussent revenus de la surprise où ils étaient, car déjà ils croyaient leur victime morte, il enfonçait son poignard dans la gorge de l'un d'eux, et du pommeau de cette arme portait à la figure du second un coup si terrible, que son adversaire tomba comme tombe un bœuf assommé.

Ferrucci se tint un instant en garde, sondant de l'œil les ténèbres, attendant l'attaque de nouveaux assaillants; mais, rien ne bougeant, n'entendant que le râle d'un des deux hommes qui gisaient à terre, il s'approcha de lui, et, le tournant du pied, il se baissa pour voir si sa figure lui était connue. « Une vermine de moins! dit-il en regardant le visage livide et convulsionné de Cibo; et cet autre? Ah! c'est Franchi! Traître, lâche, il ne lui manquait plus que d'être assassin!... » Il essuya son poignard, mit la lame dans sa gaîne d'argent et s'éloigna.

Une demi-heure après, sortant de son évanouissement, Franchi porta la main à sa bouche pour se débarrasser des caillots de sang qui la remplissaient; deux ou trois de ses dents tombèrent, et, touchant ses lèvres, il ne put retenir un gémissement, tant elles étaient mutilées et douloureuses. Il leva la tête; à la vue d'un cadavre étendu à ses côtés, un éclair d'espérance ranima son cœur: Ferrucci était tué! Sa joie fut courte : se traînant sur ses genoux, il reconnut Cibo. Après s'être assuré qu'il était bien mort, le bandit le fouilla, prit dans sa poche des papiers, une bourse assez lourde, et, se relevant tant bien que mal, il s'en alla en s'appuyant des deux mains contre les murailles.

Le lendemain, Michel-Ange recevait un billet sans signature; il était ainsi conçu :

« Je suis parti; j'ai failli être assassiné la nuit dernière. Un instant, que saint Jean me le pardonne! j'ai soupçonné Malatesta ou, pour des raisons que vous saurez bientôt, P. Strozzi. Je me trompais, je n'ai eu affaire qu'aux deux rufiens Cibo et Franchi; je crois les avoir tués. Avant de tenter leur coup, ils ont dû prévenir les Espagnols de ma présence ici; ceux-ci vont en conséquence m'attendre, me dresser des embûches entre Florence et al Tedesco; ils en seront pour leurs peines et pour leurs frais d'imagination; je me rends directement à Empoli. Soyez sans inquiétude et songez au plan que je vous ai soumis. Pensez-y, c'est le salut de la patrie; et nous avons tous deux le même cri de guerre, illustre Michel-Ange, le cri de Bella : « Pour Florence! »

— Toujours Bella, murmura Buonarroti en reployant la lettre.

Trois jours après, Guido Machiavelli (1), vaillant capitaine, aborda Michel-Ange près de San-Spirito. Il avait le visage bouleversé et des larmes dans la voix :

— Savez-vous la nouvelle, seigneur Buonarroti? Oh! malheur! malheur! Florence est perdue : Ferrucci est mort!

Michel-Ange devint livide.

— Vous êtes fou, Machiavelli!

— Je voudrais l'être, je ne serais pas desespéré...

— Que la volonté du Seigneur soit faite! dit Michel-Ange, reprenant possession de lui-même. C'était un

(1) Un des fils du célèbre Machiavelli, l'auteur du *Prince*. (Voir *le Chasseur de grives*, Musée des Familles, t. XXXV, p. 264.) Guido Machiavelli se distingua en défendant Florence

homme ! et je commençais à l'aimer comme mon fils. Mais comment est-il mort, où est-il mort? qui vous a appris cette ruine de toutes nos espérances?

— Colonna, Dante Castiglione, un des Strozzi. Il s est défendu comme un lion ! Ah ! les lâches ! il ont dû se mettre cent pour l'abattre.

— Mais, voyons, reprit Michel-Ange en frappant du pied la dalle de la rue, répondez-moi donc : Où a-t-il été tué?

— A une portée d'arquebuse de San-Minato al Tedesco.

Buonarroti releva la tête, sa large poitrine se dégonfla.

— Vous m'avez fait un mal affreux, Machiavelli; mais vous étiez si malheureux vous-même que je vous pardonne; Ferrucci n'est point à al Tedesco, mais à Empoli; donc la nouvelle de sa mort est mensongère.

— Comment le savez-vous?... Ne nous donnez pas une fausse joie.....

— J'en suis sûr, il est à Empoli ! Allez, courez, rassurez tout le monde ; si l'on doute de votre parole, dites que c'est moi qui l'affirme.

Et tandis que Machiavelli, traversant la foule déjà consternée, s'en allait agitant son épée et criant : « Il n'est pas mort ! il n'est pas mort! » Michel-Ange regagnait la rue Ghibellina.

Sur le seuil l'attendait son vieux serviteur.

— Qu'il y a-t-il donc?

— Une dame vous attend.

— Une dame? fit Buonarroti étonné; et il entra.

Les assassins. Dessin de F. Lix.

Il trouva une femme à genoux, les mains crispées, les cheveux noirs dénoués, la recouvrant comme un splendide voile d'un deuil royal, et le visage enfoui dans le coussin d'un fauteuil. Aux soubresauts des épaules de cette malheureuse on était pris de pitié, tant on sentait sa douleur et les sanglots qu'elle étouffait. Au bruit des pas elle se retourna, et tendant les bras, elle s'écria en pleurant :

— Oh! Michel-Ange, ayez pitié de moi !

— Bella ! vous ici, vous dans cette douleur ; ô ma fille chérie, quel coup vous a donc frappée?

Disant ainsi. il la prenait, la relevait doucement, et la forçait à s'asseoir.

— Voyons, parlez, racontez-moi la cause de votre chagrin.

Mais elle, appuyant sa tête sur l'épaule de son ami ou la roulant contre sa poitrine, continuait à sangloter sans pouvoir prononcer une parole.

— Voyons, Bella, dites, qu'avez-vous? Votre père est-il en danger? un de vos frères est-il blessé?... Par la Madone qui a tant souffert, dites-moi donc la cause de tant de larmes...

Elle pleurait toujours.

— Aurait-on osé vous outrager?... Strozzi veut-il vous contraindre à épouser Malatesta Baglioni? J'en serais surpris maintenant.

Elle pleurait toujours.

— A votre âge, enfant, il n'y a pas de maux irréparables; la jeunesse surmonte et couvre toutes les douleurs que plus tard elle oublie... La mort seule...

Se détachant de ses bras et tombant à ses pieds, elle s'écria :

— C'en est fait de moi! Mon père et mes frères me l'ont dit... mon cœur est brisé... Il est mort!

Les sanglots étouffèrent sa voix.

— Mais qui? parlez donc... ma Bella, je vous en supplie!

— Mon mari, mon maître, mon dieu! Francesco Ferrucci!

— Il vit, folle enfant! il vit!

A ces mots, se relevant et écartant ses cheveux, elle dit :

— Il vit?... Ah! vous voulez me tromper; ils me l'ont tué!...

Ses larmes redoublèrent, elle retomba comme foudroyée, en répétant toujours : « Il est mort! il est mort! »

— Il vit! je vous le jure! Ferrucci n'était point à al Tedesco, il est à Empoli. J'en ai la preuve. Relevez-vous, Bella, relevez-vous; je vais vous en donner un témoignage devant lequel tous vos doutes cesseront. Essuyez vos pleurs... tenez, lisez!

Il lui donna le billet de Ferrucci. D'abord elle ne vit rien; mais quand elle eut reconnu l'écriture de celui qu'elle aimait, elle la porta à ses lèvres, et lut; ses sanglots s'arrêtèrent, elle s'assit, semblant comme perdue dans des pensées qu'elle ne comprenait pas.

— Va-t-elle devenir folle? se demandait Michel-Ange qui la regardait avec terreur.

Mais, peu à peu, ses traits se détendirent, elle pressa encore l'écriture de Ferrucci sur sa bouche, et tendant la main à Michel-Ange, de ses lèvres encore agitées elle murmura :

— O mon sauveur, je suis inondée d'un bonheur si inespéré que je ne puis parler. Il me semble que c'est la vie qui me revient; mais je me sens brisée...

Bella se tut quelque temps; Michel-Ange respecta son silence. Elle lisait, elle relisait le billet de Feruçci; relevant tout à coup la tête et montrant du doigt la phrase où il parlait d'elle, elle sourit un peu et dit avec la joie d'un enfant : « Il a écrit mon nom là. »

Michel-Ange sentit une larme rouler dans ses yeux.

Elle reprit :

— Vous honorant comme il vous honore et sachant combien je vous aime, Michel-Ange, Francesco aurait dû vous apprendre que je ne me nomme plus Bella Strozzi, mais Bella Ferrucci. Je l'en avais prié, il n'aura pas osé...

— Mais, malheureuse enfant...

— Ce n'est pas malheureuse qu'il faut dire, mon père, mais bienheureuse.

— Vous êtes donc sa femme?

— Oui; ce qui arriva à Julietta Capelletto de Vérone quand elle vit Roméo, m'est arrivé; dès que mes yeux virent Francesco, mon cœur reconnut son seigneur. Quand il fut nommé commissaire de la guerre à Empoli, la nuit suivante nous allâmes à Santa-Maria del Fiore, où un prêtre nous fiança; et en quittant mon bien-aimé, je lui dis : « Francesco, fais-toi un nom que ta Bella puisse porter! » Il est revenu il y a trois jours après sa victoire, après la prise d'al Tedesco; il m'avait obéi; moi, j'ai tenu ma parole; nous sommes retournés devant l'autel de la Vierge, et je suis devenue sa femme (1).

— Mais votre père, votre père, Bella?

— Ne me grondez pas; j'ai bien combattu mon cœur, il a été le plus fort. Mon père ne saura rien jusqu'au jour où la gloire de mon Francesco sera si grande, que les Strozzi se tiendront pour honorés de son alliance.

Et comme le front de Buonarroti restait pensif et sévère :

— Vous verrez, vous verrez ce dont Ferrucci est capable, reprit-elle; grâce à son bras, nous vivrons tous heureux dans Florence libre. Pour dernière grâce, Michel-Ange — je vous la demanderai alors à deux genoux — vous taillerez sa statue dans un marbre immortel.

Venue désespérée, Bella partit consolée et heureuse; quant à Michel-Ange, plus il s'était attaché à la jeune femme, plus il demeura triste, cherchant dans sa pensée comment il pourrait amener Strozzi à accepter le mariage de sa fille.

A mesure que les jours se succédaient, Florence devenait sombre. Quoique Ferrucci eût repris al Tedesco, Malatesta s'obstinant à ne pas utiliser les forces dont il pouvait disposer, les partis volants des Espagnols empêchaient les vivres d'entrer dans Florence, et au dehors même ces vivres étaient très-rares, les campagnes n'ayant point été cultivées. Au mois de mai 1530, c'est-à-dire après un siége de six mois, les Florentins en étaient réduits à faire du pain avec de la farine de sarrasin, de millet, et des glands. La chair d'âne, du mulet, était fort recherchée, et un rat se payait deux paoli (environ trois francs). Pour comble de malheur on apprit qu'après avoir vainement attaqué Empoli, où ils eurent beaucoup de monde tué, les ennemis s'étaient portés sur Volterra, dont les habitants leur livrèrent les portes. La nouvelle de la chute de cette ville causa une émotion profonde et accrut encore la réputation de Ferrucci; la « République n'est heureuse qu'où combat ce vaillant homme, » et, comme conclusion logique, beaucoup ajoutaient : « Il faut donc lui confier le commandement suprême des armées. » C'était l'opinion de San-Gallo, de Buonarroti, d'une partie du conseil de défense, qui s'épuisaient en vains efforts pour pousser Malatesta à quelque sérieuse entreprise contre l'armée de siége diminuée considérablement par les grands détachements employés à l'attaque des forteresses du territoire de la République. Michel-Ange avait si bien agi sur l'esprit de Strozzi, que, lui aussi, revenu de ses préventions, penchait à vouloir que Florence remît le pouvoir militaire à Ferrucci, et, le cœur gonflé d'orgueil, Bella entendait son père faire l'éloge de celui avec lequel elle avait uni son sort.

Il n'y avait contre le héros d'Empoli qu'un parti contraire, celui des Médicis; mais la grande masse de l'armée et tout le petit peuple n'espéraient qu'en lui seul. Enfin, un jour que la ville était encore plus triste que de coutume, on vit entrer dans les remparts Des Ursino, un des capitaines de Ferrucci. On le reconnaît, on se presse autour de lui, on l'interroge; mais lui de déclarer qu'il a l'ordre de ne rien dire avant d'avoir déposé la dépêche dont il est chargé entre les mains du gonfalonier. Le peuple, les soldats le suivent en foule, cherchant vainement à lire sur son visage s'il est porteur de bonnes ou de mauvaises nou-

(1) Ces mariages secrets étaient alors fréquents en Italie; on peut dire qu'ils la désolèrent en causant entre les familles des inimitiés qui finissaient presque toujours par ensanglanter les rues de ses villes.

velles. Il marche ainsi au milieu d'une foule toujours grossissante qui l'accompagne jusqu'au Palais-Vieux. Il y entre; un instant après le gonfalonier, ayant derrière lui le conseil de défense, paraît à une fenêtre, tenant un papier à la main. On ne respire plus sur la place, on n'entend pas un bruit.

— Citoyens, dit-il, voici la dépêche que je viens de recevoir : « A Sa Seigneurie le gonfalonier. Volterra est rentrée sous les lois de la République; vos troupes ont été admirables; je suis dans la citadelle. *Signé* : FRANCESCO FERRUCCI. »

Ce furent d'abord des clameurs assourdissantes; mais, le gonfalonier ayant fait signe qu'il voulait parler, on se tut.

— Nous avons, dit-il, un éclatant témoignage de reconnaissance à donner à Ferrucci; dans une heure, sur cette place, après avoir délibéré avec les Conseils, nous vous ferons connaître nos résolutions. La République ne sera pas ingrate. En attendant, elle proclame que Francesco Ferrucci a bien mérité de Florence.

— Oui ! oui ! Vive Ferrucci !

Ces cris éclatèrent comme le tonnerre; dans chaque groupe on cherchait quelles preuves de confiance et d'estime on pouvait accorder au général victorieux; on comparait sa conduite à celle de Malatesta. « Depuis longtemps, disait-on, s'il était ici, nous aurions vaincu et dispersé l'armée des mulets (1). Il faut qu'il vienne et se mette à notre tête. » Cependant, impatiente, les yeux tournés vers la fenêtre où devait reparaître le gonfalonier, la foule attendait, et plus le délai de temps qu'il avait pris approchait de sa fin, plus elle devenait agitée, plus les têtes s'exaltaient, car on commençait à savoir par quels prodiges de bravoure et d'audace heureuses il avait repris Volterra après deux journées et deux nuits de combat; comment Ferrucci s'était battu deux fois vingt-quatre heures la pique à la main, et comment enfin la citadelle s'était rendue à discrétion à l'instant même où un corps espagnol, se présentant pour la secourir, avait été repoussé par le canon des Florentins, maîtres des remparts et de la ville entière. Mais l'heure était écoulée, un grand silence peu à peu se rétablit, tout le monde se tut dans une attente fiévreuse.

La fenêtre se rouvrit, le gonfalonier parut et dit :

— Au nom de la République, je déclare généralissime de nos armées Francesco Ferrucci, et j'invite tous les citoyens à s'unir à ses chefs qui vont solennellement se rendre au palais Strozzi pour prier l'épouse de Ferrucci, Bella Strozzi, d'agréer les hommages de Florence reconnaissante, et un anneau d'or, gage de l'adoption de la République, que Michel-Ange Buonarroti, son ami et le vôtre, est chargé de lui remettre.

La fenêtre se referma au milieu de cris d'enthousiasme; cette révélation si inattendue du mariage de Ferrucci avec la fille la plus belle et la plus aimée de Florence produisit une sensation indicible. La joie des femmes allait jusqu'au délire. Bella, si chère déjà, devenait à leurs yeux la patronne, la personnification de Florence, un rayonnant espoir de victoire et de salut. Bientôt les portes du Palais-Vieux s'ouvrirent, et le gonfalonier, suivi de son cortége, ayant près de lui Michel-Ange, et derrière les chefs de l'Etat, parut, une branche de lis à la main; précédé d'un corps de milice, entouré de gardes, il se dirigea vers le palais Strozzi. Une multitude immense l'escortait frémissante et en bel ordre. Au seuil de sa demeure Strozzi avec ses fils attendait; après s'être incliné devant le chef suprême qui s'avançait vers lui, il le guida, ainsi que les personnages qui eurent l'honneur de l'accompagner, vers la galerie où se trouvait Bella au milieu de ses sœurs. Sa mère, la fière Médicis, était absente; dès ce jour elle fut exécrée.

Arrivé à quelques pas de la jeune femme, qui semblait une statue de marbre, tant elle s'efforçait de contenir le tumulte de son cœur, Gerolami la salua profondément et lui dit :

— Madame, je viens, au nom de Florence qui vous adopte pour sa fille bien-aimée, vous prier d'être auprès de votre mari l'interprète de nos sentiments de respect et de reconnaissance. En lui donnant votre main, vous l'avez récompensé plus que nous ne saurions le faire; mais assurez-le que nous ne sommes point ingrats, que nous connaissons toute l'étendue de la dette que nous avons contractée vis-à-vis de lui. Dites-lui qu'il est notre espoir. En attendant que la République vous offre d'autres dons, daignez recevoir cette branche de lis, votre emblème et celui de Florence, et un anneau d'or que Michel-Ange Buonarroti est chargé de vous remettre ; plus tard, il y gravera la date de ce jour, une image de ce lis que vous tenez à la main et la devise que vous nous avez donnée ; ce seront désormais les armes et le cri de guerre des Ferrucci.

On aurait dit que Bella ne respirait plus, tant elle était immobile; ses yeux seuls vivaient; mais quand elle vit s'approcher Michel-Ange lui présentant l'anneau, son âme déborda, elle se jeta en pleurant dans les bras de son ami.

Alors Strozzi s'avançant répondit au gonfalonier :

— Que Votre Seigneurie daigne excuser le silence de Bella Ferrucci; des joies si profondes émeuvent autant que les plus vives douleurs. Ma fille n'oubliera jamais l'honneur que vous venez de lui faire, et ma famille en gardera une éternelle reconnaissance.

Le gonfalonier lui serra les mains et reprit :

— Philippo Strozzi, que votre fils Bernardo se tienne prêt à partir dans quelques heures avec Des Ursino; il est chargé de porter à son beau-frère nos instructions et nos décrets.

Appuyée sur le bras de Michel-Ange, Bella reconduisit Gerolami jusqu'au seuil de la galerie. Quand le cortége eut disparu :

— Eh bien, Bella, êtes-vous heureuse? murmura Buonarroti.

— O mon père, vous êtes plus qu'un homme, vous êtes un dieu, car tout ceci est votre ouvrage; mais ne me nommez plus Bella, appelez-moi *la Ferrucci!* Je ne voudrais plus entendre que ce nom! Mon Francesco! mon Francesco! quand pourrai-je donc lui rendre le bonheur qu'il me donne!

Si le cœur de Bella avait été bouleversé par ce qui venait de se passer, avec quel étonnement, quelle inexprimable félicité Ferrucci ne vit-il pas arriver Bernardo Strozzi, qui lui sauta au cou en lui disant :

— Je vous apporte des nouvelles de *votre femme* et des ordres de la République! Bella est devenue si folle des honneurs qui lui ont été rendus qu'elle voulait partir avec Ursino et moi; elle m'avait presque gagné, — j'aurais été si heureux de vous l'amener! — mais

(1) Surnom injurieux donné aux Médicis.

mon père et Buonarroti s'y sont formellement opposés, disant que c'était démence que d'essayer de traverser avec une femme les lignes espagnoles. Mais lisez, lisez, mon général, vous en avez long à lire! Vous savez que je ne vous quitte plus, mon frère; vous ferez de moi ce que vous pourrez, mais comptez que je tiens solidement une épée. »

— Eh bien, cher Bernardo, on s'en servira de votre épée, et pendant que je vais lire les ordres de Florence et d'autres qui me sont aussi chers, allez dans les rues de Volterra voir ce que nos épées, à nous, ont fait de belle besogne.

Elles en avaient fait de belle en effet! Partout des pans de murs renversés, des toitures à demi brûlées, des portes enfoncées; sur les dalles, dans les cours, de larges taches noires, témoignages muets, mais d'une éloquence sinistre; et çà et là des enfants assis dans la poussière, jouant avec des débris de piques et d'arquebuses. Au rempart, le spectacle changeait; une armée d'ouvriers y travaillait; on bouchait les brèches, on solidifiait les murailles; des paniers pleins de terre, passant de main en main, servaient à élever des cavaliers, tandis que les artilleurs, après avoir réparé les embrasures, y établissaient de nouveaux canons.

Volterra reprise. Dessin de F. Lix.

Sur les visages se lisait cette confiance hardie, prélude assuré de la victoire. Ferrucci vint bientôt rejoindre son beau-frère; tout le monde savait déjà quelle marque de confiance absolue lui avait accordée Florence; et il n'y avait pas un soldat qui ne fût fier de son jeune général; tous les postes l'accueillirent par des salutations joyeuses et en levant leurs piques. Lui passait, le regard heureux, en disant :

— Ce soir double paye, double ration. Je veux que vous buviez à la santé de ma femme, Bella Ferrucci, et bientôt je vous promets de belles batailles.

En se promenant, il encourageait les travailleurs, et appelant Paolo de Ceri :

— Mon ami, lui dit-il, je voudrais bien vous garder près de moi, car certainement nous allons être attaqués, mais il faut que vous quittiez Volterra à la tombée de la nuit pour aller à Florence. C'est un péril qui pour moi serait un grand bonheur. Pendant votre absence, Bernardo Strozzi prendra le commandement de votre compagnie; je veux le voir à l'œuvre.

Le lendemain Paolo était parti, le jeune Strozzi remplissait sa nouvelle charge, et le général avait repris son maintien sévère, sa vie de méditations, d'activité et de travail.

A. GENEVAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VOYAGES.

LES TAPIRS A DOS BLANC[1].

Les Battas. Dessin de Vierge.

V. — CANNIBALES ET CARNASSIERS.

Tant que les poneys eurent du courage, ils dévorèrent l'espace, la bride sur le cou; quand ils s'arrêtèrent, les fugitifs mirent pied à terre.

Un sentier de bêtes fauves les avait conduits dans une clairière traversée par un ruisseau, couverte de hautes herbes et entourée de grands arbres, d'où la vue n'apercevait que du feuillage, si loin qu'elle portât.

Le jour baissait; ils se traînèrent vers le ruisseau, où les poneys se plongèrent et burent un long trait, car la soif les étranglait.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Ensuite, les fugitifs se lavèrent le visage et regardèrent autour d'eux en se disant : Où trouver à manger?

Grave problème dans les profondeurs d'une forêt, surtout pour des gens qui, depuis huit jours, n'avaient dîné que de fruits.

— Si j'avais seulement un jambon fumé de tapir à dos blanc! Il paraît que c'est excellent, s'il faut en croire le baron de Pumpernickelhausen, soupira Swammerdam.

Le temps pressait; les fugitifs cherchaient autour de la clairière quelque arbre fruitier qu'ils pussent mettre à contribution; ils s'arrêtèrent devant un bouquet de sagoutiers, dont ils cueillirent et mangèrent les bourgeons; puis, avec leurs poignards, fendant, chacun à

sa hauteur, le stipe de l'arbre, ils burent la séve qui s'en échappa, séve que la fermentation transforme en une liqueur vineuse et que les Indiens trouvent supérieure au vin de palme.

Sur ces entrefaites, la nuit étant venue, ils songèrent à se procurer un gîte qui les mît à l'abri des bêtes féroces.

Le plus simple était de grimper sur un arbre au branchage épais et de s'y accommoder le mieux possible jusqu'au lever du soleil.

Swammerdam proposa cet expédient, qui fut approuvé par Muda et accepté tacitement par Luli, laquelle dormait debout et semblait complétement ahurie.

Un chêne tortu et extraordinairement touffu occupait un des coins de la clairière; on pouvait se coucher sur ses branches entre-croisées aussi sûrement, sinon aussi mollement que sur un lit; c'est celui-là que le radjah désigna.

Le plus difficile était d'y grimper.

Muda demanda au docteur de lui faire, ainsi qu'à sa femme, la courte échelle; ce à quoi celui-ci consentit volontiers.

Le radjah monta le premier et tira Luli à lui, quand il eut atteint l'extrémité du tronc; mais, lorsque le docteur lui tendit les bras pour être hissé à son tour, il lui dit sèchement que ce n'était pas trop d'un arbre pour deux, et poursuivit son ascension avec sa femme.

— Gredin! s'écria Swammerdam en lui montrant le poing.

Pendant trois à quatre minutes, l'abandonné regarda, comme un renard qui guette un poulailler, le couple princier enlacé sur un bouquet de fortes branches; enfin, prenant son parti, il choisit un autre arbre, assez bas de tige, pour qu'il pût y grimper, et s'y jucha tant bien que mal, au bout d'une demi-heure d'efforts désespérés.

Un instant après, tout dormait dans la clairière.

Les premières lueurs du jour apparaissaient au loin, quand un bruit insolite réveilla brusquement nos héros.

C'était un groupe d'Indiens, traînant un prisonnier attaché avec des liens de bambou, qui pénétrait dans la clairière et se disposait à y camper.

— Des Battas! exclama le radjah avec effroi en regardant, du haut de son perchoir, les nouveaux venus.

— Des Battas! répéta Luli, les yeux grand ouverts et en frémissant.

Les Battas, reconnaissables à leur petite taille, à leur teint moins brun que celui des Malais, forment une population de deux millions d'individus très-distincts des autres peuples de Sumatra. Leur pays, aujourd'hui tributaire des Hollandais, confine avec l'empire d'Atchin; on y trouve de l'or, on y récolte du camphre, du poivre, du benjoin et des bois de toutes sortes, que fournissent en abondance d'inextricables forêts.

Leurs mœurs, leurs coutumes sont un mélange singulier de civilisation et de sauvagerie.

Ainsi, leur gouvernement est une sorte de confédération que préside un chef dont la résidence est à l'extrémité du lac de Toba; ils ont une langue harmonieuse, différente du malais, que nombre d'entre eux lisent et écrivent, ce qui indique que l'instruction est en honneur chez eux; ils croient à une vie future, à une sorte de purgatoire, admettent trois dieux suprêmes ; Battara-Couron, le maître du ciel; Sorie-Pada, le maître des airs; et Maugalla-Boulang, le maître de la terre.

Un jour ce dernier, qui, à l'instar d'Atlas, porte le monde sur ses épaules, trouvant son fardeau trop lourd, le précipita dans l'espace, et instantanément les continents s'écroulèrent et l'Océan n'eut plus de rivages. Alors le maître du ciel jeta dans les eaux une montagne qui devint le noyau de nouvelles terres, et sur laquelle il envoya une fille céleste qui eut trois fils et trois filles — la légende ne dit pas comment — lesquels, mariés ensemble, enfantèrent un autre genre humain.

Les Battas fabriquent de la poudre, des armes à feu, savent travailler l'or, l'étain, le fer, tisser des étoffes de coton, et sont assez avancés en agriculture.

Ce sont leurs femmes qui cultivent les terres.

Ces malheureuses vivent dans un état complet d'abaissement et de servitude; leurs maris les achètent, et ils peuvent les vendre avec leurs enfants.

Tout cela ne dénote ni un degré extraordinaire de civilisation ni une barbarie absolue; malheureusement la voracité porcine classe les Battas dans la catégorie des plus féroces sauvages anthropophages.

Rien ne saurait donner une idée du délice avec lequel ils mangent la chair humaine, soit crue, soit grillée.

Chez eux, point de bourreau.

Quand un individu a commis un crime entraînant la peine capitale, on ne le pend pas, on ne le décapite pas, on ne l'empale pas : on le mange rôti ou à la croque au sel, suivant le goût de ceux qui ont obtenu la faveur de le faire disparaître.

Voleurs, assassins, adultères, conspirateurs contre la sûreté de l'Etat, prisonniers de guerre, sont mangés vivants comme de simples mollusques.

Il arrive même parfois que les vieillards impotents ont le même sort.

Détail caractéristique : la chair humaine est interdite aux femmes, qui la dévoreraient peut-être avec passion en raison des mauvais traitements qu'elles reçoivent de leurs maris, et celle qui serait surprise mangeant de ce fruit défendu passerait, séance tenante, à la broche.

Muda était parfaitement au courant de ces choses ; Luli ne les ignorait pas non plus, et voilà pourquoi tous les deux, en apercevant les Battas, auxquels ils n'avaient pas pensé jusqu'alors, quoiqu'ils fussent depuis deux jours dans leur pays, blêmirent et eurent un cri étranglé d'épouvante.

Les individus arrivés dans la clairière étaient une vingtaine; ils portaient les caleçons courts et la veste malaise, et par-dessus une espèce de manteau de coton.

Tous avaient les jambes et les pieds nus et la tête enveloppée d'un mouchoir.

Tous étaient armés : les uns de krics (poignards); les autres de longs couteaux, de javelots, de pistolets ou de fusils.

Ils parlaient avec animation et disputaient sur la façon dont ils mangeraient le malheureux qu'ils traînaient avec eux.

Une partie le voulait cuit, l'autre le voulait cru.

Swammerdam, qui s'était éveillé à leur approche, les regarda du milieu de son arbre, sans comprendre ce qu'ils voulaient faire, mais avec la conviction qu'un danger au moins aussi grand que ceux auxquels il avait si péniblement échappé venait de se présenter *ex abrupto*.

Il retint son haleine et resta immobile sur ses branches en s'en remettant mentalement à Dieu, tandis qu'à cent pas plus loin et à la même hauteur le radjah et sa femme, muets et le cœur palpitant, murmuraient du bout des lèvres :

— Allah ! Allah ! Allah !

Les Battas déposèrent leurs javelots et leurs fusils, étendirent par terre leur prisonnier, dont les cris glacèrent le sang dans les veines des fugitifs, tirèrent leurs couteaux et les affilèrent...

Au moment où l'un d'eux se préparait à ouvrir la poitrine à la victime, une exclamation bruyante lui arrêta le bras.

Ses compagnons venaient d'apercevoir près du ruisseau les trois poneys, encore sellés, du radjah, de Luli et du docteur.

— Ces chevaux, s'écrièrent-ils, ne sont pas venus là tout seuls ; ils ont vraisemblablement des maîtres qui ne doivent pas être éloignés ; cherchons-les.

Et ils fouillèrent les fourrés qui entouraient la clairière.

Swammerdam suivit leurs mouvements avec anxiété et en se faisant aussi petit qu'il put sur sa branche.

Quand ils passèrent sous son arbre, il eut une sueur froide.

Les féroces explorateurs arrivèrent près du chêne où Muda et Luli étaient blottis, et déjà ils s'en éloignaient sans avoir rien découvert, lorsque Muda, troublé par la frayeur, fit un mouvement, perdit l'équilibre et tomba sur l'un d'eux.

Les Battas le relevèrent avec des hurlements de joie sauvage et le portèrent, à demi mort, à côté de leur première victime, dans l'intention évidente de le manger, comme celle-ci.

Le radjah, livide, éperdu, tourna ses regards vers sa femme et l'appela à son aide ; il appela également le docteur, qu'il découvrit au milieu de son arbre, et le conjura de le secourir ; ses cris, ses prières dénoncèrent aux anthropophages la présence de ceux-ci, et aussitôt les plus avides, les plus gloutons ou les plus affamés leur intimèrent impérieusement l'ordre de descendre, les menaçant, s'ils n'obéissaient, de leurs javelots, de leurs pistolets et de leurs fusils.

Le dilemme était effrayant : se laisser larder, fusiller au milieu de la ramure, ou se présenter pour être mangés.

Il y avait là, on le comprend, matière à hésitation ; aussi le docteur et Luli hésitaient-ils, lorsqu'un incident inattendu changea brusquement la scène en y introduisant un élément plus tragique que les précédents, c'est-à-dire cinq tigres d'une taille énorme, qui, bondissant du bord du ruisseau, où ils étaient sans doute venus se désaltérer, tombèrent sur les Battas et en firent un carnage épouvantable.

Comme les Battas, les tigres ont une préférence marquée pour la chair humaine ; quand une fois ils en ont goûté, ils la recherchent partout, et c'est à cette passion qu'ils doivent le surnom de *mangeurs d'hommes* qu'on leur donne dans toute l'Asie.

D'une force musculaire au moins égale à celle du lion africain, le tigre est incontestablement le roi des animaux de la seconde partie du monde.

Audacieux, d'une agilité prodigieuse, grimpant sur les arbres comme un chat, nageant comme un poisson, enlevant facilement un cheval ou un bœuf, attaquant les troupes de voyageurs, pénétrant dans les villages, voire dans les villes, non-seulement la nuit, mais en plein midi, pour y chercher du gibier humain, égorgeant les troupeaux à la barbe des individus et des chiens chargés de les protéger, il passe à bon droit pour le plus terrible des carnassiers.

Caché dans les forêts, dans les jungles, les hautes herbes, sous les buissons de *corinthe*, dont les branches entrelacées et pendantes lui forment une hutte ; blotti au milieu des bambous, des roseaux qui couvrent les bords des fleuves, des ruisseaux où les autres animaux, où les caravanes viennent se désaltérer, il attend, il épie sa proie avec patience jusqu'à l'instant où il pourra fondre sur elle d'un bond irrésistible.

D'un coup de griffe, il terrasse l'animal le plus vigoureux et lui enfonce ses ongles dans la chair avec une telle puissance, que souvent les doigts suivent les ongles dans les blessures.

On cite des villages de l'Inde que les tigres ont dépeuplés, d'autres que leurs habitants ont dû abandonner à ces redoutables fauves, qui y ont aussitôt élu domicile.

Le feu seul et un bruit assourdissant leur inspirent quelque crainte ; encore arrive-t-il fréquemment que les courriers chargés de porter la nuit (la chaleur empêchant les communications le jour) des dépêches dans les districts où ils pullulent, sont enlevés sur la route en dépit des porte-flambeau, des porte-lance et des tambours qui les escortent en battant de la caisse.

Les tigres font plus : ils accompagnent ou suivent les armées, enlèvent les traînards et ne craignent pas d'aller dévorer les sentinelles jusqu'au centre des campements.

Ceux qui venaient de fondre sur les cannibales étaient une famille : le père, la mère et trois petits presque adultes.

On suppose, étant donnés les caractères distinctifs rapportés ci-dessus, avec quelle rapidité ils expédièrent les Battas.

En quelques coups de pattes, toute la bande fut couchée sanglante sur l'herbe.

Le radjah, atteint le premier, eut la tête littéralement broyée.

Luli poussa un cri, s'évanouit, lâcha les branches auxquelles elle s'était cramponnée et tomba.

Swammerdam se dressa comme un ressort dans la ramure de son arbre en poussant une sorte de hurlement étranglé.

Les tigres levèrent immédiatement la tête de son côté et de celui de Luli.

Celle-ci, arrêtée dans sa chute par ses jupes, pendait dans l'espace à dix mètres au-dessus du sol, accrochée à deux branches qui craquaient et menaçaient de se rompre.

Sa tête penchait lourdement sur sa poitrine et elle ne donnait plus signe de vie.

Les tigres la regardèrent et regardèrent le docteur avec hésitation en faisant retentir la clairière de rugissements furieux ; l'un d'eux s'avança même d'un pas en poussant à plusieurs reprises un *la-oube* formidable ; puis, réfléchissant sans doute qu'ils avaient une table somptueusement servie, ils se retournèrent vers le tas de chair humaine palpitante qui saignait devant eux.

Les tigres sont plus voraces que les loups ; ils mangent avec une avidité qui cause fréquemment leur perte, car lorsqu'ils se sont repus au point de ne pou-

voir plus bouger, ils tombent dans une espèce de léthargie presque semblable à celle du boa en train de digérer, dans un sommeil profond qui peut durer trois jours, et pendant lequel il n'est pas difficile de les tuer.

Nos cinq carnassiers engloutirent plutôt qu'ils ne mangèrent les cadavres sur lesquels ils s'abattirent, et, quand ils n'en purent plus, s'interrompirent pour aller boire.

Quelques minutes après, ils étaient de retour et recommençaient à dévorer.

Ce repas horrible dura une heure, c'est-à-dire un siècle pour le docteur et pour Luli, qui y assistèrent glacés de terreur.

Luli avait repris ses sens au moment où le tigre le plus rapproché d'elle mangeait le radjah, et elle avait vu disparaître son mari morceau par morceau dans la gueule du monstre sans oser bouger, la gorge serrée par la frayeur, suspendue en l'air et dans des transes affreuses que les branches qui la retenaient ne vinssent à se casser ou que ses vêtements ne se déchirassent.

Enfin les tigres, rassasiés, abandonnèrent la curée et se retirèrent lentement vers le ruisseau, où ils s'arrêtèrent pour boire une dernière fois, puis disparurent dans les jungles, à l'exception de celui qui avait mangé le radjah.

Incapable de suivre ses congénères, celui-là s'étendit sur la lisière de la clairière, à l'ombre d'un buisson de bambous, et y demeura comme une masse inerte.

Le soleil s'était levé, la forêt se ranimait. Swammerdam, haletant d'émotion, se demanda ce qu'il devait faire.

Rester sur son arbre eût été folie : il y serait mort de faim, de soif et d'angoisses, et peut-être, après leur digestion, les tigres seraient-ils venus l'y chercher ; d'autre part, il ne pouvait laisser Luli dans la position périlleuse où elle était. Malheureusement, le carnassier, couché à quatre cents pas de lui, le clouait à sa place.

Pendant un quart d'heure il fut dans une perplexité indéfinissable ; enfin, prenant son courage à deux mains en voyant Luli rouler des yeux hagards et désespérés et en se rappelant que les tigres repus ne sont pas dangereux quand on évite de les déranger, de les troubler, il se risqua à descendre.

Lorsqu'il eut touché le sol, debout derrière son arbre, il retint un instant son haleine, la sueur au front et la pâleur au visage.

Puis, petit à petit, il tourna ses regards vers l'horrible boucherie, près de laquelle il fallait inévitablement qu'il passât pour gagner le chêne où était suspendue Luli.

Les tigres avaient tout tué, sinon tout dévoré.

Là ils avaient mangé un bras, ici une jambe, ailleurs un torse, si bien qu'il restait un débris plus ou moins gros de chacun des cannibales.

Seul, le radjah était entièrement disparu.

Swammerdam avança timidement une jambe, sans perdre de vue le tigre endormi sur le bord du ruisseau, fit un pas et marcha rapidement sur la pointe des pieds vers le chêne de Luli.

Il avait à peine fait le tiers du trajet, qu'il demeura debout et comme pétrifié près du charnier humain. Une voix venait de jaillir de cet amas de membres sanguinolents.

— Qui appelle ? murmura-t-il haletant.

— Moi, répondit la voix d'un ton presque imperceptible et en hollandais.

Frappé, bouleversé par l'accent de sa langue nationale, Swammerdam se pencha avec la promptitude de l'éclair vers l'endroit d'où partait la voix, écarta d'une main tremblante dix cadavres tronqués, déchirés, et découvrit sur l'herbe, au milieu d'une mare de sang, le malheureux qui devait être mangé !

Par un hasard miraculeux, il n'avait pas reçu la moindre égratignure. Les Battas, affolés, éperdus, saisis par les fauves, étaient tombés sur lui comme des capucins de carte, et il s'était trouvé ainsi préservé.

Les tigres n'étaient pas arrivés jusqu'à lui ; il avait seulement failli être étouffé.

Ce n'était pas le lieu des explications ; aussi Swammerdam n'en demanda-t-il point ; il se borna à couper les liens du prisonnier, qui se dressa aussitôt, baisa en pleurant de joie les mains de son sauveur et le suivit vers l'arbre de Luli, sur lequel il l'aida à grimper et où il le rejoignit avec l'agilité du singe.

Une minute après, les deux hommes dégageaient la perle atchinoise et la remontaient dans la ramure, où, brisée par sa suspension prolongée et par les péripéties de la tragédie qui s'était passée sous ses yeux, elle perdit de nouveau connaissance.

Tout en cherchant à la ranimer, Swammerdam interrogea l'Indien.

L'histoire de celui-ci était fort simple : habitant de Tapanouli, régence hollandaise de l'ancien empire de Menangkabou, sur la côte occidentale de Sumatra et la frontière du pays des Battas, un jour qu'il s'était égaré en forêt, un parti de Battas l'avait surpris, et il allait être mangé lorsque les tigres survenant l'avaient sauvé.

— Allah est grand ! fit-il en étendant le bras vers l'amas de cadavres.

C'était un vigoureux Malais d'une trentaine d'années, nommé Pédir, et qui, vivant depuis son enfance au milieu des Néerlandais, avait appris leur dialecte.

Swammerdam l'aurait volontiers embrassé en l'entendant lui narrer succinctement sa vie ; de son côté, il lui dit en deux mots qui il était, sans lui expliquer par quelle suite d'aventures il se trouvait ainsi par les bois, et lui promit une récompense s'il le conduisait dans une régence hollandaise.

Pédir jura qu'il se ferait tuer pour le docteur, auquel il devait la vie, et proposa de fuir.

Swammerdam ne demandait pas mieux ; mais Luli l'embarrassait singulièrement, et le tigre qui dormait sur le bord du ruisseau lui donnait des inquiétudes qui se traduisaient par un frisson nerveux et une pâleur cadavéreuse.

Pourtant tout le lui criait, il était impossible de rester plus longtemps perché sur l'arbre : il fallait prendre une décision.

— Occupe-toi de la femme, ô maître, fit Pédir en se laissant glisser à terre ; moi, je me charge du carnassier.

Les Battas, nous l'avons dit, avaient déposé leurs armes sur l'herbe dans un coin de la clairière ; l'Indien y prit deux pistolets, dont il visita soigneusement les amorces, et rampa vers le tigre, derrière lequel il arriva avec une prudence inouïe, au bout de dix minutes, sans avoir éveillé son attention.

Alors il se dressa sur ses genoux, arma doucement ses armes, étendit les bras et visa.

Deux coups de feu successifs retentirent ; le tigre se

pencha sur le côté et expira sans pousser un cri : une balle lui avait traversé le crâne ; l'autre, passant par l'omoplate, avait atteint le cœur.

Pédir retourna avec transport vers le docteur, qui avait toutes les peines du monde à se maintenir sur les branches du chêne, Luli se démenant dans ses bras en proie à une violente attaque de nerfs, et l'aida à ramener à terre l'infortunée princesse, dont l'esprit semblait fortement ébranlé, puis à la transporter près du ruisseau.

Swammerdam, tout en comprenant la nécessité de l'éloigner du lieu du carnage, hésitait, en pensant aux fauves, à se hasarder avec elle sur le bord de l'eau ; en présence des assurances formelles de l'Indien que les tigres dormaient dans les jungles et ne reviendraient pas avant le lendemain, et que seuls leurs parasites, oiseaux de proie et carnassiers de rang inférieur, qui suivent d'habitude leurs traces sanglantes pour manger les restes de leur table, étaient à craindre, il osa cependant se risquer.

Des aspersions réitérées sur le visage calmèrent Luli et la firent revenir à elle, mais non à la raison.

Les yeux hagards, la bouche contractée par des contorsions, les cheveux en désordre, les vêtements

Après la bataille. Dessin de Vierge.

souillés et en lambeaux, elle ressemblait plutôt à une mendiante idiote de Singapour ou de Siak qu'à une sultane favorite, qu'à la perle du dalem d'un des plus puissants radjahs de l'empire d'Atchin.

— Elle est folle ! exclama douloureusement le docteur ; j'avais bien besoin de cette complication.

Cependant il fallait abandonner au plus vite cet endroit infernal.

En fouillant des yeux les profondeurs de la clairière, Pédir découvrit les trois chevaux, que les fauves avaient dédaignés pour se ruer sur les Battas, et qui s'étaient sauvés dans un renfoncement sans issue où la terreur les avait cloués.

Il alla à eux et parvint, non sans peine, à les rassurer et à les arracher de leur refuge.

C'était un bonheur providentiel, car comment espérer de gagner les possessions hollandaises à pied, au milieu d'un pays ennemi, avec une femme malade incapable de faire un mille d'un trait et dont le cerveau était dérangé ?

Swammerdam, comprenant combien le temps était précieux, prit Luli dans ses bras, la porta sur un des poneys et voulut l'y attacher avec des lambeaux de vêtements que l'Indien lui procura ; mais elle se débattit, cria et déclara avec fureur qu'elle ne s'éloignerait pas avant de tenir la peau du tigre qui avait

mangé son mari et qu'elle voyait étendu sans vie près des bambous.

Swammerdam se récria, essaya de la persuader des dangers de son exigence; elle cria plus fort et plus impérieusement. Dans la crainte de l'irriter davantage, le docteur dut la satisfaire.

— Allons, fit-il en sacrant et en l'envoyant à tous les diables, puisqu'elle veut cette peau, donnons-la-lui et que cela finisse.

La bête féroce gisait sur le flanc droit, les griffes roidies, les moustaches hérissées, les paupières contractées, la gueule dégouttante de sang et d'écume visqueuse; son pelage fauve doré était parsemé de raies noires; il appartenait à l'espèce dite *tigre royal*.

Pédir, qui décidément était un homme zélé et précieux, s'approcha de lui après avoir été chercher près du charnier humain un long couteau, peut-être celui qui avait failli le faire passer de vie à trépas, et se mit en devoir de le dépouiller.

Il était temps.

Le tigre mort entre en putréfaction avec une extrême rapidité, surtout s'il est exposé aux rayons du soleil. Au bout de quinze à vingt minutes, ses poils s'en vont par grosses pelotes et la décomposition du cadavre commence.

Pédir dépouilla l'animal avec une dextérité surprenante, sans endommager son pelage, lava la peau dans le ruisseau, l'essuya, la roula et la présenta au docteur, qui la donna à Luli, laquelle la pressa contre sa poitrine avec transport en répétant, les larmes aux yeux, dans le dialecte atchinois :

— Cher époux! cher radjah!

Cette opération n'exigea pas moins d'une demi-heure, pendant laquelle Swammerdam fut sur des charbons ardents.

Dès que Luli posséda sa peau de tigre, il l'attacha sur un poney, enfourcha un autre cheval, ordonna à Pédir de monter sur la dernière monture, et tous les trois, enfilant le sentier par lequel étaient venus les Battas, partirent rapidement.

ARMAND DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LE CHAUD ET LE FROID [1].

II

Les sources de chaleur. — Idées des anciens sur le feu. — Le culte du soleil et du feu. — Un mot de Mirabeau mourant. — La chaleur propre de la terre. — Accroissement de la température dans les couches internes du globe, variable selon les climats. — La perforation du globe. — Projet de Babinet. — La *Société du trou.* — L'enfer. — Théorie des volcans. — Les *geysers*. — Le « Bateau à vapeur du diable » et le « Chaudron des sorcières ». — Un lieu diabolique. — Insuffisance de la chaleur terrestre. — Modes de transmission de la chaleur. — Rayonnement et conductibilité. — Les corps bons conducteurs et les corps mauvais conducteurs. — Propagation de la chaleur à travers le sol. — Les saisons dans l'intérieur de la terre. — Niveaux de température invariable. — Ce que serait la terre sans le soleil. — Quantité de chaleur que nous recevons de cet astre. — Un mot du physicien Tyndall. — Répartition de la chaleur solaire à la surface du globe. — Si l'axe de la terre n'était pas incliné... — Le redressement de l'axe terrestre. — Les choses telles quelles sont. — Climats marins et climats continentaux. — Les climats astronomiques. — Anomalies. — L'Océan modérateur des températures. — Échauffement et refroidissement du sol.

« Je me tus à ces mots », comme dit dans son beau langage M. de Chateaubriand. Il me semblait que j'avais accompli ma tâche et que je pouvais céder la parole à M. B*** Je me trompais. Il se fit un silence : les yeux de Mme X*** et ceux de Mlle Mathilde, fixés sur moi, semblaient me dire : Eh! bien, continuez. Et comme je ne continuais pas :

— Monsieur, me dit la jeune fille, vous nous avez bien expliqué ce que c'est que la chaleur, mais vous ne nous avez pas dit ce que c'est que le froid; et d'après votre nouvelle théorie des vibrations ou des ondulations, je ne m'en fais, pour ma part, aucune idée. Car le froid, si je ne me trompe, est le contraire de la chaleur; et si la chaleur est du mouvement, qu'est-ce que cela peut être que le contraire du mouvement? l'immobilité?

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Mais, ainsi que la chaleur, le froid a ses degrés. Or, on conçoit bien des degrés dans le mouvement; on n'en conçoit point dans l'immobilité. Le froid est-il donc aussi un mouvement moléculaire ou atomique, en sens contraire du mouvement de la chaleur?

J'allais répondre, mais je vis que le jeune bachelier grillait d'envie de montrer son savoir sur le point du froid et du chaud, et je m'empressai de l'inviter par un geste à donner l'explication demandée. Il s'en tira à son honneur.

— Mademoiselle, dit-il, si monsieur ne vous a point dit ce que c'est que le froid, c'est simplement parce que le froid n'existe pas, ou plutôt parce que le froid n'est autre chose qu'un défaut de chaleur, défaut toujours relatif, et dont nous n'avons connaissance que par comparaison. Un corps est froid par rapport à un autre qui est plus chaud, et réciproquement; nous trouvons, par exemple, que du marbre est froid au toucher, parce qu'il nous prend de la chaleur au lieu de nous en céder; nous trouvons que du duvet est chaud parce qu'il conserve et accumule la chaleur de notre main et de notre corps; c'est affaire de sensation. De l'eau à 3 ou 4 degrés au-dessus de zéro est froide, comparée à de l'eau bouillante; elle est tiède, comparée à de la glace à 10, 15 ou 20 degrés au-dessous de zéro. Cela, encore une fois, est toujours relatif, et il n'y a pas un moment où les corps cessent d'être froids pour devenir chauds, ou d'être chauds, pour devenir froids.

— Parfait! m'écriai-je. Jeune homme, si vous avez répondu de la sorte à vos examinateurs de la Sorbonne, je ne m'étonne pas que vous ayez été reçu bachelier avec boules blanches.

— Cependant, objecta Mlle Mathilde, que signifie le zéro du thermomètre, sinon qu'à ce point il n'y a plus de chaleur?

— Il ne signifie rien, mademoiselle, répondit le jeune homme. C'est un signe de convention, rien de plus; et j'avoue qu'il prête à la critique, en ce qu'il

semble, en effet, signifier ce que vous dites, et qu'il induit les gens en erreur. Néanmoins, une fois qu'on est averti, l'inconvénient disparaît.

Une personne — laquelle, je ne sais, et peu importe — demanda alors ce qui produisait la chaleur.

M. Paul réfléchit un instant.

— On ne connaît, si je ne me trompe, dit-il, que deux causes immédiates ou secondes de la chaleur : — nous ne parlons pas, bien entendu, de la cause première ; — et ces deux causes peuvent, en somme, se réduire à une seule : le mouvement. On vous l'a dit : le travail ou le mouvement mécanique, lorsqu'il est détruit en tout où en partie par une résistance quelconque, se transforme en chaleur. Il en est sans doute de même du travail moléculaire ou atomique qui s'accomplit dans les actions chimiques d'un corps sur un autre : actions qui sont encore du mouvement. Le fait est, qu'en dehors du mouvement mécanique, je ne vois que les actions chimiques et physiques qui produisent de la chaleur, à moins cependant qu'elles ne produisent un abaissement de température, comme cela a lieu dans les mélanges réfrigérants. Le fait est que notre principal moyen d'obtenir de la chaleur consiste dans l'action chimique de l'oxygène sur les corps combustibles : c'est ce qu'on nomme communément du feu ; et il y a bien d'autres réactions de nature analogue qui s'accomplissent aussi avec un dégagement de chaleur plus ou moins considérable..... Mais la question des sources de chaleur se rattache directement au sujet que M. B*** a bien voulu promettre de traiter.

— Allons, cher maître, interrompit M^me^ X***, ces messieurs ont commencé la leçon ; à vous de la continuer.

— Eh bien ! mesdames, dit le vieux savant, les anciens, qui n'étaient point des sots — quand je dis les anciens, vous entendez bien que je veux parler des Grecs — les anciens, dis-je, voyaient dans le feu l'élément vital par excellence. Ils racontaient que Prométhée l'avait dérobé au ciel pour animer une figure humaine pétrie de ses mains avec de l'argile. Cela signifiait qu'à leurs yeux il n'y avait point de vie possible sans le feu ; et le feu, qu'est-ce autre chose que la chaleur et la lumière ? Ils avaient donc deviné ce que la science moderne a démontré. Certains Orientaux, les Guèbres et les Parsis, qui adoraient à la fois le soleil et le feu, avaient compris aussi que, sans cet astre merveilleux, sans ce globe incandescent qui nous verse ses flots de chaleur et de clarté, nous n'existerions pas, et l'on peut dire que, de tous les cultes de l'antiquité païenne, celui-là est le plus sensé, en même temps que le plus élevé. Mirabeau le pensait ainsi. Près de mourir, il fit ouvrir sa fenêtre toute grande, afin de laisser arriver jusqu'à lui les rayons que le soleil dardait dans sa chambre, et il dit à son médecin Cabanis : « Si le soleil n'est pas Dieu, c'est au moins son cousin germain. »

Le fait est que la terre — et les autres planètes, vraisemblablement, sont dans le même cas — possède deux sources de chaleur, toutes deux chimiques : l'une qui lui est propre, l'autre qui réside dans le soleil. La terre est, selon le mot de Descartes et selon la théorie célèbre de Laplace, un petit soleil encroûté. A-t-elle conservé un noyau fluide et incandescent, une *pyrosphère*, comme on l'admettait encore il y a quelques années, ou bien est-elle solide dans la totalité ou la presque totalité de sa masse, ainsi que MM. Hopkins et Thompson en Angleterre, Emmanuel Liais, Elisée Reclus et d'autres, en France, croient l'avoir rigoureusement démontré ? C'est une question que je n'entreprendrai pas de discuter. Ce qui est certain, et ce que constate M. Emmanuel Liais lui-même, dans son beau livre *l'Espace céleste et la Nature tropicale*, c'est que « lorsqu'on descend dans l'intérieur de la terre, dans les galeries creusées, par exemple, pour l'exploitation des mines, on trouve que la température — vous savez maintenant le sens de ce mot — croît plus ou moins rapidement selon les localités, mais en moyenne à raison de 1 degré centigrade par 30 mètres.

La nature du terrain modifie sensiblement ce phénomène.

Ainsi, d'après M. Elisée Reclus, la température s'accroît plus rapidement dans les schistes que dans le granit ; plus encore dans les mines de métaux que dans les schistes, dans les filons de cuivre plus que dans ceux d'étain, et enfin dans les gisements de houille plus que dans les terrains métallifères. En Wurtemberg, au puits artésien de Neuffen — c'est toujours à M. Elisée Reclus que j'emprunte ce renseignement — la température s'accroît de 1 degré centigrade par chaque intervalle de 10^m^,50. Dans la mine de Monte-Masi, en Toscane, l'élévation de température est de 1 degré par 15 mètres. Près de Yakoutsk, en Sibérie, c'est de 16 en 16 mètres que le sol se réchauffe de 1 degré. Dans les mines de Saxe, l'accroissement est, d'après Reclus, de 1 degré par 42 mètres seulement. Mais remarquons — ce qui donne raison aux adversaires du « feu central » — que partout il y a accroissement simple, et non progressif, tandis qu'au contraire si le feu central existait, la température croissant de 1 degré pour les 25 ou 30 premiers mètres de profondeur, croîtrait de 2 degrés, je suppose, pour la seconde couche de même épaisseur, de 3 ou 4 degrés pour la troisième et ainsi de suite. On arriverait ainsi, pour le noyau central, si l'on pouvait y atteindre, à une température absolument fabuleuse, quelque chose comme 200 000 degrés. M. E. Reclus ajoute que la terre n'a été fouillée qu'à une faible profondeur. Les excavations les plus grandes que l'on connaisse sont celles des mines de Kuttemberg, en Bohême, et de Guanajato, au Mexique, et elles ont à peine 1 kilomètre de profondeur, ce qui n'est pas la millième partie du rayon terrestre.

— Mais, dit une dame, qui empêche qu'on aille plus loin ?

— Bien des obstacles, répondit M. B***, et le principal est, je crois, l'énorme dépense qu'exigerait un travail de perforation du globe. Songez : si nous admettons que la température croisse de 1 degré par 25 mètres, pour parvenir à la zone où cette température est seulement de 100 degrés, il faudrait pratiquer un puits de 2^k^,5. Ce ne serait rien encore, eu égard au volume du globe ; mais quel travail !

Feu Babinet avait pourtant proposé de l'entreprendre, et de former, dans ce but, une compagnie au capital de quelques millions, sous le nom de *Société du trou*. Ce projet n'a pas eu de suite. Quoi qu'il en soit de l'existence ou de la non-existence du feu central, il y a certainement, dans l'intérieur du globe, des foyers d'ignition plus ou moins vastes, plus ou moins intenses. L'enfer, tel que le concevaient les anciens et que le dépeignaient leurs poëtes, n'est pas

une fiction ; et à défaut du Phlégéton, il est probable qu'on rencontrerait en maint endroit des lacs et des mers de feu, des fournaises de matières en fusion, des lacs d'eau bouillante, d'immenses chaudières de bitume et de soufre.

— C'est de là, j'imagine, dit Mme X***, que viennent les volcans.

— Très-probablement, madame. Il est infiniment probable que les éruptions volcaniques sont le résultat de l'action des eaux qui pénètrent par infiltration dans les fournaises dont je viens de parler, et qui y déterminent une violente effervescence.

Cette théorie est d'autant plus plausible, que les volcans sont presque tous situés à très-peu de distance des bords de la mer. Ceux qui en sont très-éloignés, tels que les volcans de l'Asie centrale, sont dans le voisinage de grands lacs; et quand même il n'y aurait près de quelques volcans ni mer ni lacs visibles, cela n'infirmerait pas l'hypothèse, car on pourrait encore expliquer ce phénomène par l'infiltration des eaux souterraines. Vous savez d'ailleurs qu'il existe en plusieurs endroits de véritables volcans d'eau bouillante, et que les sources thermales ne sont rares en aucun pays. Il n'est personne qui n'ait entendu parler des *geysers* ou *geysirs* d'Islande ; ce sont les seuls que l'on trouve décrits dans les géographies, mais il y en a bien d'autres non moins dignes d'attention. J'en ai vu moi-même plusieurs dans mes voyages. J'ai vu, par exemple, en Californie, « le Chaudron des sorcières » et le « Bateau à vapeur du diable ». Cela se trouve dans une gorge latérale de la vallée de Napa. Imaginez-vous un étroit ravin creusé dans le flanc d'une montagne nue et comme calcinée. Au fond de ce ravin aux parois rouges coule un ruisseau dont les eaux brûlantes tiennent en dissolution des sels, probablement des sulfates alcalins, qui leur donnent une saveur atroce. D'innombrables sources sulfureuses ou salines jaillissent de la base des rochers. Quelques-unes sont seulement tièdes, il en est même de tout à fait froides; mais la plupart sont généralement bouillantes. Leur coloration, chose remarquable, varie comme leur température. Le ravin est obscurci par les vapeurs épaisses qui se dégagent de toutes ces sources, et qui permettent à peine de respirer ; en même temps qu'on est à moitié asphyxié par ces exhalaisons, on est assourdi par le bruit infernal des eaux mugissantes et bouillonnantes, par les jets de vapeurs et de gaz qui s'échappent des crevasses du rocher. C'est à l'un de ces jets gazeux, qui souffle comme une cheminée de machine, qu'on a donné le nom de *Devil's steamer*. Quant au « Chaudron des sorcières », c'est une excavation où l'on voit s'agiter à gros bouillons une eau noire et fétide. Le sol du ravin est brûlant : à chaque pas, des bouffées de vapeur vous partent sous les pieds. On se croirait vraiment au seuil de l'enfer, et l'on s'attend à chaque instant à voir s'ouvrir devant soi les trois gueules du chien Cerbère, ou à se trouver face à face avec quelque diable hideux et cornu faisant faction à la porte du logis de Satan, croisant sur vous sa fourche, et vous criant : « On ne passe pas ! »

Tout cela est pour vous dire, mesdames et messieurs, que la terre a évidemment sa chaleur propre. Mais cette chaleur serait bien insuffisante pour entretenir la vie à sa surface, et elle lui ferait même plus de tort que de bien; car ce n'est pas, certes, dans le voisinage des endroits tels que celui que je viens de vous décrire ou autour du cratère des volcans, qu'il faut aller chercher une végétation luxuriante et une faune variée. Dans les conditions normales, c'est-à-dire en dehors des phénomènes volcaniques, la chaleur interne du globe devient, à la surface, tout à fait insensible; cela tient au peu de conductibilité de la matière terrestre... Conductibilité, allez-vous me demander, qu'est cela? « L'orateur qui m'a précédé » a oublié de vous dire que la chaleur se transmet de deux manières : par *rayonnement*, à distance, d'un corps à l'autre, et par conductibilité, à travers la masse d'un même corps. Le soleil, dont je parlerai bientôt, nous offre un exemple... *éclatant* de transmission de la chaleur à travers l'espace par rayonnement. Quant à la conductibilité, c'est une propriété qui varie considérablement en intensité, selon la nature des diverses substances.

Le bateau à vapeur du diable. Dessin de A. de Bar.

Exemples : Lorsque vous allumez une allumette, vous pouvez la laisser brûler sans en sentir la chaleur jusqu'au moment où la flamme vient presque toucher vos doigts : c'est que le bois est un mauvais conducteur de la chaleur. Mais prenez une tige métallique ayant exactement les mêmes dimensions qu'une allumette, et plongez-la par une de ses extrémités dans la flamme d'une bougie, au bout de quelques secondes la tige entière sera tellement chaude que vous ne pourrez plus la tenir. C'est que les métaux sont d'excellents conducteurs de la chaleur. Par la même raison, un objet en métal, lorsque vous le touchez, vous paraît toujours plus chaud ou plus froid qu'il ne l'est réellement. Soient deux plaques de même épaisseur, l'une en bois, l'autre

en métal, exposées ensemble à l'action du soleil — un vrai soleil de juin ou de juillet. Appliquez votre main sur la plaque de bois, la chaleur sera sensible mais supportable. Touchez ensuite la plaque métallique, elle vous semblera brûlante et elle le sera en effet. Pourquoi? C'est que le bois garde la plus grande partie de la chaleur reçue, tandis que le métal, à raison de sa conductibilité, la transmet immédiatement à votre main. Exposez, en hiver, par une bonne gelée, les deux mêmes plaques au contact de l'air extérieur : la plaque métallique vous semblera beaucoup plus froide que la plaque de bois. Cependant, l'une et l'autre sont, ainsi que dans l'exemple précédent, à la même température ; mais la plaque de métal enlève rapidement la chaleur de la main que vous y appliquez, tandis qu'il faut à la plaque de bois un temps beaucoup plus long pour se mettre, avec cette main, en équilibre de température. Donc, il y a des corps mauvais conducteurs de la chaleur : le bois, les résines, le charbon, en général tous les corps organiques, et aussi les gaz. Il y a des corps très-bons conducteurs : les métaux d'abord, et en première ligne, chose remarquable, les métaux précieux : or, argent, platine. Les pierres et les matières terreuses ont une conductibilité moyenne, mais qui, dans les couches superficielles du sol, est diminuée par le mélange de matières végétales

Un geyser en Islande. Dessin de A. de Bar.

et par l'interposition de l'air; en sorte qu'elles ont une aptitude également médiocre à transmettre du dedans au dehors la chaleur interne du globe, et du dehors au dedans les variations de la température extérieure. De là des effets très-curieux. En moyenne, d'après M. E. Reclus, la chaleur du jour se propage avec une telle lenteur, qu'elle traverse en neuf heures seulement la première couche superficielle de 30 centimètres. A des profondeurs qui varient de 60 à 130 centimètres, toutes les oscillations diurnes de froid et de chaud ont complétement disparu sous les climats de la zone tempérée.

Les variations annuelles, beaucoup plus durables dans leurs effets, pénètrent à une profondeur plus considérable; mais par suite du retard qu'elles éprouvent en gagnant les couches inférieures, il se trouve qu'à quelques mètres de profondeur l'ordre des saisons est interverti. L'hiver est déjà revenu sur la terre lorsque la chaleur de l'été a gagné les couches de 6 à 8 mètres seulement au-dessous de la surface, et c'est au milieu de l'été qu'à cette distance les froids de l'hiver commencent à se faire sentir. Il ne faut pas moins d'un mois entier pour que l'équilibre s'établisse entre la température extérieure et la couche qui s'étend

à un mètre de profondeur, et on atteint ainsi bientôt un niveau, variable selon les climats, ne l'oublions pas, où les variations du dehors ne se font jamais sentir, et où le thermomètre n'indique plus que la température due à la seule chaleur de la terre. Dans les caves de l'Observatoire de Paris, qui sont situées à 18 mètres du sol, la température se maintient toujours à 11°, 76. Dans le nord de l'Europe, c'est à 24 mètres de profondeur que les alternatives extérieures d'échauffement et de refroidissement cessent de se faire sentir. Dans les régions circumpolaires, où la moyenne de la température est inférieure à zéro, les observations indiquent que la zone de neutralisation des influences extérieures est beaucoup plus rapprochée du sol que dans la région tempérée. En certains endroits de la Nouvelle-Bretagne elle se trouve entre 3 et 5 mètres seulement. A Yakoutsk, où la moyenne thermométrique est de près de 10 degrés au-dessous de zéro, il faut creuser jusqu'à 120 mètres pour atteindre des couches de terrain qui ne soient point gelées.

Vous voyez que c'en serait fait de tous les êtres vivants qui peuplent notre globe s'ils en étaient réduits à la chaleur que celui-ci peut leur fournir. Tous les fleuves, tous les lacs et l'Océan lui-même seraient figés. Les nuages condensés viendraient ensevelir sous un linceul de neige les animaux et les végétaux pétrifiés et à jamais immobiles. Ce serait le spectacle le plus morne et le plus désolé que l'imagination puisse concevoir! Heureusement, nous n'en sommes pas là, nous avons le soleil. C'est du soleil que nous vient toute la chaleur que nous *consommons*, si je puis ainsi dire; et nous sommes loin de tout consommer : nous en perdons par rayonnement, surtout par rayonnement nocturne, la plus grande partie. Mais le soleil nous en envoie toujours de nouvelle, et il y a lieu de croire qu'il en enverra encore, pendant quelques milliers d'années, assez pour préserver de la destruction les populations humaines, animales et végétales de notre humble planète.

Pour le moment, la quantité de chaleur que la terre reçoit du globe est prodigieuse; elle n'échappe cependant pas aux observations et aux calculs des astronomes et des physiciens, et je veux essayer de vous en donner une idée.

Si l'atmosphère qui enveloppe la terre transmettait à celle-ci toute la chaleur solaire sans en rien absorber, ou si l'instrument qui sert à mesurer la quantité de chaleur envoyée à la terre par le soleil — c'est *pyrhéliomètre* qu'on le nomme — pouvait être transporté avec l'observateur aux limites de l'atmosphère, la quantité reçue en une minute sur un mètre carré, par le rayonnement perpendiculaire de l'astre, serait de 17 633 *calories* ou unités de chaleur. D'où l'on conclut, par une simple multiplication, que la quantité de calories reçue en une année par le globe terrestre et son atmosphère serait représentée par le nombre 121, suivi de dix-neuf zéros, soit plus de 1200 quintillions. Cette chaleur porterait — si la chose était possible — à la température de 2 315 degrés une couche d'eau de 1 mètre d'épaisseur enveloppant toute la suface de la terre; ou bien elle fondrait une couche de glace de même étendue, et d'une épaisseur de près de 31 mètres. « En une année, chaque mètre carré de la surface de la terre reçoit 2 318 157 calories; c'est plus de 23 milliards de calories par hectare, c'est-à-dire 9 852 200 000 000 de kilogrammètres. Ainsi la radiation calorifique du soleil, en s'exerçant sur une surface d'un hectare, y développe sous mille formes diverses une puissance qui équivaut au travail continu de 4 163 chevaux-vapeur. Sur la terre entière, c'est un travail de 510 sextillions de kilogrammètres, ou de 2 173 160 000 000 000 de chevaux-vapeur. 543 milliards de machines à vapeur de 400 chevaux chacune, travaillant jour et nuit sans relâche, représenteraient la force dépensée pour notre planète seule par la radiation solaire! (1) » Une partie de cette chaleur sert à échauffer l'écorce terrestre et à maintenir l'équilibre de température de la planète; une autre partie se transforme en actions et réactions physiques, chimiques, physiologiques, à mettre en mouvement les masses aériennes et aqueuses, à entretenir la circulation dans l'atmosphère et dans l'Océan, à transformer les eaux en vapeur, à entretenir la vie des plantes et des animaux; ce qui justifie et le mot de Mirabeau que je vous ai cité, et celui, plus scientifique, du physicien anglais Tyndall : « Nous sommes, non au sens poétique, mais au sens purement mécanique et physique du mot, les enfants du soleil. »

L'orateur, un peu fatigué, se tut quelques instants, avala deux ou trois gorgées d'un verre d'eau sucrée que, de ses blanches mains, M^me^ X*** venait de lui préparer, et reprit ensuite la parole en ces termes :

La chaleur du soleil ne se répartit pas également, vous le savez, sur la surface de la terre. Et comment le pourrait-elle, puisque la terre est une sphère et que cette sphère se meut d'un double mouvement de translation autour d'une ellipse dont le soleil occupe un des foyers, et de rotation autour d'un axe qui n'est même pas perpendiculaire, mais oblique par rapport au plan idéal sur lequel s'accomplit son évolution! La chaleur donc se répartit inégalement pour nous dans le temps et dans l'espace : dans le temps par les saisons, et dans l'espace par les climats. Si l'axe du globe était perpendiculaire au plan de l'écliptique, il y aurait à sa surface des climats, mais il n'y aurait pas de saisons, car on ne pourrait donner ce nom à la minime différence de température qui résulterait de l'inégalité de distance de la terre au soleil au moment du *périhélie* et au moment de l'*aphélie* (*périhélie* signifie « près du soleil », et *aphélie*, « loin du soleil »).

Les jours seraient partout rigoureusement égaux aux nuits; les températures, toujours égales aussi, sauf quelques irrégularités dues à la constitution du sol, à l'abondance ou à l'absence des eaux, iraient en décroissant de l'équateur aux pôles, et se maintiendraient éternellement au même degré sous toutes les latitudes. Les vents se réduiraient, sur chaque hémisphère, à une nappe inférieure et froide allant du pôle à l'équateur, et à une nappe supérieure et chaude allant de l'équateur au pôle. Il est probable que l'organisation, le caractère, les mœurs des animaux et des hommes se ressentiraient de cette régularité passablement monotone, et l'on peut douter s'ils y gagneraient. Pour moi, je ne le crois pas :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Il me semble que le fonds du naturel, commun à tous les êtres vivants, serait une grande apathie; que ces jours, dont on pourrait dire qu'ils se suivent et se ressemblent invariablement, s'écouleraient au sein

(1) C. Flammarion, *l'Atmosphère*, liv. III, chap. 1^er^.

d'une fastidieuse quiétude, qu'on n'aurait le cœur ni au travail ni au plaisir, et que la civilisation marcherait — si elle marchait! — avec une lenteur désespérante.

Mais il n'en est pas ainsi. Le Créateur, en lançant la terre dans l'espace, lui a donné « un coup de pouce », en prononçant ces mots : Tu marcheras de travers pendant les siècles des siècles! Et la terre va de travers, et les choses peut-être n'en vont que mieux pour cela. L'obliquité de l'axe terrestre a sans doute ses inconvénients : nous les ressentons tous les jours et notre malignité ne manque pas de les exagérer; mais elle a aussi bien des avantages que notre ignorance nous dérobe ou que notre ingratitude nous fait méconnaître. De savoir si la somme des inconvénients l'emporte sur celle des avantages, ou si celle des avantages est supérieure à celle des inconvénients, ou si enfin les uns et les autres se compensent et se balancent, c'est une question qu'il serait, je crois, oiseux d'examiner. Il nous faut bien prendre le monde tel qu'il est, et notre tâche consiste seulement, en théorie, à bien connaître les lois qui le régissent, et, en pratique, à tirer de ces lois, pour notre bien-être et notre développement, le meilleur parti possible.

J'ai cependant vu, il n'y a pas longtemps — dans quel livre ou dans quel journal, c'est ce qui m'échappe — qu'un philosophe — c'est, je crois, Auguste Comte — avait proposé aux savants de s'entendre pour aviser au moyen de redresser l'axe terrestre. Je ne sache pas que les savants aient répondu à cet appel. Je reviens à l'étude des choses telles qu'elles sont, et qu'elles resteront, je pense. Les climats et les saisons sont deux ordres de phénomènes qui sont entre eux dans une dépendance réciproque telle, qu'on ne saurait les envisager séparément. Toutefois, on peut concevoir des climats sans saisons : c'est ce que nous aurions, comme vous venez de le voir, si l'axe de la terre était perpendiculaire au plan de l'écliptique; mais l'axe étant oblique, les saisons varient nécessairement selon les climats, et les climats eux-mêmes, bien que dépendant essentiellement de la latitude des lieux, sont en outre modifiés par une foule de causes secondaires qu'il n'est pas permis de négliger. Par exemple, je vous rappellerai qu'en outre des climats de latitude, il existe des climats d'altitude qui ne sont pas moins distincts que les premiers. Il y a bien d'autres influences encore qui agissent sur les climats; une des principales est l'éloignement ou le voisinage de la mer. Aussi reconnaît-on des « climats marins » et des « climats continentaux ». Ceux-ci rentrent, question d'altitude à part, dans la règle de ce qu'on appelle les « climats astronomiques », où l'on fait abstraction des causes perturbatrices, et où l'on ne considère que les éléments purement astronomiques du climat, à savoir : la durée plus ou moins longue de la présence du soleil au-dessus de l'horizon aux époques successives de l'année, et l'incidence plus ou moins oblique de ses rayons lors de son passage au méridien. C'est dans l'intérieur des terres, loin des côtes de l'Océan, que, sous les latitudes tempérées, l'inégalité de température entre l'hiver et l'été est le plus sensible. Nous en voyons déjà quelque chose en France. Il n'est pas rare, à Paris, de voir le thermomètre monter, en été, à 30 et 35 degrés au-dessus de zéro, et descendre, en hiver, à 10, 12 et 15 degrés au-dessous, quelquefois plus.

Dans l'Europe orientale et dans l'Asie centrale, c'est bien autre chose. On a, sous la même latitude que Paris, des étés torrides et des hivers d'une extrême rigueur. Maintenant, transportez-vous à l'extrémité de notre presqu'île armoricaine. Là, en été, le thermomètre ne monte guère au-dessus de 25 degrés. En hiver, une gelée un peu forte est un événement, et une température de 1 ou 2 degrés au-dessous de zéro passe déjà pour rigoureuse. Le climat de Brest, des côtes de Bretagne et de Normandie, de l'Irlande, de l'île de Wight et de l'Angleterre méridionale est un climat marin doux, où la moyenne annuelle de la température hivernale est plus élevée, non-seulement que sur les points du continent situés sous les mêmes latitudes, mais même qu'en des localités beaucoup plus méridionales. Il y a mieux : aux îles Orcades, un peu au sud de Stockholm, la température moyenne de l'hiver est supérieure à celle de Paris. Sur les côtes du Devonshire, cette moyenne est plus élevée qu'à Montpellier et à Florence.

Mais il y a, par contre, des climats marins très-durs. A New-York, sous le 40e parallèle, la moyenne annuelle de la température est de 10 degrés comme à Londres et à Dublin, par 51° 30′ et 53° 22′ de latitude nord. A l'extrémité orientale du Labrador, entre le 152e et le 53e parallèles, la moyenne est de zéro, comme en Islande et sur la côte septentrionale de la presqu'île scandinave. Ces inégalités dans les moyennes de température des pays situés sous les mêmes latitudes et cette égalité entre des lieux placés sous des latitudes différentes, s'expliquent aisément, et c'est l'Océan qui en est la cause principale. L'Océan est, en effet, un puissant modérateur des températures. Le sol, nous l'avons vu, ne s'échauffe et ne se refroidit jamais que très-superficiellement. Frappé pendant le jour par les rayons ardents d'un soleil d'été, il en réfléchit la plus grande partie, et la chaleur est alors très-intense. Pendant la nuit, il perd bien vite par rayonnement, surtout si le ciel est limpide, le peu de chaleur qu'il avait absorbé, et l'on voit ainsi se produire très-fréquemment, jusque vers les tropiques, dans les plaines découvertes et privées de végétation, des froids nocturnes qui font descendre le thermomètre jusqu'au-dessous de zéro. Pareille chose s'observe dans le désert du Sahara. Ces brusques écarts entre la température du jour et celle de la nuit se reproduisent sur une plus longue période et, pour ainsi dire, sur une plus grande échelle entre l'hiver et l'été. Mais sur l'Océan les choses se passent autrement. En premier lieu, l'eau a une capacité pour la chaleur, ou, comme disent les physiciens, une chaleur spécifique bien supérieure à celle des matières terreuses. La quantité de chaleur nécessaire pour élever de 10 degrés, par exemple, la température de celles-ci est beaucoup moindre que celle qui peut élever du même nombre de degrés une couche liquide de même épaisseur. En second lieu, tandis que la chaleur solaire ne pénètre le sol qu'à une très-faible profondeur, elle pénètre l'eau à une profondeur considérable, et cela en vertu de la propriété que l'eau possède de se laisser traverser par la chaleur comme elle se laisse traverser par le froid. Les rayons calorifiques donc *plongent* dans l'eau ainsi que les rayons lumineux, et ce n'est qu'à une profondeur de quelque cent mètres que les uns et les autres vont enfin s'éteindre. A ces deux causes d'absorption de la chaleur par les masses aqueuses vient s'en joindre une troisième non moins

importante : c'est l'évaporation. L'eau ne se transforme en vapeur qu'en absorbant des quantités énormes de chaleur, et vous imaginez ce qu'en peut absorber l'Océan. Les effets de la capacité de l'eau pour la chaleur, de sa *diathermanéité* — ou *diathermansie*, l'un et l'autre se disent — et enfin de son évaporation, deviennent sensibles même à très-peu de distance des côtes. Il n'est pas besoin, pour les éprouver, de traverser l'Atlantique; il suffit d'aller de Dieppe à Newhaven, ou même de Calais à Douvres, ou de faire, au cœur de l'été, une simple promenade en mer. On s'est embarqué par une chaleur de 25 ou 30 degrés, vêtu légèrement. A mesure qu'on s'avance vers le large, on se sent gagné par la fraîcheur, puis par le froid, et l'on éprouve bientôt le besoin d'endosser un paletot, de s'envelopper d'un manteau, d'un châle ou d'une couverture.

A. MANGIN.

(La suite à la prochaine livraison.)

SCÈNES HISTORIQUES.

CHARLES X, ROI DE LA LIGUE.

I

Dans la Cité, le principal corps de garde des ligueurs était situé à l'entrée du Petit-Pont de l'Hôtel-Dieu. Là se réunissaient les zélés, que surveillait un marchand nommé Compan.

A l'intérieur du corps de garde, quelques soldats de la Ligue entouraient une grosse table de bois. L'un d'eux, Pierre Maudu, caporal, s'écria en fermant les poings :

— Qu'allons-nous faire maintenant? Vous savez la nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— Avant-hier, à Blois, dans le château, le 23 décembre 1588, Mgr le duc de Guise a été assassiné par ordre du roi Henri III; hier, S. Em. le cardinal de Guise a été frappé aussi !

A ces mots, tous les soldats ligueurs formèrent un groupe unique, et, d'un commun accord, ils déclarèrent que ce double meurtre appelait la vengeance sur le Valois.

Pierre Maudu annonça qu'il tenait la terrible nouvelle de la bouche même de Compan. Au surplus, les soldats qui doutaient encore du fait en furent bientôt instruits officiellement, car, vers le soir, un héraut vêtu de noir s'arrêta sur le Petit-Pont, et d'un ton lamentable cria :

— Messers les bourgeois et manants, nous n'avons plus notre saint et brave protecteur Henri de Guise et Mgr le cardinal, son illustre frère !

Puis il alla dans les divers quartiers de la capitale publier quelques détails sur la tragédie de Blois.

— Vous voyez bien que je disais la vérité, remarqua aussitôt Pierre Maudu. Je sais aussi que le conseil des Seize nous appelle tous aux armes : soldats, bourgeois, hommes des halles ou des métiers.

— Nous vengerons les Guise! dit un ligueur plus exalté que tous les autres, et qui se mit à déclamer :

Malheur à toi, ville de Blois,
Qui enclos ce traître Valois,
Qui fut vrai fils d'une chimère!

— Très-bien, mon vieux Loubinat, fit Maudu. D'ici à quelques jours, nos chefs prendront des résolutions énergiques.

— On verra, reprit Loubinat, s'il n'y a pas moyen de chasser Henri III le Néron, dévoué aux enfers, et sur lequel un de mes amis a composé cette ingénieuse anagramme : « Henry de Valois, — de Gaulois ruyne. »

— C'est bien inventé, s'écrièrent en chœur tous les soldats.

— Mon avis est qu'il faut le renverser du trône, disait l'un.

— Oui, oui, concluait un autre. En attendant, tous nos parents vont prendre le deuil.

Cette conversation de corps de garde reflétait fort exactement l'opinion publique. On ne rencontra bientôt plus dans les rues de Paris que des gens vêtus de noir. Les Parisiens ne voulurent pas que les femmes eussent des parures luxueuses. Quand une demoiselle « portait non-seulement une fraise à la confusion, mais un simple rabat un peu trop long, ou des manches trop découpées, ou quelque autre superfluité, les autres demoiselles se jetaient sur elle et lui arrachaient son collet ou lui déchiraient sa robe. »

II

Les mêmes Loubinat et Maudu se trouvaient, le 1er janvier 1589, dans l'église de Saint-Barthélemy, pour entendre un sermon du fameux Guincestre, un des plus fougueux prédicateurs de la Ligue.

Guincestre, en chaire, s'adressa directement à tous les assistants, leur fit lever la main et exigea d'eux le serment « d'employer jusqu'au dernier denier de leur bourse et jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour venger la mort des princes lorrains. »

— Je le jure, déclara à haute voix Maudu.

— Mort aux Valois! cria Loubinat.

Mais il y avait, non loin des deux soldats ligueurs, et en face du prédicateur Guincestre, un personnage considérable qui, assis au banc de l'*œuvre*, demeurait impassible.

Loubinat et Maudu le regardaient, semblaient le dénoncer à Guincestre.

L'homme qui ne manifestait pas ses sentiments s'appelait Achille de Harlay, premier président du Parlement, en remplacement de son beau-père, Christophe de Thou.

Guincestre n'oubliait pas qu'Achille de Harlay avait quelques mois auparavant osé dire au duc de Guise, lors de la journée des Barricades :

« C'est grand'pitié quand le valet chasse le maître; au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur au roi, et mon

corps est entre les mains des méchants; qu'on en fasse ce qu'on voudra. »

Guincestre prit à partie le premier président en lui disant :

— Levez la main, monsieur le président; levez-la bien haut, s'il vous plaît, afin que tout le monde vous voie.

Achille de Harlay ne bougea pas. Guincestre réitéra son injonction; tous les regards se portèrent vers le premier président, qui, contraint d'obéir, leva la main et participa ainsi au serment des paroissiens de Saint-Barthélemy.

— Bah! remarquait Maudu parlant bas à Loubinat; il a beau jurer, ce Harlay, évidemment il a été de connivence avec le roi pour le meurtre des Lorrains.

— S'il n'avait pas levé la main, fit Loubinat, nous l'aurions tué sur place.

Certes, l'ardeur de ces deux hommes était grande; ce qui la décupla encore, ce furent les nombreux vers, estampes, chansons et imprimés de toutes sortes qui tombèrent comme grêle à propos du meurtre des Guise.

Une grande partie du royaume ne voulait plus obéir au souverain qui avait frappé les *dieux tutélaires de Paris*. Aux environs ou loin de la capitale, des confréries s'assemblèrent pour prier. Dans chaque ville, presque, on prononça de flamboyantes oraisons funèbres sur la mort, ou plutôt sur le martyre des princes lorrains.

Assassinat du duc de Guise, tableau de P. Delaroche. Dessin de Bocourt.

A Toulouse, dès les premières nouvelles de l'assassinat, la population tendit des chaînes dans les rues et dressa des barricades. Jean-Etienne Duranti, premier président du Parlement, resté fidèle à Henri III, périt d'un coup d'arquebuse, et son cadavre subit tous les outrages. Jacques Daffis, beau-frère de Duranti, fut égorgé à la porte de la prison.

La popularité des Guise était immense; leur disparition changeait pour ainsi dire la face du royaume, d'autant plus que le pape Sixte-Quint n'hésita pas à excommunier Henri III, cet *Hérode*, que les prédicateurs de la Ligue avaient déclaré déchu du trône.

III

Parmi les ligueurs, on se divisa. C'est l'usage en temps de troubles.

Un soir, comme Pierre Maudu et son collègue Loubinat se promenaient ensemble aux environs du Louvre, le premier lança sa profession de foi :

— Tu as beau dire, Loubinat; mais il faut faire un roi de M[gr] le duc de Mayenne, frère des malheureux défunts.

— Mayenne n'a pas de si hautes visées, répondit Loubinat. Il préférerait, assure maître Compan, gouverner réellement sous le nom d'un homme depuis longtemps indiqué comme devant être le successeur de *Henry de Valois, jadis roy de France et de Pologne.*

C'est ainsi que les ligueurs qualifiaient le meurtrier des Guise.

— De quel homme veux-tu parler, Loubinat?

— De S. Em. le cardinal de Bourbon.

— Un roi prisonnier!

— Qu'est-ce que cela fait?

— Allons donc!

Les deux soldats ligueurs, défendant chacun leur candidat, s'échauffèrent et peut-être allaient dégaîner en pleine rue, quand le marchand Compan vint à passer, les reconnut et les mit d'accord en leur disant :

— Ne vous disputez pas, mes amis; voici le vrai des choses. Depuis l'année dernière, Henri III a déclaré le cardinal de Bourbon héritier de la couronne... Certaines gens ont proposé, après l'horrible assassinat des Guise, de confier l'autorité à Mayenne, qui l'exercerait au nom du roi d'Espagne...

— Jamais! jamais! interrompit Pierre Maudu.

— Mais, ajouta Compan, l'ambassadeur d'Espagne s'y est oppposé, parce que Bourbon est désigné, dans un état avec l'Espagne, comme futur roi de France, et qu'il a pris des engagements positifs au sujet du Béarn. Mendoza n'a pas cru possible une soumission immédiate au sceptre de Philippe II. Dans sa pensée, d'ailleurs, on verra avec le temps qu'on ne saurait autrement détruire l'hérésie, et que c'est le seul moyen de salut.

— Jamais de compromis avec l'Espagne! répliqua Maudu.

— Tout doux! tout doux! brave Maudu, fit Compan. Nous verrons ce que décideront nos chefs dans leur haute sagesse. D'ailleurs, nous ne devons avoir encore qu'un gouvernement provisoire... Soyez tranquilles, mes amis, et vivez en bons ligueurs; tout ira bien.

Ce disant, le marchand Compan s'éloigna, après avoir obtenu que Maudu et Loubinat se donnassent la main en signe de réconciliation.

— Oh! oh! pensa-t-il, ces deux gaillards-là ont la prétention de connaître les dessous dé cartes... Pauvres gens! qu'ils montent la garde; c'est tout ce qu'on leur demande.

A quelques jours de là, un gouvernement, composé de toutes les forces de la Ligue — prédicateurs exaltés, membres du clergé, de la noblesse et du tiers état — fut constitué par le duc de Mayenne, sous le titre de *conseil général de l'Union*.

Le conseil de l'Union, en conformité des principes de la Ligue, nomma (17 février 1589) Mayenne «lieutenant général de l'Etat royal et couronne de France», en convoquant les états généraux à Paris pour le 15 juillet suivant, «à l'effet d'obtenir un nouveau roi et de constituer un gouvernement définitif.»

Jusque-là, en effet, les chefs ligueurs n'avaient exercé qu'une autorité provisoire, sans oser enlever la couronne au roi Henri III.

Un sceau de la Ligue fut gravé. Il portait pour inscription : «Scel du royaume de France.» Les magistrats rendirent leurs arrêts «au nom des gens tenant le Parlement.» Les lettres de grâce, rémission, abolition, etc., eurent pour en-tête : «Charles, duc de Mayenne, pair et lieutenant général de l'Etat et couronne de France.» La Sorbonne déclara que le canon de la messe ne contiendrait plus de prières «pour le tyran,» et elle leur substitua des oraisons pour les princes catholiques. «On ne sut plus, remarque Etienne Pasquier, ce que c'était que du roi; et non-seulement on ne le sut plus, mais, qui pis est, on le détesta et on l'abhorra.»

IV

Cependant il y avait de fréquents tumultes dans Paris, dont les habitants se disposaient à la guerre civile.

Pierre Maudu, comme beaucoup d'autres, travailla à l'organisation de compagnies de volontaires, équipés aux frais des Parisiens. De caporal ligueur qu'il était, il devint sous-lieutenant dans une de ces compagnies, tandis que Loubinat, soit par nonchalance, soit à cause de son incapacité, demeura simple soldat comme devant.

On savait dans la capitale que Henri de Valois s'unissait avec Henri de Navarre pour mettre à la raison les gens révoltés contre la puissance royale.

Maudu reçut des Seize la mission de porter aux princes catholiques de la maison de Bourbon une lettre fort importante. Il en était tout fier, et comme il manifestait hautement sa joie, Loubinat l'interrogea en ces termes :

— De quoi s'agit-il? Quel acte nouveau a décidé la Ligue?

— Loubinat! c'est un secret! répondit le messager en se rengorgeant, un secret d'Etat! Mais, ajouta-t-il, maître Compan m'a instruit du contenu de cette missive. Promets-moi, sur la Vierge Marie, de ne pas révéler ce secret, et je te le ferai connaître.

— Je le jure, dit aussitôt Loubinat, mû par la curiosité.

— Eh bien, apprends que la Ligue, s'appuyant sur une déclaration en due forme de la Sorbonne, délie tous les Français de leur serment à Henri III. A cet acte de la plus grande importance, des ligueurs habiles ont joint une lettre par laquelle «on supplie les princes catholiques de la maison de Bourbon de venir à Paris, avec l'assurance qu'on se jettera entre leurs bras, pourvu qu'ils amènent et délivrent leur oncle prisonnier, que l'on désire approuver pour roi contre la tyrannie du roi Henri, fauteur d'hérétiques.»

Puis Maudu s'éloigna, toujours glorieux, et, de plus, ambitieux dans son genre.

Loubinat ne tarda pas à savoir que les princes catholiques n'acceptaient pas, et que Mayenne gouvernait de moitié avec le conseil de l'Union.

Bientôt les Parisiens éprouvèrent de nouvelles craintes. Henri III s'était établi à Saint-Cloud pour assiéger leur ville.

Maudu, revenu de mission, et Loubinat, qui l'admirait, s'entendaient maintenant à merveille. Ils voulaient servir exclusivement la Ligue, sans s'occuper du gouvernement qui la dirigerait, pourvu qu'on n'admît pas les droits de Henri III et de Henri IV. La sainte Union leur tenait lieu de roi.

Un voisin de nos deux ligueurs, estimable mégissier dont les ventes considérables étaient présentement réduites à néant, vint trouver Maudu et Loubinat, réunis dans le logis du premier.

C'était un homme habile, de bon sens, ordinairement calme. Il s'appelait Bernard. Jusqu'alors il n'avait pas pris parti pour la Ligue, et sa prudence trouvait des imitateurs.

— Qui vous amène, monsieur Bernard? demanda Maudu.

— Le désir de vous être utile.

Loubinat et Maudu se regardèrent ; puis ils offrirent la main au mégissier, qui déclara :

— Vous êtes catholiques et ligueurs ; je le sais. Eh bien, moi, je ne suis ni ligueur, ni protestant, ni catholique.

— Bah ! firent ensemble Maudu et Loubinat.

— J'appartiens, reprit Bernard, à un groupe qui, depuis le règne de Charles IX, recommande la tolérance et la modération — au groupe des *politiques*. Ah ! vous avez l'air étonné ; on dirait que je viens de l'autre monde vous parler de choses inconnues aux mortels... Messieurs, je désire vous être utile, je le répète. Or donc je vous propose de vous enrôler parmi nous, qui sommes sûrs de l'avenir...

— L'avenir est à la Ligue, s'écrièrent les interlocuteurs de Bernard. Vive la Ligue ! Elle triomphera.

— Détrompez-vous, répondit celui-ci. Avant trois jours il y aura tant de ligueurs de pendus, qu'il ne se trouvera pas assez de bois dans la capitale pour les gibets (1). Vous verrez, quand le roi Henri III va entrer dans Paris...

— Il n'y entrera pas, objecta vivement Pierre Maudu. Quelqu'un nous en délivrera avant ce temps.

Maudu n'exagérait rien. Les soutiens de l'Union ne proclamaient-ils pas qu'il était permis de mettre à mort un prince coupable d'avoir assassiné le duc de Guise ?

— Assez, assez, fit Loubinat. M. Bernard veut nous corrompre ; mais nous resterons fidèles à la Ligue.

Après avoir considéré ces deux obstinés, le mégissier Bernard hocha la tête, salua gravement, et dit en sortant :

— A une autre fois, messieurs ! Je reviendrai avant qu'il soit trop tard. N'oubliez pas que l'avenir est aux politiques et que votre sainte Union succombera.

V

Le soir du 31 juillet 1589, Henri III, dans Saint-Cloud, voyait la capitale à ses pieds. Il s'écriait avec une joie fébrile :

« Paris, chef du royaume, mais chef trop gros et trop capricieux, tu as besoin d'une saignée pour te guérir, ainsi que toute la France, de la frénésie que tu lui communiques. Encore quelques jours et on ne verra ni tes maisons ni tes murailles, mais seulement le lieu où tu auras été. »

Presque à la même heure, le même jour, un jeune moine jacobin, âgé de vingt ans, ayant nom Jacques Clément, sortait de la ville que Henri III vouait à la ruine.

Le lendemain, 1er août, à huit heures du matin, ce moine poignardait le roi de France à Saint-Cloud.

Les gentilshommes, accourus, massacrèrent aussitôt l'assassin, dont ils jetèrent le cadavre par la fenêtre. Mais, pour les Parisiens, nous devons le reconnaître, la joie fut immense après l'acte de Jacques Clément.

De nombreux libelles, imprimés avec privilége de la sainte Union, furent publiés, soit pour glorifier le régicide, soit pour stigmatiser Henri III.

Loubinat et Pierre Maudu, exaltés parmi les plus exaltés contre le défunt, purent acheter *le Testament de Henry de Valois, — les Grâces à Dieu pour la justice du cruel tyran, — le Martyre de frère Jacques Clément,* contenant au vray toutes les particularités les plus remarquables de la « sainte résolution et très-heureuse entreprise à l'encontre de Henry de Valois. » Ils virent exposé, dans plusieurs boutiques, un portrait de l'assassin, avec les vers suivants placés dessous :

Un jeune jacobin, nommé Jacques Clément,
Dans le bourg de Saint-Cloud une lettre présente
A Henry de Valois, et, vertueusement,
Un couteau fort pointu dans l'estomac lui plante.

Si des estampes figuraient « l'admirable et divine résolution de frère Jacques Clément, » si elles retraçaient son « apothéose », cela ne suffisait pas encore à l'enthousiasme des ligueurs parisiens.

En effet, le mégissier Bernard, ce *politique* dont Loubinat et Maudu n'avaient pas voulu accepter les opinions, rentra un jour chez lui tout bouillant de colère.

— Femme ! s'exclama-t-il en apostrophant sa moitié, assise dans le comptoir de sa boutique ; femme ! c'est une indignité !

— Eh, mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? dit Mme Bernard.

— Là, tout près, au coin de la rue de la Calandre, je viens d'apercevoir un groupe qui entourait un chanteur.

— Ça n'a rien d'étonnant. C'est l'usage, hasarda Mme Bernard.

— J'en conviens, mais c'est abominable, répliqua Bernard, dont la fureur redoublait. Ce chanteur dit des choses monstrueuses. Il chante la « finesse du jacobin ; » il chante une « chanson pleine de réjouissance, avec action de grâce sur la mort advenue à Henry de Valois, par un saint et très-digne de mémoire frère Jacques Clément, religieux, du couvent des Jacobins de Paris, natif de Sorbonne, poussé du Saint-Esprit pour mettre les catholiques en liberté. » Je m'en rappelle très-bien ces quatre vers :

Il est mort, ce traître roi ;
Il est mort, ô l'hypocrite !
Il est mort en désarroi,
Vêtu de ses faits iniques.

— Ce n'est que ça ? demanda Mme Bernard. L'autre jour un prédicateur de la Ligue a proclamé Jacques Clément « bienheureux enfant de Dominique, saint martyr de Jésus-Christ » ; il a désigné à la vengeance du peuple les gens coupables d'appeler « régicide » le héros qui a délivré la France « de ce chien de Valois. »

Mme Bernard avait raison. Son mari eût poussé bien d'autres exclamations, s'il eût su tout ce qui se passait. De l'autre côté de l'eau, dans un hôtel situé au coin de la rue de Tournon et de la rue Saint-Sulpice, la duchesse de Montpensier, la « reine de la Ligue », celle qui naguère se vantait de porter à sa ceinture les ciseaux avec lesquels elle donnerait au roi de France et de Pologne sa troisième couronne — la couronne du moine — recevait avec toutes sortes d'égards la mère de Jacques Clément.

— J'ai vu, déclara Mme Bernard, cette mère d'un régicide, venue des environs de Sens pour demander la récompense de l'attentat commis par son fils, être signalée aux Parisiens comme la « bienheureuse mère d'un martyr. » Ce matin, elle a quitté Paris pour retourner dans son village, accompagnée jusqu'à plu-

(1) Historique.

sieurs kilomètres d'ici par une foule enthousiaste, et comblée de dons et d'argent.

VI

Ces détails indiquent assez la situation des esprits pour que l'on comprenne bien les actes de la Ligue au moment où la mort de Henri III ouvrait le chemin du trône à Henri de Béarn, roi de Navarre, ayant droit à la couronne de France comme descendant de Robert, comte de Clermont, qui était fils de saint Louis, et qui avait épousé l'héritière de Bourbon.

L'agitation était grande en France. A Paris surtout, la population se rassemblait sur les places publiques et y pérorait, non sans poussées quelque peu dangereuses.

Approchons-nous d'un groupe nombreux, où se trouvent le marchand Compan, le mégissier Bernard, Pierre Maudu et Loubinat.

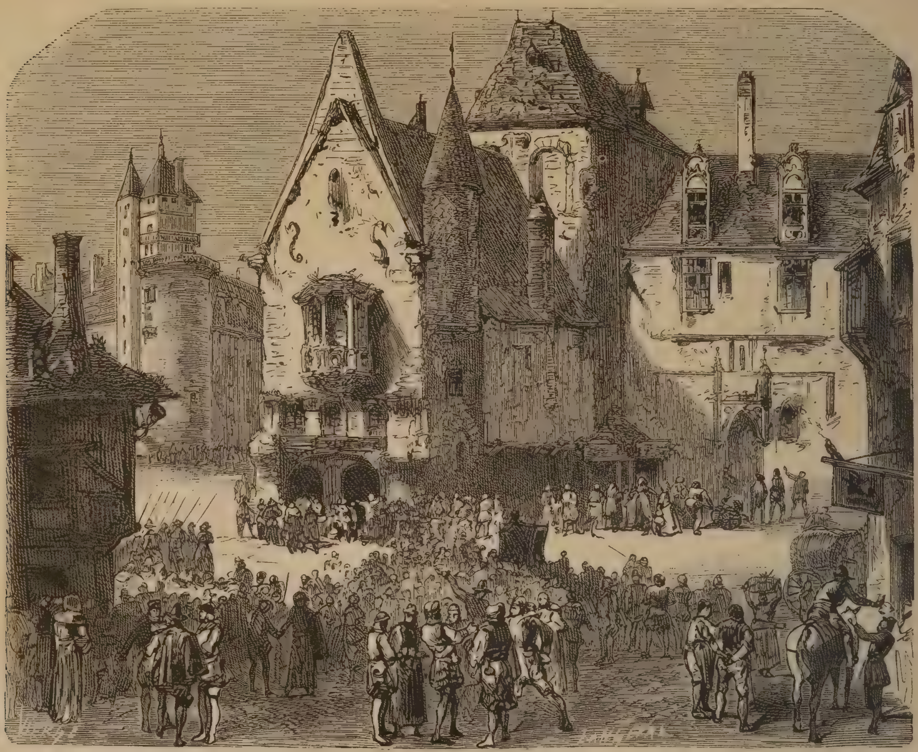
En sa qualité de *politique*, Bernard écoute, se tait, laisse dire, et fait son profit pour l'avenir des diverses opinions émises devant lui.

— Il nous faut un roi ! s'écrient simultanément Compan, Loubinat et Maudu.

— Mais qui prendre? observa doucement Bernard.

— Nous voulons d'abord un roi qui ne soit pas hérétique, répliqua très-haut Maudu en regardant Bernard d'un air narquois.

— Nous opposons au Béarnais, mes amis, un homme qui est vraiment catholique, dit Loubinat, prêt à prononcer un discours. que sans doute il ne voulait pas



Scènes de la Ligue. Dessin de Vierge.

perdre. Le cardinal de Bourbon possède depuis longtemps le titre de *protecteur de la religion en France*. Il a été successivement chef du conseil de Charles IX et chef du conseil de Henri III. On l'appelait à la cour *le bonhomme*. C'est le cinquième fils de Charles de Bourbon, quatrième comte de Vendôme, aïeul de celui qui prétend être roi sous le nom de Henri IV. Le cardinal de Bourbon est l'oncle du Béarnais.

— Ah bah ! fit Maudu. Il a déjà plus de soixante-neuf ans. Cet homme est avant tout un homme d'Eglise. Il est archevêque de Rouen, légat d'Avignon, évêque de Beauvais, pair de France, commandeur du Saint-Esprit, abbé de nombreuses et riches abbayes, parmi lesquelles on cite celles de Saint-Denis, de Saint-Germain des Prés, de Saint-Ouen, de Jumiéges et de Corbie. Enfin il est cardinal.

— Cela n'empêche pas de le proclamer roi sous le nom de Charles X, reprit Loubinat, lançant sa phrase comme une bombe.

Aussitôt de nombreuses voix s'écrièrent

— Vive Charles X !

Quelques gens se détachèrent du groupe et se répandirent par les rues en répétant ce cri nouveau, qui fit fortune.

Augustin CHALLAMEL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Le directeur gérant: Ch. WALLUT.

SCÈNES HISTORIQUES.

CHARLES X, ROI DE LA LIGUE [1]

Charles X, roi de la Ligue. Dessin de A. Duvivier.

VII

Le mégissier Bernard, lui aussi, s'éloigna prudemment des ligueurs et courut bien vite chez un des hommes les plus savants et les plus considérables du temps, afin de le consulter.

Suivons Bernard jusqu'au logis du jurisconsulte Etienne Pasquier, auquel il raconta ce qu'il venait d'entendre.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Oui, je sais cela, dit froidement Pasquier. J'ai déjà écrit, à la fin de février 1588 : « Cardinal (de Bourbon), qui n'espouse pas de petites espérances, estimant que, par un droit d'ancienneté, non de primogéniture, il doit tourner sa couronne presbytérale en une royale et se faire déclarer le plus proche des princes du sang pour succéder à notre roy. Querelle vrayement d'Allemand ! Qu'un vieil prélat qui est sur le bord de la fosse dispute de la succession d'un jeune Roy plein de vie et de santé ! Aujourd'hui, je le répète : Le cardinal n'est que le prince « le plus proche du sang », tandis que Henri de Bourbon est « le premier prince du sang».

— Ah ! monsieur Pasquier, c'est plaisir de vous entendre.

— Charles de Bourbon, ajouta le célèbre jurisconsulte, ne manque pas d'ambition. Depuis longtemps il s'entendait très-bien avec les princes lorrains. Comme eux il signa à Nancy la requête de la Ligue. Aussitôt qu'il eut manifesté l'intention de s'affilier à cette nouvelle société, « ses principaux et fidèles serviteurs luy dirent tout ce qu'ils purent pour l'en destourner ; mais il leur fut impossible. »

— Un homme de son âge eût mieux fait de se tenir en dehors des luttes, remarqua Bernard, adoptant ces sages observations.

— On m'a raconté dernièrement, ajouta Pasquier, qu'un jour « estant dans l'armée que le duc de Guise avoit levée sous son nom, Vergnettes, qui estoit serviteur domestique au cardinal de Bourbon, et qui l'avoist toujours servy dès son enfance, le trouvant fasché et las d'une cavalcade qu'il lui convint faire en diligence, lui dit : « Monsieur, que pensez-vous faire? vous estes « icy en une armée ; mais vous n'ignorez pas vostre « aage et vostre faiblesse qui s'abbat tous les jours; si « les gouttes vous prennent, où vous tiendrez-vous? « car il n'y a point de ville assez forte pour vous garantir contre la puissance du roy. — Ah ! Vergnettes, « dit ce prince, j'y suis embarqué, et tout le monde ne « sçait pas pourquoy ; mais sçache, encore qu'on m'en « blasme, néantmoins que je ne me suis point accordé « avec ces gens icy sans raison. Penses-tu que je ne « sçache pas bien qu'ils en veulent à la maison de « Bourbon, et qu'ils n'eussent laissé de faire la guerre « quand je ne me fusse pas joinct avec eux ? Pour le « moins, tandis que je suis avec eux, c'est toujours « Bourbon qu'ils recognoissent. Le roy de Navarre, « mon nepveu, cependant fera sa fortune. Ce que je « fais n'est que pour la conservation du droict de mes « nepveux. Le roy et la reyne-mère savent bien mon « intention... » Voilà ce que le cardinal de Bourbon a répondu à son serviteur Vergnettes. Eh bien ! messire Bernard, soyons assurés que nous verrons tôt la confirmation de ses paroles.

— Je ne dis pas non, fit le mégissier Bernard ; mais il faut manœuvrer en conséquence. Les choses peuvent se passer autrement. Nous ne devons pas oublier que Bourbon s'est joint au duc de Guise après la fameuse journée des Barricades. Arrivé de Soissons à Paris, il a été mené au palais par le duc, que nos ennemis appelaient *le nouveau Gédéon, le nouveau Machabée,* et qui bravait Henri III dans son Louvre. Le roi lui accorda, en qualité de « plus proche parent », le droit de créer un maître de chaque métier dans chaque ville de France. Ses domestiques possédèrent, en outre, les privilèges dont jouissent les officiers et domestiques du roi. Elu député à Rouen, le cardinal de Bourbon a présidé, en octobre dernier, le clergé aux états généraux, et il a donné la communion à tous les députés. Son influence a grandi de jour en jour, d'autant plus que, peu de mois avant sa mort, Henri III a déclaré ce cardinal héritier présomptif de la couronne...

— Tout cela est exact, répondit Etienne Pasquier, qui, après quelques instants de réflexion, engagea Bernard à ne pas quitter le groupe des *politiques* pour se joindre au *tiercelet*, ou tiers parti, dont les affidés soutenaient le cardinal de Bourbon.

L'ironie perçait dans les paroles du jurisconsulte. Quant au mégissier, il manifestait toujours des craintes sérieuses.

— On assure, dit celui-ci, que, jeune encore et n'ayant pris aucun engagement religieux, le prince, aujourd'hui cardinal, a secrètement aspiré au trône. Il comptait des partisans même parmi les seigneurs les plus aimés de Henri III.

— C'est vrai. Les Guise, il y a trois ans, le déterminèrent presque à épouser Catherine-Marie de Lorraine, la veuve du duc de Montpensier, l'ennemie acharnée des Valois...

— Celle qui, dernièrement, a reçu chez elle la mère de Jacques Clément, observa Bernard avec horreur.

— Bourbon ne voulut pas conclure ce mariage, continua Pasquier. En réalité, il s'est montré assez peu régulier dans ses mœurs. Je sais de bonne source qu'il a un fils, un fils dont notre cher Béarnais fera peut-être un personnage.

Pasquier pronostiquait juste, car Henri IV devait plus tard assurer au fils de Bourbon une position convenable.

— Soyez calme, dit en terminant Pasquier. M. Pierre de l'Estoile, notre grand audiencier de la chancellerie de France, a, devant moi, avant-hier, appelé le cardinal de Bourbon *un vray roy de théâtre et en peinture.*

VIII

Réconforté par Pasquier, notre Bernard se retira. Comme il rentrait dans sa demeure, il aperçut, collé sur un mur, le manifeste de Mayenne, relatif à la proclamation de Charles X roi :

« En attendant la liberté et présence du roi, notre souverain seigneur, admonestons, exhortons et requérons tous princes, prélats, officiers de la couronne, etc., par l'obéissance qu'ils doivent à Dieu, amateur de paix et d'union, et à leur roi catholique et légitime, de se joindre, réunir et rallier avec nous, soit pour porter les armes contre les hérétiques, ou se retirer en leurs maisons, etc. »

Charles X ne pouvait correspondre avec ses sujets ; Charles X était prisonnier ; Mayenne profitait de cette singulière position.

Henri III avait fait arrêter au château de Blois, en décembre 1588, le cardinal, que l'on garda à vue dans un appartement. Là, Charles de Bourbon reçut la visite de Catherine de Médicis et lui lança cette terrible apostrophe :

— Madame, vous avez amené les princes de Guise à la boucherie !

Catherine de Médicis éprouva une telle impression de cette scène violente, que sa goutte lui remonta, et qu'elle se mit au lit pour ne plus se relever.

Bientôt, emprisonné dans le château d'Amboise, le cardinal-roi fut confié aux soins diligents du capitaine du Guast. Mais, ainsi qu'il arrive le plus souvent dans

les époques de troubles civils, du Guast, craignant d'être sacrifié à son tour, ne trouva rien de mieux à faire, pour parer aux événements, que d'entrer en négociations avec son captif et avec les ligueurs de Paris.

Déjà le geôlier commençait à traiter en roi son prisonnier, habitué d'ailleurs à paraître tantôt avec l'épée, tantôt sous le manteau de pourpre romaine. Qu'allait-il advenir?

Henri IV, averti de ce qui se passait à Amboise, et ne doutant pas que la liberté de Bourbon ne donnât à la Ligue un monarque effectif, conclut un marché avec le capitaine du Guast. Moyennant une somme de trente mille francs, il racheta le jeune héritier de Guise et le duc d'Elbeuf.

Pour Charles de Bourbon, on le transféra d'Amboise à Chinon, loin de du Guast.

Nouvel embarras après cette translation. D'Espeisses, président du parlement de Tours, conçut un bizarre projet d'arrangement entre le parti des huguenots et celui des ligueurs.

Ce projet consistait à faire régner ensemble Henri IV et Charles X — associés comme les anciens empereurs romains.

Mais, soit que le Valois eût eu connaissance de la chose, soit que le hasard seul fît avorter les desseins de d'Espeisses, soit enfin que les ligueurs eussent essayé d'enlever Charles X de Chinon, Henri IV ordonna de conduire le noble captif au château de Fontenay-le-Comte, en Poitou.

Le roi de la Ligue se trouva ainsi placé au milieu des huguenots, sous la garde de Charles Echalard, sieur de la Boulay, gouverneur de la place de Fontenay, homme dont la valeur et la fidélité défiaient toute corruption.

Vainement, par un monitoire affiché dans Rome, le pape Sixte-Quint ordonna (24 mai 1589) à Henri IV de « mettre en pleine liberté le cardinal de Bourbon dans dix jours, » faute de quoi il prononçait contre lui l'excommunication majeure.

Plus vainement encore, un arrêt du Parlement (21 novembre 1589), publié par Mayenne, lieutenant général, exigea que les Français reconnussent pour roi « Charles, dixième de ce nom, » et prêtassent à un fantôme le serment de fidélité, en s'engageant à le délivrer de la captivité où le roi de Navarre le retenait.

Charles X demeura sous les verrous, étroitement gardé.

IX

Qu'on ne s'étonne pas du grand nombre de Français qui acceptèrent pour roi un prélat captif, conséquemment tout nominal. L'essentiel était de voir venir les événements, d'attendre le triomphe complet de la sainte Union.

— Bourbon a le chapeau de cardinal, remarquaient beaucoup de ligueurs ; cela donne à la religion toutes les garanties désirables. Il appartient à l'antique maison héritière du trône, après les Valois, et, par suite de l'exclusion du Béarnais, la légitimité, lorsque les droits du catholicisme sont reconnus, ne subit aucune atteinte. Enfin, son titre de chef de la Ligue ajoute encore à sa haute naissance.

— Ainsi sont sauvegardés la légitimité, la légalité et le droit public, observaient les formalistes.

— Ce roi prisonnier souffre pour la bonne cause, déclaraient les hommes de pur sentiment. N'y eût-il que cette raison-là ; ne fût-il intéressant que par sa captivité, il faudrait lui conférer le titre de monarque.

— Conçoit-on un pareil aveuglement ! s'écriaient les *politiques*. Jamais, depuis cent soixante ans, la France n'a été placée dans des circonstances plus critiques ; jamais la situation des partis n'a été plus grosse de périls imminents. Qu'imaginent une foule de gens pour remédier à ces maux? Leur meilleur expédient, c'est de mettre à la tête des affaires un prêtre vieux, infirme, médiocre et prisonnier. Leur logique touche au ridicule ; leur exaltation peut amener un dénoûment fatal.

X

Transportons-nous maintenant à l'hôtel qu'occupait le duc de Mayenne.

Le lieutenant général était en compagnie de son secrétaire.

Tous deux travaillaient.

Mayenne, ayant rédigé un acte, le scella du sceau de la Ligue, qui portait cette inscription : « Scel du royaume de France. »

Cet ordre rendait exécutoire un arrêt rendu « au nom des gens tenant le Parlement », ayant pour en-tête : « Charles, duc de Mayenne, pair et lieutenant général de l'Etat et couronne de France. »

— Etre roi de fait et ne pouvoir prendre ce titre ! exclama le duc de Mayenne en poussant un long soupir.

— Il ne tient qu'à vous d'agir autrement, dit le secrétaire avec douceur.

— Tu crois, mon jeune ami? Non, Villeroy et le président Jeannin m'ont dissuadé d'aspirer au trône. Puis le roi d'Espagne, Philippe II, représentant et défenseur de la catholicité en Europe, se met de la partie en publiant cette déclaration.

Et Mayenne passa un pli cacheté à son secrétaire, qui lut :

« Nous prions et requérons tous les princes chrétiens catholiques de vouloir se joindre à nous pour l'extirpation de l'hérésie, délivrance du très-chrétien roi de France, Charles dixième, injustement tenu en captivité par les hérétiques... »

— De plus, reprit Mayenne, Philippe II appelle Charles X « son frère et bon ami. » Il a des prétentions qui répugnent aux Français patriotes, et à moi-même... je te l'assure.

— Eh bien ! entre Charles X roi de nom, Henri IV condamné par l'orthodoxie, et Philippe II, prince étranger, il y a place pour Votre Altesse, hasarda le secrétaire.

— Il faudrait des batailles dans la rue, et je ne les aime pas. Je n'aime, tu le sais, ni les séditions, ni les arrestations, ni les supplices soudains. J'attends. Je possède une grande partie du pouvoir législatif, toute la puissance exécutive ; en un mot, la souveraineté réelle, aussi solide qu'incontestée. Aucune déclaration, aucun mandement du roi Charles X ne paraissent sans mon approbation et ma signature. Les Etats généraux seuls pourraient me donner la couronne. Je les convoque dans la ville de Melun. Ils décideront.

En effet, cette convocation, acte de souveraineté, fut datée du 15 janvier 1590.

— Mais, monseigneur, vous êtes maître dans le conseil de la Ligue. Vous y faites passer tout ce que vous vou-

lez, malgré la faction des Seize, où ce damné Bussy-Leclerc a le plus grand crédit.

— Rien de plus exact, répondit Mayenne en soupirant de nouveau. Mais le conseil de la Ligue voudra-t-il me faire roi? Va! parlons d'autre chose. Où en sont les monnaies et les médailles que l'on a dû frapper depuis quelque temps? Comment s'est opéré le monnayage?

— On a pris le poids, la loi, le cours, le brassage et la forme des monnaies en or, argent et billon, semblables à ceux du défunt roi. Les poinçons de l'effigie du cardinal-roi ont été apportés le 12 janvier dernier au bureau de la Cour des monnaies. Trois graveurs en médailles ont concouru pour la monnaie que la sainte Ligue a voulu frapper à l'effigie de Charles X, parce que, Philippe Daufrie ayant quitté Paris, on n'a pas trouvé de tailleur général. L'artiste sculpteur Germain Pilon a déclaré que le poinçon de Philippe Regnault était le meilleur, et l'on a frappé, à partir de la fin de janvier, une assez grande quantité de monnaie.

Ce disant, le secrétaire de Mayenne présenta au duc plusieurs pièces — des francs en cuivre, à peu près grands comme les écus de trois livres. La tête de Charles X y était de profil. Elle avait du caractère, et l'on peut croire qu'elle ressemblait au modèle : nez long, droit, carré du bout; œil petit, enchâssé dans des paupières entourées de rides ; joue creuse ; moustache et barbe courtes ; point de cheveux ; bonnet rappelant celui dont Raphaël a coiffé Jules II ; couronne fermée et manteau.

Le secrétaire montra ensuite des médailles en l'honneur de Charles X, « souverain par la grâce de Dieu ». Tantôt son buste portait la couronne royale sur sa calotte rouge, et la devise *Omnia in manu Domini* (tout est dans la main du Seigneur) accompagnait l'effigie. Le cardinal était à son prie-Dieu, devant un autel ; des deux caudataires, l'un portait sa calotte; un prêtre, appuyé sur un coin de l'autel, regardait avec étonnement une main sortant du ciel et posant la couronne royale sur la tête de Charles X. Tantôt une médaille célébrait le *prêtre-roi*, — *regale sacerdotium*. Des coussins étaient posés sur une table ; il y avait d'un côté une crosse et une mitre; de l'autre, la couronne royale, le sceptre et la main de justice ; au milieu, un calice. Tantôt, enfin, une médaille proclamait le droit que Charles X tenait de ses aïeux, droit protégé par les armes, — *avita et jus in armis*.

Tout près de ces médailles, Mayenne aperçut un sceau nouveau.

— Et cela, qu'est-ce ? demanda-t-il.

Le secrétaire parut un peu embarrassé. Comment dire à Mayenne que c'était le sceau pour les actes d'administration, tel que le conseil de la Ligue l'avait commandé, pour rendre la justice au nom du royal captif?

— C'est, dit-il, ce nouveau cachet...

— Ah ! je sais, fit Mayenne en se mordant les lèvres et en lisant : « Charles X, par la grâce de Dieu, roi des Français. »

Il n'était plus question du lieutenant général du royaume. On voyait le cardinal représenté de face, assis dans un fauteuil ou trône, revêtu du manteau royal, tenant d'une main le sceptre et de l'autre le bâton de justice. Deux anges soutenaient un dais fleurdelisé, sous lequel le trône apparaissait.

Pour le coup, Mayenne manifesta complétement sa mauvaise humeur, et disparut en fermant la porte de son cabinet avec une extrême violence.

— Ah! si j'étais M^gr le duc de Mayenne, s'écria à part lui le jeune secrétaire, je passerais le Rubicon! Je régnerais !

XI

Cependant Paris était de plus en plus agité. Henri IV l'assiégeait, et les habitants paraissaient fort divisés. La Ligue répandait à foison un libelle ayant pour titre : « *La vie, mœurs et déportemens de Henry Béarnais, soy-disant roy de Navarre, décrite fidèlement depuis sa naissance jusques à présent*, où les catholiques de ce royaume pourront descouvrir quelles sont les hypocrisies de celui qui les voudroit dominer, et envahir la couronne très-chrétienne à Charles, cardinal de Bourbon, roy de France. »

Par un arrêt, publié à son de trompe et cri public dans les carrefours de Paris, le Parlement enjoignit aux Français non-seulement de reconnaître « pour vray et légitime roy de France » Charles X, mais encore de ne faire aucun traité de paix avec Henri de Bourbon.

Les processions de la ligue, dans les paroisses de Paris, se succédaient à de fréquents intervalles. Elles entretenaient le feu sacré.

A Saint-Eustache, notamment, Maudu et Loubinat, dont les lecteurs connaissent l'exaltation, ne manquaient aucune occasion de manifester leur répugnance à l'égard du Béarnais. Ils criaient anathème sur ce prince huguenot.

Or, un jour — c'était le 8 mai 1590 — Maudu et Loubinat, pérorant devant le portail de Saint-Eustache, furent accostés par le mégissier Bernard qui, tout joyeux, leur annonça la nouvelle suivante :

— Vous vous donnez bien du mal inutilement, mes amis. Votre vieux roi Charles X a écrit à son neveu Henri IV.

— Allons donc, c'est impossible ! firent d'une commune voix les deux ligueurs..... Il ne voudrait pas de transaction.

— Je l'ai appris par maître Charles Duchesne, médecin du roi de Navarre. Il y a plus, le cardinal de Bourbon, toujours valétudinaire et désespérant de guérir, reconnaît officiellement Henri IV. Il lui demande la liberté, car les rigueurs de la captivité semblent avoir émoussé son courage ; et le temps n'apporte aucun changement à sa pénible existence. Votre roi fantôme s'évanouit pour faire place à un autre bien vivant.

Loubinat et Maudu se regardèrent, atterrés. Ce que disait Bernard était vraisemblable, sinon vrai en tous points.

Trois jours après cet entretien, la nouvelle de la mort de Charles X se répandit dans la capitale. A ses derniers moments, selon quelques historiens, Charles de Bourbon fit des vœux pour le prince aux dépens duquel il avait occupé le trône. Le roi de la Ligue s'inclina devant Henri.

A peine le souverain imaginaire eut fermé les yeux, que les compétitions au trône de France recommencèrent, à l'encontre de l'hérétique Henri IV. Il semblait que le trône fût mis à l'encan.

Beaucoup de ligueurs — les plus fougueux — mécontents des allures modérées de Mayenne, parlèrent

de se soumettre à Philippe II. Leur patriotisme se taisait.

— Vive le roi d'Espagne ! criaient-ils par les rues.

D'un autre côté, Mayenne, estimant que l'instant propice pour agir était venu, se mit sur les rangs afin d'obtenir la couronne.

Son jeune secrétaire lui disait sans cesse :

— Pourquoi un membre de la famille des Guise ne saisirait-il pas le sceptre, quand il ne reste plus de prince catholique ?

Et Mayenne convoqua les Etats à Paris, pour procéder à l'élection d'un souverain, quand, pendant plus de deux années, la Ligue commit toutes les fautes et tous les excès possibles, quand le parti des *politiques* croissait en nombre et en force, quand le Parlement de Paris devenait le centre des résistances patriotiques. Les du Vair, les Pithou, les Lefèvre, les Molé se firent les organes du sentiment général, qui réclamait le salut de la patrie.

XII

Mayenne comprit bien vite que ses espérances ne se réaliseraient pas. Parmi les députés, les uns insistèrent sur la qualité de Français dont devait jouir le roi élu, ce qui était une façon d'exclure le prétendant espagnol ; les autres attaquèrent les hérétiques en des termes qui semblaient écarter irrévocablement Henri de Bourbon ; quelques-uns comptèrent, sans trop le dire, sur l'abjuration du Béarnais ; à peine parla-t-on de Mayenne, très-désireux de prolonger l'interrègne à son profit, et très-embarrassé devant les prétentions de Philippe II.

Entrée de Henri IV à Paris, tableau de Gérard, dessin de Duvivier.

O douleur ! Mayenne ne pouvait se fier entièrement aux Etats, qui avaient établi, par commissaires, des conférences avec les envoyés de Henri de Bourbon, promettant sa conversion.

Après de longues délibérations, qui ont inspiré des pamphlets si curieux, des discours si singuliers, le parti des *politiques*, c'est-à-dire des amis d'Etienne Pasquier, l'emporta. Les Etats se retournèrent vers Henri IV.

Au moment où tout semblait perdu ; où une confusion indicible pouvait faire croire que personne ne pensait à la nation elle-même ; où les Espagnols cherchaient à avoir un prince français pour époux de leur infante ; où Mayenne rêvait de faire élire son fils roi, pour le marier ensuite à la fille de Philippe II, le Parlement intervint d'une manière suprême.

Un arrêt ordonna que des remontrances seraient adressées au duc de Mayenne, pour empêcher que la

couronne ne passât entre les mains de princesses étrangères ; il déclara « dès à présent tous traités faits ou à faire ci-après pour l'établissement de prince ou de princesse étrangers, nuls et de nul effet et valeur, comme faits au préjudice de la loi salique et autres lois fondamentales de ce royaume. »

A la fin de juillet 1593, on renonça à élire un roi pour succéder à Charles X. C'était déjà un coup très-grave pour la Ligue.

Vers ce temps, le mégissier Bernard parcourait la Cité, entrait dans diverses maisons et y répandait des copies manuscrites de la *Satire Ménippée*, pamphlet célèbre, qui jetait sur la Ligue un ridicule sous lequel elle succomba, de même que les Etats de 1593. L'Assemblée se dissipa.

A la même époque encore, Loubinat apprenait à Maudu que le Béarnais venait d'abjurer dans l'abbaye de Saint-Denis.

Et peu après, Henri IV faisait son entrée dans la capitale, malgré les prédicateurs disant que sa conversion était un « passe-port, » qu'il « faisait le lion en France et le renard à Rome. » Le bon sens avait vaincu le fanatisme.

XIII

Le mégissier Bernard se signala parmi les curieux qui regardaient passer « le roi Henri IV » reçu dans Paris.

— Plus de Ligue ! plus de roi fantôme ! s'écriait-il, en présence de Maudu et de Loubinat, ex-ligueurs désabusés.

Ceux-ci, avouons-le, faisaient maintenant chorus. Le sentiment national s'était réveillé en eux. Compan se consola en vendant beaucoup d'étoffes pour l'entrée solennelle de Henri IV.

Quant à Etienne Pasquier, il écrivit bientôt à un de ses amis de province, qui lui demandait son avis sur la situation :

« Pendant près de six années, les Français n'ont obéi qu'à une puissance de fait, qu'à un gouvernement sans légalité. La royauté du cardinal de Bourbon, Charles X, ne prendra pas rang dans la liste chronologique des souverains de la France. Le Parlement de Paris a annulé tous les décrets, arrêts, ordonnances et serments, donnés, faits et prêtés depuis le 29 novembre 1588 jusqu'au 22 mars 1594. D'un trait de plume il a supprimé tous ces actes extorqués par violence au préjudice de l'autorité des rois et lois du royaume. »

Enfin, Mayenne lui-même, après avoir soutenu la guerre contre le Béarnais avec une armée composée de ligueurs et d'Espagnols, vint un jour dire à son secrétaire :

— J'ai eu un accommodement avec le roi Henri IV ; je deviens gouverneur de l'Ile-de-France pour lui. Tu restes à mon service ?

— Je ne quitterai pas Monseigneur, répondit le secrétaire, avec une profonde inclinaison de tête. Vive Henri IV !

Augustin CHALLAMEL.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

LE SIÉGE DE FLORENCE [1].

Ferrucci ne s'était point trompé; cinq jours après le départ de Paolo de Ceri, on annonça l'approche des Espagnols, commandés par Maramaldo. Le chef florentin sortit à leur rencontre et leur fit essuyer de grandes pertes. Mais ils appelèrent à leur aide des renforts ; le marquis du Guasto accourut, le siége commença, et au bout d'une semaine l'artillerie, dans une muraille déjà fatiguée, avait ouvert une brèche de cent mètres. Alors Maramaldo somma Volterra de capituler. Le grossier trompette chargé de porter cette sommation, ayant, par des paroles insolentes, insulté Ferrucci, et refusant de se rétracter, fut pendu. Les Espagnols coururent à l'assaut; trois fois ils parvinrent à couronner la brèche ; mais, repoussés à coups d'épée, de pique, d'arquebuse, ils comblèrent les fossés de leurs cadavres, tandis que les Florentins, couverts par des planches, des matelas, des balles de laine, comptaient peu de morts ; mais Ferrucci fut blessé à la jambe.

Guasto furieux manda des troupes, encore de l'artillerie, et ouvrit une nouvelle brèche aussi large que la première. A la même heure, les ennemis assaillirent à la fois les deux murailles éventrées, une lutte homérique s'engagea. Quoique dévoré par la fièvre, Ferrucci se conduisit comme un général et un soldat, il semblait être à la fois sur les deux brèches. Enfin, quand il sentit que l'ennemi faiblissait, il se rua en avant, massacrant tout ce qui se trouvait sur son passage. La déroute des assaillants devint complète ; la nuit suivante, ils levèrent le siége en abandonnant une partie de leur camp et de leurs bagages.

Ferrucci allait donc pouvoir exécuter le grand plan qu'il avait médité pour le salut de Florence : c'était celui qu'il avait en quelques mots exposé à Buonarrotti. Il consistait à rallier les garnisons et les milices de toutes les villes, à marcher avec ces forces et à rejoindre l'armée florentine. Si, pour s'opposer à cette manœuvre, le prince d'Orange dégarnissait ses lignes, Malatesta devait les attaquer à fond et dégager Florence ; si, au contraire, les Espagnols persistaient et ne se portaient pas contre Ferrucci, c'était mieux encore, car c'étaient eux alors qui seraient assiégés dans leur camp; en l'un ou l'autre cas, la capitale de la république était délivrée. Tel se présentait ce projet que Paolo de Ceri avait été chargé par son chef d'aller exposer au conseil de défense. Il fut adopté, malgré les efforts de Malatesta, profondément irrité d'être en sous-ordre et de s'entendre chansonner pour son mariage manqué. Il y avait urgence à agir, car, à tous les autres maux que souffrait Florence, la peste était venue se joindre. Bella, à la tête des infirmières, bravait la contagion; elle ne quittait pas le lit des malades, portant partout le secours et le courage. Son père et Michel-Ange la conjuraient inutilement de s'épargner, l'héroïque jeune femme leur répondait : « Francesco s'épargne-t-il ? S'il a ses champs de bataille, moi j'ai les

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

miens. La fille adoptive de Florence peut-elle jamais assez faire pour sa mère? J'ai de grands devoirs à remplir. Il faut que les Florentins bénissent le nom que je porte : ce serait vraiment une belle chose que Ferrucci eût épousé une fille sans courage! »

Paolo de Ceri de retour à Volterra, délivré des attaques des Espagnols, Ferrucci prépara tout pour sa grande expédition. Malheureusement, bravant ses ordres, et trompant en partie le conseil de défense, Malatesta, de plus en plus coupable, entrait en négociation avec le prince d'Orange, lui livrait les plans du général en chef florentin. « Portez-vous sur lui avec autant de forces que vous voudrez, pendant votre absence je ne ferai sur votre camp que des attaques simulées, et le Ciampo écrasé, nous traiterons définitivement, car c'est le succès de Ferrucci qui est le dernier espoir de Florence. »

Cependant, ignorant ces lâches trahisons, Francesco, toujours souffrant de sa blessure, après avoir bien muni Volterra et pris des otages parmi les habitants de cette ville, la quitta avec treize compagnies et tout ce qu'il put réunir de cavaliers; Maramaldo, qui le surveillait, n'osa l'attaquer et il parvint sans être entamé, par la route de Vado et de Rosignano, à gagner Pise. Malheureusement, accablé par la fièvre, il fut forcé de s'arrêter treize jours dans cette ville, qu'il ne quitta que le dernier jour de juillet 1530. Sa petite troupe s'était accrue de trois mille hommes de pied, de nombreux pionniers et de treize canons qu'il traînait après lui. Pendant qu'il avait séjourné à Pise, le prince d'Orange, comptant sur la parole de Malatesta, avait successivement détaché contre Ferrucci Maramaldo, Bacciolini et Vitello; mais, quoique réunis à Maramaldo, ils n'osèrent cependant pas l'attaquer, et ils firent prudemment, Ferrucci ayant cette qualité particulière à certains chefs de guerre d'inspirer du courage à tous les soldats sous leurs ordres et de donner de la discipline à tous les corps qui leur obéissent. Dans sa marche hardie vers Lucques, le général avait donc sur son flanc gauche Maramaldo, sur son flanc droit Vitello, et Bacciolini le suivait.

Il quitta Pise le dernier jour de juillet 1530, franchit sans rencontrer l'ennemi le pont de Squarciabecconi et arriva sans encombre, le lendemain 1er août, sous Pincio. Il était rempli de confiance; jamais ses officiers ne l'avaient vu plus pénétré de bon espoir; il plaisantait sur la prudence de ses adversaires, riait avec ses soldats et leur promettait les ovations de Florence. Le soir, après avoir établi son camp, il voulut s'assurer par lui-même de la vigilance de ses grand'gardes, et prenant Bernardo Strozzi, il monta à cheval et fit une ronde.

— Savez-vous à quoi je pense? disait-il à Strozzi; j'ai presque envie de vous envoyer en avant annoncer notre arrivée et prévenir ma chère Bella.

— Mauvaise idée que vous avez là; je serais bien reçu! Elle m'accuserait de vous avoir quitté et serait capable de me donner sa quenouille. Vous n'êtes pas sans vous douter qu'en la quittant elle m'a fait des recommandations. Je dois être votre garde du corps, votre ombre, ne pas m'éloigner de votre étrier. Je dois empêcher que l'on ne vous touche, veiller à votre porte, avoir soin de votre santé, de votre nourriture, de votre campement; que sais-je encore? Ainsi, mon général, si vous avez besoin d'envoyer quelqu'un à Florence, songez, je vous prie, à un autre que moi.

— Ah! vraiment! la chère Bella a pensé à tout cela?

— Si elle y a pensé! Quand je la reverrai, je ne suis pas sûr de l'accueil qu'elle me fera, parce que vous avez été blessé à Volterra et malade à Pise. Je ne dois vous laisser ni être blessé ni être malade; c'est aussi l'opinion de mon père.

— Lui aussi!

— Vous n'êtes plus pour lui le Ferrucci d'autrefois, il vous porte aux nues. Je ne dis pas qu'il vous aime autant que Bella; mais vous êtes certainement le plus cher de ses fils.

— Donc il m'a pardonné.

— Il est bien question de pardon, ma foi! Si vous l'aviez vu quand le gonfalonier est venu complimenter votre femme! La joie et l'orgueil lui sortaient des yeux. Il a bien un peu grondé Bella; mais ils sont allés causer à part — j'aurais bien voulu entendre leurs paroles — et la *bellissima*, comme nous autres nous appelons notre sœur, est revenue toute rougissante et le sourire sur les lèvres. Le soir, quand nous nous sommes mis à table, au moment où Bella prenait sa place habituelle, notre père lui a tendu la main et l'a fait asseoir sur son propre siége.

— Et après?

— Après, mon général? Ursino est arrivé; Bella m'a donné sa lettre pour vous; puis est venu le chapitre des recommandations, des adieux, des embrassements; mon père a bourré mes poches de florins d'or, et je suis parti. Comme j'étais dans l'escalier, par manière de post-scriptum, Bella est accourue, et appuyant sur mes épaules ces belles mains que vous connaissez, où brillaient l'alliance que vous lui avez donnée et l'anneau de Florence, elle m'a dit : « Répète-lui tous les jours que je l'aime et embrasse-le pour moi de toutes tes forces! » Commission que j'ai remplie de bon cœur, général, ainsi que vous voudrez bien en témoigner par-devant votre femme. Vous n'y manquerez pas?

— Non, Bernardo!

— Comme vous dites cela tristement!...

— Tu le sauras un jour, ami; quand on aime et que l'on n'est pas auprès de celle que l'on aime, le fond du cœur est toujours triste...

Ainsi, causant à voix basse, donnant et recevant le mot d'ordre, s'en allaient les deux cavaliers. Le temps était splendide et la lune éclairait une nuit transparente, lumineuse et profonde. Ferrucci et son beau-frère longeaient un grand plant de vigne, lorsqu'un coup d'arquebuse tiré tout près d'eux éclatant, le général roula par terre avec son cheval. Strozzi, son épée à la main, se précipita à bas de sa monture en poussant un grand cri; au même instant, Ferrucci se relevait en disant :

— Tranquillisez-vous, Bernardo, je ne suis pas touché, mais mon cheval est mort. Entendez-vous le coquin s'enfuir à travers les vignes? Non, ne vous mettez pas à sa poursuite; voici nos gens qui accourent, laissez-leur ce soin.

Quelques heures après cet événement, qui avait éveillé tout le camp florentin, un homme essoufflé, haletant, était conduit dans la tente du chef espagnol Bacciolini, et lui annonçait que d'un coup d'arquebuse il venait de tuer Ferrucci.

— En êtes-vous sûr?

— J'étais à dix pas de lui et je l'ai vu tomber par terre.

— C'est bien; que l'on garde cet homme nous sau-

rons demain matin s'il a dit vrai. Allez, je vous reparlerai bientôt.

Quelques heures après, Bacciolini savait par ses espions ce qui était arrivé.

A la pointe du jour, il fit venir celui qui lui avait donné une fausse joie, et pour salut matinal il le reçut en disant :

— Vous allez être pendu.

— Comment ! pendu pour avoir tué Ferrucci ?

— D'abord, vous n'avez rien tué du tout... si, un cheval... Mais eussiez-vous assassiné le général de Florence, vous n'en seriez pas moins pendu. Je suis un ancien ami de Piro ; j'ai échappé par miracle au guet-apens dans lequel vous l'avez fait tomber. Vous êtes le lieutenant Franchi, Franchi le traître, Franchi le lâche ; vous serez pendu... je veux vous voir au bout d'une corde.

Le malheureux pria, supplia, se roula par terre.

— Que de mauvaise grâce et de façons saugrenues ! Comment diable pouvez-vous tant regretter la vie ! Vous êtes marqué à l'épaule, vous êtes défiguré, vous n'avez plus de dents ; allons ! allons ! à la corde !

— Grâce ! grâce ! je jure de tuer Ferrucci...

— A la corde ! à la corde ! Je veux vous faire danser votre dernière pavane !

Il fallut le traîner ; il hurlait ; ses mains crispées s'accrochaient à toutes les herbes, à toutes les pierres ; il pleurait, il grinçait des dents et invoquait les saints, Dieu et la madone.

— C'est ignoble ! faisait Bacciolini ; allons, allons, dépêchons-nous !

Les soldats le traînèrent, le poussèrent, le portèrent jusqu'au pied d'un châtaignier ; là, ils lui passèrent de force la tête dans un nœud coulant. La corde cassa, il fallut recommencer ; cette fois l'opération réussit à merveille ; Franchi dansa sa dernière pavane, et, comme la corde était grosse, elle fut longue, la lugubre danse de la mort...

Cependant Ferrucci, à qui on avait donné un autre cheval, tranquillement continua sa route. Ses mélancoliques pensées s'étaient envolées ; il riait, se moquant de la peur qu'il avait causée à Strozzi.

— Je vous conseille de vous vanter à présent de la manière dont vous veillez sur mes jours ! Bella vous recevra bien ; vous êtes un beau garde du corps ! Dites donc, Bernardo, savez-vous que j'ai un appétit féroce ? En rentrant, nous souperons ou nous déjeunerons, comme il vous plaira d'appeler ce repas, car il me semble déjà voir à l'horizon les premières teintes du jour.

En effet, des lueurs rosées commençaient à éclairer le ciel lorsque le général mit pied à terre devant sa tente. Des soldats se pressèrent en silence autour des cavaliers, emmenèrent leurs montures. La sentinelle se rangea, Ferrucci et Bernardo entrèrent. Un double cri sortit de leur poitrine. Bella, plus *bella* que jamais, était devant eux... Francesco la reçut dans ses bras :

— Toi, toi ici ! lui disait-il en la couvrant de caresses ; comment es-tu venue ?... Qui t'a accompagnée ?... Pourquoi es-tu venue ?

Rien de plus charmant, de plus chaste, de plus passionné tout ensemble que le maintien de la jeune femme. C'était la première fois, qu'on ne l'oublie point, depuis la nuit où elle avait à Santa-Maria del Fiore échangé son anneau contre celui de Ferrucci, qu'elle se trouvait avec lui ; c'était la première fois que l'épouse se trouvait dans la demeure de l'époux.

— Je ne pouvais plus vivre sans vous, dit-elle en se détachant, rougissante, des embrassements de son mari. On m'avait caché que vous étiez malade ; quand je l'ai appris, j'ai pensé que mon devoir était d'être près de vous et, malgré tout le monde, je suis partie pour Pise. En route, j'ai appris que vous l'aviez quittée. Bonjour, Bernardo, je suis heureuse aussi de te revoir ; Julio est venu avec moi, et c'est Batistino — vous le connaissez, Francesco, le mari de ma nourrice, un des témoins de notre mariage — qui m'a servi de guide ; ils ont eu bien soin de moi.

— Quoi ! c'est avec une telle escorte, malheureuse et chère enfant, que tu es venue ! On t'a laissée partir ainsi ! La Madone seule t'a sauvée. C'est un miracle que tu ne sois pas tombée aux mains des féroces Espagnols ou des sauvages Allemands !

— Michel-Ange et mon père voulaient demander un sauf-conduit au prince d'Orange ; j'ai pensé, moi, que cette démarche n'était pas digne, ne convenait pas au nom que tu m'as donné ; j'ai donc refusé. J'ai eu aussi bien de la peine à empêcher Buonarrotti de me suivre ; mais il a d'autres devoirs que ceux de veiller sur une femme. Pouvais-je, d'ailleurs, exposer une telle vie ? Il y a sept jours que j'ai quitté Florence, sept mortels jours...

— Tu dois être, ma bien-aimée, épuisée, morte de fatigue...

— Non, Francesco ; depuis que je t'ai vu, je ne le suis plus.

Ferrucci fit un signe à Bernardo. Tout heureuse qu'elle fût de se trouver seule avec son mari, Bella voulait le retenir encore ; il s'éloigna. La portière n'était pas retombée, que la jeune femme était sur le cœur de Francesco ; le lierre entourait le chêne de ses bras.

Quelques heures après, tout le camp connaissait l'arrivée de la belle Florentine. Les officiers avaient fait parler Julio, les soldats le vieux Batistino. On savait quels périls elle avait bravés, combien elle s'était montrée forte, marchant la nuit à travers les bois, se cachant le jour, au risque à chaque instant d'être surprise, faite prisonnière, outragée, ou tuée. Julio et Batistino ne tarissaient pas sur son courage et sa fermeté. Pendant sept nuit, elle n'avait pas quitté la selle de son cheval, riant des alertes, des dangers passés, et bravant ceux à venir. Il n'en fallait pas tant pour exciter la veine poétique, si prompte à s'enflammer en Italie. Avant que Ferrucci fût sorti de sa tente, le camp retentissait de stances, de sonnets, de chansons en l'honneur de la belle guerrière, de la fille adoptive de Florence ; on la célébrait comme une heureuse étoile, comme une image vivante de la Fortune, comme un gage assuré de la victoire. En signe de joie, les soldats mirent à leur casque une fleur d'oranger, de grenadier ou une brindille de myrte. C'était dans la destinée de Bella d'être entourée d'amour partout où elle se montrait. Quand Ferrucci parut, sortant du conseil de guerre, où il avait réuni ses officiers, il fut salué par de joyeuses acclamations, dont quelques-unes, il faut bien l'avouer, auraient pu, si elle les avait entendues, faire baisser les yeux à la jeune femme et colorer ses joues d'une pudique rougeur.

Instruit par Bella et par Julio, Ferrucci apprit au conseil ce qui s'était passé à Florence ; le gonfalonier et les chefs de la défense avaient ordonné à Malatesta d'attaquer à fond les Espagnols et les Allemands, affai-

blis des détachements de Maramaldo, de Bacciolini et de Vitello. Malatesta, d'abord, avait résisté, donnant des raisons bonnes ou mauvaises; mais Buonarrotti lui avait répondu que le temps des hésitations était passé, que le corps de Ferrucci approchait et qu'il ne fallait pas laisser le prince d'Orange se porter à sa rencontre et l'accabler sous le poids de toutes ses forces; que l'heure de la délivrance avait enfin sonné. Tout le conseil ayant appuyé Michel-Ange, Malatesta s'était vu contraint de céder, et il avait été résolu que l'on ne laisserait plus de trêve ni de repos à l'ennemi.

— Ainsi, mes amis, nous ne trouverons pas d'obstacles devant nous, et ce n'est ni Maramaldo, ni Bacciolini, ni Vitello, réunis ou séparés, qui nous arrêteront. S'ils en avaient eu la pensée et le courage, c'est au pont de Squarciabecconi qu'ils nous eussent barré la route. A Florence donc! à Florence! Saint Jean nous garde l'honneur de délivrer la ville qu'il protége. Nous allons donc sans retard lever le camp, gagner Medicina et nous diriger sur Montale en prenant le chemin de la montagne. Il faut que dans une heure nous soyons en marche. Allez, mes amis, donnez vos ordres.

Bientôt les clairons et les trompettes retentirent, le

Bella au camp de Ferrucci. Dessin de F. Lix.

camp fut levé, les cavaliers se mirent en selle et l'avant-garde partit. Ferrucci allait, venait, disposant, surveillant toute chose, donnant à tous le courage par la sérénité de son visage. Quand le gros des troupes s'ébranla, Bella parut accompagnée de ses deux frères Bernardo et Julio. Elle vint, montée sur un fier cheval qu'elle maniait avec grâce, se placer à côté de Ferrucci, qui, en souriant, la salua de son épée. Elle s'inclina et un instant les tresses de ses noirs cheveux se mêlèrent à la crinière d'argent de sa fière monture. Les vivats des soldats éclatèrent; un des officiers de l'escorte, pour lui souhaiter la bienvenue, lui présenta, au nom de l'armée, un gros bouquet qu'elle reçut avec grâce et attacha sur le devant de sa selle. Un capitaine passait à cet instant, Ferrucci l'appela :

— Ceri, Ceri, venez donc serrer la main à Bella; elle tremble moins que la nuit où, à Santa-Maria del Fiore, vous serviez de témoin à notre mariage. N'est-ce pas vrai, vieux Batistino?

— Je ne suis devenue brave que le jour où vous m'avez donné votre nom, Ferrucci.

Et en disant ces mots Bella tendit ses doigts, sur lesquels Ceri déposa un baiser.

— Consigne changée, Bernardo, reprit en riant Ferrucci; ce n'est plus sur moi qu'il faut veiller, c'est sur elle... Bella, ne tiens pas les rênes de ton cheval si

courtes, tu le fatiguerais, et nous avons une longue course à faire.

— Que Bernardo ne s'occupe pas de moi. Je vois qu'il a été jaseur; il vous a, Francesco, raconté mes recommandations; je les renouvelle. C'est sur vous qu'il doit toujours veiller, car je ne suis pas son général.

Ils s'en allaient ainsi causant, échangeant des paroles amies, de doux regards, et quand, de temps en temps, éclatait le bruit d'une arquebuse, répondant à l'interrogation muette de son mari, Bella secouait joyeusement la tête pour montrer qu'elle n'avait nulle peur; lui, d'un œil ému, la remerciait de son courage.

Mais, pendant que nos gens cheminent, voyons ce qui s'était passé et ce qui se passait à Florence. Les renseignements donnés par Ferrucci à ses capitaines étaient parfaitement exacts; Malatesta avait promis d'agir; malheureusement, on sait par quels engagements secrets il se trouvait lié. L'aspect de la ville ne lui laissait d'ailleurs aucune illusion; si Ferrucci pénétrait dans la cité, si la cause patriotique triomphait, son rôle, déjà si amoindri, cessait; il tombait en sous-ordre et il était même plus que probable qu'il perdrait tout commandement, étant, de longue date, l'objet des méfiances de celui qu'il appelait dans l'intimité *le Ciampo*, et certes ce ne serait ni Strozzi, ni Buonarrotti, ni San-Gallo, ni le brave et faible Colonna qui le soutiendraient. Ils s'étaient tous, au conseil, prononcés pour l'attaque. La faction des Médicis sombrait donc si l'armée florentine sortait de ses murailles. Alors, pendant qu'en apparence tout semblait se préparer pour un combat, des bruits vagues, des craintes honteuses, des soupçons injurieux se répandirent. Pourquoi quitter la défensive et mener les soldats de la république à une défaite certaine? Attaquer le prince d'Orange? Folie! Ferrucci était malade; la mort peut-être l'avait-elle déjà achevé. D'ailleurs, quoi qu'il en dît, était-ce chose sûre qu'il voulût sortir des remparts de Pise? Le départ de sa femme ne semblait-il pas indiquer qu'il entendait demeurer dans cette ville? Et n'était-ce pas naturel, puisque, en cas de malheur, la mer restant ouverte, il pourrait éviter la colère du vainqueur en partant avec Bella pour une autre patrie?

Hélas! quand les peuples sont malheureux, ils croient vite à la calomnie, et comme leur colère est prompte, on peut bien dire qu'alors le mot de *calomniateur* est synonyme de celui d'*assassin*. Cependant rendons justice à Florence, la grande majorité de sa population repoussa avec mépris les perfides suggestions répandues contre le généralissime par les partisans des Médicis et par la jalousie de Malatesta. Dans le peuple et dans l'aristocratie, Ferrucci, conservant tout son prestige, demeura la suprême espérance : il fallait empêcher à tout prix le prince d'Orange de l'écraser, par conséquent attaquer le camp espagnol, afin que la route de Pise à Florence demeurât ouverte. La voix de l'opinion s'éleva si impérieuse, que, pressé d'ailleurs par les ordres qu'il avait reçus, Malatesta dut se préparer à une sortie.

Par une coïncidence toute fortuite, le jour même où Ferrucci quittait Pise, c'est-à-dire le dernier jour de juillet, les Florentins, au nombre de douze mille, assemblés pendant la nuit, se tenaient prêts à franchir les portes et à assaillir l'ennemi sur plusieurs points. Les compagnies au complet, bien armées, disposées à faire énergiquement leur devoir, attendaient le dernier signal. Les femmes, tout en pleurant, versaient d'ardentes paroles dans le cœur de leurs maris, de leurs frères et de leurs fils. A tous les carrefours, sur toutes les places, à la lueur des torches, des moines enthousiastes, en un style biblique, mêlant les noms de Samson, de David, des Macchabées à ceux de Scipion, de Camille, promettaient la victoire ou le ciel à ceux qui allaient délivrer la patrie. Les chefs, affairés comme des hommes qui n'ont point la forte discipline des camps, allaient, venaient, donnaient leurs derniers ordres. Enfin, à trois heures du matin, les portes s'ouvrirent et les premières troupes commencèrent à sortir en silence. Mais bientôt le mouvement s'arrêta, et ceux qui avaient franchi les ponts-levis rentrèrent en tumulte. Que s'était-il donc passé? Malatesta vint l'apprendre au conseil de défense. Selon lui, l'attaque n'avait nulle chance de réussir si l'on ne surprenait pas les Espagnols; or les coureurs lancés à la découverte étaient venus annoncer que les Espagnols, avertis sans doute, étaient disposés en bataille, prêts à recevoir les assaillants. Il avait donc cru devoir faire retirer ses troupes pour attendre une occasion plus propice. Le conseil murmura; Michel-Ange, San-Gallo, Strozzi blâmèrent sévèrement le général; ne comprenait-il donc pas qu'il s'agissait moins de vaincre que de retenir devant Florence les forces du pape et de l'empereur, et quel coup allait porter au courage des Florentins cet effort avorté! Enfin, après une discussion orageuse, pleine de méfiances et de menaces, Malatesta dit qu'il donnerait de nouveaux ordres et que bientôt une nouvelle sortie aurait lieu : ainsi il tenait la parole donnée au prince d'Orange, laissé libre d'agir comme il l'entendait. Si Malatesta ce jour-là eût attaqué le camp espagnol, nous le verrons, Florence eût été délivrée.

Revenons maintenant au petit corps d'armée de Ferrucci. Bacciolini pressant un peu trop son arrière-garde, il avait quitté Bella en disant : « Je vais voir là-bas ce qui se passe et donner, s'il le faut, une leçon au papelin. Vous, Bernardo, quand vous apercevrez une bourgade dont nous ne sommes pas trop éloignés, vous piquerez en avant avec votre sœur, Batistino et quelques cavaliers; vous vous installerez dans la meilleure maison que vous trouverez, vous forcerez Bella à se reposer et vous préparerez le déjeuner, car, vous vous en souvenez, Bernardo, avant l'arrivée de notre chère âme, j'avais déjà faim; jugez maintenant si je dois avoir les dents longues. A bientôt, Bella, attendez-moi à San-Marcelo, où nous devons faire une halte. Venez avec moi, Julio; nous allons voir ce que nous veut Bacciolini. A tout à l'heure, chère femme. »

Ces mots dits, il s'éloigna à fond de train, suivi de son escorte, de son beau-frère, et tout en galopant il lui parlait ainsi :

— Dieu m'est témoin, Julio, si je suis heureux d'avoir vu Bella et d'avoir reçu d'elle un si courageux témoignage de tendresse! Mais comment son père et Michel-Ange l'ont-ils laissée partir et venir partager nos périls? Si une bataille, j'espère l'éviter, venait à s'engager... J'ai peur d'y penser.

— Mon général, Bella vous a-t-elle jamais demandé quelque chose en pleurant? Non, n'est-ce pas? Eh bien, si jamais vous êtes, comme nous l'avons été, soumis à cette épreuve, vous verrez qu'on ne peut pas résister à votre femme. Que sais-je ce qu'elle nous a dit!... Mais si nous n'avions pas cédé, elle serait partie à pied et

toute seule; quand je dis toute seule, j'ai bien tort, car tous nos vieux serviteurs — ils en sont fous — nous auraient quittés pour lui faire escorte. Si vous l'aviez vu, qu'elle était superbe lorsqu'elle s'écriait en invoquant le Seigneur : « Je ne suis plus Bella Strozzi, je me nomme la Ferrucci! je dois vivre et mourir avec mon mari. Il est malade, vous me l'avez caché, sa main dans ses douleurs cherche peut-être la mienne; ma place est à son chevet, je ne dois la céder à personne, je veux partir, et je partirai! Aimez-vous mieux que je devienne folle? » Ma foi, mon général, pour vous dire la vérité, nous pleurions tous... Voilà comment nous sommes partis.

— Et le long de la route? murmura Ferrucci d'une voix étouffée.

— Pas une peur n'a passé sur son front; aucun de vos officiers, ni Ursino ni Ceri, n'est plus brave qu'elle.

— Allons, Julio, l'épée à la main! nous voici arrivés.

Bientôt le général fut entouré de ses officiers s'empressant de lui rendre compte de l'attaque de l'ennemi.

— Ce n'est qu'une escarmouche, dit le capitaine Bosco, dont nous avons déjà fait connaissance à Empoli; il ne fallait pas vous déranger : ces messieurs ont voulu savoir de quel bois nous nous chauffions, ils le savent maintenant, et je suis sûr qu'après qu'ils auront ramassé leurs morts ils nous laisseront tranquilles pour aujourd'hui.

— Ma foi, Bosco, vous avez bien raison, j'ai eu tort de me déranger sachant l'arrière-garde sous vos ordres. Pas de pertes?

— Non, mon général, quelques égratignures.

— Vous savez que nous faisons halte à San-Marcelo. Ainsi ne vous pressez pas, et que vos braves soldats ne se fatiguent point. Au revoir, Bosco!

Il repartit tranquille; dépassant le corps de bataille, il se porta vers l'avant-garde, qui ne se trouvait plus qu'à peu de distance de San-Marcelo. Tout à coup une vive mousquetade éclata en tête de la colonne, où les cris de : Massacre! vengeance! se faisaient entendre avec fureur. Sans commandement et malgré les efforts des officiers pour les contenir, les soldats se précipitaient et couvraient de leurs feux San-Marcelo, bourgade défendue par de vieilles murailles à moitié renversées.

— Mais, au nom de Dieu et de saint Jean, qu'y a-t-il, lieutenant? demanda Ferrucci à un officier qui semblait exaspéré.

— Ce qu'il y a, général! il y a que ces gueux de San-Marcelo ont massacré l'escorte de votre femme.

— Ma femme! s'écria Ferrucci chancelant sur sa selle.

— Ah, les scélérats! nous les brûlerons tous!

Le général ne l'écoutait plus; suivi de Julio, il avait lancé son cheval de toute sa vitesse, mais il était précédé par les soldats, qui, après avoir essuyé deux ou trois faibles décharges, avaient de tous côtés par les brèches des murailles pénétré dans San-Marcelo, d'où s'élevaient des clameurs affreuses et de lourdes colonnes de fumée. A l'entrée de la malheureuse bourgade, pleine de meurtres et de sang, Ferrucci rencontra Bella, que, l'épée au poing, accompagnait Ursino. Elle-même très-pâle, mais calme, tenait un poignard à la main.

— Francesco! Francesco! lui dit-elle, fais donc cesser cet affreux massacre, arrête l'incendie qui commence.

— Vous aurez de la peine, général, nos gens sont exaspérés.

— Vous m'expliquerez plus tard ce qui s'est passé, arrêtons d'abord cette boucherie : Bella a raison.

Puis, après l'avoir entourée de quelques soldats, accompagné d'Ursino et d'un gros de cavaliers, Ferrucci se jeta dans San-Marcelo. Un spectacle abominable s'offrit à ses yeux. Des femmes, des enfants, des hommes, en poussant des cris affreux, fuyaient devant la pique de soldats qui tuaient tout ce qui leur tombait sous la main, tandis que d'autres, tenant des brandons enflammés, enfonçaient les portes et mettaient le feu partout où ils passaient. Il ne fallut pas moins que la présence du général, que l'assurance qu'il donna à tous que Bella était saine et sauve, pour arrêter ces scènes d'horreur. Mais, hélas! il était trop tard pour épargner San-Marcelo, que les flammes consumèrent : ce ne fut bientôt plus qu'un immense brasier. Quand l'ordre fut rétabli, Ferrucci questionna Bella, Bernardo et Ursino. Voici ce qui s'était passé :

Suivant les instructions qu'il lui avait laissées, dès qu'elle aperçut San-Marcelo, Bella, suivie de Bernardo, de Batistino et d'une escorte de huit cavaliers, piqua des deux, se dirigeant vers la bourgade. Ils en trouvèrent la porte gardée. Après avoir fait connaître qu'ils appartenaient à l'armée de Florence, on les laissa entrer, et rien ne leur faisait soupçonner le péril auquel ils se livraient. Arrivés devant une espèce d'auberge d'assez bonne apparence, ils mirent pied à terre et entrèrent. Ils étaient suivis par un groupe armé d'une vingtaine d'hommes, dont bientôt l'attitude parut suspecte à Bernardo. Ils voulurent pénétrer dans la salle de l'hôtellerie, il s'y opposa; alors commença le tumulte. Aux cris de : « Vive Médicis! vive Médicis! » ils firent une décharge, tuèrent les chevaux qui étaient dans la cour et un des soldats qui les gardaient. Bernardo parvint à fermer la porte, la barricada avec quelques meubles et la lutte s'engagea entre les deux partis de forces si inégales. Les habitants de San-Marcelo, à coups d'arquebuse, avaient fait voler en éclat la fenêtre, qu'ils tentaient maintenant d'escalader, et que défendaient à coups d'épée et de dague Bernardo et ses compagnons, dont deux furent tués. Le plafond était criblé de balles, et il y en eut même une qui traversa la robe de Bella. Si l'attaque se continuait, si l'on ne venait pas promptement à leur aide, la perte des Florentins était assurée.

Heureusement, dès le commencement de l'affaire, un des cavaliers de l'escorte resté dans la cour, en cherchant à rentrer dans l'auberge, en avait fait le tour; il s'était trouvé alors dans un jardin près du mur qui enceignait la ville. Justement là était une brèche; l'idée vint au Florentin de courir pour chercher du secours. Quand il voulut franchir la muraille, il rencontra un homme armé d'une hache, il le cloua à terre d'un coup de dague et, prenant sa course, bientôt il avertissait les coureurs de l'avant-garde de la trahison des habitants de San-Marcelo. Aussitôt ce furent des cris, des appels, la nouvelle vola comme la flamme, et sans attendre la voix de leurs chefs les soldats se ruèrent en avant pour sauver la femme de leur général. Le reste se devine.

On fit une courte halte près des murs fumants de San-Marcelo, dont Bella, autant qu'elle put, s'efforça avec de l'or d'adoucir la misère, et l'armée ensuite, après une marche sans accidents, vint camper non loin de Gavignana. La nuit fut sans alerte; à la pointe du jour

Ferrucci donna ses ordres aux chefs de corps; on devait continuer de marcher sans se laisser arrêter par les attaques des corps ennemis qui étaient sur les flancs et par derrière : « C'est pour nous faire honneur, dit-il, qu'ils nous escortent. » Mais quelques minutes après s'éteignit le sourire moqueur qu'il avait eu sur ses lèvres en prononçant ces dernières paroles ; ses coureurs, ses espions lui apprirent que le prince d'Orange, suivi de ses meilleures troupes, ses reîtres, ses lansquenets, et de toute sa cavalerie, avait couché à Lagone, et qu'il avait la veille donné l'ordre à son armée de se diriger sur Gavignana.

A cette nouvelle, Ferrucci, si maître de lui, ne put se contenir; frappant du pied la terre, il s'écria : « O Malatesta! Malatesta ! que la malédiction de Florence soit sur toi ! » Il rappela aussitôt ses capitaines, leur annonça ce qu'il venait d'apprendre, et régla avec eux l'ordre de l'inévitable bataille :

— Il faut, dit-il, que la lutte soit courte et que nous passions sur le ventre de ceux qui sont devant nous, avant que nous ayons sur le dos ceux qui nous suivent. Que tout le monde fasse son devoir, et nous aurons l'honneur d'avoir seuls délivré notre patrie. Nous n'avons pas une minute à perdre ; partez, Ceri, emparez-vous de Gavignana : c'est là que se décidera le sort de Florence.

Le front des officiers était sombre, mais dans les yeux de tous se lisaient une ferme résolution et un noble courage.

Quand Ferrucci eut pourvu à tout, il pensa à ce qui était l'amour et la sollicitude de son âme ; appelant Bernardo et Julio Strozzi :

— Vous avez entendu, dès que nous serons maîtres de Gavignana, vous conduirez Bella dans le vieux château que vous voyez là; vous resterez auprès d'elle et, quoi qu'il advienne, je vous défends de la quitter; c'est comme votre général que je vous parle : je vais la prévenir, dans quelques instants elle sera à cheval.

Il rentra dans sa tente... Il n'y resta que peu de temps, il en sortit enveloppant sa femme entre ses bras; elle semblait toujours calme, mais elle ne pouvait contenir le battement de ses paupières et le tremblement de ses lèvres. Ils s'embrassèrent longuement; une larme, une seule ! mouilla le visage de Ferrucci. Enfin il se détacha d'elle, la remit à Bernardo, à qui il parla à voix basse, et revint encore presser les mains de sa femme; puis, montant sur son cheval, au milieu de ses aides de camp silencieux :

— Allons, messieurs, dit-il, partons !

Bella alors pleura; à travers ses larmes, elle le suivit des yeux. Quand il eut disparu au milieu des piques et des cavaliers, elle regarda longtemps encore le tourbillon de poussière dans lequel il était enveloppé :

— Ma sœur, lui dit Bernardo, il faut te préparer.

— Attends-moi, je reviens. Où est Batistino?

— Me voici, madame.

— C'est bien; dans quelques minutes je suis à vous.

Rentrée dans sa tente, elle tomba à genoux et pria.

Cependant Ferrucci avait gagné la tête de ses colonnes, qui touchaient à Gavignana, dont les habitants venaient à lui effarés, annonçant que les Espagnols approchaient. En effet, pendant que les Florentins pénétraient par une des portes, les soldats du prince d'Orange en franchissaient une autre ; les deux vagues humaines se heurtèrent bientôt aux cris : *Espagne! Espagne! Pour Florence! pour Florence!* clameurs furieuses auxquelles se mêla aussitôt la grande voix du canon. Les Espagnols étaient les plus nombreux; mais dans les rues étroites de Gavignana le nombre ne donnait qu'un faible avantage, les hommes des premiers rangs pouvant seuls combattre. On voyait, d'un côté, les vieux reîtres, les lansquenets, soldats des vieilles guerres ; de l'autre, des hommes animés par l'amour de la patrie, qui n'avaient pas été vaincus une seule fois depuis que Ferrucci les commandait; et il était là, au milieu d'eux, tantôt une pique à la main, tantôt à cheval, leur inspirant son courage et réchauffant leurs âmes. Un moment la lutte était sourde, muette, silencieuse; d'autres fois, de grandes clameurs s'élevaient; suivant la fortune de la bataille, tour à tour l'un ou l'autre parti avançait ou reculait. Les rues se remplissaient de morts, l'on se battait en écrasant les blessés gémissants, tandis qu'embusqués aux fenêtres, tirant dans des masses épaisses, des arquebusiers les couvraient de balles qui bossuaient ou trouaient les armures. Lorsque les arquebusades, les canons se taisaient, et que les combattants lassés ne criaient plus, on n'entendait que le bruit des épées et des piques frappant les corselets et les casques.

A chaque instant les Espagnols recevaient de nouveaux renforts; ils entraient dans Gavignana comme le métal dans la fournaise, et, pressant les premiers rangs, ils les poussaient sur les lances florentines. On se battait partout, dans les rues, dans les ruelles, dans les cours; partout le sang coulait à flots; il y en avait contre toutes les murailles; la poussière était devenue une masse noirâtre et visqueuse sur laquelle le pied glissait. On avançait, on était repoussé, on gagnait quelques pieds de terrain, un angle de rue, un bout de place, que l'on reperdait ensuite.

Désirant profiter de sa supériorité numérique, le prince d'Orange, qui attendait sa cavalerie restée en arrière, voulut faire tourner Gavignana; mais Ferrucci avait prévu le mouvement, et quand les anspessades allemands cherchèrent à déboucher en plaine, l'artillerie florentine, placée autour du château, tirant à petite portée, les contint et les écrasa. Les débris de ce corps, autant pour se mettre à couvert que pour prendre part à l'action, se ruèrent dans Gavignana. C'était le moment décisif. Sous ce poids nouveau, les Florentins ne faiblirent pas; Ferrucci parcourait les rangs, et toutes les fois qu'un Espagnol osait s'approcher de lui, il tombait sous le coup de sa hache d'armes si lourde, que lui seul pouvait la manier. Il criait à ses compagnons : « Place ! place ! » et faisait dans les rangs des ennemis de sanglantes trouées; il ouvrait pour ainsi dire le chemin à la victoire.

Elle fut complète; reîtres et lansquenets, épuisés, couverts de blessures, tournèrent le dos, mais bien peu sortirent de Gavignana. Enivrés de leurs succès, les Florentins enlevèrent toutes les maisons, et ceux qui échappèrent à ce massacre allèrent apprendre au prince d'Orange que ses vieilles bandes avaient vécu. Mais, hélas! par quelles pertes un tel triomphe avait été acheté! Pendant qu'on relevait les blessés, Ferrucci, quoique blessé lui-même, courut à sa cavalerie, qu'il avait disposée dans la plaine près d'un petit bois de châtaigniers, où il avait eu soin de placer quelques arquebusiers. Il annonça à ses cavaliers la destruction de l'infanterie ennemie :

— Tenez-vous prêts à votre tour, la cavalerie espa-

gnole approche ; souvenez-vous, mes amis, que vous n'avez jamais été vaincus et achevez la victoire.

En effet, bientôt parurent les escadrons du prince d'Orange ; il était à leur tête : on le distinguait à l'éclat de sa brillante armure. De part et d'autre on s'ébranla, la terre trembla sous le poids des chevaux. Pour aborder les ennemis, les Espagnols devaient longer le petit bois de châtaigniers dont nous avons parlé ; ils furent salués par une grêle de balles qui jetèrent le désordre dans leurs rangs ; au même instant les Florentins étaient sur eux. Le choc fut court, mais terrible, comme dans toutes les rencontres de cavalerie ; au bout de dix minutes, les escadrons brisés du prince d'Orange s'enfuyaient de tous les côtés, malgré ses efforts pour les retenir. Quelques braves s'étaient serrés autour de lui ; quelques-uns, revenus à sa voix, lui offraient encore leur courage ; il voulut avec eux tenter la fortune et s'élança à leur tête pour arrêter le vainqueur. Mais, comme il passait près des châtaigniers, une décharge retentit ; Philibert de Chalon, prince d'Orange, tomba

La mort du prince d'Orange. Dessin de F. Lix.

frappé par deux balles, dont l'une lui troua la poitrine et l'autre le cou (1). Ses officiers se précipitèrent pour le relever ; le voyant mort, ils l'abandonnèrent, après l'avoir indignement dépouillé de sa riche armure.

Ce fut alors une déroute générale. Sans s'arrêter, il

(1) Philibert de Chalon, prince d'Orange, était né à Nozeroi, en Bourgogne, en 1502, de Jean de Chalon et de Philiberte de Luxembourg. Une injustice de François Ier, qui en commit beaucoup, le jeta dans les rangs des ennemis de la France. Il s'était trouvé, en 1527, au siége de Rome. Quand le connétable de Bourbon fut tué, ce fut lui qui le remplaça, et il est resté en quelque sorte responsable du sac affreux de cette ville. Privé de bonne heure de son père, il avait été élevé par sa mère, qui l'idolâtrait, et avait présidé à son éducation. « C'était, dit Brantôme, le prince le plus libéral et le plus affable, et, pour ce, fort aimé de chacun. On disait que, s'il eût vécu, il se serait fait créer duc de Florence et aurait épousé Catherine de Médicis, qui lui était promise. » La vie militaire du prince était en effet très-brillante ; mais il avait pris en partie les mauvaises mœurs des condottieri italiens. L'amour du jeu le dévorait. Ses restes furent ramenés en Bourgogne et déposés dans un caveau de l'église des Cordeliers, à Lons-le-Saulnier ; on y porta en même temps cent trente-huit drapeaux qu'il avait conquis en Italie. Placés dans le chœur en attendant le tombeau magnifique que Philiberte voulait faire élever à son fils, ces trophées furent détruits par l'incendie qui, en 1536, dévora Lons-le-Saulnier. On soupçonna des moines italiens d'avoir mis le feu au couvent des Cordeliers précisément pour détruire les étendards conquis. Au musée de cette ville, on a longtemps conservé une cuirasse du prince ; nous ne savons si elle y est encore. Si le prince d'Orange eût épousé Catherine de Médicis, quel changement dans notre histoire !

y eut des cavaliers qui coururent jusqu'à Pistoja, où ils portèrent la nouvelle de la mort du général espagnol et la complète défaite de son armée. Nous verrons bientôt l'annonce de cette victoire inespérée parvenir avec une rapidité surprenante jusqu'à Florence.

Au moment où fuyait le dernier cavalier ennemi, en se retournant, Ferrucci se trouva en face de Julio Strozzi.

— Et Bella?

— Regardez là-bas, au pied de la tourelle, à droite de l'artillerie : c'est elle; elle n'a pas quitté un seul instant du regard cette glorieuse mêlée; elle m'envoie savoir de vos nouvelles... Vous avez du sang à la poitrine...

— Ce n'est rien; une balle m'a effleuré; n'en parlez pas à Bella. Dites-lui que tout va bien.

— Quelle victoire splendide! Quel malheur, général, de n'avoir pu en être que le témoin! Quel supplice!... Voyez, voyez, Bella agite son mouchoir; ses yeux vous ont découvert...

Ferrucci se dressa sur ses étriers et agita son casque au-dessus de sa tête.

— Partez vite! On se bat à l'arrière-garde, il faut que j'y vole. Gardez Bella, ne la quittez pas. Tranquillisez-la et dites-lui que j'espère.

Ces mots dits, le général, accompagné par son escorte, partit comme un tourbillon. Il eut bientôt rejoint Bosco, qui, avec quelques compagnies, tenait ferme devant les forces écrasantes de l'ennemi.

— En retraite! en retraite! lui dit-il en arrivant; en rase campagne nous ne sommes pas en force pour résister à Bacciolini et à Vitello; attirons-les dans Gavignana, et annoncez que le prince d'Orange est mort et son armée détruite.

Bosco obéit à son général; il eut beaucoup de peine à arracher des positions qu'ils tenaient les soldats électrisés par la présence de Ferrucci et par la grande nouvelle; ils reculèrent lentement, soutenus par quelques enseignes de cavalérie. Bientôt ils se trouvèrent dans les rues de Gavignana, où les papelins perdirent en partie l'avantage du nombre. La lutte que nous avons essayé de décrire, et qui s'était terminée par la destruction complète de l'armée du prince, se renouvela avec des péripéties plus longues et plus affreuses encore; les blessés des deux partis, foulés aux pieds, se traînant dans leur sang, essayaient de se poignarder. Toutes les troupes de Bacciolini et de Vitello furent anéanties et tous deux blessés. Quand le carnage cessa, Ferrucci, épuisé, frappé encore à la poitrine, le crâne déchiré, ne pouvait plus soulever sa hache; autour de lui, il ne restait plus que quelques hommes debout, baliveaux de cette forêt humaine où la mort avait promené sa cognée. Mort Ceri, mort Bosco. Julio Strozzi, que Bella avait poussé au combat, grièvement blessé; Bernardo blessé aussi, mais plus légèrement.

Ferrucci fit bander ses plaies, sans perdre une minute rallia les hommes qui pouvaient encore combattre et renvoya les deux Strozzi, leurs chevaux chargés des étendards de l'ennemi ramassés dans la sanglante poussière. Ce fut à cet instant que Maramaldo parut sur le champ de bataille. Avec la poignée d'hommes qui lui restait, il était impossible à Ferrucci de défendre Gavignana.

— Au château! cria-t-il, au château!

Et les débris de cette armée victorieuse se traînèrent vers le point de ralliement qu'avait indiqué le général. Ils y arrivèrent avec peine. Parmi les cent cinquante ou deux cents hommes, qui étaient bien, hélas! le dernier espoir de Florence, pas un seul qui n'eût été touché par le fer de l'ennemi. Ferrucci ne pouvait presque pas se soutenir; il tomba dans les bras de Bella; mais, à la vue de sa douleur, reprenant des forces, il la tranquillisa, lui donna encore des espérances auxquelles elle ne pouvait plus croire; il l'embrassa en l'inondant de sang et ordonna à Batistino de la conduire sous les voûtes du vieux château.

Pendant ce temps, Maramaldo avait enveloppé son adversaire; bientôt l'attaque commença. Que pouvaient quelques mourants? Une balle cassa le bras gauche de Ferrucci.

— N'est-il pas l'heure de se rendre? lui dit Ursino.

— Non, c'est l'heure de mourir!

Adossé contre un pan de mur, il résista longtemps; Ursino tomba à ses côtés pour ne plus se relever, et lui-même, frappé de trois coups de pique, s'affaissa. Les Espagnols le traînèrent devant Maramaldo. Il se présenta calme et levant fièrement la tête; le féroce Espagnol eut la lâcheté de l'accabler d'injures; et comme il lui répondait avec dédain, lui rappelant les défaites qu'il lui avait fait essuyer, furieux, il lui plongea sa dague dans le corps.

— Beau courage, dit Ferrucci, de tuer un homme mort!

Il tomba. C'en était fait du héros de Florence. Ainsi finit un homme dont, il nous semble, elle n'a pas assez gardé le souvenir. Tort immense; les peuples qui oublient ne tardent pas à être oubliés (1).

Quelques minutes après ce meurtre, des soldats qui avaient pénétré dans les ruines du vieux château amenaient Bella prisonnière devant l'assassin de son mari. Moitié par férocité, moitié par stupidité soldatesque, ils lui avaient appris comment venait de finir son glorieux Francesco. Aussi, arrivée devant le chef espagnol, marchant du pas grave d'une prêtresse, ne daigna-t-elle pas même regarder Maramaldo; elle alla tout droit, muette et sans larmes, vers le cadavre, gisant sur l'herbe, de l'homme qu'elle avait tant aimé. Parvenue près de lui, elle s'agenouilla, prit une des froides mains qu'elle serra contre ses lèvres et de son mouchoir essuya le visage du mort. Tous les lieutenants de Maramaldo, rangés autour de lui, se sentirent émus par cette douleur si haute et si profonde; alors, lui-même, il eut le sentiment de l'indigne action qu'il venait de commettre. Il donna l'ordre à ses soldats de se retirer. Batistino avait en pleurant suivi sa maîtresse; le désespoir du vieux serviteur faisait pitié à voir; d'un geste il l'appela, et après lui avoir parlé quelques instants à voix basse, il s'éloigna, laissant quelques hommes et un officier pour veiller à ce que nul n'approchât de la jeune femme, qui semblait la statue vivante du Désespoir.

Quelques instants après venaient auprès d'elle Julio et Bernardo, blessés et reçus à rançon par le Florentin Cellisi, qui combattait dans l'armée du pape et de l'Espagne.

(1) En la dramatisant, nous avons exactement suivi l'histoire, et nous ne nous sommes pas permis de mettre dans la bouche de Ferrucci une seule parole qu'il n'ait prononcée. Voyez Varchi.

— Venez, Bella, venez, lui disaient-ils, tout est fini; ne vous laissez pas mourir de douleur. Venez, relevez-vous, arrachez-vous à ce spectacle qui vous tue. Venez, vous avez encore des devoirs.

— Oui, madame, levez-vous, ajouta la voix sanglotante de Batistino ; on nous rend les restes de notre maître. Si vous le voulez, nous l'emporterons à Florence. Ne vous laissez pas mourir ainsi.

A la pensée d'emmener la dépouille mortelle de Francesco, Bella leva la tête.

— Allez, dit-elle, allez et préparez tout pour notre départ. Moi, je veillerai sur lui.

— Mais, ma sœur...

— Tais-toi, Julio, c'est ma place... Allez, hâtez-vous, il est si mal là... Voyez comme ses traits sont beaux; on dirait qu'il sommeille, heureux de me sentir près de lui. Va vite, mon bon Batistino.

Cellisi fit signe au vieillard de le suivre. Au bout d'une heure, ils revinrent avec une grande voiture couverte d'une banne de joncs; ils en sortirent un cercueil grossièrement façonné. Bella y déposa de ses mains le corps de son mari, l'arrangeant comme si le froid cadavre pouvait être sensible à de tels soins ; des soldats enlevèrent le pieux fardeau, et quelques minutes après roulait la lourde charrette, emportant la dépouille mortelle : les deux Strozzi, Batistino, Bella, agenouillée sur un peu de paille et toujours immobile, toujours muette, abîmée dans son désespoir. Quel lugubre voyage !

On marcha jour et nuit. Dans tous les villages que l'on traversait, les habitants se rassemblaient autour du funèbre convoi ; les hommes, pâles et silencieux, murmurant : « C'en est fait de Florence ! » les femmes exhalant à grands cris leur douleur, essayant de consoler Bella, lui offrant des fruits, de l'eau glacée, et couvrant de larmes ses mains brûlantes qu'elle leur abandonnait. Quand ils ne furent plus qu'à quelques lieues du but de leur voyage, Bernardo prit un cheval, et quoique souffrant horriblement de sa blessure, gagna les devants pour annoncer à son père l'arrivée de sa malheureuse fille.

Florence avait passé par toutes les alternatives de la joie la plus folle et de la plus amère tristesse. Le lendemain de la bataille, c'est-à-dire le 4, de Pistoja, où les fuyards, comme nous l'avons vu, avaient porté la nouvelle de la défaite et de la mort du prince d'Orange, cette triomphante nouvelle lui était arrivée et toute la ville s'était précipitée dans les galeries et sous les fenêtres du palais Strozzi. On avait une nuit entière crié : « Victoire et vive Ferrucci ! » Mais le lendemain, le 5 août, un morne silence régnait partout ; on connaissait l'issue finale de la bataille de Gavignana et l'héroïque fin du général. Que de malédictions s'élevèrent alors contre Malatesta ! Il était bien évident que, s'il eût attaqué le camp espagnol, ou la ville était délivrée, ou Ferrucci victorieux serait entré dans ses murs; et avec un tel chef, que n'eût-on pas fait ?

Quand Bernardo fut parvenu, épuisé, à bout de forces, dans les lignes florentines, on l'entoura; et comme il ne pouvait plus tenir sur son cheval, on le porta au palais Strozzi. Le bruit de son arrivée se répandit bien vite. Le gonfalonier, Michel-Ange, les membres du conseil de défense accoururent ; Bernardo leur apprit ce qui s'était passé. Tous les yeux versaient des larmes.

— Et Bella ? demanda Michel-Ange.

— Dans une heure elle sera ici avec le corps de son mari.

— Malatesta n'est pas venu, fit observer San-Gallo.

— Qu'il ne vienne pas, s'écria Strozzi, car, aussi vrai que la Madone est au ciel, je le poignarderais.

— Calmez-vous, Strozzi, reprit Michel-Ange avec un accent dont rien ne peut rendre le mépris; il ne viendra pas.

Le gonfalonier éleva la voix.

— Ne perdons pas de temps, accompagnons Strozzi ; allons à la porte par où elle doit entrer, recevoir la fille adoptive de Florence et rendre à la dépouille du héros qui est mort pour nous les suprêmes honneurs qui lui sont dus.

Pendant que les magistrats de la république se disposaient à partir, Michel-Ange s'approcha de Bernardo et doucement lui dit :

— Je n'ose pas vous demander en quel état nous allons retrouver Bella...

— C'est fini ! Buonarrotti, j'ai bien lu dans son âme, elle ne veut plus vivre ; nous pouvons pleurer sur elle. Pauvre et bien-aimée sœur ! Pensez donc, elle n'a pas encore versé une larme ! Quel voyage ! Pourquoi la mort, au lieu de lui, ne nous a-t-elle pas emportés ! Ah ! je comprends bien que ma sœur veuille tous nous quitter pour aller le rejoindre ! Il était si grand et si bon !... Allez, Michel-Ange, allez, votre vue lui fera tant de bien.

Bientôt, en effet, à la porte de la ville, se trouvaient Gerolami, Strozzi, Michel-Ange, les chefs de la république, plusieurs compagnies de soldats, les principaux membres du clergé, des corporations religieuses, et le peuple ; la misérable voiture parut. Par les ordres du gonfalonier, sa banne grossière fut cachée sous un long voile de crêpe, et une immense couronne de lauriers fut attachée à son sommet. Sur les instantes prières du gonfalonier, la pauvre Bella consentit à descendre. A sa vue, un gémissement, une plainte immense s'éleva de la foule, et Michel-Ange s'avançant avec Strozzi lui dit :

— Appuyez-vous sur nos bras, ma fille.

Gerolami voulut lui adresser quelques paroles, mais il en fut incapable : les sanglots étouffaient sa voix.

— Où allons-nous, mon père ?

— Au palais, ma fille, où vos sœurs vous attendent, lui répondit Strozzi d'une voix atterrée.

— Non, faites-nous conduire, Francesco et moi, à Santa-Maria-Novella, à la chapelle de notre famille. Il est, je crois, bien digne d'elle.

Le cortége, en psalmodiant les chants sacrés, se rendit donc à l'église. Les soldats, la pique baissée, formaient la haie ; le peuple à genoux priait. Tous les regards étaient pour Bella, qui, soutenue par son père et Michel-Ange, marchait derrière le char funèbre. Le convoi, arrivé à Santa-Maria-Novella, fut reçu par le clergé de cette admirable église, tendue de noir, et l'archevêque, sous le porche, vint à la rencontre de l'illustre veuve. Une messe en grande pompe fut dite ; lorsqu'elle fut achevée, des officiers de l'armée, ayant réclamé cet honneur, portèrent le corps dans la chapelle des Strozzi, dont le caveau était ouvert. Derrière, quoiqu'on eût cherché à la retenir, venaient Bella, son père et le grand artiste. Il y eut là une scène déchirante ; la malheureuse femme ne voulait pas quitter les restes de Francesco... La pierre sépulcrale retomba, et Bella s'agenouilla sur la poussière de la dalle. Après l'avoir

assez longtemps laissée prier, effrayé de sa mortelle pâleur, Strozzi s'approcha d'elle.

— Viens, lui dit-il, viens, mon enfant; pense un peu à nous...

Elle fit de la tête un signe indiquant qu'elle voulait rester encore; on attendit; à chaque minute ses traits s'altéraient. Michel-Ange lui dit :

— Tenez, Bella, voici un coffret que notre Francesco m'avait chargé de vous remettre.

Elle le prit vivement, l'ouvrit; il ne contenait que quelques fleurs, une boucle des cheveux de Bella et le testament de Ferrucci. Elle le lut, baisa la signature, déchira le parchemin, mit dans sa poitrine la fleur desséchée, les cheveux, et, rendant la cassette à Michel-Ange :

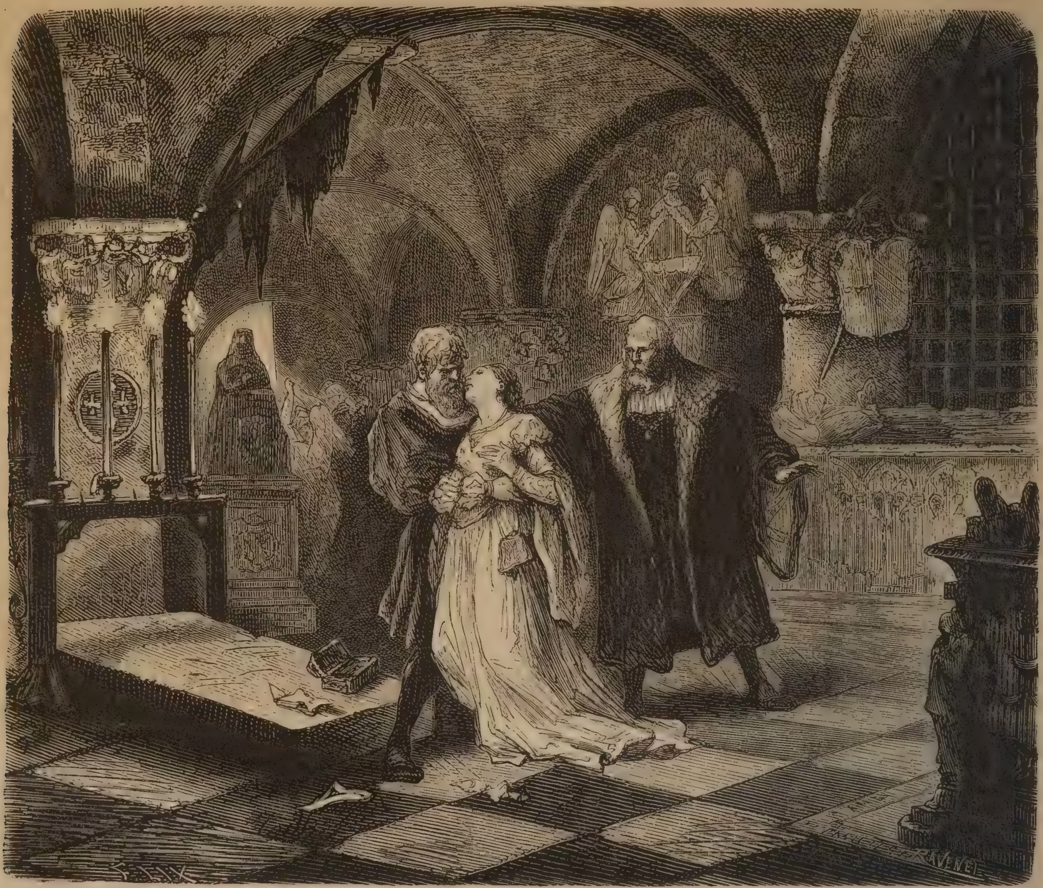
— Tenez, lui dit-elle, conservez-la en souvenir de lui et de moi. Nous vous aimions bien !...

Une larme jaillit de ses beaux yeux.

— Merci, mon Dieu, vous m'exaucez !..

Une espèce de sourire flotta sur ses lèvres, que couvrit un léger flot de sang; elle porta la main à son cœur; Buonarrotti la soutint, Strozzi accourut; elle ferma les yeux : elle était morte.

Ils la portèrent au pied de l'autel. Michel-Ange et



La mort de Bella. Dessin de F. Lix.

Strozzi passèrent à côté d'elle la veillée funèbre. Jamais Bella n'avait été plus belle que dans la mort, et, en la regardant avec des yeux fatigués de larmes, Michel-Ange murmurait ces vers de Pétrarque :

Pallida nò, ma piu che neve bianca
Che senza vento in un bel colle fiochi.
Parea posar come persona stanca,
Quasi un dolce dormir né suoi begle occhi,
Sento lo spirito già da lei diviso,
Era quel che morir chiaman gli schiocchi.
Morte bella parea nel suo bel viso (1).

... Elle fut ensevelie à côté de son Francesco.

. . . .

Quelques jours après, le 20 août 1530, les Médicis entraient dans Florence consternée ; les Strozzi s'enfuirent, les proscriptions commencèrent... les gibets se dressèrent... Quelques jours après, Michel-Ange Buonarrotti, vieilli de dix années, plus pâle que Dante Alighieri, au soleil couchant quittait Florence un bâton blanc à la main.

A. GENEVAY.

(1) Elle n'était point pâle, mais plus blanche que la neige qui, sans un souffle de vent, tombe à flocons sur une gracieuse colline. Elle semblait se reposer comme une personne fatiguée. L'esprit s'étant séparé d'elle, ses beaux yeux semblaient doucement dormir de ce sommeil que les aveugles appellent *mourir*. La mort paraissait belle sur son beau visage.

VOYAGES.

LES TAPIRS A DOS BLANC [1].

Eléphants et singes. Dessin de Vierge.

VI. — LA TABLE DE SINGES.

Avant de monter à cheval, Pédir avait eu le bon esprit de s'armer et d'armer son sauveur avec le meilleur de l'arsenal déposé par les Battas dans la clairière, si bien que, quand le docteur et lui quittèrent ce lieu maudit, ils étaient pourvus chacun de deux bons pistolets et d'un fusil chargés, d'une lance à pointe d'acier et d'un sac rempli de poudre, de balles et de cartouches.

En l'état actuel, c'était le Pérou.

La matinée était avancée, la chaleur suffocante ; ils n'eurent garde de quitter les sentiers ombreux dans lesquels ils s'étaient engagés, et coururent sous bois toute la journée, tant que leurs poneys eurent des jambes, en tâchant de ne pas perdre le sud, vers lequel ils devaient continuellement se diriger pour gagner le territoire néerlandais, et en évitant les villages et les habitations isolées qu'ils apercevaient sur leur route.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Pédir et le docteur savaient par expérience que le pays qu'ils traversaient était pavé de périls.

Pédir, en particulier, avait appris, pendant la semaine de captivité qu'il venait de passer, que les Battas, grisés par la victoire des Atchinois, étaient décidés à faire cause commune avec ceux-ci ; que déjà ils considéraient les Hollandais et leurs alliés qui s'aventuraient chez eux comme des ennemis bons à manger ; qu'ils réalisaient partout le stock de poivre de leur dernière récolte, celle de mars, qu'on appelle *la petite*, la grande ayant lieu en septembre, dans le but de se procurer des fonds pour faire des préparatifs de guerre ; enfin qu'ils avaient commencé à enrôler des coolies pour leur compte et pour celui des Atchinois, et prétendaient que le concours de l'Angleterre était assuré à leurs amis et alliés.

Quand, vers le crépuscule, les poneys refusèrent tout service, ils succombaient à la fatigue et leurs cavaliers ne valaient pas mieux qu'eux.

Pédir les laissa en liberté, persuadé qu'ils ne s'échapperaient pas, et s'occupa du campement pendant que Swammerdam prenait soin de Luli, qui, toujours attachée à sa peau de tigre, psalmodiait une chanson hindoue tantôt en riant, tantôt en pleurant.

— Elle a complétement perdu la tête, fit Swammerdam d'un ton désolé. Quelle fatalité me poursuit! Ce n'était pas assez de la kyrielle de disgrâces qui m'ont assailli, il fallait encore que j'eusse une femme folle sur les bras !... Quant à Muda, personnellement je ne suis pas fâché d'en être débarrassé, tout en déplorant sa mort affreuse. Il était devenu insupportable, ce vieux magot autoritaire. Je lui préfère l'Indien que j'ai délivré. Il est très-dévoué, ce Pédir; il est bon à quelque chose et sait se rendre utile; tandis que ce radjah podagre, baveux et impérieux... Mais paix à ses mânes! Ce qui m'étonne, c'est que sa mort ait bouleversé à ce point sa femme. Après ça, elle est peut-être folle de joie, qui sait?... Quelle tragédie !... Ces cannibales, ces tigres, ce repas féroce, ces débris humains... il y avait de quoi déranger le cerveau le plus solide, il faut être juste. Pauvre princesse !... car c'est une princesse ! Ce que c'est que la vie !... Ah ! monsieur de Pumpernickelhausen, si vous saviez ce que me coûtent vos tapirs à dos blanc !... Encore, si je mettais la main sur un couple de ces pachydermes invisibles... mais plus j'en cherche, moins j'en trouve !...

Ce soir-là on soupa comme on put : de fruits cueillis aux arbres et d'eau puisée dans la rivière, et, comme gîte, on avisa la ramure d'un gigantesque cotonnier.

A Sumatra, cette essence se développe extraordinairement et produit en abondance un coton de soie d'un lustre, d'une douceur incomparables, mais difficile à utiliser pour le tissage, en raison de sa fragilité et de son peu de longueur. L'arbre pousse des branches droites et horizontales, toujours au nombre de trois, formant des angles égaux à la même hauteur ; et les diverses gradations de ces branches conservent une régularité uniforme jusqu'au sommet. Quelques voyageurs, pour caractériser ce cotonnier, l'ont appelé *arbre parasol*.

Le docteur et l'Indien trouvèrent, dans celui qu'ils choisirent pour se mettre à l'abri des surprises des carnassiers, une hutte aérienne naturelle; ils y montèrent, y attachèrent, non sans efforts, Luli dans sa peau de tigre, et, couchés sur les branches les plus grosses et les plus rapprochées, s'endormirent, la main posée sur leurs pistolets.

Le lendemain matin ils eurent le bonheur de retrouver, au pied de leur arbre, leurs poneys reposés, et de pouvoir encore parcourir sur leur dos des espaces immenses : champs ensemencés, rizières, jungles, sentiers, routes, montagnes, vallées (les petits chevaux de Sumatra ont presque autant de feu, de courage, de force que les chevaux arabes), sans se heurter à des anthropophages ou à des bêtes fauves.

Pendant dix jours ils s'avancèrent ainsi vers le sud, au milieu des dangers, des paniques, en buvant de l'eau quand ils en trouvaient, en mangeant des fruits, des racines ou des oiseaux, particulièrement des faisans et des poules, qui fourmillent dans cette partie de l'Inde, voire des casoars, qu'ils tuèrent à coups de fusil; traqués par les carnassiers, contre lesquels ils durent soutenir plusieurs fois des siéges et défendre leurs poneys ; abattus par la chaleur, incommodés par les insectes, les caméléons, les lézards volants, effrayés par les reptiles et plus encore par les bergers, les chasseurs, les ramasseurs de bois de sandal qu'ils rencontraient et dont ils se sauvaient comme s'ils eussent vu des tigres.

Leur course fut si fébrile, si soutenue, si remplie de terreur, que Swammerdam oublia momentanément ses tapirs à dos blanc, et Maëstricht, et sa Société d'acclimatation, et sa brochure sur la gestation des hippopotames, et le baron de Pumpernickelhausen.

Luli, il est vrai, devenait de plus en plus folle.

Cette fuite vertigineuse, ces privations, ces fatigues écrasantes, ces émotions successives avaient si bien bouleversé son esprit, qu'un beau matin le docteur et Pédir s'étaient crus obligés de la garrotter pour l'empêcher de se sauver, et depuis elle avait absorbé toute leur attention.

Le 7 juillet, ils arrivèrent dans un bois de cocotiers où ils s'arrêtèrent, ne pouvant aller plus loin.

Leurs chevaux, plus épuisés qu'eux, trébuchaient à chaque pas.

Quelque hâte qu'ils eussent de continuer leur route, d'atteindre un établissement néerlandais quelconque, ils durent songer à camper.

Où étaient-ils?

Swammerdam n'en savait pas plus que Pédir, ni Pédir que Swammerdam.

L'un et l'autre estimaient qu'ils devaient fouler le sol du royaume de Siak, près de Batou-Bara, un des comptoirs les plus commerçants de ce royaume ; mais ils n'en étaient pas sûrs.

Le docteur inclinait même à croire qu'ils approchaient du Gounoug-Passama ou mont Ophir, l'un des cônes les plus élevés de Sumatra, c'est-à-dire qu'ils se trouvaient à vingt-cinq ou trente lieues plus à l'ouest; il en jugeait par les roches basaltiques et trappéennes qu'il observait depuis quelque temps, par les volcans et les mines de pétrole qu'il découvrait et qu'il croyait être les signes distinctifs des chaînes de montagnes qui courent vers Ophir.

Le paysage était en outre devenu plus imposant, plus tourmenté, plus agreste. Le sol, extraordinairement montueux, semé de roches d'origine ignée, d'aiguilles, de plateaux de granit gris, de marbre, de stéatite; coupé de lacs suspendus sur les gradins des montagnes et déversant leurs eaux par des cascades d'une hauteur prodigieuse ou des torrents rapides ; couvert, jusqu'à une grande hauteur, de forêts presque impénétrables, lui donnait à penser qu'ils avaient plutôt incliné à droite qu'à gauche dans leur voyage incidenté; néanmoins ce n'était là qu'une timide conjecture.

Quand ils entrèrent sous le bois de cocotiers dont les longues feuilles luisantes se balançaient gracieusement, l'endroit leur parut si propice, qu'ils résolurent d'y rester jusqu'à ce que leurs forces et celles de leurs chevaux fussent revenues.

Le bois s'étendait sur le versant d'une colline entourée à sa base de jungles épineux et bas, et d'où s'échappait une magnifique cascade qui allait former dans la plaine un ruisseau rapide sur les bords duquel les tiges du riz se mêlaient aux tiges du jonc.

Un soleil ardent brillait au milieu d'un ciel sans nuage ; pas un oiseau dans les branches, pas un bourdonnement d'insecte dans l'air; la chaleur faisait partout le silence.

Nos voyageurs se précipitèrent vers la cascade, où ils burent et se rafraîchirent avec de nombreuses ablu-

tions; puis, laissant leurs poneys en liberté, s'assirent sur l'herbe et songèrent à organiser la halte prolongée qu'ils se proposaient de faire.

De cet endroit, le coup d'œil du bois était enchanteur : les arbres, chargés de grappes de fruits plus ou moins mûrs au-dessus desquelles s'épanouissaient des fleurs en panache, d'un blanc de laine et délicieusement lustrées, s'élevaient en masses touffues sur la colline. Leurs branches médianes, fournies d'un magnifique feuillage, ployaient sous le poids de grosses noix dorées, leurs branches supérieures sous celui d'une infinité de petites noix vertes à tous les degrés de maturité : le tableau tenait de la féerie.

Rien n'est beau comme une cocotière en plein rapport, et rien n'est plus précieux.

Avec le cocotier, l'Indien peut se passer de tous les autres végétaux. Son bois lui sert à bâtir sa hutte, ses feuilles à la couvrir; son fruit lui procure une nourriture suffisante; les fibres qui entourent ce fruit lui fournissent ses filets, ses vêtements, ses cordages; bref, il peut lui demander presque tout ce dont il a besoin.

Examinez l'intérieur de sa case, tout ce qui s'y trouve : meubles, lit, ustensiles est fabriqué avec le bois ou avec la noix du cocotier.

C'est dans un plat de feuilles vertes de cocotier tissées ensemble, et avec une cuiller taillée dans le péricarpe d'une noix de coco, qu'il mange son riz mêlé de raclures de noix de coco, cuit sur un feu de coques et d'enveloppes de ces mêmes noix.

Sa pirogue est un tronc de cocotier creusé.

S'il s'éclaire la nuit en forêt pour éloigner les tigres, sa torche ou *chule* est un faisceau de feuilles desséchées de cocotier. La lampe qu'il allume chez lui est faite d'une noix de coco et alimentée avec de l'huile de coco.

Quand il a faim, il mange l'amande tendre du cocotier; quand il a soif, il boit le lait contenu dans cette amande; quand il est triste, il avale une gorgée d'arrack ou eau-de-vie de coco; quand il est malade, il se frictionne avec de l'huile de coco; bref, des racines au faîte, toutes les particules du cocotier lui sont utiles.

Pour lui, ce végétal est l'arbre par excellence; aussi son berceau est-il ombragé d'une de ses branches, sa tombe est-elle ornée de ses fleurs, qui ont, croit-il, la vertu d'écarter les mauvais esprits.

La bonté, la richesse du cocotier ont attiré à lui une nuée de vampires, parmi lesquels l'homme.

Mais celui-ci est plutôt son ami que son ennemi.

Si l'homme vit aux dépens du cocotier, en récompense il lui prodigue ses soins, l'engraisse, le protége, le panse quand il est malade jusqu'au jour où il a cessé de produire, c'est-à-dire jusqu'à sa soixante et dixième année; alors il l'abat; ses autres parasites sont plus féroces, parce qu'ils sont moins intelligents : ils ne savent que lui faire des blessures, souvent mortelles.

Le plus gros est l'éléphant, le plus petit et le plus dangereux est la fourmi blanche.

Après elle vient un scarabée au corsage noir et dur, aux élytres brillants et pourvu d'une tarière très-forte à l'aide de laquelle il a bientôt pénétré dans la partie la plus tendre et la plus savoureuse de l'arbre : c'est le *courouminya*.

Il ne faut pas plus d'une nuit à un de ces insectes pour se creuser un gîte de six pouces de profondeur dans un cocotier.

Dès qu'il a fait son trou, il se gorge de séve, de fibres tendres, dépose ses œufs et s'en va, laissant l'arbre empoisonné et perdu pour jamais, s'il n'est secouru à temps.

Le courouminya a un émule dans un vilain ver de quatre pouces de long et de la grosseur du petit doigt, au corps d'un blanc sale, à la tête noire. Ce que le scarabée fait au sommet de l'arbre, le ver le fait au pied, et les deux blessures sont également dangereuses, peuvent également entraîner la mort avec la même rapidité.

A la suite de ces bourreaux se placent les rats, les porcs-épics, les sangliers, les ours, les écureuils, qui grignotent les bourgeons des fleurs du cocotier et l'empêchent ainsi de produire; enfin viennent les singes.

Tous ces ennemis, tous ces maraudeurs devaient visiter la cocotière dans laquelle nos héros venaient d'entrer, car beaucoup d'arbres portaient les marques de leurs déprédations. Pédir ne s'y trompa pas, et, prévoyant qu'ils pourraient fondre de tous côtés au moment où on s'y attendrait le moins et troubler la halte d'une façon désagréable, il proposa de ramasser du bois mort pour faire des feux qui seraient entretenus toute la nuit.

Swammerdam approuva d'autant plus cette idée, qu'il se sentait incapable de protéger plus longtemps Luli s'il devait résister à une invasion de bêtes fauves.

La malheureuse femme, qui n'était plus couverte que de lambeaux de vêtements, avait vieilli de trente ans depuis quinze jours. Ses traits contractés, son front ridé, ses yeux creusés et bordés de noir, sa peau hâlée, ses regards farouches, ses haillons, la rendaient méconnaissable.

La perle d'Atchin était morte avec son radjah.

Par précaution, Swammerdam lui avait attaché les jambes comme on fait aux chevaux qu'on veut empêcher de se sauver, de manière à ce qu'elle pût marcher à petits pas, mais non s'enfuir. Il la traitait paternellement, quoiqu'il maugréât contre l'embarras qu'elle lui causait.

— Si je n'avais cette folle, répétait-il souvent, je chercherais et certainement je trouverais des tapirs à dos blanc; mais que faire avec un pareil impédiment?...

Quant à Luli, elle était uniquement occupée à caresser et à embrasser sa peau de tigre, qu'on n'avait pu lui arracher, et sur laquelle elle se roulait en riant, en pleurant, en chantant. D'après les phrases entrecoupées et incohérentes qui lui échappaient, elle considérait cette peau tantôt comme Muda lui-même, tantôt comme son tombeau; c'est ce qui expliquait ses alternatives de joie et de douleur, et, en aucun cas, elle ne voulait s'en séparer.

— Curieux cas d'aliénation, disait alors Swammerdam; il faudra qu'à mon retour en Hollande je présente à la Société d'acclimatation de Maëstricht un mémoire traitant de l'influence des tigres de Sumatra sur l'esprit des princesses atchinoises.

Pédir avait ramassé une grande quantité de branches mortes, et le docteur se levait pour l'aider à disposer ces branches en tas autour de l'espace où ils devaient camper, près de la cascade, lorsque des cris aigus frappèrent leurs oreilles.

C'étaient deux troupes de singes qui entraient dans le bois par deux côtés différents; l'une appartenait aux gibbons siamangs, l'autre aux semnopithèques entelles;

chacune comptait une centaine d'individus, divisés en plusieurs bandes.

Les gibbons venaient du nord, les entelles du sud ; ils s'aperçurent les uns les autres, se saluèrent de loin, comme des connaissances, et se mirent à piller les noix mûres et à casser les branches chargées de noix vertes.

Le docteur et Pédir les regardèrent avec une inquiétude vague; Luli, toute entière à sa peau de tigre, ne s'aperçut pas d'abord de leur approche.

— Si c'étaient des tapirs à dos blanc! soupira Swammerdam.

Les singes couraient, sautaient, grimpaient, gesticulaient, se disputaient en cassant les bourgeons, les jeunes feuilles, les tiges juteuses des arbres, et, comme toujours, en détruisant vingt fois plus qu'ils ne mangeaient, car il est établi qu'il n'y a pas au monde de pareils déprédateurs.

Les gibbons, dont les membres antérieurs sont si longs que leurs mains touchent aux malléoles lorsqu'ils sont debout, et qui ont une puissance musculaire extraordinaire, les gibbons, les rois des acrobates, comme les a parfaitement qualifiés un naturaliste, franchissaient des espaces de quarante pieds avec une facilité inouïe, volaient plutôt qu'ils ne sautaient de branche en branche, d'un arbre à un autre, en se jouant, et guidés par leur chef, un grand diable de trois pieds et demi de haut, d'une agilité incroyable, qui exécutait, à la cime des cocotiers, les tours les plus audacieux et les plus rapides.

Quelques femelles portaient leurs petits sur leurs épaules; d'autres les berçaient, les caressaient, les pressaient contre leur poitrine jusqu'à les étouffer, ou les corrigeaient lorsqu'ils s'éloignaient trop d'elles, soit en les secouant avec colère, soit en les pinçant, soit en leur donnant des soufflets.

Parfois une d'elles s'arrêtait pour recevoir d'un mâle la faveur la plus insigne qu'un singe puisse accorder ou obtenir: celle de débarrasser son pelage de la vermine incommode.

De leur côté, les semnopithèques entelles s'en donnaient à cœur joie comme des individus à qui les contrées indiennes appartiennent.

L'entelle a l'honneur d'occuper une des premières places parmi les trente millions de divinités qui peuplent le paradis des Hindous; de là vient qu'on le nomme souvent *singe saint des Hindous.* Sa déification, suivant certaines légendes, tiendrait à des motifs futiles; mais il est probable qu'elle est basée sur la croyance qu'ont les Indiens qu'après leur mort leurs princes, leurs rois sont métamorphosés en semnopithèques.

Un animal divinisé doit être l'objet du respect général; aussi les entelles sont-ils révérés et protégés, au point qu'un Européen qui oserait attenter à la vie d'un d'entre eux mettrait la sienne en péril.

Les entelles, il faut le dire, abusent de la protection que leur vaut la superstition religieuse, et leur effronterie n'a rien d'égale : ils pillent les jardins, abîment les bois, dévastent les champs de riz, de cannes à sucre, pénètrent dans les maisons et les mettent à sac, ne craignent pas d'attaquer les gens qui leur disputent leur butin, trônent partout impunément.

Avec cela, d'une vivacité extrême, c'est-à-dire très-difficiles à prendre, et courant, sautant, volant dans les arbres, non moins sûrement, non moins vivement que les gibbons, avec lesquels ils vivent en assez bons termes.

Lorsque Pédir reconnut les entelles, il se troubla visiblement.

Les deux troupes de singes étaient à trois cents mètres l'une de l'autre et à quatre cents environ de la cascade, vers laquelle ils paraissaient se diriger, sans doute pour s'y désaltérer et s'y baigner.

Swammerdam se demandait avec anxiété comment il parviendrait à les éloigner, quand son attention fut éveillée du côté par où il était venu avec Luli et l'Indien.

Cette fois ce n'étaient plus des quadrumanes, mais des éléphants, huit femelles conduites par un mâle, qui venaient festiner dans la cocotière.

A leur vue, Pédir accourut près du docteur, qui déjà saisissait Luli par le bras et lui rendait l'usage de ses jambes en prévision de ce qui pouvait arriver, c'est-à-dire de la nécessité d'une fuite à pied, les poneys, couchés sur le versant de la colline, étant pour le moment hors d'état de se remettre en route.

Les singes hurlèrent comme des possédés, s'agitèrent, se frappèrent furieusement la poitrine avec leurs mains, se disposèrent à la lutte.

Les éléphants s'arrêtèrent, étourdis de cet accueil assourdissant, et semblèrent se concerter sur le parti qu'ils devaient prendre.

Alors gibbons et semnopithèques se réunirent en un seul corps, et s'armèrent d'énormes noix et de branches qu'ils cassèrent avec des grincements de dents et des contorsions horribles de physionomie.

Les singes ne souffrent jamais volontiers que d'autres animaux mangent à *leur table,* et ils la défendent à outrance contre les plus féroces ; les éléphants ne tardèrent pas à l'apprendre, s'ils l'ignoraient, car à l'instant où, attirés par l'odeur irrésistible des cocotiers, ils se hasardaient timidement, la trompe levée, sous les arbres les plus rapprochés d'eux, une grêle de fruits et de morceaux de ramures leur tomba sur la tête et les fit reculer.

Enhardis par ce succès, les assaillants remplirent l'air de leurs cris de rage et recommencèrent l'attaque.

Les pachydermes essayèrent de résister, mais ce fut en vain : les noix, les branches, accompagnées de hurlements épouvantables, pleuvaient si dru, qu'ils perdirent promptement leur peu d'assurance et se sauvèrent, en proie à une terreur panique, lapidés, bâtonnés, poursuivis jusqu'à la lisière du bois par toute la horde triomphante des singes.

Dix minutes après celle-ci revenait, fière de son succès, et se dirigeait vers la cascade en sautant d'arbre en arbre, en poussant des cris et avec une animation, une joie qui indiquaient qu'elle était contente d'elle.

Swammerdam n'avait pas assisté sans émotion à la scène rapide que nous venons de raconter; son anxiété redoubla quand il vit les singes s'avancer de son côté, quand il comprit, à leurs vociférations, à leurs gestes menaçants, à la mobilité de leurs figures, qu'ils l'avaient découvert, ainsi que Luli et Pédir.

Il restait au docteur trois cartouches des munitions des Battas, deux dans ses pistolets, une dans son fusil; il s'apprêta à les brûler pour la défense commune, espérant qu'elles suffiraient à jeter le désordre dans les rangs de l'ennemi; mais Pédir le conjura de n'en rien faire, tant parce qu'il s'exposait à tuer ou à blesser

un entelle, sacrilége dont les dieux hindous ne tarderaient pas à se venger, que parce qu'il ne ferait ainsi qu'irriter la troupe des singes et la rendre plus dangereuse.

— Cependant, exclama Swammerdam éperdu, nous ne pouvons nous laisser assommer tranquillement par ces horribles bêtes !

— Maître, n'ayez peur et attendez, répliqua Pédir, dont les regards s'allumèrent aussitôt, et en bondissant vers un palmier qui se trouvait à cinquante pas de lui.

Les quadrumanes regardaient nos trois personnages avec une curiosité farouche et commençaient à leur lancer des noix à la tête.

VII. — COBRA-DE-CAPELLO ET OURS NOIR.

Luli s'était dressée, les yeux hagards, et poussait des cris étranglés en étreignant fébrilement sa peau de tigre.

Swammerdam la retenait d'un bras, la tête tendue du côté de l'Indien, qui venait d'entonner un chant monotone devant le palmier.

Pédir le charmeur. Dessin de Vierge.

Pendant un instant il chercha vainement ce que signifiait ce chant ; il eut enfin la clef du mystère en voyant s'agiter un reptile de sept pieds de long, paresseusement enroulé sur lui-même, et appartenant à l'espèce la plus venimeuse.

Pédir était un charmeur de serpents, profession si commune dans les Indes ; il avait aperçu un cobra-de-capello au moment où les singes prononçaient leur mouvement offensif, et, connaissant l'horreur insurmontable de ceux-ci pour les reptiles, il avait été chercher le cobra pour s'en faire une arme contre eux.

Sa psalmodie bizarre et saisissante éveilla l'attention du monstre, qui allongea lentement ses flexibles anneaux bigarrés.

Pédir le tira par la queue en ayant soin de se cacher aussitôt derrière l'arbre, et sans cesser son chant.

Le cobra s'irrita, se dressa presque de toute sa hauteur, enfla son capuchon, s'apprêta à s'élancer sur l'Indien. Celui-ci demeura impassible, continua sa psalmodie et le regarda en face avec une énergie magnétique.

Le cobra se replia en rouleaux pressés en faisant entendre des sifflements.

Pédir se jeta de côté, arracha une des branches basses du palmier et l'agita au-dessus de la tête du reptile en lui adressant quelques paroles respectueuses, immédiatement suivies de la reprise de son chant.

Swammerdam assistait émerveillé à cette scène, dont

il n'osait prévoir la fin et qui remplissait déjà les singes d'inquiétude.

Le cobra-de-capello, dont la blessure tue irrémissiblement, ne mord que quand on le provoque, et même alors sa longanimité est grande ; on dirait qu'il hésite à se servir du poison violent que lui a donné la nature ; c'est ce qui explique en partie pourquoi les Indiens peuvent se permettre de l'irriter impunément pendant un certain temps, et pourquoi il leur inspire plutôt du respect que de la crainte.

Habitués à entourer de merveilleux ce qu'ils ne s'expliquent pas, ils voient dans la douceur relative du cobra un signe de divinité, croient que ce reptile est supérieur à l'homme, qu'il est incapable de lui faire du mal, à moins d'y être provoqué gravement, qu'il a des intentions bonnes, généreuses, que sa puissance est grande.

Ils s'imaginent en outre qu'il existe au ciel de vastes pays perpétuellement fleuris, peuplés de serpents de l'espèce à capuchon d'une beauté incomparable, resplendissants comme des dieux, à la peau plus étincelante que le soleil, qui fréquentent les temples, observent scrupuleusement les jours fériés, habitent des palais où ils n'ont qu'à former un souhait pour qu'il soit exaucé, qui mènent enfin la plus délicieuse existence.

En ce qui concerne le charme qu'ils exercent sur ces reptiles venimeux, il est réel autant qu'incompréhensible, et Pédir le possédait à un haut degré.

Depuis un quart d'heure ce dernier tourmentait le cobra, qui passait alternativement de la fureur au calme, et Swammerdam se demandait avec anxiété quel serait le dénoûment de cette lutte entre l'homme et la brute, quand le reptile se traîna sur le ventre, l'œil visiblement éteint et en agitant son cou en cadence, suivant les modulations du chant de l'Indien, que la fatigue gagnait petit à petit.

Il resta vingt secondes allongé par terre et comme paralysé, puis se redressa en sifflant, lorsqu'il sentit la main du charmeur lui caresser la tête et le cou, et le suivit en rampant.

C'est là où Pédir avait voulu l'amener.

Dès qu'il le vit dompté, il marcha à reculons vers les singes en l'attirant à lui par sa psalmodie, sa danse étrange et ses paroles magiques.

Parfois le cobra cherchait à se dégager de l'influence magnétique qu'il subissait, mais c'était en vain ; Pédir, à l'aide d'une phrase plus ou moins accentuée et d'un mouvement lent et onduleux de la main, achevait de l'annihiler, et le serpent recommençait à suivre machinalement l'Indien.

Au bout d'une demi-heure, qui parut éternelle au docteur, Pédir et le reptile arrivèrent à deux pas des cocotiers, où se tenaient les gibbons et les entelles.

Déjà depuis un moment les uns et les autres tremblaient de tous leurs membres, se démenaient avec fureur, secouaient et brisaient la ramure, sans pouvoir cependant, tellement leur curiosité était vive, s'empêcher d'avancer la tête pour regarder le monstre qui s'approchait et qui leur inspirait le dégoût le plus complet, la terreur la plus grande ; mais, quand le charmeur arriva au pied d'un des cocotiers avec le cobra et que celui-ci, s'enroulant à une liane grimpante, monta à l'arbre en balançant sa tête et en sifflant, les singes poussèrent des cris affolés et stridents, et disparurent du bois comme par enchantement.

L'approche seule du serpent avait produit ce miracle.

Pédir ruisselait de sueur et ses jambes flageolaient ; on voyait qu'il venait de faire un effort pénible et soutenu.

Il resta au pied du cocotier, sans cesser de chanter, jusqu'à ce que le cobra eût atteint les premières branches, s'y fût enroulé et eût dégonflé son capuchon ; alors il retourna vers le docteur et se laissa choir auprès de lui sur l'herbe en disant, avec un soupir de soulagement et une satisfaction où perçait une pointe de fierté :

— Maître, nous en voilà débarrassés !...

En effet, il était peu probable que les singes revinssent dans la cocotière, sachant qu'ils y trouveraient des reptiles.

Swammerdam félicita chaudement l'Indien, lui promit de parler du spectacle, auquel il venait d'assister, dans le premier mémoire qu'il adresserait, après leur délivrance commune, au baron de Pumpernickelhausen, président de la Société d'acclimatation de Maëstricht, et lui laissa entrevoir la possibilité d'être nommé plus tard membre honoraire de cette illustre compagnie.

Pédir remercia sans comprendre et, dès qu'il se sentit assez reposé, se leva pour aller chercher des noix de coco, c'est-à-dire de quoi souper.

Après une excitation désordonnée, Luli était tombée dans une espèce de torpeur ; elle chantonnait entre ses dents, assise sur sa peau de tigre, dont elle arrachait les touffes de poils.

Swammerdam ne jugea pas à propos de l'attacher de nouveau, et la laissa tranquille, de crainte de pire, se contentant, lorsque Pédir revint chargé de quatre grosses noix, de quinze à vingt livres chacune, de fendre une de ces noix avec son poignard et de la lui offrir.

Elle la prit d'un air hébété et en mangea l'amande en s'interrompant de temps à autre pour parler, chanter, pleurer ou éclater de rire.

Swammerdam et Pédir se gardèrent de la troubler, se rassasièrent de leur côté et, leur repas terminé, pensèrent à allumer les feux de bois mort qui devaient les défendre contre les fauves.

La nuit tombait, la forêt se couvrait d'ombre, le crépuscule emplissait la vallée de ses brumes grises : Swammerdam sacrifia une des trois cartouches qu'il possédait et fit du feu.

Le campement qu'il avait choisi s'adossait, nous l'avons dit, à une cascade, au-dessus de laquelle pendaient horizontalement une demi-douzaine de palmiers chevelus, et s'étendait à cent cinquante pas vers la cocotière ; au milieu de cet espace s'élevaient trois cocotiers en fleur.

Pédir attacha à l'un d'eux les chevaux ; Luli fut transportée au pied d'un autre, sur sa peau de tigre ; le troisième servit d'abri au docteur et à l'Indien.

Des tas de branches mortes, disposées autour du campement comme une chaîne, brûlaient de place en place et éclairaient les alentours de lueurs fantastiques ; peu à peu la nuit s'assombrit, le silence plana partout et nos fugitifs, accablés de lassitude, s'endormirent d'un profond sommeil.

Combien d'heures reposèrent-ils ? Un nombre assez grand sans doute, car le jour revenait insensiblement et les feux s'éteignaient, quand Swammerdam et Pédir furent brusquement réveillés par des cris

perçants qui s'échappaient de la lisière de la cocotière.

Instinctivement ils jetèrent les yeux vers l'arbre où Luli s'était couchée.

La place était vide; la folle avait fui clandestinement, et c'était elle qui criait dans le bois.

Ils sautèrent sur leurs armes et coururent à son secours, supposant que quelque bête féroce la poursuivait.

Leurs craintes ne les trompaient pas.

Luli reculait épouvantée devant un hélarcte, ours grimpeur au pelage court et noir, aux lèvres protractiles, à la langue longue, au museau large, aux pattes énormes, au corps allongé, qui fait ses délices des cocotiers, dans lesquels il monte comme un singe et dont il mange les fruits avec passion, et que les naturels de Sumatra, où il est très-commun, appellent *bruan*.

Sans doute, la malheureuse folle avait dérangé l'ours dans sa maraude nocturne, et celui-ci était descendu de l'arbre où il soupait, pour l'attaquer, car il s'avançait contre elle, sur ses pattes de derrière, l'œil étincelant, la langue pendante, et en balançant sa tête et son corps de la manière la plus menaçante.

Luli, éperdue, se mit à hurler, s'enveloppa de sa peau de tigre, chercha de toutes parts une issue, et se sauva sous bois par la première échappée qui se trouva devant elle.

L'ours la suivit en grognant et avec cette obstination haineuse particulière aux individus de son espèce.

C'est à ce moment qu'accoururent Swammerdam et Pédir.

Luli fila comme une flèche, portée par une panique vertigineuse et serrée de près par le carnassier, que la nature du terrain favorisait particulièrement.

Les deux hommes essayèrent de la rejoindre en coupant à travers des fourrés, des massifs de cocotiers, et armés l'un d'un fusil, l'autre d'un pistolet.

Au bout de dix minutes le sol devint plus montueux, plus rocailleux, les arbres plus rares, et l'ours gagna du terrain sur la folle.

Pédir redoubla d'ardeur, excité par le docteur, dépassa momentanément le fourré en se glissant au milieu d'un taillis d'arbustes qui formait un angle aigu sur la montagne, et, caché derrière un bouquet de poivriers, lâcha la détente de son pistolet.

L'ours rugit de colère, s'arrêta, lécha sa patte droite, éraflée près des ongles, et chercha des yeux son ennemi; mais Pédir était déjà retourné vers le docteur pour lui demander son fusil, de sorte qu'il ne découvrit rien.

Alors il se remit à la poursuite de Luli avec un redoublement de rage.

La frayeur de celle-ci prenait des proportions inénarrables.

Entravée dans sa fuite par sa peau de tigre, que l'épuisement ne lui permettait pas d'ailleurs de porter plus longtemps, elle la jeta.

L'ours se rua sur cette peau, la flaira, la mordit, et donna ainsi à la folle le temps de regagner un peu d'avance.

De leur côté, le docteur et l'Indien profitèrent de son arrêt pour essayer de l'approcher, afin de lui loger, dans la tête ou dans le cœur, la seule balle qui leur restait; malheureusement, il ne les attendit pas, et, reprenant vivement sa course, se retrouva bientôt sur les talons de Luli.

Pédir n'osait tirer, de peur d'atteindre celle qu'il voulait sauver; pourtant il devenait urgent de détourner l'attention du bruan, car la folle faiblissait à vue d'œil.

« Feu! feu! » cria Swammerdam, qui suivait l'Indien de son mieux à une centaine de mètres et voyait Luli à bout de forces, sur le point d'être attrapée par l'animal, dont l'élan était plus impétueux et l'irritation plus menaçante.

Pédir s'arrêta essoufflé et épaula son arme.

Mais, avant qu'il eût eu le temps d'en presser la détente, elle lui échappa des mains au moment même où une exclamation d'épouvante retentissait derrière lui...

Luli et l'ours venaient de disparaître, comme si la terre se fût entr'ouverte sous leurs pieds!

ARMAND DUBARRY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LE CHAUD ET LE FROID [1].

III

La circulation de l'Océan. — La densité de l'eau et celle de la glace. — Conséquences heureuses. — Le Gulf-Stream. — Les lignes isothermes, l'équateur thermique et les pôles du froid. — Causes de déviation des lignes isothermes. — Lignes isothères et isochimènes. — Le mécanisme des saisons. — Les pôles. — Les climats de la zone torride. — Les climats où il ne pleut pas. — Les climats tempérés.

En résumé, la mer s'oppose à ce que la température de l'air s'élève à sa surface comme à la surface de la terre. Elle s'oppose également à ce que cette température s'abaisse dans la même proportion. Premièrement, ces énormes quantités de chaleur qu'elle a absorbées pendant les journées chaudes, elle les rend peu à peu à l'atmosphère pendant les journées et les nuits froides. Ces vapeurs qui se sont formées et qui, pour se former, ont absorbé encore de la chaleur, la rendent aussi lorsqu'elles viennent à se condenser en brouillards ou en pluies. De plus, la mobilité des molécules aqueuses s'oppose au refroidissement excessif de la surface liquide comme leur capacité calorique et leur diathermanéité se sont opposées à son échauffement. En se refroidissant ces molécules se condensent, deviennent plus lourdes, tombent vers le fond et sont remplacées par celles des couches inférieures, qui sont plus chaudes. Vous comprenez que ce remplacement incessant des molécules refroidies de la surface par les molécules encore tièdes des couches inférieures peut se continuer encore longtemps avant que la masse acquière une température égale à celle de l'atmosphère, surtout si vous songez qu'il y a échange perpétuel entre

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

les deux éléments, et que l'eau ne peut être refroidie par l'air sans que l'air soit échauffé par l'eau.

— Vive la science ! s'écria un monsieur qui avait écouté avec une attention singulière l'explication du professeur et qui, comme M. Jourdain, ne se sentait pas de joie d'avoir appris la raison des choses. Ah! monsieur, qu'on est heureux d'avoir étudié! Tous les ans, aux bains de mer, ma femme et moi nous nous demandons comment il se fait qu'on peut encore se baigner au mois de septembre, quand il fait déjà presque froid, et nous nous étonnons de trouver l'eau plus chaude que l'air. N'est-ce pas, Amélia?

— Oui, mon ami, fit la dame.

— Et maintenant, je comprends cela à merveille. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose ! Continuez donc, monsieur, je vous en prie, et dites-nous, s'il vous plaît, comment il se fait que, tandis que nos côtes atlantiques jouissent d'une température égale et douce, celles de l'Amérique septentrionale, placées, à ce qu'il semble, dans des conditions pareilles, ont, au contraire, un climat rigoureux.

— C'est ce que je vais faire, dit M. B***.

— Mais oui, mon ami, fit la femme de l'auditeur enthousiaste et curieux, laissez donc parler monsieur.

— L'Océan, ainsi que l'atmosphère, et en vertu des mêmes lois d'équilibre, reprit M. B***, présente de grands courants : les uns qui amènent les eaux froides des mers polaires vers les mers équatoriales; les autres ramenant vers les pôles les eaux tièdes des mers équatoriales. Le phénomène de la circulation océanique est plus compliqué que celui de la circulation atmosphérique. La densité de l'air est toujours en raison inverse de sa température, en sorte que l'air froid tend invariablement à se rapprocher du sol, et l'air chaud à s'élever vers l'espace. L'eau offre à cet égard une singulière et précieuse anomalie : elle se dilate par la chaleur, comme tous les corps solides, liquides et gazeux, mais jusqu'à une certaine limite seulement, et cette limite se trouve à la température de 4 degrés au-dessus de zéro. Depuis 100 degrés, où elle est en ébullition, jusqu'à 4 degrés, l'eau se condense; son volume diminue et sa pesanteur spécifique s'accroît. Mais, à partir de 4 degrés, elle recommence à se dilater, à mesure qu'elle se refroidit, jusqu'au moment où elle se solidifie. Vous savez que la glace est plus légère que l'eau, puisqu'elle la surnage; et cela est fort heureux, car si la glace allait au fond à mesure qu'elle se forme, les fleuves, les étangs, les lacs en hiver gèleraient entièrement et n'auraient pas trop de tout l'été pour dégeler; les animaux et les végétaux aquatiques, s'il y en avait jamais eu, auraient péri depuis longtemps; les mers polaires ne seraient que d'immenses continents de glace qui s'étendraient de plus en plus; bref, la moitié des mers serait innavigable, et les deux tiers des terres inhabitables. Mais les changements de densité de l'eau au-dessous et au-dessus de 4 degrés compliquent, je le répète, la circulation de l'Océan et font que des courants d'eau froide peuvent aussi bien que ceux d'eau tiède être des courants de surface et baigner directement les côtes des continents et des îles ; c'est ce qui a lieu aux limites orientale et occidentale de l'océan Atlantique. Tandis que le grand courant, le grand *fleuve* d'eau chaude connu sous le nom de *Gulf-Stream,* et qui part du golfe du Mexique, coule à quelques milles à l'est de Terre-Neuve et étend ses ramifications jusqu'à l'Irlande et au golfe de Gascogne, un courant contraire venu du pôle descend vers l'équateur en longeant les côtes du Labrador, du Canada et de l'est des Etats-Unis, et fait régner sur ce littoral un climat tout différent de ceux qu'on rencontre, à latitude égale, sur le littoral opposé.

Et maintenant, madame, continua M. B*** en s'adressant à la maîtresse du logis, vous entrevoyez déjà, j'en suis sûr, la signification de ces lignes et de ces figures bizarres que j'ai tracées sur votre globe. Il en est qui indiquent la direction des grands courants atmosphériques dont vous a parlé naguère M. A***. D'autres représentent la direction, la largeur, les méandres des grands courants marins dont je viens de dire quelques mots. Mais les plus importantes pour le sujet qui nous occupe, ce sont ces lignes nombreuses qui enserrent le globe entier, et qui, parallèles dans leur direction générale, présentent, principalement sur l'hémisphère nord, où dominent les continents, de très-grandes irrégularités. Ces lignes, madame, sont celles que « nous autres savants » nous appelons *isothermes* — isothermes, c'est-à-dire d'égale chaleur ou, plus explicitement, de même moyenne thermométrique annuelle. — Soyez attentive, je vous prie.

— Je le suis, dit Mme X***.

— Nous le sommes, dirent d'autres voix.

— C'est Humboldt, continua M. B***, qui a eu l'idée de réunir par ces lignes tous les points du globe où l'on a pu constater, aux diverses latitudes, des moyennes thermométriques égales. Celle du milieu a été appelée *l'équateur thermique,* et vous voyez qu'elle ne coïncide point avec l'équateur géographique : elle est presque constamment au-dessus, c'est-à-dire sur l'hémisphère boréal, et même, sur la plus grande partie de son parcours, principalement là où elle traverse le continent africain et la mer des Indes, elle dépasse la ligne équinoxiale de plusieurs degrés. A mesure qu'on approche du pôle, les lignes isothermes deviennent de plus en plus irrégulières, et vous voyez celle de 0 degré, par exemple, monter du sud au nord et redescendre du nord au sud avec une désinvolture qui montre combien elle se soucie peu de la loi abstraite des latitudes : loi qui reçoit, dans la réalité physique, des accrocs innombrables. Et tenez, il est des points que les orifices destinés à livrer passage au verre de la lampe ne m'ont pas permis de marquer sur ce globe : ce sont les *pôles du froid.* Si la loi astronomique gouvernait exclusivement la distribution des températures, c'est l'équateur géographique qui devrait représenter exactement la ligne de la moyenne thermométrique la plus élevée, et nous venons de voir qu'il n'en est rien. D'après la même loi, c'est aux deux pôles géographiques, c'est-à-dire aux extrémités de l'axe terrestre, que devrait régner toute l'année le froid le plus intense. Il n'en est rien non plus. Les points du *maximum* de froid, ou, si vous aimez mieux, du *minimum* de chaleur paraissent même être situés à une assez grande distance des pôles géographiques ou géométriques. On manque, à cet égard, de renseignements sur le pôle sud, dont les navigateurs n'ont pu s'approcher assez, et dont le voisinage n'a été qu'insuffisamment exploré; mais sur l'hémisphère boréal on admet l'existence de deux pôles du froid, qui se trouveraient vers le 80e degré de latitude, l'un en Amérique, l'autre en Asie. Et c'est là ce qui a encouragé d'intrépides voyageurs à chercher entre ces deux points un passage libre de l'ancien monde au nouveau. L'un d'eux, le docteur Kane, a découvert là une grande

mer ouverte à laquelle il a donné le nom de Kennedy, et on a lieu de croire que la température du pôle nord doit être d'environ — 8 degrés ; d'où l'on conclut pour la mer en ce lieu une température de — 5°,7, température qui n'est pas assez basse pour que la mer soit gelée.

Humboldt a établi que la forme des lignes isothermes est modifiée par des causes très-nombreuses, dont les unes tendent à élever la moyenne de température, d'autres à l'abaisser. Parmi les premières, Humboldt signale :

La proximité d'une côte occidentale dans la zone tempérée ;

La forme découpée des continents et la présence de méditerranées et de golfes profonds ;

La direction sud ou sud-ouest des vents dominants, s'il s'agit de la bordure occidentale d'un continent situé dans la zone tempérée ;

Le golfe du Mexique, le Gulf-Stream. Dessin de A. de Bar.

La rareté des marécages, l'absence de forêts sur un sol sec et sablonneux ;

La sérénité constante du ciel pendant l'été ;

Le voisinage d'un courant océanique partant de la région équatoriale.

Parmi les causes d'abaissement de la température, Humboldt mentionne :

L'élévation de la contrée au-dessus du niveau de la mer ;

Le voisinage d'une côte orientale dans les latitudes hautes et moyennes ;

La configuration compacte d'un continent dont les côtes sont dépourvues de golfes, ou une grande extension des terres vers le pôle ;

Des chaînes de montagnes fermant l'accès aux vents du sud, et des forêts épaisses interceptant les rayons du soleil ;

Un ciel nébuleux pendant l'été, limpide pendant l'hiver ;

Enfin le voisinage d'un courant marin ayant sa source dans le voisinage du pôle.

Voilà pour les lignes isothermes, l'équateur thermique et les pôles du froid. Humboldt a encore imaginé de tracer sur les cartes d'autres lignes dites *isothères* et *isochimènes*. Les premières sont celles qui réunissent les lieux ayant la même moyenne thermométrique *estivale* ou d'été; les secondes sont celles qui passent par les points ayant la même moyenne hibernale. J'ai reproduit sur notre globe quelques-unes seulement de ces lignes, qui ne sont encore déterminées que d'une manière incomplète.

Les isothères et les isochimènes, pas plus que les

isothermes, ne coïncident avec les parallèles géométriques. Le météorologiste Kæmtz avait remarqué, il y a déjà longtemps, que les isochimènes s'abaissent vers le sud à mesure qu'on s'éloigne de la côte occidentale de l'Europe en marchant vers l'Orient, parce que les pays situés vers l'est ont des hivers beaucoup plus rigoureux que ceux de l'ouest. Les isothères, au contraire, s'élèvent vers le pôle quand on va d'Occident en Orient et c'est seulement dans l'intérieur du continent qu'à latitude égale les moyennes estivales sont les mêmes. Le phénomène se reproduit dans l'Amérique septentrionale. Là, à distance égale de l'équateur, les lieux situés à l'ouest des monts Alleghanys ont des hivers plus froids que ceux qui se trouvent au bord de la mer.

M. B*** fut interrompu en cet endroit de son discours par le domestique qui venait annoncer que le thé était servi. On offrit la main aux dames pour passer dans la salle à manger. Lorsque, après cet intermède de réfection et de repos, beaucoup plus nécessaire au conférencier qu'aux auditeurs, on fut revenu au salon et que chacun eut repris sa place :

— Cher maître, dit Mme X***, vous devez avoir encore bien des choses à nous apprendre sur le chaud et le froid, les saisons et les climats ; et, si vous n'êtes pas trop fatigué de parler, nous ne demandons tous qu'à vous écouter. Il n'est pas onze heures : nous avons une bonne heure encore pour profiter de votre savoir, aussi inépuisable que votre obligeance.

M. B*** s'inclina en souriant.

— Assurément, dit-il, le sujet est loin d'être épuisé : il a fourni la matière de gros volumes et pourrait nous occuper plusieurs soirées. Mais il ne faut abuser de rien, et, si vous le voulez bien, madame, j'ajouterai seulement quelques mots sur les saisons, pour consacrer surtout les instants qui nous restent aujourd'hui aux rapports des climats de latitude et d'altitude avec les aspects de la nature et les manifestations de la vie dans les diverses régions du globe.

— La cause et ce qu'on peut appeler le *mécanisme* des saisons vous sont connus. La cause réside dans l'inclinaison de l'axe de la terre sur le plan de son orbite et dans le parallélisme constant de cet axe avec lui-même. Il suit de là que, dans son évolution annuelle autour du soleil, notre globe occupe successivement quatre positions qui marquent les limites des quatre saisons. Dans ces quatre positions, et dans toutes les positions intermédiaires, le soleil n'éclaire jamais que la moitié de la terre, d'où les alternatives du jour et de la nuit ; mais les durées respectives du jour et de la nuit, ainsi que l'incidence plus ou moins directe ou oblique des rayons solaires, varient nécessairement, pour chaque région, pour chaque zone circulaire, selon la position de l'axe ; car, encore une fois, si cette position est toujours la même par rapport au plan de l'orbite, elle change, par rapport au soleil, à chaque instant de l'évolution annuelle. Ainsi, au solstice d'été de l'hémisphère boréal, le cercle polaire nord, étant tourné vers le soleil, est éclairé tout entier pendant les vingt-quatre heures : il n'y a pas de nuit pour cette zone ; il y en a de plus en plus longues pour les zones inférieures, jusqu'à l'équateur, où le jour est exactement égal à la nuit. On voit tout de suite qu'entre ces deux zones extrêmes — le cercle polaire où le jour est de vingt-quatre heures, et le cercle équinoxial où il est de six heures — sa durée est nécessairement supérieure à ce dernier chiffre et atteint son *maximum*. L'hémisphère nord a donc alors plus longtemps à être échauffé par les rayons solaires pendant le jour qu'à se refroidir par le rayonnement nocturne. C'est l'été qui commence pour cet hémisphère. Mais pour l'hémisphère sud, la condition est inverse : le cercle polaire sud est caché entièrement au soleil ; c'est la nuit qui y dure vingt-quatre heures, et de cette zone à la zone équinoxiale les nuits ont partout une durée inférieure à vingt-quatre heures, mais supérieure à six ; elles sont partout plus courtes que les jours. L'hémisphère boréal reçoit moins de chaleur qu'il n'en perd ; il se refroidit ; c'est son hiver qui commence.

La terre, poursuivant son évolution, arrive au bout de trois mois en un point de son orbite où, sur les deux hémisphères, boréal et austral, les jours sont égaux aux nuits, mais à partir duquel les jours vont devenir plus courts pour l'hémisphère boréal, qui ira se refroidissant — c'est son automne — et plus longs pour l'hémisphère austral, qui ira s'échauffant — c'est son printemps. Trois mois après, la terre atteint son périhélie, c'est-à-dire l'extrémité occidentale de l'ellipse dont le soleil occupe un des foyers. Six mois auparavant, elle était à l'aphélie ; l'été commençait pour l'hémisphère nord et l'hiver pour l'hémisphère sud. Maintenant, c'est le contraire. Les jours sont de vingt-quatre heures au pôle sud, tandis que les nuits ont même durée à l'autre extrémité de l'axe. C'est l'hiver qui commence pour l'hémisphère boréal, et l'été pour l'autre. Trois mois après, le globe arrive au point où de nouveau les jours sont partout égaux aux nuits : printemps boréal, automne austral ; enfin, après trois mois encore, il se retrouve au solstice d'été de l'hémisphère boréal.

Tel est, mesdames, le mécanisme des saisons : très-simple, comme vous le voyez, et dans lequel l'élévation ou l'abaissement de la température pour chacune des quatre phases de l'année sur les diverses zones du globe, dépend essentiellement du plus ou moins de longueur des jours ou des nuits. Je dis essentiellement, non pas exclusivement : tant s'en faut, et personne n'ignore que le jour le plus chaud de l'année est très-rarement le jour le plus long, et le jour le plus court le jour le plus froid. Il faut tenir compte, d'une manière générale, de l'accumulation ou de la déperdition de chaleur, et particulièrement pour chaque contrée, des causes secondaires qui, modifiant les climats, comme nous l'avons vu déjà, modifient les saisons ; il faut tenir compte aussi des perturbations très-nombreuses qui ont fait dire à M. Alfred Maury que chaque lieu de la terre a son climat propre, lequel est, selon l'expression des mathématiciens, *fonction* d'une foule de *variables* dont quelques-unes sont liées entre elles par une dépendance particulière. Des climats polaires aux climats tropicaux, la différence est saisissante, et l'écart des températures extrêmes qui peuvent être atteintes de part et d'autre peut aller jusqu'à 100 degrés. Au pôle, il n'y a réellement dans l'année que deux saisons, dont l'une est un jour, l'autre une nuit de six mois ; non toutefois sans que ce jour et cette nuit se fondent l'un dans l'autre par un double crépuscule qui réduit notablement la durée du plein jour et de la pleine nuit. Là les rayons solaires ont leur maximum d'obliquité, et sont presque tangents à la surface du sol, qu'ils ne font, pour ainsi dire, qu'effleurer. Sur toute la ligne équinoxiale, au contraire, la direction de ces rayons est presque verticale lors du passage de l'astre

au méridien, et elle l'est rigoureusement deux fois par année ; après quoi le soleil s'écarte, tantôt à droite, tantôt à gauche, d'un peu plus de 23 degrés, c'est-à-dire alternativement jusqu'au tropique du Cancer et jusqu'au tropique du Capricorne. Entre ces deux lignes, la distinction des saisons devient à peu près insensible. Il n'y a plus rien qui ressemble à notre hiver et à notre été, à notre printemps et à notre automne. Les habitants de cette zone, qu'on a appelée un peu hyperboliquement la *zone torride*, voient deux fois l'an, je viens de le dire, le soleil au-dessus de leurs têtes ; ils devraient donc avoir deux étés compris entre deux saisons de transition qu'on peut à volonté appeler *printemps* ou *automne*. Mais l'extrême chaleur produite par l'incidence verticale des rayons solaires détermine, dans les pays bien arrosés, et à plus forte raison sur la mer, la production d'énormes quantités de vapeur qui bientôt se condensent en nuages épais et donnent lieu à des pluies torrentielles, à des orages violents ; en sorte que ces deux étés sont les saisons les plus mauvaises des climats équatoriaux. On les désigne sous les noms d'*hivernages* ou *saisons des pluies*. La production de vapeur diminue lorsque le soleil s'écarte vers le tropique ; l'air alors devient plus sec, le ciel limpide, la chaleur moins intense et moins accablante ; les orages cessent : c'est la saison sèche. Dans le voisinage des tropiques, il n'y a plus d'ordinaire, qu'une saison sèche et une saison des pluies; mais encore les climats peuvent-ils présenter, dans ces régions, de profondes différences. Tantôt les deux saisons se partagent à peu près également l'année, tantôt l'une l'emporte de beaucoup sur l'autre ; enfin il y a des pays, tels que l'Egypte et le littoral du Pérou, depuis Tumbes jusqu'à Atacama, où le ciel est d'une imperturbable sérénité et la pluie un phénomène insolite.

A. MANGIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

LES MÉMOIRES D'UNE MÉNAGERIE [1].

V. — MARIANNE ET GROS-PIERRE.

L'ours avait achevé son récit. Le silence régna quelques minutes. Chacun admirait et même enviait, à part soi, la douce philosophie de *maître Martin*.

— A qui le tour? s'écria tout à coup *Simius*, peu partisan des longues méditations.

— A vous, parbleu ! riposta le tigre. Tandis que vous parlerez, vous n'interromprez peut-être plus personne.

— A moi?... vous n'y pensez pas, monsieur *Cafard ;* apprenez que chez les races supérieures dont nous, singes, faisons partie, la galanterie et le respect envers les dames sont des vertus qui... que... Charmante Marianne! je suis votre humble serviteur et vous prie de réjouir nos oreilles par les sons de votre voix délicieuse...

— Vous m'avez appelée, monsieur Simius? demanda Marianne, qui, lissant les plumes de Gros-Pierre et, tout absorbée par ce détail de toilette, ne prêtait qu'une médiocre attention aux paroles prononcées au-dessous d'elle.

— Oui, j'ai prononcé votre nom, ô la plus belle des belles!...

— Oh ! monsieur Simius... en vérité... je suis confuse...

— Confuse... et de quoi, ô charme de mes yeux?... Dieux! la belle chose que la modestie, quand elle s'allie à un mérite véritable!

— Monsieur Simius, de grâce, ménagez-moi... Si vous continuez sur ce ton, bientôt je ne saurai plus dans quel refuge me cacher pour éviter vos regards...

Or M^lle^ Marianne, très-flattée, malgré ses dénégations, des compliments de Simius, se balançait gracieusement sur son perchoir, dressant les plumes de sa huppe et tournant la tête à droite et à gauche d'un air langoureux.

— Vilaine coquette ! grommela le lion.

— Laissez donc Marianne tranquille, glapit Gros-Pierre, qui, très-jaloux de son naturel, ne voyait pas cette scène d'un bon œil.

— Interprète des vœux de la société, répéta Simius sans se désarçonner, je prie madame votre épouse de nous raconter les aventures de sa vie.

— Hélas ! chers amis, ce récit ne vous intéresserait guère. Je suis si jeune encore.

— Mais si charmante !

— Monsieur Simius, ne recommencez pas... Songez, amis, que j'ai à peine quarante-cinq ans...

— Hein ! fit le tigre en bondissant, quarante-cinq ans! Sambleu, mademoiselle, vous gaussez-vous?

— Hue ! le malhonnête ! s'écria Simius. Hue !!!... Depuis quand parle-t-on ainsi aux dames?...

— C'est bien ! C'est bon, fit *Patte de velours* en jetant au singe un regard de travers. Mêlez-vous de ce qui vous regarde, monsieur Jacasse. Je voudrais bien savoir qui tiendrait sa patience à des déclarations pareilles... Jeune à quarante-cinq ans! Deux vies de tigre!

— J'avoue, dit le singe, que cet âge me paraît une jeunesse... respectable.

— Si vous aviez un peu plus de cervelle, tous tant que vous êtes, cria Gros-Pierre, votre étonnement cesserait à l'instant.

— C'est juste, dit le crocodile; chez nous, un individu à quarante-cinq ans n'a pas même atteint la jeunesse : il est encore dans l'enfance.

— Permettez, riposta Simius; je comprends cela pour vous autres crocodiles, qui vivez plus de cent cinquante ans.

— Mais nous aussi! cria Gros-Pierre.

— Pas possible?

— Mais très-vrai.

— C'est pourquoi, mes amis, reprit doucement la blanche Marianne, je ne sais vraiment que vous raconter d'intéressant. Les aventures d'un âge si tendre...

— Du courage, belle Marianne, parlez. En quarante-cinq ans on a déjà eu le temps de voir quelque chose.

— Puisque vous le voulez, je ne me ferai pas prier.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Je m'exécuterai de bonne grâce, en réclamant votre indulgence. Ma vie n'est qu'un tissu d'événements bien ordinaires et très-peu émouvants. Pauvre oiseau, où prendrais-je l'intérêt nécessaire pour vous captiver?

Avant tout, je dois rectifier une erreur qui a pu se glisser dans vos esprits à la suite de quelques paroles prononcées par notre ami Simius. Bien souvent, en effet, s'adressant à Gros-Pierre et à moi, il nous a fait l'honneur de nous appeler ses compatriotes. Certes, un tel titre est flatteur, et je voudrais pour beaucoup le mériter. Mais je déclare que, selon toutes probabilités, Simius se trompe.

— Serait-il possible?... Non, le même pays fut notre commun berceau; croyez-le, madame.

— Je ne le crois pas, monsieur Simius. D'ailleurs, tous les doutes seront dissipés si vous voulez bien répondre à la simple question que je vais vous adresser : dans quel pays êtes-vous né?

— En Amérique, dans ce pays sans pareil qu'on appelle le Brésil, patrie des forêts vierges, des singes, des perroquets et des diamants.

— Eh bien, Gros-Pierre et moi avons reçu le jour dans l'île de Panay, l'une des Philippines. Ce qui me fait penser que nous ne sommes pas précisément compatriotes.

— Oh! un détail. Six mille lieues...

— Il y aura donc quarante-cinq ans, mes amis, que je vins au monde, au milieu d'une immense forêt aux frais ombrages, au fond d'un trou creusé dans le tronc immense d'un *tapang*. C'est un arbre à écorce blanche et laiteuse; une espèce de figuier qui domine de sa tête tous les arbres de la forêt et monte à quarante mètres sans branches.

Une colonie de cacatoès. Dessin de E. Morin.

Mon berceau ne brillait ni par la mollesse ni par la commodité : une poignée de sciure de bois pourri garnissait le sol, et c'était tout. Vous semblez prêts à accuser ma mère d'insouciance et de mauvais cœur... ne vous hâtez pas trop de juger sur les apparences.

Nous sommes destinés, nous autres cacatoès, à passer de longues années sur la terre. Pendant un nombre de jours si considérable, mille tribulations viennent nous assaillir. Je vous le demande : quelle contenance tiendrions-nous alors si nous n'avions été habitués, dès notre plus tendre enfance, à savoir tout supporter?

Que les petits oiseaux, ceux dont vous entendiez tout à l'heure les derniers chants au milieu des arbres voisins, soient emmitouflés dans leur premier nid par leurs parents, rien de plus naturel et de plus juste. Destinés à paraître et à disparaître comme les fleurs qu'un rayon fait éclore et qu'un rayon fait mourir, la main du sort n'a pas le temps de s'appesantir sur eux. Le *combat de la vie* n'est, pour ces êtres charmants, qu'une escarmouche, et dès lors ils n'ont pas besoin d'être armés de toutes pièces.

Si leurs mères ne mettaient tout en œuvre pour leur construire un nid doux et chaud, pour écarter d'eux la moindre intempérie, elles manqueraient au premier de leurs devoirs. Nos mères, à nous, y manqueraient également, si elles nous rendaient, en naissant, difficiles et douillets. Pour atteindre des buts opposés, la nature a dû suivre des routes différentes. Voilà pourquoi nos berceaux sont rudes et rustiques.

Je n'étais pas seule au fond du nid, sur la poudre de bois. Un frère était né en même temps que moi. Je n'essayerai pas de vous dépeindre les soins que notre mère nous prodigua pendant les premiers mois de notre existence. Que tous ceux qui m'écoutent — à l'exception toutefois de Long-nez — rentrent en eux-mêmes et se souviennent! Leur mémoire leur retracera des scènes de famille qui font monter les larmes aux yeux...

— Comme c'est bien dit! fit le crocodile en passant la patte sur son museau pour essuyer une larme... absente. C'est attendrissant...

— Nos plumes n'étaient pas encore poussées, un léger duvet garnissait à peine notre corps : ma mère nous abritait sous ses ailes pour nous garantir de la fraîcheur et de l'humidité de la nuit. Pendant le jour, ni elle ni mon père ne pouvaient s'occuper beaucoup de nous : il fallait pourvoir à la nourriture de tous. Nos becs n'étaient pas encore assez forts pour couper les noyaux des fruits et en extraire l'amande succulente qu'ils renferment; nos parents faisaient pour nous cette besogne.

Un beau jour je m'aperçus que mon corps s'était couvert de plumes blanches, que ma tête portait le diadème des rois. En même temps un sentiment nouveau envahissait mon esprit; j'avais soif de voir, de connaître... quoi?... Je n'en savais rien.

M'aidant des pattes et du bec, je gravis la paroi de ma prison et arrivai sur le rebord de la fenêtre. J'eus comme un éblouissement... Le grand air, la lumière, les profondeurs à demi voilées de la forêt, les roches noires, volcaniques, qui déchiraient le sol, les coins du ciel bleu se découpant à travers les feuilles, l'enchevêtrement des lianes balançant au vent leurs fleurs rouges, les insectes qui passaient en bruissant devant moi, tous ces objets dont je n'avais nulle idée m'ahurissaient. Muette, le bec entr'ouvert, l'œil fixe, l'aile déployée, je me perdais dans la stupeur qui m'envahissait...

Tout à coup j'entends un battement d'ailes non loin de moi : un, deux cacatoès passent rapides comme des flèches...

C'était une révélation. Sans réfléchir, j'ouvre les ailes et me lance dans l'espace.

Je fus me poser sur une branche voisine, haletante, mais bien joyeuse... L'émotion d'un premier pas, plus encore que la fatigue, accélérait les battements de mon cœur.

Tout à coup une voix bien connue, celle de ma mère, retentit :

— Qui vous a permis de quitter le nid ?

— Grâce, maman ! m'écriai-je. C'est moi qui suis sortie la première... Je ne le ferai plus.

— Comment ! tu ne le feras plus ! mais, au contraire, tu recommenceras tous les jours.

— Quoi, maman, vous permettez?...

— Je l'ordonne. Vous êtes assez forte maintenant, il ne me reste plus qu'à vous apprendre à manier les instruments que la nature vous a donnés.

Et, séance tenante, ma mère commença notre éducation, nous enseignant la manière de nous accrocher par les pattes, de nous pendre la tête en bas, d'exécuter tous les tours possibles de trapèze, et de passer d'une branche à l'autre en nous aidant de notre bec. Elle nous nomma les endroits où nous devions aller et les arbres que nous devions choisir pour trouver les fruits à noyaux savoureux; elle nous indiqua les sources claires et limpides, puis nous dénombra les ennemis que nous avions à redouter; elle nous révéla la manière d'échapper à tous les regards et à toutes les atteintes. En un mot, elle nous arma d'expérience.

Au bout d'une semaine, notre éducation était complète.

— Mes enfants, nous dit un jour mon père, le moment est venu de satisfaire au vœu de la nature et de nous séparer. Tant que vous avez été faibles et désarmés, je vous devais aide et protection, je vous les ai accordées de grand cœur. Aujourd'hui vous êtes grands et forts, séparons-nous, soyez libres. J'espère que le souvenir de notre dévouement ne sortira pas entièrement de vos cœurs.

— Mon père ! balbutiai-je, ne sachant que répondre et ravie au fond du cœur de posséder la liberté.

Mon père, continua Mlle Marianne, prit congé de nous. Les adieux furent vraiment touchants, et plus d'une fois, en fuyant à tire-d'aile, ma mère nous jeta un regard d'adieu... Enfin, tous deux disparurent dans l'épaisseur du bois.

Au premier moment nous restâmes un peu penauds, mon frère et moi.

— Allons, dis-je à mon compagnon, au revoir. Séparons-nous aussi, nous autres.

Une course insensée me conduisit vers une des parties les plus sauvages et les plus touffues de la forêt. Cet endroit me sembla désert : tous les chants qui charmaient naguère mon oreille avaient cessé. Seuls, les feuillages, mollement balancés par le vent, mêlent leur voix confuse aux murmures des sources jaillissant sous les rochers mousseux.

Tout à coup j'entends parler ma langue... je m'élance et j'aperçois une vingtaine de cacatoès, qui criaient, se disputaient et prenaient leurs ébats parmi les branches. A cette vue, un nouveau sentiment envahit mon cœur. Je compris que le premier de tous les biens, c'est la société. Je n'eus plus qu'un désir, me faire admettre dans cette bande de joyeux compagnons.

— Messieurs et mesdames, dis-je en m'avançant, vous voyez devant vous une jeune étourdie qui a tout récemment quitté ses parents et qui, fatiguée de vivre solitaire, vient vous demander l'hospitalité. Ne me repoussez pas !

A ces mots, les jeux cessèrent comme par enchantement, et un conciliabule animé eut lieu sur les branches des arbres. Enfin un jeune orateur vint à moi :

— Mademoiselle... belle et douée comme vous paraissez l'être, nous ne pouvons vous accueillir que de tout cœur. Permettez-moi, s'il vous plaît, de devenir votre protecteur.

Comme bien vous pensez, mes chers amis, je n'eus garde de décliner une offre aussi obligeante, et pris place modestement au milieu d'eux. Il y eut bien, les premiers jours, quelques grincheux qui me cherchèrent noise; mais, suivant les conseils de mon père, je sus, par le raisonnement d'abord, par les coups de bec ensuite, me faire aimer et respecter de tous.

Un grand scélérat. Dessin de E. Morin.

A partir de ce moment, je ne fus plus seule au monde, car le sournois qui désirait si ardemment être mon défenseur n'était autre que... Gros-Pierre, ici présent...

Mais je suis lasse de tant parler. Que Gros-Pierre veuille donc continuer maintenant : il peut raconter notre histoire, puisque désormais notre vie était commune.

— Volontiers; ma tâche est bien facile.

Le canton où la bande avait élu domicile était sur la lisière de la forêt, à proximité des champs de riz et des jardins, réunissant par cette tactique les avantages de la vie civilisée à la liberté de la vie sauvage. Le matin, avant la forte chaleur, et le soir, un peu avant le coucher du soleil, nous nous abattions comme des écoliers échappés sur ces terres cultivées, qui nous

fournissaient une abondante prébende. Ce fut là ce qui nous perdit...

Le propriétaire — hélas! il n'avait pas tort — se montrait fort mécontent de nos équipées. Se réunissant à ses voisins, il essaya de nous surprendre; mais nous étions plus fins qu'eux! Nous établissions un cordon de sentinelles incorruptibles et d'une vigilance à toute épreuve.

Or, un soir, nous revenions, vers le coucher du soleil, de chercher un endroit propice à l'établissement du berceau de notre famille à venir, quand nous vîmes un homme suivre le bord de la forêt. C'était un des propriétaires voisins. A peine nous eut-il aperçus à travers le feuillage, qu'il arma son fusil passé en bandoulière sur son épaule, nous ajusta et fit feu.

Un cri de douleur retentit... Marianne, ma douce Marianne était blessée! Un grain de plomb l'avait atteinte à l'aile... elle tomba lourdement de branche en branche sur le sol, incapable de s'envoler...

— Tiens! elle n'est pas morte, fit l'homme; tant mieux! La blessure est peu de chose, et elle sera bien vite guérie... J'aurai un magnifique perroquet pour mon salon.

Et, sans plus de commentaires, il enfonça Marianne dans une sorte de carnassière qu'il portait au côté.

Eperdu de douleur, je fis retentir la forêt de mes plaintes... Je ne pouvais me résoudre à abandonner mon amie, et je suivis le ravisseur de branche en branche jusqu'à son habitation. Il essaya bien de me viser, mais je me tenais sur mes gardes, il ne put y parvenir.

Je passai cette nuit — nuit d'angoisses et de douleurs! — sur le toit de la maison.

Le lendemain, je regardais de tous côtés, lorsque je vis s'ouvrir une fenêtre sur le jardin, et une voix plaintive s'éleva dans l'intérieur de la maison. O bonheur! c'était la voix de Marianne!

Eperdu, la tête troublée par la joie, je m'élance à la fenêtre et j'aperçois ma malheureuse compagne sur un perchoir, au milieu d'une pièce richement meublée.

— Marianne! m'écriai-je, je suis là; viens! La liberté te réclame...

— Hélas! mon ami, me répondit-elle en me jetant un triste regard, je suis blessée et ne puis plus voler. Adieu... oublie-moi...

— T'oublier! jamais! m'écriai-je, plutôt l'esclavage que la liberté sans toi!...

Ayant dit ces mots, j'entrai dans l'appartement et me plaçai sur le perchoir à côté de Marianne.

J'étais prisonnier.

Au reste, je dois avouer, pour être vrai, que je n'eus pas grand'peine à m'accoutumer à l'esclavage. Notre maître était très-bon, nous comblait de caresses et de friandises et nous enseignait à parler. Dans les premiers temps de notre captivité, il avait jugé prudent de nous enchaîner au perchoir, pour éteindre en nous toute velléité d'escapade; mais bientôt cette précaution lui parut inutile. Nous lui étions, en effet, attachés par une chaîne autrement puissante que le fer et l'acier, la reconnaissance et l'amitié.

Nous vécûmes ainsi sept ans, dans un calme et une tranquillité charmants; notre bonheur ne fut troublé qu'en une seule occasion. Il est vrai que Marianne faillit y perdre la vie... Brrr!... j'en ai encore la chair de poule quand j'y pense

Voici le fait.

Notre maître reçut un jour, en cadeau d'un de ses fermiers, un jeune singe très-joli, ma foi, très-pétulant, mais aussi très-méchant...

— Tous les singes ne lui ressemblent pas, heureusement, s'écria M^lle^ Marianne. M. Simius est un exemple du...

— Oh! oh! la la! fit celui-ci en gambadant, voilà ce qui s'appelle laisser parler son cœur. Oh! mademoiselle Marianne, vous êtes la charmante des charmantes!...

— Dès son arrivée, ce jeune intrus sembla nous prendre en grippe. Il était jaloux, sans doute, des soins et des marques d'amitié qu'on nous prodiguait.

Quoi qu'il en soit, il ne manquait jamais une occasion de nous faire du mal. Tantôt il secouait notre perchoir jusqu'à nous faire tomber; tantôt il enlevait et cachait nos mangeoires; tantôt il s'avançait sournoisement vers nous et essayait de nous arracher des plumes.

Nous nous défendions comme nous pouvions, mais lorsque les taquineries prenaient un caractère de méchanceté trop prononcé, nous appelions à l'aide, et alors le maître arrivait et essayait, à coups de fouet, de ramener notre ennemi aux sentiments d'une confraternité convenable.

Malheureusement ces corrections eurent un résultat tout opposé à celui que nous attendions. Loin de changer le caractère du singe, elles ne firent que lui donner un vice de plus : l'hypocrisie.

Une nuit, nous dormions paisiblement sur notre perchoir, lorsqu'un faible bruit me fait ouvrir les yeux... J'aperçois, à la clarté que la lune projetait dans la chambre, le méchant singe s'avançant, debout sur ses pattes de derrière et cachant ses mains derrière son dos.

Arrivé au pied du perchoir, et avant que j'eusse eu le temps de deviner ses intentions, il saisit Marianne d'une main et brandit de l'autre, au-dessus de sa tête, un énorme couteau de cuisine...

L'affreuse vérité m'apparut dans toute son horreur!

Pendant la journée, le singe avait vu égorger des poulets dans la basse-cour... Suffisamment instruit, il allait nous faire subir le même sort!...

Sans écouter la voix de la prudence, qui nous conseillait de fuir, je m'élançai sur la tête du singe, cherchant à délivrer Marianne et poussant des clameurs assourdissantes. Mes cris eussent réveillé les morts!... Aussi, au moment où le fatal couteau touchait déjà la gorge de Marianne, la porte de la chambre s'ouvrit et le maître parut, un bougeoir dans une main, le fouet dans l'autre...

Sa présence nous sauva d'une mort inévitable. Le lendemain, désireux de conserver la paix dans sa maison, il se débarrassa de notre ennemi, le cédant à un voisin qui le convoitait, je ne sais pourquoi, depuis longtemps. Grand bien lui fasse!

Notre vie calme et heureuse reprit son cours pendant encore quelques années, mais un beau jour notre maître, un peu fantasque, nous donna à un capitaine de navire auquel il avait de grandes obligations et qui, rentré en France, devait nous envoyer au Jardin d'acclimatation.

Lorsque je me vis à bord du vaisseau, respirant une atmosphère nauséabonde de goudron, de bois de Campêche et de riz fermenté, avec un sol mouvant sous les pattes, je crus ma dernière heure arrivée... J'étouffais...

Mais ce fut bien autre chose encore quand nous fûmes sous voile, quand je ne vis plus que le ciel bleu et les eaux vertes aux grandes vagues, qui nous berçaient bien plus que nous n'aurions voulu... En présence de la double immensité qui se déroulait devant moi, je me sentis si petit, si petit, que je tombai dans une tristesse profonde et ne pris presque pas de nourriture pendant les premiers jours du voyage. Cependant on s'habitue à tout...

Peu à peu la confiance me revint : j'oubliai mes terreurs et ne songeai plus qu'à observer les objets nouveaux qui frappaient ma vue. Cela me fut d'autant plus facile, qu'on nous permettait de circuler dans les cordages et sur le pont pendant toute la journée. Or je retrouvai, parmi quelques-uns de ces rudes marins, des soins aussi empressés que chez notre ancien maître. Le capitaine surtout ne pouvait se séparer de nous et nous bourrait de friandises... Brave homme! je me sens pris de tristesse quand je pense à lui. Qu'est-il devenu?

Bientôt, je fus au courant du jargon usité parmi les gens de mer. Je répétais les commandements du capitaine et les jurons des matelots. Quand le soir venait, presque tout le monde se groupait sur le pont autour de notre perchoir.

Nous étions depuis quelque temps enveloppés dans un calme plat qui rendait le navire complétement stationnaire, lorsqu'un jour, vers deux heures de l'après-midi, moment où tous les matelots et nous-mêmes, vaincus par la chaleur, faisions la sieste, j'aperçus deux hommes se dirigeant vers l'arrière, au pied du mât dans les cordages duquel nous étions perchés. Ces deux hommes étaient de ceux qui ne nous avaient jamais donné le moindre signe d'intérêt. Aussi je ne les aimais pas beaucoup; d'ailleurs, ils avaient une figure qui ne me plaisait guère.

Leur air sournois, leur démarche cauteleuse, les regards soupçonneux qu'ils jetaient autour d'eux, tout me fit penser qu'ils avaient quelque chose d'important et de secret à se dire. Une fois ma curiosité éveillée, tout en gardant ma tête repliée sous mon aile, j'écoutai attentivement et j'entendis le récit d'un complot pour la nuit même.

Dix des matelots, excités par les deux gredins, devaient se mettre en révolte sous prétexte de mauvaise nourriture, s'emparer du capitaine et du second pendant leur sommeil, et puis... on verrait.

Ce récit nous plongea, Marianne et moi, dans une véritable consternation : nous aimions beaucoup le capitaine, et nous résolûmes aussitôt de lui faire savoir ce qui se passait.

Mais comment?

Vers quatre heures, il arriva sur le pont.

Aussitôt, prenant notre volée, nous allâmes nous percher sur son épaule, en lui faisant mille caresses pour attirer son attention.

— Bonjour, mes petits cocos, dit-il en nous passant la main sur le dos. Je vois ce que vous voulez... vous venez chercher du sucre, n'est-ce pas? Allons, venez dans ma cabine et vous en aurez.

Et, joignant l'action aux paroles, il nous emporta dans sa cabine et nous posa sur sa table, en nous présentant à chacun un morceau de sucre. Mais nous avions bien autre chose en tête que de nous régaler d'une friandise! Il fallait prévenir le bon capitaine du danger qui le menaçait et lui désigner les coupables.

Pour cela, un seul moyen s'offrait à notre esprit : répéter mot pour mot la conversation que nous avions entendue.

— Comm' ça, dis-je en imitant la voix d'un homme qui craint d'être entendu, comm' ça, tu dis qu' tout est prêt!

— Oui, mon bonhomme, reprit Marianne sur le même ton, les bâbordais acceptent le coup.

— Dis donc, Cabestan?

— Dé quoi?

— T'es ben sûr que personne...

— As pas peur, Siméon. Connu... D'ailleurs, je ne leur zy ai pas caché le sort que nous gardions aux traîtres.

— Ainsi, c'est toujours pour ce soir?

— Toujours... Au quart de minuit, nous pincerons le capitaine, le second et le contre-maître... fameuse canaille! pendant que les autres se chargeront des cafards de tribordais.

— Ah! faut-y!...

— Oui, faut-y qu' ces brigands-là ne veulent pas nous écouter! Qué beau coup à faire, nom de nom!...

— Tais-toi, mille sabords! v'là le vieux charpentier qui vient en grand sur nous... Faisons semblant de voir couler l'eau et filons.

Aux premiers mots de notre conversation simulée, le capitaine avait jeté sur nous des regards un peu effarés; mais quand nous eûmes achevé de parler, il se prit le front à deux mains et réfléchit profondément.

Tout à coup il appela le second, le contre-maître, et devant eux nous fit répéter notre récit.

— Que concluez-vous de cela?

— Commandant, pour que ces perroquets puissent dire les paroles qu'ils viennent de prononcer, il faut qu'ils les aient entendues quelque part.

— Ainsi, votre avis...

— C'est que Cabestan et Siméon sont parvenus à suborner nos dix bâbordais et que ce soir ils veulent nous jouer un vilain tour.

— C'est mon avis, fit le capitaine. Maintenant que vous êtes prévenus, attention au moindre signal...

— Soyez tranquille, commandant, nous ouvrirons l'œil.

J'attendis la nuit dans une anxiété fébrile. Je redoutais, je l'avoue, le dénoûment de cette ténébreuse affaire, en même temps que j'aurais voulu la voir finir.

Au moment où les matelots allaient prendre leur premier quart de minuit, la voix retentissante du capitaine se fit entendre :

— Tout le monde sur le pont! cria-t-il.

L'ordre fut immédiatement exécuté.

Le capitaine s'avança seul, un cigare à la bouche, vers les bâbordais :

— Matelots, leur dit-il, vous n'ignorez pas que la loi punit de mort toute tentative de révolte en mer. Je sais que deux gredins ont essayé, sous un frivole prétexte, de vous faire oublier vos devoirs, mais je sais aussi que vous êtes de braves gens. Matelots, garrottez les deux coupables et livrez-les aux tribordais!

— A mort! hurlèrent Cabestan et Siméon, furieux de se voir découverts; en avant, les amis!

Mais leur voix n'eut point d'écho.

— Vous m'avez entendu, n'est-ce pas? répéta le capitaine.

A cette nouvelle injonction, les bâbordais se jetèrent sur les chefs de la révolte et les garrottèrent.

— Bien; maintenant envoyez ces deux hommes aux fers, à fond de cale...

L'ordre fut exécuté immédiatement. Siméon et Cabestan purent réfléchir, pendant tout le voyage, sur le danger de trop causer devant des perroquets...

A partir de ce moment, les soins du capitaine à notre égard redoublèrent; il voulait reconnaître le service que nous lui avions rendu.

Notre voyage s'acheva sans encombre, malgré une violente tempête qui nous assaillit à l'entrée du golfe de Gascogne, et, quarante jours après les événements que je viens de raconter, nous arrivions en vue du Havre.

Le capitaine fit comparaître les prisonniers devant lui.

— Vous savez, leur dit-il, le sort que vous avez mérité. Mais j'ai pitié de vos familles, sur lesquelles votre déshonneur rejaillirait. Je vous fais grâce et ne vous livrerai pas entre les mains de la justice... Aussitôt après avoir touché terre, vous disparaîtrez de mon bord... Allez vous faire pendre ailleurs!

Les deux marins se jetèrent aux pieds du capitaine

Conspiration à bord. Dessin de E. Morin.

et, à peine arrivés dans le port du Havre, s'empressèrent d'obéir.

Mais, hélas! l'un d'eux, Cabestan, trouva moyen de nous emporter avec lui... Pauvre capitaine! il nous aura crus perdus dans le va-et-vient qui accompagne toujours l'arrivée d'un navire...

Comme vous le pensez, Cabestan ne nous garda pas longtemps; il ne nous avait pas volés pour son usage, mais bien pour faire argent de notre personne.

Il nous vendit à un marchand d'oiseaux, lequel nous revendit à l'incomparable Hercule de la Réole, chez lequel je compte bien finir mes jours, à moins de circonstances que nul ne peut prévoir.

A quoi bon changer? Je me trouve très-heureux. N'ai-je pas Marianne à mes côtés? Ne suis-je pas bien soigné et bien nourri? Boire, manger, dormir sans travail et en compagnie de ce qu'on aime, que peut-on espérer de mieux? Et, n'était le froid qui règne l'hiver dans ces contrées et auquel je ne m'habituerai jamais, je ne demande rien au ciel et m'estime le plus heureux des perroquets du nouveau et de l'ancien monde.

— Et moi de même, fit M^lle^ Marianne en dressant sa huppe d'un mouvement gracieux.

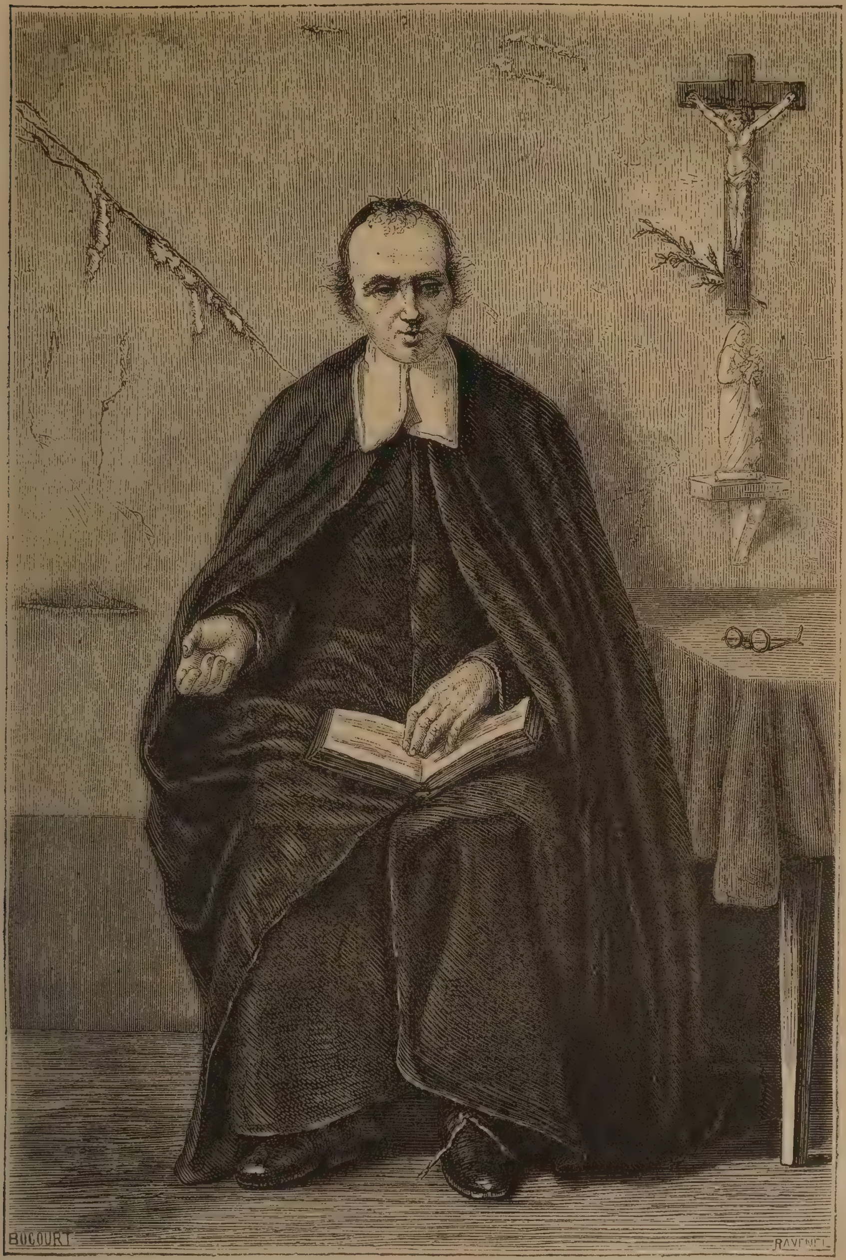
H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

GALERIE DES HOMMES UTILES.

LE FRÈRE PHILIPPE.



Le frère Philippe, d'après le tableau d'Horace Vernet. Dessin de Bocourt.

L'institut des frères des Ecoles chrétiennes, qui s'est donné pour mission exclusive l'instruction gratuite des enfants du peuple, eut pour fondateur, à la fin du dix-septième siècle, l'abbé Jean-Baptiste de La Salle. Ce gentilhomme champenois se voua tout entier à la tâche charitable de cette fondation, vendit son patrimoine, en distribua le produit aux pauvres, s'associa un certain nombre de religieux gagnés à ses idées, et créa la congrégation, qui ne tarda pas à être appréciée selon ses mérites et à prendre en conséquence une grande extension.

L'abbé de La Salle mourut le 7 avril 1719, à Rouen, siége de la première maison mère de l'institut. Un monument, produit d'une souscription publique, doit être élevé prochainement dans la ville où s'éteignit cet homme de bien.

L'institut fondé par l'abbé de La Salle prospéra jusqu'à l'époque de la Révolution, où il dut subir le sort commun aux fondations analogues.

Un peu avant l'heure de la dispersion des frères des Ecoles chrétiennes, c'est-à-dire le 1er novembre 1792, naissait, dans une pauvre famille de cultivateurs, au hameau de Glachat, commune d'Apinac (Loire) (1), un enfant qui reçut les noms de Matthieu Bransiet.

Ses parents, gens de piété simple, habitant d'ailleurs une région pour ainsi dire ignorée, au sein des montagnes, où le contre-coup des événements politiques n'arrivait que fort amoindri, avaient plus d'une fois ouvert leur maison à des prêtres fuyant la persécution. L'enfant, élevé dans la vieille croyance catholique, se trouva porté, naturellement en quelque sorte, vers la profession religieuse. D'ailleurs il eut pour instituteur un ancien membre de la corporation fondée par l'abbé de La Salle, qui tenait une école dans un village voisin du hameau d'Apinac et qui ne laissait pas d'entretenir ses élèves de la vocation qu'il n'avait quittée qu'à son grand regret.

Un jour, en 1805 — le concordat venait alors de consacrer le rétablissement des anciennes congrégations — frère Laur, ainsi s'appelait l'instituteur villageois, annonça à ses élèves qu'il allait prendre congé d'eux pour se rendre à Lyon et rentrer dans cet institut des frères dont il avait fait autrefois partie, et qui était en voie de reconstitution. Il ajouta que, si quelques-uns des jeunes montagnards qui avaient commencé leurs études avec lui se sentaient plus tard du goût pour la carrière de l'enseignement, il leur servirait volontiers de répondant auprès des directeurs de la société enseignante.

Quatre ans plus tard, Matthieu Bransiet, qui n'avait pas mis en oubli les paroles de son ancien maître, entrait, âgé de dix-sept ans, au noviciat de la maison dite du *Petit Collége*, à Lyon.

Un an plus tard, le novice, qui s'était fait remarquer par ses grandes dispositions pédagogiques, devenait maître dans une des petites classes de la ville. En 1813, nous le voyons dirigeant une école à Auray; puis il est envoyé à Metz et à Reims.

En 1817 il fait profession : Matthieu Bransiet devient frère Philippe, et les aptitudes toutes spéciales, le zèle intelligent dont le nouveau congréganiste continue à faire preuve, lui valent d'être nommé, en 1823, directeur de l'établissement de Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris.

Sur la route où se succèdent les précédentes étapes, rien de particulier à noter qui accidente l'histoire de l'homme. C'est par l'uniformité, la continuité, la persévérance des efforts que chaque jour de cette vie est marqué. L'ombre est faite pour les yeux humains sur ce dévouement que peut-être Dieu seul remarque, et qui ne se manifeste que par une infatigable constance. Ce rôle, si éminemment utile, reste — si nous pouvons nous exprimer ainsi — impersonnifié dans l'ensemble des travaux de la grande légion enseignante. Le bien général se produit par des détails qui s'enchaînent et que rien ne distingue les uns des autres.

Frère Philippe a trente ans; jusque-là son individualité, bien qu'essentiellement laborieuse et féconde, s'absorbe et disparaît tout entière dans l'action collective du corps dont il est membre. Les fonctions de *visiteur*, dont il est investi peu après, bien que faisant de lui le chef effectif du personnel enseignant de l'agglomération parisienne, ne lui donnent encore qu'une importance purement professionnelle. Mais au chapitre général de 1830 le suffrage de la communauté le donne pour assistant au supérieur de l'ordre, frère Anaclet, et c'est alors que commence la vie en quelque sorte publique du modeste instituteur.

Les questions pratiques et même politiques qui touchaient alors à l'instruction primaire trouvèrent dans le frère Philippe un vaillant champion. Pendant que d'une part il avait, comme délégué du frère supérieur, à traiter avec le gouvernement sur des points de règle ou de droit, il comprenait que les disciples de l'abbé de La Salle devaient faire concorder mieux leurs méthodes d'enseignement, peut-être un peu vieillies, avec les conquêtes nouvelles de la science, qui leur créaient une infériorité relative. De là toute une série de traités pédagogiques, de livres usuels, remarquables par la simplicité, par la lucidité, conçus, composés, rédigés, sinon tous par le frère Philippe lui-même, mais sous son inspiration, avec le concours des esprits les plus experts de la communauté.

Ces livres, qui forment un corps complet d'enseignement primaire, sont, par parties égales à peu près, signés Louis Constantin, le nom civil de frère Anaclet, ou marqués simplement des initiales F. B. P. (frère Philippe Bransiet).

Il va sans dire que, pendant qu'il travaillait à cette lente et pacifique réforme, frère Philippe, d'autre part, sans empiéter en rien sur les prérogatives de son bien-aimé supérieur, ne cessait de se prodiguer pour tout ce qui pouvait contribuer à développer les progrès de l'institut. Rien ne lui coûtait pour que le réseau des maisons congréganistes, destinées à porter l'enseignement gratuit sur tous les points du territoire, prît une extension quelconque. Ce zèle de tous les instants, joint à tant de preuves spéciales de haute intelligence et aux résultats obtenus, devait désigner le frère Philippe pour recueillir la dignité dont la mort priva, en 1838, le frère Anaclet. Aussi fut-il proclamé supérieur général par l'assemblée des frères qui eut lieu le 21 novembre de cette année.

Cette date marque une ère véritablement nouvelle dans les destinées de la congrégation, puisque durant les trente-six années de généralat du frère Philippe le nombre des maisons d'enseignement desservies par les instituteurs congréganistes a plus que triplé : au lieu de 2 300 frères, l'institut est arrivé à en compter plus de 10 000, et, au lieu de 140 000 élèves alors répartis dans les écoles congréganistes, il s'en trouve aujourd'hui près de 400 000.

Pendant trente-six années, en effet, grâce au niveau toujours soutenu des programmes d'enseignement suivis par les frères, grâce aux mille soins de détails dont aucun n'échappait à la vigilance du frère Philippe, l'institut a de plus en plus témoigné de son rôle essentiellement utile et bienfaisant.

(1) Peut-être n'est-il pas hors de propos de remarquer ici que les deux départements de la Loire et de la Haute-Loire fournissent à eux seuls au moins un cinquième du contingent général des frères des Écoles chrétiennes.

Prêchant de la voix et de l'exemple la grande armée du dévouement et de l'humilité confiée à sa direction, frère Philippe a su faire germer partout les fruits heureux de sa parole convaincue et de sa judicieuse initiative. Mais, si grande qu'ait été son influence sur les progrès de l'enseignement populaire, si important qu'ait été le rôle rempli par ce très-digne successeur du fondateur de l'institut, jamais on ne vit le frère Philippe oublier ce caractère de parfaite humilité, d'évangélique simplicité qui, pour tous ceux qui l'approchaient, le gardaient à la fois et si doux et si puissant.

Frère Philippe, esprit essentiellement droit, intelligence lumineuse, releva surtout par les franches inspirations du cœur son fécond apostolat. Ami plutôt que chef pour tous ses collaborateurs, il était un père pour la multitude d'enfants à qui l'institut dispense les premières lumières.

En somme, d'ailleurs, dans une aussi longue et aussi laborieuse carrière, peu de faits se trouvent qui soient de ceux dont l'histoire ordinaire fait son butin et qui mouvementent ses récits. C'est l'œuvre calme, soutenue, persévérante, qui, jour à jour, heure à heure, fait l'auréole de dévouement, de charité, de vigilance dont s'illumine la physionomie du grand homme de bien qui s'appela le frère Philippe... Et pourtant, l'instant venu, cette figure, jusque-là remarquable surtout par sa magistrale sérénité, trouve soudain un de ces traits, un de ces reflets qui la frappent pour le souvenir humain d'un relief particulier.

L'horrible lutte entre deux nations a ouvert sur notre pays ses écluses de sang. Instruire des enfants n'est pas alors la seule tâche ordonnée par la voix d'en haut, il faut songer aux hommes qui tombent sur le champ de bataille : il faut, sans fermer l'école, ouvrir l'ambulance.

Dès le 15 août 1870, le frère Philippe écrivait au ministre de la guerre qu'il mettait tous les établissements et tout le personnel de l'ordre à sa disposition, pour le service et le soin des blessés.

« Les soldats aiment nos frères, disait-il, et nos frères les aiment; un grand nombre d'entre eux, ayant été élevés dans nos écoles, seront heureux de recevoir les soins de leurs anciens maîtres. Les membres de mon conseil, nos frères visiteurs, et moi-même, nous nous ferons un devoir de surveiller ce service et d'encourager nos frères dans cet acte de charité et de dévouement. »

Quand il sut que l'ennemi approchait de Paris : « Voilà, dit-il à ses frères, le moment de prouver que nous enseignons le patriotisme aussi bien que la religion. »

Tous sans exception se firent inscrire. C'était à qui éviterait d'être exempt pour cause d'âge et de santé. On dut faire un règlement pour le service des champs de bataille, et comme les écoles ne devaient pas être abandonnées, il fut entendu que la moitié des frères irait sur les lieux de combat, pendant que les autres feraient les classes.

« ... Nos frères visiteurs et *moi-même* », avait dit le frère Philippe en écrivant au ministre, comme s'il se fût réservé le dernier rang de la troupe secourable. Mais ce n'était encore là qu'un acte de modestie, car, du jour où le sang coula devant Paris, ce chef de la légion sans armes fut partout où un acte de courageuse générosité demandait un héros. Pendant toute la durée du siége, chaque jour de combat le vit en campagne, à la tête, au milieu de ses frères qu'il entraînait, qu'il exhortait, et qui, conduits par lui, donnaient sans cesse les preuves du dévouement le plus absolu. Plusieurs trouvèrent de nobles blessures et même la mort dans l'emportement du zèle, qui ne leur permettait pas assez de songer à leur propre sûreté, quand des malheureux réclamaient leur aide. Les annales de la congrégation s'enrichirent alors d'une page sublime, au haut de laquelle resplendit le nom du frère Philippe.

Le gouvernement le comprit. Au nom du pays qui avait admiré la conduite des frères des écoles chrétiennes, le docteur Ricord, chef du service général des ambulances, fut chargé par le président de la république de poser sur la poitrine du frère Philippe cette croix que tant d'autres envient, et que celui-ci avait précédemment refusée à deux reprises.

Ce ne fut pas sans peine qu'on put le décider à l'accepter; il fallut opposer à ses refus une raison devant laquelle son humilité dut fléchir, à savoir : que l'hommage s'adressait à son institut tout entier. Il céda; mais, comme on l'a très-justement remarqué, le docteur Ricord fut peut-être le seul qui ait vu briller sur la robe obscure du religieux le ruban écarlate et l'étoile émaillée. Jamais plus le frère Philippe ne l'y attacha; il cacha même si bien l'insigne de l'honneur terrestre, que, quand au jour de ses funérailles on le chercha pour le mettre sur son cercueil, il fut impossible de retrouver ni la croix ni le brevet.

Frère Philippe était de ceux pour qui la récompense n'est pas un fruit de ce monde; mais, quand il partit pour le pays où celle qu'il enviait devait lui échoir, le monde n'a pas fait défaut à la bénédiction, à la glorification de sa mémoire.

Quand le 7 janvier la nouvelle de la mort du frère Philippe se répandit dans ce Paris que tant de sentiments divers animent et dans le tourbillon desquels il trouve le plus souvent l'indifférence, on eût dit qu'un cri de deuil intime venait de retentir dans toutes les âmes.

Plus de cinquante mille personnes assistèrent aux funérailles; concours inouï, quoique tout spontané, où toutes les classes avaient leurs plus marquants ou leurs plus sincères représentants.

Sur la tombe de ce simple instituteur du peuple trois discours furent prononcés, l'un au nom du ministre de l'instruction publique par le sous-secrétaire d'Etat, l'autre par M. Arnaud de l'Ariége, maire du 7e arrondissement, où l'institut des frères a sa maison centrale; le troisième enfin par M. Vautrain, qui, comme président du conseil municipal et du conseil général, a parlé au nom de la ville de Paris et du département de la Seine.

« Une abnégation personnelle absolue, a dit M. Vautrain, un dévouement sans limites, de chaque jour, de chaque heure, une vie tout entière consacrée à l'instruction et à l'éducation des enfants de notre population laborieuse, c'est là une œuvre grande et noble, qui attire les sympathies de toute âme élevée et commande l'universel respect. On vous l'a dit à l'instant, telle a été la constante mission sur terre, de l'homme de bien que nous accompagnons à sa demeure dernière, du digne supérieur des frères des écoles chrétiennes. J'ai pu, comme maire de mon arrondissement, apprécier personnellement ses rares qualités, et voir tout le bien que savait faire, dans la limite de ses attributions, cet homme si remarquable et d'un caractère si élevé, dans sa touchante simplicité. Aussi

je viens, comme représentant de Paris, comme représentant du département de la Seine, offrir, sur cette tombe, le tribut de reconnaissance de ces millions de familles dont les fils ont reçu l'instruction et les enseignements chrétiens donnés par le frère Philippe et par son ordre entier. J'apprécie hautement les services rendus par les instituteurs de nos écoles municipales laïques, et j'ai été témoin des progrès remarquables obtenus à Paris par une noble émulation entre les deux institutions. Entre elles deux, nous tenons la balance égale, laissant à la volonté et au libre choix des familles l'indication de l'école préférée. Mais, lorsque dans les variations de l'opinion publique j'ai vu attaquer l'institution créée par le vénérable abbé de La Salle, je l'ai défendue, avec la fermeté que je porte dans mes convictions, comme l'une de nos institutions et de nos œuvres nationales : quand personne ne songeait à généraliser l'instruction des pauvres, ce sont les frères des Ecoles chrétiennes qui ont eu cette initiative et ce soin généreux ; et si aujourd'hui les progrès de la civilisation ont fait ouvrir presque partout la maison d'école, le peuple ne doit pas être oublieux, rappelons-nous que ce sont les frères de La Salle qui ont commencé et ouvert la voie.

« Je renouvelle donc, sur la tombe de leur digne supérieur, l'hommage d'une vive et sincère gratitude.»

Il n'y a qu'à ouvrir les écrits du frère Philippe pour y trouver maint passage qui mérite d'être cité. Voici par exemple comment il s'exprime sur la nature des méthodes d'enseignement moderne :

« L'enseignement a pris, dans ces derniers temps, un caractère particulier dont nous devons tenir compte. Se proposant pour but principal de former le jugement, il donne moins d'importance qu'autrefois à la culture de la mémoire ; il se sert surtout de méthodes qui exercent l'intelligence et portent les enfants à réfléchir, à se rendre compte des faits, à *sortir du domaine des mots pour entrer dans celui des idées.* »

Un jour il définit la douceur « la forme extérieure de la charité et de la bonté ».

Une autre fois il affirme que la fermeté ne doit être « que la force et la constance employées à combattre le mal ».

Tout l'homme est dans ces deux phrases charmantes, et nous pourrions les employer à clore cette notice, s'il ne nous restait à tracer l'historique d'un des événements qui firent peut-être le plus de bruit autour de cette existence si souverainement calme et égale.

Le grand succès du salon de peinture de 1844 fut pour un magnifique portrait qui était signé Horace Vernet et qui représentait le frère Philippe assis dans sa cellule.

Cette toile, dont nous donnons la reproduction fidèle, est devenue aujourd'hui quelque chose de légendaire. Nombreuses sont les versions brodées sur son origine.

Tel a prétendu que le grand peintre *militaire* avait touché dix ou douze mille francs pour la figure du pauvre religieux, tel autre que les frères *ignorantins*, s'étant cotisés pour faire tirer le portrait de leur supérieur, avaient remis *trois cents francs* que deux naïfs délégués de la communauté seraient allés offrir au peintre, lequel aurait charitablement accueilli leur demande, etc., etc.

Nous avons voulu avoir pour nos lecteurs le cœur net des inventions et des on-dit, et nous sommes allé droit à la source naturelle des renseignements, à la maison mère, et là, en présence même de cette œuvre, qui fut l'objet de tant de racontars contradictoires, voici ce qu'a bien voulu nous apprendre l'un des frères assistants du très-honoré défunt :

Aux termes des statuts mêmes de la Congrégation, tout nouveau supérieur nommé doit, dans l'année même de son élection, faire faire son portrait, qui est gardé au siége principal de la communauté.

Or, frère Philippe, en 1838, avait su par toute sorte de prétextes, dont le plus plausible était son excessive modestie, éluder cette obligation jusqu'en 1844. Il n'avait pas le temps, il fallait trouver un peintre, cela coûterait cher, etc.

A chaque assemblée générale quelques voix s'élevaient pour réclamer contre cet oubli de l'ordre établi, mais frère Philippe trouvait toujours moyen d'écarter la question, et comme on désespérait d'avoir raison de lui par la voie directe, force fut bien de songer aux voies détournées.

Frère Jean-l'Aumônier, aujourd'hui supérieur de la maison de la rue de Fleurus, avait été un peu l'élève et était resté l'ami d'Horace Vernet.

Il va donc un jour le trouver, lui fait part du désir que les frères auraient de posséder le portrait de leur supérieur, et hasarde, en fin de compte, une demande que le généreux artiste ne laisse pas articuler tout entière.

— Et pourquoi pas ? s'écria-t-il ; je ne fais guère de portraits, c'est vrai, mais il ne s'agit pas là d'une figure ordinaire. Soldats pour soldats ! Vous, les frères des Ecoles chrétiennes, vous êtes l'armée de l'enseignement populaire et vous avez un général ; ce ne serait donc pas sortir de mon rôle... Mais, attendez, j'y mets une condition : vous m'amènerez un jour votre... général; j'ai besoin de voir sa tête, de savoir « si elle me va ». Quand je l'aurai vue, je vous dirai franchement si l'affaire est possible.

Peu après, frère Jean-l'Aumônier, et frère Philippe, qui se laissait conduire, rendaient visite au peintre, qui, frappé de cette bonne et ouverte physionomie :

— C'est mon homme, dit-il.

On commença donc le portrait. Frère Philippe, gagné par les avances aimables de l'artiste, qui se plaisait à l'entretenir de ses travaux, posa de très-bonne grâce, mais seulement deux ou trois fois, qui suffirent à modeler la tête.

Pour le reste, la robe, le fond, etc., après que l'ordonnance générale du tableau eut été tracée par Vernet, qui se réservait la touche finale, plusieurs frères, dit-on, obtinrent l'honneur doublement précieux pour eux de travailler sur la toile du maître et de mettre la main à l'image de leur chef vénéré.

Le portrait achevé, M^me Vernet demanda d'être associée au cadeau de son mari, en fournissant le cadre.

— Mais ce ne sera pas, dit-elle, un cadre doré, qui jurerait avec le caractère du modèle.

Et quelques jours plus tard la maison des frères des Ecoles chrétiennes recevait le portrait du frère Philippe avec la magnifique bordure de chêne sculpté, qui l'encadre encore.

Telle est l'histoire vraie, qui ne nous semble nullement en reste sur les légendes.

Ch. RAYMOND.

NOUVELLES HISTORIQUES.

SUZANNE LA GLORIEUSE.

Le marquis de Contades et Marie d'Est. Dessin de P. Philippoteaux.

I

Au matin du dernier jour d'octobre de l'année 1716, il y eut une grande émotion parmi les commensaux du château royal de Saint-Germain. Une compagnie d'archers, commandée par le marquis de Contades, entra militairement dans la paisible résidence où, jadis, Louis XIV avait offert, avec autant de générosité que de courtoisie, l'hospitalité au roi détrôné de la Grande-Bretagne. Vingt-huit ans plus tard, la veuve de Jacques II y habitait encore.

Une visite si imprévue et si cavalière ne pouvait manquer de scandaliser au plus haut point la petite cour de Marie d'Est; aussi, quand les archers parurent dans la cour du château, vit-on aussitôt des visages gonflés ou crispés par la méchante humeur se montrer de toute part, depuis les fenêtres basses jusqu'aux moindres ouvertures des combles.

A l'aspect de ces figures singulières qui exprimaient à la fois l'indignation et l'ébahissement, les soldats se contentèrent de rire; après quoi, selon les ordres de leurs chefs, ils allèrent se poster : ceux-ci à l'intérieur, devant la porte principale; ceux-là, à toutes les issues.

Les Anglais ouvraient de grands yeux et ne pouvaient revenir de leur stupéfaction. Elle s'explique facilement : la France, protectrice naturelle du malheur, ne les avait pas accoutumés à de tels procédés. Louis XIV leur avait accordé jusqu'à sa dernière heure l'hospitalité la plus libérale. Après quatre mois seulement passés depuis que le roi de Versailles était allé rejoindre le roi de Saint-Germain dans l'égalité de la mort, les derniers serviteurs des Stuarts ne pouvaient croire que les nobles traditions du monarque hospitalier eussent été déjà mises en oubli.

Quoi qu'il en fût, c'était au nom du régent que le château venait d'être cerné et occupé. M. de Contades, major des gardes, qui, ainsi qu'il a été dit, dirigeait cette petite expédition, demanda à être introduit auprès de la reine. Marie d'Est, la mère du jeune et aventureux prince de Galles, était depuis longtemps séparée de son fils. Elle éprouva une vive inquiétude à la vue de ce déploiement inusité de forces et se sentit trop désireuse d'en connaître le motif pour faire longtemps attendre celui qui s'appuyait d'une suite si imposante pour solliciter une audience.

A peine M. de Contades eut-il été annoncé, que la reine donna l'ordre de l'introduire auprès d'elle.

L'envoyé du régent trouva la veuve du feu roi d'Angleterre entourée de ses fidèles compagnons d'exil singulièrement émus. Se découvrant aussitôt, et dans l'attitude du plus profond respect, il parla ainsi :

— Madame, S. A. R. M^gr le duc d'Orléans, régent de France, m'envoie vers Votre Majesté pour remplir une délicate mission dont la reine, dans sa sagesse, comprendra et appréciera la nécessité. Le traité de paix conclu à Utrecht avec la Grande-Bretagne, les rois de Prusse et de Portugal, ainsi qu'avec le duc de Savoie et le gouvernement des Provinces-Unies, fait une obligation à la France de s'opposer à toutes les tentatives du prince Jacques, votre fils, ayant pour but de troubler le repos du royaume d'Angleterre.

D'un ton calme et avec dignité, Marie d'Est interrompit ici le marquis de Contades :

— De par la grâce de Dieu et celle de feu S. M. Louis XIV, dont la mémoire soit bénie, dit-elle, mon fils, veuillez ne pas l'oublier, s'appelle Jacques III. Continuez, monsieur.

Il poursuivit :

— Lord Stairs, ministre du roi régnant de la Grande-Bretagne auprès de Sa Majesté Très-Chrétienne, a appris hier que le chevalier de Saint-Georges — c'est ainsi que votre fils désire qu'on le désigne — que le chevalier de Saint-Georges, dis-je, venait de quitter soudainement le duché de Lorraine et qu'en ce moment il traverse la France. En transmettant cette importante nouvelle à M^gr le régent du royaume, lord Stairs a ajouté que le dessein connu du prince Jacques est de se diriger sur Saint-Malo, où il doit s'embarquer pour l'Ecosse, afin de se mettre à la tête de la petite armée commandée aujourd'hui par le comte de Mare. S. A. R. le duc d'Orléans, en fidèle allié du roi Georges I^er, a dû prendre aussitôt toutes les mesures nécessaires pour s'opposer à une semblable tentative, et, comme on a quelques motifs de supposer que le prince a cherché un refuge auprès de Votre Majesté, je suis chargé par le Régent, mon maître, de procéder à la visite de ce château, et, s'il y a lieu, de m'assurer de la personne du prétendant.

A cette menace, dont le ton respectueux de l'envoyé du régent essayait d'atténuer la sévérité, M. de Contades se hâta d'ajouter d'une voix pleine d'émotion :

— En même temps, madame, que je remplis un pénible devoir, il m'est ordonné d'assurer à Votre Majesté que, si le prince est remis entre mes mains, il sera traité avec tous les égards dus à son rang et à votre infortune. Vous avez pour garantie de mes paroles l'intérêt que Son Altesse Royale a toujours porté à l'auguste famille des Stuarts.

Lorsqu'il eut cessé de parler, les courtisans jetèrent un coup d'œil vers la reine, afin de puiser dans l'expression de son visage le sentiment de résignation ou de révolte auquel ils devaient obéir.

Sauf la légère interruption qu'au début du discours de M. de Contades elle s'était permise pour maintenir les droits de son fils, Marie d'Est avait écouté avec une noble impassibilité l'envoyé du Regent.

— Monsieur le major, lui dit-elle, obéissez aux ordres qui vous ont été donnés; je suis prête à m'y résigner; les malheurs de l'exil m'ont appris à ne m'étonner de rien, et la religion, à tout souffrir sans me plaindre.

Après ces quelques mots, la reine se tut; mais plusieurs de ceux qui l'entouraient n'imitèrent pas cette réserve empreinte de dignité, leurs regards courroucés foudroyaient tour à tour et l'émissaire du duc d'Orléans et ceux d'entre eux qui, plus prudents, acceptaient timidement l'insulte faite à leur souveraine. Ces derniers, bientôt honteux de leur faiblesse, partagèrent l'indignation des autres, et alors, d'un mouvement unanime, les mains frémissantes, se portèrent sur la garde des épées. Un sourd murmure, semblable à un défi, annonçait un orage prochain. Cet orage aurait certainement éclaté si, par ces paroles, la reine ne se fût empressée d'en prévenir l'explosion :

— Qui de vous, milords, dit-elle, a le droit de se montrer plus jaloux de ma dignité que moi-même?

Par un geste impérieux, elle ordonna aux assistants de se retirer et, se tournant vers le marquis de Contades, Marie d'Est poursuivit, toujours avec le même calme :

— Quant à vous, monsieur, faites votre devoir.

Il s'inclina révérencieusement et, la reine, s'étant levée de son siége, se disposa à entrer dans une pièce voisine.

Pour sortir du salon de réception, il fallait que Marie d'Est passât devant M. de Contades qui se tenait près de la porte. Elle avait voulu que tout le monde la précédât, afin d'être bien sûre que ses dévoués, forcés aussi de passer devant l'envoyé de Philippe d'Orléans, ne laisseraient pas échapper un de ces mots imprudents, un de ces regards provocateurs, étincelles qui mettent le feu aux poudres et peuvent amener de déplorables collisions. Les seigneurs anglais comprirent l'anxiété de la reine et, obéissant à la volonté qu'à défaut de paroles son regard exprimait, ils sortirent lentement et successivement, contenant à grand'peine leur colère.

Le marquis de Contades resta pendant ce temps comme cloué à sa place; les sourcils qui se froncèrent à mesure que ces seigneurs passaient devant lui, il ne les vit pas. Ses yeux, alors, se tenaient obstinément fixés sur deux portraits suspendus à la boiserie du salon. L'un d'eux représentait Jacques II, couvert du manteau royal et le sceptre à la main. Des couronnes d'immortelles, pieux hommage de sa veuve, étaient attachées aux quatre coins du cadre. L'autre portrait, placé près du premier, était celui d'un jeune homme. Malgré la différence d'âge, la ressemblance avec le feu roi était incontestable.

Un vieux courtisan, irrité plus que les autres contre M. de Contades et blessé surtout de son affectation à étudier le portrait, ne put s'empêcher de dire d'un ton railleur en passant devant l'envoyé du régent :

— Oui, monsieur, c'est là S. M. Jacques, troisième du nom. Regardez bien cette image du roi, notre maître, et persuadez-vous que c'est tout ce que le vôtre aura de son auguste personne.

— Cette peinture est fort belle, répondit simplement le marquis de Contades.

Le vieux lord, qui se trouvait être le dernier à sortir du salon, s'arrêta sur le seuil pour attendre; mais alors ce n'était plus sur le portrait du prince que le major des gardes avait les yeux. Il les dirigeait vers la mère du prétendant, qui, elle aussi, se disposait à sortir. C'est avec la plus vive anxiété que M. de Contades voyait arriver ce moment. Il était évident qu'il avait le désir de parler à la reine en secret, et évident aussi

qu'il ne lui était possible de manifester ce désir qu'à Marie d'Est elle-même.

— Si je dis un mot, pensait-il, cet Anglais va m'entendre et tout sera compromis, car cette audience particulière, je ne puis la solliciter ouvertement; il faut que je la doive en apparence à l'initiative de la reine.

En se parlant, le marquis de Contades mit dans son regard l'expression de l'inquiétude et de la prière, espérant que la mère du prétendant le remarquerait et parviendrait à le comprendre; par malheur, celle-ci, redoutant une nouvelle imprudence du vieux courtisan, avait toujours les yeux sur lui. Marie d'Est allait donc s'éloigner. Elle partie, le véritable but de l'expédition du marquis était manqué, et du même coup il compromettait sa réputation d'habileté et la haute confiance dont l'honorait le régent. C'en était fait, la veuve avait tendu la main pour prendre celle de son chevalier d'honneur, quand, par une de ces inspirations soudaines qui naissent parfois de la nécessité, M. de Contades fit un brusque mouvement en arrière. La reine ne retourna pas la tête, mais une glace était à côté de la porte, précisément en regard des deux portraits. A ce mouvement du major, Marie s'était cependant arrêtée. C'est tout ce que voulait M. de Contades : sans dire un mot et sans pouvoir être aperçu du courtisan, à qui la porte faisait écran, l'envoyé du régent, par un geste rapide, enleva l'une des couronnes d'immortelles du portrait de Jacques II et la plaça sur celui du prétendant.

A cette vue, la reine tressaillit et son cœur de mère s'alarma.

Cette action voulait-elle dire que son fils, en danger de mort, réclamerait bientôt la couronne des trépassés? Ou bien encore, et cette supposition était trop douce pour qu'elle osât s'y arrêter, ce déplacement de couronne signifiait-il que le duc d'Orléans, se décidant à continuer la politique généreuse de Louis le Grand, avait pris la résolution de seconder Jacques III dans son entreprise pour reconquérir par les armes l'héritage de ses pères?

II

Quel que fût le sens mystérieux de l'action du major, ce dernier était arrivé à ses fins, sans outre-passer les rigoureuses instructions qu'il avait reçues. Il venait d'intéresser jusqu'à l'émotion la plus vive le cœur de la reine mère. Elle ne continua pas sa marche et regarda fixement M. de Contades. Le chevalier d'honneur qui, la main en avant et le front incliné, attendait toujours le bon plaisir de sa souveraine, fut fort intrigué de ce temps d'arrêt. Il se décida à reposer son bras fatigué d'une attitude trop prolongée; puis, lui aussi, il regarda le major, qui en ce moment se tenait dans la posture humble et naturelle d'un simple gentilhomme qui prend congé d'une haute princesse.

Comme il n'avait rien vu du manége de M. de Contades, le vieux gentilhomme d'outre-Manche, le retrouvant dans la posture respectueuse du salut, supposa que la reine ne s'était ainsi arrêtée que pour prolonger l'humilité forcée de l'audacieux Français. Sa vanité anglicane s'en réjouit avec volupté; malheureusement, il lui fallut bien s'apercevoir aussitôt de son erreur, car la reine, s'adressant à lui, mais sans cesser de regarder M. de Contades, lui dit :

— Lord Kerry, allez, je vous prie, m'attendre dans le salon voisin; je tiens à parler en secret à l'envoyé de notre bien-aimé cousin, S. A. R. le régent de France.

Bien que fort étonné de l'incroyable fantaisie que manifestait la veuve de Jacques II, lord Kerry, néanmoins, s'empressa de se retirer, et la reine demeura seule avec le major des gardes.

— Monsieur, lui demanda Marie d'Est avec une anxieuse vivacité dès qu'ils furent sans témoins, parlez; que faut-il que je pense de cette couronne que vous venez de placer sur le portrait de mon fils? Est-ce l'annonce d'un grave péril? ou bien est-ce la promesse d'une secrète assistance?

— C'est peut-être l'une et l'autre, madame, répondit à voix basse M. de Contades.

Sans oser continuer, il dirigea son regard autour du salon, demandant par ce mouvement très-significatif d'inquiétude si quelque œil curieux ou quelque oreille indiscrète ne pouvait pas surprendre ce qui allait se passer ou se dire.

La reine devina sa pensée et y répondit par un signe négatif.

Malgré cette assurance, le prudent Contades, après s'être humblement excusé de la privauté que des ordres exprès le forçaient de prendre, se pencha à l'oreille de Marie d'Est et ne parla plus que d'une voix presque éteinte.

Il lui répéta qu'un avis donné par l'ambassadeur d'Angleterre avait informé le Régent que le prince Jacques s'était enfui furtivement de Bar-le-Duc, où il vivait réfugié depuis la paix de 1713. Le ministère, dans l'intérêt du prétendant, avait feint de ne pas croire à cette nouvelle, qu'il savait cependant être exacte.

— Dans un but différent, continua M. de Contades, les agents de lord Stairs ont, de même que les nôtres, suivi pour ainsi dire pas à pas votre fils jusqu'à Paris, où il était hier; ce soir, il sera à Saint-Germain, s'il peut échapper aux espions du ministre anglais et, oserai-je le dire? aux assassins postés sur sa route.

Tant que le major parla, la veuve de Jacques II demeura les yeux attachés sur le portrait de son fils, parfaite image du valeureux jeune homme qui paya, il faut le dire, royalement sa dette à la France quand, à la bataille de Malplaquet, lui, Jacques Stuart, capitaine de vingt ans, se plaçant à la tête de la maison militaire du roi, chargea jusqu'à douze fois l'ennemi.

Aux dernières et sinistres paroles de M. de Contades, la reine, épouvantée, demanda :

— Eh bien! comment espérez-vous le sauver?

— Hélas! madame, ce soin ne peut regarder que vous; je n'ai été chargé que d'instruire Votre Majesté du danger qui menace votre auguste fils. Des émissaires de lord Stairs nous surveillent; il n'a pas fallu moins que le prétexte d'une perquisition à main armée pour éviter l'éveil de leurs soupçons. Qui sait même si, en m'envoyant vers vous, Son Altesse n'a pas imprudemment cédé à la généreuse impulsion de son cœur?

— Oui! s'écria Marie d'Est soudainement inspirée; c'est déjà beaucoup que je sois informée du péril... c'est assez pour que j'en puisse détourner la victime; portez à votre maître la cordiale expression de la reconnaissance d'une mère. Mon fils sera sauvé... j'entrevois le moyen.

— Si Votre Majesté daignait m'en faire part, dit avec respect le marquis de Contades, elle serait bientôt convaincue que ma curiosité n'est pas de l'indiscrétion.

— Mais, reprit la reine un peu surprise de la prétention de Contades, ce moyen est tout simple. Vous ne m'avez rien appris en me disant que le prince est à Paris. Hier, je fus instruite de son arrivée, et je l'attendais ce soir. Je sais où maintenant on peut le trouver, je vais envoyer des gens à moi, des gens sûrs; grâce à Dieu, il m'en reste assez; vous avez pu en juger.

— Ce que vous voulez faire est impossible, madame, objecta le major. Cela, pour plusieurs raisons que Votre Majesté me permettra de lui soumettre. Personne de votre maison ne doit soupçonner le motif secret de ma visite, et ce message qui suivrait notre entrevue ferait tout découvrir. Secondement, je dois en prévenir la reine, afin de couvrir par une apparence de rigueur la protection cachée que le Régent, mon maître, lui accorde, j'ai reçu l'ordre formel de ne laisser sortir personne du château de Saint-Germain et d'en interdire l'entrée à quiconque se présentera.

— Mais alors, s'écria la reine, à quoi bon cet intérêt stérile pour mon fils?... On veut donc...

— Pardon, madame, interrompit le major, un autre moyen nous reste, et celui-là est aussi entre vos mains. Comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Majesté, personne de l'intérieur ne sortira du château et personne du dehors ne parviendra jusqu'à vos appartements; mais, ajouta M. de Contades plus mystérieusement encore et d'un ton de voix si bas, que c'est à peine si Marie d'Est pouvait l'entendre, dans le château même il y a la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, et tous les habitants de la ville ont le droit d'assister à l'office divin.

Chez maître Huguenin. Dessin de P. Philippoteaux.

— Eh bien? demanda la reine mère, ne comprenant pas encore où le marquis voulait en venir.

— Eh bien, l'heure du salut va sonner. Ce matin, j'ai dit à une femme plus dévouée à votre fils que ne peuvent l'être vos plus fidèles serviteurs: autant que sa mère elle-même! j'ai dit à cette femme de se trouver dans la chapelle au moment du salut, et qu'elle y rencontrerait Votre Majesté qui veut lui parler.

— Dans la chapelle publique, répéta la mère du prétendant... Comment pouvoir se dire un seul mot? nous serons entourés d'espions.

— Votre cœur maternel vous inspirera la ruse nécessaire pour tromper leur vigilance.

— Dieu le veuille! Mais à quoi reconnaîtrai-je cette femme?

— L'expression de ses yeux en vous cherchant vous dira assez que c'est elle.

— Son nom? demanda encore la reine; dites-moi son nom?

— Elle se nomme Suzanne Glorieux, mais on l'appelle communément *la Glorieuse.*

Ceci ayant été murmuré du bout des lèvres plutôt qu'articulé distinctement, le major s'avança jusqu'à la porte du salon, qu'il ouvrit tout à coup; et quand il fut là il continua, d'une voix assez forte pour être entendue dans la pièce voisine :

— Madame, j'instruirai S. A. R. Mgr le duc d'Orléans des doléances que Votre Majesté m'ordonne de lui transmettre, mais avant tout elle me permettra de me conformer aux instructions que j'ai reçues et de poursuivre mes recherches dans les autres appartements du château.

Le major des gardes s'inclina aussi révérencieusement que l'exigeait l'étiquette et prit congé de la reine.

En sortant il dut traverser le salon où se tenaient les gentilshommes de Marie d'Est, il passa gravement devant eux sans se préoccuper des regards furibonds que ceux-ci lui lançaient et il descendit ensuite dans la cour. Les archers qui étaient depuis longtemps au repos, se mirent sous les armes, attendant ses ordres. M. de Contades, quand on lui eut remis les clefs, prit

Le château de Saint-Germain en 1716. Dessin de H. Clerget.

avec lui deux officiers, et, ensemble, ils procédèrent à la visite du château.

Pendant que, instrument habile de la politique de son maître, l'envoyé du régent faisait ouvertement montre de bonne volonté pour conserver ce qu'on appelle en diplomatie *l'étroite intelligence* et *l'amitié parfaite* entre deux puissances qui se méfient également l'une de l'autre, Marie d'Est, se répétant tout bas le nom de Suzanne la Glorieuse, prenait le chemin de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste.

III

Cette Suzanne Glorieux, dite *la Glorieuse*, que le marquis de Contades avait désignée à la reine d'Angleterre comme une providence pour le prétendant, n'était rien de plus que la femme d'un simple voiturier de Paris à Nanterre. Avant de se résigner à accepter un tel mariage, elle avait vraisemblablement rêvé de plus hautes destinées. Et comment n'en eût-il pas été ainsi dans le milieu où, toute enfant, la profession de son père l'avait placée?

Fille d'un maître arquebusier de Saint-Germain qui tenait ouvert, rue de Mareil, un jardin pour l'exercice du tir au pistolet et à l'arquebuse, les yeux de Suzanne, dès son enfance, avaient été éblouis par les élégants costumes de ville et les brillants uniformes des jeunes gentilshommes que la passion pour le jeu meurtrier des armes attirait dans la maison où elle était née.

A force de voir de beaux seigneurs et de pimpants officiers fréquenter la boutique et le jardin de son père, Suzanne prit de la vanité par les yeux et, le naturel aidant, elle devint tant soit peu orgueilleuse et fière avec les jeunes filles de sa condition, qui déjà la surnommaient ironiquement *la Glorieuse.*

Aucune d'elles, il faut le dire, n'avait d'aussi belles connaissances que la fille unique de maître Huguenin, l'arquebusier. Les mieux avantagés en bonne mine et en haute naissance, ne se bornaient pas à lui sourire d'un air affable chez son père, mais les jours de promenade, à l'heure où les beaux gentilshommes se rencontraient sur la terrasse avec la belle jeunesse de la ville, pour qui le plus galant salut, la parole la plus aimable, le compliment bien tourné qui fait bondir le cœur et rougir le front de plaisir encore plus que d'embarras? Tout cela pour Suzanne, rien que pour elle.

La jeune coquette acceptait comme chose à elle due, ce qui n'était souvent que la monnaie peu ruineuse avec laquelle certains nobles débiteurs essayaient de s'acquitter envers maître Huguenin. De son côté, le digne homme était si fier d'avoir donné le jour à ce beau brin de fille, qu'il comptait comme argent reçu par lui les compliments adressés à Suzanne.

Or, parmi la foule de jeunes seigneurs qui souriaient à son frais minois, il en était un que Suzanne ne pouvait rencontrer sans éprouver une violente émotion, moins peut-être à cause des charmes de sa personne que par l'effet de cette respectueuse sympathie qu'un cœur bien placé éprouve pour une illustre infortune; il s'agit du prince de Galles, âgé alors de dix-huit ans. A force d'entendre chez son père les brillants gentilshommes de la cour de Saint-Germain parler avec une chaleureuse conviction des droits imprescriptibles du jeune prince à la couronne d'Angleterre et de leur désir de verser leur sang pour la lui reconquérir, Suzanne, prise d'un généreux enthousiasme, se fit une religion de leur culte et devint une ardente jacobite.

Le prince Jacques, élevé à Saint-Germain, près de ses nobles parents exilés, aimait passionnément les armes, et par conséquent il venait presque tous les jours chez l'arquebusier de la rue de Mareil pour se livrer au passe-temps du tir à l'arbalète. C'était, comme on l'a dit, dans le jardin attenant à la boutique de maître Huguenin que s'exerçaient les gentilshommes de la petite cour des Stuarts. Suzanne, qui, de tout ce qu'elle voyait, de tout ce qu'elle entendait, avait pris des instincts belliqueux et s'était façonnée à l'éducation guerrière, ne manquait pas de se trouver dans le jardin lorsqu'un brillant assaut devait s'engager entre les arbalétriers de haute race. Elle se mêlait même volontiers à la partie engagée, et, comme rarement la prudence est la qualité maîtresse des jeunes filles, Suzanne, soit bravade ou étourderie, venait souvent se placer sur le chemin direct des jalets ou des balles.

Plus d'une fois le prince Jacques fut obligé de l'avertir du péril. Alors, la prenant doucement par le bras, c'était toujours avec un mot flatteur accompagné d'un bienveillant sourire qu'il s'empressait de l'éloigner. Il était un de ces mots de familiarité affectueuse qui, en mainte circonstance, revenait naturellement à la bouche du prince.

La première fois que, craignant pour la jeune imprudente, il lui arriva de dire : « Ote-toi de là, ma Glorieuse, » il sembla à Suzanne que par ce mot il venait de l'anoblir.

Un tel surnom n'était cependant pas nouveau pour elle; autrefois ses moqueuses compagnes le lui avaient donné et elle le regardait alors comme une injure; mais, à partir du moment où le prince l'appela ainsi, ce surnom, qui l'avait tant de fois irritée, lui parut un titre d'honneur : elle l'accepta et voulut le garder.

La fille de maître Huguenin, insoucieuse du danger, ne manquait jamais l'occasion de mériter les avertissements de l'héritier des Stuarts. D'ordinaire, aussitôt que le prince avait parlé, elle se hâtait de s'éloigner du but et de se tenir à l'écart. Cependant, un jour que le fils de Jacques II lui réitérait l'invitation de ne pas s'exposer à être blessée, Suzanne, cette fois, ne se pressa pas d'obéir, non par mutinerie, mais par distraction. Depuis toute une semaine, la Glorieuse était fort préoccupée. Il était bruit à Saint-Germain d'une expédition par laquelle le jeune prince allait tenter de rentrer victorieusement en Angleterre. Ce bruit inquiétait à ce point la jeune fille, qu'elle avait ou des rêves affreux ou des nuits sans sommeil. Certes, elle eût voulu le prince Jacques aussi heureux, aussi puissant qu'elle le savait beau et brave, mais l'incertitude du succès inquiétait son esprit et oppressait son cœur.

« Il sera beau pour lui, se disait-elle, d'être roi à Londres, mais Dieu permettra-t-il qu'il arrive à Londres autrement que vaincu ou mortellement blessé ? »

Voilà ce qu'elle se répétait tous les jours et ce à quoi elle songeait encore en ce moment ; or, la pensée d'un irréparable malheur absorbait si complétement son esprit que par trois fois déjà le prince lui avait vainement crié : « Retire-toi, ma Glorieuse ! » Suzanne restait toujours entre l'arquebuse et le but.

Enfin Jacques Stuart vint à elle ; alors la jeune fille sortit de sa rêverie, ouvrit de grands yeux humides et contempla avec une sorte d'attendrissement et d'inquiétude celui qui l'invitait de nouveau à livrer passage aux dangereux projectiles.

— Imprudente ! lui dit-il, à quoi penses-tu ?

— A ceux qui vont avoir le droit de mourir pour vous, répondit Suzanne.

La gracieuse enfant avait seize ans quand elle parlait ainsi et, pour être adorablement jolie, elle n'avait pas besoin de cette touchante expression de la voix et du regard, seconde beauté que donne la pensée du dévouement héroïque. Mais à peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle se troubla, rougit et s'interrogea, comme si elle n'avait parlé qu'en rêve.

Vraiment sa volonté avait été étrangère à la révélation de son naïf entraînement pour la cause royale.

Ravi de cette charmante candeur, le prince s'avança vers Suzanne; la jeune fille, alors confuse, se hâta de disparaître et, depuis lors, elle ne se montra plus dans le jardin des arbalétriers à l'heure où le prince Jacques pouvait s'y rencontrer avec elle ; mais, absent ou présent, elle ne cessa pas de s'intéresser à lui ; aussi avec quel empressement passionné elle s'informait de toutes les tentatives aventureuses du fils de Jacques II ! Interrogeant tous ceux qui pouvaient la renseigner, avec quelle anxiété elle suivit les péripéties de la guerre qu'il allait faire à la reine Anne, sa sœur, et avec quelle douleur elle apprit ses désastres !

C'était toujours pour maître Huguenin un grand sujet d'étonnement que ce goût prononcé de Suzanne pour les nouvelles politiques qui, d'ordinaire, on le sait, ont fort peu de charmes pour les jeunes filles. Et plus

tard, quand la gazette, qu'elle allait lire chez le suisse du château, fit l'éloge de la belle conduite du prince Jacques à la sanglante bataille de Malplaquet, Suzanne, que la gloire acquise par son héros remplissait d'orgueil, s'étonna du deuil de la patrie.

Cet intérêt si puissant, mais si pur, ne laissa pas cependant toujours innocente de toute faute celle qui l'éprouvait : il lui fit commettre un larcin.

Si dans un rang inférieur le prince Jacques avait sa *Glorieuse*, candide enfant, comme nous savons, en revanche, dans un rang élevé, il était une belle dame de la rue des Ursulines à qui, par habitude, il donnait le même surnom. Une circonstance, qui n'a point trait à ce récit, conduisit un jour Suzanne chez cette belle dame. C'était précisément vers l'époque où le prince Jacques, embarqué à Dunkerque avec le chevalier de Forbin, allait tenter une descente en Ecosse.

Sur un meuble près duquel la dame de la rue des Ursulines était assise, il y avait plusieurs lettres ouvertes. Suzanne, sans penser à mal, jeta un regard du côté de ces lettres, et, soudain, elle éprouva un vif sentiment d'étonnement et de convoitise : l'écriture lui était connue. Plus d'une fois le prince Jacques avait adressé un message à maître Huguenin, soit relatif à quelque réparation d'armes, soit pour lui annoncer sa visite au tir à l'arbalète. Dès que les yeux de Suzanne se furent arrêtés sur ces lettres, ils ne s'en détournèrent plus. La dame remarqua sa persistance à les regarder. C'était une de ces vaniteuses à qui aucune confidence ne coûte et à qui aussi tout confident, quel qu'il soit, convient, pourvu qu'elles puissent faire étalage, au profit de leur vanité, des relations qu'elles ont dans le grand monde.

— Ces lettres, dit-elle, sont du prince Jacques.

Suzanne le savait déjà.

— Comme il n'a pas de secrets pour moi et qu'à son point de vue politique elles sont compromettantes pour lui, je les ai réunies afin de les brûler.

« Ces lettres sont de lui, » se disait Suzanne.

Par convenance elle avait cessé de les regarder, mais dans sa pensée elle voyait toujours les précieux écrits. Précieux pour elle seulement.

« Bien qu'elles soient destinées aux flammes, se disait-elle, ce serait peut-être un crime d'en dérober une seule, mais aussi quel bonheur de la posséder ! Si je pouvais ne pas être vue ! »

La tentation était impérieuse, l'occasion devint favorable et la conscience céda.

En sortant de chez la belle dame, l'audacieuse fille de maître Huguenin avait un vol heureux à se reprocher.

La coupable enfant revint en grande hâte à la maison de son père, elle s'enferma avec soin chez elle pour dévorer des yeux cette chère lettre, mais vain espoir après une si grande joie : Suzanne ne put en déchiffrer un seul mot : elle était en anglais. Ainsi la fille de l'arquebusier ne connut jamais le contenu de cette lettre. Qu'importe ? Elle n'en remercia pas avec moins de ferveur la Providence qui avait protégé son larcin. Ce papier, le prince l'avait touché ; ces mots incompris, c'est sa main qui les avait tracés ; c'en était plus qu'il ne fallait pour ravir en extase Suzanne Huguenin quand chaque jour, soir et matin, elle contemplait cette lettre que ses doigts tremblants dépliaient avec une profonde et religieuse émotion, et dont ses yeux charmés contemplaient les caractères avec l'admiration inconsciente, mais sincère, de l'ignorant qui regarde les astres sans se rendre compte de l'harmonie des mondes.

IV

Les facilités de payement que l'arquebusier de la rue de Mareil offrait à ses clients et l'importance des sommes qui devaient éternellement rester, comme on dit, en souffrance, finirent par ruiner le bonhomme. Un jour il dut fermer sa boutique ou plutôt l'ouvrir à ses propres créanciers, qui s'empressèrent de l'en déloger au nom du roi et de la justice. Le chagrin de ne pouvoir, après lui, assurer une fortune à sa fille le conduisit à la laisser orpheline. L'honnête maître Huguenin essaya bien, durant quelques jours, de travailler comme ouvrier chez le patron qui lui avait succédé, mais bientôt la consomption le prit, de sorte qu'il ne survécut que fort peu de temps au désastre de sa maison.

Vers la fin du deuil de Suzanne, l'un des plus humbles domestiques du château crut pouvoir avec chance de succès lui offrir sa main. La Glorieuse, jalouse de conserver sa liberté, répondit par un refus à cette proposition ; le prétendant éconduit ne lui pardonna pas le mépris qu'elle faisait de son alliance. Ce fut vainement que la fille de l'arquebusier crut pouvoir se flatter de rester pour toujours libre et maîtresse d'elle-même, car il ne se passa pas un long temps avant qu'elle eût à s'effrayer d'un isolement que sa beauté rendait fort dangereux pour elle, et bientôt le moment arriva où Suzanne dut renoncer au célibat.

Plusieurs aspirants s'étaient présentés ; elle en choisit un, non pas que sa personne lui agréât davantage, mais un peu parce que c'était un brave et loyal garçon et beaucoup à cause du nom qu'elle allait lui devoir. Ce préféré de l'orpheline qui, depuis deux ans, soupirait tout bas pour elle, se nommait Pierre Glorieux.

« On ne cessera pas du moins de m'appeler la Glorieuse, » se dit Suzanne, pensant à la coutume provinciale qui transforme pour la femme en un sobriquet féminin le nom de son mari.

C'est le moment de ce mariage qu'attendait le valet autrefois repoussé pour ternir par une lâche calomnie l'honneur de la jeune femme. Il parvint à se lier avec son heureux rival. Sous prétexte de mettre celui-ci en garde contre l'avenir, il lui révéla les commérages du quartier à propos d'une soi-disant intrigue du prince Jacques avec la fille de l'arquebusier. Pierre Glorieux, qui avait foi alors dans la vertu de Suzanne, punit si sévèrement le calomniateur, que celui-ci, pour ne plus s'exposer à une semblable correction, prit congé de son emploi de palefrenier au château. Il eût, en effet, été malsain pour lui de demeurer plus longtemps dans une charge qui nécessitait souvent son passage sur la route de Nanterre, où Pierre Glorieux, propriétaire d'une petite voiture publique qu'il conduisait lui-même, allait et venait deux fois par jour.

Bien que le mari de Suzanne voulût s'en défendre, le soupçon qu'un méchant s'était évertué à glisser dans son cœur y avait pris racine. La jeune femme, qui ne faisait pas mystère du vif intérêt qu'elle portait au prince Jacques, servit par son imprudente franchise les dispositions que pouvait avoir son mari à s'inquiéter d'un intérêt que ne justifiait pas suffisamment à ses yeux la bonté naturelle du cœur. Enfin le malheur voulut que la lettre sans adresse et sans date dérobée

à la grande dame tombât entre les mains de Pierre Glorieux. Il savait l'anglais, lui. Tout enfant, il l'avait appris dans l'office d'un noble lord du Cumberland venu autrefois en France avec sa famille et chez qui le père de Pierre Glorieux était valet de pied.

Cette lettre dont Suzanne, la chaste fille, n'aurait point achevé la lecture, encore qu'elle eût pu la lire, cette lettre disait sans déguisement aucun les secrets d'une intimité coupable, et comme le prince Jacques n'avait qu'une épithète dans la bouche et sous la plume, soit qu'il parlât à l'honnête enfant, soit qu'il écrivît à la grande dame, c'était aussi *my Glorious*, ma Glorieuse, que Jacques Stuart la nommait.

Pierre, certain maintenant que sa femme avait à se reprocher plus qu'une innocente sympathie pour le fils de Jacques II, remit la lettre accusatrice à la place où il l'avait trouvée et guetta Suzanne. Il la vit reprendre la lettre du prince, la déplier avec le soin accoutumé et, d'un regard avide, en parcourir toutes les lignes.

« Elle aussi sait donc l'anglais ?» se demanda-t-il.

Afin de s'en assurer, il mit en évidence et presque sous ses yeux, mais comme par hasard, un livre de chansons qu'une femme de chambre de milady lui avait autrefois donné.

— Pourquoi m'apportes-tu cela ? lui demanda-t-elle. Je n'y connais rien ; c'est de l'hébreu pour moi.

D'abord Pierre Glorieux voulut sincèrement croire ce qu'elle disait, mais le lendemain, à la faveur de la même cachette, il surprit sa femme relisant encore la lettre du prince. A dater de ce moment, il ne douta plus de son malheur.

Si la fille de l'armurier était sans cesse à l'affût des nouvelles du prétendant, le mari, de son côté, ne manquait pas de s'informer, à qui pouvait le lui apprendre, si Jacques Stuart, exilé, n'avait pas reparu, soit à Paris, soit à Saint-Germain. Un de ses anciens camarades, cocher chez le duc de Berwick, frère naturel du prince Jacques, l'instruisit en même temps et du retour de ce dernier depuis la veille, et du voyage que le soir même il devait faire à Saint-Germain par la route du Pecq. C'était précisément ce cocher qui était chargé de conduire le prince près de sa mère, que depuis trois ans il n'avait pas revue.

Le voiturier, que la jalousie dévorait depuis la découverte de la lettre, revint après cet entretien avec son ami à la limite du Cours-la-Reine, station ordinaire des petites voitures publiques pour Saint-Germain et pour Versailles, et où il avait laissé son coucou à la garde de ses confrères. Ces braves gens causaient chaudement entre eux quand le mari de la Glorieuse reparut.

A son arrivée, le colloque cessa, mais, l'un l'autre, ils se poussèrent le coude et échangèrent de singuliers regards.

Pierre, à qui la confidence du cocher du duc de Berwick avait mis l'esprit en éveil, s'aperçut facilement qu'il y avait entre ses camarades un mystère auquel lui-même n'était pas étranger.

— Vous jouez du coude et vous clignez de l'œil entre vous, dit le jaloux. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, répondit celui qui était le plus pressé de parler, qu'il paraît que ta voiture n'est pas un assez bel équipage pour que ta femme daigne y étaler ses grâces.

— Et qui vous donne à penser cela ?

— Dame, il est à présumer que, si ta voiture lui convenait, elle n'en choisirait pas une autre pour venir à Paris. Mais il lui faut mieux que cela, à la Glorieuse ; elle donne dans le carrosse à glaces.

— Oui, oui, je sais, repartit le mari de Suzanne tremblant de colère, mais essayant de se contenir, car il ne voulait pas qu'on soupçonnât son infortune.

Il ajouta :

— Sans doute que quelqu'un l'aura rencontrée hier.

Pierre Glorieux disait « hier » afin de provoquer une réponse qui pût l'éclairer.

— Il ne s'agit pas d'hier, c'est tout à l'heure qu'on l'a rencontrée. Jean Bagneux l'a vue comme il descendait de Nanterre ; elle y remontait dans une voiture armoriée. Celle-là ne peut pas être à toi ; donc, à qui est-elle ?

Le cœur oppressé, l'esprit à la torture et pouvant à peine parler, mais s'efforçant toujours de paraître calme, le voiturier répondit, après avoir un peu cherché sa réponse :

— Cet équipage est à une grande dame de Paris qui veut employer Suzanne à des ouvrages de couture et de broderie ; elle coud et brode comme les fées, ma femme, c'est au su de tout un chacun ; le travail étant pressé, la dame l'a envoyé chercher et l'a fait ramener chez elle dans sa propre voiture.

Intérieurement le jaloux, que l'apparence abusait, s'expliquait tout autrement le voyage de Suzanne à Paris :

« Elle a su avant moi, se disait-il, l'arrivée du prince Jacques, et c'est auprès de lui qu'elle s'est rendue. »

Dès que cette supposition lui fut entrée dans l'esprit, il conçut un projet de vengeance que favorisait l'intention du prétendant d'aller dans la soirée à Saint-Germain pour voir sa mère.

Sans attendre l'occasion de voyageurs à voiturer pour quitter sa station du Cours-la-Reine, il dit aux autres cochers en tirant son cheval hors de la file des coucous :

— Bonne chance, les amis, je m'en retourne à vide ; mais qu'importe, je n'ai pas perdu ma journée.

Il tourna bride, et un moment après, cheminant dans la direction de Nanterre où il demeurait, le mari de Suzanne se disait :

« Si Dieu m'assiste, la Glorieuse et son noble galant se seront vus aujourd'hui pour la dernière fois. »

Jean Bagneux ne s'était pas trompé quand il avait cru reconnaître Suzanne au fond d'un carrosse. Déjà le matin, le même équipage arrivant de Paris s'était arrêté à quelques pas de la maison habitée par la jeune femme.

Un homme en était descendu. Celui-ci, émissaire du marquis de Contades, n'avait pas nommé son maître à Suzanne, mais il lui avait dit :

— Suivez-moi à l'instant ; car de votre empressement à obéir dépendent les jours du prince Jacques.

Ce fut ainsi qu'elle apprit le retour du prétendant. Sans demander si c'était le prince lui-même ou quelque autre qui la faisait appeler en son nom, elle suivit l'homme qu'on avait dépêché vers elle, monta avec lui en voiture et vint chercher à Paris l'ordre de se rendre auprès de la veuve de Jacques II.

Michel MASSON.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES ERREURS HISTORIQUES.

LE GANT DE CONRADIN.

Le titre général de cet article dit assez la série de recherches que nous entreprenons. Il a paru bon et utile à la direction du *Musée* de dénoncer les erreurs qui se sont glissées dans l'histoire, et qui s'y perpétuent encore; il nous a semblé que c'était une tâche dont nos lecteurs nous sauraient gré, que de substituer la vérité à l'erreur, de rendre aux faits du passé leur véritable caractère. Sur beaucoup de points, parfaitement éclaircis et définitivement connus, l'entreprise est facile. La science historique a accompli d'immenses progrès; c'est sur elle que nous nous appuierons, et nos récits pourront être acceptés comme dignes de la plus entière créance.

Ceci dit, nous abordons un fait dont, en Europe, la poésie et les arts se sont emparés, qu'ils ont propagé, et auquel la majeure partie de notre génération croit encore. Cette erreur se rattache à la domination de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, sur Naples et la Sicile. Du haut de l'échafaud où monta le jeune Conradin, le dernier héritier de la puissante maison de Souabe aurait jeté son gant qui, ramassé par un seigneur, Walbourg de Truchsesses, et porté par lui au roi d'Aragon, serait l'origine de la guerre qui éclata ensuite et finit par la chute de Charles d'Anjou. Conradin n'a point jeté de gant; nous allons raconter les détails de son supplice : on verra que le fait est faux.

Par une belle journée d'été de l'an 1268, tout le peuple de Rome était sorti de l'enceinte de la ville éternelle. La plaine qui se déroule au pied du Monte-Mario, et qui porte encore le nom de *Prés de Saint-Pierre*, était couverte d'hommes, de femmes, de soldats, revêtus d'habits de fête ou de leurs plus riches armures. Les femmes portaient d'immenses bouquets, et les patriciens faisaient, au grand effroi des enfants et des jeunes filles, caracoler leurs chevaux couverts de housses de soie. Au milieu de cette multitude joyeuse, des archers portant les couleurs de la cité, et sur la poitrine les lettres S. P. Q. R. (Senatus populusque Romanus), se promenaient, écartant d'une large voie les curieux qui, à chaque instant, menaçaient de l'envahir. Cette garde urbaine était sous les ordres de don Enrique, infant de Castille, qui, après toutes sortes d'aventures, se trouvait sénateur de Rome. Il n'existait pas, disent les chansons du temps, « un plus brave chevalier depuis l'Espagne jusqu'à l'Allemagne ». Autour de lui se pressaient une foule de grands seigneurs, magnifiquement vêtus, venus de tous les points de l'Italie, et une garde d'hommes d'élite composée de Castillans et d'Aragonais.

Derrière ces soldats, au visage dur et bronzé, se tenait, groupé et attendant le signal de se mettre en marche, un cortége de jeunes patriciennes vêtues de blanc, portant, les unes des tympanons, les autres des palmes ou des branches chargées de fleurs. Tous les regards de cette foule bruyante étaient tournés vers Ponte-Molle (le pont Milvius); évidemment, de là devaient venir celui ou ceux qu'elle attendait. En effet, une immense clameur s'éleva, tous les bras tendus se dirigèrent vers le même point, montrant à l'horizon des tourbillons de poussière à travers laquelle scintillaient comme des éclairs produits par le soleil frappant des casques, des boucliers, des armures. Le cortége romain alors s'ébranla pour aller au-devant de ceux qui arrivaient, les fanfares retentirent; le chœur des jeunes filles, se disposant sur deux rangs, fit entendre des chants d'allégresse, tandis que le peuple tantôt mêlait sa forte voix à celle des Romaines, tantôt criait : « Vive Conrad! empereur et roi! » C'était en effet pour recevoir celui que l'histoire a appelé *Conradin* que Rome s'était mise ainsi en fête.

Il était né à Landshut, en Bavière, le 25 mars 1252, d'Elisabeth-Marguerite, fille d'Othon l'Illustre, duc de Bavière, et de Conrad IV, roi des Romains. C'était le dernier rejeton légitime de cette maison des Stauffen, naguère si puissante. En naissant, il avait été salué roi de Jérusalem, de Sicile et futur empereur; mais bientôt, de toutes ces couronnes, aucune ne lui était restée; Jérusalem, depuis longtemps, appartenait aux mahométans; après la mort de Conrad, son père, son oncle Mainfroy avait usurpé Naples et la Sicile. L'empire n'était plus à sa race; par une bulle papale, les Stauffen avaient été déclarés déchus même de la Souabe, leur premier patrimoine. Telle était la condition de cet enfant, dont la tête était ceinte de tant de couronnes imaginaires, qu'il n'avait pas même un toit où la reposer.

Cependant, en 1257, les princes allemands, touchés de cette misère, lui rendirent le duché de Souabe, morcelé par les confiscations, appauvri par le manque de soin, dévasté par la guerre.

Louis de Bavière, oncle maternel de Conradin, lui accordant un refuge dans ses Etats, l'avait reçu à sa cour avec sa mère Elisabeth : c'est là qu'il grandit. Doué d'une noble intelligence et de l'extérieur le plus séduisant, sa stature était haute, son front rêveur, et des cheveux d'un blond ardent couvraient en profusion sa tête et son cou. Il n'avait que sept ans, lorsqu'un vif chagrin l'éprouva; Elisabeth, sa mère, se remaria à Meinhard de Gorice. Cette union remplit son cœur d'étonnement et de peine; dès lors, il s'abstint de rendre à la nouvelle épouse les honneurs que ses lèvres enfantines lui prodiguaient autrefois.

— Mère, lui disait-il, je te rendais hommage, ainsi qu'il convient de le faire à la veuve d'un empereur : maintenant, tu t'es mariée à un moindre, je ne puis te donner les témoignages de respect dus à une impératrice.

Elevé avec soin par Eberhard de Walbourg, il était poëte, on a conservé une de ses chansons; il vivait tantôt dans le château de Ravensbourg, tantôt à Albon, sur les bords du lac de Constance, ou dans le vieux manoir de Hohen-Schwangau où Gualvano Lancia, Corrado et Marino Cappece, les chefs du parti gibelin en Italie, vinrent en 1267 lui dire que l'heure était venue pour lui d'arracher à Charles d'Anjou Naples et la Sicile. Pour son malheur, sa jeune ambition, depuis longtemps éveillée, les écouta; il n'entendit pas la voix de sa mère désolée qui lui disait :

— O unique rejeton de mon vieil âge; ô espérance de mes jours, peux-tu me laisser ainsi dans la solitude!

Conradin appela ses partisans aux armes; et à la tête de dix mille chevaux, suivi du duc de Bavière, des comtes de Gorice et d'Habsbourg, du duc d'Autriche, son ami d'enfance, âgé de trois ans de plus que lui seulement, il descendit par les vallées du Tyrol, entra en Italie; en janvier 1268, Vérone lui ouvrit ses portes, et le seigneur de la forte cité, Mastino della Scala, l'accueillit et le salua roi. Mais là, sordidement avides, les seigneurs allemands, après s'être chèrement fait payer leurs services, l'abandonnèrent. Il resta à peu près seul avec le duc d'Autriche, un déshérité comme lui, ne pouvant compter que sur les Italiens pour reconquérir son royaume.

Peu à peu cependant toutes les villes gibelines de l'Italie: Brescia, Crémone, Pavie, Pise, Sienne, se déclarèrent pour lui; malgré les efforts du pape Clément IV, Rome elle-même s'était prononcée en sa faveur, et le souverain pontife avait dû se réfugier à Viterbe, d'où il lança contre le prince souabe les foudres de l'excommunication.

Maintenant que nous en avons fini avec ces renseignements historiques qu'il nous était indispensable de donner, revenons aux prés de Saint-Pierre où se presse la population romaine. Enrique s'est porté au-devant de Conradino; dès qu'il est près de lui, il saute à bas de sa monture, s'incline jusqu'à toucher l'étrier du jeune roi et, prenant son cheval par la bride, il le guide au milieu des flots du peuple que la beauté et la jeunesse de l'enfant impérial ravissent d'enthousiasme.

« Depuis les prés de Saint-Pierre, il marcha accompagné d'un chœur de jeunes filles qui chantaient et jouaient du tympanon au milieu des soldats. Des dames, magnifiquement parées, se montraient aux fenêtres du palais; le peuple remplissait les rues. Partout Conradin passait sous des arcs de triomphe élevés à l'improviste; ils ne consistaient qu'en quelques cordes jetées à la hâte, d'une maison à l'autre, auxquelles les Romains avaient suspendu les objets les plus précieux; ce n'étaient pas les guirlandes de fleurs et de lauriers qui, de temps immémorial, enlacent et encombrent toutes les fêtes, mais de beaux vêtements, de riches pelleteries, des boucliers, des anneaux, des bracelets, des diadèmes et des boucles d'oreilles; toutes sortes d'armes, des joyaux en or, en perles, en diamants. D'autres richesses étaient négligemment semées dans les rues, sur le passage de Conradin, comme si la nation entière, sans mesure, sans choix, avec tout le désordre et l'emportement de l'amour, avait jeté aux pieds du jeune César son dévouement, ses trésors et sa vie (1). »

C'est ainsi qu'il gagna le Capitole. Quelle ivresse pour un enfant de seize ans!

De toutes les villes, les gibelins vinrent à lui; il rallia même une partie des guelfes; Pise lui avait donné une flotte puissante, déjà victorieuse des galères de Charles d'Anjou; au bruit de son approche, la Sicile, dévouée à sa cause, s'était soulevée, et la majeure partie de la Pouille avait pris les armes, tandis que ses partisans, maîtres de Castellamare, de Sorrente, s'étaient vus sur le point d'enlever Naples elle-même. Tout lui souriait, hélas! lorsque, le 18 août 1268, il quitta Rome pour aller combattre Charles. Il sortit de la ville à la tête de cinq mille gens d'armes allemands, italiens, et de neuf cents cavaliers espagnols, précédé, suivi, entouré de la multitude à pied, à cheval, se pressant, se poussant, jetant de grandes clameurs qu'étouffait par intervalles le son des trompettes, des cymbales et des clairons. Les Romains ne pouvaient se rassasier de voir sa tête charmante; ils lui juraient fidélité, ils lui promettaient la victoire et une fortune souriante comme lui.

Après avoir traversé Tivoli, Conradino et son armée, suivant une ancienne voie romaine appelée *Via Valeria*, franchissant la gorge abrupte de Carsoli à Tagliacozzo que baignent les eaux bruyantes en hiver d'un torrent, le Salto, descendirent dans la plaine de Polenta, plaine longue, étroite, marécageuse, crevassée de ravines, déchirée par le Salto que l'on traverse sur un pont. Conradino arriva dans cette position le 21 août, pensant que son ennemi, trompé par sa marche, était bien loin de lui. Cependant, instruit par ses espions, le 22, Charles, passant au pied de la colline où s'élève l'antique Alba, avait établi son camp sur les hauteurs d'Androssano au débouché de la vallée de Polenta. Les deux adversaires se trouvaient en présence.

Pendant cette première journée, il n'y eut d'attaque d'aucune part; seulement Charles la passa à étudier soigneusement le terrain. Dans son armée, qui comptait en ses rangs la fleur de la noblesse française, régnait une forte discipline; parmi les troupes de Conradin, le lien de l'autorité manquait. C'étaient sans doute de rudes hommes de guerre que l'infant de Castille, Gualvano Lancia, Doronatico de Pise, que les chefs allemands restés attachés à la fortune du royal jeune homme, mais nul d'eux ne voulait obéir.

Le 23, l'armée de Charles, divisée en deux corps, descendit des hauteurs d'Androssano dans la plaine de Polenta; le premier composé de Provençaux et d'Italiens; l'autre, de Français. Au centre de l'armée se tenait sur un grand cheval le maréchal de France Henri de Cousance, ayant sur les épaules un long manteau de pourpre et sur la tête un casque timbré d'une couronne royale. En le voyant, les hommes d'armes de Conradin le prirent pour Charles d'Anjou, et ils furent remplis de joie et d'espérance en comptant le petit nombre de leurs ennemis. Ils s'ébranlèrent à leur tour, disposant leurs forces en trois masses: les Allemands sous les ordres de Conradin et de son ami inséparable, Frédéric d'Autriche; les Italiens sous ceux de Gualvano Lancia et de Guido di Montefeltre; les Espagnols obéissaient à l'infant sénateur de Rome.

Les Français tenaient le pont sur le Salto; l'infant voulut forcer le passage, mais il dut y renoncer; alors, se jetant avec ses Espagnols dans le lit desséché du torrent, il fut bientôt sur l'autre rive; Conradin et ses Allemands le suivent. Cet ouragan de fer se précipite sur les Provençaux et les Italiens et les disperse, les balaye; puis, tournant tous leurs efforts contre la noblesse française, Espagnols et Allemands l'attaquent avec furie. C'est à qui arrivera jusqu'à Henri de Cousance, que l'on s'obstine à prendre pour Charles d'Anjou. On l'entoure, on le presse; il tombe, on l'égorge; pour Conradin, la victoire est complète. En effet, il n'y a plus de lutte générale; et depuis le lever du soleil jusqu'à six heures du soir, partout les soldats de Conradin massacrent leurs adversaires. Ce n'est plus une bataille; ce n'est plus même une défaite, mais une boucherie. L'infant Enrique, avec ses légers chevaux espagnols, se met à la poursuite des vaincus.

(1) A. de Saint-Priest.

Heureux comme on l'est après une première victoire; fier de s'être par son courage montré digne de l'avoir gagnée, Conradin, salué des acclamations joyeuses de son armée, pendant que ses soldats dispersés pillent le camp de l'ennemi et dépouillent les morts, appelle ses écuyers, quitte son casque, se débarrasse de sa lourde armure et, le bras appuyé sur l'épaule du cher compagnon de ses jeunes années et de sa jeune gloire, épuisé de fatigue et de chaleur, va s'asseoir et se reposer avec Frédéric d'Autriche, sur les bords du Salto, à l'ombre de quelques arbres qui le défendent contre les derniers rayons du soleil couchant. Il laisse déborder la joie de son cœur dans le sein de son ami. L'Italie, Naples, la Sicile sont à lui; il ne rêve que fêtes et entrées triomphantes, que les délices de la vie orientale dont ses ancêtres ont si avidement joui. Quel retentissement aura sa victoire et quelle joie éprouvera sa mère !

Les deux enfants s'enivraient ainsi de leurs paroles, de leurs pensées et de leurs espérances lorsque, d'une petite vallée cachée derrière un monticule que l'on appelait *le mont Capello* (1), un bruit formidable s'élève, et bientôt, au milieu des vainqueurs disséminés, à moitié désarmés, couchés sur l'herbe, comptant leur butin, apparaît un large escadron poussant des cris de guerre. Cette fois, c'est Charles d'Anjou avec le vieil Erard de Valery, qui a disposé ce stratagème qui doit lui donner la victoire. Pendant toute une mortelle journée, caché derrière une petite colline que Conradin n'a pas même songé à faire sonder, Charles a assisté au massacre des deux tiers de son armée. Il pleure, tourmente son cheval, à chaque instant veut s'élancer; mais Erard, à qui il a remis le commandement, le retient. Les huit cents chevaliers qui l'entourent attendent en frémissant le signal; quand l'infant Enrique s'est lancé à la poursuite des fuyards et que tous les soldats de Conradin, se livrant au pillage, ont quitté leurs rangs, Erard de Valery, relevant sa tête énorme et sa taille gigantesque, a dit :

— Marchons!

Alors le terrible ouragan est déchaîné; il tombe comme une trombe, brisant tout, renversant tout sur son passage. Conradin, Frédéric d'Autriche, Gualvano Lancia n'ont que le temps de fuir. Revenant de sa poursuite, l'infant Enrique, la nuit arrivée, vient se heurter contre un ennemi qu'il ne soupçonnait pas; ses braves Espagnols, quoique leurs chevaux fussent épuisés, résistent avec courage; mais enfin, vaincus, ils se dispersent en entraînant leur chef.

Telle fut la célèbre bataille d'Alba (2).

Quelle nuit pour Conradin après une telle journée ! Il fuit avec le duc d'Autriche, avec le Lancia; quelques Romains, qui connaissent le pays, les guident à travers les gorges et les précipices des montagnes. A chaque instant il craint de tomber entre les mains des vainqueurs; mais enfin, épuisé, à bout de forces, il parvient à gagner Rome, où il espère se reposer et refaire sa fortune. Mais que le retour ressemble peu au départ ! En apprenant sa défaite, la ville hésite, puis se déclare contre lui; il faut fuir encore. Ses rares amis et lui-même sortent déguisés sous des costumes de paysan; ils se dirigent vers la mer, espérant y trouver une barque pour les porter à Pise.

Après avoir longtemps erré dans les solitudes des montagnes, difficilement trouvé le moyen de vivre, ils arrivent enfin sur une plage que domine le château fort d'Astura, appartenant à la famille des Frangipani. Quelques barques sont amarrées au rivage; ils en cherchent les propriétaires; ils vont, ils viennent. Le châtelain, qui veille, sous leurs grossiers vêtements devine des fugitifs. Il fait dire aux mariniers de leur prêter un mauvais bateau. Conradin et ses amis s'embarquent; ils se croient sauvés, lorsqu'une chaloupe, détachée de la rive, les rejoint sans peine. Frangipani, qui la monte, ordonne à la barque de regagner Astura.

— Quel est cet homme? dit Conradin.

— Notre seigneur, Giovanni Frangipani.

A ce nom, il se croit sauvé; les Frangipani étaient autrefois des amis de sa famille.

Avec une naïve confiance, le prince se nomme.

— Je suis Conrad V.

Le châtelain garde le silence. Le malheureux prince supplie. Peine perdue; les captifs, ramenés à Astura, sont plongés dans un souterrain et, quelques jours après, en suite de honteux débats, Giovanni Frangipani, à prix d'argent, les livre à l'implacable Charles d'Anjou, qui les traîne enchaînés à Rome. Conradin eut un moment de désespoir :

— O ma mère, ma mère ! s'écriait-il en pleurant; tu me l'avais prédit; je ne t'ai pas écoutée... O ma mère! ma pauvre mère! quel chagrin pour ta vieillesse!

Bientôt il raffermit son cœur et, jusqu'à sa fin, ce malheureux enfant n'eut pas un instant de faiblesse.

Conduit à Naples, Conradin parut devant une haute cour composée des légistes et des barons du royaume. Tous les chevaliers français opinèrent pour que la peine capitale fût écartée, le gendre de Charles d'Anjou, Robert de Béthune, s'écria même « qu'au lieu de condamner Conradin, il fallait s'en faire un ami; » mais le roi, qui présidait le tribunal, et les seigneurs italiens s'étant prononcés pour la mort, Conradin et Frédéric d'Autriche furent condamnés à perdre la tête par le glaive. Inséparables dans la vie, ils devaient l'être aussi dans la mort.

Le prince ne s'attendait point à un dénoûment si prompt et si funeste; dans sa prison il jouait aux échecs avec son ami, lorsque le seigneur de Nangey vint leur apporter la triste nouvelle. Ils demandèrent qu'il leur fût accordé un sursis de trois jours; le vieux chevalier leur promit d'obtenir cette faveur, « dût-il encourir l'indignation de son seigneur. »

Trois jours après, relevés de l'excommunication, les condamnés communièrent, entendirent les prières des agonisants, et furent conduits sur la place du marché. Charles d'Anjou venait de la faire construire, il voulut ainsi l'inaugurer : il avait le cœur froid et dur, c'était une âme sans pitié; mais les mauvais temps devaient aussi venir pour lui.

L'échafaud était drapé d'une tenture rouge; le bourreau, la tête, les bras et les pieds nus, s'y tenait la hache à la main. Conradin et Frédéric montèrent ensemble, et Charles d'Anjou les vit du balcon où il était assis. Robert du Barry, protonotaire du royaume, prit la parole et déclara qu'ils avaient été jugés « comme brigands et voleurs de grands chemins ».

— Esclave, lui répondit Conradin, ton maître dé-

(1) Depuis, il prit le nom de monte Felice.

(2) Improprement appelée de *Tagliacozzo*, du nom de ce bourg, situé à plus de six milles du lieu où Charles triompha.

clare coupable un fils de roi. Il ne sait pas que l'égal ne peut pas condamner l'égal.

Puis, se tournant vers les spectateurs :

— Dieu m'a créé à son image et m'a fait mortel. Je meurs donc justement, mais je suis injustement condamné. C'est avec pleine connaissance de mon droit que j'ai attaché les yeux sur les droits de mes ancêtres et sur la dignité qu'ils m'ont transmise en héritage. Qu'on interroge les princes et les grands de la terre pour savoir si un fils est criminel de rechercher à recouvrer l'héritage qu'il a perdu ; et, si je ne suis pas digne de pardon, que l'on ait au moins quelque indulgence pour mes nobles amis, trompés par ma mauvaise fortune. Ils ont été les compagnons de ma route et de mes travaux. Ah ! si je ne puis rien obtenir pour eux, je demande humblement à ne pas avoir la douleur de les voir périr et que le glaive commence par moi.

Cette demande fut exaucée. Conradin, pâle, mais ferme, pressa Frédéric contre son cœur, embrassa tous les autres seigneurs qui devaient mourir avec lui, embrassa le bourreau lui-même, puis il mit la tête sur le billot. Tous les chevaliers français tombèrent à ge-

L'exécution de Conradin. Dessin de Vierge.

noux, la hache brilla, Conradin reçut la mort d'un seul coup.

A cette vue le duc d'Autriche se débattit forcené de douleur et de désespoir, il fut exécuté poussant d'horribles hurlements. « Cette boucherie indigna à la fin les chevaliers français. Robert de Béthune se précipita sur le protonotaire qui avait lu la sentence de Conradin, et d'un coup d'épée le jeta à demi mort à bas de l'estrade « pour avoir osé, vilain qu'il était, condam- « ner à mort un si gentil seigneur. » Les spectateurs, surtout les Français, applaudirent à cette saillie violente, mais généreuse, qui répondait à leurs sentiments. Le roi Charles lui-même fut forcé de convenir que son gendre avait agi en homme de grand cœur et de bon lieu. »

On ne rendit aucun honneur funèbre à Conradin et à ses amis ; ils furent secrètement ensevelis dans le sable, sur le bord de la mer, à l'endroit où le Sabeto vient s'y jeter.

Notre récit fait disparaître l'histoire mélodramatique du gant jeté par Conradin appelant un vengeur du haut de l'échafaud ; le drame en est-il moins touchant, et la mémoire de ce malheureux enfant de seize ans moins digne de respect et de pitié ?

A. GENEVAY.

VOYAGES.

LES TAPIRS A DOS BLANC [1].

Le rhinocéros. Dessin de Vierge.

VIII. — RHINOCÉROS ET TAPIRS A DOS BLANC.

Le docteur et l'Indien demeurèrent atterrés, la figure bouleversée, la poitrine serrée, cloués à leurs places, sans mouvement et sans voix.

Luli était tombée dans un précipice à l'instant où l'ours lui posait sa griffe sur la tête, et elle avait entraîné celui-ci dans sa chute.

Swammerdam et Pédir s'approchèrent de l'abîme, lorsqu'ils purent respirer, et regardèrent au fond.

La montagne, taillée à pic, s'ouvrait là comme une crevasse de glacier, sur un gouffre sombre dont le regard pouvait à peine sonder la profondeur.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Pas une plante, pas une liane sur ses parois noires. On eût dit une des bouches de l'enfer.

Les deux hommes se couchèrent à plat ventre et avancèrent la tête au-dessus du précipice pour l'examiner plus facilement et plus sûrement; mais ils eurent beau le fouiller des yeux, ils n'y découvrirent ni Luli ni l'ours.

Swammerdam se releva vivement ému, témoigna à Pédir l'intention de chercher le cadavre de la malheureuse princesse pour lui rendre les derniers devoirs, et descendit la montagne dans l'espoir de parvenir jusqu'à l'entrée de l'abîme et d'y relever ce cadavre.

Pendant cinq heures l'Indien et lui marchèrent avec une constance admirable sur un terrain brûlant, iné-

gal, parsemé d'aiguilles ou de blocs tranchants de granit, de buissons épineux; mais plus ils avançaient, plus ils se perdaient.

La position du soleil au zénith indiquait midi environ lorsqu'ils s'assirent, épuisés et désespérés, sous un bouquet de bananiers.

Où étaient-ils? Dieu seul le savait.

Quel parti devaient-ils prendre? Ils n'osaient y réfléchir.

Retourner à leur campement de la nuit précédente, ils n'y pouvaient songer, par cette raison péremptoire qu'ils ignoraient complétement le chemin qu'ils avaient fait depuis le moment où ils s'étaient mis à la poursuite de l'ours, et qu'il leur eût été impossible de retrouver leur route vers le bois de cocotiers; attendre le secours de la Providence dans l'endroit où le sort les avait conduits n'eût guère mieux valu.

Une seule résolution leur restait à adopter : celle de s'orienter et de se remettre en campagne pour atteindre un établissement hollandais quelconque.

— C'est encore le plus sage! soupira Swammerdam en jetant un regard en arrière sur les événements qui s'étaient déroulés depuis la veille et en essuyant une larme à l'adresse de Luli, qu'il aurait volontiers emmenée à Maëstricht, à défaut de tapirs à dos blanc, pour montrer à ses collègues de la Société d'acclimatation et au baron de Pumpernickelhausen un spécimen des princesses sumatriennes.

— Quel voyage! exclama-t-il plusieurs fois d'un ton désespéré.

Pédir cueillit deux belles bananes aux arbres les plus proches et les lui présenta.

Il en prit une et mordit dedans.

L'Indien mangea l'autre.

Ce repas frugal terminé, tous les deux voulurent boire; mais, le pays étant complétement dépourvu d'eau, force leur fut d'aller chercher ailleurs de quoi se désaltérer.

Ils se traînèrent par monts et vaux, sous un soleil brûlant, épuisés et mourants de soif, jusqu'à un petit cours d'eau vaseux.

Ils demeurèrent là pendant une demi-heure, barbotant comme des canards; puis, le jour baissant, se choisirent pour la nuit une retraite, un perchoir que les bêtes féroces ne pussent enlever d'assaut trop facilement.

Il y avait à deux cents pas un rocher en saillie à moitié caché par des plantes grimpantes et épineuses; ils y montèrent et y firent leur lit sous un bouquet d'arbres ombreux aux formes torturées.

Les alentours étaient très-boisés. Des ébéniers, des teks, des caféiers, des sapins résineux, des bambous, des buissons de cannelle, des cocotiers, des bananiers, des camphriers s'élevaient de toutes parts et mêlaient leurs ramures, où chantaient des nuées d'oiseaux aux plumages étincelants.

Des échassiers cherchaient leur vie dans le cours d'eau; des caméléons couraient sur les pierres, sur les branches des arbres ou parmi les fleurs qui couvraient d'espace en espace le sol d'un splendide tapis de pourpre et d'or.

Une d'elles attira particulièrement les regards de Swammerdam par sa grandeur étonnante.

C'était un pied de cette plante que les Sumatriens appellent *krouboul*, dont la fleur a près de *deux mètres* de circonférence — nous disons *deux mètres* —, pèse de quinze à seize livres et croît et s'épanouit sans tige ni feuilles.

A trente pas plus loin, par compensation, un superbe palmier, de l'espèce des *tallipots*, étalait ses feuilles phénoménales, dont la plupart mesuraient *dix pieds* de long sur *six* de large.

Souvent les Indiens se font une hutte, un abri avec une seule de ses feuilles jetée transversalement sur un fort rotin attaché par les extrémités à deux pieux plantés en terre.

Quel contraste!

Là, la fleur absorbe la feuille; ici, la feuille absorbe la fleur.

On pourrait se cacher dans l'une, on peut se cacher sous l'autre!

Swammerdam admira tout cela comme un homme qui murmurera plus tard en se le rappelant : « *Et in Arcadia ego!* et moi aussi j'ai vécu en Arcadie! » puis s'assoupit auprès de son compagnon, brisé par la fatigue et la tête pleine de visions étranges.

Au bout de longues heures, il rêva tapirs à dos blanc, tigres, serpents, singes, etc., et crut assister à une chasse émouvante d'un des plus gros pachydermes de Sumatra.

Il vit trois rhinocéros de quatre mètres de long sur deux mètres de haut, de ceux dont le poids est évalué à vingt-cinq ou trente quintaux, venir s'abreuver à la rivière et se rouler sur ses bords avec cette volupté chère à tous les individus de leur espèce, volupté qui leur fait oublier leur vigilance habituelle.

Ces pachydermes poussaient des soupirs et des grognements de contentement tout en se creusant avec leurs cornes des trous profonds dans lesquels ils cherchaient à se blottir.

Une bande d'*anis*, ces compagnons inséparables, ces amis, ces sentinelles dévouées des hippopotames et des rhinocéros, volaient autour d'eux ou picotaient sur leur dos la vermine qui y pullulait : moustiques, taons et autres insectes.

Après s'être suffisamment, à leur gré, vautrés dans la vase, ils allaient manger paisiblement des jeunes bambous, des rameaux d'arbres, des touffes d'herbes, des mimosas épineuses, des arbrisseaux qu'ils prenaient plaisir à déraciner; ensuite s'étendaient par terre, la panse remplie, et paraissaient s'endormir.

A ce moment, une douzaine d'Indiens sortaient d'un fourré voisin, s'approchaient avec des précautions infinies et lançaient tout à coup sur eux une grêle de javelots et de flèches.

Un des rhinocéros, frappé à la tête, au bon endroit, restait sur la place comme foudroyé; les deux autres à peine touchés, se relevaient rapidement et fondaient avec furie contre leurs ennemis.

Le rhinocéros de Sumatra a la réputation d'éviter ceux qui ne l'attaquent pas, d'avoir un tempérament assez doux lorsqu'on le laisse en paix, et de différer des rhinocéros d'Afrique, qui se ruent sans motifs sur tout ce qui attire leur attention, et en particulier sur les caravanes. Cette réputation, que plusieurs naturalistes déclarent usurpée, est peut-être justifiée; mais ce qui n'est pas douteux, c'est que le rhinocéros sumatrien est terrible quand il est excité, qu'il ne connaît alors ni le nombre ni la puissance de ses assaillants, et que, non content de renverser les chevaux et les gens, il s'acharne aveuglément encore contre tous les obstacles matériels qu'il heurte dans sa course furieuse. Par

bonheur, il n'est pas très-difficile d'éviter ses atteintes : il suffit pour cela de faire un saut de côté lorsqu'il charge la tête baissée et les yeux fermés et qu'il n'est plus qu'à huit ou dix pas. Dans sa fureur, et comme il ne peut, du reste, se retourner ni se détourner vivement, il ne s'aperçoit pas de ce saut, passe outre, perd la piste, se précipite en avant et ne s'arrête que s'il heurte quelque arbre ; alors il en laboure le tronc avec sa corne.

Les chasseurs semblaient ne point ignorer ces détails, car ils s'effaçaient brusquement quand les pachydermes se ruaient sur eux, et les laissaient s'enfoncer dans la forêt et y assouvir leur rage sur les palmiers, les cocotiers, les ébéniers qu'ils rencontraient, pour se porter de leur côté autour du rhinocéros blessé, qui râlait, et l'achever à coups de lance.

Ces choses se passaient en moins de temps qu'il n'en faut pour les raconter ; Swammerdam, qui les voyait dans une sorte de demi-sommeil, commençait à ouvrir les yeux sur elles lorsque les chasseurs l'apercevaient, montaient comme des chats sur son rocher et s'emparaient brutalement de lui et de son compagnon, qui venait de se réveiller.

Cette chasse aux rhinocéros n'était point un songe, mais une réalité !

Swammerdam, abasourdi, se frotta les yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, tout en écartant du bras les piques, les javelots, les poignards qui le menaçaient.

Tout à coup Pédir poussa un cri de joie et se précipita dans les bras d'un des Indiens, qu'il embrassa à plusieurs reprises.

— C'est toi ?

— C'est moi !

— Par quel hasard ?

— Allah soit loué !

— Nous sommes donc près du village de ta tribu ?

— Tout près !

— Quel bonheur !

Pédir et l'Indien embrassé s'expliquèrent en quelques mots, et aussitôt les chasseurs abaissèrent leurs armes.

D'où provenait ce changement subit ? D'un fait fort simple :

Pédir venait de reconnaître un de ses parents, notable d'une tribu toute dévouée aux Hollandais et voisine de Padang, près du siége de laquelle le docteur et lui étaient arrivés sans le savoir !

Dire leur enthousiasme serait impossible.

L'intimité fut bientôt établie entre eux et les chasseurs ; et ces derniers, désireux de les conduire promptement à leur village, se mirent en devoir de dépecer leur pachyderme, dont ils tenaient à emporter la dépouille.

Le rhinocéros est un animal funeste : les dégâts qu'il cause dans les plantations sont désastreux, et si les cultivateurs dont il envahit les champs veulent éviter la disette et la ruine, il faut qu'ils s'en débarrassent au plus vite. (C'est ce qu'avaient essayé de faire les chasseurs précités, en organisant une battue nocturne contre trois rhinocéros qui depuis quelque temps mettaient en coupe réglée les cultures de leur tribu.) Mais, par compensation, les Indiens utilisent presque toutes ses parties : sa peau leur sert à fabriquer des boucliers, des cuirasses ; ses cornes, des vases et des poignées de sabres ou de poignards ; ils mangent sa chair, font avec sa graisse une pommade dont ils s'enduisent le corps, avec la moelle de ses os un onguent médicinal, et avec son sang, qu'ils recueillent dans des vessies, un spécifique contre les obstructions.

En une demi-heure le rhinocéros tué fut dépouillé, dégraissé, coupé en morceaux ; chacun en prit sa charge, Swammerdam et Pédir comme les autres, et toute l'escouade se mit triomphalement en route.

Il existe dans les douze mille îles de l'archipel indien deux catégories très-distinctes de populations côtières : l'une, composée de *pirates ;* l'autre, de *biajous* ou bohémiens maritimes.

Vigoureux, féroces, hardis marins, connaissant parfaitement les baies, les criques, les hauts-fonds, les havres, les madrépores, les écueils, dans les labyrinthes desquels ils attendent en sûreté les navires qu'ils se proposent d'assaillir, les *pirates*, principalement ceux de Bornéo, de Célèbes, de Pulo-Kalamantau, des îles Soulou, sont des bandits extrêmement redoutables. Non moins habiles loups de mer, non moins intrépides, mais plus sociables, les *biajous* sont des pêcheurs, des trafiquants assez honnêtes, dont les Européens n'ont pas trop à se plaindre.

Or les chasseurs appartenaient à une tribu de biajous très-attachée aux Hollandais, ses protecteurr et ses voisins.

Cette découverte enchanta le docteur et lui rendit sa confiance, car il se vit sauvé.

Il était grand jour quand la petite troupe arriva au village de la tribu, amas confus de bouquets de cocotiers, de bananiers et de cases de bambou, sur la rive droite d'un fleuve, à deux lieues de la mer, avec un port rempli de *proas*, espèce de sloops de cinq à six tonneaux.

Toute la population, trois cents individus environ, hommes, femmes, enfants, se porta à sa rencontre et lui fit fête, saluant Pédir et Swammerdam comme des amis dès qu'elle sut qui ils étaient.

Le pauvre docteur pouvait désormais considérer son odyssée comme terminée.

En effet, après quelques heures de repos, il montait avec Pédir sur une proa chargée de tripangs secs, gros mollusques très-communs dans l'archipel indien et que les biajous excellent à prendre et à préparer, et le lendemain matin il entrait à Padang, place de commerce importante où les Hollandais ont bâti une forteresse et qui peut être considérée comme l'entrepôt du poivre, du camphre, du benjoin, de l'or fourni par les districts les plus fertiles et les plus riches de Sumatra.

Swammerdam se rendit aussitôt chez le gouverneur, qui, après avoir écouté le récit de ses aventures, le traita de la façon la plus cordiale, le retint à dîner, le pria fort courtoisement de troquer les haillons chinois dont il était couvert contre des habits convenables, et lui offrit une cabine sur une frégate de l'Etat qui appareillait le soir même pour Batavia, d'où il lui serait facile de retourner à son gré en Hollande.

Swammerdam accepta avec reconnaissance ; il osa, en outre, solliciter pour Pédir une place de garde du port qui lui fut gracieusement accordée, et ne témoigna qu'un regret : celui de ne pouvoir emmener avec lui ces fameux tapirs à dos blanc pour lesquels il avait fait huit mille lieues et souffert tant de peines.

On buvait alors le café en fumant des cigares d'un parfum enivrant.

— Attendez donc, dit le gouverneur en lançant en l'air des tourbillons de fumée ; des tapirs à dos blanc, il est peut-être possible de vous en procurer un ou deux couples avant votre départ.

— Comment!... s'écria le docteur pâle d'émotion.

— Oui, on en vend toutes les semaines à Padang, en guise de porcs ; s'il s'en trouve encore sur le marché, vous en aurez.

Et, appelant un de ses domestiques, il lui ordonna de fouiller la ville et de lui amener vivement tous les tapirs à dos blanc qui seraient à vendre.

Swammerdam était dans une agitation anxieuse difficile à décrire ; il se croyait le jouet d'une hallucination.

— Quoi, se disait-il en buvant des tasses de café et des verres d'eau-de-vie de coco et en brûlant fiévreusement d'énormes cigares, quoi ! j'aurais passé il y a six mois devant ce port sans vouloir m'y arrêter, de crainte de n'y rien trouver, et l'on y vendrait les tapirs à dos blanc comme les cochons sur le marché de Maëstricht ! Quoi ! j'aurais fait tant de recherches, supporté l'esclavage, risqué cent fois ma vie, traversé des forêts vierges, affronté les tigres, les cannibales, les singes, les ours, la soif, la faim, enlevé une sultane folle pour découvrir un prétendu *rara avis* qu'il m'eût été facile de me procurer ici, pour quelques roupies, chez le premier charcutier venu ! Allons ! c'est invraisemblable !

Cependant rien n'était plus vrai.

En réalité, le pauvre docteur était allé chercher bien loin des tapirs qu'il avait sous la main ; il put s'en convaincre lorsque, au bout de deux heures, le gouverneur, le conduisant en souriant dans la cour de son palais, lui montra dix tapirs de différentes grosseurs qui venaient d'y être amenés par les soins du domestique.

Swammerdam passa immédiatement par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et faillit tomber en syncope ; le gouverneur le retint et lui rendit la vie en lui offrant deux couples de tapirs à son choix.

Quelques heures plus tard, notre savant partait pour Batavia avec ses quatre pachydermes, qu'il eut le bonheur suprême d'amener sains et saufs à Maëstricht au commencement de l'hiver, après une traversée accidentée et périlleuse.

La Société d'acclimatation, le baron de Pumpernickelhausen en tête, prévenue de son retour, l'attendait à la gare du chemin de fer pour l'acclamer, pour saluer en lui l'honneur de la ville, l'honneur des Pays-Bas et de l'Europe scientifique.

Swammerdam avait préparé un discours qu'il débita avec toute la conviction qui le caractérisait, et dont les feuilles locales ne manquèrent pas de publier, le lendemain, de copieux extraits en les accompagnant des commentaires les plus flatteurs.

Désormais sa réputation était faite ; toutefois il ne voulut pas se reposer sur ses lauriers et s'appliqua avec un tel zèle à l'œuvre d'élevage entreprise par son noble maître, qu'il annonça bientôt dans le bulletin mensuel de la société que les tapirs à dos blanc ne tarderaient pas à être aussi communs en Hollande que les porcs et les ânes, ainsi que l'avait prédit deux ans auparavant l'illustre baron de Pumpernickelhausen.

Les voyageurs qui visiteront maintenant le Limbourg hollandais pourront constater si Swammerdam a dit vrai.

ARMAND DUBARRY.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LE CHAUD ET LE FROID [1].

IV

Le joli mois de mai. — La meilleure saison de l'année. — Les étés et les hivers mémorables. — Remarques d'un journaliste à propos de l'hiver de 1840. — La Seine prise. — La congélation de l'eau de mer. — Les montagnes et les champs de glace. — Le froid au Groënland et la chaleur en Abyssinie. — Ce que l'homme peut supporter de chaleur. — Paysages de la zone torride. — Le revers de la médaille. — Les monstres du règne végétal et du règne animal. — L'homme sous les tropiques. — Influence du climat sur la civilisation. — La vie au cercle polaire. — Un concours à l'Académie des sciences morales. — Différence essentielle entre les climats d'altitude et les climats de latitude. — « L'air pur des montagnes ». — Altitudes où l'homme peut vivre. — La flore et la faune des montagnes.

Dans les climats tempérés comme le nôtre, les quatre saisons ne laissent pas d'être sujettes aussi à des variations, à des irrégularités sans nombre. Il y a des hivers froids, d'autres très-doux, des étés chauds et secs et des étés où l'on peut à peine quitter ses habits d'hiver et sortir sans parapluie.

Le printemps, en dépit de son prestige classique, est, à tout prendre, une saison désagréable, et le « joli mois de mai » n'est, le plus souvent, qu'un vilain mois où il survient des gelées nocturnes et où les jours de pluie sont au moins aussi nombreux que les jours de soleil.

A tout prendre, la saison la plus douce, la plus égale, la moins trompeuse, c'est encore l'automne. Malheureusement, elle dure peu ; et c'est le prologue de l'hiver.

Vous serez peut-être curieux de savoir quels ont été en France, depuis un siècle, les étés et les hivers les plus remarquables par leurs températures excessives. Je commence par une date fameuse : 1793. On compta, pendant l'été de cette année, trente-six jours où le thermomètre se maintint entre 25 et 31 degrés ; neuf où il oscilla entre 32 et 34, six où il dépassa 35 degrés. Le 8 juillet, le thermomètre marquait à l'ombre 38°,4, et au soleil, 63 degrés. Le 8 août, on constata à Chartres une température de 38 degrés. Il y eut, en juillet,

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

dans le département de l'Oise, des orages épouvantables, qui causèrent des malheurs tels, que la Convention s'en émut et vota six millions pour venir en aide aux possesseurs des propriétés ravagées. L'année 1800, la dernière du siècle précédent, fut aussi marquée par un été très-chaud ; le 6 août, à Bordeaux, et le 18, à Nantes, le thermomètre monta à 38°,8. Les étés de 1811, de 1822 et de 1826 comptent aussi parmi les plus chauds de notre siècle ; celui de 1834 fut un des plus beaux que l'on ait vus. Celui de 1836 se distingua par la fréquence et la violence de ses orages. En 1842, nous retrouvons un été à température excessive ; le thermomètre monta jusqu'à 37 degrés à Paris le 18 août.

En 1849, on éprouva dans le midi de la France des chaleurs très-fortes, et la température observée à Orange le 9 juillet, une température de 41°,4, est la plus élevée à l'ombre que l'on ait jamais vue dans notre pays.

L'été de 1849 fut, par toute la France, remarquable par sa précocité. J'étais alors à Metz, et je pus, le 4 mai, me baigner dans la Moselle. Mais il y eut des orages terribles. Ceux qui habitaient alors Paris se souviennent de l'orage du 8 juin, qui dura presque toute la journée, et coïncida avec la plus forte mortalité cholérique.

Prise de la flotte hollandaise au Texel, par la cavalerie française. Dessin de Paul Philippoteaux.

Les étés de 1852, 1857, 1858, 1865, 1868 peuvent encore être mis au nombre des plus chauds de ce siècle. Les hivers très-froids se font remarquer bien plus que les étés très-chauds, parce que le froid est bien autrement triste et plus décourageant et malfaisant que la chaleur. C'est un vrai fléau, un fléau meurtrier pour les pauvres gens qu'il va saisir et glacer dans leurs réduits mal clos, devant leurs foyers sans feu et sous leurs minces vêtements.

Le plus terrible hiver du siècle dernier fut, je crois, celui de 1709, où le thermomètre de l'Observatoire de Paris descendit jusqu'à 23 degrés au-dessous de zéro.

En 1776, le Tibre, le Rhin, la Seine, la Saône et le Rhône furent pris presque entièrement ; à Paris, le vin gela dans les caves ; dans les bois, les arbres se fendirent et se brisèrent avec bruit. En 1788, la Seine commença à se prendre à Paris dès le 26 novembre, et la débâcle n'arriva que vers le 20 janvier 1789. Le Rhône fut pris à Lyon, la Garonne à Toulouse ; les Marseillais virent avec stupéfaction des glaçons dans leur port. Sur le Rhin et l'Elbe, la glace fut assez épaisse pour que des voitures pesamment chargées pussent traverser ces fleuves. La Tamise fut gelée jus-

qu'à Gravesend, à six lieues au-dessous de Londres, et des boutiques purent être installées sur le fleuve, à Londres et aux environs, pour la fête du *Christmas* (Noël). En 1795, le froid rendit possible un fait d'armes assurément unique dans l'histoire : la prise de la flotte hollandaise, en vue de l'île de Texel, par la cavalerie de Pichegru. En 1812-1813, autre hiver historique, auquel est resté attaché le souvenir de la désastreuse retraite de Russie. Je me souviens de l'hiver de 1840-41, et surtout du froid qu'il fit le 15 décembre, jour où furent ramenées en grande pompe à Paris les cendres de Napoléon Ier. Le thermomètre, ce jour-là, descendit à — 14 degrés. Il y eut beaucoup de victimes parmi les soldats et les gardes nationaux de l'escorte et parmi les curieux.

L'orateur s'étant arrêté en ce moment pour reprendre haleine, un journaliste que je ne nommerai pas, et qui jusque-là s'était renfermé dans le rôle d'auditeur attentif et silencieux, profita de cette pause pour sortir de son mutisme.

— Vous aussi, monsieur, lui dit-il, vous employez ce cliché : *les cendres de Napoléon !*

— Expression impropre, j'en conviens, mais qui est universellement employée. Pourquoi ? Je n'en sais rien.

— Je vais vous le dire, reprit le journaliste. Au temps de *la première* et *du premier*, on était possédé de la *grécomanie* et de la *romanomanie ;* on ne disait plus *l'âme d'un mort*, mais ses *mânes ;* on ne disait plus son *corps*, mais ses *cendres*, bien que la crémation n'eût pas été remise en honneur — ce qui m'étonne, soit dit en passant. Sous le roi Louis-Philippe, cette mode était passée : on parlait simplement le langage moderne, et l'on appelait autant que possible les choses par leur nom. Mais quand il s'agissait du « Grand Homme », on se croyait encore obligé de remettre à neuf les vieilles formules usitées du temps de ce héros ; c'était un hommage rendu à sa gloire, à sa mémoire et à ses lauriers. C'est pourquoi l'expression de *cendres* fut adoptée pour désigner son corps embaumé par un procédé quelconque ; et elle est devenue ce que nous appelons, en argot de presse, un *cliché*. On dit encore aujourd'hui, trente-quatre ans après la cérémonie de 1840, les « cendres de Napoléon ». Je crois qu'on le dira toujours. Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir interrompu.

M. B*** fit un signe qui voulait dire : Il n'y a pas de mal à cela ; et il continua :

— Je me borne à mentionner pour mémoire les hivers rigoureux de 1853-54, 1854-55, 1867-68, où la Seine a été plus ou moins prise, et j'arrive à un dernier hiver marqué à la fois par la rigueur de sa température et par les événements lamentables qu'il a vus s'accomplir : c'est l'hiver de 1870-71, l'hiver du siége de Paris. L'été de 1870 avait été chaud et même d'une sécheresse qui, vous vous le rappelez peut-être, avait amené la disette des fourrages. L'automne fut beau ; mais le grand courant équatorial qui, d'ordinaire, souffle jusqu'en Norwége, s'arrêta cette année-là en Portugal, et le vent de sud-ouest, qui adoucit nos hivers, fit défaut. Les vents dominants furent ceux du nord et du nord-est. Une première baisse thermométrique rapide se manifesta le 1er et le 2 décembre. Le 5, la température descendit à Paris à 6 degrés ; elle se releva pendant les jours suivants ; mais une nouvelle période de froid sévit du 22 décembre au 5 janvier, et une troisième du 9 au 15. Par une étrange fatalité, les brusques retours du froid coïncidèrent avec les premières et les plus importantes opérations militaires, notamment celles de Champigny et du Bourget, et contribuèrent à paralyser les efforts de la défense. Une autre remarque à faire, c'est que le froid fut, durant cet hiver funeste, bien plus intense encore dans le centre et dans le midi de la France qu'à Paris. Le 8 décembre, on constatait — 8 degrés à Montpellier ; le 24 janvier, — 12 degrés, et le 31, — 16 degrés dans la même ville ; à Périgueux, le thermomètre est descendu jusqu'à — 23 degrés, et à Moulins jusqu'à — 25 degrés ! Dans ce rude et néfaste hiver cependant, la Seine n'a pas été prise.

— Maître, interrompit Mme X***, une question, s'il vous plaît ? Quelles sont les conditions de froid — je dis mal sans doute, mais n'importe, vous me comprendrez tout de même — quelles sont les conditions de froid nécessaires pour que la Seine soit prise ?

— Madame, je ne puis guère vous répondre autre chose, sinon qu'il faut, pour geler la Seine, comme toute autre rivière, une température suffisamment basse pendant un temps suffisant, et que le temps nécessaire est d'autant moins long que la température est plus basse. Vous vous souvenez du coup de froid qui est survenu inopinément au mois de décembre 1871 ; le thermomètre est descendu jusqu'à 22 degrés au-dessous de zéro ; c'était une température tout à fait insolite pour notre latitude ; aussi les plantations de nos promenades et de nos jardins ont-elles beaucoup souffert. Tous les lauriers, par exemple, ont été gelés. Cependant la Seine n'a pas été prise, parce que ce froid n'a pas assez duré. Dans les hivers rudes, où le thermomètre descend à 8 ou 10 degrés au-dessous de zéro, il faut que cette température se maintienne pendant quelques jours pour que les glaçons que la Seine charrie se soudent et forment, d'une rive à l'autre, une croûte résistante. Depuis le commencement de ce siècle, on ne compte que onze hivers où la Seine ait été prise entièrement, savoir : en janvier 1803 ; en décembre 1812 ; en janvier 1820, 1821, 1823, 1829, 1830 et 1838 ; en décembre 1840 ; en janvier 1854 et 1865.

Quelqu'un demanda au savant conférencier pourquoi la mer ne gèle pas comme les rivières, si ce n'est à des températures exceptionnelles sous nos latitudes.

— Notre jeune bachelier va vous répondre, dit M. B*** en désignant son voisin de gauche.

— C'est, dit aussitôt celui-ci sans hésiter, que la présence du sel dans l'eau abaisse son point de congélation. L'eau saturée de sel ne gèle qu'à — 15 degrés. L'agitation aussi retarde la congélation, et aussi les fleuves au cours rapide et tumultueux se prennent-ils plus difficilement que ceux qui coulent lentement sur un bon lit. Ce sont là, je crois, les causes qui font que la mer ne gèle que dans les régions polaires, sous l'influence d'un froid intense et prolongé.

— C'est cela même, dit M. B***. J'ajouterai seulement que l'eau de mer, dans le voisinage du pôle, est moins salée que dans les latitudes plus basses. Cela tient d'abord à sa température même, qui la rend moins apte à dissoudre le sel ; — car vous avez pu remarquer, mesdames, sans être chimistes ni physiciennes, que le sel et le sucre *fondent* bien moins aisément dans l'eau froide que dans l'eau chaude. En outre, la mer polaire est *dessalée* par la fonte des neiges qui

y versent pendant l'été d'énormes masses d'eau douce. Sa densité n'est guère que 1,026, et à ce point, elle peut geler à —2 ou —3 degrés, lorsqu'elle est en repos; mais l'eau la plus douce, partant la plus légère, étant une fois gelée, celle qui reste, et qui est plus concentrée, ne gèle guère qu'à —10 degrés.

— Monsieur, dit une jeune fille, vous avez vu la mer gelée dans vos voyages?

— Oui, mademoiselle, un peu.

— Moi aussi, j'ai vu la mer gelée, dit le journaliste, et cela en France. C'était en 1838, si je ne me trompe; j'étais enfant alors, mais je me rappelle avoir vu à Calais, dans le port et le long de la jetée, des glaçons de plusieurs mètres cubes.

— Cela, dit M. B***, ne donne guère l'idée des montagnes et des champs de glace des mers polaires : grandiose et sinistre spectacle, dont vous trouverez la description et la représentation dans une foule de publications pittoresques. Mais l'heure s'avance. Revenons, si vous le voulez bien, à nos températures et à nos climats. J'ai souvent entendu mes concitoyens, et mes concitoyennes aussi, se plaindre du climat de notre France. Cela ne m'a pas étonné, car il est dans la nature de l'homme, et plus encore, peut-être, dans celle de la femme, de n'être jamais satisfait de son lot. Mais j'invite les personnes qui médisent de nos hivers si bénins, où une température de 10 ou 12 degrés au-dessous de zéro est un phénomène exceptionnel et toujours de peu de durée, — je les invite, dis-je, à essayer d'un petit voyage au mois de décembre chez les Lapons, ou, mieux encore, chez les Groënlandais, qui sont le peuple le plus voisin du pôle. Là elles recevront une cordiale hospitalité dans des huttes de neige, où on leur servira de la graisse et du sang de phoque tout chaud, et elles pourront voir le mercure geler à l'air libre; car le thermomètre à alcool — le seul dont on puisse se servir en ce pays — descend facilement à 40 degrés, et même au-dessous. Et aux personnes qui déclarent intolérables nos chaleurs de juillet, je conseillerai une promenade en Abyssinie. C'est un pays privilégié, où les chaleurs de 48 degrés *à l'ombre* ne sont pas rares. Au soleil, la température atteint alors 78 ou 80 degrés.

— Qui a pu constater cela? interrompit le journaliste sceptique.

— Mais ceux qui y sont allés.

— Ils n'en seraient pas revenus : ils auraient été cuits sur place.

— L'homme et les animaux peuvent supporter des températures extrêmement élevées, comme ils en peuvent supporter d'extrêmement basses, sans que leur température physiologique en soit sensiblement modifiée, et cela grâce à l'activité du foyer respiratoire et à celle de la transpiration, qui maintiennent l'équilibre intérieur, la première contre le froid extérieur, la seconde contre l'extrême chaleur. Je pourrais citer, en ce qui concerne la chaleur, l'exemple des chauffeurs de machines à vapeur, qui supportent *habituellement* des températures de plus de 60 degrés. Mais, puisque vous êtes incrédule, monsieur, je vous dirai mieux : consultez les *Mémoires de l'Académie des sciences* pour 1764: vous y verrez que les filles de service attachées au four banal de La Rochefoucauld restaient ordinairement dix minutes, sans trop souffrir, dans ce four, dont la température était de 132 degrés, soit 32 degrés de plus que celle de l'eau bouillante, faisait cuire, à côté d'elles, des pommes et de la viande. En 1774, en Angleterre, plusieurs savants entrèrent ensemble dans une chambre dont la température était de 126 degrés; ils y restèrent huit minutes. Enfin, Arago rapporte qu'on a vu à Paris, en 1828, un homme rester cinq minutes dans un four où un thermomètre marquait 137 degrés. Vous conviendrez, après cela, que l'on peut supporter sans être cuit le soleil de l'Abyssinie. Mais je conviens à mon tour qu'une fois morts, les hommes et les animaux qui restent exposés à son action sont bientôt desséchés. Je conviens aussi que le séjour des climats torrides n'est pas beaucoup plus agréable en son genre que celui des climats glacés. L'excès en tout est un défaut. Cependant, il faut reconnaître encore que la nature a une préférence évidente pour les premiers. C'est là qu'elle déploie toute sa magnificence et toute sa fécondité; c'est là que la vie surabonde et se manifeste sous les formes les plus variées et dans les proportions les plus grandioses. Entendons-nous. Ce n'est pas assurément au Sahara, ni en Abyssinie, qu'il faut aller pour voir la nature tropicale dans son beau. Non que le spectacle de ces contrées arides manque de grandeur et qu'il ne présente des aspects propres à impressionner vivement l'âme du voyageur. Mais le sentiment qu'il inspire est mélancolique. On admire, on est ému; mais on n'est point séduit, on se sent mal à l'aise et l'on a hâte de regagner quelque pays où le soleil se lève sur autre chose que sur du sable rougeâtre, des rochers violets, des plantes rabougries et des carcasses d'animaux morts dépecés par des vautours. C'est que le soleil, si ardent qu'il soit, et précisément parce qu'il est trop ardent, ne suffit pas au développement de la vie. Il faut, en outre, les éléments matériels des êtres vivants, et en premier lieu l'eau. Le feu — c'est-à-dire la chaleur — l'air, l'eau et la terre, ce sont bien là, selon la doctrine antique, les *genitalia corpora* dont la combinaison est indispensable à la production des organismes. Donc la vraie nature tropicale, celle dont la vue transporta d'enthousiasme les premiers navigateurs espagnols et portugais, et leur fit croire qu'ils avaient abordé au paradis terrestre, c'est celle de Ceylan, des îles Mascareignes, des Antilles, de l'Amérique centrale et méridionale. Le trait caractéristique et frappant de cette nature, c'est la puissance. Toutes les forces de la nature (hormis une seule peut-être, la pesanteur, force purement mécanique, qui diminue à mesure qu'on s'approche de l'équateur, par le plus grand éloignement du centre et par l'accroissement de la force centrifuge engendrée par la rotation du globe) s'y montrent avec une intensité prodigieuse. L'électricité s'y manifeste par des orages auprès desquels les nôtres ne sont que d'aimables divertissements; les forces souterraines, par des tremblements de terre qui bouleversent en quelques minutes plusieurs centaines de lieues de pays; les forces aériennes, par des cyclones non moins dévastateurs que les tremblements de terre; les forces océaniques, par des *ras de marée* qui sont à l'Océan ce que les cyclones sont à l'atmosphère; les forces vitales enfin, par un travail de création et de destruction indescriptible, par une exubérance d'activité prodigieuse; enfin... mais comment exprimer en peu de mots tout cet ensemble d'énergies variées qui caractérisent la flore et la faune tropicales : énergie de résistance, énergie d'action physique et physiologique, énergie de développement, énergie de couleurs, énergie

d'instincts, de facultés?... Et, d'autre part, comment entreprendre de vous tracer, de cette double création, un tableau synoptique ou de vous faire pénétrer dans ses infinis détails? Je dois cependant appeler votre attention sur ce que la nature des tropiques a de violent, de brutal et, à certains égards, de malfaisant. Elle offre au naturaliste les représentants les plus remarquables, sans contredit, du règne animal et du règne végétal; mais c'est parmi ses animaux et ses plantes que l'on trouve les types accomplis de ce que les anciens appelaient *monstres;* et ils appliquaient ce mot à tout ce qui excite l'étonnement ou l'effroi. Qu'est-ce, par exemple, que le baobab de l'Afrique centrale, cet arbre dont le tronc peut atteindre dix mètres de diamètre, et la cime arrondie ombrager un espace de terrain dont le circuit dépasse cent soixante et dix mètres? N'est-ce pas un monstre? Et le figuier des Banians, qui, non content de surpasser en grosseur nos plus gros chênes, dirige vers la terre des rameaux qui y prennent racine, deviennent à leur tour des arbres doués de la même faculté et finissent par former une véritable forêt? N'est-ce pas un monstre aussi? Et les graminées et les lianes? Vous savez ce qu'elles sont chez nous : d'humbles plantes qu'on foule aux pieds, qu'un enfant taille avec son couteau et qui n'ont de force que par leur facile multiplication. Sous les tropiques, la famille des graminées compte dans son sein des géants, tels que le bambou. Elle couvre de hautes herbes, où un homme disparaît tout entier, d'immenses savanes. Quant aux lianes, ces serpents du règne végétal, elles atteignent deux cents, trois cents mètres de longueur, comme le *calamus rotang,* et envahissent des forêts entières. Encore des monstres! Et le *Victoria regia,* ce nénuphar du Brésil, dont les feuilles circulaires, nageant à la surface des eaux, dépassent un mètre de diamètre; et le *Rafflesia Arnoldi,* parasite invraisemblable, qui se compose tout entier d'une fleur, mais quelle fleur! Cela pousse sur la racine d'une liane quelconque; c'est aussi large que la feuille du *Victoria;* les pétales énormes, charnus, couleur de chair malade, exhalent une odeur de cadavre telle, que les mouches s'y trompent et viennent y déposer leurs œufs. Des monstres! vous dis-je. Et les strychnos, et l'ypo-antiar des îles de la Sonde, et le tanghin de Madagascar, et le mancenillier de l'Amérique du Sud, et le *boundou* d'Afrique, toutes ces plantes qui, par leurs sucs mortels, ont acquis une sinistre renommée! toujours des monstres!

Le mancenillier. Dessin de A. de Bar.

En voilà assez pour le règne végétal. Voulez-vous maintenant jeter un coup d'œil sur la faune des tropiques? Ah! sans doute, vous trouverez là parmi les quadrupèdes, parmi les oiseaux, parmi les insectes même, des types merveilleux d'élégance et de beauté. Vous me citerez les colibris, les oiseaux-mouches, et ces milliers d'autres oiseaux que la nature a parés des plus brillantes couleurs; vous me citerez des papillons aux grandes ailes d'azur ou d'émeraude, des scarabées aux élytres resplendissantes; vous me direz, avec raison, que les lions, les tigres, les panthères, les jaguars sont les princes du règne animal par la beauté de leur pelage et l'harmonie de leurs formes, aussi bien que par leur force et leur agilité; vous me montrerez les gazelles aux yeux si doux, aux membres si délicats; les antilopes, qui sont de grandes gazelles, les zèbres, les daws, les couaggas, à la robe admirablement dessinée, aux allures fringantes et coquettes... Oui, mais qu'est-ce que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame? Des monstres énormes et difformes. Le premier, à la vérité, est un monstre estimable; mais il n'en est pas moins laid. Et la girafe? un monstre inoffensif et malheureux. Et l'aï, et l'unau, ces pauvres êtres sacrifiés qu'on a appelés à tort *les paresseux,* car ils font ce qu'ils peuvent; c'est *impotents* qu'on aurait dû dire! Et l'autruche, et le balæniceps, et le marabout! autant de types de laideur assez réussis, je pense! Ceux-là, du moins, ne sont pas malfaisants. Mais les lions, tigres et autres grands chats, fort beaux, j'en conviens, ne sont-ils pas des monstres par leurs appétits sanguinaires? Et les singes? Des monstres très-intéressants, mais de hideuses caricatures de l'homme. Et les boas, et les pythons, et les crocodiles, et les serpents à sonnettes, et les vipères, échidnées, fer-de-lance et autres? A ceux-là personne de nous ne contestera la qualité de *monstres,* non plus qu'aux scorpions, aux scolopendres, aux araignées mygales, aux moustiques, aux tiques, aux termites... J'en passe. Voilà, mesdames, avec les tremblements de terre, les cyclones, la fièvre jaune, la dyssenterie, l'éléphantiasis, etc., etc., un ensemble de monstres qui me paraît plus que suffisant pour établir que tout n'est pas pour le mieux dans les riantes contrées où règne un printemps ou un été perpétuel. Et je n'ai rien dit des hommes. Si nous laissons de côté la beauté physique, avantage périssable, et que nous nous attachions à ce qui fait notre noblesse et notre grandeur, aux facultés intellectuelles et morales, nous voyons que presque partout, sous les tropi-

ques, l'homme est demeuré sauvage, ou n'a créé que des civilisations malsaines ou caduques. Est-ce seulement affaire de race? C'est aussi, je crois, et pour beaucoup, affaire de climat. Même sous la zone tempérée, même en Europe, les hommes du Midi diffèrent sensiblement par leur tempérament et par leurs aptitudes des hommes du Nord. Les Européens transportés dans les contrées tropicales se multiplient peu, et perdent de leur activité physique et intellectuelle. La colonisation, dans ces latitudes, est restée bien en arrière de ce qu'elle est dans les pays soumis aux mêmes conditions climatériques que l'Europe. Dans le nouveau monde comme dans l'ancien, c'est par les races septentrionales et sous les hautes latitudes que l'industrie, les sciences, les institutions politiques et économiques ont trouvé leurs meilleures conditions de développement. Sans vouloir donner l'explication entière de ce fait indéniable, je crois qu'on peut l'attribuer en grande partie à l'influence directe du climat sur l'homme, et aussi à l'influence du milieu naturel. Il est certain que le besoin est le principal stimulant du travail. Or le stimulant manque là où la terre produit presque sans culture, où le gibier abonde, où l'homme peut vivre presque de rien, où il lui suffit de construire des habi-

Paysage de la zone torride. Dessin de A. de Bar.

tations légères qui l'abritent dans la saison sèche contre les ardeurs du soleil, et contre la pluie dans la saison humide, et la nuit, de s'étendre sur une natte ou dans un hamac en s'enveloppant d'une gaze légère, pour dormir sans craindre ni le froid ni les moustiques.

Sous le climat irrégulier de la zone tempérée et de la zone déjà froide, la vie n'est plus aussi facile. Le bien-être ne s'obtient qu'au prix d'un labeur incessant. D'autre part, on a moins d'ennemis à combattre, moins de fléaux à éviter, partant plus de sécurité, plus de liberté d'esprit. A l'extrême nord, les conditions changent; la rigueur du climat et la stérilité du sol condamnent l'habitant à une misère irrémédiable. Tous les efforts de l'homme sont employés à se garantir d'un froid excessif, à se procurer des aliments substantiels qui lui manquent trop souvent, à se passer enfin des ressources de toutes sortes dont les autres races peuvent se pourvoir, bien plus encore qu'à se les créer. Bien pauvres sont la faune et la flore de la zone hyperboréenne. Point d'arbres fruitiers : des bouleaux, des sapins, des aunes forment les dernières agglomérations d'arbres que l'on rencontre avant d'arriver là où ne croissent plus que de maigres arbustes, des herbes chétives et des lichens. De champs cultivés, de moissons, il n'en faut plus parler. En somme, hormis le

lichen, que paissent les troupeaux de rennes, il n'y a plus d'aliments végétaux. Le renne est avec le chien le seul animal domestique. C'est lui qui fournit aux hyperboréens pasteurs sa chair, son lait, son cuir, c'est-à-dire la nourriture, le vêtement et, jusqu'à un certain point, l'habitation; car on se sert de sa peau pour couvrir des cabanes, pour façonner des traîneaux et des barques. En fait de gibier, les ours, qui sont souvent plus chasseurs que chassés, les phoques, les bœufs musqués, quelques lièvres, quelques oiseaux migrateurs; puis des poissons pour compléter, en le variant, un régime alimentaire qui n'a rien de délicat. La graisse des phoques, des cétacés, des oiseaux sert à la fois de nourriture et de combustible pour l'éclairage et le chauffage. Quant aux matériaux de construction, je n'en vois d'autres que le bois et la neige. Ce n'est pas certes avec de tels éléments que l'on fait une civilisation. Qu'en pense monsieur le publiciste? ajouta M. B***, s'adressant à l'homme de lettres, qui deux fois dans la soirée s'était, ainsi qu'on l'a vu, signalé par des interruptions fantaisistes.

— Je crois, répondit celui-ci, que vous êtes dans le vrai, et je voudrais, monsieur, que vous preniez la peine de donner aux idées judicieuses que vous venez d'exposer sommairement le développement qu'elles comportent. Il y a là un beau mémoire à écrire et cinq mille francs à gagner.

— Que voulez-vous dire? fit M. B*** un peu piqué. Est-ce une plaisanterie?

— Nullement, monsieur, et je suis confus d'avoir à vous apprendre que l'Académie des sciences morales et politiques a mis au concours, il y a déjà trois ou quatre ans, sans que le prix ait été jusqu'ici mérité par aucun concurrent, le sujet même que vous venez de traiter : *De l'influence des climats sur le développement économique des sociétés humaines.* L'Académie a tracé, en outre, le programme du travail qu'elle demande, et je ne crois pas vous offenser en disant que j'ai retrouvé presque, dans ce que vous avez dit, les termes mêmes de ce programme.

— En vérité, dit M. B***, j'ignorais que l'Académie des sciences morales eût proposé ce sujet et je suis très-fier de me rencontrer avec cette illustre compagnie. Mais il est temps, je crois, de mettre fin à cette trop longue conférence...

— Pas encore, s'il vous plaît, cher maître, dit Mme X***. Il vous reste à nous parler des climats d'altitude : vous l'avez promis, et la leçon serait incomplète sans cela.

— Il est vrai, j'ai promis; et je m'exécute d'autant plus volontiers, que ce point n'exige pas une longue dissertation.

Ce n'est pas seulement en s'éloignant de la zone torride pour se rapprocher du pôle, que l'on voit la température s'abaisser jusqu'au moment où l'eau se congèle et où toute vie devient impossible. Le même phénomène s'observe à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère, et cela, ainsi que je l'ai dit, en vertu des propriétés de l'air par rapport à la chaleur solaire. De là l'existence de climats d'altitude analogues aux climats de latitude. L'abaissement de la température est toujours en raison de la hauteur des lieux ou des couches atmosphériques ; mais cette raison varie régulièrement selon les climats de latitude. Plus celui-ci est chaud, plus la différence est sensible entre la température d'en bas et celle d'en haut, plus aussi il faut monter pour que le thermomètre descende d'une quantité donnée. Sous les tropiques, c'est à 187 mètres d'altitude seulement que l'on constate 1 degré de température de moins qu'au niveau de la mer. Dans la zone tempérée, la même différence de 1 degré ne correspond plus qu'à une altitude de 150 mètres, et dans les régions polaires, on n'a pu atteindre une hauteur où le refroidissement devînt sensible. Ainsi, à Ingloolich, par 69°,21', le capitaine Parry a enlevé à 130 mètres un cerf-volant muni d'un thermomètre *à minima;* il a constaté que la température, à cette hauteur, était de 31 degrés, comme sur les glaces de la mer. Humboldt a trouvé 1 degré d'abaissement par 181 mètres sur le Chimboraço. De Saussure avait trouvé 1 degré par 144 mètres sur le mont Blanc. La même loi de proportionnalité fait que la limite des neiges éternelles, qui au pôle s'abaisse jusqu'au niveau de la mer, va toujours s'élevant à mesure qu'on s'éloigne de cette région et atteint, à l'équateur thermique, son maximum d'altitude, qui est d'environ 4500 mètres en moyenne. Dans les Alpes scandinaves, les neiges cessent de fondre à 1500 mètres. Dans les Alpes de Savoie, par 45 degrés environ, la limite s'élève à 2500 mètres; on ne la trouve plus qu'à 4250 mètres sur le versant nord et à 5000 mètres sur le versant sud de l'Himalaya. Dans les Andes de Bolivie, elle est comprise, selon Pentland, entre 4800 et 4928 mètres. Il résulte des observations faites par les physiciens aéronautes que sous notre ciel, loin de tout massif montagneux, la décroissance de la température est, en moyenne, de 1 degré par 194 mètres.

Vous voyez qu'à mesure qu'on gravit les pentes d'une montagne que je suppose placée sous l'équateur thermique, on traverse nécessairement, depuis la base jusqu'à une hauteur de 5000 mètres environ, et cela dans l'espace de quelques heures, toute une série de climats analogues à ceux que l'on rencontrerait successivement si l'on allait de l'équateur au pôle. Je dis analogues, non semblables. Il y aurait similitude, en effet, si le climat ne dépendait que de la température ; mais il est d'autres circonstances dont il faut tenir compte et qui établissent, entre les climats d'altitude et les climats de latitude, une très-notable différence. La principale est la densité de l'air. Au voisinage du pôle, les animaux et les plantes trouvent dans l'activité de leurs fonctions respiratoires, alimentées par un air très-dense et contenant tous les éléments du fluide vital, un puissant réactif contre l'intensité du froid extérieur. Il n'en est plus de même au sein de l'air desséché et raréfié des hautes montagnes; en sorte qu'à égalité de température, la vie y devient pénible, difficile, impossible enfin, bien plus promptement que sous les plus hautes latitudes.

— Cependant, objecta une dame, on entend toujours vanter, même par des médecins, l'air pur et vif des montagnes. Mon docteur, à moi qui vous parle, m'a envoyée l'été dernier au mont Dor pour me guérir d'une bronchite obstinée, en m'assurant que l'air de là-haut me ferait au moins autant de bien que les eaux qu'on y prend. Et le fait est qu'après trois semaines de séjour j'étais très-bien remise.

— Madame, répondit M. B***, votre docteur avait raison, comme l'événement l'a prouvé; mais veuillez considérer que l'établissement thermal du mont Dor se trouve dans une vallée située à un millier de mètres seulement au-dessus du niveau de la mer, dominée et

abritée par des montagnes dont la plus haute, le pic de Sancy, n'a que 1 800 mètres. Or, à 1 000 mètres, l'air est, en effet, vif et pur, et sa raréfaction est trop peu sensible pour occasionner le moindre trouble dans l'organisme. Et puisque vous me mettez sur ce sujet, madame, je dois vous dire que l'organisation de l'homme et celle de certains animaux se plie, par l'habitude, aux conditions de vie les plus diverses. L'homme s'acclimate partout et l'on serait, en vérité, fort embarrassé de dire à quelles limites s'arrête la tolérance possible de son organisme pour les températures hautes ou basses, pour la condensation ou la raréfaction de l'air. Les voyageurs novices qui font l'ascension des montagnes de la Suisse éprouvent déjà, vers 3500 mètres et même au-dessous, un très-grand malaise. Il en est de même des aéronautes. Cependant un cloître bouddhiste est établi au Thibet, sur un plateau situé à l'énorme altitude de 5039 mètres, et vingt religieux y vivent toute l'année. Trois voyageurs allemands, les frères Schagintweit, explorant, il y a une vingtaine d'années, les montagnes du Thibet, ont pu camper, avec les huit hommes de leur suite, pendant dix jours, entre 5 547 et 6 440 mètres d'altitude, et ils ont réussi, le 19 août 1856, à atteindre une hauteur de 7 419 mètres, la plus considérable à laquelle des hommes soient jamais parvenus sur les montagnes. Dans les régions équatoriales on peut vivre passablement pendant huit ou dix jours à 5500 mètres. A cette hauteur le condor, ce vautour géant, est le seul être vivant que l'on ait chance de rencontrer, et on le voit encore planer à 2000 mètres et plus au-dessus de ces cimes.

A l'analogie entre les climats d'altitude et de latitude correspondent des analogies parallèles entre la flore et la faune des premiers et des seconds. La flore est à peu près semblable. On retrouve, en gravissant les montagnes, la même succession dans les familles végétales qu'en approchant du pôle. Ce sont d'abord les sapins, les *epicea*, les cèdres. A l'ombre de ces arbres verts croissent le chèvrefeuille, le rosier des Alpes, les framboisiers. Dans les stations rocailleuses, la grande gentiane jaune montre ses longs épis de fleurs à côté des corolles rouges pointillées de jaune du lis martagon. Plus haut encore on ne trouve plus que quelques bouleaux et des saules rabougris dépassant à peine les herbes qui les entourent. Puis viennent les rosages ou rhododendrons ferrugineux, et une végétation herbacée maigre, mais assez variée, qui va s'appauvrissant jusqu'à la région des neiges éternelles, où elle disparaît. Cette végétation diffère d'ailleurs selon les contrées, mais en conservant toujours ses caractères généraux et en se recrutant dans les mêmes familles ou dans des familles voisines, pour finir, ainsi qu'au pôle, par des lichens, dernier vêtement des déserts de glace. Entre les faunes des climats d'altitude et celles des climats de latitude, les différences sont beaucoup plus accusées qu'entre les flores, et cela se conçoit aisément. Les plantes croissent partout où elles trouvent un sol où leurs racines puissent se fixer. Les animaux — surtout les animaux supérieurs — sont plus exigeants : il faut qu'ils puissent aller et venir pour chercher leur nourriture ; qu'ils aient où s'abriter la nuit et au temps de la reproduction. Or le nombre des animaux capables de gravir les pentes escarpées, de courir sur les crêtes étroites, de franchir les précipices, est très-restreint. On en trouve cependant quelques espèces parmi les ruminants : mouflons, chèvres sauvages, bouquetins, chamois, chevrotains. Dans les Andes on trouve le lama, l'alpaca, la vigogne, jusqu'à 2 500 et 3 000 mètres. Parmi les rongeurs, l'espèce la plus intéressante qui habite les montagnes d'Europe est la marmotte; mais la marmotte ne s'élève pas bien haut. L'ours est aussi un animal montagnard, mais le froid excessif et l'air raréfié des hauts sommets ne sont pas non plus de son goût. On ne rencontre plus guère, à ces hauteurs vertigineuses, que des oiseaux, surtout des rapaces : aigles, chouettes, vautours, condors : hardis et infatigables navigateurs de l'Océan aérien ; et ceux-là sont plutôt les hôtes que les habitants des montagnes.

Ici l'orateur mit le point final. S'il fut remercié et complimenté, je le laisse à deviner. L'heure était avancée ; chacun fut prendre son chapeau ou sa capeline, son manteau ou son châle ; on se salua et, quelques minutes après, tout le monde étant parti, Mme X*** n'eut plus qu'à replonger dans la nuit le globe géographique qui avait été le prétexte de ce docte entretien.

Arthur MANGIN.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

LES MÉMOIRES D'UNE MÉNAGERIE [1].

VI. — PATTE DE VELOURS ET BEL-ŒIL.

Depuis un bon quart d'heure, des ronflements sonores s'élevaient de la cage sombre où nous avons vu Simius indiquer Mlle La Grinche. Un sommeil si rapidement envahissant, chez un animal qui venait de s'éveiller, semblait au malin singe quelque chose d'insolite. A peine la gracieuse Marianne eut-elle clos son bec, que Simius, ramassant de petites pierres éparses autour de sa cage, commença à bombarder la dormeuse.

L'effet ne se fit pas attendre.

Un rauque soupir annonça le réveil de La Grinche, et le singe en profita pour l'interpeller :

— Quoi donc? belle ténébreuse, vous dormez aujourd'hui, alors que tous les soirs nous vous voyons dans une excitation fébrile.

— Je suis malade !

— Pauvre La Grinche ! Avez-vous avalé de travers ?...

— Oui !

— Quoi donc ? Un os ?...

— Non !

— Mais alors ?...

— Une histoire...

— Une histoire ! Pas celle de Mlle Marianne, je suppose ? Des amours... une vapeur... un velours !...

— C'est celle-là !

— Elle était trop douce pour vous ?

— Elle me tourne sur le cœur...

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

L'assemblée tout entière se mit à rire.

— Allons! mère La Grinche, vous voulez nous narrer la vôtre, je le vois...

— Je n'ai point d'histoire.

— Cependant vous venez de quelque part?

— Je viens de la nuit... et j'y retourne...

— Soit. Mais, La Grinche, ne vous fâchez pas...

Motus. La hyène était enfoncée dans l'ombre noire de sa cage.

— Mère La Grinche?...

Pas de réponse.

— En vérité, un pareil caractère est insupportable, continua Simius; on ne sait par où le prendre. La douceur, dit-elle, affadit son cœur; la rudesse l'effarouche...

Mme La Grinche ronflait à nouveau.

— Je regrette l'incident, mes bons amis, reprit au bout d'un instant Patte de velours en se plaçant à son aise, en sphinx, les pattes en avant. Gardons-nous que la zizanie pénètre parmi nous! La concorde entre voisins est le premier bonheur...

— Ecoutez, rajah, interrompit Simius, vous prêchez comme un saint, c'est vrai; mais pas n'est besoin de nous jouer la comédie. Nous vous savons par cœur. Vos instincts ne sont pas ceux de la belle Marianne, et vous feriez triste régal à manger les fruits du tapang. Cependant, contez-nous votre histoire, c'est votre tour; et surtout dites-nous pourquoi Fadasse vous appelle *rajah*...

— Rajah! ignorant que vous êtes! C'est le titre des princes de l'Inde, mon pays natal.

— Vraiment!

— L'ignoble Fadasse, préposé à nos besoins, rend hommage ainsi à la noblesse de mon origine.

— Vous êtes donc noble, Patte de velours?

— Noble?... noblissime même. Je descends du premier tigre du monde. C'est même là l'origine de notre titre...

— Ah! bah!

— Ecoutons, glapit M. Bel-Œil.

— Ecoutez-moi donc, messieurs.

L'Inde est le berceau de la civilisation dans le monde. L'éloquence, la science, les lettres y prirent naissance. Nous étions savants et civilisés, que vous n'étiez encore, ici, que des sauvages.

Ne vous y trompez pas! Tel que vous me voyez, j'ai acquis une éducation des plus distinguées. J'ai beaucoup fréquenté les orateurs pendant ma jeunesse. J'ai même mangé quelques-uns d'entre eux, mes voisins, dans une lamaserie fameuse!

D'après leurs leçons, je dois vous rappeler que la clarté, dans le discours, est le premier point dont l'orateur sérieux et vraiment digne de ce nom doit s'occuper. Sans clarté, pas d'attention! L'auditeur, fatigué de suivre un récit qu'il ne comprend pas, détache bientôt son esprit de vous, pense à autre chose, et le narrateur se trouve dans la fâcheuse position de celui qui, au dire de l'Ecriture juive, « prêchait dans le désert ». C'est pourquoi, si vous voulez bien le permettre, je ferai remonter mon récit à une certaine antiquité.

— Accordé! interrompit Simius.

— Lorsque arriva le déluge...

— Oh! oh! camarade, dit Dur à cuire, modérez votre ardeur. Si vous commencez au déluge, il y a grande chance pour que la fin du monde arrive avant celle de votre histoire.

— Hou! hou! hou!... fit Bel-Œil; laissez parler le rajah, et ne l'interrompez plus. Il n'est pas prudent d'arrêter quelqu'un qui a une si longue course à fournir...

— Messieurs, continua Patte de velours, vous avez tous entendu parler du déluge, et vous savez qu'à cette époque de bouleversement général un juste devant le Seigneur, un patriarche, nommé Noé, pour préserver le monde entier de la destruction, enferma dans l'arche qu'il avait construite un couple de tous les animaux vivants, conservant ainsi, au milieu de la ruine du passé, le germe et les promesses de l'avenir.

Mais il est un point que vous ignorez certainement, et que je veux vous apprendre, puisque vous êtes assez bons pour me prêter quelques instants d'attention.

A l'époque où les cataractes du ciel s'ouvrirent, où les fleuves sortirent de leurs lits, où la mer précipita comme des montagnes liquides ses vagues furieuses sur les rivages qui lui servaient de barrière, un tigre sans peur et sans reproches vivait, paisible et sans songer à mal, au milieu des jungles du Korisankar, une des plus hautes montagnes de l'Himalaya. Au moment de la débâcle, ce tigre, justement effrayé de l'énorme masse d'eau qu'il voyait s'abattre sur la terre, chercha un refuge dans une grotte située à mi-côte de la montagne, espérant y dormir en paix jusqu'au retour du beau temps. Mais, hélas! il ignorait que Dieu, indigné des crimes des hommes, voulait anéantir l'œuvre qu'il avait créée, et que l'élément liquide était l'instrument de sa justice.

L'eau, brisant tous les obstacles qui s'opposaient à sa fureur, montait, montait sans relâche, poussant devant elle trois gazelles. Bientôt l'eau atteignit la grotte, et le malheureux tigre dut fuir devant l'envahissement de sa demeure...

— Sacrebleu! rajah! vous êtes capable de parler trois heures sans respirer, dit Simius.

— Laissez-le aller, repartit Long-Nez. Chacun parle comme il peut. Ça me berce comme le vent dans les roseaux.

— Allez donc, rajah! et que Dieu vous bénisse!

— Je reprends... Il monta jusqu'au faîte de la montagne. Mais l'eau, inexorable comme la colère de Dieu, le poursuivait sans se lasser, poussant devant elle les trois gazelles et montant comme lui...

Affolé de terreur et comprenant que chaque moment qui s'écoulait avançait l'heure de sa mort, le tigre courait çà et là, cherchant un refuge, lorsqu'il aperçut, sur l'extrême pointe du mont, une roche gigantesque. Il y courut; mais, chemin faisant, il réfléchit qu'il avait faim; il mangea une gazelle, en tua une autre et, la prenant en travers dans sa gueule, il la jeta sur son épaule.

En approchant du rocher, l'eau, qui montait toujours, lui mouillait les pattes... La dernière gazelle était auprès de lui, fuyant, elle aussi, la mort par l'eau.

Mon grand-père lui donna la mort par la dent! On ne sait ce qui peut arriver, et il est toujours bon de se munir de provisions.

Mais l'eau montait toujours..

Le tigre prit les deux gazelles dans sa gueule immense et, chargé de ce fardeau, s'accrocha des griffes aux aspérités du roc, et monta...

Mais l'eau, aussi, montait toujours!...

Cependant le tigre montait plus vite qu'elle. Il arriva au sommet du roc, et, pendant une semaine, il y vécut

de ses gazelles... Mais le neuvième jour, qu'il dormait en sécurité, l'eau vint et lui mouilla les pattes...

Le rajah se leva terrifié, et, d'un bond gigantesque, se trouva prêt à fuir, car il fallait fuir... mais où fuir ?...

L'eau ! partout l'eau !...

Prenant sa course folle au hasard, le tigre fait le tour du roc et, sur son extrême pointe, au levant, il avise, ô bonheur ! un pin gigantesque qui, droit et presque immobile malgré les furieux assauts de la rafale, étend ses grands bras, comme s'il voulait protéger le monde et le sauver de l'inondation.

Le malheureux rajah s'élance sur cet abri inespéré, saisit l'arbre entre ses pattes et, avec une force et une agilité décuplées par la peur, il monte d'un trait comme un chat, et s'établit solidement à califourchon sur l'extrême pointe du pin, au risque de faire casser la branche sous son poids. Se croyant sauvé, il jette alors un regard de défi à l'eau qui bouillonne à ses pieds... Mais, ô terreur ! l'eau le poursuit encore dans son dernier asile !...

Déjà elle avait atteint la moitié de la hauteur de l'arbre, et elle montait... elle montait toujours... Le tigre eut beau s'allonger, dresser la tête, comme s'il

Le tigre au déluge. Dessin de E. Morin.

eût voulu prendre la lune avec les dents, le liquide vengeur l'envahit, couvrant progressivement ses flancs, puis ses épaules... Alors...

— Alors ? s'écria Dur à cuire d'une voix rauque.

— Alors, mon grand-père ragea d'être monté si haut et de se sentir perdu...

— Oh ! ragea !... exclama Simius.

— Hou, hou ! reprit Bel-Œil, ragea ! c'est *rajah* que vous voulez dire...

— Oui, ragea...

— Non ! rajah... reprit Simius.

— Taisez-vous, bavard ! C'est de là que le nom lui en est resté, fit Long-Nez.

— Sans doute, reprit placidement Patte de velours. Entre *ragea* et *rajah*, il n'y a qu'une simple aspiration de différence. Or vous savez que l'aspiration...

— Assez, mon Dieu ! Revenez au déluge, cria Gros-Pierre.

— Messieurs, mettons un peu d'ordre dans nos discours, s'il vous plaît. Mon organe ne peut suffire à répondre à tous à la fois...

— C'est bon, rajah ! Votre grand-père avait donc de l'eau jusqu'au menton ?

— Oui. Mais, ayant sans doute atteint le niveau que la volonté de l'Eternel lui avait assigné, l'eau s'arrêta brusquement dans sa marche ascendante, devint stationnaire, et mon grand-père infortuné resta dans cette singulière position, à cheval sur le faîte d'un arbre et

complétement submergé, à l'exception de la tête, qui, dépassant le niveau de la mer immense, lui permettait encore de puiser dans l'atmosphère l'air nécessaire à l'entretien de sa vie ! Il avait mis vingt-cinq jours à monter devant l'eau jusqu'au sommet du pin, il demeura encore là-haut quinze jours et quinze nuits ! Tant que dura l'inondation, ce tigre, avec la patience dont notre race a seule le secret, demeura fidèle à son poste, sans faire le plus petit mouvement !...

Mais, au bout de ce temps, Dieu, dans sa bonté infinie, se sentit pris de pitié pour ce pauvre monde qu'il avait châtié. Il referma les cataractes du ciel, fit rentrer les fleuves et les mers dans leur lit, et ordonna à son soleil de sécher et d'éclairer la terre émergeant des profondeurs de l'abîme. Dès que mon noble grand-père vit le danger passé, il pensa qu'il ne reviendrait plus désormais, il abandonna sa faction et prit pied sur la terre ferme, remerciant le ciel de la protection qu'il lui avait accordée.

Or, mes amis, il faut vous dire ce que j'ai oublié de faire remarquer en commençant, c'est que le rajah était une tigresse qui donna naissance quelque temps après à deux petits tigres qui grandirent promptement. Bientôt notre grand'mère, miraculeusement sauvée du déluge, se trouva au milieu de tout un peuple de tigres. Quand elle mourut, elle eut la consolation de croire que sa race prospérerait et couvrirait bientôt le pays entier.

Pauvre mère ! comme elle se trompait ! Le ciel, mécontent sans doute de ce qu'une simple tigresse se fût permis d'échapper à la ruine totale de tous les êtres vivants, ne regarda pas ses descendants d'un œil très-favorable. Sans leur être précisément hostile, il ne les entoura pas de cette protection toute-puissante dont les tigres, surtout, devraient être couverts. Aussi, après quelques siècles de bonheur et de puissance, où la nourriture était abondante et facile, des blancs sont venus qui nous ôtèrent la chair de la bouche. Il n'y a plus moyen de vivre ! Notre race tend à diminuer considérablement, et tout fait, hélas ! présager que bientôt elle aura disparu de la surface de la terre...

— Quel malheur ! murmura Simius en grimaçant.

— Oh ! reprit Dur à cuire, vous aurez longtemps encore des refuges dans les montagnes.

— Dieu vous entende, cousin ! Je reprends....

— Ah ! mais non ! Assez de rajah comme cela !... cria Simius.

— C'est vrai, répondit M^lle^ Marianne ; il faut que tout le monde parle.

— Tout le monde, appuya Gros-Pierre.

— Mais...

— Taisez-vous un peu, maître Patte de velours, si vous le pouvez !

— Idiots, gronda le tigre, je vais dormir.

— Bonsoir ! A vous, monsieur Bel-Œil...

— Hou ! hou ! mes amis. Moi, je suis Américain du Nord, et mon nom, que vous ne connaissez peut-être pas, est *Harfang* ou *Hibou des neiges*. Nous sommes bien munis sous notre robe blanche mouchetée de gris, car nous ne quittons jamais — sinon par la force, hélas ! — les régions polaires, même pendant les hivers les plus rigoureux.

— Brrrr !!!... firent les perroquets.

— Nous volons de la Terre maudite à la baie d'Hudson, c'est vrai ; mais la nature, toujours prévoyante, nous a vêtus d'une manière convenable pour supporter quarante degrés de froid... Voyez ! notre plumage épais et chaud nous couvre presque les yeux ; il me gêne affreusement dans ces voitures closes ; mes jambes sont si garnies de plumes, qu'elles paraissent aussi grosses que celles de M^lle^ La Grinche, là-bas, dans son coin. Mon bec, comme vous pouvez le reconnaître, est caché sous la masse de plumes qui couvre ma figure ; car, hélas ! il ne faut pas laisser à nu, à l'air, quelque partie de son corps que ce soit.

— Ah çà, Bel-Œil, dit Martin, je me suis souvent demandé comment vous faisiez, vous, pour avoir toujours l'œil ouvert, la nuit comme le jour ? Vous avez l'air d'y voir pas trop mal, tandis que, dans mon pays, les hiboux n'ouvrent les yeux que la nuit, et n'y voient pas le jour.

— C'est que, chez vous, maître Martin, les hiboux sont des oiseaux de nuit et que, sous les latitudes méridionales, il est bien rare qu'ils sortent de jour. Il en est tout autrement pour nous autres des régions boréales : nous chassons pendant le jour, et nous supportons aussi bien que vous la lumière. Il fallait bien qu'il en fût ainsi. Comment aurions-nous pu passer, sans cela, les étés des régions polaires, où le soleil ne quitte pas l'horizon pendant des mois entiers ?...

— Soit ! dit Gros-Pierre ; mais qu'est-ce que vous mangez là-bas ? De la neige ?

— Pas plus que vous ne mangez de l'eau dans vos forêts tropicales.

— Mais enfin...

— Nous chassons le ptarmigan ou perdrix des neiges, le lièvre blanc, des rats et souris qui vivent aussi dans la neige. J'aime surtout le lièvre. C'est ce qui m'a perdu...

— Ecoutons cela ! claqueta Marianne.

— Un jour, trois jeunes chasseurs montèrent sur la montagne où j'avais élu domicile. Ils chassaient évidemment, portant des espèces de bâtons dont je ne comprenais pas alors l'usage. Je ne l'ai appris qu'à mes depens !... Voyez ce calus de mon aile... C'est le reste de la blessure qui m'a amené parmi vous !

Grâce à ma couleur — j'étais blotti sur une pointe de neige — les nouveaux venus ne m'apercevaient point, tandis que je ne perdais pas de vue un seul de leurs mouvements. Tout à coup l'un d'eux s'arrête et montre à ses compagnons un objet qui, placé au centre du plateau que je dominais, ressemblait à première vue à une pelote de neige. Cependant, en y regardant avec un peu plus d'attention — moi, je ne m'y trompais point — on remarquait sur cette boule deux petites taches rondes de nuance foncée et, au-dessus, deux minces lignes noires. Avec un peu de persistance, l'œil finissait par percevoir la silhouette d'un animal tapis sur la neige : les taches noires étaient ses yeux ; les lignes, le rebord de ses longues oreilles couchées...

C'était un magnifique lièvre polaire, et ces animaux-là ne pèsent pas moins de quinze livres, c'est-à-dire le double des lièvres de ces maigres pays-ci. Sa fourrure est blanche comme le duvet du cygne.

J'acquis immédiatement la certitude que nos chasseurs connaissaient leur affaire. Deux d'entre eux s'arrêtèrent et s'accroupirent à cinquante pas l'un de l'autre : le troisième partit, son bâton sous le bras. Je le vis d'abord prendre une direction entièrement opposée à celle du lièvre, et j'étais content... mais c'était une manœuvre adroite pour ne pas effrayer l'animal. Peu à peu, le chasseur modifia sa marche et se mit à décrire un cercle dont le lièvre immobile était le centre,

et qui embrassait à peu près tout le plateau, c'est-à-dire un diamètre de trois cents pas environ.

L'homme s'avançait, les yeux toujours fixés sur l'animal accroupi. Quand il eut décrit le premier cercle, il en continua un plus petit, puis un autre, puis un autre, toujours rétrécissant sa spirale et se rapprochant du gibier. L'animal, de son côté, suivait tous les mouvements du chasseur, évidemment partagé entre la crainte et la curiosité.

Je me demandais comment il pouvait se faire que le lièvre ne s'effrayât point; mais je remarquai que, le soleil étant au plus haut du ciel, le chasseur ne produisait aucune ombre et, par conséquent, rien ne remuait autour de lui sur la neige. Il semblait une grande tache noire se promenant sans bruit autour du lièvre.

Tout à coup, le chasseur s'arrêta du côté opposé à ses deux compagnons et, approchant son bâton de sa tête, il le plaça horizontalement. A ce moment, j'intervins... Arrivant sur mes ailes muettes au-dessus du lièvre, je poussai un léger cri...

— Ah! oui! nous la connaissons votre chanson, fit Simius. Elle est jolie! parlons-en.

— Et la vôtre, donc? riposta Bel-Œil.

— La mienne! mais elle est charmante. Quant à la vôtre, on dirait une voix d'homme en détresse!

— C'est bon, mauvais plaisant! Bref! A mon cri, le lièvre bondit. Je me laissai descendre et porter sur mes longues ailes : je le suivais facilement en volant et me rapprochais peu à peu de lui. Nous approchions des hommes accroupis dans la neige; j'allais enfoncer mes serres dans le cou du lièvre, quand un grand bruit se fit entendre comme un coup de tonnerre... Je sentis une terrible douleur près du coude, mon aile s'affaissa morte, inutile et flottante... Je tombai sur le lièvre mort, roulant sur lui-même...

Cinq minutes après, j'étais prisonnier!

Un mois plus tard j'étais guéri, mon aile me pouvait porter; mais je partais pour ce pays-ci, où il fait vraiment trop chaud...

— Trop froid! dirent Marianne et Gros-Pierre.

— Trop chaud! gronda Martin. On étouffe!...

— On grelotte, glapit Simius.

— On n'y serait pas trop mal, conclut Dur à cuire, on y resterait même volontiers, si on y trouvait une nourriture plus vivante...

— Mes amis, dit Bel-Œil, j'ai fini!...

VII. — SIMIUS ET SES BOTTES.

— Chers compagnons, dit Simius, lorsque son tour de parler fut arrivé, comme vous le savez par la déclaration que j'ai faite tout à l'heure à M^lle^ Marianne, je naquis dans une des immenses forêts qui couvrent la surface du Brésil.

De mes premiers mois, chers amis, je ne vous dirai rien, sinon que ma mère me témoignait une affection sans bornes; ce qui était tout naturel, puisque j'étais fils unique. Lorsque mes membres eurent acquis une certaine vigueur, ce fut elle qui me montra, en jouant, à grimper aux arbres, à sauter de branche en branche, à m'accrocher par la queue, à me suspendre la tête en bas, exercice que j'aimais par-dessus tout. C'était encore elle qui m'apprenait les fruits que je pouvais rechercher, ceux que je devais éviter, la manière de dénicher les nids d'oiseaux et d'en dévaliser les œufs.

Le seul souvenir précis que j'aie conservé de cette bienheureuse époque de ma vie est un souvenir de terreur. Un jour que je jouais à cache-cache avec ma mère au milieu des feuillages, je sentis tout à coup une sorte de malaise s'emparer de mon être. Un tremblement général m'agitait, et, bien que je me cramponnasse aux branches de toute ma force, je me sentais attiré vers quelque chose que je ne voyais pas...

Soudain, les branches s'écartèrent et j'aperçus un horrible serpent, lequel, la gueule démesurément ouverte, fixait sur moi des yeux flamboyants. J'étais paralysé. Je voulais fuir, mais la terreur me clouait à ma place... Bien plus, ce terrible danger me fascinait, m'attirait vers lui!

Incapable de résister à cette mystérieuse attraction, je poussai un faible cri, m'attendant à une mort certaine, lorsque ma mère, inquiète de mon absence, s'élança sur le lieu de la scène. Un coup d'œil lui suffit pour juger la gravité de la situation!...

D'une main elle me saisit par le milieu du corps et m'attira vers elle, tandis que de l'autre, cassant une branche d'arbre, elle en asséna un si vigoureux coup sur la tête du serpent, que mon ennemi, brusquement arrêté dans son élan, déroula ses anneaux et tomba lourdement sur le sol presque anéanti.

— Cher enfant, dit alors ma mère, que ceci t'apprenne à ne jamais trop t'écarter de moi! Ne t'avais-je pas averti que partout, autour de nous, sont embusqués des milliers d'ennemis toujours prêts à profiter de nos moindres inadvertances! Celui-ci est un des plus dangereux...

— Oh! oui, maman! m'écriai-je, d'autant plus dangereux que sa vue m'ôtait jusqu'au sentiment de la conservation.

— Ceci tient à un pouvoir particulier que le serpent possède d'attirer à lui, par une force mystérieuse, les victimes sur lesquelles il fixe ses regards. Nous n'avons qu'un moyen d'y échapper.

— Lequel? maman.

— Lorsque tu te trouveras de nouveau en présence d'un serpent, ce qu'à Dieu ne plaise! ferme immédiatement les yeux : alors tu échapperas à son action et tu pourras fuir...

— Tu as donc fermé les yeux tout à l'heure, maman?

— Non. Si j'avais été seule, peut-être y aurais-je été forcée; mais, ayant à te défendre, je ne craignais rien! Je possédais une armure plus forte que le pouvoir fascinateur du serpent.

— Laquelle, chère mère?

— L'amour maternel, mon fils. Mes paroles te semblent peut-être étranges; mais laisse venir le temps et, un jour, tu les comprendras.

Cette rencontre, qui avait failli me coûter la vie, eut cela de bon qu'elle exalta ma prudence et ma circonspection...

Chat échaudé craint l'eau froide, dit-on. A partir de ce moment, tout objet nouveau éveilla mes soupçons : les lianes grimpantes qui frappaient ma vue, me faisaient l'effet d'une multitude de serpents entrelacés dans les branches.

Toujours sur le qui-vive, j'acquis bientôt une justesse de coup d'œil qui me sauva en maintes circonstances, et dont j'espère être bientôt à même de vous donner un exemple.

Cependant, à mesure que je grandissais, un change-

ment s'opérait dans le caractère de ma mère. Elle ne me témoignait plus la même affection qu'auparavant, ses soins devenaient moins empressés : bientôt même ils cessèrent tout à fait. Il est vrai qu'ils furent remplacés par un déluge de calottes et de corrections qui tombaient sur moi à propos de tout et à propos de rien. Si je courais trop vite, v'lan, une calotte; si je ralentissais mon allure, paff! un coup de dent... Si je grimpais à une branche, ma mère, me tirant par la queue me forçait à redescendre; si, au contraire, je descendais, toujours me tirant par la queue, elle me forçait à remonter. Rencontrait-elle un fruit, une amande : au lieu de me faire ma part comme par le passé, elle commençait par manger le meilleur, et même la totalité, et m'abandonnait le reste...

Cette manière de vivre devenait intolérable ; cependant, je n'osais rien dire encore, mais je n'en pensais pas moins, et je formais dans ma cervelle un plan pour conquérir ma liberté et fuir les taquineries de mon tyran.

Ma mère vint d'elle-même au-devant de mes vœux.

— Ah çà, Simius, me dit-elle un jour : crois-tu

Les adieux d'une tendre mère. Dessin de E. Morin.

vraiment que pour l'amour d'un vilain magot comme toi, je vais m'astreindre à vivre toujours solitaire comme un porc-épic dans sa tanière ?... Si tu as cette idée-là, il faut t'en débarrasser au plus tôt... Peste soit de la solitude! je vais rejoindre mes amis. Si tu veux me suivre, je ne t'en empêche pas ; mais si tu refuses, eh bien ! va-t'en au diable!...

— Vous suivre? Merci bien ! J'en ai assez... j'en ai trop, de vos calottes. Je suis assez grand pour me suffire à moi-même. D'ailleurs, malgré tout le respect et toute la gratitude que je vous dois, je vous dirai que j'avais mon petit projet de déguerpir à la première occasion, et sans crier gare ! Votre proposition arrive donc très à propos.

— Eh bien ! adieu!... dit ma mère en m'allongeant un beau coup de poing.

Mais, connaissant ses tics, je me tenais sur mes gardes... Le poing frappa dans le vide, et ma mère, ne trouvant pas la résistance qu'elle espérait, perdit l'équilibre et dégringola cinq ou six branches plus bas...

Craignant que, changeant d'avis, elle me rappelât, je m'enfuis à toutes jambes et disparus bientôt dans l'épaisseur de la forêt.

J'étais, du coup, majeur et émancipé !

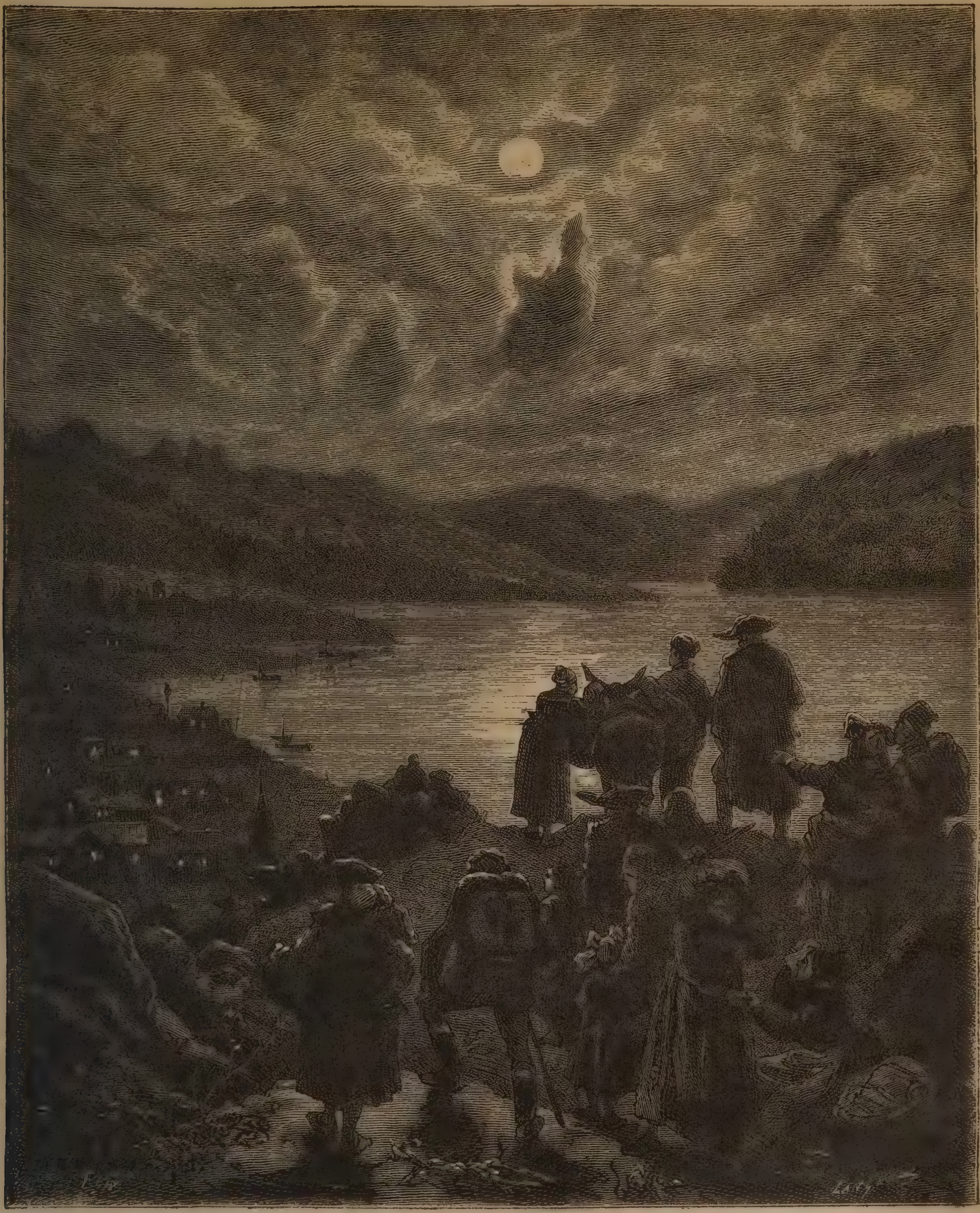
H. de la BLANCHÈRE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Le directeur gérant: Ch. WALLUT.

ÉTUDES MORALES.

LA PETITE MÈRE[1].



Gérardmer. Dessin de F. Lix.

I. — GÉRARDMER.

C'était au lendemain de cette paix désastreuse qui venait de nous arracher deux provinces.

(1) Reproduction autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Par la route de la vallée de Munster, des émigrants alsaciens montaient vers la Schlucht.

Hier encore ce col ou passage, librement ouvert sur la crête des Vosges, mettait en communication deux départements français... C'était maintenant la frontière de France !

Un poteau l'attestait, déjà zébré des couleurs allemandes.

A la vue de cet emblème douloureux, les voyageurs firent halte et, sans qu'une parole s'échangeât entre eux, comme par un tacite accord, ils se retournèrent.

Ils étaient une centaine environ : des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards. Les plus fatigués, les plus faibles avaient trouvé place sur les chariots qui se suivaient à la file, chargés de meubles, de literie, de malles et de paquets, d'ustensiles de ménage. Quelques animaux familiers se montraient çà et là : une vache, une chèvre, des chiens. On eût dit une de ces caravanes américaines qui s'en vont vers le Far West.

Mais volontairement, ceux-là ! Des émigrants, des aventuriers. Ceux-ci, bien au contraire, regrettaient amèrement le pays natal, d'où les chassait l'impitoyable loi du vainqueur. Des expatriés, des bannis !

Aussi quelles figures désolées ! Il y avait des larmes dans tous les yeux, sur toutes les lèvres ce même soupir ou ce même cri :

— Alsace !... Alsace !

Oui, elle était là, devant eux, à leurs pieds, notre pauvre et chère Alsace... Elle s'étendait à perte de vue, depuis les pentes de la vallée jusqu'aux bords du Rhin qui, par places, miroitait au loin sous les feux du couchant. L'écho des cloches de Munster arrivait jusqu'aux exilés, comme pour leur dire un suprême adieu. Ils distinguaient, ou plutôt ils devinaient dans la brume les flèches de la cathédrale de Colmar Quelques pas encore, et ces derniers aspects, ces derniers accents de la patrie abandonnée, ils ne les entendraient plus, ils ne les verraient plus !

On s'attardait donc à ce navrant spectacle. Sur les chariots mêmes, tous les regards, tous les gestes étaient dirigés vers l'Est. Au tournant de la route, le plus près possible de la perspective, on voyait s'agiter des chapeaux et des mouchoirs. Quelques femmes s'étaient agenouillées : elles priaient. Les hommes se serraient la main fiévreusement. Parmi les fleurs sauvages qui tapissaient les rochers, une fillette vêtue de deuil choisissait la plus vivace et la transplantait soigneusement dans son gobelet d'étain.

Un vieillard, qui paraissait être le pasteur du troupeau, s'approcha d'elle et lui demanda :

— Que fais-tu donc là, mon enfant ?

— Vous le voyez, répondit-elle avec une pieuse émotion, j'emporte une bruyère d'Alsace... et dans de la terre d'Alsace !

Un peintre eût été frappé de sa physionomie, de son attitude. Elle était charmante ; elle pleurait.

Quant au vieillard, grand, sec, alerte encore, les traits expressifs, le sourire aux lèvres et le tricorne sur la nuque, il avait une de ces bonnes et cordiales figures auxquelles vont si bien les cheveux blancs.

— Mina, dit-il à la fillette, c'est une inspiration qui te fait honneur. Mais hâte-toi... je donne le signal du départ...

En effet, s'adressant aux autres, qui tous semblaient reconnaître sa patriarcale autorité :

— Mes amis, reprit-il à haute voix, la journée s'avance et l'on nous attend... Détournons nos regards du paradis perdu .. Remettons-nous en marche vers la terre promise !

Et, non sans un dernier sanglot, les émigrants franchirent la frontière.

— Courage ! répétait le guide. Courage et bon espoir, mes enfants !... C'est encore la patrie... c'est encore la France !

Un instant plus tard, portant sa chère bruyère, Mina rejoignit la caravane.

Elle n'avait guère plus de treize ans. Son vêtement noir indiquait une orpheline. Mais était-ce seulement ce titre qui lui méritait la respectueuse sympathie, les égards avec lesquels chacun s'écartait à son approche pour lui livrer passage ?

D'un pas agile et sans répondre autrement que par un signe de reconnaissante politesse à ses compagnons de voyage, elle atteignit dans leurs rangs le groupe qu'elle cherchait.

Ce groupe se composait d'un jeune garçon guidant un âne, dans les paniers duquel on voyait, parmi quelques hardes, une fillette de huit ans environ d'un côté, de l'autre deux marmousets de quatre à six ans.

A l'aspect de l'arrivante, tout ce petit monde se réveilla, se ranima, lui tendant les bras :

— Sœur Mina ! sœur Mina !

Le plus petit disait :

— Maman ! maman !

Il n'eût pas été besoin de ces cris de détresse, tant leur ressemblance attestait les enfants de la même famille. Ils avaient tous les mêmes traits, le même teint rosé, des yeux bleus, des cheveux blonds, l'air honnête et doux, le type alsacien.

Mais il se réalisait surtout chez Mina dans toute sa perfection idéale. Elle avait cette fraîcheur de carnation, cette pureté de regard, ce charme candide et touchant qui révèlent une âme vraiment chrétienne.

Le deuil qu'elle portait, la tristesse encore empreinte sur son visage, le devoir qu'elle semblait heureuse de remplir, tout contribuait à lui donner un maintien sérieux et réfléchi, une sorte de gravité précoce qui lui seyait à ravir. Ce n'était qu'une enfant : on eût dit une petite femme.

Avec cela, dans certains moments d'oubli, tout l'enjouement, toute la grâce caressante de son âge.

Ce fut plaisir de la voir sourire à la petite sœur Lisbeth, embrasser Tobie et Benjamin, les deux petits frères, et les encourager par quelques câlines paroles. L'âne lui-même en eut sa part, y compris un baiser entre ses deux longues oreilles qui tressaillirent d'aise.

— Eh bien, oui, me voilà ! Bonsoir, Martin !

Quant à Fritz, le grand frère, il sollicitait un compliment :

— Tu vois que je n'ai pas déserté mon poste ! Es-tu contente ?

— Certes, répliqua-t-elle d'un ton qui devait lui donner du cœur. On peut avoir confiance en toi, Fritzel ! Tu vas sur tes quinze ans ! Presque un homme !

— Oh ! fit-il en lui prenant la main, qu'il appuya contre ses lèvres, oh ! Mina, Mina, l'aînée de nous tous, c'est toi... c'est toi la mère de famille !

Pendant quelques minutes, on chemina en silence. Puis Lisbeth voulut descendre, et les deux gamins aussi.

Mais la grande sœur, les calmant du geste et de la voix :

— Paix ! paix, mes mignons ! dit-elle ; la journée a été rude, et tantôt, au bas de la côte, vous étiez grandement fatigués... souvenez-vous-en !... Toi surtout, Lisbeth ; tes pauvres petits pieds saignaient !... Voilà qu'on presse le pas pour arriver de jour encore à la

couchée. Soyons raisonnables, enfants !... Restez tranquilles..... et pour vous distraire, regardez..... mais regardez donc le beau pays qui va nous offrir un refuge !

Elle disait vrai. S'il est des perspectives faites pour ravir le voyageur et consoler le malheureux, ce sont celles que l'on découvre en quittant la Schlucht. Les arbres, encore un peu rabougris vers la hauteur, ne tardent pas à reprendre leurs proportions majestueuses. Ce sont des sapins et des hêtres qui semblent dater de la création : une sorte de forêt vierge. Sous ses ramures, sur ses pentes, se dressent des roches tapissées de mousse. Après une demi-heure de marche, une pittoresque vallée s'ouvre à vos yeux, le Valtin, avec sa double rangée de cimes bleuâtres qui se perdent dans les nues. Plus loin, mais de l'autre côté, le regard plonge dans un immense entonnoir de feuillage, tout au fond duquel se montre un premier lac, celui de Retournemer. Quand passa la caravane, le soleil, sur son déclin, le faisait resplendir ainsi qu'une nappe d'or enchâssée dans la sombre verdure. Puis ce fut une seconde étendue d'eau, Longemer, qui s'allonge entre des collines superbement boisées. Sous le crépuscule et ses rouges reflets, on eût dit une rivière de feu. Enfin le troisième lac apparut, Gérardmer, argenté par les rayons de la lune, qui s'y mirait avec les étoiles.

Une fraîche brise s'élevait des eaux et des bois. Les enfants, bercés par l'allure de Martin, s'étaient endormis. Sans les réveiller, Mina les abrita doucement sous une couverture. Puis, la main dans celle de Fritz et marchant toujours, elle contempla avec une muette surprise le fantastique panorama qui se déroulait à ses yeux.

De nombreuses lumières brillaient dans la nuit, groupées sur la rive ou s'éparpillant jusqu'au faîte des montagnes. Gérardmer est un grand village : près de quatre mille habitants. Il occupe un vaste territoire, car chaque maisonnette a son jardin, son bout de pré. On y voit blanchir la toile qui s'y tisse dans l'intérieur du chalet. Chacun des membres de la famille pousse à son tour la navette et cultive le champ. Ajoutons l'élevage du bétail, le commerce des fameux fromages de Géromé (Gérardmer), l'exploitation des forêts avoisinantes, et vous comprendrez que, de ces diverses industries s'associant aux travaux agricoles, il résulte, dans un milieu pareil, une certaine aisance, des mœurs patriarcales et le bonheur.

On se croirait en Suisse ; c'est l'Oberland français, c'est l'Interlaken des Vosges.

L'instruction, d'ailleurs, est très-répandue parmi ces braves montagnards. Ils sont laborieux, sobres, économes, entreprenants. Dès que l'épargne le leur permet, vite un métier de plus dans la maison, une scierie nouvelle au bord du ruisseau. Les émigrants ne tardèrent pas à reconnaître l'une d'elles qui, sentinelle avancée, s'élevait aux approches du village et chantait encore dans la nuit.

A cette chanson du travail, un autre bruit se mêla bientôt... celui d'une foule en marche.

On avait appris l'arrivée des Alsaciens ; on accourait avec des torches de résine à leur rencontre.

Il s'ensuivit une mêlée générale et des scènes vraiment touchantes.

C'était à qui leur ferait accueil, à qui se disputerait l'honneur de l'hospitalité.

Naturellement, le maître de la scierie, le *ségare*, figurait en tête.

C'était un homme d'environ cinquante ans. Sa physionomie respirait une vive cordialité, l'aménité la plus franche.

— Jarnigoi !... disait-il, je suis le premier sur la route... A moi les plus fatigués, les plus faibles !... A moi !... Voyons, mes amis, choisissez vous-mêmes ceux qui ne doivent pas marcher davantage !... Il y a de la place dans la maison de Jacob Diderich, et l'on y sera bien reçu, bien soigné !... Pas vrai, Gertrude ?.. Gertrude, c'est ma femme... Nous réclamons toute une famille !

Déjà plusieurs voix lui répondaient :

— L'oncle Jeffs !... et Mina !... Mais faites donc place à Mina !

Elle s'avançait, suivie de l'âne que Fritz guidait par son bridon.

— Hein ?... fit Jacob, qu'est-ce que cela ?... De la jeunesse et de la marmaille !... Voici bien la famille demandée... mais il nous faut encore le père et la mère...

— La mère et le père, répondit Fritz en désignant Mina, les voici !...

— Des orphelins !... dit le vénérable chef de la caravane, et c'est moi qui suis Jeffs...

— Leur oncle, alors ?

— Oh !... dit-il en souriant, c'est un titre qu'on me donne par pure amitié... Je suis... ou plutôt j'étais l'oncle de tout le monde !...

Cependant Gertrude, la digne compagne du ségare, intervenait à son tour :

— Pauvres chéris du bon Dieu !... qu'ils entrent et soient les bienvenus !... Où les logerons-nous, mon homme ? Ah !... dans la chambre d'en haut... il y a justement trois lits... Venez, ma mignonne, que je vous conduise...

Cette invitation s'adressait à Mina, déjà chargée de ses deux petits frères endormis.

La robuste Vosgienne se récria :

— Mais donnez-moi donc les marmots !... Ce serait trop lourd pour vous, ma fillette...

Elle s'y refusa :

— Oh !... je suis plus forte qu'il n'y paraît ! Montrez-moi seulement le chemin, madame, et soyez bénie pour toutes vos bontés !...

— L'entendez-vous parlant comme un livre !... Est-elle donc gentille !... s'exclama la mère Diderich, qui, pour ne pas rester les mains vides, s'empara de Lisbeth à demi réveillée.

Puis, tout en la menant vers une porte qui s'ouvrait au fond de la salle commune :

— As pas peur, mon bijou !... lui disait-elle, tu seras dorlotée comme par ta maman... J'avais préparé des friandises à votre intention ! Ah !... ah ! .. tu verras !... C'est là-haut que vous serez servis... De la quiche et des knæpfels !

La suite du menu se perdit dans la cage de l'escalier.

Au moment de s'y engager à son tour, Mina se retourna, ayant sur l'épaule droite la tête de Benjamin, sur la gauche celle de Tobie :

— Fritz, dit-elle à l'aîné, n'oublie pas Martin !...

Et, sans broncher sous son précieux fardeau, elle disparut.

— Martin !... demandait le ségare, encore un mioche ?

— C'est notre âne, dit le jeune garçon ; mais il est quasiment de la famille.

En riant, le bonhomme Diderich indiqua l'écurie.

Cependant les Alsaciens s'étaient remis en marche après cette dernière recommandation de l'oncle Jeffs :

— A demain, mes amis !... Le rendez-vous est à six heures sonnantes, sur la place de l'église !...

Il allait s'éloigner, ne songeant plus guère à son propre gîte.

— Mais je vous garde aussi !... se récria Jacob, et dans la chambre de notre fils... qui est encore prisonnier là-bas, en Prusse !

Rien qu'à ce souvenir, la gaieté du père s'était évanouie ; il eut un geste comme pour écarter ce nuage de tristesse :

— Par exemple, dit-il, j'espère que ce ne sera plus pour longtemps. Mais on va d'abord souper... Tu m'entends, femme ?... A table !

II. — LE RÉCIT DU MAITRE D'ÉCOLE.

Le repas tirait à sa fin.

Après bien des allées et des venues, de la salle à la cuisine et de la cuisine au premier étage, Gertrude avait enfin pris place à côté de son mari.

— Vous permettez ? fit-il en allumant sa pipe.

— Certes !... répondit Jeffs ; je ne fume pas, mais j'ai tant de neveux qui fument !

— Ah çà, mais !... pourquoi diantre êtes-vous leur oncle ?...

— Parce que je fus leur instituteur, dit le vieillard, et que nous en avons gardé, de part et d'autre, un bon souvenir... Songez-y : quand on tient la même école depuis un demi-siècle, on est quasiment le père intellectuel de tous ceux qui vous entourent... J'avais la vocation de l'enseignement ; j'avais surtout l'amour de l'enfance... Aussi je suis resté garçon !... Une famille ne m'aurait pas suffi... Trois ou quatre enfants, six, douze, la belle affaire ! J'en ai voulu davantage... tous ceux du pays... tous ceux des autres... et que nous nous entr'aimions comme s'ils étaient les miens !

Rien d'affectueux, rien de paternel comme l'oncle Jeffs expliquant ainsi son surnom.

— Il y en a qui naissent peintres ou musiciens, poursuivit-il ; moi, je suis né maître d'école ! Et Denys, tyran de Syracuse, fut moins despote en son temps !... Pas un gamin de la commune qui n'ait passé sous ma férule... Pas un homme au-dessous de la cinquantaine qui n'ait été mon élève et qui, parfois encore, ne revienne me demander un conseil... Je suis le grand conseiller, le grand réconciliateur... Oh !... oh !... les femmes aussi m'appellent leur oncle !... C'est moi qui leur raconte à la veillée les anciennes histoires du pays... C'est moi qui dressais, en tant que secrétaire de la mairie, l'acte de naissance ou de baptême de leurs enfants... de nos enfants... Il me nommeront grand'papa Jeffs si Dieu permet à mes soixante et dix ans de reprendre racine dans la terre d'exil !

Après un expressif serrement de main, Jacob demanda :

— Ainsi donc vous êtes tous partis, ceux du village et ceux de l'usine ?

— Non, répondit le vieil instituteur ; les autres nous rejoindront plus tard, lorsqu'il y aura pour eux du travail et des logements assurés.

— Oh ! ça marche à miracle, dit le ségare, et ces frères Knab, vos patrons, les chefs de la nouvelle colonie, sont de fiers hommes ! Quand on pense qu'au moment de la paix conclue, voilà un mois à peine, il n'y avait rien de rien dans la vallée des Houx... un vrai désert... et que maintenant déjà... Mais suffit !. . Je veux vous en laisser la surprise !

— Personne, dit Jeffs, ne se montrera exigeant. La belle saison commence à peine, on aura de longues journées pour se construire des demeures. En attendant, à la grâce de Dieu ! Nous camperons, nous bivouaquerons à la belle étoile !

— Quoi ! se récria la mère Diderich, même ces pauvres enfants qui sont là-haut ! Ne nous apprendrez-vous pas, monsieur le maître, comment ils sont devenus orphelins ?

— Volontiers... mais c'est une bien triste histoire !

Le ségare et sa femme rapprochèrent leurs chaises. Une lampe placée sur la table éclairait ces bonnes figures attentives et la vénérable tête blanche de leur hôte.

Il commença ainsi : . . . .

. . . .

— On les estimait entre tous. Une famille exemplaire. D'excellentes gens.

Le père, nommé Jacques Strum, était contre-maître chez les frères Knab. Leurs dames avaient pris chez elles la fille aînée, Mina n'est que la seconde. Christine, sa grande sœur, avait la charge de la lingerie, des enfants, toute la confiance des deux mères. Une belle et brave fille ! Du reste, vous en jugerez : elle y est encore.

Fritz venait d'achever son apprentissage. Mina, qui brode comme une fée, gagnait déjà quelque argent. Les Strum avaient des économies, une maisonnette à eux, des tendresses sans pareilles les uns pour les autres, la santé, l'amour du travail, toutes les bénédictions du ciel. Ils vivaient heureux.

La guerre survint.

Ah ! si les empereurs et les rois daignaient regarder au-dessous d'eux, s'ils se rendaient compte des larmes et des ruines qui payeront ce brin de laurier dont leur effigie se couronne, jamais... non, jamais il n'y aurait de guerre !

Avouons-le cependant, lorsqu'elle éclata, personne n'eut d'appréhension. Tout le monde fut content, surtout en Alsace. On chantait *la Marseillaise !* Moi-même, qui suis un homme de paix, j'avais senti tressaillir ma vieille fibre patriotique.

On se croyait dans son droit... et si bien assuré de la victoire !

Soudainement, ainsi qu'un coup de foudre au milieu d'un ciel sans nuages, la nouvelle nous arriva des désastres de Reichsoffen et de Forbach.

On se montra d'abord incrédule. C'était impossible ! Hélas ! il fallut bien se rendre à l'évidence. Le péril devenait imminent. Nous étions menacés, nous étions envahis.

Cependant personne encore ne désespérait. Anciens soldats rappelés sous les drapeaux, conscrits et volontaires, tout le monde partait de bon cœur. C'était moi, naturellement, qui délivrais les feuilles de route. J'affectais la confiance et la gaieté, mais au demeurant je me sentais dans l'âme un grand deuil. Songez donc, chaque famille n'avait qu'une part dans la douleur générale, et moi je la ressentais tout entière. Tous ils étaient mes élèves, tous ils étaient mes enfants, ces

braves garçons que j'embrassais au départ et que peut-être je ne reverrais plus !

Au nombre de ceux qui nous quittèrent ainsi se trouva mon préféré, mon Benjamin. Il se nommait Rodolphe Muller. Ses parents étant morts alors qu'il était tout jeune, je l'avais recueilli, adopté, éduqué d'une manière exceptionnelle et qui me faisait vraiment honneur. C'était le comptable de l'usine, le fiancé de Christine Strum. Un couple charmant! Ils semblaient faits l'un pour l'autre, ils étaient dignes l'un de l'autre. Quelques mois encore, et notre bon vieux curé les marierait... Hélas ! la guerre souffla sur ce beau rêve ! Acheter un remplaçant n'était plus possible. Il fallut partir. Je crois entendre encore son dernier adieu :

— Oncle Jeffs, me dit-il, allez voir souvent Christine et parlez-lui de l'absent... Si je succombais, ce sera, vous pourrez l'en assurer, avec son nom sur les lèvres et son souvenir dans le cœur.

Pauvre garçon ! pauvre Rodolphe ! Nous n'en avons reçu qu'une seule lettre, et c'était dans le premier mois. Depuis lors, pas de nouvelles ! Rien ! A cette heure on ignore ce qu'il est devenu.

Strum avait voulu le suivre. Un ancien soldat ! Sa femme eut toutes les peines du monde à le retenir : « Jacques, lui disait-elle, mais songe donc à nos six

La mort d'une mère. Dessin de F. Lix.

enfants ! » Elle les mettait dans ses bras, sur ses genoux.

C'était comme un réseau de caresses qui l'enchaînaient à la maison. Plus tard on se rappela que souvent il avait répété : « Ah ! Thérèse, Thérèse, pourquoi cette guerre maudite a-t-elle détruit tant de bonheur ! »

Il y a des pressentiments, voyez-vous ! Thérèse en serait la preuve : sa tendresse maternelle eut dans ces derniers temps quelque chose de fiévreux et d'étrange. Elle embrassait ses chers petits comme à la veille d'une séparation ; elle causait longuement avec Fritz et Christine, surtout avec Mina. Cherchait-elle à lire dans l'avenir ?

Des jours, des semaines s'écoulèrent. Un frisson d'angoisse courait dans le pays. Nous sentions vaguement l'ennemi s'approcher. Il semblait que la terre tremblât sous ses pas. On prêtait l'oreille, croyant entendre gronder au loin les canons qui bombardaient Strasbourg.

Strasbourg enfin succomba, fut occupé. Ce serait bientôt notre tour.

Déjà quelques bandes allemandes, traversant le Rhin, saccageaient la plaine.

On avait, comme simple défense contre les maraudeurs, organisé une sorte de garde nationale : Jacques Strum en était le lieutenant.

Un soir qu'il commandait le poste établi à l'entrée du vallon, quelques coups de feu retentirent de ce côté.

Puis une vive fusillade... à laquelle se mêla bientôt le fracas de l'artillerie.

C'était donc un corps d'armée qui nous attaquait ! Impossible à nos quelques gardes nationaux de soutenir une pareille lutte !

Ils tenaient bon cependant. Les blessés seuls rétrogradèrent. L'un d'eux paraissait mortellement atteint. C'était Jacques Strum.

Il se traîna jusqu'au seuil de sa demeure ; il y tomba entre les bras de sa femme et de ses enfants.

— Thérèse... pardon ! J'aurais dû ne pas engager le combat... Mais l'Alsace ! la France ! Ah ! je vous aimais bien pourtant !... Adieu !

Il venait de les embrasser une dernière fois, tous à la fois, dans la suprême étreinte de l'agonie... Ses mains retombèrent... Il était mort.

En ce moment même des obus éclataient sur la place.

Thérèse s'était instinctivement rejetée vers ses enfants pour leur faire un rempart de son corps. Elle les sauva, mais en donnant pour eux sa vie. On l'emporta blessée, mourante, en même temps que le cadavre du père.

Et, comme pour achever la ruine des orphelins, leur maison brûlait.

Mon école était là, tout proche ; elle servit de refuge à cette malheureuse famille.

Au milieu de la classe un lit fut improvisé. Le médecin arriva, mais pour nous faire comprendre qu'il n'y avait pas d'espérance.

Thérèse devina cet arrêt. Ses yeux s'entr'ouvrirent. Elle murmura :

— Mes enfants ! Oh ! les revoir ! leur parler ! je vous en prie ! je le veux !

Un geste du docteur lui promit une suprême consolation. Un cordial ramena le sommeil.

Les pauvres petits étaient à côté, chez les bonnes sœurs qui tiennent l'école des filles. Avec quelle impatience ils attendaient mon retour !

— Quand votre mère se réveillera, leur dis-je, nous vous conduirons près d'elle.

— Et c'est moi qui viendrai vous avertir, ajouta la religieuse en allant rejoindre sa compagne, que j'avais laissée veillant et priant au chevet de la blessée.

La nuit se passa sans autre incident. Christine avait pris la garde de ses deux petits frères, réunis dans un même berceau. Lisbeth reposait sur les genoux de Mina, qui, tournée vers la muraille, semblait voir au delà. L'ombre inquiète de Fritz allait et venait dans la cour. Plus loin, dans le village, un profond silence. Les Allemands s'étaient retirés, satisfaits probablement d'une démonstration qui n'avait pour but que de terrifier le pays.

La porte enfin s'entre-bâilla, laissant passer une main qui nous fit signe de venir. On se dirigea sans bruit vers l'autre classe. Les premiers rayons du jour éclairaient la couche où Thérèse, aidée par les deux religieuses, se soulevait lentement. Déjà pâle comme une morte, la mourante souriait en regardant venir ses enfants.

Ils s'approchèrent, entourant, envahissant les matelas étendus sur le parquet. La famille ne forma plus qu'un groupe d'où sortaient des cris et des sanglots... Mais est-il besoin de vous la décrire, cette scène déchirante?... Thérèse en arriva bientôt à se faire entendre ; elle disait :

— Ne pleurons plus ! écoutez-moi... il le faut, pour que mon âme s'envole rassurée, tranquille... Ah ! ce n'est pas l'heure présente qui m'inquiète, c'est l'avenir... l'avenir pour vous, mes bien-aimés ! Qui remplacera votre mère ?

La sœur aînée eut un mouvement comme pour s'offrir à cette tâche. Elle allait en prendre l'engagement.

Un geste de Thérèse ne le lui permit pas.

— Christine, dit-elle, je ne doute pas de ton cœur... mais tu l'as donné... Rodolphe sera ton mari, je le souhaite... et cette union t'imposera d'autres devoirs, une autre famille... Non ! non ! tu n'aurais pas le temps... C'est Mina que j'ai choisie...

— Moi ! murmura la cadette étonnée.

— Toi-même, mon enfant, poursuivit sa mère en l'attirant vers elle... Tu es bien jeune encore, mais Dieu, comme en prévision de ce qui arrive, t'a munie d'une raison, d'une force d'âme au-dessus de ton âge. Je te confie tes trois frères et tes deux sœurs, sans tenir compte des années que celle-ci, que celui-là ont en plus... Qui sait si la destinée ne réserve pas à Christine un nouveau chagrin ? Tu la consoleras... Quant à Fritz, je le crois enclin au plaisir... nous l'avions gâté ! S'il s'écartait du droit chemin, tu l'y ramèneras... sois son conseil et son guide... fais en sorte qu'il devienne un honnête homme comme son père... Il se soumettra sans murmure à ta douce autorité... n'est-ce pas, Fritzel ? n'est-ce pas, Christine ? Il faut me promettre cela tous les deux.

Tous les deux, avec des larmes dans la voix, ils en firent le serment.

La mourante alors, s'adressant aux trois plus jeunes :

— Et vous, mes chers petits, reprit-elle en les regardant tour à tour, Lisbeth... Tobie... Benjamin... vous m'avez entendue ? vous me comprenez ? Mina doit être pour vous une autre moi-même... votre mère désormais... votre maman. Aimez-la bien ! aimez-vous tous les uns les autres, mes enfants ! On est fort contre l'adversité quand on s'aime.

Pendant quelques minutes elle leur parla ainsi, de tout son cœur, de toute son âme. Quant à moi, je n'avais pas bougé ; je priais, je pleurais.

Enfin Thérèse se tourna vers Mina, lui mit une main sur la tête, et de l'autre l'attirant vers elle, elle la regarda longuement. Dans ce regard la mère et la fille échangèrent un monde de pensées. L'attitude de celle-ci, l'expression de ses traits, tout en elle attestait déjà qu'elle serait à la hauteur de sa mission. Elle semblait avoir grandi.

— Je puis compter sur toi ? demanda Thérèse.

Sa fille lui répondit simplement, mais résolûment :

— Oui, ma mère !

Et l'agonie commença.

Thérèse avait épuisé ses forces pour aller jusqu'au bout. Maintenant encore, lorsque les baisers de ses enfants la ranimaient, c'était elle qui leur donnait du courage :

— Calmez-vous, ne désespérez pas... ne me plaignez pas... Je vais rejoindre votre père... et de là-haut nous veillerons sur vous tous les deux !

Sa voix, cependant, faiblissait. Elle s'éteignit soudainement. Les *bien-aimés*, que ce silence épouvanta, jetèrent un cri... Elle ne bougeait plus... ses yeux restaient fixes... mais elle semblait les regarder ; elle leur souriait encore...

Ne me demandiez-vous pas comment ceux qui dorment aujourd'hui sous votre toit sont devenus orphelins? Vous le savez maintenant.

Ch. DESLYS.

(La suite à la prochaine livraison.)

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

PETITE HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS.

I. — LES ORIGINES.

On a dit avec raison que le premier culte dut être le culte de la santé, célébré en tout temps comme le plus grand, le plus précieux, le plus indispensable des biens. « O santé! tu es la suprême richesse! » lisait-on écrit dans les salles de festin des Egyptiens, il y a des milliers d'années; et aujourd'hui nous trouvons encore la traduction implexe de cette formule sur toutes les lèvres, car le principe normal de toute *salutation*, mot dérivé du latin *salus*, qui signifie *santé, bien-être*, n'est autre chose qu'un souhait de *santé*.

Joseph, dans la Bible, jure par la santé de Pharaon, comme plus tard les Romains jurent par la santé de l'empereur. Les Grecs, eux, tenaient en principal honneur la déesse Hygiée (au nom de laquelle nous devons notre expression *hygiène*), et il y a cela de singulier qu'alors que chacune des autres divinités exigeait pour ses autels une espèce exclusive de victimes, il était permis de sacrifier à Hygiée toutes sortes d'animaux, comme pour témoigner symboliquement que tout moyen est plausible quand il s'agit de la guérison ou de la préservation des maux.

Si donc la santé fut toujours si chère aux humains, vouloir assigner une date aux commencements de la médecine ou prétendre dire chez quel peuple elle dut fleurir en premier lieu, ce n'est pas seulement tenter l'impossible, c'est encore se livrer à des recherches aussi stériles que vaines.

Un simple mouvement de réflexion peut incontestablement résoudre ce problème. Il va de soi que du jour où s'achevèrent pour l'homme les âges paradisiaques que nous trouvons au berceau de tous les peuples, de ce jour même, devenu tributaire des souffrances, il dut en chercher le soulagement; et la médecine naquit.

La première pratique consciente ou inconsciente qui eut pour but ou pour effet de dissiper un malaise, d'atténuer une douleur, inaugura l'ère des traitements médicaux.

« La nourriture, disait un jour le sage Solon, est le remède contre la maladie de la faim: prendre un repas, c'est soigner sa santé. » Hippocrate a d'ailleurs défini les remèdes « tout ce qui change l'état présent de notre corps, » et Bordeu, un des médecins les plus renommés du siècle dernier, disait en parlant des bibliques patriarches : « Ils faisaient du pain, du vin, du fromage; ils faisaient cuire leurs viandes et leurs légumes; ils cultivaient leurs fruits; ils faisaient part à leurs égaux, à leurs inférieurs de leurs réflexions et de leurs découvertes; voilà de vrais essais de médecine. »

Quoi qu'il en soit donc de la date d'origine, nous mettrons-nous quand même en quête du premier praticien? La réponse nous sera donnée indirectement par certaine anecdote que narre Laurent Joubert, médecin de Henri III, en un style dont nous conserverons, dans la mesure du possible, la forme naïve qui en fait la saveur.

On dit que le duc de Ferrare, Alphonse d'Este, époux de Mme Lucrèce Borgia, mit un jour, au propos familier, de quel métier il y avait le plus grand nombre de gens. L'un répondait de cordonniers, l'autre de couturiers, un autre de charpentiers, qui de mariniers, qui de chicaneurs, qui de laboureurs. Gonnelle, fameux bouffon, dit qu'il y avait plus de médecins que de tous autres, et gagea contre le duc son maître — qui rejetait cela très-loin — qu'il le prouverait dans les vingt-quatre heures.

Le lendemain matin, Gonnelle sort de son logis avec un grand bonnet de nuit et un couvre-chef qui lui bandait le menton, puis un chapeau par-dessus, et un manteau haussé sur les épaules.

En cet équipage, il prend la route du palais de Son Excellence par la rue des Anges. Le premier qu'il rencontre lui demande ce qu'il a. Il répond que c'est une douleur enragée de dents.

— Eh! mon ami, dit l'autre, je sais la meilleure recette du monde contre ce mal-là.

Et il la lui apprend.

Gonnelle, faisant semblant d'écrire la recette, écrit le nom de l'homme sur ses tablettes.

A quelques pas de là, il en trouve deux ou trois qui lui font pareille interrogation, et chacun lui donne un remède; il écrit leurs noms comme celui du premier... Et ainsi poursuivant son chemin bellement le long de cette rue, il ne rencontre personne qui ne lui enseigne quelque recette éprouvée. Il écrivit le nom de tous.

Parvenu qu'il fut à la cour du palais, autres gens du lieu qui, après avoir entendu sa plainte, lui donnent force remèdes, tous les meilleurs du monde. Il les remercie et écrit leurs noms.

Quand il entra en la chambre du duc :

— Eh! mon pauvre Gonnelle, qu'as-tu donc? s'écria le prince.

— Las, monseigneur, mal de dents, le plus cruel qui fut jamais.

Alors le duc :

— Eh bien, mon ami, je sais une chose qui va faire passer incontinent ta douleur; fais ceci et cela, et tu seras bientôt guéri.

Alors Gonnelle, jetant bas sa coiffure et tout son attirail :

— Ah! certes, vous aussi, monseigneur, vous êtes médecin! Voici mes tablettes, où vous verrez combien j'en ai trouvé pour venir de mon logis au vôtre. Il y en a près de deux cents, et je n'ai suivi qu'une rue. Je gage d'en rencontrer deux mille si je veux faire le tour de la ville. Trouvez-moi autant de gens d'autre métier.

L'historiette pourrait être datée d'hier comme d'il y a deux ou trois cents ans, et de demain comme d'il y a quarante siècles.

Donc, pour un praticien que nous cherchons, en voilà surgir une légion.

Ceci d'ailleurs nous porte tout naturellement à rappeler un passage d'Hérodote, qui est, après Moïse, le plus ancien des historiens connus :

« Comme les Babyloniens n'emploient pas de médecins, ils transportent les malades sur la place publique. Chaque passant s'approche du malade et le questionne

sur le mal qu'il ressent, pour savoir s'il a eu ce mal-là lui-même, ou s'il a connu quelqu'un qui en ait souffert. Tous ceux qui vont et viennent confèrent avec lui et lui conseillent le remède qui les a guéris de cette maladie ou qui, à leur connaissance, en a guéri d'autres qu'eux-mêmes. Il n'est au reste permis à personne de passer devant un malade ainsi exposé en public sans le questionner sur son mal. »

« Telle était, remarque finement le docteur Cabanis, la coutume vantée par Hérodote, et, bien qu'on exécutât souvent la consultation, le malade n'en mourait pas toujours. »

Il nous est donc démontré que la médecine fut cultivée d'abord, sinon par les malades eux-mêmes, au moins par ceux qui les entouraient. Chaque peuplade, chaque famille avait ses pratiques traditionnelles et tirait profit de l'expérience acquise, des observations faites.

Avons-nous besoin de constater que cette science, tout édifiée sur des remarques non coordonnées, sur des essais le plus souvent irrationnels et sur des résultats fortuits, devait être forcément farcie de principes étranges, de prescriptions extravagantes? Pour en avoir une juste idée, il doit suffire d'en appeler à l'analogie qui s'établit tout naturellement entre les notions depuis si longtemps disparues et maint peuple contemporain, que les lumières intellectuelles n'ont encore qu'imparfaitement visité.

Nulle branche de l'art d'ailleurs où l'aberration de l'esprit soit plus fréquente, tant chez le praticien que

Les malades et les médecins à Babylone. Dessin de Gilbert.

chez le client, sans préjudice des feintes bien calculées, des duplicités bien réfléchies, dont, notons-le, les temps de barbarie ou de simplicité sont loin d'avoir le privilége.

Quoi qu'il en soit, la médecine exista incontestablement longtemps avant les médecins proprement dits, et, en règle générale, nous voyons dans les lointaines traditions où se perdent les origines des divers peuples, la pratique médicale tout d'abord exercée par quelques personnages à qui, en vertu même de ce fait, sont décernés les honneurs de la légende, sinon de la divinisation.

Ce qui ne doit pas exclure les opinions des auteurs qui assignent à l'art médical d'autres sources plus ou moins extraordinaires.

Aristote, par exemple, veut qu'il soit le résultat d'une sorte de révélation, et, selon tel ou tel autre, les plus importants remèdes auraient été signalés par des animaux dont on surprit les instincts secrets ou merveilleux.

La mythologie grecque est pleine de récits en ce sens :

Glaucus, fils de Minos, roi de Crète, était tombé en jouant dans un tonneau, et on le cherchait partout sans pouvoir le trouver. Un devin est appelé qui découvre l'enfant, mais mort. Minos, qui le voit si habile, veut le contraindre à ressusciter son fils. Le devin décline cette tâche difficile. Le roi, croyant que c'est par mauvais vouloir, fait placer le devin sous le tonneau avec le cadavre pour le forcer à le ranimer. Voilà, certes,

un devin fort embarrassé. Comme il réfléchissait à sa triste situation, un serpent se glisse, on ne sait trop pourquoi, sous le tonneau. Le devin, dans un mouvement de colère, le tue. Peu après un autre serpent survient, qui, voyant son confrère sans vie, se hâte d'aller querir une certaine herbe dont il couvre le corps du serpent mort. Celui-ci ressuscite aussitôt.

Sans plus tarder, le devin a l'idée d'essayer l'effet de l'herbe ressuscitante sur le corps de l'enfant royal. Et l'enfant recouvre soudain la vie. Joie du père. Triomphe du devin, qui, par malheur, n'a pas légué à la postérité la connaissance exacte de l'herbe serpentaire.

Une autre fois, Mélampe, berger du pays d'Argos, remarqua que ses chèvres étaient purgées quand elles avaient mangé d'une certaine herbe nommée *ellébore*. Il arriva qu'en ce temps-là les filles du roi Prœtus, pour avoir prétendu que leur beauté surpassait celle de Junon, furent prises d'une sorte de monomanie, qui les poussait à errer dans la campagne, en se croyant changées en génisses.

Mélampe, s'étant dit que ce qui était bon pour des

Le devin et le serpent. Dessin de Gilbert.

chèvres pouvait convenir à de prétendues génisses, cueillit ces herbes dont il avait observé les vertus et en composa un breuvage qu'il fit prendre aux princesses, lesquelles en furent radicalement guéries.

Touché de ce service important, le roi crut devoir offrir la main d'une de ses filles à Mélampe, qui accepta, cela va sans dire.

Voilà comment il arriva qu'on vit une princesse épouser un berger, ou plutôt un médecin, et comment fut mis en réputation le fameux *ellébore*, dans lequel la pharmaceutique ne veut plus voir aujourd'hui qu'un poison assez violent, mais qui fut pendant toute l'antiquité regardé comme un remède souverain contre le dérangement mental.

Il y avait dans le golfe de Corinthe une île nommée Anticyre où l'ellébore croissait en abondance et dont il était de tradition de conseiller le séjour aux gens qui donnaient des signes d'aliénation.

Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore,

fait encore dire notre La Fontaine par le lièvre parlant à la tortue, qui se flatte d'arriver au but avant lui — allusion à la fable de Mélampe.

Selon Pline, la saignée, qu'un critique médecin devait qualifier plus tard *la mer Rouge de la médecine*, serait de l'invention de l'hippopotame, qui, se sentant incommodé par l'afflux sanguin, irait se percer la veine

contre la pointe d'un roseau ; et ce serait à l'ibis, au long bec effilé emmanché d'un interminable cou, que reviendrait l'honneur d'avoir imaginé l'opération qui cause tant d'effroi à M. de Pourceaugnac.

Nous trouvons la légende des chèvres argiennes à peu près répétée dans la découverte des propriétés hilarantes du café; et l'un des derniers numéros du *Bulletin de la Société d'acclimatation* cite pour notre époque deux exemples analogues. C'est d'abord une plante de la famille des composées, dont un oiseau carnassier du Chili sait, dit-on, faire usage quand les serpents, animaux dont il fait sa principale nourriture, l'ont blessé en se défendant contre lui. Les Indiens, qui ont ainsi connu les vertus de ce végétal, l'ont appelé du nom de *guaco*, qui est comme l'onomatopée du cri de l'oiseau.

C'est ensuite le *boldo*, arbrisseau des Cordillères, auquel on n'attribuait dernièrement encore aucune vertu, et qui aurait été reconnu souverain contre les maladies du foie, pour avoir guéri d'une affection de ce genre des moutons qui avaient brouté ses feuilles dans la haie de leur parc...

Retournons aux temps antiques.

EUGÈNE MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

NOUVELLES HISTORIQUES.

SUZANNE LA GLORIEUSE[1].

V

Chacun sait qu'en l'an de grâce 1716 l'hiver devança son heure. Autour de Paris, le 31 octobre, le grésil couvrait tous les chemins. Aussi la petite voiture de Pierre Glorieux avançait-elle péniblement sur la route de Nanterre, bien qu'elle ne transportât pas un seul voyageur. Quand elle arriva à la hauteur du sentier qui descend vers le hameau de Chante-Coq, la nuit commençait à tomber. Au vent de bise qui avait soufflé sans relâche depuis le matin succédait une pluie fine et pénétrante qui obligea le voiturier à serrer d'une agrafe le collet de son manteau. Il marchait de conserve avec l'équipage. Certes, il eût été mieux à l'abri sur son siége; mais le chemin était si glissant, que le cheval avait grand'peine à tenir pied, et tout surcroît de charge aurait nécessairement retardé son allure. Pierre Glorieux, aiguillonné par la jalousie, avait tellement hâte d'arriver au terme de son voyage, que depuis un moment il délibérait en son for intérieur s'il ne devait pas abandonner son cheval à lui-même.

« L'animal, se disait-il, a bonne mémoire et, à moins de jambe rompue ou de culbute dans un fossé, il saura bien retrouver son écurie. »

La pensée de cet imprudent abandon et l'insouciance du mari de Suzanne à l'endroit du tort qui pouvait lui en advenir prouvent à quel point il s'affermissait dans son désir de vengeance. Sa fièvre d'impatience croissant à chaque pas, il allait se résoudre à confier voiture et cheval à la garde de Dieu, quand, de l'un des bas côtés de la route, deux hommes embossés sous d'amples manteaux vinrent soudain à lui et l'arrêtèrent court dans ses réflexions aussi bien que dans sa marche.

— Cocher, lui dit l'un d'eux avec un accent anglais fortement accusé, y a-t-il place pour deux dans ta voiture?

Le voiturier se disposait à répondre par un non positif lorsque l'autre voyageur, qui avait eu le temps de jeter un coup d'œil dans le coucou, s'écria joyeusement, mais en pur anglais celui-ci :

— Personne! très-bon!... bien, bien!

Et, sans plus d'informations, il grimpa sur le brancard, se précipita au fond de la voiture, où il prit place malgré les efforts du cocher, qui essayait en vain de l'arrêter par le pan de son manteau.

Or, tandis que le débat avait lieu d'un côté, de l'autre le second voyageur, imitant son camarade, s'installait aussi sur la banquette du fond.

— Mais écoutez-moi donc, criait Pierre Glorieux; quand je vous dis qu'il n'y a pas de place pour vous dans ma voiture, c'est que je ne suis pas disposé à conduire ce soir qui que ce soit. Que diable! l'équipage est à moi, et j'ai bien le droit de me refuser à marcher pour le public!

— Si tu ne veux pas marcher, tu courras, dit celui des deux qui avait parlé le premier.

Alors, saisissant la bride et piquant l'animal d'un vigoureux coup de fouet, il le lança sur la route d'un pas si rapide, que de ses quatre pieds jaillirent quatre éclairs. La pauvre bête faillit d'abord se laisser choir; mais elle avait affaire à une main si ferme et si bien exercée, que, sans broncher davantage, elle qui pouvait à peine se traîner tout à l'heure emporta, légers comme plume, le coucou et les deux voyageurs.

Le voiturier, qui, un instant plus tôt, s'était résigné à confier son gagne-pain aux soins de la Providence, jugea qu'il serait beaucoup moins favorablement chanceux en le laissant à la discrétion des inconnus qui venaient de s'en emparer avec autant de brutalité que d'effronterie. Il se mit à la poursuite des ravisseurs, mais c'était en pure perte de souffle et de fatigue qu'il s'époumonait à crier, toujours courant : « Arrêtez! au voleur! » Le coucou roulait de plus fort et de plus belle. Cependant Pierre Glorieux fit de si prodigieuses enjambées qu'enfin il atteignit la voiture et parvint jusqu'à la tête du cheval. Celui-ci, reconnaissant la voix et la main de son maître, s'arrêta.

Le mari de Suzanne était aussi robuste que chacun des deux étrangers pris à part; mais, seul contre eux, la lutte n'aurait pu que lui être défavorable; le temps, d'ailleurs, lui était trop précieux pour qu'il voulût s'exposer à le perdre en répliques d'injures et de gourmandes. Il demanda à parlementer, ce à quoi les Anglais consentirent :

— Ce que vous faites là est mal, dit Pierre Glorieux; on ne prend pas de force le bien d'un homme, en pays de bonne justice.

— Ce que tu fais n'est pas mieux, repartit le voyageur qui s'était emparé du fouet et de la bride; on ne

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

laisse pas de la sorte se mouiller deux chrétiens, quand on peut les mettre à l'abri de la pluie sous le couvert d'une voiture vide.

— Mon maître, reprit Pierre, le voiturier vit de son métier et il a besoin de savoir quel chemin on prétend lui faire faire. Par conséquent il faut dire où l'on va et ce qu'on veut payer.

— Fais le prix toi-même, et mène-nous vite au Pecq.

— Au Pecq? répéta le mari de Suzanne; c'est au Pecq que vous allez?

Et il parut réfléchir.

— Tu n'auras pas même besoin de nous conduire jusque-là. Il suffit que tu nous descendes à l'autre extrémité du bois du Vésinet, un peu en avant du pont; il y a une auberge, nous a-t-on dit; c'est là que nous nous arrêterons.

— Le pont n'est plus qu'un bac depuis les dernières grandes eaux, dit encore le maître du coucou; quant à l'auberge, c'est un misérable trou où les mendiants et les rôdeurs sans asile peuvent seuls consentir à loger.

— Qu'importe! pourvu que ton cheval nous y conduise promptement. Allons, rends-toi de bonne grâce, tu seras bien récompensé.

— Soit! va pour le Pecq, dit Pierre Glorieux en montant résolûment sur le siége après avoir jeté un coup d'œil interrogatif vers les deux voyageurs.

« C'est précisément au bout du bois, chez le cabaretier Giraud, que je voulais me rendre, se dit à part lui le mari de Suzanne, et mes Anglais sont, comme moi, pressés d'y arriver: voilà un singulier hasard; enfin, nous verrons. »

Après cet *aparté*, qui dura peu, et pendant lequel il avait repris des mains de l'étranger le fouet et la bride, il imposa vigoureusement à son cheval l'allure rapide que ce colloque d'un moment avait interrompue.

Au détour d'un angle où se bifurque à Nanterre la route de Saint-Germain — à gauche, pour gagner Rueil et la Malmaison; à droite, Chatou et le Vésinet — Pierre Glorieux lança un terrible regard qui alla frapper droit aux vitres d'une maisonnette située sur le chemin pavé que le coucou allait quitter pour suivre la direction du bois.

Cette maisonnette n'était éclairée à l'intérieur que par une faible lumière qui traversait le rideau à carreaux rouges et blancs d'une fenêtre au rez-de-chaussée. Avant de s'engager dans la route qu'on voulait lui faire suivre, le cheval, qui avait reconnu le point où, chaque soir, aboutissait sa course journalière, refusa un moment d'aller plus loin et hennit d'un ton mal satisfait. A ce hennissement, le rideau de la fenêtre s'agita, la lumière parut trembler; puis, derrière l'étoffe, grandit tout à coup l'ombre d'une femme. Le voiturier, qui se tenait penché et la tête tournée du côté de la maisonnette, fut pris alors d'un tel frémissement qu'il imprima à ses guides un mouvement involontaire. Ce mouvement était si malencontreux, que, sans la présence d'esprit des voyageurs, qui avaient les yeux fixés sur le chemin, le cheval, obéissant à la main qui le conduisait, aurait été infailliblement se briser la tête contre un arbre.

— Maladroit! tu cherchais donc à lire dans les astres?

— Je regardais chez moi, répondit d'une voix sombre le mari de Suzanne.

Ensuite il continua de rouler sans dire un mot jusqu'à ce que le coucou eût atteint l'extrémité du bois dans lequel on parvenait alors, grâce à un double pont de bateaux qui traversait à Chatou les deux larges bras de la Seine.

A la lisière opposée du bois, dit jadis *de la Trahison*, et plus tard du Vésinet, il y avait, à cette époque, vers le point le plus rapproché de la rive qui regarde la montée du Pecq et, plus haut, la terrasse de Saint-Germain, un chétif cabaret qui montrait pour enseigne quelques brins de ramée et avait nom *le Beau Va-t-y-voir*. Le maître du lieu, cabaretier et bûcheron, joignait à cette double profession l'emploi plus lucratif de passeur de la rivière, depuis que la crue de la Seine avait nécessité l'établissement d'un bac pour remplacer le pont qui n'était plus praticable.

Au bruit du coucou qui s'arrêtait devant sa porte, le cabaretier sortit de la salle enfumée où il se tenait, et, croyant avoir affaire à des passagers, il se préparait à aller mettre en mouvement son bac enchaîné, quand l'un des étrangers, l'arrêtant, lui adressa cette question :

— N'avez-vous pas passé ce soir un jeune gentilhomme qui venait de Paris et se rendait à Saint-Germain?

Pierre Glorieux, fort attentif à l'interrogation, attendit avec anxiété la réponse du cabaretier.

— En vérité, non, dit le père Giraud; gentilshommes et bourgeois ne fourmillent guère par ici, ils aiment mieux la grande route.

Dans un regard d'intelligence, l'Anglais dit visiblement à son camarade : « Tout va bien; nous n'arrivons pas trop tard! »

— Passez-vous la rivière, mes maîtres? demanda à son tour le cabaretier quand il eut répondu à son interlocuteur.

— Pas encore, répliqua celui-ci; servez-nous à boire et ne vous mettez pas en peine de nous faire traverser l'eau, car nous devons attendre pour cela qu'il vous arrive un autre passager, et il viendra, ajouta-t-il avec l'accent de la menace.

« Oui, Dieu veuille! » se dit à lui-même le mari de Suzanne, dont l'arrière-pensée était également menaçante.

Les deux étrangers entrèrent dans le cabaret, où Pierre Glorieux ne tarda pas à venir aussi s'abriter.

— Tiens! c'est vous? lui dit le bonhomme Giraud, dès qu'il put l'envisager à la lueur du foyer; je ne vous avais pas remis d'abord, vu que la nuit est si noire. Vous m'amenez des pratiques; c'est d'autant mieux de votre part que vous auriez pu les envoyer de l'autre côté, chez votre tante Chagny, l'aubergiste. Mais, à propos de la famille, comment se porte la Glorieuse, votre femme? Voilà ce qui s'appelle un nom flatteur et bien porté, elle peut s'en vanter. Quel joyau de roi vous avez là, Pierre! Je me suis laissé dire qu'on l'avait vue, pas plus tard que tantôt, du côté de Mareil.

Le jaloux, à ces mots, fronça les sourcils et, au lieu de répondre au bavardage du cabaretier, il lui heurta brusquement le coude afin de lui imposer silence. L'autre cligna de l'œil avec un faux air d'intelligence, car il vit l'un des voyageurs ouvrir sa bourse. Evidemment l'Anglais se disposait à payer le prix du voyage.

— C'est compris, dit le père Giraud, assez de paroles comme ça; vous avez un compte à régler, et moi j'ai

du vin à tirer ; faites vos affaires, je descends à la cave chercher du meilleur.

Il prit un pot de terre et sortit.

L'Anglais pensait, en effet, à s'acquitter envers le voiturier qui avait si rapidement fourni sa course. Il se sentait tant d'aise de la prompte arrivée à destination, que, d'avance, il se faisait une loi de ne pas discuter la somme qu'allait exiger le propriétaire du cheval surmené.

— Parle, combien te dois-je? lui demanda-t-il en plongeant ses doigts dans sa bourse.

— Rien de plus qu'un verre de vin pour moi et double ration d'avoine pour mon cheval, répondit Pierre Glorieux.

Celui qui venait de mettre la main à la bourse regarda avec surprise l'homme qui voiturait de si loin, à si bas prix, les voyageurs; puis il traduisit la réponse à son compagnon qui ne comprenait pas le français.

— Haou ! haou ! exclama l'autre Anglais vraiment stupéfié d'admiration.

— Il me semble, reprit le premier, que le voyage est assez long pour mériter un meilleur salaire : deux rations d'avoine pour la bête et un seul verre de mauvais vin pour toi? En ce cas, le cheval sera mieux récompensé que le maître.

— Le cheval a fait un rude service, et il s'est détourné de son chemin, répliqua Pierre, tandis que le maître est venu un peu forcément là justement où, sans votre rencontre, il serait venu à pied.

Cette réponse faite, il tira du coffre placé au fond de la salle deux pleines mesures d'avoine; puis, les ayant mises sous les yeux du père Giraud, qui revenait du cellier :

— Vous ajouterez cela, lui dit-il, au compte de ces gentlemen.

Et il sortit pour aller donner à manger au pauvre animal, dont les flancs encore agités étaient couverts d'écume. Il le flatta de la voix et de la main ; ensuite, dégrafant son manteau, il l'étendit sur la croupe humide et fumante du cheval.

Lorsque le mari de Suzanne rentra dans la salle du cabaret, les deux voyageurs étaient attablés et discouraient mystérieusement en anglais. Il prit le verre qu'on avait rempli à son intention, fit le salut d'usage, but le vin d'une gorgée et s'assit près de la cheminée dans l'attitude d'un homme épuisé de fatigue qui se prépare à s'endormir.

VI

Etant la femme de Pierre Glorieux, il fallait avoir, comme Suzanne, voué, dans l'innocence de son cœur, toutes ses pensées à la cause d'un prince malheureux pour n'éprouver en faveur d'un tel mari rien de plus vif qu'une profonde estime et une franche amitié.

Le voiturier de Nanterre, âgé d'une trentaine d'années, était vraiment un fort beau garçon, bien taillé, haut en couleur. Il avait peut-être la voix un peu rude, le cuir un peu brun, la bouche promptement impatiente ; mais le cœur était bon et l'œil naturellement doux, jusqu'au moment où la colère, lui montant au cerveau, faisait flamboyer sa prunelle. On sait pour quel motif Suzanne s'était décidée à lui accorder la préférence sur ses rivaux ; quant à Pierre Glorieux, c'est par amour qu'il s'était marié. Ayant eu, un jour, à choisir entre la perspective d'un peu de gêne dans le ménage et l'aisance assurée, prélude de la fortune à venir, il avait préféré la fille de maître Huguenin, orpheline sans dot, à la nièce d'un maquignon de Carrières-sous-Bois, lequel voulait l'associer à son commerce.

Mais, tandis que, les yeux clos, il se séchait à la flambée du bois sec que le père Giraud avait jeté dans l'âtre pour faire fête à ses hôtes, voici ce qu'en anglais se disaient les deux voyageurs :

— Le capitaine Douglas en est certain, le prétendant, qui se tient caché à Paris depuis deux jours, doit se rendre ce soir à Saint-Germain afin d'avoir un entretien avec Marie d'Est, sa mère. Dieu sait le complot qui se tramerait entre le fils et la veuve de Jacques II, si on les laissait se rencontrer; la paix des trois royaumes, le sang des Anglais, la vie même du roi Georges sont intéressés à ce que le jeune Stuart ne renouvelle plus ses tentatives de bouleversement et de contre-révolution chez nous. Il suffit de trois hommes de bonne volonté pour débarrasser l'Angleterre d'un sujet incessant de trouble et d'inquiétude. Un accident facile à faire naître, et voilà le pays, sinon pour toujours, du moins pour longtemps en repos. L'accident était imaginé, et le capitaine ne doutait pas du succès, car nous étions trois pour frapper le grand coup.

— Oui; mais, observa l'autre, voilà que depuis tantôt cet animal de Jenkins s'est laissé mettre au lit par la fièvre.

— Par la fièvre de la peur, grommela son camarade en serrant les poings ; puisse-t-il en crever, le lâche, qui nous abandonne au dernier moment ! L'occasion était si favorable ! le lieu si bien choisi ! la nuit, sur un bac, la rivière à traverser. Il suffisait de s'entendre au moment de la poussée ; l'homme était à l'eau et l'on n'avait plus qu'à l'empêcher de surnager. Il est probable que le prince ne sera pas seul... S'il lutte, qui tiendra en respect le batelier et le compagnon de Jacques Stuart, puisque nous ne serons pas trop, toi et moi, pour saisir et noyer l'ennemi du roi Georges? La récompense promise, c'est une fortune ; nous tenterons de la gagner; mais, je te le répète, pour réussir il faudrait être trois, et nous ne sommes que deux.

— *I' ill be the third* (Je serai le troisième) ! dit Pierre Glorieux en rouvrant soudain les yeux.

A ces mots, prononcés en anglais, les émissaires du capitaine Douglas tressaillirent et se demandèrent du regard qui avait parlé, car le voiturier gardait encore sa posture d'homme endormi.

Dans le premier moment de trouble, les complices supposèrent que la voix qu'ils avaient entendue venait du dehors ; l'un d'eux se leva et courut vers la porte ; au même instant Pierre Glorieux releva la tête et, continuant à parler en anglais, il dit à demi-voix :

— Ne cherchez pas ailleurs qu'ici ; celui qui a parlé, c'est moi !

Croyant d'abord que leur secret n'avait été surpris que pour être trahi, les deux voyageurs se disposaient à faire un mauvais parti au soi-disant dormeur, lorsque celui-ci leur montra du doigt le cabaretier qui, lui, s'était réellement endormi.

— Ne craignez rien de moi, dit-il, car je suis pour vous et je veux être avec vous ; si vous m'attaquez, je me défendrai : l'hôte se réveillera et tout sera manqué peut-être.

— Mais, reprit le plus défiant des deux, si, comme toi tout à l'heure, cet homme fait seulement semblant de dormir?

— Sa ruse ne l'avancerait guère, répondit le mari de Suzanne, puisqu'il ne peut vous comprendre.

— Ici, où les cochers de coucous entendent et parlent l'anglais, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un cabaretier le comprenne? riposta celui qui venait d'émettre un doute inquiétant.

— Je vous jure sur ma part de paradis que ce brave homme ne peut rien savoir de ce qui se dit entre nous, affirma Pierre.

Puis, voyant que les autres doutaient encore, il ajouta :

— Je vois que, pour être rassurés, mon serment ne vous suffit pas : il vous faut une preuve de ce que j'avance; vous allez l'avoir.

Cela dit, il s'approcha du dormeur, se mit à le secouer avec rudesse et, continuant à parler anglais, lui glissa dans l'oreille ces mots qui l'auraient épouvanté, s'il avait pu en deviner le sens :

— Réveille-toi, vieux brigand! ton heure est venue, prépare-toi à mourir; nous ne sommes ici que pour t'égorger!

— Satané baragouineur! dit le père Giraud réveillé en sursaut et se frottant les yeux; vous croyez peut-être que je ne vous comprends pas : vous vous trompez, mon maître. C'est une autre potée de vin qu'il vous faut. Attendez une minute, on va vous servir.

Il se leva et retourna au cellier.

— Eh bien, demanda Pierre Glorieux, me croyez-vous maintenant?

Pour toute réponse, les soudoyés du capitaine Douglas serrèrent cordialement la main qu'il leur tendait. On reprit place à table. Le mari de Suzanne, interrogé sur son désir d'être en tiers dans le complot contre le prince Jacques, répondit :

A l'auberge du père Giraud. Dessin de Paul Philippoteaux.

—Celui que vous appelez le *Prétendant*, moi, je l'appelle le *bandit*. Il s'agit pour vous d'assurer le repos de votre pays et de servir votre roi; ma cause est plus personnelle : c'est mon honneur de mari que j'ai à venger. Jacques, dites-vous, se prépare à voler une couronne; il m'a volé, à moi, le bonheur de ma vie, l'amour de ma femme. J'ignore si vous vous rendez bien compte de ma juste colère; mais qu'importe! pourvu qu'elle vienne en aide à la vôtre. Voyez si nous nous entendons bien : vous êtes venus pour tuer le prince Jacques; moi, pour qu'il meure. Une belle récompense vous est promise pour faire une belle action; je ne demande pas ma part de l'or; mais il me faut celle du sang à répandre, et quand je n'en demande qu'une part, j'exige trop peu; car ce sang m'appartient jusqu'à la dernière goutte.

En ce moment le cabaretier rentra dans la salle. A l'aspect du visage animé de Pierre Glorieux, il dit :

— Quelle chanson d'enragé leur chantez-vous donc? On croirait qu'elle vous étrangle au passage, car vous êtes pourpre comme un pendu à qui l'on serre la corde, et les yeux vous sortent de la tête.

— Cela se chante au dessert pour inviter à boire, répondit le voiturier, essayant de reprendre une attitude calme et de montrer un visage tranquille.

— A la bonne heure! En ce cas, buvez, répliqua le

bonhomme, que l'agitation apparente du mari de Suzanne avait inquiété.

Il emplit jusqu'au bord les trois verres et ne quitta des yeux ses hôtes que lorsqu'il les eut vus trinquer franchement ensemble.

L'entretien du trio de complices se continua; il s'agissait de se distribuer les rôles. Voici le plan qu'on adopta : Pierre Glorieux et les deux Anglais devaient entrer dans le bac en même temps que le prince et la personne qui l'accompagnerait. Au moment où le passeur atteindrait le milieu de la rivière, l'un des Anglais, bon nageur, se laisserait, comme par accident, tomber à l'eau du côté opposé à celui où se tiendrait le prince Jacques. Aussitôt, profitant de l'émotion que l'événement ne manquerait pas de causer, l'autre Anglais, armé du poignard qu'il cachait sous son manteau, s'avancerait vers le prétendant, qu'il frapperait à la gorge; en même temps le mari outragé, se jetant sur le prince Jacques, l'étreindrait de ses deux bras, et, se précipitant avec lui dans la Seine, l'empêcherait de surnager.

— Soyez-en sûrs, dit Pierre Glorieux, si dans quelques jours on nous repêche, on nous trouvera nous tenant encore embrassés.

Dans un nouveau toast, les complices renouvelèrent le serment de se faire l'un à l'autre fidèle et solide appui; après quoi l'insulaire qui parlait français dit au cabaretier, en jetant une pièce d'argent sur la table :

— Gardez tout, c'est pour l'avoine, le vin et le passage.

Le bruit lointain d'une voiture qui s'avançait sur la route du bois se fit entendre. Le mari de Suzanne et ses compagnons s'adressèrent mutuellement un coup d'œil pour se recommander d'être prêts au moment décisif. L'un s'assura que son poignard sortait facilement du fourreau; l'autre vint sur le seuil du cabaret et mesura du regard la largeur de la rivière; quant à Pierre Glorieux, il consulta la force de ses bras et se dit : « Pour ma part, cela ira bien. »

— Voilà des bourgeois qui viennent sans doute pour passer, dit le cabaretier, qui avait aussi entendu le bruit des roues; si vous êtes disposés à faire comme eux, profitez de l'occasion.

— Nous en profiterons, répliqua le voiturier d'un ton singulièrement affirmatif.

— En ce cas, qui m'aime me suive, continua le père Giraud; car, si la pluie a cessé, la gelée a repris d'une rude force, et je ne suppose pas que ceux qui arrivent de là-bas en carrosse soient d'humeur à se laisser morfondre pour vous attendre.

Le passeur avait pris les devants, les deux Anglais le suivirent; mais, voyant que leur nouveau camarade restait en arrière, ils craignirent une trahison de sa part et revinrent sur leurs pas.

— Pourquoi demeurez-vous en route? demanda l'un des complices en lui lançant un regard peu amical.

— Comme je ne reviendrai pas d'où nous allons, répliqua Pierre Glorieux, je disais adieu à mon pauvre cheval.

Et, en effet, il ne s'était arrêté que pour donner une dernière caresse à son vieux serviteur.

Les trois passagers et le passeur se trouvèrent bientôt réunis sur la berge.

Le bruit du carrosse qui, après trois ans d'absence, ramenait le prince Jacques près de sa mère, se rapprochait toujours.

VII

L'heure du salut venait de sonner à la chapelle du château de Saint-Germain, la reine d'Angleterre s'y rendit; sa pâleur disait son anxiété : Marie d'Est n'avait d'espoir pour sauver son fils que dans le succès du moyen chanceux indiqué par le marquis de Contades.

Le jour n'était pas encore à son déclin; mais à travers les vitraux de l'église et sous les obscurs arceaux il arrivait si faible, qu'il semblait n'envoyer qu'à regret ses dernières clartés. La mère du prince Jacques fut saisie de terreur à l'aspect des ténèbres qui l'environnaient. Elle savait que le crime devait être commis à la nuit tombante.

Précisément en face du maître-autel, dont le tableau, chef-d'œuvre du Poussin, représente la Cène, il existait alors une tribune réservée à la famille royale et sous laquelle se tenaient les gens du château. Cette tribune communiquait avec l'un des bas côtés de l'église par un escalier à vis pratiqué dans l'épaisseur des murs. Une petite porte percée dans un coin ténébreux, non loin de la porte principale par laquelle les gens de l'extérieur entraient dans la chapelle, ouvrait au pied de l'escalier de la tribune royale.

C'est dans cette tribune que la veuve de Jacques II vint se placer; elle y était seule à genoux et un livre de prières dans les mains. Mais, certes, ni sa pensée ni ses yeux n'étaient occupés de l'office qu'on célébrait. Un invincible effroi l'envahissait et faisait trembler le livre dans ses mains en même temps que ses regards cherchaient en vain dans l'obscurité de la chapelle à rencontrer l'auxiliaire dévouée qui lui avait été promise par l'envoyé du Régent. Elle ne voyait au-dessous d'elle que de sinistres figures d'espions qui la surveillaient, là-bas, dans la nef, près du jubé, se tenait un groupe de vieilles femmes dévotement recueillies dans leurs prières; puis, çà et là, sur les bancs, quelques bourgeois du voisinage; enfin deux ou trois jeunes ecclésiastiques composaient le reste de l'assemblée. Personne, parmi ce petit nombre d'assistants, qui eût l'air de chercher quelqu'un et d'être venu là dans une autre intention que celle de prier; personne, excepté ces gens de mauvaise mine qui souvent changeaient de place, mais sans jamais perdre de vue la reine. Les espions de lord Stairs, l'ambassadeur d'Angleterre, étaient au nombre de trois.

L'office continuait, et cette femme dévouée, que Marie d'Est devait, lui avait-on dit, si facilement reconnaître, ne paraissait pas.

« O mon Dieu! se disait la mère du Prétendant, elle ne sera pas venue, cette femme! elle aura eu peur! Et puis, comment a-t-on pu compter sur une assistance si faible, dérisoire même, car elle serait impuissante! Alors même qu'elle viendrait et aurait, avec le pouvoir nécessaire, le courage de nous servir, quel moyen ici de la rapprocher de moi? Comment lui expliquer le péril et comment surtout utiliser son dévouement? »

Comme elle s'abandonnait à ces pénibles réflexions, Marie d'Est aperçut au-dessous d'elle une femme qui jusqu'alors lui avait été cachée par le rebord de la tribune et par les ténèbres avec lesquelles ses yeux commençaient à se familiariser. Elle avança la tête pour mieux voir. Cette femme semblait prier tout bas. Une mante discrète l'enveloppait entièrement et elle courbait le front dans l'attitude de la méditation profonde.

Durant quelques secondes, la reine considéra celle qui priait ainsi. Elle fut d'abord un peu alarmée de son immobilité; mais comme à sa vue son cœur s'était soudain ranimé! Rien ne lui indiquait que ce fût là cette femme attendue, et cependant elle se reprit à espérer.

Alors, saisie à l'âme de cette généreuse hardiesse qui est l'héroïsme des mères, elle fit un nœud à son mouchoir; à ce nœud elle attacha la clef de l'escalier qui montait à la tribune; puis, l'ayant roulée soigneusement dans le tissu, elle attendit que l'œil de ses espions se fût dirigé ailleurs pour jeter dans la chapelle la clef et le mouchoir. La main de la reine tremblait; mais le cœur la guida si bien, tandis que son regard s'attachait sur ses ennemis, que le mouchoir tomba sans bruit près des genoux de la femme en prière.

Celle-ci continua d'abord à rester immobile. Marie d'Est frémit; car, supposant qu'elle s'était trompée, elle pensa que, si la dévouée qui lui avait été promise arrivait maintenant, elle n'aurait plus aucun moyen de la rapprocher d'elle.

La reine en était à déplorer cette irréparable erreur lorsqu'elle vit la femme agenouillée étendre sa mante devant elle. Quand elle la ramena sur sa poitrine, le mouchoir n'était plus à la place où il venait de tomber.

L'inconnue se leva; mais, au lieu de se diriger vers la petite porte qui ouvrait sur l'escalier de la tribune, c'est par la porte principale de l'église qu'elle sortit, et, en sortant, elle laissa retomber si bruyamment le battant qu'elle venait d'ouvrir pour se faire passage, qu'à ce bruit les espions et les fidèles retournèrent la tête.

« Je suis trahie! » se dit la mère du prince Jacques, dont le cœur venait de tressaillir douloureusement.

Bientôt, cependant, cette grande porte qu'elle venait d'entendre se fermer avec fracas, elle la vit s'entr'ouvrir discrètement et juste autant qu'il le fallait pour que cette même inconnue pût se glisser dans l'entrebâillement.

« Je ne m'étais donc pas trompée! c'est bien elle, Suzanne la Glorieuse! » pensa la reine, qui, en apparence absorbée dans la lecture de ses heures, ne perdait pas de vue le manége intelligent de la femme du voiturier.

Fidèle au rendez-vous, c'était Suzanne, en effet, qui venait s'offrir à la mère du prince, qu'elle était toujours fière de servir, parce qu'elle avait toujours pour lui le pur dévouement d'autrefois et toute cette bonne volonté du cœur capable de donner, s'il le fallait, pour le sauver, tout le sang de ses veines. Suzanne se glissa dans l'ombre, et, avec toutes les précautions que commandait la prudence, elle arriva, sans avoir été remarquée, jusqu'au bas du petit escalier. Elle attendit pour en ouvrir la porte que le chœur des fidèles, répondant à la voix du prêtre, éteignît dans l'église tout autre bruit que celui des voix. Alors seulement Suzanne osa faire tourner la clef dans la serrure; puis, ayant refermé vivement la porte derrière elle, la dévouée monta d'un pas aussi rapide que discret les marches du petit escalier tournant.

Lorsqu'elle fut parvenue au dernier degré, elle se mit à genoux de façon que nul, dans la chapelle, ne pût l'apercevoir; puis, ainsi prosternée, elle se pencha vers Marie d'Est et, à voix basse, elle lui dit :

— Votre Majesté veut parler à Suzanne dite *la Glorieuse*; la voici à vos pieds : elle attend vos ordres.

— O Suzanne! comment jamais reconnaître tant de dévouement? Vous êtes courageuse et sublime; vous le sauverez, n'est-ce pas?

Ces paroles, la reine les prononça sans changer de place, sans détourner la tête, le regard fixé sur les espions qui ne la quittaient pas des yeux.

— Le sauver? reprit Suzanne, ce serait trop de bonheur pour moi; ne parlez pas de mon courage, madame, ne me parlez que de lui. Fallût-il ma vie, elle est à vous; je vous remercie de me la demander, puisque c'est pour le salut de votre fils que je la donne.

— Mon enfant, reprit la reine, je ne te le cacherai pas, le service que j'attends de toi est périlleux.

— Qu'importe, madame! J'ai sans doute moins de force que de cœur; mais la Providence m'aidera : parlez, où faut-il courir? que faut-il faire?

— Attends, tout à l'heure; on m'observe, répliqua Marie d'Est; puis elle tourna le feuillet de son livre et sembla prier.

Après un moment de silence, elle reprit :

— Le temps presse; avant peu nous serons au déclin du jour. L'imprudent Jacques Stuart a voulu revoir sa mère. Tu comprends qu'il ne faut pas que mon fils soit victime de son amour pour moi. Il est perdu si rien ne l'arrête avant qu'il ait atteint l'extrémité du bois du Vésinet. Des assassins sont postés près d'ici; ils l'attendent de l'autre côté de la Seine; s'il parvient jusque-là, les misérables le tueront!

A ces mots, un cri de terreur retentit dans la tribune

— Malheureuse! dit la reine épouvantée, tais-toi! tu as failli nous perdre!

Et puis, quand elle se fut assurée que ce cri n'avait éveillé l'attention de personne, elle poursuivit :

— Il faut donc s'y prendre de telle sorte que le carrosse de mon fils n'arrive pas jusqu'à la sortie du bois. Est-ce possible? Je ne saurais le dire; mais il faut que cela soit pour qu'une race royale ne périsse pas aujourd'hui.

— Elle ne périra pas, madame, répondit Suzanne. Dieu, qui ne peut pas le vouloir, m'inspirera le moyen d'empêcher un si grand crime.

— Ce moyen, le seul, je te l'ai dit, c'est de prévenir l'arrivée du carrosse et de forcer mon fils à rebrousser chemin.

— Que j'arrive à temps, et je vous promets, madame, que là où je le rencontrerai — fallût-il me faire broyer sous les pieds des chevaux — il n'ira pas plus loin.

— Nous n'aurons pas, je l'espère, un tel malheur à déplorer; il t'écoutera, puisque c'est en mon nom que tu lui parleras; peins-lui mes angoisses; dis-lui qu'il trouvera un asile sûr au village de Chaillot, chez le duc de Lauzun; enfin annonce-lui que demain il me verra dans cette maison amie. Tu te rappelleras bien tout cela, n'est-ce pas, chère enfant?

— Je n'oublierai rien, madame; car c'est écrit mieux que dans ma mémoire. Mais si le prince allait douter de mes paroles?... Il m'a si peu connue, et il y a si longtemps! Peut-être ne se rappelle-t-il pas même que j'existe... Comment lui prouverai-je que je suis envoyée vers lui par Votre Majesté?

— Tu as raison; le doute, l'hésitation causeraient un retard qui pourrait être fatal... Tiens, pour lui prouver la réalité de ta mission, ma courageuse messagère, tu lui présenteras de ma part ce portrait qui est le sien.

Et, parlant ainsi, la mère de Jacques Stuart détacha un bracelet où était enchâssée une fine peinture sur émail ; puis, feignant d'avoir laissé tomber son livre, elle se pencha la main tendue vers Suzanne.

Celle-ci marcha à genoux jusqu'au fauteuil de la reine, et là elle prit le bracelet et posa respectueusement ses lèvres sur la main de Marie d'Est.

Un quart d'heure après, la femme de Pierre Glorieux arpentait avec rapidité la grande terrasse, monument de la magnificence de Louis XIV et du génie de Le Nôtre. Ce fut en courant qu'elle franchit les douze cents toises qui aboutissent au bastion, limite du Parc aux lièvres. Arrivée vers cet endroit, elle descendit vers la Seine et la traversa dans une barque de pêcheur. Parvenue sur l'autre rive, Suzanne s'enfonça dans le bois du Vésinet.

Là, cachée dans un taillis voisin de la route, elle demeura l'oreille penchée vers la terre, afin qu'aucun bruit lointain ne lui échappât.

La pluie survint, succédant au vent de bise pénétrant et glacial ; Suzanne subit la pluie comme elle avait subi le froid, sans rien sentir. La pensée du péril qui menaçait le prince Jacques rendait son esprit inconscient des impressions douloureuses dont souffrait son corps.

Enfin, comme il a été dit plus haut, le carrosse du prince déboucha par l'une des routes du bois et les assassins étaient à leur poste.

« Le voilà ! » se dit Suzanne.

Suzanne se jetant à la tête des chevaux. Dessin de Paul Philippoteaux.

Et, sortant du taillis, elle se précipita à la tête des chevaux pour les arrêter ; mais la courageuse envoyée de Marie d'Est fut emportée dans leur élan.

Des visages effarés se montrèrent aussitôt à la portière de la voiture. On redoutait un piége, et l'ordre de passer outre allait être donné. Suzanne, se voyant près d'être renversée par le fougueux attelage, se rejeta de côté sur la route ; puis elle vint s'accrocher d'une main au montoir. En même temps, de l'autre main elle montra le bracelet de la reine aux personnes qui occupaient l'intérieur du carrosse ; mais, à cause de son trouble et de l'obscurité, elle n'en put reconnaître aucune.

— Monseigneur le roi, sire, écoutez-moi, dit-elle d'une voix défaillante ; au nom de votre mère, je vous en conjure, faites arrêter les chevaux... ordonnez qu'ils retournent sur leurs pas... Plus loin, vous trouveriez des assassins ; ils vous attendent pour vous tuer... M^{me} la reine m'a envoyée au-devant de vous : en voici la preuve, votre portrait... Il y a pour vous un asile... à Chaillot... chez le duc de Lauzun...

Ici la parole expira sur ses lèvres ; sa main faiblissait, elle perdit son point d'appui. Cependant elle demeurait encore debout sur ses jambes. La voiture s'était arrêtée ; mais le prince hésitait à donner l'ordre du retour vers Paris. La jeune femme fit alors un geste de désespoir, et, recouvrant toute son énergie, elle alla une fois encore à l'avant du carrosse ; au risque d'être renversée par les chevaux, elle les prit par le mors, les força de tourner et cria au cocher :

— Partez donc, voilà les assassins ! ils viennent ! A Chaillot, bride abattue ! à Chaillot !

Michel MASSON.

(La fin à la prochaine livraison.)

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

LES MÉMOIRES D'UNE MÉNAGERIE [1].

Le passage de la clairière. Dessin de E. Morin.

VII. — SIMIUS ET SES BOTTES (FIN).

Après avoir erré quelques jours à l'aventure, le nez au vent et sans penser à rien, j'aperçus une bande d'une quarantaine de singes de mon espèce auxquels je me mêlai. Après quelques calottes et quelques coups de dent distribués à droite et à gauche, j'acquis droit de cité et pus me joindre aux ébats de mes nouveaux compagnons.

— Holà ! hé ! arrivez, vous autres, nous cria un jour un des plus délurés ; je veux vous soumettre une idée qui m'est venue.

— Parlez ! parlez ! criâmes-nous en accourant.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— Personne ne peut nier que nous soyons tous des singes instruits et intelligents, n'est-ce pas?

— C'est vrai !

— Cependant, mes amis, une chose m'attriste...

— Laquelle ? Parlez donc !...

— Notre éducation est très-incomplète. Nous n'avons aucune expérience des voyages.

— C'est ma foi vrai!

— Eh bien ! qui nous empêche d'acquérir cette expérience ?

— Oui, au fait ; qui nous en empêche ?...

— Personne, n'est-ce pas?

— Mais non, personne !...

— Je viens donc vous proposer de nous mettre en

route, et de parcourir le monde en touristes et en observateurs...

— Ça va ! vive l'orateur !

— Je demande la parole ! fit un autre gaillard en se levant et s'élançant sur la branche qui servait de tribune :

« Mes amis et chers camarades,

« Après les déclarations si fermes et si loyales de l'honorable préopinant, je me sens très à l'aise pour formuler les courtes observations que me suggère mon amour pour l'ordre et la prospérité de notre association. Oui ! les voyages forment l'esprit et adoucissent les mœurs; personne ne les aime plus que moi, et je m'associe de grand cœur à la motion de l'éminent orateur qui m'a précédé. Je me permettrai cependant de faire une légère rectification. Il a dit : « Parcourons le monde « *en touristes et en observateurs*... » Je crois qu'il aurait dû dire plutôt : *en observateurs et en touristes*. Effectivement, il demeure entendu que le but principal de notre voyage sera le désir de nous instruire, et nonseulement celui de satisfaire une vaine curiosité. »

— Evidemment ! Bravo ! Vive aussi le second orateur ! En route !

Et, sans plus de discussions, nous partîmes sous la conduite des deux orateurs, auxquels on avait confié la périlleuse mission de diriger notre marche.

Les premiers jours, tout alla bien. Le bois était très-touffu, nous n'avions pas besoin de descendre à terre et nous progressions en sautant de branche en branche. Mais, nous avions beau écarquiller les yeux et regarder de tous côtés, nous n'apercevions aucune de ces nouveautés dont on nous avait parlé et qui devaient nous donner de l'expérience. C'étaient toujours les mêmes arbres portant les mêmes fruits : c'étaient toujours les mêmes herbes cachant les mêmes serpents...

Nous commencions à nous décourager et même à murmurer contre ceux qui nous avaient entraînés dans cette expédition, lorsque, vers le milieu du septième jour, en traversant un massif de cocotiers, des cris inconnus attirèrent notre attention.

— Halte ! s'écria un de nos chefs, regardez à terre ! voilà une espèce d'animal qui vous est certainement inconnue. C'est ce qu'on appelle des hommes... A l'avenir, vous les reconnaîtrez sans peine à ce qu'ils nous ressemblent un peu, mais en laid !

Les gens que nous venions de rencontrer appartenaient à la race des Indiens des bois. C'étaient de solides gaillards, grands, robustes, bien faits... pour des hommes ! Ils avaient la peau rougeâtre. Leurs cheveux, ramenés en arrière, étaient réunis sur le sommet de la tête en une touffe épaisse et garnie de plumes. Une couverture de laine jetée sur les épaules, et des mocassins ou pantoufles en cuir aux pieds, composaient tout leur costume. Tous portaient l'arc en bandoulière et un long couteau retenu par une ceinture nouée autour des reins.

Ces Indiens ne tardèrent pas à nous apercevoir et nous accueillirent par des cris perçants auxquels nous répondîmes avec un avantage marqué ; puis après s'être concertés pendant quelques instants, ils nous lancèrent une grêle de pierres qui, fort heureusement, n'arrivaient pas à la hauteur des branches de nos cocotiers.

Une semblable audace ne pouvait pas rester impunie. Nous devions nous venger, mais, comment ?...

Rien de plus facile... D'abord, nous avions l'avantage de la position, puis, les projectiles ne manquaient pas autour de nous. Avec un ensemble digne de la troupe militaire la mieux aguerrie, nous fîmes tomber sur nos adversaires une grêle de noix de cocos, et bientôt la terre en fut jonchée.

Tout à coup un des Indiens poussa un grand cri. C'était un signal, car, au même instant, un de ses compagnons banda son arc et décocha une flèche qui passa en sifflant au-dessus de nos têtes.

— Oh ! oh ! ceci devient sérieux s'écrièrent les chefs, au large ! fuyons ! des flèches ne sont pas des pierres, et nous ne pouvons résister...

En un clin d'œil nous fûmes hors portée...

Le secret de la manœuvre des Indiens nous apparut alors ! On dit : *malin comme un singe*, c'est beaucoup d'honneur qu'on nous fait. On aurait bien raison de dire : *rusé comme un homme !*

Les Indiens convoitaient les fruits de nos cocotiers, mais ils étaient trop maladroits pour y atteindre. A cette hauteur, les singes seuls sont capables de parvenir ! A peine nous eurent-ils signalés, qu'ils résolurent de faire faire la cueillette... par nous-mêmes ! C'est pour cela qu'ils nous avaient assaillis à coups de pierres, sachant très-bien que nous riposterions avec les projectiles que nous avions sous la main, c'est-à-dire les noix de cocos. Leur calcul était juste et leur réussit par notre bêtise, car bientôt nous les vîmes s'éloigner portant sur leurs épaules de grands sacs remplis des fruits précieux que nous leur avions donnés... sans le vouloir.

Quant à nous, suffisamment édifiés et *jurant, mais un peu tard, qu'on ne nous y prendrait plus*, nous continuâmes notre instructif voyage.

Enfin ! nous avions appris quelque chose... à nos dépens !...

Le lendemain, une difficulté se dressa tout à coup devant nos yeux. Le massif de verdure que nous suivions se trouvait brusquement coupé par une longue clairière assez étroite, trop large néanmoins pour espérer la franchir d'un bond.

— Diable ! dit l'un des chefs, comment faire ? Descendre à terre ?... nenni !... Il y a bien un moyen, mais il est peu pratique et je crains que vous ne l'acceptiez pas.

— Lequel ?

— Celui de longer la clairière jusqu'à ce que nous en trouvions l'extrémité. Cela représente évidemment un détour de plusieurs lieues !...

— Repoussé à l'unanimité !

— J'en étais sûr... nous ne pouvons pourtant pas descendre à terre, les herbes sont trop hautes et nul ne peut savoir ce qu'il y a dessous !

— Hélas ! comment faire ?...

— Parbleu ! j'ai trouvé, fit le second chef en se frappant le front. C'est la chose la plus simple du monde quand on a une queue !...

— Parlez ! que faut-il faire ?...

— Patience ! que les vingt plus robustes d'entre vous sortent des rangs !... Bien ! maintenant écoutez-moi et comprenez bien mes paroles. Je vais me suspendre à cette branche, la tête en bas. L'un d'entre vous se suspendra de la même manière à mes épaules, puis, un troisième aux épaules du second, et ainsi de suite jusqu'au vingtième. Allons ! je vous dirai ensuite ce qu'il restera à faire, dépêchons !

La manœuvre indiquée fut exécutée par nos compa-

gnons avec une merveilleuse agilité. Au bout de quelques minutes, une chaîne, formée de vingt anneaux vivants, pendait à la maîtresse branche.

— Attention! dit alors le chef, voici le moment de nous livrer à l'exercice de la balançoire. Hé! là-bas, celui du bout!... fais briller ton adresse et accroches-toi à l'arbre d'en face quand tu auras assez d'élan...

La chaîne animée commence alors à s'agiter et à prendre un mouvement d'oscillation de plus en plus marqué. Enfin le singe qui en formait le dernier anneau reçut un élan assez fort, atteignit l'une des branches des arbres opposés et y resta fortement accroché par ses mains antérieures. L'ensemble des corps de nos amis formait un véritable pont suspendu sur lequel nous passâmes sans la moindre difficulté.

— A notre tour, cria le chef. Hé! là-bas, tiens-toi bien! car, moi, je vais tout lâcher de mon côté!...

— Allez! je suis prêt!

Le chef exécuta le mouvement qu'il venait d'indiquer, et l'essaim des singes se trouva de nouveau suspendu, mais cette fois, de l'autre côté de la clairière.

Grimper sur le dos les uns des autres pour atteindre les branches, fut, pour ces susdits compagnons, l'affaire d'un clin d'œil! Nous avions réussi! Ah! mais cette fois-ci, nous avions vu du nouveau!

— Vivent les voyages pour former la jeunesse! nous écriâmes-nous dans un bel élan d'enthousiasme.

Hélas! notre cri de triomphe se convertit brusquement en un cri de frayeur. Un énorme jaguar qui, caché dans les herbes de la clairière, avait vu notre équipée, s'élançait vers nous en bondissant à travers les branches.

A sa vue, un désordre indescriptible se mit dans nos rangs: le sauve-qui-peut se fit entendre et nous nous prîmes à fuir dans toutes les directions. Malheureusement pour moi... — c'est-à-dire non, pour lui — le jaguar parut s'acharner après moi et deux braves amis qui m'accompagnaient dans ma fuite accélérée. Pour éviter les crocs acérés que j'entendais claquer à nos trousses, il n'y avait qu'une chose à faire, se réfugier à la cîme de l'arbre, tout en haut, sur les branches les plus minces. L'ennemi était trop lourd et trop maladroit pour nous suivre jusque-là!...

Notre calcul était juste, mais il paraît que le jaguar avait une forte envie de goûter du singe ce jour-là, car, au lieu de se retirer, il s'assit tranquillement sur une grosse branche, les pattes étendues, nous guignant de ses yeux jaunes à demi fermés et passant sa langue rouge sur ses babines noires.

Nous étions assiégés dans notre forteresse!...

La position était critique, car les jaguars sont têtus, et, un jour ou l'autre, la famine devait nous forcer à descendre, lorsqu'une inspiration soudaine se fit jour dans mon cerveau! Me suspendant par la queue, la tête en bas, je saisis l'extrémité de la branche qui servait de siége à notre ennemi, et commençai à la secouer de toutes mes forces. Le jaguar, étonné, se cramponna de toute la puissance de ses griffes à l'écorce, mais, mes deux amis se joignant à moi, le mouvement d'oscillation de la branche devint si accentué que, perdant l'équilibre, l'affreuse bête tomba sur le sol et se cacha sous les herbes, *honteux comme un renard qu'une poule aurait pris!*

Tout fiers de notre victoire, nous rejoignîmes, en gambadant, nos amis, qui, ayant vu de loin ce qui s'était passé, nous accueillirent avec enthousiasme en nous félicitant de notre présence d'esprit.

A force de marcher, nous arrivâmes un jour sur les bords d'un grand fleuve qui étalait sur le passage son immense nappe bleue aussi large qu'un bras de mer.

— Cette fois, nous n'irons pas plus loin, dit l'un de nous.

— Pourquoi donc?

— Dam! vous n'avez pas, sans doute, la prétention de franchir cet obstacle comme la clairière.

— Non certes, pas de la même manière, mais il y a d'autres moyens.

— Vraiment?

— Mais oui, vous avez vu des hommes, n'est-ce pas?

— Sans doute, après?

— Croyez-vous que ces animaux si laids et à l'air si lourd soient plus habiles et possèdent plus de ressources dans l'esprit que nous autres?

— Vous n'êtes vraiment pas poli de nous mettre en comparaison! ..

— Eh bien! ces hommes, qui nous sont si inférieurs sous tous les rapports, savent marcher sur l'eau et traverser ainsi les fleuves.

— Pas possible!

— Mais, certain.

— Si les hommes font cela, nous sommes capables de le faire aussi! Comment?...

— En suivant leur exemple, il suffit de se réfugier sur quelque objet flottant et de se laisser entraîner par les eaux. Voulez-vous essayer?...

— Certes! marchons...

— Alors nous n'avons qu'une chose à faire: guetter le premier tronc d'arbre qui passera à notre portée, et sauter sur lui.

Ainsi dit, ainsi fait.

Une demi-heure après, navigateurs improvisés, nous voguions joyeusement bercés par le courant et poussés par un vent favorable.

Cette manière de voyager était si en dehors de nos habitudes, qu'au premier moment, je l'avoue sans honte, j'eus une peur affreuse. Mais le cours du fleuve était si calme et si majestueux, ses rives offraient des aspects si riches et si variés, que j'oubliai vite ma frayeur pour ne songer qu'à admirer.

Il était déjà nuit lorsque l'arbre qui nous portait s'échoua sur la rive opposée parmi des roseaux énormes. Nous nous réfugiâmes dans un petit bois voisin en attendant que le jour nous permît de reconnaître où nous avions abordé.

Le lendemain, un peu avant le lever du soleil, nous fûmes brusquement réveillés par des chants et des éclats de voix qui venaient de l'extrémité du bois opposée à la rivière. Nous avançant avec prudence du côté du bruit, nous nous trouvâmes en présence d'un champ labouré, dans lequel une dizaine de jardiniers vaquaient à leurs travaux journaliers. Ce champ ou mieux ce jardin était la dépendance d'une riche habitation dont nous apercevions au loin la masse blanchâtre estompée par la brume du matin.

— Remerciez le ciel, mes amis, de nous avoir conduit en ces lieux, nous dit le chef, rien ne nous manquera plus désormais. Et, puisque vous voyagez pour vous instruire, observez avec soin les actions de ces hommes, vous pourrez en tirer profit un jour venu.

En effet, blottis sous le feuillage, et gardant le plus scrupuleux silence, nous prîmes, ce jour-là, une leçon complète de jardinage, leçon qui fut renouvelée les jours suivants.

— Pardieu, dit l'un de nous, un beau matin, je crois que nous n'avons plus rien à apprendre des soins à donner à la terre. Je propose de montrer aux hommes que si, sans le vouloir, ils ont été nos maîtres, en élèves intelligents, nous les avons surpassés!...

— D'accord!

— Les champs sont déserts à cette heure. A l'œuvre donc, et quand les jardiniers viendront, ils trouveront la besogne faite et nous jouirons de leur surprise.

— Bravo!

Quittant alors nos arbres, nous faisons irruption dans les domaines de l'*hacienda*. Une fois là, nous nous partageons en plusieurs bandes et nous commençons à imiter ce que nous avions vu faire aux hommes les jours précédents. Les uns arrachant les légumes, les autres, grimpant aux arbres, font la cueillette des fruits; ceux-ci coupent les fleurs pour en faire des bouquets, ceux-là se tiennent en sentinelles pour nous avertir au besoin. Il fallait voir comme nous travaillions! Jamais laboureurs ni jardiniers ne mirent plus de cœur à la besogne...

En deux heures, tout fut fini. Dans ce vaste terrain cultivé, il ne restait plus rien debout! Les légumes arrachés s'élevaient en pyramides symétriquement disposées, les fruits jonchaient le sol: pour aller plus vite, nous avions même cassé la plupart des branches.

Ne voyant plus rien à arracher, cueillir ou couper, nous nous arrêtâmes satisfaits de notre œuvre.

— Si les jardiniers ne sont pas contents de nous, dit le chef, c'est qu'ils sont bien difficiles! nous avons tout fait, ils n'ont plus qu'à se croiser les bras...

A peine achevait-il ces paroles, qu'une clameur épouvantable s'éleva derrière nous.

Simius et le jaguar. Dessin de E. Morin.

— Ah! les brigands! les scélérats! s'écriaient les jardiniers, car c'étaient eux. Toute la récolte est perdue! par la faute de ces vermines.. Que va dire le maître?...

— Qu'est-ce qu'ils chantent? fit notre chef... la récolte perdue?... Peut-être avons-nous travaillé trop vite ou trop tôt... mais, c'était dans une excellente intention. Sont-ils bêtes!... Holà! enfants, gagnons le bois quand même, et attendons-y les événements... Ces hommes sont ineptes! on ne sait jamais ce qu'ils veulent ou ne veulent pas...

Quelques instants après, le maître de l'hacienda arrivait sur le théâtre de nos exploits.

Nous le vîmes, de loin, se livrer à une pantomime fort expressive et qui, pour moi, ne présageait rien de bon... Il levait les bras au ciel, frappait du pied la terre, s'arrachait les cheveux avec toutes les apparences du désespoir. Puis, tendant un poing menaçant vers le bois qui nous cachait, il se dirigea en courant vers son habitation.

Il revint bientôt, accompagné de tous ses domestiques armés de fusils. Holà! quelles étaient leurs intentions?... Nous ne le sûmes que trop tôt! Ces monstres ingrats et sanguinaires cernèrent le bois qui nous cachait et la fusillade commença... Nos cris de douleur, nos supplications, nos mains tendues vers eux ne les attendrirent pas. Les coups de feu éclataient, éclataient toujours, semant la mort parmi nous.

Oh! si nous avions eu des fusils!..

Presque tous mes compagnons étaient tués ou blessés. Les survivants, affolés, couraient de tous côtés, cherchant une issue pour fuir, mais toujours ils revenaient se heurter contre un cercle infranchissable d'ennemis qui les forçait à reculer.

Quant à moi, j'avais eu le bon esprit de me cacher au plus épais du feuillage et d'y rester immobile. Tremblant d'horreur, j'assistais au massacre de mes amis et la mort frappa souvent bien près de ma tête!... Tout à coup, j'aperçois un jour se former parmi les assaillants. M'élancer comme une flèche et fuir dans la direction de la rivière fut pour moi l'affaire d'un instant.

Deux coups de feu me saluèrent au passage, mais j'allais si vite, que je ne fus pas atteint et que je parvins à gagner la berge... Derrière moi, c'était une mort inévitable, devant, c'était peut-être aussi la mort, mais peut-être aussi la vie et la liberté... Je n'hésite pas: entre deux dangers je choisis le moins imminent, et je m'élance résolûment à l'eau, cherchant à gagner l'autre rive.

Hélas! la rivière était large; mes forces s'épuisaient rapidement; je voyais déjà avec effroi le moment où l'eau allait m'engloutir... lorsqu'un tronc d'arbre passa à ma portée. J'étais sauvé!... je n'avais plus, sur ce radeau improvisé, qu'à me laisser conduire par le courant. C'est ce que je fis; mais l'émotion, la fatigue avaient épuisé mes forces, et je perdis connaissance...

Quand je revins à moi, l'arbre qui me portait était échoué sur la rive.

Je remerciai avec ferveur le ciel qui m'avait accordé une protection si éclatante, et, dégoûté des voyages, je n'eus plus qu'une idée: trouver un lieu convenable où je pusse vivre en paix... et surtout loin des hommes, le reste de mes jours.

Ce n'était pas chose facile, car le pays où j'avais abordé se composait d'une immense plaine couverte de hautes herbes, sans un buisson, sans un arbre!... Il me fallait parcourir une longue route au travers de

cette herbe et affronter les dangers qu'elle devait recéler pour notre espèce. Hors des arbres, nous ne valons rien! Cependant il n'y avait pas à hésiter si je voulais vivre... M'armant de courage, j'entrepris ce périlleux voyage, et après trois longues journées de souffrances, les mains en sang, usées par la terre et les feuilles coupantes, j'arrivai sain et sauf à un grand massif dépendant de la forêt vierge.

Enfin! quel ineffable bonheur de sentir la branche sous ses mains!

Nos fameux chefs avaient bien raison de nous dire : Les voyages forment la jeunesse! Celui que je venais de terminer, et aux misères duquel j'avais échappé par miracle, m'avait donné de l'expérience et appris cette vérité incontestable : *le meilleur moyen de vivre heureux, c'est de rester tranquille!*

C'est ce que je fis.

Deux années s'écoulèrent ainsi, et, certes, je puis bien dire que si jamais j'ai goûté le bonheur, c'est pendant cette période. Libre de tous soins, de toute inquiétude, me gardant bien de vouloir faire la besogne des hommes, trouvant amplement autour de moi de quoi satisfaire mes besoins, je n'avais qu'à me laisser vivre.

Mais il était écrit que l'ère des voyages n'était pas fermée pour moi... Hélas! elle n'était même pas ouverte!...

Un jour, à califourchon sur une branche, j'achevais tranquillement de déjeuner; un léger bruit attira mon attention et, regardant à terre, j'aperçus un homme qui s'arrêtait précisément au pied de mon arbre.

Ma première idée fut de fuir. Depuis le massacre de mes compagnons, c'était le premier homme que j'apercevais et sa vue fit passer devant mes yeux les horribles souvenirs que j'avais chassés de ma mémoire. Cependant celui-ci avait un tel air de bonté répandu sur le visage que j'eus honte de ma pusillanimité, et que je restai. Quelle faute de juger les gens sur la mine et combien j'aurais mieux fait d'obéir à mon premier mouvement!...

L'homme, de l'air le plus innocent du monde, s'assit sur l'herbe, tira d'un sac quelques provisions et déjeuna tranquillement.

Son repas achevé, je le vis ôter et remettre, à plusieurs reprises différentes, de grandes bottes qu'il portait, comme si quelque chose l'eût gêné; puis, se roulant dans une couverture, il s'endormit ou feignit de s'endormir.

— Décidément, pensai-je, les hommes sont plus intelligents que je ne le croyais. Ils ont trouvé le moyen de se garantir les pieds et les mains des atteintes des épines et des ronces... Ah! si je possédais, moi, une paire de bottes! je ne me blesserais plus les mains de devant et de derrière dans les herbes! Espérons qu'un jour viendra où les singes auront aussi des cordonniers...

Cependant, son somme achevé, l'homme se leva et, remettant son sac sur son dos, il s'éloigna en sifflotant.

O bonheur! il avait oublié ses bottes!...

J'avoue que je n'eus pas un seul instant la pensée de le rappeler et de lui montrer son oubli. Je me dis au contraire que *ce qui est bon à prendre est bon à garder*, que les cordonniers ne viendraient sans doute pas s'établir de sitôt dans mon voisinage, et que la paire de bottes oubliée m'irait... comme un gant!

L'homme était loin... Je descendis en toute hâte et me chaussai...

Vous dire que les bottes m'allaient bien, bien... serait un mensonge. Non! elles étaient un peu grandes; mais, bah!... *à cheval donné, on ne regarde pas à la dent!* voire même *à cheval trouvé!*

Simius et ses bottes. Dessin de E. Morin.

Tout fier de ma parure, je me mis à marcher avec toute la gravité que comporte un semblable ajustement... J'étais d'ailleurs un peu gêné...

— Bah! pensai-je, c'est affaire d'habitude. On se fait à tout!

Soudain j'entends une course précipitée.

C'était l'homme qui, s'étant aperçu de son oubli, revenait pour le réparer...

— Au diable! pensai-je, il faut déguerpir!...

Comme il n'est pas facile de grimper aux arbres avec des bottes, surtout quand on n'en a pas l'habitude dès l'enfance, je voulus les ôter...

Impossible!... les maudites bottes étaient collées à mes jambes!...

Cet homme, dont la figure annonçait la bonté, les avait remplies de poix et avait fait semblant de les oublier!...

C'était un piége qu'il m'avait tendu... Aussi, comme un benêt, je m'y étais laissé prendre!..

Toute résistance était impossible. Je fus fait prisonnier, conduit à la ville, embarqué et envoyé en France, où je tombai au pouvoir de l'Hercule de la Réolle, chez lequel, messieurs, j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance... forcée.

Maintenant, dites-moi, amis, n'est-il pas poignant de voir un singe aussi illustre que moi servir d'amusement aux militaires et aux bonnes d'enfants d'une petite ville?...

O destin! quand tu divagues!...

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La fin à la prochaine livraison.)

LES ERREURS DE L'HISTOIRE.

LES VÊPRES SICILIENNES [1].

En 1282, depuis longtemps l'ancienne Trinacrie, la patrie de Théocrite, d'Archimède, de Timoléon, n'existait plus; ses puissantes cités, dévastées par la guerre, ou arrachées du sol par les convulsions de l'Etna, avaient disparu. Agrigente, Syracuse, Catane, si célèbres par leurs richesses ou leurs monuments, n'offraient plus que le spectacle désolé de leurs ruines gigantesques. Ce qui restait à la Sicile était son admirable situation dans la Méditerranée, son climat d'une beauté incomparable, ses ports et ses fécondes vallées, où la végétation de l'Afrique se mêle à celle de l'Europe, son peuple grave, énergique, et deux villes qui à cette époque ne comptaient que bien peu de rivales.

Le mouvement commercial de Messine était immense; en ces temps de foi qui poussaient sans relâche l'Occident sur l'Orient, toutes les flottes cinglant vers Byzance ou Jérusalem s'arrêtaient et se ravitaillaient à Messine. Ses quais étaient couverts d'étrangers, et, quoique les Siciliens fussent profondément fidèles à Rome, ils accueillaient sans haine le Grec schismatique, l'Arabe, le musulman et même les juifs persécutés dans le monde entier. En ses rues animées on voyait la fustanelle de l'Hellène, le burnous de l'enfant du désert, le turban de Tunis à côté de la cotte de mailles des chevaliers normands, angevins, anglais, italiens. Messine, tournée vers l'Europe, était le port et la porte de la Sicile; les conquérants s'étaient plu à l'embellir; ils l'avaient aussi munie de redoutables fortifications, et par elle, en quelques heures, ils communiquaient avec leurs possessions continentales.

Malheureusement, comme il arrive toujours aux villes commerciales gâtées par la fortune, Messine était loin de briller par la pureté de ses mœurs. Sa corruption éclatante avait tous les raffinements de l'Orient; son luxe ne connaissait pas de frein; ses femmes, aux grands yeux et à la peau d'un blanc mat, se faisaient porter en litière ou paraissaient dans les fêtes vêtues de longues robes de brocart et montées sur des chevaux recouverts de housses de soie. Les nuits — nuits si belles au bord d'une mer si pure — retentissaient de chants, de musique, de l'imprécation ou de la joie tumultueuse des joueurs agitant les cornets et les augustules d'or.

Messine avait une fière rivale, Palerme *la Royale*, Palerme *l'Heureuse*, la résidence des rois normands, la ville bien-aimée des princes de la maison de Souabe, pour laquelle les Palermitains avaient gardé un attachement fidèle. Elle s'était vue impolitiquement abandonnée par Charles d'Anjou : il lui préférait Naples; cette faute, qui avait bien pourtant de légitimes excuses, devait lui coûter sa couronne.

Palerme était alors une ville tout orientale; elle s'avançait comme un cap dans la mer, entre deux lagunes qui ont été desséchées depuis. Centre du gouvernement, cité aristocratique, elle reposait dans une campagne magnifique, que l'admiration des voyageurs a nommée *la Conque d'or*. Les débris de ses tours, fines comme des minarets, de ses salles, de ses baies mauresques, attestent encore ce qu'elle était dans ces temps, et quelque splendide que soit la Palerme hispano-italienne qui lui a succédé, elle ne surpasse pas la Palerme orientale. Du reste, les édifices religieux sont demeurés intacts. « La chapelle Palatine, l'abbaye de Montréal, où avaient été déposées les entrailles de saint Louis, l'église de la Mortarana, tous ces monuments conservent leur splendeur première. Brodés de mosaïques, incrustés d'or du faîte jusqu'à la base, soutenus par des colonnes de marbre enlevées aux temples des dieux, ils sont tous debout, ils brillent comme aux premiers jours; et sur un horizon d'un azur inaltérable on voit se détacher, semblable à une nef merveilleuse nageant dans une mer fantastique, avec sa quille longue, étroite et fine, et ses mâts de flèches légères, la cathédrale mauresque (1), l'Alhambra catholique, où dorment, sous des mausolées de porphyre, les empereurs, les impératrices et les rois. »

Ce que le temps a encore mieux gardé à Palerme est l'atmosphère adorable qui baigne et enveloppe la *Conca d'oro*. Les lignes de ce bassin, où s'élevait une forêt de palmiers, en haine du mahométisme abattus par un zèle religieux stupide, peuvent être retracées; mais de ce paysage rien ne saurait rendre les couleurs tantôt douces, tantôt éclatantes. Là une mer d'un bleu verdâtre, que Théocrite a chantée, miroite étincelante; ici le mont Pellegrino semble une carrière de saphirs, et tandis que les montagnes fuient et s'éteignent en un bleu de perle, dans le lointain, le cap Zaffaran a des reflets d'opale. Au fond de cette conque accoudée sur « les ondes retentissantes », mettez une cité des *Mille et une Nuits* dont les dernières villas s'égrènent dans une campagne chargée de lauriers-roses, de grenadiers, d'orangers, d'amandiers, de pistachiers, de térébinthes, et vous aurez une vague et confuse idée de Palerme la Royale.

Ainsi que nous l'avons dit (2), à la venue de Conradin en Italie, la Sicile, et surtout sa noblesse, s'était déclarée en sa faveur. L'implacable Charles d'Anjou n'était pas homme à l'oublier : vainqueur de l'enfant souabe, il confia le soin de sa vengeance à Guillaume de l'Estendard, le plus féroce de ses lieutenants. Guillaume remplit la Sicile de spoliations, de proscriptions, de supplices; il alla jusqu'à infliger aux plus illustres seigneurs la mort infamante de la corde et à forcer les filles à épouser les bourreaux de leur père.

Au début de cette persécution, soit par peur, soit par intérêt, quelques membres de l'aristocratie s'unirent à l'Estendard, mais peu à peu ils s'en détachèrent et tournèrent les yeux vers Pierre III d'Aragon, ou, comme les Catalans l'appelaient, vers *En Pier* (3),

(1) « Le jour de Pâques 1282, les cloches, appelant les fidèles aux vêpres, donnèrent le signal. » (*Dictionnaire des dates*)
« Vêpres siciliennes. Massacre des Français résidant en Sicile, l'an 1282, le jour de Pâques, au premier son de la cloche de vêpres. » (*Dictionnaire de la conversation.*)

(1) La *matrice*, l'église mère.
(2) Voir *le Gant de Conradin.*
(3) *En* signifie, en catalan, *seigneur.*

qui avait épousé Constance, fille de Mainfroy, ce fils naturel de la maison de Souabe, usurpateur de la Sicile sur Conradin, vaincu et tué par Charles d'Anjou (1). Mainfroy avait laissé des fils que Charles retenait prisonniers; ils vivaient encore. Ainsi nul droit n'appartenait à Constance, puisque son père n'en possédait aucun, et, en tout état de choses, ses frères devaient passer avant elle. C'est pour suppléer au droit absent qu'avait été imaginé le gant jeté de Conradin, léguant ses Etats et sa vengeance au prince aragonais.

Charles, persuadé de l'invalidité des titres de Pierre et croyant son trône parfaitement assis par la victoire d'Alba, d'accord avec le pape, réunissait une puissante armée pour conquérir Constantinople; en même temps le roi d'Aragon équipait à Portfangos, alors le port de Tarragone, une grande flotte dont il refusait de faire connaître la destination. Il se montrait entouré des Italiens, des Siciliens, proscrits par Charles d'Anjou, et leur avait donné de nombreux fiefs dans ses Etats.

Telle était, il y a près de six siècles, au commencement de 1282, la situation des choses, et nul, pas même ceux qui les préparaient, ne se doutait des événements qui allaient s'accomplir.

Le 5 mars, par une belle journée de ce pays sans hiver, un voyageur, sorti de Palerme pour se rendre au mont Pellegrino, aurait rencontré, aux dernières heures du jour, une femme, suivie d'un écuyer, descendant les pentes de la montagne. Elle montait un cheval arabe pur sang; la longue jupe de soie de la cavalière couvrait la selle et traînait presque jusqu'à terre, sa tête portait une coiffure mauresque et son corsage était serré par un gilet orné de mille arabesques en filigrane d'or. Cette femme se tenait fermement et gracieusement sur sa monture; mais il eût été difficile de dire si elle était belle, car un long voile tombant du haut de sa tête cachait sa figure et venait ensuite s'enrouler autour de son cou. L'écuyer, qui la suivait à distance respectueuse, était évidemment un Africain; son visage basané, ses yeux de flammes, son costume oriental, qu'il portait avec la tranquille majesté familière à sa race, indiquaient assez son origine et le sang chaud qui coulait dans ses veines. Ainsi que sa maîtresse, il montait une noble bête, « un buveur d'air », comme les Arabes appellent leurs coursiers. Quoique les pentes du terrain fussent rapides et hérissées de granit rose, il laissait flotter ses rênes, tant il semblait confiant dans les pieds fins et les jarrets de sa monture. C'était un superbe cavalier; le turban blanc seyait admirablement à sa belle tête, dont une barbe noire onduleuse et précieusement soignée faisait encore ressortir le caractère énergique et doux tout ensemble. Ses yeux ne se détachaient pas de sa maîtresse et semblaient la surveiller avec une attention jalouse.

Tant que le chemin fut difficile, aucune parole ne fut échangée entre les voyageurs; mais, quand ils entrèrent dans la plaine, la cavalière, se tournant sur sa selle, dit à son écuyer :

— Ali, Zorah s'impatiente; nous voici bientôt arrivés : un temps de galop.

Les deux chevaux partirent, courant sous une épaisse avenue de lauriers-roses et de palmiers; ils laissèrent à droite les murs découverts en stuc jaune, les tours et les portes en ogive de la *Ziza* (1), merveille d'architecture, bijou charmant, élevé et ciselé par l'amour pour la fille d'un émir, et, prenant à gauche un sentier bordé par d'immenses cactus épineux, ils s'arrêtèrent devant un kiosque oriental, fermé du côté de la voie par un mur plein que perçait une seule porte haute, étroite, ornée d'un cordon ogival. La dame approcha de ses lèvres un sifflet d'argent dont elle tira un son particulier. Aussitôt la porte s'ouvrit, une jeune femme parut sur le seuil; s'inclinant, elle salua profondément la voyageuse, qui lui dit :

— Personne n'est venu? tu es seule, Thérésina?

— Personne n'est venu, je suis seule.

— C'est bien.

Ali s'étant approché et ayant aidé sa maîtresse à descendre de sa monture, elle ajouta, en appuyant familièrement la main sur son turban :

— Mon lion, fais bonne garde, et assure-toi que personne ne nous a suivis.

Ces mots dits, relevant sa jupe traînante, elle entra dans le kiosque, la porte se referma, et Ali, tenant les deux chevaux par la bride, continua à suivre l'allée de cactus jusqu'à ce qu'il eût trouvé une petite barrière, qu'il ouvrit pour faire entrer les nobles animaux dans l'enclos; puis quelques minutes après il ressortait, afin d'obéir aux ordres qui lui avaient été donnés.

Il explora soigneusement les environs; ensuite il vint s'asseoir à l'ombre, sur le bord du sentier. Il se reposait à peine depuis quelques minutes, lorsqu'il vit venir à lui un moine franciscain dont le visage était caché sous le capuchon de son froc de bure.

Ali se leva comme s'il voulait interdire le passage à l'arrivant; mais celui-ci, loin de paraître intimidé, s'approcha du vigilant gardien et, sans prononcer une parole, sans même relever la tête, lui montra le fragment d'une pièce d'or brisée. A cette vue, l'écuyer s'écarta en portant respectueusement la main à son turban, et le franciscain continua sa route. Arrivé devant la porte où était entrée notre voyageuse, ainsi qu'elle, il porta un sifflet à sa bouche, en tira les mêmes sons; aussitôt Thérésina accourut sur le seuil, et l'huis se referma sur le moine comme il s'était refermé sur la noble dame.

Une heure s'écoula; la nuit était venue et la lune inondait la campagne d'une lumière transparente et argentée que nos tristes climats ne connaissent point. Fidèle à son poste, Ali veillait, toujours immobile, lorsque deux moines franciscains, sortant du kiosque, passèrent comme des ombres devant lui. Le plus petit, se penchant, murmura quelques mots à son oreille. Quoique doué, comme tous les Orientaux, d'un sang-froid imperturbable, le bel écuyer tressaillit, ses yeux devinrent tristes, et il suivit d'un regard presque douloureux les deux moines continuant leur route à pas lents.

Ils marchèrent ainsi pendant quelque temps, par de petits sentiers; ils contournèrent les ombrages embaumés de la Ziza et parvinrent à un bâtiment construit dans le style lourd, trapu, mais puissant, de l'architecture romane, dont les masses sont si imposantes et si belles. Là, assis comme Ali, ils trouvèrent, au détour du chemin, une espèce de mendiant qui, levant sur eux un lourd bâton, leur dit :

(1) Bataille de Bénévent, février 1266.

(1) Voir l'excellent ouvrage de notre collaborateur Francis Wey, *Scilla et Corridi*.

— Où allez-vous?

— Devant nous, car nous avons de quoi payer notre gîte, fit le plus grand des franciscains, et tous deux montrèrent une pièce d'or brisée au brutal questionneur. En voyant ce signe de passe, il s'inclina, et, marchant devant eux, il dit :

— Mes pères, suivez-moi.

Toutes les portes s'ouvrirent comme par enchantement, et les arrivants parvinrent ainsi, sans avoir vu aucun visage humain, sans avoir entendu aucun bruit, jusqu'à une immense salle voûtée aux parois recouvertes de ces admirables marbres de l'Orient extraits de carrières épuisées ou perdues. Cette salle, dont les étroites fenêtres ogivales étaient soigneusement fermées, ruisselait de lumière; au milieu se trouvait dressée une table servie avec une richesse inouïe. Elle était chargée de vases, de plats d'argent ornés de pierres précieuses chargés de viandes, de sorbets, de glaces, de pyramides de fruits; ce n'étaient que buires, aiguières ciselées pleines de vins exquis et que coupes, plus rares par la beauté du travail que par l'or qui avait servi à les façonner.

La salle ainsi transformée en lieu de repas avait été certainement construite pour une autre destination : contre les murailles s'étendaient de deux côtés une rangée de stalles curieusement fouillées, et, au moment où nos deux franciscains y entrèrent, huit ou dix moines les occupaient. En entendant la porte s'ouvrir et le bruit des pas des arrivants, tous avaient rabattu leur capuchon. Nos deux franciscains entrèrent, le plus grand découvrit son visage en rejetant la bure épaisse qui le couvrait. Ses traits annonçaient un homme qui depuis plusieurs années avait dépassé le milieu de sa vie : ses yeux vifs et petits brillaient d'intelligence et ses lèvres minces et serrées exprimaient la force et la ruse; son front bas et triste ne contribuait pas à donner de la noblesse à sa pâle figure. On sentait cependant que sous cette enveloppe il y avait un homme résolu, hardi, tenace, capable de poursuivre les plus périlleux desseins. Il salua; aussitôt tous les moines qui garnissaient les stalles se découvrirent et montrèrent leurs visages : ils n'appartenaient assurément pas à des hommes qui avaient fait vœu d'obéissance passive et d'humilité. L'un d'eux, élevant la voix, dit :

— Jean de Procida, soyez le bienvenu, nous vous attendions (1). Mais quel est le seigneur qui vous accompagne? Doute-t-il assez de nous pour rester couvert?

— Soyez tranquilles, seigneurs, vous le connaîtrez quand l'heure sera venue, et nous pouvons parler sans crainte, Gualtieri de Castelgerone. Je vous ai priés de vous réunir pour vous donner des communications importantes : Pierre d'Aragon a quitté l'Espagne, sa flotte a transporté son armée sur les côtes de Tunis, voilant ses projets sous l'apparence d'une croisade; mais, pour que ses vaisseaux tournent leur proue vers nos rivages afin de faire valoir les droits que la mort de Conradin lui a légués, et avant de se jeter dans une si grande guerre, il demande que nous fassions un effort, qu'en armes nous lui livrions un de nos grands ports. Pour agir, il me semble, seigneurs, qu'on vous a assez insultés, proscrits, ruinés, décimés, et je ne sache pas un Sicilien à qui un *Ferracano* (1) n'a porté tort et outrage. La coupe me semble pleine. Les plus nobles chevaliers ont été mutilés, brûlés vifs, ignominieusement pendus; vos filles ont été mariées malgré elles, malgré vous, à des roturiers venus sans maille de la Provence et de l'Anjou, et vous n'avez pas oublié l'assassinat de Conradin : ce qui ne s'était jamais vu, un bourreau, en plein jour, faisant tomber une tête de roi. Vos propriétés n'existent plus, les troupeaux de Charles d'Anjou ont le droit d'y paître quand bon lui semble, et, au gré de la plus dure, de la plus implacable des fiscalités, qui de vous n'a payé l'impôt deux ou trois fois par an? Enfin, vos femmes... — en prononçant ces mots, les lèvres de Procida tremblèrent — vous savez bien pourquoi je n'en parle pas (2)! Quant à moi, tout ce que je possédais m'a été confisqué; j'ai été condamné à mort et mon lot sera le vôtre demain, si vous n'en appelez pas à votre énergie, si vous ne vous servez pas de l'appui que vous offre Pierre d'Aragon. C'est une chance unique, presque inespérée; si vous la laissez passer, elle ne reviendra jamais; vous pleurerez bientôt des larmes de sang pour avoir manqué l'heure du courage et de la résolution. La Fortune ne donne pas deux rendez-vous.

— Jean de Procida, répondit brusquement de Castelgerone, il n'est pas besoin que vous nous rappeliez nos misères et que vous doutiez de notre courage; au moment où vous entriez, nos amis, Palmieri Abbate et moi, nous nous entretenions de cette grave affaire et nous en arrivions tous à cette conclusion : que le peuple, que Messine et Palerme ne sont point encore assez irrités, que partout il y a des garnisons françaises, et que tous nos efforts se briseront tant que le grand justicier de la Sicile, le plus puissant des chefs de l'aristocratie, Alaimo de Lantini, ne se sera pas déclaré contre Charles d'Anjou.

A peine Castelgerone avait-il cessé de parler, que le petit franciscain, ouvrant précipitamment sa robe et la jetant à ses pieds, se découvrit : c'était une femme.

A cette vue, tous les assistants se levèrent pleins d'une profonde surprise en s'écriant :

— Maccada!

— Oui, je suis Maccada, Maccada Scaletta, la femme d'Alaimo de Lantini, et je viens vous dire que nous entrons, corps et biens, dans votre conspiration. Nous sommes unis à la vie, à la mort, et, avec l'aide de Dieu, nous triompherons!

En parlant ainsi, le visage de Maccada rayonnait, et, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse, les belles lignes de sa figure, ses grands yeux noirs, avaient pris un superbe caractère. Elle était admirablement vêtue : une courte robe de soie jaune la couvrait, elle avait des pieds d'enfant, et sur sa tête, ses bras, et son cou nus, ruisselaient des rivières de diamants, des chaînes d'or et des fils de perles.

— Oui, nous sommes avec vous, Palmieri; avec vous, Gualtieri; avec vous, Ventimiglia Gerace : Alaimo

(1) Le portrait de Jean de Procida, fait en mosaïque, se voit encore dans la cathédrale de Salerne; il a été gravé dans les œuvres de Niccolini, en tête de sa tragédie *Giovanni da Procida.*

(1) Sobriquet injurieux donné aux Français en Sicile.

(2) La femme de Procida se nommait Landolfina; elle était de grande famille, et apporta en dot de très-grands fiefs. Les chroniqueurs italiens sont unanimes à dire qu'elle souffrit le plus affreux des outrages; ils en accusent les Français, et il en est qui imputent ce crime à Charles d'Anjou lui-même.

n'est plus le grand justicier de Sicile, Charles lui a enlevé cette charge. Mon mari n'est plus, comme vous, qu'un Sicilien qui veut un roi à Palerme, une royauté sicilienne et la Sicile libre. Faut-il un serment? Je suis prête.

Étrange femme que Maccada Scaletta! D'origine juive, elle avait la beauté et les ardentes passions des filles de cette race; un des principaux barons de la Sicile, le comte Amico, l'avait épousée lorsqu'elle était dans l'éclat de sa première jeunesse; devenue veuve, et quoique sa conduite eût été moins qu'irréprochable, l'opulent seigneur de Lantini l'avait élevée jusqu'à lui, et sur cet homme beaucoup plus âgé qu'elle son influence était souveraine et sans bornes. En tout, partout, le premier rang, la domination et les hommages, voilà ce qu'il lui fallait. Après avoir brillé à la cour de Charles, voyant que ce prince ne voulait laisser ni lustre ni pouvoir à l'aristocratie sicilienne, elle entraînait maintenant son époux dans la conspiration de Procida en faveur de Pierre d'Aragon.

Après beaucoup de paroles, beaucoup de projets débattus, acceptés, rejetés, mais aucun n'allant jusqu'à une prise d'armes immédiate, tous les conjurés s'accordèrent à accroître les forces dont ils disposaient et

Le massacre des Français. Dessin de Vierge.

à charger Procida d'écrire au prince aragonais pour le supplier de passer en Sicile, lui donnant l'assurance que, dès qu'il paraîtrait, l'île entière se soulèverait et embrasserait sa cause.

Il existait donc bien une conspiration contre les Français, personne n'a jamais pu en douter; mais ce n'est pas à elle, comme on le verra, que l'on doit attribuer le massacre appelé *les Vêpres siciliennes*.

Gualtieri, Vintimiglia, Palmieri, Procida, Maccada et quelques autres seigneurs se mirent à table, les vins circulèrent à flots, et qui eût assisté à cette scène aurait difficilement pu deviner ce qui venait de se passer et de se dire quelques minutes auparavant. C'était un spectacle étrange, qui rappelait la légende de la tentation de saint Antoine, que de voir la Maccada rieuse et animée, les lèvres et les yeux en feu, au milieu de ces hommes, vêtus de frocs religieux, applaudissant à sa verve et à ses saillies.

Mais, comme le jour allait paraître, après s'être assigné un rendez-vous, les prétendus moines partirent un à un, Maccada reprit son enveloppe de bure (1), et en sortant avec Procida, elle trouva Ali qui l'attendait. Il les suivit silencieux jusqu'au kiosque, où le proscrit

(1) Le déguisement de Maccada est historique; elle parcourut ainsi toute la Sicile.

célèbre quitta la noble dame, la plus ardente et la plus utile des complices, car à ses passions elle se donnait tout entière.

Cependant les Français ne se doutaient nullement du péril qui s'amassait sur leurs têtes : leurs garnisons, quoique des historiens aient prétendu le contraire, étaient fort peu nombreuses, Charles ayant appelé sur le continent toutes les forces dont il pouvait disposer pour la conquête de Constantinople, son rêve. Alors nos malheureux et coupables compatriotes eurent la plus dangereuse et la plus folle des idées : une ordonnance fut rendue prescrivant le désarmement complet de tous les Siciliens, fiers de porter des sabres, des épées, des poignards, comme les femmes de se couvrir de parures. Cette mesure impolitique, qui atteignait tout le monde, fut regardée par tous comme une mortelle injure ; on ne rendit pas les armes, on les cacha ; elles n'en devinrent que plus dangereuses, et Palerme vit plusieurs fois éclater dans ses rues des rixes entre les habitants et les Français, entre les *Patarins* (1) et les *Ferracani*.

Les messagers de Procida ne cessaient cependant d'aller trouver Pierre d'Aragon sur les côtes d'Afrique, le conjurant de venir, lui donnant les assurances les plus formelles qu'à sa venue il pouvait compter sur un soulèvement général; le prudent Aragonais se refusait à toutes ces instances ; il voulait se joindre à une insurrection triomphante et non courir les chances de la provoquer. Pendant que les choses traînaient ainsi en longueur, un accident tout fortuit amena l'explosion.

La fête de Pâques était venue — dans l'année 1282, elle tombait au 31 mai — Palerme l'avait saluée par de pompeuses cérémonies et, suivant la coutume, par de joyeuses promenades dans les campagnes fleuries des environs. Le mardi après la fête, les Palmertains avaient l'habitude de se rendre à la petite église de Santo-Spirito hors des Murs, pour la célébrer une seconde fois. Ils y vinrent donc en foule ; et, avant comme après la cérémonie religieuse, ils se répandirent sur les bords de la rivière d'Oreto, dans les prairies, où ils organisèrent des danses animées.

Survinrent quelques Français. Voici comment un chroniqueur véridique, Saba Malespina, raconte ce qui advint alors :

« Lorsque le seigneur Herbert d'Orléans gouvernait la Sicile comme vicaire de Charles, les citoyens de Palerme se rendirent en troupes joyeuses hors la ville pour célébrer la fête, suivant l'habitude. Quelques jeunes étrangers se joignirent à eux, et, peut-être, dans le nombre s'en trouvait-il beaucoup qui portaient des armes cachées, ce que l'édit défendait. Voilà que des varlets français — probablement ils étaient attachés au justicier de la province — veulent prendre part à la joie publique ; ils la troublent. Plût au ciel qu'ils ne fussent jamais nés, qu'ils ne fussent jamais venus dans le royaume !

« La vue de cette foule en vêtements de fête les excite, ils se joignent aux danseurs, ils prennent les femmes par les mains, par les bras, plus librement que la décence ne le permettait ; ils font les doux yeux aux plus belles, ils provoquent par des paroles peu convenables celles dont ils ne peuvent presser ni la main ni le pied. A cet excès de familiarité inspiré par la gaieté, des Palmertains et quelques exilés de Gaëte perdirent la tête, et répondirent aux étrangers par d'injurieuses paroles. Les Français ne les souffrent pas ; aussi se dirent-ils entre eux : « Ces mauvais « Patarins n'oseraient pas nous traiter de la sorte, s'ils « n'avaient pas des armes. Voyons s'ils ne portent « point cachés des poignards, des épées. » Aussitôt de fouiller les Palmertains. Ceux-ci, au comble de la fureur, se ruent sur les Français avec des pierres et des armes, car il en vint qui étaient armés. Les varlets tombent lapidés et percés de coups. L'île entière se souleva au cri de : « Mort aux Français ! »

« Quelques-uns des Français qui, autour de l'église de Santo-Spirito, avaient provoqué le courroux des Siciliens, s'étaient enfuis, cherchant à gagner la ville ; on les y poursuivit ; pris, ils étaient massacrés ; la ville alors se remplit de tumulte, le soulèvement devint général, le peuple s'enivra dans sa colère. Surpris, isolés, partout les Français furent accablés ; on n'épargna ni les enfants ni les femmes ; leurs maisons furent saccagées ; on égorgeait avec des raffinements inouïs, et les victimes torturées criaient : « Achevez-nous ! « achevez-nous ! » Les religieux, les moines, ne furent pas épargnés plus que les autres. »

« Des Français, échappés à la boucherie, vendirent chèrement leur vie. Le gouverneur de la province, dont le palais venait d'être assiégé et les serviteurs massacrés, Jean de Saint-Remy, était parvenu à s'échapper de Palerme. Malgré le silence affecté des chroniqueurs italiens, il est probable qu'il ne se sauva de la mort que par un effort de bravoure ; car c'est le visage sanglant, et suivi de deux serviteurs seulement, qu'il sortit de la ville et parvint à gagner le bourg de Vicari, qui en est éloigné de vingt milles. Jean de Saint-Remy y arriva la nuit. Les habitants, quoique ennemis des Français, ne lui opposèrent aucune résistance ; ils étaient plongés dans le vin et le sommeil. Saint-Remy en profita pour réunir autour de lui quelques compatriotes des environs. A la tête de cette petite troupe, il attendit de pied ferme la populace palermitaine, qui, après avoir massacré à son aise, vint assiéger le gouverneur.

« Comme il ne s'agissait pas de surprendre un ennemi désarmé, on commença par entrer en pourparlers. On somma les Provençaux de se rendre, leur promettant que, s'ils mettaient bas les armes, on les laisserait s'embarquer pour Aigues-Mortes. Ces braves gens répondirent par une vigoureuse sortie ; mais le nombre l'emporta encore cette fois. De jeunes archers de Caccamo tuèrent le gouverneur à coups de flèches. Lui mort, les soldats, ayant perdu leur chef, demandèrent quartier. On leur répondit en les massacrant de sang-froid, puis on jeta leurs corps aux chiens (1). »

Catane, Agrigente, Syracuse, Trépani, la Sicile entière imitèrent Palerme, à l'exception de Messine, où les Français purent s'embarquer ; à l'exception aussi d'une petite ville, qui refusa de tremper les mains dans le sang : *Sperlinga a refusé* (perlenga negô) est encore un glorieux dicton qui se répète au pied de l'Etna.

Il faut aussi reléguer au rang des fables historiques l'histoire de ce Guillaume de Porcellets épargné par les Siciliens « à cause de sa vertu », et échappé *seul* au massacre, bien d'autres parvinrent à se dérober à la vengeance populaire, et il est impossible d'admettre

(1) Surnom injurieux donné aux Siciliens par les Français.

(1) A. de Saint-Priest.

qu'il n'y eût qu'un honnête homme parmi les Français établis en Sicile.

Combien périrent? Des historiens varient de vingt à huit mille; nous croyons ce dernier chiffre encore exagéré; en accroissant le nombre de leurs victimes, les Siciliens se sont imaginé rehausser la grandeur de leur triste victoire.

Voilà la vérité sur les Vêpres siciliennes. Il y avait une conspiration, mais elle ne fut pour rien dans l'événement imprévu de Santo-Spirito. La féroce insurrection n'éclata point le jour de Pâques, mais le mardi suivant, 2 mai 1282, et la cloche des vêpres n'en donna pas le signal.

A. GENEVAY.

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

MICHELET.

Sur la plage d'Hyères, le 9 février, s'éteignait, après de longues souffrances, un homme qui avait donné à l'histoire une vivacité et une couleur nouvelles. Jules Michelet naquit au lendemain de la Terreur, à Paris, le 21 août 1798; son père était un modeste typographe attaché à l'imprimerie des assignats. Très-travailleur, et jouissant d'une bonne réputation, il fonda un établissement et établit ses presses dans une des nombreuses églises que le culte catholique proscrit avait été forcé d'abandonner. L'enfant promena ses premières pensées sous ces voûtes; il en reçut peut-être — on peut le croire du moins — cette admiration pour les vieux tailleurs de pierres qui a su lui inspirer tant et de si belles pages. Il semble aussi que l'influence de sa mère a été puissante sur lui; dans un de ses ouvrages, il a dit :

« J'ai écrit tout ceci en pensant à une femme dont le ferme et sérieux esprit ne m'eût pas manqué dans mes luttes; je l'ai perdue que j'étais enfant, et néanmoins, toujours vivante, elle me suit d'âge en âge. Elle a eu mon mauvais temps, et elle n'a pas pu profiter de mon meilleur. Jeune, je l'ai contristée, et je ne la consolerai pas... Je ne sais pas seulement où sont ses os; j'étais trop pauvre alors pour lui donner de la terre. Et pourtant je lui dois beaucoup. »

L'imprimerie Michelet se trouvait située rue Montmartre, 224, entre la cour Mandar et la rue Tiquetonne; nous possédons encore quelques ouvrages sortis de ses presses.

Le futur historien semblait donc destiné à la carrière de son père; mais en 1810 l'empire, qui avait fort peu de respect pour la propriété des imprimeurs, supprima l'établissement de Michelet. Le coup fut rude pour la pauvre famille. Michelet lui-même, dans ses *Souvenirs de jeunesse,* nous raconte le fait en ces termes :

« Un matin, nous recevons la visite d'un monsieur plus poli que ne l'étaient généralement les agents impériaux, lequel nous apprend que S. M. l'empereur a réduit le nombre des imprimeurs à soixante. Les plus gros sont conservés, les petits sont supprimés, mais avec une bonne indemnité, sur le pied de quatre sols pour quatre francs.

« Nous étions de ces petits : se résigner, mourir de faim, il n'y avait rien de plus à faire.

« Cependant nous avions des dettes! Nous ne trouvâmes qu'un moyen : ce fut d'imprimer pour nos créanciers quelques ouvrages qui appartenaient à mon père. Nous n'avions plus d'ouvriers, nous fîmes le travail nous-mêmes. Mon père, qui vaquait aux affaires du dehors, ne pouvait nous y aider; ma mère malade se fit brocheuse, coupa, plia; moi, enfant, je composais; mon grand-père, très-faible et très-vieux, se mit au dur ouvrage de la presse et il imprima de ses mains tremblantes... Jamais, je crois, je n'ai tant voyagé d'imagination que pendant que j'étais immobile à cette casse. Plus mes romans personnels s'animaient dans mon esprit, plus ma main était rapide, plus la lettre se levait vite. »

Qui sait si la sévérité de Michelet pour Napoléon Ier, sévérité qui s'accuse plus particulièrement dans son premier volume de l'histoire du dix-neuvième siècle, *le Directoire,* n'a pas un peu pour cause le ressouvenir de l'édit de 1810?

Quoi qu'il en soit, l'imprimerie supprimée, le père dut chercher une autre voie à l'avenir de son enfant.

Celui-ci se distinguait déjà par des aptitudes précoces; aussi sa famille s'imposa-t-elle les plus durs sacrifices pour le mettre à même de suivre les cours universitaires.

Il fût un des sujets les plus brillants du collége Charlemagne, où il compta parmi ses professeurs M. Villemain, presque aussi jeune que ses élèves, et M. Leclerc, qui a laissé tant de souvenirs dans l'instruction publique.

Au sortir du collége, après un concours d'agrégation, il fut nommé professeur à Rollin, où il enseigna la philosophie et les langues anciennes jusqu'en 1826. Cette année parurent ses *Tableaux synchroniques de l'histoire moderne,* puis la *Traduction de Vico.* Ces ouvrages lui ouvrirent l'École normale, il y entra en qualité de maître de conférences.

Dès ce temps-là, à travers mille importants travaux, il s'adonnait particulièrement à l'histoire; aussi la révolution de juillet le créa chef de la section historique aux Archives du royaume, place qu'il perdit à l'empire pour refus de serment. M. Guizot l'appela à le suppléer à la Sorbonne. Lui accordant une marque particulière d'estime, Louis-Philippe le chargea de donner des leçons à la princesse Clémentine. Mais, ces dernières fonctions le dérangeant de ses studieuses habitudes et gênant sa liberté, il les remplit peu de temps.

M. Michelet fit alors paraître son premier volume de l'*Histoire de France,* le grand travail de sa vie. Le succès qu'il obtint lui valut la succession de Daunou au Collége de France et celle de Reinhart à l'Académie des sciences morales. Il n'a pas appartenu à l'Aca-

démie ; nous croyons même qu'il n'a jamais frappé à ses portes.

Comme historien, et c'est à ce point de vue que nous devons d'abord l'examiner, M. Michelet prêterait à une longue étude. Il avait pour retracer nos vieilles annales des dons naturels et des qualités acquises qu'aucun de ses devanciers ne possédait au même degré que lui : une lecture prodigieuse, une mémoire très-étendue, une sagacité merveilleuse, l'amour du travail, tout cela mêlé à une verve étonnante, à une imagination dont il n'est pas toujours maître et qui, chez lui, parfois domine même les données exactes de la science. Son style, que nous ne voulons point citer comme modèle, a de rares bonnes fortunes, et il possède au suprême degré le talent de faire revivre les hommes et les masses avec les intérêts et les passions qui les animèrent.

« Augustin Thierry, disait Michelet, avait appelé l'histoire *narration*, Guizot *analyse ;* je l'appelle *résurrection*. »

Rien n'est plus vrai, et cette faculté de rebâtir de toutes pièces une époque est un des signes distinctifs de son talent.

Dans la famille des historiens, avec moins de majesté dans la composition, il est ce qu'a été et ce qu'est encore Rubens parmi les peintres, un grand artiste ivre de mouvement et de couleur, cherchant l'effet dans des oppositions de tons crus et violents, et mêlant parfois à cette débauche de palette des nuances d'une douceur infinie.

Il a parlé des faibles, des déshérités, des vaincus, de la primitive Eglise avec une grâce touchante ; les cathédrales le ravissent, et personne n'a senti mieux que lui « l'âme de la pierre ». Il a tracé des portraits achevés de saint Louis, de Philippe le Bel, de Louis XI ; il a merveilleusement raconté les croisades, la fin tragique de l'ordre du Temple et l'héroïque visage de Jeanne d'Arc.

Dans le deuxième volume de son *Histoire de France*, il a eu une forme heureuse qui montre bien son procédé et sa manière. Pour donner à son lecteur une idée de la France, il le place, le dos tourné aux Alpes, sur un des sommets du Jura ou sur un ballon des Vosges, et lui dit :

« Regarde les provinces qui composent notre nationalité, dont les génies variés ont formé notre génie national. »

Il les montre avec leurs produits divers, avec leurs idiomes, avec leurs qualités, concourant à notre richesse, à la création de notre langue, « le premier signe d'une nationalité », à nos défauts enfin et à nos vertus.

Il passe ainsi en revue toutes les provinces, la rude Armorique si tenace, la riche Flandre, etc. ; mais citons quelques lignes pour faire comprendre comment M. Michelet procède pour peindre ce prodigieux panorama :

« Paris, Lyon et Nantes ont fait tort à la fortune de Tours. C'est la faute aussi de ce doux soleil, de cette molle Loire ; le travail est chose contre nature dans ce paresseux climat de Tours, de Blois, de Chinon, dans cette patrie de Rabelais, près du tombeau d'Agnès Sorel. Chenonceaux, Chambord, Montbazon, Langeais, Loches, tous les favoris et les favorites de nos rois ont château le long de la rivière. C'est le pays du rire et du rien-faire. Vive verdure en août comme en mai, des fruits, des arbres. Si vous regardez du bord, l'autre rive semble perdue dans l'air, tant l'eau réfléchit fidèlement le ciel ; le sable en bas, puis le saule qui vient boire dans le fleuve ; derrière, le peuplier, le tremble, le noyer, et les îles fuyant parmi les îles en montrant des têtes rondes d'arbres qui s'en vont moutonnant doucement les uns derrière les autres. Molle et sensible contrée ! C'est bien ici que devait venir l'idée de faire la femme reine du monastère... Aussi jamais abbaye n'eut la splendeur de celle de Fontevrault ; il en reste aujourd'hui cinq églises. Plus d'un roi voulut y être enterré : même le farouche Richard Cœur de lion leur légua son cœur ; il croyait que ce cœur meurtrier et parricide finirait par reposer peut-être dans la douce main d'une femme et sous la prière des vierges. »

. . . .

« Le fort et dur génie du Languedoc n'a pas été assez distingué de la légèreté spirituelle de la Guyenne et de la pétulance emportée de la Provence. Il y a pourtant entre le Languedoc et la Guyenne la même différence qu'entre les Montagnards et les Girondins, entre Vergniaud et Fabre, entre le vin fumeux de Lunel et le vin de Bordeaux. La conviction est forte, intolérante, souvent atroce, et l'incrédulité aussi. La Guyenne, au contraire, le pays de Montaigne, de Montesquieu, est celui des croyances flottantes. C'est bien pis en avançant vers la Gascogne ; pays de pauvres diables, très-nobles et très-gueux, et drôles de corps... Ces hommes veulent à tout prix réussir, et réussissent. »

Hélas ! quand écrivait M. Michelet, nous avions la Lorraine et l'Alsace ; avec quel amour il parlait et de la Meuse, et de « sa petite sœur » la Moselle, et du Rhin qui l'entraînait, et de Strasbourg, dont il n'osait contempler la flèche merveilleuse ! Maintenant la carte de l'historien est déchirée ; ce qu'il appelait l'*harmonie de la France* n'existe plus.

Comme historien, M. Michelet mérite une belle place parmi ces pionniers infatigables du passé dont les travaux ont reconstitué les premiers siècles de nos annales. Nous disons les premiers siècles, parce que l'histoire de France de Michelet serait un monument incomparable si la fin eût répondu au commencement. Mais déjà, dans les derniers volumes, l'esprit de parti, la passion commencent à prendre le dessus de l'étude sereine et paisible.

Les applaudissements que donne à la parole du maître une jeunesse enthousiaste vont bientôt transformer sa chaire en tribune. L'empire, en lui enlevant son cours et ses fonctions (1856), contribue aussi à cette évolution de son esprit.

Cependant d'abord l'historien, dégoûté de la politique, se tourne vers la contemplation de la nature, et c'est à cette époque que nous devons la série de ces beaux livres : *l'Insecte, l'Oiseau, la Montagne, le Monde de la mer*, œuvres d'un poëte, œuvres magnifiques qui eussent suffi à sa réputation, si sa réputation eût encore été à faire.

Parlerons-nous de deux autres monographies, *la Femme, l'Amour*, qui ont attristé ses amis et égayé ses ennemis ?

De crainte que le lecteur ne soit tenté de nous accuser de partialité, nous préférons citer le jugement porté par un écrivain dont on ne récusera pas la compétence :

« Le livre de *l'Amour*, dit M. Prévost-Paradol, a l'air d'être fait par deux personnes : l'une très-sage, très-fine, très-élégante surtout et d'une incontestable élévation d'idées et de sentiments ; l'autre incomparablement naïve et même un peu folle. Le premier de ces écrivains nous éclaire et nous ravit, nous surprend et nous échauffe ; le second nous choque, nous blesse. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils se donnent la main, s'entendent tous les deux parfaitement, vont du même pas, atteignant à la fois le sublime et ce qui en est, dit-on, le plus voisin, nous rassasiant d'admiration et de dépit, mais nous entraînant bon gré mal gré, à force d'art, d'éloquence et de passion. »

On ne saurait dire mieux ni plus juste, et si nous insistons sur ce jugement de M. Prévost-Paradol, c'est que la même critique et le même éloge sont dus à toutes les œuvres, à toutes, presque sans exception, de M. Michelet.

Cette double personnalité s'explique par l'union intime, dans son talent, de la science et de l'imagination.

Quand l'équilibre se maintient, l'œuvre est parfaite

Michelet. Dessin de Breton.

ou à peu près ; elle s'appelle alors le *Précis de l'histoire moderne*, l'*Introduction à l'histoire universelle*, *les Mémoires de Luther*, l'*Histoire des deux premières races*, *le Procès des Templiers*, *Jeanne d'Arc*.

Quand l'équilibre se rompt, quand l'imagination, « cette folle du logis », se donne libre carrière, l'œuvre n'est plus qu'une thèse contestable et au point de vue historique, et au point de vue moral. Telle l'*Histoire de la révolution française*, telle l'*Histoire de Louis XIV et de Louis XV*.

D'aucuns ont même voulu voir dans l'apologie inconsciente de la Terreur un parti pris politique.

Nous estimons qu'il y a là erreur et injustice. En mettant en lumière les grands côtés de la Révolution, en laissant les autres dans l'ombre, Michelet n'a fait qu'obéir à son imagination, et si l'œuvre est dangereuse, surtout pour de jeunes esprits, la faute n'a pas été préméditée.

« Que ses impressions soient variables, dit M. Cochin, il se peut ; du moins elles sont toujours sincères, et s'il rencontre l'erreur, c'est qu'il fait fausse route en cherchant le vrai. »

Ch. RAYMOND.

BEAUX-ARTS.

L'EXPOSITION EN FAVEUR DES ALSACIENS-LORRAINS. LE SALON DE 1874.

Il nous est difficile de séparer l'une de l'autre ces deux fêtes de l'art; ici, la peinture ancienne dans ce qu'elle a de plus merveilleux; là, l'école moderne dans ses efforts quotidiens, avec son génie particulier. Certes, l'exposition du Corps législatif l'emporte, et de beaucoup, sur celle des Champs-Élysées; mais il serait injuste de comparer l'œuvre des siècles à celle d'une année, et puis bon nombre des toiles anciennes nous sont déjà connues; aussi ne s'étonnera-t-on pas que nous réservions aux artistes vivants la plus grande part de la place dont il nous est permis de disposer.

I

L'exposition en faveur des Alsaciens-Lorrains a obtenu et obtient chaque jour un succès mérité. Jamais on n'a réuni un ensemble plus magnifique de richesses artistiques, et il faut savoir gré aux amateurs qui ont consenti à se priver pendant deux mois des œuvres aussi précieuses que celles qui ornent aujourd'hui les salons de la présidence du Corps législatif.

La rotonde d'entrée est toute faite avec les magnifiques tapisseries de M. Beurdeley.

Dans la grande galerie, ce sont : les collections de portraits historiques, des œuvres de Greuze, de Girard, de David; dans les vitrines centrales, des miniatures; au beau milieu, une merveille, le *Mercure* de Rude, à M Thiers; à l'extrémité, un chef-d'œuvre, la célèbre statue en argent de Louis XIII, par Rude aussi, à M^me^ de Chevreuse.

Dans la galerie Morny, on voit les tableaux des vieilles écoles italienne, française et flamande, appartenant à MM. Czartoriski, Reiset, le directeur des musées, Rothan, Moreau, Ravenaz et douze autres riches collectionneurs.

Puis viennent les salons particuliers : celui de M^me^ la duchesse de Galiera, tableaux; celui de la peinture du dix-huitième siècle, à divers; celui de M^me^ la comtesse Duchâtel; celui du duc d'Aumale, fouillis d'œuvres de Prudhon, Decamps, Greuze, Le Poussin, Rousseau, Ruysdaël, Perugino, le Gioto, A. Moro, Boticelli, Murillo, le Titien, Géricault, Ingres, L. Robert, Paul Delaroche, Delacroix, Gérôme, Fromentin; celui de la famille Rothschild, composé d'ameublements, de vitraux, de faïences, de bijoux, de cristaux, de bronzes anciens, un vrai musée; celui de la peinture du dix-neuvième siècle, où l'on voit des Paul Delaroche, des Vernet, des Eugène Delacroix, des Ingres, appartenant au comte de Paris, à M. Cottier d'Haussonville, etc.

Ici c'est la collection orientale du général Martin des Pallières; là, les faïences de MM. Maillet du Boulay, docteur Mandl; plus loin, les tabatières et les bonbonnières du duc de Richelieu, les pièces d'argenterie de MM. d'Armaillé, de Turenne, Denain, de Vergenne, etc.

Partout enfin ce sont des : Teniers, von Goyen, Holbein, Rubens, Hals, van Dyck, Largillière, Watteau, Greuze, Mignard, Philippe de Champagne, David, Le Brun, Hobbema, Velasquez, Breughel, Lancret, Vandaël, J.-B. Pater, Fragonard, Carle Vernet, Vanloo, van Ostade, Rembrandt, Guardi, Bettini, van de Velde, de Hem, etc., etc., et de mille objets artistiques de toutes sortes prêtés par M^mes^ Denain, Lee Childe de Luynes, de Chevreuse, MM. Beurdeley, Vincent, Labitte, E. Piot, Firmin Didot, de Besenval, Costantini, de Gasnay, G. Berger, Arth. Jubinal, Feuardant, de Béhague, Czartoriski Marc de Beauvau, Spitzer, Eug. Piot, de Mortemart, de Braute, etc.

II

Le salon de 1874 ressemble fort aux salons des années précédentes; la fantaisie, le genre, le portrait, le paysage y tiennent comme toujours la plus large place, comme il convient dans un siècle où l'artiste se préoccupe beaucoup plus du goût et des habitudes du public que des règles et des lois sévères de l'art. La peinture historique et la peinture religieuse, qui ont fait la gloire de nos anciennes écoles, ne sont plus représentées aujourd'hui que par un nombre bien limité de toiles; cela se comprend: elles rapportent peu, l'État seul les achète, et il les paye mal; elles exigent en outre une variété de connaissances que des études complètes permettent seules d'acquérir : l'histoire, la littérature, l'archéologie, l'architecture, etc. Quoi qu'il en soit, il nous semble de toute justice de commencer par elles notre revue du Salon.

La plus importante page de peinture historique exposée cette année est l'œuvre d'un artiste polonais, M Jean Matejko, qui s'était déjà fait connaître aux salons précédents par plusieurs grandes toiles, *la Prédication de Skarga* (1866), *la Diète de Varsovie* (1867) et *l'Union de Lublin* (1870). Cette fois, il s'agit encore d'une scène empruntée à l'histoire de la Pologne : *les Envoyés d'Yvan le Terrible venant implorer l'aide et l'assistance d'Etienne Bathori, roi de Pologne, et lui apportant le pain et le sel en signe de soumission.* Bathori, en habits d'or, l'épée à la main, est assis en avant de sa tente, tendue d'étoffes magnifiques; derrière lui sont rassemblés les hauts fonctionnaires de l'Etat, qui affectent, par leur distraction, un mépris marqué pour les visiteurs; le grand chancelier, en robe rouge, seul est attentif. Le légat, dont le costume noir contraste avec le faste de ces princes polonais, présente et recommande au roi les ambassadeurs d'Yvan; le premier d'entre eux, un grand pope, à en juger par son manteau brodé de ramages d'or, d'écarlate et d'azur, est à genoux et présente à Bathori le pain et le sel; derrière lui, un Moscovite aux formes vulgaires, au visage servile, un vieillard à barbe blanche, puis des guerriers en armes, et au fond le camp, la ville et le fleuve.

On comprend sans peine la difficulté que l'artiste a dû rencontrer à composer une scène aussi vaste, à personnages aussi divers. Il s'en est tiré à son honneur et a su conserver à son œuvre l'unité, qui est une des grandes règles de l'art, en faisant du principal personnage de sa toile, d'Etienne Bathori, le pivot de l'action, le centre vers lequel tout converge.

Voilà pour la composition. L'étude des physionomies n'est pas moins remarquable Chaque visage exprime bien la pensée du personnage. Bathori est calme, réfléchi, plein d'une sérénité et d'une majesté triomphantes qui se devinent sans s'afficher; les ambassa-

deurs d'Yvan le Terrible ont aussi chacun leur physionomie propre et le reflet de leurs passions.

Si la couleur de M. Matejko répondait à sa science de composition, ce serait à coup sûr un de nos premiers peintres. Ce n'est pas que l'artiste ignore les ressources de sa palette, il en abuse au contraire. Chaque ton, pris isolément, est brillant, étincelant, plein de lumière, parfois aussi un peu exagéré, un peu sec; l'ensemble manque d'harmonie et de charme, les nuances ne se fondent pas, et l'unité, qui est le grand mérite de la composition, fait défaut à l'exécution. Malgré ce reproche, la toile de l'artiste polonais est une des plus remarquables du Salon.

M. H. Lévy expose *la Mort et le Sommeil apportant à Jupiter le corps de son fils Sarpédon, tué au siége de Troie.* Après le Bathori de M. Matejko, allez contempler le Sarpédon de M. H. Lévy, et vous comprendrez la valeur de notre dernière observation. M. Lévy est un coloriste, et un coloriste hors ligne. Comme la gamme des couleurs passe par des tons harmonieux, du bleu au violet, au rose et au rouge, sans que l'œil soit choqué de la transition ! C'était là le secret des grands maîtres, et M. Lévy est en passe de le leur dérober. Ajoutez un dessin irréprochable, une expression saisissante, des détails exquis, et vous comprendrez nos préférences pour cette œuvre capitale.

Les Martyrs chrétiens, de M. G. Doré, nous représentent une scène qui ne manque ni de grandeur ni de sentiment religieux. Le cirque est vide, les spectateurs ont quitté leurs places. La nuit est venue. Les cadavres des chrétiens livrés aux bêtes sont étendus sur le sol au milieu des flaques de sang. Les lions, les tigres, repus ou fatigués du carnage, se reposent, se promènent philosophiquement ou se disputent un cadavre. Cependant, du haut du ciel étoilé, descend une longue théorie d'anges, aux ailes déployées, tenant à la main la palme du martyre; ils viennent recueillir et porter aux pieds de Dieu les âmes de ceux qui sont morts pour confesser leur foi. L'idée est belle, poétique, mais pourquoi cette couleur uniformément monotone?

M. Bonnat est un artiste en pleine possession aujourd'hui de la faveur publique, et c'est justice. *Les Premiers Pas,* — une jeune mère soutenant la marche chancelante d'un petit bambin à la mine éveillée, — serait une toile irréprochable, si la taille de la femme n'était singulièrement disproportionnée à celle de l'enfant. *Les portraits de M^lles^ Dreyfus* sont d'une fantaisie ravissante et d'une exécution exquise. La lumière et la couleur y produisent des effets inattendus et charmants. Mais l'œuvre capitale du peintre est encore son *Christ en croix,* d'une exécution puissante et vraiment magistrale. Une observation cependant : ce n'est pas le Christ que nous avons sous les yeux, mais seulement un homme qui vient de succomber à un horrible supplice. Le sentiment religieux est absent de cette belle toile. Nous admirons, et sans réserve, cette vérité, cette exactitude, cette science, ces bras, ces poignets, ces mains crispées, toute cette anatomie si fidèlement rendue, ce dessin si ferme, cette couleur si chaude. Mais tout l'intérêt du tableau ne réside, après tout, que dans l'expression de la douleur physique, et ce n'est pas ainsi que l'artiste religieux comprend la mort de son Dieu.

La Vierge de M. Humbert accuse de sérieux progrès chez le jeune artiste qui, depuis quelques années, cherche sa voie, un peu à gauche, un peu à droite. M. Humbert, lui aussi, est un coloriste. Nous n'en voulons pour preuve que sa *Tireuse de cartes* (1872), une œuvre charmante, et sa *Dalila* (1873), une œuvre discutable, au moins comme dessin. Aujourd'hui M. Humbert, plus maître de lui, instruit par l'expérience, corrige ses défauts en conservant, en développant ses rares qualités. La composition de son tableau est fort simple, comme il convient au sujet lui-même : sur les genoux de la Vierge l'enfant Dieu; auprès de lui saint Jean; au fond un lac et des montagnes lointaines pleines de solitude et de silence. Le sentiment général, c'est la paix, quelque chose de plus que le repos, qui est matériel et suppose des lassitudes humaines.

Il est difficile de séparer M. Thirion de MM. Lévy et Humbert. Evidemment, avec une puissance de moyens différente, ils poursuivent tous trois le même but, et si M. Thirion en est encore plus éloigné, il l'atteindra peut-être un jour. Sa *Rébecca à la fontaine* se distingue par une recherche heureuse de la couleur et par un sentiment assez vrai de l'idée biblique.

M. Bouguereau expose *la Charité, les Italiennes à la fontaine, Homère et son Guide.* C'est toujours la même manière qui sacrifie volontiers au plaisir des yeux, une peinture qui manque de fermeté et de relief dans sa grâce un peu féminine. Mais que ces enfants de *la Charité* sont jolis et vivants! Quelles gracieuses têtes blondes!

Faut-il ranger cette fois M. Gérôme parmi les peintres d'histoire? Certes non, si notre classification repose sur la dimension du cadre; assurément oui, si nous nous en tenons aux sujets choisis et à l'exécution. Sa *Collaboration,* qui nous présente Molière et Corneille lisant la comédie de *Psyché,* est un morceau accompli dans tous ses détails si fins et si fouillés. Remarquez surtout ce profil fuyant de Corneille. Son *Frédéric II jouant de la flûte devant le buste de Voltaire* n'est pas moins remarquable par ses accessoires; enfin *Son Eminence grise* — le Père Lachaise, descendant le grand escalier de Versailles, le nez dans son bréviaire, pendant qu'une foule de courtisans, jeunes et vieux, gravit les degrés en sens contraire, s'inclinant devant la toute-puissance du confesseur, ou se redressant après l'avoir dépassé, comme si tous ces hommes voulaient prendre leur revanche de l'humiliation qu'ils se sont volontairement imposée — *Son Eminence grise,* disons-nous, possède une vérité, une variété d'expression qui en fait une page d'histoire.

Les soldats de M. Detaille ont grandi, ceux de M. Protais sont restés tels que nous les connaissions. M. Detaille a-t-il eu tort ou raison d'abandonner ses petits troupiers d'autrefois pour les grands cuirassiers d'aujourd'hui? C'est un peu mon avis, bien que sa *Charge du 9^e^ régiment, dans le village de Morsboon, journée de Reichshoffen,* soit bien remplie de lumière et de mouvement. Quant à M. Protais, c'est toujours et encore la même note, note heureuse et bien jouée; mais que le peintre se souvienne du poëte :

> L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

La Visite aux avant-postes pendant le siége de Paris, de M. Dupray, nous laisse un peu froid; peinture soignée, mais à laquelle il manque ce je ne sais quoi qui donne le mouvement et la vie.

Comme tableaux de batailles inspirés par la fatale guerre de 1870-71, citons encore *la Charge des cuirassiers à Sedan,* par M. Castellani; *le Dernier effort à la*

porte Ballan, fin de la bataille de Sedan, par M. Sergent; *le Défilé*, de M. Bayard; *Artillerie montée*, de M. Charpentier.

M. de Neuville nous offre un pendant à ses *Dernières Cartouches* du salon de 1873. Cela s'appelle *un Combat sur une voie ferrée; armée de la Loire*, 1870-1871 ; des mobiles escaladant le talus d'un chemin de fer, pour soutenir une attaque engagée, de l'autre côté de la voie, par des chasseurs à pied. Si le succès de l'œuvre nouvelle est moins grand que celui de sa devancière, c'est que l'intérêt un peu éparpillé dans les divers épisodes de l'action ne se concentre pas, comme dans *les Dernières Cartouches*, sur un objectif unique. C'est donc la faute du sujet, non celle du peintre.

M. Munkacsy, un artiste hongrois, déjà connu pour *la Visite au condamné* et *un Volontaire blessé racontant ses campagnes à des femmes qui font de la charpie*, M. Munkacsy aime le noir, comme M. Ribot, comme bon nombre de peintres espagnols, non des plus mauvais, comme Ribeira, Herrera, Goya et bien d'autres. Sur un fond sombre et tellement sombre qu'il est impénétrable à l'œil, il plaque ses personnages qui se détachent ainsi en pleine lumière. Le procédé est contestable; son avantage est de faciliter les oppositions de tons; appliqué au dessin, — un art qui ne dispose que de deux couleurs, le blanc et le noir — il produirait certes de grands effets; en peinture nous estimons qu'il y a mieux à faire. Quoi qu'il en soit de ces observations générales, *les Rôdeurs de nuit* se distinguent par une fine étude de physionomies qui ont bien toutes leur caractère propre et personnel. Le dessin est large, ferme. Nous aimons moins *le Mont-de-piété*, et la figure

L'Éminence grise, tableau de M. Gérome, d'après une photographie de M. Goupil. Dessin de M. C. Gilbert.

de la femme assise près du guichet nous semble donner absolument raison à la théorie que nous avons développée plus haut. C'était pour l'artiste une occasion de faire œuvre de coloriste; mais quel effet eussent produit des couleurs vives et voyantes sur le fond sombre de la toile? Il n'a pas osé les employer et s'est privé ainsi d'un contraste saisissant.

M. Ribot appartient à la même école que M. Munkacsy, il l'a même précédé dans cette voie, — voir *la Lecture, Portrait de Mme **** et *Jeune Fille*, — et voilà un peintre berlinois, M. Liebermann, qui s'y engage à son tour. *Les Plumeuses d'oies* ne manquent ni de caractère ni d'originalité. Le dessin a du relief. Bon début, somme toute, malgré le parti pris de l'artiste et le choix des modèles plus laids que nature.

M. Clairin, l'auteur du *Massacre des Abencerrages*, aspire évidemment à recueillir la succession de H. Regnault. Il y a dans cette immense toile des personnages, notamment le bourreau, qui semblent, des pieds à la tête, empruntés à l'héritage du peintre de la *Salomé*. Malheureusement ce ne sont que de pâles reflets qui ne sauraient faire longtemps illusion; la violence des tons et l'exagération du dessin sont les signes distinctifs de cette peinture, et cependant il y a en elle une volonté qui mérite, sinon les éloges, du moins les encouragements de la critique.

C. W.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Le directeur gérant: CH. WALLUT.

BEAUX-ARTS.

LE SALON DE 1874[1].

La Mort et le Sommeil apportent à Jupiter le corps de son fils Sarpédon. Tableau de M. H. Lévy, dessin de Gilbert.

Quantum mutatus ab illo! Est-ce bien M. Comte qui a peint ces carpes se disputant un morceau de pain et ces belles dames assistant à cet intéressant spectacle?

Au contraire, *la Caravane de Cancale*, de M. Eugène Feyen, accuse une heureuse transformation dans la manière du peintre. L'étude de la nature a rajeuni et fortifié son talent. Les pêcheuses du premier plan sont charmantes de simplicité et d'observation.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Voici une très-spirituelle peinture de la vie des bains de mer. Sur la plage, baigneurs et baigneuses causent, marchent, s'agitent en une foule chatoyante, comme une moisson de fleurs, en attendant l'heure du bain. Le plein soleil — un soleil de Hollande, la scène se passe à Scheweninge, près la Haye — éclaire cette scène développée avec un esprit vraiment séduisant. Que manque-t-il à la toile de M. Kaemmerer pour être une œuvre complète? Un peu de fougue, de laisser-aller, et une harmonie plus chaude.

Dans la même gamme, signalons le *Fait-il froid!* de M. Nittis, l'antipode de *Quel chien de temps!* de Horace Vernet. Ici, ce ne sont plus les vieux grognards qui subissent les intempéries du ciel, mais bien de frêles et élégantes patriciennes qui sont allées faire le tour du lac au bois de Boulogne et qui cachent leur frileux visage dans le chaud manchon de renard bleu ou de martre zibeline.

M. Heullant — un nom nouveau — fait une prodigieuse dépense de couleurs : le bleu, le blanc, le rose, passent de sa palette sur sa toile avec une rapidité qui ne laisse pas à l'artiste le temps d'harmoniser ses nuances. Le résultat peut être joli, gracieux, mais M. Heullant se tromperait s'il croyait que les maîtres procèdent de la sorte.

Mais le temps nous presse. Hâtons-nous dans notre marche. Nous saluons au passage *la Paysanne*, de M. J. Breton — une belle fille étendue à plat ventre, rustiquement, sur le haut d'une falaise, d'où elle domine la mer immense; — *un Souvenir d'Afrique*, de M. Fromentin, toile pleine de lumière; — *les Nègres*, *les Enfants arabes* et *la Mariée juive, à Tanger*, de M. Dehodencq, un coloriste à outrance; — *Splendeur et Misère*, de M. Duez, dont la critique doit encourager les sérieux progrès; — le *David vainqueur de Goliath*, de M. Delaunay (quel malheureux géant que Goliath! et quand finira-t-on de le mettre à mort! Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire de l'humanité un géant plus de fois occis); — *la Chanson de Roland*, de M. Coëssin; — trois toiles de M. Castres : *la Fontaine du couvent*, *Tsiganes en voyage*, *Après le coup de feu*, toutes trois intéressantes à des titres différents; — *la Brunehaut*, de M. Luminais; — *le Jeudi saint en Italie dans un couvent de dominicains*, par M. Pils, vaste composition d'une couleur assez terne, mais bien agencée; — *un Pardon à Guéméné*, de M. Pille, dans lequel l'étude des physionomies fait excuser le manque de perspective; — une belle allégorie de M. Muraton, *la France relevée par le Temps*; — *le Saint-Laurent* de M. Lehoux; — deux tableaux de M. Cermack; — *Après le coup*, de M. J. David; — *les Bouchers de Venise*, de M. Lecomte du Nouy, qui n'ont d'autre défaut que de rappeler une des toiles les plus célèbres de M. Gérôme; — *l'Ecole des frères*, de M. Bonvin; — *la Noce en Alsace*, de M. Brion; — *les Noces de Georges Dandin*, de M. Brillouin; — *le Combat des tortues*, de M. Beyle; — *Bête comme une oie*, de M. Beaumont; — *la Voie Appia*, de M Boulanger; — le *Stabat Mater*, de M. Lazerges, peinture un peu froide, mais consciencieuse et soignée; — *la Leçon de musique*, de M. Lix, cadre bien vaste pour la composition. — le *Saint Bruno refusant les offrandes d'un comte de Calabre*, par M. Laurens (la pauvreté des offrandes enlève beaucoup de son mérite au désintéressement du saint); — *la Première Extase de saint Jean-Baptiste*, par Cabanel, œuvre énergique, très-remarquable de dessin et de sentiment; — *Lucy de Lamermoor*, de M. Vély; — *Jeune Pêcheur surpris par la marée*, de M. L. Perrault; — puis, les toiles de genre : *la Réprimande*, scène amusante, finement peinte, spirituellement dessinée, mais qui frise quelque peu la charge, *Moine cueillant des radis*; *Portrait de M. Coquelin*, trois succès de M. Vibert; — *le Prétendu*, de M. Berne-Bellecour, même observation que précédemment; — les paysanneries de M. Jundt, peintures un peu effacées, mais toujours agréables à voir; — *Les Maquignons*, *le Petit Ebéniste*, de M. Worms, un des maîtres incontestés de cette peinture gaie, facile, spirituelle.

Place maintenant aux portraitistes, en tête desquels s'avance M. Carolus Duran avec Mme de Pourtalès, et surtout avec son portrait d'enfant, bien supérieur au bébé bleu de l'an dernier (nous ne parlerons que pour mémoire de cette demoiselle qui se promène *dans la rosée*, parée du seul vêtement que la nature généreuse lui a fourni, sa place n'étant pas dans les colonnes du *Musée*). — M. Cabanel, déjà nommé, comme on dit aux distributions de prix, et qui vient recevoir deux nouvelles couronnes décernées à la duchesse de Luynes et à la comtesse Welles de Lavalette, peinture dont la science se dérobe sous l'élégance. — M. Lefèvre et le portrait du prince impérial, couleur solide et sobre, dessin ferme et correct. — Puis, *sed longum post intervallum*, les Dubufe, les Pérignon, voire même Mlle Nélie Jacquemard, MM. Princeteau (portrait du maréchal de Mac-Mahon), Henner, Bastien-Lepage (*Portrait de mon grand-père*) et Cot, dont le talent gracieux a perdu cette année le peu de vigueur qu'il avait. Qu'on veuille bien remarquer que nous ne dédaignons pas du tout le talent de M. Cot, mais c'est précisément parce que nous voyons en lui un des peintres de l'avenir que nous aimerions à le prémunir contre une tendance fâcheuse, contre la *féminisation*, dirons-nous, si le mot appartient au Dictionnaire de l'Académie.

Voici venir à leur tour les spécialistes de l'art, et nous entendons sous ce nom tous ceux qui se sont taillé un petit duché, ou un petit marquisat dans ce grand empire, comme M. Vollon, qui s'est emparé des chaudrons et des morues comme de choses lui appartenant; M. Vollon aime ces poissons et ces ustensiles de cuisine, et ceux-ci le lui rendent bien; M. Blaise Desgoffes préfère les agates, les émaux, le cristal de roche, les vieilles porcelaines; M. Alma Tadema a du goût pour les momies et les antiquités égyptiennes, et il excelle à reconstituer de toutes pièces les civilisations perdues, travail d'archéologie dont le mérite échappe parfois au goût du vulgaire.

Enfin, salut à la grande pléiade des paysagistes, amoureux des eaux limpides, des bois profonds, des grèves solitaires, des levers et des couchers du soleil; Daubigny, au talent robuste; Corot, l'insaisissable; les de Cock, Wahlberg, Defaux, Français, Lambinet, Hanoteau, Guillaumet, qui a fixé le soleil d'Afrique sur sa palette; Mouchot et ses souvenirs de Venise; — salut aux peintres de fleurs, aux roses mousseuses de Maisiat, à la *Fête-Dieu* de P. Rousseau, aux camélias de Joulin; — salut aux animaliers, aux moutons de Schenck, aux oiseaux de Méry, aux chats de Lambert, aux chiens de Jadin, et à tant d'autres que nous oublions, et qui, espérons-le, auront plus tard leur jour de popularité.

C. W.

NOUVELLES HISTORIQUES.

SUZANNE LA GLORIEUSE[1].

VIII

En signalant les complices, instinctivement, sans qu'il lui fût possible de les voir, Suzanne avait dit vrai cependant. Les deux Anglais et Pierre Glorieux, ayant, à distance, remarqué le temps d'arrêt de la voiture et craignant que la victime ne leur échappât, accouraient à sa rencontre; mais déjà les chevaux avaient repris leur course dans la direction de Chatou, et l'héroïque messagère de la veuve de Jacques II, à demi morte d'épuisement, était parvenue à se traîner jusqu'au taillis où, précédemment, elle s'était réfugiée.

Il était temps qu'elle s'y cachât de nouveau, car à peine y était-elle blottie que les trois complices, poursuivant toujours l'équipage du prince, passèrent si près d'elle, qu'elle entendit, comme dites à son oreille, leurs furieuses imprécations.

La nuit était fort avancée quand Pierre Glorieux revint à Nanterre dans la maisonnette où il habitait avec Suzanne.

Le logis se composait d'un simple rez-de-chaussée, divisé en deux pièces. La première servait de cuisine et souvent même de chambre à coucher pour le voiturier, que sa profession obligeait à rentrer tard. Afin de ne pas troubler le sommeil de Suzanne, qui dormait dans la chambre voisine, le voiturier se couchait dans le lit dressé au fond d'une sorte d'alcôve. Lorsqu'il lui fallait être matinal, le repos de sa femme n'en souffrait pas; il pouvait, sans risquer de la réveiller, sortir de sa chambre et se rendre à l'écurie, de laquelle il n'était séparé que par la largeur d'une petite cour. Là, il donnait la ration quotidienne à son cheval, tandis que lui-même déjeunait avec ce que Suzanne avait, dès la veille, préparé pour lui. Ainsi il arrivait que parfois son respect pour le sommeil de sa femme ne lui permettait ni de lui dire bonsoir au retour, ni bonjour au départ. Mais, dans la nuit dont nous parlons, Pierre Glorieux n'observa pas la même réserve.

Aussitôt qu'il eut dételé son cheval et remisé sa voiture, il entra dans la chambre de Suzanne. La messagère de Marie d'Est ne l'entendit pas : elle était profondément endormie. Son visage était calme, et le rêve qui venait de passer dans son sommeil avait laissé sur ses lèvres le léger pli du sourire.

Le jaloux demeura quelque temps en contemplation devant elle; cette vue lui rafraîchit le sang et diminua sensiblement la lourdeur du poids qui, depuis tant d'heures, oppressait sa poitrine. Après les émotions de cette terrible soirée, il trouvait un tel soulagement à étudier ce doux sommeil, qu'il sentit peu à peu s'évanouir ses soupçons. Pour croire à l'innocence de sa femme, il lui suffit de la voir si paisiblement dormir.

Alors, se reprochant l'intention du crime et obéissant à l'inspiration du remords, il s'agenouilla devant Suzanne pour lui demander pardon de son injurieuse jalousie. Se gardant bien de l'éveiller, il se pencha vers sa main posée hors du lit; il voulait l'effleurer d'un baiser. Cette main, à demi ouverte, tenait un bracelet; à ce bracelet était attaché un portrait : Pierre Glorieux n'eut besoin que de l'entrevoir pour reconnaître son ennemi. Soudain le vertige le fit chanceler; une sueur glacée ruissela sur son front, et sa vue s'éteignit. Ce ne fut qu'en s'appuyant à la muraille qu'il put gagner la chambre voisine, d'où il revint presque aussitôt un couteau à la main. Suzanne dormait encore.

Avant d'arriver jusqu'à elle, Pierre examina les vêtements qu'elle avait quittés pour se mettre au lit; il les vit souillés de boue et encore humides de neige fondue et de pluie. L'obstacle, jusqu'alors incompréhensible pour lui, qui avait fait avorter le complot de meurtre, il se l'expliqua et, parce qu'il devinait une partie de la vérité, il crut avoir tout compris.

« C'est elle qui l'a sauvé, dit-il entre ses dents, retenant autant qu'il le pouvait l'explosion de sa fureur. La misérable s'est dévouée pour lui; et lui, en récompense de son dévouement, il lui a donné ce portrait. Il y a trop longtemps qu'elle l'aime; il faut en finir! il faut qu'elle meure ! »

Sa main se leva pour frapper; mais il la laissa retomber sans qu'elle eût commis le crime, et il murmura : « Elle dort ! »

Pierre Glorieux regarda autour de lui avec égarement, comme s'il eût craint d'arrêter les yeux sur le doux visage de Suzanne. Il y avait tant d'abandon et de candeur, que le jaloux abusé sentit qu'il lui serait impossible de frapper la victime s'il osait de nouveau la regarder.

« Non, pas encore, se dit-il, qu'elle vive; il doit mourir avant elle; sans cela, ma vengeance ne serait pas complète. L'amour est imprudent; Suzanne ne peut manquer de me découvrir bientôt la retraite de son complice : je ne punirai l'une qu'après avoir tué l'autre. »

Mais ce châtiment retardé répondait mal aux mouvements furieux qui, par intervalles, faisaient bondir son cœur et troublaient sa raison. Les pensées de vengeance soudaine que le malheureux s'efforçait de chasser de son esprit y revenaient sans cesse, et toujours plus impérieuses : elles affolaient son cerveau. Ses oreilles bruissaient au point de l'enivrer. Il lui sembla que le sol tremblait sous ses pas; que tout s'agitait dans cette chambre, et que lui-même était emporté dans un fantastique tourbillon. Sans le vouloir, cette fois, il se retrouva près du lit, et levant encore le couteau sur Suzanne; un invisible ressort poussait son bras qui allait frapper droit au cœur.

Eperdu et tremblant, Pierre fut éclairé, à travers les ténèbres de son égarement, d'une lueur de raison qui lui fit comprendre que, s'il demeurait là plus longtemps, il céderait à cet accès de la fièvre altérée de sang. Rassemblant ses forces, il s'enfuit dans l'autre chambre et jeta le couteau loin de lui.

Enfin, allégé du poids qui l'écrasait, vaincu par toutes les fatigues et par toutes les émotions de cette malheureuse journée, il se jeta sur son lit et bientôt s'endormit.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Le lendemain, quand il se réveilla de ce profond sommeil, il appela Suzanne; elle ne répondit pas à sa voix; il entra dans sa chambre : Suzanne était partie.

IX

Au jour naissant, à l'heure de son lever, la reine d'Angleterre ignorait encore le succès de l'héroïque dévouement de sa messagère.

Gardée à vue dans son palais et n'osant interroger personne, de peur de trahir le secret de l'assistance que lui prêtait le régent, la mère de Jacques Stuart avait passé la nuit dans les plus cruelles angoisses et, depuis que le jour avait paru, rien n'était venu la rassurer. Elle souffrait sans avoir même la consolation de se plaindre; car, entourée d'espions qui guettaient ses regards et cherchaient à surprendre ses paroles, la prudence maternelle lui faisait un devoir de garder pour elle seule des inquiétudes qu'il eût été dangereux de confier à un parent ou à un ami.

Le marquis de Contades avait invoqué auprès de Marie d'Est l'inviolabilité d'un secret d'Etat, et la veuve de Jacques II avait trop à trembler pour la destinée de son fils pour l'aggraver en transgressant la loi rigoureuse du silence.

Une seule personne avait pu être informée des douleurs de la reine : celle-là n'était qu'une simple femme du peuple; mais, ainsi que la mère du prétendant, elle avait tremblé pour cette existence qui, à elle aussi, était chère.

Plus heureuse maintenant que la royale exilée au château de Saint-Germain, cette femme ne tremblait plus depuis que sa courageuse témérité avait dérobé le dernier des Stuarts au poignard de ses assassins. Elle pouvait à bon droit se réjouir, car elle savait le prince Jacques à l'abri du danger dans un asile protecteur.

Son âme généreuse ne lui permettait pas de garder pour elle seule une telle joie, quand un autre cœur avait si grand besoin d'y participer.

A son réveil, la première pensée de Suzanne fut pour cette mère, ignorante de ce qui s'était passé. La dévouée se dit qu'elle n'aurait qu'à demi accompli son devoir si, après avoir sauvé le fils, elle ne se hâtait d'aller rassurer et consoler la mère. C'est pour remplir cette pieuse mission que la femme du voiturier était sortie avant l'aube. Guidée par les indications qu'elle-même avait été chargée la veille de transmettre au prince de la part de Marie d'Est, Suzanne s'était rendue au village de Chaillot où, sans peine, elle avait trouvé l'hôtel de Lauzun; mais, arrivée là, que d'empêchements lui firent obstacle et que de persistance il lui fallut pour obtenir la faveur d'être introduite auprès de Jacques Stuart! Elle parvint cependant à se faire ouvrir la porte de son appartement. Quand elle fut devant lui, le prétendant lui dit ces mots qui auraient pu la faire mourir de douleur, si une intention moins désintéressée l'eût amenée près de lui.

— Je ne vous connais pas, mon enfant, qui êtes-vous?

Tremblante d'émotion, elle dit :

— Je suis Suzanne, monseigneur.

Le prince Jacques chercha dans sa mémoire; mais il ne reconnut la jolie et téméraire enfant du jardin des arbalétriers que lorsqu'elle eut repris, visiblement blessée :

— Votre Altesse se rappellera peut-être mieux maître Huguenin, l'arquebusier de la rue de Mareil : c'était mon père.

Jacques Stuart lui tendit la main en s'excusant de son défaut de mémoire; mais, pour Suzanne, qui comptait sur le souvenir du prince, la bienveillance de l'accueil ne racheta pas le tort de l'oubli.

Cependant, une heure après cette entrevue, la femme de Pierre Glorieux courait à cheval sur la route de Saint-Germain. Stimulant de la voix sa monture, elle soulevait de temps en temps un léger fichu pour s'assurer qu'elle n'avait pas laissé tomber une lettre, trésor de bonheur qui, venu de la part du fils, devait changer en joie l'anxiété de la mère.

Déjà la diligente messagère se félicitait d'avoir parcouru sans accident plus des trois quarts de la route; déjà les pavillons dont Hardouin Mansart avait flanqué le château de Saint-Germain, sous le dernier roi, dessinaient leurs grandes masses à l'horizon; déjà enfin, Suzanne avait en grande partie traversé le bois du Vésinet; encore un temps de galop, et elle allait arriver au bac du cabaretier Giraud; mais, au moment où elle se disposait à lancer plus vigoureusement son cheval, un homme qu'elle n'avait pu apercevoir, accroupi qu'il était derrière un tas de fagots, se leva brusquement et, dirigeant contre elle le canon d'un fusil, il lui cria :

— Arrête, ou tu es morte!

Cet homme n'était pas un vulgaire bandit de grand chemin : c'était un assassin politique; l'un des complices qui, la veille, se préparaient au crime non loin de là, dans le cabaret du *Beau Vas-y-voir*; cet homme enfin, c'était celui des deux émissaires du capitaine Douglas qui parlait français. On a su qu'il se nommait Little-John.

A l'aspect soudain de cette figure et de cette arme menaçantes, Suzanne eut un moment de trouble; mais bientôt, recouvrant sa présence d'esprit et résolue, même en face de la mort, à ne pas livrer son secret, elle poussa son cheval de l'autre côté de la route et, faisant siffler un vigoureux coup de cravache, elle passa comme le vent en face du misérable qui toujours s'avançait vers elle.

Celui-ci, étonné de rencontrer tant de résolution chez une femme, demeura d'abord déconcerté et incertain; mais, presque aussitôt, il abaissa son fusil à la hauteur de l'œil dans la direction par laquelle Suzanne s'enfuyait à toute bride, il lâcha la détente et le coup partit.

Le cheval continuait à galoper; mais, à un tressaillement de la jeune femme, l'assassin comprit que la balle avait atteint son but.

En effet, après un vain effort pour se maintenir droite sur sa monture, la pauvre Glorieuse chancela, la bride s'échappa de sa main affaiblie et son corps, violemment secoué par l'allure du cheval, fléchit et alla mesurer la terre.

Ainsi qu'un chasseur qui voit tomber sa proie, Little-John accourut vers Suzanne; elle n'avait pas perdu connaissance et, malgré le sang qui coulait de sa blessure et la faisait s'affaiblir sensiblement, elle luttait encore contre la violence du misérable qui tentait de lui arracher la lettre du prince.

Le guet-apens dont Suzanne venait d'être victime avait précisément pour but la saisie de cette lettre.

Serrant d'une main convulsive le précieux écrit, la blessée parvint durant quelques secondes encore à le

défendre contre son assassin ; mais ses suprêmes efforts devaient l'épuiser.

— Je ne peux plus ! dit-elle avec désespoir.

Et elle s'évanouit.

Enfin Little-John triomphait ; le fruit de sa lâche victoire était dans ses mains ; il la tenait cette lettre qui allait livrer aux ennemis de Jacques Stuart le secret de sa retraite ! Tout à coup, rapide comme un trait, un homme à cheval parut au détour de la route et, se précipitant à bas de son vaillant coureur, il mit pied à terre dans le sang de la victime.

L'Anglais frissonna de terreur.

« C'est un témoin, » pensa-t-il.

Non : c'était un complice.

— Par Saint-Georges, dit-il, quand il eut reconnu le voiturier, il faut avouer que vous m'avez fait une rude peur.

— Eh bien, oui, ce n'est que moi, répondit Pierre Glorieux d'un ton farouche ; puis, sans oser tourner les yeux vers sa femme, mais la désignant de la main, il dit à demi-voix :

— Elle est morte, n'est-ce pas ?

— Non : elle n'est que blessée.

— Je ne veux pas qu'elle souffre ! répliqua le mari de Suzanne. Hier, si je l'ai laissée vivre, c'était pour qu'elle me fît découvrir la retraite du prince Jacques ; maintenant, je n'ai plus besoin d'elle ; donnez-moi votre fusil, que je l'achève.

— C'est donc votre femme ? demanda l'Anglais.

— Vous le voyez bien, puisque je vais la tuer, répliqua le jaloux, la parole tremblante sur les lèvres et des larmes aux yeux.

Le crime. Dessin de P. Philippoteaux.

— Il suffit ; je respecte vos droits, riposta l'autre en rechargeant l'arme qu'il passa dans la main du mari.

— Voyons d'abord le papier que vous lui avez arraché ; il sera ma justification devant ma conscience et devant Dieu.

— Le voici, dit Little-John ; mais vous témoignerez, en présence du capitaine Douglas, que c'est moi qui ai fait la capture.

— C'est convenu, repartit Pierre Glorieux.

Puis, sans plus de façon, et malgré les scrupules que manifestait l'Anglais, il rompit le cachet de cire qui fermait la lettre et lut des yeux, depuis la première jusqu'à la dernière ligne, ce que le prince Jacques avait écrit à sa mère.

A mesure qu'il lisait, le visage du mari de Suzanne perdait de sa sombre expression. Quand il eut fini, se tournant vers la blessée gisant toujours sur la route et qui venait de reprendre ses sens, il tomba à genoux et lui cria :

— Pardonne-moi, Suzanne ; j'ai été bien coupable, mais j'étais si malheureux ; pardonne-moi !

Ranimée aux accents de cette voix rassurante où le sanglot du remords se mêlait à la prière, la jeune femme se releva moins péniblement qu'on n'aurait pu le supposer. Elle souffrait encore ; mais la balle avait seulement labouré l'épaule sans pénétrer dans les chairs. Appuyée sur son mari et aidée par lui, elle prit

son mouchoir de cou qu'elle noua autour de sa blessure. Le sang avait cessé de couler.

Spectateur étonné de cette scène qu'il ne s'expliquait pas nettement, Little-John comprit néanmoins qu'elle allait tourner contre lui; aussi, après qu'il se fut consulté, profitant du moment où Pierre Glorieux était le plus occupé à secourir la blessée, il se jeta tout à coup sur lui, afin de reprendre de vive force son fusil et la lettre du prince.

Bien que l'attaque fût inattendue, le mari de Suzanne ne se laissa prendre ni le fusil, ni la lettre. Reculant d'un pas et protégeant sa femme, il mit en joue le misérable qui rugissait de colère et écumait de rage.

— Va, dit-il, s'adressant à Suzanne sans pour cela quitter l'attitude menaçante par laquelle il tenait son assassin en respect; va, si la force nécessaire te reste encore, porter à la mère du prince Jacques cette lettre dont la lecture vient de m'épargner un crime. Ne crains rien pour moi, la Glorieuse, je suis maître de ce misérable; s'il bouge, je le tue comme un chien.

L'Anglais, livide et muet, restait immobile. Suzanne ramassa la lettre de Jacques Stuart; son cheval avait disparu; mais celui de Pierre Glorieux était encore là; elle monta en selle et partit au galop.

Malgré ses fatigues, malgré sa blessure, la courageuse femme fournit sans faiblir cette dernière étape. Comme si Dieu eût voulu que ses forces ne l'abandonnassent qu'après sa mission remplie, elle ne tomba épuisée sur le tapis du salon de la reine que lorsqu'elle eut remis dans la main de Marie d'Est la lettre du prétendant.

Cette lettre disait :

« Si vous avez encore un fils, c'est grâce à la généreuse messagère que vous-même avez envoyée sur mon chemin. Que Dieu me pardonne mon oubli; je l'ai vue si peu autrefois, que je ne me souvenais plus d'elle; elle me parlait, et je ne la reconnaissais pas encore.

« Il a fallu qu'elle me montrât mon portrait, qu'elle avait reçu de vous quelques heures seulement avant ma rencontre, pour être certain que je n'étais pas le jouet d'une trahison. Et ce matin, quand elle est venue chercher la lettre que vous avez maintenant sous les yeux, c'est seulement quand elle m'eut dit le nom de son père que j'ai retrouvé dans ma mémoire le souvenir effacé de la charmante fille qui n'était encore qu'une enfant lorsque je suis parti.

« Un scrupule me vient en ce moment, ma mère; qui sait si ceux qui ne comprennent pas combien la pratique des vertus est familière aux nobles cœurs, ne chercheront pas à expliquer par un motif d'intérêt injurieux pour Suzanne sa conduite envers moi? Vous, dont nul n'oserait contester la parole, ne laissez pas calomnier son dévouement.

« J'ai trouvé l'hospitalité la plus amicale et la retraite la plus sûre chez le duc de Lauzun. Je n'ai plus que cette journée périlleuse à passer; si avant ce soir mon asile n'a pas été découvert, vous n'aurez plus rien à craindre pour moi.

« Privé de la douce joie de vous revoir, je couvre de baisers ce papier qui sera bientôt sous vos yeux. Nos amis m'attendent, je vais combattre pour les Stuarts, priez le Seigneur d'accorder la victoire à nos armes. »

Le soir de ce même jour, caché sous le costume ecclésiastique, le prince Jacques partit de Chaillot en chaise de poste; trois jours après, il s'embarquait dans un port de la Bretagne. Ainsi, en même temps, la messagère de Marie d'Est avait sauvé le fils de Jacques II et reconquis l'estime de son mari. Quant à ce dernier, il n'avait besoin, pour être heureux, que de rendre sa confiance à Suzanne la Glorieuse.

Huit jours après, à Saint-Germain en Laye, la foule encombrait la place du marché, sur laquelle une potence était dressée en face de la grande horloge; elle attendait le patient: un Anglais nommé Little-John. Il avait été reconnu coupable d'une tentative de meurtre sur la femme de Pierre Glorieux, voiturier à Nanterre.

On lit dans les *Mémoires* de Duclos : « L'ambassadeur d'Angleterre, l'audacieux Stairs, pour voiler son crime, eut l'impudence de se plaindre de l'exécution de cet assassin comme d'un attentat au droit des gens. On lui fit comprendre combien, pour son honneur, il lui convenait de se taire, et il se tut. »

MICHEL MASSON.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION

LES MÉMOIRES D'UNE MÉNAGERIE [1].

VIII. — LE COMPLOT.

Tout en racontant les souvenirs de sa vie passée, maître Simius arpentait sa cage de long en large et inspectait minutieusement les barreaux qui formaient, pour lui, la ligne de démarcation entre l'esclavage et la liberté. Tout à coup, il se baissa vivement et, saisissant de ses quatre mains un des barreaux près de la porte, il le secoua avec fureur...

Au bout de quelques minutes de travail, un véritable rugissement de triomphe jaillit de sa poitrine.

La barre de fer, mal scellée, venait de céder sous les efforts du singe !...

Passer par l'ouverture ainsi pratiquée et exécuter à travers la ménagerie une série de bonds et de gambades désordonnés fut l'affaire d'un instant pour le malicieux animal.

Rose de mai, interdite et tremblante de frayeur, se pelotonnait sur son escabeau et ne soufflait mot, de peur d'attirer l'attention du fugitif, qui, d'ailleurs, ne s'occupait point d'elle. Captif depuis si longtemps, Simius ne songeait pour le moment qu'à se dégourdir les membres et à leur rendre leur souplesse naturelle.

Ses compagnons d'esclavage, debout contre les barreaux de leurs cages, le regardaient d'un air ébahi.

Quand il eut bien sauté, gambadé, cabriolé, fait tous ses tours, l'heureux Simius s'arrêta un moment et se prit à examiner les objets répandus autour de lui.

Un chapeau, placé sur une chaise, attira bientôt ses regards. C'était la coiffure de cérémonie de Scipion l'Africain, un feutre de forme Louis XIII, orné d'un magnifique panache tricolore en plumes de coq. Simius

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

le saisit, le tourna dans tous les sens, puis le plaça bravement sur sa tête.

Se dressant alors sur ses mains de derrière et étendant les bras :

— Messieurs et mesdames, dit-il, s'adressant à une foule absente, c'est moi qui suis le maître de céans, l'invincible et l'invaincu Hercule de la Réole... Applaudissez !...

Et, sans doute pour donner le signal des applaudissements, le singe se frappa de grands coups de poing sur le ventre.

Simius avait l'air si comique dans ce rôle, que ses compagnons partirent d'un grand éclat de rire et témoignèrent leur plaisir chacun à sa manière : le lion et le tigre fermèrent à demi leurs yeux et retroussèrent leurs babines ; Bel-Œil claqua du bec ; Long-Nez fouetta de sa queue les barreaux de sa cage ; Martin, les quatre pieds réunis, se renversa sur le dos ; les cacatoès firent entendre un cri strident en dressant leur huppe...

— Mon bon Simius, dit le tigre lorsque le premier mouvement de gaieté fut passé, tu es très-amusant... Mais tu pourrais faire quelque chose de plus utile que de simuler une représentation et de copier les allures du maître...

— Peut-on savoir quelle est cette chose si utile ?

— Toi qui es si habile, tu dois être charitable...

— Je m'en vante. Et puis ?...

— Ouvre-moi la porte...

— Ouais !... rien que cela ?... Or figurez-vous, monsieur Patte de velours, que je vous trouve très-bien où vous êtes ! Si vous saviez comme, derrière vos barreaux, vous avez bonne mine !...

— Mon bon Simius, délivre-nous !... dit le lion de sa voix la moins creuse.

— Vous aussi, papa la Moustache ?... Quel est donc ce subit accès de liberté qui vous prend ?...

— Le besoin de faire comme toi et de dégourdir nos membres... Ouvre-moi la porte, je t'en prie...

— Je sais. Cela se chante sur un air qui n'est pas nouveau, mais qui n'en est pas moins joli :

Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu,
Ouvre-moi la porte
Pour l'amour de Dieu !...

— Charmant ! charmant ! Ce farceur de Simius a toujours le mot pour rire !...

— Ah ! ah ! Voyez comme la fortune fait varier les opinions. Tout à l'heure, prisonnier, je n'étais qu'un être désagréable, un impertinent, une tête sans cervelle, un ennuyeux interrupteur... Maintenant, libre et en position de rendre service, je deviens un être charmant, plein d'esprit, un farceur ayant toujours le mot pour rire !...

— Simius, mon ami, fit Long-Nez, ne perdons pas en vaines paroles un temps précieux. Nous devons tous être solidaires les uns des autres. Le hasard... ou plutôt ton industrie, t'a rendu libre... Eh bien ! délivre-nous à notre tour. Ce sera un bon tour joué à Scipion l'Africain.

— Hum ! fit Simius, le tour ne serait pas mauvais, j'en conviens ; mais je n'aimerais pas beaucoup à vous voir de si près et à me trouver parmi vous, sans qu'une bonne barrière de fer vînt me mettre à l'abri de vos griffes, papa la Moustache, et vous, Patte de velours, et de vos dents pointues, vous, compère Long-Nez !... Comme on connaît les saints, on les adore, voyez-vous !...

— Oh !... firent en chœur les trois prisonniers, comment peux-tu penser...

— *Prudence* est *mère de sûreté !* J'estime qu'un singe jeune, doux et timide, sans défense, car je n'en ai aucune, ne doit jamais s'écarter de cette prudente maxime.

— Bannis toute crainte, Simius ; car, sur l'honneur de nos aïeux, nous jurons non-seulement de ne te faire aucun mal, mais encore de te défendre en tout et contre tous !... Allons ! montre-toi charitable et tourne la clef dans nos serrures respectives. Fais voir que tu es aussi habile qu'un homme !...

Simius, vaincu par ces habiles incitations et flatté de montrer son adresse naturelle, allait céder aux vœux intéressés de ses compagnons, lorsqu'une idée lui traversa l'esprit.

— Non ! dit-il en se frappant le front. Ce n'est point cela qu'il faut faire. Le moment n'est pas encore venu de sortir.

— Que veux-tu dire ?

— Mes bons amis, écoutez-moi. Vous avez l'intention de jouer un bon tour à l'Hercule de la Réole, n'est-ce pas ?

— Oui ! certes.

— Je n'y contredis pas ! Cela me sourit beaucoup, au contraire. Eh bien ! je vais vous apprendre le moyen de rendre le tour meilleur que vous ne le supposez.

— Parle, mais dépêche-toi ! On peut venir d'un instant à l'autre...

— Voici. Il est évident pour moi, et pour vous aussi sans doute, que, grâce au barreau que je viens de desceller et que je puis tout aussi facilement remettre en place, je suis libre de rentrer dans ma cage et d'en sortir à ma fantaisie.

— C'est évident.

— Paix là ! Or, demain, Scipion l'Africain donne une *grrrrrande représentation*. Que diriez-vous, si je m'arrangeais de façon que les portes de vos habitations fussent ouvertes au moment où les curieux rempliront la ménagerie ? Hein ? Vous auriez là, compère Long-Nez, une belle occasion de vous venger un peu de ces faces de crème qui vous ont vaincu !...

— J'ai pardonné ! Simius...

— Crois cela, mon ami, et dors sur tes deux oreilles !

— Je n'en crois pas un mot, père Long-Nez ; mais ça n'y fait rien : c'est votre affaire !

— Mais, dit le lion, si l'on vient à s'apercevoir du dégât que tu as commis dans ta cage, Simius ?...

— Soyez sans inquiétude, papa la Moustache, on a ses petits talents...

— Alerte ! gronda Martin ; j'entends des pas !...

Simius jeta à terre son chapeau à plumes et rentra d'un bond dans sa cage : en un clin d'œil il eut ramené le barreau descellé dans sa position naturelle.

— Dormez sans inquiétude, mes amis : à demain la liberté !...

— La liberté et la vengeance ! fit Long-Nez.

— Vous oubliez tous une chose, s'écria le lion.

— Laquelle ?

— Rose de mai comprend notre langage... Elle est là... elle a tout entendu !...

— Si Rose de mai parle, dit le tigre d'une voix caverneuse, je la croquerai comme j'en ai croqué tant

d'autres !... Mais, si elle ne parle pas, il est bien entendu que nous ne lui ferons aucun mal... Nous nous acquitterons ainsi de la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers elle...

— Entendu ! Mais, silence ! voici l'Hercule de la Réole.

En effet, le brave Scipion, ouvrant la porte, faisait son entrée dans la ménagerie.

Quant à Rose de mai, tremblante sur son escabeau, elle semblait anéantie. La frayeur paralysait sa voix.

IX. — LA REPRÉSENTATION.

Ce soir-là, Rose de mai dîna de fort mauvais appétit. Son pauvre petit cœur était partagé entre deux sentiments également puissants. D'un côté, l'amour filial l'engageait à parler et à révéler à son père ce qui se tramait contre lui et contre les spectateurs du lendemain ; de l'autre, la terreur paralysait sa voix...

Les dernières paroles du tigre bourdonnaient aux oreilles de la chère fillette comme un glas funèbre... Etre mangée vivante pour la moindre indiscrétion !... Cette idée la faisait frissonner. Elle croyait déjà sentir les formidables crocs de Patte de velours lui labourer les chairs... Et pas de quartier à attendre !...

Cependant, vers la fin du dîner, l'amour filial sembla l'emporter sur la crainte. S'armant d'une résolution

La parade. Dessin de E. Morin.

soudaine, elle quitta sa place et, malgré les regards farouches que lui jetaient les prisonniers, s'avança vers son père, décidée à lui tout révéler.

Mais l'Hercule de la Réole n'était pas d'une humeur communicative ce soir-là.

— Bonsoir, fillette, fit-il en embrassant Rose de mai, va te coucher !... Demain, il faudra se lever de bonne heure, à cause des préparatifs de la représentation...

L'enfant hésita quelques secondes ; mais un regard jeté dans la cage des animaux la détermina à obéir. Tous ces yeux flamboyants, braqués sur elle, lui disaient trop éloquemment :

— Ne parle pas !...

— Bah ! pensa-t-elle, j'avertirai papa demain !

Malgré tous ses efforts pour s'endormir, Rose de mai resta éveillée la plus grande partie de la nuit. Des visions épouvantables passaient devant ses yeux. Tantôt c'était le crocodile qui, faisant claquer les plaques de son armure, sortait de sa cage en rampant, la gueule béante et cherchant une proie... Tantôt c'était Patte de velours qui s'avançait vers elle, la regardant de ses gros yeux verts, tandis que Simius, gambadant, lui faisait des pieds de nez !...

Les premières lueurs du matin blanchissaient déjà la tente de la ménagerie ambulante, lorsque la fillette, vaincue par la fatigue, parvint à s'endormir.

Quand elle se réveilla, tout le personnel, affairé, allait et venait dans l'établissement.

Le travail était en pleine activité.

Fadasse balayait et nettoyait l'intérieur, après avoir donné à manger aux animaux. Scipion l'Africain et sa douce moitié la Perle de la Dordogne s'occupaient des embellissements extérieurs, élevant l'estrade du haut

de laquelle on devait parler au peuple pour l'attirer, posant sur les gradins de vieux tapis usés, aux couleurs ternes et effacées, plantant des ifs ornés de l'écusson du souverain et surmontés de légères banderoles, suspendant la portière en velours jadis rouge qui cacherait au vulgaire l'accès du sanctuaire.

— Ah! te voilà! petite paresseuse! dit affectueusement l'Hercule de la Réole en apercevant sa fille. Tu as dormi la grasse matinée, j'espère! En voilà une ouvrière sur laquelle on peut compter dans les moments de presse!...

— Ne me gronde pas, petit père, je voudrais te dire quelque chose...

— Vraiment, fillette! Il s'agit bien de bavarder; nous avons, toi et moi, autre chose à faire. Va rejoindre ta maman...

— Mais, papa!...

Un rugissement sonore, semblable à un avertissement, coupa la parole sur les lèvres de Rose de mai...

— Silence! cria Scipion de sa grosse voix en passant la tête par la portière. Le premier qui bouge aura affaire à moi!...

La représentation. Dessin de E. Morin.

A la vue de leur maître, les animaux effrayés courbèrent la tête en signe de soumission.

— Ce n'est rien, dit flegmatiquement Fadasse, c'est le vieux lion qui soupire... Il aura trop mangé!...

— Trop mangé!... pensa le père la Moustache... Ah! si je te tenais seul à seul pendant deux minutes, figure de papier mâché, je te montrerais si j'ai trop mangé!...

Quant à Rose de mai, interdite et tremblante, elle se réfugia près de sa mère.

Midi avait déjà sonné quand les préparatifs furent terminés. Mais ce n'était pas tout. L'opération la plus importante restait encore à faire, celle de la toilette de la famille.

— Tiens, fillette, mange, dit la Perle de la Dordogne en donnant à sa fille une grande tartine; quant à nous, nous n'avons pas le temps de déjeuner aujourd'hui! nous n'en dînerons que mieux, ce soir!...

La toilette des différents acteurs fut longue et difficile. C'est que, dans le cours de sa vie errante, Scipion l'Africain, pour abréger l'ennui et la monotonie des grandes routes, plus d'une fois s'était vu contraint de réfléchir — chose qui ne lui était jamais arrivée dans son premier etat de tambour-major — et s'était assuré ainsi que la pompe et l'apparat sont les plus sûrs moyens de gagner la bienveillance du public. Les hommes sont comme les papillons, ils vont vers ce qui brille — diamant ou strass, peu importe! — et Scipion voulait briller...

En vérité, il y réussissait à merveille. Les cheveux relevés et retenus par un large ruban rouge orné d'un panache de plumes tricolores, sa longue barbe noire tombant sur son maillot couleur de chair, une grande ceinture de cuir, véritable arsenal garni d'une foule de pistolets et de couteaux-poignards, ses énormes bras nus cerclés de bracelets de fer, les mains appuyées sur sa massue, on l'eût pris pour l'Hercule mythologique se préparant à combattre le lion de Némée.

Fadasse s'était mis en frais de toilette, et formait un contraste frappant avec son majestueux patron. Tout de blanc habillé, ses yeux ternes, sa blême figure, rendue plus blême encore par une épaisse couche de farine, son corps long et sec comme une perche, ses grands bras ballants en faisaient un véritable fantôme destiné à servir de repoussoir à la Perle de la Dordogne.

Quant à celle-ci, elle brillait d'un éclat incomparable et aurait économisé les frais de lumière, si la représentation avait eu lieu le soir. Sa coiffure eût fait pâlir d'admiration le coiffeur le plus renommé des cinq parties du monde. C'était un assemblage volumineux de tous les genres usités depuis la plus haute antiquité. Cette merveille capillaire n'avait pas moins de trois étages, reliés par une foule de bandeaux, de nattes, de fleurs, de rubans et de diamants... en verre.

Tout le monde avait pris part à la confection de cette machine, chacun apportant son goût et son inspiration personnelle. Boule de neige, le chat, s'était occupé des crêpés; Scipion, des bandeaux; Fadasse, des nattes, et Rose de mai, des ornements... A eux quatre, ils avaient réussi à édifier ce chef-d'œuvre si beau... et si grand, que l'incomparable Perle de la Dordogne semblait avoir la figure au milieu de son corps. Son cou ployait sous le poids des colliers; sa robe, d'un bleu tendre, à corsage cramoisi, disparaissait sous les franges et les paillettes de papier doré. La lune, lorsqu'elle se lève derrière un nuage, n'est pas plus rayonnante!

Or la sémillante dompteuse le savait bien; car, après s'être donné un dernier coup d'œil complaisant dans son miroir, elle souleva la portière et fit son apparition sur l'estrade au milieu des murmures flatteurs des populations ébahies.

Rose de mai, non plus, n'avait pas été oubliée. Ses blonds cheveux frisés et ornés d'une couronne de fleurs en papier d'argent, les bras et les épaules nus, sa robe de gaze flottant autour de son corps, retenue par une ceinture rose, elle avait l'air d'un chérubin égaré dans la ménagerie.

Scipion, jetant un dernier coup d'œil autour de lui pour voir si chaque chose était à sa place, s'écria :

— Tout le monde en haut! l'heure est arrivée. Allons! mes enfants, que chacun fasse de son mieux et veille à la recette!...

Les trois derniers acteurs rejoignirent sur l'estrade la Perle de la Dordogne.

— Les voilà! les voilà! s'écrièrent les gamins massés en avant de la ménagerie.

Tous les badauds qui garnissaient le champ de foire accoururent.

— C'est-y beau! c'est-y beau! s'écriaient les bonnes femmes avec admiration.

— Dites donc, madame Pichet, faisait l'une d'elles, voyez tout d'même comme ça vous a un bel air, ces gens-là! Ne dirait-on pas des princes?...

— Ç'en sont p't-être!... Est-elle jolie, c'te p'tite femme-là! Un vrai bijou, quoi!...

— Dame! j'sais pas, moi. P't-ête bien que tout n'est pas vrai et qu'y a d' l'imité parmi! Mais, regardez donc celui-là qui s'appuie sur son gourdin... a-t-il une crâne barbe!... C'est ça qu'est un bel homme!

— Ah! dame! oui. Pour être un bel homme, c'est un bel homme, madame Pichet. Il est pûs beau qu'défunt le vôtre! Je suis sûre qu'il est encore pûs grand que celui à la Jacqueline...

— Ah!... défunt Pichet n'y aurait pas été à la cuisse...

— Et c't autre qu'est tout blanc! Est-il sec, est-il long! On dirait une asperge...

Un mouvement de Scipion coupa court à toutes ces réflexions.

— Eh bien! Paillasse, mon ami? Est-ce que tu ne vois pas la société si distinguée qui te regarde? cria-t-il à Fadasse en lui appliquant un formidable coup de pied... au bas des reins.

« Mesdames et messieurs,

— Il a une drôle de façon de parler aux gens, mon patron, n'est-ce pas?... N'y faites pas attention : c'est que je suis un peu sourd, mais, comme je suis bien sûr que vous ne l'êtes pas, vous, je n'emploierai pas le même moyen pour attirer votre attention. La douceur de mon caractère est connue, et je suis vraiment trop poli pour parler à quelqu'un d'aussi près...

« Mesdames et messieurs,

« Lorsque hier nous avons fait notre entrée dans votre ville, précédés par le bruit sourd de nos trois carrosses, les hommes se grattant le menton, les dames plaçant leurs jolies mains sur leurs yeux encore plus jolis, se sont dit sans doute :

« — Tiens! qui vient là-bas, au milieu de ce nuage de poussière? Sont-ce des princes, des ambassadeurs, des généraux? Est-ce le préfet? Ne serait-ce point l'évêque?

« Puis, lorsque la distance qui trop malheureusement nous séparait encore fut franchie, un cri de désappointement sortit de vos lèvres :

« — Bah! ce sont des montreurs d'ours! des charlatans, quoi!

« — Hein?... des charlatans, nous?...

« Eh bien, oui! nous sommes des charlatans... pour ma part, je m'en fais gloire... Et d'ailleurs pourquoi donc en rougirais-je?... Charlatan!!.. tout le monde ne l'est-il pas, plus ou moins? Et les plus grands sont-ils donc toujours ceux qui montent sur les planches?...

« Non, mesdames! non, messieurs! regardez autour, devant et partout où vos regards rencontreront un visage humain, ils verront un *charlatan!...*

« Charlatan, le marchand qui vend sa marchandise à trente pour cent de perte!

« Charlatan, le médecin qui a trouvé le remède merveilleux qui guérit à la fois les maux d'estomac, les engelures et les cors aux pieds!

« Charlatan, l'ami qui vous assure de son affection inaltérable pour vous emprunter cent sous!

« Et tenez!... là, sous vos yeux, voyez ce gentil petit enfant qui, les bras passés autour du cou de sa mère, la couvre de baisers. . C'est blond, c'est rose, c'est frais comme une pomme d'api... charlatan! charlatan déjà!!... Ecoutons-le...

« — Maman, dit-il tout haut, je serai bien sage... puis, tout bas : Si tu veux me faire entrer dans la ménagerie!...

« Ah! le beau petit charlatan blond! Il a bien raison, car on y voit des choses surprenantes.

« Entrez, messieurs et dames, entrez! suivez le monde!

« Vous y verrez le lion du désert, si fort, qu'il renverse un homme rien qu'en le regardant!... Cet animal extraordinaire, qui dévastait les propriétés des montagnes les plus sauvages de l'Atlas, a été capturé par l'un de nos plus célèbres magnétiseurs, qui réussit à l'endormir après trente-six heures de tête-à-tête!... Ce lion effrayant a été surnommé à bon droit le *roi des animaux*.

« Vous y verrez le grand tigre du Bengale, qu'un rajah indien envoya à S. A. le prince de Monaco pour ses étrennes, et qui nous a été confié pour lui faire son éducation. Cet animal est très-méchant. Il se défend, même quand on ne l'attaque pas; aussi les personnes qui désireraient le voir sont priées de ne point entrer dans sa cage, sous peine d'amende. Cet animal sanguinaire, plus fort que le lion, par lequel il se laisse vaincre presque toujours, fait la terreur des Indiens et surtout des chasseurs, qui le poursuivent sans cesse par plaisir. Il mange jusqu'à six chevaux par jour!... C'est un exemplaire unique que tout le monde voudra voir! Nous en avons refusé cent cinquante mille francs de la reine de Malabar!!

« Vous y verrez aussi le grand crocodile du Nil, découvert récemment dans le tombeau du roi Pharaon! Ce lézard — le crocodile, pas Pharaon! — a escorté, dans sa jeunesse, le berceau qui portait Moïse sur les eaux...

« Enfin, messieurs et mesdames, vous verrez dans notre ménagerie une foule d'animaux plus surprenants les uns que les autres, et surtout l'illustre Scipion l'Africain dit *l'Hercule de la Réole* ou *le Roi des dompteurs*, qui luttera, sans muselière, avec l'ours brun des Asturies! La maîtresse de l'établissement, *la Perle de la Dordogne*, exécutera devant l'honorable société les danses caractéristiques de son pays natal, et terminera ses gracieux exercices en soulevant à bras tendus l'homme le plus gros de la compagnie!...

« Entrez, messieurs, mesdames! pour vous faire voir toutes ces merveilles, ce n'est pas cent francs, ce n'est pas même un franc!... Non, messieurs, ce n'est que la modique somme de vingt centimes!!... quatre sous!!... Entrez, et ceux qui ne seront pas contents, on ne leur rendra pas leur argent... parce qu'ils auront l'esprit mal fait! » . . . .

La foule hésita un moment. Tous brûlaient de l'envie d'entrer dans la ménagerie où on leur promettait tant de belles choses; mais nul n'osait monter le premier sur l'estrade.

Rose de mai, comprenant qu'un plus long retard de sa part devait amener une catastrophe, s'avança vers son père, bien résolue à tout lui dire, lorsqu'un nouveau rugissement fit encore expirer la parole sur ses lèvres... Tremblante de frayeur à cette voix qui lui rappelait la peine réservée aux délateurs, elle se réfugia derrière son père.

Quant à la foule, électrisée par ce rugissement, elle n'hésite plus. L'entrée est envahie, et en un clin d'œil la ménagerie se remplit de curieux.

Scipion et Fadasse se réjouissaient intérieurement en entendant le son clair des gros sous tombant dans la sébille que la Perle de la Dordogne, préposée à la recette, tendait aux spectateurs.

Rose de mai suivit son père dans la ménagerie.

— Qui sait? pensait-elle, peut-être que le singe n'aura pu ouvrir la cage de ses compagnons...

Un coup d'œil jeté par elle sembla donner quelque force à cette idée. Tout était dans l'ordre accoutumé.

— La première fournée est complète!... s'écria tout à coup Scipion. Personne n'entrera plus d'ici à une demi-heure.

Messieurs et mesdames! je vais vous faire l'explication des animaux répandus sous vos yeux, et je commencerai, si vous le voulez bien, par le premier, le grand lion du désert... Comme vous pouvez le voir, cet animal possède une...

Un concert de rugissements effroyables fit expirer la parole dans la gorge de Scipion, toutes les cages s'ouvrirent à la fois et les sauvages captifs s'élancèrent d'un bond sur cette foule affolée. . . . .

Pour échapper à cet affreux spectacle, Rose de mai, accroupie dans son coin, ferma les yeux...

Quand elle les rouvrit, le sol était jonché de cadavres... Fadasse, terrassé par le tigre, agonisait sous ses griffes puissantes, tandis que le vieux lion s'élançait vers l'Hercule de la Réole, qui, un couteau-poignard à la main, attendait le choc de pied ferme...

A cette vue, la fillette poussa un grand cri et. . . se réveilla!!! . . . .

Tandis que les animaux se racontaient mutuellement les souvenirs de leur vie passée, Rose de mai, accroupie sur son escabeau et envahie par l'obscurité sans cesse croissante, s'était insensiblement assoupie, puis endormie tout à fait, au moment où le tigre allait commencer son histoire.

La délivrance de Simius, le complot, la représentation, tout cela n'était qu'un rêve entrevu par son imagination impressionnée des récits qui venaient de la frapper vivement.

Encore frissonnante de la terrible vision qu'elle avait eue, l'enfant jeta les yeux autour d'elle... Tout était tranquille. Les animaux, n'ayant plus rien à se dire, s'étaient recouchés.....

Scipion et Fadasse revenaient de la mairie, leurs papiers en règle, et la Perle de la Dordogne apportait les provisions pour le souper.

— Ah! papa!... que je suis donc contente de te voir, s'écria Rose de mai, se jetant au cou de son père.

— Vraiment, mignonne, fit l'Hercule en allumant la lumière... Mais, qu'as-tu donc?... fillette, es-tu malade?

— Non, papa!

— Cependant...

— Ecoute, papa! Je vais te dire quelque chose...

Et la fillette redit à son père toutes les conversations qu'elle avait entendues, puis la vision qui avait troublé son sommeil... Quelques jours après, la pauvre enfant tomba frappée d'une fièvre terrible, et fut longtemps en danger!...

C'est son récit, répété devant moi une seconde fois par l'Hercule de la Réole, mon intime ami, que j'ai transcrit ici pour mes lecteurs. Puisse-t-il les intéresser, comme il m'a intéressé moi-même, alors que je l'ai entendu, tenant sur mes genoux la gentille Rose de mai convalescente et passant la main dans ses cheveux blonds bouclés!

H. DE LA BLANCHÈRE.

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

PETITE HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS[1].

II. — MÉDECINE INSPIRÉE, DIVINE OU SACERDOTALE.

Adam, s'il faut en croire les avis des plus habiles commentateurs des livres sacrés, avait deviné ou reçu de Dieu les éléments de la science médicale; les patriarches qui lui succèdent font, en diverses occasions, preuve d'un pareil savoir; chaque page des livres où Moïse a consigné les lois d'Israël atteste les doctes préoccupations du médecin hygiéniste; plus tard, Salomon écrivit sur les vertus médicinales des simples, et l'on voyait, dans le temple de Jérusalem, un formulaire complet dont il était, dit-on, l'auteur.

Chez les païens des diverses régions, des divers temps, une même fiction se retrouve, qui attribue à des personnages immortels la découverte des pratiques médicales. Pour les Egyptiens, c'est Isis et Osiris, puis Thoot, qui devient Hermès ou Mercure; pour les Grecs, c'est Apollon — sous l'invocation duquel se mettait encore la Faculté de Montpellier au siècle dernier — c'est Chiron, Prométhée, et enfin Esculape, en qui s'incarne d'une manière exclusive la médecine considérée comme science divine.

Les guerriers épiques, du reste, sont presque tous à la fois combattants intrépides et guérisseurs habiles : Thésée, Ulysse, Achille savent tous, d'aventure, distiller le baume sur les plaies de leurs amis, et la lance du vainqueur d'Hector avait, dit-on, la vertu de guérir les blessures qu'elle avait faites.

Les déesses — comme si le caractère de douceur et de bienfaisance qui semble inhérent à leur sexe leur assurait un heureux privilége — figurent en nombre parmi les célébrités médicales de l'Olympe. Cybèle, l'épouse de Saturne, était invoquée pour les maux des petits enfants, sans doute à cause de l'habile sollicitude dont elle fit preuve en dérobant ses fils à l'estomac paternel. Dans Homère nous voyons Diane et Latone panser Enée. C'est la belle Hélène elle-même qui a le secret de la préparation du miraculeux *népenthès*. Minerve n'est autre que cette Hygiée dont nous avons déjà parlé. Junon a aussi des temples. Mais la plus curieuse des divinités s'occupant de la santé des hommes est une certaine Méditrina, dont les Latins célébraient pompeusement la fête à l'époque des vendanges, le jour où ils goûtaient les vins de l'année.

Ce jour-là ils faisaient, en l'honneur de la déesse, force libations accompagnées de cette charmante formule :

« Je bois du vin nouveau pour me guérir des vieilles maladies et me préserver des nouvelles. »

Culte joyeux s'il en fut, qu'il serait peut-être assez facile de rétablir parmi nos contemporains.

De ces diverses individualités mystiques, ou plutôt de ces figures composées par les poëtes, qui, le plus souvent, ne firent que fixer les nombreux traits épars dans les souvenirs populaires, la pratique médicale passa tout naturellement dans les temples qui leur étaient consacrés, où elle avait pour représentants les prêtres qui desservaient les sanctuaires.

C'est ainsi que, sans sortir cependant du domaine des prétendues interventions célestes, nous quittons la période purement légendaire pour aborder les âges historiques.

Voici d'abord l'Egypte, où les prêtres, étant seuls dépositaires de toutes les connaissances, se trouvaient naturellement médecins. L'art de guérir était enseigné dans les temples d'Isis et d'Osiris et entouré, cela va sans dire, de toutes les cérémonies superstitieuses qui pouvaient, avant tout, en imposer au peuple ignorant.

Chez eux l'organisation médicale créait des spécialistes exclusifs, chaque médecin traitait une maladie et non une autre — première idée peut-être de cette subdivision du travail collectif qui fait aujourd'hui merveille au point de vue économique dans nos usines — et, comme témoignage rendu à la haute science, qui passait de médecin prêtre à prêtre médecin, défense rigoureuse était faite d'expérimenter aucun traitement qui ne fût pas le traitement adopté de temps immémorial.

On prétend que l'infraction à cette loi entraînait, pour le médecin, la peine de mort et que la même peine pouvait être prononcée contre le malade qui se serait avisé de guérir par des remèdes étrangers à la pharmacie officielle.

— Vous êtes digne d'être malade, disait à un de ses dociles clients un médecin moderne, qui aurait pu pratiquer dans les temples égyptiens au lieu de naître à une époque où l'on a entendu certain autre docteur affirmer « qu'un malade était mort pour avoir guéri de travers ».

Les prêtres israélites, disent les interprètes du Talmud, bien qu'ayant rapporté mainte tradition du pays d'Egypte, différaient essentiellement d'opinion avec les prêtres d'Isis sur la question médicale. Un temps vint où, au lieu de continuer à mettre à profit les prescriptions consignées dans les livres de Salomon, ils les supprimèrent en arguant de ce fait qu'elles étaient préjudiciables à la piété « parce que le peuple se laissait aller à avoir plus de foi aux vertus des herbes qu'en Dieu ».

Mais restons dans le domaine mythologique.

Esculape, fils d'Apollon, était, ainsi que nous l'avons constaté, reconnu comme le dieu guérisseur par excellence. On le représentait ordinairement avec une longue barbe et assis, ayant sur ses genoux des boîtes pleines de drogues et instruments de chirurgie. De la main droite il tenait sa barbe (emblème de réflexion) et de la gauche son bâton noueux, entortillé d'un serpent, ce qui signifiait que, pour guérir, les malades doivent, à l'exemple de cet animal, faire « peau neuve ». Le serpent, étant d'ailleurs l'emblème de la prudence et de l'attention, marquait les qualités dont la médecine devait faire preuve. Le bâton noueux symbolisait, selon les uns, celui que les convalescents devaient prendre pour faire leurs premiers pas ; selon les autres, il signifiait que la médecine était un art difficile. Auprès du dieu se voyait le coq, emblème de

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

vigilance ; cet animal lui était ordinairement sacrifié, comme le témoignent les dernières paroles de Socrate.

Certains allégoristes veulent qu'Esculape, fils du Soleil, mari d'Hygiée, qui représente la santé, soit l'emblème de l'air, et ils arrivent à cette formule « que la santé est le résultat du bon air enfanté et purifié par le soleil ». Un proverbe italien dit encore : « Là où n'entre jamais le soleil entre souvent le médecin. »

Parmi les nombreux temples consacrés à Esculape, les plus fameux étaient ceux de Cos, de Gnide, de Pergame et surtout celui d'Epidaure.

Les murs de ces sanctuaires étaient couverts de tableaux qui relataient sommairement les cas de guérison avec le détail des maladies et des traitements suivis. Ces tableaux étaient faits de matière plus ou moins riche : bois, métal ou marbre, selon le degré de fortune ou de libéralité des malades, qui les offraient au dieu comme gage de reconnaissance.

On rapporte même à ce sujet un mot assez significatif du philosophe sceptique Diagoras. Un ami arguait de la multitude de ces *ex-voto* pour conclure à la toute-puissance médicale du dieu.

— Eh, mon cher, répliqua-t-il, si tous ceux qu'il n'a pas guéris eussent aussi envoyé des tableaux, la place manquerait depuis longtemps pour les recevoir.

Quoi qu'il en fût, il est permis de voir dans la collection de ces documents, naturellement assez imparfaits, les premiers éléments d'un enseignement

L'intérieur du temple d'Epidaure. Dessin de Gilbert.

médical public, et tout porte à croire que les hommes qui, les premiers, tentèrent de se livrer hors des temples à la guérison des maladies, durent puiser là un commencement d'éducation pratique.

Les temples d'Esculape, placés d'ailleurs sur des lieux élevés, dans une belle exposition, et entourés de bois qui assainissaient l'air des alentours, étaient de véritables maisons de santé, où les malades venaient s'installer pendant une période de temps plus ou moins longue, pour consulter le dieu et suivre les traitements, que dirigeaient les prêtres imbus des saines traditions.

Notons que, par respect pour l'infaillibilité du dieu, on tenait pour le dernier des sacriléges le fait de mourir dans l'enceinte du temple ; aussi, dès qu'un malade semblait désespéré, les surveillants du saint lieu avaient-ils soin d'ordonner qu'il en fût éloigné au plus vite.

Un poëte qui ne se gênait guère pour fronder les ridicules ou les abus de son temps, même quand il pouvait en résulter quelque discrédit pour les croyances reçues, Aristophane, met dans la bouche d'un valet de comédie (voir *Plutus*) le récit d'une nuit passée dans le temple d'Epidaure, où, paraît-il, les clients faisaient foule.

Nous y voyons d'abord que les malades, après s'être purifiés dans l'eau lustrale, et après avoir déposé — pratique essentielle — leurs offrandes sur les autels, se couchaient au milieu même du temple, sur des peaux de béliers qui avaient, disait-on, la vertu de provoquer les songes au cours desquels les remèdes étaient indiqués aux consultants.

▪

Une fois couché, on devait s'endormir au plus vite ou tout au moins feindre de dormir, ou plutôt encore se persuader qu'on dormait, en tous cas rester immobile.

Le sommeil, feint ou réel, étant descendu sur les malades, des sifflements de serpents (1) se faisaient entendre, qui annonçaient la venue du dieu. Une porte s'ouvrait au fond du temple obscur. Le dieu entrait, en la personne d'un prêtre couvert d'habits semblables à ceux de la statue. Plusieurs jeunes filles le suivaient, qui étaient censées représenter les filles d'Esculape.

Le premier soin du divin personnage était de prendre sur l'autel et sur les tables aux sacrifices toutes les offrandes, dont il emplissait un sac; puis il faisait le tour des dormeurs, qui ne manquaient pas de se réveiller, mais qui, la foi superstitieuse aidant, étaient convaincus d'être gratifiés d'une céleste vision; il indiquait à chacun le remède propre à guérir sa maladie et se retirait suivi de ses filles et des serpents qui l'avaient devancé.

Avons-nous besoin de remarquer que le prêtre qui, chargé du rôle d'Esculape, devait dicter des ordonnances aux malades, était choisi parmi les plus habiles du collége attaché au service du temple, et que les malades ayant été interrogés, examinés au préalable par les autres prêtres, rien n'était laissé au hasard dans les formules prétendues divines articulées pendant la nocturne apparition?

Bien que les temples des dieux guérisseurs fussent établis un peu partout, il ne devait pas être donné à tous les malades de s'y transporter. On ne s'y rendait guère qu'au cas où, de la gravité même de la maladie, ne résultait pas l'impossibilité de ce déplacement, et il va sans dire que, si peu dispendieux que pussent être alors les voyages, grâce aux traditions de l'hospitalité, encore fallait-il de certaines conditions particulières pour entreprendre ces pèlerinages.

Le traitement du commun des malades devait donc composer la clientèle d'un certain nombre de médecins que nous serions tentés d'appeler *laïques*, et c'est d'ailleurs ce qui semble ressortir d'un passage de la même comédie que nous venons de citer plus haut :

— Ne croyez-vous pas qu'il conviendrait d'appeler quelque médecin ? dit un personnage.

— Eh! répond l'autre, quel médecin capable espérez-vous trouver dans une ville (Athènes) où on les paye si mal et où leur art est si méprisé?

Ce qui nous prouve en même temps que la situation professionnelle de ces praticiens n'était rien moins qu'honorable et lucrative.

Cette citation nous apprend en outre que la médecine dite *clinique* (de *κλίνη*, lit) ou pratique médicale exercée par les médecins visitant les malades à domicile — système dont on fait honneur à Esculape lui-même — était dès lors communément établie, sans préjudice du négoce de nombreux charlatans qui, comme nous le voyons encore aujourd'hui, s'en allaient d'ici et de là, vendant des remèdes baroques ou se livrant, pour le compte des clients, à des simagrées superstitieuses.

(1) Sifflements produits, assure-t-on, par des serpents apprivoisés qui étaient dressés et entretenus par les prêtres, comme symbolique représentation du dieu.

III. — ENCHANTEMENTS, INCANTATIONS.

Les pratiques superstitieuses ont fait originellement partie de la médecine chez tous les peuples.

« Les hommes, remarque avec justesse un historien, voyant que les remèdes étaient souvent inutiles, s'attachèrent à tout ce qui se présenta. Ils crurent le premier fourbe qui voulut bien se donner la peine de leur en imposer. Quoique les moyens employés fussent raisonnablement sans vertu, il a suffi, pour les préconiser, que quelques personnes crussent en avoir reçu du soulagement. Il a pu même arriver que ce soulagement fût réel, la force de l'imagination suppléant à celle qui manquait aux remèdes. »

Les charmes et enchantements, considérés comme agissant d'eux-mêmes, ou comme accompagnement de certaines substances ou compositions prétendues pharmaceutiques, prirent les formes les plus diverses.

Tantôt c'étaient certains mots que l'on prononçait à l'oreille du malade, ou même loin de lui à son intention; d'autres fois c'était une récitation de paroles bizarres, ou bien encore on écrivait ces paroles sur des objets qu'on attachait au corps du malade et qu'on lui faisait porter.

Parmi ces formules extravagantes, quelques-unes sont restées fameuses.

Voici d'abord l'*abracadabra*, qui se suspendait au cou par un fil de lin et qui s'écrivait de façon à former une pyramide renversée composée de la répétition, de plus en plus abrégée, de ce mot sans signification propre :

ABRACADABRA
ABRACADABR
ABRACADAB
ABRACADA
ABRACAD
ABRACA
ABRAC
ABRA
ABR
AB
A

Telle était la puissance de ce préservatif qu'il devait suffire à braver les affections les plus graves.

Les Israélites eux-mêmes attribuaient une grande et souveraine vertu au mot *abracalan*, non pas écrit, mais prononcé par la même méthode : *abracalan*, *abracala*, *abracal*, *abraca*, etc.

Nous trouvons, chez les Thibétains de nos jours, un usage qui rappelle ce qui précède. Quand leurs prêtres médecins jugent convenable d'administrer tel ou tel remède aux malades, ils écrivent tout simplement les noms de ces médicaments sur des bouts de papier que les malades avalent, avec la certitude que l'effet du nom doit équivaloir à l'effet de la substance elle-même.

Caton, l'austère Romain, nous a laissé, dans ses écrits sur la vie rustique, la description d'un charme tout-puissant pour réduire les membres cassés, qui nous semble faire quelque peu tort à la gravité de sa mémoire.

— Prenez, dit-il, un roseau que vous fendrez et que deux personnes tiendront sur le membre fracturé, puis commencez le charme en disant : « Guérison au membre cassé : *motes*, *vota*, *daries*, *dardaries*, *asta-*

lattes, ou bien : *huat, anat, pista, sorta*. Vous répéterez ces paroles avec les deux autres personnes, jusqu'à ce que les deux extrémités du roseau soient réunies, après quoi vous attacherez le cercle ainsi formé au membre démis, qui guérira, si jusqu'à guérison vous avez soin de recommencer tous les jours l'incantation : *huat, anat, huat, pista, sorta*, etc. »

On croirait vraiment entendre le fagotier Sganarelle, transformé en médecin de par la vertu du coup de bâton, faisant montre de latinité en présence de gens qui « n'entendent pas le latin », ce qui prouve que si loin que paraisse s'aventurer parfois la verve comique, elle ne fait que se tenir dans le champ de la réalité.

Aux charmes, amulettes, philtres ou talismans, dont la vogue commencée chez les anciens s'est perpétuée jusqu'à nous, viennent se joindre tout naturellement les prescriptions, les légendes qui s'attachent à telle ou telle substance médicamenteuse.

Combien d'herbes qu'il ne fallait conseiller que sous l'influence de tel ou tel astre et n'employer qu'après s'être livré à telle ou telle cérémonie ! combien de drogues investies de leurs vertus par des phrases dénuées de sens ! combien de composés donnés comme remèdes efficaces, qui ne durent leur crédit qu'au rapprochement extravagant de divers éléments disparates ! Heureux les malades quand leur confiance ne les exposait à rien de plus qu'à l'inertie de ces prétendus spécifiques — comme par exemple lorsque, prenant dans un sens propre cette métaphore célèbre aux temps anciens, que « la beauté du quatrième livre de l'Iliade était capable de calmer les plus vives souffrances, un médecin imagina d'ordonner l'application de ce quatrième livre sur la tête en cas d'accès de fièvre quarte, etc. »

Nulle part nous ne trouvons les charmes plus généralement accrédités que dans ces antiques régions chaldéennes, dont l'histoire, restée en quelque sorte muette jusqu'à notre époque, va maintenant s'éclairant de jour en jour, grâce aux merveilleux travaux des orientalistes, qui arrivent peu à peu à recomposer de toutes pièces le tableau de ces temps si éloignés.

« Dans la croyance chaldéenne, écrit M. F. Lenormant (*les Sciences occultes en Asie*), toutes les maladies étaient l'œuvre des démons. Aussi, dans ce pays-là, la médecine était-elle simplement une branche de la magie. Elle procédait par incantation, par emploi de philtres ou de breuvages enchantés — breuvages dans la composition desquels devaient naturellement entrer un certain nombre de substances dont on avait reconnu les vertus curatives. »

Les maladies étaient d'ailleurs regardées comme personnifiant chacune un démon particulier, que des formules éloignaient ou dominaient. On a retrouvé plusieurs de ces formules.

Ces peuples croyaient surtout à l'efficacité de certains nœuds magiques, ainsi que le révèle la traduction d'une inscription cunéiforme : « Noue à droite et arrange à plat un bandeau régulier, sur la gauche un diadème de femme, divise-le deux fois en sept bandelettes, etc. »

Une stèle égyptienne, conservée à la bibliothèque nationale et interprétée par nos savants, relate une singulière histoire qui peint bien la façon dont la science médicale pratique était comprise en ces époques, qui ont été longtemps considérées chez nous comme antéhistoriques.

Au douzième siècle avant Jésus-Christ, le roi d'Egypte Ramsès XII, étant allé au pays de Mésopotamie, vit et épousa la fille d'un chef de ce pays. Quelques années plus tard, Ramsès étant à Thèbes, on vint lui dire qu'un envoyé de son beau-père se présentait, sollicitant du roi qu'il envoyât un médecin de son choix auprès de la sœur de la reine, la princesse Bint-Resclut, atteinte d'un mal inconnu et possédée d'un démon.

Un médecin renommé, appartenant à la classe sacerdotale, partit en effet avec le messager. Mais en vain eut-il recours à toutes les ressources de l'art, l'esprit refusa d'obéir, et le médecin dut revenir à Thèbes sans avoir guéri la belle-sœur du roi.

Onze ans plus tard, un nouvel envoyé se présenta. Cette fois le chef mésopotamien ne demandait plus un médecin, mais l'intervention directe d'un des dieux des Egyptiens, qui pouvait seule amener la guérison de la princesse. Comme la première fois, Ramsès consentit à la demande de son beau-père, et l'arche sacrée de Kous, l'une des divinités thébaines, partit pour opérer le miracle demandé. Ce voyage fut long, car il fallut un an et six mois pour l'accomplir. Enfin le dieu arriva en Mésopotamie et l'esprit vaincu fut chassé du corps de la jeune princesse, qui recouvra immédiatement la santé.

Un dieu dont la présence produisait des guérisons aussi miraculeuses était précieux à bien des titres, et, au risque de se brouiller avec son puissant allié, le beau-père de Ramsès résolut de le garder dans son palais.

Pendant trois ans donc l'arche de Kous fut retenue en Mésopotamie ; mais, au bout de ce temps, le chef asiatique eut un songe : il lui sembla voir le dieu qui, sous la forme d'un épervier d'or, prenait sa volée vers l'Egypte, et, au réveil, il fut attaqué d'un mal subit. Ce lui fut comme un avertissement céleste. Il donna immédiatement l'ordre de renvoyer le dieu, qui, en l'an 33 du règne, était de retour dans son temple de Thèbes (1).

Bien des siècles ont passé depuis le double voyage de ce dieu et depuis que florissaient ailleurs qu'en Chaldée les superstitions dont nous avons sommairement parlé ; mais la filiation de ces pratiques ridicules ou naïves est-elle bien complétement éteinte aujourd'hui ?

Serait-il besoin de chercher attentivement pour en découvrir les vestiges autour de nous ?... Non, sans doute, et l'occasion s'offrira certainement de faire la preuve de cette assertion.

Toujours est-il que tel était à peu près l'état général du monde ancien, au point de vue de l'art de guérir, quand, au septième siècle avant l'ère chrétienne, de la famille des Asclépiades — médecins de père en fils depuis Hercule et Esculape, dont ils se flattaient de descendre en ligne directe — naquit à Cos l'homme qui fut pour la science médicale ce qu'Homère et Hérodote furent pour la poésie et l'histoire, c'est-à-dire le puissant génie qui, le premier, incarna caractéristiquement son art et en légua les lois exactes à la postérité.

EUGÈNE MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

(1) De Rougé, cité par F. Lenormant.

ÉTUDES MORALES.

LA PETITE MÈRE[1].

La toilette des enfants. Dessin de F. Lix.

III. — MÈRE DE FAMILLE.

La pitié, l'indignation, les sourdes et patriotiques colères avaient animé tour à tour les rudes visages de ceux qui venaient d'entendre cet émouvant récit.

— Pauvres petits!... murmura la femme, qui pleurait. Oh!... la guerre!... la guerre!

Et le mari, ses poings crispés, un sifflement dans la gorge :

— Après?... demanda-t-il, après?...

— Mais il ne me reste plus rien à vous apprendre, reprit l'oncle Jeffs. Thérèse et Jacques eurent une même tombe, où sont ensevelis avec eux des centaines de bouquets d'immortelles. Vous savez, l'immortelle du souvenir!... Tout le monde était là, tout le monde avait voulu leur apporter cet hommage de reconnaissance. Sans le dévouement de Jacques, notre village eût subi l'envahissement, peut-être le pillage. Aussi M. le maire et M. le curé, se faisant tour à tour les interprètes du sentiment général, déclarèrent-ils au cimetière que la famille Strum était adoptée par la paroisse, par la commune...

Quant à l'oncle Jeffs, qui n'est point un orateur, il se permit d'ajouter tout bas :

— Et par l'école!

En attendant, comme les orphelins se trouvaient sans asile, ils avaient été recueillis à l'usine.

Dès ce même jour, en revenant de la cérémonie funèbre, je leur rendis visite et restai frappé de la transformation qui s'opérait chez Mina.

Elle dominait, elle ajournait sa douleur pour se consacrer tout entière et tout de suite à sa tâche maternelle.

Dans les deux chambres hospitalières où, depuis la veille seulement, elle avait établi sa demeure, on pouvait déjà remarquer un esprit d'ordre, une entente de toutes choses, une propreté dans les moindres détails qui eussent fait honneur à la plus sage ménagère.

Et, comme sa sœur aînée prétendait lui venir en aide :

— Non, lui disait-elle, la fatigue t'accable... tu as la fièvre... il faut te reposer, et, s'il se peut, reprendre

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

dès demain matin tes occupations habituelles auprès de ces dames... Elles ont été si bonnes pour nous!... Tu les remercieras bien... Va, va, Christine!

Et Christine, que le chagrin avait brisée, finissait par obéir au moment même où je rentrais avec Fritz. Il avait conduit le deuil.

— Ah!... mon pauvre frère, lui dit Mina, c'est toi qui as eu la plus rude journée!... Le sommeil te remettra... Je vais te servir à souper... La nuit vient, tu dormiras ensuite... Veux-tu me permettre un avis? Oui, n'est-ce pas?... Eh bien, ne laisse pas tes camarades aller sans toi demain à l'atelier... Ce qui soutient dans une pareille épreuve, vois-tu, c'est le travail!...

Tandis qu'elle s'exprimait ainsi, sa voix et son geste avaient une douceur pleine de tendresse, une irrésistible et charmante autorité. Je la regardais, je l'admirais en silence.

— Oncle Jeffs, me dit-elle, ne vous en allez pas encore... J'ai à vous demander des renseignements, un conseil...

— Tout à ton service, mon enfant, lui répondis-je. Et, pour commencer, je vais te rendre compte de ce qui s'est passé là-bas. Tu vas voir combien on les estimait... combien on vous aime!

Le partage des terres. Dessin de F. Lix.

Pendant mon rapport, le souper se trouva servi comme par enchantement. Lorsque Fritz en eut pris sa part, elle le congédia par quelques caressantes paroles. Puis, tout en déshabillant les trois plus jeunes, elle m'interrogea :

— Que restait-il de la maisonnette? Comment s'y prendre pour telle ou telle chose?...

Elle n'oubliait rien, elle pensait à tout.

Les berceaux des enfants étaient disposés pour les recevoir; Mina les coucha, les berça, les endormit. Oh! la pauvre morte avait eu l'inspiration du ciel en choisissant celle qui devait la remplacer. Dès le premier jour, on en eut la preuve. Alerte, vigilante, infatigable, elle faisait face à tout, calmant ceux-ci, ranimant ceux-là, soignant tour à tour les uns et les autres. Une vraie mère de famille!

Ce ne fut qu'après avoir rempli tous ses devoirs, ce ne fut qu'après avoir vu tout son cher petit monde reposant en paix, qu'elle se permit de songer à son propre chagrin.

— Ah! je puis donc pleurer! s'écria-t-elle en tombant dans mes bras.

— Et moi, lui dis-je, moi qui allais te féliciter de ton courage!

— Oh!... j'en aurai!... j'en ai!... répondit-elle avec un vaillant regard qui brillait à travers ses larmes.

Depuis lors elle n'a jamais faibli, cette brave enfant. Christine est la première à lui rendre hommage. Que de fois ne lui a-t-elle pas répété :

— Tu vaux mieux que moi, petite sœur !

Et, Dieu le sait pourtant, Christine est une digne et sainte fille. Mais une nouvelle épreuve l'attendait. Nous apprîmes que Rodolphe, son fiancé, se trouvait au nombre des bloqués de Metz, où l'on mourait de faim, sans compter le feu de l'ennemi. Rappelez-vous que Thérèse, à l'heure de sa mort, avait eu comme un pressentiment d'un autre malheur.

Ainsi qu'elle l'avait prévu, Mina devint la consolatrice de sa sœur aînée.

— Ne désespère pas ! lui disait-elle chaque jour. Il reviendra ! Un secret instinct me l'assure, vous serez unis... vous serez heureux !

Et, grâce à cet encouragement, Christine conserve encore l'espérance.

Assurément les regrets de Fritz étaient sincères, mais il avait à peine quinze ans. Que faire, d'ailleurs, en ces temps de trouble où, le travail n'allant plus, une oisiveté fiévreuse le remplace? Des jeunes gens de son âge l'entraînaient parfois. Un soir Mina, passant devant la brasserie, crut entendre à l'intérieur la voix de son frère.

Elle s'avança, le reconnut parmi les buveurs, et, sans manifester autrement sa présence, elle resta sur le seuil jusqu'à ce que leurs regards se fussent rencontrés.

Aussitôt Fritz reposa son verre sur la table. Il se leva, vint à sa sœur et, tout en la reconduisant, il lui disait :

— Merci de ne pas me faire de reproches. Ils seraient inutiles, va!... nous nous sommes compris... Je n'y retournerai plus... jamais !

Et l'adolescent tint parole.

Une autre fois, ce fut à la porte du marchand de tabac. Il allait y entrer, une pipe à la main.

Mina venait de laisser Lisbeth à l'école des filles; elle conduisait à celle des garçons Tobie et Benjamin.

Le grand frère jeta sa pipe, accourut vers eux, et des deux sous qu'il avait en poche il leur acheta deux gâteaux.

— C'est bien, lui dit Mina, je suis contente. Ah ! ce doit être dur de se priver ainsi, mon pauvre Fritzel !

— Pas du tout !... se récria-t-il ; est-ce que nous ne sommes pas les aînés ?... Ces enfants-là sont nos enfants !. . Quelle satisfaction vaudrait celle de les rendre heureux?... Ni tabac ni cabaret !... Tout pour les petits !... Voilà ma devise... et si je m'en écartais, gronde-moi, sœur !... ou regarde-moi, cela suffira... C'est l'âme de notre mère qui me parlera dans ton regard !

Ah ! c'est un brave cœur aussi celui-là... Nonobstant, sa tête est légère... Un de ces esprits fougueux, que détourne facilement l'attrait du plaisir. Sans les bons conseils de sa sœur, qui a su le maintenir dans le droit chemin, peut-être serait-il devenu, je ne dis pas un mauvais garçon, mais un coureur d'estaminet, comme tant d'autres !

Quant au dévouement de Mina pour les plus jeunes de la famille, c'est vraiment un sujet d'admiration pour tous ceux qui la connaissent. Aussi n'en dirai-je rien de plus. Vous la connaîtrez, vous la verrez à l'œuvre.

Vous en savez assez maintenant pour comprendre comment et pourquoi les orphelins font partie de la caravane. Tout le monde a voulu qu'il en fût ainsi. C'était, d'ailleurs, le désir des frères Knab.

L'un d'eux, capitaine des francs-tireurs alsaciens pendant la guerre, avait remarqué cette vallée des Houx, qui se trouve, je crois, près d'ici.

Dès le lendemain de la paix, sitôt que notre pauvre commune de Rosenwald fut livrée avec le reste, une occasion se présenta de céder l'usine à vil prix. Mais qu'importe ! ses propriétaires voulaient rester Français.

On était désespéré de les voir partir.

— Emigrez à notre suite, dirent-ils, et nous transporterons de l'autre côté des Vosges, sur un terrain vierge encore, l'usine et le village. Chaque famille de travailleurs y pourra conquérir sa maison, un intérêt dans les bénéfices de l'entreprise. Le nécessaire vous sera présentement garanti. Quant à l'avenir, en associant nos efforts, peut-être donnerons-nous un grand exemple.

Sans en demander davantage, la proposition fut acceptée de franc cœur, ainsi qu'elle était faite. Une belle journée que celle-là ! Chacun se montrait plein de confiance et d'espoir.

Par un élan spontané qui portera bonheur à la colonie, les anciens décidèrent que la famille Strum serait de l'avant-garde et que, chacun dût-il se rogner un peu plus pour elle, elle aurait sa part dans le lotissement général, une des premières parts, une des meilleures !

Voici bientôt un mois de cela. Nos chefs, nos patrons s'éloignèrent le soir même afin d'installer le campement provisoire. Ils nous ont fait savoir au commencement de la semaine qu'on pouvait se mettre en marche, et nous serions arrivés déjà, sans la généreuse hospitalité que les habitants de Gérardmer ont voulu nous offrir au passage.

Et maintenant, chers hôtes, il se fait tard. Vous savez que le rendez-vous est pour six heures... Je réclame le lit qui m'est destiné.

. . . .

Cette demande, après une longue journée de marche, sembla trop légitime pour que fût retardé davantage le repos de l'oncle Jeffs.

Quelques minutes plus tard, tout le monde dormait dans la maison.

Au lever du soleil, Gertrude fut debout la première.

Elle alla traire sa vache, puis s'en revint allumer le feu.

— Avant de partir, se disait-elle, je veux au moins qu'ils aient pris chez nous leur café ! Les matinées sont encore fraîches !

Il lui sembla que quelqu'un traversait la salle d'un pas furtif.

Elle y regarda... Personne...

Afin de s'assurer qu'elle avait bien entendu, quelque peu curieuse d'ailleurs, l'obligeante Vosgienne monta sans bruit au premier étage.

La porte de la chambre était entr'ouverte. On pouvait voir, et sans être vu, dans l'intérieur.

La mère Diderich ne se refusa pas ce petit plaisir ; elle aperçut toute la famille, hormis le frère aîné ; c'était lui probablement qui venait de descendre pour harnacher Martin.

Lisbeth, tout en achevant elle-même sa toilette, regardait par la fenêtre. Mina, ayant devant elle la cuvette posée sur une chaise, débarbouillait, peignait, habillait ses deux petits frères avec une prestesse, un soin, des

câlineries qui lui eussent mérité les éloges de la plus expérimentée, de la plus tendre des matrones.

Le baby s'était permis une certaine résistance arrosée de quelques pleurs :

— Benjamin, lui dit-elle gracieusement, sois sage !... je le veux !...

Et comme il se taisait déjà :

— A la bonne heure ! reprit-elle avec un sourire communicatif; est-ce que ce n'est pas ainsi que faisait maman Thérèse? Obéis de même à maman Mina.

Lorsque l'équipement de voyage fut au grand complet, elle rappela ses petits, elle les réunit dans ses bras... j'allais dire sous ses ailes... Et, s'agenouillant tous les quatre, ils firent leur prière du matin.

Chaque phrase dite par Mina, les autres la répétaient en chœur. Elle finit par une invocation que lui avait sans doute inspirée la piété filiale, et dans laquelle, avec une sorte de poésie naïve, revenaient à plusieurs reprises le souvenir et les noms de leurs parents morts.

Rien de fervent, rien de touchant comme cette prière des orphelins exilés.

La mère Diderich, qui se tenait toujours aux écoutes, avait grand'peine à retenir ses sanglots.

Tout à coup, se frappant le front :

— Jarni !... s'écria-t-elle, et mon lait que j'ai laissé sur le feu !

A ce bruit inattendu, les enfants avaient tressauté de surprise.

— N'ayez crainte, mes bijoux, dit Gertrude, il s'agit du déjeuner, qui dans un instant sera sur la table...

Et vivement elle redescendit la première.

Quelques minutes plus tard, le café fumait dans les tasses, où surnageait un flot de crème. Au centre s'élevait une pyramide d'appétissantes rôties beurrées.

Tout le monde avait pris place à ce banquet matinal, y compris le ségare et sa femme.

Elle lui parlait à voix basse, il semblait l'approuver du geste.

— Monsieur Jeffs, dit-il brusquement, permettez que je vous communique une idée de Gertrude...

— Quelle est cette idée... voyons ?

— C'est par rapport à ces enfants du bon Dieu, qui vont se trouver bien mal là-bas, surtout dans le commencement... une sorte de bivouac !

— Eh bien ?

— Eh bien !... s'ils restaient ici quelques jours... une semaine... un mois... tant qu'il leur plaira de rester chez nous ?

Ce fut Mina qui répondit :

— Nous vous sommes bien reconnaissants de votre généreuse invitation, madame et monsieur... Je voudrais, mais je ne puis l'accepter... Songez-y : les gens de la paroisse nous ont comme adoptés; ne seraient-ils pas en droit de se montrer jaloux ?... Avec eux nous sommes partis, nous devons arriver avec eux... S'il y a dans le commencement beaucoup de travail, un peu de gêne, n'est-ce pas juste que chacun en prenne sa part, les petits comme les grands, les jeunes comme les vieux ?... Autrement, on penserait que nous sommes des paresseux et des ingrats !

— Elle a raison, dit le vieil instituteur. Diderich, donnez-moi la main... vous êtes un brave homme !

— Et Gertrude une brave femme ! conclut le ségare; je demande au moins qu'ils s'en souviennent. Est-ce chose promise, mes mignons ?... Si jamais vous avez besoin d'elle ou de moi, revenez hardiment... Ce qu'on offre chez nous, c'est de tout cœur !

La mère Diderich était trop émue pour faire un discours. Elle embrassa Mina, les enfants, et ce ne fut qu'après avoir bourré leurs poches de friandises qu'elle les laissa se remettre en chemin.

IV. — LA VALLÉE DES HOUX.

C'est un des replis les plus délicieux, les plus pittoresques de nos Vosges.

Au flanc des coteaux, jusque sur les crêtes, toute une forêt, toute une armée de sapins et d'épicéas semble monter à l'assaut du ciel, où se profile leur flèche altière. Çà et là des hêtres, un groupe de peupliers, quelques bouleaux, accidentent en l'égayant cette sombre verdure. On aperçoit dans les parties basses des roches moussues, de grands houx, force myrtilles, toutes sortes de végétations sylvestres. Au milieu, au fond, c'est comme un collier de prairies qui s'égrène sur les bords de la rivière torrentueuse. Si elle prête un charme de plus au paysage, elle offrait à l'industrie de précieuses chutes d'eau jusqu'alors négligées.

Cet avantage avait décidé le choix des frères Knab, en quête d'une nouvelle patrie pour leur usine. Quant aux ouvriers qui demandaient à les suivre, il y avait là tout à propos, dans la clairière principale, les ruines d'une ancienne abbaye. Quelques réparations suffisaient pour qu'elle servît de premier asile aux émigrants. Il ne leur fallait actuellement qu'un abri. On aurait devant soi toute la belle saison ; le printemps commençait à peine.

Les frères Knab acceptèrent donc. C'était au comptant, ou du moins à peu près, que leurs établissements d'Alsace venaient d'être vendus. Ils avaient des capitaux, des sympathies, de l'influence. Une place fut promptement arrêtée, l'affaire conduite avec cette fiévreuse impatience que donnent le désespoir et l'horreur de l'étranger.

L'abbaye se trouvait appartenir à l'Etat, propriétaire des bois d'alentour. Une concession fut accordée d'urgence. La commune de Gérardmer abandonna quelques terrains, quelques autres furent achetés. Personne ne se montra exigeant. N'était-ce pas à des frères qu'on faisait place sur le sol de la patrie ?

En même temps, des chantiers d'Interlaken arrivait une de ces vastes maisons de bois qui se démontent pour le transport et se remontent lestement à destination. Le soubassement de pierre se trouva prêt quand arrivèrent les charpentiers suisses. En moins d'une semaine ils eurent dressé leur chalet, flanqué de deux pavillons. C'était la demeure des chefs de la colonie.

Leurs dames s'y installèrent aussitôt, ayant pour aide de camp Christine Strum. Deux chambrettes lui étaient dévolues pour y loger avec elle toute sa famille.

Quant aux autres, des cloisons s'improvisaient dans les ruines du monastère ; au dehors, des baraques et des hangars. On avait mis en réquisition tous les ouvriers du pays. L'usine elle-même commençait à surgir de ses fondations. Déjà ce vallon désert prenait une physionomie nouvelle. Notre ami Jacob Diderich avait eu raison de le dire, tout s'y transformait comme par enchantement.

Aussi quelle surprise, quelle joie pour les bannis lorsque, le lendemain du jour où nous les avons vus passer la Schlucht, cette terre promise apparut à leurs yeux !

La place de chaque famille se trouvait marquée d'avance ; chacune s'empressa d'en prendre possession, d'y ranger les objets descendus des chariots.

Vers midi, une cloche sonna le dîner. La table était mise en plein air. On y voyait fumer une plantureuse soupe aux choux, des platées de légumes et de lard. Un monumental fromage de Gérardmer complétait ce menu. Pour l'arroser, la petite bière ne manquait pas. C'étaient les patrons qui régalaient ce jour-là.

Ils ne firent que se montrer, souhaitant à tous la bienvenue. Quant aux renseignements qui leur furent demandés :

— Demain, répondirent-ils; nous causerons demain, après la messe !

Le lendemain se trouvait être un dimanche, et déjà, dans la chapelle de l'abbaye, toutes choses se disposaient pour le divin sacrifice.

Ce ne fut pas trop de l'après-midi pour achever l'emménagement et pourvoir aux nécessités les plus urgentes.

Sous le hangar principal, un magasin, des comptoirs offraient aux ménagères l'essentiel. Elles y retrouvaient avec plaisir des marchandes de leur village, devenues veuves et ruinées par suite de la guerre. On les avait fait venir d'avance à cet effet et, chose singulière, elles ne vendaient qu'à prix de revient, rien qu'à crédit.

Chaque acquéreur recevait, avec la marchandise, un livret sur lequel son compte était ouvert. Il y avait même une boulangerie qui déjà fonctionnait aux mêmes conditions.

— Mais qui donc payera? demandaient les émigrants.

On leur répondait :

— Vous verrez!

Evidemment quelque secrète combinaison se cachait là-dessous.

Mais ce n'était pas encore là ce qui les intriguait le plus. C'était une large bande de terrain, orientée vers le soleil, et qui se remarquait au milieu de la prairie, non-seulement parce que la charrue venait d'en retourner l'herbe, mais encore à cause d'un treillage qui la divisait en portions égales et qui toutes portaient un numéro, depuis 1 jusqu'à 30.

Or ce chiffre correspondait précisément à celui des maisons abandonnées l'avant-veille et qui restaient vides, là-bas, au pays!

Vers le soir, tout le monde s'était rassemblé, se promenant devant ce treillage, et les suppositions allaient leur train.

Survint l'oncle Jeffs. On l'interrogea. Mais à son tour il répondit :

— Demain!

Et son regard, ses gestes, semblèrent pleins de mystère.

Dès l'aube du lendemain tout le monde fut debout, attendant avec impatience l'heure de l'office.

Rien de touchant comme cette première messe écoutée par les exilés. Leur digne pasteur, qui les avait précédés de quelques jours, se contenta d'une courte exhortation.

— Aujourd'hui, dit-il en finissant, je laisse à vos patrons la parole.

En sortant de la chapelle, les frères Knab s'étaient arrêtés ; on se groupa respectueusement autour d'eux.

L'aîné, montant sur le tronc d'un sapin renversé, s'exprima en ces termes :

« Les bons comptes faisant les bons amis, réglons d'abord nos comptes.

« Ils seront de deux sortes : ceux du présent, ceux de l'avenir.

« Naturellement je commence par les premiers.

« Plusieurs d'entre vous se sont étonnés du crédit offert à tous. Qu'on se rassure ! Tous gagneront de l'argent pour y faire honneur.

« A partir de demain, et jusqu'à l'ouverture de l'usine, chacun de ceux qui se sont associés à notre fortune touchera trente sous par jour, les femmes vingt, les enfants dix.

« Mais ce salaire, me demandent vos regards, en échange de quel travail?

« Oh! oh! le travail ne manquera pas non plus. D'abord, et d'une, il faut se construire des demeures.

« Voyez-vous là-bas ces terrains divisés, labourés, numérotés?... Nous allons les tirer au sort et, dans quelques instants, chaque famille aura son lopin de terre.

« Ne nous remerciez pas : c'est le gouvernement, c'est la France qui vous les donne. »

. . . .

A cette première déclaration, la joie brilla dans tous les yeux. De toutes les bouches ce même cri s'échappa :

— Vive la France!

« Quant aux maisons, reprit le plus jeune des frères Knab, vous pouvez d'avance les considérer comme faites. La charpente et la menuiserie sont commandées depuis un mois dans les scieries d'alentour, qui nous commencent leurs livraisons. Voilà pour le bois ; il en est de même pour la ferrure. Passons aux matériaux. N'avez-vous point remarqué, en arrivant ici, tout un coteau rocailleux, comme une avalanche de pierres? Il y en aurait de quoi construire une ville et, comme on dit, vous n'aurez qu'à vous baisser pour en prendre. On trouve de la chaux de l'autre côté; dans la rivière, du sable. Plus loin, pour nous-mêmes, nous venons d'établir une briqueterie. Reste la couverture ; elle se fait dans les Vosges en bardeaux de sapin, c'est à qui se chargera de la fourniture. Mais, objecterez-vous peut-être, nous ne sommes ni couvreurs, ni charpentiers, ni maçons ! Eh, morbleu ! lorsqu'on émigre, il faut devenir tout cela ! Quelques-uns d'entre vous n'ont-ils essayé de ces divers états? Oui, n'est-ce pas? Les ouvriers qui construisent notre usine vous donneront des conseils et parfois un coup de main. Avec du bon vouloir nous nous en tirerons. Enfin, quant à l'architecte, c'est moi. Mon plan, auquel on devra se conformer, mon plan est uniforme et des plus économiques. Vos demeures seront toutes pareilles et reviendront au même prix, douze cents francs. Cette somme, avancée par notre caisse, est remboursable en douze annuités, soit cent francs par an. Ce n'est pas un loyer, ce sont des à-compte. Notre notaire apportera tantôt l'acte de vente, et, dès que nous l'aurons signé les uns et les autres, chaque famille sera propriétaire non-seulement du terrain, mais encore de la maisonnette. A l'œuvre donc! A l'œuvre tous et de bon cœur, puisque c'est pour soi-même et pour les siens que chacun travaille ! »

. . . .

Les patrons, les fondateurs de la colonie s'étaient expliqués. Une explosion de reconnaissance et d'allégresse accueillit la conclusion de leur programme.

On demandait le tirage; on choisit Benjamin Strum,

le plus jeune de tous, pour sortir les numéros du sac que tenait l'oncle Jeffs.

A peine un lopin se trouvait-il attribué, qu'aussitôt la famille s'empressait d'en prendre possession. C'était plaisir de les voir se montrer, mesurer et, comme on disait jadis, *marcher leur terre.*

Il y eut une distribution de pioches et de bêches, voire même aux enfants ; chacun d'eux reçut son râteau et sa pelle en bois.

Les parents ne se montraient pas moins joyeux. Tous des enfants ! C'était à qui se mettrait sans retard au travail. Les uns creusaient déjà la fouille de la maison, les autres songeaient d'abord au jardin. Un gai soleil d'avril éclairait la fête.

Nos orphelins n'étaient pas les moins actifs ni les moins heureux. Fritz, s'escrimant d'estoc et de taille, pulvérisait les grosses mottes de terre. Lisbeth et les deux petits garçons l'imitaient à qui mieux mieux. Mina, jardinière en chef, s'était munie d'un cordeau pour dessiner les plates-bandes.

— Eh ! bonjour, les enfants ! leur dit tout à coup Jacob Diderich, qui passait par là.

Quand sa politesse lui eut été rendue :

— Jarni ! reprit-il, quelle activité ! quel trémoussement général sur toute la ligne ! Une vraie ruche, quoi ! une fourmilière ! L'oncle Jeffs vient de m'apprendre le plan des frères Knab... En voilà deux fiers hommes ! A propos, pour votre jardin, voulez-vous des graines ?

— Nous en avons apporté d'Alsace, répondit Mina. Quant à ce qui nous manquera, je vous enverrai Fritz.

— A la bonne heure ! fit Jacob. Mais la semence ne pousse pas toute seule, il faut qu'on l'aide. Dis-moi, Fritzel, tu as toujours ton âne ?

— Certes ! répliqua-t-il. Est-ce qu'on se sépare de ses amis ?

— Alors, conclut le bonhomme, amène-le-moi, que je lui charge sa bâtière de fumier... Une douzaine de voyages. Ah ! nous en avons de trop, parole d'honneur !

— Etes-vous obligeant ! dit Mina.

— Non, mais vous me plaisez, foi de Jacob Diderich, et je vous aime ! Et la mère Gertrude pareillement. Faudra venir la voir, elle viendra. Nous sommes voisins, que diantre ! et pays... Mon nom ne vous prouve-t-il pas que ceux qui me l'ont légué venaient aussi de l'autre versant des Vosges ?

Puis, s'attendrissant tout à coup :

— Hélas ! ajouta-t-il, qui sait s'il ne s'éteindra pas avec moi ?

— N'avez-vous pas un fils ? observa la fillette. Il était soldat, prisonnier... Votre femme me l'a dit. Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles d'Allemagne ?

— D'Allemagne, non. Il en revenait, nous l'attendions... C'est une lettre qui est arrivée, par laquelle Gaspard nous avise qu'on l'expédie sur Paris. On s'y bat de nouveau. La plus horrible des guerres, la guerre civile !

Jacob disait vrai : c'était le moment où notre armée, après tant de souffrances, quand elle aurait eu si grand besoin de repos, se voyait engagée dans une autre lutte sanglante et contre des Français, contre la Commune !

Un mois se passa dans une anxiété cruelle. Le pauvre père était exaspéré, obsédé par un pressentiment de malheur. Il ne pouvait tenir en place. On le voyait souvent à la colonie pour des livraisons de bois. Tout y marchait d'ailleurs à miracle.

La maisonnette Strum était la plus avancée. On citait son jardin comme modèle. Chaque soir, toute la famille s'y réunissait. La grande sœur Christine avait été présentée au ségare, qui ne lui refusa pas sa part d'amitié. Un lien sympathique existait entre eux : celle-ci n'avait pas encore reçu des nouvelles de son fiancé, celui-là attendait toujours son fils.

Vers la fin de mai, à cette heure indécise qui n'est pas encore la nuit et qui n'est déjà plus le jour, on causait des deux absents. La jeune fille se sentait plus triste que de coutume, le père encore plus inquiet.

— Ah !... s'écria-t-il brusquement, si les Parisiens me l'avaient tué, je ne croirais plus à la justice, à la bonté de Dieu !...

Tout à coup, à quelques pas, une voix lui cria :

— Garde-t'en bien, mon père... car il m'a préservé... me voici !

Déjà le vieux ségare s'était retourné, tout palpitant de joie ; déjà son fils se jetait dans ses bras.

V. — GASPARD ET RODOLPHE.

C'était une franche et robuste nature, un beau garçon de vingt-deux ans. A ce chiffre énoncé devant elle, la mère Diderich eût même répondu : « Pas encore ! »

En effet, quelques mois avant la déclaration de guerre, Jacob venait de lui acheter un remplaçant. A la nouvelle de nos premiers désastres, Gaspard avait voulu partir quand même, comme volontaire ; et, bien loin de l'en empêcher, notre brave ségare, qui se souvenait d'avoir été soldat, s'était contenté de lui dire : « Fais ton devoir ! »

On sait ce qui en était arrivé.

Et voilà qu'au moment où le père désespérait du retour de son fils, ce fils lui était rendu. Nous renonçons à peindre son ivresse. Il ne pouvait se rassasier de l'embrasser, de le regarder... autant du moins que possible, car pendant ces dernières scènes la nuit était venue.

Sur la manche de l'uniforme, Jacob sentit des galons, et qui n'étaient pas de laine.

— Quoi !... s'écria-t-il, sergent ?...

— Oui, père... sergent-major aux chasseurs à pied...

Tout à coup la lune qui surgissait à l'horizon fit briller quelque chose sur la poitrine du jeune sous-officier.

— Qu'est-ce que cela ?... fit le vétéran d'une voix qui tremblait ; la croix d'honneur !

— La médaille militaire !... répondit Gaspard. Ah !... c'est contre les Prussiens que j'aurais voulu la gagner !

— Je comprends !... fit le père ; Paris ne t'a pas semblé moins navrant que Metz !

A ce nom, qui ravivait en elle le souvenir de son fiancé, Christine émergea tout à coup de l'ombre et se trouva comme inondée de lumière. Une apparition. Cette blanche clarté faisait ressortir davantage encore sa tristesse et sa pâleur.

Etonné, charmé, Gaspard la regardait.

Une question qu'elle hésitait à formuler se devinait sur les lèvres de la jeune fille. Elle allait demander si par hasard, à Metz, il n'avait pas connu Rodolphe...

Jacob ne lui en laissa pas le temps, il s'écriait :

— Et ta mère !... Il lui faut sa part de bonheur...

— Mais j'ai passé chez nous, interrompit le sergent, elle a déjà reçu un à-compte... Comment aurais-je su que je te trouverais ici ?

— C'est juste !... Bonne Gertrude !... elle s'est privée pour moi des premières caresses de son Gaspard.

— Pas tout à fait, père... Nous étions partis ensemble ; mais, craignant de ne pas aller assez vite, elle m'a dit : « Cours en avant !..: va !... » Comme tu penses, je ne me le suis pas fait répéter deux fois pour prendre le pas gymnastique... Nous allons la retrouver à moitié chemin...

— Bigre !... conclut Jacob, ne nous attardons pas davantage !...

Et, s'adressant à la famille Strum :

— Vous permettez?... Vous comprenez, mes amis... Il y a si longtemps que la pauvre vieille attendait son enfant !...

Le père et le fils s'éloignèrent vivement ; ils disparurent au tournant de la route, où se projetaient les grandes ombres noires des sapins.

Mais non sans que celui-ci se retournât plus d'une fois pour apercevoir encore Christine.

— Ah !... ah !... fit Jacob, la voisine te semble belle ?

— Oui, père, répondit Gaspard; mais ce n'est pas tant sa beauté qui me remuait le cœur.

— Qu'est-ce donc, sergent ?

— Deux souvenirs...

— Voyons d'abord le premier, mon garçon.

— Père, c'est celui d'une statue, d'un buste personnifiant l'Alsace opprimée sous les traits d'une jeune fille comme celle-ci, avec le ruban strasbourgeois sur la tête et des larmes dans les yeux. La voisine, comme vous dites, était si triste et si blanche, qu'il m'a semblé revoir le marbre s'animant à la vie !

— Ensuite ?

— C'est le souvenir d'un camarade, pauvre garçon ! qui, durant notre captivité, me parlait sans cesse de sa promise... une Alsacienne !

La rencontre de Gertrude interrompit cet entretien. On ne songea plus qu'au bonheur de se retrouver tous ensemble, et bras dessus, bras dessous, on regagna la maison.

Vous voyez d'ici le souper, n'est-ce pas ? vous devez entendre la douce et joyeuse causerie qui le prolongea. Elles n'étaient pas gaies, cependant, les choses dont on parlait... Gravelotte, Saint-Privat, Rézonville, Ladonchamps, tout le siége de Metz... Puis ce dur hiver et cette existence de forçats que l'on avait dû subir en Allemagne... Puis la Commune et ses horreurs ! Pauvre cher Gaspard ! Que de périls et quelles souffrances ! Le froid, la faim, la captivité, toutes les misères, toutes les batailles ! Mais il en est revenu ! Le voilà ! Il ne nous quittera plus maintenant... Tout le reste est oublié.

Même la fatigue du jeune soldat, qui, pour revoir plus tôt ses parents, avait doublé la dernière étape. Ce ne fut qu'à plus de minuit que la lumière s'éteignit chez le ségare.

Le lendemain, dès l'aube, il attendait avec Gertrude le réveil de leur fils.

Le sergent parut enfin, mais sous son costume d'autrefois : veste et culotte de velours, les guêtres en cuir jusqu'aux genoux, la casquette forestière sur l'oreille et le bâton de montagnard à la main.

— Hé ! fit la mère, où vas-tu donc ainsi ? Nous qui comptions t'avoir pour nous seuls au moins cette première journée !

— Ne le tourmente donc pas, se récria Jacob ; je gage à sa mine que, s'il veut sortir, c'est pour un sérieux motif.

— Bien deviné, père, répondit Gaspard ; il s'agit de la dernière volonté d'un camarade qui n'a pas eu la même chance que moi.

— Il est blessé ?

— Il est mort, ma mère.

— Oh ! c'est sacré, cela ! dit-elle.

— Que lui as-tu promis? demanda Jacob.

— Si je revenais au pays, répondit son fils, de porter, aussitôt mon retour, une lettre qui renferme ses adieux.

— Et... c'est loin d'ici ?

— De l'autre côté de la Schlucht, près de Colmar.

— Ah ! s'écria Gertrude, j'ai peur de te voir aller par là... C'est chez eux maintenant... Tu as mauvaise tête... Et puis, un soldat...

— Sois sans crainte, nous avons appris en Prusse à savoir nous contenir.

— Près de Colmar, songeait à demi-voix le père ; les émigrés du val des Houx viennent des environs... Quel est le village où tu dois trouver cette personne ?

— Je ne m'en souviens plus, dit Gaspard en cherchant la lettre ; mais c'est facile à voir... Rosenwald.

— Eh ! c'est précisément le leur, fit Diderich ; il faut d'abord se renseigner auprès d'eux... auprès de moi, car je les connais presque tous.

Gaspard, regardant une seconde fois l'adresse, lut ce nom :

CHRISTINE STRUM.

— Christine Strum ! s'écria Jacob, ah ! la pauvre enfant !

— Tu la connais donc, père ?

— Oui... c'est la jeune fille que tu remarquais hier soir à cause de sa tristesse et de sa pâleur... Tu sais, la statue, l'Alsacienne !

— Ah ! murmura Gaspard, j'en avais ressenti comme le pressentiment !

Il y eut un silence.

— Ton voyage se borne maintenant à la colonie, reprit Jacob ; nous irons ensemble... mais comme pour affaires de notre commerce. Il faut des ménagements, tu conçois ! Si cette pauvre Christine apprenait d'une brusque façon le malheur qui l'a frappée, ce serait pour elle aussi le coup de la mort !

— Comment nous y prendre, père ?

— Je ne sais pas encore... on verra. C'est à la sœur qu'il faudra parler tout d'abord.

— Une sœur aînée ?

— Non, mais elle n'en a pas moins, sur toute sa famille, une autorité quasi maternelle... Je te conterai cela chemin faisant... Mangeons un morceau sur le pouce et partons.

Quand ils débouchèrent dans la vallée, Gaspard connaissait l'histoire des orphelins, la mission de l'élève de Thérèse.

— Il me tarde de faire connaissance avec cette brave petite Mina, dit-il. Pauvres enfants !... Ah ! lorsqu'on me raconte de pareils malheurs, je rêve que l'un de ceux qui les ont causés se rencontre devant moi, seul à seul et le sabre à la main.

— Holà ! fit Jacob, est-ce que Gertrude aurait eu raison d'appréhender de ta part quelque folie... mauvaise tête ?

Déjà le fougueux sergent s'était calmé.

— Non, père, mais il y a des souvenirs qui vous traversent le cerveau comme une flamme... on y voit rouge.

— Veux-tu bien te taire, garnement! J'aperçois Fritz qui nous regarde.

On approchait de la maisonnette Strum, où celui-ci, grimpé sur le toit, travaillait avec des ouvriers posant la charpente.

Quelques signes d'amitié s'échangèrent au passage, car le ségare et son fils poursuivirent leur chemin; aucun autre des enfants ne se trouvait là.

— Probable qu'ils sont à l'école, avait murmuré le père, et que leur sœur les y aura conduits...

En effet, quelques pas plus loin, ils aperçurent, arrivant à leur rencontre, une jeune fille vêtue de deuil.

— C'est Christine, fit Gaspard.

— Eh non, répondit Jacob, c'est Mina... quatorze ans au plus... une fillette... Mais c'est vrai tout de même qu'elles se ressemblent...

Puis, indiquant au jeune homme l'escarpement boisé qui s'élevait à droite du vallon :

— Va nous attendre sous les sapins... je te l'amène.

Le sergent ne se le fit pas répéter deux fois; c'était retarder de quelques minutes une révélation douloureuse.

Une sente à peine tracée parmi les myrtilles serpentait entre les grandes roches couvertes de mousse. Il ne fallait guère s'éloigner pour devenir invisible et se croire dans un désert, tant le silence était profond, l'ombre épaisse et l'endroit sauvage.

Gaspard s'arrêta; il attendit.

Son père ne tarda pas à paraître, guidant la fillette. Il lui disait :

— Ne m'interroge pas, mignonne, c'est mon fils qui te répondra... il apporte des nouvelles d'un absent...

— De Rodolphe! s'écria-t-elle.

— Oui, fit Gaspard, mais plutôt du geste que de la voix.

Sa promesse lui semblait de plus en plus pénible à remplir. Tant d'angoisses se lisaient déjà dans les grands yeux bleus fixés sur les siens! C'était à Christine elle-même qu'il croyait parler. Son chagrin l'effrayait d'avance bien autrement qu'une batterie de canons ennemis.

— Ah! c'est un nouveau malheur qui nous arrive, murmura la jeune fille, qui chancelait au bras du vieux ségare.

Paternellement il la contraignit à s'asseoir, et, prenant place à son côté :

— Sois courageuse et patiente comme d'habitude, lui disait-il.

Puis, à Gaspard :

— Et toi, mon garçon, commence par le commencement. Il faut qu'elle apprenne tout, peu à peu, en douceur.

C'était gagner du temps; le messager de Rodolphe débuta ainsi :

. . . .

Nous étions arrivés ensemble au régiment. Une mutuelle sympathie nous attira tout de suite l'un vers l'autre. Le hasard nous mit coude à coude dans le même rang, sous la même tente. Jamais campagne ne s'engagea plus gaiement. C'était par la belle saison. Tout le monde nous fêtait au passage. On riait, on chantait. Une vraie partie de plaisir.

Qu'importaient les premiers revers? Nos combats maintenant devenaient presque des victoires. A Borny, Rodolphe écarta une baïonnette qui menaçait ma poitrine; à Gravelotte, comme il venait d'être renversé par le choc d'un caisson, je le rapportai, évanoui, sur mon épaule. J'avais été blessé, mais légèrement aussi. Notre sang se mêla. Vous savez, c'est une croyance entre soldats, nous n'étions plus seulement deux amis, nous devenions deux frères!

Cependant l'armée se voyait refoulée sous les forts de Metz. Des pressentiments sinistres l'attristèrent. On n'allait plus à l'ennemi. Le ciel lui-même s'assombrissait. Nous campions sous la pluie, dans la boue. Les vivres devenaient rares.

Une fièvre me prit; je vois encore Rodolphe m'abritant sous sa couverture ou partageant avec moi son dernier morceau de pain.

Après la capitulation, ceux qui restaient de notre régiment furent emmenés, ainsi qu'un troupeau d'esclaves, jusqu'au fond de la Silésie. Personne ne se figure le sort de nos malheureux soldats sous ce rude climat, par cet hiver impitoyable comme le vainqueur.

A peine vêtus, à peine nourris, traités plus rigoureusement qu'au bagne, nous avons su subir le froid, la faim, la raillerie, toutes les brutalités, toutes les misères.

Par bonheur, Rodolphe n'avait pas été séparé de moi. Sans lui, sans son dévouement, je n'en serais pas revenu. Ah! le généreux ami! le brave cœur!

A peu près du même pays, c'était une amère joie que d'en parler tour à tour et de se souvenir ensemble. Les heures de la captivité nous parurent moins longues, grâce à cet échange de pensées, de rêveries. Que de fois, oubliant l'enceinte où nous étions parqués, ne voyant même plus ni les baïonnettes ni les casques pointus qui passaient et repassaient dans la brume, de l'autre côté des palissades, que de fois nous avons revu comme en songe nos riantes vallées, les forêts de sapins, les ruisseaux et les cascades de nos chères Vosges!... On se consolait, on s'encourageait ainsi mutuellement. Je lui avais dépeint mon village, ma maison, mes parents. Il n'avait d'autre famille que la vôtre, et c'était de celle-là que, sans cesse, il me parlait. Hier soir comment ne vous ai-je pas reconnues tout de suite!

Cependant on avait aussi des heures de rage, et toujours cette préoccupation, cet espoir d'échapper par la fuite à la vigilance de nos gardiens. Qu'importaient les difficultés, les périls de l'entreprise! Il y avait en nous comme une soif ardente de revoir ceux que nous aimions, de participer à la revanche.

Un complot se forma, dans lequel entrèrent six de nos camarades. Quelques-uns avaient reçu de l'argent. Deux juifs polonais, tentés par l'appât du gain, peut-être aussi par un sentiment de haine contre la Prusse, consentirent à favoriser notre évasion. Ils promettaient même des fusils et des cartouches, car nous aurions peut-être à combattre avant de franchir la frontière de Galicie. Elle n'était qu'à trois lieues de là. Par l'Autriche, on regagnait promptement la France.

Rien n'avait entravé l'exécution de ce plan. Le jour fixé arriva. Une fièvre d'impatience nous dévorait. Quelques heures encore, et ce serait la délivrance.

Vers le soir, Rodolphe parut éprouver une vague inquiétude. Etait-ce ce pressentiment qui, parfois, avertit le cœur du soldat?

— Nous allons risquer notre vie, me dit-il, et si l'un des deux succombe, l'autre devra rapporter au pays son dernier adieu. Je vais écrire à ma fiancée... écris à ton père...

— Mais, pourquoi ?...

— Tu n'as donc pas compris ?

— Non, pas encore.

— Regarde...

Il venait de s'asseoir ; il prit une plume, et, me penchant vers lui, je lus ces mots que sa main traçait sur le papier :

« Si cette lettre te parvient, c'est que je serai mort en pensant à toi... »

C'en était assez pour comprendre son intention. Je pris place de l'autre côté de la table, et je vous écrivis, mon père.

Nous eûmes terminé en même temps.

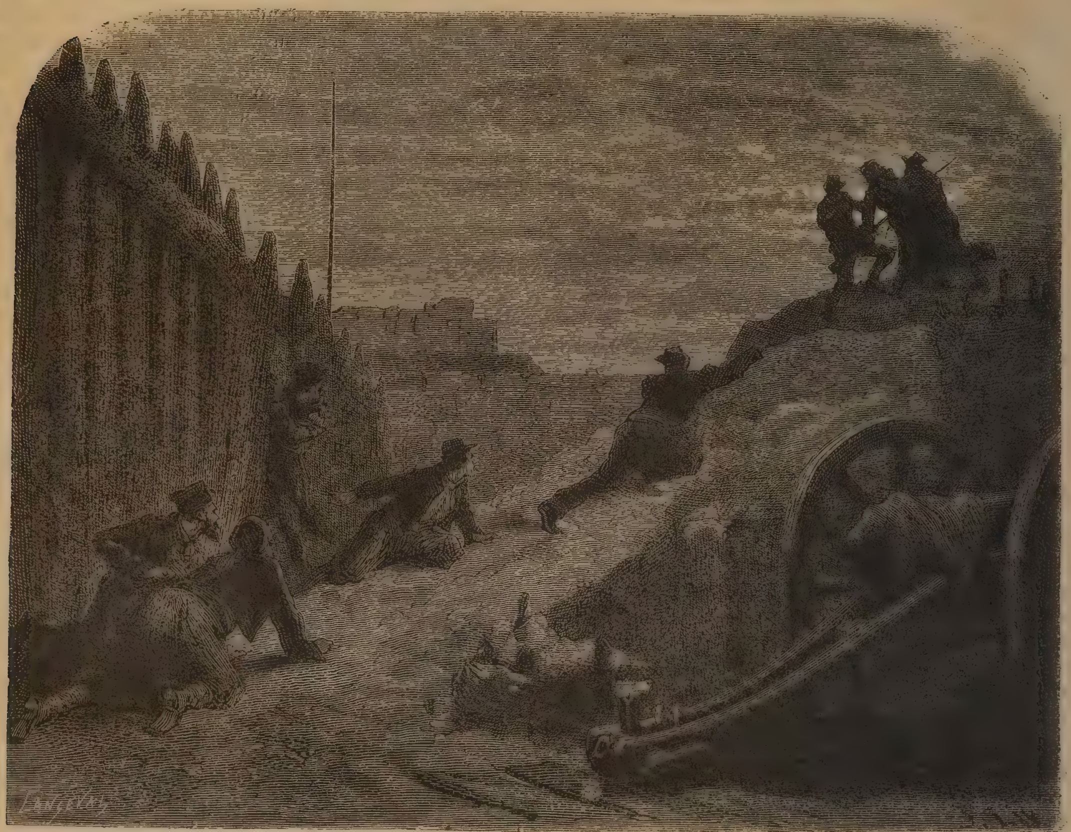
— Voici ma lettre, dit alors Rodolphe. Donne-moi la tienne. Si j'arrive seul, je te jure que, le lendemain de mon retour, elle sera remise fidèlement à son adresse. Ami, fais-moi le même serment.

Quelques minutes plus tard, la nuit était venue.

Une nuit brumeuse et sombre ; nous ne pouvions espérer mieux.

A moitié déclouée d'avance, l'une des palissades s'écarta sans bruit pour livrer passage aux huit fugitifs.

La sentinelle, engourdie par le froid, se laissa surprendre et tomba sans avoir eu le temps de donner l'alarme.



L'évasion. Dessin de F. Lix.

Nous nous élançons dans la campagne, où la neige amortissait le bruit de nos pas.

A l'endroit convenu, les armes nous sont remises, et le guide indique le chemin.

On précipite la marche. Aucun obstacle. La réussite semble certaine. Déjà près de deux heures se sont écoulées. Quelques minutes encore, et ce sera la frontière, la liberté !

Tout à coup le silence est troublé par un grondement lointain. Chacun s'arrête, prêtant l'oreille... C'est le galop des chevaux... Plus de doute... on s'est aperçu de notre évasion... Nous sommes poursuivis !

Que faire ? Déjà le guide a disparu. Personne ne connaît le pays. Un plateau découvert. Pas un abri, pas un refuge ! De toutes parts la plaine et la neige !

— Barrons la route, commande Rodolphe, et feu de toutes nos cartouches ; ils ne nous savent pas armés... c'est une chance de salut !

Et, pour la dernière fois, il me serrait la main.

Déjà les cavaliers arrivaient à fond de train. Tout un escadron, qui nous sabra sans miséricorde.

Dès le premier choc, violemment jeté vers la gauche, j'avais disparu dans une sorte de ravine dont les ténèbres dissimulaient la profondeur.

Combien dura l'évanouissement causé par cette chute, je l'ignore. Lorsque mes yeux se rouvrirent, la lueur des torches m'éblouit. Elles allaient et venaient sur le lieu du combat.

— Il en manque encore un, dit une voix.

— Cherchez-le, trouvez-le, ordonna le chef.

Je sais l'allemand et je connais les Allemands. Je me sentis perdu.

Déjà les torches plongeaient dans le ravin.

Impossible de me défendre. Plus de fusil. D'ailleurs j'avais le bras foulé, comme brisé.

Ils venaient de m'apercevoir, ils accouraient vers moi.

— Gardons celui-là vivant, cria l'officier, pour qu'il serve d'exemple aux autres et soit fusillé sous leurs yeux!...

Ce n'était qu'un sursis. On me garrotta les mains et, poussé vers la hauteur, je fus conduit devant les cadavres de mes sept camarades.

Etendus sur la neige, ils y formaient une tache noire et sanglante.

Rodolphe, mon pauvre Rodolphe, gisait au milieu d'eux, la tête fendue d'un coup de sabre.

Quant à moi, éperdu de douleur, on m'attacha sur le

La poursuite. Dessin de F. Lix.

cheval d'un des uhlans tombés sous nos coups, et l'escadron rebroussa chemin.

Un peloton restait en arrière pour enfouir les morts.

La nouvelle de l'armistice arriva le lendemain; je fus épargné.

Je voulais tenir ma promesse à celui qui n'est plus... Mon père suppose, et je le crois, que le coup sera moins dur pour sa fiancée, venant de la main d'une sœur.

Voici la lettre.

. . . .

La triste confidence de Gaspard était achevée. Mina, levant vers le ciel ses yeux en pleurs, murmura :

— Oh! ma mère, vous l'aviez prévue, cette nouvelle douleur de Christine... Inspirez-moi les paroles qu'il faudra pour la consoler!

Ch. DESLYS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VOYAGES.

UN VILLAGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE. — UN HAREM ARABE.

David Livingstone (1) est mort, il est tombé épuisé de forces, le 4 mai 1873, à Ilala, dans l'Afrique centrale. Ses restes, pieusement rapportés dans sa patrie, reposent aujourd'hui à Westminster, à côté de tous les grands hommes dont l'Angleterre s'honore. Par ses vertus, son courage et ses talents, il était digne de cette place.

Le *Musée* a déjà plusieurs fois parlé de cet illustre pionnier de la civilisation et de la science. A différentes reprises, nous avons entretenu nos lecteurs des aventureuses explorations de cet homme, dont rien ne lassait l'énergie; mais ce que nous ne saurions mettre en trop vive lumière, c'est son caractère moral, et le but humanitaire qu'il poursuivait. Sans doute, comme tous ceux qui l'ont précédé dans la carrière si dangereuse qu'il a suivie, Livingstone désirait accroître la somme des connaissances que nous possédons sur l'Afrique centrale, en faire connaître la condition géologique, les produits, les ressources, décrire les cours d'eau qui l'arrosent et la fécondent; mais, plus homme encore que savant, il voulait étudier « ses frères de la race noire », il les aimait, et, par son exemple et ses mœurs, il espérait réhabiliter les blancs à leurs yeux, faire oublier à des populations par nous trop souvent trompées et décimées, les dénis d'humanité et les crimes qu'elles peuvent justement nous reprocher.

Livingstone ne pardonnait pas au vieux monde d'avoir donné aux noirs des exemples funestes, de les avoir poussés à la démoralisation, à l'usage immodéré des liqueurs fortes, d'avoir, sinon introduit, du moins affreusement développé l'esclavage et, par là, ruiné en eux tout sentiment moral. L'homme à qui Londres a fait des obsèques presque royales était bien plus qu'un voyageur, c'était un apôtre de l'humanité. Ce titre, il le gardera et, plus encore que ses découvertes, il protégera sa sainte mémoire.

Ce trait distinctif du caractère de Livingstone, nous le retrouvons tout entier dans une lettre de lui qui a été publiée quelques jours après sa mort (2); elle est très-intéressante, très-curieuse, elle montre à chaque page le mépris qu'il professait pour les Arabes et les Européens qui exploitent la race noire, dans laquelle l'illustre voyageur reconnaît tout autant d'aptitude intellectuelle et tout autant de vertus que pouvaient en avoir nos ancêtres, sauvages habitants de cette terre couverte de forêts qui, bien des siècles plus tard, devait s'appeler la Gaule ou la Germanie. Pour en fournir la preuve, il décrit la vie du village de Chitimbwa :

« La palissade de Chitimbwa, écrit Livingstone, s'étend sur le bord d'un petit ruisseau. D'un côté se trouve une source près d'un petit bois d'arbres très-élevés et très-épais; de l'autre, une plaine bien cultivée. Le pays étant à une altitude de 1 410 mètres, il est froid, et la vue se perd sur une longue suite de collines.

« J'habitais une cabane que m'avait cédée une femme de Chitimbwa. Chitimbwa est un vieillard à la barbe et aux cheveux gris, il avait un caractère fort égal. Ses femmes étaient au nombre de cinq, et, comme j'habitais la demeure de l'une d'elles et qu'elle se trouvait proche de la cour centrale de l'habitation du maître, de ma porte, où je m'asseyais souvent pour lire ou écrire, sans avoir l'air d'espionner, je pouvais suivre les détails de l'existence africaine.

« La femme principale, mère du fils qui devait hériter de Chitimbwa, déjà un peu avancée en âge, conduisait toute la maison. Les quatre autres, belles de formes, agréables à voir, n'avaient point le type des Africaines de la côte occidentale. Trois étaient mères de chacune un enfant. La première femme montrait un grand respect pour le chef de la maison, elle s'écartait poliment devant lui et se mettait à genoux jusqu'à ce qu'il fût passé.

« Nous nous trouvions à l'époque des semailles et des sarclages; voici l'ordre du travail de chaque jour : de trois à quatre heures du matin, aux hurlements des lions et des léopards qui, la nuit, n'avaient pas pu assouvir leur faim, les premiers bruits humains s'éveillaient; ils étaient produits par les femmes allumant les feux avec des morceaux de bois que, la veille, elles avaient eu soin de couvrir de cendres. Bientôt la flamme petillait, et devant elle, le froid étant très-vif, vieux et jeunes se rassemblaient. Vers quatre heures, lorsque les coqs se mettaient à chanter, toutes les femmes de la petite bourgade s'appelaient pour se mettre en route et se rendre à leurs jardins. Elles y allaient en élevant très-haut la voix, car c'est une croyance générale que la voix humaine éloigne les grands fauves et les buffles.

« Les jardins sont éloignés de deux milles; on les tient ainsi écartés pour que les chèvres, qui abondent autour des habitations, ne les dévastent pas, et aussi parce que, dans cette partie du pays, on a rencontré des terres noires excellentes qui bordent un petit ruisseau. Là, les indigènes cultivent le maïs, le dura; quant à un petit millet nommé *mileza*, ils le font venir dans un coin de la forêt, fumé avec les cendres de branches d'arbres brûlées sur le sol. Les femmes arrivent au travail au jour naissant; ayant eu soin d'apporter du feu, bientôt elles ont un brasier sur lequel elles placent une marmite dans laquelle elles mettent des fèves longues à cuire. Le mari, qui, armé d'une petite hache, a précédé la femme, coupe les pousses qui ont pu ressortir de ce terrain de défrichement, et entretient les haies destinées à protéger le jardin. On a remarqué que les animaux sauvages se hasardent difficilement à franchir des obstacles dans lesquels ils reconnaissent le travail de l'homme.

« Cependant, comme le cochon est très-friand des arachides, les plantations sont ceintes de trous, de fossés profonds, d'une levée de terre, et si, malgré toutes ces précautions, un animal est entré dans l'enceinte, l'homme étudie sa passe, y creuse un trou, le recouvre de branches et vient soigneusement, chaque jour, voir si la bête s'est prise au piége. Les femmes

(1) David Livingstone, né à Blantyre (Ecosse) le 19 mars 1813. Voir, pour sa biographie, t. XXXVII, p. 110 et suivantes.

(2) Cette lettre est datée de Ouseyaseyembe, sud-est de l'Afrique, 9 avril 1872.

travaillent vigoureusement la pioche à la main, agrandissant leur propriété de terres nouvelles, tandis que les enfants, arrachant les mauvaises herbes, les font sécher pour les brûler plus tard. Tout le monde examine et étudie soigneusement les plantes, cherchant le parti que l'on peut en tirer.

« On dit que dans quelques endroits les hommes abusent du travail des femmes et qu'ils sont très-durs pour elles; ici et dans l'Afrique centrale, rien de semblable, c'est tout le contraire : elles jouissent d'une part d'autorité. Les hommes défrichent, c'est la loi et l'habitude, le reste de la famille sarcle et moissonne.

« Pendant que les femmes sont aux champs, les jeunes filles gardent les enfants à la mamelle; on les met pour cela dans des espèces de guérites élevées sur des perches hautes d'une douzaine de pieds. Dès que le dura est mûr, la famille entière vient, elle aussi, habiter ces guérites pour éloigner, durant le jour, les oiseaux, pendant la nuit, les antilopes. Comme à onze heures la chaleur devient trop forte pour continuer à travailler, toute la famille s'assoit à l'ombre de la guérite ou au pied d'un arbre laissé debout à cet effet. C'est à ce moment que la ménagère sert le potage qui a eu le temps de cuire : elle en donne une portion à chaque paire de mains; présenter une seule main serait une impolitesse. La nourriture est mangée avec avidité, et l'on prend ainsi l'habitude de se nourrir à deux mains; la main fait l'office de cuiller. Le baby est soigné par sa mère pendant qu'elle prend son repas.

« C'est le favori de tous, on le couvre de verroteries, on ne le présente que lorsqu'il est devenu une vraie boule de graisse. La mère n'a-t-elle pas de lait? elle lui donne de la bouillie faite avec de l'eau et de la farine. L'air du pays est excellent pour les enfants; les miens l'ont éprouvé. Le repas terminé, la mère, souvent avec sa fille, se rend à la forêt pour y ramasser du bois mort; elle porte alors son baby attaché et collé à son dos d'une façon qui explique la quantité de nez écrasés que l'on voit. Le fagot fait, la femme le porte sur sa tête, les enfants se chargent des outils et l'on revient à la maison.

« Chaque femme a son grenier, dans lequel elle met les produits de son jardin. Ces greniers ressemblent à des ruches, comme toutes les huttes, mais leurs murs ont douze pieds de haut et sont placés sur une plateforme élevée à dix-huit pouces du sol. Ces greniers ont un diamètre de cinq pieds environ, la toiture est en bois que l'on recouvre d'herbes. La porte s'ouvre près du toit, on y parvient avec une échelle, et la première chose que fait la femme en rentrant, c'est d'aller à ce magasin pour y prendre le millet ou le dura dont elle a besoin pour la famille. Elle étend le grain au soleil et se repose en attendant qu'il soit bien sec; alors elle peigne son mari, sa voisine, ou fait des colliers de perles. C'est le seul instant de délassement qu'elle se soit donné depuis le matin. J'aurais aimé, je l'avoue, à voir les femmes moins actives; une femme noire étendue sous un palmier fait aussi bien qu'une blanche sur un sofa. Mais elles aiment le travail et elles ne l'infligent pas en excès à leurs enfants, elles n'épuisent pas leur séve, comme on le voit en Angleterre, dans les ateliers des cloutiers, des souffleurs de verre et des fabricants de briques.

« Quand la moisson est terminée, on prend un peu plus de bon temps, on s'égaye avec le *pombe*, espèce de bière; mais jamais, dans aucune circonstance, ces peuples libres, vivant, travaillant librement, sous des lois paternelles, n'ont les vices des esclaves.

« Le grain séché, on le triture d'abord dans un grand mortier de bois pour le séparer de sa cosse, puis on l'écrase entre deux pierres rondes. Il est assez tard lorsque cette opération est terminée; alors les femmes vont à la source, d'où elles reviennent portant sur leur tête un vase contenant de trente à quarante litres d'eau. Elles préparent ensuite la bouillie, à laquelle elles donnent certaines saveurs à l'aide de quelques feuilles de plantes dont elles connaissent la propriété; d'autres fois, elles y mêlent des arachides. Très-rarement ces noirs mangent de la viande, mais ils semblent sentir la nécessité de corriger leur nourriture, trop exclusivement farineuse, par l'emploi de substances huileuses; outre les arachides, ils emploient en conséquence le ricin, dont ils mêlent une poignée aux grains qu'ils écrasent.

« Pendant que les femmes vaquent ainsi au ménage, les hommes font des nattes qui servent au coucher, préparent des peaux pour les vêtements ou raccommodent les outils; puis, la nuit venue, on prend le repas et l'on va se coucher.

« Les nègres sont bons agriculteurs, ils distinguent fort bien la qualité des terres. Quand l'évêque Rockensie les eut vus à l'œuvre, il me dit : « En Angleterre, « lorsque j'allais de meetings en meetings, je ne man« quais jamais de dire que je me proposais d'enseigner « l'agriculture aux Africains; maintenant je reconnais « qu'ils en savent plus que moi. » Dans la pensée de leur être utile, un missionnaire qui l'accompagnait, avait pris des leçons d'un vannier anglais; mais lorsqu'il vit les admirables échantillons de cette industrie chez les sauvages, il dut reconnaître que ce qu'il savait était bien peu de chose, et qu'il n'avait rien à leur apprendre. »

Cette description d'un village du centre de l'Afrique nous semble très-curieuse, elle renverse toutes les idées que nous nous étions faites de ce pays et des populations qui l'habitent. Dans bien des parties de l'Europe civilisée, la vie agricole n'est pas mieux entendue que chez ces peuples, que nous avons l'habitude de considérer comme complétement dépourvus d'esprit de prévoyance et d'amour du travail.

Dans la lettre dont nous extrayons ce tableau rustique d'un village nègre, Livingstone raconte une visite qu'il lui fut donné de faire à un harem arabe. Nous voulons le suivre; mais avant, nous devons prévenir nos lecteurs que le sage voyageur a peu d'estime pour les Arabes qui se sont mis en contact avec les noirs; ils encouragent la traite et répandent la détestable morale de l'islamisme.

Laissons la parole à Livingstone.

« Un jour je causais avec un chef arabe de race métisse; conformément à l'opinion générale de son pays, il me soutenait que toutes les femmes étaient mauvaises, foncièrement mauvaises. J'admettais bien qu'il y en avait qui ne valaient pas cher, mais je prétendais qu'il en existait un grand nombre de bonnes et de fidèles. Il me répondait que nous autres Anglais nous ne les connaissions pas comme les Arabes, et que c'était pour cela que nous les laissions libres. « Il n'y en a pas « de bonnes! ni Anglaises ni Arabes ne sont bonnes! « toutes méchantes! »

« Alors il vanta naturellement la sagesse de les tenir renfermées. Je lui répliquai en riant que cette sagesse

était celle des geôliers, des animaux inférieurs, du taureau despotiquement jaloux. L'Arabe finit par me proposer de visiter son harem pour me prouver qu'il n'était pas plus méfiant qu'un Anglais. Il invita en même temps le capitaine S... de la corvette *X*..., qui ne refusa pas non plus d'aller présenter ses hommages à ces dames récluses et de rompre le pain avec elles.

«D'abord, dans le salon où nous nous trouvions, vint une dame de quarante-cinq ans, forte, mais gardant encore des restes de beauté. C'était la mère de notre Indien. Elle nous tendit la main, nous demanda de nos nouvelles, et, par politesse, s'assit sur une chaise, quoiqu'il fût facile de voir qu'elle eût préféré s'accroupir sur un tapis; elle demanda au capitaine s'il connaissait l'amiral Wyvil. A l'époque où il commandait la station du Cap, un bâtiment anglais s'était échoué sur la côte; la brave femme, ayant recueilli les dames naufragées, les avait si bien soignées, que l'amiral avait tenu à la remercier de vive voix, et, ensuite, il lui avait adressé une lettre de gratitude. Elle pria le capitaine de se charger d'un mot pour lui afin qu'il sût qu'elle ne l'avait pas oublié. — En voilà du moins une qui ne justifiait pas la mauvaise opinion que professait son fils sur la gent féminine.

«Un rideau rouge formant portière se trouvait en face de nous; il se souleva bientôt, et la première femme du prince parut magnifiquement vêtue. Elle s'avança vers nous en sautillant gracieusement, et nous offrit un gâteau dont nous prîmes chacun un petit morceau que par politesse nous dûmes manger. Ses manières étaient

Un harem africain. Dessin de Gilbert.

très-avenantes, elle parlait et se tenait comme une Anglaise recevant des amis de son mari et désirant leur être agréable. Ses yeux, d'un noir de jais, étaient grands, admirables; ils captivaient si bien nos regards, que nous restâmes un certain temps sans songer à sa toilette. Elle avait sur sa tête un chapeau rouge en forme de mitre, comme en portaient les grands prêtres juifs et comme en portent encore certains prêtres catholiques. Une veste rouge chamarrée d'or serrait son buste jusqu'à la taille; entre cette veste et la jupe de mousseline blanche, semée de pois brodés en soie rouge, la peau de la jeune femme restait nue sur la largeur d'un doigt. Son pantalon tombait jusqu'à ses chevilles, ornées de lourds anneaux d'argent. Sa chaussure était de larges pantoufles aux bouts retroussés. Autour de son cou s'enroulaient des chaînes d'or et d'argent, et de ses oreilles pendaient une série de boucles passées dans des trous percés tout autour des cartilages. Ses bracelets, de travail indien, en or et en argent, couvraient ses bras, et, à chacun de ses doigts, y compris les pouces, brillaient des bagues resplendissant de belles pierres. Une femme seule pourrait décrire la toilette aussi riche qu'élégante de cette dame. Une chose cependant la déparait à nos yeux, elle avait les cheveux courts; mais c'est une mode adoptée pour qu'au sortir du bain la tête puisse sécher plus vite. Cet usage nous choque, nous autres Européens : il donne à la femme un air un peu mâle.

« Nous causions, lorsqu'une seconde femme entra; la cérémonie du gâteau de recommencer. Cette dame

n'avait pas dix-huit ans, elle était plus grande que l'autre, et impossible de voir des formes plus pures : sa mise ne le cédait en rien en richesse à la toilette que nous avons déjà décrite. Elle aussi avait les cheveux courts, huilés, bien peignés; mais de chaque côté de la tête, à la hauteur de l'oreille, elle portait une petite mèche, soignée avec amour, qui lui donnait un air tout à fait agréable. Elle parlait peu, mais ses yeux parlaient; ils étaient bien brillants et, ainsi que ceux de Jeanie Doans, « remplis de larmes, ils étin« celaient comme des boules d'ambre... »

« Une esclave noire, habillée comme ses maîtresses, mais avec moins de somptuosité, vint, sur un plateau, nous présenter des sorbets. Ensuite on nous offrit des fleurs et de la noix de bétel. La première femme nous en présenta, enveloppée dans une feuille, une boule grosse comme une noisette. Nous la prîmes pour lui faire plaisir. — La noix de bétel a un goût légèrement amer, c'est un astringent, et on a probablement pris l'habitude de la mâcher comme étant un antifébrifuge. La première femme, pour elle et ses compagnes, en prépara avec de la chaux. Ce mélange excite fortement la salivation, et, la salive devenant d'un rouge foncé, les dents se teignent de cette couleur ainsi que les lèvres. La mère du chef n'avait point fait ce mélange, aussi ses dents restèrent blanches; et comme je lui demandais pourquoi elle n'avait pas joint de la chaux au bétel, elle me répondit qu'elle était allée en pèlerinage à la Mecque, qu'elle était *Hadji*.

« En somme, la scène était agréable et singulière : les femmes avaient voulu nous plaire, elles avaient parfaitement réussi. Nous sortîmes enchantés du harem. Mais, soit par manque de sagesse et d'esprit, ou pour toute autre raison, je n'en reste pas moins fidèle au système monogame, et je n'échangerais pas le ménage monogame pour tous les harems polygames de l'Afrique et du monde.

« D. LIVINGSTONE. »

LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS.

PRUD'HON [1].

Par une belle et froide soirée d'automne de l'an de grâce 1765, un des curés de Cluny, Joseph Besson, se promenait en lisant son bréviaire sur la route qui conduit de la ville à la forêt des Bénédictins. Le temps était superbe, mais la bise soufflait fort, et le soleil qui s'inclinait n'avait que de bien faibles rayons. Aussi le prêtre marchait-il d'un bon pas, le corps serré dans un ample manteau. De temps à autre, fermant son livre à garniture d'argent déjà fatigué par de longs services, il promenait ses regards sur la campagne et sur le chemin pierreux qui se déroulait devant lui. Quelques paysans, revenant de leur vigne, le saluaient avec un affectueux respect, car c'était un excellent homme que l'abbé Besson : il avait la main large et la parole douce.

A un certain moment il vit venir à lui un enfant qui disparaissait presque tout entier sous la charge de bois mort qu'il portait. Le petit bonhomme, quand il fut près du prêtre, fit un effort pour porter la main au bonnet qui défendait sa tête contre le froid; mais il s'y prit si malheureusement que la coiffure, s'échappant de ses mains engourdies, tomba à terre sans qu'il pût la relever, chargé comme il l'était par son embarrassant fardeau.

Le bon abbé sourit et courut quelques pas pour rattraper le malencontreux bonnet que le vent emportait.

— Hé ! mon petit, tu es trop jeune pour aller seul ainsi à la forêt! Et pourquoi prendre une si lourde charge? Quel âge as-tu et comment t'appelles-tu?

— Je me nomme Pierre Prud'hon, répondit l'enfant en relevant sa blonde tête intelligente et un peu triste, et ma mère m'a dit ce matin que j'avais sept ans (2).

— Mais tu n'es pas plus haut qu'une botte, et tu n'es guère fort pour ton âge.

(1) Voir, sur cet excellent peintre, l'ouvrage si intéressant de M. Charles Clément, publié chez Didier; il contient les détails les plus curieux, un grand nombre de lettres inédites et une appréciation parfaite du mérite de ce grand artiste.

(2) Pierre Prud'hon est né le 4 avril 1758.

En prononçant ces mots, l'abbé examinait Pierre; l'enfant était grossièrement, mais proprement vêtu, et de bons sabots le chaussaient; on sentait, en voyant ses vêtements, qu'une mère attentive veillait sur lui.

— Repose-toi un instant.

Détachant le fagot des épaules de l'enfant interdit, le prêtre porta le bois mort dans un fossé, s'assit dessus, et dit à Pierre :

— Viens ici, près de moi.

Il obéit. L'abbé étendit son manteau et en enveloppa l'enfant, dont les grands yeux bleus étaient pleins de surprise.

— Qu'est-ce que fait ton père (1)?

— Il est tailleur de pierres.

— Et ta mère (2)?

— Elle nous garde.

— Tu as donc des frères et des sœurs? Où demeurez-vous?

— Nous sommes dix, je suis le dernier, et nous demeurons dans l'impasse de la Paroisse de Saint-Marcel (3).

Le prêtre adressa bien d'autres questions au doux enfant et fut charmé de l'esprit modeste de ses réponses; mais, comme le soleil se précipitait derrière les coteaux, Pierre se leva et dit :

(1) Christophe Prud'hon.

(2) Françoise Piremol.

(3) La maison subsiste encore : c'est un bâtiment de chétive apparence, mais qui n'a pourtant rien de triste ni de misérable. Il ne renfermait que deux ou trois pièces : en bas, une cuisine, dont la porte, élevée de trois marches, se fermait au moyen de volets de bois; à côté et à gauche, une chambre qui s'ouvre au ras du sol par une porte vitrée; plus à gauche encore, une autre porte grossière de pressoir ou d'écurie. Au premier, on voit une seule fenêtre assez grande, et plus haut, immédiatement sous le toit, couvert de tuiles creuses, une lucarne presque carrée. Un vieux cep de vigne, qui doit être l'aîné de Prud'hon, jette ses bras incultes le long des parois du modeste nid d'où s'est envolé l'enchanteur.

— Il faut que je rentre; si je m'attardais, ma mère serait inquiète.

— Tu l'aimes donc bien, ta mère?

— Oh oui, elle est si bonne!

— Allons, partons; mais nous porterons ton fagot à nous deux, mon ami, et nous irons ensemble chez tes parents.

C'est à cette rencontre, c'est à cet homme de bien, que la France doit Prud'hon. Pierre ne savait ni lire ni écrire, il n'avait jamais été à l'école; l'abbé Besson le fit entrer chez les moines de Cluny. Il était temps; peu après, dans l'espace de quatre mois, le pauvre Pierre perdit son père et sa mère, qu'il aimait avec passion.

Sans l'heureuse rencontre qu'il avait faite, que serait-il devenu?

Ce que deviennent tant d'autres vis-à-vis desquels la société, à son grand dommage à elle-même, ne remplit pas le premier de ses devoirs. Prud'hon conserva toujours un pieux souvenir pour le bon abbé, dont il a fait un buste peint à la cire.

Les rares dispositions de Pierre pour le dessin ne tardèrent pas à se manifester. Son protecteur lui fit donner des leçons et il apprit à modeler.

« Une fois, dit M. Charles Clément, il tailla avec son canif dans du savon blanc les personnages de la Passion, et lui-même racontait qu'à son retour de Rome il fut frappé du mouvement et de l'expression qu'il avait su leur imprimer. Les tableaux de l'abbaye, qui pourtant n'étaient pas des meilleurs, firent sur lui la plus vive impression. Il avait quatorze ans. Son goût pour la peinture prit tout à fait le dessus. Dans son impatience, il faisait des pinceaux avec des poils qu'il arrachait aux chevaux et des couleurs avec les sucs des plantes et des fleurs.

« C'est à l'aide de ces moyens grossiers qu'il cherchait à imiter les tableaux qu'il avait sous les yeux. Un moine lui dit un jour :

« — Vous ne réussirez pas, ils sont peints à l'huile.

« Et Prud'hon, après de nombreux et inutiles essais, trouva enfin, et tout seul, le moyen de peindre de cette manière. »

Un jour un ancien ami de son père l'aborde; c'était un chapelier, un maître chapelier; il avait besoin d'une enseigne et, comme on commençait à jaser à Cluny du talent de Pierre :

— Me ferais-tu bien une enseigne? lui dit-il.

On ne sait pas quelle fut la réponse de Prud'hon, s'il accepta avec entrain et confiance ou s'il se fit tirer l'oreille; toujours est-il qu'il se mit à l'ouvrage et que l'enseigne, premier début du peintre, a été retrouvée par des mains pieuses (1). Elle est grotesque, et le dernier des barbouilleurs qui, aujourd'hui, s'adonnent à ce genre, la désavouerait certainement. Qu'on se représente un panneau avec la forme d'un cartouche : au milieu se trouve une sorte de cuve dans laquelle deux ouvriers, plus roides que des mannequins, plongent les bras et foulent le feutre. De chaque côté sont des chapeaux de toutes les formes et de toutes les couleurs : au centre, au-dessus de la cuve, on voit une tête de satyre; au-dessus et tout à l'entour courent des guirlandes de roses. Enfin, dans le bas, se lit l'inscription dont nous conservons l'orthographe :

Charton, Mre Chapelier, vend toutes sortes de chapeaux, fins et autres.

Ce malheureux essai ne paraît point avoir fait tort à la réputation naissante de Prud'hon; l'abbé Besson parla tant et si bien de ses talents précoces, qu'il parvint à intéresser l'évêque de Mâcon à son jeune protégé. Il fut par ses soins envoyé à l'école de dessin de Dijon, placée alors sous la direction de M. Devosge, artiste de mérite et homme excellent, qui a eu la gloire d'avoir pour élèves Doyen, Ramey, Petitot, Granger, Gaule et Rude. Il conçut une très-vive amitié pour l'orphelin qui lui était confié et le mit dans une très-bonne voie.

A cette époque, par suite d'une aventure inutile à raconter, il fut forcé de se marier. Cette triste union a été le tourment et le malheur de sa vie. Lorsqu'il la contracta, il n'avait que dix-huit ans; moins d'une année après, il était père. Sa femme, d'un déplorable caractère, habitait Cluny; il y revint, s'y établit et il ne gagnait pas de quoi vivre.

Vers ce temps, s'étant fait recevoir franc-maçon, il trouva dans un noble gentilhomme, M. le baron de Joursanvault, un généreux protecteur qui, devinant son rare génie, lui fournit les moyens de se rendre à Paris, où il vint pour la première fois à la fin de 1780, vivement recommandé par le baron à son ami Wille, graveur distingué. Il y vécut trois ans, étudiant, gravant, dessinant, et gagnant à grand'peine son pain quotidien.

Dans les derniers mois de 1783, il revint à Dijon pour un concours ouvert par la province. Le prix était, pour l'artiste qui le remportait, un voyage et un séjour à Rome.

Ce concours se fit longtemps attendre; il n'eut lieu qu'en 1784. « Tout ce que nous en savons, c'est un beau trait de Prud'hon, il peint son cœur. Pendant qu'il était enfermé et occupé à terminer son tableau, il entendit dans la cellule voisine les gémissements d'un camarade qui ne pouvait venir à bout du sien. Prud'hon abandonne son travail, détache une planche de la cloison et termine le tableau de son concurrent. Il fit si bien, que ce fut son rival qui eut le prix. Mais, touché de l'injustice faite à Prud'hon, le jeune vainqueur avoue franchement qu'il lui doit son succès. Les Etats de Bourgogne réparèrent leur faute involontaire; le prix fut donné à Prud'hon, et ses camarades, pénétrés d'admiration, le portèrent en triomphe dans toutes les rues de Dijon. »

A Rome, Prud'hon étudia beaucoup, mais produisit peu. Il mena une vie très-rangée, très-studieuse, et eût été parfaitement heureux si sa femme, restée à Cluny, ne l'eût harcelé par de perpétuelles demandes d'argent.

Cependant, quoiqu'il eût conquis les plus honorables amitiés, et que Canova, le statuaire, lui offrît toute sorte d'appuis, quand la pension qu'il touchait des Etats de Bourgogne vint à cesser, Prud'hon, tourmenté par la nostalgie, quitta la ville de Raphaël, la Farnesine, les collections du Vatican, pour revenir à Paris, où florissait l'école de David, qu'il admirait, mais qui ne l'entraîna pas, heureusement.

(1) M. Marcille. Son fils et lui ont collectionné tout ce qu'ils ont pu trouver de Prud'hon, et leur précieuse collection sert de fond à l'exposition des œuvres du grand peintre qui a lieu, au moment où nous écrivons, au bénéfice du dernier de ses enfants.

Il estimait beaucoup le génie de l'auteur du *Serment des Horaces*, mais il repoussait ce qu'il y avait d'absolu dans son enseignement et dans une école qui ne voyait le beau que dans une forme unique. Il repoussait un style d'un incontestable mérite, mais ayant le tort d'enchaîner le talent individuel, l'originalité de l'art. « Ceux qui prétendent qu'il n'y a qu'une seule manière de retracer les formes humaines qu'offre la nature, me semblent, disait-il, en opposition avec elle-même et ses créations. Ne donne-t-elle pas l'exemple de la plus riche variété ? Et si elle a modelé le genre humain sur un type semblable, n'a-t-elle point modifié à l'infini les formes, la couleur et la figure... Je ne puis ni ne veux voir par les yeux des autres ; leurs lunettes ne me vont point : j'observe la nature et je tâche de l'imiter dans ses effets les plus attrayants. Qu'on me montre ces Grecs dont les statuaires antiques ont imité les formes, et je les retracerai avec le même enthousiasme. Mais n'est-ce pas enchaîner le génie et entraver le talent que de donner un patron commun à toutes les productions des beaux-arts et condamner leurs travaux à une similitude de résultats, ennemie de la liberté qui doit présider à leur essor ? Enfin, parce que Corneille et Racine ont fait des chefs-d'œuvre immortels, faut-il ne plus parler, ne plus écrire qu'en vers alexandrins ? »

Il y avait grand courage de la part de Prud'hon à s'exprimer ainsi. L'école de David régnait alors despotiquement, et s'en séparer était renoncer à trouver des ouvrages de quelque importance.

C'est de cette époque que commence réellement la publication des dessins qui ont tant contribué à la gloire de Prud'hon. Il fallait vivre, il dut accepter, et peut-être solliciter, les plus humbles travaux. A quelque chose malheur est bon. C'est, en effet, pendant les premières années de la révolution, dans son triste intérieur de la rue Cadet, entre sa femme qui le querelle et ses enfants qui crient la faim, qu'il fit une partie de ces adorables petites pièces : têtes de lettres administratives, adresses de marchands, vignettes de bonbonnières, que les amateurs s'arrachent aujourd'hui. Il peignit même l'enseigne d'un bijoutier très-renommé du Palais-Royal ; la composition en était charmante et l'on en possède encore les débris.

Malgré son abnégation à accepter de si infimes travaux, le pauvre et courageux Prud'hon ne trouvait pas moyen de faire vivre sa famille. Il dut quitter Paris. Il se retira, en 1794, à Rigny, près de Gray, en Franche-Comté.

Dans cette retraite, où l'existence était plus facile, l'artiste travailla beaucoup pour les éditeurs. Il concourut à l'illustration des grandes éditions dites *du Louvre*, qui ont tant contribué à la réputation de la maison Didot.

Au bout de deux ans, Prud'hon revint à Paris ; il était mieux et plus connu, on lui confia de grands travaux, la décoration de l'hôtel Saint-Julien et les deux plafonds du Louvre : *l'Etude guidant l'essor du Génie ; Diane implorant Jupiter*. Se sentant grandir, il fit quelques visites à ses confrères déjà en possession de la célébrité.

« David et Girodet (1) le reçurent assez mal. Seul parmi les peintres en renom, Greuze l'accueillit d'une manière bienveillante. Avec sa brusquerie habituelle, il lui dit : « Avez-vous du talent ? — Oui, répondit le « candide Prud'hon. — Tant pis, reprit Greuze. De la « famille et du talent, c'est plus qu'il n'en faut pour « mourir à la peine. Que voulez-vous faire avec du « talent, aujourd'hui qu'il n'y a plus ni Dieu ni diable, « ni roi ni cour, ni riches ni pauvres ? Moi qui vous « parle, vous savez que je suis un aussi grand peintre « qu'un autre ; voyez mes manchettes ! » Et en disant ces mots, il lui montrait ses manchettes en lambeaux. Du reste, Greuze avait prévu le talent de Prud'hon. On lui prête ce mot : « Celui-ci ira plus loin que moi ; « il enfourchera les deux siècles avec des bottes de « sept lieues. »

(1) Charles Clément.

Les tristes paroles de Greuze ne refroidirent point le courage de Prud'hon ; son nom grandit ; les particuliers et le gouvernement lui confièrent des travaux ; il eut un logement au Louvre et ensuite à la Sorbonne ; mais sa femme continua à le rendre aussi misérable ; après de longues années de patience, il fut forcé de se séparer d'elle. Elle ne se lassa point encore de le poursuivre de ses injures ; ses tempêtes et le scandale de sa conduite brisaient l'âme délicate de Prud'hon. Il avait gardé ses enfants ; une de ses élèves, M^lle^ Mayer, se dévoua à eux et leur servit de mère avec un dévouement admirable.

C'est en 1804 que Prud'hon conçut l'idée de son célèbre tableau : *la Justice et la Vengeance divines poursuivant le Crime*. Il ne fut exposé qu'en 1808 ; il obtint tout le succès qu'il méritait. C'est aussi de cette époque que date *l'Enlèvement de Psyché*, un chef-d'œuvre. En 1810, il fut chargé de peindre les décorations des fêtes que la ville de Paris voulait donner pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise ; il fournit également le dessin de la toilette de la future impératrice, et plus tard celui du berceau du roi de Rome, qui lui fait, avouons-le, peu d'honneur. Il exécuta deux très-beaux portraits de la jeune souveraine, et, avec un rare bonheur, celui de l'enfant impérial. Il fut nommé professeur de dessin de Marie-Louise, mais son élève n'avait pas de goût pour les arts ; la leçon l'ennuyait ; elle disait au professeur : « Monsieur Prud'hon, j'ai bien sommeil. — Eh bien, dormez, Madame. » L'impératrice, obéissante, s'assoupissait ; le maître prenait son claque et se retirait tout doucement.

Le cadre de cet article ne nous permet pas de parler de tous les ouvrages de Prud'hon ; mais nous ne pouvons cependant point oublier le *Zéphyre qui se balance*, que la gravure et le pinceau ont si souvent reproduit. En 1816, le peintre charmant fut nommé membre de l'Institut. Il travaillait alors à *l'Assomption de la Vierge*, qui précéda son fameux *Christ en croix*.

Un coup affreux frappa, en 1821, le grand artiste. M^lle^ Mayer, le charme et la providence de sa maison, lui fut enlevée par une catastrophe horrible ; dès lors il cessa pour ainsi dire de vivre. En vain ses nombreux amis s'efforcèrent-ils de relever son âme abattue ; en vain, de temps à autre, lui-même essayait-il de se remettre à ses crayons et à ses pinceaux, il était mortellement frappé.

Alors il reprit une ébauche de M^lle^ Mayer représentant *une Famille malheureuse*, sujet qui, hélas ! ne faisait que traduire son propre malheur et son propre deuil. Cet ouvrage, qu'un dessinateur habile a reproduit pour le *Musée*, fut exposé au Salon de 1822 et tout Paris se pressa autour de cette toile émouvante dont l'artiste avait consacré le prix pour élever un monu-

ment à l'amie dont il pleurait la perte et la fin tragique.

Ce fut M. Odiot qui se rendit acquéreur de cette toile.

Au moment où Prud'hon venait de traiter, M. Belloc, un de ses amis, vient tout joyeux lui annoncer qu'il était chargé d'acheter *une Famille malheureuse*. Le duc de Fitz-James en offrait quinze mille francs et M. Belloc était autorisé à pousser jusqu'à vingt mille, si l'artiste voulait ce prix.

— Je vous remercie, répondit Prud'hon, mais mon tableau est vendu.

— A qui?

— A M. Odiot; il me le paye cinq mille francs et je préfère le voir entre les mains d'un amateur sincère qui l'aimera, qui ira chaque jour le regarder, à qui il

Une Famille malheureuse. Tableau de Prud hon, dessin de Gilbert.

procurera une vive et vraie jouissance, qu'entre celles d'un grand seigneur qui lui jettera à peine un coup d'œil le lendemain du jour où il sera entré dans sa galerie, et qui ne l'achète que parce que mon nom est à la mode aujourd'hui.

Une Famille malheureuse fut le chant du cygne de Prud'hon.

Il s'éteignit avec un calme et une sérénité admirables, le 17 février 1823. Ce jour néfaste, la France perdit son Corrège.

« Prud'hon, dit Charles Clément, qui nous a servi de guide si sûr, n'a pas fait école. Il n'a laissé aucun de ces élèves qui continuent les traditions d'un maître par des œuvres presque dignes de lui. Son talent était dans son imagination si féconde et si flexible, dans son cœur aimant, dans son sentiment original, absolument personnel, bien plus que dans sa manière. Or on peut enseigner des procédés, une méthode, on ne transmet ni l'imagination, ni le cœur, ni le sentiment. On ne saurait lui assigner d'ancêtres; il n'a pas eu de postérité. Isolé au milieu des artistes de son temps, il restera solitaire dans l'histoire de l'art. »

CH. RAYMOND.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

POÉSIE.

LA CONVALESCENCE.

SONNET.

La convalescence. Composition de Damourette.

C'est possible, c'est vrai, toute crainte est bannie.
Je vis... Sans nul effroi, j'ose me souvenir
Du temps où je voyais, pour ne plus revenir,
Fuir les derniers instants de ma lente agonie.

A tant d'êtres aimés, de nouveau réunie,
Je puis, sans les tromper, parler de l'avenir,
Je puis lire en leurs yeux, qui semblent me bénir,
Tendre reflet de l'âme, et l'espoir et la vie ;

Effleurer le récif et retrouver le port!
De mon front repousser les ailes de la mort!
Croire mon cœur éteint, et le sentir renaître!

A ce bonheur si grand qui soudain m'envahit
Tout entière, un bien-être inconnu me pénètre,
Et tout, hors la pensée, en moi s'anéantit.

C. D.

STANCES.

J'aime le vent du soir qui gronde
Dans les grands arbres entr'ouverts,
Et la danse molle de l'onde
Sous ses rideaux de roseaux verts.

Le printemps qui de fleurs foisonne,
L'été dont la chaleur mûrit
Le blé d'or; et la brune automne,
Où la feuille verte jaunit.

Le soleil qui fait tout luire,
La lune qui va se lever,
Le matin qui me fait sourire
Et le soir qui me fait rêver.

Le silence de la prairie,
Le murmure de la forêt,
Le grillon qui dans l'herbe crie,
L'oiseau qui dans son nid se tait.

Enfin tout ce qui chante ou pleure,
L'être heureux et l'être souffrant,
Tout ce que mon regard effleure
Et tout ce que mon cœur comprend.

Mais c'est toi surtout que j'adore,
Charmeuse étincelante, ô toi,
Poésie aimable, qui dore
Tout l'univers autour de moi.

B. B.

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

JULES JANIN.

L'Académie a perdu un de ses membres, la France un critique éminent, le *Musée* un de ses plus anciens et de ses plus aimables conteurs.

Jules-Gabriel Janin (1) est né à Saint-Étienne le 24 décembre 1804; son père était avocat. L'enfant commença ses études dans le collége de sa ville natale, et ses premiers succès semblant indiquer de brillantes facultés, sa famille, malgré la modicité de sa fortune, se décida à l'envoyer à Paris pour achever ses classes. Il fut placé à Louis-le-Grand, où il eut, entre autres condisciples, Sainte-Beuve, Lerminier et Boitard, qui, comme lui, fut un de nos collaborateurs les plus aimés. Jules Janin n'obtint pas à Paris toutes les couronnes que l'on avait rêvées pour lui, et, au sortir des mains de ses maîtres, il se réfugia chez une vieille tante qui demeurait rue du Dragon. La pauvre femme n'était pas fortunée; son neveu, afin d'aider aux dépenses de la maison, se vit contraint de donner des leçons au cachet, triste et pénible labeur qui n'était guère de son goût.

Tout en allant d'un élève à l'autre avec cette prodigieuse facilité qui fut un des caractères de son talent, Jules Janin narguait la gêne, et, supportant avec une inaltérable gaieté les difficultés et les ennuis du présent, écrivait par-ci par-là des articles pour les journaux; il avait bien de la peine à les faire recevoir et plus encore à se faire payer; mais enfin sa prose, de temps à autre, était imprimée, et, dans le petit cénacle de ses jeunes amis, il avait conquis la réputation d'un aimable esprit.

Parmi cette jeunesse se trouvait un homme bienveillant que connaissent à Paris tous ceux qui se sont occupés de journaux ou de théâtre. Ricourt, très-lié avec Victor Bohain, alors directeur de l'ancien *Figaro*, proposa à Jules Janin de le présenter à cet écrivain, qui pouvait l'admettre dans la rédaction de la feuille satirique. Comme bien on pense, l'offre fut acceptée, et un beau jour protecteur et protégé furent introduits dans le cabinet de Victor Bohain.

Il a conté cette première entrevue et le plaisir qu'il eut à voir « ce gros garçon, frais comme une rose, joufflu comme une pomme, avec une chevelure noire frisée comme celle d'Apollon. » Victor Bohain lui témoignant de la bienveillance, Jules Janin, séance tenante, prit une plume, et, pour montrer ce qu'il savait faire, se mit à écrire.

« Voilà la chose », dit-il, au bout de quelques instants.

« C'était, raconte Victor Bohain, l'article le plus ébouriffant, le plus éblouissant, le plus papillotant et le plus invraisemblable que j'eusse jamais entendu. Les épithètes voltigeaient comme des mouches et tintaient comme des clochettes; et l'aimable garçon riait à chaque mot de ce gros rire de paysan qui contrastait avec la finesse de son esprit, soulignant tous les traits de la voix et du geste. »

On n'a jamais mieux peint l'esprit de Jules Janin et Janin lui-même. Dès ce jour, il entra dans *le Figaro* et put renoncer à ses ennuyeuses leçons. Bientôt il fut connu, et, par suite d'une de ces révolutions si fréquentes dans le monde des journaux, quittant *le Figaro* voltairien, il passa à *la Quotidienne*, catholique et romaine, qu'il abandonna ensuite, ne voulant pas faire l'éloge du prince de Polignac, devenu ministre pour le malheur de la vieille monarchie.

Janin fonda ensuite la *Revue de Paris* et le *Journal des Enfants*; c'est un des articles publiés sur Saint-Etienne dans la Revue qui, remarqué par Chateaubriand, devait, peu après, en faire le benjamin des frères Bertin et lui ouvrir par eux les colonnes des *Débats*. Mais, en attendant cette position, qui devait être tout à la fois la plus belle part et le couronnement de sa vie littéraire, Jules Janin écrivait des romans : *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, la *Confession*, puis *Barnave*, attaque ouverte contre la branche des Bourbons que la révolution de Juillet avait portée sur le trône de France. Il ne persista pas longtemps dans cette opposition, n'ayant ni les qualités, ni les défauts, ni le tempérament d'un homme politique. Il obtint, au contraire, très-vite la bienveillance affectueuse des jeunes princes de la famille d'Orléans; il prit part au malheur qui les frappait, et, courtisan de l'exil, il le leur

(1) Voir, t. XXXVII, p. 224, le portrait de Jules Janin.

témoigna par des marques de respect qui ne furent ni sans dignité ni sans courage. Il eût pu obtenir beaucoup de l'empire, il n'en voulut rien tenir.

Décoré en 1836, entré au *Journal des Débats* pour prendre la difficile succession de l'acerbe Geoffroy et d'Hoffmann, il saisit dès le premier jour le sceptre de la critique, qu'il porta d'une main ferme pendant quarante années. A la manière dogmatique, savante, mais un peu sèche, de ses prédécesseurs il en substitua une autre, fine, alerte, un peu légère, allant à droite, à gauche, où le vent du caprice poussait, mêlant au spectacle de la scène celui de la salle, les histoires d'autrefois, les contes de boudoirs, la vie, le mouvement de la rue, tout ce qui lui venait au bout de sa plume, et semant sur ce fond diapré son bel entrain, son rire joyeux, bon enfant, son style euphonique, plus brillanté, plus brodé, plus pailleté, plus pimpant que le justaucorps du marquis de Létorière.

Les défauts et les mérites de cette nouvelle critique eurent un immense succès, et, pendant de longues années, les feuilletons signés J. J. firent les délices des Parisiens. Jamais il ne tomba de sa plume un de ces articles qui sont le désespoir ou quelquefois la mort de l'écrivain ou de l'artiste frappé. Il répugnait à faire ce qu'on appelle, en termes du métier, une exécution ; comme on l'a dit très-spirituellement, il égratignait, mais il ne déchirait pas. Sous le titre d'*Histoire dramatique*, il a réuni en six volumes ses meilleurs feuilletons ; quoique privé du mérite de l'actualité, cet ouvrage, le vrai titre littéraire de Jules Janin, se lit avec intérêt, et les hommes qui s'adonnent au théâtre, ou qui veulent en parler, doivent le consulter. Jules Janin possédait une qualité très-rare, il a un style à lui, une forme qui lui est propre; au premier abord, sa manière semble facile à saisir, beaucoup ont voulu l'imiter, pas un n'y a réussi. Sa finesse et sa couleur sont à lui, son désordre a un tour particulier qui ne va point à un autre. Il voit ainsi, il court ainsi, il papillonne ainsi, il a sa grâce, son bon air, son incorrection, que personne n'a jamais pu copier. Ce n'est point un modèle achevé, complet, mais une originalité souriante et heureuse. En le lisant, on sent qu'il est content d'écrire et qu'il prend part au plaisir qu'il donne. Malgré les citations latines qu'il prodigue, il n'est point pédant, encore moins gourmé; c'est un homme de lettres, un aimable esprit, allègre, indulgent et rieur.

Connaisseur en fait de choses de théâtre, il a aimé Malibran, il a aimé Dorval, il a été le premier à annoncer la gloire naissante de Rachel, il a contribué à la révolution littéraire de 1830, et salué le génie de Victor Hugo, le talent d'Alexandre Dumas, l'avenir de la jeune école dramatique, tout en défendant contre elle les grands maîtres du grand siècle. Enfin, disons-le à son honneur, après avoir exercé pendant quarante ans la plus délicate et la plus redoutable des magistratures, il meurt sans laisser un seul ennemi. Rare fortune dans tous les temps, et plus encore dans le nôtre!

En 1841, Jules Janin épousa une charmante jeune fille ; la fortune qu'elle lui apportait était le moindre des dons qu'elle lui faisait, ce fut un mariage d'amour et nul trouble n'a jamais agité cette union fortunée. Janin, après avoir habité quelque temps le quartier de l'Odéon, où son perroquet faisait le désespoir de ses voisins, vint fixer ses pénates à Passy, dans un chalet couvert d'ombre et de fleurs. Il y vécut heureux jusqu'aux jours où la maladie le cloua sur son fauteuil. Réduit à ne pouvoir plus écrire, il dictait; il avait trouvé dans sa compagne dévouée le plus intelligent et le plus attentif des secrétaires.

Jules Janin a publié beaucoup d'ouvrages : des contes, des romans, des études semi-historiques, des voyages descriptifs, des nouvelles sans nombre, des préfaces, tant d'articles divers, qu'on ne saurait les compter, il a traduit *Horace* et *Clarisse Harlowe*. Ce sont tous ces travaux qui lui ouvrirent les portes de l'Académie où il était porté, depuis bien des années, par la voix publique. Cet honneur, il le méritait, il y avait tous les titres : l'imagination, l'esprit, l'amour des lettres et les mœurs honnêtes.

Dans ses écrits de longue haleine, ce qui a parfois manqué à Jules Janin a été le talent de la composition, cette force et cette ténacité de réflexion qui, préparant et ordonnant les diverses parties d'un livre, lui donnent l'unité. Jules Janin était trop improvisateur, trop prime-sautier dans sa rapide fécondité pour se livrer à ce pénible labeur qui, seul pourtant, enfante les chefs-d'œuvre ; mais ce défaut disparaît, presque complétement, dans les œuvres de quelques pages. Là, Jules Janin excelle, comme les lecteurs du *Musée* ont pu s'en rendre compte par eux-mêmes, en lisant les nouvelles et les études dont il a enrichi notre publication.

Entre tant d'autres petits bijoux que notre écrin lui doit, quel est celui de nos nombreux et fidèles lecteurs qui a oublié ou qui ne relit encore avec plaisir la *Prairie*, le *Bon Rollin*, le *Crucifix d'argent*, *Mademoiselle Laurette de Malboissière*, la *Chronique de Versailles*, *Tout de bon cœur*, les *Mémoires de la reine de Navarre*, et, en remontant plus haut dans notre collection — car dès nos premiers jours il fut de notre rédaction — tant d'autres petits chefs-d'œuvre d'une grâce éclatante ou attendrie? Le *Crucifix d'argent* eut un succès tout particulier. Quel charme dans *Laurette de Malboissière*, et avec quelle bonhomie respectueuse il a tracé le portrait de Rollin! Quand il parlait de Versailles, soit qu'il racontât les élégances de Louis XV ou les grandeurs de Louis XIV, il était intarissable : il se complaisait à faire revivre ces temps qu'il connaissait si bien, ces mœurs qui heureusement et malheureusement tout ensemble, ressemblent si peu aux nôtres! Comme il peignait les fêtes de la galerie des glaces, les magnificences du grand roi, la duchesse de Bourgogne égayant sa vieillesse inamusable, le royal ennui, la robe « feuille morte » de M^me^ de Maintenon! Son style se revêtait alors de toutes les couleurs de la soie et du velours que portaient les courtisans au lever du roi-soleil.

Jules Janin aimait le *Musée*, il y laisse un vide que difficilement nous pourrons remplir; mais, y réussirions-nous, pour nous qui l'avons connu, pour nous qu'il a bien voulu honorer de son amitié, près de sa froide dépouille nous répéterons avec tristesse ces paroles de M. de Ratisbonne :

« C'est fini, nous ne presserons plus ta main... nous n'aurons plus la caresse de ton beau et bienveillant regard ! Nous ne l'entendrons plus s'envoler de tes lèvres ton rire franc et sonore ! Il s'est évanoui avec ta chanson, comme un chant d'oiseau de ton jardin. Mais ta chanson à toi laissera une trace. Elle plane au-dessus de ce cercueil où repose ton pauvre corps endolori, pendant que ton âme d'enfant et de poëte est remontée aux étoiles. »

La Rédaction du MUSÉE.

LA CURIE ROMAINE [1].

CONSÉCRATION ET COURONNEMENT DES PAPES.

La consécration dans l'antiquité. — Au moyen âge. — Papes laïques. — Les empereurs grecs. — Les rois goths. — Prétentions des uns et des autres à s'immiscer dans l'élection du pape. — Les empereurs francs. — Les empereurs d'Allemagne. — La querelle des investitures. — L'*exclusiva*. — Le couronnement. — Son cérémonial. — De quelle façon il se terminait. — Couronnement de Clément V, à Lyon. — L'avenir.

La consécration des papes date des premiers siècles de l'Eglise; mais, comme toutes les fonctions solennelles de la curie papale, elle fut d'abord très-simple. Ce n'est que par la suite qu'elle eut un caractère politique, qu'elle se doubla du couronnement.

Pendant les persécutions, c'est dans des catacombes ou dans quelque maison sûre que les chrétiens la célébraient.

Elle consistait seulement à proclamer le catéchumène, le prêtre ou l'évêque qui venait d'être appelé, par les fidèles, à la direction de la communion du diocèse de Rome.

Anciennement, on le sait, les fidèles élisaient leurs pasteurs par le suffrage universel, et tout chrétien pouvait se porter candidat à un évêché, même à celui de la ville éternelle, sans qu'on exigeât de lui des grades ecclésiastiques ou un brevet de capacité. Une bonne réputation était, en ces temps, le meilleur titre qu'on pût présenter aux électeurs.

Ainsi, saint Ambroise n'était ni diacre, ni sous-diacre, ni prêtre, ni même baptisé, lorsqu'il fut acclamé évêque par le peuple de Milan, en 374; c'était simplement un laïque, un catéchumène que ses vertus et son génie avaient désigné aux suffrages de la communion milanaise.

Lorsqu'un laïque était créé pape, on l'ordonnait successivement clerc, sous-diacre, diacre, puis on le consacrait évêque.

Quand le sacré collége eut gardé pour lui l'élection du pontife, ce furent les premiers des cardinaux-évêques suburbicaires, des six cardinaux de l'ordre des évêques, c'est-à-dire : l'évêque d'Ostie et de Velletri, doyen du sacré collége; l'évêque de Porto et S. Rufina, sous-doyen, archiprêtre de la basilique du Latran, vicaire général du saint-père, et l'évêque d'Albano, qui eurent le privilége de cette consécration.

Si l'élu était évêque, on se bornait à le bénir; cette bénédiction se nommait également *consécration;* s'il était clerc, moine ou diacre, on lui conférait les ordres qui lui manquaient.

Le nombre des papes créés dans ces dernières conditions est considérable; nous nommerons seulement les cinq derniers, qui sont : Clément VIII, Clément XI, Clément XIV, Pie VI et Grégoire XVI.

Avant l'institution du couronnement, la consécration mettant, *ipso facto*, le nouveau pape en possession du pontificat, et le pontificat tendant à devenir une grande puissance temporelle, les empereurs d'Orient, que cette tendance inquiétait et qui tenaient à demeurer, au moins de nom, les souverains de la ville éternelle, exigèrent qu'il n'y fût jamais procédé sans leur autorisation.

Les rois goths, maîtres de l'Italie centrale au cinquième siècle, agirent de même et imposèrent, en outre, à l'évêque de Rome une taxe assez lourde de consécration.

Au commencement du septième siècle, l'empereur d'Orient exerçait, sans conteste, le droit d'approuver ou d'improuver l'élection du pape, et nous savons par des documents dont la valeur n'est point contestée, que de 605 à 606, ou de 606 à 607, le siége pontifical resta vacant parce que l'empereur Phocas ne se décidait pas à accorder son *placet* à l'élection, très-régulière pourtant, de Boniface III, et que, sans ce *placet*, il était interdit au clergé et au peuple romains de procéder à la consécration de l'élu.

Parfois, l'exarque de Ravenne concédait, par délégation, l'autorisation de consacrer l'évêque de Rome; mais ce n'était que le plus rarement possible et quand la situation politique de l'Italie présentait des dangers, quand la vacance du saint-siége menaçait de compromettre la tranquillité publique. Dans tous les cas, l'autorisation de l'exarque ne dispensait pas le pape d'envoyer, *pro forma*, à Constantinople, la supplique relative à sa consécration.

Les patriarches de Constantinople, qui avaient des tendances à la primauté et se faisaient appeler *évêques œcuméniques*, ne négligeaient rien pour augmenter les difficultés de l'élection de l'évêque de Rome et l'immixtion de la cour impériale dans cette élection, persuadés que ces difficultés et cette immixtion contribueraient à affirmer leur suprématie ecclésiastique.

Le saint-siége resta vacant pendant l'année 639, parce que l'empereur Héraclius n'envoya pas l'autorisation de consacrer Severin.

Le clergé et le peuple de la ville éternelle cherchèrent bientôt à s'affranchir d'une telle servitude.

Les barbares occupaient une grande partie de la péninsule italique, où les empereurs d'Orient ne conservaient plus qu'un pouvoir nominal, fictif; les Romains crurent le moment propice pour s'émanciper, et, en 649, ils élirent et consacrèrent Martin Ier sans attendre le consentement de l'empereur Constant.

La tentative était prématurée, car elle fournit, peu après, à l'empereur un motif pour martyriser Martin, le déposer et faire proclamer, à sa place, un autre pontife.

On le voit, la consécration précipitée du pape entraîna de suite de graves conséquences.

Suivant Muratori, le tribut d'élection que le pape était obligé de payer au roi goth au cinquième et au sixième siècle et dont parle le bibliothécaire Anasthase, s'élevait à trois mille sous d'or. Quand Justinien eut reconquis l'Italie centrale, il conserva ce tribut, qui ne fut aboli qu'en 681 par Constantin Pogonat, lequel signa, en outre, en 684, une patente exonérant les Romains de l'obligation de soumettre à la cour byzantine l'élection de leur pasteur. Cette patente fut révoquée par son fils et successeur Justinien II, en 685,

(1) Voir, pour les premières parties, le volume précédent.

mais il en resta quelque chose : la faculté à l'exarque de Ravenne d'approuver l'élection du nouveau pape dans la plupart des cas.

Les empereurs francs adoptèrent les errements des empereurs grecs ; nous en trouvons une preuve dans la consécration d'Etienne V, en 816, consécration accomplie sans le *placet* de Louis le Pieux, et à propos de laquelle ce monarque témoigna une irritation si vive, qu'Etienne crut prudent de l'informer qu'il était prêt à passer en France et à s'entendre avec lui, partout où il lui plairait, et que, suivant les expressions d'un historien contemporain, *præmisit tamen legationem, quæ super ordinatione ejus imperatori satisfaceret;* « il envoya en avant une ambassade, pour apaiser l'empereur au sujet de sa consécration (1). »

Pourtant, nous dit un autre auteur (2), aussitôt après avoir assumé le pontificat, il avait voulu que le peuple romain jurât fidélité à Louis : *Statim postquam pontificatum suscepit, jussit omnem populum Romanum fidelitatem cum juramento promittere Ludovico.*

Un fait analogue se passa l'année suivante, 817, après l'élection de Pascal Ier, lequel, ayant été consacré avant d'avoir obtenu l'autorisation impériale, « envoya à l'empereur des légats porteurs de riches présents et

Le couronnement du pape. Dessin de Gilbert.

d'une lettre apologétique où il disait que ce n'était ni par sa volonté, ni par son ambition, qu'il avait été élevé au pontificat, mais par les suffrages et l'acclamation du peuple — *legatos cum epistola apologetica, et maximis muneribus imperatori misit, insinuans, non se ambitione, nec voluntate, sed electione et populi acclamatione, huic succubuisse potius quam insiluisse dignitati* (1). »

Les Annales Laureshamenses vont plus loin, et portent que Pascal envoya à l'empereur des dons et une lettre d'excuses dans laquelle il affirmait que c'était non-seulement contre sa volonté, mais encore en dépit de sa très-grande répugnance, qu'il s'était vu consacrer pontife avant d'avoir obtenu l'autorisation impériale.

La débonnaireté de Louis le Pieux encouragea les Romains dans leurs tentatives d'émancipation ; grâce à elle, ils purent consacrer quatre papes : Etienne V, Pascal Ier, Eugène II et Valentin, sans le *beneplacito* impérial.

Mais ce fut tout.

A la quatrième infraction, Louis perdit patience, et

(1) Astronomus, in *Vit. Ludovicii Pii.*
(2) Thegamus, *De gest. Ludovicii Pii.*

(1) Astronomus.

la consécration du cinquième pape, Grégoire IV (827), ne put avoir lieu que lorsque le légat de Sa Majesté eut examiné et approuvé, à Rome, l'élection faite par le peuple : *Electus sed non prius ordinatus est, quam legatus imperatoris Romam venit, et electionem populi, qualis esset, examinavit* (1).

« Sa consécration fut différée jusqu'à l'arrivée du consentement de l'empereur, a écrit de son côté Astronomus; Sa Majesté ayant approuvé l'élection du clergé et du peuple, Grégoire fut ordonné, à la place de son prédécesseur. » *Dilata consecratione ejus usque ad consultum imperatoris. Quo annuente et electionem cleri et populi probante, ordinatus est in loco prioris.*

Ce rappel à l'ordre n'empêcha pas les Romains de renouveler leur tentative d'affranchissement, car, en 847, ils consacrèrent Léon IV sans solliciter le *placet* impérial.

Il est vrai qu'en ces temps tourmentés où les Sarrasins ravageaient le Latium jusque sous les murs du mausolée d'Adrien, où Rome était abandonnée à elle-même, où l'anarchie désolait et détruisait l'empire franc, où le peuple de la ville éternelle avait besoin d'union, avait besoin d'un chef pour combattre les ennemis qui le menaçaient, la formalité du *placet* était nécessairement secondaire; pourtant, les électeurs de Léon IV ne crurent pas pouvoir se dispenser d'écrire à Lothaire, que, s'ils avaient consacré le successeur de Sergius II sans attendre son autorisation, c'était uniquement à cause de la gravité des circonstances, et non dans l'intention de l'offenser, ni de manquer, en quoi que ce soit, à l'obéissance, au respect, à la fidélité, qu'après Dieu ils lui devaient (2).

En 855, les Romains en revinrent à la tradition légale et envoyèrent une ambassade à Louis II pour lui soumettre l'élection de Benoît III et lui demander la permission de procéder à la consécration de ce pape, permission que l'empereur faillit refuser; mais en 883, leurs velléités d'indépendance reprirent le dessus, et ils consacrèrent Etienne VI de leur autorité privée.

A cette nouvelle, Charles le Gros se fâcha tout rouge, menaça de déposer le nouvel élu, manda à Rome, dans ce but, Luitward, accompagné de plusieurs évêques, et ne consentit à reconnaître Etienne qu'après en avoir reçu force explications.

En 963, l'empereur Othon I^er^, venu à Rome pour y mettre en accusation Jean XII, fit jurer aux Romains, de tous les ordres, qu'ils ne consacreraient aucun pape, à l'avenir, sans son *beneplacito* ou sans celui du roi Othon, son fils.

Nicolas II (1059) rajeunit ce serment par un décret qui reconnaissait à l'empereur le droit de se prononcer sur l'élection du pontife avant la consécration de celui-ci; mais, en 1061, le parti anti-impérialiste, dont le cardinal Hildebrand, plus tard Grégoire VII, était le chef ardent, ayant excité le peuple et le clergé à briser le joug sous lequel les tenaient les maîtres de l'Allemagne, le pape Alexandre II fut consacré sans que Henri IV eût été consulté.

Cependant, lorsque Hildebrand monta sur la chaire du prince des apôtres (1073), il recula devant les complications que paraissait devoir entraîner alors un pareil acte et soumit son élection à Henri IV, quoique celui-ci ne fût pas encore sacré empereur.

Le moment semblait mal choisi à Grégoire pour entrer en lutte ouverte avec l'Empire; mais, dès qu'il crut l'heure sonnée, il se lança dans cette croisade passionnée qu'on appelle la *querelle des investitures*, querelle dont l'origine fut la prétention des empereurs à s'immiscer dans l'élection de l'évêque de Rome aussi bien que dans celles des évêques de leur province, et qui ne s'apaisa que par un compromis connu sous le nom de *concordat de Worms*, conclu en 1122, entre Calixte II et Henri V.

La lassitude, la force des choses devaient finir par amener la solution de cette dangereuse question du placet impérial.

Les empereurs s'étaient arrogé le droit de contrôler l'élection des papes; les papes, à leur tour, depuis Charlemagne, prétendaient avoir le privilége de sacrer les empereurs, auxquels ils donnaient seulement le titre de *roi* lorsqu'ils ne leur avaient pas posé la couronne impériale sur la tête, soit de leurs mains, soit par celles de leurs légats; bientôt, aidés par des conditions politiques plus favorables, à l'époque de la ligue lombarde, par exemple, ils refusèrent d'admettre que les empereurs pussent valider ou invalider leur élection, et en revanche, ces derniers prirent le titre d'*empereur* sans l'attendre du pontife.

Cette double émancipation ne rétablit pas la paix entre l'empire et la papauté, les luttes effroyables des factions guelfe et gibeline l'attestent; mais elle apporta des améliorations sensibles à une situation remplie de périls pour l'Europe et pour la catholicité.

De tout cela il ne restait, avant les derniers bouleversements que l'Europe a subis, que ce qu'on appelait l'*exclusiva*, l'exclusion.

L'exclusion était un droit compensatif que s'était attribué l'empereur d'Allemagne, chef du saint-empire, et que revendiquèrent, à son imitation, les rois de France et d'Espagne.

En vertu de l'exclusion, ces trois souverains pouvaient signifier individuellement au sacré collége réuni en conclave, que tel ou tel cardinal ne leur agréerait pas comme pape.

Autrefois chaque grande puissance catholique avait à Rome un cardinal qui représentait ses intérêts et secondait son chargé d'affaires dans toutes les questions politico-religieuses. C'est ce cardinal, nommé *protecteur de couronne*, qui, à la mort du pontife, était chargé de notifier, s'il y avait lieu, les réserves de son gouvernement.

Dans ce but, il se rendait, au début du conclave, dans les cellules des cardinaux; il avisait Leurs Eminences que l'élection du cardinal X*** ne serait point agréable à son souverain, ou informait simplement le cardinal-doyen, quand ce dernier n'était pas en jeu, après quoi le cardinal-doyen instruisait à son tour le sacré collége.

A défaut du protecteur de couronne, c'était l'ambassadeur de la grande puissance qui notifiait l'exclusion au cardinal-doyen.

L'exclusion produisait généralement un effet complet. Dans la crainte de schismes ou de mesures préjudiciables à l'Eglise prises par la cour, dont la notification préalable aurait été méprisée, le sacré collége écartait généralement le ou les candidats *exclus*.

Rarement il y eut trois exclusions à la fois; mais presque toujours il y en eut une.

La dernière fut signifiée en 1831, au conclave d'où sortit Grégoire XVI.

(1) Eginhard.
(2) Anasthase, bibliothécaire, in *Vit. Leonis IV.*

L'Espagne y déclara qu'elle accepterait difficilement l'élection du cardinal Giacomo Giustiniani.

Dans le conclave précédent (1829), cette même puissance avait déjà exclu cette même Eminence, qui, pendant sa nonciature à Madrid, s'y était fait beaucoup d'ennemis.

Pie VIII mort, l'ambassadeur d'Espagne annonça au cardinal-doyen que la cour madrilène excluait du trône pontifical le cardinal Giustiniani.

Le cardinal-doyen, alors le cardinal Pacca, ayant voulu passer outre, le cardinal Giustiniani paraissant avoir des chances particulières d'être élu, le cardinal Marco-y-Catalan, protecteur de la couronne d'Espagne, renouvela formellement en conclave l'*exclusiva*, signifiée en ces termes par le représentant de Ferdinand VII :

« Le soussigné, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de Sa Majesté Catholique près le saint-siége, présente ses sentiments respectueux à Son Eminence, et la prie de communiquer au sacré collége réuni en conclave, qu'au nom de son auguste souverain, et par ordre exprès de Sa Majesté Catholique, il donne l'exclusion pour le trône pontifical à l'éminentissime cardinal Giustiniani.

« *Signé :* PIETRO GOMEZ LABRADOR. »

Quand le cardinal Marco-y-Catalan répéta cette protestation, le cardinal Giustiniani avait déjà vingt et une voix, et il ne lui en manquait que huit pour avoir la majorité indispensable. Le veto de la cour madrilène enterra sa candidature ; ses partisans l'abandonnèrent et le cardinal Cappellari fut élu à sa place.

On le voit, l'*exclusiva* joua un certain rôle dans les conclaves. Pourtant la curie romaine ne la reconnut jamais officiellement.

La consécration des papes est aussi antique que l'institution des évêques ; leur couronnement, qui n'est qu'une suite de cette consécration, est moins ancien.

Mabillon dit qu'il date de Léon III (795); Pagi, qu'il remonte à Nicolas Ier (24 avril 858); Jérôme Lunador, dans sa relation de la cour de Rome, qu'il n'en est pas question avant Damase II (1048). Nous croyons, nous, qu'il date de la dislocation de l'empire de Charlemagne, c'est-à-dire de l'époque où les papes se considérèrent comme les maîtres véritables de Rome, et nous acceptons volontiers l'assertion de Pagi.

D'abord, ce couronnement eut pour théâtre les gradins de la basilique vaticane; puis il se fit dans l'intérieur de ce temple.

Voici comment on y procédait.

La veille du jour qu'il devait être célébré, l'aumônier pontifical distribuait, dans la cour du palais apostolique, un *paolo* (cinquante-deux centimes et demi) à tout pauvre ou à toute pauvresse qui se présentait, sans en excepter les enfants.

Les pauvresses en état de grossesse recevaient deux *paoli*.

Cette largesse se renouvelait à chaque anniversaire du couronnement ; mais alors le *paolo* était remplacé par le *grosso* (vingt-six centimes et un quart).

Le jour du couronnement (un dimanche ou un jour de fête), le pape, qui venait d'achever son *noviciat* (on entendait par *noviciat du pape* l'espace de temps compris entre son élection et son couronnement), était porté, en chaise couverte, *in sedia coperta*, dans la salle *della falda*, vêtu d'habits ordinaires, c'est-à-dire en soutane de soie blanche moirée, avec le rochet, l'aumusse de velours rouge doublée de moire, l'étole brodée, le chapeau de moire rouge, les souliers de drap rouge bordés d'une broderie d'or et ornés, sur le devant, d'une croix brodée en or ; bref, avec la tenue qu'il porte quand il sort en forme privée, si ce n'est que parfois, dans ce cas, la soutane de soie moirée est remplacée par une soutane de laine blanche.

Aussitôt qu'il avait revêtu la *falda*, il se rendait dans la salle du « lit des ornements », *letto dei paramenti*, précédé du prince assistant au trône, du sénateur de Rome, de la noblesse et de la prélature.

Le « lit des ornements » était le reste d'une vieille coutume, perdue avec la simplicité apostolique, qui voulait que le pape entrât pieds nus dans les églises de la ville et qu'il pût, au sortir, se reposer sur un lit, dans la sacristie, après s'être lavé les pieds. Cet usage pastoral dura peu, de l'aveu de saint Jérôme, qui, en 380, étant secrétaire de Damase Ier, écrivait que le consul Pretestat avait l'habitude de dire à ce pontife, quand il lui parlait de son luxe : « Fais-moi évêque de Rome et je me fais de suite chrétien. »

Les cardinaux, en chape rouge, attendaient le pape autour du *lit* et deux d'entre eux, les deux premiers diacres, le paraient du manteau blanc brodé, de la mitre lamée d'or et du *formale* ou broche, qui servait à attacher le manteau sur sa poitrine.

Avant le traité de Tolentino, le trésor pontifical possédait deux de ces broches d'une grande valeur. L'une, faite par Benvenuto Cellini pour Clément VII, se composait d'une plaque d'or ciselée représentant le Père éternel assis sur un diamant de fond de cent trente-six grains que des chérubins soutenaient, et enrichie de deux saphirs orientaux d'une rare pureté, de deux rubis balais et de diverses autres pierres précieuses. L'autre, donnée par Cosme Ier à Pie V quand ce pape eut déclaré Cosme grand-duc de Toscane, représentait Adam et Eve cueillant le fruit défendu, sur un fond constellé de perles orientales, de diamants et de rubis.

Lorsque Sa Sainteté était prête, l'immense file de ses prélats, de ses officiers, descendait processionnellement dans Saint-Pierre, en passant par les salles ducale et royale et par le bel escalier qui aboutit à la statue de Constantin.

Cardinaux, évêques, monsignori, abbés, princes, ambassadeurs, municipalité romaine en gala, garde suisse, garde palatine noble, cuirassiers (*lancie spezzate*), chevau-légers, etc., apparaissaient tour à tour, couverts de soie, de velours, d'or, de joyaux, d'acier doré et ciselé ; puis venait le pape, sur la *sedia gestatoria*, porté par douze valets vêtus de robes de damas rouge.

Sous le portique, il mettait pied à terre, pendant que les chantres chantaient : *Tu es Petrus*, et prenait place sur un trône à baldaquin, élevé contre la porte sainte, où le cardinal-archiprêtre le félicitait et le priait d'admettre au baise-pied le chapitre et le clergé de la basilique.

Le baise-pied terminé, le saint-père se rasseyait sur la *sedia* et entrait dans Saint-Pierre par la grande porte.

Devant l'autel du saint sacrement, il faisait une seconde halte, retirait sa mitre, s'agenouillait sur un prie-Dieu garni de velours rouge frangé d'or, murmurait une oraison, regagnait la *sedia*, était conduit à la chapelle de Saint-Grégoire, laquelle rappelait l'antique sacristie où les papes des premiers siècles se préparaient pour la messe.

Un trône remarquable par sa richesse occupait le fond de cette chapelle. Le pontife y recevait à l'obédience les cardinaux, les patriarches, les archevêques, les évêques, les pénitenciers de Saint-Pierre, après quoi il se levait, bénissait, et se livrait à ses diacres.

Nous ne suivrons pas le cérémonial dans tous ses détails; nous nous contenterons d'en marquer les points principaux :

Le pontife quittait le trône et allait au maître-autel, précédé par un maître des cérémonies portant de l'étoupe au bout d'une baguette de métal, par un prêtre portant un cierge allumé, et par un clerc portant de l'étoupe dans un sac de soie.

Trois fois, pendant le trajet, le maître des cérémonies s'agenouillait la face tournée vers *sa Béatitude*, et disait, à l'instant où le prêtre mettait le feu à l'étoupe : *sancte Pater, sic transit gloria mundi* (saint Père, ainsi passe la gloire du monde).

Mais il est inexact qu'il ajoutât : *Non videbis annos Petri* (tu ne verras pas les années de Pierre). C'est là une erreur tirée de mauvais documents par des écrivains trop crédules.

Au moment où le pape approchait de l'autel, les trois derniers cardinaux de l'ordre des prêtres venaient le baiser sur les joues et sur la poitrine.

Suivant l'interprétation donnée à ce rit par Innocent III, ces cardinaux représentaient les rois mages allant adorer l'enfant Jésus, et leurs baisers, les deux natures que les mages reconnurent dans le divin *Bambino*.

Sa Sainteté chantait la messe, reprenait place sur la *sedia gestatoria*, et était portée à la loggia de la façade de la basilique.

Là, en présence du peuple, le cardinal doyen, évêque d'Ostie, récitait l'oraison *Omnipotens sempiterne Deus*...; le cardinal second diacre posait la tiare sur la tête du pontife en disant : *Accipe tiaram tribus coronis ornatam, et scias te esse patrem principum, et regnum, rectorem orbis, in terra vicarium Salvätoris nostri Jesus Christi, cui est honor, et gloria in sœcula sæculorum. Amen;* le pape lisait, dans le livre que lui tenait un évêque, le passage *Sancti apostoli Petrus et Paulus*...; puis se levant, faisait trois fois le signe de la croix sur la fourmilière humaine prosternée devant lui, et prononçait cette formule qu'ont entendue, le jeudi saint et le dimanche de Pâques, tous les étrangers qui ont visité la ville éternelle pendant la semaine de la Passion, et que Pie IX lançait d'une voix si sonore et si puissante : *Et benedictio Dei omnipotentis Patris, et Filii, et Spiritus sancti descendat super vos, et maneat semper. Amen.*

Des salves d'artillerie tirées des bastions du château Saint-Ange, des vivat enthousiastes répondaient à ces paroles, et le pape était ramené dans la salle des *paramenti*, où il reprenait ses vêtements ordinaires, et où le cardinal doyen, au nom du sacré collége, le complimentait, *ad multos annos*, lui souhaitait une vie aussi prospère que longue.

Tandis qu'il rentrait dans ses appartements, ses aumôniers jetaient au peuple des poignées de pièces de monnaie.

Cette dernière coutume était très-antique, Mabillon la signale dans la consécration du pape Valentin (827); mais comme elle provoquait toujours des désordres et qu'il était rare que, parmi les affamés qui se ruaient les uns sur les autres pour ramasser les *sous*, les *grossi*, les *paoli*, les *quattrini*, il n'y en eût pas d'estropiés, d'écrasés ou d'étouffés, on finit, particulièrement sous Pie V et sous Sixte V, par lui substituer des aumônes distribuées aux pauvres et aux familles nécessiteuses de Rome.

Pie V supprima, en outre, le banquet que le nouvel élu donnait aux cardinaux et aux ambassadeurs, et qui coûtait mille écus (5 250 livres), somme considérable pour l'époque, et il partagea ces mille écus entre les couvents les moins riches de la ville.

Le soir du couronnement, Rome était splendidement illuminée; des feux d'artifice, des *girandoles*, étaient tirés sur ses hauteurs, et pour la plèbe, la fête se terminait dans les *osterie*.

Pie IX a été couronné avec ce cérémonial, lequel subit peu de modifications, même quand les papes séjournèrent en France, et qui se distingua, invariablement, par une pompe éblouissante.

Un des couronnements les plus magnifiques dont les annales fassent mention fut celui de Clément V.

Elu lorsqu'il était archevêque de Bordeaux, ce pape se rendit à Lyon, y appela ses électeurs et s'y fit couronner, le 14 novembre 1305, dans l'église de Saint-Just, par le cardinal Napoléon Orsini, avec la tiare de Boniface VIII, que le cardinal Theodoric Ranieri avait apportée de Rome.

Jamais, selon des chroniqueurs du temps, solennité n'attira une foule aussi grande, aussi compacte, aussi brillante. On y voyait autant de princes, de chevaliers, de comtes, de barons, de marquis, de ducs, de prélats, d'abbés, que de gens du peuple. Le roi d'Aragon, les princes de la maison de France, le duc Jean de Bretagne y déployèrent un faste digne des récits de Schéhérazade.

La fonction du couronnement terminée, Clément V se porta en cavalcade à l'église où il devait accomplir la cérémonie de la « prise de possession »; mais, au moment où il passait dans la rue Gourgouillon, un mur s'écroula près de lui, sous la pression de la foule, et écrasa douze barons qui marchaient à ses côtés, entre autres, Gaillard de Gouth, son frère, et Jean, duc de Bretagne, qui tenait la bride de son cheval.

Quant à lui, il fut désarçonné, tomba tout de son long sans se blesser, et sa tiare roula dans la poussière. Il s'en détacha un rubis de la valeur de six mille florins d'or, qu'on ne put retrouver.

Le chiffre des individus blessés ou étouffés dans cette bagarre mémorable dépassa de beaucoup celui des barons écrasés sous les débris du mur.

Inutile d'ajouter que cet événement fut considéré comme de mauvais augure. Cela se conçoit.

Nous le répétons, sauf des variantes secondaires, un concours plus ou moins considérable de nobles et d'évêques, et la différence du lieu où on le célébra, le couronnement des papes ne changea point : tel il était au moyen âge, tel nous le trouvons au dix-neuvième siècle.

Que sera-t-il désormais, en présence de l'unité italienne installée au Capitole, en présence des bouleversements sociaux que l'Europe a subis et de ceux qu'elle subira encore? Dieu seul pourrait le dire.

Armand DUBARRY.

(*A suivre.*)

ÉTUDES MORALES.

LA PETITE MÈRE [1].

La classe de l'oncle Jeffs. Dessin de F. Lix.

VI. — L'ONCLE JEFFS.

Quinze jours plus tard, on pendait la crémaillère dans les maisonnettes neuves, et, la place redevenant libre aux baraquements provisoires, une seconde série d'émigrants arriva. L'oncle Jeffs eut désormais sa classe au grand complet.

Elle était installée dans une des salles de la vieille abbaye; il mettait dans ses enseignements encore plus d'ardeur que par le passé, comme une seconde jeunesse.

— Travaillons, disait-il, travaillons, mes enfants ! Ce n'était pas le courage qui manquait à vos aînés, c'était le savoir et surtout la mise en pratique des choses essentielles. Leurs revers doivent être pour vous une grande leçon. Il n'est plus permis de rester ignorant... Instruisez-vous donc ! ayez la ferme volonté de devenir des hommes !

Telle était l'école. Quant à la municipalité, on voyait auprès de la chaire, sur une table occupant toute l'embrasure de la fenêtre ogivale, un grand pupitre noir où se lisaient deux mots tracés à la craie : *Mairie provisoire.*

Effectivement, c'était là que M. le secrétaire avait déposé les archives, copies d'actes et registres destinés à reconstituer l'état civil du nouveau Rosenwald. Sous ce même nom, les frères Knab avaient obtenu pour la colonie toutes les prérogatives d'une commune indépendante.

Chaque fois que l'oncle Jeffs rouvrait la paupière, le sourire s'effaçait de ses lèvres et, faut-il l'avouer? une partie de sa raison s'envolait. Hélas ! que de dates funèbres ! Et c'était ainsi depuis le lendemain du désastre de Reischoffen, où deux garçons du pays étaient

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

restés, deux de ceux-là que le vieil instituteur appelait ses enfants !

Jamais sa main tremblante n'avait transcrit la formule de mort ! jamais, sans que ses larmes fussent en même temps tombées sur la page.

— C'est plus fort que moi, disait-il un jour à Jacob Diderich, mais toutes sortes de souvenirs me reviennent alors à la mémoire... Une sorte d'hallucination !... Ce grand cuirassier, ce zouave bruni par le soleil d'Afrique, je les revois... Oui, je les revois, non-seulement sous leur glorieux uniforme, mais encore sous la blouse d'écoliers, tout petits, avec leurs cheveux blonds et leurs joues roses !

— Prenez garde, fit le ségare, il y a des mélancolies qui finissent par altérer l'entendement.

— De la folie ! reprit le vieillard. Oh ! non ; grâce à Dieu, je continue dignement ma tâche envers les vivants ! Mais, il faut bien en convenir, mes chers morts me préoccupent plus que de raison. Je ne me contente pas d'en évoquer les ombres, je leur parle... Oui... je leur adresse des mots et des sourires d'amitié :

« Mon pauvre Jean ! Ce brave François !... Ah ! c'est toi, Matthieu !... »

Mais c'est le plus souvent avec Rodolphe Muller que je cause ainsi. Notre village est un de ceux qui ont été les plus éprouvés par cette abominable guerre. Elle a pris toute la fleur de notre jeunesse. J'en porte le deuil dans mon cœur et je le fais porter au registre des décès. Voyez plutôt, il est enveloppé d'un crêpe noir.

Certain jour, entre deux classes, l'instituteur, ou plutôt le secrétaire de la mairie, reçut la visite de Christine Strum.

Son vêtement noir la faisait encore paraître et plus pâle et plus belle.

— Ah ! c'est toi, lui dit l'oncle Jeffs, qui tutoyait filles et garçons, c'est toi, mon enfant ? Je devine de quoi tu viens me parler. Nous l'aimions bien tous les deux ! Pauvre Rodolphe !

— Je ne puis me faire à l'idée de ne plus le revoir, répondit-elle. On m'assure qu'il a succombé. Mais rien ne le prouve, je ne veux pas le croire. Dites-moi, avez-vous reçu son acte mortuaire ?

— Pas encore. Et j'avais cependant écrit au ministère. On m'a répondu par ce seul mot : « Disparu ». Nous savons, hélas ! ce qu'il veut dire.

— Ah ! s'écria Christine, mourir ainsi ! Quand je songe que toute trace est perdue, qu'on ne peut même pas nommer l'endroit... mon cœur se brise !

— Calme-toi, dit le vieillard, c'est au contraire une belle mort, sans souffrance, sans regret, comme par un coup de foudre, la mort du soldat, et l'endroit où il est tombé, la terre où il repose n'a pas besoin d'un nom : cela s'appelle le champ d'honneur !

Elle ne se contenta pas de cet argument héroïque.

— Mais pour les autres, reprit-elle, vous avez du moins une preuve, un écrit...

— Sans doute, répliqua-t-il en montrant le registre des décès, voici quasiment leur cimetière, et chaque fois que j'y couche un de ceux que l'ennemi ne nous a pas rendus, la page me semble devenir une tombe où l'on peut prier et rêver.

En ce moment l'un des feuillets s'échappa. Christine, après l'avoir ramassé, le remit discrètement à l'oncle Jeffs. Il y laissa tomber son regard. Une larme aussitôt roula sur sa joue.

— Quel souvenir ! murmurait-il en même temps, c'est le brouillon que j'avais préparé pour votre acte de mariage. Christine Strum ! Rodolphe Muller ! Etiez-vous heureux alors, et méritiez-vous de l'être ! Toi, si charmante, si douce ! Lui, si courageux et si bon ! Ah ! des âmes telles que les vôtres ne sont jamais séparées, même par la mort ! Ne me parlais-tu pas d'un tombeau pour lui ? Mais il est au ciel ! On s'y retrouve.

Pendant quelques minutes encore ils causèrent ainsi, le vieillard réconfortant la jeune fille. Elle s'obstinait à garder, tant que l'acte mortuaire n'aurait pas été mis sous ses yeux, une vague et folle espérance.

Et pourtant le doute n'était pas possible. Gaspard avait vu, Gaspard affirmait. De sa bouche même Christine avait voulu entendre les détails du cruel événement. Elle les redemandait à chaque rencontre et le jeune sergent s'estimait heureux de pouvoir parler de son frère d'armes, de redire combien ils s'étaient aimés. Mina, toujours présente à ces entretiens, y prenait également un vif intérêt.

— Nos parents, avait-elle dit, le considéraient comme un de leurs enfants.

— Il m'appelait son frère, répliqua Gaspard ; n'êtes-vous pas un peu mes sœurs ?

Cette sympathie ne tarda pas à devenir une sincère amitié, timide et presque muette chez les deux jeunes Alsaciennes, chaleureuse et démonstrative chez le jeune Vosgien. C'était sa nature. Il connaissait maintenant l'histoire de la famille Strum, la mort de Jacques, celle de Thérèse, et ce récit, tout en lui rendant les orphelins plus chers, avait ravivé l'indignation, les colères endormies dans son cœur de soldat.

Quant aux enfants, ils l'adoraient, surtout les deux plus jeunes. L'ami Gaspard leur apportait toutes sortes de friandises, des joujoux taillés par lui dans quelque morceau de sapin, de belles images quand il s'en revenait d'Epinal. Tantôt c'étaient des cabrioles à pouffer de rire sur la mousse de la lisière du bois, tantôt des embrassades par-dessus le treillage de la maisonnette ou de l'école. Un jour Tobie demanda :

— Pourquoi qu'on appelle le maître « oncle Jeffs » ?

— Parce qu'il aime bien les enfants des autres.

— Il n'en a donc pas à lui, des enfants ?

— Non.

— Eh bien, toi non plus tu n'en as pas, et tu nous aimes !

— Certes !

— Alors nous devrions t'appeler l'oncle Gaspard ?

— Papa Gaspard ! renchérit encore Benjamin.

Et tour à tour, à la grande joie du sergent, ils lui donnaient ces deux noms.

La moitié de l'été se passa de la sorte. Jacob Diderich s'était associé son fils, qui sans cesse allait et venait pour les affaires de la scierie, notamment à Rosenwald, où les travaux de l'usine se poursuivaient avec une constante activité. Tout devait être prêt à l'automne.

Cette intimité de la famille Strum avec Gaspard, les parents de celui-ci la voyaient sans déplaisir. Au contraire, ils l'encourageaient. La cordiale sympathie du vieux ségare ne faisait que s'affirmer davantage encore. Quant à la mère Diderich, elle avait conçu pour Mina, dès le premier jour, une affection, une admiration qui tenaient de l'enthousiasme.

Un matin, devant le jardinet soigneusement cultivé par Fritz, Gaspard rencontra l'oncle Jeffs qui, la main sur la barrière à claire-voie, semblait hésiter à l'ouvrir.

— Qu'avez-vous donc? demanda le sergent, seriez-vous porteur d'une mauvaise nouvelle?

— Entrons ensemble, répondit l'instituteur, et vous verrez, vous m'aiderez.

Mina travaillait seule dans la chambre basse.

— Ah! fit le vieillard, Christine n'est pas là, tant mieux!

— Pourquoi cela, mon bon oncle Jeffs? demanda la fillette en lui tendant la main.

Elle souriait, assise devant la fenêtre toute grand ouverte sur le paysage inondé de lumière.

La tête blanche du vieillard branlait plus que de coutume lorsqu'il fit entendre cette réponse, qui sortait comme à regret de ses lèvres :

— Parce que j'apportais à ta sœur une chose qu'elle m'a demandée et qui va la rendre plus triste encore.

— Ah! je comprends, dit Mina, l'acte mortuaire...

— Oui. Mieux vaut qu'il lui soit remis par toi, la mère de famille. Tiens, mon enfant, le voici.

Elle y laissa tomber son regard et, tout étonnée, murmura :

— Mais il est question de mariage là dedans, oncle Jeffs? Voyez plutôt... Christine Strum...

— Ah! je me serai trompé, dit Jeffs. C'est ce projet que j'avais gardé, que je veux garder encore... comme un souvenir de nos rêves de bonheur!

Il venait de reprendre la feuille et, tout en la faisant disparaître dans sa poche, il poursuivit :

— Tu comprends, elle était dans le registre, où j'aurai laissé l'autre. Je te l'apporterai ce soir. Ah! décidément, la tête n'y est plus, fillette!

Elle ne l'écoutait plus. Absorbée dans sa tristesse et comme se parlant à elle-même :

— Pauvre Rodolphe! disait-elle à demi-voix; pauvre Christine! Son fiancé, son père, sa mère, ils lui auront tout pris.

Gaspard, qui se tenait dans l'ombre, ne put retenir une imprécation à l'adresse des Allemands.

— N'oublions pas, interrompit Mina, que l'Evangile nous commande le pardon, même envers nos plus cruels ennemis.

Rien de généreux, rien de doux et de chrétien comme l'expression mise dans cette réponse par la fille de Thérèse et de Jacques.

La petite Lisbeth, qui jouait près de la fenêtre, s'écria tout à coup :

— Oh! la belle voiture, et le beau monsieur dedans.

Elle désignait une calèche découverte qui, passant sur le chemin, se dirigeait vers l'usine. Le cocher, sans doute pour quelque renseignement, avait modéré l'allure de ses chevaux. Dans l'intérieur, en pleine lumière, on apercevait le maître. Il était seul, il portait l'uniforme badois. Un officier, à la barbe d'un rouge fauve.

Le département des Vosges étant encore occupé par l'ennemi, une pareille visite n'avait rien dont il fût permis de s'offenser. Déjà quelques-uns de ces messieurs étaient venus se promener jusqu'à Gérardmer, mais c'était la première fois que Gaspard Diderich les rencontrait sur son chemin.

Il eut un mouvement, un cri de colère.

L'oncle Jeffs se précipita vers lui, l'engageant du geste à se contenir.

Puis, à voix basse, et tandis que la calèche disparaissait :

— Songez, lui dit-il, mais songez donc que la paix est faite, et que nous sommes encore leurs otages! Une insulte, une menace, et les têtes chaudes de la colonie s'ameuteraient peut-être contre cet homme. A quoi bon? Ce serait attirer la foudre!

— Vous avez raison, répondit le sergent; certaines folies ne sont excusables qu'à la condition de ne compromettre que soi seul.

Ce fut Mina qui cette fois intervint :

— Et votre mère! dit-elle, votre père! Les oubliez-vous donc? Oubliez-vous tous ceux qui vous aiment?

En même temps elle lui tendait la main.

— Bonne petite Mina, dit-il, ne me grondez pas! C'est justement parce que je pensais au chagrin de votre sœur Christine que cette rage m'a pris. Une tentation de vengeance, une fatalité!

Et, brusquement, il s'éloigna.

— Heuh! heuh! fit l'oncle Jeffs en branlant la tête, il faudra prévenir l'ami Jacob d'avoir à surveiller son fils. Ou ma vieille expérience me trompe, ou le feu sombre qui a passé tout à l'heure dans le regard du sergent nous annonce un prochain orage!

Mina, frappée de cet horoscope, s'élança au dehors pour rappeler Gaspard.

Il avait déjà disparu.

VII. — HOMICIDE POINT NE SERAS.

Mina, vaguement inquiète, s'était remise à l'ouvrage, mais l'aiguille tremblait encore dans sa main.

Tout à coup, sans qu'elle en eût remarqué l'approche, une ombre noire se dressa devant elle.

C'était le curé de la colonie :

— Mon enfant, lui dit-il, on m'a chargé pour toi d'une mission délicate.

— Qui donc cela, monsieur le curé?

— Un étranger, un Allemand... Tu l'as peut-être vu passer tout à l'heure...

— Oui; eh bien?

— Eh bien, ma fille, c'est un des acquéreurs de l'usine des frères Knab... Tu sais, celle d'Alsace. Il en apportait le dernier payement. Il voudrait y joindre une indemnité pour ceux qui ont eu à souffrir du bombardement de Rosenwald.

— Mais ceux-là, monsieur le curé, c'est nous.

— Justement. Les frères Knab n'ont rien voulu entendre de cette oreille et, pendant que s'établissaient les comptes, il est venu me trouver. Tu comprends?

— Non. Pas encore.

— Alors je vais m'expliquer plus clairement. Ecoute jusqu'au bout, fillette. Le détachement qui attaqua le village était commandé par un de ses associés, qui se trouve être aussi son parent. Pour ne rien dissimuler, je crois que c'était lui-même. Il n'a pas l'air d'un méchant homme, il était vraiment très-ému. En apprenant qu'ils avaient fait deux victimes, une mère, un père de famille, l'âme de celui qui commanda le feu s'est prise de pitié, un remords le poursuit... Il serait heureux que les orphelins voulussent bien accepter comme réparation...

Mina ne laissa pas achever la phrase. Elle s'écria :

— De l'argent! On ose nous offrir de l'argent!

Avec un geste paternel, le prêtre lui imposa silence.

— Permets-moi de te faire observer, mon enfant, que tu n'es pas seule en cause, et que la guerre vous a complétement ruinés... Songe à tes sœurs, à tes frères... As-tu bien le droit de refuser pour eux?

— Ce droit, répliqua fièrement l'orpheline, ma mère

me l'a donné. « Tu me remplaceras ! » tel fut son dernier vœu. Avant de quitter le pays, nous sommes tous allés au cimetière, et là, sur la tombe où notre père repose avec elle, nous nous sommes rappelé toutes les recommandations qu'elle nous fit à l'heure de sa mort... Une nouvelle promesse de lui obéir s'est échangée entre ses enfants. Dieu les protégera... Avec l'aide de Christine et de Fritz, j'élèverai les deux plus jeunes, et ceux-ci travailleront à leur tour avec nous pour refaire le patrimoine de la famille... La colonie, d'ailleurs, ne nous a-t-elle pas adoptés? Voilà le secours qui s'accepte.

— D'accord! reprit le curé, mais réfléchis encore... Peut-être s'agit-il d'une somme importante? Oh! j'en ignore le chiffre et n'ai voulu t'apporter qu'une prière. Il va repasser devant cette fenêtre. Que je lui fasse un signe, il viendra... Veux-tu?

— Non! répondit-elle avec une résolution qui ne permettait pas d'insister davantage, non, monsieur le curé. Le sang d'un père et d'une mère ne se rachètent pas... Il me semble que cet argent-là nous porterait malheur!

— Mais s'il le donnait en votre nom?

— A qui?

— A quelques-uns de nos compatriotes... A ceux qui sont retenus là-bas par la vieillesse et la misère.

— Oh! quant à cela, oui!

— Tu m'autorises donc à lui dire que vous ne le maudissez pas?

— Vous m'avez enseigné le pardon, et tout à l'heure encore je priais Dieu pour eux tous.

Un roulement de voiture s'entendit sur le chemin.

— Mais je ne puis oublier!... ajouta-t-elle vivement. C'est lui! Je ne veux pas le voir. Empêchez qu'il ne vienne.

Le curé sortit de la maison.

A quelques pas la calèche arrivait, se ralentissant déjà.

Un geste négatif fit comprendre à l'officier badois qu'il ne devait pas s'arrêter.

Mais le ministre du Christ s'approcha suffisamment pour lui répéter au passage les paroles de la fille de Thérèse et de Jacques.

Puis, avant de s'éloigner à son tour, il retourna vers elle et, trop ému pour lui témoigner autrement sa satisfaction, il l'embrassa, il la bénit.

Mina ne s'était pas encore remise de son trouble, lorsque Fritz apparut joyeusement sur le seuil.

Elle l'interrogea :

— D'où viens-tu donc, coureur?

— Hé! tu le sais, petite mère! La menuiserie chômant ce matin, ne m'avais-tu pas donné la permission d'une pêche aux écrevisses?... Rafle générale dans le ruisseau des Grandes-Roches, et j'en arrive. Même que je viens d'y rencontrer l'ami Gaspard.

— Gaspard! que faisait-il par là?

— Je ne sais pas. Contrairement à son habitude, il a semblé vouloir m'éviter. A peine l'ai-je entrevu, disparaissant vers la forêt. Une chasse à l'affût peut-être. Mais non, car il n'avait pas son fusil.

Tout en parlant ainsi, Fritz déposait dans la cuisine le produit de sa pêche.

Sa sœur l'avait suivi; un secret instinct la rendait curieuse.

— Est-ce là tout ce que tu as remarqué? demanda-t-elle, et n'avait-il pas d'autres armes?

— Au fait, dit Fritz, tu me le rappelles : il cachait sous sa veste quelque chose de brillant... peut-être des sabres.

Ce dernier mot fut un trait de lumière pour la jeune fille. Elle s'écria :

— Ah! je m'en doutais. Il est allé l'attendre, il veut nous venger! Fritz, va me chercher Martin et courons, partons... Mon Dieu! faites que je n'arrive pas trop tard pour empêcher un malheur!

L'âne, aussitôt prêt, reçut sa gracieuse monture et partit au grand trot. On eût dit que, stimulé par son jeune maître, il comprenait aussi l'urgence du danger.

Cependant Fritz, qui le suivait en courant, demandait une explication.

Les réponses de Mina ne s'adressaient guère qu'à ses propres craintes :

— S'il le tue, ce seront de nouvelles persécutions... le ravage de la colonie! L'autre mois, à la suite d'une agression pareille, un hameau fut brûlé par eux... Ils sont encore nos maîtres... Ils sont toujours implacables!...

Un peu plus loin, comme on passait devant la scierie Diderich :

— Et si Gaspard succombait! s'écria-t-elle avec effroi; quel deuil pour ses parents, qui nous témoignent tant de bonté, tant d'amitié!

De lui-même, et comme s'il eût compris, Martin courut encore plus vite.

On ne tarda pas à s'approcher de la bifurcation des deux routes. A gauche, celle des voitures, qui s'élève en longs détours jusqu'à la Schlucht; à droite, celle des piétons, qui côtoie d'abord les deux lacs, puis grimpe en raccourci vers la même hauteur.

Au point d'intersection une buvette forestière s'offre aux voyageurs.

Mina, non sans un soupir de soulagement, reconnut devant le cabaret la calèche arrêtée.

Sous la tonnelle était assis le cocher, buvant une bouteille de vin d'Alsace.

Fritz se chargea de lui demander ce qu'était devenu son maître.

— Il a pris par le chemin des lacs, répondit le serviteur. Une promenade... et sans doute à loisir, car nous ne devons nous rejoindre là-haut que ce soir.

Déjà la jeune fille s'engageait dans la route indiquée.

Cette route, nous l'avons précédemment décrite. D'un côté la rive, dont parfois elle s'éloigne, coupant en droite ligne quelques promontoires; de l'autre la forêt, avec ses nombreux sentiers qui se perdent aussitôt sous les branches. Comment savoir si le promeneur ne s'était pas laissé tenter par l'un d'eux?... Et, dans cette hypothèse, lequel choisir?

Personne à qui se renseigner. Le lac et ses bords semblaient complétement déserts.

Afin d'épargner au lecteur l'embarras dans lequel allait se trouver Mina, rétrogradons pour prendre à son point de départ la piste de celui qu'elle poursuivait.

Gaspard, au sortir de la maisonnette, avait rejoint la calèche stationnant devant l'usine et, pour connaître les desseins du maître, il s'était adressé au valet :

— Voici des chevaux bien échauffés. Grande sera leur fatigue s'ils doivent retourner le même jour à Munster!

— Oh! fit le cocher, nous nous reposerons au bas de la côte, puis à la Schlucht.

Le sergent n'avait pas besoin d'en savoir davantage.

Il regagna par des chemins détournés la maison paternelle, en ressortit avec les armes entrevues par Fritz, dont il ne put éviter tout à fait la rencontre, et, s'embusquant à la pointe qui sépare les deux routes, il attendit.

On se rappelle que la moins fréquentée fut choisie par le Badois. Il s'y engageait seul, à pied. Ce qui simplifia le projet de Gaspard.

Après une attente de quelques minutes, il s'élança sur ses traces.

Le chemin descend d'abord, puis remonte vers un premier sommet d'où s'allonge vers la droite une sorte de cap hérissé de grandes roches et de végétations sauvages. A son extrémité, derrière un bouquet de sapins, ce n'est plus qu'une étroite falaise surplombant le lac.

On appelle cet endroit le ***Belvédère;*** un poteau indicateur se trouve à l'entrée du sentier.

L'Allemand y monta.

— A merveille! se dit Gaspard, qui, bondissant au plus court vers la hauteur, apparut tout à coup, pâle et la provocation déjà sur les lèvres, aux yeux de l'officier badois.

Tout d'abord ils se regardèrent en silence.

Puis celui-ci, avec une surprise un peu hautaine :

— Que demandez-vous? Qui donc êtes-vous?

Le duel. Dessin de F. Lix.

Cette réponse ne se fit pas attendre :

— Un soldat de Metz, un prisonnier de Silésie. Ce que je demande? Voici des armes qui vous répondront pour moi...

Et comme son adversaire ne bougeait pas :

— J'espérais me faire comprendre, ajouta-t-il avec l'accent de l'ironie. Auriez-vous peur?

L'autre releva fièrement la tête et, toisant à son tour celui qui l'outrageait :

— Ainsi, fit-il sur le même ton, c'est un guet-apens?

— Non! vous le voyez bien, c'est un duel, répliqua Gaspard, qui ne se contenait qu'avec peine.

Avec une certaine dignité, le Badois formula cette observation :

— Vous oubliez, mon cher monsieur, que la partie ne serait pas égale entre nous.

— Pourquoi cela?

— Parce que je ne risquerais que ma vie, et que vous bravez pour les vôtres de terribles représailles...

— Ah! oui, vos représailles... on les connaît. Mais j'ai tout prévu. Regardez cette eau profonde... Un cadavre alourdi de quelques pierres n'en ressortirait pas.

Le geste de l'Allemand attesta qu'il avait compris.

— Mais c'est très-ingénieux, dit-il. Un duel à l'américaine, un combat de sauvages! Et vraiment le cadre s'y prêterait. Ne dirait-on pas que nous sommes au milieu d'une forêt vierge, en plein désert?

Et, dans son flegme tudesque, il dédaignait le cartel pour admirer le paysage.

Rien de merveilleux, en effet, comme ce panorama. On domine le lac et ses verdoyantes rives; on est entouré de montagnes jusqu'au sommet desquelles la flèche altière des sapins se mêle aux splendides frondaisons des hêtres et des chênes. Parmi tout ce feuillage

diversement nuancé, quels jeux de lumière! Dans cette solitude, quelles harmonies! C'est à se croire dans un monde inconnu, chez les Mohicans et les Commanches. . . . .

Cependant Gaspard s'était emporté :

— Trêve de raillerie! En voyant souffrir et mourir mes camarades, un surtout que j'aimais comme un frère..., je m'étais juré de saisir la première occasion de vengeance. Ce serment, tout à l'heure encore je le renouvelais à Rosenwald... Il y a là des exilés, des orphelins... Vous êtes passé, je vous ai suivi... Nous nous battrons, dussé-je pour vous y contraindre...

— Oh! pas d'insultes! interrompit son adversaire. Ecoutez-moi pendant cinq minutes... Après, nous verrons.

— Cinq minutes, soit, mais pas davantage! Je vous écoute!

Ce fut presque un plaidoyer. Qui donc avait déclaré la guerre? Une victime de plus changerait-elle rien à ses résultats? Etait-on coupable parce qu'on avait rempli son devoir? La haine est mauvaise conseillère, et celui qui parlait se cita lui-même en exemple. Il se repentait d'avoir fait tirer le canon contre un village d'Alsace, contre Rosenwald..., et, de son propre mouvement, il venait d'offrir, il offrait encore aux orphelins une réparation qu'il serait heureux de leur voir accepter.

— C'était donc vous? s'écria Gaspard. Assez causé! Je ne veux plus rien entendre. Nous sommes deux soldats qui représentons chacun notre pays, et voilà des armes. Il se peut que ce soit une folie, mais je n'en démordrai pas. Mon sang bout! En garde!

Un dernier geste de refus acheva d'enflammer sa colère. Il injuria, il menaça l'officier badois. A bout de patience, celui-ci bondit sur l'autre sabre, et le combat s'engagea.

Dès les premières passes, le Français sentit qu'il avait affaire à forte partie. Attaqué violemment, il dut se tenir sur la défensive. Une légère blessure l'exaspéra. La lutte devint furieuse des deux parts. Malheur à celui qui s'oublierait le premier.

Ce fut l'Allemand. Désarmé par un coup de maître, saisi brusquement à la gorge et terrassé du choc, il voyait déjà l'arme ennemie menacer sa poitrine.

Tout à coup Mina parut sur une roche en s'écriant :

— Gaspard, ne le tue pas, je ne veux pas que tu nous venges!

Le vainqueur obéit, le vaincu se releva, remerciant du regard celle qui venait de lui sauver la vie.

— A Dieu seul, ajouta-t-elle, appartient le droit de punir...

— Oh! murmura-t-il, si vous consentiez...

— Tout ce que je demande, interrompit Mina, c'est le silence.

— Je me tairai, promit le Badois, qui, plein de confusion, disparut.

VIII. — SIX MOIS D'HIVER.

Vers le milieu de septembre, l'état de l'usine permit d'ouvrir la plupart des ateliers. Chacun y retrouva son travail habituel. Fritz lui-même eut un emploi.

Il en pouvait être ainsi de Mina; mais, dans son ardent désir de reconstituer l'épargne de la famille, elle avait imaginé déjà le moyen de gagner plus d'argent.

Ceci demande quelques explications. Gérardmer, nous l'avons dit, est l'une des communes les plus disséminées, les plus étendues de France. Sur le vaste territoire relevant du bourg et que coupent des vallons et des bois, ce ne sont que hameaux, groupes de chalets, fermes isolées jusqu'au sommet des montagnes. Aucun colporteur ne s'y hasarde, craignant sans doute d'en être pour ses frais. Comment donc les ménagères s'approvisionnent-elles de tous ces menus objets indispensables et qui s'oublient souvent les jours de marché?... Tel fut le problème que notre héroïne s'ingénia à résoudre. Les dames Knab administraient le bazar de la colonie; elle en obtint à prix marchand de la mercerie, de la bimbeloterie, quelques joujoux, des images d'Epinal, et disposa cette petite pacotille sur la bâtière de Martin, qui se prêta de bonne grâce à devenir une boutique ambulante. Sa jeune maîtresse le conduisait. Hue donc, mon âne!

Certes, il devait en résulter un grand surcroît de fatigue pour la fillette. Mais s'inquiète-t-on de cela quand la volonté vient du cœur? Levée chaque jour avant l'aube, Mina ravitaillait la maison, habillait les enfants, garnissait leurs paniers pour l'école et revenait en toute hâte pour achever le ménage. Elle se mettait ensuite en campagne, étendant de plus en plus son petit négoce. Une pareille initiative, de la part d'une aussi jeune trafiquante, avait d'abord surpris les gens, mais sa gentillesse et son bon courage lui concilièrent bien vite toutes les sympathies. Ce fut à qui fêterait son arrivée, à qui lui réserverait la meilleure emplète. L'étalage de Martin n'y suffisait plus. Partant, de gros bénéfices, et qui redoublèrent encore l'ardeur de la marchande.

Le curé, l'instituteur, le ségare et son fils, tout le monde l'avait applaudie dès le premier jour et lui souriait au passage. La bonne Gertrude, qui la chérissait de plus en plus, manifesta seule quelque inquiétude.

— Mon enfant, disait-elle, je n'aime pas à te voir ainsi courir les bois. Si tu faisais quelque mauvaise rencontre! Il y a tant de gredins, sans compter ceux qui sont de véritables loups. Souviens-toi de l'histoire du Petit Chaperon rouge.

— Bah! ripostait gaiement la fillette, le bon Dieu me garde. Ce qu'il garde est bien gardé.

Vers la Toussaint, Jacob se mit à son tour de la partie :

— Gare à l'hiver, ma mignonne! Il est rude chez nous, et précoce. Tiens, voici déjà les brouillards.

Pour tout argument elle lui montrait la recette de la veille et calculait d'avance celle du lendemain :

— Que cette veine se continue, disait-elle, et nous aurons bientôt dans la tirelire une épargne égale à celle que nous a prise la guerre. Comment voulez-vous que je m'arrête en si bon chemin? Ne suis-je pas une mère de famille? Il faut que j'économise pour mes enfants. Quelle joie si je pouvais les doter un jour!

Par bonheur, l'automne fut très-doux cette année-là. Mais enfin les froids arrivèrent et la neige couvrit les chemins.

L'intrépide colporteuse allait toujours. Elle avait risqué de forts achats en vue des étrennes et voulait écouler toute sa marchandise.

— C'est le moment ou jamais, disait-elle.

Une vraie spéculation.

Noël approchait. La veille encore de ce grand jour, alors que les vieux sapins eux-mêmes grelottaient sous la bise, on la vit traverser le lac sur la glace pour couper au plus court. On l'attendait.

Le soir, au retour, les riverains remarquèrent qu'elle chancelait en marchant. Plusieurs fois elle dut s'appuyer sur Martin, dont les naseaux hérissés de givre fumaient dans la brume. Les paniers de l'âne étaient vides, mais les forces de sa jeune maîtresse étaient complétement épuisées.

Elle tomba sur le seuil. Un frisson la prit. Ses dents claquaient. Fritz courut chercher le médecin. Il ordonna le lit, la chaleur : il paraissait inquiet, mais ne se prononça que le lendemain. C'était une fluxion de poitrine.

Christine quitta tout et vint s'installer au chevet de sa sœur malade.

— Elle ne s'est que trop dévouée pour nous tous, dit-elle; à mon tour.

Pendant plus de six semaines on trembla pour les jours de Mina. Elle se remit enfin, mais la convalescence fut longue et plusieurs fois compromise par des imprudences. Son activité ne tolérait pas le repos. Dès qu'il lui revenait un peu de force, elle en abusait pour travailler dans la maison : le travail était sa vie. Une rechute plus grave eut lieu vers le printemps. Ce mot terrible fut prononcé : *phthisie!* L'âme n'avait-elle pas usé le corps?

Voyez plutôt la pauvre fillette. Elle est assise sur une chaise longue, auprès de la fenêtre, où se joue le soleil d'avril. Sa pâleur est telle, qu'on dirait une mourante. Des oreillers soutiennent sa tête à l'abandon. L'étiolement du visage fait paraître les yeux encore plus grands, plus expressifs. Il y a quelque chose de céleste dans ce regard et dans le sourire qui l'accompagne.

Toute la famille est là; c'est un dimanche. On se groupe autour de la jeune malade, on s'efforce de la distraire.

Gaspard, qui chaque jour lui rend visite, se tient à l'écart et contemple avec émotion ce touchant tableau.

De temps en temps Mina lui adresse un signe d'amitié... puis elle se retourne vers Christine, qui travaille à l'aiguille auprès d'elle.

Les enfants, tantôt à ses pieds, tantôt dans le jardin, s'amusent sans bruit, comme par crainte de la réveiller. Elle les rappelle et les caresse tour à tour.

Une de ses grandes joies, c'est de réchauffer aux doux rayons qui lui viennent de la fenêtre ses blanches mains amaigries et presque transparentes sous cette lumière. L'aspect du paysage ne lui causant pas moins de plaisir, on ne tarda pas à l'entendre murmurer :

— C'est bon, le soleil, et c'est gai, le printemps! Quel dommage de ne pouvoir reprendre nos courses avec Martin! Je suis sûre qu'il s'ennuie de moi. Si je recouvrais la santé, nous finirions à nous deux par ramasser une petite fortune. Ah! c'était mon rêve!

— Il se réalisera, dit Christine, mais grâce à nos efforts réunis, ma bien-aimée sœur. Je ne revendique pas mon droit d'aînesse, mais une part égale au moins dans ta maternité.

En même temps elle se levait pour l'embrasser.

— Oui, répliqua Mina, oui, ce n'est pas le bon vouloir qui te manquerait, ni le courage... et si Dieu me rappelle à lui, je serai bien remplacée. Tu le vois, cependant, la tâche est lourde et l'on y succombe... Il faudrait être deux. Quel malheur que Rodolphe ne soit plus là!

A ce nom, Christine eut un mouvement douloureux.

— Je t'ai fait de la peine, dit la jeune malade. Pardonne-moi!

— Crois-tu donc, murmura sa sœur, que son nom prononcé fasse que je pense davantage à lui?

Rien de sincère, rien de touchant comme cette réponse de la fiancée-veuve. C'était une de ces aimantes et placides natures ayant la pudeur des larmes, et qui, loin de manifester leurs regrets, les cachent au fond du cœur et n'y restent que plus fidèles.

— Tout ce que je voulais dire, reprit Mina, c'est que nos enfants grandiront et qu'une mère ne leur suffira plus. Ils auraient besoin d'un protecteur, ils auraient besoin d'un père!

Fritz intervint :

— Je serai là, dit-il.

Mina se contenta de sourire et regarda Gaspard.

Gaspard regardait Christine.

Or il advint que le soir de ce même jour, à la scierie, Gertrude dit spontanément à son fils :

— Voici la saison des nids... et des mariages. Est-ce que tu ne songes pas qu'une jeune femme... la tienne et notre fille, réjouirait la maison?

— Bravo! s'écria Jacob, et toi, mon garçon, qu'en penses-tu? Ta mère a parlé pour nous deux. Je prends de l'âge, et souhaiterais avoir des petits-enfants, beaucoup de petits-enfants, pour me grimper aux jambes et tirer ma barbe grise!

Le sergent, jusqu'alors pensif, releva brusquement la tête et répondit :

— En voulez-vous tout de suite, mon père? et presque une demi-douzaine, et des plus gentils qui soient au monde?

— Qu'est-ce à dire? fit le ségare. Voudrais-tu donc épouser une veuve?

— Oui, mais veuve seulement d'un souvenir, et qui s'appelle Christine Strum!

— Jarni! s'écria Jacob, voilà qui me surprend. J'aurais dû m'en douter.

— Moi, c'est différent, dit Gertrude, et cet aveu-là, mon ami, je le sentais venir.

Son fils lui sauta au cou :

— Par ainsi, j'ai ton assentiment, bonne mère? Et toi, père, quelle est ta réponse?

Le ségare but un grand verre de vin. C'était sa manière de réfléchir. Puis, après un temps :

— Au fait, pourquoi pas? Nous ne saurions trouver une bru plus avenante. Pas de dot, à la vérité. Mais, tu t'en souviens, Gertrude, après la noce, il ne nous restait guère que cent écus. On est jeune, on travaille! Quant aux mioches, ça me flatte d'un côté, celui du cœur. Je les aime! De l'autre, pourtant, lourde charge. Bah! franchement acceptée, elle te portera bonheur. Je consens donc, et dès demain nous endosserons la veste du dimanche pour aller à Rosenwald.

Le lecteur se figurera sans peine la joie de Gaspard et les beaux projets d'avenir qui s'ébauchèrent ce soir-là dans la maison Diderich.

IX. — COUP DE FOUDRE.

Lorsque Jacob et son fils se présentèrent chez la jeune malade, sa sœur aînée se trouvait auprès d'elle.

— Tenez-lui compagnie, ne tarda pas à dire Christine, il faut que je sorte.

— A merveille! répliqua le ségare, et ne vous pressez pas de revenir. Nous avons précisément un sujet de causerie qui l'intéressera.

Christine, sans en demander davantage, les laissa seuls avec Mina.

En face de son fauteuil, ils s'assirent gravement.

— Que se passe-t-il donc? fit-elle en les regardant tour à tour. Vous paraissiez embarrassés tout à l'heure, et voilà maintenant un air de cérémonie...

— Nous prenons l'air qui convient à la chose, répondit Jacob. Il s'agit d'une affaire sérieuse et qui se traite d'ordinaire entre grands parents. Or, dans la circonstance, les grands parents, c'est moi d'un côté, de l'autre c'est toi, fillette.

— Voyez-vous ça? dit-elle avec un sourire.

— Je vais bien te surprendre, reprit le ségare; mais c'est la coutume vosgienne, en pareil cas, de s'expliquer franchement. Ouvre l'oreille.

Puis, avec un grand salut :

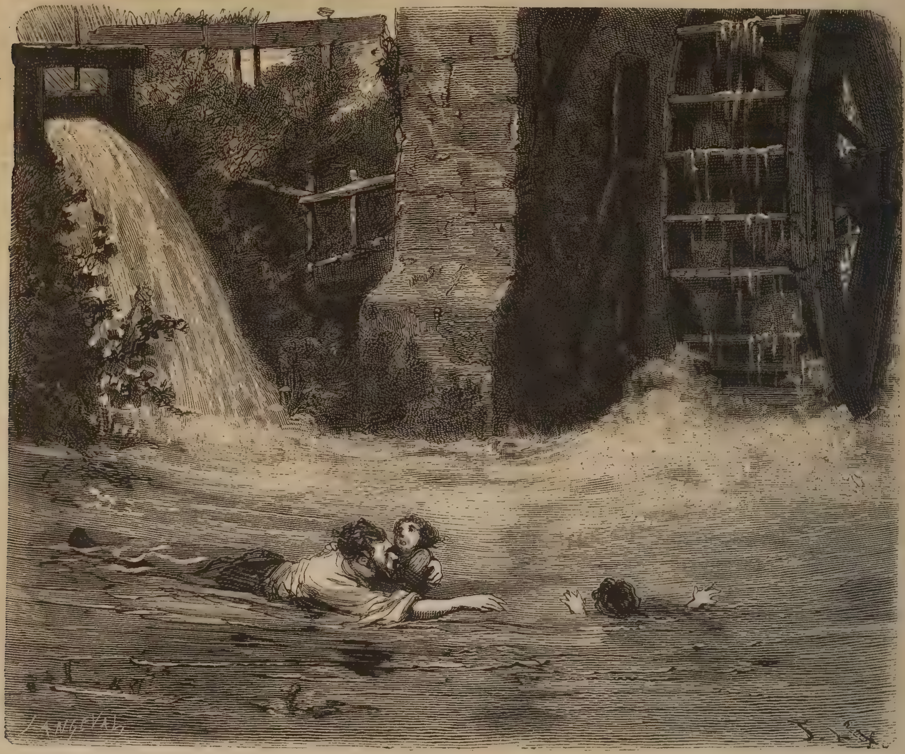
— Madame la mère de famille, j'ai l'honneur de te demander, pour mon fils ici présent, la main de ta sœur Christine.

Mina ne parut nullement surprise. Au contraire, ce fut avec un soupir d'allégement, ce fut avec un joyeux regard levé vers le ciel qu'elle murmura :

— Enfin, sainte Vierge, soyez bénie pour avoir exaucé mon vœu.

— Qu'est-ce à dire? fit le bonhomme; est-ce que par hasard, ainsi que la mère Diderich, elle aurait pressenti le pot aux roses? Oh! les femmes! les femmes! elles ont pour lire au fond du cœur des yeux qui nous manquent.

— Oui, dit Mina, surtout celles qui se sentent rap-



L'enfant sauvé. Dessin de F. Lix.

pelées vers Dieu. Il leur donne alors comme une seconde vue. J'avais tout deviné depuis longtemps. Que de fois, pendant mes longues insomnies, que de fois, dans ce fauteuil où je rêve éveillée, cette vision m'était apparue de Gaspard adoptant, protégeant ceux qui allaient redevenir orphelins! Oh! maintenant, je mourrai tranquille!

— Mourir! se récria Jacob, veux-tu bien te taire! Mais je te le défends, mais je veux que nous dansions ensemble au bal de noce!

— Oh! fit la jeune malade, dont l'enthousiasme tombait déjà, oh! la noce, elle n'est pas encore faite!

Déjà le front du ségare se rembrunissait :

— Penses-tu donc, demanda-t-il, que mon fils soit refusé par ta sœur?

Ce fut Gaspard qui se chargea de répondre :

— Je comprends la pensée de Mina, dit-il. C'est elle seule qui doit parler à Christine... Moi, jamais, pas un mot! Ses regrets, ses scrupules me seront sacrés. Dites-le-lui, Mina. Que rien dans ma demande ne la blesse ni ne l'offense. Ce n'est pas un mari qui s'offre, c'est un frère.

Il s'était penché vers elle; elle lui prit la main, et ses lèvres s'appuyèrent affectueusement sur le front du jeune homme, ému jusqu'aux larmes.

— Un frère pour nous tous, répondit-elle, et j'ajouterai que, si l'ombre de Rodolphe pouvait être consultée sur ce mariage, il y souscrirait, il y sourirait du haut du ciel. Oui, tout ce qu'il faut dire à Christine, je le lis dans vos yeux, Gaspard, et j'en serai la fidèle inter-

prète. Ah! si nous pouvions réussir! Mais il faut de grands ménagements. Ce sera peut-être un peu difficile, un peu long : prenez patience.

En effet, aux premières ouvertures de Mina, Christine fut révoltée jusqu'au fond de l'âme. Sa sœur n'insista pas, mais revint à la charge le lendemain. Gaspard n'était-il pas le plus noble cœur qui fût au monde? Il avait été l'ami de Rodolphe, et c'était au nom de ce souvenir même qu'il se présentait comme héritier de son dévouement à toute la famille. Les morts ne sont pas jaloux; quinze mois s'étaient écoulés depuis que celui-là dormait sous la terre étrangère. L'instinct des enfants semblait ratifier d'avance cette union. Quant à la pauvre malade, elle n'avait pas le temps d'attendre. Ce serait pour elle une joie suprême, et peut-être la guérison. Le bonheur ne fait-il pas des miracles?

En dépit de tous ces arguments, de toutes ces prières renouvelées chaque jour, Christine demeurait inflexible. Mais l'idée de ce mariage ne la révoltait plus, touchée qu'elle était d'ailleurs par la délicate réserve de Gaspard. Rien en lui ne trahissait son espérance. Il attendait, venant comme par le passé. Un ami, un peu moins empressé, quelquefois triste. Les enfants, à qui rien n'échappe, s'en aperçurent et redoublèrent pour

Le retour de Rodolphe. Dessin de F. Lix.

lui d'affection. Souvent leurs regards naïfs se tournaient vers la sœur aînée comme un reproche. Et pourtant elle résistait toujours.

Il fallut une sorte d'entraînement providentiel pour la décider enfin. La rivière, endiguée, retenue pour concentrer ses forces motrices, formait maintenant aux approches de l'usine un bassin profond. Tobie et Benjamin jouaient imprudemment sur ses bords. Le plus jeune y tombe. L'autre, épouvanté, ne voyant personne accourir à son appel, se jette follement au secours de son frère. Ils sont entraînés par le courant, ils vont périr. Un homme survient : c'est Gaspard. Il se précipite et les rattrape presque sous la grande roue de l'usine, qui tournait en ce moment. La mort semble certaine pour eux, pour lui-même. Un prodige d'adresse et de courage est réalisé par le sergent, qui les arrache au gouffre et les rapporte à la maison. Quelle scène! Christine et Mina s'empressent autour des petits naufragés. Benjamin est évanoui. Il rouvre les yeux, reconnaît son sauveur, et, lui jetant les bras au cou :

— Papa! papa!

Tobie l'imite en répétant :

— Papa Gaspard!

Mina saisit la main de sa sœur et la plaça dans celle du sergent. Christine ne retira pas la sienne.

Un mois plus tard, les bans étaient publiés.

C'était le premier mariage qui se célébrerait dans la colonie. Personne qui n'y voulût applaudir, hormis cependant l'oncle Jeffs.

Lorsqu'on lui remit entre les mains les papiers de Gaspard Diderich :

— J'ai ceux de Christine Strum, dit le vieil instituteur, et l'ancien acte aussi. Nous n'aurons qu'à le recopier en changeant les noms. Pauvre Rodolphe ! Ah ! c'était pour moi comme un fils !

Le grand jour arriva. Personne ne manqua à la fête, dont les joies bruyantes étaient exclues ; mais une satisfaction cordiale brillait dans tous les yeux.

Personne, avons-nous dit. Il faut ajouter : pas même Mina.

Mina sauvée, transfigurée. Le miracle qu'elle espérait se réalise. La nature, la jeunesse ont triomphé de la maladie. En pareil cas, les forces vitales reviennent promptement. Ainsi qu'un arbrisseau courbé par l'orage, la jeune fille s'est redressée, frêle encore, mais déjà grandie par l'épreuve. Il ne lui manque plus que les couleurs de la santé pour être tout à fait charmante. On sent que ces derniers mois de crise lui ont compté double; ce n'était qu'une enfant, la voici presque une femme. Elle touche à ses quinze ans.

La mère Diderich lui donne orgueilleusement le bras, et son regard semble dire à tous ceux qui les saluent, qui leur sourient au passage : Celle-là aussi, c'est ma fille !

Quelques minutes après que le cortége eut disparu dans la maison d'école, mairie provisoire, un jeune soldat débouchait sur l'emplacement de la colonie par la route de l'Est. Il semblait harassé de fatigue et vivement ému; son uniforme usé jusqu'à la corde, ses traits amaigris et décolorés, une cicatrice qui se voyait à son front, tout en lui rappelait ces pauvres prisonniers que l'on avait vus revenir, l'année précédente, du fond de l'Allemagne.

Arrivé devant la chapelle, il fit halte, se découvrit, et, voulant réserver à Dieu sa première visite, il entra dans l'église.

La noce ne tarda pas à sortir de la mairie, se dirigeant vers le porche.

Tout à coup, sous la vieille ogive, le curé du village apparut, tout agité, tout palpitant d'une indicible émotion.

Il amenait, il montrait le soldat au front balafré.

C'était Rodolphe !

X. — LE LIVRE DE LA LOI.

Nous renonçons à peindre ce qui s'ensuivit, la stupeur des uns, la joie des autres.

Gaspard fut de ceux-ci. Oubliant tout le reste, il s'était élancé spontanément au cou de son ancien frère d'armes.

Avec ce cri douloureux Rodolphe l'écarta de ses bras :

— Toi ! toi !... le mari de Christine !

— Allons donc ! se récria Gaspard ; M. le curé, grâce à Dieu, n'avait pas encore béni le mariage, et c'est le seul qui soit indissoluble. Quant à l'autre..., et l'on t'en racontera l'histoire, nos signatures ne se sont pas encore séchées sur l'acte civil. Courons les effacer au plus vite.

En même temps il se précipitait vers la maison d'école.

L'instituteur et le maire se trouvaient encore là, le registre était encore ouvert sur le pupitre.

D'une voix haletante, Gaspard exposa ce qui venait d'avoir lieu.

— Vous comprenez? dit-il, rien de fait ! Rodolphe est vivant, Rodolphe nous est rendu ! Je lui rends tous ses droits, sa fiancée, sa femme !

— Hélas ! déclara le maire, c'est maintenant la tienne, et rien ne saurait vous désunir. L'acte est inscrit sur le livre de la loi.

Un frémissement d'angoisse courut dans la salle, que venait d'envahir la foule entourant Rodolphe, au bras duquel l'oncle Jeffs délirait de joie.

Gaspard était resté stupéfait. Puis, s'emparant du registre, et, comme s'il eût voulu l'anéantir au feu de son regard :

— Quoi ! s'écria-t-il, parce que nos deux noms se trouvent accolés sur cette page !

Il s'arrêta tout à coup, la bouche béante, le regard étrangement radieux :

— Mais non ! non, je ne suis pas fou !... Lisez à votre tour, lisez... Christine Strum, Rodolphe Muller ! Ah ! c'est écrit !...

L'oncle Jeffs s'était approché, regardait :

— Dieu soit loué de mon erreur ! dit-il enfin ; j'avais recopié l'ancien acte sans changer les noms ! et pour lire celui-ci, M. le maire avait oublié ses lunettes !

— Cas de nullité ! crièrent plusieurs voix, dont, bien entendu, celle de Gaspard.

— A savoir ! répondit le maire ; on verra !

XI. — A CHACUN LA SIENNE.

Personne encore n'avait songé à s'enquérir du mystère de la résurrection de Rodolphe. En voici l'explication :

Les uhlans demeurés sur la frontière autrichienne pour l'enterrement des morts avaient vendu son cadavre à un médecin galate qui se livrait à des expériences sur les blessures à la tête. Il sut y ranimer un dernier souffle. Des mois s'écoulèrent avant que la vie fût assurée. Restait le réveil de la raison, qui demanda près d'un an. Lorsque le blessé voulut partir, son sauveur le retint. La fatigue, les émotions pouvaient lui devenir fatales. Il avait écrit. Pas de réponse. Ses lettres, par suite du mauvais vouloir allemand, s'arrêtaient à la poste de leur Rosenwald. Il venait de les y retrouver en passant.

La sincérité de Christine et de Mina, la noble conduite de Gaspard effacèrent promptement du souvenir de Rodolphe la première amertume du retour. Il fallait annuler aussi son acte mortuaire, et pareille chose ne s'obtient pas chez nous sans de longues formalités. Ce ne fut qu'à l'automne qu'il épousa Christine.

Gaspard était son garçon d'honneur. On en voit rarement de plus joyeux.

— Et moi qui croyais à son amour pour elle ! dit Jacob. Comme on se trompe !

— Hum ! hum ! fit Gertrude, qui refusa de s'expliquer davantage.

A peine remarqua-t-on qu'elle visitait souvent Mina, que souvent encore elle l'attirait chez elle.

La santé de la jeune Alsacienne ne donnait plus aucune inquiétude. Ses fraîches couleurs et son gai sourire étaient revenus. Tout en elle se développait en même temps, la force et la grâce. Elle serait plus belle un jour que sa sœur aînée.

Quant à Gaspard, il changeait de caractère. Son impétuosité, son entrain lui faisaient défaut. Il ne pouvait tenir en place et recherchait la solitude. Vers l'entrée de l'hiver, il dit à ses parents :

— Je voudrais voyager. Un de mes camarades de régiment dirige en Suisse une fabrique modèle de bois ouvragés. Permettez que j'aille voir son travail pendant quelques mois. Notre industrie s'en trouvera bien à mon retour.

— Serais-tu souffrant? demanda le père; qu'est-ce donc qui te manque chez nous?

— Rien, répondit-il; c'est comme une mélancolie dont rien ne saurait me distraire.

— J'en connais le remède, fit en souriant la mère. Pars, mon enfant. Lorsque tu nous reviendras, au printemps prochain, je promets de te rendre ta joyeuse humeur d'autrefois.

— Mais qu'est-ce qu'elle veut dire? Encore des mystères! s'écria son mari.

Son fils l'interrogeait aussi des yeux.

Elle lui prit à deux mains la tête et, le contraignant à se tourner vers la fenêtre :

— Regarde, dit-elle.

Mina s'en venait par le chemin. Un doux rayon de soleil d'automne l'éclairait. Accorte et légère, elle chantait en marchant. Une apparition charmante.

— Dans six mois, reprit Gertrude, elle aura seize ans... C'est une autre Christine, et qui l'emporte surtout par le cœur... Pars, te dis-je, mais avec un bon espoir. Je te la garde!

— Jarnigoi! s'écria le vieux ségare, mais ce sont donc toujours les femmes qui auront le plus d'esprit!

. . . .

L'été dernier, j'étais à Gérardmer, où, par parenthèse, je vous conseille une villégiature. Comme séjour pittoresque et salubre, Gérardmer surpasse Bade, et... c'est la France!

Rien de délicieux surtout comme ma colonie alsacienne, avec son active usine, dont la haute cheminée de briques fume au milieu des sapins, avec ses riantes maisonnettes où règnent les bonnes mœurs et la prospérité. Nos émigrants sont tous associés dans les bénéfices des frères Knab, et leur digne pasteur avait eu grandement raison de leur annoncer la terre promise. Chaque famille en a eu sa part, le jardinet cultivé avec amour et qui justifie par ses fleurs le nom de la colonie : *Rosenwald, vallée des roses.*

J'y ai assisté au mariage de Gaspard et de Mina. C'est l'oncle Jeffs qui m'a raconté cette histoire.

Ch. DESLYS.

NOTES DE PÊCHE ET DE VOYAGES.

FROSCH ET PÉCOPIN.

> S'il est bien difficile de trouver un poisson sans arêtes, il n'est pas plus aisé de rencontrer un homme qui n'ait rien de perfide ni d'épineux.
>
> ARCHYTAS.

***

— Gertrude!
— Plaît-il, monsieur?
— Apportez-moi le tiroir de mon secrétaire!

***

— Par où commencer?...
— Au hasard!

***

Charles Doisy à dom Rafaël Diaz da Cruz.

Mon cher Rafaël, je suis obligé de te taxer d'oubli, ce qui m'est extrêmement pénible. Comment! après dix années d'amitié, tu me laisses presque un an sans nouvelles! Et ton cœur ne t'a rien dit?

Mais tu sais trop que je ne puis t'en vouloir longtemps. Voilà pourquoi monsieur en prend à son aise! Et puis écrire, c'est un supplice, quand on n'y est pas forcé... Malheureux! n'y es-tu pas forcé par ta vieille amitié? Est-ce moi qui devrais faire vibrer dans ton cœur cette corde jadis si sonore?

Je veux bien, pour cette fois encore, aller te relancer dans tes retraites sauvages, dans ton *Mato Virgen*, comme tu dis. Allons! secoue un peu ton apathie, si elle n'est pas incurable. Que diable! La *fazenda dos Palmares* n'est pas tout à fait au bout du monde, bien qu'au fond du Brésil, et les paquebots transatlantiques ont été inventés pour quelque chose!

Comment se porte ton bon père, dom João? Que devient la délicieuse Micaëla, ta charmante sœur, dont j'ai été pendant huit ans aussi, je crois, le *petit mari?* Hélas! depuis deux grandes années que vous m'avez quitté, cette enfant ne se souvient plus de moi! Comme l'absence ressemble à la mort!

Je joins à cette lettre une photographie de ton ami. Tu verras quelles moustaches lui ont poussé. C'est l'effet des ponts et chaussées : il n'y a rien de tel que d'être ingénieur.

A toi quand même.

CHARLES.

***

Je jouis depuis mon enfance d'une singulière réputation dans mon pays. J'ai plus d'une fois entendu dire à mes contemporains :

— Doisy? Ne faites pas grande attention à lui. Il ne parle pas... Il est un peu toqué, vous savez?... Mais sa toquade est douce et tranquille; à part les mathématiques, pourvu qu'il pêche...

Eh bien, je l'avoue : je suis un peu pêcheur et... je parle le moins possible... D'ailleurs, pourquoi aurais-je pris la peine de parler à des gens qui, la plupart du temps, ne connaissent pas un traître mot des choses qui m'intéressent?

Et puis... tout bruit intempestif a pour résultat de faire fuir le poisson.

Ma vieille gouvernante, Gertrude, prétend que ce sont les poissons muets qui m'ont rendu comme eux.

O Gertrude! nature grossière et matérielle! Si vous aviez jamais entendu le concert qui s'est si longtemps

chanté dans mon cœur! Mais, grâces en soient rendues à Dieu, vous n'avez pu rien entendre; et c'est vraiment heureux, pour vous d'abord, et pour moi ensuite, car vous y eussiez perdu cette sérénité inaltérable qui fait votre gloire près du feu de vos fourneaux. Vous eussiez laissé brûler dans la friture le goujon grassouillet ou l'anguille friande. Vous eussiez donné un tour de trop dans son bouillon à la truite constellée ou à la lotte ensorcelée. Dieu vous garde à jamais, Gertrude! Restez ce que vous êtes, un cordon bleu digne de moi... et que le malin ne vous tente jamais!...

***

Je suis un peu pêcheur...
Mais est-ce donc un mal, cela?

***

Tout fut vraiment extraordinaire dans ma destinée.

Ainsi, du repos, de la contemplation, j'ai été mêlé aux événements les plus tragiques, lancé au milieu de la nature la plus sauvage, la plus grandiose qui existe en notre monde.

Mais bientôt, hélas! le malheur a tout brisé autour de moi.

Je suis seul, seul!... seul!!

Frappé au cœur, je demeure debout comme un vieux chêne écimé par la foudre. Tout est mort pour moi!

Micaëla s'est envolée au ciel... Mes enfants l'ont suivie les uns après les autres, se détachant de la terre comme des anges trop parfaits pour l'habiter.

Que me reste-t-il? Rien, sinon le souvenir et la résignation! Quelqu'un pourra-t-il m'en vouloir si j'éprouve un plaisir amer et doux tout ensemble à réunir une dernière fois quelques notes éparses de ma jeunesse?...

***

En ce temps-là, Froschhofftüler était mon domestique.

Quand je dis mon domestique, je ne suis pas tout à fait dans le vrai; je ferais mieux de l'appeler *mon familier*, comme jadis sous la première république, une et indivisible.

Tout à la fois mon compagnon et mon majordome, il cumulait une foule de fonctions et, en vérité, il les remplissait presque toutes d'une manière assez incomplète. Bah! j'y étais habitué! A peu près autant maître que moi dans la maison, il y faisait ce qu'il voulait, et la chance était telle que, la plupart du temps, c'était à peu près aussi ce que je désirais.

Un point de contact existait entre nous, et ce point nous rapprochait suffisamment. Je le dis bien bas, tout bas : Froschhofftüler était pêcheur.

Oui, il était pêcheur enragé, convaincu, ardent, impitoyable, toujours prêt, de jour comme de nuit; pêcheur comme j'aurais voulu l'être.

Je le plaignais d'autre part... Il avait eu des peines de cœur!

Hélas! Froschhofftüler était bossu, bossu complet, bossu laid! Sa bosse avait été certainement une des causes de ses malheurs, mais j'ai toujours jugé que la pêche n'y avait point été tout à fait étrangère.

La tête énorme, ébouriffée, le visage orné d'un nez en bec-de-corbin très-proéminent, la bouche enfoncée, le menton en galoche, mon pauvre Frosch ressemblait aux *fantocches* qui représentent Polichinelle. Malheureusement il ne rachetait point cette fatale ressemblance par les mollets resplendissants de son illustre modèle. Le brave garçon était juché sur de vraies jambes de coq. Heureux encore si ces jambes eussent été droites! mais non, leur courbe rentrante rappelait involontairement les manches vides d'une veste jetée sur quelque meuble.

Pauvre Frosch! Au demeurant, très-fin, très-malin, doué d'une force herculéenne, comme il arrive parfois à ces organisations hétéroclites, et professant, surtout en matière de pêche, un véritable culte pour votre très-humble serviteur.

***

Il faut tout dire aussi : Froschhofftüler avait été tailleur.

De là, peut-être, ses malheurs. L'établi, tout le monde sait cela, déforme les jambes.

Pour récapituler, Frosch était tout à la fois Strasbourgeois, bossu et tailleur.

Un jour — jour néfaste! — il lui prit fantaisie de se marier. *O povero!*

Il existait de par le monde une forte fille qui répondait au gracieux nom de Gretchen, et, par ses cheveux jaunes, ses joues rouges, ses mains de même couleur et ses grands pieds, ne dérogeait point à son origine. O Gretchen! l'avez-vous jamais aimé, mon pauvre Frosch?

Un autre jour — jour plus fatal encore! — le tailleur obtint la promesse de la douce Gretchen et... se crut aux anges. *O povero!* tu plongeais aux enfers!

Mais qui peut fuir sa destinée?

***

Pécopin n'est point encore présenté à mes lecteurs. En conscience, nous ne pouvons laisser subsister plus longtemps un tel oubli des convenances.

Pécopin est mon compagnon et mon ami.

Il a l'oreille mobile, la mine éveillée, la moustache noire. Il est habillé de blanc et de brun. Sous ses gros sourcils en brosse brillent deux yeux jaunes, petillants de malice et d'intelligence, toujours en quête d'un méfait à accomplir, mais resplendissants, quand il le faut, d'un courage indomptable.

Il ne lui manque que la parole, non qu'il soit muet volontiers, comme son maître, tant s'en faut! Mais il est... chien.

Quoique chien, nous nous comprenons à merveille, car le bon Pécopin... est un pêcheur aussi. Voyez comme on se rencontre!

En sa qualité de griffon, il aime l'eau; puis, en raison de la conformité de ses goûts et des miens, il aime le poisson.

Lorsque nous donnons un coup de senne au bord de la rivière, il fait beau voir, dès que le cercle se rétrécit, alors que les poissons grouillent en avant des mailles et traversent, en formant un sillon d'argent, l'eau peu profonde, le brave Pécopin sauter à la curée. D'un bond il est au milieu des captifs, l'œil enflammé, la gueule ardente, lançant un coup de dent à droite, à gauche, happant celui qui passe à sa portée et l'apportant tout frétillant entre mes mains.

Tous ne sont pas happés, mais tous sont atteints!...

Dédaignant le menu fretin qui grouille entre ses

jambes, c'est aux pièces de choix qu'il s'adresse de préférence.

Les carpes, surtout, lui offrent des charmes auxquels il ne résiste pas. Sans doute les larges écailles qui revêtent le corps puissant de ces poissons lui semblent plus faciles à saisir que la peau glissante du barbeau et de l'anguille.

Aussi l'eau se couvre bientôt de débris. Les écailles brillantes scintillent arrachées et tourbillonnent dans le remous. Pécopin bondit et rebondit, les poissons sautent à qui mieux mieux : c'est un vacarme plein de gaieté et... d'éclaboussures.

Bravo, Pécopin! Achevons de raconter tes exploits, car tu ne ressembles à aucun de ta race.

Le cercle fatal se resserre de plus en plus. Les prisonniers se débattent haletants sur le sable, au milieu des herbes et des débris de toutes sortes; l'endiablé ne lâche pas prise pour cela.

Chaque bond des victimes est l'occasion d'un furieux coup de dent..., et le combat finit bientôt, faute de combattants.

Bravo, Pécopin!

*
* *

Je vécus ignoré et ignorant du monde jusqu'à l'*année de ma grande truite.*

Pour rien au monde je ne manquerais de rappeler ici le souvenir ineffaçable de cet événement. Il est le rêve de mes nuits heureuses. Il fut d'ailleurs l'occasion qui me permit d'apprécier ce que valait Frosch.

Quel animal!—pas Frosch — la truite : neuf kilogrammes toute nue!

— Frosch, nous partons pour Lyon ce soir...

— Monsieur a obtenu un congé?

— Grâce à Dieu! Un congé de quatre jours que, dans sa munificence, l'administration a bien voulu m'octroyer après une assiduité de trois ans. Est-ce trop?

— Non, monsieur, non certes; vous avez bien gagné la liberté pendant quatre jours. Ainsi, nous partons?

— Oui, Frosch. Prépare les lignes, vérifie les empiles, emplis les portefeuilles, choisis tes mouches les plus irrésistibles, lie les cannes en paquet, et en route! Nous pêcherons!... Hourra!

Frosch disparut, comme une ombre chinoise, dans les profondeurs du capharnaüm où il serrait les choses étranges qu'il entretenait avec un soin admirable.

Le lendemain, nous descendions à Lyon chez un vieil ami qui, tout aussitôt, nous emmenait dans sa voiture sur les bords du Fier.

Le Fier est-il bien un ruisseau? Ne vaut-il pas mieux le nommer un torrent? Pour moi, il est à la fois l'un et l'autre; il est tous les deux, et son nom rappelle l'impatience que son cours capricieux montre des obstacles qu'il rencontre.

Le matin se faisait jour. La pourpre envahissait un ciel sans nuage. Le Fier, les eaux semblables à du métal fondu, bouillonnait, bruissait, écumait contre ses roches habillées de mousses noires et vertes. La rosée pendait en gouttelettes blanches aux herbes de la prairie et s'épandait si libéralement sur nos jambes guêtrées, que nous n'eussions pas été beaucoup plus mouillés si nous avions pris pour chemin le lit de la rivière. Mais, bah! qui pensait à cela? Je cheminais la canne sur l'épaule, le carnier au dos, la boîte au vif à la main, l'âme contente, le cœur léger, aspirant l'air du matin de mes pleins poumons de citadin et berçant mon imagination du rêve de mes conquêtes futures. Ainsi va la vie; mais je ne me doutais certes pas que j'étais si près du triomphe, je n'eusse même pas osé me le figurer si beau.

Pécopin. Dessin de Vierge.

— Frosch, arrêtons-nous ici. Qu'en penses-tu?

— Monsieur a raison. Entre ces rochers qui barrent le Fier et y produisent un rapide, je crois qu'on peut rencontrer un poisson.

— Vraiment, Frosch?

— Vraiment, monsieur.

En un clin d'œil ma canne est montée. A l'extrémité de la ligne, sur une bricole triple, empilée par le célèbre Frosch, est placé délicatement l'un des vérons brillants de la boîte au vif; puis, au moyen du fameux coup tournant dont je suis l'inventeur, l'esche va tomber légèrement à vingt mètres de moi, au beau milieu du rapide...

*
* *

Dom Rafaël à Charles Doisy.

Mon bon, mon excellent Charles, ne m'en veuille pas, je t'en prie. Si tu savais combien il fait chaud ici! Dix ans passés à Paris m'ont déshabitué de ces hautes températures; aussi sont-elles devenues pour moi énervantes! Que veux-tu? Je ne vis pas, je fonds!... Chaque jour, chaque matin, je me promets à moi-même de t'écrire; tous les jours, je ne m'en sens pas le courage; la nuit vient, la lettre est là non faite, le papier tout blanc! Cependant il n'est pas de jour où nous ne parlions de toi, et tu as grand tort de croire que Micaëla, pas plus que mon père ou moi, nous t'ayons oublié.

Micaëla est maintenant une fillette. Elle grandit et se fortifie à vue d'œil. Elle n'a point oublié *son petit mari*, et... qui sait? Je t'envoie une de ses photographies, au bas de laquelle elle a voulu écrire un mot pour toi. Quant à mon père, il est toujours le même, alerte, actif. Il a résumé en lui toute l'activité de la famille... Il me charge de te dire que, pour te prouver que personne ici n'oubliait une amitié de toute notre

enfance, il t'attendait, quand tu voudrais passer la mer, et tâcherait que notre fazenda ne te fût pas trop désagréable.

Je n'ai pas besoin de te dire que je joins mes instances aux siennes. Ce que tu as de mieux à faire, maintenant que tu es hors de l'école, c'est de demander un congé sous un prétexte quelconque et de venir nous retrouver ici.

Ah bah! le Brésil a bien quelques avantages! Tu verras...

Allons, ami, un effort!

A bientôt.

RAFAEL.

*
* *

. . . Mon Dieu, qu'elle est jolie!

Je l'ai laissée enfant, je la retrouve jeune fille : en deux ans! Elle a aujourd'hui seize ans...

. . . *Et qui sait?* dit Rafaël.

*
* *

Peu à peu, le léger bouchon rouge qui soutient le petit poisson descend avec l'eau limpide. Tout à coup, sous un choc terrible, il disparaît, et le moulinet fait entendre son bruit sifflant, semblable à celui d'une flèche qui fend les airs.

Un bond prodigieux s'exécute au milieu du remous, l'eau jaillit en blanche écume : ce n'est plus le bouchon seulement, c'est la ligne qui file, comme emportée par un cheval au triple galop.

Je vois mon fil qui s'épuise... Il faut suivre à toutes jambes... Hourra! hourra!

Les arbres de l'autre rive fuient derrière moi. Fasse le ciel que pas un ne se rencontre de mon côté au bord de la rivière! Mais non, la rive est nue, au loin s'étend la prairie.

Et je cours à perte d'haleine. La ligne fuit remontant l'eau, traçant un sillon d'argent droit, rectiligne, rapide, semblable au sillage d'une étoile dans le ciel bleu. Et je cours sans relâche!...

La respiration me manque, le sang me monte aux oreilles, mon chapeau vole derrière moi. J'ai des ailes cependant, je cours toujours!

Déjà je vois rouge, mes jambes insensibles vont manquer sous moi. Horreur! un ruisseau me barre le passage! Je ne le vois pas encore, je le devine, je le sens! Il vient, il approche!...

D'un effort surhumain, je m'élance! Tout tourne autour de moi... Je meurs!... Mais le froid de l'eau me rappelle à l'existence. Je suis au milieu du ruisseau, barbotant pour reprendre mon équilibre, frottant mes yeux pour essayer de voir autour de moi. Il me semble qu'au moment de ma chute un objet noir a passé au-dessus de ma tête, planant dans les espaces. J'ai lâché ma canne, la lançant en avant par un mouvement instinctif, ou plutôt la laissant suivre l'impulsion irrésistible qui l'entraîne...

Cependant mes yeux couverts d'eau, de vase, de débris de roseaux, recouvrent la lumière. Une masse noire roule devant moi, déjà loin...

Qu'est-ce cela?

Je suis harassé; mais, reprenant ma course à toutes jambes, inconscient, je cours pour courir, parce que cette chose noire fuit devant moi. En ce moment, je l'avoue : je ne pensais à rien, j'avais oublié truite, ligne, canne, tout! Je courais, j'étais fou!...

Cependant la chose noire ralentit sa course ; peu à peu je la vois plus distinctement...

C'est Frosch!

J'arrive enfin. Que vous dirai-je? Le monstre piqué par nous perdait ses forces. Une demi-heure après, malgré ses marches et ses contre-marches, épuisée, la truite entrait dans l'épuisette que Frosch avait eu la présence d'esprit de garder à la main en saisissant ma canne. Car c'était lui qui, d'un bond prodigieux, avait passé par-dessus ma tête et saisi au vol, pour ainsi dire, la canne que ma main avait laissée échapper.

Hourra cette fois!

La truite est là bondissant parmi les herbes, haletant de ses belles ouïes rouges, froissant ses écailles argentées et montrant son flanc constellé d'étoiles de sang.

*
* *

Note de la main de Rafaël.

. . . La baie de Todos os Santos, au Brésil, présente à son ouverture, du côté du nord, une presqu'île élevée s'avançant au sud, et sur laquelle est bâtie la ville de Bahia, ou mieux San Salvador de Bahia, le chef-lieu de notre province. La ville haute est à deux cents mètres au-dessus de l'Océan et domine la baie, qui a plus de vingt lieues en tous sens et forme l'un des plus beaux ports de l'Amérique.

Je n'ai rien à te dire de la ville : tu ne t'y arrêterais point, si jamais tu venais aux Palmares. Ecoute bien! Au fond de la baie se jette le Peraguacu, qui, sorti de la serra d'Orobo, fort avant dans le nord-ouest, coule pendant une cinquantaine de lieues au sud-est jusqu'à la serra Trabanga, qu'il traverse.

C'est là notre chemin naturel pour aller d'ici à Bahia, car la fazenda est sur les dernières pentes nord-ouest de la serra Trabanga, au sortir du col de Peraguacu.

Attends un peu! Sur le Peraguacu, tu ne trouverais qu'une ville à peu près digne de ce nom : c'est Caxoeiro. Tu aurais encore vingt lieues pour arriver à la serra Trabanga; tu en aurais fait vingt-cinq dans le Mato Virgen, depuis le fond de la baie de Todos os Santos. Le Mato est percé, entre Bahia et Caxoeira, de nombreuses picadas, car c'est par Caxoeira que Bahia se relie aux villes situées au delà de la serra d'Orobo, au fond de la province, sur l'Itapicuru et sur le rio Grande San Francisco, spécialement à Jacobina...

*
* *

Gretchen paraissait vraiment trop belle pour Frosch, aussi Frosch était-il bien amoureux.

Chaque jour c'étaient, au dehors de la ville, de longues promenades où tous les deux se disaient de jolies choses, où tous les deux marchaient la main dans la main, le cœur sur les lèvres, et souvent laissaient le silence interpréter leurs pensées, comme si leurs lèvres eussent été incapables de rendre dignement ce que disait leur cœur.

Heureux Frosch! J'enviais presque son bonheur.

Aussi, avec quel soin jaloux le brave petit tailleur emmenait-il sa fiancée loin des sentiers où il eût pu rencontrer les militaires de la garnison battant la campagne, une baguette de coudrier à la main!

Le pauvre Frosch était jaloux!...

C'est la suprême marque de l'amour vrai, dit-on.

Gretchen devait se trouver bien heureuse.

*
* *

Dois-je partir? Dois-je rester?...

O Micaëla! J'ai été dix ans *ton petit mari... Et qui sait?* écrit dom Rafaël...

Le repos m'est devenu impossible. Sortons, la campagne est si belle! Seul au milieu des bois, je rêve, je soupire, je...

Micaëla m'apparaît, dans sa photographie, vêtue de ce grand peignoir blanc, ample, bouffant, traînant, qui accompagne si bien le corps indolent des jeunes créoles... Ses grands yeux noirs ont une expression tout à la fois ingénue et sérieuse; ils vous regardent *en dedans*, on dirait qu'ils voient jusqu'au cœur.

Rentrons! Mais non, ne rentrons pas! Ici, je puis parler haut à mes pensées; la ville m'obsède avec ses bruits, ses oisifs, ses fâcheux!

*
* *

Le bonheur a des jambes de plomb, le malheur arrive sur les ailes du faucon, dit l'Arabe.

L'Arabe a raison : la tente porte à la sagesse.

Un soir, Frosch et Gretchen se promenaient tous deux, tout seuls, le long des haies fleuries. Ils allaient droit devant eux, perdus dans les pensées de leur cœur... Gretchen, en sa qualité de femme modeste et Alsacienne, regardait à terre si elle n'allait point rencontrer les fleurs de ses rêves. Frosch, le nez au vent, bayant aux étoiles, cherchait probablement au ciel l'astre de son bonheur.

Ils allaient donc silencieux, suivant le sentier qui serpentait entre les grandes prairies. De la main qui leur restait libre, l'un cueillait une feuille, l'autre arrachait une brindille aux aubépines et la mâchonnait entre ses lèvres. C'était touchant!...

Cependant le sentier arrivait à la grand'route; déjà nos promeneurs s'étaient engagés sur ce chemin poudreux et découvert quand, à l'horizon, point un pompon triomphant... Le pompon est suivi d'un noir bonnet à poil, puis d'une figure barbue, puis du torse et des jambes d'un sapeur de la plus belle venue. Semblable au Jupiter Tonnant, il tient à la main sa foudre, sous la forme d'un scion délicatement enguirlandé d'écorce non enlevée et dessinant des rubans verts sur le fond blanc du bois écorcé.

Déjà le colosse est visible dans toute sa splendeur. Debout sur la crête de la côte, il se découpe à vif sur le bleu rougi du ciel, au milieu du coucher du soleil, comme dans une apothéose.

Gretchen a tressailli...

Frosch a remarqué ce mouvement; il devient pâle.

Mais le colosse s'est arrêté... fixe, à quinze pas, la main sur la couture de la culotte, l'autre saluant militairement à la hauteur des yeux. Ainsi posé, le glorieux troupier semble plus grand encore, sa barbe s'agite sur sa poitrine, sa voix retentit :

— Serait-ce bien mamzelle Gretchen que j'aurais celui de rencontrer à ce soir?

— Fraiment! monsir Pélamour, fus m'auriez fait beur! répond avec douceur la belle blonde, recouvrant immédiatement sa présence d'esprit féminine et ne répondant point à la question qu'on lui pose.

Frosch, peu rassuré, ne disait rien.

— Quel est ce particulier, mamzelle Gretchen, que vous avez celui de marcher avec?

— Ça ne va bas mal, monsir Pélamour, et fu?

— Moi, mamzelle Gretchen, ça va fort mal et je vous réitère que j'ai un tremblement sous mon bonnez-à poil de flanquer une tripotée carabinée à l'avorton dont auquel vous offrez votre main!

— Taissez-fus, monsir Pélamour, et soyez chenti!

— Je vous réitère, aimable Alsacienne de mon cœur, que le sapeur français n'a pas celui de se laisser enfoncer par le pékin, et surtout par un pékin aussi dépourvu de grâce que le susdit présent!... Filez, en conséquence, au bras de votre fidèle Bélamour, et plus vite que ça!

Frosch, atterré, ne disait rien...

Et, joignant le geste à la menace, le terrible sapeur, saisissant la belle Gretchen par la taille, attire son bras qu'il passe galamment sous-le sien; puis, se tournant vers le petit tailleur :

— Quant à vous, le particulier, si vous n'êtes pas content, vous savez? Vous demanderez Bélamour, dit la *Crème des dames*, caporal-sapeur au 1er du 4e bataillon, et prêt-z-à vous en rendre raison z'au fusil, z'au canon z'et même à la latte, au sabre, à l'épée, à la savate z'et à ce que vous voudrez!... Allons, demi-tour à droite, marche!... Et plus vite que ça!

Frosch tourna demi-tour à droite et reprit sans mot dire le chemin des prairies, chemin naguère embelli par les yeux de sa fiancée, maintenant tout rempli d'épines... Le petit tailleur serrait les poings, menaçant le ciel, maugréant, pestant contre les femmes et les hommes. Qu'eût-il pu faire, fourmi contre un éléphant? Hélas! ses parents avaient négligé de lui faire apprendre le maniement des armes de guerre! L'aiguille ne pouvait atteindre Bélamour triomphant...

Pour comble de malheur, il eut le temps d'entendre la douce Gretchen qui disait à son ravisseur :

— Ne lui vaites bas tu mal, Pélamour, il n'est bas méchant!

Le brave petit tailleur se retourna les yeux injectés de sang; s'il eût eu des ciseaux, il eût commis un crime. Mais le sapeur seul avait son sabre...

. . . Déjà le crépuscule s'assombrissait et, dans la nuit naissante, au delà de la côte, il ne vit plus que le terrible bonnet à poil, découpant sur le ciel sa silhouette...

*
* *

O vengeance! O déesse, douce et secourable aux mortels dans une position désagréable, inspire Frosch! Souffle-lui l'inspiration terrible, arme son bras de l'arme cachée, ouvre son esprit aux combinaisons machiavéliques...

O vengeance! Inspire Frosch!

*
* *

Ce soir-là, mon familier resta invisible. J'eus beau sonner, appeler, personne ne parut, et je dus faire mes affaires moi-même.

Le lendemain, sa mine sombre m'apprit que quelque malheur le frappait; mais vainement je cherchai à savoir la cause de sa mauvaise humeur, il fut impénétrable. Je touchai même la corde Gretchen.

— Gretchen est toujours charmante, me répondit-il avec tranquillité.

Ce bossu était fort. Je l'appris par la suite...

Cependant il demeurait triste.

— Allons tendre à la truite, Frosch! Cela nous distraira.

— Soit, monsieur, je cours prendre les filets.

En ce pays que j'habite, la pêche à la truite se fait dans les ruisseaux limpides au moyen d'engins que l'on tend le soir à la tombée de la nuit et que l'on retire au petit jour ou même avant. Ces engins se composent d'une petite senne, sorte de barrage en filet fermant toute la largeur du ruisseau et y prenant une position d'angle très-ouvert du côté d'où vient l'eau. Ce filet-barrage n'a pas plus de soixante centimètres de hauteur; c'est assez pour le peu de profondeur des charmants cours d'eau de nos campagnes. Il est garni en bas de plomb, en haut de petits liéges rangés en chapelet.

Enfin, vers le sommet de l'angle, au milieu du filet, s'adapte un sac également en filet, mais à mailles plus fines, soutenu par quatre ou cinq petits cerceaux lui donnant un diamètre de trente centimètres et une longueur d'un mètre environ, tout tendu. On arrête l'extrémité de la poche, sur le fond du ruisseau, soit avec un petit piquet, soit avec une pierre posée sur la corde. Le matin venu, rien n'est plus simple que plier ces engins, car chaque extrémité du barrage est montée sur un court piquet qu'il a suffi d'enfoncer dans la rive pour que le filet se trouve droit et tendu.

Les ruisseaux à truite ont un peuplement très-spécial: la truite seule y domine. Rarement elle est en compagnie du brochet et de la perche; cela se rencontre cependant. Si la masse d'eau est un peu considérable, on trouve quelques gardons cantonnés dans les remous garnis de joncs où ils peuvent chercher un refuge; mais, presque toujours, les vérons abondent et forment une partie de la nourriture de la truite. Le résultat de ces remarques est que, quand on relève ses engins le lendemain matin, si l'on n'a pas de truite, on ne prend rien...

Frosch. Dessin de Vierge.

C'est ce qui m'arriva.

Frosch eut une chance extraordinaire... Tous les engins tendus par lui rapportèrent une ou deux truites...

Ce fait me donna beaucoup à réfléchir.

Lui, paraissait insouciant de son bonheur. Un sourire sarcastique relevait, à chaque capture, les coins de sa bouche; mais qu'y avait-il là d'étonnant? Frosch était bossu: le sarcasme n'est-il pas l'arme favorite de ces disgraciés?...

*
* *

Charles Doisy à Rafaël.

« Tu me tentes, ami, tu me prends par l'endroit faible de mes secrets désirs! Voyager! Tu sais bien que dans ce mot se résument mes rêves de jeune homme! Tu te souviens des beaux voyages, des rares aventures que nous savions évoquer en nous promenant sous les tilleuls de la grande cour! Crains donc que je succombe... Crains qu'un de ces jours, je n'aie plus la force de résister, et que le paquebot ne vous porte la nouvelle de ma venue!

« Cependant je ne dois pas te cacher que de nombreuses difficultés se dressent entre mon désir et sa réalisation. Mais que ne fait-on pas pour ses amis! espérons.

« Mes remercîments bien sincères à ton bon père pour son invitation si cordiale: un souvenir bien tendre à *ma petite femme*, si elle veut me le permettre, et à toi, mon ami, une cordiale poignée de main. »

CHARLES.

*
* *

Cependant la vengeance couvait sourdement ses méfaits. Frosch prétendait sans doute, imitant une célèbre parole, que c'était un mets qu'on mange froid! Rien ne transpirait au dehors des projets que le bossu roulait et mûrissait dans sa cervelle; impassible en apparence, il semblait avoir oublié tout à fait et la perfide Gretchen et le triomphant Bélamour.

Horreur!!!

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un *pêcheur!*

Bientôt une étroite amitié s'établit entre le sapeur et le tailleur..... Par quels moyens sataniques le damné bossu était-il parvenu à s'introduire ainsi au cœur de la place? Je ne le sus jamais. Sans doute, une renonciation complète à ses espérances déclarées éteintes endormit-elle la défiance de l'irrésistible Bélamour; et puis, le beau des beaux parmi les sapeurs pouvait-il douter un instant de l'ascendant incontestable de ses charmes, quand il les comparait à la chétive et difforme personne de son compétiteur d'un jour?

Frosch fit plus encore, il inocula peu à peu à l'heureux vainqueur de Gretchen une véritable passion pour la pêche. Ce n'étaient chaque jour que parties au bord de la rivière. Maladroit comme un dindon, le nouveau pêcheur n'eût rien pris, si le bossu rusé ne lui avait, par mille tours de force, attribué la plus grande partie de ses captures. Aussi, grâce à la bonne opinion que Bélamour avait de sa valeur personnelle, tous ces succès si contestables passaient-ils pour de bon aloi, et le brave troupier était de plus en plus persuadé que dans le domaine des Naïades il était aussi irrésistible que dans celui de Vénus!

Ainsi le trait lancé par Frosch s'enfonçait chaque jour davantage. Chaque jour plus longues stations du sapeur au bord des eaux, et chaque jour Gretchen gémissait plus amèrement sur son abandon.

Telle Ariane...

Mais ne remontons pas au déluge : l'infortune de la *Crème des dames* ne fut comparable qu'à elle-même !

Au sortir de la ville, un ruisseau se déversait dans la rivière. Sombre, vaseuse, peu profonde, son eau coulait sur un épais lit de boue noire, détritus de tous les égouts du quartier. Malgré les effluves trop odorantes de cette eau à demi croupissante, Frosch avait amené son ennemi en cet endroit : les captures qu'ils se proposaient d'y faire devaient être phénoménales.

Rendez-vous fut pris pour y pêcher une friture monstrueuse.

Or le bossu savait que, ce matin-là, le sapeur n'aurait pas le temps de revêtir sa petite tenue et qu'il serait obligé par son service, auquel il déroberait quelques heures, de se montrer au rendez-vous dans toute la fraîcheur de sa grande toilette.

Bélamour arriva donc, bonnet à poil en tête et sabre au côté. Le madré tailleur l'attendait déjà : les cannes étaient au vent, les lignes à l'eau ; quelques douzaines de goujons dorés brillaient sur le bord, et le petit bossu semblait tellement affairé, qu'il avait à peine le temps de regarder son compagnon. Derrière le pêcheur s'étendait le vaste jardin d'un maraîcher, lequel, pour

La mésaventure du sapeur Bélamour. Dessin de Vierge.

puiser l'eau nécessaire à ses plates-bandes, avait appuyé une planche à la rive et sur un tréteau placé au milieu du ruisseau.

Debout, à l'extrémité de cette planche, Frosch pêchait, sortant goujons sur goujons brillants au soleil ; Bélamour, arrivant au travers des salades, ouvrait de grands yeux, levait les bras au ciel, épanoui d'avance de prendre part à si belle fête.

— Votre ligne est ici, maître Bélamour, criait le bossu ; avancez, la place est bonne, je l'ai appâtée ce matin...

— Voilà, voilà, mon jeune ami, je superpose que vous ne prendrez pas tout... fichtre ! le sapeur est là !

— Avancez hardiment ! non, je me retire... je vous donne ma place, j'en ai une autre appâtée un peu plus loin.

— Non pas ! mon jeune ami. Le Français ne déplace pas son ami... et d'ailleurs j'ai la *valiscence* de croire que la planche en question ne supporterait pas le poids de mon individu.

— Vous êtes fou, sapeur, vous êtes léger de cœur et d'esprit.

— C'est vrai ! mon jeune ami ; mais le fourniment alourdit mes avantages.

— Vous auriez peur ?

— Peur ! ! ! Un soldat français ! Jeune homme, il y

aurait du feu, que le sapeur est susceptible de marcher avec !...

— Hé donc ! allez-y ! ou je prends tous les goujons jusqu'au dernier !

Frosch avait quitté la planche pendant ce dialogue : il était sur la rive, présentant sa canne au beau sapeur. Bélamour n'eut pas le courage de résister. D'un pas prudent, il s'avance sur l'étroit chemin, et bientôt arrive à l'extrémité ; il lance sa ligne dans l'eau noire...

*
* *

Le moment est venu de nous occuper de la charmante Gretchen. Sans doute il était très-glorieux, pour une si jolie fille, d'avoir enchaîné à son char le vainqueur des vainqueurs, l'irrésistible Bélamour, mais le cœur des femmes est ainsi fait, paraît-il, que quand elles tiennent un brochet elles regrettent le goujon qu'elles auraient pu prendre !

Abîme insondable !

Gretchen regrettait Frosch !

Certes, la *Crème des dames* avait son mérite, mais il la laissait trop souvent seule ! Triste, abandonnée, elle gémissait de longues journées après son beau sapeur, elle l'accusait d'ingratitude, elle sentait la morsure de la jalousie atteindre son petit cœur... Puis, au milieu de ses tourments, elle se rappelait la fidélité patiente, l'empressement toujours tendre du pauvre tailleur... ce n'est pas lui qui l'eût abandonnée ! Tous les goujons du monde ne lui eussent pas fait quitter une seconde sa bien-aimée Gretchen !... Et puis, qui prouvait que, sous couleur de goujons, le volage Bélamour ne portait pas à une autre femme les serments qui le rendirent si dangereux ?...

Gretchen était malheureuse...

Elle allait devenir jalouse !...

Aussi que devint-elle, au matin de ce jour, quand le facteur lui remit une mignonne lettre à son adresse ! Les pattes de mouches qui en couvraient la première page sentaient leur main féminine d'une lieue... Plus de doute ! une ancienne rivale veut se venger de la favorite actuelle, en lui dévoilant les perfidies de son beau vainqueur !

Voici la lettre dans sa naïveté :

« Mamzelle Gretchen,

« Bélamour est un trompeur, un enjôleur, un rien du tout. Je l'ai aimé, je l'ai adoré ; j'en sais quelque chose ! Pour vous, il m'a délaissée... Il vous abandonne, il vous délaissera de même. Ce matin, il part dans sa grande tenue, où il est si beau, il part,... où va-t-il ? Si vous croyez qu'il s'agit de goujons, comme il le dit, vous vous trompez, pauvre innocente ! Ce n'est pas cela que Bélamour pêche... Veillez sur lui, veillez sur vous ; il se rend à huit heures au bord de l'Eaunette, au bout des maraîchers... Veillez ! veillez !

« Une amie malheureuse... »

Le coup était porté !

Gretchen mit la main sur son cœur et pâlit... Froissant la fatale missive dans la poche de son tablier, elle bondit, poussée par une force irrésistible, courant vers les jardins, et bientôt, escaladant leurs palissades, elle se trouva au milieu des choux, des navets et des salades...

*
* *

Frosch la voyait venir !

Le fourbe triomphait. La pauvre enfant accourait, laissant soulever par le vent le coin de son fichu rouge et jaune... Haletante, elle s'arrête un instant ; elle a vu Bélamour et son bonnet à poil !

Le héros, debout à l'extrémité de sa planche, la ligne en arrêt, semble le dieu du fleuve, monté sur un piédestal immense. Sa haute taille se découpe fièrement sur le ciel, à ses pieds coule l'Eaunette avec ses flots bourbeux qu'il dédaigne et qui ne peuvent altérer la sérénité de sa destinée...

En ce moment solennel, un léger tressaillement agite la flotte du beau pêcheur ! c'est un goujon ! Attentif, il ferre...

Rien !...

Il se retourne...

En ce moment la planche bascule, le tréteau se couche dans l'Eaunette... Bélamour chancelle, semblable au chêne frappé à la base, et tombe...

On dit qu'à cet instant Frosch, l'infâme ! se retira d'auprès de la planche, et se tournant vers Gretchen pétrifiée de terreur, laissa errer sur ses lèvres pâles et contractées un sourire diabolique...

Mais la *Crème des dames* a touché le fond, il se relève... Semblable au vieux Neptune, le dieu des eaux, il se dresse ; mais dans quel état ! le triomphant bonnet à poil qui surmonte son front ressemble à un chien noyé ; la barbe du sapeur, limoneuse et couverte de roseaux, pend ruisselante sur sa poitrine...

Une boue noire et gluante recouvre par plaques son splendide uniforme...

Tout à coup ses yeux deviennent fixes, sa bouche se crispe, malgré les filaments boueux qui en ternissent les bords... il a vu Gretchen atterrée, à quinze pas devant lui ! La foudre n'est pas plus terrible que le guerrier désormais debout s'avançant vers la rive et fendant les flots noirs autour de lui : ses narines, dilatées par la fureur, respirent la vengeance en même temps qu'une puanteur insupportable ! Sans quitter sa canne qu'il brandit comme une lance, il porte la main à son sabre... Malheur à son ennemi !

Mais Frosch a disparu.

On dirait que la terre s'est entr'ouverte sous ses pas et que, semblable à Méphistophélès, il a regagné les enfers !...

Bélamour sortit de l'Eaunette ; mais jamais Gretchen ne put l'attendre... A mesure qu'il s'avançait suppliant vers elle, elle fuyait empestée...

Bélamour se sentit vaincu...

Gretchen fut perdue pour lui...

Frosch s'était vengé !...

*
* *

C'en est fait !

Adieu, France !

Je suis parti... Depuis dix jours déjà Bordeaux s'est effacé à l'horizon. Frosch et Pécopin m'accompagnent... L'hélice gronde sous l'eau. La mer s'étend en longues vagues bleues autour de nous...

*
* *

Un matin, nous avions dépassé les Açores, le maître demeura longtemps dans les manœuvres, se faisant un abat-jour de ses mains. Tout à coup il descendit les haubans comme un ouragan, et passant à l'avant :

— Attention, vous autres ! y a du nanan en vue !

— De quoi, le maître ?

— Des thons, des bonites, le diable... que sais-je? Ouvre l'œil!

Tous les matelots se rangèrent à bâbord, regardant à qui mieux mieux. Nous filions à toute vitesse.

— Le banc à bâbord! fait une voix.

— Trop loin! Pas de chance! Mais, s'il y en avait à tribord... Attention à l'avant, les enfants! ouvrons l'œil!

Bientôt le cri : Des thons! des bonites! retentit vers l'avant.

On dirait que nous nageons au milieu des écueils. La mer, qui, tout à l'heure, se ridait à peine sous le souffle de la brise, est maintenant en ébullition aussi loin que peuvent porter nos regards. Des milliers de poissons sautent, bondissent, s'ébattent à la surface, plongent, apparaissent et disparaissent tour à tour. Des poissons volants s'éparpillent dans les airs comme des gerbes d'étincelles; quelques-uns viennent frapper stupidement contre le navire et retombent dans l'eau, où nous les voyons s'engloutir dans les gueules ouvertes pour les recevoir; le tout pour ne pas posséder à fond leur Florian :

> Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
> En nageant près de l'air et volant près de l'onde.

Mais déjà de fortes lignes tombent à l'eau. Tous les matelots disponibles ont déballé comme par enchantement leurs outils. Pour appât, ils attachent leur hameçon dans un petit sac de toile rayée de bleu, figurant grossièrement un poisson fantastique. Les plus futés graissent de suif cet appât primitif; et les voraces animaux happent, sans y regarder, cette image, qu'ils prennent pour une nouvelle espèce de poisson volant.

En quelques minutes, dix, quinze énormes bonites sont à bord, bondissant, frappant le pont de leurs queues, faisant briller leur dos rayé bleuâtre et bronzé.

Mais bientôt la mer redevint tranquille; le banc voyageur s'effaçait à l'horizon dans le remous du navire. Quelques bonites folles restaient seules autour de nous, passant et repassant sous la quille à une grande profondeur, mais n'approchant point des appâts qu'on leur tendait de toutes parts.

Elles nous accompagnèrent plusieurs jours sans qu'il me fût possible de comprendre le but de leur singulière promenade. On les attaqua souvent à la foène; mais pas un matelot ne réussit à les percer dans leur course rapide. Je n'osais me mêler à cet amusement, malgré l'envie qui me tenait, je l'avoue. Mais Frosch avait fait un coup de maître; il avait pris, non plus une vulgaire bonite, mais un thon — un vrai thon — énorme, qu'il regardait d'un air ébahi sur le pont, et devant lequel le petit bossu dansait une pyrrhique effrénée. Les matelots s'en tenaient les côtes; mais mon bon serviteur les laissait rire et quereller; il était sans conteste le roi de la pêche!

J'ai voulu consigner ici un des rares épisodes qui rompit la monotonie du voyage.

Autrefois, à bord des transports à voiles, les scènes de pêche étaient fréquentes, intéressantes, imprévues. Maintenant, pour les passagers des grands steamers, vrais chemins de fer maritimes, il ne se présente que de très-rares occasions de voir des poissons; les roues ou l'hélice leur font peur.

Je me regardai comme très-favorisé d'avoir assisté à la marche d'un banc de bonites plus folles ou moins peureuses que toutes celles que j'avais vues jusque-là.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

PETITE HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS [1].

IV. — LE PÈRE DE LA MÉDECINE.

Hippocrate est le nom de ce régénérateur ou plutôt de cet *inventeur* de l'art de guérir, en tant que science digne d'un tel nom. Notons cependant que, à plusieurs reprises, son existence réelle fut révoquée en doute, pour ne laisser voir en lui qu'un de ces mythes grandioses dont la création est un des priviléges de l'antique ingéniosité.

Maints auteurs, en effet, se sont trouvés, même parmi les plus judicieux, pour affirmer qu'un homme, si bien doué qu'il pût être, ne saurait fournir la sublime carrière que l'histoire ou la légende prête à Hippocrate.

D'après les textes anciens, Hippocrate aurait en quelque sorte créé de toutes pièces l'art médical, qui avant lui n'existait pas. Tirant de son seul génie tout un ensemble de magnifiques traités, il aurait conduit cet art même à une telle perfection, qu'après des milliers d'années ses livres seraient encore la source exclusive des doctrines les plus excellemment saines et profitables. « Vérités éternelles que rien ne peut anéantir, » dit M. le docteur Bouchut, le dernier historien de la médecine.

C'est à Hippocrate que toute donnée ou pratique médicale remonte encore aujourd'hui, comme toute poésie à Homère et toute histoire à Hérodote, avec cette avantageuse différence même, que les œuvres du médecin de Cos ont un caractère de puissante universalité que n'offrent pas celles des illustres écrivains que nous venons de citer.

Nuit complète ou à peu près sur la vie privée du chantre d'Achille : notions assez vagues sur le proscrit d'Halicarnasse; Hippocrate, au contraire, incarne non-seulement le savoir dans tout ce qu'il a de plus lumineux, de plus fécond, mais encore une haute philosophie, unie à toutes les beautés de l'esprit et à toutes les noblesses de l'âme. Praticien admirable, penseur profond, écrivain habile, grand par la conscience, grand par les vertus civiques : tel nous apparaît l'Hippocrate de l'histoire ou de la légende.

Nous le voyons d'abord se livrer, dans sa patrie, aux études de toutes sortes, puis accomplir de longs et nom-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

breux voyages : aller demander aux peuples divers leurs secrets et leurs méthodes.

Rentré dans son pays, il est bientôt célèbre, à ce point que tous les Etats veulent le posséder.

Un jour les Abdéritains le mandent pour traiter leur illustre compatriote Démocrite atteint de la plus déplorable affection mentale. Chargé du soin de les gouverner, il s'était, pendant quelque temps, acquitté si merveilleusement de cette tâche, que jamais l'Etat n'avait été plus heureux; aussi les citoyens entouraient-ils ce bien-aimé chef de toutes sortes d'honneurs; un beau matin, il avait déposé le pouvoir en répondant par un fou rire à ceux qui le pressaient de le garder, et depuis, il avait donné sans cesse des marques non équivoques d'un complet dérangement intellectuel.

Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l'esprit. La lecture a gâté Démocrite..
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite,
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes,
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers et ne se connaît pas (1)...

Humain et libéral avant tout, Hippocrate pensa qu'il était de son devoir de travailler, s'il était possible, à rétablir la santé d'un personnage entouré de tant de considération et d'amour. Il se rendit donc auprès du malade, qu'il trouva le scalpel à la main, disséquant des animaux pour étudier les principes de vie et d'intelligence.

Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume.

Hippocrate n'eut pas de peine à reconnaître un sage en celui qu'on voulait qu'il traitât comme un insensé. Le plus clair résultat de son voyage fut le bénéfice moral qu'il retira de ses entretiens avec ce futur maître d'Epicure, lequel ne différait de la généralité des mortels qu'en ce que l'élévation de son esprit, et son grand savoir, lui faisaient tenir en profond mépris les choses de la vie commune.

Un peu plus tard, Hippocrate se distingua autant par sa science que par son dévouement, pendant cette peste d'Athènes dont Thucydide nous a laissé un tableau si magnifiquement épouvantable.

Le fléau s'en étant allé ravager l'Asie après la Grèce, Artaxerxès, le Grand Roi, comme on disait alors, écrivit à Hippocrate une lettre où il lui promettait toutes les faveurs, toutes les richesses qu'il pourrait désirer, s'il venait traiter ses sujets.

— J'ai dans mon pays, répondit Hippocrate, une maison, des habits, des aliments. Comme Grec, il serait indigne de moi d'aspirer aux grandeurs et aux richesses des Perses : je n'irai donc point servir ceux qui sont les ennemis de mon pays et de la liberté.

Le Grand Roi n'avait pas coutume de s'entendre parler ainsi, et il ignorait les refus. Il adressa donc aux habitants de Cos une sommation pour qu'ils eussent à lui livrer cet impertinent médecin qu'il entendait châtier comme il l'avait mérité, les menaçant, en cas de désobéissance, de détruire si bien leur ville, que la postérité en chercherait vainement les traces.

Mais, si terrible que fût la menace, elle n'éveilla chez les concitoyens d'Hippocrate qu'un vif sentiment d'honneur et de fierté. S'appuyant d'ailleurs sur la solidarité qui unissait alors les villes grecques entre elles, ils répondirent que les menaces d'Artaxerxès ne les intimidaient pas plus que l'avaient pu faire autrefois celles de Darius; que non-seulement ils regarderaient comme une lâche ingratitude de contraindre en rien Hippocrate, mais encore qu'ils étaient prêts à le défendre à tout prix contre les violences qui pourraient lui être faites, et qu'ils comptaient sur la protection des dieux.

Cette mâle réplique en imposa au satrape, qui ne crut pas devoir pousser plus loin l'affaire (1); Hippocrate put donc continuer à dicter tranquillement aux Grecs les préceptes salutaires que, paraît-il, il avait soin de mettre heureusement en usage pour lui-même, puisqu'il prolongea le cours de son existence jusqu'à près de cent ans, selon les uns, jusqu'à plus de cent neuf, selon les autres — circonstance qui, par parenthèse, semble venir mettre le dernier trait légendaire à cette imposante figure.

Il y avait au siége de Troie un certain Machaon, qui faisait profession de guérir les blessures des Grecs, mais qui, blessé à son tour, ne put rien pour sa guérison, et mourut comme le premier venu. Le nom de ce Machaon servit dans la suite à caractériser les médecins, qu'on appela *race de Machaon*, c'est-à-dire gens qui prétendent à traiter les autres, mais sont impuissants quand il s'agit de leur propre conservation. De là le proverbe vulgaire : « Médecin, guéris-toi toi-même » (*medice, cura te ipsum*), dont le bon sens populaire abuse peut-être un peu. Les statistiques lui viennent d'ailleurs en aide, quand elles affirment que c'est parmi les médecins que la moyenne de la vie atteint le niveau le moins élevé; mais le centenaire Hippocrate fait exception, et répond triomphalement à l'objection commune par sa longue existence exempte de maux. En somme, aucune ombre défavorable sur ce tableau, tel que la tradition s'est complu à le peindre pour la postérité.

Quoi qu'il en soit, le nom et la mémoire d'Hippocrate furent entourés en tous temps de toutes les glorifications. Il n'est pas de laudatives épithètes que ne lui ait décernées l'admiration des personnages les plus judicieux. Ses concitoyens le nommèrent père de la patrie, Jupiter conservateur, père de la santé, lénitif de la douleur. Platon, dans ses dialogues, le cite partout où il a besoin de l'avis d'un homme sage, éclairé, prudent; Sénèque et Pline le qualifient prince des médecins; Macrobe, Aulu-Gelle le traitent de divin, et lui reconnaissent l'infaillibilité; d'autres en font le « miracle de la nature, » et quelques esprits mystiques anciens veulent voir des significations occultes non-seulement dans son nom, mais dans chacune des lettres qui le composent. Les Pères de l'Eglise viennent ensuite, qui le placent parmi « le petit nombre d'hommes que la vérité daigna éclairer avant la naissance du Fils de Dieu », et comme le remarque un auteur, la loi chrétienne s'est appuyée sur ses sentiments en plusieurs matières.

Avons-nous besoin de noter que des temples furent consacrés à Hippocrate, comme à Esculape, son divin ancêtre, et que son tombeau devint un but de pèleri-

(1) La Fontaine (*Démocrite et les Abdéritains*).

(1) Cette circonstance de la vie d'Hippocrate nous a valu la locution proverbiale : « Refuser les présents d'Artaxerxès ».

nage? On raconte même que des abeilles étant venues se loger dans un creux de ce monument, la crédulité populaire prétendit que le miel de cet essaim avait pour privilége d'être souverain contre les aphthes qui souvent affectent la bouche des enfants.

Or, toute tendance au surnaturel mise à part, une opinion évidemment rationnelle semble avoir prévalu dans le monde des biographes modernes, touchant l'individualité du « divin vieillard de Cos ».

Pour avoir l'explication probable de cette étonnante individualité, il faut admettre un homme remarquablement doué, cela va sans dire, comme pénétration, comme force d'esprit, comme rectitude de jugement, s'avisant le premier de réunir en corps de doctrine les données restées éparses jusqu'à lui, et sous le nom duquel, qui plus est, ses successeurs, ses disciples abritèrent maint écrit né du mouvement résultant de son initiative.

Au moins cette dernière opinion est-elle celle d'un de nos contemporains qui fait autorité en ces matières.

« La collection hippocratique, dit M. le docteur Bouchut dans son *Histoire de la médecine*, renferme un grand nombre de traités, dont les doctrines philosophiques uniformes présentent d'assez réelles différences dans les détails pour qu'on doive y reconnaître d'une façon positive la collaboration de personnes différentes. On y rencontre peut-être bien des erreurs, bien des théories capables de faire sourire les savants actuels, mais dans ce mélange de vérités et d'erreurs, mais sous cet amas de choses savantes et puériles, il y a un code scientifique et philosophique qui sera toujours l'honneur de l'homme qui l'a signé et du pays qui l'a vu naître.

« Quelqu'un s'est-il jamais avisé de reprocher aux ruines de la Grèce leur dégradation ou la mousse qui en cache les formes admirables, ni aux plus belles statues antiques les défauts des marbres dont l'artiste s'est servi pour en modeler les contours ?... »

Une vingtaine de livres ou traités composent la collection hippocratique, à la lecture, à l'étude de laquelle les esprits, même les moins versés dans les questions médicales, peuvent trouver leur compte ; car à côté des préceptes, des enseignements purement personnels, se trouvent toujours des passages qui peuvent être d'un intérêt général.

Quoi de plus noble, de plus élevé, par exemple, que cette formule du serment prescrit par Hippocrate à ses élèves quand il leur conférait l'exercice de son art :

« Je jure par Apollon, par Esculape, par Hygie et par Panacée, d'honorer comme mon propre père le maître qui m'aura enseigné la médecine, je lui témoignerai ma reconnaissance en pourvoyant à tous ses besoins, je considérerai ses enfants comme les miens, et je leur enseignerai gratuitement l'art de guérir, s'ils ont le dessein d'embrasser cette profession...

« Aucune séduction ne pourra me déterminer à donner du poison à qui que ce soit ; jamais non plus je ne ferai entendre aucun conseil criminel.

« Mon unique but sera de soulager et de guérir les malades, de répondre à leur confiance, et d'éviter jusqu'au soupçon d'en avoir abusé...

« Je conserverai religieusement l'intégrité de ma vie et l'honneur de mon art.

« Quelle que soit la maison où je serai appelé, j'y entrerai dans la seule intention d'y secourir les malades, m'abstenant de toute corruption.

« Si pendant le traitement, ou même après la guérison, je venais à découvrir sur la vie des hommes des choses qu'il importe de ne pas divulguer, je m'imposerai à ce sujet le silence le plus absolu.

« Puissé-je, religieux observateur de mon serment, recueillir le fruit de mes travaux et parcourir une ère heureuse sans cesse embellie par l'estime générale. Si je deviens parjure, que le contraire m'arrive ! »

Hippocrate, d'autre part, fait du médecin ce portrait, dont on aime à voir en lui le type original :

« Un médecin doit avoir de la propreté dans ses habits, de la gravité dans ses manières, il doit être modéré dans toutes ses actions. Il ne doit être ni envieux, ni injuste, ni aimer le gain déshonnête. Il ne doit pas être grand parleur, mais il faut néanmoins qu'il soit prêt à répondre à tout le monde avec douceur.

« Il doit être encore modeste, sobre, patient, prompt à faire, sans se troubler, tout ce qui est de son devoir ; pieux, sans aller jusqu'à la superstition.

« En un mot, il doit être homme de bien et avoir en même temps la prudence et l'industrie nécessaires à l'exercice de son art.

« Il n'y a pas de déshonneur pour un médecin, lorsqu'il est embarrassé sur le cas d'un malade, de faire appeler d'autres médecins pour aviser avec eux sur ce qui pourrait le mieux convenir.

« Pour ce qui est du salaire dû au médecin, il en usera avec honnêteté et surtout avec humanité, en considérant, soit le pouvoir, soit l'impuissance où se trouve le malade de le récompenser plus ou moins libéralement. Il est d'ailleurs des occasions où il ne doit attendre ni demander aucune récompense, comme lorsqu'il a traité un étranger ou un pauvre, qui sont des personnes que tout le monde est obligé de secourir. En d'autres occasions, il peut convenir d'avance de son salaire avec le malade, mais seulement afin que ce malade se remette avec plus d'assurance entre ses mains et soit persuadé qu'il ne l'abandonnera point. »

Et voilà justement, sans compter l'esprit de méthode qui préside à tous les préceptes professionnels qu'il donne, par quel caractère général de sereine grandeur se révèle Hippocrate. Tout à coup, alors que la pratique médicale est plongée dans un véritable chaos de superstition, d'ignorance, d'imposture, il vient et la lumière brille, et l'ordre se fait, et ses lois sont écrites, qui peuvent être acceptées par tous les âges, comme le code éternel de l'esprit et du cœur, unis pour alléger ou combattre les souffrances humaines.

Nous n'avons pas à entrer ici dans le moindre détail touchant les doctrines d'Hippocrate, qui sont généralement reconnues, aujourd'hui plus que jamais, comme le fond rationnel et normal de tout savoir médical.

Quant à dire de quelle école il est, à proprement parler, le chef, la question est difficile. Les uns ont voulu voir en lui le premier des *empiriques* (en prenant, bien entendu, cette expression dans le sens le plus honorable). Ceux-là se sont appuyés sur le fait que nous alléguions un peu plus haut, à savoir : que le premier mérite d'Hippocrate consista à compiler judicieusement tous les exemples de traitements et de guérisons enregistrés par ses devanciers et d'ailleurs ils ont cité ce passage concluant de ses écrits :

« Un médecin ne doit pas avoir honte de s'informer auprès des moindres personnes du peuple des remèdes qu'elles ont pu prendre ou donner avec succès. C'est, à mon avis, par ce moyen que la médecine s'est for-

mée peu à peu, c'est-à-dire en ramassant une à une les observations faites en divers cas particuliers, lesquelles étant jointes toutes ensemble ont fait un tout complet. »

Et il est très-évident que cette méthode a forcément dû fournir les bases de tout système rationnel, et c'est l'honneur d'Hippocrate d'avoir nettement indiqué la voie où « la raison marche conduite par l'expérience, pour aller à la vérité. » C'est seulement ainsi qu'il est empirique.

D'aucuns ont fait de lui un *dogmatique*, parce qu'il aurait créé la philosophie médicale ; enfin le dernier et sans contredit le plus remarquable des historiens de l'art de guérir place le vieillard de Cos en tête des *naturistes*, en donnant du *naturisme* cette définition fort claire, malgré son caractère essentiellement technique :

« Le naturisme représente en médecine l'idée de l'action presciente de la nature dans les actes physiologiques et morbides de l'organisation ; c'est l'opposé de la doctrine du supernaturalisme, qui attribue tous ces actes à des influences occultes surnaturelles, divines ou démoniaques. »

Voilà bien nettement, bien glorieusement montré le rôle d'Hippocrate. Tels ont dit de lui qu'il incarnait à la fois « la raison profonde, la sagesse puissante et le savoir modeste », tels autres, qu'il ne fallait considérer sa personnalité que comme l'expression mystique des doctrines médicales de toute l'antiquité.

Quoi qu'il en soit de ces opinions, qui ne diffèrent en principe que pour se confondre dans le fait d'un même hommage rendu, nous allons voir qu'il ne suffisait pas que ce pur flambeau rayonnât au ciel antique pour que la lumière fût dès lors universellement et éternellement répandue.

V. — D'HIPPOCRATE A GALIEN.

Les fils et les disciples d'Hippocrate gardent plus ou moins pure sa doctrine et continuent sa tradition, non sans avoir pour concurrents d'abord les prêtres, puis certains métaphysiciens qui font de la science médicale une étude purement spéculative, et enfin les charlatans, en tête desquels doit figurer Ménécrate, de Syracuse.

Il n'entreprenait le traitement d'aucun malade avant que celui-ci se fût engagé à le suivre partout comme un esclave. Il allait par la ville costumé en Jupiter, se faisant appeler de ce nom. Pour mieux orner sa marche triomphale, il donnait à ses disciples les noms et les habits des autres dieux. Il s'intitulait sauveur, libérateur du genre humain et l'histoire dit que par ces simagrées il en imposait à beaucoup de gens. Mal lui en prit cependant de se présenter comme dieu à Philippe, roi de Macédoine, qui, paraissant l'accepter pour tel, l'invita à dîner avec les plus hautes marques de vénération. Mais, pendant qu'on servait aux autres convives les mets les plus substantiels, il ordonna de placer devant Ménécrate des cassolettes où brûlaient des parfums — aliments ordinaires des dieux.

La mystification était aussi bien imaginée que cruelle, mais, une fois sorti de la demeure royale, Ménécrate dut oublier la leçon et continuer sans doute à trouver des dupes.

Ce Ménécrate avait pour contemporain le fameux Hérophile, de Chalcédoine, qui avait coutume d'appeler les médicaments administrés à propos « les mânes salutaires des dieux » et qui avait trouvé dans les battements du pouls une sorte de cadence musicale variant avec les âges et les conditions de santé — idée qui, reprise bien des siècles plus tard, devint l'objet d'un livre assez gros et fort bizarre, ne visant à rien moins qu'à former corps de doctrine, d'ailleurs elle se retrouve aujourd'hui dans la pratique médicale des Chinois.

Or pendant que les Grecs, ces « aînés de l'histoire », comme un poëte les a nommés, étaient livrés aux héritiers ou aux détracteurs d'Hippocrate, que se passait-il au point de vue médical chez les futurs maîtres du monde?

Si nous devions en croire le témoignage de Pline, qui, en ce cas, ne prouve rien en voulant trop affirmer, les Romains, « comme des milliers d'autres peuples », dit-il, auraient vécu longtemps sans avoir chez eux un seul médecin ; mais il faut bien dire que ce ne fut pas sans médecine, car le plus ardent contempteur des praticiens guérisseurs, Caton, tout en déblatérant avec une violence inouïe contre les médecins, ne laisse pas d'étaler, avec une sorte de sauvage hauteur, un prétendu savoir médical. Nous avons eu déjà un échantillon de ses idées chirurgicales. Nous le voyons d'autre part affirmant gravement qu'un pays où croît le chou frisé peut se passer de tout médecin et de tout autre remède. Le chou frisé est pour lui la panacée sublime, il n'est ni malaise ni maladie grave qui résiste au chou frisé ; sa seule odeur d'ailleurs réconforte ceux qui le préparent. Quant aux médecins, il les a en horreur, à vrai dire, parce qu'ils viennent de la Grèce, pays qu'il exècre à cause de sa civilisation, de ses connaissances raffinées qui doivent, à son avis, devenir funestes aux vieilles vertus romaines :

« Je t'ai interdit les médecins, écrit-il à son fils, car ils ont juré de nous tuer tous à l'aide de leur prétendue science. »

Et, pour avoir préconisé le chou, Caton eut une statue dans le temple de la Santé.

Or, n'en déplaise à Pline, si Caton interdisait les médecins à son fils, cela signifie implicitement que celui-ci était à même d'en rencontrer à Rome. Mais ne chicanons pas avec un guide aussi respectable et aussi précieux. Selon lui, le premier médecin — grec bien entendu — qui s'établit à Rome (219 ans avant J.-C.) s'appelait Archagathus. Il reçut le titre de citoyen. L'État lui donna une *boutique* dans la rue Acilienne. On le surnomma *vulnerarius* (ou guérisseur des blessures), ce qui prouve qu'il était surtout chirurgien. Il eut d'abord une grande vogue, mais les opérations qu'il pratiquait, à l'aide du fer et du feu, étaient si cruelles, qu'on ne l'appela bientôt plus que *carnifex* (bourreau) et qu'on se *dégoûta de la médecine aussi bien que des médecins.*

Au dire de Pline, on les aurait alors bannis de la cité ; mais l'occasion se serait bientôt présentée pour eux de revenir, car, ainsi que le remarque un critique médecin (Daremberg), Rome, qui allait subjuguer la Grèce, fut moralement vaincue par elle : elle dut malgré elle, malgré Caton, recevoir les sciences, les lettres, les arts, et il va de soi que les médecins furent des premiers à envahir une ville riche, populeuse et déjà livrée à tous les excès que Publius Syrus appelle les *nourriciers de la médecine.*

Il faut dire d'ailleurs, à la justification de cette invasion médicale, que les fiers Romains, convaincus qu'il n'existait que deux occupations avouables, l'agricul-

ture et la guerre, auraient cru se déshonorer en s'adonnant à l'étude d'un art quelconque, de quelque utilité qu'il pût être. Aussi les médecins grecs, qui bientôt pullulèrent chez eux, eurent-ils de nombreux disciples parmi les esclaves qui, par le savoir acquis et les services rendus à leurs maîtres, aspiraient à mériter la faveur de l'affranchissement.

De là vint que, bien que fort répandue à Rome et conduisant parfois aux plus grands bénéfices, la pratique médicale garda longtemps un caractère de bassesse et de servilité.

Point de consécration régulière d'ailleurs, le charlatan ignare, le vendeur de drogues secrètes y luttaient d'influence avec le sage observateur et l'opérateur habile. De grandes réputations s'y fondaient qui souvent n'étaient dues qu'à l'audace et à l'impudence. Pline, qui mourut en 72 de notre ère, se plaint d'ailleurs que de tous les arts il n'y ait que la médecine qu'il soit permis d'exercer sans avoir subi d'examen et sans avoir donné de preuve de son habileté.

« Nous périssons sous la multitude des médecins, s'écrie-t-il ; ils s'instruisent à nos dépens. Nulle loi ne punit leur ignorance, nul exemple de châtiment exercé sur eux. »

Dès cette époque, et bien avant même, il faut le remarquer, on connaissait deux espèces de médecines : la médecine des pauvres et celle des riches, qui depuis n'ont jamais cessé d'être distinctes. Les patriciens avaient des médecins à eux qui, naturellement, tant pour rehausser l'éclat de leur savoir que pour flatter leur opulente clientèle, se fussent bien gardés de la traiter par les moyens simples et économiques. Galien rapporte qu'un jour où il conseillait à un de ses clients opulents de prendre certains remèdes ordinaires :

« Fi donc, s'écria le richard, ces pauvres drogues-là ne sauraient me guérir ! Trouvez-moi quelque chose de plus rare..., de plus cher. »

Quant aux malheureux, qui, pour employer l'expression de Platon, « n'avaient pas le temps d'être malades », ils allaient aux hommes d'expédients rapides, qui les délivraient sans plus de façon « ou du mal, ou de la vie ».

On raconte qu'une fois le cardinal Dubois, premier ministre du régent, attaqué d'une cruelle maladie, fut obligé de mander auprès de lui le célèbre chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, Boudon :

— J'espère au moins, monsieur, lui dit-il en le voyant entrer, que vous n'allez pas me traiter comme vos gueux de l'hôpital ?

— Monseigneur, repartit dignement le praticien, tous ces gueux-là sont pour moi autant de cardinaux ministres.

Hippocrate n'eût pas mieux répondu ; mais, pour être d'origine ou d'attache grecque, les médecins de Rome ne s'étaient pas tous engagés, que nous sachions, à l'observation du serment hippocratique.

Au surplus, les médecins avaient encore pour concurrents, à Rome comme en Grèce, les desservants des temples et les gens qui se piquaient de savoir magique. Nous voyons par exemple à une certaine époque les Romains affligés d'une épidémie s'adresser à leurs voisins les Etrusques, qui leur envoient leur déesse *Salus* escortée d'une légion de charlatans ; une autre fois les Marses et les Sabins leur expédient des enchanteurs renommés.

Esculape avait d'ailleurs un temple dans une île du Tibre, hors des murs ; les Romains invoquaient en outre la déesse *Fièvre*, le dieu *Miasme*, et même une déesse moins noble, qu'on devait sans doute prier en secret et à l'écart, la déesse *Gale*.

Quant aux praticiens ordinaires, qui font à la fois, bien entendu, de la médecine et de la chirurgie, ils tenaient, paraît-il, boutique sur rue, et déjà il semble s'établir entre eux et les barbiers cette espèce de communauté d'attributions qui, plus tard, devait donner lieu à tant de démêlés.

Ces boutiques, rendez-vous des désœuvrés, outre qu'elles contenaient tout l'arsenal pharmaceutique de l'époque, étaient encore nanties des divers appareils nécessaires aux opérations : instruments, linges, éponges et autres objets de pansement. On y trouvait toutes sortes de médicaments, simples et composés. Il y avait, ainsi que de nos jours, des préparations exécutées sur ordonnances et des préparations courantes, réglées par une espèce de *Codex*, vendues à ceux qui en avaient besoin et qui venaient, ou les acheter pour les prendre chez eux, ou se les faire administrer sur place. Le médecin, quand il allait en visite chez les malades, se faisait ordinairement suivre par une petite pharmacie portative et par une trousse de pansement. Des aides ou apprentis, libres ou esclaves, l'accompagnaient et, dans les cas graves, il lui arrivait d'en laisser auprès du malade pour veiller aux soins réguliers (Daremberg).

Un passage de Plaute nous apprend, en outre, qu'on n'allait pas seulement chercher dans les officines des drogues salutaires :

« J'en ai pris mon parti, s'écrie un personnage au désespoir, je vais chez un médecin, j'y prendrai du poison et je mourrai. »

Parfois aussi les malades s'installaient à demeure chez les médecins pour y suivre un traitement.

— Faites-le porter chez moi, dit un médecin dans une comédie du même poëte, je pourrai ainsi le traiter à mon aise.

Puis, s'adressant au malade :

— Tu boiras de l'ellébore pendant une vingtaine de jours.

Et par là nous sont révélées les origines de ces établissements que nous avons coutume d'appeler, peut-être par ironie, *maisons de santé*.

Il en allait ainsi, quand cette Rome, qui avait tant dédaigné les médecins, s'engoua tout à coup d'un homme, remarquable sans aucun doute, qui fut en quelque sorte pour la grande cité d'Italie ce qu'Hippocrate avait été pour la nation grecque. Celui-là portait un nom prédestiné ; il s'appelait Asclépiade, quoiqu'il n'appartînt pas à la famille d'Hippocrate ; il était venu de la Bithynie, son pays, à Rome en qualité de rhéteur. Bien que fort éloquent et très-versé dans les connaissances philosophiques, il faisait assez mal ses affaires. L'idée lui vint de se livrer à la médecine, il s'y livra — sans aucune préparation, à ce qu'affirme Pline, qui toutefois est suspect de partialité — et il y réussit au delà de toutes ses espérances.

Ce fut d'ailleurs, sinon en philosophe, au moins en connaisseur du cœur humain, qu'il entra dans sa nouvelle carrière.

Quelques cures heureuses, dues peut-être au hasard, l'ayant tout d'abord servi, il sut mettre à profit l'attention arrêtée sur lui, pour se poser en réformateur ; et sa méthode eut d'autant moins de peine à se faire accueil-

lir favorablement, qu'en prenant le contre-pied de toutes les pratiques et théories antérieures il avait pour devise : *Guérir tôt, sûrement, agréablement.* Plus d'opérations cruelles, plus de remèdes répugnants, plus de régime austère. « Jusqu'ici, disait-il, la médecine n'a été qu'une *méditation sur la mort,* » entendant par là que les médecins ne se tenaient en quelque sorte auprès des malades que pour observer de quelle façon ils mourraient ou reviendraient à la vie, sans contribuer en rien à modifier leur situation; et il affirmait qu'il en devait être tout autrement. Ajoutons qu'il rejetait avec mépris toutes le vanités de la magie, qui ne devaient plus, d'ailleurs, leur crédit qu'à la force des préjugés.

Il désapprouvait que l'on étouffât les malades sous des amas de couvertures, qu'on les *rôtît* devant le feu ou aux rayons du soleil, traitement alors fort en usage, paraît-il; il condamnait les vomitifs, les purgatifs, et presque la généralité des drogues. Il ne prescrivait guère que l'abstinence des viandes et du vin en certains cas, les frictions, la promenade et diverses manières d'être transporté en voiture d'un lieu à l'autre. Il aimait à s'entendre appeler *le donneur d'eau claire,* car l'eau rafraîchie était un de ses spécifiques favoris, et il lui arrivait fréquemment aussi d'ordonner le vin. Il s'ingéniait surtout à trouver les façons d'adoucir la vie. Il avait inventé des lits oscillants, dont le léger bercement endormait les malades.

Il n'ordonnait parfois quelque remède un peu héroïque qu'en flattant le patient d'une prochaine compensation à la violence qu'il devait se faire.

On lui attribue plus de cent espèces de bains, tous plus agréables les uns que les autres, entre autres le bain suspendu.

EUGÈNE MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Le directeur gérant: CH. WALLUT.

SALON DE 1874.

Les Rôdeurs de nuit, tableau de M. Munkacsy, d'après une photographie de M. Goupil, dessin de Ch. Benoist.

NOTES DE PÊCHE ET DE VOYAGES.

FROSCH ET PÉCOPIN[1].

Le *mato Virgem*. Dessin de Vierge.

***

... Depuis que je suis débarqué, tout me semble un songe. Comment m'y reconnaître ?

J'ai pourtant bien ardemment désiré d'être ici pendant la longue traversée.

Et aujourd'hui, sans y avoir pensé, sans m'y être du tout préparé — se prépare-t-on à voir réaliser ce qu'on désire ! — me voilà lancé en plein Brésil.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Bahia, pour moi, n'est déjà qu'un rêve que j'ai traversé en moins d'une heure; puis, tout à coup, ville et rêve ont disparu à mes yeux derrière un rideau de verdure.

Le chemin par lequel nous avons quitté les maisons fait place peu à peu et insensiblement à une étroite *picada* déroulée entre deux halliers profonds.

Sommes-nous déjà sur la terre vierge?... Que Rafaël me le dise! Je n'en sais rien.

*
* *

Pour l'Européen qui s'y trouve transporté par la vapeur rapide, sans transition d'autres paysages, puisqu'il n'a vu que l'eau pendant de longs jours, quel spectacle étrange que ces pays de l'Amérique du Sud! Où sont nos arbres en bouquets au milieu des chaumes, nos maisonnettes blanches devant lesquelles s'étendent les prairies où le soleil fait briller doucement la rosée?

Ici, l'homme n'apparaît plus. Il semble avoir disparu ou n'être pas. Plus vous vous éloignez de la côte, plus il s'atténue et s'efface... Les arbres sont là énormes, serrés, entrelacés, tordus, liés et reliés ensemble par tant de lianes et d'arbustes, qu'ils forment, des deux côtés de l'étroit sentier qu'ont tracé les siècles, une impénétrable barrière, un rempart d'épaisseur immense. C'est une muraille, et malheur à celui qui veut la traverser! Ses pieds s'embarrassent dans un réseau inextricable de branches traînantes et tenaces; mille épines entrent dans ses chairs; mille branches piquantes fouettent son visage; ses bras s'empêtrent, ses jambes semblent enchaînées, et toujours son imagination lui montre sous ces feuilles un serpent endormi se fâchant tout rouge d'être inopinément dérangé dans sa sieste digestive...

Le serpent, voilà le cauchemar!...

Il y en a bien quelques-uns; il y en a même beaucoup; cependant, il n'y en a pas tant qu'on en rêve!

Mais ce qu'il y a, et que l'Européen ne redoute pas, parce qu'il ne le connaît pas — heureuse ignorance, qu'il ne perdra que trop vite — c'est l'*insecte!* le vrai roi de l'Amérique australe.

L'insecte se presse sur lui en légions infinies. Ses yeux, sa bouche, ses mains deviennent la proie de ces ennemis plus ou moins imperceptibles, qu'il trouve partout, en tout, et qu'il respire avec l'air!

Tout n'est pas rose dans cet admirable pays!

L'insecte est non-seulement une calamité de tous les instants, un fléau de la vie; il est souvent un danger!

Un danger réel, partout présent; toujours redoutable, surtout pour le voyageur. Sous les coups de l'insecte, il tombe, ses forces s'épuisent, et, s'il s'avance seul au milieu des bois, il n'a plus à attendre qu'une cohorte de fourmis...

La première de ces hordes qui l'avisera viendra tout simplement le dévorer vivant et l'emportera par lambeaux microscopiques au fond de ses retraites...

Il faut bien que les larves vivent!

... Je dois avoir l'air d'un idiot. Je le sens, et je n'ai pas le courage de me soustraire à l'étrange sensation qui enchaîne ma pensée. Je ne suis pas endormi, et certes je ne suis pas éveillé.

Il y a dans cet état un charme indicible; il me semble que je vis en rêve, que je pense à tout à la fois, que je vois mille objets en même temps.

Nous voyageons toujours...

Nous sommes tous à cheval, je le crois, car j'éprouve un balancement très-agréable, régulier, doux, soporifique... Il fait chaud, trop chaud... surtout sous bois. Il me semble faire route dans une grande serre chauffée à blanc comme un four.

Tout me désoriente; tout est insolite, énorme, incohérent, depuis ces épaisseurs de halliers, dont rien n'a pu me donner l'idée, jusqu'aux êtres qui les habitent, jusqu'à nous-mêmes qui les traversons. Sur nos têtes passent des perroquets aux couleurs criardes, aux cris rauques; à côté de nous, des lézards d'un demi-mètre de long qui courent dans les broussailles ou grimpent aux écorces. De temps à autre une bande de singes saute au-dessus de nos têtes, de branche en branche, avec des hurlements épouvantables.

Mais ce sont là des incidents relativement rares; l'impression qui domine ici est celle d'un silence profond, intense, si l'on peut dire; silence bizarre, formé de mille bruissements de créatures animées, renforcé par le bourdonnement des mouches, le vol des colibris, le frou-frou des coléoptères entre les herbes sèches. Que sais-je? Tout remue, tout bruit... et tout est silence! car aucun de ces sons minuscules n'éteint les autres, et ils se mêlent pour former quelque chose de confus et de neutre, à quoi l'oreille s'habitue, au point de ne plus le percevoir.

Parfois la forêt s'éclaircit et laisse voir un terrain préparé pour la culture. C'est, en vérité, un coup d'œil étrange, inattendu! Devant nous s'élève une longue colline, couverte de cendres et d'arbres carbonisés étendus çà et là comme des criminels sur un bûcher.

Voilà ce qu'est un terrain préparé pour la culture!

En effet ni la hache, ni aucun outil humain ne pourrait avoir raison de massifs végétaux comme ceux de ces forêts vierges; le feu seul en vient à bout; les cendres produites par ces bûchers cyclopéens forment sur place un engrais puissant pour la terre. L'an prochain, d'immenses plantations de caféiers couvriront ce défrichement si primitivement exécuté et encore aujourd'hui désert.

Parfois, mais bien plus rarement encore, ce sont les toits d'une *fazenda* qui pointent au milieu des champs de manioc, de riz, de haricots, de cannes à sucre. D'immenses *pastos* s'étendent à l'entour, remplis de bœufs, de mules, de chevaux errant en liberté. Ce sont, en général, d'anciennes plantations de caféiers. Tout va vite en ces pays chauffés à blanc par le soleil. Au bout de peu d'années, la terre où végètent si puissamment ces arbustes est littéralement usée; elle n'est bonne tout au plus qu'à faire de maigres pâtis...

*
* *

Rafaël m'a laissé longtemps méditer et m'absorber dans la contemplation muette de ces curieux paysages. A la fin, lui, blasé là-dessus, interrompit le fil de mes pensées :

— Holà! ami Charles....

Pas de réponse. Je n'avais point entendu et laissais divaguer mon esprit avec une volupté analogue à celle des buveurs de haschisch.

— Dors-tu donc?

Une violente secousse me fit sortir de ma rêverie et presque de mes arçons. C'était Rafaël qui avait touché légèrement de sa houssine la croupe de ma monture.

— Hein?... holà!

— A la bonne heure ! te voilà réveillé !

— Mais, je ne dormais pas, au contraire...

— Vraiment ! alors tu rêvais les yeux ouverts. Et peut-on savoir à quoi tu songeais?...

— Oui ; je songeais au temps où un grand chemin de fer percera ces forêts impénétrables et traversera ces savanes immenses ; où des bateaux à vapeur sillonneront le fleuve dont nous entrevoyons là-bas les eaux, quand le sentier perce le voile de verdure vers lequel nous marchons...

— Vraiment !

— Sans doute. Quel est ce beau fleuve?

— C'est le Peraguacu... Pour lui, tu as certainement raison. Le temps n'est pas loin où des steamboats le remonteront, et porteront dans l'intérieur du pays la vie civilisée, jusqu'ici concentrée dans les cités de la côte. Mais es-tu fou? Tu rêves des chemins de fer à travers le *Mato Virgem*, la forêt vierge !

— Pourquoi non?

— Tu n'y réfléchis pas!... Va, mon ami, tu juges encore trop le Brésil selon les idées européennes. Tu ne le connais pas. De ce que tu es en Amérique, il ne faut pas en conclure que tu es ici dans le pays des grandes entreprises. Ah ! si, comme les Etats-Unis, nous recevions chaque année une population de Hollandais, d'Irlandais, d'Allemands, de Français, cela marcherait vite ; mais, que tu connais peu la race portugaise !... C'est à peine si les émigrants du nord de l'Europe commencent à se porter dans nos villes de la côte. Il faut donc attendre d'abord le temps où ils pénétreront dans l'intérieur du pays, puis le temps où ils s'y trouveront en nombre suffisant pour être la population dominante, puis le temps où l'argent sera commun dans notre pays, puis... N'est-ce pas assez ?

— Bah !

— Bah ! est bien aisé à dire. Mais un ingénieur comme toi n'est pas sans se rendre compte de la dépense qu'occasionnerait l'établissement d'un railway à travers des solitudes pareilles à celles-ci. Où est l'argent? où est l'argent ?

— Bah !

— Mais tu m'agaces avec tes bah ! Rien n'est plus rare que l'argent dans ce pays. Tout commerce, sauf le commerce étranger, se fait par échange. D'ailleurs, il faudra horriblement de temps pour que les Brésiliens se secouent au point d'entreprendre d'aussi grandes choses. Bien plus, il faudra qu'ils s'instruisent, ce qui, jusqu'à présent, hors des villes, paraît un problème insoluble.

— Alors, mon ami, tu dois être une belle exception dans ton pays.

— C'est-à-dire, mon pauvre Charles, qu'on nous regarde ici, ma sœur et moi, comme des bêtes curieuses. Non-seulement on ne nous comprend pas, mais nous inspirons un peu la crainte, beaucoup la jalousie et guère l'affection. Ma sœur surtout est, je dois te le dire, le scandale de la province ! Je t'avoue que mon père seul me retient ici. Ma mère était Française, tu le sais, et c'est à elle que nous devons l'éducation que nous avons reçue. Combien je la bénis ! sans elle, je serais aussi torpide et aussi mort, au point de vue intellectuel, que la plupart de mes compatriotes... Aussi, je te le dis sans retard et sans détour, tu devrais te fixer ici auprès de moi ! tu m'éviterais la douleur, quand mon père ne sera plus, de quitter un pays que j'aime malgré tout, mais où la situation de ma sœur chérie et la mienne même deviennent par trop bizarres !

— Est-ce donc toi, mon cher ami, qui me tiens un tel langage ? Prends le bon moyen : qu'on dise ou qu'on fasse ce que l'on voudra, va droit devant toi sans t'occuper des autres.

— Je n'y manque pas, sois-en sûr.

— Eh bien ! que leur reste-t-il à dire ? Ta sœur les étonne. Mais quelle est donc la situation des autres femmes dans ce pays? Je ne te comprends pas, car ta sœur était un modèle de grâce, de distinction, de...

— Voilà ! voilà !

— Explique-toi, Rafaël ! Ce n'est pas après avoir fait une vingtaine de lieues dans un pays comme celui-ci qu'on en connaît quelque chose.

— Ni cent, ni mille non plus ! Tu vas toucher là, mon ami, une des causes qui maintiendront longtemps encore le Brésil hors du mouvement de progrès qui entraîne le reste du monde. Ici, la femme n'est rien !... Tu n'as pas voyagé, que je sache, en Orient ; mais tu as entendu parler du harem ? Eh bien ! la vie de nos *senhoras* est celle du harem turc, la solitude en plus.

— Tu te moques !

— Non certes ! Je parle sérieusement. Sans culture aucune, ne sachant souvent pas lire et écrire, sans éducation ni morale ni intellectuelle, la créole brésilienne vit une vie purement végétative au milieu des mulâtresses qui l'ont élevée et qui lui ont montré tout ce qu'elles savent... c'est-à-dire rien du tout.

— Quel tableau !

— Ce n'est pas tout, mon pauvre ami. Le reste est à l'avenant.

— Je suis vraiment curieux de voir...

— Voir!... ah! ah ! pauvre Doisy ! En dehors des femmes de couleur, tu ne verras jamais une femme dans nos villes, ni dehors, ni chez elle. Recluses par une jalousie maritale insensée, elles sont annihilées totalement dans la maison.

— Oh ! oh !

— C'est ainsi, et la vie des *fazendeiras* ne diffère pas beaucoup de celle des *senhoras* de la *cidade*.

— Ce n'est pas possible !

— En veux-tu un exemple? Une de nos voisines m'a avoué une fois que, quand son mari était absent, et que le chiffre des dépenses dépassait 12 *vintens* par jour, elle était obligée, pour s'y reconnaître, de mettre autant de haricots dans un verre qu'elle dépensait de sous en plus !

— Mais c'est un abrutissement complet !

— *He costume !* — c'est l'usage ! — Voilà ce que tout bon Brésilien te répondra chaque fois que tu lui feras apercevoir quelque chose de défectueux. *He costume !*.. Qu'y faire avec des gens qui n'ont que ce mot dans la bouche ?

Tout en causant ainsi, nous approchions d'un terrain vide où s'élevaient côte à côte deux bâtiments d'assez chétive apparence.

— Tiens ! Voilà ce qu'on appelle une *venda*, un *rancho*, comme qui dirait une auberge de France ; c'est là que nous ferons halte pour aujourd'hui.

*
* *

Avant d'aller plus loin, il me semble utile de dire quelques mots de notre caravane.

Elle était peu nombreuse. De toutes les mules et de tous les nègres qu'il avait amenés, Rafaël en avait

laissé à Bahia le plus grand nombre, avec son *arréador*, muletier chef. Celui-ci avait pour mission d'acheter certaines provisions nécessaires à la *fazenda* et d'y apporter mes bagages.

Quatre mules et quatre chevaux formaient tout notre équipage.

Un *peon* — dompteur de mules — remplissait les fonctions de *tropeiro* — conducteur. — C'était un *mameluco* de la plus belle venue, c'est-à-dire un descendant des premiers *conquistadores* portugais qui épousèrent des Indiennes, race forte, vigoureuse, active, cavalière surtout ; c'est elle qui forme ces *gauchos*, si célèbres sur les frontières de la république argentine. Le nôtre s'appelait Moleque et tenait majestueusement notre tête de colonne.

Derrière lui venaient les mules, chacune avec son conducteur ou *tocador;* ceux-là étaient nègres. Aussi, quels hurlements, quelle agitation, quel mouvement pour ne rien faire!... On aurait cru que ces gens-là soulevaient le monde quand il leur fallait resserrer une courroie ou faire franchir une ornière à l'un de leurs rétifs animaux.

Enfin, à côté de nous, Frosch trônait sur un petit cheval aux allures pacifiques.

Il m'est impossible d'affirmer qu'il soit beau cavalier, mon Frosch, avec sa tournure de Quasimodo. Mais il gardait sur sa monture un air si grave et si sérieux, que je le contemplais comme un produit éminemment supérieur de la race humaine. Au surplus, il paraissait voir tout ce qui nous entourait avec un flegme aussi dénué d'étonnement que s'il eût eu en face de lui les forêts de sa brave Alsace et les houblonnières des bords du Rhin.

Assis en ce moment sur la selle de son ami, l'inséparable Pécopin trônait aussi, flairant à droite et à gauche d'un air grave et paraissant se demander à quelles espèces d'êtres pouvaient se rapporter les senteurs étranges qui frappaient ses narines.

Pécopin avait commencé le voyage à pattes, derrière le cheval de son ami ; mais, bientôt surpris des innombrables bêtes qui grouillaient autour de lui dans la *picada,* il avait jugé à propos de mettre un certain intervalle entre elles et lui. D'un bond vigoureux, il était tombé sur la croupe du petit cheval de Frosch et y était demeuré, malgré les soubresauts de l'animal, qui ne comprenait rien à cette manière de se mettre en selle, inconnue à tous les êtres qui, jusqu'alors, lui avaient fait l'honneur de monter sur son dos.

Tel était notre équipage lorsque nous arrivâmes à la venda, qui, me dit-on, marquait le milieu du chemin entre Bahia et Caxoeira.

*
* *

Le portugais est une belle langue, j'en conviens; mais ce n'est pas une raison pour que tout homme de bien la sache de naissance. Or ces damnés Brésiliens ont l'air de penser précisément le contraire. Il s'obstinent à me parler comme à un des leurs, ce qui me gêne énormément.

Je n'y comprends guère. Je ne sais de leur idiome que quelques bribes recueillies dans la fréquentation de Rafaël il y a déjà quelques années...

C'est ce qui me force à déclarer au lecteur bénévole que j'ai plus vu qu'entendu pendant mon voyage de Bahia à la fazenda dos Palmares.

*
* *

Rafaël et moi, nous entrons dans la *venda.* C'est une espèce de baraque en bois et en briques, ornée d'une douzaine de mauvais siéges et de tables pires encore. J'y vois attablés un certain nombre d'individus déguenillés. Un grand mulâtre, le maître de céans, leur verse la *cachaça* ou eau-de-vie nationale.

J'en ai assez : une odeur forte et caractéristique nous chasse au plus vite de ce réduit, dès que le grand mulâtre est parvenu à s'entendre avec Rafaël sur le logement des gens et des bêtes.

A vrai dire, ce logement est élémentaire : le *rancho* en fait tous les frais.

Un rancho est un hangar formé d'une toiture en tuiles supportée par quatre piliers de briques. Des poteaux de bois vont de la toiture au sol, et servent à attacher les mules des voyageurs qui désirent garder leurs bêtes auprès d'eux ; ce qui est une bonne précaution...

Au moment où nous entrons dans le *rancho,* Moleque prépare notre lit, opération des moins compliquées. Un lit ainsi fait se compose de deux remparts parallèles construits avec les ballots des mules déchargées ; pour oreillers, les bâts.

Une fois cela prêt, on envoie promener les mules dans le *pasto* et les noirs où ils veulent. De ceux-ci les uns vont à la *venda* augmenter le nombre des consommateurs de *cachaça,* les autres raccommodent quelques parties du harnais de leur mule, le reste se livre aux douceurs du *far niente,* occupation naturelle et préférée de leur race.

Un seul d'entre eux, celui qui est de corvée, travaille réellement. Il a fait un peu de feu, et dessus il s'occupe de préparer notre souper... O mœurs indiennes ! ô simplicité de l'âge d'or ! En ce pays de primitive civilisation, un dîner de voyageurs n'est pas une œuvre culinaire compliquée. Du bouillon de *carne seca,* le morceau bouilli en font tous les frais. C'est à prendre ou à laisser...

Le repas des nègres n'est pas moins primitif : des haricots ou *feigão* bouillis le composent.

Pendant tous ces apprêts, Moleque, dont la tâche n'est pas finie, a visité ses mules ; il a vu celles qui sont blessées ; il panse, oint, brûle, et marque les bâts qui ont besoin d'être réparés.

Quant à moi, je rôde, regardant tout d'un œil inquisiteur.

*
* *

Ce diable de Frosch m'intrigue au plus haut degré.

Depuis que nous sommes débarqués, pendant tout le voyage, il n'a pas desserré les dents. Qu'a-t-il?

..... Ho! qu'est-ce?... voilà Frosch qui fait mieux que desserrer les dents, il jure comme un possédé. Les derteufel, les nom-*té-Dié!* roulent comme une avalanche...

Grand Dieu !... Quelle apparition se dresse dans ce coin du rancho?...

Horreur ! trois fois horreur ! Frosch s'est-il dédoublé? Vois-je le sosie vivant de mon écuyer servant?...

— Au secours, Rafaël, à nous !!... Frosch va tuer son ombre noire!!!...

J'ai toujours remarqué que les difformités se repoussaient en général l'une l'autre. Entre deux difformités *en moins,* il y a un vide perpétuel qui ne se remplit

jamais; entre deux difformités *en plus*, il y a un obstacle permanent qui repousse perpétuellement les deux parties.

C'était là le cas de Froschofftüler, dont le trop-plein avait malheureusement heurté celui non moins luxuriant d'un autre bossu du même calibre.

Inde iræ!... Tous deux se dressèrent, semblables à deux coqs prêts à lutter. Montés sur leurs ergots, ils se lançaient des regards foudroyants.

Apostrophé vivement dans l'idiome de Camoëns, Frosch avait répondu dans son allemand avec non moins de véhémence; et il est bien probable que les coups se fussent mis de la partie, s'il n'eût laissé échapper ces mots révélateurs :

— Impézile ti tiaple!

A quoi l'autre répondit immédiatement :

— Vieille bête, va!

Qui fut surpris?

Ce fut Frosch.

Ce fut Pécopin aussi, qui, à égale distance de son maître et du nouveau venu, les regardait alternativement d'un air profondément émerveillé.

Mais ce fut moi encore, qui m'approchais au bruit de la dispute. Rencontrer un compatriote dans un rancho perdu au milieu des terres vierges est un événement qui saisit toujours, d'autant plus que ce compatriote offrait un des types les plus curieux que j'aie jamais vus.

La *Venda*. Dessin de Vierge.

Au moins aussi bossu que Frosch, il lui ressemblait assez, seulement il était élevé sur des jambes plus droites et plus longues que celles de mon compagnon. Il avait déposé, dans le coin d'où Frosch l'avait fait sortir, une volumineuse valise et un long bâton; à sa ceinture pendait un couteau catalan, gros, long et solide. Ce brave homme était un *mascate*, c'est-à-dire un de ces colporteurs ambulants à qui est dévolu à peu près tout le commerce de l'intérieur.

Rafaël, accouru à mes appels désespérés, reconnut celui-ci. Papillon — tel était son nom — était allé bien des fois à la Fazenda vendre sa pacotille aux nègres, aux mulâtres et même aux maîtres de l'habitation; aussi, quand maître Papillon demanda la permission de faire route avec nous, sa requête fut agréée sans peine.

* * *

La nuit tant bien que mal passée, dès que le jour parut, Rafaël, après s'être consulté avec le mascate, décida qu'on ne passerait pas par Caxoeira, mais que, pour abréger le voyage, on prendrait une *picada* à travers le *mato* — bois — laquelle nous conduirait à la Fazenda le lendemain soir.

Nous nous mîmes en route.

Chemin faisant, je fis part à Rafaël de mon étonnement, voyant un Parisien colporteur au fin fond du Brésil. Pour toute réponse, il invita celui-ci à me conter lui-même son histoire. Papillon ne se fit pas prier.

* * *

— A quoi bon m'appesantir, nous dit-il, sur les an-

nées de mon enfance? Grêle et bossu, je fus toujours une cible aux sarcasmes : car chez le peuple de Paris la langue est acérée et ignore la pitié. C'est probablement aux lazzis qui me poursuivaient que je dus mon goût ardent pour la pêche...

— Ah! ah! pays, vous êtes pêcheur aussi! interrompit Frosch, visiblement émerveillé de tant de points de ressemblance entre eux deux.

— Au bord de l'eau, j'étais seul : je savais où trouver des coins ignorés, des cachettes accessibles pour moi seul sur la berge. Là, hors de la ville, dissimulé sous les arbres, en face de l'eau et du ciel, j'étais heureux, ou du moins tranquille ; et je donnais toute mon attention aux méthodes que j'inventais, que je perfectionnais à l'occasion.

Lorsque le soir venait, ma vengeance approchait. Je repassais gaiement les fortifications, le sac plus plein que celui de tous mes camarades d'atelier. Je passais devant eux sans dire un mot, mais je jouissais en voyant leur mine s'allonger; j'essuyais bien quelques bordées de malédictions, mais mon sac était là qui me servait d'égide et mettait les rieurs de mon côté.

Quel bonheur encore, lorsque j'arrivais à la maison et que j'étalais ma pêche sous les yeux de ma pauvre bonne mère! Presque toujours il y en avait assez pour en vendre une partie; et ce secours n'était pas de trop. Mon père était mort depuis quelques années, broyé dans les engrenages de la machine qu'il dirigeait, et le manufacturier, servant une petite pension à ma mère, m'avait pris comme apprenti dans l'usine, croyant avoir fait ainsi tout ce qui dépendait de lui pour alléger notre malheur.

Ainsi le temps passait tout doucement.

De chétif j'étais devenu fort, et, malgré ma bosse, je le prouvai un certain soir que des camarades m'échauffaient trop les oreilles, parce que je rentrais avec une douzaine de magnifiques barbeaux que j'avais pris tout à côté d'eux, qui revenaient les mains vides. Je ne sais pas comment cela se fit, mais je pris un des gouailleurs, et je m'en servis pour taper sur les autres.

A partir de ce moment, je fus respecté comme un saint, et personne ne m'attaqua plus. J'eusse été droit comme un peuplier, qu'on ne m'eût pas laissé plus tranquille, et, comme je ne provoquais personne, ma position à l'usine devint excellente.

Je me trouvais heureux. Hélas! cela ne dura pas longtemps.

Un dimanche, j'étais bien tranquillement occupé à pêcher sous une haie touffue qui me cachait à tous les yeux, quand une yole vint à passer, descendant doucement la Seine devant moi. Un jeune homme et une toute jeune femme étaient assis à l'arrière, oublieux du ciel et de la terre sans doute, causant et laissant couler l'eau.

Malheureusement une amarre reliait à la rive un bateau à aubes, sorte de moulin flottant : la chaîne baignait dans l'eau. La yole vint heurter cet obstacle, l'avant passa par-dessus, et, en un clin d'œil, un vif mouvement de la jeune femme effrayée fit tomber les deux malheureux au milieu du courant rapide...

Je ne fis ni une ni deux. Habitué dès mon enfance à nager comme un poisson, je plantai ma canne dans le rivage et piquai une tête à la suite des naufragés.

Je repêchai d'abord la jeune femme, puis je saisis le jeune homme, qui nageait un peu et s'aidait lui-même. Heureusement la rive n'était pas trop loin, et j'espérais bientôt l'atteindre malgré mon double fardeau...

Tout à coup, par un effort désespéré, la jeune femme me saisit à la gorge. Ce n'est pas plus difficile que cela : les yeux me tournent, j'abandonne le jeune homme; la malheureuse m'étrangle de plus en plus; nous coulons tous les deux... Un marinier qui venait d'entrer dans sa barque nous retira ; mais mes deux compagnons étaient noyés!

Le lendemain je me réveillai à l'hôpital.

Ce fut l'affaire de trois mois : on crut bien que j'y resterais.

Une fois guéri, je me dirigeai vers la maison de ma mère. Tout était fermé!

J'appris bientôt la triste vérité...

Quand on me rapporta inanimé sur une civière, ma mère s'était affaissée sur elle-même en voyant son enfant qu'elle crut mort. La chère femme ne reprit point connaissance : le lendemain, j'étais orphelin!

Désolé par cette nouvelle, je montai chez le patron. On m'avait cru mort à l'hôpital, j'étais remplacé!... Il fallait bien faire marcher la machine : cela ne chôme pas!

Je courus comme un fou vers la rivière pour me jeter dedans... Mais, sur le bord, je réfléchis instinctivement que j'avais assez de noyade pour une fois. Et puis — faut-il l'avouer? — le bonheur de pêcher me revint au cœur; je courus chercher ma ligne et retrouver mes endroits favoris!

— Brave garçon, va! interrompit Frosch en essuyant une larme du dos de sa main. Oh! la pêche! la pêche console!

— Oui, mais pour qui n'a que cela pour vivre, c'est bien le plus triste métier du monde, surtout aux environs de Paris! Enfin... tout cela n'est guère intéressant, monsieur, reprit le bon Papillon en se tournant vers moi.

— Continuez, au contraire, répondis-je. Vous ne sauriez croire combien ces infortunes si ordinaires sont touchantes pour les gens de cœur.

— Hélas! monsieur, cela sera bientôt fini. Je vécus de ma pêche pendant quelques mois; maigre vie, allez, et bien dure! Puis le temps prohibé vint : il n'y avait plus rien à prendre...

Sur ces entrefaites, je fis connaissance d'un portefaix navarrais qui vendait à Paris des couvertures. J'appris par lui que beaucoup de ses compatriotes arrivaient à la fortune en Amérique. Il m'en fit voir quelques-uns, qui m'enseignèrent ce qu'il fallait faire, et me conseillèrent le Brésil. Rien ne m'attachait plus en France; je résolus de les imiter! Mais, pour partir, il fallait de l'argent. Je réalisai les quelques pauvres meubles que m'avait laissés ma bonne mère; j'embrassai une dernière fois quelques objets qui lui avaient appartenu et que je garde comme les reliques d'une sainte, puis je partis!

Il y a dix ans de cela. Dix ans!... Je vis, je me plais ici, et, si jamais je fais fortune, je ne sais pas si je quitterai le Brésil pour aller revoir notre France, où je n'ai laissé que de tristes souvenirs...

Ce que je sais, c'est que je n'ai plus pêché! Et, pour sûr, je ne pêcherai plus!

* * *

Le naïf récit de Papillon nous avait empêchés de compter les heures; et il venait à peine de finir, que nous

entrions sous le *rancho* qui devait nous servir d'abri pour notre seconde nuit.

***

Le lendemain matin, nous reprîmes notre route. Le pays avait toujours le même caractère, plus sauvage encore, si cela est possible, parce que la *picada* que nous suivions était moins fréquentée que la première, qui va passer au bourg de Caxoeira. De temps en temps nous apercevions entre les arbres l'eau sombre du Peraguacu, dont nous suivions le cours en le remontant pour atteindre la serra Trabanga.

Il était assez tard quand nous arrivâmes au col où le fleuve traverse la montagne. Depuis midi environ nous montions sensiblement, sans que le bois fût moins inextricable, la végétation moins exubérante. C'étaient les grandes pentes de la chaîne que nous nous apprêtions à traverser.

Le col s'ouvre entre des rochers énormes, au fond le Peraguacu roule des eaux terribles. L'une des pentes est couverte de bois; l'autre sur laquelle nous passions, est nue et décharnée. Un sentier vertigineux y serpente à mi-côte au travers des roches glissantes et des cailloux qui roulaient sous les pas de nos mules. Tel est le seul chemin qui mène de la fazenda dos Palmares à Bahia, à moins qu'on ne descende le fleuve dans les embarcations du pays qu'on appelle *periagua*.

Il faut deux heures pour franchir le passage, non sans une fatigue excessive et, quand l'orage a passé là, sans des dangers sérieux.

Enfin nous débouchons de l'autre côté de la montagne sur une plate-forme qui s'abaisse en pente plus douce le long de l'autre versant. Là un panorama merveilleux s'offre à moi, pauvre Parisien non accoutumé encore aux splendeurs de la terre vierge.

Devant mes yeux, sous mes pieds, s'étendent de larges cultures couvrant la plaine onduleuse : caféiers, tabacs, cannes à sucre. Au milieu, les grands bâtiments de l'exploitation : hangars, cases, granges, maisons, ateliers, tout cela s'éparpillant comme un village. A une extrémité, la demeure du maître, grand édifice sans grâce, mais vaste, et d'aspect sérieux, comme la figure d'un Portugais du vieux temps. Derrière elle, sur un tertre élevé et abrupt, un bouquet de palmiers plantés par dom João, qui ont fait donner à son domaine le nom de *fazenda dos Palmares*.

Tout cela forme un tableau saisissant d'activité humaine, après la solitude du *Mato Virgem* — forêt vierge — et le fourmillement en apparence stérile des millions d'êtres qui le peuplent.

Tout autour, à perte de vue, un cadre sombre et noir. C'est le *mato*, qui reprend son empire au delà de ces côtes grises, lesquelles ne sont que des parties de bois incendiées pour faire place plus tard aux cultures les plus fécondes.

Arrivées au but du voyage, nos montures reprennent une nouvelle vigueur, et nous descendons rapidement vers la *fazenda*. Le soir vient à grands pas sous ces latitudes. Les nègres rentrent du travail. Chaque troupe, hommes et femmes, revient de son champ respectif, escortée du *feitor* qui la dirige. Celui-là, c'est généralement un mulâtre aux formes athlétiques : il s'avance gravement, portant à sa ceinture le martinet et la férule, ni plus ni moins qu'un magister du bon vieux temps. Les pauvres diables qu'il mène saluent à leur manière le fils de leur maître en demandant la *bençaõ*, jettent un regard distrait vers moi, mais contemplent avec un étonnement comique Frosch et Pécopin, lesquels, du haut de leur monture commune, semblent observer les événements avec une dédaigneuse gravité.

Nous entrons dans la cour. Sous la vérandah qui ombrage le perron, la famille de Rafaël nous attend.

***

. . . .

... Me voici conduit, après le souper, dans l'appartement que je vais habiter ici; don Rafaël vient de regagner le sien.

N'est-il pas temps de réfléchir un peu sur ce que j'ai vu?

Dom João Diaz da Cruz est resté ce que je l'avais connu à Paris : toujours grave, sérieux, un vrai compagnon de Cabral ou de Gama égaré dans le dix-neuvième siècle. Il n'a guère vieilli, et fait les honneurs de chez lui avec une dignité de haute mine, mais pleine de bienveillance.

Quant à Micaëla, qu'elle est changée !... Le portrait que m'avait envoyé l'ami Rafaël ne me disait rien de tout cela! Mais, en vérité, comment rendre ces grands yeux brillants et doux, ces cheveux souples, ondés, ruisselant comme une cascade noire autour de sa tête?

Mais! Qu'est-ce, mon ami Doisy, que ce portrait que vous faites-là? Est-ce que?...

Eh bien, au fait, pourquoi pas?...

En attendant, allons nous coucher. Les moustiques commencent à tinter autour de mes oreilles! D'ailleurs Rafaël m'a promis du nouveau pour demain, il faut être debout de bonne heure.

***

Et je me glissai sous ma moustiquaire, heureux d'être délivré des affreuses bêtes qui m'avaient dévoré pendant les deux nuits du voyage.

En ma qualité de pêcheur, tant que je ne voyais pas d'eau, je n'avais pas l'esprit tranquille; aussi, le lendemain matin, la première chose que je demandai à l'ami Rafaël fut si, dans les environs de la fazenda, il n'y avait aucun endroit où l'on pût pêcher.

— Au contraire, mon ami, nous ne manquons pas de ces endroits-là. Hé, mais! j'y pense... Si Micaëla n'est pas trop paresseuse, nous te ferons voir aujourd'hui une pêche au cochon...

— Au cochon!!...

— Je l'ai dit; motus, en attendant! Je vais, de ce pas, trouver la petite fée qui mène à son gré toute la colonie...

Et il disparut.

Ce qui fut dit fut fait; quelques heures après, tous, tant que nous étions, chacun monté sur sa bête de prédilection, accompagnés d'une troupe de noirs, nous marchions vers une petite rivière qui se jette dans le Peraguacu, et à l'embouchure de laquelle nous devions pêcher.

Frosch manque à l'appel et Pécopin seul accourt et me suit.

Sur les bras d'un grand gaillard noir comme de l'ébène, repose un jeune cochonnet qui s'égosille en nous écorchant les oreilles et ne demande, comme Pierrot, « qu'à s'en aller! »

Pendant toute la route, je causais avec la charmante Micaëla qui faisait caracoler, avec une grâce infinie, son admirable cheval noir, prenait plaisir à se moquer de

mon impatience à voir la célèbre pêche au cochon et me décochait d'innocentes railleries.

Derrière nous, Rafaël, gai, rieur, insouciant; puis, auprès de lui, un certain hidalgo appelé dom Antonio, grave, froid et roide, me rappelant don Quichotte de mauvaise humeur.

Je ne sais pourquoi il me semblait que ce quidam me voyait d'un mauvais œil, et que je n'avais pas le don de lui plaire... Que me fait, après tout!...

Nous n'avions pas quitté la forêt — le Mato — et quoique le jour fût d'une chaleur dévorante, quand nous arrivâmes auprès de la rivière, nous trouvâmes, sous les grands arbres qui la couvraient, une fraîcheur délicieuse. Cependant ses rives étaient bordées d'une épaisse lisière de roseaux gigantesques, parmi lesquels je reconnus l'arondinaire doré, le bambou et la *cana brava* qui monte aussi haut que les arbres de la forêt. On devait craindre que ces fourrés ne renfermassent une population dangereuse pour de paisibles pêcheurs, aussi longeâmes-nous cette bordure, sans nous y engager, descendant jusqu'à l'embouchure elle-même, où elle cesse brusquement.

Ici m'arriva un incident dont les suites ont été graves plus tard.

Micaëla, émerveillée d'une petite carabine-revolver que je portais en bandoulière et qui ne me quittait jamais, me l'avait demandée et l'examinait curieusement. N'ayant jamais vu des armes perfectionnées à balles forcées, se chargeant par la culasse, elle prétendait que non-seulement le calibre était trop petit, mais que cela ne pouvait porter aussi loin que les armes du pays qui lancent une balle beaucoup plus grosse.

— C'est un vrai joujou parisien, disait-elle en riant, et qui ne ferait pas l'effet d'une chiquenaude sur nos animaux du Mato!

Au moment où les noirs battaient les roseaux dans les environs pour nous assurer une tranquillité relative, nous étions descendus de nos montures, Micaëla maniait ma carabine en jouant, le dom Antonio, roide comme un pieu, à côté de nous, regardait... un ocelot bondit devant les traqueurs...

Saisir la carabine des mains de ma compagne, faire feu à cent mètres sur le félin dont la rivière nous séparait, ce fut l'affaire de quelques secondes..

Atteint à l'épaule, l'animal tomba; mais, se relevant, il bondissait, tournait, rugissait avec une fureur indicible.

— Que personne ne bouge! criai-je.

J'avais conservé ma carabine à l'épaule; je visai attentivement, et ma seconde balle, venant frapper l'ocelot à la tête, il roula pour ne plus se relever...

— Bravo! bravo! Doisy, me dit Rafaël; je savais que tu étais d'une certaine force, mais je vois que tu es un vrai Bas-de-cuir!

—Mademoiselle, dis-je à Micaëla, croyez-vous encore que cette arme soit un joujou?

Elle me répondit en riant; mais je rencontrai l'œil noir et mauvais de l'Antonio qui brillait sur moi...

Cet homme était encore plus pâle que d'habitude.

— Vous tirez d'une façon effrayante!... reprit la jeune fille après un moment de silence. Je ne voudrais pas que vous fussiez mon ennemi, vous ne me manqueriez pas...

— Jamais, mademoiselle, je ne frapperais une femme; mais un homme, je le toucherais à peu près toujours!

Ce fut un enthousiasme parmi les nègres, qui n'avaient rien vu de semblable; mais je remarquai que pas un ne se jeta à l'eau pour passer la rivière et aller chercher l'ocelot, qui resta étendu, là-bas, le ventre au soleil.

Cela me donnait à réfléchir... Mais j'eus bientôt la clef du mystère.

On avait poussé le petit cochon dans la rivière, malgré ses cris à fendre l'âme : il essayait toujours de regagner le rivage. Tout à coup, au travers de l'eau transparente, on vit comme une nuée d'écailles d'argent s'élever du fond et se ruer sur le pauvre animal. C'étaient de petits poissons gris cendré sur le dos, avec le ventre et les nageoires oranges, les ouïes bronzées...

— Les caribitos! s'écria Micaëla en frappant ses petites mains l'une contre l'autre, les voilà!...

Le malheureux cochon offrait tous les signes de la plus grande frayeur; autour de lui, l'eau se teignait de sang; de toutes parts la rivière semblait se changer en bancs de carabitos qui arrivaient à toute vitesse à la curée, gueule béante, arrachant la pièce partout où leur coup de dent portait.

Pendant ce temps les noirs avaient tendu deux filets sur le bord : l'un d'eux détachait un peu plus haut, d'une cachette où il reposait, un petit canot d'écorce, et emportait au large les deux cordes des filets... C'était pour faire rapidement le tour du cochon et de ses ennemis.

Mais, pendant la manœuvre, un nouvel incident se produisait, grâce à M. Pécopin, qui trouva digne d'un chevalier français de s'élancer follement au secours du cochon qu'on repoussait au milieu de l'eau. Voulut-il le repousser lui-même? ou, peut-être, séduit par l'imprévu de la scène ou par la fraîcheur attrayante des eaux? il sauta au beau milieu du groupe!...

A peine eut-il touché l'eau, que les carabitos l'assaillirent, tout comme son camarade. Heureusement pour lui, ses longs poils frisés amortissaient les attaques; mais ses doigts furent atteints et si gravement, qu'il battait l'eau une grappe de carabitos à chaque patte, et poussait des cris désespérés!

Il était temps qu'on les retirât tous les deux!

Le pauvre cochon était dans un état pitoyable, mais on devait en faire un rôti; on le sacrifia pour ne pas le laisser souffrir; mais le pauvre Pécopin avait les jambes en sang et toutes déchirées. Heureusement, un des noirs monta sur un caoba qui nous couvrait de ses branches, entre lesquelles j'avais remarqué des paquets bruns ressemblant à des nids. C'en étaient bien, en effet : c'étaient les nids d'une belle fourmi verte qui les bâtit en espèce d'amadou qu'elle ramasse sur les buissons voisins dont les fleurs sont cotonneuses.

On pansa l'infortuné Pécopin; on lui enveloppa les pattes avec cet amadou de fourmi dont les noirs font grand usage, on attacha le tout solidement; le sang s'arrêta de suite. Je pris le malade sur le pommeau de ma selle et, tous ensemble, nous reprîmes, au pas, le chemin de la fazenda.

Il va sans dire que derrière nous venaient, apportés par les nègres : 1° une friture immense de carabitos, prise en ramenant les deux filets l'un vers l'autre et englobant patient et ennemis; 2° mon ocelot, qu'on avait été chercher au moyen du petit canot, aucun des noirs ne se souciant, bien entendu, de prêter le flanc aux carabitos.

⁂

De retour à la maison, j'ai pris à part Rafaël et l'ai tiré un peu à l'écart.

— Ah çà, mon cher ami, lui dis-je, qui est-ce donc que ce dom Antonio Coelho Marahense qui nous accompagnait?

— Il te plaît?

— Hum!

— Eh bien! c'est un voisin à nous. Sa fazenda est à sept ou huit lieues d'ici, et il vient souvent nous visiter, comme tu vois... Je t'avouerai confidentiellement qu'il a pour moi un grave défaut, c'est qu'il a mis dans sa tête qu'il épouserait ma sœur... Tu te doutes de cela, probablement?

— Oui. Je me doutais de quelque chose de semblable! Oh! le gredin!

— Doucement! mon ami. Cela n'est pas fait, grâce à Dieu! J'espère même que je l'empêcherai longtemps.

— Et dom Joâo, qu'en dit-il?

— Mon père est créole, tu le sais. Il n'a jamais beaucoup approuvé, dans le temps, notre éducation française, et il en est encore moins charmé maintenant, parce qu'il a peur qu'elle ne crée une position gênante à Micaëla. Dom Antonio, le prétendant, est un sot emporté et brutal; mais cela ne l'empêche pas d'être rusé. Il a fait croire à mon père que personne, dans la province entière, ne voudrait d'une jeune fille dont la con-

Pécopin et les carabitos. Dessin de Vierge.

duite étonne et scandalise tout le monde. De façon qu'en ayant l'air de rendre un service, il compte épouser une dot assez enviable ..

— Mais, c'est une infamie, cela!

— Il y a déjà plusieurs mois que cela dure. Malheureusement pour lui, il a commis une imprudence. Il a promis à mon père qu'une fois mari, seigneur et maître, comme on l'est ici, il ramènerait sa femme « aux coutumes antiques et aux saines traditions! » comme il dit. Vois-tu, d'ici, Micaëla cloîtrée?... Comme cette perspective lui plaît!...

— Et tu souffres cela, toi, Rafaël?...

— Ah çà, mais, mon pauvre Charles, que veux-tu que j'y fasse?... Je ne puis ouvertement aller contre la volonté de mon père... C'est toi, mon bon Doisy, qui nous sauveras. C'est toi qui...

— Tout ceci est bel et beau, mon ami; malheureusement tu ne peux pas disposer de ta sœur, comme cela, tout d'un coup, en faveur d'un ami qui tombe, non pas des nues, mais de trois mille lieues d'ici!... Laisse-moi, pendant quelque temps... enfin... Micaëla, si charmante!... Il faudrait bien lui demander un peu son avis!

— Allons! tu es donc un enfant? Tu n'y vois donc pas clair?...

*
* *

Pourquoi Frosch n'était-il pas à la pêche?

Il me semblait l'avoir vu se préparer à venir avec nous. Il a disparu comme un fantôme! C'est invraisemblable!

Frosch manquer une partie de pêche!...

Il y a quelque anguille sous roche! Ou bien, il faut venir au Brésil pour assister au renversement de tout ce qui est, fut et devrait être!...

Où est Frosch?...

— Pas de Frosch!

Le dîner vient...

— Pas de Frosch!

L'inquiétude commence à me gagner...

Micaëla est assise à côté de moi : elle me regarde à peine. Cela ne m'étonne pas; mais, elle-même, semble inquiète... Un regard circulaire me prouve qu'il manque quelqu'un auprès d'elle... Où est Minha?

Minha, c'est la femme de chambre, c'est la mulâtresse aux grands yeux noirs que j'ai vue hier, et qui ne quitte jamais sa maîtresse.

— Où est Minha?...

— Où est Frosch?...

Dom Antonio est placé en face de moi. C'est à peine si, de temps à autre, il me lance un regard que, en mon for intérieur, je qualifie de *peu amical*. Je ne m'en étonne pas, mais, évidemment, son esprit est ailleurs. Il est inquiet, lui aussi...

Tiens!... où est Mascarenhas?

L'indispensable Mascarenhas, c'est ce grand mulâtre, cet escogriffe qui paraît être le domestique de mon rival — puisque nous voilà rivaux... de par dom Rafaël!

Total de mes investigations silencieuses : trois personnes inquiètes! trois domestiques disparus!

Comment! Frosch, vous abandonnez votre maître? Maudit Frosch! vous êtes la cause d'un dîner sans joie et sans entrain. Que n'êtes-vous derrière votre maître, vaillant écuyer tranchant!...

Le dîner venait, enfin, d'arriver à sa fin; tout le monde s'était éparpillé de côté et d'autre; j'étais demeuré seul sous la vérandah. Evidemment Frosch épiait ce moment, car il apparut tout à coup près de moi, la mine contrite, l'œil soupçonneux.

Je me levai nonchalamment et partis...

Frosch m'eut bientôt rejoint, et, tout en parcourant les belles cultures qui entouraient la fazenda, j'écoutai sa confession...

Au moment où nous sortions, nous vîmes distinctement dom Antonio et son mulâtre quitter aussi l'habitation, avec la précaution de gens qui ne veulent pas être aperçus. Ils s'engagèrent entre deux champs de tabac qui les dérobèrent à notre vue. Je remarquai cependant qu'ils portaient un fusil.

— Dom Antonio va chasser, sans doute, répondit Frosch à mon coup d'œil...

Et il se mit à raconter.

J'écoutai sa confession. Mais une confession est chose que l'on ne redit point... surtout lorsque tout le monde a déjà deviné ce que l'on aurait à dire.

D'ailleurs, avais-je le droit de blâmer Frosch? Au nom de qui, s'il vous plaît?

— Pauvre Gretchen! Le cœur de Frosch était bien loin de vous!

J'avoue qu'il me paraissait piquant de voir les deux valets en lutte comme leurs maîtres, ni plus ni moins que dans une comédie de Regnard. Je ne prévoyais pas, hélas! tout ce que notre double triomphe allait nous causer de traverses!

Tout en parlant, nous étions arrivés dans un endroit assez retiré, à l'extrémité des plantations, et un bois s'étendait devant nous. Nous n'y étions jamais entrés ni l'un ni l'autre, mais on voyait qu'il était fréquenté et qu'il n'avait plus ce caractère sauvage et impénétrable de la forêt voisine véritablement vierge. D'ailleurs Pécopin nous suivait clopin-clopant, et, avec lui, nous étions toujours sûrs de retrouver nos traces. Je n'hésitai donc pas à entrer pour chercher un peu d'ombre.

Nous n'avions pas marché cinq minutes, que je crus entendre un froissement dans le fourré, vers notre droite... Frosch s'arrêta, Pécopin dressa le nez... Au même moment, une détonation retentit et une balle vint siffler à mon oreille, passant entre ma tête et celle de mon compagnon...

— Canaille de mulâtre! s'écria Frosch, et, s'élançant dans la direction où l'on voyait encore un peu de fumée, il eut bientôt franchi le rideau de verdure qui bornait notre vue.

Je le suivis et, à mon grand étonnement, je me trouvai dans un large sentier. Deux hommes fuyaient à toutes jambes du côté des plantations. Celui qui était le plus éloigné tenait un fusil à la main. Je les reconnus parfaitement l'un et l'autre.

Frosch aussi les avait reconnus; il s'élança comme un furieux, en brandissant son bâton et en jurant comme un possédé. Malgré la vitesse étonnante que je lui voyais déployer dans cette course, il est bien probable qu'il n'aurait jamais atteint Mascarenhas, si le brave Pécopin ne se fût mis de la partie.

Oubliant ses blessures, en deux bonds l'excellent animal fut sur les talons du mulâtre et le pinça si vivement, qu'il l'obligea bien vite à faire tête.

— Tiens bon, Pécopin! s'écriait Frosch. A moi! Tiens bon! mon garçon!... Et toi, grand sauvage, tu vas avoir de mes nouvelles!...

Mascarenhas, deux fois haut comme le bossu, résista à peine. En un tour de ses mains de fer, Frosch l'abattit par terre et commença à le rosser de si bon cœur, que l'autre jetait des cris à nous déchirer les oreilles.

J'assistais de loin à cette scène, tout en m'avançant aussi rapidement que possible, lorsque je vis, tout à coup, dom Antonio s'arrêter et recharger tranquillement son fusil au milieu du sentier. En deux bonds, je fus à côté de Frosch qui tapait toujours d'aussi bon cœur.

— Dom Antonio, m'écriai-je, jetez votre fusil ou cet homme est mort!

Frosch tenait le mulâtre sous ses pieds et attendait, le bâton levé comme un prêtre d'Isis, prêt à assommer la victime. Mascarenhas ne bougeait plus, et ne poussait que des gémissements étouffés.

Dom Antonio sembla réfléchir. Il paraît qu'il tenait à son mulâtre ou qu'il espérait nous retrouver plus tard, car il saisit son fusil par le canon et le lança loin de lui. Au même instant Frosch se releva et laissa Mascarenhas par terre, en criant à son maître de venir le ramasser s'il voulait.

Par prudence, nous nous jetâmes dans le taillis, et regagnâmes, à notre tour, les plantations à toutes

jambes. Là, nous n'avions rien à craindre. Il n'était pas probable que dom Antonio osât recommencer sa tentative sous les yeux de deux cents noirs qui nous entouraient.

— Quel chien de pays! grommelait Frosch. Eh bien! on ne se gêne guère ici! Un homme vous gêne... supprimé! C'est bon, je prendrai aussi la même mode.

Quant à moi, j'étais passablement abasourdi de cette scène et je me demandais, de bonne foi, si le Brésilien aurait l'effronterie de reparaître devant nous à la fazenda... Il l'eut!

Je compris alors qu'avec de pareilles gens il fallait jouer serré.

Je ne témoignai rien de ce qui s'était passé. Nous fûmes, vis-à-vis l'un de l'autre, d'une politesse demi-réservée qui parut fort étonner Rafaël.

Quant à Mascarenhas... disparu pour la deuxième fois.

Je pensai qu'il était allé se coucher et qu'il en aurait au moins pour huit jours... Mais le brigand avait les os plus durs que je ne croyais, et d'ailleurs il avait joué la comédie; il nous le montra bien le lendemain.

Micaëla se trouva encore ma voisine au souper. Elle fut charmante, et, moi-même, je n'aurais jamais cru pouvoir me rendre aussi maître de moi. Mon rival, de son côté, paraissait parfaitement calme. Maintenant que la guerre était ouvertement déclarée, il se sentait à l'aise et semblait même tout heureux...

***

« Le senhor doïn Antonio Coelho Marahense aime la chasse : il y paraît! Lui plairait-il, demain matin, au lever du jour, de faire une excursion intéressante en compagnie de M. Charles Doisy? Deux coups de carabine ne donneront l'éveil à personne, et les deux domestiques sont des témoins discrets. L'endroit qui doit sembler le plus propice au senhor dom Antonio est, sans doute, le lieu de son exploit d'hier.

« Toujours à ses ordres,

« Ch. Doisy. »

— Frosch!

— Monsieur?

— Tu vas porter ce billet doux à son adresse, puis tu mettras bien en état ma carabine, et tu auras soin de remplir de cartouches la boîte-provision de la crosse. Ceci fait, tu iras te coucher, et tu n'oublieras pas d'être debout demain matin avant le jour. Arrange-toi comme tu le voudras : mais il faut que nous sortions sans être aperçus de personne. Tu prendras mon revolver dans ta poche — je n'en aurai pas besoin — et tu te muniras de cartouches de recharge.

— Monsieur, cela me connaît; tout est bien! Vos ordres seront accomplis!

— C'est bien, fais ta commission; et laisse-moi dormir.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La fin à la prochaine livraison.

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

PETITE HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS [1].

Le succès du système d'Asclépiade fut immense. Bientôt il se trouva lié avec tout ce que Rome comptait d'hommes riches ou marquants, notamment avec l'orateur Cicéron, qui le prônait à tout venant. Le bruit de son savoir se répandit au loin. Mithridate, roi de Pont, que les questions médicales intéressaient fort, voulut l'attirer à sa cour. Il refusa : ce refus lui valut un surcroît de vogue. Sa renommée ne connut plus de bornes quand on sut qu'il venait de rendre la vie à un homme qu'on se disposait à mettre sur le bûcher. Alors il fut réputé dieu, on parla de lui dresser des autels; il avait assuré qu'il ne serait jamais malade, et jamais, en effet, on ne lui connut le moindre malaise. Il ne mourut même, à un âge d'ailleurs fort avancé, que par suite d'un accident — une chute sur un escalier.

Asclépiade avait beaucoup écrit, mais ses ouvrages se sont perdus. Parmi ses disciples, qui furent nombreux, et qui naturellement s'écartèrent plus ou moins de leur point de départ, nous trouvons en première ligne Themison, qui est regardé comme le chef de la secte dite *méthodique*, ainsi désignée parce qu'elle reposait sur une *méthode* dont Themison avait formulé les préceptes. Voici ensuite Musa, l'ami de Virgile, qui eut l'honneur de guérir Auguste d'une maladie désespérée en le traitant, contre l'aveu de tous, par l'hydrothérapie. Cette heureuse cure valut à Musa, outre de grandes largesses qui lui furent faites par l'empereur et par le Sénat, le privilége de porter un anneau d'or, ce qui n'avait été permis jusque-là qu'aux personnes de la première condition. Le peuple lui fit élever une statue auprès de celle d'Esculape. En outre la corporation médicale tout entière dut à la considération de Musa d'être déclarée exempte d'impôts à perpétuité.

Un peu plus tard, cependant, le célèbre médecin éprouva un notable échec dans sa façon de traiter certaine maladie, car, ayant voulu guérir aussi par l'eau froide le jeune et bien-aimé neveu de l'empereur, il eut le malheur de l'envoyer rejoindre les mânes illustres de ses ancêtres. Cette mort prématurée valut à la postérité le touchant épisode de *l'Enéide : Tu Marcellus eris...* qui, dit-on, rapporta au poëte tant d'honneurs et de profits; et si le crédit de Musa n'en fut pas ébranlé, c'est grâce à la consistance du bruit qui voulait que le jeune prince fût mort victime d'un empoisonnement.

Quoi qu'il en soit, c'est de la haute faveur accordée à l'ami de Virgile que date le règne en quelque sorte officiel des médecins à la cour de Rome. Tel praticien avait pu, avant cette époque, se voir singulièrement recherché et rémunéré en conséquence, puisqu'on cite un certain Crinas qui, grand partisan des doctrines astrologiques, parvint à réaliser une fortune colossale, qu'il destina par testament à relever les murailles de la ville de Marseille, sa patrie; mais avec Musa l'époque est venue où certains hommes, plus ou moins marquants dans l'art de guérir, ou plus ou moins servis par l'intrigue ou les circonstances, se trouvent investis

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

de titres réguliers, auxquels sont attachés une grande influence et de magnifiques bénéfices.

D'ailleurs les prérogatives mêmes accordées à la corporation tout entière en considération de quelques-uns de ses membres, avaient eu pour conséquence de pousser au développement un peu, ou beaucoup trop exubérant de la gent médicale.

Le besoin se fit sentir d'apporter quelque réglementation aux études et d'établir quelque surveillance sur l'exercice de la profession. De là la création du titre et des fonctions d'archiatre, dont l'histoire ne nous a pas laissé, à vrai dire, une définition bien exacte, mais dont on peut connaître à peu près le caractère en procédant par induction.

Tout d'abord ce nom d'*archiatre* (composé de la particule *archos*, qui porte avec elle l'idée de supériorité, et du génitif *iatrôn*, ce qui le rendrait traduisible par *chef des médecins*), fut conféré au médecin particulier de l'empereur et eut pour premier titulaire Andromaque, le médecin de Néron. Cet Andromaque est surtout connu pour avoir légué à la pharmaceutique la formule de la fameuse thériaque, dont on attribue l'invention à Mithridate, ce roi qui, dit-on, par crainte d'un attentat sur sa personne, s'était graduellement familiarisé avec l'absorption des poisons, à ce point de ne plus pouvoir réussir à se donner la mort, quand il voulut s'épargner la honte de tomber vivant aux mains des Romains.

On croit que, en même temps qu'il remplissait ces hautes fonctions auprès du maître du monde (car c'est ainsi qu'était qualifié l'empereur), l'archiatre était encore chargé d'une sorte de contrôle sur ses confrères des régions inférieures. Mais les soins à prendre de l'auguste santé confiée à son savoir, comme sans doute aussi les exigences de la noble clientèle qui devait se recruter pour eux dans l'entourage impérial, firent que bientôt l'on dut créer d'autres titulaires plus spécialement chargés d'instruire les médecins ou de surveiller le service médical public. Alors on appela le médecin de l'empereur *archiatre palatin*, pour le distinguer des nouveaux archiatres, qui prirent la qualification de *populaires*.

Les petites villes de l'empire avaient cinq archiatres populaires; les grandes, sept; les plus grandes, dix. A Rome on en comptait quatorze, c'est-à-dire un nombre égal à celui des quartiers qui formaient la division de cette capitale. Il y en avait en outre de spéciaux pour le collége des Vestales et pour le gymnase de la jeunesse. Ces fonctionnaires médicaux avaient pour principales fonctions de former des élèves; il y avait entre eux et nos principaux docteurs de facultés cette analogie, qu'ils étaient commis à donner gratuitement et « avec humanité » des soins aux malades pauvres.

Les archiatres — chose assez singulière — étaient choisis par les citoyens ayant droit de voter et par les propriétaires de biens-fonds, élection qui implique naturellement le triomphe de la brigue et du charlatanisme des candidats.

Ils étaient exempts du logement des gens de guerre et du service militaire. Leurs enfants jouissaient de la même exemption; leurs biens n'étaient frappés d'aucune redevance fiscale, même aussi longtemps qu'ils restaient entre les mains de leur postérité directe. Ils pouvaient refuser les charges civiles que les autres citoyens étaient tenus d'accepter, telles que le décemvirat, l'édilité, le tribunat, le sacerdoce; car en ces temps-là — sont-ils loin de nous, mon Dieu! — le titre de *charge* appliqué à maint emploi public n'avait aucun caractère de métaphore. Les annales sont pleines de noms de marquants personnages qui durent se ruiner pour remplir dignement les fonctions dont les avait investis le vœu populaire. Les médecins promus à des titres plus élevés, par exemple à la dignité sénatoriale, ne payaient ni les frais ni les droits très-onéreux résultant de ces titres. Ajoutons que la même inégalité subsistait pour eux en ce qui touchait aux effets judiciaires. Les offensait-on, cet outrage entraînait une peine bien plus forte que lorsqu'il s'agissait de tout autre citoyen. Outre qu'ils étaient naturellement soustraits à toute juridiction extraordinaire, il fallait maintes formalités pour obtenir leur incarcération, et ils pouvaient toujours se refuser à comparaître devant les juges.

L'histoire des archiatres populaires reste en résumé assez obscure; on sait qu'ils existèrent, qu'ils eurent telles ou telles immunités, mais rien ne les signale à l'attention de la postérité, en tant qu'hommes réellement utiles ou remarquables. Aucun d'eux, répétons-le, ne s'est distingué par son grand savoir ou par de grandes cures accomplies.

Quant aux archiatres palatins, ou médecins spéciaux des empereurs, leurs destinées furent peut-être un peu moins obscures. Toujours est-il que le titre passa d'âge en âge pour désigner le praticien par excellence, à qui incombait le soin de veiller sur la santé des souverains. Saint Jérôme l'emploie au figuré pour désigner Jésus-Christ, qui est, selon lui, le suprême médecin.

Au sixième siècle, Grégoire de Tours qualifie ainsi les médecins de Chilpéric et de Sigebert, et nous voyons encore, sous Henri III, Marc Miron, médecin du roi, prendre la qualité de *comes archiatrorum* (comte ou chef des archiatres).

Quand le chef de l'empire faisait choix d'un archiatre, la formule d'admission était celle-ci : « Vous pouvez exercer sur ma personne un pouvoir que l'on ne m'approuverait pas d'exercer sur les autres : les autres nous servent à titre de soumission et vous à titre de supériorité. »

Or, pendant qu'une telle situation leur était faite, quelle impulsion les archiatres donnaient-ils à la science réelle? Hélas! autant qu'on peut le croire, les saines notions mises en honneur par l'esprit judicieux et éclairé d'Hippocrate allaient de plus s'étouffant, s'annihilant sous le fatras des prétendues doctrines réformatrices, qui n'étaient que témoignages d'ignorance et d'orgueil et sous les pratiques superstitieuses, irrationnelles, qui ne pouvaient manquer de pulluler à une époque où les vainqueurs du monde se glorifiaient d'avoir donné asile aux trente mille divinités adorées par les peuples qu'avaient soumis leurs armes.

Le plus grand effort de ces temps consistait, pour un médecin, à attacher son nom à quelque formule de remède particulier ou universel, qui presque toujours se faisait remarquer par la complication et l'union bizarre des drogues les plus disparates. Le chef-d'œuvre du genre est cette thériaque dite *d'Andromaque* qui a traversé les siècles pour étaler encore tout au long, dans le Codex actuel, les soixante ou quatre-vingts éléments qui la composent.

La coutume d'ailleurs était d'écrire en vers et d'orner de tous les *charmes* de la poésie ces recettes, qui em-

pruntaient au rhythme et à la métaphore mythologique un prestige de plus.

Ainsi en allait-il, sans que d'ailleurs le moindre préjudice fût porté aux théories et aux pratiques purement mystiques ou spéculatives, dont l'empire était tout naturellement établi sur une société encore livrée à toutes les fantaisistes aberrations du domaine idéal, quand, vers le milieu du deuxième siècle, dans une ancienne cité de l'Asie Mineure, un esprit magistral se révéla qui allait marquer un nouvel âge médical.

VI. — L'ÈRE GALÉNIQUE.

La célébrité, dit M. Bouchut, n'est souvent qu'une question de lieu et de temps.

Savoir naître à propos n'est pas en effet donné à tout le monde. Galien fut prédestiné par son temps

La légende d'Hérophile. Dessin de Gilbert.

comme par sa merveilleuse organisation. Doué d'un esprit philosophique supérieur et d'une vaste intelligence, il eut le bonheur de venir à une époque où la science tout entière pouvait tenir dans le cerveau d'un homme, et il la fit entrer dans le sien.

Ses ouvrages sont l'encyclopédie de ce qui l'avait précédé. Galien fut universel. Il fut assez heureux pour posséder tous les éléments de la science du temps et pour en créer de nouveaux qui ne sont pas encore oubliés.

Galien dut à la tendresse intelligente de son père Nicon de devenir ce qu'il devint. Aussi a-t-il tracé dans ses ouvrages le plus touchant tableau des soins et des mérites de ce brave homme, qui, d'ailleurs, n'était rien moins qu'un citoyen ordinaire. Architecte par profession, astronome, philosophe par goût, il pensa d'abord à faire de son fils un rhéteur, un mathématicien. Riche, il lui donna les meilleurs, les plus renommés professeurs. L'enfant faisait merveilles, tant par suite de ses dispositions naturelles que par désir ardent de complaire à son père bien-aimé.

Un matin le père dit au fils, qui avait alors dix-sept ans : « J'ai eu un songe cette nuit. J'ai vu que ta destinée était d'embrasser la médecine, où tu acquerras un grand renom. »

Et le fils étudia la médecine, où il acquit un renom tel, que pendant quatorze siècles il fut l'autorité devant laquelle durent s'incliner toutes les intelligences qui touchaient aux questions traitées par lui.

« Galien l'a dit » devint une formule sacramentelle, qu'il eût été non-seulement inconvenant, mais souvent même périlleux de contredire.

Galien, né à Pergame, ville d'Asie Mineure, célèbre par un temple d'Esculape, comme celle qui avait vu

naître Hippocrate, ne vint guère à Rome qu'à l'âge de trente-trois ans. Quelques cures aussi simples que remarquables, opérées sur des personnages de marque, l'eurent bientôt mis en crédit. Il fut médecin — sans toutefois porter le titre d'*archiatre* — des empereurs Marc-Aurèle, comme de Pertinax et Septime-Sévère, et retourna, dit-on, comblé d'honneurs et de biens, finir tardivement ses jours dans son pays natal.

On connaît peu les détails de sa vie, mais philosophe et aimant à philosopher, écrivain et aimant à écrire, il avait composé plus de cinq cents livres dont la majeure partie périt dans l'incendie d'un temple où ils étaient déposés de son vivant même; ce qui n'empêcha pas qu'il en restât un assez grand nombre pour nous fournir une idée juste de son caractère et de son esprit.

Or, pour nous qui n'avons pas à descendre dans les détails du dogme ou de la tradition, Galien n'est autre qu'une sorte de résurrectionniste d'Hippocrate, qu'il prend d'ailleurs ouvertement pour maître et dont il s'efforce de suivre en tout les traces; peut-être même devrions-nous le juger plus humainement grand, puisque la légende n'a rien à réclamer dans ce que nous savons de son histoire.

C'est, avant tout, le savant honnête homme, qui professe en même temps le précepte salutaire au corps et la maxime utile à l'âme. Arrivé par son seul mérite aux honneurs, il en démontre la vanité souvent trop stérile; riche, il met au-dessus de tous les biens matériels la philosophie, qui apprend à ne pas les estimer outre mesure. De même qu'il a su résumer en lui tout ce qui peut sembler rationnel et profitable du savoir humain, de même il a recueilli tout ce que la morale présente de plus noble et de plus sain...; mais, notons-le, il n'est pas l'écho, l'encyclopédie de son temps (comme nous le disions tout à l'heure) sans refléter aussi mainte erreur, maint préjugé ayant cours, mainte superstition ayant acquis par le temps une véritable consécration. Il est de son époque tout entier. Ainsi, nous avons vu qu'un songe de son père l'avait poussé à se faire médecin. Un jour où l'empereur Marc-Aurèle partait pour une expédition contre les Germains et parla de l'emmener avec lui, Galien déclina cet honneur en arguant de l'avertissement reçu dans un songe. Un de ses commentateurs, pour l'absoudre du reproche de superstition, a voulu voir là un manque de courage. A quoi bon cette interprétation, contre laquelle protestent plusieurs passages de ses livres? Un de ses traités ne porte-t-il pas pour titre : *Diagnostic des maladies par le moyen des songes?* Dans cet ouvrage, il divise les songes en trois espèces : ceux qui résultent de notre façon de vivre ou de notre état ordinaire; ceux qui tiennent à nos pensées habituelles, enfin ceux qui, « ainsi que le prouve l'expérience, » ont une vertu divinatoire. A l'appui de cette dernière assertion, il cite divers cas de maladies guéries à l'aide de remèdes que les malades ou les médecins ont connus par le moyen des songes, et au nombre de ces cas il en est un qui lui est tout personnel.

Ailleurs, nous voyons qu'il s'élève contre les sceptiques qui font profession de dédaigner l'art des augures, les pratiques astrologiques, et qui ne s'étonnent que médiocrement des prodiges. Dans un des livres aujourd'hui perdus, il s'était attaché, paraît-il, à justifier les enchanteurs. A vrai dire, appelé à commenter les opinions d'Hippocrate sur la question si universellement fameuse des *jours critiques*, il se prononce contre les philosophes qui prétendent introduire dans la médecine l'influence des nombres et de leurs diverses combinaisons, mais il proclame l'influence de la lune sur les choses de la terre en général et sur les maladies en particulier.

De ces derniers points de doctrine, tel était en crédit général au seuil de notre âge et tel compte encore bien des adeptes, car *Galien l'avait dit*, et l'oracle ne pouvait être révoqué en doute.

Voilà comment l'*ère galénique*, que l'on veut croire close, se continue même de nos jours.

Quand Galien mourut d'ailleurs, c'est-à-dire au commencement du troisième siècle, déjà se répandait dans l'univers l'influence des livres écrits un siècle auparavant par divers auteurs juifs pour la conservation d'une doctrine qui repose sur l'interprétation allégorique des mots de l'Ecriture sainte, et qui est connue sous le nom de *cabale*, — mélange extravagant des idées contemplatives de Zoroastre, de Pythagore et des commentateurs hallucinés des vieux textes hébraïques.

C'est, en outre, le moment où s'accuse le déclin de Rome païenne, pendant que le mysticisme chrétien manifeste ses premiers progrès réels.

En ce temps-là l'enseignement médical était plus particulièrement en honneur à Alexandrie, ville d'Egypte, où cinq ou six siècles auparavant une école célèbre, qui devait compter Galien au nombre de ses élèves, avait été fondée par Hérophile de Chalcédonie — déjà nommé — que l'on regarde ordinairement comme le véritable créateur de l'anatomie pratique.

Cette fondation est restée empreinte d'une légende assez terrible, car on a prétendu que le roi d'Egypte, Ptolémée Soter, pour favoriser les études de son médecin favori, après lui avoir permis de transgresser l'antique tradition qui attribuait à la dépouille humaine une sorte de caractère sacré, livra à son scalpel des sujets vivants. Selon Tertullien, selon Celse, le nombre des malheureux condamnés sur lesquels l'implacable, l'opiniâtre chercheur se serait exercé atteindrait cinq ou six cents. Mais, comme le remarque un auteur moderne, la terreur causée par le simple fait d'Hérophile, disséquant des cadavres humains au mépris de toutes les idées reçues, n'a-t-elle pas suffi à créer l'horrible légende? On a du reste, plus tard, dirigé la même accusation contre plusieurs grands anatomistes : Mondini, Fallope, Vésale, qui, on croit pouvoir l'affirmer aujourd'hui, ne firent, au résumé, que profiter, dans l'intérêt de la science, de quelques occasions où il leur fut possible d'observer de plus près certains phénomènes vitaux. Il n'est pas de jour où ces circonstances ne se présentent pour nos praticiens actuels, et nul ne songe cependant à incriminer leur zèle.

Cet Hérophile, si cruel ou si humain qu'on veuille le faire, avait au reste le mot pour rire. Il lui était arrivé plus d'une fois de discuter sans succès contre le sophiste Diodore, qui niait le mouvement et prétendait faire triompher son opinion à l'aide d'un raisonnement qui mérite d'être cité, parce qu'il est un exemple bien caractéristique de l'ergotage qui, engendré par les temps anciens, devait régner triomphalement au moyen âge : « Si quelque corps se meut, disait-il, ou il se meut dans le lieu où il est, ou dans le lieu où il n'est pas. Or il ne se meut pas dans le lieu où il est, car ce qui est dans un lieu n'est pas dans un

autre, et par conséquent on ne peut pas dire qu'il se meut. Il ne se meut point non plus dans le lieu où il n'est pas, car un corps ne peut agir que là où il est. Donc rien ne se meut. »

Or il arriva que, tout en se livrant à ces grands efforts de dialectique, un jour notre philosophe tomba et se démit l'os du bras. Et vite alors de courir chez le médecin, pour le prier de remettre son bras en bon état.

Alors, celui-ci branlant la tête : « Eh ! que me contez-vous là? Impossible! Ou l'os de votre bras s'est remué dans le lieu où il était, ou dans le lieu où il n'était pas. Or il ne peut s'être remué, selon vos principes, dans l'un ni dans l'autre lieu; donc il ne s'est pas remué. »

Et toutefois l'historien ajoute que le médecin consentit à réduire la dislocation dù bras sans exiger que le philosophe rétractât sa manière de voir. On n'est pas plus accommodant.

Quoi qu'il en fût, les travaux d'Hérophile et d'Erasistrate, un de ses brillants successeurs, rendirent fameuse cette école d'Alexandrie, qui, au temps de Galien, était devenue comme le centre de tout enseignement médical.

Placée dans cet Orient où les lumières faisaient alors retour après en être parties, à proximité relative de cette Judée où s'était accompli le grand événement religieux qui devait inaugurer une foi nouvelle, et où la prétendue science cabalistique était née, l'école d'Alexandrie se trouva tout naturellement envahie à la fois et par la cabale de provenance hébraïque, et par le mysticisme exagéré dont certains illuminés crurent devoir empreindre leur croyance, presque dès l'origine du culte naissant.

Les néophytes médecins allaient donc chercher sur les bancs de l'école d'Alexandrie les seules traditions sérieuses qui existassent, en même temps qu'ils s'y trouvaient en plein milieu des rêveries spéculatives.

Au surplus, de même que beaucoup de médecins aliénistes finissent par contracter, dans la fréquentation prolongée des aliénés, une sorte de dérangement mental, de même elle devait être favorable à la préconisation des systèmes extravagants l'époque qui vit naître la fameuse *lycanthropie*, espèce de fascination mélancolique où les malades, convaincus qu'ils étaient changés en loups, s'en allaient d'ici et de là, recherchant les cimetières, où ils rôdaient la nuit en poussant des cris de bêtes féroces.

Nous avons vu le païen Caton usant de formules magiques pour la réduction des membres fracturés, voici venir le galéniste Aétius, premier médecin chrétien de quelque renom, qui, au cinquième siècle, portait à la cour de Byzance le titre de *comes obsequii* (chef de la suite impériale) et qui nous a laissé force recettes dans le genre de celle-ci : « Lorsqu'un corps s'arrête dans le gosier, si, après avoir employé d'autres moyens, on n'a pas réussi, il faut engager le malade à prêter attention et dire, au cas où c'est un os : *Os, sors de ce gosier, comme Jésus-Christ fit sortir Lazare du sépulcre, et comme Jonas sortit du ventre de la baleine*, ou bien prendre le gosier et dire : *Os, je te conjure par Blaise, martyr et serviteur de Jésus-Christ, de descendre ou de sortir.* » Ailleurs il affirme que, pour le cas où l'on est piqué des guêpes ou des abeilles, rien n'arrête l'inflammation comme d'appuyer sur le point de la piqûre un cachet de fer portant « l'empreinte vénérable et vivifiante de la croix de Jésus-Christ. »

Le signal est donné et ces tendances se révèlent d'autant mieux dans les esprits que, de jour en jour, la nuit de la barbarie s'étend plus intense sur le monde. Cette Byzance qui devait être la Rome moderne n'est qu'un point où agonisent et les lettres et les arts. Les farouches sectateurs de Mahomet s'avancent ; ennemis de tout ce qui pourrait opposer le brillant souvenir des âges passés à la triste grandeur de l'ère qu'ils ouvrent avec le glaive, ils ravagent, ils massacrent, ils détruisent. La bibliothèque d'Alexandrie, où tous les trésors de l'intelligence sont accumulés depuis des siècles, est incendiée, un demi-million de volumes servent pendant six mois à chauffer les bains publics... (En 640.)

Mais ce qui est le fait de la guerre ne peut être consacré pendant la paix. A peine la conquête est-elle assurée, qu'un mouvement intellectuel nouveau se manifeste, le foyer se rallume au sein même de cette nation qui avait été la messagère de ténèbres. Le savoir renaît. Quel est le principe qui en vivifie le germe? — ces mêmes livres d'Hippocrate et de Galien, dont une grande partie a péri dans l'incendie d'Alexandrie, mais dont les principaux se retrouvent aux mains de quelques Arabes.

C'est même alors, il faut bien le dire, le moment où l'œuvre du médecin de Pergame entre dans sa phase la plus brillante. Les Arabes qui l'ont sauvée du grand naufrage, et qui voient en elle comme l'épave légendaire de la civilisation morte, en forment la base imposante de leur science à eux. Ils vouent un véritable culte à ce maître de la grande époque et, s'ils peuvent à son exemple laisser la superstition, les idées mystiques se glisser en leur doctrine, au moins savent-ils, d'autre part, marcher avec lui dans les saines voies du raisonnement et de l'observation.

Le plus considérable de ces rénovateurs orientaux s'appelait Rhazès; il vivait à la fin du neuvième siècle. Compilateur obstiné d'Hippocrate et de Galien, il était bien digne, en vérité, de se dire leur disciple. Un jour, passant dans les rues de Cordoue, il vit un grand rassemblement, s'approcha et se trouva devant un homme étendu qui, disait-on, venait de tomber mort. Après l'avoir examiné, il se fit apporter plusieurs baguettes, en arma les assistants, et s'étant mis à frapper l'homme principalement sur la plante des pieds, il pria ceux à qui il avait remis les baguettes de l'imiter. Au bout d'un quart d'heure seulement l'homme fit un premier mouvement, mais bientôt il se releva, et celui qu'on avait pu croire mort retourna chez lui entouré du peuple qui criait au miracle.

Almansor, qui régnait alors à Cordoue, voulut complimenter Rhazès :

— Je vous savais excellent médecin, lui dit-il, mais je ne croyais pas que vous eussiez la puissance de ressusciter les morts.

Alors le savant :

— J'avoue que j'entends la médecine, répliqua-t-il avec toute la dignité de l'homme droit et sincère. Mais Dieu seul a le pouvoir de ressusciter les morts. Ce que j'ai fait tantôt sur cet homme tombé dans la rue, je l'avais vu faire un jour au désert par un vieillard qui voyageait avec nous. Tout mon mérite consiste donc à m'être souvenu, et c'est le hasard qui m'a fait rencontrer un homme atteint du même mal que celui qu'avait guéri le vieillard du désert en le frappant de verges.

Le médecin arabe témoigne du même coup, à l'exemple de ses illustres devanciers grecs, qu'il considère

l'expérience comme la première loi de l'art de guérir, et que tout charlatanisme lui est odieux. Dieu sait pourtant que les exemples d'imposture ne lui manquaient pas, car il a lui-même consacré tout un long chapitre de son livre à décrire, à dévoiler les manœuvres de gens qui exploitaient alors la crédulité publique ; on voit dans ce chapitre l'histoire éternelle de ce genre de spéculation et de spéculateurs : la prestidigitation y joue un grand rôle, car il s'agit surtout de prétendus *enleveurs de maux* qui attribuaient les maladies au séjour local de tel ou tel corps étranger, qu'ils se faisaient forts d'extraire, et qu'ils extrayaient en effet, mais après avoir eu l'adresse de l'introduire dans l'endroit d'où ils le tiraient, ou en ayant soin de le dissimuler, pour le montrer au patient émerveillé. Ils expulsaient ainsi du nez des lézards et des serpents ; ils ôtaient, avec un tuyau de plume habilement disposé, l'eau qui engorgeait l'oreille ; avec un fer, les vers qui causaient les maux de dents. Ils provoquaient avec le jus de quelque plante, sur une partie du corps, où ils disaient avoir amassé toutes les humeurs, une inflammation, qu'ils calmaient ensuite avec un lénitif; ils fai-

Rhazès à Cordoue. Dessin de Gilbert.

saient vomir du *verre* en chatouillant le gosier avec une barbe de plume qui avait porté dans la gorge cette redoutable matière, etc., etc.

Parmi les Arabes, successeurs de Rhazès, qui en continuant ses traditions restent les disciples de Galien, nous remarquons Hali Abbas (mort en 990), surnommé *le Magicien*, bien qu'il ne fît pas de magie, mais parce qu'il opérait des cures étonnantes ; Avicenne (1036), un honnête homme qui, médecin d'un prince, refusa d'obéir à l'oncle de celui-ci qui voulait faire empoisonner son neveu, et n'en fut pas moins puni d'une longue prison, pour n'avoir pas révélé au jeune seigneur le danger dont il avait été menacé ; Albucasis (1122), qui le premier écrivit un traité vraiment pratique de chirurgie ; Avenzoar, qui vécut jusqu'à cent cinq ans, en professant pour Galien un respect qui tenait du culte ; Averrhoès (1206), compilateur infatigable; enfin Actuarius, qui, à la fin du douzième siècle, consignait dans la *Pharmacopée galénique* les diverses drogues ou compositions particulièrement dues aux recherches des médecins arabes : la casse, le séné, les sirops, les juleps, les liqueurs distillées, etc.

Cette époque est d'ailleurs marquée dans l'histoire de la médecine par la renommée universelle qui alors s'attacha à une école dont le nom et les doctrines sont encore populaires en plus d'un lieu.

Eugène MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA CURIE ROMAINE[1].

LA PRISE DE POSSESSION DES PAPES.

L'empereur Barberousse tenant l'étrier au pape Adrien. Dessin de Gilbert.

Possesso. — La basilique du Latran. — Date de la prise de possession. — Le jour où on la célébrait. — Cavalcades. — Cérémonial. — Cortége pontifical du Vatican au Latran. — Le pape et le prince estafier. — Le pape au château Saint-Ange. — Le pape au Capitole. — Le sénateur de Rome. — Le Forum. — Le pape au Latran. — Liturgie symbolique. — La bénédiction. — Retour du pape au Vatican.

Par ces mots : *possesso del papa*, on entend une *fonction* égale en splendeur à celle du couronnement, par laquelle le pape prend *possession* de l'archi-basilique du Latran, comme cathédrale de l'évêché de Rome et du patriarcat de l'Occident.

La basilique du Latran, on le sait, est considérée comme la première église de la ville éternelle et du monde, et porte le titre de *sacro sancta Lateranensis ecclesia, omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput.*

(1) Voir, pour les premières parties, le volume précédent et la livraison d'août 1874.

A la place où elle s'élève sur le Célius, existait le palais des Laterani, famille consulaire, d'où sortit Plaute Lateran, qui prit part à la conjuration des Pisons contre Néron, et dont les biens furent incamérés au fisc. Constantin ayant donné ce palais à saint Sylvestre, celui-ci le convertit en une basilique qu'il dédia au Sauveur en 319. Huit siècles plus tard, en 1144, Luce II la consacra à saint Jean-Baptiste et à saint Jean évangéliste, et, depuis cette époque, on l'a indifféremment désignée sous les noms de *basilique du Latran*, *du Sauveur*, *Constantinienne*, *des saints Jean*, et *Aurea*, à cause des ex-voto précieux dont elle était enrichie.

Quelques auteurs prétendent que ce fut Jules II qui sépara le couronnement de la prise de possession, laquelle, selon Cancellieri, daterait de Léon III (795); ce qu'il y a de certain, c'est que, à partir du neuvième siècle, cette cérémonie devint obligatoire, et que, lorsqu'un pape était couronné dans une ville autre

que Rome (nous en avons cité un exemple en parlant de Clément V dans l'étude précédente), il n'en célébrait pas moins sa « prise de possession » en se rendant processionnellement de l'église de son couronnement, laquelle représentait la basilique de Saint-Pierre, dans une seconde église, qui représentait la basilique de Latran, et où avait lieu le *possesso* d'après le rit établi.

La « prise de possession » fut promptement d'une grande magnificence. On raconte des merveilles de celles de Calixte II, d'Innocent III, d'Honorius III, de Grégoire IX, de Grégoire X, de Boniface VIII et de Léon X.

Cette dernière, où l'on vit sept arcs de triomphe féeriques érigés *a posto* du Vatican au Latran (1513), dépassa en splendeur toutes les précédentes.

La prise de possession était célébrée le jour même du couronnement, ou après, *ad libitum*.

Ainsi Pie IX, dont l'élection eut lieu le 16 juin et le couronnement le 21, ne prit possession de sa cathédrale que le 8 novembre.

Toutefois, on reportait la prise de possession, de préférence, à un dimanche ou à un jour férié, mais surtout à un jour ensoleillé. Cela se comprend, quand on sait que c'était la procession-cavalcade à travers Rome qui ouvrait la cérémonie.

Pie VI, qui avait choisi le 19 novembre 1775 pour sa prise de possession, remit la fête au 30 du même mois, parce qu'il plut à verse le 19

Les Romains ont toujours été enthousiastes des cavalcades. Sous les Césars et leurs successeurs, ils les prodiguaient à tout propos ; sous les papes, qui empruntèrent tant à la pompe des maîtres du monde, ils les conservèrent, sans en diminuer l'éclat.

Au moyen âge, quand le saint-père n'était pas porté en litière couverte ou découverte à une fonction, c'est-à-dire quand il n'était ni vieux ni infirme, il s'y rendait à cheval, et les nobles personnages qui l'y accompagnaient, princes, cardinaux ou évêques, se servaient également de coursiers richement caparaçonnés.

C'était en cavalcade que les cardinaux allaient recevoir le chapeau rouge ou revenaient de quelque légation ; c'était en cavalcade qu'on les accompagnait à leur dernière demeure ; c'était en cavalcade que les ambassadeurs près le saint-siége faisaient leur entrée à Rome ; c'était en cavalcade que le sénateur de Rome inaugurait ses fonctions ; c'était par une cavalcade que commençaient toutes les solennités publiques.

En dehors de la somptuosité du cortége à cheval, les cavalcades se perpétuaient pour deux motifs puissants : l'étroitesse des rues, le mauvais état de leurs chaussées et le manque de carrosses.

Ce n'est que vers la fin du quinzième siècle que l'usage de ces véhicules s'introduisit en Italie, où pourtant on aime tant à se faire voiturer, demandez plutôt aux Romains et aux Napolitains ; ce n'est que vers les premières années du seizième siècle que l'on commença à en trouver à Rome.

Voici l'ordre dans lequel se déroulait la procession équestre du *possesso* :

La route qu'elle devait parcourir (*strada papale*) prenait naissance place Saint-Pierre, passait par Borgo nuova, le pont Saint-Ange, la rue Banchi, la Chiesa nuova, le Parione, la place Pasquino, Saint-André della Valle, la rue Césarini, la place du Gesù, le Capitole, le campo Vaccino, l'arc de Titus et, longeant le Colisée, allait aboutir à la basilique Constantinienne par la rue du Latran.

Des arcs de triomphe chargés de peintures, de verdures, de bannières, des mâts coloriés ornés d'oriflammes, la décoraient d'une extrémité à l'autre.

Sa chaussée était tapissée de fleurs et de feuilles de laurier, et les fenêtres des palais, des maisons qui la bordaient étaient garnies de tentures aux plus brillantes couleurs, de bannières aux armes du pape ou de l'Eglise.

Quand le pontife habitait le Quirinal, il se transportait dans la matinée au Vatican, car c'est de là que partait la procession.

Dans la salle des *paramenti*, où l'attendaient les cardinaux, il recevait des diacres les ornements prescrits, et dès que le signal était donné, le cortége s'ébranlait.

Les chevau-légers en formaient la tête ; venaient ensuite les *lancie spezzate*, le *battistrada* ou avant-coureur, le *cavallerizzo* ou écuyer, les massiers, les gentilshommes, des cardinaux, des ambassadeurs, des princes ; les palefreniers conduisant la haquenée blanche que l'ambassadeur du roi de Naples offrait chaque année au pape avec sept mille ducats d'or, comme hommage pour le royaume des Deux-Siciles ; les litières pontificales, le maître d'écurie ; les trompettes des chevau-légers, les camériers pontificaux, la noblesse romaine, les colléges de prélature, le sacré collége, les princes et ducs romains entourés de pages, le capitaine de la garde suisse et six gardes suisses, les monsignori, les chefs des quatorze quartiers de la ville, *caporioni*, si le pape était Romain, habillés de velours cramoisi doublé de toile d'argent, et coiffés de toques enrichies de pierres précieuses ; le gouverneur de Rome, un des princes assistants au trône, trois maîtres des cérémonies, l'auditeur de Rote (sacrista), sur une mule bordée de soie et portant la croix : puis le pontife, en litière ou en carrosse, quand la vieillesse ou des infirmités l'empêchaient de monter à cheval, à cheval, quand ses forces le lui permettaient, sur un cheval blanc soigneusement dressé et couvert d'un harnachement magnifique de velours cramoisi et d'or.

Sa Sainteté se mettait en selle sous le portique de la basilique, et c'était un souverain, s'il en assistait un à la solennité, ou à son défaut un prince assistant au trône, qui lui tenait l'étrier et conduisait son cheval, par la bride gauche, jusqu'au milieu de la place Saint-Pierre, où Sa Béatitude, lui donnant la bénédiction, l'autorisait à aller prendre son poste dans la cavalcade. Les conservateurs de Rome le remplaçaient et, tour à tour, tenaient la bride du cheval jusqu'au Latran.

D'abord, au moyen âge, quelques empereurs, par respect pour des pontifes vénérables, avaient, *de motu proprio*, aidé ces derniers à monter à cheval ; mais bientôt d'autres se refusèrent à donner aux papes ce témoignage de respect.

En 1154, quand Frédéric-Barberousse vint en Italie et de Nepi alla à Sutri à la rencontre d'Adrien IV, il refusa de tenir la bride de la haquenée de Sa Sainteté, et Sa Sainteté, en revanche, refusa de lui donner le baiser de paix.

Le conflit menaçait de prendre des proportions dont les conséquences eussent été terribles, lorsque les princes les plus influents du saint-empire s'interposèrent et, après des efforts laborieux, amenèrent Barberousse à tenir l'étrier à Adrien, et à conduire sa haquenée par la bride pendant une cinquantaine de pas.

Charles-Quint (1530, le jour où il rencontra Clé-

ment VII à Bologne) est le dernier empereur qui ait rendu un tel hommage au pontife

Mais revenons au *possesso*.

Quant le saint-père était à cheval, il portait la *falda*, le rochet, l'étole, l'aumusse, le *camauro* (bonnet), le chapeau rouge, les gants blancs, et avait en main une baguette d'argent. Trente ou quarante pages, fils de familles nobles, marchaient auprès de lui; ces pages étaient créés le même jour comtes palatins du palais apostolique et chevaliers de l'Eperon d'or.

Après eux venaient les officiers et les camériers de la cour, d'autres *lancie spezzate*, d'autres gardes suisses, puis les prélats, les cardinaux, le chapeau rouge en tête et deux par deux, selon leur rang d'ancienneté, montés sur des mules caparaçonnées de rouge et accompagnés de leurs officiers et de leurs valets; ensuite, les patriarches, les archevêques, les évêques et le carrosse de gala pontifical, traîné par six chevaux blancs, ou sa litière, au temps où les carrosses étaient inconnus.

Des trompettes, des chevau-légers et d'autres troupes terminaient le cortége, tout resplendissant de soie, de velours, d'or et de joyaux.

Devant le château Saint-Ange, dont la garnison, en grande tenue et bannières déployées, formait la haie au pied des bastions, le pape était complimenté par le châtelain et salué par les salves de quatre-vingts pièces de canon.

Le sénateur de Rome, entouré de la municipalité, en habit de brocart, attendait Sa Sainteté au Capitole, lui prêtait foi et hommage, à genoux et en latin. Sa Sainteté répondait également en latin; le sénateur lui offrait, sur un plateau d'argent, les clefs du Capitole, recevait la bénédiction apostolique et se mêlait au cortége qui descendait la rampe en cordon conduisant à la prison Mamertine.

Au Forum commençait une sorte de voie triomphale décorée par les soins et aux dépens des différentes confréries d'arts et de métiers de la ville, sauf les abords des jardins Farnesiens (palais des Césars), propriété du roi de Naples, où se dressait un arc magnifique édifié aux frais de la cassette particulière de Sa Majesté napolitaine, et dont l'ambassadeur de cette majesté remettait, en se prosternant humblement, le dessin au pontife et l'espace compris entre l'arc de Titus et le Colisée, dont la décoration incombait aux juifs du Ghetto.

Les juifs, en outre, dès que le pape avait franchi l'arc de Titus, qui rappelait la conquête de Jérusalem, leur défaite définitive et leur dispersion, lui offraient l'assurance de leur entier dévouement, une grosse somme d'argent et un rouleau de parchemin sur lequel la loi de Moïse était écrite.

Ce chemin ne fut ouvert que l'an 1536. Auparavant, ce qu'on appelait *strada papale*, c'est-à-dire la route que suivait le pape pour aller, en train noble, du Vatican au Latran et *vice versâ*, passait par le Forum de Nerva, la montée Magnanapoli, la tour des Milices et les Saints-Apôtres, au lieu de passer par le Capitole, le Forum, l'arc de Titus et le Colisée.

Au commencement du quinzième siècle, le Forum et toute l'étendue de terrain comprise entre l'arc de Septime Sévère et celui de Constantin étaient encombrés de constructions particulières, d'églises bâties avec des matériaux de monuments antiques. En 1536, Charles-Quint, revenant de son entreprise contre Tunis, ayant témoigné le désir de faire une entrée solennelle à Rome, Paul III, pour donner plus d'éclat à cette entrée, fit démolir les maisons et les églises qui couvraient le Forum, et construire la rampe nommée vulgairement la *salita di Marforio*, afin que Charles-Quint, qui devait arriver par la porte San Sebastiano ou Appia, pût, à l'instar des Augustes de l'antiquité, parcourir, pour se rendre au Capitole, la voie Sacrée, du Colisée au *clivus sacer*, à la rampe sacrée, dont parle Horace, rampe qui aboutissait au temple de Jupiter.

Le pape atteignait le Latran, au milieu d'une foule immense se pressant pour le voir.

Le chapitre, conduit par le cardinal-archiprêtre, venait à sa rencontre avec les deux croix et les deux pavillons, images des deux chapitres qu'eut jadis la sacro-sainte basilique.

Devant la porte principale du temple, Sa Sainteté descendait de cheval, ôtait son chapeau, s'agenouillait sur un coussin de velours rouge posé sur un tapis, baisait la croix que lui présentait le cardinal-archiprêtre et montait au trône qui lui avait été préparé sous le portique. Là elle se dépouillait de l'étole, de l'aumusse, du *camauro*, et, avec l'aide des cardinaux-diacres, se parait des ornements sacrés et se coiffait de la mitre.

C'est alors que le cardinal-archiprêtre, au nom du chapitre, lui offrait, sur un plateau doré plein de fleurs, les deux clefs de la basilique, une d'or et une d'argent, liées par un cordon d'or, et la férule ou verge, *bacolo*; les unes, symbole de la science et de la puissance pontificale; l'autre, symbole de la correction, de la pénitence.

Le saint-père prenait ensuite, dans deux bassins que tenait le camerlingue : une poignée de monnaies de *cuivre*, qu'il jetait au peuple en disant : *Aurum et argentum non est mihi, quod autem habeo, hoc tibi do*, et une poignée de monnaies d'argent qu'il lançait de même en prononçant ces mots : *Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi.*

Tout cela était symbolique, et quelques-uns de ces détails sont oubliés ou dédaignés depuis longtemps.

Le pape entrait dans la basilique; le cardinal-archiprêtre lui présentait l'aspersoir et l'encensoir; il s'en servait, s'asseyait sur la *sedia gestatoria* et était porté à l'autel du Saint-Sacrement où il s'arrêtait pour prier, tandis que les chantres entonnaient le *Te Deum laudamus*.

Arrivé au maître autel, sur lequel étaient exposées les têtes des apôtres Pierre et Paul, il s'agenouillait.

Enfin, il gravissait les marches de son trône, admettait le sacré collége à l'obédience, revenait au maître-autel, donnait la bénédiction, recevait la tiare du cardinal premier diacre, remontait en *sedia gestatoria* et était porté à la *loggia* de la façade de la basilique, d'où il donnait la bénédiction *urbi et orbi*, au bruit des vivats de la foule, des fanfares des troupes échelonnées sur la place et des salves d'artillerie tirées du château Saint-Ange.

Quelques minutes après, il reprenait les habits avec lesquels il était venu, montait, non plus à cheval, mais en litière ou en carrosse et, accompagné de sa cour, rentrait au palais apostolique, où, quand il était sympathique, la population accourait lui faire des ovations, comme il advint à Pie IX en 1846.

Armand DUBARRY.

(*A suivre.*)

LES ERREURS HISTORIQUES.

LA BATAILLE DE BOVINES.

« On dit que, quelques heures avant l'action, Philippe II mit une couronne d'or sur l'autel où l'on célébrait la messe pour l'armée et que, la montrant à ses troupes, il leur dit : « Généreux Français, s'il est quel-« qu'un parmi vous que vous jugiez plus capable que « moi de porter ce précieux diadème du monde, je « suis prêt à lui obéir, mais si vous ne m'en croyez « pas indigne, défendez votre roi, votre famille, votre honneur...» — On ne lui répondit que par des acclamations et des cris de : *Vive Philippe!* qu'il demeure notre roi, nous mourrons pour sa défense et celle de l'Etat. » (L'abbé Velly, *Histoire de France.*)

« Valeureux soldats, qui êtes près d'exposer votre vie pour la défense de cette couronne, si vous jugez qu'il y en ait quelqu'un de plus digne que moi, je la lui cède volontiers; pourvu que vous vous disposiez à la conserver entière et à ne pas la laisser démembrer. » — *Vive Philippe! vive le roi Auguste!* s'écria toute l'armée, qu'il règne, et que la couronne lui reste à jamais!... » (Anquetil, *Histoire de France.*)

Cette scène mélodramatique, ces incroyables paroles ont passé dans presque tous les ouvrages confiés à la jeunesse. Le burin a reproduit Philippe haranguant ainsi son armée, debout sur les marches d'un autel, la main étendue sur la couronne, et armé comme l'était François Ier bien des siècles après. Il n'en faut pas tant pour brouiller dans de jeunes têtes toutes les notions historiques. Ces faussetés sont d'autant plus inimaginables que les écrivains avaient pour se guider, dans le récit de la bataille de Bovines, un témoin irrécusable, Guillaume le Breton, chapelain du roi.

Nous nous bornons à raconter le combat, sans remonter trop loin dans les causes qui amenèrent cette grande lutte.

Dans les derniers jours de juillet 1214, la ville de Péronne était en grand trouble et émoi; elle regorgeait de chevaliers venus de la Bourgogne, de la Picardie, de la Champagne, de l'Ile-de-France, et de bien plus loin encore; les écuyers, les servants d'armes, allaient et venaient, tantôt à pied, tantôt à cheval, à travers le flot des gens des communes qui avaient envoyé, comme leurs chartes le leur ordonnaient, leur contingent au secours de Philippe II menacé par une puissante coalition, à la tête de laquelle se trouvaient le roi d'Angleterre et l'empereur Othon. Pour la première fois, les gens des communes se trouvaient en si grand nombre; c'étaient ceux d'Arras, de Soissons, de Compiègne, d'Hesdin, de Vesle-sur-Aisne, d'Abbeville, de Saint-Quentin, de Vimeux et de bien d'autres villes encore. Paris et les riches cités de la Champagne, Reims, Troyes, avaient envoyé beaucoup de leurs bons hommes; ils formaient dans l'armée royale ce que l'on appelle aujourd'hui l'*infanterie*. Ils étaient généralement armés de piques et de couteaux, et leurs corps avaient, pour les couvrir, soit des jaquettes de cuir, soit d'épaisses cuirasses formées de laine placée entre deux grosses toiles; moyens défensifs qui ne les protégeaient que très-incomplétement contre les épées à deux mains, les haches, les masses d'armes, et le choc des lourds chevaux des chevaliers bardés de fer, et si chargés par leurs épaisses armures, qu'une fois tombés de leur monture ils n'auraient pu y remonter sans l'aide de leurs écuyers. Si ce n'était pas la première fois que les communes paraissaient dans les armées, du moins on ne les avait jamais vues aussi nombreuses, aussi bien armées, et animées de plus de courage. De leur part, il y en avait en effet beaucoup à affronter les chevaliers exercés toute leur vie au maniement des armes.

Deux bons-hommes assis sur les marches d'une maison, à pignon et à toit pointu, qui avait sa façade sur la place, devisaient tout en déjeunant d'un pain et d'un morceau de cervelas qu'ils arrosaient, de temps à autre, d'un gobelet de cervoise. L'un était de Paris, l'autre de Soissons.

— Et que dit-on, compère? demanda le Soissonnais.

— Nous pouvons faire notre paquet et préparer nos jambes; nous partirons demain, 23 juillet, pour entrer en Flandres; c'est un de mes amis, écuyer de Mgr Guérin, frère de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et évêque de Senlis, qui m'a donné cette nouvelle; et, comme vous savez que le frère Guérin chevauche rudement, qu'il est le bras droit de notre sire le roi, la nouvelle est certaine. Avant peu, il y aura des côtes enfoncées; mais, pourvu que ce ne soient ni les miennes ni les vôtres, ni celles de nos amis, et que quelque butin nous revienne, tout sera pour le mieux.

— Amen! répondit l'homme de Soissons en faisant le signe de la croix. Vous autres de Paris, vous savez toutes choses; pourriez-vous me dire si l'empereur a une bien puissante armée.

— Ah, Seigneur Dieu! On dit que ces excommuniés sont à foison. Il a avec lui des gens qui viennent de je ne sais où, de pays qu'on appelle Saxe et Brunswick; les grandes communes de Flandres, les Lorrains, les Hollandais, les Thiois, les routiers, vauriens conduits par Hugues de Boves, gens de meurtre et de pillage; les Anglais à pied et à cheval sont avec lui. Ah! il faudra rudement en découdre.

— On en découdra, fit en tapant du poing sur son genou le communier de Soissons, on en découdra; quand il a fallu établir chez nous et à Laon la commune, on en a vu bien d'autres!

— Oh! oui, il faudra se bien battre! car savez-vous ce que mon ami l'écuyer m'a appris? Ces brigands se sont déjà partagé nos maisons, et toute la seigneurie de France, nos femmes, nos filles aussi; les bandits! Oui, ils ont fait leurs lots et leurs lits. L'Othon, l'excommunié de notre seigneur le pape, prendra avec Chartres, Orléans et Etampes, la place de notre sire roi. Que la malemort étouffe le mécréant! Le comte de Boulogne aura le Vermandois, le comte de Flandres Paris, Saint-Denis et toute l'Ile-de-France. Enfin, vous et votre femme Jacqueline, dont vous me parliez ce matin, vous appartiendriez au plus brigand de ces brigands, à Hugues de Boves, qui a jeté son dévolu sur

Amiens et Soissons. Les routiers se feront faire leur couchette par votre Jacqueline et boiront votre cidre...

— Parisien, s'écria celui à qui on parlait ainsi ; Parisien, aussi vrai que je crois en Dieu, depuis que Soissons est franc et a son beffroi, les Gilbert sont francs aussi, et je me nomme Gilbert ; je ne retournerai jamais à vilenie. Malheur aux gueux qui me tomberont sous la main ; par mon saint patron Jean, qui n'est pas un des moindres dans le ciel, je jure de ne faire quartier ni à vilain ni à chevalier!

— Ce serment je ne ferai point, car si avec mon marteau, ma lance, ou mon croc, je parviens à abattre un seigneur, je le prendrai à rançon, après avoir enlevé ses chaînes d'or et les escalins de sa pochette. J'en achèterai des coiffes, des cottes, des ceintures et des patins pour ma fille Mathurine qui devient bonne à marier ; avec l'argent du prisonnier j'achèterai une maison que je sais, et quand vous viendrez à Paris, je vous régalerai de pain de Gonesse et de vin d'Argenteuil.

Les deux bons-hommes avaient fini leur repas modeste ; ils se serrèrent la main, promirent de se revoir, et se quittèrent.

— Adieu, Gilbert, fit le Parisien d'un air narquois ; si vous tenez un chevalier, ne le tuez mie ; prenez-le à rançon. Si votre serment vous gêne, pour vous en racheter, vous pourriez faire une offrande à la Vierge.

— Non, gronda Gilbert d'un ton farouche ; un chevalier a égorgé mon grand-père, j'égorgerai un chevalier.

La bataille de Bovines. Dessin de Gilbert.

Le Parisien avait été bien informé, le roi Philippe leva son camp le 23 juillet et quitta Péronne. Il entra en Flandres, le fer et la flamme à la main, mettant à sac tout le pays qu'il traversait. Il marchait au milieu de la dévastation et des cris des malheureux vilains égorgés, blessés, fuyant leurs pauvres maisons dévastées, et incendiées ensuite. L'armée royale alla ainsi jusque sous les murs de Tournai, où elle assit son camp. Pendant que se commettaient ces ravages sur les terres du comte de Flandres, Othon, qui avait réuni ses alliés à Valenciennes, marcha vers Philippe, et vint s'établir à un endroit qui s'appelle Mortagne, à six milles de Tournai. Les deux armées n'étaient guère à plus de deux lieues l'une de l'autre. Philippe voulait aller assaillir l'empereur, mais ses barons les plus exercés aux batailles l'en dissuadèrent, parce que le pays n'était point commode à une semblable attaque.

Il fut même arrêté que l'on irait se poster en meilleur lieu pour une si grosse bataille. Le mouvement de l'armée commença de bonne heure le 27 août, les Français prenant la route de Lille. Les gens des communes marchaient en tête avec l'oriflamme, azur semé de fleurs de lis d'or ; la chevalerie venait ensuite. S'écartant un peu, frère Guérin et le vicomte de Melun avec trois mille sergents à cheval et arbalétriers suivaient le mouvement du gros de l'armée.

Or, ce jour-là précisément, l'empereur s'était résolu d'en venir aux mains ; il avait donc quitté le château de Mortagne avec tous ses bataillons, et Philippe sem-

blait battre en retraite devant lui. Guérin fut le premier à voir venir Othon Il courut de toute la vitesse de son cheval prévenir le roi, qui était parvenu au pont de Bovines, entre Sainghin et Cysoing; ce petit pont sert à franchir la Marque, cours d'eau affluent de la Lys.

Malgré la nouvelle apportée par Guérin, l'*host* continuait à traverser la rivière. Philippe était demeuré en deçà, assis, par la grande chaleur qu'il faisait, à l'ombre d'un frêne, près d'une petite chapelle; il regardait passer ses gens, lorsque de grands cris s'élevèrent et que des hommes vinrent en toute diligence annoncer que l'arrière-garde se trouvait aux prises avec l'avant-garde d'Othon et que les nôtres commençaient à être accablés.

Philippe donna des ordres, et, après une courte prière, s'étant fait armer, il sauta sur son cheval aussi joyeux que s'il allait à sa noce. Les troupes qui avaient passé la Marque revinrent; de toutes parts s'élevèrent les cris « Aux armes! aux armes! » et le son éclatant des buccines. Le roi se porta rapidement en avant avec le monde qu'il avait sous la main, et vint se poster en face d'Othon, dont il n'était séparé que par une petite éminence. A ce moment, ses ennemis appuyèrent à droite et se disposèrent de telle sorte, qu'ils eurent dans les yeux le soleil, qui, de la saison, n'avait jamais été si ardent que ce jour-là.

Le roi et le frère Guérin disposèrent la « bataille » sur une ligne de mille quarante pas, afin de présenter un front à peu près égal à celui des ennemis. A la droite était Eudes, duc de Bourgogne; à la gauche, le vicomte de Melun et Guérin; au centre, autour de la personne de Philippe, le redoutable Guillaume de Barres et la fleur de la cavalerie. Avant de prendre son lieu de combat, Guérin parcourait toute la ligne, et on l'entendait crier: « Chevaliers, chevaliers, élargissez vos rangs, élargissez-les, que l'ennemi ne vous enclave! ordonnez-vous pour combattre tous ensemble et de front. »

Othon, lui aussi, avait disposé ses gens, il se tenait au centre et, comme il était d'usage en Italie, sur un char s'élevait son enseigne, une aigle en bronze doré qui étouffait un dragon entre ses serres. Son armée était beaucoup plus nombreuse que la nôtre.

Le sang allait couler. Alors Philippe, élevant la voix, dit (1): « En Dieu est placé tout notre espoir et notre confiance. Le roi Othon et tous ses gens sont excommuniés de la bouche de notre seigneur le pape; ils sont les ennemis de la sainte Eglise et les destructeurs de ses biens; les deniers dont se paye leur solde sont le fruit des larmes des pauvres, du pillage des clercs et des églises. Mais nous, nous sommes chrétiens, nous sommes en paix avec la sainte Eglise et en jouissance de sa communion: tout pécheurs que nous sommes, nous sommes unis à l'Eglise de Dieu, et défendons, selon notre pouvoir, la liberté du clergé. Ayons donc courage et confiance dans la miséricorde de Dieu, qui, malgré nos péchés, nous donnera la victoire sur nos ennemis et sur les siens. »

« Quand le roi eut fini de parler, les chevaliers lui demandèrent sa bénédiction; et, élevant la main, il pria Dieu de les bénir tous. Aussitôt les trompettes sonnèrent et les Français commencèrent l'attaque vivement et hardiment. Alors se trouvaient derrière le roi et assez près de lui le chapelain qui a écrit ces choses et un autre clerc; ils entonnèrent ensemble le psaume: *Béni soit le Seigneur mon Dieu qui instruit mes mains au combat*, et continuèrent jusqu'à la fin; puis ils chantèrent: *Que Dieu se lève* jusqu'à la fin, puis: *Seigneur, en ta vertu le roi se réjouira*, jusqu'à la fin, aussi bien qu'ils purent, car les larmes leur coulaient des yeux, et leur chant était coupé de sanglots. »

Ce furent les hommes de l'abbé de Saint-Médard de Soissons qui eurent l'honneur d'engager le combat, ils étaient cent cinquante à cheval. Ils s'élancèrent contre les chevaliers flamands, mais ils ne purent leur résister; alors la chevalerie vint à leur aide, et toute la droite de l'armée combattit dans des tourbillons de poussière. L'ordre de la bataille, dans ces luttes corps à corps, se rompit, et, au milieu du bruit effroyable des épées, des haches, des masses d'armes tombant sur les armures, on n'entendait que les hennissements des chevaux blessés et les cris des combattants. Le dextrier d'Eudes, comte de Bourgogne, s'abattit; le chevalier roula à terre, et eût péri si on ne fût venu à son aide. Gaucher Châtillon fit des prodiges de valeur; les Flamands tombaient sous sa furie. A trois heures, le comte de Flandres, blessé, démonté, fut pris.

Au centre, le combat n'était pas moins acharné. Les gens des communes, qui avaient repassé le pont de Bovines avec l'oriflamme que portait un chevalier, nommé Galon de Montigny, vinrent hardiment se placer entre le roi et Othon. Ces braves gens étaient d'Amiens, d'Arras, de Corbie, de Compiègne, de Beauvais. Les Allemands se ruèrent sur eux; les roturiers, quoique mal armés, mal garantis, tinrent bon; leurs piques firent bonne besogne; ils se glissaient entre les lourds chevaux, dont ils coupaient les jarrets. Cependant, les chevaliers les traversèrent et vinrent se heurter contre Guillaume de Barras et la chevalerie qui protégeaient Philippe.

Pendant ce choc, des hommes de pied de l'armée impériale, combattant comme le faisaient nos hommes des communes, peu à peu se coulant à travers les chevaux, parvinrent jusqu'à Philippe; ils l'assaillirent de tout côté, et avec des crocs ils l'arrachèrent de son cheval. Il tomba sans que les Français, qui ne s'occupaient pas de ce qui se passait derrière eux, s'en doutassent. Heureusement, Galon de Montigny s'était aperçu de la chute du roi; il accourut avec quelques hommes des communes en agitant l'oriflamme pour faire connaître le danger de Philippe et en criant: « Aux Barres! aux Barres! secours au roi! » Au moment où cet appel désespéré frappa les oreilles de Guillaume de Barres, il était parvenu jusqu'à Othon; il le tenait par son heaume et à coups redoublés cherchait à briser son armure. Apprenant le péril de son suzerain, il lâcha l'empereur, fit volte-face, et s'ouvrit un chemin si large, qu'une voiture aurait pu y passer. Il arriva près du roi, qui, ayant été assez heureux pour ne point être blessé, se remit en selle. Ainsi les chefs des deux armées avaient failli périr.

Philippe échappa encore à un autre péril, protégé qu'il fut par un sentiment que nos mœurs ne peuvent plus connaître. Avant la bataille, l'Empereur, le comte de Flandres et Renaud, comte de Boulogne, qui, quoique vassal de la couronne de France, combattait contre le roi, avaient fait le serment de le chercher et de l'assaillir. Des trois chevaliers un seul parvint jus-

(1) Traduction d'Augustin Thierry. *Guillelmus Armoricanus.*

qu'à lui; mais, quand Renaud se trouva en face de son seigneur, il eut horreur du crime qu'il allait commettre, et se jeta sur l'aile gauche des Français.

Après que Philippe fut relevé et Othon délivré des rudes mains de Guillaume des Barres, la bataille recommença avec une nouvelle furie; mais le sort ne tarda point à se déclarer en faveur des Français. Une seconde fois, l'empereur faillit être pris; son cheval, ayant été blessé, l'emporta hors de la bataille, et on ne le revit plus. Les plus braves des chevaliers brabançons, soit pour le défendre, soit pour couvrir sa fuite, se firent tuer; tous ne les imitèrent pas: le duc de Brabant, le duc de Luxembourg et le chef des routiers, de Boves, suivirent Othon.

A notre gauche, les choses au contraire tournèrent contre les nôtres, tant Renaud de Boulogne et le comte de Salisbury combattaient âprement. Là, les gens de nos communes avaient plié. Quand l'évêque de Beauvais vit cela, il prit sa masse d'armes et se jeta dans la mêlée, renversant sous sa lourde main tout ce qu'il rencontrait; il assomma le comte de Salisbury. Mais le bon évêque avait bien soin de recommander à ceux qui étaient près de lui de prendre à leur compte et à leur honneur les coups qu'il portait, ne voulant pas, à cause de son vœu de prêtrise, qu'on lui en attribuât la gloire.

Ayant vu tomber leur chef, les Anglais résistèrent moins; il ne restait plus à vaincre que Renaud de Boulogne. Il avait disposé en rond un double rang de piquiers, au milieu desquels il était placé; il en sortait comme d'une forteresse, pour se jeter sur ses ennemis; quand il était las ou trop pressé par ses adversaires, il rentrait dans son cercle de piques, d'où, un instant après, il sortait encore pour recommencer à combattre. Contre la forteresse vivante qui remparait le brave chevalier, on lança trois mille piquiers, parmi lesquels se trouvait notre connaissance Gilbert. Le rempart fut forcé et notre homme fit si bien, qu'avec un croc il entraîna Renaud à bas de son cheval; aussitôt, lui sautant dessus, il parvint à arracher son heaume et lui donna un coup de couteau à la tête; il allait l'achever, lorsque le frère Guérin, voyant cela, accourut à l'aide du comte, qu'il tira, non sans peine, des mains du communier soissonnais.

Le dernier acte du drame fut la mort de sept cents Brabançons qui tenaient encore; le sire de Saint-Valery et les hommes de Vimeux les anéantirent.

Telle fut la célèbre bataille de Bovines. Le soir, le roi se fit présenter les prisonniers: cinq comtes, vingt-cinq barons, et, quoique plusieurs fussent ses vassaux et eussent ainsi mérité la mort pour avoir levé leurs armes contre lui, il leur donna la vie; mais, les plaçant enchaînés dans des charrettes, il les fit enfermer dans diverses prisons de son royaume.

On a peine à comprendre comment, ayant un guide naïf et sûr dans la personne de Guillaume le Breton, chapelain du roi, témoin oculaire de tout ce qui s'était passé, des historiens ont pu nous laisser le fantastique récit dont tant de livres sont remplis, et prêter à Philippe II des paroles qu'il n'a jamais pu prononcer, parce qu'elles sont incompatibles avec les idées de l'époque, avec les rapports qui existaient alors entre le suzerain et ses vassaux.

A. GENEVAY.

VARIÉTÉS.

HISTOIRE D'UN BOUCLIER.

I

Le mardi 15 mars 1870, à deux heures de l'après-midi, de nombreux équipages de luxe s'arrêtaient au numéro 26 du boulevard des Italiens — on voit que je précise les lieux et les dates. C'était le jour de la première visite aux collections de San-Donato. Tous les amateurs de haute ou de petite volée, les gros marchands de bibelots, admirateurs platoniques et trafiquants, directeurs de musées et contempteurs d'objets d'art s'étaient donné rendez-vous à cette fête pour y choisir quelques objets ou pour faire noise aux badauds qui pousseraient l'enchère jusqu'à la folie.

Il y avait là dedans des pièces uniques d'orfévrerie; des saxes de toute valeur et des sèvres de toute beauté; des porcelaines de Chine et du Japon sans pareilles; des sculptures de marbre, des armes, des bronzes et des meubles de toute époque, pour toutes les bourses et pour tous les goûts.

On se poussait, on se bousculait devant certaines vitrines où l'on remarquait le fameux glaive de Templier, l'armure en acier poli du seizième siècle, et des arquebuses, des mousquets à rouet, des bijoux hongrois, écossais, italiens, russes, espagnols, égyptiens, de toute provenance et de tout style.

Les raffinés ne s'arrêtaient pas longtemps à ces belles choses; ils allaient droit à des merveilles plus recherchées: aux vidrecomes en argent avec ornements gravés, aux lustres en cristal de roche, aux émaux, ivoires, aux tapisseries — de quoi remplir six ventes, à trois vacations chacune, pour un prix de plusieurs millions.

Parmi les morceaux qui fixaient le plus l'attention, il y avait un bouclier dans un coin, derrière une vitre où tout le monde s'arrêtait. Il était facile de deviner, sans descendre de la Pythonisse de Cumes, que la dispute serait vive quand il s'agirait de l'adjuger.

Je ne connais rien, nulle part, de plus artistique et de plus complet.

Qu'on se figure un bouclier de forme ronde, en fer repoussé, damasquiné d'or et plaqué d'argent — 56 centimètres de diamètre seulement — le tout signé par un homme de génie : *Georgius de Ghisys, Mantuano, fa., MDLIIII.* L'ornementation générale se compose de cinq médaillons, dont quatre ovales et un circulaire au milieu. Ce dernier représente, en relief, un groupe de Sarrasins montés qui se battent à coups de masse d'armes. Les cottes de maille et les harnachements des chevaux sont couverts de riches damasquinures d'or. L'encadrement est composé d'enroulements, de muffles de lion, de masques d'or et enrichi d'une série de petits sujets tirés de l'Iliade.

Les quatre autres médaillons renferment les figures allégoriques de la Gloire, de la Renommée, de la Force et de la Prudence. Ces figures sont repoussées en relief

et plaquées d'argent. Les encadrements, formés de cartouches, sont ornés de frises et de mascarons, d'un travail exquis. Le champ représente des guerriers, des faunes, des satyres, des oiseaux fantastiques et des groupes de fruits gracieusement attachés avec des rubans. La frise du bord est divisée en trente-neuf compartiments par des clous en relief et des rosaces, avec motifs très-variés.

Mais à quoi bon prolonger la description de cet unique chef-d'œuvre?

Je m'étais planté devant, n'en pouvant plus détacher mes yeux. Cela ressemblait à de la fascination. Pendant une heure, je le regardai, sans me préoccuper autrement des bousculades et des observations désobligeantes que cette persistante admiration me valait.

— Quand vous aurez fini, me disait-on, vous seriez bien aimable de céder un peu la place aux autres.

Je n'écoutais pas et n'entendais pas.

Alors, des coudes pointus cherchèrent à me défoncer les côtes, pour essayer d'un autre moyen.

Je laissai faire les coudes comme j'avais laissé faire les voix.

Un gardien qu'on était allé chercher traversa la foule, et se mit derrière moi pour crier :

— Circulez, messieurs, circulez!

Il fallut bien se rendre à cette raison.

Et je me retirai la tête basse, comme si je sortais d'un enterrement. Le bouclier n'était pas pour moi. Pendant toute la soirée, je me détestai de l'être allé voir. A quoi bon, en effet? Autant vaudrait, pour un avare, compter les perles de Cléopâtre et faire ruisseler dans ses doigts des trésors qu'il faudrait quitter.

Le lendemain, après une longue nuit, mal passée à détester l'heureux mortel qui se rendrait acquéreur de cette merveille, je fus réveillé par un coup de sonnette à tout renverser.

— Une dépêche! me dit-on.

— D'où vient-elle?

— De Vienne.

— Je ne connais personne en Autriche.

Je dépliai lentement le papier, et je lus :

« Poussez l'enchère du bouclier jusqu'à cent soixante et dix mille francs, si c'est nécessaire, et pas un mot de l'acquéreur. Merci d'avance. (*Signé*) R...ILD. »

Pourquoi m'avoir choisi pour cette mission officieuse? Je n'étais ni marchand, ni commissionnaire, ni courtier. Je n'y comprenais absolument rien! Ma foi! à tout hasard, je m'empressai de répondre laconiquement :

« Sera fait suivant instructions. »

Et j'attendis un nouvel avis confirmatif.

Ce fut inutilement : pas une autre ligne ne m'arriva.

Le 6 avril, c'est-à-dire vingt jours plus tard, je me mis en grande tenue, pour être digne de ma fonction, et je me fis porter en fiacre au boulevard des Italiens, où la deuxième vacation de la troisième vente devait avoir lieu. Le fameux bouclier était annoncé pour quatre heures précises.

Quand elles sonnèrent, j'eus presque envie de m'en aller; mais, en me raisonnant beaucoup, je restai.

Un silence de mort s'était fait, et le commissaire-priseur eut la satisfaction de bien s'entendre, quand il dit au public ému :

— Messieurs, nous allons vendre le bouclier.

Des applaudissements partirent à la fois de tous les points de la salle. Pourquoi? l'on n'a jamais pu le savoir au juste.

Le commissaire-priseur reprit :

— On demande cinquante mille francs du bouclier; il y a marchand à vingt mille francs!

Tout le monde avait l'air d'avoir avalé sa langue.

Le crieur insista :

— Vingt mille francs, nous demandons. A vingt mille francs, couvre-t-on l'enchère? Vingt mille francs! on demande à voir! Vingt mille francs le bouclier! C'est par nous à gauche; pas d'erreur. Vingt mille francs!

Je fis un signe avec la tête.

— Vingt et un mille frrrancs! appuya le crieur. Vingt-deux. Vingt-trois mille francs; c'est à droite. Vingt-cinq; trente; trente-cinq; quarante. Pas d'erreur, en face. J'ai dit quarrrrante mille francs. C'est vu? quarante mille francs, le bouclier.

Je renouvelai mon petit signe.

— Cinquante! fit le commissaire-priseur. Cinquante-cinq; c'est par moi! Cinquante-cinq mille frrrancs; on demande à voir.

A partir de ce moment, il tourna la tête tantôt ici, tantôt là, disant tout bas avec des interjections :

— Cinquante-cinq, soixante, dix, quinze, quatre-vingt; cinq, dix, quinze... cent mille frrrancs le bouclier.

J'étais en train de me tâter. Fallait-il continuer ce jeu? La dépêche m'autorisait bien à pousser l'affaire plus loin; mais qui m'assurait qu'elle ne fût pas une mauvaise plaisanterie? Elle était signée d'un nom qui n'a pas l'habitude de se laisser protester; mais, encore une fois, ne pouvait-elle pas être émanée d'un facétieux, se prévalant de la première signature du monde?

Pendant ce temps, l'enchère montait toujours, comme la mer du dramaturge.

— Cent trente mille! disait le crieur

Je levai la main.

— Cent quarante! appuya le commissaire-priseur. Cent quarante mille francs, le bouclier. C'est par nous à gauche.

J'étais à gauche.

— Cent cinquante!

Je n'avais plus pour concurrent que le directeur de nos musées. L'envie me prit de me retirer. Ne valait-il pas mieux que le bouclier nous restât, s'il devait enrichir le Louvre? Je m'arrangerais ensuite comme je pourrais. Et puis mon doute subsistait toujours : si j'allais être désavoué!

Un de mes voisins me dit à l'oreille :

— C'est pour l'Empereur!

Ce n'était donc pas pour le Louvre!

D'un autre côté, le commissaire-priseur me regardait entre les deux yeux en répétant à toute volée :

— Cent cinquante mille! Pas d'erreur! c'est par nous à droite! J'adjuge! je vais adjuger! C'est vu! vu...

Et il faisait décrire de provocantes paraboles à son marteau, toujours redisant :

— C'est vu; j'adjuge!

Le public ne me perdait pas de vue.

Je levai la tête comme quelqu'un qui se réveille en sursaut.

— Cent soixante mille frrrancs! s'écria le commissaire-priseur enchanté de mon mouvement.

Ce fut un coup de massue pour mon adversaire. Il baissa le front comme un gladiateur vaincu devant un

nombreux public, en pleine arène. Au nom de son maître, il baissait pavillon devant moi. J'eus un mouvement de fierté sublime, et j'allais me retirer, quand le commissaire-priseur m'arrêta.

— Pour qui cela? me demanda-t-il.

— Il m'est interdit de vous le dire.

— C'est bien ! Vous avez trois jours pour payer, y compris huit mille francs de frais; total : cent soixante-huit mille francs.

Je courus au télégraphe et j'expédiai tout de suite une dépêche au fameux banquier.

— Quand aurai-je la réponse? demandai-je à l'employé.

Le bouclier de G. de Ghisys, collection Donato. Dessin de Claverie.

— Vous pouvez l'avoir ce soir même, avant la fermeture des bureaux.

A dix heures, rien ; à minuit, pas davantage. Je ne me couchai pas de toute la nuit, avec l'espoir que je serais enfin tiré de peine; mais je vis lever l'aurore, comme les gens vertueux, sans que la moindre réponse me fût adressée.

J'étais pâle de mon insomnie et de mes inquiétudes qui s'aggravaient. Au déjeuner je n'eus ni faim ni soif, et je laissai passer les plats sans un remords ou sans un regret.

Mettez-vous à ma place un peu. Si je ne recevais rien, avec quoi payer mon acquisition? Et lors même que j'aurais eu personnellement de quoi m'acquitter, il ne pouvait entrer un seul instant dans ma pensée de garder pour mon propre compte un bouclier de cent

soixante-huit mille francs, frais compris. Insensiblement, j'en viens à me dire que cet objet était ridicule et bête et qu'il serait à peine convenable pour un marchand de vieilles ferrailles.

Tout à coup, je fis un bond dans le fauteuil où je m'étais jeté, pour mieux réfléchir à la situation. Un coup de sonnette m'avait causé ce soubresaut : il ressemblait tellement à l'autre, que je demeurai convaincu qu'il s'agissait de télégraphie.

C'était la chère dépêche, attendue comme le Messie. Elle portait simplement ces mots :

« Demain, enverrai la somme. »

Je donnai dix francs à l'homme, en me retenant de l'envie que j'avais de lui sauter au cou.

Mes perplexités recommencèrent. Je n'osai pas sortir pour deux raisons : d'abord, parce qu'il est utile de rester chez soi, quand on attend un capital de cette importance ; ensuite, parce que j'aurais eu peur de rencontrer dans la rue le commissaire-priseur, qui n'aurait pas manqué de m'adresser sa réclamation. Or il était évident pour moi que la somme m'arriverait par la poste, en un mandat payable à vue ; ce qui signifiait que j'en avais encore au moins pour un jour d'attente.

Je ne m'étais pas trompé dans mes calculs, et mes prévisions se réalisèrent.

Cette fois, je pouvais en revenir à mes franches admirations pour le bouclier. J'allai le chercher avec des gants, et, quand j'eus acquitté la dette, je l'emportai chez moi pour le contempler, en regrettant que tout l'univers ne fût pas là pour partager mon contentement et mes jouissances.

Puis je le mis dans une caisse, à triple serrure, avec du coton pour le bien caler.

Et je convins avec moi-même que je partirais pour Vienne au petit jour, en ne me séparant pas de mon cher compagnon de route.

Seulement, comme j'avais un arriéré de sommeil et que, d'un autre côté, la perspective d'une nuit blanche m'attendait pendant le voyage, je m'allai coucher à l'heure des poules en me promettant des rêves dorés, qui m'étaient bien dus comme légitime compensation.

Je ne tardai pas à m'endormir.

II

Le lendemain, comme je me l'étais promis, au petit jour je me mis dans un train express, à toute vapeur. On brûlait les stations avec un vertigineux emportement. Par les croisées ouvertes, les talus se dépêchaient de passer ; les haies, les maisons, les arbres e faisaient que paraître et disparaître comme emportés dans un tourbillon. Tout se rapetissait en une danse macabre effrénée. Les laboureurs de la plaine et les troupeaux de la montagne ressemblaient à des points imperceptibles dans une vision. On respirait à peine, tant l'air était effaré. C'était à croire qu'on allait, d'une course folle, vers un gouffre où tout allait se précipiter : machine et machiniste, voyageurs, colis, le diable et son train, tout le tremblement.

J'avais placé mon précieux fardeau sur la banquette, et je m'y tenais cramponné pour le préserver du cahot. Il faut me rendre cette justice, que j'oubliais de penser à moi pour ne songer qu'à lui. Si quelque chose lui arrivait!

De loin en loin, quand on s'arrêtait à des buffets très-mal pourvus, je descendais avec ma caisse, je me promenais avec ma caisse, je mangeais et buvais avec ma caisse, dont la forme plate intriguait les surveillants et les chefs de gare.

— Que portez-vous là? me dit un employé subalterne; ça serait bien mieux aux bagages.

Et il fit mine de s'en emparer.

Je le repoussai vivement, si vivement même, qu'il alla rouler sur les rails, entre la locomotive et son tender. Ce fut toute une histoire. En un clin d'œil, tout le monde vint lui prêter secours. Il n'avait rien de cassé, fort heureusement, mais il marchait de travers comme quelqu'un qui vient de recevoir une bousculade et qui se propose de demander des dommages-intérêts proportionnés aux dangers courus. Un gendarme vint, appuyé d'un commissaire, pour me demander des explications. Avais-je le temps? la vapeur sifflait, et le train allait repartir. Je donnai des raisons valables : cet homme avait osé porter la main, non sur moi, je l'aurais peut-être pardonné, mais sur mon paquet, un paquet de cent soixante-huit mille francs, qui ne m'appartenait pas et que j'allais porter à M. de R***ild, de Vienne !

A ce nom magique, il se fit un revirement subit dans l'esprit de mon auditoire. Le commissaire ôta sa casquette, et le gendarme porta le revers de sa main droite à son front. Puis tous deux semblèrent mus par un ressort et se jetèrent sur le malheureux employé, comme s'ils voulaient achever mon œuvre de démolition.

— Assez! m'écriai-je; je demande grâce pour lui. Cela ne lui arrivera plus. N'est-ce pas, mon ami, que cela ne vous arrivera plus ?

— Non, monsieur, je vous le promets. Désormais, je laisserai monter les voyageurs avec une barrique, si cela leur plaît.

— Insolent! fit le chef de gare.

Et je repris place dans une voiture, où l'on me pria de monter seul.

Plus loin, entre deux stations, en pleine marche, la portière de mon wagon s'ouvrit, et deux hommes s'installèrent, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche ; ils avaient une mine louche, et ils paraissaient se connaître, quoiqu'ils ne se parlassent pas.

La nuit approchait, et avec elle venaient les visions de fantômes, de gnomes et de farfadets. Il n'y avait pas à plaisanter avec eux. Nous allions entrer sur la terre classique du roman. Là, chaque forêt a ses légendes et chaque château son conte bleu.

N'oubliez pas que j'étais, en ce moment, très-mal escorté.

Dans un mouvement que fit mon voisin de gauche, je crus m'apercevoir qu'il portait une arme cachée. Un mouvement de celui de droite me laissa comprendre qu'il n'était pas moins précautionneux.

— Messieurs, leur dis-je en exhibant tout un attirail de guerre dont j'avais mes poches bourrées, voilà de quoi répondre aux attaques des gens malintentionnés.

— Les routes sont sûres, répondit un des voyageurs.

L'autre demanda :

— Que portez-vous donc là dans cette caisse, dont vous avez peur de vous séparer?

— C'est un mouvement d'horloge que je vais poser à Vienne.

— Ah! vous aviez dit qu'il y avait cent soixante-huit mille francs.

— Oui, pour le faire croire au bon gendarme.

Les deux hommes n'en demandèrent pas plus, et ils s'en retournèrent par où ils étaient venus. J'étais seul encore une fois, mais qui me garantissait que cette surprise désagréable n'allait pas recommencer ! Je me promis de faire le guet, et, dans tous les cas, d'avertir le conducteur quand l'occasion m'en serait offerte.

Le train roulait toujours avec une vitesse de je ne sais combien de lieues à l'heure. On venait de pénétrer dans des gorges sauvages. J'étais littéralement écrasé de fatigue. Le fracas des essieux avait un bruit de ferraille assourdissant, depuis que nous passions dans ce lit creux, entre les roches amoncelées; la tête me tournait; je fermai les yeux pour ne pas voir plus longtemps ces talus à pic qui semblaient s'écrouler sur nous. Tout le long de cette bordure, sur les crêtes, des tas d'animaux suspects nous présageaient une catastrophe. On peut ne pas être superstitieux; mais on n'aime pas contempler des rangées de hiboux, de chats-huants, de chouettes, plus inquiétants que des reptiles. Ils nous fixaient avec leurs prunelles phosphorescentes, et ils affectaient des miaulements de chat enragé!

Il y en eut qui se détachèrent de la bande pour venir donner de l'aile contre les vitres du wagon où je me trouvais.

— Voulez-vous bien vous en aller, vilaines bêtes! m'écriai-je en agitant un mouchoir pour les effrayer.

Et d'autres venaient, plus audacieux que les précédents. Un vieux mâle gris poussa même l'audace jusqu'à pénétrer dans mon compartiment et se poser sur la boîte en face de moi.

D'un coup de pied je l'assommai; puis je jetai son corps sur la voie pour ôter à ses camarades l'envie qu'ils pouvaient avoir de l'imiter.

En ce moment, les deux portières s'ouvrirent en même temps, et les deux hommes de tout à l'heure reprirent leur place à mes côtés.

— Voyons l'horloge! me dirent-ils simultanément.

— Je n'ai plus les clefs.

Ils tirèrent chacun un couteau pour forcer la caisse.

Je ne pouvais pas appeler; ma voix se serait perdue dans cette mêlée de bruits effroyables. Il n'y avait pas de sonnette d'alarme. Rien à faire qu'à parlementer.

— Eh bien! messieurs, leur répondis-je en y mettant des ménagements, j'avoue que je ne vous ai pas dit la vérité. Ce mouvement d'horloge n'est pas un mouvement. Figurez-vous que c'est du vieux fer avec des bosses, que je compte faire fondre pour en tirer des chandeliers.

— Vous êtes donc fondeur?

— Oui, monsieur; c'est ma profession.

Ils ne furent pas dupes. Je m'en aperçus à l'inspection qu'ils firent subir à mes vêtements. Sans doute ils se représentaient les fondeurs en habits crasseux, avec du linge de l'autre saison.

— Voyons le vieux fer! reprirent-ils d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

J'ouvris la caisse.

Deux exclamations partirent à la fois :

— C'est de toute beauté! s'écrièrent-ils ; ça vaut au moins un demi-million! Mais tu vas nous le donner sans résistance, où nous le prendrons malgré toi.

Et ils firent miroiter les lames de leurs grands couteaux.

— A quoi bon ! repris-je; la chose ne vous profiterait pas. Ce bouclier est connu. Vous n'auriez pas fait dix pas dans la rue, n'importe où, qu'on vous arrêterait comme des voleurs. On sait partout ce qu'il a coûté ; personne n'ignore que je le porte à son acquéreur; j'ai télégraphié pour annoncer mon départ et le jour précis de mon arrivée. Dans le train même où nous sommes, une foule de gens sont avertis qu'ils voyagent avec le chef-d'œuvre de la galerie San-Donato. Vous voyez bien que votre mauvaise action ne vous profiterait pas.

— Dans tous les cas, reprit un des hommes, nous pouvons gratter l'or et l'argent de cette machine. Ça ne changera rien à la forme, et nous en tirerons de petits lingots.

— Et quel poids auraient ces lingots? leur demandai-je ; ils ne pèseraient pas lourd, en vérité ; je propose donc de vous verser la somme que ce grattage vous rapporterait.

— Imbécile ! quand nous aurons pris ce petit machin, crois-tu donc que nous oublierons de retourner les poches du mort?

C'était le cas où jamais de me servir de mon arsenal.

Mais, heureusement pour eux ou pour moi, le train s'arrêta subitement dans une gare, et les deux hommes se hâtèrent de me quitter, en se mêlant à la foule pour ne pas être reconnus.

Quand on se remit en marche, j'avais déjà pris place dans un wagon plein. Nous étions huit. Je n'avais plus à craindre d'être surpris comme les autres fois.

Je n'avais pas soufflé mot de mon aventure, parce que j'avais craint d'être retardé par la déposition chez le commissaire.

A partir de ce moment, j'eus l'esprit tranquille ; mes sept gardes du corps veillaient sur moi.

Et nous arrivâmes à Vienne, sans autre accident

Une voiture de gala stationnait devant la grille.

— Pardon, monsieur, me dit un valet de pied en très-bon français, n'est-ce pas vous qui nous apportez le bouclier? Je crois vous reconnaître à la forme de votre boîte.

— Oui, c'est bien moi.

— Alors, je suis chargé de prier monsieur de vouloir bien se laisser conduire à l'hôtel.

Je n'y mis pas plus de façons, et je me laissai mener à l'hôtel; mais quel hôtel! un véritable palais des Mille et une Nuits, où cinquante croisées flamboyaient.

Dans mon costume de voyage, je portais toujours la boîte, qui semblait faire partie de ma personne.

On me fit monter un escalier sur de splendides tapis, et, sans que j'eusse le temps de me reconnaître, on m'introduisit dans un salon tout étincelant de dorures et tout encombré de visiteurs.

Toutes les têtes se tournèrent vers moi.

— Merci, mon cher monsieur, me dit le maître de la maison ; mille fois merci d'avoir bien voulu prendre la peine de l'apporter vous-même. Mais vous n'en aurez pas de regret peut-être, quand je vous aurai nommé quelques-uns des personnages de marque qui m'ont fait l'honneur de venir au-devant de vous.

Et il ajouta :

— L'Empereur!

Je m'inclinai sans lâcher ma boîte.

Après l'Empereur, l'hôte voulut bien appeler une foule de noms que je connaissais par leur renommée.

N'oubliez pas que j'avais de la poussière plein la figure et plein les mains; que mes bottes avaient été choisies trop larges pour le grand voyage à faire; que mes gants étaient sales, ainsi que ma barbe et mes

cheveux. Pour un voyageur qui vient de faire des lieues et des lieues, je n'aurais pas été trop ridicule dans une hôtellerie bien tenue ; mais dans ces salons qui recevaient toutes les aristocraties d'une capitale, j'avoue que je ne me sentais pas bien à mon aise et que j'y perdais une partie de mes moyens.

Pour donner satisfaction à ces impatiences légitimes, je déposai la boîte sur une table.

On fit cercle autour.

Et d'une main émue j'ouvris la boîte, pour en faire admirer le contenu.

Misère de moi! la boîte était vide, et, à la place du bouclier, il y avait un lingot de plomb, bien arrangé dans un lit d'ouate, avec des chevilles de bois pour l'empêcher de ballotter.

Je m'empressai de pousser un cri... qui me réveilla.

III

J'étais dans mon lit, avec la fameuse boîte au côté. Je n'étais pas encore parti. Il n'y avait eu ni voyage, ni incidents de route, ni lingot de plomb dans la caisse. C'était un rêve que j'avais fait.

Seulement, toutes ces émotions réunies me causèrent une forte fièvre.

Et, au lieu de partir pour Vienne afin de remplir ma mission jusqu'au bout, je priai quelqu'un de me suppléer. W*** C*** voulut bien se charger de cette agréable mission. Il fut accueilli par M. de R****ild comme on sait le faire dans cette famille, où la convenance et l'esprit sont de tradition.

GUSTAVE CHADEUIL.

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

LA FILLE DE L'IMAGIER.

I. — ATTAQUE NOCTURNE.

Un homme d'un âge mûr et une jeune fille descendaient lentement un étroit chemin encaissé entre deux talus de verdure surmontés d'un buisson d'arbustes épais.

Le costume de l'homme affectait une coupe d'allure plus libre que les pourpoints à la mode. Le chaperon couvrant sa chevelure noire était de velours, à bords relevés dans le genre de ceux que nous voyons aux portraits de Raphaël, et une lourde chaîne d'or, remarquable par la finesse du travail, descendait sur l'habit passementé de jais. Tout dans cet homme indiquait un artiste : son regard étincelant d'intelligence, le développement de son front, largement bossué comme celui de Michel-Ange, l'ampleur de son geste et je ne sais quoi de noble et de hardi indiquant dans le promeneur l'habitude de vivre avec les grands et d'être le favori des princes.

La jeune fille qui s'appuyait sur son bras paraissait avoir seize ans à peine. Son visage, rosé comme une fleur de haie, s'encadrait de deux nattes tombant en avant du corsage. Une sorte de chaperon piqué de perles fines descendait en s'évasant sur un cou fin et blanc. Sa poitrine, chastement couverte, soulevait doucement le surcot couleur d'azur; sa jupe de cental blanc se relevait sur le côté, soutenue par une ceinture d'argent niellé ; et un collier de turquoises descendait jusqu'au bas de sa taille.

Frêle, souple, ingénue, avec ses yeux bleus couverts d'une nacre humide, ses lèvres rouges et souriantes, sa démarche presque aérienne, Christelle était bien faite pour flatter l'orgueil paternel de Halsmann, le célèbre sculpteur brugeois.

Ils marchaient lentement, heureux de la beauté de la soirée, heureux du présent, fécond en gloire et en profits; leur entretien roulait capricieusement de Charles-Quint à son royal prisonnier François I^{er}, de l'érection d'un nouveau palais de Bruges à l'intronisation de l'évêque de Maëstricht.

La jeune fille répondait avec une intelligence rare aux questions de son père, et discutait même avec lui certains points d'esthétique avec une éloquence qui faisait sourire le tailleur d'images. Il se sentait fier de son enfant.

La nuit descendait lentement; tous les bruits de la campagne s'éteignaient; Halsmann et sa fille pressèrent un peu le pas; ils avaient hâte de regagner la grande route, car le soir, à une heure avancée, les chemins à travers champs pouvaient ne pas être sûrs.

La conquête espagnole avait amené dans les Flandres une foule de soldats plus fiers que riches, et peu délicats sur le moyen de gonfler leur escarcelle. Ils coloraient leurs méfaits et pilleries d'une sorte de vanité patriotique, et affectaient de traiter les terres et les habitants des Flandres en pays conquis et en vaincus.

Il ne se passait guère de nuit sans qu'une attaque nocturne doublât la haine des Brugeois contre les reîtres de Charles-Quint, pas de soir où une maison isolée ne fût pillée effrontément, pas de jour où quelque famille ne fût l'objet d'une insulte ou la victime d'un outrage.

Halsmann commençait à se repentir d'avoir fait une si longue promenade; on ne pouvait plus, dans la brume du soir, distinguer les clochers des couvents et des églises, et les pâles lumières émergeant dans la nuit ne le renseignaient nullement sur la distance qu'il devait encore franchir avant d'entrer dans la ville.

Tout à coup le sculpteur et sa fille distinguèrent un bruit de pas et les éclats de voix de plusieurs hommes ivres de vin ou de cervoise.

Tour à tour ils chantaient quelque refrain de taverne ou s'invectivaient à plein gosier.

Evidemment ils se rapprochaient d'Halsmann et de Christelle.

Le sculpteur regarda le talus presque à pic, impossible à gravir, puis se demanda comment lui et sa fille échapperaient à la rencontre de ces rôdeurs de taverne et peut-être de ces détrousseurs de grand chemin.

— Marchons vite, dit Halsmann, et ne tremble pas.

— Comment aurais-je peur? vous êtes là ! répondit Christelle.

— Oui, repartit l'imagier, mais je n'ai pas d'armes.

Les soudards se rapprochaient toujours.

Le chemin était si étroit que, quelque soin que prissent les promeneurs de se ranger, les soldats ne pouvaient manquer de les heurter ; d'ailleurs l'étoffe claire du vêtement de Christelle trahissait une femme.

Le plus simple, le plus prudent était de ne paraître

rien craindre, et de suivre le sentier jusqu'à ce qu'il fût impossible d'éviter la rencontre des reîtres.

Christelle se serra contre son père, et bien qu'elle affectât de paraître calme et même presque gaie, son cœur battait à rompre et ses yeux cherchaient à percer l'obscurité pour compter le nombre d'adversaires qui venaient vers elle.

Ils étaient six, habillés de cuir, bardés de fer, la salade en tête, la dague au côté, un poignard de miséricorde à la ceinture, ivres et altérés, prêts à chanter un virelai ou à se battre, gais, furieux, avides et gueux tout ensemble.

— Par Notre-Dame du Pilier! dit l'un d'eux, j'aperçois là-bas une robe de femme; montrons à cette Flamande, si elle est jolie, de quoi sont capables des gentilshommes d'Espagne!

— Elle est peut-être laide, ta Flamande.

— Laide ou belle! je la prendrai pour ma part de butin, s'il y a butin.

— Et si cette compensation manque aux amis, nous jouerons la Brugeoise.

— Accepté!

A peine les soudards eurent-ils fait cet accord, qu'ils s'élancèrent dans le chemin creux avec la rapidité d'une

L'attaque nocturne. Dessin de L. Flameng.

bête fauve fondant sur sa proie, et en une minute Halsmann et sa fille se trouvèrent entourés.

Le sculpteur fit rapidement passer Christelle derrière lui, et la jeune fille tremblante se cramponna des deux mains à l'épaule de son père.

— Vous êtes nos prisonniers! dit le plus ivre des Espagnols, et vous payerez rançon.

— Soit! répondit Halsmann, subitement rassuré à la pensée qu'il ne lui en coûterait que quelques ducats d'or.

Et le sculpteur plongea la main dans son escarcelle.

Ce geste excita une explosion de joie chez les Espagnols; mais, comme chacun d'eux se défiait de son meilleur ami, celui qui paraissait le chef de la troupe s'écria :

— Un instant! il faut savoir à quelle monnaie nous avons affaire... Allume quelque chose, toi, Perdillas!

L'homme interpellé tira de sa poche un briquet de fer, un silex, et un moment après une lanterne d'un très-petit volume, projetant d'un seul côté une grande lumière, et qui servait sans doute aux expéditions nocturnes des filous, fit tomber une nappe de vive clarté sur Halsmann et sa fille.

— A moi la chaîne! dit un des soudards en portant la main au merveilleux bijou qu'Halsmann tenait du duc de Florence.

— A moi le collier! ajouta un autre en s'avançant vers Christelle.

Celle-ci l'arracha de son cou, et le jeta vivement pour éviter d'être souillée par le contact du soudard.

Mais Perdillas s'écria :

— Les bijoux seront partagés entre vous; j'ai réservé la fille, je la prends.

— Misérables! s'écria Halsmann en enlaçant de ses bras l'enfant muette d'épouvante.

— Eh bien, digne bourgeois de Flandre, répliqua Perdillas, serait-ce une honte pour vous de voir s'unir à votre famille le señor Perdillas y Florès y Vermuttas, plus noble que l'empereur de toutes les Espagnes?

Le sculpteur continuait à retenir Christelle sur sa poitrine. Que pouvait-il faire de plus que d'essayer de lui en faire un bouclier? Il n'avait pas même le stylet qui d'ordinaire ne le quittait point. Les mécréants qui l'entouraient étaient nombreux, armés; il devenait inutile de songer à se défendre. Si Halsmann tentait de lutter et de faire une massue de son robuste poing fermé, les soldats pendant ce temps s'empareraient de Christelle. Non, se battre n'était pas possible; le père et l'enfant devaient mourir ensemble, dans une étreinte suprême, et rien ne les séparerait, pas même le trépas.

— Lâches! lâches! cria Halsmann, si l'empereur le savait, quel châtiment suivrait votre abominable conduite!

— Ta fille! hurla Perdillas, ta fille, ou je frappe!

— Tuez! répondit Halsmann.

Et le sculpteur ferma les yeux de Christelle d'un baiser, afin que l'enfant ne pût voir d'où venait la mort...

Six dagues se levèrent... Mais au même moment le bruit d'une chute ou d'un bond s'entendit dans le chemin creux, et un des Espagnols poussa un hurlement de douleur.

Il avait les jarrets coupés.

A ce cri, les cinq autres se retournèrent; et Perdillas n'avait pas encore dirigé la lueur de sa lanterne sur son camarade, que cette lanterne, brusquement arrachée de ses mains, était lancée par-dessus les arbustes couronnant le talus, tandis qu'un coup savamment donné entre les omoplates faisait rouler Perdillas à terre.

— Sang de Dieu! fit-il, nous sommes cernés.

La colère, la soif du sang, l'avidité de venger leurs camarades excitent les Espagnols à se défaire du sculpteur et de sa fille; mais ils ne peuvent que difficilement reconnaître le tailleur d'images dans l'obscurité; ils tremblent de se blesser entre eux; cependant, guidé par la blancheur de la robe de Christelle, l'un des soudards lève la dague sur l'homme qu'il croit désarmé; mais une main inconnue tend un poignard à Halsmann, qui prévient le coup qu'on lui destine. Christelle voit l'Espagnol chanceler; elle arrache de ses doigts l'arme meurtrière, et se place courageusement à côté du sculpteur.

— Partez! leur crie l'inconnu qui les protége et les défend d'une façon si efficace, escaladez le talus des mains et des genoux, j'aurai raison des trois derniers.

Halsmann comprend la justesse du conseil; il entoure d'une main la taille de sa fille, enfonce de l'autre son poignard dans la muraille de terre à pic, s'en fait un échelon, et usant de même de celui de Christelle, il gravit le talus, se déchire les mains et le visage en traversant les buissons épineux qui le couronnent, et se trouve enfin à l'abri, armé, et prêt à prendre de nouveau part à la lutte, maintenant que Christelle est en sûreté.

— Ne bougez pas! crie une voix d'en bas, ils ont leur compte.

En effet, le dernier des soudards s'enfuyait à toutes jambes; les autres, plus ou moins grièvement blessés, restaient étendus sur le chemin.

Une minute après, le rude ferrailleur qui s'était trouvé là si à propos pour venir au secours de Halsmann se trouvait dans le champ, à côté de ceux qu'il venait de délivrer.

Le sculpteur, avide de connaître les traits de celui à qui il devait la vie de sa fille, dirigea sur lui la clarté de la lanterne, et, le reconnaissant, il s'écria avec une sorte de stupéfaction :

— Van Lipp!

De son côté, van Lipp fit un mouvement en arrière :

— Halsmann! murmura-t-il presque avec regret.

Mais Christelle s'avança vers lui la main tendue :

— Soyez notre ami après avoir été notre défenseur, dit-elle.

— Certes, dit van Lipp, je ne refuse pas...

— Ta main! voyons, ta main, et qu'une franche accolade scelle la réconciliation! s'écria Halsmann... Je ne me souviens que du service signalé que tu viens de me rendre. A partir de ce jour, je te traiterai non plus en rival, mais en frère...

— Oh! je vous en prie, ajouta Christelle d'une voix suppliante, si vous eûtes contre mon père quelque motif de haine ou de querelle, abjurez-le dans mes mains...

— Soit! dit van Lipp, vous serez l'ange de la paix.

Et van Lipp tendit la main à Halsmann.

Cependant ce geste resta contraint; il était évident que van Lipp faisait un sacrifice à la jeune fille en oubliant ses griefs, en renonçant à ses rancunes. Mais Christelle ne le devina pas, et Halsmann avait le cœur trop rempli de reconnaissance pour s'en défier.

Tous trois gagnèrent d'un pas rapide l'extrémité du champ aboutissant à la grande route, et peu après les murailles d'un couvent de franciscains se dessinèrent dans les faubourgs de Bruges.

Obéissant à l'instinct généreux de son cœur, Christelle, sans consulter personne, sonna rapidement à la porte des frères, et, quand Halsmann lui demanda ce qu'elle voulait, elle répondit :

— Un confesseur pour ceux qui meurent là-bas.

Tandis que le franciscain, averti par Christelle, allait dans le sentier creux chercher les assassins, les panser et les réconcilier avec Dieu, s'ils songeaient encore au salut de leur âme, le tailleur d'images, sa fille et van Lipp gagnaient la maison du sculpteur Halsmann.

La vieille servante attendait ses maîtres avec grande inquiétude.

Jamais ils n'avaient tant tardé.

Le premier regard qu'elle jeta sur eux fut loin de dissiper ses craintes. De larges taches de sang se voyaient sur la jupe bleue de Christelle, et les mains des deux hommes étaient rouges...

— Seigneur Dieu! balbutia Dode en reculant dans le couloir.

— Tu t'étonneras plus tard! dit Halsmann; pour le moment, éclaire la grande salle, donne-nous de l'eau dans un bassin, dresse un souper froid.

Christelle gravit rapidement l'escalier et redescendit

un moment après, vêtue d'un costume ample, flottant, et d'une blancheur de neige. Elle avait ôté son chaperon, et tourné en couronne ses lourdes tresses blondes.

Halsmann et van Lipp, assis dans de vastes siéges de chêne sculpté garnis de cuir gaufré d'or, attendaient que Dode achevât de couvrir la nappe de plats de venaison, de vin et de fruits.

II. — LA STATUETTE.

Lorsque les préparatifs furent terminés, Christelle resta debout devant le siége qu'elle devait occuper et, recueillie, récita le *Benedicite* d'une voix harmonieuse. Cette ravissante créature vêtue de blanc, placée entre ces deux hommes de taille robuste, d'énergique visage, rappelait involontairement les tableaux représentant un ange voyageur prenant place à la table des enfants des hommes.

Les émotions terribles de la soirée n'enlevèrent pas l'appétit de van Lipp ni de Halsmann ; à cette époque, dont la vie moderne ne saurait nous donner l'idée, la bataille, les duels, le sang versé étaient choses journalières. Halsmann s'y était familiarisé pendant son voyage d'Italie, et van Lipp, naturellement violent et querelleur, passait à la fois pour un terrible athlète et un redoutable adversaire. Il tenait à sa force musculaire comme à une gloire, à son adresse de ferrailleur comme à un titre. Grand connaisseur d'escrime, amateur d'armes rares, il avait fait d'une des salles de sa maison une sorte d'arsenal étrange, dans lequel de grandes armures dressées et des collections de sabres, de lames, d'engins de guerre et de combat de toute provenance peuplaient les niches et décoraient les murailles. L'aventure de la soirée n'était donc pas un événement extraordinaire dans l'existence de Hans van Lipp, au point de vue de la lutte dont il était resté vainqueur. Mais ce qui le troublait profondément, c'était d'avoir arraché Halsmann des mains des mécréants qui, en l'occisant, l'eussent délivré d'un ennemi mortel. Une haine, que ne partageait nullement le père de Christelle, séparait ces deux hommes depuis de longues années. Née de la divergence de leurs opinions politiques d'abord, de la différence de leurs idées et de leurs procédés artistiques ensuite, elle avait lentement gonflé le cœur envieux et vindicatif de Hans. Vainement Halsmann tenta par tous les moyens de ramener à un sentiment de fraternité et de loyale camaraderie le jaloux van Lipp, celui-ci traita d'*hypocrisie*, puis de *lâcheté*, les avances amicales du sculpteur. Il en résulta que les tailleurs d'images de Bruges, compagnons ou apprentis sous les ordres des deux maîtres, se séparèrent en deux camps. Van Lipp déclara garder dans leur intégrité les traditions de l'art flamand, un peu lourd dans sa naïveté ; tandis que Halsmann, formé à l'école de Baccio Bandinelli, unissait la grâce florentine à la force contenue des statuaires du Nord.

Quand la ville de Bruges devait répartir d'importants travaux entre les sculpteurs célèbres qu'elle comptait alors : Adrien Ras, Rogier de Smet, Guizot de Beaugrand, Hermann Glocencamp, Halsmann et van Lipp, la bonne entente de tous était vite troublée par ce dernier. Le succès d'autrui lui semblait une injure ; le bénéfice réalisé par un camarade, un vol fait à son profit ; la gloire d'un rival, la proclamation de sa propre déchéance. Quand van Lipp rencontrait Halsmann dans une maison de la ville, il se reculait avec affectation, comme il eût touché un lépreux ; dans la rue, il rasait les murs plutôt que d'effleurer ses habits ; à l'église, quand par hasard van Lipp y allait pour entendre chanter les offices, car ce brutal était sensible aux charmes de l'harmonie, il ne manquait jamais d'attendre Halsmann au passage et de lui jeter quelques gouttes d'eau bénite, selon la manière d'exorciser les méchants esprits.

Halsmann, attristé d'abord de cette mauvaise volonté persistante, finit par la considérer comme une sorte de maladie à laquelle van Lipp était en proie. Il cessa de tenter un rapprochement, et d'espérer la conversion de son ennemi.

Sans le haïr lui-même, il comprit qu'il ne pourrait, quoi qu'il fît, adoucir l'âme gonflée de fiel de van Lipp, et il essaya de n'y plus songer.

Maintes fois cependant la jalousie et la colère latente de Hans se traduisirent par d'acerbes paroles, des attaques virulentes. Un mot de plus eût fait naître une querelle dont le dénoûment n'eût pas manqué d'être sanglant. Mais quelque fier et orgueilleux que fût justement Halsmann, il continua à user d'une telle prudence dans ses rapports avec van Lipp, que celui-ci dut dévorer sa propre rage.

Peut-être Halsmann n'aurait-il point agi avec une si scrupuleuse réserve s'il eût été seul au monde ; mais il avait une fille et voulait se conserver pour elle. Le sang de ses veines appartenait à l'enfant, il ne se croyait pas le droit de le verser sur le pré pour satisfaire un emportement fougueux.

Oh ! plus d'une fois Halsmann, nargué, raillé, presque insulté par van Lipp, mit brusquement la main sur le pommeau d'une arme ; la figure de Christelle passait subitement devant lui, le souffle pur de l'enfant calmait son front enfiévré et, le soir, il l'embrassait avec la joie que donne le sentiment d'un sacrifice accompli pour un être cher.

On comprend, d'après ce qui précède, à quel point van Lipp était surpris et presque alarmé de se trouver assis à la table de l'homme que jusqu'à cette heure il avait regardé comme son ennemi mortel.

Pour dissimuler cette impression autant que pour satisfaire son appétit, van Lipp s'acharnait après la venaison, vidait de grands vidercomes de cervoise, engloutissait les tranches de pain que Dode remplaçait devant lui. Christelle, après avoir pris quelques fruits et un gobelet de lait écumeux, regardait en souriant ce Polyphème avide. Elle s'intéressait à van Lipp comme à une conquête. Cette vierge se réjouissait d'avoir dompté ce lion. Lui, la regardait parfois, ébloui et fasciné.

Jusqu'à ce jour, discutant, blâmant, raillant la sveltesse et la grâce des figures sorties du ciseau de Halsmann, il avait répété à ses élèves que cette école était celle de la décadence. « L'art, disait-il, est l'exacte reproduction de la nature : on ne doit pas la traduire, mais la copier. L'ange n'existe pas ; c'est un homme-oiseau qui doit être banni de la sculpture sérieuse. » Cependant il admettait le démon et ses hordes, animalisation de la nature humaine, dégénérescence de la forme, atrophie de la beauté. Il les comprenait et en remplissait ses compositions. Ses propres passions s'incarnaient dans les êtres hybrides moitié animaux, moitié hommes, dont il couvrait des frises et des frontons. De l'autre monde, son regard intelligent, mais terrible, ne percevait, ne devinait, ne rendait que la couche inférieure ; dans les abîmes de sa pensée, il croyait à l'en-

fer, et l'un de ses chapiteaux représentait Halsmann enchaîné, tandis qu'un tourmenteur, dans lequel van Lipp avait exagéré sa laideur, dévorait le cœur du tailleur d'images.

Pour réaliser ses conceptions diaboliques, Halsmann ne prenait pas de modèle. Jamais ce sauvage, doué d'une sorte de génie emporté et malsain, n'avait senti son cœur battre. Il ne connaissait l'amour que de nom. Orphelin trouvé sur une marche d'église par une nuit de Noël, il n'avait jamais eu l'âme attendrie, guidée par une mère. Il maudissait la sienne, qui l'avait fait à la fois laid et mendiant. Il ne conçut nulle reconnaissance pour les charitables artisans qui l'élevèrent. Orgueilleux, dès qu'il gagna de l'argent, il leur remboursa les frais de nourriture et d'éducation qu'il leur avait causés, et se crut quitte de toute reconnaissance.

Quant aux Brugeoises qu'il avait vues dans les rues, à l'église, chez les riches habitants de la ville, il les regardait comme des Dalilas dangereuses, et ne songeait guère qu'à garantir son épaisse chevelure de leurs ciseaux.

Pour la première fois van Lipp se trouvait donc en présence d'une jeune fille douée d'une incomparable et angélique beauté; l'impression qu'il ressentit à sa vue fut celle d'un étonnement stupide. Un coup de masse le frappait au cerveau. Il ne gardait plus ni les mêmes idées ni les mêmes sensations. Il n'avait pas été tenté de sourire, lui qui jamais ne fit un signe de croix, quand la blonde fille pria le Seigneur de bénir le repas, et il répondit même *Amen*. Le regard clair, limpide de Christelle lui semblait fouiller au fond de sa conscience; et si elle baissait les yeux devant lui, il s'imaginait que, devinant la laideur de son âme, elle se détournait méprisante et courroucée.

RAOUL DE NAVERY.

(La suite à la prochaine livraison.)

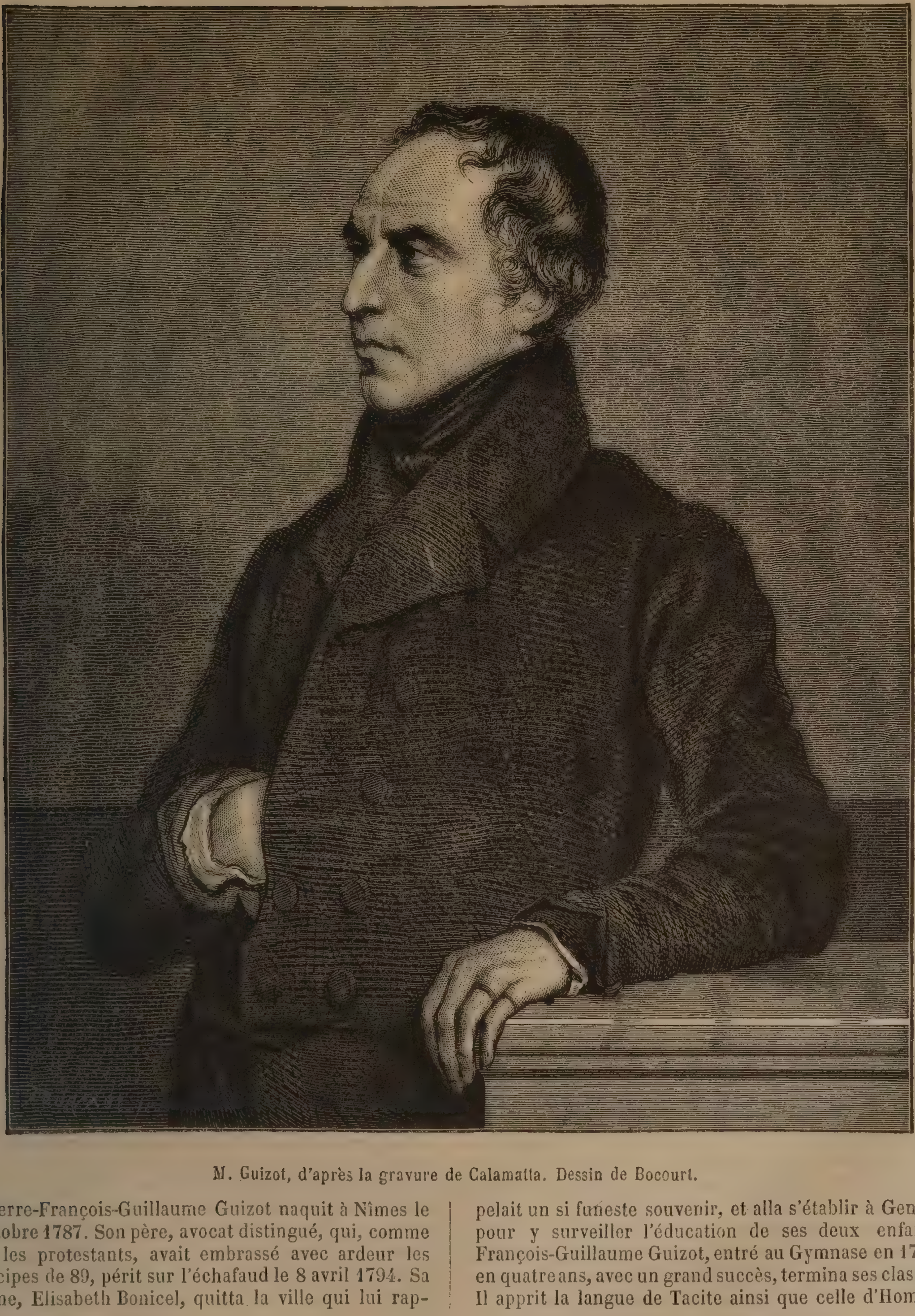
Le directeur gérant: CH. WALLUT.

LES PLAISIRS DE CHAQUE SAISON.

Les bains de mer. Composition de Bertall.

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

GUIZOT.



M. Guizot, d'après la gravure de Calamatta. Dessin de Bocourt.

Pierre-François-Guillaume Guizot naquit à Nîmes le 4 octobre 1787. Son père, avocat distingué, qui, comme tous les protestants, avait embrassé avec ardeur les principes de 89, périt sur l'échafaud le 8 avril 1794. Sa femme, Elisabeth Bonicel, quitta la ville qui lui rappelait un si funeste souvenir, et alla s'établir à Genève pour y surveiller l'éducation de ses deux enfants. François-Guillaume Guizot, entré au Gymnase en 1799, en quatre ans, avec un grand succès, termina ses classes. Il apprit la langue de Tacite ainsi que celle d'Homère

et de ce cher Plutarque, que M. Nourisson vient, nous ne savons pourquoi, accuser d'immoralité. Le jeune élève s'était également rendu familier l'italien, l'anglais et l'allemand. Il fit ensuite sa philosophie; quand elle fut achevée, la famille Guizot revint à Nîmes. Il y séjourna peu et se rendit à Paris pour y suivre les cours de droit.

La grande cité avait alors l'esprit peu tourné vers les fortes études, mais la gravité de mœurs du jeune étudiant lui fit facilement traverser les souillures de l'époque, et il trouva dans M. Stapfer, ancien ministre de Suisse à Paris, un guide instruit, affectueux et sûr. Il passa avec lui les années 1807, 1808, et ce fut sa main, sans doute, qui lui ouvrit les salons de Mme d'Houdetot, de Suard et de l'abbé Morellet, où l'enthousiasme pour le génie de l'empire était plus que modéré. Chez M. Suard il entendit pour la première fois parler d'une jeune femme qui devait avoir sur sa vie une large et heureuse influence.

Mlle Pauline de Meulan, née le 2 novembre 1773, était fille de Charles de Meulan, receveur de la généralité de Paris; elle le perdit en 1790, il ne lui laissait que de bien faibles débris de son ancienne fortune. Elle résolut de demander au travail littéraire les ressources qui lui manquaient. Elle écrivit des romans fort estimés, des ouvrages sur l'éducation, et lorsque M. Suard prononça son nom, Pauline de Meulan rédigeait le journal *le Publiciste*. Elle se trouvait dans une position touchante et malheureuse. Atteinte d'une maladie grave, elle allait être forcée de renoncer à sa publication, c'est-à-dire à son pain quotidien, lorsqu'elle reçut une lettre d'une écriture inconnue. Le correspondant anonyme lui offrait de la suppléer, lui promettant, à défaut de talent, tout le zèle et toute l'exactitude qu'elle pouvait désirer. Elle accepta, et plus d'une fois, en lisant *le Publiciste*, l'intéressante malade dut bénir la plume savante et habile qui était venue à son secours. Ce joli roman eut la fin qu'il devait avoir: en 1812, Mlle de Meulan, malgré la différence d'âge, épousa M. Guizot. Mais revenons en arrière.

En 1809, M. Guizot publia le *Dictionnaire des synonymes;* il traduisit l'ouvrage de Gibbon: *la Décadence et la Chute de l'empire romain*, et, en 1810, un travail sur l'*État des beaux-arts en France*. Au sujet de ce dernier ouvrage, il est assez curieux de remarquer que M. Thiers, lui aussi, au début de sa carrière, devait traiter la question artistique; mais, dans cette voie, M. Guizot persévéra moins longtemps et moins activement que l'illustre auteur de l'*Histoire de la Révolution et de l'Empire*.

Déjà compté parmi les littérateurs les plus distingués, en 1810 et 1811, M. Guizot fréquentait la société du vieux chevalier de Boufflers, du comte de Ségur, de Chateaubriand, de Mme de Rémusat, c'est-à-dire des salons que Napoléon voyait d'un fort mauvais œil. Cependant M. de Fontanes, grand maître de l'Université, lui donna à la Faculté la suppléance de M. Lacretelle et, peu après, la chaire d'histoire moderne. La première leçon, c'était l'usage, devait contenir un panégyrique de Napoléon: le jeune professeur se dispensa de remplir un programme que l'admiration acceptait, ou que le servilisme subissait.

M. Guizot prévoyait la chute de l'empire, mais il ne semble pas avoir songé à s'élever en montant sur ses ruines; quand Napoléon tomba, victime de lui-même bien plus que des événements extérieurs, il se trouvait à Nîmes, auprès de sa mère. A son retour à Paris, M. Royer-Collard le présenta à l'abbé Montesquiou, chargé du ministère de l'intérieur; ce ministre le nomma secrétaire général du cabinet qu'il dirigeait.

On sait ce que dura la première restauration, son ignorance, ses lourdes fautes, et comment l'Empereur revint porté sur les bras de son armée. M. Guizot vit cette révolution avec douleur; il reprit ses fonctions de professeur, et peut-être eût-il été plus sage à lui de ne point les quitter, comme il le fit en mai, pour aller, un mois avant Waterloo, rejoindre le roi qui s'était réfugié à Gand.

Ce ne fut réellement que de la seconde restauration que date la carrière politique de M. Guizot; par ses études historiques et ses travaux sur la constitution anglaise, il y était parfaitement préparé. Mais nous n'avons point l'intention d'entrer dans le détail des fonctions qu'il remplit depuis lors, des idées et des gouvernements qu'il soutint ou combattit; c'est un tableau hors de proportion avec le cadre du *Musée*, et que le petit nombre de colonnes dont nous pouvons disposer nous défend d'aborder.

Il nous suffira de dire que, pendant la première période de la restauration, il prit rang, sous la direction de M. Decazes, dans cette phalange d'hommes clairvoyants et modérés, MM. Royer-Collard, de Serre, Lainé, etc., qui s'efforcèrent de contenir dans la Charte l'exagération des royalistes. Il publia de nombreuses brochures, et, par des mémoires directement adressés au roi, il contribua à maintenir Louis XVIII dans la voie prudente qu'il avait adoptée. L'assassinat du duc de Berry, en amenant la chute du ministère Decazes, livra la royauté aux hommes qui devaient la conduire à sa perte.

Cependant, tout en luttant comme publiciste, M. Guizot continuait son cours à la Faculté; ses leçons portaient sur l'état social de la France au dixième siècle et sur l'établissement du régime représentatif en Europe. Quoique sa parole n'eût point l'âpre vigueur qu'elle a acquise depuis, et cette inflexibilité hautaine qui la caractérise, il était bien difficile qu'en traitant de tels sujets elle ne blessât pas l'intolérance des hommes alors au pouvoir. En 1822, son cours fut fermé; il s'en vengea en publiant, cette année, deux remarquables écrits, l'un, *Sur la peine de mort en matière politique*, et l'autre sous le titre: *Des conspirations et de la justice politique*.

De 1822 à 1828, il revit la traduction de *Shakspeare* par Letourneur; il l'enrichit de notes; il publia la collection des *Mémoires de la révolution d'Angleterre*, commença la publication des *Mémoires sur l'histoire de France*, fit paraître une savante étude sur Calvin, écrivit dans le journal *le Globe*, et fonda *la Revue française*, où l'école doctrinaire donna de remarquables pages.

En 1827, un grand malheur frappa M. Guizot; sa femme mourut, en lui laissant un fils. Avant de fermer les yeux, elle lui avait désigné, veillant sur son bonheur par delà de la tombe, la compagne qui devait la remplacer. Il lui obéit et épousa en secondes noces Mlle Dillon. En 1828, la faction ultra-royaliste était tombée devant l'énergique résistance du pays; le ministère nouveau, cédant au vœu de l'opinion, rendit leurs chaires à MM. Guizot, Cousin et Villemain.

Les hommes d'un certain âge se souviennent encore de l'éclat et du bruit des trois cours célèbres; jamais

l'Université, depuis la Renaissance, n'avait eu de plus nobles et de plus glorieuses fêtes. Bien avant l'heure d'ouverture, les portes étaient assiégées par des auditeurs de tout âge, de tout rang, de tout pays, avides d'entendre les illustres professeurs. On n'a point encore oublié la séance où, pour écouter M. Villemain parlant de l'éloquence de la tribune anglaise et française, le général Foy, comme un modeste écolier, vint, sur les bancs de l'amphithéâtre, s'asseoir et se confondre dans les rangs d'une jeunesse enthousiasmée. Epoque vraiment saine et virile, à laquelle on ne saurait penser sans respect et sans attendrissement!...

Des trois maîtres qui faisaient courir le Paris lettré et les femmes, qui le croirait à cette heure? celui qui par son éloquence exerçait l'attraction la plus vive, n'était point M. Guizot. Ce ne fut que plus tard, à la tribune nationale, qu'il devint l'orateur impérieux que nous connaissons. A l'époque dont je parle, il semblait manquer de la divine flamme; il éclairait, mais il n'échauffait pas. Sa parole, contenue par le froid et dogmatique génie de ses croyances protestantes, marquée de l'empreinte de Genève, se distinguait par le rare mérite de la concision, de la netteté du trait et la fermeté du dessin; plus tard, dans nos grands débats parlementaires, portée par la passion, elle ouvrit ses ailes et prit son vol.

De cet enseignement de 1828 à 1830 sortirent ces livres d'un si rare mérite qui ont pour titre : l'*Histoire de la civilisation en Europe* et l'*Histoire de la civilisation en France*. Ils sont, à notre sens, le plus beau des titres littéraires de M. Guizot, et quoique bien souvent nous ayons lu et relu les ouvrages qu'il a publiés sur Charles Ier, Cromwell et la Restauration des Stuarts, nous tenons à un plus haut prix les volumes dans lesquels il a retracé la marche ascensionnelle de la civilisation, ses efforts, ses luttes en Europe et en France. Sur les éléments qui ont contribué à ce grand mouvement; sur la part qui à chacun d'eux doit être faite, nous ne saurions nous trouver toujours d'accord avec le savant professeur, mais ses conclusions finales sont les nôtres; l'âge moderne nous paraît de toutes façons valoir mieux que les temps qui l'ont précédé. C'est aussi l'opinion d'un émule de M. Guizot, du brillant Macaulay.

En 1830, porté par les divers partis dont se composait l'opposition, membre de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, M. Guizot entra dans la Chambre qui combattait à outrance le ministère Polignac. Charles X, voulant à tout prix conserver ses impopulaires conseillers, rendit ses fameuses ordonnances et il tomba dans une tempête qui emporta la monarchie. M. Guizot contribua de tous ses efforts à la proclamation de Louis-Philippe comme roi des Français et, dès lors, il entra d'une manière active et énergique dans les affaires de son temps et de son pays, temps dont il devait retracer l'histoire et les douloureuses péripéties. Cette carrière, dans laquelle il mania tant et de si grands intérêts, tant d'hommes et tant de choses, nous n'avons pas la pensée de la retracer. Notre recueil est fermé à la politique et l'on ne trouvera dans ces pages ni blâme ni éloge pour la conduite de M. Guizot. Nous sommes, d'ailleurs, trop près des événements et trop émus par nos souffrances pour juger avec l'impartialité voulue les hommes qui y ont pris part.

M. Guizot, sous la monarchie de Juillet, fut tour à tour ministre et membre de l'opposition; il joua les premiers rôles avec M. Casimir Périer et M. Thiers, sans abandonner jamais les principes du gouvernement qu'on appelait *le juste-milieu*. Dans la lutte, il ne perdit point ses goûts littéraires; ils étaient son refuge, sa consolation et sa force. En 1840, il publia un ouvrage capital sur *la Vie, la Correspondance et les Ecrits de Washington*. Mais, après avoir dit ce que nous pensions de l'homme de lettres, il est de notre devoir de faire connaître ses mérites comme orateur. Ne voulant pas nous en rapporter à notre propre sentiment, nous laisserons à cet égard la parole à un bon juge.

« Son élocution, dit M. de Cormenin, sans être habituellement vive ni colorée, est toujours pure et châtiée. Il est, peut-être, le seul de nos improvisateurs dont les discours, littéralement reproduits par la sténographie, soient supportables à la lecture. C'est qu'il est le plus grammairien et le plus lettré d'entre eux.

« Guizot ne se livre point; il est bardé et n'a point de défaut à son armure par où le glaive de l'objection puisse se glisser et faire plaie; mais il n'a pas non plus de ces emportements heureux, de ces élans du cœur, de ces traits d'imagination, de ces pensées touchantes, de ces tours vifs qui échappent au véritable, au grand orateur, qui s'emparent de lui malgré lui, qui le transportent de sa propre émotion et qui la font passer dans notre âme et nos entrailles. Guizot n'est point éloquent dans le sens des mouvements, de la passion et de la véhémence oratoire. »

Nous craignons que le jugement de M. de Cormenin ne soit trop rigoureux. M. Guizot a d'excellentes parties de l'orateur : une grande puissance de généralisation, la hauteur qui commande, la dignité de la voix, de l'argument et du geste qui s'impose, et dans les regards et dans les lèvres quelque chose de fier et de hautain qui menace et étonne ses adversaires. Mirabeau n'aurait pas désavoué ces paroles que, dans une séance célèbre, M. Guizot jeta à la face de l'opposition soulevée :

« Quelle que soit la fureur de vos cris, ils n'ébranleront pas mon courage, et vous aurez beau faire, vous n'élèverez jamais vos injures à la hauteur de mes dédains. »

Du reste, M. de Cormenin, qui cite ce beau mouvement oratoire, ajoute :

« Certes, c'est là de l'éloquence de situation. C'est fier, c'est inexprimable, c'est beau, c'est très-beau, ou je ne m'y connais pas. »

M. Guizot a, lorsqu'il est à la tribune, une confiance indomptable en sa logique et en sa raison; jamais il n'aura attiré à lui une conviction par la douceur, mais plus d'un cœur a plié sous sa force; il possède une qualité oratoire qui remplace quelquefois toutes les autres : la volonté dominatrice.

M. Guizot tomba en février 1848, avec le roi qu'il avait servi.

Après un séjour de courte durée en Angleterre, l'homme d'Etat dont la carrière avait été si brusquement brisée revint en France et trouva la paix et le repos dans ces chers travaux littéraires, ces *solatia mentis* qui gardent et relèvent de tout. Il publia *l'Amour dans le mariage*, un chef-d'œuvre de passion grave et religieuse; les *Mémoires de mon temps*, une *Histoire de France* devenue populaire, et d'autres ouvrages moins étendus, mais non moins remarquables.

M. Guizot a traversé l'empire sans vouloir s'y mêler; et depuis, soit lassitude de l'âge, soit désintéressement des affaires, il est resté en dehors du gouverne-

ment, entouré de sa famille, s'adonnant avec passion aux questions religieuses de sa communion et aux travaux de l'Académie française, où il exerce la plus haute et, littérairement parlant, la plus légitime des influences.

Lorsque nous écrivions les lignes que l'on vient de lire, M. Guizot vivait encore; il est mort, le 12 septembre, dans sa terre du Val-Richer et ses dépouilles ont été déposées dans un modeste cimetière de campagne. Il laisse une famille qui lui était pieusement et respectueusement attachée, et, comme écrivain et historien, un nom que la postérité gardera. Son érudition était puisée aux sources, sa conception haute, mais tranchante et absolue, l'imagination moindre. Son style ferme, nerveux, plutôt châtié que souple et brillant, ne recherche jamais l'effet. En tout, l'antipode de Michelet; moins heureux que M. Thiers, moins artiste et moins ample que M. Mignet. Il voulait qu'on le crût toujours impassible et maître de ses jugements, alors même qu'il était plus passionné. Tout d'une pièce, en lui l'écrivain, l'homme politique, le protestant, ne faisaient qu'un. Plus il avança dans la vie, plus il eut foi dans sa forte raison, et s'affermit dans le culte de l'autorité. Son existence privée fut désintéressée, presque austère et, jusqu'à sa dernière heure, il garda l'amour, la puissance du travail et l'esprit de domination.

Ceux qui savent lire dans les traits d'un visage, trouveront M. Guizot tout entier dans l'excellent portrait que nous donnons en tête de cet article. Il fait grand honneur aux artistes du *Musée*.

CH. RAYMOND.

LA CURIE ROMAINE[1].

FUNÉRAILLES DES PAPES ET COMMENCEMENT DE L'INTERRÈGNE.

Le sacriste. — Agonie du pape. — Le camerlingue. — Comment il constatait la mort du pape. — Commencement de l'interrègne. — L'embaumement. — Transport du corps au Vatican. — Exposition dans la chapelle Sixtine. — Dans la chapelle du Saint-Sacrement. — Dans la chapelle du chapitre de Saint-Pierre. — Coup d'œil rétrospectif. — Désordres auxquels donnait lieu l'interrègne. — Conduite des Romains après la mort du pape. — Quelques lignes d'une chronique du dix-septième siècle. — Précautions pour le maintien de l'ordre. — Troubles. — Vacances du saint-siége. — Brèves. — Longues. — Funérailles des papes depuis Grégoire X. — Les novendiali. — Les cercueils du pape. — Le dernier jour des novendiali. — Oraison funèbre. — Oraison *De eligendo pontifice*. — Ouverture du conclave.

C'était une croyance, à Rome, que quand le sacriste, c'est-à-dire le monsignor qui porte la croix devant le pontife dans les fonctions solennelles, était appelé auprès du pape malade, celui-ci approchait de sa fin.

De fait, lorsque ce cas se produisait, on apprenait bientôt que le cardinal secrétaire d'Etat avait informé le doyen du sacré-collége de l'état désespéré du saint-père; on apprenait que les cardinaux se réunissaient hâtivement au palais apostolique; que le cardinal-vicaire venait d'ordonner au clergé de toutes les églises, chapelles ou communautés de la ville, de réciter l'oraison *Pro infirmo Pontifice;* on apprenait que l'agonie avait commencé, que le clergé récitait l'oraison *Pro Pontifice morti proximo,* que le saint sacrement était exposé dans toutes les basiliques patriarcales, que le pape s'était confessé une dernière fois, qu'il avait reçu l'extrême-onction.

Alors la fièvre s'emparait de la population.

Sitôt que le pontife était passé à meilleure vie, le cardinal camerlingue, prévenu officiellement par le premier maître des cérémonies, convoquait les membres de la révérende chambre apostolique et se rendait, en leur compagnie, au palais pontifical, dont il prenait possession, après quoi un des clercs de la chambre dressait l'inventaire de ce qu'il renfermait. Il pénétrait ensuite dans la pièce où le saint-père gisait et où les pénitenciers de Saint-Pierre priaient.

Son Eminence s'agenouillait sur un coussin violet, murmurait une courte oraison, puis s'avançait vers le lit funèbre, un petit marteau d'argent en main.

Un prélat camérier découvrait le mort; le cardinal le frappait trois fois au front avec son marteau en l'appelant à trois reprises par son nom, se tournait vers les assistants, leur disait : *Le pape est réellement mort,* récitait avec eux, à haute voix, le *De profundis* et l'oraison *Absolve...*, aspergeait le corps d'eau bénite, recevait du premier camérier l'*anneau du pêcheur,* ou cachet pontifical, enfin écoutait la lecture du procès-verbal de la reconnaissance du cadavre et de la consignation de l'anneau, qu'un notaire spécial faisait à genoux.

Sorti de la chambre mortuaire, le camerlingue écrivait au sénateur de Rome pour lui annoncer la lugubre nouvelle et l'inviter à la communiquer au peuple au son du bourdon du Capitole; et, une heure après, le *campanone* du clocher municipal lançait dans l'espace ses gémissements sourds, auxquels répondaient toutes les cloches des églises de la ville.

Au bout de vingt-quatre heures, le défunt était embaumé.

Cette coutume avait une origine orientale.

Les juifs lavaient et embaumaient les morts; les Egyptiens les momifiaient avec un art qu'on n'a pas retrouvé; les riches chrétiens de l'antiquité les enfermaient dans ces magnifiques sarcophages de marbre ou de pierre sculptés, qu'on admire dans les musées de Rome et de Naples, et les y noyaient quelquefois dans du miel, à l'instar de certaines peuplades asiatiques.

Il semble que l'embaumement du pontife ait été superficiel pendant longtemps; car voici les détails qu'en donnait, au quatorzième siècle, Pietro Amelio, évêque de Sinigaglia :

« Le pape mort, les pénitenciers avec les frères *della bolla* (fratres de bulla, qui, à cette époque, étaient deux convers chargés de cacheter les bulles), ou, à leur défaut, les frères *della pagnotta,* religieux appartenant à une aumônerie appelée *pagnota* — pain —, qui distribuaient du pain aux pauvres), laveront soigneusement le corps avec de l'eau dans laquelle on aura fait infuser de bonnes herbes et que des camériers auront prépa-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

rée; puis le barbier rasera la tête et la figure au défunt, après quoi l'apothicaire et les frères *della bolla* lui fermeront toutes les ouvertures (*sic*) avec du coton ou de l'étoupe, de la myrrhe, de l'encens, de l'aloès, si on a pu s'en procurer. Le lendemain, le corps sera de nouveau lavé, mais avec du vin blanc doux (*vernaccia*), et frictionné avec des herbes odoriférantes. On remplira ensuite la gorge d'aromes, d'épices et de coton, et les narines de musc. Enfin, on frottera le visage et les mains avec du baume. »

Cet extrait d'un document du quinzième siècle corrobore les lignes qu'on vient de lire :

« Le pape mort, les pénitenciers se réunissent autour du corps, et, avec dévotion et diligence, en compagnie des cámériers et de l'aumônier, le lavent décemment sur une table avec de l'eau odoriférante, afin qu'il n'exhale pas de mauvaise odeur. L'aumônier doit laver le corps des genoux au nombril; les pénitenciers doivent laver le reste. »

« Conserver les corps éternellement, leur donner

Funérailles d'un pape. Dessin de Gilbert.

toutes les apparences de la vie, a été en Italie la préoccupation d'une foule de savants, écrivait un de nos confrères fort au courant de l'histoire et des mœurs de la péninsule italique. On peut dire que c'est une étude spéciale à ce pays, étude qui se poursuit depuis plusieurs siècles et qui a donné des résultats incroyables.

« Le professeur Gorini, que nous avons connu personnellement et dont la science égale la modestie, jouit en pareille matière d'une notoriété incontestée. Il possède un musée de cadavres, de pièces anatomiques des plus curieux, que nous avons visité à plusieurs reprises et dont l'examen même superficiel cause une indicible surprise. Certaines préparations momifiantes donnent au corps l'étrange propriété de reprendre toutes les apparences du sommeil après un séjour de quelques heures dans l'eau, et permettent une étude anatomique des plus sérieuses.

« D'autres préparations donnent aux corps la dureté de la pierre et leur permettent de résister à l'humidité, aux intempéries, à l'action combinée du froid et du chaud. Nous nous souvenons encore d'une canne du docteur Gorini dont la pomme était un œil humain d'une conservation admirable, d'une dureté rappelant le cristal ou la cornaline, de plusieurs têtes pétrifiées qui conservent, après trente années, toutes les apparences de la vie. »

Mais ces progrès curieux de la momification des corps se réalisèrent tardivement, car c'est seulement à partir de Jules II, mort le 21 février 1513, qu'on ouvrit

le cadavre du pape et qu'on l'embauma d'une manière plus complète ; et ce n'est qu'à partir de Sixte-Quint, décédé le 27 août 1590, lui premier, au palais du Quirinal, que l'usage s'introduisit d'embaumer les intestins de Sa Sainteté défunte, de les enfermer dans un vase et de les transporter à l'église des Saints Vincent et Anastase, à Trevi, paroisse pontificale, c'est-à-dire dont dépendait le Quirinal.

Parfois aussi, quand le saint-père rendait l'âme au Vatican, on déposait ses intestins dans une chapelle souterraine de la basilique de Saint-Pierre.

Le cadavre embaumé était immédiatement revêtu de la soutane blanche serrée à la taille avec la ceinture à glands d'or, du rochet, de l'aumusse, du camauro rouge, de l'étole; puis exposé provisoirement dans la salle du consistoire, sur un lit à baldaquin de velours rouge et de brocart d'or.

Si le pape mourait au Quirinal, on le transportait nuitamment au Vatican, après son embaumement, avec un grand appareil où dominait la pompe militaire. Son corps, placé sur une litière découverte portée par deux mules blanches, était précédé et suivi de chevau-légers, de gardes suisses, de gendarmes, la hallebarde ou le mousquet sur l'épaule, ou la pointe de l'épée tournée vers la terre. Sept pièces de canon terminaient le cortége, que grossissait une nuée de serviteurs, de fonctionnaires, d'ecclésiastiques, tenant en main une torche allumée et marchant d'un pas lent au son des fanfares funèbres des chevau-légers.

Ce défilé, moitié religieux, moitié militaire, le soir, à travers la ville, à la lueur des torches, au milieu de la population agitée, avait quelque chose de fantastique.

Trois jours après sa mort, le pape était transporté dans la chapelle Sixtine, où les pénitenciers lui passaient les gants, l'anneau, le pallium, la mitre lamée d'or et tous les ornements rouges des fonctions solennelles.

Le sacré collége, le chapitre de Saint-Pierre venaient psalmodier devant le corps ; le doyen du chapitre donnait l'absoute.

Le quatrième jour, le défunt était descendu dans la basilique par l'escalier royal sur les épaules de huit prêtres.

Placé dans la chapelle du Saint-Sacrement, il y restait exposé pendant trois jours, le crucifix sur la poitrine et deux chapeaux de velours cramoisi aux pieds, emblèmes de sa double juridiction : spirituelle et temporelle.

La garde suisse veillait devant la chapelle, à travers la grille de laquelle passaient les pieds du mort, afin que les fidèles pussent les baiser.

Les exceptions à ce cérémonial fourmillent.

Dans l'antiquité, nombre de papes furent martyrisés; au moyen âge, plusieurs moururent de mort violente, par le fer ou par le poison ; d'autres, abandonnés par leurs parents, par leurs créatures, eurent à peine l'honneur de l'enterrement du pauvre ; Innocent X, par exemple, misérablement relégué dans un taudis du Quirinal, dut à la pitié d'un maçon et à la charité d'un prêtre d'être veillé par un moine mendiant et enseveli dans une bière de sapin; les choses ne se passèrent donc pas toujours comme nous les décrivons ; mais nous nous occupons plus particulièrement ici de la règle que des atteintes qu'elle a subies.

Les commencements de l'interrègne donnaient invariablement lieu à de vives manifestations de l'opinion publique.

Quelquefois, à la mort de Paul IV, Carafa (1559), ou à celle de Sixte-Quint (1590), le peuple brisait les statues, les bustes du défunt, lacérait ses portraits partout où il les trouvait, se répandait en injures, en imprécations contre lui et le chansonnait de la façon la plus sanglante par la bouche de maître Pasquino.

Le jour de la mort d'Adrien VI, un pontife vénérable auquel ses amis rendirent justice en ces termes : « Cigît Adrien VI, qui regarda comme le plus grand malheur d'être obligé de régner, » les Romains purent afficher (14 septembre 1523) l'inscription suivante sur la porte de son médecin : *Liberatori patriæ, S. P. Q. R.* Et ce trait cruel rencontra des applaudissements unanimes.

Il nous serait facile de reproduire des centaines de ces pasquinades funèbres ; mais le sel romanesque qui les assaisonne nous arrête. Disons seulement qu'aucun pape, *aucun* ne trouva grâce devant son peuple, et que ceux dont le règne se prolongea le plus furent les plus maltraités.

Quand mourut Alexandre III (1181), le propagateur de l'indépendance italienne contre l'Allemagne, l'âme de la ligue lombarde, les Romains, las de son pontificat de vingt-deux ans, insultèrent à son cadavre tandis qu'on le portait au Latran, lui jetèrent des pierres et le couvrirent de boue.

D'habitude, il est vrai, les peuples pardonnent peu aux souverains qui vivent longtemps; les litanies qui accompagnèrent à Saint-Denis le corps de Louis XIV, dont le règne avait duré près de trois quarts de siècle, sont une preuve que le cas des habitants de la ville éternelle n'est point isolé.

Le pape est mort, vive l'interrègne! c'est-à-dire : vive la licence, vive l'espérance d'avoir un maître moins sévère; vive la réforme! vivent les largesses! vive l'inconnu!

Une fois, c'était le vieux parti républicain qui voulait profiter de la vacance du saint-siége pour restaurer le Sénat antique; une autre fois, c'était Bologne ou Pérouse qui prenait les armes pour s'émanciper, ou d'autres communes qui parlaient de conquérir leur autonomie; bref, la détente était générale, et souvent aussi la dislocation.

Sous quelque gouvernement que ce soit : empire, royauté ou république, l'interrègne est funeste. Quand la souveraineté est interrompue, la porte est ouverte à deux battants à toutes les revendications, à tous les appétits. C'est ce qui advenait à Rome chaque fois que le pape mourait.

Les suppositions sur le choix du nouveau pape étaient l'objet d'une agitation moins dangereuse, mais qui laissait encore beaucoup à désirer.

La ville était divisée en partis, en coteries; chaque cardinal avait la sienne; les paris s'ouvraient sur les uns, sur les autres, et avec une fièvre telle, qu'on dut souvent les interdire.

On pariait sur un cardinal comme on mettait à la loterie, et l'on était plus préoccupé du succès du candidat dont on espérait quelque chose, à la coterie duquel on appartenait, que du triomphe du plus méritant des membres du sacré collége.

Tout cela, on le comprend, n'aidait guère au maintien de l'ordre ; aussi l'anarchie levait-elle promptement sa tête hideuse.

Pendant l'interrègne de la mort de Grégoire XV à l'élection d'Urbain VIII (1623), c'est-à-dire pendant une période de vingt-huit jours, voici, selon le chroniqueur Gigli, quelle fut la situation de la capitale du monde catholique :

« De mémoire d'homme, on ne se rappelle rien de pareil. Il ne se passait pas un jour sans disputes, sans bagarres sur les places publiques, sans homicides, sans guet-apens. On trouvait à chaque instant des hommes, des femmes assassinés en divers endroits ; beaucoup avaient la tête séparée du tronc; d'autres, coupés par morceaux, étaient jetés dans le Tibre. Quantité de maisons furent dévalisées la nuit ; d'autres furent assaillies en plein jour. Des femmes, des filles furent odieusement outragées et enlevées. Les sbires qui essayaient d'arrêter les malfaiteurs étaient blessés ou tués. Le *caporione* du Transtevère reçut un coup de poignard en inspectant, le soir, son quartier ; d'autres *caporioni* ne durent leur salut qu'à une fuite précipitée. Les soldats, les gardes que les princes romains ou autres puissants personnages tenaient à leur solde, se distinguèrent particulièrement dans ces désordres. Les gardes que le cardinal de Savoie avait amenés avec lui, tuèrent plusieurs sbires qui avaient arrêté un de leurs camarades. En somme, la situation devenait plus déplorable de jour en jour, et la discorde qui régnait parmi les cardinaux l'aurait aggravée d'une manière effrayante, si l'élection du nouveau pape eût tardé. »

Cet extrait n'est qu'un très-faible échantillon des complications provoquées par les interrègnes.

Les fonctionnaires préposés à la défense de l'Etat pendant la vacance du saint-siége prenaient bien les précautions de rigueur ; ainsi, les chefs des quartiers, *caporioni*, veillaient à la sécurité de leurs *rioni* respectifs ; la noble famille Mattei armait un corps de troupes pour surveiller le Ghetto et tenir en respect les juifs, quoique ceux-ci ne fussent pas très-dangereux ; la cité Léonine était gardée par des sbires ; le pont Saint-Ange occupé par deux compagnies de milices pontificales ; le Vatican entouré d'un cordon d'agents et de troupes, afin de préserver le conclave de toute atteinte ; avant que Rome fût éclairée à l'huile, ce qui ne date pas de loin, tous les chefs de famille devaient, tant que durait la vacance, mettre un lampion ou une lanterne à une de leurs fenêtres, au moins ; des dispositions spéciales étaient prises par le camerlingue et son conseil contre les barons suspects et batailleurs, contre les bandes de brigands ; le gouverneur de Rome édictait de sévères ordonnances contre les voleurs, les assassins, les agitateurs, les perturbateurs de la tranquillité publique ; les démonstrations bruyantes, les rassemblements étaient défendus ; mais cela n'empêchait ni les crimes, ni les tentatives d'insurrection, car, de fait, la souveraineté était suspendue, et, nous l'avons dit, la suspension de la souveraineté, c'est l'anarchie.

Avant Grégoire X, qui élabora les lois sur le conclave, et plus particulièrement avant Grégoire VII, l'interrègne se prolongeait rarement au delà de certaines limites. Le sacré collége n'était pas alors en possession du privilége d'élire le pontife ; ce privilége appartenait au clergé et au peuple romains, et les élections avaient lieu, par acclamation ou par surprise, quand les hauts barons s'en mêlaient ; si bien qu'elles s'effectuaient d'une façon assez rapide.

Ainsi, saint Lin fut élu le lendemain du martyre de saint Pierre ; son successeur, saint Clet, après vingt-quatre heures de vacance ; saint Boniface Ier, également après vingt-quatre heures ; saint Boniface II, après trois jours ; saint Zacharie, après deux jours ; saint Léon III, après un jour ; saint Pascal Ier, après un jour ; saint Léon IV, le jour même de la mort de Sergius II ; Théodore II, après trois jours ; Landon, après deux jours ; Jean XI, après deux jours ; Léon VII, après un jour ; Jean XX, après deux jours ; Grégoire VII, pendant qu'on célébrait les funérailles d'Alexandre II ; Gelase II, après trois jours ; Innocent II, après un jour ; Adrien IV, après un jour ; Luce III, après un jour ; Urbain III, après un jour ; Célestin III, après un jour ; Innocent III, le jour de la mort de Célestin III, etc.

En ces temps, il est vrai, l'élection n'entraînait pas l'intronisation immédiate, et le pape ne commençait à régner régulièrement que quand l'empereur lui avait accordé l'*exequatur*.

Ajoutons, d'autre part, que, le pouvoir temporel n'existant encore qu'à l'état embryonnaire et les barons étant maîtres de la ville éternelle et des districts environnants, la vacance du saint-siége n'apportait pas de modifications bien sensibles dans le gouvernement. Les choses restaient donc, à peu près, dans le *statu quo* après la mort du pape, et si des dispositions étaient prises pour parer aux inconvénients de la vacance, elles visaient plutôt la sphère ecclésiastique que la sphère laïque. Par exemple, l'archiprêtre de la basilique du Latran, considéré, après le pontife, comme le chef du clergé romain, et deux autres prélats, les deux évêques suburbicaires les plus anciens, assumaient la direction de l'Eglise pendant son veuvage ; mais cet honneur leur était également dévolu quand le pape s'absentait de Rome, de sorte qu'en réalité l'interrègne n'était le sujet d'aucune mesure considérable spéciale.

Par la suite, lorsque le patrimoine de Saint-Pierre se transforma *en royaume*, lorsque les hauts barons eurent les griffes coupées, lorsque les cardinaux furent les seuls électeurs du pape, le triumvirat précité céda la place à un gouvernement provisoire investi d'une autorité qui embrassait le spirituel et le temporel.

C'est qu'à dater de cette époque il ne s'agit plus seulement de la vacance du saint-siége, mais encore de l'*interrègne*, lequel tendait souvent à s'éterniser au profit de la confusion. L'histoire de la papauté pendant les huit derniers siècles nous en fournit des preuves d'une triste éloquence.

Nous n'en citerons que quelques-unes : après la mort de Grégoire VII, l'interrègne dura un an ; après celle de Célestin IV, un an ; après celle de Clément IV, deux ans, deux mois, neuf jours ; après celle de Nicolas IV, deux ans, trois mois, deux jours ; après celle de Clément V, deux ans, cinq mois, dix-sept jours.

Ce dernier fut le plus long de tous les interrègnes.

Le grand schisme d'Occident amena une autre vacance déplorable, qui dura deux ans, cinq mois, huit jours, après la déposition de Jean XXII ou XXIII.

En présence de complications aussi fréquentes, aussi dangereuses, un pouvoir d'interrègne dut être créé ; voici, en substance, ce que fut ce pouvoir, toujours méprisé parce qu'il était faible, jusqu'à l'élection de Pie IX qui eut lieu après seize jours d'interrègne, dont deux de conclave.

Le pape mort, le sacré collége prenait la régence de l'Eglise et du royaume, et déléguait ses pouvoirs aux trois cardinaux chefs d'ordres, soit : au premier car-

dinal de l'ordre des évêques, au premier cardinal de l'ordre des prêtres et au premier cardinal de l'ordre des diacres. Ces trois cardinaux exerçaient, tour à tour, l'autorité suprême. Cependant, jusqu'à l'ouverture du conclave, c'était le cardinal camerlingue qui gérait l'Etat, avec l'assistance du cardinal grand pénitencier et du cardinal-vicaire. Le camerlingue jouissait du droit de battre monnaie à ses armes, avec la légende : *Sede vacante*, sur la face et l'antique écusson du saint-siége (le pavillon et les clefs croisées en X) sur le revers.

Tous les matins, durant les funérailles du pontife, le sacré collége tenait une séance au Vatican ou dans la sacristie de Saint-Pierre. Dans la première de ces séances ou congrégations, il recevait du camerlingue l'anneau du pêcheur, qui était brisé, ainsi que le cachet servant à plomber les bulles ; ses membres juraient d'observer les constitutions relatives au conclave ; le gouverneur de Rome était révoqué ou confirmé dans ses fonctions ; deux ecclésiastiques devant faire : l'un, l'oraison funèbre, en latin, du défunt ; l'autre, l'oraison, également en latin, pour l'élection la meilleure et la plus prompte du futur pontife, étaient désignés, et la commission pour préparer le conclave était nommée. Dans la seconde congrégation, la haute assemblée confirmait dans leurs emplois les principaux fonctionnaires du royaume ou les remplaçait, et prenait des mesures pour le maintien de l'ordre ; dans la troisième, elle choisissait le confesseur du conclave ; dans la quatrième, elle nommait deux médecins et un chirurgien ; dans la cinquième, un apothicaire et deux aides-apothicaires, deux barbiers et deux aides-barbiers pour le conclave ; dans la sixième, le dernier cardinal-diacre tirait au sort les cellules que les cardinaux devaient habiter ; dans la septième, Leurs Eminences désignaient les trente-cinq valets chargés de nettoyer le conclave (avant Clément XII, ces valets n'étaient que vingt-quatre); dans la huitième, deux cardinaux étaient choisis pour examiner les conclavistes, c'est-à-dire les deux familiers que chaque cardinal pouvait avoir avec soi en conclave; dans la neuvième, trois cardinaux étaient nommés, au scrutin secret, pour présider à la discipline claustrale et à la propreté du conclave ; dans la dixième, les cardinaux-diacres présentaient le bref qui devait leur assurer voix active dans l'élection du pape, pure formalité, mais qui était exigée depuis une bulle *ad hoc* de Pie IV, confirmée par Sixte V.

Ajoutons qu'aussitôt après la mort du pontife le camerlingue avait expédié des courriers à tous les cardinaux absents de Rome ou de la ville dans laquelle Sa Sainteté était décédée, pour les inviter à rejoindre immédiatement le sacré collége afin de concourir au conclave.

Revenons maintenant aux funérailles.

Quand les chrétiens se rassemblaient dans les catacombes, dans les cimetières, quand ils devaient s'entourer des plus grandes précautions pour célébrer leur culte, le pape était inhumé à bref délai et en secret; ce n'est que vers le commencement du septième siècle qu'on lui fit des funérailles solennelles. Ces funérailles duraient trois jours au huitième siècle et sept jours au douzième ; elles durèrent neuf jours à partir du treizième siècle après que Grégoire X eut décrété, dans le quatorzième concile général, tenu à Lyon, que les cardinaux rendraient des honneurs funèbres au pape défunt pendant neuf jours, et entreraient en conclave le dixième jour, dans la ville où résiderait la curie apostolique.

Les funérailles papales se nommaient *novendiali*, et avaient lieu dans la basilique de Saint-Pierre, quand le pape s'était éteint à Rome.

Les trois jours d'exposition dans la chapelle du Saint-Sacrement terminés, le défunt était transporté dans la chapelle du chapitre. Là, des chapelains le posaient dans un cercueil de cyprès, et lui cachaient le visage sous un voile blanc ; le cardinal-neveu, ou à son défaut un autre cardinal, lui couvrait les mains avec un voile également blanc ; le majordome déposait à ses côtés trois bourses de velours cramoisi frangées d'or, contenant des médailles d'or, d'argent et de bronze frappées sous son règne ; un cardinal, le doyen de ceux qu'il avait créés, étendait sur lui un drap rouge ; un autre mettait à ses pieds un tube de fer-blanc renfermant un parchemin relatant les actes de son pontificat, et le cercueil, fermé avec des vis et scellé par les notaires du chapitre, du camerlingue et du palais apostolique, était consigné au chapitre qui le faisait enfermer dans une caisse de plomb, puis dans une caisse de bois, en ayant soin de veiller à ce que chacune de ces caisses fût scellée comme la première.

Le sixième jour après sa mort, le défunt était placé dans une niche de la chapelle chapitrale d'où l'on retirait la dépouille de son prédécesseur, laquelle passait alors au lieu définitif de sa sépulture.

Le septième jour, un somptueux catafalque s'élevait au centre de la grande nef de la basilique ; les gardes nobles, en tenue de gala, l'entouraient, et la partie la plus pompeuse des funérailles commençait.

Nous n'en retracerons pas le cérémonial purement liturgique ; nous nous contenterons de dire que le sacré collége, la curie, et tout ce qui, à Rome, avait une charge de quelque importance ou un nom blasonné y assistait.

Le dernier jour des *novendiali*, dès que la messe était terminée, le prélat désigné pour prononcer l'oraison funèbre du défunt montait en chaire.

Parmi les ecclésiastiques qui eurent l'honneur de cette tâche, on cite Giannantonio Campano, fils d'une paysanne, venu au monde sous un laurier, en plein champ, près de Capoue, successivement gardeur de pourceaux, enfant de chœur du curé de son village, professeur à l'université de Pérouses et restaurateur des belles-lettres en Italie. Il fit l'éloge funèbre de Calixte III en 1458.

Le prélat qui prononça l'oraison de Jules II, en 1513, se nommait Thomas Fedro (Phèdre). Il tenait ce nom de l'*Hippolyte* de Sénèque qu'il avait joué, à Rome, à l'âge de treize ans, dans une représentation donnée chez le cardinal de San Giorgio.

Ce fut un Français et un des doctes écrivains du seizième siècle, Marc-Antoine Moret, qui prononça en 1572 l'éloge de saint Pie V.

Le lendemain des *novendiali*, le sacré collége se réunissait à Saint-Pierre, dans la chapelle chapitrale ; le doyen des cardinaux de l'ordre des évêques célébrait la messe du Saint-Esprit, le prélat chargé de l'oraison *De eligendo pontifice* exhortait, en latin, les cardinaux à faire une prompte et sainte élection, et, dans l'après-midi, le conclave était ouvert.

ARMAND DUBARRY.

NOTES DE PÊCHE ET DE VOYAGES.

FROSCH ET PÉCOPIN [1].

Le guet apens. Dessin de Vierge.

* * *

La nuit était sombre encore quand la main de Frosch s'appuya doucement sur mon épaule. M'apprêter à partir fut l'affaire de quelques minutes. Je m'habillai à la lueur d'une petite lumière que Frosch cachait sous un rideau.

Il me donna ma précieuse carabine : je sentis à son poids que la provision de cartouches était complète, et, marchant sur la pointe des pieds comme des malfaiteurs, nous gagnâmes le jardin et, de là, la campagne.

C'est ainsi que je m'éloignai de cette maison, où des rêves séduisants semblaient me promettre un long et tranquille bonheur !

Pas un bruit ne troublait le silence des champs. Frosch marchait devant, je le suivais, Pécopin fermait la file. Nous fîmes un détour pour éviter les cases des nègres, qu'il importait de ne pas réveiller. Et déjà le crépuscule s'étendait rapidement dans le ciel.

Frosch suivait le grand sentier dans lequel il avait administré une si belle volée à Mascarenhas. Pécopin poussait à demi-voix quelques grondements sourds, qui me faisaient jeter avec défiance les yeux autour de moi. Mais partout le bois était sombre et muet.

Tout à coup une liane, sans doute tendue en travers du chemin, fit trébucher Frosch qui tomba en avant. Pécopin poussa un aboiement furieux. Mais il était trop tard ! Au même moment un filet, une sorte d'épervier, s'abat sur nous, et, nous accablant de son poids, nous aplatit contre terre.

Dix hommes sont autour de nous, dix *peones* robustes, armés.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Pécopin rugit et se trémousse comme un beau diable.

— Etranglez le chien ! dit une voix que je reconnais pour celle de dom Antonio. Et vous autres, silence ! ou je vous fais faire connaissance avec mon *machete !...* Allons ! dépêchons !

— Pécopin, tais-toi ! fait Frosch d'une voix étouffée. Et vous, bandits du diable, respectez mon chien, ou gare à vos doigts !

— Silence ! ou gare à vous !...

En dix minutes, nous étions garrottés et ficelés comme des carottes de tabac, Pécopin aussi bien que les autres.

Deux mules sortirent du fourré ; chacun de nous fut ficelé sur le dos d'une de ces montures, Pécopin sur le ventre de Frosch. Mascarenhas monta sur un cheval ; deux *peones*, également montés, devaient former avec lui notre escorte.

— Dieu vous conduise ! Français de malheur ! et n'y revenez pas, ou sinon !... nous cria la voix d'Antonio.

Puis, tout disparut au milieu du galop vertigineux de nos montures.

*
* *

Toute la journée nous courûmes ainsi, changeant — ou mieux *changés* — de montures aux vendas de la route où des peones nous attendaient. La chaleur était insupportable, notre position sur les montures était horrible ; jamais homme n'a plus souffert ! Un calme parfait était la seule contenance à opposer aux railleries de Mascarenhas le rossé qui, de temps à autre, envoyait au pauvre Frosch quelque coup de fouet, soi-disant pour faire taire Pécopin qui ne soufflait pas plus qu'une bûche. On aurait dit que la bonne petite bête comprenait que toute résistance était inutile et que la vengeance est un mets qui se mange froid !

Autant que je pus le constater en rassemblant mes souvenirs, nous ne suivions plus, depuis la nuit, la *picada* qui aurait dû nous mener à Bahia. Cette conviction ajouta encore aux soucis de notre triste position. Nous courions toujours ; mais bientôt un bruit vient frapper mon oreille...

Je ne m'y trompais pas ! C'était le bruit de la mer !

Qu'est-ce que cela signifie?...

Au moment où nous arrivons sur le rivage, Mascarenhas saisit un pistolet dans les fontes de sa selle ; un frisson me passe, je l'avoue, dans les veines...

— Adieu la vie ! adieu tous ! Mourir sous la main d'un bandit !...

J'étais résigné...

Mais le mulâtre étend le bras, une amorce brûle seulement... c'est un signal !

Une seconde luit...

J'entends dans la nuit un clapotement d'abord faible, puis rapidement croissant ; c'est le bruit des rames. Une embarcation aborde non loin de nous.

Sans qu'une parole soit prononcée, nous nous sentons détacher de nos montures ; puis on nous dépose au fond de la baleinière, qui, montée de ses huit rameurs, nous emporte sur les vagues...

Une demi-heure après, nous étions à bord d'un navire de modeste importance ; on nous délie, et le capitaine, en beret béarnais, s'approche de nous et nous dit :

— Messieurs ! vous êtes mes passagers. Je vais avoir l'honneur de vous faire conduire à la cabine qui vous est destinée ; vous y trouverez des effets qui vous y attendent. Quant à vos armes, vous me permettrez de ne vous les remettre qu'à notre arrivée en Espagne... Votre serviteur !

Et il disparut...

*
* *

Ainsi que je le devinai dès le premier moment, notre position à bord du brick biscayen n'était pas d'une gaieté folle. Ah ! maître Antonio avait bien calculé son affaire, et il était bien servi : convenons-en ! Tant que nous fûmes dans les parages brésiliens, notre cabine ressemblait beaucoup plus à une prison qu'à quoi que ce fût : il ne nous était permis de monter prendre un peu d'air sur le pont que la nuit.

D'ailleurs, le capitaine seul parlait français... et quel français !... Nous avons un proverbe là-dessus !...

Pas un des hommes de l'équipage ne nous adressait la parole, pas un ne nous répondait même, si nous lui parlions. Il y avait évidemment là une consigne sévère.

Pécopin devint notre distraction et notre bouffon familier.

L'irritation des premiers jours s'assoupit peu à peu, et nous n'en laissâmes bientôt plus rien paraître.

Elle était tombée au fond du cœur !...

*
* *

. . . .

— Frosch !

— Monsieur ?

— Combien y a-t-il de temps que j'ai écrit à Rafaël ?

— Monsieur a été déposé avec moi à Bilbao il y a quinze jours. Monsieur est à Paris depuis dix jours. Monsieur a voyagé trois jours : il y a donc treize jours que la lettre est partie...

. . . .

— Frosch !

— Monsieur ?

— Je n'y tiens plus ! Cela ne peut pas durer comme cela. Il faut un mois à la lettre pour arriver. Il faut un mois au moins pour que j'aie la réponse, en supposant que Rafaël réponde tout de suite... Jamais je n'attendrai si longtemps ! Ecoute-moi bien : je vais partir de nouveau, et, dans un mois, je saurai à quoi m'en tenir. Je ne puis attendre ainsi une éternité. Je souffre trop ! Non ! il est impossible de rester plus longtemps ici. Je vais partir, mon brave Frosch. Il le faut ! Toi, tu resteras... Si je ne reviens pas... eh bien !...

— Monsieur sera tout revenu : il ne partira pas.

— Je pars, te dis-je !... Je n'y tiens plus !...

— Non, monsieur, vous ne partirez pas, parce que ce serait commettre une faute : excusez votre Frosch, il n'a pas le temps de faire des phrases ! Croyez-vous que je ne vois pas que, depuis votre retour en Europe, vous êtes malade ? Mais si, je le vois ! Un voyage là-bas, où vous êtes signalé, ne vous vaut rien... de toutes les manières. La première chose que vous y recevrez sera, indubitablement, une balle dans le dos !

— Cela m'est égal !

— Je le sais, parbleu ! bien. Aussi je ne dis point cela pour vous faire peur, mais bien parce qu'il faut garder des atouts dans son jeu avec ces gredins-là.

— Comment donc faire ?

— C'est bien simple, monsieur ; je partirai demain.

— Comment ! toi, mon pauvre Frosch?

— Oui, moi.

— Mais, si je suis guetté là-bas, tu n'es pas moins que moi recommandé au prône!

— Vous et moi, moi et vous, cela n'est pas la même chose. J'ai mon idée : il y a deux mois que je la mûris. Pendant que vous vous désoliez, moi je pensais à la meilleure méthode pour payer ma dette là-bas : car j'en ai gros sur le cœur... Enfin... suffit!... J'irai à Bahia, j'irai à la fazenda... je saurai ce qui en est. Que monsieur me laisse partir et, avant deux mois, il sera tranquillisé, foi de Frosch! ou j'y perdrai mon bonnet.

*
* *

A la grâce de Dieu! Frosch est parti.

Pécopin n'a pas voulu rester, et il a fallu le laisser suivre son vieux camarade. Braves gens!...

— Quoi, gens! votre chien?

— Eh bien, oui! trouvez-moi beaucoup de *gens* qui, de leur plein gré, aillent affronter pour un ami tout ce que Pécopin va braver pour moi! Vos *gens* ne le feraient probablement que par intérêt ou par orgueil. Mon Pécopin, au contraire, c'est un héros de courage, un héros de fidélité : et mon héros n'en est pas plus fier! N'ayez aucune crainte de l'avenir; il ne me reprochera jamais ses services! Il saura résoudre ce problème merveilleux: rester mon serviteur sans bassesse, et mon ami sans indiscrétion.

... O mon Dieu! abrégez donc les jours! Je suis dévoré d'impatience. Que faire? Plus de deux mois sans espoir de nouvelles!... Pauvre Micaëla! qu'êtes-vous devenue? Dom Antonio serait-il arrivé à ses fins?...

Horreur!!!...

*
* *

« Monsieur,

« Nous sommes mal dans nos affaires, et il est grand temps que vous arriviez. Si vous saviez ce qu'on m'a fait, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu! C'est à en perdre la tête!...

« Il faut pourtant que j'en retrouve assez pour vous mettre au courant de ce que j'ai fait : attendez-vous à ce que je vous écrive tout cela peu à peu; non que j'aie peur de rien oublier, ce sont des choses dont je me souviendrai toute ma vie!...

« Une fois sur le paquebot qui m'emportait de nouveau vers Bahia, je réfléchis que la besogne que j'avais entreprise n'était pas des plus commodes; et — ma foi, je puis bien vous le dire! — j'eus bien peur de ne pas réussir! Et encore aujourd'hui, je ne puis pas me vanter d'avoir fait tout ce que je voulais faire...

« Ni vous ni moi, monsieur, n'aurions réfléchi que votre Frosch n'a jamais su un mot de portugais, qu'il possède d'autre part un physique d'une tournure trop peu commune, et qu'enfin le brave Pécopin n'est pas un chien tel qu'on en voit beaucoup. Toutes circonstances défavorables au premier chef! J'en conclus qu'il n'en fallait pas tant pour être reconnu de tout Bahia, et ce n'était pas là mon compte : car on avait dû, certainement, poster là-bas des gens intéressés à épier un retour possible et à s'y opposer.

« Une bien vilaine séquelle, monsieur, que ce dom Antonio, votre ami intime, avec son mulâtre au nom si baroque! Heureusement, celui-ci ne fera plus de mal à personne...

« Mais il faut commencer par le commencement. Ayez la bonté de prendre un peu de patience, monsieur; le pauvre Frosch a dû en dépenser tant depuis qu'il vous a quitté! Aussi bien les nouvelles que j'ai à vous apprendre ne sont pas si réjouissantes que vous deviez les désirer tout de suite.

« Mon intention bien arrêtée était de ne faire que traverser Bahia, de courir au plus vite aux Palmares, et d'y prendre langue n'importe comment! Je me fiais à ma bonne étoile, et un peu à l'excellente carabine-revolver dont vous vous êtes démuni pour moi. Je comptais enfin sur le nez de Pécopin pour traverser sans encombre les sentiers du Mato-Virgem que nous avions déjà parcourus avec dom Rafaël, et que je croyais me rappeler parfaitement. Quant au grand chemin par Caxoeira, il n'y fallait point songer : le Mascarenhas, ou tout autre de même espèce, m'y aurait dépisté aux premiers pas.

« Le hasard arrangea les choses d'une manière bizarre. A peine débarqué, que vois-je? ce brave Papillon qui étalait aux yeux de quelques mulâtres des foulards rouges, et, parmi les mulâtres, mon grand oiseau de malheur qui criait et gesticulait comme quatre!...

« Etre dépisté dès le début, c'était dur! J'essayai de passer de côté. Mais il était trop tard : le mulâtre s'était retourné et, les bras croisés, me regardait d'un air moqueur.

« — Pas moyen de reculer! me dis-je.

« Et, marchant droit vers le groupe, je tendis la main à Papillon. Quand je me retournai, Mascarenhas s'était éclipsé...

« Vous pensez bien, monsieur, que la reconnaissance fut bientôt faite avec le colporteur, qui est, pour sûr, le plus honnête homme que j'aie trouvé dans ce chien de pays. Il me fit même tant d'amitiés, que, le prenant à part, je n'hésitai pas à lui expliquer tout, et à lui demander son aide.

« — C'est vrai, ami Frosch! s'écria-t-il. Ton maître est un brave jeune homme. Quant à dom Antonio, c'est un butor, qui me met régulièrement à la porte. Son Mascarenhas vaut encore moins que lui! A présent que ce mulâtre endiablé sait tout ce qu'il voulait savoir, il faut l'empêcher d'arriver là-bas avant toi!

« — Voilà justement le difficile! Il a déjà pris ses jambes à son cou, et, toute modestie à part, je ne me sens pas taillé pour le distancer.

« — Quant à cela, pas de danger, mon vieux! Je connais mon Mascarenhas sur le bout du doigt. Il ne partira pas avant demain matin : il faut qu'il se grise ce soir comme un portefaix des Batignolles; je sais où le retrouver. Seulement ne nous montrons pas trop ensemble. J'ai mon idée... Viens chez moi!... »

« Ainsi que je vous le disais, monsieur, Papillon est tout de même un bien brave homme. Il ne me devait rien, et il se donnait autant de mal pour mon affaire, que s'il s'était agi de faire sa fortune.

« Il m'entraîna chez lui, dans une toute petite maison, au fond d'une ruelle isolée. Une vraie maison de colporteur, monsieur, bien faite pour un homme qui n'est jamais chez lui! Imaginez-vous deux petites pièces : l'une, le magasin, où je ne suis pas entré, et qui était fermée avec des cadenas gros comme la tête; l'autre, la chambre, qui avait pour tout mobilier un lit, deux escabeaux, un fourneau, cinq ou six écuelles et trois verres.

« Papillon posa sa balle dans un coin, nous fit manger, Pécopin et moi, et sortit en m'invitant à dormir... »

*
* *

La lettre de Frosch a quarante pages, je n'aurais jamais cru qu'il pût manier la plume aussi lestement. Pourtant le brave homme n'avait pas tout dit, c'est Papillon qui m'a appris depuis ce qu'il avait fait du mulâtre.

Le rusé *mascate* savait bien en effet où trouver son homme en train de vider force pots de cachaça en compagnie de drôles de son espèce.

— Eh bien! maître Mascarenhas, s'écria-t-il en entrant, je viens vous dire adieu.

— Bon voyage, *senhor* Papillon ! dit l'autre en avançant un verre dans la direction du bossu.

— Partez-vous avec moi? Je passerai par la fazenda de dom Antonio sans doute.

— Merci, j'ai encore affaire à Bahia. A propos! c'est demain que vous partez?

— Dès le matin.

—Avec votre ami Frosch?

— Non, Frosch ne part pas. Il paraît qu'il veut rester ici plusieurs jours encore... Mais pourquoi l'appelez-vous mon ami?

— Je ne sais pas. Il est venu vous serrer la main hier, et j'ai cru que vous vous revoyiez avec plaisir. Vous vous êtes mis à causer...

— Pas longtemps. Il était pressé ; je ne sais pas ce qu'il veut faire en ville : il disait qu'il en avait pour longtemps, et me demandait si je voulais l'aider... Est-ce que j'ai le temps? Il faut que demain je parte au premier jour : j'ai mieux à faire que m'occuper de cela !... Entre nous, voyez-vous, je crois que son maître l'a chassé pour certaines sottises que je connais bien. Alors...

— Alors?

— Il croit qu'il trouvera des amis ici pour s'occuper de lui, et il se figure qu'il fera fortune à Bahia. C'est pitoyable! quand d'honnêtes gens comme vous et moi restent gueux en se donnant bien du mal!... Mais adieu! il est tard, et il faut que demain je sois sur pied avant le soleil.

— Adieu ! Bonne chance !

Et le bon *mascate* s'en alla, tout joyeux d'avoir fait avaler au mulâtre en goguette une aussi monstrueuse histoire. Son plan était fait, tout lui souriait, et il dormit content cette nuit-là dans sa petite chambre, où Frosch ronflait comme un ophicléide.

... Le lendemain matin, celui-ci se sentit vigoureusement secoué, et sauta à demi réveillé de sa mince couchette.

Tandis qu'il se frottait les yeux et s'habillait en se demandant ce que signifiait ce brusque réveil, Papillon silencieux préparait tout pour exécuter son plan.

Il mit à Frosch un chapeau et un manteau à lui appartenant, se saisit de Pécopin, l'enroula dans une couverture qu'il plaça sur la valise de Frosch, enveloppa la carabine dans une toile, et, plantant le paquet au bout, mit le tout sur l'épaule de Frosch, en lui recommandant de faire cesser les soubresauts désordonnés auxquels le pauvre chien se livrait dans sa prison étroite.

— Comprends-tu maintenant, ami Frosch? dit-il enfin à mon domestique stupéfait. J'ai bien dit au Mascarenhas que je partais ce matin. Mais, comme il est encore plus méchant qu'ivrogne, il pourrait néanmoins guetter, et s'apercevoir de tout. Comme cela, tu fais le plus beau Papillon qui ait jamais voltigé dans le *mato*!... Attention ! Tâche que ton chien se tienne tranquille ; n'oublie pas que le sentier est à gauche, et, une fois hors de vue, file droit... Je me charge de retenir le Mascarenhas pendant quelques jours : il croira que je suis toi ! ah ! ah !... Allons ! allons ! tu diras merci une autre fois... En avant! marche !

Et le brave homme ferma sa porte au nez de Frosch, qui n'avait pas pu placer un mot.

* * *

« ... J'avais déjà marché toute la journée, monsieur, suivant toujours l'imperceptible sentier que Papillon m'avait recommandé de prendre, à gauche du chemin ordinaire. Je me sentais fatigué. Pécopin tirait la langue, le jour ne nous arrivait plus que difficilement à travers les inextricables fouillis de feuillage qui nous entouraient. D'ailleurs j'étais parvenu à un endroit où le terrain se trouvait dégagé sur un espace de quelques pas. Je m'assis, je mangeai ce que Papillon avait mis le matin dans mon sac, et je m'étendis sur mon manteau.

« Ce fut ma première nuit sous bois. Je devais en passer d'autres de la même manière, car il me semblait prudent de ne pas paraître dans les *vendas* où nous avions passé avec vous, monsieur, et dom Rafaël. Je comptais vivre de ma chasse quand mes petites provisions seraient épuisées. Elles le furent le soir même.

« Ah ! quelle nuit ! Non-seulement je ne pus fermer l'œil, mais malgré mon arme, que je serrais dans la main, je tremblai d'une fièvre — je dirai même d'une peur — continue. Pécopin non plus n'était guère habitué à ces mille bruits de la forêt vierge : de temps en temps il s'éveillait, dressait le nez, et grondait d'effroi autant que de colère.

« Depuis j'ai eu moins peur, parce que j'ai connu la raison de quelques-uns de ces bruits. Ce craquement dans les branches, c'était un jaguar — la *onça*, comme ils disent ici — qui passait dans le hallier ; ces lueurs qui me filaient devant les yeux comme de petits éclairs, c'était un insecte brillant dans la nuit comme une étincelle voltigeante ; ces miaulements étouffés étaient ceux d'un *puma* couché à une dizaine de pas, qui nous guettait jusqu'au jour et tenait Pécopin perpétuellement en alerte. Mais ce qui produisait sur moi la sensation la plus désagréable, c'était ce fourmillement, cette trépidation universelle du sol autour de moi ; je me suis aperçu qu'elle était causée tout simplement par les myriades d'insectes qui couraient sur la terre, se glissaient dans les herbes, criant, bourdonnant, grinçant, faisant enfin un bruit confus qui m'enveloppait et m'ôtait le sommeil.

« Je parvins par la suite à m'habituer à tout cela. Mais, ce que je ne pus jamais faire, c'est m'accoutumer à ces hideux moustiques, qui me mettaient tous les matins la figure dans un état pitoyable !

« Enfin cette terrible nuit se termina. Je me levai plus fatigué encore que la veille ; et je me remis en marche, ma carabine à la main, espérant tuer aisément quelqu'un de ces petits animaux que j'avais vu passer auprès de moi le jour précédent.

« ... Il était déjà midi, et la faim se faisait sentir. J'avais fait un détour pour éviter la première *venda*, celle où nous avions fait la connaissance de Papillon : cette marche pénible à travers le hallier m'avait harassé de fatigue ; et lorsque je rentrai dans le sentier, j'avais autant besoin de repos que de nourriture. Cependant nul animal ne paraissait à ma portée ; ma carabine, que je tenais prête, me fatiguait le bras, et je n'avais pas eu encore une occasion de l'épauler ! Je pense que

la fatigue avait engourdi tous mes sens, et que je n'avais ni la vue si perçante, ni l'oreille si fine qu'à l'ordinaire : car je n'ai jamais traversé aucune partie du *malo virgem* sans y voir au moins de ces grands lézards bons à manger, des *lagartos*, comme on dit ici.

« Puis le soleil baissa, et je sais par expérience qu'ici la nuit profonde se fait en quelques minutes. Je n'en pouvais plus ; mes mains, mes genoux, avaient été mis en sang par les épines atroces du fourré. La faim me tiraillait l'estomac, et mes jambes brisées ne me portaient plus.

« Effrayé par la perspective de rester seul sous bois, je me dirigeai vers une petite *venda*, plus chétive que la première, et devant laquelle nous avions passé sans nous arrêter la première fois.

« Là je mangeai un peu, puis je me couchai sous le *rancho*, Pécopin à mes pieds, et je m'endormis, brisé par la fatigue.

« Le lendemain, en me réveillant, je ne manquai pas de réfléchir sur l'énorme imprudence que j'avais commise. Il s'agissait de faire un voyage secret, et je m'en allais passer dans une auberge où tout le monde s'arrête !... Cette pensée me remplissait d'inquiétude pour l'avenir, tandis que je me levais et que je bouclais ma valise pour me remettre en route. Cependant peu à peu le sentiment de mes forces revenues, et cette foule de mauvaises raisons qu'on se donne à soi-même lorsqu'on sent qu'on a fait une sottise, vinrent me rassurer un peu. Je me dis que Papillon retenait sans doute encore Mascarenhas en ville, que d'ailleurs le mulâtre

Au bord du Peraguacu. Dessin de Vierge.

ne pouvait savoir si j'avais suivi le grand chemin ou le sentier des bois, qu'il pourrait bien, en tous cas, ne pas s'arrêter à la même *venda* que moi; enfin je me donnais à moi-même une foule de prétextes plus stupides les uns que les autres !...

« Vous allez voir, monsieur, si je fus puni de mon inconséquence !

« Après avoir marché tout le jour plus allégrement encore que d'habitude, j'étais parvenu jusqu'au bord du Peraguacu, sans encombre et plein d'espoir : car je savais que je pouvais arriver aux Palmares le lendemain, et il ne me restait plus qu'à combiner comment j'y ferais secrètement mon affaire.

« Il était presque nuit. Assis non loin de l'eau à un endroit où la rive descendait à pic dans le fleuve d'une hauteur d'environ trois mètres, je dînais tranquillement avec quelques provisions que j'avais prises le matin à la *venda*.

« Tout à coup, Pécopin dresse les oreilles, et commence à donner des signes d'inquiétude et de colère. Je crus d'abord que c'était quelque animal qui passait dans les halliers. Mais l'attitude de Pécopin était si étrange, ses grondements si furieux, que je compris qu'un danger pressant approchait. Renfermant donc vivement dans ma valise tout ce que j'avais étalé près de moi, je saisis ma carabine et me tins prêt à tout événement.

« Au même instant deux coups de feu éclatent; je sens une balle siffler près de mes yeux, et un choc violent dans ma valise. Pauvre valise !... Elle était cre-

vée... mais sans elle, monsieur, c'en était fait de votre Frosch.

« Ma première pensée fut de me défendre. L'ennemi était caché, mais je devinais bien qui il était! Ah! si j'avais voyagé pour mon agrément personnel, je vous assure que je serais resté sur la place, bien décidé à me défendre. Mais je songeai que j'avais une mission à remplir et qu'il fallait me conserver pour cela. D'ailleurs, en restant en place, je donnais à mes ennemis le temps de recharger leurs armes, et je leur faisais une cible à découvert.

« Je vous prie de croire, monsieur, que je ne mis pas aussi longtemps à faire toutes ces réflexions qu'il m'en faut pour vous les écrire. Je ne fis ni une ni deux, et je m'élançai dans le fleuve; quelques secondes après, j'entendis auprès de moi le bruit d'un autre chute : c'était le brave Pécopin qui me suivait.

« Je me mis dès lors à nager vigoureusement d'une seule main, tenant de l'autre ma carabine au-dessus de l'eau. J'entendais déjà sur la rive des cris furieux, des pas précipités, et je sentais bien qu'on était à ma poursuite.

« Tout d'un coup, mes jambes heurtèrent quelque chose de mou, et je sentis mes pieds s'engraver peu à peu : je venais de toucher un petit banc de sable. J'y grimpai, et, n'ayant plus d'eau que jusqu'à la ceinture, je me mis à explorer les environs.

« Pendant tout ceci, la nuit s'était faite : elle était d'une clarté admirable, et la lueur des étoiles éclairait d'une lueur argentée. Je voyais assez bien autour de moi les belles eaux du Peraguacu charriant des troncs d'arbres et des débris de toute sorte. Sur la rive que je venais de quitter s'élevaient les masses noires du Mato; sur l'autre, heureusement découverte, je voyais accourir deux individus que je reconnus parfaitement.

« L'un d'eux était un gros homme que je n'avais pas vu à Bahia, mais que je me rappelai sans peine : c'était un nègre, chasseur de son métier, qui, bien qu'appartenant à la fazenda dos Palmares, était dévoué à dom Antonio. C'était un de ceux qui nous avaient ficelé comme des carottes de tabac — si vous vous le rappelez, monsieur — un gros qui s'appelait Juliano. Je n'ai pas besoin de vous dire que son compagnon était l'*ami* Mascarenhos.

« Je n'eus, du reste, pas le temps d'examiner longuement leurs personnes : ils avaient rechargé leurs fusils et, arrivés en face de moi, j'entendis encore deux détonations...

« Cette fois-ci, j'étais à cent mètres environ de la rive, et les fusils de ce pays ne sont pas d'une précision merveilleuse. Heureusement la carabine que vous m'avez confiée vaut un peu mieux; je résolus immédiatement de leur payer une partie de leur dû.

« Je visai attentivement et vis mon Juliano rouler pesamment sur le sol...

« Ceci était bien réussi, mais il fallait en finir.

« Le Peraguacu est large d'au moins mille mètres en cet endroit, et en nageant par la traverse j'étais obligé de servir de cible au mulâtre pendant une centaine de mètres. C'était dangereux : aussi la nécessité de me débarrasser de ce coquin-là s'exposait à moi comme inévitable.

« Malheureusement, quand je le cherchai de l'œil, je ne le vis plus. La chute de Juliano lui avait révélé la supériorité de mon arme, et il s'était sans doute caché.

« Dans ces quelques minutes la nuit était tout à fait venue, et je cherchais, sans y parvenir, à distinguer mon ennemi. Je ne doutais pas, cependant, qu'il ne fût tapi quelque part, attendant l'occasion d'envoyer encore une balle à mon adresse. Poussé par cette inquiétude, je voulus faire quelques pas pour mieux examiner un bouquet de broussailles qui me semblait suspect. Me voilà donc avançant doucement sur mon banc de sable, la carabine à l'épaule, cherchant à percer la double obscurité de la nuit et du fourré.

« Tout à coup, crac!... le fond me manque, et je fais un plongeon magnifique!...

« Un instant après, j'étais sur l'eau, m'escrimant de mon mieux et parfaitement convaincu cette fois que je n'avais qu'une ressource, celle de fuir, puisque mon arme, désormais mouillée, ne pouvait me débarrasser du Mascarenhas.

« Je repris pied de mon mieux sur le banc de sable; puis, passant la carabine en bandoulière, je me mis à la nage pour traverser le fleuve, très-étonné de n'avoir pas encore entendu le coup de fusil que j'attendais.

« Tout alla bien pendant un certain temps. Les eaux étaient profondes, mais peu rapides, et il m'était facile d'éviter les troncs d'arbres et les débris de toute espèce qu'elles entraînaient. Mais, quand je fus au milieu du fleuve, je me crus perdu. Le courant était terrible, et, outre la fatigue extrême que j'éprouvais à le rompre, il me fallait, à chaque instant, éviter le choc certainement mortel d'énormes arbres, de branches enlacées, espèces d'îlots flottants qui semblaient se précipiter sur moi avec la rapidité d'une flèche.

« Ce manége ne fut pas de longue durée.

« Je sentis tout à coup un choc violent sur ma tête, mes mains saisirent je ne sais quoi, mes yeux et mes oreilles s'emplirent d'eau... C'est tout ce dont je me souviens...

« ... Il était petit jour lorsque j'ouvris les yeux.

« J'étais couché sur la rive, une jambe enfoncée dans la vase, à demi enseveli sous le feuillage d'un grand arbre embourbé comme moi et dont je tenais une branche dans ma main. Je me trouvai tout étourdi et très-étonné d'être là, me demandant comment j'avais pu être transporté dans cette position malséante!

« J'eus besoin de plusieurs minutes pour me rappeler l'aventure de la nuit; mais, à peine le souvenir me fut-il revenu, que, ramené au sentiment de la situation, je me levai résolûment et m'arrachai de mon bourbier pour me traîner en lieu plus sec. Là, j'examinai ma carabine, j'en ôtai le tonnerre mobile; je la débarrassai des cartouches mouillées, et, les remplaçant par de nouvelles, conservées intactes dans l'admirable boîte en caoutchouc que vous avez fait établir dans la crosse, je me disposai à reprendre ma marche.

« C'est alors que je m'aperçus que Pécopin n'était pas avec moi. Avait-il été englouti par le courant? Cela me parut peu probable. Mais il avait pu s'égarer dans la nuit! Comment le retrouver?...

« Ces pensées m'ôtaient tout courage; je m'assis sur l'herbe, songeant amèrement à la malechance qui me poursuivait. Je ne doutais pas que le mulâtre n'eût perdu ma trace; par conséquent, il n'aurait rien de plus pressé que de courir à la fazenda et d'annoncer mon arrivée à son maître. S'il y parvenait avant moi, adieu l'enquête! Tout était perdu! Mon seul plan raisonnable était donc d'essayer de le gagner de vitesse et de remonter le fleuve, qui m'était un excellent guide. Heureusement, pensai-je, le flot a eu le bon

esprit de me ramener sur la rive gauche! sans cela, il me faudrait encore traverser cet affreux courant; or, ce n'est pas une mince besogne quand on n'a pas les flancs aussi solides que ceux d'un bateau à vapeur!

« Telles étaient, monsieur, mes bien tristes réflexions.

« La perte de mon cher Pécopin me causait une peine réelle; et son dévouement, les qualités éminentes de son flair me faisaient vraiment défaut. Pauvre toutou!

« — Il est probable, me disais-je, qu'il a été entraîné encore plus bas que moi; Dieu seul sait à quelle distance! Dois-je descendre le fleuve à la recherche de mon précieux compagnon? Dois-je, au contraire, remonter sans retard le courant pour tâcher d'atteindre la fazenda au plus vite?...

« Je réfléchissais à cette alternative, tout en regardant le Peraguacu rouler ses eaux dangereuses, lorsque je fus témoin d'un spectacle qui faillit me faire pousser un cri de joie et de surprise.

« A peu de distance du rivage descendait, au fil de l'eau, un de ces îlots naturels dont je vous ai parlé tout à l'heure. Celui-ci paraissait composé de deux troncs enchevêtrés par leurs branches, sur lesquels des herbes, des feuilles, des lianes formaient une espèce de plancher. Sur ce plancher si frêle était étendu un autre tronc d'arbre rugueux dont une partie baignait dans l'eau.

« Mais, ce qui me ravit, ce fut de voir Pécopin en personne, assis sur ce tronc, tout près de l'eau, regardant autour de lui avec une gravité philosophique...

« — Pécopin! m'écriai-je. Viens ici, mon bonhomme!...

« Cinq minutes après, le brave chien était dans mes bras... oui, monsieur! dans mes bras!... Et je l'embrassais d'autant meilleur cœur, que le pauvre animal venait, sans le savoir, d'échapper au plus imminent danger.

« Imaginez-vous, monsieur, que quand il sauta dans l'eau pour venir me rejoindre, voilà son tronc d'arbre qui remue, et je m'aperçois qu'il a des écailles, des pattes!... C'était un grand alligator qui dormait, à demi hors de l'eau, appuyé sur le radeau flottant qui l'emportait!

« Ce radeau était, sans doute, accroché à la rive vers laquelle je nageais pendant la nuit et qui était, je le vis alors, haute, escarpée et couverte d'arbres. Pécopin, épuisé et ne pouvant pas la gravir, s'était hissé de son mieux sur le corps du reptile qu'il avait trouvé à sa portée; et, quand l'eau avait fini par détacher le radeau de la rive, il avait été entraîné comme moi le long du fleuve, de même que le sont souvent les oiseaux d'eau, qui ne craignent pas de se percher sur les alligators endormis.

« Il est heureux, du reste, que le nôtre ne se soit pas réveillé avant que Pécopin m'ait aperçu; car mon malheureux camarade était gobé en une bouchée. Le bruit de sa chute dans l'eau réveilla le hideux animal; mais, avant qu'il fût complétement sorti de sa torpeur, Pécopin atteignait la rive, ayant échappé, sans le savoir, à une mort épouvantable, et n'en étant — ma foi! — pas plus fier.

« Nous nous remîmes tous deux en marche. Je me sentais trois fois plus fort depuis que je n'étais plus seul! Je remontai rapidement le bas du fleuve, qui heureusement était débarrassé d'arbres, le hallier n'arrivant guère que jusqu'à cinquante pas de l'eau. Bientôt je me retrouvai à l'endroit où j'avais été attaqué la veille, et je constatai avec plaisir que, dans ma noyade, je n'avais guère perdu qu'une demi-lieue.

« Pécopin, lui aussi, reconnut bien l'endroit, et se mit à donner doucement de la voix sur la piste, en me regardant, et d'un ton qui semblait dire: « C'est ce « gredin de mulâtre! Si je lui tenais les mollets!... »

« Son ardeur me fit venir une idée. Je pensai que Mascarenhas n'avait pas dû marcher pendant la nuit. En effet, il s'était échappé la veille au matin, sans doute, de Bahia, après avoir reconnu Papillon; il avait couru toute la journée, était entré à la *venda* où j'avais couché, y avait appris mon passage et s'était élancé après moi. Il me sembla peu probable qu'après une journée aussi bien remplie il eût eu encore le courage de courir toute la nuit.

« — Si je pouvais le joindre! me dis-je. Il ne peut avoir que deux heures d'avance, et il en faut bien six pour gagner la fazenda.

« Pécopin suivait toujours la trace avec rage. A quelques pas de là, je rencontrai l'ami Juliano couché sur le nez, et — ma foi! — bien mort: ma balle l'avait traversé de part en part. Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, si je m'empressai d'offrir ce déjeuner aux alligators du Peraguacu...

« Je m'élançai donc derrière mon bon chien qui suivait la piste au galop. Ce fut une poursuite folle. L'ardeur, l'animation de l'ami Pécopin me prouvait que la piste devenait de plus en plus récente, preuve que je gagnais; et moi, la carabine à la main, je me précipitais à travers les fourrés sans m'occuper des épines qui me fouettaient les yeux, ni des lianes qui me déchiraient les jambes. L'espoir, la vengeance, la colère me donnaient à chaque pas plus de force, à mesure que je me sentais plus près de ce gueux de Mascarenhas.

« Ah! monsieur! ce gaillard-là possédait de fameuses jambes, et il avait rudement marché depuis le matin!

« Peu à peu, cependant, je gagnais.

« Quand je l'aperçus, il sortait déjà du bois et entrait dans les nouveaux défrichements qui s'étendent à une demi-lieue de la fazenda. Vous vous rappelez, monsieur, ce bois que l'on a brûlé et dont l'emplacement, couvert de cendres, n'est pas encore planté en tabac? Ce fut une grande chance pour moi, en vérité; car, un peu plus tard, tous les moricauds de la plantation seraient accourus à son secours, et j'étais perdu!

« Lorsque je l'aperçus, il gravissait donc la colline couverte de cendres qui nous empêchait tous les deux d'être vus de la fazenda.

« Au bruit que nous fîmes, Pécopin et moi, en débouchant du hallier, il se retourna et, me voyant, demeura stupéfait tout en ramenant sous sa main le fusil qu'il avait en bandoulière.

« J'avais en main ma carabine toute prête; mais je ne voulais pas tirer, de peur d'ameuter autour de nous tous les noirs qui pouvaient travailler aux environs. Je courais donc sur lui, la crosse en l'air, comme un furieux! Je devais être effrayant. Figurez-vous, monsieur, votre Frosch les habits en lambeaux, la figure toute déchirée, les mains saignantes, les yeux hors de la tête... Pécopin, plus ébouriffé encore que d'habitude... l'un et l'autre se ruant sur le mulâtre! comme des fous, monsieur...

« Il eut tellement peur, il vit si bien la mort dans nos yeux, qu'il perdit tout à fait contenance. Il se sentit perdu!

« D'abord il nous coucha en joue, essayant de se

montrer brave ; mais, bientôt, je vis qu'il perdait tout sang-froid : il tremblait, le lâche ! Il nous envoya une balle qui s'en alla je ne sais où, et recommença à fuir à toutes jambes ..

« Je ne suis pas taillé pour la course, vous le savez ; mais il aurait eu des ailes aux talons, que je l'aurais rattrapé quand même. Cela ne fut pas long.

« Pécopin arriva bon premier. Il lui sauta aux reins et y resta suspendu par les crocs.

« Le gredin poussa un cri terrible et voulut arracher le chien ; mais il perdit quelques secondes... c'était assez ! j'étais là...

« D'un tour de main, je lui enfonçai la tête sous un coup de ma crosse garnie de fer!... Ce fut fait en un clin d'œil... Allez ! le lâche ! il n'était pas aussi fort que nous le croyions, je vous assure...

« Il tomba sur le nez, sans mouvement.

« Comme je craignais, avant tout, que le bruit de son coup de fusil n'eût attiré l'attention des gens de la fazenda, je chargeai vivement le bonhomme sur mon épaule et je me dépêchai de rentrer, avec mon fardeau, sous bois.

« Mon ami Mascarenhas était parfaitement mort. Je le couvris de feuilles sèches à tout événement, et j'at-

Pécopin retrouvé. Dessin de Vierge.

tendis le soir tranquillement. Les nègres ne s'étaient pas émus, paraît-il, du coup de fusil qu'avait tiré le mulâtre ; ils savaient probablement que Juliano était en course de ce côté, et ils avaient cru que c'était lui qui chassait. J'utilisai mon loisir à faire disparaître le corps de mon ennemi : je le traînai dans une sorte de fossé que je me donnai la peine d'agrandir le mieux possible avec une branche d'arbre, au milieu du fourré. Cela ressemblait un peu à la sépulture d'un homme : il a dû en être content, car c'était beaucoup plus qu'il ne valait !

« Sur le soir, quand je pensai que les noirs rentraient du travail, je montai sur la colline, au milieu des cendres et des troncs carbonisés. La fazenda était sous mes yeux.

* * *

. . . .

« ... Minha, mon cher maître, est une brave fille qui m'a bien caché, je vous assure. Mais les nouvelles qu'elle m'a données ne sont pas bonnes ! Les voici en quatre mots :

« Il paraît que ce dom Antonio du diable a eu l'audace de dire que vous aviez fui devant lui, après lui avoir dit des injures et avoir refusé de vous battre, et que vous aviez fait rebrousser chemin, en nous sauvant, à

vos bagages qui arrivaient de Bahia. Il a raconté qu'il avait voulu vous punir d'avoir dit que le pays était sauvage, que la fazenda était une turne et dom João une vieille bûche !

« Vous savez si le bonhomme n'entend pas qu'on le plaisante ! Il est, à présent, votre ennemi juré ; il ne demande qu'à vous couper la gorge !...

« Là-dessus, dom Antonio part à fond de train contre les *étrangers*, les mœurs *étrangères*, l'éducation *étrangère*, etc.

« Le bonhomme jubile, se sent fier. Dom Antonio monte de cent coudées dans son estime, et l'effet ne se fait pas attendre...

« On enferme, on claquemure la pauvre donha Micaëla, et on veut lui imposer la vie des jeunes Brésiliennes, en attendant que dom Antonio se donne le luxe de l'épouser. La malheureuse demoiselle dépérit à vue d'œil ; Minha dit qu'elle pense à vous, et cela ne m'étonne pas... Elle a déclaré formellement que jamais elle n'épouserait l'animal qu'on veut lui imposer ; mais, ici, vous savez ! les jeunes filles n'ont pas voix au chapitre. On la mariera malgré elle, et voilà tout !

La revanche de Frosch. Dessin de Vierge.

« — Et Rafaël ? allez-vous me dire, monsieur.

« Dom Rafaël est abasourdi, c'est le mot. Il ne sait que penser de votre brusque départ. Il me semble impossible, lui qui vous connaît, qu'il croie aux histoires de dom Antonio ; mais il attendait au moins une lettre de vous pour lui expliquer tout ce mystère. La lettre n'est pas venue...

« Vous l'avez écrite, cependant !

« Voyez-vous ! il y a encore, là-dessous, quelque chose de louche !...

« Toujours est-il que dom Rafaël, découragé, vexé, ne veut plus se mêler de rien et prétend que sa sœur est une sotte si elle accepte un avenir semblable, et qu'elle et dom Antonio « aillent au diable ! »... Il est d'une humeur massacrante.

« En attendant, cet aimable M. Antonio vit à la fazenda, et ne la quitte jamais. C'est pour cela que je n'ai pu voir encore ni dom João, ni dom Rafaël, ni donha Micaëla, ni personne...

« Bref, monsieur, la position là-bas était impossible

à tenir plus longtemps sans tout compromettre, aussi me voilà de retour à Bahia, chez l'ami Papillon. Vous ne sauriez croire combien il était furieux d'avoir laissé filer le Mascarenhas, ni combien il paraît heureux, aujourd'hui, que j'en aie fini comme cela.

« Arrivez au plus vite, monsieur! Arrivez!

« Nous retournerons à la fazenda des Palmares; mais, cette fois-ci, au grand jour. Dom Antonio peut chercher longtemps les deux limiers qu'il mettait à nos trousses!...

« Venez vivement! et nous vaincrons!

« Pécopin vous demande, Papillon vous demande, et je serais bien étonné s'il n'y avait pas quelqu'un à la fazenda qui, maintenant que je n'y suis plus, *a pu parler*... ce qui fait qu'on vous y souhaite autant que nous tous!

« En attendant, je suis toujours, avec ma carabine, comme avec mes ciseaux, comme avec ma ligne,

« A vos ordres,

« FROSCHOFFTULER. »

*
* *

Deux mois après :

. . . .

— Eh bien! Frosch! nous partons?

— Oui, monsieur.

— Tu es sûr que dom Antonio est encore à la fazenda dos Palmares?

— Certain, monsieur. Voilà Papillon qui l'y a vu il y a deux jours. On prépare tout pour le mariage. Cela doit être pour la fin de la semaine.

— Il ne nous en faut pas tant pour arriver.

— Certes non...

— Prends ton fusil, et mets cela sous ton bras...

— Mais... ce sont les épées de combat de monsieur dans leur étui...

— Va toujours.

— Comme monsieur voudra!... Cependant, si monsieur voulait...

— Quoi donc?

— Voyez-vous, monsieur, dom Antonio... c'est un coquin, en qui je n'ai qu'une confiance très-limitée. Vous savez comment il s'est déjà comporté une fois en fait de duel? Eh bien! cela ne me va pas du tout, parce que, cette fois-ci, nous n'en serions pas quittes à si bon marché! Il jouera son va-tout!

— Tu as peur?

— Moi?... Non! mais, vous feriez beaucoup mieux de me laisser ce bonhomme-là... Il aurait bientôt pris le même chemin que son Mascarenhas...

— Ah! mais, non pas! C'est à moi la vengeance, cette fois-ci! Je la veux tout seul. Allons! nous perdons notre temps ici. En route, il en sera ce qu'il en sera!...

*
* *

Deux jours après.

Un coin du mato, à deux pas de la fazenda.

. . . .

— Comment, monsieur, sans témoins! C'est un assassinat...

— J'en suis fâché, dom Antonio : quand vous avez des témoins, ils prennent un peu trop part à l'affaire! Aussi bien, voilà notre ami Frosch qui nous servira de témoins... à tous les deux.

— Si dom Antonio le permet, reprit celui-ci, je suis à son service, avec tout le respect que l'on doit aux personnes de son espèce... D'ailleurs, c'est un peu ma faute si l'illustre Mascarenhas n'est pas auprès de son noble maître; mais il ne tient qu'à celui-ci d'aller rejoindre un si bon serviteur! Pour cela encore, dom Antonio peut croire que je suis tout à son service!...

... Vous faites la moue, monseigneur! Vous doutez de mes petits talents?...

Frosch mit gravement le revolver à la main : il ne cherchait qu'un prétexte...

— Maintenant, senhor, attention à vous!... J'ai six balles à votre service : je puis donc en sacrifier une... Je crois que c'est une liane qui traverse là-bas le sentier, à trente pas de nous. Qu'en pensez-vous... monseigneur? vous connaissez les lianes, n'est-ce pas? oui. Vous savez à quoi elles peuvent servir? Eh bien! celle-là ne servira pas à faire tomber les gens! Je vais la couper avec cette balle... Tenez!

... La liane tomba séparée en deux.

— Cela n'est pas plus malin que cela... Mais tenez donc votre épée tranquille!...

— Gredins de Français, allez!... vous ne me tenez pas encore... A toi! canaille!...

— Misérable! Vous m'avez touché sans défense!... A mon tour, maintenant!...

. . . .

— Doucement, monsieur!... Du calme un peu. Ce chenapan s'y connaît! Attention à vous! Rompez!... mais rompez donc!... Vous allez vous faire embrocher!

... Attends un peu, va!

Pécopin, ici, mon vieux! Tiens!... Hardi là, mon bonhomme, hardi!... Pille!... pille!... hardi!...

. . . .

— Frosch! Voilà un homme mort! C'est horrible cela...

— Vraiment?... Mais pas du tout horrible, quand ce sont des gredins de cette espèce. Lorsque vous en serez comme moi à votre troisième... Moi, voyez-vous, tous ces gueux-là, je les exterminerais jusqu'au dernier... Mais, monsieur, vous êtes blessé?... Gravement?... Qu'est-ce que ce sang?...

— Rien!... Tandis que tu te servais du revolver, ce malheureux s'est servi de son épée... et je crois qu'il m'a traversé le bras... Alors, dame! j'ai vu rouge... je me suis précipité sur lui, et...

— Et vous étiez perdu, monsieur, parce que vous n'aviez plus de sang-froid! Heureusement, Pécopin était là!...

— Comment? C'est lui qui... Voilà donc pourquoi Antonio a chancelé!... Je n'ai rien vu. Mais, Frosch, tu m'as trahi... Ce n'est pas honnête...

— Bien! bien! Vous avez raison, monsieur... En attendant, vous voilà bien tranquille désormais... et moi, pas fâché. Je vais courir à la fazenda pour expliquer les choses, et, s'ils ne comprennent pas, c'est qu'ils auront l'esprit bouché!...

*
* *

Trois mois après.

. . . .

Je suis guéri et marié!

J'ai épousé Micaëla, ma petite femme d'autrefois. Mieux vaut tard que jamais.

Tout va bien. Il n'y a que ce maudit Frosch qui hoche toujours la tête... Ce doit être un tic chez ce brave

compagnon... Mais ce tic me fatigue et me porte sur les nerfs!...

C'est que, tout ne va pas selon ses désirs, pauvre et brave garçon! Minha lui a montré un dévouement sans exemple quand il a été malheureux : c'est vrai. Mais depuis, elle a changé comme la fortune, seulement en sens inverse. Pourquoi? Qui le sait? Frosch d'ailleurs avait dû grandir à ses yeux, au milieu des dangers qu'il bravait avec tant d'aisance. Mais aujourd'hui qu'il n'a plus de luttes à soutenir, plus d'obstacles à vaincre, plus de grands coups à donner, le voilà retombé à sa hauteur naturelle : l'inconstante mulâtresse ne peut plus le sentir, et lui déclare qu'il est horrible! Mon pauvre Frosch n'est pas heureux, et je ne puis rien pour lui donner le bonheur qu'il a si bien mérité.

Nous déferons-nous de Minha pour guérir Frosch? l'absence est un puissant remède!

Jamais, je l'espère, je ne quitterai mon majordome, car il l'est bien devenu, tant qu'il voudra rester sous mon toit.

Soyez raisonnable, Froschofftüler, et vos misères sont finies!

* * *

. . . .

Scribebam... hélas! il y a trente ans.

Micaëla n'est plus, je suis seul!

Depuis dix ans Frosch repose dans la paix du Seigneur.

Pécopin n'a pas revu la France : après un an de séjour au Brésil, il est mort sans gloire et sans vengeance, mordu par un serpent corail.

H. DE LA BLANCHÈRE.

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

PETITE HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS [1].

VII. — L'ÉCOLE DE SALERNE.

C'était le temps où, par le fait des croisades, un grand et incessant mouvement d'hommes avait lieu entre nos pays d'Occident et les pays d'Orient. Le trajet se faisait le plus ordinairement par mer et, la navigation n'ayant pas la rapidité actuelle, les navires relâchaient plus d'une fois avant d'atteindre le but de leur voyage. Or, dès l'époque des premiers mahométans, quelques savants de l'école d'Alexandrie, fuyant la persécution des barbares, étaient venus s'établir à Salerne, petite ville de Sicile, où tout d'abord leur enseignement, bien que constituant un nouveau centre intellectuel, n'avait pas fait grand bruit. Là, toutefois, grâce à la protection des ducs de Naples, la science sérieuse prit racine. Les œuvres d'Hippocrate et de Galien leur servant de code, les professeurs avaient insensiblement répandu autour d'eux les saines et fécondes doctrines; mais quoique les souverains du pays l'eussent investie d'une véritable autorité, cette école ne jouissait encore que d'une renommée qu'on pourrait appeler *régionale*, quand les croisades commencèrent.

La Sicile était un point de relâche tout naturel pour les vaisseaux qui portaient les croisés en Palestine ou qui les en ramenaient; et comme au cours de ces expéditions beaucoup de gens contractaient des maladies ou avaient à se remettre des blessures reçues, il ne fallut pas longtemps pour qu'on pût faire la remarque que, sur le sol sicilien, les uns et les autres étaient assurés de trouver des traitements beaucoup plus efficaces que partout ailleurs. La réputation de Salerne, qui fournissait des médecins aussi habiles, ne tarda pas à se répandre d'un bout de l'Europe à l'autre; et pendant que, malades ou blessés, les croisés n'aspiraient qu'à toucher la terre sicilienne, où le rétablissement, le soulagement les attendait, tous les Etats faisaient converger vers la fameuse école les néophytes désireux de posséder les saines notions dans l'art de guérir.

L'enseignement de Salerne rayonnait donc sur l'Europe; mais l'éclat de l'école sicilienne fût resté en quelque sorte tout passager, si une circonstance particulière ne fût venue lui assurer une véritable pérennité.

Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant, qui avait été blessé au bras en terre sainte, s'était arrêté en Sicile pour se faire guérir.

Pendant son séjour à Salerne, où naturellement les principaux chefs de l'école lui donnaient des soins, il demanda au plus renommé d'entre eux, Jean le Milanais, de vouloir bien composer pour lui une sorte de code de santé.

Jean le Milanais, qui, paraît-il, se piquait de belles-lettres, se mit à l'œuvre et condensa les *préceptes diététiques de l'école salernitaine* en quelque deux cent cinquante vers latins, du mètre dit *léonin*, qui consiste particulièrement à faire rimer le milieu et la fin du vers; cette forme lui ayant paru plus propre que toute autre à rendre les préceptes donnés faciles à retenir.

L'école de Salerne dut à ce petit écrit une renommée inouïe. C'est presque par centaines que l'on pourrait compter les éditions de ce code, qui fut en outre translaté en prose, en vers, expliqué, amplifié dans toutes les langues et à toutes les époques. Nous avons là, par exemple, sous la main, un volume daté de 1649, ou les deux cent cinquante vers de Jean le Milanais, traduits et commentés par Michel le Long, docteur en médecine, se sont transformés en un véritable *billot* de 750 pages in-8°. D'ailleurs, cette amplification date du plus bel âge de la médecine ergotante. Il faut voir comme notre commentateur se fait le champ large, à propos des préceptes salernitains; il emploiera sans peine dix pages à délayer deux vers; et quelles pages! Et le fait semble d'autant plus anormal que ce *quintessentieur* de phrases choisit pour thème à son nébuleux travail un texte aussi simple, aussi clair que raisonnable, d'où s'ensuit le plus fatigant contraste; par exemple :

> Reçois pour médecins, si tu en as disette,
> Le repos modéré, l'esprit gai, la diète,

disent, ou à peu près, les deux vers léonins de Jean le Milanais, déjà singulièrement torturés par ce rimeur

(1) Voir, pour les premières parties, le volume précédent.

de Faculté ; aussitôt interviennent Télèphe le grammairien, Pline le Naturaliste, Homère, Salomon, Cicéron, et bien d'autres... Et ainsi pour chaque distique ou tercet.

En somme, cependant, ce code de santé, ou plutôt d'hygiène, eût mérité plus de respect. Agréable, presque léger dans sa forme, dictant des lois à la fois sages et peu rigoureuses, visant à instruire sans gourmander, il est encore bon à lire, à retenir même ; au moins est-ce l'avis de nos autorités médicales actuelles, qui, pour justifier l'honneur qu'ils lui font, n'ont qu'à l'opposer aux prescriptions saugrenues qui couraient alors le monde et au pathos prétendu dogmatique de ses traducteurs eux-mêmes.

On peut, en effet, prendre presque au hasard dans ce petit recueil pour être sûr de rencontrer des maximes que ne désavoueraient pas nos meilleurs hygiénistes :

D'un air pur et serein connaissez l'avantage;
Des égouts, des marais craignez le voisinage.

Choisissez une nourriture
Simple et conforme à la nature;
Mangez de bons œufs frais, n'en perdez point le lait;
Prenez de forts bouillons, buvez du vin clairet.

Veux-tu vivre longtemps, borne ton appétit;
Le sobre ne meurt point, le médecin l'a dit.

Bois souvent en dînant, jamais hors des repas.

On le voit, ce n'est pas par l'austérité que ces dogmes se distinguent ; entre temps même, après avoir magistralement prononcé sur la nature des vins des différents crus et après avoir donné la recette de la fameuse *soupe au perroquet* (pain trempé dans du vin), que Molière devait immortaliser par la bouche de son désopilant fagotier, le grave docteur de Salerne emprunte sans scrupule à Hippocrate certain précepte dont les chansonniers bachiques ont tant de fois abusé depuis :

Si, pour avoir trop bu la veille,
Tu te sentais mal au matin,
Visite à nouveau la bouteille,
Il n'est pas meilleur médecin.

Nous pouvons là-dessus fausser compagnie à Jean le Milanais, qui nous a conduits en pleine épaisseur de cette forêt de folles erreurs, de graves extravagances, d'audacieuses impostures, comme aussi de nobles élans et de touchantes naïvetés, qui s'appelle le *moyen âge.*

VIII. — LES CHIMIATRES.

Le mysticisme, la cabale et la scolastique, aidés de l'ignorance, de la superstition des uns et du charlatanisme des autres, avaient fait leur œuvre, et partout régnait la solennelle divagation, la discussion sans motif, la rêverie devenue doctrine. Grand mouvement d'idées toutefois, ou du moins d'aspirations, qui préparait le terrain pour les rationnelles éclosions des siècles prochains.

Le produit le plus immédiat de cette inconsciente activité intellectuelle fut l'alchimie, science qui se proposait pour double but de combler l'homme de richesses en lui assurant l'immortalité, c'est-à-dire de le rendre apte à changer en or les métaux inférieurs et à trouver dans cet or, ou dans quelque quintessence des éléments vitaux, le principe d'immunité contre la mort.

Etablissant toutes sortes de relations mystiques entre les astres ou esprits célestes et les corps terrestres, l'alchimie séduit et entraîne les meilleures, les plus belles intelligences.

Quand, sous saint Louis, l'Université de Paris, qui jusqu'alors avait formé un tout unique, se subdivisa en quatre classes ou facultés, la faculté de médecine, bien qu'essentiellement composée d'ecclésiastiques, ne laissait pas de compter maint docteur adonné aux spéculations du *grand art.*

En même temps, d'ailleurs, grâce au crédit dont jouissait auprès du roi le chirurgien Pitard, ami et confident du pieux monarque, nous voyons se former, au sein même de la faculté de médecine, sous le vocable de saint Côme, le collége dit *de chirurgie,* dont les membres reçurent, par extraordinaire, l'autorisation de se marier et prirent le titre de *médecins de robe longue,* pour se distinguer des médecins chirurgiens ecclésiastiques.

Au-dessous de ces chirurgiens, dont le collége devait engager avec celui des médecins une querelle de quatre siècles, se trouvait cette corporation des barbiers, qui, après avoir fourni une longue, mais fort obscure carrière, eut l'heureuse chance de s'incarnifier, pour illustrer ses derniers jours, dans le spirituel personnage de Figaro, qui longtemps encore fera vivre son souvenir.

On s'accorde à donner le nom de *chimiatrie* à cette partie de la science alchimique qui visait à la découverte des médicaments ou préservatifs spéciaux ou universels ; et l'on remarque d'ailleurs que la presque généralité des alchimistes s'occupaient à la fois de la recherche de la pierre philosophale (création de l'or), de la transmutation des métaux et de la panacée ou remède à tous les maux.

« Peu à peu, dit un historien, l'alchimie, laissant là toutes ses prétentions mystiques, est devenue la chimie, science positive, à laquelle nous devons tant d'admirables découvertes, et la chimiatrie, s'épurant de jour en jour, n'est plus que son application à la médecine et à la thérapeutique.

Mais avant d'en arriver là, que de rêveries absurdes caressées, que de faux chemins suivis, que d'erreurs professées, et très-souvent par des hommes qui devaient d'ailleurs laisser dans l'histoire du progrès les noms les plus justement vénérés !

Après que l'exemple eut été donné d'abord par les Arabes, qui, les premiers, placèrent sur la liste des médicaments quelques composés minéraux à côté des produits végétaux, jusque-là employés presque exclusivement, nous trouvons toute une suite de savants réels, qui ne durent qu'au courant d'idées de leur siècle, ou peut-être même à l'ignorante exagération des on-dit populaires, de nous apparaître aujourd'hui comme auteurs d'actes plus ou moins merveilleux. Le premier qui se présente est cet Albert le Grand, dont les prétendus livres de magie, de thérapeutique surnaturelle ont si longtemps offert leurs formules bizarres, obscènes, répugnantes, à la crédulité des masses.

Cet Albert était de Souabe, où il naquit en l'an 1205. On rapporte — la légende s'entend — qu'étant jeune, son esprit ne révélait aucune des brillantes facultés qu'il devait faire éclater plus tard. Il travaillait, il étudiait et s'efforçait d'acquérir les simples notions exigées pour la vie monastique sans y réussir ; mais une nuit, la Vierge Marie, touchée de sa ferveur, lui appa-

rut rayonnante et lui demanda dans quelle partie du savoir humain il préférait exceller. Albert se prononça pour la philosophie. Alors la Vierge répandit sur lui le don du génie, en prédisant qu'il serait l'une des plus grandes lumières philosophiques du monde ; mais, secrètement mécontente qu'il n'eût pas donné la préférence à la théologie, elle ajouta qu'avant sa mort il retomberait dans sa première stupidité... C'est pourquoi, l'âge venu, l'intelligence du grand docteur s'étant obscurcie, la tradition prétendit qu'après avoir été changé d'âne en philosophe, il avait été changé de philosophe en âne. Et quels actes surnaturels ne mit-on pas au compte du savoir immense d'Albert? Il avait réussi à faire parler les statues ; il ressuscitait les morts ; il guérissait les malades avec des philtres magiques, et par-dessus tout, il avait reçu de saint Dominique le secret de la composition de la pierre philosophale — ou formation de l'or — ce qui lui permit, quand il fut nommé évêque de Ratisbonne, de payer sans peine les dettes immenses que ses prédécesseurs avaient contractées, etc.

Quoi qu'il en soit du point de départ de ces données légendaires, elles n'ont pas moins fait de l'évêque de Ratisbonne la personnification typique du magicien

Salerne. Dessin de Gilbert.

guérisseur, et nous ne pouvions l'oublier en tête des hommes qui ont, à tort ou à raison, marqué dans cette étrange classe de médecins.

Viennent ensuite Roger Bacon, à qui l'on attribua longtemps l'invention de la poudre à canon ; Arnauld de Villeneuve, qui, le premier, dit-on, obtint l'alcool par distillation et commenta *l'Ecole de Salerne* ; Raymond Lulle, qui, parmi ses nombreux et indéchiffrables ouvrages, a laissé un volumineux traité de *la Panacée universelle* ; Basile Valentin, qui publia *le Char triomphal de l'Antimoine*, livre qui eut le plus bruyant succès et qui prépara, pour deux siècles plus tard, cette fameuse « querelle de l'antimoine » qui devait remuer tant de bile doctorale et faire couler tant d'encre envenimée; Lorta, ce chercheur aussi habile que naïf, qui mit particulièrement en honneur le système dit *de la signature des plantes*, en vertu duquel on admettait que le Créateur avait mis sur la plupart des végétaux des indices analogiques indiquant à quelle partie du corps de l'homme il fallait les rapporter comme curatifs des maladies; exemple : le myosotis, qui enroule ses tiges fleuries en queue de scorpion, devait guérir la piqûre de l'animal de ce nom ; l'aster, dont la fleur rappelle une prunelle ciliée, serait précieux pour le traitement des yeux, etc.; Cardan, dont Leibnitz a dit qu'il était un grand homme

avec tous ses défauts, sans lesquels il eût été incomparable. Il y a notamment dans la vie, d'ailleurs très-agitée, de Cardan un exemple singulier des faiblesses où descendent parfois les plus grands esprits, et qui nous explique comment le vulgaire peut être pris aux pratiques du prétendu surnaturel, quand ceux qui devraient en connaître la vanité en deviennent les premières dupes.

Convaincu de posséder de solides et incontestables connaissances en astrologie, Cardan avait vu dans l'horoscope qu'il s'était tiré qu'il ne dépasserait pas l'âge de quarante-cinq ans — ce qui constituait une assez lourde erreur, puisque, né en 1501, il était encore de ce monde en 1576. Or, après maintes vicissitudes, il avait vu, vers la quarantième année de son âge, les occasions de fortune et d'honneur s'offrir à lui avec une certaine insistance ; mais la certitude qu'il avait de sa fin prochaine, et le mépris que cette idée lui inspirait pour les biens terrestres, lui firent complétement oublier le soin d'un avenir qu'il voyait fermé. Maladif, affecté de toute sorte d'ennuis intimes, il passait le temps avec indifférence... et mal lui en prit ; car, pendant les trente années qui suivirent l'échéance du faux terme fatal, ce fut en vain qu'il essaya d'avoir raison de la destinée contraire. Il traîna jusqu'à la fin une pénible et triste existence.

Bien d'autres pourraient être nommés qui méritèrent plus ou moins le titre de *chefs du mouvement chimiatrique*; mais, tandis que tels d'entre eux, comme Albert, ne furent peut-être en quelque sorte pour la postérité que des prête-noms légendaires, et tandis que tels autres, comme Cardan, eurent les premiers à subir les fâcheuses conséquences de leur foi en une science erronée, voici venir celui de tous qui, de son propre aveu comme de l'aveu général, personnifie le plus ouvertement cette école où l'extravagance touche de si près aux idées fécondes et l'imposture à l'habileté réelle.

Ce Paracelse, qui fut selon Bordeu le plus fou des médecins en même temps que le plus médecin des fous, naquit en Suisse vers la fin du quinzième siècle, d'un père médecin qui dirigea ses études vers la médecine et aussi par conséquent, selon l'usage du temps, vers l'alchimie.

Doué d'un esprit aventureux et indépendant, d'une intelligence vive et prime-sautière, le jeune homme, après avoir reçu dans son pays les premières notions des connaissances alors répandues, se sentit pris du désir de courir le monde en quête d'idées nouvelles, de fortune et de renommée : il partit, et il ne fut guère de contrée vers laquelle il ne dirigeât ses pas. Il allait devant lui, le sac au dos, la rapière au côté, interrogeant, comme il nous l'apprend lui-même, « les barbiers, les vieilles femmes, les bohémiens, les tondeurs de chiens et même les bourreaux ». Il allait de pays en pays, prédisant l'avenir d'après les astres et les signes de la main, évoquant les morts et répétant toutes les opérations chimiques qu'il avait apprises çà et là des fondeurs et des alchimistes. Quoi qu'il en fût de cette étrange façon de vivre, au cours de laquelle « il resta, dit-il, plus de dix ans sans ouvrir un livre », Paracelse n'avait pas moins recueilli des uns ou des autres, et fertilisé par la force propre de son génie, une somme remarquable de connaissances, à l'aide desquelles il opéra des cures étonnantes, qui donnèrent à son nom une sorte d'éclat universel.

Mais en même temps que par son orgueil immense, par son dédain arrogant, il ameutait en tous lieux contre lui les jalousies et les haines, les désordres de sa vie privée donnaient à ses ennemis des griefs qui devaient partout lui devenir funestes, et lui valoir une suite de déceptions cruelles, de persécutions injustes. Appelé dans son pays natal pour y professer la médecine et la chirurgie, son premier soin fut de brûler, en présence des nombreux élèves qui étaient venus pour l'entendre, les ouvrages de Galien et d'Avicenne, en affirmant que les cordons de ses souliers en savaient plus que ces deux prétendus grands hommes. Il ajouta que, jusqu'à lui, la science avait fait fausse route ; mais qu'il allait enfin la mettre dans la véritable voie. Faisant fi de l'érudition scientifique et littéraire, il loua par-dessus tout l'expérience acquise dans l'étude des hommes et non des livres ; il proclama l'excellence des remèdes dus à la chimie, en mépris de la vieille pharmacopée presque exclusivement végétale.

C'était plus qu'il n'en fallait pour indisposer contre lui tout ce qui tenait de près ou de loin à l'ordre de choses médical établi : médecins, chirurgiens et pharmaciens s'unirent dès lors pour tâcher de le surprendre en défaut contre les règlements, dont il n'avait nu souci, et pour incriminer les désordres de sa conduite.

Aux ennuis qu'on s'efforçait de lui susciter, Paracelse opposait une morgue toujours plus hautaine ; en faveur auprès du populaire, qu'il traitait gratis et auquel il en imposait par des guérisons parfois très-heureuses et par la mise en scène du savoir surnaturel, qu'il se vantait de posséder, il tonnait du haut de sa chaire professorale contre tout ce qui portait ombrage à sa jactancieuse personnalité.

Il arrivait là, souvent, dans un état d'évidente ébriété, au sein de laquelle il trouvait avec une lucidité de pensée merveilleuse les accents de la plus vive, de la plus pittoresque éloquence ; bretteur émérite et « fier-à-bras », il possédait une rapière qu'il prétendait avoir reçue d'un bourreau d'Allemagne, dans la garde de laquelle était emprisonné un génie familier du nom d'*Azoth*. Il portait nuit et jour cette épée à son côté (nuit et jour est l'expression à peu près exacte, car, par suite de ses habitudes d'ivrognerie, il lui arrivait très-souvent de se jeter tout habillé sur son lit en rentrant chez lui, quand il ne s'oubliait pas à dormir sur les bancs des tavernes, au milieu des gens de la populace qui avaient été ses compagnons de débauche). Considérant cette épée comme un véritable talisman qui lui communiquait la science et l'inspiration, il ne manquait jamais, quand il était en chaire, de s'appuyer des deux mains sur la garde de cette épée, afin de s'opposer à la fuite de son démon familier, sans l'assistance duquel il fût resté dépourvu de toute verve et de toute pensée forte.

Ce docteur allumé de vin, traitant des questions médicales les plus transcendantes, les mains au pommeau d'une rapière, constitue vraiment une étrange figure; et, quand on se reporte aux temps où il professait, quand on l'entend, d'une part, lui, charlatan de génie, accabler d'invectives superbes la tourbe des charlatans vulgaires, quand on se représente l'auditoire captivé par son assurance imperturbable, par sa brillante faconde, on s'explique le bruit, l'émotion qu'un tel homme devait produire.

Mais il eut beau faire merveilles par les guérisons dues à son *laudanum*, à son *antimoine*, à son *opodeldoch*

et autres composés dont il avait le secret, la victoire devait rester à ses ennemis, qui réclamaient en vain de lui la production d'un diplôme, dont il était dépourvu, qui criaient au scandale parce qu'il se servait — et pour cause — de la langue vulgaire, et non du latin, dans ses leçons publiques; qui l'accusaient d'empoisonner les malades, de se faire payer trop cher, etc.

Il faut d'ailleurs l'entendre réfutant avec son âpre verve ces imputations jalouses, il faut le voir s'exhaussant pour donner plus de poids à ses coups. On avait dit de lui qu'il était un *Luther*. Dans un pays où triomphait la réforme, une pareille comparaison aurait dû le flatter. Loin de là. « Luther n'était que théologien, dit-il; je suis, moi, médecin, philosophe, astronome, alchimiste. Votre Luther ne serait pas capable de dénouer les cordons de mes souliers. »

On lui faisait un crime d'être sans titres. « Ce qui fait un médecin, réplique-t-il, ce sont les cures et non les empereurs, les facultés, les académies. Ignorants que vous êtes, je ne vous confierais pas même un chien. Oh ! je voudrais pouvoir défendre ma tête chauve des mouches aussi facilement que je défends mon domaine de science contre vous. Vous me reprochez de perdre des malades, est-ce que je peux ramener de la mort ceux que vous avez déjà tués, ou recoller les membres que vous avez déjà coupés? Vous voulez me réduire en poussière, me condamner au feu. Sachez que vos théories, non démontrées par l'expérience, ressemblent à ces saints qui ne font pas de miracles... J'ai jeté au brasier de la Saint-Jean tout ce qui me venait de vos écoles, et qui s'est évanoui comme de la neige... Je reverdirai, et vous, vous serez des arbustes desséchés. »

On ne saurait être ni plus fier ni plus arrogant; et pourtant, cet homme qui semblait manifester un si complet dédain pour les plus violentes attaques, une simple déconvenue vint le désarçonner.

Paracelse était alors en plein lustre de son agressive renommée. Un chanoine de Bâle, malade de l'estomac, avait dit qu'il donnerait bien cent florins à celui qui saurait le guérir. Paracelse accepta le marché, traita le malade et le délivra de sa maladie; mais, quand vint l'heure du payement, le chanoine, qui avait promis cent florins, n'en voulut plus donner que dix.

De là procès, où le médecin produisit les meilleures preuves de l'engagement pris par le chanoine, mais où les juges, faisant cause commune avec les docteurs enjalousés, décidèrent que le chanoine ne devait payer que le prix fixé par le tarif des autres médecins.

Paracelse, outré, non-seulement de ce déni de justice, mais encore de l'assimilation qui était faite entre lui et les médecins ordinaires, invectiva les juges en plein tribunal avec une telle violence, que, par ce manque de respect à la magistrature; il se rendit passible d'une peine, à laquelle il crut devoir échapper en quittant secrètement la ville où il avait à la fois professé avec tant d'éclat et soulevé tant d'animosité.

Alors recommença pour l'audacieux réformateur la vie nomade, aventureuse et précaire. Pendant douze années encore, il courut le monde, devancé en tous lieux par la renommée; mais, en tous lieux, donnant raison par son immense orgueil et sa crapuleuse inconduite aux déboires qu'il rencontre, aux aversions qu'il éveille.

Le 24 septembre 1541, Théophraste Paracelse, âgé seulement de quarante-sept ans, rendait le dernier soupir dans une pauvre chambre d'auberge à Salzbourg, laissant pour tout bien quelques menus objets d'or, un peu de linge, force boîtes remplies d'onguents et de poudres minérales; enfin, trois volumes : une *Bible*, l'*Interprétation des Evangiles* et la *Concordance des Testaments*.

Mais, si obscure qu'ait été la fin de cet homme singulier, de même que pendant une vingtaine d'années il avait rempli le monde de son nom, de même, quand il ne resta plus de lui qu'un corps d'ouvrages où il avait mis à la fois toutes les bizarreries de son caractère et toutes les audaces de son intelligence, sa doctrine recruta de nombreux adeptes : foule qui se partage naturellement en deux éléments bien tranchés; d'une part, ceux qui, par instinct ou par vue intéressée, ne recueillent de l'héritage de Paracelse que le lot d'excentricité ou d'imposture, la glorification du pur empirisme, le culte des rêveries spéculatives; avec ceux-là, ignorants, naïfs ou malhonnêtes, se propagent les doctrines charlatanesques que, certes, Paracelse n'avait point imaginées, mais qui bénéficiaient de l'autorité abusive de son exemple; d'autre part se trouvent les hommes qui, sous les incohérents dehors de cette doctrine souvent nébuleuse et vague, surent découvrir les vues sérieuses du génie, et préparèrent avec plus ou moins de force ou de bonheur les progrès réels que la science rationnelle devait plus tard réaliser.

EUGÈNE MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

LA FILLE DE L'IMAGIER [1].

Pendant tout le commencement du repas, les deux hommes gardèrent le silence; le bruit des couteaux, le choc des coupes était le seul qu'on entendît; Dode errait comme une ombre autour de la table, attentive et discrète, souriant à Christelle qu'elle chérissait comme sa propre fille, et s'émerveillant des facultés absorbantes de van Lipp.

Tout s'épuise, même l'appétit d'un colosse et d'un bretteur qui a fait crier « confession ! » à six pillards.

Christelle, voyant les coupes abandonnées, les tranchoirs jetés au panier et les corbeilles de fruits vides, s'accouda gracieusement sur la table et dit à van Lipp :

— Or çà, maître, n'aviez-vous nul soupçon de l'importance de ce qui allait se passer ce soir... je ne dis pas au point de vue des Espagnols... mais en ce qui nous concerne, moi et mon père?...

— Sur mon âme ! dit van Lipp d'une voix dans laquelle vibrait un sentiment auquel la jeune fille ne put se méprendre, j'étais loin de savoir qu'il s'agissait d'Halsmann...

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Et si vous l'aviez deviné? reprit Christelle.

— Je ne sais pas, répondait van Lipp sourdement. Je ne sais pas... mais ce que je puis affirmer, c'est que, vous ayant vue, j'eusse sauvé Halsmann au péril de mes jours pour vous arracher aux mécréants.

— Eh bien! cela est mal, maître van Lipp; car, avouez-le, la vie d'un grand artiste comme mon père est plus précieuse que celle d'une jeune fille.

— Ah! vous savez qu'au point de vue de l'art...

— Sans doute, vous gardez une horreur profonde pour le goût italien gracieux, dans la forme, poétique par l'idée. Vous mettez au dernier rang Baccio Bandinelli, cet élève de Rustici dont mon père garde les traditions; je ne sais si vous feriez grâce à sa copie du *Laocoon*, mais à coup sûr vous briseriez à coups de pied son merveilleux groupe d'*Hercule vainqueur de Cacus*. D'après cela, je suis convaincue que la statue à laquelle travaille actuellement mon père n'obtiendra jamais votre suffrage... et cependant quelle œuvre ravissante et chaste! Je vous en ferai juge quand nous aurons quitté la table...

— Christelle! dit Halsmann d'un ton de reproche.

— Laissez, père, répondit la jeune fille; je ne veux pas narguer maître van Lipp, mais le convertir...

— Tu changerais plutôt ses idées politiques que ses préjugés ou ses croyances sur l'art.

— Eh! dit doucement Christelle, j'essayerai peut-être.

— Oh! quant à cela! s'écria van Lipp.

— Eh bien! demanda la jeune fille toujours souriante, je ne serais pas fâchée de connaître maintenant par quel point vous et mon père vous vous trouvez en désaccord à propos des choses publiques... Au surplus, je me sens moi très-ignorante, et je ne demande pas mieux que de m'instruire...

— Eh bien! s'écria van Lipp, Halsmann et moi nous ne pouvons nous entendre au sujet du gouvernement qui régit aujourd'hui la ville de Bruges. Jadis elle se trouvait à la tête des cités flamandes; elle en reste aujourd'hui la plus déchue.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? demanda Halsmann; ne compte-t-elle pas dans ses murs de nobles artistes, de grands citoyens? n'est-elle pas enrichie par des corporations puissantes que l'Angleterre nous envie? Nos cardeurs, nos fabricants de tapis, nos marchands de broderies et de guipure tiennent la tête du commerce européen... Ce que vous regrettez de l'ancien gouvernement de Bruges, c'est la facilité qu'elle avait de se révolter...

— Pourquoi non, après tout! s'écria van Lipp. La révolte est le droit des villes libres. Quand les ducs se montraient trop durs, les habitants allaient chercher leurs bannières, la ville se soulevait, les citoyens battaient les soldats et l'orgueil du prince pliait devant le vouloir des manants... Certes oui, Bruges, Liége, gardaient leurs armes à la main, et faisaient trembler, jadis, même les rois... Aujourd'hui, elles sont des vassales humiliées, avilies, non-seulement par la tyrannie d'un duc héréditaire, mais couchées à terre sous le talon du fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle!

— J'aime mieux la paix que le trouble, répliqua Halsmann. Pendant la paix le commerce fleurit, les arts s'épanouissent, la fortune publique s'augmente. Il n'est question ni de levées de troupes douloureuses pour les familles, ni d'impôts onéreux. Les rois élèvent des palais, les seigneurs fondent des abbayes! le règne des sculpteurs est dans toute sa gloire. Chacun d'eux peut espérer voir germer, éclore son œuvre de pierre et regarder sa pensée triomphante monter jusqu'au ciel! Quand Bruges faisait partie de la juridiction de la grande commune flamande, elle n'avait jamais trop de priviléges, et sans cesse en réclamait de nouveaux. Assez riche pour payer ses révoltes armées, elle finit par devenir si batailleuse et si formidable, que, pour en venir à bout, il fallut songer à l'affaiblir...

— En punition de ce crime, le nom de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, aurait dû être changé en celui de Philippe le Traître.

— Pour remédier au mal et ramener Bruges dans l'obéissance, il n'était autre moyen... En séparant la ville de son territoire, on diminuait ses forces, et une partie de la population excitée contre l'autre épuisait l'effervescence des Brugeois. Quand le duc Philippe accorda aux habitants des campagnes le palais des comtes de Flandres pour traiter de leurs affaires et y établir leurs magistrats, il fit acte de profond politique; et la révolte de 1437 lui donnait complétement raison.

— Raison, répliqua van Lipp; les citadins ne jugèrent pas ainsi.

— La lutte fut longue, sans doute; mais l'année suivante, le 17 février, l'émancipation de la banlieue était proclamée; les campagnards recevaient une bannière, des sceaux et se trouvaient affranchis de la ville... A partir de ce moment, Bruges ne se révolta plus...

— Eh bien! maître van Lipp, dit Christelle qui avait attentivement écouté les deux discoureurs, je partage l'opinion de mon père; si Bruges ne prouvait sa force qu'en faisant le mal, mieux vaut l'avoir affaiblie... Rien ne me semble plus attristant que la guerre civile, et les Etats les plus réellement grands sont les plus pacifiques.

— Si nous songeons à nos intérêts personnels, dit Halsmann, nous avons doublement lieu de nous réjouir du changement survenu en 1438, puisque cette même année notre glorieux maître va donner des ordres pour l'érection du nouveau palais du Franc. Ce palais, destiné à devenir une des merveilles de Bruges, exigera le concours de tous les architectes, imagiers et maçons des Flandres: Lancelot Blondel, Guizot de Beaugrand, Ras, Smet, vous, van Lipp, et moi-même, nous y laisserons notre testament de talent ou de génie à la postérité! Si une circonstance imprévue, providentielle, ne nous avait ce soir mis en présence, j'aurais, je crois, fait une dernière tentative pour vous décider à me tendre la main... Caïn et Abel ne sauraient travailler ensemble en gardant la rancune au cœur.

— Maître van Lipp, dit Christelle en prenant sur un dressoir une coupe d'argent, voici le hanap de l'amitié; quiconque le partage devient un allié, un frère! Je le remplis jusqu'au bord, et je bois la première!

Christelle éleva le hanap:

— A l'art flamand! dit-elle; à la magnificence du nouveau palais! à l'accroissement de gloire de tous ceux qui y travaillent! à la concorde des imagiers! à la paix universelle!

La jeune fille effleura la coupe de ses lèvres et la tendit à van Lipp.

Avant de boire, celui-ci regarda fixement la jeune fille.

Un dernier combat se livrait dans son cœur. Il se disait que cet acte le liait plus que tous les autres; qu'entre lui et Halsmann régnerait ensuite la fraternité

absolue, éternelle, des chevaliers ayant échangé leurs ordres; que, sous peine de félonie, il ne pourrait jamais, sous aucun prétexte, accuser son adversaire ou chercher à lui nuire.

Christelle, surprise de la lenteur de van Lipp à boire au hanap de l'amitié, le regarda avec tristesse; et le sculpteur approcha brusquement la coupe de ses lèvres.

Halsmann la vida ensuite.

Alors Christelle prit un flambeau, et, faisant quelques pas, elle dit à van Lipp :

— Venez voir la *sainte Agnès.*

Les deux hommes la suivirent dans l'atelier.

Cette pièce, de dimensions énormes, laissait à peine deviner dans les ténèbres de l'éloignement la forme vague de statues et de groupes noyés dans la profondeur des ténèbres.

Aussi, afin de permettre à van Lipp de bien distinguer la figure de la vierge romaine, Christelle se plaça tout près, et, soutenant le flambeau à deux mains, laissa la clarté baigner le pur visage de la sainte.

Le regard de van Lipp alla de Christelle à la martyre de marbre : blanches toutes deux, toutes deux pures

La dispute. Dessin de Flameng.

comme les lis, elles se ressemblaient d'une façon frappante; et il était évident que la fille du sculpteur avait posé pour son père.

— Deux vierges jumelles! s'écria van Lipp.

— Vous voyez bien! s'écria la jeune fille, vous voilà converti à l'art italien, l'art de mon père!

Van Lipp ne répondit pas. Il venait d'apercevoir sur une table de bois la terre originale représentant la première idée de la *sainte Agnès.*

Il prit la maquette dans sa main, et dit à Halsmann :

— Vous croyez me devoir la vie, souhaitez-vous vous acquitter?

— Au même prix! répondit Halsmann; vous avez exposé vos jours : je donnerais les miens...

— Il me suffira du cadeau de cette statuette.

Christelle fit un mouvement pour défendre la terre que contemplait van Lipp avec une convoitise ardente.

Halsmann la regarda d'un air surpris; Christelle baissa la tête; elle n'eût jamais consenti à dire pourquoi il lui répugnait que la *sainte Agnès* passât dans la maison de van Lipp. Elle regretta même l'idée qui venait de traverser son esprit; mais elle appuya sur ces mots :

— Emportez la *sainte Agnès,* messire; elle m'appartient, et je vous la donne...

Un quart d'heure après van Lipp quittait la maison d'Halsmann, en proie à une sorte de fièvre douloureuse.

III. — L'ASSASSINAT.

Le lendemain, le premier regard de van Lipp fut pour l'image qui lui rappelait les traits angéliques de Christelle.

Il lui chercha dans son atelier une place digne d'elle ; mais quand il examina quelles œuvres le peuplaient, il se demanda ce que ferait cette vierge au milieu de la horde de démons et de monstres qui se dressait dans les angles, s'accrochait aux murailles, se suspendait aux solives, grimaçait dans tous les coins, changeant le lieu qui devait être le sanctuaire de la pensée en cabanon de l'enfer. Après son atelier, la plus belle pièce de la maison de van Lipp était la chambre aux armures. Mais pouvait-il isoler la blanche figurine au milieu des instruments de mort? Sa place n'était pas encore là.

— Soit ! dit-il, je créerai pour elle un reliquaire.

L'inspiration ne se fit pas attendre ; à la fin de la journée, van Lipp avait modelé une sorte de tabernacle au milieu duquel devait rayonner la *sainte Agnès*, et, comme s'il eût voulu abjurer à la fois ses théories sur l'art et son incrédulité, il donna pour supports à la châsse gothique trois hideux démons écrasés par ses pieds.

Le modèle achevé, il commença à l'exécuter.

Après avoir employé tout le jour à ce labeur, il courait chez Halsmann, et, tandis que Christelle s'occupait d'un travail à l'aiguille, il parlait art, politique ou religion.

On eût dit qu'il venait se mettre à l'école de la jeune fille ; son âme inculte, grossière, se modelait d'après ses conseils et son vouloir.

Sa voix en parlant devenait moins rude, son geste se modérait, son visage même changeait d'expression. La laideur railleuse et cruelle de van Lipp s'adoucissait. L'épaisse chevelure de cet Absalon roux se domptait sous le peigne ; le débraillé habituel de son costume faisait place à une tenue sévère ; Hans supprima même une partie de l'attirail guerroyeur qu'il portait d'ordinaire, et ne garda plus au côté qu'un petit poignard. Encore eut-il l'air d'y tenir plutôt parce qu'il était un souvenir qu'en raison de son utilité.

Un soir qu'il parlait d'armes avec Halsmann, celui-ci prit sur une crédence un stylet à lame d'argent finement ciselé du manche et du pommeau, et le lui donna en lui disant :

— Un prince m'en fit cadeau ; portez-le par amitié pour moi.

A partir de ce moment, il n'en voulut point d'autre ; mais cette arme parut lui être devenue inutile, car van Lipp ne se querellait plus, ne battait personne et ne revoyait aucun de ses anciens compagnons de taverne.

Nul n'osa le railler ; un lion endormi inspire encore le respect.

On attribua le changement survenu dans son existence à des motifs divers. « Il se range pour gagner les bonnes grâces de l'empereur, » disait l'un. « Il ambitionne la direction des travaux du palais, » disait l'autre. « Il est peut-être amoureux... » ajoutait le dernier.

Mais cette supposition prêtait seulement à la raillerie. Le prévôt de Saint-Donat s'étonna fort de l'apercevoir un jour dans une chapelle. Van Lipp paraissait profondément recueilli.

A quelques pas de lui, des formes vagues de femmes enveloppées de mantes et soigneusement voilées passaient de la nef dans les confessionnaux de bois sculpté ; il les suivit un moment du regard, jusqu'à ce que, craignant sans doute d'être reconnu par l'une des pénitentes, il se perdit dans l'ombre projetée par un pilier.

Une heure plus tard, Christelle sortait de l'église de Saint-Donat avec la vieille Dode, et trouvait van Lipp debout près du grand bénitier.

Elle prit l'eau lustrale qu'il lui présentait, rougit et s'éloigna rapidement.

Deux sentiments gardent seuls le pouvoir de changer les méchants : la foi et l'amour — van Lipp demandait à l'amour les qualités, les vertus qui lui manquaient ; le serpent de l'Eden changeait de peau. Le démon se repentait et priait ; pour suivre Christelle, il allait vers le bien, le bon, le beau, l'idéal, sachant que, sur une autre route, il ne la rencontrerait jamais.

Enfin, après avoir six mois étouffé une passion d'autant plus violente qu'elle l'avait surpris plus à l'improviste, van Lipp, la tête perdue, le cœur gonflé, sentant qu'il fallait à tout prix en finir avec cette torture de ses jours et de ses nuits, et savoir le secret d'un cœur de jeune fille, alla trouver Halsmann et lui raconta ce qui s'était passé dans le sien depuis le soir où il lui avait sauvé la vie.

— Donnez-moi Christelle pour femme, dit-il, je la rendrai heureuse, je ferai ma félicité de ses joies et ma vie se passera à lui obéir. Elle ne saurait douter des sentiments qu'elle m'inspire. Christelle m'a renouvelé d'esprit et d'âme. Le monstre est devenu un homme, le ferrailleur ne tirerait pas sur un oiseau ; l'incrédule ne redoute plus de franchir le seuil d'une église. Qui a fait tout cela, sinon ma tendresse pour votre fille ? Qu'elle se laisse attendrir et vaincre par la violence d'un semblable amour. Ne me repoussez pas, Halsmann ; un refus me réduirait au désespoir.

— Je ne me reconnais pas le droit de vous accepter pour gendre avant d'avoir consulté Christelle, répondit aussitôt Halsmann ; ce qu'elle désirera, je le voudrai...

— Quand connaîtrai-je mon arrêt?

— A l'heure où sonnera le carillon, trouvez-vous sur la place ; si la fenêtre de mon atelier s'illumine, entrez... Christelle, votre fiancée, vous attendra... Si les fenêtres restent closes et sombres, c'est que vous n'avez rien à espérer...

Jusqu'au soir van Lipp fut en proie à une extrême agitation.

Il ne cessait de regarder son sablier, d'étudier le cadran de l'horloge ; une heure avant que le carillon sonnât, il se trouvait en face des croisées de Halsmann, prenant à deux mains sa large poitrine pour l'empêcher d'éclater.

Enfin les notes claires, argentines du carillon s'éveillèrent ; le concert du clocher commença, musique de la terre répondant à l'*Angelus* des anges...

Dès le premier son, van Lipp fixa les yeux sur les croisées de l'atelier : elles ressemblaient à une grande baie noire.

A mesure que la mélodie des cloches s'avançait, le regard de van Lipp se troublait davantage ; son cœur battait à coups plus pressés ; quand le carillon s'éteignit, le sang afflua au cerveau du sculpteur ; il chancela et tomba comme une lourde masse sur le banc de

pierre ménagé sous les fenêtres encore obscures de l'atelier.

— Méprisé! dédaigné! chassé! murmura-t-il.

Van Lipp n'essaya pas de lutter; il ne tenta rien pour appeler de l'arrêt de la jeune fille. Elle ne l'aimait pas, tout était dit. Il ne mendierait pas la pitié; il n'escompterait pas la reconnaissance.

Condamné sans retour il garda sa passion, mais non plus tendre, purifiante, profonde. L'amour s'aigrit dans son âme comme une liqueur versée dans un vase souillé.

Le changement momentané qui s'était manifesté dans sa conduite, ses goûts, ses travaux, fit place à une folie désordonnée. La cause supprimée, les effets reprirent leur cours.

Il ne fut bientôt plus question dans la ville de Bruges que des querelles et des débordements de van Lipp. Il voulut s'imposer par l'horreur à celle qu'il n'avait pu conquérir.

En effet, chaque jour Christelle entendit parler d'une rixe sanglante, dans laquelle van Lipp était resté vainqueur; d'un duel aû vidercome dont il était sorti à son avantage après avoir vu rouler ivres-morts ses adversaires.

On racontait plus bas des histoires de galanterie plus bizarre que sincère; et Christelle qui, dans son pur instinct, avait deviné ce que l'âme de van Lipp gardait encore de fange, remerciait Dieu d'avoir évité le mortel contact de cette nature déchue.

Le jour où Christelle refusa son consentement à ce mariage, Halsmann s'était senti presque triste; il s'applaudit plus tard de n'avoir fait nulle violence au souhait de sa fille. Ce que faisait le désespoir en cet homme, la satiété l'eût accompli lentement. Les grandes et nobles passions ne naissent pas spontanément dans les âmes perverses, pas plus que les lis ne germent dans le fumier. Il faut au cœur une éducation lente, continue; à la fleur, une culture intelligente, un terrain soigneusement préparé. Les métamorphoses opérées par un sentiment violent durent ce que durent les métamorphoses; il se trouve toujours un magicien pour détruire le charme. Un changement complet, absolu, peut s'opérer dans l'âme la plus criminelle, mais alors on ne l'appellera ni l'amitié, ni l'amour: ce sera une œuvre divine émanant de Dieu même, elle s'appellera *la grâce*.

Van Lipp, hanteur de tavernes le jour, ivre le soir, coureur de ruelles et de méchants lieux, à demi fou d'orgies, au sein desquelles il tentait de noyer, d'anéantir son désespoir, cessa d'aller chez Halsmann. Il se ferma lui-même la porte qu'on ne lui permettait pas de franchir en conquérant.

Christelle lui inspira bientôt une haine égale à celle que jadis il portait à son père. Il eût voulu la tenir dans ses mains et l'étouffer comme une colombe. Si son nom était prononcé devant lui, il riait d'une façon insultante.

Un soir il mena des amis de débauches dans son atelier et leur montra la *Sainte Agnès*, comme s'il avait besoin de profaner jusqu'à ce souvenir.

Pendant qu'il vivait de cette existence damnable et damnée, le palais du Franc, que l'on érigeait à la grande joie des gens de la banlieue de Bruges, s'avançait sensiblement. Smet, Bas, Beaugrand, Halsmann y travaillaient avec orgueil.

La masse imposante se dressait complète, élégante, réunissant toutes les qualités qui signalent à notre admiration les œuvres de cette époque.

L'empereur Charles-Quint devait, disait-on, assister à la pose des armes d'Autriche et d'Espagne qui le devaient décorer.

Ce jour même les magistrats de la ville offriraient un festin aux architectes, maçons et tailleurs d'images qui avaient apporté au palais leur tribut de zèle et de talent.

Van Lipp refusa de travailler au monument proprement dit, mais il fit don de deux statues remarquables, et se trouva de la sorte au nombre des artistes attachant leur nom au palais du Franc.

Selon sa promesse l'empereur arriva à Bruges en grand équipage, et, pour cette occasion, les dames et les bourgeoises de la ville ne manquèrent pas d'étaler ce luxe d'habits et de bijoux qui rendit plus d'une fois les reines jalouses.

Quelques jeunes filles furent désignées pour lui présenter les clefs de la ville, et Christelle n'osa refuser de prononcer un discours de bienvenue qui, quoique fort court, ne la troubla pas moins.

Charles-Quint ne se piquait guère de galanterie; cependant la grâce chaste de Christelle le charma, et, souhaitant témoigner à la fois son admiration pour le talent de Halsmann et celle que lui inspirait la beauté de sa fille, il lui envoya le soir un bijou de grand prix. Cette distinction n'excita aucune jalousie; elle ne réjouit pas davantage le cœur de Christelle, qui s'empressa de serrer le collier dans un coffret.

Le soir, un grand festin réunit tous les artistes flamands ayant apporté leur contingent de travail au palais du Franc.

Le hasard voulut que van Lipp se trouvât placé à table en face de Halsmann.

Pendant le commencement du repas, van Lipp garda son sang-froid; il buvait sans trêve, mais l'ivresse ne venait pas.

Redoutait-il de devenir agresseur dans une nouvelle lutte? Sentait-il qu'aucun de ses compagnons ne l'approuverait s'il troublait cette fête par une sortie brutale? Il parlait peu et semblait absorbé dans la dégustation des mets recherchés dont la table était couverte.

Tout à coup Smet, parlant de l'entrée de Charles-Quint, s'écria que jamais il n'avait été donné, même à un roi, de voir un groupe de beautés pareilles à celles qui lui avaient offert les clefs de Bruges dans un bassin d'or.

— N'est-il pas vrai, demanda Smet à Halsmann, que votre cœur de père a battu de joie en voyant que votre fille Christelle l'emportait encore sur ses compagnes?

— Je suis plus heureux des vertus de ma fille que vaniteux de ses charmes.

— Ils vous ont cependant rapporté une belle somme aujourd'hui, ajouta van Lipp en regardant le père de Christelle.

— Que voulez-vous dire? demanda le sculpteur devenu subitement pâle.

— Allons! la paix, van Lipp! s'écria Lancelot Blandel, un des premiers artistes de Bruges; bois à ta soif, mais ne bave sur personne.

— J'ai le droit de parler comme j'ai le droit de boire! fit van Lipp en frappant la table de son gobelet de métal; et j'avais raison de dire tout à l'heure que les charmes de la blanche Christelle seront pour son père une source de fortune... L'empereur ne l'a-t-il point si

bien remarquée qu'il lui a envoyé une parure royale?... Seulement, au lieu d'un collier et d'une croix de saphyrs, il aurait dû lui donner une ceinture d'orfévrerie!...

A cette outrageante parole, traduisant le proverbe de France : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, » Halsmann se leva le regard foudroyant, la lèvre crispée par la colère :

— Misérable! dit-il, je t'avais pardonné ton injuste haine; j'étais franchement devenu ton ami,.. Je ne pouvais même, en te voyant me fuir de nouveau, oublier que je te dois la vie! Mais au lieu de t'attaquer à moi, au lieu de m'appeler au combat, si tu as soif de répandre mon sang, tu oses insulter ma fille! Tu ne crains pas de calomnier cet ange! Je ne te le pardonnerai jamais! jamais! entends-tu, van Lipp? Et ta mort seule expiera cette injure!

Lancelot Brandel se leva et s'approcha de Halsmann.

— Ne vous laissez pas émouvoir par les insolences de ce méchant ivrogne, dit-il; les architectes et sculpteurs du palais du Franc vous tiennent en haute estime; Bruges vous regarde comme un de ses premiers citoyens; si j'avais une sœur, je souhaiterais qu'elle fût l'amie de votre fille. Mais vous avez droit à une réparation et nous vous la donnerons sur l'heure. Si messires Guizot de Beaugrand et Hermann Glocencamp partagent mon avis, van Lipp l'insolent sera expulsé de cette salle.

Van Lipp se leva terrible, l'œil sanglant, les poings fermés.

— Qu'on y vienne! hurla-t-il.

— Va-t'en, répéta froidement Lancelot Brandel; nous chargerions de la mission de te chasser les soldats espagnols massés dans la salle voisine... Si demain tu crois devoir exiger une explication par les armes, tu nous trouveras dans nos logis respectifs...

— Tous! tous! Je vous défie tous! cria van Lipp. Smet, Beaugrand, Glocencamp, et jusqu'au dernier apprenti.

— Je relève le cartel au nom de chacun; et maintenant, sors, van Lipp; aux fraternelles agapes de l'art il ne faut pas d'Iscariote!

Le misérable comprit qu'il serait inutile de lutter. Lancelot disait vrai : les gardes lui eussent prêté main-forte.

Sûr de son habileté quand il aurait séparément chacun de ses ennemis au bout d'une épée, il pouvait faire crédit de quelques heures à sa haine.

Il sortit donc la tête levée, le regard menaçant, la main sur sa dague, semblant compter ceux que le lendemain il laisserait pour morts.

Pour effacer l'impression pénible produite par cet incident, les rivaux d'Halsmann redoublèrent avec lui de courtoisie.

Brandel, après le repas, récita avec enthousiasme les vers de Martin le Franc exaltant le talent des Flamands. Quand il fut arrivé à cette strophe :

> Si tu parles d'art, de peintrie.
> D'historiens, d'enlumineurs,
> D'*entailleurs* par grande maistrie,
> En fut-il oncques de meilleurs?

D'unanimes applaudissements retentirent et les coupes se vidèrent de nouveau.

Halsmann quitta la table avant ses camarades, gagna le canal des Marbres, et marcha loin, très-loin, jusqu'à ce que la fatigue, domptant le reste de sa colère, il regagnât son logis.

Comme il revenait, il lui sembla voir une barque fuyant sans bruit sur le canal; il se pencha pour reconnaître ceux qui la montaient, mais son pied glissa dans une flaque humide, la barque se perdit dans l'ombre, et l'imagier prit le chemin de sa maison, où Dode l'attendait.

— Seigneur! dit-elle, comme vous revenez tard... vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux? vous semblez bouleversé, mon maître...

— Pourquoi m'avoir attendu? répliqua Halsmann avec une sorte d'humeur; ces attentions ressemblent parfois à de l'espionnage.

— De l'espionnage, Jésus! en quoi ai-je mérité cette parole mauvaise?

— Je suis fatigué, Dode, voilà tout! merci, bonsoir... ne m'éveille pas demain...

Halsmann prit sa lampe et monta chez lui.

— Qu'est-ce qu'il peut avoir? se demanda Dode... Bah! poursuivit-elle, il le dira à Christelle, qui me le répétera...

Et, dans cette espérance, Dode alla se coucher.

Elle balayait le lendemain le pavé devant sa porte, quand elle vit s'avancer un groupe de magistrats se dirigeant du côté de la maison de Halsmann.

Quand ils furent près de la vieille servante, ils lui demandèrent :

— Votre maître est-il chez lui?

— Oui, répondit Dode; mais il a recommandé qu'on ne l'éveillât pas ce matin.

Les trois hommes se regardèrent sans parler; puis, le plus vieux ajouta :

— Nous avons besoin de le voir, sans retard.

— En ce cas, messires, je le préviendrai.

— C'est inutile; indique-nous sa chambre.

— Au premier étage, répondit Dode avec une vague inquiétude; la porte s'ouvre en face de l'escalier.

Les trois magistrats gravirent les marches, ouvrirent la porte et se trouvèrent en face du grand lit à baldaquin dans lequel reposait Halsmann. Celui-ci dormait, mais d'un sommeil pénible, fiévreux, pareil à un cauchemar; des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres, et la sueur couvrait son front sur lequel se hérissait sa chevelure noire.

Messire Crampter frappa sur l'épaule de Halsmann, qui s'éveilla surpris, effaré, et fut quelques secondes avant de reconnaître quels personnages se trouvaient devant lui...

— Je regrette, dit-il, que la servante ne m'ait pas prévenu...

— Nous ne le lui avons pas permis, Halsmann; ce que nous avons à vous dire ne souffre aucun retard.

— Parlez, messire, parlez...

— Hier, pendant le festin, des paroles regrettables ont été échangées entre vous et van Lipp.

— Il fut l'agresseur, messire Crampter, et son injure était mortelle ..

— Mortelle! vous l'avez dit... ajouta le juge Cornélius.

— Vous savez, reprit Crampter, que la loi protége efficacement tout citoyen réclamant son appui... C'est donc un crime de se faire soi-même l'exécuteur d'un châtiment... même d'un châtiment mérité...

— Nous sommes six qui avons accepté le combat

avec Lipp : Smet, de Beaugrand, Lancelot, Blondel, moi et deux apprentis.

— Soit! mais pour cette lutte vous deviez attendre le grand jour, rassembler des témoins, et non vous faire justice seul et dans l'ombre...

— Je ne vous comprends pas, messire! s'écria Halsmann.

— Hier, excité par une grosse insulte de van Lipp, vous l'avez menacé de mort... Est-ce vrai?

— Je l'avoue.

— Vous avez quitté le festin avant vos compagnons, et suivi, sans nul doute, les bords du canal?...

— Oui, messire.

— Le hasard, un hasard inattendu, regrettable, vous a mis en cet endroit désert en face de votre ennemi... Vous n'avez pas eu la patience d'attendre l'heure du combat singulier... et...

— Eh bien? demanda Halsmann qui tremblait de comprendre.

— Vous vous êtes battu avec van Lipp...

— Je le nie! s'écria Halsmann; je me suis promené seul et longtemps sur les bords du canal, j'ai longé ensuite la rivière; j'avais la fièvre, je sentais qu'il fallait lasser mon corps pour goûter ensuite un peu de sommeil... Mais je n'ai vu personne dans cette course nocturne, et je suis rentré tranquillement à mon logis...

Le jugement. Dessin de Flameng.

— Vers l'aube seulement?

— En effet, le ciel commençait à blanchir.

— Halsmann, dit le juge Cornélius d'une voix attristée, il vaudrait mieux entrer dans la voie des aveux...

— Des aveux? sur quoi?

— Des aveux relatifs au trépas de van Lipp, mâlement mis à mort cette nuit même.

— Van Lipp... cette nuit! Je suis innocent, messire Cornélius! Je le jure, je suis innocent de ce meurtre...

— Ecoutez, reprit Crampter, on a trouvé sur le bord du canal le manteau ensanglanté de van Lipp, puis un poignard italien qui vous appartient...

— De plus, ajouta Cornélius en se baissant vers le plancher pour prendre une des larges chaussures du sculpteur, voici une preuve matérielle que vous ne récuserez pas... ce soulier est souillé de boue détrempée de sang...

Halsmann regarda sa chaussure; l'observation de Cornélius était exacte, et le malheureux se souvint qu'en effet, la veille, sur le bord du canal, le pied lui avait glissé dans une flaque humide.

— Van Lipp n'est point rentré à son logis; donc, il n'a pas été seulement blessé, mais tué... Vous seul l'avez menacé... Le poignard retrouvé près du man-

teau vous accuse, et ici tout prend une voix pour vous dénoncer : votre rentrée tardive... votre trouble... jusqu'à la défense que vous aviez faite à Dode de vous éveiller ce matin.

Halsmann ne retrouvait plus le fil de ses idées. Son cerveau brûlait, ses tempes battaient; il ne pouvait que crier : « Je suis innocent! je suis innocent! » Mais lui-même le sentait : toutes les apparences l'accusaient.

Il ne tenta donc rien pour se révolter contre cette phrase de messire Crampter :

— La justice des hommes prononcera, Halsmann; à partir de cette heure, vous êtes prisonnier!

— Ma fille! ma fille! s'écria le sculpteur.

— Vous pourrez lui faire vos adieux, ajouta le juge Cornélius.

IV. — UN SURSIS.

Halsmann s'avança vers l'appartement de sa fille, en ouvrit la porte, puis s'arrêta sur le seuil en adressant aux magistrats un geste suppliant. Ils étaient pères et comprirent. Chacun d'eux connaissait du reste assez le caractère du sculpteur pour être certain, qu'innocent ou coupable, il n'attenterait pas à sa vie.

Halsmann pénétra donc seul dans la chambre de Christine.

Cette pièce, tendue d'étoffes blanches couvertes de légères broderies bleues, semblait le véritable cadre de la chaste image qu'elle abritait. Etendue sur son lit à courtines de neige, ses cheveux blonds en désordre répandus sur l'oreiller, dormant d'un sommeil profond et pur, Christelle voyait peut-être des séraphins dans son rêve, car elle souriait. Halsmann se pencha vers elle pour mettre un baiser sur son front, le dernier peut-être...

Mais il craignit de l'éveiller, porta seulement à ses lèvres l'extrémité d'une de ses tresses dénouées, et, l'enveloppant d'un regard dans lequel s'unissaient une tendresse ardente et un profond désespoir, il murmura :

— Tu sauras toujours trop tôt la vérité !

Puis, affermissant son pas, il rejoignit Cornélius et ses collègues.

A sa porte se trouvaient quatre soldats, prévenus à l'avance, sans doute. Le sculpteur se plaça au milieu d'eux.

Un quart d'heure après, il se trouvait au fond d'un cachot.

Cette nouvelle se répandit rapidement dans la ville de Bruges; la scène regrettable qui s'était passée la veille, pendant le banquet, occupait déjà les esprits; le drame sanglant du canal des Marbres passionna les habitants de la cité et les partagea en deux camps. Le mépris dans lequel les gens graves tenaient van Lipp servait d'excuse à leur indulgence pour le meurtre commis par Halsmann. Le propos outrageant tenu sur Christelle leur semblait mériter ce châtiment terrible. Les joueurs, les bretteurs, les débauchés de Bruges prenaient parti pour van Lipp et réclamaient à grands cris le châtiment du meurtrier.

Mais si l'on ne s'entendait pas sur le degré de culpabilité de Halsmann, personne, ou du moins presque personne, ne croyait à son innocence. Après avoir assouvi sa colère, honteux de son crime, songeant qu'il consommait le déshonneur de Christelle, Halsmann niait l'assassinat; mais les preuves étaient trop nombreuses, trop palpables, pour que l'on ajoutât foi à ses dénégations. Mais toutes les opinions s'accordaient quand il s'agissait de plaindre Christelle, cause innocente de ce malheur.

En s'éveillant dans sa petite chambre blanche, l'enfant avait vu Dode assise à terre près de son lit, sanglotant le front appuyé contre une des colonnes.

L'instinct filial avertit Christelle de quel côté soufflait le vent de l'adversité.

— Mon père! dit-elle; mon père!

— Calmez-vous, ma chérie, lui répondit la vieille servante qui l'avait vue naître... on vous le rendra... Ce qu'on dit ne saurait être vrai... Halsmann est incapable...

— De quoi, mais de quoi peut-on accuser mon père?

Avec mille réticences plus cruelles dans leur lenteur que la vérité même, Dode apprit à Christelle le trépas de van Lipp et l'arrestation de Halsmann.

— Et tu ne m'as pas prévenue! Tu l'as laissé partir! Il n'a pas eu mon dernier baiser pour lui dire que je l'aime, mon dernier regard pour lui répéter que je le crois, que je le sais innocent... Dode, tu m'accompagneras, je vais sortir.

— Et où voulez-vous allez? Seigneur!

— A la prison.

— On ne vous y laissera pas entrer, ma chérie; il faudra d'abord que les juges et les scribes noircissent leurs parchemins.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Christelle, il faut cependant que je voie mon père!

La jeune fille réfléchit un moment; puis, saisissant le bras de la servante :

— Le prévôt de Saint-Donat me viendra en aide... Camarade d'enfance de mon père, croissant en sainteté pendant que son ami grandissait en renommée, il trouvera bien, lui prêtre chargé d'apprendre aux enfants à respecter leur père, le moyen de m'aider à consoler le mien...

— Vous avez raison, ma fille, le prévôt fera tout pour vous et pour mon pauvre maître.

Christelle se leva rapidement, s'enveloppa d'une grande mante dont elle rabattit le capuchon sur ses yeux, et, suivie de Dode, elle se rendit à Saint-Donat. Le prévôt achevait le saint sacrifice; elle le rejoignit au moment où il passait à la sacristie pour y déposer ses habits sacerdotaux. En la reconnaissant, le digne prêtre devina tout.

— Je viens de prier pour Halsmann, dit-il.

— J'accours vous supplier de me conduire près de lui, répondit-elle.

Le prévôt n'hésita pas, enleva rapidement l'aube et la chasuble, et dit aux deux femmes :

— Venez!

Arrivé à la prison, il se trouva en face d'un geôlier qui lui objecta des ordres sévères, une consigne reçue... Le prévôt se contenta de tourner en dehors le chaton d'une bague que d'ordinaire il cachait dans l'intérieur de sa main; cette bague, donnée par l'Empereur, bénite par le pape, avait le pouvoir d'ouvrir devant lui toutes les portes des prisons. Juste récompense de son zèle évangélique, il y tenait comme à son plus beau privilége.

Halsmann, descendu dans un cachot dont la paille tiède encore avait servi de couche à un condamné exécuté la veille, était tombé comme anéanti, ivre de douleur.

A partir de ce moment, il se regarda comme perdu. Tandis que les juges discutaient avec lui dans sa maison, même durant le trajet, pendant lequel il voyait le ciel bleu au-dessus de sa tête, il gardait l'espérance. Il trouvait dans son cerveau des raisons capables de convaincre le tribunal, quand les hommes appelés à le juger ne seraient plus sous l'impression causée par ce meurtre, et s'isoleraient dans le sanctuaire de la justice, afin de prononcer d'après leur conscience.

Mais une fois dans la prison, au fond d'une cave murée, sans lumière et sans air, Halsmann crut au *consummatum est* de sa destinée, et, foudroyé de douleur, s'abandonna à cette désespérance que les hommes peuvent ressentir sans être lâches, puisqu'elle parut si cruellement amère à un Dieu.

Il ne pria pas; il ne songea pas à se recommander de personne, et pensa que si la justice l'incarcérait, lui, innocent de la mort de van Lipp, le bourreau ferait comme la justice et mettrait sur lui sa main sanglante.

Il se plongeait, s'abîmait dans cette douleur, quand un bruit de voix et de verrous l'arracha à son atonie. Il se souleva, croyant voir arriver les tortionnaires : ce fut sa fille et le prieur de Saint-Donat qu'il reçut dans ses bras.

— Père ! père ! dit Christelle en couvrant son visage de baisers et de larmes, ne vous laissez pas abattre par l'épreuve ; vous en sortirez victorieux.

— Mon ami, mon cher ami, dit le prévôt en tenant dans ses mains les mains enchaînées de Halsmann, rappelez-vous cette parole : « Un ange parut, et la lumière se fit dans la prison. » Voici l'ange, Dieu fera la lumière.

— Vous avez raison, s'écria Halsmann ; on n'a pas le droit de maudire les hommes, ni de se décourager, quand on garde un ami comme vous, une fille comme elle !

Pendant une demi-heure ces trois êtres, également bons, loyaux, généreux, échangèrent ce que l'amitié, l'amour paternel, la tendresse filiale ont de plus sincère, de plus fort, de plus consolant. Et quand le prévôt se vit obligé d'abréger cette visite, trop courte pour Halsmann et Christelle, il leur dit :

— En vous permettant cette étreinte, cette compensation à vos douleurs, j'ai fait acte de prêtre ; je dois me retrouver magistrat ecclésiastique. Ma pitié ne saurait plus empiéter sur mon devoir... Mais tout ce que je pourrai pour sauver mon premier, mon meilleur ami, je le ferai.

Un dernier embrassement rapprocha Christelle et son père, puis la jeune fille quitta avec le prévôt la prison, où elle laissait du moins un peu de cette lumière dont le digne prêtre avait parlé.

A cette époque, les formes de la justice étaient parfois d'une grande rapidité. Le crime dont on accusait Halsmann semblait prouvé à tous ; si les témoins manquaient, le manteau ensanglanté de van Lipp et le poignard de Halsmann nommaient suffisamment l'assassin et désignaient assez la victime.

Au bout de quelques jours le tribunal se réunit donc pour rendre son arrêt.

Dès le matin du 20 juillet 1527 une foule énorme, bruyante, tumultueuse, se pressait aux abords du palais de justice.

Les curieux se montraient avides de saisir sur le visage de l'accusé la trace des angoisses qu'il venait de subir. Ses amis souhaitaient lui donner une dernière preuve d'intérêt et le soutenir par leur présence ; les compagnons d'orgie de van Lipp cherchaient l'occasion de poser ce bretteur en martyr ; le reste de la foule demandait une émotion quelconque : des larmes, du bruit, peut-être du sang.

La salle du tribunal empruntait aux grands vitraux traversés par des rayons de soleil un aspect de fête, démenti par la figure sanglante d'un Christ suspendu à la muraille.

Les juges étaient mornes, froids, impénétrables. Halsmann avait fait provision de forces. Il acceptait le duel avec la justice afin de garder à Christelle un nom intact. Quant à celle-ci, elle avait fait preuve d'un courage surhumain.

Dès l'aube elle se leva et s'habilla en blanc, malgré le conseil de Dode.

— Mon père est innocent, dit la vaillante fille ; pourquoi porterais-je le deuil de son honneur ?

Lorsque Halsmann franchit le seuil de sa prison, il la trouva debout, calme, digne ; et quand on vit cet homme enchaîné marcher à côté de cette belle enfant, plus d'un front se découvrit ; ceux qui ne saluaient pas le tailleur d'images s'inclinaient devant l'héroïne de la piété filiale.

Arrivé au tribunal, Halsmann s'assit sur le banc des accusés. Christelle prit place à ses pieds.

Les questions des juges, les réponses de Halsmann ne jetèrent aucun jour nouveau sur cette lugubre affaire.

Van Lipp avait gravement offensé le sculpteur ; celui-ci avait proféré des menaces de mort... Ces menaces furent exécutées la nuit même. Par qui ? sinon par l'insulté.

L'arrêt du tribunal fut sévère, terrible ; celui qui avait tué devait périr : on condamna Halsmann à mourir par la hache, son aïeul ayant été anobli sous Philippe le Bon.

Le sculpteur releva le front en entendant cette lecture.

Christelle, fondant en larmes, enlaça de ses bras les jambes du prisonnier.

— N'avez-vous point une dernière grâce à demander ? dit à Halsmann le prévôt de Saint-Donat.

— Oui, répondit le sculpteur d'une voix forte. Je suis innocent. Je le jure devant cet autre innocent qui fut mis en croix entre deux voleurs ! Aucun juge dans cette enceinte n'aurait le droit de se laver les mains du sang d'un juste ruisselant demain sur le pavé... J'implore non pas ma grâce, non pas un adoucissement à la peine prononcée, mais une trêve... J'adjure le Seigneur de faire, dans l'espace d'une année, éclater mon innocence ! Le bourreau peut attendre, je ne tenterai pas de lui échapper... Un sursis m'est nécessaire : il fera connaître le véritable assassin de van Lipp. Un sursis me permettra d'achever l'œuvre sur laquelle je rêvais de fonder ma renommée d'artiste flamand. Pendant cette année, m'en fiant à Dieu et à la justice du soin de faire éclater mon innocence, je sculpterai la cheminée monumentale du palais du Franc... Les douze mois écoulés, le travail fini, ma tête roulera sous la hache, si nulle voix ne s'est élevée pour me justifier.

Les juges, incertains, se regardèrent ; le prévôt de Saint-Donat, qui vit dans cette demande un moyen de salut, pressa les juges d'exaucer la prière de Halsmann. Son autorité, justement respectée, ne leur per-

mit point de repousser la supplique du condamné; mais ils objectèrent que l'accorder dépassait leur pouvoir.

— Soit, répondit le prévôt, l'empereur Charles-Quint est à Gand, il décidera.

— Halsmann, dit le juge Cornélius, vous avez quatre jours pour obtenir un sursis de notre magnanime souverain.

La foule sortit en tumulte du tribunal. Halsmann, sa fille et le prieur restèrent les derniers dans la salle; les gardes se contentaient de surveiller le condamné de loin.

— Mon père, dit Christelle, je pars pour Gand dans une heure, dans une minute. Si vous ne me voyez pas revenir dans trois jours, c'est que je serai morte de la douleur d'avoir échoué...

— Toi! s'écria le sculpteur, aller seule, sans guide, exposée à mille dangers... Je n'y puis consentir... J'écrirai... un messager portera ma supplique.

— Un messager n'arriverait pas auprès de l'empereur, répondit le prévôt. Votre fille revendique avec raison le droit de vous sauver... mais elle n'ira pas seule à Gand, je l'accompagnerai...

— Vous, messire! s'écria Christelle les mains jointes.

— Mon noble ami, dit Halsmann, si je te remerciais j'aurais l'air d'être surpris, et rien ne m'étonne de toi quand il s'agit de générosité...

Les gardes s'avancèrent, il fallait partir.

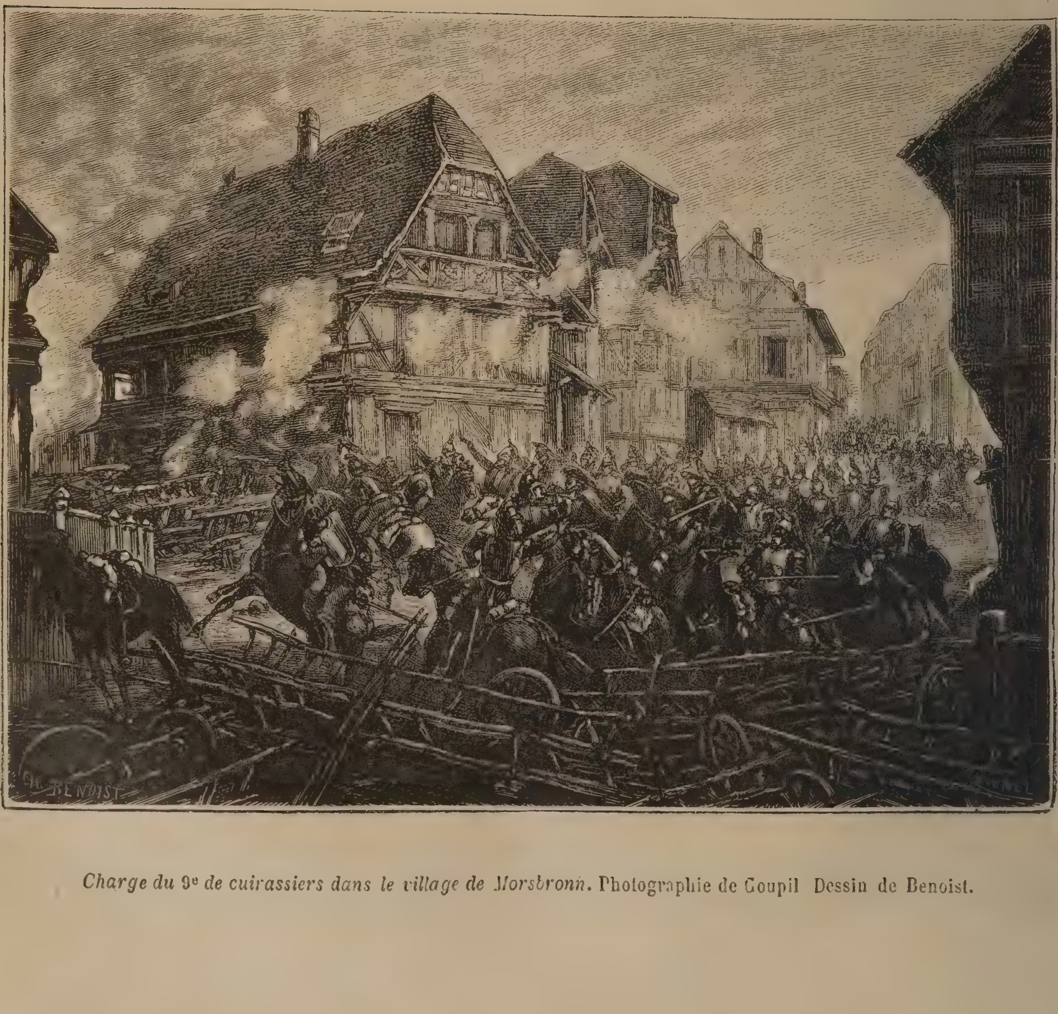
Halsmann obtint l'autorisation d'écrire sa requête dans la salle du greffe. Pendant ce temps, Christelle courait à son logis, y prenait sa mante, le bijou qu'elle tenait de la munificence de Charles-Quint, et rejoignait le prévôt devant la lourde porte de la prison.

Quelques moments après, le vieux moine et la jeune fille chevauchaient sur la route de Gand.

R. DE NAVERY.

(La suite à la prochaine livraison.)

SALON DE 1874.



Charge du 9e de cuirassiers dans le village de Morsbronn. Photographie de Goupil Dessin de Benoist.

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS.

CHARLES GOUNOD, SA VIE ET SES ŒUVRES.

Ch. Gounod. Dessin de Bocourt.

A l'envers de Richard Wagner, sur lequel on a tant écrit et qui a tant écrit sur lui-même, sur sa musique et sur ses théories relatives au drame lyrique, l'auteur de *Faust* et de *Mireille* est un des compositeurs qu'on chante le plus, et celui à propos de qui on a le moins noirci de papier. A peine a-t-on publié sur Gounod deux ou trois notices biographiques.

Je crois que Gounod doit être satisfait de cette situation.

Discuter sur les tendances esthétiques d'un com-

positeur, cela vaut mieux assurément pour lui que de n'en rien dire; mais le chanter vaut beaucoup mieux encore. En effet, on ne compose pas de la musique pour propager une doctrine, pour affirmer un système, mais pour émouvoir et charmer ceux qui vous écoutent.

Gounod est entre tous un esprit fin, cultivé, réfléchi, ardent à la découverte et sensible à la poésie du beau. Ses ardeurs sont contenues, parce qu'il respecte ce qu'il aime, et ses inspirations seraient mieux qualifiées d'aspirations à l'idéal, vers lequel il reporte tous les sentiments et toutes les passions. Il a trouvé la passion de l'amour dans la chasteté du cœur.

Mozart avait déjà découvert cet accent sympathique, ce caractère d'ardente et respectueuse passion; Gounod y ajoute la marque de son tempérament propre. Raoul aime Valentine, il l'aime humainement. La passion est la même d'Arnold pour Mathilde. Sans cesser d'être humains, les désirs de Faust sont empreints d'une sorte de religiosité contemplative, et ce qu'il aime dans Marguerite, c'est moins Marguerite elle-même que les grâces virginales d'un type enchanteur dont son âme de poëte est enivrée. Ecartez Satan de la scène, et que le contrat méphistophélique, par un miracle d'amour, puisse être rompu, ce n'est pas Marguerite qui tombe dans l'abîme, c'est Faust régénéré qui s'élèvera jusqu'à elle dans les régions sereines où le sentiment devient abstraction.

N'eût-il écrit que les rôles de Faust et de Marguerite, Gounod serait immortel, car il serait créateur. Mais le compositeur qui nous occupe a plusieurs cordes à sa lyre d'or, et nous allons essayer d'esquisser, dans le court espace qui nous est donné, la biographie de ce poëte des sons.

François-Charles Gounod est né à Paris, le 17 juin 1818. Il a reçu à notre Conservatoire des leçons de Lesueur et d'Halevy. En 1840, il remporta le grand prix de Rome à l'Institut et partit pour la ville éternelle, où il se livra presque exclusivement à la composition de la musique religieuse. De retour à Paris, il devint maître de chapelle de la petite église des Missions étrangères, où il fit exécuter bon nombre de messes et de motets. Son âme ardente et son esprit contemplatif trouvèrent dans les saints mystères de la religion un aliment spirituel dont il voulut nourrir son cœur exclusivement. Il étudia pour devenir prêtre et porta même quelque temps l'habit ecclésiastique. Les journaux annoncèrent qu'il était entré dans les ordres; c'était une erreur, il n'a jamais été ordonné prêtre. Mais de cette éducation première il a conservé la foi catholique, et il aime, dans ses conversations intimes, à citer les Pères de l'Eglise.

Gounod, méditatif, recueilli, indécis sur le véritable caractère de sa vocation, s'ignorant encore lui-même, vécut plusieurs années dans la retraite. Un article de journal vint brusquement interrompre le silence qui s'était fait autour de sa personne, en attirant sur Gounod l'attention de tout le monde musical. Cet article, attribué à M. Viardot (le mari de la célèbre cantatrice, alors dans toute la puissance de sa voix et de son talent), avait paru dans l'*Athenæum* de Londres. Il y était question de quatre compositions de Gounod entendues dans un concert et qui portaient, suivant l'auteur de l'article, les signes d'un génie absolument créateur. Fétis, dans la *Biographie universelle des musiciens*, cite quelques fragments de cet article : « La musique de Gounod — écrit M. Viardot — ne nous rappelle aucun autre compositeur ancien ou moderne, soit par la forme, soit par le chant, soit par l'harmonie... C'est l'œuvre d'un artiste accompli, c'est la poésie d'un nouveau poëte... Nous présageons pour M. Gounod une carrière peu commune; car s'il n'y a pas dans ses œuvres un génie à la fois vrai et neuf, il nous faut retourner à l'école et apprendre l'alphabet de l'art et de la critique. »

Pendant que M. Viardot prophétisait ainsi à Londres, on répétait à l'Opéra de Paris le premier ouvrage dramatique de Gounod, *Sapho*, en deux actes. M^me^ Viardot créa le rôle de Sapho, et l'exécution de tout l'ensemble fut excellent. Néanmoins le succès ne répondit pas à l'attente des artistes et de l'administration de l'Académie de musique. La critique musicale, confiée généralement alors à des écrivains dénués de connaissances spéciales, se montra plus que sévère envers cette œuvre d'un sentiment si poétique. Elle n'en comprit aucune des qualités originales de forme, d'harmonie ni de cadence. *Sapho* fut jugée *monotone* et mal faite pour le théâtre par la plupart des journaux. Gounod semble s'être souvenu des critiques de *Sapho* quand dernièrement, à Londres, dans *the Cosmopolitan*, il écrivait ces lignes sur le rôle de la critique : « L'art, c'est le sentiment devenu science; c'est l'élément spontané, confus, se précisant par l'intelligence. Il faut donc savoir beaucoup pour juger, car il faut être en état de faire abstraction de son sentiment personnel, qui est une prévention et par conséquent une captivité, et il faut, en même temps, être capable de mesurer la dose de savoir contenue dans une œuvre. Que si vous vous bornez à m'apprendre que telle chose vous a plu ou déplu, vous ne m'apprenez rien, sinon que vous exprimez non plus un jugement, mais une sensation, auquel cas rien ne prouve que la vôtre vaille mieux que la mienne. » Gounod a bien raison de penser ainsi, mais nous cessons de partager son avis quand il conclut que la critique en matière d'art est à tout le moins une œuvre inutile, oiseuse, vaine, et que, pour être de quelque profit, il faudrait qu'elle devînt une magistrature et qu'elle pût produire ses titres à *l'autorité*. Non, c'est se tromper étrangement de parler ainsi de la libre discussion, et l'histoire nous apprend ce que valent souvent en toute chose les jugements officiels. C'est du choc que jaillit l'étincelle, et il importe médiocrement que dans le choc des pensées il s'en trouve de nulles ou de fausses.

A *Sapho* succédèrent au théâtre les chœurs écrits pour la tragédie d'*Ulysse*, de Ponsard. Cette musique n'est point une imitation de l'antique, comme on l'a dit, elle est l'expression du caractère antique avec tous les éléments de l'art moderne, ce qui est bien différent. Un succès de sincère et sérieuse estime accueillit cette partition éminemment artistique, et le public applaudit plusieurs de ces chœurs, distingués par le rhythme et les modulations; notamment le chœur tout à fait charmant des *Servantes infidèles*.

En 1854, l'Opéra donna *la Nonne sanglante*, grand ouvrage qui plaça Gounod au premier rang de nos compositeurs. Ce n'est pas que cette partition soit un chef-d'œuvre, car elle est inégale; mais les belles pages dramatiques y abondent à côté de certains chants des plus heureusement inspirés et caractéristiques de la manière du maître. Ajoutons que l'instrumentation de *la Nonne sanglante* est empreinte d'un coloris particu-

lier qui accuse la réflexion et l'expérience d'un observateur. « Le sentiment est devenu science, » pour nous servir des propres termes du compositeur. La faiblesse du livret de *la Nonne sanglante* est sans doute la raison du court passage de cet ouvrage sur notre première scène lyrique.

Nous passerons rapidement sur quelques compositions religieuses de Gounod : — une messe pour des voix seules, exécutée dans l'église Saint-Germain l'Auxerrois, des psaumes, des motets et un délicieux *Agnus Dei;* comme aussi sur plusieurs symphonies entendues dans les séances de l'Association des jeunes artistes, sous la direction de M. Pasdeloup, et au Conservatoire, où elles furent considérées comme des œuvres distinguées par le difficile public de la Société des concerts, — pour arriver à la date mémorable du 19 mars 1859, qui fut pour le compositeur une date glorieuse entre toutes.

Ce jour-là, le théâtre Lyrique, dont M. Carvalho était l'intelligent directeur, annonçait la première représentation de *Faust,* opéra-comique en trois actes, de MM. Jules Barbier et Michel Carré. Notre grande cantatrice, Mme Miolan-Carvalho, chanta le rôle de Marguerite, qui jusqu'ici est resté sa plus belle création. C'est dans *Faust,* devenu, sous la direction de M. Emile Perrin, à l'Opéra, un grand opéra en cinq actes, que Gounod a déversé son âme de poëte et qu'il a trouvé des accents qui sont le secret du génie. Il se peut que le rôle de Méphistophélès ne paraisse pas toujours assez diabolique et que Faust chante son amour avec trop de respect et de chasteté après avoir vendu son âme à l'enfer pour quelques jours de jeunesse, et quand Satan en personne le sert auprès de Marguerite. J'accorde que, au point de vue de la logique rigoureuse, les chants de Faust devraient être empreints de dissimulation, et que dans toutes les actions de ce damné séducteur on devrait voir la queue du diable, ne fût-ce que le petit bout. Mais ces considérations de convenance scénique ne tiennent pas une seconde quand on entend l'amant de la vierge blonde, ému d'une indicible émotion, lui dire son amour, et celle-ci lui répondre avec la confiance et le trouble enivrant des premiers battements du cœur.

Au surplus, il y a longtemps déjà que les fâcheux de la critique musicale ont renoncé à *plumailler* sur la partition de *Faust.* Quelques-uns même des plus acharnés dans le principe contre cette œuvre de génie, la trouvent aujourd'hui digne de tous les éloges. L'homme absurde est celui qui ne change jamais, dit le proverbe. A la bonne heure, mais il n'en est pas moins curieux de se reporter à la création de cet ouvrage, surtout quand le chroniqueur est le compositeur lui-même. Or voici de très-piquants détails donnés par M. Gounod et qui n'ont jamais été publiés en France. On ne les lira pas sans un vif intérêt. Je laisse parler l'auteur de *Faust :*

« Lorsque je donnai *Faust* à Paris, en mars 1859, nombre d'amis ou de personnes s'intéressant au succès de mon ouvrage crurent devoir me mettre en garde contre plusieurs points qui devaient, à leurs yeux, compromettre la réussite. — *Faust* peut être un grand succès, me disait-on, mais prenez garde : il y a là des choses qui tueront la pièce. Ainsi l'acte du jardin! Songez donc ! un acte qui dure plus d'une heure et qui se passe tout entier en amour, au clair de la lune! Toute la salle dormira avant la fin de l'acte ; vous devriez faire de larges coupures. L'air de Faust ! Et ce quatuor qui est si long ! Prenez garde ! »

Couper l'air de Faust ! raccourcir le quatuor ! craindre que les auditeurs ne s'endorment aux tendresses divinement mélodiques de ces amoureux du ciel !... Un jour (je tiens ce détail de Gounod, qui ne m'a point recommandé le secret) on parla sérieusement d'enlever à peu près toute cette émouvante scène du jardin :

— Oh ! dit le compositeur, demandez-moi ce que vous voudrez, je suis prêt à tous les sacrifices, mais ne touchez pas à l'acte du jardin ! C'est mon âme entière que j'ai mise dans cette musique, j'en suis jaloux, et j'aimerais mieux la condamner à rester le secret que j'emporterais dans la tombe, que de la voir mutilée, réduite, déshonorée. La scène du jardin restera dans son intégrité, telle que je l'ai pensée, telle qu'elle s'est offerte à moi dans l'expansion de mon être, ou je retire ma partition.

Pour complaire au compositeur, mais seulement pour lui complaire, l'acte du jardin fut maintenu ! Mais reprenons le récit que nous venons d'interrompre.

« Maintenant, continue Gounod, vous avez au quatrième acte la scène de la cathédrale, qui est longue et sans effet. Et la mort de Valentin après le trio du duel! Tout cela est noir, noir, noir et sans effet. J'avoue que je ne savais que répondre à ces prédictions décourageantes, sinon qu'elles ne me décourageaient pas, et que j'avais, dans l'émotion qui m'avait dicté ces différentes pages, la confiance d'un enfant.

« La représentation arriva enfin. L'ouvrage, bien que reçu avec une certaine faveur, n'eut certainement pas ce qu'on appelle un succès évident. Le succès fut contesté ; beaucoup doutèrent qu'il fût durable. On parla du chœur des vieillards dans la kermesse du second acte, du chœur des soldats au quatrième acte et un confrère me dit à ce propos : « Vous voyez bien que vous « pouvez faire de la mélodie, il y en a dans ces deux « morceaux ; pourquoi n'en avez-vous pas mis dans les « autres ? » Un critique *di primo cartello,* M. Scudo, rendant compte de l'ouvrage, fit, entre autres remarques, celle-ci : « Nous ne dirons rien du cinquième « acte (l'acte de la prison); il n'existe pas. »

Ce pauvre Scudo a cru aussi pendant de longues années, et il l'a dit sur tous les tons dans la *Revue des deux mondes,* que Meyerbeer n'existait pas ! Hélas! les critiques musicaux sont des hommes comme tous les hommes, et *errare humanum est.*

On vient de voir que, sans la « confiance d'enfant » du compositeur, le plus beau, le plus délicat, le plus personnel du chef-d'œuvre de Gounod disparaissait aux répétitions pour tomber *au panier ;* il a tenu à bien peu de chose que le chef-d'œuvre tout entier ne vît jamais le jour. Le directeur de la Porte-Saint-Martin ayant eu l'idée de monter un gros drame de *Faust* au moment où M. Carvalho allait mettre en répétition l'opéra de Gounod, celui-ci lui dit brusquement :

— Je ne puis plus jouer votre ouvrage.

— Mais, fit observer le compositeur, le public des drames du boulevard n'est pas celui qui va écouter les opéras !

— N'importe, répondit M. Carvalho, je ne puis pas donner un *Faust* avec celui de la Porte-Saint-Martin.

Gounod, enfiévré, alla, sa partition sous le bras, frapper à la porte du grand Opéra. M. Alphonse Royer, qui en était alors le directeur, lui fit les mêmes objections que le directeur du théâtre Lyrique, et le com-

positeur, mis à pied, retourna chez lui, où il put méditer sur les tribulations de sa glorieuse profession. Au bout de huit jours de méditation, le cœur brisé, la cervelle en feu, le compositeur alla revoir M. Carvalho. Celui-ci persista dans sa décision de ne pas jouer *Faust;* toutefois, et comme fiche de consolation, il offrit à Gounod de mettre en musique une comédie de Molière. Cette proposition fut acceptée, et cinq mois plus tard la partition du *Médecin malgré lui* était entièrement achevée. L'ouvrage fut donné le 15 janvier 1858, jour anniversaire de la naissance de Molière, et obtint un succès décisif dès la première représentation. C'est une partition charmante, distinguée sous tous les rapports, humouristique et spirituelle autant que le texte qui l'inspira. L'éditeur Colombier acheta le droit de publier la partition pour la minime somme de quatre mille francs. *Le Médecin malgré lui* fut le premier succès de Gounod. Hélas ! il devait y manquer ce qui en aurait fait la plus douce joie de son cœur : la mère du compositeur, qui était à l'agonie le jour de la première représentation, mourut le lendemain !

Le drame de la Porte-Saint-Martin étant tombé lourdement, malgré de riches costumes et une grande mise en scène, M. Carvalho ne vit plus d'obstacle à jouer l'opéra de *Faust.* Et voilà comment il se fit que ce chef-d'œuvre eut enfin les honneurs de la représentation. Ajoutons que près d'un mois s'écoula sans qu'aucun éditeur s'offrît à publier cette admirable musique. Enfin, et grâce à l'intervention d'un confrère de Gounod, M. Prosper Pascal, M. Choudens entra en arrangements avec les auteurs de *Faust.* L'ouvrage fut vendu, pour la France et la Belgique, moyennant la modeste somme de dix mille francs. L'éditeur intelligent qui a su si bien exploiter la mine d'or qu'on lui avait offerte, n'a pas toujours eu pour *Faust* une bien vive admiration, si nous en croyons un fait assez piquant révélé par Gounod lui-même : « Quand ses enfants (les enfants de M. Choudens) n'étaient pas sages, écrit Gounod, la pénitence dont il les menaçait était de les mener voir *Faust.* » Mais ce n'était là sans doute qu'une simple plaisanterie de M. Choudens.

C'est sur la demande de M. Bénazet, directeur des jeux de Bade, que Gounod composa un ouvrage en deux actes, *Philémon et Baucis.* Toutefois, sur la prière de M. Carvalho, le compositeur obtint de garder cet opéra en échange d'un autre en deux actes, *la Colombe,* qu'il remit à M. Bénazet. *Philémon et Baucis* fut donc joué au théâtre Lyrique, et M^me^ Carvalho s'y montra charmante dans le rôle de Baucis. Malgré cette précieuse collaboration, malgré le mérite incontestable de la musique, *Philémon et Baucis* ne s'est point soutenu à la scène. On reprendra certainement un jour cette fraîche et ingénieuse partition comme l'Opéra-Comique a repris *Roméo et Juliette,* et comme il est en train, au moment où nous écrivons ces lignes, de reprendre *Mireille,* deux ouvrages empruntés à l'ancien théâtre Lyrique, et dont le dernier surtout, à notre avis, est avec *Faust* le plus adorable joyau de l'écrin harmonieux entre tous de notre compositeur français.

Nous ne voulons pas, à cette place, entrer dans l'analyse de *Roméo et Juliette;* de *Mireille;* de la *Reine de Saba*, opéra en cinq actes donné à l'Opéra; des chœurs de la tragédie des *Deux Reines*, de Legouvé; de *Gallia*, grande cantate chantée d'abord à Londres et exécutée ensuite à Paris, aux concerts de la Société des concerts du Conservatoire et à l'Opéra-Comique; pas plus que de la musique de *Jeanne d'Arc,* composée à Londres dans l'hôtel de M. et M^me^ Weldon, les amis de Gounod chez lesquels il a demeuré pendant plusieurs années et où celui qui écrit ces lignes est allé plusieurs fois lui rendre visite. L'hôtel (Tavistock-house), de style grec, est vaste et il était meublé suivant les confortables habitudes anglaises. On respire dans cette douce et calme demeure un air purifié au tamis des feuillages et l'esprit s'y recueille dans une poétique et fortifiante contemplation. Le génie, qui vit en lui-même, par lui-même et pour lui-même, était là comme dans son nid, et j'ai compris, en pénétrant dans Tavistock-house, que Gounod ait pu écrire et livrer à la publicité, depuis le 1^er^ mai 1871 jusqu'au 31 décembre 1872, trois volumes de chœurs, une messe brève, un *Te Deum*, un *Magnificat*, un *Requiem*, un *Pater noster*, un *Ave verum*, un *Vexilla Regis;* plus onze chants sacrés; plus vingt-quatre *lieders,* plus un poëme en plusieurs parties intitulé *Biondina,* et qui jouit, en Italie surtout, d'un véritable succès de vogue; plus quatre duos; plus douze morceaux à plusieurs voix; plus trois transcriptions pour le piano d'œuvres composées pour l'orchestre.

Il est des milieux favorables au travail et à la fécondité de l'esprit comme il y en a de propices à la paresse et à la stérilité de l'imagination. On a dit que Gounod se plaît plus à Londres qu'à Paris : cela n'est pas tout à fait exact. Gounod s'est plu dans la maison de ses amis à Londres — qui n'est pas Londres — parce que dans cette maison où son âme se sentait à l'aise, il trouvait, avec la solitude du cloître, le mouvement artistique et la vie intellectuelle. En effet, il y avait des heures dans la semaine où la solitaire maison se remplissait des harmonies d'un chœur d'hommes et de femmes. Sous la direction de M^me^ Weldon (cantatrice distinguée que Paris a applaudie dans *Gallia,* dont elle chantait la principale partie), on essayait les œuvres encore inédites du maître, que, plus tard, le public entendait dans des concerts périodiques dirigés par Gounod à Saint-James-hall. Tavistock était moins une maison qu'un temple de la Musique dont Gounod était le dieu, M^me^ Weldon l'ardente prêtresse et M. Weldon l'apôtre convaincu. Mais les dieux s'en vont, il y a longtemps qu'on l'a dit. L'auteur de *Faust* a pris congé de son temple pour revenir en France.

J'ai eu occasion, à Tavistock-house, d'assister à la répétition générale de la messe brève en *ut* majeur, dédiée à l'archevêque de Westminster. Une centaine de chanteurs, enfants, dames, demoiselles du monde et gentlemen, ont dit cette œuvre nouvelle avec la foi qui soulève les applaudissements, à défaut de montagnes. On avait attendu le maître pour conduire cette messe au piano et recevoir ses dernières observations. Gounod, un peu souffrant ce jour-là, fit un effort et descendit de son cabinet de travail, qui était au second étage, au premier étage, disposé en salle de concert pouvant contenir environ deux cents personnes; il se présenta en pantoufles, un bonnet de velours sur la tête ! Les dieux ont toujours été négligés dans leur mise. On applaudit, non point la calotte de velours, mais le cerveau qu'elle protégeait. Les morceaux les plus saillants de cette messe — qu'on entendra certainement à Paris un jour — sont, avec le *Domine fili unigenite,* en imitations serrées, à la fois intéressantes, mélodiques et très-claires, le *Sanctus,* d'une grande noblesse, d'une belle sonorité, rempli d'heureuses

modulations. Le *O salutaris* est d'une suavité angélique; il s'exhale de cette pénétrante mélodie comme une odeur d'encens. L'auteur parut satisfait de ses interprètes. Il leur adressa un *speach* en anglais que n'aurait pas désavoué lord Byron et qu'il prononça presque sans accent. Depuis cette époque, l'activité du compositeur ne s'est pas ralentie, et, la dernière fois que nous avons eu le plaisir de le voir à Londres, il travaillait avec ardeur à une suite de sept oratorios, soli, chœurs et orchestre sur les sept paroles de Jésus-Christ. Gounod a dans ses cartons, en manuscrit, un grand opéra en cinq actes entièrement terminé, *Polyeucte*, qui n'attend pour voir le jour à l'Opéra de Paris que des chanteurs à la convenance de l'auteur.

Charles Gounod a composé trois livres de mélodies détachées éditées par Choudens et bon nombre d'autres morceaux de salon pour une ou deux voix, publiés chez Lemoine. On lui doit en outre des chœurs charmants, quoique très-faciles, pour des voix de femme, et plusieurs morceaux de piano. Beaucoup de ces compositions fugitives sont devenues populaires, nous pourrions dire universelles. Gounod, qui est un lettré, a publié dans *le Ménestrel* une série d'articles très-intéressants relatifs au rôle de chef d'orchestre, dans lesquels il conclut à ce que le compositeur ait, en France comme partout ailleurs, le droit de conduire lui-même ses œuvres sans que le chef d'orchestre habituel puisse y voir rien d'offensant pour son amour-propre ni d'attentatoire à ses prérogatives.

Faust. L'acte du jardin. Dessin de Ch. Benoist.

Malgré ce qu'elle renferme de trop flatteur pour nous, nous ne résistons pas à donner place dans cette notice à une longue et superbe lettre que nous a adressée de Londres l'illustre compositeur à propos d'une étude sur la symphonie avec chœurs de Beethoven, que nous avons publiée dans notre *Revue musicale* du *Siècle*.

Tavistock-house, Tavistock-square.
Londres, 6 mai 1874.

« Mon cher ami,

« J'ai lu avec un plaisir infini votre dernier article, celui dans lequel vous parlez de la symphonie avec chœurs. C'est peut-être le plus beau et le plus charmant que vous ayez jamais écrit. A la bonne heure ! Voilà comme j'aime à entendre parler de ce *Souverain*, grand comme les Prophètes. A propos de cette œuvre immortelle, le numéro du 1er mai dernier du journal musical anglais *the Orchestra* contient un article intitulé *Rescoving Beethoven* (Beethoven réorchestré). Bien que je tombe d'accord avec l'auteur de cet article sur plusieurs de ses réflexions, voudriez-vous bien me per-

mettre à ce sujet quelques observations qui ne sont peut-être pas sans intérêt.

« Je ne connais pas la symphonie avec chœurs de Beethoven « selon Wagner », je ne la connais que « selon « Beethoven », et je confesse que cela me suffit. J'ai beaucoup entendu et beaucoup lu cette œuvre gigantesque et je n'ai jamais éprouvé, ni à l'audition ni à la lecture, le besoin d'une correction. En principe d'ailleurs, tout Wagner que l'on soit, fût-on même un autre Beethoven (ce qui sans doute ne se verra pas plus qu'un autre Dante ou qu'un autre Michel-Ange), je n'admets pas qu'on s'arroge le droit de corriger les maîtres. On ne redessine pas et on ne repeint pas les Raphaël ou les Léonard de Vinci; outre que ce serait d'une suprême outrecuidance, ce serait une calomnie que de substituer une touche étrangère à celle de ces grands et puissants génies qui, je suppose, savaient ce qu'ils faisaient et pourquoi ils le faisaient.

« Mais, pour en revenir au cas particulier de la symphonie avec chœurs, je ne vois nullement sur quoi peut se fonder en fait la prétention à en modifier le texte. Premièrement, en ce qui concerne la partie purement instrumentale de l'œuvre, c'est-à-dire les trois premiers mouvements et le début très-développé du quatrième, Beethoven a une connaissance si profonde, un si prodigieux maniement des ressources de l'orchestre, des timbres et du relief des divers instruments, que je ne comprends pas qu'on puisse même songer un instant à lui donner un avis là-dessus. Il faut être pour cela M. Wagner, qui donne des leçons à tout le monde, à Beethoven comme à Mozart et à Rossini.

« J'ai entendu la neuvième symphonie, dirigée par Habeneck, l'illustre fondateur et chef d'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire à Paris. Le seul changement, non de texte, non d'instrumentation, mais de nuance, que ce savant directeur se soit permis, est un mezzo-forte au lieu d'un forte dans le grand unisson des instruments à cordes qui accompagnent les sixtes et les tierces du passage mélodique dans le scherzo.

« Ce léger changement avait pour but de faire ensevelir, sous la puissance d'un nombre considérable d'instruments à cordes, la sonorité des flûtes, des clarinettes et des bassons, auxquels est confié le dessin mélodique sous lequel gronde l'énergie continue du rhythme principal.

« Quant à la partie vocale (soli et chœurs) qui termine cette œuvre incomparable, sublime, unique de majesté, je nie absolument que les exécutants et le public aient prononcé contre elle un décisif et irrévocable *non possumus*. Le *non possumus* est le mot de tous les premiers découragements, il a accueilli la première apparition de toutes les œuvres innovatrices; on l'a opposé aux symphonies de Beethoven, lorsqu'on a commencé à les connaître en France; on l'a dit des œuvres de Meyerbeer, de ***Robert le Diable***, des ***Huguenots***, du ***Prophète;*** on l'a dit récemment, en Allemagne même, des dernières œuvres dramatiques de M. Richard Wagner, que les artistes et les choristes ont déclarées impossibles à retenir et à chanter; on l'a dit, et bien des gens le disent encore, des derniers grands quatuors de Beethoven. Le temps finit par aplanir les difficultés, et, en cela comme en bien d'autres matières, ce qui semblait impossible hier paraît tout simple aujourd'hui.

« ... Quoi qu'il en soit, ne touchons point aux œuvres des grands maîtres : c'est un exemple de hardiesse et d'irrévérence dangereux, sur la pente duquel il n'y aurait pas de raison de s'arrêter. Ne mettons pas nos mains sur ces mains de grande race, dont la postérité doit contempler sans voile les lignes si nobles, la structure si sévère, l'élégance si majestueuse, et souvenons-nous qu'il vaut mieux laisser à un grand maître ses imperfections, s'il en a, que de lui imposer les nôtres.

« Charles Gounod. »

Charles Gounod a épousé une des filles du savant pianiste et compositeur Zimmermann, dont il a eu plusieurs fils. Il est membre de l'Institut depuis bien des années déjà. En 1852, il fut chargé de la direction de l'Orphéon de Paris; mais il donna sa démission de cette place en 1860, pour se livrer entièrement à la composition. Si, par son talent et son caractère, Gounod est un des artistes qui honorent le plus leur pays, par sa bonté naturelle et son esprit bienveillant, il est un des hommes les plus sympathiques et les plus aimés que nous ayons jamais eu le bonheur de connaître. Le cœur, chez lui, est aussi prompt que l'imagination, et s'il pécha quelquefois, ce fut par l'excès de ses qualités.

Oscar COMETTANT.

NOUVELLES.

LE PREMIER AMOUR DE TITIEN.

I

En l'année 1507, Venise était une puissante et ombrageuse république, mais il fallait être noble, si l'on voulait arriver aux emplois publics. A la vérité, le doge était électif, et sa coiffure officielle ressemblait au bonnet phrygien... Cela suffisait à la liberté : liberté de se taire et d'esquiver, quand on le pouvait, fortune rare, la surveillance du conseil des Dix, dont Victor Hugo a dit, je crois, quelque part, dans *Angelo* : « Vous enfermez un serrurier dans une cave, vous lui faites faire une serrure, et, avant que la serrure soit achevée, le conseil des Dix en a la clef dans sa poche. »

Or, en cette année 1507, le jour de l'Ascension, le soleil et les Vénitiens s'étaient levés à la même heure.

Le soleil avait eu conscience de ses devoirs et dardait, dès le matin, ses rayons les plus éclatants.

Les Vénitiens, eux aussi, étaient en fête; la place Saint-Marc, les *procuratie*, le grand canal, le quai des Esclavons, la *piazetta* regorgeaient de monde : on ne voyait que velours, satin, toques fastueuses, panaches au vent, lourds colliers d'or, dagues et gondoles armoriées glissant sur les canaux. Partout riait cette vivacité sémillante, communicative, italienne, pour tout dire, dont nos joies les plus bruyantes ne donnent qu'une médiocre idée.

Le motif de cet entrain général était qu'un mariage, splendide autant que bizarre, dont les fiançailles remontaient à deux siècles et demi, allait se célébrer le jour même.

A deux siècles et demi! Mon Dieu, oui : l'époux avait le privilége de pouvoir se renouveler et l'épouse d'être éternelle.

Voici le mot de l'énigme :

Les Etats de Bologne, d'Ancône et de Venise se disputaient depuis longtemps la souveraineté que chacun d'eux prétendait avoir sur la mer Adriatique, lorsque, vers 1275, Venise triomphante avait résolu de consacrer le souvenir de sa victoire par une cérémonie annuelle; à cet effet, on fit construire une magnifique galère, étincelante de dorures, qu'on appela *le Bucentaure;* cette galère sortait de l'arsenal la veille de l'Ascension, on l'amarrait au quai de la place Saint-Marc; le lendemain, le patriarche, le doge, les sénateurs, les nobles inscrits au livre d'or, les principaux officiers de l'Etat, tout ce que la sérénissime république comptait de citoyens éminents, montaient le vaisseau pavoisé, lequel s'avançait en pleine mer jusqu'à quelque distance du Lido.

Là, au milieu des chants du clergé, aux yeux des ambassadeurs qui, par leur présence, semblaient reconnaître cette prise de possession, le doge s'avançait majestueusement sur le pont et jetait à la mer un anneau d'or en disant :

« Nous t'épousons, *notre* mer, pour marque de la véritable et perpétuelle domination que nous avons sur toi. »

Perpétuelle était de trop; la suite des siècles l'a prouvé. Mais quel est le peuple qui ne s'est pas donné de temps en temps cette petite satisfaction de faire concurrence à Dieu, en appliquant à ses décrets, gravés sur le sable, cet adverbe qui s'appelle *toujours?*

Or, le jour où commence cette histoire, le doge Angelo Lorédan, récemment élu, célébrait son mariage avec l'Adriatique.

La Venise patricienne tout entière était sur le pont du *Bucentaure*; l'amiral du port, descendu ce jour-là au simple rang de pilote, n'attendait plus qu'un signe du doge pour faire lever l'ancre. Mais celui-ci ne le donnait pas, il interrogeait du regard la foule qui encombrait le quai de l'embarcadère, espérant la voir s'ouvrir pour livrer passage à deux personnages manquant à la fête.

L'un de ces personnages était le prince Barbarigo, riche sénateur, amateur éclairé des arts et Mécène des artistes; l'autre, le peintre Titien Vecelli, qui commençait à devenir célèbre.

Devenir célèbre, aujourd'hui, c'est occuper parfois les journaux, produire quelque effet dans un salon.

En Italie, à cette époque, c'était soulever l'enthousiasme, provoquer les acclamations, rayonner en quelque sorte d'un nimbe d'or, monter au Capitole, faire bondir le cœur des patriciennes, devenir l'égal des princes et des rois.

Titien, surtout, ce peintre de la jeunesse et de la beauté, Titien avait le doux privilége d'occuper beaucoup la plus aimable moitié du monde vénitien, d'autant qu'il passait pour triste, absorbé par un chagrin qu'on n'expliquait pas — ou qu'on expliquait mal — désiré partout, il n'allait nulle part.

Aussi, ce jour-là, parmi les belles patriciennes dont la présence, bien plus que les dorures, la pourpre et les oriflammes, faisait resplendir le vieux *Bucentaure*, plus d'une était-elle venue moins pour assister à la cérémonie que dans l'espoir de voir de près l'illustre Titien.

Ajouter que, dans le nombre, quelque cœur inoccupé aurait peut-être été heureux de le consoler serait bien téméraire... aussi ne l'ajoutons-nous pas.

Qu'on juge donc de la déconvenue générale quand le prince Barbarigo vint annoncer que Titien, étant souffrant, priait le doge de l'excuser.

Pendant que *le Bucentaure* vogue vers le Lido et que Lorédan épouse la mer, cette maîtresse perfide, dérobons-nous à la foule bruyante pour pénétrer dans l'atelier du Rubens de l'Italie.

Nous le trouvons, seul et mélancolique, en contemplation devant un portrait... l'image de la femme aimée, telle est la première supposition qui se présente à l'esprit; non, en ce moment le cœur du Titien est libre, il n'a d'autre maîtresse que l'art, maîtresse despotique et absorbante s'il en fut; les traits qu'il regarde si attentivement sont ceux de Giorgione, son maître d'abord, naguère son ami, son émule, son frère, son compagnon d'atelier, aujourd'hui son rival injuste et jaloux.

Titien regrette l'heureux temps où ils s'encourageaient mutuellement, où le succès de l'un était le succès de l'autre, où ils vivaient des mêmes aspirations généreuses, marchant d'un pas égal vers la gloire, toujours prêts à s'effacer, à s'amoindrir pour faire valoir l'ami de cœur.

Que les temps sont changés! et que ne donnerait pas Titien pour serrer encore cette main qu'il a si souvent tenue dans les siennes!

On frappe un léger coup à la porte de l'atelier.

— Si c'était Giorgione! pense le jeune peintre; s'il venait tomber dans mes bras en me disant : « Frère, oublie mes torts; la noire envie a cessé de m'aigrir le sang; il y a place pour nous deux au soleil de l'art, je reviens m'installer ici, » comme j'aurais été bien inspiré de ne pas sortir et de laisser le doge se marier sans moi!

Titien court ouvrir...

Hélas! ce n'est pas Giorgione.

Deux femmes, masquées et encapuchonnées, s'arrêtent sur le seuil.

A la riche simplicité de leurs vêtements, à la noblesse de leur maintien, à ce je ne sais quoi d'assuré et de modeste, il est aisé de reconnaître des patriciennes.

L'artiste, étonné, les regarde en silence; sa première impression est la contrariété, et il oublie de la cacher.

— Sommes-nous bien chez le seigneur Titien? demande, d'une voix presque émue, celle des deux visiteuses qui paraît la plus jeune.

Le peintre s'incline.

— Je craignais de m'être trompée, reprend l'étrangère avec une légère nuance de raillerie; vous qui nous reproduisez avec tant d'âme et de talent, permettez-moi de le dire, vos pinceaux sont plus galants que votre accueil.

L'artiste a compris son tort; il le répare de son mieux; il s'efface pour livrer passage, il avance des siéges; il s'accuse avec esprit d'une préoccupation à laquelle deux visages de velours n'ont pu l'arracher, mais qui n'aurait certainement pas résisté à l'aspect des aimables traits que ces dames ont le tort de cacher; elles aussi sont un peu coupables, il pourrait récriminer; s'il ne le fait pas, c'est que, dût-on lui adresser des reproches plus vifs encore, il est presque heureux de se les voir infliger par une voix pleine de charme et qui en corrige si bien l'amertume.

Les deux femmes échangèrent un double éclair à tra-

vers leurs masques; cet éclair signifiait : « Nous nous étions créé un idéal que la réalité confirme. »

Titien avait alors trente ans ; c'était un beau jeune homme au front large et pur, au profil correct et sévère, aux grands yeux vifs et profonds, d'où s'échappait la flamme du génie ; une barbe longue et soyeuse tranchait sur sa carnation vigoureusement mate ; la taille haute et fière, les manières, le ton, ceux d'un gentilhomme ; l'élégant laisser aller du costume, un simple pourpoint de velours noir, rehaussé au col et aux poignets d'un point de Venise, ajoutaient encore aux séductions de sa personne.

— Seigneur peintre, reprit celle des deux inconnues qui semblait être le chef de l'expédition, sur la foi de votre renommée, je suis venue... j'avais d'abord pleine confiance, et voilà que j'ai peur.

— Peur, madame ! Et de quoi donc? demanda l'artiste, de ne pas trouver mon pouvoir à la hauteur du désir de vous être bon à quelque chose ? J'en ai bien peur aussi.

— Ce n'est pas cela. Nous vous savons à la hauteur de tout ce qu'il vous convient de tenter. Mon ambition est d'avoir une œuvre due à votre illustre pinceau. Voulez-vous faire mon portrait?

A cette époque, Titien était pauvre, le moment n'était pas encore venu où les grands de la terre, doges, empereurs, cardinaux, reines par le sceptre et reines de beauté, certains d'aller ainsi à la postérité sur les grandes ailes de l'artiste, devaient se disputer à qui poserait devant lui.

Ensuite, il faut tout dire, la voix de l'inconnue l'avait pénétré jusqu'au fond de l'âme comme une céleste harmonie dont il avait hâte de voir l'instrument mélodieux et caché.

Quel est celui dont l'imagination, en entendant une voix harmonieuse, n'a pas fait un voyage dans les régions éthérées, quitte à retomber souvent dans la plus vulgaire des réalités.

Le moyen de savoir était de commencer tout de suite.

Titien roula un chevalet dans le jour le plus favorable, et, prenant ses crayons :

— Madame, dit-il, je suis à vos ordres.

Au moment où il se retournait vers le mystérieux modèle, il poussa un cri de surprise et d'admiration.

L'étrangère venait d'ôter son masque et de se dégager de la mantille qui l'enveloppait.

C'était une jeune fille de vingt ans, d'une beauté incomparable. Elle se tenait debout, dans une attitude pleine de grâce et de modestie ; une robe de velours noir, à crevés de satin, faisait valoir sa taille élégante ; la tête, très-fine, très-aristocratique, portait avec une majesté toute royale une lourde couronne de cheveux blonds, de ce blond cendré, si rare et si doux, qui semble estomper les traits d'une teinte angélique; le front, un peu bas, comme celui des statues antiques, était étoilé de deux grands yeux noirs, frangés de longs cils ; tamisé par ce frêle rideau, le regard n'en était que plus pénétrant ; le nez petit, un peu grec, d'une pureté parfaite; une carnation de lis. Sur les joues, comme un souffle rose, et cet idéal duvet qui est au visage humain ce qu'est son velouté pour le fruit et, pour le papillon, l'impalpable poussière de ses ailes irisées.

Titien contemplait ce divin ensemble avec l'ardeur passionnée d'un artiste, à qui la nature, qu'il croit avoir étudiée sous toutes ses formes, dévoile de nouveaux trésors.

Sous ce regard, la jeune fille avait baissé le sien; elle se sentait admirée; son cœur battait avec violence; une vive rougeur colorait ses traits.

Cependant, cette extase se prolongeant, elle finit par lever sur Titien ses yeux de gazelle.

Ce ne fut qu'un éclair; mais cet éclair, le choc électrique de deux étincelles, sembla mettre leur cœur à jour et dévoiler leurs pensées secrètes.

La compagne de la jeune fille s'était démasquée en même temps que son amie. Fort belle aussi, elle méritait mieux que l'oubli; mais, pour le peintre, il n'y avait qu'une seule femme dans son atelier.

— Eh bien? demanda le modèle, moins impatient de poser que de mettre un terme à une situation bien faite pour l'embarrasser.

Titien sembla sortir d'un rêve; il passa la main sur son front comme pour retrouver l'artiste sous l'homme, et commença, d'abord très-rapidement, l'esquisse du portrait; mais, à mesure qu'il traçait un contour, il l'effaçait en s'impatientant.

— Peut-être ne me trouvez-vous pas bien ainsi? demanda le modèle.

— Parfaitement, madame ; ce sont mes crayons, ou plutôt c'est moi-même... J'ai comme un voile sur les yeux.

La compagne de la jeune fille feuilletait par contenance des gravures d'Albert Dürer, un Allemand de Nuremberg, qui venait d'inventer l'eau-forte.

A chaque instant, le peintre se retournait vers la jeune fille comme pour chercher l'inspiration à sa source ; mais l'inspiration ne venait pas. Plus l'image se gravait dans son cœur et dans sa mémoire, plus elle échappait à sa touche; il sentait trop vivement pour pouvoir exprimer. Cela ressemble à un paradoxe; mais, pour bien la reproduire, il aurait fallu qu'elle ne fût plus là. Après plusieurs tentatives inutiles, Titien finit par avouer son impuissance; mais avec une humilité si touchante, un désespoir si réel, que, sous peine de ne pas être femme, l'inconnue devait voir, dans cette prostration de l'artiste, une flatterie suprême.

— Je suis sans doute difficile à reproduire, dit-elle timidement.

— Vous allez avoir de moi une bien triste idée, reprit le peintre; c'est la première fois que cela m'arrive.

— Peut-être dois-je m'en accuser! Je ne vous inspire pas.

— Ne pas m'inspirer! s'écria Titien avec exaltation.

Puis, honteux de cet élan :

— Vous n'en croyez rien, ajouta-t-il d'une voix qu'il essayait de rendre plus calme.

Et, en effet, à moins de se mentir à elle-même, elle ne pouvait pas le croire.

— Ce n'est point la stérilité qui me paralyse, continua Titien, c'est l'exubérance. Je ne vois en ce moment qu'une figure au monde... Il me semble que je ne pourrais en peindre une autre... Possédé par l'ensemble, les détails m'échappent. Avant de continuer, j'ai besoin de me recueillir.

— En ce cas, reprit l'inconnue d'une voix presque attendrie où perçait le regret, il ne nous reste plus qu'à nous retirer.

— Me ferez-vous au moins la grâce de revenir? supplia le pauvre grand homme.

Les deux amies se consultèrent du regard.

Une seconde visite ne devait pas être chose facile, car celle qui était le moins intéressée dans la question eut un mouvement de tête à peu près négatif.

— Je ne sais... j'essayerai... je l'espère... murmura l'inconnue en remettant sa mantille avec tant de lenteur, qu'elle semblait désirer de n'en pas finir.

— Cet atelier va rester bien sombre, reprit l'artiste; j'attendrai que vous y rapportiez la lumière.

Si la jeune fille ne répondait que par syllabes, il était aisé de voir que le trouble était dans son âme et qu'elle avait peur de se trahir.

Arrivée à la porte, elle se retourna et promena un long regard sur l'atelier, comme pour en graver dans sa mémoire les moindres détails.

— Vous ne m'en voulez pas? demanda le peintre.

— Oh! non!... surtout, chassez cette idée. Je ne me pardonnerais pas de vous l'avoir laissée.

Et elle tendit adorablement sa belle petite main de patricienne.

Titien y appuya ses lèvres comme sur une relique.

— Au revoir, dit-il.

— Adieu, répondit faiblement l'inconnue.

Puis, chancelante, mais résolue, appuyée sur le bras de sa compagne, elle disparut, comme une vision, dans le sombre escalier.

Titien. Dessin de Bocourt.

Resté seul, Titien éprouva la douloureuse sensation d'un homme réveillé en sursaut dans un beau rêve. Heureusement, la fièvre de l'art vint faire diversion à ses regrets; il courut à son chevalet, et là, en moins de deux heures, sans hésitation, sans retouche, de verve et d'entrain, cette image qui venait de fuir, il la retrouvait, non plus seulement dans son cœur, mais sur la toile, où elle semblait récompenser d'un regard attendri les efforts du vaillant artiste.

Au moment où Titien se reculait, à la manière des peintres, pour juger de la perspective, une sorte de flocon de neige attira sa vue au pied même du fauteuil où l'étrangère s'était assise.

C'était une de ces petites merveilles de dentelles et de batiste, que l'on appelle par habitude, et bien à tort, des *mouchoirs de poche*. Au simple parfum, on aurait pu croire une touffe de violettes. Dans l'un des coins, sous une couronne ducale, un nom de femme : *Caliste*.

Ce trésor avait une place toute trouvée... Avons-nous besoin de dire laquelle?

II

Ne séjournât-on que deux heures dans une ville his-

torique, on en visite à la hâte les monuments remarquables: c'est presque un devoir, une marque de respect. De même, si futile que soit le côté par lequel on touche à la vie d'une célébrité, comment ne pas céder à la tentation d'y pratiquer, en courant, quelques fouilles précieuses?

Laissons donc pour un instant l'amoureux à sa flamme naissante et consacrons quelques lignes anecdotiques au chef glorieux de l'école vénitienne, la première du monde à cette époque-là, aux yeux de ceux que passionnent à la fois la forme et le coloris.

Titien Vecelli est né en 1457, dans la *Pière*, petit château situé sur la frontière du Friuli, chef-lieu des sept communes de Cador.

Nous laissons de côté les contes plus ou moins fantastiques que les biographes, ces prophètes après coup, ont toujours au service des précoces bambins, qu'ils feraient volontiers célèbres dès le berceau. Ce qui paraît certain, c'est que, tout jeune encore, épris de la couleur et n'en ayant pas à sa disposition, il la remplaçait par le suc des fleurs et peignait ainsi, un peu partout, des fresques improvisées, qui durent lui valoir plus d'une réprimande.

Cette éclatante palette du bon Dieu préludait à celle qu'il devait se faire un jour avec des substances plus durables.

Les premières études sérieuses de Titien datent de l'atelier de Jean Bellini, qui passait alors, à Venise, pour le dessinateur correct par excellence.

S'il n'avait été que cela, le mal n'eût pas été grand, au contraire; mais, malheureusement pour Titien, Bellini expiait alors dans la dévotion une supercherie d'artiste qui pesait à sa conscience, et que nous empruntons à Vasari (1) pour la raconter en deux mots: Jusqu'à cette époque, on n'avait encore peint qu'à la détrempe, lorsque arriva à Venise un artiste sicilien, Antonello, de Messine, lequel se disait possesseur d'un merveilleux secret donnant aux chairs une puissance de coloris et de durée que l'on n'avait jamais vue.

— C'est un charlatan, prétendaient les chers confrères, toujours enclins à l'indulgence.

— C'est peut-être un *trouveur*, pensa Bellini.

Et, déguisé en patricien, bien lesté de sequins, il alla demander à Antonello de lui faire son portrait. Aux yeux du Sicilien, Bellini, fût-il inscrit au livre d'or, était ce que l'on appelle aujourd'hui un *bourgeois*, c'est-à-dire un naïf bonhomme incapable de surprendre un secret et devant lequel il ne fallait pas se gêner. Cependant Bellini ne perdait pas un mouvement de l'artiste; il le vit verser dans un godet quelques gouttes d'huile de lin... et le tour était fait.

Du reste, pour le dire en passant, Antonello, devait lui-même ce procédé à Jean van Eyck, dit *Jean de Bruges*, dont on voit encore aujourd'hui, à Gand, le premier tableau peint à l'huile, *l'Agneau pascal*, dans la cathédrale de Saint-Bavon. Or c'était cette espèce d'escamotage dont, sans cesser d'en faire son profit, Bellini demandait à Dieu d'incessants pardons, en consacrant désormais son art aux seuls tableaux de sainteté.

Voyez-vous d'ici l'émule de Rubens, le peintre futur de la *Danaé*, qui est à Vienne; de la *Lucrèce au moment de se tuer*, qui est à Londres; de la *Femme moitié nue*, qui est à Florence; de la *Vénus*, qui est à Modène; des deux *Triomphes de Bacchus* et de *l'Amour*, qui sont à Rome; de la *Madeleine*, qui est à Padoue; de toiles ardentes, pleines de fougue et de jeunesse, qui sont partout... le voyez-vous dans ce sombre atelier, sous la main rigide de l'austère Bellini, voué aux anachorètes, aux martyrs, aux moines ascétiques, aux saintes femmes qui prient, aux prophètes barbus — quoique chauves — à tout cet appareil de couronnes d'épines, de flagellations, de tortures, qui glaçait le cœur rien que de les regarder?

— Hélas! pensait le pauvre Titien, moi je n'ai encore rien fait que je doive expier. Si, au moins, la pénitence venait après le péché.

Toutefois, la vocation triompha de la répugnance; le feu intérieur, du découragement.

Titien repliait donc les ailes impatientes de l'inspiration; enfant des nuages pourprés et de l'espace libre, il restait à terre, sous l'étreinte du devoir; son unique consolation était de peindre toujours deux tableaux à la fois: l'un triste et morose, sur le chevalet; l'autre animé et charmant, dans son imagination; lançait-il Pharaon dans la mer Rouge à la poursuite des Hébreux, il se figurait faire sortir Vénus du sein d'Amphitrite... et ainsi de suite.

Le malheureux en était là lorsqu'il lui tomba du ciel, c'est-à-dire de Castel-Franco, un camarade d'atelier, qui s'appelait Georges tout court, mais que l'on devait bientôt nommer Giorgione, en raison de sa belle humeur et de l'influence qu'il ne tarda pas à exercer sur son entourage. Giorgione était une de ces natures privilégiées, franches et hardies, spirituelles et joviales, au-devant desquelles accourent de prime saut toutes les sympathies; ajoutez un talent déjà fait, la touche élégante et vigoureuse de Léonard de Vinci — ce contraire de Bellini, — si bien que, en moins de huit jours, Titien, devenu son âme damnée, ne jura plus que par lui. Son maître n'était plus Bellini, mais bien Giorgione; il se pénétrait de *sa manière*, comme disent les peintres; il traitait les mêmes sujets; il cherchait à acquérir cette touche vive d'allure, moelleuse, transparente, savamment alternée d'ombre et de lumière, qui ne ressemblait pas plus à celle du vieux professeur que le jour à la nuit, et il y réussissait.

De là à devenir frères par l'amitié comme par le talent, à partager les mêmes plaisirs, à semer leur cœur par les mêmes chemins, il n'y avait pas bien loin.

Le pas fut franchi en moins de rien; or, un matin qu'après une bordée de quelques jours ils revenaient à l'atelier, l'oreille assez basse, Bellini les mit à la porte.

Leur dernier sequin venait d'y passer.

— Qu'allons-nous faire? demanda Titien à Giorgione.

— Par Jupiter! reprit celui-ci, ne sommes-nous pas riches d'espérance et d'avenir? N'avons-nous pas nos pinceaux?

Et ils louèrent une chambre sur le Canalazzo.

Leurs commencements furent difficiles; mais à cette splendide époque de la Renaissance, la fièvre de l'art régnait à l'état d'épidémie; on en voulait partout et sur tout: sur les paravents et les bahuts, sur les coffres et les dossiers de chaises, sur les murs et sur les enseignes.

Pendant que ces bagatelles les faisaient vivre, ils travaillaient de conserve à des compositions plus sérieuses, faisant vers la gloire de grandes enjambées, et s'identifiant si bien l'un à l'autre, que de nos jours

(1) *Histoire des peintres.*

il arrive souvent de voir attribuer une toile de Titien à Giorgione, et réciproquement.

Peu à peu les bahuts firent place aux portraits de famille, les enseignes aux fresques, les travaux précaires aux commandes princières; les deux amis n'avaient qu'une seule bourse, comme un seul atelier, et la jalousie était pour eux un mot vide de sens.

Ce fut vers cette époque qu'un jeune patricien, du nom de Barbarigo, demanda à Titien de faire son portrait.

Jusque-là rien de plus simple; il y a des sonates qui se jouent à quatre mains, mais on ne s'associe pas pour ne reproduire qu'une seule tête; il fallait bien s'adresser à l'un ou à l'autre.

D'ailleurs, à quelque temps de là, le doge Lorédan s'était fait peindre par Giorgione, et cela rétablissait l'équilibre.

Malheureusement — heureusement, pour mieux dire — le portrait de Barbarigo eut un si grand succès, que du jour au lendemain il éleva Titien au premier rang des peintres de son époque.

Froissé dans son amour-propre, Giorgione prit un prétexte pour déserter l'atelier commun et alla s'installer à l'autre bout de la ville.

Pendant la première semaine qui suivit cette séparation, Titien crut à un accès d'humeur noire qui passerait comme il était venu; mais les jours succédèrent aux jours, et le déserteur ne donna pas même de ses nouvelles.

Alors Titien, l'artiste impressionnable, au cœur tendre et au chagrin facile, prit le parti d'écrire. Sa lettre lui fut renvoyée.

— J'irai moi-même, résolut Castor, privé de Pollux.

Giorgione le reçut tout juste, la porte entre-bâillée, pour cette fois seulement, en donnant à entendre que, lorsqu'on ne craignait pas de descendre à l'intrigue, aux petits moyens, aux protections scandaleuses, pour supplanter un ami, on ne méritait pas d'en avoir. Or le seul tort qu'avait eu Titien, le seul « petit » moyen qu'il eût employé — légitime s'il en fut et le plus grand de tous — était la supériorité du talent.

Titien rentra chez lui la mort dans l'âme; cette première déception, qui avait sa source dans la peinture, et dont il ne devait jamais se consoler, faillit le faire renoncer à ses pinceaux.

Mais quand l'art tient bien ses adeptes, il ne les lâche plus. Et, d'ailleurs, un stimulant suprême, une sorte de coup de fouet, vint le relever.

Le prince Barbarigo, celui-là même dont le portrait venait de le faire si célèbre et si malheureux, entra un jour dans l'atelier de l'abandonné.

— Cher maître, dit-il en tendant à Titien sa main patricienne, vous aimez toujours Giorgione, n'est-ce pas?

— Si je l'aime! dit le jeune homme en passant la main sur son front, comme pour en chasser une pensée pénible.

— Eh bien, je suis heureux d'être le premier à vous apporter une bonne nouvelle.

— Monseigneur, reprit le peintre, votre seule présence ici est déjà une satisfaction pour moi; si vous y ajoutez le bon souvenir d'un ami, elle me sera doublement précieuse.

Le prince savait les ravages occasionnés chez Titien par l'injuste abandon d'un rival jaloux.

— Cher cœur d'or, dit-il en secouant lentement la tête, comme s'il s'agissait de gronder un enfant, vous ne regretteriez pas autrement une femme ingrate... Non, je n'ai pas vu Giorgione, et je ne viens pas en son nom; seulement... vous savez que, depuis trois ans que les flammes l'ont dévoré, on songeait à rebâtir l'entrepôt des Allemands (*el Fondaco de Tedeschi*).

— On a fait même mieux que d'y songer, répondit Titien, les travaux avancent, ce me semble.

— Oui, les travaux vulgaires, la pierre et le marbre; mais le Sénat vient de décréter que le monument serait décoré de fresques.

— Ah! fit l'artiste, en affectant l'indifférence.

— Et c'est à Giorgione que l'on a confié cette tâche délicate.

— Vous aviez raison, monseigneur, reprit le jeune homme; par le ciel, c'est une bonne nouvelle! Vous m'en voyez tout réjoui. Et, ajouta Titien, devenu tout à coup pensif, à qui cet ami si cher doit-il cette précieuse faveur... dont je le déclare plus digne que personne?

— Au doge Lorédan, dont il a fait le portrait.

— C'est une œuvre fort remarquable, en effet.

— Portrait pour portrait, reprit en souriant le prince Barbarigo, j'en connais un autre qui l'emporte de beaucoup sur celui du doge; il a excité, je ne dirai pas l'admiration, mais l'enthousiasme de tout le monde... Si je n'en désigne pas plus clairement l'auteur, c'est que, d'une part, je crains d'offenser sa modestie, et que, de l'autre, je suis un peu intéressé dans la question.

Loin de rasséréner le jeune peintre, cette délicate flatterie le laissa insensible, les nuages s'accumulaient sur son front.

Oublieux de la présence du prince, Titien se promenait par l'atelier d'un pas saccadé.

Tout à coup il s'arrêta et, se tordant les mains comme un désespéré :

— Triste espèce que la nôtre ! dit-il avec amertume; je ne suis pas meilleur que Giorgione ; mon premier mouvement était à la joie, mais ne voilà-t-il pas que, moi aussi, je suis mordu par les serpents de la jalousie! Encore a-t-il son excuse, lui! il ne me doit rien, et je lui dois tout! Que serais-je sans son exemple et sans ses conseils? le stérile élève d'un Bellini. Giorgione était tout pour moi; il me communiquait la force et la vie... Je le sens bien, aujourd'hui que son cœur s'est retiré du mien... Et je suis jaloux de lui !... Ah! je me fais honte à moi-même!

Touché de cet humble aveu, sorti d'une telle bouche, témoin de cette excitation nerveuse, de cette petitesse dans la grandeur et de ces tortures morales au milieu des succès les plus éclatants, Barbarigo devait se dire que la gloire est une terrible usurière, dont les inconstantes faveurs se font trop payer.

Heureusement il avait là, tout prêt, un baume à appliquer sur la plaie.

Le prince se leva et, serrant avec effusion les mains brûlantes du jeune homme :

— Cher maître, demanda-t-il, me croyez-vous votre ami?

— Plus que cela, répondit Titien, le mot me paraît bien pauvre, eu égard aux témoignages de sympathique affection dont vous me comblez chaque jour... Mais, maintenant que vous avez lu dans mon âme indigne, j'ai bien peur que votre amitié ne se change en mépris.

— Pourquoi donc? Parce que vous êtes sujet aux

humaines faiblesses? Mais elles sont l'essence même de l'émulation et du talent. Supprimez ce levain qui vous aigrit, ce transport endiablé qui vous fouette le sang, et l'artiste aura disparu. Or j'ai besoin qu'il se relève plus fort, plus puissant que jamais.

— Vous, monseigneur?

— Moi et la République tout entière; ne devinez-vous pas que je ne vous ai pas tout dit?

Une rougeur fugitive passa, comme un météore, sur la belle physionomie de Titien.

— Le doge avait à récompenser le portrait qu'a fait de lui Giorgione, continua le prince Barbarigo; il m'a donné là un bel exemple de gratitude, et je l'ai suivi.

— Que voulez-vous dire? demanda Titien, dont le grand œil noir dardait sur le prince de véritables éclairs.

— Je veux dire que, sur ma proposition, reconnaissant toutefois que c'était moins une faveur qu'un acte de justice, le Sénat...

— Le Sénat?... répéta le jeune homme, suspendu aux lèvres du prince.

— ... A scindé les travaux d'art, réservant à Titien la décoration de cette partie de l'édifice qui se trouve en face de la *Merceria.*

L'artiste ne chercha pas à réprimer le transport de joie qui le suffoquait; des larmes — celles qui font tant de bien — éclataient de ses yeux, il voulait parler, remercier, appeler son cœur sur ses lèvres... mais était-ce possible? Le bonheur excessif est reconnaissable à cela : qu'il ne peut s'exprimer.

Barbarigo ne s'y trompait pas; cette impuissance le charmait bien plus que ne l'eussent fait les salves de paroles les plus éclatantes.

— Me voilà aussi intéressé à vos succès que vous-même, reprit le protecteur de Titien; nous allons marcher du même pas à la postérité, vous comme premier rôle, bien entendu, et moi comme simple comparse.

La physionomie du peintre était si mobile, que les moindres sensations s'y reflétaient ainsi que dans un miroir.

— Il y a quelque chose que vous me cachez, dit Barbarigo, une tache dans votre soleil.

— Giorgione! soupira Titien, ce travail, commun en quelque sorte, et qui semblerait devoir nous rapprocher, va faire entre nous une nouvelle barrière.

— Giorgione! toujours Giorgione! dit le sénateur avec un léger mouvement d'impatience, ne vous préoccupez pas de lui; laissez-le suivre sa voie et suivez la vôtre... La Renommée n'a pas qu'un seul laurier : elle peut couronner des deux mains.

. . . .

Les travaux commencèrent.

Souvent, en se rendant à leur échafaud, les deux rivaux se rencontraient.

Giorgione, froid et dédaigneux, ne semblait pas même s'apercevoir de la rencontre. Titien, lui, s'arrêtait et, d'un long regard mélancolique, il suivait aussi loin que possible le frère d'autrefois.

Où était-il ce gai printemps de leurs belles années, alors qu'ils s'entendaient si bien pour dérober à Bellini de profanes esquisses, qui l'eussent pétrifié d'horreur et d'indignation?... Et comme ils étaient heureux... d'être malheureux!

Titien fut encore vainqueur dans cette lutte, que nous n'osons appeler pacifique, bien que le sang n'y fût que du carmin, et l'arme une simple palette. Le triomphe était d'autant plus beau, que Giorgione, lui aussi, se surpassait.

Au dire des intimes et des connaisseurs, les deux champions rivalisaient et se disputaient la palme; selon les hasards de l'inspiration et du travail, aujourd'hui c'était Titien, demain Giorgione.

Sur la place Saint-Marc et sous la Procuratio — où n'existait pas encore cette bourse intellectuelle des arts, qui s'est appelée depuis *le café Florian* — on ne s'abordait que par ces paroles :

— Où en sont-ils? Lequel des deux l'emporte?

Dans le cas qui nous occupe, l'événement décisif fut une admirable *Judith* foulant de son pied bruni la tête d'*Holopherne,* dont la fresque de Titien venait de s'enrichir du jour au lendemain.

A Venise, cette *Judith,* bien que disparue, est encore de tradition populaire, le souvenir s'en est transmis de génération en génération.

Giorgione ne résista pas à cette nouvelle blessure. Le pire fut que, nous ne savons trop pourquoi, l'œuvre entière était signée de son nom; à part quelques privilégiés admis dans le sanctuaire pendant les travaux, tout le monde ignorait que la plus remarquable moitié des fresques d'*el Fondaco* fût sortie de la palette du Titien.

Or, quand les peintures furent soumises à l'approbation du public, il arriva ceci : que la foule des admirateurs, de bonnes gens qui, sachant la vérité, n'eussent pour rien au monde froissé l'amour-propre du peintre, lui disaient de la meilleure foi du monde :

— Cher divin maître, la façade qui donne sur le pont est assurément de toute beauté; mais, dans celle qui donne sur la *Merceria,* vous avez reculé les limites de l'art. Votre *Judith* surtout... Après elle il faut tirer l'échelle; vous ne monterez jamais plus haut.

C'était retourner le poignard dans la plaie; aussi, le cœur ulcéré, maudissant les hommes, repoussant ses toiles commencées, brisant ses pinceaux, le pauvre Giorgione se retira-t-il dans la solitude où il devait mourir.

Que se passa-t-il alors dans l'âme du Titien? Fut-il plus ravi de son triomphe que désolé de la défaite de son illustre émule?

Pour conclure, il faudrait descendre dans ces arcanes mystérieux de la conscience, qu'il est souvent téméraire de trop explorer.

Toujours est-il que peu de temps après sa victoire, au commencement de ce récit, nous l'avons surpris couvant le portrait de Giorgione de ce triste regard des bannis qui regrettent la patrie absente.

Les favoris de l'art le deviennent bientôt des femmes, dont le cœur s'exalte et galope volontiers à la suite de *S. M. le Succès;* la fameuse *Judith* avait tourné toutes les têtes, alangui tous les regards, fomenté beaucoup d'espérances.

Mais, à toutes ces promesses de bonheur, le jeune homme détournait la tête; son cœur lui semblait mort... lorsque l'inconnue — dont il ne lui restait plus que le mouchoir et le souvenir, parfumés tous deux — était venue lui prouver que le sommeil n'est pas le néant, et que sous la cendre a couvé plus d'un incendie.

Victor PERCEVAL.

(La fin à la prochaine livraison.)

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

LA FILLE DE L'IMAGIER [1].

Christelle et Charles-Quint. Dessin de Flameng.

Combien la distance leur parut longue ! Comme ils eussent voulu dévorer l'espace ! Les chevaux se traînaient, leur semblait-il, sur les chemins, et cependant les vaillantes bêtes faisaient de leur mieux.

Enfin les grands clochers apparurent, puis les faubourgs, enfin la ville.

Le moine et la jeune fille laissèrent leurs montures à la porte d'un tavernier et s'enfoncèrent dans les rues de Gand. La foule, qui se pressait vers la cathédrale, les avertit qu'il s'y passait une solennité ; on prononça le nom de l'empereur.

Charles-Quint se trouvait à quelques pas d'eux, dans la maison de Dieu, au pied de l'autel, pouvait-il refuser sinon grâce de la vie, du moins un sursis au malheureux qui criait : « Je suis innocent ! »

Le prévôt et Christelle tentèrent de percer la foule et de se rapprocher du portail ; mais le populaire pressé, massé, ressemblait à une muraille formée de corps humains. On s'étouffait, des enfants criaient, des femmes s'évanouissaient.

Une grande clameur s'éleva tout à coup ; on entendit un cliquetis d'armes ; les soldats de Charles-Quint se frayaient un passage afin de former la haie de chaque côté de l'église et de protéger la sortie de l'empereur.

Le mouvement de flux et de reflux qui s'opéra, au lieu de rejeter Christelle et le prévôt contre la rangée

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

de maisons bornant la place, les porta au contraire en avant, et Christelle se trouva assurée de voir l'empereur Charles-Quint au moment où il sortirait de l'église.

Un cheval magnifiquement caparaçonné, tenu en main par un écuyer et entouré de pages, attendait le monarque.

Quand il parut sous un dais de brocart d'or, environné de l'évêque, du clergé et des abbés, des grands d'Espagne, des chevaliers de la Toison d'or et des magistrats de la ville de Gand, le fils de Philippe le Beau était vraiment imposant et digne de gouverner plusieurs Espagnes.

La foule l'acclama, moins par sympathie que par servilité, et l'empereur se mit en selle.

En ce moment Christelle s'élança et tomba à genoux, s'attachant des deux mains nouées à la bride du cheval, et criant d'une voix déchirante :

— Grâce, sire, grâce pour mon père!

La mante recouvrant la blanche toilette de Christelle s'était dénouée; elle était là sur le sol, ses tresses blondes balayant le pavé et gardant sur sa poitrine la chaîne de saphirs que l'empereur lui offrit le jour où elle lui présenta les clefs de la ville de Bruges.

Le premier mouvement de l'empereur fut le mécontentement. Cette scène dramatique, attristante n'était pas dans le programme de la fête; mais à l'instant où Charles-Quint donnait ordre de relever Christelle, le prévôt s'avança et raconta en quelques mots quel motif amenait la jeune fille à Gand.

Charles se sentit ému en dépit de sa froideur accoutumée; il parla doucement à Christelle, traça rapidement le mot : « Accordé », plus bas sa large signature, et dit à la jeune fille :

— La justice a rempli son mandat, j'exerce le mien. Que Dieu fasse la lumière sur cette œuvre!

Puis il ajouta plus bas en s'adressant au prévôt :

— Vous avez rempli dignement une mission charitable, messire; il faudrait sur les siéges épiscopaux de mon empire beaucoup d'apôtres comme vous.

Le cortége commença à défiler; le vieillard et la jeune fille gagnèrent l'ombre protectrice de la cathédrale, puis, après y avoir remercié Dieu, ils reprirent la route de Bruges.

Le condamné les attendait avec une anxiété facile à comprendre.

Quand il connut le résultat de leur démarche :

— Ma fille, dit-il, mon ami, attendons maintenant tout du ciel.

D'après les termes de la demande du sculpteur, Halsmann devait passer ses nuits seules dans le préau; durant le jour il travaillerait à la cheminée du palais du Franc, qu'il s'était engagé à terminer en l'espace d'une année.

Mais Christelle ne se tenait pas encore pour satisfaite.

V. — LA FILLE DU CONDAMNÉ.

Le premier succès remporté lui en fit souhaiter un second. L'énergie de Christelle devenait indomptable, dès qu'il s'agissait de diminuer les tortures de son malheureux père.

Elle courut chez les juges et implora la faveur de partager la double captivité d'Halsmann dans sa prison comme au palais du Franc.

Pour plaider sa cause, elle employa les sœurs, les mères, les compagnes des magistrats.

Repoussée dédaigneusement par les uns, traitée avec pitié par les autres, elle ne fut réellement consolée que par le prieur de Saint-Donat; et encore ne put-il accorder à la jeune fille ce qu'elle demandait.

Rebutée par les hommes, Christelle fit des vœux à la Vierge et la pria de lui suggérer le moyen de parvenir à son but.

Tout à coup un nom lui traversa la mémoire :

— Lancelot Blondel !

Christelle avait vu souvent le sculpteur dans l'atelier de son père; il parla dignement pour le soutenir, le soir du banquet qui eut de si terribles suites; le dernier, au tribunal, il serra la main d'Halsmann le condamné.

Lancelot possédait un véritable talent et une grande influence. Bien que l'on eût parfois répété devant la jeune fille que le tailleur d'images témoignait pour les beautés de Bruges un culte entaché de paganisme, il n'y avait qu'une voix pour louer sa générosité chevaleresque et la bonté de son cœur.

Christelle se souvenait de l'énergique expression de son visage, adoucie par un regard dont le rayonnement se fondait dans la mélancolie. D'ailleurs, fille d'un grand artiste, Christelle croyait comme son père que le véritable génie est frère de toutes les nobles vertus.

Elle résolut donc de s'adresser à Blondel, et prit vers le soir, pour n'être reconnue de personne, le chemin de la maison du sculpteur.

Le temps était pur, la brise tiède; mais la lune, à demi cachée par des nuages, laissait tomber de rares clartés sur les façades des maisons ou les eaux endormies du canal des Marbres.

Christelle pressait le pas et retenait d'une main tremblante la mante qu'elle venait de jeter sur ses épaules. Bien que ce lourd vêtement cachât sa taille svelte, la démarche de la jeune fille trahissait tant de grâce, qu'un homme suivant le même chemin, par hasard d'abord, par curiosité ensuite, pressa le pas pour la rejoindre.

Effrayée, Christelle précipita sa marche; l'homme qui la suivait l'imita, et il frôlait presque son vêtement quand il dit, d'une voix que la fille du condamné crut reconnaître :

— Ma belle enfant, vous courez fort tard et bien vite dans les rues de Bruges... Etes-vous en quête d'un amoureux égaré?

— Je cherche un homme de cœur, répondit bravement Christelle en se retournant vers le curieux qui la suivait, et je m'appelle Christelle Halsmann...

Ce nom, connu de tout Bruges et rendu doublement célèbre par le terrible procès que venait de dénouer une condamnation capitale, fit faire un brusque mouvement au jeune homme, et ce fut d'une voix respectueuse et triste qu'il murmura :

— Pardon !

Christelle se sentit plus rassurée, et la confiance lui revint tout à fait en l'entendant ajouter :

— Vous n'avez plus de père pour vous accompagner, acceptez mon bras; je me nomme Lancelot Blondel.

Il prononça ce nom avec une dignité que Christelle ne lui connaissait pas encore, et, entraînée vers lui par un mouvement plein de simplicité et d'espérance, elle répondit :

— J'allais chez vous...

— Chez moi! que souhaitez-vous, mon enfant?

— J'ai le cœur brisé, la tête perdue, dit Christelle... La démarche que je tente aujourd'hui peut vous paraître coupable, ou tout au moins imprudente... mais quand mon père est condamné à mort, je n'en suis plus à me préoccuper de moi-même... D'ailleurs, le coup qui le frappera ne peut manquer de me tuer...

— Pauvre fille ! s'écria Lancelot.

— Dans votre conscience et devant Dieu, demanda gravement Christelle, croyez-vous à la culpabilité de mon père?

— Non, répondit Lancelot; son attitude devant les juges, les réponses qu'il leur a faites n'étaient pas d'un criminel... Victime d'une inexplicable fatalité, Halsmann porte la peine d'un injuste arrêt.

— Merci ! s'écria Christelle, voilà depuis un mois la première parole consolante que j'entends.

— Puisse-t-il m'être permis d'apporter encore quelque soulagement à votre douleur... Pour preuve de l'intérêt que je vous porte, laissez-moi vous donner un conseil... celui que je donnerais à ma sœur, si j'en avais une... Ne franchissez pas le seuil de ma maison... Sans nul doute, le vieux Cramb est discret; j'ajouterai même qu'il n'est pas méchant... mais une imprudente parole peut être prononcée, et toute parole de ce genre ternit la réputation d'une jeune fille... A quelques pas d'ici se trouve une chapelle dont le porche nous abritera... Dieu peut entendre ce que vous avez à me dire...

— Ah ! s'écria Christelle, combien j'ai eu raison de croire en vous...

Lancelot et la jeune fille gagnèrent la chapelle; un banc de pierre hospitalier, ménagé pour les voyageurs et pour les mendiants, leur servit de siége.

Au-dessus de leur tête s'élevait l'ogive creusée en voûte qui, au milieu de rinceaux de feuillage, encadrait dans des niches fleuries des figures de saintes droites et chastes sous les plis tombants de leurs robes, et des anges aux ailes soulevées par une brise céleste, déroulant de longues banderoles couvertes de belles phrases latines.

Le croissant de la lune, se dégageant des nuages qui le couvraient, répandit sa clarté paisible sur le groupe formé par Lancelot et Christelle, et le nimbe qu'il plaçait au-dessus du front des figures divines parut plus lumineux en tombant sur la blonde chevelure de la jeune fille.

— Je vous écoute, dit Lancelot.

— Je ne vous parlerai ni de ma douleur, ni de la condamnation de mon père, reprit Christelle... Je ne veux vous entretenir que de mon projet. Les magistrats m'ont aujourd'hui refusé de partager le cachot de mon père... je ne saurais cependant renoncer à vivre près de lui pendant l'année de tortures qu'il va passer... Le sursis demandé par Halsmann est une sorte de duel judiciaire entre lui et Dieu... Innocent, il lui laisse une année pour le sauver... Mais durant ces mois, quelles angoisses! quelles nuits d'insomnie!... Le tribunal qui condamna mon père et croit l'avoir jugé suivant l'équité, ne se déjugera pas en cherchant ailleurs le coupable... Si j'étais un homme, j'aurais tenté cette entreprise, si folle qu'elle soit; car aucun indice ne me met sur la voie de la vérité... Mais, tandis qu'au hasard j'irais poursuivre un assassin inconnu et qui, sans nul doute, a quitté le pays, mon père endurerait un martyre sans nom... Ma place est à ses côtés, comme celle de Marie et de Madeleine fut aux pieds de la croix... Il faut que, pendant cette mortelle année, je lui paye ma dette de tendresse et de reconnaissance; et si vous saviez ce que fut la tendresse d'Halsmann...

— Parlez! parlez ! dit Lancelot; aucune de vos paroles ne m'est indifférente, et votre cause deviendra la mienne...

Christelle reprit lentement :

— Ma mère mourut dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, et mon père ne songea point à la remplacer dans sa maison... Il me consacra sa vie sans restriction... Quand je me trouvai en âge de m'intéresser aux choses d'art et de science, il se fit mon maître en clergie comme en sculpture. Il m'enseignait le latin, me donnait des notions générales sur le globe, les plantes qui l'embellissent, les animaux qui le peuplent; il plaçait dans ma main inexpérimentée l'ébauchoir et le ciseau. Afin de ne me quitter jamais, il me fit son élève; dans nos causeries d'avenir, quand il parlait de gloire, il m'associait à la sienne en me disant : « Christelle gardera près de Halsmann l'imagier la place occupée par Sabine à côté de Steinbach, l'immortel architecte du dôme de Strasbourg. »

— Quoi? demanda Lancelot Blondel, vous travailliez avec votre père?

— Oui, messire; et si d'abord je me prêtai à ces études comme une enfant séduite par un jouet nouveau, le sentiment de l'art ne tarda pas à se développer en moi... Il devint, d'ailleurs, une des formes de ma tendresse... le groupe que j'ébauchais se trouvait près de la statue commencée par mon père... Je recevais à la fois ses conseils et ses baisers! Conseils d'un grand maître! caresses du père le plus tendre! La douce vie! combien elle était complète pour le cœur et pour l'intelligence! Mais aussi, quel horrible réveil! Comprenez-vous, messire, ce que ce fut pour mon père de passer de cet atelier, rempli de statues que le génie faisait vivantes, dans un cachot sans air et sans clarté... Enfin, grâce à l'insistance du prieur de Saint-Donat, on accorda à Halsmann le droit de créer un chef-d'œuvre avant de mourir... La mort conclut une trêve d'une année... Oui, pendant douze mois, mon père attendra que le Seigneur éloigne la hache suspendue au-dessus de sa tête... Pendant une année, il devra étouffer dans sa chair l'appréhension d'un supplice horrible, et garder à son cerveau la lucidité nécessaire pour enfanter une merveille, dont la vue fera dire dans plusieurs siècles : « L'homme qui rêva, exécuta cette page grandiose ne pouvait avoir la conscience troublée par le remords... »

— Vous avez raison! dit Lancelot, la postérité jugera ainsi...

— J'arrive maintenant à la faveur que je viens implorer de vous, poursuivit Christelle... Chaque matin, les gardes de la prison conduiront Halsmann au palais du Franc, où il passera la journée... Il sera interdit, dans la crainte qu'un ouvrier, un ami ne favorise un projet de fuite, de pénétrer dans cette salle... Eh bien! moi, maître Blondel, j'y veux aller, je n'en veux pas sortir !

— Vous-même l'avez dit, c'est impossible !

— Pour tous, non pour moi, si vous m'aidez...

— Mon crédit ne va pas jusqu'à faire lever un ordre aussi rigoureux.

— On ne se révolte pas contre un ordre : on l'élude.

— Que voulez-vous dire ?

— Aucun étranger n'entrera dans le palais du Franc...

sauf vous et vos élèves qui travaillerez dans la salle dont la décoration vous est confiée.

— Je ne pourrais y introduire une femme...

— Ecoutez, messire Blondel, je tiens à mon honneur plus qu'à ma vie; mais cet honneur ne dépend, Dieu merci ! ni d'un soupçon, ni d'une parole outrageante... Pour sauver, pour consoler mon père, je ferais le sacrifice de ma réputation et, forte de mon innocence, je braverais l'opinion, s'il ne s'agissait que de moi... Mais la renommée de la fille appartient au père, et je ne me reconnais pas le droit d'entacher la mienne... Vous groupez autour de vous de nombreux jeunes gens, des apprentis jaloux d'apprendre les secrets de votre art, mettez-moi au nombre de ces derniers... Je ne serai plus Christelle, la fille du condamné, mais un orphelin confié à vos soins par sa mère mourante. Soyez tranquille ! ma main taille assez bien la pierre et le marbre pour que l'on ne doute pas de la réalité de ma vocation... Je serai le plus vaillant à l'ouvrage, et, tandis que l'élève essayera de vous satisfaire, Christelle vous bénira au fond du cœur... Au bout de quelques jours, vos compagnons seront accoutumés à me voir... une liberté plus grande me sera laissée... Alors vous déclarerez vouloir occuper seul avec moi une salle où vous ne serez dérangé par personne... et, tandis qu'on nous croira employés au même labeur, je traverserai la galerie et, gagnant la vaste salle du Franc, je me trouverai dans les bras de mon père... A l'heure où les gardes devront le chercher pour le mener dans son cachot, je reviendrai vous trouver... Vous le voyez, ce

Christelle et Lancelot. Dessin de Flameng.

moyen est bien simple... Il ne demande qu'un mot de consentement de votre part... Lancelot Blondel, laissez-vous toucher par mes prières et mes larmes... Je suis à vos genoux... Condamnée à mort par l'arrêt qui frappe mon père bien-aimé, je demande comme lui un sursis à la torture qui m'atteint.

Christelle était prosternée sur les dalles; les mains jointes et tendues vers Blondel, elle le regardait avec une expression de ferveur et d'angoisse si grandes, que le sculpteur sentit son cœur profondément troublé.

— Héroïque enfant ! dit-il, le courage me manque pour refuser de prendre ma part de responsabilité dans cette sainte et imprudente folie.

— Vous consentez ? s'écria Christelle, dont le regard eut un éclair de joie.

— Disposez de moi.

La jeune fille se releva. Le front haut, un de ses bras dressés vers la voûte du portail peuplé de saintes figures, elle dit d'une voix haute, comme si elle les prenait à témoin de son serment :

— Anges du ciel ! apôtres et martyrs ! vous venez d'écouter cette promesse sacrée, souvenez-vous aussi de la mienne : à dater de ce moment, je me regarde comme la sœur de Lancelot et je jure de sacrifier pour lui ma vie, si cette vie peut jamais lui devenir utile.

Christelle tendit ensuite les mains à Lancelot.

Le carillon s'éveilla dans le clocher, et ses notes argentines parurent, au milieu du profond silence de la nuit et dans la disposition d'esprit où se trouvaient Christelle et Blondel, une réponse descendant du ciel,

une bénédiction arrivant à eux sur les ailes de l'harmonie, une parole d'espoir tombée de la bouche même de Dieu.

Tous deux l'écoutèrent graves et recueillis; puis le sculpteur prit le bras de Christelle, et, le passant sous le sien :

— Il est tard, dit-il, je vais vous reconduire jusqu'à votre logis.

— Vous me quitterez à quelque distance, messire... aucun danger ne me menace... A qui me suivrait, je dirais mon nom, comme je l'ai fait il y a une heure; et, croyez-le, si perverti que soit un homme, il n'oserait insulter la fille du condamné...

Blondel et Christelle marchèrent en silence jusqu'à ce que la jeune fille se trouvât près de la ruelle à l'angle opposé de laquelle s'élevait sa maison.

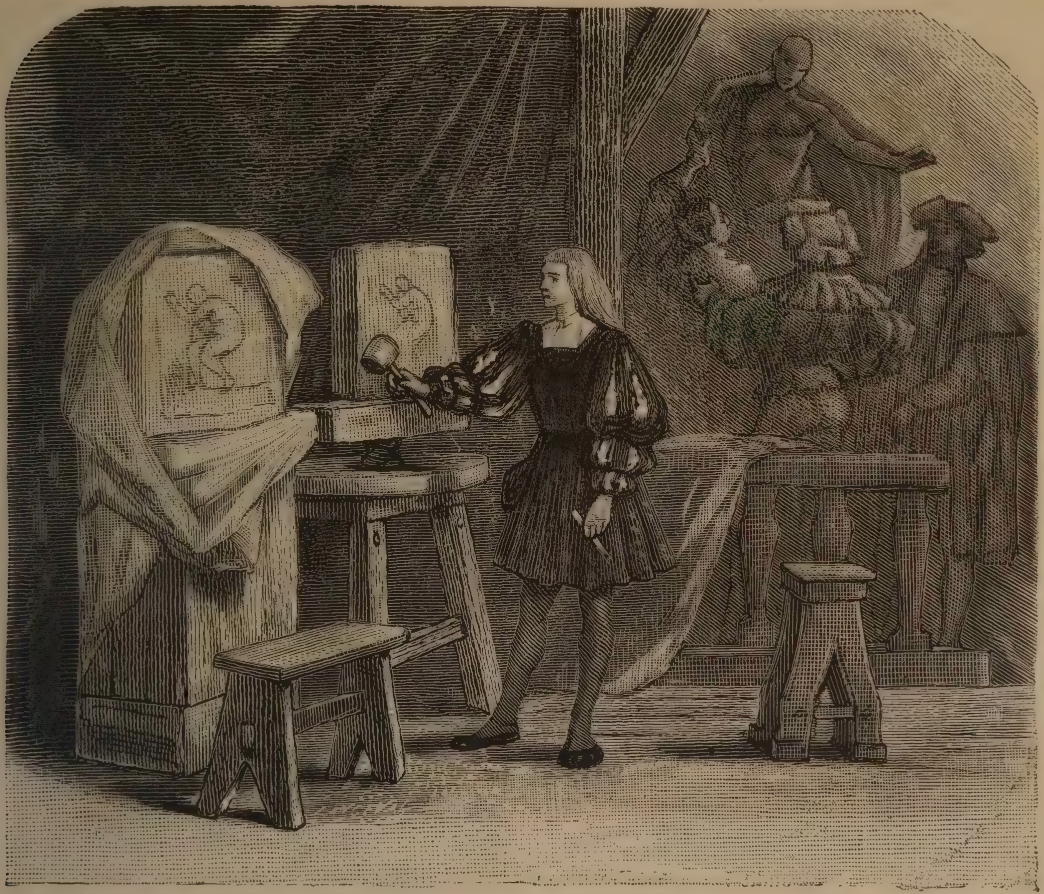
Alors elle quitta le bras de son compagnon de route et lui dit :

— Dans trois jours, chez vous, à huit heures du matin, vous verrez Troll, votre nouvel apprenti.

— J'attendrai... répondit Blondel.

Christelle gagna son logis à pas rapides; et Lancelot, pour s'éloigner, attendit que la porte massive se fût refermée sur la jeune fille.

Bien que brisée d'émotion et de fatigue, Christelle ne se coucha pas.



L'atelier de Lancelot. Dessin de Flameng.

Elle prit dans un grand bahut sculpté une pièce de camelot, et, à la lueur de sa lampe, elle tailla et commença à coudre des chausses et un pourpoint.

A l'aube seulement, elle se jeta sur son lit et sommeilla environ trois heures.

Dès qu'elle fut habillée, Christelle se dirigea vers le grand Béguinage.

Elle connaissait dame Gudule, la supérieure, pour qui Halsmann avait jadis exécuté une madone. Après l'office, auquel la fille du condamné assista, elle fit demander une entrevue à la noble recluse.

Dame Gudule aimait cette belle et pure enfant. La voyant venir vers elle vêtue de noir, le visage marbré de larmes mal essuyées, elle crut d'abord que Christelle souhaitait obtenir une cellule dans le monastère libre fondé par la grande Béga; mais Christelle répondit à dame Gudule :

— Si le Seigneur ne fait pas grâce à mon père, s'il n'est pas assez clément pour nous retirer ensemble de ce monde, je me souviendrai de l'offre que vous me faites, noble dame; en ce moment, je vous prie seulement de protéger mon nom contre la calomnie.

Christelle raconta ses projets, la conversation que, la veille, elle avait eue avec Laucelot Blondel, et ajouta :

— Pour les gens de la ville de Bruges, Christelle passera cette année douloureuse dans le Béguinage ; vous seule connaîtrez que, sous la protection de maître Lancelot, elle ne quittera pas celui dont elle fut l'unique tendresse.

— Ma fille, répondit Gudule, beaucoup de femmes dans ma situation vous diraient que vous allez peut-être au-devant d'un péril... il peut arriver qu'un acte d'héroïsme filial vous coûte votre réputation, malgré les précautions dont vous entourerez votre conduite... A votre place, j'agirais comme vous... et je ne sais que vous encourager et vous bénir... Vous voyez de cette fenêtre une maisonnette inoccupée au milieu d'un parterre, elle sera censée abriter une âme en peine, une créature brisée dans la lutte de la vie... A qui me demandera ce qu'est devenue la fille d'Halsmann je montrerai cet asile, sur la porte duquel votre nom sera inscrit demain... Je connais Lancelot Blondel, je l'estime ; je fus l'amie de sa mère, et tout enfant il joua sur mes genoux... Remettez-lui, en souvenir de moi, cette médaille bénite ; elle lui rappellera tout ensemble ce qu'il doit au souvenir de sa mère et le serment de fraternelle amitié qu'il vous fit devant Dieu.

Christelle se jeta dans les bras de dame Gudule et la quitta le cœur plus tranquille ; le ciel semblait la protéger ; un dernier miracle s'accomplirait sans doute en sa faveur, puisque déjà le Seigneur daignait aplanir sa voie.

Le même jour une image de Jésus fut placée sur la porte de la maisonnette vide du Béguinage ; au-dessous fut gravé le nom de *Christelle ;* et, à partir du lendemain, dame Gudule feignait d'aller quotidiennement passer une heure près de la jeune fille qui, suivant un vœu qui ne surprit personne, avait juré de ne pas quitter sa cellule avant l'expiration de l'année.

VI. — L'APPRENTI DE MAITRE LANCELOT.

Le lendemain Lancelot Blondel dit à Cramp, son vieux serviteur :

— Tu t'occuperas aujourd'hui de rendre habitable la chambre voisine de la tienne.

— Ne vous souvenez-vous pas, messire, que depuis la mort de votre aïeule elle est restée vide ?

— J'attends un apprenti vivement recommandé par sa famille, et je me suis engagé à le loger dans cette maison.

— Que ne lui donnez-vous la pièce contiguë à votre bibliothèque ? Vous pourriez, de la sorte, mieux surveiller sa conduite.

— C'est impossible ! répondit Lancelot d'une voix brève.

La chambre dans laquelle le vieillard pénétra à la suite de son maître se trouvait plongée dans une obscurité complète ; quand les rideaux furent tirés, les fenêtres ouvertes, un gai soleil jeta ses rayons sur le plancher poudreux, irisa une colonne d'atomes et laissa voir dans la pénombre les paillettes d'or des cadres et de grands meubles dressés dans le fond et dans les angles de la pièce, où tout respirait à la fois un goût artistique et un luxe vrai.

Cramp ressentait une vive répugnance à voir habiter par un étranger cette chambre close depuis de longues années. Mais l'ordre bref de Lancelot ne souffrait pas de réplique, et, l'orgueil tenant place de bonne volonté, le serviteur balaya, épousseta, brossa si bien, qu'à la fin de la journée les tentures d'Arras laissaient admirer leurs personnages ; les meubles étalaient les ferrures ; les vases de grès à fleurs bleues s'emplissaient de bouquets ; le portrait de la mère de Lancelot, par Jean de Mabuse, rayonnait de grâce et de bonté ; le plafond, peint comme le dôme d'une chapelle, permit de distinguer un groupe d'anges emportant une âme au ciel.

Lorsque tout fut prêt, le serviteur, à la fois timide et mécontent, alla chercher son maître.

— C'est bien ! dit Lancelot ; va, je n'ai plus besoin de toi !

Quand le vieillard fut sorti, le sculpteur alla prendre dans son atelier une aiguière précieuse qu'il plaça sur la table, mit un coffret d'argent sur la crédence, ouvrit une copie de l'*Imitation* sur le prie-Dieu, et cette fois jeta autour de lui un regard satisfait.

Il se retira ensuite dans sa bibliothèque, prit un carton, des crayons et dessina, sans savoir ce qu'il allait faire. Ses doigts marchaient, sa pensée se perdait dans le rêve.

Quand il regarda ce qu'il venait d'esquisser, il s'étonna lui-même : c'était le portail de la petite église qui l'avait abrité la veille, pendant qu'il recevait les confidences de Christelle.

Après l'avoir contemplé, il le porta dans la chambre de l'apprenti.

La nuit de Lancelot fut agitée.

Bien avant l'heure où la jeune fille devait venir, le sculpteur s'accouda sur le bord de sa fenêtre.

Enfin, il aperçut à l'extrémité de la rue un adolescent marchant le visage baissé ; le cœur de Lancelot battit. Il se précipita dans l'escalier pour ouvrir lui-même la porte à son apprenti.

Lancelot Blondel hésita une minute à le reconnaître. Sous l'habit d'un jeune écolier, la taille de Christelle paraissait plus petite ; ses cheveux courts tombant sur le cou donnaient de la mutinerie à sa tête couverte à demi d'un chaperon de velours. En se voyant l'objet de l'examen du sculpteur, Christelle rougit ; mais Lancelot effaça l'impression de crainte vague traversant l'esprit plus que le cœur de la fille du condamné ; et, lui tendant les deux mains avec une noble franchise :

— Dieu vous gardera sous le toit que vous honorez !

Il conduisit ensuite Christelle dans la pièce préparée pour elle.

— C'est la chambre de ma mère, dit-il ; Cramp occupe cette autre à côté ; il reste à vos ordres.

Les regards de Christelle parcoururent la pièce qu'elle devait habiter, et tombèrent sur le dessin du portail. Vivement émue, elle tira de son sein la médaille que dame Gudule l'avait chargée de remettre au jeune homme, et la lui tendit.

— Troll, dit Lancelot affectant d'oublier le nom et le sexe de l'apprenti, et voulant prouver qu'il ne s'en souvenait qu'en redoublant de prévenances et de soins délicats, ne vous mêlez pas aujourd'hui à vos camarades d'atelier ; commencez par vous habituer aux objets au milieu desquels vous devrez vivre. Descendez au jardin, nous nous retrouverons à midi pour le repas.

Lancelot entra dans son atelier, arracha la toile humide couvrant la statue commencée, et la regarda de l'air mécontent de l'artiste qui n'a pu réussir à fixer sa pensée dans son œuvre ; puis, gravissant l'échafaudage, il changea en quelques instants l'expression de la tête.

Le premier de ses élèves, en ouvrant sans bruit la porte de l'atelier, resta frappé d'étonnement, et fit un signe pour recommander le silence aux camarades qui le suivaient. Au bout d'une demi-heure, les douze apprentis de Lancelot se trouvaient silencieusement groupés autour de leur maître. Celui-ci poursuivait son travail avec la fougue sacrée de l'inspiration ; il s'aperçut seulement quand il eut fini que depuis longtemps il n'était plus seul.

Les applaudissements enthousiastes des jeunes gens firent palpiter son cœur de plus de joie qu'il n'en avait peut-être jamais senti.

— Maître ! s'écria Ryter, son meilleur élève, ce sera votre plus belle œuvre !

— Vous avez donc vu la Vierge en rêve, messire Lancelot? demanda un apprenti, que vous créez une si belle madone à l'aurore !

— Travaillez à votre tour, enfants ! dit Lancelot Blondel, ma journée est finie... Ryter, ce Saint Michel met dans son geste trop de vigueur haineuse : un ange terrassant un démon le foudroie plutôt par l'esprit que par la force physique. Veille à tes feuillages, André, ils se ressemblent tous, et la nature ne créa jamais deux feuilles pareilles. Bien, très-bien, mon petit Dov, ta biche courant est d'un mouvement juste. Florus, garde-toi de mettre tes personnages dans des poses tourmentées; la sculpture est un art calme. Je te reproche le contraire, Rogier ; tes statues sont engaînées comme des idoles de termes... Courage, à bientôt...

Lancelot gagna le jardin.

C'était un lieu frais, ombragé ; des arbres énormes en occupaient une partie et y répandaient le calme et la fraîcheur des grandes nefs. Au centre, une vasque de granit laissait pleuvoir l'eau sur une naïade lutinée par deux tritons enfants. D'un pavillon treillissé, peint de vert et d'or, s'élevaient des cris, des chants, des caquetages d'oiseaux. La volière de Lancelot était remplie d'espèces rares venues d'Amérique, et le sculpteur s'attendait à trouver Troll à côté de ses hôtes emplumés. En effet, il l'aperçut caressant un colibri farouche qui s'humanisait pourtant sous ses baisers.

— Vous habituerez-vous à cette maison? demanda Lancelot.

— Elle se fait hospitalière et trop douce, répondit Christelle.

Peu après la cloche de midi sonna le dîner.

Le maître et l'apprenti s'assirent à une table servie avec une opulente simplicité; la nappe de Flandres était couverte de coupes, de plats, de brocs, de vidercomes de genres divers. L'orfévrerie se mêlait à la faïence et aux cristaux d'Italie. Lancelot ne se montrait pas seulement artiste dans ses œuvres : il voulait réunir autour de lui sous toutes ses formes la poésie, cette âme des choses.

Le serviteur, debout derrière le siége de maître Blondel, observait l'adolescent avec une sorte de curiosité jalouse. La contrainte régnait entre les deux jeunes gens; ils se parlaient peu ; les regards de Blondel paraissaient embarrasser Troll ; en le voyant si timide, Cramp se rassura. Il redoutait pour son maître les entraînements de la vie facile, et se croyait chargé de veiller sur la conduite de l'homme qu'il avait connu enfant.

Après le repas Lancelot dit à son hôte :

— Voici la bibliothèque : vous y pouvez à votre aise lire des manuscrits, ou regarder des dessins; dans les livres comme dans les cartons, vous trouverez l'explication de ma vie.

Christelle entra dans la pièce qui, après l'atelier, était le lieu préféré de Lancelot Blondel.

Les paroles qu'il venait de dire à la jeune fille l'encourageaient à observer, à chercher. Elle ouvrit un manuscrit couvert de cuivre doré et repoussé. Ce livre, commencé il y avait près d'un siècle, renfermait la relation de tous les faits survenus dans la famille. L'aïeule, dont Christelle occupait la chambre, y laissa de nombreuses pages, et le père de Lancelot y relatait de sa large écriture les moindres détails relatifs à son fils. A partir du jour de sa naissance, l'attention, l'orgueil, la tendresse de l'aïeule et du père se reportèrent sur l'enfant. Ils reconnaissaient dans son caractère des défauts d'emportement, de passion; mais quelle générosité native, quel enthousiasme pour les grandes choses; quel noble dédain de la vie quand il s'agissait de sauver un homme, ou de lutter dans l'intérêt général! Au bout d'une heure Christelle connaissait Lancelot mieux que si elle eût vécu de longues années près de lui. Quand elle ferma le *Mémorial de famille*, elle se sentit complétement rassurée.

Alors elle ouvrit les cartons remplis de dessins, de croquis, d'ébauches. Elle s'initia au génie de Lancelot. Il possédait à la fois la puissance et la grâce. Chacune de ses œuvres portait le cachet du bon goût. Plusieurs plans détaillés de cathédrales, de maisons de ville, de châteaux et d'hospices, prouvaient combien la sculpture était pour lui l'aide, la servante de l'architecture. Les masses qu'il créait restaient élégantes. Il découpait dans l'air de si légers clochetons, multipliait tant de statues dans les niches, et réunissait de si merveilleuses verrières dans ses monuments, que rien de si aérien ne s'était encore vu. Ses cathédrales étaient plus éclairées que celle de Metz ; il avait élevé une flèche plus légère que celle de Strasbourg; le Jubé, dont Christelle trouva le croquis, eût été l'une des merveilles du monde catholique ; et le fameux chœur de Beauvais s'effaçait devant le chœur de sa basilique. Pas une des colonnes de ses nefs ne se ressemblait. Il les composait parfois d'un groupe de colonnettes fuselées semblables à des aiguilles de pierre ; le même chapiteau fleuri les abritait comme des troncs jumeaux couverts d'une seule couronne de feuillage. D'autres fois, il les voulait fortes et puissantes, se contentant de les creuser de cannelures profondes ; ou bien encore il les assemblait par couples. Lancelot ne voyait la sculpture qu'à l'état d'ornement : statue, feuillage, rinceau, aiguilles. L'utilité se dissimulait sous la grâce.

Christelle savait qu'il possédait à la fois un grand cœur et un grand génie.

— Quel frère ! murmura-t-elle, et quel maître !

Lorsqu'elle fut rejointe le soir par le jeune homme, elle feuilletait le dernier carton.

— Messire Lancelot, dit-elle, j'ai grand'peur de vous causer demain une déception ; je vous ai appris que je fais de la sculpture, mais elle me paraît un jeu d'enfant à côté de vos œuvres ! Je vous demande une grâce : je souhaiterais copier l'histoire de *la Chaste Suzanne*, cette jolie frise dessinée par vous.

— Vous lui ferez grand honneur, répondit Lancelot.

Le maître et l'apprenti parlèrent ensuite de Halsmann et du moyen de vaincre les difficultés capables d'entraver leur plan.

— Ah ! dit Christelle, le Seigneur me donnera la

force d'arriver à mon but; avec un frère tel que vous, je ne puis rien craindre.

La jeune fille dormit avec calme pour la première fois depuis un mois.

Le vieux Cramp la réveilla le lendemain. Elle se leva, s'étudia à donner plus de hardiesse à son allure, plus de crânerie à son geste. Sous peine de se compromettre, de se perdre, il fallait que les élèves de Blondel restassent dupes de sa métamorphose.

Elle les précéda dans l'atelier, afin de s'éviter l'embarras d'une entrée.

Suivant son désir, Lancelot avait fait disposer pour elle un bloc de marbre et le dessin du premier compartiment de la frise de *Suzanne.*

Elle commença à l'ébaucher largement.

Un quart d'heure après, le maître entrait suivi de ses élèves. Il leur présenta Troll en quelques mots brefs, puis chacun se mit à sa besogne respective.

Cependant pas un des élèves n'était sans distraction. Ce nouveau venu devait être ou leur égal, ou leur souffre-douleur. Leur égal, s'il possédait du talent; leur victime, si son ignorance égalait son apparente faiblesse.

— Vois-tu, dit Rogier à Dov, Troll a la main trop fine pour manier nos lourds outils.

— D'ailleurs, d'où vient-il? ajouta Florus. A quelle école appartient-il? Troll, élève de qui? On ne naît pas sculpteur, on le devient.

— Sa figure est très-douce, objecta Dov.

— Douce, c'est possible; il a l'air d'une damoiselle.

— Tiens! fit Rogier, il devine qu'on parle de lui, et rougit déjà.

— Il payera la bienvenue! s'écria Florus; et pour l'y préparer, vous aurez soin d'entamer une conversation vive et de fredonner vos chansons les plus galantes.

— Bon! s'écria Rogier, voilà une distraction pour le jour, en attendant que nous vidions les pots ce soir.

Tandis que ses nouveaux compagnons complotaient de la sorte, Troll travaillait sans distraction. Il ne regardait pas ses voisins, il ne les entendait pas davantage; la figure de la chaste *Suzanne* l'intéressait bien plus que les déduits des élèves de maître Lancelot.

Le petit Dov commença les escarmouches.

— Est-ce vrai, Rogier, demanda-t-il, que la belle Guislaine pleure toutes ses larmes de ton abandon?... Il serait juste et généreux de le dire; car, enfin, dans l'atelier même, elle pourrait trouver des consolations... Guislaine est blonde comme un filon d'or, blanche comme un pétale de lis, et pas une de nos Brugeoises ne possède l'éclat de son rire. Pour embrasser Guislaine quand elle rit, je donnerais...

— L'or de ton escarcelle ou le diamant de ta toque, petit Dov! Malheureux! l'escarcelle sonne creux et l'escarboucle est un caillou... Or la Guislaine veut plus et mieux...

— Comptez-vous donc pour rien ma chevelure noire, un cœur brûlant, un bras nerveux, et la chanson d'amour de mes vingt ans!

— Ah! la chanson d'amour de tes vingt ans! répéta Florus, chante-la donc une fois, beau *prince de la Rhétorique!*

— Silence, alors! fit Dov; et, d'une voix timbrée, tout en frappant la mesure sur un bloc de bois avec son marteau, il commença une ballade dont l'air courait les tavernes et dont les paroles devaient faire rougir une vierge.

Maître Lancelot laissa tomber son ciseau et demanda d'une voix courroucée :

— Qui se permet de chanter ici?

— Moi, répondit Dov, comme je le fais tous les jours.

— Vous avez tort, le travail exige le recueillement, ce n'est pas en répétant des chansons grossières que vous garderez une noble inspiration dans votre pensée... Quand vous voudrez redire des refrains semblables, vous irez chez les marchands de cervoise et non dans mon atelier.

— Pardon, maître, répondit Dov avec une humilité sournoise; cette chanson m'a été apprise par la belle Guislaine, qui la tenait de vous...

L'œil de Blondel flamboya. Il se précipita du haut de son échafaudage avec une rapidité vertigineuse, saisit Dov par le haut de son pourpoint et, le secouant à lui faire perdre pied :

— Serpent! mécréant! dit-il, plus un mot! Le premier d'entre vous qui prononce le nom d'une ribaude ou tient un discours léger, je le chasse! Il ne me convient pas que mes élèves traduisent avec le ciseau les vers de l'Arétin!

Blondel lâcha le petit Dov, qui roula au pied de son escabeau.

— Ah! maître! demanda Florus, vous garderez pourtant les traditions de l'atelier, j'imagine?

— Soit! mais je les veux dignes de moi, dignes de vous!

— Cela suffit! dirent en chœur les élèves.

Troll n'avait en apparence prêté nulle attention à cet incident; mais son beau visage, rouge de pudeur, se leva vers Lancelot pour le remercier de son intervention.

Cependant les apprentis, qui raillaient la blancheur et la petitesse de ses mains, tournaient de temps en temps la tête vers le nouveau venu. Peu à peu leur curiosité devint de l'attention; l'étonnement lui succéda; enfin, les trois plus habiles : Rogier, Florus et André, s'approchèrent pour mieux voir l'ébauche de la *Suzanne.* La jalousie s'empara des deux premiers; André se montra plus juste et se contenta de louer le travail de Troll; Dov eut un meilleur sentiment et lui tendit la main :

— Troll, dit-il, j'ai été mauvais tout à l'heure : je le regrette.

— Je suis sans rancune, répondit Troll; mais, rendez-moi un service, pendant que vous êtes en train de vous repentir... Que signifie cette phrase : « Garder les traditions de l'atelier? »

— Cela veut dire que chaque nouvel élève conduit ses compagnons à la taverne et les régale ou les grise à ses frais.

— Je me conformerai aux usages, Dov, et je vous serai bon compagnon.

Au moment de quitter l'atelier, Troll dit à Blondel :

— Me permettez-vous, maître, de réunir ce soir mes camarades dans la salle à manger et de boire avec eux quelques coupes de bon vin à votre santé, à l'art flamand, à l'union des tailleurs d'images!

— J'y consens d'autant mieux que je suis surpris de l'habileté dont vous faites preuve... Allons, dans l'atelier de Lancelot, comme dans l'Evangile, les derniers seront les premiers!

R. DE NAVERY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS.

PAUL BAUDRY.

Paul Baudry. Dessin de Bocourt.

Nous éprouvons un sentiment d'orgueil, dont nous ne cherchons pas à nous défendre, lorsque nous avons à parler d'un de ces hommes qui nés, suivant l'expression de Tacite : *Ex humili stirpe*, d'humble souche, à force de génie, de persévérance et de cœur, sont arrivés purs à la renommée et à la gloire. Leur triomphe honore et ennoblit l'humanité tout entière, et leur modeste point de départ rend plus haute leur fortune. Nous nous plaisons à retracer les luttes qu'ils ont traversées, les privations qu'ils ont subies, les amertumes dont ils ont été abreuvés, et nous les aimons, ces vaillantes créatures, pour l'enseignement fort et sain qui ressort de leur vie.

Ce n'est pas cependant que nous partagions la théorie menteuse de ces Sénèques cousus d'or, qui s'en vont, la bourse pleine et le teint fleuri, contant que la misère est une salutaire et bonne école. Le contraire est vrai : combien de belles intelligences ont fléchi sous ses dures leçons et ses misérables nécessités ! Combien sont morts à la peine, se sont arrêtés à bout d'énergie, réduits alors à faire du métier, de la pacotille, parce que les sommets de l'art étaient trop lointains et par conséquent trop difficiles à atteindre pour leur dénûment et leur pauvreté !

Sans doute, il en est qui persévèrent et parviennent; mais souvent ils arrivent épuisés de corps et d'esprit, aigris par de trop longs malheurs, dégoûtés de tout, et, quand ils touchent à la gloire, ils n'ont plus la force d'en jouir; ils n'ont fait que l'entrevoir, ils tombent sur le seuil sacré. Il y en a d'autres plus infortunés encore : on attend qu'ils soient dans la tombe pour reconnaître leur mérite et le prix de leurs œuvres. De leur vivant, ils les colportaient chez les brocanteurs qui leur jetaient dédaigneusement un morceau de pain;

morts, leurs toiles prennent une valeur inouïe, on les couvre d'or; le marchand s'enrichit; l'artiste, lui, il est expiré sur un grabat.

Pour l'honneur de l'école française, dont il est assurément une des personnifications les plus hautes, quoique issu de parents très-pauvres, M. Paul Baudry n'a pas eu le malheur de voir sa jeunesse et son talent se perdre dans les jours de privations et de luttes qu'il a vaillamment traversés. Paul Baudry est né à la Roche-sur-Yon, le 7 novembre 1828. Nous tenions vivement à avoir des renseignements sur sa première enfance et un ami de ses jeunes années, qui lui est resté passionnément attaché, M. E. M., a bien voulu nous les fournir avec un empressement dont nous ne saurions trop le remercier.

M. E. M. écrit à une personne qui avait daigné être auprès de lui l'interprète de nos désirs :

« Je m'empresse de vous donner les renseignements que vous me demandez au sujet de M. Baudry, le grand peintre vendéen dont notre pays doit être très-fier...

« Paul Baudry est un de mes amis d'enfance, et j'ai toujours conservé avec lui les relations les plus intimes.

« Il est né à la Roche-sur-Yon en 1829 (1). Son père était sabotier... Son instruction ne pouvait être que fort incomplète, la position de fortune de sa famille ne lui permettant pas de le mettre au collége. Il n'a donc pu suivre, *comme tant d'autres*, que les cours de l'école mutuelle. Mais son intelligence était puissante, ses aptitudes inappréciables.

« En même temps qu'il fréquentait l'école de dessin, tenue par M. Sartoris à la Roche-sur-Yon, il recevait d'un artiste distingué, dont le nom m'échappe, des leçons de violon, et il avait acquis une telle force sur cet instrument difficile, qu'à une certaine époque on ne savait pas quelle carrière il devait suivre, la musique ou la peinture. Mais M. Sartoris, son maître, son premier protecteur, reconnut dans son élève de telles dispositions, qu'il engagea sa famille à l'envoyer à Paris, où il arriva à l'âge de dix-huit ans, plein d'énergie et de courage. Il entra dans l'atelier de M. Drolling. Une modeste pension qui lui fut faite par la ville (la Roche-sur-Yon) l'aida dans ses efforts, dans ses premières épreuves, dans cette lutte de travail qu'il allait engager.

« A vingt ans, deux ans après son arrivée à Paris, il obtenait le deuxième grand prix de Rome, et, deux ans plus tard, le premier.

« Il avait donc, ainsi que vous le voyez, marché à pas de géant.

« Une grande force de volonté, un labeur incessant, de sérieuses études ont réparé chez Baudry les insuffisances de son éducation. Il n'est pas seulement un grand peintre, mais, à son heure, un littérateur original et érudit. En quelques lignes, voici le portrait de mon excellent camarade : il se distingue non-seulement par un véritable génie comme artiste, mais encore par les plus précieuses qualités du cœur, comme fils et homme privé. Les produits de son travail ont été presque entièrement employés à procurer de l'aisance à sa famille. De goûts plus que modestes, les questions d'argent ont toujours été pour lui très-secondaires...

« Il est d'un désintéressement absolu, qualité qui fait les grands poëtes, les grands orateurs, les grands artistes. »

(1) Nous croyons que la vraie date de sa naissance est bien le 7 novembre 1828.

Nous demandons pardon à M. E. M. de la publicité que nous donnons à sa lettre, il nous excusera, nous en sommes sûr, car elle contient des faits que tous les biographes qui voudront écrire la vie de M. Paul Baudry consulteront tour à tour. Nous n'en avons supprimé que des détails qui auraient pu froisser la délicate modestie de l'artiste.

Mais étudions cette lettre. Elle révèle toutes les difficultés qui ont entouré la carrière de M. Baudry et quel argument elle offre en faveur de l'instruction gratuite! Si elle l'eût été, l'enfant de la Vendée serait entré au collége, sa famille n'aurait pas été forcée de s'imposer des sacrifices toujours lourds pour la condition d'un modeste travailleur, et lui, bien plus rapidement et mieux armé, il n'aurait pas eu, tout en s'adonnant à sa difficile carrière, pour maintenir ce surcroît de labeur, à se munir de l'instruction qui lui manquait; élément de succès indispensable que les peintres, en général, négligent trop. Beaucoup d'autres n'auraient pas eu son courage, mais encore était-il allé à l'école mutuelle. Si ses parents ne l'y avaient pas envoyé, s'ils n'avaient pas eu ce généreux dévouement, s'ils avaient voulu de bonne heure utiliser les bras de leur fils, au point de vue de l'art, la France posséderait une gloire de moins, et, au point de vue économique, elle aurait perdu une richesse sociale.

Nous sommes enchanté de sauver de l'oubli le nom de M. Sartoris qui, devinant M. Paul Baudry, eut foi dans son avenir, et nous regrettons très-vivement de ne pouvoir faire connaître le nom de l'artiste qui lui enseigna la musique. Il y a justice et piété à rendre hommage aux hommes qui ont soutenu et encouragé les premiers pas d'un jeune talent, surtout lorsqu'il s'élève du sein de la pauvreté.

L'exemple de M. Baudry prouve, une fois de plus, la confraternité de tous les arts, si remarquée chez les maîtres prodigieux de la Renaissance, André del Sarte, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, etc., etc., peintres, sculpteurs, poëtes, architectes, musiciens. De nos jours, L. David était très-fier de son talent sur le violon; Ingres jouait de je ne sais quel instrument; Girodet compte, bien ou mal, parmi les poëtes; les sonnets de Th. Gautier, par l'éclat de leurs couleurs, disent assez qu'il a manié la brosse; nous avons vu de Victor Hugo de magnifiques dessins à la plume; Berlioz, ainsi qu'Eugène Delacroix, ont été des littérateurs de grand mérite; Mercey a laissé des gravures fort distinguées et des pages très-finement tracées; l'auteur du *Devin de village* écrivait *le Contrat social;* chez Hoffmann, le talent du dessinateur était digne de la rare imagination du conteur, et les aquarelles de M. Garnier, l'architecte du nouvel Opéra, sont fort estimées des connaisseurs.

Baudry, en qualité de grand prix, alla compléter à Rome les études qu'il avait faites chez Drolling, maître qui a laissé de très-bons élèves. A Rome, il tomba sous la discipline du *bonhomme* Schenetz, dont il vient de nous donner une charmante biographie. Ce fut aussi dans la ville éternelle, croyons-nous, qu'il se lia d'amitié avec Garnier, premier grand prix d'architecture; amitié chère à tous deux et précieuse pour nous, puisqu'elle est la cause, peut-être, du choix que l'architecte du nouvel Opéra a fait de Baudry pour en décorer le foyer.

Ce fut à l'exposition de 1867 que le jeune peintre se présenta devant le public, et du premier coup il prit rang parmi les artistes qui pouvaient compter sur

l'avenir. On n'a pas oublié la *Léda, la Fortune et l'Enfant*, le petit *Saint Jean-Baptiste*, qui précédèrent *la Perle et la Vague*, et la *Charlotte Corday*, la plus faible assurément des toiles de l'artiste. Les arts ont aussi gardé le souvenir de quelques excellents portraits, parmi lesquels, si notre mémoire ne nous trompe pas, il faut ranger celui de M. About.

Th. Gautier, lisant un jour *la Légende des siècles*, scandait ces vers :

Chair de la femme! argile idéale! ô merveille!
O pénétration sublime de l'esprit
Dans le limon que l'Être ineffable pétrit!
Matière où l'âme brille à travers son suaire,
Boue où l'on voit les doigts du divin statuaire!

Après les avoir prononcés, il s'arrêta et, se tournant vers des amis qui l'écoutaient, il dit :

« Ne croirait-on pas voir une Léda de Baudry? »

A cette époque, quelque distingué que fût son dessin, sa peinture était nacrée, un peu laiteuse et maniérée; rien n'annonçait la touche sobre et puissante du futur peintre que nous venons d'admirer au palais des Arts. Cependant, dès lors il s'occupait déjà, comme l'on dit, de ces vastes *machines* qui sont les derniers mots de l'art; il avait décoré l'hôtel de M. Fould et celui d'une femme dont il nous répugnerait de prononcer le nom. Nous n'avons pas vu ces compositions, il nous est donc impossible de dire si elles renferment en germe celles qui doivent orner l'Opéra, celles qui font définitivement de M. Baudry un des grands maîtres de l'école française.

Durant qu'il se livrait aux travaux dont nous venons de parler et qu'il acquérait une célébrité qui n'a jamais rien dû à l'intrigue, de son côté, vainqueur par le concours, M. Garnier faisait sortir de ses fondations cette gigantesque salle de fer, de marbre, de granit et de bronze, dont le *Musée* a donné la description (1), et appelait autour de lui les décorateurs, les peintres, les statuaires qui devaient compléter son œuvre. Il ne pouvait pas oublier son ami. Dans le partage des immenses travaux à exécuter, il avait réservé à Baudry les murs du foyer et arrêté le chiffre de la rémunération dont il était libre de disposer pour ce vaste labeur. Le peintre fut frappé de l'inconvénient qu'il y aurait à faire décorer par plusieurs mains ces murailles et ces plafonds, ou à y introduire un système d'ornementation soit mosaïques, soit dorures. Avec différents artistes, pas d'unité; avec les ors, risque d'écraser le travail du pinceau et de la brosse; M. Garnier le savait, mais, quelque énorme que fût son budget — au point d'être une véritable folie — il fallait compter avec lui; M. Paul Baudry, dans son généreux désintéressement, se chargea du tout, sans demander un centime de plus, et prit une tâche qui devait absorber huit ans de sa vie : il a entrepris de couvrir de peintures la surface effrayante de quatre cent vingt-sept mètres carrés de toile. Une occasion de faire un travail de géant, l'honneur de pouvoir lutter contre le sublime maître de la Sixtine et contre le divin Corrège s'offrait à lui, il la saisit sans marchander, sachant parfaitement que l'or qu'on lui donnait payerait à peine ses couleurs, ses modèles, et ses toiles.

Avant de se mettre à l'œuvre, il voulut revoir les prodiges de ses illustres devanciers, Corrège à Parme, à Venise le Tintoret, le Véronèse, le Titien qu'il aime tant; à Rome, cette salle des Stances, cette chapelle Sixtine où Raphaël et Michel-Ange ont épuisé leur inépuisable génie, et à Londres les célèbres cartons; cette incomparable Sixtine surtout, que l'on a toujours devant les yeux quand on a eu le bonheur de la voir une fois avec ses grâces et ses terreurs. Mais, s'il voulait se nourrir de la moelle des lions, Paul Baudry, le fils du sabotier vendéen, entendait rester lui-même et exécuter une œuvre sienne, française, non point une compilation, un pastiche italien.

Il revint, il se mura dans son atelier, sans s'adonner à aucun autre travail, et, au bout de huit ans, il en sortit comme Michel-Ange était sorti de la Sixtine, en disant : *Exegi monumentum!* On lui proposa de faire une bonne action, il s'y prêta de grand cœur, il autorisa l'Association des artistes peintres à exposer, au profit de sa caisse, la future décoration du foyer de l'Opéra.

Et voilà comment Paris a été admis à l'honneur de saluer ces nobles toiles que nous allons essayer de décrire après tant de critiques, et notamment de M. Charles Blanc, le plus compétent de tous, qui les ont unanimement saluées de leurs applaudissements.

Mais, avant de commencer, que l'Association des peintres nous permette de lui adresser un grave reproche. C'est en sa faveur que M. P. Baudry consentit à laisser exposer ses tableaux; l'Association est riche, très-riche : ne devait-elle pas à celui qui allait contribuer si généreusement à l'accroissement de son pécule, ne se devait-elle pas à elle-même et à l'art qu'elle représente de placer les peintures prêtées dans les conditions les plus capables de les faire bien apprécier?

Or, une partie de ces toiles, destinées à être *marouflées*, doivent recouvrir des surfaces courbes, et, pour que les objets et les corps peints gardent, quand ils seront posés, leurs justes proportions aux yeux des spectateurs, l'artiste a dû tenir un compte très-exact de cette condition, allongeant les parties destinées à disparaître dans l'enfoncement des courbes, de telle sorte que ce qui restera visible soit dans la mesure qui convient. Notez que ce qui est nécessaire pour les lignes l'est également pour les tons de la couleur, qu'il la faut pousser ou l'éteindre, suivant qu'elle finira dans l'ombre ou qu'elle se présentera en pleine lumière. Ainsi, exposer *à plat* les peintures destinées aux voussures du foyer de l'Opéra était un vrai crime. Jusqu'à preuve du contraire, il nous semble que le comité de l'Association aurait bien pu, et à très-bon marché, faire reproduire avec de légers bâtis les courbes murales où seront marouflées les peintures de M. P. Baudry; elles méritaient ce soin. Alors elles auraient été posées dans leur condition normale, telles qu'elles le seront un jour, sous la ruineuse et prompte action, hélas! des torrents de gaz et de chaleur.

Ce péril a frappé tout le monde, et les esprits les moins adonnés aux choses de l'art en ont été vivement touchés; la presse s'en est occupée avec une sollicitude émue; cet intérêt général, cette prévoyance inquiète sont un témoignage d'admiration qui a dû vivement toucher l'artiste. Il n'y a que les thuriféraires de M. Manet qui protestent : M. Baudry a tous les bonheurs.

Ceci dit, passons.

L'œuvre se compose de trente-trois tableaux, trois plafonds, douze grandes toiles destinées à couvrir des surfaces courbes; huit représentent les Muses, et dix sont des médaillons.

(1) Voir *Nouvel Opéra*, t. XLI, p. 16.

L'obligeance de la maison Goupil nous a permis de reproduire, d'après ses très-belles photographies, les deux plus petits plafonds. Pour donner une idée de la difficulté rencontrée par le photographe, il nous suffira de dire que chacune de ces toiles a onze mètres soixante-quinze centimètres sur quatre mètres vingt centimètres, et qu'il est parvenu, avec un rare succès, à faire passer sur son objectif le plafond principal, qui embrasse treize mètres quarante-cinq centimètres sur quatre mètres trente centimètres. Ce beau travail photographique entrera certainement dans les cartons des amateurs et des artistes.

Chacun des tableaux de M. Baudry est un tout, mais ils se tiennent et se lient non-seulement par le sujet

La tragédie. Dessin de Duvivier.

qu'ils déroulent et embrassent, mais encore par le balancement des lignes et des tons. Les figures destinées à être plus rapprochées de l'œil du spectateur sont exécutées dans une gamme plus ferme que celles qui se perdent et fuient dans les hauteurs, mais toutes se font réciproquement valoir.

« Si nous prenons, a dit excellemment M. Charles Blanc, une à une les peintures dont nous parlons, nous trouvons dans chacune le genre d'harmonie qui lui convenait; chacune forme un tout à elle seule, et celles qui n'ont pas un cadre irrégulièrement découpé par l'ornementation architectonique, si on les détachait de la muraille, feraient un tableau frappant, d'une ordonnance bien balancée et d'un noble aspect. Mais, à la place qu'elles occuperont, ces peintures vont se répondre l'une à l'autre; elles se suivront comme les

chants d'un poëme, en se faisant valoir réciproquement; elles seront en même temps divisées par le contraste et rapprochées par la consonnance. Le peintre les a traitées à peu près comme le musicien traite les éléments d'une symphonie. Les motifs les plus fermement dessinés d'abord se marient ensuite avec d'autres, se fondant un instant dans l'orchestre, puis reparaissant avec des nuances de fierté ou de mélancolie, et vont enfin se perdre dans le beau désordre superbe et final.

« Parmi les tableaux exécutés par Baudry pour la voussure du foyer, il en est de sombres, il en est de clairs. Les uns sont tranquilles, les autres remués. Ceux-ci ont reçu du coloriste le caractère de la dou-

La comédie. Dessin de Duvivier.

leur ou l'empreinte de la tristesse; ceux-là, par la seule tonalité, expriment l'apaisement du cœur ou l'aigreur des sentiments tragiques. Mais ce n'est point au hasard que sont distribuées ces notes graves ou aiguës. Chaque partie du spectacle a son écho dans une autre. *Le Sommeil de sainte Cécile* correspond comme clarté à la composition d'*Orphée traîné par les Bacchantes,* et celle-ci rappelle par les déchirures de sa coloration la peinture de *l'Assaut,* représentant les fureurs que surexcite la musique guerrière; peinture émue, violente, dispersée à dessein et traversée par des sillons de couleur. A son tour, cette toile mouvementée et saccadée fait contraste avec celle du *Jugement de Pâris,* où l'on ne voit que des formes choisies, des attitudes élégantes, de beaux nus et un paysage digne d'être visité par les dieux, tandis que

les Corybantes, en leur saltation frénétique, à l'entrée d'une caverne, font opposition au paisible groupe de bergers qui prêtent l'oreille aux sons de la musique pastorale dans une campagne de l'âge d'or. »

Mais voyons l'ensemble de l'œuvre. Le programme d'une décoration de l'Opéra était naturellement l'histoire et l'apothéose de la musique et de tous les arts qui s'y rattachent, depuis la poésie jusqu'à la danse. Aussi, dans le grand plafond, qui est comme le point culminant de son œuvre, M. Baudry a peint *la Mélodie et l'Harmonie* s'enlevant dans le ciel; d'un côté la Gloire, une couronne d'or à la main, et de l'autre la Poésie, emportée par Pégase.

Deux autres plafonds — ce sont ceux dont nous donnons la gravure — accompagnent celui-ci; ils représentent *la Tragédie* et *la Comédie.* Dans le premier, Melpomène, un glaive à la main, est assise sur le trépied des Pythies. A sa droite l'Epouvante, à sa gauche la Pitié, adorable figure enveloppée dans un nuage de crêpes; et, sur le devant, la Fureur, la torche et le poignard à la main, se précipite.

Dans le second de ces tableaux, l'espiègle et rieuse Thalie en robe blanche rehaussée d'or, d'une main agite une poignée de verges, et de l'autre fait tomber dans le vide un faune, à qui elle arrache une peau de lion dont il s'était couvert. D'un côté l'Esprit lui lance son trait avec malice, tandis que de l'autre l'Amour s'envole en riant de cette scène.

Nos abonnés sont à même de juger du mérite exquis de ces deux belles allégories.

Après ces toiles magistrales, le peintre entre dans l'histoire de la musique. D'abord deux vastes compositions : *le Parnasse* et *les Poëtes,* sont comme le point de départ de l'œuvre.

Ici, Apollon avec des Muses; là, autour de l'immortel aveugle, la génération des grands artistes, depuis les âges héroïques jusqu'à l'ère moderne, tous assemblés.

« La conception du peintre se développe et se précise, dit M. Edmond About, dans dix grandes compositions qui tournent autour des voussures et qui expriment le caractère et les effets de la musique et de la danse. La Musique triomphe de la douleur : elle calme la folie dans le tableau de *David charmant Saül.* Elle a raison de la mort elle-même dans le drame d'*Orphée et Eurydice.* L'art naïf des bergers vit dans une scène composée des idylles de Théocrite et des églogues de Virgile. Dans *l'Assaut,* la musique guerrière conduit les hommes à la victoire. *Le Rêve de sainte Cécile* représente l'art sacré, qui a forcé depuis un certain temps les portes du théâtre. Ce sujet s'imposait à l'artiste; mais condamné, pour ainsi dire, à peindre une sainte chrétienne dans un lieu profane, il a pensé qu'il serait de bon goût de lui fermer les yeux. Son esprit élevé, grave et quelque peu mélancolique, ne pouvait guère interpréter la Danse à la pleine satisfaction des abonnés de l'orchestre. Le peintre a représenté la Danse virile des *Corybantes* et des *Curètes* autour du berceau de Jupiter; la Danse échevelée des *Ménades* autour du cadavre d'Orphée, et la Danse fatale, meurtrière, impie de *Salomé* devant Hérodiade. Le triomphe de la beauté, but suprême et dernière fin de tous les arts, est figuré par le *Jugement de Pâris.* Enfin, la supériorité de l'art idéal sur le réalisme grossier éclate dans l'antique symbole d'Apollon vainqueur de *Marsyas.* »

Dix médaillons traités dans une gamme de ton très-sobre, afin de relier la peinture à l'ornementation de la salle par une douce transition, et destinés à servir de dessus de porte, représentent dix groupes d'enfants ou d'éphèbes, de taille héroïque, jouant de leurs instruments nationaux. C'est *la Perse,* avec les cymbales, la symphonie, la pandura; *Rome,* avec la cornue, la tuba, la concha; *la Grèce,* avec la lyre, le tympanon, le syrinx, la double flûte; *l'Egypte,* avec le psaltarion, le sistre, le tintinnabulum; *les Barbares,* avec la trompette, le triangle, la tarabouka; *la Grande-Bretagne,* avec la cornemuse, la harpe de la verte et malheureuse Erin; *la Germanie,* avec l'orgue et le théorbe; *l'Italie,* avec le tamburello, le violon; *la France,* où trois beaux éphèbes assis sur un canon ou appuyés contre lui, jouent du tambour, du clairon et du fifre; *l'Espagne,* avec castagnettes, mandoline et tambour de basque. Presque tous les enfants qui représentent ces divers pays ont des attitndes ou gracieuses ou superbes et leurs figures sont charmantes.

Reste maintenant à parler des Muses. Comme il n'avait qu'à décorer huit panneaux, l'artiste a dû en écarter une; c'est sur Polymnie, « la plus philosophe de toutes », qu'est tombée l'élimination. Les autres sont là, puissantes et pleines de jeunesse; vêtues, non à la façon antique, mais à la manière du poëte, dans des attitudes graves, inspirées et décentes. C'est devant elles surtout, ainsi que devant les deux plafonds que nous reproduisons, que s'arrête de préférence la foule. Quatre de ces belles créatures attirent particulièrement son attention : *Uranie,* pensive, drapée d'un bleu sombre; *Thalie,* ravissante et moqueuse sous sa coiffure rouge et son costume bariolé; *Calliope,* fière, mais triste des malheurs de la patrie, froissant d'une main convulsive un papyrus sur lequel on peut lire ce vers de Virgile :

O passi graviora, Deus dabit his quoque finem!
(O malheurs du passé, à ceux-là aussi Dieu donnera une fin!)

Enfin, *Terpsichore,* les cheveux dénoués, la tunique un peu tombante, avec un geste charmant remettant sa sandale.

Toute cette vaste décoration, dont nous venons d'essayer de donner une légère idée, est traitée avec une grande science de composition et d'un pinceau libre et sûr de lui. Le style de M. Baudry est sien; il est, ainsi qu'on l'a fort bien fait remarquer, traditionnel et personnel; il est, de plus, distingué et moderne. Quoique les scènes et les personnages que le peintre a eu à représenter appartinssent en général aux âges héroïques, il n'a gardé de la convention, de l'école, que ce qu'il devait en garder, et ses têtes ne rappellent pas plus les antiques de la Grèce que les figures de la Renaissance.

C'est une œuvre essentiellement française, aussi bien de pensée que d'exécution. La brosse du peintre est souple et ferme tout à la fois, elle sait unir la variété à l'unité, et par l'harmonie des tons elle rappelle souvent la palette des grands maîtres.

Nous souhaitons de longs jours à M. Baudry, pour lui d'abord, pour nous ensuite; mais, en fermant les yeux, si la mort le frappait à cette heure, il pourrait dire : *Non omnis moriar.*

A. DE FLEURY.

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

PETITE HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS [1].

IX. — LA RENAISSANCE.

Par une de ces coïncidences qui sont comme fatales dans l'histoire des évolutions intellectuelles, il arriva que Paracelse, en mettant en suprême crédit les idées mystiques, sembla donner le signal d'une salutaire réaction contre ce système que l'on pouvait croire alors destiné à régner souverainement sur le domaine des sciences médicales.

Le siècle où vécut l'excentrique professeur de Bâle est aussi celui où commence surtout à s'accentuer l'étude sérieuse de l'anatomie; et, comme le remarque plaisamment un auteur, « c'était bien dans cette étude que devait se trouver le véritable point de départ de la rénovation médicale, car comment se faire une idée juste de ce qui se passe ou peut se passer dans la maison, si l'on n'en connaît pas exactement les dispositions locatives? »

Voici presque coup sur coup, en effet, apparaître les grands noms des créateurs de la science anatomique : André Vésale, Fallope, Eustache, etc. En même temps, une chirurgie nouvelle s'impose par le fait de l'emploi qui se généralise de la poudre à canon : les plaies d'armes à feu étaient autant de cas sur lesquels il ne fallait pas songer à recourir aux indications des anciens, qui n'avaient connu que les blessures d'armes blanches. Cette nécessité suscita tout un groupe de praticiens qui opéra une véritable révolution rationnelle dans la chirurgie.

En tête de ceux-ci se place Ambroise Paré, qui naissait à la gloire vers l'époque de la mort de Paracelse, mais qui se distingue de celui-ci par l'extrême lucidité d'esprit, par la modestie dans le succès et par la dignité d'une vie aussi noble qu'utile.

Il était né pauvre; à peine avait-on pu lui faire apprendre à lire; à dix-huit ans, il était encore apprenti barbier; à vingt ans, il recevait le diplôme de maître barbier chirurgien, qui lui permettait d'ouvrir une boutique où, en même temps qu'il *ferait le poil* aux clients, il pourrait *traiter et guérir clous, antrax, bosses et charbons*. Ce fut de là qu'il partit pour s'élever, à force d'études et d'observations, au poste bien mérité de conseiller et premier chirurgien du roi, et au titre bien plus glorieux de Père de la chirurgie française.

Pour avoir une idée de l'état où étaient encore la médecine et la chirurgie au temps d'Ambroise Paré, qui faisait partout merveilles avec ses pratiques simples et rationnelles, il suffit de citer certaine historiette qu'il raconte lui-même dans ses *Voyages*.

C'était lors de la reddition de la place d'Hesdin aux Espagnols par les Français, qui en avaient bravement soutenu le siége. Un gentilhomme français, M. de Martigues, qui était au nombre des prisonniers, ainsi que Paré, chirurgien à la suite de l'armée, avait été attribué au duc de Savoie, qui espérait en tirer une importante rançon.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Mais M. de Martigues était blessé, et Paré avait déclaré, au grand déplaisir du duc de Savoie, que la blessure était mortelle.

Survient un Espagnol qui se fit fort de guérir M. de Martigues, à la seule condition qu'il n'aurait autour de lui ni médecin, ni chirurgien, ni apothicaire.

« On m'envoya donc défendre, dit Paré, de toucher à M. de Martigues, l'autre s'étant offert à souffrir tout châtiment, jusqu'à la pendaison, s'il ne le guérissait pas. De quoi je fus fort joyeux en songeant que ce seigneur ne mourrait pas entre mes mains.

« L'Espagnol arriva, qui jura au malade que, avant huit jours, il le ferait monter à cheval, la lance au poing. Il lui dit : « Vous mangerez et vous boirez tout « ce qui vous fera plaisir. *Je ferai diète pour vous.* »

« Là-dessus, il demanda une chemise du seigneur de Martigues, la mit en petits lambeaux qu'il posa en croix, marmottant et barbotant certaines paroles sur les plaies; puis, ayant habillé le malade, il lui permet de manger et de boire à son gré. Quant à lui, faisant diète pour M. de Martigues, il ne mangeait que six pruneaux et six morceaux de pain par repas, avec un peu de bière. Néanmoins deux jours après, le seigneur mourut; mais l'Espagnol, le voyant à l'agonie, s'était éclipsé, car, si on l'eût attrapé, il eût été certainement étranglé sans pitié. »

C'était d'ailleurs le temps où les médecins, jaloux des chirurgiens, professaient pour doctrine qu'une amputation était chose condamnable par cette raison, éminemment philosophique, qu'« elle dépare la créature de Dieu ».

Palissy, qui vivait alors — car au jour du fameux massacre de la Saint-Barthélemy il partagea avec Ambroise Paré le privilége de recevoir asile dans le palais même d'où était parti l'ordre de l'affreuse tuerie, Catherine de Médicis tenant à conserver *l'inventeur des rustiques figurines du roy*, et Charles IX éprouvant le besoin de garder près de lui son premier chirurgien (1) — Palissy, disons-nous, homme à l'esprit si droit, qui a laissé des mémoires si vivants, si caractéristiques, ne pouvait manquer d'y faire figurer quelque silhouette de médecin. Il nous parle, par exemple, de ce praticien qui, voyant que les malades n'abondaient pas dans la localité où il *travaillait*, ne trouva rien de mieux que de jeter dans les fontaines du pays certaines drogues insipides, mais très-actives, qui causèrent une véritable épidémie, au traitement de laquelle il réalisa de superbes profits ; d'un autre qui prétendait juger de toutes les affections par le seul examen des urines, qu'il se faisait apporter dans des bouteilles, mais qui avait organisé dans sa maison tout un système d'habile inquisition, pour circonvenir les consultants, à qui l'on faisait faire antichambre jusqu'à ce qu'ils eussent fourni à des compères les indications propres à éclairer le prétendu devin; d'un autre qui,

(1) On a, du reste, remarqué que le jour de la Saint-Barthélemy les massacreurs eux-mêmes épargnèrent d'instinct un grand nombre de médecins qui faisaient profession de calvinisme.

chaque soir, jetait un certain nombre d'ordonnances dans un sac, d'où il les tirait au hasard le lendemain pour les appliquer à ses malades.

Quant aux prescriptions pharmaceutiques qui avaient cours dans le populaire en ce temps-là, et qui toutes se ressentaient plus ou moins des influences chimiatriques, le célèbre émailleur cite au premier rang le *bouillon d'or*, qui a bien pu donner à nos vieux conteurs l'idée de la soupe au caillou, de si comique mémoire.

Pour la confection de ce cordial, on choisissait un excellent poulet, dans le corps duquel on introduisait, non sans quelques invocations, une pièce d'or, la plus neuve possible, le corps étant recousu ; on mettait le poulet dans une marmite pleine d'eau, avec adjonction de légumes et d'épices; on faisait bouillir à petit feu, on amenait à réduction, de façon à produire un véritable consommé, que l'on buvait par tasses en l'accompagnant d'un coup de vieux vin : et l'on en éprouvait des effets réconfortants extraordinaires. La pièce d'or, qui — disait la formule — avait donné au bouillon sa vertu principale, était retirée pour servir d'autres fois (absolument comme le caillou de la soupe légendaire). Palissy, en vrai précurseur de la chimie moderne, s'efforce de démontrer, balance en main, que, conservant après l'opération le poids qu'elle avait avant, la pièce d'or n'avait rien pu céder à l'eau dans laquelle on l'avait fait bouillir, et que par conséquent cette eau ne devait ses principes fortifiants qu'à la chair du poulet. Le bouillon d'or n'en conserva pas moins son prestige et son crédit.

Ne raillons pas trop d'ailleurs la naïveté de nos ancêtres sur ce point, car c'est en fait de préjugés médicaux ou pharmaceutiques qu'il nous est le moins permis de dire : « Autre temps, autres mœurs. »

Sganarelle a pu, pour les besoins de sa démonstration déclarer, qu'on avait changé la place du cœur, mais ce viscère (comme disent les anatomistes), auquel on rapporte à tort ou à raison les divers sentiments de l'homme, a gardé et gardera longtemps encore ses faiblesses et ses ridicules.

Un jour, M. de Sartines voulait faire mettre en prison un charlatan qui faisait grand bruit sur le Pont-Neuf, où il réalisait d'énormes bénéfices, en vendant un orviétan quelconque.

Il se fit amener l'homme :

— Maraud, lui dit-il, comment t'y prends-tu pour attirer tout le monde et gagner tant d'argent?

— Monseigneur, répondit l'autre, combien croyez-vous qu'il passe de personnes sur le pont dans une journée?

— Dix à douze mille, répondit à son tour le lieutenant de police.

— Eh bien, monseigneur, combien pensez-vous qu'il y ait de gens d'esprit dans ce nombre?

— Une centaine, dit M. de Sartines.

— C'est peut-être beaucoup, répliqua le charlatan ; mais enfin je vous les laisse, et je prends les neuf mille neuf cents autres pour gagner de l'argent.

A quelque chose près, ce charlatan était dans la vérité, et même — comme le remarque le docteur Trousseau qui rappela cette anecdote dans une conférence sur l'empirisme — les gens d'esprit, les gens intelligents sont souvent les premiers pris aux filets du charlatanisme.

Le spirituel docteur cite à ce propos son illustre ami le chansonnier Béranger. Affecté d'une légère ophthalmie dont il croyait devoir la guérison aux remèdes insignifiants d'un charlatan polonais, Béranger, désireux de lui en témoigner sa reconnaissance, s'en allait sollicitant pour son prétendu sauveur les protections qui devaient l'aider à obtenir le diplôme d'officier de santé.

— Envoyez-moi votre homme, dit Trousseau, alors président du jury d'examen.

Béranger l'envoya. Trousseau se trouva tout simplement en face d'un individu qui prétendait à obtenir un diplôme, en vertu duquel il lui eût été loisible de faire toutes sortes d'opérations sur l'œil, et n'avait pas la moindre notion de la structure de cet organe. Impossible de le recevoir, même avec la meilleure disposition à l'indulgence.

— Le pauvre homme! fit le chansonnier en apprenant cette impossibilité.

— Mon cher Béranger, dit Trousseau, depuis huit ans, je suis votre médecin, et c'est seulement aujourd'hui que je vais vous demander des honoraires.

— Et lesquels?

— Vous allez faire une chanson que vous me dédierez.

— Fort bien !

— Mais c'est moi qui fournis le refrain.

— Quel refrain, s'il vous plaît?

— « Ah ! que les gens d'esprit sont bêtes ! »

Le malin docteur ne nous apprend pas si Béranger s'occupa de payer sa dette avec la monnaie indiquée, mais il part du fait d'un homme d'esprit endoctriné par un ignare pour nous montrer par des exemples journaliers la puissance de la réclame, le prestige des remèdes secrets. Ceci nous ramène tout naturellement au siècle du *bouillon d'or*.

En ce siècle-là, d'ailleurs, une grande guerre avait eu lieu dans le monde médical — guerre sanglante, pourrait-on dire; car la lutte était engagée entre les partisans et les non-partisans de la saignée en cas de pleurésie, maladie qui, pendant une certaine période, avait régné à l'état épidémique.

Le docteur Pierre Brissot, fils d'un avocat de Fontenay-le-Comte, s'était fait connaître à Paris par ses efforts pour ramener la médecine et la pharmacie aux traditions grecques, altérées, selon lui, par les Arabes. Il s'était acquitté de ce soin avec une force de raisonnement, avec une habileté qui lui avaient valu une véritable autorité dans les écoles de Paris. Ce Brissot aimait la science pour la science. On raconte de lui que, lorsqu'on l'appelait pour visiter quelque malade, il regardait d'abord dans sa bourse, et s'il y trouvait seulement *deux testons*, il refusait d'y aller. Sa réputation étant bien établie, il résolut d'aller par le monde pour étudier sur leur propre sol d'origine les substances médicamenteuses étrangères. Avant de partir, l'occasion s'offrit pour lui de protester contre une fausse interprétation de la doctrine hippocratique. En cas de pleurésie, on avait coutume de saigner du côté opposé au mal. Brissot prétendit qu'Hippocrate et Galien conseillaient le contraire.

L'épidémie pleurétique survient. Brissot et ses élèves, saignant du côté du mal, sauvent beaucoup de malades. Triomphe d'une part, indignation de l'autre. Voilà la guerre allumée. Pendant qu'elle continue en France, Brissot part pour ses excursions ; il passe d'abord en Portugal, où juste la pleurésie fait des siennes.

Le voilà saignant du côté malade et opérant des guérisons ; mais il trouve pour adversaire naturel certain Denis, médecin du roi de Portugal, qui tient pour la saignée du côté opposé, en vertu des prescriptions arabiques. La Faculté d'Evora, ville où s'était arrêté le praticien français, se partage en ***Brissotiens*** et en *Dyonisiens*.

Pour trancher le différend, on convient de s'en rapporter à la décision de l'université de Salamanque ; mais pendant qu'elle discute, Denis obtient un arrêt qui proscrit la doctrine de Brissot et défend de la suivre. « Ordre à la pleurésie de ne guérir que par la saignée du côté opposé, » si toutefois l'université de Salamanque se prononce en faveur de Brissot contre Denis... mais Brissot meurt au moment de quitter le Portugal pour les Indes.

Il meurt, mais la querelle lui survit. Les Dyonisiens, sept ans après sa mort, en appellent au jugement de l'empereur Charles-Quint, auquel ils démontrent ouvertement que la méthode de Brissot est aussi funeste pour le corps que le luthérianisme peut l'être pour l'âme.

Charles-Quint n'était pas homme à se prononcer sans réflexion sur un sujet aussi grave. Aussi prit-il un quart de siècle environ pour examiner la question. Il allait enfin condamner à son tour la doctrine de Brissot quand Charles III, duc de Savoie, alors allié du puissant empereur, mourut de pleurésie pour avoir été saigné du

Le louis d'or. Dessin de Gilbert.

côté opposé au mal. Charles-Quint différa encore sa sentence. Deux ans plus tard, il abdiquait et entrait au couvent de Saint-Just sans avoir rendu son arrêt sur la saignée en cas de pleurésie. D'ailleurs, la querelle commençait à perdre de son aigreur, et ce ne fut guère que pour la forme que Dyonisiens et Brissotiens continuèrent à se contredire et à s'invectiver. Au surplus, le champ restait ouvert pour d'autres combats non moins acharnés ; et d'ailleurs cette fameuse discussion sur la saignée eut pour utile conséquence, en attirant l'attention des observateurs sérieux sur les phénomènes sanguins, de préparer la plus belle des découvertes physiologiques.

Quoi qu'il en soit, le seizième siècle marque dans l'histoire de la science médicale comme dans l'histoire intellectuelle en général une véritable *renaissance*. Il est l'époque mouvementée par excellence, époque d'action audacieuse et de réaction violente. On y voit à la fois proclamées et les données les plus rationnelles et les théories les plus extravagantes. Pendant que les uns, simples, lucides et forts, remontent aux origines et cherchent les secrets de la nature dans la nature même, les autres, rêveurs illuminés, veulent placer la machine humaine sous la dépendance des plus fantaisistes influences. Il y a discussion, il y a lutte. Dans les deux camps brillent de grandes figures ; l'effort porte souvent à faux, mais souvent aussi il fait jaillir le rayon fécondant !

Enfin s'ouvre le dix-septième siècle, qu'on a coutume d'appeler *le siècle de Louis XIV* ; mais qui, pour le sujet dont nous nous occupons, peut être nommé avec plus de raison *le siècle de Molière*.

X. — LE SIÈCLE DE MOLIÈRE.

Ici nous pourrions répéter ce que nous avons dit de Galien : « Il n'est meilleure science que de savoir naître à propos. » Molière, en effet, arrivait bien pour trouver pâture à son génie comique; car en même temps il avait le spectacle d'une Faculté solennellement pédantesque; il fréquentait la cour d'un roi perpétuellement « tiré à quatre médecins »; et il assistait à la triple querelle de la circulation, de l'antimoine et des chirurgiens.

Et d'abord, voici cette grave Faculté, qui, comme l'a fort bien remarqué un historien de cette curieuse époque (1), n'était pas, quoi qu'on en ait dit, ennemie du progrès, mais qui ne l'admettait qu'à la condition qu'il vînt d'elle, et non d'ailleurs; la voici avec ses professeurs, qui font passer avant toute autre l'obligation « de faire leurs leçons en robe longue à grandes manches, ayant le bonnet carré sur la tête et la *chausse* d'écarlate à l'épaule »; voici les malheureux bacheliers, qui ne sortaient des thèses *quodlibétaires*, qui duraient six heures, que pour tomber dans les thèses *cardinales*, qui duraient de cinq heures du matin à midi et roulaient assez souvent sur des questions de ce genre : « Est-il bon de s'enivrer une fois par mois? — Les phases de la lune influent-elles sur la coupe des cheveux? » Voici les licenciés qui, le jour de leur réception, avaient encore à se prononcer sans préparation aucune sur le fait de savoir, par exemple, « en quel endroit du corps de Jésus-Christ était l'eau qui sortit de son flanc quand un soldat le perça d'une lance », ou bien si, « en mangeant du miel et du beurre (comme l'indique le prophète Isaïe), on peut arriver au discernement du bien et du mal. » Voici les docteurs qui, après s'être engagés à défendre la sainte Faculté jusqu'à verser leur sang pour elle, avaient à prononcer ce fameux *Juro*, que la mort du grand comique a rendu impérissable (2). Voici enfin, à la suite de l'acte *pastillaire* — ainsi nommé parce qu'il donnait prétexte à distribuer force bonbons portant l'effigie du doyen — toute la solennelle corporation réunie pour les copieux et dispendieux repas qui suivaient chaque réception, et dont la délicate ordonnance importait assez aux doctes convives pour qu'il leur arrivât de nommer des délégués chargés de déguster les vins avant de les admettre à l'honneur d'être servis.

— L'Etat, c'est moi, dit un jour le fils d'Anne d'Autriche.

— Fort bien, Sire, et vous le prouverez par un demi-siècle d'absolutisme plus ou moins habile; mais la maladie?...

— La maladie, c'est encore moi.

Et pour apprécier la vérité de cette assertion qu'aurait également pu se permettre le roi Soleil, il suffit de parcourir le *Journal de la santé de Louis XIV de 1647 à 1711*, écrit par Vallot, d'Aquin et Fagon, ses premiers médecins.

Nous y voyons, en effet, qu'il ne se passe en quelque sorte ni un mois, ni une semaine, sans que le dieu de Versailles, « soit qu'il paye le tribut à nature, soit qu'il subisse les conséquences de ses passions, de son affreuse gloutonnerie et du despotisme de son caractère, ne soit pris de quelque grave maladie ou de quelque sérieuse indisposition. »

Avant d'avoir atteint l'âge de dix-sept ans, le roi avait été déjà atteint d'une petite vérole avec gangrène aux orteils, de deux tumeurs squirrheuses au sein, de dartres avec écorchures, d'accès de fièvre, de flux de ventre opiniâtre et de fréquents maux de tête; en 1655, scarlatine des plus malignes; en 1658, rougeole; en 1663, vapeurs, rhumatisme, fièvres intermittentes; en 1685, carie de l'os de la mâchoire supérieure; en 1686, fistule, puis ophthalmies et maladies de peau; en 1696 et 1704, furoncles, luxation du coude suivie de tumeurs indolentes; enfin, il meurt d'une gangrène sénile; tout ceci sans préjudice des désordres vermineux qui se produisent à chaque instant, de la goutte et de la gravelle qui sont à l'état permanent, et des indigestions qui se renouvellent presque chaque jour.

Aussi les esculapes de cour sont-ils obligés de confesser que « les plus grands rois ne sont point exempts des atteintes et des infirmités qui arrivent aux autres hommes, et qu'ils sont sujets à s'enrhumer lorsqu'il fait froid, comme le reste des humains; » et aussi faut-il voir comme leur art s'exerce pour suppléer au détraquement de cette machine royale.

Tout compte fait, de 1667 à 1715, Sa Majesté a été saignée « largement et avec ferme résolution de soulager la nature » trente-huit fois du pied ou du bras; elle a pris environ deux mille purgations de précaution ou d'urgence; elle a reçu plusieurs centaines de ces présents d'apothicaires dont la seule idée affolait M. de Pourceaugnac; elle a usé plusieurs livres de quinquina; elle a été labourée par le fer et par le feu; elle a expérimenté tous les cordiaux, toutes les tablettes, tous les bouillons médicinaux, tous les juleps, toutes les diversités d'emplâtres, tous les spécifiques avoués ou non avouables; « de telle sorte, dit d'Aremberg, qu'il eût été peut-être difficile de trouver dans tout le royaume un homme plus déshérité de la nature et plus lestement traité par Dieu, qui n'y regardait jamais à deux fois pour lui envoyer les plus belles maladies du monde (1). »

Pour le moindre de ces malaises, toute la brigade hippocratique est en éveil; il n'est pas jusqu'aux empiriques de village à qui l'on n'ait recours à certains moments. Une fois il en vint un qui, s'asseyant familièrement sur le lit du roi, disait à ses confrères diplômés : « Eh! eh! voilà un garçon bien malade; mais il n'en mourra point. » Et il n'en mourut pas; mais il resta le plus capricieux, le plus indiscipliné, le plus insubordonné des malades : s'exposant au froid par-ci, s'indigérant par-là, et jetant sans cesse le désespoir au camp médical, où l'on ne pouvait plus que gémir et disserter. Ah! quant à la dissertation, Dieu sait si l'on s'en donnait! ne fût-ce que pour préparer des modèles de phraséologie ridicule à Sganarelle, à Purgon et *aliis doctoribus ejusdem farinæ*.

Ecoutons : « Le malade est sujet aux vapeurs élevées de la rate et de l'humeur mélancolique dont elles portent la livrée par le chagrin qu'elles impriment. Elles se glissent par les artères au cœur et au poumon... De

(1) M. Maurice Raynaud, *les Médecins au temps de Molière*.

(2) Chacun sait, en effet, que Molière fut emporté mourant du théâtre après qu'il venait de prononcer le *Juro* de la cérémonie où il parodiait les réceptions de la Faculté.

(1) On peut noter d'ailleurs qu'un pareil régime semblait être de tradition à la cour de France, puisque Bouvard, médecin de Louis XIII, se vante d'avoir ordonné au roi, en une seule année, 215 médecines, 212... remèdes et 47 saignées.

là, se sublimant au cerveau, elles y causent des vertiges en agitant les esprits dans les nerfs optiques... Les crudités ont excité dans les veines des obstructions fortes qui, retenant l'humeur mélancolique, l'empêchent de s'écouler par les voies naturelles et lui donnent occasion de s'échauffer, de fermenter et d'exciter toute cette tempête... Mais la saignée réveille fortement ce désordre, car elle agite cette humeur dans son foyer sans l'évacuer et en excite le bouillonnement et l'évaporation. »

Qui parle ainsi? Est-ce Desfonandrès, Bahis, Macroton ou Tomès, ces fameux interlocuteurs de la fameuse consultation de *l'Amour médecin?* Non, ma foi! c'est messire d'Aquin, premier médecin du roi, successeur en cette charge de Vallot, lequel se flattait d'asseoir les pronostics qu'il tirait sur sa parfaite connaissance des constellations et de la disposition des vents.

Il faut convenir que Molière n'avait qu'à vouloir — et savoir — mettre des médecins burlesques dans ses comédies, pour que les types se présentassent d'eux-mêmes à son pinceau.

Mais quel est donc cet homme de haute taille, à la démarche assurée, à la voix forte, aux yeux vifs, aux cheveux courts et frisés, au grand nez aquilin, qui se dirige gravement vers la rue de la Bûcherie, où siége la Faculté?

C'est Guy Patin, le doyen, qui, tout en allant présider quelque thèse, s'entretient avec de jeunes bacheliers qui lui font cortége :

— La saignée, mes enfants, est un des principaux mystères de notre métier; n'oubliez pas que Botal disait : « Le sang dans le corps humain est comme l'eau dans une bonne fontaine : plus on en tire, plus il s'en trouve. » J'ai fait, pour ma part, saigner douze fois ma femme en une seule pleurésie, vingt fois mon fils pour une fièvre continue, et moi-même sept fois pour un rhume. Nous guérissons nos malades par la saignée, aussi bien après quatre-vingts ans qu'à deux ou trois mois : Guy La Brosse, le botaniste, est mort sans vouloir la saignée. Il était pourtant médecin; on la lui proposa. Il répondit que c'était le remède des pédants sanguinaires, car il nous faisait l'honneur de nous appeler ainsi, et qu'il aimait mieux mourir que d'être saigné... Aussi est-il mort! Le diable le saignera en l'autre monde, comme le mérite un fourbe, un athée...

— Maître, hasarde timidement un jeune bachelier, j'ai pourtant entendu dire que Guy La Brosse était un parfait honnête homme, un excellent chrétien.

— Soit; mais lui, médecin, que n'avait-il le respect des saines doctrines? Fourbe, dis-je, pour avoir forfait à son serment; athée, pour avoir renié la foi de l'école.

Alors un passant, un vieillard :

— Brave Guy La Brosse, mon ami, soupire-t-il en façon d'aparté, mais assez haut pour être entendu du doyen et des bacheliers, ah! si tu m'avais voulu croire, tu serais encore parmi les vivants, bien certainement!

— La saignée, n'est-ce pas, monsieur? fait le doyen.

— Hélas! non, monsieur, répond l'autre : *l'antimoine*. Je le lui conseillais, il l'a refusé... Aussi est-il mort; hélas! pauvre Guy La Brosse, mon ami!

A ce mot d'*antimoine*, le doyen a rougi, pâli, verdi, ses lèvres tremblent, ses yeux lancent des éclairs.

— L'antimoine! répète-t-il; l'antimoine!... Empoisonneur! Empoisonneur! Venez, mes enfants; venez!

Et, pressant le pas, il s'éloigne en toute hâte du vieillard, lequel n'est autre qu'un plaisant qui, reconnaissant le doyen de la Faculté et instruit de ses opinions, s'est donné la maligne satisfaction de lui jouer un méchant tour.

Ah! c'est qu'il n'entend pas raillerie sur cette brûlante question le doyen Guy Patin; mépriser la saignée, ce n'est que fourberie et athéisme; vanter l'antimoine, c'est empoisonnement, c'est meurtre, assassinat.

« Vautier est mort, qui était le premier médecin du roi, écrit-il; et, afin que vous sachiez qu'il n'est pas mort sans raison, il a pris par trois fois de l'antimoine pour mourir dans sa méthode... S'il fût mort il y a sept ans, il aurait épargné la vie à beaucoup d'honnêtes gens qu'il a assassinés avec son antimoine... »

Et toujours sur ce ton-là, aussitôt que lui tombait sous la plume un partisan de ce terrible remède.

La querelle est ancienne d'ailleurs.

Tout d'abord, quelle est cette drogue et pourquoi le nom singulier qu'elle porte? Il y a là-dessus une historiette. Basile Valentin, bénédictin, qui s'occupait d'alchimie, avait isolé certain métal nouveau, qu'il s'avisa d'administrer aux porcs du monastère; et les porcs d'engraisser. Vite il en administre à ses confrères du couvent, mais à trop forte dose apparemment, car les voilà tous malades. D'où cette note à propos du nouveau métal : « Bon pour les porcs, mauvais pour les moines; » c'est-à-dire *anti-moine*. Valentin, après de nouvelles expériences, n'écrit pas moins un livre intitulé *le Char triomphant de l'Antimoine*.

Quoi qu'il en soit, trente ou quarante ans plus tard, Paracelse use de l'antimoine, en obtient merveilles et le lègue à ses disciples; mais l'emploi de cette substance est fort délicat, surtout à cause de l'arsenic qui y est souvent associé, et dont les opérations chimiques ne savent pas encore le débarrasser assez sûrement. Accidents, catastrophes : sur quoi (en 1566), arrêt solennel de la Faculté qui, tous docteurs entendus, déclare « l'antimoine substance délétère, le classe parmi les simples de nature vénéneuse et en interdit l'usage, comme ne pouvant avoir lieu sans danger ». Soixante ans plus tard, même prohibition décrétée à l'unanimité par le même corps médical.

Mais les empiriques ne l'administrent pas moins comme remède secret; mais en Italie, en Allemagne, des traités se publient qui vantent et démontrent les vertus de ce métal — qui est déjà obtenu plus pur, et dont, par des combinaisons, on sait atténuer la violence — et enfin, l'expérience aidant, ce n'est plus entre la Faculté et les médecins d'aventure que la lutte s'établit, c'est au sein du docte corps lui-même que les opinions se partagent.

Guerre terrible, qui produit des livres, des pamphlets, des satires à profusion, et qui a pour héros principaux, au moment le plus animé, Renaudot, le premier gazetier de France et de Navarre, et Guy Patin, le doyen à cheval sur la double sentence rendue par cette Faculté, des traditions de laquelle il est le vaillant, l'intrépide gardien. La cause est portée au Parlement, pour qu'il ait à faire respecter les décrets de la Faculté; d'autre part, requête pour que le même Parlement ait à déclarer licite l'usage du médicament nouveau.

« Voilà, pensera-t-on, un Parlement bien empêché. » Mais non, il se tire habilement de ce mauvais pas, en s'inspirant du désir des uns et du droit des autres. « Permis sera de faire usage de l'antimoine, dit son

arrêt, *d'en écrire et disputer,* mais seulement de l'avis des médecins reconnus de ladite Faculté. »

C'est la guerre attisée de plus belle, puisqu'il y a partage parmi les docteurs en titre.

A vrai dire, l'antimoine avait remporté quelques années auparavant une victoire qui, sans aucun doute, lui avait gagné le plus grand nombre de ses partisans. Le jeune roi étant tombé malade à Calais, et la maladie — une fièvre maligne — l'ayant mis dans un état presque désespéré, le cardinal Mazarin avait conseillé l'essai de l'antimoine ; le roi en avait pris deux fois, et la guérison était venue.

Guy Patin écrivit bien que « ce qui avait sauvé le roi, c'était son innocence, son âge fort et robuste, neuf *bonnes saignées* et les prières des gens de bien ». Mais le coup n'était pas moins porté, la fortune du nouveau remède était faite ; et, si le Parlement fit encore des réserves, ce fut pour sauver la forme en consacrant le fond. Avec les derniers fidèles des vieux décrets s'éteignit la résistance ; et enfin, tous docteurs réunis, en 1672 (un peu avant la mort de Guy Patin), un bachelier soutint une thèse où il exalta en pleine Faculté les vertus de l'antimoine — dont il faisait d'ailleurs remonter la découverte à... Hippocrate.

Vraiment l'on ne supposait guère
Voir Hippocrate en cette affaire.

Mais il y parut cependant, et ce fut le dernier trait de ridicule en ce fameux procès.

Autre litige à la même époque, et qui ne donna pas

L'antimoine. Dessin de Gilbert.

lieu à moins de colères, de parti pris et d'extravagances. Nous voulons parler de la circulation du sang, enseignée par Harvey, médecin du roi d'Angleterre Charles Ier, et que la Faculté de Paris eût assez volontiers enregistrée, si, par malheur, la Faculté de Montpellier ne l'eût devancée en cet acte de bon sens et d'hommage rendu à la vérité. Là encore l'adversaire en titre est ce même Guy Patin, qui déclare la circulation « fausse, impossible, inutile à la médecine, absurde, nuisible à la vie de l'homme, etc. » *Inutile à la médecine* est vraiment monumental, et c'est d'ailleurs dans ce mot que se résume le principal esprit de résistance de la vieille école aux idées nouvelles. « Bonnes au fond, sans doute, ces idées-là ; mais les autres, celles que nous professons, à quoi vont-elles servir maintenant ? » Jusque-là, il était dogmatiquement reconnu que le foie jouait le rôle principal, essentiel, primordial dans le système sanguin, tandis que le cœur était le centre du principe nerveux. Or, si l'on donnait au cœur une autre mission, si l'on détrônait le foie, tout s'écroulait.

Sganarelle est avec les révolutionnaires quand il dit : « Nous avons changé tout cela. »

Eugène MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Le directeur gérant : Ch. WALLUT.

NOUVELLES.

LE PREMIER AMOUR DU TITIEN[1].

Le mariage du doge et de l'Adriatique. Dessin de Gilbert.

III

Le Bucentaure venait de rentrer dans le port, le doge était marié, l'Adriatique ne l'était pas moins, et celle-ci, dans son sein perfide, entraînait déjà son anneau vers d'autres rivages, lorsqu'une gondole s'arrêta au quai des Esclavons.

Discrètement fermé pendant le trajet, le rideau de la cabine glissa sur ses tringles, et, de leurs pieds

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

légers comme l'aile d'un goëland qui rase l'onde amère, deux femmes s'élancèrent sur l'escalier de marbre qui conduisait au palais Grimaldini.

Accoudé à l'une des fenêtres du palais, un beau jeune homme, à l'extérieur distingué, semblait les attendre avec impatience. Il se précipita à leur rencontre et, offrant le bras à la plus jeune :

— Caliste, ma chère âme, dit-il à demi-voix, d'où venez-vous donc? Votre gondole n'a pas suivi le cortége du *Bucentaure*.

— Votre *Bucentaure*, reprit la jeune fille, c'est toujours la même chose; si j'ai refusé de voir la fête de près, vous devez bien vous douter que ce n'était pas pour y assister de loin.

— Et, sans indiscrétion, insista le cavalier, peut-on savoir où vous êtes allées?

Celle qu'on venait d'appeler Caliste se tourna vers sa compagne, et, avec ce demi-sourire qui implique la complicité :

— Béatrice, demanda-t-elle, qu'en penses-tu?

— Je pense que c'est mon secret, répondit l'obligeante amie, et que tu n'as pas le droit de le divulguer.

— Pas même à moi?

— Surtout à vous, riposta la jeune femme sur le ton de la plaisanterie; il est bon de tenir les fiancés un peu en haleine; ces messieurs se rattrapent assez quand ils sont les maîtres.

— Ainsi soit-il! fit le curieux de la meilleure grâce du monde.

Antonio Lorédan, le neveu du doge, était en effet admis à faire sa cour à la signora Grimaldini, l'unique héritière du dernier duc de ce nom.

Caliste n'avait jamais éprouvé pour lui qu'une amitié calme, unie comme un lac, tout à fait exempte de ravages intimes et d'aspirations romanesques. Les convenances y étaient, voilà tout, convenances d'âge, de position et de fortune. Le jour où ils se marieraient, on pourrait dire: « Le joli couple! » La cérémonie ferait époque, et les plus grands noms de la sérénissime république ne manqueraient pas d'y assister. Si ce n'est pas le bonheur complet, cela peut y conduire.

Aussi rien ne pressait; le comte Antonio comptait déjà deux années de stage assidu, et, quoique plus impatient que Caliste, il se résignait à attendre son bon plaisir, lorsque, par malheur pour lui... Mais qui aurait pu penser qu'une *Judith tuant Holopherne*, sur l'une des façades d'*el Fondaco de Tedeschi*, allait mettre à la réalisation de ses vœux un sérieux obstacle? Il l'avait lui-même admirée de si bonne foi, cette Juive sanguinaire! il en avait dit tant de bien à Caliste, dont l'enthousiasme n'avait cependant pas besoin d'être stimulé!

Toujours est-il que le cœur de la signora Grimaldini avait suivi le courant; nature artistique et passionnée, l'image de Titien l'avait envahie; elle en rêvait la nuit, elle y pensait le jour, elle la voyait partout; partout, aussi, elle entendait parler de ce beau dédaigneux, de ce travailleur solitaire et presque farouche.

Qu'espérait Caliste? En admettant même qu'elle parvînt à faire partager sa passion — ce qui était probable en raison de sa remarquable beauté — à quoi cela pourrait-il aboutir? Une Grimaldini! A la vérité, son père l'adorait, il était même le très-humble esclave de ses volontés, jusqu'à de certaines limites; mais greffer un peintre, fût-ce le premier de tous, à son arbre héraldique, bien téméraire et bien mal reçu aurait été celui qui se serait avisé de lui en faire la proposition. Ensuite, obstacle plus insurmontable encore, le *conseil des Dix*, jaloux de conserver dans toute sa pureté le sang patricien, interdisait les mésalliances. Il est vrai que Titien Vecelli était noble, on prétend même que ses aïeux remontaient au douzième siècle, mais cette circonstance était généralement ignorée; le Vecelli avait disparu sous le Titien et, roi par ses pinceaux, le jeune homme avait en quelque sorte oublié lui-même qu'il fût gentilhomme.

Donc Caliste n'espérait rien, mais l'amour n'est pas la raison.

Nous avons dit que, à cette époque, Titien était encore pauvre; la fortune suit la renommée, mais elle boite un peu et n'arrive que d'un pas plus lent; aussi, tout à ses travaux et à l'avenir, allait-il peu dans le monde. Caliste ne l'avait vu que trois fois, entrevu serait plutôt le mot : la première, dans l'église des frères Minimes, où il venait d'achever une *Assomption* fort admirée et très-digne de l'être. La seconde, à la promenade de la Piazzetta. La troisième, à une fête où, jouant de malheur, elle n'était arrivée que juste pour en voir sortir le jeune peintre. Si bien que le comte, un peu cause du retard, avait été traité ce soir-là avec une rigueur dont il n'avait pas encore vu d'exemple.

On conçoit sans peine que le désir de voir de plus près le célèbre artiste occupât sans cesse la pensée de Caliste. Mais où le rencontrer? Le hasard ironique, qui semble prendre à tâche d'amener sous vos pas les indifférents, l'avait si mal servie jusque-là! Tels sont, cependant, les ricochets de la vie, que le « mariage » annuel du doge — qui, jusqu'alors, n'avait servi à rien qu'à déployer beaucoup de faste — allait être d'une utilité réelle en faisant naître enfin l'occasion cherchée.

Caliste avait une cousine mariée récemment, Béatrice Balbino, de résidence à Naples, mais que l'appât des fêtes annoncées venait d'attirer à Venise.

Or, aller chez Titien, sous la simple escorte d'un valet ou d'une duègne, jamais la signora Grimaldini ne l'aurait osé. Tandis que, chaperonnée par une personne « grave », par une femme mariée qui avait droit d'aller et de venir, la question changeait du tout au tout. Bien entendu que son désir de voir Titien, la jeune fille le portait au compte de la curiosité. Béatrice ayant d'abord fait quelques objections sur la nature d'une démarche qu'elle jugeait imprudente, Caliste avait répondu qu'elle était au contraire toute simple, cette démarche, et que le prétexte serait un portrait à faire. Curieuse elle-même d'approcher un homme dont la réputation se propageait par toute l'Italie, la jeune femme avait fini par se laisser persuader.

Donc, le vieux duc et le jeune comte n'étaient pas plutôt montés sur *le Bucentaure*, où les appelaient leur rang et leur devoir, que, de leur côté, Caliste et Béatrice partaient pour l'expédition projetée.

Témoins de l'entrevue, nous savons en quelles extases était tombé le jeune peintre, extases qui avaient un instant paralysé son talent, mais à la signification desquelles l'heureuse jeune fille n'avait pas pu se méprendre.

Pendant un mois entier, Titien attendit son modèle, puis il cessa de l'espérer, mais non de l'adorer. Il était alors censé faire un *Pyrame mourant*, commandé par le prince Barbarigo. Ce dernier trouvait que l'œuvre n'avançait guère; moins poli, il aurait pu dire qu'elle n'avançait pas: ce qui était tout simple, puisque, pré-

occupé d'une seule image et d'une seule besogne, le portrait de Caliste occupait tous les instants du peintre, absorbait toutes ses rêveries. Maintenant qu'il y avait une Caliste au monde, Titien ne voulait plus permettre à son génie familier de déployer les ailes que pour la peindre et pour la repeindre. Le portrait, fait de mémoire, avait beau être parfait, il fallait qu'il le fût davantage encore.

Nouveau Pygmalion d'une nouvelle Galatée, dès qu'on frappait à sa porte, il cachait bien vite l'œuvre préférée. Le plus souvent, c'était le prince; impatient de savoir où en était son tableau, campé à une honnête distance du chevalet, Barbarigo regardait de tous ses yeux, il cherchait quelque touche nouvelle ajoutée à l'esquisse et ne trouvait rien.

— C'est singulier, se disait-il, je ne vois pas d'autre toile en train, et la mienne n'avance pas d'une ligne!

Toutefois, par délicatesse, persistant à attribuer l'apparente léthargie de Titien aux regrets d'avoir perdu l'amitié de Giorgione, il gardait pour lui ses remarques.

— Vous devriez sortir un peu, disait-il à son cher artiste, cette solitude acharnée ne vaut rien, vous verrez qu'elle finira par tuer l'inspiration, songez donc que vous ne vous appartenez pas! Ces pinceaux inactifs recèlent des chefs-d'œuvre, et vous nous les devez.

Puis, de haute lutte, il entraînait Titien à la campagne, où il improvisait des fêtes, dans l'espoir de le distraire. Mais, loin du portrait de Caliste, le jeune homme respirait mal, il ne tardait pas à prendre la fuite et courait se renfermer dans son cher Eden du Canalazzo.

Jusque-là, par une discrétion exagérée, familière aux natures timides qui font de l'amour un culte et de la femme aimée un être surnaturel, Titien n'avait pas osé se mettre à la recherche de son inconnue.

Le mouchoir, si précieusement recueilli, lui avait appris qu'elle s'appelait Caliste; de la couronne héraldique, il résultait qu'elle était la fille, ou peut-être la femme d'un grand seigneur; il ne savait rien de plus. Le « mariage » du doge ayant attiré à Venise beaucoup d'étrangers, il n'y avait rien d'impossible à ce qu'elle fût de Gênes, de Vicence, de Padoue, ou de n'importe quelle ville de la Péninsule. Dès que cette crainte fut venue à Titien, une fièvre nouvelle s'empara de lui; du jour au lendemain, Caliste pouvait partir, et, alors, quel espoir de jamais retrouver sa trace? Arrière la solitude! Arrière ce dégoût de toutes choses, cette paresse du corps, victime de l'imagination trop active! Arrière cette vie en soi-même, cette résignation passive qui le poussaient à attendre le bonheur chez lui, alors qu'il était si simple d'aller à sa rencontre! A lui les réunions, le grand monde, les foules bruyantes, les églises, les théâtres! A lui Venise tout entière, la ville liquide et la ville de marbre!

— Quelle est cette jeune femme là-bas, si voilée et si gracieuse? Vite! courons! Hélas! ce n'est pas elle! Où va cette barque armoriée? Il me semble entrevoir des cheveux cendrés. Gondolier, à tes rames! Si tu la rejoins, cette bourse est à toi. Et, courbée sous ce prie-Dieu, sous le jour douteux des vitraux de couleur? si j'osais... Mais non, attendons derrière cette colonne, une goutte d'eau au bout de l'index...

Et ainsi chaque jour et en tous lieux, le matin et le soir, sous la lune blafarde et aux rayons du soleil brûlant. Mais au bout de six semaines Titien n'était pas plus avancé que le premier jour. Ce qu'était devenue Caliste, nous ne tarderons pas à le savoir.

IV

Du prince Barbarigo à Titien.

« Cher et illustre introuvable, les premières fois que je suis allé à l'atelier du Canalazzo sans vous y rencontrer, j'en étais ravi, non pour moi, mais pour vous. Je me disais: « A la bonne heure! Voilà qu'il suit mes « conseils; il détend l'arc. » Mais ne les avez-vous pas trop suivis? Dépasser le but, ce n'est pas l'atteindre.

« Ce Giorgione vous sera fatal. Pour le cas où, comme je le crains, vous seriez à sa recherche, ne perdez pas davantage votre temps à cette œuvre inutile. Il a quitté Venise, où votre gloire l'offusquait de trop près.

« Pardonnez ces lignes à la sollicitude d'un ami et croyez-moi

« Votre tout dévoué,

« Prince BARBARIGO.

« *P.-S.* — Et mon *Pyrame mourant?* Ne le laissez pas trop mourir. »

Il s'agissait bien de Giorgione!

V

De Caliste Grimaldini à Béatrice Balbino.

« Dans quel autre cœur que celui de Béatrice pourrais-je épancher le mien qui déborde? pour que je sois forte contre la douleur, pour lutter contre la désespérance, pour que je dise adieu au bonheur sans que mes sanglots éclatent aux yeux du comte Antonio et de mon père, il me faut un autre moi-même, auquel, à de certaines heures où mon secret m'étouffe, je puisse demander asile.

« Dis, ma Béatrice, cet autre moi-même, veux-tu que ce soit toi?

« D'ailleurs, si je ne m'abuse, pendant ton séjour ici, et alors que tu refusais si obstinément de retourner au Canalazzo, ce secret, tu l'avais déjà deviné. Je niais, mais que veux-tu? en te trompant, je croyais me tromper moi-même. Oui, ce n'était pas la simple curiosité qui me poussait vers cet atelier que tu sais; j'y entrais déjà bien atteinte d'un mal qui me charmait... J'en suis sortie mortellement frappée, mais aussi pourquoi me l'avait-on fait si grand? pourquoi son nom éclatait-il sans cesse à mes oreilles charmées, comme une fanfare de gloire et d'admiration?

« Et si tu savais comme j'ai combattu! Cette visite même, que tu jugeais inconsidérée, je la faisais presque avec l'espoir de ne pas trouver l'homme à la hauteur de l'artiste, de découvrir une tache dans ce diamant dont on exaltait la valeur... Il y a tant de ces mirages qui fascinent de loin et qui, de près, vous font dire: « Ce n'est que cela! »

« Tu l'as vu comme moi, ma chère Béatrice, non pas avec mes yeux prévenus, mais avec la raison et le calme qui permettent de juger sainement. Eh bien! dis? Son découragement, sa tristesse si vraie, son humilité si touchante, cette puissance si débile, ces lèvres qui n'osaient parler, ce regard qui en disait tant, cette douce prière de revenir... Je vis maintenant avec tout cela! Ces souvenirs sont mes joyaux... Je ne m'en pare que pour pleurer.

« Qu'a-t-il pensé de moi? que je suis une folle, une évaporée, une dédaigneuse patricienne, qui suis allée

là pour me distraire, pour satisfaire un caprice, pour me moquer de lui peut-être ! Quand je songe à cela... Et cette esquisse informe, qu'en aura-t-il fait?

« Votre image est là, toute vivante, disait-il en tou« chant son front; pour bien la voir, je n'ai qu'à fermer « les yeux.» L'a-t-il, en m'attendant, continuée de mémoire? Puis, croyant à un jeu coupable, à une perfidie, ne lui aura-t-il pas, d'un coup de poignard, fait un vide à la place du cœur? Ah! s'il savait! Mais rassure-toi, Béatrice, il ignorera toujours. J'ai déjà remporté sur moi-même une première victoire, qui me répond de l'avenir, mais après quels combats !

« Et ce pauvre Antonio! Il méritait mieux; j'ai pourtant bien prié! Dans ce naufrage de ma raison, j'ai essayé de me rattacher au souvenir de la foi jurée : tout m'a échappé, comme ces frêles épaves auxquelles se cramponne en vain le malheureux qui se noie...

« Il me restait l'ombre d'une consolation : je respirais le même air que *lui*... C'était encore trop! Nous partons pour Vicence, où mon père vient d'être accrédité comme représentant de la *sérénissime république*. Pourquoi n'est-ce pas à Naples? Je t'aurais eue auprès de moi, non pas que ma souffrance soit de celles qu'on console, mais tu m'aurais grondée, chapitrée, et peut-être que, à la longue... mais non, je le sens bien là, je ne dois pas guérir.

« Je t'aime et je t'embrasse.

« CALISTE. »

VI

A Vicence, le duc Grimaldini, l'envoyé de Venise, menait un grand train de maison; sa situation l'obligeait à recevoir, à donner des fêtes, et Caliste, appelée à en faire les honneurs, s'acquittait de cette tâche ingrate avec une contrainte qu'elle essayait en vain de dissimuler.

Que lui importaient les assiduités, les bouquets, les propos galants de cette jeunesse dorée qui déposait, chaque soir, à ses petits pieds, l'insipide et banal hommage d'une admiration de commande? Etre la reine forcée d'un salon, à Vicence, et vivre par la pensée dans un atelier de Venise! porter, sous de somptueux atours, au moral s'entend, une ceinture d'épines! affecter des sourires et refouler des larmes!... les santés robustes y succomberaient, à plus forte raison ces natures fragiles qui, vivant par le cœur, meurent aussi par lui.

Dans son entourage, tout le monde s'étonnait et s'affligeait de voir la signora Grimaldini si jeune, si belle, si riche, si adulée, ayant tout ce qu'il faut pour être heureuse, et paraissant l'être si peu. Quelle pouvait être la cause mystérieuse de ce dépérissement qui faisait, chaque jour, des progrès visibles? De l'amour sous jeu peut-être, une passion contrariée... Ces questions, chuchotées sous l'éventail, restaient sans réponse; Antonio Lorédan venait fréquemment à Vicence passer quelques jours auprès de Caliste; on savait sa recherche admise par le père, mais les femmes, qui ont, en ces matières, le don de seconde vue, penchaient à croire que la fille ne la ratifiait qu'à demi.

Pourtant Caliste s'efforçait de faire à son fiancé un accueil affectueux; on ne pouvait pas dire qu'elle le traitât mal; quant à l'époque du mariage, elle avait maintenant, dans son état maladif, une raison plausible pour le reculer. Le jeune homme se soumettait, son affection était patiente, il lui suffisait de ne pas se savoir de rival.

Toute une longue année s'écoula ainsi; Caliste s'alanguissait à vue d'œil.

Le duc, au désespoir, fit appeler les médecins les plus renommés; le résultat de la consultation fut que la maladie de Caliste était toute morale.

Tendrement interrogée par son père, la jeune fille s'obstina à répondre qu'elle ne se connaissait aucune cause de chagrin.

Trois mois se passèrent encore; après quoi, consultés de nouveau, les médecins déclarèrent au duc que, à moins d'une révolution, non pas physique, mais morale, qu'il n'était pas de leur domaine de provoquer, sa fille serait morte avant six mois.

Le duc parla de voyager : Caliste refusa. Son seul objectif eût été Venise; or, Venise était précisément l'unique ville du monde qu'il lui était interdit de désigner.

Multiplier les fêtes et les distractions, il n'y fallait pas songer; non-seulement la jeune fille les prenait en horreur, mais elle n'avait plus la force d'y assister; plus rien ne l'attachait, ne l'intéressait...

Alors le pauvre père se tourna vers Dieu et mit en lui son espoir suprême! On fit dans les couvents des prières publiques; chaque jour d'abondantes aumônes étaient distribuées au nom de Caliste; le nonce lui envoya un scapulaire bénit par le pape... Sans nier l'efficacité possible de ces tentatives désespérées, nous sommes bien obligé d'avouer qu'elles restaient impuissantes, lorsqu'une circonstance fortuite amena, dans l'état de la malade, un changement soudain.

Le palais de justice de Vicence venait d'être reconstruit; il s'agissait d'en faire peindre, à fresques, les galeries et la salle d'audience. De nombreux artistes avaient offert leur concours, mais les magistrats de la ville hésitaient encore dans leur choix.

Or, la délibération du conseil était imminente, et, le duc Grimaldini passant, à juste titre, pour une autorité dans les questions d'art, il se trouvait avoir voix au chapitre.

Le père désolé ne quittait guère la jeune malade; s'il fallait que Dieu lui reprît ce bien si précieux, il voulait au moins n'en pas perdre un souffle et se l'assimiler autant que possible.

— Ma Caliste adorée, demanda-t-il, un matin, en arrivant sur la pointe du pied, je puis entrer? tu ne reposes pas?

Caliste, hélas! ne reposait que bien rarement; son imagination en travail chassait le sommeil. Presque toujours étendue sur une chaise longue, devant une fenêtre ouverte, elle regardait courir les nuages dans le ciel, ceux-là surtout qui voguaient dans la direction de Venise.

— Je devais me rendre au conseil, reprit le duc, mais j'ai bien envie de m'en dispenser.

— Si ce n'est pas urgent, dit Caliste en soulevant avec effort sa main diaphane pour la laisser retomber dans celle de son père.

— Que le Conseil fasse décorer le palais de justice par qui et comment il l'entendra, cela m'importe peu; ce qui m'importe, c'est d'être là, près de toi, c'est de surprendre dans tes yeux, sur tes lèvres, un désir que je puisse satisfaire... si Dieu était assez bon pour te l'inspirer!

A ces mots, « décorer le palais de justice, » un jet

de sang reflua aux joues pâlies de Caliste ; il lui sembla voir poindre une étoile dans la nuit de son âme.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda-t-elle.

Le duc lui expliqua ce que nous savons.

— Mais, alors, c'est bien différent ; il faut y aller, cher père ; les peintres vénitiens sont aujourd'hui les premiers peintres du monde : vous devez à la sérénissime république, que vous représentez, de les faire prévaloir partout.

— Tu crois ?

— Certainement, poursuivit Caliste en se ranimant par degrés : l'empire des mers, c'est fort beau ; épouser l'Adriatique, rien de mieux ; mais l'empire des arts, voilà la gloire véritable !

Il y avait longtemps que sa fille n'en avait tant dit ; le duc était tout heureux de la voir prendre intérêt à quelque chose.

— Ainsi, selon toi...

— Selon moi, il faut leur dire : « Messeigneurs, nous avions, nous aussi, à Venise, un édifice public à faire décorer : *el Fondaco de Tedeschi ;* si cette tâche était échue à quelque talent de deuxième ou de troisième ordre, comme il y en a tant, l'œuvre passerait inaperçue, ce seraient de beaux sequins enfouis qui ne rapporteraient absolument rien, tandis que, aujourd'hui, on accourt de toute l'Italie admirer les fresques d'*el Fondaco*, et cette affluence d'étrangers est une source de beaux revenus pour la ville. »

Depuis que l'amour existe, c'est-à-dire depuis le premier homme et la première femme, il a opéré bien des

Le père et la fille. Dessin de Gilbert.

miracles ; mais c'était peut-être la première fois que, d'une jeune fille ne sachant rien de l'argent, si ce n'est qu'il est bon à donner aux pauvres, il faisait, en quelques secondes, une économiste distinguée.

Le duc Grimaldini était fort étonné ; mais, sans chercher à s'expliquer le miracle, ce qu'il y voyait de plus clair, c'est que la malade sortait de son apathie, et que ce vœu quelconque, qu'il demandait tout à l'heure à Dieu de lui suggérer, elle venait de le formuler.

— Voilà qui est entendu, mon enfant, reprit-il, je vais leur proposer Giorgione et je ferai valoir tous tes arguments, qui sont parfaitement fondés...

Mais déjà les traits de Caliste reprenaient leur voile de tristesse.

— Giorgione ! dit-elle.

— Sans doute ; n'est-ce pas lui qui a signé les fresques d'*el Fondaco?*

— Signé, c'est possible ; mais il n'en est pas moins avéré que les peintures les plus remarquables ne sont pas de lui.

Le nom si cher qui sollicitait ses lèvres, Caliste évitait de le prononcer, tant elle avait peur de se trahir par la seule inflexion qu'elle lui donnerait.

— Avez-vous donc oublié, reprit-elle, l'admirable *Judith* qui vient de tuer Holopherne.

— Alors tu veux que j'indique Titien?

— Je ne veux rien que ce que vous voudrez, cher père ; seulement, je hais l'intrigue...

— C'est un sentiment très-louable, interrompit le duc.

— Je ne puis voir, sans m'indigner, le vrai mérite sacrifié aux solliciteurs qui s'acharnent, reprit Caliste avec une véhémence relative. Les faveurs d'un État doivent être au plus digne; s'il se cache, parce qu'il est fier autant que modeste, il faut aller le chercher.

— A la bonne heure, cher divin trésor, voilà ce qui s'appelle parler! Malheureusement, chaque concurrent a son protecteur, et je crains bien...

— Dans tous les cas, votre protégé, à vous, est le plus facile à défendre : il plaide par lui-même.

— Et puis je leur dirai que ma voix doit compter pour deux : la tienne et la mienne.

— Oh! le vilain père, qui se moque de sa pauvre Caliste.

— Que Dieu m'en préserve, mon enfant! reprit le duc, bien près de s'attendrir; si j'ai jamais désiré être éloquent, tu peux être sûre que c'est dans cette circonstance.

A l'heure du conseil, le père prit congé de sa fille, et celle-ci, comme une fleur étiolée qui se redresse sur sa tige après une pluie bienfaisante, put, sans trop d'efforts, se soulever sur ses coussins pour lui tendre son front, sur lequel rayonnait l'espoir.

Quand son père revint, Caliste, au comble de l'anxiété, n'essaya ni un mot ni un geste; la voix lui manquait, aussi bien que le mouvement.

Le duc, lui, avait la joie au cœur et la malice sur les lèvres.

— Je savais bien, dit-il en s'essuyant le front, qu'il n'est pas si facile qu'on le pense de faire prévaloir la justice et la raison... car, enfin, nous avions pour nous la justice et la raison, n'est-ce pas, chère élue de mon cœur?

Caliste fit machinalement signe que oui.

— Ah! si tu m'avais entendu! continua le diplomate; il se serait agi de conquérir une province, que je n'y aurais pas mis plus d'acharnement.

— Eh bien? murmura la jeune fille.

— Eh bien, ils ont prétendu que, recourir à un étranger, ce serait injurier Vicence, et donner à ses artistes un brevet d'incapacité... Comme si la patrie des hommes de génie ne s'appelait pas l'univers!

— Et alors? dit Caliste en retombant dans son atonie.

— Alors, ma fille, pour ne pas perdre de temps, on a fait partir sur l'heure un courrier...

— Ah!... un... courrier.

— Oui, acheva le duc, charmé de son espièglerie, un courrier à destination de Venise... lequel est porteur de la délibération du conseil qui décerne à Titien la décoration du palais de justice, acceptant d'ailleurs, à l'avance, et son prix et les sujets qu'il lui plaira de traiter...

Mais, au moment même où il croyait être récompensé par un sourire :

— Ciel! s'écria le vieillard, changeant tout à coup de voix et de couleur, et se précipitant vers Caliste, mon enfant qui se trouve mal! et moi qui étais là à m'amuser de son incertitude, comme un mauvais père que je suis!... Holà! du monde! au secours! des médecins!

VII

Caliste se releva de cette crise, non pas guérie — le mal avait de trop profondes racines pour céder si vite — mais, en quelque sorte, transfigurée et ranimée, telle enfin que l'espoir de la conserver à la vie pouvait refleurir.

Le peintre vénitien accepterait-il l'offre flatteuse des magistrats de Vicence? Nouvelles perplexités dont la solution fut également favorable aux vœux de la jeune malade.

Giorgione parti, l'inconnue introuvable, le séjour de Venise pesait à Titien, lequel serait allé n'importe où, et, à plus forte raison, ne demandait pas mieux que de partir pour une ville où l'appelait le double intérêt de sa gloire et de sa fortune.

Quarante-huit heures après la réception du courrier, Titien remerciait en personne le podestat de Vicence, et le choix du *Jugement de Salomon*, proposé par lui pour la salle des séances du tribunal, était unanimement adopté : allusion gracieuse, que ce choix, à la sagacité future des juges de l'avenir, mais cas fort exceptionnel qui, sans doute, ne se représenterait jamais.

L'envoyé de Venise, voyant que sa fille s'intéressait à Titien, eut la paternelle idée de lui offrir de donner une fête en l'honneur du peintre. Mais, là encore, malgré son ardent désir de revoir le jeune homme, Caliste donna une preuve de respect filial et de retenue pudique, en prétextant de sa santé chancelante pour éluder cette proposition.

Le grand motif était surtout la crainte de se trahir aux yeux de celui qui devait tout ignorer.

Que voulait-elle donc? à quoi bon tant d'habileté déployée pour attirer à Vicence celui qu'elle refusait d'y voir? Hélas! le savait-elle elle-même?

Cependant l'artiste n'ayant pas tardé à se mettre à l'ouvrage, la jeune fille, avide de savoir, interrogeait sans cesse : « Que fait-il? Où en est-il? Avance-t-il? » Si bien que, chaque jour, le duc allait chercher au palais sa petite provision de nouvelles qu'il rapportait précieusement, sans en perdre une syllabe en route; peut-être n'était-ce pas uniquement pour cela qu'on l'avait accrédité à Vicence; mais le traitement réussissait trop bien à Caliste pour ne pas le continuer, toute affaire cessante.

En général, les plus grands artistes de cette époque étaient ce que l'on appelle des *viveurs;* on les reconnaissait au débraillé de la tenue, au pittoresque de l'expression, au mépris qu'ils affichaient du qu'en-dira-t-on. Aussi, quelle n'avait pas été la surprise du duc Grimaldini, lorsqu'il s'était trouvé en face d'un cavalier distingué, réservé, modeste, tout entier à son art, et avec lequel il fallait compter non-seulement comme peintre, mais comme homme du monde!

De ce contact quotidien devait bientôt naître la sympathie, puis l'amitié, puis, un peu plus tard, la confiance.

— Ce jeune homme me plaît, disait le duc à sa fille dans leurs longues causeries, qui toutes, par le chemin de l'œuvre, aboutissaient à ne plus avoir pour objet que l'artiste lui-même.

Ne pouvant pas le remercier plus explicitement, Caliste prenait alors la main de son père et la portait à ses lèvres. Parfois, dans ses heures d'audace, elle s'offrait une fête intime, en se faisant dépeindre, par le menu, des traits qu'elle savait par cœur. Sans précisément revenir à la santé, elle était moins sombre, moins abattue; le sourire, désappris, reparaissait de temps en temps; et les savants docteurs qui, à tout hasard, avaient ordonné une innocente potion, ne manquaient pas de tomber en extase devant leur cure merveilleuse.

Si nous parlons peu du comte Lorédan, ce fiancé docile, c'est qu'en ce moment même il accompagnait, comme secrétaire, un ambassadeur de Venise à la cour de François I[er]; mais il n'en était pas moins tenu au courant de l'amélioration survenue dans l'état de Caliste, et songeait déjà à demander un congé pour venir, « au pied des autels, » profiter de cette éclaircie.

Un jour, par un de ces crochets que font souvent les conversations, le duc était arrivé à savoir que Titien s'appelait Vecelli.

— Vecelli! dit-il, Vecelli!... Ce nom ne m'est pas étranger; j'ai, dans un coin de ma mémoire, le souvenir d'un compagnon d'armes... il y a de cela quelque chose comme un quart de siècle... Ah! c'était le bon temps!... Les Turcs s'étaient aventurés jusque dans les mers de l'Archipel, et nous avions déclaré la guerre à Mahomet II... Il y avait un Vecelli sur la galère que je commandais... Gre... Gregorio Vecelli! voilà que le nom me revient tout à fait.

— C'était mon père, dit Titien.

— Ah! vraiment? reprit le duc. Eh bien, je suis charmé de l'apprendre!... C'était un rude champion; les Turcs doivent s'en souvenir...

Et, de réminiscence en réminiscence, de bataille en bataille, de coups d'estoc en coups de masse d'arme, le vieillard partit de là pour faire dans le passé une de ces rajeunissantes pérégrinations qui n'en finissent pas. Titien savait écouter, ce qui est un mérite presque aussi rare que celui d'aller à la postérité avec quelques vessies de couleurs et de la grosse toile grise pour toute mise de fonds. Quand le duc eut occis assez de musulmans :

— Si je ne me trompe, reprit-il, Gregorio Vecelli était comte de...

— De Cadore, monseigneur.

— En vérité!... et vous ne le disiez pas?

— A quoi bon? reprit le peintre; le nom de Titien a prévalu, je ne sais pourquoi; or, sans répudier la noblesse paternelle, j'ai cru devoir laisser faire la destinée, quitte à essayer d'obtenir par moi-même, avec le temps, un moins périssable blason que celui dont le hasard m'a fait l'héritier.

— Vous y arriverez, mon maître, vous y arriverez! Le plus fort est déjà fait.

Le préjugé aristocratique était alors fort enraciné; il l'est même encore. Un Grimaldini ne pouvait y être insensible; il en résulta ceci: que l'amitié du duc pour Titien se teinta d'une sorte de considération.

Quand l'envoyé de Venise revint du palais de justice, Caliste, fort assombrie par une lettre d'Antonio, lequel annonçait son prochain retour, était à demi couchée sur sa chaise longue, dans l'attitude du découragement. Sa triste existence, elle était en train d'en faire bon marché; la mort lui semblait le seul refuge qu'il lui fût permis d'espérer.

VIII

Le duc, découragé, parlait moins de Titien.

Cependant, par habitude, et pour le cas où sa fille reprendrait goût « aux choses de l'art », peut-être aussi parce qu'il s'était pris, pour le fils de son ancien compagnon d'armes, d'une affection véritable, il retournait fréquemment à l'atelier. Les travaux marchaient rapidement. Déjà les deux rivales, l'une avec une sauvage énergie, l'autre avec une résignation plus touchante, se disputaient, devant le trône du grand roi, l'enfant en litige; déjà, la foule des curieuses, aux types bibliques et variés, assiégeait le prétoire; une seule tête manquait absolument, au premier plan, sur un corps ébauché. Le duc en fit la remarque.

— Ah! répondit le peintre avec enthousiasme, pour être encore invisible sur le tableau, celle-là n'en est que plus vivante dans mon cœur; elle éclipsera toutes les autres.

— Il y en a pourtant de bien belles.

— Elles paraîtront laides en comparaison de l'image divine destinée à occuper cette place. Faites-moi l'honneur de revenir sous deux jours, monseigneur; vous jugerez par vous-même, et je suis bien sûr que vous serez le premier à surenchérir sur mon enthousiasme.

Le surlendemain, quand le duc entra dans l'atelier de Titien, la fresque était terminée. L'artiste venait de sortir, mais il devait rentrer sous quelques minutes. Dès le premier regard jeté sur l'ensemble, l'ambassadeur vénitien resta frappé de stupeur... Rêve-t-il tout éveillé? Est-il la proie d'une de ces hallucinations qui sont parfois le résultat d'une pensée trop fixe? Il se frotte les yeux; il avance, il recule, il regarde à toutes les perspectives et sous tous les jours... ce n'est pas possible, et pourtant cela est... Ces yeux mélancoliques et profonds, cette chevelure cendrée, ce visage d'un ovale parfait, cette bouche expressive, cette taille flexible et gracieuse, tout cet ensemble ravissant, c'est elle, c'est Caliste... Caliste il y a deux ans, dans sa fleur et dans son éclat... Elle le regarde, elle lui sourit, elle lui parle!... Qu'est-ce que cela signifie? pense le diplomate, dont le front vient de se rembrunir.

Cependant, à l'arrivée du Titien, le duc Grimaldini dissimule son trouble; il admire de bonne foi :

— C'est un portrait? demande-t-il.

— Oui, monseigneur.

— Et... l'original?

— Ne m'en demandez pas davantage; je ne l'ai vu qu'une fois; il n'a fait que paraître et disparaître; mais l'image est restée dans mon souvenir, ajoute le jeune homme, fixe et immuable, comme cette miraculeuse empreinte de la Vierge dans le voile qui l'avait touchée.

Et, entraîné par son cœur, sûr qu'il est de l'intérêt que lui porte le duc, il raconte la mystérieuse apparition, dans son atelier du Canalazzo, des deux patriciennes masquées.

— Depuis lors, continue Titien, je l'ai éperdûment aimée; elle a été mon bon et mon mauvais génie. Je lui dois mes plus heureuses inspirations et mes découragements les plus implacables... Mais, si tant est que Dieu permette l'éternité aux œuvres de l'homme, je veux la faire immortelle!

— Vous ne l'avez jamais revue? demanda le duc.

— Jamais! elle devait revenir, mais elle aura douté du talent de Titien... Pendant une année entière, j'ai fouillé inutilement tout Venise pour la retrouver... Il ne m'est resté d'elle qu'un mouchoir oublié, et son nom de baptême brodé dans l'un des coins.

— Et... ce nom? dit le duc, maîtrisant à grand'peine son émotion.

— Le voici, répondit l'artiste en tirant de sa poitrine un sachet de satin, contenant le mouchoir. C'est à la fois mon cilice et mon talisman; cela me brûle et cela m'exalte.

— *Caliste*, lut le père d'une voix tremblante; sur-

monté d'une couronne ducale, ajouta-t-il en rendant au titulaire, avec une indifférence affectée, le précieux chiffon.

En admettant que le doute eût été un instant possible, il ne l'était plus.

Visiblement préoccupé, le duc ne prenait plus à la conversation qu'une part fort restreinte; de banales consolations tombaient bien de ses lèvres, mais elles ne sortaient pas de son cœur. Toutefois, en s'en allant, il serra la main du jeune homme; puis il prit par le plus long pour se donner le temps de réfléchir. Tout ce que venait de lui dire le peintre devait être vrai; il pouvait d'ailleurs le contrôler par lui-même et aboutir à l'évidence en complétant ce qu'il savait de Titien par ce qu'il savait de Caliste.

Or l'évidence était ceci :

Depuis son escapade avec sa cousine, Caliste avait complétement changé; elle était devenue indifférente à l'affection du comte Lorédan; d'autres partis s'étaient offerts et elle les avait refusés : d'où il fallait conclure que ce n'était pas seulement Lorédan qui lui déplaisait, mais bien le mariage sous toutes ses formes... sauf une seule, qu'il était maintenant permis de deviner.

A Vicence, pensive, solitaire, repliée sur elle-même, repoussant toutes les distractions de son âge, trop fière pour avouer son amour, trop faible pour le vaincre, elle avait commencé à dépérir lentement jusqu'au jour où le hasard — dont elle s'était faite l'auxiliaire — lui avait ramené Titien. Dès lors, les fresques, *le Jugement de Salomon*, la peinture, le peintre, le peintre surtout,

Le duc et le peintre. Dessin de Gilbert.

étaient devenus son unique préoccupation; puis, par un fil mystérieux, allant du palais Grimaldini au palais de justice — et dont il avait été, lui, le père, le conducteur bénévole — elle s'était rattachée à la vie.

Donc, si Titien l'aimait, elle aimait Titien; rien de plus clair au monde; elle l'aimait à en mourir, comme elle ne le prouvait que trop... et voilà où le duc, incertain et désolé, noble plein d'orgueil, père plein de tendresse, commençait à se perdre dans un inextricable chaos.

Renoncer à l'espoir, longtemps caressé, d'allier aux Lorédan les Grimaldini; reprendre la parole donnée, c'était difficile. Cependant, à la rigueur, cela se pouvait; mais, nous l'avons déjà dit, l'ombrageuse et sérénissime république demandait à ses nobles, inscrits au Livre d'or, un compte sévère de leurs alliances. Restait donc le *Conseil des Dix*, dix fois tyrannique, auquel un simple comte de Cadore paraîtrait sans doute d'une souche trop mesquine pour prétendre à l'unique héritière des Grimaldini. Restait surtout l'orgueil intime, la révolte du sang, le respect des aïeux, qui faisaient, du duc lui-même, le complice secret des rigueurs qu'il semblait redouter. Ensuite, bien que promis à la plus éclatante des célébrités, le Titien de 1509 n'était pas encore le Titien de 1553, dont l'empereur Charles-Quint devait, un jour, ramasser pieusement le pinceau qui venait de rouler par terre.

Certes, sa fille bien portante, le père eût gardé pour lui les confidences de Titien; mais, en présence de ce dilemme — la mésallier ou la perdre — comment, devant

le tribunal paternel, cette jeune fille mourante n'aurait-elle pas gagné sa cause ?

Son parti arrêté, sans se préoccuper davantage du conseil des Dix, qui, après tout, ne rendrait pas la vie à son enfant aimée, le duc annonça à la malade que les fresques du palais de justice étaient terminées.

Caliste enveloppa son père d'un long regard.

— Déjà ! dit-elle.

— Et il va partir pour Padoue, ajouta le duc ; mais j'ai bien envie de le retenir ici.

— Sous quel prétexte, cher bon père ?

— Il te doit... c'est-à-dire non, il me doit en partie la préférence dont l'ont honoré les magistrats de cette ville ; eh bien ! crois-tu, par exemple, que, si je le priais de faire ton portrait, il s'y refuserait ?

Caliste frissonna de la tête aux pieds ; il se livrait en elle un cruel combat, dont, maintenant qu'il était instruit, le diplomate, pouvait suivre aisément les alternatives.

Cette fois encore, le respect d'elle-même l'emporta sur le vœu de son cœur.

— Hélas ! reprit-elle avec un profond soupir, le

Le jugement de Salomon. Dessin de Gilbert.

moment serait mal choisi ; peindre une malade, ne serait-ce pas perpétuer le souvenir de la maladie?... Il vaut mieux attendre.

— Attendre !... attendre qu'elle n'y soit plus !... pensa le duc, plus touché encore de cet héroïsme que des arguments qui l'avaient vaincu.

Il n'insista pas.

— Chère enfant, reprit-il, cette fresque du *Jugement de Salomon,* dont nous avons tant parlé, tu dois être bien impatiente de la voir. Malheureusement, je ne puis te l'amener ici, mais je puis te conduire vers elle... Titien ne sera pas là après-demain ; veux-tu profiter de cette absence pour aller admirer son œuvre ? En auras-tu la force ?

— Je la trouverai, répondit Caliste.

Le lendemain, dès la première heure, le duc était au palais de justice.

Titien faisait à la figure de Caliste d'incessantes retouches.

— Vous ne la trouvez pas bien comme cela? demanda en souriant l'envoyé de Venise.

— Non, monseigneur; car je la vois, en moi, plus parfaite qu'il ne me sera jamais donné de la peindre.

— Peut-être... à force de recommencer... A propos, cher maître, savez-vous que Vicence a été bien inspirée en s'adressant à Titien ?

— Inspirée par vous, monseigneur, je l'ai appris tout récemment; si bien que je ne vous ai pas encore re-

mercié, ce qui ressemble un peu à de l'ingratitude; mais, croyez bien...

— Ne parlons pas de cela, interrompit le duc; entre celui qui provoque un chef-d'œuvre et celui qui le crée, s'il y a de la reconnaissance à avoir, elle incombe au premier. De plus, je dois avouer que vous aviez de sérieux rivaux, et que, si une autre voix, plus puissante, surtout plus tenace, n'était venue se joindre à la mienne, je ne sais pas trop...

— Une autre voix? demanda Titien.

— Oui; celle d'une jeune dame, fort amie des arts, laquelle a péremptoirement démontré que vous deviez l'emporter sur vos concurrents.

— Une jeune dame, répéta le peintre en cherchant dans ses souvenirs.

— Il est vrai qu'elle y avait intérêt, continua le duc, puisque vous deviez l'illustrer.

— L'illustrer? je n'y suis plus du tout.

— A moins que le hasard... mais, non, c'est impossible : la ressemblance ne serait pas aussi parfaite.

— La ressemblance avec qui, monseigneur?

— Mais entre le portrait que voilà et la dame dont je parle...

— Cet amour sans issue, cette fidélité à outrance vous paraissent ridicules, dit tristement Titien; vous voulez vous moquer de moi...

— Pouvez-vous le croire! protesta le duc en serrant avec effusion la main du jeune homme. Dites un mot, et je vous amène demain votre protectrice; vous jugerez par vous-même.

Tout le sang de l'artiste reflua à son cœur... Aurait-il donc cette fortune inespérée de retrouver à Vicence celle qu'il avait tant cherchée à Venise?... Mille questions brûlantes sollicitaient ses lèvres, mais il avait peur des réponses.

— Est-elle... mariée? demanda-t-il enfin.

— Non, répondit le duc; on assure même que, depuis bientôt deux ans, fidèle aussi à je ne sais quel souvenir, elle a refusé plusieurs partis.

— Je n'ose pas vous demander son nom.

— Et vous faites bien, mon ami; car, à moins d'y être autorisé par elle-même, et après la confidence que vous m'avez faite...

— Mais vous en parlez comme si vous étiez sûr de l'identité.

— Sûr n'est pas le mot; je n'affirme rien.

— Ah! voilà que vous me désespérez!

— Avouez que vous êtes difficile à satisfaire; prenez que je n'aie rien dit... Et vous partez toujours pour Padoue? ajouta le duc en changeant de ton, de même qu'il changeait de conversation.

Titien se plongea le front dans les mains; son attitude était si désespérée, que le diplomate fut pris d'une véritable pitié.

— Allons, reprit-il, un peu de courage, attendez à demain; vous prendrez sans doute patience jusque-là.

— Et si elle refuse de venir?

— Il faudrait que la personne en question fût bien peu femme, pour résister à la tentation d'être l'une des premières à apprécier vos fresques... seulement elle est timide; votre présence l'offusquerait peut-être... tenez-vous d'abord à l'écart, quitte à vous montrer ensuite, si vous le jugez opportun.

Ce soir-là, on vit errer, à l'aventure, par les rues de Vicence, une espèce de fou... C'était Titien, qui demandait au bon Dieu de quelle utilité étaient les nuits, et pourquoi les jours ne se succédaient pas immédiatement l'un à l'autre sans intervalle.

IX

Caliste, elle aussi, avait dû trouver que la nuit était bien longue.

Dès le matin, bien avant l'heure de la visite projetée, son père la trouva debout, toute prête à partir. La force, elle l'avait trouvée dans sa volonté, dans la surexcitation de ses nerfs; mais une force factice.

Bien que, dans sa pensée, Caliste ne dût pas rencontrer Titien, elle avait trouvé une sorte de charme mélancolique à s'habiller comme le jour où, pour la première et la dernière fois, elle était allée à l'atelier du Canalazzo. Le duc souriait, il redevenait jeune, il témoignait plus d'impatience que sa fille. Oh! la belle surprise! le joli coup de théâtre! Et deux heureux pour le dénoûment, sans le compter, lui, le troisième, qui serait heureux du bonheur des autres!

L'état de Titien... Mais les natures comme celles-là ne se décrivent pas; ne vivant que par l'imagination et par le cœur, toutes leurs impressions sont poussées à l'extrême... la joie leur donne le délire, le bonheur les anéantit.

Il guettait, de loin, sur l'escalier du palais; était-ce la vie ou la mort de ses espérances qu'il allait voir apparaître? Les voilà!... Le ciel s'ouvre... un coup d'œil suffit... Que le duc a donc bien fait de lui dire de se cacher! La recevoir, parler, faire les honneurs de son atelier, est-ce qu'il en aurait la présence d'esprit?

Une épaisse draperie de velours sépare en deux la salle des séances : c'est de là qu'il va s'enivrer de sa vue, c'est de là qu'il va l'écouter.

Le duc a conduit sa fille devant la fresque... il garde le silence et recule d'un pas. Caliste s'est reconnue, une joie surhumaine envahit son cœur; Titien ne l'a pas plus oubliée qu'elle n'a oublié Titien, mais bientôt la joie fait place à la crainte, elle se détourne, elle lève sur son père un regard timide.

Le duc, l'air un peu sévère — autant qu'il le peut — la regarde et se tait.

La pauvre enfant rougit et baisse les yeux... elle est si bien là, et pourtant elle voudrait fuir.

— Signora, commence le duc, m'expliquerez-vous?

Mais il n'a pas le temps d'en dire davantage : Caliste chancelle et tombe dans ses bras.

— Titien! accourez! s'écrie le vieillard, et rendez la vie à ma chère Caliste, si vous le pouvez!

Hélas! il ne le peut pas... deux mois s'écoulèrent dans des alternatives de crainte et d'espoir : aujourd'hui, des effusions charmantes, de riants projets, la vie tout en rose... Demain, les douleurs aiguës, la lutte obstinée, les pleurs déchirants... Puis, un soir, Caliste s'éteignit, la main dans la main de son ami, lui donnant son âme dans un premier baiser comme elle lui avait donné sa vie dans un premier regard.

Ni les éblouissements de la gloire, de la grandeur et de la fortune, ni le diplôme de ses ordres que lui conféra Charles-Quint, ni le titre de gentilhomme de la Chambre impériale, ni l'amitié des papes, des cardinaux et des rois, qui le traitaient d'égal à égal, rien ne put arracher du cœur de Titien le souvenir de Caliste.

Morte, elle continua de l'inspirer; aussi retrouve-t-on sa douce figure dans presque tous ses tableaux.

Victor PERCEVAL.

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

PETITE HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS[1].

La querelle de la circulation peut être considérée comme le combat pour le maintien ou le renversement du foie; et ce combat ne manque pas d'incidents comiques. La cause n'alla pas au Parlement, comme la précédente, et pourtant un arrêt intervint. Arrêt délibéré *inter pocula*, en la ville d'Auteuil, étant juges Boileau le poëte et son ami Bernier, le médecin. Requête est présentée pour qu'il soit dit « que le cerveau déguerpira la qualité de principe des nerfs, et qu'elle sera rendue et restituée au cœur, nonobstant toutes les oppositions de dame Autopsie. Que le sang ne circulera plus, et que le cœur ne lui ouvrira plus la porte pour entrer au poumon; que le foie sera réintégré dans son premier office de faire le sang, sans que le cœur lui ose plus disputer ledit office, etc. »

Arrêt conforme, par lequel « défense est faite à certaine inconnue, nommée *la Raison*, d'entrer désormais par force dans les écoles, à peine d'être déclarée hérétique et perturbatrice des disputes publiques. Est ordonné au cœur de continuer à être le principe des nerfs, nonobstant toute expérience à ce contraire; est enjoint au chyle d'aller droit au foie sans plus passer par le cœur, et au foie de le recevoir; très-expresses défenses sont faites au sang d'être plus vagabond, errer et circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement abandonné à la Faculté pour être tiré sans mesure, etc. (2). »

Cet arrêt, sous sa forme badine, eut peut-être plus de retentissement que s'il eût émané d'une cour suprême. Sa puissance était dans le ridicule, qui, chez nous, est si puissant. Presque en même temps, d'ailleurs, Louis XIV approuvait la création d'une chaire d'anatomie avec mission spéciale de « propager les découvertes nouvelles ». Il n'y avait donc plus à lutter, et l'on ne lutta plus.

Les forces devaient, au reste, s'épuiser à soutenir ou donner en même temps tant d'assauts acharnés, car, tout en se livrant aux débats de ces discordes plus ou moins intestines, la Faculté tenait encore la campagne contre la corporation de Saint-Côme, ou collége des chirurgiens, qui élevaient d'assez grandes prétentions, depuis qu'un certain nombre d'entre eux avaient marqué dans la science. Ah! cette guerre-là fut terrible aussi, et les péripéties en furent multiples et variées. L'implacable Gui Patin dépensa encore force injures contre « ces laquais bottés, ces estafiers de Saint-Côme, ces chiens grondants, cette superbe racaille. »

Ce fut surtout pour usurpation de costume que la Faculté les attaqua; question de robe et de bonnet qui cachait, cela va sans dire, d'autres griefs moins frivoles, mais qui résultait en somme du progrès réel accompli dans l'art anatomique, « cette géographie des médecins, » comme l'appelle un auteur moderne. Cet art, la plupart des médecins le dédaignaient, laissant aux chirurgiens cette science, à leur avis, inférieure; les chirurgiens, de leur côté, obligés d'agir pour la moindre opération sous les ordres de médecins, étrangers pour la plupart aux pratiques qu'ils s'avisaient de contrôler en maîtres, les chirurgiens portaient fort impatiemment un joug aussi vexatoire. Le procès s'engage : requête est introduite des deux parts. Ici les médecins réclament l'abaissement de la gent infime « qui a usurpé des marques et ornements étrangers pour déguiser les vestiges de sa servitude » (plaidoyer d'Omer Talon); là, les chirurgiens protestent qu'ils forment corps distinct et demandent à constituer un collége régulier enseignant, délivrant des brevets, exerçant en toute liberté, etc.

C'est au cours de cette grave affaire, qu'un jour l'avocat de La Peyronie sollicitant, en faveur des chirurgiens, la protection du chancelier d'Aguesseau :

— Voyez-vous, monseigneur, disait-il, il importe d'élever entre les médecins et les chirurgiens un mur de séparation, de façon qu'ils n'aient plus ensemble aucune communication.

— Fort bien, répliqua le chancelier, mais de quel côté du mur mettra-t-on le malade?

Quoi qu'il en fût, le procès se plaida, et la défaite des chirurgiens fut d'autant plus complète, que l'arrêt qui les réduisait à la servitude, les assimilait sans distinction aucune aux barbiers, que depuis longtemps ils s'efforçaient à leur tour de rejeter de leur sein.

— Enfin saint Luc a été plus fort que saint Côme! s'écria Gui Patin en apprenant cette grande victoire.

« Pendant plusieurs jours, dit M. Reynaud, on ne vit pas un seul chirurgien dans les rues. On raconta même que du coup six d'entre eux tombèrent malades. »

Tel est l'ensemble du tableau qui se déroula sous les yeux attentifs de Molière, et qui nous a valu tant de désopilantes scènes. Et toutefois certain auteur s'est trouvé qui — médecin et contemporain du poëte, à vrai dire — a prétendu que la guerre faite au corps des médecins en général par le grand écrivain avait eu son origine dans une querelle toute privée avec un docteur de la Faculté dont il occupait la maison — assertion qui reviendrait à dire que d'une simple querelle de locataire à propriétaire seraient sortis les portraits ridicules que nous connaissons et qui, bien que les originaux en soient à tout jamais disparus depuis longtemps, resteront comme des chefs-d'œuvre d'observation et de verve comique.

Si l'on voulait chercher le caractère principal de cet ensemble, on pourrait le trouver dans le mot qu'on attribue à l'un de ceux qui, contre son gré, bien entendu, posa pour l'un des héros de Molière.

Ce *grand* médecin tombe un jour frappé d'un coup de sang : en rouvrant les yeux, son premier mouvement est de se tâter le pouls. Il écoute, il compte, et enfin gravement : « On m'a appelé trop tard, » fait-il. Et peu après il rend l'âme, avec la conviction de l'homme qui ne veut pas mettre en défaut son diagnostic.

On pourrait encore citer cette prescription qui faisait

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

(2) Voir *l'Arrêt burlesque*, dans les œuvres de Boileau.

loi pour beaucoup de praticiens de cette époque, à savoir, qu'alors que le cas du malade est reconnu désespéré, le médecin se rendrait coupable de *profanation des remèdes,* s'il s'avisait de les ordonner en vain.

XI

Là où Molière a moissonné qui s'avisera de vouloir faire sa gerbe? Ce ne sera pas nous, et d'autant moins que le grand démolisseur d'abus, l'habile frondeur des ridicules semble avoir coupé court, sinon à la continuation du système dont il fut l'adversaire, au moins au développement de ce système. Abus et ridicules déclinent dès lors, non pas peut-être avec une grande rapidité, puisque cent ans après la mort du comique nous voyons encore Corvisart empêché de devenir médecin de l'hôpital Necker par la simple raison qu'il ne portait pas perruque; mais peu à peu toutefois l'état normal — si l'on peut ainsi dire — s'établit.

Dès lors les temps sont passés des personnalités fantaisistes, des doctrines gravement extravagantes; le règne du *sérieux vrai* est venu. De grands travaux s'accomplissent dans le double champ de la médecine et de la chirurgie, qui arrivent à s'unifier après n'avoir confiné que pour la guerre : de nobles figures apparaissent, qui portent sur les vieilles obscurités de clairs flambeaux; il y a encore ce choc des opinions, voire ces ardeurs doctrinales, qui sont comme le principe même des mouvements intellectuels; mais c'est dans le pur domaine scientifique que ces luttes s'effectuent, il ne s'en voit rien au dehors des écoles, et quand d'aventure une intervention autoritaire se produit, ce n'est guère qu'avec le désir bien marqué de consacrer officiellement le progrès qui se révèle, au lieu de lui barrer la route avec les lourdes formules des décrets surannés.

Faisons exception cependant pour l'*inoculation* de la petite vérole qui, importée de Constantinople en Occident par lady Montague dans la première moitié du dix-huitième siècle, donna lieu, en divers pays, à de simples discussions de docteur à docteur, mais occasionna chez nous des troubles sérieux qui amenèrent, comme pour l'antimoine, l'immixtion dans ces questions de corps qui auraient dû se déclarer incompétents.

Quelques médecins de marque ayant adopté la nouvelle pratique, la masse des vieux doctrinaires souleva contre eux l'opinion publique. Ceux-là voulurent continuer à *inoculer,* mais quelques sujets succombèrent, et alors, grâce aux clameurs des routiniers, il y eut des émeutes, en considération desquelles la Sorbonne, naturellement opposée à une opération qui, disait-elle, « empiétait sur les droits que la Providence avait de disposer de la vie humaine », porta condamnation de l'inoculation variolique (1750) comme illicite et contraire à la loi divine, pratique dont les citoyens doivent s'abstenir, parce que c'est un crime de tenter Dieu. »

Treize ans plus tard, la pratique condamnée continuant cependant le cours de ses succès, mais compromise encore par certains cas qui empêchaient de la considérer comme d'une efficacité et d'une innocuité absolues, et ces exceptions suffisant à lui valoir les haines des opposants, survient un arrêt du Parlement qui suspend provisoirement l'inoculation jusqu'à mûr examen par la Faculté; celle-ci examine et — malgré l'opinion favorable de plusieurs de ses membres les plus distingués (1) — se prononce en majorité contre le progrès.

De même que pour l'antimoine, l'arrêt ne fit que rendre la lutte plus ardente, et l'on ne sait guère ce qui fût advenu, si la découverte de la vaccine n'eût fait abandonner une question à laquelle elle enlevait toute son importance.

Alors, d'ailleurs, l'époque était venue où les débats sur le terrain médical commençaient à ne plus pouvoir prendre ce caractère de solennité arbitraire qui peut, à distance historique, leur prêter un certain attrait pittoresque, mais qui n'est, à tout considérer, qu'un signe des temps barbares.

Cette époque est celle où nous vivons, époque où, certes, sont loin d'être achevées les querelles d'école, les luttes de doctrines, les antagonismes de système, et où le savoir consciencieux doit céder encore le pas au charlatanisme impudent; mais la divergence d'opinions n'est-elle pas inhérente à la nature humaine? et quant au charlatanisme, ne sommes-nous pas les premiers à l'encourager et à croire en lui? Ne participons-nous pas tous plus ou moins de la manière de voir de ce grand seigneur qui, malade un jour, fait demander certain médecin dont on lui avait vanté le haut savoir? Un valet lui annonce l'arrivée du docteur :

— Mais je n'ai pas entendu entrer sa voiture dans la cour, observe-t-il.

— C'est qu'il est venu à pied, monseigneur.

— A pied. Et on le dit habile! Allons donc! on a voulu se moquer de moi. Est-ce qu'un homme habile serait en pareil équipage? Qu'on lui paye ce qu'il demandera pour sa course pédestre, et qu'on le renvoie!

Quant à l'art de guérir — ou plutôt, pour emprunter la définition d'un médecin célèbre — quant à l'art d'étudier la maladie et d'observer et d'aider parfois la nature, doit-il aux progrès accomplis, à l'ordre mis dans les méthodes d'avoir atteint son glorieux apogée? — A une telle question le temps seul peut répondre. Mais, si haut que cet art s'élève, il restera toujours subordonné aux faiblesses physiques et morales de l'humanité sur laquelle il s'exerce et aux lois suprêmes qui la régissent ici-bas.

Le mot du célèbre Dumoulin, médecin aussi bizarre que savant du siècle dernier, est et restera toujours d'actualité : « Pressez-vous de guérir par ce remède pendant qu'il fait des miracles, disait-il, il ne sera bientôt plus bon à rien. » Car il y eut, il y a et il y aura toujours des modes, des engouements même en médecine. Voilà pour la faiblesse.

Au compte des lois fatales nous mettrons ces axiomes empruntés à Bordeu : « Il n'y a point de remède contre la mort; toutes les maladies guérissent... moins la dernière. »

Enfin, nous reconnaîtrons avec Broussais que « le seul moyen que possède un médecin de prouver qu'il ne saurait guérir tout le monde, c'est de mourir lui-même. »

Eugène MULLER.

(1) C'est notamment à cette circonstance qu'est due la publication des *Recherches sur quelques points de l'histoire de la médecine*, où, sous prétexte de discuter l'opportunité de l'inoculation, et tout en l'approuvant hautement, le docteur Bordeu écrivit sur l'ensemble de l'histoire de la médecine un livre resté fameux par le bon sens pratique qu'il révèle et par l'originalité des vues qu'il renferme.

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

LA FILLE DE L'IMAGIER [1].

L'insulte. Dessin de L. Flameng.

A partir de ce moment, Troll eut son rang comme sculpteur et sa place dans la faveur du maître. On le respecta, ou du moins on ne chercha ni à le blesser ni à provoquer sa rougeur. Le langage s'épurait devant lui; sa candeur, dont on avait souri d'abord, finit par s'imposer. Quelques jours plus tard, il se produisit pourtant pour Christelle un incident douloureux.

— Savez-vous qui je viens de rencontrer? demanda un matin Rogier à Florus.

— Non, parle.

— Halsmann... les gardes le conduisaient au palais du Franc. Je l'ai trouvé fort changé, très-vieilli... Songez donc! le meurtre d'un homme, même d'un ennemi, cela doit troubler la conscience!

— Qui ose affirmer la culpabilité d'Halsmann? demanda Blondel, s'avançant pâle et menaçant vers Rogier; qui est assez lâche pour insulter un homme à terre? Rogier, je t'ai pardonné bien des fautes... Je me suis montré indulgent pour tes défauts et pour tes vices; mais cette fois tu me trouveras inflexible! Je te chasse! va porter ailleurs le venin de tes paroles!

— Vous me chassez? répéta Rogier; qu'ai-je fait? sinon répéter l'opinion de la majorité des Brugeois.

— Halsmann a obtenu un sursis, répliqua Lancelot, et, jusqu'à ce qu'il soit expiré, on a le droit, le devoir de le considérer comme victime d'une erreur.

— Bah! fit Rogier; on sait comment il fut obtenu ce sursis... La belle Christelle est allée à Gand implorer l'empereur, et les yeux de Christelle Halsmann sont, dit-on, les plus beaux yeux du monde.

Troll tomba chancelant sur son siége.

— Sors d'ici! va-t'en! cria Blondel en faisant un geste de mépris et de colère à Rogier.

Puis, comme les apprentis et les élèves, groupés au-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

tour de leur camarade, semblaient à la fois le plaindre et l'approuver :

— Si vous êtes de son parti, ajouta Blondel, vous pouvez le suivre.

Quand tous les élèves et les apprentis furent sortis, Christelle dit, en regardant Lancelot :

— Je croyais Halsmann au-dessus de tous les hommes par le génie et par la noblesse de son âme; je mettrai désormais sur la même ligne le nom de Lancelot Blondel.

La semaine suivante, messire Guizot de Beaugrand, investi de la confiance illimitée de l'empereur, fut chargé de hâter l'achèvement du palais du Franc. Il pria Lancelot de s'y installer au plus vite avec ses meilleurs élèves, afin de s'occuper des décorations qui lui étaient confiées.

Lancelot mit grand zèle à se conformer au souhait de messire Beaugrand. Le lendemain il fit porter au palais les selles, les échafaudages, les terres et les blocs de marbre.

Blondel disposa un atelier spécial pour les élèves et apprentis ornemanistes, et se réserva une salle, interdite à tous, étrangers et familiers, pour s'y consacrer à la grande sculpture et y exécuter ses statues et ses bas-reliefs.

— Le maître nous garde rancune, dit Florus.

Lorsque Christelle se trouva seule dans une des salles du palais du Franc, quand elle comprit qu'une galerie, une porte la séparaient seulement de son père bien-aimé, elle se sentit défaillir et, s'appuyant des mains sur l'épaule de Lancelot, elle pleura des larmes de joie.

— Vous avez été religieusement obéie, dit Blondel; rendez de moi bon témoignage à votre père.

La jeune fille le regarda profondément, puis elle se dirigea vers la galerie qui la séparait de la salle dans laquelle Halsmann travaillait durant le jour.

Elle espérait qu'en raison de la confiance inspirée par le prisonnier elle trouverait une porte facile à ouvrir. Il n'en fut pas ainsi; la serrure était solide, et Christelle n'en possédait pas la clef. Elle revint sur ses pas, prit l'empreinte de la serrure avec de la terre glaise, et Lancelot alla dans la soirée chez un serrurier lui commander une clef semblable à l'empreinte.

Le serrurier la lui remit à l'aube.

A sept heures, Lancelot et ses élèves entraient au palais et Christelle courait à la galerie. La jeune fille tourna la clef avec précaution ! la porte fut entr'ouverte et Christelle regarda.

Halsmann, assis sur un siége bas, avait la tête cachée dans ses mains et de grosses larmes filtraient entre ses doigts.

— Christelle ! murmurait-il, ma bien-aimée Christelle !

Un bond de l'enfant, un cri du père, des larmes de bonheur, des sanglots étouffés, des mots sans suite, des caresses folles se succédèrent. Halsmann ne se souvenait plus de sa captivité ni de sa condamnation. Dieu, qui lui rendait sa fille, lui rendrait bien son honneur !

VII. — LA CHEMINÉE DU PALAIS DU FRANC.

Quand le premier moment d'émotion fut passé, Christelle raconta à son père comment, dans la volonté de se rapprocher de lui, elle s'était adressée à Lancelot Blondel. L'innocence de la jeune fille ne lui permit pas de comprendre le regard plein d'effroi que son père jeta sur elle. Peu à peu, d'ailleurs, à mesure qu'avançait le récit, le front du condamné se rassérénait et, dans la bénédiction que ses baisers posèrent sur la tête de l'enfant agenouillée, la moitié fut envoyée par lui au généreux Blondel.

A l'épanchement des deux cœurs de ces êtres éprouvés succéda le réveil de deux grandes intelligences.

Halsmann s'était engagé à produire un chef-d'œuvre capable d'augmenter la gloire du pays flamand. Il voulut d'abord que sa fille, son élève, en fût juge.

La pièce immense dans laquelle travaillait le sculpteur se trouvait encombrée de blocs de pierre de touche noire et brillante, de marbre blanc, d'albâtre, de bois de chêne. On laissait au tailleur d'images toute sa fantaisie ; il pouvait créer à son gré ce testament de son génie dont un coup de hache suivrait de si près la signature.

Halsmann avait seulement commencé à dégrossir les colonnes destinées à être placées de chaque côté du foyer. Mais l'œuvre existait dans ses moindres détails, et le sculpteur, ouvrant un vaste portefeuille, montra successivement à sa fille des plans de la merveille qui n'attendait plus que son ciseau pour prendre vie.

— Vois-tu, Christelle, disait-il, la hauteur de cette cheminée sera de dix-huit pieds ; elle touchera aux caissons du plafond, et s'étalera sur une largeur de trente-trois pieds. Les colonnes noires que tu regardes là-bas à terre soutiendront une frise d'albâtre ; de petits génies de marbre surmonteront les colonnes de pierre de touche. La partie supérieure de la cheminée formera légèrement avant-corps. Je veux réaliser dans cette ornementation tout ce que la sculpture sur bois a de plus léger et de plus parfait. Au centre de la composition, tu vois Charles-Quint, tenant d'une main le globe impérial ; de l'autre, levant son épée victorieuse. Des lions rugissent à ses pieds, et de petits génies l'entourent, formant un encadrement des écussons de sa maison deux fois royale. A gauche, je disposerai la sympathique figure de Marie de Bourgogne et celle de son époux Maximilien ; à droite, la statue de Charles le Téméraire, l'héroïque vaincu de Morat, et celle de Marguerite d'York, sœur d'Edouard IV, roi d'Angleterre.

Tu verras, plus tard, ce qui s'ébauche à peine en arrière de la statue impériale, et dont je ferai merveille : les profils de Jeanne la Folle et de Philippe le Beau ! Christelle, quand ces cinq statues devront la vie à Halsmann l'Imagier, quand cette œuvre, unique dans sa monumentale grandeur et fine comme un reliquaire, se dressera dans la chambre du tribunal du palais du Franc, je pourrai mourir : si Dieu n'a levé l'arrêt des hommes, je serai certain de me survivre.

— Mon père ! mon bien-aimé père ! s'écria Christelle, vous vivrez ; le Seigneur vous doit un miracle.

— Dieu t'exauce ! répondit le sculpteur.

— Mais, demanda Christelle après un moment de silence et tandis qu'elle contemplait avec une admiration croissante les dessins couvrant le sol de la chambre, douze mois vous suffiront-ils ?

— J'en doutais hier ! répondit Halsmann, maintenant j'en suis sûr... Te souviens-tu que je te répétais jadis : Tu seras la Sabine du tailleur d'images ? —

J'avais raison, et l'heure est venue pour toi de te révéler. Cette œuvre n'appartiendra pas au seul Halsmann, mais aussi à sa fille. Enfantée par le cerveau du premier, elle vivra en partie sous le ciseau de l'autre. Ignorée hier et demain célèbre, je te laisserai, si je meurs, le soin de sculpter ma tombe !

— Ah ! vous vivrez, mon père ; vous vivrez pour jouir de la gloire qui vous est due.

Un moment après, elle ajouta :

— Pourquoi n'avez-vous pas dessiné les frises que soutiendront les colonnes de pierre de touche ?

— Je ne suis point encore fixé sur le sujet, répondit Halsmann.

— Si vous le permettez, je vous apporterai demain un modèle et le commencement d'une ébauche.

Les heures passèrent vite pour les deux captifs, car désormais Christelle se trouverait presque aussi prisonnière que son père. Au moment où le soleil déclina, la jeune fille se jeta au cou de Halsmann, puis sortit rapidement par la galerie à la porte de laquelle Lancelot l'attendait.

Tout changea de face à partir de ce moment pour le malheureux condamné. Dans son cachot il retrouvait l'image, le souvenir de sa fille ; dès que les verrous grinçaient dans leurs pênes, il se levait, impatient de l'aller rejoindre. Il cacha soigneusement son secret à tous, et masqua même encore son visage de tristesse, dans la crainte que les gardiens comprissent qu'un allégement était donné à sa douleur. Cependant il manqua de courage pour dissimuler avec le prévôt de Saint-Donat.

Celui-ci étant un soir allé le visiter dans la prison, Halsmann lui dit d'un accent plein d'émotion confiante :

— Il est un secret que je pourrais te révéler sous le sceau de la confession... En agissant de la sorte, je témoignerais de la déférence au prêtre, mais j'offenserais l'ami... Je n'ai plus besoin d'un serment pour lier ta parole... Guillaume, j'ai vu ma fille hier, je la verrai demain, je la verrai tous les jours.

Le prisonnier raconta cette touchante histoire, et le prieur se contenta de répondre :

— *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !*

Suivant le désir qu'elle avait exprimé à Lancelot, Christelle fut autorisée par lui à sculpter sur les frises de la cheminée du Franc la poétique *Histoire de Suzanne*, divisée en quatre bas-reliefs : *le Bain*, *l'Accusation*, *Daniel dévoilant la fourberie des juges*, *le Châtiment des calomniateurs.*

Les jours, les mois passaient, uniformes, mêlés de joies profondes, assombris par de lugubres craintes.

La lumière implorée par Halsmann ne se faisait pas. Le jugement prononcé gardait sa valeur sinistre.

Cependant, tandis que le père et la fille continuaient leur œuvre, que Lancelot gardait la tutelle de l'apprenti Troll, le prévôt de Saint-Donat cherchait à s'éclairer et, au moyen de relations nombreuses, grâce à d'innombrables services rendus, il fit opérer des recherches dans les prisons, interroger des gens de sac et de corde, il promit même une grosse récompense à qui lui fournirait un renseignement sur le meurtre de van Lipp. Malgré l'inutilité de ses recherches, il gardait la conviction de l'innocence de son ami, et l'espoir qu'il plairait au ciel de la faire éclater.

Halsmann y comptait moins. Sa fervente confiance s'épuisait. Il comptait les jours qu'il avait encore à vivre, et croyait ne rien pouvoir espérer au delà. Quand le sablier marquerait la dernière heure, nulle main ne le renverserait de nouveau pour ajouter à ses années. Plus le temps marchait, plus il s'épuisait au gigantesque travail qu'il avait entrepris. Il se levait plus tôt, se couchait plus tard. Il tremblait de n'avoir pas le loisir d'achever sa grande œuvre.

— Nous avançons, répondait Christelle, vos statues sont terminées, j'ai fini mes frises.

— Il nous reste à peine deux mois ! disait-il.

Semaine par semaine, le temps s'écoulait ; à mesure aussi les forces de l'imagier déclinaient. L'excès de la fatigue lui fit perdre le sommeil ; son cerveau surexcité ne connut plus de repos, le tremblement agitait ses mains nerveuses. Alors le désespoir s'emparait de lui. Christelle aurait voulu pouvoir, dans ces moments de défaillance, rester assise près de lui, le consolant, le calmant, le berçant de promesses ; mais ouvrier, Christelle ne pouvait abandonner sa tâche. Halsmann l'avait dit, elle leur appartenait à tous deux, et peut-être dévorerait ensemble leurs deux vies. Donc, Christelle ne se sentait pas le droit de faiblir une heure, une minute. La fièvre brûlait son sang. Elle se soutenait par une sorte de délire.

Un soir, Troll rentra si chancelant, si faible, que Lancelot, en le voyant, ne put cacher ses larmes :

— Vous voulez donc mourir ? demanda-t-il.

— Nous sommes condamnés, répondit Christelle en baissant la tête.

Les forces de l'imagier allaient chaque jour s'épuisant davantage ; il gardait à peine la force de tenir une heure par jour le marteau.

— Si je n'avais pas fini ? se disait-il en regardant la cheminée du palais du Franc.

— Si ! si ! répétait Christelle, elle sera terminée ; si Bruges a le courage d'envoyer son grand artiste à la mort, au moins l'aura-t-il richement dotée avant de périr.

Bientôt ce ne furent plus les jours que l'on compta, mais les heures... Un matin Halsmann se dit en pénétrant dans le palais :

— Je n'y reviendrai pas demain !

Il ne restait à donner aux figures que des finesses, à achever de ciseler une branche de feuillage et un oiseau. Le père et la fille s'embrassèrent et commencèrent leur besogne.

Le sculpteur se roidissait pour triompher de sa faiblesse croissante, mais sa main alourdie ne maniait pas le ciseau avec sa dextérité ordinaire, et un moment Christelle redouta que les doigts tremblants de son père ne mutilassent au lieu de la polir une des figures d'anges.

— Reposez-vous, dit-elle, reposez-vous, je vous en conjure ! Soyez sans crainte, avant le jour nous aurons fini.

Halsmann se laissa convaincre et s'étendit sur le sol, brisé, anéanti, demi-mort.

Le marteau et le ciseau de Christelle volaient. Elle dégagea sa branche de feuillage et termina l'aile de l'oiseau...

En ce moment les quarante-sept cloches du carillon parcoururent leurs sept octaves harmonieuses... c'était presque un signal... les gardes allaient venir... Encore un coup de maillet, encore un effort ! le carillon chante, le marteau frappe, le cœur de Christelle se brise...

Elle croit voir une négligence dans le bras d'une des statues, pose son marchepied, travaille, travaille... Un bruit de hallebardes retentit dans la cour... Christelle étouffe ses sanglots, le carillon répète un air de fête ! Oh ! le gai, le charmant carillon que le carillon de Bruges ! La tête de Christelle est prise de vertige, il lui semble que le battant de toutes les cloches heurte les parois de son crâne, elle a fini, le bras de la statue est irréprochable, l'œuvre est complète... Sur le sol Halsmann s'est endormi... la chanson s'éteint dans le beffroi... Christelle descend sans voir, sans comprendre, les degrés de son échelle, puis tombe à genoux devant la merveille sortie de ses mains de vierge et des mains de ce condamné...

Deux portes s'ouvrent à la fois : celle de la galerie livre passage à Lancelot Blondel, qui soulève dans ses bras Troll évanoui ; celle de la rue, par laquelle entrent les soldats chargés de reconduire le condamné à sa prison.

Il fallut l'éveiller... Il regarda autour de lui et ne vit personne... il leva les yeux et contempla la cheminée du palais du Franc avec un légitime orgueil, puis il cria entre deux sanglots :

— Christelle ! ma Christelle !

La bénédiction d'un père Dessin de L Flameng.

— Heureusement, pauvre homme, dit un soldat, vous n'aurez plus beaucoup de temps à vous affliger !

— C'est pour demain ? demanda Halsmann.

— On cloue les madriers, ajouta le garde.

VIII. — LE FRANCISCAIN.

Les soldats, dans leur brutale franchise, n'avaient pas trompé le malheureux Halsmann ; sur la place, de sinistres ouvriers assemblaient la haute charpente de l'échafaud.

Rentré dans son cachot, le prisonnier tomba brisé sur sa botte de paille. Une idée fixe lui restait : le lendemain il devait mourir ! Il ne redoutait pas la douleur physique, il ne craignait point de se sentir lâche devant le bourreau, mais il ne pouvait s'accoutumer à l'horrible idée de laisser à sa fille un nom déshonoré.

L'infortuné tailleur d'images, accablé par cette immense douleur, n'entendit point tirer les verrous de sa porte. En entendant prononcer son nom par une voix bien connue, il leva pourtant la tête et laissa voir au prévôt de Saint-Donat son visage inondé de larmes.

— Mon ami, mon pauvre ami ! dit le vieux prêtre.

Il serra le prisonnier dans ses bras et resta longtemps sans avoir la force de rien ajouter.

Il se maîtrisa cependant, et, ce premier tribut de

faiblesse payé à l'affection humaine, le prêtre se retrouva tout entier.

— Halsmann, dit-il, les hommes du prétoire t'ont condamné, comme ils condamnèrent Jésus... Innocent, prosterne-toi aux pieds de cette innocence divine... accepte de la main du Sauveur le calice qu'il épuisa lui-même... Demain justice te sera faite dans le royaume de l'éternelle réparation.

— Dieu n'est pas juste ! s'écria le sculpteur en se redressant sur sa couche de paille.

— Ne blasphème pas, je t'en conjure ! dit le prévôt en s'agenouillant sur le sol et en pressant les mains enchaînées de l'imagier... Ta mort est un martyre...

— Une ignominie, voilà tout !

— Dieu lit au fond de ton âme, il connaît ta vie !

— Dieu n'est pas juste ! répéta Halsmann.

Il cacha de nouveau sa tête dans ses mains, et, pendant un moment, parut ne plus entendre les consolantes paroles de son ami.

A la fin pourtant il reprit d'une voix plus douce :

Le chef-d'œuvre. Dessin de L. Flameng.

— Ce n'est pas ta faute ! Laisse-moi durant toute la nuit encore repousser le calice d'amertume, demain peut-être me sentirai-je plus fort.

Le prieur s'éloigna du condamné et alla s'agenouiller dans l'angle le plus obscur du cachot.

Une heure plus tard la porte s'ouvrit de nouveau, deux personnes en franchissaient le seuil : Lancelot et Christelle dans ses habits de jeune fille.

— Laissez la lumière, dit Lancelot au guichetier en lui glissant un ducat.

Halsmann aperçut sa fille :

— Toujours toi ! dit-il.

— Jusqu'à la fin, répondit-elle.

Lancelot, adossé contre la muraille, regardait le groupe formé par le père et la fille. Christelle baisait les mains et les chaînes du prisonnier ; celui-ci appuyait ses lèvres sur la blonde chevelure de l'enfant prosternée.

— Savez-vous à qui je dois le bonheur de vous voir ? demanda la jeune fille.

— A Lancelot Blondel, sans doute... Quand tout sera fini... tu lui diras que ma bénédiction l'accompagne...

— Lancelot Blondel vous remercie, répondit le sculpteur en s'avançant. Il vient à cette heure suprême s'informer de vos dernières volontés et recevoir le testament de votre tendresse... En mourant vous léguez à Dieu une âme innocente, à vos concitoyens votre mémoire à venger; Halsmann, à qui léguez-vous votre fille?

— Christelle! ma Christelle! s'écria le condamné... Ah! ma plus grande douleur est de songer que mon trépas la déshonore.

— Maître Halsmann, demanda Lancelot avec dignité et en pliant le genou devant le sculpteur chargé de fers, non, vous ne laissez pas un nom flétri pour les gens de bien, et l'avenir, je l'espère, se chargera de le prouver... Mais l'orpheline a besoin d'être protégée, aimée... que votre dernière bénédiction, celle que vous chargiez cet ange de m'apporter, soit donnée à l'époux de Christelle.

— Jamais! Lancelot, jamais! s'écria la jeune fille.

— Ah! vous me haïssez, dit Lancelot avec douleur.

— Non, dit Christelle d'un accent vibrant, non, je ne vous hais ni ne saurais vous haïr... Je serai franche avec vous, et votre générosité excuse ma hardiesse... Libre, heureuse et riche, j'aurais sur un mot placé ma main dans votre main loyale... Fille et demain orpheline d'un condamné à mort, je refuse de vous lier à ma vie de misère... Christelle Halsmann se réfugiera dans le béguinage, et, du fond de sa solitude, elle ne cessera de prier pour vous...

— Christelle, reprit Blondel, et vous, Halsmann, ne soyez pas impitoyables pour vous-mêmes et pour moi... C'est la fille du grand sculpteur victime d'un jugement inique que je veux pour femme, c'est l'orpheline que je veux soutenir et consoler, c'est de la mémoire d'un père que je veux poursuivre la réhabilitation.

Les grands yeux de Christelle brillèrent sous ses pleurs à ces mots empreints d'une générosité si grande.

Elle allait cependant refuser encore, mais elle n'en eut pas le temps, les deux mains du prévôt de Saint-Donat venaient de se poser sur les fronts inclinés de Christelle et de Lancelot, et sa voix grave fit entendre ces paroles:

— Je vous unis au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob!

— *Amen!* répondit l'imagier.

Les trois êtres si généreux, si éprouvés, si dignes les uns des autres s'étreignirent avec une tendresse passionnée; puis, voyant paraître le guichetier et gardant devant lui la pudeur de leur désespoir, ils se séparèrent:

— A demain! dirent à la fois Christelle et Lancelot.

Lorsque Halsmann se retrouva seul avec le prieur, il s'écria d'une voix plus amère que jamais:

— Le Seigneur n'est pas juste! J'aurais été si heureux de voir ma fille compagne d'un tel homme!

Et malgré les supplications, les larmes du prieur, le chrétien refusa de s'humilier devant Dieu, le condamné à mort refusa l'absolution du prêtre.

A l'aube, on transféra Halsmann dans un autre cachot.

Trois magistrats se présentèrent et l'adjurèrent une dernière fois d'avouer s'il était coupable. Il affirma de nouveau son innocence.

— Souhaitez-vous quelque chose avant de mourir? demanda Cornélius, ému malgré lui.

— Oui, répondit Halsmann; l'année de sursis accordée par l'empereur est expirée; suivant ma promesse je l'ai employée à créer une grande œuvre... Tout à l'heure un sinistre cortége va venir me prendre... je demande qu'il passe devant le palais du Franc... je vous ouvrirai la porte de la salle où je me suis cloîtré douze mois, et je vous montrerai ce que je lègue à l'art flamand... ensuite le bourreau fera de moi ce que la loi ordonne...

— Soit, Halsmann, répondit Cornélius.

Comme le prévoyait le malheureux, le cortége se forma bientôt. Dans les églises de Bruges tintait l'office des morts: de grandes files de pénitents gris et noirs s'alignaient aux abords de la prison; le bourreau, vêtu de rouge, un tablier en cuir aux reins, la hache luisante sur l'épaule, attendait avec ses aides.

De chaque côté du portail, Christelle et Lancelot restaient debout.

Brusquement, les battants de la porte crièrent, et Halsmann parut entre les juges et le prieur.

Ce dernier était méconnaissable: pâle, chancelant, désespéré de n'avoir pu fléchir son ami près de mourir, il pleurait sur cette âme que l'orgueil séparait de Dieu, qui l'appelait au martyre.

Christelle et Lancelot s'approchèrent, les soldats à cheval donnèrent le signal du départ, et le groupe formé par le condamné, sa famille et les magistrats s'avança lentement entre la haie des hallebardiers contenant avec peine une foule curieuse et cruelle.

Le palais du Franc se dressait au loin, découpant son portique en avant-corps formé de six arcades surbaissées.

Arrivée en face du palais du Franc, la foule dut s'arrêter. Les magistrats seuls pénétrèrent sous le portique et le sculpteur ouvrit d'une main mal assurée la porte de la grande salle. Il redoutait plus l'opinion que l'on allait porter sur son œuvre que le coup de hache qui allait bientôt le frapper: le bourreau ne supprimerait que sa vie, le peuple de Bruges allait décider de sa gloire.

Halsmann n'attendit pas longtemps le jugement dont dépendait sa renommée; un cri d'admiration unanime salua la merveille sortie de ses mains.

En ce moment on oublia que le sculpteur était un condamné à mort, un accusé convaincu d'assassinat, on ne vit plus que le grand homme et les magistrats répétèrent:

— C'est beau! c'est grand!

— Vous avez surpassé le grand Conrard, ajouta Cornélius.

Une noble fierté éclaira le visage du sculpteur.

La foule, impatiente, elle aussi, de juger le monument auquel ses magistrats rendaient un pareil témoignage, se pressa tumultueusement dans la salle.

Elle présentait un aspect étrange: à côté de la cheminée, qui désormais serait la merveille de Bruges, se tenait Halsmann entouré de Christelle, de Lancelot, du prieur et des juges. Les soldats et le bourreau se massaient dans un coin. Armes brillantes, buffleteries, justaucorps brodés attiraient forcément le regard; cependant, pris de honte et de regret, ces hommes, représentant la loi du châtiment, tâchaient de se dissimuler dans l'ombre. La foule saluait la grande œuvre; éblouie, émerveillée, transportée de cet enthousiasme qui se communique dans les masses, elle battait des

mains et répétait des formules d'admiration qui, dans ce moment, semblaient une terrible ironie.

— Los au sculpteur Halsmann !

— Gloire au grand artiste brugeois !

Le condamné saisit la main de Christelle :

— Bonnes gens, dit-il, dans une heure le sculpteur aura cessé de vivre, mais l'œuvre restera. De cette œuvre je ne fus pas le seul artisan et le ciseau de ma fille en a fait la moitié... Honorez en elle le souvenir de l'imagier en attendant que la Providence vous apprenne qu'il n'avait pas mérité de mourir avec ignominie.

— Grâce ! grâce ! cria la foule.

Les magistrats se regardèrent... Cette grâce, ils n'avaient point le droit de l'accorder, et, dans la crainte d'un soulèvement en faveur du tailleur d'images, ils firent signe aux soldats. En un instant le condamné se trouva entouré de hallebardiers ; en un instant la salle de la cheminée du Franc se trouva vide.

A la porte, les pénitents reprirent leur psalmodie ; les cloches teintaient toujours le glas des morts.

Le cortége traversa plusieurs rues. L'agitation du peuple était extrême, l'idée que le grand Halsmann allait mourir le révoltait et celui-ci fut obligé de s'arrêter un moment et d'adresser à la foule agitée, bouillonnante, prête à la révolte, quelques paroles empreintes d'un grand calme et de lui faire comprendre que rien ne pouvait révoquer l'arrêt.

L'échafaud drapé de noir dominait la place, l'exécuteur et ses aides se tenaient debout à côté du billot.

Arrivé au pied des degrés conduisant à la sinistre plate-forme, Halsmann reçut dans ses bras Christelle défaillante.

— Adieu, fit Halsmann en remettant Christelle à Lancelot, vous l'avez juré, vous veillerez sur ma mémoire !

— Mon ami, mon frère, dit le prévôt de Saint-Donat en s'attachant des deux mains à l'habit de Halsmann, n'as-tu pas une prière à dire, une absolution à recevoir ?

— Dieu n'est pas juste ! répéta sourdement le condamné.

Halsmann gravit les deux premières marches de l'escalier.

Les mains roidies du prieur se détendirent et le vieillard, tombant brusquement en arrière, heurta du crâne le pavé qu'il rougit de son sang...

La foule poussa un long cri d'épouvante et de pitié.

Ignorant que maître Halsmann du désespoir tombait dans le doute et le blasphème, elle comprit une seule chose : Dieu lui-même accordait sursis au condamné en lui enlevant subitement le prêtre chargé de l'absoudre.

Elle ne répéta donc plus comme au palais : Grâce ! grâce ! Mais, la pensée de l'éternité l'emportant sur le prix de la vie humaine, elle cria comme une seule voix :

— Confession ! confession !

Halsmann, qui n'avait pas vu tomber le prévôt de Saint-Donat, continuait à gravir les marches de l'échafaud.

Lancelot, appuyé contre l'un des madriers de la plate-forme, gardait Christelle serrée sur sa poitrine, pâle comme une morte et aussi immobile.

Le bourreau, interdit par l'aspect de la foule, regarda le magistrat chargé de présider à l'œuvre de justice, puis les soldats : ceux-ci, Espagnols d'origine, furent les plus zélés à crier comme le peuple :

— Confession ! confession !

De l'autre extrémité de la place répondit un autre cri :

— Un moine ! voici un moine !

— Faites vite, murmura Halsmann au bourreau.

Mais celui-ci, redoutant que la foule ne l'accusât et même ne le mît en pièces s'il refusait de se prêter à un vœu si humain et si pieux, resta la hache baissée, attentif au mouvement qui se produisait à l'autre bout de la place.

Quelques instants auparavant, un moine, brisé, fatigué d'une longue route, entrait dans la ville de Bruges.

Ayant besoin de se rendre au couvent des Franciscains, il se demandait comment il se frayerait passage au milieu de la multitude, quand des phrases entrecoupées le mirent au courant de la situation, et il se trouva donc porté par le peuple du côté de l'échafaud, où son zèle apostolique l'entraînait déjà.

— Sauvons cette âme, dit-il avec ferveur.

En rouvrant les yeux à la lumière, le prieur de Saint-Donat, qu'un soldat à cheval soutenait sur sa selle, put voir un de ses frères en sacerdoce rejoindre le condamné sur la plate-forme de l'échafaud.

Le moine commença d'une voix suppliante :

— Mon frère...

Mais il n'en put dire davantage et recula, pris d'une terreur soudaine :

— Halsmann ! fit-il, Halsmann !

Le son de cette voix parut réveiller le tailleur d'images, il tressaillit et fit un pas en avant.

Alors le moine laissa tomber le capuchon qui lui couvrait la tête, et Halsmann reconnut dans cet homme pieds nus, habillé de bure, et ne gardant au front qu'une étroite couronne de cheveux prématurément blanchis, celui qu'on l'accusait d'avoir assassiné, puis noyé dans le canal des Marbres.

— Van Lipp ! cria-t-il avec une explosion de joie, Jean Lipp !

— Pour quel crime es-tu condamné ? demanda l'ancien ennemi de Halsmann.

— On me croyait coupable de t'avoir malement mis à mort.

Le moine saisit la main de Halsmann, puis l'embrassant devant la foule :

— Nobles de Bruges, bourgeois, soldats et manants, dit-il, Halsmann est innocent; c'est moi van Lipp qui le proclame, moi l'indigne serviteur de Dieu !

La scène qui se passa fut indescriptible. En une minute Lancelot eut porté dans ses bras tendus Christelle encore évanouie aux pieds de son père. Juges, curieux, pénitents, soldats escaladaient l'échafaud ; le bourreau et ses aides venaient de s'éclipser. Et le sergent à cheval, qui avait soutenu le prieur de Saint-Donat, voyant que tout finissait heureusement, conduisit le vénérable prêtre à côté du franciscain.

La joie ressuscitait le prévôt ; il ne sentait plus la douleur causée par sa blessure. La joie rayonnait dans ses yeux ; en l'apercevant Halsmann lui dit avec un sentiment de puissante ferveur :

— Pardonne-moi... Dieu est juste !

Halsmann fut ramené en triomphe à sa maison.

Quand il se trouva dans l'atelier qu'il avait cru ne jamais revoir, quand il vit autour de lui Christelle, Lancelot, les magistrats et le moine franciscain, il demanda à van Lipp :

— Comment s'accomplit le miracle auquel je dois la vie ?

— Mon frère, répondit le religieux, quand je sortis de la table du banquet des tailleurs d'images, ivre de rage et rêvant au moyen de me venger de l'affront que si justement m'infligeaient Blondel, Ras et de Beaugrand, j'errais sur les bords du canal. Deux rôdeurs nocturnes, dans l'un desquels je reconnus plus tard l'un des reîtres qui vous avaient assailli dans le chemin creux, se précipitèrent sur moi, coupèrent les cordons de mon escarcelle et, me frappant d'un furieux coup de pommeau d'arme à la tempe, me lancèrent dans le canal... Le coup m'avait étourdi, paralysé ; je crus voir seulement les meurtriers prendre la fuite en toute hâte... La fraîcheur de l'eau me ranima cependant... je tentai de nager, de regagner le rivage ; mais j'aurais échoué si une barque n'était venue à passer ; un rameur m'aperçut, approcha de moi l'embarcation, me plaça au fond et me sauva la vie... Quand je recouvrai l'usage de mes sens, ou plutôt quand la raison me

Le moine. Dessin de L. Flameng.

revint, car la blessure reçue à la tête m'avait momentanément rendu fou, j'étais dans un couvent de franciscains... Il me sembla, en rentrant en possession de moi-même, avoir dépouillé le vieil homme... L'ancien van Lipp joueur, bretteur, hanteur de mauvais lieux, était mort... un autre moi, celui qui se souvenait de sa mère, de son enfance chrétienne, ressuscita sous l'influence de la bonté, de la vertu, de l'angélique piété des moines qui m'entouraient... Je leur racontai ma vie, j'abjurai mes erreurs à leurs pieds... Je les suppliai de me garder au milieu d'eux pour me défendre contre mes entraînements. Ils y consentirent... La sincérité de mes regrets, ma soif d'expiation me fut comptée par leur indulgence ; je reçus l'habit, je fus ordonné prêtre...

— Mon père, dit Christelle, hier, dans sa prison, mon père et le digne prévôt de Saint-Donat m'ont donnée pour femme à Lancelot Blondel... daignerez-vous célébrer l'office d'action de grâces ?

— Je n'aurais osé demander cette faveur, ma fille... je vous remercie de me l'offrir...

Raoul de NAVERY.

ASTRONOMIE.

LE PASSAGE DE VÉNUS SUR LE SOLEIL.

La date du 8 décembre 1874 restera célèbre dans les annales des sciences astronomiques.

Ce jour-là Vénus, une des deux planètes dites *inférieures*, parce qu'elles sont plus rapprochées que nous du soleil, viendra en conjonction avec cet astre, de façon à ce que, de divers points de notre globe, il sera possible de la voir tachant de son disque, relativement infime, la sphère radieuse du grand donneur de lumière.

Et Dieu sait combien de regards seront alors fixés sur cette rencontre, combien de lunettes, de télescopes braqués, combien d'objectifs photographiques en besogne! Et Dieu sait la joie fiévreuse des astronomes qui, grâce à la pureté du ciel, auront pu tout à leur aise suivre les diverses phases du passage, et la déconvenue, le désespoir de ceux qui, sans avoir quitté leur pays, ou après avoir fait des milliers de lieues pour trouver un meilleur poste d'observation, n'auront pu contempler qu'un malencontreux rideau de nuages derrière lequel le rare phénomène s'accomplira!

« Rare phénomène, disons-nous, fameuse occultation, important événement,» et l'on s'étonne peut-être.

Oui sans doute, rare, et bien rare même, puisque ces passages n'ont lieu que quatre fois dans une période de deux cent trente-cinq années, et puisque le dernier de ceux qu'on a observés ayant eu lieu en 1769, quand il se sera renouvelé dans huit ans, c'est-à-dire en 1882, le phénomène ne pourra plus être vu de la terre avant l'année 2004.

Oui sans doute, fameuse occultation, car le calcul des précédentes conjonctions analogues — et celle de la présente année n'est encore que la quatrième que les hommes auront observée — a été l'objet des plus savants travaux, des plus hautes préoccupations des astronomes Képler, Halley, Gassendi, Cassini, de l'Isle, etc.

Oui sans doute, important événement, car il va de soi que ce n'est pas pour le seul plaisir de voir une sorte de petit grain de beauté moucheter pendant quelques heures la face éblouissante du blond Phœbus, que tant de gens graves se seront tenus en éveil, auront franchi les mers, s'exposant aux naufrages, aux climats meurtriers. Si curieuse que puisse être en effet l'observation d'un tel phénomène, elle ne suffirait pas à expliquer que depuis plusieurs mois, on pourrait presque dire depuis plusieurs années, elle ait pu préoccuper, isolément et en groupe, tant de marquants personnages de tous les pays, souverains, conseils d'Etat, assemblées politiques, académies, etc., les uns décrétant l'envoi de missions spéciales, les autres allouant les fonds, ceux-ci signant les lettres de crédit, ceux-là réglant l'ordre des opérations, que sais-je?

C'est qu'une question autrement grave que la seule inspection de ces mouvements est au fond de l'affaire: il s'agit d'établir, d'une manière aussi définitive que possible, étant donnés les moyens dont la science humaine dispose, la *parallaxe du soleil* — ou, pour parler comme tout le monde, de fixer, à quelque dix milliers de lieues près, la distance qui sépare la terre du soleil.

Oh! je sais bien que des gens pourraient encore se trouver pour demander où gît la réelle importance d'une question pareille, mais je ne ferai pas aux lecteurs du *Musée des Familles* l'injure de les ranger parmi ceux-là. Car, outre l'intérêt que toute intelligence cultivée doit naturellement attacher à la solution de tout problème ressortant de la science pure, il est évident pour eux que, dans un tel ordre de faits, la conséquence pratique s'enchaîne directement ou indirectement aux constatations théoriques qui, un beau jour, se révèlent éminemment utiles et fécondes.

Il s'agit donc de déterminer aussi exactement que possible la distance qui existe entre nous et la grande sphère lumineuse placée au centre de notre système cosmique. Comment l'on s'y prendra? Le premier arpenteur venu qui, après les moissons, s'en va dans nos campagnes mesurer les *pièces* données au travail à façon, à l'aide de sa planchette et de son équerre, le moindre géomètre vous expliquera comme quoi, par la plus simple des opérations de trigonométrie — science ayant pour but la mesure des triangles — étant donné un côté mesurable du triangle ainsi que l'obliquité de deux autres côtés, on peut déterminer avec la plus grande précision l'éloignement du point inaccessible où vont se rencontrer les deux lignes; mais l'astronome viendra, il nous dira d'abord que cette simple opération, pratiquée avec des instruments extraordinairement délicats, peut donner des résultats quand on prend pour point inaccessible un des globes relativement rapprochés à qui le Créateur a imposé comme à nous la rotation autour du soleil, parce que, en nous plaçant à de grandes distances sur la terre, nous arrivons à y trouver ce côté de triangle pouvant servir de base au triangle hypothétique dont il suffit de calculer ensuite la portée; mais, ajoutera l'astronome, si éloignés que puissent être sur notre sphère les deux points d'observation où l'on sera placé, ils ne sauraient créer la base d'un triangle, car, vu la distance énorme qui nous sépare du soleil, il arrivera que les deux lignes à mener de la terre jusqu'à lui, au lieu d'être sensiblement obliques l'une par rapport à l'autre, resteront pour nous entièrement parallèles — d'où impossibilité radicale d'en tirer aucune déduction trigonométrique.

Mais qu'un globe dont nous avons pu calculer très-exactement l'éloignement, la grosseur, la marche, vienne à faire écran sur le soleil, voilà tout trouvé un point d'intersection, qui constitue un élément de possibilité pour l'opération; car il nous suffira, étant placés en divers lieux de la terre, d'observer les divers points de projection du globe interposé sur le disque solaire pour avoir autant de points de repère certains, devant servir de bases à nos calculs.

Ainsi nous parlera l'astronome, qui aura rendu, je crois, aussi claire que possible sa démonstration. Sans pouvoir nous dire à même d'opérer avec lui, au moins aurons-nous une notion à peu près exacte du travail délicat auquel appliquera ses soins, le 8 décembre, toute une légion de savants recrutés un peu partout dans le monde astronomique et disséminés sur les points les plus divers de notre sphère.

Parmi les grandes nations devant concourir aux

observations sérieuses qui vont être faites, l'Angleterre, la Russie et la France tiennent le premier rang. Les Anglais ont plus particulièrement placé leurs stations dans l'hémisphère austral.

Leurs astronomes seront établis aux îles Sandwich, à l'île de Kerguelen, qui tient à peu près le milieu entre le cap de Bonne-Espérance et l'Australie, mais ils auront aussi des postes en Egypte. Les Russes se sont répandus à la surface de leur vaste empire du Nord.

Quant à la France, elle aura des représentants à Yokohama, à Pékin, à Nouméa, à l'île Campbell, et enfin à l'île Saint-Paul, un pauvre petit rocher ras comme un ponton, nu comme un toit, perdu au milieu du grand Océan indien!

Bonne chance donc à tous ces vaillants soldats de la science exacte! Au surplus, si quelques légères erreurs ou différences subsistaient encore, le passage de 1882 permettrait de résoudre d'une manière définitive un problème qui, nous l'avons déjà dit, ne pourrait plus alors revenir sur le tapis avant 2004 et 2012.

Quoi qu'il en soit, il ne fait pas doute pour nous que tous ces voyageurs intelligents ne rapporteront pas exclusivement de leurs lointaines excursions des tables de projections et des grimoires algébriques. Il saura bien se glisser, au travers de tous ces chiffres, quelques relations mouvementées, accidentées, qui formeront le côté pittoresque de ce vaste historique. Le passage de Vénus de 1874 ne peut faillir à ses devanciers qui, certes, ont trop bien marqué dans les annales des vicissitudes scientifiques pour que le registre soit clos sur leurs curieux incidents.

Nous verrons bien. En attendant les futures odyssées, feuilletons rapidement les récits que les précédents observateurs nous ont laissés.

Le grand Képler fut le premier qui annonça en 1627 un passage de Vénus sur le soleil pour l'année même où il devait mourir, 1631. Mais cette prévision d'un phénomène encore assez mal calculé devait rester à peu près sans résultat, car le seul des astronomes qui avait pris ses précautions pour observer la conjonction des deux astres, Gassendi, en fut empêché par le mauvais temps.

Un second passage devait avoir lieu en 1639. De celui-là Képler n'avait rien dit, mais les tables de Lansberge, quoique assez inexactes, le mentionnaient, à deux ou trois jours près, il faut bien le noter.

Or il y avait alors à Londres un tout jeune homme, Jérémie Horrox, qui, poëte et mathématicien, se trouvait doublement porté vers l'astronomie, science de l'espace mystérieux et des calculs émerveillables. Un jour, il remarque dans des documents familiers la mention d'un de ces passages inobservés. Le voilà donc qui, simple amateur, prend de gaieté de cœur la résolution de chiffrer lui-même jusqu'à ce qu'il ait déterminé aussi précisément que possible cet événement, qu'il aura peut-être la gloire de voir, de décrire le premier. Aussitôt à l'œuvre, il compte, il suppute, et, ses calculs achevés, il reconnaît qu'il ne lui reste plus qu'une courte semaine pour se préparer à l'observation.

En toute hâte il se munit des quelques appareils qu'il peut se procurer : une assez maigre lunette, des cercles, une pendule... Mais quelle appréhension! c'est dans un des mois les plus brumeux de l'année, et sur le sol de la brumeuse Angleterre, qu'il doit attendre le *grand* événement.

Pour faire la part des erreurs, il se met en vedette dès la veille du jour que ses calculs lui ont indiqué. Ce jour-là, temps superbe, mais rien sur le soleil.

Le lendemain, hélas! temps nuageux, et notre jeune enthousiaste de se morfondre auprès de sa lunette, qu'il ne peut tourner que vers un ciel voilé. Et plus la journée avance, plus le voile s'épaissit; pas la moindre éclaircie, pas le moindre cercle lumineux derrière l'intense brouillard.

Aussi faut-il entendre notre Jérémie s'écrier dans le récit latin, moitié prose, moitié vers, qu'il a laissé de sa fiévreuse observation :

« Maudite brume britannique, ne te déchireras-tu pas? Soleil, divin dispensateur de toute lumière, de toute gaieté, n'as-tu pas de brûlants rayons pour trouer ces vapeurs désespérantes? Vénus, astre au clair visage, es-tu donc sans force pour favoriser le regard qui voudrait te contempler? »

Ainsi se lamente l'observateur aux abois... Tout à coup — son ardente évocation a-t-elle fléchi de célestes rigueurs? — tout à coup, une demi-heure avant le coucher du soleil, un coin de l'Empyrée s'éclaircit, bleuit; le vent souffle, qui emporte la nue jalouse, et dans un plan d'azur resplendit la grande sphère d'or.

Horrox court à sa lunette. Enchantement! ses calculs ne l'ont pas trompé; la planète est bien là, tachant de son disque mignon la face radieuse de l'astre-roi. Il ne peut se lasser de constater cette présence qu'il a prédite avec tant d'exactitude. Vénus est là! Il note; il inscrit la place qu'elle occupe; il mesure les rapports de la terre et des deux globes superposés. Et il s'extasie, et il s'enivre d'une ivresse singulière en cette céleste contemplation.

Mais qui vient donc interrompre sa joie? Quel voile se tend de nouveau devant ce merveilleux spectacle? Eh! c'est la ligne noire de l'horizon qui monte et qui bientôt, hélas! lui dérobe la vue des deux astres.

Et voilà notre poëte qui, en pensant que ce phénomène dont il voudrait tant continuer l'observation n'a plus pour témoins que les indifférents de l'autre hémisphère, se prend à parodier, non sans un certain bonheur d'à-propos, le fameux vers où Virgile célébra jadis l'heureux sort des laboureurs :

O fortunatos nimium...

Au lieu d'*agricolas*, c'est *Americanos* qu'il écrit.

C'est tout un hymne ardent que l'explosion de ces regrets envieux, de ce dépit passionné. Jérémie Horrox avait eu, lui tout jeune, une de ces bonnes fortunes uniques qui peuvent faire l'assise éternelle d'une renommée; il l'avait compris, et, poëte, il avait chanté sa glorieuse aventure. Rien de curieux, de charmant, oserais-je même dire, comme ce livre de quelques pages, où la relation cursive et familière coudoie l'exacte démonstration, où alternent la formule mathématique et la période cadencée.

Il y a de cela près de deux siècles et demi.

A cette époque, l'idée n'était encore venue à aucun astronome que le phénomène observé pour la première fois par l'Anglais Jérémie Horrox pût être d'une utilité pratique au point de vue de la science.

Mais, quelque trente ans plus tard, l'illustre Halley exposa comme quoi la durée d'un passage de Vénus, observé dans des lieux différents, pouvait servir à fixer la distance du soleil à la terre. En 1691, le grand astronome imprima dans les *Transactions philoso-*

phiques un mémoire où, en marquant l'époque des plus prochaines conjonctions des deux astres, il indiquait, en même temps que la méthode à suivre pour observer ces phénomènes, les stations à choisir à la surface du globe.

Les corps savants ayant eu quatre-vingts ans pour discuter la valeur de cet exposé, on vit, vers 1760, tout le monde astronomique mis en émoi à l'approche d'un passage de Vénus annoncé pour le 6 juin 1761.

L'Académie des sciences, sur la proposition de de l'Isle, tout en se préparant pour les observations qui pourraient être faites à Paris, où cette fois le passage devait être visible, s'occupa de désigner trois autres stations lointaines. Elle choisit Tobolsk, en Sibérie, où fut envoyé, avec le patronage de la célèbre Catherine II, Chappe d'Hauteroche, l'oncle de ces deux frères Chappe qui, plus tard, devaient inventer le télégraphe aérien; l'île Rodrigue, dans l'Océan indien, où s'en alla le savant Pingré; enfin Pondichéry, qui échut à Le Gentil de la Galaisière.

Chappe nous a laissé deux volumes très-curieux qui, encore aujourd'hui, sont considérés comme un des plus fidèles tableaux des mœurs sibériennes.

Pingré a raconté toutes les peines qu'il eut pour arriver à s'établir, sinon commodément, au moins efficacement, dans cette île Rodrigue, où il dut opérer en plein air, mais dont il rapporta, en somme, d'excellentes observations.

Quant à Le Gentil, ah ! quelle histoire !

Parti de Paris en mars 1760, il toucha à l'île de France en juillet, c'est-à-dire plus de onze mois avant le passage ; mais, comme il allait reprendre la mer pour gagner Pondichéry, il apprend que la guerre est déclarée entre la France et l'Angleterre ; il ne doit plus songer à gagner sa première destination ; il allait cependant prendre la mer pour aller rejoindre son collègue à l'île Rodrigue, quand toutes sortes d'empêchements survinrent. Enfin, mais seulement en mars 1761, il s'embarque sur une frégate française qui devait le porter sur les côtes du Malabar, d'où elle ferait voile ensuite vers Pondichéry. Le voilà en route ; mais la vapeur n'avait pas encore raison des calmes et des vents contraires. Voilà notre astronome se morfondant sur une mer immobile; le temps passe, les heures volent ; on est déjà en mai ; puis on apprend que les Anglais viennent de s'emparer du pays qu'on voulait atteindre, et le vent, qui s'est levé, n'est chargé que de remmener la frégate vers les lieux d'où elle vient.

Arrive le 6 juin : ciel pur, temps magnifique ; mais on est en pleine mer... Allez donc observer sur ce plancher mouvant !... Le Gentil prend quelques notes cependant. Est-il nécessaire de peindre le désespoir de ce savant qui a fait des milliers de lieues, qui a dépensé quinze mois de sa vie, pour se trouver au jour dit sur une coquille de noix vacillante en face du phénomène qu'il cherchait, qu'il comptait étudier exactement, scrupuleusement, et sur lequel il peut en tout colliger quelques notes cursives ?

D'abord, cela va de soi, il est accablé, atterré de chagrin ; mais tout à coup :

« Eh bien, soit, fait-il, puisque le sort me défie, j'aurai raison du sort ! Le passage de 1761 est manqué pour moi. Je reste pour celui de 1769. »

Et ce qu'il a dit, il le fait. Sa résolution est prise. Il attendra HUIT ans ce passage qui doit durer quelques heures, mais pour lequel il sera au moins tout porté.

En somme, le passage de 1761 eut pour témoins attentifs dans les deux hémisphères cent soixante-treize observateurs, occupant cent dix-sept stations. A la vérité, ce genre d'observation étant encore dans sa pleine nouveauté, il ne résulta guère de l'ensemble de ces observations qu'une approximation de la distance cherchée ; c'est pourquoi toute l'attention se reporta, dès lors, vers le passage de 1769, qui allait, pensait-on, apporter la solution exacte du problème.

Pour ce passage, voilà donc encore la légion astronomique sur pied. Cette fois, toutes les nations y prennent une active part. Nous pouvons particulièrement citer, chez les Anglais, le célèbre navigateur Cook, qui, avec la frégate l'*Endeavour*, alla observer le phénomène dans cette île d'Otaïti qu'il avait découverte.

La France envoya en Californie ce même abbé Chappe qui, trois jours après l'observation, fut atteint d'une maladie qui devait l'emporter deux mois plus tard :

« Je suis perdu, dit-il, mais j'ai rempli ma mission et je meurs content. »

Pingré se rendit cette fois à Saint-Domingue, où il fut encore assez heureux dans ses observations.

Le Gentil, lui, avait enfin gagné Pondichéry, où il tuait le temps en étudiant à fond l'astronomie des brahmes. Il avait pu installer très-convenablement son observatoire, ses instruments étaient réglés ; il avait observé, pour se faire la main, des éclipses ; tout allait pour le mieux. Les jours qui précédèrent celui du passage, le temps était régulièrement magnifique ; la veille du fameux jour, le ciel étant archi-pur, notre astronome s'endort au comble de la félicité... Vers minuit, le bruit du vent le réveille, il se lève, il regarde, c'est le temps qui se brouille ; d'heure en heure, les nuages s'amoncellent plus épais ; et, à l'heure *suprême*, le ciel se trouve *bouché* (c'est Le Gentil qui parle), comme il est rare de le voir dans ces régions, et il ne se débouche plus que juste au moment où la planète devait cesser d'obturer le soleil, qui, par parenthèse et comme par une cruelle ironie de la destinée, « ne cessa de briller du plus vif éclat pendant le reste de la journée ».

« J'avais fait dix mille lieues, écrit l'enguignonné savant ; il semblait que je n'eusse parcouru un si grand espace, en m'exilant de ma patrie, que pour être *spectateur d'un nuage fatal* qui vint se poser là pour m'enlever le fruit de mes fatigues. »

Dieu merci ! d'autres avaient été plus heureux. Sur cent cinquante stations établies en prévision du passage, une dizaine seulement furent radicalement empêchées d'observer, et enfin la science put déduire de toutes ces études, de tous ces calculs, une donnée qui, pour être encore regardée comme relativement imparfaite, ne fait pas moins autorité dans nos écoles.

Aujourd'hui, on admet généralement que la distance du soleil à la terre peut être de trente-sept à trente-huit millions de lieues de quatre mille mètres chacune ; il y a donc un désaccord, entre les divers mesureurs, d'un million de lieues, ou d'un trente-septième ou trente-huitième de la distance totale. On nous affirme que, vu les moyens dont l'observation dispose actuellement, les calculs déduits du passage de Vénus en 1874 devront ramener l'inexactitude possible tout au plus à cinquante mille lieues — quelque chose comme un demi-parcours de la terre à la lune — une bagatelle !

Nous verrons bien !

E. M.

BIBLIOGRAPHIE.

LES LIVRES D'ÉTRENNES.

Richelieu et le père Joseph. Dessin de A. de Neuville, gravure tirée de *l'Histoire de France racontée à mes petits enfants.*

Si nous ne voulons pas nous trop attarder chez les éditeurs qui, ce mois-ci, vont solliciter la curiosité du monde littéraire, entrons de suite en matière.

Et d'abord inscrivons, en tête de nos colonnes, cette magnifique *Histoire de France* que, depuis trois ans bientôt, M. Guizot raconte à ses petits-enfants, et dont

Manguier et jacquier. Dessin de Yan' Dargent, gravure tirée de *l'Espace céleste.*

chacun de nous doit recueillir religieusement les leçons. Le troisième volume, qui comprend la lutte entre François Ier et Charles-Quint, la Renaissance, la Réforme, les règnes de Henri II, de François II, de

Charles IX, de Henri III, les guerres de religion, s'arrête au moment où le protestant Henri IV, devenu roi catholique, tombe sous le couteau de Ravaillac.

Le quatrième volume s'ouvre par la régence de Catherine de Médicis, et nous fait assister à la lutte du cardinal de Richelieu contre la noblesse qu'il veut abattre et la maison d'Autriche qu'il veut faire fléchir devant la maison de France, lutte à la fois politique et militaire, au milieu de laquelle se détache la figure romanesque de Gustave-Adolphe. Après Richelieu, Mazarin et la Fronde, puis l'aurore de ce règne qui prendra, dans l'histoire, le surnom du *grand siècle*. La France va bientôt parvenir à l'apogée de sa gloire, jusqu'à ce que, par un retour assez ordinaire des choses d'ici-bas, elle expie l'orgueil du succès par des jours de misère et d'humiliation.

Sous la plume du grand historien philosophe, ces époques se reconstituent avec le relief et la vérité qui donnent le mouvement et la vie.

A mesure que nous nous rapprochons des temps modernes, il semble que l'auteur, un auteur de quatre-vingt-six ans, puise une nouvelle jeunesse aux sources fécondes du travail. Nulle part ne se trahit la fatigue ou l'effort.

Hélas! pendant que M. Guizot écrivait ces pages magnifiques, tout à coup la mort est venue glacer sa main, et le monde des lettres a pu craindre un instant qu'à la douleur causée par une si grande perte ne vînt s'ajouter le regret de voir rester inachevé le monument dont M. Guizot avait posé les larges assises. Dieu merci! cette crainte n'est pas fondée. Le sous-titre de l'œuvre, *Histoire racontée à mes petits-enfants*, n'était pas, comme on a pu le croire, une coquetterie de l'auteur à ses lecteurs; c'était bel et bien une vérité. Cette histoire avait fait l'objet de récits qui réunissaient chaque soir les petits-enfants autour de l'aïeul, et, pendant que celui-ci parlait, pendant que ceux-là, suspendus à ses lèvres, prêtaient une oreille attentive et charmée, les filles de l'historien, le crayon à la main, prenaient des notes ou même sténographiaient la leçon éloquente. De sorte que tous les matériaux de l'œuvre sont prêts; il ne s'agit plus que de les mettre en ordre, et ce sera bien certainement la parole du maître elle-même qui nous conduira, comme il nous l'avait promis, jusqu'au seuil de la révolution de 1789.

Devons-nous ajouter que le troisième et le quatrième volume de l'*Histoire de France* ont été, de la part des éditeurs, l'objet des mêmes soins que les premiers volumes? Ce serait faire injure à MM. Hachette, qui savent ce qu'ils doivent à eux-mêmes et à l'illustre auteur dont ils ont eu l'honneur d'éditer le dernier ouvrage.

Voici maintenant un livre de science qui verra renaître, à coup sûr, dans sa nouvelle édition, le succès qui l'accueillit déjà une première fois. Nous voulons parler de *l'Espace céleste et la Nature tropicale*, par M. Emmanuel Liais (1). Certes, nous estimons que les ouvrages de vulgarisation rendent de réels services en initiant la masse du public à des connaissances scientifiques restées jusque-là pour elle à l'état de pays inexploré. Aussi n'avons-nous jamais marchandé nos éloges aux livres de MM. Mangin, L. Figuier, Rambosson, etc.; mais quand, aux conquêtes de ses prédécesseurs, l'auteur ajoute le fruit de ses observations personnelles, quand il écrit à son tour quelques pages nouvelles dans ce grand livre de la science qui ne sera jamais fermé, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'il a droit à autre chose qu'à une mention, et qu'une double reconnaissance lui est acquise? Or tel est le cas de M. Liais. Son livre est à la fois un traité complet d'astronomie et de physique céleste et terrestre, et un voyage pittoresque à travers un pays curieux et intéressant. Ajoutez que le cadre, ce vaste empire du Brésil qui dépasse des deux côtés l'espace compris entre l'équateur et le tropique méridional, offrait à M. Liais, astronome, physicien, naturaliste et voyageur, un merveilleux champ d'exploration auquel son activité n'a pas fait défaut.

(1) Un magnifique volume grand in-8°, illustré par Yan' Dargent. Garnier frères, éditeurs.

Avant de quitter la librairie de MM. Garnier frères, signalons les *Nouveaux Contes danois* d'Andersen, que le succès obtenu l'an dernier par leurs aînés recommande à l'attention des lecteurs. Le public du *Musée* a pu juger, par l'extrait publié en tête du présent volume, de la poésie un peu triste qui se dégage des contes d'Andersen. Ne dirait-on pas que les brumes de la Baltique enveloppent parfois les personnages, comme aussi les paysages de ces naïfs récits? Et cependant, tant la vérité a de charme par elle-même, même dans la fiction, ces récits nous attachent, nous captivent, et justifient la vogue du romancier.

Pendant que MM. Hachette et Garnier vous offrent ces beaux livres et d'autres œuvres sur lesquelles nous reviendrons bientôt, le *Musée* vous rappelle, mes chers lecteurs, sa collection de quarante et un volumes, et s'il n'est pas vrai de dire que *charité bien ordonnée commence par soi-même*, du moins la charité ne défend-elle pas, après avoir présenté les autres, de se présenter à son tour, bien humble et bien modeste, comme il convient à une personne discrète et de bonne compagnie.

La collection du *Musée* est une vieille connaissance, nous oserons dire une vieille amie, car ce qui constitue la vraie amitié, c'est le plaisir qu'on éprouve à rendre service et, depuis qu'elle existe, cette collection, enrichie chaque année par la précieuse collaboration des auteurs les plus illustres, elle n'a eu d'autre but que de vous être utile, d'autre souci que votre bien. Elle a élevé déjà deux générations qui ont appris, en feuilletant ses pages, à aimer le beau, le grand, l'art, la religion, la patrie.

Que ces générations ne l'oublient pas, et qu'en apprenant son nom aux générations qui suivent, elles nous prouvent que notre œuvre a été comprise, que notre peine n'a pas été perdue.

A. DE FLEURY.

COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

Chacun des trente premiers volumes: broché, Paris, 4 francs; relié, 5 fr. 50. Les volumes XXXI à LXI, même prix que l'abonnement, soit : Paris, 6 francs; départements, *franco*, 7 fr. 50. Nous engageons vivement nos abonnés qui désireraient acquérir un ou plusieurs volumes de la collection à nous adresser leur demande le plus tôt possible, les expéditions par la poste manquant parfois de régularité pendant les derniers jours de l'année.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

POÉSIE, ÉTUDES RELIGIEUSES.

Le Cocher de fiacre. A. Ségalas. 65.
La Convalescence. C. D. 225.
Stances. B. B. 226.
La Curie romaine. Consécration et Couronnement des papes. A. Dubarry. 228.
— La Prise de possession des papes. A. Dubarry. 273.
— Funérailles des papes et commencement de l'interrègne. A. Dubarry. 292.

BIOGRAPHIE.

Charles X. roi de la Ligue. Augustin Challamel. 92, 97.
Le Frère Philippe. Ch. Raymond. 129.
Michelet. Ch. Raymond. 188.
Prudhon. Ch. Raymond. 221.
Jules Janin. La rédaction du *Musée*. 226.
Guizot. Ch. Raymond. 289.
Ch. Gounod. Oscar Comettant. 321.
Baudry. A. de Fleury. 341.

ÉTUDES HISTORIQUES.

Les Révolutions d'autrefois. Le Siége de Florence. A. Genevay. 1, 33, 73, 102.
Les Erreurs historiques. Le Gant de Conradin. A. Genevay. 141.
— Les Vêpres siciliennes. A. Genevay. 182.
— La Bataille de Bovines. A. Genevay. 276.

VOYAGES.

Les Tapirs à dos blanc. A. Dubarry. 9, 47, 81, 113, 145.
Un Village dans l'Afrique centrale. Un Harem arabe. Docteur Livingstone. 218.
Frosch et Pécopin. H. de la Blanchère. 243, 257, 297.

SCIENCE, BEAUX-ARTS, ACTUALITÉS.

Le Nouvel Opéra. Ch. Raymond. 16.
Les Mémoires d'une ménagerie. H. de la Blanchère. 19, 41, 66, 123, 155, 175, 198.
Le Chaud et le Froid. H. Mangin. 54, 86, 119, 148.
Petite histoire de la médecine et des médecins. E. Muller. 167, 204, 251, 267, 307.
L'Exposition en faveur des Alsaciens-Lorrains. Le Salon de 1874. C. W. 190, 193, 256, 320.
Le Passage de Vénus sur le soleil. E. M.
Les Livres d'étrennes. A. de Fleury. 376.

NOUVELLES. ÉTUDES MORALES. CHRONIQUES.

Suzanne la Glorieuse. Michel Masson. 132, 170, 195.
La Petite Mère. Ch. Deslys. 161, 208, 233.
La Fille de l'imagier. R. de Navery. 284, 311, 333, 365.
Les Premières amours du Titien. Victor Perceval. 326, 353.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

A Copenhague. 64.
Adieux (Les) d'une tendre mère. 160.
Antimoine (L'). 352.
Après la bataille. 85.
Assassinat (L') *du duc de Guise*. 93.
Assassins (Les). 77.
Atchin. 13.
Attaque (L') du douar. 24.
Bains (Les) de mer. 288.
Bataille de Bovines. 277.
Bataille des Pyramides. 41.
Bateau (Le) à vapeur du diable. 88.
Battas (Les). 81.
Bella au camp de Ferruci. 105.
Bouclier de G. de Ghisis. 281.
Champ clos (Le). 8.
Charge du 9e de cuirassiers dans le village de Morsbronn. 320.
Chasseur (Un) de nids d'hirondelle. 9.
Chasseur (Le) et l'Ours. 68.
Château (Le) de Saint-Germain en 1716. 137.
Cocher (Le) de fiacre. 65.
Colonie (Une) de cacatoès. 124.
Comédie (La). 344.
Conspiration à bord. 128.
Convalescence (La). 225.
Couronnement du pape. 229.
Défaite (La). 25.
Derniers (Les) moments de Rhasahl. 53.
Devin (Le) et le Serpent. 169.
Dieu (Un) égyptien. 45.
Eléphants et Singes. 113.
Eminence (L') *grise*. 192.
Empereur (L') Barberousse tenant l'étrier du pape Adrien. 273.
Enfants (Les) cueillant des myrtilles. 61.
Enfants (Les) dans les bois. 60.
Enfants (Les) et la vieille femme. 62.
Entrée de Henri IV à Paris. 101.
Espagnols (Les) surpris. 40.
Exécution (L') de Conradin. 144.
Exposition des insectes. 380.
Façade du nouvel Opéra. 16.
Fadasse. 20.
Famille (Une) *malheureuse*. 224.
Faust. 325.
Fiancés (Les). 63.
Fille (La) de l'imagier. 10 gr. 285, 313, 317, 333, 336, 337, 365, 368, 369, 372.
Fleur de mai. 21.
Frosch et Pécopin. 9 gr. 245, 248, 249, 261, 265, 297, 301, 304, 305.
Funérailles (Les) d'un pape. 293.
Gérardmer. 161.
Geyser (Un) en Irlande. 89.
Globe (Un) de lampe. 57.
Golfe (Le) du Mexique. 127.
Grand escalier du nouvel Opéra. 17.
Grand (Un) scélérat. 125.
Harem (Un) africain. 220.
Hirondelle (L') et son nid. 12.
Ib et Christine enfants. 32.
Intérieur (L') du sabotier. 31.
Intérieur du temple d'Épidaure. 205.
Légende (La) d'Hérophile. 269.
Louis (Le) d'or. 349.
Malades (Les) et les médecins, à Babylone. 168.
Mancenillier (Le). 152.
Manguier et jacquier. 377.
Martin et le maître d'école. 69.
Martin et le sacristain. 72.
Massacre (Le) des Français. 185.
Mato (Le) Virgem. 257.
Michel Ange et Paolo portant au palais les drapeaux espagnols. 73.
Mort (La) de Bella. 112.
Mort (La) de Christine. 64.
Mort (La) du prince d'Orange. 109.
Mort (La) *et le Sommeil apportent à Jupiter le corps de son fils Sarpédon*. 193.
Nouvel (Un) ennemi. 49.
Parade (La). 200.
Passage (Le) de la clairière. 177.
Paysage de la zone torride. 153.
Pédir le charmeur. 117.
Perle (La) de la Dordogne. 21.
Petite (La) mère. 9 gr. 165, 208, 209, 216, 217, 233, 237, 240, 241.
PORTRAITS : Andersen. 29. — Baudry. 341. — Charles X, roi de la Ligue. 97. — Ch. Gounod. 321. — Guizot. 289. — Michel-Ange. 1. — Michelet. 189. — Frère Philippe. 129. — Titien. 329.
Premières (Les) amours du Titien. 4 gr. 353, 357, 360, 361.
Préparatifs de défense. 5.
Prise de la flotte hollandaise au Texel par la cavalerie française. 149.
Représentation (La). 201.
Rhazès à Cordoue. 272.
Rhinocéros (Le). 145.
Richelieu et le père Joseph. 376.
Rôdeurs (Les) *de nuit*. 256.
Salerne. 309.
Santa Maria del Fiore. 33.
Scènes de la Ligue. 96.
Scipion l'Africain. 20.
Simius et le jaguar. 180.
Simius et ses bottes. 181.
Sous les palmiers. 48.
Sur le bateau. 32.
Tigre (Le) au déluge. 157.
Tragédie (La). 345.
Traître (Un). 37.
Volterra reprise. 80.

L'EXPOSITION DES INSECTES.

Laissez-moi parler au phylloxera! Peut-être ne se rend-il pas compte de la situation. Composition de Cham.

AVIS AUX ABONNÉS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1875.

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, une des dernières bandes d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs que leur abonnement pour 1874 expire avec la présente livraison de décembre, qui complète notre quarantième et unième volume.

Le point de départ de l'abonnement ayant été reporté à une époque de l'année où tous les services publics et privés, postes, etc., sont surchargés de besogne, nous ne saurions trop engager nos souscripteurs, s'ils ne veulent pas éprouver de retard, à nous faire parvenir, le plus tôt possible, leur demande de renouvellement, accompagnée soit d'un bon de poste, soit d'un mandat sur Paris.

MODES VRAIES. — TRAVAIL EN FAMILLE.

La crise qui a sévi si fortement sur toutes les publications de luxe et les publications inutiles n'a fait que confirmer le succès de notre journal de modes. En effet, les journaux de modes, intelligemment compris, ne sont pas une dépense pour les budgets les plus modestes, mais, au contraire, une source d'économies presque quotidiennes. Grâce aux nombreux patrons de grandeur naturelle, aux explications, aux recettes de toutes sortes qu'ils publient, ils doivent permettre à la mère de famille d'habiller elle et ses enfants sans recourir à la couturière, à la lingère, à la marchande de modes.

ABONNEMENT POUR 1875 :

Musée seul, Paris, 6 fr.; départements, franco, 7 fr. 50.
Modes seules, Paris, 6 fr.; départements, franco, 7 fr. 50.
Modes et Musée réunis, Paris, 11 francs; dép., fr., 13 fr. 70.

Un numéro spécimen des Modes vraies *sera adressé gratuitement à tout abonné du* Musée *qui en fera la demande.*

A l'occasion des étrennes prochaines, nous signalons à nos lecteurs le Catalogue des livres publiés par la Librairie du Musée des Familles, Catalogue dont ils trouveront le détail à la deuxième page de la couverture de la présente livraison.

COLLECTION DES 30 PREMIERS VOLUMES DU *MUSÉE DES FAMILLES*.

Nous appelons particulièrement l'attention de nos abonnés sur la réimpression des trente premiers volumes de la collection du *Musée des Familles*, mis en vente au prix de 4 francs le volume, Paris. C'est pour eux une occasion unique soit de compléter leur collection, soit d'offrir, aux étrennes, un cadeau toujours bien reçu et dont eux-mêmes détermineront la valeur.

FORMULE D'ABONNEMENT :

Je m'abonne (ou *Je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 (2), *le* 1er *de chaque mois, du* 1er *janvier au* 1er *décembre* 1875 *inclus.*

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*. (2) Inscrire, en ce cas, 13 fr. 70 au lieu de 7 fr. 50.

MUSÉE
DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

XLII^e^ ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

TEXTE.

AIMARD (Gustave).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BLANCHÈRE (H. de la).
CALLIAS (Hector de).
CHADEUIL (Gustave).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESLYS (Charles).
DUBARRY (A.).
DUMONTEILH (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Ve de), de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NAVERY (R. de).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).
—
ACHARD (Amédée).
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTSCH (A.).
BOITARD.
CAPENDU.
CHASLES (Philarète).
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.)
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JANIN (Jules), de l'Acad. franç.
JASMIN (d'Agen).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Acad. fr.
MÉRY.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DARJOU.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GILBERT.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARIANI.
MONNIER (Henri).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
VIERGE.
YAN' DARGENT.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux ; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1876 (43e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 7 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES :* 13 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 9 fr. 50.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 9 fr. 50.
États-Unis, 10 fr. 50.
Indes orientales, 11 fr. 50.

Pour les départements : 8 FRANCS 50 PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES :* 16 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes :*
Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 17 fr. 50.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 17 fr. 50
États-Unis, 18 francs.
Indes orientales, 20 francs.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29,

Aux bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 8 *fr.* 50 *pour le* Musée *seul, et de* 16 *francs pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 1er ou le 2 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 20 du mois.

QUARANTE-DEUX VOLUMES SONT EN VENTE.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION. DEUXIÈME ÉDITION.

Chacun des trente premiers volumes : Paris, 4 francs. Port en sus.

Chacun des volumes suivants (31 à 42) :

Pour Paris. . .	Broché	6 fr.
	Relié	7 fr. 50 c.
Pour les départements, par la poste, le volume broché.		7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29

MUSEE DES FAMILLES

Lectures du Soir

TOME QUARANTE-DEUXIÈME

1875

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29

AVERTISSEMENT.

Nos lecteurs auront remarqué sans doute, dans la livraison de novembre dernier, un avis relatif au renouvellement de l'abonnement pour 1876.

Aux termes de cet avis, l'abonnement au *Musée des Familles* et aux *Modes vraies* subira, pour chacun de ces journaux, une augmentation de 1 franc par an et sera fixé en conséquence à 7 francs pour Paris et à 8 fr. 50 pour les départements ; les deux journaux réunis ne coûtant que 13 francs pour Paris et 16 francs pour les départements.

Ce n'est qu'à regret que l'administration a pris cette mesure. Après l'avoir retardée aussi longtemps qu'il lui a été possible, si elle s'y résigne aujourd'hui, c'est que la mesure s'imposait inévitablement.

Le *Musée* ne fait, du reste, que suivre l'exemple qui lui a été donné par tous les autres recueils littéraires.

Si l'on veut bien remarquer, en effet, que depuis vingt ans toutes les dépenses — rédaction, gravures, impression, papier — ont augmenté dans une proportion de 30 à 50 pour 100, on se demande comment un journal a pu conserver les prix de 1855.

Le problème ne pouvait être résolu que par des économies apportées dans chacune des branches de notre budget. Mais le *Musée*, dans ces conditions, eût cessé d'être le *Musée*, c'est-à-dire une œuvre d'art qui cherche et poursuit le progrès en toutes choses.

Voilà pourquoi, le dernier ! il s'est décidé à demander à sa grande famille un sacrifice, insignifiant en somme, et qui lui permettra, non-seulement de ne pas déchoir du rang qu'il occupe, mais encore de réaliser les importantes améliorations qu'il a en vue.

Terminons cet avertissement en jetant, comme d'habitude, un rapide coup d'œil sur les prochaines livraisons.

S'il est une page de l'histoire contemporaine qui mérite de fixer notre attention, c'est à coup sûr la guerre de la sécession d'Amérique, au milieu de laquelle se détachent ces grandes figures des Lincoln, des Grant, des Lee. Aussi avons-nous demandé à celui de nos collaborateurs dont le talent si consciencieux et si distingué se prêtait le mieux à un pareil travail — nous avons nommé M. Genevay — une étude complète qui s'appellera : *les Derniers Jours d'une guerre civile.*

En même temps, c'est-à-dire dès janvier, paraîtront : *De monde en monde*, une fantaisie astronomique due à la plume si sympathique de M. E. Muller; — une nouvelle de M. Paul Célières, *la Mère Champagne*, où le lecteur retrouvera la note émue des *Epées de l'abbé Tristan;* puis viendront des causeries scientifiques et des voyages de M. de la Blanchère, des nouvelles de MM. Deslys, Chadeuil, Raoul de Navery, etc., etc.

Tous ces manuscrits sont déjà entre nos mains, et bien d'autres encore qui continueront dignement les traditions du *Musée*.

Donc que l'an prochain retrouve notre famille au rendez-vous que nous lui donnons.

Ch. WALLUT.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

Chacun des trente premiers volumes de la collection du *Musée des Familles :* Paris, 4 francs.

Les volumes suivants (31 à 42), Paris, 6 francs. Départements, 7 fr. 50.

N.-B. Nous engageons vivement nos lecteurs à nous adresser le plus tôt possible leurs demandes pour éviter l'encombrement du service de la poste dans les derniers jours de décembre.

Frais de port à ajouter au prix des volumes (France, Belgique, Suisse).

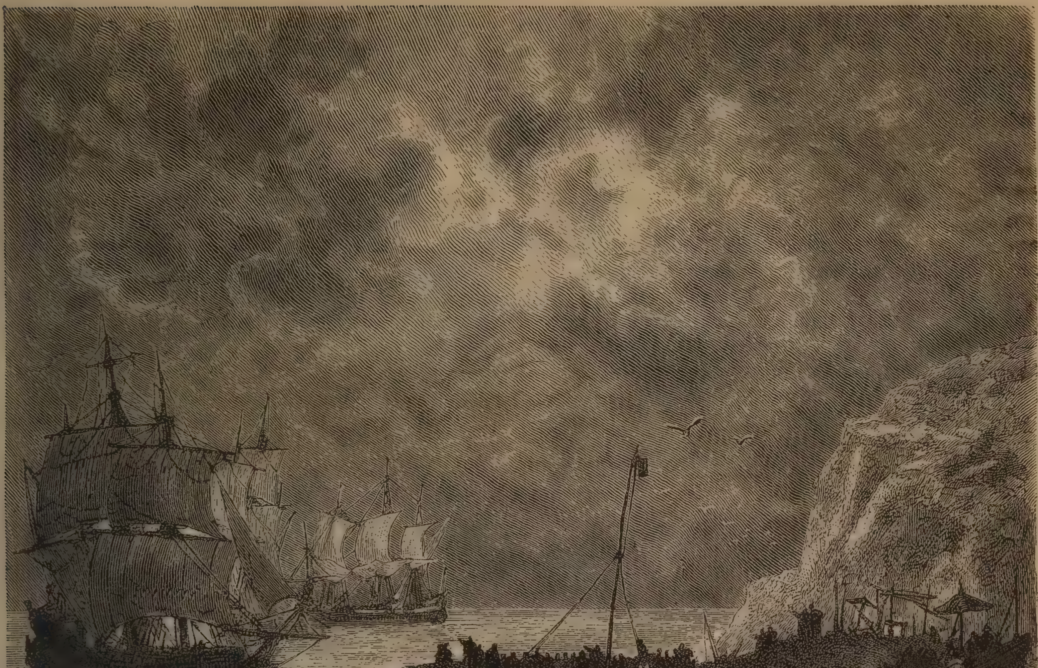
(Ces frais décroissant proportionnellement au poids, on a avantage à se faire expédier en une fois tous les volumes que l'on désire et à s'entendre entre abonnés pour réunir plusieurs demandes.)

1 volume	1 fr.	7 à 8 volumes	3 fr.
2 —	1 50	9 à 12	4 50
3 —	2 »	13 à 18	6 »
4 —	2 25	19 à 25	7 »
5 —	2 50	26 à 30	8 »
6 —	2 75		

MUSÉE DES FAMILLES

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

MONMOUTH (1685).



Le débarquement de Monmouth. Dessin de Lix.

A l'époque où s'ouvre ce récit, Lyme était une petite ville du Dorsetshire, bâtie dans une espèce d'échancrure, au pied de falaises sauvages qu'une mer orageuse bat éternellement de ses flots. Ses rues, que nous appellerions aujourd'hui à bon droit *des ruelles*, s'étageaient basses, mal construites, emmêlées sur une pente rapide. Sa population se composait de petits marchands qui, lorsque le commerce maritime allait un peu, faisaient assez bien leurs affaires; de constructeurs de barques, de fabricants de filets et d'agrès, de courageux pêcheurs, ou de hardis contrebandiers, au risque de la déportation ou de la potence, fraudant les douanes du roi Jacques II.

Lyme devait son importance relative à une jetée construite sous les Plantagenets avec d'énormes blocs de rochers sans ciment, qui mettaient les navires à l'abri des tempêtes. Sur cette jetée robuste, que le temps avait consolidée, s'étendait un terre-plein, à certaines heures, servant tour à tour de marché et de promenade. On l'appelait le *Cob* (la Mouette).

Le 11 juin 1685, un grand mouvement régnait sur le *Cob*; la population masculine et féminine de la petite cité s'y agitait, les regards tournés vers trois gros bâtiments qui approchaient voiles dehors. Sans doute la vue de trois navires n'avait rien de bien extraordinaire; mais ce qui intriguait ces braves gens, c'est que les arrivants ne portaient aucun pavillon à leurs mâts. Aussi, dans la foule émue, couraient les mots de *corsaires* et de *Sarrasins*, et il ne faut point s'en étonner, car tel était l'état de la marine royale d'Angleterre, que les Barbaresques faisaient de temps à autre des descentes sur les côtes et des prises dans le détroit. L'alarme dura peu, les vieux marins réunis autour de Grégory Alford, maire de Lyme, étant unanimes à reconnaître les navires qui donnaient dans le port pour être de voilure et de gabarit hollandais.

Mais pourquoi n'arboraient-ils pas leurs couleurs? On le saurait bientôt, car ils venaient de laisser tomber leurs ancres, et la lourde barque de la douane se détachait pour aller leur demander leurs papiers et leur taxe d'ancrage et de tonnage, qui était alors un des revenus les plus importants de la couronne.

A la pointe du Cob, ne prenant aucune part à ce qui se passait autour d'eux, se tenaient par la main une jeune fille et un jeune homme. Ils se parlaient des yeux plus encore que des lèvres. Mise avec simplicité, mais non sans une modeste coquetterie, la tête couverte d'un bonnet blanc à fond plat contenant avec peine une masse de cheveux blonds, la jeune fille appartenait évidemment à une famille aisée. Sans avoir des pieds et des mains de duchesse, on reconnaissait facilement qu'elle n'avait jamais été soumise à des travaux pénibles. Elle avait des traits espiègles et charmants, la peau rosée et la malice riait sur ses lèvres et dans ses yeux. Tout autre était l'expression du visage du jeune homme. L'énergie et la passion éclataient dans ses regards. Ses traits ne manquaient ni d'harmonie ni de caractère, et son corps robuste annonçait un de ces champions avec lesquels il n'aurait pas fait bon à avoir maille à partir. La force dominait en lui, sans exclure pourtant l'élégance, et il ne portait point sans grâce son chapeau de feutre à larges bords et son costume de drap brun.

— Voyons, Ketty, disait-il, répondez-moi oui.

— Mais, Tom, je suis toute prête à répondre oui et oui encore! tant que vous voudrez, et vous le savez bien.

— Alors rien ne s'oppose à ce que nous allions à l'église la semaine prochaine?

— La semaine prochaine! s'écria en riant la joyeuse enfant; vous n'y pensez pas; pourquoi pas aujourd'hui! Il paraît que le rôle d'amoureux vous lasse. Mais, mon cher Tom, ma mère est souffrante, mon trousseau n'est pas prêt, et on n'a pas fait un point à ma robe de noces; voilà des raisons qui, je l'espère, vous feront prendre patience.

— De toutes vos raisons il n'y en a pas une seule de bonne. Ketty! notre mariage, en réjouissant votre mère, qui le désire, lui rendra la santé; votre trousseau, au lieu de se faire avant, se fera après, et il ne faut pas huit jours pour coudre une robe de noces. Oui, ma petite Ketty; oui, je suis impatient d'emporter sous mon toit mon cher trésor pour l'avoir à toute heure sous les yeux. Oui, ma chère Ketty, je t'aime, et tant que je ne te tiendrai pas dans mes bras, tant que tu n'auras pas échangé ton nom contre le mien, je serai inquiet, tourmenté, craignant qu'un malheur nous sépare.

— Qui peut nous séparer, Tom? Vous savez bien que je vous ai donné mon cœur; que depuis longtemps ma mère vous regarde comme son fils, et que Lyme sait que je suis votre fiancée. Votre impatiente tendresse me plaît, Tom; mais mon petit doigt me dit, ajouta la malicieuse Ketty, que si, à présent, je suis votre maîtresse, quand j'aurai, devant le pasteur, prononcé le oui terrible que vous désirez, je ne serai plus que votre humble servante. Mon petit doigt est sorcier.

Et elle agitait sa main blanche sous les yeux de Tom.

— C'est lui, regardez-le et remerciez-le, qui m'a appris que vous étiez un brave garçon, que vous pensiez à moi, que vous étiez jaloux, emporté comme une soupe au lait, mais que, si j'étais décidée à vous céder en tout, pour tout, à n'être pas un brin coquette, il se pourrait bien que vous fussiez un bon mari. Voilà une partie de ce que ce petit doigt-là m'a révélé. Quant au reste, vous ne le saurez que le lendemain de notre mariage, et encore, encore, faudra-t-il que vous soyez bien sage.

Ma foi! le petit doigt de Ketty s'approcha trop près des lèvres de Tom; il en fut puni par un baiser et, après quelques objections facilement écartées, les deux amoureux finirent par s'entendre; le trousseau serait prêt, la fameuse robe bientôt faite. On convint que, la semaine suivante, Ketty Jennings deviendrait Mme Tom Bill, et qu'elle irait habiter à Tauton, dans la fabrique de lainage de son mari, où tout était déjà préparé pour la recevoir.

Ce ne fut qu'après cet arrangement définitif et à courte échéance que nos amoureux s'aperçurent de ce qui se passait sur le Cob.

La barque de la douane s'était dirigée à force de rames vers le plus gros des navires, et les douaniers n'avaient pas tardé à monter à bord, après avoir attaché leur embarcation au flanc du bâtiment. La formalité qu'ils avaient à remplir n'exigeait que peu de temps, cependant ils ne reparaissaient pas; une grande agitation semblait régner sur le pont du vaisseau, qui affala deux barques dans lesquelles descendirent une vingtaine d'hommes armés; des matelots se mirent aux rames, se dirigeant vers le quai. A l'arrivée de l'une de ces barques, un jeune homme semblait l'objet du plus profond respect. Complétement enveloppé d'un grand manteau rouge, il se tenait debout, sa

taille était élancée, et sur sa tête il portait un feutre gris à larges bords sur lequel flottait couchée une longue plume blanche.

Tous les regards du Cob étaient tournés vers lui. Chacun se demandait quel pouvait être ce grand seigneur naviguant sur un navire sans pavillon. Le maire de Lyme, Grégory Alford, n'était pas le moins intrigué. Il avait été autrefois à Londres sous Charles II, et le personnage mystérieux, dont il commençait à distinguer les traits, lui rappelait de vagues souvenirs, mais tout était confus dans sa mémoire. Cependant, premier magistrat de ville, il crut devoir se rendre, et la foule le suivit, au point vers lequel la barque allait enfin toucher. Elle s'arrêta au pied de l'escalier; les hommes qui la montaient descendirent en silence; deux d'entre eux tirèrent l'épée et vinrent se poster en haut des marches qui conduisaient au quai.

Alors le jeune homme, rejetant son manteau, parut vêtu de ce splendide costume que la peinture a rendu immortel. Son buste était couvert d'un justaucorps en satin blanc broché d'or; sur sa poitrine étincelait l'ordre de la Jarretière. Une épée richement damasquinée pendait à ses côtés, et des bottes molles en cuir fauve couvraient ses jambes. Avant de quitter la barque, il salua gracieusement la foule et monta d'un pas léger l'escalier du quai. Arrivé sur la dernière marche, il souleva de nouveau son chapeau et, l'agitant sur sa tête, il poussa le cri :

— Vive l'Angleterre et la religion protestante !

Ses compagnons lui répondirent en élevant leurs armes :

— Vive l'Angleterre et Monmouth !

Monmouth, car c'était lui, s'agenouilla et remercia le Seigneur, qui avait permis à son vaisseau d'échapper aux croisières de Jacques et de toucher le sol de la patrie qu'il venait affranchir de l'insupportable tyrannie sous laquelle elle périssait. Pendant qu'il priait, les habitants de Lyme répétaient le nom si populaire de Monmouth, et, sans se lasser, les femmes admiraient sa bonne grâce et sa jeunesse. Grégory Alford s'était précipitamment retiré. Cinq autres barques, suivant les deux premières, amenèrent les principaux compagnons du prince, qui se trouva bientôt entouré de lord Grey, de l'Ecossais Flechter de Saltoun, de Ferguson, le plus perfide de tous les conseillers; de Wade; d'Antony Buyse, brave officier qui avait servi sous les ordres de l'électeur de Brandebourg; de Dare, et de bien d'autres, que des proscriptions religieuses ou politiques avaient jetés sur la terre d'exil. Lord Grey prit des mains d'un soldat un étendard, le déploya, et l'on put lire sur ses plis azurés les mots que le prétendant avait prononcés en touchant la terre : « Vive l'Angleterre et la religion protestante ! »

A la vue du drapeau, l'enthousiasme qui fermentait éclata; toute la population de Lyme se précipita vers les proscrits en demandant des armes. Tom Bill reconduisit Ketty jusqu'à la porte de sa mère et vint, tout courant, se mêler à cette scène tumultueuse. Il s'était bien promis de ne prendre aucun parti dans les événements qui se préparaient, et cette promesse, il l'avait faite à sa fiancée; mais, malheureusement, Dare, qui était de Tauton, et qui le connaissait, l'aperçut, vint à lui et, le forçant d'avancer, le mit en face du prince en disant :

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse Royale son premier soldat.

— Si tous ceux qui suivront son exemple ont sa bonne mine, son air de résolution et de courage, dans quelques jours nous serons à Londres. Comment vous appelez-vous, jeune homme ?

— Tom Bill.

— Eh bien, Tom Bill, comme vous êtes le premier qui venez à moi, je vous attache à ma personne.

En disant ces mots, Monmouth lui tendit la main, sur laquelle le pauvre Bill, confus, embarrassé, pris au piége, posa en tremblant ses lèvres, pendant que les hommes enviaient son bonheur et que les femmes poussaient des vivats assourdissants.

Aussitôt qu'on sut le nom du chef de l'expédition et son but, l'enthousiasme de la population n'eut plus de bornes. La petite ville fut bientôt remplie du bruit et du tumulte des habitants, qui couraient çà et là en criant :

— Monmouth ! Monmouth !

Le drapeau bleu des aventuriers fut arboré sur la place du marché. Les provisions et les munitions, à mesure que toutes les barques conduites par d'infatigables rameurs les déposaient à terre, étaient emmagasinées dans l'hôtel de ville, et la maison la plus confortable s'ouvrit pour recevoir le jeune prétendant.

Mais quel était donc ce duc de Monmouth, pour qui les habitants de Lyme témoignaient un si vif enthousiasme? C'était un des fils naturels du feu roi Charles II; il était né en 1649, alors que fugitif, après la mort tragique de Charles Ier, son père habitait la Hollande. La mère de cet enfant destiné à une fin si misérable était une jeune Galloise, Lucy Walters, femme de mœurs légères, dont le prince s'était épris en la rencontrant à la Haye. James Croft, c'est le premier nom que porta Monmouth, fut, dès sa naissance, l'objet de l'affection passionnée de celui qui se croyait, à tort ou à raison, l'auteur de ses jours. Il fit soigneusement veiller sur son éducation, et, quelque temps après la restauration de Charles II, le roi l'appela près de lui. James Croft vint donc à Whitehall, où sa bonne mine et sa bonne grâce séduisirent tous les cœurs. Son père lui donna un logement dans le palais, des pages, et lui accorda quelques-uns de ces priviléges honorifiques qui ne sont l'apanage que des princes du sang. Dès sa première jeunesse, il le maria avec Anne Scott, héritière de la riche maison de Buccleuch, dont il prit le nom, et qui lui apporta en dot de vastes domaines estimés à un revenu de plus de dix mille livres sterling, somme très-considérable alors. Il fut successivement créé duc de Bucclauch en Ecosse, duc de Monmouth en Angleterre; chevalier de l'ordre de la Jarretière, grand écuyer, commandant du premier régiment des gardes, grand juge du pays au sud de la Trent, chancelier de l'Université de Cambridge, etc.

Le royal favori, malgré des mœurs relâchées, dont son père lui donnait malheureusement le funeste exemple, semblait digne de sa haute fortune, par sa beauté, ses manières élégantes et les charmes de sa jeunesse heureuse; il était devenu l'idole de la cour et de la ville. Protestant, le peuple l'adorait; il se plaisait à voir en lui une influence religieuse, qui contre-balançait dans le cœur du roi celle que pouvait exercer le duc d'York, depuis Jacques II, qui avait embrassé avec ferveur la religion catholique. Ce sentiment des réformés anglais pour Monmouth était d'autant plus vif que, le roi n'ayant pas d'enfants légitimes, à sa mort la couronne devait revenir à son frère, à ce duc

d'York, dont l'Eglise anglicane redoutait l'ardente dévotion. Aussi le bruit s'était-il accrédité, tant on croit facilement à ce que l'on désire, que Monmouth était légitime, qu'un mariage secret avait uni son père avec la belle Lucy Walters. On parlait d'une certaine boîte noire qui, dans la croyance populaire, contenait l'acte de mariage; on refusait d'ajouter foi au démenti que le roi avait donné à cette folle supposition, et un grand nombre d'Anglais s'obstinaient à voir dans ce beau jeune homme qui, à la droite de son père, restait le front couvert devant les plus grands barons de l'Angleterre, les Percy, les de Vère, qui drapait de deuil à la mort des têtes couronnées, un véritable prince de Galles, le futur héritier du trône.

Lorsque, par une politique qui fut également fatale à la France et à l'Angleterre, Charles II et Louis XIV s'allièrent contre la Hollande, le duc de Monmouth conduisit sur le continent les forces anglaises; il fit très-bien son devoir et fut fort estimé par les chefs célèbres de l'armée française. Aussi, lorsque le jeune général revint à Londres — c'était à l'heure de minuit — les magistrats de la Cité ordonnèrent aux *watchmen* de proclamer son joyeux retour. A cette nouvelle, toutes les fenêtres s'illuminèrent, des feux de joie flambèrent, et les cloches des églises sonnèrent leur carillon de fête.

A deux ou trois reprises, il parcourut l'Angleterre, et partout il fut reçu avec les honneurs que l'on n'accorde qu'au roi ou à son héritier. Laissons pour un instant la parole à un écrivain qui avait été le témoin de ces réjouissances.

« Il parcourut, dit Dalrymple, le Lancastreshire, le Straffordshire, le Worchestershire, le Chestershire avec une suite de plus de cent personnes armées et magnifiquement équipées. Les lords Macclesfield, Bradon, Rivers, Colchester, Delamarre, Russel, Grey, le chevalier Gilbert Gérard, et plusieurs autres de la noblesse, vinrent à sa rencontre, à différents endroits, à la tête de leurs vassaux, la plupart en armes, selon l'ancien usage que l'Angleterre n'avait point encore abandonné. Lorsqu'il approchait d'une ville, il descendait de voiture pour faire son entrée à cheval. Il était précédé par la grande et la petite noblesse en troupe et marchait seul; ensuite, à quelque distance, venait sa maison, brillamment parée. Ceux qui le recevaient dans les villes, formant haie, se disposaient sur trois rangs, la grande, la petite noblesse, la bourgeoisie se mettaient sur le premier; sur le second, les vassaux; au troisième, les domestiques. Partout où il dînait, il faisait dresser une table de deux cents couverts; il mangeait la porte ouverte, pour laisser la multitude arriver jusqu'à lui. D'autres fois, il prenait ses repas en plein champ, sous une tente magnifique, dont il faisait relever les côtés, afin d'être mieux vu. A Liverpool, il toucha les écrouelles, prérogative royale. Il entrait dans tous les divertissements de la province. D'une agilité prodigieuse, il fit à pied des luttes de course; et, après avoir vaincu les meilleurs coureurs, il recommençait en bottes, et l'emportait encore sur ceux qui n'étaient chaussés que de souliers. Les prix qu'il avait remportés le matin, le soir il les distribuait dans des fêtes. Partout, à son passage, on sonnait les cloches, on allumait des feux d'artifice, et l'on faisait de grandes décharges de mousqueterie. »

En opposition ouverte avec le duc d'York, après des intrigues d'influence, de Parlement et de cour, Monmouth, ainsi que le duc d'York, avaient été éloignés de Londres. A la mort de son père, mort pour ainsi dire foudroyante, le jeune prince se trouvait en Hollande, où il apprit que le duc d'York venait d'être proclamé roi sous le nom de Jacques II. C'en était donc fait de tous ses rêves, et cette couronne, à laquelle il avait aspiré, il ne pouvait plus y prétendre qu'en renversant, par une insurrection victorieuse, celui qui maintenant la portait.

En Hollande, le prince d'Orange, époux d'une fille protestante de Jacques II, qui était alors en Europe le héros et le boulevard du protestantisme, avait accueilli Monmouth comme un membre de sa famille, et dans le palais rigide et froid du statoudhérat il était parvenu à faire pénétrer un peu d'animation et un peu de jeunesse. Professeur émérite de toutes les danses françaises, en retour il apprit des belles jeunes filles de la Hollande l'art de patiner avec grâce. Lors de la mort de Charles II, Guillaume d'Orange avait bien fait promettre à Monmouth de ne rien entreprendre contre Jacques, mais placé sous l'influence de sa passion, harcelé par les nombreux réfugiés qui, pour échapper en Angleterre à la persécution ou à la mort, s'étaient sauvés en Hollande, le jeune prince n'avait pas eu la force de résister aux sollicitations qui le pressèrent, aux espérances que lui offrirent d'imprudents amis ou de perfides espions.

Voilà ce qu'était Monmouth, et dans quelles circonstances nous le trouvons à Lyme où nous revenons, après avoir donné à nos lecteurs quelques détails indispensables à la clarté de notre récit.

Le pauvre Bill, donnant le bras à son ami Dare, avait suivi le prétendant. Tantôt il se laissait aller à l'enthousiasme qui tournait toutes les têtes, à la petite gloriole du rôle qui lui était si subitement échu, tantôt il pensait à sa fabrique, et surtout à Ketty. Qu'allait-elle dire lorsqu'elle apprendrait ce qui venait de se passer? et maintenant, quand se ferait-elle cette noce si ardemment souhaitée et si impatiemment attendue? Ainsi les grands dans le jeu de leur ambition brisent, sans en prendre souci, je ne sais combien de bonheurs que les humbles avaient préparés, avec combien d'efforts, Dieu le sait! Dare lui répétait, il est vrai, que sa fortune était faite; que Monmouth, devenu roi, n'aurait rien à lui refuser; qu'il se trouvait en passe de devenir un grand personnage. Bill, tantôt y croyait, tantôt secouait mélancoliquement la tête, en pensant tout bas que le prince aurait dû retarder de quelques jours sa venue. « Il monocordisait et ratocinait ainsi », assis sur un escabeau dans un petit parloir attenant à un salon, bien modestement décoré, dans lequel Monmouth était entré avec les principaux personnages de son escorte, lorsque, la porte s'ouvrant brusquement, lord Grey parut sur le seuil et dit :

« Dare et Bill, entrez donc, Son Altesse Royale vous demande. »

Autour d'une table chargée de flacons de vins, de liqueurs, d'un énorme jambon d'York, d'un colossal fromage de Chester et de quelques solides pâtisseries, étaient assis le prince et ses amis :

« Où étiez-vous donc, messieurs? fit Monmouth en s'adressant à Dare et à Tom Bill; sachez, et que ce soit dit une fois pour toutes, tous les deux vous avez le droit d'entrer près de moi, et pour cette heure, faisant le métier de général et non point de prince, pendant que nous serons en campagne, ma table est la vôtre.

Asseyez-vous, et attaquez ce jambon et ces bouteilles, comme vous attaqueriez mes ennemis. Je sais, Dare, qu'un verre de Canarie ne vous fait point peur, et vous, monsieur Tom Bill, je crois avoir bien retenu votre nom : à la prospérité de vos amours ! Vous direz à la jeune fille que vous aimez, que Monmouth a bu en son honneur !

Tom, abasourdi par la cordialité de cet accueil, s'assit à une place, que de la main du prince lui indiquait, à côté de lord Grey. En entrant, il était à peu près décidé à revenir sur l'engagement que Dare lui avait fait contracter, et à demander son congé ; mais, capté par la réception qui lui était faite, flatté dans sa secrète vanité de se trouver assis à la même table qu'un fils de roi et qu'un pair du royaume, le brave Tom n'osa rien dire. Quelques rasades d'un vieux vin, tel qu'il n'en avait bu de sa vie, animant son cœur, il prit sa nouvelle fortune à gré, et résolut de s'attacher définitivement au sort du prétendant. Si Bill avait su le latin, il aurait dit ces mots de César dont on a tant abusé : *Alea jacta est!*

Tout en mangeant à la hâte, on parlait sérieusement affaire ; à chaque instant, des gens, venant du dehors, annonçaient qu'à l'envi les uns des autres les hommes

Les partisans. Dessin de Lix.

de Lyme s'enrôlaient et demandaient des armes ; c'était sans doute d'un bon présage, mais il fallait que rapidement l'insurrection s'étendît, et c'est dans ce but que Monmouth dit à Dare :

— Vous êtes de Tauton ; pensez-vous pouvoir y aller sans trop de danger et annoncer mon arrivée à ses habitants, qui m'étaient autrefois très-affectionnés?

— Oui, certainement, mon prince ; mais, à moins que vous n'en disposiez autrement, je n'irai pas seul, Tom Bill est très-influent parmi les maîtres et compagnons de la fabrique ; il viendra avec moi et nous sommes sûrs de réussir.

— A merveille, partez donc sans retard, messieurs; amenez-nous autant d'hommes que vous pourrez, des cavaliers surtout. Mais il faudra demain être de retour ; en attendant, nous achèverons notre débarquement et Anthony Buyce rangera en compagnie les hommes de Lyme. Combien y en a-t-il déjà?

— Cinq cents, monseigneur, répondit Buyce, c'est-à-dire tous les habitants qui sont d'âge et de force à porter une pique ou un mousquet. Si j'avais voulu enrôler les femmes, vous en auriez le plus joli régiment du monde, ajouta-t-il en riant.

— Allons, messieurs, le coup de l'étrier, et partez; nous qui restons, à l'ouvrage ! A demain, Tom Bill ; à demain, Dare.

Ils prirent congé du prince, et ce ne fut pas sans peine qu'ils purent traverser la foule qui entourait la maison. On les assiégeait de questions et d'offres de toute sorte; aussi Dare n'éprouva-t-il aucune difficulté à se procurer deux chevaux pour lui et son compagnon. Le maire s'était enfui, on prit ceux qu'il avait laissés dans son écurie. Mais Bill ne pouvait pas quitter Lyme sans dire adieu à sa chère Ketty.

Cette visite lui troublait fort le cœur. Comment serait-il reçu de la mère et de la fille? Comment expliquerait-il sa conduite à la veille d'un mariage dont quelques heures auparavant la date avait été fixée? C'est donc l'oreille basse, mais affectant un air de porteur de bonnes nouvelles, qu'il entra dans la maison propre et bien tenue de la mère de sa future. C'était une brave femme à qui, en mourant, son mari, marchand de poulies et de cordages, avait laissé une modeste aisance. La vieille dame était une protestante zélée; Tom espérait donc que, de ce côté du moins, ne viendrait pas l'orage; mais Ketty, de quel regard allait-elle le voir et de quels reproches l'accabler? Après avoir bien hésité, tourné et retourné son chapeau, préparé son petit discours, il entra et trouva les deux femmes assises devant la fenêtre, la vieille filant au fuseau et la jeune bobinant de la laine; tandis qu'une petite servante, les cheveux ébouriffés, allait, venait, veillant aux soins du ménage. A la vue de son fiancé, Ketty se leva et, accourant, lui dit :

— Tom, mon ami, remerciez ma mère; il sera fait comme vous désirez, et notre mariage aura lieu la semaine prochaine.

Cette annonce qui l'aurait, quelques heures auparavant, rendu si heureux, renversait toutes les phrases qu'il avait si péniblement arrangées; il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise de bois, à côté de la vieille dame, qui reprit :

— Oui, Tom Bill, j'ai consenti; et que le Seigneur, qui bénit les saintes unions, bénisse la vôtre, mes enfants! Gardez sa foi, honorez-le, et n'oubliez jamais que tout bonheur vient de lui.

En prononçant ces mots, Hannah Jennings prit la main de Ketty, et la mettant dans celle de Tom :

— Aimez-la, rendez-la heureuse, elle le mérite, elle a toujours été une obéissante, une bonne et sainte fille; elle m'a réconfortée dans mes chagrins, soignée dans mes maladies, tout le monde la respecte. La dot qu'elle vous apportera, mon fils, il faut si peu à une vieille comme moi, ne sera pas considérable, mais suffisante pour que votre femme ne vous soit jamais à charge.

— Ma mère!

— Pourquoi tes yeux pleurent-ils, puisque ton cœur est dans la joie, ma Ketty? Est-ce parce qu'il faudra me quitter?... Mais, d'abord, Lyme n'est pas bien loin de Tauton, vous viendrez me voir; de temps à autre, j'irai vous visiter. Et puis, et puis, murmura la bonne femme, quand Dieu aura béni votre mariage, comme il a béni la race de Jacob, qnand les petits viendront, si pour eux vous avez besoin de mon expérience et de mes soins, eh bien! j'irai m'établir près de vous, et mon mari me pardonnera de m'éloigner de sa tombe pour veiller sur leurs berceaux.....

En entendant ces paroles tant souhaitées, Tom, qui avait gardé la petite main de sa bien-aimée, suait à grosses gouttes, maudissait sa folie, et aurait voulu que la terre s'ouvrît sous ses pieds. Il fallait parler cependant, il le fit.

La mère se leva pour soutenir sa fille qui étouffait ses sanglots.

— Qu'avez-vous fait, malheureux? une mauvaise action. Qui vous donnait le droit de déchirer le cœur de mon enfant? Quelle confiance voulez-vous que nous ayons en vous, en vous dont les actes démentent les paroles? Vous reviendrez bientôt, dites-vous, qui le sait? Ne vous souvient-il plus que le Christ a écrit : « Celui qui se servira de l'épée..... »

— Oh! s'écria Ketty en mettant sa main sur les lèvres de sa mère, ne prononcez pas ces terribles paroles.

— Je ne suis pas de l'école de Filmer (1), reprit la bonne femme, et je saurais mourir pour ma foi; mais se jeter dans une aventure de passions ambitieuses et mondaines qui se couvrent du manteau de la religion, c'est la plus coupable des folies!

La scène fut vive, douloureuse; Ketty comprit alors combien elle aimait : elle finit par excuser Tom, par prendre sa défense, elle lui jura qu'elle l'attendrait, qu'elle prierait Dieu pour lui, elle le conjura de ne point s'exposer, et semblant, elle aussi, avoir confiance dans l'étoile de Monmouth, elle fit des vœux pour son rapide triomphe. Il fallait se séparer, les adieux furent tristes et touchants, la jeune fille s'était appuyée sur la poitrine de son fiancé.

— Allons, dit Mme Jennings, Dare doit vous attendre, partez, et si la mauvaise fortune vous frappe, accourez ici, car ici vous avez votre femme et votre mère.

— Vous m'aimerez toujours? lui murmura doucement Ketty suspendue à son cou.

— Tant que l'âme que Dieu m'a donnée sera dans mon cœur.

Dare et Tom furent bientôt à cheval, et partirent au galop acccompagnés des hourras des habitants de Lyme armés de piques, de mousquets, de faux emmanchées droites.

Tauton n'était qu'à quelques milles; mais à cette époque l'état des routes laissait tout à désirer. Un Anglais (2) nous en a transmis le triste tableau. Les voies étaient si mal entretenues, que très-souvent on laissait pourrir sur place les biens de la terre, tandis que, quelques lieues plus loin, les produits ne suffisaient pas à la consommation. Sur les meilleures lignes de communication les ornières étaient profondes, les descentes presque à pic et lès routes si mal tracées, qu'il était difficile de les suivre entre les marécages et les sauvages bruyères qui les bordaient. L'antiquaire Ralph Thoresby (3) faillit s'égarer sur la grande route du Nord, entre Barnby-Moor et Tuxford, et se perdit complétement entre Duncastre et York. Dans les plus beaux jours de la plus belle saison seulement, des voitures attelées de cinq à six chevaux, ou péniblement tirées par des bœufs, pouvaient lentement rouler sur le milieu de la route; les bas-côtés, remplis de boue, formaient de véritables fondrières, si les chariots s'y engageaient, ou ils versaient, ou ils s'y enfonçaient; si bien, qu'il fallait aller à plusieurs milles chercher du secours (4). Heureux encore le voyageur lorsqu'il ne rencontrait pas quelque rivière débordée, qu'il était

(1) La doctrine de la non-résistance. Filmer soutenait que le peuple devait rester soumis au prince, ce prince fût-il Néron.

(2) Posthwalte, *Dictionnaire des routes.*

(3) *Journal de Thoresby.*

(4) *Journal de Pepys.*

forcé de traverser en ayant de l'eau jusqu'au poitrail de son cheval. En 1685, précisément dans l'année où se passèrent les événements dont nous faisons le récit, un vice-roi d'Irlande, qui se rendit à Dublin, mit cinq heures à parcourir les quatorze milles qui séparent Saint-Asaph de Conway. Entre Conway et Beaumaris, il fut forcé de faire à pied la majeure partie de la route ; sa femme était en litière, et son pesant carrosse porté à bras par de vigoureux paysans.

Ce n'était point seulement l'état des routes qui rendait les voyages dangereux, elles fourmillaient de voleurs à main armée. Aux portes mêmes de Londres ce brigandage sévissait en plein jour. Il y avait péril à aller jusqu'à Chatam, et, sur le chemin de Cambridge, la forêt d'Epping passait à juste droit pour un repaire où grouillaient les voleurs. Dans l'année même qui vit la descente de Monmouth, la ville d'York avait été témoin de la mort de William Nevison, l'illustre voleur du Yorkshire, qui prélevait un lourd tribut sur les conducteurs de bestiaux du Nord. D'ailleurs, le meilleur fils du monde, toujours disposé à venir en aide aux malheureux ; épargné par la clémence royale, il s'était laissé prendre une seconde fois, et la corde avait fini son orageuse existence. Son nom, devenu légendaire, orné de toutes sortes d'exploits, de tours d'adresse et d'actes de générosité, n'est pas encore oublié des classes populaires, qui ne sont point assez intelligentes pour comprendre la différence qui existe entre ce que l'histoire appelle des *conquérants* et ce que la justice nomme des *bandits*.

Mais heureusement la route entre Lyme et Tauton était courte, point trop mauvaise ; Dare et Bill ne firent aucune mauvaise rencontre. Des voleurs, du reste, auraient fort hésité à les attaquer ; solides et bien armés, ils n'eussent pas laissé regarder le fond de leur bourse. Ils s'en allaient donc aussi lestement que le permettait la médiocre allure du cheval de Dare, ayant pleine confiance dans leur entreprise et récapitulant parmi leurs amis les noms de ceux sur lesquels ils croyaient pouvoir compter. Sous son père, Charles II, Monmouth avait visité Tauton, ses partisans y étaient nombreux, et les deux compagnons estimaient avec raison qu'au premier signal la ville entière se soulèverait. Durant la grande guerre civile, Tauton s'était déclarée en faveur du Parlement ; sous les ordres de Blake (1) elle soutint un long siége et, depuis la restauration des Stuarts, elle avait gardé ses opinions. Dare et Bill pouvaient donc espérer y faire facilement des recrues. Aussi, quand à la tombée du jour ils aperçurent la gracieuse tour de Sainte-Marie-Madeleine et les gras pâturages qui enceignaient l'industrieuse cité, ils poussèrent leurs chevaux. Dare allait retrouver ses joyeux compagnons de la milice qu'il commandait avant son exil, les camarades d'enfance avec lesquels il avait vidé tant de verres d'ale et de vin, et Tom, les ouvriers tisseurs, qui l'aimaient pour sa loyauté et la sûreté de son commerce.

Laissons-les remplir leur mission ; et revenons à Lyme. Après le départ des jeunes gens, et alors que Grey, Wade et les autres conspirateurs étaient allés sur le port soit pour présider au débarquement des armes et des munitions que l'on continuait à verser sur le quai, soit pour entretenir et régler l'enthousiasme de la population, Monmouth était resté seul avec un homme qui, depuis les cheveux jusqu'à la plante des pieds, suait le crime. Il était de très-grande taille et d'une maigreur effrayante, il avait le teint tout à la fois livide et bourgeonné, le front déprimé, la tête plate, les yeux petits, obliques, perpétuellement en mouvement, et ses longues oreilles sans bourrelets rappelaient celles des sauvages félins. Cet homme que Dryden, sous le nom de *Judas*, a cloué au pilori dans une immortelle satire, s'appelait Ferguson. Il avait été dans toutes les conspirations ourdies contre Charles II et Jacques II, et l'on ne se lassait pas d'admirer avec quel bonheur et quelle adresse, malgré son accent écossais et un physique qui rendait presque impossible tout déguisement, il était parvenu à se dérober à l'échafaud qui avait vu tomber les têtes si fières de Russel et d'Algernon Sidney.

(1) Il devint amiral et fut un des plus illustres marins qu'ait possédés l'Angleterre.

Cet homme, s'inclinant à se courber en deux, s'approcha de Monmouth un papier à la main.

— Monseigneur, lui dit-il, Dieu vous couvre de sa protection ; de la tâche que vous avez entreprise, le pas le plus difficile est fait, et Votre Altesse Royale voit avec quel enthousiasme le peuple embrasse sa cause. L'heure est venue d'adresser votre manifeste à la nation anglaise, afin que de toute part l'insurrection éclate et chasse le tyran usurpateur de votre couronne. Ce manifeste, selon vos ordres, je l'ai rédigé avec tout le soin imaginable, et si vous avez le temps de m'écouter, je vais vous en donner lecture.

— Eh bien, voyons, lisez...

Ferguson déploya lentement le papier, et il ouvrait la bouche, lorsque, sur un coup discrètement frappé à la porte, le prince dit : « Attendez, » et alla, lui-même ouvrir à la personne qui désirait entrer. C'était Jack, le vieux serviteur de Monmouth, il était chargé de portefeuilles, de petits coffrets ; c'étaient les archives du prétendant, elles contenaient les lettres de son père, de sa mère, et tous les papiers les plus précieux de son heureuse jeunesse. Il compta d'abord tous ces objets, pour s'assurer qu'aucun d'eux ne manquait, puis, avec des petites clefs d'or suspendues à une chaîne sur sa poitrine, il ouvrit une boîte, puis un portefeuille, et, rappelé vers des temps qui déjà étaient bien loin, il se mit à parcourir des caractères qui amenaient tantôt le sourire sur ses lèvres, tantôt dans ses yeux des larmes attendries.

Il avait oublié Ferguson et aussi, hélas ! sa situation ; combien cependant les heures étaient précieuses ! lorsque Buyce et Flechter de Saltoun vinrent le prier de vouloir bien descendre pour passer en revue les enrôlés de Lyme nouvellement armés, qui demandaient à saluer Son Altesse Royale.

— Votre vue fera de vieux soldats de ces jeunes recrues.

— Allons, fit le prince, allons, Saltoun !

Il se disposait à sortir de l'appartement, lorsque Ferguson, lui présentant une plume et le manifeste, lui dit :

— Si vous vouliez signer? ces lignes ne sont que la répétition pure et simple des paroles que Votre Altesse m'a dites mille fois.

Le léger et imprudent Monmouth prit la plume et signa sans lire. Une heure après, quand, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, le prince eut achevé sa revue et reçu le serment de ses hommes jurant de mourir pour lui, l'impudent Ferguson faisait sonner

les trompettes, et, du haut des marches de l'hôtel de ville, donnait lecture du fatal manifeste.

Ce n'était point la proclamation vibrante d'un général, d'un chef venant délivrer son pays, mais l'œuvre du plus insensé et du plus vil pamphlétaire. Monmouth y accusait Jacques, son oncle, d'avoir mis le feu à Londres, assassiné Essex et Godfrey de ses propres mains, et empoisonné le feu roi. Toutes ces accusations, notoirement fausses, abominables, étaient produites sans chaleur et dans le style le plus bassement injurieux. Cette pièce odieuse ne pouvait être que l'œuvre d'un fou ou du plus perfide ennemi du prince. Tous ceux qui autour de lui avaient le sens politique, Grey, Wade, accoururent et témoignèrent combien ils étaient blessés de ce qu'ils venaient d'entendre ; Monmouth leur avoua qu'il avait signé sans lire. On se mit aussitôt à rechercher Ferguson, et on resta plus d'une heure sans pouvoir le rejoindre. Amené devant le prince, il chercha vainement à défendre le manifeste, on l'accabla de reproches et Monmouth lui ordonna de faire disparaître ce tissu de mensonges et d'injures. Mais, avec l'apparence du plus profond regret, Ferguson répondit :

— Il est trop tard, depuis une heure je n'ai été occupé qu'à le répandre, de nombreux émissaires le portent dans tous les bourgs voisins.

La revue. Dessin de Lix.

Le mal se trouvait donc sans remède, et, dans ce triste moment, tous les exilés comprirent que jamais ni la haute noblesse, ni la *gentry* ne se rallieraient à des hommes s'annonçant par un tel langage.

Mais le mal était bien plus grand encore que ne le croyaient Monmouth et ses amis.

En cherchant à loger les compagnons du prince, les principaux habitants de Lyme avaient indiqué à Ferguson la maison de la veuve Jennings ; Ketty et sa mère l'avaient reçu sinon avec plaisir, du moins avec tous les égards qu'elles croyaient devoir à un si important personnage. La maison de la veuve ne consistait qu'en un rez-de-chaussée divisé en trois pièces et surmonté d'un grenier où couchait la petite bonne. L'une des pièces servait de cuisine, l'autre de parloir et de chambre à coucher, et la troisième était de même usage pour Ketty. Primitivement ces deux chambres n'en formaient qu'une seule, mais pour plus de commodité on l'avait séparée par un châssis de forte toile, que l'on avait grossièrement peinte en couleur, imitant une solide boiserie de chêne, et une petite porte s'ouvrait d'un compartiment dans l'autre. M^me^ Jennings, cédant gracieusement sa propre chambre à Ferguson, s'était réfugiée dans celle de sa fille, et elle était sortie pour

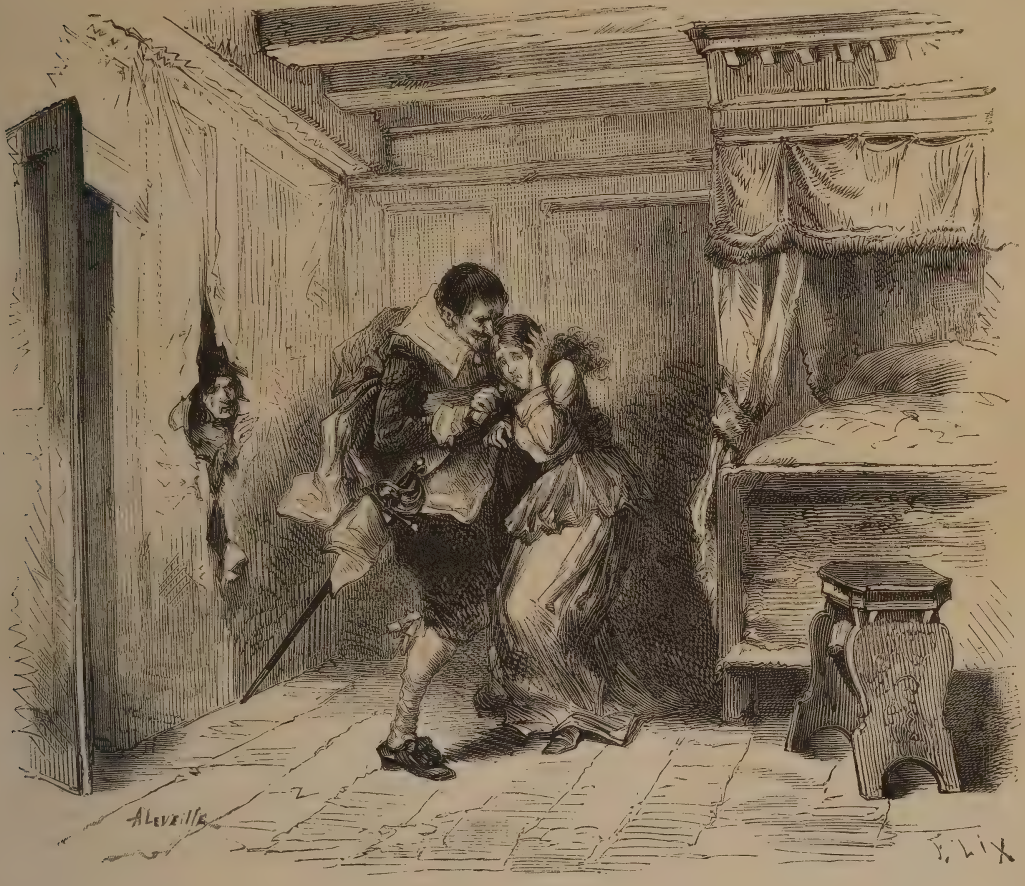
faire quelques achats, laissant seule Ketty, lorsque Ferguson rentra après sa dernière entrevue avec Monmouth.

Il était accompagné d'un homme qu'il avait amené de Hollande tout à la fois comme serviteur et secrétaire. Tranquillement assise et travaillant sans bruit, la jeune fille ne pouvait manquer d'entendre, lors même qu'elle aurait voulu s'en défendre, tout ce qui se faisait et se disait chez son voisin.

— Le tour est fait, le tour est fait! s'écria Ferguson en se frottant bruyamment les mains; et, d'un ton plus bas : Je veux bien que Ketch (1) me pende si, à présent un lord whig (1), un ministre anglican, presbytérien ou puritain, vient rejoindre notre écervelé? N'est-ce pas bien joué, ami Ned?

— Mais, au nom du ciel, comment a-t-il pu se casser ainsi bras et jambes en signant un tel manifeste!

— Ah! il fallait voir la figure de Grey, la colère de Wade et de Saltoun! mais je connais mon oison, il a signé sans lire, et j'ai envoyé de tous côtés des gens pour distribuer cette pièce superbe. Maintenant, Ned, il faut te préparer à partir cette nuit pour porter à Londres ce glorieux manifeste, et dire tout ce que tu as vu. Je te donnerai le mot d'ordre pour sortir de



Ketty. Dessin de Lix.

Lyme; une fois dehors, monte à cheval, et sans perdre une minute, mon brave Ned, cours, cours et ne t'arrête qu'à la porte de Jeffreys; qu'il prépare ses prisons, ses cordes, ses potences. A l'odeur du sang, il va rugir de joie, le tigre! et son maître fera écho. Il remplira tes poches de guinées, et tu reviendras bien vite près de moi, car notre tâche n'est pas finie! Cours te préparer, Ned, et ne t'attarde pas autour des bouteilles. Moi aussi je les aime, mais à chaque chose son heure. Quand le Monmouth sera mort, nous serons riches! riches! Alors vive la joie!

En prononçant ces mots, Ferguson, se renversant, s'appuya sur la mince toile formant cloison; elle craqua, et le traître, à travers la large déchirure, vit Ketty tremblant de tous ses membres et pâle comme une morte.

Il resta un instant immobile, anxieux, ses lèvres se plissèrent de colère et de ses yeux sombres jaillirent des éclairs, mais bientôt son visage reprit son expression de lâche bassesse.

— Eh! qui vous savait là, notre charmante hôtesse! s'écria-t-il, la colombe ne fait pas de bruit dans son nid.

(1) Nom du bourreau de Londres.

(1) Les whigs étaient les adversaires politiques de Jacques II.

Permettez-moi de m'approcher pour vous remercier de votre aimable hospitalité, et pour vous demander pardon du dégât involontaire que je viens de commettre.

En prononçant ces mots, il fit un signe à Ned et lui murmura à l'oreille :

— Regarde et tais-toi.

Puis, ouvrant la petite porte de la chambrette de Ketty, il s'avança vers elle en se donnant toutes les grâces dont il était capable : courbant ses épaules hautes et voûtées, ployant son long corps, son cou de grue, et souriant de la bouche et des yeux. Ketty avait bien envie de fuir, elle n'osa pas. La main froide de Ferguson toucha la sienne, qu'elle retira vivement, comme si un serpent l'eût effleurée.

— N'ayez donc pas peur, la belle enfant ! et daignez accepter, en souvenir, non de moi, mais de notre glorieux duc, ce léger présent.

En parlant ainsi il sortit d'une poche particulière de son justaucorps un petit flacon d'argent niellé et curieusement ciselé ; et comme Ketty faisait de la tête un signe de refus :

— On ne repousse pas plus les dons des rois que les dons de Dieu, dit-il. Celui-ci contient une essence distillée à Paris, elle est d'une odeur aussi délicieuse que l'éclat de vos beaux yeux.

La jeune fille, persistant dans son refus, voulut faire un pas en arrière ; Ferguson la retint presque brutalement, et la contraignit à respirer le flacon débouché. Elle poussa un faible cri, en portant ses deux mains à ses tempes. Alors la pressant contre lui, il maintint de force sous ses narines palpitantes le fatal flacon. Ketty frémit de tous ses membres, comme un oiseau blessé, son visage s'empourpra, ses bras s'abaissèrent et elle s'affaissa sur sa chaise ; Ferguson laissa tomber sur ses lèvres une goutte de la perfide liqueur, il arrangea le corps inanimé de la jeune fille de manière à ce qu'il ne roulât point à terre, se retira, ferma doucement la porte, remit dans sa poche le flacon meurtrier et revint près de Ned qui, livide et les cheveux hérissés, avait, à travers l'échancrure du papier, suivi cette épouvantable scène.

— Vite, vite, partons...

Voyant la pâleur de son compagnon :

— Que veux-tu, Ned, ce n'est pas ma faute ; elle avait entendu, elle aurait parlé. C'est dommage, elle était gentille... Hein ! que dis-tu de mon flacon ? je craignais qu'il ne fût éventé. Allons-nous-en, car lorsque la mère rentrera, il y aura ici des larmes et des cris ; je ne veux ni voir les unes, ni entendre les autres.

Le misérable et son compagnon sortirent, après avoir annoncé à la petite bonne qu'ils ne reviendraient pas. Ferguson, aussi calme qu'un honnête homme, lui donna quelques shillings et s'éloigna d'un pas lent et tranquille

A. GENEVAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

ÉTUDES MORALES.

LES ÉPÉES DE L'ABBÉ TRISTAN.

Mme veuve Poinsot, qui demeurait à Champigny-sur-Yonne, juste en face de l'église, était une petite vieille ridée, maigre, pâle, toujours vêtue de noir et coiffée de cheveux gris roulés des deux côtés du front. Elle plaisait à première vue, quoiqu'il y eût dans toute sa personne quelque chose d'ascétique et de froid. Son visage était sans expression, son regard terne ; sa vie semblait purement végétative. Quelque grande douleur en avait-elle arrêté les rouages ? Était-ce un remords dont l'obsession continuelle en avait lentement usé toutes les forces ? On l'ignorait. La curiosité des gens du village n'avait pu mordre sur son passé. Elle avait, en revanche, sur le présent copieuse et régulière pâture. Depuis quelque vingt ans que la maman Poinsot habitait Champigny, elle n'avait rien fait, rien dit, rien pensé, peut-être, que l'on ne sût.

Eté comme hiver, elle ouvrait à six heures du matin la fenêtre de sa chambre qui donnait sur la place, et faisait elle-même son ménage, répondant par un bonjour monotone au bonjour de ceux qui passaient. Cela fait, et son café pris, elle allait à la messe, en revenait à huit heures et demie, et jusqu'à l'heure du déjeuner se promenait dans son clos. Un vrai fouillis ! légumes et fleurs y poussaient pêle-mêle ; le lierre et la vigne y montaient au même treillage. Sans zèle, sans plaisir apparent, elle échenillait par-ci, taillait par-là, suivant la saison, cueillait les fruits mûrs, ramassait les fruits tombés, et rentrait. Toute l'après-midi, on la voyait lire ou travailler dans sa chambre. Elle dînait à cinq heures et se couchait à neuf. Tous les jours de l'année c'était ainsi. Du 1er janvier au 31 décembre, le chiffre de sa dépense n'atteignait pas deux mille francs.

Elle était riche pourtant. Quoique ses biens ne fussent pas en terres, on en savait le compte, et c'était en hochant la tête que l'on disait dans le pays :

— Elle a vingt bonnes mille livres de rente, la maman Poinsot.

Oh ! ces vingt bonnes mille livres de rente, que de « bonjour, ma chère dame ! » elle leur devait ! Il est juste de dire que, fort économe pour elle-même, elle ne l'était pas pour les pauvres, et donnait beaucoup. N'eût-elle rien donné, on n'en eût pas moins salué très-bas ses vingt bonnes mille livres de rente.

La considération qu'inspirait cette fortune avait rejailli sur deux personnages, ses seuls héritiers, appelés à jouer un rôle important dans ce récit.

M. Séraphin, le propre neveu de la maman Poinsot, était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, mince, qui portait roulés en dessous ses longs cheveux d'un blanc jaunâtre. Il était ordinairement vêtu d'une vaste redingote râpée, et coiffé d'un chapeau à larges bords qui, posé sur le derrière de la tête, lui donnait un faux air de Basile. Les manières étaient à l'avenant, insinuantes, mielleuses. On le trouvait généralement trop poli ; d'autant que le regard disait non, quand la bouche disait oui. Oh ! sans les vingt bonnes mille livres de rente, que de gens lui auraient tourné le dos ! Personnellement, il ne possédait rien. Commis marchand, soldat, clerc d'huissier, courtier d'assurances, il avait, sans l'atteindre, poursuivi longtemps dame Fortune, et, battant de l'aile, mourant de

faim, n'en pouvant plus, était venu s'abattre un beau jour à Champigny sur l'héritage de la tante Poinsot.

Anna, sa femme — on l'appelait Nana — une petite boulotte, lui avait à la longue pris quelque chose de ses manières obséquieuses et de sa politesse rampante. Mais sous cette nature d'emprunt sa nature propre n'avait pas disparu ; et cette greffe bizarre avait donné les plus étonnants résultats. D'un côté Nana riait, de l'autre elle pleurait ; elle était à la fois insolente et humble, vive et mesurée ; on avait fini par croire qu'elle n'était rien. On l'avait cotée : zéro ; et elle passait inaperçue à la suite de son mari dans le rayonnement lumineux des vingt mille livres de rente à venir, qu'elle ne convoitait pas moins que lui.

Logés près de la maman Poinsot dans une maison presque bourgeoise, dont — soit dit entre parenthèses — elle payait le loyer, ils avaient organisé tous deux autour d'elle une surveillance minutieuse. Ils l'avaient isolée peu à peu sous prétexte que leur affection lui suffisait. Chaque jour ils trouvaient, l'un ou l'autre, quelque raison d'entrer chez elle : Ma chère tante, par-ci ; ma bonne tante, par-là. La bonne tante ne semblait pas absolument convaincue de la sincérité de ces protestations, qui ne lui arrachaient ni bonne parole, ni remercîment, ni sourire. Inutile d'ajouter que cela ne décourageait en rien l'honnête Séraphin. Peu lui importaient la confiance et l'affection pourvu qu'il fût sûr de l'héritage. Et s'il avait eu l'entière certitude qu'il ne se trouvait là personne pour le lui disputer, l'indifférence de la maman Poinsot n'aurait certes pas troublé son sommeil.

Mais il était quelqu'un dans le pays dont la présence lui semblait dangereuse ; quelqu'un dont il avait peur, et qu'il n'osait ou ne pouvait pas écarter. C'était le curé de Champigny, l'abbé Tristan. Il savait de longue date quelle vive et profonde amitié lui portait la maman Poinsot, dont le visage ne s'animait que pour lui. Dès qu'il était là, ses regards, habituellement sans clarté, s'illuminaient. Il suffisait de l'avoir vue lui tendre la main, de l'avoir entendue lui dire : « Vous êtes en retard ce soir ! » pour comprendre que l'on aurait risqué gros à lutter ouvertement contre son influence.

Séraphin, qui jugeait les autres d'après lui-même, tremblait de le voir accaparer un jour à son profit tout ou partie de la succession. De là était née une haine profonde qu'il cachait sous les dehors d'une politesse trop plate pour que l'abbé s'y laissâ prendre, mais assez bien jouée pour que la veuve, flattée dans ses secrètes affections, pût se faire un scrupule de spolier ses héritiers légitimes.

Rien dans l'extérieur de l'abbé ne justifiait pourtant les appréhensions de Séraphin.

Tout, en lui, respirait la santé, la droiture, la force, le contentement de soi-même et du prochain. Il était grand, robuste, carré des épaules. Ses longs cheveux grisonnants, rejetés en arrière, encadraient une bonne et large face épanouie, presque toujours éclairée par un sourire bienveillant. Le regard était droit, l'allure franche. Il marchait la tête haute, la poitrine en avant, et frappant du talon. Il avait moins l'air d'un prêtre que d'un officier de cavalerie.

C'est qu'il avait, en effet, porté la cuirasse avant de porter la soutane.

Issu de la famille de Taillebourg, une des plus illustres et des plus anciennes de la Gascogne, Tristan, dès sa jeunesse, avait été destiné par son père à la carrière des armes, pour laquelle il semblait merveilleusement doué. Energique, adroit, courageux, il pouvait en affronter les périls et les fatigues, et devait y faire son chemin rapidement.

N'ayant point alors de vocation arrêtée, il obéit, fut reçu des premiers à l'École militaire, et nommé quatre ans après sous-lieutenant au 8e régiment de cuirassiers.

C'était en 1823, la guerre venait d'être déclarée à l'Espagne. Le 8e cuirassiers fut désigné pour faire partie du corps d'expédition.

Tristan de Taillebourg ne connaissait encore de la vie du soldat que ses petits côtés, que ses exigences minutieuses ; il partit, animé du vague désir d'en connaître les héroïsmes et de se voir le sabre à la main.

L'occasion ne se fit pas attendre. Il était au camp depuis trois jours ; on sonne : A cheval ! Un détachement ennemi venait de surprendre nos avant-postes ; il fallait charger.

Qu'il est terrible ce moment qui précède l'action ! Qu'elles sont longues, pour le plus brave, ces minutes qui le séparent de la mort au-devant de laquelle son devoir l'oblige à courir !

Tristan fut content de lui-même, il se sentait calme. Le sabre levé, il entraîna ses hommes et s'élança le premier. Mais, lorsqu'il fut dans la mêlée, lorsqu'il aperçut contre la selle de son cheval un homme que son sabre allait tuer en retombant, l'horreur du sang versé le prit à la gorge. D'une main, il repoussa l'homme et le renversa ; de l'autre, il abaissa lentement son sabre et le remit dans le fourreau.

La campagne terminée, il quittait le régiment pour n'y plus revenir, et entrait au séminaire. Cette résolution venait sans doute moins d'un exclusif amour de Dieu que d'une immense pitié pour les hommes. Dans le spectacle de ce qui lui semblait être le mal, il avait puisé le désir impérieux de faire ce qu'il croyait être le bien : instruire, moraliser et secourir. Toute sa religion se résumait en quelques mots : *Pax Domini sit vobiscum!* Que la paix du Seigneur soit avec vous ! Nulle pensée ambitieuse ne se mêlait donc à ses projets d'avenir. Il fit bon marché des hautes protections qui lui étaient acquises, et ce fut sur sa demande qu'au sortir du séminaire on l'envoya comme desservant à Champigny.

Il y a des natures qui commandent la sympathie. Telle était celle de l'abbé. Dès les premiers jours de son installation, tout le monde avait été frappé de la rondeur cavalière de ses allures, de son indulgente bonhomie. En six mois, il fut au mieux avec ses paroissiens. Il ne leur en avait pas fallu tant pour le connaître. Toujours et partout on le trouvait : chez lui, si l'on sonnait à sa porte la main tendue ; aux champs, si, pendant la moisson, il fallait, pour éviter l'orage, charger les gerbes à la hâte et regagner la ferme ; au temps de la vendange, s'il s'agissait de pousser à la roue, ou de caler une cuve trop lourde. La force impose toujours, et la solidité de ses muscles lui fit presque autant d'amis dans le village que l'exquise bonté de son cœur.

Ce n'est pas cela sans doute qui lui valut les bonnes grâces de la maman Poinsot. Comment s'établit leur intimité ? Personne ne s'en inquiéta. Toujours est-il qu'il fut reçu, dès l'abord, à bras ouverts, et devint, avec le temps, aussi indispensable à sa pénitente que lui étaient, à son insu peut-être, devenues les parties d'échecs qu'il faisait avec elle tous les jeudis.

Depuis vingt ans, en effet, que l'abbé Tristan occupait cette cure pour laquelle il avait refusé tout avancement, pas un jeudi ne s'était écoulé sans qu'il frappât vers six heures à la porte de la maman Poinsot.

Il entrait de son pas sonore dans le grand salon, tendait la main à sa vieille amie, et ne répondait que par un salut quelque peu hautain aux génuflexions et aux compliments amphigouriques de Séraphin, qui formait avec Nana et la chatte l'inévitable complément de ces petites soirées intimes.

C'était une véritable torture pour Séraphin que ce salut de l'abbé. Il comprenait le dédain de ce léger mouvement de la tête, de ce clignement des yeux; il mesurait bon gré mal gré la distance qui le séparait d'un tel homme, et sa haine s'en augmentait. L'abbé, de son côté, pour ne rien répondre à ses basses flatteries, pour ne lui témoigner que si légèrement son aversion, devait faire un effort violent sur lui-même, et se dire un bon quart d'heure avant d'entrer :

— Il le faut. Pour cette chère amie dont je troublerais inutilement la vie, il le faut. Pour moi, qui suis prêtre, il le faut!

Car l'abbé Tristan — la perfection n'est pas de ce monde — en était réduit à compter dans tous ses examens de conscience un péché capital, toujours le même, contre lequel échouait sa volonté. Les brusques remontrances de sa servante Brigitte, les conseils affectueux de la maman Poinsot n'y pouvaient rien.

L'abbé Tristan était colère !

— Qué brave homme! disait-on dans le pays; qué malheur qu'il ait la tête si près du bonnet!

On chercherait vainement une expression pour peindre mieux le côté faible du caractère de l'abbé. Lorsque par hasard, au catéchisme, les enfants — c'est de leur âge — babillaient au lieu de l'écouter, il lui était arrivé maintes fois dans la chapelle où il s'efforçait d'élever jusqu'à Dieu les âmes de tout ce petit monde, il lui était arrivé d'ébaucher la première syllabe d'un juron dont la seconde lui rentrait dans la gorge au point de l'étouffer.

Il s'en allait alors devant le maître-autel, s'agenouillait, priait un instant, se relevait, et de sa bonne grosse voix de basse-taille :

— Je vous demande pardon, mes enfants, disait-il, je me suis mis en colère.

Il avait des larmes dans les yeux. — Chose étrange! à compter de ce moment, si longue que fût la leçon, les gamins ne bronchaient plus.

Le soir, en rentrant à la cure, il disait :

— Je me suis mis en colère, Brigitte.

— Ben sûr que oui! répondait la vieille servante en levant les épaules.

— Cela me jouera quelque mauvais tour, Brigitte.

— Ça se pourrait ben, m'sieur le curé.

— Vous me supprimerez un plat.

— Encore de vos idées!

— J'ai trop de sang, Brigitte.

Que l'on juge d'après cela de ce qu'il lui fallait d'efforts pour ne pas rompre en visière à Séraphin, dont chaque phrase, si mielleuse qu'elle fût, cachait une ironie; dont toute la personne respirait le mensonge, la duplicité, la fourberie.

Lorsque ces piqûres d'épingle dont on le harcelait dans le but évident de lui faire déserter la maison devenaient intolérables, lorsqu'il se sentait près d'éclater, l'abbé se levait et faisait à grands pas deux ou trois fois le tour du salon. La maman Poinsot lui demandait, toute surprise :

— Qu'avez-vous donc, mon ami?

— Rien... rien!... répondait-il, cela va se passer.

Et il venait reprendre sa partie.

La secrète division qui régnait entre les hôtes habituels des jeudis de Mme Poinsot n'avait fait que s'aggraver avec le temps. L'abbé n'était pas devenu plus patient; Séraphin n'avait en rien modifié son plan d'attaque; et, quoiqu'il n'osât battre ouvertement en brèche la solide position de son adversaire, il était à craindre qu'un jour ou l'autre la querelle, si longtemps évitée par l'un, si ardemment cherchée par l'autre, ne devînt inévitable.

Les choses en étaient là quand Mme Poinsot, depuis longtemps souffrante, tomba gravement malade et se mit au lit.

Nana s'installa le soir même à son chevet.

Séraphin fit apporter les guenilles qui composaient sa garde-robe et prit possession du logis. Bien que la pauvre femme ne fût point encore assez bas pour que l'on pût escompter son héritage à coup sûr, il lui semblait bon d'affirmer ses droits, d'occuper la place et de se mettre en mesure de parer à tout événement dans le cas, possible à ses yeux, où l'abbé profiterait de l'affaiblissement des facultés de la malade pour obtenir un legs en faveur de la paroisse ou de quelque communauté religieuse.

Il ne pouvait — et le savait bien — lui fermer la porte tant qu'il resterait à la maman Poinsot une lueur de vie et de raison. Il aurait fallu que, poussé à bout, rebuté par les allusions et les épigrammes, l'abbé, pour éviter un scandale, se retirât. Si aléatoire qu'elle fût, c'était une chance à courir.

Lorsque, averti par Brigitte, l'abbé Tristan sut la maladie de sa chère pénitente, il se présenta.

— Oh! lui dit Séraphin, quel chagrin pour nous, qui l'aimons tant!... Elle est bien bas! bien bas!... Quel chagrin! Sans compter que voilà nos charmants jeudis à vau-l'eau!... Nous voilà privés du plaisir de vous voir le jeudi!

— C'est un plaisir que vous aurez tous les jours, mon cher monsieur Séraphin, répondit froidement l'abbé. Il est de mon devoir d'apporter dans cette maison toutes les consolations dont je dispose comme prêtre et comme ami.

— Oh! monsieur l'abbé, nous connaissons, ma femme et moi, l'excellente bonté de votre cœur, l'honorabilité de votre caractère!

En prononçant le mot « ho-no-ra-bi-li-té », dont il espaçait démesurément les syllabes, Séraphin s'était courbé jusqu'à terre, en même temps que de sa main droite il essuyait, par habitude, le parement de sa manche gauche.

L'abbé ne lui laissa pas le temps de se relever. Il passa sans lui répondre et se dirigea vers la chambre de Mme Poinsot, dont la porte s'ouvrait au fond de la salle à manger, où Séraphin l'avait reçu.

La malade, assoupie, les yeux fermés, la tête penchée en arrière, n'entendit ni le bruit de ses pas, ni le bruit de la porte qu'il venait de refermer. Il fit une courte prière au pied du lit, prit un fauteuil et s'assit en soupirant près de la fenêtre. Une tristesse profonde, un vague pressentiment l'obsédaient. Il se souvenait des bonnes causeries dans lesquelles s'épanchait tout entière l'âme de cette pauvre femme dont il connais-

sait, ou croyait connaître, les plus secrètes et les plus intimes pensées. Il se souvenait de cette affection, dont les témoignages lui avaient, dans les premiers temps de son séjour à la cure, aplani les difficultés de son ministère. Et tristement il songeait que la mort, dans quelques jours, dans quelques heures, peut-être moins, allait entre ce bonheur et lui mettre la distance de l'éternité!

Ses yeux allaient du lit à la fenêtre, par laquelle il apercevait le cimetière. On était à la fin de l'automne; les feuilles des peupliers tombaient et semaient de points d'or l'herbe épaisse et haute qui, pendant toute la saison d'été, avait poussé sur les tombes. Çà et là, autour de l'église, des croix étalaient leurs bras noirs. Plus loin, noyés dans une sorte de brouillard, il entrevoyait sur la hauteur la margelle de pierre d'un abreuvoir, les maisons du village et le sommet des noyers qui bordent le chemin des vignes. Comme tout change d'aspect selon que le cœur est triste ou joyeux! Maintes fois, de la cure, il avait regardé tout cela; maintes fois il avait dit :

— Cette vue est charmante, Brigitte! Elle vaut pour moi tous les horizons fameux de l'Italie et de la Suisse.

Et cette vue le faisait pleurer maintenant!

Un mouvement de Mme Poinsot le tira de sa rêverie et le ramena près du lit.

— Ah! c'est vous, mon ami? dit-elle d'un air agité; il faut que je vous parle.

Jamais l'abbé n'avait vu pareille expression sur son

L'abbé Tristan et Séraphin. Dessin de Gilbert.

visage. Tout surpris, il se préparait à l'écouter, quand un cheval s'arrêta devant la porte. Des voix et des pas retentirent dans la maison. C'était le médecin qui venait de Pont-sur-Yonne.

Il entra suivi de Nana, qui pleurait de l'œil gauche et s'essuyait l'œil droit.

—Revenez demain, dit tout bas Mme Poinsot à l'abbé Tristan, *il faut* que je vous parle!...

L'abbé répondit par un serrement de main et céda la place au docteur.

Dans la pièce voisine Séraphin l'attendait.

— Ah! monsieur l'abbé, dit-il, nous sommes bien affligés, ma femme et moi!... Ce que c'est que la maladie!... Cette chère tante, si bonne, si indulgente, est devenue presque dure pour nous!... Elle nous parle à peine...; on dirait que nous la gênons!... Je suis le fils de son frère, pourtant! Elle n'a pas de plus proche parent que moi, mon cher monsieur!... Et la famille avant tout, n'est-ce pas?... la famille avant tout!

L'abbé ne comprit pas, ou ne voulut pas comprendre, le doute injurieux qui lui valait ces sentimentales doléances. Il salua légèrement Séraphin et sortit.

Il avait à peine franchi le seuil que la porte fut refermée derrière lui avec une violence telle qu'il se retourna. C'était une démonstration trop clairement, trop insolemment hostile. Pâle de colère, il étendit le bras pour saisir le cordon de la sonnette et carillonner. Il eut heureusement la force de ne pas céder à la tentation. Il songea que, pour se faire justice, il risquait d'aggraver l'état de sa chère malade; et, précipitam-

ment, il regagna la cure située sur la place même de l'église, à quelques pas de la maison.

— Brigitte, dit-il en entrant, Séraphin n'est qu'un drôle, et sa femme qu'une intrigante !

Et, pour expliquer sa colère, il conta ce qui venait de se passer.

— M'est avis, monsieur le curé, qu'ils seront bien aises d'hériter... Vous verrez leur mine si la pauvre femme en réchappe !

— Elle n'est pas perdue, Dieu merci ! dit vivement l'abbé en s'asseyant devant la table, sur laquelle Brigitte venait de poser la soupière et les assiettes.

— Qui sait, monsieur le curé, si ces gens-là ne mettront pas le médecin dehors..., et vous par-dessus le marché !

— Que dites-vous là ?

— Je dis qu'un beau matin on vous fermera devant le nez la porte que l'on vous a fermée derrière le dos.

— Ce misérable oserait...

L'abbé n'acheva pas la phrase ; il avait, en la commençant, donné sur la table un si furieux coup de poing que son assiette s'était brisée. La soupe répandue inondait la nappe et tombait sur le plancher.

— Voilà du joli ! dit Brigitte.

L'abbé regarda le dégât d'un air stupéfait, joignit les mains, baissa la tête, fit un imperceptible signe de croix et sortit.

Il prit machinalement le chemin des vignes, tout aux émotions de cette journée grosse d'orages pour lui. Sa présence gênait Séraphin. Pourquoi? Voilà ce qu'il cherchait naïvement. Il ne lui venait pas à l'esprit que l'on pût le supposer capable d'une basse cupidité. Il ne voyait dans tout cela que l'antipathie d'un caractère faux et tortueux pour sa nature franche et droite.

Perdu dans ces pensées, il atteignit le plateau des carrières. Toute la vallée de l'Yonne se déroulait à ses pieds, plus belle que jamais à la lueur du crépuscule qui en noyait les détails dans une demi-teinte fantastique. Pendant quelques minutes il admira, malgré lui pour ainsi dire, ce merveilleux spectacle ; puis, calmé par le silence imposant de la nuit, il rentra, dit bonsoir à Brigitte et remonta chez lui.

S'il est vrai que les choses reflètent la pensée de celui qui vit au milieu d'elles ; s'il est vrai que l'homme se trahit dans la disposition des lieux qu'il habite, il suffisait, pour juger l'abbé Tristan, de voir sa petite chambre toute propre et toute gaie, avec son papier gris-clair, ses meubles luisants et ses tentures de percale blanche bordées de rouge.

Quelque chose y choquait cependant à première vue, comme une tache : c'étaient deux épées suspendues au-dessus de la table de travail en face du lit; deux de ces longues épées triangulaires à garde d'acier percée de petits trous et garnie de peau de daim, qui portent le nom d'*épées de combat*.

Pourquoi ces armes? Etait-ce chez le prêtre un dernier vestige du soldat? le regret inavoué d'une existence que lui embellissait dans le lointain du passé sa vie d'abnégation et de dévouement? Les plus dévotes de la paroisse n'étaient pas loin de le croire; et plus d'une — Brigitte la première — avait tenté de faire disparaître ce trophée scandaleux. L'abbé n'avait point cédé.

Quelque respectable souvenir s'y attachait sans doute, puisque, lors de sa dernière tournée, l'archevêque de Sens n'avait, en visitant la cure, fait à ce sujet aucune observation et s'était ostensiblement promené dans le village au bras de l'abbé.

Ce souvenir, dont il n'avait dit à personne le secret, connu de l'archevêque seul et de quelques personnes qui avaient autrefois vécu dans l'intimité de la famille de Taillebourg, remontait à l'époque où Tristan, tout jeune homme, se préparant à Saint-Cyr, avait appris la mort de son père dans les circonstances tragiques et bizarres que nous allons rapporter.

Le baron de Taillebourg, ennemi déclaré des principes nouveaux mis en avant par la révolution de 1789, avait suivi les princes à l'étranger. Il rentra vers 1816, à l'époque où les haines et les rancunes étaient plus violentes que jamais. On venait de mettre en demi-solde un grand nombre d'officiers de l'armée impériale qui, faute de pouvoir s'en prendre au roi lui-même, s'en prenaient à ses partisans. Jamais les duels ne furent si nombreux qu'alors. On se battait pour un oui, pour un non, pour rien.

Un jour — il était deux heures de l'après-midi — retenu par des rendez-vous d'affaires, le baron de Taillebourg, n'ayant pas déjeuné, entre au café de Paris. Il venait de s'asseoir et d'appeler le garçon, lorsqu'un grand gaillard — évidemment un officier en demi-solde — placé à sa gauche, dit tout haut en ricanant :

— Ça sent la poudre à la maréchale ici !

Le baron feignit de n'avoir pas entendu. Le garçon s'était approché.

— Que faut-il servir à monsieur?

— Une tasse de chocolat.

— Singulière idée, monsieur, lui dit le même personnage, de prendre du chocolat à cette heure-ci !

— Chacun son goût, monsieur.

— N'importe, c'est une singulière idée!

Le baron s'apprêtait à déjeuner.

— C'est une singulière idée que vous avez là ! répéta pour la troisième fois l'officier.

— Est-ce une querelle, monsieur ?

— Vous avez mis le temps à vous en apercevoir.

Séance tenante on prit une voiture ; on se rendit au bois de Boulogne ; on mesura les épées. Cinq minutes après, l'officier, grièvement blessé, gisait sur l'herbe entre les mains de ses camarades. Le baron remonta en voiture, revint au café de Paris, se remit à la même table et demanda son chocolat.

En même temps que lui, l'un des témoins de l'officier blessé venait d'entrer !

— Quelle singulière idée, monsieur, dit-il poliment, de prendre du chocolat à cette heure-ci.

— Monsieur, répondit en se levant le baron, je viens de vous donner la preuve que je ne recule pas devant la pointe d'une épée. Mais j'estime qu'il y a mieux à faire aujourd'hui pour les gens de cœur que de se battre et de se tuer sans raison sérieuse. De pareilles rencontres ne font pas honneur à ceux qui les cherchent et finiraient par déconsidérer ceux qui les acceptent. Vous pouvez continuer la sotte plaisanterie dont vient d'être victime un des vôtres. Je n'entends plus. Je n'écoute plus. Je ne me battrai pas.

— Allons donc ! dit l'officier.

Et, levant la main, il frappa violemment le baron au visage.

M. de Taillebourg ne pouvait hésiter. On remonta dans le même fiacre; on retourna au bois de Boulogne ; mais, cette fois, à la place même où tombait cinq mi-

nutes plus tôt l'officier, ce fut le baron de Taillebourg qui tomba pour ne plus se relever.

Aveuglé par la colère, il avait tiré comme un écolier. Ce soufflet reçu l'avait tué.

Du mince héritage paternel, il ne restait à l'abbé Tristan que les deux épées qui avaient servi dans ce duel funeste. Il les regardait souvent, surtout lorsque, à certaines époques de l'année, ses colères devenaient plus fréquentes et plus vives. Il demandait à ces tristes souvenirs le courage, la résignation, le sang-froid.

Le pauvre homme ne se doutait pas, hélas! de l'étrange similitude que Dieu devait mettre plus tard entre les destinées du père et du fils.

Le soir où nous l'avons laissé dans sa chambre après sa courte visite à la maman Poinsot, il s'endormit tout à cette pensée :

— Qu'a-t-elle à me dire? Et pourquoi cet air agité?

Aussi, le lendemain matin, fut-il de bonne heure chez elle. Lorsqu'il entra dans la chambre, Nana, la larme à l'œil, était près du lit. Elle se leva pour lui céder sa place, mais, au lieu de sortir, alla s'installer près de la fenêtre, traînant après elle un amas de guenilles qu'elle ravaudait.

— Ma nièce, lui dit la malade, laissez-moi seule avec M. le curé, je vous prie.

Cela était dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique. La digne épouse de Séraphin dut se résigner à sortir et à rejoindre son mari, qui fit, en apprenant la chose, une grimace des plus expressives. Il flairait un danger.

La visite de l'abbé ne dura cependant guère plus de cinq minutes. Mais en faut-il plus pour annuler un testament, signer une donation, consentir une vente?

Que s'était-il passé? Nul n'aurait pu le dire. On avait pris soin de fermer portes et fenêtres. Toujours est-il qu'en sortant de chez Mme Poinsot, l'abbé courut chez lui, remplit sa valise à la hâte et sauta dans la diligence de Paris, qui passait tous les jours à neuf heures sur la grande route, en bas du village, devant l'auberge du *Soleil d'or*.

Depuis vingt ans il n'avait pas quitté la cure. Nous vous laissons à penser si ce voyage fut commenté dans le pays!

La nouvelle s'en était rapidement propagée. Elle n'arriva cependant que vers le soir aux oreilles de Séraphin.

— A Paris! s'écria-t-il; à Paris!

Il sortit comme un fou du bureau de tabac où l'on venait de lui donner ce coup terrible, et rentra précipitamment.

— Anna, dit-il à sa femme, il y a quelque anguille sous roche;... l'abbé est à Paris.

— Vous croyez, mon ami? demanda la timide Anna, qui, de sa vie, ne s'était prononcée pour ou contre quoi que ce fût devant son seigneur et maître, dont elle acceptait aveuglément toutes les décisions.

— Je vous dis qu'il y a quelque chose!... Coûte que coûte, il ne faut plus les laisser seuls!

— Mais, si, comme hier...

— Voulez-vous que l'on nous dépouille? interrompit violemment Séraphin. Voulez-vous que l'on nous chasse d'ici nus comme de petits Saint-Jean?... Je m'en charge, d'ailleurs... Je m'en charge!

Ses inquiétudes étaient d'autant plus vives qu'il ne pouvait se méprendre sur les sentiments de la tante Poinsot. Ce n'était pas de l'aversion, c'était pis : de l'indifférence. Séraphin et sa femme n'existaient pas pour elle. Elle les avait vus s'installer dans sa maison sans mécontentement ni plaisir. Il semblait lui importer peu que cela fût ainsi ou autrement. Savait-elle à quoi s'en tenir sur leur compte? ou, certaine que sa fortune irait à la destination qu'elle lui avait assignée, jugeait-elle inutile de se préoccuper de leurs obsessions? Dans l'un ou l'autre cas, Séraphin sentait contre lui beaucoup de chances, et résolut de se tenir plus que jamais sur ses gardes.

Lorsque, le surlendemain de son départ, l'abbé Tristan revint à Champigny, bien qu'il fût dix heures du soir, il sonna chez Mme Poinsot avant de rentrer à la cure. Nana s'était couchée; ce fut Séraphin qui ouvrit la porte.

— Vous, monsieur l'abbé! s'écria-t-il avec une stupéfaction qui n'avait rien de joué.

— Moi-même.

— Cette chère tante dort, monsieur l'abbé.

— Réveillez-la, je vous prie, mon cher monsieur.

Séraphin allait protester lorsque, de son lit, par la porte entr'ouverte, la malade, quoique bien faible, eut assez de force pour crier :

— Est-ce vous, mon ami?

L'abbé toisa Séraphin d'un regard dédaigneux, passa dans la chambre, ferma la porte et poussa le verrou.

Séraphin comprit que les circonstances étaient graves et qu'il fallait à tout prix savoir à quoi s'en tenir. Il souffla la chandelle, dont la lueur fumeuse éclairait la salle à manger, se déchaussa, et, pieds nus, sur la pointe des pieds, lentement, pour ne pas faire crier le parquet, s'approcha de la porte et colla son œil à la serrure.

Son regard embrassait toute la chambre; il ne devait rien perdre de ce qui allait s'y passer. Il vit l'abbé s'approcher du lit, serrer les mains de la malade, échanger quelques paroles avec elle et s'asseoir. Il le vit ensuite à deux reprises baisser la tête en parlant. Le visage de Mme Poinsot, anxieux jusque-là, reprit son habituelle placidité.

L'abbé parlait toujours — Séraphin, sans rien entendre, voyait remuer ses lèvres — il semblait rendre des comptes. Puis il entr'ouvrit sa soutane et tira de ses poches quatre liasses que la malade lui prit des mains.

C'étaient des billets de banque!

Séraphin sentit plier ses jambes; un nuage lui passa devant les yeux; sa gorge se serra. Il était haletant. La cupidité, la crainte, la rage l'étouffaient.

— Après tout, pensa-t-il, c'est de l'argent qui rentre; ce n'est pas de l'argent qui s'en va.

La maman Poinsot comptait vivement les billets, mouillant son doigt de temps en temps pour aller plus vite. Séraphin essaya de la suivre des yeux et de compter avec elle. Impossible.

— Il y en a beaucoup, répétait-il tout bas, beaucoup!

On évaluait à quatre cent mille francs la fortune de Mme Poinsot. Chacun de ces paquets était peut-être le quart de cette somme; sa fortune tout entière était peut-être là, devant lui, dans les mains de cette malade qui pouvait en disposer! Mais non, les malades ne se voient pas mourir. La tante Poinsot ne pouvait se dépouiller de son vivant et se condamner à la misère! C'était impossible!

P. CÉLIÈRES.

(La suite à la prochaine livraison.)

BIBLIOGRAPHIE.

LES LIVRES D'ÉTRENNES.

Est-ce bien un livre d'étrennes, ce magnifique volume que M. Francis Wey a consacré à ROME (1), dont deux éditions successives n'ont pas épuisé le succès et que l'auteur vient de compléter par l'addition d'un supplément, contenant le récit de sa dernière visite? Par «livre d'étrennes» on entend d'ordinaire l'œuvre éphémère qui naît vers le 25 décembre pour s'endormir, aux environs du 5 janvier, dans les rayons poudreux d'une bibliothèque. Mais pourquoi le livre d'étrennes ne ferait-il pas exception à la règle, quand son mérite artistique et littéraire, l'intérêt du sujet, en un mot la valeur de l'œuvre, le recommandent d'une façon toute spéciale à l'attention? Certes tel est le cas du volume dont nous nous occupons, et sa nouvelle édition est la plus éloquente consécration de notre jugement.

Comme le dit avec raison M. Wey, « Rome est un monde : tout ce qui a eu quelque grandeur en Occident — art, religion, histoire — a laissé des traces dans cette ville : antiquité païenne, origine du christianisme et de la civilisation byzantine, luttes et transformations du premier moyen âge, suprématie ecclésiastique du treizième siècle, renaissance du quinzième et du seizième, toutes ces époques ont eu Rome pour centre; elles l'ont couverte de leurs œuvres; elles y revivent dans un amas de monuments. Combien d'Etats considérables sont réduits à n'offrir par comparaison que des restes insignifiants! Dans cet ensemble, chaque auteur a fait un choix; il m'a paru qu'il fallait, une fois au moins, se décider à tout voir, à tout étudier. »

Ces quelques lignes que nous empruntons à la préface de ROME nous disent tout d'abord et le plan et la pensée de l'auteur. Le plan est vaste. Il s'agit de dépeindre la métropole antique, la métropole religieuse, la patrie des arts, le sanctuaire des souvenirs incomparables. La pensée est haute : c'est le culte du beau, le respect de ce qui est grand.

(1) Hachette et C^{e}, éditeurs.

Transtévérine, gravure tirée de ROME.

Peu d'hommes étaient de taille à mener à bonne fin une œuvre de cette importance, qui réclamait des connaissances profondes, un goût éclairé, et aussi ce charme de l'esprit français, qui sait présenter la description et le récit sous une forme pittoresque et attrayante. La monotonie, pourquoi ne pas le dire? l'ennui dans l'admiration, c'étaient là les dangers de ROME. Mais M. F. Wey n'est pas de ces pilotes qui échouent sur de semblables écueils. Vous pouvez le suivre sans crainte, certain d'avance qu'il saura réveiller votre attention tantôt par le souvenir emprunté à l'histoire, tantôt par la fine et spirituelle observation de la vie moderne.

Si jamais un livre prêta à l'illustration, c'est bien ROME. Monuments, statues, tableaux, œuvres d'art, si minutieuse, si exacte que soit la description, pour les faire comprendre et apprécier, l'illustration est indispensable. Ici M. F. Wey s'efface modestement devant ses collaborateurs, MM. Français, Nanteuil, Thérond, Anastasi, Clerget, Bayard, A. de Neuville, Leroux, H. Regnault, le jeune et déjà illustre peintre qu'une mort héroïque a trop tôt enlevé aux admirateurs de son talent — ou plutôt il fait appel à leur concours et leur demande de décorer le magnifique monument qu'il a élevé à la ville éternelle.

La gracieuse bienveillance de MM. Hachette nous avait autorisé à puiser à pleines mains dans ces richesses artistiques; malheureusement, le format du *Musée* ne nous a pas permis de reproduire les grandes planches de l'ouvrage; celles que nous publions et qui accompagnent cet article, donneront du moins une juste idée du mérite artistique de ROME.

L'HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE, par M. J. Qui-

cherat (1), est une curieuse et intéressante excursion dans les modes du passé, depuis la Gaule jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Grâce à nos anciens monuments et aux dessins des manuscrits enluminés du

Pont Momentane, gravure tirée de ROME.

moyen âge, l'auteur fait successivement défiler devant nous toute la famille des vêtements que nos pères ont endossés : les braies et la saie aux couleurs éclatantes du Gaulois, le colobe du Gallo-Romain, le justaucorp

Môle de Cecilia Metella, gravure tirée de ROME.

du Franc qui s'arrêtait au genou et à la naissance du bras, la double tunique de Charlemagne, la chlamyde et la dalmatique de ses successeurs, etc., etc. ; mais, sous la plume savante de M. Quicherat, le costume n'est que le petit côté de la question. Dis-moi comment tu t'habilles, et je te dirai quel est ton degré de civilisa-

(1) Hachette et Cᵉ, éditeurs, 481 gravures.

tion. N'est-il pas évident, en effet, que la plus grande partie des arts, sinon tous, ayant pour objet le bien-être et le plaisir de l'homme, les peaux de bêtes de l'époque celtique sont synonymes de barbarie, les étoffes d'or et de soie marquent la marche de l'humanité dans les voies du progrès?

C'est ainsi que le sujet s'agrandit de lui-même, et ce qui n'était tout à l'heure qu'un spectacle curieux pour les yeux devient peu à peu, par la réflexion, un véritable cours d'histoire, qui nous initie à tous les détails familiers des mœurs, aux découvertes de l'esprit humain, à la naissance des arts industriels.

UNE FANTAISIE DU DOCTEUR OX et LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS (1), de M. J. Verne, continuent la série des voyages humouristiques qui ont valu à notre collaborateur une si légitime réputation. Du DOCTEUR OX nous n'avons pas grand'chose à dire, puisque le *Musée* a eu l'insigne honneur de lui donner le premier l'hospitalité (2); quant au TOUR DU MONDE, il est aujourd'hui entre toutes les mains; lecteurs, grands et petits, se sont gaiement embarqués à la suite de Phileas Phogg, du détective Fix et de Passe-partout; ils ont traversé avec eux l'Inde, le Japon, l'Amérique, entraînés dans cette course rapide, amusés par ces aventures étonnantes, éblouis par cet esprit toujours charmant.

Puis le théâtre a consacré le succès du livre, et aujourd'hui le nom de M. J. Verne s'étale triomphalement sur tous les murs de Paris.

LA TERRE DE SERVITUDE, de H. Stanley, traduit de l'anglais par M. J. Levoisin (3), est, elle aussi, une description pittoresque de l'Afrique orientale, mêlée à une action mouvementée et intéressante. Attaques des tribus nègres, chasses aux animaux sauvages, épisodes de toutes sortes, rien ne manque à LA TERRE DE SERVITUDE, pas même de jolies illustrations dues au crayon de M. P. Philippoteaux.

Encore un volume dédié à la jeunesse : NOUS AUTRES, de M. J. Girardin (4), l'auteur des BRAVES GENS. L'unité manque un peu au nouveau livre de M. Girardin, et l'intérêt, dispersé sur des personnages trop nombreux, languit parfois; mais, par la douce morale dont chaque page porte l'empreinte, NOUS AUTRES mérite néanmoins une place honorable dans notre revue des livres d'étrennes.

Avant de quitter la librairie Hachette, à laquelle nous avons déjà fait tant d'emprunts, signalons aussi les nouveaux volumes dont vient de s'enrichir la collection de la bibliothèque rose, et, en première ligne, ROBINSONETTE, de M. E. Muller, ce petit bijou littéraire que le public du *Musée* n'a certes pas oublié ; — LES DEUX ENFANTS DE SAINT-DOMINGUE, de Mlle Julie Gouraud (illustrations de Bayard), un drame en miniature dont le point de départ est l'insurrection des nègres dans notre colonie des Antilles; — LES POCHES DE MON ONCLE, de Mme de Stolz (illustrations de Bertall); — LA PETITE FILLE AUX GRAND'MÈRES, par Mme Guizot de Witt (illustrations de Beau); — EN CONGÉ, par Mlle Zénaïde Fleuriot (illustrations de A. Marie); trois petits volumes pleins d'intérêt, de grâce et de bons conseils, qui continuent dignement la collection si bien commencée.

(1) Hetzel, éditeur.
(2) Voir tome XXXIX.
(3) Hachette et Ce, éditeurs.
(4) Hachette et Ce, éditeurs.

LES VIES DES SAINTS, par une réunion d'ecclésiastiques et d'écrivains catholiques, sont une réduction de l'ouvrage publié naguère en quatre gros volumes par MM. Garnier frères.

Dans une époque aussi troublée que la nôtre par l'esprit de doute et de dénigrement, vulgariser l'histoire des héros et des grands hommes du christianisme est une pensée utile et bonne dont la religion ne peut que tirer profit, car, à chaque page, le lecteur pourra se convaincre que cette longue liste de saints et de martyrs est une perpétuelle école de dévouement et d'exemples méritoires.

Aussi les noms les plus illustres de l'Eglise et de la presse catholique ont-ils tenu à honneur de collaborer à cette œuvre, et tout d'abord celui de Mgr Darboy, martyr lui-même, que nous trouvons au bas de plusieurs des biographies.

C'est dire l'esprit d'orthodoxie qui a présidé à la rédaction du livre, et qui le distingue de ces recueils d'anecdotes plus ou moins apocryphes que l'on a trop souvent décorés du titre pompeux de VIES DES SAINTS.

TROIS HISTOIRES DE TERRE ET DE MER, de M. Armand Dubarry, ne sont autres que *les Tapirs à dos blanc*, *Claude Muntelet* et *les Naufrageurs de la pointe du Raz*, qui ont paru dans les colonnes du *Musée* et du *Monde des Enfants* et que la librairie Didier vient de rééditer en un élégant volume in-12, illustré de nombreuses vignettes; à en juger par le succès que ces charmants récits ont obtenu chez nous, il n'est pas difficile de préjuger celui qui les attend sous leur forme nouvelle.

Terminons maintenant notre article par la rapide revue des ouvrages publiés par le *Musée des familles* et dont nous avons rendu compte en leur temps : LE VOYAGE SCIENTIFIQUE AUTOUR DE MA CHAMBRE, par A. Mangin, le résumé des découvertes de la science moderne (1); — LA COMÉDIE DES ANIMAUX, de Méry, le livre le plus amusant, le plus spirituel qui ait été écrit sur l'histoire naturelle (2); — LES RÉCITS DE LA GRÈVE NORMANDE, couronnés par l'Académie française, de Ch. Deslys, un nom trop connu de nos lecteurs pour qu'il soit besoin de faire son éloge (3); — LES FABLES PROVERBES, de Berlot-Chapuit (4) ; — l'Album du *Musée des familles*, contenant les cent plus magnifiques gravures de la collection (5); — LE MONDE DES ENFANTS, ce *Musée des familles* du premier âge, qui, dans la pensée de ses éditeurs, devait servir d'introduction et de préface à la collection de notre journal, dont le cadre pouvait ainsi s'élargir de jour en jour (6).

Nos lecteurs désireux de donner en étrennes de beaux et de bons livres n'ont vraiment que l'embarras du choix.

A. DE FLEURY.

(1) Un vol. in-8°, illustré par Lix. Paris, 5 fr.; départ., 7 fr.
(2) Un vol. in-8°, illustré par Morin. Paris, 5 fr.; départ, 7 fr.
(3) Un vol. in-8°, illustré par Tobb. Paris, 6 fr.; départ., 7 fr.
(4) Un vol. in-8°, illustré par Daubigny, Bertall, Rosa Bonheur. Paris, 6 fr.; départ., 7 fr.
(5) Un splendide volume in-4°, relié, doré sur tranche. Paris, 15 fr.
(6) Deux beaux volumes grand in-8°, illustrés de 300 gravures. Chaque volume, Paris, 6 fr.; départ., 7 fr. 50.

N.-B. On trouve tous ces ouvrages reliés aux bureaux du journal. Reliures depuis 1 fr. 50 centimes.

POÉSIE.

UN MÉNAGE D'OUVRIER.

La chambre est claire, gaie et de riants berceaux,
Au soleil matinal entr'ouvrant leurs rideaux,
Montrent sur l'oreiller de jeunes têtes blondes,
Cher souci de deux cœurs aux tendresses profondes.
A côté, la machine aux pédales de fer
Qui gagne, avec le pain, le charbon de l'hiver :
L'amour et le travail ! ces deux fécondes sources;
L'un donnant le bonheur, et l'autre les ressources;
L'un nous créant dans l'âme un riant paradis,
L'autre qui met l'aisance où serait le taudis.
La femme gracieuse, active, forte en somme,
Prépare et sert sans bruit le déjeuner de l'homme
L'heure de l'atelier va sonner; elle veut
Qu'il soit à l'établi le premier s'il le peut.
L'honnête travailleur prend un repas sommaire;
Contemple les enfants... puis embrasse la mère
Et s'en va. — Non point triste et morose; — il sait bien
Que sa tâche est sacrée! Il suppute combien
La fin de la semaine, au moment de la paie,
Dans sa calleuse main versera de monnaie.
Il voit qu'à son ménage il manque un bibelot.
Un jouet ferait rire aux éclats son marmot.
Il voudrait bien donner une robe à sa femme!
Et la mener, un soir, voir jouer un grand drame...
Il compte en cheminant, sans trouver tout à fait
L'équilibre au calcul de son humble budget.
Jérôme à l'atelier entre et prend sa besogne.
Le fer mord sur le bois, il le polit, le rogne;
Les copeaux, tout autour du robuste ouvrier,
Volent en longs rubans; le rabot fait crier
La planche; et quelquefois, pour alléger sa peine,
L'artisan, entonnant un air à perdre haleine,
Chante le grand soleil, et l'ombrage de mai,
Et les petits oiseaux dans leur nid parfumé.

Il ne voit pas autour de lui, hâves et pâles,
Les bambocheurs vêtus de lambeaux troués, sales;
Hébétés par l'ivresse et de leur veille las,
Le cerveau fatigué, laissant tomber leurs bras.
Il n'entend point leur voix, par l'absinthe éraillée,
Mâchonner un refrain d'allure débraillée;
Et si quelqu'un d'entre eux, le trouvant si vaillant,
Lui reproche sa joie avec son linge blanc,
Il sourit sans aigreur, et lui répond :
« — Ah! dame!
Si la blouse est si propre, accusez-en ma femme.
Que voulez-vous! Elle aime à voir l'intérieur,
Chaque mois, chaque jour, plus attrayant, meilleur.
Jadis, je fus un peu comme on vous voit vous-même!
Je faisais le lundi. Souvent j'avais la flemme.
On est seul : on s'ennuie... On entre au cabaret :
On fume, on boit, on joue... et l'on trouve un attrait
Persistant et malsain dans cette vie atroce
Qu'on appelle entre nous, amis, « faire la noce ! »
Je sais quels lendemains suivent des jours pareils!
On a honte de soi; mais leçons ni conseils,
Rien n'y fait... jusqu'au jour où quelque jeune fille
Qui n'a pour toute dot que son dé, son aiguille,
Nous rend songeur... On sent en soi comme un remords
Qui nous montre soudain nos défauts et nos torts.
On rougit du passé, dans le fond de son âme;
On se dit qu'on serait bon près de cette femme;
Qu'elle purifierait à son regard charmant
Ce qui fit nos plaisirs, moins que notre tourment...
Puis un matin, voilée, et tremblante et surprise,
On la conduit tout fier, devant Dieu, dans l'église.
On met avec sa vie une vie en commun;
On s'agenouille deux, et l'on se relève : un!
Alors, de ce moment, tout s'anime, tout change :
La femme nous pétrit le cœur sous ses doigts d'ange.
Elle aplanit pour nous notre rude chemin,
Quand nous marchons sa main serrée en notre main.
Et puis, le cœur grandit, quand grandit la famille :
On aimait son garçon; on adore sa fille!
Et la femme devient plus chère encor pour nous,
Quand elle tient nos fils couchés sur ses genoux. »

Et Jérôme se tait.
« — Ta parole remue... »
Dit un vieux compagnon, tendant sa main émue.
Et seul, un apprenti! d'un ton traînant et bas
Murmure :
« — D'la morale? oh! la la! n'en faut pas! »

Le jour baisse. On entend carillonner la cloche.
On jette les outils au fond de la sacoche;
Le labeur est fini. Chacun passe au bureau
Pour toucher le profit gagné par le marteau.
Jérôme, notre ami, reçoit un gros salaire :
Le tarif s'est doublé du temps supplémentaire.
L'argent dans son gousset tinte son joyeux son;
Il achète une robe en gagnant sa maison.
Il cache sous son bras un grand polichinelle :
L'enfant sera joyeux! La femme sera belle!
Et le cœur battant fort, le front tout ruisselant,
Il arrive chez lui, pose tout l'argent blanc
Sur la table dressée :
« — Allons, la ménagère!
Dit-il, un bon baiser! car la vie est légère!
Et tu te feras brave! Et demain, triomphants,
Nous irons au théâtre avec les deux enfants!
Les plaisirs sont doublés alors qu'on les partage! »

On dîne. On cause. On est plein d'amour, de courage.
On parle d'avenir : l'ouvrier quelque jour
Deviendra contre-maître, et puis maître à son tour!
Ses enfants apprendront plus que lui; car l'étude
Fait l'ouvrier artiste et la tâche moins rude.
Il veut les voir heureux, dans l'honnête milieu
Où les plaça la main paternelle de Dieu.
Puis, voyant endormis dans leur couchette blanche
Ses chers petits, il dit :
« — On parle de revanche!
Elle dépend de nous, la vraie! A celle-là
Chacun de nos se doit consacrer; la voilà :
Purifier son cœur des levains de la haine;
Car le bien ne jaillit que d'une âme sereine.

S'instruire! La science est le divin rayon
Qui change en manteau d'or le plus pauvre sayon.
Travailler : le travail est l'œuvre universelle,
Nul de nous n'a le droit de s'y montrer rebelle;
Puis dilater son cœur vers le bien, vers le beau.
Ne point fouiller en bas, comme on creuse un tombeau,
Mais, semblable au marin que guident les étoiles,
A la brise du ciel livrer toutes ses voiles!
Borner son horizon à son foyer étroit;
Donner à qui n'a rien, et payer ce qu'on doit;
Songer qu'on a toujours pour soi la Providence,
Enfin, chérir les siens plus que tout...
Hors la France! »

RAOUL DE NAVERY.

VOYAGE AU DAHOMEY.

LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX.

I. — CHEZ PHILISTIN.

Un discours de M. de Moltke. — Silhouette de Philistin. — L'artillerie française. — Le chimiste Phosphate. — Lamouroux et Pouillouse. — La chevelure. — Le *Delka*. — Une vaste entreprise. — Ce qu'on peut tirer de l'hippopotame. — Projets de chasse merveilleux. — Un milliard de pommade. — Un futur gros actionnaire.

— M. de Moltke l'a dit d'une façon très-nette dans le fameux discours qu'il a prononcé au Reichstag, à Berlin, lors de la protestation des députés de l'Alsace-Lorraine contre l'annexion : « Un grand événement de l'histoire, comme la restauration de l'empire allemand, ne s'accomplit pas en une période courte et brève. Ce que nous avons conquis les armes à la main dans l'espace de six mois, il faudra que nous le défendions les armes à la main, pendant un demi-siècle, afin que cela ne nous soit point arraché... J'espère que non-seulement nous garderons la paix pendant une série d'années, mais que *nous l'imposerons*. Mais, pour imposer la paix, il faut être prêt pour la guerre... » Ce sont ses expressions, je les ai notées. Conclusion : pour pouvoir défendre ses conquêtes et au besoin en faire d'autres, pour *imposer la paix*, il faut armer, armer toujours, armer quand même; il faut multiplier les fortifications, perfectionner les canons, les fusils, augmenter la multitude des soldats, le nombre des bons officiers... et c'est ce que fait la Prusse... avec nos milliards!... Quant à la France, que fait-elle ? Où en est la réorganisation de son armée? Où en sont ses travaux de défense? Où en est son artillerie? Son artillerie!... Là est le *tu autem*. Sans artillerie, comment résister sérieusement aujourd'hui à un ennemi comme l'empire d'Allemagne?... Et le moyen d'en obtenir de suite une convenable et suffisante de ce pays si épuisé par la terrible saignée de 1870-1871 et accablé par un budget de deux milliards six cents millions, à peine suffisant pour les dépenses forcées?... Cependant combien faudrait-il ? quatre ou cinq cents millions. Par le temps de milliards qui court, qu'est-ce qu'une telle somme?... Cinq cents millions!... Ah! si je les avais...

Ainsi parlait Philistin en marchant avec agitation dans son cabinet de travail encombré d'un fouillis de cartes, de dessins, de journaux, de brochures, de revues, de publications de toutes sortes concernant les questions militaires.

Philistin n'était pourtant pas un grand guerrier. Dans la rue d'Enfer, où il demeurait, derrière l'Observatoire, on le tenait même pour un homme pacifique, pour un rentier paisible; et sa bonne figure bourgeoise, que ne parvenait pas à rendre dure une grosse paire de moustaches taillées en brosse, ses cheveux gris, sa mise convenable, son air bienveillant, lui en donnaient l'apparence. D'ailleurs il avait un peu plus de la cinquantaine. Mais on savait aussi qu'une idée fixe troublait son sommeil, bouleversait sa cervelle : la réorganisation de l'armée, de l'armement, de la défense de la France.

Que de fois ne s'était-il pas écrié devant ses voisins, devant ceux avec qui il faisait sa partie et buvait de la bière, le soir, au carrefour de l'Observatoire :

— Je donnerais volontiers tout ce que je possède, pour que notre malheureux pays ait une artillerie supérieure à celle de la Prusse, car ce sont les canons qui gagnent à présent les batailles!

Notons que quand Philistin exprimait le désir de sacrifier sa fortune à l'armement de la France, il était sincère, et que sa marotte avait une certaine grandeur, car ses revenus s'élevaient à une trentaine de mille francs, dont vingt-cinq mille sur l'Etat et cinq ou six mille en terres.

Inutile de dire qu'il avait encore plus d'intrigants à ses trousses que de rieurs contre lui : inventeurs de fusils, de canons, de mitrailleuses, de projectiles, de systèmes de fortification, l'assiégeaient continuellement et puisaient à qui mieux mieux dans sa bourse.

Ses rentes annuelles y passaient.

Parmi ces vampires, se trouvait un vieux chimiste du quartier, Phosphate, qui, après avoir employé vingt ans de sa vie à chercher le moyen de transformer les suifs rances en beurre de la Prévalaye, s'était plongé dans l'étude des matières inflammables susceptibles d'être employées avec les engins de guerre, et qui, depuis le siége, ne parlait que de picrate, de dynamite, de fulminate, de chlorate de potasse, de prussiate de potasse, de bichromate de potasse, de sulfure d'antimoine, de glycérine, de mercure, d'acide picrique, prétendant qu'il arriverait à découvrir une combinaison à l'aide de laquelle il serait facile d'exterminer instantanément un corps d'armée.

Phosphate était un petit bonhomme d'une soixantaine d'années, assez malpropre, rougeaud, chassieux, à barbe blanche, affligé d'un tic bizarre : celui de souffler perpétuellement en se gonflant les joues, comme s'il eût joué de l'ophicléide ou du cor, et d'une infirmité : celle de bégayer. Malgré cela, Philistin, qui croyait à sa science, lui *prêtait* tous les mois de cent à deux cents francs pour poursuivre ses expériences.

— Cinq cents millions!... répétait notre homme d'un ton exalté, en arpentant fiévreusement son cabinet.

Tout à coup la sonnette retentit.

— Monsieur, vint annoncer la vieille Françoise, la

domestique, c'est monsieur Phosphate, avec deux autres messieurs.

— Faites entrer, dit Philistin en rajustant sa robe de chambre sur sa poitrine et en poussant du pied, dans un coin, un tas de livres, de brochures et de plans qui encombraient le parquet.

Phosphate entra, suivi de deux individus qu'il présenta : le premier, grand gaillard de cinquante-cinq à soixante ans, à barbe grise, robuste, bien vêtu, très-chevelu, avec une paire de lunettes d'or sur le nez, sous le nom de Lamouroux, homme d'affaires ; le second, plus trapu, plus jeune de huit ou dix ans, à la figure bourgeonneuse, encadrée d'un collier de barbe roussâtre, sous le nom de Pouillouse, capitaine au long cours.

Philistin s'excusa de recevoir les trois arrivants en tenue du matin, les fit asseoir, et attendit qu'ils voulussent bien lui expliquer le motif de leur visite.

— Mo... mo... monsieur Philistin, bégaya Phosphate rompant le silence, ces mes... messieurs sont... sont... sont de... mes amis... I .. i... ils ont une ma... magnifique affaire à vous proposer, et... et... et... vous exposeront eux-mêmes en quoi elle consiste.

— Mon Dieu, monsieur, dit alors d'un ton insinuant l'individu présenté sous le nom de Lamouroux, l'opération dont il s'agit est simple et digne, quant à ses

Chez Philistin. Dessin de Vierge

résultats, d'un esprit aussi élevé et aussi patriote que le vôtre : il s'agit, en deux mots, de concourir à la formation d'une société anonyme, ayant pour objet l'exploitation d'un secret infaillible pour la pousse des cheveux.

— La pousse des cheveux!... exclama Philistin en riant.

— Oui, monsieur. La chevelure est une des vanités humaines; depuis que le monde existe, les hommes et les femmes ont soigné, parfumé, frisé, arrangé artistement leurs cheveux, et quand ceux-ci leur ont manqué, ils ont fait appel au postiche. Des bas-reliefs de Ninive, de Thèbes, des statues grecques, romaines, gothiques prouvent péremptoirement qu'en tous temps, en tous pays, la coiffure a eu son histoire. Vous savez les proportions énormes que prirent les postiches dans la seconde moitié du dix-septième siècle. A cette époque, la figure n'apparaissait plus que comme un point au milieu d'un fourré de cheveux ; les magistrats, les médecins portaient des perruques qui leur tombaient jusque sur les épaules, et Louis XIV, convaincu du caractère majestueux de la perruque, ne se montrait à personne, pas même à ses intimes familiers, sans cet ornement. Au dix-huitième siècle, la poudre ne fit que développer cette manie, surtout chez les femmes, car des Mémoires du règne de Louis XVI nous apprennent qu'en 1780 les coiffures féminines étaient arrivées à un tel degré d'exagération, qu'on fut obligé d'interdire l'entrée de l'amphithéâtre, à l'Opéra, aux femmes dont la coiffure était de nature à empêcher les spectateurs, qui se trouvaient derrière elles, de voir la scène. Telle était en ce temps la multiplicité des détails d'une coiffure de haut genre, qu'une dame de qualité était obligée de livrer sa tête pendant toute une

journée à son coiffeur, et d'attendre ensuite, assise dans un fauteuil, de crainte de déranger le frêle édifice qui avait coûté tant de soins, l'heure de se rendre en soirée. Encore aujourd'hui, il est des femmes du monde qui passent plus de trois heures par jour à leur coiffure et qui, lorsqu'elles sont coiffées, seraient fort embarrassées pour ramasser leur porte-monnaie s'il venait à tomber. Quant aux hommes, ils n'ont pas plus abandonné le postiche que les femmes, rappelez-vous, pour n'en citer que deux exemples connus, les fameuses perruques de Rossini et du duc de Brunswick ; seulement ils tiennent à ce qu'il fasse illusion, ce qui, sans en avoir l'air, est un raffinement de coquetterie. Hé bien, monsieur, une coquetterie semblable est une mine d'or inépuisable pour qui sait l'exploiter ; la preuve, c'est que, chaque année, une quantité de coiffeurs se retirent des affaires avec des rentes, qu'une foule de charlatans s'enrichissent en vendant des pommades, des eaux, des huiles pour combattre les pellicules de la tête, la chute des cheveux et le blanchiment prématuré de ceux-ci, c'est que le commerce des cheveux est des plus florissants, et que certaines tresses blondes atteignent le prix de dix francs l'once, deux fois la valeur de l'argent.

— C'est... c'est vrai, fit Phosphate.

— C'est vrai, répéta l'individu présenté sous le nom du capitaine Pouillouse, c'est vrai, ou je n'ai jamais paqué de la toile.

— Je conviens que le travers que vous signalez est d'une exploitation facile et fructueuse, reprit Philistin, mais ne vaut-il pas mieux chercher à corriger les vices que de s'appliquer à en tirer profit?

— Assurément, répondit Lamouroux, aussi mon but n'est-il pas d'encourager la folle vanité dont je vous parle, mais de la supprimer.

— Comment cela?

— En supprimant la calvitie.

— Le moyen?

— La pommade de graisse d'hippopotame appelée *delka*, dont les nègres de l'Afrique aiment à s'oindre les cheveux et qui les empêche de devenir chauves.

— Oh! répliqua Philistin avec incrédulité et en hochant la tête : il y a aussi la moelle de bœuf, la graisse de lion et la graisse d'ours. La graisse d'hippopotame est-elle plus efficace que ces spécifiques tant vantés?

— La graisse d'hippopotame préparée à l'africaine — j'ai appris le secret de cette préparation d'un caboucir du Dahomey, auquel j'eus l'occasion de rendre un service de quelque importance, pendant le séjour que je fis en 1872 sur la côte de ce royaume — la graisse d'hippopotame transformée en *delka* est d'un effet infaillible sur le cuir chevelu. Le capitaine Pouillouse, ici présent, que j'ai eu le plaisir de connaître à Whydah, est à même de l'attester.

— Monsieur, dit Pouillouse avec aplomb, la graisse d'hippopotame, telle que l'entend mon honorable ami, est si puissante, qu'elle ferait pousser des cheveux le long des mâts de mon bateau. Mais diable! on ne galipote pas les brins d'une mâture avec un coltar à cent francs la livre.

— Et plus, fit Lamouroux.

— N... n... non, opina Phosphate avec une pointe de gaîté.

— Mon savant camarade, continua Lamouroux en se tournant vers le chimiste, pourra d'ailleurs se prononcer sur les qualités de ma pommade, quand le moment sera arrivé de démontrer ce qu'elle vaut. Mais je ne crois pas m'avancer trop en disant qu'il est, dès à présent, persuadé de sa vertu merveilleuse, qu'il y a vu une affaire splendide, et qu'il a voulu me conduire lui-même chez vous, monsieur, pour vous y associer.

— Pa... pa... parfaitement, appuya Phosphate.

— Et, demanda Philistin qui commençait à s'intéresser à la chose, sur quelles bases organiseriez-vous votre société anonyme, de quelle façon vous procureriez-vous les quantités de graisse d'hippopotame qu'il vous faudrait, quels bénéfices assureriez-vous à vos souscripteurs?

— Voici : pour l'entreprise que je rêve, un million est nécessaire ; le fonds social de ma société sera donc d'un million, divisé en deux mille actions de cinq cents francs chacune, qui jouiront d'un intérêt annuel de dix pour cent, et auront droit à une part des bénéfices. Leur montant sera payable après la constitution de la société, contre des titres nominatifs ou au porteur, au choix de l'actionnaire. Cette constitution réalisée, j'organiserai, avec le concours de mon courageux collaborateur, le capitaine Pouillouse, avec celui de mon savant ami Phosphate, puisqu'il me l'a offert, avec le vôtre, monsieur, je l'espère, une expédition sur un point des côtes occidentales d'Afrique, où nous savons, Pouillouse et moi, que les hippopotames pullulent, et nous y ferons notre chargement. En moyenne, un hippopotame adulte pèse trente quintaux, soit environ cinq quintaux pour la peau, dix pour la graisse, qui souvent s'étend en une couche de seize à vingt centimètres d'épaisseur sous la peau, le reste pour la chair et les dents. Nous tirerons parti de tout cela, car tout est utilisable chez cet amphibie : avec la peau que les nègres taillent en courroies, en fouets, en boucliers, en ceintures, on confectionnera mille choses en France ; vous savez que les dents servent à fabriquer des dentiers qui conservent leur blancheur, et qu'elles se vendent à un prix très-élevé ; quant à la chair, nous la ferons entrer dans l'alimentation.

— Quoi, la chair de l'hippopotame serait-elle mangeable? interrompit Philistin avec étonnement.

— Si elle est mangeable! s'écria Pouillouse sans laisser à Lamouroux le temps de répondre ; monsieur, j'ai mangé en Guinée des langues fumées, du lard et des tartines de graisse d'hippopotame cent fois préférables à la chair et à la graisse du cochon domestique, le diable m'élingue si je mens, nom d'un patara! Ces forbans de nègres, qui savent bien ce qui est bon, s'en lèchent les babines rien que d'y penser.

— Le capitaine dit vrai, reprit Lamouroux. L'opération ne présente donc aucun risque, puisque le produit de la vente des peaux, de la chair fumée et des dents des amphibies que nous tuerons suffira à lui seul à couvrir les frais de l'expédition. Mais la graisse triturée, manipulée, assure des bénéfices autrement considérables. En effet, étant établi qu'un hippopotame donne dix quintaux de graisse, mille hippopotames en donneront dix mille, soit un million de livres. A combien nous reviendra cette graisse? A rien, si la peau, la chair et les dents de nos hippopotames couvrent nos débours, comme cela n'est pas douteux. Combien la vendrons-nous? Ce que nous voudrons, et très-probablement au poids de l'or. Je prends une moyenne et je mets le prix de l'hectogramme à deux cents francs, chiffre évidemment raisonnable, un hectogramme suffisant pour faire repousser une chevelure perdue, et

nombre de gens étant prêts à sacrifier une partie de leur avoir pour recouvrer leurs cheveux, la livre atteint ainsi mille francs, soit un milliard pour un million de livres.

— Un milliard? exclama Philistin ébloui.

— Un milliard, répéta Pouillouse.

— Un... un... milliard! bégaya à son tour Phosphate.

— Tout autant, poursuivit Lamouroux. Un million de livres fait cinq cent mille kilogrammes ou cinq cents tonneaux; ajoutons à ce poids de graisse un poids égal de peaux, de chair et de dents, nous avons un total de mille tonneaux; en nolisant un bâtiment de douze cents tonneaux, nous pouvons faire largement notre expédition.

— C'est merveilleux! dit Philistin ému. Mais êtes-vous sûr de pouvoir tuer mille hippopotames? Je ne connais qu'imparfaitement ces animaux, reste des temps fabuleux, mais je sais, par un mien ami, que l'hippopotame du Jardin des Plantes n'a pas coûté moins de cent mille francs au gouvernement, et qu'il est extrêmement difficile de s'en procurer.

— Votre observation, monsieur, est fondée, en apparence. Ainsi, il est vrai qu'en 1600, pour ne pas remonter trop haut, Zerenghi, un médecin napolitain, prit, à Damiette, par conséquent à l'embouchure d'un des bras du Nil, deux hippopotames, et qu'aujourd'hui on n'en trouverait peut-être pas un dans toute l'Egypte; il est vrai qu'il faut généralement pénétrer dans l'intérieur des terres éloignées des centres de civilisation, au milieu des peuplades sauvages, dans les lieux où se réfugient les babouins, les gorilles, les ibis, les éléphants, les crocodiles, les rhinocéros, pour trouver de ces pachydermes; mais il est également vrai qu'ils abondent dans tous les grands cours d'eau, dans tous les lacs de l'Afrique, du quinzième degré de latitude nord jusqu'au pays des Hottentots, et qu'on en rencontre fréquemment à l'embouchure de certains fleuves, parfois à plusieurs milles en mer. Quoi qu'il en soit, le capitaine connaît un point de la côte de Guinée où ils existent par bandes innombrables, et où l'on pourrait, sans exagération, en tuer vingt-cinq par jour, avec une bonne compagnie de chasseurs bien armés; il faudrait donc quarante jours pour abattre les mille amphibies. Faisant la part de l'imprévu, j'admets qu'on n'en tue que dix par jour et qu'il faille, en outre, trois ou quatre mois pour les dépecer, préparer leur graisse et la mettre en tonne, en huit mois au plus, notre chargement serait terminé. C'est-à-dire qu'en comptant notre navigation, aller et retour, du port de France où nous nous embarquerions à la côte de Guinée, et de la côte de Guinée en France, c'est à peine si nous emploierions onze mois pour amasser notre milliard.

— C'est féerique! murmura Philistin.

— Complétement, continua Lamouroux; pourtant, au fond, c'est élémentaire.

— Et quand pensez-vous mettre votre projet à exécution?

— Dès que ma société sera constituée. Le capitaine a déjà à peu près arrêté un beau trois-mâts de Saint-Nazaire, actuellement disponible; il a son équipage sous la main; de mon côté, j'ai préparé les achats d'armes, de vivres et de matériel qu'il nous faudrait; j'estime qu'il nous serait possible de lever l'ancre un mois après la libération des actions livrées aux souscripteurs.

— Fort bien, répliqua Philistin, que les paroles de Lamouroux avaient visiblement troublé; mais, le cas échéant, quel concours pourrais-je vous apporter dans cette affaire qui, en réalité, me semble exceptionnellement avantageuse?

— Celui de votre expérience, de votre influence et de votre fortune. Je vous parle, monsieur, en toute sincérité, vous sachant, du reste, un parfait galant homme. La présidence du conseil d'administration vous appartient, si vous la désirez, avec tel nombre d'actions qu'il vous plaira de prendre.

— Je vous remercie de votre offre, répondit Philistin avec une légère hésitation, je l'accepterai peut-être, mais avant de m'engager je voudrais que quelque expérience convaincante...

— Vous démontrât la vertu de ma pommade? Rien de plus juste. J'ai rapporté de mon voyage en Guinée, un flacon de graisse d'hippopotame préparée; je l'emploierai à faire la preuve de son efficacité, et cela devant tous mes actionnaires réunis, afin qu'il n'y ait ni doute ni surprise. L'argent ne sera versé que si la preuve est irréfutable.

— Dans ces conditions, dit Philistin d'un ton décidé et en tendant la main à Lamouroux, comptez sur moi, monsieur.

— A... à... la bonne heure! s'écria Phosphate rayonnant.

— Monsieur, reprit Lamouroux en se levant, je m'occupe activement de recueillir les adhésions dont j'ai besoin; j'espère, maintenant que je vous ai pour allié, faire ma première assemblée de souscripteurs dans une quinzaine; je prierai mon savant ami Phosphate de vous tenir au courant de mes démarches, et j'aurai l'honneur de venir moi-même vous annoncer le jour où aura lieu cette assemblée, et le lieu où elle se tiendra.

Un instant après, Philistin saluait une dernière fois les trois visiteurs sur son palier.

II. — LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX.

Entre deux chopes. — Le concours de Phosphate. — Enthousiasme de Philistin. — Châteaux en Espagne. — Une assemblée d'actionnaires d'un genre particulier. — Un bouquet de chauves des deux sexes. — Un discours de Lamouroux. — La calvitie. — Enfoncés les postiches. — Le roi des chauves. — Une expérience *in animâ vili*. — Un chignon mal épinglé.

Lorsque Lamouroux, Pouillouse et Phosphate se retrouvèrent dans la rue d'Enfer, ils s'arrêtèrent un instant sur le trottoir, en face de l'hospice des Enfants assistés, et se regardèrent.

— Hé bien, que... que vous avais-je dit? fit le vieux chimiste d'un air triomphateur, en rompant le premier le silence.

— Vous aviez raison, répondit de même Lamouroux.

— Nom d'un patara, oui, appuya Pouillouse; voilà ce qui s'appelle *naviguer*.

— Maintenant, continua Lamouroux en passant familièrement son bras sous celui du chimiste et en reprenant sa marche, combien pensez-vous qu'il demande d'actions?

— Cinq cents, au moins, si... si la conviction entre dans... dans son esprit; et... et je m'efforcerai de l'y faire entrer.

— Quant à vous, mon cher Phosphate, vous savez ce que je vous ai proposé; je m'y tiens: la société aura besoin d'un chimiste, vous serez le sien aux appointements de vingt-quatre mille francs par an,

c'est entendu; en outre, je vous promets autant de fois quatre actions que M. Philistin en prendra de fois cent.

Phosphate rougit jusqu'aux oreilles, ne trouvant pas d'expression pour exprimer son contentement, souffla deux ou trois fois, finalement pressa fortement la main de Lamouroux.

Il faisait doux, quoiqu'on fût au 6 février; les trois hommes entrèrent dans une des brasseries du carrefour de l'Observatoire, demandèrent des bocks et s'assirent dans un coin retiré, où ils continuèrent leur conversation.

— Je suis déjà presque certain du concours financier de deux cents personnes, hommes et femmes, du plus grand monde, reprit Lamouroux; encore une centaine de souscripteurs et l'affaire est faite. Si M Philistin prend cinq cents actions, que reste-t-il à placer, en somme? Neuf cents actions, puisque nous nous en attribuons six cents, le capitaine et moi, comme créateurs de l'entreprise.

— Ces neuf cents actions s'enlèveront co... comme des petits pâ... pâtés, assura Phosphate.

— Comme des surois sur des têtes pointues quand il vente en rafale, ajouta Pouillouse en vidant sa chope.

— C'est mon avis, répliqua Lamouroux, qui tira de sa poche une pièce de cinq francs, appela le garçon, paya en laissant avec ostentation vingt centimes de pourboire sur la table, et se leva pour sortir.

— Je vous dis au revoir, mon cher Phosphate, dit-il en tendant ses deux mains à ce dernier, et vous confie une partie des intérêts de notre entreprise. Vous savez ce que vaut mon secret; vous avez pressenti les immenses résultats de l'affaire que j'organise; vous savez que votre avenir est étroitement lié à ma réussite; les paroles sont donc superflues entre nous. Agissez activement de votre côté, comme je vais agir du mien.

— Comptez sur moi, répondit Phosphate en se redressant.

— J'y compte, repartit Lamouroux.

— Nous y comptons, dit à son tour le capitaine en donnant une poignée de main si rude au chimiste, que celui-ci en devint instantanément rouge comme une pivoine.

Lamouroux et Pouillouse se séparèrent de Phosphate et descendirent vers le jardin du Luxembourg.

« Ha! ha! marmotta le vieux chimiste tressaillant de joie et en enfilant le boulevard Montparnasse, le sort me favorise donc enfin! Vingt-quatre mille francs par an à perpétuité et vingt ou trente actions qui peut-être vaudront deux cent mille francs dans un an! C'est un rêve! D'autre part, quel coup de fortune pour ce diable de Lamouroux! Sa pommade est réellement prodigieuse, il m'a cité des exemples renversants de son efficacité. Ce que c'est pourtant: j'ai usé mon corps et mes yeux à sonder les mystères de la science, et je n'ai recueilli de mes fatigues que la misère, et voilà un tripoteur d'affaires qui trouve, sans le chercher, dans un voyage en Guinée, le secret de gagner des millions par centaines avec une simple préparation graisseuse!... Béni soit le ciel, au total, puisque j'en profite. Il s'agit, à présent, d'amener M. Philistin à mettre dans l'affaire une partie de ce qu'il possède, trois ou quatre cent mille francs. J'y suis intéressé. Je l'y amènerai. L'opération n'est-elle pas également superbe pour lui!?... »

Tout en parlant ainsi, Phosphate rentra chez lui, l'œil vif, le pas léger, en soufflant d'un air vainqueur qui intrigua sa portière au point qu'elle en parla aussitôt à toutes les commères de la maison, et passa le reste de la journée à aligner des chiffres, à supputer le rendement probable des actions qui lui étaient promises.

A six heures du soir, il se rendit chez Philistin pour y dîner, ce qui lui arrivait, en moyenne, trois fois par semaine.

Philistin l'attendait impatiemment.

Lamouroux avait semé sur un terrain fertile.

— Hé bien, lui cria-t-il, dès qu'il l'aperçut, et votre ami?

« Bon! pensa Phosphate, il y vient le premier; tout va pour le mieux. »

Et il lui vanta immédiatement Pouillouse, qu'il connaissait à peine pourtant, et Lamouroux, l'habileté, l'esprit, les talents, l'honnêteté de celui-ci, l'excellence de sa pommade, l'immensité financière de l'affaire et les sommes qu'il pourrait, grâce à elle, consacrer à sa passion patriotique: l'armement de la France.

L'armement de la France! il n'en fallait pas davantage pour griser le rentier, qui promit de prendre pour cent mille francs d'actions.

La soirée se passa en discours de ce genre.

Philistin avait le cerveau en ébullition quand Phosphate le quitta.

Il ne dormit pas et ne vit, toute la nuit, que millions et milliards.

Le lendemain, il montra à Phosphate des calculs sur la quantité de canons qu'il pourrait offrir à la patrie avec sa part des bénéfices.

Il y en avait bien deux mille.

— Deux mille! exclama dédaigneusement Phosphate, allons donc! c'est di... dix mille que vous lui donnerez.

— Dix mille?... répéta Philistin enthousiasmé.

— Avec leurs affûts et leurs caissons.

— Leurs caissons!

— Avec leurs attelages même, j'en jure!

Le vieux chimiste mettait le feu aux poudres.

Le jour suivant, Philistin décida qu'il placerait cent cinquante mille francs dans l'affaire.

Le troisième jour, sur une flatterie habile de Phosphate, qui lui insinua qu'on le proclamerait le restaurateur de l'artillerie française, il ajouta cinquante mille francs à cette somme.

Le quatrième jour, Phosphate fit miroiter à ses yeux l'espoir d'avoir, de son vivant, sur une place publique, une statue de bronze comme les canons qu'il aurait donnés, et il promit trois cent mille francs.

Au bout de dix jours, apprenant que Lamouroux avait complété le nombre de souscripteurs voulu, il jura que si vraiment l'expérience promise était concluante, il prendrait huit cents actions.

Phosphate tenait Lamouroux au courant de ce crescendo; aussi ce dernier était-il parfaitement renseigné lorsqu'il vint, après douze jours, avec Pouillouse et le vieux chimiste, avertir Philistin que l'assemblée des futurs actionnaires allait avoir lieu.

Philistin reçut cette nouvelle avec une joie que son impatience ne lui permit pas de dissimuler, et retint Lamouroux et le capitaine à dîner pour achever de faire connaissance avec eux et causer.

On but beaucoup à la réussite de l'affaire, à son

créateur, aux canons qu'on fondrait avec ses millions, aux chauves, et l'on arrêta les bases de la société.

Quand on se sépara, minuit sonnait et l'on était les meilleurs amis du monde.

Phosphate, en particulier, rayonnait.

Deux jours plus tard, les souscripteurs de Lamouroux se réunissaient dans un local de la rue d'Arras, qu'on approprie, suivant les circonstances, à toutes sortes d'usages : conférences, réunions électorales, concerts, représentation théâtrale, etc.

L'assemblée n'était pas très-nombreuse : trois cents personnes au plus ; en revanche, elle était extrêmement pittoresque.

On y comptait une quarantaine de ces jeunes gens flétris, usés avant le temps ; qui fréquentent les avant-scènes des petits théâtres, suivent régulièrement les courses, font des dettes, escomptent leurs héritages, une cinquantaine de bellâtres entre deux âges, autant de vieux beaux, des négociants, des industriels, un comédien du Théâtre-Français, un chanteur de l'Opéra, un romancier dont les œuvres brillent rarement par le côté moral, trois officiers de cavalerie

L'assemblée des chauves. Dessin de Vierge.

sur le retour, et une centaine de femmes entre trente et soixante, de toutes les tailles et de toutes les couleurs : des grandes, des petites, des moyennes, des grosses, des maigres, des brunes, des blondes, des passables, des laides, mais mises avec recherche, souvent avec élégance, avec luxe.

Presque toutes avaient un voile épais sur la figure, probablement pour ne pas être reconnues ; presque toutes avaient des coiffures extravagantes.

Beaucoup d'hommes portaient perruque, particulièrement les vieux beaux ; tous *ramenaient,* selon l'expression consacrée ; quelques-uns semblaient n'avoir plus sur la tête que les trois cheveux de Cadet-Rousselle.

Plus de cinquante voitures bourgeoises ou de remise attendaient de chaque côté de la rue d'Arras et dans la rue des Ecoles, au grand ébahissement des habitants des environs.

Tous les individus rassemblés là avaient de la fortune ; tous pouvaient, sans se gêner, mettre un billet de mille francs ou deux dans l'affaire de la pommade d'hippopotame.

Quand les becs de gaz furent allumés, Lamouroux, en tenue de gala : habit noir, cravate blanche, prit place sur l'estrade avec Pouillouse, Phosphate et Philistin, agita une sonnette et déclara la séance ouverte.

Il avait devant lui, sur une table recouverte du tapis vert de rigueur, une serviette d'avocat bondée de papiers qu'il feuilleta tandis que les souscripteurs se

plaçaient, un rouleau doré et cacheté qui était le flacon de graisse d'hippopotame préparée dont il avait parlé à Philistin et avec lequel il devait faire la preuve de l'efficacité de son spécifique, et un verre d'eau sucrée.

Le silence établi, il prononça la petite allocution suivante, qui déblayait le terrain et exposait la situation :

— Mesdames et messieurs, vous connaissez l'objet de cette réunion qui est de voter préalablement les statuts de la société qu'il s'agit de fonder et de démontrer la vertu infaillible de ma pommade. Ces statuts, les voici imprimés, vous allez en recevoir chacun un exemplaire (ce disant, il en remit un paquet de trois cents environ à un garçon de service, qui les distribua sans bruit). Leurs dispositions essentielles se résument ainsi : la société, formée conformément aux dispositions de la loi du 24 juillet 1867, existera sous le nom de : *la Régénératrice des cheveux*, elle sera anonyme et aura pour objet l'exploitation d'une pommade de graisse d'hippopotame dont j'ai le secret; son siége sera à Paris; son fonds social sera de un million de francs divisé en deux mille actions de cinq cents francs chacune ; il me sera alloué six cents actions entièrement libérées, plus une part de cinq pour cent dans les bénéfices, en représentation de l'apport de ma découverte et des soins que je donnerai à l'entreprise ; les actions, remboursables à mille francs, par voie de tirage au sort, au bout de cinq ans et en cinquante années, jouiront d'un intérêt minimum de dix pour cent et d'une part bénéficiaire proportionnelle. La société est administrée par un conseil composé de sept membres; chaque administrateur déposera, dans la caisse de la société, trente actions; le conseil est investi des pouvoirs les plus étendus pour l'administration de la société et le bien de l'entreprise; les bénéfices seront partagés chaque année aux actionnaires. Le reste, mesdames et messieurs, est conforme aux statuts des meilleures sociétés anonymes. Je n'insisterai pas sur les résultats financiers de mon entreprise; ces résultats dépasseront toutes les attentes, toutes les prévisions, je puis l'affirmer; je m'arrêterai sur les qualités de ma pommade, car je sais que ces qualités vous préoccupent plus que l'argent (*Très-bien! très-bien!* fit-on sur quelques bancs).

On vous vend tous les jours des huiles, des eaux, des teintures, des pommades douées de toutes les vertus, au dire de leurs prospectus mensongers, qui doivent arrêter la chute de vos cheveux et qui la précipitent; qui doivent vous rendre vos chevelures de vingt ans et qui vous dénudent le crâne; qui doivent vous délivrer de la migraine et qui vous paralysent le cerveau, véritables mixtures diaboliques inventées par d'indignes charlatans! (*C'est vrai! c'est vrai! Bravo!* cria-t-on à droite et à gauche.)

Il n'est pas une teinture dont le principal élément ne soit le nitrate d'argent, dont l'effet inévitable est d'altérer définitivement la partie corticale des cheveux, mon savant collaborateur et ami Phosphate l'a constaté cent fois.

— Mi... mille fois! répondit Phosphate à haute voix et en se renversant ensuite sur sa chaise pour souffler, selon son habitude...

— Un cheveu, a dit, dans ses leçons célèbres de physiologie élémentaire, le docteur Huxley, professeur au Collége royal des chirurgiens de Londres, poursuivit Lamouroux, un cheveu est composé, comme un ongle, de cellules cornées réunies, mais au lieu d'être enveloppé en partie dans un repli de la peau, il est tout d'abord renfermé entièrement dans une sorte de sac, la bulbe pilifère, du fond duquel s'élève une papille qui correspond à un sillon simple de l'ongle. Le cheveu se développe par la conversion en tissu corné des cellules épidermiques superficielles qui tapissent la papille et qui prennent la forme d'un manche creux. Ces cellules se réunissent, et les cellules cornées se trouvant incessamment remplacées par de nouvelles pousses d'en bas qui subissent la même transformation, le tube du cheveu est poussé à l'extérieur jusqu'à ce qu'il ait atteint la longueur totale qui lui est propre, Sa base cesse ensuite de pousser et l'ancienne papille, ainsi que son bulbe, meurent, mais pas avant d'avoir formé une nouvelle papille et un nouveau bulbe sur les côtés de l'ancienne; ainsi un nouveau cheveu prend naissance. Le tube d'un cheveu de la tête se compose d'une matière centrale ou *médullaire*, d'une texture molle et pourvue d'orifices qui parfois contiennent de l'air; d'une substance *corticale* qui l'entoure, et qui est constituée par des cellules cornées réunies; et d'un *cuticule* extérieur formé de lames cornées plates, placées transversalement autour du tube, de façon à se recouvrir l'une l'autre par leurs bords externes, à la façon de tuiles étroitement rassemblées. Les cellules épidermiques superficielles du bulbe se réunissent également par leurs bords et se convertissent en enveloppes qui embrassent la racine du cheveu et s'en vont d'ordinaire avec lui quand il est expulsé.

— C'est un puits de science! interrompit le chimiste, involontairement transformé en chevalier du lustre.

— Deux glandes sébacées, ajoute encore Huxley, s'ouvrent ordinairement dans le bulbe pilifère, près de son ouverture, et fournissent au cheveu une sorte de pommade naturelle ; des fibres musculaires lisses sont dans des relations telles avec le bulbe, que, quand elles se contractent, elles le font passer de sa position oblique naturelle à une position perpendiculaire à la peau. Ces fibres musculaires se contractent sous l'influence du froid et donnent lieu aux horripilations, à la chair de poule et aux cheveux qui se dressent à la tête.

— Admirable! exclama Phosphate.

— Bien! très-bien! murmura l'assistance impressionnée de cette abondance de connaissances spéciales.

— Quand les glandes sébacées, poursuivit Lamouroux, ne versent plus rien dans le bulbe pilifère, quand les fibres musculaires ne fonctionnent plus, le cheveu tombe. Et pourquoi cette catastrophe se produit-elle? Parce que le sang a cessé d'affluer dans la région corticale.

— C'est cela! s'écria le chimiste en battant des mains.

— Il est établi que le sang est le principal, sinon l'unique nourrisseur des cheveux, que ceux-ci tiennent leur vie, leur santé, leur force, du réseau de vaisseaux sur lequel reposent leurs bulbes, que le ralentissement de la circulation capillaire amène la calvitie.

— Iné...vitablement, appuya Phosphate.

— Empêcher ce ralentissement, le combattre, l'enrayer pour toujours, rendre au cuir chevelu sa vigueur juvénile, voilà ce que vous assure ma pommade, tandis que les drogues qu'on vous a vendues jusqu'à présent n'ont eu pour effet que d'activer la chute de vos cheveux.

— Il a raison ! il a raison ! murmura l'assemblée.

— Mesdames, messieurs, reprit Lamouroux après s'être essuyé le front et avoir bu une gorgée d'eau, ce n'est pas une invention à moi que je viens vous soumettre ici, c'est une pommade appartenant aux populations du centre de l'Afrique, et grâce à laquelle la calvitie n'a pu encore faire ses ravages chez elles. Avec ma graisse d'hippopotame préparée, plus de crânes dénudés, mais des têtes encombrées d'une épaisse forêt de cheveux ; plus de perruques, plus de postiches, qui, si artistement faits qu'ils soient, n'imitent qu'imparfaitement la nature et causent à ceux qui s'en affublent des souffrances et des douleurs perpétuelles. N'est-ce pas un supplice de toutes les heures, en effet, que de porter sur sa tête cet échafaudage épinglé de faux cheveux, et de craindre à chaque instant qu'un coup de vent, quand on est dehors, ou un coup de coude du premier maladroit venu, quand on est dans le monde, ne vous l'enlève, ne vous le renverse ! Mesdames et messieurs, j'ose le proclamer, il y a dans l'importation en France de ma pommade une révolution, mais une révolution pacifique, car, au lieu de faire couler du sang et d'entasser des ruines, elle supprimera une infirmité qui va chaque jour se développant dans des proportions inquiétantes, et empêchera une classe trop nombreuse d'intrigants d'exploiter plus longtemps la crédulité publique. C'est pourquoi j'ai pu mettre en tête des statuts de notre société cette épigraphe : *Plus de postiches! Plus de tortures capillaires! Plus d'exploiteurs de la calvitie! Plus de chauves!*

Des applaudissements chaleureux accompagnés de murmures sympathiques saluèrent cette péroraison, après laquelle Lamouroux s'essuya de nouveau le front et but une seconde gorgée d'eau, tandis que Phosphate soufflait avec un contentement évident, que Pouillouse jurait de joie et que Philistin répétait « bravo ! bravo ! »

— Maintenant, mesdames et messieurs, reprit Lamouroux en décachetant son flacon de graisse, je vais, si vous le voulez, passer à la preuve de ma panacée.

Un mouvement onduleux comme une vague se fit dans la salle, et les têtes des assistants se dressèrent.

Lamouroux éleva, d'une main, le flacon à la hauteur de ses yeux et le contempla.

— J'expérimenterai indifféremment sur la première personne venue, dit-il.

— Expérimentez sur moi ! — Non, sur moi ! — Sur moi ! sur moi ! crièrent tumultueusement deux cents individus, hommes ou femmes, en tendant le bras vers l'estrade.

Un sourire légèrement moqueur contracta le rictus de Lamouroux.

— Ne voulant pas faire de jaloux, et désirant que la preuve de la vertu de ma pommade soit aussi convaincante que possible, dit l'homme d'affaires, après un temps, j'expérimenterai sur la personne la plus chauve de la société.

Un mouvement de recul se fit aussitôt dans les rangs des plus empressés.

— Que cette personne veuille bien se présenter, ajouta Lamouroux en interrogeant l'assemblée, et je la frictionnerai.

Il y eut un silence, puis un peu d'hésitation sur quelques bancs, puis un froid glacial partout.

Evidemment, personne ne voulait passer pour le plus chauve.

— Hum ! je ne peux pourtant pas me présenter, murmura Philistin à l'oreille de Phosphate en voyant l'attitude réservée de tout le monde, hommes et femmes, vieux et vieilles.

— Ni... ni... moi, dit le chimiste en soufflant.

— Tonnerre, ni moi ! fit Pouillouse en passant la main dans ses cheveux, épais et serrés comme les crins d'une brosse.

A ce moment, un individu d'une trentaine d'années, grand, maigre, au teint blafard, sans un poil de barbe, la tête couverte d'un bonnet de soie noire, quitta sa place, qu'il avait choisie presque au bout de la salle, et s'avança vers l'estrade, sur laquelle il monta.

— Monsieur, dit-il à Lamouroux d'une voix qui semblait sortir d'une poitrine épuisée, je doute que quelqu'un ici puisse me disputer l'honneur d'être oint ce soir par vous; jugez plutôt.

Et il enleva son bonnet.

Une exclamation bruyante jaillit du sein de l'assemblée; quelques femmes même pousèrent des cris.

L'individu n'avait pas un seul cheveu sur sa tête oblongue, ce qui s'appelle pas *un;* ce n'était plus de la calvitie, c'était de l'aridité, de la stérilité, de la désolation.

— Par exemple, si la graisse d'hippopotame donne des cheveux à celui-là !... dit Philistin stupéfait.

— On pou... pourra crier au mi... miracle, fit Phosphate.

— Ha ! ha ! ricana Pouillouse, plus de cacatois à la mâture ; fais ta raie maintenant, mon bonhomme !

— J'ai perdu tous mes cheveux, il y a trois ans, dans une terrible maladie, reprit le chauve quand la première émotion causée par la vue de sa tête nue fut calmée, et, depuis ce temps, aucune eau, aucune pommade, aucune huile, aucune poudre n'a pu me les rendre ; j'y ai dépensé vingt mille francs en pure perte. Si, grâce à vous, monsieur, je retrouvais une partie seulement de ma chevelure qui jadis, hélas ! fut blonde et belle, ma reconnaissance éternelle vous serait acquise, et je prendrais un paquet d'actions. Voici mon nom, ajouta-t-il en tirant une carte de son portefeuille : « Durand, rentier, rue Saint-Louis en l'Ile. »

— Voilà, mesdames et messieurs, dit Lamouroux après avoir fait asseoir le chauve sur une chaise qu'il avait avancée au bord de l'estrade, un cas digne de ma pommade, et j'espère que, si je rends des cheveux à ce genou, votre conviction sera faite, bien faite, et que le résultat vous paraîtra vraiment prodigieux ?

« Oui, oui, oui ! » crièrent cent voix.

— Je vais donc l'oindre, poursuivit Lamouroux en prenant avec le médium de la main droite une certaine quantité de la graisse coutenue dans son flacon et en l'écrasant entre ses mains, et si, après une semaine de frictions, à raison d'une par jour, les cheveux ne repoussent pas sur la tête de monsieur, je consens à passer pour le plus méprisable des banquistes.

« Bravo ! bravo ! » firent quelques assistants en frappant de leurs pieds et de leurs cannes sur le parquet.

— Si, au contraire, le succès confirme d'une manière éclatante mes assertions, je pense, mesdames et messieurs, que notre société se constituera sans retard, et que l'expédition, qui doit la couronner, partira prochainement pour la côte d'Afrique ?

« Oui, oui, oui ! » répondit en masse l'assemblée.

Lamouroux posa alors ses mains sur la tête du patient, qu'il frictionna énergiquement.

— C'est suffisant, fit-il après une minute de cet exer-

cice et en s'arrêtant. Remettez votre bonnet, monsieur; ne vous décoiffez pas; demain et les jours suivants, à pareille heure et pendant une semaine, je vous ferai une friction semblable dans cette salle ou dans un des autres lieux de réunion de ce local, sous la surveillance du savant chimiste qui a bien voulu faire partie du bureau ce soir, et en général sous le contrôle de tous, car tous, mesdames et messieurs, vous avez le droit d'assister à la suite de l'expérience que je viens de commencer.

Cela déclaré, Lamouroux annonça qu'il serait tous les soirs, à neuf heures, à la disposition du rentier Durand et de ses souscripteurs, dans une des salles du local de la rue d'Arras, et leva la séance.

Tout le monde se retira.

— A qui le chignon? cria un des assistants en prenant du bout de sa canne un paquet de faux cheveux qu'il ramassa derrière une banquette, pendant que la salle se vidait.

Les dames qui n'avaient pas encore franchi le seuil de la porte s'arrêtèrent et portèrent instinctivement la main à leur nuque; mais, après réflexion rapide, elles s'éclipsèrent.

Armand DUBARRY.

(La suite à la prochaine livraison.)

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE.

I. — UNE RAZZIA D'ESCLAVES.

— Il est temps de partir! Taratantara !!...

— Alerte! taratantara!!!

La fourmilière est couverte de soldats qui brandissent au soleil leurs mandibules brillantes et acérées. C'est un va-et-vient indescriptible... Quelle belle mêlée!... Quel beau départ! Vive la guerre!...

Nous sommes au moins trois cents, tous animés du plus grand courage! Hourra!! Vive la guerre! au carnage!... au butin!...

Mais il est temps de nous mettre en marche. Amis, à nos rangs! Taratantara!!...

Et l'armée se rassemble sur quinze, vingt de front: elle descend comme un fleuve qui s'épanche, elle quitte le monticule qui forme notre demeure et s'étend dans la plaine... La plaine, c'est un sentier formé par les hommes et qui passe à côté, en dessous de notre nid. Mais, nous n'avons pas fait dix pas sur le chemin de la guerre, que nous rencontrons des éclaireurs qui ont reconnu la route et nous guident vers l'ennemi.

— Quel ennemi? me direz-vous.

— Quel ennemi? D'autres fourmis. Ne nous faut-il pas des esclaves? Sommes-nous donc destinées à tailler le bois, la pierre, à gâcher le mortier et à donner à teter aux enfants? Nous, des guerriers de naissance!.. Dieu, vous dis-je, ne l'a pas voulu. Voyez, il nous a gratifiées de mâchoires spéciales pour le combat. La longueur et l'acuité de nos mandibules en font des armes et non des outils. Vive la guerre!...

Il existe d'ailleurs de par le monde deux nations de fourmis qui sont destinées à devenir nos esclaves, à élever nos larves, à bâtir nos maisons; c'est pourquoi nous marchons à leur conquête. Il est temps que la fourmilière songe à multiplier; tous ici nous sommes frères, tous nous sommes fils de la même mère, de celle qui a fondé l'an dernier notre colonie — avec quelques fugitives échappées aux poursuites d'un faisandier — la colonie des Polyergues ou des fourmis rouges. Mais, hélas! nous ne sommes pas assez nombreux pour résister à l'hiver, aux intempéries de l'automne; et puis, il faut essaimer...

Cette belle armée de trois cents guerriers n'est pas suffisante: il faut qu'elle se décuple. Remarquez comme nous nous ressemblons: on dirait un uniforme brillant recouvrant tous nos corps; et moi seule, suis plus grande que les autres. C'est une exception; je passe pour un Hercule! et je crois que j'en suis un en effet... Cependant vous devez apercevoir quelques camarades noirs parmi nous, ce sont des mâles. Pauvres êtres qui ne vivront pas aussi longtemps que nous! Mais, comme ils sont armés ainsi que les autres, ils viennent en expédition quand même...

Attention, nous approchons de l'ennemi! L'ennemi, ce sont les Fourmis noires cendrées (*Formica fusca*). Nous les recherchons comme esclaves et nous allons les vaincre tout à l'heure, elles sont hors d'état de nous résister... Il en est de même des Fourmis mineuses (*Formica cunicularia*). Malheureusement ces dernières sont encore plus faibles que les autres!

Je sais bien que certains esprits atrabilaires trouveront — que ne trouve-t-on pas! — que, pour des guerriers éprouvés, il n'est pas brave d'attaquer des gens hors d'état de résister. Mais, qu'y faire? Il faut, avant tout, prendre son bien où on le trouve. Tel est mon avis.

Et la troupe tout entière redoubla d'ardeur; elle semblait voler à la surface des feuilles..., c'est qu'à ce moment apparaissait la fourmilière des Noires cendrées, au milieu d'un buisson d'épine blanche. Cette fourmilière, beaucoup moins grande que celle des Polyergues assaillantes, était composée de petites bûchettes artistement entrelacées.

En un clin d'œil les Polyergues eurent envahi les avant-postes. Les Cendrées, averties par leurs éclaireurs, étaient cependant sur la défensive. Mais que faire? Chaque coup des terribles mandibules en faux abattait un membre; c'était un carnage affreux... et cependant les Cendrées se battaient bien! Elles assaillent à deux ou trois chacun de leurs envahisseurs; elles s'attachent à sa ceinture et souvent la coupent, laissant les deux tronçons du mutilé se tordre sur la terre...

Mais les Rouges pénètrent dans tous les recoins, en dépit de cette énergique défense; elles cherchent les réduits propres au pillage, c'est-à-dire les chambres d'élevage. Chaque assaillant emporte une larve blanche entre ses mâchoires et s'efforce de fuir avec son butin précieux. Les Noires cendrées ne peuvent résister; elles s'accrochent aux fauves, celles-ci les entraînent. Lassées, elles lâchent prise, le ravisseur fuit...

Taratantara !! taratantara !!!

C'est le signal de la retraite ! Vive le butin !!

Et me dressant sur mes pattes, je crie à mes camarades :

— En masse, serrez la colonne !... En retraite vers notre fourmilière !... Attention aux larves conquises !...

Et je revenais allégrement, tenant deux larves dans mes mandibules, et marchant avec cela tête haute, comme un cheval de carrosse, tandis que mes compagnons pliaient sous le faix d'une seule larve conquise.

Cependant, j'avais une terrible estafilade à une jambe, une énorme taillade dans le dos... Bah ! je ne daignais pas y faire attention. J'avais pris la tête de la colonne et marchais en avant. J'avais remarqué que deux hommes nous observaient, arrêtés à quelques pas. J'entendis l'un d'eux qui disait :

— Que vont-elles faire maintenant de ces larves qu'elles emportent ? Un repas de cannibale ?

— Vous êtes trop homme, répondit le plus vieux, vous croyez que tous les êtres vous ressemblent.

— Hé, hé !!

— Point. Lorsqu'elles vont être revenues chez elles, leurs fourmis de ménage vont soigneusement emporter dans leurs chambres ces larves précieuses ;

L'attaque d'une fourmilière. Dessin de Mesnel.

bientôt celles-ci y naîtront en insectes parfaits, de la classe ouvrière et, immédiatement, elles se chargeront de tous les travaux de la maison... absolument comme elles l'eussent fait dans leurs propres demeures.

— Alors ces abominables pillardes ne savent pas travailler ?...

— Vive Dieu ! leur criai-je en me retournant ; sommes-nous donc faites pour travailler, nous, des guerriers, comme de vils esclaves ?

Mais ils ne m'entendirent pas ; ils avaient les oreilles trop longues pour cela !...

— Mon cher enfant, reprit le vieux, voici le moment de vous rappeler l'expérience faite par un de mes amis. Un jour, il mit une certaine quantité de ces beaux Polyergues rouges, agresseurs si déterminés, dans une caisse de verre avec quelques larves; ils ne furent seulement pas capables d'élever les jeunes. Bien mieux, elles ne surent même pas — cela me paraîtrait incroyable, si mon ami ne me l'avait affirmé — se nourrir elles-mêmes. De sorte qu'un grand nombre moururent de faim.

Pour continuer l'expérience, il introduisit dans la même caisse un seul individu de la famille des esclaves (*Formica fusca*), alors que l'état des affamés n'était pas brillant. Tout allait de mal en pis ; la mort était imminente...

Cette petite créature se chargea du soin de la famille entière, donna à manger aux grands dadais de fourmis rouges à demi mortes de faim, et prit soin, tout cela en même temps, des larves qui restaient, jusqu'à ce qu'elles fussent développées en insectes parfaits... Ainsi, une seule intelligence avait suffi à sauver toute cette famille vouée à la force brutale.

— Noble exemple !

— Ainsi donc les Polyergues sont incapables...

Tout le monde comprendra que je ne m'arrêtai pas à entendre des anecdotes aussi ridicules. Je laissai là les deux hommes et rentrai allégrement chez nous, contente de ma journée, et prête à recommencer le lendemain, si le grand conseil le jugeait utile...

Vraiment ces hommes sont bien étranges, qui croient que la servitude est odieuse à nos esclaves autant qu'aux leurs.

Rien n'est plus aisé, en les observant, que de se rendre compte qu'il ne faut avoir aucune compassion de nos *ilotes* — si l'on peut, par souvenir, les appeler ainsi — leur sort est précisément celui pour lequel ils sont faits.

Les travaux que ces petites créatures entreprennent et conduisent chez nous ne sont point inspirés par l'arbitraire, par la crainte d'un châtiment, mais bien par l'instinct qui réside en elles.

Elles travaillent précisément de la même manière et avec la même assiduité dans leur propre maison que dans celle de leurs ravisseurs, et les travaux dont elles sont chargées sont les mêmes dans un cas que dans l'autre.

En fait, elles n'ont pas connaissance — puisqu'elles ont été enlevées larves — de leur propre famille. Elles se trouvent parfaitement chez nous, et sont, à tous égards, les égales de leurs soi-disant maîtres. Bien mieux, si l'on y regarde attentivement, les réels maîtres du logis sont les esclaves.

Que leur demandons-nous ? De nous faire vivre et de vivre en même temps. Elles savent que sans elles la communauté aurait bientôt péri, et elles travaillent en conséquence.

En vérité, il faut avoir l'esprit aussi mal fait que l'ont les hommes pour y trouver à redire !

Ce qui doit frapper dans la manœuvre de nos compagnies conquérantes, c'est qu'elles ne rapportent jamais que des larves propres à donner des neutres. Quel besoin aurions-nous de mâles et de femelles ? Aucun. Aussi, nous avons un moyen de les reconnaître... Mais ceci est inconnu des hommes et nous ne le leur dirons jamais. Ce qui leur suffit, c'est de voir que les Polyergues ne se trompent pas dans leurs expéditions successives, car une seule ne suffit pas ; à mesure que la colonie augmente, il faut plus de serviteurs ; on est donc obligé d'en aller conquérir à nouveau pour réparer les pertes faites par la mort et les accidents journaliers, il faut pourvoir à ce recrutement. Nous y pourvoyons.

II. — HERCULE ET SES VOISINES.

Mais il est temps, je crois, de parler un peu de moi.

Je suis grand, je suis fort, je suis courageux, je suis beau ! Mes membres, élégamment et solidement attachés, ont la fermeté de l'acier, dont ils empruntent la couleur mordorée ; ma taille est svelte, ma poitrine large, mes yeux vifs et mes pinces formidables.

Tous ces avantages se résument dans le surnom d'Hercule que, d'une commune voix, tout mon clan m'a donné.

Les *Polyergues roussâtres*, les plus puissantes des fourmis de la France par leur courage dans les combats, forment un peuple composé de quatre ordres de citoyens : les mâles, les femelles, les neutres ou guerriers... et les esclaves, ouvriers conquis sur des espèces convenables.

Je suis neutre, moi, et m'en fais gloire !

Est-il une vie plus noble, plus chevaleresque que la mienne : combattre, vaincre ou mourir !

Les mâles me font pitié, malgré leurs ailes gracieuses. Comment ! ils vivent plus de quatre mois pour s'envoler un beau soir et mourir au point du jour ! Fi !... nous, nous vivons des années, et, tout ce temps, nous le passons à servir la patrie et la nation, à contribuer à sa grandeur, à sa puissance ; à nous faire servir comme des rois... et à jouir du soleil !

Les utiles femelles ont un sort terrible... terrible !... Combien je les estime beaucoup plus malheureuses que nous, malgré les ailes dont leur corps est muni dans leur jeune âge : et cependant, il est certain qu'au moins une fois dans leur vie le chemin de l'air leur est ouvert, tandis que nous, nous resterons toujours attachés au plancher des vaches !...

C'est au moment où elles deviennent adultes, ces utiles femelles, qu'elles s'élancent dans les espaces ; elles y rencontrent les mâles qui tourbillonnent... et retombent sur la terre... à laquelle, désormais, elles appartiendront toujours. Plus de courses folles au milieu des feuillages, plus de danse fantastique au bord de l'eau ! Elles tombent... et leurs ailes aussi ! à moins que nous ou des ouvrières attentives à leur recherche ne les débarrassions, en les coupant, de ces organes dont elles n'ont plus besoin désormais.

Si, par bonheur, cette femelle a été trouvée par nous, elle est emportée dans notre fourmilière et y demeure à jamais prisonnière, occupée à pondre nuit et jour, du matin au soir, du soir au matin !... Est-ce vivre, cela ?... Non ! mille fois non !... Vive le beau soleil, le grand air, les batailles et la liberté !...

Si une pauvre femelle tombe seule, isolée, dans un coin, la tâche immense de fonder une nouvelle colonie lui incombe. Alors, que de peines ! que de soins ! C'est une œuvre de géant que, seule, cette femelle va créer. Elle rencontrera une fissure en terre, une cavité naturelle : elle s'y blottira, puis, isolée, livrée à son labeur urgent — car il faut qu'elle soit, à elle-même, son esclave ! — elle creusera une cellule pour les premiers œufs qu'elle pondra. Puis, il faut qu'elle soigne seule ces quelques larves et qu'elle amène à l'âge adulte les premiers soldats qui l'aideront ou l'accompagneront...

Si elle ne réussit pas, isolée qu'elle est, la mort vient la saisir, sans secours !... Combien meurent ainsi !

Sans cela, les Polyergues envahiraient la terre !

Fi des mères !... je suis neutre et je remercie chaque jour le ciel !

Parlerai-je maintenant de mon caractère ?

Pourquoi pas ?

Est-il donc défendu de se montrer actif, alerte, d'aimer le nouveau, de ne jamais tenir en repos, de rôder sans cesse ?... Mais non, cela est le propre des chercheurs et des grands observateurs. C'est comme cela que j'ai appris à connaître les mœurs des tribus voisines de la nôtre, à la lisière de la lande ; car il y a

des fourmis de bien des espèces, comme il y en a de beaucoup de couleurs.

Il y en a même de très-intelligentes. Ainsi, il ne faudrait pas croire que ces pauvres fourmis *noires-cendrées*, que nous avons si bien pillées la dernière fois, soient dénuées d'esprit. Non! elles ont beaucoup d'adresse et de talent : je serais presque disposé à accorder qu'elles en ont plus que nous... tout en constatant que c'est leur métier! Leur habitation est fort bien faite ; elles élèvent non-seulement étage sur étage, mais en creusent autant qu'il est besoin les uns au-dessous des autres. Je les vois renouveler ce travail chez nous ; une fois un étage creusé, elles le couvrent d'une voûte d'argile molle et humide, qui, en durcissant, devient le plancher de l'étage supérieur. La seule chose qu'il leur faut, c'est de l'humidité pour pétrir leur terre : le temps sec empêche absolument tout travail.

Moi, je suis fort, c'est vrai... ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle ***Hercule***. Cependant, je m'étonne vraiment de la vigueur de ces petites créatures. Lorsque j'entends les hommes se vanter de leur habileté, de leur force, je ris... Si un être humain, même aidé de tous ses outils, pouvait accomplir en un jour ce qu'une simple fourmi achève sans outils, il serait l'étonnement du monde!

Voici ce que j'ai vu faire à une fourmi :

Elle commença par ouvrir et creuser un fossé dans le sol, sur environ six à sept millimètres de profondeur, pétrissant la terre qu'elle en retirait en petites boulettes qu'elle plaçait de chaque côté du fossé, de manière à former une sorte de mur. L'intérieur du fossé est parfaitement uni et poli, de sorte qu'une fois terminé il ressemble à une vraie tranchée de chemin de fer. Mais, ce n'est pas tout, la fourmi, regardant autour d'elle, vit qu'il y avait encore tout à côté une autre ouverture de la maison pour laquelle il convenait de construire une route, et immédiatement elle se mit à travailler à un second chemin semblable au premier, parallèle à lui, et les sépara l'un de l'autre par un simple mur qui avait huit à neuf millimètres de haut.

Or l'homme qui voudrait en un jour accomplir un travail proportionnel devrait : 1° creuser deux tranchées parallèles chacune de 24 mètres de long sur 1^{m},37 de profondeur ; 2° bâtir avec des briques fabriquées par lui 96 mètres de mur, de 80 centimètres à 1 mètre de haut, sur 4^{m},20 à 4^{m},50 d'épaisseur.

Vive Dieu ! quel homme lutterait avec nous?

Telles étaient mes réflexions et mes études en parcourant les environs de notre lande. J'arrivai ainsi à une colonie de ***Fourmis brunes*** (*Formica brunea*) et, ma foi ! je tombai dans une véritable admiration en les regardant travailler ! Nos esclaves ne sont pas encore de cette force-là, et je compte proposer, à la prochaine assemblée générale de la nation, de pousser une expédition vers ces travailleuses et de les substituer à nos anciennes esclaves. Evidemment, nous y gagnerons, et il n'est pas plus difficile — je le suppose — d'emporter les unes que les autres.

Je n'avais jamais vu cette fourmi travailler, parce que je passais toujours par là au milieu du jour ; mais, cette fois, le soir venait, j'avais perdu beaucoup de temps à examiner les *brunes-cendrées*, une légère brume tombait, je fus tout surpris de voir une telle animation dans une fourmilière qui m'avait jusque-là semblé à peu près abandonnée.

C'est ainsi que j'ai appris que la lumière du soleil que nous aimons tant, nous autres, incommode ces hiboux-là. Trop de pluie ne leur plaît pas non plus, parce qu'elle endommage leurs constructions savantes et compliquées. Croirait-on que leur maison a souvent plus de quarante étages? O homme ! où en es-tu ? toi qui, avec les caves, n'en peux élever dix !... et qui, encore, ne sais les faire que horizontaux, tandis que nos architectes les bâtissent inclinés. Et ils tiennent ! et ils sont solides, sains, secs !...

Cependant ces étages ne sont point divisés en cellules régulières comme les gâteaux des abeilles, des guêpes et des frelons ; ils sont formés de chambres et de galeries de formes et de dimensions tout à fait irrégulières, admirablement polies à l'intérieur, et d'environ un demi-centimètre de haut. Les murs ont un peu plus d'un millimètre d'épaisseur.

Maintenant, quel est le but de ces subdivisions nombreuses? C'est de régulariser la chaleur et l'humidité dans tout le bâtiment, en vue de l'éclosion des larves. Si, par exemple, le soleil, comme aujourd'hui, n'a pas été très-ardent, et si l'instinct de ces braves petites gens — car ils sont si petits auprès de nous ! — les avertit que les larves ont besoin de chaleur, eh bien ! ils les emportent dans les chambres de l'étage supérieur, la chaleur y est plus forte qu'en bas. De même, s'il tombe une pluie épaisse qui coule dans le sous-sol, rien n'est plus aisé que de se porter, ainsi que les larves, dans la série des chambres supérieures, où tout le monde est à l'abri de l'inondation.

Dans les jours d'été où le soleil est particulièrement brûlant, les *Brunes* s'assurent une température très-convenable en rapportant leurs jeunes couvées aux chambres centrales, tandis que si elles ont besoin d'humidité, elles sont sûres d'en trouver autant qu'il en faut dans les parties les plus basses, où la chaleur ne pénètre jamais. Cette réserve d'humidité est des plus importantes; elles ne pourraient rien construire pendant la sécheresse, qui dure quelquefois longtemps, si elles n'avaient dans les caves cette réserve, où elles trouvent assez d'argile pour leur travail moyen de chaque jour.

Quant au mode de construction de nos cousines, je ne fais aucun doute que c'est sur lui que les hommes ont pris modèle pour apprendre à bâtir en briques. Seulement, comme ils sont trop maladroits pour savoir cimenter avec leur salive des boules comme celles qu'elles emploient, ils ont imaginé de pétrir des briques carrées, afin qu'elles s'empilent toutes seules, et de les coller avec un ciment ou un mortier artificiel. Hélas ! tout s'amoindrit et se rapetisse par l'imitation.

Les fourmis *brunes* sont tellement habiles à confectionner ces boulettes de glaise, qu'on pourrait regarder cette fabrication comme leur occupation normale. Ces briques servent non-seulement à élever les murs, en les plaquant avec les pieds de devant, mais encore à bâtir les voûtes ou plafonds. Cela semble une œuvre difficile, presque impossible, sans échafaudages : les hommes ne le feraient pas! Or les *Brunes* bâtissent des plafonds en voûte de *cinq centimètres* de diamètre, avec une certitude absolue.

Ce qui prouve bien que nous sommes les plus habiles constructeurs du monde, c'est que nous savons tirer parti de tout. Lorsqu'un homme veut bâtir une maison, il fait un trou et élève dedans sa fourmilière, à matériaux neufs. Nous, nous employons tout ce qui se trouve sous la main : une, deux, dix poutres sont

mises à profit; la pente du terrain est employée pour tirer les eaux, que sais-je? tout sert à nos habiles architectes.

En rentrant, sous les derniers rayons du soleil, je passai près d'une colonie de fourmis dont la couleur se rapprochait de la nôtre. C'étaient des *fourmis jaunes* (*Formica flava*), qui me parurent être aussi d'excellentes mineuses. La fourmilière, peu apparente au dehors, s'enfonçait sous une énorme pierre, et je ne fus pas peu surpris de voir que cette espèce est sociable. Quelle singulière idée, comme si on n'était pas bien mieux tout seul chez soi!

Pas du tout! à côté de la *Jaune*, je reconnus le nid de la *Myrmica scabrinodis*, une belle fourmi qui m'était encore moins familière que l'autre.

Je voulus m'en approcher, d'autant plus que j'avais cru apercevoir, dans une des chambres, par la porte d'une avenue, un animal brun luisant, couvert d'une carapace et que deux *Myrmiques* semblaient soigner, comme nous, nos larves en éducation...

Mais, comme j'étais trop près, sans doute, des fortifications, une dizaine de Myrmiques vinrent au-devant de moi, d'un air menaçant, et ouvrirent les mandibules en faisant de grands bras... Comme je n'ai pas peur,

Une reconnaissance malheureuse. Dessin de Mesnel.

je m'acculai à un rocher et me mis sur la défensive; mais ces enragées, arrivées à quelques pas, se tournèrent vers moi et par leur abdomen m'envoyèrent une bordée d'acide, une pluie corrosive... Quelques gouttes seules m'atteignirent, mais me brûlèrent tellement que, sans essayer de riposter en les mettant à portée de mes mandibules qui les auraient coupées en deux, je pris mes jambes à mon cou... et cours encore!

Peste soit de ces artilleurs du feu grégeois!...

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

Chacun des trente premiers volumes: broché, Paris, 4 francs; relié, 5 fr. 50. Les volumes XXXI à LXI, même prix que l'abonnement, soit: Paris, 6 francs; départements, *franco*, 7 fr. 50. Nous engageons vivement nos abonnés qui désireraient acquérir un ou plusieurs volumes de la collection à nous adresser leur demande le plus tôt possible, les expéditions par la poste manquant parfois de régularité pendant les derniers jours de l'année.

Le directeur gérant: CH. WALLUT.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

MONMOUTH [1].

Monmouth. Dessin de Massieu.

Ce drame lugubre s'accomplissait au moment où Tom Bill, à la tombée du jour, entrait dans Tauton. Déjà, avec cette rapidité qui étonne toujours quand on étudie les grandes commotions populaires, la nouvelle de l'arrivée de Monmouth s'était répandue dans la ville, et les deux hardis partisans, pendant la nuit, n'eurent pas de peine à décider leurs amis les plus résolus à s'unir à eux. Le lendemain ils reprirent la route de

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Lyme avec cinquante bons compagnons bien armés et bien montés, et Dare put échanger sa bête rétive contre un cheval que n'aurait point dédaigné un grand seigneur. La petite troupe marcha d'un pas si relevé, qu'ils parvinrent d'assez bonne heure à Lyme, où Monmouth, enchanté, la passa en revue, et par d'ardentes paroles échauffa le cœur de ses jeunes soldats, dont les montures indisciplinées avaient grand'peine à conserver leurs rangs. Dare et Bill furent vivement félicités, et la joie du prétendant fut grande lorsqu'ils lui apprirent que, dès qu'il paraîtrait, Tauton serait à lui. Les cavaliers mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux au piquet et, entourés des habitants de Lyme, où ils avaient presque tous des connaissances, allèrent les uns chez les autres réparer les fatigues d'une nuit sans sommeil et d'une course rapide. Dare et deux de ses amis restèrent seuls près du campement improvisé. Quant à Tom Bill, il n'eut rien de plus pressé que de voler à la maison de M^me^ Jennings pour tranquilliser sa chère Ketty.

Personne ne le reçut sur le seuil; il entra heureux, souriant, marchant à bas bruit pour surprendre sa fiancée. Un morne silence régnait; il traversa le parloir et poussa doucement la porte de la chambrette de M^me^ Jennings. Il resta comme foudroyé. Au pied du lit la mère échevelée et sur la blanche couverture Ketty, tout habillée, étendue les yeux fermés et pâle comme une morte. Tom poussa un cri où il y avait du rugissement et des pleurs, et se jeta comme un fou sur le corps de sa bien-aimée. Il lui prit les mains... du marbre; ses lèvres touchèrent son front... de la glace... Alors cette forte nature éclata en sanglots déchirants, et ce fut la pauvre mère qui dut trouver l'énergie et le courage de calmer cet effrayant désespoir. Il avait soulevé le pauvre corps et, sans entendre les paroles qu'une impuissante voix murmurait à ses oreilles, il parlait à Ketty; il la pressait contre son cœur, comme s'il voulait la défendre, et baignait de larmes son doux visage.

— Au nom de Dieu, par pitié pour moi, par respect pour elle, Tom, mon enfant, mon fils, calmez-vous; laissez-la reposer; ne tourmentez pas ce corps, qui ne peut plus vous entendre; laissez-le dans l'éternelle paix du Seigneur.

Mais Tom n'entendait rien; « il ne voulait pas être consolé ». D'une voix étranglée, il parlait à Ketty, tantôt du ton d'une mère à son enfant, tantôt avec les accents les plus emportés de la passion qui ne se contient plus, agitant cette chère dépouille que l'inflexible mort n'avait pas roidie. Contre lui, la malheureuse mère semblait défendre son enfant, et lui, plus on voulait la lui arracher, plus il la pressait contre son cœur, plus il l'embrassait.

Mais voilà que, tout à coup, ses yeux prennent une fixité effrayante; il devient d'une pâleur livide; il approche sa joue des lèvres de Ketty et il crie :

— Elle vit! elle vit!

— Ah! mon Dieu! murmura M^me^ Jennings, il est fou!

Mais il reposa doucement la tête de Ketty sur l'oreiller, en répétant d'une voix profonde :

— Elle vit! j'ai senti son souffle! Elle vit! vous dis-je.

Et alors cet homme, dont la douleur avait été si poignante et si terrible, chancela, et ne put se soutenir qu'en s'appuyant sur le lit.

La pauvre mère approcha ses lèvres de celles de son enfant, et à son tour elle dit :

— Elle vit! Dieu et vous, mon fils, vous avez fait un miracle! Courez chez le médecin, ramenez-le... Il m'avait cependant bien dit qu'elle était morte.

— Non, répondit Tom, envoyons Mary; je ne veux pas la quitter.

En attendant l'arrivée du docteur, Tom et M^me^ Jennings chauffèrent des couvertures, en enveloppèrent Ketty; une imperceptible rougeur lui monta au visage. Tom parvint à lui desserrer les dents et à introduire dans sa bouche quelques gouttes de vin, et il sembla à M^me^ Jennings qu'elle sentait le cœur de son enfant battre faiblement sous sa main. A son arrivée, le médecin, assez confus et incrédule d'abord, confirma toutes ces bonnes espérances. Tom ne se connaissait plus; il faisait toute sorte d'extravagances; on le pria de sortir. Ketty fut déshabillée, mise dans un lit bien chaud, et traitée par une médication externe énergique.

Peu à peu, les symptômes de la vie reparurent; ses paupières palpitèrent; les coins de sa bouche abaissés se relevèrent lentement; ses traits se détendirent, sa face se colora; elle semblait endormie. Enfin elle poussa un imperceptible soupir et ses yeux doucement s'ouvrirent. C'était comme le regard de Galatée à son premier éveil. Elle promenait autour d'elle des yeux étonnés; elle les fixa sur Tom et sa mère, qu'elle ne semblait point reconnaître. Les deux voix aimées l'interrogèrent, Ketty ne parut pas les entendre.

— Je réponds de sa vie, dit le médecin; mais il faut la laisser seule, ne lui adresser aucune question; la moindre fatigue pourrait ou la faire retomber en l'état dans lequel elle se trouvait tout à l'heure, ou déranger à jamais son cerveau. Plus tard, quand elle aura repris possession d'elle-même, elle nous dira les causes de cet étrange mal.

M^me^ Jennings prit la tête de Tom entre ses mains tremblantes de bonheur et lui donna un long baiser.

— Mère, lui dit-il en lui rendant ses caresses, il n'y a plus de danger maintenant, elle est sauvée; il faut que j'aille voir les camarades. Je ne fais qu'aller et venir, et si notre Ketty me demande, embrassez-la pour moi, et dites-lui que, dans un instant, je serai près d'elle; surtout pas de bruit, pas de larmes... Au revoir, mère!

Il s'enfuit joyeux, mais tout pâle encore des terribles émotions qui l'avaient bouleversé. En quelques minutes, il fut au campement où il avait attaché son cheval et se mit à se promener avec Dare, qui, la cravache à la main, s'agitait beaucoup, fier du succès de l'excursion de Tauton, dont sa vanité, un peu trop exubérante, s'attribuait tout le mérite.

Pendant ce temps, le débarquement étant complétement terminé, Monmouth avait réuni ses conseillers; il venait d'apprendre qu'avertie par le maire de Lyme, qui, ainsi que nos lecteurs le savent, s'était enfui, la milice du Dorsetshire se réunissait en toute hâte à Bridport, et qu'à ce corps devait se joindre le régiment jaune — il avait un uniforme de cette couleur — du Somersetshire, commandé par W. Portman, partisan zélé de Jacques II. Il fallait forcément renverser ce premier obstacle avant qu'il ne grossît; il fut donc décidé que l'on marcherait sur Bridport. Lord Grey eut le commandement général de la cavalerie, avec Flechter de Saltoun sous ses ordres; Wade et Buyce se

chargèrent de conduire l'infanterie; et, pour éclairer le mouvement en avant qui devait avoir lieu le jour même, Grey pria Flechter d'opérer une reconnaissance.

— La chose, milord, répondit celui-ci, m'est à peu près impossible; je suis affreusement monté.

— Qu'à cela ne tienne. J'ai vu parmi les chevaux de Tauton quelques bêtes assez bonnes; prenez la meilleure, je vous y autorise, et partez.

Flechter sortit. Arrivé près des piquets où étaient attachés les chevaux, il chercha des yeux la bête qui était le mieux à sa convenance et son choix s'arrêta sur celle de Dare. Un des volontaires de Tauton, voyant qu'il se préparait à emmener le cheval, appela celui à qui l'animal appartenait. Ainsi que nous l'avons dit, il se promenait à quelques pas avec Tom; il accourut. Dare était vif, facile à se laisser enflammer. Riche propriétaire, mais n'ayant reçu qu'une éducation fort incomplète, il se servait facilement de termes grossiers lorsque la colère l'agitait, et il avait la force et l'orgueil de la jeunesse. Quant à Flechter de Saltoun, chef écossais célèbre par sa bravoure, homme de tête et d'exécution, habitué au respect et aux mœurs violentes de ses montagnes, on connaissait sa résolution, son audace et son courroux froid et terrible.

— Laissez ce cheval, il est à moi. Est-ce que vous êtes, comme les gens des *borders* de votre pays, un voleur de chevaux?

— J'ai l'ordre de lord Grey, votre chef, de choisir un cheval; celui-ci me convient, je le prends.

— Vous ne le prendrez pas. Il m'appartient, et si vous ne quittez pas à l'instant la bride, nous allons en voir de drôles... Est-ce que vous croyez que j'ai peur de vous par hasard? Il est encore à trouver l'homme qui fera peur à Dare.

— Je n'ai pas envie de vous faire peur; mais j'ai un ordre, je l'exécute. Allez parler à lord Grey et laissez-moi.

En disant ces mots, Flechter avait passé la bride du cheval autour de son bras.

— Je veux que le ciel m'écrase, brigand, si je me laisse voler à mon nez et à ma barbe!

A ces insultes proférées au milieu d'une centaine de personnes que le bruit de la dispute avait attirées, l'Ecossais était devenu très-pâle.

— Encore une fois, Dare, laissez-moi passer, et surtout gardez-vous de me toucher. Pour ce qui est de vos injures, venant d'un grossier personnage, je les méprise.

— Ah! tu méprises mes injures, lâche; nous allons voir si tu méprises ma cravache!

Il la leva, mais, avant qu'elle retombât, Flechter avait saisi un pistolet qu'il portait à sa ceinture, fait feu et le malheureux Dare roulait mort.

Dans la foule qui se pressait, il y eut un instant de stupeur, suivie bientôt d'une grande clameur. Tom s'était précipité sur Dare, espérant que sa blessure n'était pas mortelle; mais quand il eut reconnu qu'il ne donnait plus aucun signe de vie, il fut le premier à pousser des cris de vengeance. Au milieu de toutes ces menaçantes colères, Flechter, un pistolet d'une main et sa large épée de l'autre, attendait; mais assurément il allait être massacré, lorsque Grey, Wade et Monmouth lui-même accoururent et le dégagèrent. Ils l'entraînèrent, suivis d'une cohue furieuse qui agitait des armes et hurlait des cris de mort. Il ne fallut rien moins que l'éloquence et le prestige du duc pour calmer un peu toutes ces colères; mais il dut renoncer au service de Flechter. Secrètement embarqué sur les navires qui allaient retourner en Hollande, il partit. Ce fut une grande perte pour le prétendant, dont nul plus que lui n'était capable de faire réussir l'entreprise (1).

En face du cadavre de Dare, Tom eut une fois encore l'envie d'abandonner l'entreprise qu'il avait si témérairement embrassée; mais le pouvait-il avec quelque honneur et quelque décence? Que penseraient, que diraient de lui les jeunes gens de Tauton qu'il avait entraînés? Puis, il faut bien en convenir, il était sous le charme, don puissant qu'exercent certains hommes; Monmouth, si cordial et si franc, l'avait complétement séduit; aussi accepta-t-il avec reconnaissance et comme une faveur le commandement des recrues que son malheureux ami et lui avaient faites.

Il retourna près de Ketty; une grande amélioration s'était opérée dans son état; elle avait reconnu sa mère, elle tendit la main à son fiancé; mais elle ne semblait pas capable d'assembler une idée et de pouvoir prononcer une seule parole. Tom essaya de la questionner; elle entendait bien sa voix, mais elle ne paraissait la frapper que comme un vain son; et inutilement interrogée sur les causes de son mal, elle ne répondait pas. Le corps vivait, mais la pensée était morte. Elle souriait d'un sourire enfantin, en pressant entre ses doigts la main tremblante de son ami, et regardait d'un œil étonné sa pauvre mère incapable de contenir sa douleur et de retenir ses larmes. Elle avait l'air de se dire: Pourquoi pleure-t-elle? Mais enfin la malade allait mieux; son organisme vital ne semblait nullement atteint, l'accident cérébral, qui persistait encore, ne pouvait manquer de disparaître bientôt. Le médecin l'affirmait du moins, quoiqu'il déclarât de nouveau ne rien comprendre au mal foudroyant qui avait failli enlever Ketty.

Tom allait, venait du cabinet de Monmouth, dont il faisait exécuter les ordres, au lit de sa chère fiancée, et, le soir venu, voyant la pauvre M^me^ Jennings épuisée et ne pouvant plus se tenir debout, il la força à prendre un peu de repos, se chargeant, avec la petite bonne, Mary, de veiller sur la malade qui s'était endormie. Au milieu de la nuit, il vint auprès de celle qu'il appelait déjà sa mère, et, l'arrachant à un pénible sommeil, il lui apprit que Ketty, très-surexcitée, ne parlant pas, mais semblant tout comprendre, désirait se lever. M^me^ Jennings fut bientôt dans la chambre de sa fille qu'éclairait une fumeuse chandelle de résine.

Ketty, pâle, les yeux éclatants et hagards, gesticulait et s'efforçait de parler, sans pouvoir faire sortir de ses lèvres que des sons rauques qui épouvantaient la petite Mary. Dans l'impossibilité de se faire comprendre, elle montrait avec une persistance désespérée la déchirure de la cloison. Sa mère pensa que cette déchirure lui faisait peur, elle se hâta de la boucher avec un linge; mais, en agitant sa tête, Ketty témoigna clairement que son idée n'était pas saisie. Par gestes alors, elle indiqua vouloir absolument se lever, et d'un signe pria Tom de sortir. Il obéit. Quand elle fut vêtue, elle alla le retrouver dans l'autre pièce, écarta le linge qui bouchait la déchirure et lui fit signe de regarder par

(1) « Il se rendit en Hongrie, où il combattit bravement pour la chrétienté. » (MACAULAY.)

le trou. Puis elle revint dans l'autre pièce, elle s'assit sur sa petite chaise, elle prit un ouvrage et fit semblant de travailler, elle parut attentivement écouter, la stupeur se peignit sur ses traits, sa terreur s'accrut encore lorsqu'elle porta ses regards sur la toile déchirée encadrant la bonne figure de Tom qui suivait tous les mouvements de son amie. D'un signe elle l'appela, et quand il fut près d'elle, elle lui mit dans la main une petite bouteille et, avec une impatience fébrile causée par la maladresse bien excusable de son partenaire, elle joua, elle mima tout ce qui s'était passé entre elle et Ferguson.

M^me^ Jennings murmura tout bas : « Elle est folle, » tandis que Tom s'épuisait en inutiles efforts pour deviner cet indéchiffrable mystère. Ketty rassurait sa mère ; elle mima de nouveau avec plus d'animation, plus de détails et de précision la scène qu'elle venait de représenter ; mais, en vérité, pouvait-elle être comprise ? Comment Tom et sa mère auraient-ils pu concevoir le crime dont elle était la victime ?

Enfin Ketty, impatientée, à bout de forces, baignée de larmes, se jeta sur son lit et, brisée par ses efforts, ne tarda point à s'endormir.

A la pointe du jour, Tom, par une prudence qui lui fut très-pénible, s'éloigna de sa fiancée sans lui dire adieu. La petite troupe, ou plutôt une partie de la petite troupe de Monmouth, s'était dirigée sur Bridport. Elle rencontra la milice dont nous avons parlé ; après une action confuse, les cavaliers de Grey et leur chef lui-même ayant tourné bride, les combattants du prince étaient rentrés dans Lyme, tandis que les miliciens, ne se considérant point comme vainqueurs, se retiraient sur Bridport. Monmouth, changeant alors son plan, résolut de se diriger sur Axminster. Tom l'accompagna.

Il était fort aimé de ses compagnons, ils le savaient fiancé à Ketty Jennings, et la terrible maladie de la jeune fille était le fréquent sujet de leur conversation. Ce douloureux accident et ses étranges phénomènes parvinrent ainsi jusqu'à Monmouth et aux oreilles plus intéressées de Ferguson.

Le prince, avec sa bonne grâce habituelle et son bon cœur, dans une marche, interrogea Tom, et se montra vivement touché des détails émouvants qu'il lui donna.

— Ami Tom, lui dit-il, il fallait me parler plus tôt de vos peines, je serais allé rendre visite à l'intéressante malade, et je vous aurais laissé près d'elle, quoique je tienne beaucoup à votre service. J'ai presque envie de vous engager à retourner vers votre fiancée. Mais j'espère qu'à cette heure elle doit être guérie. Qu'en pensez-vous ? ajouta-t-il en s'adressant à Ferguson, qui l'écoutait en cheminant à ses côtés.

— Je suis de l'avis de Son Altesse royale ; je crois que M. Bill peut chasser toute inquiétude. Ce n'est probablement qu'un accident cataleptique déterminé chez la jeune fille par l'inquiétude que lui ont causée les derniers événements. C'est un cas de maladie fort curieux, et, comme je suis un peu médecin, si j'en avais eu connaissance, j'aurais de grand cœur offert mes services. Mais puisque M^lle^ Jennings a résisté au premier choc — il a dû être rude — je l'estime en voie de prompte guérison.

— Vous entendez, ami Tom ! Quoi qu'il en soit, sentant combien vous devez être malheureux, dès que nous serons arrivés à Axminster, vous vous reposerez quelques heures, et vous repartirez pour Lyme. Lorsque vous serez complétement rassuré, vous viendrez nous rejoindre et serez toujours bienvenu.

Par un sentiment qui se comprend, Tom fit quelques objections et quelque résistance, mais il finit par céder. Le prince appela lord Grey, et le jeune homme resta avec Ferguson, qui lui prodiguait les marques du plus vif intérêt.

— Votre Ketty, disait-il, qui, dans la passe brillante où vous vous trouvez, doit s'estimer heureuse d'avoir votre parole, est certainement rétablie ; en allant à Lyme, vous vous donnerez une bien inutile fatigue. Avant de prendre ce parti, vous réfléchirez.

— C'est tout réfléchi. Je ne tourne point bride à présent, parce que je pense qu'il y aura une lutte avant que nous arrivions à Axminster ; mais, les derniers coups de mousquet tirés, je reprends la route de Lyme.

— Vous ferez une sottise, souffrez que je vous le dise, monsieur Bill. Quand on a la chance d'être bienvenu des princes, il ne faut point les quitter ; ils oublient si vite !

Ferguson développa longuement ce thème, faisant miroiter aux yeux de Tom tout un avenir d'honneurs et de richesses qu'il allait follement compromettre « pour une petite fille » ; mais il ne put rien gagner sur son tenace auditeur, qui se disait tout bas : Pourquoi ne veut-il donc pas que j'aille à Lyme ?

Ainsi devisant, ils arrivèrent à un petit village où les troupes de Monmouth firent halte pour dîner. Les pauvres habitants reçurent les insurgés avec le plus vif enthousiasme ; Tom et Ferguson, qui ne le quittait plus, entrèrent dans une cabane dont le propriétaire leur offrit tout ce qu'il avait : une soupe de gruau d'avoine, du pain de seigle, une tranche de porc salé et de la petite ale, nourriture et boisson habituelles alors des paysans anglais possédant du bien-être.

Ferguson et Bill, ayant couché entre ses jambes un chien mouton à qui il était fort attaché, s'étaient donc assis devant deux immenses assiettes de gruau qu'ils attaquèrent bravement. A un certain moment, Tom, appelé pour le service, s'absenta pendant un quart d'heure ; à son retour, trouvant la bouillie froide, il la passa sous la table à son chien, se coupa un bon morceau de pain, du porc salé, et mangea comme l'on mange lorsque l'on a vingt-cinq ans et que depuis cinq à six heures on est à cheval.

Tout à coup de bruyantes sonneries retentirent et le cri : « Aux armes ! » s'éleva de toutes parts. En poussant l'escabeau sur lequel il était assis, Tom se heurta contre son chien, il le poussa du pied ; hélas ! Mouton, l'ami de son maître, expirait. Les yeux ternes, le museau serré, déjà sans mouvement, ses pattes seules s'agitaient d'un mouvement convulsif. Tom le prit entre ses bras, on aurait dit que, pour mourir, la pauvre bête n'attendait plus que cette dernière caresse ; il regarda son maître d'un œil vitreux, poussa un petit gémissement, et ses membres se roidirent ; il avait cessé de vivre. Deux larmes jaillirent des yeux de son maître ; il serra contre sa poitrine le corps de Mouton comme il aurait serré le corps d'un ami, puis il le posa doucement à terre en lui disant adieu, car, au dehors, le bruit redoublait et les cavaliers de Tauton, à grands cris, appelaient le chef que la confiance de Monmouth leur avait donné. Ferguson, au premier tumulte, était précipitamment sorti.

Voici ce qui causait tant de tumulte dans le camp de Monmouth, nous laissons à un admirable historien anglais le soin de le raconter :

« Grégory Alfort, le maire de Lyme, avait quitté cette ville dès l'arrivée des exilés; tory zélé, il avait envoyé ses gens prévenir la *gentry* du Somersetshire et du Dorsetshire, lui-même poussa dans l'Ouest. De Honiton, il adressa quelques mots à Londres, puis il courut à Exeter, où il rencontra Charles Monk, duc d'Albemarle. Ce gentilhomme, fils et héritier de Georges Monk, le restaurateur des Stuarts, était lord lieutenant du Devonshire, il faisait sa revue des milices et se trouvait ainsi avoir quatre mille hommes sous la main; il espéra avec cette force écraser la rébellion. Il se dirigea donc en toute hâte sur Lyme par la route que suivait Monmouth. Mais lorsqu'il fut arrivé à Axminster, on lui apprit que les insurgés approchaient.

« Il continua son chemin, il trouva bientôt les rebelles, qui lui tinrent tête très-résolûment. Ils disposaient de quatre canons et ils avaient rempli de soldats toutes les haies. Le feu s'engagea, mais la contenance de ses soldats inquiéta Monk, il sentit que si Monmouth se montrait à eux, tous voleraient à lui. En conséquence, malgré la supériorité numérique de ses forces, il donna le signal de la retraite. »

Tom alors, avec les cavaliers de Tauton et les gentilshommes qui accompagnaient le prétendant, Ferguson comme les autres, s'élancèrent, la retraite des royalistes devint une vraie déroute.

« Toute la campagne était couverte d'armes et

La charge. Dessin de F. Lix.

d'uniformes jetés par les fugitifs, et si Monmouth eût poussé vigoureusement en avant, il serait entré à Exeter, ce qui pouvait assurer le succès de son entreprise (1). »

Bill conduisit très-bravement cette charge, il eut l'honneur de précéder Buyce, Ferguson, qui galopaient derrière lui, et même d'être très-légèrement blessé, mais comment l'avait-il été? il lui était impossible de le comprendre. Une balle de pistolet l'avait légèrement atteint dans les reins. D'où venait-elle? puisque tous les ennemis fuyaient en avant de lui. Après l'affaire, sa blessure n'ayant exigé qu'un léger pansement, il examina son équipement et reconnut que le projectile n'était parvenu jusqu'à lui qu'après avoir traversé un fort portemanteau attaché sur la croupe de sa monture. Le coup de pistolet avait donc été tiré de très-près; l'attribuant à la maladresse de quelqu'un de ses compagnons, il n'y pensa plus.

Quand Tom, tout échauffé de son succès et de l'ardeur de la poursuite, se présenta devant le prince, Monmouth lui prit la main et lui dit :

— Bravo, Bill ! voilà ce qui s'appelle vaillamment gagner ses éperons ! Allez vous reposer, mon brave, et ensuite, quoi qu'il m'en coûte de vous perdre pour quelques jours, partez pour Lyme et répandez partout la nouvelle de notre victoire. Dès que votre fiancée sera mieux, n'oubliez pas que Monmouth a besoin de vous.

(1) Ces détails, que Macaulay nous fournit, ont été puisés par lui dans Olmixon, qui, étant tout enfant, avait assisté en spectateur à cette affaire.

A la tombée de la nuit, le soir même de l'affaire d'Axminster, inquiet et joyeux tout ensemble, Tom reprenait la route de Lyme. Dans quel état retrouverait-il sa chère Ketty?

Laissons-le se hâter, et, pour un instant, transportons-nous à Londres, où l'infatigable maire de Lyme avait fait parvenir un mot signalant le débarquement de Monmouth. Cette nouvelle était arrivée à Whitehall le samedi 13 juin, à cinq heures du matin. Les courtisans n'avaient point tardé à en être informés, et ils avaient transporté la nouvelle dans la Cité et dans les cafés qu'ils fréquentaient. Les clubs, depuis, les ont remplacés; mais alors les cafés étaient une création toute nouvelle et par conséquent fort à la mode.

Le premier établissement de ce genre avait été importé sous la République par un marchand anglais, à qui un long séjour en Turquie avait rendu chère la liqueur bien-aimée des Orientaux. D'autres l'imitèrent, et les Londonniens s'habituèrent à ces lieux qui leur permettaient de s'entendre et de recueillir les nouvelles. La presse n'existait pas. Chaque classe eut les siens. Près de Saint-James'-Park se réunissaient les élégants; le *Café grec* et *l'Arc-en-ciel* avaient une autre clientèle; le commerce hantait un café dans Bow-street; entre cette rue et Covent-Garden, les lettrés fréquentaient l'établissement de *Will* : on y voyait, à travers d'épais nuages de fumée de tabac, des comtes, des lords, des chevaliers de la Jarretière, venant apporter les bruits de la cour ou écouter les discussions littéraires et les jugements sans appel que l'illustre Dryden rendait sur les ouvrages nouveaux. Chez Garraway se rencontraient les pharmaciens, les médecins; ainsi pour toutes les professions : ici, les changeurs et les banquiers; là, les hommes de loi; les juifs, les catholiques, les protestants, les puritains, les vieux républicains avaient leur café attitré. Quand la nouvelle de l'arrivée de Monmouth se répandit dans ces lieux, où la foule ne tarda pas à se presser, elle causa une vive émotion; mais la peur empêchait de parler, car en même temps on apprenait que de nombreuses arrestations étaient faites et que le Parlement venait de lancer un bill d'*attainder* (1) contre le duc.

Londres aimait peu Jacques II; c'était la capitale la plus peuplée, et, après Amsterdam, peut-être la plus riche de l'Europe : elle renfermait environ cinq cent mille âmes. Elle avait joué et jouait encore le rôle que Paris a souvent rempli, et si, avec ses vingt mille soldats de milice armée et ses immenses richesses, elle venait à se prononcer en faveur de Monmouth, il était à peu près sûr qu'elle entraînerait toute l'Angleterre. Mais dans cette circonstance les agents du duc furent sans énergie, sans courage, et le grand juge Jeffreys put faire procéder à plus de deux cents arrestations, sans rencontrer la moindre résistance, quoiqu'il disposât de très-peu de troupes.

Du reste l'armée régulière d'Angleterre, malgré que dernièrement on eût fait rentrer la garnison de Tanger, ne se composait pas de plus de sept mille fantassins et de dix-sept cents cavaliers; et un seul fait pourra faire apprécier l'état de ces troupes, très-belles et très-braves, d'ailleurs. Il n'existait pas de code militaire : si un soldat refusait obéissance ou insultait un officier, il était tout simplement traduit devant les tribunaux civils, et puni en vertu de la justice commune. Les gardes du roi, les gardes du corps ne se recrutaient que parmi les gentilshommes et formaient deux régiments, chacun de deux cents hommes. Leurs beaux chevaux, leurs cuirasses, leurs vêtements de buffle ornés de rubans de velours et de galons d'or brillaient dans le parc de Saint-James et autour du palais de Whitehall. Un autre corps, qui s'appelait *les bleus*, à cause de la couleur de leur uniforme, montait aussi la garde devant l'édifice royal. La garnison de Tanger, composée de deux régiments, venait, comme nous l'avons dit, de rentrer en Angleterre; ils avaient une détestable réputation de débauche et de cruauté; ils la méritaient, et leur chef le plus renommé, le colonel Kirke, les surpassait tous par son audace et ses vices (1). Il va bientôt entrer dans notre récit.

Quand donc la nouvelle du débarquement des exilés et des arrestations qui en étaient la conséquence se répandit dans Londres, le palais de Whitehall se remplit de courtisans, de lords, de membres de la Chambre des communes, et le froid et rude Jacques II travailla avec ses ministres et le grand juge.

Ce ne fut cependant ni au palais, ni dans les cafés, que Ned, l'émissaire de Ferguson, alla chercher le chef exécré de la justice. Ned, à ce qu'il paraît, connaissait parfaitement ses habitudes : il se rendit droit *à la Vache*, auberge renommée par l'excellence de sa cuisine et de sa cave. Il était une heure du matin; le voyageur eut quelque peine à se faire ouvrir, et il n'y parvint qu'en se disant porteur d'une nouvelle importante pour Jeffreys. A cette annonce, toutes les portes tombèrent, et l'aubergiste déclara qu'il avait l'insigne honneur de posséder sa seigneurie le grand juge.

Ce misérable, dont le nom soulève encore aujourd'hui le cœur de tout Anglais, est peut-être le type le plus complet d'insolente et brutale férocité qui se soit assis sur les siéges d'un tribunal. Sorti d'une condition médiocre, légiste retors, dépourvu de tout sens moral, il n'avait fait son chemin qu'à force d'audace et de bassesse. Il s'était donné tout entier à Jacques II, qu'il avait indignement servi dans des procès célèbres. De mœurs ignobles, vénal sans pudeur, ivrogne de bas étage, presque jamais il ne montait sur son siége que pris de vin. Alors il se jetait comme un bouledogue sur l'accusé; il l'insultait, le questionnait, lui défendait de répondre, le questionnait encore, le raillait, quel que fût son âge et sa dignité; l'accablait des injures les plus grossières, et, par un raffinement de cruauté, il s'amusait, avec de bruyants éclats de rire, à lui faire savourer d'avance, en les lui racontant en détail, toutes les tortures du supplice auquel il allait le faire condamner par des jurés corrompus et tremblant devant lui. Un dernier trait, pour achever ce hideux portrait : Jeffreys était lâche et aimait la vue du sang.

Fatigué de signer des ordres d'arrestations et d'interroger des malheureux qui ne savaient pas pourquoi on les jetait en prison, ayant passé la journée à jurer, à tempêter, le digne magistrat, en compagnie de quelques coquins de son espèce et du colonel Kirke, qu'il voulait lancer contre Monmouth, était venu souper à *la Vache*, lieu habituel de ses débauches. Quand, épuisé par une longue course, Ned frappa à la porte de l'auberge, le souper était dans toute sa joie et Jeffreys dans tout son beau.

— Ça va bien! ça va bien! j'ai fait tomber des têtes de lords; maintenant au tour des princes. Je recom-

(1) Mise hors la loi.

(1) Chamberlayne.

manderai le mignon à Ketch. Il aura une drôle de mine, le fils de Lucy Walters !

— Le roi ne le laissera pas exécuter, car, après tout, Monmouth est son neveu.

— Toi, Mussery, si tu dis des bêtises, je t'envoie cette bouteille par la tête... Comme tu connais bien mon doux Jacques, triple brute !... Ce Kirke que voilà, qui boit comme une éponge sans plus parler qu'une carpe, me chanterait la clémence de Jacques, que je l'appellerais...

Un regard de Kirke lui ferma la bouche.

Kirke était un homme dans toute la force de l'âge; il avait la tête très-belle, les cheveux coupés très-près, et portait la barbe entière, à la manière des Orientaux, parmi lesquels il avait longtemps vécu. Cette barbe était noire, fine, soignée. Son costume se ressentait aussi de son séjour à Tanger : la pièce la plus remarquable de son uniforme de fantaisie était une espèce de veste en cachemire noir, toute couverte de broderies d'or. Il avait quitté son sabre turc, mais à la ceinture de soie verte qui lui serrait la taille brillait le manche d'un poignard orné de pierreries.

Aux paroles de Jeffreys il avait lentement relevé la tête.

— Sac à vin et à ordures, lui dit-il froidement, apprenez que, s'il convient à ces messieurs de souffrir vos propos, je ne suis point de cette humeur; et si vous avez le malheur de prononcer un seul mot qui me blesse, aussi vrai que vous êtes un coquin, je vous fais avaler mon poignard jusqu'au manche.

Jeffreys devint pâle comme un mort. Il essaya de balbutier quelques mots.

— Taisez-vous, drôle !

Heureusement à ce moment entra l'hôtelier, annonçant qu'un inconnu désirait parler au grand juge.

— Quel est le gueux, le covenentaire, le scélérat qui ose me relancer jusqu'ici? Je n'aurai donc pas une heure d'honnête distraction ! Mon succulent marmiton, mets-le à la porte à coups de bâton. Mais non, pousse-le ici, que je m'amuse.

Ned parut bientôt.

— A genoux, scélérat ! à genoux, gibier de potence ! n'ouvre pas la bouche !... Je crois que ton visage ne m'est pas inconnu... Eh oui, c'est Ned; Ned le filou, Ned le faussaire. D'où viens-tu ? que me veux-tu ?

— Je viens de Lyme, et suis envoyé par Ferguson.

— Tu viens de Lyme ! Tu es envoyé par Ferguson ! s'écria Jeffreys. Approche, tiens, bois un coup.

Ned but tranquillement, et, après avoir raconté de point en point le débarquement de Monmouth, il remit à Jeffreys l'original du fameux manifeste.

En le lisant, le grand juge tantôt trépignait de joie, tantôt écumait de fureur.

— Il n'y a pas un instant à perdre, dit-il en s'adressant à Ned. Cours dire à mes gens d'avancer ma chaise à porteurs et partons pour Whitehall; tu viens avec moi... Je suis fâché de vous fausser compagnie, messieurs; continuez à boire. Viens, Ned, viens.

Jeffreys, sa grande perruque de travers, débraillé, sortit en titubant de la salle. Kirke ne tarda pas à boucler son sabre et à s'éloigner à son tour. Mais les autres convives restèrent jusqu'à ce que, tombés comme des raisins trop mûrs, l'hôtelier de *la Vache*, habitué à ce service *extra*, les fit ramasser et transporter chez eux.

Pendant que Jacques II expédiait de tous côtés des courriers et rassemblait les troupes régulières qu'il voulait opposer à Monmouth, celui-ci allait, venait de ville en ville, enfermé dans un cercle de milices. A l'ouest, Albermarle; à l'est, Thomas Herbert, comte de Pimbrocke ; au nord-est, Henri Somerset, duc de Beaufort, dont la maison militaire rappelait celle des grands barons d'autrefois. Il s'était jeté dans Bristol, avec les milices du Glocestershire et quelques cavaliers de l'armée régulière. Monmouth, après s'être proclamé roi à Tauton, où il avait reçu un accueil enthousiaste, gagna Glastonbury, Wells et Shepton-Mallet, menaçant en effet Bristol, alors la seconde ville du royaume. Elle renfermait une population de trente mille âmes, et il s'y faisait un grand commerce avec les Antilles et l'Amérique du Nord. Mais, malgré sa prospérité, Bristol n'avait que d'étroites ruelles et des maisons bâties sur un terrain si mouvant, que le transport des marchandises s'effectuait à l'aide de camions traînés par des chiens. L'hospitalité de ses habitants était renommée, surtout les collations offertes dans les raffineries aux visiteurs. Ces repas, préparés devant les fourneaux de l'usine, étaient accompagnés d'un excellent breuvage composé des meilleurs vins d'Espagne ; il s'appelait dans tout le royaume le *lait de Bristol* (1). Le duc avait perdu beaucoup de temps, ce ne fut que le 26 juin qu'il se trouva en vue de cette ville, et déjà les troupes régulières arrivées en ligne le menaçaient. Sa tentative sur Bristol ne réussit point : Beaufort contint la cité et la cavalerie du roi fit éprouver une perte assez sérieuse à la petite armée du duc.

Irrésolu, incertain, recrutant toujours des hommes mal armés et sans influence, Monmouth rentra dans Bridgewater ; il y était le dimanche 5 juillet, lorsque deux mille cinq cents hommes des troupes du roi et quinze cents hommes des milices du Wiltshire vinrent planter leurs tentes à trois milles de lui, sur la plaine de Sedgemoor.

Avant de continuer notre récit, dans lequel il va d'ailleurs bientôt reparaître, revenons à notre ami Tom Bill, que nous avons laissé sur la route d'Axminster à Lyme. Trouverait-il la jolie Ketty tout à fait remise? Si elle était en bonne santé, le mariage ne se célébrerait-il pas? Sur cette question son cœur et sa raison étaient en complet désaccord : si l'un lui donnait des espérances, l'autre, avec son implacable logique, lui prouvait qu'il ne fallait pas même songer au bonheur. S'étant lancé assez sottement dans une dangereuse aventure, compromis publiquement, il fallait qu'il attendît les événements. Si Monmouth échouait, ce qu'il commençait à craindre, puisque ni grande ville, ni comté, ni grand seigneur, ne se déclaraient pour le prétendant, que deviendrait le pauvre Tom? Les vaincus dans ces sortes d'affaires, en tous les temps, payent cher leur témérité; et sous Jacques II, en matière politique, non-seulement la loi était rude, mais encore la dureté du prince et la servile barbarie des juges la rendaient atroce.

Toutes ces tristes pensées charmèrent peu le voyage de Tom Bill, et il voyait bien loin de lui la félicité qu'il avait désirée avec tant d'ardeur.

En arrivant à Lyme il courut chez sa fiancée. Elle le reçut avec des transports de joie, mais elle se trouvait à peu près dans le même état que lorsqu'il l'avait quittée : très-nerveuse, passant une partie du temps dans les larmes, répétant tous les jours devant sa mère,

(1) Journal d'Evelyne; Journal de Pepys.

le médecin et Marry la représentation qu'elle avait donnée déjà à Tom lui-même, et ne pouvant pas plus parler que le lendemain de son accident. On ne la comprenait pas, et alors Ketty, habituellement la douceur même, devenait brusque, impatiente, et frappait la terre avec son petit pied irrité. Sa malheureuse mère la considérait comme folle, et le docteur, qui n'était guère habile, donnait à cette étrange maladie des noms grecs et latins de pure fantaisie. Ah! si Ketty avait su écrire! Mais c'était, en 1685, un talent fort rare parmi les filles de sa condition : elle ne le possédait pas, et toute sa science se bornait à pouvoir lire son livre de prières.

Un jour, par signes, elle demanda à Tom ce qu'était devenu son chien Mouton ; elle l'aimait, et la bonne bête avait pour elle ses meilleures gentillesses. Bill, tout attristé, lui raconta en détail la mort de la pauvre bête; et, dans son récit, il répéta plusieurs fois le nom de Ferguson. A ce nom, les yeux de Ketty se dilatèrent, un cri rauque sortit de sa poitrine et, comme si elle voulait le défendre, elle entoura son ami de ses bras; puis, le quittant, elle alla chercher une assiette,

A la taverne de *la Vache* Dessin de F. Lix.

la remplit d'orge que Marry préparait pour le repas, plaça l'assiette sur la table devant Tom, qu'elle força à s'asseoir; elle lui mit une cuiller à la main et lui fit signe de manger. Ensuite elle le contraignit à se lever, le conduisit dans l'autre pièce, et lui dit du geste : « Maintenant, regardez ce que je vais faire. » Elle prit une fiole, la cacha dans sa poche, revint près de la table, en versa vivement quelques gouttes dans l'orge refroidi, cacha soigneusement la petite bouteille dans son corsage et appela de la main Tom; elle lui fit, toujours par signes, comprendre qu'il eût à mettre l'assiette sous la table. Se traînant enfin par terre, elle trempa le bout du doigt dans l'orge, le porta à ses lèvres et contrefit la morte.

— Mouton empoisonné? s'écria Tom.

— Oui, répondit Ketty d'un signe de tête.

— Par Ferguson?

— Oui.

Et, se frappant la poitrine avec une vive pantomime, la jeune fille parvint à faire entendre, qu'elle aussi avait été empoisonnée.

— Empoisonnée! vous, Ketty?

— Oui.

— Par qui? par Ferguson?

— Oui.

Et alors Ketty répéta la scène si longtemps restée inintelligible. Mrs. Jennings et Bill étaient atterrés.

— Et vous croyez, Ketty, que Ferguson a voulu me

faire prendre le poison dont notre pauvre Mouton est mort?

— Oui, oui, répondit la tête de Ketty.

— Mais je n'ai rien de commun avec Ferguson? Pourquoi croyez-vous qu'il puisse vouloir notre mort à tous deux?

Ketty se leva, alla à la cloison de toile, en fit sentir le peu d'épaisseur, et montra avec une si vive intelligence cette toile déchirée et ses propres oreilles, que, la devinant enfin, Tom s'écria :

— Vous aviez entendu quelque chose, ma chère Ketty?

— Oui, oui.

— Il fallait que ce fût bien grave...

La jeune fille essaya vainement de se rendre intelligible. Mais Bill n'en resta pas moins convaincu de la sincérité et de la justesse des affirmations de sa fiancée, et il tint Ferguson pour un empoisonneur et un assassin, car il lui attribua le coup de pistolet qu'il avait reçu dans les reins.

— Eh bien, ma petite Ketty, je vais repartir sans perdre une minute, et dès que j'aurai rejoint le misérable, je le tue sans lui laisser le temps de recommander son âme à Dieu... Vous ne voulez pas? Allons, allons, calmez-vous, ma chérie; ne pleurez pas, je ne vous quitterai point.

Comment Mouton avait été empoisonné. Dessin de F. Lix.

La découverte qu'il venait de faire donna fort à réfléchir à Bill : lancé dans une entreprise dont le succès était plus que douteux, menacé par une inimitié qui ne reculait pas même devant le crime, et d'autant plus dangereuse qu'il en connaissait le mobile, à tout hasard et très-secrètement, Bill, possédant un excellent bateau de contrebandier, le fit approvisionner pour plusieurs jours de voyage, et s'assura d'un équipage de trois solides matelots; ces soins pris (la santé de Ketty semblait aller un peu mieux), il se rendit à Tauton, où il réunit en quelques jours tout l'argent qu'il put, et revint ensuite à Lyme. Il y arriva le 2 juin dans la soirée, qu'il passa avec sa fiancée. Elle était fraîche comme une églantine, et, pour la faire rire, il disait à Mrs. Jennings que tout était pour le mieux, que son ménage serait le temple de la paix, puisqu'il aurait une femme muette. Ketty protestait en remuant gentiment la tête, comme si elle sentait que son mal allait bientôt disparaître

Elle ne se trompait pas, le 3 au matin, avec quelque peine, mais distinctement, elle parlait. Quelle joie pour Mrs. Jennings et Tom! Alors elle leur conta tout ce qui s'était passé entre elle et Ferguson; ce qu'elle avait involontairement entendu, et la tentative d'empoisonnement qui en avait été la conséquence.

Après les premiers moments donnés au bonheur, Tom, prenant les mains de Ketty, lui dit :

— Amie, vous ne voudriez pas épouser un malhonnête homme? Eh bien, je serais pire que Ferguson lui-même si, sachant sa trahison, je n'allais le dénoncer au duc. C'est pour lui et ses amis une affaire de vie ou de mort, et je ne veux pas que s'ils viennent à périr pour être tombés dans les embûches du traître, je ne veux pas, dis-je, que leur sang retombe sur ma tête et soit entre le Seigneur et moi!

— Vous avez raison, Tom, répondit Mrs. Jennings; il faut arracher le masque à Judas, et qui ne dénonce pas le crime le partage.

— Je partirai donc demain pour rejoindre Monmouth, qui est à Bridgewater; je lui ferai connaître la vérité. Je demanderai que l'on me confronte avec le scélérat; je l'écraserai; et, cela fait, je le jure à ma Ketty, je reviendrai sans perdre une minute pour ne la plus quitter.

A. GENEVAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

ÉTUDES MORALES.

LES ÉPÉES DE L'ABBÉ TRISTAN[1].

Tout à coup Séraphin fut pris d'un épouvantable tremblement. Il venait de voir l'abbé remettre un à un dans les poches de sa soutane les quatre paquets de billets de banque, se lever et tendre la main à Mme Poinsot. Il allait partir! Il partait! Il emportait l'argent!

Séraphin bondit à travers la salle à manger sans penser à reprendre ses chaussures et se précipita dans la chambre du premier étage.

— Anna! cria-t-il à sa femme en la secouant par le bras pour l'éveiller; on nous vole! on nous dépouille!

Nana se frotta les yeux, se mit sur son séant, et, bouche béante, écouta le récit de ce qui venait de se passer.

— Que faire? que faire? ajouta Séraphin en arrachant deci delà quelques mèches de ses cheveux jaunâtres.

— Est-ce que nous n'avons pas le droit de l'empêcher de sortir avec cet argent?

Séraphin leva dédaigneusement les épaules.

D'ailleurs la clochette de la porte d'en bas venait de retentir, signe certain que l'on venait d'ouvrir cette porte et de la refermer. L'abbé n'était déjà plus dans la maison.

— Est-ce que nous n'avons pas le droit de le faire arrêter?

— Maintenant, non, dit Séraphin.

— Plus tard?

— Plus tard, on verra!... Mais il sera peut-être trop tard, plus tard!

Et, sans souci de troubler le repos de cette chère tante, aux derniers jours de laquelle il s'était dévoué généreusement, il trépigna de rage à démolir le plancher.

— Tenez-vous donc tranquille, mon ami, lui dit Nana. Cela ne nous rendra pas ce que l'on vient de nous emporter. Le mal est fait.

— Oui... oui, le mal est fait! par ma faute! Si je n'avais pas été si patient!

— Nous n'aurions peut-être rien eu du tout. Tandis qu'ainsi, la part du feu se trouve faite, un peu grosse peut-être!... mais tout n'est pas brûlé!

— Croyez-vous?

— Réfléchissez donc, mon ami!... Vous imaginez-vous que la vieille aura tout donné?... Elle a fait un sacrifice pour le repos de son âme... Mais elle est avare, la vieille!

On voit que la gravité des circonstances émancipait Nana.

— Les paquets étaient bien gros, murmura Séraphin; bien gros!

— Soit! mais cela tient de la place, et beaucoup, quatre cent mille francs; songez donc, quatre cent mille francs! La moitié nous suffira pour être heureux, n'est-ce pas, mon ami?

Nana se frottait doucement les mains, clignait de l'œil droit et pleurait de l'œil gauche.

Mettez un bonnet de nuit malpropre là-dessus, et vous aurez quelque chose d'aussi laid physiquement qu'était moralement hideux ce couple de quémandeurs d'héritage.

La nuit porte conseil. Que tout ou partie de la fortune fût passée entre les mains de l'abbé, Séraphin crut prudent de se bien renseigner sur l'étendue de ses droits et de dresser ses batteries en conséquence. Il emprunta une carriole et se mit en route pour Auxerre. Sens était trop près; il y était connu ; on aurait bavardé. A Auxerre, il pouvait jouer cartes sur table. Pendant ce temps, l'abbé était à Paris, où il était retourné dès la veille. Il en revint quarante-huit heures après; et, comme lors de son premier voyage, se rendit tout d'abord chez la maman Poinsot. Il s'attendait à trouver Séraphin plus aigre que jamais et prêt à lui japper aux jambes. Grande fut sa surprise; Séraphin et sa femme absents! la porte de la maison grand ouverte! Personne dans la salle à manger! Il passa dans la chambre et trouva Mme Poinsot tout habillée, assise près de la fenêtre.

— Quelle imprudence! lui dit-il.

— Oh! répondit-elle en secouant tristement la tête, un jour de plus, un jour de moins!

— Que dites-vous là? s'écria l'abbé, de sa bonne grosse voix. Qui vous a permis de vous lever? Le docteur?

— Il n'est pas revenu... Ses visites sont inutiles.

— Que fait notre garde-malade?

— Anna? dit avec une moue dédaigneuse Mme Poinsot. Je l'ai envoyée à Villeneuve..; Je voulais être seule. J'ai besoin d'air... Je ne verrai plus longtemps le soleil!... Donnez-moi votre bras... Allons sur le banc de pierre au fond du jardin, près de mes rosiers... J'ai bien des choses à vous dire!... Voyez comme il fait beau!

Le ciel était pur en effet; le soleil étincelait sur le sable des allées. De minces fils d'argent volaient çà et

1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

là comme aux jours de grande chaleur. Les oiseaux caquetaient sur les branches, et quelques pousses tardives semaient de petites étoiles vertes le fond brun des massifs.

Mme Poinsot, quoique bien faible, parvint à se dresser sur ses jambes. Lentement, pas à pas, s'appuyant au bras vigoureux de l'abbé, elle gagna tant bien que mal le bout du clos et tomba sur le banc de pierre.

— Vous avez bien fait tout ainsi que je vous l'avais dit? demanda-t-elle aussitôt assise.

— Tout, ma digne amie. Les sommes sous double pli cacheté, je les ai portées moi-même à leur adresse, avec ces mots sur la seconde enveloppe : *Restitution anonyme*. C'était bien cela?

— Oui... je vous remercie !... Et maintenant, mon père, écoutez-moi, murmura-t-elle en fléchissant les genoux.

— Eh bien ! eh bien ! dit l'abbé en la forçant à se relever, depuis quand les malades s'agenouillent-ils?... Et puis, à quoi bon? Est-ce que je ne sais pas comme vous tous les petits secrets de votre conscience?

— Non, monsieur l'abbé, non, dit gravement Mme Poinsot. Il en est un que je n'ai de ma vie confié à personne, pas même à vous ; un qui, depuis vingt ans, me pèse sur le cœur et m'étouffe !... Pardonnez-moi si, pour vous en faire l'aveu, j'ai reculé jusqu'à ma dernière heure... Je ne voulais pas, vivante, perdre une part de votre estime... Vous serez indulgent pour ma mémoire, n'est-ce pas?

La pauvre malade semblait abattue, et presque effrayée de ce qu'elle avait à dire. Comme toutes les natures généreuses, l'abbé croyait difficilement au mal. Il connaissait trop, d'ailleurs, sa pénitente, il avait d'elle trop bonne opinion pour voir dans son abattement autre chose que l'effet d'un scrupule exagéré. L'étrange et mystérieuse commission dont il s'était chargé la veille ne lui avait inspiré aucun soupçon. Ce n'était à ses yeux qu'une façon généreuse de faire le bien ; le mot *restitution* signifiait pour lui *legs anticipé;* et Mme Poinsot lui semblait absolument libre de disposer de son argent. Aussi fut-ce avec un sourire qu'il lui prit les mains et lui dit :

— La chose est donc grave?

— Très-grave ! répondit-elle en baissant la tête. Et, pour vous la dire, il faut que je vous conte ma vie presque tout entière. Il est vrai que ce ne sera pas long... Feu Poinsot, mon mari, était, lors de notre mariage, petit mercier rue Saint-Denis. C'était un brave garçon. Plus désintéressé que tant d'autres, il ne me trouva tout d'abord qu'un défaut : j'étais trop riche — car j'étais riche dans ce temps-là ! — Il ne consentit à m'épouser que sous le régime de la séparation de biens.

— C'était fort délicat.

— Oui, sans doute. Il n'en fallut pas moins écorner mon capital pour soutenir la maison. Il était ambitieux, Poinsot, et intelligent ! Malheureusement, cela ne suffit pas ; et quand la mauvaise chance arrive !... Deux ans après notre mariage, tout mon avoir était dévoré !... Oh ! j'en avais fait le sacrifice de bon cœur ; et je n'y pensais déjà plus qu'il en pleurait encore, le pauvre homme !

— Je ne vois pas de bien gros péché jusque-là, dit l'abbé en souriant.

— Attendez !... Nous avions sauvé du naufrage quelques billets de mille francs, avec lesquels Poinsot parvint à rouvrir boutique. Il prit une spécialité. Vous savez ce que c'est que la vogue en affaires... Trois ans plus tard, il avait regagné la presque totalité de mes avances. C'est alors qu'il tomba malade. « Tout cela t'appartient », m'avait-il dit maintes fois. Mais il avait des héritiers ; nous étions mariés sous le régime de la séparation. S'il ne testait pas en ma faveur, j'étais dans la misère. Je l'avoue à ma honte, ces pensées m'étaient venues souvent. Pouvais-je les lui dire? Je le voyais faiblir tous les jours. Un mot là-dessus, c'était l'effrayer, le tuer !... Je ne dis rien. Peut-être avait-il testé... Un matin, je le trouvai mort dans son lit !... C'est là que commence ma faute... Et pourquoi, mon Dieu, l'ai-je commise? Avais-je besoin d'argent? Je l'ai gardée vingt ans, cette richesse, et je n'ai pas su m'en servir.

L'abbé Tristan, plus grave qu'au début, écoutait les yeux fixés à terre, en tournant machinalement ses pouces.

— J'ouvris son secrétaire et je fouillai dans ses papiers. Comprenez-vous? Devant ce mort, je songeais à moi !... Il n'avait pris à mon égard aucune disposition. C'était la ruine ! Et j'avais sous la main quatre cent mille francs de valeurs ! Une pensée coupable me vint. Ses héritiers étaient riches, nombreux ; ces quatre cent mille francs divisés entre eux ne leur apportaient ni luxe ni bien-être ; c'était une goutte d'eau dans un fleuve !... Je pris les valeurs et je les emportai. C'est étrange, je fis cela sans remords... Et pourtant, c'était bien un détournement, un vol ! N'est-ce pas, mon père, que c'était un vol?

La maman Poinsot s'était agenouillée. L'abbé, cette fois, la laissa un instant à ses pieds ; puis, la relevant :

— Vous avez péché, lui dit-il... mais la miséricorde du ciel est infinie.

— Vous me donnerez l'absolution? demanda la pauvre femme avec angoisse.

— Nous sommes sur la terre pour consoler et pardonner.

— L'absolution... ce soir... et les sacrements, n'est-ce pas?

L'abbé ne répondit que par un signe de tête. Il pleurait.

— Maintenant, dit Mme Poinsot, votre bras, mon ami... Me permettez-vous encore de vous donner ce nom?

L'abbé lui prit vivement les mains, et, l'aidant à se lever :

— A tout prendre, lui dit-il, vous n'avez point péché d'intention. N'y avait-il pas donation verbale? La parole de votre mari, non avenue pour les hommes, a été entendue là-haut. Ce sera votre excuse.

L'excellent homme s'efforçait d'atténuer sa faute.

— Oh ! que vous êtes bon !... Toujours bon ! lui dit-elle. Mon seul chagrin en quittant ce monde est de vous quitter. Je ne sais pas ce que Dieu me réserve... Si sévère qu'il puisse être là-haut, je le remercie de tout mon cœur des joies qu'il m'a données ici-bas en vous plaçant près de moi.

Ce long entretien avait épuisé le peu de forces de la maman Poinsot. Son bras pesait déjà plus lourdement sur celui de l'abbé.

— Il faut rentrer, dit-il, se mettre au lit !

Mme Poinsot fit oui de la tête avec un sourire triste.

Au moment de franchir le seuil de la maison, elle posa énergiquement un doigt sur ses lèvres, en disant :

— Pas un mot!... à personne!... Détournement, restitution, tout cela est entre Dieu et nous.

— Un prêtre ne trahit pas les secrets de la confession, répondit simplement l'abbé.

Nana venait de rentrer. La maman Poinsot l'appela et se remit au lit. Le peu de vie qui lui restait sembla s'échapper alors tout à coup. Son visage, un instant coloré par l'émotion, était subitement devenu d'une pâleur livide.

— Les sacrements! les sacrements! dit-elle d'une voix indistincte à l'abbé.

Le pauvre homme, tout effaré, les larmes aux yeux, n'eut que le temps de courir à l'église et de prévenir un enfant de chœur.

Dix minutes après, il sortait navré de la maison.

— Je ne la reverrai plus, pensait-il; jamais!

Lorsqu'il revint le soir, en tremblant, chercher des nouvelles, Séraphin était dans la salle à manger, accroupi devant un buffet où il comptait des couverts. A la vue de l'abbé il se leva et, le toisant du regard :

— Vous n'avez plus que faire ici, lui dit-il. C'est fini. La vieille est morte.

Que l'on ne s'étonne pas de ce cynisme. Séraphin n'avait plus rien à craindre; la tante Poinsot n'était plus là pour le déshériter; ce qu'elle laissait, peu ou beaucoup, était à lui; et c'était assez en tout cas pour qu'il n'eût plus de ménagements à garder. A vrai dire, il ne raisonnait pas tout cela. Sa haine débordait, voilà tout.

En parlant, il s'était placé devant la porte de la chambre, comme pour en fermer l'accès au prêtre. Sur ce mot : « La vieille est morte, » le digne homme, dont la patience, nous l'avons dit, n'était pas la qualité dominante, sentit comme un flot d'indignation l'étouffer. Il empoigna Séraphin par le milieu de la poitrine, le souleva de terre, le colla contre la muraille et passa.

Si la colère est un péché devant Dieu, il faut convenir qu'en pareille circonstance elle devenait presque une vertu.

La morte était sur son lit, le visage encore découvert, les yeux fixes. L'abbé, plus pâle qu'elle, appuya ses lèvres sur son front déjà froid, lui ferma les yeux et lui couvrit le visage en pleurant. Sur le drap, d'une main tremblante, il mit le crucifix de bois noir; sur la table il alluma une bougie, et s'agenouilla pour prier.

Pendant ce temps, Séraphin s'adjugeait par anticipation l'héritage. Il estimait les meubles, un à un, en hochant la tête et en murmurant :

— Quel bric-à-brac!

De son côté, Anna comptait les serviettes, les étalait au jour pour séparer les vieilles des neuves, et murmurait :

— Des loques!

Du haut en bas ils visitèrent la maison. Tout compris, elle ne valait pas cher, et là n'était pas l'important

Chose à peine croyable, et que nous n'oserions inventer si elle n'était pas vraie, devant le cadavre de la femme qui par indulgence et par pitié les avait accueillis, Séraphin et Nana ne reculèrent pas. Ils entrèrent dans la chambre où elle venait de s'endormir du dernier sommeil; et, sans souci du respect que l'on doit à la mort, Séraphin se mit en devoir de vider le secrétaire et Nana l'armoire à glace.

Séraphin, au fur et à mesure que des papiers inutiles lui tombaient sous la main, les jetait derrière lui; Nana jetait derrière elle tout ce qui emplissait l'armoire. En cinq minutes, le parquet fut jonché de mille choses au milieu desquelles ils trébuchaient tous les deux. Soit que l'abbé n'eût rien entendu, rien vu, soit qu'il eût voulu jusque-là ne rien voir, ne rien entendre, il était resté pâle, immobile, sur sa chaise au pied du lit, les yeux fixés sur les yeux fermés de la morte. Peut-être demandait-il à Dieu son indulgence et son pardon pour de telles infamies. Séraphin et Nana continuèrent leurs recherches. Rien! toujours rien! Les meubles étaient vides! Ils se regardèrent, et puis fiévreusement se mirent d'un commun accord à fouiller pêle-mêle tout ce qu'ils avaient déjà fouillé, comme font les chiens dans la terre à la poursuite d'une taupe imprenable.

— Rien! s'écria Séraphin... On nous a tout pris! tout!

Il s'était, en parlant, retourné du côté du lit.

Lentement, alors, gravement, l'abbé Tristan se leva de toute la hauteur de sa grande taille, et, montrant du bout de sa main droite étendue le corps dont les lignes rigides dessinaient de longs plis sous le drap mortuaire, il écrasa Séraphin d'un regard à la fois méprisant et impérieux.

Il était vraiment beau ainsi.

L'homme disparaissait devant le prêtre fort de la grandeur et de la sainteté de sa mission. Il y avait dans son geste une telle énergie, l'idée au nom de laquelle il agissait sortait si puissamment étincelante de ses yeux ardents, que Séraphin et sa femme se sentirent tout petits devant lui. Ils plièrent les genoux, baissèrent la tête et sortirent à reculons, comme des misérables effarés devant la justice qui leur demande compte de leurs méfaits.

De la nuit on ne les entendit plus.

La mort passe inaperçue à la ville. Qu'importe une fourmi de moins dans la fourmilière? Au village où, peu nombreux, on se connaît, c'est autre chose.

— Pour qui sonne-t-on? demande chacun si la cloche de l'église chante un glas funèbre.

La mort de la maman Poinsot fut un événement à Champigny. On la regrettait, cette pauvre femme humble, modeste, inoffensive et bonne; et plus d'un songeait que la fortune dont elle avait fait si bon usage allait passer dans de tristes mains, car on ne se méprenait pas sur la valeur de ses respectables héritiers. On ne leur fit cependant pas trop mauvaise figure lorsque, vêtus de noir, ils daignèrent, le lendemain, suivre à l'église et accompagner au cimetière le corps de « la vieille », comme ils disaient.

L'église était pleine. Jamais office des morts ne fut dit comme celui-là. Chaque parole qui tombait des lèvres de l'abbé Tristan lui sortait du cœur. Il eut grand'peine, le brave et excellent prêtre, à se tenir debout, lorsque, au milieu de la pelouse verte du cimetière, il lui fallut jeter l'eau bénite et réciter les dernières prières sur cette tombe que venaient de creuser les fossoyeurs.

Séraphin et Nana osèrent pleurer! Hâtons-nous de dire qu'une fois rentrés, ils mirent leur mouchoir dans leur poche et ne l'en tirèrent plus. Leur tristesse d'emprunt faisait place à une crainte réelle.

Jusqu'à l'arrivée du juge de paix et du notaire, il était impossible cependant de se prononcer d'une manière absolue sur le montant de la succession.

Deux jours après, le peu d'illusion qui leur était resté s'envolait.

La maman Poinsot ne laissait rien, ce qui s'appelle rien! — Si Séraphin avait été d'une nature apoplectique, il en serait mort du coup. — Il dut se contenter de faire vendre à la criée ce que la veuve n'avait pu donner de son vivant : la maison, le jardin, le mobilier, etc.

Quelle pénible chose qu'une vente après décès pour ceux qui ont aimé l'être disparu! Quelle tristesse de voir passer de mains en mains les objets dont il avait coutume de se servir, les riens qu'il aimait! Quelle douleur de voir toute sa vie s'envoler une seconde fois au vent des enchères!

Ces sentiments n'étaient pas de ceux auxquels fût accessible l'âme vénale de Séraphin. Furieux de sa ruine, il entendait tirer de ce qu'on lui laissait tout le parti possible. Aussi vendait-il jusqu'à la garde-robe, et poussait-il les enchères. Il avait fait des lots de tous les objets qui, vendus isolément, n'auraient pas trouvé d'acquéreur. Il y avait des lots de vieille ferraille, des lots de faïences et de bouteilles cassées, des lots de vieux bouchons. Il avait poussé la vilenie jusqu'à prendre dans le fond d'une armoire des chiffons à pansement, des débris de gilets de flanelle, mille choses que traînent après elles les infirmités, la maladie, la vieillesse; et de tout cela il avait fait un lot qu'il posa froidement sur la table de vente.

L'abbé entrait au même instant.

— Vous allez faire vendre cela? dit-il à Séraphin d'une voix indignée.

L'abbé et Mme Poinsot. Dessin de Gilbert.

— Pourquoi non, monsieur l'abbé?

— C'est insulter au souvenir de celle qui n'est plus! c'est vous manquer de respect à vous-même!

— Vous avez de bonnes raisons pour prêcher le désintéressement, monsieur le curé... Votre part est faite... laissez les autres arrondir la leur tant bien que mal.

— Mais cela n'a aucune valeur, monsieur! dit l'abbé sans relever les mots : « votre part est faite. »

— Qui sait?... les enchères... ça peut monter à trente sous!

— Par pitié, ne commettez pas cette vilaine action! ne vendez pas ces guenilles!... Je suis prêt à vous les payer.

— Ça peut monter plus haut que vous ne croyez, monsieur le curé!

— Vous en vouliez trente sous; je vous en offre trente francs.

— Ça ira peut-être au double, monsieur le curé... Vous savez... la religion du souvenir!...

— Soit! monsieur, dit l'abbé, pâle de colère; soit! je vous payerai cela soixante francs.

Soixante francs! des guenilles qui ne valaient pas dix sous! Et Séraphin prit la somme! et il souriait en la prenant! Et l'abbé venait de sacrifier tout ce qui lui restait, tout, jusqu'au dernier centime, à la mémoire de sa vieille amie. Il sortit de la salle de vente avec son paquet de loques enveloppé dans des lambeaux de journal et regagna la cure, laissant Nana et Séraphin terminer leur triste besogne.

De cinq jours on ne le revit pas; jusqu'au dimanche, il ne quitta pas sa chambre. Lorsqu'il reparut ce jour-

là, ceux qui l'examinèrent avec attention le trouvèrent déjà vieilli. Il frappait moins des talons en marchant; il portait la tête moins en arrière; le bon sourire des lèvres s'était effacé; les yeux, enfoncés sous l'orbite, rouges encore des larmes qu'ils avaient versées, ne regardaient plus que vers la terre.

Sa messe dite, il songea pour la première fois aux vivants depuis la mort de la maman Poinsot, et s'en alla par les rues du village. Si triste, si préoccupé qu'il fût, il ne laissa pas cependant d'être frappé de l'attitude nouvelle des gens du village à son égard. Les uns lui répondaient à peine; les autres semblaient embarrassés à son approche; d'autres enfin l'évitaient.

Sans se rendre un compte exact de ce que cela pouvait signifier, le pauvre homme eut comme le pressentiment d'un malheur.

Il conta la chose à Brigitte en rentrant.

— Bon! dit-elle, encore une manigance du Séraphin!

Le fait est que celui-ci n'avait pas perdu son temps pendant les cinq jours de réclusion de l'abbé. Il avait d'abord écrit et mis lui-même à la poste une longue, très-longue lettre, dont nous verrons l'effet tout à l'heure; puis, il avait commencé contre l'abbé Tristan une campagne sur le succès de laquelle il ne comptait peut-être pas beaucoup, et qui avait réussi au delà de ses espérances. Il avait crié très-haut qu'il était dépouillé; que personne n'était sûr de son avoir si, du jour au lendemain, un prêtre pouvait accaparer un héritage; que la paroisse était assez riche, et bien d'autres choses.

On aimait l'abbé Tristan, nous l'avons dit. Mais, au village, l'argent passe avant tout. Séraphin avait touché la corde sensible. Nombre de gens ne se crurent pas à l'abri de pareille aventure — car le fait en lui-même n'était pas discuté. Mme Poinsot passait pour très-riche, et l'on n'avait rien trouvé après sa mort. — Du moment que M. le curé avait pris l'argent de M. Séraphin, M. le curé était un homme dangereux, et tout le monde prit parti pour Séraphin contre lui.

L'excellent homme ne se doutait pas des soupçons odieux dont il était l'objet. Aussi fut-ce avec une stupeur profonde que, deux ou trois jours plus tard, il lut la lettre suivante qui lui fut remise à lui-même par le facteur.

SENS.
PARQUET DU PROCUREUR
DU ROI.

« Monsieur l'abbé Tristan de Taillebourg est invité à se présenter le 18 courant, de une heure à deux heures, chez M. le procureur du roi pour affaire qui le concerne.

« *Pour le procureur du roi,*
« *Le substitut* : ... »
(Signature illisible).

Il la relut vingt fois cette malheureuse lettre, sans parvenir à trouver ce que l'on pouvait avoir à lui dire au parquet.

— C'est une manigance du Séraphin, dit encore Brigitte.

— Vous croyez?

— Mes cinq doigts au feu, monsieur le curé!

— Cet homme-là me fera mourir, Brigitte, dit tristement l'abbé en baissant la tête.

Pauvre martyr! il ne se croyait pas si près de la vérité.

Le 18 — c'était en décembre — il gelait sec, lorsque vers neuf heures l'abbé se mit en route pour Sens, à pied, le bâton à la main. Cinq lieues, c'est une promenade. Il faisait bon temps pour marcher d'ailleurs: soleil gai, ciel pur, air vif.

A l'heure dite, il était à Sens, et entrait dans le cabinet du substitut. Il avait retrouvé pour cela son assurance et sa fière démarche d'autrefois. Le calme de sa conscience lui avait rendu toutes ses forces.

— Monsieur l'abbé, dit le substitut en lui présentant un siége, pardonnez-moi d'abord de ne vous avoir adressé qu'une circulaire imprimée : c'est l'usage.

— Vous auriez eu grand tort, monsieur, répondit l'abbé, de ne pas vous y conformer; et je ne suis point un si grand personnage qu'il soit nécessaire de vous excuser. N'en parlons plus. Je suis à vos ordres. De quoi s'agit-il?

— D'une méchante affaire... soulevée par un sieur Séraphin.

L'abbé laissa échapper un sourire et un geste dédaigneux.

— Oh! dit vivement le substitut, quelques mots de vous suffiront, j'en suis sûr, pour mettre à la raison ce personnage. Il y a des hommes que le soupçon ne saurait atteindre.

— Le soupçon!... Quel soupçon, monsieur?

— Vous avez beaucoup connu une certaine dame Poinsot?

— Oui, monsieur. C'était une digne et excellente femme. Sa mort a été une véritable perte pour la commune; une immense douleur pour moi.

— Elle était riche?

— Je l'ignore, monsieur.

— Le bruit public l'affirme.

— C'est possible. Je ne m'en suis jamais inquiété.

— Notez bien, monsieur l'abbé, que je ne doute pas de votre sincérité. Pardonnez-moi si j'insiste. C'est là tout le fond du débat.

— Au fait, monsieur, au fait, dit l'abbé, qu'une certaine impatience commençait à gagner, bien qu'il ne comprît pas encore.

— Mme Poinsot est morte sans avoir fait de dispositions testamentaires.

— C'est possible, monsieur.

— Elle n'avait pour héritiers que les sieur et dame Séraphin.

— Soit, monsieur.

— Les héritiers n'ont pas trouvé trace de la prétendue fortune de la veuve Poinsot.

— En quoi cela me regarde-t-il

— S'il fallait en croire le sieur Séraphin, cette dame vous aurait, peu de temps avant sa mort, remis des sommes importantes.

— C'est vrai, monsieur.

— J'étais bien sûr qu'en quelques mots nous nous entendrions, monsieur l'abbé, dit en souriant le substitut. A quel usage étaient destinées ces sommes?

— Je ne puis répondre à cette question.

— A qui les avez-vous remises?

— Je ne puis vous le dire.

— Réfléchissez, je vous en prie, monsieur l'abbé, à la gravité de votre réponse.

— Je n'ai pas à réfléchir, monsieur : je sais mon devoir, je le fais, voilà tout. Il faudrait, pour vous ré-

pondre, trahir les secrets de la confession; vous ne m'en jugez pas capable, je l'espère.

— Non... sans doute... mais... convenez que c'est une échappatoire commode.

— De quel mot venez-vous de vous servir, monsieur? dit fièrement l'abbé en se levant.

— Oh! laissons le mot, s'il vous offense, monsieur l'abbé... Vous êtes un peu vif... Asseyez-vous donc.

L'abbé obéit.

— Je me place, continua le substitut, au point de vue du plaignant.

— Séraphin! dit l'abbé d'un ton méprisant.

— Je ne l'estime pas plus que vous, soit, mais il allègue des faits... Cette dame était riche; elle meurt pauvre. Peu de jours avant sa mort, elle vous a remis... Combien environ?

— Trois cent quatre-vingt-seize mille quatre cent vingt-cinq francs.

Le substitut fit un bond sur sa chaise.

— Toute sa fortune, monsieur! s'écria-t-il.

— C'est possible.

— Si vous persistez dans votre refus de faire connaître l'emploi d'une pareille somme, vous autorisez, songez-y, le sieur Séraphin à déclarer, comme il le déclare, que vous l'avez détournée à votre profit... qu'il y a eu captation.

L'abbé Tristan s'était levé comme mû par un ressort.

— Moi! s'écria-t-il; c'est moi que l'on soupçonne d'une pareille chose! C'est un pareil homme qui le dit, et c'est un magistrat qui me le répète!... Voilà ma bourse, monsieur; ce qu'elle contient est tout ce qui me reste... à peine de quoi vivre quinze jours!

En parlant, il avait jeté sa bourse sur la table.

Le substitut, sans la regarder, la prit et la lui remit dans la main, disant :

— Du calme! monsieur l'abbé, du calme!

— Vous m'accusez d'une infamie, et vous me dites : Du calme!... Mais c'est absurde!... On n'en croira pas un mot!... Vous tout le premier, vous, monsieur, osez donc me dire en face que vous le croyez!

— Non certes, dit énergiquement le substitut, je ne le crois pas... Mais la justice ne se contente pas d'une certitude morale; il lui faut des preuves... Justifiez de l'emploi de cet argent; prouvez que sur l'ordre de M^me^ veuve Poinsot vous l'avez remis à des ayants droit légitimes; montrez les reçus, et il ne sera plus question de cette affaire... Vous éviterez ainsi un procès dont le scandale, aujourd'hui, serait plus fâcheux que jamais.

— Un procès! Vous comptez soutenir une pareille accusation contre moi!

— Soutenir? Monsieur l'abbé, je ne soutiens rien. Des faits étant à ma connaissance, il est de mon devoir de les transmettre au parquet. La demande du sieur Séraphin est formelle, et sur votre refus de répondre...

— Mais je ne le puis pas, monsieur, je ne le puis pas! s'écria l'abbé avec des larmes dans la voix.

Sa colère venait de se fondre tout à coup dans une épouvantable douleur.

— Je ne puis rien de mon côté, si le sieur Séraphin ne retire pas sa plainte... Mais... voyez monseigneur... prenez son avis.

Le substitut venait de se lever sur ces mots, qui semblaient terminer l'entretien.

L'abbé Tristan, tout abattu, gagna la porte, sans savoir s'il avait salué, si le substitut l'avait reconduit, si l'on venait de le traiter comme un témoin, comme un prévenu, ou comme un coupable. Ses idées dansaient dans sa tête. Tout ce qu'il aurait pu dire, c'est qu'il souffrait cruellement; c'est que ce coup terrible, après le coup si terrible que lui avait porté la mort de sa vieille amie, était le dernier qu'il fût de taille à recevoir; c'est que tout son bonheur, tout cet humble bonheur fait de dévouement et d'obscurité, s'écroulait.

Il traversa machinalement les rues sans songer à se rendre à l'archevêché. Peut-être en ce moment n'aurait-il pas osé y entrer. Ce colosse n'était plus qu'un enfant. Il avait peur : peur de l'inconnu; peur des manœuvres tortueuses dans lesquelles il se sentait pris comme dans un filet, et contre lesquelles ne pouvait rien sa rude et brutale probité.

Tête basse et des larmes dans les yeux, il reprit le chemin de Champigny.

A l'heure même où l'abbé Tristan sortait de chez le substitut du procureur du roi, Séraphin, le nez rouge, les mains glacées, rentrait furieux dans la chambre si longtemps occupée par la maman Poinsot. Nana, qui l'attendait béatement blottie près du feu, se leva et courut à sa rencontre.

— Eh bien? lui dit-elle.

— Rien à faire, dit Séraphin; c'est un procès perdu.

— Tu as vu Monseigneur? tu as offert de transiger?

— Monseigneur, dit Séraphin en ricanant, m'a traité de drôle!... Poursuivez, m'a-t-il dit; quand des hommes comme l'abbé Tristan de Taillebourg et moi affirment une chose sur leur honneur, les accusations tombent d'elles-mêmes! Et puis, il m'a montré la porte.

— Et vous êtes sorti?

— Je suis sorti, je suis sorti, dit Séraphin; vous seriez restée, vous?... Nous sommes battus... et ruinés!

— Peut-être, dit à demi-voix Anna.

Depuis trente ans, c'était la seconde fois qu'elle se hasardait à émettre une opinion. Séraphin prit un siége, l'approcha du feu et s'assit tout près d'elle en lui disant :

— Peut-être?... voyons donc ça!

— Si la tante avait fait un testament?

— Elle n'en a pas fait.

— Supposons qu'elle en a fait un... ce testament a disparu. Le curé, seul, en avait conaissance avant nous; seul, il a pu le faire disparaître. Vous allez chez lui, animé des meilleures intentions, lui faire entendre que, pour éviter un scandale, il devrait restituer le testament et les valeurs. L'abbé est très-colère, il se fâche... il va jusqu'à vous frapper...

— Que me contez-vous?

— Allez chez l'abbé; bon gré, mal gré, mettez-le hors de lui. Qu'il vous frappe; que la trace des coups soit visible!... vous porterez plainte, vous glisserez l'histoire du testament comme motif de la querelle. Monseigneur aura beau faire, il faudra que la chose aille son train. Qui sait? ils mettront peut-être les pouces.

— S'il allait me tuer! dit Séraphin.

— Non... c'est un brave homme.

— Oui... oui... c'est une idée! murmura Séraphin.

— Cinq heures! dit Anna, il ne doit pas tarder à revenir... Allons!...

Séraphin prit son chapeau crasseux, et sortit.

Paul CÉLIÈRES.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE[1].

III. — LA NOURRICERIE.

Hélas ! hélas ! je m'aperçois que je roule d'inconnu en inconnu et que, après avoir expliqué qui nous sommes, nous, une des grandes nations parmi les fourmis, il me faut maintenant expliquer ce qu'est une *expédition de vaches*. Cette explication est d'autant plus nécessaire, qu'il y a vaches et vaches, et que nous savons varier nos ressources en réduisant en domesticité un beaucoup plus grand nombre d'animaux différents qu'on ne s'en est longtemps douté; par conséquent, chaque clan formicien a ses raisons particulières pour rechercher telle vache et négliger telle autre.

A quoi bon des intrus dans la fourmilière? dira-t-on. Ne pouvez-vous trouver dix fois plus facilement au dehors, et en mille endroits différents, le produit que vous demandez aux animaux confinés chez vous? Cela semble évident, car les vaches que vous capturez naissent sauvages et vivent sauvages avant de subir votre réclusion !

Pour comprendre tout cela, il est indispensable de descendre dans notre fourmilière et d'assister aux scènes de notre vie de famille.

Soins maternels. Dessin de Mesnel.

Quant à moi, ces scènes me sont encore très-familières, car il n'y a pas longtemps, je puis l'avouer, que je suis sorti de page. Malgré ma taille et le surnom que m'ont attiré mes exploits, il n'y a pas encore deux ans que j'ai déchiré ma première enveloppe entre les bras des Polyergues qui me soignaient.

O bonnes nourrices ! quelle inépuisable complaisance vous m'avez montrée ! quelle patience vous avez prodiguée autour de mon enfance souvent maussade et grincheuse ! Combien je sens aujourd'hui ce que vous avez fait pour votre jeune frère !

C'est maintenant que je sais ce que coûte de soins une fourmi naissante ! Et bientôt mon tour va venir de montrer aux larves nées d'hier le même dévouement dont on a accompagné mes premiers pas. Tel est le seul moyen que j'aie d'en témoigner ma reconnaissance.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Les soins que les ouvrières donnent aux larves ne consistent pas seulement à leur procurer une température convenable et une nourriture appropriée, mais différente, selon la classe à laquelle elles appartiennent; bien d'autres soucis nous incombent. D'abord, il nous faut les entretenir dans la plus extrême propreté. Les enfants sont partout les mêmes !... Avec nos palpes, nous savons les nettoyer parfaitement, et nos larves n'ont jamais le plus petit grain de poussière sur le corps !

Lorsque ces larves naissent, il y a déjà un long travail de fait, car les soins commencent à la naissance des œufs. Dès que la femelle a pondu, nous autres ouvrières prenons ces œufs un à un et nous les emportons dans des salles spacieuses qui leur sont réservées. Nous n'avons pas à les couver, loin de là; mais nous avons à les maintenir dans un état constant de chaleur et d'humidité; c'est bien plus difficile : car nous devons tenir compte à chaque instant des variations que le jour, la nuit, le soleil, la pluie, le vent produisent autour de nous. On pourrait dire que nous leur faisons subir une véritable incubation à l'air libre. Nous les transportons souvent, plusieurs fois dans un même jour, d'un étage à l'autre de l'habitation.

Tandis que nous leur prodiguons nos soins, les œufs augmentent de volume d'une manière notable, nous les faisons passer de temps à autre entre nos mandibules et nous les enduisons ainsi d'un liquide sucré que nous dégorgeons, et qui, absorbé par l'œuf, profite à l'embryon que celui-ci renferme. Ces soins durent au moins quinze jours : les œufs sont nombreux et nous avons beaucoup de mal ! Mais la récompense ne se fait pas attendre. La larve brise la coquille de son œuf et sort, transparente comme un verre, mais incapable de se mouvoir. Elle ressemble aux maillots que les hommes font avec leurs enfants, et pour lesquels ils ont certainement pris modèle sur les fourmis. Chez les uns comme chez les autres, on distingue une tête et les segments du corps, mais aucun vestige de pattes, de membres ou d'appendices articulés.

Mais le soleil vient de se lever sur notre vallée...

Bonne chance pour les fourmis !... Les coteaux qui forment l'enceinte de cette vallée, dorés par la lumière, resplendissent, montrant chaque détail des maisonnettes disséminées à leur base, découpant chaque arbre, chaque haie qui en couvre les hauteurs. Au fond, s'étend, calme et profonde, une mer de brume blanche et épaisse de laquelle surgit, de place en place, comme un écueil isolé, la tête d'un grand arbre.

Brrr!... qu'il fait froid !... Mais, bien lentement, à mesure qu'augmente la chaleur, la brume oscille et roule en longues vagues moutonneuses; elle ressemble à une mer de laine blanche... Peu à peu, insensiblement, sans qu'on en ait conscience, elle s'évanouit, devient transparente et disparaît, enlevée, invisible désormais, au plus haut de l'air.

Ah ! la belle chose qu'un matin ! espérance et joie.

Peu à peu, le soleil monte dans le ciel, la chaleur croît, le sang circule dans nos membres.

Allez, nuages sombres qui passez sur le soleil !...

L'intérieur d'une fourmilière. Dessin de Mesnel.

Remontez, ô brouillard blanchâtre qui paralysez les fourmis !... Soyez maudits !... Ne pourriez-vous arroser la terre sans suspendre à tous les objets de la nature ces énormes gouttes, vraies embûches tendues devant chacun de nos pas ?... Arrivez, beau soleil, notre vie à tous ; resplendissez et apportez-nous la vigueur, la force et la gaieté !...

Tout frileux, je m'étais posé sur une roche voisine de notre fourmilière, et me trouvais là bien en vue du soleil, qui me séchait de ses rayons bienfaisants, lorsque les *voix de la nature,* comme disent les poëtes, se réveillèrent autour de moi... Oh ! je les hais et je les crains ces voix de la nature !... Elles se présentent à nous sous la forme d'oiseaux qui nous poursuivent presque tous et nous dévorent en toute circonstance ! Or, j'ai beaucoup réfléchi à cela, et je suis convaincu que Dieu n'a certainement donné à ces oiseaux leur voix perçante que pour nous avertir. Par exemple, le plus terrible ennemi de notre race, le pic-vert, ne quitte jamais un arbre sans glapir d'une voix qui s'en-

tend à travers toute la campagne. C'est le signal!... Pour nous cela signifie :

— Cachez-vous! C'est le pic-vert qui part en guerre! Il quitte un arbre pour voler sur un autre!...

De même la mésange, aussi dangereuse, quoique plus petite. Voyez-la avec ses compagnes dans un arbre, parmi les buissons : elle *pipite* sans cesse, et, comme elle ne marche jamais seule, nous sommes avertis à temps par le bon Dieu, qui veut que toutes ses créatures vivent et prospèrent en ce monde! Ah! j'ai bien remarqué tout cela : et, quand j'entends les hommes dire que les oiseaux sont créés pour animer les campagnes, je hausse les épaules. On n'est pas plus naïf que cela!... Tout prouve que les oiseaux n'ont été créés que pour faire la guerre aux fourmis!

Mon Dieu! que d'ennemis vous nous avez cependant suscités!

Mais le temps a marché et, à l'appel des surveillants en chef, je descends précipitamment de mon rocher et vais rejoindre mes camarades sur la fourmilière.

En peu d'instants, toutes les issues sont encombrées de fourmis qui se pressent vers le dehors; les larves sont apportées en même temps par des ouvrières pour être placées au sommet de la fourmilière et y ressentir la chaleur du soleil. Les larves des femelles, plus grosses que celles des mâles et des neutres, sont transportées avec plus de difficulté à travers les passages étroits de l'habitation. Mais on redouble d'efforts, on s'y met à plusieurs, on parvient toujours à les faire passer et à les déposer auprès des autres à l'endroit convenable.

Cette besogne faite, il ne nous est point interdit de demeurer quelques instants réunis en groupe à la surface de la fourmilière, soit pour causer et nous réchauffer au soleil, soit pour nous reposer du rude labeur que nous venons d'accomplir. Mais notre tâche n'est pas finie : nous ne pouvons laisser longtemps les larves exposées à une chaleur directe aussi forte. Il faut les retirer pour les porter dans des loges peu profondes, où arrive jusqu'à elles une chaleur suffisante. On les descend ainsi à mesure que le soleil monte. Si la pluie vient, on les emporte au fin fond de la maison, dans des caves bien sèches, où la température est constante.

Lorsque le moment de nourrir les larves écloses est venu, chaque fourmi adulte s'approche de l'une des nouvelles et lui donne la nourriture qui lui convient. Il ne m'est malheureusement pas permis de dévoiler ici si chaque nourrice prépare une substance particulière, comme savent le faire les guêpes et les abeilles; tout ce que je puis dire, c'est que ces nourrices dégorgent des fluides qu'elles préparent dans leur estomac et qu'elles déposent dans la bouche même des jeunes, en écartant les mandibules de ceux-ci avec les leurs.

— Quels sont ces fluides? me demandera-t-on. Et encore : Où les ouvrières puisent-elles la matière de cette sécrétion?... Et puis...?

Franchement, nous n'en savons rien nous-mêmes. Nous préparons, d'une certaine façon, la nourriture pour chaque caste de larves, selon une habitude tellement naturelle à notre organisation, que tout le monde, chez nous, sait l'employer. Il me semble que les matériaux en sont fournis à nos organes par les objets qui nous servent de nourriture. Or, il y a peu d'animaux, à ce que je crois, plus franchement omnivores que la fourmi.

Cette qualité rend impossible d'expliquer ce que mangent et ne mangent pas mes pareilles, mais elle ne nous défend pas de dévoiler notre préférence. Nous aimons le sucre et tout ce qui est sucré.

Pauvres fourmis que nous sommes! Ce goût si innocent est souvent cause de notre perte! C'est un grand malheur que l'homme ait le même goût; lui, prépare du sucre pour satisfaire sa passion; nous, nous sommes attirées... invinciblement! et nous mourons souvent sans murmurer, mais non sans nous défendre.

IV. — LES VACHES.

Nous aimons donc le sucre, l'aveu est fait! Mais nos jeunes élèves l'aiment autant et plus que nous! Il faut y pourvoir!

A défaut de sucre, ils ont *besoin* — ceci est plus respectable! — d'une nourriture douce et sucrée. Il faut y pourvoir!

Tel est le but atteint par nos troupeaux.

Telle est l'origine des *expéditions de vaches.*

En ce moment, l'automne, qui s'avance à grands pas, nous invite à nous pourvoir pour l'hiver des bestiaux nécessaires : nous allons partir en expédition, je le sens; mais, auparavant, il faut que je décrive le pays où nous pouvions les trouver et celui où nous avions notre demeure.

La lande est là, devant cette demeure, étendant au loin son manteau de fougères brûlées et de bruyères dont les fleurs violettes et rosées sont en partie passées. Maigre et inhospitalier tapis s'il en fut jamais, car la trame en est faite d'ajoncs nains dont les tiges, drues et couchées, tressent de rudes épines que ne leur font point pardonner quelques bouquets épars de fleurettes d'or. Pour nous, ces épines sont inoffensives; nous sommes si adroits et si sveltes, que nous passons entre elles sans jamais nous heurter à leur pointe aiguë. Mais que de malédictions j'ai entendues des hommes et des animaux qui passaient parmi elles

Au lieu de maudire nos ajoncs, nous les regardions comme une admirable défense naturelle, véritables chevaux de frise gardant, au couchant, notre fourmilière.

Jamais je n'ai trouvé, d'ailleurs, dans mes courses lointaines, logis mieux placé et mieux entendu!

Cette construction était le chef-d'œuvre d'une de nos grand'mères, reine du plus haut mérite.

Assise sur la lisière extrême d'un taillis, en pente au soleil couchant, notre fourmilière était donc défendue de ce côté par la lande épineuse, à perte de vue, et derrière, au levant et au nord, par le taillis aux épais fourrés d'épines et de ronces qui nous garantissaient de la bise d'automne et des frimas d'hiver lorsque les feuilles étaient tombées. Vrai paradis; pas un rayon de soleil n'adoucissait la température sans venir caresser notre toit de chaume et de brindilles hachées.

Non loin de la fourmilière s'étendait un champ de fèves et, dans la haie, poussaient des rosiers sauvages aux longues branches courbées et traînantes. Toutes ces plantes, rosiers ou fèves, étaient couvertes de pucerons : les uns noirs, les autres verts, les autres jaunes.

O la bonne aubaine!

Et voilà nos fourmis qui montent et qui descendent

le long des tiges; elles harcèlent les pucerons attablés à sucer, avec leur trompe recourbée, la séve de ces plantes; elles les excitent de leurs antennes et de leurs palpes, pour les forcer à dégorger, par les cornicules qui terminent leur abdomen, les gouttelettes de liquide sucré. Peu à peu, les gouttelettes apparaissent, les fourmis les boivent et passent à la traite d'une autre vache.

Pas de crainte à avoir que le troupeau ne s'égare! Le puceron est immeuble par état. Une fois né, il cherche le dessous des feuilles ou des branches pour être à l'abri du soleil ou de la pluie, puis il enfonce dans l'écorce, ou parenchyme, sa trompe longue et recourbée le long de son corps; alors il reste immobile, pompant la séve. Ces sucs s'assimilent très-aisément, paraît-il, en passant dans un intestin de la plus grande simplicité, si simple même qu'il offre cette anomalie, chez ce seul insecte, de n'avoir aucun appareil biliaire. C'est peut-être pour cela que le puceron rend une sécrétion sucrée par les deux tubes qui se voient sur son abdomen.

Quoi qu'il en soit, ces troupeaux ne fuient jamais; on voit, de temps à autre, un puceron lever une jambe, puis celle d'à côté, puis les autres; il remue de temps en temps une antenne, mais c'est tout! Il est cloué par sa trompe!...

On parlait vaguement, dans la république polyergique, d'une grande expédition à diriger, avant l'hiver, contre des fourmis voisines qui savent emporter, élever et nourrir d'admirables insectes, vaches excellentes, qu'elles conservent dans leur fourmilière, sans jamais leur permettre d'en franchir le seuil. On disait qu'il y avait non-seulement des pucerons de race, mais d'autres insectes, tels que des Coléoptères, des Hémiptères, que sais-je?... Mais — il y a toujours un mais entre nos désirs et le bien du voisin! — mais certaines de nos compagnes, plus âgées et plus expérimentées, ne nous cachaient pas que l'expédition est lointaine, dangereuse et meurtrière, parce que ces populations-là ont bec et ongles, même aiguillon empoisonné, et savent s'en servir avec acharnement pour défendre leurs précieux troupeaux.

Il faudra livrer de terribles combats, et beaucoup déjà, dans de semblables rencontres, sont restés sur le champ de bataille. Hum!... mes récents exploits à la conquête des esclaves me désigneront certainement pour faire partie de cette expédition. Ne vaudrait-il pas mieux devancer l'appel?

Si nous essayions de nous renseigner?... Personne ne peut trouver mauvais que je m'informe où il faut aller pour le bien général de la chose publique.

Je me dirigeai immédiatement vers les gardiennes de la mère pondeuse, les plus vieilles fourmis de la fourmilière et les plus expérimentées.

— Mère Anille, dites-moi, on veut donc aller *chasser aux vaches?*

— Oui, mon enfant.

— Ah!... eh bien,... vieille mère, qu'est-ce que c'est que cela? Est-ce qu'il y en a beaucoup?

— Jour de Dieu, mon enfant! s'il y en a!... Les hommes prétendent qu'ils connaissent plus de trois cents espèces de vaches à pucerons appartenant rien qu'à la famille des Coléoptères et vivant chez nous ou chez nos cousins!... On connaît aussi des vaches parmi les Orthoptères, parmi les Homoptères...

— Tu peux te taire... ça m'est égal!

— Malhonnête!

— Oh! mère Anille!... On m'a dit que certains de la tribu des Staphylins formaient un excellent bétail, donnant un sucre exquis par une saillie à poils soyeux qu'ils ont sur l'abdomen.

— On a eu raison de te dire cela, mon fils. On appelle ces insectes-là des *Myrmédonies*, et ils ont des cousins appelés *Loméchuses*, qui fournissent également une délicieuse liqueur. Ce sont les Myrmiques à aiguillons qui conservent ces précieux bestiaux qu'elles savent capturer. Aussi vivent-elles dans l'abondance et les festins continuels... Mais il y aura un rude combat à livrer!

— Ah!...

— Certes, mon fils. Mon avis est qu'il faut, à tout prix, nous procurer des Loméchuses; ce sont là de vrais animaux domestiques, à la bonne heure!

— Et pourquoi cela, mère Anille?

— Mon enfant, c'est que ces animaux-là ne savent pas manger seuls; par conséquent ils ne se sauveront guère de chez nous. Si cette fantaisie leur prenait un jour, grâce à leurs ailes, eh bien, nous les laisserions aller. L'impossibilité où ils sont de manger nous les ramènerait forcément...

— Bravo!... et comment sont ces vaches?

— Noires, larges, épaisses, un peu plus longues que nous. Elles ont de gros yeux saillants, l'abdomen grand et lourd, cependant très-mobile, qu'elles portent dressé en marchant. Lorsque vous en aurez récolté, elles viendront vous palper la tête avec leurs antennes et la frapper de petits coups. Cela voudra dire qu'elles ont faim. Vous leur dégorgerez de la nourriture comme vous le faites pour nos jeunes. Alors, vous les verrez étendre leur large abdomen, qu'elles portent habituellement, même à l'intérieur de la fourmilière, relevé sur leur dos, et vous pourrez lécher et presser entre vos mandibules leurs poils mis ainsi à découvert. Vous y trouverez une succulente sécrétion.

— Et comment, mère Anille, prend-on ces bonnes bêtes-là?

— Mon ami, on les pousse, on les porte à cinq ou six, et on les fait entrer ainsi dans la fourmilière, sans leur faire de mal.

— Convenu!... Et où les trouve-t-on?

— Ah! c'est le plus difficile. Cependant, cherchez bien, j'en ai entendu voler ces jours-ci, vers le soir, aux environs de notre maison. Elles aiment, d'ailleurs, notre nation et aussi celles des fourmis rouges et jaunes (*Formica rubra* et *Formica rufa*). Vous en trouverez peut-être dans le taillis, aux environs des champignons en décomposition, près des vieux bois pourris, sous les mousses : c'est là qu'elles se métamorphosent et arrivent à l'état parfait. Cherchez!

— Mère Anille, vous m'ouvrez les yeux!...

— Pourquoi, mon ami?

— C'était donc cela!... Maladroit que je suis! Voici ce que j'ai vu... à notre dernière expédition chez les Noires-cendrées pour l'enlèvement des esclaves. J'ai aperçu des ouvrières qui, averties de notre approche par leurs sentinelles, fuyaient, emportant des paquets noirs dans leurs mandibules...

— C'étaient leurs Clavigères qu'elles mettaient en lieu sûr, mon enfant! Ce sont les meilleurs bestiaux que puisse trouver une fourmi. Ah! lorsque vous en aurez récolté une quantité suffisante, notre dessert sera assuré pour tout l'hiver.

— Ainsi, j'ai bien pu manquer une telle occasion!

Malheur! trois fois malheur!... Mais nous recommencerons!

— Recommencez, mes enfants, je ne demande pas mieux. Vous trouverez les Clavigères chez la fourmi noire, la jaune, la rouge et chez les Myrmiques des souches (*Myrmica cespitum*). Dame! ils ne sont pas gros! à peu près, vis-à-vis des fourmis, ce que sont les moutons vis-à-vis des hommes... Ils sont roux-bruns ou noirs, marchent lentement, et font le mort si on les tourmente, ce qui vous permettra de les saisir et de les enlever facilement. Quoique dépourvus d'yeux...

— Ils sont aveugles?...

— Je n'ose l'affirmer, car ils savent fort bien se diriger et éviter les obstacles, à la façon des chauves-souris, volant, sans jamais se heurter, dans les grottes les plus obscures, soit par un tact exquis, soit par une impression lumineuse perçue à travers un mince tégument. La petite bouche des Clavigères ne peut prendre qu'une nourriture liquide. ils ne savent pas manger seuls et se promènent dans la fourmilière sans pouvoir goûter aux provisions. Ils te rencontreront, toi et tes camarades, lorsque tu seras repu, et ils sauront se servir, aussi bien que toi, de leurs antennes en massue pour te demander à manger. Tu n'auras qu'à ouvrir la bouche et le Clavigère humera une goutte liquide que tu lui amèneras entre tes mandibules.

— Et puis?...

— Service pour service, mon enfant. Tu lècheras aussitôt les poils des élytres du Clavigère, tu les presseras légèrement entre tes grandes mandibules, et tu aspireras une liqueur délicieuse.

— Tous sont bons à prendre?

— Tous! Tu trouveras le *Longicorne* chez la fourmi noire, et le *Foveolatus* chez la rouge. Tous deux s'apprivoisent également bien chez nous.

— En voilà assez, mère Anille; j'ai mon projet! Merci.

Je retournai en toute hâte vers mes compagnons et leur expliquai ce que nous devions faire. Il nous fallait, à tout prix, des Clavigères, des Myrmédonies et des Loméchuses.

— Sus à toutes les autres fourmis!... Sus, avant tout, aux Noires-cendrées, qui nous ont volé de nos Clavigères!

Ce fut une fête dans la république que l'annonce d'une expédition semblable. On allait donc posséder une mine de friandises pour passer gaiement l'hiver!... car nul ne doutait du succès.

Je réunis mes compagnons en un conciliabule secret :

— Que personne ne sorte! qu'aucune démonstration intempestive ne donne l'éveil aux espions que les Noires-cendrées et les Rougeâtres peuvent avoir envoyés rôder aux environs! Nous n'avons qu'une très-médiocre réputation comme bons voisins; montrons que, malgré leur lâche espionnage, nous savons nous dérober à leurs yeux lorsqu'il le faut. A la dernière razzia des esclaves, nous avons été vendus : les Noires-cendrées ont emporté les Clavigères qui nous appartenaient!... Cela crie vengeance!...

— Oui! oui! à mort les Noires-cendrées!

— Bien, mes amis! j'aime à vous voir animés de ces sentiments de justice... Un procédé semblable au leur ne mérite point de ménagements.

— Marchons! marchons!

— Un instant! marchons... En colonne, c'est le moyen d'être découverts, vendus, trahis encore! et de ne point avoir de Clavigères! Voici mon plan d'attaque. Nous allons sortir un à un, nous séparer immédiatement. Chacun décrira un circuit aussi long qu'il sera nécessaire pour arriver, avec un compagnon tout au plus, près des éclaireurs ou des sentinelles. Chacun de ceux-là sera mis à mort, silencieusement et sans merci!... Cela est nécessaire, songez-y bien! Si un seul échappe, adieu les bonnes vaches à sucre! Et maintenant, prudence et décision!..... La colonne nous suivra, lentement, à deux heures de distance.

Nous partîmes en silence, un à un.

Toutes les sentinelles furent tuées! Une heure après, la cité des Noires-cendrées était en notre pouvoir. Tout fut pillé, tout fut enlevé: quarante Clavigères tombèrent entre nos mains, j'en rapportais deux pour ma part! Plus de deux cents esclaves vinrent remplir nos magasins.

Fourmis et pucerons. Dessin de Mesnel.

Ce fut une magnifique razzia : nous l'achetâmes cependant par cinquante-deux camarades morts et autant de blessés. Mais, quel remède? on ne peut pas faire d'omelette sans casser des œufs!

La mère Anille fut enchantée. Désormais, elle avait, comme autrefois, au bon temps, des vaches à soigner!

V. — LE FOURMI-LION.

Depuis quelques jours nos esclaves, en creusant au fond des caves de notre fourmilière pour les agrandir, avaient rencontré un amas de matières bizarres. C'était comme une sorte de tissu épais; s'il eût été fait en soie, en laine ou en lin, nous en eussions tiré parti en le déchiquetant et en le mangeant; mais il était composé évidemment d'une fibre étrangère à nos pays, fort dure, et présentant un goût diabolique.

En présence de cet amas, toutes les esclaves tinrent conseil. Personne ne savait ce que ce pouvait être. Il

est vrai que toutes étaient fort jeunes et manquaient d'expérience ; aussi, quand une des plus fortes têtes des Polyergues demanda si cette *couche* particulière de matière ne se trouvait pas dans toutes les fourmilières, personne ne put lui répondre avec certitude, et il fut décidé, séance tenante, qu'on détacherait une fourmi sûre et de grande intelligence pour aller s'informer de cela.

Je fus désigné, et je crois que l'on ne pouvait mieux choisir. On m'adjoignit un de mes frères comme aide de camp, et voilà comment, à peine rentré d'une expédition, il me fallut en recommencer une autre! En attendant, il fut décidé que les morceaux de tissu gênant les travaux souterrains seraient découpés, portés au dehors et jetés aux résidus sans emploi.

Ainsi fut fait, malgré la répugnance que les esclaves éprouvaient à couper cette matière, qui possédait un goût horrible. Mais que ne peuvent le courage, la patience et l'abnégation des bons citoyens!

Nous cheminions donc de compagnie, mon frère et moi, passant avec précaution, aussi près que possible, des fourmilières du canton ; mais pas assez près cependant pour motiver des attaques et des assauts des colonies, qui ne sont pas toujours de bonne humeur.

Tout en causant, nous traversions une grande plaine sablonneuse, absolument nue. Au-dessus de nos têtes, à d'énormes hauteurs, s'étendaient les branches épaisses de plusieurs arbres qui empêchaient depuis bien des années l'eau du ciel de tomber sur le sol et de le raffermir. Aussi enfoncions-nous jusqu'au genou dans cette terre semblable à de la cendre, et étions-nous exténués de fatigue.

Nous avancions cependant avec courage, car il fallait

Le fourmi-lion. Dessin de Mesnel.

sortir de ce mauvais pas, et nous nous dirigions vers un endroit qui semblait libre et dont les alentours étaient comme barrés par des collines abruptes, des racines colossales et des herbes entrelacées.

— Vois, dis-je à mon frère, cela ressemble à un défilé dans les montagnes Noires !

— C'est vrai ! Heureusement le sol est uni à perte de vue.

A peine mon frère avait-il terminé ces paroles, que nous arrivions au défilé ; mais, là, un spectacle inattendu nous était réservé.

Au lieu de continuer à perte de vue devant nous, comme un tapis de cendres, ainsi que nous le supposions, le sol s'enfonçait brusquement en un entonnoir immense... Rien que des parois abruptes, glissantes, d'aspect peu rassurant...

Nous nous arrêtâmes sur le bord, nous retenant à grand'peine, tant le terrain était mauvais...

— Qu'allons-nous faire? me dit mon frère. Nous ne pouvons pas descendre dans cet entonnoir ; outre que le sol est impraticable pour la descente, nous le trouverions encore bien pire pour la montée.

— Cherchons un passage entre le précipice et le rocher...

— Soit ! Toi, reste là et attends-moi...

— Sois prudent!...

Le malheureux partit avec toute la circonspection nécessaire en cette difficile occurrence... Tout alla bien d'abord; le sol était plus compacte qu'on ne l'avait supposé au premier coup d'œil, et je me disposais à le suivre ; mais, arrivé à peu près à moitié route, c'est-à-dire à l'endroit le plus étroit, voilà que son pied heurte un grain de terre qui roule rapide au fond du gouffre...

O prodige ! ô terreur ! Soudain, le fond du précipice semble s'animer ; une éruption de cendre et de

sable s'en élève, retombant sur mon brave compagnon comme une averse pressée...

Moi-même, je reçois quelques éclaboussures et je rétrograde sous leur impression; mais mon frère, aveuglé, terrifié, meurtri par ces matériaux qui pleuvent sur sa tête, hésite, chancelle... Il fait des efforts effrayants pour se retenir... puis il roule au milieu des pierres et du sable jusqu'au fond du volcan...

Horreur!... Tout en bas, dans le gouffre, je vois deux énormes pinces pointues, tranchantes, acérées, sortir du sable, s'ouvrir et, saisissant mon frère infortuné, se dédoubler, le couper et le découper, lui suçant le sang en un clin d'œil, et rejetant sa carapace vide au dehors...

Un souvenir horrible me revient à la pensée des histoires racontées à la veillée quand j'étais petit... — le fourmi-lion!!!...

C'était lui, en effet, qui achevait de dévorer mon pauvre frère.

Il s'agissait pour moi de lui échapper au plus tôt. Quoique je susse qu'il n'était pas ingambe, je le craignais instinctivement autant qu'il mérite de l'être, et je m'efforçai immédiatement de sortir du danger dans lequel je me trouvais.

M'éloigner n'était pas facile, enfoncé comme je l'étais dans le sable mobile.

Cependant j'agis avec précaution, je rampai à rebours, et, malgré les projectiles qu'il m'envoya, je pus gagner un terrain moins dangereux et où ma fuite put s'accélérer.

Je l'avoue, je retournai droit à la fourmilière, autant pour prendre un repos dont j'avais grand besoin que pour prémunir mes frères contre les dangers du défilé que j'avais reconnu.

Là, je pris des renseignements sur notre terrible ennemi.

Tout ce que j'en avais entendu raconter jusque-là m'avait semblé si incroyable, que je n'y avais attaché qu'un intérêt très-secondaire, comme à des contes de bonnes femmes; mais maintenant!...

Or une de mes compagnes m'affirma qu'elle avait vu, du haut d'un brin d'herbe, le fourmi-lion se métamorphoser en une sorte de Libellule, de Demoiselle, d'une grande élégance de forme, et douée d'ailes de gaze transparente, sur lesquelles elle partit au travers des airs... Le fourmi-lion s'était enveloppé dans un cocon arrondi au fond de son trou. Soudain, il découpa un trou sur le côté et sortit son corps à moitié par cette ouverture. La peau de la chrysalide se fendit alors, et l'insecte parfait en sortit. A peine eut-il fait sa première aspiration d'air, que son abdomen, qui naguère était court pour entrer dans le cocon, s'étendit, se gonfla et s'allongea d'au moins trois ou quatre fois sa longueur. Ses antennes se déroulèrent toutes seules, comme ses ailes... Ma compagne vit tout cela pleine d'étonnement et sans oser bouger.

Le fourmi-lion est avant tout carnassier. Il nous a voué, à nous, une haine à mort, ainsi qu'aux autres insectes les plus agiles, tandis que lui est cul-de-jatte! Aussi est-t-il absolument incapable de chasser noblement sa proie comme nous : il lui faut une lâche embuscade! Où se cacherait-il, sinon dans le sable, pour y ensevelir son vilain corps qui ressemble à une hideuse araignée de jardin! Si faibles sont ses pattes, qu'à peine il peut marcher; il se traîne...

J'appris ainsi beaucoup de particularités sur le monstre, et j'en vins à me familiariser avec l'idée de le revoir : je n'en avais même presque plus peur; aussi je résolus de retourner à la plaine des sables, d'arriver par un détour en suivant le haut des collines boisées, et de me placer assez près, de là-haut, pour l'observer à l'abri et sans danger.

Je partis donc, malgré les remontrances de mes compagnons; mon caractère décidé et aventureux se dessinait déjà. Hélas! où devait-il bientôt me conduire? Mais nul ne peut fuir sa destinée!...

Mon projet était bon; j'avoue que les difficultés furent grandes pour le mettre à exécution, parce que les chemins n'étaient nullement frayés sur les montagnes, et je courus beaucoup de dangers à traverser ces forêts vierges.

Cependant *à cœur vaillant rien d'impossible*..., c'est ma devise. Du haut d'une roche, je cherchai le théâtre du fatal événement qui avait terminé la vie de mon frère...

Plus d'entonnoir! A sa place, un bouleversement complet : des terres éboulées, un chaos en miniature... Mon noble frère avait lutté jusqu'à la fin, faisant crouler le sable sous ses pieds, s'attachant à chaque aspérité... Le fourmi-lion avait abandonné un travail aussi compromis, et, reportant son embuscade un peu plus loin dans le même défilé, était en train de creuser son entonnoir. Je le vis travailler, et chaque fois il repoussait la terre dans l'ancien trou, qui ainsi se comblait grossièrement, peu à peu, de façon à ne pas interrompre le chemin d'arrivée par ce côté-là.

Le fourmi-lion commença alors, devant moi, à tracer son entonnoir. Il aplatit d'abord son abdomen comme un soc de charrue; puis, rampant à reculons dans une direction circulaire, il traça une tranchée peu profonde, mais qui marquait un cercle de cinq centimètres au moins de diamètre. Comment parvient-il à tracer ce sillon en cercle régulier, à tâtons, puisqu'il marche à reculons?... C'est un vrai miracle... Une fois le premier cercle fait, les autres ne sont plus rien; c'est comme le laboureur qui suit son premier sillon. Toujours est-il que l'affreuse bête reprend un second cercle en dedans du premier, chassant toujours le sable avec sa tête et le lançant en dehors de la limite de sa tranchée.

J'étais émerveillé, et je demeurais attentif et immobile, assistant à ces manœuvres nouvelles pour moi, et me demandant qui avait pu dire au premier fourmilion : Tu feras comme cela!... Pendant ce temps, l'ouvrage avançait; les cercles, de plus en plus petits, devenaient plus profonds, le sable s'en allait en gerbe, au delà des limites, et, tout à coup, je vis le fourmilion se cacher, au fond du trou, dans le sable, et demeurer immobile. C'est pour cela que nous n'avions rien vu de suspect en approchant du piége où mon pauvre frère avait trouvé la mort!

Cependant, si nous avions été moins inexpérimentés, nous y aurions regardé avec plus de soin, et nous aurions aperçu, au fond, les pointes aiguës des mandibules largement ouvertes de la bête!...

J'avais perdu beaucoup de temps à mon observation, aussi je me hâtai vers notre fourmilière. Malheureusement, le chemin était long et le soir se faisait lorsque j'en découvris le faîte; au même moment, un croassement sinistre s'éleva dans les airs, et un oiseau s'envola dans la direction de notre nid...

C'était le pic-vert qui chantait sa maraude en rega-

gnant le trou d'arbre où il allait passer la nuit. Au même instant, une de mes camarades, sortant de dessous une feuille sèche et me barrant le chemin, m'apprit que, pendant mon absence, le pic-vert était venu audacieusement attaquer la fourmilière, bouleverser quelques avant-postes pour introduire dans les avenues sa langue immonde, chargée de bave gluante, sur laquelle il ramasse les malheureuses fourmis qu'il touche, puis, retirant le tout dans son bec, les avale...

J'avoue que je ne comprends pas encore comment cet oiseau peut loger dans son bec une langue aussi longue que son corps.

Cependant, à force de m'informer, je trouvai une vieille, bien vieille fourmi, qui m'assura avoir jadis mangé un pic-vert tué par un chasseur qui avait ensuite dédaigné un aussi mince gibier. Or la vieille m'affirma qu'elle avait mangé de la tête et qu'elle avait vu, en dedans de la boîte osseuse, la langue de l'oiseau qui s'y enroulait, en faisant tout le tour, comme du fil dans une boîte.

Je veux bien y croire, mais je n'ai pas vu !

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LES ERREURS HISTORIQUES.

LE DRAPEAU DE LA MONARCHIE FRANÇAISE.

En ces derniers temps, on a beaucoup parlé du drapeau blanc, comme symbole de notre vieille monarchie. Dans les ouvrages historiques destinés à la jeunesse, on le voit flotter sur la tête de nos plus anciens rois. Fantaisie d'artiste, imagination de poëte, que l'histoire ne saurait admettre. Nous étonnerons peut-être un certain nombre de nos lecteurs en disant que ce drapeau ne remonte pas même à Henri IV, et qu'en réalité, dans le sens moderne du mot, il ne fut notre étendard national ni sous Louis XIV, ni sous Louis XV, non plus que sous Louis XVI. Le fait peut sembler étrange, tant il choque des idées qui ont pris racine, mais il s'appuie sur des témoignages indéniables. Ils nous amèneront à une conclusion ou, si l'on veut, à une constatation plus singulière encore.

Nous possédons, à la bibliothèque de Versailles, un document authentique dressé par ordre de Louis XIV; il est intitulé *Tableau des pavillons maritimes*. En 1771, Louis XV fit établir un *Tableau des drapeaux, étendards et guidons de l'armée;* il est également parvenu jusqu'à nous. Or il semble qu'en tête de l'un et de l'autre de ces deux documents, sur la première page, devrait flotter le drapeau blanc; eh bien, il n'en est rien. Sur le premier feuillet du *Tableau des pavillons* brille un écu aux armes de France surmonté et appuyé par trois drapeaux de chaque côté, et ces drapeaux, accolés par trois, sont blancs, bleus et rouges. Sous le titre de *Royal de France*, dans ce précieux recueil se trouve un drapeau fleurdelisé, mais soutenu par deux anges, l'un vêtu de bleu, l'autre de rouge; enfin, sous la dénomination d'*étendard français*, on trouve un drapeau à bandes horizontales *rouges* séparées par une bande *blanche* chargée de l'écusson de France en *bleu* et fleurdelisée. La réunion des trois couleurs blanche, bleue et rouge se retrouve donc partout, et nous en saurons bientôt la raison.

Examinons à cette heure le *Tableau des drapeaux, étendards et guidons de l'armée de terre;* voyons si nous y rencontrerons quelque chose de plus précis.

Tous les régiments, et, ce qui est plus significatif, toutes les compagnies de la maison militaire du roi, ont des drapeaux particuliers; dans les régiments, la compagnie colonelle porte blanc, mais c'est un signe qui lui est propre, qui la distingue des autres compagnies, et nullement une couleur nationale. Nous avions alors en France un grand nombre de corps étrangers, chacun d'eux portait sur ses étendards les armes et la couleur de son pays : les Ecossais, le chardon; les Irlandais, la harpe; les Suédois, les trois couronnes. Enfin, et très-fréquemment, les régiments français avaient les armes, les devises et la couleur du colonel qui était à leur tête. Notons cependant que, dans l'infanterie, on trouve la croix blanche assez souvent; mais, en cette variété capricieuse, nulle trace d'un drapeau, symbole unique de la nationalité, ou, si l'on aime mieux, de la monarchie. Voyons si nous le rencontrerons dans les temps antérieurs.

A l'époque féodale, chaque seigneur combat sous ses couleurs et pousse son cri de guerre. La bannière du seigneur-roi prend le nom de *bannière de France*, parce qu'il est suzerain. Est-elle blanche? Point du tout. A Bouvines, on le sait à n'en pouvoir douter, elle était bleue. Sous saint Louis, elle n'est point autre. Dans les admirables verrières de la cathédrale de Chartres, ce prince est représenté tenant un drapeau bleu fleurdelisé. Les vêtements de cérémonie des rois sont bleus, et, dans les terres et villes qui leur appartenaient directement, ils affichaient leur droit en faisant planter, sur le haut des mais ou des toitures, des girouettes fleurdelisées sur fond d'azur. Les vaisseaux, en mer, avaient pareil soin. Dans les grandes solennités, on portait cet étendard devant le roi, on le déposait sur son cercueil; il figura ainsi, comme symbole royal, aux obsèques de Charles VIII; *à celles de Henri IV*, le drapeau blanc ne parut pas, et il n'en est pas question dans les récits très-détaillés de cette funèbre cérémonie. Au sacre de Louis XIII et à ses funérailles se rencontre encore le drapeau bleu.

L'oriflamme, dont il est si souvent question dans nos vieilles annales, ne peut, d'aucune façon, prétendre être un emblème national. L'oriflamme était tout simplement la bannière seigneuriale de l'abbaye de Saint-Denis en Vexin, et le comte de cette comté, en qualité d'avoué de l'abbaye, conduisant ses vassaux, la portait et l'arborait dans les batailles. Le Vexin, étant devenu propriété de la couronne fermée, remplaça le comte, et, quand il le voulut, pour frapper surtout l'imagination, le roi fit sortir l'oriflamme de la célèbre abbaye. C'est ce qui eut lieu, en 1124, sous Louis le Gros. Saint Louis, qui avait en cet insigne une confiance particulière, porta cette bannière en Egypte; elle semble avoir été perdue à la bataille de Massoure en 1250. A Mons-en-Pévèle, en 1304, l'oriflamme tomba au pouvoir des hommes des communes flamandes. On la trouve encore

à la bataille de Cassel en 1328; après la bataille d'Azincourt (1415), l'oriflamme disparaît de l'histoire, car il est plus que douteux que Louis XI l'ait eue avec lui à la bataille de Montlhéry.

Mais l'oriflamme n'était nullement un drapeau national ou royal, et n'avait rien de blanc. Les vitraux de Chartres la montrent comme un gonfanon rouge à cinq queues; celle du temps de Philippe-Auguste, rouge aussi, se terminait par trois queues seulement ornées de houppes vertes.

Le drapeau blanc ne peut donc venir ni de la bannière bleue fleurdelisée, ni de Saint-Denis. Mais voici quelques faits qui vont bien plus encore embrouiller la question. Pendant les croisades, au camp de Gisors, en 1188, il fut convenu que les étendards français porteraient la croix rouge pour les distinguer des drapeaux anglais, qui l'avaient blanche. Durant la guerre de Cent ans, les couleurs furent renversées, le drapeau français fut rouge avec la croix blanche, et cette enseigne resta la nôtre jusqu'aux guerres d'Italie. Sous Louis XI et Louis XII, elle resta telle, elle flottait sur tous nos navires. Le bleu ensuite remplaça le rouge; cependant notre plus ancien corps d'infanterie, le régiment de Picardie, le reçut encore en 1563, à l'époque de sa formation.

D'où vient donc le drapeau blanc? De la maison de Bourbon? Mais pas du tout! Henri IV n'a jamais arboré le drapeau blanc; il arborait ses enseignes aux couleurs de sa maison, qui sont le blanc, le bleu, le rouge. Ainsi, on arrive à une étrange conclusion, à savoir : que notre drapeau moderne est le drapeau des Bourbons. La livrée de Henri IV était tricolore — tricolore fut le drapeau qui figura à ses funérailles. De 1660 à 1683, Louis XIV s'habilla avec ces trois couleurs, et la ville de Paris, comme marque de fidélité, adopta la livrée de ses rois, la livrée de Louis XVI, dont les pages, à la cérémonie du sacre, étaient vêtus de blanc, de bleu et de rouge.

Tous ces curieux détails, nous les avons puisés dans un très-savant ouvrage de M. Desjardins; mais, encore une fois, d'où vient le drapeau blanc et quelle est la cause qui le fait considérer comme l'emblème et pour ainsi dire la personnification de notre vieille monarchie?

Avec un grand sens politique, les princes de France ont tenu à s'appuyer sur Henri IV; ils ont eu parfaitement raison, car, si cette intelligente figure n'a pas la majesté de Louis XIV, elle est bien autrement vivante et française : plus l'histoire l'a étudiée, plus elle a grandi. Nul roi, dans la guerre et dans la paix, n'a fait autant que lui et ne garde une physionomie plus avenante et plus nationale. Or, dans une bataille célèbre, ce prince avait convié ses soldats à suivre dans la mêlée « son panache blanc », et ils le suivirent; c'est probablement le point de départ de la légende historique du drapeau blanc. Nous ne parlons pas de l'écharpe blanche que Henri portait à Arques et à Ivry, parce que cette écharpe était celle des protestants, qui formaient le gros et le solide de sa petite armée.

Les princes bannis par la Révolution avaient, comme le glorieux Béarnais, leur trône à reconquérir; ils songèrent à l'imiter, se souvinrent de « son panache blanc », donnèrent cette couleur aux armées royales qui luttèrent contre les soldats de la République; et la Restauration, malgré quelques représentations, en adoptant ce drapeau, fit le reste.

Ch. RAYMOND

VOYAGE AU DAHOMEY.

LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX[1].

III. — PLUS DE CHAUVES!

Les frictions. — Anxiété. — Ils poussent. — Délire des chauves. — Nouvelle assemblée générale des souscripteurs. — La preuve. — Triomphe de Lamouroux. — La souscription est close. — Le conseil d'administration. — Une motion de Philistin. — Proposition d'un assistant. — Le serment. — Le départ.

Le lendemain, à l'heure dite, Lamouroux frictionnait le chauve pour la seconde fois, en présence de Philistin, de Pouillouse, de Phosphate et d'une centaine des spectateurs et des spectatrices de la veille, dans une des petites salles du local de la rue d'Arras.

— Je sens déjà quelque chose! s'écria-t-il triomphant en arrêtant sa main sur le crâne de l'individu.

— Déjà? exclamèrent avec des éclairs dans les yeux ceux et celles qui assistaient à l'opération.

— Oui. Tenez, monsieur Phosphate, tâtez et constatez.

Phosphate tâta et crut, en effet, sentir sous sa main une légère rugosité, indice de végétation capillaire.

Le chauve eut un tressaillement de joie.

— Demain, dit Lamouroux en lui remettant son bonnet sur la tête et en l'enfonçant jusqu'aux oreilles, j'espère que nous verrons poindre les cheveux.

Et tout se termina là pour cette fois.

Le soir suivant, l'assistance était plus nombreuse, et la friction fut donnée plus solennellement.

— Les cheveux poussent, j'en réponds! fit subitement Lamouroux d'une voix éclatante.

Le rentier Durand changea de couleur et faillit tomber en syncope.

— Voyons! voyons! dirent les assistants en se précipitant vers la chaise où le patient était assis.

Phosphate avait mis ses lunettes et examinait, en savant, le crâne du sujet; Philistin, de son côté, le regardait attentivement sur toutes ses faces avec son lorgnon; d'autres le touchaient du bout du doigt; Pouillouse jurait mordicus que Lamouroux avait raison et que les cheveux commençaient à poindre.

— Renvoyons à vingt-quatre heures la constatation définitive de la végétation, fit Lamouroux en oignant une fois encore la tête du rentier et en la recouvrant.

Le quatrième soir, même foule empressée, fiévreuse, impatiente, à l'heure de la friction.

Avant de découvrir la tête de Durand, Lamouroux promena un regard assuré sur ses souscripteurs.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Je suis certain, leur dit-il, que le sang circule de nouveau dans les vaisseaux capillaires de cet homme et que ses cheveux repoussent.

Un murmure confus salua cette déclaration hardie.

— Regardez! continua-t-il en décoiffant le sujet, et de l'air d'un homme assuré de la victoire.

L'assemblée se rua tumultueusement vers le rentier, qu'elle bouscula et manqua de renverser en arrière.

Philistin et Pouillouse le retinrent heureusement à temps.

— Eh bien, demanda Lamouroux d'un ton triomphant en s'adressant à ceux qui palpaient ou regardaient le crâne du sieur Durand avec des lunettes, des lorgnons, des loupes, poussent-ils ou ne poussent-ils pas?

— Ils... pou... poussent! répliqua Phosphate.

— Ils poussent! exclama Philistin émerveillé.

— Ils poussent! répétèrent de même cent voix.

— Nous pouvons donc hâter la création de notre société, dit Lamouroux. D'ailleurs, il le faut, si nous voulons que notre expédition arrive sur la côte d'Afrique à l'époque de l'année la plus propice pour la chasse aux hippopotames. Dans six jours, mesdames et messieurs,

La tête de M. Durand. Dessin de Vierge.

toutes les formalités qui me restent à remplir seront terminées, les registres à souche prêts, les titres livrables et la preuve irréfutable de la vertu de ma pommade, visible à l'œil nu. Vous ne voyez ce soir qu'un commencement de végétation; la semaine prochaine, la végétation vous apparaîtra dans toute sa vigueur, et cette tête desséchée, sur laquelle il semblait qu'on eût semé du sel, sera recouverte d'une innombrable quantité de cheveux que rien ne fera plus tomber désormais.

Des applaudissements enthousiastes couvrirent ces paroles; la friction eut lieu, la tête du rentier recouverte, et l'on se sépara en proie à une agitation impossible à décrire.

L'effervescence de certains et de certaines chauves tenait du délire.

— Quoi! répétaient les premiers en gesticulant, je pourrais reparaître dans le monde avec une forêt de cheveux au lieu de cette affreuse perruque qui m'écrase, me répugne et me rend ridicule! — Quoi, se disaient les secondes en frissonnant d'aise, il me serait donné de jeter aux ordures ces postiches pesants et laids et de me faire coiffer, de quelque manière que ce soit, avec des nattes, des tresses à moi, que je ne craindrais pas perpétuellement de voir tomber! Il me serait donné de pouvoir laisser ma chevelure se dénouer *accidentellement* dans un salon et de montrer à tous et à toutes mes cheveux!... Mais ce serait à faire sécher de

dépit, de jalousie, de rage, aussi bien mes bonnes amies que mes bonnes ennemies !...

— Sur mon honneur, répétait de son côté Philistin, remontant vers le carrefour de l'Observatoire en compagnie du vieux chimiste, ce monsieur Lamouroux est un homme remarquable, et je ne sais comment vous remercier de m'avoir mis en relation avec lui. Nous aurons notre milliard, nous l'aurons, je n'en doute plus à présent, et la France aura ses canons ! Ah ! mon bon Phosphate, quelle joie ! Je n'ai jamais été si heureux de ma vie !

Les cheveux poussaient-ils donc réellement sur la tête du rentier ? Oui. Ce n'était pas une fantasmagorie. Le succès de Lamouroux était justifié. Il s'affirma de plus en plus les jours suivants, ce qui permit à son auteur de trouver, sans la moindre difficulté, ses membres fondateurs ; de disposer, avant l'heure fixée, de leurs signatures, et d'accomplir les formalités légales exigées par la loi de 1867, en attendant l'assemblée générale d'où la société devait sortir armée de toutes pièces.

Cette assemblée eut lieu comme la première, et dix jours après celle-ci, dans la grande salle de la rue d'Arras, à huit heures du soir, le 28 février.

Le public avec lequel nous avons fait connaissance y assistait au grand complet et en proie à une animation extraordinaire.

Les registres à souche, l'acte constitutif notarié étaient ouverts sur une des tables de l'estrade près de laquelle se tenaient Lamouroux, Philistin, Phosphate, Pouillouse et le sujet Durand, toujours coiffé de son bonnet de soie noire.

Lamouroux agita la sonnette présidentielle, et le silence s'établit.

— Mesdames, messieurs, dit-il avec une certaine solennité, notre société est constituée ; la plupart d'entre vous se sont déjà engagés pour un chiffre plus ou moins élevé d'actions ; les autres ont voulu attendre la preuve éclatante de l'efficacité de ma pommade ; cette preuve, je suis en mesure de la donner. Vous avez vu la tête de monsieur, continua-t-il en prenant le rentier par le bras ; vous avez constaté, il y a dix jours, son aridité absolue ; on n'y voyait pas le plus petit duvet, pas la moindre trace de végétation capillaire, et monsieur vous racontait l'inutilité de ses efforts depuis deux ans pour recouvrer seulement une faible partie de sa chevelure perdue ; vous avez vu ce crâne lisse et luisant comme du marbre poli, monstrueux témoignage d'une infirmité incurable jusqu'à présent ; jugez de la différence !

Et, en prononçant ces paroles, il décoiffa brusquement le rentier.

Un « Ah ! » prolongé d'admiration jaillit de tous les points de la salle ; puis hommes et femmes s'élancèrent vers l'estrade pour voir le miracle de près.

Les cheveux étaient repoussés innombrables et fins, de la longueur d'un centimètre environ, sur toute l'étendue de la tête ; le prodige était visible, évident, palpable ; il n'y avait plus à douter, à contester, à discuter ; il n'y avait plus qu'à applaudir. C'est ce que fit l'assemblée, tandis que le rentier Durand, pleurant de bonheur, embrassait les mains de son bienfaiteur.

En un instant, tous ceux et toutes celles qui n'avaient pas encore souscrit s'inscrivirent sur un livre préparé à l'avance : qui pour une, qui pour deux, qui pour cinq, qui pour dix actions, et bientôt Lamouroux put annoncer que la souscription était close et que les actionnaires pourraient libérer le lendemain leurs titres au siége de la Société, rue Pagevin, ancienne rue Vide-Gousset, où la caisse serait ouverte de neuf heures du matin à six heures du soir.

— Il est urgent, ajouta-t-il, que les fonds soient versés sans retard, afin que l'entreprise entre promptement dans la période pratique, afin que l'expédition parte avant les grandes chaleurs.

« Très-bien ! très-bien ! très-bien ! » dirent, de toutes parts, les actionnaires.

On procéda ensuite à l'élection du conseil d'administration. Chaque administrateur devant déposer dans la caisse de la Société trente actions inaliénables, comme garantie de ses actes, les candidats aux fonctions administratives furent naturellement les plus gros actionnaires.

Philistin, Pouillouse, Phosphate, le rentier Durand, Lamouroux, un ex-fabricant de chocolat portant perruque et se teignant les favoris, affligé de cent mille francs de rente et de la douce folie de papillonner, et un propriétaire de Batignolles, membre de la Société d'économie politique de Paris, qui avait perdu ses cheveux à approfondir les théories de Malthus, obtinrent l'unanimité des suffrages.

L'assemblée nomma en outre un commissaire censeur, qui fut un riche marchand de nouveautés complétement privé de cheveux, sourd comme un pot, mais fanatique de la pommade de Lamouroux.

Ces opérations électorales accomplies, Philistin demanda la parole pour présenter une motion.

— Tant que les tonnes de graisse d'hippopotame qu'il s'agit d'aller chercher en Afrique ne seront pas arrivées en France, dit-il, le rôle du conseil d'administration sera presque nul à Paris, puisque nous libérons tous immédiatement nos actions et que, une fois l'expédition partie, nous n'avons plus qu'à attendre son retour. Je demande donc l'autorisation d'accompagner notre illustre fondateur et le brave capitaine Pouillouse avec mon savant ami Phosphate, dont les connaissances spéciales peuvent être d'un grand secours sur la côte d'Afrique. Nous serons plus utiles tous les deux là-bas qu'ici, où nous n'aurions rien à faire et où la présence de trois administrateurs suffira pour que les délibérations du conseil soient valables.

Lamouroux leva vivement la tête et pâlit.

— Adopté ! cria l'assemblée tout d'une voix.

— Nous vous accompagnerons donc, Phosphate et moi, mon cher Lamouroux, dit Philistin en serrant chaudement la main à ce dernier.

Lamouroux eut un sourire contraint.

— Nous... v... vous accompagnerons, répéta le vieux chimiste avec une joie exubérante et en soufflant à faire éclater ses joues.

— Je demande, de mon côté, fit un des plus jeunes assistants, que la pommade n'entre dans le commerce, à son arrivée d'Afrique, qu'après avoir été préalablement offerte aux actionnaires, et que chacun de nous ait le droit de se faire rembourser le montant de sa souscription en graisse qui lui sera livrée au quart du prix marchand.

Cette proposition, votée sans discussion, parut être moins désagréable à Lamouroux que la précédente.

— Deux mots encore, ajouta Philistin.

Lamouroux ne put retenir un mouvement d'impa-

tience, et Pouillouse mâchonna quelque terme goudronné inintelligible.

— Jurons tous que notre pommade ne tombera pas dans les mains des Allemands, qu'il ne leur en sera pas vendu un gramme, que nous la réservons pour nos compatriotes!

— Nous le jurons! hurlèrent hommes et femmes.

— Nous aurons ainsi la satisfaction de voir la calvitie disparaître de France et se perpétuer au delà du Rhin.

— Oui! oui! oui! braillèrent les plus enthousiastes en trépignant.

— Que celui qui livrerait un flacon de graisse à Bismark, à l'empereur Guillaume ou à tout autre Prussien, soit anathème!

— Bravo!... bravo!...

— Que tous les Allemands restent chauves et en crèvent de dépit!

— Qu'ils restent chauves! répéta bruyamment et unanimement l'assemblée en levant les mains en signe d'adhésion.

. . . .

Deux jours après, toutes les actions étaient libérées, et un mois plus tard, c'est-à-dire le 1er avril 1874, le bâtiment nolisé et équipé pour l'expédition quittait Saint-Nazaire, ayant à bord, avec Pouillouse et Lamouroux, Philistin et Phosphate.

IV. — A BORD DU SAPAJOU.

Dans la cabine du capitaine. — *Le Sapajou* et son équipage. — Révélations bizarres. — Filassier. — Histoire d'une pièce d'or. — De l'utilité d'une chevelure ultra-blonde. — Combinaisons et calculs de Lamouroux et de Pouillouse. — Conversation au pied de l'artimon. — Les mâts ont des oreilles.

— Allons donc, Lamouroux! Cornes du diable! vous ne seriez pas plus triste si vous alliez passer de l'autre bord! Encore un verre de tafia, ça vous rabuchera.

— Non, merci.

— Un cigare, alors?

— Oui.

— Sans reproche, vous avez, ce soir, une figure de crabe.

— Mon cher Pouillouse, ne vous semble-t-il pas que la situation...?

— Je m'en fiche en long et en large de la situation; faites comme moi, nom d'un foc! et ne vous troublez pas la boussole.

Lamouroux alluma son cigare à la lampe et faillit s'étendre par terre en se rasseyant.

— Eh! fit-il en se cramponnant.

— Le bateau fatigue un peu, dit Pouillouse; c'est que nous serrons le vent de près depuis tantôt. Allons voir sur le pont ce qui se passe avant de nous coucher.

Les deux hommes sortirent de la cabine où ils étaient renfermés et montèrent sur le pont.

La bordée de quart était, en partie, réunie à l'avant, fumant, chiquant, causant; le vent faiblissait, le navire ne tanguait plus, le ciel était serein, tout allait bien.

Pouillouse et Lamouroux se promenèrent pendant quelques instants à l'arrière, puis s'assirent sur des paquets de câbles, au pied de l'artimon, et reprirent leur conversation.

Le navire sur lequel ils se trouvaient était celui qu'ils avaient nolisé pour l'expédition de la côte d'Afrique, c'est-à-dire un vieux trois-mâts-barque jaugé officiellement huit cents tonneaux, mais dont le port réel ne dépassait guère six cents, baptisé du nom bizarre de *Sapajou* et monté par un équipage de quarante forbans qui avaient toute l'apparence de ne pas valoir mieux que leur commandant, lequel ne valait pas cher, pas plus cher que son copain Lamouroux, ainsi qu'on va le voir.

Lamouroux n'était, en réalité, qu'un habile escroc; Pouillouse, qu'un vulgaire chenapan de mer; l'histoire de la graisse d'hippopotame, qu'une énorme bourde; la fondation de la société pour la vente de cette graisse, qu'une volerie.

Pendant un voyage en Guinée, Pouillouse et Lamouroux avaient effectivement apprécié le grand profit qu'on peut tirer de l'hippopotame et entendu parler du *delka*, pommade renommée dans l'Afrique centrale, dont les nègres aiment à s'oindre les cheveux et le corps; mais les vertus merveilleuses qu'ils prêtaient à cette pommade étaient de leur invention, particulièrement de l'invention de Lamouroux, qui, connaissant la naïveté, la crédulité, la badauderie humaines, avait vu là une mine d'or.

Pouillouse et Lamouroux s'étaient associés pour l'exploitation de leur idée à la condition qu'ils se partageraient les bénéfices réalisés, et, sitôt leur plan de campagne arrêté, s'étaient mis à l'œuvre, ainsi que nous l'avons vu: l'un s'occupant spécialement de l'expédition, l'autre s'employant à organiser l'affaire et à la lancer.

De fil en aiguille, Lamouroux, un chevalier d'industrie doué d'une forte dose d'entregent, avait formé un noyau de souscripteurs, aidé puissamment par Phosphate, avec lequel il s'était trouvé jadis en relation, lorsque celui-ci cherchait à tirer du beurre de Bretagne de vieux suifs, par Phosphate qui s'était appliqué à lui livrer, pieds et poings liés, un type d'actionnaire crédule et enthousiaste, Philistin.

Cependant, pour enlever définitivement les souscripteurs, un coup de théâtre était indispensable. Il ne suffisait pas que le chimiste jurât que la fameuse pommade était appelée à supprimer la calvitie, il fallait prouver publiquement, par une démonstration abracadabrante, la vertu de cette pommade.

Convaincu de la nécessité de cette démonstration, Lamouroux eut l'idée d'une expérience du genre de celle que font certains physiciens dans les foires, et qui consiste à couper, sur une table, la tête d'un individu, avec un grand sabre effilé, à poser cette tête sur un plat, à la recoller, et à remettre ensuite le décapité sur ses pieds en le remerciant de sa complaisance.

Il y a des publics entiers qui croient que c'est arrivé.

Lamouroux imagina de faire pousser, *coram populo*, des cheveux sur la tête d'un chauve!

Pour cela il lui fallait un compère, car, sans compère, point de tour de passe-passe possible.

Il avisa un coquin nommé Filassier, qu'il employait depuis plusieurs années et qui avait commencé à vingt ans sa carrière de fripon par la petite aventure qu'on va lire:

C'était à Marseille; un négociant, ayant reçu deux louis d'or faux, s'était hâté de les porter au commissaire, qui les avait saisis, comme preuve de conviction, et mis dans sa poche. Le soir venu, le magistrat, ne songeant plus à ces pièces, au sortir de son bureau, était entré dans un café de la Cannebière pour y boire une chope et, sa chope bue, tirant de sa poche un des deux

faux louis, sans le regarder, l'avait donné en disant : « Tenez, garçon, voici un franc, payez-vous. » Le garçon s'était aperçu de l'erreur du commissaire, qu'il ne connaissait pas d'ailleurs; mais, au lieu de la lui signaler, substituant vivement une pièce d'un franc à la pièce d'or, en allant au comptoir, il avait reçu soixante centimes, qu'il était venu rendre le plus naturellement du monde. Le consommateur parti, le garçon, craignant de le voir revenir pour réclamer, n'eut rien de plus pressé que de se défaire du louis accusateur. Il courut au bureau de tabac voisin, acheta un paquet de cigares, jeta sa pièce d'or en payement, et se sauva avec l'appoint en argent. La marchande de tabac, très-occupée à ce moment, n'avait pas examiné la pièce; quand, plus tard, en la regardant de près, elle s'aperçut qu'elle ne valait rien, elle ne fit qu'un saut jusqu'au café, et interpella le garçon, qui nia effrontément la lui avoir donnée. Indignée, elle se rendit chez le commissaire, qu'elle trouva en train de retourner toutes ses poches, en train de chercher la seconde des pièces fausses qu'on lui avait apportées dans la journée. Elle lui remit cette pièce, lui raconta comment elle l'avait eue ; le garçon fut immédiatement appelé : le magistrat le reconnut; vaincu par l'évidence, il dut avouer, et quinze jours plus tard le tribunal de police correctionnelle lui infligeait deux mois de prison, non pour émission de fausse monnaie, puisqu'il avait cru la pièce bonne, mais pour escroquerie.

Or, ce garçon, c'était Filassier.

Filassier avait une chevelure d'un blond tendre qui inspira cette réflexion à Lamouroux : « si ce coquin avait la tête rasée à l'orientale, on le ferait passer facilement, à la lumière douteuse des chandelles, pour un malheureux frappé d'une terrible calvitie; on le frictionnerait alors, et quand, au bout de quelques jours, ses cheveux repousseraient, on mettrait ce prétendu prodige à l'actif de la pommade, et notre société serait constituée *illico.* » Pouillouse avait applaudi à la ruse et décidé avec Lamouroux que Filassier se déguiserait en rentier, prendrait le nom de Durand, se rendrait à l'assemblée générale des souscripteurs, la tête complétement rasée, se proposerait pour l'expérience attendue, jouerait de son mieux la comédie, et qu'en récompense il serait actionnaire et administrateur.

Tout s'était passé de la façon désirée, à la barbe des souscripteurs.

A l'aide de Filassier, non-seulement la société s'était définitivement formée, mais les demandes d'actions avaient été assez nombreuses pour que Lamouroux et Pouillouse pussent vendre, sans en rien laisser percer, les titres que leur attribuait l'acte social, et réaliser d'emblée, en espèces, le produit de leur escroquerie.

Personnellement, Philistin avait pris huit cents actions, pour quatre cent mille francs, les trois quarts de sa fortune.

Il aurait été facile à nos coquins de lever le pied et d'aller vivre paisiblement de leurs rentes à l'étranger; mais, outre que l'extradition les empêchait de caresser cette pensée, ils tenaient à rester dans les limites d'une apparente légalité, à ne pas rendre inévitable l'immixtion de la justice dans leurs affaires, en d'autres termes, à voler impunément.

Puis ils avaient leur plan, qu'ils jugeaient préférable à une fugue qui aurait mis à leurs trousses une légion d'agents de la police de sûreté.

Un obstacle était venu inopinément contrarier l'exécution de ce plan : la présence, au milieu d'eux, de Philistin et de Phosphate.

Avec ces censeurs, dont l'un, Philistin, semblait vouloir déployer un grand zèle et se mêler de tout, comment galipoter proprement le dénoûment de l'histoire, selon l'expression pittoresque de Pouillouse?

« Bah ! s'était écrié Lamouroux, nous trouverons quelque moyen. Il le faudra bien, puisqu'il nous est impossible pour le quart d'heure de nous débarrasser de ces deux Argus. »

Et aussitôt, l'un et l'autre s'étaient occupés des préparatifs du voyage, après avoir installé Filassier dans les bureaux de la société, où ils avaient besoin d'un individu absolument à eux pour accomplir leurs tripotages.

Leur premier soin fut de gratter 6 pour 100 sur les dépenses d'armement du navire, qu'ils présentèrent comme portant au bas mot mille tonneaux lorsque son tonnage officiel n'était que de huit cents, et en général sur tous les achats : barils, produits chimiques, vivres, munitions, armes, etc., etc.; la liste était exceptionnellement longue. L'équipage et son état-major, engagé pour un an, coûtaient, suivant leurs livres, cent cinquante mille francs.

Le total des frais, avec la réserve de l'imprévu et les provisions de route de retour, s'élevait à six cent quarante mille francs.

Ajoutons à cela vingt mille francs pour l'installation des bureaux de Paris, autant pour l'impression, le numérotage des titres, les actes notariés ou autres, et nous atteignons un chiffre de six cent quatre-vingt mille francs.

Vingt mille francs destinés à couvrir les menues dépenses jusqu'au retour de l'expédition restaient en caisse, et Pouillouse et Lamouroux devaient avoir en poche trois cent quatre-vingt-dix mille francs environ, qui, joints aux trois cent mille francs produit de la vente, ignorée, de leurs actions, faisaient près de sept cent mille francs, soit environ trois cent cinquante mille francs pour chacun; de quoi se retirer des affaires.

En ce qui concerne les actions promises à Phosphate et celles qu'ils étaient tenus de déposer dans la caisse de la Société, ils s'étaient arrangés pour que Philistin les prêtât.

« Nous avons déposé nos titres chez un notaire de Nantes, en garantie du navire que nous armons, » avaient-ils dit, et Philistin, trouvant cela tout naturel, s'était empressé de déposer trente actions pour chacun d'eux, contre reconnaissance, et trente actions pour Phosphate, que le prétendu dépôt chez le notaire privait momentanément de son pot-de-vin.

Quant à Filassier, le complice indispensable à Paris, Pouillouse et Lamouroux avaient dû, à leur grand regret, car c'étaient quinze mille francs de perdus, lui réserver ses titres afin que les soupçons ne naquissent pas de son chef.

Toutes ces choses faites, on avait levé l'ancre, et depuis quarante jours on naviguait.

Revenons maintenant à nos deux chenapans qui causaient, en fumant, assis au pied de l'artimon, sans trop élever la voix.

— L'important, dans tout cela, disait Lamouroux, c'est de ne pas brouiller nos cartes, c'est d'agir de façon à ce que dame justice ne nous puisse rien.

— Je suis de votre avis, repartait Pouillouse; toute-

fois, si vous m'en aviez cru, Phosphate et Philistin auraient été jetés par-dessus bord dès le début de notre navigation ; on mettait leur disparition sur le compte d'une lame. C'était d'autant plus facile que, depuis notre départ, l'un et l'autre n'ont cessé d'avoir le mal de mer, de compter leurs chemises (vomir).

— Je sais un meilleur moyen de nous débarrasser d'eux.

— Lequel ?

— La chasse aux amphibies, où cent occasions se présenteront de les laisser en détresse, aux prises avec quelque hippopotame furieux qui nous en délivrera en un clin d'œil.

— Irons-nous vraiment à la chasse ?

— Pourquoi non ?

— Je n'en vois pas l'utilité.

— Vous la verrez.

— Quoi ! espérez-vous tuer et réduire en graisse les mille amphibies dont vous avez parlé ?

— Non, mon cher capitaine, je sais que c'est impossible ; mais on pourrait, puisque nous savons un endroit où ils abondent, en tuer une trentaine et faire une centaine de barils de pommade, qui nous permettraient de désintéresser, et au delà, nos actionnaires, puisque tous, à l'exception de Philistin, ont demandé à être remboursés immédiatement en graisse.

Le secret Dessin de Vierge.

— J'admets que nous parvenions à fondre une trentaine d'amphibies et à livrer, au retour, cent barils de pommade aux actionnaires et au commerce; qu'adviendrait-il si, au bout de quinze jours, on nous accusait de charlatanisme, d'escroquerie, sous le prétexte que notre pommade n'a aucun effet sur le cuir chevelu? Un naufrage serait préférable, en ce sens qu'il simplifierait tout. Ce serait un désastre dans lequel s'engloutirait l'entreprise, qui semblerait nous frapper plus cruellement que les actionnaires, et à la suite duquel se ferait forcément une liquidation qui se solderait par la perte sèche de toutes les souscriptions.

— Soit. Mais encore faudrait-il que ce naufrage arrivât de telle façon qu'on ne pût nous accuser de l'avoir préparé. La forme ! la-a forme ! comme dit Bridoison ; tout est là. C'est en respectant scrupuleusement la forme qu'en tout temps les gens de notre sorte se sont enrichis aux dépens d'imbéciles de l'espèce de Philistin. J'opine donc pour la chasse, où nous trouverons les moyens les plus naturels de supprimer nos deux crampons, qui, au retour, seraient des accusateurs dangereux, et parce qu'il faut que notre expédition reçoive un sérieux commencement d'exécution. Si, après cette chasse, et tandis que nous mettrons notre

graisse en barils, par exemple, un coup de vent jetait *le Sapajou* sur un écueil, sur un banc de sable où il serait impossible de le renflouer (il suffirait pour cela, n'est-ce pas? que son mouillage fût mauvais et que ses amarres se cassassent, ce qui se produirait infailliblement si on les coupait préalablement au milieu, à un ou deux endroits), nous gagnerions, avec les chaloupes, l'établissement anglais le plus proche, où nous trouverions un bâtiment qui nous rapatrierait et rapatrierait nos matelots au cas où ceux-ci ne profiteraient point de la liberté que nous leur aurions rendue. De retour à Paris, nous rassemblerions nos actionnaires, nous leur lirions un rapport dramatique et désespéré de notre expédition, nous nous ferions donner un bill d'indemnité; nous l'obtiendrions, le principal actionnaire, Philistin, n'étant plus là, et les autres ne se trouvant engagés que pour des sommes relativement insignifiantes, et nous vivrions paisiblement ensuite avec les trois cent cinquante mille francs que nous avons mis en sûreté l'un et l'autre.

— Lamouroux, mon ami, vous savez commander la manœuvre, répliqua Pouillouse avec une certaine admiration; si Philistin, Phosphate, les actionnaires et tout le tremblement peuvent pousser la barre tribord ou bâbord, pour parer la lame sourde qui va leur tomber par le travers, ils auront de la chance. C'est convenu, nous naviguerons comme vous l'entendez.

A ce moment, la cloche du bord piqua minuit.

— Allons nous coucher, reprit-il, car dans quelques heures peut-être nous verrons la côte de Guinée.

Les deux chenapans jetèrent un coup d'œil autour d'eux, examinèrent l'état du ciel, lâchèrent quelques bouffées de fumée et s'enfoncèrent dans l'écoutille qui conduisait à leurs cabines.

Tandis qu'ils disparaissaient, un individu à barbe blanche, blême, hâve, les yeux hagards, étendu jusque-là près de l'artimon, derrière les paquets de câbles sur lesquels Pouillouse et Lamouroux s'étaient assis, se souleva péniblement sur ses mains et murmura avec un accent rempli d'épouvante :

— Mi...mi...sérables!

C'était Phosphate, qui venait de tout entendre.

V. — SUR LA CÔTE DE GUINÉE.

Effarement du chimiste. — Philistin et le mal de mer. — Le golfe de Guinée. — Le golfe de Bénin. — La côte des Esclaves. — Le mouillage. — Préparatifs pour l'expédition de chasse. — Les chasseurs quittent *le Sapajou*. — Campement à l'embouchure du Volta. — Equipement de chasse. — En route sur le fleuve.

Quand le chimiste, qu'un violent accès de mal de mer avait jeté, deux heures auparavant, au pied du mât d'artimon, se crut seul, il essaya de se lever pour aller avertir Philistin.

Ses dents claquaient, ses jambes tremblaient, il frissonnait et soufflait tout à la fois.

— Les brigands! répétait-il suffoqué et d'une voix presque inintelligible, nous assassiner!... Infâme Lamouroux!... J'aurais dû m'en douter!... Et moi qui ai eu la simplicité de l'aider dans son infernale machination!... Courons vite apprendre tout à Philistin, car nous sommes morts si nous n'avisons sans retard à notre salut.

Philistin était étendu sur le pont, près du cabestan, la face contre le plancher, dans un état voisin de la catalepsie. Le mal de mer l'avait tellement éprouvé, tellement secoué, tellement torturé depuis le départ du *Sapajou*, qu'il était méconnaissable. Ses joues creusées, sa barbe inculte, ses cheveux en désordre, sa poitrine débraillée, sa pâleur cadavéreuse lui donnaient l'air d'un moribond.

Phosphate se traîna auprès de lui, le secoua fortement et lui dit à l'oreille :

— Monsieur Phi...listin, écoutez-moi!...

Un gémissement sourd fut la seule réponse du rentier.

— Monsieur Philistin, au nom du... du ciel, faites... un effort; il y va de la vie.

— Ah! laissez-moi!... cria ce dernier au milieu d'une convulsion d'estomac, laissez-moi!...

— On veut nous tuer! insista le chimiste avec une impatience désespérée.

— Oui... tuez-moi!... balbutia Philistin, inconscient de ce qui se passait autour de lui.

Phosphate eut beau le tirer par les bras, lui relever la tête, l'encourager, le prier, le supplier de revenir à lui, il n'obtint que des hurlements étranglés, des plaintes entremêlées de crises douloureuses.

— Allons, il faut y renoncer!... murmura-t-il presque en pleurant, après une demi-heure de vaines tentatives.

Et il s'accroupit à côté de Philistin, comme un homme résigné à tout, et qui s'attend à tout.

La nuit se passa sans alerte. Vers trois heures, une rafale fit dériver le bâtiment, qui tangua et embarqua de l'eau par l'avant jusqu'à inonder nos deux voyageurs; mais ce ne fut qu'un incident passager; quand reparut le jour, tout allait bien à bord, et l'on apercevait à l'horizon, mêlées dans les brumes vaporeuses et l'irradiation d'un admirable soleil levant, les côtes de Guinée.

Aux cris de joie de quelques-uns des matelots de la bordée de quart, l'équipage entier ne tarda pas à être réuni sur le pont.

Le Sapajou venait de doubler le cap des Trois-Pointes; poussé par ce vent du sud-ouest, contraire aux vents alizés, qui souffle pendant neuf mois de l'année dans le golfe de Guinée, il ne tarda pas à avoir en vue la côte des Esclaves, qui comprend le littoral des royaumes fameux d'Achanty et de Dahomey.

Vers dix heures du matin, Pouillouse fit serrer les focs; le navire tanguait de nouveau et le bout-dehors de beaupré plongeait si souvent dans la mer, qu'à un moment il fracassa la tête d'un requin qui avait eu l'imprudence de s'aventurer à la surface de l'eau.

Les requins, on le sait, pullulent dans le golfe de Guinée.

Vers trois heures de l'après-midi, le vent mollit et l'on se préoccupa du mouillage, car on était arrivé à destination.

D'abord, Pouillouse avait pensé à aller jeter l'ancre à proximité de l'une ou de l'autre des bouches du Niger; puis, réfléchissant que les Anglais occupaient le littoral du pays d'Achanty et qu'il pourrait avoir besoin d'eux, il s'était décidé pour le Volta, fleuve qui sépare l'Achanty du Dahomey, et à l'embouchure duquel, lui avait-on dit autrefois à Whydah, les hippopotames se montraient par troupes au milieu des requins et des crocodiles.

Du reste, Lamouroux et lui étaient à peu près certains que, dans quelque rivière importante, dans quel-

que lac de Guinée qu'ils allassent chasser le monstrueux amphibie, ils ne reviendraient pas bredouilles.

Le soir, Pouillouse fit carguer toute la toile et jeter les ancres.

Le Sapajou se trouvait à trois milles de la côte, qui s'étendait, unie et sablonneuse, si loin que l'œil pût porter, ne présentant, au sud-est, qu'une saillie sensible : le cap Saint-Paul.

Sur ce point, le phénomène maritime qu'on nomme *la barre des côtes de Guinée* est moins dangereux que sur le littoral du golfe de Bénin, où il cause de terribles surprises aux marins inexpérimentés; les rafales, les grains, les tornados, si fréquents le long de la côte occidentale d'Afrique, de la Sénégambie au Congo, s'y déchaînent en outre avec moins d'impétuosité qu'ailleurs. Pouillouse le savait; aussi ne négligea-t-il pas, pour pouvoir, plus tard, mettre ce détail important dans son rapport, de faire remarquer avec affectation combien était bon le mouillage qu'il avait choisi. Et il l'était, en effet, les idées de naufrage caressées par Lamouroux et par lui n'ayant encore rien de définitif; d'autre part, les deux chenapans tenant, pour beaucoup de raisons, à être à bord du trois-mâts quand celui-ci échouerait.

Les ancres tombées, on prépara l'expédition contre les amphibies.

Pouillouse et Lamouroux s'étaient préalablement demandé s'ils ne feraient pas bien de louer une trentaine de nègres à Quitta, à Wyee, à Atakou, à Adda ou dans tout autre établissement de la côte, afin de donner ostensiblement plus d'importance à leur chasse; mais, réfléchissant à l'esprit sanguinaire, au penchant au vol et à la délation des naturels de ces contrées, ils avaient décidé de partir avec leurs seules ressources.

Le Sapajou portait six embarcations pouvant contenir dix hommes chacune; Pouillouse en fit détacher trois de leurs palans et garnir de vivres, d'armes, de munitions, d'une tente de campement, donna ses dernières instructions à son second, qui restait à bord, et invita les hommes désignés pour la chasse à embarquer dans les chaloupes.

C'étaient, d'une part, onze matelots; de l'autre, le capitaine, Lamouroux, Philistin et Phosphate; en tout, quinze personnes, cinq par embarcation.

L'expédition devait, au dire de Pouillouse, durer six jours, au bout desquels les bêtes tuées seraient remorquées pour être dépecées et fondues.

— Si le gibier est abondant, avait-il ajouté, je prendrai, pour la seconde partie de chasse, une quatrième chaloupe et j'emmènerai vingt hommes au lieu de onze, la moitié de l'équipage.

Les matelots descendirent un à un dans les embarcations. Quand la première eut reçu quatre d'entre eux, Pouillouse invita Phosphate à y prendre place à son tour.

Par une fatalité persistante, le chimiste n'avait encore pu faire part de ce qu'il savait à Philistin, quoique celui-ci se fût un peu remis depuis le matin, parce que Pouillouse et Lamouroux l'avaient entouré, ainsi que son malheureux compagnon, de soins obséquieux.

Les apparences, la forme, comme avait dit Lamouroux; et, de fait, jamais celles-ci n'avaient été plus sauvegardées. Les deux forbans conduisaient le chimiste et le rentier à la mort en les comblant de protestations publiques d'amitié.

Phosphate hésita avant de se risquer sur l'échelle de corde qui pendait à bâbord, contre le flanc du navire, jusqu'à fleur d'eau, souffla cinq ou six fois, regarda Philistin, rougit, pâlit, commença un mot qu'il ne put achever, puis, pressé par Pouillouse, se résigna à descendre, la tête pleine de bourdonnements, et comme un condamné qui va au supplice.

Philistin, très-pâle, très-faible, mais heureux de quitter ce bâtiment, lieu de torture pour lui, impatient de fouler de nouveau la terre, prit place dans la seconde embarcation avec Lamouroux et trois matelots; Pouillouse descendit le dernier, dans la troisième, et toutes s'éloignèrent, à force de rames, du *Sapajou*, saluées par les hourras des matelots restés à bord.

L'Océan semblait dormir, la nuit était chaude et sans brise; les lames, formant, vers la plage, de longues ondulations, se fondaient silencieusement sur le sable; le temps était aussi beau qu'on pouvait le désirer; au loin, tant au large que sur la côte, pas un feu, pas un signal; partout la solitude, partout le calme : rarement expédition s'était présentée sous des auspices plus favorables.

Les chaloupes atteignirent l'embouchure du Volta, où elles souquèrent vigoureusement, sur le commandement de Pouillouse, pour gagner la plage.

Philistin fut le premier à sauter à terre, et rien ne saurait exprimer le soulagement, la joie qu'il ressentit en marchant sur le sable. Il était guéri, sauvé, il revenait à la vie; les millions, les canons, les pyramides de barils de graisse d'hippopotame, la gloire, repassaient de nouveau devant ses yeux, et il pressait avec émotion, avec reconnaissance, les mains du capitaine et de Lamouroux, en leur répétant :

— Mes chers amis, nous approchons donc du but.

« Malheureux ! pensa Phosphate en frémissant, il ne sait pas quel est ce but ! »

Et, comme il essayait de tirer à l'écart Philistin pour lui parler, Lamouroux — on eût dit qu'il le faisait exprès — les invita l'un et l'autre, du ton le plus cordial, le plus amical du monde, à écouter une description de la côte, à droite et à gauche du Volta, qu'il voulait leur faire, tandis que les matelots dresseraient la tente.

La tente dressée, ce qui fut l'affaire de dix minutes, la petite troupe s'y mit à l'abri, car dans ces parages, où souffle le *harmatan*, sorte de malaria qui amène un brouillard sec et couvre la peau de gerçures douloureuses, il est bon de ne pas dormir à la belle étoile.

Le chronomètre de Pouillouse marquait onze heures; il fallait être debout à l'aube naissante, afin de partir et de faire le plus de chemin possible avant que la chaleur devînt insupportable; le capitaine recommanda le repos à chacun et donna l'exemple en s'étendant sur le sable et en s'endormant à côté de Philistin, que le hasard avait, cette fois encore, séparé du chimiste.

Bientôt tout le monde ronfla sous la tente, tout le monde, y compris Phosphate, qui, brisé par la fatigue, sentit ses paupières alourdies tomber sur ses yeux, et qu'un cauchemar épouvantable agita toute la nuit.

Le crépuscule emplissait depuis quelques instants l'espace de ses tons vaporeux, lorsque Pouillouse se réveilla et réveilla ses compagnons.

La tente fut repliée; les embarcations, qu'on avait tirées sur le sable, furent remises à flot; une gourde de rhum fut passée aux matelots, qui la rendirent vide, et chacun regarda si son *gréement* de chasse était complet.

Ce gréement se composait, outre le vêtement marin ordinaire, d'un large chapeau de paille en guise de suroi, de grandes bottes, d'une carabine à deux coups portée en bandoulière, d'un sac à cartouches, d'un bidon de fer-blanc rempli de cognac, d'une paire de revolvers suspendus dans deux fontes à une forte ceinture de cuir, et d'un sabre baïonnette effilé.

Philistin, Phosphate, Lamouroux et Pouillouse étaient équipés de même, à part une vareuse.

Dans les chaloupes, avec les vivres, la tente et les munitions, il y avait des piques de fer et des harpons, comme pour une pêche à la baleine.

Quand Pouillouse jugea que tout était en état, il ordonna d'embarquer, en prenant, cette fois, avec lui le vieux chimiste, mais en laissant le rentier dans une autre chaloupe, avec Lamouroux.

« Allons, soupira Phosphate, il est écrit que ces bourreaux nous égorgeront et que je ne pourrai rien pour déjouer leur infernale machination. »

— En route! cria Pouillouse.

— En route! répétèrent joyeusement les matelots.

— En route! dit à son tour Philistin, rayonnant, et comme s'il se fût agi d'une excursion au paradis.

— Mon Dieu, ayez pitié de nous!... murmura Phosphate, la sueur au front.

Les trois barques remontèrent le fleuve, *beaupré sur poupe*, évitant les rochers, les bancs de sable qui obstruent son embouchure, et laissant au large *le Sapajou*, dont la mâture, éclairée par les premières clartés du jour, se dessinait dans le fond gris de l'horizon. A ce moment, l'équipage, à l'aide des signaux du code Reynold, souhaitait bonne chance aux chasseurs.

Les bords du Volta Dessin de Vierge.

On était au 18 mai.

ARMAND DUBARRY.

(La suite à la prochaine livraison.)

COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

Chacun des trente premiers volumes : broché, Paris, 4 francs; relié, 5 fr. 50. Les volumes XXXI à XLI, même prix que l'abonnement, soit : Paris, 6 francs; départements, *franco*, 7 fr. 50. Nous engageons vivement nos abonnés qui désireraient acquérir un ou plusieurs volumes de la collection à nous adresser leur demande le plus tôt possible, les expéditions par la poste manquant parfois de régularité à cette époque de l'année.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

MONMOUTH [1].

Bataille de Sedgemoor. Dessin de F. Lix.

Après avoir reçu toutes sortes de recommandations de Ketty, afin de ne point perdre de temps et d'être plus tôt de retour, Tom partit la nuit même. Il trouva partout, sur sa route, le pays dans une grande agitation; les bruits les plus contradictoires circulaient, mais la grande masse de la population se prononçait en faveur de Monmouth et faisait des vœux pour lui. Bill apprit que la petite armée du duc se trouvait en présence des

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

troupes royales et qu'une action décisive allait inévitablement s'engager; c'était une raison de plus de se hâter pour avertir le prétendant d'éviter les perfides conseils que Ferguson ne pouvait manquer de lui donner.

Le 5 juillet, dans la soirée, Monmouth, accompagné de Grey et de Wade, afin d'examiner la position de l'ennemi, monta sur la tour de l'église de Bridgewater, d'où la vue dominait sur le large horizon : c'était le point le plus élevé du Somersetshire. Sous ses pieds s'étendait un vaste marécage, et, lorsque la rivière la Parett venait à déborder, toute la plaine se trouvait inondée. « Elle faisait anciennement partie de ce grand marais, célèbre dans les vieilles chroniques pour avoir arrêté les progrès de deux races successives d'envahisseurs. Il avait longtemps protégé les Celtes contre les agressions des rois du Wessex, et plus tard fourni un asile à Alfred contre les poursuites des Danois. Dans ces temps reculés, cette contrée ne pouvait se parcourir qu'en bateaux. C'était un immense étang parsemé d'îlots d'un sol perfide, couverts de fourrés où abondaient les daims et les cochons sauvages. Mais, à l'époque où Monmouth, du haut du clocher de Bridgewater, contemplait Sedgemoor, ce marécage, en partie transformé par la main de l'homme, était coupé de tranchées larges et profondes, rassemblant les eaux, et que dans le pays on appelait des *rhines.* » Au centre du marais se trouvaient quelques villages ; dans l'un d'eux, Western-Zayland, Feversham, courtisan bien-aimé, mais général incapable, avait établi son quartier général ; plus loin se tenait Pembroke avec les milices du Wiltshire qui venaient de sauver Bristol.

« Non loin de Chedzoy, quelques bataillons de troupes régulières campaient au milieu de la plaine. En les regardant Monmouth devint sombre. Il ne pouvait oublier que, quelques années auparavant, à la tête de ces mêmes hommes, il avait mis en déroute et chassé devant lui les farouches puritains qui défendaient le pont de Bothwell. Il distinguait dans les rangs ennemis cette brave troupe que, du nom de son colonel, on appelait alors *le régiment de Dumbarton.* « Je connais ces « hommes, dit le duc à Grey ; si je les avais, tout irait « mieux (1). »

Cependant, en militaire intelligent, la disposition de ses ennemis ne le laissa pas sans espérance. Les trois corps qui le menaçaient se trouvaient à une assez grande distance les uns des autres, et les troupes les plus rapprochées, celles de Feversham, semblaient mal se garder; on pouvait donc essayer de les battre avant qu'elles pussent être secourues, mais il n'y avait pas à perdre de temps, car certainement le lendemain Pembroke et le régiment de Dumbarton se rapprocheraient de leur général en chef. Après avoir pris l'avis de Wade et de Grey, Monmouth, que Ferguson avait rejoint, résolut l'attaque pour la nuit prochaine. Il descendit de son observatoire et donna l'ordre de tout préparer pour le combat.

C'était un dimanche; les adhérents de Monmouth, presque tous puritains, avaient passé la journée dans des exercices religieux, et le camp présentait un spectacle des plus extraordinaires. Les prédicateurs en grosses bottes, en habits rouges, enflammaient les courages en paraphrasant les textes les plus sauvages de la Bible, et Ferguson les imita ; puis, entrant ensuite dans une maison où il ne restait qu'une jeune fille dont les parents, partisans de la cause royale, s'étaient enfuis, il vint lui dire, comme pour lui porter une bonne nouvelle, que bientôt elle reverrait son père et sa mère, parce que dans la nuit même Monmouth devait abandonner Bridgewater pour surprendre Feversham. Le traître était bien sûr que la jeune royaliste transmettrait ce précieux avis.

(1) Oldmixon ; Macaulay.

En effet, quoique d'un caractère timide, elle ne balança point avec ce qu'elle considérait comme un devoir ; s'armant de courage et connaissant bien le pays, elle parvint à franchir les lignes du prétendant. Mais si les puritains de Monmouth avaient passé le dimanche dans le recueillement et la prière, les soldats du roi l'avaient célébré par des libations et des orgies que la mollesse et l'incapacité de Feversham toléraient. Les soldats, les officiers, parmi lesquels se trouvait Kirke, méprisant les paysans avec lesquels ils devaient avoir affaire, avaient laissé leur raison dans les verres. Ce fut au milieu de cette bande de réprouvés que tomba la dévouée jeune fille ; on refusa de l'entendre, on la saisit, on l'outragea grossièrement, elle s'enfuit éperdue (1), et la trahison de Ferguson ne porta point ses fruits.

Quand l'horloge sonna onze heures, Monmouth, accompagné de ses gardes du corps, sortit du château de Bridgewater ; au moment où il en franchissait le seuil, Tom Bill, couvert de boue, se présenta devant lui.

— Ah! c'est vous, Tom Bill, vous ne pouviez pas mieux arriver ; nous allons nous battre.

— Sire, j'ai besoin de parler à vous seul pour vous apprendre une chose très-grave.

— Eh bien, mettez votre cheval près du mien, et lorsque toutes les troupes seront en mouvement, je vous écouterai. Votre fiancée va bien?

— Oui, sire.

— Tant mieux ; je suis doublement content de vous revoir.

L'infanterie, Wade en tête, mais qui, en cette circonstance, devait être conduite par Monmouth, la cavalerie, sous les ordres de Grey, défilaient dans le plus profond silence; nul tambour, nulle trompette ne se faisaient entendre, nul cri ne s'élevait, tout bruit ayant été sévèrement défendu. La nuit était magnifique, la lune éclairait un ciel sans nuage, mais heureusement la lourde vapeur du marais couvrait la terre et favorisait la marche des soldats du duc, qui, par un long détour, se dirigeaient vers le camp royal de Sedgemoor. « Une partie de la route qu'ils suivirent s'appelle encore aujourd'hui *le Sentier de guerre.* » Tom Bill, qui retenait sa monture un peu en arrière de celle de Monmouth, attendait qu'il lui fît signe d'approcher : le duc l'appela à voix basse.

— Eh bien, Tom, qu'avez-vous à m'apprendre?... Je ne sais si c'est l'effet de la lune, mais je vous trouve bien pâle.

— C'est que ce que j'ai à vous dire est affreux. Sire, vous êtes trahi!

Bill se mit alors à lui conter point par point, avec précision, tout ce que nous savons déjà.

Monmouth, la tête baissée, l'écoutait et semblait peser chacune de ses paroles; quand Tom eut fini de parler, le duc leva son chapeau et essuya son front. Puis, d'une voix étrangement abattue, il dit :

(1) Kennet.

— C'est affreux! Ferguson! Ferguson! que j'avais comblé de bienfaits! Le prince d'Orange m'avait bien averti, j'ai refusé de le croire... Tom Bill, il n'y a rien à faire à cette heure, restez auprès de moi, et si vous voyez le misérable s'approcher de ma personne...

— Je le tuerai, comme il a voulu tuer Ketty, comme il a tué mon chien et comme il a voulu me tuer moi-même.

— Je vous le permets, je vous l'ordonne, et vous le fouillerez exactement.

En donnant cet ordre, bien inutile d'ailleurs, car Tom, en quittant Lyme, était parfaitement résolu à se faire justice, les lèvres de Monmouth tremblaient.

A une heure du matin, le 6 juillet, les insurgés débouchèrent dans la plaine; le duc savait qu'il avait deux rhines à traverser, le *Black-Dicth* et le *Langmoor-Rhine;* il s'était en conséquence muni de solives, de fagots et de planches nécessaires. Mais il en existait un troisième; comment n'en fut-il pas informé? On n'a jamais pu le comprendre! Pour franchir celui-là, le *Bussex-Rhine,* qui couvrait immédiatement le camp royal, n'en connaissant pas l'existence, on n'avait rien préparé. Les deux premiers canaux furent passés sans encombre, et Monmouth, pensant ne plus rencontrer d'obstacles, disposant tout pour une soudaine attaque, ordonna à Grey avec la cavalerie de prendre la tête de la colonne, sauta à bas de son cheval, qu'il confia à un domestique, ainsi que celui de Tom Bill, qui l'avait imité et le suivait, puis, s'armant d'une pique, il se plaça à la tête de l'infanterie, qui avait une très-ferme contenance.

Les longues herbes d'un sol naturellement humide et le brouillard étouffaient le bruit des pas des chevaux et des hommes; la colonne s'avançait toujours. Cependant des vedettes royales crurent entrevoir comme des ombres qui s'approchaient, elles tirèrent quelques coups de carabine et se replièrent au galop pour aller réveiller le camp. Alors Grey s'élança avec sa cavalerie, il se trouva arrêté brusquement par ce rhine, *le Bussex*, dont on avait ignoré l'existence. Une voix s'éleva de l'autre côté du canal :

— Pour qui êtes-vous?

— Pour le roi.

— Pour quel roi?

— Pour le roi Monmouth.

Et le vieux cri des parlementaires et de Cromwell : *Dieu avec nous!* sortit des rangs des rebelles. Les royaux, bientôt en ligne, firent une décharge; les chevaux des cavaliers de Grey, qui, la plupart, n'avaient jamais entendu la détonation de la poudre et le sifflement des balles, se cabrèrent, tourbillonnèrent et s'éparpillèrent en désordre. Monmouth, à ce spectacle, lança vigoureusement son infanterie en criant : « En avant! en avant! en avant! » Il s'arrêta, désespéré, sur le bord du canal imprévu, et Tom Bill l'entendit murmurer : « Trahison! trahison! »

Sans cet obstacle, il est possible que les hommes qu'il conduisait au combat, armés de mousquets et de faux, eussent, en abordant l'ennemi corps à corps, triomphé de la discipline des troupes régulières, comme tant de fois l'avaient fait les bandes sauvages des Écossais avec la claymore au poing; mais dès qu'il s'agissait de combattre de pied ferme, d'échanger des coups de fusil et des coups de canon, la bataille était perdue. Cependant Monmouth, toujours murmurant tout bas : « Trahison! trahison! » encourageait ses hommes, et les décharges rougissaient l'épais brouillard d'une lueur sanglante. Cependant les gardes du corps et les *bleus* étaient accourus de Western-Zayland au grand galop de leurs chevaux, et, n'ayant pas le Bussex à traverser, tombèrent comme la foudre sur la cavalerie que Grey essayait de reformer et la poussèrent sur l'arrière-garde du prétendant. Ce fut un grand tumulte, et les hommes qui conduisaient les fourgons chargés de munitions se sauvèrent avec eux.

Sur le bord du canal, on combattait sans lâcher pied; tout à coup, Tom Bill, qui chargeait et déchargeait son fusil, sentit un bras s'appuyer sur le sien. Monmouth, pâle, défait, lui montrait une forme vague que l'on distinguait à peine sur le bord du canal. Le prince avait le visage bouleversé et les yeux hagards.

— Le voyez-vous? lui dit-il, là... là!...

— De qui parle Votre Majesté?

— De lui, de Ferguson...

— Où est-il, ce misérable?

— Là! là!... Il vient me prendre...

Et le doigt désespéré de Monmouth montrait la silhouette d'un arbre. La Peur panique, à qui la bravoure des Romains élevait des autels, s'était emparée du cerveau du malheureux. Tournant le dos, agitant sa pique, suivi de Tom qu'il entraînait, il courut vers le domestique chargé de garder leurs chevaux et, sautant en selle, il s'enfuit, suivi de Bill, de Grey, de Buyce et de quelques autres, parmi lesquels Tom se trouvait. Ah! que la vertu humaine est peu de chose et que les Espagnols avaient raison d'inscrire sur la tombe de leurs plus vaillants capitaines cette modeste inscription : *Ci-gît un tel qui fut brave tel jour!* Monmouth, qui avait, dans maintes occasions, prouvé son courage, fuyait éperdu devant l'ombre grimaçante d'un saule, laissant combattre des hommes qui avaient eu foi en lui et avec qui son devoir était de mourir.

Ainsi abandonnés, les paysans du Somersetshire, les mineurs de Mendip continuèrent à combattre avec une valeur admirable, faisant à leurs adversaires payer chèrement leur vie. Les munitions, qu'ils demandaient à grands cris, venant à leur manquer, ils continuèrent la lutte à coups de crosse, de faux et d'épées. Ils repoussèrent, à plusieurs reprises, les charges et les attaques de l'armée royale; mais enfin, quand le jour parut, les cadavres de mille rebelles couvraient la plaine, frappés par les boulets ou par les balles, un nombre égal de prisonniers était au pouvoir de Feversham, et les débris de l'armée rebelle s'enfuyaient, cherchant des refuges où une main implacable devait bientôt les trouver (1).

En quittant le champ de bataille, dont il entendit longtemps les cris et les décharges, Monmouth courut bride abattue, tout droit devant lui, suivi de ses mornes compagnons. Après un long galop, il mit un instant pied à terre, et, s'écartant un peu, il fit signe à Tom de venir à lui.

— Monsieur Bill, lui dit-il, il est inutile de me suivre; mais vous pouvez me rendre un grand service, le voulez-vous?

— Certainement, sire.

— Je suis en péril mortel; il se peut que je tombe entre les mains de mes ennemis, et alors...

(1) Pour le récit de la bataille de Sedgemoor, nous avons suivi les versions de Macaulay, de Burnet et les *Aveux* de Wade.

Le prince s'arrêta un instant et, ouvrant son justaucorps, il en tira un portefeuille; puis il reprit :

— Il y a là des papiers qu'il importe de faire tenir à mon cousin le prince d'Orange, promettez-moi de les lui porter en Hollande...

— Je vous le promets, sire.

— Je vous remercie et j'y compte. Vous trouverez dans ce portefeuille quelques valeurs, vous les garderez; elles sont à vous, je vous les donne; elles vous aideront à fuir et à payer les frais de la commission difficile dont je vous charge... Séparons-nous, Tom Bill; dans le cas où je survivrais à ce désastre, je ne vous oublierai pas, vous êtes un fidèle... Si vous rencontrez Ferguson — vous l'avez vu, il voulait me prendre — étouffez-le ! C'est l'artisan de ma ruine... Adieu ! Bill, et que Dieu vous garde !

En disant ces mots, le duc tendit la main au jeune homme, qui y attacha ses lèvres émues en jurant que le portefeuille serait remis à Guillaume d'Orange.

Quelques minutes après, Tom était seul; il suivait d'un triste regard Monmouth et sa petite escorte qui s'éloignaient à fond de train. Sa position était vraiment critique; il fallait à tout prix, sous peine de la vie, qu'il se hâtât de gagner du terrain, car, dans quelques heures, toutes les routes seraient gardées pour s'emparer des fuyards. Heureusement il connaissait parfaitement le pays, et, tout naturellement, il résolut de se diriger sur Lyme. Il cacha sous sa selle le précieux portefeuille, laissa souffler son cheval, et, quelques minutes après, il se mettait en marche, traversant les cours d'eau, coupant au plus court, suivant les sentiers et évitant les grandes routes, où assurément il aurait fait de mauvaises rencontres. Ses pensées étaient bien sombres. « Je suis proscrit, disait-il; grâce à mon petit bateau, peut-être pourrai-je fuir. Il faudra donc renoncer à Ketty... »

Et son âme s'abîmait dans la tristesse.

S'il eût vu ce qui se passait à Bridgewater, il se serait estimé bien heureux ! Les vainqueurs fouillaient, saccageaient les maisons; les soldats, surtout ceux de Kirke — il les appelait ses *agneaux* — faisaient orgie; les paysans, traînés sur les terrains du combat, étaient occupés, les uns, à enterrer les morts, les autres, à les couper en quartiers que l'on devait suspendre deci delà pour effrayer le pays. On dressait des gibets, on attachait des chaînes et des cordes aux arbres, et bientôt on vit sortir des églises de Bridgewater et de Western-Zayland une longue file de prisonniers pris au hasard; ils étaient plus de trois cents; on leur passa à tous la corde au cou, et, au milieu des éclats de rire d'une foule avinée et sauvage, on les hissa à demi morts devant Feversham et Kirke et les autres officiers qui présidaient à cette affreuse boucherie.

Pendant ce temps, Monmouth fuyait toujours, se dirigeant vers le Hampshire dans l'espoir d'y trouver un refuge parmi ses vastes forêts. Il n'était plus accompagné que de lord Grey et de Buyce; toute la journée, ils galopèrent; ils avaient trouvé le moyen d'échanger leurs riches habits contre des vêtements dont la grossièreté jurait avec l'élégance de leurs selles; mais à Cranbourne-Chase leurs chevaux, épuisés, s'abattirent; ils durent les abandonner. Tout le pays était déjà instruit du désastre de Sedgemoor; lord Lumley et sir William Portman avaient, partout, établi des postes qui fouillaient la campagne. Les fugitifs passèrent la nuit à la belle étoile; le lendemain, au petit jour, Grey, qui s'était un peu éloigné de ses compagnons, fut découvert et pris; Monmouth ne pouvait pas être bien loin. Portman et Lumley se mirent donc en chasse avec une activité nouvelle, on lâcha même des chiens pour sonder les buissons et les bruyères. On fit l'enceinte autour d'un terrain semé d'avoine et de fèves, où une vieille femme avait aperçu deux étrangers. Toute la journée on fit de vaines recherches. Buyce et Monmouth, auprès de qui on passa et repassa dix fois, s'étaient séparés. Le lendemain, Buyce tomba dans les mains de ses ennemis, et, comme il confessa que depuis quelques heures seulement il avait quitté Monmouth, la chasse reprit avec plus d'ardeur. Enfin, sous des broussailles, au fond d'un fossé, on trouva un homme, pâle, défait et couvert de vêtements de berger. Il tremblait de tous ses membres et ne pouvait parler. Il était tellement changé, que personne ne pouvait reconnaître dans ce prisonnier le brillant et beau Monmouth. Depuis la bataille de Sedgemoor, sa chevelure était devenue grise. On visita ses poches, alors tout doute cessa; elles contenaient la croix de Saint-Georges, une bourse remplie d'or, une montre, un carnet rempli des prières, des recettes, des formules cabalistiques, et quelques gousses de pois que l'infortuné avait cueillies pour apaiser sa faim. Monmouth fut conduit à Ringwood par sir Portman, qui fit immédiatement partir un courrier pour Londres, afin de recevoir des ordres.

Soigneusement gardé, il ne parvint point à reprendre possession de lui-même et, au grand étonnement de ceux qui l'entouraient, il répétait d'un ton monotone : « Ferguson ! Ferguson ! » Au lieu de prendre une digne attitude, il se laissa aller à de puériles espérances. Il écrivit une lettre soumise au roi, se reconnaissant coupable, accusant les méchants conseillers qui l'avaient perdu, invoquant la mémoire de son père, et jurant pour l'avenir une fidélité à toute épreuve. Il écrivit aussi à la reine douairière, au premier ministre, priant que l'on épargnât sa vie et sa jeunesse. Grey avait été réuni à lui; sous une nombreuse escorte de milices et de troupes régulières, et sous la garde de lord Lumley et de sir Portman, ils voyagèrent par terre jusqu'à Vauxhall, où ils furent embarqués sur la Tamise. Grey, dont la bravoure sur le champ de bataille était réputée plus que douteuse, conserva un ferme maintien qui contrastait avec le morne abattement du prince. Ils descendirent au palais de Whitehall.

Jacques II commit alors un acte qui scandalisa l'Europe entière; il était bien résolu à faire périr son neveu, il consentit cependant à le voir. Monmouth fut amené dans le cabinet du roi, les mains liées derrière le dos, et son oncle l'accueillit avec un visage glacial et railleur. Le malheureux embrassa ses genoux, le conjura d'épargner la vie du fils de son frère, se déclara coupable, criminel au dernier chef, et promit de se faire catholique si on lui faisait grâce du dernier supplice.

L'abjection dans laquelle était tombé un homme, honoré jadis pour son courage, inspira toutes sortes de sentiments de tristesse et de pitié aux témoins de cette triste scène; mais le roi demeura plus froid et plus insensible qu'un marbre. Il répondit à son neveu que le temps du repentir était passé, qu'il consentait volontiers à le faire instruire par un prêtre romain, mais qu'il n'avait pourtant nul sursis à attendre. Dans sa cruelle et implacable colère, Jacques II s'oublia jusqu'à parler à Monmouth, en termes injurieux et flétrissants,

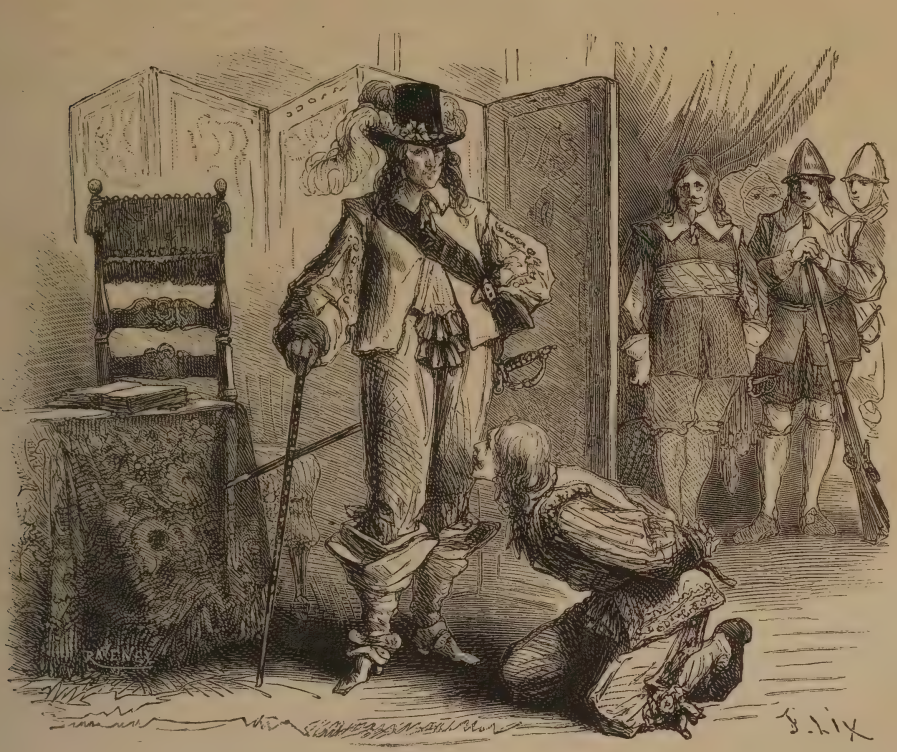
de sa naissance et de la conduite de sa mère, Lucy Walters, courtisane à la Haye.

A cette suprême insulte, qui n'aurait jamais dû, dans un tel moment surtout, sortir des lèvres royales, Monmouth se releva et quitta le roi d'un pas ferme. Une transformation s'était opérée en lui; malheureusement, elle eut peu de durée. Conduit à la Tour, il employa tous les moyens qu'il put imaginer pour sauver sa tête, sans vouloir cependant abjurer la religion protestante.

Le lundi, il reçut la visite de sa femme, avec laquelle il n'avait jamais eu de bons rapports; il lui parla peu et avec une extrême froideur, et dans la soirée les évêques d'Ely et de Bath, envoyés par Jacques, vinrent lui annoncer qu'il cesserait de vivre mercredi dans la matinée. Il passa la journée du mardi très-agité et en prière, refusant d'accepter toutes les doctrines des prélats et des docteurs qui l'assistaient. Tantôt il se montrait colère, tantôt si abattu, que l'on craignait d'être forcé de le porter sur l'échafaud.

Après avoir un peu dormi, le mercredi il se réveilla tout autre homme; c'était comme une résurrection du courageux et brillant Monmouth. Sa femme, désespérée, étant venue lui dire un dernier adieu, il la reçut avec grâce et bonté, il embrassa chaleureusement ses enfants. Il donna, comme autrefois, un soin minutieux à sa toilette, et pria les prélats et les docteurs qui ne l'avaient point quitté de vouloir bien l'accompagner jusqu'à l'échafaud.

A dix heures, le gouverneur de la Tour fut introduit.



Jacques II et Monmouth. Dessin de F. Lix.

— Milord, dit-il, ma voiture vous attend...

— Je suis prêt, répondit Monmouth sans changer de visage.

Il descendit l'escalier d'un pas tranquille. Les gardes, dont jadis il avait été le colonel, formaient la haie; il les salua de la main en souriant, et, après le court trajet, il monta froidement sur l'échafaud. Tower-Hill, où il était dressé, présentait l'aspect d'un océan de têtes; il y avait des spectateurs jusque sur les toits. A la vue du condamné, un sourd gémissement s'éleva de la foule, et de toutes parts éclatèrent des sanglots. Le peuple, dont il avait été l'espoir et l'idole, l'aimait toujours. Il n'avait peut-être qu'un effort à faire pour le sauver; mais, hélas! le peuple laisse toujours mourir même ceux qu'il aime.

Le duc promena un regard paisible sur cette foule éplorée (1), se débarrassant des pasteurs qui l'obsédaient et lui demandaient des déclarations qu'il ne voulait point faire; il s'avança sur le bord de la plate-forme, ôta son chapeau, salua — on aurait entendu voler un oiseau — et il dit :

— Je parlerai peu, je ne suis point venu pour prononcer un discours, mais pour mourir. Je meurs protestant de l'Eglise anglicane.

(1) Que l'on ne croie pas que les transformations de Monmouth, que ces alternatives de faiblesse et de courage soient un jeu de notre imagination pour produire des effets. Notre récit s'appuie sur Clarke, Burnet, Kennet, Barillon, ambassadeur de France; sur Macaulay et bien d'autres historiens, qui, sur ce point, sont tous d'accord.

Alors les pasteurs de s'élancer pour qu'il fît l'aveu de ses fautes, de l'injure qu'il avait faite à cette Eglise en n'admettant pas la doctrine de Filmer, c'est-à-dire l'obéissance passive.

— Confessez, confessez votre erreur !

Il résista ; ils prièrent pour que l'esprit de Dieu l'éclairât, il se mit en prière avec eux. La foule tomba à genoux et sanglota.

— Repentez-vous d'avoir jeté dans la mort tant d'êtres qui n'ont pas eu le temps de se repentir, lui cria un prélat.

— Je suis désolé de ce malheur, répondit le prince doucement.

— Monseigneur, veuillez prier pour le roi !

Après un instant d'hésitation, Monmouth se contenta de murmurer :

— Amen !

De nouvelles supplications lui furent adressées, il refusa de répondre. Cette scène, vraiment barbare, devait avoir un terme. Il se retourna, fit un signe ; un de ses domestiques s'approcha. Il lui remit un petit étui en or.

— Vous le donnerez à la personne que vous savez.

Alors, marchant vers le bourreau plus pâle que lui, il lui remit six guinées :

— Tenez, lui dit-il, et tâchez de ne pas me manquer comme vous avez manqué lord Russel. On m'a raconté que vous vous y étiez repris à trois fois. Mon domestique vous pa[illegible]ra encore si vous faites bien votre besogne.

John Ketch tremblait de tous ses membres. Monmouth toucha du doigt le tranchant de la hache et se plaignit qu'il ne fût point assez effilé. Il se dévêtit et posa sa tête sur le billot.

Le calme de la victime, le don de quelques pièces d'or qu'elle venait de lui faire, l'attitude de la foule éplorée, avaient fortement ébranlé le moral de Ketch; sa main tremblait, et quand la hache s'abattit, elle ne fit qu'effleurer le cou de Monmouth. Il releva sa tête sanglante et jeta au bourreau un regard de reproche. Il se remit sur le billot. Ce regard acheva d'ôter tout sang-froid à Ketch, qui entendait aussi les murmures menaçants de la foule ; il ne voyait plus, il frappa plusieurs coups sans pouvoir séparer la tête du tronc, Monmouth se débattait...

— Je ne peux pas ! je ne peux pas ! s'écria Ketch en laissant tomber sa hache.

Le peuple hurlait furieux.

— Reprenez la hache ! s'écria le shérif.

— A mort ! à mort ! le scélérat ! le misérable ! s'écriait la foule.

Monmouth se débattait toujours dans une mare de sang...

Enfin, Ketch reprit la hache ; ce ne fut qu'au deuxième coup qu'il acheva sa hideuse besogne, et encore la tête n'était point séparée, il dut se servir d'un couteau...

Il descendit en hâte de l'échafaud, poursuivi par des malédictions furieuses; il fallut que la garde l'enfermât dans ses rangs pour le protéger; elle n'y parvint même qu'avec beaucoup de peine. Et ce qui est affreux à penser, bien des témoins de ce massacre crurent et dirent hautement que si Ketch avait été maladroit, lui, dont l'habileté était célèbre, c'est qu'il en avait reçu l'ordre de Jeffreys.

Quand la force armée se fut retirée, bien des mains pieuses trempèrent leurs mouchoirs dans le sang de Monmouth, dont les restes furent déposés à la chapelle Saint-Pierre à la Tour. Le peuple d'Angleterre oublia ses fautes, et ne pardonna jamais à l'oncle le supplice du neveu (1). Sans doute Jacques II avait le droit et peut-être le devoir de faire mourir le coupable Monmouth, le fils bien-aimé de son frère ; mais, résolu à le punir, il n'aurait pas dû le recevoir comme il fit à Whitehall : c'était un acte indigne de la majesté royale.

Pour achever le récit des derniers instants et de l'effroyable supplice de Monmouth, nous avons dû nous écarter de l'ordre du temps, et abandonner notre pauvre Bill cherchant à gagner Lyme. Le premier jour, en ayant soin d'éviter les grandes routes, les ponts, les villages, en se tenant le plus possible dans les bruyères et sous le couvert des bois, les choses allèrent assez bien ; mais, d'heure en heure, il voyait l'agitation des campagnes s'accroître. En avant de lui, les campagnards allaient, venaient, tandis que, derrière ses pas, se formaient des rassemblements armés, des patrouilles, et son cheval avait perdu un de ses fers.

La résolution qu'il avait à prendre était grave; il s'assit au coin d'une haie et réfléchit, balançant le pour et le contre. Mais d'abord, retirant de dessous sa selle le portefeuille de Monmouth, il l'ouvrit et se mit à l'examiner. Il contenait des lettres nombreuses adressées au duc par ses adhérents anglais, quelques billets très-laconiques de Guillaume d'Orange et de sa femme, la fille de Jacques II, quelques lettres d'une femme aimée, et pour dix mille livres sterling de traites, à vue et au porteur, sur les principales maisons de banque d'Amsterdam. Je n'étonnerai point mes lecteurs et je n'amoindrirai pas la bonne opinion qu'ils peuvent avoir conçue de Tom, en disant que ces précieux billets lui causèrent un très-sensible plaisir. Il sentait que la fuite était son seul refuge; mais, décidé à ne partir qu'avec Ketty, il s'estimait heureux de penser que, s'il l'entraînait en exil, cet exil ne serait pas du moins misérable. Il plaça le portefeuille sur sa poitrine, jurant bien qu'on ne l'aurait qu'avec sa vie.

Restait toujours la fameuse question : fallait-il se remettre en selle ou faire la route à pied ? aller chez un maréchal ferrant ou cheminer à travers fossés et taillis un bâton à la main? Son cheval, pendant qu'il se livrait à ces réflexions, ne perdait point son temps; tondant l'herbe deci delà d'une dent avide, il s'était un peu éloigné, et Tom se levait pour aller vers lui, lorsque, tout à coup, il le vit se cabrer ; un homme, armé d'une fourche de fer, avait saisi la bride traînante. Tom ne fit qu'un bond et il se trouva en face d'un robuste garçon qui lui déclara qu'il ne lui rendrait sa monture que lorsqu'il aurait prouvé au maire du plus prochain village que cette bête lui appartenait réellement. Tom tempêta, essaya de parlementer, puis d'intimider son adversaire; mais celui-ci, par une manœuvre qu'il crut savante, sans lâcher la bride, se mit derrière le cheval, menaçant Bill des dents de l'instrument meurtrier qu'il brandissait... Puis, passant de la défensive à l'attaque, il le somma de le suivre, le tenant pour un rebelle.

(1) Malgré le triste éclat de son supplice, des Anglais refusèrent longtemps de croire à sa mort. Il y eut des faux Monmouth. Deux de ces imposteurs, l'un en 1686, l'autre dix ans plus tard, furent sévèrement punis. Il est inutile de réfuter les faiseurs de romans, qui ont prétendu que le *Masque de fer* des îles Sainte-Marguerite et de la Bastille était Monmouth.

Tom se sentit perdu ; amené devant un magistrat, comment pourrait-il se défendre? La corde était au bout de cette fâcheuse rencontre, le paysan ne voulant entendre aucune raison. Bill n'avait point d'armes; dans sa fuite, il s'était débarrassé de son épée, et ses pistolets se trouvaient dans les fontes de sa selle. Ah! s'il les tenait!

Par des marches et des contre-marches calculées, toujours parlant et contenant l'expression de son inquiétude et de sa colère, feignant de trouver drôle l'aventure, il parvint enfin à saisir la crosse d'une de ses armes. La tirant brusquement et l'armant, il changea de langage. Le paysan comprit alors la faute qu'il avait commise; à son tour il porta la main à la fonte qui se trouvait de son côté; mais, avant qu'il eût pu exécuter son dessein, Bill faisait feu, et le pauvre diable, frappé mortellement, roulait par terre, victime de son zèle et de sa cupidité.

La vue de ce malheureux noyé dans son sang fit horreur à Tom; après avoir pris ses deux pistolets et quelques munitions, il abandonna son cheval, et s'éloigna, pâle, effaré, éperdu. Le soleil déjà baissait, Bill avait un morceau de pain noir qu'on lui avait donné la veille; il s'enfonça dans un petit bois où il passa la nuit, entendant de toutes parts tinter le bruit lugubre du tocsin, et des rumeurs vagues annonçant que les campagnes se levaient. Le matin, il était fort affaibli de corps et d'esprit. Sans trop peser les périls qu'il allait courir, il résolut d'aborder de front la mauvaise fortune, de prendre la grande route et de suivre son chemin comme un voyageur ignorant qui, insouciant des disputes des grands, ne s'intéresse qu'à ses affaires.

Il gagna, à la pointe du jour, le chemin qui se dirigeait vers Lyme; il tomba dans une bande, le mot compagnie serait trop noble, d'*agneaux* de Kirke qui, leur redoutable colonel en tête, suivait la même direction que notre pauvre héros. Il avait soigneusement caché ses pistolets, et, comme il était résolu à tout plutôt qu'à se laisser arrêter, il ne pâlit pas devant le suprême péril dans lequel le hasard le jetait. Il aborda sans sourciller le premier agneau qu'il rencontra, répondit en riant à ses funèbres plaisanteries et se fit passer pour un homme tout prêt à se mettre à la disposition de la cause royale. A la première auberge que l'on rencontra, il demanda du gin plus impérieusement qu'aucun, montra quelque argent, chanta des chansons jacobites, et mérita ainsi la réputation de bon compagnon.

Kirke, ayant besoin de quelques renseignements, le fit demander; rude péril que de subir l'examen et d'affronter la malice profonde du redoutable colonel!

Ce qui peut m'arriver de pire, se dit Tom, est d'être pendu, tâchons de ne pas l'être. Affecter l'ignorance et la stupidité, il ne le pouvait, sa figure intelligente lui aurait donné un trop énergique démenti. Il se présenta donc comme un acheteur de laines voulant profiter de l'inquiétude des fermiers et du désarroi général pour acheter la marchandise à vil prix.

— C'est un tour de coquin, dit Kirke.

— Mais, colonel...

— Ne te défends pas, il n'y a que les imbéciles qui ne sont pas coquins.

Kirke s'informa du premier bourg, demanda le nom des habitants qui s'étaient déclarés pour Monmouth. Sur ce point, Bill se garda bien de répondre. Hélas! Kirke n'avait pas besoin d'être renseigné; il avait les mains pleines de dénonciations : quand la force triomphe, la lâcheté l'accompagne et la suit. Aussi, derrière des charrettes remplies de butin pris à droite et à gauche, ou arraché à la peur, se traînaient, liés de cordes et de chaînes, des hommes et des femmes accusés d'avoir participé à l'insurrection ou seulement d'avoir fait des vœux pour elle. De temps à autre, s'il ne pouvait largement payer rançon ou s'il ne voulait dépouiller sa famille, un de ces infortunés était détaché, battu de verges, et, finalement, pendu sur le bord du chemin. Kirke appelait cela « jalonner sa route ». Si, au contraire, le prisonnier consentait à racheter sa vie par l'abandon de sa fortune au profit du colonel, il le renvoyait chez lui sous l'escorte de deux agneaux ayant ordre de le mettre à mort dans le cas où il ne remplirait pas exactement et immédiatement ses engagements.

Au lieu de se diriger vers Lyme, Kirke ayant tourné sa marche vers Tauton, Bill, qui avait trouvé un abri si inespéré dans la gueule même du lion, voyant tout le pays en armes et tous les voyageurs soigneusement arrêtés, interrogés, fouillés, et souvent pendus, se résolut à suivre la colonne militaire, quitte à l'abandonner aux portes de la ville, où il n'aurait pas pu faire un pas sans être vu et dénoncé. En effet, avec un sang-froid superbe, quand les troupes royales arrivèrent à Tauton, il se sépara d'elles, dit adieu à ses compagnons de route, et, comme la nuit était venue, il ne craignit pas de pénétrer dans la malheureuse cité, où il se croyait sûr de pouvoir trouver facilement un asile. La ville semblait morte, on ne voyait aucun habitant dans les rues, aucune lumière dans les maisons. Mais, bientôt, la scène changea. Tauton fut abandonné à toutes les violences des soldats, et l'air se remplit de sanglots et de cris. Coupables ou innocents, qu'importait à la brutalité se jouant de l'honneur des femmes et de la vie des hommes? Les plus riches habitants étaient mis à part; Kirke en avait dressé une liste fort exacte, il se les réservait.

En arrivant, il s'était installé dans la principale auberge de la ville; sur sa porte principale, elle portait, suspendue à une forte barre de fer, une enseigne représentant un *cerf blanc*. Le colonel invita tous ses officiers à souper, et, faisant venir l'hôtelier tremblant, il le prévint qu'il aurait la tête cassée si les vins n'étaient point parfaits et les plats exquis. En attendant, il fit, un à un, traîner les prisonniers devant lui; il en extorqua tout ce qu'il put en extorquer, des sommes réellement considérables; car, après avoir racheté sa vie, il fallait que l'accusé, nous devrions dire le condamné, rachetât la vie de sa femme et de ses enfants. Alors il recevait un sauf-conduit et pouvait regagner sa demeure dévastée. Ceux qui ne voulaient ou ne pouvaient pas se racheter étaient mis à part et, sous bonne garde, stationnaient devant l'auberge, où bientôt l'orgie commença. Au-dessus de l'enseigne du *Cerf blanc* régnait un balcon; les officiers y venaient, leur colonel en tête, porter des toasts. C'était un signal convenu : chaque fois que les verres se choquaient, les agneaux prenaient au hasard un homme ou une femme dans le troupeau gémissant des prisonniers, passaient un nœud coulant au cou de la victime, qu'ils hissaient à la barre soutenant l'enseigne. En voyant ce corps s'agiter dans des convulsions affreuses, officiers et soldats applaudissaient avec fureur. On dit que bien des toasts furent portés, et l'his-

toire raconte d'autres horreurs dont le récit ne souillera pas nos pages. Hélas! nous n'aurons que trop d'affreuses scènes à raconter.

Bill avait vainement frappé à bien des portes jadis amies, mais ou la terreur les tenait fermées, ou ceux qui auraient pu les ouvrir s'étaient prudemment enfuis. Aller chez lui, il ne pouvait y songer, se sachant dénoncé, car c'était sous un faux nom qu'il avait voyagé avec les agneaux. Il errait donc dans les rues, cherchant les coins les plus obscurs. Attiré par le vacarme qui se faisait devant le *Cerf blanc*, il s'en approcha et assista aux terribles exécutions. A tout prix, il devait chercher à sortir de la ville, dont les portes étaient gardées; il voulait absolument arriver à Lyme avant la meute sanglante. Il était perdu, dans un coin obscur, devant la fatale et bruyante auberge, lorsqu'un grand tumulte s'éleva; on n'entendait que des jurements, des cris, un bruit de roues et des chevaux hennissant et se cabrant sous les coups de fouet. Une lourde berline, traversant la cohue des soldats, vint s'arrêter devant l'auberge; deux personnages en sortirent: le premier, Tom ne le connaissait pas, c'était Jeffreys; l'autre, ah! il ne le connaissait que trop, il se nommait Ferguson... Après les tigres venaient les chacals.

Plus que jamais la pensée du fugitif se reporta sur la chère famille qui devait être la sienne. Elle était assurément innocente; mais dans les temps comme ceux qu'il traversait, existait-il des innocents? D'ailleurs, Ferguson voudrait faire disparaître le témoin et la victime de sa lâche tentative d'empoisonnement. Il fallait donc trouver le moyen d'aller à Lyme; il se creusait la tête à chercher un expédient, lorsqu'il fut heurté par un ivrogne: c'était un agneau. Il traînait en chantant un sac contenant toutes sortes de choses, fruit du pillage. Cet agneau aviné le reconnut pour le spéculateur en laines, et essaya de se soutenir à son bras. Malheureusement, il avait un penchant décidé pour la ligne verticale; malgré tous les efforts de Bill, il tomba contre une borne, y appuya sa tête, et se mit à ronfler comme un rouet. Une idée vint alors à Tom: il le dépouilla de son sabre, qu'il serra autour de ses propres reins, lui enleva son manteau d'ordonnance qu'il jeta sur ses épaules, et mit sur sa tête la coiffure de l'ivrogne, qui, en sentant l'air frapper son front, poussa un soupir de satisfaction.

Ainsi déguisé, Tom espéra pouvoir franchir les corps de garde qui veillaient aux portes de Tauton; la résolution paraissait téméraire, mais pas d'autre expédient ne s'offrait; il se risqua donc. Le danger était moindre qu'il ne l'avait imaginé. Bien des brocs de gin et des bouteilles de vin, portées par des mains compatissantes aux soldats de garde, avaient adouci l'ennui de leur service. Le sergent dormait rêvant aux houris de Tanger; le caporal ne voyait plus clair, il nageait dans une mer de félicité, et la sentinelle, fortement campée sur ses jambes et appuyée contre la muraille, l'arme au pied, fredonnait, en dodelinant la tête, toutes les bachiques chansons de son répertoire.

En voyant Tom, le soldat lui dit:

— Où vas-tu? On ne passe pas.

Bill grogna quelque chose.

— Ah! c'est différent! répondit le soudard, reprenant son chant monotone.

Et Bill franchit la porte. Il se trouvait hors de la fournaise.

Son premier mouvement, une fois sorti de Tauton, fut de mettre bas la défroque de l'agneau, mais la réflexion lui suggéra une autre idée: l'uniforme des soldats de Kirke était aussi connu que redouté: il pensa donc qu'il pourrait lui être utile. S'il venait, ce qui était plus que probable, à faire quelque fâcheuse rencontre, il se ferait passer pour un soldat envoyé en avant par le redoutable colonel, pour préparer les logements de sa troupe destinée à occuper Lyme.

Notre ami, ma foi, n'avait pas trop mal raisonné. Les maires, qui, presque tous, voulaient montrer du zèle, pour se faire pardonner leur trahison, avaient, sur la route, établi des corps de garde de miliciens ou de paysans armés; ils arrêtaient tout ce qui passait, et Tom n'était point à deux lieues de Tauton qu'il se voyait saluer par le cri: « Qui vive? Halte! » Deux ou trois vieux mousquets se montrèrent à droite et à gauche à travers le feuillage des haies.

Loin de suspendre sa marche, Tom la précipita et, d'un ton furieux, s'écria:

— Quels sont donc les traîtres qui osent arrêter un agneau de Kirke? Nous allons en voir de drôles!

Et, tirant un des pistolets passés à sa ceinture, il l'arma bruyamment.

— Ne tirez pas! ne tirez pas! lui répondit une voix suppliante, nous sommes des gens du roi.

— Poudre et canon! je tirerai!

Et il avançait toujours, lorsque dans l'obscurité il vint se heurter contre un gros homme qu'il faillit renverser. Bill tempêtait et jurait de plus belle. A la lueur d'une lanterne, il reconnut le personnage qu'il venait de choquer si rudement: c'était un des maires qui, quelques jours auparavant, acclamaient Monmouth.

La vue du bonnet, du manteau de Tom fit pâlir le pauvre diable; il s'excusa en tremblant de tous ses membres, et se vanta d'être un très-fidèle sujet du roi. « Le noble soldat avait-il faim? avait-il soif? il ne ferait pas à un magistrat loyal l'injure de continuer sa route sans boire avec lui à la santé de S. M. Jacques II et à la confusion de ses ennemis! » Bill n'était pas du tout à l'aise au milieu de paysans qui, en plein jour, l'eussent certainement reconnu; il déclara ne pouvoir s'arrêter, étant chargé de porter à Lyme des ordres de son colonel.

— A pied! à pied! s'écria le maire, à pied! mon héros! Par Dieu, ce ne sera pas; je vais vous conduire dans une bonne voiture et avec un cheval que les rebelles auraient bien voulu avoir.

Tom, enchanté, eut l'air de se faire tirer l'oreille, mais finit par accepter, et, bientôt, enlevé par un vigoureux coup de fouet, l'attelage partit au galop. On rencontra d'autres postes; à leurs sommations de s'arrêter, le maire répondait d'une voix emphatique: « Service du roi! ordre du colonel Kirke! » Tom montrait le bout de son bonnet d'uniforme, et le passage s'ouvrait.

On marcha toute la nuit et grand train; au moment où le jour se levait, les voyageurs se trouvaient au haut de la côte qu'il faut descendre pour arriver à Lyme.

— Maître Lark, fit alors Tom Bill, vous m'avez rendu un fier service!

Et, rejetant son bonnet, entr'ouvrant son manteau, il reprit:

— Tu m'as rendu un fier service!

— Tom Bill! s'écria le maître en serrant les rênes au point de faire reculer son cheval, Tom Bill!...

— Oui, Tom Bill, mon vieux; Tom Bill qui te remercie. Nous allons nous séparer, mais ma recon-

naissance te doit un conseil : fais comme moi, sauve-toi, Lark, sauve-toi vite; on pend à Tauton.

— Que me dis-tu? on pend à Tauton!...

— La femme Greb est pendue; North, Baxter, le vieux Stephens, Mill, le sont aussi; ils avaient fait moins que toi! Sauve-toi, Lark; s'ils te prennent, les agneaux de Kirke te passeront au cou une cravate de chanvre.

— Et ma ferme?

— Si tu préfères ta vie à ta ferme...

— Et ma pauvre mère?

— C'est juste. Cours vite la chercher, et fuyez sans regarder derrière vous... Adieu!

— Où vas-tu?

— A Lyme, où veux-tu que j'aille?

— Mais tu ne sais donc pas ce qui se passe? Le maire Alford est revenu avec des cavaliers royaux, il a fait arrêter je ne sais combien de monde, et si tu tombes entre ses mains, tu es perdu.

Cette nouvelle consterna Tom; il se dépouilla de ses vêtements d'emprunt, sauta à bas de la voiture, et, après avoir serré la main de Lark, quittant la route, il gravit la falaise qui dominait Lyme, ce petit coin de terre où était l'enchantement et l'espoir de sa vie. Que pouvait-il être arrivé à Ketty et à sa mère? Gémis-

Retour à Lyme. Dessin de F. Lix.

saient-elles en prison, ou avaient-elles conservé leur liberté? C'est ce qu'il fallait d'abord savoir. Mais comment? En plein jour entrer dans le bourg, autant valait-il se livrer immédiatement. Allait-il donc passer une mortelle journée sans savoir le sort de sa bien-aimée. Il prit un plus sage et un meilleur parti. Il savait dans quelle crique de la côte se tenait caché son fin navire contrebandier. Il résolut de le rechercher, les hommes qui le montaient lui diraient sans doute ce qu'il avait tant intérêt à apprendre.

Pour arriver au point où se tenait d'ordinaire le *Light'ning* (l'Eclair), il fallait suivre le pied des falaises; mais, pour prendre cette voie, on devait traverser Lyme. Tom ne le pouvait point; il ne lui restait donc plus qu'à tenter la descente par les falaises qui plongeaient à pic, à plus de cent mètres de profondeur. L'entreprise n'était donc pas sans péril. Avant de se suspendre sur l'abîme, il voulut s'assurer si son petit brick se trouvait à sa station habituelle. Tom n'y était pas; ce fut un nouveau motif d'inquiétude; mais il l'aperçut bientôt courant des bordées le long de la côte, et léger comme une mouette volant sur les flots. Il fit tous les signaux qu'il put imaginer; le *Light'ning* ne les vit pas, ou ne s'en soucia guère. Alors Tom se dit : Il faut absolument

descendre; mes gens, lassés de cette promenade dont je ne comprends pas le motif, reviendront certainement à leur ancrage habituel.

La fatigue des jours passés avait singulièrement affaibli ses forces et l'élasticité de ses membres; cependant il prit résolûment son parti, et, quelques minutes après, on pouvait le voir tantôt suspendu à une racine, tantôt sautant d'un rocher à un autre, au risque, si son élan n'était pas juste ou la roche solide, de rouler dans l'abîme. Par bonne fortune, les matelots du *Light'ning*, ayant aperçu un homme se livrant à ce périlleux exercice, pensèrent que c'était pour eux qu'il se dévouait à un si mortel péril. Alors ils virèrent de bord, et, toutes voiles dehors, ils rallièrent la côte. En approchant, avec ce regard si prodigieux des marins, ils reconnurent Tom Bill; et quand, en nage, les mains déchirées et le corps meurtri, il toucha la grève, il trouva ses matelots prêts à le recueillir. Il était temps, il s'évanouit. Ils le portèrent à bord, le rappelèrent à la vie, et à sa première question ils répondirent :

— Mme Jennings et Mlle Ketty sont arrêtées...

Fou de douleur, il murmura : « Elles sont perdues! »

A. GENEVAY.

(La fin à la prochaine livraison.)

ÉTUDES MORALES.

LES ÉPÉES DE L'ABBÉ TRISTAN[1].

L'abbé, parti de Sens à deux heures, montait en ce moment la grande rue du village. Il était dans les meilleures dispositions que pût souhaiter Séraphin. Son abattement et sa douleur s'étaient peu à peu dissipés, et tout ce qu'il y avait en lui de colère se déchaînait au souvenir de l'injurieux soupçon qui venait de l'atteindre.

A la porte de la cure, il aperçut Séraphin qui venait au-devant de lui. Il le prit violemment par le poignet en lui disant : « Venez ! » et l'entraîna dans sa chambre.

Une fois là :

— Vous savez, lui dit-il, que c'est une infamie, ce que vous venez de faire !

— Chacun défend son bien comme il peut, monsieur le curé.

— Même par le mensonge et la calomnie ?

— J'ai vu ce que j'ai vu.

— Vous avez vu Mme Poinsot me remettre de l'argent, n'est-ce pas ?

— Hélas ! oui.

— Vous savez que je suis incapable de me l'être approprié.

— Vous le dites, monsieur le curé, mais l'argent n'en a pas moins disparu ; quatre cent mille francs ne s'envolent pas sans qu'on éprouve le désir de savoir ce qu'ils sont devenus.

L'abbé venait de faire — pour se calmer sans doute — deux ou trois tours à grands pas dans la chambre.

Il était très-pâle, mais encore maître de lui.

— Monsieur Séraphin, dit-il avec plus de douceur qu'il n'en avait mis jusque-là dans ses paroles, sur mon honneur et devant Dieu, je vous jure que je n'ai pas distrait un centime des sommes qui m'ont été remises ; sur mon honneur et devant Dieu, je vous jure que j'en ai disposé selon les volontés de ma vieille amie, et que ces volontés m'ont été dites sous le sceau de la confession.

— Voyons, voyons, monsieur le curé, vous avez grande envie que je me désiste, hein ?

— C'est vrai, monsieur, dit naïvement l'abbé, cette affaire me cause une vive et profonde douleur.

— Eh bien, il y aurait moyen de s'entendre... Partageons... donnez-moi deux cent mille francs dans huit jours, et c'est chose faite. Il vous en restera deux cent mille ! un joli denier !

— Misérable ! s'écria l'abbé, misér...

Il n'acheva pas le mot. Un violent effort en arrêta la fin sur ses lèvres.

— Vous jugez les hommes à votre mesure, monsieur, dit-il froidement, je vous plains.

— Ma mesure est une aune qui peut servir à plus d'un... J'ai le tort de jouer franc jeu. Il est vrai que je ne porte pas soutane !

— Assez ! monsieur, assez ! interrompit violemment l'abbé ; j'espérais qu'il vous restait assez de cœur pour ne pas achever cette œuvre d'iniquité. Je me trompais. Vous n'êtes qu'un misérable ! et je ne sais rien d'égal à votre bassesse, rien, si ce n'est le mépris que j'ai pour vous ! Sortez !

— Ah ! mais prenez garde : vous m'insultez, monsieur le curé.

— Vous ! allons donc !

Il est impossible de rendre le ton dont furent prononcés ces trois mots. Ils étaient si écrasants, que, cette fois, Séraphin sentit malgré lui le rouge de la honte et de la colère lui monter au visage. Il oublia ses projets, et ce fut très-sincèrement qu'il dit à l'abbé en serrant les poings :

— Ah ! si vous n'aviez pas une soutane !

— Que feriez-vous, monsieur ?

— Je me souviendrais qu'il y a vingt ans j'ai servi, comme vous. Et je vois là, contre ce mur, deux épées qui pourraient vous faire payer cher le mépris que vous me jetez à la face ! Mais un prêtre ne se bat pas !

— Il y a des gens, monsieur, contre lesquels, prêtre ou non, personne ne se bat !

Cette réponse mit Séraphin hors de lui.

Il fit un pas vers l'abbé Tristan et, les lèvres serrées, pâle, ivre de rage, il leva la main et le souffleta.

L'abbé, qui, depuis le commencement de cette scène, n'avait d'autre crainte que de ne pas rester maître de lui, s'était préparé à toutes les attaques. Cette lâche agression était la seule qu'il n'eût point osé prévoir, la seule contre laquelle toute sa volonté eût peut-être échoué d'avance. Lorsqu'il sentit cette main s'abattre sur son visage, il fut pris d'une sorte de vertige ; sa vue se troubla, sa raison parut l'abandonner ; il oublia tout, sa robe ecclésiastique, les lois humaines, les lois divines. Un homme venait de le frapper au visage, voilà tout ce qui surnageait dans le chaos de sa pensée !

Prompt comme l'éclair, il sauta sur les épées, les

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

prit, les posa violemment sur la table et, d'un geste fiévreux, déboutonna sa soutane.

Il se préparait à l'ôter, lorsque ses yeux tombèrent sur le christ de bois suspendu au fond de l'alcôve. Le jour se fit brusquement dans son esprit, l'implacable vérité lui apparut : il se souvint qu'il était prêtre. Il vit flamboyer sur le mur ces mots de l'Evangile : « Si tu reçois un soufflet, tends l'autre joue. » La grande figure du devoir se dressait imposante et terrible devant lui.

Il baissa la tête, reboutonna lentement sa soutane, prit les épées, les remit contre le mur, à leur place, et du doigt montra la porte à Séraphin.

Fut-ce la tristesse résignée du regard, l'énergie du geste, la pitié ou la peur qui stupéfièrent celui-ci? Toujours est-il qu'il n'hésita pas et sortit.

Le malheureux prêtre était au bout de ses forces. Il porta vivement ses deux mains à sa gorge, il étouffait. Il essaya d'aller jusqu'à la fenêtre et de l'ouvrir pour respirer l'air frais du dehors. A mi-chemin, il s'arrêta; tout dansait en lui comme autour de lui. Il étendit les bras, chancela une seconde et tomba lourdement sur le plancher.

Lorsque Brigitte revint de Villeneuve, où elle était allée aux provisions, elle trouva son maître étendu, sans mouvement, la face injectée. Elle eut grand'peine à le coucher et à lui faire reprendre ses sens.

Lorsqu'il revint à lui, le pauvre homme souleva sa tête alourdie, promena ses yeux tout autour de la chambre, remercia Brigitte d'un sourire, et, comme si elle avait su ce qui venait de se passer :

— Je devais mourir... comme mon père, lui dit-il, tristement, — d'un soufflet.

Et il reprit encore :

— D'un soufflet !... en cachant sa figure dans ses mains.

Le médecin, prévenu par un homme que Brigitte avait dépêché à Pont, n'arriva que le soir à Champigny. Il rédigea son ordonnance, consola tant bien que mal son malade, et remonta sur sa *bique;* on appelait ainsi le petit cheval roux qu'il montait d'habitude.

— Eh bien? lui demanda Brigitte sur le pas de la porte.

— Il est entre les mains de Dieu, dit le médecin.

Pour lui, c'était un homme perdu.

Le lendemain de ce jour néfaste était un dimanche. L'abbé entendit sonner les cloches de sa chère église, et voulut se lever. Brigitte eut beau dire et beau faire, il se leva. Hélas! il ne resta pas longtemps debout. Cinq minutes après, il était recouché, en proie à la fièvre, et, dans son délire, il résumait toutes les douleurs de sa vie : « Ma vieille amie... Un soufflet... Qui va dire ma messe ? »

La messe fut dite par le desservant de Chaumont, qui, chose étrange, n'entra pas à la cure. L'abbé Tristan — calmé par une heure de sommeil — s'en étonna.

— Il viendra demain, se dit-il.

Le lendemain, personne ! Les jours s'écoulèrent, la moitié de la semaine se passa, le desservant de Chaumont n'était pas venu. Chose plus étrange encore, depuis que l'abbé était au lit, personne du village n'avait frappé à la cure.

On savait par Séraphin que la justice était saisie de l'affaire ; et, comme avant tout les paysans n'aiment point avoir maille à partir avec dame Justice, ils ne s'aventuraient pas chez M. le curé, moins dans la peur d'être soupçonnés avec lui que dans la crainte seule d'être appelés comme témoins.

— Est-on venu prendre de mes nouvelles demandait chaque matin le pauvre homme.

— Non, monsieur le curé, répondait Brigitte avec un soupir et un geste de colère.

Elle eût sagement fait de mentir un peu, la bonne femme. C'était un péché, mais que de souffrances elle eût évitées à son maître !

Cet abandon, en effet, était devenu sa pensée dominante. Il ne se souvenait plus du soufflet de Séraphin.

Il ne restait qu'une chose pour lui de ce passé de huit jours dans lequel sa vie venait de s'abîmer, c'est qu'on l'avait soupçonné d'une infamie.

— On me croit coupable, pensait-il, puisque l'on ne vient pas.

Il aurait donné ce qui lui restait de jours à vivre pour voir un homme du pays, un seul, n'importe lequel, ouvrir brusquement la porte, et pour l'entendre s'écrier :

— Eh ben ! c'ment qu' çà va, m'sieu le curé ?

Personne ! toujours personne ! La porte restait close, la petite sonnette d'en bas silencieuse, et la rue déserte. Souvent, le plus souvent possible, il cherchait à se réfugier en Dieu ; il priait de toute la ferveur de son âme, et, plus calme, détournait son esprit de la pensée qui l'obsédait. Il regardait les épées sur la muraille et revivait ses jours d'autrefois. Il s'efforçait de trouver du charme dans le souvenir de sa première jeunesse et des affections qu'il avait perdues. Mais que tout cela était loin de lui! C'était confus comme un rêve. Et par la fenêtre, à travers les flocons de neige qui tombaient des arbres dépouillés, il apercevait l'église, *son* église ! Et toute sa vie de prêtre repassait devant ses yeux, calme, bénie, heureuse. Il se revoyait dans les champs la fourche ou la faucille à la main ; dans les vignes, aidant les travailleurs, salué de tous, aimé de tous. Alors, il se tournait lentement vers la porte et murmurait :

— Quelqu'un va venir !

Personne!... Il rejetait sa tête en arrière et fermait les yeux. Et, sous ses paupières fermées, deux larmes glissaient et lui roulaient sur les joues.

En huit jours, la maladie avait fait d'effroyables progrès. L'abbé n'était plus que l'ombre de lui-même. Le visage était maigre, l'œil profond. Une barbe inculte et déjà longue lui donnait l'air plus effaré, plus farouche et plus triste encore. Les accès de délire devenaient plus fréquents, les minutes de raison plus rares.

Dans ses moments lucides, le pauvre abbé Tristan se rattachait à un dernier espoir, c'est que l'archevêque de Sens, qui l'avait toujours tenu en grande estime, lui rendait et lui ferait rendre justice. Il espérait un courrier, une lettre, un mot... peu de chose; mais quelque chose, enfin !

Un jour, ne recevant rien, ne voyant personne, il appela Brigitte.

— Ma bonne Brigitte, lui dit-il, la pauvre victime innocente n'en a plus pour longtemps !... Je ne puis mourir ainsi... Courez à Sens, voyez monseigneur. Dites-lui ce que vous savez, ma bonne Brigitte, tout ce que vous savez. Suppliez-le de me faire savoir sa pensée au sujet de cette triste affaire... En revenant, vous me ramènerez le curé de Villemanoche... Il viendra, lui !... il serait déjà venu, s'il me savait malade... Mais dépêchez-vous, Brigitte! il ne faut pas que vous arriviez trop tard !... Je ne puis mourir sans confession.

Brigitte monta dans la carriole du boucher et, de toute la vitesse du cheval, prit la route de Sens.

L'abbé entendit le roulement de la voiture qui s'éloignait. Il ferma les yeux, et, plus tranquille, il s'assoupit pendant quelques heures. Lorsqu'il sortit de ce demi-sommeil, il lui sembla que le jour baissait, que la nuit était proche, et Brigitte n'était pas revenue! La frayeur le prit, non la banale et vulgaire frayeur de la mort, mais la peur de mourir sans avoir reçu du ciel le pardon de ses fautes sur la terre. Il attendit encore quelques minutes, qui lui parurent des siècles — chacune de ces minutes le rapprochait de l'éternité — il sentait ses forces décroître!

Il semble, quand on attend, que la personne attendue tardera moins si l'on suit des yeux la route qu'elle doit parcourir.

L'abbé se dressa devant son lit, et, d'un bond, se précipita jusqu'à la fenêtre, qu'il ouvrit. Une rafale vint lui balayer la figure; l'hiver était dans toute sa force alors. La neige tombait épaisse et drue; de minute en minute, le vent la soulevait et l'emportait en tourbillons avec les brindilles de bois mort qui pendaient aux arbres. L'abbé, tout échevelé, tout pâle, couvert d'une sueur glacée, se pencha au dehors dans l'ouragan. Personne encore! aucun bruit de roues ou de grelots!

Il rentra et se dit: « Je vais aller au-devant d'eux! » Comment trouva-t-il assez de force pour se vêtir? Dieu le sait. Il ouvrit la porte, traversa le long couloir qui menait à l'escalier et mit le pied sur la première marche. Une rafale plus violente que les autres s'engouffra dans la chambre, dans le couloir, dans l'escalier; il faillit tomber, sa tête tournait. Le bourdonnement sourd du vent dans les profondeurs de la maison l'étourdissait. Il crut entendre sonner son glas funèbre à toutes les églises du canton!

L'archevêque et l'abbé Tristan. Dessin de Gilbert.

Une seule pensée, la dernière, était nette dans son esprit:

— Je meurs seul, abandonné de tous! je meurs sans confession!

Il essaya de descendre la seconde marche, et faillit tomber encore. C'est à peine s'il eut le temps de s'accrocher à la corde qui servait de rampe. Le pauvre homme comprit que tout était fini. Il se traîna jusque dans sa chambre, s'agenouilla au pied de son lit devant le Christ; et là, vraiment sublime dans sa résignation et sa douleur, il fit, seul, à haute voix, l'aveu de ses fautes au milieu des sifflements du vent et des hurlements de la tempête.

Puis il se releva et se déshabilla. La fièvre l'avait quitté. Le calme de l'esprit lui rendait le calme du corps. Toutes ses préoccupations terrestres venaient de s'évanouir. Son âme tout entière montait vers Dieu.

Peu à peu, lentement, doucement, il sentit ses idées se confondre, ses membres se glacer, la mort venir. Une dernière larme lui monta du cœur aux yeux, dernier tribut payé à la faiblesse humaine, et son agonie commença.

Tout à coup la porte de la maison s'ouvrit bruyam-

ment, des pas retentissaient dans l'escalier, dans le couloir, et la voix de Brigitte criait :

— Le voilà ! le voilà, monsieur le curé !

Au même instant, elle se précipitait dans la chambre ; derrière elle entrait l'archevêque de Sens.

Il tendit à l'abbé ses deux mains et, se penchant sur lui, l'embrassa doucement au front, baiser fraternel et chrétien, aussi sublime à donner que doux à recevoir.

L'abbé entr'ouvrit les yeux. Tout ce qu'une créature humaine peut donner de reconnaissance jaillit de son regard comme un éclair ! Tout ce qu'une créature humaine peut ressentir de joie étincela dans le sourire qui illuminait ses traits ! Il pouvait mourir. Il mourait tranquille, heureux. Derrière lui quelqu'un restait pour le défendre ; quelqu'un était là qui lui apportait, avec l'estime des hommes, le pardon de ses fautes devant Dieu.

Sa dernière minute était une minute de divine extase qui le payait de toutes ses douleurs.

Il essaya de parler ; son dernier soupir s'exhala dans sa première syllabe ; il n'entendit pas l'adieu du prélat, tout au plus — peut-être — le vit-il étendre les deux mains pour lui donner sa bénédiction suprême !

. . . .

La tombe de l'abbé Tristan de Taillebourg est la troisième à gauche, en entrant dans le cimetière du village. Elle est ornée de couronnes en hiver, couverte de fleurs en été, comme si la nature et les hommes voulaient obtenir du mort le pardon du mal fait au vivant.

PAUL CÉLIÈRES.

VOYAGE AU DAHOMEY.

LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX[1].

VI. — LA CHASSE AUX HIPPOPOTAMES.

Première halte. — Perplexité de Phosphate. — On se rembarque. — Les rives du Volta. — Une troupe d'amphibies. — Le souper sur l'herbe. — L'aube. — Un coin de paysage équatorial. — L'hippopotame. — Une aventure d'Anderson. — Phosphate va parler. — Une menace de mort. — En chasse. — L'attaque. — Une barque retournée. — Intervention d'un crocodile.

Chaque embarcation possédait un petit mât mobile et une voile latine ; Pouillouse, sentant un peu de brise, commanda de dresser ce mât et de déployer cette voile ; cela aida les matelots qui tiraient dru sur les avirons en poussant des *hop !* des *houp !* des *hip !* et leur permit de remonter le courant deux fois plus vite en se donnant deux fois moins de mal.

La côte était unie, sablonneuse et surtout marécageuse sur une immense étendue. Les chaloupes laissèrent à leur droite, au bout de deux heures, une longue lagune qui va rejoindre le lac Avon, passèrent, un peu plus tard, devant Adda, localité frontière d'Achanty, qui leur sembla abandonnée, et, vers midi, atteignirent un coude très-prononcé du fleuve où Pouillouse fit faire halte.

La chaleur était d'une intensité écrasante : trente-neuf degrés Réaumur ; les matelots les plus robustes n'en pouvaient plus ; Lamouroux et Pouillouse ressemblaient à des homards cuits, Phosphate soufflait, c'était le cas, cette fois, au fond de sa barque, et Philistin se disait anéanti.

On mit pied à terre, on amarra les bateaux, on dressa la tente sur un épais tapis vert de sensitive, et l'on dîna après s'être rafraîchi la tête dans le fleuve.

Le pays environnant était remarquablement beau ; il y avait surtout, sur la rive gauche du Volta, une splendide forêt de palmiers peuplée de myriades d'oiseaux au brillant plumage, de caméléons, et, malheureusement aussi, d'insectes venimeux, de hideux reptiles, de chauves-souris du genre vampire.

Philistin était muet d'admiration.

Ah ! dame ! c'est que c'était autre chose, comme végétation, que le jardin du Luxembourg, la promenade favorite de notre rentier.

— Hein ! s'écria-t-il en se tournant vers le chimiste, que vous semble de ce paysage ?

— Ma...ma...gnifique, reprit Phosphate saisissant la balle au bond et accourant dans l'espoir de pouvoir enfin se décharger du secret qui l'étouffait.

Mais peine perdue, car Lamouroux vint prendre Philistin par le bras pour le faire rentrer sous la tente, de crainte d'insolation, dit-il d'un ton paternel qui donna le frisson à Phosphate.

— Décidément, vociféra tout bas ce dernier, on nous a jeté un sort.

Le soleil brûlant ne permettant pas de se remettre immédiatement en route, on fit la sieste, et vers trois heures de l'après-midi on se rembarqua.

— Je ne peux pourtant pas me laisser assassiner, mâchonnait Phosphate en reprenant sa place dans sa chaloupe ; non, il faut démasquer les brigands, les dénoncer à ces matelots, qui ne doivent pas être de méchantes gens, les garrotter, retourner au navire, les mettre à fond de cale, les fers aux pieds, les ramener en France et les livrer à la justice !...

Malheureusement, au moment d'appeler à l'aide, le cœur lui manquait en pensant que Pouillouse, qui paraissait le garder avec un soin particulier, pourrait lui plonger son sabre-baïonnette dans le ventre avant que les matelots eussent eu le temps de se retourner pour voir ce qui se passait, et il se taisait, le cerveau plus troublé, la poitrine plus oppressée que jamais.

Le fleuve s'élargissait peu à peu, et ses rives sinueuses apparaissaient couvertes de tamarins, de hautes herbes dans lesquelles paissaient des gazelles, de minosas, de cocotiers, de bambous, de gigantesques arbres de haute futaie, de lianes et d'arbrisseaux fleuris. Par instants, un crocodile, se vautrant dans la vase, sur le bord de quelque petite crique écartée, levait la tête au passage des chaloupes, entr'ouvrait sa terrible gueule ou rentrait précipitamment dans l'eau. Plus loin, de jolies aigrettes, des pintades, des pélicans, des perroquets, des perruches, des singes, emplissaient l'air de leurs cris.

Philistin, qui, à l'imitation de la plupart des Français

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

et spécialement des Parisiens, n'avait jamais fait que ce qu'on pourrait appeler « un voyage autour de son département », était transporté, ouvrait de grands yeux, comme un enfant, admirait tout, était ému à la vue de tout.

La nuit surprit les explorateurs avec cette rapidité particulière aux régions tropicales; mais Pouillouse n'en fit pas moins continuer la route que la disparition du soleil devait rendre plus facile, espérant rencontrer les amphibies d'un instant à l'autre.

Au bout de quelques heures, les chaloupes arrivèrent au confluent d'un cours d'eau.

— Nous y voilà ! dit Pouillouse commandant la manœuvre pour aborder.

Les embarcations furent amarrées à des palmiers nains, et la troupe sauta sur la rive, où les matelots organisèrent le campement et préparèrent le souper.

— Tenez, regardez, dit Pouillouse à Philistin, à Phosphate et à Lamouroux, en leur indiquant trois ou quatre points vaseux garnis d'arbustes aux racines pendantes et éclairés par la lune; voyez-vous ces sentiers étroits qui s'enfoncent dans la forêt? Ce sont des débarcadères d'hippopotames. Voyez-vous ces sillons creusés dans la vase et, de chaque côté, bâbord et tribord, des trous pareils à ceux que laisseraient des troncs d'arbres déracinés? Ce sont des pistes d'hippopotames. Le sillon est formé par le ventre de l'animal, les trous sont formés par ses pieds. C'est par ces chemins plus ou moins solides qu'il va chercher sa nourriture dans les forêts ou dans les pâturages voisins. Attendons, et nous en verrons de belles. L'hippopotame, comme presque tous les pachydermes, est un gaillard qui n'aime pas la solitude; il doit y en avoir ici des familles, ou je n'ai jamais enfourché l'empointure d'une vergue.

Lamouroux ne se sentait pas d'aise, Philistin était aux anges; seul, Phosphate, avait l'air d'un condamné à mort.

— Ah çà! qu'avez-vous donc, cher ami? ne put s'empêcher de dire Philistin, venant vers lui le sourire aux lèvres et les mains tendues.

Phosphate toussa, souffla, écarquilla les yeux, saisit convulsivement les bras du rentier, essaya d'articuler quelques mots, et finit par demeurer comme une statue en voyant Lamouroux s'avancer en visitant les amorces de ses revolvers.

— Ha! ha! ha! ces savants!... reprit Philistin en riant, je suis sûr qu'il pense...

— Aux disputes scientifiques que ma pommade va provoquer chez ses confrères, interrompit gaiement Lamouroux, je m'y attends et même je l'espère. Il faut que l'on conteste, que l'on combatte, que l'on calomnie mon spécifique, car il n'y a triomphe que quand il y a eu lutte, et je prétends à un triomphe éclatant.

— Vous l'aurez! s'écria Philistin.

— Chut! fermez vos sabords et bourrez-les d'étoupe, dit Pouillouse en s'avançant, il ne faut pas effrayer les hippopotames, ni éveiller leur attention; autrement, adieu va!

— Le capitaine a raison, reprit Lamouroux baissant la voix, allons souper.

— Ah! m...mon ami, si vous sa...saviez, murmura vivement le chimiste à l'oreille du rentier, au moment où celui-ci se dirigeait vers le campement.

Philistin le regarda d'un air étonné.

— A table! fit sur le même ton Pouillouse, montrant à Philistin les boîtes de conserves, les outres de vin, les biscuits et le reste étalés par terre, au pied d'un palmier, et que les matelots regardaient du coin de l'œil.

Tout le monde s'assit sur l'herbe, à la turque, Phosphate toujours séparé de Philistin; Pouillouse distribua les vivres, et les mâchoires jouèrent.

Au dessert, les uns allumèrent leur pipe, les autres mirent une chique dans leur bouche, et une heure après, fumeurs et chiqueurs, repus et légèrement *émus*, grâce à de nombreuses libations de cognac, se firent leur lit sous la tente.

— Il n'y a plus à hésiter, se dit à cet instant le chimiste, en proie à une exaltation fiévreuse, demain matin, je démasquerai les brigands, et la chasse infernale qu'ils ont préparée n'aura pas lieu.

L'aube était presque levée quand les chasseurs rouvrirent les yeux, remirent leurs bottes de mer et regardèrent ce qui se passait au dehors de la tente.

Les bords du fleuve, déchirés, découpés, dentelés, se resserrant ou s'élargissant, étaient couverts d'une végétation élyséenne : le sycomore à la vaste ramure, le palmier, le mimosa aux tiges souples et noires, le cocotier, les lianes, le jonc, le roseau et une infinité d'arbres fruitiers formaient partout d'admirables bouquets sur lesquels les oiseaux commençaient à chanter, les insectes à bourdonner, les perroquets à crier.

Un troupeau d'antilopes passait au loin, sur un plateau herbeux, et le bassin, au bord duquel notre escouade avait planté sa tente, s'animait peu à peu.

Là vivaient, avec une centaine de crocodiles, vingt-cinq ou trente hippopotames de la plus belle venue, et si gras, que leur peau huileuse, tendue comme la peau d'un tambour, semblait sur le point de crever.

Chacun devait au moins peser trente à trente-cinq quintaux.

Les uns plongeaient et remontaient à la surface de l'eau, nageaient avec une agilité surprenante, jouaient entre eux; les autres mangeaient tranquillement, le corps entièrement immergé, des plantes aquatiques : lotos, nénuphar, ombak, papyrus ou quelque racine arrachée au fond du lit du fleuve.

Un de ces derniers avait pêché, sans le vouloir, en remontant, un petit cyprin doré qui s'ébattait dans la cavité de son front aplati, attendant sans doute impatiemment l'instant où l'amphibie replongerait pour regagner la pleine eau.

Une demi-douzaine étaient étendus sur une berge marécageuse, levant de temps en temps la tête pour inspecter les alentours, poussant des grognements, laissant une compagnie d'oiseaux, qui devaient être des amis, se promener, sautiller, voleter sur leur dos, enlever de leur peau les sangsues, les insectes, la vermine, qui y adhéraient.

L'hippopotame, le plus massif des mammifères terrestres, paraît être, plus encore que l'éléphant et le rhinocéros, un reste des âges antédiluviens. Les naturalistes s'accordent à voir en lui le béhémoth de la Bible, et ce verset du livre saint leur donne à peu près raison : « Voici maintenant le béhémoth que j'ai créé avec toi, dit l'Eternel à Job; il mange l'herbe comme un bœuf; ses os sont comme de fortes pièces d'airain; ses cartilages sont comme des barres de fer; il dort sous les arores ombreux, couvert de roseaux dans les marais; les forêts l'enveloppent de leur

ombre ; les saules du torrent l'entourent. Voilà qu'il absorbe le fleuve ; il semble qu'il engloutirait le Jourdain dans sa gueule. Il le prendrait avec ses yeux ; son nez passerait à travers tous les piéges. »

L'hippopotame est considéré par les Africains comme un être surnaturel, un envoyé de l'enfer, souvent comme le diable lui-même. Les musulmans surtout l'ont en horreur et lui donnent un nom qui lui convient mieux que l'appellation grecque sous laquelle nous le désignons et qui signifie *cheval de rivière;* ils le nomment *buffle de rivière.*

L'hippopotame et le buffle ont, en effet, beaucoup de points de ressemblance : tous les deux sont lourds, épais, ont la tête quadrangulaire, aiment les rivières, les marais, la vase, et sont également dangereux.

Les habitants des marais Pontins appellent le buffle : *animalaccio*, gros, méchant et vilain animal ; c'est à peu près ce que les Africains disent de l'hippopotame.

Cet amphibie, qu'on trouve encore abondamment dans tous les lacs, dans tous les fleuves de l'Afrique centrale et méridionale, parfois à l'embouchure de ceux-ci, car il s'accommode des eaux salées comme des eaux douces, et on en a vu traverser des bras de mer pour se rendre dans des îles distantes de vingt à trente milles du continent, est, ainsi que le crocodile, dont il partage l'habitat, un animal d'une étrange singularité : sa tête est démesurément large ; elle a des trous, des bosses, de petites oreilles, des yeux qu'un voyageur a comparés aux lucarnes d'une chaumière hollandaise, des narines obliques, une lèvre supérieure pendante et recouvrant une bouche, un gouffre dont l'intérieur, a écrit un savant, paraît une masse de viande de boucherie, bouche armée de canines recourbées, démesurément longues, ne faisant pas, malgré cela, saillie hors du museau. Son corps, gros et lourd, est porté sur des jambes si courtes, que le ventre touche généralement à terre. Chacun de ses pieds a quatre sabots réunis par des membranes. Sa peau, de trois à quatre centimètres d'épaisseur, couverte de quelques soies éparses sur la tête et la queue, dont la longueur ne dépasse pas cinquante centimètres, est brun rougeâtre, quand il est hors de l'eau, et bleu sombre, ardoisé quand il est au fond de l'eau.

L'hippopotame recherche, de préférence, les rivières, les lacs bordés de prairies, de riches forêts, où il sera assuré d'avoir toujours une abondante provende, car sa voracité est inouïe ; il ne mange pas, il engloutit. Quand il approche des lieux habités, il devient un fléau pire que les nuées de sauterelles. En une nuit, quelques hippopotames dévasteront une immense plantation, détruisant encore plus qu'ils ne mangeront, à l'instar des singes, se roulant sur les moissons, lorsqu'ils seront repus, et ne se retirant qu'après la ruine complète de la culture.

Que des indigènes, dépourvus d'armes à feu ou armés de mauvais fusils, les dérangent dans leur œuvre de destruction, ils se précipiteront sur eux avec furie, les broieront entre leurs mâchoires formidables et les fouleront ensuite aux pieds.

L'hippopotame ne craint ni l'homme, ni les autres animaux ; aucun, du reste, ne le provoque ; il est donc particulièrement dangereux et, par cela même, l'objet d'une persécution à outrance et continuelle.

Les noirs de l'intérieur de l'Afrique le chassent à peu près comme on chasse communément la baleine, c'est-à-dire en faisant pleuvoir sur lui une grêle de harpons, de lances, de javelots.

Anderson a raconté, *de visu*, ce genre de chasse dans ses *Voyages;* nous lui emprunterons le principal passage de son récit : « Arrivés au rendez-vous, tout étant parfaitement en ordre, les canots nécessaires à la chasse sont placés sur un radeau ; les hommes montent auprès et descendent la rivière en se laissant flotter sans bruit, au cours de l'eau. On ne trouve pas des hippopotames partout, mais seulement dans certains endroits. Quand on approche des retraites favorites de ces animaux, les chasseurs se mettent aux aguets pour découvrir leur présence que décèle, soit leur souffle bruyant, soit les jets d'eau de leurs naseaux, soit l'agitation de l'eau. Une fois que leur position est reconnue, les chasseurs les plus intrépides et les plus habiles saisissent leurs harpons, les autres se préparent à lancer les canots en cas de réussite dans l'attaque. Tous ces apprêts se font silencieusement ; personne ne parle qu'à voix basse, tout le monde est sur le qui-vive. Le souffle des hippopotames se fait entendre plus distinctement ; on tourne un coude de la rivière, on voit flotter des masses informes qui ressemblent plus à des roches à moitié noyées qu'à des êtres vivants ; elles disparaissent pour se montrer de nouveau. Le radeau s'avance sans bruit avec son noir équipage excité au suprême degré ; enfin, il arrive au milieu du troupeau qui paraît complétement inconscient du danger. Un des hippopotames nage entre le radeau ; c'est l'instant critique ; le harponneur le plus proche se dresse de toute sa hauteur, et aussitôt, le fer du harpon disparaît dans le flanc de l'animal qui, se sentant blessé, plonge rapidement. Mais ses efforts pour échapper sont vains. La ligne, le manche du harpon, peuvent se casser, le fer, lui, demeurera dans la blessure. Dès qu'un hippopotame est harponné, des chasseurs sautent dans un canot et vont enrouler la ligne du harpon au tronc d'un arbre, sur la rive ; de là, ils essayent de haler leur proie ou la fatiguent, comme un pêcheur fatigue un saumon. Si le temps manque pour cette opération, ligne et bouée sont jetées à l'eau, l'animal nage et plonge à sa fantaisie, les autres canots sont immédiatement lancés contre lui, et chaque fois qu'il remonte à la surface de la rivière pour respirer, une grêle de javelines l'assaille. Il n'est pas rare alors de voir l'hippopotame, exaspéré par la douleur, se précipiter sur les canots, les renverser avec sa tête ou les retourner avec ses défenses et couper en deux, d'un seul coup de sa puissante mâchoire, tout chasseur nageant à sa portée. »

On croirait presque assister ici à une chasse au cachalot. De fait, il y a plus d'un rapport entre ce féroce cétacé et l'hippopotame, et, s'il nous était permis de pousser plus loin la comparaison, nous ajouterions que la baleine a aussi son analogue dans l'éléphant.

Le harponnage n'est généralement en usage que chez les peuplades privées d'armes à feu, car il n'est rien de mieux, pour venir à bout de l'hippopotame, qu'une bonne carabine bien dirigée.

Sous ce rapport, nos chasseurs n'avaient rien à désirer, Lamouroux ayant convenablement fait les choses.

Une couple d'hippopotames s'approcha des embarcations amarrées, nous l'avons dit, près du campement, les flaira, regarda avec étonnement la tente dressée sous laquelle les matelots, Pouillouse et Philistin, à

plat ventre, les examinaient, et retourna vers la rive opposée où se trouvait le gros de la bande.

— Y a-t-il du danger? demanda Philistin, médiocrement rassuré à cette vue.

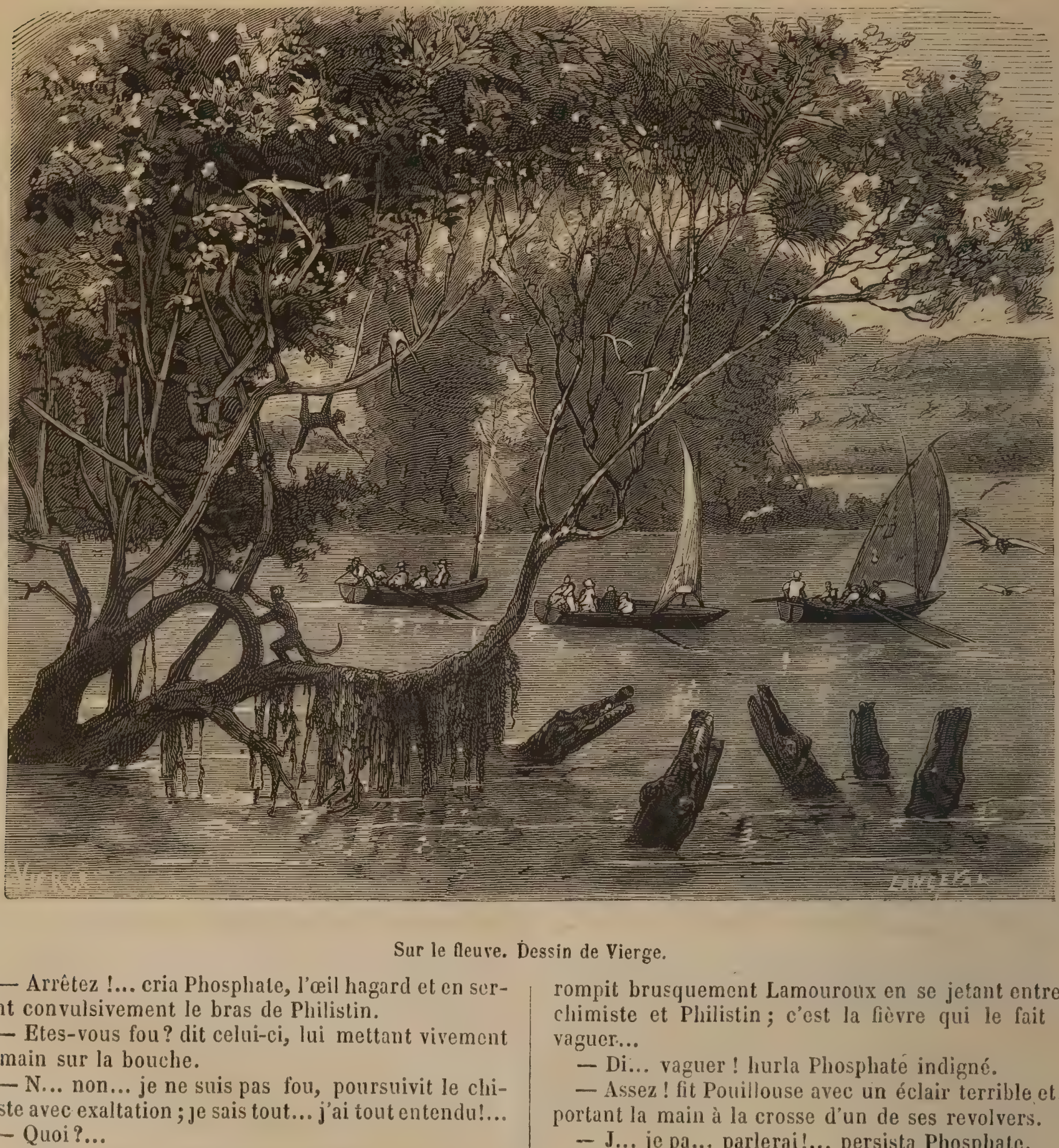
— Non, repartit à mi-voix Lamouroux, l'hippopotame est inoffensif.

— Pourtant, j'ai lu...

— Des contes; vous allez en juger.

Tout le monde se leva.

— De la prudence et pas de bruit, fit Pouillouse, c'est l'essentiel. Lamouroux et moi nous allons monter dans la première chaloupe avec trois lamaneurs; M. Philistin et Phosphate embarqueront dans la seconde, également avec trois hommes; la troisième sera pour les autres matelots. Ceux qui rameront n'ont pas besoin de s'embarrasser de leurs fusils; qu'ils prennent seulement leurs revolvers et des harpons. Je donnerai le signal de l'attaque. Dès que vous verrez l'animal blessé, mettez le cap sur lui et criblez-le de projectiles, il passera promptement de l'autre bord. Une fois le premier amphibie tué, le reste ira comme sur des roulettes, et tous les ratapias qui balandent là-bas seront ce soir remorqués là sur le sable, et demain sur *le Sapajou*. Allons, hop!



Sur le fleuve. Dessin de Vierge.

— Arrêtez !... cria Phosphate, l'œil hagard et en serrant convulsivement le bras de Philistin.

— Etes-vous fou? dit celui-ci, lui mettant vivement la main sur la bouche.

— N... non... je ne suis pas fou, poursuivit le chimiste avec exaltation ; je sais tout... j'ai tout entendu!...

— Quoi?...

— On v... veut... nous... a... a... ass...

— Ah çà, cornes du diable! Vous tairez-vous! fit Pouillouse entre ses dents et après avoir échangé un regard rapide avec son complice.

— Mi... mi... sé..., continua de même Phosphate.

— Le malheureux aura eu hier une insolation, interrompit brusquement Lamouroux en se jetant entre le chimiste et Philistin; c'est la fièvre qui le fait divaguer...

— Di... vaguer ! hurla Phosphate indigné.

— Assez ! fit Pouillouse avec un éclair terrible et en portant la main à la crosse d'un de ses revolvers.

— J... je pa... parlerai!... persista Phosphate.

— Au nom du ciel ! Cher ami ?... supplia Philistin, ne comprenant pas plus que les matelots cet incident.

— Fièvre ou non, je ne permettrai pas que M. Phosphate compromette notre entreprise et nos vies, renverse nos espérances les plus chères, nous ruine par ses sottises, articula Pouillouse d'un air menaçant;

qu'il reste à terre, s'il a peur; mais avant tout qu'il se taise, ou je lui brûle la cervelle !

— Capitaine !... dit Philistin.

— Cocardier, continua Pouillouse, appelant un matelot qui semblait être une de ses créatures, garde ce terrien, et s'il ouvre le panneau, casse-lui la tête.

Le matelot prit ses revolvers et se posa en face du chimiste qui blêmit, trembla de tous ses membres et perdit instantanément la parole.

Philistin, ému, voulut intervenir; Lamouroux l'entraîna en lui disant à l'oreille d'être sans crainte, et Pouillouse donna l'ordre d'embarquer.

Cette scène rapide s'était passée entre cuir et chair, sauf en ce qui concernait le chimiste, de sorte que si les amphibies avaient pu un instant être surpris, ils n'avaient pas eu le temps d'être effarouchés.

On embarqua, suivant l'ordre fixé précédemment : Pouillouse et Lamouroux dans la première chaloupe, Philistin dans la seconde avec trois rameurs, puisque Phosphate était cloué à terre, les autres matelots dans la troisième, et l'on s'éloigna doucement de la rive.

— Hélas, gémit, *in petto*, Phosphate en voyant les embarcations gagner le large et les chasseurs apprêter leurs armes, il va au supplice; et après lui, ce sera mon tour !...

Pouillouse et Lamouroux, comprenant que Phosphate

La chasse. Dessin de Vierge.

avait pénétré leur projet, les avait entendus discourir un soir sur le bâtiment, ne se troublèrent point pour cela; ils pensèrent seulement l'un et l'autre : « il faut précipiter le dénoûment. »

Leur intention avait d'abord été d'attaquer les premiers un hippopotame, de l'exciter, de le rendre furieux et de s'arranger de façon à ce qu'il se ruât sur la chaloupe de Philistin et de Phosphate, au lieu de se ruer sur la leur. Au fond, c'était simple, étant donnée surtout l'habileté que devait certainement avoir Pouillouse à manœuvrer; aussi s'en tinrent-ils là, malgré le contretemps qui venait d'empêcher l'embarquement du chimiste. « Nous saurons bien retrouver cette vieille carcasse, grommelèrent-ils en prenant place dans leur canot; commençons toujours par expédier celui que nous tenons. »

Les chaloupes avançaient lentement et sans bruit; le soleil se levait; la forêt s'animait; les amphibies nageaient avec une étonnante légèreté, plongeant, remontant, se retournant agilement, descendant au fond du lit du fleuve et y restant parfois jusquà cinq minutes, le maximum du temps qu'ils peuvent demeurer sous l'eau, puis reparaissant avec quelque touffe de plante aquatique qu'ils avalaient, la tête seulement hors du

fleuve. Les chaloupes ne les effrayaient guère, car ils les regardaient sans interrompre leurs jeux et leurs plongeons.

L'un d'eux, le plus gros peut-être, mangeait tranquillement une gerbe d'herbes de toute sorte qu'il avait déposée sur l'eau, devant lui ; des tiges de plantes pendaient de chaque côté de sa bouche, leur suc verdâtre, mêlé à une salive visqueuse, coulait de ses lèvres épaisses, il rejetait et avalait de nouveau des pelotes d'herbes imparfaitement mâchées, ses défenses apparaissaient dans toute leur longueur chaque fois qu'il ouvrait son horrible gueule et ses yeux, immobiles et sans expression, fixaient stupidement les chasseurs.

C'est celui-là que choisirent Pouillouse et Lamouroux.

Quand leur chaloupe, qui formait l'avant-garde, se trouva à trente pas de lui, ils épaulèrent leurs armes et firent feu.

L'hippopotame, atteint de deux balles qui se logèrent dans la peau, entre le nez et les oreilles, plongea rapidement, mais pour reparaître, peu après, à proximité des autres embarcations.

Ses congénères regardèrent l'ennemi et cherchèrent à comprendre comment s'était produit le bruit qu'ils venaient d'entendre.

Excité par l'odeur de la poudre et les entraînements irrésistibles de la chasse, entraînements qu'il avait subis même en tirant des lapins autour de Paris, Philistin mit en joue la bête et lui enleva le bout de l'oreille droite.

Les autres matelots tirèrent également. Un seul lança avec vigueur et sûreté un harpon qui s'enfonça jusqu'au manche dans le flanc du monstre.

Cette fois, la blessure était sérieuse ; l'animal plongea et remonta de l'autre côté de la chaloupe, couvrant celle-ci de sang à chaque expiration.

Huit ou dix coups de feu, dont aucun ne produisit de désordres graves, tellement sa peau était épaisse, lui firent faire une nouvelle immersion ; mais il reparut aussitôt à pic, rendu furieux par les douleurs que lui causait le harpon, bondit sur l'eau, jetant ses pieds postérieurs en arrière, produisant des vagues aussi grosses que celles soulevées dans une rivière par les aubes d'un bateau à vapeur, se rua, la gueule ouverte, sur l'embarcation de Philistin, la culbuta, saisit entre ses canines un de ceux qui la montaient, le broya, et laissant les autres se débattre dans l'eau, alla mourir sur un banc de sable où ses frères et amis s'étaient rassemblés comme pour discuter sur ce qui se passait.

A l'instant où il retournait l'embarcation, une exclamation de terreur jaillit de la berge, les matelots des autres chaloupes poussèrent un « Ah ! » strident et ils nagèrent énergiquement avec leurs avirons pour se porter au secours des naufragés en détresse.

Ceux-ci étaient trois, puisque l'un venait d'être tué, trois affolés, se débattant dans le fleuve, appelant au secours, déjà à moitié suffoqués par l'asphyxie.

L'une des barques arriva à leur aide, distançant de plusieurs longueurs celle de Pouillouse et de Lamouroux, et en recueillit deux à son bord.

Le troisième naufragé, plus éloigné de dix brasses, manqua l'amarre qu'on lui jeta parce que, à ce moment, il se retourna vivement, comme s'il eût eu peur de quelque chose derrière lui.

On lui relança l'amarre et il avança la main pour la saisir ; mais alors un tremblement convulsif agita son corps, ses yeux s'ouvrirent avec une expression indéfinissable de terreur, sa bouche se contracta horriblement, un cri aigu s'échappa de sa gorge, il leva les bras en l'air et s'enfonça graduellement dans l'eau.

Les matelots, blêmes et muets d'épouvante, demeurèrent pétrifiés devant la place où le malheureux venait de disparaître.

C'était un crocodile qui opérait une diversion en faveur de ses camarades les hippopotames en prélevant une dîme sur les chasseurs.

(La suite à la prochaine livraison.)

ARMAND DUBARRY.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE[1].

VI. — LE TRÉSOR.

Si vous me demandiez compte de mes journées, je vous dirais que je les laissais passer au milieu des courses les plus charmantes dans les bois, la lande et les environs. Mes esclaves fonctionnaient parfaitement : nos larves étaient bien soignées, les bâtiments entretenus en bon état, la saison douce et clémente, jamais je ne fus si heureux, aussi chaque matin imaginai-je une excursion nouvelle.

C'est ainsi que je découvris les *fourmis charpentières*, que je ne connaissais pas, et auxquelles on donne, je crois, le nom latin de *formica fuliginosa*. Leurs travaux sont merveilleux et bien autrement considérables que ceux de plusieurs autres insectes charpentiers que j'avais vus à l'œuvre ; et cependant, de même que les guêpes et les abeilles charpentières, elles n'ont pour outils que leurs mandibules. Mandibules toutes simples et qui n'approchent cependant ni de la construction de la tarière ou lime des *Cicadées*, ni de la scie des *Tenthrédinés*.

Ces petites charpentières ont l'air, au contraire de nous, d'être un peuple de nature inférieure et qui ne trouve de plaisir qu'à travailler. Elles sont dans un mouvement perpétuel : il est vrai que la vie doit être si pénible pour elles, que je ne puis que les plaindre de s'entêter à se cacher comme elles le font dans le bois des arbres, au lieu de se faire bâtir un palais au grand air par des esclaves asservies.

Je m'approchai de la porte, histoire de parcourir l'intérieur de ce logis d'une nouvelle espèce. Je n'avais aucune mauvaise intention, mais voilà une sentinelle qui me barre le chemin. Ce serait une erreur de ne pas les croire courageuses et fortes pour leur taille.

Comme je ne voulais pas lui faire de mal, je la prends délicatement par la taille et, la faisant passer par-dessus ma tête, je la jette tout bonnement derrière moi... Ah bien ! ce fut alors l'occasion d'un tapage infernal. En

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

moins de rien, j'en avais dix, vingt sur les bras! Au loin le rappel battait, je vis bien que j'allais avoir toute la séquelle après moi...

Je voulus parlementer: impossible; ces forcenées parlaient un patois informe et n'entendaient pas raison. Je ne pouvais pas, décemment, reculer devant de tels pygmées avant d'avoir vu ce que je voulais voir. J'en pris donc, un peu brusquement, une demi-douzaine, l'une après l'autre et les envoyai, à la volée, rejoindre la première...

J'avançais toujours au milieu de la multitude qui me pressait de toutes parts et j'atteignis ainsi le fond du vestibule, mais là, une amère déception m'attendait... la porte était trop petite pour moi!...

Ce n'est pas étonnant, ces peuples bornés n'ont pas l'habitude de recevoir des gens de notre importance!

Je rétrogradai donc noblement, non sans avoir jeté un coup d'œil prolongé sur l'intérieur de l'habitation par la porte... et par les fenêtres du premier étage, auxquelles j'atteignais très-facilement.

Le peuple me suivit quelques pas en dehors de la souche du saule dans laquelle la république était établie, mais je m'arrêtai, et tous se hâtèrent de rentrer: ils craignent et le grand jour et le grand air. Néanmoins j'avais acquis quelques connaissances de leur organisation.

D'un côté, je découvris des galeries horizontales, mais le regard ne pouvait en embrasser longtemps le développement, parce que les murs suivaient la direction circulaire des couches du bois, et, d'un autre côté, parce que les galeries parallèles étaient séparées par de très-minces cloisons n'ayant de communications entre elles que par de rares ouvertures ovales. Je dois avouer que ces travaux étaient remarquables par leur délicatesse et leur légèreté.

Au premier, j'avais eu le temps d'apercevoir des chambres séparées, faites dans les galeries au moyen de petites cloisons transversales élevées çà et là. Je vis des portes préparées par un trou rond encaissées entre deux piliers découpés dans le mur. Mais, plus loin, les sculpteurs étaient à l'œuvre: les piliers, à l'origine, courbés aux deux bouts, devenaient des colonnes régulières. Ce qui me sembla le plus remarquable à cet étage, c'est la manière dont sont ménagés les piliers qui doivent le supporter et qui sont pris dans les cloisons des galeries parallèles, que l'on réunit pour faire une grande halle.

Ce qui m'a étonné au dernier point, c'est que tout le bois que ces fourmis taillent est teint en noir, comme par de la fumée. D'où cela vient-il?... Ma foi, je n'en sais rien. Est-ce un gaz émané des fourmis? Est-ce une teinture fournie par leur salive?

Depuis quelque temps déjà j'entendais résonner des pas d'hommes autour de moi, car nous avons l'oreille si fine que nous les entendons, ainsi que les autres animaux, bien avant qu'ils puissent nous apercevoir. Je me retourne et j'aperçois deux hommes qui semblent chercher des yeux quelque chose dans le bois, regardant sur le sol, comptant un certain nombre de pas dans des directions différentes.

— Peste soit du vieux podagre, dit l'un, il avait perdu la tête de frayeur, et nous ne retrouverons jamais rien!...

— Qui sait! reprend l'autre, il n'était pas si sot que vous le croyez...

— Peuh! prendre pour indice un arbre, c'est déjà stupide... Il peut être coupé... mais ne pas le marquer, ne pas le désigner d'une manière sûre, c'est insensé!

— Le fait est...

— Où veut-il, à présent, que nous trouvions son arbre?...

— C'est vrai,... cela n'est pas facile...

— Pas facile!... Impossible!... voulez-vous dire! Il y en a dix ici, qui répondent au signalement voulu.

— Remuons un peu ces buissons...

— Ah!!!...

— Quoi?...

— Le tabis!!!...

— Quel tabis?

— Le voilà!!! Les fourmis l'ont amené à la surface du sol!!!

— Quelle chance!...

Je me hâtai de rentrer à la fourmilière, car le soir arrivait à grands pas, mais le repos ne vint point pour moi.

A peine la nuit fut-elle faite, que des coups violents éveillèrent les échos des bois, notre maison volait en éclats, la pelle et la pioche fouillaient notre belle construction si laborieusement élevée... Les larves chargées sur nos esclaves furent le précieux bien qu'on chercha à sauver.

Vous eussiez vu nos fidèles esclaves courir de tous côtés, au milieu de la nuit, s'aidant les unes les autres, s'efforçant de mettre en lieu sûr l'espoir de notre race. Oh! la terrible nuit!... Quel lamentable spectacle, que ces pauvres insectes fuyant éperdus sous les rayons blafards de la lampe des chercheurs!

— Ah! les maudites fourmis! disait l'un, comme elles mordent!

— Plains-toi donc! sans elles, tu n'aurais jamais trouvé notre affaire.

— C'est égal, elles pincent comme des diables. Au fait, qu'est-ce que cela leur importe la monnaie du grand-père!...

— Mais leur nid que tu bouleverses, leurs larves que tu détruis...

Bientôt, sous les éclats de la lanterne, sortirent de terre, au milieu d'une magnifique nappe de damas or et soie cramoisie, une cassette et des vases d'argent admirablement ciselés... Tout cela brillait dans l'ombre noire du bois et de la nuit, c'était splendide!

— As-tu la clef?

— La voilà, frère!

— Donne!... Par Dieu, grand-père avait eu une fameuse idée de la laisser dans sa chambre avec son manuscrit.

Il ouvrit la cassette, l'or et les diamants ruisselaient sous ses doigts.

— C'est bon, referme-la et partons!...

Ils refermèrent précipitamment la cassette, enveloppèrent le tout dans la nappe de tabis, puis la nappe elle-même dans un de leurs manteaux, éteignirent la lanterne et disparurent dans la lande.

VII. — LES TERMITES.

Le lendemain matin, je me trouvai dans un hôtel antique de Rochefort, où les deux frères étaient rentrés.

Enveloppé la nuit dans la nappe de Tabis, je n'essayai pas de me regimber: c'eût été inutile. Je me laissai emporter, m'abandonnant à mon étoile, et ce fut là le commencement de mes voyages.

J'étais à Rochefort, tout voisin de la préfecture, et dès que les chercheurs de trésor eurent déposé leur fardeau dans une chambre où ils l'emportèrent, je sortis de ma cachette et me hâtai de gagner un endroit abrité où je pusse prendre quelque repos. Je trouvai un excellent refuge dans le coffre à bois sur lequel le tabis avait été déposé contenant son précieux dépôt.

Cependant une odeur singulière, perceptible seulement pour nos organes délicats, me semblait remplir toute la pièce : et j'entendais autour de moi comme un frémissement particulier accompagné de petits coups répétés qui me donnèrent beaucoup à penser. Dans quel coupe-gorge étais-je tombé?

Je m'assoupis, néanmoins, appuyé à une bûche, et je ne sais si je rêvai, mais il me sembla que j'entendais couler quelque chose ou passer quelqu'un dans la bûche, comme si son intérieur eût été habité. Je me promis d'examiner le lendemain ce qui avait pu me causer cette singulière illusion, et finis par m'endormir tout à fait... non sans avoir longtemps attendu le silence de la nuit; silence qu'on sent venir, monter, à mesure que l'ombre devient plus complète. Ce fut tout le contraire : plus la nuit se fit, plus le bruissement, le frôlement s'accentua, non-seulement dans la bûche à laquelle je m'appuyais, mais encore dessus, dessous, tout autour de moi...

Au jour, tout s'assoupit et devint silencieux!

C'était le moment de m'enquérir de la cause de ce que j'avais entendu. Je courus, j'inspectai; je ne vis rien... rien! Partout cette odeur de bêtes que j'avais sentie la veille! Enfin, je sortis du coffre à bois et, remontant sur la fenêtre, je profitai d'un pied de vigne pour descendre commodément dans le jardin. J'y fis un abondant déjeuner de quelques fruits tombés... mais toujours l'odeur que j'avais remarquée me poursuivait...

Cependant je ne voyais rien d'extraordinaire. Je résolus de descendre dans de belles caves dont l'escalier s'ouvrait devant moi.

— Ça des caves? me dis-je en avançant avec précaution; ce sont des grottes naturelles! Je vois des stalactites, et voici, le long du mur, des colonnettes engagées de matière calcaire...

J'examinais curieusement ces sortes de pilastres, quand mon oreille y perçut le même bruissement que dans la bûche de la boîte au bois... Je reculai vers un coin sombre pour m'arrêter à réfléchir. Comme j'en approchais, je vis s'élever devant moi une fourmi — je la reconnus de suite — mais d'une espèce différente de toutes celles que je connaissais jusque-là dans le pays.

— Qui vive? me dit-elle.

— Ami! répondis-je.

— Ami? Tu es fourmi, cependant?

— Oui, *Polyergue rougeâtre*; et toi?

— Moi, *Termite Lucifuge*...

— Ah! ah! J'ai entendu parler de vous...

— C'est bien... Que viens-tu faire ici?

— Je me promène et ne veux vous attaquer en aucune façon.

— Tu as bien raison. Regarde seulement mes pinces, elles te couperaient en deux comme un sabre coupe un navet. Tu dois voir que je suis un soldat de la termitière et que je suis plus fort que toi...

— Qu'est-ce que cela me fait? Si vous m'attaquez, vous me couperez en deux probablement; mais vous ne m'empêcherez pas de vous inoculer au même moment mon acide, et vous en mourrez demain! Ne vous y frottez donc pas! Voulez-vous, au contraire, me recevoir en ami? Je voyage, je m'instruis, je suis inoffensif et peux vous donner quelquefois un coup de main ou un conseil.

Le sabre obéissant. Dessin de Mesnel.

— Moi!... je me moque de ce que tu peux valoir. Je suis un soldat, et, comme tel, je n'ai point à raisonner sur le que, le qui ou le pourquoi. Je suis un sabre obéissant, voilà tout! et je m'en fais gloire!...

— Sabre obéissant, tu me donnes une furieuse envie de visiter ta nation; n'existe-t-il donc pas une autorité chez vous, à laquelle tu puisses soumettre ma demande?

— Si, le grand conseil.

— Eh bien, sabre obéissant, mon ami, va lui demander, pour un philosophe, la permission de visiter votre république..... C'est mon plus cher désir.

— Soit, attends-moi ici! Et surtout ne t'éloigne pas, il pourrait t'arriver malheur! Il y a des sentinelles partout, et toutes n'auront pas tant de patience et de bon vouloir que moi...

— Merci du conseil.

Il disparut. Je m'assis et l'attendis, assez intrigué de la tournure que prenaient les choses, étudiant un peu le terrain autour de moi et décidé à m'enfuir rapidement si la négociation ne réussissait pas. Je prévoyais que mon ami le Sabre obéissant me tomberait dessus avec un ensemble parfait.

Il n'en fut rien. Au contraire, permission de visiter me fut octroyée de la meilleure grâce. On m'invitait même à présenter une requête au couple royal, et l'on adjoignit au Sabre obéissant un autre Sabre encore plus gros et plus solide pour m'accompagner partout, afin qu'entre ces deux Sabres je ne courusse aucun danger de la part de la populace.

— Quand vous voudrez, seigneur, me dit le premier Sabre en s'inclinant :

— Peste! pensai-je en moi-même, nous ne nous tutoyons plus! C'est tout à fait grand genre! ce que c'est que la faveur!...

Nous tournons la colonne voisine et, dans le coin le plus noir, j'aperçois une porte qui s'ouvre ; j'avance... Cette porte, c'est la tête monstrueuse d'un soldat qui la forme, et qui, fermant le trou, est de la même couleur que le mur environnant, et rend impossible de dehors et dans l'ombre de rien distinguer. Le soldat retire sa tête. Nous entrons...

Nous sommes dans une magnifique galerie, d'au moins un centimètre et demi de haut, longue à peu près d'autant, polie comme du silex et bâtie en mortier superbe. Partout autour de nous un peuple immense, montant, descendant en ordre, sans trouble, les uns à droite, les autres à gauche. C'est ainsi que nous arrivâmes à une place spacieuse : plusieurs ouvertures régnaient au pourtour et donnaient accès dans des chambres à voûtes surbaissées, assez spacieuses pour contenir trente à quarante ouvriers. J'entrevoyais, au fond de ces pièces, encore d'autres portes très-basses, qui donnaient évidemment accès dans d'autres appartements intérieurs ; cette fois, ces portes étaient beaucoup plus basses, mais toujours larges, et cinq ou six ouvriers pouvaient partout passer de front.

La reine des termites. Dessin de Mesnel.

A peine mes gardes du corps furent-ils entrés sur la place, qu'ils commencèrent à se trémousser de tout leur corps et à frapper le sol de leurs pinces. Aussitôt tous les termites présents firent comme eux, agités de trémoussements et frappant la terre de leurs mandibules.

Je reconnus, à ce moment, le frémissement et les petits coups que j'avais entendus au commencement de la nuit.

De tous côtés, autour de nous, c'était une activité fébrile qui semblait pousser les individus. Personne au repos, tout le monde travaillant, mais partout ce travail organisé sans trouble, sans embarras : je reconnus que là, comme chez nous, chacun savait ce qu'il avait à faire et l'accomplissait en conscience.

C'est d'autant plus méritoire chez ce peuple, que les termites ne sont point de la même espèce que nous, ni même du même genre, ni même de la même famille : c'est ce qui m'explique pourquoi leur odeur m'était pénible et m'avait si désagréablement frappé. Les termites sont d'un *ordre* voisin, mais différent du nôtre. Nous, nous appartenons aux *Hyménoptères*, avec les abeilles, les guêpes, les frelons, etc.; eux, appartiennent aux *Névroptères*, avec les demoiselles, le fourmi-lion, notre ennemi, et bien d'autres...

Cependant nous montions toujours, de galerie en galerie, de chambre en chambre, et la promenade ne

semblait pas près de finir ; mes gardes du corps marchaient à mes côtés avec la régularité de balanciers de pendule : ils allongeaient les jambes et me fatiguaient horriblement.

— Cher Sabre obéissant, dis-je à mon compagnon, le premier soldat qui trottait toujours, allègre, à mes côtés, où allons-nous, s'il vous plaît? A force de marcher au milieu de l'obscurité presque absolue où nous sommes, je perds le sentiment des distances. Il me semble cependant que nous avons dû parcourir plusieurs kilomètres; je me sens écrasé...

— Vraiment, mon ami Polyergue! vous n'êtes cependant pas au bout de vos peines. Nous pourrions trotter trois jours comme nous le faisons, que vous n'auriez pas encore parcouru tous nos domaines...

— Grand Dieu! mais où allez-vous donc?...

— Ah! visiteur curieux, persuadez-vous bien qu'il y a la même différence entre une fourmilière et une termitière que, chez les hommes, entre une chaumière et une cathédrale.

— Vous êtes modeste.

— Je suis juste, tout au plus. Songez que nous occupons toute la préfecture, depuis le haut jusqu'au bas. Toutes les poutres, tout ce qui est bois dans l'hôtel, est maintenant notre domaine. Nous avons même, comme ici, rencontré des aubaines imprévues qui nous ont permis de nous créer de spacieuses chambres de réunion. Nous sommes ici dans le carton n° 16 des archives du département, et...

— Quelles belles voûtes!

— N'est-ce pas?... Oh! c'est que nous savons parfaitement nous arranger. Nous avons mangé tout l'intérieur des paquets, et, ce que nous avons laissé, c'est l'enveloppe extérieure et le bord des feuillets pour nous tenir cachés; car vous savez que les hommes nous ont baptisés *Lucifuges*. Ils ont eu raison, car nous ne pouvons pas souffrir la lumière.

— Vous trouvez tout à la fois, ici, le vivre et le couvert.

— Certes. Malheureusement cette belle provision tire à sa fin. Dernièrement, nous avons découvert, au fond d'un des cartons en exploitation, des crayons. Ma foi! nous les avons mangés : bois, mine et tout... C'était fort bon!

— Je le crois.

— Chut! taisez-vous... Il est inutile de causer une émeute de curiosité dans le sanctuaire où je vous conduis. Au milieu de nos gardes du corps, vous passerez à peu près inaperçu et j'aurai rempli mon mandat.

En ce moment, nous nous mêlions à une grande foule de peuple que je pouvais estimer à plusieurs milliers d'individus au moins : ils tournaient tous dans le même sens autour d'une admirable et énorme salle bâtie dans un des plus grands cartons. C'était la chambre de la reine, de la mère, comme vous voudrez!

Le spectacle le plus étrange se présenta alors à mes yeux; il n'était pas sans analogie avec ce qui se passe chez nous, mais dans des proportions si gigantesques, que j'en demeurai frappé de stupeur! Au milieu de la chambre gisait un être immense, incroyable, dont la tête, le corselet, me semblèrent assez semblables à ceux des autres termites, mais dont l'abdomen était prodigieux, indescriptible... La reine était déjà vieille, d'après ce que j'appris, et, comme son abdomen grossit sans cesse, celui-ci atteignait *quinze centimètres* de longueur!... Il était au moins *deux mille fois* plus gros que le reste de son corps!...

Ce sont là des dimensions dont vous n'avez aucune idée, vous autres hommes. Votre constitution étriquée et non élastique ne vous rend pas capables d'un développement semblable.

Me comparant aux termites, je calculai que la reine devait peser autant que *trente mille* des ouvriers qui circulaient autour d'elle. Véritable montagne, elle a perdu ses ailes et ne peut faire un pas : elle est là, sur le ventre, ayant à côté d'elle le roi, qui a perdu ses ailes, lui aussi, mais n'a changé ni de forme, ni de dimension, et se borne à remplir les fonctions de mari de la reine.

Les travailleurs et les soldats font assez peu attention au roi, mais tous s'occupent de la reine. Les uns lui donnent à manger, les autres sont occupés à enlever sans cesse les œufs qu'elle pond sans interruption, et cette fécondité est, à mes yeux même habitués à ce spectacle, merveilleuse. D'où j'étais placé, je voyais, comme d'une sorte de tribune, que cet immense abdomen n'était qu'un vaste ovaire dont les branches multipliées renferment en si grand nombre les germes en voie de développement, qu'il s'en trouve toujours un de mûr.

A travers la peau amincie et devenue transparente, je voyais très-bien les canaux sans cesse animés de mouvements de contraction, tantôt sur un point, tantôt sur un autre.

Grâce à cette merveilleuse conformation, la reine pond, sans s'en apercevoir probablement, au delà de soixante œufs par minute, c'est-à-dire plus de *quatre-vingt mille par jour!*

Cela toutes les secondes, aussi régulièrement qu'une machine...

Cette myriade d'œufs, promptement recueillis par les travailleurs, est emportée dans des couvoirs. Il en sort bientôt des larves d'un blanc de lait qui sont soignées avec tout le talent des nourrices les plus dévouées. Ce que je trouvai de plus curieux, c'est que, en redescendant dans les caves où sont disposés ces couvoirs, j'aperçus que les parois des murs étaient préparées par les termites, ainsi que de vraies plates-bandes de jardin, en vue de la nourriture de leurs larves.

Grâce à la chaleur humide qui règne dans ces réduits et que les termites savent entretenir, partout poussent sur les cloisons, sur les murs, des champignons microscopiques, des moisissures qui forment un aliment spécialement approprié aux premiers besoins des enfants.

Si les termites appartenaient à la noble et intelligente nation des fourmis, je serais porté à croire qu'ils ont assez d'esprit pour semer eux-mêmes les champignons, et je me serais enquis de la manière dont ils s'y prennent.

Mais comment penser que des êtres qui appartiennent à une grossière famille dont les fourmis-lions font partie peuvent posséder les instincts épurés et nobles des agriculteurs?

Quant aux évolutions des mâles, des femelles et des ouvrières, elles sont tout à fait semblables à ce qui se passe chez nous.

Aussi passai-je rapidement devant ces logements des termites de ces diverses catégories, et je parvins à regagner la porte sur l'escalier.

Arrivé là, le soldat-portier voulut bien retirer sa tête, et je pris congé de mon ami le Sabre obéissant, ainsi que de son compagnon. Je fus vraiment content de respirer un peu d'air frais sur l'escalier et de voir la lumière du jour en remontant dans le jardin, d'autant plus que la nuit allait venir bientôt et qu'il me fallait chercher à souper.

Hélas! tout semblait dévoré dans le jardin; je n'y trouvai donc pas grand'chose, même ce qu'il faut à une fourmi!...

Plus de fruits, tout avait été mangé pendant la journée par divers animaux, gros et petits. Que faire? Se coucher sans souper...

Je m'y résignai... de force! et me promis bien, le lendemain, dès l'aube, d'aller marauder sur le port, certain d'avance d'y faire ample curée.

VIII. — LES CANCRELATS.

Le sucre ne manquait pas sur le port de commerce, car je me gardai bien d'aller perdre mon temps dans le port militaire : les boulets, les canons et le reste formeront toujours un piteux régal pour les fourmis! Me voilà donc attablé aux environs de gros sacs qu'on chargeait et déchargeait autour de moi. Je m'étais mis à l'abri, près d'un des pieds de la balance, et là, j'attrapais toujours quelque bonne aubaine qui roulait des sacs pesés jusqu'à moi.

Cet état d'abondance dura plus d'une semaine. Par malheur, ce qui était vraiment fort désagréable, c'est qu'une grande quantité d'autres bêtes, attirées par le sucre, venaient me disputer ma nourriture et se montraient souvent si dangereuses pour moi, que j'abandonnai la place. Enfin, je découvris, dans une de mes courses, le passage par lequel les matelots arrivaient, apportant sur leur dos les gros sacs de sucre; c'était une sorte de planche large qui passait au-dessus de l'eau. C'est ainsi que j'arrivai à la source même du sucre!

Quelle chance! Là, du moins, j'étais en sûreté. Là, bien mieux, on peut manger *à bouche que veux-tu?* Aucun besoin de se gêner : le sucre est partout! La paroi elle-même de la chambre dans laquelle je me trouvais est tellement sucrée, qu'elle en est imprégnée : en la léchant, on vit!

— Allons! Nous passerons quelque temps dans cette agréable résidence! Après, nous verrons.

Et je m'installai là commodément, entre des objets arrimés avec soin, comme disaient les matelots.

C'est ainsi que je passai une quinzaine de jours sans être dérangé. A peine entendis-je marcher quelques hommes : la maison semblait tout à fait abandonnée; mais, un beau matin, on fit un tapage terrible. Ce n'étaient que ballots, que barriques qui tombaient ou descendaient dans la chambre que j'habitais et l'encombraient de toutes parts. Vingt fois je manquai d'être écrasé!

Enfin, le bon Dieu eut pitié de moi et le calme se rétablit presque aussi complet qu'auparavant; seulement, tout était plein et il ne faisait plus jour. Décidément, la place n'était plus tenable; je résolus d'en changer. Que diable! Je trouverai bien sur le port un asile où je jouirai, au moins, de chaleur, de lumière et même d'un peu de tranquillité...

Aussitôt dit, aussitôt fait! Je me mets en route. J'avise une belle et grosse corde qui pendait; je m'élance, la suis, et me voilà au jour en passant entre elle et la planche qu'elle traverse. Quelle belle lumière! quelle bonne brise rafraîchissante! Mais quelle singulière odeur!...

Où suis-je?... Je n'en sais absolument rien.

C'était bien le cas de grimper à de grandes échelles qui montaient en l'air... Je le fis, et j'arrivai au sommet d'un mur de bois, d'où l'on voyait tout autour.

De l'eau!..... Rien que de l'eau!..... Partout de l'eau!!!

Ce devait être la mer...

Ma maison était un navire!!...

Malheureux! J'étais perdu à jamais pour la France. O mon pays! ô ma patrie! Mais quel remède?...

Aucun! Il fallait subir la mauvaise destinée que mon imprévoyance et mon étourderie m'avaient préparée. Allons! le mieux encore est de faire *contre fortune bon cœur!...*

Vivent les voyages! puisque je ne puis reculer.

Je me garai dans un coin, j'observai et j'écoutai.

Deux matelots causaient non loin de moi.

— Tu as été au Para, toi?...

— Au Para? me dis-je. Au Para?... Qu'est-ce que cela peut être?

— Pardieu! c'est la quatrième fois...

— Ah! répondit l'autre en faisant la moue...

— Mais, oui, ma vieille! Même qu'on y est très-bien!

— Y a-t-y du rack?...

— Il y a du rack.

— Ah!...

Et mon voisin fit encore la moue... Mais, voilà qu'il porte la main à sa bouche et en retire... Ce qui lui faisait faire une si belle moue...

C'était sa chique, qu'il plaque philosophiquement sous le bordage, pour la retrouver au besoin...

— Et y a des fruits de toutes les couleurs... puisque c'est en Amérique...

— Ah! c'est en Amérique...

Cette nouvelle me fit fuir immédiatement.

— Comment! nous allons en Amérique! dis-je; en Amérique! Imprudente, que vas-tu devenir? Vit-on jamais fourmi s'engager dans des aventures semblables?... et ne vas-tu pas perdre la vie au premier pas? Quelle désastreuse équipée!... Enfin, il n'y faut plus penser... Le mal est fait. Songeons à nous mettre en sûreté...

Je m'acheminai vers la cale, car c'était là où j'avais été surpris par le départ du navire; c'était là où se trouvaient les provisions qui m'avaient séduit; c'était là où je pouvais espérer une nourriture abondante et en même temps une retraite capable de me cacher. Je furetai donc dans tous les coins pour trouver une demeure; mais, chose extraordinaire! tous les coins étaient occupés... Partout je voyais d'horribles mandibules s'ouvrir à mon approche. Quel animal si hargneux était donc là?...

Je me rabattis sur les fentes... Partout, partout, je rencontrais les mêmes mandibules menaçantes, surmontées des mêmes yeux féroces, qui me faisaient frissonner jusqu'aux moelles. Heureusement, pas un de ces êtres hideux ne bougeait. Désespérant de trouver mieux, je m'enfonçai dans la muraille du navire, à la place d'un petit clou qu'on avait arraché. J'y étais fort mal : la cavité était profonde, mais si exiguë, que j'avais été obligé d'y entrer à reculons. Ce fut ce qui me sauva.

A la nuit commença autour de moi un branle-bas incroyable, inimaginable... Le navire sembla s'animer : l'espace s'emplit de formes noires et brunes, hideuses, énormes, qui volaient lourdement, se heurtant aux murs et aux poutres, qui couraient comme des lévriers déchaînés le long des arêtes des poutrelles, et venaient, horreur! sentir et souffler à l'orifice de ma retraite...

Ils étaient là au moins une douzaine, gros, moyens, ou petits, se poussant, se glissant les uns sur les autres pour arriver à me dévorer des yeux; ils allongeaient au dedans pattes, mandibules et antennes... et moi, je me reculais aussi loin que l'espace me le permettait.

Pendant ce temps, de gros animaux poilus rugissaient en galopant sur toutes les matières qui remplissaient le navire.

Ils se battaient affreusement, bousculant tout sur leur passage. Je n'avais jamais vu des animaux semblables; certains d'entre eux étaient presque aussi gros que nos voisins les lapins de la lande.

Ah! quelle horrible nuit! Combien de fois les terribles bêtes, se poussant avec une conviction féroce, avaient-elles avancé leurs griffes presque à me toucher!...

Je sentais que, si leurs serres m'atteignaient, c'en était fait de moi. J'étais arraché de ma retraite et croqué d'une bouchée. .

Quelles angoisses!

Enfin, le matin parut, et, avec lui, des matelots vinrent ouvrir un des panneaux qui fermaient la cale. Une brillante clarté inonda notre retraite et me rendit un peu de courage. Nous autres Polyergues ne savons combattre qu'au grand jour.

Avançant la tête avec précaution, je vis que toutes les bêtes puantes qui m'avaient si furieusement assiégé rentraient dans leurs fentes, leurs trous, se cachaient à l'abri du jour derrière tous les objets qu'elles rencontraient.

— Ah! elles ont peur du jour! dis-je : Moi, c'est le contraire; il faut profiter de cet avantage, il faut fuir... Fuir? où fuir?...

L'occasion est chauve, dit le proverbe : je me précipitai à toutes jambes au travers des obstacles; je volais!! Mais, au moment où je me croyais bien seul, un de ces animaux enragés saute du plafond sur les sacs où je courais de toutes mes forces, et se met à ma poursuite avec une vitesse surprenante...

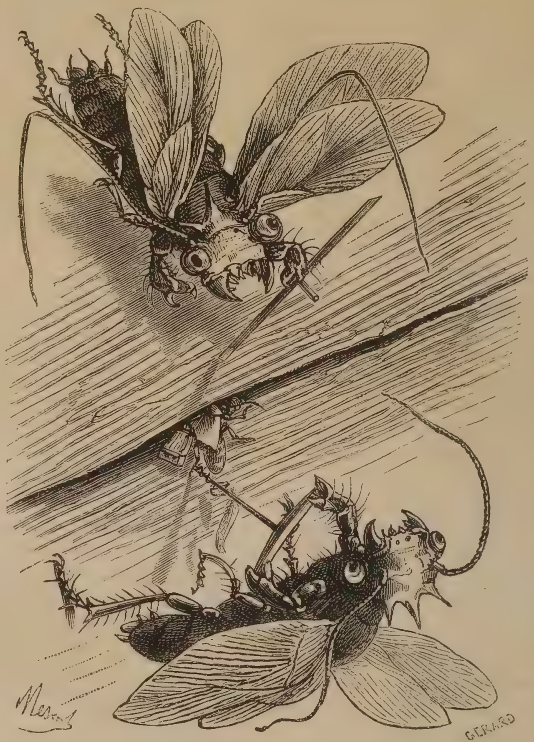
— O Seigneur! Tous ne craignent donc pas le jour!... J'étais abasourdi.

Au premier moment, je désespérai de moi, je me sentis perdu, j'hésitai si je fermerais les yeux, attendant stoïquement la mort...

— Un effort de courage!!... Pourrais-je le faire?

— Oui!!... je le ferai. Il ne sera pas dit qu'un foudre de guerre chez les siens, qu'un hercule au grand cœur se laissera lâchement égorger comme un mouton!...

Cependant mon ennemi chevauchait sur ses grandes pattes et gagnait du terrain à vue d'œil... Dans mon trou j'étais, hélas! à l'abri; tous étaient trop larges pour pouvoir y pénétrer; mais à présent j'étais isolé, à découvert... et je fuyais à toutes jambes, quand, soudain, une fissure se rencontre devant moi. C'était la porte du panneau que les matelots avaient renversée sens dessus dessous. Comme elle était bombée, je m'y glisse et m'avance aussi loin que me le permettent et ma taille et ma frayeur.



Les cancrelats. Dessin de Mesnel.

Hélas! mon ennemi était bien plat, plus encore que je ne me le figurais... Il arriva très-près de moi, mais pas assez pour m'atteindre. Je me faisais si petit! J'étouffais, mais, jouant des coudes et des pattes, je fuyais toujours, lentement, mais enfin je m'éloignais. Lui, plus empêché que moi, perdait du terrain et d'ailleurs nous approchions des bords du panneau, sur lesquels frappait le plein soleil. Déjà je sentais la chaleur bienfaisante de l'astre du jour qui doublait mes forces.

Je sortis au galop sur le pont, et, voyant une porte entr'ouverte devant moi, je m'y précipitai.

Il était temps! La bête sortait de dessous le panneau...

Alors, elle retrouva ses ailes, auxquelles je ne pensais plus, fit un bond effroyable et me chercha, car, éblouie, elle m'avait perdu de vue...

J'avoue que je ne perdais pas mon temps! Au hasard, je montais le long du pied de la table qui me cachait à elle et, bientôt, je débouchais au milieu de papiers, de plumes, de crayons, sur le propre bureau du capitaine.

Horreur!... la bête était devant moi...

J'étais perdu, cette fois, quand un cure-dent en plume s'offrit à moi... M'y précipiter fut l'affaire d'un clin d'œil... J'étais du moins à l'abri...

Comment peindre les efforts désespérés du monstre pour me forcer à sortir de ma retraite?... Voyant qu'il avait beau me faire rouler avec ma prison transparente et que je n'en sortirais pas, il se mit à en ronger les extrémités coupées en biseau. Je voyais ses mandibules arracher des lambeaux à chaque extrémité... Ah! il y allait de bon cœur, le gredin!

Un bruit se fit entendre, mon ennemi s'envola...

Le capitaine entrait dans son cabinet. Il se mit à son bureau et, s'asseyant, appuya sa tête entre ses deux mains et se prit à songer. Pensait-il à sa mère, à sa fiancée, à ses plaisirs passés, à ses devoirs présents? Le savais-je?

Tout à coup ses yeux tombèrent sur moi.

— Une fourmi de France! s'écria-t-il, et, saisissant le cure-dent, il le tint devant ses yeux.

— Pauvre petite bête! Quelle idée t'a prise de venir avec nous au Brésil?...

— Tiens! pensai-je à part moi, c'est bon à savoir. Nous allons au Brésil...

— Par quel singulier concours de circonstances es-tu réfugiée dans un cure-dent de plume? Une poursuite, peut-être... Qui donc t'a poursuivie?...

Et, considérant les bords de mon cure-dent où mon terrible ennemi avait si vaillamment aiguisé ses dents :

— Les cancrelats!... Les affreuses bêtes! Maudite engeance! Oh! pauvre petite compatriote, je te défendrai : va! tu ne seras pas mangée par eux, n'aie plus peur!...

Alors, se levant, le bon capitaine atteignit un compotier de verre dans lequel il versa du sable bleu qu'il avait sur son bureau, mit par-dessus mon cure-dent, ajouta autour une ou deux pincées de sucre, quelques pruneaux. Cela fait, il replaça le couvercle de cristal, puis...

— Chère petite bête! dit-il alors, reste avec moi. En te voyant tout à l'heure sur ma table, j'ai songé à mes jeunes années. Demain encore, en te voyant, je penserai à cela!... Ah! la vie! quel triste passage!...

Dans un cure-dent. Dessin de Mesnel.

Le capitaine ouvrit brusquement la porte de sa cabine, et j'entendis ses pas s'éteindre en s'éloignant...

J'étais prisonnier!...

Mais, du moins, mon ennemi et sa terrible séquelle ne parviendrait jamais jusqu'à moi.

J'étais en sûreté!

De longs jours s'écoulèrent ainsi en compagnie de mon bon ami le capitaine, dont l'affection ne se lassa jamais.

Tous les matins il venait *causer avec moi*, ainsi qu'il le disait, mais en réalité causer avec lui-même et caresser de chers souvenirs.

Quel cœur d'or! quels admirables sentiments! Et aussi quels excellents repas!

En général, l'homme est un long, lent et lourd animal qui nous déteste et dont nous nous rions par notre nombre et notre adresse; mais maintenant j'en connais un, dans le nombre, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. C'est le capitaine Urbain.

En somme, la traversée fut admirable.

A peine un grain ou deux en varièrent un peu la monotonie.

Nous étions arrivés, et mon brave ami ne se départait pas de ses bons soins.

Une fois, cependant, il manqua à son rendez-vous ordinaire; un jour s'écoula sans qu'il vînt renouveler mes provisions.

Un second jour s'écoula lentement, sans sa visite... Où était-il, mon Dieu?... malade?...

Un troisième jour passa... Mes provisions étaient épuisées.

Les reliefs que je dédaignais dans l'abondance, je les avais tous consommés! Plus rien!... Il viendra demain...

La faim me torturait..... Mourir! mourir! Ce mot me tintait lugubrement aux oreilles...

Et il ne vient pas!

Je contemplais, pour la centième fois, les alentours de ma prison de verre : partout le silence et le désert! lorsque, levant les yeux au plafond, il me sembla voir que le couvercle du compotier, placé un peu de côté, par mégarde, ne fermait pas exactement, et que je pourrais peut-être me glisser par l'ouverture...

Mais comment monter là?...

A l'œuvre! Il faut essayer.

Je pris, à brassées, les détritus de fruits qui remplissaient ma prison, queues en bois immangeables, pelures, pepins, épluchures sèches, dures comme le fer, et je les enchevêtrai. Je les accumulai de la manière qui me sembla la plus solide.

J'étais fort et j'avais reçu de bonnes leçons dans mon enfance.

Je travaillai ainsi dans les angoisses de la faim, avec un acharnement sans égal.

Il fallait vaincre ou mourir!...

Je vainquis... Je passai!...

Et tombai sur la table presque inanimé.

Heureusement, un pain à cacheter qui se trouva à côté de moi me permit de ranimer mes forces. Je me cachai dans un porte-crayon et, aux premiers rayons du soleil, je me mis en quête d'un moyen de sortir du cabinet.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

SOUVENIRS DU MEXIQUE.

LES OPALES.

I

« Oajaca, 11 février 1872.

« Mon cher Georges,

« Je ne viens pas t'apporter de banales consolations. Doublement frappé dans tes intérêts et dans tes affections les plus chères, ce n'est pas là ce que tu dois attendre de moi. La perte de ta fortune n'est rien, ou peu de chose du moins, puisque je te reste; mais je sais trop quelles étaient les qualités de cœur et d'esprit de ton père; je sais trop quelle profonde tendresse vous unissait l'un à l'autre pour essayer de te consoler. Cependant, renfermé dans ta douleur, ne te sentiras-tu pas bien seul et bien isolé dans ce Paris où il ne se trouve plus rien de ce que tu aimais? Ici, tu as un vieil oncle, que tu ne connais pas, il est vrai, mais dont tu as certainement beaucoup entendu parler, et qui, de son côté, t'a suivi de loin avec la plus vive sollicitude. Pourquoi ne viendrais-tu pas le rejoindre? Qui pourrait te retenir en France?

« Viens donc, mon ami; tu seras reçu à bras ouverts et par moi et par ta cousine. C'est une bonne et intelligente fille, qui sait combien tu es digne d'estime et de sympathie, et dont la sauvagerie (elle est née au Mexique) ne s'effarouchera point trop de la présence d'un hôte nouveau.

« Et puis... une découverte récemment faite dans l'une de mes haciendas m'a mis en tête un vaste projet, auquel je désire d'autant plus t'associer que la réussite n'en serait guère possible sans toi. Je t'expliquerai tout cela à la Vera-Cruz, où je me trouverai à la fin d'avril pour attendre l'arrivée du paquebot; car c'est convenu, n'est-ce pas? Tu charges notre vieil ami Latour de régler tes affaires; tu mets dans ta poche la somme nécessaire au voyage, et tu prends le packet qui part de Saint-Nazaire le 1er avril.

« A bientôt donc, mon cher Georges; ta cousine te tend la main à travers l'Atlantique, et moi, je t'embrasse bien fort.

« Henri VERTON. »

Georges avait vingt-cinq ans. Sorti depuis dix-huit mois de l'Ecole des mines, il n'avait voulu accepter ni emploi du gouvernement, ni attache d'aucune sorte, un peu par amour de l'indépendance, beaucoup par affection pour son père, dont il n'entendait à aucun prix se séparer. Sa fortune, d'ailleurs, lui permettait de vivre à sa fantaisie.

Malheureusement, M. Raoul Verton avait subi coup sur coup des pertes considérables en engageant ses capitaux dans des spéculations hasardeuses. Sa santé, déjà profondément altérée, s'en était ressentie. La faillite d'une maison importante où il avait placé les débris de sa fortune avait consommé sa ruine, en même temps qu'elle portait le dernier coup à sa vie. Après quelques jours d'une douloureuse agonie, il laissait son fils seul et à peu près sans ressources.

La lettre, datée d'Oajaca, arrivait donc fort à propos pour arracher Georges à un abattement des plus dangereux sous tous les rapports. Georges, il est vrai, n'avait jamais vu son oncle; mais il le connaissait bien pour avoir souvent entendu conter son histoire par son père; de plus, les lettres qui arrivaient régulièrement chaque mois du Mexique lui étaient toujours communiquées.

M. Henri Verton, d'un caractère aventureux, s'était un beau jour décidé à aller au Mexique. Il n'était bruit alors que de riches filons d'argent découverts par hasard dans des mines depuis longtemps abandonnées. Pour un homme d'initiative, possédant les capitaux indispensables, les connaissances spéciales de ce genre d'industrie, il y avait là toute une fortune à faire. M. Verton se laissa tenter. Muni de lettres de recommandation, il se présenta à l'un des propriétaires d'un district argentifère de Guanajuato, et fut facilement accepté comme associé. Intelligent et actif, M. Henri Verton sut imprimer aux travaux une si habile direction, qu'en moins de dix ans il avait, pour sa part, récolté une somme nette de trois cent mille piastres, soit un million cinq cent mille francs. Entre temps, il avait épousé la fille de son associé; puis, ce dernier étant venu à mourir et ayant laissé à sa fille les magnifiques propriétés qu'il possédait aux environs d'Oajaca, M. Verton s'y était retiré. Un instant il avait eu l'idée de revenir en France pour y jouir en paix d'une fortune acquise au prix d'assez rudes labeurs; mais une fille lui était née et, dans l'intérêt de cette enfant, il crut convenable de ne pas quitter le Mexique, afin d'être plus à portée de surveiller l'exploitation des mines, par lui confiées à un régisseur américain, et de faire sentir l'œil du maître au nombreux personnel disséminé dans ses haciendas du Sud. Ne se rendant qu'à de rares intervalles à Guanajuato, il s'était définitivement établi à Oajaca; c'est de là qu'il avait écrit à son neveu.

Georges était doué d'un caractère non moins décidé que celui de son oncle; sa résolution fut donc bientôt prise. Il procéda si activement aux préparatifs de son voyage, que le 30 mars au soir, c'est-à-dire quarante-huit heures seulement après avoir reçu la lettre de M. Henri Verton, il descendait de voiture devant la gare du chemin de fer d'Orléans.

Le lendemain, il était à Saint-Nazaire, et le 1er avril, à midi, il montait à bord du *Cacique*, qui devait le transporter à la Vera-Cruz.

II

Georges, qui, en compagnie de son père, avait fait de nombreuses excursions dans les Alpes et dans les Pyrénées, n'avait jamais voyagé sur mer. Le spectacle était donc tout nouveau pour lui. Ces horizons inconnus, ce bruit, ce mouvement, cette activité propre aux ports de mer, devaient, pour un instant au moins, l'arracher à ses douloureuses pensées.

Après avoir déposé son sac de voyage dans la cabine qu'il avait retenue la veille, il remonta sur le pont afin d'assister aux dernières manœuvres de l'appareillage.

Au moment où Georges vint s'appuyer sur les bas-

tingages d'arrière, *le Cacique*, filant ses dernières amarres, gagnait doucement le milieu du vaste estuaire de la Loire. Bonne fortune assez rare à cette époque de l'année, le temps était splendide, et la houle à peine sensible du large venait mourir sur les sables du rivage en y laissant une légère frange d'écume. Un beau soleil de printemps pailletait de mille flèches d'or les flots confondus du fleuve et de l'Océan. Sur un ordre du capitaine, debout sur la passerelle et ayant près de lui le pilote, la vapeur, qui s'échappait frémissante cessa de se faire entendre. Aussitôt l'hélice commença à battre l'eau d'un mouvement plus précipité, et *le Cacique* s'avança majestueusement vers la haute mer. Bientôt on aperçut distinctement les sombres rochers de Noirmoutiers, tandis que les clochers de Saint-Nazaire s'effaçaient à l'horizon; puis, le navire stoppa, le pilote se laissa glisser le long d'une corde dans son bateau remorqué par le vapeur, et la légère barque, livrant sa voile à la brise, s'éloigna en bondissant sur les vagues, tandis que *le Cacique*, ébranlé de nouveau par les mouvements de sa puissante machine, reprenait sa marche rapide.

Georges suivit longtemps du regard la voile blanche qui, semblable à une mouette, paraissait raser les flots. Avec elle, sa pensée revint vers cette terre de France qu'il n'avait jamais quittée et qu'il ne reverrait peut-être jamais. Tristes ou gais, les souvenirs de sa jeunesse se présentaient en foule à son esprit. Des pleurs silencieux coulaient le long de ses joues, et tout entier à ce monde de souvenirs et de regrets, il en était venu à oublier où il se trouvait, où il allait.

On lui parlait, il n'entendait pas. Il fallut que le mousse chargé de le prévenir lui frappât légèrement sur le bras pour le rappeler au sentiment de la réalité.

Le dîner était servi; tous les passagers déjà avaient quitté le pont pour se rendre dans le vaste *carré* qui servait de salle à manger.

Essuyant ses yeux à la hâte, Georges, sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, descendit à son tour et s'assit au hasard à la première place qu'il trouva libre devant lui. Aux extrémités de la table s'élevaient des pyramides de bananes et d'oranges. Au milieu, un superbe bouquet d'ananas étalait son pâle feuillage et ses fruits dorés. Détail vulgaire assurément; et pourtant, il suffit de la vue de ces fruits, du doux parfum qu'ils répandaient pour détourner le cours des pensées de l'orphelin. Il avait là, devant lui, comme un sourire de ce nouveau monde où il allait renouer les fils à moitié brisés de sa destinée. Le passé et ses tristesses s'effaçaient devant les promesses de l'avenir. Le front de Georges se dérida, et il ne tarda pas à prendre part à la conversation générale. O jeunesse!

— *Va U. a Mejico?* Vous allez au Mexique?

Cette question lui était posée par son voisin de droite, dont le teint basané révélait suffisamment l'origine.

Georges possédait quelques bribes d'espagnol et le Mexicain baragouinait un peu le français; ils purent donc s'entendre. Leur conversation, cependant, ne laissait pas d'offrir certaines lacunes difficiles à combler, lorsque surgissait quelque expression inconnue à la fois des deux interlocuteurs.

— Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous servir d'interprète? Je suis Français; mais habitant le Mexique depuis dix ans, l'espagnol m'est tout aussi familier que ma langue maternelle.

Cette fois, c'était le voisin de gauche de Georges qui s'adressait à lui. Naturellement il accepta le secours qui lui était si gracieusement offert. Puis, comme le dîner finissait et que chacun se hâtait de remonter sur le pont pour jouir de ce merveilleux spectacle du soleil disparaissant dans les flots, Georges quitta lui-même le *carré*, suivi de ses deux voisins.

Après l'offre d'un excellent havane, celui qui le premier lui avait adressé la parole l'interrogea discrètement sur le but de son voyage. Confiant comme on l'est à son âge, et n'ayant d'ailleurs rien à cacher, Georges conta en peu de mots son histoire. Quand il en vint à prononcer le nom de son oncle, une double exclamation se fit entendre:

— Je connais beaucoup votre oncle de réputation, dit le Mexicain. C'est un homme des plus honorables, et auquel le Mexique doit la mise en valeur de mines maladroitement abandonnées par leurs anciens propriétaires.

— Et moi, ajouta l'interprète officieux, j'ai eu l'honneur de rencontrer la fille de M. Verton chez un de nos compatriotes à Mexico. J'ai conservé d'elle le meilleur souvenir.

Si Georges avait eu plus d'expérience de la vie, il aurait remarqué que celui qui venait de lui parler avait brusquement changé de manières, aussitôt qu'il avait su avoir devant lui le neveu de M. Henri Verton. Sa courtoisie banale se transforma, sans transition, en obséquiosité trop affectée et trop recherchée, pour ne pas cacher quelque arrière-pensée.

Du reste, puisque voici notre héros engagé dans des relations que la vie du bord rendra nécessairement intimes, il est naturel que nous présentions ses nouveaux amis au lecteur.

Le Mexicain était un gros homme à figure assez insignifiante. Il portait le titre de *licenciado*, en français *licencié*, titre fort commun au Mexique, qu'on acquiert au moyen de quelques études sommaires de droit, qui peut mener à toutes les fonctions, laisse le plus souvent ceux qui le portent dans une médiocrité voisine de la misère, mais qui n'en est pas moins fort recherché. Appelé à Madrid par la succession d'un parent éloigné, notre licencié avait profité de l'occasion pour pousser une pointe jusqu'à Paris. Il revenait fort enthousiaste de la France et des Français. Orgueilleux et égoïste, du reste, comme le sont la plupart des Mexicains, avec cela grand admirateur de la fortune et de la noblesse, prudent par profession, peureux par tempérament, mais bon homme au fond, et répondant au nom de Guttierrez. Quant à l'interprète de Georges, il se faisait appeler le comte de Mirel. C'était un grand jeune homme de trente ans environ. Blond, l'œil bleu, de longs favoris à l'anglaise encadraient sa pâle figure. Sa physionomie échappait à une première analyse; mais à un observateur attentif, elle aurait certainement inspiré plus de répulsion que de sympathie. Il se donnait pour un ancien attaché à la légation de France du temps de l'occupation du Mexique par nos troupes; ayant quitté, disait-il, la diplomatie pour se livrer à des travaux géologiques qui l'intéressaient d'abord et qui, de plus, lui laissaient entrevoir des gains considérables. Il faisait de Mexico sa résidence habituelle, mais voyageait un peu partout au gré de sa fantaisie. Signes particuliers : M. le comte de Mirel portait à la

boutonnière un ruban multicolore de provenance inconnue.

Les huit premiers jours de la traversée se passèrent sans incidents notables; le temps continuait d'être beau, et chacun commençait à s'habituer à la vie monotone du bord. Mais le soir du neuvième jour, le ciel se couvrit de nuages. Le thermomètre avait brusquement baissé, et le capitaine prévint les passagers qu'il fallait s'attendre à une série de mauvais temps. On se trouvait alors au sud-ouest des Açores. De petites vagues blanches — de celles que les marins appellent *moutons* — tranchaient vivement sur l'azur assombri des flots, et déjà *le Cacique* avait perdu ses douces allures. Aussi les passagers trouvèrent-ils la table couverte de ces cordes fortement tendues, qui servent à maintenir en équilibre verres, bouteilles et assiettes, et qu'on nomme *violons*. La précaution n'était pas inutile, car, le vent ayant rapidement doublé d'intensité, les mouvements du navire devenaient de plus en plus durs. La salle à manger se dégarnit rapidement, et le prudent Guttierrez fut un des premiers à se retirer dans sa cabine.

Georges, cependant, essayait de faire bonne contenance. Il se déclarait enchanté d'assister à une tempête. Il monta donc sur le pont suivi de son inséparable, le comte de Mirel.

Peut-être était-il mal disposé, mais le spectacle lui parut moins saisissant qu'il ne l'avait espéré. D'épais nuages, opaques, plombés, pesaient lourdement sur l'horizon et empêchaient le regard de s'étendre au loin, tandis que la mer glauque, livide, se soulevait en énormes masses d'eau, qui elles-mêmes interceptaient la vue. En outre, les vagues, se brisant sur l'avant du paquebot, le couvraient d'écume, balayaient le pont et aveuglaient de leur embrun passagers et matelots. *Le Cacique* se tordait et gémissait sous les rudes assauts de la mer en courroux. Tantôt profondément immergée, tantôt battant dans le vide, l'hélice, par ses trépidations irrégulières, ajoutait encore à la violence des secousses imprimées par le choc des lames.

Le comte de Mirel, drapé dans son plaid américain, aussi insensible aux mouvements du navire qu'au spectacle des flots déchaînés, fumait tranquillement un cigare. Georges, lui, ne fumait plus. Pâle, cramponné au bordage, il luttait en vain contre ce mal étrange, envahissant, horrible, qui terrasse les natures les plus vigoureuses. A bout d'efforts, il se tourna vers le comte :

— Je ne me sens pas bien, dit-il avec un pâle sourire; je n'ai pas encore le pied marin, et je crois qu'il sera sage à moi de descendre.

Ce disant, il abandonna son appui et s'éloigna dans la direction de l'escalier conduisant aux cabines. Mais à ce moment, l'arrière du bateau plongeait brusquement, tandis que l'avant s'élevait sur la crête d'une vague. Il lui sembla que le pont se dérobait sous ses pieds; étourdi, il allait tomber, si M. de Mirel ne s'était trouvé là pour le retenir.

Il se laissa porter jusqu'à son lit. Dans un état complet de prostration, il fut déshabillé et couché comme un enfant. Pendant les quatre longs jours que dura la tempête, il reçut du comte les soins les plus empressés et les plus délicats.

Enfin le vent tomba, et la mer apaisée, trahissant seulement sa récente agitation par une large houle, semblable à la respiration de quelque géant, *le Cacique* se redressa et reprit ses rapides allures.

Le mal de mer produit d'horribles souffrances, mais il disparaît avec une merveilleuse rapidité, sans laisser la moindre trace. Georges fut donc tout étonné de se réveiller un beau matin frais et dispos, comme s'il n'avait pas été en proie durant d'interminables heures au plus insupportable des malaises. En ouvrant les yeux, il aperçut le comte assis à son chevet :

— Je suis vraiment confus, monsieur, lui dit-il, de vous avoir donné tant d'ennui, et surtout de n'avoir pas trouvé la force de vous remercier, alors que vous me soigniez comme si j'avais été votre frère. Maintenant même les expressions me manquent pour vous témoigner ma gratitude.

— De grâce, monsieur, répondit le comte, ne vous excusez point. C'est une bonne fortune pour moi d'avoir pu rendre un léger service à un compatriote qui m'a inspiré la plus vive sympathie, et dans l'état où je vous voyais je ne me serais pas pardonné de vous abandonner aux soins par trop sommaires des domestiques du bord.

Pour toute réponse, Georges étreignit chaleureusement la main de M. de Mirel. Puis, comme la cloche du déjeuner se faisait entendre, et qu'il se sentait un vigoureux appétit, il procéda rapidement à sa toilette et se rendit dans le *carré*.

La table était au grand complet.

Le Cacique venait d'entrer dans la zone des vents alizés. Sous l'action régulière de cette brise qui soulève la mer en longues ondulations uniformes, il s'avançait doucement bercé par les flots. Le ciel et la mer rivalisaient d'éclat. Déjà les chaudes effluves des tropiques attiédissaient l'atmosphère. Les bandes argentées des poissons volants, fuyant la bonite rapide, plongeaient dans l'azur de l'Océan pour en émerger de nouveau, semblables à de blancs cailloux, qu'une main puissante et invisible aurait fait ricocher au loin. Ailleurs les raisins des tropiques, flottant au caprice de la vague, faisaient miroiter au soleil leurs pampres rouges et leurs fruits noirs. On sentait qu'on était loin déjà de la vieille Europe, et l'on eût dit que le nouveau monde se hâtait d'envoyer au-devant des voyageurs les prémices de sa faune et de sa flore.

Un jour enfin, c'était le dix-septième après le départ de Saint-Nazaire, et vers huit heures du matin, le matelot en vigie dans les barres de perroquet fit entendre ce cri toujours émouvant : « Terre! terre! »

A trois heures, le paquebot doublait la pointe méridionale de la Martinique; une demi-heure après, il s'amarrait bord à quai dans le bassin de Fort-de-France.

Les passagers, prévenus que *le Cacique*, ayant à renouveler sa provision de charbon, ne reprendrait la mer que le lendemain matin à la pointe du jour, ne s'arrêtèrent pas à contempler les superbes cocotiers qui servent de ceinture à la rade. Ceux-là seuls qui ont fait une longue traversée savent combien l'on est impatient de fouler la terre ferme après dix-sept jours de navigation. En un clin d'œil *le Cacique* fut abandonné par ses hôtes.

Georges, nécessairement suivi du comte et du licencié, fut des premiers à débarquer.

Fort-de-France n'a par lui-même rien de remarquable. Exposé à de fréquents tremblements de terre, il laisse peu de ressources aux fantaisies de l'architecte. La ville est coupée de rues régulièrement tirées au cordeau, bordées de maisons basses, et où l'on chercherait en vain quelque édifice digne d'attirer l'attention. Seuls les environs en sont charmants. Sous la

double influence d'un soleil ardent et d'une atmosphère humide, que de légères ondées viennent presque chaque jour rafraîchir, la végétation étale ses splendeurs du rivage au faîte des pics les plus élevés.

Mais il était trop tard pour songer à une excursion dans l'île ; et d'ailleurs, le toujours prudent Guttierez fit valoir les dangers d'une promenade au hasard, au milieu de taillis infestés de serpents. Aussi, après avoir donné un coup d'œil à la cascade, et visité par acquit de conscience une de ces sucreries qui sont la fortune de l'île, on se hâta de se mettre en quête d'un hôtel, pour y dîner d'abord et y trouver ensuite des lits moins étroits que les couchettes du steamer.

Sur *la Savane* se faisait entendre la musique d'un régiment d'infanterie de marine. Georges et ses compagnons y coururent, et purent admirer à leur aise toute la gamme des tons de la race humaine, depuis la pâle créole, toute de blanc vêtue, jusqu'aux négresses coiffées de foulards aux couleurs éclatantes.

Après s'être bien grisés des doux parfums que la brise du soir apportait sur ses ailes, nos amis regagnèrent leur gîte. A quatre heures du matin, ils étaient

Fort-de-France. Dessin de H. Clerget.

sur pied. Voulant éviter un long détour au milieu des quais encombrés, ils décidèrent de se rendre à bord par eau. Un vieux nègre, errant sur *la Savane*, se trouva là fort à point pour leur offrir un bateau. Tout en marchant, les quolibets pleuvaient, dru comme grêle, sur l'infortuné licencié qui racontait ses combats homériques avec les maringouins.

En arrivant au bord de la mer, Georges, riant aux éclats, s'élançait le premier dans le bateau que lui indiquait le nègre, lorsque, son pied glissant sur la planche humide de la rosée de la nuit, il perdit l'équilibre et tomba à l'eau. La rive était déserte, Guttierrez ne savait pas nager, et le nègre était trop vieux pour être d'aucun secours. En un instant, le comte de Mirel se fut débarrassé de ses vêtements, il plongea à l'endroit même où Georges avait disparu. Il y eut un moment d'indicible angoisse pour les muets témoins de cette scène. Cependant, au bout de quelques secondes, deux têtes reparurent à la surface de l'eau, et bientôt, à la clarté des étoiles, on put distinguer le comte nageant vigoureusement d'une main, tandis que de l'autre il soutenait Georges. Tous deux furent hissés à bord du bateau avec l'aide de Guttierrez et du nègre. Ce ne fut pas un bien gros accident qu'un bain froid, même très-matinal, sous le climat des tropiques, et, d'autre part, Georges n'était pas resté assez longtemps sous l'eau pour avoir perdu connaissance. Mais il est certain que, sachant à peine nager, embarrassé d'ail-

leurs par ses vêtements, tombant à la mer à une heure où les secours ne se trouvent guère à portée, il aurait couru les plus grands dangers sans la prompte intervention de M. dé Mirel. Il le comprit dès qu'il fut revenu de son étourdissement, et dit au comte en lui tendant la main :

— J'étais déjà votre obligé, monsieur, pour tous les soins dont vous m'avez entouré à bord; maintenant je vous dois la vie, je ne l'oublierai pas.

Le comte s'inclina sans répondre, et quelques instants après nos trois amis avaient rallié *le Cacique.*

Nous n'avons pas à raconter une traversée qui s'acheva sans incident notable. Le terrible *norte,* toujours à craindre dans le golfe du Mexique, épargna aux passagers les épreuves déjà subies à hauteur des Açores, et le 26 avril, quand ceux-ci, comme de coutume, montèrent sur le pont après déjeuner, ils purent voir le pic d'Orizava, dressant sa cime neigeuse audessus des nuages, tandis que, plus bas, une longue ligne d'écume indiquait les récifs de madrépores, qui défendent les abords de la Vera-Cruz.

Comme on piquait midi sur la cloche du bord, une légère embarcation accosta *le Cacique,* et le pilote parut sur le pont.

Georges, on le comprend, ne se lassait pas de regarder. La première impression ne fut pas favorable. A sa gauche, le fort de Saint-Jean d'Ulloa, pointant au-dessus des récifs, montrait ses hautes murailles aux tons fauves, aux arêtes dures et tranchantes. Devant lui, une côte plate, dénudée, brûlée par le soleil, bordée d'un énorme bourrelet de sable, d'un gris terne et sale, n'offrait ni un arbre ni un coin de verdure sur lesquels le regard pût se reposer. La Vera-Cruz, avec sa légère ceinture de murailles crenelées, qui la protége du côté de la mer, et ses dômes d'architecture mauresque, paraissait enveloppée d'une vapeur brûlante, à laquelle le soleil donnait une couleur cuivrée. Sur le haut se détachait une masse de points noirs, tantôt voltigeant, tantôt se groupant et se reposant sur les corniches des églises.

— Qu'est-ce cela ? dit-il en se retournant vers M. de Mirel.

— Cela, répondit le comte, ce sont les balayeurs de la ville, autrement dit, d'immondes vautours noirs connus sous le nom de *zopilotes.* Partout où il y a quelque charogne à dévorer, on est sûr qu'on les trouvera en bandes nombreuses. La municipalité de Vera-Cruz a jugé économique de leur confier le nettoyage des rues; gardez-vous donc bien de tuer une de ces vilaines bêtes, on pourrait vous faire un mauvais parti.

Le Cacique cependant, ayant doublé le fort d'Ulloa, mouillait à l'abri de ses hautes murailles, à un mille environ du môle de la Vera-Cruz. A peine l'ancre avait-elle touché le fond, que le paquebot fut accosté par plusieurs barques. Un vieillard, portant vigoureusement le poids de ses soixante et dix ans, gravit lestement l'échelle du bord, et fut un des premiers sur le pont.

Georges avait devant lui la vivante image de son père. L'oncle et le neveu se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Après ce premier épanchement, M. Verton dit à son neveu :

— J'ai amené un domestique ; il se chargera de tes bagages, et les fera conduire à l'hôtel. Descendons à terre sans plus attendre ; j'ai hâte de pouvoir causer librement avec toi.

— Pardon, mon oncle, mais, auparavant, permettez-moi de remplir un devoir.

Et, lui désignant M. de Mirel, qui, indifférent en apparence, suivait attentivement cette scène :

— Je vous présente l'homme sans le dévouement duquel vous n'auriez plus de neveu.

Et il lui conta en peu de mots l'incident de la Martinique.

— Monsieur le comte, dit alors M. de Verton en lui tendant ses deux mains ouvertes, j'aime Georges comme s'il était mon propre fils; c'est assez vous dire que vous avez acquis des titres éternels à ma reconnaissance. Voulez-vous nous faire l'honneur de dîner ce soir avec nous, j'aurai plus de loisir pour vous exprimer toute ma gratitude.

Comme le comte s'excusait en s'inclinant :

— Ce soir, à six heures, hôtel *Pedro,* place Santa-Anna; je compte sur vous. C'est entendu, n'est-ce pas?

III

Nous laisserons Georges et son oncle tout entiers à une conversation intime dont le sujet se devine de reste, pour les retrouver à l'heure convenue dans la salle à manger de l'hôtel *Pedro,* où les rejoignait le comte de Mirel.

Guttierrez, que le hasard avait amené dans le même hôtel, fut invité à se joindre à ses compagnons de voyage. Il accepta après force compliments.

Une fois le premier appétit satisfait, M. Verton prit gravement la parole :

— Mon cher Georges, je ne t'ai pas fait venir ici pour te laisser emporter par le *vomito.* Donc, si tu n'y vois pas d'inconvénient, nous quitterons la Vera-Cruz après-demain, la journée de demain étant consacrée au repos d'abord, ensuite à l'achat de quelques objets indispensables.

— Ce point réglé, reprit M. Verton, j'ai une autre proposition à te faire. Nous pourrions prendre le chemin de fer jusqu'à Puebla et, de là, nous procurer des moyens de transport pour Oajaca. Mais, si la terre chaude n'est pas agréable à habiter, elle est curieuse à parcourir. A cheval, nous nous rendrons, en deux fortes journées, à Cordova. Là, nous nous reposons un jour, puis, en deux autres étapes moins fatigantes que les premières, nous pouvons gagner Punte-Colorado, où viendra nous prendre une voiture que je commanderai à Tchuacan par le télégraphe. C'est, somme toute, la route la plus directe. Nous avons donc le double avantage de gagner du temps et de voir un peu le pays. Ton père m'écrivait, il y a quelques années, que tu avais la passion du cheval; tu es jeune, et, par conséquent, quelques traites de douze lieues n'ont rien qui puisse t'effrayer. Quant à moi, je me sens encore de force à ne pas te fausser compagnie. Mon programme te convient-il?

— Parfaitement, mon oncle, et je vous remercie de tout mon cœur de ne pas reculer devant la fatigue pour me procurer l'occasion d'un intéressant voyage.

— Serais-je indiscret, dit à son tour le comte de Mirel, en vous demandant d'être des vôtres? Bien que j'aie déjà parcouru la Terre chaude, il me serait agréable de faire route avec vous et de ne pas interrompre trop tôt des relations si heureusement commencées.

— Accepté de grand cœur, mon cher comte; on ne refuse jamais un aimable compagnon tel que vous.

— Ma foi! s'écria Guttierrez, je me laisse tenter. Un

licencié n'est guère ferré sur l'équitation, mais j'ai galopé autrefois avec les vaqueros de mon père, et en choisissant un cheval doux, je pense encore me tirer d'affaire. Donc, si cela ne vous ennuie pas trop, je grossirai votre troupe au départ.

Comme on acceptait sa proposition avec de joyeuses acclamations, le licencié ajouta :

— A mon tour de vous soumettre une motion. Puisque M. Georges est nouveau venu au Mexique, il est bon de le mettre immédiatement au courant de nos mœurs. Il y a dans l'hôtel même des tables de vingt et un, de roulette, et de *monte*. Allons voir jouer, la vue n'en coûte rien.

— Oui, dit le comte de Mirel, qui se piquait de littérature :

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire.

Et vous y boirez, señor Guttierrez; vous jouerez. Vous ne seriez pas Mexicain si vous résistiez à cette passion, qui est dans le sang de vos compatriotes.

Cela dit, on se leva de table. Nos convives n'eurent pas loin à aller pour trouver ce qu'ils cherchaient. Dans une vaste salle, contiguë à celle où ils venaient de dîner, deux longues tables étaient dressées, toutes deux couvertes de piles d'or et d'argent, et entourées de gens de toutes classes et de toutes professions qui, graves et muets, suivaient les chances de la fortune. Dans une pièce voisine, on entendait le bruit strident des billes d'ivoire, rebondissant sur les cuivres de la roulette. C'est là que ne tardèrent pas à se rendre MM. Verton et leurs compagnons de voyage.

Georges se fit expliquer le mécanisme très-simple de ce jeu trop entraînant, et plaça une piastre sur le numéro 17.

— C'est, dit-il, l'âge de ma cousine ; ce chiffre ne peut manquer de me porter bonheur.

Le numéro 17 sortit, et le banquier paya trente-six piastres.

— Bravo ! s'écrièrent à la fois Guttierrez et le comte, qui, tous deux, avaient perdu en dépit de leurs savantes combinaisons.

—Me permettrez-vous, ajouta le comte, de me placer avec vous sous l'égide de votre charmante cousine ?

— Quinze rouge impaire et manque, nasilla le croupier.

Les ponteurs sur le 17 avaient perdu.

— Je crains, dit M. de Mirel avec un mauvais sourire, de vous avoir porté malheur, mon cher Georges. Mais, dussé-je y perdre jusqu'à ma dernière piastre, je veux m'acharner sur le numéro 17. Je suis un peu superstitieux, et c'est plus qu'une partie ordinaire que j'entends engager ici.

Au bout d'une demi-heure, Georges et Guttierrez, ayant perdu chacun une cinquantaine de piastres environ, s'arrêtaient prudemment sur les vives instances de M. Verton. Quant au comte, il ne voulait rien entendre.

Le maximum était de cinq onces (soit quatre cents francs environ) ; il le joua à chaque coup. Il avait tiré de son portefeuille une liasse de billets de banque, et ne s'arrêta que lorsqu'il n'eut plus rien devant lui.

Et comme on lui demandait le chiffre de ses pertes :

— Oh ! une bagatelle, dit-il ; trente mille francs.

A l'entendre, on eût pu croire que cette perte lui était en effet indifférente, si sa pâleur, plus profonde que de coutume, et quelques gouttes de sueur perlant sur son front n'eussent trahi son émotion intérieure.

On se donna rendez-vous pour le lendemain à déjeuner, puis on se sépara.

Le lendemain, le comte arriva tard à déjeuner ; ses amis avaient dû renoncer à l'attendre, et s'étaient mis à table.

— Mille pardons, dit-il, de vous avoir fait attendre. Ayant perdu hier soir tout l'argent que j'avais avec moi, j'ai couru ce matin chez un correspondant de mon banquier. Mais je joue décidément de malheur. Mon homme est parti pour une de ses haciendas, et il n'en reviendra que dans cinq ou six jours. En son absence, je n'ai pu rien obtenir du caissier. J'aurai donc le regret de vous laisser partir seuls, messieurs, car je n'ai plus que quelques piastres sur moi, et je ne trouverais point ici un cheval à crédit.

— Qu'à cela ne tienne, mon cher comte, répondit aussitôt M. Verton; il m'est facile de vous procurer l'argent dont vous pouvez avoir besoin, et je veux espérer que vous n'hésiterez pas à m'accepter pour créancier. Mon neveu et moi, vous devons assez pour que vous consentiez, à votre tour, à être notre obligé. Combien vous faut-il?

— Oh ! deux ou trois mille francs me suffiront largement jusqu'à Mexico.

— Les voici, dit M. Verton sortant quelques billets de son portefeuille. Prenez sans façon, j'ai ici un compte courant chez un banquier américain, et je peux puiser à pleines mains dans sa caisse.

Maintenant, chacun de nous va aller à ses affaires ; et, comme mon neveu et moi serons certainement retenus chez le correspondant dont je viens de vous parler, je vous donne rendez-vous pour demain matin à six heures, heure militaire, à l'entrée du Paseo.

IV

A six heures précises du matin, MM. Verton sortaient de la Vera-Cruz par la porte qui donne sur le Paseo. M. de Mirel les y avait précédés et faisait caracoler son cheval dans l'avenue, plantée de palmiers et de cactus épineux, qui longe le cimetière.

Peu après arriva Guttierrez perché sur une énorme mule américaine, et flanqué de deux sacs rebondis qui lui donnaient l'aspect le plus étrange. Il accepta gaiement les quolibets dont on accueillit son singulier équipage.

— Riez bien, messieurs, mais ma pacifique monture vous suivra partout, et portera sans effort, outre ma personne, certains accessoires dont vous cesserez de médire avant la fin de la journée.

Puis, se tournant vers Georges :

— Mes compliments, monsieur, vous portez à merveille notre costume national.

Le fait est que Georges était charmant sous ce costume. Bien campé sur son cheval, le sombrero jeté en arrière, et laissant à découvert sa figure énergique et fine encadrée dans une forêt de cheveux bruns, sa taille élégante se dessinait sous sa veste ouverte, montrant une chemise d'une éclatante blancheur, sur laquelle tranchait une ceinture de soie rouge, d'où émergeait la crosse de son revolver.

— Trêve de compliments et en route, car la traite sera longue, dit M. Verton.

Notre petite troupe s'engagea dans un chemin poudreux, resserré entre le cimetière d'un côté, et les fortifications de la ville de l'autre. Bientôt les chevaux s'enfoncèrent dans un sable mouvant qui ralentissait leur marche. Pendant une heure, ils cheminèrent ainsi, ayant à leur droite ces dunes à l'aspect sinistre, qui se déroulent en longs rubans sur les bords de la mer. Puis, faisant un brusque crochet à gauche, ils pénétrèrent sous la voûte sombre d'une forêt. Les arbres gigantesques étaient dépouillés de toute verdure jusqu'à une grande hauteur; mais, comme un fouillis de noirs serpents entrelacés, un inextricable réseau de lianes retombait jusqu'au sol et se redressait d'un jet vigoureux pour aller chercher plus haut l'air et la lumière. Le pas des chevaux se faisait à peine entendre sur le sol humide et spongieux qu'ils foulaient.

— Quelle étrange végétation! dit Georges. Ces arbres sont superbes de dimension, ces lianes d'un effet tout pittoresque ; mais tout cela a quelque chose de sombre, de souffreteux, de malsain, qui produit une impression pénible.

— C'est qu'en effet, riposta le comte, nous traversons des marécages inondés dans la saison des pluies et pénétrés par les infiltrations des étangs voisins; or

L'étang, paysage du Mexique. Dessin de A. de Bar.

les végétaux eux-mêmes souffrent de l'air empoisonné que l'on respire ici. Mais ne sentez-vous pas comme une odeur de musc?

— En effet.

— Eh bien, suivez-moi; il nous suffira de nous écarter un peu de la route pour que vous sachiez d'où vient cette odeur.

Et, appuyant sur sa gauche, il conduisit en quelques minutes ses compagnons sur le bord d'un vaste étang inondé des feux du soleil levant.

Là, Georges ne put retenir un cri d'admiration. Sur un espace de plusieurs kilomètres carrés, mille fleurs aux couleurs éclatantes et variées, aux formes bizarres, formaient un immense parterre, tandis qu'aux bords de l'étang, les arbres touffus, échevelés, se pressaient, entrelaçant leurs branches et se penchant en avant comme pour mieux respirer. Quant à l'eau, elle disparaissait sous les fleurs ou sous les larges feuilles des plantes aquatiques; on aurait douté de sa présence si quelques flaques miroitant au soleil n'avaient averti le voyageur qu'il ne devait pas se hasarder sur ce tapis de verdure.

A. BALLUE.

(La suite à la prochaine livraison.)

Le directeur gérant: CH. WALLUT.

VOYAGE AU DAHOMEY.

LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX[1].

Coumassie. Dessin de A. de Bar.

VII. — LES NÈGRES.

L'homme et la bête. — Le nègre à l'état sauvage. — Sa férocité. — Le roi Opoccou. — La traite des noirs. — Le roi Ghézo. — Le roi Koffi. — Quelques mots sur l'Achanty. — La guerre de 1873-1874 contre les Ashantees. — Une lettre de sir Wolseley. — Incendie de Coumassie. — Une bande de traînards ashantees. — Combat sur l'eau — La situation s'aggrave. — On se fusille. — Les victimes refusent de cou-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

rir à leur perte. — Une charge d'hippopotames. — Une course vertigineuse.

Depuis que le monde existe, la nature humaine est un thème inépuisable de tristes réflexions, toujours les mêmes, et il en sera éternellement ainsi.

Malgré sa suprême intelligence, son cœur ouvert aux plus grandes, aux plus ardentes affections ; malgré son âme, qui s'élève jusqu'aux sphères divines, l'homme ne vaut guère mieux que le commun des animaux répandus sur le globe, quand la civilisation, nous prenons ce mot dans sa plus large, dans sa plus noble, dans sa plus sainte acception, ne l'a pas dégrossi, façonné, *apprivoisé*.

Chez les animaux, le cannibalisme et les luttes fratricides sont presque inconnus. On a vu des lions dévorer des bœufs, mais jamais des lions se jeter sur d'autres lions pour les manger, pas plus qu'on n'a vu des troupeaux de bœufs se déclarer la guerre et s'exterminer. Chez les hommes, c'est le contraire.

Anciennement, la terre était peuplée aux trois quarts de cannibales; aujourd'hui, un tiers de sa surface en est encore infesté.

Et partout où l'on ne se mange pas, on s'égorge !

La bestialité de l'espèce humaine est particulièrement monstrueuse dans l'Afrique centrale, du nord au sud de la région comprise entre la Sénégambie et le cap Negro, et surtout dans les parties de cette région qui avoisinent l'équateur, c'est-à-dire sur la côte des Graines, sur la côte du Poivre, sur la côte des Dents d'éléphant, sur la côte d'Or, sur la côte des Esclaves, sur la côte de Bénin, sur la côte de Calabar, sur la côte du Gabon et à Loango ; non que la race noire qui habite ces parages soit réellement inférieure à la race blanche et à la race jaune, mais parce que la barbarie y règne.

Le nègre civilisé est capable, comme le blanc, des plus hautes conceptions, des plus belles actions ; le nègre sauvage est capable de toutes les turpitudes ; et, malheureusement, Dieu sait pourquoi, la sauvagerie est son état normal ; il semble y être condamné à perpétuité.

Trois semaines de labeur par an lui suffisent d'habitude pour assurer sa provision de maïs, de riz, de millet, d'ignames, de manioc. S'il travaillait pendant six mois, il ferait de sa patrie un paradis terrestre. Mais l'absence de toute civilisation, de toute morale, ne lui permet pas de se rendre compte de la valeur incalculable, de la puissance infinie du travail, et ses seules lois sont ses passions brutales, ses appétits féroces, les caprices de son imagination déréglée.

Il vit au jour le jour, à l'aventure et insoucieux du lendemain. Son goût, peu délicat, lui permet de s'accommoder de la nourriture que lui donne le hasard : du riz, du millet, du manioc, des œufs de crocodile, de la chair de chien, de singe, des poissons, des mollusques, des sauterelles, de la vermine, tout lui est bon.

De l'eau et du vin de palmier, voilà ses boissons.

Il n'est pas plus difficile pour son habitation. Sa demeure n'est le plus souvent qu'une cabane en terre ou faite de branches d'arbre ; les villes où il grouille ne sont qu'un amas confus de ces cabanes.

Quant à ses vêtements, il ne s'en préoccupe pas plus que du reste; généralement il va nu ; quelquefois pourtant il se décide à tirer parti du cotonnier qui croît autour de lui sans culture et à tisser quelques bandes d'étoffe dont il se pare bien plus qu'il ne se couvre, car il aime à la folie les oripeaux, surtout ceux qui brillent.

Il est presque aussi passionné pour la danse que pour l'eau-de-vie, que lui ont fait connaître les négriers.

Chez lui, du premier au dernier échelon de l'échelle sociale, tout le monde se livre avec ardeur à une pyrrhique échevelée, même dans les circonstances les plus graves de la vie. Là, du reste, il se rapproche des autres races, qui toutes ont ou ont eu plus ou moins en honneur la chorégraphie.

La religion du nègre est comme sa vie, décousue et insensée. Tout ce qui frappe son esprit, ses sens, est pour lui un sujet d'adoration, si bien que son culte est d'une variété, d'une étrangeté infinies : arbre, brin d'herbe, légume, fruit, ossement, coquillage, caillou, verroterie, serpent, lion, léopard, crocodile, lézard, éléphant, astres, etc., sont ses fétiches, ses idoles.

Nulle part la polygamie n'est plus développée que chez lui ; nulle part la famille n'existe moins.

Les exemples d'amour paternel, maternel ou filial sont des exceptions. Un père vendra son fils pour une bouteille de rhum, un fils livrera volontiers son père ou sa mère à un marchand d'esclaves pour le même prix.

La conscience de l'honnête et du déshonnête existe à peine pour le nègre ; aussi ce qui est crime chez nous est-il souvent chez lui l'action la plus simple, la plus licite.

« Il régnait à Whydah, au moment de notre arrivée, une singulière activité, dit à ce propos le docteur Répin dans la relation de son séjour au comptoir français. A chaque instant entraient des habitants de l'intérieur, apportant de l'huile de palme dans de grandes jarres de terre rouge, ou des dents d'éléphant, ou de la poudre d'or dans de petits sacs de cuir suspendus à leur cou. Qui n'a pas vu de marché de nègres ne peut se faire une idée des ruses employées par ces négociants primitifs pour retirer de leurs produits le plus grand bénéfice possible. Vingt fois ils s'en vont indignés du peu qu'on leur offre et vingt fois reviennent à la charge sans se rebuter du flegme avec lequel les employés de la factorerie, habitués à leurs façons, accueillent leurs récriminations. Habiles à frauder leurs marchandises, mélangeant sans vergogne la limaille de cuivre à la poudre d'or, ils nient effrontément les falsifications les plus évidentes. Naturellement portés au vol, et, à l'instar des anciens Spartiates, ne le regardant comme un crime que lorsqu'il est commis avec maladresse, ils sont constamment à l'affût d'une occasion de larcin. Quand un voleur malhabile est surpris par les traitants, c'est au milieu des huées et des moqueries de ses camarades qu'il est corrigé d'importance et chassé de la factorerie ; mais ils n'attachent aucune idée de déshonneur à sa mésaventure. »

La férocité des nègres égale leur frivolité, leur immoralité, leur bestialité ; elle est, du reste, en raison de la profondeur de leur ignorance. Il n'est donc pas surprenant qu'ils possèdent les gouvernements les plus despotiques, les plus sanguinaires qui se puissent imaginer.

Les royaumes situés entre le cap des Palmes et le Niger sont particulièrement dotés sous ce rapport. C'est là que s'accomplissent, à certaines époques de

l'année, pour célébrer des coutumes solennelles ou à l'occasion de quelque événement important : funérailles d'un roi, couronnement de son successeur, fin d'une guerre heureuse, ces sacrifices humains dont les voyageurs ont parlé et qu'on a souvent traités de fables en France.

Une bassesse repoussante chez le sujet, un orgueil incommensurable chez le tyran ajoutent à l'odieux des tueries en question.

Parlant, dans sa relation de la côte d'Or, d'Opoccou, roi des Achantys, en train de rendre la justice, Rœmer représente ce monarque avec un corps long et maigre enduit de suif, sur lequel on avait jeté une couche de poudre d'or, assis sur un trône d'or, coiffé d'un chapeau européen galonné d'or, la taille entourée d'une ceinture de drap d'or, le cou, la poitrine, les bras, les jambes chargés de colliers, de bracelets, de chaînes en cornaline, en agate, en lapis-lazuli, et les pieds posés dans un bassin d'or. Devant lui, ses grands vassaux prosternés, les cheveux couverts de poussière, baisaient la terre. Une centaine de plaignants et d'accusés étaient dans la même posture. Derrière Sa Majesté, vingt bourreaux, le sabre nu au poing, attendaient que leur souverain maître leur fît signe de trancher la tête à l'une ou à l'autre partie, car c'est de cette façon radicale que se terminait ordinairement chaque litige. S'étant approché d'Opoccou, que ses sujets qualifiaient de *très-haut*, de *flamboyant*, Rœmer demanda à se retirer.

— Je voudrais bien te garder quelques semaines afin de te donner une idée complète de ma grandeur, lui dit le roi. As-tu jamais rien vu de pareil ?

— Non, seigneur, ta magnificence n'a pas d'égale.

— C'est vrai, Dieu, là-haut, me surpasse à peine.

Le tyran but de la bière anglaise à même une bouteille, qu'il offrit ensuite au voyageur. Celui-ci remercia, prétendant que la bière l'enivrait.

— Ce n'est point la bière qui t'enivre, répartit Opoccou, c'est l'éclat de mon visage ; il plonge l'univers dans l'ivresse.

Ce même despote, ayant vaincu Oursoué, chef des Akims, se fit apporter sa tête, l'orna de colliers d'or et lui adressa les paroles suivantes en présence de ses officiers :

« Le voilà donc à bas ce prince qui n'avait de rivaux que Dieu et moi. Il était certainement le troisième. O mon frère Oursoué, pourquoi as-tu refusé de te reconnaître mon inférieur ? Mais tu espérais trouver une occasion de me tuer. Tu pensais qu'il ne devait y avoir qu'un homme illustre dans le monde; ton sentiment n'était pas blâmable; tous les grands rois doivent le partager. »

Rœmer ajoute que, lors de la mort de leur roi Freempoung, les Akims immolèrent sur le tombeau de celuici son premier ministre, trois cent trente-six de ses femmes et trois mille esclaves.

La traite des nègres, qui, pendant trois siècles, a promené ses hideurs sur les côtes de Guinée, a puissamment contribué à entretenir les instincts féroces des Guinéens.

En 1851, M. Forbes, agent britannique envoyé par le gouvernement de la reine auprès du roi de Dahomey, Ghézo, pour inviter ce despote à cesser le commerce de la chair humaine, eut, par interprète, avec lui un entretien qui est une révélation, et dont voici le résumé :

M. Forbes. — Nous espérons, sire, que vous voudrez bien interdire le commerce des esclaves dans toute l'étendue de vos vastes domaines. Votre intérêt bien entendu vous le commande. Il ne s'agit pas seulement d'humanité. Consentez à imiter les nations voisines et vous aurez bientôt lieu de vous en féliciter. Rien qu'en cultivant le palmier, elles réalisent des bénéfices plus considérables que ne peuvent vous en offrir les Portugais et les Brésiliens. L'agriculture, le commerce et l'industrie, telles doivent être désormais les seules sources de vos richesses. Encouragez le travail dans vos Etats et vous verrez votre fortune s'augmenter dans des proportions incroyables. Renoncez à la guerre, cultivez les arts de la paix ; réformez, au lieu de vous y soumettre, les mœurs barbares de vos sujets ; abolissez totalement ces odieux sacrifices humains, dont vous avez déjà diminué le nombre, et non-seulement vous deviendrez le bienfaiteur de votre peuple, qui vous devra sa prospérité future, mais votre mémoire sera honorée par tous les peuples civilisés.

Le roi. — Ce sont les Anglais qui, les premiers, ont fait le commerce des esclaves à Whydah. Du reste, les Anglais tiennent, je me plais à le reconnaître, et c'est mon père qui me l'a appris, le premier rang parmi les nations de la race blanche, et je désire sincèrement vivre en paix avec eux. Depuis l'époque où les Anglais leur ont appris à faire le commerce des hommes, les Dahomans n'ont pas cessé de profiter de leurs leçons. Mes sujets sont tous soldats; je n'ai d'autres revenus que la vente des prisonniers de guerre. Ne remarquez-vous pas que l'agriculture est presque nulle dans mon royaume ? D'autres nations font encore le commerce des esclaves, mais non comme moi; elles ne célèbrent pas de coutumes; elles ne se ruinent pas chaque année en dépenses publiques. Avant de conclure un traité avec l'Angleterre, il faut que j'aie vu le trafic de ces nations interdit.

M. Forbes. — Pour un bien faible revenu, vous vous privez de la source principale de toutes les richesses, le travail ; si, au lieu de vendre vos prisonniers de guerre, vous les forciez à cultiver vos terres, le Dahomey deviendrait en peu de temps l'une des contrées les plus riches de l'Afrique, et vous seriez un grand roi.

M. Forbes parlait d'or; malheureusement, la raison est d'un faible poids auprès des sauvages ; et comment s'en étonner, quand les nations civilisées n'y cèdent que lorsqu'elles ne peuvent faire autrement ? D'ailleurs, sans le commerce des esclaves, sans les guerres, dont le but est de faire des prisonniers pour les tuer dans les *coutumes* et vendre le surplus, l'échafaudage constitutif des Etats guinéens croulerait ; et les despotes et l'aristocratie de ces Etats tiennent à cet échafaudage, sans lequel ils ne pourraient perpétuer leur pouvoir, ou plutôt leur brigandage. Les Anglais, qui ont depuis longtemps des vues sur le littoral occidental d'Afrique, se sont aperçus de l'inutilité de leurs tentatives diplomatiques auprès des monarques de Guinée et ont enfin employé l'*ultima ratio* contre eux, et particulièrement contre les Achantys, Ashantis, ou Ashantees, avec l'orthographe britannique, dont les mœurs sont semblables à celles des brutes forcenées du Dahomey. Le prétexte leur fut fourni par les princes indépendants des environs de Cape-Coast-Castle, placés sous leur protectorat, que le despote de l'Achanty, Koffi Kalkali, ne cessait d'attaquer pour leur faire des

prisonniers et les piller; mais l'humanité seule eût largement légitimé leur intervention armée. Il nous suffira, pour le prouver, de résumer le compte rendu d'un des membres de la mission anglaise envoyée à Coumassie, capitale de l'Achanty, sous le règne de Quaco-Duah, le prédécesseur de Koffi :

« Après la réception de cette mission, à l'extrémité d'un faubourg de la ville, par le roi et sa cour, on se dirigea vers Coumassee ou Coumassie : des esclaves portaient les divers trônes des ancêtres de Quaco-Duah, toute la riche vaisselle de métal de Sa Majesté et le portrait de la reine Victoria, que nous venions d'apporter. Le roi et ses hauts dignitaires marchaient entourés de gardes armés de tromblons, de hérauts qui criaient les exploits du souverain, et précédés d'une bande de musiciens composée de joueurs de tam-tam, de cornets, de cymbales et de tambours. Un certain nombre de ces derniers attiraient l'attention d'une façon sinistre avec leurs caisses couvertes de linges maculés du sang des victimes sacrifiées, ornées de fragments de crânes humains, de fémurs, de cartilages desséchés, et dont les baguettes étaient des tibias. Les Achantys n'ont aucun respect de la vie humaine, et les rues de Coumassie sont chaque jour le théâtre d'horribles boucheries. »

Les choses n'avaient point changé, en 1873, lorsque le major général sir Garnet Wolseley partit avec un corps d'armée pour l'Achanty, dans le but d'amener le despote de ce royaume à respecter les alliés du gouvernement britannique, en portant la guerre, s'il le fallait, jusque dans sa capitale.

La lutte fut plus longue, plus meurtrière qu'on ne l'avait prévu à Londres : les Anglais avaient pour eux leurs armes perfectionnées, leurs projectiles, leur science ; les Ashantees avaient leur climat brûlant, les effluves pestilentielles de leurs marais, la dyssenterie, le choléra et tout le cortége de maladies que les habitants des zones tempérées trouvent dans les zones torrides.

Le 14 octobre 1873, sir Garnet Wolseley, arrivé sur les bords du Prah, à quatre-vingt-trois milles de Coumassie, reconnut l'impossibilité d'aller plus avant sans renfort, et demanda aussitôt de nouvelles troupes pour combler les vides de son corps d'armée. On lui envoya sans retard des riflemen, des highlanders, des royal-marine, et en décembre il put reprendre ses opérations avec le concours des milices indigènes des princes alliés.

Le roi, qui n'avait pas encore eu le temps de rassembler tous ses contingents, voulut gagner du temps et, sur les conseils de ses grands vassaux, et spécialement de ses principaux ministres Yaw Busummurutinges et Kueka Busummummarugwira, envoya à sir Wolseley, qui campait à Agimana, un message par lequel il annonçait qu'il s'avouait vaincu. Pour témoigner de ses bonnes intentions, il mit en liberté ses captifs blancs, et les chargea de porter eux-mêmes le message au général en chef anglais.

Celui-ci n'ajouta qu'un faible crédit à ces assurances *in extremis;* toutefois il communiqua l'épître royale au commodore Hewett pour être expédiée à Londres, et arrêta ses opérations.

Koffi, lui, n'arrêta pas les siennes, et ses forces étaient telles vers la fin de janvier, qu'il pouvait, à son tour, prendre l'offensive.

Sir Wolseley, mis au courant de la situation par ses alliés et ses espions, rompit la trêve qu'il avait consentie, et se porta en avant.

Les Ashantees s'étaient massés dans les bois d'Amoalfu, à dix-huit milles de Coumassie ; sir Wolseley les en délogea le 31 janvier, après une lutte acharnée, dans laquelle il perdit un capitaine du génie, vingt autres officiers et deux cents soldats, sans parler des blessés.

Le 1er février, Amoalfu brûlait; le brigadier sir Archibald Alison détruisait également Becka, dont son détachement s'emparait sans coup férir, et le capitaine Glower occupait Obogo.

Le 2 février, sir Wolseley fit jeter un pont sur la rivière d'Ordah, malgré une vive fusillade de l'ennemi.

Le 3, Koffi Kalkali envoya deux parlementaires avec le drapeau blanc demander une suspension d'armes ; mais comme, dans le même temps, il prenait ses dispositions pour tourner les forces britanniques, sir Wolseley lui répondit par la lettre suivante :

En marche, 3 février 1874.

« Roi,

« Vous m'avez déjà tellement déçu, qu'il ne m'est pas possible de m'arrêter avant que les otages soient en mon pouvoir. Comme le temps presse, je veux bien consentir à accepter aujourd'hui votre mère et le prince Meusah. Ils seront parfaitement traités l'un et l'autre, vous pouvez avoir foi en ma parole. Si vous me les envoyez ce soir, j'arrêterai mon armée sur ce côté de la rivière Ordah. Mais, à moins que vous ne me les envoyiez de suite, mon armée va marcher immédiatement sur Coumassie.

« Je suis, roi, votre sincère ami, et qui vous souhaite du bien (*your trues friend and wellwisher*).

« G.-J. Wolseley,
« *Major général et administrateur à la côte d'Or.* »

La réponse de Sa Majesté n'étant pas venue, les Anglais franchirent l'Ordah, enlevèrent le village d'Ordahshu, et, le 4 février, à la tombée de la nuit, entrèrent, tambours battants, dans la capitale du royaume d'Achanty.

« Quand nous entrâmes à Coumassie, écrivait, le 5 février, le correspondant du *Times*, ce n'était qu'un abattoir humain. A chaque pas, on trouvait des morts sacrifiés à la férocité du roi, des courtisans et des prêtres. Le théâtre des exécutions était le monument le plus remarquable de la grande rue; les faubourgs, les fossés, les marais étaient encombrés de débris humains. Les massacres paraissent avoir été le moyen de célébrer les grands événements, la sanction de toutes les fêtes, la manifestation de tous les sentiments, la joie comme la douleur, l'espérance comme la crainte, et l'accompagnement de tous les changements importants dans la vie humaine. La population se trouvait ainsi divisée en deux classes : les égorgeurs et leurs victimes. »

Sir Wolseley ne trouva rien à Coumassie, rien dans le palais royal, que le parasol du roi Koffi, qu'il prit pour l'offrir à la reine Victoria. Aussi n'y resta-t-il pas longtemps, et, satisfait de ses succès, regagna-t-il la côte, après avoir incendié la capitale du fameux royaume, que Koffi put voir flamber des hauteurs boisées environnantes où il s'était réfugié avec les débris de ses hordes sauvages.

Une partie de celles-ci, fractionnée en petites troupes, parcourut bientôt le royaume, pillant, tuant, suivant la coutume des soudards battus et en rupture de discipline de tous les pays, et quelques bandes poussèrent même des reconnaissances sur le territoire ami du Dahomey.

Or, pour en revenir à notre récit, que les détails précédents aideront à compléter, une de ces bandes arrivait sur la rive droite du Volta au moment où nos chasseurs tiraient leurs premiers coups de carabine.

Dresser la tête, écouter d'où le bruit venait, ramper comme des reptiles vers l'endroit indiqué par les détonations, fut pour les noirs l'affaire d'une minute.

Ils étaient cinquante environ, la peau tailladée, principalement sur le visage, les jambes ornées de peintures rouges ou blanches, vêtus seulement d'une sorte de jupon de coton et armés d'un poignard recourbé passé à la ceinture dans sa gaîne, d'une lance en fer forgé, en forme de flamme, et d'un paquet de javelots. Ils atteignirent le point de la rive droite du fleuve en face duquel se passait le drame que nous avons esquissé dans le chapitre précédent, et là, à genoux der-

Attaqués par les nègres. Dessin de Vierge.

rière des bouquets de palmiers nains, regardèrent ce qui se passait.

Avec la promptitude de coup d'œil que leur avidité impatiente leur donnait, les Ashantees virent de suite qu'il y avait là, pour eux, une riche aubaine.

Trois barques, les dépouilles d'une quinzaine de chasseurs européens, une tente sur la berge opposée et vraisemblablement des munitions, des vivres sous cette tente, c'était cent fois plus qu'il n'en fallait pour exciter leur convoitise.

Ils suivirent avec des regards de renards affamés qui guettent une basse-cour, les péripéties de la chasse, prêts à y prendre part en faveur des amphibies, ce qu'ils firent quand ils virent l'hippopotame blessé, en envoyant une grêle de javelots aux matelots de la seconde chaloupe, à l'instant où ceux-ci opéraient le sauvetage des deux survivants de la première embarcation renversée.

Trois cris affreux retentirent et trois hommes tombèrent à l'eau : l'un la tête fracassée entre la tempe et l'oreille, le second la gorge traversée, le troisième la poitrine percée.

Terrifiés, les autres saisirent leurs fusils et cherchèrent des yeux l'ennemi.

Les noirs n'avaient eu garde de se montrer, ne voulant pas être fusillés par les chasseurs.

Une nouvelle grêle de javelots siffla et une quatrième victime tomba dans le fleuve.

La seconde barque n'était plus montée que par un homme, qui n'attendit pas le sort de ses compagnons, et se jeta à l'eau pour aller rejoindre la troisième barque, celle de Lamouroux et Pouillouse, qui passait à quelques brasses du lieu du sinistre, et à l'arrière de laquelle se cramponnait un des naufragés.

— Nagez ferme, tonnerre! cria Pouillouse à ses matelots, auxquels il avait commandé de ne point lâcher leurs avirons et en dirigeant son embarcation, car il tenait le gouvernail, vers la berge où se dressait la tente, c'est-à-dire sur la rive gauche du Volta, à l'opposé de l'endroit d'où pleuvaient les javelots.

L'embarcation fila comme une flèche, tirant derrière elle deux hommes, dont ceux qui la montaient ne s'inquiétèrent pas plus que des insectes qui voletaient dans l'atmosphère, et en deux minutes, deux siècles, elle aborda près du campement.

Lamouroux et Pouillouse sautèrent à terre les premiers; les trois matelots qui les accompagnaient les suivirent; les deux hommes qui s'étaient accrochés à l'arrière sortirent de l'eau et gagnèrent, à leur tour, la berge dans un état difficile à dépeindre.

L'un était un des matelots de la seconde chaloupe, l'autre était Philistin.

Pouillouse et Lamouroux pâlirent en voyant ce dernier, qu'ils avaient cru mort, et que Phosphate, débarrassé de son garde du corps depuis l'apparition des Ashantees, courut presser contre sa poitrine.

Mais ce n'était le moment ni de réfléchir ni de lanterner : le péril, un péril imminent, était là, à deux cents mètres; il fallait agir, prendre une détermination.

Enhardis par leur succès, les Ashantees descendirent vers la plage pour pêcher les deux embarcations qui s'en allaient à la dérive, et les cadavres de matelots que les crocodiles et les hippopotames semblaient dédaigner et que le courant portait vers une pointe sablonneuse qui formait une sorte de barrage sur la rive droite du Volta.

Si les noirs parvenaient à s'emparer des chaloupes, la situation devenait, *ex abrupto*, excessivement grave; il fallait, à tout prix, empêcher que celles-ci ne restassent en leur pouvoir.

Les chasseurs se comptèrent.

Ils n'étaient plus que neuf, six d'entre eux ayant été tués ou dévorés, et sur ces neuf, sept seulement avaient encore leur armement complet.

Pouillouse ordonna à ceux-là de se déployer en tirailleurs sur la crête de la berge devant la tente, et de diriger un feu nourri contre les sauvages.

Philistin s'était emparé du fusil et du sac de munitions du matelot laissé à terre avec le chimiste, tandis que ce matelot aidait ses camarades à amarrer l'embarcation à une forte racine de mimosa, et, de son côté, Phosphate, après avoir étreint le rentier, s'était hâté de reprendre son attirail de guerre, abandonné dans un coin du campement; tous les deux étaient donc *parés*, comme aurait dit Pouillouse, que l'apparition des noirs troublait extrêmement, presque autant qu'elle troublait Lamouroux.

Encore si les deux chenapans avaient eu la chance de perdre leurs *crampons*, comme ils appelaient le rentier et le chimiste, dans l'atroce tragédie qui s'était passée si vivement sous leurs yeux! Mais non. Par une fatalité singulière, Philistin, le plus exposé, le plus menacé, contre qui toutes les machinations avaient été tournées, Philistin s'était sauvé!

Pouillouse et Lamouroux renvoyèrent à un autre moment la perpétration de leur double crime, persuadés de sa réussite, et avisèrent résolûment au plus pressé : à disperser les Ashantees, dans les griffes desquels ils ne voulaient pas tomber.

Les hippopotames, les crocodiles, les nègres, le naufrage des chaloupes, la mort des six matelots, les angoisses de la fuite avaient troublé au plus haut point Philistin, peu habitué à des événements de cette sorte. Quant à Phosphate, déjà sens dessus dessous depuis plusieurs jours, il ne se possédait plus. Tous les deux, cachés derrière un buisson, serraient convulsivement leurs carabines, et tandis que l'un, mouillé jusqu'aux os, murmurait en frémissant : « Ah! mon cher Phosphate, quelle horrible aventure! » l'autre, tremblant comme la feuille, répétait d'une voix étranglée par la peur et presque inintelligible : « M... m... monsieur Philistin, au n... n... nom du ciel, ne nous quit... quittons plus; il y va de notre vie!... »

La fusillade commença.

Les nègres, ne pouvant y répondre, s'abritèrent derrière un pli de terrain, et longèrent le fleuve en aval, pour aller saisir au passage, hors de la portée des projectiles, les deux barques que le courant portait, et que les chasseurs n'étaient pas en mesure de leur disputer, par ce motif que la rive du Volta avait, près de l'endroit où ils s'étaient postés, où leur tente était dressée, une solution de continuité formée par l'affluent dont nous avons parlé précédemment, solution qui ne permettait point de faire, parallèlement, sur la rive gauche le chemin que les noirs faisaient sur la rive droite.

Pour empêcher ces derniers de s'emparer des chaloupes, il n'y avait qu'un moyen très-dangereux : se rembarquer dans la troisième embarcation et aller, à force de rames, chercher les bateaux abandonnés en passant près des amphibies qui s'étaient massés sur un banc de sable, à cinquante mètres du campement, et que les cris effroyables et assez semblables à ceux d'un porc qu'on égorge, les sauts furieux, la perte de sang de leur camarade blessé, excitaient au suprême degré.

Pouillouse hésita; puis, réfléchissant que l'occasion d'envoyer le chimiste et le rentier *ad patres* s'offrait belle, il commanda à trois matelots de monter dans la chaloupe avec Philistin et Phosphate et d'aller remorquer les embarcations, pendant qu'avec deux autres matelots, dont celui à la garde duquel il avait confié le chimiste, et Lamouroux, il tiendrait l'ennemi et les bêtes féroces en respect.

Phosphate blêmit, serra le bras de Philistin et déclara que ni ce dernier ni lui n'iraient à la mort où on voulait les envoyer.

Pouillouse sacra, Lamouroux prit en main un de ses revolvers, et Dieu sait ce qu'il serait advenu si une nouvelle complication ne fût brusquement survenue.

Trois ou quatre balles destinées aux Ashantees s'étaient égarées sur les museaux d'autant d'hippopotames. Déjà exaspérés par les incidents de la chasse, le spectacle des douleurs de leurs congénères et la crépitation de la fusillade, ceux-ci s'élancèrent tout à coup, en poussant des grognements sinistres, contre leurs agresseurs.

Avez-vous assisté à une charge de grosse cavalerie? en avez-vous apprécié la force au moment où son élan est dans toute sa plénitude? Eh bien, une charge d'hippopotames adultes n'est pas moins irrésistible.

Quand il est en furie, l'hippopotame ne s'arrête

devant rien, renverse tout ou s'acharne contre les obstacles qui lui résistent. Alors il est presque aussi agile sur terre que dans l'eau; il court comme le sanglier, gravit des sentiers abrupts, des berges rapides où il semblerait que les mouflons ou les petits félins seuls pussent mettre les pieds, et malheur à qui l'a imprudemment provoqué! L'arrêter d'un coup de fusil, impossible! A faible portée, une balle troue la cuirasse du crocodile, elle ne perce pas la sienne, elle ne traverse pas son épaisse carapace de graisse; il en faut vingt, quelquefois cent, pour le coucher sur le dos.

Pouillouse et Lamouroux savaient tout cela; aussi, lorsqu'ils virent les quatre amphibies bondir de leur côté, furent-ils saisis d'une terreur panique et s'enfuirent-ils à toutes jambes en criant aux cinq matelots d'en faire autant.

Les matelots détalèrent avec la rapidité de l'éclair; Phosphate et Philistin imitèrent leur exemple et se précipitèrent à travers un champ de cotonniers rempli de plantes épineuses, où l'un des hippopotames les suivit, rugissant, labourant le sol, brisant les arbres, enfonçant les buissons.

Les deux hommes volaient, plutôt qu'ils ne couraient le long des tortuosités de ce champ, au bout duquel ils entrèrent aveuglément dans un fourré où les lianes formaient d'inextricables lacets, où les piquants des mimosas, les crochets recourbés des nabakhs déchiraient leurs vêtements et leurs corps.

Mais ils ne sentaient pas les épines; ils ne sentaient que le souffle de l'animal qui les poursuivait, et ce souffle semblait les pousser en avant avec la légèreté et la rapidité de l'oiseau fendant l'espace.

Combien de temps dura cette fuite vertigineuse? nous ne saurions le dire. Sur le point de tomber d'épuisement, Philistin et Phosphate se buttèrent contre une racine de palmier, firent une chute profonde et roulèrent l'un sur l'autre au fond d'un ravin.

Les Ashantees avaient secouru les hippopotames en attaquant les chasseurs au début de leurs exploits cynégétiques; les hippopotames, à leur tour, venaient de secourir les Ashantees en chargeant les chasseurs au moment opportun.

« Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature, » a écrit La Fontaine.

Armand DUBARRY.

(La suite à la prochaine livraison.)

SOUVENIRS DU MEXIQUE

LES OPALES [1].

Le comte fit signe à ses compagnons de garder le silence. Enlevant lestement le fusil qu'il portait en bandoulière, il l'arma et mit en joue. Le coup parti, ce fut un prodigieux concert de cris de toute espèce, en même temps que mille oiseaux au plumage étincelant s'envolaient dans toutes les directions. Cependant, d'un arbre voisin, une masse rouge et noire venait de tomber. A peine le toucan — car c'était un de ces curieux oiseaux que le hasard avait désigné comme victime à M. de Mirel — eut-il touché la surface de l'étang, que trois têtes hideuses apparurent simultanément au-dessus des eaux. En un clin d'œil le toucan disparut dans une gueule énorme, livide, et les monstres se dérobèrent sous le manteau de verdure qui les abritait. Tout cela s'accomplit avec une telle rapidité, que, si l'agitation des larges feuilles dont l'étang était couvert n'eût fourni aux voyageurs un témoignage irrécusable, ils auraient pu se croire le jouet d'un songe.

— Voilà, mon cher monsieur Georges, d'où vient l'odeur de musc qui vous frappait tout à l'heure. Ce sont les aimables hôtes de ces marais qui nous parfument ainsi. Quant à ce site enchanteur, il cache la mort à chaque pas. Outre les crocodiles que vous avez entrevus, chaque arbre donne asile à des myriades d'insectes plus ou moins venimeux, et à quelques couples de serpents lianes, un des reptiles les plus dangereux de ces contrées, et dont la morsure est aussi redoutable que celle du terrible serpent à sonnettes. Mais ce n'est rien encore: cette végétation luxuriante, que vous ne vous lassez pas d'admirer, et qui semble perpétuellement conserver son éclatante jeunesse, renferme les germes de l'horrible fléau qui dévaste la Terre chaude. A chaque feuille qui tombe succède immédiatement une feuille nouvelle. Mais la feuille tombée va pourrir au fond de ce vaste bourbier dont l'extérieur est si séduisant. Les eaux de ces étangs n'ont point d'écoulement, car les dunes de sable qui bordent une partie du golfe du Mexique leur ferment toute issue vers la mer. Les matières organiques qu'elles renferment croupissent sur place, et, sous la double influence de l'humidité et d'une chaleur torride, se décomposent, se volatilisent et empestent l'atmosphère de leurs miasmes mortels.

— Parfaitement exact, dit Guttierez; aussi n'est-il pas prudent de rester longtemps ici.

Et piquant bravement des deux, il se lança au galop, ne se faisant aucun scrupule de s'accrocher des deux mains au pommeau de sa selle.

Grâce à cette rapide allure, nos voyageurs débouchèrent bientôt sur une immense savane se perdant à l'horizon, et dont la triste uniformité était à peine rompue çà et là par de rares bouquets d'arbustes épineux.

Cependant le soleil, déjà haut sur l'horizon, dardait ses brûlants rayons sur la plaine dénudée. Hommes et chevaux commençaient à courber la tête sous le poids de cette chaleur humide, accablante, qui est le propre des terres chaudes. Depuis deux heures ils cheminaient en silence, lorsque, arrivés au sommet d'une ondulation de terrain, ils aperçurent une haute futaie qui devait leur donner de l'ombre, sinon de la fraîcheur.

— Ne croyez-vous pas qu'une halte sous ces arbres serait assez opportune? hasarda le licencié.

— Oui vraiment, répondit M. Verton.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Puis, interpellant en espagnol un Indien qu'il venait de découvrir au détour de la route :

— Hé ! Pepé, tout est-il arrivé en bon état? Le déjeuner est-il prêt?

— Oui, Votre Grâce ; il y a une heure que je suis ici.

— Un vieux soldat ne s'embarque pas sans biscuits, dit alors M. Verton à ses compagnons. Le proverbe est sage, et je l'ai pris pour règle. Seulement, comme une mule chargée de vivres aurait pu nous retarder, j'ai fait partir mon brave Pepé à trois heures du matin, et j'ai l'honneur, messieurs, de vous inviter à déjeuner avec moi.

Un hourra retentissant répondit à cette invitation. Chacun eut bientôt mis pied à terre. Les chevaux furent attachés aux branches d'un fourré voisin, tandis que les convives de M. Verton entamaient avec une superbe ardeur la croûte d'un vaste pâté. Guttierez, qui seul s'était attardé près de son mulet, vint les rejoindre, pliant sous le faix d'un lourd bissac.

— Deux précautions valent mieux qu'une, s'exclama-t-il d'un air triomphant. Moi aussi j'avais songé au déjeuner et fait mes provisions en conséquence. Voici, entre autres, quelques bouteilles de pale ale et de vin de France qui ne feront pas trop mauvaise mine auprès de ce pâté.

On mangea et on but en gens qui viennent de faire six lieues sous un soleil dévorant. Après quoi M. Verton invita ses amis à se livrer aux douceurs de la sieste.

— Il est une heure, dit-il; en repartant à trois, nous arriverons à la Soledad avant le coucher du soleil et nous éviterons la grande chaleur du jour. Ce n'est pas dans tes habitudes, mon cher Georges, de dormir ainsi au milieu de la journée ; mais c'est une coutume, je dirai plus, une nécessité de ce pays, et tu te trouveras bien de l'adopter.

Une demi-heure après, tous, y compris Pepé, dormaient du plus profond sommeil.

Le comte ouvrit le premier les yeux. Il alluma un cigare, et distraitement promena ses regards autour de lui. Tout d'un coup, saisissant son revolver, il fit feu dans la direction de l'oncle de Georges. Au bruit de la détonation, chacun fut aussitôt sur pied, fort ému, comme on pense, et cherchant la cause de cette alerte.

— Pardon, dit M. de Mirel, pardon, messieurs, de vous avoir ainsi réveillés en sursaut ; mais, tenez, monsieur Verton, regardez près de vous, un peu à votre droite, et dites-moi si je n'ai pas eu raison d'arrêter dans sa marche l'indiscret visiteur qui nous arrivait.

M. Verton ne put retenir un geste d'effroi. Presque à ses pieds se tordait, dans les dernières convulsions, un énorme serpent.

— Oh ! ajouta le comte, c'est un *cascabel*, un serpent à sonnettes de la plus belle venue. Un faux mouvement en dormant, et vous pouviez heurter l'horrible bête. Mordu par elle, ici, loin de tout secours, c'était la mort.

Ce disant, il avait sorti de sa botte un machete (long couteau mexicain) bien tranchant. D'un coup sec il détacha la queue du serpent et vint l'offrir à l'oncle de Georges.

— Il est dit, monsieur de Mirel, que toute ma famille sera votre obligée. Mais, avec un galant homme tel que vous, la reconnaissance est un doux fardeau à porter.

Et il lui tendit la main.

On examina ensuite le singulier appendice qui vaut au *cascabel* son nom de *serpent à sonnettes*. Cet appendice se compose d'une série de sphéroïdes aplatis et superposés, dont le nombre varie avec l'âge de l'animal. Ils vont en diminuant de largeur, depuis le point où ils commencent, jusqu'à l'extrémité de la queue. Mobiles, creux, formés d'une écaille résistante, ils s'entre-choquent quand le serpent se meut, en produisant un bruit analogue à celui de noix sèches que l'on secouerait dans un panier. C'est ce bruit bien connu qui avait éveillé l'attention du comte.

Quant au serpent, long de près de deux mètres, il était à peu près de la grosseur du bras, d'un noir verdâtre, semé de taches jaunes et brunes, la tête large, aplatie; il était hideux.

— Pouah ! horreur ! fit le licencié, et quel affreux pays que cette Terre chaude !

— Quelle chose étrange, répliqua M. Verton, que cette haine des Mexicains des plateaux pour la Terre chaude ! Mais savez-vous, señor Guttierez, qu'il y a tout autant de serpents à sonnettes et de scorpions, et de vilaines bêtes de toute sorte dans vos terres froides que sur les côtes du Pacifique ou du golfe du Mexique? J'en sais quelque chose, moi, qui y ai vécu dix ans. Les serpents sont plus petits, c'est vrai, mais ils n'en sont pas moins dangereux. Demandez à Pepé, qui faillit mourir d'une morsure de cascabel aux environs de Guanaxato.

— C'est vrai, maître, répondit Pepé, et, sans vos bons soins, José Mendès serait depuis longtemps allé rejoindre sa pauvre femme.

— C'est bon, c'est bon. Et nous, messieurs, à cheval, si nous voulons arriver au gîte avant la nuit.

Au moment où le soleil disparaissait à l'horizon, nos voyageurs débouchaient sur la place de la Soledad.

Toujours prévoyant, M. Verton s'était entendu avec les employés du chemin de fer pour se faire dresser une tente américaine non loin de la station. La précaution était d'autant meilleure que la Soledad, malgré la célébrité qu'elle doit au traité qui porte son nom, est une misérable bourgade, composée de quelques cabanes d'Indiens. En fait de constructions en pierre, on n'y voit guère que l'église et le presbytère. Outre la difficulté de se loger, on était exposé, à supposer qu'on trouvât l'hospitalité dans quelque rancho, à être la victime des insectes et reptiles de tous genres qui pullulent à la Soledad. Sous chaque pierre nichent les scorpions et les tarentules; le corali, ce charmant petit serpent revêtu de pourpre et d'or, mais dont la morsure est des plus dangereuses, s'installe sans façon dans les cases des indigènes; et le serpent liane aime à se jouer dans les bambous qui servent de clôture aux habitations.

En faisant élection de domicile sur un terrain nettoyé au préalable et recouvert d'une simple toile, on avait plus de chances de passer une nuit tranquille.

La table avait été dressée en plein air, à quelques pas de la tente. Si les journées sont accablantes en terre chaude, les nuits, en revanche, y sont délicieuses. La chaleur est grande encore. Mais quand s'élève la brise de mer sous ce ciel d'un bleu profond, d'une admirable pureté, on se sent revivre d'une vie nouvelle, et les fatigues du jour sont bientôt oubliées. Longtemps après avoir fini de dîner, les convives restèrent immobiles et silencieux, livrés tout entiers à ce doux *farniente* dont les pays chauds font seuls comprendre le charme, lorsque enfin M. Verton rompit le silence :

— Je ne t'ai point entretenu encore, mon cher Geor-

ges, de ce fameux projet dont je te parlais dans ma lettre. Je crois le moment venu de t'en dire un mot. Loin d'être de trop, ces messieurs pourront au besoin nous donner un bon conseil. Voici la chose : je possède, à une douzaine de lieues de Oajaca, une hacienda où j'élève du bétail. Le rio Panuco traverse dans toute leur longueur les terrains où vaguent mes troupeaux. Un de mes majordomes étant un jour descendu au bord de la rivière, précisément à l'endroit où les bestiaux viennent boire et où leurs pieds ont dégradé la berge, remarqua dans le sable un objet brillant. Il le prit et me le rapporta. C'était une pierre d'un blanc laiteux à reflets nacrés, une opale du plus bel orient. Déjà j'avais entendu vaguement parler de découvertes de ce genre faites sur les rives du Panuco. Je pensai alors que là peut-être, avec un peu de peine et en risquant quelque argent, il y avait une fortune à gagner. N'étant plus assez jeune pour mener la vie active que nécessitent les opérations de ce genre, j'ai songé à toi. J'ai pris quarante mille francs chez mon correspondant de la Vera-Cruz pour commencer sans retard les premiers travaux. Tu disposeras de cet argent comme tu l'entendras ; si les recherches aboutissent, tu me le rendras sur les bénéfices réalisés, et

Dans les Cumbres. Dessin de Vierge.

le reste t'appartiendra en toute propriété. Ne te récrie pas, car sans toi ces richesses, si toutefois elles existent, resteraient perdues, n'ayant plus, je te le répète, ni le temps ni le goût d'aborder ce genre de travaux.

— J'accepte, mon oncle, et me mets tout entier à votre disposition. Si le succès couronne nos efforts, nous verrons alors à discuter la répartition des bénéfices. Mais, pour le moment, il est au moins prématuré de vendre la dépouille d'un ours parfaitement vivant.

— Oui, ajouta aussitôt le comte ; mais il n'en est pas moins vrai que l'idée de M. Verton est des plus sérieuses et des plus pratiques. Je puis d'autant mieux m'en porter garant, que j'ai collectionné moi-même des renseignements fort intéressants sur les richesses minérales de la province de Oajaca. Si vous le permettez, je vous les enverrai dès mon arrivée à Mexico ; vous y trouverez et la confirmation de vos propres appréciations et des indications certainement utiles.

— Êtes-vous, mon cher comte, obligé de rentrer immédiatement à Mexico ?

— Nullement. Mais puis-je savoir...

— Ma question n'a d'autre but que de m'assurer que la proposition que je vous veux faire ne sera point indiscrète. Maintenant que j'en suis certain, voici ma pensée sans détour : puisque vous vous êtes livré déjà

à de sérieuses études géologiques sur le bassin du Panuco; puisque vous êtes maître de votre temps; puisque vous avez témoigné à Georges, en toute circonstance, la plus vive sympathie, et que, d'un autre côté, mon neveu serait enchanté d'avoir un compagnon tel que vous dans la solitude où il lui faudra vivre, qui vous empêche de venir avec nous?

— Rien, assurément. Et puisque j'entrevois la possibilité de vous être utile, je n'hésite point à me rendre à votre invitation.

— A la bonne heure. Maintenant que tout est convenu, allons prendre un peu de repos, et demain à cheval au soleil levant.

Nous laisserons notre petite troupe poursuivre paisiblement son voyage. Nous ne nous arrêterons pas avec elle pour admirer l'océan de verdure du *Chiquite*, les vastes champs de canne à sucre, le sombre feuillage des caféiers, ni tous ces sites enchanteurs qui, jusqu'à quelques lieues au delà d'Orizava, font de toute cette partie du Mexique un immense jardin sur lequel le regard aime à se reposer. Nous les retrouverons, dans la matinée de leur quatrième jour de marche, au pied des Cumbres (nom donné aux vastes assises du plateau d'Anahuac). S'élevant en pentes insensibles, la route leur avait fait successivement gagner des altitudes de 900 et de 1 200 mètres. Aux environs de Cordova, ils avaient quitté la terre chaude et traversé cette zone trop étroite, mais si délicieuse par son climat et ses productions, que l'on appelle dans le pays *tierra templada* (terre tempérée).

A trois lieues d'Orizava, une muraille à pic, haute de 900 mètres, semble fermer le chemin. C'est cette muraille qu'il faut gravir pour arriver à l'immense plateau, d'une altitude moyenne de 2 400 mètres, qui se jette brusquement à l'ouest dans les flots du Pacifique et descend doucement vers le nord, jusqu'à la frontière américaine, dont le rio Bravo trace la limite.

Une route assez bien entretenue décrit ses mille replis sur les flancs escarpés des Cumbres, en dépasse la première cime, redescend en ligne droite jusqu'à un ravin assez profond, puis, embrassant de ses méandres la croupe nouvelle qui surgit devant elle, parvient enfin sur le faîte aride du plateau.

C'est là que, en 1862, la petite armée française aux ordres du général Lorencez eut son premier engagement sérieux avec les troupes de Juarez. Elle s'empara en quelques heures d'une position qui semblait inexpugnable. M. de Mirel, qui avait, disait-il, assisté à la bataille, mêlé à l'état-major français, racontait à ses compagnons les principaux épisodes de ce brillant fait d'armes, et tous l'écoutaient d'une oreille attentive, quand, tout à coup, dix cavaliers armés et masqués débouchèrent au galop d'un ravin qui se perdait dans les replis de la montagne.

Avant d'avoir pu se reconnaître, M. Henri Verton était le premier assailli, jeté à bas de son cheval, garrotté et bâillonné. En vain Georges et Pepé voulurent faire usage de leurs armes. On n'entendit que le bruit sec du marteau du revolver et du chien du mousqueton s'abattant sur les cheminées dépourvues d'amorces. Tous deux, entourés par sept ou huit de leurs adversaires, furent bientôt enlevés de leurs selles, désarmés et, comme M. Verton, couchés sur le bord de la route, dans l'impossibilité de faire un mouvement. Pendant qu'on les fouillait, ils entendirent soudain le bruit d'un cheval lancé au galop, puis six détonations successives retentirent et les voleurs prirent la fuite.

Quelques instants après, le comte mettait pied à terre près d'eux et s'empressait de briser leurs liens, de les délivrer de leurs bâillons.

— Ces bandits, leur dit-il, m'ayant laissé quelques secondes de répit, j'en ai profité pour prendre du champ, et, les voyant fort occupés à vous débarrasser de votre argent, je les ai chargés en faisant feu sur eux des six coups de mon revolver. Bien que fort supérieurs en nombre, ces misérables ont fui devant moi et n'ont pas tardé à disparaître dans des sentiers impraticables pour qui n'en connaît les détours, et où c'eût été folie de les suivre.

— Et le licencié? s'exclama Georges, qu'est-il devenu dans cette bagarre? Il n'est plus avec nous.

On regarda de tous côtés, et l'on ne tarda pas à découvrir Guttierez descendant, grave et tranquille, les pentes couvertes de broussailles au pied desquelles l'attaque avait eu lieu.

Il eut fort à faire pour répondre aux questions qui, de toutes parts, lui étaient adressées.

— Messieurs les voleurs, dit-il, ayant tout d'abord négligé ma modeste personne, je me suis laissé glisser à bas de ma monture et j'ai gagné sans plus tarder le fourré le plus voisin. Là, voyant qu'on continuait à ne pas s'inquiéter de moi, et ne pouvant d'ailleurs vous porter secours, puisque j'étais sans armes, moitié courant, moitié rampant, j'ai été me blottir sous les cactus que vous voyez là-haut, et qui, par parenthèse, m'ont fait payer assez cher leur courte hospitalité.

Ce disant, il montrait ses vêtements déchirés et ses mains ensanglantées.

— Je n'étais pas, ajouta-t-il, depuis cinq minutes dans ma cachette, lorsque j'entendis au-dessous de moi un grand bruit de chevaux lancés à toute vitesse. Je me hasardai à avancer la tête. Sans m'en douter, j'avais gagné le sommet de la barranca d'où avait débouché la guérilla et par laquelle elle s'enfuyait. Quand je vis qu'il n'y avait plus rien à craindre, je suis redescendu vers vous. Voilà tout ce que j'ai à dire *pour le moment.*

Et il souligna ces derniers mots en lançant un regard à la dérobée au comte de Mirel.

— Que signifie ce mystère?

— Inutile de m'interroger, mon cher monsieur Verton; je ne crois pas, pour l'heure, devoir entrer dans d'autres explications.

— Moi, dit Georges, ce que je ne puis comprendre, c'est que les canons de mon revolver se soient trouvés vides, alors que je suis certain de n'en pas avoir retiré les cartouches depuis notre départ.

— Et moi donc, reprit Pepé, j'avais renouvelé hier soir l'amorce de mon mousqueton. M. le comte, qui l'a pris pour l'examiner au moment où il passait près de l'écurie, pourra vous le certifier.

— C'est parfaitement exact, dit M. de Mirel. Mais les gens qui viennent de nous dévaliser ont probablement concerté leur attaque à Orizava même. Ils auront appris d'une façon quelconque que M. Verton était porteur de valeurs importantes, et ils auront décidé de venir nous attendre ici. Mais, comme ces messieurs ne brillent pas précisément par le courage, ils ont jugé prudent de rendre toute résistance impossible et déchargé les armes laissées dans nos chambres pendant notre dîner à l'hôtel. Pour moi, c'est à l'habitude que

j'ai de ne jamais me séparer de mon revolver, que je dois d'avoir pu mettre ces misérables en fuite.

— Quoi qu'il en soit, reprit M. Verton, j'aurais bien fait d'écouter mon banquier et de lui laisser mon argent, sauf à l'attendre quelques jours, plutôt que de me le faire sottement enlever par ces gentilshommes de grand chemin, qui me le feront certainement attendre davantage. Mais, bah! plaie d'argent n'est pas mortelle. Nous sommes tous sains et saufs, c'est l'essentiel.

Devisant de la sorte, nos amis étaient arrivés au fond de la gorge que dominent les cimes des Cumbres. Là coule un ruisseau que la route traverse sur un large pont de pierre. C'est Puente Colorado (pont rouge). Si le pont fut rouge autrefois, il n'y paraît guère aujourd'hui. Quelques misérables cabanes sont éparpillées le long de la route qui monte à l'ouest sur le plateau et jette vers le sud l'embranchement que l'on doit suivre pour se rendre à Téhuacan et de là à Oajaca.

On déjeuna avec les vivres apportés d'Orizava, puis vint l'heure des adieux. Le licencié, en effet, devait attendre la diligence de Puébla, tandis que ses compagnons de voyage poursuivaient leur route par la vallée.

Déjà le comte de Mirel s'était installé dans la voiture qui venait attendre MM. Verton; déjà Pepé, conduisant en main les chevaux qu'il devait mener à Oajaca par petites journées, avait pris les devants lorsque, échangeant une dernière poignée de main, avec Georges et son oncle, Guttierez leur dit rapidement et à voix basse :

— Défiez-vous du comte !

V

Emportée par six mules vigoureuses, la voiture s'éloigna rapidement.

Sans prendre trop au sérieux l'étrange recommandation de Guttierez, MM. Verton ne pouvaient cependant s'empêcher d'en chercher la signification. Le comte lui-même paraissait soucieux. Le voyage se continua donc moins gaiement qu'il n'avait commencé.

Enfin, après cinq jours d'une course assez monotone, nos voyageurs virent se détacher à l'horizon la cime des montagnes au pied desquelles s'étend Oajaca, et sur lesquelles apparaissent encore quelques vestiges des travaux élevés par le général Porfirio Diaz, en 1865, alors que la ville était assiégée par les Français.

Penché à la portière, M. Verton fouillait la route du regard, quand, se retournant vers ses compagnons, il leur dit :

— Mes prévisions, messieurs, ne m'avaient pas trompé. Pepé, auquel j'avais recommandé de ménager nos chevaux, n'en a agi qu'à sa fantaisie et a tenu à annoncer notre arrivée. On vient au-devant de nous et, dans quelques instants, j'aurai l'honneur de vous présenter ma fille.

Sur la prière de Georges et de M. de Mirel, la voiture s'arrêta, et nos voyageurs mirent pied à terre.

Sans doute, ils avaient été aperçus et, sinon reconnus, du moins devinés, car deux cavaliers qui se montraient au loin lancèrent leurs chevaux à toute vitesse à leur rencontre.

Un de ces chevaux s'arrêta net à quelques pas de M. Verton et, jetant sa bride au domestique qui la suivait, une jeune fille sauta lestement à terre, puis s'élança dans les bras de l'oncle de Georges.

— Messieurs, ma fille, dit M. Verton. Lola, ton cousin, le fils de mon bien-aimé frère; M. le comte de Mirel, auquel Georges et moi nous devons une profonde reconnaissance, et qui a bien voulu consentir à passer quelques jours avec nous.

Lola tendit sa petite main gantée à son cousin et adressa au comte un gracieux salut.

Elle était ravissante ainsi, tout animée par sa course folle. Ses grands yeux noirs, frangés de longs cils, brillaient du plus vif éclat sous l'ombre projetée par les larges ailes de son sombrero. Ses cheveux épais, soyeux, que le peigne retenait avec peine, s'étaient affaissés, grâce au mouvement du cheval, et encadraient de leurs masses sombres le visage mat et pâle de la jeune fille.

Mince, élancée, elle avait cette grâce morbide des créoles, tout en conservant ce je ne sais quoi de vif et de hardi qui caractérise la Française.

En un mot, résumant en sa personne toutes les beautés de la race mexicaine, toutes les séductions et toutes les grâces de la femme dont l'esprit et le cœur ont été développés par une intelligente éducation, elle produisit sur Georges et le comte une profonde impression.

M. Verton, qui s'en aperçut, triomphait. Sa grande, son unique passion, c'était sa fille. Ayant perdu sa femme après trois ans de mariage, il avait concentré toutes ses affections sur l'enfant, portrait vivant de la mère, et dont il résolut de cultiver lui-même les heureuses facultés naturelles.

Lola fut invitée à monter en voiture, tandis que le domestique ramènerait les chevaux en main, puis on se remit en route.

On entra dans Oajaca à la nuit tombante, et l'on trouva, non sans plaisir, dans la maison de M. Verton, le dîner attendant les voyageurs.

Il fut décidé d'un commun accord que quatre jours pleins seraient consacrés au repos, après quoi on chercherait tous ensemble le terrain où devraient commencer les fouilles.

Au grand déplaisir de Georges, M. de Mirel, installé dans la maison sur le pied d'une complète intimité, se montra près de Lola plus empressé que ne l'eussent exigé les simples convenances. Celui-ci, cependant, prétendant avoir reçu les fonds qu'il avait réclamés de Mexico par le télégraphe, remit, quarante-huit heures après son arrivée, à M. Verton les trois mille francs qu'il lui devait.

Sur quoi l'oncle de Georges de s'écrier :

— Vois donc ce mauvais plaisant de Guttierez avec ses sots présages! Sont-ce là des allures de chevalier d'industrie, et le comte n'avait-il pas mille bonnes raisons pour me faire attendre ce remboursement? Décidément, c'est un galant homme, et si je revoyais Guttierez, je lui dirais sans façon comment je juge ses méchants propos.

Georges pestait, car l'empressement du comte près de sa cousine devenait chaque jour plus significatif. Mais que dire? que faire?

Ainsi que cela avait été convenu, le cinquième jour après l'arrivée, on se rendit à l'hacienda de M. Verton.

Après une étude attentive du terrain, Georges et le comte — qui semblait réellement avoir en cette ma-

tière de sérieuses connaissances — décidèrent que les premières explorations se feraient à quatre lieues de l'hacienda, sur un point où le Panuco, sortant d'une gorge profonde, devait avoir entraîné les richesses minérales des terrains corrodés par ses eaux rapides.

On rentra à Oajaca pour y préparer tous les éléments de cette expédition. Une lettre venue de Mexico y attendait Georges. Nous la traduisons pour le lecteur :

« Mon cher monsieur Georges,

« Vous n'avez point oublié peut-être mon dernier mot en vous quittant. Je viens aujourd'hui justifier l'accusation que je portais alors contre M. de Mirel. J'ai pris à la hâte sur le noble comte des informations puisées à une source digne d'un crédit absolu.

« M. de Mirel a, comme il nous l'avait assuré, été attaché pendant quelques mois à la légation française. Mais ce n'est pas volontairement qu'il a quitté la diplomatie ; il en a été chassé comme escroc. Je pourrais, je crois, si cela vous était utile, me procurer à ce sujet des *pièces à conviction.*

« Maintenant, vous devez vous souvenir que, le jour où nous fûmes assaillis par une guérilla au pied des Cumbres, je vous prévins que j'aurais plus tard à compléter le récit des faits dont j'avais été témoin. Je regrette, je vous l'avoue, d'avoir attendu, car j'aurais pu, sans plus tarder, vous mettre entièrement sur vos gardes. Mais, isolés comme nous l'étions, nous nous trouvions à la merci de M. de Mirel, et je ne croyais pas prudent de le pousser aux dernières extrémités en disant toute la vérité. Aujourd'hui je n'ai plus les mêmes scrupules, les mêmes craintes si vous voulez, et je puis, je dois parler.

« Or donc, blotti sous mon cactus, comme je vous l'ai raconté, je vis passer, s'enfuyant au galop, les voleurs qui vous avaient dévalisé. L'un d'eux, cependant, demeurait en arrière, comme s'il attendait quelqu'un. Et, en effet, M. de Mirel — M. de Mirel, vous entendez bien, je l'ai vu, de mes yeux vu — ne tarda pas à le rejoindre. Mon bandit (c'est du Mexicain que je parle pour l'heure) sortit de sa poche le portefeuille de votre oncle — ce portefeuille rouge que nous avons tous vu entre ses mains — en tira une liasse de papiers qu'il remit au comte, échangea avec lui quelques paroles et s'en fut rejoindre ses honnêtes associés. Quant au comte, il revint, comme vous savez, vous délivrer de vos liens, et inventa avec beaucoup de présence d'esprit la jolie petite histoire qui devait vous expliquer comment vos armes, chargées la veille, se trouvaient déchargées juste à l'instant où vous aviez besoin d'en faire usage.

« Pour moi, maintenant, tout s'explique. M. de Mirel, qui n'a aucune ressource, mais dont les appétits sont sans bornes, ne vit absolument que d'expédients. C'est lui, on n'en saurait douter, qui a raccolé à Orizava quelques-uns de ces aventuriers prêts à tout, comme on en trouve tant au Mexique. C'est lui qui a déchargé vos armes pour rendre impossible toute résistance ; c'est lui, enfin, qui a tiré le plus gros bénéfice de l'attaque dont nous avons été l'objet. Ses pourparlers avec l'un des voleurs, le paquet reçu par lui et qui n'était évidemment qu'une liasse de billets ou de valeurs au porteur, ne permettent pas de concevoir le moindre doute.

« La haute estime dans laquelle je tiens votre oncle, la sympathie que vous m'avez inspirée m'ont fait un devoir de vous prévenir. Vous ferez de mes renseignements tel usage qu'il vous conviendra ; pour moi, me sentant la conscience déchargée d'un gros poids, je me dis de nouveau

« Votre très-humble et très-dévoué serviteur.

« GUTTIEREZ. »

Georges fut atterré. Certes, il y avait dans les allures du comte quelque chose de faux, d'exagéré, qui lui plaisait peu. Ses assiduités auprès d'une jeune fille qu'il aimait déjà l'irritaient à un vif degré ; mais de là à supposer que M. de Mirel fût un escroc, plus encore, un voleur de grand chemin, il y avait un abîme ; et cet abîme, la lettre de Guttierez venait de le combler.

Il hésita un instant avant de décider quel usage il ferait de cette lettre ; mais, avec son caractère ferme et résolu, il n'admettait pas de moyen terme. Il s'en fut donc porter la lettre à son oncle.

M. Verton jeta les hauts cris.

— Tout cela, dit-il, est absurde et de pure invention. Si tu connaissais, comme moi, les Mexicains, tu saurais quelle foi il faut ajouter à leur parole. Evidemment le Guttierez satisfait là quelque rancune dont nous ignorons tous deux la cause. Tiens, mon bon Georges, jouons cartes sur table. Tu es amoureux de ta cousine, et les galanteries de M. de Mirel t'ont fort monté la tête contre notre hôte, en lequel tu crois voir un rival.

Quand je t'ai fait venir, mon cher enfant, mon rêve le plus doux était de te donner la main de ma fille, si, comme j'aimais à le croire, cela vous convenait à tous les deux.

Mes intentions n'ont pas changé, et je ne me suis point laissé éblouir par les brillantes qualités du comte, par les services qu'il nous a rendus. Si Lola y consent, et je doute fort qu'elle y mette obstacle, elle sera ta femme.

Mais permets-moi de te faire observer que les assiduités du comte, qui te troublent et t'effrayent, sont précisément la meilleure preuve que tout ce que nous a écrit Guttierez est faux et absurde. L'homme qui aspirerait à être mon gendre aurait-il commencé par me voler et par distraire ainsi une part, si minime qu'elle soit, de la fortune qui devrait lui revenir un jour ? Non, évidemment.

Donc, M. de Mirel, qui, je le reconnais, s'est montré fort sensible aux mérites de Lola, et entrevoit plus ou moins la possibilité de devenir mon gendre, n'est pas le malhonnête homme que l'on dit. Qu'il ait commis quelques étourderies de jeunesse, c'est possible, mais rien de plus.

D'ailleurs à quoi bon un scandale ? Vous allez partir tous les deux pour quinze jours ou un mois tout au plus. Après quoi M. de Mirel retournera à ses affaires, et tu n'en entendras plus parler. S'il m'adressait la demande que tu redoutes, je lui ferais, je te le promets, une réponse telle, que tu aurais tout le temps de mettre ta cousine de ton côté. Aie confiance en moi, ne change rien à ta manière d'être avec le comte, et, je t'en prie, t'en fiant à ma vieille expérience, prends pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour une misérable vengeance, la lettre de Guttierez.

A. BALLUE.

(La fin à la prochaine livraison.)

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

MONMOUTH [1].

Supplices sur la place de Tauton. Dessin de F. Lix.

Telle était la cruauté des lois anglaises qu'elles condamnaient à un supplice atroce toute personne ayant reçu ou caché un rebelle. Or Mme Jennings en avait reçu; Ferguson viendrait l'attester. Cet homme était certainement capable de cette infamie. D'ailleurs, Tom Bill avait pris part à la rébellion, sa présence dans la maison de la veuve suffirait donc pour perdre la malheureuse, surtout à l'heure présente.

La cour, qui le croirait? venait de se montrer mécontente de Kirke, non à cause des horreurs qu'il avait commises, mais parce qu'à prix d'argent son avidité délivrait trop de saufs-conduits. On ne lui faisait point un reproche du sang versé, mais de l'or reçu. Afin de mieux faire, Jacques II envoya Jeffreys, à qui il promit les sceaux de grand chancelier, s'il se montrait digne de la confiance placée en lui. Un massacre plus méthodique allait donc commencer. Accompagné de quatre juges, ses ombres, il partit pour tenir ce que l'histoire a appelé les *assises sanglantes,* temps horrible dont le souvenir, aujourd'hui encore, fait pâlir les Anglais.

En arrivant à Tauton, Jeffreys sauta au cou de Kirke (1), le remercia d'avoir si bien « jalonné » sa route, rit beaucoup des pendaisons qui égayaient le souper, et voulut, à son tour, montrer ce qu'il savait faire. Il ordonna d'amener un prisonnier et commanda au bourreau de couper par quartiers les corps encore chauds des suppliciés. Puis, quand il pensa que cet effroyable spectacle avait assez démoralisé la victime traînée devant lui, il déclara au malheureux que son

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

(1) Pour compléter le portrait de Kirke, il nous suffira de dire que trois ans plus tard, en 1688, il fut un des premiers à trahir Jacques II.

heure était sonnée. Mais cet homme avait l'âme d'un héros, il se déclara pour la bonne cause prêt à souffrir tout ce que l'on voudrait. Jeffreys rugit. On pendit et dépendit deux fois le condamné, en lui demandant à chaque reprise s'il se repentait; il répondit fièrement : « Si c'était à refaire, je le ferais encore. » Jeffreys donna enfin le signal de mort, mais il ordonna aux tambours de battre, « afin que le gaillard eût à la fois le plaisir de la musique et de la danse. » L'air était empesté; dans un des coins de la place, pendant que les exécutions continuaient, à la grande joie des agneaux, un paysan (1), qui par cet exécrable office avait racheté sa vie, trempait dans de la poix fumante la tête et les membres dépecés des pendus pour être exposés ensuite à tous les coins de la ville.

Ces affreux raffinements de cruauté, Tom Bill ne les connaissait pas ; mais il n'en avait pas moins la conviction que Ketty et sa mère se trouvaient en péril mortel. Comment les sauver? comment parvenir jusqu'à elles, même au risque de la vie ? Ses matelots lui apprirent que de nombreuses patrouilles, sillonnant les grèves, enlevaient aux barques leurs voiles et leurs rames. C'était pour éviter ce désarmement partiel que le *Light' ning* courait pendant le jour des bordées, et la nuit s'ancrait au plus large.

A la tête de l'équiqage, se composant de trois matelots solides et d'un petit mousse, Bill avait placé un homme intelligent, un marin consommé. Il se nommait Fred.

— Vous voulez, patron, dit Fred à Bill, vous voulez avoir des nouvelles des prisonnières ? Eh bien, on en aura, et avant ce soir encore.

Il siffla d'une certaine façon, et aussitôt apparut un bel et vigoureux enfant aux yeux clairs et à la mine résolue.

— Ecoute-moi, Mouse (*la Souris*) : tu vas montrer à notre maître ce que tu es capable de faire pour son service. Prends dans notre pêche quelques soles et pars pour Lyme. Tu sais où est la prison ; tu t'assoiras sur ses marches et tu écouteras tout ce que l'on dit. Tu connais le geôlier Better et sa femme ; tâche de te faire acheter ton poisson par eux, vends-le à très-bon marché et promets de leur en porter demain au même prix. Fais-les parler ; il le faut, il le faut absolument. A présent, file ton nœud, et vivement.

— C'est bien, répondit Mouse.

— Et vous espérez que cet enfant..., murmura Bill.

— Je fais mieux qu'espérer, nous ne l'avons pas appelé Mouse pour rien ; il est fin comme une anguille et malin comme un singe.

Quelques minutes après, on pouvait voir courant sur la grève Mouse, pieds nus, le pantalon retroussé, portant, suspendues à une cordelette, six soles, et, sous son bras, un panier rempli de coquillages. Il n'y avait plus qu'à attendre, et Dieu sait si les heures parurent longues à Tom. Le soleil baissait à l'horizon, lorsque l'on aperçut l'enfant trottant, son panier vide sur la tête ; on détacha promptement une petite barque de l'arrière du *Light' ning*, et bientôt Mouse fut à bord.

— Eh bien? lui dit Tom en l'entraînant dans la cabine.

(1) C'était un pauvre cultivateur. Depuis lors, on ne l'appela plus que *Tom le bouilleur d'hommes* ; il vécut comme un paria, et, dans sa mort, le peuple crut reconnaître le doigt de Dieu : il fut tué d'un coup de tonnerre. (*Histoire de Tauton*, par Toulmin.)

— J'ai vendu mes soles à M^me^ Better, j'ai donné mes coquillages à ses petites filles ; en jouant avec elles, je suis entré dans la prison et j'ai vu M^me^ Jennings et sa fille.

— Tu les as vues !

— Quand je vous le disais ! fit Fred.

— Elles se promenaient dans la cour avec d'autres ; elles semblaient très-tristes, la vieille dame surtout. Toujours en jouant, je me suis approché d'elle et j'ai tout bas, maître Tom, prononcé votre nom ; elle est devenue pâle, pâle ; elle m'a regardé avec des yeux si étonnés... J'ai recommencé à jouer, et, arrivant encore une fois tout près de M^me^ Jennings, j'ai dit : « Je reviendrai demain. »

Ce fut plus fort que lui, Tom embrassa Mouse, qui reprit :

— Ce n'est pas tout. La dame causa avec sa fille en me regardant, et M^lle^ Ketty, ramassant son mouchoir, me dit à l'oreille : « Est-il en sûreté? » Sur un signe rassurant de moi, elle ajouta d'une voix tremblante : « Dis-lui de prendre garde, on le cherche ; l'empoisonneur est ici. » Le geôlier a fait rentrer alors les prisonniers et ses petites filles, il m'a prié de lui apporter encore du poisson demain, et me voilà.

Mouse était décidément une intelligente et fine souris. L'enfant se retirait, lorsque Bill le rappela :

— Mouse, lui demanda-t-il, y a-t-il des soldats qui gardent la prison ?

— Il y a un soldat de la milice à la porte, et le corps de garde est près du cob.

Dès que l'enfant fut parti :

— Ami Fred, j'ai une idée, fit Tom ; la nuit prochaine, toi, un de tes camarades et moi, tous trois bien armés, nous enlèverons la sentinelle, nous nous ferons ouvrir la porte de gré ou de force, et nous délivrerons les prisonnières. Qu'en dis-tu ?

— Je dis que pour mon compte je suis prêt, que Ralph ne refusera pas non plus, mais que l'idée ne me semble point bonne. La sentinelle se laissera-t-elle approcher? La tuer d'un coup de feu, impossible ; tous les chats de Lyme seraient sur notre dos avant que nous ayons eu le temps d'enfoncer la porte.

— Que faire pourtant? Nous ne pouvons pas les laisser égorger ! Ma pauvre Ketty ! ma pauvre Ketty !

Et Tom se mit à pleurer.

— Il ne faut pas vous désoler, maître, reprit l'honnête Fred ; trois ou quatre hommes de cœur viennent à bout de bien des choses. Qu'est-ce que cet empoisonneur dont M^lle^ Ketty a parlé à Mouse ? Est-ce un personnage ?

— Oui.

— Puissant ?

— Il doit l'être, quoiqu'il ne soit qu'un traître vil et lâche.

— Eh bien, dites donc, si nous l'enlevions comme otage !

— Oui, c'est cela ; nous lui arracherons un sauf-conduit, il doit en avoir, et M^lle^ Jennings et sa mère seront libres !

Cette espérance, à laquelle se reprenait si vivement Tom Bill, a besoin, pour être comprise, de quelques explications.

Les vieilles lois anglaises étaient dures et cruelles, mais, sous les règnes heureux, on les laissait dormir ; elles se réveillèrent plus abominables que jamais pendant les *assises sanglantes*. Entre les mains de Jeffreys,

elles eurent des raffinements de férocité et de vénalité sans exemple. La corde, le fouet, l'eau, le fer furent employés pour donner la mort à des centaines de victimes, la plupart innocentes, ou dont la punition aurait dû se borner, si l'on excepte les chefs de la rébellion, à quelques mois de prison. D'autres, par centaines et centaines encore, pour éviter le dernier supplice, se déclaraient coupables. Alors ils étaient en bloc condamnés à la transportation, mais ce n'était pas la peine telle qu'on l'entend aujourd'hui. Ceux que frappait cette punition se voyaient transportés à la Jamaïque : dans l'île lointaine, vendus, ils devenaient esclaves, et le prix de leur vente revenait à tels ou tels personnages que la sentence de déportation indiquait. La cour, la reine, ses filles d'honneur, Kirke, Jeffreys, ses juges, ses dénonciateurs, ses espions eurent leur part de cet ignoble bénéfice. Enfin, pour récompenser certains services, le grand juge accordait, à titre gracieux, à ses amis des saufs-conduits en blanc, avec lesquels ils rançonnaient, sans grâce ni merci, toutes les personnes qui pouvaient se racheter. Jeffreys et ses créatures se firent par ce moyen des fortunes énormes. Jacques II eut sa part ; il laissa la vie à lord Grey et à quelques autres dont les familles se ruinèrent pour les sauver. Voilà pourquoi Tom Bill saisit avec une espérance si vive le projet de Fred.

Ferguson devait certainement avoir des saufs-conduits, du moins la chose était plus que probable ; pris, on les lui arracherait.

— Laissez-moi faire, dit Fred ; je vais démarrer et filer sur Lyme. Je saurai bien où demeure le gredin, j'examinerai les lieux, et nous dresserons ensuite notre plan de campagne. A tout événement, d'ailleurs, je serai précautionné ; n'ayez pas peur pour moi, vous me reverrez à la pointe du jour. Restez en panne, la mer est douce, je vous hèlerai.

Une demi-heure après, refusant de se laisser accompagner par Tom, Fred, portant un solide poignard et, en vrai marin, un tas de cordes sous sa vareuse, partit pour Lyme. Il y arriva sur les neuf heures, le jour tombait ; il alla d'abord à droite, à gauche, chez ses connaissances, où, à son grand déplaisir, il apprit que Ferguson demeurait à la municipalité, et qu'il prenait ses repas tantôt chez le maire, tantôt à l'auberge du *Phoque*.

— Allons prendre vent au *Phoque*, se dit Fred.

Cette auberge était le rendez-vous des patrons de barques de Lyme ; mais, dans l'état de terreur où se trouvait le bourg, Fred pensait trouver vide et solitaire la grande salle au gin. Il se trompait ; elle était remplie comme aux plus beaux jours. Au milieu des buveurs et des fumeurs, sur une table, un orateur pérorait avec un accent écossais à déchirer des oreilles anglaises. Au portrait que lui en avait fait Bill, Fred reconnut aussitôt l'empoisonneur.

Le texte de son discours, tout rempli de citations bibliques, était la nécessité impérieuse de dénoncer tous les coupables, hommes ou femmes, qui avaient pris part à la rébellion. Ne pas le faire, c'était désobéir d'abord au roi, ensuite à Dieu même, qui voulait que l'Angleterre fût purifiée par le fer et le feu. Afin de leur faire entendre ces saintes vérités, il avait convoqué les honnêtes gens de Lyme ; et il espérait bien que sa voix serait entendue.

Rien de plus hideux que l'aspect de ce misérable ; grand, maigre à faire peur, le dos voûté, le visage couvert de pustules, il agitait ses grands bras, et, déjà plus que moitié pris de vin, il achevait de vider une bouteille de canarie dont il se versait de larges rasades. Quand il eut fini son atroce homélie, il descendit de la table sur laquelle il était perché, et, tête basse, pipe allumée, sortirent tous les auditeurs, à l'exception de Fred, qui, son bonnet à la main, s'approcha de Ferguson.

— J'en connais bien un des rebelles, dit-il, et un fameux encore ! Combien me donnez-vous si je vous le livre ?

— Comment se nomme-t-il ?

— Tom Bill.

— Tom Bill !

— Oui, vous voudriez déjà le tenir ; combien me donnerez-vous ?

— Dix livres ; et voilà déjà une couronne...

— Non, merci ; après.

— Tu sais où il est caché ?

— Si vous voulez me suivre, je vous montrerai sa cachette.

— Attends, je vais chercher des soldats.

— Rien de fait si vous appelez quelqu'un ; je ne veux pas que l'on sache que je l'ai livré. Venez, je vous montrerai la maison ; vous le prendrez ensuite.

— Est-elle loin la maison ? Est-elle dans Lyme ?

— Oui, dans Lyme, et pas très-loin.

— Allons, partons ! dit Ferguson après un instant d'hésitation.

Ils sortirent et s'enfoncèrent dans une petite ruelle obscure ; ils marchèrent pendant une vingtaine de minutes.

— Sommes-nous bientôt arrivés, demanda Ferguson à Fred, qui marchait devant lui.

— Oui.

Et ils firent encore quelques pas ; ils se trouvaient en pleine campagne. Alors le vigoureux marin, se retournant brusquement, saisit l'empoisonneur ; deux mains puissantes lui servirent de collier ; il tomba sans pouvoir pousser un cri. Lui mettant le genou sur la poitrine et lui montrant son poignard :

« Si tu pousses un cri, et si tu ne me laisses pas t'arranger à mon idée, je te tue, murmura à son oreille le vigoureux marin.

Ferguson râlait. Fred lui passa entre les dents une forte corde qu'il lui noua derrière la tête : c'était un solide bâillon. Cette opération faite, il lui dit :

— Lève-toi et donne-moi le bras. Nous allons marcher, et bon pas. Si nous rencontrons quelqu'un et que tu fasses le moindre mouvement, tu es mort. A présent filons, grand gueux, et remue les jambes vivement.

Ferguson obéit. Fred, qui avait passé son bras sous le sien, le sentait trembler, tressaillir, et, d'instant à autre, il l'entendait sourdement gémir. Tout à coup le marin vit comme un éclair passer devant ses yeux, presque brûlés par la flamme, et une détonation retentit.

— Ah ! vermine ! s'écria Fred, et son poing tomba, comme un marteau de forge, sur la tête de Ferguson, qui roula sur le sable. Ah ! brigand ! tu as voulu m'assassiner ! J'ai été trop bête aussi de ne pas te fouiller !

Voici ce qui venait de se passer. Ferguson avait un pistolet dans une des profondes poches de son large pantalon. Attaqué, brusquement terrassé, hébété par

la peur, il n'avait point songé à s'en servir; mais, peu à peu, le sang-froid lui était revenu et il avait pris son arme. Malheureusement pour lui, son bras droit ne se trouvait pas libre; il avait été forcé de faire feu de la main gauche; il ne pouvait viser, et le projectile avait passé à quelques lignes du front du matelot. Fred était furieux; réparant la faute qu'il avait commise, il fouilla Ferguson, tira de sa poitrine un volumineux portefeuille, une bourse remplie d'or, et ramassa le pistolet déchargé. Cette opération terminée :

— En route! dit-il, après s'être assuré que la détonation n'avait attiré personne; en route, scélérat!

Il releva brutalement Ferguson et l'entraîna. Celui-ci était dans un état à faire pitié, son bâillon lui avait scié la bouche, le coup de poing de Fred déchiré le front; ses lèvres, ses joues ruisselaient de sang. Il se demandait avec terreur à quelle mort on le réservait, et dans quelles mains il était tombé. Après une marche de plus d'une heure, le prisonnier arriva dans la petite crique. Fred héla le navire, que l'on voyait vaguement se dessiner sur les flots, et bientôt un bruit de rames annonça qu'un bateau approchait. Ferguson, qui ne pouvait plus se soutenir, s'était laissé tomber à terre. Quel fut son effroi lorsqu'il se vit en face de Tom Bill, à qui Fred disait :

— Bonne chasse, patron, voici le crabe; allons, haut le pied, et embarque! Il a voulu m'assassiner, le lâche! Plus vite que cela! voyons!... Tenez, voici son pistolet, sa bourse et son portefeuille, où il doit y avoir de bien jolies choses!

Fred et Ferguson. Dessin de F. Lix.

La barque repartit chargée du prisonnier que l'on eut soin de solidement garrotter. En quelques minutes, on accosta le *Light' ning*, où l'on hissa Ferguson. Débarrassé de son bâillon, on l'enferma dans la cale, et Bill et Fred se mirent en devoir d'examiner le contenu du portefeuille.

— D'abord, prends cette bourse, dit Tom au marin, tu l'as bien gagnée; et, à présent, voyons les papiers de ce misérable et si nous ne sommes pas trompés dans nos espérances.

Le portefeuille ouvert, ils trouvèrent une grosse liasse de banknotes, de titres de propriété extorqués par la terreur, des lettres de Jeffreys et de longues listes de personnes dénoncées, puis enfin, ce qu'ils cherchaient, deux saufs-conduits signés en blanc par le grand-juge. Prenant les billets de banque, Tom les donna à Fred en lui disant :

— Voici pour toi et pour l'équipage, il y a là de quoi vous rendre tous heureux. Le reste, je le garde, et maintenant amène-moi le coquin.

Il vint, ce n'était plus un homme; il tremblait de tous ses membres et croyait sa dernière heure arrivée. Il tomba à genoux.

— Ecoute-moi bien, lâche empoisonneur; à la moindre opposition de ta part à ma volonté, je te ferai brûler avec des fers rouges. Ta fortune ne t'appartient plus, je l'ai donnée à mes matelots; tes titres de propriété, dépouilles arrachées à la peur par ta cupidité, tiens, vois, je les déchire. Restent ces deux saufs-conduits; sur l'un, tu vas mettre le nom de Mrs. Jennings

et de Ketty sa fille; es-tu sûr que, sur le vu de ces pièces, le geôlier relâchera ses prisonnières?

— Oui, j'en suis sûr; c'est l'ordre.

— Tu vas remplir le second sauf-conduit de mon nom, et me donner une lettre pour le maire de Lyme, afin que l'on me remette les deux femmes et qu'il me vienne en aide si, par hasard, j'éprouvais quelque résistance.

On délia les mains de Ferguson; il avait si peur, qu'à peine pouvait-il tenir la plume. Il écrivit et signa tout ce que l'on voulut.

— Maintenant, balbutia-t-il, vous allez me donner la liberté...

— Entends bien ce qu'il me reste à te dire. Je vais partir pour Lyme; si, ce soir à cinq heures, je ne suis point ici avec Ketty et sa mère, tu seras pendu au mât que voilà; si je suis arrêté, Fred te coupera la langue et les deux poings, traître, empoisonneur et bourreau!

La délivrance. Dessin de F. Lix.

— Grâce! grâce!

— Fred, tu feras ce que je dis?

— Et très-habilement, patron: mon père était boucher.

— Grâce! grâce! laissez-moi, monsieur Tom Bill, aller avec vous; je vous ferai remettre les deux femmes...

Fred partit d'un éclat de rire et s'écria:

— Tu crois donc le patron bien bête, aussi bête que toi, coquin, qui as donné, comme une bécasse, dans le premier piége que je t'ai tendu.

Ferguson lui jeta un regard féroce.

— Allons, reprit Fred, je vais te remettre tes menottes.

— J'ai faim...

— Tu mangeras demain, si tu vis; en route pour la cale!

L'équipage n'approuvait point que Tom Bill se rendît à Lyme; on lui signala les dangers auxquels il allait s'exposer, mais rien ne put le faire revenir de sa résolution. Il comprenait fort bien que dans les complications qu'amènerait peut-être la délivrance immé-

diate des deux prisonnières, il fallait un homme de tête, et que, tout brave et intelligent qu'il fût, Fred pourrait se trouver embarrassé. Du reste, il voulait être le libérateur de Ketty, et le premier à lui annoncer sa mise en liberté. Il voulait, en outre, que, sans perdre une minute, les deux femmes vinssent chercher un refuge sur le *Light' ning;* or, à une telle démarche, lui seul pouvait les décider.

Il n'accepta donc pour compagnon que Mouse, portant, comme la veille, un chapelet de soles. Fred et Ralph, en déposant Bill sur la plage, lui serrèrent tristement la main, et le premier de ces deux marins dit à l'enfant :

— Mouse, s'il arrive quelque chose au patron, file en double, et reviens comme si tu avais le feu dans les chausses; car, si tout était perdu, il y aurait encore quelque chose à faire.

Le long de la route, et en cheminant à grands pas, Tom et Mouse convinrent de leur plan; ils se partagèrent les rôles. L'enfant partirait devant; il devait pénétrer dans la prison, comme la veille, et tâcher de prévenir les prisonnières en leur recommandant bien de n'avoir pas l'air de reconnaître Tom quand il se présenterait devant elles, et surtout de ne point le nommer. Mouse prit sa volée, tandis que Tom, la main sur ses deux saufs-conduits, le suivait de loin.

En arrivant aux premières maisons de Lyme par la grève, Bill passa près de ce *cob* où nous avons fait sa connaissance; il se reporta à ces jours heureux où Ketty avait échangé avec lui de si douces et de si charmantes espérances. C'était pour l'avoir aimé que le malheur avait fondu sur elle, et que la mort la menaçait! Parviendrait-il à la sauver? A cette heure, il lui était permis de le croire; mais, quoi qu'il advînt, sa ferme résolution était de ne point survivre à sa bien-aimée.

Personne sur le cob, personne dans les rues, dans le port nul mouvement; on avait dégarni de voiles et de rames les navires, afin que la mer fût fermée à toute fuite.

Le chapeau baissé, il marchait donc vers la prison; devant l'auberge du *Phoque*, il y avait une certaine affluence, et deux cavaliers royaux se tenaient de planton. Il continuait sa route, lorsqu'il vit venir, d'une marche calme, Mouse la figure bouleversée. Au lieu de l'aborder, l'enfant ne fit que passer à côté de lui en murmurant :

— Suivez-moi.

Bill hésita une seconde, mais il comprit qu'il y avait quelque chose de trop grave dans l'avertissement de Mouse pour ne pas en tenir compte. Il obéit. Le jeune marin évita soigneusement de passer devant *le Phoque* et entra dans une petite rue déserte où il attendit; en deux pas, Tom l'avait rejoint.

— Qu'y a-t-il?

— Il y a, répondit Mouse, que votre signalement est affiché, et qu'une prime de dix livres est accordée à celui qui vous livrera mort ou vif. Le geôlier n'a pas voulu me laisser entrer. Le grand-juge, arrivé cette nuit, est à la prison; il interroge M^lle^ Ketty et sa mère, qui seront jugées ce soir.

Bill allait s'élancer pour retourner sur ses pas; il était pâle à faire peur.

— Patron, lui dit Mouse avec l'accent d'un homme, patron, pas de folies! Tenez, voici un poignard; tuez le premier homme qui essayera de mettre la main sur vous. Allez au bateau; moi, je reste, et vous saurez dans quelques heures tout ce que l'on peut savoir.

— Y penses-tu!

— Oui, patron. Voulez-vous être bêtement tué? Courez à la prison. Voulez-vous sauver les prisonnières? Fuyez.

— Mais les saufs-conduits...

— Allez donc les présenter au grand-juge!

La réponse était péremptoire; si Tom paraissait, il serait inévitablement arrêté : alors tout croulait. Pour lui, il n'y avait donc rien à tenter; une minute de réflexion suffit à le lui démontrer. Rude était sa chute de tant d'heureuses espérances!

— Allez m'attendre là-bas; sur mes renseignements vous prendrez un parti : peut-être, d'ailleurs, les pauvres dames seront-elles relâchées.

Que faire? L'enfant donnait le seul conseil qui fût à suivre; Tom le suivit et s'éloigna rapidement, après avoir fait à Mouse toutes les recommandations imaginables.

Le petit marin reprit sa course et alla rôder autour de la prison.

Tom, mille fois tenté de rentrer dans Lyme, brûlant de fièvre, arriva presque mort au *Light'ning*. Fred, en apprenant la sinistre nouvelle, proposa de pendre immédiatement Ferguson, qui poussait des gémissements lamentables. On attendit le retour de Mouse. Tom, Fred, Ralph, Mathews se promenaient sur le pont sans échanger une seule parole.

Enfin l'enfant parut et fut bientôt recueilli à bord.

— Eh bien? s'écria Tom.

— Elles sont condamnées à mort...

— Qui te l'a dit?

— J'ai assisté au jugement. C'est une fière femme que Mrs. Jennings! Elle a tenu tête à lord Jeffreys, il écumait de colère. Elle a protesté de son innocence, elle a embrassé sa fille, tout le monde pleurait; elle en a appelé à Celui qui est la justice et la miséricorde, et, s'animant, elle a menacé le juge des flammes éternelles.

— Des flammes! s'est écrié Jeffreys, des flammes! Eh bien, toi, sorcière, et ta prostituée de fille, vous périrez par les eaux. Demain, une heure avant la marée, Elisabeth Jennings et Ketty Jennings seront à l'entrée de la petite rivière qui passe dans Lyme, attachées à des poteaux, et elles y resteront jusqu'à ce que la marée montante les ait recouvertes.

Que nos lecteurs ne croient pas que nous inventions cet arrêt abominable : il a été prononcé; en l'entendant, Tom fondit en larmes et resta près d'une heure sans reprendre possession de lui-même; mais, tout à coup, un éclair passa dans ses yeux :

— Etes-vous bien décidés à vivre et à mourir avec moi?

— Oui, répondirent les marins, dont les trois voix ne firent qu'une voix; oui, patron!

— Eh bien, mes amis, nous les sauverons.

. . . .

Le lendemain, la consternation régnait dans Lyme; pas une porte, pas une fenêtre n'étaient ouvertes; pendant la nuit, à une profondeur d'eau d'un mètre, des charpentiers avaient solidement planté deux forts poteaux. La marée, ce jour-là, était à midi. A droite et à gauche de la petite rivière se balançaient des barques vides de tout agrès et désertes, sauf une seule où deux marins, fatigués sans doute, dormaient sous leurs lourdes capes. A onze heures précises, les portes de la

prison s'ouvrirent. D'abord parurent des soldats armés de pertuisanes, quelques officiers de justice, et enfin les condamnées. L'approche de la mort n'avait point abattu le courage de Mrs. Jennings; la fière presbytérienne, soutenant Ketty défaillante, récitait à haute voix un psaume. Sur le bord de la grève, Jeffreys, qui avait voulu se repaître de cet affreux spectacle, riait et bouffonnait, quoiqu'il fût aisé de voir qu'un grand trouble l'agitait. La mer était très-calme, mais elle commençait à monter; un léger navire courait des bordées au plus près de l'entrée du port.

Arrivées sur le bord de l'eau, les deux femmes s'agenouillèrent et prièrent; leurs mains étaient libres. Le bourreau approcha, la fille et la mère se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et se dirent un éternel adieu. L'exécuteur s'empara d'elles et les entraîna vers les poteaux, où il les fixa par une corde passée autour de leurs tailles. Les victimes avaient de l'eau jusqu'à mi-corps, et elles étaient si rapprochées, qu'elles pouvaient se donner la main. Le spectacle était horrible; la mer montait, montait toujours. Sur la grève régnait un morne silence, les soldats eux-mêmes semblaient consternés. Tous les yeux se tenaient obstinément fixés sur les victimes. Mrs. Jennings animait le courage de sa fille.

Le dernier moment arrivait, la marée montait toujours.

Un spectateur attentif, s'il eût porté ses regards de ce côté, c'est-à-dire à quelques brasses au-dessus, aurait pu voir les deux hommes endormis dans la barque s'asseoir à leur banc, sortir tout à coup leurs rames et faire voler le léger esquif. Parvenus en face des poteaux, l'un d'eux, Tom, d'un coup de couteau coupa les liens qui attachaient les deux femmes, et par un effort surhumain les tira à lui. Reprenant alors ses rames, triomphant de la marée, il emporta Ketty et sa mère, comme un aigle emporte sa proie.

La rapidité et l'audace de ce coup de main le firent réussir; quelques coups de fusil furent tirés, mais ils n'atteignirent pas les fugitifs.

— Des barques à la mer! des barques à la mer! s'écria Jeffreys en vociférant; cent livres à qui les rattrapera!

Il hurlait de rage.

Mais les barques n'avaient ni voiles ni rames, et personne n'était disposé à cette infâme besogne.

En voyant la frêle embarcation s'approcher, le *Light'ning*, car c'était lui qui croisait à l'entrée du port, laissa arriver; bientôt les fugitifs furent sur le pont, et, déployant toutes ses voiles, le fin contrebandier cingla vers la Hollande.

Que de larmes coulèrent! que de tendresses furent échangées! avec quelle pieuse ardeur Mrs. Jennings remercia le Seigneur!

— Eh bien, patron, avais-je raison? dit Mouse, riant et pleurant tout à la fois. C'est égal, c'est une fière femme que Mrs. Jennings!

— Toi, enfant, tu ne nous quitteras plus.

— Maître, fit Fred, quand pendons-nous Ferguson?

— Ferguson! s'écria Ketty.

On lui conta son histoire; elle demanda sa grâce; Bill résista, mais finit par céder.

— J'y consens; mais, vous autres, vous garderez sa fortune.

— Deux mille livres, fit Fred.

— Eh bien, avec deux mille livres et le *Light'ning* que je vous donne à vous trois, je crois que vous ferez de bonnes affaires; en tout cas, je serai toujours là.

La traversée fut heureuse, et par le plus beau temps du monde le rapide navire vint se perdre dans la forêt de mâts qui couvraient le port d'Amsterdam.

Là pourrait et devrait s'arrêter notre récit, mais nous pensons que nos lecteurs, et peut-être nos lectrices, seront bien aises de savoir ce que devinrent les acteurs de notre drame.

Dès que le *Light'ning* fut à quai, Tom Bill se hâta de conduire et d'installer dans un bon hôtel Ketty et sa mère, en laissant Mouse entièrement à leurs ordres. La petite souris ne fut pas plus embarrassée dans la grande ville hollandaise qu'elle ne l'était à Lyme. Ce devoir rempli, Bill partit immédiatement pour la Haye afin d'exécuter la triste commission dont Monmouth l'avait chargé. Il parvint facilement auprès de Guillaume d'Orange, qui le questionna longuement. Il lui raconta en finissant comment il avait pu sauver tout ce qu'il aimait. Le visage sévère et impassible du prince s'anima à ce récit. Il se leva et fit sonner un timbre; aussitôt un huissier parut.

— Allez, lui dit-il, prier la princesse de vouloir bien venir dans mon cabinet.

Quelques minutes après, Marie Stuart, fille de Jacques II, entrait, et le prince lui baisait respectueusement la main.

— Marie, écoutez ce que ce jeune homme va vous conter.

Bill, un peu embarrassé, recommença sa narration: le débarquement de Monmouth, la trahison de Ferguson, la bataille de Sedgmoore; mais, quand il vint à dire comment il avait sauvé Mrs. Jennings et sa fille, deux petites larmes perlèrent dans les yeux de la princesse:

— Monsieur Bill, fit le prince, gardez la petite fortune que vous a léguée mon malheureux cousin et avertissez Mrs. Jennings que je lui accorde une pension de huit cents florins.

— Ces dames doivent avoir besoin de bien des choses, reprit la princesse, je vais donner des ordres pour qu'on leur envoie ce qui peut être nécessaire à leur garde-robe. Vous êtes un brave cœur, monsieur Bill!

— Si jamais vous avez besoin de moi, continua Guillaume en approuvant du regard ce que venait de dire sa femme, écrivez-moi ou venez, vous serez toujours bien reçu.

Son audience était terminée, Bill reprit le lendemain le chemin d'Amsterdam; les cadeaux de la princesse et le titre de rente l'avaient déjà précédé. Bill trouva une petite maison dans laquelle il installa Mrs. Jennings; peu de semaines après il vint s'y établir, il avait épousé sa chère Ketty.

Tom, actif, intelligent, se mit à faire valoir sa fortune, et il s'y prit si bien, qu'en 1688, lorsqu'il accompagna Guillaume d'Orange en Angleterre, et que Jacques II fut détrôné, il l'avait doublée.

Il appela alors sa famille, qu'il avait laissée en Hollande; acheta à Lyme la maison d'Alfort, abandonnée par son maître, pour suivre le dernier Stuart. D'abord nommé maire de Lyme, Bill devint l'*honorable* Bill, ayant été élu représentant au Parlement pour la ville de Tauton; il établit un comptoir à Londres, où ses opérations réussirent à merveille: Mouse était son factotum. Ketty avait deux beaux enfants, et la prospérité

n'altéra point sa douceur et sa modestie : sa mère, toujours plus austère, vieillit tranquille, heureuse, veillant sur ses *litle ones.*

Et Fred? et Ralph? et Mathews? — Après avoir fait le commerce et un peu de contrebande à Amsterdam, lors de la révolution de 1688, ils revinrent à Lyme. Ils s'étaient associés, ils armaient pour la pêche de la morue; ils prospérèrent.

Et Ferguson? — Le jour où le *Light' ning* aborda au quai d'Amsterdam, Fred le tira de la cale, lui administra une affreuse volée de coups de corde, et le jeta à terre.

Et Jeffreys? — Devenu grand chancelier, l'auteur, le juge des *assises sanglantes*, fut une des causes de la chute de son maître : un jour, peut-être, nous raconterons sa fin ignoble et tragique.

A. GENEVAY.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE[1].

IX. — AU BRÉSIL.

Ce ne fut pas aussi difficile que je le supposais. Je n'eus qu'à prendre le chemin des Cancrelats : ils entraient la nuit par-dessus la porte, je sortis le jour par là. Aussitôt je gagnai la jambe d'un matelot, qui m'emporta avec lui au canot, et, de là, à terre, où je me laissai tomber.

J'étais au Brésil...

Quelle gloire pour une Polyergue française!

Ce n'était pas le moment de philosopher dans les rues de Para, au milieu des poules et des autres oiseaux que j'y voyais grouiller de tous côtés; il fallait d'abord sauver sa peau. C'est ce que je fis en prenant ma course, me dissimulant de mon mieux derrière les pierres et le long des maisons jusqu'à ce que je pusse gagner les jardins et ensuite la campagne.

Là, je courus bien quelques dangers, mais je ne m'y appesantirai point ici, parce que, avec du sang-froid et de la patience, je m'en suis tiré à mon honneur, sain et sauf. Dès que j'eus mis le pied au milieu des herbes de la campagne, je fus obligé de m'avouer à moi-même que je ne savais pas ce que c'était que la vie. Jamais, dans ma patrie, je n'avais vu un mouvement, une variété semblables. Il me sembla que toutes les bêtes de la création s'étaient donné rendez-vous autour de moi. Quelle cohue ! quel tohu-bohu !

Bien entendu, nouveau débarqué, je ne connaissais aucune de ces espèces, et d'ailleurs j'en avais trop peur en ce moment pour oser en aborder quelqu'une. La prudence, en ce cas, est la mère de sûreté.

C'est en répétant ce proverbe des poltrons — moi, un Hercule! — que je me cherchai un gîte pour prendre quelques instants de repos. Ce gîte, je le trouvai sous l'ombelle étalée d'une admirable fleur, où une vraie multitude d'insectes ailés et aptères comme moi semblaient s'être donné rendez-vous.

Ce qui me frappa dès le premier aspect, c'est qu'aucun être de ma famille ne s'offrit à mes yeux. Je distinguais parfaitement de nombreux animaux qui ressemblaient à des fourmis, mais tous étaient si différents, que j'étais obligé, quelques instants plus tard, de les reléguer dans des espèces diverses de nous. Je sais bien que l'étroit pédicule qui rattache notre abdomen au corselet est un caractère saillant de notre famille, mais il en est un que je prends la liberté de rappeler à nos amis, c'est que *tous les Formiciens* portent des *antennes coudées*. Cela ne trompe jamais.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Tandis que je réfléchissais ainsi tout à mon aise, au milieu d'une odeur délicieuse s'exhalant au-dessus de ma tête et embaumant l'air, je m'efforçais de repasser dans ma mémoire quelles étaient les grandes divisions de notre famille.

On y admet d'abord deux tribus pour séparer les *Dorylides* des *Formicides*. Les Dorylides ont l'abdomen allongé et cylindrique; de plus, une toute petite tête, et paraissent établir le passage des *Sphégiens* à nous. On croit qu'ils vivent isolés. Cela n'y fait rien : on a des cousins partout!

Les Formicides, c'est moi, c'est tout le reste de la grande nation; c'est toutes ces admirables peuplades composées de *mâles*, de *femelles* et de *neutres, ouvriers* ou *soldats*.

La tribu des Formicides se divise elle-même en trois groupes : les *Myrmicites*, les *Ponérites* et les *Formicites*. Ici, pas moyen de se tromper. Tous les Myrmicites femelles ont un aiguillon, les Ponérites aussi; les vrais *Formicites*, non. Nous n'avons pas besoin de cela : nous avons notre gaz!

Ce qui est encore très-aisé à distinguer, c'est que les premières seules ont deux nœuds au premier segment de l'abdomen. Justement, toutes les fourmis que je voyais circuler autour de moi — et Dieu sait s'il y en avait de toutes tailles et de toutes couleurs ! — portaient les deux nœuds et, bien entendu, leur aiguillon.

Je vis surtout là des *Ecitons* à palpes tout petits, mais à longues mandibules très-étroites. Il y avait aussi des *OEcodomes*, bien faciles à reconnaître, parce que, au lieu d'avoir un corps lisse, délicat, bien tourné comme le nôtre, elles présentent des bosses et des épines qui les rendent hideuses.

Mon Dieu, que je vous suis reconnaissant de ne m'avoir pas fait naître au milieu de gens si disgraciés!

Maintenant, ami lecteur, je puis vous avouer que les Polyergues appartiennent à la tribu des *vraies fourmis*, puisque... C'est-à-dire que nous ne nous distinguons des vraies fourmis que parce que, au lieu de porter des mandibules triangulaires et chargées d'une masse de dents, nous en avons de belles, étroites comme une épée, courbes comme un cimeterre, et terminées en pointes crochues, dont la blessure est irrésistible et mortelle. Nous sommes, bien évidemment, les plus belles, puisque notre premier segment de l'abdomen ne forme qu'un seul nœud gracieux, et que nous sommes armés en gentilshommes et non, comme nos cousins, en menuisiers!

J'en étais là de mes réflexions, mollement bercé par la brise, quand un grand bruit se fit autour de nous.

Des nègres couraient à toutes jambes vers la ville en criant :

— Tanoca! Tanoca!...

Qu'est-ce que cela voulait dire?

— Tant mieux, répondaient quelques promeneurs blancs, qu'elles soient les bienvenues!

— Tanoca, Tanoca arrivent! Pittas avant...

En même temps, j'aperçus quelques oiseaux voltiger par la campagne. Il n'y en avait pas tout à l'heure, et je m'aperçus vite que leur nombre croissait de minute en minute...

Cela devenait inquiétant.

Je me laissai tomber de mon ombellifère et, montant d'un seul trait au haut du plus grand arbre voisin, je grimpai, non sans avoir échappé à plusieurs lézards, jusqu'à la dernière feuille et, de là, je vis une nuée d'oiseaux qui arrivait. Il y en avait beaucoup parmi eux qui brillaient des plus belles couleurs de l'arc-en-ciel; tous avaient la forme de nos grosses grives. Cela me fit réfléchir; je savais ce que j'avais à craindre des grives et de toute leur séquelle... Il fallait aviser.

Je descendis précipitamment et j'entendis quelques nouveaux cris :

— Voici les Brèves! Vivent les Fourmiliers!...

Horreur! Les fourmiliers sont des oiseaux qui vivent à nos dépens... Je suis perdu!...

L'invasion. Dessin de Mesnel.

Où fuir? où me cacher?... Ils sont une multitude; impossible de trouver un refuge contre tous ces affamés. O mon Dieu, sauvez-moi!

« Aide-toi, dit-on, le ciel t'aidera. »

Tandis que, en proie à la plus légitime frayeur, je désespérais de mon salut, je jetai les yeux sur la route auprès de laquelle je me trouvais. Que vois-je?... mon capitaine... mon brave capitaine, mon ami... qui m'avait si bien oublié dans son compotier!...

Ma foi! de deux maux il faut choisir le moindre. Le pis qui puisse m'arriver, c'est de retourner dans le compotier... Au petit bonheur!

Et, m'approchant au-dessus de lui, qui se promenait avec deux amis, je me laissai tout doucement tomber sur son épaule et descendis jusque sur sa main... Son premier mouvement fut de secouer la main pour me jeter sur le chemin...

— Oh! la vilaine b...! Mais, non, je ne me trompe pas, c'est une fourmi de France, une fourmi rouge de chez nous. Mais, c'est bien ma fourmi de France... Oh! la pauvre bête... et moi qui l'ai oubliée...

J'avais l'air si calme, arrêté entre son pouce et le premier doigt, qu'il prit de plus en plus confiance et dit en se tournant vers ses compagnons:

— En tout cas, je la garde.

— Mais jette donc cela, Urbain; tu nous ennuies avec tes insectes...

— Non pas, ami. Ceci est un souvenir de France, d'abord; et puis, je crois que c'est une bête apprivoisée qui m'a reconnu. Mais comment a-t-elle fait pour s'échapper de mon compotier?

A ce moment, les Brèves arrivaient en masses, voltigeant partout. L'une d'elles, me voyant sur la main d'Urbain, plongea d'un coup d'aile et m'enlevait, si le brave capitaine ne l'eût repoussée d'un mouvement brusque.

— Ah! ah! dit-il à ses amis, voilà pourquoi la pauvrette m'a demandé protection, elle craignait les fourmiliers.

— Ce n'est pas possible.

— Et la preuve que je comprends ses angoisses, c'est que je vais la mettre à l'abri... Vous allez voir...

Il tira son étui à cigarettes, l'ouvrit et me le présenta. Je m'y précipitai; il le referma sur moi et le mit dans sa poche. Là, j'étais en sûreté.

— Hé bien, qui avait raison?

— Vous, j'en conviens. Mais qu'est-ce que ces Brèves, dont nous voici entourés?

— Ce sont des mangeurs de fourmis par excellence.

— Hé bien, que viennent-ils faire ici aujourd'hui plutôt qu'hier?...

— Ils précèdent une bande de fourmis fourrageuses.

— Comment?

— N'avez-vous pas entendu, tout à l'heure, les nègres fuir en criant devant les fourmis voyageuses : «Tanoca! Tanoca!...»

— Si, pardieu; j'ai bien entendu, mais je n'ai pas compris.

— Nous ferons bien, mon cher ami, de faire comme les nègres et, quoique mieux habillés qu'eux, de fuir devant les nouveaux arrivants.

— Fuir devant des fourmis! Allons donc!

— Vous aimez mieux leur tenir tête! Soit! Au fait, nous en serons quittes pour quelques morsures... on n'en meurt pas, quoiqu'elles soient fort cuisantes...

— Va pour quelques morsures! Mais expliquez-nous en marchant ce que nous allons voir.

— Oui. Et pourquoi tout le monde a l'air content.

— C'est bien simple. C'est que les fourmis vont tout nettoyer.

— Bah!

— En dévorant tous les parasites qui nous rendent la vie si dure, mes pauvres amis.

— Oh! bénies soient-elles, alors.

— Vous savez aussi bien que moi que nous sommes ici sur la terre de multiplication. Partout où vous allez, vous trouvez ici des insectes qui mordent, des insectes qui tuent, des insectes qui égratignent, des insectes qui piquent. Quelques-uns vous laisseront peut-être tranquilles; en revanche, ils vous empesteront par l'horrible odeur qu'ils répandent dans l'air ou communiquent à tout ce qu'ils touchent. Les uns sont enfermés dans des carapaces aussi dures que la cuirasse du crabe et se moquent de toute espèce de violences; d'autres sont dodus, bombés, gros, enveloppés d'une peau fine, aussi juteux qu'une framboise trop mûre et s'écrasant au plus léger contact.

— Oh! les dégoûtantes bêtes!

— Sans parler des gros insectes volants, des Blattes, des Cancrelats de *primo cartello*, qui se jettent dans la bougie à l'éteindre, ou, à force de se rôtir au verre chaud de la lampe, se brûlent les ailes et tombent sur la table, où ils tournent des heures entières, à la manière d'un tonton affolé...

— Sans parler de ces petites mouches qui ont la rage de passer et repasser sur mon papier et d'effacer de leurs pattes le dernier mot que je viens d'écrire...

— Sans parler des millepieds armés de crochets venimeux, dont le poison n'est guère moins dangereux que celui de la vipère...

— Et des Blattes de toutes les dimensions et de toutes les couleurs, des lézards, des scorpions, des serpents et de tant d'autres bêtes hideuses et puantes.

— Eh bien, tout cela va disparaître.

— Marchons alors au-devant des libérateurs!

X. — LA PRISE D'ASSAUT.

Et nous marchâmes, moi porté, au-devant des libérateurs!

Bientôt nous arrivâmes à la crête d'une colline qui traversait la route, lorsque les compagnons du capitaine poussèrent un cri de surprise.

Curieux comme tout insecte qui veut s'instruire, je me glissai entre les deux segments de l'étui à cigarettes et je gagnai la manche du capitaine pour aller me blottir en sûreté derrière un des boutons de sa veste.

Vraiment le spectacle en valait la peine.

A cent mètres de la route, sur une direction à peu près parallèle et passant sous un bois très-clair, s'avançait lentement comme une longue pièce de drap noirâtre, de tapis foncé se déroulant de lui-même sans interruption... On en distinguait parfaitement la tête; mais, à cent mètres en arrière, on ne distinguait plus rien entre les feuilles et les broussailles. On eût dit que c'étaient ces feuilles et ces broussailles elles-mêmes qui tissaient cette mystérieuse toile.

Il y avait là des millions de fourmis, marchant en ordre sur quatre et cinq mètres de front!

Les trois jeunes hommes s'étaient arrêtés. En tête de la colonne marchaient quelques éclaireurs qui semblaient garder les autres avec vigilance. Sur les côtés, des officiers, continuellement occupés à courir en avant et en arrière pour s'assurer que personne ne s'écartait, que toute l'armée s'avançait en bon ordre.

On les reconnaissait à leur énorme tête blanche qui se balançait de haut en bas sans relâche, tandis qu'ils couraient en faisant leur métier de serre-files.

— Comment appelles-tu ces fourmis-là? demanda un des compagnons du capitaine.

— L'*Eciton drepanophora* ou *Fourmi fourrageuse*.

— Je voudrais bien en voir une de près.

— Ah! ça, non! Rentrons maintenant, et vivement! Je t'en montrerai chez moi. Mais, pour aller en chercher aujourd'hui, non! Contente-toi de ne pas avoir rencontré leur avant-garde, et prenons sérieusement la fuite; il pourrait nous en arriver malheur. Ce qui le prouve, tu le vois, c'est que nous sommes seuls... tout le monde a fui!...

— Allons-nous-en!

Inutile de dire que j'en avais vu assez et que je me hâtai de quitter mon poste d'observation pour rentrer dans mon étui.

En arrivant chez lui, mon brave capitaine choisit un superbe compotier, absolument semblable à celui qui me servait de prison à bord, y mit une poignée de

feuilles, quelques fruits délicieux de son jardin et m'y enferma.

Puis il disparut un moment et revint quelques instants après tenant à la main une petite boîte de verre qu'il déposa sur son bureau.

— Vous avez devant vous, mes amis, dit-il, un des plus gros travailleurs, ouvriers, des Ecitons...

— Mais, c'est un insecte formidable !

— Oui. La différence de dimension entre les ouvriers, dans cette espèce, est très-remarquable. L'exemplaire que vous voyez mesure près d'un centimètre et un quart de longueur, sans compter les pattes ; tandis que je vais vous en montrer un à côté qui n'est pas moitié aussi long, et ressemble beaucoup à la Fourmi noire (*Formica nigra*) de notre pays.

— Et d'où vient cela ?

— On n'en sait rien. C'est peut-être une question d'âge. Voyez la tête du grand, comme elle est ronde, polie et grosse ! Elle est armée d'une paire d'énormes mandibules, courbées presque aussi fortement que des cornes de chamois et très-aiguës à leur pointe. Attendez ! nous allons placer une de ces armes sous le microscope. Voyez-vous ?

— Certainement. Quels cimeterres ! Mais ils sont entourés de soies qui s'y implantent comme par anneaux !

— Ce qui me frappe, moi, dit l'autre, c'est combien, chez ces officiers, le thorax et l'abdomen sont grêles.

— L'animal est bien plus foncé que ceux que nous voyions courir tantôt.

— Evidemment ; ici, tout paraît brun-jaune plus ou moins pâle. Chez l'animal vivant, la tête est presque blanche. Les yeux sont d'une incroyable petitesse. Vous les voyez, comme deux petits points ronds, de chaque côté de la tête.

— Je ne les vois point !...

— Prenez la loupe !

— Ce sont là des yeux ?...

— En voici un, sous le microscope.

— Tiens ! ils sont ovales et convexes... enfoncés dans un petit creux en orbite très-profond... Sont-ils projetables en avant ?...

— Non.

— Alors, l'Eciton voit peu ?

— C'est mon avis. D'autant plus que, si cela vous intéresse, nous chercherons ici, dans la campagne, une autre espèce *parfaitement aveugle*... et cela ne les empêche nullement de vivre et de bien vivre, car ils sont gros et gras...

En ce moment un petit nègre entra dans la maison, et, montant quatre à quatre l'escalier, fit irruption dans le cabinet d'Urbain.

— Massa ! les tanoca !...

— Où ?

— En bas... elles arrivent ! Ouvrez tout ! massa. Elles vont nettoyer la maison ! quel bonheur...

— Es-tu sûr qu'elles viennent ici ?...

— Oh ! massa, moi avoir vu la colonne au jardin... et... tenez !... reprit le jeune enfant en se baissant et montrant au capitaine un Eciton qu'il venait de cueillir sur son mollet, où il était piqué par ses mandibules...

— Diable ! messieurs, il est temps de partir ! Sauve qui peut !...

J'avais envie de crier :

— Et moi ?... Vous m'oubliez ! ingrat !...

Mais ils étaient descendus au galop, ouvrant les armoires, les portes des buffets, des cabinets... Je restai seul.

Un silence de mort régna pendant quelques minutes.

Puis il se fit un effroyable tapage dans la maison... un grondement formidable monta d'en bas, s'étendit partout. On aurait dit un bruissement de feuilles, un roulement d'eau qui glisse...

Alors firent irruption dans le cabinet d'Urbain toutes les bêtes de la création en déroute, courant, sautant, rampant, glissant, se mêlant, se poussant...

Comment ! Il y avait tant d'animaux dans la maison !

C'étaient des mille-pieds, des scorpions, des serpents, des lézards, des rats, des souris éperdues, folles, tournant sur elles-mêmes, des blattes volant en nuage compacte...

A ce moment, à la porte apparut l'armée noire qui montait à l'assaut. Ce fut d'un mouvement lent, continu, indescriptible, implacable, que cette lave montante enveloppa tout ce qui se tordait, sautait, s'ébattait sur le plancher... Quelques convulsions dernières, et tout s'apaisa... Ce fut comme une lutte de quelques minutes, lutte silencieuse, sans trêve ni merci... puis cela s'affaissa... et le *drap vivant*, noir et jaune, recouvrit le tout.

Nombre d'insectes s'étaient élancés sur le bureau d'Urbain et l'avaient inondé de leurs troupes désordonnées. Mais, le long de chaque pied, monta et déboucha une colonne de grosses têtes conduisant l'infanterie, et la boucherie recommença...

A cet instant, j'eus peur !...

Devant moi, derrière moi, par côté, partout, les terribles Ecitons entouraient ma prison de verre...

Tout était mort autour d'eux : moi seul vivais encore, à l'abri du compotier ; et leurs mandibules crochues s'ouvraient et se fermaient avec un bruit affreux de castagnettes en se tournant de mon côté...

Une phalange essaya d'escalader ma prison de verre, mais elle ne put y parvenir... je respirai ! le bienheureux vase était une demi-boule montée sur un pied mince. Pas moyen de parvenir au bord... et d'ailleurs, mon couvercle me protégeait.

Quelques Ecitons montèrent sur les objets saillants autour de ma bienheureuse prison ; ils essayèrent d'y sauter... un seul réussit. Mais ils eussent été dix et vingt de ses semblables, qu'ils n'auraient pas pu soulever cette masse de cristal. J'étais sauvé !...

Alors je reportai mon attention sur ce qui se passait autour de moi. Je sentais que, dans quelques minutes, je serais le seul être vivant de la maison.

Effectivement, les Ecitons se livraient à une visite domiciliaire qui n'oublia ni une crevasse, ni une fente. Les blattes, les insectes, tirés au dehors par cinq ou six fourmis, étaient impitoyablement mis à mort.

Enfin le carnage cessa, faute de victimes. Les Ecitons harassés, rassasiés de sang, remirent enfin l'épée au fourreau en rentrant leur terrible aiguillon et procédèrent au butin. Tout ce qui pouvait être emporté par eux le fut. Je vis s'organiser sans bruit, devant moi, une marche triomphale digne des temps barbares. Tout le monde reprit sa place dans les rangs, chargé de butin, et le torrent noir, se repliant sur lui-même, disparut peu à peu dans l'escalier...

Quelques-uns, en se retirant, jetaient de mon côté un regard de convoitise et de regret. Il leur répugnait de laisser un être en vie derrière eux !

Puis le silence s'étendit sur toute la maison...

XI. — LES FRÈRES, COUSINS ET PETITS-COUSINS.

Le lendemain matin, à la première lueur du soleil, un pas se fit entendre dans l'escalier, une tête s'avança doucement dans le cabinet. Urbain était là...

Ses yeux se portèrent tout de suite vers son bureau.

— Ma pauvre fourmi de France!... dit-il, sauvée!...

Il vint à moi, me prit, me donna du sucre... et me renferma dans ma prison...

Ce fut un véritable bienfait que la chasse opérée par les Ecitons voyageurs; la maison était parfaitement nettoyée, et, sauf l'odeur qu'ils avaient laissée, toute trace d'invasion avait disparu.

Bientôt arrivèrent les deux amis d'Urbain, qui s'extasièrent sur la chance que j'avais eue de ne pas devenir la proie des visiteurs.

— Est-ce que tu connais d'autres espèces de ces excellentes fourmis dans ce pays?

— Oui. Il y a encore, en fait de voyageuses, l'*Eciton prædator*. Celui-là ne sait pas former des colonnes longues et étroites comme le *Drepanophora* d'hier : il marche en phalanges épaisses et solides.

— A propos, Urbain, que veut dire *drépanophore?*

— *Porteur de faux* ou de faucilles, à cause des mandibules que tu as vues. Je reviens au *prædator* qui, lui, est une toute petite créature, pas plus grosse que la *Fourmi rouge* commune de France (*Myrmica rubra*). Il est, toutefois, d'une couleur rouge beaucoup plus brillante, et, quand une phalange de ces Ecitons escalade un arbre, ces multitudes énormes se répandent sur le tronc et sur les branches en telle quantité, qu'on pourrait croire voir couler sur l'arbre un liquide couleur de sang.

— Pourquoi l'appelle-t-on *pillard?*

— Ah! mon ami, ceci est un caprice de nomenclateur! Cet éciton n'est pas plus pillard que les autres. On en connaît une troisième espèce encore, un peu moins bien déterminée que les deux précédentes et que l'on a nommée l'*Eciton légion* (Eciton legionis). Celui-ci semble ne se montrer, jusqu'à présent du moins, que dans les grandes plaines de sable de Santarem.

— Qu'est-ce qu'il y vient faire?

— Il y vient, comme la plupart des Ecitons, attaquer les nids des différentes espèces de fourmis mineuses et de guêpes. Heureusement! car, sans eux, le pays ne serait pas habitable! Quant à moi, je ne connais pas un seul animal, quel qu'il soit, dont les Ecitons ne viennent à bout. J'ai vu l'espèce qui nous a visités hier attaquer les énormes nids de la guêpe formidable qui vole trop souvent autour de nous. Les mille aiguillons des guêpes qui les menacent, qui les frappent, ne pèsent pas un fétu pour eux; ils déchirent, avec leurs puissantes mâchoires, la substance si résistante de ces nids, pénètrent dans l'intérieur, abattent les cellules et jettent dehors toutes les jeunes larves. Si une guêpe, même adulte, veut résister, l'Eciton se précipite sur elle et la coupe en deux avant que l'aiguillon de l'insecte volant ait pu servir.

— Quels gaillards!

— Je vous en réponds. Les petits *Legionis* attaquent souvent aussi les nids des grosses fourmis mineuses. Généralement, ils se séparent en deux troupes qui marchent à l'assaut simultanément, l'une s'enfonçant dans le sol et chaque ouvrier en rapportant de grosses pelotes de terre, l'autre troupe recevant ces boules de leurs camarades, et les emportant au loin.

Nous ne faisons pas autrement, remarquez-le bien, mes amis, pour exécuter rapidement des travaux de déblais. Nous établissons un atelier de piocheurs emplissant les brouettes, et des relais d'hommes emmenant celles-ci au loin.

Mais il est temps de revenir à nos Fourmis-légions. Elles ont creusé vingt-cinq centimètres au-dessous du sol, et ont fait brèche à la forteresse. Voici l'assaut! Des millions d'Ecitons se précipitent, se heurtent, se pressent et arrivent, comme un mur vivant, contre les assaillis qui défendent leur demeure. Aucune manière de combattre ne peut être plus simple que celle des terribles Ecitons. Ils s'approchent des fourmis mineuses, ouvrent leurs pinces en faux... et emportent leurs ennemis tout vifs!...

A moins... qu'ils ne les coupent en deux!...

Et cela, marchant avec un tel entrain, que des files entières d'habitants disparaissent comme par enchantement, se débattant avec rage entre les pinces des ravisseurs qui semblent opérer un véritable déménagement en se retirant avec leur fardeau de la brèche pour l'emporter sur les derrières de l'armée assaillante. Non-seulement ils emportent ainsi les mineuses, mais encore des fragments arrachés aux matériaux de la fourmilière... Ces matériaux renferment-ils donc quelque matière nutritive de leur goût? Sont-ils considérés comme des matériaux légers, résistants et très-bien préparés qu'ils sont heureux d'utiliser? Ou le but est-il tout bonnement de ne pas laisser la brèche s'encombrer?

J'ai vu la bataille que je vous raconte. Dès que la fourmilière des mineuses fut dévastée de fond en comble, les envahisseurs se réunirent par petits groupes sur les ouvrages avancés et se hâtèrent de joindre la grande armée, s'y fondant à leur place. Remarquez que je dis à leur place. Chaque insecte, et ils sont des millions, connaît, à n'en pas douter, sa place propre dans chaque genre de travail que la troupe entreprend. Cette organisation est parfaite à ce point que, pendant l'été, la saison active par excellence, il arrive souvent qu'après une expédition fructueuse leur long cortége se divise, de lui-même, en deux colonnes distinctes, l'une allant à la recherche du butin, l'autre l'emportant, en masse, à la maison mère.

— Tout cela semble un conte fait à plaisir.

— On rencontre encore dans ce pays l'*Eciton ravisseur* (*Eciton rapax*) qui, lui, marche en guerre, non plus contre les fourmis mineuses, mais bien contre les mêmes grosses guêpes que le Drépanophore et pour les magasins desquelles il a le même goût et la même convoitise. Seulement il est beaucoup plus dangereux que les premiers, parce que sa taille est beaucoup plus considérable. C'est le plus grand des Ecitons, et, vraiment, lorsqu'on en rencontre une colonne assiégeante, il vous fait fuir instinctivement, tout comme vous fuyez devant le lion. En effet, à eux tous, ils nous dévoreraient en moins de temps que n'en met *le maître à la grosse crinière*, et avec autant de certitude! Beaucoup de ces énormes fourmis ont jusqu'à *un centimètre et demi* de longueur.

N'ayons garde enfin d'oublier l'Eciton aveugle (*Eciton erratica*).

— Cette privation de la vue ne provient-elle pas de ce que, comme le Protée aveugle, les Erratiques vivent dans des cavernes ou des grottes absolument obscures?

— A ce compte, beaucoup de fourmis, absolument

et exclusivement mineuses, devraient être aveugles comme l'Eciton erratique. Il n'en est rien cependant.

— Enfin est-on bien sûr que ces Ecitons erratiques n'ont pas d'yeux?...

— Certains naturalistes ont pensé que cette fourmi, soi-disant aveugle, pouvait bien posséder des organes de vision, et que le chapeau corné de sa tête était assez transparent pour laisser passer la lumière, non très-vivement, mais de manière à ce que ces insectes puissent distinguer au moins le jour de la nuit, la lumière de l'obscurité.

Cette hypothèse peut être exacte, mais nous n'en savons rien au vrai! Quoi qu'il en soit, j'estime que le sens du toucher leur est d'un secours beaucoup plus appréciable que celui de la vue pour se guider dans les méandres de leurs habitations.

Rien n'est plus aisé que de s'emparer, chez l'espèce qui nous occupe, des officiers à grosses têtes. Il suffit de briser la galerie en quelque endroit. Aussitôt qu'un rayon inattendu de lumière se glisse dans l'intérieur, on voit arriver lentement les officiers et soldats, balançant à droite et à gauche leur grosse tête, et ouvrant leurs puissantes mâchoires d'un air de menace silencieuse. Si on ne les tracasse pas davantage, une fois

La prise d'assaut. Dessin de Mesnel.

les dégâts constatés — je ne dis pas vus! — ils rentrent dans leur galerie, les ouvriers arrivent, et, en un moment, une pièce est mise et le dégât réparé.

— Dans tout cela, mon ami, une conclusion me frappe. Il y a déjà longtemps que nous étudions ensemble les fourmis; eh bien! toutes, même les plus habiles, décèlent une grande infériorité vis-à-vis des abeilles, et, je dirai plus, vis-à-vis de la presque totalité des mouches bâtisseuses.

— Et laquelle, s'il te plaît?

— Laquelle! Le manque de grandiose et de simplicité. La fourmi est *compliquée* dans sa bâtisse; elle manque d'architecture. Jamais elle n'atteindra à la sublime hauteur de l'adoption de l'hexagone régulier pour les alvéoles des ruches! Tous ses travaux, souterrains ou extérieurs, sont répartis sans ordre; avec expédient, j'en conviens, mais sans art!...

— Il y a certainement du vrai dans ce que tu dis; mais es-tu certain d'avoir le droit de dire : *sans art?*... N'est-ce point, *avec un autre art*, qu'il faudrait dire?. .

— Tais-toi! Tes fourmis ne sont que des replâtreuses et non des créatrices!

J'écoutais attentivement tout ce que disaient les jeunes gens, Urbain m'apporta une abondante provende... Mais j'étais prisonnière!...

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LA VEILLE DU MARIAGE.

PERSONNAGES.

MAURICE DE MARCY, vingt-huit ans.
GASTON FAVENAY.
DE MARCY, général en retraite, père de Maurice.
MADAME DEBRAY, tante d'Amélie.
AMÉLIE LECOMTE, vingt ans.
DOMINIQUE, domestique de Mme Debray, soixante ans.
UN NOTAIRE.
INVITÉS.

La scène se passe en province, chez Mme Debray.

Salon élégant. Portes au fond, portes latérales. Guéridon à droite. Corbeille de mariage sur le guéridon.

SCÈNE I.

MADAME DEBRAY, AMÉLIE, examinant le contenu de la corbeille.

AMÉLIE.

Mais voyez donc, ma chère tante, toutes les belles choses que M. Maurice m'envoie.

MADAME DEBRAY.

Le général a tant de goût!

AMÉLIE.

Comment, le général! pourquoi pas son fils?

MADAME DEBRAY.

Son fils, soit!

AMÉLIE.

Ma tante, vous avez quelque chose contre M. Maurice.

MADAME DEBRAY, *riant.*

Mais...

AMÉLIE.

J'en suis sûre.

MADAME DEBRAY.

Eh bien, oui, je ne suis pas contente de lui, puisque tu veux le savoir.

DOMINIQUE, *entrant par le fond.*

M. Maurice de Marcy demande si ces dames sont visibles.

AMÉLIE, *remontant la scène.*

Lui! (*Elle reste au fond du théâtre.*)

MADAME DEBRAY.

Faites entrer M. de Marcy.

SCÈNE II.

MADAME DEBRAY, AMÉLIE, MAURICE.

MAURICE, *à madame Debray, sans voir Amélie.*

Madame, je n'ai pas voulu passer aussi près du château sans avoir l'honneur de vous saluer, dût ma visite être un peu matinale.

MADAME DEBRAY.

C'est moi qui l'ai réclamée hier soir!...

MAURICE, *embarrassé.*

Il est vrai que c'est vous qui m'avez autorisé, hier soir...

MADAME DEBRAY.

Ne nous aviez-vous pas dit que vous alliez au chemin de fer, au-devant d'un de vos amis?

MAURICE.

Que je compte vous présenter aujourd'hui même, à la signature de notre contrat de mariage... M. Gustave Favenay.

AMÉLIE.

M. Favenay?

MAURICE, *apercevant Amélie.*

Ah! pardon, mademoiselle, je ne vous avais pas aperçue... (*Il la salue froidement.*)

MADAME DEBRAY, *à part, grondant.*

Heu! les jeunes gens ont tous la vue basse aujourd'hui.

AMÉLIE.

Comment est monsieur votre père, ce matin?

MAURICE, *à Amélie.*

Un peu mieux, mademoiselle.

MADAME DEBRAY, *s'asseyant près du guéridon, à l'écart.*

Causez, comme si je n'étais pas là; je travaille. (*Elle prend une tapisserie. — Silence.*)

AMÉLIE.

J'ai connu, au couvent des Oiseaux, une demoiselle Favenay.

MAURICE.

En effet... Gaston a une sœur, aujourd'hui mariée: madame Norbert.

AMÉLIE.

Précisément. Elle était ma meilleure amie.

MAURICE.

Son frère est un camarade de collége.

MADAME DEBRAY, *à part.*

Quand auront-ils fini de s'occuper des absents?

MAURICE.

Je l'ai invité, il y a trois jours, et, comme il ne me répondait pas, je lui ai écrit hier soir, en lui recommandant de prendre le premier train. Eh! mais, pourvu... (*Il regarde sa montre.*)

AMÉLIE.

Vous avez encore quelques minutes à nous donner?

MAURICE, *saluant.*

Mademoiselle!... (*Silence.*) Votre oncle d'Épernay est-il arrivé? J'aime votre oncle, mademoiselle.

MADAME DEBRAY, *à part, grondant.*

C'est bien son oncle qu'il s'agit d'aimer.

AMÉLIE.

Il sera exact, je vous en réponds. N'a-t-il pas été question d'une partie de chasse, après le contrat, dans le parc de M. votre père?

MAURICE.

En effet... (*Silence. Après avoir regardé par la fenêtre.*) Je crois que nous aurons de la pluie, cette après-midi?

AMÉLIE.

Ah! vous croyez!

MAURICE.

Oui, les vents soufflent du sud-ouest, signe d'eau presque certain... Et puis, le soleil s'est levé de trop bonne heure.

MADAME DEBRAY, *à part, impatientée.*

Est-ce qu'il va lui faire un cours d'astronomie à présent? (*Haut.*) M. Morin, votre notaire, sera ici à midi?

MAURICE.

Oui, madame... Mais à propos de M. Morin, vous avez reçu le billet que je vous ai écrit hier soir?

MADAME DEBRAY.

Que vous avez cru écrire, sans doute...

MAURICE.

Je l'ai fait mettre à la poste en même temps que la lettre que j'adressais à mon ami Gaston.

AMÉLIE.

Le facteur n'est pas encore passé.

DOMINIQUE, *entrant.*

Monsieur Maurice, le train de Paris vient d'arriver.

MAURICE, *à part.*

Diable! (*Haut.*) Pourvu que Gaston m'ait attendu!

AMÉLIE.

Allez vite!

MAURICE.

Mesdames, je ne vous dis pas adieu. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE III.

MADAME DEBRAY, AMÉLIE.

MADAME DEBRAY.

Et maintenant, veux-tu savoir ce que j'ai contre M. Maurice?

AMÉLIE.

J'allais vous le demander.

MADAME DEBRAY.

Eh bien, j'ai... qu'il n'a pas l'air assez satisfait de t'épouser.

AMÉLIE.

Par exemple!

MADAME DEBRAY.

Comment! on lui donne une charmante femme, et ce monsieur ne paraît pas seulement s'en apercevoir. Parlez-moi du général, voilà un homme heureux de t'avoir pour fille, et qui ne fait pas de cérémonies avec son bonheur. Mais monsieur son fils! Tiens! il m'agace avec ses airs compassés, avec sa conversation... météorologique.

AMÉLIE.

Que vous êtes injuste! C'est comme si vous prétendiez que je ne suis pas heureuse, moi, parce que je me montre contrainte, presque sotte, avec M. Maurice.

MADAME DEBRAY.

Que signifie?...

AMÉLIE.

Sa présence me trouble et m'intimide si bien qu'il lui faut, je vous assure, une grande perspicacité, à ce pauvre jeune homme, pour deviner, sous ma gaucherie, le peu que je puis valoir. Vrai, ma tante, je lui sais gré de m'aimer un peu.

MADAME DEBRAY.

Un peu! mais j'entends qu'il t'aime beaucoup, ou sinon...

AMÉLIE, *souriant et avec mystère.*

Rassurez-vous, je crois que c'est fait.

MADAME DEBRAY.

Ah!

AMÉLIE.

Oui... Comment expliquer autrement ses attentions, le soin qu'il prend de connaître mes goûts, mes moindres désirs, pour les satisfaire, dit-il, quand il en aura le droit. Tenez, sachant combien je vous aime, il m'a promis de me laisser venir ici, tous les ans, pour passer une partie des vacances auprès de vous, mauvaise tante. Mais cela n'est rien. C'est dans les petites choses, plus peut-être que dans les grandes, que l'on reconnaît l'affection que les gens ont pour vous. Eh bien, rappelez-vous ce que me disait M. Maurice.

MADAME DEBRAY.

Quand cela?

AMÉLIE.

Tout à l'heure, avant de partir.

MADAME DEBRAY.

Je te conseille de me rappeler cela: un amoureux qui ne trouve rien de mieux que de parler à sa fiancée de chasse, de pluie, du sud-ouest, du soleil, de la lune, que sais-je, moi?

AMÉLIE.

Mais vous n'avez donc pas compris que cela voulait dire: Mademoiselle, j'espère qu'il pleuvra cette après-midi, que la partie de chasse projetée avec votre oncle n'aura pas lieu, et que je pourrai passer la journée entière auprès de vous?

MADAME DEBRAY, *sceptique.*

Ah! cela voulait dire...

AMÉLIE.

Vous n'avez donc pas remarqué qu'il a dit: « Je crois que nous aurons de la pluie cette après-midi? » Il n'a pas dit: « Je crains, » mais « Je crois ».

MADAME DEBRAY.

Oui, oui...

AMÉLIE.

Tenez, vous n'entendez rien du tout aux choses du sentiment.

MADAME DEBRAY, *avec affection.*

Comme tu l'aimes déjà, ma pauvre enfant!

AMÉLIE, *se jetant dans les bras de sa tante.*

Je vous aime bien aussi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, *remettant des journaux à madame Debray.*

Les journaux de madame. (*Remettant des lettres à Amélie.*) Des lettres pour mademoiselle.

AMÉLIE.

Merci, Dominique. (*Dominique sort. Elle ouvre une première lettre. A madame Debray.*) Une amie qui me complimente sur mon mariage... et qui me fait l'éloge de M. Maurice, qu'elle connaît beaucoup. (*Elle ouvre une seconde lettre.*) Encore des félicitations! (*Elle en ouvre une troisième.*) Ah! celle-ci est pour vous, ma tante.

MADAME DEBRAY.

Donne!

AMÉLIE.

Tiens! c'est l'écriture de M. Maurice.

MADAME DEBRAY.

Le billet dont il me parlait, sans doute. Lis-moi cela, je n'ai pas mes lunettes...

AMÉLIE, *décachetant la lettre.*

Oui, ma tante... (*Lisant.*) « Mon cher ami...

MADAME DEBRAY.

Comment? mon cher ami! Il m'appelle son cher ami?

AMÉLIE, *reprenant, en riant.*

« Mon cher ami, dans ma première lettre, je t'ai « annoncé mon mariage, sans autre explication; mais

« aujourd'hui, à la veille... (*Sa voix se trouble.*) de mon « suicide...

MADAME DEBRAY.

Son... Qu'est-ce que cela veut dire ?...

AMÉLIE, *reprenant avec énergie.*

« Aujourd'hui, à la veille de mon suicide, mon cœur déborde. Je t'expliquerai de vive voix par quel enchaînement de circonstances funestes j'en suis venu à cette extrémité... »

MADAME DEBRAY.

Amélie, donne-moi cette lettre. (*Amélie se tait et demeure immobile, le regard fixe et comme cherchant à comprendre ce qu'elle vient de lire. Mme Debray s'empare de la lettre et la lit à voix basse. Tout à coup Amélie s'affaisse et tombe sur le fauteuil qui se trouve derrière elle.*) Eh bien, Amélie, mon enfant... Elle se trouve mal ! Du secours ! quelqu'un !

AMÉLIE, *se relevant.*

N'appelez pas... Ce n'est rien... Rendez-moi la lettre.

MADAME DEBRAY.

Non pas. Je vais à l'instant demander à M. de Marcy l'explication d'une pareille infamie. (*Elle va pour sonner. Dominique entre. A Dominique.*) Ah ! Dominique, dis à Dubois d'atteler. (*A Amélie, qui va pour sortir.*) Où vas-tu?

AMÉLIE.

Permettez que je me retire.

MADAME DEBRAY.

Je ne veux pas te quitter. (*Elle suit Amélie, et au moment de sortir elle se retourne vers Dominique.*) Vous êtes encore là !

DOMINIQUE.

C'est qu'il y a là un jeune homme qui demande à parler à madame.

MADAME DEBRAY.

Je n'y suis pas. (*Elle sort avec Amélie par la gauche.*)

La lettre, scène IV. Dessin de Gilbert.

SCÈNE V.

DOMINIQUE, puis GASTON.

DOMINIQUE, *seul.*

Je n'ai jamais vu ma pauvre maîtresse si agitée. Je la connaissais vive... car elle est vive ; mais aujourd'hui c'est plus que de la vivacité...c'est... Allons, bon ! j'oubliais mon monsieur. (*Il ouvre la porte du fond.*)

GASTON, *entrant.*

Eh bien ?

DOMINIQUE.

Madame n'est pas visible.

GASTON.

Dites-moi au moins si M. Maurice de Marcy, mon ami Maurice de Marcy...

DOMINIQUE.

Ah ! monsieur est l'ami de M. Maurice ! Mais alors c'est peut-être au-devant de monsieur que M. Maurice est allé. (*Maurice vient d'entrer sur ces derniers mots.*)

MAURICE.

Gaston !

GASTON, *se retournant.*

Maurice ! (*Ils se serrent la main.*)

MAURICE, *à Dominique.*

Laissez-nous. (*Dominique sort.*)

SCÈNE VI.

MAURICE, GASTON.

MAURICE.

Ta main encore, mon cher Gaston.

GASTON.

Je n'ai trouvé ton billet de faire part que hier, en arrivant de voyage, et bien que ton mariage ait porté un rude coup à mes illusions, me voilà, tout de noir habillé, comme il convient dans une cérémonie funèbre.

MAURICE.

Pitié, Gaston !

GASTON.

J'étais si loin de m'attendre... Car enfin, souviens-toi de nos propres paroles : On ne se marie plus, disions-nous, il n'y a pas trois mois, dans un joyeux déjeuner de garçons. Qui est-ce qui se marie aujourd'hui? Des notaires, des agents de change dont la charge n'est pas payée, ou bien des niais, qui ont la prétention d'accaparer une créature brune ou blonde à leur usage personnel, les égoïstes !... Mais tout homme indépendant et d'esprit sain comprend la vie plus largement, accepte les progrès de la civilisation, et renonce à cette institution surannée et fallacieuse qu'on appelle le *mariage.*

MAURICE.

N'as-tu pas reçu ma seconde lettre ?

GASTON, *riant.*

Si, parbleu, je l'ai reçue, ce matin, avant de partir. (*Riant.*) Tu vas même m'expliquer... (*Il cherche dans ses poches.*)

MAURICE.

Ce que tu sais alors : que je partage ton antipathie pour le mariage.

GASTON, *cherchant toujours la lettre.*

Permets, ta lettre... (*A part.*) Où diable est-elle ?

MAURICE.

Que je ne me marie que pour obéir au désir de mon père.

GASTON, *oubliant la lettre.*

Oh ! les pères !... Il va bien, le général ?

MAURICE.

Non ; il a la goutte.

GASTON.

Sapristi ! Continue !

MAURICE.

De mon père, qui, depuis longtemps, battait mon célibat en brèche, qui me parlait sans cesse de la joie qu'amènerait la présence d'une jeune femme dans notre maison devenue si triste depuis la mort de ma mère, de cent autres choses, qui ne manquaient pas, après tout, d'une certaine vérité.

GASTON.

La vérité ! mais je vous trouve tous les deux bien téméraires de prétendre que la vérité est quelque part, et non ailleurs. Mais on la cherche depuis les temps les plus reculés, la vérité, et on ne l'a pas plus trouvée, ce me semble, que le mouvement perpétuel, les frontières naturelles des peuples et le spécifique contre la calvitie précoce. A Constantinople, la vérité est de posséder quatre femmes légitimes; en France, d'en avoir une seule.

MAURICE.

Que ne t'avais-je pour avocat, certain jour où mon père, déjeunant en tête-à-tête avec moi, me dit : « Mon cher Maurice, depuis tes vingt et un ans, l'âge de raison, prétend le code, tu n'as guère fait que des sottises, sottises qui m'ont souvent affligé. Eh bien, une fois dans ta vie, fais-moi un plaisir, un seul, marie-toi ! »

GASTON.

Ah ! le traître !

MAURICE.

« Je connais une charmante enfant, a-t-il ajouté; elle habite la province, non loin de ma terre de Villiers, avec sa tante, une vieille amie à moi... »

GASTON.

Et ce rusé général te transplanta du boulevard des Italiens en pleine Champagne.

L'erreur reconnue, scène VI. Dessin de Gilbert

MAURICE.

Puis il manœuvra de telle sorte, me sermonna, me persécuta si bien, qu'au bout de quinze jours ma demande était faite, agréée, et que, dans vingt-quatre heures, je fais un mariage de convenances et j'épouse une jeune fille douée de toutes les vertus, c'est entendu, mais...

GASTON, *vivement.*

Mais laide !... à se faire aimer de toutes les femmes !

MAURICE.

Tu es absurde. M^{lle} Amélie est fort jolie, au contraire. Mon Dieu ! il y a même des jours où mon mariage s'offre à moi sous des couleurs moins sombres, où je le prends presque gaillardement.... Mais il y en a d'autres... C'est même là un phénomène psychologique que les philosophes devraient étudier... Il y en a d'autres où je ne sais quelle terreur s'empare de moi, à la pensée de l'instant solennel, du oui fatal.

GASTON.

Fais-toi chloroformer pour ce moment-là.

MAURICE.

Es-tu bête !

GASTON.

Merci.

MAURICE.

C'est dans une de ces heures de défaillance qu'hier je t'ai écrit la lettre qui t'annonçait mon suicide.

GASTON.

Ta lettre ne dit pas un mot de cela, et je me réservais de te demander...

MAURICE.

Comment ?

GASTON, *tirant une lettre de sa poche.*

Ecoute. (*Lisant.*) « Mon cher Gaston. » (*Riant.*) Ce n'est pas celle-là. (*Prenant une autre lettre.*) Voici ta lettre. (*Lisant.*) « Chère madame. » (*Parlé.*) D'abord, pourquoi m'appelles-tu « chère madame » ?

MAURICE, *riant.*

Tu confonds encore.

GASTON.

Non pas. (*Lisant.*) « Chère madame, il faut avouer que le notaire de Villiers est un imbécile... L'acte dressé par lui... » (*Parlé.*) Mon Dieu ! je veux bien que le notaire de Villiers soit... ce qu'il est; j'aime à le croire même; mais je me demande en quoi cela m'intéresse.

MAURICE, *qui a pris la lettre.*

Mais cette lettre n'est pas pour toi, c'est à M^{me} Debray que je l'envoyais.

GASTON.

Eh bien, j'avais flairé une erreur. Quand on est doué de quelque pénétration...

MAURICE.

Tu as reçu une autre lettre que celle-là ?

GASTON.

Pas la moindre.

MAURICE.

Si fait.

GASTON.

Faut-il attester les dieux ?

MAURICE.

Mais alors...

GASTON.

Sapristi ! Aurais-tu fait confusion et expédié tes lamentations à la tante, tandis que tu m'adressais ceci ?

MAURICE, *très-troublé.*

Non, non, c'est impossible.

GASTON.

Cela arrive tous les jours, au contraire. La semaine dernière, moi, j'ai envoyé un billet doux à mon bottier et j'ai commandé une paire de bottes à une femme du meilleur monde. Erreur d'enveloppe en partie double. Sans compter que le trouble où tu étais, mon pauvre ami, suffirait pour expliquer ta distraction.

MAURICE.

J'ai certainement fait partir deux lettres.

GASTON, *riant.*

Voici l'une.

MAURICE, *atterré.*

Et c'est Mme Debray qui a l'autre.

GASTON, *riant toujours.*

L'excellente aventure!

MAURICE.

Mais ce que j'ai fait est abominable... Finiras-tu de rire, toi?

GASTON.

Pas encore?

MAURICE.

Mais, si tu savais ce que je dis dans ma lettre!

GASTON.

C'est vif!

MAURICE.

C'est monstrueux. Je dis que mon mariage est un suicide!

GASTON, *riant plus fort.*

Bravo!

MAURICE.

Comment? bravo!

GASTON.

Sans doute. Tu ne comprends donc pas... (*Au public.*) Il ne comprend pas!... (*Haut.*) Plus ta confession est franche, brutale, plus leur dignité froissée leur fait un devoir de rompre avec toi!

MAURICE, *qui marchait à grands pas, s'arrête court.*

Plaît-il?

GASTON.

Et de te rendre ta liberté, ta liberté... Comprends-tu maintenant?

MAURICE.

Pas très-bien, mon ami. J'ai mal à la tête. Tu dis donc que ma lettre...

GASTON, *avec enthousiasme.*

Vive ta lettre, mon cher! vive l'administration des postes! vive ta bienheureuse étourderie!

MAURICE.

Non, tu ne me persuaderas jamais... (*Il s'assoit découragé.*)

GASTON.

Voyons, enfant, la Providence t'arrête sur le bord de l'abîme, et tu ne lui rends pas grâce, tu ne jettes pas des cris d'allégresse! Encore une fois, songe donc que te voilà rendu à ton bienheureux célibat, à notre joyeuse indépendance d'autrefois.

MAURICE, *se levant et prenant violemment son parti.*

Pardieu! tu as raison. Tant pis après tout si j'ai pris une enveloppe pour une autre, si j'ai expédié à gauche ce que je voulais envoyer à droite. C'est le sort qui l'a voulu et je ne suis pas responsable de ses erreurs.

GASTON.

Tu es innocent comme l'enfant qui va naître. Et maintenant que nous voilà libres, Maurice, si nous partions demain pour l'Espagne? Le monde est à celui qui voyage, dit le proverbe arabe.

MAURICE.

Touche-là, Gaston. Ton projet me sourit. J'ai attrapé le spleen dans cette maudite province, et j'ai besoin de respirer un autre air que celui-ci, de voir des hommes et des climats nouveaux.

GASTON.

Vivat! Dans trois jours nous franchissons les Pyrénées et dans un mois nous sommes à Séville, où nous chanterons, le soir, sous le balcon des señoras espagnoles, déguisés en hidalgos, avec un chapeau à gouttières, une guitare et des bottes molles!...

MAURICE.

De l'Espagne, nous cinglons vers l'Afrique.

GASTON.

Nous traversons le Sahara.

MAURICE.

En défiant le simoun.

GASTON.

Et la soif du désert...

MAURICE.

Tu m'électrises, ô poëte! Dieu! la belle chose d'avoir vingt-huit ans, l'univers pour domaine, la fantaisie pour guide et l'inconnu pour but! Et quand je pense que j'allais renoncer à tous ces trésors pour me marier!

GASTON.

Comme un bourgeois!

MAURICE.

Non, non, le célibat convient seul à certains tempéraments. J'aurais fait un mari détestable, tandis que je suis un célibataire...

GASTON.

Accompli...

MAURICE, *remontant vers la porte du fond.*

N'ai-je pas entendu marcher de ce côté?

GASTON.

Serait-ce la tante?

MAURICE.

Ne t'éloigne pas, hein?...

GASTON.

Tu as peur de la tante?

LA VOIX DE M. DE MARCY, *au dehors.*

Nous n'avons plus à monter?...

MAURICE, *très-troublé.*

C'est la voix de mon père...

SCÈNE VII.

MAURICE, GASTON, DE MARCY, DOMINIQUE.

DE MARCY, *appuyé sur le bras de Dominique.*

Tous les bonheurs à la fois! Je marie mon fils et je n'ai plus d'escalier à monter. (*A Dominique.*) Ne manquez pas de prévenir Mme Debray lorsqu'elle rentrera. (*Dominique sort.*)

DE MARCY, *apercevant Gaston.*

Gaston! Ah! c'est bien, cela.

GASTON, *le saluant.*

Je vois avec plaisir que vous allez mieux, général.

DE MARCY, *gaiement.*

Pas du tout, je souffre comme un martyr, et je puis à peine marcher... Mais, bah! le cœur conduit les jambes. (*Il s'assoit.*) Eh bien, jeune homme, j'espère que mon fils vous donne, aujourd'hui, un bon exemple à suivre.

GASTON, *à part.*

Pauvre général! (*Haut.*) Heu! heu!

DE MARCY.

Comment! heu! heu?

GASTON.

Je n'ai pas la ligne du mariage. (*Il tend sa main gauche.*) Voyez plutôt!

DE MARCY, *prenant sa main.*

Parbleu ! c'est ce qui te trompe, ta ligne est superbe.

GASTON.

Hein ?

DE MARCY.

Ah ! ah ! tu ne me croyais pas si bon chiromancien.

GASTON.

Bien joué, général; seulement veuillez remarquer que c'est la ligne du mariage de la main gauche... (*Lui tendant la main droite.*)... mais dans la droite, rien dans la droite.

DE MARCY.

Ah ça ! tête folle, j'espère que tu n'es pas venu ici pour donner des regrets à Maurice?

GASTON.

Il n'a peut-être pas besoin de moi pour...

DE MARCY.

Que signifie ?

MAURICE, *bas à Gaston.*

Gaston !

GASTON, *bas à Maurice.*

Je le prépare ! (*Haut.*) Voyons, général, si Maurice allait à l'autel comme une victime ?

DE MARCY.

Mais qu'est-ce qu'il dit?

MAURICE, *à de Marcy.*

Il est évident que je me mariais... que je me marie uniquement pour vous plaire.

GASTON.

Qu'il se sacrifie !

DE MARCY, *à Gaston.*

Tu m'ennuies, toi ! Bien plutôt que de décourager mon fils, quand il prend le bon parti, que ne l'imites-tu ? Je vous demande un peu à quoi est bon un célibataire ?

GASTON.

Comment ! à quoi il est bon? Mais à tout, général, à tout, par ce seul fait qu'il est libre et dégagé d'entraves. N'appartenant à personne, il appartient à tout le monde, et tout le monde en use et en abuse, car il est taillable et corvéable à merci, comme disaient nos pères. A qui recourt l'ami du collége, pressé d'argent? A son camarade marié ?... Allons donc ! Il n'obtiendrait qu'un sermon, et point d'espèces; mais bien à son ami, encore garçon, qui fait les fonds, et ne fait pas de morale. A qui s'adresse la femme du monde qui veut organiser une délicieuse petite fête? Au célibataire! La dame patronesse qui a des billets à placer? Au célibataire!... L'épouse trahie qui a besoin d'épancher sa douleur? Au célibataire! — Tous les jours, général, sur le boulevard, je serre la main à une douzaine de camarades, qui ont été, sont ou vont devenir mes débiteurs. J'ai conduit, cet hiver, quarante-quatre cotillons, pris soixante-quinze billets de concerts ou de loterie, donné des consolations... toutes platoniques, à nombre de femmes désolées, et vous prétendez qu'un célibataire n'a pas son utilité ! Il la disperse, au lieu de la localiser sur un point donné ; mais il est utile, sacrebleu ! Il est indispensable dans toute société bien organisée !...

DE MARCY.

Mauvais plaisant! Tu es meilleur au fond que tu ne tiens à le paraître. Veux-tu que je te trouve une femme, moi?

GASTON, *comme effrayé.*

Un instant... Diable ! (*A part.*) C'est une monomanie. (*Haut.*) Parbleu! général, vous ressemblez à M^me^ ma sœur, qui veut sans cesse marier les gens, sous prétexte qu'elle a rencontré le modèle des époux, une exception, un accident dans la nature ! Pour moi, je ne comprends que le mariage d'amour, d'abord ; et, grâce au ciel, je n'aime personne ! Ou plutôt, si ; j'adore une belle jeune fille, blonde comme Eve, mélancolique comme une ballade allemande ?

DE MARCY.

Son nom ?

GASTON.

Elle s'appelle Chimère.

DE MARCY.

Tu dis ?

GASTON.

Idéal, fleur bleue, et cette fleur-là ne pousse plus sur notre sol fatigué ...

DE MARCY.

Que le diable t'emporte toi, et ta fleur bleue !

GASTON.

Il est malheureusement trop vrai, général, que les jeunes filles, telles qu'elles étaient de votre temps, ont complétement disparu de nos climats. Les historiens affirment bien qu'il y a trente ans on en rencontrait de simples, de candides, portant, sans façon, leurs dix-huit ans, leur grâce et leur gaieté, et qui n'avaient besoin, pour vivre, ni de trois bals par soirée, ni des bains de mer, ni des romans réalistes. Mais nous avons changé tout cela, hélas! Nos jeunes filles, à nous, sont désillusionnées, positives et coquettes, en sautant à la corde. Aussi, lorsque, dans le monde, je rencontre une de ces beautés superbes, fièrement campée sur ses bottines à talons, gardée à distance par une robe volumineuse, que... la vanité gonfle, la tête caparaçonnée et chargée de fleurs, eh bien ! j'éprouve un sentiment... d'admiration, si vous voulez, pour un objet d'art aussi bien travaillé ; mais le cœur a beau faire, général, il reste froid et impassible devant cette merveille de l'industrie moderne.

DE MARCY.

Il déraisonne, ma parole d'honneur !

MAURICE.

Il parle d'or, au contraire ! Les jeunes filles aujourd'hui sont des poupées perfectionnées.

DE MARCY, *se fâchant.*

Assez ! (*Il se lève.*) Je m'irrite, morbleu ! lorsque j'entends les jeunes gens parler de la sorte, prendre notre rôle, à nous autres vieillards, et critiquer la vie avec cette défiance précoce... Tenez ! voulez-vous que je vous dise ce que je pense lorsque je vous entends railler le mariage, le mariage qui a cependant du bon, messieurs, puisqu'il vit depuis le commencement du monde, et que nos pères n'ont rien trouvé de mieux pour le remplacer?

GASTON.

Que pensez-vous donc ?

DE MARCY.

Je pense que vous êtes des poltrons !

MAURICE.

Hein ?

GASTON.

Tudieu !

DE MARCY.

Oui, messieurs, vous avez peur, non de la mariée, mais du mariage et de sa dignité. Vous aimez bien mieux faire les diables à quatre et courir l'aventure

que d'aborder franchement la bataille de la vie, c'est-à-dire ce combat sérieux, quotidien et persistant, qui s'appelle le devoir. Voilà pourquoi votre génération n'aime plus à se marier, voilà pourquoi je ne vois autour de moi que des adolescents de seconde et troisième jeunesse, qui se prélassent, ainsi que vous, dans leur absurde célibat.

GASTON.

Général, vous perdez votre sang-froid !

DE MARCY.

Cela pourrait être, si je restais plus longtemps dans votre compagnie; aussi je vous cède la place. Quand M. mon fils sera d'humeur moins paradoxale, il voudra bien me rejoindre auprès de sa fiancée... Où est-elle, cette chère enfant ?

MAURICE, *bas à Gaston.*

Laisse-nous.

GASTON.

C'est moi qui suis arrivé ici une heure trop tôt. Je vais faire un tour dans la campagne; je ne suis pas fâché de jeter un coup d'œil sur le paysage. Au revoir, messieurs. (*Bas à Maurice, qui l'accompagne jusqu'à la porte.*) Il est bien mal préparé, mon ami. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

DE MARCY, MAURICE.

DE MARCY.

Je te demande où est Mlle Lecomte.

Vieillard et jeunes gens, scène VII. Dessin de Gilbert.

MAURICE.

Pardon, mon père, je voudrais vous parler.

DE MARCY.

Allons-nous recommencer ?

MAURICE.

Non !

DE MARCY.

A la bonne heure... Eh bien, parle.

MAURICE.

Certainement, je parlerai... Je vous raconterai les choses comme elles sont arrivées...

DE MARCY.

Les choses ! quelles choses? Que veux-tu dire ?

MAURICE.

Si vous vous asseyiez?

DE MARCY.

Ce sera donc bien long ?

MAURICE.

Peut-être ! (*A part.*) Comment lui avouer?...

DE MARCY, *s'asseyant.*

Eh bien, je t'écoute.

E. VERCONSIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Le directeur gérant: CH. WALLUT.

SOUVENIRS DU MEXIQUE.

LES OPALES[1].

Les serpents Dessin de Vierge.

VI

Les objections se présentaient en foule à l'esprit de Georges. Mais qu'obtenir d'un homme aussi fortement prévenu, disons le mot, aussi obstiné dans ses jugements que paraissait l'être M. Verton ? Le mieux était de se montrer résigné, de patienter, d'observer et d'agir enfin selon les circonstances. Ce fut le parti auquel s'arrêta Georges.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Seulement, comme, le surlendemain, il devait partir pour l'hacienda avec le comte, il ne voulut point s'éloigner sans savoir à quoi s'en tenir sur les sentiments de sa cousine.

Le soir même, la sachant seule au salon, il fut la trouver.

— Ma cousine, lui dit-il, depuis le peu de jours que j'ai le bonheur de vous connaître, j'ai pu apprécier la dignité, la franchise de votre caractère. J'ose espérer que vous ne vous formaliserez pas de l'aveu un peu brutal que je vais vous faire, et que vous daignerez y répondre en toute franchise.

Ma cousine, je vous aime. Je vous aime de toutes mes forces. Vous savez combien je me suis trouvé seul et abandonné après la mort de mon père. En acceptant les offres généreuses de mon brave et excellent oncle, j'obéissais plutôt à un vague instinct qu'à la volonté arrêtée de chercher des conditions meilleures pour une existence qui m'était devenue à charge. Je vous ai vue, et tout a changé. Je vous ai vue, et je me suis senti rattaché à la vie par mille liens puissants. Oh! je ne vous demande pas de me répondre tout de suite, ni d'accéder sans plus de réflexion à une proposition que j'ose à peine formuler. Mais je vais vous quitter dans deux jours, et pour longtemps peut-être. Je vais consacrer tout ce que j'ai d'intelligence et de force à des recherches qui peuvent doubler la fortune de votre père, et me créer à moi-même une situation indépendante. Promettez-moi de ne pas vous engager avant de m'avoir revu, avant de savoir s'il vous est permis de m'accorder votre main sans supposer que j'obéis à de honteux calculs en associant votre destinée à la mienne. Promettez-moi enfin de ne rien décider avant de savoir à quoi vous en tenir sur tous ceux, *tous ceux*, vous m'entendez bien, qui viennent déposer à vos pieds leurs hommages empressés.

Pour toute réponse, Lola, émue, rougissante, tendit sa main à son cousin. Puis, après quelques moments de cette douce étreinte, de cet éloquent silence, elle dit :

— Je suis bien jeune, mon cousin; mais, comme toutes les femmes sans doute, je sais deviner les affections sincères et juger avec quelque raison les gens qui m'approchent. Il y a dans vos paroles une allusion indirecte à M. de Mirel. C'est l'hôte de mon père, et je dois le traiter en conséquence; mais, soyez-en convaincu, le seul sentiment qu'il m'inspire est une profonde antipathie.

Georges déposa un ardent baiser sur la petite main qu'on lui abandonnait et, le cœur confiant, l'œil brillant d'espoir, il s'éloigna en jetant ce défi aux échos : A nous deux, monsieur le comte!

L'écho, malheureusement, ne fut point seul à l'entendre. Aux écoutes dans une pièce voisine, M. de Mirel n'avait point perdu un mot de la conversation de Georges et de Lola. Ce défi qu'on lui jetait, il allait le relever, et d'une façon sensible.

Le jour du départ était arrivé. Georges et le comte, affectant tous deux un calme qui était loin de leur esprit, surveillaient les derniers préparatifs. Vingt mules, chargées d'outils de toutes sortes, de vivres et d'effets de campement, conduites par vingt péons placés sous la haute direction du fidèle Pepé, devaient les suivre.

Dès six heures du matin, tout était prêt. M. Verton et sa fille firent leurs adieux aux mineurs improvisés. En embrassant son oncle, Georges lui glissa dans la main une lettre à l'adresse de Guttierez, en lui recommandant de la faire parvenir par la voie la plus sûre et la plus rapide.

— Toujours tes soupçons, mon cher enfant, dit l'oncle. Mais, sois tranquille, je vais, de mon côté, me procurer des renseignements certains, afin d'en finir d'une façon ou de l'autre avec cette ennuyeuse histoire. D'ailleurs, tu as en mon majordome un serviteur intelligent et dévoué jusqu'au fanatisme. Je lui ai donné mes instructions, et tu peux avoir en lui toute confiance. Au revoir donc et à bientôt, j'espère!

Le convoi s'ébranla. Après une halte à l'hacienda de M. Verton, où un déjeuner confortable les attendait, nos voyageurs se remirent en selle et arrivèrent le soir même sur les bords du Panuco.

Les tentes furent dressées au point précédemment reconnu comme le plus favorable aux recherches à faire. Le lieu était d'ailleurs bien choisi, sur un terrain sec, assez près de la rivière et au milieu de mesquites, de bananiers et de lauriers, dont l'ombrage n'était pas à dédaigner. Un troupeau de bétail avait été réuni tout près du camp, de façon à le ravitailler en viande fraîche.

A dîner, le comte se montra d'une si charmante humeur, déploya tant de grâce et d'esprit, parut si dévoué aux intérêts de M. Verton, si attaché au succès de la nouvelle entreprise, que Georges se sentit un instant ébranlé. Son oncle avait-il donc raison?

A tout prendre, le mieux était de faire bonne mine à M. de Mirel, tout en se tenant sur ses gardes.

Le lendemain donc, on se mit gaiement à la besogne; on commença par élever dans un des endroits les moins profonds du Panuco une sorte de digue soutenue par des talus en pente douce, sur lesquels viendraient naturellement se déposer tous les matériaux entraînés par la rapidité du courant. En même temps, on préparait des instruments pour draguer le fond de la rivière, et l'on creusait sur les bords des trous de mine destinés à mettre à nu les pierres précieuses.

Evidemment, les vingt péons ne pouvaient suffire à cette triple tâche. Aussi M. de Mirel, qui disait bien connaître le pays, s'offrit à aller recruter des travailleurs dans des ranchos situés à sept ou huit lieues à la ronde. La proposition était trop naturelle pour que Georges ne l'acceptât pas avec empressement.

Trois jours après, le comte revenait avec une trentaine d'Indiens d'assez mauvaise mine.

— Votre ami n'a pas eu la main heureuse, dit Pepé à Georges. Parmi les gens qu'il nous ramène, j'en connais cinq ou six au moins qui n'ont échappé au *garote* (1) que par miracle. J'aurai l'œil sur ces gaillards-là.

A quelque temps de là — c'était au moment de la grande chaleur, à l'heure de la sieste — Georges, reposant sous sa tente, fut réveillé par le bruit d'une altercation violente. Un des nouveaux venus, qui paraissait ivre, s'était pris de querelle avec un des péons de M. Verton, et le menaçait de la pioche qu'il tenait à la main. Georges, qui s'était levé pour connaître la cause du bruit, voulut s'interposer. Mais l'Indien, tournant aussitôt sur lui sa fureur, lève le bras pour le frapper. Le péon veut venir au secours de son maître, mais il

(1) Le *garote* est l'instrument de supplice qui a remplacé la potence au Mexique.

est renversé, et le neveu de M. Verton se trouve seul sans armes en face d'un homme qui semble avoir perdu toute raison. La situation était critique, quand, heureusement, Pepé accourt et, grâce à son lasso, se rend facilement maître du fou furieux.

L'expulsion du coupable est décidée sur-le-champ. On lui paye ce qui lui est dû, et on l'invite à retourner à son rancho en le prévenant que, s'il reparaît au milieu des ouvriers, il sera livré au juge.

— Merci, mon brave Pepé, dit Georges en tendant la main à l'honnête majordome.

— Ah! monsieur Georges, mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. Cet Indien, voyez-vous, n'était pas aussi ivre qu'il voulait bien le paraître. N'avez-vous pas remarqué comme le calme lui est revenu promptement quand il s'est vu réduit à l'impuissance, et comme il s'en allait droit son chemin en quittant le camp?

Le péon, cause première de la querelle, fut appelé.

— Pourquoi te disputais-tu tout à l'heure avec cet Indien? lui demanda Georges.

— Je serais bien en peine de le dire à Votre Grâce. L'autre, en revenant du travail, m'avait offert à boire. Nous avons bu et causé assez longtemps. Ensuite il s'est levé en m'emmenant du côté de votre tente. Là, sans motif, il a commencé à me dire des injures. Moi, étonné et la tête un peu échauffée par l'aguardiente, je lui ai répondu sur le même ton. C'est alors qu'il m'a menacé de sa pioche qu'il avait emportée je ne sais trop pourquoi, et que vous êtes intervenu.

— C'est bon; va-t'en, et ne recommence plus à boire avec les Indiens, sans quoi je te renvoie à l'hacienda. Quant à toi, mon bon Pepé, je crois que tu as raison, et bientôt, peut-être, je pourrai te donner la clef de ce mystère.

Quelques jours se passèrent sans incidents nouveaux. M. de Mirel avait été des premiers à approuver la mesure prise par Georges, tout en déclarant que peut-être celui-ci avait usé de trop d'indulgence.

Les travaux étaient poussés avec activité, et déjà les résultats obtenus permettaient de bien augurer de l'issue de l'entreprise.

Une nuit que tout dormait — excepté Pepé, toujours inquiet et toujours vigilant — un Indien s'avançait doucement et sans bruit vers le camp. La moitié de son corps disparaissait dans la rivière, et il prenait grand soin de maintenir ses épaules et sa tête dans l'ombre projetée par la berge. A un moment cependant il se redressa entièrement, puis, bondissant sur le sol, il se dirigea rapidement vers la tente de Georges. Malheureusement pour lui, la lune, qui était dans son plein, inondait de clarté l'espace découvert qu'il lui avait fallu traverser.

Pepé l'aperçut; sans l'avoir reconnu, il lui parut étrange qu'à pareille heure un homme circulât dans le camp avec d'aussi singulières allures. Il s'élança donc sur ses pas, tout en évitant de se montrer et en se glissant d'arbre en arbre.

L'Indien, cependant, accroupi devant la tente de Georges, en avait soulevé la portière. Cela ne dura qu'un instant et il s'enfuit comme une ombre au moment même où Pepé se décidait à l'aborder. Le majordome, tout d'abord, voulut le suivre, mais, au pied de la tente de Georges, une forme noire, immobile, se détachait sur le sol éclairé par la lune. Pepé se baisse et reconnaît un panier allongé, de forme grossière, et dont une partie disparaissait dans l'intérieur de la tente. Il veut le prendre pour en examiner le contenu et soudain il le rejette loin de lui en retenant à grand'peine un cri d'horreur.

D'un bond il fait le tour de la tente, déchire la toile d'un coup de machete, et d'une voix étouffée dit à Georges :

— Sur votre vie, pas un mouvement, pas un cri, pas un geste, quoi que vous voyiez, quoi que vous sentiez. Dans dix minutes je serai de retour. Ne m'en demandez pas davantage, car chaque seconde diminue vos chances de salut.

Et il s'éloigna en courant.

Georges, réveillé en sursaut, se crut le jouet d'un rêve. Sa tente était plongée dans une obscurité à peu près complète, il ne voyait rien, il n'entendait rien.

Bientôt pourtant il lui semble percevoir un faible bruit, quelque chose comme un froissement de feuilles sèches. Et son bras droit pendant hors du lit frémit sous le froid contact d'un reptile qui se dresse, s'enroule et se glisse enfin sous les couvertures.

Georges a compris. L'horrible vérité lui apparaît tout entière. Une sueur froide baigne ses tempes, et il lui faut faire appel à toute son énergie, à toute sa volonté pour rester dans l'immobilité la plus complète, alors qu'un nouveau reptile, dont il sent les lentes ondulations, cherche à rejoindre le premier. Il ne voit pas la tête menaçante du reptile suspendue au-dessus de son visage, mais il la devine, car il a respiré son haleine fétide, car à plusieurs reprises une langue fourchue a glissé sur son front.

Il ne saurait s'y méprendre, le bruit qu'il a entendu, qu'il entend encore de différents côtés, c'est le bruissement des écailles du cascabel. Ce sont des serpents à sonnettes qui ont envahi sa tente et qu'attire la douce chaleur de son lit.

Essayer de leur échapper par un bond rapide hors de sa couche serait folie, car une de ces affreuses bêtes s'est levée sur sa poitrine. D'autre part, se jeter pieds nus sur le sol, où d'autres reptiles rampent dans l'ombre, serait certainement s'exposer à des morsures mortelles.

Ah! Pepé l'a bien dit! il n'est qu'une chance de salut : retenir son souffle, demeurer inerte sous le contact glacé, visqueux, sous la hideuse étreinte des serpents.

Mais quel supplice! et combien l'attente lui paraît longue! Ses tempes battent à se briser, un tremblement dont il n'est pas maître agite ses membres, il sent sa raison s'égarer. A bout de forces, ne pouvant dominer l'insurmontable dégoût qui l'envahit, il va repousser loin de lui les hôtes effrayants qui sont venus partager sa couche, il va aller au-devant de la mort, car mieux vaut la mort que cette épouvantable torture...

Mais une mélopée plaintive se fait entendre à la porte de sa tente, en même temps arrive jusqu'à lui une vague odeur de lait chaud.

Aussitôt le bruissement d'écailles redouble, puis semble s'éloigner un peu et converger vers l'extrémité de la tente opposée à celle qu'occupe le lit de Georges.

Epreuve suprême! A leur tour, les deux cascabels que Georges sent peser sur lui s'agitent; ils passent sur sa poitrine nue en déroulant leurs larges anneaux; ils rampent le long de son épaule, frôlent son cou, puis enfin glissent le long de son bras et s'éloignent.

Mais tout cela lentement, doucement, comme pour prolonger son agonie.

Enfin le voilà débarrassé du vivant cauchemar qui l'oppressait.

Au dehors la mélopée a cessé, mais de nouveau, au-dessus de son lit, Georges entend la voix de Pepé qui lui murmure ces mots :

— Prenez ce paquet (et il lui passe un foulard servant d'enveloppe à deux kilogrammes de poudre environ). C'est de la poudre de mine. Posez-la doucement à terre ; puis, avec cette poudrière, faites une traînée ; pendant ce temps-là j'agrandirai l'ouverture déjà faite à la tente, de manière à vous livrer passage.

Quelques secondes après, Georges se trouvait dehors aspirant avec délices l'air pur du soir. On eût dit qu'il sortait d'une longue ivresse.

Pepé lui avait pris la poudrière des mains et prolongeait de cinq ou six pas la traînée de poudre commencée. Faisant ensuite signe à Georges de s'éloigner, il armait un pistolet et faisait feu.

Une immense clarté suivie d'une détonation sourde illumina le camp. Georges et Pepé disparurent dans un nuage opaque, blanchâtre, tandis que la tente, emportée comme par un ouragan, semait au loin ses débris enflammés.

Réveillés en sursaut, les ouvriers accoururent. On les mit promptement au fait de ce qui se passait. On apporta des lumières, et quand la fumée se fut dissipée, on examina soigneusement le terrain tout autour de l'emplacement occupé par la tente. On retrouva çà et là des débris calcinés, des tronçons informes. Un seul serpent affreusement mutilé s'agitait encore, relevant dans un suprême effort sa tête ensanglantée, puis retombant épuisé. On l'acheva d'un coup de bâton.

— C'est fini et bien fini, dit Pepé, nous n'avons plus rien à craindre de ces hôtes dangereux. Et si, par miracle, l'un d'eux avait trouvé la force de s'échapper, il ne serait pas tenté de revenir par ici.

Georges, encore tout frémissant, se fit raconter par le majordome les incidents du drame dont il avait failli être victime, et dont il ne connaissait que le dénoûment. On comprend quelle fut sa colère quand la vérité lui fut connue.

Précisément à ce moment survenait M. de Mirel. Il félicita chaleureusement le neveu de M. Verton d'avoir échappé à une mort presque certaine, et ajouta, sous forme de péroraison :

— Nous aurions mieux fait de livrer à l'alcade l'Indien que vous avez dû chasser. C'était une imprudence que de le renvoyer purement et simplement chez lui, car ces gens-là sont terriblement vindicatifs.

— Oui, répliqua Georges, surtout lorsqu'on arme leur bras et qu'on les paye pour tuer.

Le comte avait pâli. Il allait demander à Georges l'explication de ses paroles, lorsque celui-ci porta la main à son front, chancela et tomba évanoui entre les bras d'un péon.

La nature reprend tôt ou tard ses droits. Georges avait déployé une énergie surhumaine dans une de ces heures qui ne s'oublient jamais. Mais, le danger passé, la force qui l'avait soutenu devait disparaître également. Ce n'est pas impunément non plus que l'on respire les émanations de la terre fraîchement remuée et du limon d'un fleuve sous le ciel brûlant du Mexique.

Georges se réveilla donc avec une fièvre ardente. Pendant près de huit jours il fut entre la vie et la mort. Enfin, grâce aux pilules de quinine, dont la prévoyance de son oncle l'avait amplement pourvu, grâce surtout à sa jeunesse et à sa robuste constitution, il revint à la santé. Sur les instances réitérées de Pepé, il se décida à aller achever sa convalescence à Oajaca. Il avait besoin d'ailleurs de s'entretenir avec son oncle autrement que par l'intermédiaire de lettres qu'on n'était pas toujours sûr de voir arriver à destination. Peut-être aussi un motif facile à deviner lui rendait-il plus douce la perspective de l'abandon momentané de ses travaux.

VII

Dès qu'il fut en état de se tenir à cheval, notre convalescent partit avec une escorte de péons soigneusement choisis par le majordome.

M. de Mirel, qui semblait avoir oublié les propos injurieux et menaçants que lui avait adressés Georges avant de s'aliter, lui demanda la permission de l'accompagner pendant quelques lieues tout en chassant.

— Comme il vous plaira, monsieur, fut toute la réponse qu'il reçut.

Ils venaient de se mettre en selle quand parut un Indien apportant deux lettres de Oajaca. Georges les prit sans s'arrêter, se promettant de les lire en route.

On cheminait depuis deux heures et on venait d'arriver dans un frais vallon boisé, lorsque M. de Mirel, arrêtant brusquement son cheval, sauta à terre.

— Je viens, dit-il, d'apercevoir un chevreuil.

Et il s'élança sous bois.

Un instant après, une détonation retentit, répercutée par les mille échos de la montagne, et l'on entendit la voix du comte qui criait :

— Venez vite ! je l'ai blessé ! apportez vos lassos !

Les péons coururent dans la direction où on les appelait.

Georges, trop faible encore pour suivre les chasseurs, s'était assis au bord du chemin. Il prit les deux lettres qu'on lui avait apportées le matin. L'une était de son oncle ; l'autre portait le timbre de Mexico. Reconnaissant sur cette dernière l'écriture de Guttierez, il se hâta d'en rompre le cachet. Voici ce qu'il lut :

« Mon cher monsieur Georges,

« Je vous envoie les pièces que vous réclamiez. Vous trouverez peut-être que j'ai mis bien du temps à vous répondre ; mais il m'a été plus difficile que je ne le supposais de satisfaire pleinement à votre désir.

« Je me suis rendu à la légation de France. Là, on m'a confirmé de vive voix les renseignements que je vous avais déjà donnés. Mais on se refusait à me livrer le témoignage écrit que vous déclariez indispensable. J'ai insisté ; j'ai dit qu'il s'agissait de protéger la fortune, peut-être même la vie d'un jeune Français récemment débarqué au Mexique. Enfin, le nom de votre oncle a levé les dernières difficultés. On m'a remis, en conséquence, une sorte de procès-verbal revêtu du sceau de la chancellerie.

« J'y ai joint quelques déclarations de notables de Puébla et de Mexico. Elles achèveront, s'il en était besoin, de vous édifier sur la moralité de M. le comte de Mirel.

« Sur ce, je me dis de nouveau, etc., etc. »

Georges parcourut rapidement les papiers joints à la lettre de Guttierez. M. de Mirel, d'après la note de la chancellerie, avait été chassé de la légation pour avoir

triché au jeu et abusé de la confiance d'un jeune attaché d'ambassade. Quant aux lettres des négociants, elles exposaient tout au long les escroqueries dont ils avaient été victimes. L'un d'eux assurait même tenir de source certaine que M. de Mirel était affilié à une bande de voleurs de grands chemins.

Georges en savait assez.

— Ah! s'écria-t-il, l'heure est donc enfin venue de démasquer ce misérable !

Et ses regards semblaient chercher le comte, lorsqu'un lasso, passant en sifflant au-dessus de sa tête, vint s'enrouler autour de son cou. Brusquement renversé sur le sol, réduit à l'impuissance, il vit sortir de la broussaille deux des Indiens engagés par M. de Mirel. Tous deux étaient armés de poignards.

C'en était fait de lui, quand soudain un de ses agresseurs tombe frappé d'une balle; l'autre prend la fuite.

Puis Pepé, suivi de quelques péons, apparaît et se hâte de débarrasser Georges de la corde qui l'étranglait. A ses côtés, l'Indien, mortellement atteint par le majordome, râlait.

Toujours généreux, Georges se penche vers lui afin de voir s'il reste quelque chance de le rappeler à la vie. Il lui soulève la tête et lui verse sur les lèvres quelques gouttes d'aguardiente. L'Indien entr'ouvre les yeux et les referme aussitôt avec un geste de terreur en reconnaissant la victime désignée à ses coups.

La mort du comte de Mirel. Dessin de Vierge.

Mais Georges, subitement inspiré, lui dit :

— Fais-moi connaître la vérité ; quelle qu'elle soit, je jure de te pardonner. Je ne t'ai jamais fait de mal; pour toi, comme pour tes camarades, je n'ai eu que de douces paroles et de bons traitements. Au camp, tu étais bien payé, bien nourri ; pourquoi as-tu cherché à m'assassiner? Quelqu'un, n'est-ce pas? t'y a poussé. On t'a payé pour me frapper. Dis-moi le nom de cet homme.

Le moribond ouvrit la bouche comme pour prononcer un nom, puis il laissa retomber sa tête ; le sang l'étouffait.

Pepé était allé chercher de l'eau; il en baigna les tempes de l'Indien et lui en fit boire quelques gorgées.

— Voyons, reprit Georges, songe que tu touches peut-être à ta dernière heure. En me disant toute la vérité, tu diminues la responsabilité de ta faute. Parle donc ! Le nom, le nom de celui qui a armé ton bras !

L'Indien releva la tête ; il hésita un instant. Enfin, par deux fois, il murmura :

— *El conde ! el conde !* — Le comte !

Et, par un brusque mouvement, portant la main à

sa ceinture, il en retira quelques pièces d'or qu'il jeta loin de lui.

— Je ne veux pas de son...

Mais sa voix s'éteignit; ses yeux se fermèrent. Il était mort.

Georges et Pepé se relevèrent; on entendait un bruit de pas; c'était le comte, suivi des péons qui avaient été le rejoindre.

En voyant Georges debout et Pepé près de lui, il ne put retenir un geste de désappointement.

— Qu'y a-t-il donc encore? s'écria-t-il avec une colère à peine contenue.

— Ce qu'il y a, monsieur le comte, c'est que, pour la troisième fois, vous avez voulu me faire assassiner; c'est que, pour la troisième fois, vos infâmes projets ont été déjoués.

— Insolent! vous me rendrez raison de ces injures.

— Vous rendre raison! Allons donc! Est-ce qu'on se bat avec un assassin, avec un voleur? Et vous êtes assassin et voleur, car c'est vous qui dirigiez les bandits qui nous ont attaqués aux Cumbres; car c'est vous qui êtes allé recruter des gens connus comme voleurs pour en faire vos complices; car c'est vous qui avez payé le meurtrier dont justice est faite.

Et il s'écarta pour laisser voir au comte le cadavre de l'Indien.

M. de Mirel, cependant, avait repris tout son sang-froid.

— Je vous demande pardon, monsieur Georges, d'avoir cédé à un premier mouvement de colère. J'aurais dû me souvenir que vous relevez à peine d'une dangereuse maladie. Permettez-moi de vous le dire, la fièvre vous a repris et vous ne jouissez pas de toute votre raison, car, en me supposant coupable d'aussi criminels desseins, encore faudrait-il en trouver la raison, le prétexte tout au moins.

— En vérité! vous croyez que j'ignore quels mobiles dictent tous vos actes! Mais, joueur et débauché, ruiné par-dessus le marché, il vous faut de l'or, toujours de l'or. Ah! la dot de M^lle^ Verton serait venue fort à propos relever vos affaires; mais j'étais un obstacle, et vous avez voulu faire disparaître l'obstacle. Comme pis aller, moi mort... *par accident*, n'est-ce pas? vous restiez maître d'exploiter à votre profit les richesses découvertes par mon oncle. Croyez-vous toujours, monsieur le comte, que j'aie le délire?

— C'est en effet assez bien inventé. Mais vous oubliez, monsieur, que d'aussi graves accusations ont besoin d'être étayées de preuves sérieuses. Où sont ces preuves?

— Des preuves? En voici. (Et Georges, ce disant, montrait au comte les lettres qu'il avait reçues le matin). En temps utile, monsieur de Mirel, je me ferai un véritable plaisir de vous communiquer ces papiers. Vous y verrez comme quoi Guttierez, notre compagnon de voyage, vous a fort nettement aperçu alors que vous traitiez de pair à compagnon avec un des voleurs qui nous ont dépouillés à notre sortie d'Orizava. Vous y verrez encore comme quoi, sur ma prière, le même Guttierez a obtenu de la légation de France un document établissant que vous êtes un escroc et un grec; vous y verrez enfin que nombre de gens honorables vous accusent hautement de vol. Des preuves! en voulez-vous de vivantes? Pepé, ces trois péons et moi pourrons témoigner de votre infamie. Car tous ont recueilli, comme moi, de la bouche d'un mourant — à cette heure suprême où l'on ne ment plus — le mot terrible qui me permet de vous jeter à la face le nom d'assassin. Mais, tenez, monsieur le comte, regardez ces pièces d'or qui brillent à vos pieds. Ramassez-les, car elles sont bien à vous. Celui que vous avez payé pour me tuer a voulu avant de mourir vous restituer son salaire, parce qu'il ne l'avait pas gagné.

Cette fois le comte avait perdu son superbe sang-froid. Pâle, l'œil injecté, l'écume aux lèvres, il fit un pas en avant.

— Ah! c'en est trop, s'écria-t-il. Et la besogne au moins sera bien faite aujourd'hui, car c'est moi qui la ferai.

Déjà il armait un pistolet rapidement dégagé de sa ceinture, quand il tomba le crâne fracassé par le machete de Pepé.

Ce double geste avait été si prompt, si imprévu, que Georges n'avait pu songer ni à se mettre en défense ni à arrêter le bras du majordome.

M. de Mirel était tombé comme foudroyé.

— Il ne respire plus, dit Georges.

— Morte la bête, mort le venin, fit Pepé pour toute oraison funèbre.

— Il n'est jamais bon, répliqua Georges, de se faire justice soi-même, et j'aurais mieux aimé livrer M. de Mirel aux tribunaux. Il est vrai que nous étions dans le cas de légitime défense.

Mais, à propos, mon bon Pepé, toi qui es devenu véritablement ma providence, pourrais-tu m'expliquer comment tu es arrivé si juste à point pour me tirer de ce mauvais pas? Sais-tu que c'est presque du sortilége cela?

— Oh! c'est bien simple, allez, monsieur Georges. Bien que j'eusse pris soin de vous donner pour escorte les plus dévoués de nos péons, je n'étais pas tranquille. Depuis l'histoire des serpents, je me défiais du comte; car j'ai bien compris ce que vous vouliez lui dire quand vous êtes tombé évanoui. Cela ne me plaisait guère de le voir vous accompagner, d'autant que ce matin, une heure environ avant votre départ, je l'avais aperçu causant en grand secret avec trois de ces Indiens maudits qu'il est allé recruter je ne sais où. Aussi, tout en surveillant les travaux selon vos ordres, je me livrais à d'assez vilaines réflexions, quand je reconnus que mes trois mauvais drôles du matin ne se trouvaient point sur les chantiers. Je les cherche, je les appelle; je ne vois rien, personne ne me répond. Alors, sans réfléchir davantage, je prends mon fusil, j'emmène trois de mes péons, et nous voilà sur vos traces. Quand vous êtes descendu de cheval pour lire vos lettres, tandis que le comte éloignait votre escorte, sous prétexte de l'aider à s'emparer d'un chevreuil blessé, nous étions à dix pas de vous, cachés dans le fourré, et en mesure de vous venir en aide en cas de besoin. Vous savez le reste.

— Brave Pepé, dit Georges, comment pourrai-je jamais m'acquitter avec toi?

— Vous ne me devez rien, monsieur Georges. M. Verton m'a sauvé la vie autrefois. De plus, il a pris à sa charge mon fils, le fils de ma pauvre défunte, et l'a envoyé à l'école à Mexico. C'est moi qui serai toujours le débiteur d'un si bon maître. Il m'avait recommandé de veiller sur vous comme sur son propre enfant. Je lui ai obéi, et cela m'a été facile, car vous êtes généreux et bon comme votre oncle.

— Bien, bien, nous reparlerons de cela. Maintenant,

voici ce que nous allons faire. Je vais poursuivre immédiatement mon chemin, de façon à arriver à Oajaca avant la nuit; toi, après avoir veillé à ce que l'on enterre M. de Mirel, tu retourneras au camp, où tu recevras sous peu de mes nouvelles.

VIII

Le soir même, Georges embrassait M. Verton et serrait dans les siennes les petites mains de sa cousine.

— Eh bien, mon oncle, ma jeunesse a eu raison de votre expérience. J'ai de curieuses révélations à vous faire, et cette fois, je pense, vous ne me reprocherez plus d'être un affreux jaloux, trop prompt à calomnier son rival.

— Parbleu, je sais bien ce que tu vas me dire, puisque je t'ai écrit pour confesser mon erreur. J'avais été aux renseignements de mon côté, et j'en ai appris de belles sur le compte de M. de Mirel. Mais n'as-tu donc pas reçu ma lettre?

— J'ai, mon oncle, un millier de pardons à vous demander. Votre lettre m'est arrivée ce matin; je l'ai sur moi, mais... je ne l'ai pas lue. Ne vous hâtez pas de me taxer d'étourderie; laissez-moi vous raconter les événements — car il est encore bien des choses que vous ignorez — et vous excuserez certainement mon oubli.

Georges fit alors le récit détaillé de tous les incidents de la journée. Il rappela également les lâches agressions dont il avait été précédemment l'objet, et n'eut pas de peine à démontrer que, partout et toujours, on retrouvait la main du comte.

M. Verton tombait des nues.

— Ah! mon pauvre enfant! quelle horrible histoire! Et c'est à mon fol entêtement, à mes aveugles préjugés que tu dois d'avoir passé par d'aussi rudes angoisses. Je me demande, en vérité, si c'est la peine d'avoir des cheveux blancs pour agir ainsi en écervelé. Mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenu plus tôt?

— Parce que, mon cher oncle, je ne voulais plus accuser personne sans preuves positives, matérielles, irrécusables.

— Oui, oui, c'est-à-dire que tu me donnes très-poliment une leçon que j'ai d'ailleurs bien méritée. Mais, vilain enfant, vois ce que tu viens de faire : ta cousine est en larmes. C'est très-nerveux les jeunes filles, et il faut leur éviter les émotions trop fortes. Heureusement que je connais le moyen de consoler celle-ci. Toi, tu as besoin de repos, va te coucher. Nous causerons demain.

Le lendemain, on fut très-étonné de voir arriver Pepé avec les péons, les mules et les bagages.

— Ah çà! est-ce qu'il y a encore du nouveau? dit Georges, qui l'aperçut le premier.

— Il y a qu'en notre absence les Indiens, se voyant les plus forts, ont tout pillé là-bas, sans oublier, bien entendu, les pierres précieuses déjà récoltées. N'ayant plus d'outils pour continuer les travaux, j'ai pensé que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de revenir ici.

— Et tu as bien fait, dit M. Verton, qui arrivait avec sa fille.

— Allons, Georges, viens avec moi, le moment est venu de prendre une décision sérieuse. Si mademoiselle Lola daigne nous accompagner, elle ne sera pas de trop. Toi aussi, Pepé, suis-nous.

Tous rentrèrent.

— Mon cher Georges, dit M. Verton, il me paraît impossible de donner immédiatement suite à nos premiers projets. Tout serait à recommencer. En outre, le moment serait mal choisi, car j'ai appris que Porfirio Diaz recrutait une petite armée pour tenir la campagne dans la province de Oajaca. Or, dans ce pays, en temps de guerre civile, il n'est jamais bon de vivre loin des grands centres. D'un autre côté, ta santé a été fort ébranlée, et par notre climat, et par tes travaux, et par les épreuves auxquelles tu as été soumis. Tu vas retourner en France, c'est le plus sage.

— Oh!

— Oh!

Ces deux exclamations, identiques quant à la forme et quant à l'accent, sortirent simultanément de la bouche de Georges et de celle de Lola.

M. Verton ne put s'empêcher de sourire.

— Allons, reprit-il, du calme, mes enfants. Ne vous désolez pas d'avance, je n'ai pas fini. J'ai moi-même besoin de repos, et je crois avoir trouvé une combinaison qui me permettra de quitter le Mexique sans nuire à mes intérêts. Je partirai donc avec toi, Georges,... et naturellement j'emmènerai ma fille.

— Ah!

— Ah!

Ce furent encore Georges et Lola qui parlèrent à l'unisson.

— Tiens! reprit M. Verton, il paraît que mon récit devient intéressant. Je continue donc : je vends ma part de concession des mines de Guanaxuato, ce qui me donne un assez joli capital immédiatement réalisable. Je confie à notre fidèle et dévoué Pepé la direction de mon hacienda en lui garantissant, outre un traitement fixe, un dixième des revenus annuels de mes terres; je lui donne enfin en toute propriété, pour qu'il en use selon son bon plaisir, ma maison de Oajaca. J'avais bien songé à emmener ce brave garçon avec nous, car par les services qu'il nous a rendus à tous il est un peu de la famille. Mais, fils du soleil, habitué à la vie à l'air libre, aux larges horizons, aux longues courses à cheval, il se trouverait tristement dépaysé dans notre froide Europe. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, de près comme de loin, son enfant et lui trouveront toujours en moi un protecteur reconnaissant et dévoué. Quelqu'un a-t-il des observations à présenter?

Pepé baisait la main de son maître.

Georges et Lola s'étaient levés; M. Verton les réunit dans une commune étreinte.

Tous les yeux étaient humides, mais c'était de larmes de joie.

— Eh bien donc, conclut M. Verton, puisque personne ne réclame, laissez-moi à mes affaires; j'entends mener les choses bon train.

—

Deux mois après la famille Verton débarquait en France; Georges épousa sa cousine, et quand il voulait lui faire bien peur, il lui rappelait les serpents venant partager sa couche.

Leur histoire finit là, puisqu'ils sont heureux.

Et les opales?

La guerre civile sévit toujours au Mexique, par conséquent on n'a pu songer à renouveler la tentative de Georges.

Mais cela se fera un jour ou l'autre, car, soyez-en bien certain, il y a là toute une fortune à gagner.

A. BALLUE.

VOYAGE AU DAHOMEY.

LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX [1].

VIII. — LE GORILLE.

Au fond d'un ravin. — Pouillouse et Lamouroux dévoilés. — Que faire? — Encore les Ashantees. — L'incendie. — La fuite. — Dans le lit d'un ruisseau. — Une nuit sous la ramure. — Un déjeuner frugal. — La marche en forêt. — Un somme dans un baobab. — Un ennemi imprévu. — Le gorille. — Un colosse contre deux pygmées. — Quatre coups de revolver. — Gare au découragement.

Quand Philistin et Phosphate rouvrirent les yeux, le soleil dardait des rayons enflammés et la forêt était sans bruit. Autour d'eux, aucune trace des hippopotames, ni des forbans, ni des matelots; partout la solitude.

Comment avaient-ils échappé aux amphibies? Ils l'ignoraient. Sans doute, en enfilant brusquement quelque sentier latéral, car le seul moyen d'éviter les atteintes d'un hippopotame furieux est celui-là. L'animal, lancé à fond de train, aveuglé par la rage, ne s'aperçoit pas du saut de côté fait par celui qu'il poursuit; d'ailleurs, s'en apercevrait-il, il ne pourrait vraisemblablement l'imiter, étant moins agile sur terre que dans l'eau, et il continue à courir droit devant lui jusqu'à ce que quelque gros arbre ou quelque rocher l'arrête et lui fournisse l'occasion d'exhaler sa colère. Alors il s'acharne sur cet obstacle et ne l'abandonne que lorsque ses forces sont épuisées.

C'est ce qui avait dû arriver pour Phosphate et Philistin.

Quoi qu'il en fût, tous les deux se retrouvèrent au fond d'un ravin herbeux, les vêtements et la peau déchirés; mais, à part cela, au complet.

Où étaient-ils? Où étaient Pouillouse, Lamouroux et les autres?

Ils se levèrent, se tâtèrent, reconnurent qu'ils étaient encore en assez bon état, et se demandèrent, non sans inquiétude, ce qu'ils allaient faire.

— Ah! mon pauvre Phosphate, s'écria Philistin navré, en quelle position nous trouvons-nous!

— Peut-être, repartit le chimiste après avoir soufflé, est-il préfé...rable que... que les choses aient tourné ainsi.

— Comment?

— Pa... parce qu'il s'en est fallu d'une semelle que vous et moi ne fussions assassinés pa... par ces infâmes scélérats qui... nous ont conduits dans ces contrées.

— Expliquez-vous.

Phosphate raconta au rentier ce qu'il avait appris fortuitement, ce qu'il avait voulu vingt fois lui dire; lui exposa tout au long la trame ourdie par Lamouroux et Pouillouse, lui montra l'œuvre de ceux-ci dans les incidents de la chasse, et termina en exprimant la ferme conviction que, sans l'attaque inattendue des hippopotames, ni l'un ni l'autre n'auraient pu se soustraire au sort qui leur était réservé.

Philistin tombait des nues.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Quoi! il avait à ce point été joué, berné! Quoi! il avait eu affaire à deux escrocs, à deux voleurs?... Et sa fortune compromise, perdue aux trois quarts!... Et ses rêves de gloire, et ses canons, et tout cet échafaudage féerique qui s'écroulait en une seconde!... C'était à devenir fou!

Il pouvait accabler de reproches le chimiste, car, en somme, c'est par lui qu'il avait connu les deux brigands; il n'abusa pas de sa triste supériorité, et après une phrase un peu vive qu'il ne put retenir, voyant Phosphate souffler, rougir, pleurer presque, il lui tendit la main et lui dit qu'il ne lui en voulait pas, puisqu'il avait été trompé comme lui.

D'ailleurs, la gravité de la situation ne permettait point de se répandre en récriminations vaines.

Il fallait prendre un parti... Lequel?

C'est ce qu'ils examinèrent.

Retourner au campement, où ils trouveraient des munitions, des vivres et une chaloupe avec laquelle ils pourraient regagner *le Sapajou?*

Non; car si les forbans y étaient retournés eux-mêmes ou si les sauvages s'en étaient emparés, ils ne feraient que sortir d'un péril pour tomber dans un autre.

Puis était-il prudent de se rembarquer sur ce trois-mâts dont l'équipage ne paraissait pas valoir mieux que son capitaine, surtout si celui-ci et son complice Lamouroux étaient parvenus à le rejoindre?

Le plus simple bon sens leur répondait négativement.

Il ne leur restait qu'une résolution logique à adopter: celle de gagner quelque établissement de la côte, quelque comptoir européen, et d'y attendre une occasion d'être rapatriés. Ils estimaient qu'en trois ou quatre journées de marche ils arriveraient à Whydah, où on leur avait signalé l'existence d'une factorerie française; mais ils calculaient mal les distances; de plus, ils ne tenaient pas compte de la nature du terrain, qui, sur tout le littoral du golfe de Bénin, et particulièrement entre le Volta et le grand lac de Lagos, est marécageux et impraticable sur la plupart des points.

— Nous irons à Whydah, décida Philistin, c'est le plus simple et le plus sûr.

— A...allons à Whydah, dit Phosphate en soufflant et en soupirant.

Restait à s'orienter.

Au milieu d'une forêt, ce n'est pas chose facile.

On s'oriente promptement en mer en rapportant sa position à des relèvements d'astres, de côtes ou d'îles en vue; au milieu des bois, surtout quand on ne connaît pas plus l'octant que le sextant, c'est une autre affaire.

Phosphate, en sa qualité de savant, allait probablement, en cette occurrence, faire une piteuse figure devant le profane Philistin, lorsque de nouvelles complications firent oublier, comme par enchantement, aux malheureux, les quatre points cardinaux.

Les Ashantees, profitant de la diversion opérée, à leur bénéfice, par les hippopotames, avaient arraché

au courant les deux embarcations qu'il emportait vers l'Océan, puis, passant sur la rive gauche du fleuve, s'étaient mis à piller le campement et à chercher les chasseurs.

Après avoir fouillé les fourrés voisins et vu revenir les quatre amphibies, ils avaient pris la détermination de cerner la partie de la forêt où ils supposaient que les blancs s'étaient réfugiés, et d'y mettre le feu. « Ainsi, s'étaient-ils dit étourdiment, selon l'habitude des nègres à l'état sauvage, nous nous débarrasserons d'un ennemi dangereux et nous entrerons en possession de ses dépouilles. »

Cette détermination exécutée, la forêt avait flambé, et l'incendie, se propageant de taillis en taillis, était allé lécher les arbres sous lesquels Philistin et Phosphate cherchaient une combinaison de sauvetage.

L'un et l'autre se dressèrent palpitants et, comme mus par un ressort, poussèrent un cri terrible et regardèrent autour d'eux avec effarement.

Le feu s'avançait de trois côtés à la fois, et son crépitement se mêlait aux sifflements aigus des serpents, aux hurlements des singes, des sangliers, des hyènes, des léopards et autres fauves courant pêle-mêle, au hasard, affolés par les flammes.

L'incendie dans la forêt. Dessin de Vierge.

Philistin et Phosphate se précipitèrent dans un étroit sentier.

La terreur leur donnait des ailes; en quelques minutes, ils franchirent un espace considérable de terrain et parvinrent jusqu'au lit desséché d'un ruisseau où ils s'affaissèrent, brisés par la fatigue et incapables d'aller plus loin.

Tout à coup, un tourbillon de vent éclata et l'incendie, qui les avait suivis, les entoura instantanément.

A droite, à gauche, devant, derrière eux, partout une barrière de feu, partout la perspective d'une mort affreuse.

Ils promenèrent des regards désespérés sur le torrent de flammes qui déjà envahissait les touffes d'herbe environnantes, recommandèrent leur âme à Dieu, car ils se virent perdus, et (ce fut une inspiration de Phosphate) creusèrent vivement, avec leurs mains, des trous au milieu du lit du ruisseau, se couchèrent dans ces trous, la face contre terre, leur vareuse de laine ramenée par-dessus leur tête, le corps couvert de vase et de sable, et attendirent.

La chaleur était épouvantable; ils éprouvaient des douleurs inénarrables; par instants, un gros serpent glissait sur eux ou quelque bête féroce les frappait des pieds de devant ou de derrière en bondissant; l'air mêlé de fumée qu'ils respiraient les suffoquait sans

qu'ils pussent lever ou seulement tourner la tête pour respirer, les flammes s'étant communiquées à la cime des arbres qui bordaient le ruisseau et formant au-dessus d'eux une voûte de feu.

Leur supplice dura une heure, qui leur parut une éternité; quand ils purent se relever, l'épiderme de leur dos, leurs cheveux étaient brûlés et leurs vêtements tombaient en lambeaux.

Le soir approchait.

Ils se traînèrent péniblement sur le lit du ruisseau, la seule issue qui s'offrît à eux, et le remontèrent jusqu'à ce qu'ils trouvassent de l'eau, dont ils avaient besoin autant pour étancher leur soif que pour laver leurs plaies.

Ils burent un long trait, se pansèrent mutuellement et, succombant sous le poids des fatigues, des émotions effroyables qu'ils avaient supportées pendant cette infernale journée, s'étendirent sur la mousse, au pied d'un baobab, où ils s'endormirent d'un sommeil profond, sans songer une seconde aux dangers qui devaient encore les entourer, car il arrive un moment où, quelle que soit la perplexité de l'âme et de l'esprit, la nature surmenée reprend ses droits et paralyse la bête.

Il faisait grand jour quand, le lendemain, ils se réveillèrent.

Ils se pressèrent la main en silence et de grosses larmes roulèrent dans leurs yeux.

— Le désespoir ne sert de rien, dit Philistin après un moment; ne nous abandonnons pas, peut-être la Providence nous secourera-t-elle. Allons, Phosphate, du courage, mon ami!

Le vieux chimiste secoua la tête en soufflant, allongea ses jambes roidies et demanda ce qu'il y avait à faire.

Sur ce point, Philistin n'était pas plus renseigné que lui; il savait seulement qu'il fallait essayer de gagner un établissement européen, ainsi que cela avait été décidé la veille, ou tout au moins quelque village du Dahomey.

— Ce royaume est en paix avec la France, dit-il, on assure même que les négociants français établis à Whydah ont une certaine influence à la cour d'Abomey; les Dahomans ne nous maltraiteront pas, et j'espère que nous rencontrerons chez eux un autre accueil que celui dont nous ont gratifiés les Ashantees, que leur lutte prolongée contre les Anglais a probablement rendus plus féroces.

Ce raisonnement paraissait assez sage; peut-être était-il optimiste à l'égard des indigènes du Dahomey; mais comme, en fin de compte, les malheureux n'avaient pas le choix des expédients, ils se déterminèrent à en faire leur ligne de conduite.

Leurs brûlures de la veille n'étaient que légères et, par un hasard providentiel, si leurs vareuses avaient été gravement endommagées, le reste de leur accoutrement était à peu près intact, et leurs armes, sauf les fusils qu'ils avaient perdus, leurs armes, soit une paire de revolvers et un sabre-baïonnette, leur restaient avec deux paquets de cartouches chacun, lesquels, cachés dans leurs ceintures, sur le devant, s'étaient trouvés naturellement préservés.

— Voilà les fils d'Ariane qui nous aideront à sortir du labyrinthe, dit Philistin en montrant les revolvers.

— Le... le ciel vous entende! répliqua Phosphate en soufflant, après un soupir.

— Mais d'abord, ajouta le rentier, qui semblait décidément mieux trempé que le chimiste, songeons au plus pressé, songeons à nous procurer de quoi manger.

Tous les deux, en effet, mouraient de faim; depuis plus de vingt-quatre heures ils n'avaient rien mis sous leurs dents, et ils commençaient à n'avoir plus d'oreilles que pour leur ventre.

Allaient-ils pouvoir satisfaire ce grand affamé? Grave problème dont ils cherchèrent immédiatement la solution en marchant, à l'aventure, du côté où le sort les poussa.

Leur espoir était de découvrir des arbres fruitiers et de s'y attacher jusqu'à satiété. Cela, nous devons le dire, n'avait rien d'excessif; cependant il leur fallut faire du chemin avant de pouvoir se mettre à table.

L'endroit où ils avaient passé la nuit était plat, couvert de hautes herbes et parsemé çà et là de baobabs ou de sycomores au zénith desquels planaient d'innombrables bandes de buses. Pas un caillou sur le sol, immense banc de marne rouge, pas une habitation au loin.

Au bout de deux heures d'efforts, ils entrèrent dans une plaine boisée habitée par des familles de singes de toutes les tailles, que les oiseaux avaient désertée, mais où, en revanche, des milliers de papillons, variés de grandeur et d'éclat, volaient sur des fleurs dont les parfums embaumaient l'air. Là ils trouvèrent d'interminables ceps de vigne accrochés aux stipes de cotonniers, de palmiers, d'où pendaient d'énormes grappes de raisin d'un goût agréable, et des cocotiers, dont ils firent tomber une douzaine de noix mûres.

— A la guerre comme à la guerre! dit Philistin, souriant presque, en s'asseyant avec Phosphate sous un cotonnier ombreux, après y avoir entassé les provisions récoltées. Ce soir, nous souperons de viande, si nous pouvons tuer quelque pièce de gibier.

Le gibier ne manque pas au Dahomey; malheureusement il est souvent d'une grosseur ou d'une nature qui ne sont pas sans inconvénients pour le chasseur; par exemple, lorsqu'il s'agit d'un hippopotame, d'un éléphant, d'un sanglier, d'un loup, d'un lion ou d'un léopard, une des idoles dahomanes.

Il paraît que quand un Dahoman a l'honneur d'être dévoré par un léopard, il s'en va tout droit dans le royaume des bons esprits; aussi les léopards sont-ils, au Dahomey, l'objet d'un respect qui suffit à lui seul à en perpétuer et à en développer l'espèce.

Philistin et Phosphate mangèrent avec un appétit de « sauvages » et un délice extrême leur raisin et leurs noix, qui leur semblèrent les plus succulents qu'ils eussent jamais goûtés, se désaltérèrent avec du lait de coco et, leur repas terminé, digérèrent tranquillement en s'entretenant de leurs compagnons de voyage.

Qu'étaient-ils devenus? Les amphibies, les nègres, les avaient-ils tués? avaient-ils succombé dans l'incendie de la forêt? étaient-ils rentrés en possession du campement des barques, ou erraient-ils comme eux?

A cette dernière question, l'un et l'autre blêmissaient, car ils eussent préféré rencontrer une bande de bêtes féroces que les deux forbans et leurs matelots.

Quand ils se sentirent en état de poursuivre leur route, ils se levèrent, se rajustèrent, visitèrent leurs revolvers et, pour éviter le soleil, qui les eût vite abattus, privés, comme ils l'étaient, de vêtements et de chapeaux, ils s'enfoncèrent dans les chemins les plus ombragés qui s'offrirent à eux.

Le pays qu'ils traversèrent avait dû être jadis un

marais que des détritus végétaux avaient comblé; Phosphate constata, en passant, la présence de terrains ferrugineux, sablonneux, de puddings; puis le sol se vallonna et les arbres s'élevèrent à des hauteurs prodigieuses.

A ce moment, bien que le soleil fût dans son plein et perpendiculaire, ses rayons ne perçaient qu'à demi l'épaisse voûte de feuillage sous laquelle cheminaient le rentier et le chimiste, l'œil attentif et l'oreille au guet : des sycomores, dont la crête se dressait majestueusement à cent cinquante pieds dans les airs, des cotonniers aux racines envahissantes et tortueuses, des palmiers surtout, au stipe droit comme un fût de colonne, des cocotiers; et plus loin des bananiers, des orangers, des citronniers, d'élégants mimosas, des ananas, des énodendrons, des magnolias, des lianes, des convolvulus aux tiges flexibles et chargées de fleurs, et par terre un tapis vert de sensitive frissonnant comme une vierge pudique. Des légions d'oiseaux au plumage éblouissant, perroquets, perruches, pique-bœuf, sténagures, tisserins, bengalis, etc., animaient ces solitudes admirables, qui semblaient à nos égarés un morceau du paradis terrestre perdu par notre premier père et notre première mère.

Après avoir suivi, jusqu'au coucher du soleil, les sentiers de la forêt en se dirigeant, autant que possible, vers le sud, où ils pensaient trouver le salut, c'est-à-dire les districts habités qu'ils cherchaient, ils s'arrêtèrent dans un fourré pour y camper.

Des baobabs dont le tronc n'avait pas moins de vingt mètres de circonférence se dressaient comme des piliers gigantesques placés là pour soutenir la voûte du ciel. Plusieurs étaient creux et pouvaient abriter une famille entière.

Philistin et Phosphate choisirent le meilleur, celui où ils jugèrent qu'ils seraient le plus à leur aise, le plus à l'abri des visites désagréables des fauves, et s'y installèrent pour souper (de fruits et de noix de coco, n'ayant pas encore de volaille à mettre à la broche) et pour dormir.

L'aube les retrouva debout et en marche, car ils avaient hâte d'arriver dans un village quelconque.

Leurs pauvres jambes n'en pouvaient plus, leur corps demandait grâce, et leur tête, bouleversée par la succession des événements tragiques qui les avaient frappés, faiblissait davantage à chaque instant.

Le pays, toujours ondulé et boisé, devenait pierreux, rocailleux; ils pensaient à faire halte pour se reposer et apaiser leur faim, quand un cri aigu et rauque en même temps attira leur attention à cinquante pas devant eux.

— Qu'est-ce?... demanda Philistin intimidé.

— Un gorille!... répondit Phosphate avec un sentiment inexprimable de frayeur et en étendant le bras vers un bouquet d'arbres.

C'était, en effet, un de ces singes géants qui, assis contre un bananier, fixait sur les deux hommes ses grands yeux verts étincelants.

Le rentier et le chimiste se serrèrent instinctivement l'un contre l'autre, prirent leurs revolvers et se replièrent derrière un palmier oléifère, la poitrine haletante.

Le gorille était à table, mangeant des œufs d'oiseaux, des feuilles de palmier, des bananes dont il avait une certaine quantité à ses côtés, montrant ses dents puissantes et ses mains aux pouces énormes.

Sa face noire, ses joues creuses, son nez aplati, son corps velu, épais, ses bras musculeux démesurément gros, son air féroce lui donnaient un aspect effrayant.

Ce devait être un vieux mâle solitaire.

Il semblait avoir au moins six pieds de haut, la taille d'un carabinier.

Philistin et Phosphate le regardèrent épouvantés.

C'est que le gorille, dont les Carthaginois signalèrent l'existence dans le cours de leur expédition sur la côte occidentale d'Afrique, et que le missionnaire Savage retrouva au Gabon seulement en 1847, est, en réalité, l'hôte le plus redoutable des forêts de l'Afrique centrale; quelques voyageurs disent même qu'il en est le roi, peut-être par vanité et parce que nul singe ne se rapproche plus de l'homme, quoiqu'il ait treize paires de côtes, tandis que l'orang-outang n'en a que douze.

Les Guinéens racontent les plus sombres histoires sur son compte. Suivant eux, il ne tremble devant aucun animal, pas même devant le lion, ne fuit jamais quand il est attaqué, disperse à coups de bâton sur la trompe les éléphants qui se hasardent sur son domaine, enlève parfois, suspendu aux basses ramures d'un arbre, un nègre qui aura passé à sa portée, l'emporte au sommet, l'étrangle et le rejette ensuite par terre affreusement mutilé. Ils ajoutent qu'il se construit des cabanes, enterre ses morts, arrache les dents d'ivoire des cadavres des pachydermes et les porte en guise de massue; que les femmes surtout ont tout à craindre de lui; qu'aucun être enfin n'est plus féroce.

Aussi le nègre qui tue un gorille est-il le héros de sa tribu; mais cet exploit est rare, car sans armes à feu et de précision chasser ce monstrueux singe est folie.

Un intrépide voyageur, à qui la science doit de précieuses communications, M. du Chaillu, a rectifié et complété ces renseignements dans des récits palpitants d'intérêt auxquels nous empruntons ces passages : « Il vit dans les parties les plus solitaires et les plus sombres des jungles épais de l'Afrique, et de préférence dans les vallées profondes bien boisées ou sur les hauteurs très-escarpées; il se plaît aussi sur les plateaux, quand le sol est parsemé de gros quartiers de rochers, dont il fait alors ses repaires favoris. Les cours d'eau abondent dans cette partie de l'Afrique, et j'ai remarqué que le gorille se trouve toujours dans leur voisinage. C'est un animal vagabond et nomade, errant de place en place; on ne le trouve guère deux jours de suite sur les mêmes terrains. Ce vagabondage provient en partie de la difficulté qu'il trouve à se procurer sa nourriture préférée. Le gorille, malgré ses énormes dents canines, malgré sa force prodigieuse, capable de terrasser et de tuer tous les hôtes de la forêt, est exclusivement frugivore. J'ai visité l'estomac de tous ceux que j'ai eu la bonne chance de tuer et je n'y ai rien trouvé que des fruits, des graines, des noix, des feuilles d'ananas ou d'autres substances végétales. C'est un gros mangeur, qui sans doute a bientôt fini de dévorer toute la provision d'aliments à son usage dans un espace donné, et qui se trouve bien forcé d'en aller chercher ailleurs, aiguillonné sans cesse par le besoin. Sa vaste panse, proéminente quand il est debout, témoigne assez de son active consommation; et d'ailleurs une si forte charpente et un développement musculaire si puissant ne pourraient se sustenter par une alimentation médiocre... Je l'ai presque toujours trouvé

à terre, bien qu'il grimpe souvent sur un arbre pour cueillir des baies ou des noix... Il n'y a que les jeunes gorilles qui dorment sur les arbres pour être à l'abri des bêtes féroces. J'ai rencontré plusieurs fois des traces toutes fraîches de gorilles dans les endroits où ils avaient passé la nuit, et j'ai pu voir que le mâle s'était assis, le dos appuyé contre le tronc de l'arbre. C'est par suite de cette position que le dos du gorille mâle a le poil plus usé que les autres parties du corps... Je crois pourtant que si le mâle dort au pied d'un arbre, ou à quelque autre place par terre, la femelle monte quelquefois avec son petit dans les branches élevées; car j'ai trouvé des traces de ces escalades. Les singes qui vivent habituellement sur les arbres, comme le chimpanzé, ont les doigts des mains et des pieds beaucoup plus longs que ceux du gorille, qui se rapprochent des mains et des pieds de l'homme ; cette conformation rend naturellement ceux-ci moins propres à grimper. Le gorille ne vit pas en troupe. En fait d'adultes, je n'ai presque jamais trouvé ensemble que le mâle et la femelle, quelquefois un vieux mâle isolément. Dans ce cas, pareil à l'éléphant solitaire, il devient plus sombre et plus méchant que jamais, et son approche est plus dangereuse... Quand je surprenais un couple de gorilles, le mâle était d'ordinaire assis sur un rocher ou contre un arbre, dans le coin le plus obscur du jungle, la femelle mangeait à côté de lui, et ce qu'il y a de singulier, c'est que c'était presque toujours elle qui donnait l'alarme en s'enfuyant avec des cris perçants. Alors le mâle, restant assis un moment et fronçant sa figure sauvage, se dressait ensuite avec lenteur sur ses pieds, puis, jetant un regard plein d'un feu sinistre sur les envahisseurs de sa retraite, il commençait à se battre la poitrine, à redresser sa grosse tête ronde et à pousser son rugissement formidable. Le hideux spectacle de l'animal, à ce moment, est impossible à décrire. En le voyant, je pardonnais à mes braves chasseurs indigènes de s'être laissé envahir par des terreurs superstitieuses, et je cessais de m'étonner des étranges et merveilleux contes qui circulaient au sujet des gorilles... Il est de principe, chez tous les chasseurs qui savent leur métier, qu'il faut réserver son feu jusqu'au dernier moment. Soit que la bête furieuse prenne la détonation du fusil pour un défi menaçant, soit pour toute autre cause inconnue, si le chasseur tire et manque son coup, le gorille s'élance sur lui, et personne ne peut résister à ce terrible assaut. Un seul coup de son énorme pied, armé d'ongles, éventre un homme, lui brise la poitrine ou lui écrase la tête. On a vu des nègres, en pareille situation, réduits au désespoir par l'épouvante, faire face au gorille et le frapper avec leur fusil déchargé; mais ils n'avaient pas même le temps de porter un coup inoffensif, le bras de leur ennemi tombait sur eux de tout son poids, brisant à la fois le fusil et le corps des malheureux. Je crois qu'il n'y a pas d'animal dont l'attaque soit si fatale à l'homme, par la raison même qu'il se pose devant lui face à face, avec des bras pour armes offensives, absolument comme un boxeur, excepté qu'il a les bras bien plus longs et une vigueur bien autrement grande que celle du champion le plus vigoureux que le monde ait jamais vu... Lorsqu'un nègre attaque un hippopotame, la nuit, sur le rivage, il se sauve toujours lorsqu'il a tiré son coup. Mais, s'il a fait feu sur un gorille, il l'attend de pied ferme, car la fuite ne servirait de rien; s'il n'est pas tué, il reste souvent estropié pour toujours. J'ai vu des nègres ainsi mutilés dans les villages du fleuve supérieur. Heureusement le gorille meurt aussi facilement qu'un homme. Un coup dans la poitrine, s'il est bien dirigé, l'abat tout de suite... L'allure naturelle du gorille n'est pas sur deux pieds, mais à quatre pattes. Dans cette posture, la longueur des bras fait que la tête et la poitrine sont très-relevées ; quand il court, les jambes de derrière sont ramenées sous le corps. Le bras et la jambe du même côté se meuvent en même temps, ce qui donne à la bête une singulière démarche. Elle court avec une extrême vitesse... La puissance musculaire du gorille correspond à son appareil osseux. Les nègres ne l'attaquent jamais avec d'autres armes que des fusils, et dans les parties de l'intérieur où les armes à feu de l'Europe n'ont pas encore été introduites, chez les Apingis par exemple, ce grand animal erre sans être inquiété, monarque absolu des forêts. Tuer un gorille est un exploit qui donne à un chasseur une réputation immortelle de courage et de détermination, même chez les plus braves des tribus nègres, qui, en général, on peut le dire, ne manquent pas d'intrépidité à la chasse. »

Philistin et Phosphate demeuraient muets et glacés derrière leur palmier, n'osant avancer ni reculer, ni faire un mouvement, de peur d'exciter le monstre, qui ne cessait de les tenir sous ses regards foudroyants.

Bientôt il quitta son bananier et fit quelques pas à quatre pattes dans le sentier, en se dandinant comme un matelot qui, s'étant un peu trop bituré, ainsi qu'aurait dit ce forban de Pouillouse, tangue ou balande de tribord à bâbord.

Son large ventre, sa tête énorme et plate, ses bras, aussi gros que les cuisses d'un homme de forte taille, sa figure contractée, ses yeux enfoncés dans leurs orbites et lançant des éclairs sinistres sous leurs épais sourcils mobiles, ses mâchoires formidables, qu'il frappait l'une contre l'autre, en faisaient, pour nos deux hommes, une apparition diabolique.

Il s'arrêta à vingt pas d'eux, s'assit, comme s'il eût attendu qu'ils disparussent pour lui livrer passage, et, voyant qu'ils ne bougeaient pas, se battit la poitrine avec ses poings en rugissant.

— Mon... monsieur Philistin! murmura le chimiste, qui sentait ses jambes faiblir.

— Silence!... fit le rentier, pâle comme un mort et du bout des lèvres; apprêtez-vous à tirer.

Le gorille s'avança encore de cinq pas et s'arrêta de nouveau, en laissant échapper une sorte d'aboiement saccadé pareil à celui d'un dogue irrité.

La situation devenait critique pour les malheureux égarés, qui, la sueur au front, le corps frissonnant, la poitrine oppressée, la figure décomposée, éprouvaient toutes les affres d'une horrible agonie.

A un moment, ils dégagèrent leurs mains tremblantes de leur ceinture et armèrent leurs revolvers.

Le singe tressaillit au bruit que firent les batteries, se rapprocha encore et s'assit en poussant des rugissements semblables au grondement lointain du tonnerre.

Il n'était plus qu'à dix pas des deux hommes.

Ses yeux enflammés foudroyaient ces derniers; les poils de son front se hérissaient; il découvrait ses canines en grimaçant, et ses cris devenaient plus menaçants.

Tout à coup il se dressa, domina le rentier et le chi-

miste comme un colosse domine des pygmées, darda des regards d'un éclat sauvage, se frappa la poitrine, qui rendit le son d'un tambour ou plutôt d'une timbale sous son marteau tamponné, rugit avec une fureur inouïe et bondit au milieu d'un éclair de rage folle vers Philistin et Phosphate.

Une seconde d'hésitation et c'était fait d'eux.

Un nuage passa devant leurs yeux; ils levèrent instinctivement leurs armes, appuyés contre le stipe du palmier, et tirèrent à l'instant où le gorille abattait sur leurs têtes ses poings formidables.

Quatre détonations retentirent presque simultanément et se répercutèrent dans le fourré.

Le monstre tomba, la face contre terre, ses grands bras écartés en travers du sentier, en faisant entendre un râle saisissant; ses membres musculeux s'agitèrent, son corps se roidit et il demeura immobile.

Il était mort.

Les quatre coups de feu, tirés à bout portant, lui avaient fracassé le sternum et troué le cœur.

Quand Philistin et Phosphate eurent compté les soubresauts ultimes de sa rapide agonie, ils abandonnèrent leur retranchement et, pendant une minute, le regardèrent sans mot dire.

Le gorille. Dessin de Vierge.

La bouche écumante, les poings crispés du hideux animal semblaient les menacer encore...

— Cher ami! exclama Philistin avec un soupir de soulagement et en se jetant avec attendrissement dans les bras de Phosphate.

— Oh! fit de même ce dernier, j... j'ai bien cru... un instant que... tout était fini pour nous.

— J'avais raison, vous le voyez : on revient de loin.

-- Pou... pourrons-nous dire un jour à Paris que nous revenons de ce pays?... bégaya le chimiste avec découragement.

— Pourquoi non? Après avoir échappé aux assassins, aux hippopotames, à l'incendie, aux sauvages, à ce gorille, de quel péril ne sortirions-nous pas maintenant?

— Je n'en sais rien, m... mais, en attendant, je vou... voudrais bien sortir de cette forêt maudite.

— Nous en sortirons avec de l'énergie. Je ne sais quoi me dit que nous devons trouver près d'ici quelque village hospitalier, d'où il nous sera facile de gagner un des établissements européens du golfe de Bénin.

— Monsieur Philistin..., si cette course fantastique dure quarante-huit heures encore, j'y... succomberai..., je le sens.

— Allons, courage; ne nous laissons pas abattre

quand un effort peut nous sauver, et quittons vite cet endroit dangereux, où nous aurions bientôt sur les bras tous les gorilles des alentours, si celui que nous venons de tuer est un chef de famille.

Phosphate frémit à cette perspective et, se raffermissant comme par enchantement sur ses vieilles jambes, prit Philistin par le bras en lui disant précipitamment :

— Pa... artons, pa... artons.

Les deux fugitifs remirent alors, par mesure de précaution, leurs revolvers en état, sondèrent des regards le fourré, enjambèrent par-dessus le cadavre du gorille et partirent au pas gymnastique dans la direction qu'ils suivaient précédemment.

IX. — LES AMAZONES.

Au bord du lac Avon. — Le lac au clair de lune. — Les hôtes des forêts à l'abreuvoir. — Une bande d'éléphants. — Une troupe de négresses à l'affût. — Les amazones du Dahomey. — Leur organisation militaire. — Les chasseresses d'éléphants. — Le guide. — La retraite. — L'assaut. — Mêlée sanglante. — Les pachydermes se vengent. — Un accident dont les conséquences peuvent être funestes.

Ils coururent, ils marchèrent tant qu'ils purent courir, tant qu'ils purent marcher; lorsque le souffle leur manqua, lorsque leurs genoux ployèrent et qu'ils s'arrêtèrent, la nuit approchait, et ils venaient de passer à gué un cours d'eau qui tombait près de là dans un lac, le lac Avon, à l'extrémité duquel ils étaient parvenus sans s'en douter.

La fatigue les accablait, la faim les torturait, et, pour l'apaiser, ils n'avaient à leur disposition, comme la veille, comme le matin, que les fruits des arbres qui les entouraient. Peut-être eussent-ils facilement abattu quelque daim ou quelque antilope en fouillant les taillis, car ils avaient aperçu un peu partout des troupes de ces animaux; mais la crainte d'éveiller l'attention des carnassiers, des gorilles, en tirant des coups de feu, les empêcha de se ravitailler avec de la venaison.

— C'est partie remise, dit Philistin en manière de consolation; ce soir, la prudence nous commande de ne faire ni bruit ni feu, parce que nous ignorons où nous sommes, et qu'il nous est impossible de nous rendre un compte exact de notre situation. Soupons de fruits cette fois encore; demain, s'il plaît à Dieu, nous déjeunerons de viande rôtie, nous festinerons en chasseurs.

Et tous les deux, faisant contre fortune bon cœur, dévorèrent avec résignation les dattes, les bananes, les noix de coco qu'ils cueillirent, et se couchèrent ensuite à l'ombre d'un bouquet de palmiers au pied desquels s'étendait un magnifique tapis de verdure, sur un petit monticule d'une dizaine de mètres d'élévation, d'où la vue embrassait l'horizon du lac Avon.

Des marécages, des dunes, des rives couvertes de mimosas, d'euphorbe vénéneuse, de riz, de crucifères, de tamarins, de genêts, de hautes herbes, d'arbres chargés d'oiseaux; des criques où se roulaient des crocodiles, où méditaient des pélicans, où s'abreuvaient des gazelles, des buffles, bordaient, à l'est et à l'ouest, l'immense nappe d'eau, qu'entourait au loin une épaisse ceinture boisée.

Nos fugitifs fermèrent les yeux sur ce tableau voilé par les teintes vaporeuses du crépuscule, et s'endormirent en songeant à leurs aventures et en se demandant comment ils en sortiraient.

Quand, après cinq ou six heures de repos, ils se réveillèrent, la nuit, une de ces nuits comme en ont seules les régions tropicales, chaude, étoilée, embaumée, épandait sa sublimité au-dessus de leurs têtes, et les bords du lac, argentés par la lune, s'animaient, se peuplaient, prenaient une vie mystérieuse qui semblait plutôt appartenir à ce pays des nuages, aux chasses si belles, rêvé par les sauvages des zones torrides, qu'à ce monde terrestre.

Là, c'étaient des rhinocéros; plus loin, parmi des roseaux et des plantes aquatiques, des hippopotames, des zèbres ou des girafes; ailleurs, des buffles, des antilopes, des daims, des panthères, des loups, des hyènes, des lions, etc.

On eût dit que tous les hôtes des forêts s'étaient donné rendez-vous, à cette heure nocturne, sur un point déterminé du lac, pour s'y abreuver et y tenir des conciliabules.

Chaque espèce, groupée séparément et à distance l'une de l'autre, occupait soit une anse, soit un promontoire, soit une bande du rivage.

Pas un cri, pas un hurlement, pas un rugissement ne s'échappaient de ces troupes de fauves : deci, delà seulement et de temps à autre, un grognement poussé par le personnage le plus important d'un groupe, à la suite de quelque motion intelligente d'un de ses congénères.

Le spectacle était grandiose et magique à la fois.

Tout à coup un mouvement, qui décelait une inquiétude subite, se fit parmi les fauves les plus rapprochés du chimiste et du rentier : les girafes tendirent leur long cou dans la direction de l'est, les zèbres firent entendre des plaintes, les antilopes s'esquivèrent à pas furtifs, les rhinocéros se sauvèrent en grondant, les buffles se cachèrent dans les joncs des marais.

C'était une bande d'éléphants qui approchait, et, comme toujours, en pareille circonstance, les autres animaux lui cédaient la place, fuyaient devant elle. Les habitants des Alpes ne fuient-ils pas devant l'avalanche?

Le bruit des pas des gigantesques pachydermes arriva aux oreilles de Philistin et de Phosphate.

D'abord il leur sembla entendre le roulement éloigné d'un train d'artillerie, puis celui de lourds chariots, puis celui qu'aurait fait une compagnie de cétacés, nageant et soufflant dans le lac, à une encablure de l'éminence où ils étaient assis, et ils aperçurent les éléphants.

Ceux-ci s'avançaient à la queue leu leu, pesamment, à l'amble, écrasant les joncs, les herbes, les genêts, confiants dans leur force et sans doute aussi dans la sécurité du lieu.

Ils étaient vingt, conduits par un mâle d'une taille colossale.

A trois cents mètres du bord de l'eau ils s'arrêtèrent, on eût alors entendu une mouche voler autour d'eux, et leur guide alla en éclaireur, par mesure de précaution, examiner la berge et ses environs, dressant ses oreilles, promenant sa trompe à droite et à gauche, sondant les taillis et l'horizon du lac.

Quand il jugea que tout était tranquille, il retourna vers ses compagnons, et aussitôt la bande entière se précipita joyeusement dans l'eau, où elle se livra sans retenue au plaisir du bain et de la natation.

La lune éclairait ses ébats, ses jeux et leur prêtait un pittoresque étrange.

Au bout d'une demi-heure, l'éléphant conducteur de la compagnie donna quelques signes d'inquiétude et regagna la rive. Les autres l'imitèrent, mais demeurèrent sur le bord du lac, où ils puisèrent de l'eau avec leur trompe et s'en aspergèrent les flancs, tandis qu'il partait en reconnaissance.

Philistin et Phosphate observaient ces manéges, qui les émotionnaient au suprême degré et leur procuraient un spectacle dont rien jusqu'alors ne leur avait donné une idée.

A cent pas de la berge, l'éléphant conducteur demeura immobile comme un roc et ouvrit ses oreilles, puis s'avança de cent autres pas et fit une nouvelle halte.

Evidemment il flairait un danger, car il retint sa respiration pour mieux écouter, et ses yeux devinrent d'une étonnante fixité.

A ce moment le rentier et le chimiste, cachés derrière deux palmiers, découvrirent, sur la lisière de la forêt, des êtres bizarres qu'ils prirent pour des fauves, au premier coup d'œil, mais qu'ils reconnurent pour des êtres humains quand la lune les éclaira de sa lueur blafarde.

C'étaient des femmes, des négresses, dont la plus vieille n'avait pas vingt-cinq ans, aux membres forts, à l'allure martiale, à l'air farouche, vêtues d'un caleçon brun ne dépassant pas le genou, d'une tunique courte de la même couleur, sans manches, ouverte sur la poitrine, serrée à la taille par une écharpe, et coiffées d'une calotte blanche ornée d'une sorte de diadème en fer, sur le devant duquel étaient fixées deux cornes d'antilope.

Elles avaient les jambes et les pieds nus, et pour armement, car elles étaient armées, un fusil qu'elles maniaient avec une aisance surprenante, et un poignard recourbé à large lame passé à la ceinture.

Elles s'avançaient, convergeant vers le point où se baignait le troupeau de pachydermes, rampant sur les mains et sur les genoux, leur fusil en bandoulière, se cachant dans les hautes herbes, les broussailles, derrière les arbres, s'efforçant de s'approcher le plus possible sans éveiller l'attention des éléphants, montrant seulement à ceux-ci les cornes de leur coiffure, sans doute pour leur donner le change et leur faire croire à la présence d'une bande de timides gazelles.

Ces négresses étaient des amazones chasseresses d'éléphants, des amazones de l'armée dahomane, c'est-à-dire des légionnaires des hordes les plus intrépides de cette armée excentrique.

Chose étrange, c'est dans le pays où la polygamie est telle que le roi peut avoir trois ou quatre mille épouses, et ses vassaux autant que leur en permettent leurs richesses, c'est dans la région où elle est le plus maltraitée, le plus tyrannisée, que la femme occupe la plus haute et la plus redoutable situation. Il est vrai que, pour cela, il faut qu'elle méprise tout ce qui fait sa puissance chez nous : la grâce, la douceur, la famille.

« Nous ne sommes pas des femmes, nous sommes des hommes, » disent fièrement les amazones du Dahomey.

Elles pourraient ajouter : Nous sommes des furies, car c'est le nom qui leur conviendrait le mieux.

Rien n'égale leur persévérance, leur audace à la guerre ; rien non plus n'égale leur sauvage cruauté.

En foulant aux pieds les douces et séduisantes qualités de leur sexe, elles prennent les appétits sanguinaires des panthères, leur cœur se pétrifie, rien d'humain ne reste dans leur tête, dans leur poitrine.

Les amazones passent, à bon droit, pour le meilleur élément de l'armée dahomane, et leur roi avoue volontiers que sans elles il ne gagnerait pas toujours des victoires, ses bataillons masculins ne supportant presque jamais un échec avec fermeté ; au contraire, les obstacles, la résistance, le carnage ne faisant qu'irriter l'ardeur de ses bataillons féminins.

L'Anglais Forbes raconte à ce propos un incident caractéristique d'une des coutumes des fêtes du Dahomey, à laquelle il eut la fortune d'assister, et où le roi eut à juger, en haute cour de justice, un litige entre ses soldats mâles et ses soldats femelles. L'audience ouverte, une des amazones, ayant le grade de générale, vint déclarer que, sans ses camarades, les Dahomans auraient été battus dans la dernière guerre, les soldats mâles, commandés par l'agaou, ayant déjà lâché pied lorsque les amazones, accourant à leur secours, avaient repoussé et dispersé l'ennemi.

« — Ah-pah-dou-nou-mech (c'était le nom de cette générale) a dit la vérité, s'écria Ah-hoh-peh, un des frères du roi ; mais les soldats qui ont lâché pied n'étaient pas convenablement armés.

« Les représentants des fuyards s'avancèrent devant Sa Majesté, se prosternèrent et baisèrent la poussière.

« — Votre chef, fit le monarque d'un ton sévère, sait mieux compter les cauris que conduire des légions ; il y a eu peu de prisonniers de faits pendant la campagne.

« — Si le souverain, dit une amazone, a mangé un mets dans un plat, on ne lui sert plus rien sur ce plat sans l'avoir bien lavé. Quand mon fusil m'a servi, il a besoin d'huile.

« — O roi ! exclama une autre, donne-nous Bah à conquérir.

« — Qu'Ahjah, ajouta une troisième, soit le théâtre de la lutte.

« — Pour moi, interrompit une quatrième, que m'importe le pays où l'on me mène, pourvu que je me batte ! Je me suis endettée en achetant mes provisions pour la campagne précédente, il faut que je gagne de quoi m'acquitter envers mes créanciers : donnez un os à un chien, il le cassera en morceaux et le mangera ; ainsi nous détruirons et nous ferons disparaître les villes de nos ennemis.

« Les amazones allaient continuer à parler, lorsque quatorze officiers s'avancèrent devant le trône.

« — Que voulez-vous dire à Sa Majesté ? leur demanda le méhou. »

« Un débat tumultueux s'éleva entre les amazones et les soldats mâles, celles-ci persistant à accuser ceux-là de lâcheté, et ceux-là criant pour couvrir les voix de celles-ci, qui se mirent à hurler en chœur :

Si les soldats vont à la guerre,
Ils doivent vaincre ou mourir.

Cependant Elk-boh-sah, un grand chef militaire, prit la parole au nom de ses compagnons d'armes accusés.

« — Le roi, dit-il, sait pourquoi nous avons ramené si peu de prisonniers et quels sont les fautifs. Partout où mon seigneur m'envoie, je me bats de mon mieux. Si je suis indigne de mon commandement, qu'on me l'ôte ; si j'ai manqué à mon devoir, que mes accusateurs osent m'accuser en face.

« Après une longue discussion, interrompue par le chant des troubadours, une harangue royale, un battement de tambours, Sa Majesté prononça un jugement en faveur des accusés et leur accorda les uniformes donnés chaque année à tous les guerriers et à toutes les guerrières, et dont les viragos demandaient qu'ils fussent privés en punition de leur couardise.

« Ces amazones, ajoute Forbes, sont intrépides : vaincre ou mourir! telle est leur devise. Elles la chantèrent unanimement à plusieurs reprises, le jour où elles prêtèrent serment de fidélité au roi, et, pour prouver qu'elles voulaient la mettre en pratique, demandèrent à grands cris la guerre contre les Attahpahms. Cette longue cérémonie touchait à sa fin quand une de leurs générales s'exprima en ces termes :

« — Comme le forgeron prend une barre de fer et, « avec l'aide du feu, parvient à changer sa forme, ainsi « nous avons changé notre nature. Nous ne sommes « plus des femmes, nous sommes des hommes. Le roi « donne de l'étoffe, mais, sans fil, il est impossible « d'en faire des vêtements. Nous sommes le fil. Si on « met du blé sécher au soleil et qu'on oublie de le « retirer, les chèvres le mangent. Si on tarde à atta- « quer Abeahkentah, quelque autre nation profitera

Au bord du lac Avon. Dessin de Vierge.

« de cette riche dépouille. Une table ne sert dans une « maison que lorsqu'on met quelque chose dessus ; un « tonneau, que quand on l'emplit de liquide. L'armée « dahomane, privée des amazones, serait inutile, comme « un tonneau, comme une table sans destination. La « main ouverte reçoit ce qu'on lui donne ; nous récla- « mons la guerre afin que nos mains soient remplies. »

« L'orateur avait à peine achevé, que toutes les amazones se levèrent, et, leurs bras tendus vers le ciel, chantèrent en chœur :

Que le tonnerre nous tue
Si nous violons nos serments.

« Le roi répliqua ainsi :

« Le chasseur achète un chien, et, quand il l'a « bien dressé, l'emmène avec lui à la chasse sans lui « dire le gibier qu'il espère rencontrer ; pourtant, dès « que ce chien voit un animal dans le fourré, il le « poursuit, et s'il revient la gueule vide, le chasseur, « dans sa colère, le tue et laisse sa carcasse aux vau- « tours et aux loups. Si je vous commande de déloger « l'ennemi embusqué dans un taillis et que vous ne le « fassiez pas, je vous punis. Lorsque j'ordonne à mes « sujets de mettre leur main au feu, ils doivent « m'obéir. Celles de vous qui, à la guerre, se laisseront « surprendre par l'ennemi seront sacrifiées et leurs

« cadavres seront la proie des loups et des vautours. »

« Ayant terminé cette petite allocution qui suffirait pour donner une idée du pouvoir absolu qu'il exerce, Ghezo (qui régnait en ce temps, 1849) fit quelques entrechats plus ou moins gracieux, vida son verre, offrit aux officiers amazones plusieurs rasades de rhum dans une coupe d'étain, et se retira sous sa tente, tandis que les femmes-soldats regagnaient leurs casernes dans un ordre parfait. »

Les amazones se font remarquer par leur bonne tenue, leur discipline et le soin qu'elles prennent de leurs armes. A l'imitation des vestales de l'antiquité, elles doivent, sous peine de mort, conserver leur virginité.

Dans les bâtiments où elles sont logées, des eunuques veillent constamment sur leur chasteté ; quand elles sortent isolées, il est défendu aux hommes de les regarder, de leur parler.

Malheur à celle qui ferait une faute, elle l'expierait avec son séducteur dans les supplices les plus cruels.

Elles sont vêtues, nourries et soldées comme les hommes, mais jouissent d'une tout autre considération et de nombreux priviléges. Ainsi elles sont

Les amazones du Dahomey. Dessin de Vierge.

exemptées des corvées et ne font de service public que quand le prince se montre à ses sujets ; alors elles lui forment une escorte d'honneur.

Elles partagent avec les grands vassaux les plus hautes dignités militaires.

Par exemple, l'armée est divisée en deux corps : celui de droite et celui de gauche, commandés par huit généraux qui portent le nom de *miégans* et d'*agaous* pour la droite, de *mayos* et de *possous* pour la gauche ; hé bien, dans le corps de droite, il y a un miégan et un agaou de chaque sexe ; celui du sexe masculin est communément appelé le *père;* celui du sexe féminin est appelé la *mère*, qualification assez impropre, du reste.

Notons en outre que les amazones ne sont jamais commandées par des hommes, et que tous leurs officiers, du plus bas au plus élevé, sont des femmes.

Comme leurs camarades du sexe laid, elles apprennent la danse en même temps que l'exercice, et excellent dans la figure de leur pyrrhique classique qui consiste à faire le simulacre de couper une tête, leur prouesse préférée.

Elles se recrutent parmi les jeunes filles vierges les plus belles et les mieux constituées des riches familles du royaume ; elles forment ordinairement une troupe de cinq ou six mille individus, soit la moitié de l'armée permanente du Dahomey.

Celles que Philistin et Phosphate venaient de découvrir et que flairait le guide du troupeau étaient deux cents environ et devaient appartenir aux compagnies d'élite de leur corps, car ce sont généralement ces compagnies qui fournissent les chasseresses d'éléphants.

Elles se cachèrent dans les hautes herbes quand elles craignirent d'être démasquées trop tôt par la sentinelle avancée des pachydermes, et y restèrent couchées à plat ventre pendant un long moment sans trahir leur présence par le plus petit mouvement, par le moindre bruit.

Le guide persista, de son côté, dans son immobilité, attendant que l'ennemi qu'il avait pressenti se découvrît. Voyant que tout demeurait calme, il retourna vers ses congénères, mais sans être parfaitement rassuré, parut leur dire que le bord du lac n'était pas sûr, qu'il avait vu des choses louches dans les broussailles, et finalement sembla les inviter à se retirer prudemment en obliquant à gauche, c'est-à-dire en tournant le monticule où nos fugitifs s'étaient réfugiés.

Les pachydermes ne se firent pas répéter deux fois l'invitation, et, sortant de l'eau avec un sentiment de crainte accentué, regardèrent les alentours, la queue basse, et partirent, précédés par leur guide, dans la direction de la retraite de Philistin et de Phosphate, qu'une vague appréhension venait de saisir.

A l'instant où ils passaient, en file serrée, devant les herbes où les attendaient les amazones, celles-ci, au signal de leur chef, vigoureuse négresse dont la ceinture était ornée de queues de cheval, insignes de son grade, se dressèrent ainsi que des diables à ressort, épaulèrent leurs fusils et firent feu.

Vingt balles sifflèrent aux oreilles du rentier et du chimiste ou s'enfoncèrent dans les stipes des palmiers derrière lesquels ils se cachaient, la forêt frissonna jusque dans ses retraites les plus sombres et les éléphants, saisis d'une panique folle, se heurtèrent, se bousculèrent, perdirent la tête et poussèrent des cris stridents.

Aucun n'était blessé grièvement, car aucun ne tomba; cependant tous les projectiles n'avaient pas été perdus.

Les amazones s'étaient hâtées de recharger leurs armes, aussi purent-elles envoyer une seconde décharge au troupeau avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître.

Cette fois, les coups, mieux visés, portèrent pour la plupart.

Deux éléphants, touchés aux jambes de devant, hurlèrent d'une façon lamentable; un troisième, frappé à l'épaule, s'affaissa lourdement sur le sable.

Alors les chasseresses remirent leurs fusils en bandoulière, les rejetant derrière leur dos, tirèrent leurs poignards de leurs gaînes et se précipitèrent en avant en faisant retentir l'air de vociférations forcenées.

Revenus de leur première frayeur et n'écoutant plus que leur rage, les pachydermes fondirent à leur tour sur elles, écrasèrent toutes celles qu'ils purent atteindre, ou les clouèrent par terre avec leurs défenses, ou, les ramassant avec leur trompe, les firent sauter à dix pieds au-dessus de leur tête.

Au plus fort de cette fantastique mêlée, d'où s'échappaient d'horribles clameurs et à laquelle la nuit prêtait un aspect lugubre, le guide du troupeau aperçut Philistin et Phosphate et les chargea avec fureur.

Quoique les deux hommes, nous l'avons dit, se trouvassent sur un mamelon escarpé d'une dizaine de mètres d'altitude, le pachyderme arriva près d'eux en quelques secondes avec l'agilité d'un grimpeur et fondit aveuglément sur les arbres qui les masquaient.

Les palmiers craquèrent comme des baguettes de sapin qu'on casse sur le genou, et le rentier et le chimiste tombèrent à la renverse.

L'éléphant balança au-dessus d'eux un des arbres brisés qu'il venait de saisir avec sa trompe.

Un cri retentissant jaillit de leurs poitrines; ils firent un soubresaut qui les jeta au bord du monticule et, en cherchant à se relever pour fuir, roulèrent en bas comme des galets.

L'éléphant, dont la rage était à son paroxysme, allait les relancer dans la vase et les roseaux où ils se débattaient, lorsqu'une troisième décharge de mousqueterie le chassa, effaré, dans la forêt avec les survivants de son troupeau.

Alors les amazones se ruèrent sur les quatre éléphants qu'elles avaient blessés mortellement et qui râlaient, dispersés sur la plage, les achevèrent en leur plongeant leurs coutelas derrière l'oreille, puis leur coupèrent la queue, trophée de leur victoire, pour la présenter au roi.

Cette opération rapide terminée, elles tournèrent la tête vers l'endroit où Philistin et Phosphate étaient embourbés, s'élancèrent auprès des malheureux, les enlevèrent comme des enfants et les portèrent sur un espace sablonneux où elles les jetèrent rudement, en les menaçant de leurs poignards et en leur adressant avec volubilité un flot de questions auxquelles ni l'un ni l'autre ne comprirent rien.

Un mot revenait avec une persistance particulière dans leurs objurgations virulentes. Que signifiait-il? Le chimiste et le rentier essayèrent vainement de le deviner, quoique quatre amazones farouches les secouassent violemment en le leur répétant avec une exaspération croissante.

— Pour Dieu ! mesdames, cria Phosphate qui s'était contusionné dans sa chute, pi...pitié ! ne nous faites pas de mal !... Nous sommes d'honnêtes gens égarés, perdus dans ce pays;... en... en grâce, ne nous achevez pas !...

Philistin garda le silence, quoique la crainte et la douleur le troublassent également ; mais deux grosses larmes roulèrent sur ses joues et se perdirent dans sa barbe grise déjà longue, car il ne l'avait pas coupée depuis son départ de Saint-Nazaire.

Les amazones n'entendirent pas plus le langage du chimiste que le chimiste n'entendit le leur; pourtant elles se concertèrent après qu'il eut parlé, et, au lieu de le tuer sur place ainsi que son compagnon, comme elles en avaient eu le désir, elles résolurent de les emmener tous les deux avec elles.

Aussitôt elles leur enlevèrent leur sabre-baïonnette, leurs revolvers, leurs cartouches, les attachèrent l'un à l'autre par le bras au moyen d'une longue écharpe de coton et les confièrent à la garde de quelques-unes d'entre elles.

Cela fait, le restant de la troupe alla relever les mortes.

Il y en avait seize, éparpillées çà et là, éventrées, écrasées, n'ayant plus forme humaine.

Chaque éléphant tué avait coûté quatre chasseresses.

Ce n'était pas excessif, paraît-il, car la générale se

montra ostensiblement contente de ce résultat. Elle ordonna à ses soldats de déposer les braves contre les cadavres des pachydermes, la tête appuyée sur ceux-ci, la face tournée vers le ciel, fit mettre à leurs pieds des provisions afin qu'elles ne souffrissent ni de la faim ni de la soif en allant au royaume des ombres, invita ses lieutenants à se charger des glorieuses dépouilles opimes, les queues des éléphants, et partit, à la tête de sa cohorte, en entonnant un chant guerrier que toutes les amazones continuèrent à pleins poumons.

Attachés comme deux forçats, entourés de la horde des féroces femelles, menacés, crossés, lorsqu'ils avançaient trop lentement ou se heurtaient contre quelque racine, quelque touffe de broussaille, ou trébuchaient, il sembla aux prisonniers qu'ils marchaient à un de ces monstrueux supplices dont le vieux monde a perdu le souvenir depuis la chute du moyen âge, et que les noirs de l'Afrique ont élevés à la hauteur d'un culte.

ARMAND DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS.

J.-B. MILLET.

Pour les arts, l'année qui commence se montre cruelle ; Millet et Corot sont morts. La France n'a pas été seule à ressentir le coup qui la frappait, l'Europe s'en est émue et l'Angleterre surtout a déploré le malheur qui nous frappait.

La plus importante de nos revues artistiques, *l'Art*, a publié des fragments d'une lettre adressée au *Times* qui attestent ce sentiment.

« D'après l'opinion générale, dit M. H. Wallis, et d'après ceux qui n'admirent pas la phase la plus récente de l'art français (l'école Courbet-Manet-Corot, singulière association de noms et d'idées !) Millet était le premier peintre de son temps. Certainement, jamais l'école française n'a produit un artiste aussi fidèle à la nature, un aussi véridique interprète des épisodes et des émotions de la vie réelle. Ses œuvres n'ont rien de théâtral et de trivial (*cynical*). Elles réveillent dans l'esprit d'un Anglais quelque chose du sentiment poétique de Burns et de Wordsworth. Il avait l'art d'introduire dans ses peintures de la vie pastorale de la France moderne, tout en respectant la vérité de la nature, les qualités élevées de la meilleure éducation artistique qui se trouvent dans les œuvres des grands maîtres. »

A l'appui de cette appréciation, M. Vallis cite *l'Angelus du soir* de 1867. Admis sous le toit du peintre, parmi les toiles qu'il achevait de brosser, il a pu récemment admirer une *Eglise de village en Normandie*, église où Millet avait été baptisé, et comme il en louait devant lui la rare beauté : « Non, lui répondit l'artiste, ce n'est pas encore ça ; il y manque une impression qui m'a frappé quand j'étais encore enfant, mais j'espère bien la retrouver et la rendre quelque jour. » M. Wallis a encore noté un tableau représentant une *Vieille Ferme normande*; une *Jeune Paysanne ramenant ses moutons*; un *Petit Berger assis sur un banc et soufflant dans un cor pour rassembler ses vaches*; des *Moutons à l'abri d'une meule*; des *Groupes de moissonneurs* ; « dont le mouvement lui a rappelé l'allégro d'une symphonie de Beethoven ; » enfin nous savons que Millet a laissé des croquis nombreux et traités d'une main magistrale.

L'appréciation de M. Wallis, sauf quelques réserves sur « l'éducation artistique » de notre paysagiste, est juste. Millet est, en effet, un réaliste, mais un réaliste à la façon des poëtes antiques : il n'abaisse pas ce qu'il touche, il l'ennoblit Couverts de leurs habits de travail, quelques-uns de ses paysans ont un caractère presque sacerdotal ; en ouvrant le sein de la mère commune, ils ont l'air d'accomplir un rit sacré, et le peintre a su atteindre à cette noblesse de pose et d'expression sans altérer jamais la simplicité rustique de ses modèles. Ses laboureurs aux longs regards, se dessinant sur de lointains horizons, qu'ils jettent la semence dans le sillon, qu'ils pressent leur attelage ou qu'ils s'arrêtent pour écouter la cloche du soir, ont une grandeur presque épique, ils sont vivants, dignes et simples ; ils ont des grandeurs solennelles qui font rêver. Millet a trouvé dans la vie des champs une harmonie grave et des émotions nouvelles : à ce titre, le peintre du *Semeur*, des *Glaneuses* (1), de l'*Angelus* est assurément un créateur.

Ces travaux rustiques, que son pinceau devait reproduire, il les avait accomplis ; jeune, il avait aiguillonné les bœufs au pas lent, gerbé les épis, et pesé sur le manche de la charrue ; il s'était profondément pénétré de la poésie de la terre et de ses grands spectacles ; il en connaissait le bruit et le silence, et, quand il voulut peindre la nature, son amour filial la retrouva tout entière dans son cœur. A l'âge de quinze ans, entraîné par une vocation irrésistible, riche d'une somme de six cents francs que Gréville, son pays natal, lui avait allouée, il quitta la modeste ferme de ses parents et, sans appui, il vint à Paris, où il entra dans l'atelier de Paul Delaroche. Le maître et l'élève se comprirent-ils ? Il est permis d'en douter.

Il débuta au salon de 1844, par des tableaux d'histoire et par des portraits qui ne dépassaient point l'honnête médiocrité. Qui se souvient aujourd'hui que Millet a peint *OEdipe détaché de l'arbre* et *les Juifs à Babylone ?* Mais les amateurs peuvent avec raison garder de lui des paysages traités dans la manière de Diaz, manière si éloignée de celle sur laquelle il devait fonder sa réputation. Malheureux, pauvre, méconnu comme l'était son ami Théodore Rousseau, il vint s'établir à Fontainebleau, mais, là encore, ainsi qu'on l'a dit, il ne se trouva point assez près de la nature, et alla se fixer à Barbizon, humble village qui n'était point encore ce qu'il est devenu depuis, le Trouville des artistes. Dès lors il ne quitta plus le toit modeste sous lequel il s'était arrêté, c'est là qu'il se fit lui-même par l'étude, la réflexion et le travail.

« Bien différent des maniéristes en laid, qui sous un prétexte de réalisme, a dit Théophile Gautier, substituent le hideux au vrai, M. Millet cherche et atteint le style dans la reproduction des types et des scènes de

(1) Voir *Musée des Familles*, t. XXXV, p. 29.

campagne : il sait y mettre une noblesse et une grandeur rares, bien qu'il n'atténue en aucune manière leur rusticité; il comprend la poésie intime des champs, il aime les figures qu'il représente, et dans leurs figures résignées exprime sa sympathie pour eux. Le semage, la moisson, la greffe ne sont-ils pas des actions saintes ayant leur bonté et leur grandeur? Pourquoi des paysans n'auraient-ils pas du style comme des héros? »

En les regardant ces paysans, nous nous sommes souvent demandé quelle action avaient pu exercer sur Millet les romans champêtres de G. Sand. La plume de l'écrivain et le pinceau du grand artiste se sont trempés aux mêmes sources et se sont chargés des mêmes couleurs.

C'est de Barbizon que sortirent tant de toiles que les enchères de l'avenir se disputeront. Le premier grand succès de M. Millet fut *le Semeur*, vendu trente mille francs à M. Dupuy; en 1855, il exposa un *Paysan greffant un arbre;* puis parurent successivement *la Mort et le Bûcheron*, la ***Tondeuse de moutons***, le ***Berger ramenant son troupeau***, ***l'Angelus***, acheté cinquante mille francs par M. Borie, la ***Herse dans les champs*** et tant d'autres productions d'un caractère sévère et profond.

Millet. Dessin de Duvivier.

M. Millet avait rapidement acquis les notions que ne lui avait pas données son éducation première, il lisait beaucoup, et quoique sa parole fût gênée par un défaut de prononciation, lorsque la conversation touchait à l'art, le bégaiement dont il était affecté disparaissait, il s'exprimait facilement avec une rare élévation de sentiments et d'idées. Père excellent, épris du charme de la vie intime, il était doux et bon et portait sur la figure l'expression de cette douceur et de cette bonté. Fortement constitué, et quoique n'ayant jamais commis d'excès, sa santé s'altéra : il y a deux ans, il disait à son médecin : « Docteur, guérissez-moi, je n'ai pas le droit d'être malade, il faut que je vive pour les miens. » Hélas! ce vœu ne fut point exaucé, après deux ans de souffrances il s'éteignit : il était âgé de soixante ans. C'est une perte irréparable pour sa famille, mais il laisse à ses six filles et à ses trois fils le plus noble de tous les héritages, un nom honoré et glorieux. Son fils aîné, qui suit la carrière de son père, a déjà exposé au salon des ***natures mortes*** qui permettent d'espérer qu'il marchera sur les traces de son père : pour y parvenir, il n'aura qu'à méditer ses œuvres et à le prendre pour modèle. J.-J. Rousseau avait adopté pour devise : *Vitam impendere vero*, ce devrait être celle de tous les peintres. Ce fut la devise de Millet.

A. DE FLEURY.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LA VEILLE DU MARIAGE [1].

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMÉLIE, entrant par la gauche.

AMÉLIE.

J'apprends à l'instant votre arrivée, général.

DE MARCY, *se levant, à Maurice.*

Au diable tes confidences, toi! (*A Amélie.*) Me permettez-vous de vous embrasser, ma chère fille? (*Avec affection.*) Aujourd'hui, je puis presque dire : ma fille.

AMÉLIE, *interdite.*

Mais... (*A part.*) Il ignore donc?...

DE MARCY, *à Maurice.*

Vous ne saluez pas votre fiancée, Maurice?

MAURICE, *embarrassé.*

Mademoiselle...

AMÉLIE, *très-froidement.*

Monsieur...

MAURICE, *à part.*

Elle a lu ma lettre!

AMÉLIE, *à M. de Marcy.*

Ma tante vient de rentrer et voudrait vous parler.

DE MARCY.

Je lui aurais déjà serré la main, si mon fils... (*A Maurice.*) Eh bien, qu'as-tu à me dire?

MAURICE, *troublé.*

Moi, rien.

DE MARCY.

Alors, bonjour. (*Il va pour sortir avec Amélie, puis il s'arrête*). Mais, auparavant, je voudrais... je ne sais comment vous dire cela... Je suis maladroit en ces sortes d'affaires. Enfin je serais heureux, moi aussi, de mettre mon cadeau dans la corbeille de la mariée... (*Il tire un écrin de sa poche.*) Et j'ai pensé, Amélie, que vous auriez plaisir à porter ces bijoux qu'autrefois... (*Désignant Maurice.*) portait sa mère.

MAURICE, *à part.*

Quel supplice!

AMÉLIE, *troublée.*

Vous êtes bon, monsieur, mais plus tard, je vous en prie.

DE MARCY, *à part.*

Je le disais bien, je suis un maladroit. J'ai mal choisi mon temps.

AMÉLIE.

Allons, général, venez voir ma tante.

DE MARCY.

Prenez mon bras. (*Au lieu de prendre le bras de M. de Marcy, elle lui offre le sien.*)

AMÉLIE.

Non, pas comme cela, comme ceci. (*De Marcy et Amélie sortent par la gauche.*)

SCÈNE X.

MAURICE, seul, qui a suivi M. de Marcy jusqu'à la porte.

Mais, mon père... (*A part.*) Non, je ne puis lui parler devant M^lle^ Lecomte. (*Il revient sur le devant de la scène.*) Elle même l'a compris... et je lui sais gré d'avoir su nous éviter l'explication qu'il vaut mieux que j'aie avec M^me^ Debray. Que va-t-il se passer entre elle et mon père? M^me^ Debray ne manquera pas de présenter les choses du côté qui me sera le plus favorable, et ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller les rejoindre et d'expliquer mon erreur... Allons! (*Il prend son chapeau et se dirige vers la porte de gauche. Il s'arrête et revient sur ses pas.*) Non, il m'en coûte horriblement d'affronter les premiers regards de la tante. C'est absurde, puisque c'est involontairement que je leur ai adressé... Quelle heure est-il? (*Il regarde à sa montre.*) Midi moins cinq minutes... A midi juste, j'entrerai... On vient; allons, du courage! (*Dominique entre.*) Ah! ce n'est que Dominique.

SCÈNE XI.

DOMINIQUE, MAURICE.

DOMINIQUE, *entrant avec des papiers qu'il va placer sur la table à droite.*

Ces papiers à leur place. Cette table ici... Un beau jour que celui-ci. (*Silence de Maurice. — Reprenant avec intention.*) Un bien beau jour, monsieur Maurice?

MAURICE.

Magnifique; un soleil superbe!

DOMINIQUE.

Oh! je ne l'entends pas comme ça! (*Moment de silence. Il s'approche de Maurice avec émotion.*) N'est-ce pas, monsieur, que vous l'aimerez bien?

MAURICE.

Mais, monsieur Dominique...

DOMINIQUE.

Oh! excusez-moi, mais madame et mademoiselle sont si bonnes avec moi, que je me crois presque de la famille et que je me mêle toujours de ce qui ne me regarde pas.

MAURICE, *à part.*

Allons, le supplice continue.

DOMINIQUE.

Je voulais seulement dire à monsieur Maurice que c'est un trésor que cette enfant-là... Quand on l'a vue toute petite, comme je l'ai vue, monsieur... Je ne fais qu'un reproche à mademoiselle...

MAURICE.

En vérité!

DOMINIQUE.

Je la trouve trop timide avec monsieur Maurice.

MAURICE.

Hein?

DOMINIQUE.

Et je le lui disais hier encore : Mademoiselle, je vous trouve trop timide avec M. Maurice... Après ça, vous ne l'encouragez peut-être pas assez, monsieur.

MAURICE.

Ah ça! mais...

DOMINIQUE.

Avec moi, mademoiselle est pleine d'enjouement et de familiarité.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

MAURICE.

Je vous remercie de vos conseils, monsieur Dominique.

DOMINIQUE.

Il n'y a pas de quoi, monsieur. Ce que je veux, moi, c'est le bonheur de notre chère demoiselle. Elle a tant besoin qu'on l'aime!... Un chagrin venant de vous la tuerait d'abord.

MAURICE.

Mais...

DOMINIQUE.

Elle vous aime déjà tant!

MAURICE, *à part.*

Elle m'aime!

DOMINIQUE.

Dame! quand monsieur Maurice est là, elle se garderait bien de le laisser voir. Toutes les femmes sont comme cela. La mienne n'était pas autrement quand... (*La porte de gauche s'ouvre, de Marcy et Mme Debray entrent.*)

MAURICE.

Silence! (*Dominique sort.*)

SCÈNE XII.

MAURICE, DE MARCY, MADAME DEBRAY.

DE MARCY, *à Maurice, avec une colère contenue.*

Je connais votre conduite, monsieur.

MAURICE.

Mon père!

DE MARCY.

Plus tard, nous nous expliquerons. En ce moment, voici ce que j'exige de vous, si toutefois j'ai conservé quelque autorité sur mon fils.

MAURICE.

Parlez.

DE MARCY.

La famille, les amis de Mlle Lecomte vont se réunir tout à l'heure pour assister à la signature de votre contrat de mariage. Or il importe que le scandale d'une rupture... car votre mariage est rompu, monsieur... ne retombe pas sur l'innocente victime de vos indignes procédés.

MAURICE.

Mon père, une erreur que je déplore le premier...

DE MARCY, *l'interrompant.*

Taisez-vous!... J'entends donc, je veux que la cérémonie ait lieu, que vous signiez, que nous signions tous les deux ce contrat comme y consentant pleinement. Mais, rassurez-vous... c'est votre fiancée qui refusera votre nom... Cette comédie achevée, vous serez donc libre. Seulement, vous aurez offert à Mlle Lecomte la seule réparation qu'il soit en votre pouvoir de lui donner, et le monde, trompé peut-être par ce double mensonge, fera sur vous tel commentaire que bon lui semblera, mais il épargnera une noble enfant, dont la réputation doit rester pure comme elle-même.

MAURICE.

Vous serez obéi, mon père!... Souffrez seulement que je vous explique...

DE MARCY, *avec éclat.*

Il n'est pas d'explication possible d'un pareil acte, monsieur.

MADAME DEBRAY.

Général!

MAURICE, *à madame Debray.*

Ah! madame! qu'avez-vous donc dit à mon père?...

MADAME DEBRAY, *froidement.*

Je lui ai remis votre lettre, monsieur.

DE MARCY, *à Maurice.*

Oh! nous la relirons ensemble, mais plus tard, plus tard... Venez, madame... (*Ils sortent par la droite.*)

SCÈNE XIII.

MAURICE, puis AMÉLIE, venant par la droite.

MAURICE, *après un instant de silence.*

Ah! que je voudrais être déjà en Espagne!... (*Amélie entre.*) Mademoiselle Amélie! (*Haut.*) Ne m'en veuillez pas d'une rencontre.

AMÉLIE.

Pardon, monsieur, c'est moi qui vous cherchais. Votre père exige de vous...

MAURICE.

Une chose toute naturelle.

AMÉLIE.

Ah! vous trouvez aussi?... Cette comédie n'est cependant guère de mon goût, et c'est bien malgré moi, je vous jure, que j'y ai consenti. Dieu m'est témoin que j'eusse préféré dire les choses comme elles sont. Il est si facile de dire la vérité! Seulement, je vous aurais demandé — c'était, je pense, mon droit — la raison d'un changement si subit, les motifs qui vous ont fait écrire une lettre...

MAURICE.

Mademoiselle, si je vous disais que cette lettre, écrite à un camarade dans un instant de folie, me semble inexplicable à moi-même, vous seriez en droit de douter de mes paroles. Je n'essayerai donc pas de me disculper. Mais ce que je vous supplie de croire, c'est que les motifs qui l'ont dictée me sont tout personnels. — C'est de moi-même, de moi seul, que j'ai douté au dernier moment.

AMÉLIE.

Je ne vous comprends pas bien.

MAURICE.

Je ne me suis pas senti à la hauteur de la responsabilité, de la dignité... Le mariage est une dignité, et le titre d'époux, en nous imposant de graves devoirs... de graves devoirs, engage la conscience d'un honnête homme... (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis. (*Haut.*) Votre fierté, légitime, n'a donc point à s'inquiéter d'une lettre qui ne peut atteindre que moi.

AMÉLIE.

Je veux vous croire, monsieur, et je ne vous demanderai aucune autre explication. Je regrette seulement que vous ayez tant tardé à vous rendre compte de vos propres sentiments; je regrette surtout que, ces sentiments une fois connus, vous n'ayez pas eu plus de confiance en moi.

MAURICE.

Que voulez-vous dire?

AMÉLIE.

Avouez, monsieur, qu'au lieu de prendre un parti... héroïque, celui d'accepter un mariage que vous considériez comme un suicide...

MAURICE.

Mademoiselle!

AMÉLIE.

C'est écrit... Avouez qu'il eût été plus courageux peut-être, plus loyal à coup sûr, de venir vous expli-

quer franchement avec ma tante et moi. Fort heureusement, le hasard a parlé pour vous, et arrêté des projets qui allaient faire le malheur de votre vie.

MAURICE.

Mademoiselle !

AMÉLIE.

Le mien aussi, monsieur. Il ne nous reste plus qu'à prendre cette journée en patience, et à accepter, pour quelques heures encore, la situation qui nous est faite... Au revoir donc, monsieur ! (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE XIV.

MAURICE, puis GASTON.

MAURICE, *très-agité.*

Ai-je bien entendu ? Est-ce là cette jeune fille, hier encore si réservée, si contrainte, et qui se révèle tout à coup avec cette dignité ?...

GASTON, *entrant par le fond.*

Eh bien, où en sommes-nous? (*Remarquant l'agitation de Maurice.*) Mais qu'as-tu donc? Ton visage est bouleversé.

MAURICE.

Mon ami, en écrivant la lettre qui rompt mon mariage avec M^{lle} Amélie, j'ai insulté la plus noble des femmes, et...

GASTON, *l'interrompant.*

Et te voilà au désespoir. Que c'est naturel!... Si ton mariage avait eu lieu, tu aurais la mort dans l'âme ! Il est rompu, te voilà désolé... Mon Dieu ! que c'est nature !

MAURICE.

Gaston !

GASTON.

L'homme est un animal ondoyant et divers, a dit Montaigne.

MAURICE, *impatienté.*

Tu vois bien que je ne suis pas d'humeur à plaisanter...

GASTON.

Alors, soyons sérieux. Que veux-tu faire ?

MAURICE.

Eh! je l'ignore... Je voudrais donner à M^{lle} Amélie je ne sais quelle satisfaction. Et, vois pourtant : tout à l'heure elle était là, je pouvais tenter de me justifier, et je n'ai rien su dire... j'ai balbutié des phrases incohérentes.

GASTON.

Voilà qui est encore dans la nature! Moi, je ne trouve jamais le mot triomphant d'une discussion que lorsque mon adversaire est parti.

MAURICE.

Il était cependant si aisé de lui dire : Mademoiselle, la lettre que j'adressais à mon ami n'avait pas le sens commun; mais je me mariais sans avoir eu le temps de vous connaître, de vous apprécier, et le mariage me faisait peur. (*Emporté par sa pensée, il interpelle la porte par laquelle Amélie vient de sortir.*) Ah! vous ne comprenez pas cela, vous qui ne voyez dans la vie que les devoirs qu'elle comporte ; mais nous valons moins que vous, nous autres !

GASTON, *à part.*

Très-bien !

MAURICE.

Dans notre jeunesse étourdie, nous en avons trop souvent oublié les côtés sérieux ; si bien qu'à l'heure décisive où il nous faut accepter une existence nouvelle et mieux remplie, nous nous troublons, nous hésitons, nous sommes pris d'épouvante en face de notre bonheur même.

GASTON.

Admirable, mon cher, admirable !

MAURICE.

A qui diable en as-tu ?

GASTON.

Parle toujours, je prends des notes.

MAURICE.

Encore tes éternelles plaisanteries!

GASTON.

Je plaisante si peu, que je suis prêt à porter tes excuses à M^{lle} Lecomte.

MAURICE.

Toi, Gaston?

GASTON.

Moi Gaston; je connais ta fiancée, M^{lle} Amélie Lecomte, n'est-il pas vrai?

MAURICE.

Sans doute.

GASTON.

Je viens d'apprendre son nom, que tu ne m'avais même pas donné dans ton laconique billet d'invitation.

MAURICE.

Allons donc !

GASTON.

Parole d'honneur. Eh bien, M^{lle} Lecomte n'est pas une étrangère pour moi. Elle était l'amie intime de ma sœur au couvent des Oiseaux. Tu vois que je suis en situation de lui parler.

MAURICE.

Mais que veux-tu dire? que veux-tu faire?

GASTON.

Je veux... (*Il prend le chapeau de Maurice et le lui donne.*) que tu prennes ton chapeau, que tu ailles arpenter le parc...

MAURICE, *surpris.*

Comment!

GASTON.

En long ou en large, cela m'est égal, et que tu me laisses agir comme bon me semblera. (*Il sonne, puis il tire une carte de sa poche et écrit.*)

MAURICE.

Tu écris ?

GASTON.

Je demande à M^{lle} Amélie la permission de lui donner des nouvelles de ma sœur. (*A Dominique qui entre.*) Veuillez remettre cette carte à M^{lle} Lecomte. (*Dominique prend la carte et sort.*)

MAURICE.

Ah! merci..., mon ami. Si tu savais quel intérêt étrange je porte à M^{lle} Amélie depuis l'insulte même que je lui ai faite !...

GASTON.

Réaction naturelle d'une conscience délicate.

MAURICE.

Autre chose encore.

GASTON.

(*Bruit extérieur.*) Ecoute... (*Il s'approche de la porte de gauche.*) On vient de ce côté; c'est M^{lle} Lecomte, sans doute. Laisse-moi seul avec elle.

MAURICE.

Dis-lui bien...

GASTON.

Laisse-moi à mon inspiration, et va-t'en. (*Il le conduit vers la porte du fond. — Maurice sort.*)

SCÈNE XV.

GASTON, seul, puis AMÉLIE.

GASTON.

N'importe, pour un ennemi du mariage, il faut avouer que je me suis chargé d'une étrange mission.

AMÉLIE *entre par la gauche; elle tient la carte de Gaston à la main.*

Monsieur Gaston Favenay?

GASTON, *saluant.*

Oui, mademoiselle.

AMÉLIE.

Et vous venez de la part de votre sœur?

GASTON.

Pas précisément, mademoiselle; si je me suis servi de son nom, c'est que je le savais tout-puissant auprès de vous, et vous voyez que je ne me suis pas trompé.

AMÉLIE, *surprise.*

Mais alors?

GASTON.

Je suis arrivé ce matin même à Villiers pour assister au contrat de mariage de mon ami M. Maurice de Marcy.

AMÉLIE, *froidement.*

Ah!

GASTON.

Lorsque j'ai appris, de sa bouche même, que ce mariage était rompu.

AMÉLIE.

Croyez-moi donc, monsieur, laissons là M. de Marcy, et parlons de votre chère sœur.

GASTON.

De grâce, mademoiselle, permettez-moi d'insister; veuillez croire surtout aux sentiments de vive sympathie qui me commandent la démarche que je viens faire auprès de vous.

AMÉLIE, *résignée.*

Je vous écoute.

GASTON; *il la prie de s'asseoir.*

Je vous remercie. (*A part.*) Elle est fort bien. (*Haut.*) Et maintenant, me voilà plus à l'aise pour vous parler de M. de Marcy, le plus ancien, le meilleur de mes amis... Oh! j'avoue d'abord que le meilleur de mes amis m'a adressé, ou plutôt vous a adressé, par une erreur fatale, une lettre insensée; mais il est moins coupable que les apparences ne semblent le prouver. Il se mariait sans avoir eu le temps de vous connaître, et le mariage l'effrayait.

AMÉLIE.

Plaît-il?

GASTON, *prenant l'intonation de Maurice.*

Ah! vous ne concevez pas cela, vous qui prenez la vie au sérieux; mais nous valons moins que vous, nous autres. Dans notre folle jeunesse, nous avons trop souvent oublié les graves devoirs qui seuls vous intéressent; si bien qu'à l'heure où il nous faut accepter une existence nouvelle et moins frivole... et moins frivole... nous hésitons; notre bonheur même nous trouble et nous fait peur. (*Au public.*) Je change les mots, mais le sens y est.

AMÉLIE, *souriant.*

Mais savez-vous que c'est un cours de haute philosophie que vous me faites là?

GASTON.

Peut-être bien!... Tenez, mademoiselle, voulez-vous savoir ce qui serait arrivé si la lettre de Maurice m'était parvenue au lieu de tomber entre vos mains?

AMÉLIE.

Mais il serait arrivé une chose déplorable: notre mariage aurait eu lieu, et nous aurions été les époux les plus malheureux du monde.

GASTON.

Ne croyez pas cela! Il serait arrivé qu'au bout de trois jours Maurice entrait chez moi pour me dire: Déchire, brûle, anéantis ma lettre. Ma femme est charmante, et je suis le plus heureux des maris.

AMÉLIE.

Permettez-moi de mettre en doute...

GASTON.

Faut-il vous raconter les regrets, le désespoir de mon malheureux ami? Faut-il vous parler de ses sentiments pour vous?

AMÉLIE, *troublée.*

Ses sentiments!...

GASTON.

De la profonde estime qu'il vous porte?

AMÉLIE, *froidement.*

De l'estime?

GASTON.

Vous dirai-je?...

L'avocat du mariage, scène XV. Dessin de Gilbert.

AMÉLIE.

N'ajoutez rien de plus... Je comprends. Oui, M. de Marcy a l'âme généreuse, et serait prêt, je le vois, à réparer l'offense qu'il m'a faite, même au prix de sa liberté. Mais il m'accordera peut-être quelque fierté aussi, et cette fierté, monsieur, m'interdit d'accepter un pareil sacrifice.

GASTON.

Oh! je vous jure que vous interprétez mal ma pensée.

AMÉLIE.

Assez, de grâce! insister davantage serait me blesser... (*Avec gravité.*) A mon tour, monsieur Favenay, laissez-moi vous dire que les événements qui viennent de se passer, en me donnant une précoce expérience, m'ont laissé je ne sais quel découragement, que je ne saurais surmonter pour reprendre des projets désormais impossibles! C'est même là, croyez-moi, le reproche le plus grave que j'adresse à votre ami. M. Mau-

rice ne m'a pas seulement offensée, il m'a atteinte dans ma foi à la vie, au bien, au bonheur; il m'a troublée dans mes plus chères croyances.

GASTON, *à part.*

Pauvre enfant!

AMÉLIE.

Le temps, sans doute, aurait amené cette science amère que chacun, dit-on, doit acquérir. Mais cette œuvre des années eût été graduelle et peut-être insensible. Votre ami a pris moins de ménagements pour me corriger de mes illusions.

GASTON, *à part.*

Mais elle est charmante!

AMÉLIE.

Dieu sait cependant que j'entrais dans la vie en toute confiance. Dieu sait aussi que je voyais dans le mariage, non pas un roman (je ne suis pas romanesque), mais un idéal qu'il ne me semblait pas impossible d'atteindre. Cette confiance qu'ont deux amis l'un dans l'autre, et qui s'accroît par les épreuves mêmes qu'ils traversent, dans leur commune destinée; surtout cette affection profonde, inaltérable, pleine de bonne volonté réciproque et de mutuelle indulgence, tels étaient les sentiments que je demandais au mariage, tel était le rêve que je croyais réalisable. Encore une fois, je me trompais.

GASTON, *avec enthousiasme.*

Ah! ne pensez pas cela. Gardez, gardez précieusement votre sainte confiance. C'est elle qui est la vérité! C'est notre scepticisme qui est le mensonge!

La vengeance d'Amélie. Dessin de Gilbert.

AMÉLIE.

Vous voyez, cependant...

GASTON.

Je vous jure qu'il est encore des cœurs capables de comprendre, d'admirer l'âme la plus pure...

AMÉLIE.

Vous dites, monsieur?

GASTON.

Je dis que ma sœur avait mille fois raison quand, dernièrement encore, elle glorifiait le mariage, quand elle voulait, malgré mes résistances, car je résistais, j'avais la folie de résister... Mais aujourd'hui, je lui dirais : Ma chère sœur... Parce qu'il arrive des circonstances dans la vie... Quand on rencontre tout à coup... Vous comprenez.

AMÉLIE.

Pas du tout.

GASTON.

C'est juste; vous ne pouvez pas comprendre.

AMÉLIE.

Veuillez vous expliquer.

GASTON, *changeant de ton.*

Oh! non, rien, ne me demandez rien en ce moment. Laissez-moi proclamer seulement que la vertu a d'étranges et subites séductions. Laissez-moi plaindre surtout mon pauvre Maurice.

AMÉLIE.

Encore... Votre amitié a des retours, involontaires, je veux le croire, mais qu'une plus longue présence de ma part semblerait encourager. Permettez donc que je

me retire, monsieur, en emportant le souvenir de quelques instants passés dans la compagnie d'un homme loyal, d'un excellent ami. (*Elle lui tend la main, Gaston la serre avec respect.*)

SCÈNE XVI.

GASTON, *seul.*

Ah! l'adorable enfant! Décidément, le mariage a du bon quand on rencontre sur sa route... Le mariage est la base des sociétés, d'abord. C'est une institution qui vit depuis le commencement du monde, et que nos pères n'ont pas encore trouvé le moyen de remplacer, comme dit le général!... Il est plein de sens, le général.

SCÈNE XVII.

MAURICE, GASTON.

MAURICE, *à part.*

Il est seul!

GASTON, *sans faire attention à Maurice, qui essaye vainement de parler.*

Le célibataire, après tout, n'a qu'une existence incomplète, une vie qui boite. Il ne pense que d'un côté du cerveau, n'aime... que d'un côté du cœur, et du mauvais, encore!

MAURICE.

Elle me pardonne?

GASTON, *suivant son idée.*

Mais le mal, mon cher, c'est que notre génération semble avoir mis cette vérité en oubli... Elle ne sait ce qu'elle veut, notre génération.

MAURICE.

D'accord, mais...

GASTON, *même jeu.*

C'est que moi, tout le premier... Eh bien, tu vas sourire; mais, malgré mes principes anticonjugaux, bien souvent au bal, oui, au bal, je me suis surpris, triste et comme mécontent de moi-même, en face de ces mères dévouées, qui viennent héroïquement subir une nuit sans sommeil, six heures d'immobilité sur une banquette mal rembourrée, et 40 degrés de chaleur, dans l'unique espoir de marier leur fille. Involontairement entraîné, j'allais saluer la pauvre mère avec plus de respect que de coutume, je m'informais de sa santé avec intérêt... et puis, l'habitude, la lâcheté reprenaient le dessus, et, dans mon égoïsme poli, j'invitais sa fille pour la valse prochaine, mais je ne la demandais pas en mariage.

MAURICE.

Pardon, mais il ne s'agit de rien de tout cela... Tu as vu M^lle^ Lecomte, tu lui as parlé.

GASTON.

Ah! oui... j'oubliais, Maurice! Tout est fini entre vous.

MAURICE.

Comment!

GASTON.

Je crois pourtant avoir chaleureusement plaidé ta cause. Mais M^lle^ Amélie a été inexorable.

MAURICE, *s'asseyant découragé.*

Ah!

GASTON.

Oui. Console-toi cependant : si je n'ai pas réussi dans ma tentative, j'ai du moins conçu un projet, une espérance... Mon ami, je veux réparer tes torts.

MAURICE.

Plaît-il?

GASTON.

J'ai trouvé M^lle^ Lecomte mille fois au-dessus de l'éloge que tu m'en avais fait, et, puisqu'elle est perdue pour toi, je suis décidé à demander sa main.

MAURICE, *se levant.*

Toi!

GASTON.

Ah! pas aujourd'hui, mais plus tard, bien plus tard... dans quinze jours, quand le souvenir de cette pénible journée sera effacé de son esprit.

MAURICE.

Tu ferais cela, toi?

GASTON.

Je te le promets. Ne me remercie pas, elle est adorable! et je sens que je la rendrai heureuse, plus heureuse peut-être que tu ne l'eusses fait toi-même.

MAURICE, *froidement.*

C'est une plaisanterie!

GASTON.

Tu es doué de solides vertus, Maurice, qui constituent la valeur essentielle d'un honnête homme; mais, en y réfléchissant plus mûrement... eh bien! tu étais peut-être dans le vrai lorsque, ce matin, tu te déclarais impropre au mariage.

MAURICE.

Comment! je me déclarais impropre?

GASTON.

Oui, le célibat, disais-tu, convient seul à certains tempéraments... et il est certain que ton caractère est indépendant, vif, fantasque même. Bref, tu as une quantité de petits défauts qui, sans importance dans la libre existence que tu mènes, auraient eu plus de gravité dans la vie à deux.

MAURICE.

Parbleu! si j'ai une quantité de petits défauts, tu te rattrapes sur la qualité, mon cher! Je ne t'en connais qu'un, mais il vaut à lui seul tous ceux dont tu me gratifies si libéralement.

GASTON, *avec bonhomie.*

Lequel, mon bon ami?

MAURICE.

Lequel!... mais tu es un abominable libertin, monsieur l'ingénu! Mais il n'est bruit partout que du scandale de ta conduite!.. mais tu portes jusque dans tes poches les preuves écrites de tes débordements.

GASTON.

Va! le mariage me corrigera.

MAURICE.

Encore! Cette plaisanterie s'est assez prolongée.

GASTON.

Je t'assure que je n'ai jamais été moins plaisant.

MAURICE, *s'animant.*

Ainsi, c'est très-sérieusement que tu penses à épouser M^lle^ Lecomte?

GASTON.

Très-sérieusement.

MAURICE.

Et c'est à moi que tu viens faire tes confidences! Mais tu n'as donc pas deviné que je l'aime, malheureux?

GASTON.

Toi?

MAURICE.

Mais tu n'as donc pas vu?...

GASTON.

Comment aurais-je pu voir, dans ton cœur indifférent ce matin, cet amour dont tu n'as seulement pas prononcé le nom? J'en appelle à ta bonne foi : m'as-tu dit un mot de cette passion subite? Tu m'as parlé bien haut de regrets, de réparation...

MAURICE.

D'accord; mais, à présent que tu connais mon secret, tu vas renoncer à tes desseins, j'imagine?

GASTON.

Permets...

MAURICE.

Quoi! tu prétendrais m'enlever ma fiancée? J'aurais invité à mon mariage mon meilleur ami, un ami de quinze ans, pour qu'il vînt me supplanter dans le cœur de la femme que j'aime!

GASTON.

Maurice, voilà une mauvaise parole, et que tu regretteras bien certainement.

MAURICE, *sans l'entendre.*

Ah! je m'explique maintenant l'insuccès de tes bons offices. Il n'est pire avocat que celui qui veut perdre sa cause.

GASTON.

Mais tais-toi donc!

MAURICE, *très-exalté.*

Oui, c'est grâce à toi, qui m'as détruit dans l'esprit de cette jeune fille, que je la perds à jamais. Seulement, je prétends que la ruine de mon bonheur ne serve pas de piédestal au tien, et je te défends de l'épouser.

GASTON.

Ah! c'en est trop! Et moi, je te déclare que, dès demain, elle recevra ma demande.

MAURICE, *menaçant.*

Malheureux! (*Amélie entre par le fond sans être vue.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, AMÉLIE, inaperçue.

AMÉLIE, *à part.*

Quel est ce bruit?

GASTON, *froidement.*

Pas un mot de plus.

MAURICE.

Une provocation! Parbleu! j'aime mieux cela!

GASTON.

Tiens, tu es fou!... Il est clair que, si tu aimes M^lle^ Lecomte, je ne serai jamais ton rival.

MAURICE, *tombant comme anéanti dans un fauteuil.*

Pardonne-moi, Gaston : j'avais le délire; j'ai rêvé trahison, vengeance, je ne sais plus... Eh bien, oui, je l'aime! Je l'aime éperdûment!

AMÉLIE, *vivement.*

O mon Dieu!

GASTON.

Qui est là? (*Apercevant Amélie.*) Maurice, regarde.

MAURICE, *se levant.*

Vous, mademoiselle, vous! De grâce, daignez m'entendre.

AMÉLIE, *très-troublée.*

Il me semble, monsieur, que nous n'avons plus rien à nous dire.

MAURICE.

Ah! rassurez-vous, je ne vous adresserai ni prières ni supplications inutiles; nos destinées sont à jamais séparées, je le sais, et l'heure qui s'écoule est la dernière, sans doute, où je vous verrai. Laissez-moi donc vous demander ardemment pardon de l'insulte que je vous ai faite; laissez-moi vous dire... (*En ce moment la porte du fond s'ouvre.*)

AMÉLIE.

On vient de ce côté, monsieur.

SCÈNE XIX.

MAURICE, GASTON, MADAME DEBRAY, DE MARCY, AMÉLIE, LE NOTAIRE, DOMINIQUE, INVITÉS.

MADAME DEBRAY, *aux invités.*

Veuillez entrer, messieurs. (*Le notaire s'assied près de la table.*)

GASTON.

Ah çà! que va-t-il se passer? Je ne comprends plus, moi!

MAURICE, *bas à Gaston, avec désespoir.*

Tout est fini, Gaston!

DE MARCY, *au notaire.*

Monsieur, toutes les clauses du contrat sont depuis longtemps arrêtées; nous n'avons plus, je pense, qu'à le signer.

LE NOTAIRE.

Oui, général. (*Il présente une plume à M. de Marcy, qui la donne à Maurice.*)

DE MARCY.

Signez, Maurice... (*Maurice signe et rend la plume à son père, qui la présente à Amélie.*) A vous, mademoiselle... (*Amélie s'approche lentement de la table sur laquelle est déposé le contrat, et le signe.*)

MAURICE.

Ah! mon Dieu! (*Il se jette dans les bras de M. de Marcy.*) Mon père! (*Gaston vient lui serrer la main.*) Gaston!

MADAME DEBRAY, *bas à Amélie.*

Qu'as-tu fait, malheureuse enfant?

AMÉLIE, *timidement.*

J'ai signé, ma tante.

MADAME DEBRAY.

Mais ce n'est pas là ce dont nous étions convenus!...

AMÉLIE.

Ma bonne tante, je vous assure que M. Maurice vaut mieux que nous ne pensions!... Et puis...

MADAME DEBRAY.

Et puis quoi?...

AMÉLIE.

Il m'aime!

MAURICE, *qui s'est approché d'Amélie et lui a pris la main.*

Vous êtes un ange!

GASTON, *avec une émotion comique.*

Très-gentil! très-gentil! (*Bas, à M. de Marcy.*) Ne m'avez-vous pas offert de me trouver une femme, général?

DE MARCY.

Ah bah!...

GASTON.

Le mariage est la plus belle des institutions.

E. VERCONSIN.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE[1].

XII. — L'ÉVASION.

Amour sacré de la liberté, inspire-moi !...

Fuir était devenu un vrai cauchemar la nuit, une idée fixe le jour. Fuir... mais comment ?

Je tournais dans ma prison de cristal comme pour y chercher une issue, alors que je savais mieux que personne qu'elle était hermétiquement close.

La réflexion vint avec la fatigue des jambes. Que faut-il pour fuir? Sortir. Pour sortir? Etre à portée d'enjamber le bord du compotier. Pour être à portée du bord? Il faut y monter. Pour y monter? Il faut se construire une échelle ou un chemin... Je le construirai !

Une fois ma résolution prise, je travaillai avec cette ardeur patiente, cette ténacité contenue qui font la force du prisonnier. Je ne pouvais plus, raisonnablement, compter sur un oubli, sur une inadvertance semblable à celle qui m'avait permis, sur le vaisseau, de ne pas mourir de faim. On n'a pas deux fois une pareille chance ! Et, d'ailleurs, le capitaine dans une de ses visites à bord avait examiné son compotier pour s'assurer de mon identité et, ayant trouvé le couvercle mal fermé, avait tout deviné.

Pour éviter une seconde escapade, toutes les fois qu'il ouvrait la porte pour me donner des provisions, il prenait bien soin de remettre le couvercle dans sa rainure. Comment donc faire ?

Je ne pouvais lui échapper que par surprise, au moment où il enlèverait le couvercle. Mais, évidemment, il fallait, avant tout, lui donner confiance.

A partir de ce moment, je fus résolu. Tout ce que je pus rassembler de débris de fruits, de sable, fut par moi soigneusement cimenté, attaché l'un à l'autre. J'eus bien du mal. Je n'étais pas fait pour cette besogne d'esclave, moi, un soldat ! Mais la nécessité a courbé d'aussi grands cœurs que le mien sous son joug ! Cette pensée me soutenait ; aussi, je travaillais avec courage. Urbain semblait marcher au-devant de mes désirs, en m'apportant certaines noix du pays dont les fruits me causaient un grand plaisir. Les coquilles s'accumulaient dans ma prison : le capitaine, un jour, voulut en retirer une partie. Je m'y attendais. Il vit qu'elles étaient cimentées entre elles, cela l'intrigua longtemps ; il chercha à comprendre quel était mon but, puis, curieux de voir ce que je ferais, il referma le bocal d'un air satisfait.

Je respirai allégrement... De ce jour j'entrevis la délivrance !...

Peu à peu mon échelle s'élevait sous la forme d'une sorte de talus très-abrupt et rempli de cavités, ménagées avec beaucoup de soin par moi, pour former des marches ou échelons. J'atteignis bientôt les bords du vase, et déjà j'avais monté et descendu plusieurs fois mon escalier par la courbe choisie... J'étais sûr de ne pas me tromper.

Ce n'était pas tout encore. Il fallait inspirer au bon Urbain la sécurité la plus absolue. Pour cela, toutes les fois qu'il approchait de ma table, je sortais ostensiblement de ma fortification et m'avançais vers lui sur un endroit saillant, où je demeurais absolument immobile. L'excellent homme crut bientôt que je venais ainsi au-devant de lui par amitié, il me comblait de friandises. Moi, je mangeais le moins possible pour ne pas m'alourdir, j'avais besoin de toute mon énergie.

Un matin je me crus assez sûr de moi-même pour tenter une dernière et suprême épreuve : voir la porte ouverte et ne pas fuir !

Il me fallait rendre mon maître absolument confiant. Il enleva le couvercle et fut un peu étonné de me trouver immobile tout en haut de ma construction, au bord du verre. Un moment il fut sur le point de replacer précipitamment le couvercle, mais je ne bougeai point... il reprit confiance.

Urbain me donna du sucre, un peu de miel dans une coquille de noix, quelques fibres de viande, puis il referma le couvercle.

Pendant ce temps, jouant toujours mon rôle, je ne me hâtai point de quitter mon poste au bord du verre, pour bien montrer à mon geôlier que tout endroit m'était indifférent, et que l'amitié seule me retiendrait bien près de lui. Il le crut... Deux fois, trois fois, il me trouva au faîte de mon rocher factice et laissa longtemps le couvercle sur la table, tandis qu'il me contemplait et s'efforçait de comprendre quel pouvait avoir été le but de ces travaux gigantesques.

A travers les parois transparentes de ma prison, j'avais soigneusement étudié la topographie des alentours, car désormais elle était d'une haute importance pour la réussite de mon projet. Au moment où je tomberai en m'élançant du haut de la tour, Urbain portera précipitamment la main vers moi pour me reprendre, c'est évident... Si je ne suis pas mort ou blessé, il faut déjouer ce premier danger. Je ne puis le faire qu'en me jetant brusquement derrière le pied du compotier. Urbain ne me poursuivra pas de la main gauche, il ne sait pas s'en servir... On dirait que c'est la mode, chez les hommes, de sacrifier une main et presque tout un côté du corps par immobilisation !... Ah ! si mon geôlier venait toujours m'ouvrir en se plaçant du même côté de la table, j'aurais construit mon promontoire à sa gauche ; mais il vient tantôt — comme il le dit — à tribord, tantôt à bâbord. Enfin, s'il vient par tribord, je suis à sa gauche, le bocal le gêne pour me saisir... j'ai des chances.

Une fois manqué, je me cache.

Où ?... Je n'en sais rien, mais quelque part, n'importe où... Il faut que je disparaisse, ne fût-ce que cinq minutes... Il faut qu'Urbain me perde de vue, puis, tout à coup, je repartirai au grand galop dans la direction de la fenêtre, à ma droite, gagnant la porte, qu'il laisse ordinairement ouverte. De là, l'escalier ; de là... O bonheur ! je suis sauvé !

Tout se passa comme je l'avais prévu.

Mon cher capitaine y aida de tout son pouvoir en m'abordant à tribord. Je lui glissai comme un éclair

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

entre les doigts, qu'il avança beaucoup trop tard. J'avais eu le temps de reprendre mes sens après une terrible chute... Pas de membres cassés, des contusions douloureuses seulement. Sans perdre un instant, je me traînai sous des bibelots qui formaient un fouillis sur son bureau. Là, je compris immédiatement que j'étais presque en sûreté.

Tandis qu'il déplaçait tous ces objets avec précaution, l'un après l'autre, de peur de me blesser, je me reposai, je repris des forces et, m'esquivant derrière les objets, j'arrivai au bord de la table sans qu'il m'eût aperçu... il regardait ailleurs... et moi, je ne faisais aucun bruit. Je gagnai le sol par un pied de la table.

J'étais dans l'escalier, qu'il cherchait encore sur son bureau. O bonheur ineffable, j'étais libre !...

J'avais une telle peur d'être repris que, d'une traite, je sortis même du jardin, me jetant dans la campagne, et entrai dans un bois voisin.

Ce bois, je l'ai appris depuis, n'était que l'entrée d'une véritable forêt vierge s'étendant à des distances énormes dans l'intérieur du pays. J'aurais pu y marcher des années sans jamais en trouver la fin.

J'ai bien vu des pays, mais jamais, depuis ce jour, je ne me suis trouvé au milieu d'une telle quantité d'espèces de mes semblables ! Il en grouillait de tous côtés, et toutes n'étaient point d'une rencontre agréable. Comme je ne suis pas moi-même très-patient, je me rappelai mon surnom d'*Hercule*, et distribuai à droite et à gauche quelques coups de dent bien appliqués qui me valurent un repos relatif.

Ce qui me surprenait au plus haut point, c'était la grosseur de fruits singuliers que semblaient produire certains buissons évidemment trop faibles pour les supporter sur une de leurs branches. De deux choses l'une : ou il fallait que ce fruit globulaire fût d'une excessive légèreté, ou il devait être supporté par plusieurs branches à la fois. J'étais arrêté, le nez en l'air, cherchant à me rendre compte de cette bizarrerie, quand une voix retentit à côté de moi et me dit :

— Camarade, vous bayez aux corneilles ? Faites attention, ce n'est pas sain dans ce pays-ci.

Je tournai les yeux vers mon avertisseur charitable : c'était une fourmi comme moi, mais armée de deux épines pointues, relevées, qui lui donnaient une singulière figure.

— Merci, camarade, lui dis-je.

— Que regardez-vous aussi attentivement là-haut ?

— Ces fruits singuliers qui pendent.

— Ça, des fruits ?... Vous êtes donc étranger à ce pays, que vous ne connaissez pas les nids de plusieurs de nos pareilles ?

— Oui, je vous l'avoue. Je suis né bien loin d'ici.

— Bah !... Vous avez l'air d'une bonne créature... Venez avec moi, je vous présenterai à mes amis, et, du moins pour cette nuit, vous ne manquerez pas de gîte, ce qui est dangereux, croyez-moi, dans les forêts vierges.

— Merci, cousine... Par où passe-t-on ?

— Suivez-moi, et faites attention de ne pas vous casser le cou !

Elle marcha devant moi dans un sentier à peine frayé et se dirigea vers un buisson sous lequel elle passa ; puis, trouvant un pied de liane inclinée et à écorce rugueuse, elle s'avança là-dessus avec autant de confiance que si elle eût marché sur un pont solide, tandis que la liane se balançait sous nos pieds comme une escarpolette. Je la suivais de mon mieux, mais à distance, car j'avais toujours peur, quand elle se retournait brusquement pour me parler ou voir si je venais, de recevoir ses épines dans les flancs.

Nous montâmes ainsi à une hauteur effrayante : au moins à cinq mètres du sol. Ce beau chemin nous amena à la porte d'un de ces nids que, d'en bas, je prenais pour des fruits, et qui étaient des globes composés avec les filaments soyeux enveloppant le péricarpe des fruits du cotonnier, un bel arbre que les savants ont nommé le *Bombax ceiba*. A première vue, le nid de mon amie ressemblait à de l'amadou de mon pays : c'était aussi doux et aussi moelleux que la chair du champignon lorsqu'elle est préparée par les hommes.

L'évasion. Dessin de Mesnel.

Je fus parfaitement reçu par les compagnons de ma *Double-Epine* ; malheureusement la place n'était pas grande dans leur nid, et, à chaque instant, je recevais des atteintes de leurs piquants, lesquelles ne me faisaient pas toujours rire et menaçaient de me rendre semblable à une écumoire dans un avenir très-prochain. Enfin, je réussis à me blottir dans un coin et j'y passai la nuit dans la plus agréable tranquillité.

Dès le jour, mon amie m'éveilla et m'emmena avec elle à la découverte. Le premier objet que j'aperçus fut, sur un grand arbre en face de nous, un énorme tonneau placé entre les grosses branches, mais beaucoup plus haut que nous.

— Qu'est-ce encore cela ? demandai-je à ma compagne.

— C'est le nid d'une espèce de notre grande famille, dont les individus sont aussi nombreux que les étoiles du ciel.

— Comme chez nous !

— Regardez encore autour de nous, vous allez apercevoir d'autres nids aussi bien faits que les nôtres.

Tenez, là-bas, vers le milieu de ce palmier, sur les épines, voici deux espèces différentes. Les hommes ont appelé l'une la *fourmi de Kirby* (*Myrmica Kirbii*), du nom de celui qui l'a distinguée le premier, et la seconde, *Formica merdicola*, en français, *fourmi bâtissant d'excréments.*

— Oh !...

— Mon cher, c'est la vérité. Toutes deux, entendez-vous bien, construisent, avec des excréments d'herbivores, ces boules que vous voyez accrochées aux arbres. Elles choisissent ces matières parce que ce sont, en quelque sorte, de véritables hachis de tiges d'herbes, amollies par la digestion, et parce qu'elles ont les mâchoires trop faibles pour couper les matériaux qui leur seraient nécessaires. Vous voyez, elles emploient le crottin du cheval ; leur nid est tout près du sol. Vous en verrez d'autres qu'elles bâtissent sur les tiges des roseaux avec la même matière. C'est leur goût, soit !

Nous étions arrivés au sol sur ces entrefaites, et mon amie me conduisit à certains fruits très-succulents tombés sous l'arbre qui les produisait.

En passant, je vis, dans le voisinage, des espèces sans queue, des sortes d'éponges, de... je ne sais quoi, de champignons posées sur le sol, au milieu des feuilles sèches.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je à ma compagne.

— C'est encore le nid d'une de nos cousines, et, qui plus est, d'une espèce qui, comme moi, porte deux épines aiguës.

— Merci, fis-je en moi-même, voilà un voisinage bien agréable...

Puis :

— Vraiment, dis-je tout haut pour la faire causer.

— Oui. Celle-ci se nomme la *Polyrachis bispinosa*, et certainement rien ne ressemble moins à une fourmilière que le nid qu'elle fait.

— C'est vrai ! Si les éponges poussaient dans les bois, j'affirmerais que nous en avons là deux ou trois spécimens de différentes grosseurs sous les yeux ! Cependant, d'après mes souvenirs, à moi qui viens d'outre-mer, cela ressemble davantage à une sorte de champignon sans pied appelé la *vesse-de-loup* (*Lycoperdon utriformis*). Celui-ci paraîtrait, il est vrai, énorme, mais à moitié délabré.

— Remarquez que leur nid est construit avec la même matière que le nôtre et ressemble à ce que vous appelez de l'*amadou*, parce qu'il est bâti avec les filaments du bombax.

— Mais, j'ai entendu dire à mon capitaine de vaisseau que les fils du bombax ou cotonnier sont si courts, que les hommes ne peuvent les filer seuls, et c'est dommage, parce que ces fils sont très-bons.

— C'est très-doux et très-soyeux.

— Où est cette fourmi *Polyrachis ?*

— Tenez ! la voilà qui passe ! Voyez-vous comme elle est noire, et comme tout son corps est bosselé de protubérances ? comme de chaque côté du thorax sortent des épines longues et aiguës ? C'est un bien joli animal !...

— Pas si joli que vous voulez bien le dire !

— Mais si, vraiment !

— Soit ! vous êtes un peu là-dessus comme le renard qui a la queue coupée...

— Hein ?

— Ne faites pas attention ! c'est une réminiscence d'un bonhomme de chez nous.

— A la bonne heure !

— Qu'est-ce encore que cette boule ? On dirait des cheveux ?...

— C'est encore le nid d'une fourmi. Celle-ci a été nommée *Formica molestans*, parce que sa morsure est très-pénible pour les grands animaux comme l'homme. Elle construit les nids que vous voyez avec des sortes de crins, des fils végétaux extrêmement fins qu'elle sait cueillir sur une foule de plantes que je ne connais pas.

XIII. — LA FORÊT QUI MARCHE.

— Vous m'intéressez vivement, dis-je à mon amie Double-Epine ; plus je vais, plus je comprends et j'apprécie ce que j'ai entendu dire à une vieille reine de chez nous : *Le monde appartient aux fourmis !...*

— Votre vieille reine avait raison, reprit ma voisine en se rengorgeant, et nous sommes, sans contredit, le premier peuple de la terre, non-seulement par le nombre, mais par l'intelligence et les mœurs. Puisque vous vous intéressez aux mœurs de nos pareilles, mon cher, je vous propose d'aller, à quelque distance d'ici, visiter les travaux admirables des *Saüba.*

— Allons, je suis prêt !

— Non, voisin, pas aujourd'hui. Le temps nous manquerait pour visiter leurs travaux, qui sont immenses. Nous n'aurons pas trop, demain, de toute notre journée pour cela.

— A demain donc !

Je me cachai dans un coin sombre, sous des racines, afin de passer une nuit sans accident. Hélas ! je ne dormis guère. Ce fut, dès que l'obscurité eut envahi la forêt vierge, un concert, ou plutôt un charivari de cris, de bruits, à faire trembler les plus braves. Certes, je ne suis pas poltron, et cependant les cris vinrent quelquefois si près de ma retraite, j'entendais fouiller les feuilles si près de moi, que la frayeur me tint éveillé. Au matin, le tapage cessa peu à peu ; puis, tout à coup, sans transition aucune, sans crépuscule, comme dans notre belle France, le jour se fit et le soleil inonda la terre de ses rayons.

Double-Epine parut, me cherchant du regard.

— D'où venez-vous ? lui demandai-je.

— De mon nid. Pourquoi me faites-vous cette question ?

Je lui racontai mon aventure.

— Enfin, dit-il en riant, vous en avez été quitte pour une belle peur ! Tout est bien qui finit bien. Cependant je ne vous conseille pas de vous exposer ainsi une seconde fois, car le nombre des êtres qui nous attaquent est énorme... Vous ne vous en doutez pas, et c'est un vrai miracle qu'ils ne vous aient pas trouvé. Il faut croire que votre odeur leur est inconnue et, par suite, étrangère... Elle vous a servi de sauvegarde. Cependant, il ne faudrait pas trop vous y fier !

— Soyez tranquille, cher ami, je ne m'y fierai plus. Brrrou !... j'en ai froid dans le dos !

— Faisons notre déjeuner et partons, si vous le voulez bien.

— Je ne demande pas mieux.

Nous nous régalâmes des délicieux fruits qui gisaient autour de nous, et nous nous mîmes en route.

Double-Epine marchait comme un Basque, j'avais beaucoup de peine à la suivre au milieu des obstacles qui me barraient le chemin à chaque pas. Ses épines

lui servaient beaucoup en écartant les herbes et brindilles sur son passage. J'en compris alors la haute utilité, dans ces fourrés dont les bois les plus épais de notre Europe ne peuvent donner une idée.

Enfin, après avoir longtemps marché, nous arrivons à une clairière immense au milieu de laquelle s'élève une sorte de colline ou de dôme de soixante centimètres de hauteur, allant en mourant de tous les côtés... Plus de cent cinquante hauteurs de fourmi d'élévation ! Quel édifice !... Et quel peuple en construit de semblables ?... A mesure que nous approchions, le sol se couvrait de fourmis, et c'était, autour de nous, un mouvement admirable. Il y avait là des milliers et des milliers de créatures grouillant comme dans nos fourmilières.

— Attention ! me dit Double-Epine, nous avons la chance d'assister au retour d'une expédition qui, très-probablement, a couché sur le lieu de ses exploits. D'après la direction de la colonne, je pense qu'elle arrive de l'un des jardins de la banlieue, car nous ne sommes pas, ici, très-avant dans la forêt.

Alors, je montai avec elle sur un tronc d'arbre et je vis un spectacle aussi extraordinaire qu'inexplicable pour moi. Chaque fourmi — et elles étaient une myriade ! — marchait bravement, tenant dans ses mandibules, par la queue, une feuille verte de trois ou quatre centimètres de diamètre !

Ces milliers de feuilles animées, marchant doucement et d'un mouvement continu, égal, et cachant les fourmis qui étaient dessous et les tenaient au-dessus de leurs têtes comme un parasol, présentaient l'aspect le plus singulier que l'on puisse imaginer. On aurait dit un immense tapis vert-luisant. Je me retournai vers Double-Epine pour l'interroger, lorsqu'il me prévint.

— Telles que vous voyez ces fourmis, elles sont si nombreuses que, en certaines contrées de ce pays, elles chassent les habitants. Aucun moyen n'est capable de les repousser ou de les détourner ; vous le comprendrez tout à l'heure, quand vous aurez visité leur forteresse. En ce moment, il me semble évident qu'elles ont dû dévaster une plantation d'orangers dont elles rapportent chacune une feuille. Demain, elles attaqueront de même une plantation de caféiers, et il n'en restera rien ; les arbres, ainsi dénudés, voient leur végétation nécessairement arrêtée brusquement et, quelque fertile que soit le pays, le plus souvent ils meurent.

— Et qu'est-ce qu'elles font de ces feuilles?

— Mon cher ami, elles s'en servent pour couvrir le dôme de leurs bâtisses et empêcher que des parcelles de terre ne tombent à l'intérieur. Ce que vous voyez, ce sont des plafonds admirables qu'elles emportent, par parties, pour les rassembler ensuite comme des écailles en les taillant de grandeur convenable.

— Il en faut donc beaucoup?

— Vous allez en juger. D'après mes évaluations, je crois que la colline ou le dôme qui occupe le milieu de la clairière a bien douze à treize mètres de diamètre.

— Vous dites ?...

— Je répète : plus d'une douzaine de mètres de diamètre, et vous avez estimé sa hauteur à soixante centimètres. Avouez, vous qui connaissez les hommes, que leurs plus puissants efforts en bâtisse sont vraiment bien insignifiants si vous les comparez à la taille des architectes.

— C'est vrai, mais comment ceux-ci font-ils?

— Ah ! jeune étranger, c'est là le grand secret ! Tout provient de la division du travail, érigée en loi que personne ne transgresse ! Ces guerriers, que vous voyez passer et qui viennent de recueillir et de chercher les feuilles, ne les placeront pas ; ils se contenteront de les jeter sur le sol, laissant à des relais de travailleurs spéciaux le soin de les placer dans un ordre convenable. Ceux-ci s'en saisissent, les arrangent, puis une autre escouade vient les couvrir de petites pelotes de terre, et cela tellement vite, qu'en très-peu de temps les feuilles sont cachées sous cet endroit, et solidement attachées.

— Cette construction me rappelle celle des Termites !

— Avec cette différence capitale, que le travail est inverse...

— Comment cela ?

— Sans doute, les Termites bâtissent beaucoup plus sur le sol qu'ils ne creusent. La Saüba, au contraire, fouit beaucoup plus qu'elle ne bâtit. Ce que vous voyez saillir ici n'est qu'une très-faible partie des travaux énormes qui ont été accomplis au-dessous... Vous les visiterez !

— Comment appelle-t-on cette fourmi en langage savant ?

— *Æcodome cephalotes.*

— Ah !...

— Souvent, en langage vulgaire, on lui donne le nom de *Fourmi-parasol*. En patois des sauvages du pays, on dit : *Coushie*. La population de chaque phalanstère est divisée en trois castes d'habitants parfaitement distinctes : les *Ailés*, les *Grosses-Têtes* ou *soldats*, car on les appelle souvent ainsi, et les *Travailleurs* ordinaires. Selon moi, les Grosses-Têtes doivent se subdiviser en deux classes encore : les *Têtes douces* et les *Têtes rudes* ; les premiers portant un casque corné, transparent, poli, tandis que les têtes des seconds sont opaques et couvertes de poils.

— Et que font ces Grosses-Têtes ?...

— Jamais elles ne travaillent ostensiblement. Elles surveillent les ouvriers, surtout les Têtes polies, qui ne font rien par elles-mêmes, et se promènent auprès des autres.

— Ce sont des soldats, tout comme chez les Termites, fis-je ; je connais ça !...

— Mon cher ami, vous ne connaissez rien du tout ! Elles n'ont même pas d'aiguillon ! Bien plus, si on les taquine, elles ne semblent pas s'en inquiéter ni s'en apercevoir.

— Ce n'est pas possible !...

— Cela est ainsi. Mais il y a plus et mieux encore, car la variété des *Têtes polies* a certainement un emploi encore bien plus difficile à deviner. Voici ce que j'ai vu. Si nous coupions, comme je l'ai vu faire à des hommes explorateurs, il y a quelque temps, la tête d'une de ces buttes que nous voyons fraîchement bâties et garnies d'une couverture des feuilles que nous connaissons, nous trouverions, au-dessous, un large puits cylindrique s'étendant à plus de soixante centimètres de profondeur. Si nous y enfonçons une baguette d'au moins un mètre cinquante centimètres, nous pourrons la faire entrer dans des galeries latérales sans en rencontrer l'extrémité ; mais, alors, les manifestations des habitants se prononceront. Un certain nombre d'individus colossaux arrivent lentement le long des parois polies du puits. Ce sont des *Têtes rudes*. Leur front est couvert de poils ; ils ont, au milieu, un petit ocelle ou œil simple tout à fait différent, comme

structure, des yeux que nous portons tous des deux côtés de notre tête.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Je le crois bien ! Non-seulement cet œil frontal n'existe pas chez les autres ouvriers saüba, mais il ne se trouve chez aucune autre espèce de fourmi connue ! Rien n'est plus frappant, comme spectacle, que de voir ces étranges créatures émergeant lentement, semblables à des spectres, de l'obscurité du puits, et apparaissant au jour comme les cyclopes de la fable homérique.

— Peste ! Double-Epine, mon amie, mais vous avez des lettres !...

— Ne vous en déplaise ! j'ai été élevé au collége des Pères jésuites de Para et je ne suis devenue campagnarde que par une suite de malheurs dont la bizarrerie égale l'intensité !...

— Je vous plains beaucoup. Oui, beaucoup ! mais... nos *Grosses-Têtes ?*

— Vos *Grosses-Têtes* crépues ont cela d'inexplicable pour moi, qu'on ne les voit *jamais* que dans les circonstances que je viens de vous raconter. Quelles peuvent être leurs fonctions spéciales ? Jamais elles ne sortent. Sont-elles destinées à être les gardes du corps de la reine ? Sont-ce, en plus modeste emploi, de simples sergents de ville ? des surveillants de la voirie publique ?... Tout est possible chez un peuple aussi avancé ! Il ne faudrait pas croire, pauvre fourmi française, que les rues ou galeries souterraines de nos

Une forêt qui marche. Dessin de Mesnel.

peuples américains ressemblent aux mesquines taupinières que vous édifiez ! Elles sont si vastes, ici, elles sont si compliquées, que les explorateurs dont je vous ai parlé, et dont j'ai suivi tous les travaux par curiosité, ont renoncé à les explorer complétement. Ils y auraient usé leur vie !

— Vous plaisantez?...

— Si peu, que je les ai vus souffler de la fumée de soufre dans une fourmilière semblable à celle-ci, et que nous avons suivi la fumée sortant à soixante-dix mètres de distance.

— Savez-vous, chère Double-Épine, comment sont les Saüba ailées?

— Oui, mais vous ne les verrez pas maintenant. Elles ne sortent de la fourmilière qu'en janvier et février. Elles sont tout à fait différentes des ouvriers et des soldats; leur corps rond les fait ressembler beaucoup à des abeilles; leur couleur est plus foncée. Elles sortent par légions de la fourmilière, et, parmi cette légion, quelques rares individus seulement survivent à la fin du jour, car les oiseaux des environs se sont donné rendez-vous pour attaquer et dévorer les membres de cette colonie ailée, ainsi que tous les animaux insectivores du pays.

Quant à la mère-femelle, *la Reine*, si vous voulez, elle ressemble beaucoup à une reine de Termites. Vous ne pourrez la voir, ma chère, car elle ne quitte jamais sa case à l'intérieur, la mieux défendue de la fourmilière, et ce n'est pas chose aisée de la trouver.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

ÉTUDES MORALES.

L'IRLANDAISE[1].

Le glen du diable. Dessin de F. Lix.

I

L'Irlande a reçu de ses poëtes toutes sortes de charmants surnoms : c'est la verte Erin... c'est l'île d'émeraude... l'île des saints... l'île des fées...

Firtz flower of the earth,
Firtz gem of the sea.

(La première fleur de la terre, la première perle de l'Océan.)

(1) Reproduction autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

A cet intérêt pittoresque, ajoutons celui qu'inspirent ses malheurs, et vous reconnaîtrez avec nous que c'est un merveilleux théâtre pour de romanesques aventures.

Tel paraissait être le sentiment d'un jeune voyageur qui, débarqué ce même jour à Kingstown, avait pris immédiatement le railway et venait de s'arrêter à la petite station de ***.

Ces trois étoiles nécessitent une parenthèse (l'honorable gentleman de qui nous tenons cette histoire n'autorise sa publicité que sous des noms de fantaisie, même ceux des localités ; nos paysages et nos portraits n'en seront pas moins d'après nature).

Ceci posé, revenons à notre voyageur :

Il n'a pas vingt-cinq ans, sa physionomie ouverte respire la franchise. Une certaine crânerie d'allures, la vivacité narquoise de son regard, ses étonnements, son *dépaysement*, tout révèle un étranger... surtout à l'Angleterre. Un Anglais, en Irlande, aurait eu l'air d'être chez lui.

Au sortir de la gare, il avait examiné les groupes et les voitures attendant l'arrivée du train. Puis, avec le geste désappointé de quelqu'un qui ne rencontre pas ce qu'il espérait, on le vit se diriger vers un bouquet d'acacias d'où jaillissait une fontaine, y rafraîchir son front, ses mains, et, les réunissant en forme de coupe sous le filet d'eau pure, étancher sa soif. C'était en plein juillet et, bien qu'au déclin du jour, par une accablante chaleur.

Assis à l'ombre sur sa mince valise, l'inconnu, sans trop d'impatience, regardait aux alentours.

Les divers véhicules, plus ou moins remplis de voyageurs, s'éloignèrent; les piétons aussi; aussi les employés. Un seul personnage resta, bravant le soleil sous des guenilles dont partout ailleurs on se fût scandalisé. La sellette qu'il portait en bandoulière indiquait sa profession. Sa mine famélique était celle d'un gavroche irlandais.

Rebuté par ses compatriotes, il se rapproche de l'étranger, son dernier espoir, et le saluant de ce beau compliment :

— Longue vie à Votre Honneur, lui dit-il ; Votre Honneur souhaiterait peut-être un coup de brosse?...

— Non... mais un renseignement... Quel jour sommes-nous de la semaine?

Cette bizarre question venait d'être formulée en français.

— Plaît-il? fit le décrotteur, qui n'avait pas compris.

Le jeune homme, après un sourire, traduisit sa demande en anglais fort passable; il obtint cette réponse :

— Vendredi, un jour maigre... Hélas! ils le sont tous pour le pauvre Turnip!

Dès le premier mot, l'inconnu, commençant un monologue, s'était écrié :

— Tout s'explique ! j'avais écrit samedi !... Au diable ces longs trajets qui nous brouillent ainsi le calendrier! Voilà ce que c'est que d'avoir voyagé si vite! J'avais une telle impatience de les revoir, de les embrasser... Comment faire à présent? Attendre jusqu'à demain... Non pas ! Je les surprendrai... Quelle fête !

Et, rien qu'à l'idée qu'il s'en représentait d'avance, une vive et joyeuse émotion brilla dans ses yeux.

Il s'était redressé. Tout en cherchant un penny pour Turnip, il lui demanda la route conduisant au domaine de lord Warwick.

— Och ! répondit l'Irlandais en débutant par une des exclamations qui caractérisent son idiome, c'est à plus de dix milles vers le sud ! Votre Honneur aurait dû prendre la diligence... Je pourrais encore lui procurer un *jansing-car*.

— Quelque carriole, n'est-ce pas? Merci ! J'irai plus lestement avec mes jambes !

— Arrah ! mais alors il faut un guide... et me voici ! Je connais un chemin plus court, par les bois... et nous arriverons, je l'espère, avant la nuit... avant l'orage !

Turnip venait de désigner un nuage noir qui montait à l'horizon.

— En route ! s'écria le voyageur. Ton offre est acceptée... prends ma valise.

Le *paddy* courut remiser sa sellette à la gare et revint en toute hâte vers le fardeau, guère plus lourd, qui la remplacerait.

— Mais, observa-t-il, le domaine est grand comme un de nos royaumes du temps jadis. Est-ce au château qu'il faut conduire Votre Honneur?

— Non, lui fut-il répondu, c'est à la ferme de Primerose.

— Hillo !... chez ces Français...

A la grimace de son guide, l'étranger crut pressentir une malveillance, une jalousie, dont l'expression le blesserait peut-être. Aussi ne lui permit-il pas d'achever.

— Attention ! galopin ! et si tu sais lire, regarde un peu l'inscription de mon portemanteau... là .. tout juste à portée de ton œil... Eh bien, que vois-tu?

Le pauvre hère, tout penaud de l'algarade, épela ces deux mots :

MARTIAL LEHOUX.

— C'est mon nom, expliqua celui-ci. Au-dessous, mes qualités : *sergent au quatrième bataillon des chasseurs à pied*. Comprends-tu?... Armée française! Par ainsi, rien d'irrespectueux pour la France, ou sinon...

A son tour, l'Irlandais l'interrompit. Avec l'expansive mobilité de caractère, avec l'enthousiasme réel ou factice des gens de sa nation, il se récria :

— Hillo hou ! Mais nous l'aimons tous, votre France ! Brave France! bonne France! gaie France! Vive la France!...

— A la bonne heure ! conclut Martial Lehoux, je te garde, Turnip... En avant, marche !

Et, précédé de son burlesque guide, qui gambadait ainsi qu'un chien joyeux de partir avec son maître, il emboîta le pas derrière lui.

II

Bien que mon sergent eût quitté l'uniforme, c'était encore le type du chasseur à pied : un de ces petits hommes agiles et musclés, larges d'épaules, minces de taille, à l'air hardi, aux vives allures, et qui, même hors du rang, semblent marcher au pas de charge. Rappelez-vous certains tableaux de Protais, vous y retrouverez Martial Lehoux.

Au sommet d'un premier coteau, d'où le regard embrassait une vaste perspective, il s'écria, sous le charme du souvenir plus encore que de l'admiration :

— Un beau pays!... et qui me rappelle nos chers environs d'Arras!

En effet, le site ressemblait à certains paysages de l'Artois. Des mamelons verdoyants, beaucoup d'arbres et beaucoup d'eau, des tourbières, des houblonnières,

des prairies et des champs de *shamrock*, ce trèfle d'Irlande.

Mais la dissemblance s'accusait à l'horizon par des montagnes, vers lesquelles se dirigeait la route.

On traversa bientôt un village, ou plutôt un amas de huttes construites en terre comme celles des Peaux-Rouges. Quelques-unes n'avaient plus de toit; d'autres tombaient en ruine, ou du moins présentaient de notables brèches.

— Ah çà! mais, dit Martial, il n'y a donc pas de maçons par ici!

— Faites excuse, répliqua Turnip.

— Eh bien, alors, que font-ils?

— Ils meurent de faim, comme les autres.

— Ce n'est pourtant pas l'ouvrage qui leur manque.

Et le Français commençait à rire. Il s'arrêta, frappé de compassion par la vue des habitants qui, plus misérables encore que leurs demeures, apparaissaient çà et là, dans une crevasse ou sur le seuil. Leurs visages décharnés et blêmes, les haillons sans forme ni couleur dont ils étaient à peine vêtus, tout révélait leur dénûment. Sous quelques mantes brunes, on devinait presque la nudité. Hommes et femmes avaient les jambes et les pieds nus. Et cependant, parmi ces pauvres créatures, il y en avait quelques-unes d'une beauté remarquable, surtout les enfants. La chemise en lambeaux qui les recouvrait si peu faisait ressortir l'exquise perfection de leurs formes. Rien qu'à voir leurs petites mines fraîches et roses, on devinait les privations que la famille s'imposait pour eux. Il y en avait de charmants; des cheveux blonds et bouclés, des yeux bleus, l'air intelligent et vif; « les plus beaux enfants du monde! » a dit O'Connell.

Entre leurs mains innocentes, notre jeune voyageur éparpilla toute sa monnaie.

— Ah! mais, je comprends que l'on se ruine dans ce pays! s'écria-t-il à l'autre bout du village; comment supporter, sans en être attendri, l'aspect de tant de misères?

Son guide, employant une nouvelle interjection du cru, lui répondit :

— *Ma bouchal!* vous pouvez maintenant réjouir vos yeux par le spectacle de la richesse!

Il désignait, à quelque distance de l'horrible village, une magnifique résidence seigneuriale. Par-dessus ses hautes murailles, à travers ses larges grilles, on apercevait les allées ombreuses du parc, les pelouses et les fleurs du jardin, des vases et des statues de marbre, le perron monumental du château, ses balcons et ses girouettes dorées, ses fières tourelles où flottaient deux pavillons, l'un aux armes du châtelain, l'autre à celles de l'Angleterre.

Dans ce séjour de délices, où toutes les recherches du luxe se trouvaient réunies, rentrait en ce moment un carrosse.

— Le landlord! dit amèrement Turnip. Un seul des galons de son groom vaut à lui seul toutes les guenilles de la paroisse!

L'ex-sergent pressa le pas, afin de s'éloigner au plus vite de cet affligeant contraste. Mais il ne parvint pas à le bannir de sa mémoire, car une demi-heure plus tard, en entrant sous bois, il murmura :

— Non! ce n'est pas juste! je refusais d'y croire... L'évidence est là... Quelles en peuvent être les causes?

Une voix lui répondit, et c'était tout simplement celle de Turnip. Ainsi que tous les enfants de l'Irlande, il connaissait l'histoire de son pays, il avait cette loquacité, ces indignations qui parfois arrivent jusqu'à l'éloquence.

— Och! avait-il dit, nos malheurs remontent à Guillaume le Conquérant. Ses chevaliers réduisirent nos pères à l'état d'esclaves. Ils se révoltent, on les extermine... et c'est ainsi depuis des siècles!... Arrah!... S'il en reste encore, c'est que notre race avait la vie dure!... Tout fut mis en œuvre pour la détruire : le fer, le feu, la famine!... Sous la reine Elisabeth, on a vu des populations réduites à brouter l'herbe des champs!... Cromwell, les Stuarts et les Orangistes nous ont également persécutés, ruinés. Que de massacres!... Quelles lois!... Jamais vaincus n'en ont sub de pareilles!... Et la haine religieuse les envenimait encore. Un catholique irlandais, dépouillé de tous ses biens comme de tous ses droits, ne garda même pas celui d'élever ses enfants, pas même celui de prier son Dieu! On protestait, on se battait toujours... non plus au grand soleil et de peuple à peuple... mais dans l'ombre, la nuit, grâce à de mystérieuses associations : les ***Enfants-Blancs***, les ***Frères-du-Droit***, les ***Cœurs-d'Acier***, les ***Cœurs-de-Chêne***, les ***Fenians***... Des invisibles, des impitoyables!... Hillo-hou!... On n'a plus guère l'espoir d'affranchir son pays, mais au moins, de temps en temps, on le venge!

Ce dernier mot de Turnip venait d'être jeté comme un cri de guerre. Il s'était redressé, il semblait grandir, tout frémissant de colère et de haine contre l'oppresseur.

— Calmons-nous!... lui dit Martial; toutes ces atrocités ne sont plus de notre temps... Arrière, les chimères sanglantes et les vieilles rancunes! Vous êtes liés aux Anglais, faites bon ménage!... Ils vous traitent maintenant comme des égaux, ils vous ont rendu toutes vos libertés...

— Oui, répliqua le paddy, mais en gardant la terre et l'argent qui la féconde...

— L'argent et le travail!... rectifia le Français. Ne seriez-vous pas enclins, tes compagnons et toi, au péché de paresse?... Fenian, fainéant!... c'est peut-être un mot qui résumerait la situation...

— Ma bouchal!... se récria l'Irlandais, mais qu'on nous donne donc de l'ouvrage...

— Il y en a, dit l'ex-sergent, sur les domaines de lord Warwick... Ne le savais-tu pas, Turnip?

— Si fait!... répondit-il avec un sourire enfiellé d'ironie, aux défrichements de Primerose...

Martial Lehoux, d'un ton plus sévère que la première fois, coupa court à toute velléité de dénigrement :

— Halte-là!... Je veux bien te l'apprendre afin que tu n'y reviennes plus : le chef de la colonie... c'est mon père...

— Arrah! je m'en doutais!... Un brave homme, dit-on, mais qui peut-être ne sera venu chez nous que pour son malheur.

Le fils n'entendit pas cette espèce d'avertissement grommelé par son guide, et qui, d'ailleurs, fut interrompu par un premier coup de tonnerre.

— L'orage! s'écria Turnip en figurant le signe de la croix; peut-être nous faudrait-il chercher un abri?

— Gagnons toujours du terrain! répondit l'ex-sergent, qui prit aussitôt le pas gymnastique des chasseurs à pied.

Pendant quelques minutes il courut ainsi, précédant à son tour l'indigène, qui s'essoufflait à le suivre.

Une rafale secouait autour d'eux les arbres. De larges gouttes d'eau traversaient déjà le feuillage.

— Gare le déluge! disait Turnip, une grosse averse est tombée le jour de Saint-Swithen... et quand il pleut ce jour-là...

— C'est votre Saint-Médard alors!... répliqua Martial. En avant!... en avant toujours!

Ils atteignirent la base de la montagne, où s'ouvrait un de ces *glens* ou gorges étroites qui sont un des attraits pittoresques de la verte Erin. Celui-là, comme beaucoup de ses pareils, se nomme *le glen du Diable.*

Figurez-vous une profonde entaille de deux kilomètres, en zigzags, comme par un caprice de la foudre. Sur les escarpements désunis, rejetés en arrière, croissent des hêtres, des chênes, des sapins, toutes sortes d'arbres qui forment un dôme de feuillage au-dessus des eaux bondissantes. Des rochers, revêtus de lierre ou de mousse, accidentent les deux rives. Partout des fougères, des glaïeuls, des digitales, des campanules, des plantes forestières ou même alpestres. C'est à se croire au moins dans nos Vosges.

En toute autre occasion, notre jeune voyageur eût admiré ce merveilleux passage; mais, sans compter la pluie qui devenait presque un obstacle, le jour, tournant vers son déclin, n'était plus guère, dans ces profondeurs ombreuses, qu'une sorte de crépuscule.

Le glen, tellement étroit à son origine qu'il ne laisse place que pour le torrent et la route, le glen s'élargit tout à coup, débouchant au bord d'un lac à l'aspect sauvage.

Sous les derniers reflets du soleil, il semble rouge comme du sang.

Un instant plus tard, tout s'éteignit, tout devint noir.

L'orage redoublait de violence. Une véritable tourmente.

Des bruits sinistres se mêlaient aux gémissements du vent. Des nappes d'eau tombaient du ciel. On eût dit que toutes ses cataractes se rouvraient à la fois.

Au milieu de ce cataclysme, Martial Lehoux entrevit, à l'autre pointe du lac, une lumière qui s'allumait... la forme indécise d'une maison, d'un manoir.

— Béni soit Dieu! s'écria-t-il, qui nous offre ce refuge dans la tempête!

Et ce fut, pour ainsi dire, au galop qu'il y courut.

Turnip avait eu un geste d'effroi, un élan, un cri pour le retenir.

Mais, déjà distancé par lui, comprenant l'inutilité de ses efforts pour s'en faire entendre :

— Arrah! conclut philosophiquement le paddy, ne faut-il pas que chacun de nous obéisse à son destin?

III

Aveuglé par la bourrasque, Martial Lehoux ne fit qu'entrevoir le logis dans lequel il entrait.

Cependant il remarqua les marches branlantes du perron, l'aspect délabré de la façade. Une tour, plus noire que la nuit, penchait en avant sa toiture de travers. Ce devait être un ancien château, mais à l'abandon, presque en ruine.

Sous le vestibule, une ombre humaine se leva, trapue, bossue, difforme, avec des jambes cagneuses et des bras de quadrumane, entre lesquels apparut une carabine.

— Qui va là? fit cette grotesque sentinelle, comme se disposant à barrer le passage.

— Eh! parbleu! répliqua l'ex-sergent, un homme trempé jusqu'aux os et qui souhaite se mettre à couvert...

— Demandez au maître! dit le gnome.

Et, tout grognant, tout claudicant, il s'en fut ouvrir une porte, où s'encadra la vague lueur d'un foyer lointain.

C'est plus que n'espérait le voyageur. Il pénétra dans une vaste salle aux encoignures remplies de ténèbres. Une humidité glaciale y régnait, en dépit de la saison et du feu qui flambait sous la haute cheminée gothique. Un quartier de chevreuil rôtissait devant l'âtre, surveillé par deux hommes qui se chauffaient en causant à voix basse.

L'un d'eux, vêtu d'un carrick et coiffé d'un feutre rabattu jusqu'aux yeux — sans doute en guise d'écran contre la flamme — se retourna vers l'arrivant et l'interrogea.

Celui-ci, jugeant que c'était le maître, répéta ce qu'il venait de dire au serviteur, mais en des termes plus explicites :

— L'hospitalité, s'il vous plaît!... Je suis un passant surpris par la tempête... un naufragé... un Français!

A ce dernier mot, l'homme au carrick se redressa, calmant du geste son compagnon, qui semblait vouloir l'imiter.

— Un Français! fit-il en même temps; quelque touriste sans doute?

— Mieux que cela peut-être! répondit Lehoux; mais laissez-moi d'abord reprendre haleine...

— Soit! asseyez-vous... notre hôte... et commençons par nous voir...

Il avait offert son siége à l'étranger. Puis, soulevant à l'autre extrémité de la salle un lambeau de tenture, il jeta par l'ouverture cet appel :

— Holà! Kitty, de la lumière!

Martial avait pris place sous le manteau de la cheminée, regardant l'homme silencieux qui lui faisait vis-à-vis, la tête courbée vers la poitrine et les deux mains sur les genoux. La flamme éclairait son front chauve, entouré de longs cheveux gris. Ce n'était pas encore un vieillard; mais on devinait, rien qu'à l'affaissement de toute sa personne nerveuse et sèche, qu'il avait beaucoup souffert. Il releva tout à coup la tête, et le jeune sergent resta frappé de l'éclat fébrile de son regard, de la dureté de sa physionomie, haineuse et farouche. On y lisait toutes les douleurs, tous les ressentiments de l'Irlande.

Cependant, d'autre part, son compagnon s'impatientait.

— Allons donc, Kitty!... ton père et moi nous t'attendons...

— J'arrive! répondit au dehors une voix argentine. Il m'a fallu le temps d'allumer la lampe...

Cette lampe émergea tout à coup de l'ombre, mettant en pleine lumière, ainsi que dans un tableau de Rembrandt, celle qui l'apportait.

Ce n'était plus une enfant, ce n'était pas encore une jeune fille. Treize ou quatorze ans, peut-être quinze; car, dans un pays de privations, la croissance parfois s'attarde. Tel devait être le cas de cette gracieuse et frêle créature, à la figure candide, aux grands yeux bleus, à la chevelure d'un blond cendré. Son charme était sa pureté, sa fraîcheur; non qu'elle eût le coloris très-animé, mais la moindre émotion le faisait naître.

A l'aspect d'un inconnu, cette églantine devint une rose pourpre.

Par l'autre porte, Turnip venait d'entrer à son tour. Il posa sur une table la valise de l'ex-sergent. L'homme au carrick, allant à sa rencontre, l'interrogea tout bas.

A regret, comme intimidé, dominé, le guide répondait sur le même ton. Un signe attira le père de Kitty. Une sorte de conciliabule s'établit entre eux.

Martial ne vit rien de tout cela. Il contemplait l'intéressante et modeste fille, qui, la lumière ayant été mise à portée de celui qui la demandait, vint jeter un coup d'œil au rôti. En passant auprès de l'inconnu, elle le regarda d'un air étrange.

— Kitty, lui commanda brusquement son père, retourne préparer le souper.

Elle avait tressailli, comme se réveillant. Elle s'en alla, docile et pensive ; ses pieds nus glissaient sans bruit sur les froides dalles. Immobiles restaient les plis de sa robe de bure. On eût dit une somnambule.

L'attention de Martial se reporta vers les trois hommes groupés auprès de la lampe.

Celui qui paraissait être le maître, indiquant l'adresse de la valise, disait à demi-voix :

— C'est bien lui !

IV

Martial, debout et les reins à la flamme, leur dit franchement :

— Puisque je n'ai plus à vous apprendre mon nom,

L'Irlandaise. Dessin de F. Lix.

permettez-moi, messieurs, de vous demander les vôtres.

Après un instant de réflexion, l'homme au carrick répliqua :

— Je m'appelle William... et mon compagnon Fergus... Nous sommes heureux de vous offrir l'hospitalité cette nuit.

Le Français fit un geste de remercîment :

— J'accepte... mais seulement jusqu'à la fin de l'orage. Dès qu'il cessera, je compte me remettre en chemin.

— Impossible, déclara William, car, à l'endroit où le lac reçoit la rivière, elle doit avoir débordé. Assurons-nous-en, d'ailleurs !

Il alla rouvrir la porte du vestibule :

— Holà !... hé !... John le Singe !

L'être difforme qui veillait au dehors se montra sur le seuil. Jamais surnom n'avait été mieux appliqué ; c'était réellement un singe, un orang-outang, affublé des débris d'un costume de garde-chasse. Il avait encore les pattes à sa carabine, comme tout prêt à s'en servir au premier commandement.

Un ordre lui fut donné, mais en patois gaëlique, et que Martial ne pouvait comprendre.

Il disparut, se hâtant de refermer l'ouverture par laquelle arrivaient des bouffées de vent et de pluie.

— Vous voyez que l'ouragan ne s'apaise guère, dit William. En attendant, soupons !

Et comme l'étranger paraissait vouloir s'en défendre :

— Ah ! pas de façons, reprit-il. Le vieux manoir, quoique singulièrement déchu, peut encore héberger un hôte : mais il faut que tout le monde s'y prête... Allons, Fergus, débrochez le cuissot... moi, je descends à la cave.

En dépit de cette apparente rondeur, il y avait dans sa physionomie, dans son accent, quelque chose de diabolique : une sorte de Méphistophélès.

Fergus, toujours silencieux, s'acquitta de sa tâche et sortit en emmenant Turnip. Avaient-ils donc à se concerter entre eux ?

Notre jeune héros, trop loyal pour suspecter les autres, ne prenait aucun ombrage de tout cela. Kitty reparut et mit le couvert.

Après un silence, Martial se permit d'échanger quelques mots avec l'innocente Irlandaise :

— Vous avez un surcroît de besogne à cause de moi, mon enfant... Etes-vous donc la seule femme qui se trouve en ce logis ?

— Oui, monsieur, la seule...

— Quoi ! pas même une compagne, une sœur ?...

— J'en avais... et des frères aussi... nous les avons perdus...

— Mais, votre mère ?

— Elle est morte !... Arrah ! plaignez mon père, il ne lui reste que moi !

Ces réponses avaient été faites avec politesse, résignation, simplicité.

— Pauvre petite ! murmura l'ex-sergent.

Il allait continuer l'interrogatoire. Elle l'interrompit, et s'éloignant à la hâte :

— Excusez-moi... je crois qu'on m'appelle...

Martial, délaissé pour la seconde fois, fit le tour de la vaste salle. Impossible de voir au dehors ; les fenêtres, n'ayant plus de vitres, étaient closes par des planches. A l'intérieur, pas d'autres meubles que la table, un vieux dressoir et quelques siéges. Sous les pieds, le carrelage oscillait, disjoint de toutes parts. Quant aux lambris de chêne, ils se fendillaient, ils tombaient, comme aussi les corniches, et nulle main ne songeait à ramasser leurs débris.

— Singulière demeure ! pensa-t-il, et quels drôles d'habitants !... Ne dirait-on pas des bohémiens campés dans une ruine !

Ils rentrèrent, formant une sorte de cortége. En tête, William, des bouteilles et des cruchons sous les bras, dans ses mains ; puis Fergus, avec une boîte de saumon mariné, une tranche de *chester* sur un fragment du *Times* ; Turnip, portant la terrine aux pommes de terre fumantes ; enfin Kitty, le dessert, à savoir : des merises et des fraises de bois.

Ajoutez à cela le quartier de venaison. C'était un souper de chasseurs, ou plutôt de braconniers. Martial avait pour vis-à-vis ses deux hôtes et, plus loin, la fille de Fergus, séparée de son père par un léger intervalle, qui la mettait presque en face de Turnip, assis du même côté que l'ex-sergent, mais au bas bout de la table. Elle avait soin d'approvisionner l'écuelle du pauvre paddy, qui dévorait littéralement. Jamais peut-être il ne s'était trouvé à pareille fête.

— Buvons, dit William en débouchant un flacon de porto, buvons au succès de Jérôme Lehoux, dont je vous suppose le fils.

— Quoi ! fit Martial, vous connaissez...

— Je n'ai pas cet honneur, lui fut-il répondu, mais j'apprécie les utopiques efforts du nouveau fermier de Primerose, et me range avec ceux qui souhaitent de le voir récompensé comme il le mérite.

Cette phrase à double entente, et qui, peut-être, n'était pas exempte de sarcasme, fut accompagnée d'un clignement d'œil à l'adresse de Fergus, qui, rien qu'au nom de Primerose, avait froncé ses gros sourcils en broussailles.

— Mais, reprit l'autre, je ne me rends pas bien compte de l'espoir, et surtout des circonstances dans lesquelles il a cru devoir affronter une pareille entreprise.

— Elles n'ont rien que de très-honorable pour lui, répondit son fils, et pour tous ceux qui peuvent revendiquer un rôle dans cette histoire...

— Une histoire ! s'écria William ; ah ! monsieur Martial, je serais ravi de l'entendre raconter par vous.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua celui-ci ; c'est une façon de payer mon écot.

Un instant plus tard, lorsqu'il eut satisfait aux premières exigences d'un appétit excité par la marche, le grand air et la jeunesse, l'ex-sergent au 4e chasseurs commença ainsi :

V

— C'était pendant le siége de Sébastopol. Une de nos attaques nocturnes venait d'être repoussée. Michel Lehoux, mon frère aîné, abattu par un coup d'assommoir, gisait dans un ravin parmi les morts. Heureusement, il n'était qu'évanoui. Ce froid plus vif, qui précède l'aube, le ranima. Il se soulève, il s'oriente, il se sent la force de rejoindre les lignes françaises.

Mais, pas une minute à perdre. Déjà quelques obus sillonnent le crépuscule. Au grand jour l'artillerie russe balayera nos approches.

Tout à coup, au moment où Michel va se mettre en marche, une plainte frappe son oreille. Il regarde, il aperçoit un officier anglais, grièvement blessé, qui, du regard plus encore que de la voix, semble lui dire :

— Ne m'abandonnez pas !

Michel n'hésite pas. Il emporte le blessé dans ses bras et, par miracle, échappant à la mitraille, il atteint les avant-postes.

Vous ai-je dit le nom de l'Anglais ?... C'était lord Warwick.

Il était tellement affaibli par sa blessure, par la perte de son sang, que les chirurgiens de l'ambulance furent unanimes pour reconnaître qu'une heure plus tard il eût été perdu sans retour et que, par conséquent, le soldat français lui avait sauvé la vie.

Six semaines plus tard, mon frère avait repris place dans le rang.

Le colonel Warwick le manda sous sa tente. Epuisé, languissant, il ne pouvait continuer la campagne. Les médecins l'envoyaient en Italie jusqu'à la fin du printemps, puis en Angleterre, respirer l'air natal.

Avant de partir, il avait voulu remercier son sauveur. Il lui demanda :

— Comment puis-je vous témoigner ma reconnaissance. Voyons... que désirez-vous ?

— Rien, tant que durera la guerre... Mais, sitôt la paix, mon congé...

— Pourquoi ?

— Dame !... Il y a là-bas... au pays... la payse... elle m'attend !...

— Votre fiancée, n'est-ce pas ?... Dites-moi son

nom, celui de votre père, celui de votre village, et je m'y arrêterai... je vous le promets.

Il tint parole. Jeanne — c'est présentement ma belle-sœur — le vit arriver un beau jour, sans avoir été prévenue de rien. Il la trouva fort avenante, comme de juste, et commença par lui dire qu'elle serait la femme d'un brave garçon — ce qui n'était que la vraie vérité. Une dot fut déposée pour elle chez le notaire. Quant à l'avenir, chaque année milord enverrait aux enfants leur cadeau de Noël.

Il rendit enfin visite à Jérôme Lehoux, qui lui plut dès l'abord par son air de droiture, d'intelligence et d'énergie... Ah! ah! c'est que c'est un rude travailleur, le père!

— Ne me demanderez-vous rien pour vous-même? lui dit notre bienfaiteur. Ce me serait honneur et plaisir... Ne craignez pas d'abuser, je suis très-riche.

Notre père a de la fierté. Cependant il répondit :

— J'ai deux autres fils... Il serait temps encore que le plus jeune reçût de l'instruction... Je désirerais surtout qu'il apprît l'anglais...

Lord Warwick, étonné, voulut savoir dans quel but, ou du moins dans quel espoir.

— Une idée! répondit Jérôme Lehoux, un pressentiment. Cette ferme ne rapportait guère quand nous nous y sommes établis... J'ai doublé sa valeur... en récompense de quoi le propriétaire vient de doubler mon fermage... A l'expiration du nouveau bail, si je dois subir la même exigence, j'ai comme un projet de m'en aller en Amérique avec tous les miens... La terre que nous défricherons nous appartiendra!

— Il ne sera peut-être pas nécessaire d'aller si loin, dit le landlord. Au cas échéant, venez à moi, j'y pourvoirai!

Et, sans qu'il se fût expliqué davantage, j'entrai dès la semaine suivante au collége irlandais de Saint-Omer... ce qui vous explique, messieurs, comment je raconte ces choses dans votre langue.

Sans cesse le père me pressait à l'apprendre; je m'y suis perfectionné plus tard, lors de l'expédition de Chine et dans les commencements de celle du Mexique, dont j'arrive, en servant d'interprète entre nos régiments alliés. Des Anglais, des Irlandais, furent mes condisciples et mes frères d'armes. J'estime, j'aime les uns et les autres.

Revenons à la famille Lehoux. Détail à remarquer et qui témoigne en faveur du service militaire : un seul des fils de Jérôme manque présentement à l'appel, et c'est celui qui ne fut pas soldat.

L'autre, l'heureux époux de Jeanne, avait pris une erme appartenant au même propriétaire. Les deux baux expiraient à peu près en même temps. Ne voulut-il pas doubler encore son revenu?... Un système!

Notre père, révolté de tant d'injustice, prit immédiatement le train de Paris, où venait d'arriver notre protecteur. Ayant exposé sa situation :

— Vous savez, ajouta-t-il, ce que je préméditais... permettez-moi de vous demander ce que vous avez voulu me dire autrefois.

Telle fut à peu près la réponse :

— Je possède de vastes propriétés en Irlande. On nous y maudit, et peut-être n'a-t-on pas tout à fait tort. Nous et nos capitaux nous désertons ce malheureux pays, et c'est faillir au devoir : richesse aussi bien que noblesse oblige.

— Bien dit cela! se permit de dire Jérôme Lehoux.

— Cependant, reprit lord Warwick, j'avais voulu donner l'exemple d'une exploitation plus équitable. Tout un plan de réformes avait été dressé par moi, dans l'espoir de détruire la misère sur mes domaines et de ramener les Irlandais eux-mêmes à de meilleurs sentiments. Par malheur je fis choix d'un fermier principal, ou *middleman*, qui trahit ma confiance et, pressurant au contraire ceux que je voulais affranchir, ne fit que me les aliéner davantage encore. J'ai dû chasser cet homme. Un drôle de la pire espèce, un fripon...

. . . .

Martial, à ce dernier mot, fut arrêté par un geste de protestation, de colère, qui venait d'échapper à William.

— Vous aurais-je blessé sans le savoir? dit l'ex-sergent. Connaîtriez-vous ce middleman?

— Oui.

— Un parent... un ami peut-être?

— Et des meilleurs, répondit l'homme au carrick avec un étrange sourire. J'estime que lord Warwick le juge avec trop de sévérité... Mais je suis impatient d'entendre la suite de ce récit... il m'intéresse vivement... continuez.

VI

Avant de poursuivre, Martial Lehoux promena son regard vers les trois autres auditeurs.

Immobile, accoudé sur la table et le menton dans les mains, Fergus avait les paupières presque closes; mais, à travers les cils, une flamme brillait, attestant l'ardeur de sa curiosité.

Notre voyageur ne pouvait voir son guide que de profil. L'avidité dévorante de Turnip ne se ralentissait pas. Sa fourchette tremblait, de plaisir ou d'effroi... l'effroi qu'on ne l'interrompît avant qu'il se fût rassasié tout à fait.

Enfin, sur le candide visage de Kitty se lisait un vague attendrissement, comme de la pitié.

. . . .

— Ce qui me reste à vous apprendre, reprit Martial, vous l'avez déjà compris, vous le savez. Mon père accepta de remplacer l'infidèle middleman de lord Warwick.

— Une part de la terre fertilisée par votre travail vous appartiendra, lui dit-il; je vous donne en toute propriété la plus importante des anciennes fermes, celle de Primerose. Chacune des familles qui se rangeront sous vos ordres aura de même son champ, sa maisonnette, à la condition de consacrer chaque jour un certain nombre d'heures aux grandes cultures que vous dirigerez. C'est une colonie que je fonde, et dans laquelle je prétends que chacun soit heureux. Les Irlandais se jalousent; ils ont les Anglais en horreur; j'espère qu'un Français leur inspirera confiance, et que l'exemple ne sera pas perdu. Il s'agit de combattre la misère, il s'agit de sauver l'Irlande. Une noble tâche, mais peu facile, surtout dans les commencements. Nous aurons à combattre bien des préjugés, bien des haines. S'il faut lutter, nous lutterons. Je vous crois un homme de cœur, et je vous soutiendrai.

Sur cette assurance, toute la famille Lehoux s'expatria. Moi, j'étais à la Vera-Cruz. En m'écrivant cette détermination, on ajoutait : « Tu nous rejoindras plus tard! »

L'expédition du Mexique s'est prolongée. Une se-

conde lettre m'apprit qu'on s'installait sans encombre; une troisième, que tout allait bien. Depuis lors, depuis six mois, plus de nouvelles.

Mais l'autre semaine, en débarquant à Marseille, j'y trouvai lord Warwick qui retournait en Italie. Il ne s'est jamais remis de sa blessure, et c'est en prévision d'une fin prochaine, c'est afin de mourir sans remords qu'il souhaite réaliser au plus tôt ses généreux projets.

— Voici votre congé, m'a-t-il dit, on a besoin de vous là-bas, on vous attend!

Vous comprenez que je suis parti tout d'un trait, que je suis impatient d'arriver. Par ainsi, messieurs, merci de toutes vos politesses... et bien le bonsoir! Il me semble qu'on n'entend plus l'orage...

. . . .

Martial se disposait au départ; mais William, le retenant du geste :

— Au contraire, dit-il, écoutez!

La pluie fouettait encore contre les volets, et le vent faisait rage au dehors.

— D'ailleurs, ajouta la même voix, toutes les routes doivent être coupées par le débordement de la rivière et du lac...

Et, comme John le Singe rentrait en ce moment :

— Eh bien, lui demanda son maître, as-tu franchi le gué?

— Impossible, répondit le monstre, de l'eau par-dessus la tête! un courant de tous les diables!

— Vous voyez, reprit William, il y aurait danger de mort... et votre guide n'aurait garde de s'y risquer... N'est-ce pas, Turnip?

Le paddy, sans se départir de son assiette, fit entendre une sorte de grognement approbatif. On eût dit un chien qui ne veut pas lâcher l'os qu'il ronge.

Martial se rassit avec les marques d'une vive contrariété.

— Patience, lui dit son hôte, le jour vient de bonne heure en cette saison. On vous a préparé la chambre d'honneur... Dormez cette nuit sous mon toit .. Au réveil, il fera beau temps peut-être, et les eaux se seront écoulées... Nous nous engageons, dans tous les cas, à vous faire passer sur l'autre rive... Allons! comme baume consolateur, buvons du vin de France.

Il remplit les verres et poursuivit :

— D'ailleurs, on ne vous attend que demain, et rien ne presse, je vous l'atteste, quant au concours que vous apporterez à l'œuvre de colonisation. Tout va bien... vous pouvez être sans inquiétude...

— Ah! fit Martial, merci pour cette bonne nouvelle. Les paroles du landlord m'avaient fait craindre quelque danger...

— Et lequel? interrompit William; l'arrivée d'un renfort tel que le second fils de Jérôme Lehoux suffirait pour intimider ses ennemis. Mais en a-t-il... à part quelques anciens fermiers qu'on déposséda pour lui faire place?...

— Oh! s'écria le Français, ils seront indemnisés.. s'ils ne le sont déjà...

Fergus prit soudain la parole :

— Il n'est pas de compensation, déclara-t-il âprement, pour ceux-là qui furent chassés de la maison où leurs père et mère étaient morts, où sont nés leurs enfants...

William se hâta de détourner le cours que prenait l'entretien.

— Bah! fit-il, tout ceci ne nous regarde qu'indirectement. Une dernière rasade avant de nous souhaiter la bonne nuit...

Vainement son hôte tenta de refuser encore.

— Mais vous avez besoin de repos, mon jeune voyageur... Tenez, le frisson vous a saisi... vous voilà tout pâle, et votre main tremble... C'est la réaction qui se produit d'ordinaire après avoir trop longtemps marché sous la pluie.

En effet, Martial ne s'était qu'imparfaitement séché devant l'âtre. Depuis lors, au milieu de cette grande pièce humide, un froid glacial pénétrait dans ses veines, ses dents claquaient. Il se sentait mal à l'aise.

— Le lit vous remettra, conclut William. Kitty, prépare un bol de *potteen!* C'est notre punch au whisky... Turnip vous le fera boire dès que vous serez couché... Tu m'entends, Turnip, voici ta consigne...

Le guide inclina la tête en signe d'acquiescement. Déjà la fillette avait disparu.

Martial se leva pour suivre celui qui venait ainsi de donner des ordres et qui s'offrait à le conduire, un flambeau de résine à la main.

Comme ils allaient disparaître, l'ex-sergent, se retournant à demi, aperçut Fergus et John le Singe qui, rapprochés l'un de l'autre à l'extrémité de la salle, causaient avec une certaine animation.

L'escalier de pierre, aux marches branlantes, atteignait un premier palier où des ouvertures en ruine ne montraient guère que des appartements inhabitables. La chambre désignée comme étant la meilleure se trouvait au second étage.

On avait dû l'appeler autrefois *la chambre rouge*. La tapisserie, déteinte à présent et râpée, n'était plus qu'un souvenir s'en allant en lambeaux. Plus de tentures à la fenêtre; sur la plupart des vitres, du papier collé. En face, un portrait de grandeur naturelle, où l'on retrouvait, non sans peine, l'image d'un guerrier armé de pied en cap, occupant tout un panneau de boiserie. A droite, l'ancienne couche seigneuriale, ornée d'un restant de baldaquin; à gauche, un vieux sofa, formant lit de repos. Deux escabeaux pour tous siéges. En somme, un sinistre gîte. Mais au fond, dans la vaste cheminée, un feu bien flambant, qui du moins réjouissait le regard.

— Je regrette de ne pouvoir vous loger plus confortablement, dit William. Cette flamme non-seulement vous donnera sa chaleur, mais encore, de par l'espèce du bois qui la produit, elle a le privilége, assure-t-on, d'éloigner les revenants. Plusieurs hantent ce vieux manoir... à commencer par son premier maître... Hugh le Vengeur.

Il avait désigné l'ombre du vieux chevalier.

— Un soldat français n'a peur de rien, poursuivit-il. Quant à des ennemis moins fantastiques, la clef se trouve en dedans... plus, deux bons verrous... Vous aurez enfin la compagnie de Turnip... Turnip, tu pourras dormir sur ce divan... mais après avoir rempli tous tes devoirs. Obéissance absolue, tu le sais, voilà notre loi. Bonne nuit, messieurs, ne faites pas de mauvais rêves!

Martial, qui se tenait debout auprès de la cheminée, le dos à l'âtre, remarqua l'accent impérieux et sarcastique de ces paroles. Méphistophélès ne les eût pas autrement prononcées.

L'attitude de Turnip était celle de la soumission, de la consternation. Quels ordres pouvait-il avoir reçus? Un soupçon s'éveilla dans l'esprit du sergent.

Tout à coup, la porte se rouvrit, donnant passage à Kitty.

Silencieuse et marchant comme en rêve, elle apportait, sur un plateau de tôle, le bol fumant de *potteen*. Une table boiteuse, seul endroit où le poser, se trouvait à la droite de Martial. Elle arriva devant lui : seul, il pouvait voir son visage.

Elle le regarda dans les yeux. Puis, désignant le breuvage, elle murmura :

— Ne buvez pas!

VII

William n'avait rien vu, rien deviné.

Il s'éloigna, précédé de Kitty. Sur le seuil, en se retournant pour faire la révérence, elle avait renouvelé du regard son mystérieux avertissement.

Dès que la porte se fut refermée derrière eux, Martial s'assit, tout pensif.

Evidemment, un danger le menaçait.

Lequel? Et que pourrait en sa faveur ce bon petit ange qui semblait veiller sur lui?

Les fugitifs. Dessin de F. Lix.

Tout en réfléchissant ainsi, le sergent regardait çà et là.

Fut-ce un jeu du vent et de la flamme? il crut voir l'image de Hugh le Vengeur s'animer tout à coup et, sous la visière relevée du casque, ses yeux qui brillaient.

— Ah! ah! lui dit en pensée notre jeune voyageur, tu t'indignes de ce que ton manoir serve aujourd'hui de coupe-gorge. A moi, preux chevalier! je me sens dans une passe à ne dédaigner aucun secours, pas même celui des revenants!

Cette évocation fit sourire celui dont elle venait de traverser l'esprit. Domptant sa fièvre, il résolut de recourir d'abord aux vivants, dans la personne de Turnip.

— Donne un tour de clef, lui dit-il, pousse les verrous... et viens t'asseoir auprès du feu...

— Brrrou ! fit le guide après avoir obéi, ce n'est pas de refus... je grelotte...

— Est-ce seulement de froid? Ne serait-ce pas aussi de peur? demanda Martial, en scrutant du regard le visage blême et décomposé du paddy.

— Peur! mais de quoi? balbutia-t-il en détournant les yeux.

— De ta conscience... si tu te sentais tenté de commettre une mauvaise action.: je présume que tu crois en Dieu?

— Arrah! si j'y crois!

Turnip traça sur sa poitrine le signe rédempteur avec un empressement, une conviction qui garan-

tissaient d'avance la réussite de l'épreuve à laquelle il allait être soumis.

— Passe-moi ce punch, reprit le fils de Jérôme Lehoux.

Et, comme le guide hésitait, il ajouta :

— Ne t'y es-tu pas engagé ? Allons ! donne... Tout à l'heure une voix amie me disait : « Ne buvez pas !... » Je boirai si tu m'offres ce bol en me regardant bien en face, en me disant : « Buvez ! »

Il se taisait au contraire et baissait les yeux. Il était devenu livide. La main qu'il approcha du plateau tremblait.

— Oui, continua Martial, j'aurai confiance en toi, Turnip... car tu es un honnête garçon... un vrai chrétien... incapable de devenir le complice d'un assassinat. Tu sais que mon père et ma mère m'attendent... Je crois t'avoir dit que je n'avais pas encore vingt-cinq ans... Ce serait dur de mourir si jeune, hein? Tu ne voudrais pas, toi qui n'es guère sorti de l'adolescence, avoir pendant toute ta vie à te reprocher un crime !

Turnip, se décidant tout à coup, jeta au feu le contenu de la tasse et, tombant à genoux :

— Eh bien, non, s'écria-t-il, je n'obéirai pas! Pardonnez-moi! j'étais tenu par mon serment...

— Chut!... Quel serment?

— Le serment de minuit.

— Explique-toi.

— Non; ce n'est plus mon secret, c'est le leur.

Tout en questionnant le pauvre diable, le sergent l'avait relevé; il lui serrait les mains et lui disait :

— Je te remercie, Dieu te récompensera. Mais, attends; soyons prudents. Silence !

Il alla jusqu'à la porte et reconnut avec satisfaction que la clef bouchait hermétiquement le trou de la serrure. Par là, du moins, on n'avait rien pu voir ni rien entendre.

Martial fit le tour de la chambre, où nulle autre issue ne semblait apparente, et revint auprès de l'âtre continuer en ces termes l'interrogatoire du paddy :

— Quel était ce breuvage? un poison?

— Och! je pense qu'il devait seulement vous endormir... après quoi j'avais l'ordre de leur ouvrir la porte.

— Mais pourquoi donc ces hommes veulent-ils me tuer? Que leur ai-je fait?

— Hillou ! si vous aviez remarqué mes signes, vous l'auriez deviné déjà.

— Parle, qui sont-ils?

— Fergus est l'ancien fermier, le dépossédé de Primerose!... William... William Murphy... c'est le middleman!

— Ah! triple sot! s'écria Martial; ce n'était pas assez de m'être jeté dans la gueule du loup: il m'a fallu, comme à plaisir, aiguiser moi-même ses dents et ses griffes!

Puis, après un temps :

— Mais, observa-t-il, leur intérêt n'est pas le même.

— Autrefois, oui, répliqua Turnip; mais, grâce à l'astuce de William, qui domine le malheureux Fergus, ils se sont alliés contre l'ennemi commun... et c'est votre père!... Ils espéraient le contraindre à la retraite et reconquérir ainsi, l'un sa ferme, l'autre l'administration du domaine... Vous arrivez... Un défenseur... ils le suppriment .. Que dis-je? à présent que je les ai trahis, ils nous extermineront tous les deux!...

— Minute ! Ils ne sont que trois ! fit le sergent; nous nous défendrons, Turnip. Es-tu brave ?

— Je ne sais pas, j'essayerai, répliqua naïvement le paddy.

— Pas d'armes! dit Martial, qui vainement en cherchait autour de lui. Ces escabeaux ?... Ils se briseraient au premier choc. Mieux vaut fuir; mais comment?... Ah! cette fenêtre...

Il courut l'ouvrir; elle donnait sur le lac. Mais, outre la hauteur, on entrevoyait en bas des pointes de roches éclairées par la lune qui, dans un intervalle de pluie, venait d'apparaître entre deux nuages.

Le vent ne se calmait pas. En faisant irruption dans la chambre, il venait d'éteindre le flambeau.

Déjà notre jeune Français avait pris un parti.

— Turnip, commanda-t-il, passe-moi les couvertures de ces deux lits... Un bon nœud les réunira... Je vais les attacher à cette balustrade... Hâtons-nous...

— Arrah ! gémit son compagnon tout en s'activant ; ce ne sont plus guère que des loques, et qui se déchireraient au moindre poids... Nous nous casserons les reins, c'est sûr.

— Bah ! qui sait? fit le sergent, je passerai le premier...

— Non, moi, qui suis le moins lourd, répondit héroïquement Turnip.

Déjà la corde improvisée pendait au dehors.

— Écoute ! murmura tout à coup le sergent, qui venait de se retourner à l'intérieur; il me semble que j'entends du bruit... Viendraient-ils déjà?... Non!... Ah !...

Ce cri provenait d'une nouvelle hallucination de Martial.

Aux lueurs ravivées du foyer, il avait cru voir l'image de Hugh le Vengeur osciller dans son panneau de chêne et comme faire un pas vers lui.

Impossible ! Et pourtant ce n'était point un rêve. A la place du *chieftain* bardé de fer, une gracieuse apparition s'encadrait dans l'entrée d'un couloir obscur.

C'était Kitty.

— Venez ! dit-elle à voix basse. Seule je connais cette issue... En trouvant les couvertures attachées à la fenêtre ouverte, ils penseront que vous vous êtes évadés par là... Je les entends venir ; venez vite !

Elle fit passer d'abord Turnip, en lui remettant un falot, puis Martial ; et, refermant derrière elle la porte secrète, elle les suivit.

L'étroit corridor aboutissait à un escalier perdu dans l'épaisseur des murailles. Tout en y précipitant la marche des fugitifs, la jeune Irlandaise leur disait :

— John a menti, le gué doit être praticable. Il ne faudra pas continuer par la grande route, mais par le sentier qui borde le lac. Si l'on vous poursuit, ce sera sur une fausse piste...

Elle parlait doucement, avec le calme et la satisfaction du devoir accompli.

On arriva dans une sorte de cave, ou plutôt de grotte naturelle, dont les parois humides et brillantes s'accidentaient de nombreuses stalactites. Au fond s'ouvrait une fissure qui paraissait sans issue. Kitty s'y engagea la première.

Martial eut d'abord quelque peine à la rejoindre ; mais le passage ne tarda pas à s'élargir. Il aboutissait parmi des broussailles croissant à la base du rocher sur lequel était bâti le manoir.

— Arrah ! dit Turnip, s'orientant aussitôt, je m'y reconnais et reprends mes fonctions de guide.

— Le temps presse, fuyez ! dit la jeune Irlandaise.

Et le Français, lui serrant la main :

— Généreuse enfant, comment te témoigner ma reconnaissance ?...

— En oubliant le danger que vous avez couru, répondit-elle. Promettez-moi de n'en parler à personne.

— Quoi ! se récria-t-il, je ménagerais ces misérables !

— L'un d'eux est mon père, interrompit tristement Kitty.

Et, le doigt sur ses lèvres, elle disparut ainsi qu'une ombre nocturne.

Déjà le guide, impatient de gagner du terrain, partait en avant; Martial s'élança sur ses traces.

Ils atteignirent l'autre bord de la rivière en ayant de l'eau seulement jusqu'aux genoux.

Le sentier conseillé par Kitty serpentait au bord du lac et s'élevait, par une pente abrupte, vers le plus escarpé de ses promontoires.

La lune, en ce moment dégagée des nuées, argentait le miroir des eaux, prêtant des apparences fantastiques aux rives forestières et sauvages.

Comme Turnip allait contourner la pointe, il fit volte-face, et, le bras étendu vers le vieux castel, qui, parallèlement, se dessinait en noir sur le fond blanchâtre du ciel :

— Och ! dit-il, regardez : ils nous cherchent.

En effet, sur le balcon en saillie de la chambre Rouge, on distinguait nettement trois silhouettes humaines : l'une tenant une torche, l'autre un fusil ; la troisième, reconnaissable à sa difformité, manœuvrait pour descendre le long du fragile câble attaché par les fugitifs.

Un cri d'effroi, des cris de douleur parvinrent jusqu'à leurs oreilles.

— Hillo ! fit en riant Turnip, c'est John le Singe qui s'est cassé le cou... Bon débarras ! Mais gare aux deux autres !

Et, détalant à toutes jambes, il gagna la forêt.

Ch. DESLYS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE [1].

XIV. — LE TAMANOIR ET LE PUMA.

Nous causions ainsi tous deux, jouissant de l'agréable tranquillité du soir qui se faisait, et qui, dans ces contrées, est court, mais délicieux après les ardeurs de la journée, lorsque notre attention fut éveillée par un pas lent et lourd qui retentissait parmi les feuilles sèches.

— Un tamanoir !... Cachez-vous !... me dit précipitamment Double-Épine.

Et, joignant l'exemple à l'avertissement, elle se blottit sous une feuille, parmi les herbes. J'en fis autant.

— Qu'avez-vous donc? lui demandai-je alors tout bas.

— Ce que j'ai, malheureux? Mais voici que s'approche le plus grand et le plus terrible ennemi de notre race.

— Ce gros animal?

— Oui. C'est le fourmilier-tamanoir.

— Eh bien, qu'est-ce que cela me fait?

— Cela vous fait que cette espèce d'ours ne se nourrit que de fourmis; pas d'autre chose. Jugez ce qu'il en consomme ! C'est un gouffre... Au surplus, s'il ne vous voit ou ne vous sent pas, vous pouvez assister à la représentation de ce qu'il sait faire, car il ne vient pas pour autre chose par ici que pour attaquer le nid des Saüba.

— Vous croyez?...

— Dieu merci !... Taisons-nous, il va passer... Dieu veuille qu'il ne nous devine pas et ne nous darde pas un coup de langue !... Il nous enlèverait comme des mouches...

— Allons donc ! vous plaisantez... Un si gros animal ramasserait deux fourmis sur sa route ! Cela me semble peu probable.

— Hélas! hélas! cela n'est pourtant que trop vrai, et celle-ci est une femelle; elle porte son petit sur son dos... Si le petit nous devine, il nous dardera aussi... Pour Dieu, bavard, taisez-vous !

La pauvre Double-Épine tremblait comme une feuille à la brise...

En ce moment, le monstre passait tout près de nous. J'avançai la tête entre deux feuilles et je ne le vis que trop bien, car il faillit m'écraser avec une de ses *mains*. J'appelle ainsi ses membres de devant; ce ne sont pas des pattes. Il a de si grands ongles, qu'il est obligé de les reployer en dedans de sa main en fermant les doigts et de marcher sur le côté et le dos de cette main; aussi a-t-il l'air gauche et maladroit!

— Patience ! me souffla Double-Épine, qui voyait ce que j'examinais curieusement, patience ! vous verrez comment il s'en servira tout à l'heure.

Maintenant que la bête était passée, je me relevai et pus l'étudier à mon aise. C'était un animal haut comme un fort chien, mais plus massif de corps, terminé en avant par une petite tête en pointe, et en arrière par une énorme queue redressée sur le dos en panache. Ce qui me frappa, c'est que son poil, brun-noirâtre un peu grivelé de blanc, est très-court sur la tête et sur le museau, mais va toujours en augmentant vers la queue, où il est long, grossier et rude comme celui du sanglier. Ce poil forme une sorte de crinière à laquelle se tenait cramponné le petit sur le dos de sa mère. Quant aux poils de la queue, ils sont gros, épais, très-secs, aplatis; on dirait de l'herbe brune.

Le tamanoir se balançait d'une jambe sur l'autre, d'un mouvement paresseux; il allait droit aux Saüba. A mesure qu'il s'éloignait, Double-Épine sortait de sa cachette, se montrait et reprenait son assurance. Nous voilà bientôt en haut de deux herbes ployantes, dominant le théâtre et attendant ce qui pouvait arriver.

Cependant le tamanoir s'était mis à l'œuvre. On eût dit que la fourmilière des Saüba entrait en ébullition : à l'intérieur il se faisait un tel mouvement que l'on

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

entendait un bruissement semblable à un tonnerre lointain. Qui donc avait averti les pauvres fourmis de la présence de leur ennemi ?... L'instinct? L'odeur?... Quelques éclaireurs entrés brusquement?...

Tout à coup le monstre s'accroupit au centre de la clairière ; et, faisant briller ses longues griffes au clair de la lune, il en frappe brusquement la croûte composée de terre et de feuilles que nous avions vu bâtir et qui était déjà devenue très-dure. Bientôt une ouverture est pratiquée ; car, à chaque coup de patte, les éclats de la toiture volent au loin.

En ce moment, une valeureuse troupe de Saüba jaillit par l'ouverture de leur maison. Je voyais les Grosses-Têtes, les soldats et les ouvriers, ceux-ci apportant des pelotes de terre et des feuilles découpées pour réparer le dommage.

Mais l'agresseur s'était couché tranquillement sur le ventre, son petit était descendu et s'était allongé à ses côtés; puis tous deux avaient fait sortir, par le bout de leur museau, une langue énorme de cinquante à soixante centimètres de long, grosse comme le doigt d'un homme, et l'avaient promenée au milieu de la foule... Cette langue perfide est enduite d'une salive collante, et toutes les fourmis qu'elle touche y restent attachées... Lorsqu'elle est noire de proies, l'animal la rentre dans sa bouche et avale, sans les mâcher, toutes les fourmis qu'il a rapportées. Cela fait, il recommence, balayant la surface d'attaque et emportant tout dans un même repas. Le petit balayait d'aussi bon courage que sa mère !...

Il y avait vraiment quelque chose d'horrible et de satanique dans ce carnage systématique et silencieux, qui s'exécutait là, devant nous, avec une précision automatique et menaçait de durer longtemps! Effectivement, les deux monstres ne se pressèrent pas...

Lorsque les travailleurs de la colonie comprirent à qui ils avaient affaire, ils ne se montrèrent plus sur la brèche. Alors le tamanoir, enfonçant son long groin dans l'ouverture, plongeait sa langue dans les couloirs, les chambres, les étages, emportant tous les habitants et les remontant dans sa bouche.

Ce fut un carnage sans miséricorde ! Après un premier trou, les fourmis s'étant retirées au fond de leur retraite, la mère alla pratiquer une autre brèche à quelques pas, plus près du bord de la clairière, et, appelant son petit par un grognement significatif, elle le plaça au bon endroit et revint vers sa première ouverture, dont sa langue plus longue atteignait mieux le fond.

A ce moment, un nouvel arrivant déboucha dans la grande clairière. Il arrivait à pas de loup — on ferait mieux de dire *à pas de chat !* — aucun bruit n'avait signalé sa présence ; mais, en apercevant le tamanoir si bien occupé, il s'arrêta, s'allongea sur le sol et y demeura immobile comme le chat qui va fondre sur la souris qu'il guette. Il était tout près de nous : je voyais sa grosse langue rouge passer sur ses babines noires et un affreux rictus découvrait de longues canines blanches qui luisaient aux rayons de la lune... Ses yeux fauves semblaient briller comme des flammes !...

Pauvre mère ! gare à ton petit !... C'est là que vise le puma !...

Tout à coup, un double mouvement s'exécute à la fois; avec une rapidité que j'aurais été loin de soupçonner chez l'indolent fourmilier, d'un coup de patte la mère saisit le petit et le ramène à elle ; en un clin d'œil, il est à cheval sous sa grande queue retroussée qui le cache à tous les regards... En même temps, le puma bondissait et tombait à la place que le jeune tamanoir venait de quitter.

Un peu déconvenu de cette aventure, le félin resta une seconde immobile, indécis, s'apprêtant à prendre son élan vers la mère. Ce moment avait suffi pour que celle-ci se dressât debout et s'acculât contre un arbre... Alors nous vîmes ses ongles énormes se détendre, se séparer et, semblables à des couteaux menaçants, se diriger vers son adversaire.

Evidemment le puma avait faim. Il s'élança...

Rapide comme l'éclair, la patte du tamanoir se referma sur lui, par une *calotte* gigantesque, et le renversa roulant à quatre pattes, le flanc ouvert et baignant dans son sang... Alors, avant que le chat eût pu se relever, la mère arriva sur lui, de ses deux mains lui étreignit la gorge, qu'elle traversa de ses ongles entrelacés... Malgré les coups de griffes que le puma distribuait à droite et à gauche, mais qui portaient dans la longue toison rude ; malgré quelques morsures, elle tint bon et, en cinq minutes, le félin était mort...

Nous prêtions la plus grande attention à ce drame sauvage, et nous étions bien loin de penser que nous allions courir, de son fait, un péril extrême...

Voici ce qui arriva :

Au moment où la mère tamanoir sentit entre ses pattes le puma qui mourait, elle entr'ouvrit ses griffes, les sortant des chairs avec beaucoup de peine, et, repoussant d'un coup violent son ennemi mourant, elle l'envoya rouler à l'extrémité opposée de la clairière. Hélas ! ce fut justement de notre côté ! Arrivant, comme une masse irrésistible, sur nos herbes qu'il choque, nous tombons d'une grande hauteur et, au même instant, la vilaine bête roule sur nous...

Ce fut une terrible souffrance ! A chaque tressaillement que l'agonie imprimait au puma, nous sentions aussi la vie nous quitter ; son poids énorme nous brisait les membres... Quant à moi, j'entendais craquer mes os, et, sans le hasard providentiel qui me fit tomber entre deux tiges de paille dure, comme en produit ce pays-là, j'étais arrivé à la fin de ma vie et de mes aventures.

Hélas ! comment nous tirer de cette affreuse position? Que faire? Comment sortir de là?...

Je me sentais mourir : adieu, France ! adieu, ma patrie !...

O bonheur ! dans une dernière convulsion, le puma roula quelques centimètres plus bas...

Un rayon de lumière vint nous caresser !

Cependant, incapable de remuer, je demeurai là toute la nuit, sans force et sans courage... Au matin, je me relève un peu, et, qu'est-ce que je vois, arrivant comme des nuées?... des insectes de toutes couleurs, tous avides à la curée !... Il y avait là des nécrophores qui tondaient déjà les poils du puma, et en faisaient des boules pour enfermer leurs œufs ; il y avait des fourmis en quantité et d'espèces les plus différentes, des mouches énormes venant pondre sur les lèvres et les narines... Que sais-je?...

Effrayé par tout ce brouhaha, je me relevai tant bien que mal et, tout gémissant de mes contusions, j'essayai de me retirer un peu à l'écart.

— Double-Epine!...

Rien ne répondit!...

— Double-Epine !... où es-tu?... pauvre compagne !...

Un faible gémissement se fait entendre à dix pas de moi... On dirait un écho lointain...

J'y cours, autant que mes douleurs le permettent, et quel triste spectacle se présente à mes yeux !... Saisie entre la masse du puma et une poutre sur laquelle elle est tombée, ma pauvre Double-Epine a les reins brisés...

Je m'approchai, lui apportant mes consolations et lui offrant mes soins ; elle ouvre péniblement les yeux, et me dit :

— Etranger... merci de tes soins... ma vie est terminée... va!... je me sens mourir... Je retourne, au centre du grand tout, vers Celui qui a créé tous les êtres. Sois heureux !... et, si tu veux m'en croire, fuis ce pays maudit où la vie n'est qu'un combat sous toutes les formes, de nuit comme de jour. Fuis...

Elle laissa tomber sa tête et mourut...

XV. — LES MOISSONNEUSES.

— Assez de Brésil ! nous y laisserions notre peau... Allons nous-en !!!...

Telle fut la résolution que je pris un beau matin, lorsque les forces me furent revenues. J'avais encore, je l'avoue, une jambe qui ne fonctionnait qu'avec un peu de peine : je pensais que le repos de la traversée me serait salutaire, joint à une bonne nourriture qui ne manque pas pour nous sur les bateaux.

Je m'acheminai donc vers le port.

Il y avait loin, bien loin... La distance, jointe à la souffrance, me faisait voir tout en noir ; j'étais bien

Le tamanoir et le puma. Dessin de Mesnel.

triste et bien découragé ; le chemin me semblait interminable... Heureusement, j'avisai à la porte d'une *vanda* ou auberge, sur la route, une charrette grossière chargée de sacs de sucre et arrêtée là tandis que l'attelage mangeait... L'occasion était tentante. Mais, si la charrette n'allait pas au port?... Comment en sortir et me retrouver?...

— Au petit bonheur ! me dis-je. Où voulez-vous qu'on mène du sucre, en ce pays, sinon à un magasin pour l'embarquer ?...

Et sur cette belle conclusion je me hissai à grand'peine sur les roues pleines de la voiture et, de là, m'introduisis entre les sacs au moyen d'une courroie qui, par bonheur, pendait près de l'essieu. A peine en sûreté, je m'endormis...

Le bonheur me conduisait. Lorsque je m'éveillai, le lendemain matin, des hommes déchargeaient le sucre sur le port. Je n'eus que le temps de descendre à terre et de me cacher dans un énorme tas de cornes de bœuf qui attendait son embarquement pour Paris.

— Quel bonheur ! Je reverrai la France.

Ainsi tout était décidé : je partais pour la France ; j'avais lu sur une belle pancarte en haut du tas :

LE RAPIDE

en partance pour Paris.

Mais j'avais négligé une ligne imprimée en petits caractères qui portait ceci :

En touchant à la Havane et au Texas.

C'était un service nouveau de petits bateaux qui avaient résolu le problème de tenir bien la mer et de remonter la Seine pour arriver ainsi à Paris sans transbordement. Nous partions donc pour une course qu'on pourrait appeler « le grand cabotage au fond du golfe du Mexique ».

Tout cela, je ne l'appris que lorsque nous fûmes partis et en pleine mer. Je n'avais aucun moyen d'échapper à ma destinée, je me résignai. Cela me fut d'autant plus facile que je n'avais pas quitté mon tas de cornes, dans lequel je trouvais le vivre et le couvert.

Un mois après nous étions à quai à San-Felipe, au grand ébahissement des habitants, qui ne se lassaient point de visiter le petit navire parisien. Cela me gênait beaucoup, parce que je craignais, en m'aventurant sur la passerelle, d'être écrasé. Une nuit, cependant, je pris mon courage à deux pattes et passai le pont aussi rapidement que possible.

Je me dirigeai alors par la première rue qui se présenta à moi. Elle était droite comme un I, et cependant il me fallut près de deux jours de marche continue pour sortir de la ville. Dans cet espace de temps, la nourriture ne me manqua pas : elle abonde dans ce pays, où tous les détritus des maisons sont jetés dans les rues. Celles-ci sont malheureusement hantées par trop d'oiseaux !...

Une fois dans la campagne, je respirai un peu plus librement ; l'espace était devant moi et je craignais beaucoup moins d'y rencontrer un bec ouvert pour me servir de tombeau.

Ici, le pays, à perte de vue, était couvert de forêts immenses, composées de pins, de cyprès et de chênes : c'est plat comme la main, et entrecoupé de ruisseaux, de rivières, de bayoux qui gênent extrêmement la marche des fourmis, et devraient bien être modifiés. Autour de la ville, de belles plantations de coton, de tabac, de canne à sucre et de maïs. J'avoue que les larmes me sont venues aux yeux en retrouvant çà et là quelques champs de blé qui me rappelaient la patrie.

J'errais au hasard, lorsque je tombai sur les travaux d'une fourmi qui me rappela immédiatement la Saüba et qui doit être sa cousine. Jamais je n'ai vu travaux plus extraordinaires, mieux entendus et plus solides. Ce sont de véritables constructions à demeure ; ce sont des villes qui durent, sans interruption, plus de vingt ans. Il ne faut donc pas trop s'étonner si les constructeurs y mettent les soins nécessaires.

Ce sont de grosses fourmis brunâtres, d'aspect assez rébarbatif, aux mouvements brusques et peu polis ; de vraies campagnardes. Celles que je trouvai habitaient déjà depuis bien des années dans un des nombreux vergers qui sont établis assez loin des maisons pour la culture de la pêche. Il y avait là une butte assez élevée, formée en partie par un large banc de roches. J'étais monté là-haut par curiosité pour voir d'un peu plus loin en ce pays plat, sans me douter que j'allais y découvrir un des plus beaux spectacles qu'on puisse désirer : des fourmis cultivant la terre !

Nul doute pour moi, depuis cette découverte, que ce ne fût des fourmis que l'homme a appris l'agriculture ! Quelle grande nation que celle des fourmis ! ! !...

Ce fut dans la couche de sable qui couvrait certains points des roches que je remarquai l'intéressante cité des fourmis agricoles. A l'entrée d'une des portes, se tenaient deux ou trois forts gaillards qui semblaient monter la garde... A mon approche, l'un d'eux se détacha et, palpant mes antennes, me parla dans une langue très-rude et très-barbare :

— Que faites-vous ici, monsieur, et d'où venez-vous?

— Je me promène.

— D'où venez-vous ?

— De France.

— Connais pas !

— Sauvage !...

— Vous dites ?...

— Rien ! Voulez-vous me laisser visiter votre ville ? Elle me paraît curieuse et je pourrai en parler lorsque je reviendrai dans mon pays.

— Parlez-en ou n'en parlez pas, cela nous importe peu ! Si vous voulez apprendre comment un peuple fort et honnête se comporte, entrez au milieu de nous, personne ne vous fera injure malgré votre tournure hétéroclyte. Il est vrai que vous êtes si chétif qu'on ne vous remarquera seulement pas !

— Merci ! Et moi qui suis un foudre de guerre dans mon pays !

Et j'entrai sur une place grandiose.

Jamais je ne verrai population plus calme, plus noble, plus honnête dans la plus belle acception de ces mots : le travail sanctifie tout.

Leur ville est immense. Voici ce que me raconta mon porte-consigne, qui me suivit en causant :

— Jeune étranger, la cité que vous allez parcourir est située dans une position absolument exceptionnelle : c'est certainement à cela qu'elle doit sa haute antiquité. Elle a bientôt un siècle d'existence ! Nous comptons cela par moissons...

— Par moissons que vous décimez...

— Non. Par moissons que nous faisons.

— Je ne comprends pas...

— N'importe. Lorsque nous avons choisi un emplacement pour établir notre ferme, il arrive nécessairement que le terrain est sec ou humide. S'il est sec, nous creusons une dépression, autour de laquelle nous élevons une digue circulaire peu haute, mais très-large : plus haute de sept à huit centimètres et quelquefois de quinze centimètres, selon les lieux. Cette enceinte a souvent un mètre vingt centimètres et plus de diamètre, et présente une très-légère inclinaison du centre vers le bord extérieur. Si, au contraire, le sol est bas, plat et humide, exposé aux inondations si fréquentes dans ce pays, comme nous avons besoin d'un endroit sec pour travailler, nous commençons par élever une digue en cône, pointue autant que possible, haute de quarante à cinquante centimètres plus ou moins. C'est en haut que se trouve l'entrée de la ville.

— Ici ?

— Non. Ici, c'est différent ; nous sommes au milieu des rochers. En plaine, tout autour du rempart bas ou haut, nous nettoyons le sol de tout obstacle, nous unissons sa surface sur une distance d'un mètre à un mètre cinquante de l'entrée de la ville. C'est le champ de manœuvres, la grand'place telle que vous la voyez ici ; au milieu est la cité. Maintenant, c'est sur cette aire, à soixante centimètres ou un mètre en cercle, autour du centre de la digue, que nous cultivons le riz de fourmi, comme disent les hommes, parce que notre céréale — vue avec leurs lunettes pour suppléer à l'insuffisance et à la grossièreté de leurs yeux — ressemble absolument à leur riz. Nous plantons notre récolte avec le soin qu'elle mérite et nous ne laissons

jamais pousser aucune autre plante dans notre enceinte. A plus de cinquante centimètres de notre ferme nous avons reconnu qu'il fallait enlever toute plante étrangère, si nous ne voulons pas en retrouver les graines dans notre riz.

— Ce gazon si bien vivant que nous traversons... c'est votre riz?...

— Oui, monsieur. Cela donnera une belle petite graine blanche et dure que nous serrerons dans nos magasins, après l'avoir soigneusement séparée de la paille, et qui servira à nourrir la colonie pendant toute l'année.

— Et la paille, qu'en faites-vous?

— Nous l'emportons au loin et la jetons au delà des limites de notre ferme.

— Voyons! parlez-moi franc, mon ami, est-ce bien vous qui plantez cette herbe?... Elle vient partout ici, n'est-ce pas?...

— Cherchez!... Si vous en trouvez en moisson compacte comme celle-ci, vous reviendrez me le dire et je vous donnerai ce que vous voudrez. Lorsque la récolte sera faite, le chaume coupé et enlevé, vous verrez le terrain débarrassé attendre l'automne suivant, et alors le même riz de fourmi réapparaîtra dans le même cercle, y recevra tous les soins convenables, et... ainsi de suite tous les ans!

— Pas possible!

— Tenez! voyez-vous ce vieux monsieur qui se promène péniblement là-bas?

— Oui. Qu'est-ce qu'il regarde à terre?...

— Nos travaux!... qu'il suit depuis douze ans sans interruption! Nous étions là avant lui et nous y serons encore après lui, toujours jeunes, toujours actives!

— Cependant, les bestiaux, mon pauvre ami fermier, doivent manger avec bonheur vos jolies moissons!

— Hélas! cousin... c'est là le malheur de notre vie! D'autant plus que les bœufs, notamment, sont très-friands de notre riz.

— Eh bien, que faites-vous alors?

— Nous souffrons! nous mourons de faim l'hiver... Ainsi s'en vont rapidement les belles colonies de fourmis agricoles (***Atta malefaciens*** du docteur Lyncœum); seules, quelques villes, établies comme celle-ci dans un site inexpugnable, dans un enclos, peuvent résister, et encore!... Une fois l'enclos dévasté, nous mourrons.

— Mais pourquoi ne pas fuir?

— Fuir! Où? Est-il un endroit où le bœuf qui pullule dans ce pays ne puisse venir dévorer nos moissons?

—Que faites-vous pendant la saison humide?

— Nous prenons soin de nos magasins. Dès qu'un rayon de soleil brille, tout le monde apporte les grains, qu'il faut faire sécher, et ceux qui sont mouillés sont nombreux, malgré toutes les précautions prises. Si quelques-uns sont germés, nous n'y touchons jamais, nous les emportons loin de l'enceinte de la ferme, et nous les jetons. Ces grains ne sont plus bons à rien!

— Alors vous savez prévoir les conséquences de ce que vous entreprenez?

— Mais, vous pouvez en juger. Ce bonhomme que je vous ai montré là-bas, c'est le docteur Lyncœum. Un jour, il reçut une lettre d'un autre homme nommé Darwin, qui lui demandait s'il croyait que les fourmis agricoles plantassent leurs grains pour la saison suivante. C'était absurde, cette question. Mais, enfin... il y a, parmi les hommes, des gens qui ont de si singulières idées!...

Le bonhomme Lyncœum lui répondit ceci :

« Je n'ai pas le moindre doute sur ce fait, et mes conclusions ne viennent point d'observations précipitées ou faites sans soin. J'ai acquis une conviction en les voyant faire ce qu'elles veulent et croyant évidemment qu'elles en attendent et en connaissent le résultat. Voilà douze ans que j'observe la même fourmilière... Tout ce que je vous ai écrit est vrai. Hier, je les ai encore visitées. La moisson du *riz de fourmi* pousse parfaitement : vous ne trouveriez pas, à plus de trente centimètres du cercle, un brin d'herbe ou de plante étrangère à la récolte cultivée par mes voisines. Maintenant concluez! »

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

VOYAGE AU DAHOMEY.

LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX [1].

VIII. — LE DAHOMEY ET LES DAHOMANS.

Une étape sempiternelle. — Halte en forêt. — Arrivée à Toffoa. — A travers le Dahomey. — Guadjah-Truda. — Création du corps des amazones. — Comment les Dahomans font la guerre. — Armement des troupes dahomanes. — Le roi. — Division et administration du Dahomey. — La justice. — Population. — Religion. — Féticheurs et féticheuses. — Désordre moral. — Une lettre d'un missionnaire. — Costume. — Monnaie. — Production. — Moyens de transport. — La canne royale.

Les amazones firent, d'un trait, une étape de six heures; lorsqu'elles s'arrêtèrent pour se reposer, la chaleur était insupportable.

Après avoir franchi, avec une ardeur qui indiquait des jarrets d'acier, et une sûreté qui attestait une profonde connaissance du pays, des jungles, des clairières couvertes de traces de pas de pachydermes, des fourrés remplis de mimosas, des vallées herbeuses; après avoir passé à gué plusieurs rivières, elles étaient arrivées dans un endroit délicieux où croissaient les plus beaux arbres fruitiers des zones torrides, arrosé par un frais ruisseau dans l'eau claire duquel des compagnies de perruches vertes venaient plonger le bec, et tout tapissé de fleurs odorantes.

Elles posèrent leurs fusils par terre avec un certain soin, allèrent se désaltérer, invitèrent du geste le rentier et le chimiste à faire comme elles; ensuite, leur montrant un coin isolé, leur intimèrent impérieusement l'ordre de s'y rendre et d'y rester.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Quand ils y furent, elles leur jetèrent quelques boules de farine de manioc humectée d'eau, quelques morceaux de viande de chien séchée au soleil qu'elles tirèrent de leurs sacs, de leurs gibecières ; puis, sans plus s'occuper d'eux et convaincues qu'ils ne pouvaient s'échapper, elles s'assirent sur l'herbe et se mirent à manger les provisions dont elles étaient munies, en parlant avec un éclat, une volubilité, un tapage assourdissant, capables d'humilier tous les perroquets de la contrée.

Leur repas terminé, elles burent de nouveau à même le ruisseau, revinrent s'étendre à l'ombre et s'endormirent avec une sérénité et une sécurité parfaites.

Philistin et Phosphate, brisés, rompus, eurent un instant, en les voyant fermer les yeux, en les entendant ronfler, la velléité de s'enfuir. Mais, après examen de leurs forces, ils comprirent qu'ils devaient se résigner, et, à l'imitation de leurs geôlières, ils se laissèrent aller au sommeil en pensant que le sort se montrait bien injuste, bien barbare envers eux, et en se demandant s'il n'était pas plus favorable à Pouillouse et à Lamouroux.

A quatre heures de l'après-midi la horde féminine se retrouva sur pied, réveilla, à coups de crosse de fusil, le rentier et le chimiste et repartit à travers bois avec eux.

Elle ne s'arrêta qu'au milieu de la nuit, mais cette fois dans un lieu habité, à Toffoa, où tout était disposé pour la recevoir.

Il était temps.

Première halte. Dessin de Vierge.

Philistin et Phosphate sentaient leurs jambes refuser le service.

Les amazones consignèrent leurs prisonniers au chef de la localité, qui s'était empressé d'accourir à leur rencontre, et prirent leurs quartiers à l'entrée de la ville, dans une grande case, moitié caravansérail et moitié temple, car elle était ornée d'une quantité d'idoles grossièrement sculptées . hommes à tête de chien, chiens à tête d'homme ou de crocodile, léopards, serpents, singes, etc.; et les deux malheureux furent enfermés dans une hutte où on leur porta quelques provisions et autour de laquelle le chef de Toffoa plaça une vingtaine de nègres armés de lances.

Tandis qu'ils cèdent à la fatigue qui les écrase, couchés sur une natte de jonc, et que les chasseresses rêvent massacres d'éléphants et de prisonniers de guerre, enveloppées dans des couvertures de coton, faisons une rapide excursion à travers le royaume du Dahomey, dont il est indispensable d'esquisser l'organisation et les mœurs pour l'intelligence des événements qui vont suivre.

Tout d'abord déterminons la position géographique et les limites de ce pays, qui jouit parmi nous d'une réputation si lugubre.

Le Dahomey s'étend entre le Volta et le royaume d'Achanty à l'ouest, les montagnes de Kong au nord, le territoire d'Yarriba à l'est, le golfe de Bénin au sud. Il est difficile d'en préciser l'étendue; toutefois on peut lui donner cent vingt lieues dans sa plus grande longueur, de la mer aux escarpements de la chaîne de

Kong, et soixante-cinq dans sa plus grande largeur, de la frontière de l'Achanty à celle d'Yarriba. Sur l'immense péninsule où il existe ce n'est là qu'un point; cependant le Dahomey passe pour l'Etat le plus puissant de la côte occidentale d'Afrique. Ajoutons qu'il ne date pas de très-loin et qu'il n'y a guère plus de cent cinquante ans qu'il a commencé à prendre de l'importance.

En 1724, le territoire actuel du Dahomey était fractionné en une infinité de principautés indépendantes qui se faisaient la guerre pour se procurer des prisonniers qu'elles vendaient aux établissements européens de la côte et aux négriers. Cette année-là, le prince ou le roi d'Abomey, ville située à une cinquantaine de lieues du littoral, soit qu'il eût à se défendre, soit qu'il voulut faire une razzia d'esclaves chez ses voisins, envahit les royaumes d'Ardrah, de Toffoa, d'Allahda, de Savi ou Xavy, de Whydah, et, après une suite de

Types du Dahomey. Dessin de Vierge.

guerres acharnées qui durèrent dix ou douze ans, parvint à les annexer à son royaume, qui se trouva ainsi décuplé.

Ce roi, le fondateur de la puissance dahomane, se nommait Guadjah-Truda.

C'était un monstrueux despote, qui institua ces sacrifices humains au récit desquels le monde civilisé a frémi d'horreur. On raconte que, dans le but d'augmenter *l'intérêt* de ces hécatombes humaines, il ne se contentait pas de décapiter les victimes, qu'il les livrait préalablement pendant quatre jours à des bourreaux qui leur arrachaient les ongles, leur coupaient les oreilles, leur crevaient les yeux, leur brisaient les membres, les écorchaient.

Quand les tyrans nègres sont féroces, ils le sont bien.

Le système adopté par Guadjah-Truda fut continué par ses successeurs, avec cette différence que les guerres entreprises n'eurent plus pour but des conquêtes territoriales, le Dahomey s'étant agrandi autant qu'il pouvait s'agrandir, mais seulement des razzias de prisonniers.

L'année fut alors partagée en deux périodes à peu près égales : l'une, qui correspond à l'automne et l'hiver, consacrée aux expéditions guerrières ou, pour parler plus exactement, aux chasses aux esclaves ; l'autre consacrée à la vente de ces derniers, à la célébration des *coutumes* ou fêtes publiques, et aux travaux indispensables à la culture du riz, du manioc et de quelques autres productions de première nécessité.

Pour donner au brigandage qu'il avait institué une assise solide, durable, Guadjah-Truda créa une armée permanente de dix mille soldats, pouvant être quintuplée en huit jours par l'appel des hommes valides, et dans laquelle il introduisit un corps de six mille amazones.

Ce fut, eu égard à l'ambiant barbare dans lequel il vivait, un trait de génie.

Truda ignorait probablement ce qu'on peut tirer de bon de la femme, les chères et douces joies qu'elle procure, les choses grandes et saintes qu'elle aide à faire, mais il savait certainement ce qu'on en peut tirer de mauvais. Ses amazones constituèrent de suite ses troupes les plus intrépides, les plus redoutables et les plus redoutées, et c'est grâce à elles qu'il put jouer, en Guinée, le rôle d'un Alexandre ou d'un César.

Le roi du Dahomey prétend qu'il n'attaque jamais un peuple qui ne l'a pas insulté, à moins que ses sujets, ou plutôt ses janissaires femelles, ses prétoriennes, car ce sont elles qui font la pluie et le beau temps à sa cour, ne le lui aient demandé pendant trois années successives. Cette assurance ne mérite qu'une faible créance.

La vérité, c'est que le despote dahoman attaque sans motif, selon son bon plaisir, les peuples qu'il croit être en mesure de battre. Lorsqu'il a résolu quelque expédition importante, il ordonne aux gouverneurs des provinces de réunir leurs contingents sur un point désigné. Arrivé devant la ville vouée à la destruction, il campe à distance et lance ses hordes à l'assaut. La ville prise, les vieillards des deux sexes sont égorgés ; les hommes encore jeunes, les jeunes filles, les enfants sont emmenés avec tout le butin qui a été fait, et, si la campagne n'a pas d'autre but, la retraite s'opère.

Les troupes dahomanes sont armées de lances ou sagaies, de sabres, d'arcs et de fusils à pierre qu'elles préfèrent aux fusils à piston ou se chargeant par la culasse, parce que les Dahomans ignorent la fabrication des capsules et celle des cartouches à fulminate ; elles possèdent une cinquantaine de vieux canons qui servent surtout dans les réjouissances publiques, car il serait impossible de faire rouler de l'artillerie sur les routes étroites, marécageuses, effondrées du pays.

D'ailleurs le Dahomey ne produit pas de chevaux, ceux qu'on y introduit y meurent promptement, tués par le climat, les autres bêtes de somme y sont extrêmement rares et le chameau y est inconnu.

L'armée dahomane n'a donc ni canons attelés ni cavalerie.

Tous les individus qui la composent, y compris le roi, vont à pied, pieds nus même.

La guerre étant, au Dahomey, l'occupation la plus honorable, la plus noble, presque tous les hommes libres s'y consacrent, si bien que l'agriculture et l'industrie n'y existent qu'à l'état rudimentaire.

Les troupes dahomanes ne touchent pas de solde régulière ; elles reçoivent seulement des gratifications en vivres, en liqueurs fortes, en vêtements, en cauris, proportionnées à leurs prouesses. Chaque chef entretient cependant à ses frais son contingent, mais, en revanche, celui-ci lui doit toutes ses prises, tout le butin qu'il fait.

Le respect des Dahomans pour le rang et la naissance est absolu. D'un signe, leur roi peut faire rouler à terre la tête du plus grand de ses vassaux ; nul n'oserait se tenir debout, ou la tête couverte, ou fumer, ou se garantir du soleil avec un parasol, ou se faire porter sur un palanquin en sa présence. Tous doivent se prosterner, la face contre terre, devant lui. Les blancs seuls sont autorisés à se borner à saluer humblement.

Sa Majesté se montre généralement entourée de ses hauts fonctionnaires, de ses principaux officiers et particulièrement de son miegan ou exécuteur de ses sentences, qui marche toujours derrière elle armé d'un long sabre dont la lame, élargie à son extrémité, décapite un homme aussi facilement qu'un couperet de guillotine ; de son camboudi ou chambellan, dont l'occupation ordinaire est de réclamer le silence au moyen d'une clochette qu'il porte pendue au cou et de ce cri : *Dinaba* (taisez-vous !), lorsque son maître a quelque communication à faire à la foule ; de son méhou, sorte de visir, de premier ministre ; et de son tolonou ou gardien du sérail et des amazones.

Ce dernier personnage est en outre l'échanson royal ; c'est lui qui est chargé de verser à boire au souverain, de goûter le liquide qu'il lui offre, afin de prouver que ce liquide n'est point empoisonné, de cacher Sa Majesté avec un foulard de soie quand elle boit, de porter son crachoir, un crachoir d'argent, et son éventail en plumes.

Le royaume est divisé en provinces administrées chacune par un préfet ou vice-roi appelé *avoghan* ou *iavougan*, qui a sous ses ordres les chefs des localités ou maires, appelés *caboucirs*.

Les iavougans correspondent directement avec le méhou, qui tient entre ses mains tous les fils de l'administration intérieure, et lui portent périodiquement et à époques fixes le produit des revenus de leurs provinces, soit en marchandises, soit en cauris.

Ces revenus se composent à peu près uniquement, depuis que la traite des nègres est abolie, des récoltes fournies par les domaines de la couronne, de la vente de l'ivoire des éléphants tués par les amazones, du butin fait chez les tribus ennemies, des présents offerts par les directeurs des factoreries européennes de la côte, des redevances payées par les traficants étrangers, des droits de douane, d'octroi, de transit, qui frappent les marchandises, de la vente des armes, dont le roi se réserve le monopole.

La justice est rendue : dans le village, par le caboucir, auquel Sa Majesté accorde, comme insigne de sa dignité, les bracelets d'argent, le parasol et le tabouret que des esclaves portent devant lui ; dans le chef-lieu de province, par l'avoghan. L'un et l'autre ne jugent que des délits communs ; quant aux crimes pouvant entraîner la mort, ils sont réservés au tribunal royal.

Au Dahomey, point de prison, cela serait une charge et un embarras dont le monarque ne veut pas, mais simplement des amendes, des peines corporelles ou infamantes, ou la décapitation. Les riches, les dignitaires sont punis par la confiscation de tout ou partie de leurs biens, par la privation de leurs dignités ; les

pauvres par la bastonnade; mais les uns et les autres par le même genre de mort, s'il y a lieu.

Là, l'égalité reparaît.

En cas de doute, les juges ont recours à des épreuves qui rappellent le jugement de Dieu au moyen âge, et dont les plus usitées consistent à faire avaler un vomitif à l'accusé, ou à l'obliger à passer sa langue sur un fer de lance rougi au feu. S'il garde le vomitif ou s'il ne se brûle pas en léchant le métal incandescent, il est proclamé innocent; dans le cas contraire, le maximum de la peine lui est appliqué.

La population du royaume s'élève, selon les uns, à six cent mille habitants; selon les autres, à deux cent mille seulement; nous estimons que le chiffre moyen de trois cent mille est le vrai. Tous sont idolâtres. Ecoutons ici ce qu'en dit le docteur Répin dans la relation de son voyage : « Dans tout le royaume de Dahomey la religion est fondée sur la croyance à deux principes en antagonisme, celui du mal et celui du bien. De là, cette idée logique de remercier les divinités bienfaisantes, mais surtout de conjurer la redoutable colère des autres par toutes sortes d'offrandes et de sacrifices. On trouve çà et là autour des villes ou des villages, en général à l'ombre des groupes d'arbres au feuillage sombre et touffu, comme les mangottiers, une petite case ronde ou carrée, propre, bien entretenue et séparée du reste des habitations par une haie vive : c'est le temple, et souvent aussi la demeure du prêtre. Les noirs y pénètrent librement, à toute heure, pour y apporter des offrandes d'huile de palme, de bananes, d'ignames, etc.; ou même, s'ils sont riches, des volailles, un mouton ou un bœuf. C'est là une partie des revenus du prêtre, intermédiaire obligé entre le croyant et les divinités. Entassées en grand nombre dans la cour, sous la varangue ou dans la case même, les idoles sont variées à l'infini : hommes, femmes, animaux naturels ou fantastiques, etc.; quelques-unes même consistent en un simple bâton fourchu à trois dents, orné de bandelettes et supportant un petit vase en terre du pays plein d'huile de palme; en une défense d'hippopotame, une molaire d'éléphant, une corne de cabri, etc. Tout objet peut devenir fétiche, si le prêtre y a, par ses paroles magiques, attaché quelque propriété surnaturelle. C'est même la branche la plus importante de ses profits, car il vend fort cher aux nègres des amulettes ou grigris enchantés. Ainsi tel petit scapulaire de cuir ouvragé et colorié, telle griffe de tigre fixée sur une section de défense d'éléphant formant bracelet, telle corne d'antilope, préservent de la mort par le fusil, par le sabre, ou par le poison; d'autres grigris seront tout-puissants contre la morsure des serpents; avec tels autres on pourra chasser sans crainte l'éléphant ou le tigre. Nous avons vu à Toffoa, dans la case des fétiches, un grand nombre d'ex-voto, fragments de jambes ou de bras, mains, pieds, etc., grossièrement sculptés en bois et suspendus au-dessus de la divinité à laquelle les fidèles font honneur de leur guérison. Les *mauvais esprits* ont des temples qui leur sont particulièrement consacrés et dans lesquels il est interdit sous peine de mort de pénétrer. Les prêtres seuls y habitent et y élèvent dans la solitude les adeptes qui devront les remplacer un jour. Quand des voyageurs de haut rang passent devant ces temples généralement placés sur le bord des chemins les plus fréquentés ou à la porte des villes, ils doivent mettre pied à terre. Le prêtre paraît sur le seuil du temple, et, pendant que son acolyte fait tinter une sorte de cloche, il marmotte les conjurations destinées à préserver le voyageur de la maligne influence du dieu. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'afin de rendre efficaces les prières des prêtres, le voyageur doit les payer d'un présent qu'il dépose en dehors de l'enceinte... Les prêtres, qui, comme on l'a vu, sont aussi les médecins, traitent les maladies plutôt au moyen d'exorcismes, de pratiques superstitieuses et de sorcellerie, que de médicaments. »

Il y a également des prêtresses, mais en moins grand nombre, à Xavy; ce sont les épouses du serpent fétiche, python non venimeux, à tête large, aplatie, triangulaire, de trois mètres de long environ, très-vénéré sur le littoral du golfe de Bénin et particulièrement à Whydah. Ces prêtresses, vêtues de pagnes de soie de couleurs rutilantes, ornées de colliers de corail, d'ambre, la poitrine nue, se livrent, pour l'exercice de leur culte, à des danses assez semblables à celles des almées orientales, qu'elles terminent invariablement par des cris, des vociférations, des convulsions épileptiques.

Rien n'égale le fanatisme religieux des Dahomans, si ce n'est leur cruauté stupide, leur gloutonnerie, leur ivrognerie, leur ignorance, leur honteuse bassesse, leur fourberie, que l'esclavage, la religion de la force, la passion de la guerre et du pillage ont développées outre mesure et perpétuent. Pour eux la famille n'existe pas : le Dahoman ne se marie pas; il achète une femme, deux femmes, trois femmes, autant enfin qu'il peut en nourrir, et les revend quand il en est las, avec leurs enfants, si cela lui plaît, aux négriers marrons qui trafiquent encore de la chair humaine sur les côtes de Guinée, ou à tout autre individu.

Un missionnaire catholique disait, dans une lettre qu'il écrivait de Whydah en 1864 : «Le nègre est ici un peu moins sauvage que sur les points des environs de la côte; en présence du blanc, du missionnaire surtout, il est timide et doux comme un agneau; d'un amour peu stable, et le plus souvent feint, il oblige son maître à se tenir toujours sur le qui-vive. Je dis son maître, car ils sont tous esclaves les uns des autres. Pierre a Paul pour esclave, Paul a Jean, Jean a Antoine; mais Pierre, qui par un seul esclave en a quelquefois des centaines, est lui-même esclave du cabeissaire, autorité du pays. Tous les sauvages sont en général d'une grande taille, et ont le corps bien fait jusqu'au cou. Mais quand on passe à la figure, on dirait des monstres: de grosses lèvres, une large bouche, un nez épaté, une chevelure très-crépue, point de barbe; ils se rasent la tête de toutes les manières. Enfin figurez-vous tout ce que vous pourrez de plus fantastique. Ils sont tous marqués à la figure avec un instrument tranchant; il y en a sur la figure desquels j'ai compté jusqu'à vingt-cinq marques. Ici la femme est un être abominable, sans pudeur, sans honte, et méchante comme la vipère. On la voit, la pipe à la bouche, courir de danse en danse, et se livrer ainsi du matin au soir à toutes sortes d'orgies et de crimes. Il y a possibilité de ramener les hommes, mais on n'a presque rien à espérer des femmes. Le noir, quand il s'agit de travailler, est d'une mollesse à ne pas pouvoir remuer les jambes. Le rotin est aussi nécessaire à ces gens qu'à nous la nourriture. Ils travaillent peu, mais ils vivent de peu; le pays produit sans culture tout ce qui leur est indispensable. Quelques fruits et quelques ra-

cines, voilà la nourriture des sauvages. Le blanc, sur la côte d'Afrique, ne peut voyager qu'en hamac, c'est-à-dire porté par des noirs. Si le voyage est un peu long, ils s'y mettent en grand nombre. Lorsque je suis allé à Godome, à Kotano et à Porto-Novo, ils étaient dix-huit pour me porter ; ils chantent, ils dansent, c'est un charivari à briser la tête la plus solide. Il arrive quelquefois que le blanc n'est pas content de son monde ; alors il se lève du hamac, prend son bâton et, à tour de bras, en donne une dizaine de coups à chacun ; tout pleure, tout crie, on croirait qu'il a tout tué ; mais il n'en est rien. Quand il leur ordonne de continuer la route, ils le mettent avec grande délicatesse dans le hamac, le chargent sur leur tête et se mettent à courir, chantant, dansant tout comme auparavant... Ici la famille est inconnue. Chaque homme a autant de femmes qu'il peut en nourrir et en acheter. Chacun a le droit de faire de ses femmes ce que bon lui semble, les vendre, les donner, les échanger tout comme il juge à propos. Chaque femme est obligée de nourrir ses enfants, et quand, devenus grands, le mari commun a besoin de cauris, il va les vendre au négrier, et quelquefois la mère avec. Quand les femmes sont assez fortes, elles saisissent, lient leur mari et le portent vendre. »

Nous n'avons pas le courage de les en blâmer.

La Dahomane est assez jolie, comme négresse, pendant sa jeunesse ; ses formes sont pures, ses yeux agréables, ses extrémités petites ; mais avec l'âge, avec la maternité, et quand les durs travaux auxquels elle est condamnée l'ont flétrie, elle devient hideuse, et ses seins, exposés à tous les regards, prennent des proportions telles qu'ils atteignent jusqu'à soixante centimètres de long.

Notons en passant une particularité bizarre : sous les tropiques, dans les zones où la polygamie est permise, honorée, les femmes sont moins nombreuses que les hommes, de sorte qu'il semble que leur rareté ajoute au mépris qu'elles inspirent. C'est le monde à l'envers. Ajoutons que, dans ce même pays, les femmes vieillissent trois fois plus vite que les hommes. Par contre, chez les blancs, où il naît ordinairement plus de filles que de garçons, où la monogamie est la loi de tous, où les femmes sont plus nombreuses que les hommes, les femmes sont comblées d'égards. Le contraste est criant ; mais tout, en ce monde, n'est-il pas contradictoire *à priori* ?

En 1874, le curé de Santa-Cruz, dans la haute Californie, fit parvenir à Pie IX la photographie d'un Indien qui avait alors 122 ans. Au bas de son portrait le centenaire avait écrit ces mots en espagnol : *Yo Justiano Roxas de 122 anos, al santissimo papa desiò muchos anos de vida.* (Moi, Justinien Roxas, de 122 ans, je souhaite au très-saint pape de longues années de vie.) Dans son ouvrage intitulé : *A travers l'Amérique centrale*, M. Félix Belly cite un vieux nègre nommé Félis Ronda, né en 1711 dans un village du Nicaragua appelé Tipigalpa, qui avait été marié quatre fois et qu'il vit, en 1862, à l'âge de 151 ans, avec un fils de 11 ans, de sa dernière femme. Il avait donc eu ce fils à l'âge de 140 ans. Il était encore vigoureux, faisait de longs trajets à cheval et paraissait à peine la moitié de son grand âge. Dans le même ouvrage, M. Félix Belly évalue à un douzième l'excédant des hommes sur les femmes dans le Guatémala. Ainsi, non-seulement les hommes sont plus nombreux que les femmes, sous les tropiques, mais encore ils durent beaucoup plus longtemps qu'elles.

La population civile mâle du Dahomey porte en général pour vêtement une large bande de drap ou de coton autour des reins et une sorte de manteau dont l'étoffe et les ornements varient suivant la richesse de son propriétaire. Ce manteau, jeté sur l'épaule gauche, laisse la poitrine et le bras droit nus.

Les femmes s'attachent simplement au-dessous de la poitrine une pièce de drap, de coton ou de soie qui leur tombe jusqu'aux genoux. Elles se parent d'anneaux, de bracelets en argent, en fer ou en or, de colliers de corail et de verroterie de Popoé.

Les hommes ne dédaignent pas non plus ces sortes d'ornements ; ils portent, en outre, des amulettes.

La monnaie du pays est le *cauris*, petit coquillage univalve d'un blanc jaunâtre, de la grosseur d'une noisette. Il en faut vingt pour faire un sou de notre monnaie, et une *tête*, ou deux mille, pour faire cinq francs. Une femme, ce sont communément les femmes qui servent de portefaix au Dahomey, n'en pouvant porter plus de dix *têtes*, pour transporter une somme de deux mille francs d'un point à un autre du royaume, de Whydah à Xavy, par exemple, il faut *quarante porteuses !* Voilà une monnaie divisionnaire qui ne doit pas être de nature à faciliter les transactions.

On emploie également les cauris en colliers, bracelets et autres ornements.

Le docteur Répin assure qu'il n'y a point de cimetière au Dahomey et que chacun enterre ses morts dans sa propre case. Ce n'est pas absolument exact. Il y a de pauvres gens, en effet, qui enfouissent leurs morts dans leurs cases ; mais les nobles, les grands dignitaires ont des caveaux de famille, ou bien creusent des fosses à leurs parents dans leurs plantations avec le ciel immense pour voûte. Le docteur Répin est plus dans le vrai lorsqu'il soupçonne les Dahomans de manger les victimes immolées dans ces épouvantables *coutumes* ou fêtes nationales dont nous aurons occasion de parler plus loin. Empruntons encore ces lignes à cet excellent observateur : « De vastes forêts, où domine le palmier, couvrent presque entièrement la partie du Dahomey située entre Abomey et la mer. Quelques plaines cultivées environnent seulement les principaux villages ; mais lorsque, après avoir franchi la Lama et gravi les pentes qui forment ses berges, on arrive sur les plateaux où sont situés Cana et Abomey, la scène change. Ce sont de vastes plaines, légèrement ondulées, semées, surtout aux abords des villages, de bouquets de palmiers, de dragonniers et de fromagers. Tantôt on disparaît dans les prairies de hautes herbes, tantôt on traverse de belles cultures de mil, de manioc, d'igname et de maïs. Les terrains marécageux sont réservés pour la production du riz, qui, avec la farine de maïs et les ignames, est la nourriture habituelle des noirs. La viande y est rare, parce que l'élève des bestiaux n'entre pas dans les habitudes agricoles d'un pays où le fumier serait inutile, la terre rendant sans engrais le centuple de ce qu'on lui confie. Du reste, aucune de ces productions n'est exportée, et l'huile de palme seule alimente le commerce de Dahomey, pays où l'ivoire et l'or sont moins abondants que sur d'autres points de la côte occidentale d'Afrique. Il faut ajouter de suite que ce produit donne lieu à des transactions d'une grande importance et qui permettent à ceux qui s'y livrent de réaliser des bénéfices vraiment extraordi-

naires : je pourrais citer telle maison française où ils se chiffrent par millions. Tout le monde sait que cette huile provient des fruits du palmier à huile (*elaïs Guineensis*), d'où les naturels l'extrayent en les broyant imparfaitement et en les traitant par l'eau bouillante et l'expression. Le coton paraît venir sans culture. Il appartient à l'espèce *gosypueus arborescens* (à laine courte), l'une des meilleures qui existent ; malheureusement il est très-peu abondant et, loin de pouvoir en exporter, les habitants du Dahomey n'en ont pas assez pour leur consommation, car ils achètent aux factoreries une grande quantité de cotonnades. Ils fabriquent pourtant des étoffes de coton ; mais leurs métiers sont très-imparfaits et ne peuvent tisser que des bandes de vingt centimètres de largeur, qu'ils cousent ensuite les unes aux autres pour confectionner leurs pagnes. Le roi nous fit présent de quelques pièces de ces tissus, et je puis constater encore aujourd'hui qu'ils sont d'une qualité surprenante, tant sous le rapport de la solidité que sous celui de la teinture ; aussi sont-ils réservés pour les grands et les riches. Les tisserands dahomans n'emploient guère que deux couleurs : le bleu et le rouge. L'indigotier, plante assez commune au Dahomey, leur fournit la première, et ils obtiennent

Paysage du Dahomey. Dessin de A. de Bar.

la seconde en pilant, laissant macérer et traitant ensuite par l'eau bouillante la tige du mil. Le fer et le cuivre sont très-rares au Dahomey ; on les emploie presque exclusivement pour les armes blanches : sabres, couteaux, sagaies, etc., dont la fabrication est un monopole royal. Ces métaux, fournis par les comptoirs, sont de qualité très-inférieure ; de plus, comme les ouvriers dahomans ignorent l'art de la trempe, leurs armes sont très-mauvaises. Ceux qui travaillent les métaux précieux font preuve de plus d'habileté, souvent même d'assez de goût dans le dessin et l'ornementation de bijoux, tels que les colliers, les grigris et surtout les bracelets d'argent, portés par les cabéceirs comme insigne de leur dignité. Ils se procurent l'or par le lavage des sables aurifères de certaines rivières qui descendent du versant méridional des monts de Kong et vont alimenter, après avoir traversé le haut Dahomey, les vastes lagunes qui baignent le sud de ce pays. Quant à l'argent, au dire même du roi Ghézo, les monts Kong en contiennent des mines fort riches, d'où les nègres le retirent en traitant le minerai par le grillage et des fusions répétées... L'écriture et les chiffres paraissent être inconnus au Dahomey. Les beaux-arts, l'architecture, le dessin, la sculpture et la musique y sont peu florissants. Les dessins et les peintures, que je n'ai vus appliqués qu'à la décoration des

murailles du temple des sacrifices, à Cana, prouvent surabondamment que les artistes dahomans n'ont pas l'idée de la perspective. Ce que j'ai vu de mieux réussi en dessin, ce sont les broderies exécutées avec une espèce de soie végétale du pays, à reflets chatoyants d'un joli effet, qui décorent les étendards de l'armée et les bonnets des amazones. Les Dahomans réussiraient peut-être mieux en sculpture : les tabourets témoignent de quelque goût et d'une certaine habileté de main. Quant à la poésie, je n'en ai trouvé d'autres traces que les chants de triomphe par lesquels les Dahomans célébraient leur victoire simulée le jour de la fête d'Abomey, et les improvisations en notre honneur que chantèrent les femmes du roi. Ces productions, sans originalité, sont empreintes du caractère emphatique qui distingue les œuvres d'imagination des peuples primitifs. Du reste, la langue dahomane est très-pauvre ; elle n'a de mots que pour exprimer les besoins ordinaires de la vie et désigner les objets qui tombent sous l'appréciation de nos sens. Elle n'a pas d'expression pour traduire les idées abstraites, sans doute parce que ces idées n'ont pas encore pris naissance dans le cerveau des Dahomans. »

Les routes et les bêtes de somme manquent au Dahomey; les indigènes n'ayant pas encore songé à utiliser le bœuf et le buffle comme animaux de trait, peut-être parce qu'ils sont rares, on y porte tous les fardeaux. Les blocs de granit qui servent à moudre sont apportés à tête d'homme des montagnes de Kong, jusqu'où il faut aller pour trouver de la pierre, le sol du pays n'étant composé que de terrains marécageux ou d'alluvions. On se figure les lenteurs d'un pareil moyen de transport; aussi les chemins sont-ils perpétuellement sillonnés par des centaines d'individus des deux sexes colportant toutes sortes d'objets ou de denrées. Ils gagnent, en moyenne, quatre-vingts cauris, environ quatre sous par jour.

Aucun étranger ne peut voyager dans l'intérieur du royaume sans en avoir obtenu l'autorisation du roi et sans être muni du signe évident, du sauf-conduit, du passe-port, en un mot, qui constate cette autorisation. Ce passe-port consiste en une canne, un bambou à pomme d'or qu'un officier apporte à l'étranger de la part de Sa Majesté, et qu'il lui reprend lorsque le voyage est fini et qu'il le quitte pour aller rendre compte au roi ou au méhou de ce qui s'est passé pendant la route. A la vue de la canne royale, tout Dahoman, si élevé en grade qu'il soit, doit se prosterner et baiser la poussière ; malheur à l'indigène qui oublierait cet hommage ou le refuserait ; malheur également à l'étranger qui s'aventurerait dans le pays sans avoir reçu ce talisman.

On comprend maintenant pourquoi les amazones s'étaient montrées dures envers Philistin et Phosphate et ce qu'elles leur avaient demandé sans qu'ils pussent comprendre de quoi il s'agissait.

Ils n'avaient pas le bambou royal, ils n'avaient pas de passe-port, et le premier venu pouvait les tuer comme des chiens galeux.

Ni l'un ni l'autre ne se doutait de cela, ce qui ne les empêchait pas de croire que leur position était des plus critiques.

De fait, ils n'avaient dû qu'à la couleur de leur visage de ne pas être écharpés sur place; mais cela ne signifiait pas qu'ils étaient épargnés.

Les amazones, flairant quelque mystère utile à éclaircir pour la sécurité du royaume, dans la présence des deux blancs sur le bord du lac Avon, avaient seulement réservé ceux-ci pour les tourmenteurs et les bourreaux du roi. D'ailleurs la première grande fête ou coutume de l'année allait avoir lieu et il était logique qu'on les gardât pour les sacrifices de cette coutume, auxquels leur qualité d'Européens donnerait un relief particulier.

La situation du rentier et du chimiste restait donc très-grave, et c'est avec le sentiment de cette gravité qu'ils se réveillèrent au point du jour.

Armand DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

RÉCITS CHAMPÊTRES.

JACQUES BRUNON.

I. — LES VOYAGEURS.

— Oh! le joli pays, petit père, le joli pays

— Tu trouves, mignonne?

— Oui, petit père.

— Comment! Que dis-tu, Siméone?

— Je dis, monsieur mon frère, que cette campagne me semble très-belle.

— Ah bien, par exemple, tu n'es pas difficile. Des rochers où l'on s'arrache les pieds; des bois tout noirs, où il doit y avoir des loups, bien sûr; une rivière qui gronde, en sautant dans les pierres cassées... Ça vous fait peur.

— Bah! Julien, tu n'as pas aussi peur que tu veux bien le dire.

— Tu crois ça, papa.

— J'en suis sûr...

Ainsi causaient trois personnages dont nous n'avons plus besoin, pensons-nous, d'indiquer le degré de parenté, mais dont nous devons esquisser la physionomie.

Le père : soixante ans environ ; taille peu élevée, épaules carrées, poitrine bombée, cheveux presque blancs, drus et taillés en brosse, barbe grise entière, s'effilant en double pointe. Signes particuliers : une profonde cicatrice oblique, commençant au-dessus du sourcil gauche, dans l'épaisseur duquel elle creuse une chauve lacune, puis traçant sa route sur une paupière abaissée qui ferme un orbite vide et allant perdre son sillon au bas de la joue barbue. Enfin rosette rouge à la boutonnière.

Il marchait d'un pas ferme et tout juvénile, une main au bridon d'une légère ânesse blonde, sur le dos bâté de laquelle se tenait assise la jeune fille que nous avons entendu nommer Siméone.

Cette jeune fille, ou plutôt cette enfant, n'avait guère plus de dix ans. Son buste élancé, mais frêle, son maigre visage, aux grands yeux, au nez droit, s'allongeant

blême entre deux grosses tresses de cheveux noirs qui retombaient devant ses épaules; le mol affaissement qu'imprimait à son corps chaque mouvement de sa placide monture indiquaient chez elle une sorte de langueur, combattue toutefois par une intime énergie, que révélaient la douce vivacité de son regard et les claires vibrations de sa parole.

Le frère avait environ trois ans de plus que la sœur, et formait avec elle un véritable contraste. Plus grand, plus fort qu'on ne l'est ordinairement à cet âge, il portait sur sa face les frais indices d'une excellente santé; mais ces avantages étaient détruits par l'indolence de son allure et le morne aspect de toute sa personne.

Il venait paresseusement le dernier, baissant un front ennuyé et ne trouvant, pour s'exprimer, que des inflexions de voix lentes et pour ainsi dire plaintives.

On était au mois de mai, vers la fin d'une belle matinée. Sous les pieds des voyageurs, qui venaient d'atteindre le haut d'une rampe, s'ouvrait une large et profonde vallée qui s'étendait en cirque allongé et, toute verte de prés et de ramures, poussait sa double pente vers la noire et bleuâtre épaisseur d'une imposante forêt de sapins, qui lui fermait l'horizon.

A quelque distance, autour d'un petit clocher de pierre grise, un semis de toits bruns et de blanches façades se voyait à travers les rangées de peupliers au pied desquels miroitait par lambeaux le serpent argenté d'une rivière qui, tout près, bruissait en cascade sur le flanc rocheux des collines.

Deux ou trois chemins où roulaient quelques chariots rayaient de fauve cet ensemble verdoyant. Dans un pré paissaient cinq ou six vaches. Sur des haies du linge était étendu. Des vols de pigeons tourbillonnaient dans l'air. D'ici, de là, des coqs se répondaient; au clocher tintait une cloche; des merles sifflaient dans les taillis, et des battoirs de laveuses envoyaient à l'écho leur sèche cadence.

La petite caravane arrivait à l'entrée d'un vieux pont en cintre aigu jeté au travers d'une large crevasse des rochers. Là, sur le talus de la route, se voyait une croix de bois peinte en rouge brun, au milieu de laquelle on lisait, en grosses lettres noires, cette funèbre inscription : *De profundis.*

La jeune fille remarqua cette croix et la fit remarquer à son père :

— Sans doute, dit-il, un accident, un malheur est arrivé à cette place; c'est une vieille coutume, dans beaucoup de pays, de perpétuer ainsi les événements de ce genre.

Les voyageurs passèrent.

Du haut du pont qu'ils allaient franchir pour gagner le village, but évident de leur course, la vue plongeait dans une faille profonde, à une paroi de laquelle un système de poutres et de chevrons arc-boutés rattachait un chenal de planches qui allait prendre un peu plus haut l'eau d'un ruisseau, pour la conduire dans une écluse, d'où elle tombait sur une roue dont on entendait le clapotement régulier.

L'écluse était en contre-haut d'un bouquet de grands hêtres, sous la voûte ombreuse desquels semblaient se cacher un petit groupe de masures aux toits irréguliers, affaissés, tout verts de mousse.

Des troncs d'arbres couchés çà et là, des blocs de planches empilées, avec des bouts de latte interposés, indiquaient une de ces usines primitives qui, dans les régions forestières, opèrent le premier travail des bois.

Le chemin, taillé en pente douce, allait droit à la scierie, autour de laquelle il décrivait une courbe de niveau, pour s'abaisser encore un peu plus loin vers le fond de la vallée.

Tout en causant, le père et les deux enfants avaient atteint l'endroit où la route contournait le rustique bâtiment, devant lequel un homme d'une cinquantaine d'années et d'une haute stature, en pantalon de velours, en manches de chemise, maniant une grande hache, était occupé à équarrir un tronc d'arbre.

Comme s'il eût voulu éviter de voir les gens qui allaient passer, ou, comme s'il eût craint de leur montrer son visage, cet homme, en les entendant venir, parut se détourner intentionnellement à leur approche.

— Sais-tu, papa, disait en ce moment le jeune garçon, que ce village n'a pas fort bonne mine, et que nous pourrions bien ne pas y trouver tout à l'heure un fameux déjeuner.

— Bah! répliqua le père, allons toujours; il ne faut pas s'effrayer d'avance. Au surplus, ta sœur n'est pas très-difficile; l'appétit que tu as dû prendre en marchant te rendra moins exigeant, et quant à moi...

Il s'arrêta, en remarquant que l'homme à la hache, laissant son outil planté dans la pièce de bois, s'était tout à coup redressé, puis retourné, et fixait sur lui un avide regard; et il se demandait pourquoi cet homme le dévisageait ainsi, quand l'homme, portant vivement la main au bonnet de laine qui couvrait sa tête :

— Saint Dieu! s'écria-t-il avec un véritable élan de joie; mais, non, je ne me trompe pas, mon capitaine!

— Hein! fit le père de Siméone, qu'est-ce que vous dites? Qui êtes-vous donc? Voyons, que je me souvienne. Attendez, tiens, oui, il me semble...

Et, tout en prononçant ces mots entrecoupés, il examinait à son tour l'homme qui, les bras retombants, le corps droit, la tête haute, se tenait devant lui, dans l'attitude du soldat à la revue.

— Oh! j'ai bien reconnu votre voix tout de suite. Je suis payé pour la reconnaître, reprit l'homme; vous êtes bien le capitaine Martin, de la 2^{e} du 33^{e}...

— Parfaitement... Mais, fit encore le capitaine en fronçant le sourcil, puis tout d'un coup : Ah! pardieu, j'y suis, m'y voilà... Brunon! Jacques Brunon!

— Présent à l'ordre, mon capitaine; Jacques Brunon, pour vous servir aujourd'hui comme autrefois, et de tout cœur, allez!

— Comment, c'est toi, mon brave Jacques; et moi qui ne te remettais pas. Après tout, sais-tu bien qu'il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus?

— Dix-huit ans, mon capitaine.

— Et, ma foi, tu as quelque peu changé...

— Vous aussi, mon capitaine, à ce que je vois, observa Jacques avec un geste dont le capitaine saisit aussitôt l'intention.

— Ah! oui, ça, fit-il, en portant la main à sa joue balafrée; que veux-tu? ce sont les petits profits du métier.

— Petits profits, répéta Jacques, comme vous y allez! M'est avis, cependant, qu'avec un autre petit profit comme celui-là vous ne seriez guère à même de compter les gros à la chandelle du jour.

— Toujours gai, à ce que je vois.

— Gai! fit Jacques en branlant gravement la tête, oh! Dieu non, mon capitaine; c'est tant seulement parce que je vous retrouve que ça me revient un peu.

— Mais toujours mauvaise tête, ajouta en souriant

le capitaine, qui s'était approché et frappait doucement sur l'épaule du bûcheron.

— Oh! pour ça, répliqua Jacques d'un ton étrange, en laissant voir une sorte de pénible embarras, oui, à ce qu'il paraît...

— Comment, à ce qu'il paraît! se hâta de reprendre le capitaine, en manière de réparer la fâcheuse impression qu'il supposait avoir été produite par ses dernières paroles; mais sais-tu bien que si j'en parle, c'est par pure plaisanterie, car je n'ai pas oublié que ce qui te valait ce renom au régiment ne résultait que d'une extrême droiture de caractère et d'un manque de cette souplesse dont il faut avoir parfois une forte dose en réserve dans notre état. Je l'avais si bien compris, que...

— Que vous me prîtes avec vous, comme un père aurait fait de son enfant.

— J'avais besoin d'un brosseur, tu faisais mon affaire, voilà tout.

— Non, ce n'est pas tout; vous aviez trouvé ce moyen de m'éviter les mauvais pas où ma diable de tête aurait pu me fourrer. Oh! je ne l'ai pas mis en oubli. On ne peut pas se refondre... J'ai bien essayé. Ah! bien oui! Moi, l'injustice, ça me monte, je ne me connais plus. Au surplus, s'il n'y avait par le monde que des cœurs justes et bons comme vous...

— Çà, voyons, interrompit le capitaine, comment te trouvé-je ici?

— Vous me trouvez devant ma maison.

— Tiens, oui, il m'en souvient, en effet; tu me disais toujours que ton père avait une scierie dans la montagne. Tu me parlais aussi de la chute d'eau, de la roue, du vieux pont que nous venons de passer là-haut... Et, à propos, il est donc arrivé un accident, quelque mort d'homme près de ce pont, que nous y avons vu une croix...

— Oui, mon capitaine, oui, répondit Jacques d'une voix qui s'entendait à peine.

— Je disais bien à ma fille que ce devait être cela. Oh! je me souviens encore, tu me parlais du clocher, de la rivière au fond du val, de la forêt de sapins au lointain... J'aurais, ma foi, dû reconnaître ton pays en voyant tantôt ce tableau; mais, pardienne, j'en avais oublié le nom. Du diable si je pensais, alors que tu étais avec moi, que je te rencontrerais un jour dans ton pays même... D'ailleurs, c'est bien par le plus grand des hasards...

— Hasard heureux pour moi, mon capitaine, si, passant devant ma maison, et encore qu'elle ne soit pas belle, oh! non, vous vouliez bien me faire l'honneur d'y entrer.

— Comment donc! mais avec plaisir, mon ami, d'autant plus qu'après deux grandes heures de route, mes enfants et moi nous ne serons pas fâchés de nous reposer un instant. N'est-ce pas, mignonne? n'est-ce pas, Julien?

— Tu as raison, petit père, répondit la fillette, toujours assise sur le dos de l'ânesse, que le père n'avait pas cessé de tenir en main.

Julien ne répondit rien.

— Du reste, reprit le capitaine, méfie-toi, Jacques, car ton obligeance pourrait bien se trouver mise à une épreuve plus grande que tu ne penses.

— Eh bien! tant mieux! s'écria le bûcheron qui semblait vraiment hors de lui-même. Saint Dieu! mon capitaine, quelle joie vous me faites! Ah! il y a longtemps que je ne me suis pas senti comme ça.

Puis, appelant sous un hangar tout encombré de piles de bois, qui formait comme le vestibule de la maison :

— Eh! Jeannet, mon enfant, viens çà, dépêche!

— Oui, père, j'accours, répondit une voix claire, qui paraissait partir d'assez loin.

— Gilibert, Mathieu, arrivez aussi! baissez la vanne devant la roue, laissez chômer la scie, ça m'est égal! on aura besoin de vous, arrivez.

— Voilà, maître! voilà, fut-il répondu.

Et comme la jeune fille faisait mine de quitter son séant pour descendre de sa monture :

— Attendez, demoiselle, attendez, fit le grand Jacques qui, avant d'avoir achevé, s'était déjà précipité vers elle, l'avait enlevée délicatement sur ses deux bras et délicatement l'avait posée à terre.

En ce moment, précédant les deux ouvriers, parut sous le hangar un jeune garçon à la taille élancée, à la face bien ouverte, qui pouvait être à peu près du même âge que le fils du capitaine.

En apercevant les étrangers, il s'arrêta intimidé.

— Oh! fit Jacques, n'aie pas peur, Jeannet, n'aie pas peur de ce monsieur, vu que c'est bien le meilleur homme du monde.

— Alors, père, hasarda le jeune garçon avec la plus naturelle candeur, c'est donc que ce monsieur est le capitaine Martin?

— Eh! eh! ça se pourrait bien, fit Jacques qui lorgnait en souriant du côté du capitaine, dont le visage balafré se contractait dans une certaine grimace d'émotion. Au surplus, demande-lui...

Alors, la fille du capitaine parlant au fils de Jacques

— Oui, monsieur Jeannet, dit-elle, mon petit père est bien le capitaine Martin; et vous, vous êtes bien gentil de l'avoir reconnu, lorsque votre père a dit que c'était le meilleur homme du monde. C'est vrai.

— Oh! je sais bien, mademoiselle! répliqua tout simplement Jeannet.

— Allons, allons! fit le capitaine avec une feinte brusquerie, est-ce que ces enfants vont longtemps babiller ainsi? Et toi, Jacques, voyons, tu nous offres d'entrer chez toi et depuis un quart d'heure tu nous laisses morfondre à la porte.

— C'est vrai, mon capitaine : donnez-vous donc la peine de passer. Jeannet, montre le chemin. Vous, Matthieu, prenez la bête, menez-la au petit râtelier et garnissez-le de luzerne. Tout à l'heure, vous la ferez boire. Toi, Gilibert, va me chercher la Berthe et le Michel; ils doivent être là-haut vers la Roche creuse, où ils font paître la chèvre. Je veux que mon capitaine voie toute la maisonnée.

Les ouvriers allèrent où le maître les envoyait, et le maître pénétra dans la maison sur les pas de ses visiteurs.

II. — PRÉSENTATIONS.

Le lieu où entrèrent le capitaine et ses enfants était une sorte de petite salle surélevée par cinq ou six marches au-dessus du niveau de la route. Le jour y venait par une fenêtre aux nombreux croisillons ouvrant sur le canal d'écoulement de l'eau qui avait mis en mouvement la scierie, en passant sur la grande roue.

Le luxe de cet intérieur, de la plus complète rusticité, consistait dans l'ordre et la propreté qui y régnaient et qui attiraient tout d'abord l'attention.

La blancheur du plancher, des parois et du plafond

également faits de bois de sapin bien lisse ; les deux frais petits rideaux de calicot qui, relevés par un nœud de ruban bleu, drapaient la croisée aux vitres bien transparentes ; la netteté du baldaquin de serge pendant au haut d'une alcôve, dans laquelle on voyait un lit bien dressé sous une enveloppe de même étoffe ; le brillant du dressoir de noyer et de la huche, servant de table, qui occupait le milieu de la salle, et des deux bancs qui étaient placés auprès ; l'arrangement symétrique de quelques images au mur, des quelques faïences et des verres bien nets qui garnissaient le dressoir : tout révélait dans ce lieu les effets d'une incessante et minutieuse vigilance.

Comme le capitaine, qui venait de s'asseoir, semblait chercher du regard :

— Je vous comprends, mon capitaine, fit Jacques avec un triste hochement de tête, ne *la* cherchez point, il y a trois ans qu'*elle* n'y est plus.

Et il baisa pieusement un anneau passé à un doigt de sa main gauche.

— Trois ans, dit le capitaine en se levant et en touchant des lèvres à son tour un petit cercle d'or qui brillait à l'un de ses doigts ; il y a aussi trois ans que j'ai mis là cet anneau.

— Quoi ! mon pauvre capitaine, fit Jacques, vous aussi !

La scierie. Dessin de F. Lix.

— Oui, moi aussi, mon brave Jacques, et sans mes enfants !...

— Oh ! sans mes enfants, reprit Jacques, il y a longtemps que le chagrin m'aurait mené là où elle est.

— C'est ce que j'allais dire, Jacques...

Et il y eut un silence.

Déjà le fils de Jacques allant, venant, sortant de la salle et y rentrant, avait mis sur la huche des verres et deux petits brocs de terre.

— Ma foi, mon capitaine, dit Jacques en posant la main sur l'anse de l'un des deux pots, à la montagne comme à la montagne ! Je ne peux vous offrir qu'un piètre pichet, que nous allons chercher dans les bas coteaux... et...

Mais avisant Jeannet qui semblait tout empêché, occupé qu'il était à jeter sur la jeune fille des regards qu'il détournait ensuite timidement.

— Çà toi, demanda-t-il, qu'as-tu donc à dévisager ainsi la petite demoiselle ? ça n'est pas honnête, sais-tu bien ?...

— Oh ! pardon, père, dit Jeannet, je ne voudrais pas manquer de respect à la demoiselle, vous le pensez bien. Seulement je songeais que peut-être... je me disais... je n'osais pas, voilà tout. Mais je vas oser.

Et Jeannet s'adressant à la jeune fille :

— Aimez-vous le lait de chèvre, demoiselle? dit-il, parce que, voyez-vous, la Berthe va rentrer avec Fanchette — Fanchette, c'est la chèvre — nous trairons une tasse de lait que vous aurez bien chaud, et vous aimerez peut-être mieux ça que du vin.

— En effet, monsieur Jeannet, répliqua Siméone, j'aime beaucoup le lait de chèvre; d'ailleurs, il m'est ordonné.

— Vrai ! alors ça se trouve bien, fit Jeannet.

— Moi, observa tranquillement le frère de Siméone, il ne m'est pas ordonné ; mais je l'aime bien tout de même.

— Oh! soyez tranquille, monsieur, Fanchette est bonne laitière ; elle en donnera bien pour vous deux.

— A la bonne heure! fit Julien.

— Eh bien! reprit le capitaine qui souriait, puisque les enfants se réservent pour le lait, goûtons, nous autres, à ton pichet.

Jacques emplit deux verres.

— A ta santé, mon vieux camarade !

— A la vôtre, mon capitaine ! et à celle de nos chers enfants ! répliqua Jacques, qui ajouta, en jetant pour ainsi dire malgré lui un coup d'œil sur le visage décoloré de la jeune fille.

— Merci, fit le capitaine en reposant le verre qu'il venait de vider, ton dernier vœu m'amène tout naturellement à t'expliquer notre présence dans ton pays. Ce ne sera pas long.

— A votre aise, mon capitaine...

— Un Bédouin m'ayant fait cadeau de ça, il y a une quinzaine d'années, reprit le capitaine en montrant sa blessure, j'eus pour six mois d'hôpital d'Afrique, puis j'allai en convalescence à Paris. Six mois plus tard, je me mariais. Mais tu comprends qu'une jeune fille qui prenait par inclination un mari endommagé de la sorte, pouvait désirer qu'il n'allât pas courir de nouveaux risques. J'avais quinze ans de service, plusieurs campagnes, dont une close par cette entaille, qui m'avait valu la croix d'officier, je crus pouvoir démissionner sans scrupule. Je démissionnai. Alors commencèrent pour moi les dix plus belles années de ma vie. Pour un peu de repos auquel j'avais droit, ce fut le paradis que je trouvai. J'étais trop heureux : ça ne pouvait pas durer.

— Non, mon capitaine, affirma tout naturellement Jacques, ça ne dure pas ces choses-là.

— Il y a trois ans, *elle* me laissa avec ces deux enfants : mon Julien, qui, après avoir été fort souffreteux pendant quelques années, avait enfin pris le dessus.

— Et qui s'y est maintenu, Dieu merci, à ce que je vois, mon capitaine.

— Oui, quoiqu'il ne soit pas encore bien fort.

— Non, je ne suis pas encore bien fort, répéta Julien, avec une sorte de mollesse affectée.

— Puis, reprit le capitaine, ma Siméone, qui, tous les médecins l'affirment, n'est atteinte d'aucune maladie réelle, mais qui a besoin de prendre, elle aussi, le dessus à son tour.

— Elle le prendra, mon capitaine, elle le prendra!

— Oh! sûrement, hasarda Jeannet qui, sorti depuis un instant, venait d'entrer pour prendre quelque ustensile dans le buffet du dressoir.

— Nous avions fait ceci, nous avions fait cela, sur le conseil de ce docteur-ci, de ce docteur-là, lorsque enfin le hasard me fit rencontrer l'ancien major du trente-troisième... Mais tu l'as connu, il était de ton temps.

— Le major Fichel?

— Lui-même.

— Le père *Tousse-un-peu*, comme nous l'appelions nous autres, parce que c'était toujours son premier mot, quand on allait le trouver.

— Eh ! justement, ça été encore son premier mot à la petite, quand je la lui ai conduite. Et, après l'avoir examinée un instant : « Martin, m'a-t-il dit, y a-t-il quelque chose qui vous retienne à Paris ? — Ma foi, non, major. — Alors qu'est-ce que vous y faites avec cette enfant? — Mais, major... — De l'air, du grand, du très-grand air. — Dans le Midi, au bord de la mer, n'est-ce pas, major ? — Dans le Midi, au bord de la mer, allons donc ! Pas de serre chaude : quand je dis grand air, je dis air vif. — Alors, major?... — La montagne, la franche montagne ! Allez, par exemple, à la gare de Lyon, prenez un billet (sans retour) pour le Jura, la haute Auvergne, la Haute-Loire, un pays de sapins, quoi ! Installez-vous là sainement, simplement, proprement, sans recherche, à la paysanne : du pain bis, du bon lait de chèvre, des viandes ordinaires, pas trop de vin, l'eau bien pure vaut mieux ; des courses dans les rochers, des sauts, des promenades à dos d'âne... la poitrine chaude, la face dans le vent ; si le nez rougit, tant mieux; si la neige fouette, allons toujours!... J'ai été sauvé par ce régime-là, moi. Essayez-en pour votre enfant, et vous m'en direz des nouvelles. Partez, partez vite... Tandis que si vous tardez, ma foi, Martin, je ne vous en dis pas davantage... » C'était assez, en effet; je remerciai le major. Quelques jours plus tard, nous étions tous trois à la gare ; le lendemain nous étions à la ville, où j'ai acheté cette petite ânesse, et d'où nous sommes partis marchant devant nous à l'aventure depuis trois jours, lentement, tranquillement, en quête d'un nid dans le pays des sapins... Maintenant, mon brave Jacques, tu vas nous dire si tu crois que nous puissions trouver à nous installer dans ce pays, dont la situation répond parfaitement à l'ordonnance du major.

— Comment! si vous le pouvez, mon capitaine, s'écria Jacques; mais il faudra bien ! Vous croyez que, pouvant vous voir là tout près, tous les jours, et l'air du pays et le lait de Fanchette pouvant faire une belle santé à votre demoiselle, vous croyez que nous ne trouverons pas un arrangement!... car, vous savez, demoiselle, de ce moment Fanchette est à vous ; oh! c'est une bonne fille de chèvre, allez! Quand on tarde de la traire, elle monte ici apporter sa bouteille pleine ; elle ira vous trouver dans votre chambre, si vous voulez. — Eh! tenez : bè, héhé! je l'entends, la voilà qui rentre avec les enfants.

— Je vas voir, père, dit Jeannet, qui s'était aussitôt élancé pour sortir.

— Laisse-la venir, dit Jacques.

— Oui, père.

Le jeune garçon disparut, laissant ouverte la porte dans le cadre de laquelle se montra bientôt la tête cornue et barbue d'une grosse chèvre noire, qui s'arrêta en fixant de côté sur les visages nouveaux pour elle tantôt l'un, tantôt l'autre, de ses gros yeux glauques aux prunelles carrées.

— Oh ! qu'elle a l'air drôle ! fit Siméone.

— Tenez, demoiselle, montrez-lui ça, dit Jacques, en faisant glisser le couvercle de la huche pour y prendre un morceau de pain bis, et vous verrez.

A peine la jeune fille avait-elle tendu la main qui

tenait le morceau de pain, que la chèvre alla droit à elle et, arrivée à un pas, frappa deux fois le plancher de son petit sabot noir et fourchu.

— Que fait-elle donc ?

— Elle vous demande la permission de prendre le pain. Tant que vous n'aurez pas dit : « Tiens, Fanchette, » vous aurez beau le lui présenter, elle n'y touchera pas.

— Allons, tiens, Fanchette, dit la jeune fille.

Aussitôt l'animal allongea délicatement les lèvres pour prendre le morceau qui lui était offert.

— Est-elle gentille ! s'écria Siméone, pendant que la chèvre croquait le pain.

Quand elle eut fini, elle frappa encore deux coups du pied et hocha plusieurs fois la tête de haut en bas en faisant flotter sa longue barbe et en bêlant tout doucement.

— C'est sans doute pour dire merci ? demanda Siméone.

— Justement, demoiselle.

— Mais comment lui a-t-on pu apprendre tout ça ?

— Ah ! ma foi, demoiselle, si vous tenez à le savoir, voilà Berthe et Michel qui pourront, je pense, vous le dire, vu que c'est leur ouvrage.

A la place où avait paru la chèvre, se montraient en effet une fillette d'une huitaine d'années et un garçonnet de cinq. Le frère aîné, qui les poussait devant lui, semblait tout occupé à remettre en ordre la coiffure de l'un, à détirer le petit tablier de l'autre.

— Faut pas trop prendre garde, s'il vous plaît, dit-il en les présentant, ils viennent de faire les diables dans les rochers; aussi sont-ils tout mal arrangés.

La mise des deux enfants, bien que de la plus humble simplicité et peut-être un peu chiffonnée dans les ébats qui leur devaient être coutumiers, ne laissait pas d'être à la fois et proprette et régulière, et l'aspect de leurs petites personnes attestait cet ensemble de soins qu'une mère vigilante est à peu près seule à même de donner. Le capitaine ne manqua pas d'en faire à part lui la remarque.

Son frère et sa sœur conduits dans la salle, Jeannet s'était esquivé en emmenant Fanchette qui était venue vers lui.

— Nous disons, fit le capitaine en tendant une main à chacun des deux enfants pour les attirer à lui, nous disons que voici, d'une part, mademoiselle Berthe.

— Oui, monsieur, répondit la fillette, qui faisait sourire son petit regard éveillé.

— Et que voilà, d'autre part, monsieur Michel.

Le petit, fort intimidé, ne répondit rien.

— Çà mais, reprit le capitaine, sais-tu, mademoiselle Berthe, que tu as là de jolis cheveux ; est-ce toi qui les peignes si bien ?

— Oh ! non, monsieur, c'est Jeannet, parce qu'il dit que je ne sais pas encore bien faire.

— Ah ! c'est Jeannet !... Quant à monsieur Michel, il a, certes, une belle chemise toute blanche avec un gros bouton de verre bleu au collet.

— C'est Jeannet qui me l'a mise ce matin, dit le petit, enhardi par la hardiesse de sa sœur.

— Ah ! c'est Jeannet ! Mais qu'est-ce que je vois là ?

— Quoi donc, monsieur ?

— Là, sous la manche de votre veste, monsieur Michel ; un bel accroc, ma foi !

— Il a fait ça tout à l'heure en voulant attraper une haute branche pour Fanchette, dit la petite fille.

— Oh ! Jeannet le raccommodera ! ajouta le petit garçon de l'air le plus naturel.

— Ah ! Jeannet le raccommodera ! répéta le capitaine. Eh bien, à ce que je vois, Jeannet ne manque pas de fonctions dans la maison.

— Que voulez-vous, mon capitaine ! dit Jacques, la mère venant à manquer, comme il avait coutume de l'aider quand elle était de ce monde, il s'est mis un peu à tout. A ce point, voyez-vous, que, n'était la douce amitié que je trouvais en ma chère défunte, je croirais qu'elle est encore ici, veillant, travaillant, comme elle avait coutume de faire.

— Elle y est, mon ami, dit gravement le capitaine ; son esprit est resté dans le cœur de ton fils.

— Oui, mon capitaine, c'est ce que je me suis souvent dit... Ce qui ne l'empêche pas, savez-vous, de mettre fièrement aussi la main à l'ouvrage. Bien qu'il n'ait que treize ans sonnés du mois dernier, il y a longtemps que je n'ai plus rien à lui apprendre ; qu'il grandisse encore un peu, et ce sera sûrement moi qui me trouverai en reste avec lui, tant pour l'adresse que pour la somme de labeur.

— Le brave enfant ! fit le capitaine d'une voix émue.

— Que voulez-vous, mon capitaine, reprit Jacques comme s'il eût à se reprocher un oubli personnel de modestie, je ne peux cependant pas dire autre chose que ce qui est ; d'ailleurs...

Il s'interrompit en apercevant Jeannet qui, du seuil où il était, faisait signe à son frère et à sa sœur de venir à lui.

Les deux enfants coururent vers leur aîné et disparurent avec lui, mais pour reparaître presque aussitôt, portant chacun une tasse de lait écumeux, que la petite fille alla offrir à Siméone et le petit garçon à Julien.

Puis Berthe, prenant à l'étagère du dressoir cinq belles assiettes où chantaient des coqs rouges et jaunes, les disposa sur la table après les avoir soigneusement essuyées à l'aide d'un linge blanc pris dans le tiroir du même meuble.

— Çà mais, mon enfant, dit le capitaine, qu'est-ce que tu fais là ?

— C'est Jeannet qui me l'a dit, repartit la fillette.

— Ah ! c'est Jeannet... répéta encore le capitaine.

— Mon Dieu, reprit Jacques, Jeannet a entendu que vous aviez marché toute la matinée ; il a pensé que, vous et vos enfants, vous deviez avoir besoin de prendre quelque chose de plus solide qu'un verre de vin ou qu'une tasse de lait ; et il a bien pensé... Oh ! mais, soyez tranquille, ce n'est sûrement pas une bombance qu'il vous prépare ; vous comprenez, à la montagne, chez un scieur de long...

— La bombance, mon ami, n'est pas en question ; mais, vois donc, quel dérangement !

— Dérangement ; ah ! mon capitaine, si vous parlez encore de cette façon, je croirai que vous avez oublié toutes vos bontés pour moi et que vous ne comprenez pas le plaisir que j'ai à vous voir dans ma maison.

— Eh bien, soit ! je ne dis plus rien ; car, aussi bien, ne serons-nous ni l'un ni l'autre fâchés de manger un morceau.

— Oh ! non, par exemple, fit Julien, avec un hochement de tête significatif.

— Et toi, mignonne, demanda le père, l'air de la montagne t'a-t-il donné un peu d'appétit ce matin?

— Oui, petit père, je mangerai, je crois, avec beaucoup de plaisir.

— Pas bien sûr, demoiselle, pas bien sûr, hasarda Jeannet, qui venait de rentrer.

— Tiens; et pourquoi donc, monsieur Jeannet?

— Parce que c'est moi le cuisinier et que, partant, la cuisine ne sera guère bonne.

— Que veux-tu, petit, crut devoir ajouter Jacques, du moment où l'on fait ce qu'on peut, et du moment que c'est de bon cœur...

— Il faudrait avoir bien mauvais cœur pour se montrer difficile, acheva Siméone.

Jeannet, qui allait ressortir, trouva entre la porte et lui le capitaine qui, prenant une main du jeune garçon dans l'une des siennes et de l'autre lui frappant sur l'épaule :

— Çà, mon gaillard, dit-il, sais-tu bien que tu me vas, toi; mais là tout à fait, et que si je dois habiter ce pays, tu cours un danger?

— Lequel donc, monsieur le capitaine?

— Que je me prenne à t'aimer autant que ton père peut t'aimer lui-même.

— Eh! eh! fit Julien dans un petit rire sec et froid.

— Eh ben, monsieur le capitaine, répliqua Jeannet, faudra pas vous gêner.

— Eh! eh! fit encore entendre Julien, pendant que Jeannet s'esquivait.

— Presse-toi, Jeannet! lui cria son père, tâche qu'on n'attende pas trop.

— Eh! laisse-lui le temps à cet enfant, dit le capitaine; si, en attendant, tu nous faisais visiter un peu ton établissement?

— Avec plaisir, mon capitaine, quoique ça n'ait rien de bien curieux.

— Pardon, mon ami, j'ai toujours pris beaucoup d'intérêt à ces choses, et je suis sûr que les enfants ne seront pas fâchés de savoir comment se font les planches.

— Certainement, monsieur Jacques, affirma Siméone, qui s'était levée.

— Les planches se font avec du bois, pardi! ajouta Julien.

— Allons, Jacques, allons! dit le capitaine.

— Eh bien! par ici, je vous montre le chemin, dit Jacques en ouvrant une porte dont il franchit le seuil.

Le capitaine le suivit.

— Dis donc, fit à mi-voix Julien en retenant par la manche sa sœur qui marchait derrière son père, as-tu vu, ils ne mettent point de nappe sur la table?

— Bah! la table est si propre, répliqua Siméone.

— Dis donc, ils sont ennuyeux avec leur Jeannet?

— Mais non, il est gentil; d'abord, il nous a donné de bon lait.

— Je ne dis pas non, mais...

— Venez-vous, enfants? criait le capitaine.

— Nous voilà, petit père, nous voilà, dit Siméone en hâtant le pas.

Et Julien, qui la suivait lentement, répétait à part lui : « Comment se font les planches, belle affaire!... Et puis avec leur Jeannet!... »

E. MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS.

BOIELDIEU.

Rouen est à la veille de célébrer le centenaire d'un de ses enfants; nous félicitons la patrie de Corneille d'avoir une si juste mémoire, et d'imiter, par un acte public de pieuse reconnaissance, les cités de la Hollande, de la Belgique, de l'Allemagne, qui ne perdent jamais l'occasion d'honorer les grands hommes, les érudits, les artistes illustres, qui sont nés dans leurs murs. Outre qu'il est un acte de reconnaissance, cet hommage de souvenir et de vénération est un encouragement aux races futures, et peut-être, parmi la jeunesse rouennaise que des jours de fête vont réunir, se trouvera-t-il un cœur qui dira : « Dans quatre-vingts ans, je veux que ce soit mon tour et que Rouen donne à mon nom, encore aujourd'hui inconnu, un peu de cette gloire qu'elle prodigue à cette heure émouvante au nom de Boïeldieu. »

Ce compositeur charmant naquit à Rouen le 15 décembre 1775; son père, secrétaire de l'archevêché, plaça son fils Adrien sous la rude discipline de Broche, organiste de la cathédrale. Broche ne manquait assurément pas de mérite; il avait voyagé en Italie et reçu, à Bologne, des leçons du célèbre contrapontiste Martini. Malheureusement les voyages n'avaient pas plus adouci ses mœurs qu'ils ne lui avaient enseigné la sobriété; il aimait avec délices le cidre écumant, les vins généreux et le « Calvados ». Quand il était ainsi surexcité, il se montrait de farouche humeur et, parodiant un mot célèbre, il disait à son élève : « Je frappe, écoute-moi. »

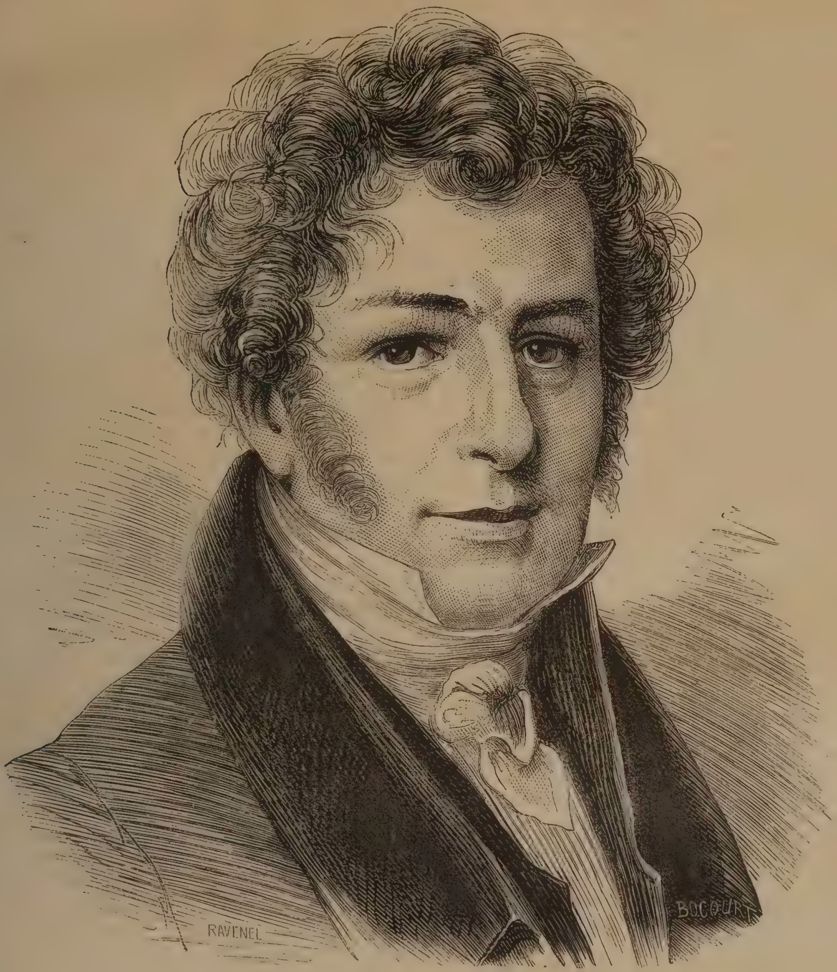
« Un jour, a raconté J. Janin, comme Broche revenait de son orgue ou peut-être du cabaret, il demanda à Boïel — ainsi nommait-on le futur auteur de *la Dame blanche* — « qu'est-ce qu'une quinte? » L'enfant ne sut répondre. Alors voilà maître Broche qui le saisit et le jette sur l'escalier à lui rompre les os. En même temps, il lui ordonne de monter l'escalier sur les deux mains et, à chaque marche, le maître disait : « La main « droite est un *ut*, la main gauche un *ré*; *mi-fa-sol.* » Arrivé au *sol*, maître Broche s'écria : « *Combien as-tu* « *monté de marches?* — Cinq marches. — Tu vois donc « bien, grosse bête, que de *ut* à *sol* il y a une quinte. » Et, pour rendre la démonstration plus positive, il la soutenait d'un vigoureux soufflet. »

Nous apprécions peu ce mode d'enseignement, quoique l'élève semble n'en avoir conservé aucun ressentiment. Broche vécut assez pour voir la gloire du petit Boïel; il prétendait avoir eu de très-bonne heure l'intuition du génie de l'enfant qui lui avait été confié. Il racontait comment Boïel s'était, dans un jour de grande fête, audacieusement permis de le remplacer aux orgues de la cathédrale, et comment il avait obtenu un succès éclatant.

Au fond du cœur de Boïeldieu s'agitait, vague et confus, le génie de la mélodie. On jouait au théâtre de Rouen *Barbe-Bleue*, de Grétry; Boïel parvient à trouver une petite place dans la salle; il écoute, il est ravi, et prend la ferme résolution d'aller à Paris, où l'on écrit de si beaux chefs-d'œuvre. L'audition de

Barbe-Bleue lui donna, à lui aussi, l'idée d'écrire un opéra. Par hasard il se trouvait alors à Rouen un poëte qui avait besoin d'un musicien, comme le musicien avait besoin d'un poëte ; l'accord fut bientôt fait, et la pièce représentée obtint des applaudissements qui accrurent l'envie déjà si ardente qui pressait Boïeldieu d'aller sur une scène plus large chercher la renommée. Pour l'obtenir, la nature lui avait tout donné : une tournure distinguée, une figure aimable et un esprit tout à la fois tenace et facile.

Un beau jour le voilà donc qui s'envole, sans rien dire à personne ; il s'en va à pied avec deux ou trois écus dans sa poche et un rouleau de musique sous le bras ; en deux jours il franchit l'espace qui sépare Rouen de Paris, où il entre épuisé de fatigue et crotté jusqu'à l'échine. Boïeldieu avait alors dix-neuf ans ; il se hâta de porter à l'Opéra-Comique l'œuvre qu'il avait fait représenter dans la capitale de la Normandie; mais, quoiqu'on s'intéressât à sa bonne grâce et à sa jeunesse, on ne voulut point monter sa pièce et on l'engagea à chercher des poëmes. Inconnu comme il l'était, à qui pouvait-il s'adresser? et il ne faut pas



Boïeldieu. Dessin de Bocourt.

oublier que, dans les opéras-comiques d'autrefois, les paroles jouaient un rôle bien plus considérable que celui qu'elles remplissent de nos jours.

D'ailleurs Boïeldieu n'avait point le temps d'attendre, ses trois ou quatre écus s'étaient bien vite envolés ; il chercha des leçons et, n'en trouvant point en quantité suffisante, il se mit à accorder des pianos ; malheureusement il n'y en avait pas comme aujourd'hui depuis la mansarde jusqu'à la loge de la portière. Par contre, il rencontra dans cette noble maison Erard, qui a rendu tant de services aux musiciens et à l'art musical, une bienveillance qui lui aplanit bien des difficultés. Dans les salons du célèbre facteur de pianos, il vit Garat, Rodde, Méhul ; il apprit beaucoup en les écoutant et fut assez heureux pour publier quelques romances qui, chantées par Garat, eurent une vogue considérable. Elles commencèrent sa réputation, mais n'améliorèrent pas beaucoup sa position financière. L'éditeur Cochet les lui payait douze francs pièce, et se fit de la sorte une assez jolie fortune. C'est toujours le *Sic vos, non vobis* de Virgile.

Cependant un homme d'un esprit fin et rare, Fiévée, tira pour lui d'un de ses romans le livret de *la Dot de Suzette*. Ce petit opéra, admirablement chanté par Mme Saint-Aubin, obtint un brillant succès. Il fut joué en 1795, et c'est à partir de cette date que s'ouvre en réalité la carrière dramatique de Boïeldieu. Après *la Dot de Suzette* vinrent, en 1796, *la Famille suisse* ; en

1797, *Monbreuil et Merville, l'Heureuse Nouvelle,* pièce improvisée pour célébrer le traité de Campo-Formio; et, en 1798, *Zoraïsme et Zulnare,* grand drame lyrique où, pour la première fois, se montra sous sa face nouvelle le génie mélodique de Boïeldieu. A côté de ses triomphes sur la scène, il n'obtenait pas de moindres succès dans les salons ; ses sonates, ses trios, ses concertos le firent nommer professeur de piano au Conservatoire de musique, place pour laquelle d'ailleurs il était peu fait.

Vinrent ensuite, sans parler des *Méprises espagnoles, Beniowsky, le Calife de Bagdad,* qui a eu plus de sept cents représentations et dont le titre est resté populaire ; puis *Ma Tante Aurore,* charmant petit bijou d'un style beaucoup plus châtié que les précédents ouvrages de l'heureux compositeur. Nous l'appelons ainsi, parce que jusqu'alors tout lui avait été souriant ; mais dans l'année qui suivit le grand succès de la *Tante Aurore,* c'est-à-dire en 1803, il eut le malheur d'épouser une danseuse peu digne de lui ; il vit bientôt la faute qu'il avait commise, et ses chagrins domestiques l'engagèrent à accepter les propositions qui lui étaient adressées par la Russie.

En arrivant à la frontière de l'empire sur lequel régnait alors Alexandre I^er^, Boïeldieu reçut le brevet de maître de chapelle de Sa Majesté et fut accueilli à Saint-Pétersbourg avec l'empressement le plus vif. Pour témoigner sa reconnaissance, quelques jours après son arrivée il prit l'engagement d'écrire chaque année trois opéras. Nous approuvons peu cette façon de mettre la muse en coupe réglée, mais l'événement prouva que le compositeur avait eu raison de compter sur sa fécondité. Pendant un séjour de sept années, il fit représenter un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns n'ont jamais été joués en France ; d'autres, au contraire, y obtinrent le succès le plus mérité. Parmi ces derniers, il faut compter *Rien de trop, la Jeune Femme colère, les Voitures versées,* et *Aline, reine de Golconde.* Durant son séjour en Russie, il mit également en musique les *Chœurs d'Athalie.* M. Fétis range ce travail parmi ceux qui honorent le plus le talent de Boïeldieu.

En 1810, il revint en France, où Nicolo régnait presque sans partage ; Catel, Chérubini, Méhul s'étant à peu près retirés de la scène lyrique. Boïeldieu fit d'abord monter deux des meilleurs ouvrages qu'il avait donnés en Russie : *Rien de trop, la Jeune Femme colère ;* mais, en 1812, il obtint un succès éclatant avec une production nouvelle, *Jean de Paris,* admirablement chanté par ces artistes dont la mémoire n'est point encore perdue : Elleviou, Martin et M^me^ Gavaudan. Les connaisseurs s'accordent à dire que le talent du maître avait remarquablement grandi. Du reste, jusqu'à la fin de sa vie, Boïeldieu fut toujours en progrès. Ayant fait des études premières insuffisantes, il suppléa à tout ce qui lui manquait de ce côté par le travail, le soin, l'intelligence musicale et scénique.

A *Jean de Paris* succédèrent *le Nouveau Seigneur du village,* diverses pièces faites en collaboration et *la Fête du village voisin.* Appelé en 1817 à remplacer Méhul à l'Académie, Boïeldieu donna, comme pour justifier l'honneur qu'il venait de recevoir, la charmante partition du *Chaperon rouge,* dont l'Europe a répété tous les airs. D'autres ouvrages en collaboration vinrent ensuite, mais ils furent moins heureux. Il semblait, après l'immense succès du *Chaperon,* que Boïeldieu eût quelque crainte à affronter de nouveau le jugement du public. On savait cependant qu'il travaillait à un grand ouvrage ; on en connaissait même le titre, et les amateurs attendaient avec la plus vive impatience l'apparition de *la Dame blanche.*

Le maître différait, différait sans cesse, revisant et retouchant son orchestration et ses mélodies. Enfin, en 1825, cet harmonieux chef-d'œuvre parut sur la scène. Il est inutile de parler de son succès et d'une admiration que le temps n'a fait qu'accroître. Rien de plus frais, de plus jeune, d'une veine plus gracieuse que cet ouvrage qui, aujourd'hui, après quelque chose comme douze cents représentations, attire encore la foule parisienne à l'Opéra-Comique.

Après *la Dame blanche,* en 1829, il écrivit sur une donnée détestable l'opéra *les Deux Nuits ;* tout son talent ne parvint point à sauver la pièce d'un accueil peu sympathique. Boïeldieu ressentit vivement cet échec : atteint déjà de la terrible maladie qui devait l'emporter, ayant été blessé dans sa petite fortune par la révolution de juillet, il voulut demander la santé à des climats plus doux : il fit un voyage à Pise ; mais, après quelques mois de séjour, il revint à Paris. La phthisie laryngée continuait ses ravages ; une seconde fois il quitta Paris, espérant trouver des soulagements dans les bains du Midi ; il put à peine arriver jusqu'à Bordeaux et, sentant sa fin prochaine, il voulut revenir dans sa petite propriété de Jarcy, près de Grosbois ; sa famille eut beaucoup de peine à le rapporter ; il arriva mourant, et s'éteignit le 8 octobre 1834.

Ses obsèques furent célébrées aux Invalides avec une grande pompe ; Paris lui a rendu de justes honneurs ; maintenant, c'est au tour de sa ville natale. Rouen n'aura jamais à fêter un de ses fils plus glorieux et meilleurs, car Boïeldieu fut aussi homme de bien que grand artiste.

DE FLEURY.

BEAUX-ARTS.

LE SALON DE 1875.

Le trait distinctif du salon de 1875 est l'indépendance absolue de l'art. Autrefois, naguère encore, on disait l'*école de David*, l'*école de Delacroix*, l'*école d'Ingres*, car chacune de ces individualités puissantes imprimait à son époque un cachet personnel. Aujourd'hui l'école n'existe plus que comme une indication plus ou moins fantaisiste fournie par le livret. A voir que tel peintre est élève d'Horace Vernet ou de M. Cabanel, on pourrait supposer que l'on va retrouver dans ses toiles la manière et les procédés du maître. Point ! Chacun marche en pleine liberté dans les sentiers qu'il a choisis, sentiers presque toujours étroits et sinueux. Seuls les envois de Rome trahissent encore les règles de l'école. Mais, que le peintre vienne se retremper

dans l'océan parisien, et bien vite il a rompu les liens qui le rattachaient à la tradition.

Cette indépendance de l'artiste — nous ne trouvons pas de mot qui traduise mieux notre pensée — rend la tâche de la critique extrêmement difficile, sinon impossible. La méthode de classification, qui permettrait seule les théories et les vues d'ensemble, doit être presque absolument abandonnée. Quelques généraux, bien peu de capitaines, une armée de sous-lieutenants et peu de soldats, tel est l'aspect que nous présente tout d'abord cette collection de deux mille dix-neuf toiles, une des plus formidables que le monde civilisé ait jamais contemplées.

Contentons-nous donc de faire sortir des rangs l'œuvre de valeur toutes les fois que nous la rencontrerons, sans plus nous inquiéter de la parenté qui la rattache à l'œuvre précédente.

Une des toiles les plus remarquables du salon, par ses dimensions, par le choix du sujet et aussi par l'énergie d'exécution est sans conteste celle de M. Becker — un nom que nous écrivons pour la première fois — *Respha protégeant contre les oiseaux de proie les corps des fils de Saül.* Au milieu d'un paysage sinistre, aux tons fauves, se détache une immense potence. A la poutre qui relie les deux poteaux pendent les cadavres des fils de Saül. Des vautours gigantesques accourent à la curée, les ailes déployées, le bec ouvert. Respha, un bâton à la main, d'un geste superbe menace les immondes fossoyeurs du désert. De cette scène profondément empreinte de l'antiquité hébraïque, se dégage un sentiment d'épouvante auquel la monotonie même du paysage et de la couleur prête un accent plus grandiose.

Le Sacrifice à la Patrie, de M. Olivier Merson, est conçu dans une gamme moins sombre; la note est peut-être un peu théâtrale, mais la noblesse des attitudes et la vérité des expressions rachètent amplement ce léger défaut. Sur un sarcophage dressé à l'entrée d'un temple, gît le corps d'un jeune guerrier. Sa mère, éplorée, les cheveux dénoués, tend vers lui ses mains suppliantes. A l'une des extrémités du sarcophage, la Foi élève vers le ciel le calice de douleur et appelle à elle la mère défaillante, tandis qu'à l'autre, la Renommée, la trompette à la bouche, jette à l'univers le nom du héros mort pour sa patrie. *Bella matribus detestata*, lit-on sur un cartouche que porte un petit Génie sur le devant de l'autel. N'est-ce pas la conclusion éloquente et la synthèse de cette belle toile?

M. J.-P. Laurens expose un drame en deux actes, en deux tableaux, dirons-nous : drame d'une composition simple et grande, d'une exécution énergique et juste. Le premier tableau s'appelle : *l'Excommunication de Robert le Pieux.* On sait que le roi Robert fut excommunié par l'Eglise, pour avoir épousé sa cousine Berthe. Les évêques viennent de prononcer solennellement la sentence et s'éloignent, suivis des prêtres et des diacres. Le cierge, arraché du chandelier, s'éteint et fume encore à terre. Cependant le vide s'est fait autour du couple royal, la grande salle est déserte. Robert s'affaisse, foudroyé par l'anathème : ses traits trahissent déjà l'indécision et le trouble. Berthe, dans sa longue robe blanche, assise aux côtés de son époux, se presse contre lui, étreint douloureusement son bras et semble lui demander protection contre la terrible menace qui les frappe. Dilatés par la terreur, ses yeux errent dans le vague, comme si quelque apparition terrible se dressait encore devant eux; l'impression de ce regard est poignante, douloureuse et merveilleusement rendue. Quels que soient les mérites de *l'Excommunication*, nous lui préférons encore la seconde toile, *l'Interdit.* L'interdit, c'est l'excommunication appliquée à tout le royaume. Les églises seront fermées, les morts ne recevront plus la sépulture chrétienne ; partout, sur les campagnes comme sur les villes, s'étendra le voile noir, signe de deuil et de malédiction. En effet, voyez. Nous sommes dans un cimetière, devant le portail d'une église romane ; la porte est obstruée par des branches auxquelles pend le crêpe noir; de même la porte qui donne accès dans le cimetière. A terre, deux cadavres, un homme dont le linceul modèle la face et les mains croisées, une jeune fille, visage découvert, avec des fleurs blanches semées sur elle ou autour d'elle. Ils attendent, dans l'attitude de la prière, que l'église se rouvre, que la terre bénite veuille bien les recevoir. Rien de plus saisissant que cette scène immobile et muette. D'un coup l'on se sent transporté de huit siècles en arrière, on revit dans un monde nouveau, terrible. C'est le propre du véritable artiste de ressusciter ainsi, de rebâtir pierre à pierre une époque, une civilisation. M. Laurens, qui n'occupait jusqu'ici qu'un rang honorable dans l'école moderne, vient, d'un vol puissant, de conquérir une des premières places.

Une Surprise aux environs de Metz, août 1870, et *Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée, Villersexel, 9 janvier* 1871, de M. A. de Neuville, continuent la série des scènes militaires qui ont si rapidement fait la réputation de l'artiste. La première n'a que l'importance d'une toile de genre ; la seconde, plus développée, offre aussi un intérêt plus vif. Des Prussiens se sont réfugiés dans une maison, dont ils ont barricadé les portes et crénelé les murailles. De là, ils dirigent un feu nourri contre des soldats français qui, renonçant à s'emparer de vive force de la maison, essayent d'y mettre le feu. Des fagots, des fascines, de la paille s'amoncellent devant les portes ; une charrette, pleine de matériaux combustibles, va bientôt fournir de nouvelles armes aux assaillants. Mais, entre temps, il faut se mettre à couvert des balles prussiennes qui ont déjà couché sur le carreau bon nombre de pantalons rouges. La charrette, un pan de mur, un matelas, les anfractuosités de la muraille elle-même, autant d'abris. C'est là le côté pittoresque et intéressant de la toile, qui se divise ainsi en épisodes variés ; mais c'est aussi son défaut, car la variété exclut naturellement l'unité. Comme peinture, *l'Attaque* nous semble supérieure aux *Dernières Cartouches* de 1873. La touche est plus ferme, la couleur moins grise. Mais *les Dernières Cartouches* étaient plus qu'une œuvre d'art, c'était un poëme, le poëme de la patrie désarmée. Sous une forme plus moderne, par conséquent plus simple, mais aussi plus grande par sa simplicité même, c'était *le Vengeur*, c'était le : *la Garde meurt et ne se rend pas.* Voilà pourquoi, devant *les Dernières Cartouches*, pas un cœur français qui n'ait tressailli. Mais on ne retrouve pas deux fois la même bonne fortune, et M. de Neuville devra se contenter aujourd'hui des applaudissements qui s'adressent spécialement au peintre.

Les Tirailleurs de la Seine au combat de la Malmaison, 21 *octobre* 1870, et *la Brèche*, de M. Berne-Bellecour, sont des toiles d'histoire réduites aux proportions de tableaux de chevalet. Sans nier la dextérité du peintre, son habileté de main et, si nous pouvons

parler ainsi, son esprit, ce mélange des genres ne nous plaît que médiocrement.

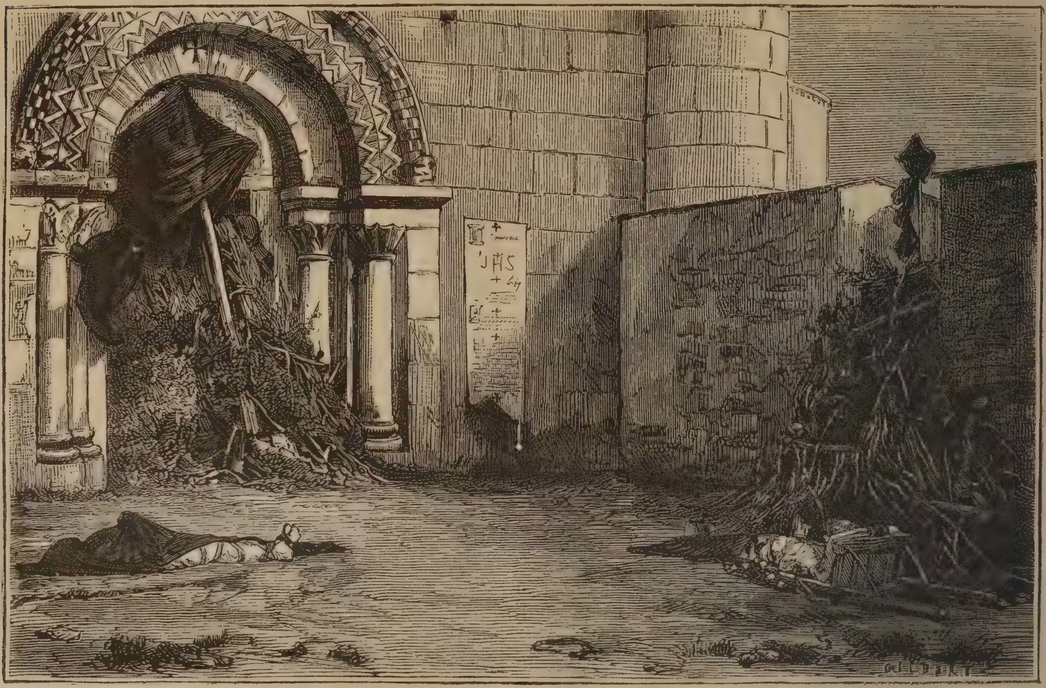
En revanche, un artiste pour qui nous nous sommes parfois montré sévère, M. Alma Tadéma, a signé une œuvre très-curieuse et très-digne d'intérêt. M. Alma Tadéma, comme M. Leys dont il fut l'élève, aime l'archaïsme, non point à la manière de M. Laurens, mais avec les procédés mêmes des peintres du temps. De là une sécheresse, une roideur qui nuisent singulièrement au succès de l'artiste, surtout auprès du public. Aujourd'hui, au contraire, sa *Peinture* — des amateurs romains examinant des tableaux dans un atelier — est fort réussie et ses types sont vivants, bien qu'ils doivent compter quelque chose comme deux mille ans d'existence.

M. J. Breton nous montre une ronde de jeunes filles dansant autour des feux de *la Saint-Jean*,

Tandis que dorment les faucilles,
Aux hangars, vers la fin du jour,
Autour des feux, les jeunes filles
Dansent en rond au carrefour.

C'est charmant, juste, naïf, en restant vrai. M. J. Breton est un Millet, moins la sauvage grandeur, et avec la grâce en plus.

L'exposition de M. Corot est splendide, comme s'il eût voulu doubler nos regrets à l'heure des adieux. Faut-il donc toujours qu'un artiste nous quitte, pour qu'on lui rende justice. Quelle élégance, quelle poésie, quel sentiment de la nature dans ces trois toiles : *les Bûcherons, les Plaisirs du soir, Biblis!* Bientôt nous consacrerons un article spécial au plus illustre représentant de l'école paysagiste moderne ; contentons-nous aujourd'hui de lui offrir l'expression de notre admiration sans réserve.



L'Interdit, tableau de M. Laurens, dessin de Gilbert.

Le Detaille de cette année nous a paru inférieur aux Detaille des années précédentes. *Le Régiment qui passe sur le boulevard, décembre* 1874, est, en lui-même, un sujet assez peu intéressant, malgré le soin que l'artiste a apporté à rendre chacune des figures. Les amis de l'auteur affirment que ce sont autant de portraits. Soit! mais c'est là un mérite qui nous échappe.

M. Bouguereau est un peintre qui a du style et une rare élégance. S'il possédait au même degré la chaleur et la force, ce serait un maître. Mais est-ce du sang, est-ce du lait qui coule dans les veines de sa *Vierge*, de son *Enfant Jésus* et de son *Saint Jean-Baptiste?* C'est bien dommage qu'on puisse poser la question, car l'attitude de la Vierge est à la fois familière et noble, les figures d'enfants sont charmantes d'expression. Même observation pour les autres toiles de M. Bouguereau : *Flore et Zéphir* et *la Baigneuse*.

On se souvient du bruit que fit l'an dernier le *Christ* de M. Bonnat, ce Christ qui se détachait si superbe sur un fond de feu. Le portrait de l'auteur et celui de Mme Pasca, l'éminente comédienne que la Russie nous prête en ce moment, ne produisent pas une moindre sensation et l'on discutera longtemps sur les procédés étonnants du peintre qui sait donner à ses figures un pareil relief, une telle vigueur de ton.

C. W.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

BEAUX-ARTS.

LE SALON DE 1875[1].

En 1795, tableau de M. J. Goupil, dessin de l'auteur, d'après une photographie de M. Goupil.

MM. Goupil et Jacquet exposent deux études de femmes qui ont toute la valeur de portraits faits d'après nature. *En* 1795 — une Merveilleuse sous le Directoire — a été dessiné par l'auteur lui-même pour le *Musée.* Nos lecteurs pourront donc juger, mieux que par une sèche description, du mérite de cette œuvre hors ligne. Quant à *la Rêverie* — une jeune femme assise dans un fauteuil de chêne et vêtue d'une longue

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

robe cramoisie — elle a valu, elle aussi, à M. Jacquet les éloges unanimes de la critique. Le jury a, du reste, associé le succès des deux artistes en accordant à l'un et à l'autre une de ses premières médailles.

MM. Munkacsy et Ribot continuent à broyer du noir — sur leur palette. Comme les personnages d'*un Héros de village,* ceux du *Cabaret normand* auraient sagement agi, avant de se faire portraiturer, de passer à la pompe voisine pour s'y débarbouiller un peu. Pour des ramoneurs, passe encore ; mais pour d'honnêtes fermiers, la suie n'est pas de saison. Il n'est pas jusqu'au portrait d'homme, signé par M. Ribot, qui n'ait quelque peu besoin d'un bain de propreté. Si grande que soit notre bonne volonté, il nous est difficile de croire que tous les modèles des deux peintres se distinguent par une haine si invétérée de l'eau et du savon. Ce serait bien peu de chance. Si nous insistons de la sorte sur un défaut commun à M. Munkacsy et à M. Ribot, c'est que nous faisons grand cas de leur talent plein de vigueur et qu'il nous peine de les voir compromettre un succès certain par des exagérations d'un genre douteux.

La Mort de Ravana, de M. Cormon, est une œuvre qui promet un coloriste. M. Cormon a obtenu le prix spécial du Salon — une récompense de création moderne — et c'est justice.

Le Lendemain de Waterloo, de M. E. Bayard, nous montre la haine des combattants survivant au combat lui-même. Dans une ambulance établie au centre d'une ferme flamande, des blessés français, anglais, prussiens recommencent la lutte, arrachent leurs bandages, se déchirent encore de leurs mains défaillantes.

La Mort de Sénèque, de M. Silvestre ; *une Conjuration aux premiers temps de Rome,* de M. Glaize, ne sont pas non plus des toiles sans valeur, bien que les scènes qu'elles représentent aient un caractère d'horreur qui en éloigne la masse du public.

Les tableaux de bataille abondent, comme de juste, au Salon de 1875 ; mais nous ne trouvons guère à citer que *le Combat de Pa-li-Kao,* de M. Beaucé ; *l'Armée française à Loigny,* de M. Coubertin ; *la Charge des zouaves pontificaux,* de M. Castellani.

M. Luminais exploite, comme toujours, nos anciennes annales. *Le Troupeau enlevé à l'ennemi* et *le Roi Morvan* se distinguent par les solides qualités qui ont fait la réputation du peintre breton.

Les Lutteurs sont, si nous ne nous trompons, le début de M. Falguière dans la peinture. Le sujet devait plaire à l'artiste, en lui permettant de faire encore de la sculpture, le pinceau à la main; aussi a-t-il réussi, bien qu'il ait trop sacrifié à la force, pas assez à la grâce et singulièrement sacrifié ses derniers plans.

Au groupe des peintres de portraits déjà en possession de la faveur publique, MM. Cot, Dubufe, Carolus Duran, Bastien Lepage, Hébert, M^lle^ Nélie Jacquemart, vient se joindre cette année un artiste nouveau, M. Harlamoff, que le portrait de M^me^ Viardot place à l'un des premiers rangs.

La grande peinture est encore représentée par *la Reddition de Yorktown,* de M. Armand-Dumaresq ; — *l'Homme est en mer !* de M. Barrias ; — *le Moineau de Lesbie,* de M. Bertrand ; — *la Léda,* de M. Courtat (une des premières médailles) ; — le *Thamar,* de M. Cabanel ; — *la Mort de la sainte Vierge,* de M. C. Jacquand ; — le *Samson,* de M. Lehoux ; — *le Baptême de la cloche Sigismond,* de M. Matejko ; — *la Lecture du décret du 24 février 1793, en Bretagne,* de M. Pille ; — *l'Insulte aux prisonniers,* de M. A. Maignan ; mais, en général, cette partie de notre exposition suit la voie descendante que nous constatons à regret depuis bien des années. La grande peinture se meurt ; puissions-nous ne pas dire bientôt : La grande peinture est morte.

En revanche, la peinture de genre vit et vit très-bien. C'est là aujourd'hui qu'il faut aller chercher l'art moderne, art de second ordre, art approprié aux besoins de la vie que la civilisation nous a créée, dans lequel le joli remplace le beau, l'esprit tient lieu de la pensée.

Ces réserves une fois faites, qui mettent notre conscience en repos, il ne nous en coûte nullement de reconnaître que la peinture de genre est chaque année en progrès. *Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois,* est une composition très-réussie de M. Lix. Elles sont charmantes ces deux petites Alsaciennes abritées sous l'immense parapluie national et offrant un asile contre l'orage à ce jeune chasseur de bonne mine qui cache peut-être un amoureux. — Très-joli aussi ce Kaemmerer et les Hollandaises qui chaussent le patin ou sillonnent la glace en traîneaux. — Plein de verve, d'originalité, avec des physionomies très-finement rendues, ce *Dernier Jour de vente,* de M. Adan. — *La Noce au moyen âge,* de M. A. Moreau ; — *la Place de la Concorde,* de M. Nittis ; — *Dans la serre,* de M. Faure ; — *Pierrot au violon,* de M. Salmson ; — *Bonne nuit, voisin !* de M. Compte-Calix, — *la Nouvelle à sensation,* de M. Worms ; — *la Cigale et la Fourmi,* de M. Vibert, compteront aussi parmi les bonnes toiles de genre, sans oublier *au Soleil,* de M. Beaumont ; — *le Songe de Cosrou* et *la Lune de miel,* de M. Lecomte du Nouy ; — *le Volontaire d'un an* et *le Spectre rouge,* de M. Lobrichon ; — *le Jour du Baptême,* de M. Brion ; — *le Jardin de la Marraine,* de M. F. Girard.

Les animaux, les fleurs, les fruits, la nature morte ont aussi retrouvé leurs peintres habituels, et ce ne sont pas les moins habiles. M. Schenck excelle toujours à rendre ces moutons dont, cette fois, l'arrivée d'un parapluie inopportunément apporté par le vent trouble la sereine quiétude ; — prenez garde, ne vous approchez pas trop, car je crains fort que vous ne receviez un coup de griffe de ces petits chats que M. Lambert a enfermés dans un panier ; — à côté des *Fromages* de Rousseau, voici *les Pêches, les Raisins* de Maisiat, *les Oranges* de Joulin, tout un dessert fort appétissant.

Mais nous voici arrivés au terme de notre travail et nous n'avons pas encore dit un mot des paysagistes qui, avec les peintres de genre, soutiennent si dignement l'honneur de l'école française. Ils sont là cependant, tous, sauf Daubigny le père — faisant escorte à Corot, le maître vénéré :

Appian, *Avant l'orage ;* — Defaux, avec *le Printemps dans les bois, la Ferme du Vieux-Chêne, les Environs de Granville ;* — Groiseilliez, avec *les Fonds de Moussy* et *les Roches de Guisseny ;* — Guillaumet, avec son *Bivouac de chameliers ;* — Hanoteau et ses *Grenouilles ;* — Harpignies et *les Chênes de Château-Renard ;* — Wahlberg et ses *Vues de Suède ;* — Leroux, Belly, Mouchot, W. de Gegerfelt, César de Kock et bien d'autres sans doute que nous oublions, mais que nous retrouverons à la prochaine occasion.

C. W.

ÉTUDES MORALES.

L'IRLANDAISE [1].

VIII

Nous ne décrirons pas l'arrivée de notre héros. On ne l'attendait pas ; il y avait trois ans qu'on ne l'avait vu. Quelle joie ! quelle surprise !

Cependant l'heure avancée, sa lassitude et ses vêtements encore humides de l'orage furent autant de raisons pour le contraindre à gagner au plus vite la chambre proprette et le bon lit dont il allait avoir l'étrenne.

Quand ses yeux se rouvrirent, assez avant dans la matinée, une femme était là..., sa mère..., qui, depuis longtemps, le regardait dormir.

Elle accourut l'embrasser.

— Te voilà donc !... Et tout à nous dorénavant !... Si tu savais comme je suis contente ! Allons, lève-toi. Pour un rien, c'est que je le prendrais dans mon giron et que je le bichonnerais tout comme s'il était encore petit ! Ah ! vous avez beau grandir, avoir des moustaches, être des hommes, pour celle qui vous a portés dans son sein, vous êtes toujours des enfants !... Mais il y a ceux de ta sœur Jeanne, qu'elle est impatiente de te montrer. Dépêche !...

Et la mère Lehoux redescendit, non sans un dernier baiser.

C'était bien la vieille paysanne française ; quelque peu voûtée déjà, avant l'âge ridée, le teint bruni par le hâle, mais ayant encore l'œil vif, le sourire aimable et, sur le visage parfois malicieux, cet épanouissement de conscience satisfaite, cette rustique majesté qui résultent de toute une vie de dévouement et de travail.

Vingt ans plus tôt, elle avait dû être ce qu'était aujourd'hui sa belle-fille, une accorte et soigneuse ménagère, sans cesse en activité, donnant la vie et l'attrait à toute chose, un conseil par-ci, un coup de main par-là ; fière du bonheur qu'elle répandait autour d'elle et surtout de la beauté de ses enfants, qui, revêtus ce matin-là du costume des dimanches, l'entouraient, ainsi que les boutons plus ou moins éclos d'une rose épanouie.

Ils étaient cinq, et la taille arrondie de la mère donnait à penser que prochainement se compléterait la demi-douzaine. En attendant, deux filles et trois garçons ; le plus petit de la couvée marchait à peine. On *espérait* l'oncle Martial pour en être le parrain.

L'entendez-vous descendre l'escalier ? Attention !... Il entre ; le voilà. Sa jaquette et son large pantalon de velours vert, avec des guêtres à la zouave, étaient dans un lamentable état la veille au soir, mais la mère a si bien séché, repassé chaque objet, qu'il n'y paraît plus. Ce qui paraît, c'est le ruban de la médaille militaire.

Nièces et neveux se sont élancés à sa rencontre. Il les a reçus tous à la fois, les uns sur ses genoux, les autres dans ses bras. Et ce sont des caresses à n'en plus finir, tandis que Jeanne, apportant son Benjamin, le montre en disant :

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Celui-là, c'est le tien, mon frère !

Et la grand'maman de sourire à ce tableau, digne du pinceau de Greuze.

Le sergent est enchanté. Il rit d'aussi bon cœur que les marmots. Des larmes de joie roulent dans ses yeux :

— Vrai Dieu ! s'écrie-t-il, que c'est donc bon de se retrouver en famille !

Viennent ensuite les questions. On comprend son impatience de savoir à quoi s'en tenir :

— Mère, t'acclimates-tu dans ce pays ?... Et vous, ma sœur ?

Elles répondent évasivement. Mais voici le père et le frère.

Ils rentrent d'une première tournée dans les champs. C'est le même type, aussi vigoureux, mais peut-être un peu moins accentué chez le fils. Quelle honnête figure que celle de Michel Lehoux ! Quant au vieux Jérôme, il faut être de sa génération pour reconnaître en lui le paysan d'autrefois, rude aux autres comme à lui-même, sobre, laborieux, madré, jaloux de son droit, se cramponnant à *sa terre* avec l'énergie des grands chênes. Mais ce n'est point un routinier, bien au contraire. Sur son large front proéminent, dans le feu de son regard, il y a l'aventureuse initiative d'un pionnier du *Far-West*.

— Bonjour, sergent ! a-t-il dit. Jarnigo ! ça me réjouit le cœur de te sentir là, près de nous, travaillant à la même œuvre, et pour que, malgré tout, elle nous fasse honneur.

— Rencontriez-vous des obstacles ? s'empressa de questionner Martial.

— A demain les explications, répondit le père ; c'est aujourd'hui la fête de ton retour et, morguène ! rien ne doit l'assombrir. Déjeunons gaiement ! Tu m'entends, femme ? Allons, la soupe !

A peine fuma-t-elle sur la table, qu'on vit apparaître, alléché par l'odeur, le famélique Turnip.

— Tiens, c'est ton guide, fit Jérôme. Entre donc, galopin. On va t'en bailler une pleine assiettée. C'est de la cuisine française, et tu vas nous dire ce que tu en penses.

Le paddy se garda bien de décliner l'épreuve. Un instant plus tard, quoique s'étant brûlé tout d'abord, il criait, en brandissant sa cuiller :

— Hillo-hou ! Vive la France !

Vers la fin du repas, la mère Lehoux dit à son mari :

— J'espère que tu vas nous laisser Martial ? Il a besoin de repos, d'abord. Et puis...

— Et puis, interrompit Jérôme, ça fera plaisir à sa brave femme de mère. Accordé ! Martial ne nous en voudra pas de le quitter pendant quelques heures, Michel et moi. Nous devions aller jusqu'à la station, non-seulement pour t'en ramener, sergent, mais aussi des machines agricoles et du bétail qu'envoie lord Warwick...

— Ah ! vous êtes content de lui ? mon père.

— Certes, et du domaine pareillement. C'est riche, même en dessous. De la houille et du minerai. Pour y voir plus clair, nous ferons un ingénieur de Charlot,

l'aîné de tes neveux. Hé, Jeanneton, ma bru, passe-moi une braise, que j'allume ma pipe.

Turnip profita de ce temps d'arrêt pour présenter une supplique :

— Arrah! ne permettrez-vous pas que je profite de votre escorte?... La route n'est plus guère sûre à présent pour moi...

Un regard expressif de Martial lui coupa la parole. Dès qu'on se fut levé de table, il le prit à part et lui dit :

— N'oublie plus que nous avons promis de nous taire. Personne ne doit soupçonner, ici comme ailleurs, le piége dont j'ai pu ressortir vivant, grâce à elle... et à toi, Turnip. Je ne serai point un ingrat... Lord Warwick m'a donné l'exemple de la libéralité... Tiens, prends, voici pour tes bons services, et voici pour ta discrétion...

Il lui donnait, en petites coupures anglaises, la valeur d'une cinquantaine d'écus.

Nous laissons à penser la folle jubilation du pauvre paddy. Jamais, dans ses rêves les plus ambitieux, il ne s'était attribué pareil trésor. Il gambadait, il rayonnait, il chantait :

— Och! arrah! musha! ma bouchal! hillo! hillohou! toutes les exclamations de la vieille Irlande.

Après l'avoir calmé, non sans peine, Martial lui dit :

— Tâche de bien employer cet argent. Et d'abord, habille-toi; ces guenilles font mal à voir sur le dos d'un garçon qui bientôt aura de la barbe au menton... Au fait, Turnip, quel est le chiffre de tes années?

— Dix-huit... aux nèfles.

— Je te supposais plus jeune. Il est grand temps que tu prennes un état plus sérieux et plus lucratif que celui de peintre en chaussures.

— Och! on cherchera... ne fût-ce que pour satisfaire Votre Honneur.

— Si tu ne trouves pas, Turnip, reviens à Primerose... Il y aura peut-être un petit emploi...

— Hillo! Et de la bonne soupe comme ce matin?

— Toujours.

— Musha! voilà qui m'irait. Mais faut peut-être qu'on travaille?

— Assurément.

— Musha! toute médaille a donc son revers? Je n'en remercie pas moins Votre Honneur, on réfléchira.

Et le flâneur partit, moelleusement étendu sur la jonchée de paille de la charrette que Michel Lehoux conduisait. A son côté, le vieux Jérôme était assis, tout songeur.

Ce dernier détail fut remarqué par l'arrivant. Il visita la maison.

Reconstruite tout exprès pour son nouveau possesseur, elle domine une vaste étendue de pays. Ses dépendances réalisent jusqu'au moindre perfectionnement agricole. C'est vraiment la ferme modèle.

— Lord Warwick a bien fait les choses, disait Martial à sa belle-sœur, qui lui servait de cicerone. Quoi! tout ceci nous appartient?

— En toute propriété, répondit-elle; et il en sera de même pour les colons établis sous notre gouverne, aussitôt que, par leur bonne conduite et leur travail, ils auront gagné toutes ces maisonnettes que l'on voit à l'entour. Chacun a, comme nous, son champ, son jardin, qui se cultive en dehors des heures réservées pour les grandes cultures du maître, ou plutôt du bienfaiteur de tout ce pays.

— Nous devons être heureux et fiers d'être venus nous y fixer! dit le sergent.

— Oui... si l'épreuve réussit, murmura Jeanne.

— Eh! pourquoi ne réussirait-elle pas, chère sœur?

— Qui sait?... fit-elle.

Et, comme on l'appelait, elle s'esquiva, le laissant avec les enfants.

En obtenir quelques renseignements n'eût pas été difficile; mais cet espionnage abusif répugnait à la droiture de leur oncle. Il s'en alla jouer avec eux dans le jardin, dans le verger, qui lui parurent dignes de la ferme et de son magnifique panorama. Vers l'est, un miroitement lointain faisait deviner l'Océan; des montagnes pittoresques bornaient l'autre horizon. Une gracieuse rivière serpentait au pied des coteaux, dans la plaine, où les verts herbages alternaient avec l'or des moissons, déjà mûres pour la faucille. Ici, des houblonnières, comme en Flandre; là, des pommiers, comme en Normandie; partout la terre chargée de récoltes, et l'homme s'empressant de mettre à profit ce beau lendemain d'orage.

Souvent un travailleur accourait à la grande ferme, ou plutôt au palais colonial, pour solliciter un conseil, une autorisation. C'était Jeanne qui les donnait, qui commandait. Martial ne la revit plus qu'en passant.

— Excusez, beau-frère; je n'ai pas un moment à moi, lui disait-elle avec un sourire.

De même et gaiement il finit par lui répondre :

— En l'absence du roi et du Dauphin, la Dauphine est de droit régente.

Quant à sa bonne vieille mère, souvent il revenait causer avec elle. Une fois, il voulut l'interroger :

— Non, pas moi, fut la réponse; c'est le père qui t'expliquera tout cela... Patience!

Jérôme et Michel ne reparurent qu'à la tombée de la nuit. La charrette était pleine de machines et d'outils pour les défrichements. On voyait à la suite quatre belles vaches du Durham, une paire de poneys d'Écosse, des moutons du pays de Galles et, dans leur cage, portant encore l'étiquette française, un coq et sa poule de Crèvecœur. On eût dit l'approvisionnement d'une autre arche.

Noé, cependant, paraissait soucieux. A la vue de son fils, et durant le repas du soir, il s'anima, il s'égaya, donnant l'exemple des effusions cordiales. Mais parfois une ride profonde se creusait entre ses deux sourcils. Ce symptôme d'un malaise intérieur, Martial se le rappela :

— Décidément, pensa-t-il, il y a quelque chose!

IX

Il avait été convenu que, le lendemain matin, Jérôme Lehoux et ses deux fils feraient ensemble une promenade dans la campagne.

A l'aube naissante, Michel et Martial, sortis presque en même temps de la ferme, accoururent à la rencontre l'un de l'autre et se donnèrent la main.

Déjà celui-ci formulait une question, celui-là ne lui permit pas de l'achever.

— Attends!... dit-il, voici le père!

Après une chaleureuse accolade, on se mit en chemin.

Le sergent ne tarda guère à manifester son impatience de tout savoir. Il dit ses vaines tentatives auprès de Jeanne, auprès de sa mère et, tout à l'heure encore, de son frère aîné.

— Tant mieux!... débuta Jérôme, tant mieux qu'on m'ait réservé la tâche de te mettre au courant de la situation. Moi seul je puis te l'exposer, complète et franche. Elle n'est pas couleur de rose...

— Je m'en doutais, père... Mais de quoi te plains-tu?... Voyons!... Puisque ce n'est ni du propriétaire, ni de la propriété, ce ne peut plus être que des habitants. Les Irlandais ont donc un bien mauvais caractère?...

— Pas du tout!... Un peu de vantardise et de légèreté... Mais quel peuple n'a pas ses défauts? Ils sont vifs, intelligents, chaleureux, polis, gais... bref, de bonnes gens, et qui, sous plus d'un rapport, nous ressemblent...

— Eh bien, alors, pourquoi ne s'entendent-ils pas avec toi, père, qui es si juste et si bon?...

— Parce que je représente le landlord!... un Anglais!... Je ne connais point l'histoire, mais il est certain que les Anglais ont par trop abusé de leur conquête... un pillage général, des massacres, toutes sortes de vexations, la plus impitoyable tyrannie... et cela depuis des siècles! Une telle haine contre les vainqueurs, de telles méfiances en sont résultées, que les vaincus n'acceptent rien d'eux, pas même la fin de leurs misères!

Après un silence, Martial reprit ainsi l'entretien :

— Tout cela, c'est le passé... Nous vivons dans un temps de réconciliation, de justice... et, comme me le disait, il y a huit jours, lord Warwick, « l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande ne forment plus qu'une seule nation, libre, jouissant des mêmes droits, et qui s'appelle la *Grande-Bretagne!* »

Les ruines. Dessin de F. Lix.

— Des phrases! murmura Michel Lehoux.

— Répondez-y par des faits, demanda le sergent. Ta bien-aimée Jeanne, le secrétaire de la famille, ne m'a-t-elle pas écrit que le premier accueil avait été des meilleurs?

— On espérait que nous ne réussirions pas!... répondit Jérôme; mais, dès qu'on a vu le contraire, les choses ont changé de face. Nous avions deux ennemis principaux, à savoir : l'ancien fermier, un certain Fergus O'Nial...

Martial avait fait un mouvement.

— Le connaîtrais-tu?. . demanda son père.

— Moi!... nullement... Continuez ..

On se le rappelle, le sergent avait résolu de tenir sa promesse à Kitty.

— Ce Fergus O'Nial, reprit Jérôme, se croit le descendant d'un des *chieftains* ou petits rois qui jadis trônaient dans chaque canton de la verte Erin. Il y en avait tant, que, s'il fallait en croire la vanité nobiliaire des Irlandais, presque tous ils seraient princes. La fille de celui-là, bien que toute jeunette et, dit-on, assez gentille, est révérée comme créature supérieure... Une sainte!... une fée!... La *chieftaine!*... On en espère des miracles!...

A ces plaisanteries, Martial s'associa par un sourire, tout en engageant le railleur à poursuivre.

— L'autre, reprit-il, fut le *middleman* ou, si tu préfères, l'intendant général du landlord. Ces emplois-là

rapportent d'autant plus qu'on y vole davantage. Tel était le cas de William Murphy ; c'est le nom de ce fieffé coquin. Dans le but de reconquérir sa place, il ameute contre nous tous les mécontents, tous les affamés d'alentour, et, par une alliance monstrueuse, il est devenu leur chef, lui si rapace autrefois et si dur envers eux. Tiens!... voilà comment il les traitait... regarde!

Dans un repli de terrain dominé par le monticule où venaient de s'arrêter les trois promeneurs, on voyait une douzaine de masures sans toit, en ruine et, comme à dessein, rendues tout à fait inhabitables.

— Ceci fut un hameau!... dit Jérôme. On distingue encore autour de chaque hutte le petit enclos représentant à peu près la seule ressource de la misérable famille qui l'habitait. Une année, la pomme de terre manqua. C'était la disette !... C'était la famine!... Impossible de payer les termes en retard!... On alla supplier, non pas le landlord... ce maître invisible... mais le middleman, son premier ministre. Il ne voulut rien entendre. De l'argent!... ou les recors! Tout fut saisi... Hélas! ce ne devait pas être grand'chose!... Puis, comme, malgré la menace du constable, les locataires exaspérés, sans refuge, s'obstinaient à ne pas déguerpir, on enleva les portes, les fenêtres, la charpente. Pas une cabane qui ne fût démolie. Le hameau devint ce que le voici, un amas de décombres! Et le middleman, que l'on haïssait alors, soutient à présent n'avoir agi que d'après l'ordre de son maître, à notre suggestion. C'est sur lui, c'est sur nous qu'il a détourné toutes les colères...

— Mais, interrompit Martial indigné, mais comment cette calomnie peut-elle trouver créance?...

— Que veux-tu!... lui répliqua son père, les pauvres diables sont tellement aigris et, faut-il le dire? hébétés par leurs souffrances, qu'ils se laissent facilement séduire à l'appât des représailles. Et cependant leur nature les porterait à la bonne entente. C'est un peuple d'enfants. Tu seras touché de la reconnaissance et de l'attachement de tous ceux qui nous sont restés fidèles..:

— Il y en a donc qui nous ont trahis?...

— Quelques-uns seulement. Plaignons-les!... Tu vois là-bas ces riantes maisonnettes, dont lord Warwick ne demande qu'à augmenter le nombre ?... Ils en avaient une, du travail, le pain de leur famille assuré, l'espoir d'un heureux avenir... Ils ont déserté tout cela, parce qu'on les intimidait avec de sottes histoires de Croquemitaine... parce qu'ils avaient prononcé le *serment de minuit*...

Ce n'était pas la première fois que ce terme mélodramatique frappait les oreilles du sergent; il en demanda l'explication.

— N'as-tu jamais entendu parler des *White-Boys?*... répondit Jérôme.

— Les *Enfants-Blancs!* Si fait, mon père... N'était-ce pas une mystérieuse association, dont le code barbare ne respirait que la vengeance?... Des invisibles.:. des implacables!... On les redoutait jadis... En existerait-il encore aujourd'hui?

— Toujours!... A quiconque méconnaît leurs ordres, la mort!... A quiconque dépossède un des leurs, la mort! A quiconque pactise avec ceux qu'ils ont condamnés, la mort! Et comme avertissement préalable, l'incendie, le ravage, toutes sortes de persécutions nocturnes. Voilà où nous en sommes, Martial!... On a commencé par nos colons; la menace arrive jusqu'à nous-mêmes. Dès l'an dernier, la nuit de Noël, sommation de partir... et qui, depuis lors, se renouvelle à chaque instant, sous toutes les formes... Une affiche... une lettre... des bestiaux mutilés... une meule qui brûle!... Ah!... si nous n'étions que des hommes, on en rirait!... Mais il y a les femmes... et les enfants!... Le croirais-tu? ces misérables ont eu l'audace de nous avertir qu'ils s'en prendraient à nos enfants!...

Martial ne répondit que par une exclamation de colère; il se rappelait le guet-apens dont lui-même avait failli devenir la victime.

— Je te laisse à penser les transes de la mère et de la grand-mère!... acheva Jérôme. Ah!... si la chose ne dépendait que d'elles, nous aurions déjà quitté l'Irlande. Mais je suis de ceux-là qui ne cèdent pas à la crainte, et maintenant que j'ai mes deux fils avec moi, nous lutterons... Le landlord m'a laissé une lettre pour le lord-lieutenant, qui m'enverrait au besoin des gens de police et des habits rouges. Mais il en résulterait des emprisonnements, des proscriptions, peut-être une rixe sanglante, et nous n'aurons recours à cet appel qu'à la dernière extrémité. Les paddies ne sont déjà que trop à plaindre... Je désire la paix, non la guerre!

— Voilà de généreuses et sages paroles!... répliqua Martial... Oui, tâchons de les ramener par le raisonnement, par la douceur... Grâce à Dieu, je connais leur langue, et puis les éclairer sur leurs véritables intérêts... Avant de me mettre au travail, laisse-moi battre le pays, causer avec les gens... Dès demain, si tu le permets, j'entre en campagne...

— Soit!... conclut le père; j'ai confiance en toi, mon enfant!... Agis et parle en toute liberté!... J'ai comme le pressentiment d'un complot qui se tramerait contre nous... Il y a peut-être urgence... Mais sois prudent... Ne t'éloigne pas trop, et jamais sans armes. Nous avons à la ferme tout un arsenal...

L'entretien et la promenade continuèrent ainsi jusqu'au soir. Le lendemain matin, Martial sortit seul, ayant sur l'épaule un double rifle américain, pourvu de sa baïonnette à ressort, et, dans la ceinture, une paire de revolvers.

Il reprit le chemin par lequel il était arrivé, celui du vieux château.

X

Déjà la brume où s'endort chaque nuit l'Irlande se dissipait, laissant sur chaque feuille ou brin d'herbe une goutte de rosée que l'aurore teintait de mille feux. Tout était réveil et fraîcheur dans la plaine, accidentée de riantes perspectives. Une douce brise agitait les arbres du bois, où ne tarda pas à disparaître Martial.

Une heure de marche lui suffit pour atteindre les bords du lac. De blanches vapeurs y planaient encore, voilant à demi ses rives sauvages. Quelques groupes de chênes ou de peupliers se montraient çà et là... Tout au fond, la masse sombre et muette du manoir en ruine.

— Attention!... se dit le sergent, c'est peut-être le quartier général des *White-Boys!* Mais, quand même ils seraient plus de trois, j'ai de quoi me défendre par un feu de peloton... sans compter la fourchette... et le 4e chasseurs est renommé pour la manière de s'en servir!

Le plan de Martial était des plus simples : aborder carrément les deux principaux ennemis, connaître

leur dernier mot, discuter avec eux les termes d'un arrangement, qui serait ratifié par lord Warwick et délivrerait Kitty, l'intéressante Kitty, de toutes les angoisses que devait lui causer le rôle odieux, le rôle périlleux de son père.

— C'est le vrai moyen, pensait notre héros, de lui prouver ma reconnaissance !

L'œil au guet, il arriva jusqu'au perron sans qu'on parût avoir soupçonné son approche. Sous le vestibule, John le Singe n'était pas en sentinelle. Martial ouvrit la porte de la grande salle... personne ne s'y trouvait. Il appela... aucune voix ne répondit à la sienne. Il parcourut les diverses pièces du premier et du second étage sans rencontrer une créature vivante, sans entendre autre chose que des bruits furtifs, comme il s'en produit dans les demeures abandonnées. Celle-là paraissait l'être depuis longtemps. Pas une trace n'indiquait même qu'on s'y fût arrêté la veille.

— Ce n'était donc qu'une halte, se dit Martial, et qui devait rester secrète ?... Où les rejoindre ?... Comment leur faire savoir que je désire une entrevue ?...

Le hasard se chargea de répondre en lui faisant découvrir, scellée dans l'angle de la cheminée gothique, une de ces boîtes toutes modernes qui présentent, à l'extérieur des maisons, leur étroite ouverture postale.

— Ah !... ah !... fit le sergent, voilà, si je ne m'abuse, un moyen de correspondance !

Et, crayonnant quelques mots sur une feuille de son carnet, il la jeta dans cette espèce de tirelire.

. . . .

Quelques instants plus tard, sur la route, il fut rejoint par un cavalier qui le salua du *God bless you* (Dieu vous bénisse !) et autres formules courtoises dont les Irlandais se montrent prodigues.

Le costume noir, la cravate blanche, le chapeau à larges bords, les besicles d'or et l'air *doctoral* de ce personnage eussent suffi pour reconnaître sa profession, quand bien même il ne se fût pas nommé :

— Le docteur Belligham, pour vous servir !

— Martial Lehoux... répliqua le piéton... et tout à vos ordres...

— Och !... le fils du tenancier de Primerose !

En dépit de lui-même, Belligham n'avait pas accentué ces quelques mots d'une façon tout à fait bienveillante.

— Docteur !... se permit de dire Martial avec une nuance de reproche, ah ! docteur, si vous connaissiez mieux les intentions de mon père et surtout celles de lord Warwick...

— Mais, interrompit le médecin de campagne, je ne demande pas mieux que de les apprendre de votre bouche... Elle parle anglais... Tenez !... je maintiens Phook au pas... Phook, c'est mon poney !... Le fainéant ne demandera pas mieux... Voyons !... expliquez-moi ce que vous espérez, les uns et les autres...

Enchanté de l'occasion, le sergent, avec sa franchise ordinaire, exposa le but de la tentative et les avantages qui devaient en résulter pour les habitants du canton.

Belligham, avec le facile engouement qui distingue ses compatriotes, s'écria tout aussitôt :

— Admirable !... sublime !... Et chacun y gagnerait, même le médecin, qu'on payerait moins rarement !... Hillo !... si j'avais su !... Je pousserai maintenant à la roue... parole d'honneur !

Martial le remercia chaleureusement :

— Avec un patronage tel que le vôtre, docteur, nous sommes assurés du succès...

— Certes !... certes !... répondit le bonhomme, j'exerce une influence sur mes nombreux clients... *gratis pro Deo !*... Ils ne sont pas méchants, mais ombrageux et têtus comme des mulets !... Toutes sortes de préjugés, de superstitions !... Arrah ! si la malade chez laquelle je me rends se mettait de la partie !... Une sorcière !... La voyante !... Mais, au fait, accompagnez-moi... nous tenterons l'aventure !

Phook venait d'obliquer vers une lande inculte. Des buissons épineux, des roches verdâtres, des flaques d'eau stagnante lui prêtaient un aspect des moins engageants. Vers le milieu de ce désert, une fumée s'élevait d'un chaume tombant en pourriture, et si bas qu'on l'eût pris de loin pour un fumier. Le médecin mit pied à terre devant les quelques branches tressées qui servaient de porte. Son jeune compagnon le suivit.

Impossible de se figurer un plus misérable intérieur. Des murs en torchis ; quelques pierres plates sur la terre humide ; dans la toiture, un trou qui servait à la fois de fenêtre et de cheminée ; pour tous meubles une table, ou plutôt une planche clouée sur deux piquets ; les siéges à l'avenant.

Le logis n'était séparé de l'étable que par un restant de clayonnage, à travers lequel on apercevait une chèvre efflanquée, un porc immonde, que personne ne songeait à faire sortir. Des enfants étaient là, presque nus, et se chauffant au feu de tourbe allumé dans un coin. De l'autre côté, trois femmes, décrépites et hideuses à rappeler les Parques, se lamentaient et gesticulaient autour d'un grabat, où, sous des lambeaux de couvertures, une forme humaine, un cadavre peut-être, restait enseveli.

— Serait-elle morte ? questionna le médecin à voix basse.

— Ma bouchal ! se récria l'une des gardes-malades, vous savez bien que Meg ne doit pas mourir avant sa centième année révolue... C'est elle-même qui l'a prophétisé... Elle serait déjà guérie si elle avait bu la tisane préparée d'après votre ordonnance, et que voici dans cette tasse... mais elle s'y refuse obstinément, docteur.

— Je sais, dit-il, le moyen de la lui faire boire... Passez-moi le bol, que j'y verse un peu de ce whisky contenu dans ma gourde.

Meg s'était déjà redressée, dardant vers le tentateur des yeux qui brillaient comme des escarboucles.

Parvenue aux dernières limites de la vieillesse, elle ne se soutenait plus que par l'effort des muscles, très-apparents sous le cuir parcheminé de ses longs bras osseux. Les joues étaient décharnées, les traits saillants, les rides innombrables. C'était bien un visage de sorcière. Elle se drapait avec majesté dans un grand haillon quadrillé de vert et de rouge, probablement quelque plaid d'Ecosse.

— Bonjour, Meg, dit Belligham ; voici ta tisane sucrée comme tu l'entends... Avale !

Elle ne se le fit pas répéter deux fois. Tout le contenu du bol y passa d'un trait. Puis, avec un rire de folle, elle tendit vers la gourde ses deux mains jaunâtres.

— Eh ! eh ! fit le docteur en reculant d'un pas, le whisky te met en gaieté ?... Il en reste encore, et ce sera pour Meg... mais quand elle aura dit la bonne aventure au jeune compagnon que j'amène.

Il avait désigné Martial. Elle fixa sur lui son regard de chouette. Puis, d'une voix impérative et rauque :

— Mes cartes ! commanda-t-elle aux harpies qui l'assistaient.

Après un instant de recherches, l'une d'elles retrouva sous le traversin de paille un jeu de tarots, si déchiquetés, si crasseux, que l'œil d'une sorcière pouvait seul y reconnaître des figures et des couleurs.

Tout en les battant, tout en les disposant sur son grabat, Meg psalmodiait une sorte d'incantation bizarre, qui se termina par trois cris aigus. Non-seulement les assistants et les enfants y répondirent, mais encore la chèvre qui bêla, le porc qui grogna... le docteur, qui ne put retenir un éclat de rire.

— Chut !... Chut !!... Chut !!!... fit en crescendo la vieille sibylle.

Et tout se tut autour d'elle.

Alors, regardant de nouveau celui dont on demandait l'horoscope :

— Etranger !... Français !... Soldat de France !... dit-elle, tandis que son index se posait çà et là... Danger de mort il y a trois jours... et qui se renouvellera par trois fois... Mêmes ennemis... même sauveur... Mais sera-t-il sauvé ? Le destin reste muet... il est muet, le destin !

Martial était devenu attentif. Si cette femme devinait le passé, ne devinerait-elle pas aussi l'avenir ?

Elle continua :

— Le colon venu de l'Est triomphera... Il régnera... pourvu que son sang se mêle au plus pur sang de l'Irlande, et que par trois fois... trois fois... l'un de ses fils ait été racheté de la mort !

Le docteur Belligham. Dessin de F. Lix.

Un geste de la sorcière indiqua que c'était terminé.

— Maintenant, conclut-elle, versez le whisky.

Le docteur, après s'être exécuté de bonne grâce, emmena au dehors son nouvel ami, sur le passage duquel toutes les têtes s'inclinèrent.

— Vivat ! dit Belligham, on vous salue roi !... Ne plaisantons pas !... La prédiction de cette fantastique créature va circuler aux alentours, et fera plus pour la réussite de vos projets que toutes les démonstrations agricoles et autres. C'est ainsi dans la verte Erin !... Nonobstant, accompagnez-moi chez des clients plus sérieux... puis au bourg, où j'attends à dîner quelques amis... Vous en êtes... Ah ! pas de refus... Il y va de vos intérêts, et, malgré ce proverbe : « L'hospitalité est telle en Irlande qu'il est plus facile d'entrer dans une maison que d'en sortir, » au dessert on vous rendra votre liberté !

. . . .

Le fils de Jérôme n'eut qu'à s'applaudir d'avoir accepté l'invitation de cet excellent homme, dont le cordial patronage lui valut, dès ce premier jour, de précieuses sympathies. Il s'en revenait par un chemin creux lorsque, de la berge s'élevant à droite, une pierre vint rouler à ses pieds.

Ce n'était pas de l'agression. On venait de lui jeter en même temps ce mot :

— Lisez !

Au caillou, une lettre se trouvait attachée. Il l'ouvrit, il lut :

« Si vous souhaitez un accommodement, rendez-vous

samedi soir, dès le coucher du soleil, à la tour ronde du vieux cimetière. »

Comme signature, un W.

C'était évidemment la réponse de William et de Fergus.

Le sergent, curieux de savoir qui la lui faisait ainsi parvenir, grimpa lestement jusqu'à l'endroit d'où la pierre semblait être partie.

Plus personne... Une pente boisée... Dans le taillis, et déjà loin, l'ondulation produite par le passage d'un fuyard.

Renonçant à le poursuivre, Martial relut le billet et se dit :

— J'irai !

XI

Les antiquaires ne sont pas d'accord sur l'origine et la destination de ces *tours rondes*, qui n'existent qu'en

Meg la sorcière. Dessin de F. Lix.

Irlande et, paraîtrait-il, dans une vallée de l'Indoustan. Elles sont étroites et hautes — des colonnes plutôt que des tours — mais si solidement bâties que, datant, selon toute probabilité, des premiers âges du monde, elles ont résisté pendant des siècles aux injures du temps, aux ravages de la guerre, à tous les fléaux qui ont désolé le pays.

Thomas Moore, son grand poëte, suppose qu'elles étaient consacrées au culte du feu. Quelques archéologues pensent qu'elles servaient de phares ; d'autres y voient des monuments funéraires. Celle qui va figurer dans notre récit s'élevait à l'entrée d'un cimetière, dont les débris d'une chapelle gothique attestaient l'ancienneté. Au milieu des tombes enfouies sous l'herbe, on distinguait une ogive encore debout, mais presque envahie par le lierre et les ronces. Il était de tradition que, le lendemain d'une bataille contre l'armée de Cromwell, les Irlandais vaincus y avaient enterré leurs morts.

C'était donc un endroit vénéré, mais tout à fait à l'écart, en pleine campagne, et, disait-on, hanté chaque nuit par des revenants. Après le coucher du soleil,

personne ne s'y serait hasardé, même aux alentours. De là, sans doute, le choix de Fergus et de William.

Notre héros, chevaleresquement fidèle à la promesse exigée par Kitty, avait gardé le secret de sa prochaine entrevue avec eux. Cependant, comme elle ne devait avoir lieu que vers la fin de la semaine, il eut cette prudence, ou plutôt cette inspiration, de visiter préalablement le lieu du rendez-vous.

On y accédait par un chemin montant, encaissé, propice aux embuscades. A gauche, des blocs de grès; à droite, la queue d'un bois, se prolongeant jusqu'à la base du monticule que couronnait le champ du repos.

De l'autre côté, une lande, des tourbières ou *bogs* impraticables pour quiconque n'en connaissait pas les sentiers perdus, les abîmes invisibles et mortels.

Il n'était pas jusqu'à la tour elle-même qui ne pût cacher un assassin. On y voyait, comme à ses pareilles, de petites fenêtres correspondant aux quatre points cardinaux. La porte, qui d'ordinaire ne s'ouvre qu'à dix ou douze pieds du sol, avait été prolongée jusqu'en bas, et rien n'était plus facile que de transformer en meurtrières les interstices de ses mauvaises planches. Martial n'eut qu'à pousser pour l'ouvrir. Il y avait là des cordes, des outils, tout l'attirail du fossoyeur.

— L'endroit n'est pas gai, murmura le sergent. Un cadavre y serait tout porté pour dormir en terre sainte!

Néanmoins, il ne renonça pas à son dessein, et, le jour venu, prétextant une invitation du docteur Belligham, il avertit ses parents de n'être pas inquiets d'un retard probable quant à son retour.

Le disque enflammé du soleil s'abîmait derrière les nuages orageux de l'horizon au moment où Martial, arrivant au pas relevé de nos chasseurs, s'engagea dans le chemin creux.

Mais il avait l'oreille attentive, l'œil vigilant et, comme on disait jadis, la *barbe sur l'épaule*, afin d'éventer les piéges qui, même en arrière, pourraient être tendus sur ses pas.

Il approchait de la tour ronde, et rien encore n'avait justifié sa méfiance, lorsque, dépassant la queue du bois, il aperçut, il reconnut Kitty, qui, jusqu'alors cachée par le feuillage, accourait évidemment à sa rencontre, car aussitôt elle lui cria:

— Prenez garde!... Abritez-vous derrière les arbres, et...

La détonation d'une arme à feu l'empêcha d'achever. C'était de l'autre côté du chemin qu'était parti le coup, parmi les roches que venait de dépasser Martial. La balle, lui sifflant à l'oreille, avait effleuré son front.

Il tomba, la face contre terre.

Kitty, palpitante, éperdue, désespérée, bondit et se pencha vers lui.

— Ah! gémissait-elle, c'est donc vainement que j'aurai prié cette fois...

A peine sans se soulever, un doigt sur ses lèvres, le jeune homme lui répondit à voix basse:

— Chut! et remercions Dieu... Le mouvement que j'ai fait, grâce à toi, m'a sauvé la vie...

Et de l'ongle appuyant sur l'éraflure, il en exprimait un peu plus de sang sur sa joue.

L'innocente fillette s'agenouilla. Elle avait déjà compris qu'il s'agissait d'éviter une seconde balle et peut-être aussi de connaître celui qui venait de tirer la première.

Cinq minutes s'écoulèrent, durant lesquelles ni l'un ni l'autre ne se départit, elle de sa prière, lui de son immobilité.

Aux alentours, un profond silence. Le jour faisait place au crépuscule.

Enfin, John le Singe apparut, se montrant avec une précautionneuse lenteur entre deux blocs de grès. Il rechargeait son arme.

— Pstt!... pstt!... Kitty! appela-t-il à voix basse.

Et comme elle ne bougeait pas, ni le Français non plus, il s'avança vers eux.

XII

— Trop tard, disait John le Singe à la fille de Fergus. Mais je ne t'en veux pas, Kitty... Je te ferai même un cadeau, s'il a de l'argent dans ses poches.

Il venait de s'accroupir auprès du prétendu cadavre et, de plus en plus rassuré par la vue de la blessure saignante, il retournait sa proie pour la fouiller plus à l'aise.

Soudainement, d'un coup de tête en plein visage, Martial l'envoya rebondir jusqu'à l'entrée de la tour.

Puis, déjà debout, et faisant jaillir de son rifle la baïonnette dont il menaça la poitrine du meurtrier:

— Immobile! figure de gnome, ou je te cloue contre cette porte ainsi qu'une chouette!

Le misérable n'entendit même pas. La violence du choc avait été telle qu'il était évanoui.

— Oh! ne le tuez pas! supplia Kitty.

— Soit! répliqua le sergent, mais passe-moi les cordes du fossoyeur, que je garrotte au moins cette bête malfaisante... Il est bon de se garantir contre ses griffes!...

Kitty s'était empressée d'obéir; elle aida même Martial, dont les mains alertes transformèrent John le Singe en une momie. On l'enferma dans la tour ronde.

Le mauvais fusil du White-Boy fut brisé contre une roche.

Une carte rouge, sur laquelle ressortaient en noir quelques signes cabalistiques, s'échappa de la crosse.

— Qu'est-ce que cela? demanda Martial.

— Le jeton de minuit!... avoua, non sans quelque hésitation, la fille de Fergus.

— Compris!... c'est la contre-marque pour assister aux conciliabules de nos ennemis... Quand se rassemblent-ils?... Ne t'ai-je pas prouvé que je sais garder un secret... dis?

— Cette nuit...

— Par la morbleu! s'écria le sergent, je voudrais les voir face à face, ces mystérieux conspirateurs, et leur faire entendre le langage de la raison, la voix d'un honnête homme...

— Arrah! fit Kitty, seraient-ils capables de vous comprendre?

— Pourquoi non?... repartit Martial; quand on plaide la bonne cause, Dieu vous donne parfois des accents qui ramènent et domptent les cœurs...

La jeune fille parut frappée de ces paroles et de la conviction qui les inspirait. Après avoir un instant réfléchi:

— Eh bien!... dit-elle, essayons!... Je serai là... je veillerai sur vous!

Et, marchant vers l'est, elle lui fit signe de la suivre.

— La nuit sera fraîche où je vous mène, dit-elle au bout d'un instant, il serait bon d'avoir un manteau. Nous allons passer à courte distance de Primerose...

C'était avec une nuance de mélancolie qu'elle avait prononcé ce dernier nom, celui de la ferme où elle était née.

— J'entends!... fit le jeune homme; mais toi, ma pauvre fille, qui n'as sur le corps qu'un peu de laine et de toile...

En effet, Kitty n'avait pour tout vêtement qu'un jupon de camelot, une chemise grossière, très-propres l'un et l'autre, mais bien légers. Avec cela, la tête et les pieds nus.

— Je n'ai jamais froid, répondit-elle, ayant l'habitude des nuits à la belle étoile... Hillo! je suis devenue presque une sauvage!

— Les sauvages mangent! dit Martial. Entre avec moi... c'est l'heure du souper...

— Je n'ai pas faim!... déclara-t-elle avec la résolution bien arrêtée d'un refus.

Le sergent n'insista pas, mais il eut un geste qui signifiait :

— Nous verrons bien!

Pendant une demi-heure, ils cheminèrent en silence. La nuit était close. Une brise s'élevait, dissipant les nuées.

Kitty s'arrêta, désignant une meule de foin.

— Je vous attendrai là, dit-elle. Ne vous inquiétez pas de moi... Le rendez-vous n'est que pour minuit!...

Elle parlait sans la moindre amertume, avec une douce résignation, avec une simplicité touchante.

. . . .

Lorsque Martial parut sur le seuil de la salle basse, déjà le repas du soir tirait à sa fin.

— Ah!... te voilà, retardataire!... s'écria cordialement Jérôme. Assieds-toi là, près de moi... On t'a gardé ta part... Es-tu content de ta journée?...

— Très-content!... J'espère qu'elle aura d'heureux résultats!... répondit-il tandis que sa mère le servait. Mais je demanderai permission, sitôt l'appétit satisfait, de vous brûler la politesse...

— Si c'est pour te reposer de tes fatigues, mon garçon, rien de plus juste!... Tu comptes peut-être repartir demain matin?

— Oui, père!... Au retour, je m'expliquerai!... Bon espoir!... mais respect aux conventions!... J'ai carte blanche...

— D'accord!... conclut Jérôme, on ne te demande rien... Liberté, libertas!

Martial en profita pour ravitailler, tout en soupant à la hâte, le carnier et la gourde qui faisaient partie de son équipement de chasseur.

Après avoir pris congé de la famille, il glissa quelques mots à l'oreille de sa belle-sœur, qui s'empressa de le rejoindre sur le palier.

— Jeanne, lui dit-il, je veux t'associer à une bonne œuvre. N'aurais-tu pas une mante, un châle, un plaid, dans ce coin de ta garde-robe où se trouve la part des pauvres?...

— Précisément, répondit-elle, je viens de recevoir, pour l'aînée de mes filles, une faille neuve... et je puis t'offrir l'ancienne...

— Non!... donne-moi l'autre, que je remplacerai...

— Te la faut-il tout de suite?

— Oui.

Elle courut chercher l'objet, et tout en le remettant à son beau-frère :

— Tu es bon!... lui dit-elle, que Dieu te récompense en permettant que tu nous délivres de toutes les angoisses dont nous souffrons, les enfants, ta mère et moi!...

— J'y travaille!... conclut-il, aie confiance... et merci!

Un instant plus tard, évitant d'être vu, il ressortait de la ferme afin de rejoindre promptement Kitty.

Son absence n'avait guère duré plus d'une heure.

La pauvre fillette l'avait entendu venir, car elle était debout, mais encore ensommeillée, toute frissonnante.

Martial lui jeta sur les épaules la faille qu'il apportait.

Peut-être aurions-nous dû l'expliquer plus tôt, la faille est cette pelisse à capuchon que portent les paysannes, voire même les petites bourgeoises, dans l'Artois et les Flandres.

— Qu'est-ce que cela?... balbutia Kitty, cherchant à se dégager des plis dans lesquels on l'enveloppait. Arrah!... que faites-vous donc?... Mais pourquoi?...

— Pour te tenir chaud! interrompit enfin Martial. Accepte ce vêtement pour prix des services que tu nous a rendus... pour ceux que tu nous rendras encore...

Et, comme elle protestait du geste :

— Ah! conclut-il brusquement, pas de sotte fierté!... Les choses offertes de bon cœur ne se refusent pas... à moins qu'on ne méprise les gens... et qu'on ne veuille leur faire de la peine...

— Ce sera donc pour ne pas vous offenser! finit par répondre humblement l'Irlandaise.

Et, chacun dans son manteau, ils se remirent en marche.

XIII

Martial ne tarda pas à demander combien il fallait de temps pour atteindre le but de leur course nocturne.

— Une bonne heure au moins, répondit-elle; mais ce n'est pas la peine d'aller si vite... nous arriverions trop tôt...

— Alors, proposa-t-il, faisons halte au premier endroit convenable, et reposons-nous...

— Vous êtes donc fatigué?

— Oui. De plus, j'ai faim...

Il mentait, mais pour la contraindre à la réfection qu'il lui avait préparée.

— Quoi!... vous n'avez pas soupé?... se récria-t-elle.

— Nous souperons ensemble! répondit-il. Ah! ne dis pas non!... Ce me fera plaisir, étant de ceux-là qui n'ont appétit qu'en compagnie...

Elle consentit, plus encore à la sollicitation de son estomac qu'à celle du sergent.

Quelques minutes plus tard, ils s'assirent tous les deux sous un groupe de chênes, où se trouvaient des pierres recouvertes de mousse.

Toute menace d'orage avait disparu. Les étoiles brillaient dans un ciel d'azur. Une bleuâtre clarté rayonnait sur la campagne endormie.

Martial avait eu soin de se placer dans l'ombre. Il commença par sortir de sa carnassière un croûton, dont la moitié fut coupée pour Kitty.

— Oh!... le bon pain!... dit-elle aussitôt après l'avoir goûté.

— C'est ma mère et ma sœur qui l'ont pétri de leurs mains, répliqua Martial. Elles excellent surtout dans la confection des pâtés... à preuve cet échantillon, dont tu me diras des nouvelles, ma petite amie...

Elle fit bien quelques façons; mais l'impérieux besoin de la nature y mit promptement un terme, et ce fut plaisir de la voir mordre à belles dents, cette pauvre affamée, dans tout ce qui lui était offert.

— Buvons !... dit-il en lui présentant sa gourde, c'est du vin de France...

— Du vin !...

— Avec un peu d'eau. N'aie pas peur !

— Oh !... fit-elle après une première gorgée, ça réchauffe !

— Et ça réjouit ! ajouta-t-il. Un morceau de galette à présent... C'est l'œuvre des mêmes pâtissières !...

Avec un accent de regret, elle murmura :

— Comme on travaille maintenant à Primerose !

— Est-ce que le travail et la vie régulière te plairaient, Kitty?

— Arrah ! répondit-elle ingénûment, il me semble que cela vaudrait mieux que de courir les bois et les ruines !...

— Pauvre enfant !... murmura-t-il, ah !... ton père est bien coupable...

Elle l'interrompit :

— Ne l'accusez pas !... Il eut tant de chagrins... depuis le jour où le middleman nous chassa...

— Ah ! ce fut William...

— Par ordre du landlord, disait-il... et pour faire place à des étrangers... Non pas à vous, d'abord... Ceux-là vinrent d'Ecosse aussitôt après notre départ... Voilà dix années de cela... J'étais encore toute petite... On les tourmenta tant, qu'ils s'en allèrent... La ferme resta sans fermier... C'est plus tard qu'elle fut rebâtie... Mon père avait été condamné à la prison... Quand on lui permit d'en sortir, trois de ses enfants avaient succombé de misère... et sa femme allait mourir... Elle semblait l'avoir attendu pour le dernier adieu... Mais tous nos malheurs ne doivent pas vous intéresser...

— Si fait,... mon enfant ! dit Martial attendri, continue...

— Je vois encore mon père durant cette cruelle épreuve ! reprit Kitty. Il était comme fou de désespoir... La chère agonisante réclamait un prêtre... Il courut au presbytère... Notre curé était malade... Un autre ecclésiastique le veillait, dont l'aspect vénérable et les cheveux tout blancs attestaient le grand âge... Il daigna venir... Ma mère le reconnut... c'était notre évêque...

— Voilà, dit le sergent, voilà qui fait honneur au clergé d'Irlande...

— Lorsque le saint homme se retira, mon père, tout ému de reconnaissance et d'admiration, lui tendit une petite croix faite de deux brins de paille qu'il avait arrachés au chaume pendant la triste cérémonie. « Monseigneur, lui dit-il, prenez ce gage... et si jamais vous aviez besoin d'un serviteur dévoué jusqu'à la mort... représentez-le-moi... je serai cet homme !... » L'évêque emporta la croix de paille, et malheureusement nous ne l'avons pas revu. Lui seul aurait assez d'autorité sur Fergus O'Nial pour lui faire comprendre que notre religion, bien loin de conseiller la vengeance, ordonne au contraire le pardon, l'oubli des injures !...

— Conduis-moi !... dit en se levant Martial, et je le lui persuaderai peut-être, ainsi qu'à ses compagnons...

Kitty parut se diriger vers l'Océan. On ne l'apercevait pas encore, mais on le devinait, mais on commençait à l'entendre.

— Remarquez bien cette route, répéta-t-elle à plusieurs reprises. Peut-être y repasserez-vous seul...

— Mais toi... mon enfant?... demanda t-il de même avec un affectueux intérêt.

— Il sera bon, répondit-elle enfin, que je reste avec eux pour empêcher qu'on ne vous poursuive...

Et le sergent, qui du regard montrait ses armes :

— Ne crains rien, Kitty... j'ai là de quoi me faire respecter et, s'il le faut, me défendre !

Ils atteignirent le bord d'une falaise escarpée, au bas de laquelle, à de grandes profondeurs, les vagues se brisaient avec fracas. Quelques légères vapeurs, comparables à des apparitions aériennes, planaient çà et là, dans l'immensité. Les flots ruisselaient sous l'irradiation de la lune. Parmi les innombrables déchiquetures de la côte, il y avait toute une fantasmagorie de lumière et d'ombre.

— Nous allons descendre, dit au sergent la fillette, et bientôt rencontrer des sentinelles. Enfoncez votre chapeau sur les yeux... Tâchez de ne pas être reconnu...

Et, passant la première, elle s'engagea dans le sentier qui serpentait presque perpendiculairement à travers les ressauts de la falaise. D'énormes éboulements devaient s'y être produits, car on rencontrait souvent des masses ou des arêtes basaltiques comme suspendues dans l'espace. Il fallait tantôt les contourner, tantôt les franchir. Parfois, des marches étaient taillées dans le roc. Une descente à donner le vertige. On eût dit que le sol tremblait, ébranlé par le choc assourdissant de la mer en courroux.

Un homme, ou plutôt un fantôme, barra soudain le passage. Il était armé d'un formidable *shillelah*. Ainsi se nomment les gourdins irlandais.

— Montrez la carte de John !... dit tout bas Kitty.

Le White-Boy, après l'avoir examinée, mais sans la rendre, fit signe aux deux prétendus affiliés de passer outre.

A quelques pas de là, nouveau factionnaire. Il procédait, celui-ci, par interrogatoire :

— Quelle heure?

— Minuit !... répondit Martial soufflé par son guide.

— Quel jour ?

— Le jour du réveil.

— Quelle année ?

— De la délivrance.

Un troisième parut vouloir se permettre une certaine résistance, mais la fille de Fergus n'eut qu'à rejeter en arrière son capuchon pour qu'il la reconnût et s'inclinât devant elle.

C'était à l'entrée d'une voie souterraine, où Kitty disparut avec Martial.

De distance en distance, une torche faisait resplendir les parois de basalte noir, qui, plus loin, sous la voûte élargie, formaient une colonnade tellement symétrique qu'on eût dit les tuyaux d'un orgue.

En avant, on entrevoyait une sorte de dolmen, ouvrage de l'homme ou caprice de la nature, qui paraissait dominer une immense excavation.

Kitty, désignant à Martial le côté le plus obscur, lui dit à voix basse :

— Asseyez-vous là. Nous n'avons plus qu'à attendre !

Ch. DESLYS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VOYAGE AU DAHOMEY.

LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX[1].

Départ de Toffoa. Dessin de Vierge.

IX. — ABOMEY.

Départ de Toffoa. — Le hamac. — La Lama. — Epoué. — Aquisabam. — Cannah. — La route de Cannah à Abomey. — Abomey. — Réception de la caravane. — Philistin et Phosphate dans la case des sacrifices. — Angoisses. — Les sacriléges. — La foule. — Prison commune.

Toffoa, autrefois le siége d'une principauté indépendante, est situé sur une colline au pied de laquelle s'étend une plaine marécageuse appelée *Lama* qui, durant la saison des pluies, est impraticable ; on y compte environ cinq mille habitants. De belles plantations l'entourent et lui donnent un aspect biblique d'une sérénité frappante ; mais en l'examinant de près on s'aperçoit, à certains signes caractéristiques, par exemple : aux crânes, aux mâchoires d'hommes, aux squelettes sans tête accrochés à des arbres isolés, devant la case royale, qu'on est dans les abattoirs du Dahomey, selon l'expression énergique d'un voyageur anglais.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraions précéd.

Vers sept heures du matin, l'iavougan et le caboucir vinrent, accompagnés de soldats armés de sagaies, signifier aux prisonniers de se lever et de les suivre. Les amazones étaient parties à l'aube pour Abomey, en intimant l'ordre de conduire les blancs au roi, à qui elles allaient les annoncer, et l'on s'empressait de leur obéir.

Du reste, il fallait qu'ils se rendissent dans la capitale du royaume pour assister à la *coutume* qui s'y préparait et y porter à Sa Majesté les tributs annuels en cauris et en marchandises prélevés dans le district.

Phosphate et Philistin frémirent en voyant les fonc-

tionnaires et leur escorte et pensèrent qu'on venait les chercher pour les mener au supplice.

L'iavougan et le caboucir ne leur laissèrent pas le loisir de réfléchir; sur un signe, les noirs les saisirent et les jetèrent chacun dans un hamac de gros tissu de coton, aux extrémités desquels étaient des boucles destinées à recevoir une longue perche de bambou. Cette perche enfilée, chevillée près des boucles, afin que celles-ci ne pussent glisser, chaque hamac fut pris par deux nègres, un devant, un derrière, qui posèrent le bout de la perche sur leur tête et s'éloignèrent de la hutte, au pas accéléré, précédés par une compagnie d'indigènes dont les lances brillaient au soleil d'un éclat sinistre, et suivis de l'iavougan, du caboucir, également en hamac, et d'un nombre infini d'esclaves portant des sacs de cauris, des pièces d'étoffe, des fagots de cannes à sucre, des ballots de viande séchée, de poisson fumé, des barils de rhum, et autres marchandises.

Le hamac est un véhicule très-doux, très-commode, où l'on est couché à son aise, à l'abri des rayons du soleil, qu'intercepte une toile tendue au-dessus de lui; aussi Philistin et Phosphate, dont l'état était lamentable, s'y seraient-ils trouvés on ne peut mieux, si l'inquiétude qui les dévorait, inquiétude que leur séparation subite avait augmentée, ne les eût complétement absorbés. Plus que jamais, en effet, ils ignoraient où on les menait et le sort qu'on leur ménageait.

La caravane descendit la colline du côté de l'est et arriva dans la vallée marécageuse où, sur plusieurs points, des crocodiles se vautraient dans la boue. Des palmiers nains, des lianes, des plantes aquatiques, des fouillis d'herbes, de roseaux, de joncs encombraient le sol mobile coupé de fossés, de mares d'eau croupie, de ruisseaux. Les nègres franchirent ces obstacles multipliés avec une force, une agilité surprenantes et, un peu avant midi, atteignirent un village nommé Epoué, où se tient un marché important.

Epoué, situé au milieu de la Lama, est une halte forcée pour les caravanes et les voyageurs. Bâti sur une butte ombragée de magnifiques mangottiers, il joue là le rôle de l'oasis dans le désert, avec cette différence, qu'au lieu d'être un point humide dans une plaine de sable, il est un point sec dans un marais.

Philistin et Phosphate furent remis à terre et confiés aux soldats pour qu'ils veillassent sur eux et leur fissent partager leur déjeuner : des boules de farine de manioc, de la grosseur du poing, enveloppées dans des morceaux de feuille de bananier, des bandes de viande de bœuf séchée et de l'eau fraîche.

Les malheureux mangèrent et burent sans se faire prier.

Le repas terminé, au moment où ils espéraient pouvoir se confier mutuellement leurs pensées, on les rejeta dans leurs hamacs et la caravane reprit sa course.

Après quatre heures d'une marche fatigante, elle sortit du marais, foula un terrain plus solide, plus praticable, s'arrêta un instant dans un second village, Aquisabam, et serpenta de nouveau vers l'est, à travers des herbes si hautes, qu'elle disparaissait sous leurs vagues ondoyantes, le long des méandres infinis d'un grand bois de palmiers. A la tombée de la nuit, elle passa à gué une petite rivière où les nègres eurent de l'eau jusqu'à la poitrine, et, un peu plus tard, arriva à Cannah, où on l'attendait.

Cannah est une agréable ville bâtie sur un plateau d'où l'on jouit d'un splendide panorama. Les cases y sont propres et entourées de jardins parfaitement cultivés; c'est le Versailles d'Abomey. Elle possède plusieurs habitations royales, un temple des divinités malfaisantes, un couvent de prêtres féticheurs, et le roi s'y rend chaque année pour y assister à des *coutumes*.

Tous les étrangers qui vont à Abomey sont tenus de s'y arrêter pour faire avertir Sa Majesté et obtenir d'elle la permission de poursuivre leur route. Le rentier et le chimiste furent enfermés dans une petite construction carrée en terre sèche, aux murs ornés de peintures rouges grossières représentant des monstres fantastiques et des prêtres sabrant des victimes. C'était le lieu où s'accomplissaient les sacrifices humains. Tous les deux frémirent en apercevant ces horribles emblèmes et ne doutèrent plus de leur fin tragique imminente.

Enfin le jour reparut et la caravane repartit dans le même ordre que la veille.

La distance de Cannah à Abomey est courte; deux heures de marche d'un bon pas suffisent pour la parcourir. Il est vrai que les fourrés, les taillis inextricables, les fondrières des marais, les sinuosités enchevêtrées de lianes des forêts par lesquelles courent les chemins étroits des autres parties du royaume, y font place à une voie de communication digne d'un Etat civilisé.

La route de Cannah à Abomey n'a pas moins de quarante mètres de large, et son entretien est aussi satisfaisant que possible. Plusieurs beaux chemins conduisant aux châteaux, ou, pour parler plus exactement, aux maisons de campagne du roi, y aboutissent. Des hameaux la bordent de loin en loin, et, de chaque côté du plateau qu'elle traverse, s'étendent des cultures assez remarquables pour qu'un voyageur enthousiaste ait pu affirmer qu'elles égalaient celles des Chinois. Les palmiers, le blé, le maïs, les fèves y abondent ainsi que tous les arbres fruitiers de la région équatoriale.

La capitale du royaume de Dahomey a environ douze kilomètres de circuit, mais sa population n'est pas en rapport avec son étendue, car on n'y compte guère que vingt-cinq mille âmes. Un mur de terre et un fossé large de cinq à six mètres, profond de trois et rempli d'acacias épineux, la défendent. On y entre par six portes qui sont simplement des murs de terre élevés en travers de la route et percés de deux ouvertures : une réservée au monarque, l'autre servant aux sujets. Un léger pont de bois, facile à détruire en cas de danger, est jeté sur le fossé, devant ces portes, près desquelles sont dressées des pyramides d'ossements d'éléphants et de crânes d'hommes.

Les rues d'Abomey sont convenables, mais tristes, parce que les maisons y sont toutes entourées de jardins enclos de murs de terre rouge et qu'il n'y a de boutiques nulle part; or, sans boutiques, point d'animation dans une cité. La vie de la rue, c'est le commerce.

« La ville, dit le docteur Répin, est aérée par plusieurs grandes places, dont quelques-unes sont ombragées d'arbres vraiment magnifiques. La plus remarquable, située au centre, forme un parallélogramme dont les plus grands côtés n'ont pas moins de mille mètres de développement et les plus petits la moitié. A peu près au milieu s'élève un petit édifice de peu d'apparence et dont le toit de forme ronde, soutenu par

une colonnade en bois, ressemble à ceux des kiosques de nos jardins ; c'est la case des sacrifices humains où, dans les circonstances solennelles, on égorge les prisonniers de guerre. Sur la même place est le palais du roi, agglomération d'une foule de cases séparées les unes des autres par des cours et des jardins servant au logement des amazones, des femmes du sérail et des domestiques esclaves. Ces diverses habitations sont construites en terre glaise séchée au soleil, et couvertes d'un toit de bambous qui se prolonge sur la façade pour former varangue. Un seul corps de bâtiment, sous lequel s'ouvre la porte du palais, celle qui donne sur la grande place, est surmonté d'un premier étage. Le roi y renferme ses richesses ; les murs en sont tapissés de cauris enfilés comme les grains d'un chapelet et suspendus du toit jusqu'à terre... Le roi n'a pas d'appartements particuliers ; il habite tour à tour les cases de ses femmes. L'ensemble du palais est entouré d'un mur en terre sèche de quinze à vingt pieds de hauteur, percé de plusieurs portes et hérissé, de distance en distance, de crochets en fer supportant des têtes humaines, les unes déjà blanchies par le temps, d'autres couvertes encore de quelques lambeaux de chair, quelques-unes enfin fraîchement coupées. »

C'est là l'ornement indispensable de toutes les demeures royales du Dahomey ; partout où l'on voit des têtes tranchées, des ossements humains, on peut dire avec assurance : Le roi habite là ou, s'il n'y habite pas, il y vient.

Plusieurs marchés très-achalandés approvisionnent Abomey; malheureusement l'eau y manque, il faut l'aller chercher à six kilomètres ; aussi entend-on constamment retentir dans les rues et sur les places le cri de *sidagbi!* (bonne eau) répété par des porteurs d'eau. La ville possède cependant, dans sa partie nord-est, des réservoirs alimentés par une source, mais d'une façon insuffisante. Dans les autres quartiers, les habitants en sont réduits à recueillir les eaux de pluie, durant la saison des pluies, dans des citernes, dans des puits dont ils graissent les parois avec de l'huile de palme. Ils renferment ensuite ces eaux dans des vases de terre pour s'en servir pendant la saison sèche. Du reste, Abomey n'offre rien de plus extraordinaire que les autres principales localités du royaume.

Notons toutefois qu'elle possède le tombeau des monarques dahomans, vaste souterrain dont nous dirons deux mots plus loin.

La caravane était annoncée ; la population presque entière l'attendait avec une impatiente curiosité en dehors de la porte principale, près des maisons des fétiches et des deux caronades qui sont placées sous des hangars, de chaque côté de la route, à cinq cents mètres du fossé d'enceinte. Lorsqu'elle la vit déboucher, elle poussa des cris assourdissants et l'accompagna tumultueusement jusque sur la grande place, devant le palais royal.

Les esclaves portant des tributs furent conduits par un officier de Sa Majesté dans un corps de bâtiment où ils se débarrassèrent de leurs fardeaux, et l'iavougan et le caboucir mirent pied à terre.

Plusieurs chefs suivis de soldats accoururent les saluer, leur donner les poignées de main d'usage et leur demander des nouvelles des blancs qu'ils amenaient pour les sacrifices des coutumes et que les amazones avaient trouvés, sans le bambou royal, au milieu du royaume. Ils satisfirent leur curiosité en attendant que l'officier qu'ils avaient envoyé prendre les ordres de Sa Majesté revînt.

Celui-ci ne tarda pas à reparaître. Il annonça que le roi voulait qu'on emprisonnât les blancs dans la case des sacrifices et qu'on leur donnât des quartiers de volaille cuits dans l'huile de palme, des boules de pâte de manioc, des fruits et de l'eau fraîche, afin qu'ils fussent *présentables* quand on les sacrifierait.

Aussitôt la volonté souveraine connue, le rentier et le chimiste furent arrachés de leurs hamacs, poussés dans la funèbre case et confiés à la garde d'une compagnie de soldats.

Tout cela s'était fait au milieu des hurlements, des chants sauvages de la foule et sans que Philistin et Phosphate eussent eu le temps de se reconnaître.

Ils se trouvèrent, sans savoir comment, dans la case des sacrifices, dont les murs incrustés de crânes polis et vernis les glacèrent d'horreur, frissonnant en entendant les vociférations de la multitude noire, et convaincus que leur supplice, et quel supplice ! s'apprêtait.

La journée s'acheva sans incident notable. Ils entendirent seulement un grand mouvement au dehors. C'étaient les iavougans, les caboucirs, les nobles, les miliciens des provinces qui venaient assister à la première fête ou coutume de l'année, dont la célébration était fixée au lendemain, et qui apportaient au roi les tributs échus, traînant après eux une tourbe de populace, d'esclaves des deux sexes.

La nuit fut relativement calme.

Le matin, des clameurs forcenées retentirent du côté de la porte de Cannah et attirèrent sur ce point la moitié de la population.

Peu à peu les vociférations devinrent plus violentes et se rapprochèrent de la grande place, qu'emplirent bientôt ceux qui les articulaient.

Cette fois, il ne s'agissait pas d'une caravane; il s'agissait de prisonniers devant figurer dans les sacrifices prochains, de sacriléges surpris au moment où ils tuaient, aux environs de Toffoa, un léopard, l'idole sainte des Dahomans.

Le carnassier, déjà en putréfaction, était porté par des nègres, dans un hamac entouré de prêtres agitant des clochettes, des grelots, battant du tambour, marmottant des prières. Des femmes, des hommes se prosternaient sur le passage de ce cortége au centre duquel marchaient les coupables; ils étaient deux, entre une double file de soldats qui avaient beaucoup de peine à les protéger contre la foule, dont l'exaspération croissait à chaque pas.

De toutes parts on demandait à grands cris à les égorger, à déchirer leurs corps, à se partager leurs membres ; on cherchait à les larder avec des piques, on leur jetait de la poussière, de la fange, des ordures au visage.

Le vacarme tourna au délire quand le cadavre du léopard fut déposé devant la porte principale du palais royal, et il fallut toute l'énergie du méhou (premier ministre) pour obtenir de la multitude qu'elle attendît la décision de Sa Majesté.

Cette décision ne tarda pas; un aide de camp, un *racadère*, vint l'annoncer à haute voix. Elle ordonnait l'incarcération des sacriléges dans la case des sacrifices, avec les blancs amenés la veille, jusqu'au moment où le *très-flamboyant* monarque leur ferait subir, de ses mains, et en présence de son peuple, le châtiment qu'ils avaient mérité.

La foule leva les bras en hurlant, comme pour acclamer l'arrêt de son souverain, et les deux coupables furent traînés dans le lieu funèbre où tremblaient le rentier et le chimiste.

En les voyant entrer, ceux-ci se dressèrent frémissants et poussèrent un cri étranglé.

Ils venaient de reconnaître Lamouroux et Pouillouse.

X. — LE ROI BAHADOU.

Ghezo. — Progressistes et rétrogrades. — La régence. — Les funérailles de Ghezo. — Le couronnement de Bâhadou. — Plus de deux mille victimes. — Les sauvages sont partout les mêmes. — Un village suspendu de cannibales. — Tristes rapprochements. — Abeokuta. — Projets de Bâhadou.

Le despote du Dahomey était, en l'an de grâce 1874, Bâhadou, fils aîné de Ghezo, mort en 1858.

Ghezo passait, de son vivant, pour un prince aux tendances progressistes; les rétrogrades de son royaume l'accusaient de tiédeur dans l'observance de la solennisation des sanglantes fêtes instituées par Guadjah-Trudo; ils répétaient même qu'il avait écrit à la reine Victoria, en réponse à une lettre dans laquelle Sa Majesté Britannique l'engageait à interdire la traite des nègres dans ses Etats, qu'il renoncerait volontiers à cette traite quand les nations voisines y auraient renoncé, qu'il regrettait de commander à un peuple trop guerrier pour prendre des goûts, des habitudes agricoles, qu'enfin il verrait avec plaisir un consul anglais résider dans quelqu'une de ses villes et des missionnaires anglicans s'établir à Whydah.

C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter leur mécontentement; aussi, quand il trépassa, aurait-on pu dire qu'il sentait le fagot, comme Charles-Quint.

La case des sacrifices. Dessin de Vierge.

Son fils, au contraire, avait la réputation, et il la méritait, d'être fanatique des traditions nationales et d'abborrer la civilisation; ce qui fit qu'à son avénement le vieux parti releva la tête.

Bâhadou ne trompa point l'espoir des rétrogrades; ceux-ci le constatèrent avec joie lorsque le prince célébra les longues cérémonies des funérailles de son père et celles de son sacre.

Ces cérémonies, désignées en masse sous le nom de *grande coutume*, offrent à la férocité africaine l'occasion de se développer dans toute son horreur.

L'usage n'est pas, au Dahomey, de crier : Le roi est mort, vive le roi! Lorsque le roi meurt, son héritier présomptif se contente de prendre le titre de régent qu'il garde durant dix-huit mois, et pendant tout ce temps il gouverne au nom du souverain décédé, avec le concours du méhou et d'un autre ministre. Les dix-huit mois expirés, il convoque les grands vassaux, les fonctionnaires, les iavougans, les caboucirs, au palais d'Abomey, et se rend avec eux au caveau funéraire.

Le roi défunt a été placé dans un cercueil en terre glaise pétrie avec le sang d'une centaine de captifs capturés dans la dernière guerre, ou, à défaut de captifs, avec le sang d'un nombre égal d'esclaves, sa tête reposant sur les crânes des rois, des princes qu'il a vaincus et pris. Huit *abaias* (almées de la cour) et une

compagnie de cinquante gardes du corps, munis de provisions et chargés d'accompagner leur souverain dans l'autre monde, ont été sacrifiés autour de son tombeau, et pendant trois jours et trois nuits le caveau est resté ouvert pour permettre aux fidèles sujets de Sa Majesté défunte de se couper la gorge en son honneur (permission dont les Dahomans n'abusent pas, mais dont ils usent cependant plus qu'on ne le croirait), après quoi le méhou a couvert le cercueil d'un drap noir et a fermé le caveau, qui n'est rouvert que le jour où finit la régence. Alors le prince héritier y entre, suivi de la noblesse et du peuple et tenant une hachette dans la main droite. Il prend le crâne de son père dans sa main gauche, le montre à la foule, et lui annonce à haute voix, ce qu'elle sait, que le roi est mort et qu'il n'a, jusque-là, gouverné que pour lui. A ces mots tout le monde se prosterne, le prince replace le crâne paternel dans le cercueil, jette sa hachette, tire son sabre, et se proclame roi. Cette proclamation, à l'issue de laquelle il est d'usage que les grands vas-

Supplices à Abomey. Dessin de Vierge.

saux, les directeurs de factoreries européennes offrent de riches présents au nouveau souverain, est célébrée par des *réjouissances* où des milliers de victimes sont immolées.

Ces réjouissances se prolongent plus ou moins, suivant le caractère du prince qui y préside.

Détail bizarre, tant qu'elles durent, le nouveau roi offre du rhum et des cauris à son prédécesseur dans son tombeau, afin qu'il ne manque ni de liqueur forte ni d'argent dans le royaume des ombres et n'y fasse point honte à son héritier en y contractant des dettes ou en s'y faisant régaler par le premier venu.

Or, veut-on savoir comment Bàhadou célébra son sacre et les funérailles de son père Ghezo : qu'on lise ces extraits de relations de témoins oculaires et auriculaires.

Voici d'abord un passage d'une lettre du père Borghero, supérieur de la mission catholique française du Dahomey, publiée dans les *Annales de la propagation de la foi* en mai 1862 : « A la mort de Ghezo, l'aristocratie

dahomyenne se trouva partagée en deux partis : les uns voulaient le maintien des anciennes coutumes, exigeant chaque année l'immolation de milliers de victimes ; les autres en voulaient l'abolition. Je m'abstiens de dévoiler le mystère qui donna la victoire aux méchants. L'intronisation du prince Bâhadou fut le triomphe des anciennes lois, qui reprirent toute la vigueur sanguinaire réclamée par les féticheurs. Il ne faut pas croire que la boucherie humaine se borne aux grandes fêtes ; pas un jour ne se passe sans que quelque tête tombe sous la hache du fanatisme ; car la soif de sang paraît dévorer ceux qui s'en abreuvent. Dernièrement l'Europe a frémi en apprenant que le sang de trois mille créatures humaines avait arrosé le tombeau de Ghezo : hélas ! s'il n'y en avait eu que trois mille !... »

Les lignes qui suivent sont d'un missionnaire anglican ; elles donnent des détails plus circonstanciés : « Le 11 juillet 1860, je fus invité à me rendre de Whydah à Abomey. Après deux jours de marche, je rencontrai sur la route un homme porté dans un hamac, accompagné d'une suite nombreuse et vêtu du costume des marins dahomans. Ce malheureux était dirigé sur Whydah, où il devait être précipité dans la mer en même temps que les deux gardiens des portes du port, afin d'être prêts à ouvrir ces portes au roi défunt au cas où il lui plairait d'aller se promener en mer. Nous trouvâmes à Cannah le nouveau souverain qui se disposait à partir pour sa capitale, où il nous donna rendez-vous pour le 16. Ce jour-là il nous montra un homme dont les mains étaient liées et la bouche bâillonnée en nous disant que c'était un messager qu'il envoyait porter de ses nouvelles à son père. Il fut, en effet, égorgé sur la tombe du feu roi. Peu après on amena devant Bâhadou quatre autres individus, un daim, un singe et une buse. Toutes ces créatures, à l'exception de la buse, eurent la tête tranchée : l'un des individus pour aller raconter aux esprits qui fréquentent les marchés du pays ce que le pieux monarque se disposait à faire en mémoire de son père ; l'autre pour aller dire les mêmes choses aux animaux aquatiques ; le troisième pour courir le crier aux esprits errant sur les routes ; le quatrième pour en aviser les peuples du ciel. Le daim devait s'acquitter d'une mission analogue auprès des animaux des forêts et le singe l'imiter auprès de ses congénères. Quant à la buse, elle garda sa tête et recouvra sa liberté pour aller chanter la même antienne aux habitants de l'air. Ces sacrifices consommés, Bâhadou se leva de son trône, et, tirant son épée : « A présent que je suis maître de ce royaume, s'écria-« t-il, j'écraserai sous mes pieds tous les ennemis de « mon père et j'irai à Abbéokuta venger sa défaite.... » Le 17, Sa Majesté fit battre le kong pour faire savoir que la grande coutume commencerait incessamment... Cette sinistre cérémonie s'ouvrit le dimanche 22. Dès le point du jour, cent hommes furent mis à mort dans l'intérieur du palais, et, à ce qu'on m'assure, autant de femmes. Le roi sortit au bruit de la mousqueterie ; quatre-vingt-dix officiers et cent vingt princes ou princesses vinrent le saluer en lui présentant chacun de deux à quatre esclaves pour être immolés aux mânes de son père. Deux ou trois résidents portugais les imitèrent. Ils offrirent, si je suis bien informé, une vingtaine d'hommes, des bœufs, des moutons, des chèvres, des volailles, des cauris, du rhum, etc. Le roi s'attendait à ce que cet exemple serait suivi par d'autres Européens, mais, heureusement, ces Portugais furent les seuls à commettre cette détestable action. Le vendredi 1er août, le roi vint, en personne, procéder aux funérailles de son père. On massacra dans le sépulcre royal soixante hommes, cinquante moutons, cinquante chèvres et quarante coqs sur lesquels on jeta une quantité de cauris. Les soldats des deux sexes déchargèrent ensuite leurs fusils, tandis que le despote faisait, à pied, le tour du palais. Revenu devant l'entrée du caveau et après un feu nourri de mousqueterie, cinquante esclaves furent égorgés. Le lendemain Sa Majesté jeta à la foule des cauris et des vêtements pour se procurer le plaisir de la voir se disputer ces largesses. Pendant ce premier acte de la coutume, le roi reçut de riches présents. Plus de trois semaines furent ainsi employées et nous restâmes là deux mois sans pouvoir obtenir la permission de nous en aller. On me l'accorda enfin le 1er septembre, mais à la condition expresse de revenir le 12 octobre pour assister à la suite des fêtes... De retour à Abomey, nous vîmes près de la porte du palais quatre-vingt-dix têtes humaines tranchées le matin même. Ces affreux débris étaient étalés pour être bien vus de tous. Quand nous nous retrouvâmes en présence du monarque, il nous montra les présents qu'il allait envoyer à l'esprit de son père : c'étaient deux chariots, des roues, trois plats, deux théières, un sucrier, un pot à beurre, le tout en argent massif ; un somptueux coussin placé sur une sorte de brouette que devaient traîner six amazones ; trois superbes hamacs en soie avec des rideaux de même étoffe, etc., etc. Trois jours après, nouvelle visite obligée au palais et même spectacle : soixante têtes fraîchement coupées, rangées comme les premières, de chaque côté de la porte, et trois jours plus tard, encore trente-six. Le roi avait fait construire, sur la place du marché principal, quatre grandes plates-formes, d'où il jeta des cauris au peuple, et sur lesquelles il fit immoler soixante victimes humaines. J'estime que, pendant la célébration de ces horribles fêtes, plus de *deux mille* êtres humains ont été égorgés, les hommes en public, les femmes dans l'intérieur du palais. »

On le voit, il ne s'agit pas ici d'un sacrifice qui dure un jour, une semaine, il s'agit de massacres qui durent des mois.

Des atrocités pareilles se commettent dans les États voisins, spécialement dans celui d'Achanty.

A la mort du roi de ce pays, les sacrifices prennent un tel caractère, que, s'ils se prolongeaient au-delà des limites que l'usage leur fixe, les sacrificateurs seraient obligés de se sacrifier eux-mêmes, faute de victimes.

Parmi les papiers présentés en 1873 au parlement anglais au sujet des habitants de la mer du Sud, se trouvait un rapport du capitaine Simpson rendant compte de la tournée faite par ce marin, en 1872, aux îles Salomon et aux autres archipels de l'océan Pacifique. Il y était dit que le capitaine, en visitant l'île Isabelle, avait trouvé, sur les montagnes Rocheuses, un village établi à huit cents pieds d'altitude, sur des arbres gigantesques dans les ramures desquels les indigènes avaient construit des cases. Chacune de celles-ci renfermait dix ou douze individus et était pourvue d'une quantité considérable de pierres, projectiles destinés à repousser l'ennemi en cas d'attaque. Malgré ces précautions, ajoutait le capitaine, leurs habitants ne sont pas à l'abri de toute surprise, de tout péril, ce qui surprendra moins quand on saura que le

but constant des sauvages de cette île fortunée est de s'emparer les uns des autres.

Simpson vit, dans une des cases qu'il visita, vingt-cinq têtes humaines, et apprit qu'avant d'exposer ainsi de tels trophées les indigènes ne manquent jamais de dévorer les corps auxquels ils ont appartenu. Il découvrit en outre que ces populations sont plus féroces que courageuses, que leurs tribus ne se livrent pas de combats réguliers, mais se font la chasse pour se ravitailler, et que, quand elles ont enlevé une proie humaine, elles la mangent avec voracité!

Les hommes sont-ils donc condamnés à perpétuité à s'entre-dévorer, à s'entre-égorger dans les pays civilisés ou prétendus tels, et dans les pays barbares? car, hélas! à tout prendre, nous ne valons guère mieux que les sauvages cannibales, que les Ashantees et les Dahomans. « On a calculé, s'écriait en 1850 un voyageur, que plus de deux cent mille êtres humains ont été immolés pendant la coutume appelée Se-Que-Ah-Hi, depuis le jour où Guadjah-Trudo l'a instituée ! » c'est-à-dire dans l'espace de cent vingt ans. Mais que doivent dire de nous les Dahomans lorsqu'ils apprennent que dans une de nos guerres de *civilisés*, par exemple celle de 1870-1871, trois cent mille hommes sont massacrés en moins de six mois, sans compter les blessés !

Un fait curieux à noter, c'est que l'homme est bien moins cruel dans les régions glacées, où il manque de tout, que dans les régions chaudes, où il a tout à profusion. En Sibérie, au-delà du 62e parallèle, où la terre ne dégèle pas; à Bogoslovsk, à Iakoutsk, où le thermomètre Réaumur descend, en hiver, à 50 degrés; au bourg d'Argoun, à 50 degrés de latitude, où la terre ne dégèle, en été, que jusqu'à deux mètres de profondeur, où le froid empêche de creuser des fontaines; à Krasnoïarsk, par 56 degrés de latitude, où le mercure se congèle parfois au point de devenir malléable, où l'hiver dure neuf à dix mois; au nord du lac Baïkal, où l'agriculture est presque inconnue, il semblerait qu'on doive trouver des populations sanguinaires. Point. Les Sibériens, qui sont sans cesse aux prises avec la faim, la disette, les privations les plus dures, sont doux et humains; les habitants des zones tropicales, qui vivent au milieu de l'abondance, sont féroces et anthropophages! Expliquez cela.

Bâhadou trouva dans le mehou de son père un flatteur servile ou un partisan aveugle des vieux errements nationaux, ce qui revenait au même; aussi la route qu'il se proposait de parcourir s'offrit-elle large et facile devant lui.

Froid, sombre, observateur farouche des traditions dahomanes, il employa son intelligence médiocre, au lendemain de la mort de Ghezo, à combattre l'influence des blancs. Par compensation, il s'efforça d'obtenir de ceux-ci des armes à feu perfectionnées, pensant que le meilleur moyen de repousser la civilisation européenne, c'était de tourner contre elle ses propres engins de destruction. D'ailleurs, il croyait avoir besoin de ces engins pour écraser la république d'Abeokuta, qui avait vaillamment résisté à Ghezo en 1851.

Abeokuta compte cent mille habitants émancipés du despotisme et adonnés à l'agriculture. Reste du puissant empire d'Yarriba, elle est le refuge des opprimés des contrées voisines et possède une mission anglicane prospère. En la détruisant, Bâhadou supprimait un repaire d'ennemis et restaurait ses finances, deux résultats considérables.

En dépit de l'interdiction de la traite des nègres et malgré les croisières anglaises, le roi de Dahomey vend encore beaucoup de captifs aux négriers contrebandiers de la côte; mais si les acheteurs du gibier humain abondent toujours, le gibier manque, les hordes dahomanes ayant fait le désert autour d'elles. Or, nous le disions plus haut, sans captifs à vendre ou à sacrifier, la cour de Dahomey se maintiendrait difficilement.

Anéantir un Etat redoutable, s'enrichir de ses dépouilles, venger l'affront essuyé par son père, relever le royaume dahoman, enlever à la civilisation européenne son asile le plus sûr, du cap des Palmes aux bouches du Niger, tels étaient les motifs qui poussaient Bâhadou à *rêver* l'invasion d'Abeokuta; *rêver* est le mot, car, faute d'éléments, quinze ans après son sacre, Sa Majesté n'avait pu donner à cette invasion qu'un commencement d'exécution par le sac d'Ischagga en 1862, sac à la suite duquel l'Angleterre était intervenue énergiquement.

Bâhadou avait une cinquantaine d'années en 1874; grand, vigoureux, d'une teinte cuivrée plutôt que noire, fier, orgueilleux au point qu'il marchait comme si la terre dût être honorée de le porter; il était, pardessus le marché, ivrogne autant que cruel.

Le rentier et le chimiste avaient peu de chances de trouver grâce devant lui; quant à Pouillouse et à Lamouroux, leur sacrilége ajoutait à la gravité de leur position et la rendait à peu près désespérée.

L'expédition des Anglais contre les Ashantees, terminée trois mois auparavant, n'avait pas contribué, autant qu'on pourrait le croire, à augmenter l'influence européenne au Dahomey. Après un an de fatigues, sir Garnet Wolseley s'était en réalité emparé de Coumassie, capitale de l'Achanty, et l'avait brûlée; mais, cet exploit terminé, il s'était hâté de regagner le littoral et de se rembarquer avec ses troupes, en compagnie desquelles il arrivait le 20 mars à Portsmouth, ne rapportant, pour prix des vingt-cinq millions dépensés par le gouvernement britannique et des soldats tués par les naturels ou par les maladies, que le parasol du roi Koffi.

C'était mince.

Il en ressortait, pour les tyrans de Guinée, que le climat de leurs Etats les débarrasserait toujours des armées européennes, et cette certitude leur donnait une assurance qui éclatait surtout chez Bâhadou, lequel se reprit de plus belle à songer à la destruction d'Abeokuta, que lui demandaient incessamment ses amazones, à son instigation, de façon qu'il pût, le cas échéant, s'excuser auprès des envoyés anglais en leur disant, comme autrefois Ghezo : « Ce n'est pas ma faute; j'ai attaqué Abeokuta parce que mon peuple m'y a contraint. Je suis bien malheureux de commander une nation aussi belliqueuse. »

Tel était Bâhadou quand Philistin et Phosphate arrivèrent dans sa capitale.

Retournons maintenant à la case des sacrifices, où venaient d'être enfermés Lamouroux et Pouillouse, et voyons ce qui s'y passe pendant que tout se prépare au dehors pour la célébration de la *première coutume*, dont les cérémonies doivent commencer à dix heures du matin.

Armand DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE[1].

XVI. — AU SÉNÉGAL.

Je demeurai quelques jours dans le verger; mais, par deux ou trois aventures qui faillirent m'arriver, je jugeai que le séjour au milieu de ces gros bœufs qui piétinaient en aveugles toute cette campagne, était malsain pour nous autres fourmis. Cela me fit penser encore à notre petit bois si tranquille, à notre belle lande de Para, qui s'étend devant la maison maternelle, à la France, en un mot.

— Assez d'Amérique et d'aventures !... Retournons au pays, si Dieu le permet! En route... du courage et retournons au port; *le Rapide* nous emportera !

Et me voilà marchant à toutes jambes le long de l'interminable rue que j'avais déjà parcourue la semaine précédente...

Et *le Rapide!*

Parti ! ! !... ô malheur !

— Maintenant, où aller? Rester à rôder sur le port, c'est bien dangereux; les ennemis y pullulent... un seul navire est à quai. Où va-t-il ? Atteignons les pancartes!... Au Sénégal ! Grand Dieu ! !! en Afrique ?... Non! jamais je n'oserai ! Attendons quelque autre bateau, il n'en peut manquer...

J'attendis au milieu des tribulations de toute sorte, des angoisses de nuit et de jour, des dangers de chaque instant... Aucun navire ne se montrait, et, pour comble de malheur, le Sénégalais appareillait!

— Seigneur ! Seigneur! criais-je comme Jérémie, quel parti prendre? L'Afrique!... une pauvre fourmi n'y sera pas en vie au bout de cinq minutes... Hélas ! maudite curiosité... où m'as-tu conduit?...

Il fallait se décider.

J'embarquai ! ! !...

Voilà comment je suis, en ce moment, sur le *San Jacobæo*, en route pour Saint-Louis, où il va charger des Arachides. La cale sent mauvais à vous en donner une maladie, et, de plus, la place n'est aucunement sûre... Toujours des blattes; mais, de plus, pas mal de mille-pieds, et d'horribles bêtes qui courent dans la nuit comme des spectres endiablés et rappellent la forme des araignées; mais si grandes, si grandes...

Je réussis à me glisser dans la cabine du capitaine. Une première fois avec maître Urbain, j'y avais trouvé le salut, peut-être m'y sauverai-je encore aujourd'hui. Quelle différence! autant le vaisseau français était propre et bien tenu, autant celui-ci était... sale et négligé !

Mon premier soin, en entrant dans cette cabine, fut de trouver un endroit favorable pour élire domicile au milieu des ennemis qui m'entouraient de toutes parts. Essayer de s'approprier une crevasse, une fissure, un coin quelconque, il n'y fallait pas songer, et un regard circulaire, jeté autour de moi, m'apprit que toutes les places étaient prises et occupées depuis longtemps. Entrer dans un tiroir? Inutile !... les cancrelats étaient partout.

Je sortis de la cabine du capitaine et revins sur mes pas dans une sorte de petit carré qui lui servait d'antichambre ou de salle à manger. Qu'est-ce que je vis dans un coin? Une belle caisse en bois blanc, bien fermée, bien cerclée.

— Ah ! grand Dieu ! qu'on serait à son aise là dedans.

Je fais le tour de la belle boîte, cherchant avec une attention scrupuleuse s'il ne s'y trouverait pas un trou, une fente, une solution de continuité quelconque. Il faut si peu de place pour loger une fourmi !

J'inspectais tout avec un soin minutieux, non sans mauvaises rencontres derrière la boîte. Plus d'une fois je fus heureux de me faufiler dessous... Justement, j'y étais; lorsqu'en voulant ressortir, ma tête heurte le bois ; puis, tout à côté, elle trouve un vide. Je pouvais me tenir debout. Aussitôt, me dressant sur mes pattes, le long des parois, je constate que je suis dans une fente du bois. Je pousse, je pousse... c'est du papier qui se trouve sur ma tête... Le ronger fut l'affaire de cinq minutes. Victoire ! je passe... et je me trouve dans la belle boîte, au milieu d'une quantité de mousse sèche, parmi laquelle je me blottis.

Encore une fois j'étais sauvé !

Je me trouvais — je l'ai appris depuis, au débarquement — dans une caisse d'échantillons et de curiosités que le capitaine du *San Jacobæo* apportait à son correspondant près de Saint-Louis. J'y vécus parfaitement à l'abri, grâce à l'exiguïté de mon trou, pendant les sept semaines que dura notre traversée, un peu aux dépens de ce qui se trouvait autour de moi. Il y avait là de fort bonnes choses.

Ce fut donc à tâtons que je débarquai à Saint-Louis, et ce fut à tâtons encore que je fus emporté chez le marchand d'Arachides, à N'dien, à quelques lieues de la ville, au milieu d'une campagne admirable; encore, ne sortis-je de ma boîte que parce qu'on la démolit par le haut pour en retirer ce qu'elle contenait. Il fallait déguerpir, et je le fis le plus vite possible, un peu ébloui par le jour, et au hasard... qui faillit me faire dévorer vingt fois avant d'avoir pu gagner le jardin, si l'on peut appeler jardin le fouillis inextricable de plantes qui entourait la maison.

Ah! quelle compagnie dans ce fouillis... Ce n'étaient que scorpions, serpents et autres animaux analogues...

J'avais à peine fait dix pas dans ces bosquets si mal hantés, qu'à quelque distance, et entre les herbes, je vois une silhouette qui me fait battre le cœur.

— Une sœur !... une fourmi rouge !... ô bonheur ! comment est-elle ici?...

Je m'élance à sa rencontre...

C'était bien une fourmi... qui nous ressemblait beaucoup; mais ce n'était pas une Polyergue rousse !...

A un mouvement de désappointement qu'elle remarqua, car j'étais près d'elle :

— Qu'avez-vous? me dit-elle... Vous venez à moi ; eh bien ! venez !... Je ne vous connais pas, mais vous nous ressemblez beaucoup, il me semble ; nous pouvons être amis, si vous le voulez bien...

— Si je le veux bien ! Grand Dieu !... Combien je

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

vous remercie de ne pas me repousser en m'attaquant, comme l'ont fait tant de fourmis dans le monde.

— Dans le monde? dites-vous. Qui êtes-vous donc?

— Une Polyergue roussâtre française, voyageuse un peu malgré elle, et cherchant à retourner dans sa patrie...

— Par où êtes-vous venu ici?

— Dans une caisse apportée tout à l'heure du bateau *San Jacobœo*, arrivé hier à Saint-Louis.

— Oui, je sais tout cela.

— Qui êtes-vous donc à votre tour?

— Un éclaireur.

— Eclaireur? Est-ce bien le mot?

— Espion, si vous voulez. J'appartiens à l'espèce des fourmis-chasseresses, que les hommes ont baptisées *Anomma arcens*. Nous avons envie de faire une expédition par ici et j'attends une réponse de l'armée que je crois en marche.

— Combien êtes-vous donc ici?

— En avant, nous étions dix ou douze... J'en ai envoyé plus de la moitié au-devant de la colonne; moi-même j'y vais.

— Voulez-vous me permettre de me joindre à vous?

— Volontiers. Mais il faut que je vous mette au courant de certains signes de ralliement, sans lesquels vous seriez immédiatement attaqué et dévoré. Avec ces signes, vous êtes des nôtres; on vous respectera. D'ailleurs, ne me quittez pas, vous me plaisez; vous allez assister à notre razzia et vous vous amuserez.

— Grand merci, cousine.

Et elle me montra comment il fallait placer mes antennes et mes palpes. Une fois en possession de ces mots de passe, je la suivis très-volontiers.

— S'il s'agit de se battre, lui dis-je, vous verrez que les Français ont du cœur!

Les fourmis et le python. Dessin de Mesnel.

— Je n'en doute pas un instant, me dit-elle. Voici nos camarades qui nous rejoignent.

Je fus terrifié.

Je vis venir à notre rencontre une demi-douzaine d'individus très-semblables à nous, il est vrai, mais dont les uns offraient une taille dont je n'avais aucune idée. Certes on me connaissait, dans ma tribu, une belle prestance et je fus flatté de voir venir un soldat plus petit que moi; mais j'en avais trois devant moi dont la taille atteignait celle d'un perce-oreille; plus de quinze millimètres! quels colosses!!...

Je fis les signes voulus; mon ami me présenta à eux et je devins de la bande.

J'étais, je l'avoue, fort intrigué de ce qu'ils venaient faire dans les environs de la maison du marchand d'Arachides; les explications de mon ami ne m'avaient pas satisfait.

— Nous sommes venus visiter la basse-cour.

— Pourquoi faire?

— Pour découvrir les poules et puis les cochons. Nous y arriverons maintenant un de ces jours, quand nous voudrons.

— Que voulez-vous en faire?

— Les manger.

— Ah!

— Mais oui. En ce moment l'armée doit tracer son chemin.

— Comment! tracer son chemin?

— Vous verrez cela, cousin, me dit mon amie, et vous admirerez tous nos travaux. Il faut bien fuir le soleil!

— Vous fuyez le soleil? Cet astre bienfaisant qui nous fait vivre!

— Nous, il nous tue. Nous aimons la nuit.

— C'est donc pour cela que vous ne quittez pas les feuilles d'herbes sous lesquelles nous marchons depuis notre rencontre?

— Sans doute! Cela vous étonne?... Vous en verrez bien d'autres.

Effectivement, j'en vis bien d'autres.

Après avoir marché toute la nuit sans autre guide que l'odorat de nos compagnons, odorat qui semblait ne les tromper jamais, nous campâmes sous les grandes feuilles du pied d'un arbre à beurre (1) dont les noix étaient tombées tout autour de nous. Nous y trouvâmes bon repas et bon gîte pour toute la journée, car nous ne reprîmes notre route qu'au crépuscule du soir. A ce moment, mes compagnons furent réveillés, ainsi que moi, par les sourds grogrements des hippopotames, qui sortaient d'une rivière voisine pour aller au pâturage dans les roseaux. Ces bruits, dans le calme de la nuit qui se faisait, mêlés aux cris lointains de la hyène, à la voix imposante du lion, aux glapissements des singes et aux mille soupirs de cette nature grandiose, me donnaient le frisson. Et cependant, qu'avais-je à craindre? Il n'y avait plus là de Tamanoirs, beaucoup plus dangereux pour nous que tous les lions et tous les hippopotames de la terre.

Nous contournions depuis plusieurs heures une montagne de rochers, et je n'étais pas des plus rassurés, lorsque nous arrivâmes à un marigot profond qui me sembla offrir à notre passage un obstacle insurmontable. Pas du tout! mes guides ne connaissaient point d'obstacles! Après avoir suivi la rive tant bien que mal, ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils trouvassent de grands roseaux aux feuilles ployantes, qui s'avan-

(1) *Bassia Parkii.*

çaient loin sur l'eau et s'entrelaçaient à des herbes de toute espèce. Ce fut ce chemin tremblant qu'ils choisirent, et, au risque de nous noyer vingt fois, il fallut monter et redescendre cette route diabolique. Nous parvînmes ainsi au milieu du marigot, et, marchant sur un vrai plancher d'une espèce de lentille d'eau, nous arrivons bientôt à la rive opposée. Non, rien en France, rien au Para même, ne peut donner une idée de l'exubérance admirable de la végétation en ces lieux humides.

Il était bien près du matin quand nous tombâmes sur les sentinelles des chasseresses; nous croisâmes les antennes selon le mot de passe; quelques-unes me regardèrent un peu de côté et firent mine de me menacer de leurs pinces gigantesques; si elles m'avaient frappé, j'étais coupé en deux!. . Il n'en fut rien. J'étais devenu un enfant d'adoption.

Le lendemain se leva brumeux, car nous approchions de la saison des pluies; aussi tout le monde travaillait. On faisait le chemin.

Voici ce que je vis:

Il y avait des travailleurs en nombre énorme, petits, pas plus gros que moi, lesquels doivent toujours, sous peine de mort, éviter les rayons du soleil, par conséquent, sont absolument lucifuges. Il y avait, en outre, des soldats comme mes amis; ceux-là beaucoup plus gros et pouvant supporter sans trop de mal l'éclat du jour. Jamais, pendant tout le temps que j'ai passé parmi ces intelligentes bêtes, je n'ai pu parvenir à en voir une ailée, ni un mâle, ni une femelle, ni une reine... rien qui puisse donner une idée de la manière dont elles se reproduisent.

Mais voici que, tout d'un coup, les soldats arrivent par centaines; puis, les uns et les autres s'enchevêtrant, se postent d'une certaine façon et forment, de leurs corps brun foncé presque noir, un arceau prolongé sous lequel le crépuscule est presque de l'obscurité. Les mâchoires largement étendues, leurs longues pattes écartées, leurs antennes en avant, tout cela s'entrelace, et la colonne des travailleurs passe dessous à l'abri. Qu'une alarme soit donnée, l'arche se détruit en un instant, les soldats rejoignent leurs pareils à l'extérieur de la ligne, où ils paraissent exercer une sorte de commandement, et tous s'élancent d'une manière furieuse à la poursuite de l'ennemi. Si l'alarme se trouve n'avoir pas d'objet, ou si, après le combat, la victoire est remportée, le danger effacé, le pays libre, l'arceau est vivement reformé, et la colonne compacte marche en avant, comme tout d'abord, observant une véritable discipline militaire.

Lorsque la disposition du terrain le rend absolument indispensable, les chasseresses construisent un passage voûté sur le terrain, au moyen de terre glaise agglutinée par leur salive et apportée par les ouvriers. Elles passent alors toutes dans leur chemin couvert, apportant de la terre pour l'allonger à mesure qu'elles avancent. Cette arche est très-peu visible sur le sol, mais leur passage est parfaitement distinct partout où ils vont, par suite de l'apparence dévastée des environs et de la disparition de tout être vivant.

Cette nécessité de bâtisse opaque n'est d'ailleurs qu'un pis aller; si elles trouvent, dans la direction qu'elles veulent suivre, un buisson épais, elles passeront dessous sans rien construire; de même, si elles rencontrent une fissure ou une crevasse dans le sol, un passage sous les pierres, l'abri d'un tronc d'arbre tombé, elles l'adoptent avec empressement et abandonnent leur arceau.

Ce que les ouvrières emportent n'est point destiné à bâtir, c'est tout simplement pour déblayer le chemin, qui devient uni comme une allée de jardin. Nous en avions déjà fait plus de deux cents mètres, et nous continuions toujours, quand quelques soldats arrivèrent en toute hâte, et un grand conciliabule se forma.

Je me hâtai vers mes amis.

— Qu'y a-t-il? leur demandai-je.

— Une belle proie en vue.

— Qu'est-ce?

— Une antilope toute écrasée, toute fraîche, qu'un grand python nous a abandonnée.

— Qu'en savez-vous?

— Ah! mon ami, nous en sommes bien sûrs. Vous savez que les gros serpents s'engourdissent lorsqu'ils ont avalé leur proie... C'est bien malheureux que le python qui a tué cette gazelle-là ait fait sa ronde et nous ait sentis, parce que nous l'aurions trouvé endormi avec sa proie dans le ventre, et nous aurions mangé les deux ensemble. C'est bon le python.

— Vraiment?

— Oui; j'en ai mangé plus d'une fois.

— Et comment faites-vous pour tuer ces serpents immenses?

— C'est bien facile. Nous nous jetons deux mille sur les yeux, que nous mangeons en un instant, même quand il nous emporte avec lui... Nous ne lâchons jamais. Une fois aveugle, nous tombons toutes sur lui; il est bientôt mort, il ne peut plus fuir.

Ce fut l'affaire de deux heures pour que toute la colonne eut achevé son repas. Ce qui resta sur le sol était un squelette de gazelle admirablement nettoyé. Lorsqu'elles dévorent un python, les écailles, outre les os, demeurent intactes.

XVII. — AU SÉNÉGAL (SUITE).

Avant la fin de la semaine suivante, j'avais mangé du python comme les autres, nous en avions surpris un dans un marécage où il se croyait bien en sûreté. Ce n'est pas mauvais; mais l'antilope qu'il avait dans l'estomac vaut mieux : la chair est plus fondante et plus tendre.

Nous rentrions chez nous aux premiers rayons du soleil, lorsque de grands cris mirent la colonie en émoi; les soldats levèrent la tête, ouvrirent leurs mandibules et se préparèrent au combat. C'était inutile... Nous vîmes de loin une demi-douzaine de nègres yoloffs qui poussaient ces grandes clameurs en contemplant le squelette du python. Tous regardaient avec inquiétude autour d'eux, et bientôt, apercevant nos soldats qui marchaient vers eux en troupe compacte, ils prirent la fuite aussi vite que leurs jambes purent les porter.

Ils avaient disparu dans le bois lorsque nous reprîmes notre route. Sur ces entrefaites, un Cynocéphale vint sentir le squelette du serpent. Nous étions encore assez près de celui-ci pour qu'une cinquantaine de nos soldats, toujours disposés à l'attaque, sautassent sur lui en s'attachant aux poils de ses pattes... Ce fut par un bond effroyable que l'animal manifesta sa terreur.

Monter à l'arbre voisin fut l'affaire d'un instant. Sur la plus prochaine branche, il s'assit, s'épluchant et essayant de détacher nos intrépides soldats des longs poils auxquels ils adhéraient... Il les croquait à belles

dents... Bientôt un rugissement de douleur nous annonça que nos braves, suivant l'épine dorsale, comme ils savaient le faire, et par conséquent, marchant doucement à l'abri des pattes, étaient arrivés à la tête.

Bientôt les yeux furent envahis, attaqués... Le Cynocéphale bondissait, fou furieux, à travers les arbres. Tout à coup il tomba... Il était aveugle!... A ce moment, des escouades de mouches accoururent à la curée au secours des premiers assaillants : la lutte fut affreuse; mais, une heure après, le malheureux singe, mort, servait de pâture à toute la colonne grouillant sur sa dépouille...

Telles étaient nos victoires.

Je restai longtemps chez mes nouveaux amis, et j'avoue que je n'ai jamais vu meilleur peuple et partagé plus nobles sentiments.

La vitalité, chez les *Anommas*, est incroyable. Je veux en donner une preuve, car j'ai assisté à l'expérience, cachée sous une feuille au-dessus de la tête des opérateurs.

Ces opérateurs étaient trois jeunes Français, que des nègres des environs avaient amenés près de nous, et qui se saisirent tout d'abord d'une demi-douzaine de nos plus gros soldats qu'ils purent rencontrer.

— Ami! regarde donc celle-ci, dit l'un d'eux en me montrant à son compagnon ; si ce n'était pas absurde, on dirait une fourmi rouge de notre pays.

— C'est vrai. Une Polyergue roussâtre...

— Bah ! c'est une anomalie. Il n'y a pas de fourmis de France au milieu de l'Afrique!

— Qui sait?...

— Prends-la, nous verrons bien...

Je me dissimulai vivement derrière deux jeunes soldats et me faufilai vers de grandes herbes — car en ce moment j'étais auprès d'eux à terre — d'où je gagnai un arbre touffu et vins me placer en observation au-dessus de leur tête.

— Je ne puis la trouver. Quel malheur!

— C'est une vraie découverte, mon ami, que tu as manquée là !

— Satanée fourmi, va!...

Et, d'un coup de scalpel, frappé dans un moment de mauvaise humeur, il trancha la tête d'une des plus grosses fourmis-chasseresses !

Puis, sans penser précisément à ce qu'il faisait, il présenta le bout de son doigt à cette tête coupée. Aussitôt celle-ci ouvre ses mandibules et pince le doigt si fortement, qu'un filet de sang en jaillit immédiatement...

— Quelle rude organisation, ami ! fit le pincé.

— C'est magnifique de vitalité. Quels ganglions!

— Attends! mais elle continue son travail et me fait un mal horrible ! C'est comme si j'avais un paquet d'aiguilles animées me traversant le doigt!

— Patience! courage, au nom de la science, que nous voyions...

— Cela t'est bien aisé à dire ! aïe!...

— Stoïque, mon ami; tu dois l'être ! Il faut sacrifier à la déesse que nous servons jusqu'au sang inclusivement. A la science ! ! !

Puis, riant tous deux, ils étudièrent les manœuvres de la tête coupée, et je compris alors que le blessé n'était pas sans souffrir. Les pointes des mandibules avaient facilement traversé l'épiderme; maintenant, la tête retira partiellement une mandibule et, la piquant plus perpendiculairement, pénétra plus avant, puis recommença le même manége avec l'autre, donnant à chaque coup, à sa mandibule, une direction plus verticale, blessant et coupant plus loin et plus profondément. On aurait dit, non une tête coupée, mais un soldat complet, jouissant de toutes ses forces et en possession de toutes les parties de son corps.

Trente-six heures après le coup de scalpel, la tête coupée n'était pas morte. Le corps a vécu plus longtemps encore, quarante-huit heures, si je me le rappelle bien.

Comment admettre, d'un autre côté, l'expérience qu'ils firent, que des insectes à vie si tenace étaient, en moins de deux minutes, tués par un rayon de soleil tombant librement sur eux?

Ces fourmis sont d'ailleurs de rudes travailleurs. Un beau jour, une poule du village vint mourir dans les environs de notre demeure. Elle fut bientôt signalée, et une escouade fut désignée pour aller la dépecer. Je m'y joignis. Commençant à la base du bec, les ouvrières se mirent à arracher les plumes une à une, la dépouillant ainsi très-rapidement par la tête, puis le cou, et enfin tout le corps. C'était évidemment une tâche très-dure, parce que mes braves amis ne possèdent pas une force suffisante pour faire comme les hommes et arracher les plumes d'un seul coup; il leur fallait les ronger toutes par la racine.

Enfin, en s'y mettant à plusieurs d'abord, à beaucoup ensuite, la besogne marcha encore assez vite; les plumes tombèrent et furent emportées les unes après les autres. Déjà les soldats s'apprêtaient à dépecer le corps en morceaux pour en faciliter le transport à la fourmilière, lorsque les nègres, compagnons de nos jeunes savants, s'aperçurent de ce qui se passait. Ces pillards rôdeurs s'emparèrent naturellement de notre poule.

Je suivais toujours en amateur mes jeunes compatriotes, et c'est en leur compagnie que je fis connaissance avec une autre *Anomma*, qui ressemblait tellement à mes bons amis, que j'y fus un moment trompée. On l'appelle l'*Anomma Burgmeisteri*. Elle est d'un noir profond et luisant; on dirait un diablotin ! Les plus grosses portent souvent une légère teinte de rouge. Toutes ont une énorme tête, égale au tiers de leur longueur totale. Je comprends une tête semblable, car il fallait une masse cubique énorme pour attacher des muscles capables de mouvoir des mandibules aussi gigantesques que les leurs. Ces armes, très-courtes, se croisent l'une sur l'autre en se fermant. Cela offre un grand inconvénient, à mon avis; c'est que l'insecte est pris par ses mandibules s'il ne veut ou ne peut les rouvrir. Mort même, sa tête ne lâche pas la bouchée qu'elle tient. Chaque mandibule porte, en outre, une dent centrale qui va rejoindre celle d'en face lorsque les pointes sont croisées; double moyen de mordre !

J'ai encore rencontré une troisième espèce, l'*Anomma rubella*, plus petite et rouge plus ou moins brun. Chez toutes, les pattes sont grêles, mais d'une force de préhension extraordinaire. Chez aucun soldat, on ne trouve vestige d'yeux extérieurs. Cependant, comme l'enveloppe cornée de la tête est assez transparente pour laisser voir, à travers, l'articulation des mâchoires quand on l'éclaire vivement, il est possible que l'insecte possède quelque sens de la vue qui lui fasse distinguer au moins le jour de la nuit.

Ces fourmis sont d'une hardiesse que rien ne trouble.

Ordinairement le feu fait peur à tous les animaux, ceux-ci ne s'en effrayent aucunement. Si vous les agacez avec un charbon incandescent, ils s'élancent sur lui, et leurs belles mandibules grillent et grésillent en serrant la surface brûlante... mais elles ne lâchent pas !

Quant à l'eau, elles s'en soucient fort peu. J'ai vu des expériences qui prouvent que, laissées douze heures dans l'eau, elles reviennent à elles et courent, au bout de quelques instants, aussi lestement qu'avant. Des blessures qui tueraient tout autre animal, n'ont pas même pour effet, chez elles, d'altérer leur vigueur. Elles forment vraiment un peuple privilégié !

Nous passions, le lendemain, dans un bois touffu, quand une exclamation frappa mes oreilles :

— Sapristi ! s'écria un de nos jeunes Français en sautant comme un cabri affolé.

— Qu'as-tu donc ? Es-tu frappé de la danse de Saint-Guy ?...

— Vous ne voyez pas je suis inondé de fourmis ?... Aïe ! aïe ! !... Mais, venez donc à mon secours !...

— Ah ! ah ! dit l'un en s'approchant et cueillant une fourmi sur le dos de son ami, c'est l'*OEcophylla virescens* ! !...

— Que le diable t'emporte !... Qu'est-ce que cela me fait! arrache, emporte... je brûle ! !...

Tous les deux se mirent à débarrasser leur infortuné camarade, qui était littéralement couvert de fourmis vertes qu'il écrasait, qu'il poursuivait avec acharnement.

— Où est le nid ?

— Qu'en sais-je ?...

— Ecoutons... Tiens ! l'entends-tu ? on dirait le bruit de la pluie tombant sur les feuilles...

— Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait!

— Ingrat !... c'est le bruit que font, parce que tu les a dérangées, les compagnes de celles qui t'ont si bien accommodé le cou, les épaules et le visage...

— J'entends. Où est le nid ?...

— Tu ne le vois pas au milieu des feuilles?... Il a suffi que tu le heurtes en passant pour que les propriétaires t'envoient instamment un véritable essaim des leurs.

— Attends un peu ! !...

Et voilà notre jeune homme qui, armé de pierres, commence l'assaut du nid. Ce fut un feu roulant de projectiles qui frappèrent la boule si bien construite et l'envoyèrent rouler à vingt pas. Nid et fourmis firent la culbute ensemble...

Un des compagnons courut, par un détour, vers le nid gisant, le roula encore quelque temps par terre, au moyen d'un bâton, puis, quand il le crut vide et abandonné, il le ramassa sans danger. C'est vraiment une curieuse et intéressante construction. Il est gros comme la tête et formé de feuilles coupées par les fourmis et mâchées par elles jusqu'à ce qu'elles forment une pâte grossière à peu près semblable à celle que font, en France, les guêpes et les frelons ; excepté que la matière est verte au lieu d'être grise, composée de fibres ligneuses.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(*La fin à la prochaine livraison.*)

RÉCITS CHAMPÊTRES.

JACQUES BRUNON [1].

III. — AH! C'EST JEANNET!

« Avec leur Jeannet!... » Dieu sait si, durant la visite du rustique atelier et de ses dépendances, le fils du capitaine eut l'occasion de revenir souvent sur cette boudeuse réflexion.

— Tiens, tiens, fit le capitaine en remarquant au haut du levier qui conduisait la scie, sous l'impulsion du moteur hydraulique, certaine articulation qu'il n'avait vue indiquée dans aucun des traités de mécanique à lui familiers, voilà qui est ingénieux.

— Ça, mon capitaine; oh! c'est Jeannet qui en a eu l'idée il y a quelque temps; il a arrangé ça tout seul. Ça va mieux qu'auparavant, en effet.

— Ah! c'est Jeannet!

— Qu'est-ce donc que ce joli château? demandait Siméone, en s'arrêtant devant une sorte de kiosque bizarre, où des pans de torchis rouge, entremêlés de pierres blanches, reliaient des nervures de branchage noir.

— Ça, demoiselle, c'est d'abord, au-dessous, la maison de Fanchette, et au-dessus, la maison des pigeons. Jeannet s'est amusé à bâtir ça l'an dernier.

— Ah! c'est Jeannet!

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente

— Eh mais, un gentil jardinet, disait encore le capitaine, que Jacques avait conduit sur le petit pont jeté en travers de l'écluse; vois donc, mignonne, sur les deux rives, ces fraîches plates-bandes.

— Pour ça, mon capitaine, écoutez. Quand Jeannet va d'ici et de là et qu'il trouve quelque plante jolie à son goût, il l'apporte ici. Je ne peux pas l'empêcher, n'est-ce pas? Enfin une idée à Jeannet, quoi!

— Ah! une idée à Jeannet.

Jeannet, toujours Jeannet.

Ce même Jeannet d'ailleurs ne tarda pas à envoyer vers les visiteurs la petite Berthe, pour les prévenir qu'il était temps de venir déjeuner.

Ils rentrèrent.

Sur la table était posé un plat de terre brune vernissée, où fumait une fricassée de poulet, dont l'engageante senteur arracha la plus laudative exclamation au capitaine.

Ce fut bien autre chose dès qu'il eut porté à la bouche le premier morceau.

— Comment, petit, c'est toi qui as cuisiné ça, en deux tours de main?

— Oh! monsieur le capitaine!...

— Qu'est-ce que je vois dans la sauce? Eh pardieu, des mousserons; oh! je les reconnais à leur parfum.

— Oui, monsieur le capitaine; ces petits champi-

gnons viennent dans les prés; on les ramasse, on les fait sécher et on va les vendre à la ville.

— Exquis, ma foi! exquis, tes petits champignons... Ah! on en ramasse ici, bonne affaire! Et ton père, qui prétendait que nous n'allions pas faire bombance! .. C'est tendre, c'est relevé, c'est simple... Mais, sapristi! l'excellent pain bis. Si je reste ici, je n'en veux pas manger d'autre; Jacques, tu me diras quel boulanger...

— Oh! mon capitaine, le boulanger ne sera pas difficile à vous indiquer. Nous avons en bas le four; vous mangez en ce moment sur le pétrin, et c'est Jeannet qui boulange... Soyez tranquille, il pétrira pour vous, si ça vous accommode.

— Ah çà, ce diable de Jeannet est donc l'homme de toute chose?... Eh mais, qu'est-ce qu'il fait donc? il enlève le poulet... Eh mais, j'en veux encore... Il rit en dessous... Il y a donc autre chose? Hein! qu'est-ce que c'est que ça? Du poisson, à présent! Des truites, Dieu me damne! des truites! Il y a donc de la truite dans votre rivière?

— Beaucoup, mon capitaine.

Le déjeuner. Dessin de F. Lix.

— Cordiable! c'est que j'aime autant à les prendre qu'à les manger et à les manger qu'à les prendre, les truites... Ah! il y a des truites ici, et des mousserons, et des poulets tendres!... Oui, mais voyons, voyons; ce poisson-là est rusé, il ne se laisse pas pincer à tout venant, et voilà qu'en deux tours de main, juste au moment voulu...

— Oh! je vas vous expliquer, mon capitaine. Nous avons comme qui dirait une *pêcherie* au-dessous du tombant de l'eau de la roue. Ces bêtes ont l'habitude de venir pour passer; ça les arrête. La vanne mise, il n'y a qu'à traîner deux ou trois fois une petite *trouble* (filet) et on en ramène quelques-unes. C'est Jeannet qui a arrangé ça.

— Ah! c'est Jeannet!

Au poisson succéda certain petit fromage paillé, que le capitaine dégusta encore attentivement :

— Eh! fit-il, pas mauvais; se laisse manger.

— C'est Jeannet qui les fait du lait de Fanchette.

— Très-bien, mais je crois qu'il serait possible d'améliorer la façon de les préparer.

— Mon Dieu, il fait ça sans savoir, comme il a vu faire à sa mère...

— J'entends, mais nous reparlerons de ça. J'ai dans ma bibliothèque plusieurs traités spéciaux sur l'industrie fromagère — une industrie qui répand des millions dans certaines provinces, et dont j'ai fait une certaine étude. Quand nous serons installés ici et que

j'aurai fait venir mes livres, je te prêterai ces ouvrages, tu les liras, nous en causerons ensemble et...

— Ah! monsieur le capitaine, fit Jeannet, avec une certaine confusion, c'est que, pour lire ces ouvrages...

— Quoi donc?

— Vous allez comprendre, mon capitaine. La pauvre défunte a langui pendant trois ans avant de nous laisser. Jeannet ne pouvait guère la laisser pour aller à l'école, qui est à une lieue d'ici, et depuis il n'a guère pu non plus...

— Il ne sait pas lire? précisa le capitaine.

— Oh! pas lire! s'écrièrent à la fois les deux enfants du capitaine, mais avec des inflexions de voix bien différentes, car, pendant que Siméone traduisait un triste étonnement, Julien faisait presque de son exclamation un cri de triomphante raillerie.

— Eh bien, qu'à cela ne tienne, reprit le capitaine. S'il ne sait pas lire, on lui apprendra. Voilà Julien qui s'en fera certainement un plaisir.

— Un plaisir? se hâta de répéter le jeune garçon, un plaisir de faire dire l'alphabet et le *b a ba* à quelqu'un! Oh! non, par exemple; je n'ai jamais désiré être maître d'école; j'aime mieux un autre jeu que celui-là.

— Dis plutôt, reprit Siméone, que les devoirs et les leçons que petit père te donne ne te laisseraient guère le temps. C'est pourquoi, si petit père y consent, et si M. Jeannet n'a pas peur de moi comme maîtresse d'école, ce sera moi qui lui apprendrai à lire.

— Je veux bien, fit le capitaine.

— Vous êtes trop bonne, demoiselle, dit Jacques, qui, s'adressant à son fils, singulièrement intimidé : Eh bien, Jeannet, tu ne remercies pas la demoiselle?

— Si fait, père, balbutia Jeannet, je...

— C'est bon, c'est bon, interrompit le capitaine, mais, puisque j'ai parlé de notre installation ici, occupons-nous-en.

Et l'on s'en occupa; c'est-à-dire que, sur son refus normal de prendre possession, même provisoire, du logis dont Jacques voulait sincèrement lui faire abandon, il fut convenu que le capitaine irait à l'auberge du pays s'entendre pour y prendre le vivre et le couvert, jusqu'à ce qu'il eût trouvé à louer en propre une maisonnette qu'il garnirait des meubles qu'on lui devait adresser de Paris, quand il en aurait donné l'ordre.

Cette double question mise sur le tapis, le capitaine aurait pu remarquer que Jacques avait subitement perdu l'air d'aisance et d'abandon qu'il lui avait vu jusque-là; mais il n'y prit pas garde.

— Pour la maisonnette, sais-tu qu'il y en ait une vacante dans le pays? demanda-t-il.

— Ma foi non, mon capitaine; il peut y en avoir, mais je ne saurais pas vous renseigner, répondit Jacques avec un embarras qui, cette fois, attira l'attention du capitaine.

Sans s'y arrêter cependant :

— Quant à l'auberge, reprit-il, où la trouverai-je?

— Oh! c'est facile comme tout. Vous partez tout droit d'ici, vous arrivez aux premières maisons, vous prenez la rue de gauche, qui vous mène à l'église : l'auberge est en face de l'église, sur la place. Vous ne pouvez pas vous tromper.

Le capitaine, en écoutant ces indications détaillées, se demandait, pour ainsi dire en dépit de lui-même, comment il se faisait que Jacques ne lui offrît pas ou de l'accompagner ou d'envoyer avec lui un de ses enfants.

— Puisque enfin vous ne voulez pas vous contenter de notre maison, ajouta Jacques avec une sorte de pénible insistance. Je sais bien qu'elle n'est pas belle, mais...

— Votre maison! interrompit le capitaine; mais, nigaud, et vous autres?...

— Oh! nous nous arrangerions bien!

— C'est-à-dire que vous vous dérangeriez. A quoi bon, si l'on peut faire autrement?

— Eh bien, allez, mon capitaine, allez.

Jacques prononça ces dernières paroles d'un ton qui semblait traduire la plus navrante déception.

— Je vais en tout cas, reprit le capitaine, te laisser mes enfants. Ils resteront avec les tiens, pendant que je ferai la course.

— Oui, c'est ça, laissez vos enfants, dit machinalement Jacques.

Siméone était alors tout occupée à faire jaser le petit Michel, et dans un coin de la chambre, Julien pérorait à mi-voix devant la petite Berthe, qui l'écoutait avec une sorte d'attention respectueuse — ce dont le jeune garçon semblait singulièrement flatté dans son amour-propre.

Siméone et Julien acceptèrent donc sans la moindre objection de rester à la scierie pendant que leur père descendrait au village.

— Le fourrier s'en va *faire le logement*, dit-il en souriant; mais il ne tardera pas à revenir. A bientôt donc.

Et il sortit, suivi de Jacques qui le reconduisit jusqu'au seuil de la maison. Arrivé là, Jacques s'arrêta...

Le capitaine, qui s'en allait d'un pas allègre, s'étant retourné avant de franchir le coude de la route, aperçut le bûcheron qui était resté à la même place, sans doute le suivant des yeux, mais qui, soudain, comme si le regard du capitaine lui eût causé une gêne profonde, se hâta de disparaître dans l'ombre du hangar...

Le capitaine ne prit garde à la chose que pour la mettre au compte du hasard, qui l'avait fait se retourner au moment où Jacques se disposait à rentrer...

Et il poursuivit sa route.

IV. — A L'AUBERGE.

A deux cents pas environ de la scierie, le capitaine remarqua un peu en contre-haut du chemin une petite maison d'apparence bourgeoise dont les cinq ou six ouvertures étaient closes et qui avait l'aspect particulier des demeures inhabitées depuis un certain temps : herbe sur le seuil, poussière dans les joints de clôture; toiles d'araignée aux encoignures des fenêtres, dont quelques vitres étaient brisées. Sur la porte était fixé un petit carré de planche, au bord duquel cinq ou six clous à tête plate gardaient chacun un fragment de papier, restes d'un écriteau dont la pluie et le vent avaient déchiqueté les vestiges.

— Çà mais, fit le capitaine, cette maison a tout l'air d'être à louer; mais il faut qu'il n'en soit rien, car, aussi près de chez lui, Jacques ne l'eût pas ignoré. Allons!...

Et il poussa plus loin.

A quelque distance de la maison, il vit, assise sur une des pierres formant borne en cet endroit, une femme assez misérablement vêtue qui, un méchant panier posé à ses pieds, s'essuyait les yeux avec un

gros mouchoir et semblait abîmée dans de tristes réflexions.

— Quelque pauvresse qu'on aura rebutée, pensa le capitaine qui, tirant de son gousset une petite pièce blanche, s'avança vers la femme, la main tendue.

Mais celle-ci se levant :

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle avec un accent de dignité qu'elle s'efforçait de ne point faire arrogant, je ne mendie pas.

— Ah! fit le capitaine avec quelque embarras, je vous demande bien pardon, madame.

— Oh! mon Dieu, monsieur, dit la femme, vous vous êtes trompé par bonté de cœur, voilà tout. Il n'y a pas d'offense.

— Allons, tant mieux! Mais, dites-moi; vous êtes du pays, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce donc que cette maison fermée, là sur la route?

Avant de répondre, la femme parut chercher à lire dans le regard de son interlocuteur.

— C'est la maison de M. Guillet, le percepteur, répondit-elle enfin.

— Mais il ne l'habite pas?

— Non, monsieur.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il est mort.

— Ah! depuis quand?

— Depuis trois ans.

— La maison est restée fermée depuis ce temps-là?

— Oui, monsieur.

— Comment se fait-il que personne ne l'ait louée ou achetée?

— Je ne pourrais pas vous dire, monsieur.

— Croyez-vous qu'on la louerait?

— Peut-être bien.

— A qui faudrait-il s'adresser?

— Ah! je ne sais pas.

— Au village on le saura peut-être?

— Oui, peut-être. Adieu, monsieur.

Et la femme, qui n'avait semblé répondre qu'à regret aux questions du capitaine, ayant ainsi coupé court à l'entretien, se dirigea du côté de la scierie.

Quelques minutes plus tard, le capitaine arrivait sur la place de l'église. Il vit en face, sur le pas d'une porte au-dessus de laquelle pendaient une enseigne rouillée et un *bouchon* de houx, certain gros homme qu'il aborda en lui demandant s'il n'était pas le maître de l'auberge.

Le gros homme, se découvrant avec une mine obséquieuse, s'effaça pour livrer passage à l'étranger qui, le seuil franchi, se trouva en face d'une sèche commère, qui s'efforçait de mettre sur son dur visage le plus affable sourire.

Le capitaine s'informa des conditions de logement et d'alimentation. On lui montra deux chambres se correspondant, simplement, mais assez proprement garnies. Il fit prix pour la nourriture; s'occupa du logement de Blondine (l'ânesse). Puis, se disposant à prendre congé de ses futurs hôtes :

— Voilà qui est entendu, dit-il, mettez les chambres en état, songez à notre repas du soir. Je rejoins mes enfants, que j'ai laissés là-haut et avec lesquels je reviendrai tantôt.

— Là-haut, répéta l'hôtesse; où donc, monsieur?

— Là-haut, à la scierie.

— A la scierie! exclama la femme d'un air d'épouvante.

— Eh bien, oui! chez Jacques Brunon.

— Jacques Brunon! Oh! monsieur! fit encore la femme en levant les mains.

— Eh bien, quoi? que voulez-vous dire?

— L'assassin! monsieur, l'assassin! fit la femme en donnant à sa voix le plus lugubre accent.

— Tais-toi donc, Gervaise, murmura l'aubergiste en touchant le bras de sa femme, ces affaires-là ne regardent point ce monsieur qui n'est pas du pays.

— Oh! toi! se récria la commère, parce que tu as été ami avec lui dans le temps, tu veux encore le défendre.

— Je ne le défends pas, répliqua timidement le mari, je dis seulement...

— Tais-toi! fit la femme; oui, monsieur, Jacques Brunon, l'assassin.

Le capitaine semblait encore se demander s'il avait bien entendu.

— L'assassin de notre brave percepteur, reprit la femme, qui ajouta en montrant quelques hommes attablés et buvant dans la salle : vous pouvez demander à qui vous voudrez, on ne s'en cachera pas.

— Pauvre M. Guillet, un si bon homme! dit un des buveurs.

— Et penser qu'on n'a pas fait justice! dit un second.

— Justice! allons donc, fit un troisième, est-ce qu'il y a de la justice dans ce monde?

— Mon Dieu! non; et le coquin mène grasse vie de l'argent qu'il a gagné d'un coup de fusil.

— Tandis que la pauvre demoiselle du défunt languit de tristesse et de regret, là-bas à la ville.

— Ah! le brigand!

— Le bandit!...

— Les voilà partis tous, murmura le gros aubergiste; je m'en vas, moi.

Et il s'esquiva en effet, pendant que sa femme et les buveurs continuaient leur concert de malédictions et de regrets.

— Voyons, voyons, fit enfin le capitaine avec cet accent calme et cette imposante autorité que donne l'habitude du commandement.

Et, le silence s'étant établi, il sembla vouloir entrer en explication avec ces gens; mais tout à coup se ravisant, et s'adressant à la femme :

— Votre mari, madame, disait avec raison tout à l'heure que ces choses-là ne pouvaient m'intéresser, moi qui ne suis pas du pays; restons-en donc là, s'il vous plaît, je vous prie. Au revoir, madame!

Et le capitaine, affectant un calme qu'il était bien loin de posséder, sortit de l'auberge, comme pressé du désir de se retrouver seul pour se reconnaître dans l'effarement où l'avait jeté ce qu'il venait d'entendre.

V. — LE RÉCIT DE L'AUBERGISTE.

Le capitaine, qui s'en allait, livré à d'étranges préoccupations, au lieu de suivre le chemin qui l'avait amené, tourna machinalement à droite au sortir de l'auberge, et se trouva dans une sorte de large sentier bordé de haies qui menait dans les prés.

Quand il eut un peu marché dans cette voie, il vit devant lui le gros homme de l'auberge, qui, désertant l'entretien, était venu là comme il serait allé ailleurs.

En reconnaissant le capitaine, il montra quelque

embarras; mais, pour le mettre à son aise, celui-ci lui adressa quelques banales questions, soigneusement étrangères au délicat sujet qui était l'objet de toutes ses pensées. Sous prétexte de se faire orienter, il l'emmena du côté de la campagne, parla du pays, de la rivière, du temps, et enfin, lorsqu'ils furent tous deux assez loin dans les prés déserts :

— A propos, fit-il d'un air tout indifférent, que disaient donc tantôt votre femme et quelques-uns de vos clients? Que l'homme de la scierie serait un... mauvais homme. Entre nous, vous n'aviez pas l'air d'être complétement de cet avis.

— Oh! c'est-à-dire, fit l'aubergiste, que cette remarque semblait gêner; vous comprenez, monsieur, dans notre état, on ne peut pas toujours dire ce qu'on pense ou ce qu'on ne pense pas. On a besoin de tout le monde pour vivre, et alors...

— J'entends bien; mais si, oubliant les exigences de votre métier, et parlant à un homme qui vous saurait gré d'une entière franchise, vous deviez donner votre avis sur ce Jacques Brunon.

— Alors, monsieur, alors...

L'aubergiste, hésitant, regardait le capitaine, qui reprit :

— Je vous donne ma parole d'honneur que nul ne connaîtra par moi votre manière de voir.

— Oh! je n'avais pas besoin de cette promesse, monsieur, fit le gros homme, mais enfin, vous comprenez, moi, n'est-ce pas, j'ai été ami d'enfance avec Jacques, je ne peux pas comme ça l'entendre appeler assassin par tout le monde sans que... et toutefois, tout le monde étant de cet avis, vous comprenez, moi, je ne peux pas...

— Être seul à contredire tout le monde; oui, je comprends, fit le capitaine avec une impatience ironique dont l'aubergiste ne parut nullement s'apercevoir.

— Certainement, monsieur, dit-il le plus naturellement du monde.

— Y a-t-il longtemps de l'affaire?

— Trois ans, monsieur.

— Bien. Qu'était-ce donc que ce percepteur, ce monsieur?...

— Guillet. Oh! un bon homme tout à fait, un homme tout doux, tout liant, qui ne faisait jamais de peine aux pauvres gens quand ils n'arrivaient pas à temps pour leur cote. Il leur disait seulement : « Vous concevez, c'est moi qui vais être obligé d'y aller du mien pour qu'il ne vous soit pas cherché noise. » Et moyennant quelque petit appoint, comme intérêt, on s'arrangeait avec lui.

— Tiens, tiens, fit à part lui le capitaine, le prêt sur l'impôt en retard, c'est ingénieux.

— Et d'ailleurs, reprit l'aubergiste, ce brave M. Guillet était toujours prêt à obliger chacun par des conseils, en tant que placement des petites sommes. Il savait les endroits sûrs, il connaissait des maisons où l'argent rapportait plus qu'ailleurs. « Ce que j'en fais, disait-il, c'est pour vous être agréable. » Et en effet, dans toutes les bonnes affaires qu'il procurait, son nom ne paraissait jamais.

— Variété nouvelle d'usure, dit à part lui le capitaine, qui, continuant ses questions : Et quel train de vie menait ce M. Guillet?

— Oh! une vie bien simple; il vivait seul avec sa fille, M^{lle} Élise; sa femme était morte depuis bien des ans.

— Avait-il une fortune personnelle?

— Je ne crois pas; mais il comptait sans doute en avoir une un jour. Mlle Élise disait souvent : « Quand papa sera riche, nous ferons ceci, nous irons là; » mais ils en ont été bien empêchés...

— Un jour le père fut tué?

— Une nuit, monsieur; un matin, avant le jour, étant parti seul à pied pour la ville, où il allait faire, comme il disait, ses versements, portant en or et en billets une somme de treize mille francs, il fut, paraît-il, attaqué là-haut, sur la route que vous avez dû suivre pour arriver ici, au versant du pont qui est au-dessus de la scierie, à l'endroit où l'on a planté une croix.

— Oui, je l'ai vue. Mais, quoi, cet homme, chargé de valeurs pareilles, partait ainsi tout seul, la nuit?

— Oh! ce n'était pas dans ses habitudes, non. D'ordinaire, les jours où il devait aller faire ses versements, il disait la veille, aux gens qui se rendaient au marché pour vendre leur beurre et leur fromage, de le prendre en passant, et il partait en leur compagnie, parfois sur leur carriole; mais cette nuit-là, pressé, à ce qu'il paraît, d'arriver pour quelque affaire, il avait pris l'avance. Au surplus, comme il lui était arrivé d'aller d'autres fois seul, mêmement deux ou trois semaines avant l'aventure, et qu'on lui avait remontré qu'il avait tort en s'exposant de cette façon, il avait tiré de sa poche un pistolet double chargé en disant : « Voilà mon porte-respect. » Oh! il n'était pas peureux, allez !

— Je vois bien.

— Lorsqu'il fut attaqué, il dut bien user de ce porte-respect, mais pas assez habilement, car on trouva le pistolet déchargé d'un coup, et l'on vit la balle aplatie contre le rocher. Les gens d'une maison d'au-delà du pont ont bien dit avoir entendu deux coups : le coup tiré par lui pour se défendre et le coup dont il fut tué. Ce coup-là était chargé de gros plomb à lièvre, comme les médecins l'ont reconnu. Le pauvre monsieur fut trouvé étendu au bord de la route. Tout autour on voyait des pas marqués, comme à la suite d'une batterie. La sacoche avait été arrachée, fouillée, vidée; les papiers, les comptes étaient éparpillés. On avait retourné ses poches et ouvert son portefeuille, qu'on avait ensuite rejeté au loin. Bref, il était mort, bien mort, et, d'après les états qui étaient dans le sac, on sut qu'il devait porter treize mille et quelques francs.

— Et l'on a accusé Jacques de ce crime, de ce vol?

— Que voulez-vous, monsieur! toutes les preuves...

— Toutes les preuves? interrompit vivement le capitaine.

— Je veux dire toutes... toutes les apparences.

— Ce qui est bien différent.

— Sûrement, monsieur, sûrement.

— Mais enfin, voyons...

— Il faut d'abord vous dire qu'en ce temps-là on savait de reste que Jacques n'était pas fort dans ses affaires, soit que le sciage n'allât guère, soit qu'il eût travaillé pour des gens qui ne l'avaient point payé, ou bien qu'il eût des charges de famille assez lourdes : trois enfants et une femme souvent malade. Il était d'ailleurs en retard de ses impositions, M. Guillet l'avait menacé de lui faire des frais.

— Eh quoi! observa le capitaine, ce percepteur, que vous me disiez tout à l'heure si accommodant pour tout le monde...

— Oui, mais pas pour ceux qui ne voulaient pas

qu'on le fût pour eux; et, voyez-vous, Jacques n'avait jamais été tenu dans le pays pour une tête facile. Il avait des idées à lui; criant à l'injustice pour des riens; s'étonnant de choses que tout le monde prend pour ce qu'elles sont... Est-ce que je sais, moi? Enfin, des idées...

— Oui, je connais ces idées-là ! fit le capitaine.

— Donc il avait déjà dans le pays, je ne dirai pas un mauvais renom, mais un renom d'homme singulier, bizarre, ombrageux; et on n'aime guère ces gens-là, vous savez.

— Oui, je sais.

— Pour ma part, je dois bien dire qu'au temps de notre jeunesse, moi qui allais un peu avec lui, je l'avais toujours trouvé au fond bon garçon, droit, serviable... Ah ! pas flatteur par exemple. Quand il avait quelque chose sur le cœur, il vous le disait là, vlan ! tout de suite; tant pis si ça vous déplaisait! et, comme ça déplaisait à beaucoup, il ne lui était guère resté d'amis. Et, tenez, un jour, voyez quel drôle de corps, il passait dans un chemin montant, au moment où un valet de ferme, conduisant un attelage trop lourd, tapait à tour de bras sur ses chevaux, qui ne tiraient pas assez.

Mon Jacques ne va-t-il pas lui remontrer qu'il tape trop fort. L'autre, comme vous le comprenez bien, n'a rien de plus pressé que de lui dire que ça ne le regarde pas; et il joue de plus belle de la mèche et du manche sur ses bêtes.

Alors mon Jacques prend le fouet et le casse. L'autre, en colère, lui court dessus et l'empoigne, et veut le rouler; mais Jacques, qui n'était pas homme à endurer les coups, les lui rendit si bien, que l'autre se mit au lit pour deux jours. Ça va au tribunal. On demande à Jacques s'il a du regret; il répond que non, qu'il ne peut pas voir battre les pauvres bêtes comme ça, et qu'en pareil cas il recommencerait. On lui met trois jours de prison et d'amende... N'est-ce pas un drôle de corps?

— Oui, tout à fait drôle.

— Pour en revenir à son histoire avec M. Guillet, qui sûrement n'aurait pas demandé mieux que de lui être patient, au lieu de se montrer liant avec lui, Jacques le reçut assez durement. Il y eut une espèce de querelle. Enfin Jacques, qui devait, je crois, une quarantaine de francs, alla chercher deux louis qu'il avait de côté soigneusement pliés dans du papier, comme les gens de petite aisance font quand ils ont de ces pièces-là, et lui jeta dans la main le cher petit paquet, en disant d'un air tout regretteux que c'était tout l'argent de sa maison, qu'il allait rester sans rien, lui et sa famille, et en demandant si le bon Dieu ne ferait pas justice de ces gens qui saignaient ainsi au dernier sang le pauvre monde se tuant à la peine. Enfin, des choses qu'il n'aurait pas dû dire, n'est-ce pas, monsieur?

— Non, sans doute.

— Mais, que voulez-vous ! la gêne où il allait être lui causait du dépit. Toujours est-il qu'il y avait à cette discussion, qui se passait tout au plus quinze jours avant l'affaire, des témoins qui se retrouvèrent à l'occasion. Enfin, vous allez voir. Il va de soi, n'est-il pas vrai, que le matin de l'assassinat quand le bruit se répandit au village que M. Guillet avait été trouvé mort sur la route, chacun se porta à l'endroit de l'aventure. Le maire avait mis le garde champêtre pour empêcher qu'on ne dérangeât rien. Le juge de paix, deux médecins, les gendarmes arrivèrent afin de faire la levée du corps. En tant que membre du conseil, j'étais avec le maire. Il y avait des masses de gens regardant à distance.

Le récit. Dessin de Mesnel.

Le brigadier, après avoir noté ceci, remarqué cela, avise un chiffon de papier sur le corps même du défunt. Il le prend en disant : « Voilà une bourre. » Il le retourne, le déplie. C'était un morceau de feuillet de vieux livre, en lettres toutes carrées, vous savez, monsieur, comme *la Civilité*.

— Tiens, fit un enfant qui était parmi les curieux, on dirait un morceau du livre de chez nous !

— De chez vous? fit aussitôt le brigadier, qui n'avait pas laissé se perdre cette parole, et qui s'approcha du petit en montrant la bourre dépliée.

— Oui, dit l'enfant, un vieux livre qui est chez nous et dont on déchire des morceaux quand on a besoin d'un morceau de papier.

Cet enfant, monsieur, c'était le petit Jeannet, le garçon de Jacques Brunon, et ce fut du mot qu'il venait de dire que partit toute l'affaire.

On alla chez Jacques; on demanda le vieux livre, et on trouva que la moitié du feuillet qui avait servi de bourre, et où l'on voyait la marque d'*appuyage* des plombs que les médecins retrouvaient dans le corps, se raccordait juste avec une moitié de feuillet restée au livre.

Un fusil double était accroché au mur, le brigadier le prit; il vit qu'un coup était déchargé et assez fraîchement pour que, sous le chien, la cheminée fût encore bleuie par la poudre de la capsule, et pour que le doigt mis dans le canon en sortit noirci. L'autre coup étant chargé, on retira la bourre, c'était un autre feuillet du livre, et pour charge il avait du plomb de même numéro que celui qui avait tué M. Guillet. J'ai vu tout ça, j'étais là.

Alors, comme vous pensez, on demanda où était Jacques; sa femme répondit qu'il était parti, le matin

même avant le jour, pour un voyage dont il ne reviendrait peut-être pas avant la fin de la semaine. On était au mardi. Comme on s'étonnait de ce départ matinal, et de ce long voyage de la part d'un homme qui n'avait peut-être jamais découché de chez lui depuis son retour du service, la femme dit que, la veille au soir, un homme, venant de la montagne et allant à la ville, était entré chez eux, disant qu'il était chargé d'une commission de la part de Jean Reiset, ancien ami de Jacques.

Ce Jean Reiset, que j'ai bien connu, était un garçon venu au pays, comme nourrisson de la maison des enfants trouvés, il y avait grandi, il en était parti à la suite d'un mariage qui n'avait pas réussi, et on n'avait plus eu de nouvelle de lui depuis au moins vingt ans.

Au dire de l'homme, Jean Reiset, habitant un pays loin dans la montagne, s'en allait mourant, et il faisait prier son vieil ami Jacques de venir le voir avant sa mort.

Jacques était donc parti. Quant au nom du pays où il s'était rendu, sa femme ne pouvait le dire, l'homme ayant expliqué ça à son mari alors qu'il était allé le conduire sur le chemin de la ville. Elle savait seulement qu'il fallait marcher au moins deux jours et demi, du côté du soleil levant.

Pour ce qui est de l'homme venant de la part de Jean Reiset, je pus dire, moi, que je l'avais vu, puisque la veille il était entré chez nous, et que je lui avais moi-même indiqué la demeure de Jacques. Et pourtant tout ça avait bien l'air d'un coup monté.

Si on n'emmena pas la femme comme étant de complicité avec son mari, c'est qu'on eut compassion des enfants, qui seraient restés seuls ; mais deux des gendarmes de la brigade prirent résidence à la scierie, pour veiller à ce qu'il n'en partît, ni arrivât ni gens, ni lettres, et les autres, aidés de sept ou huit hommes, furent mis en surveillance sur toutes les routes amenant à la scierie pour guetter le retour de Jacques, s'il revenait.

Il se passa douze jours : on était au samedi de la semaine suivante, et vraiment on commençait à croire que Jacques ne reviendrait plus.

Mais un soir, comme, en tant que conseiller, j'étais avec d'autres chez le maire, causant naturellement de cette affaire qui mettait tout le canton en émoi, un garçon entra qui nous dit que Jacques avait été aperçu revenant tranquillement ; qu'un gendarme s'était porté au-devant de lui pour lui dire, comme le rencontrant par hasard, qu'on avait à lui parler chez M. le maire, où il allait l'accompagner. Jacques avait d'abord répondu qu'il voulait auparavant aller embrasser sa femme et ses enfants ; mais le gendarme lui ayant dit que la chose pressait beaucoup, il avait dit : « Eh bien ! puisque c'est si pressé, allons-y ; j'espère que ça ne sera pas long. » Enfin on l'amenait.

On nous fit donc rester dans la salle du maire, où ne tarda pas à venir nous rejoindre le brigadier, qui ne démarrait plus du pays. Nous étions bien là une douzaine de personne.

Deux grandes lampes posées sur la table éclairaient tous les visages et, vrai ! tous ces visages étaient curieux à voir, allez, monsieur, quand, à un bruit de souliers ferrés qui se fit au dehors, quelqu'un put dire : « Le voilà ! » Vous auriez juré autant de morts assis se regardant les uns les autres, tant on était blême et tant il y avait de profonde attention.

Jacques entra. Il avait un bâton à la main. La courroie d'un carnier, qui pendait à son côté, lui croisait la poitrine ; sur la tête, il avait un grand chapeau de feutre noir.

Quand, en mettant le pied dans la salle, il vit tout ce monde : Tiens, qu'est-ce c'est donc ? fit-il, d'un air tout naturellement étonné, en ôtant son chapeau, et nous lui vîmes une mine fatiguée, qui pouvait bien être, après tout, le fait de la longue marche.

— Eh ! sans doute, dit le capitaine.

— Patience, monsieur. Le maire s'étant levé dit à Jacques, d'un ton qui, croyez-le bien, était tout plein de bonne attention pour lui : « Jacques, écoute, je t'ai fait mander dès ton retour, parce que, pour une certaine chose que je n'ai pas besoin de t'expliquer, il importe que tu dises en présence des gens qui sont ici, et avec le bon Dieu pour témoin de ta conscience, tout ce que tu as fait, tout ce qui t'est arrivé depuis la veille du matin où tu es parti de chez toi.

— Comment, tout ce qui m'est arrivé ! Comment, ce que j'ai fait ! commença-t-il de se récrier, avec sa brusque humeur coutumière. Comment ! le bon Dieu pour témoin, qu'est-ce que vous venez me chanter là ! »

Mais le maire, l'arrêtant doucement : « Ne t'emporte pas, Jacques, ça n'arrangerait rien, et ça pourrait te coûter cher.

— Cher ! fit-il, en regardant ébahi.

— Oui, dit le maire.

— Çà, par hasard, dit Jacques en relevant fièrement le front et en faisant luire ses yeux animés, pensez-vous me faire peur comme on ferait à un malhonnête homme !

— Non, reprit le maire, je pense que tu me comprends mal, voilà tout. Je te demande de dire la vérité, et rien que la vérité, parce que nous avons besoin de la savoir ; et puisque tu n'es pas un malhonnête homme, ce qu'à Dieu plaise ! il ne t'en doit pas coûter pour parler selon ta conscience.

— Ma conscience ! répéta-t-il encore, puis avec une espèce de rire triste : Du diable, si je comprends un mot dans votre avisement. Mais enfin, puisqu'il n'y a que ce moyen-là d'avoir la paix avec vous autres, eh bien ! je vas faire ce qu'il faut pour avoir la paix. »

Sur ce mot on entendit que chacun faisait : Ah ! comme de soulagement.

— Mais avant, reprit-il tranquillement, laissez-moi un peu m'asseoir, car je suis las, n'ayant pas moins de dix lieues dans les jambes depuis ce matin ; et, franchement, si vous m'offriez un coup de quelque chose à boire, ça ne serait pas de refus, non !

En disant ça il faisait claquer sa langue dans sa bouche. Il s'assit. On lui versa un grand verre de boisson qu'il avala en s'arrêtant pour dire que ça faisait du bien là où ça passait.

Il avait, ma foi, l'air si peu en émoi, si peu contraint que nous nous disions des yeux : « Est-ce étonnant ! »

— Mon Dieu, commença-t-il, après qu'il eut posé son chapeau sur la table où il s'appuya d'un bras, ça n'est pas bien gai, ce que j'ai à vous conter ; mais puisque vous le voulez, tant pis pour vous ! fallait pas le vouloir.

— Conte, dit le maire.

— Je conte. Donc le soir du lundi un homme passa qui, allant à la ville, s'était chargé de me dire que Jean Reiset, mon vieux bon ami, demandait à me revoir avant de mourir.

Le maire nous regarda comme disant : « C'est bien ce qu'a dit la femme. »

Et Jacques, en effet, répéta mot pour mot tout ce qu'on avait déjà su par elle, de la visite de l'homme. Puis il continua : Après avoir trinqué avec le montagnard, je le reconduisis un peu loin sur la route de la ville. Comme je revenais à la maison, la lune se levait ; à sa lueur il me sembla voir au bord de la rivière que quelque chose bougeait. M'étant arrêté, je reconnus que ce devait être la loutre. Depuis longtemps je la guettais, content que j'aurais été d'avoir sa peau pour m'en faire un bonnet; et je regrettai de n'avoir pas mon fusil avec moi.

Rentré chez moi, je dis à ma femme que je partirais bien tout de suite, n'était que j'aurais craint d'arriver trop tôt dans le pays que je ne connaissais plus. Je résolus de partir seulement deux heures avant le jour.

Ma femme, après avoir mis dans mon carnier un peu de linge pour le voyage, alla se coucher. J'en aurais bien fait autant, mais je sentais que l'idée de ce pauvre ami qui m'espérait venir m'ôterait le sommeil. J'ouvris la porte, et vis la lune éclairant beaucoup. Alors, pour passer le temps, je pris mon fusil et m'en allai là où j'avais vu la loutre. Je guettais depuis peut-être un quart d'heure quand je vis frisotter l'eau ; la bête aborda dans le pré. J'épaule, je vise, je lâche le coup... Je cours à la place ; rien. Je l'avais manquée.

— A quelle heure cela ? demanda le maire.

— Il pouvait être dix heures.

Mon voisin me dit doucement : — C'est la prétendue explication du coup déchargé de son fusil. — Peut-être bien, fis-je.

— Je rentre, reprit Jacques, je me mets tout habillé sur le lit. Je dors un peu. A deux heures, je me lève ; à trois j'étais en route. Faut-il vous dire où j'ai passé ?

— Ce n'est pas la peine pour le moment.

— Bon ! Le jeudi, vers midi, j'arrive au pays que l'homme m'avait indiqué. Je demande le logis de Jean Reiset. On me montre une pauvre maisonnette tout écrasée sous sa couverture de pierres plates. J'ouvre, je vois sur une mauvaise couchette. — ah ! tenez, j'en ai encore le cœur saignant — je vois une espèce de fantôme... Des os pliés dans de la peau ! « Ah ! je savais bien que tu viendrais, » fit ce semblant d'homme d'une voix qui bruissait à peine... Et nous nous embrassâmes en pleurant tous deux. Un moment après, il commença de me dire la vie qu'il avait menée tout seul là-haut, comme quoi un petit commerce qu'il avait fait, lui avait assez profité... Mais en parlant une faiblesse le prit, je crus qu'il passait... Il revint un peu, mais sans pouvoir plus rien dire, et pendant quatre jours durant, je crus que, d'une minute à l'autre, j'allais recevoir son âme... Vous pensez si j'avais seulement l'idée de le quitter. Enfin, un matin, comme j'étais là veillant à côté de lui, il parut avoir retrouvé un peu de force ; il se leva assis, et me prenant la main qu'il glissa sous son chevet. « Tiens, fit-il, prends ce qui est là. » Je sentis un petit paquet à demi lourd. « Vois-tu, me dit-il encore, c'est ma petite économie ; laisse-moi avoir le plaisir de te la donner pour tes enfants, en souvenir de notre ancienne amitié. »

Moi, je dis non, en laissant retomber le paquet. Mais lui : « Tu sais que je suis un enfant trouvé, que je n'ai point de famille; tu es mon ami, prends ça, je le veux. » Et comme je refusais encore : « Ah ! je vois, dit-il, tu as peur qu'on ne pense mal de toi, si on sait la chose. Eh bien ! va querir M. le curé, je te ferai donation devant lui, comme ça tu seras tranquille. Je dis : — Non, rien ne presse. — Si ! ça presse, va vite. » Enfin, puisqu'il le voulait, je me décidai à sortir. « Mais prends donc le paquet, » fit-il en me rappelant. Et il le mit lui-même dans la poche de ma veste.

J'allai chez le curé, nous revînmes ensemble. En entrant, nous trouvons le pauvre Jean n'ayant plus que le souffle à rendre, ne parlant plus, ne voyant plus. Ce fut fini de lui. Il eut une agonie de deux jours. Et il mourut sans s'être reconnu.

Ayant conté au curé ce qui s'était passé entre Jean et moi à propos du paquet, le curé me dit : « C'est affaire entre lui et vous. S'il vous a fait appeler de si loin, c'est bien marque qu'il avait des intentions, d'autant plus qu'il n'a point de famille. En conscience je tiens que la loi n'a rien à voir là dedans. Au surplus, il vivait chichement, l'aubaine ne doit pas être grosse. »

Grosse ou non, je n'en voulus rien savoir, je mis le paquet dans mon carnier et je ne m'occupai plus que de faire enterrer mon pauvre vieux camarade.

Puis, tout triste, je me remis en route. Et voilà que j'arrive, et comme je n'ai plus rien à vous dire, je pense que vous allez me laisser rejoindre ma femme et mes enfants, qui doivent franchement me croire perdu.

— Encore un mot, dit le maire, ce paquet ?

— Quoi ! le paquet que Jean m'a donné. Eh bien ! il est là où je l'ai mis le jour de sa mort, dans mon carnier. Si vous croyez que j'y ai regardé. Tenez, le voilà, voyez, c'est cousu dans un morceau de mouchoir.

Et Jacques montra quelque chose de gros à peu près comme une petite main.

— On pourrait l'ouvrir, dit le maire.

— Mon Dieu ! si la curiosité vous pousse jusque-là, ouvrez-le, je veux bien.

Et il donna le paquet au maire qui tira sur les fils, les cassa, et étala le bout d'étoffe. Nous vîmes alors une trentaine de louis d'or pliés de plat dans des billets de banque.

— La somme est forte, fit le maire.

— Croyez-vous ? fit Jacques tout tranquillement.

— Nous allons compter.

— A votre aise.

Le maire compta : mille, deux mille, trois mille, quatre mille...

Nous suivions tous des yeux, le cœur nous battait. Jacques gardait sa tranquillité.

— Six mille, huit mille, dix mille, douze mille... et *treize* mille... c'est tout.

— Treize mille, répéta le brigadier en se levant, juste la somme prise sur M. Guillet.

— Ai-je besoin de vous dire, monsieur, ce qui s'ensuivit de ces paroles ? ajouta l'aubergiste.

— Non, répliqua le capitaine, Jacques fut arrêté, emprisonné.

— Naturellement, monsieur. Six mois plus tard, nous allions tous à la ville servir de témoins dans le procès, où tout fut recherché, redit, raconté. Le village entier y était.

La pauvre M^lle^ Elise, bien qu'elle n'eût pas à témoigner, avait voulu y être aussi. On se montrait dans un banc une personne couverte d'un voile noir, et l'on se disait : « C'est elle, c'est bien le moins qu'elle ait la satisfaction d'entendre condamner celui qui a tué son père. »

Quand le procureur parla pour charger celui qui

avait fait le crime, chacun pensait, en voyant comme les preuves se trouvaient : « C'est un homme guillotiné ! »

Et, ma foi, on ne le plaignait guère.

Mais l'avocat parla à son tour, et, ma foi, au moins pour moi, il parut que tout n'était pas aussi bien prouvé, il montra que tout ça pouvait bien se rencontrer ; l'homme qui avait fait la commission de Jean Reiset, le curé du pays étaient venus dire ce qu'ils savaient et à ce propos Jacques ne semblait avoir rien inventé, excepté pour le paquet, dont aucun ne savait rien. Quant au feuillet de livre on démontra que maintes gens entrant chez Jacques en avaient pris, qui pour allumer une pipe, qui pour plier des graines. Puis aussi quelques jours après l'affaire on avait trouvé une loutre morte qui avait dans le corps des plombs à lièvre, pareils à ceux du fusil... que sais-je ?... Mais tous ceux du pays qui étaient là étaient si mal tournés contre Jacques qu'ils disaient tous : « Ça c'est de la farce, c'est des paroles d'avocat, les juges n'en auront que faire. »

— Enfin? dit le capitaine.

— Enfin, quand les jurés, comme on les appelle, vinrent dire leur avis sur Jacques, celui qui parla pour les autres dit : « Non, l'accusé n'est pas coupable ! »

— Ah ! fit le capitaine.

— Du coup, reprit l'aubergiste, vous auriez entendu tous les gens d'ici faire « oh ! oh ! » d'un air de plainte... Puis aussi on entendit un grand cri... C'était M^{lle} Elise

Un honnête homme. Dessin de F. Lix.

qui se trouvait mal... Et chacun de dire : « Rien d'étonnant, en voyant qu'on ne lui fait pas justice. »

— Bref, reprit le capitaine, Jacques fut acquitté et remis en liberté.

— Tout de suite, oui, monsieur; mais depuis, vous comprenez...

— Oui, je comprends, interrompit vivement le capitaine; mais il y a bien longtemps que nous causons, cher monsieur. Merci de votre histoire... Il faut que je retourne auprès de mes enfants, qui doivent s'impatienter. A tantôt, monsieur l'aubergiste, à tantôt!

Et le capitaine s'élança d'un pas rapide dans la direction de la scierie.

Arrivé vers le dernier contour de la route, le capitaine aperçut Jacques qui, assis derrière un arbre, se leva en le voyant venir.

Des yeux du bûcheron sortait un sombre et anxieux regard, qui semblait chercher celui du capitaine.

Le capitaine alla droit à son ancien soldat et, s'arrêtant devant lui, les yeux bien levés, une main tendue :

— Jacques, dit-il, cette main-là est celle d'un honnête homme; elle n'a jamais touché, au moins quand elle l'a su, que la main des honnêtes gens. La voilà tendue vers la tienne; vois ce qu'il faut que tu fasses.

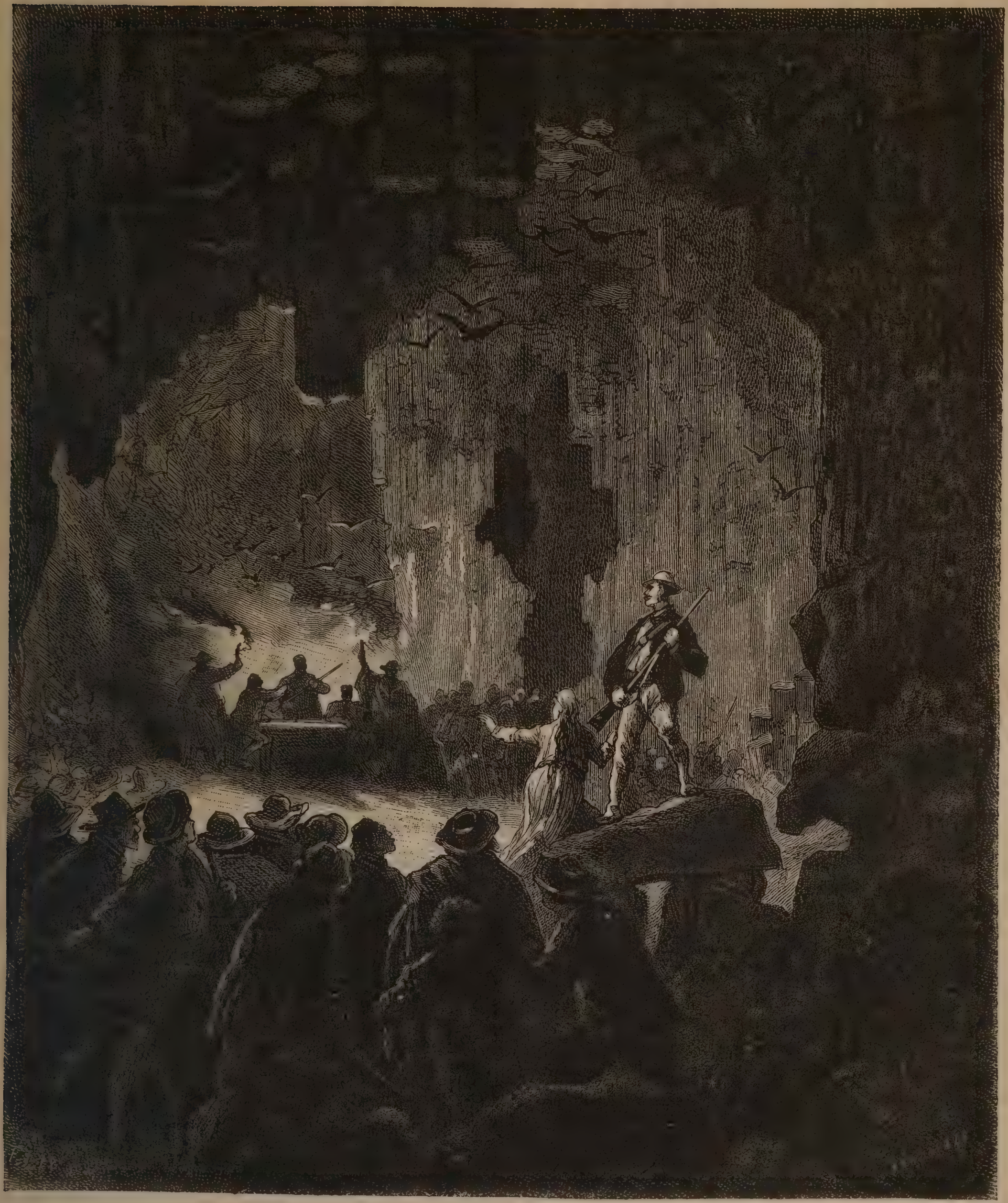
— Je la prends, mon capitaine, répliqua Jacques avec un élan où sembla passer toute la force de son être, car, lorsqu'il voulut continuer, un flot de larmes inondant son visage et les sanglots lui serrant la gorge, il ne put que se jeter, anéanti, dans les bras que venait d'ouvrir le capitaine... EUGÈNE MULLER.

(La suite à la prochaine livraison.)

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

ÉTUDES MORALES.

L'IRLANDAISE[1].



Le rendez-vous des *Enfants blancs*. Dessin de F. Lix.

XIV

Un quart d'heure environ se passa, durant lequel la grotte principale, toujours plongée dans les ténèbres, s'emplissait d'un sourd bourdonnement. Elle devait avoir une autre issue, par où les conjurés arrivaient.

Tout à coup des torches s'allumèrent, permettant d'entrevoir des formes humaines, celles-ci drapées dans leur manteau, celles-là s'appuyant sur un shil-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

lelah. Au centre, devant une table plus vivement éclairée, trois hommes masqués étaient assis, sans doute un président et ses assesseurs, qui, pour être plus aveuglément obéis, demeuraient inconnus. Toutes les associations secrètes, Francs-Juges ou Compagnons de Jéhu, Sainte-Wehme ou Carbonarisme, n'ont-elles pas fondé leur prestige sur le mystère ?

Le cercle lumineux s'étendait jusqu'au dolmen, mais les profondeurs et les voûtes restaient dans la nuit. Quelques frôlements, des bruits d'ailes s'y faisaient entendre. Il y avait là des milliers d'oiseaux de mer qui, se réveillant à demi, prenaient cette vague lueur pour l'aube du jour.

Par la double percée du cap arrivait le murmure de l'Océan.

— Frères, dit une voix que Martial reconnut pour celle de William Murphy, nous ouvrirons la séance par le châtiment d'un traître... Qu'on amène le condamné.

On l'apporta. Le malheureux semblait à demi mort de peur.

— Nous avions son serment ! reprit le président. Il a favorisé l'évasion d'un prisonnier et, selon toute apparence, en lui vendant nos secrets. Que mérite un pareil crime ?

— La mort !... la mort ! répondirent quelques assistants.

— Nous serons moins rigoureux, continua le chef. Ses mains vont être brûlées... Elles reçurent le prix de la trahison... Regardez-les !... Des cordes les réunissent... Elles sont enduites de poix, entourées d'étoupe... On y versera ce bidon de pétrole... et comme mèche, ressortant de l'enveloppe inflammable, vous pouvez voir les banknotes trouvées sur lui... Qu'elles prennent feu les premières et soient réduites en cendres... Nous sommes des justiciers ; nous ne sommes pas des voleurs !

Et William approcha le flambeau dont il venait de se servir pour montrer ce qu'il avait décrit.

Le condamné parvint à s'affranchir du bâillon qui jusqu'alors avait étouffé sa voix, et tombant sur les genoux :

— Och !... Arrah !... Ma bouchal !... Hillou !... s'écria-t-il éperdument, faites-moi grâce... ayez pitié...

C'était Turnip.

— Non ! pas de grâce !... répliqua le président inflexible.

Mais il fut retenu par l'intervention soudaine de Martial qui, debout sur la pierre supérieure du dolmen, adressait à l'assemblée ce véhément appel :

— Arrêtez !... Au nom du Christ, ne soyez pas aussi cruels que ses bourreaux !...

Au milieu de la rumeur générale, on entendit cette exclamation, ces paroles de William Murphy :

— Le sergent !... Ah ! nous te tenons cette fois !... tu vas mourir !

Il armait une carabine.

— Eh bien !... soit ! un duel !... répliqua Martial en épaulant son rifle. Tire le premier, si tu l'oses... Moi, je ne te manquerai pas.

Mais déjà Kitty venait d'apparaître devant son protégé, la tête haute et les bras étendus pour le couvrir davantage.

Aux grondements de colère avait succédé, parmi l'assistance, un respectueux murmure :

— La chieftaine !... la chieftaine !

Et Fergus, l'un des assesseurs, se jetant sur le président :

— Malheureux !... c'est ma fille !

Une détonation retentit, mais sans autre résultat que celui d'effrayer les mouettes et les goëlands qui voletèrent, ahuris, sous la voûte obscure.

Il était manifeste que l'apparition de la chieftaine, regardée comme une créature surhumaine, venait de réagir contre l'hostilité des superstitieux white-boys.

Kitty, soutenue par l'instinct de la domination qu'elle exerçait sur eux, s'empressa d'en profiter.

— Le Français va parler ! dit-elle. Je demande et je veux qu'on l'écoute !

Le silence, imposé par les uns, subi par les autres, s'établit au bout d'un instant.

— Mes amis, commença Martial, on vous trompe !... Pourquoi les Irlandais se défieraient-ils des hommes et des choses qui leur viennent de France ?... Est-ce que la France leur a jamais refusé ses sympathies, son hospitalité ? Combien d'Irlandais n'ont-ils pas trouvé chez nous une autre patrie ! Combien n'ont-ils pas combattu sous nos drapeaux, dans ses victoires comme dans ses revers ! Notre sang s'est mêlé dans cinquante batailles où l'on entendit retentir le vieux cri de guerre de l'Irlande : *Erinn go bragh*. Nous sommes deux peuples amis... nous sommes deux peuples frères !

Cet exorde fut couvert d'applaudissements. *Erinn go bragh !* répétèrent de nombreuses voix. L'Irlande, on le sait, est le pays du revirement et de l'enthousiasme.

Nonobstant, les trois mystérieux chefs protestaient.

— Silence aux masques ! leur cria Martial, je ne m'adresse qu'à ceux qui m'écoutent ainsi que je leur parle, loyalement et le visage découvert ! Quant aux autres, s'ils ont intérêt à rester inconnus, qu'ils se taisent... ou je les nomme !

Ils se turent. Et l'on riait autour d'eux. Evidemment, la faveur populaire se tournait en faveur de notre héros.

— Croyez-moi, reprit-il, détournez-vous des hommes de ténèbres et de haine qui ne font qu'éterniser les représailles !... Rien ne germe dans le feu ni dans le sang ! Soyons de notre époque ! qui est celle des grandes réconciliations chrétiennes. N'êtes-vous pas chrétiens ?... Pardonner à ses ennemis, aimer ses frères, se soumettre aux volontés de Dieu, voilà la morale de l'Evangile... et c'est pour la pratiquer dans ses domaines que lord Warwick a choisi mon père... un homme juste et bon... Venez à lui... Il vous offre du travail... La moisson, d'abord... Puis, les défrichements... A chaque père de famille qui fera preuve de bonne volonté une petite ferme pareille à celles qui se sont créées sous vos yeux... D'autres se construisent et se construiront encore... Nos intérêts sont les mêmes... Au lieu de nous susciter des entraves, aidez-nous donc !... La justice est notre loi. Nous ne prétendons détruire ici qu'une seule chose : la misère !... Il ne s'agit que de s'entendre et de se donner la main !... Mon père, mon frère et moi, toute la tribu des Lehoux, c'est des bons cœurs !... Ayez confiance... et morbleu !... travaillons ensemble pour que vos enfants n'aillent plus tout nus... pour qu'ils aient du pain, des pommes de terre et le reste !... Et leurs parents aussi !... Réfléchissez !.!. *Erinn go bragh !*... Tout pour l'Irlande ! et vive la France !

Rien de généreux, rien de sincère, rien d'entraînant

comme Martial, tandis qu'il jetait aux échos de la grotte cette chaleureuse péroraison. Il n'aurait plus fallu lui chercher querelle, je vous l'assure. C'étaient des hourras, c'étaient des bravos à faire écrouler le promontoire. Et, plus douce récompense, Kitty, presque agenouillée devant l'orateur, Kitty tout en larmes lui baisait la main.

Cependant, pour le soustraire aux ovations du plus grand nombre, à la vengeance des autres, elle lui dit à voix basse :

— Il est temps que je vous reconduise... Venez !

Et tous deux, par la galerie supérieure, ils disparurent...

Personne ne semblait les avoir suivis, lorsque tout à coup, vers l'ouverture de la caverne, ils entendirent un pas précipité derrière eux.

Déja le sergent se mettait en défense, quand, aux premières clartés du dehors, il reconnut Turnip, qui le rejoignait enfin :

— Hillo ! dit le paddy, emmenez-moi !... je travaillerai !... Mieux vaut encore aux mains des durillons que des brûlures !

Martial y consentit du geste. Puis, se retournant vers Kitty :

— Tu viens encore de me sauver la vie ! lui dit-il. Comment m'acquitter envers toi ?... Quand te reverrai-je ?...

Trop émue pour répondre, elle lui montra le ciel étoilé. « A la grâce de Dieu ! » disait-elle ainsi. Puis, après un dernier regard, elle rentra dans l'ombre.

Le souvenir de l'horoscope traversa l'esprit du jeune homme, qui se remettait en chemin :

— Et de deux !... murmura-t-il.

XV

Cinq mois se sont écoulés. Nous sommes à la Noël.

Le nombre des colons de Primerose s'est quadruplé. Plus de résistance au plan du landlord, plus de menaces contre la famille Lehoux. Adoptée dans le pays, elle commence à devenir populaire.

D'autre part, les récoltes ont été superbes et chèrement achetées par des spéculateurs anglais, qui ne doivent en prendre livraison que dans quelques jours. Elles remplissent encore les granges, les greniers, les celliers, voire même une partie des caves et certaines pièces vacantes des bâtiments d'habitation. La ferme tout entière est bondée de grain, de paille et de fourrages secs.

L'ex-middleman et ses deux acolytes n'ont pas reparu. Il en est de même à l'égard de Kitty.

Martial ne l'a pas oubliée. Souvent il pense à la pauvre enfant :

— Que deviendra-t-elle, se demande-t-il, en grandissant avec ces bandits !

Quant à Turnip, devenu l'un des serviteurs de maître Jérôme, il garde, en attendant mieux, les dindons et les oies.

— Hillo ! dit-il, ça ne m'a guère changé... j'avais fait mon apprentissage en conduisant les voyageurs.

Le paddy est le bouffon de la ferme, où règne maintenant la gaîté. La vieille mère et sa belle-fille Jeanne n'ont plus d'inquiétude. Les enfants s'acclimatent. Tout le monde est heureux et bien portant, hormis Martial, qui, lors d'une chasse aux canards dans les bogs, n'a pas su se garantir d'un refroidissement : c'était presque une pleurésie. Sa vigoureuse nature et les bons soins du docteur Belligham l'ont déjà remis sur pied, mais avec la consigne expresse de ne point sortir encore, même pour la fête de Noël. Il est le seul qui doive rester à la maison. La colonie tout entière va se transporter jusqu'au bourg, à la messe de minuit.

— Tu garderas nos mioches, lui commande en souriant sa sœur Jeanne.

Les aînés partent avec la smala. Déjà les grands chevaux de labour, attelés aux charrettes, aux carioles, frappent du pied la terre, que la gelée rend sonore. On n'attend plus que le père, ou plutôt le patriarche.

Mais la sécurité qui l'entoure n'a pas endormi sa prudence. Avant de s'éloigner, il s'assure que tout est bien clos; il donne partout le dernier coup d'œil du maître.

Dans le vestibule, presque sous l'escalier, un tonneau frappe son attention. Qu'est-ce que cela? De l'huile minérale arrivée ce matin pour l'éclairage de l'exploitation... Comment ne l'a-t-on pas laissée au dehors !... Nous avons ici tant de paille et de foin .. Ces essences prennent feu si vite ! A la vérité, le froid serait peut-être à craindre... Mais le danger d'incendie ! Nous y pourvoirons au retour...

Les enfants et les femmes s'impatientaient, l'appelaient. Il les rejoignit enfin, et la caravane, tout en joie, disparut par le chemin qui mène à l'église. C'est à plus d'une lieue de France. On ne reviendra guère avant deux heures du matin.

— Je ne vois pas les chiens, observa Jérôme.

— Ils aboyaient tout à l'heure au fond du verger, répondit Michel.

. . . .

Ces renseignements étaient exacts quant au bruit, mais incomplets quant à sa cause.

Les chiens, deux de ces grands lévriers d'Écosse aussi prompts que voraces, aboyaient contre un mur, à la crête duquel surgissait la silhouette difforme de John le Singe.

Fouillant dans son havre-sac, il leur jeta quelque chose, sans doute des morceaux de viande, dont les pauvres bêtes ne firent qu'une bouchée.

Après quoi les aboiements recommencèrent.

— Doublons la dose, murmura l'empoisonneur, qui, débouchant un flacon, en versa le contenu dans les fentes que pratiquait son couteau jusqu'à l'intérieur d'une nouvelle proie.

Elle disparut dans la gueule du plus jeune des deux lévriers. L'autre attendait sa part, qui ne lui manqua pas.

Déjà le premier courait et bondissait dans la nuit, comme affolé de rage. Il revint au point de départ, tourna sur lui-même à plusieurs reprises et tomba, convulsionné par l'agonie.

Son compagnon le regardait, immobile et morne, les pattes roidies, le regard flamboyant. A la clarté de cette froide nuit de décembre, qui rendait distincts les moindres contours, on voyait ses flancs se soulever, tout son corps se tordre sous l'étreinte d'une douleur qui le dévorait en le fascinant sur place. Enfin il releva la tête, jeta vers la lune un hurlement lugubre et s'affaissa en roulant sur la terre glacée. Quelques spasmes, une dernière plainte et ce fut tout. Le silence, l'immobilité, la mort.

Voilà pourquoi les chiens n'aboyaient plus.

. . . .

Cependant John le Singe s'était laissé glisser jusqu'à terre, toujours de l'autre côté de la muraille, en imitant le cri de la chouette.

A ce signal, deux hommes embusqués dans les profondeurs de la nuit se rapprochèrent vivement.

L'un, qui ne cherchait pas à se déguiser, c'était Fergus. L'autre, dans une roulière en lambeaux, le feutre sur les sourcils, le bas du visage embroussaillé d'une barbe grise, la besace à l'épaule, semblait être un vieux mendiant, mais de ceux-là qu'on n'aimerait pas à rencontrer au coin d'un bois.

— C'est fait! lui dit tout bas le gnome.

— Bien! ne perdons pas de temps, répliqua la voix de William. Ils viennent de partir... et j'ai des fausses clefs pour toutes les serrures... Entrons!

— Mais, observa Fergus encore indécis, mais es-tu bien certain?...

— Puisque je me suis renseigné par moi-même sous ce déguisement! l'interrompit-il. Cette fois la vengeance ne nous échappera pas. Tiens! voici pour ouvrir la grange, où les brûlots contenus dans ton havre-sac feront merveilles. John agira de même à l'égard des bergeries, qui se trouvent à l'aile opposée. Je me charge du corps de logis. La ferme tout entière s'allumera comme un feu de la Saint-Jean. A l'œuvre!

Les trois incendiaires venaient de pénétrer, ils se dispersèrent dans l'enceinte, où nous suivrons William Murphy.

Arrivé devant la maison, il en inspecta la façade. Une seule fenêtre était éclairée, mais faiblement, comme par la lueur d'une veilleuse.

— La chambre du malade! murmura le middleman. Il dort... Ah! tu m'as bravé... chacun son tour!

Sans que le silence fût troublé, la porte s'ouvrit. William entra, démasquant une lanterne sourde qu'il avait sous son manteau. On se rappelle certaine futaille qui se trouvait sous l'escalier. C'était le but où tendait le bandit.

Il fit sauter la bonde à l'aide d'une tarière, dont il se servit ensuite pour percer des trous dans le tonneau. Le pétrole aussitôt se répandit au dehors.

A quelque distance et dans toutes les directions, vers l'entrée de la cave, sous une armoire où des vêtements étaient suspendus, auprès d'un amas de chaises qu'il avait réunies sous la table de la cuisine, William disposa des petits fagotins enduits de résine. Il y mit le feu.

Puis, ayant entre-bâillé l'une des fenêtres, afin d'établir un courant d'air, il se retira sans bruit et disparut, sans doute pour rejoindre ses complices.

Personne n'avait bougé dans la maison. A la fenêtre, la même clarté brillait toujours.

XVI

Pénétrons dans cette chambre.

C'est celle des enfants. Deux des petits lits sont occupés; le baby dort dans son berceau.

Auprès de la cheminée, Martial est assis dans un fauteuil, sa couverture de voyage sur les genoux, le front dans sa main, le coude sur la table, où la lampe est posée. Il lit un roman de Dickens.

On ne s'étonnera pas qu'il n'ait rien entendu. La chambre, d'ailleurs, est éloignée du palier.

L'oncle a voulu tenir compagnie aux enfants, qui pleuraient au départ de leur mère; il a promis, dès qu'ils se seraient apaisés, d'aller prendre un repos que lui commande son état de convalescence; mais le charme du livre lui fait oublier sa promesse. Voilà près d'une heure qu'il devrait être parti. Il reste encore, il lit toujours.

Tout à coup sa tête se relève et ses yeux se portent vers la fenêtre. Il écoute. On dirait que quelqu'un monte à l'espalier. Mais d'où vient donc que le ciel est si rouge?

Au moment où le sergent se redresse pour aller voir, une vitre vole en éclats. Une main pénètre au travers, cherche, trouve l'espagnolette. La croisée s'ouvre brusquement; une jeune fille, pâle, éperdue, se précipite dans la chambre, et Martial, reconnaissant le bon ange qui deux fois l'a sauvé, s'écrie aussitôt :

— Kitty!... Ah! c'est qu'un nouveau danger nous menace!

— Oui! répondit l'Irlandaise d'une voix haletante; un danger terrible. Ils se défiaient de moi... je les ai devinés... Ils m'avaient enfermée, je me suis échappée quand même, et retrouvant leur piste...

Elle s'interrompit, elle venait d'apercevoir les berceaux :

— Des enfants?... Pauvres petits! Mais hâtez-vous donc!... Est-ce que je ne vous ai pas dit... Est-ce que vous ne voyez pas?... Mais c'est le feu!... le feu!...

Martial bondit vers la porte. Elle était brûlante. Il l'ouvrit; des torrents de flamme et de fumée l'aveuglèrent. Il recula; le plancher crépitait et fléchissait sous ses pieds.

L'incendie éclatait, jaillissait de partout à la fois. C'était comme l'irruption d'un volcan.

— La fenêtre! le treillage! s'écria Kitty; descendez, je vous passerai les enfants.

Il n'y avait pas une seconde à perdre. Déjà Martial se suspendait au dehors et le sauvetage commençait :

— Mais toi, toi, Kitty!

— Moi, la dernière!

Quand il remonta la troisième fois, ce fut pour l'emporter dans ses bras.

Derrière eux tout s'effondra, projetant de l'immense brasier des gerbes de flammèches, d'étincelles, et, jusqu'à l'horizon, ses reflets ardents comme ceux d'une aurore boréale.

Les enfants étaient à terre; il se chargea des deux aînés, elle du plus jeune, et, les abritant de la pluie de feu, l'un comme l'autre, ils s'éloignèrent.

Des ombres accouraient à leur rencontre. On eût dit que le sol tremblait sous le galop des chevaux. N'était-ce pas un nouveau péril?

XVII

A la fin de la messe de minuit, le sonneur, en regagnant la logette qu'il occupait dans le clocher, avait aperçu la lueur de l'incendie.

Il sonna le tocsin, il jeta ce renseignement à la foule attroupée devant l'église :

— Le feu!... le feu doit être à Primerose!

On se précipita vers les véhicules de toute sorte qui se trouvaient là, sous la main, prêts au départ. Des chevaux furent attelés aux pompes du bourg, qui partirent presque en même temps.

Déjà le télégraphe appelait à l'aide toutes les localités avoisinantes.

Un breack apportant la famille Lehoux arriva le premier.

La première qui en descendit, ce fut Jeanne. Elle cherchait, elle aperçut ses enfants.

— Ah !... cria-t-elle à Martial, c'est toi qui me les rends!... c'est toi...

— Non !... c'est elle !... interrompit-il en désignant Kitty qui venait de s'évanouir entre ses bras.

Pendant ce temps, Jérôme et Michel se rendaient compte du désastre.

Il était irréparable du côté des granges, mais peut-être pas quant aux bergeries, quant aux étables.

Nous renonçons à peindre le tableau de la ferme incendiée... Cet embrasement, cette fumée, ces gouffres qui flamboient, ces explosions de feux d'artifice, l'eau jaillissant des pompes et, dans la buée rouge, les hommes qui s'agitent et les bestiaux qui s'enfuient.

En Angleterre, tout est admirablement organisé pour combattre ce fléau. Des secours arrivaient de tous les environs ; voire même une escouade de *policemen* à cheval.

Ils avaient arrêté dans la campagne un vieux mendiant qui s'efforçait de les éviter, qui maintenant se dissimulait derrière eux.

Martial l'observait, comme rappelant ses souvenirs.

On le vit tout à coup bondir vers cet homme, le dé-

L'incendie. Dessin de F. Lix.

masquer de son feutre rabattu, de sa fausse barbe et, le saisissant à la gorge, s'écrier :

— C'est William Murphy !... c'est l'incendiaire !

. . . .

— Et l'autre ! murmurait un instant plus tard Kitty, qui venait de reprendre connaissance.

Martial la rassura du regard et, le doigt sur les lèvres, il lui répondit :

— Nous tâcherons qu'il soit épargné !... Silence !...

XVIII

Supposons un nouvel entr'acte de trois mois. Nous sommes au 17 mars, jour de Saint-Patrick, patron de l'Irlande.

Notre ami Turnip, promu au grade de valet de ferme, avait été envoyé la veille au chef-lieu du comté. Mission de confiance. Il n'en est revenu que le lendemain soir, un brin de shamrock à la boutonnière, la casquette sur l'oreille, tout faraud, tout guilleret, mais... nous sommes contraint de l'avouer, complètement ivre.

Et comme son jeune maître lui en adressait de vifs reproches :

— Arrah ! répliqua-t-il, se griser à la Saint-Patrick

est article de foi!... L'Irlandais qui ne se grise pas ce jour-là n'est point un Irlandais !...

— Malheureux !... interrompit Martial, ne m'avais-tu pas juré de ne plus boire outre mesure sur les terres de lord Warwick...

— Hillo !... je n'y étais plus!... je n'y suis plus... Voyez plutôt...

Le paddy, qui depuis son élévation portait des souliers, en défit un pour montrer à l'intérieur une couche de terre.

— La terre du voisin!... conclut-il, Turnip n'a pas forfait à son serment!... Turnip sera demain à l'ouvrage comme si de rien n'était... Lorsqu'on s'est mis dans un pareil état pour la gloire de saint Patrick, c'est bien connu qu'il nous en tire ! Je lui dois déjà la faveur de m'être acquitté de votre commission... Voici la réponse de l'attorney général...

Le sergent avait ri de la subtilité de l'excuse. Il envoya Turnip se coucher, et décacheta la lettre. Elle était ainsi conçue :

« Absent hier, je n'ai pu vous envoyer un express. La reine a ratifié la commutation de peine en faveur de Fergus. Quant aux deux autres condamnés, un seul subira le châtiment public, car William, à la nouvelle du rejet de son recours en grâce, s'est étranglé cette nuit dans sa prison... »

— Dieu lui pardonne ! se dit Martial, mais comment avertir Kitty qu'on va déporter son père?

Avant de poursuivre, il faut que le lecteur apprenne ce qu'était devenue notre héroïne, et sur quel théâtre nous nous trouvons provisoirement.

La scène se passe au château de Warwick, où le landlord a voulu que s'installassent ses mandataires jusqu'à parfaite reconstruction de la ferme.

Chez nos voisins d'outre-Manche, pas un immeuble qui ne soit assuré contre l'incendie. C'est une compagnie anglaise qui payera tous les frais. Aucun dommage ni pour le fermier ni pour le propriétaire. Il y a plus, ce lâche attentat leur a rallié de nombreuses sympathies ; comme pour attester une fois de plus que la plupart des crimes enfantés par l'envie tournent à la confusion des méchants.

Quant aux braves cœurs, ils sont toujours récompensés là-haut, souvent ici-bas. Voyez Kitty ! Recueillie, adoptée par la reconnaissance des Lehoux, elle semble déjà faire partie de la famille. Et comme on l'a bien soignée ! Elle vient d'être si malade ! Les misères de son enfance vagabonde, les tortures morales qui l'assaillirent dès qu'elle comprit le rôle odieux qui lui était imposée, sa folle course pieds nus sur la terre gelée, ses dernières émotions avaient fini par altérer en elle jusqu'au principe de l'existence. Une fièvre cérébrale, une fluxion de poitrine se déclarèrent en même temps. Elle eût succombé, sans la science du docteur Belligham, sans le dévouement de Jeanne, qui veut lui payer sa dette. Les enfants commencent à l'appeler leur *sœur*.

Oh ! c'est qu'ils ne la connaissent que depuis peu de temps. Elle a gardé le lit durant près de trois mois. Voilà seulement une semaine qu'on lui permet de se lever quelques heures et, sous un chaud vêtement, dans un fauteuil roulé jusqu'à la fenêtre ouverte au midi, de respirer l'air du printemps, de sourire au soleil qu'elle aime à voir briller sur ses longues mains amaigries, décolorées et transparentes comme de la cire.

Même étiolement, même pâleur sur son visage, dont le profil semble encore plus fin, les yeux encore plus grands, l'expression plus séraphique. Elle a parfois des sourires qui vous mettent des larmes dans les yeux. Tout le monde s'intéresse à la douce convalescente et l'aime, même le père Jérôme, qui n'est rien moins que sentimental. Hier, il n'a pu se retenir et l'embrasser en lui disant :

— Courage, ma fille !...

A ce mot, elle a tressailli, pensant à son père. Elle en parlait dans son délire, elle en parle depuis quelques jours à Martial :

— Mais vous ne savez donc rien ! Qu'est-il devenu? Où peut-il être?

Son confident, son premier ami s'est bien gardé de lui apprendre que Fergus est en prison, qu'il est condamné.

— Il aura trouvé quelque refuge, répond Martial, ou quelque moyen de passer sur le continent... en Amérique...

Et, voulant tenter une épreuve, il ajouta :

— Qui sait !... peut-être ton père est-il parti déjà...

— Sans moi !... non... se récria Kitty ; il m'aurait fait prévenir... pour que je le rejoigne...

— Comment !... tu nous quitterais?...

— Il n'a plus que moi, lui !... Ce serait mon devoir !

Le sergent s'oublia :

— Oh !... nous saurions bien te retenir !

Elle eut un sourire, et regarda tout autour d'elle avec ses grands yeux de gazelle mal apprivoisée, sinon tout à fait sauvage, et qui chercherait une issue pour s'enfuir dans les bois.

— Mais enfin, voulut-il objecter, c'est un grand coupable...

— C'est mon père !... interrompit-elle avec une simplicité pleine de grandeur, mais où se devinait une telle résolution, que Martial jugea prudent de ne pas insister davantage.

Il s'éloigna, roulant cette pensée dans son esprit :

— Comment m'y prendre pour que Fergus renonce à sa fille, et parte sans l'avoir revue?... Faible et souffrante comme la voilà, cette pauvre enfant ne supporterait pas un pareil exil. Elle en mourrait!

Mais déjà, le lendemain de la commutation de peine, Martial, appuyé par le docteur Belligham, avait rendu visite au futur déporté, lui proposant une sorte d'adoption de Kitty.

— Laissez-la chez nous !... ma sœur et ma mère l'élèveront, l'aimeront comme leurs propres enfants!

Fergus, bien loin d'être touché par cette offre cordiale, avait amèrement répondu :

— Ce n'est donc pas assez de m'avoir pris mon bien, la ferme, la liberté, ma patrie... il vous faut encore ma fille !...

Vainement le docteur allégua les raisons de santé, d'avenir :

— Non!... conclut le vieillard, haineux et farouche, non !... la loi m'autorise à l'emmener... je la veux !... Morte ou vivante, elle n'appartiendra qu'à moi !

Impossible de rien obtenir de ce cœur ulcéré, dénaturé par le malheur...

A moins d'imaginer quelque moyen héroïque...

Tout à coup, Martial, qui cherchait, se frappa le front.

Il s'était souvenu, il avait trouvé.

XIX

Deux heures plus tard, au chef-lieu du comté, le sergent Lehoux pénétrait dans une maison de modeste apparence et qui, cependant, avait une sorte d'apparence officielle.

Il en ressortit donnant le bras à un vieillard, qui semblait n'être à première vue qu'un simple curé de campagne. Sa soutane n'était même pas des plus neuves. Mais chacun se découvrait, s'inclinait sur son passage, tant il y avait d'autorité, de majesté dans toute sa personne. Il avait des cheveux blancs comme neige.

Les portes de la prison, puis celles du cachot s'ouvrirent devant lui. Fergus ne reconnut, ou plutôt ne vit tout d'abord que Martial.

— Encore! gronda-t-il en fronçant le sourcil; reviens-tu donc me demander encore ce que je te refuserai toujours...

— Tu me l'accorderas, à moi!... dit le vieillard en s'avançant vers le rayon de lumière qui tombait du soupirail.

Et, montrant une petite croix faite de deux brins de paille, il ajouta :

— J'en atteste ce gage!

Déjà la physionomie du *convict* avait changé d'expression. Attendri, respectueux, comme en extase, il s'agenouillait en murmurant :

— L'évêque!

— Fergus O'Nial, dit le vénérable prélat, souviens-toi de la mort de ta femme... et de ta promesse spontanée sur ce signe rédempteur... « Quand il me sera représenté, je vous promets dévouement, obéissance... »

Le condamné n'hésita pas à répondre :

— Je me souviens!... Que m'ordonnez-vous, monseigneur...

— Pars seul! commanda-t-il, et laisse ta fille chez ces braves gens... Ils te la rendront, je m'y engage, quand tu l'auras méritée par ton repentir.

Il avait relevé la tête; mais, sous le regard de l'évêque, il la courba de nouveau.

— J'obéirai!... murmura-t-il.

Avec l'accent d'une compassion patriarcale, le ministre de Dieu conclut en ces termes :

— Bien!... c'est bien, Fergus! Je te remercie... Je te bénis... Reprends la croix de paille... et qu'elle te porte bonheur, ainsi qu'à ta fille!

. . . .

Huit jours plus tard, l'évêque daigna venir lui-même apprendre à Kitty que son père avait été embarqué la veille pour Melbourne, et qu'il lui enjoignait de demeurer, jusqu'à nouvel ordre, dans la maison de ceux qu'il ne considérait plus comme ses ennemis.

On se le rappellera, c'étaient les premières nouvelles que recevait la jeune convalescente. Elle en fut douloureusement impressionnée.

— Pauvre père!... balbutia-t-elle avec un sanglot, mais je ne te reverrai donc jamais...

— Si fait!... mon enfant... Un jour peut-être!... Et te voilà sans inquiétude à son égard, ni dans cette vie, ni dans l'autre... Il est sur le chemin du pardon!

— Mais sans personne qui l'encourage et le console!... C'était là ma tâche!... Et je souffre d'y manquer!... Et je reste seule au monde!...

— Ingrate!... Et nous!... dit Martial en montrant Jeanne et ses enfants qui se rapprochaient de Kitty toute en larmes.

XX

La convalescence, attardée par ce dernier chagrin, se prolongea jusqu'au milieu de l'été. Enfin Belligham annonça le complet rétablissement, grâce surtout à ses deux honorés confrères le docteur Jeunesse et le docteur Soleil.

On s'aperçut alors que la chère malade avait notablement grandi. Résurrection et transfiguration. Ce n'était plus une enfant, c'était une jeune fille.

Ses traits émaciés, la gracilité de tout son être, un reste de pâleur et de mélancolie, ses rapides progrès, tant physiques qu'intellectuels, la rendaient encore plus intéressante. Rien de touchant comme sa reconnaissance envers tous ceux qui lui témoignaient de l'amitié. Elle cherchait à se rendre utile dans la maison. Dès que les forces lui furent revenues, on la vit travailler, s'employer, active et vaillante, autant que Jeanne.

Jeanne était sa grande conseillère et sa grande admiratrice. A chaque instant, on l'entendait répéter :

— Jarni! quel bon vouloir!... quel entendement!... N'y a qu'à lui montrer à demi pour qu'elle comprenne tout de suite!... En voilà une qui nous récompense de notre hospitalité!... Quelle brave fillette!... Et si fière, qu'elle ne veut rien devoir à personne!

La grand'mère, bien que d'abord un peu hésitante, ne tarda guère à rendre justice à Kitty.

— Une honnête créature!... disait-elle, douce comme un agneau du bon Dieu... avenante et prévenante envers tout un chacun... qu'on ait ou non de l'âge!

Ceci s'appliquait aux enfants. Ils raffolaient de leur nouvelle sœur. Quant au père Jérôme, il ne lui marchandait point son estime, bien que demeurant sur une certaine réserve, avec la méfiance instinctive du paysan français.

— Pour sûr et certain, ne put-il se défendre de reconnaître un jour, ça fera une crâne servante!

Martial, blessé de cette appréciation, se récria :

— Une servante!... Non pas, mon père!... C'est une amie!

— Hum!... hum!... fit Jérôme en regardant son fils en dessous.

On était revenu à la ferme, toute reconstruite à neuf. L'hiver s'y passa gaiement. Lord Warwick vint chasser sur ses domaines, où, pour la première fois, il se vit accueilli par des visages souriants. Plus de haillons ni de haines... La soumission, la concorde et l'espérance, en attendant mieux encore. Une complète métamorphose; et le docteur Belligham en attribuait le mérite à la présence de Kitty.

— Souvenez-vous de l'horoscope, disait-il, on n'aura le pays qu'en ayant pour soi la chieftaine!

Vers le milieu de janvier, elle fut reprise par la fièvre et languit de nouveau comme une plante délicate qu'on doit mettre en serre. « Je la consigne à la maison! » déclara le médecin. Le maître d'école y venait pour l'instruction des enfants. Celle de Kitty, par suite de son existence nomade, avait été quelque peu négligée. Elle se remit avec ardeur à la lecture, à l'écriture, au calcul, et les résultats furent tels, qu'au printemps l'instituteur avoua qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. Le docteur, vers cette même époque, lui rendit la liberté.

Il fallait alors la voir renaître et s'épanouir ainsi que ces fleurs d'avril qu'une seule matinée de soleil fait éclore. Cette fois, c'était bien la guérison.

Kitty devait avoir seize ans. Rien de joli, rien de gracieux comme elle. La verte Érin est le pays des yeux bleus et des roses visages. Il y avait sur le sien, il y avait dans toute sa personne tant de candeur et de simplicité, l'émanation d'une âme si pure, mais parfois un sourire si triste, qu'elle eût été choisie comme type pour représenter, pour idéaliser l'Irlande.

Cependant elle avait des heures d'oubli, d'enjouement, de franche jeunesse. Quand on coupa les foins, ce fut plaisir de la voir dans les prés, guidant les faneuses, un râteau sur l'épaule, ou bien le manœuvrant de ses bras ronds et frais. Puis, le soir, revenir au logis avec une couronne de fleurs champêtres sur sa blonde chevelure, quelque peu dérangée par l'ardeur du travail. Plus tard, suivant la vieille coutume irlandaise, elle fut élue reine de la moisson. Jamais elle n'avait été plus charmante que ce jour-là. Tout le monde à l'envi la fêtait et l'aimait. Pour des natures telles que la sienne, être aimée, c'est être heureuse !

Une dernière épreuve, et qui ne devait pas être la moins douloureuse, attendait notre pauvre Kitty. Elle ne tarda pas à remarquer ou plutôt à sentir autour d'elle un certain refroidissement, des airs embarrassés et contraints. Dans l'affection de Jeanne, il y avait maintenant comme de la pitié. La grand'mère ne l'embrassait plus que par remords de conscience, et des mots lui échappaient dans le genre de celui-ci : « Après tout, c'est pas sa faute ! » Martial lui-même, autrefois si affectueux, si dévoué, Martial la regardait avec des yeux étranges et ne lui parlait presque plus. Il semblait la fuir.

Vaguement inquiète et déjà blessée de ce changement, dont elle ne pouvait deviner la cause, l'orpheline observa, s'efforçant de la découvrir. On se cachait d'elle évidemment. Il y avait dans la maison quelque chose de mystérieux, des discussions secrètes. Un soir, comme elle allait entrer dans la chambre des vieux parents, elle entendit Jérôme qui disait avec une explosion de colère :

— Assez ! qu'on n'y revienne plus. Rien ne me fera démordre de mon refus !

— Mon père ! s'écria Martial avec l'accent du désespoir, mais je l'aime ! je l'aime !

— Que pouvez-vous lui reprocher? hasarda la voix de Jeanne.

Et Martial :

— Où retrouverais-je un cœur qui vaille le sien !... une femme plus digne de devenir votre fille !

— C'est celle d'un condamné... d'un forçat !... Jamais ! répliqua le père.

— Ma mère ! supplia Martial comme brisé de douleur, intercédez pour moi... pour elle... Vous aimez Kitty, ma mère !

— Autrefois !... répondit-elle, mais plus maintenant; car je vois bien qu'elle n'est entrée dans cette maison que pour notre malheur à tous !

Kitty n'en entendit pas davantage. Elle s'enfuit.

L'aîné des enfants se rencontra sur son passage :

— Tu diras qu'on ne s'inquiète pas... qu'on ne me réveille pas... Je suis fatiguée... je vais dormir !

Elle courut s'enfermer dans sa chambre, et seulement alors, se laissant tomber sur une chaise, elle pleura.

Que pleurait-elle? un avenir entrevu comme un rêve ! Ah ! la pauvre enfant ! quel réveil !

Une heure plus tard, supposant que tout le monde reposait, elle se releva, toute blanche avec des yeux en feu.

Sa résolution était prise.

Elle écrivit quelques mots à la hâte, et, sans rien emporter, elle sortit de la maison.

Ombrageuse et sauvage comme toutes les créatures ayant grandi dans le malheur, elle n'hésitait pas à l'affronter de nouveau. La solitude ni la nuit n'effrayaient son courage.

D'un pas ferme et rapide elle marcha jusqu'au sommet du dernier coteau d'où l'on pût apercevoir la ferme de Primerose, et là, se retournant, s'agenouillant, elle pria Dieu de bénir ce toit qu'elle devait quitter. . .

. . . .

Le lendemain, après une certaine attente, Jeanne monta chez Kitty.

Elle n'y trouva que ce billet :

« Puisque le malheur était arrivé avec moi, j'espère qu'il partira de même... Merci de toutes vos bontés... Adieu pour jamais... »

Ce fut un deuil pour toute la famille, y compris Jérôme. Mais, loin de révoquer son arrêt :

— Elle a bien fait ! dit-il, elle a du cœur !

Martial était atterré, navré.

— Où donc a-t-elle pu trouver un refuge? se demandait-il.

Au bout de quelques jours seulement, par une inspiration, il courut chez l'évêque :

— Rassurez-vous ! lui dit avec bonté le saint vieillard, elle est sous la protection de celui qui ne la refuse jamais aux malheureux...

— Ah ! fit Martial, je pensais qu'elle retournait vers son père...

— Son père est mort en Australie... Vous pouvez l'apprendre au vôtre.

— Mais elle est donc perdue pour moi !... Quand la reverrai-je ?

— Lorsque Jérôme Lehoux sera venu me demander que je la lui ramène !

ÉPILOGUE.

La disparition de Kitty avait eu lieu vers la fin de l'automne. Triste fut l'hiver. On avait dit aux enfants qu'elle était en voyage. Ils l'attendaient, ils la cherchaient.

— Mais quand donc reviendra-t-elle? répétaient souvent les plus jeunes.

Évidemment son souvenir restait au fond de tous les cœurs, sa présence manquait à la maison. Jérôme lui-même devenait taciturne.

— C'est dommage ! se surprit-il à murmurer un jour en regardant Martial.

Le pauvre garçon s'efforçait de cacher son chagrin. Il avait dit à sa mère, pour qu'elles fussent répétées, les paroles de l'évêque. Puis, en fils respectueux de la volonté paternelle, il avait paru s'y résigner. Jamais une plainte ni même une allusion. Il s'était remis au travail avec ardeur, lui demandant, non pas l'oubli, mais la patience. Si Jérôme ne démordait pas de son refus, Martial n'abdiquait pas tout espoir.

Ainsi se passa la première moitié de la belle saison. C'était en 1870. Des bruits de guerre arrivaient jusqu'aux expatriés. Ils apprirent enfin que la France marchait contre l'Allemagne.

Le sergent, comme s'il eût entendu les clairons du

4e chasseurs, avait eu le mouvement de saisir son chassepot.

— Ah!... murmura-t-il, quel malheur de ne plus en être !

— N'as-tu pas payé ta dette?... fit Jérôme; c'est le tour aux autres!

— En effet! conclut Martial, les camarades y suffiront...

Mais après Reischoffen et Forbach, quand le journal annonça le rappel de tous les anciens soldats sous nos drapeaux :

— Père, demanda le sergent, veux-tu que je parte ?

Jérôme avait été soldat lui-même. Il répondit :

— Fais ton devoir !

Nous ne raconterons pas la campagne de notre héros. Il fut des prisonniers de Sedan. Sa bonne étoile permit qu'on le dirigeât sur Hambourg, où des Américains, qui l'avaient pris en amitié, favorisèrent son évasion. Rentré par Dunkerque en France, et lieutenant, puis capitaine dans l'armée de Faidherbe, il mérita la croix d'honneur au combat de Bapaume. Après la retraite de Saint-Quentin, couvert de blessures, on le transporta d'ambulance en ambulance jusqu'à celle des Irlandaises de Saint-Omer.

Le retour de Kitty. Dessin de F. Lix.

Après un mois d'anéantissement, de délire, le capitaine Lehoux reprit enfin conscience de lui-même. Une nuit il se réveilla, comme de la mort, et tout surpris de sentir qu'il pouvait enfin parler, comprendre, voir... il regarda longuement tout ce qui l'entourait.

Une jeune sœur, une novice était assise aux pieds de son lit. Sous l'influence d'une fatigue qu'attestait sa pâleur, elle avait succombé au sommeil. Qui peindra l'étonnement, l'émotion de Martial... il a reconnu Kitty.

Doutant encore, il se soulève, il se rapproche... Non !... ses yeux ne l'ont pas trompé, c'est elle !... c'est bien elle !

Un cri de joie s'échappe des lèvres du blessé. La sœur de charité se redresse aussitôt, toute frémissante. Du geste, du regard, elle lui impose le calme, le silence... et disparaît, tandis qu'il retombe évanoui.

Quand il se ranima, une autre sœur, une mère, veillait à son chevet. Vainement il interrogea, vainement il attendit... la charmante vision ne revint pas.

Il se dit :

— J'ai rêvé !

. . . .

Son frère arriva bientôt, pour le ramener à Primerose.

C'est là que nous le retrouverons, guéri de ses blessures, mais la tête et le cœur encore bien malades.

Il ne peut pas se remettre des épreuves qui l'ont accablé. Avoir subi tant de fatigues et de privations, avoir vu mourir tant de braves camarades, être soi-même à bout de force, sinon de courage, et tout cela pour rien, sans avoir sauvé la France !

Voilà ce que se dit Martial. Est-ce seulement cette pensée qui cause son découragement, sa pâleur, sa faiblesse, l'amertume de son sourire, le renoncement à tout espoir qui se lit dans ses yeux ?

Il est à demi couché sur une chaise longue, auprès de la fenêtre entr'ouverte à la brise de mai, qui fait mouvoir doucement au dehors un rideau de glycines en fleurs.

Sa mère et Jeanne sont auprès de lui. De l'autre côté, le docteur Belligham.

— Mes ordonnances n'y peuvent plus rien!... dit-il; ce qu'il nous faudrait... c'est une grande joie... un de ces bonheurs qui viennent du ciel...

Tout à coup, dans la cour de la ferme, il y eut une explosion de joyeuses clameurs.

— Ce sont les enfants !... dit la grand'mère.

— Oui !... murmura le désespéré, les enfants sont heureux !

— Et leurs pères aussi !... se récria Jeanne; crois-tu que ton frère soit à plaindre?... Ce qui te rendrait force et gaieté, Martial... ce serait une promise, une femme...

Il l'interrompit par un cri douloureux :

— Moi !... Jamais !...

— Pas même celle-ci ?... Regarde ! lui dit sa mère en le contraignant à se tourner vers le seuil.

Là, Kitty, encore dans son costume de novice, venait d'apparaître entre l'évêque et Jérôme.

— C'est moi qui suis allé la demander à monseigneur, dit le père, et c'est lui qui te la donne.

Elle s'avança vers Martial, qui s'agenouillait à son approche; elle lui dit :

— Vivez !... vivez pour ceux qui vous aiment !

Et lui, palpitant, éperdu :

— Kitty !... chère Kitty !... Ah !... n'est-ce pas encore un rêve?

. . . .

C'était bien une réalité. Quinze jours plus tard, en s'attablant au repas des fiançailles, notre ami Turnip, jaloux de témoigner son allégresse par un appétit à l'avenant, s'écriait :

— Hillo !... si j'en reviens, c'est qu'on ne meurt pas d'indigestion !

CH. DESLYS.

RÉCITS CHAMPÊTRES.

JACQUES BRUNON [1].

VI. — DENISE.

Comme le capitaine et Jacques — dont l'entretien avait été long — s'apprêtaient à regagner ensemble la scierie, une femme en sortait, que le capitaine reconnut de loin pour celle qu'il avait rencontrée près de la maison du percepteur. Il demanda qui elle était.

— Ah ! répondit Jacques, en voilà encore une qui devrait être morte depuis longtemps, si les chagrins et les peines faisaient mourir, et d'autant qu'elle n'a pas, comme vous et moi, mon capitaine, l'amitié de braves enfants pour la retenir en ce monde. Depuis au moins trente ans, elle n'a, à proprement parler, que tourments et misères, sans qu'il y ait jamais que de la faute des autres.

— Comment donc cela?

— Fille de gens assez riches, on la maria toute jeune avec un garçon, qui n'était pas mauvais de nature, mais qui buvait et avait la tête assez faible. Peu à peu, se laissant entraîner par ceux-ci ou par ceux-là, se risquant à des négoces où il n'entendait rien, il a fini par manger tout ce qu'il avait, et jusqu'au dernier liard de sa femme, qui ne voulait pas le laisser avec des dettes. Quand il n'eut plus rien, il s'ivrogna tant, qu'il én devint perclus à la suite d'une nuit froide passée dehors. La pauvre femme, sans une plainte, l'a gardé ainsi cinq ans, s'ôtant de la bouche le pain qu'elle gagnait en faisant des journées d'ici et de là. Le mari mort, les ennuis ont continué du fait de son fils, un garçon dont elle n'a jamais pu avoir raison; une espèce de braconnier, de pêcheur, de l'on ne sait pas quoi, qui est tantôt ici, tantôt ailleurs, et qui ne paraît guère au pays que pour dépouiller sa pauvre mère du peu qu'elle épargne, et qu'elle lui donne aussitôt qu'il le lui demande.

— Tantôt, quand j'ai rencontré la mère, elle semblait avoir pleuré, observa le capitaine; c'était peut-être qu'il venait de lui faire une de ces visites intéressées.

— Ah ! elle ne pleure pas en ces occasions, trop heureuse d'abord de l'avoir vu, ce vaurien, et si elle pouvait regretter une chose, ce ne serait pas de s'être défait de son moindre sou, mais de n'en avoir pas eu davantage à lui donner... Si elle pleurait, c'était sûrement qu'il lui avait démontré qu'il avait besoin de quelque chose et qu'elle n'était pas à même de le contenter; j'en jurerais. Que voulez-vous? Si mauvais que soit ce gars, c'est un dieu, pour elle. Et tenez, savez-vous comment il se fait que vous la voyiez sortant de chez moi, alors que personne du pays n'y veut mettre les pieds? C'est parce qu'elle veut, elle, me savoir toujours gré de ce qu'un jour j'ai tiré de l'eau, où il se noyait, ce vaurien qui n'était encore qu'un enfant. Et, vrai, j'aurais peut-être mieux fait de le laisser boire... pour ce qu'il devait devenir.

— Crois-tu donc qu'il n'y ait pas espoir de ramener à bien ce garçon-là ?

— Oh, non! je ne le crois pas; mais enfin, vous et moi, nous sommes faits pour comprendre qu'on voie en beau ses enfants... Et Dieu sait que la pauvre femme n'a des yeux que pour voir ainsi. Tant y a que, dans tous les malheurs qui me sont advenus, il ne s'est guère trouvé que cette brave Denise pour prendre mon parti hautement, quand même et contre tous... et presque à mon grand déplaisir.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que j'avais, comme j'ai encore, peine à voir que sa conduite à mon endroit lui a fait du tort.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Elle a besoin du monde pour trouver à gagner sa vie, et, du moment qu'elle s'obstine à fréquenter ma maison, sans que personne puisse jamais lui faire dire du mal de moi, ça lui met bien des gens à dos. Que de fois lui ai-je dit : « Mais, Denise, laissez-moi ; ne venez plus chez moi ; je n'en serai pas moins sûr de votre estime, et au moins il ne vous en reviendra aucun dommage ! » Mais jamais elle n'a voulu entendre de cette oreille... A dire vrai, c'est à elle que nous devons de n'être pas obligé d'aller là-bas subir des affronts pour les choses dont nous pouvons manquer. Elle vient à tout moment savoir ce qu'il nous faut ; elle nous l'apporte. Puis aussi elle donne des conseils à Jeannet ; elle montre telle ou telle chose à Berthe, qui commence à s'occuper du ménage. Je la prendrais bien de temps en temps à la journée, mais elle ne voudrait pas être payée. Suffit que je lui ai gardé en vie autrefois son Ambroise ; c'est entendu, elle me doit tout ; elle ne s'acquittera jamais.

— C'est, en somme, une excellente créature.

— Oh ! je crois bien. Jamais je ne l'ai entendue se plaindre. On dirait qu'elle n'a de cœur que pour l'amitié. A son mari, qui lui a tout perdu par manque de conduite, elle ne trouve que des excuses; de son garçon qui lui cause tant de...

Jacques s'interrompit par crainte d'être entendu de la femme, au-devant de laquelle le capitaine et lui avaient marché et qui n'était plus qu'à quelques pas d'eux.

Mais le capitaine reprit, en affectant au contraire de parler assez haut pour être bien entendu :

— Ainsi, ami Jacques, dit-il, les yeux à demi tournés vers la femme, puisque je dois me fixer ici avec mes enfants, il va falloir que je trouve une personne de confiance pour tenir un peu ma maison. Ne penses-tu pas que certaine dame Denise, dont tu viens de me dire tant de mal, serait la personne qui nous conviendrait, et voudrais-tu bien lui demander ce qu'elle pense de cette proposition?

— Je pense, monsieur le capitaine, repartit la Denise, qui, en appuyant sur cette appellation, laissa voir qu'à la scierie, dont elle sortait, on lui avait appris au moins la qualité du visiteur ; je pense que j'en aurais grand plaisir ; mais d'une pauvre montagnarde sans usage comme moi, vous n'auriez pas une belle tenue de maison à attendre.

— Bah ! répliqua le capitaine, il suffira que nous nous fassions à vos manières, comme vous aux nôtres. Et, puisque la chose paraît vous aller, voilà qui est convenu pour le jour où nous aurons une maison à nous.

— Votre servante, monsieur le capitaine, fit la Denise avec une révérence, quand il vous plaira.

Et pendant qu'elle s'en allait du côté du village, le capitaine et Jacques marchaient vers la scierie, où ils ne tardèrent pas à rentrer, et où ils trouvèrent le plus parfait accord régnant entre les enfants, qu'ils y avaient laissés ensemble.

Vers le milieu de l'après-midi, le capitaine déclara qu'il était temps d'aller prendre possession du logement qui devait être préparé à l'auberge. Il fallait, du reste, ajouta-t-il, laisser Jacques et Jeannet à leurs travaux ; au surplus, Siméone, qui n'était pas coutumière de tant de mouvement, devait avoir besoin de repos.

L'ânesse, bien repue, fut donc amenée toute bâtée devant la maison, portant en croupe la malle-valise qui contenait les quelques effets de rechange des voyageurs ; elle reçut de nouveau sur son dos la jeune fille, que le père contemplait, tout heureux en remarquant que son visage, d'ordinaire si blême, semblait avoir déjà pris une sorte de fraîche animation.

On se mit en route. Le bûcheron et sa famille firent escorte à la petite caravane jusqu'au premier détour de la route ; et, pendant qu'au moment de se quitter les hommes se serraient cordialement la main, les enfants échangeaient à l'envi l'expression du plaisir qu'ils auraient à se retrouver le lendemain.

VII. — UN AFFRONT ET SES CONSÉQUENCES.

Chemin faisant, les enfants babillaient ; le père gardait un silence méditatif, qui s'expliquait par les réflexions que lui suggéraient les étranges incidents de la journée.

Ils gagnèrent ainsi la place du village, où la rue qu'ils suivaient débouchait en face de l'auberge.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelque distance de ce logis, le capitaine aurait pu remarquer qu'une servante, qui était comme en vedette sur la porte, rentra précipitamment ; que des allées et venues se firent à l'intérieur, et qu'enfin l'aubergiste, dont le maintien ne laissait pas que de paraître assez embarrassé, vint occuper sur le seuil la place qu'avait quittée la servante.

Il était là, tournant aussi peu que possible vers les arrivants son visage tantôt rougissant, tantôt pâlissant, et il semblait avoir, comme on dit, des impatiences dans les pieds.

Mais le capitaine n'en remarqua rien.

Arrivé à quelques pas de la maison :

— Eh bien ! nous voilà, fit-il, en passant devant l'ânesse pour l'arrêter par la bride ; tout est prêt, je pense. Si vous voulez détacher la malle et la faire porter dans nos chambres...

— Mon Dieu, oui, monsieur, interrompit l'aubergiste, dont la voix avait un tremblement tout singulier ; mon Dieu, oui... seulement...

— Quoi donc ? demanda machinalement le capitaine, en commençant à déboucler les courroies qui retenaient la valise.

— C'est que, voyez-vous, monsieur, reprit l'aubergiste, par malheur, ces chambres... Eh bien ! ces chambres, elles étaient...

— Hein ! fit alors le capitaine, qui regarda en face l'homme, qui balbutiait de plus en plus. Qu'est-ce que vous dites, ces chambres ?...

— Oui, voilà ; elles étaient retenues depuis hier... Ma femme vous les a louées parce qu'elle ne savait pas... j'avais oublié de lui dire... c'est moi le fautif; vous comprenez, au moment même... D'ailleurs, je n'ai pas toujours beaucoup de mémoire, moi... à preuve que j'avais oublié... et alors ma femme, comme elle ne savait pas, comme elle ne pouvait pas savoir... vous comprenez, monsieur, vous comprenez...

— Oui, je comprends, interrompit, d'un ton bref, le capitaine qui avait fixement dévisagé le brédouilleur, il est inutile que vous vous donniez la peine de chercher davantage des semblants de raisons, tout comme il est inutile que j'entre en discussion avec vous. Vos chambres ne sont pas libres, c'est bien ! nous saurons nous en passer. Bonsoir, monsieur l'aubergiste.

Et le capitaine faisait faire un demi-tour à l'ânesse.

— Allons, va, Blondine, va, ma petite, ajouta-t-il doucement, laissant tout ébahi l'homme, qui ne tarda pas à disparaître dans la maison.

Siméone et Julien se regardaient interdits.

Quand ils eurent retraversé la place et se furent engagés de nouveau dans la rue déserte :

— Eh bien, mais, petit père, qu'est-ce que ça veut donc dire? s'avisa de demander timidement Siméone.

— Oui, qu'est-ce que ça veut dire? ajouta Julien.

— Rien, mes enfants, rien, repartit le père d'un air si absorbé, que ni l'un ni l'autre ne le questionnèrent plus, et que tous trois franchirent la distance du village à la scierie sans avoir prononcé un mot.

Jacques, qui, ses hôtes partis, s'était remis à l'équarrissement de sa pièce de bois placée devant la maison, les aperçut naturellement revenir, et comme Jeannet se trouvait par hasard près de la porte en ce moment, le père et le fils se portèrent ensemble au-devant d'eux.

— Allons, Jacques; allons, Jeannet, leur dit avec un sourire, qui n'était pas exclusivement gai, le capitaine, aussitôt qu'il fut à portée d'être entendu, puisque vous avez envié tantôt les fonctions d'hôtelier, apprêtez-vous à les remplir. C'était de grand cœur que vous offriez, je le sais, et c'est de grand cœur que j'accepte maintenant, car enfin nécessité n'a pas de loi, et en admettant que je sois homme capable de bivaquer par métier à la belle étoile, ces enfants ne sont pas encore coutumiers du fait... Eh bien, qu'as-tu donc, Jacques? reprit tout à coup le capitaine qui venait de voir le plus sombre nuage s'étendre sur le regard de son ancien soldat, est-ce que par hasard tu voudrais toi aussi nous fermer ta porte?

— Oh! mon capitaine, s'écria le bûcheron, vous savez bien que non... Mais quand je pense qu'à cause de moi vous avez reçu un pareil affront, vous, oh!

— Eh bien, oui, fit avec une sorte d'éclat le capitaine en prenant la main de Jacques, oui, j'ai reçu un affront, je l'ai reçu à cause de toi : je tiens à le dire tout haut et tout net, pour que tu comprennes bien la résolution que je tiens à prendre, et que je prends. Oui, ce couard d'aubergiste s'est laissé mettre en avant par ses habitués, qui lui auront remontré que, s'il recevait chez lui des gens amis avec toi, ils déserteraient sa maison. Sa femme, qui, pour hurler avec les loups, et par pur intérêt, j'en suis sûr; sa femme, qui paraît singulièrement animée contre toi, lui a imposé cette corvée, qu'il a eu la courageuse lâcheté d'accomplir (car il n'y a pas à se dissimuler que souvent les lâches ont besoin de beaucoup de courage pour commettre leurs lâchetés). Si l'homme en avait valu la peine, si un appel à ses sentiments avait eu chance d'être entendu, je ne lui en aurais pas ménagé les termes... Mais point, j'ai brusquement tourné les talons à ce triste imbécile. Toujours est-il que ces niais, ces méchants m'ayant pris pour risée, tu penses bien que je ne dois pas, que je ne peux pas leur donner la satisfaction de baisser humblement pavillon devant eux. Oh non! il y va de ma dignité. Toutefois, s'il n'y avait que moi seul en jeu en face de cette gent sotte et méprisable, je saurais encore faire assez bon marché de leur opinion, et je me contenterais de leur brûler poliment la politesse... Mais, pardieu! il y a un fait plus grave, plus important, qui me commande, qui s'impose à moi et dont je ne puis me désintéresser. Ce fait, le voici : un cœur droit, un bon père de famille, un vaillant travailleur, un véritable honnête homme enfin, est la victime du plus fatal enchaînement de circonstances qui se puisse imaginer; une population entière, ne tenant compte que des apparences douteuses, s'acharne contre lui, le met hors la loi humaine, alors même que cette loi a déclaré qu'il n'y avait point de tache sur lui; et cet homme souffre par lui, par les siens, sans pouvoir rien faire pour écarter l'opprobre dont on le couvre, pour dissiper l'horrible accusation dont on le poursuit. Cet homme, je l'estime, je l'aime depuis longtemps, et l'occasion s'offrant à moi de le défendre, de le justifier, de lui rendre avec l'estime de tous la paix, la bonne paix dont il est privé, je laisserais échapper cette occasion... ah! certes non, par exemple! Quoi! je ne travaillerais pas à faire le jour sur ce triste mystère quand ces prétendus voyants m'ont provoqué personnellement; oh si! J'ai eu en face des ennemis plus redoutables que ceux-là, et dont j'ai eu raison. Je viendrai certainement à bout de ceux-là comme des autres. Tu verras, Jacques, tu verras!

Le capitaine, qui s'était singulièrement animé, s'arrêta en frappant du pied.

— Las! mon capitaine! fit Jacques avec un triste hochement de tête, c'est une rude besogne que vous voulez vous donner là; et si vous vouliez m'en croire... Si j'allais vous porter malheur! Du moment où ma conscience est blanche, est-ce que ça ne suffit pas?

— Non, ça ne suffit pas, s'écria le capitaine; au surplus c'est mon affaire... Puisque je dois rester ici, ne faut-il pas que j'y aie une occupation? Eh bien, j'aurai celle-là!... Quant à toi, tu n'as à t'inquiéter que d'une chose... c'est de nous héberger, puisque tu as bien voulu t'y engager, provisoirement, cela va sans dire, en attendant que nous ayons trouvé, je ne dis pas à louer ou acheter une maison; car ces endiablés seraient dans le cas de bouder contre leur intérêt dans l'un comme dans l'autre cas, ou plutôt, je n'irai pas leur offrir le plaisir d'un nouveau soufflet à me donner... Non, mais j'ai mon plan... un plan d'endiablé aussi. Bref, nous sommes ici, nous y restons; le pays me convient, nous en prenons possession, et nous verrons bien plus tard. Ah! ils m'ont bravé! ah! ils croient que je vais reculer!

— Mais, mon capitaine... voulut encore objecter Jacques.

— Quoi! que vas-tu m'opposer? Serais-tu, par exemple, de l'avis de ces ignares de Bédouins que nous avons combattus ensemble, diras-tu comme eux : « C'est écrit, ce qui est devait être; ce qui doit être sera? » Non, ces maximes-là ne sont pas les nôtres, à nous gens d'énergie et de cœur : ce qui est peut ne plus être, ce qui est écrit a chance d'être effacé. Aide-toi, le ciel t'aidera, dit notre loi, et cette loi est la bonne, la vraie... Allons, poursuivit le capitaine en prenant dans ses bras la petite Siméone qu'il posa à terre, allons, petite, à bas, et va, avec Julien, rejoindre les enfants là dedans...

Les enfants entrèrent.

Puis débouclant la malle, qu'il passa au bûcheron :

— Toi, Jacques, porte ça dans la maison.

Jacques, chargé du petit coffre, disparut.

— Et maintenant, toi, Jeannet, viens avec moi installer Blondine au râtelier.

Et le capitaine suivit l'ânesse, que Jeannet emmenait par la bride.

Quand ils furent arrivés devant l'étable, où la petite bête entra d'elle-même :

— Ah! monsieur le capitaine, s'écria Jeannet, quel

bon homme, quel brave homme vous êtes tout de même !

— Tu trouves, petit, allons tant mieux!

— Oh ! oui ! et c'est bien la sainte Providence qui vous envoie pour venir en aide à mon pauvre père. Oui, vous lui remonterez le cœur; oui, vous le défendrez; oui, vous ferez que les gens ne le rebuteront pas! Ah! c'est que, voyez-vous, vous ne savez pas comme ça le mine, comme ça le rend, tout ça. Tantôt, quand vous êtes arrivé, vous l'avez vu riant, parlant, c'était de vous avoir retrouvé qui le faisait ainsi, il s'oubliait de plaisir; mais d'ordinaire il est toujours tout triste, tout sombre. Il reste des fois un jour entier sans dire une parole... Combien de fois déjà n'a-t-il pas voulu quitter le pays... Et moi je lui dis :

« — Si vous vous en allez, on dira qu'on avait raison, que vous avez honte et peur.

« — Mais n'importe, c'est trop dur, fait-il, ça me tuera, et vous serez tout seuls, vous autres. »

Moi, voyez-vous, j'ai l'assurance qu'un jour à venir on verra, on saura sûrement qu'il n'a rien fait de mal, et qu'on viendra lui demander pardon de toutes ces misères.

— Certainement! fit le capitaine.

— Aussi je lui dis : « Si nous partions, nous ne pourrions plus aller là-bas au cimetière faire nos prières devant la croix de la défunte. Ça le fait pleurer, et il dit : « C'est vrai! il ne faut pas partir. » Mais bientôt encore, je vois qu'il y repense... Ah! ça me chagrine bien!... Mais vous allez rester pour l'empêcher d'avoir de ces vilaines idées. Et vous ferez comme vous avez dit, vous le défendrez de toutes ces méchantes gens, vous montrerez que ce n'est pas lui qui a fait ce qu'on croit.

Devant le chalet. Dessin de F. Lix.

— Je l'espère bien.

— Vous saurez trouver celui qui a tout causé.

— Je ne dirais pas non. Et quand j'aurai fait tout ça, voyons, petit, qu'est-ce que tu me donneras?

— Moi, monsieur le capitaine... Eh bien, mais, je ne sais pas, je n'ai rien, mais tout ce que je pourrai...

— Rien ! il dit qu'il n'a rien !... Ah ! que si tous les hommes avaient la richesse que tu as !

Et, sans plus de façon, le capitaine attira contre lui le jeune garçon, sur les fraîches joues duquel il fit retentir deux gros baisers... Puis il passa un doigt sur ses yeux en disant : « Çà, voyons, voyons, occupons-nous de Blondine. »

Et il s'occupa de Blondine. . . . .

. . . .

VIII. — DEVANT LE CHALET.

Quinze mois ont passé. Nous sommes au commencement de septembre, dans l'après-midi d'un dimanche. Le temps est beau. Les deux familles, moins le fils du capitaine, sont réunies sur une espèce de terrasse qu'ombragent deux grands hêtres, devant une espèce de chalet-chaumière qui, depuis le milieu de l'été précédent, s'élève, un peu en contre-haut de la scierie, dans un petit enclos de planches taillées en dents de loup.

Cette demeure, dont huit fort troncs de sapin équarris et fichés dans le rocher soutiennent l'ensemble, a été improvisée en trois semaines sur les plans combinés du capitaine et de Jeannet, par une demi-douzaine d'ouvriers qu'on est allé recruter à la ville prochaine, et à qui la scierie a fourni la majeure partie des matériaux. A vrai dire, le toit, à quatre pans, est de chaume. Les parois sont faites d'une double rangée de planches, clouées en recouvrement au dehors, et, au dedans, ajustées sur l'épaisseur des chevrons. Du chaume encore emplit l'interstice. Il y a une porte, trois fenêtres et une lucarne ; autant d'ouvertures que de chambrettes. Deux tuyaux de tôle, garnis d'un peu de maçonnerie au niveau de la couverture, percent le toit.

Il y a là dedans des couchettes de fer, des meubles de bois blanc, des chaises de paille, de la vaisselle de grosse terre. Le capitaine n'a fait venir de Paris que du linge, des vêtements et des livres. Installation aussi pittoresque qu'élémentaire, en conformité d'ailleurs avec les prescriptions du docteur, à qui, au surplus, l'événement a donné pleinement raison ; car, voyez : la fillette pâle et frêle a fait résolûment place à la plus franche, à la plus florissante créature. La voilà maintenant toute vigoureuse dans sa grâce native. On comprend le sang vif et chaud circulant dans cette peau que le hâle de la montagne a légèrement brunie. Dans la poitrine élargie, les poumons jouent à l'aise ; le buste est ferme et droit ; le col, grêle et décharné autrefois, aujourd'hui nerveux et plein, ne fléchit plus sous le poids de la tête, qui se dresse tout éveillée.

C'en est fait « le *dessus* est pris, bien pris, » comme l'a répété souvent le capitaine, rappelant les expressions du docteur, et toute alarme est bannie de son cœur au sujet de cette enfant qui, encore au commencement de l'année précédente, lui causait de graves inquiétudes.

Devant le châlet, contre l'un des hêtres, une planche est dressée obliquement ; tout en haut, Siméone, montant sur un grand escabeau, pose de petits morceaux de pain qu'elle montre à la chèvre Fauchette — à qui, de concert avec Berthe et Michel, elle veut enseigner ce nouvel exercice.

Alléchée par la friande bouchée, la brave bête s'essaye à la difficile ascension. Ses sabots fendus se cramponnent en bruissant sur le bois glissant ; elle fait un pas, deux ; mais le pied lui manque, son poids l'entraîne, elle retombe, et bêle vers les enfants, qui rient aux éclats.

De l'autre côté, debout devant l'une des fenêtres, sur l'appui de laquelle il s'accoude d'un bras, Jeannet paraît tout absorbé dans la lecture d'un livre qu'il tient ouvert. De temps en temps, un doigt, qu'il passe et agite derrière son oreille, trahit une certaine contention d'esprit.

Les deux hommes sont assis ensemble sur un banc de rocaille, installé dans l'angle opposé de la clôture, sous une sorte de berceau garni de bryone et de clématite. Ils sont là silencieux. Le capitaine, les bras croisés, appuyé contre le mur de planches ; le bûcheron, les deux coudes sur les genoux et le menton sur ses poings rapprochés. Tous deux regardent tantôt vers le groupe animé des enfants qui jouent avec la chèvre, tantôt vers le jeune garçon qui lit ; mais encore que cette vue ne semble devoir leur apporter que de riantes ou heureuses idées, l'un et l'autre sont évidemment livrés à de pénibles préoccupations.

A un certain moment, toutefois, c'est sur Jacques que revient le regard du capitaine ; et tout en le considérant, il se prend à secouer lentement la tête de côté, comme pour accentuer involontairement une triste réflexion. Jacques aperçoit ce mouvement.

— Qu'avez-vous donc, mon capitaine ? demanda-t-il avec une sorte d'indifférence.

— Ce que j'ai, mon brave ami ? Eh ! tu dois bien t'en douter. J'ai que, pour la millième fois depuis que je suis fixé ici, et après tous les vaillants projets que j'avais formés à ton intention, et qui n'ont abouti à rien, je me demande, je cherche ce qu'il serait possible de faire, de tenter pour ôter de ton existence si digne, si méritoire, ce cauchemar qu'y font peser l'injustice, la prévention, la méchanceté... Je voudrais savoir... je voudrais deviner...

— Ah ! mon capitaine, fait Jacques en branlant piteusement la tête à son tour ; si vous voulez m'en croire, ce n'est plus la peine de vous confondre en cette besogne-là. Vous n'avez que trop fait, que trop essayé ; il ne vous en est revenu qu'affronts, que dépits, que désagréments. Je vous disais bien d'abord qu'il n'y avait rien à faire, qu'il fallait laisser agir le bon Dieu, en qui j'ai encore confiance, bien qu'il m'ait rudement éprouvé, oh oui !

— Tu as raison, ami, dit le capitaine en serrant vivement la main du bûcheron ; oui, cent fois raison, et j'ai tort, car j'aggrave ta peine en déplorant de ne pouvoir l'amoindrir. Quittons ces propos.

— Oui, quittons-les, mon capitaine, reprend Jacques qui a paru faire un violent effort de résolution intérieure, et pour vous prouver que j'ai en profonde reconnaissance tout ce que vous avez essayé de faire pour moi, laissez-moi vous parler à cœur ouvert d'une chose... Eh bien ! oui, tenez, de la chose qui m'affligeait juste au moment où vous avez pu croire que j'étais affligé pour moi-même.

— Que veux-tu dire ? fait le capitaine qu'étonne l'animation étrange qu'il remarque dans l'accent et dans le regard du bûcheron.

— Eh bien ! tenez, oui, là, tout d'une pièce, personne ne nous entend, nous sommes entre nous ; voyons, mon capitaine, poursuivit Jacques en étouffant le son de sa voix ; voyons, quand tous ces braves enfants sont là ensemble comme une belle nitée dont il fait bon considérer la joie, la tranquillité, est-ce qu'il ne vous paraît pas étonnant de... ?

Jacques hésita.

— De n'y pas voir aussi Julien, acheva le capitaine ; que veux-tu, il aime à courir les champs, lui ; le besoin de mouvement est de son âge, et...

— Êtes-vous bien sûr, mon capitaine, que le besoin de mouvement soit la seule cause...

— Mais... fit le capitaine quelque peu ébahi.

— Oh ! au nom du bon Dieu, mon capitaine, insista Jacques ; encore une fois, croyez bien que ce que j'en fais, ce que j'en dis n'est que pour être reconnaissant envers vous, qui m'avez tant prouvé de vraie amitié.

— Parle, mon ami, parle.

— A la bonne heure, s'écria Jacques, et je parlerai en pleine bonne franchise, car, entre nous... Il y a longtemps que ça me pèse, il y a longtemps que j'aurais dû avoir le courage de faire ce que je fais maintenant, mais la crainte de vous peiner... — Eh bien ! oui, la,

mon capitaine, cet enfant, voyez-vous, en voulant l'aimer... trop, vous lui rendez, m'est avis, un mauvais service, et à vous pareillement.

— Je suis faible, je le sais, avoua tranquillement le capitaine, très-faible ; mon projet était de le faire travailler, de pousser son instruction jusqu'au degré où des maîtres spéciaux auraient pu le préparer à quelque carrière... et je reconnais que depuis notre séjour ici, avec les meilleures intentions du monde, je l'ai laissé à peu près libre de tout son temps, à tel point, que ton Jeannet, qui ne savait ni *a* ni *b* quand nous sommes arrivés, et qui n'a eu que Siméone pour institutrice, est plus avancé que lui, sans avoir fait tort à son travail journalier. Ah ! si on le poussait ce garçon-là, il irait loin certainement ! Quant à Julien, que veux-tu ? je ne peux pas prendre sur moi de le contraindre ; il suffit qu'il se plaigne, qu'il paraisse triste... il me désarme, il m'échappe, et il n'apprend rien...

— Ah ! vous croyez qu'il n'apprend rien ! repartit vivement Jacques — et moi je vous dis qu'il apprend trop ! Mon Dieu, qu'il n'ait rien pris de cette instruction que vous vouliez lui donner vous-même, pour en faire plus tard un officier comme vous, un commis, un je ne sais quoi... là n'est pas l'affaire ; un peu plus tôt, un peu plus tard, le besoin venant, ça se rattrape, et d'ailleurs il y a bien des gens qui gagnent leur vie, qui n'en savent pas si long... Mais ce qui fait le mal... c'est que, par ainsi, l'enfant ne se met pas au pli du travail, et moi je dis que, pauvre, il faut travailler pour se suffire, ou gagner la richesse, et riche, pour la conserver.

— Et tu es dans la vérité, approuva le capitaine.

— C'est pourquoi, l'enfant ne s'accoutumant pas au travail, il ne peut qu'aller au mal...

— Au mal ! répéta le père de Julien.

— Oui, au mal : je dis les mots tels quels ; entendez-moi bien, au mal... Vous ne le retenez pas à la maison, tant pis ! Et d'abord, vous lui donnez trop d'argent à cet enfant-là.

— Oh ! quelques pièces de temps en temps, pour ses menus plaisirs.

— Menus plaisirs ! Et vous dit-il jamais ce qu'il en fait de son argent ? D'ailleurs, pensez-y, a-t-il besoin d'argent pour vivre bien dans la montagne à son âge ? Qu'est-ce qu'il lui manque chez vous ? N'est-il pas bien vêtu, bien nourri ? Ne lui fait-on pas des plats exprès ? Ne lui avez-vous pas donné un petit fusil pour chasser, des lignes pour pêcher ?... N'avez-vous pas été sur le point de lui acheter un cheval ?... Vous ne savez rien lui refuser... Ah ! vous ne pourrez pas dire non. Mais savez-vous où il va en sortant d'ici ? Et Dieu sait s'il en sort souvent ! rejoindre tous les méchants garnements du canton, qui lui savent de l'argent et qui en usent. Savez-vous où l'argent passe ? Au cabaret, à boire, à fumer, car il fume et il boit plus que vous... ou tout au moins il fait boire les autres. On lui gagne son argent aux cartes, au billard ; on lui en emprunte... Le plus souvent toute la bande va se cacher dans le bois ou dans les rochers, et alors vous vous doutez des choses qu'on apprend ; de la façon dont on emploie le temps... Ah ! voilà qui vous ébahit, et vous vous demandez comment je suis au courant de tout ça, moi, qui ne vais nulle part ; moi, qui ne parle à personne !... Eh bien ! mon Dieu ! c'est... n'allez pas le redire au petit, car déjà, à ce que je crois, il ne l'aime guère, et il lui en voudrait trop, c'est mon Jeannet, à qui tout ça saigne le cœur depuis longtemps et qui a tout fait pour tâcher de l'arrêter, de le ramener... Il l'a suivi ; il a donné la chasse aux vauriens, rien n'a fait... Et d'ailleurs, figurez-vous bien que personne, dans les gens d'ici, ne s'aviserait de mettre empêchement à ce détournement d'un brave enfant ; suffit que vous ayez pris mon parti pour que tout le monde vous déteste, et ce serait profit pour leur méchanceté en voyant votre fils se perdre... Voilà ce que vous avez gagné à être avec moi contre tous, mon capitaine ; je vous disais bien que je portais malheur, qu'il fallait me laisser... Tous ici pousseraient plutôt à la roue pour que le petit vous fît honte un jour... Mais Jeannet et moi, nous ne sommes pas de ceux-là ; nous savons ce que nous vous devons. Je lui ai parlé, moi aussi, à ce cher enfant... et voici comment j'y ai été amené. L'autre jour, il y a de cela quelques semaines, j'étais allé à la prise d'eau du bief pour voir si les herbes ne l'embarrassaient pas trop ; je l'ai trouvé là-haut, dans les rochers, au milieu de cinq ou six pires vauriens et vagabonds du pays ; ils avaient du vin, de l'eau-de-vie, des pipes ; ils jouaient aux dés... Ma foi, j'ai tombé sur les mauvais gars, j'ai renversé les boissons, cassé les pipes, et quand je me suis trouvé seul avec... lui, j'ai voulu lui remontrer qu'il avait peut-être tort d'aller avec cette racaille... Il m'a demandé pourquoi je maltraitais ses amis... — Oui, il m'a dit ça, affirma Jacques en voyant que le capitaine faisait un mouvement, et si je vous le répète, c'est pour vous montrer qu'il est temps de l'enrayer en ce chemin... Ses amis ! je ne les connaissais pas encore tous, paraît-il, vu qu'hier, à ce que Jeannet m'a assuré, il était causant au bord du bois ; devinez avec qui ?... Avec Ambroise, le fils de cette malheureuse Denise, et causant de telle façon qu'on voyait bien que ce n'était pas leur première rencontre. Quand Jeannet m'a raconté ça, j'ai dit : « C'est le coup de grâce... Il faut que le capitaine soit averti ; » et tantôt, si je semblais pensif, c'est que je cherchais comment je pourrais amener la chose...

— Comment donc, mais certainement, dit le capitaine avec un air d'étrange distraction qui put se trouver justifiée par ce fait, qu'à ce moment-là, Jeannet, quittant sa place, était venu vers les deux hommes, et montrant son livre ouvert :

— Capitaine, fit-il, voilà une chose que je ne comprends pas bien ; voulez-vous que je vous la lise pour que vous me l'expliquiez ?

— Eh ! laisse donc, petit, objecta Jacques, qui n'observait pas avec une parfaite quiétude d'esprit le maintien du capitaine ; tu viens toujours demander... tu ennuies, tu gênes..

— Mais, père, vous savez bien que le capitaine m'a dit que je lui ferais plaisir chaque fois que je le questionnerais.

— Sans doute, je l'ai dit, affirma tranquillement le capitaine ; cet enfant veut s'instruire, il a raison... Allons, petit, lis-moi la chose, j'écoute ; l'explication viendra ensuite, si je suis à même de te la donner ; lis.

Et Jeannet, ayant commencé de lire, le capitaine, qui semblait très-calme, sembla l'écouter fort attentivement. Quand la lecture fut achevée, ce fut avec le même calme que le capitaine lui donna l'explication qu'appelait le passage du livre.

Jacques, lui, s'étant levé d'un air machinal, avait machinalement dirigé ses pas vers la scierie.

EUGÈNE MULLER.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS.

COROT.

Les Plaisirs du soir, tableau de Corot, dessin de Duvivier.

Après Millet, Corot ; les morts vont vite, et l'art français vient de perdre deux maîtres.

Jean-Baptiste-Camille Corot naquit à Paris, le 29 juillet 1796 ; sa famille était dans le commerce ; il ne connut jamais les jours de misère et d'épreuves que tant d'autres ont traversés. Ses parents lui laissèrent même une certaine fortune qui le mettait à même d'attendre et de conjurer le sort. Il fit ses études au collége de Rouen, et son correspondant, dont le fils devint son beau-frère, l'emmenait les jours de sortie faire de longues promenades dans les vertes campagnes qui enceignent la capitale de la Normandie. Est-ce à ces distractions de son enfance qu'il dut l'amour et le culte qu'il portait à la nature champêtre ? il le disait, expliquant ainsi l'irrésistible vocation qui s'est emparée de lui.

Sa famille, cependant, ne le destinait point à la carrière des arts; après un court séjour au lycée, il fut placé chez M. Delalain, marchand de draps de la rue Saint-Honoré. Il y resta de longues années, et les grands événements politiques dont il fut témoin semblent avoir passé sur sa tête sans y laisser une trace bien profonde. Mais, décidément, il ne montrait aucun goût pour le commerce, et ne trouvait aucun charme à l'aunage de la laine tissée. En 1822, il quitta le magasin et entra chez un jeune peintre, son cadet d'âge, et pourtant déjà célèbre, chez Michallon (Achille-Etna), qui mourut cette même année. Corot fut reçu alors dans l'atelier de Victor Bertin, le maître de Michallon.

S'il ne l'eût pas été avant lui, Bertin aurait inventé le paysage de convention qui a régné avec tant de succès sous l'Empire et les premiers jours de la Restauration. Les chênes ressemblaient à des grenadiers, et les saules pleureurs à des vestales désolées. De cet enseignement, Corot n'a gardé que son amour pour les nymphes et les divinités champêtres que l'on retrouve flottant vaporeuses dans un grand nombre de ses tableaux.

En 1826, Corot partit pour Rome, et, à l'Exposition de l'année suivante, parurent deux tableaux de lui, la *Campagne de Rome* et la *Vue prise de Narni*. Il n'eut point à se plaindre de l'accueil qu'ils reçurent ; ils furent remarqués, bonheur qui arrive rarement aux débutants. Ses envois postérieurs prouvent qu'il visita Naples, Florence, Venise, Gênes, les lacs de la haute Italie, et déjà, dans ses toiles, on peut entrevoir la nature de son talent, sa manière de regarder le paysage avec des yeux mi-clos; mais ce ne fut que plus tard

qu'il trouva ces tons harmonieux si doux qui donnent tant de charme à sa peinture; ce n'est que plus tard que, de parti pris, négligeant, estompant ses contours, il ne chercha que l'effet général, que la sensation de l'ensemble. Il ne semblait voir la nature qu'à travers une gaze, et cette gaze, l'artiste l'appelait sa « mélancolie naturelle »; il laissait à Millet sa ferme beauté; à Diaz, ses éclatantes lumières, et il maniait les gris, qu'il savait rendre légers, avec un bonheur extrême.

Un jour, à Barbizon, raconte M. G. Duval, je l'ai vu plaidant sa cause contre un élève de Diaz.

— Vous ne sentez donc pas, disait-il avec une chaleur vibrante, que je suis le poëte du matin, et que vous travaillez avec *le soleil couchant en personne.* Eh bien, avez-vous jamais vu la campagne à quatre heures, autrement qu'ébauchée? Est-ce que les arbres ont des contours; les maisons, des toits; les horizons, des lignes? Est-ce que tout cela ne se noie pas dans un bain de fraîche rosée, et ne se délaye pas, pour ainsi dire, dans une vapeur grise jusqu'à ce que le soleil vienne dissiper tout cela et arrêter nettement des profils?

Ces gris dont il parlait, et qu'après lui ses émules ont si vainement cherchés, Théophile Gautier les appelait « une pâte de matinée ». Mais ce ne fut que lentement qu'il parvint à manier cette pâte, qu'il lui fit rendre tout ce qu'il lui demandait. C'était d'ailleurs un travailleur infatigable. De 1827 à 1874, nous avons relevé le nombre des tableaux que Corot a envoyés aux Expositions, ils s'élèvent au nombre de cent onze; et ce n'est que la moindre partie des toiles qu'il a peintes. Il avait une très-singulière manière de travailler; dans son atelier étaient toujours plusieurs sujets commencés, il les menait de front, donnant un coup de pinceau à celui-ci, restant deux heures sur un second, plus ou moins longtemps sur le troisième et, « sa pipette » à la bouche, recommençant toute la journée cet incessant manége. Corot a trop produit, c'est incontestable; dans ses œuvres la postérité fera un choix, gardera de lui des paysages et quelques figures d'une beauté et d'une couleur achevées, et toujours, ainsi qu'aujourd'hui, les amateurs s'arracheront ses esquisses.

Corot. Dessin de Bocourt.

Il est faux, d'ailleurs, qu'il ait eu tant de peine à percer; faisant de la peinture personnelle, il était naturel qu'il ne fût pas compris de la masse routinière du public; mais que l'on compare sa carrière à celle de Rousseau, qui vit tant de fois les Expositions se fermer devant lui, et qui n'entrevit que mourant se lever l'heure de la justice! En 1833, Corot recevait une médaille, peu après, une seconde; en 1846, il était

décoré de la croix de la Légion d'honneur, nommé officier de l'ordre en 1867 et, sans avoir la valeur vénale qu'ils ont acquise depuis, ses tableaux trouvaient des acquéreurs, entraient dans les galeries des amateurs, et étaient particulièrement recherchés par les princes de la famille d'Orléans. A plusieurs reprises, Corot fut proposé pour la grande médaille d'honneur; en 1865, M. Cabanel ne l'emporta sur lui qu'après vingt-six tours de scrutin; M. Gérome, en 1874, eut le même honneur. Les admirateurs de Corot, ses confrères, en furent vivement blessés, et, le 29 décembre 1874, ils offraient, en leur nom et au nom de l'art, une médaille au grand artiste.

Corot était la bonté même; il a rempli sa vie de généreuses actions : pendant le siége de Paris, il court donner dix mille francs; il apprend que son ami Millet meurt sans laisser de fortune, aussitôt il constitue à sa veuve une rente de mille francs; on citerait de lui mille traits semblables accomplis avec la simplicité d'un cœur d'or. Que l'on nous permette d'en raconter un ou deux; on médit si souvent des artistes, qu'il y a justice aussi de montrer leurs nobles actions.

Nous sommes dans l'atelier de Corot, rue du Faubourg-Poissonnière; entre un rapin, qui tourne et retourne son chapeau. Le peintre, toujours pipette aux lèvres, tout en travaillant, le regarde du coin de l'œil.

— Ah, te voilà! Bonjour!

— Bonjour, maître; j'ai recours à vous dans un grand embarras; j'ai une dette assez forte, pour le moment mes parents ne peuvent me venir en aide, et je venais...

— Je comprends...

— Je vous assure que je vous rendrai...

— Mais je n'ai pas d'argent...

— Les huissiers sont à mes trousses.

— Tu ne me rendras pas ce que je te donnerai.

— Je vous jure...

— Ne jure pas, fit Corot continuant à peindre; tu... ne... me... le... ren... dras. pas... Tiens, prends ce tableau, voilà mon dernier coup de pinceau, va le vendre; allons, sauve-toi; tu vois bien que tu ne me le rendras pas... C'est bien, c'est bien, tu me remercieras une autre fois; va-t'en vite...

Et comme le rapin, ému jusqu'aux larmes, ouvrait la porte, le maître lui cria :

— Ne va pas te laisser voler, au moins! c'est du bon Corot, ça!...

Un autre jour, un artiste qu'il connaissait peu se présente, et, après avoir raconté à M. Corot un malheur qui le frappe, il termine en disant :

— Si ce soir je n'ai pas cinq cents francs, demain je me ferai sauter la cervelle.

A cette demande, par miracle! Corot opposa un *non possumus;* le demandeur sortit en laissant sa carte.

Le peintre se remit à travailler, et un ami qui était venu le voir remarqua que le pinceau n'allait point aussi vite que de coutume; il en fit l'observation. Alors Corot lui raconta la visite qu'il venait de subir.

— Eh bien, puisque vous n'avez pas d'argent!...

— Voilà le diable, et le vilain de ma part, c'est que je les ai, ces cinq cents francs!

Aussitôt il se lève, appelle Adèle, sa vieille bonne; sur son ordre, elle va chercher un commissionnaire, les cinq cents francs partent, et Corot, qui s'est remis à peindre, après quelques coups de pinceau, dit à son ami :

— Voyez-vous à présent comme cela va bien! cela va tout seul!

Brave homme, noble cœur! Il était d'une grande simplicité et de goûts très-modestes; volontiers causeur, et charmant causeur, plein de mots naturels, vifs, chaleureux; l'âge n'avait pas plus refroidi son intelligence que sa bonté. Il adorait la musique, et était l'habitué fidèle des concerts populaires.

Non plus que Th. Rousseau, que Paul Huet, que Millet, Corot n'eut les honneurs académiques; fut-il cependant un artiste qui les mérita mieux par le travail, le succès et l'honorabilité de sa vie? Mais il était sans brigues ni intrigues...

Trois tableaux qu'il venait de terminer ont figuré au dernier Salon; ce sont *les Plaisirs du soir, les Bûcherons* et *Biblis;* et deux grandes toiles, dont il n'avait jamais consenti à se défaire, *Agar au désert* et *Dante,* ont été léguées par le maître au musée du Louvre.

Corot est mort le 22 février; ses funérailles ont eu un noble caractère de douleur et de tristesse; Corot était si aimé!

D'autres honneurs encore devaient lui être accordés : ses amis, les admirateurs de son talent, résolurent de réunir et de présenter, dans une exposition publique, tout ce qu'ils pourraient trouver des œuvres du maître; et, dans la salle du palais des Beaux-Arts, où nous avions étudié les peintures de Paul Baudry, nous avons vu cent quatre-vingt-dix-sept toiles de l'éminent paysagiste; et ce nombre considérable déjà s'accroîtra certainement encore. Mais, telle qu'elle est, cette collection, qui renferme les tableaux dont MM. Daubigny, Burty, Rodrigues, Brun, Albert Wolf, Faure, Hecht, Breysse, Alexandre Dumas, Gambey, Robaut, Surville, Stevens, Dieulafoy, Hoschedé, et bien d'autres, sont les heureux possesseurs, permet de suivre les diverses manières du grand artiste. Nous nous y sommes appliqué. L'ensemble de l'exposition est excellent; mais, dans le nombre des tableaux présentés au public, il en est quelques-uns que les amis de Corot auraient bien fait d'écarter, notamment deux ou trois sujets de sainteté; sujets dont il ne possédait pas le sentiment. Nous aurions voulu que l'on mît aussi de côté quelques paysages où le pinceau du maître semble vouloir emprunter à Decamps quelques-unes de ses couleurs.

Mais, ces réserves faites, il y a au palais des Beaux-Arts une collection de vrais bijoux, travaillés avec une grâce et une légèreté incomparables. C'est fini, doux, et d'une justesse de touche que l'on ne se lasse pas d'admirer; les ciels, les lignes d'horizon, les effets tranquilles d'une lumière assourdie, les ondulations des lointains, la légèreté des feuillages, ravissent.

Parmi ces vraies perles, nous avons particulièrement remarqué (n° 17) *le Matin*, appartenant à M. A. Wolf; (n° 38) *les Étangs de Ville-d'Avray*, au musée de Rouen; *la Dune*, à M. Leroy (88); *la Maison blanche*, à M. Stevens; (n° 98) *le Marais de Sère*, à Mme Robaux; (126) *Campagne de Rome*, à M. Stevens; (156) *Vache au bord d'une rivière*, à M. Gariel; (183) *la Chaumière*, à M. Hoschedé, et (97) *le Port de la Rochelle*, à M. Robaut, petite toile prodigieuse par la finesse des tons, la justesse des plans et la transparence de l'air.

Nous n'avons jamais porté envie au bonheur des riches, mais, en nous éloignant d'une exposition comme celle-ci, nous ne pouvons nous défendre de répéter tout bas : « Ils sont bien heureux! »

DE FLEURY.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE[1].

XVIII. — LE NAUFRAGE.

Depuis quelque temps le ciel se couvrait de gros nuages noirs, le jour semblait obscurci, affaibli, gris; mes compagnes exultaient; ce bon jour doux et voilé ne les aveuglait pas, comme la splendeur équatoriale des journées ordinaires: le soleil les avait quittées, c'est tout ce qu'elles demandaient. Aussi, une activité fébrile régnait dans la fourmilière.

Tout à coup la pluie se mit à tomber épaisse, serrée, continue. On aurait dit une nappe d'eau enveloppant la campagne. Jamais je n'avais rien vu de semblable!

Au bout de deux jours, les chemins parmi les feuilles sèches et les herbes étaient impraticables pour nous; plus moyen de sortir. Et la pluie tombait toujours!...

Un matin, nous étions réunis en foule sur la grande place de la ville souterraine, lorsqu'un soldat éclaireur, comme on en envoyait constamment à la maraude, entre au galop et s'écrie:

— Sauve qui peut!

— Quoi? Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?...

— L'eau arrive!... Nous allons être inondés!...

Nous sortîmes; mais déjà l'ordre, un instant troublé, était rétabli parmi les ouvriers par les soldats. La colonie se formait en une colonne profonde: chacun arrivait et gagnait son rang, sans confusion, avec une prestesse et une intelligence incroyables.

La fourmilière-ville avait été bâtie avec une très-grande habileté sur une petite éminence, suffisante pour parer aux dangers d'une inondation. Sans plus perdre de temps, mon amie et moi, nous gagnâmes le bord de l'eau qui coulait rapidement devant nous; nous suivîmes cette rivière improvisée, et il nous fut bientôt aisé de reconnaître qu'elle formait deux bras entourant absolument notre colline comme une île et se rejoignant au-dessous d'elle.

Toute retraite nous était fermée!

Nous avions mis quatre heures pour faire le périple de notre îlot et nous revenions à notre point de départ, lorsqu'un flot de fourmis sortit de terre à la hâte, criant:

— L'eau monte!... Elle filtre à présent dans les magasins du bas!

— Quel malheur! nos provisions!...

— La famine pour l'hiver...

— Courage! enfants, cria mon amie; une chasseresse de cœur ne se décourage jamais!... Reprenez confiance, nous allons vous faire un pont!

— Un pont? lui dis-je en l'interrompant, et avec quoi?

— Avec nous donc! Venez avec moi.

Je la suivis.

Un bon nombre de soldats étaient réunis et discutaient comme pour élucider une question délicate. Tout à coup le calme se fit, et une voix commanda tout haut:

— Rendez-vous à la liane du caoutchouc! c'est le meilleur endroit!

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Toute la troupe marcha vers le point de l'îlot que l'on désignait de cette manière. La même voix commanda encore:

— Ouvriers! soyez parés à passer le pont que nous allons établir sans retard. A la manœuvre!!!...

Je suivis mon amie, et bientôt nous fûmes arrivés au pied d'un caoutchouc après lequel s'enroulait une liane dont les nombreuses branches retombaient comme celles d'un saule pleureur et, par le fait, traversaient presque entièrement le courant d'eau qui s'était formé et nous entourait. L'endroit me semblait singulièrement choisi: c'était en amont; et l'eau, en s'y distribuant à droite et à gauche, s'y refoulait et prenait une rapidité terrible.

Mon amie et moi nous escaladons la liane, suivis de près par toute la bande de soldats et par le peuple en longue colonne serrée, mais marchant d'un pas tranquille et sans se presser. C'était admirable d'ordre et de discipline intelligente! Bientôt notre conducteur trouva la branche qu'il cherchait: c'était la plus longue; et nous redescendîmes lentement par la liane qui en pendait. Une fois au bas, nous nous trouvions à deux mètres environ de l'eau... Comment sauter?...

Un soldat vint à côté de moi et, se cramponnant fortement, non à la dernière feuille, mais à l'extrémité de la branche sur le bois déjà solide, il laissa pendre ses longues jambes étendues de toute leur longueur. Un second passa sur son corps avec précaution, s'accrocha à ses jambes et laissa pendre les siennes; puis un autre, puis dix se suspendirent ainsi les uns aux autres. J'étais dans l'admiration!...

La chaîne s'allongeait toujours; le point d'attache avait été renforcé de quatre autres soldats énormes: bientôt elle toucha l'eau... cela ne suffisait pas encore. Le vent soulevait, de temps en temps, la liane et la poussait vers la rive opposée avec la grappe de chasseresses qui la prolongeait.

Un des plus robustes soldats avait pris la dernière place, la plus exposée, la plus dangereuse... Solidement cramponné par les jambes de derrière à la dernière place, il tendait ses pattes de devant et ses énormes mandibules en avant, s'efforçant, à chaque oscillation que le vent lui imprimait, de happer quelque objet au passage... Vingt fois il manqua son coup; mais enfin, il saisit une longue herbe...

En un clin d'œil, dix fourmis de la bande étaient accrochées à l'herbe, la chaîne était solidement fermée, le pont était fait... Le peuple des travailleurs commença à passer, s'écoulant sur l'autre rive et s'y déroulant comme un long ruban.

Tandis que cette manœuvre s'exécutait à côté de moi, j'étais redescendu sur la terre ferme et m'occupais à considérer une seconde escouade de soldats qui avait choisi l'autre extrémité de l'île, en aval, pour établir sa passerelle. Ici c'était le contraire de l'amont. Autant l'eau arrivait rapide et furieuse en haut, autant elle était calme et profonde en bas. On eût dit un petit lac.

Comment passer? L'arbre le plus rapproché du bord

et dont les branches s'étendaient le plus loin était bien mince, un simple rejet qui se penchait, comme en renferment tous les bois du monde. Telle était la station qu'avait choisie l'autre escouade de soldats. La chaîne était déjà faite. J'observai à nouveau comment allaient s'y prendre mes compagnes.

Près de la surface de l'eau, la dernière attachée étendit ses grandes pattes en les écartant : elle était pendue par ses mandibules. Une seconde se plaça à côté d'elle, puis deux en avant, puis trois, puis quatre et toujours quatre, soutenues toutes sur l'eau par leur suspension à la branche et leurs grandes pattes qui ne se mouillent point. Alors le flot des ouvriers passa, mais un à un, peu à peu, de manière à ne pas faire enfoncer les soldats dévoués qui composaient le radeau. J'y passai moi-même et j'avoue que j'eus un peu peur sur ce pont singulièrement branlant ; mais, en se cramponnant bien, il présentait toute la sécurité nécessaire.

En quelques heures, tout le peuple passa et s'étendit en longue colonne brune au travers du bois. Avant de quitter la rive opposée à notre fourmilière, je jetai un coup d'œil en arrière : l'eau gagnait, gagnait... Les travaux les plus profonds étaient sous l'eau; quelques fourmis même avaient été surprises et noyées... Je vis leurs cadavres tournoyer dans le torrent !...

La pluie tombait toujours! Nous entendions distinctement les grognements des hippopotames du fleuve voisin, qui se réjouissaient évidemment d'un temps si agréable pour eux, qui allait étendre leur domaine sur tout le pays.

Nous n'étions pas les seuls à fuir devant l'inondation. De toutes parts, les animaux les plus différents fuyaient tous dans le même sens... et l'eau grondait et envahissait de plus en plus la terre. Enfin, un flot vint qui déborda du fleuve par une nappe énorme... Ce fut comme un torrent qui emportait tout sur son passage...

Alors j'assistai à un admirable spectacle.

On voulut bien m'admettre à prendre part au salut commun, et j'en aurai toute ma vie une éternelle reconnaissance à mon amie.

Toutes les fourmis chasseresses étaient montées sur les plus hautes herbes, sur les plus hauts arbres, et toutes montaient à la file. Arrivées en haut, une fourmi se cramponnait par ses mandibules ; puis à ses membres et à son corps se cramponnaient les petites, les faibles, les ouvrières, jusqu'à ce que l'ensemble formât une boule de la grosseur d'une pomme. A l'extérieur sont les forts et les soldats. Je fus compris au nombre des petits et mis à l'intérieur. Je portais et j'étais porté : la manière dont nous étions entrelacés est tellement ingénieuse que l'effort est insignifiant et que l'on peut tenir très-longtemps cette position, sans ressentir une fatigue capable de vous faire lâcher.

A un signal donné, dès que la boule fut assez grosse, la première fourmi lâcha prise et, l'eau montant toujours, nous nous trouvâmes à flot, roulant au milieu des courants du grand fleuve débordé.

A côté de nous, dix, vingt, cinquante boules semblables furent faites par nos camarades et toutes se mirent à flot, dérivèrent comme des balles de liége, car nous étions beaucoup plus légères que l'eau. Mes compagnons disaient adieu, de loin, aux boules qui partaient emportées à droite et à gauche, sans espoir de les revoir, car il est bien évident qu'un événement semblable est une cause de dissémination pour la race des chasseresses. Ce qui détruirait toute autre espèce est, au contraire, une occasion de multiplication pour celle-ci.

Le pont. Dessin de Mesnel.

Notre voyage fut dépourvu d'accidents graves. Nous roulions plus ou moins vite, depuis plusieurs jours, sur les eaux du fleuve qui nous amenait à Saint-Louis, évitant les obstacles par suite de notre légèreté naturelle qui nous maintenait au milieu des gros flocons d'écume blanche que produit toute rivière en mouvement. Cependant je n'étais pas sans inquiétude sur notre sort. Je priais Dieu d'écarter de nous les crocodiles qui, sentant une friande boule d'insectes passer à leur portée, auraient pu ouvrir leurs monstrueuses mâchoires et avaler d'un coup toute notre smala.

Un heureux hasard nous avait fait rencontrer un arbre tombé, qui suivait comme nous le fil de l'eau et dont les branchages nous servaient d'abri.

Tout à coup un choc formidable se fait sentir dans notre arbre... le cordage d'une ancre l'a arrêté par le bas ; il bascule vivement et nous écrase contre le cordage, cause de tout le mal !

Un instant étourdi par la commotion, je me mets à la nage... Hélas ! que de morts et de blessés !... L'eau, tout autour de nous, est couverte de cadavres !...

L'instinct de la conservation fut plus puissant, chez moi, que la terreur. Je m'accrochai au câble de l'ancre : je m'y cramponnai, et malgré que mes membres fussent comme perclus, je parvins à me hisser dessus, suivi de plusieurs camarades que j'aidai à y prendre place... O douleur ! mon amie était à la surface l'eau, la tête broyée par le choc de la branche...

XIX. — RETOUR EN FRANCE.

Je repris haleine en écoutant de toutes mes oreilles les bruits du vaisseau... Il me semblait entendre des voix qui parlaient français : c'eût été trop de chance!... J'écoutai encore, mais tout bruit cessa...

Tout à coup un grincement effroyable me fait tressaillir; j'ouvre les yeux : c'est le câble, mon voisin, par lequel je suis monté là, qui grince en passant... Que fait-on?... On le remonte, l'ancre arrive... donc nous appareillons!!...

Hélas! où allons-nous?...

Qui le sait?... Une heure après, nous étions en pleine mer, à la grâce de Dieu.

Je me trouvais sur un bateau à vapeur : aussi je vivais jour et nuit au milieu du fracas des machines, de l'odeur de l'huile et de la fumée. Ce n'était point agréable pour une fourmi. La seule consolation que j'appréciasse était la jouissance d'une température chaude, excellente, analogue à celle de nos meilleures journées de soleil au printemps. Mais où allions-nous? Quelle était la destination du navire? C'est ce que j'ignorais absolument.

Il y avait bien une semaine que les roues tournaient au-dessus de ma tête, que les pistons gémissaient et que les engrenages craquaient autour de moi sans relâche. Je commençais à trouver tout cela monotone. Je montai sur le pont, un beau soir...

Tout était calme comme la nature entière : à l'avant, quelques matelots causant à voix basse; à l'arrière, l'officier de quart contemplant la mer; au-dessous de nous, le bruit intermittent, mais continu de la machine.

Deux personnes, assises près du salon d'arrière, paraissaient livrées à la plus profonde douleur. L'une d'elles était une femme d'un certain âge. Vêtue d'un de ces grands peignoirs blancs qu'on affectionne dans les pays chauds, elle était assise, affaissée sur elle-même, les jambes croisées, le coude appuyé sur le genou, tenant à la main une lettre ouverte.

— Mon enfant n'est plus! se disait-elle d'une voix faible, comme se parlant à elle-même.

— Ne dites pas cela, madame, je vous en supplie, fit l'autre personne, un homme d'une trentaine d'années. Dieu ne voudra pas briser tant d'existences à la fois...

— Résignons-nous, mon ami. Lorsque je vous donnai ma fille, Melburne était en joie, mais mon cœur était dans la tristesse... Je pressentais un malheur!

— Melburne? fis-je en moi-même. Melburne? Où ai-je entendu parler de ce pays... hein?... Ah! j'y suis : c'est à mon ami le capitaine. Melburne... Australie!... Ah! nous venons d'Australie, tiens! tiens!

— Coûte que coûte, mon ami, vous aurez un train express de Rochefort à Paris; vous ramènerez un des princes de la science... il le faut! Le temps presse... hélas!

— Rochefort! mais nous allons donc en France? m'écriai-je; en France!

Et j'exécutai une danse invraisemblable pour célébrer dignement ma joie. Si mes compagnons de jeunesse avaient vu Hercule, le brave Hercule, dansant la pyrrhique du bonheur à la lueur des étoiles, ils m'eussent accusé d'avoir perdu la tête dans mes voyages.

Perdu la tête!... au contraire. Je reviens sain et sauf.... avec quelques rhumatismes par-ci par-là, quelques vieilles blessures qui me font souffrir aux changements de temps et se rouvrent quelquefois, mais le coffre est bon et la tête solide. Ah! quelle brave dame qui vient de m'apprendre que nous allons au pays!... La France! cela dit tout.

Au fil de l'eau. Dessin de Mesnel.

Les deux passagers se levaient; le jeune homme soutenait sa belle-mère avec un soin touchant, un respect affectueux. Je les suivis dans leur splendide cabine et me cachai parmi des colis spéciaux qui y étaient entassés. Pendant toute la nuit, je fus tourmenté par une odeur extraordinaire, pénétrante, aromatique. Aux premiers rayons du soleil, je vis ma belle voisine, les yeux mélancoliquement levés vers le ciel; un de ses bras sortait de son hamac et caressait nonchalamment le feuillage odorant d'un buisson placé dans un beau vase de Chine.

J'allais m'en approcher, lorsque je vis sortir d'entre les tiges la plus singulière créature qu'il soit possible d'imaginer. Qu'on se figure une fourmi qui, en marchant, relève son abdomen si haut en l'air, qu'il se recourbe et couvre son dos, au-dessus du thorax. C'est absurde tout simplement; car on ne fera jamais croire à personne qu'un ventre ait jamais pu être fait pour servir, à qui que ce soit, de parasol!

Nous nous étions arrêtés, saisis d'étonnement, à la vue l'un de l'autre. Cependant un peu de réflexion me vint : c'est une fourmi, après tout, et, comme telle, nous finirons bien par nous entendre. Essayons :

— Qui êtes-vous, vous qui vous présentez ainsi, et d'où venez-vous?

— Qui êtes-vous vous-même, étranger? et que cherchez-vous ici?

— Je suis une pauvre fourmi française, victime d'aventures malheureuses, et qui retourne au pays sur ce navire. Et vous?

— Moi, je suis née en Australie, et je m'appelle Crematogaster leviceps.

— Hein?...

— J'ai dit : *Crematogaster leviceps.*

— En grec de convention : *ventre suspendu à petite tête.* C'est un bien joli nom que vous portez là.

— N'est-ce pas? Et comme il est expressif!

— J'en conviens. Cremato... to... gas... c'est complet. Mais j'aime mieux y croire que de le répéter encore.

— Comme vous voudrez. Si vous veniez dans notre pays, vous verriez sous les acacias nos nids si bien faits... De vrais chefs-d'œuvre! Vus d'en bas, ils ressemblent à certains nids de guêpes que l'on trouve en tous pays; mais, si vous montez sur un des acacias qui les soutiennent, et si vous en approchez, vous verrez qu'ils sont formés d'une multitude de ramifications courbes, mêlées, pelotonnées ensemble et menant toutes aux chambres : ils sont, de plus, munis de galeries extérieures très-confortablement établies pour la surveillance et la promenade.

La compagnie de ma nouvelle sœur diminua pour moi les ennuis du voyage; cependant, je l'avouerai, ce fut avec un plaisir indicible que je vis arriver les Açores, puis Lisbonne, et que, le trentième jour, je me trouvai à quai, à Rochefort. Nous descendîmes ensemble, et je sautai précipitamment sur le port. Dire quels sentiments agitèrent mon cœur est impossible : après tant d'aventures, de dangers, je revoyais donc enfin le pays natal, je foulais le sol de la patrie.

Sans même prendre congé de mon Cremotogaster leviceps, je me hâtai de gagner la campagne; mais la route que j'avais parcourue jadis en quelques heures, grâce à la voiture qui m'emportait, me demanda cette fois cinq mortelles journées de marche. Mais qu'importe? j'arrivais, j'étais arrivé au bois natal. C'était l'automne. Cette chanson, c'est celle du rouge-gorge perché sur la plus haute branche d'un pommier déjà dénudé de ses feuilles; ce petit cri, c'est celui du troglodyte à la queue relevée, qui suit les haies dans le fond du fossé.

Voilà donc le carrefour des chemins avec la croix obligée : bâtie en bois, elle porte sur la tige principale une petite niche grillée de fer, dans laquelle la piété du paysan a placé une bonne Vierge de plâtre. A droite et à gauche de la croix, un tilleul énorme, mais bientôt sans feuilles, étend ses branches bienfaisantes et offre une ombre épaisse, en été, au voyageur fatigué.

La barrière du champ voisin est renversée; la porte est ouverte, et je vois le laboureur passer en chantant sa chanson et guidant sa charrue, dont l'essieu crie lamentablement.

Une heure après, j'avais passé sur les pierres blanches et j'arrivais au milieu des miens. La fourmilière avait été réparée, reconstruite après la catastrophe de la découverte du trésor.

Je trouvai là de nombreux enfants qui ne me connaissaient pas, mais aussi quelques vieilles fourmis de mon âge, existant encore, qui, en me regardant fixement dans les yeux un moment, me reconnurent... Bientôt nous avons croisé les antennes et parlé des souvenirs d'autrefois...

Ce fut une ovation véritable lorsqu'on sut qu'Hercule était revenu! Je suis le héros légendaire de toutes les fourmilières de la contrée. Maintes fois déjà j'ai dû conter aux enfants mon odyssée, et, certes, je n'ai pas fini.

Puissé-je leur inculquer ainsi la prudence et la vertu!

H. DE LA BLANCHÈRE.

FIN.

VOYAGE AU DAHOMEY.

LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX[1].

XI. — LA CASE DES SACRIFICES.

Les chenapans en présence de leurs dupes. — Ce qu'étaient devenus les matelots qui accompagnaient Pouillouse et Lamouroux. — Passons l'éponge sur l'escroquerie de la régénératrice des cheveux. — Philistin et Phosphate montrent les dents. — Lamouroux essaye de leur faire entendre raison. — Une porte de salut. — Philistin refuse de l'ouvrir. — Proposition suprême. — Ils mentent. — Le temps presse. — Les bourreaux.

— Vous! s'écria Lamouroux avec un éclair d'espoir en apercevant le chimiste et le rentier.

— Mes bons amis! fit de même Pouillouse en se précipitant vers eux.

— Je sais tout! articula Philistin, les lèvres blêmes, en l'arrêtant du geste.

— Nous... nous savons tout!... répéta Phosphate d'une voix frémissante.

— Ah! fit Lamouroux avec une contraction nerveuse.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Il y eut un silence pendant lequel les quatre hommes se tinrent à distance et se toisèrent.

Comme le rentier et le chimiste, Lamouroux et son copain avaient l'air de mendiants et paraissaient ne plus pouvoir se tenir sur leurs jambes. Leurs bottes déchirées, leurs vêtements en lambeaux, leurs figures creusées, leurs yeux bordés de rouge, l'épuisement qui se manifestait dans toute leur personne attestaient de dures fatigues, de terribles épreuves.

Par quelle succession d'événements se trouvaient-ils à Abomey, et qu'avaient-ils fait des cinq matelots qui s'étaient sauvés avec eux? C'est ce que quelques mots suffiront pour expliquer.

Un de ces pauvres diables, moins agile que ses camarades, avait été atteint et broyé par un hippopotame; un second avait été brûlé dans l'incendie de la forêt; un troisième, mordu par un serpent venimeux, était mort foudroyé; les deux autres avaient succombé à une violente attaque de dyssenterie.

Restés seuls, Lamouroux et Pouillouse s'étaient perdus en voulant gagner la côte pour rejoindre *le Sapajou,* et ils venaient de tuer un léopard qui s'était pré-

senté brusquement devant eux au détour d'un sentier, lorsqu'une tourbe de noirs qui arrivait à ce moment dans cet endroit, s'était ruée sur eux, les avait désarmés, garrottés, portés aux féticheurs avec le cadavre du carnassier, puis conduits par étapes dans la capitale, pour être livrés aux sacrificateurs comme sacriléges.

— Voyons, dit Pouillouse, rompant le premier le silence, ne nous regardons pas ainsi comme des chiens de faïence. Nous avons eu tort, Lamouroux et moi; nous le reconnaissons; que tout soit oublié. Nom d'un patara! nous ne sommes pas mieux arrimés que vous. J'ai pour ma part des avaries dans les vergues (les bras), principalement à bâbord, au ras du capelage, où ils m'ont lié...

— Le capitaine a raison, interrompit Lamouroux de ce ton patelin qu'il savait prendre dans les circonstances difficiles; les récriminations ne serviraient de rien; passons l'éponge sur le passé et ne songeons qu'à notre situation présente.

— Cette situation, qui l'a faite? cria Philistin avec un éclair dans les yeux.

— C'est nous, je le confesse, répondit Lamouroux; mais à tout péché miséricorde.

— Miséricorde! exclama le rentier avec une indicible amertume.

— Mi... mi... séricorde! hurla le chimiste.

— Là! ne criez pas, reprit Lamouroux pâlissant; ne criez pas; ces sauvages sont déjà assez excités contre nous...

— Vous êtes des misérables! vociféra Philistin.

— Oui! appuya fortement Phosphate.

— Soit, dit Lamouroux, cherchant à les apaiser l'un et l'autre.

— Des voleurs! continua de même le rentier.

— Oui! fit énergiquement le chimiste.

— D'accord, acquiesça Lamouroux d'un ton suppliant.

— Des assassins! poursuivit Philistin crescendo.

— Oui! cria Phosphate en frémissant.

— Ah! assez d'embardées! articula Pouillouse entre cuir et chair et d'un air menaçant.

— Comment, brigand, repartit Philistin de plus en plus exaspéré, ce n'est pas assez de nous avoir conduits où nous sommes, tu oses encore nous menacer!

— Le capitaine ne menace pas, répliqua vivement Lamouroux; il ne menace pas, ni moi non plus; nous vous supplions seulement tous les deux de vous montrer raisonnables...

— Rai... rai... sonnables! ricana le chimiste.

— Et de nous aider à trouver le moyen de nous sauver tous.

— Moi, vous aider à vous sauver? tonna Philistin.

— Quelle... audace! dit Phosphate en serrant les poings.

— Mais songez donc, infâmes forbans, continua le rentier sans baisser le ton, que si je pouvais vous livrer moi-même au bourreau, je le ferais avec joie.

— Et... et moi donc! exclama le chimiste.

Pouillouse et Lamouroux eurent un mouvement de farouche colère qu'ils réprimèrent vite, car la menace n'eût servi qu'à exciter davantage leurs deux victimes, outre qu'elle eût été hors de saison.

Ils n'auraient même pu se donner la satisfaction de jouer des poings, par ce motif que leurs mains étaient liées derrière le dos, tandis que celles du rentier et du chimiste étaient libres. Ils refoulèrent donc dans leurs poitrines la rage qui leur montait à la gorge et se firent tous les deux petits et suppliants.

— Monsieur Philistin, reprit Lamouroux jouant l'émotion et la contrition, vous êtes bien cruel.

— C'est trop fort! dit le rentier avec indignation.

— Oui, bien cruel. Quoi! ne sommes-nous donc pas, le capitaine et moi, dans une position aussi grave, aussi douloureuse que la vôtre?

— La belle affaire! Vous avez mérité votre sort, vous, tandis que nous, nous n'avons pas mérité le nôtre.

— Non! s'écria Phosphate d'un air désespéré.

— Vous m'avez odieusement trompé, ainsi que les actionnaires crédules qui croient en ce moment, à Paris, que vous leur préparez, en Guinée, ces milliers de barils de graisse d'hippopotame qui devaient supprimer la calvitie en France et rapporter des centaines de millions. Vous nous avez escroqués, volés, bernés; et, comme ce n'était pas assez de tout cela, vous avez voulu nous assassiner, Phosphate et moi. Quel châtiment pourrait punir tant d'infamie?

— Admettons toutes ces choses; je le répète, est-ce l'heure et le lieu de récriminer?

— Mon... monsieur l'inventeur de la régénératrice des cheveux..., vous... avez un fier toupet! fit le chimiste avec éclat.

— Non, je n'ai pas de toupet, repartit Lamouroux de plus en plus conciliant et caressant; je vous parle seulement le langage du bon sens. Il est évident que vous avez été arrêtés comme nous, dans la forêt, par une bande de sauvages fanatiques qui vous a traînés dans cette ville et jetés dans cette case pour y être sacrifiés. Eh bien, je vous le demande, est-ce en nous accablant de reproches, si mérités qu'ils soient, que vous parerez aux périls imminents qui vous menacent?

— Ils vous menacent encore plus que nous!

— Plus, c'est improbable; autant, je le reconnais. Mais le mal de l'un ne guérit pas celui de l'autre; dans les conjonctures présentes, il l'aggraverait plutôt.

— Lamouroux a raison, dit Pouillouse, et si nous ne nous dépêchons de nous amarrer solidement tous les quatre bord à bord, pour naviguer de conserve et forcer de voiles, ces forbans de moricauds auront bientôt notre peau.

A cet instant, des clameurs mêlées au bruit du tamtam, du cornet à bouquin ou d'un instrument analogue, s'élevèrent au dehors.

Le rentier et le chimiste changèrent de couleur.

— Entendez-vous? fit Lamouroux haletant.

— Oui, répondit Philistin, la tête tendue.

— C'est contre nous qu'ils hurlent.

— Ah! nous sommes perdus! balbutia Phosphate, s'appuyant contre le mur.

— Il y a peut-être un moyen de nous sauver.

— Lequel?

Le vacarme cessa et fit place à un calme et à un silence relatifs.

— C'est aujourd'hui le 29 mai? dit Lamouroux après avoir prêté l'oreille.

— Oui, répondit Philistin.

— C'est donc aujourd'hui que commence à Abomey, où nous nous trouvons prisonniers, la longue série des coutumes, des fêtes dahomanes.

— Eh bien?

— Peut-être, c'est assez l'usage, quelques Européens, quelques directeurs de factoreries de la côte y assisteront-ils. Dans ce cas..

— Dans ce cas?...

— Nous les supplierions d'intervenir en notre faveur et, s'il le fallait, de nous racheter à prix d'or, que nous leur rembourserions.

— Cela peut se faire?

— Cela s'est fait et doit se faire encore.

Le rentier regarda le chenapan dans le blanc des yeux.

— Détachez-moi donc les mains, je vous en prie, monsieur Philistin, dit ce dernier d'un ton doucereux en tournant son dos au rentier, ces liens me coupent les poignets.

Philistin fit un mouvement pour rendre au misérable la liberté de ses bras, puis, sur un geste rapide de Phosphate, se ravisa.

— Si je vous détachais, dit-il, nos geôliers ne tarderaient pas à vous rattacher plus douloureusement, et probablement à nous attacher nous-mêmes.

— C'est certain, fit le chimiste.

Pouillouse et Lamouroux grincèrent des dents et suffoquèrent; s'ils avaient eu l'usage de leurs membres, sans aucun doute Philistin et Phosphate auraient passé un mauvais quart d'heure.

— Ah! vous êtes sans pitié, soupira Lamouroux.

— Encore, si cela devait vous mener à quelque chose, ajouta Pouillouse en se contraignant; mais, non, cela ne vous mènera à rien.

— A rien, appuya Lamouroux.

— Qu'à avaler plus vite votre gaffe avec nous.

— Eh bien! s'écria résolûment Philistin, j'aurai du moins la satisfaction, en mourant, de voir votre crime châtié comme il le mérite.

— La vengeance est une funeste conseillère, monsieur Philistin, repartit Lamouroux; il serait bien plus intelligent de vous efforcer de vous tirer de cet *in pace*, que de vous efforcer de vous perdre pour le vain plaisir de nous perdre.

Les clameurs recommencèrent au dehors, accompagnées cette fois d'un bruit sourd semblable au pas régulier d'une quantité d'hommes marchant en colonnes.

— Le temps presse, reprit vivement Lamouroux; il ne s'agit plus maintenant de haine, de colère aveugle, de folie; il s'agit de disputer nos vies aux brutes qui vont venir pour nous les prendre. En agissant de concert, en ne nous démentant pas, en ne nous dénonçant pas, en nous défendant mutuellement, nous nous sauverons, j'en suis sûr. Nous allons être traînés devant le roi, appelons-en tous les quatre à sa justice, à sa magnanimité; protestons de notre innocence; disons qu'un naufrage nous a jetés sur la côte du Dahomey; que nous nous rendions au Cap ou à Bourbon, et si nous apercevons un Européen, conjurons-le de nous arracher au sort atroce suspendu sur nos têtes. Au besoin, invoquons le nom de la France...

— De la France? s'écria Philistin avec indignation.

— Pourquoi non? demanda Lamouroux frémissant d'impatience.

— Parce qu'il ne me convient point, même en l'état où je suis réduit, de m'abriter sous ce nom vénéré, en compagnie de deux bandits qui le déshonorent et le souillent.

— Monsieur Philistin! s'écria Pouillouse, l'œil en feu.

— Je ne me prêterai à aucun de vos mensonges, continua le rentier, la tête haute; à aucun, entendez-vous? Et si le roi peut m'entendre et me comprendre, si quelque Européen se trouve près de lui, je leur apprendrai vos infamies, je leur dirai tout, oui, tout : vos ruses, vos vols, vos tentatives de meurtres, et je réclamerai justice contre vous.

— Vous ne ferez pas cela, dit Lamouroux blémissant.

— Je ne le ferai pas? répliqua Philistin, l'écume à la bouche; si, je le ferai, aussi vrai que vous êtes des misérables.

— Et s'il hésitait... c'est moi qui... vous dénoncerais, dit Phosphate en se redressant.

Une musique discordante retentit auprès de la case, et des détonations d'artillerie firent trembler ses murs d'argile.

— L'instant approche, reprit Lamouroux, plus pressant et plus suppliant; monsieur Philistin, au nom de ce que vous avez de plus cher, ne nous perdez pas. D'ailleurs, il sera beaucoup plus facile de vous sauver en ne nous chargeant pas qu'en nous chargeant. Ce rôle de dénonciateur ne convient point à une nature loyale comme la vôtre; il est lâche et barbare, et vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Que penseront ces sauvages lorsqu'ils vous entendront appeler leurs foudres sur nous? « Puisqu'ils se déchirent déjà entre eux, diront-ils, nous pouvons les déchirer nous-mêmes sans scrupules. » Et ils nous massacreront tous les quatre.

— A la grâce de Dieu!

— Voyons, monsieur Philistin...

— Non!

— Tenez, aidez-nous à nous tirer d'affaire, et je jure que nous vous rendrons tout ce qui nous reste de l'argent de la société.

— Il vous reste combien? demanda Philistin, dont la surexcitation était extrême.

— Sept cent mille francs.

— Où sont-ils?

Lamouroux hésita et ses regards croisèrent ceux de Pouillouse.

— Oui..., où sont-ils? répéta Phosphate.

— Sur *le Sapajou*, déclara Pouillouse.

— Impossible! dit Philistin.

— Pourquoi? fit Lamouroux.

— Parce qu'on n'embarque pas sept cent mille francs sur un navire qu'on a l'intention de perdre.

— Notre intention première n'était pas de perdre *le Sapajou;* elle était de le ramener à Saint-Nazaire avec un certain nombre de barils de graisse.

— Sans nous, naturellement? dit Philistin.

— Sans vous, c'est vrai, continua Lamouroux avec embarras; ce n'est qu'en arrivant dans le golfe de Guinée que l'idée d'un naufrage vint au capitaine et que nous nous y arrêtâmes, mais non d'une façon définitive. En réalité, les événements devaient nous diriger. Nous avions même pensé, pendant un moment, à abandonner le navire et à nous réfugier en Amérique; c'est peut-être ce que nous aurions fait, si notre chasse aux hippopotames avait tourné autrement. Alors vous seriez revenus en France avec l'équipage.

— Dans quelle partie du trois-mâts est la somme?

— Dans la cabine du capitaine, sous son lit, au fond d'un compartiment secret dont l'ouverture est facile à trouver pour qui est instruit de son existence. Il y a là deux petites boîtes étanches contenant chacune trois cent cinquante billets de mille francs et attachées à des ceintures de sauvetage. En cas de sinistre, nous mettions ces ceintures et, comme les boîtes sont légè-

res et ne prennent pas l'eau, nous les sauvions sans peine et presque sans nous en inquiéter.

— Qui nous assure que cette histoire n'est pas un mensonge?

Pouillouse et Lamouroux eurent une expression indéfinissable de rage.

— Ah! fit ce dernier avec un cri rauque, vous abusez singulièrement de l'avantage de votre position. Je vous atteste, par la mémoire de mon père...

— Ne blasphémez pas, interrompit Philistin.

— Je vous atteste, continua Lamouroux avec plus de force, par l'âme de mon père, qui fut un honnête homme, que je vous ai dit la vérité.

— Soit. J'admets que vous ayez, en effet, caché à bord du *Sapajou* la fortune que vous avez volée; où se trouve actuellement ce bâtiment? Existe-t-il encore ou nous attend-il à l'embouchure du Volta? Vous l'ignorez comme nous. Et, en supposant que nous échappions aux dangers qui nous assiégent et que nous parvenions à le rejoindre, qui nous assure que vous tiendriez la promesse que la peur vous arrache à présent?

Coquins et victimes. Dessin de Vierge.

— Rien! rien! rien! s'écria Phosphate; ce sont des... des chenapans. A peine de retour sur le navire, i... i... ils nous feraient sauter pa... par-dessus bord. Mon... monsieur Philistin, il faut les dénoncer au roi de ce pays, dévoiler leurs tu... turpitudes et les faire pu... punir comme voleurs et assassins!

— Ah! vieille carcasse dématée!... vociféra Pouillouse.

— Retourner avec vous sur *le Sapajou?* continua le chimiste avec une exaltation croissante, ah! non, par exemple!

— Mais, stupide animal... fit Lamouroux, perdant patience et redevenant lui-même.

Un brouhaha formidable l'interrompit et le fit de nouveau changer de couleur, ainsi que son compagnon de chaîne, le capitaine.

— Ils viennent nous chercher, dit-il, la poitrine palpitante. Pour la dernière fois, voulez-vous nous aider à nous sauver?

— Non, repartirent simultanément Philistin et Phosphate.

— Non?

— Non!

— Réfléchissez encore.

— C'est tout réfléchi. Nous ne voulons ni l'un ni l'autre, répondit le rentier d'un ton résolu, avoir rien de commun désormais avec vous.

— Bien, fit Lamouroux d'un air sombre et menaçant.

A ce moment, le vacarme redoubla au dehors, et les détonations d'artillerie devinrent plus fréquentes; puis il sembla qu'un océan humain roulait jusqu'au pied de la case des sacrifices et que le chétif édifice allait crouler sous ses vagues énormes.

Pouillouse et Lamouroux se blottirent dans un coin, la sueur au front, les lèvres blêmes, les yeux fixés sur la porte, comme deux fauves qu'une meute acharnée relance dans un fourré; Philistin et Phosphate se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant et s'embrassèrent avec effusion sans parler.

La porte s'ouvrit et livra passage à une escouade de nègres armés de sagaies, de tromblons, de piques, et suivis de huit colosses d'un noir d'ébène, des bourreaux ou des aides de bourreau sans doute, tenant chacun d'une main un sabre recourbé s'élargissant vers l'extrémité de la lame.

Quatre d'entre eux empoignèrent d'un bras musculeux Lamouroux et Pouillouse et les traînèrent dehors; les quatre autres se saisirent du rentier et du chimiste.

Quand les prisonniers franchirent le seuil de la case, un hourra sauvage jaillit du sein de la multitude et se prolongea pendant plusieurs minutes.

Il pouvait être environ dix heures du matin, et la chaleur était si accablante, qu'il sembla à Philistin et à Phosphate, lorsqu'ils mirent le pied sur la place, qu'ils entraient dans une fournaise.

XII. — LA PREMIÈRE COUTUME.

La place du palais. — Le roi et sa cour. — L'armée en parade. — Les amazones-artilleurs. — Une jolie musique. — Mousqueterie, salves d'artillerie, hourras. — Les poëtes officiels. — Préludes aux sacrifices humains. — Une première victime. — Un mensonge de Philistin. — Une danse funèbre. — Le supplice. — La fin de la journée.

La grande place du palais était encombrée d'une foule compacte, presque nue, au milieu de laquelle les gardes qui conduisaient le rentier, le chimiste, le capitaine et l'homme d'affaires ne se frayèrent un passage qu'au prix d'énergiques efforts, tellement elle se montrait avide de voir *les blancs sacriléges* dont le supplice lui avait été promis.

Un massacre de blancs, dans un pays où l'on massacre tant de noirs et où l'on ne massacre généralement que des noirs, est nécessairement un spectacle passionnant, un spectacle qui *soulage*, comme paraissaient le dire nombre de moricauds et de moricaudes en voyant défiler les prisonniers.

Après quelques centaines de pas, ceux-ci furent poussés séparément : Pouillouse et Lamouroux d'un côté, Philistin et Phosphate de l'autre, sous deux pavillons ouverts, ou, pour parler plus exactement, sous deux toits de chaume ronds supportés par des piquets, d'où ils purent embrasser l'ensemble de la place.

En toute autre circonstance, cet ensemble eût provoqué au plus haut point leur étonnement, car il était véritablement bizarre.

Adossé au mur du palais, s'élevait, sous des nattes et des tapis, une sorte de trône, abrité contre les rayons du soleil par un dais formé de parasols de différentes couleurs, ornés de devises, d'images de fétiches, et plantés en terre comme le sont les grands parapluies verts qui protégent les étaux des vendeuses dans quelques-uns de nos marchés en plein vent. Le roi Bàhadou était assis sur le trône, entouré de ses femmes, des princes et princesses ses enfants, de ses hauts fonctionnaires, des iavougans, des caboucirs, de ses amazones et de ses troupes mâles d'élite.

Près de lui, sur une longue table, s'étalaient sa vaisselle d'or, d'argent, les queues d'éléphant coupées dans la dernière chasse, les armes prises à Philistin, à Phosphate, à Pouillouse, à Lamouroux, et les riches cadeaux qu'il avait reçus depuis son sacre ou à l'occasion de ce sacre.

Plusieurs sortaient de fabriques françaises.

Les tributs apportés la veille par les gouverneurs des provinces, les présents envoyés par les directeurs des factoreries de la côte : sacs de cauris, barils de rhum, pièces d'étoffe, formaient une pyramide auprès de cette table.

Les princes et les hauts fonctionnaires étaient tous à genoux près de Sa Majesté ; les troupes mâles formaient la haie autour de la place ; les amazones étaient échelonnées par corps, à droite et à gauche du trône.

Le premier corps, ou celui des anciennes, portait à peu près l'uniforme des soldats mâles vétérans : blouse bleue sans manches, serrée à la taille par une ceinture rouge, caleçon à rayures bleues, plus, un toquet blanc, sur le devant duquel était brodé en bleu un crocodile, et pour équipement : un fusil à silex, un sabre pareil à l'ancien briquet de nos fantassins, à poignée recouverte de peau de requin, et pendu en sautoir à un baudrier étroit parsemé de cauris, et une cartouchière à compartiments attachée à la ceinture et remplie de cartouches roulées dans des fragments de feuille sèche de bananier.

La feuille de bananier joue, comme enveloppe, au Dahomey, le rôle que le papier joue chez nous.

Le deuxième corps était celui des chasseresses d'éléphants, avec lequel nous avons fait connaissance ; le troisième était celui des artilleurs; ses soldats portaient une blouse partie bleue, partie rouge, et un armement semblable à celui des autres corps; le quatrième était le bataillon des nouvelles recrues; il se composait d'un millier de jeunes filles de neuf à quatorze ans, vêtues comme les anciennes, mais armées seulement d'un arc et d'un carquois de flèches, et le bras gauche garni d'un large bracelet d'ivoire destiné à protéger le poignet contre la flèche lorsque celle-ci s'échappe de l'arc.

En face du trône et à l'autre extrémité de la place, près d'une trentaine de pièces de canon de tous les calibres, de toutes les provenances, en fer, en fonte, en bronze, et montées sur des affûts grossiers, se tenaient, mèche allumée, cent cinquante artilleurs, prêtes à tirer les salves d'artillerie d'usage.

Toutes ces amazones avaient au cou des colliers plus ou moins brillants, plus ou moins riches, suivant leur grade ou le rang de leurs familles, et des amulettes ou grigris.

Quant aux hommes, leurs uniformes offraient moins de régularité; beaucoup n'avaient qu'un pagne informe autour du corps ; d'autres portaient une blouse bleue de coton, sans manches, ouverte sur la poitrine, et des caleçons de la même couleur; quelques-uns étaient à peu près nus. Leur armement, très-varié, consistait en sagaies, en fusils de traite, en tromblons et en fusils à piston.

Une musique fantastique, forte d'une quarantaine d'exécutants, tenait la tête de cette phalange masculine. On y remarquait des flûtes de bambou, des cym-

bales, des tambours formés d'une pièce de bois creusée d'un seul côté et couverts d'une peau d'antilope, des tam-tam, des clochettes sur lesquelles l'exécutant frappait avec une petite tringle de fer, des cornes de bœuf ou de buffle percées, des calebasses vides et sèches enveloppées dans des espèces de filets, etc., etc. Quand les quarante musiciens frappaient ou agitaient ces instruments primitifs ou soufflaient dedans, c'était un charivari inimaginable.

Plus le vacarme était fort et discordant, plus le roi se montrait satisfait; aussi avait-il rarement sujet de se plaindre de ses musiciens, qui n'épargnaient ni le souffle ni les tours de bras pour le contenter.

Le total des différentes cohortes que nous venons d'énumérer dépassait huit mille individus, ayant les jambes et les pieds nus, car, nous l'avons dit, la chaussure est peu usitée au Dahomey. Chacune possédait, en guise de drapeaux, des bannières, des parasols historiés de fétiches, d'animaux monstrueux, à l'instar des Chinois et des Japonais.

Le reste de la place et ses abords présentaient l'aspect d'une fourmilière, tellement les groupes de nègres s'y pressaient étroitement.

Le roi, assis sur un trône lamé d'or, dont les pieds étaient enfoncés dans des crânes humains, portait une ample robe de soie jaune parsemée d'étoiles, de croissants d'argent, et serrée à la ceinture par une écharpe de satin; des sandales mandingues brodées d'or, un chapeau de feutre noir de forme espagnole, à larges bords, garni de galons et de glands d'or; et pour ornement, un collier d'or de fabrique européenne, auquel pendait un reliquaire du même métal ayant l'apparence d'une grosse montre à double boîte, et contenant un fétiche vénéré.

A sa gauche étaient assises par terre, sur des nattes, deux cents des plus jeunes femmes de son sérail, rutilantes de soie, d'or, d'argent, de verroteries, de corail; parées des pieds à la tête avec cette profusion, ce clinquant criard qu'affectionnent les négresses. A sa droite se tenait, également assis à la turque et le fusil entre les jambes, le corps des amazones particulièrement préposé à la garde de sa personne; derrière son trône apparaissaient: la générale en chef des amazones, mae-hae-pah; le général en chef des troupes masculines; le méhou (grand vizir), et quelques autres fonctionnaires ou officiers d'un ordre supérieur.

Devant, et à une distance respectueuse, demeuraient prosternés les iavougans, les caboucirs, dont les vêtements de soie bariolés étincelaient d'ornements de corail, de cuivre, d'argent, d'or et de précieuses amulettes.

Des décharges de mousqueterie, des salves d'artillerie, le tapage diabolique de la musique, les hourras stridents ou formidables de la multitude se succédaient ou se mêlaient pour saluer la fête qui commençait et inaugurait l'interminable série des *coutumes* annuelles.

Cette fête, qui s'ouvre le 29 mai, s'appelle *I-que-ah-ek-beh*, ou le Payement des troubadours, car il y a à la cour d'Abomey des poëtes et des poëtesses chargés de chanter les grandeurs du roi et que Sa Majesté daigne récompenser solennellement une fois l'an. Plus leurs éloges dithyrambiques ont été enthousiastes, plus ils se sont rapprochés de l'adoration, plus leur admiration a été outrée, plus sont riches les cadeaux qu'on leur distribue.

Aussi nul monarque n'a-t-il de pareils thuriféraires. A chaque instant du jour on chante ses louanges : il est beau, il est grand, il est magnanime, il est tout-puissant, il est rayonnant comme le soleil, il n'a point d'égal ni de rival sur la terre; il n'en aura pas davantage dans le royaume des ombres.

Ces basses et stupides litanies caressent agréablement ses oreilles; il se gonfle de vanité, d'orgueil; il se croit réellement un être divin. Alors ses instincts féroces ne connaissent plus de barrières; il foule aux pieds la vile tourbe humaine aplatie devant lui, comme nous foulons aux pieds des légions de fourmis; il en dispose, en use, en abuse à son gré, convaincu que le sort la lui a donnée pour le servir en tout. Il n'a point de semblable et se croirait déshonoré d'en avoir. C'est un dieu et il prétend être traité en dieu. Ses sujets sont un troupeau de bêtes et il les traite comme des bêtes.

« La flatterie est, de tous les poisons, celui qui donne le plus de vertiges », a dit avec raison Ségur; mais quand les hommes ne s'en abreuveront-ils plus?

Les amazones-artilleurs bourraient jusqu'à la gueule leurs canons, qui, à chaque décharge, sautaient sur leurs affûts; les soldats mâles continuaient leur feu roulant, la musique persistait à faire tapage, le peuple à hurler, lorsque le camboudi agita sa sonnette, et, par ordre du roi, commanda le silence.

La fumée de la poudre, les tourbillons de poussière soulevés par les troupes, emplissaient à tel point la place qu'il était impossible d'y rien distinguer.

Au bout de quelques minutes, la fumée s'étant dissipée, la poussière étant tombée, le silence s'étant établi, Bâhadou fit un geste, et les iavougans, les caboucirs prosternés, se levèrent et vinrent, à tour de rôle, danser une pyrrhique devant lui; après quoi ils s'agenouillèrent près du dais royal.

Le tolonou, l'un des personnages les plus importants de la cour, le surveillant des amazones et le gardien en chef du sérail, versa du rhum dans une coupe d'or, où il trempa ses lèvres d'une manière ostensible, et qu'il présenta au monarque.

Bâhadou la prit d'un air olympien; à l'instant où il la porta à sa bouche, le tolonou le cacha avec un voile de soie, car personne ne doit le voir boire, et les salves d'artillerie, les décharges de mousqueterie, les acclamations de la multitude recommencèrent.

Le silence se rétablit de nouveau et un héraut proclama d'une voix retentissante les exploits du souverain et ses titres de gloire.

Des vivats, des hourras, des trépignements, d'autres coups de canon, d'autres fusillades, d'autres charivaris musicaux transformèrent pendant un moment la place en un pandémonium quand le héraut eut cessé de parler; puis tout se tut encore une fois, et ce fut le tour des trouvères, des troubadours; ou plutôt, car ils ne méritaient pas ce nom, des rimailleurs, des rapsodistes royaux.

Ils s'avancèrent d'abord au nombre de deux, deux hommes, devant le trône, et là se mirent à célébrer, l'un après l'autre, en strophes cadencées, les victoires de Bâhadou, ses razzias d'ennemis et la gloire de ses aïeux, le qualifiant de roi des rois, de soleil des soleils, de grand, d'illustre, de généreux, d'incomparable, de brave.

D'autres poétereaux leur succédèrent et vinrent répéter les mêmes choses en termes aussi sonores,

aussi boursouflés. L'un s'étendit spécialement sur le sac d'Ischagga, qu'il compara aux plus célèbres conquêtes des plus grandes nations, et prédit la destruction prochaine d'Abéokuta.

Des acclamations, que Sa Majesté voulut bien encourager; des salves d'artillerie, la musique, la mousqueterie saluèrent son ode rampante; après quoi des esclaves apportèrent deux calebasses contenant des crânes de princes, de rois vaincus, sur lesquels deux derniers rapsodistes mâles récitèrent des stances dont la mélopée monotone et emphatique bourdonna pendant un quart d'heure devant le trône.

Ce fut alors le tour des femmes; il s'en présenta également deux, appartenant au corps des amazones; puis deux autres, et encore deux autres, et ainsi de suite jusqu'à vingt, qui célébrèrent Bâhadou et chantèrent la guerre et le carnage.

« Nous étions des femmes, répétaient-elles presque invariablement; maintenant nous sommes des hommes; Bâhadou nous a donné une seconde existence; nous sommes ses filles, ses sandales; qu'il nous mène à la guerre, car la guerre est tout pour nous, et nous vaincrons; qu'il nous envoie contre Abéokuta et nous remplirons ses coffres de cauris, de dépouilles, et nous lui ramènerons plus d'esclaves et de victimes que n'en pourrait contenir cette place. »

Les deux dernières terminèrent en invitant l'armée et le peuple à acclamer le roi, et poussèrent elles-mêmes, pour donner l'exemple, des cris perçants, auxquels l'auditoire fit chorus.

Lorsque chaque couple de rapsodistes cessait de déclamer, le méhou, quand c'étaient des hommes; la mae-hae-pah, quand c'étaient des femmes, lui offrait, au nom du souverain, des têtes de cauris, des vêtements et des bouteilles de rhum.

L'exercice poétique achevé, le camboudi agita sa sonnette et fit annoncer par la favorite préférée, par la perle du sérail, que Sa Majesté allait faire distribuer à ses troupes et à son peuple des vivres et des rafraîchissements.

Cette annonce eut un succès au moins égal à celui obtenu par tous les rapsodistes mâles et femelles réunis, et c'est au milieu des hourras frénétiques de la populace, des fonctionnaires et de la soldatesque que circulèrent les esclaves du palais, portant sur la tête des calebasses remplies de viandes de mouton, de chien, rôties dans l'huile de palme; de boules de pâte de farine, de manioc ou de maïs; de lanières de viande de bœuf séchée; de fruits et de barils de rhum.

Ces provisions, distribuées avec un certain ordre, furent consommées sur place et au milieu d'une animation inouïe; puis le camboudi réclama une troisième fois le silence, et un officier apporta un bassin de cuivre devant le trône royal.

A cette vue, il se fit dans la foule compacte de femmes et d'hommes noirs à moitié nus qui grouillait en face du dais royal, et d'où s'échappaient des vapeurs nauséabondes, un « ah! » prolongé.

C'est que les sacrifices humains allaient commencer.

En effet, six soldats armés de sagaies apportèrent près du bassin un malheureux nègre dont les pieds étaient attachés et les mains liées derrière le dos. Il avait été pris dans une razzia récente sur les confins d'Abéokuta; il savait le sort qui l'attendait, il y était résigné. Pas un cri, pas une prière ne s'échappaient de sa bouche; ses regards étaient presque indifférents; il appartenait déjà par l'âme au pays des nuages, où le bourreau ordinaire du despote de Dahomey allait l'envoyer.

Quand il fut étendu par terre, la tête posée dans le bassin, le roi tint conseil pendant deux ou trois minutes avec ses ministres, comme pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire de la victime, ensuite regarda le miégan.

Cela signifiait que le prisonnier devait être sacrifié.

Le miégan s'avança fièrement vers le nègre étendu, tenant d'une main nerveuse son sabre d'exécution, le brandit en prononçant d'une voix rauque des paroles inintelligibles, fit trois ou quatre pas d'une danse sacrée et, d'un seul coup rapide, trancha la tête du prisonnier.

Des chants de victoire, des hurlements jaillirent des rangs de l'armée et de ceux de la multitude.

Le miégan s'appuya pendant un instant sur son sabre, l'œil étincelant, le sourire aux lèvres, comme si ces acclamations lui eussent été adressées, prit la tête par les cheveux, en fit égoutter le sang dans le bassin et la donna à un officier, qui alla la planter sur un des crochets de fer qui garnissaient la façade du palais royal, tandis que quatre esclaves jetaient le corps du supplicié à la foule, qui l'écharpa avec des vociférations de damnés et s'en disputa les morceaux pantelants.

C'était infernal.

Pouillouse, Lamouroux, Philistin et Phosphate assistèrent à tous les détails de cette scène horrible, dont il semblait qu'on avait voulu leur réserver particulièrement le spectacle; quand elle fut terminée, des soldats vinrent les chercher à leur tour sous les hangars, où ils étaient étroitement gardés, et les traînèrent devant le bassin de cuivre.

Un grand tapage, promptement apaisé par la sonnette du camboudi, salua leur arrivée, et la foule faillit rompre la haie formée par les troupes, tellement elle était avide de les voir et d'assister à leur décollation.

Bâhadou les regarda en silence, grimaça un sourire en voyant leur air terrifié, et, appelant son interprète, vieux nègre qui avait appris un peu de français et un peu de portugais dans les factoreries de Whydah, lui ordonna d'interroger les prisonniers, de leur demander qui ils étaient, d'où ils venaient, à quelle nation ils appartenaient, s'ils se connaissaient tous les quatre et comment ils se trouvaient dans ses Etats.

Lamouroux et Pouillouse répondirent; mais la grave accusation de sacrilége qui pesait sur eux les empêcha d'abord de se faire entendre.

De tous les côtés, dans l'entourage du roi, on répéta tumultueusement qu'ils avaient tué un léopard, que les mânes de l'idole vénérée criaient vengeance, qu'il fallait vite égorger les infâmes, que leurs explications importaient peu, que la couleur de leur peau ne devait ni retarder ni empêcher leur châtiment.

Ces réclamations frappèrent le roi, qui fit ordonner au capitaine et à Lamouroux de se taire, s'ils ne voulaient être bâillonnés.

Les deux chenapans blêmirent et, quoique la chaleur fût suffocante, sentirent un frisson glacial courir par tout leur corps.

Bâhadou se tourna vers Philistin et Phosphate, dont l'interprète s'était approché, et attendit.

Qu'allaient-ils dire ?

Pouillouse et Lamouroux les regardèrent.

Ce fut Philistin qui porta la parole.

Après s'être recueilli pendant dix secondes, il raconta que, partis de Saint-Nazaire sur un trois-mâts à destination du cap de Bonne-Espérance, celui-ci avait dû mettre en panne à l'embouchure du Volta pour faire de l'eau douce dont il s'était trouvé subitement privé; que lui Philistin et son vieil ami Phosphate étaient descendus à terre avec une partie de l'équipage, qu'ils s'étaient imprudemment éloignés des matelots à la tombée de la nuit et n'avaient pu les retrouver. Que s'était-il passé ensuite? ils l'ignoraient. Perdus dans la forêt, ils s'étaient avancés dans l'intérieur du pays, tout en cherchant à regagner l'embouchure du Volta; et c'est ainsi que les amazones, chasseresses d'éléphants, les avaient trouvés.

En entendant cette histoire, que Philistin ne narra qu'en rougissant et comme un homme peu habitué à mentir, Lamouroux et Pouillouse poussèrent un soupir de soulagement.

Bàhadou écouta, sans sourciller, la traduction assez exacte que l'interprète lui fit de ce récit et fit demander au rentier si son compagnon et lui connaissaient les sacriléges.

— Ils faisaient partie de l'équipage du navire où

Le châtiment des traîtres. Dessin de Vierge.

nous étions comme passagers, répondit Philistin; nous ne les connaissons pas autrement. Sans doute se sont-ils égarés comme nous. Nous ne savons rien de ce qui les concerne, et il nous est impossible de dire par quelle succession d'événements ils sont ici.

Tout en séparant sa cause et celle de Phosphate de celle des forbans, Philistin, on le voit, évitait de charger ceux-ci.

Le roi voulut connaître les motifs du voyage du rentier et du chimiste et leur position sociale en France, dont il rappela en quelques mots la guerre désastreuse, car il était au courant de ce qui s'était passé chez nous pendant les années à jamais néfastes de 1870 et 1871.

Philistin le satisfit en disant que Phosphate était chimiste, ce que l'interprète traduisit par médecin, nécromancien; et que, quant à lui, il s'occupait de questions militaires, spécialement de celles concernant l'artillerie.

A ces mots, Bàhadou dressa la tête et ordonna à ses gardes d'emmener les deux hommes dans une petite case attenante au palais royal, et, comme Pouillouse et Lamouroux faisaient un mouvement pour les suivre, il cria au miégan de les retenir, parce qu'il voulait les sacrifier à l'ombre de Ghézo, son père, afin que celle-ci ne pût se plaindre qu'il épargnait les sacriléges et méprisait les lois sacrées du royaume.

Une acclamation couvrit ces paroles, à l'audition desquelles l'armée et la foule trépignèrent de joie, chantèrent, dansèrent, se livrèrent à des contorsions diaboliques.

Le rentier et le chimiste disparurent.

Le roi se leva, but une gorgée de rhum, reçut un sabre des mains d'un de ses officiers et dansa une

pyrrhique que la musique accompagna avec un vacarme plus fort encore que les précédents, et qu'il termina en tournant autour des deux prisonniers et en les lardant avec la pointe de son sabre.

Les misérables hurlèrent, épouvantés, et demandèrent grâce.

La multitude leur répondit par un formidable cri de mort, et aussitôt le miégan et quelques autres des principaux officiers de la cour exécutèrent, à l'imitation du monarque, une danse symbolique autour des victimes en leur tailladant la peau d'un coup rapide chaque fois qu'ils achevaient un moulinet avec leur arme.

Cette torture, applaudie par cette multitude noire en proie à une sorte de *delirium tremens*, dura une heure.

Lorsque Pouillouse et Lamouroux tombèrent sur le sol, épuisés par la frayeur, par des supplications affolées et continues, par la perte de leur sang, le miégan leur coupa la tête à l'un et à l'autre, et les détonations d'artillerie, les décharges de mousqueterie recommencèrent leur tapage assourdissant.

Les mânes du léopard étaient vengées!

Des esclaves relevèrent les cadavres, les têtes des suppliciés, le bassin de cuivre où leur sang s'était mêlé au sang du prisonnier sacrifié le premier, et allèrent déposer le tout sur le cadavre du carnassier, qu'ils portèrent ensuite processionnellement par la ville, suivis d'une tourbe d'énergumènes, et que des prêtres féticheurs enterrèrent à quelque distance du fossé d'enceinte, dans un des temples qui bordent la route de Cannah.

La nuit approchait; la première journée de la première coutume était finie; les troupes allaient rentrer dans leurs quartiers, Bàhadou et ses femmes dans le sérail. Avant que la musique et de dernières salves d'artillerie donnassent le signal du départ, le mêhou invita les habitants d'Abomey et ceux des provinces accourus dans la capitale, à éviter de se trouver sur le passage du roi, dans le cours de la nuit, quand il se rendrait à la case des sacrifices pour y décapiter six victimes, selon l'usage, s'ils ne voulaient s'exposer à être égorgés avec les individus désignés pour la sextuple exécution nocturne.

Une heure après, la grande place du palais royal et les rues avoisinantes étaient désertes, et l'ombre enveloppait la lugubre cité dahomane.

ARMAND DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Pendant que la France entière, avec une pitié admirable, se tient les yeux tournés vers le Midi; pendant que le maréchal Mac-Mahon, président de la république, va réconforter les villes dévastées, relève les courages, essuie les pleurs, organise les travaux de reconstruction et récompense des dévouements sublimes; pendant que riches et pauvres se cotisent, et que, dans un élan vraiment national, donnent, ceux-ci leur or, ceux-là leur obole, à Toulouse, à Agen, et à tant d'autres cités à moitié détruites; pendant que la maréchale Mac-Mahon centralise les secours, que les villes petites et grandes s'imposent des sacrifices, que l'Europe, émue d'un si grand désastre, organise des souscriptions, fait des quêtes, et pendant que nos artistes, au cœur d'or, donnent des concerts, des fêtes de charité où le public reconnaissant se presse, l'eau tombe, tombe toujours, et de tous les points du territoire nous arrivaient de funestes nouvelles. Tous nos fleuves éprouvaient des crues inquiétantes, et nos plus humbles ruisseaux des Vosges et des Alpes, des côtes normandes, devenaient des torrents dévastateurs. Partout de nouvelles inondations sont à craindre, renversant les cabanes des paysans, les usines qui font vivre les ouvriers et entraînant les plus magnifiques récoltes : spectacle bien fait pour nous désoler et rabaisser notre orgueil.

Quoi! cette science, cette civilisation, si puissantes, qui ont accompli tant de prodiges, ne peuvent rien contre un tel fléau? Ou bien ne serait-ce pas plutôt de notre part un manque de prévoyance? Pour les malheurs arrivés nous avons la main libérale, et nous donnons sans compter; mais pour les conjurer, nous devenons maladroitement économes. Sous le règne de Louis-Philippe, on avait amené un chef arabe pour lui donner une idée de la richesse et de la puissance de la France; à Toulon, il s'était émerveillé de nos arsenaux et de nos constructions navales; à Lyon et à Saint-Etienne, de notre industrie et de nos villes; mais parvenu dans la Sologne, le voilà arrêté en face d'Orléans, devant la Loire débordée.

— Décidément, dit-il alors, vous n'êtes pas un si grand peuple que vous le prétendez, puisque vous ne savez pas empêcher vos rivières de franchir leurs rives.

Le fils de la tente avait-il bien tort de s'exprimer ainsi?

Le problème est-il donc insoluble? Voyons. Ce n'est point tant la quantité d'eau qui entre dans nos rivières, que son arrivée simultanée, qui les fait sortir de leur lit. Donc, comme le pensait feu M. Polonceau et ainsi que l'admettent les ingénieurs, sur les pentes des montagnes il faut créer aux neiges qui fondent, aux eaux pluviales, des temps d'arrêt, des réservoirs, d'où elles ne puissent sortir que lentement, par infiltration, de manière à ne pas tomber comme une trombe dans le lit de nos rivières.

Ce travail, dont un résultat certain serait le reboisement de nos montagnes, est-il donc au-dessus de nos forces? On disait autrefois, hélas! que la France était assez riche pour payer sa gloire; ne le serait-elle pas assez pour acheter sa sécurité?

Dans toutes les localités envahies par les eaux, le dévouement de l'armée a été admirable; encore une fois, généraux, officiers, soldats, gendarmes ont bien mérité de la patrie. Toulouse vient de décréter qu'un monument serait élevé sur le lieu du désastre et que, sur une de ses faces seraient gravés les noms de ceux qui sont morts en sauvant leurs frères; c'est une noble et digne pensée; pas un voyageur ne passera dans la ville des Capitouls sans aller s'incliner devant la tablette sacrée.

A propos de monument funéraire, on vient de découvrir celui de Théophile Gautier, ancien rédacteur du *Musée*, dont nos fidèles abonnés n'ont point oublié la plume charmante racontant les aventures d'une princesse née du temps des Pharaons. Sa mort nous surprit au moment où nous avions composé le numéro du mois, où nous étions presque déjà sous presse, et nous ne pûmes rendre à notre collaborateur tout l'hommage qu'il méritait à tant de titres si éclatants et si divers.

Th. Gautier fut un des soldats les plus résolus de cette pléiade de 1830, de 1830 qui renouvela chez nous la littérature et l'art. Nul plus que lui ne porta une main hardie sur cette tradition du faux classique qui s'obstinait à voir dans Luce de Lancival le continuateur de Racine, comme dans l'abbé Delille le rival de Virgile. Disciple fervent de Victor Hugo, il lui fut fidèle, même alors que les événements politiques se dressèrent entre eux, faisant du grand lyrique un exilé et de lui, un serviteur de l'empire. Dans sa jeunesse, il avait manié le pinceau ; en peinture, il encouragea les novateurs, comme il soutenait les réformateurs littéraires. Il fut l'ami de Delacroix, comme il l'était de Sainte-Beuve et de Musset. Bientôt il sortit des rangs; il possédait deux qualités maîtresses : l'originalité et la forme, une forme à lui qui ne ressemblait à aucune autre. Sertisseur de mots chatoyants, ciseleur de phrases, parmi nos écrivains, excepté l'Eschyle moderne, personne n'a possédé aussi bien que lui le dictionnaire de la langue française. Amoureux de la couleur, de l'éclat, du soleil, ses poëmes et sa prose ont des reflets de l'Orient; il trempait sa plume dans la lumière. Erudit, fin lettré, délicat, il aimait nos vieux poëtes, dont il s'appropriait le tour en les frappant de sa forte empreinte ; critique ingénieux et bienveillant, son fouet n'a jamais blessé personne ; voyageur attentif, il nous a laissé des récits d'un relief et d'une justesse de ton extraordinaires. Un monument peint par lui, soit le Palais d'hiver à Saint-Pétersbourg, soit l'Alhambra de Grenade, revit tout entier avec ses marbres ou ses arceaux moresques. Il a donné au théâtre des scènes, des pochades, plus vivantes que de grandes pièces, et à l'Opéra un chef-d'œuvre, *Giselle*. Ses romans, que l'on voudrait plus moraux et plus chastes, ont une originalité puissante, et dans le sein de ses personnages il savait mettre le cœur et la vie.

A tous les points de vue : poëte, romancier, critique, voyageur, Théophile Gautier fut un des écrivains hors ligne de notre époque, et les jeunes poëtes de l'école moderne ont toujours salué en lui un initiateur et un maître.

La tombe, en granit bleu, qui lui a été élevée par souscription au cimetière Montmartre, est surmontée d'un piédestal d'une couleur plus pâle sur lequel se dresse une statue de la Muse au front étoilé. Elle est assise, le bras appuyé sur un médaillon de Théophile Gautier d'une grande ressemblance ; une couronne de lauriers l'ombrage.

Le jour de son inauguration, bien des couronnes ont été déposées sur ce monument : elles passeront; les amis de Th. Gautier, à leur tour, iront le rejoindre ; mais ses œuvres resteront et garderont sa mémoire.

D'autres deuils plus récents ont frappé les arts : l'auteur du *Pêcheur de perles*, de *la Jolie Fille de Perth*, de *l'Arlésienne*, des chœurs de *Patrie*, de *Carmen*, Georges Bizet est mort. Il était bien jeune encore pour mourir ! Né à Paris en 1838, à seize ans il sortait du Conservatoire de musique avec un premier prix. Ses commencements furent difficiles, mais de bonne heure cependant il fut placé parmi les espérances de l'avenir que lui ouvrit toutes larges son mariage avec la fille de l'auteur de *la Juive*. Tout lui souriait : il avait le bonheur, l'amour du travail, le sentiment de l'art; en quelques heures, la mort l'a enlevé à sa famille, à ses amis et à la gloire, qu'il touchait déjà.

Barye aussi nous a été ravi. Qui ne connaît les merveilles sorties de cette main qui pétrissait le bronze, en en tirant tantôt des bijoux d'une délicatesse charmante, tantôt des monstres de la taille la plus formidable et de l'effet le plus saisissant?

Antoine-Louis Barye était né à Paris le 24 septembre 1795 ; il fut le fils de ses œuvres : à treize ans, il entra chez le graveur Fourier et il travailla quelquefois pour l'orfévre Biennais. En 1812, la conscription l'atteignit; il fut soldat jusqu'à la fin de l'empire. En 1814, il reprit son métier de ciseleur qui le faisait vivre ; mais il suivit, en même temps, l'atelier de Bosio et les leçons de Gros, l'auteur des *Pestiférés de Jaffa*. En 1817, il obtint un second prix de statuaire aux concours des beaux-arts; en 1819, une mention honorable de gravure, et, en 1820, un deuxième second prix. Ces succès ne lui donnaient pas le pain quotidien; il travailla chez un orfévre de mérite, et s'adonna aux plus fortes études. Il suivait le cours d'anatomie, il visitait les salles du Jardin des plantes, peignait à l'aquarelle, à l'huile et se rendait familiers tous les procédés de la fonte des métaux. En 1827, il parut pour la première fois au Salon.

Vouloir faire connaître toutes les pièces qui, depuis cette époque, sortirent de ses mains fines et puissantes, est un travail qui ne nous est pas permis; l'espace nous manquerait. Ce fut surtout dans la reproduction des animaux que son talent excella. Il sut les modeler tantôt avec une grâce, tantôt avec une vigueur, admirables dans leurs poses les plus fières ou les plus souples. Les lions, les jaguars, les tigres de Barye respirent et se meuvent; en les voyant, on est frappé du caractère de force et d'élégance qu'il a su leur imprimer. Ces grands ouvrages ne l'empêchaient point de se livrer à un travail plus délicat; on n'a point oublié le surtout de table qu'il exécuta pour le duc d'Orléans sur les dessins de Chenavard.

La beauté de ses fontes était célèbre, et, à l'Exposition universelle de Paris, il obtint la seule médaille d'honneur qui ait été accordée aux bronzes d'art. Toutes les tablettes des amateurs sont aujourd'hui couvertes des charmantes productions que, travailleur infatigable, il multiplia sans relâche.

Mais n'abandonnons pas nos lecteurs sous ces impressions de tristesse, et demandons le mot pour rire à la septième Chambre de la police correctionnelle. Il s'agit de photographies spirites. « Qu'est-ce là ? » allez-vous me demander. La chose la plus simple et la plus intéressante du monde.

Après avoir perdu un enfant, un père, si vous alliez trouver le photographe Burguet et si vous lui demandiez la photographie de l'enfant ou du père regretté, voici comment les choses se passaient : l'artiste, éminemment spirite et voyant, se mettait en prière avec le demandeur; ensuite il le faisait asseoir, le photographiait et, derrière son portrait, dans un vague nébuleux, on entrevoyait une figure : c'était le mort arraché

de sa tombe ; il était docilement venu poser. Jusque-là rien que de conforme à ce que nous savons de la crédulité et de l'imbécillité humaines ; mais voici Burguet devant la justice : il avoue toutes ses supercheries, tous ses *trucs ;* il les montre au tribunal, et rit au nez des gens qu'il a dupés. Vous croyez qu'ils vont s'indigner contre l'escroc ? Pas du tout ! Malgré lui et, quoi qu'il en dise, ils soutiennent que Burguet est photographe spirite, et le journaliste Leymarie, son complice, le plus honnête homme du monde. Ils affirment et jurent qu'ils ont bien les portraits des êtres qu'ils pleuraient, et, quoi que puisse leur dire le président, ils persistent à croire au miracle : c'est pour eux article de foi. L'un dit :

— Je crois ; on ne discute pas une croyance !

— Voyez-vous, dit l'autre au président, il ne faut pas parler de ce que l'on ne sait pas. Savez-vous l'anglais ? Non, n'est-ce pas ? Me comprendriez-vous si je vous parlais anglais ? Eh bien ! le spiritisme, c'est cela.

La vieille dame Allan-Kardec « n'aime pas que l'on plaisante sur le spiritisme ; c'est pour elle « une espèce de religion ».

En sortant de prison, Burguet et Leymarie sont assurés de trouver encore leurs dupes et de pouvoir reprendre leur gentil petit commerce. Pauvre, pauvre humanité !

Il y a encore le procès du petit Chinois Tin-Tun-Ling, que Théophile Gautier avait recueilli et qui a concouru aux chinoiseries de Mme Judith Mendès ; mais ce pauvre fils du royaume du Milieu s'est mis dans un cas pendable. Il avait épousé deux femmes, l'une en Chine, l'autre à Paris. La Chinoise, il l'a laissée sur les rives du fleuve Jaune ; la Française, de son côté, a abandonné son époux même avant la première nuit de noces, et s'est perdue en Amérique. Donc, notre Chinois a deux femmes, et pas de femme ; mais ce double veuvage ne l'excuse pas devant la loi française. Tin-Tun-Ling le sait bien ; pour sa défense, il prétend que la Chinoise n'est pas sa femme pour de bon, quoiqu'il en ait eu plusieurs enfants, et il invoque et cite le code chinois. Grand embarras du procureur de la république ! Bref, le bon petit magot a été acquitté ; il ne lui reste plus qu'à retrouver la volage Française qui a si vite abandonné le domicile conjugal. Le fera-t-il ? il ne l'a pas dit. Que le ciel te garde peut-être de la retrouver, ô Tin-Tun-Ling !

A. de VILLENEUVE.

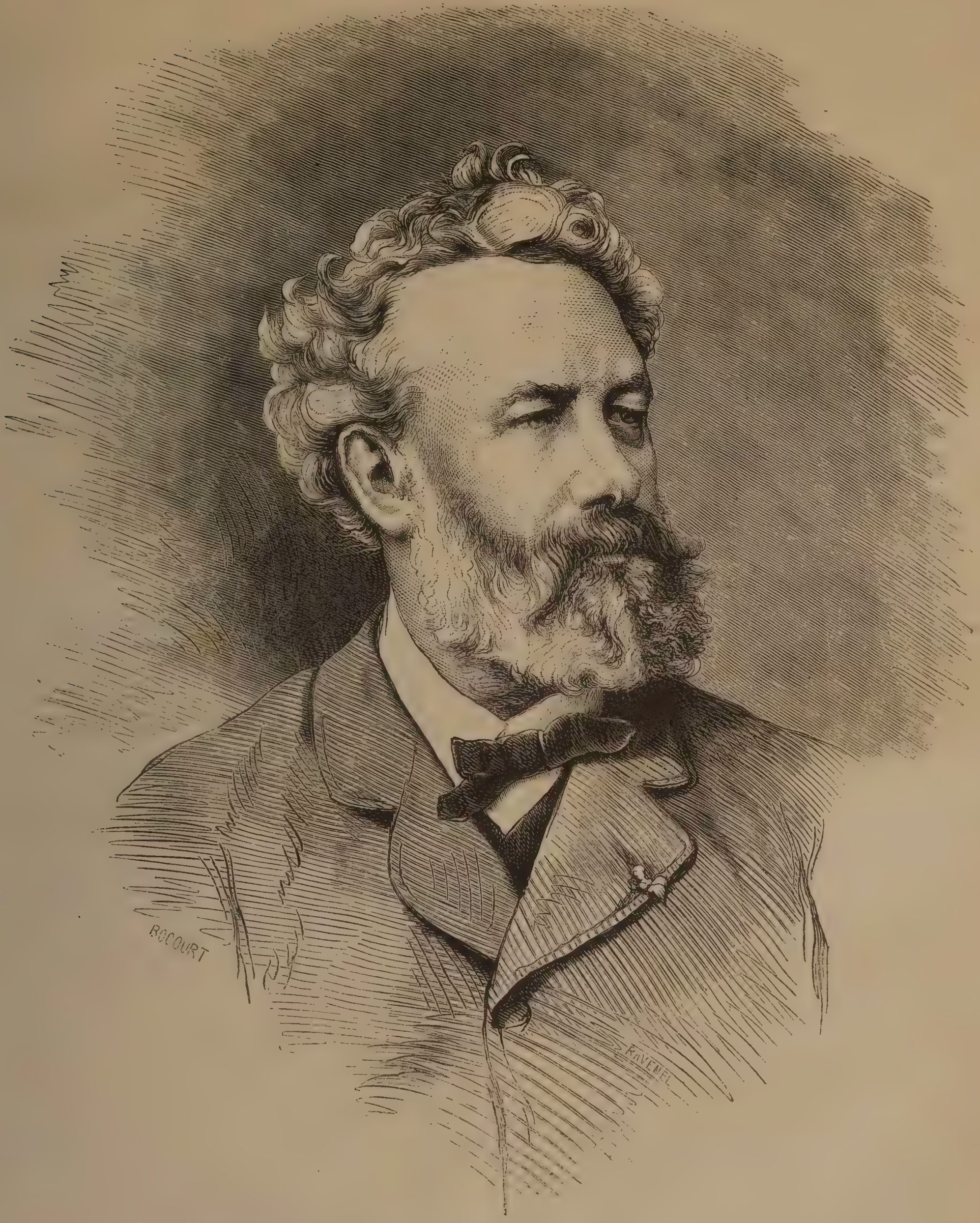
Le directeur gérant : Ch. WALLUT.

LE SALON DE 1875

Les Feux de la Saint-Jean, tableau de J. Breton, dessin de Duvivier, d'après la photographie de MM. Goupil et Ce.

LES CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES.

JULES VERNE.



Jules Verne. Dessin de Bocourt.

En vue du Tréport. A bord du *Saint-Michel*, 12 août 1875.

Mon cher directeur,

Le public aime à surprendre les hommes célèbres au milieu de leurs habitudes quotidiennes, *en robe de chambre*, dit la locution consacrée. Rien de plus naturel. Pour les relations publiques, le grand homme endosse d'ordinaire un habit officiel, dont la coupe habile et les broderies dissimulent souvent plus d'une infir-

mité. Au logis, au contraire, et les pieds sur les chenets, il se montre à nous tel qu'il est, avec son véritable caractère, ses qualités et ses défauts; on le sent vivre, on le voit marcher, on l'entend parler.

Cette courte préface vous expliquera pourquoi ma lettre est datée du *Saint-Michel*, en vue du Tréport, c'est-à-dire en pleine mer. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas? que nous n'avons pas ici de bureau de poste et que ma lettre devra être déposée à terre la première fois que nous aborderons.

Voulez-vous faire connaissance avec *le Saint-Michel?* C'est un petit yacht de huit à dix tonneaux, gréé comme les bateaux de pêche de la baie de Somme, d'où il est, du reste, originaire, ayant vu le jour sur les chantiers du Crotoy. Un trou à l'avant pour l'équipage, une chambre à l'arrière pour le capitaine et les passagers, si l'on peut donner le nom de chambre à une cabine de quatre pieds et demi de haut sur six de long et cinq de large, avec deux cadres qui se font vis-à-vis, adossés aux bordages, et représentent, grâce à leurs matelas de varechs, deux lits d'un moelleux très-relatif. Derrière l'escalier ou plutôt l'échelle qui descend du pont dans la chambre en question, une vaste armoire, contenant la bibliothèque du bord, c'est-à-dire l'Annuaire des marées, quelques cartes marines et trois ou quatre gros dictionnaires et volumes de voyages. Sur le pont, un canon qu'on ne tire jamais sans recommander son âme à Dieu, tant on craint qu'il n'éclate.

Quant à l'équipage, il se compose de deux braves matelots du Crotoy, Alexandre Dulong et Alfred Bulot, qui, chaque été, abandonnent leurs filets et leurs lignes pour suivre la fortune du *Saint-Michel*. Ils ont été, l'un et l'autre, marins de l'Etat; Alexandre, vulgairement appelé Sandre, a fait les campagnes de Crimée et d'Italie; il en est revenu quartier-maître de canonnage; Alfred a passé deux années à la Nouvelle-Calédonie; il y a mangé du Kanak ou a été mangé par lui, je ne sais plus au juste, mais Alfred me paraissant pourvu d'un râtelier formidable et de tous ses agrès, je penche pour la première hypothèse.

Enfin le capitaine n'est autre que Jules Verne, l'auteur du *Tour du monde en quatre-vingts jours*, une des figures les plus sympathiques de la littérature contemporaine et l'un de mes meilleurs amis, par-dessus le marché.

Jules Verne a une véritable passion pour la mer et y passe tout le temps qu'il peut dérober au travail. Encore cette bibliothèque dont j'ai parlé plus haut, si incomplète qu'elle soit, lui permet-elle de continuer, même à bord, les recherches nécessaires à son œuvre. Vous savez aussi bien que moi que, même quand la main ne noircit pas le papier, le cerveau est un creuset dans lequel la pensée s'élabore incessamment, préparant, assemblant, combinant les matériaux multiples du livre futur. C'est donc à bord du *Saint-Michel*, soit qu'il commande la manœuvre, soit que son esprit s'égare à travers les mondes qui peuplent le firmament étoilé, c'est à bord du *Saint-Michel* que Verne a conçu la bonne moitié de ses ouvrages.

Vêtu d'une vareuse de gros drap bleu ou d'un gilet de tricot à raies parallèles, la tête couverte, suivant le temps, d'un chapeau de cuir goudronné ou d'un béret sans visière, tantôt il se tient à la barre, tantôt, aidant à la manœuvre, il prend un ris, amène une voile, relève un feu, capitaine et matelot tour à tour, car il sait que rien ne remplace la vieille expérience de Sandre, et, dans les moments critiques, il lui remet toujours le commandement.

D'un autre côté, Sandre et Alfred adorent Verne.

— Il n'a qu'un défaut, me disait Sandre, il ne comprend rien à la pêche et ne croit au poisson que lorsqu'il le tient au bout de sa fourchette. Comment un homme aussi supérieur peut-il être atteint d'une pareille infirmité? Ce n'est pas qu'il nous défende de mettre nos lignes à la traîne et même d'embarquer notre chalut. Mais on dirait une fatalité. A bord de nos barques, nous prenons ce que nous voulons, le poisson mord sur des tuyaux de pipe. A bord du *Saint-Michel*, vous amorceriez avec des truffes, rien n'y ferait. C'est à croire que le capitaine nous a jeté un sort. Et à chaque tentative nouvelle, naturellement il se moque de nous. Enfin, il y a huit jours, nous tenions nos lignes à la main, pendant que *le Saint-Michel* courait des bordées par le travers du cap Antifer. Bon! une secousse! Nous halons le filin et voilà un maquereau qui gigotte au bout, le premier maquereau que nous eussions vu depuis notre embarquement. Vous comprenez si nous étions contents. Alfred et moi nous regardions le capitaine en dessous, comme pour lui dire : « Eh bien, y croirez-vous? » Lui, toujours narquois, ne répondait rien. Cependant voilà *notre* maquereau sur le pont. Alfred le prend par les ouïes pour le décrocher. Paf! le satané coquin donne un coup de queue, se décroche lui-même, rebondit sur le tillac, et, de là, dans l'eau. Etait-ce du guignon, hein? Et M. Verne de se tenir les côtes. Ah! nous avons perdu là une belle occasion de lui prouver qu'il y a du poisson ailleurs que dans la marmite.

— Que voulez-vous, Sandre, l'homme n'est pas parfait!

Le fait est que, chaque fois que je suis monté à bord du *Saint-Michel*, j'ai essayé de vaincre la malechance, mais jamais, au grand jamais, je n'ai vu tête ou queue de poisson, d'où je partage absolument l'opinion d'Alexandre.

Malgré sa petite taille, *le Saint-Michel* ne se borne pas à courir des bordées du Crotoy au Havre. Parfois il embarque ses provisions et gagne la haute mer. Il a montré son pavillon en Angleterre, sur les côtes de la Normandie et de la Bretagne. Malheureusement ses dimensions trop restreintes lui interdisent les longs voyages, et Verne a songé plus d'une fois à lui donner un successeur. Celui-ci fût-il corvette ou brick, pour moi, je regretterai toujours *le Saint-Michel*, où j'ai passé de si bonnes heures.

Ah! j'oubliais de vous dire que Jules Verne a épousé une très-aimable femme dont la famille habite Amiens, ce qui fait qu'il demeure en cette ville, et que leur fils Michel a été naturellement le parrain dudit yacht.

Maintenant que vous connaissez le navire et l'équipage, parlons un peu plus longuement, si vous le voulez bien, du capitaine.

Jules Verne a aujourd'hui quarante-sept ans, étant né à Nantes le 8 février 1828. Ses cheveux, légèrement frisés, commencent à grisonner, ainsi que sa barbe. La taille, que j'ai connue svelte et élégante, mesure un diamètre respectable; l'œil, fin et spirituel, éclaire une figure d'une rare intelligence.

Il appartient à l'une des familles les plus honorables et les plus respectées de la Bretagne, au sein de laquelle le culte des lettres est héréditaire. M. Paul Verne, son frère, a publié, il y a quelques années, le récit d'une

ascension au mont Blanc qui a été justement remarqué.

Jules Verne vint à Paris en 1849, et, tout en faisant son droit, car il est avocat, entra comme secrétaire au théâtre Lyrique, que dirigeait alors M. Séveste. C'est à cette époque que remontent ses débuts. Il donna successivement *les Pailles rompues*, un petit acte en vers, qui obtint un vif succès au Gymnase; *le Colin-Maillard, l'Auberge des Ardennes* et *les Compagnons de la Marjolaine*, opéras-comiques, dont Aristide Hignard composa la musique. Entre temps, il écrivit, pour le *Musée des Familles*, des nouvelles : *Maître Zacharie, les Premiers Navires de la marine mexicaine, Martin Paz*, etc., qui contenaient en germe toutes les qualités que l'expérience et l'étude devaient développer plus tard.

Mais Verne n'avait pas encore trouvé sa voie. Une nouvelle excursion au Vaudeville avec une comédie en trois actes, *Onze Jours de siége*, acheva de le dégoûter de la carrière dramatique. Ce n'est pas que la pièce eût reçu un mauvais accueil du public, loin de là. Mais les succès, au théâtre, s'achètent trop cher pour les hommes qui ont le souci de leur dignité et l'amour de la liberté. Verne avait d'ailleurs mieux à faire qu'à attendre dans l'antichambre d'un directeur. Il mettait la dernière main à une œuvre originale, caressée avec amour, car il sentait que, de cette tentative, dépendait son avenir. Il ne s'agissait de rien moins que d'un voyage fantaisiste dans les airs, à travers le continent africain, résumant, sous une forme à la fois dramatique et humoristique, toutes les découvertes des Burcke, des Livingstone, etc.

Bref, son manuscrit sous le bras, notre auteur alla frapper à la porte de l'éditeur Hetzel. C'était jouer de bonheur... ou de perspicacité. MM. les éditeurs aiment les noms connus et volontiers se défient de leur propre jugement pour distinguer les talents nouveaux. Hetzel, écrivain lui-même, et écrivain d'un goût excellent, fait justement exception. Il a la prétention, parfaitement justifiée, d'avoir révélé au public J. Macé, Erckmann-Chatrian et Jules Verne. Notre auteur tombait donc bien. Son livre — *Cinq Semaines en ballon* — fut lu dans les huit jours, imprimé dans le mois. Point n'est besoin de dire le succès qu'il obtint. Ce fut une véritable révélation. Un genre nouveau était créé. C'était de l'Edgard Poë avec la gaieté en plus et l'hallucination en moins, la science et l'imagination associées dans une harmonie parfaite.

Mais *Cinq Semaines en ballon* constituaient-elles un accident heureux, une de ces bonnes fortunes uniques qui n'ont pas de seconde édition? ou marquaient-elles le premier pas d'un écrivain de race? A l'avenir de répondre. L'avenir répondit par le *Voyage au centre de la terre* et *les Anglais au pôle nord*. Cette fois, le doute n'était plus permis, et le nom de Jules Verne, sortant de l'obscurité, émergeait en pleine lumière.

Depuis lors, chaque nouveau livre a agrandi, confirmé la réputation de l'auteur. Le *Voyage à la lune, les Enfants du capitaine Grant, le Chancelor, le Pays des fourrures, Vingt mille lieues sous les mers, le Tour du monde en quatre-vingts jours* se succédaient sans interruption et rencontraient auprès du public le même accueil enthousiaste. Le théâtre, à son tour, s'emparait du *Tour du monde* et vulgarisait cette œuvre charmante.

Le succès suscite la concurrence. On devait donc s'attendre à voir de nombreux rivaux s'élancer à sa suite dans la carrière que Verne avait ouverte. Il n'en fut rien. D'abord la perfection qu'il avait atteinte dès son coup d'essai décourageait les plus confiants; et puis des livres comme les siens exigent un ensemble de connaissances qui ne sont pas à la portée du premier venu.

Verne règne donc sans compétiteur dans le royaume qu'il a conquis. Ce royaume, c'est l'univers, et non-seulement la terre, mais les mers, les airs, tous les mondes habitables et non habitables. Aussi, quand, à chaque volume qui paraît, on se demande si la mine n'est pas épuisée, le volume suivant prouve que la mine est inépuisable. A *l'Ile mystérieuse*, dont la publication s'achève en ce moment, succéderont bientôt *A travers le monde* et *le Courrier du czar*. J'en tenais hier encore les épreuves entre les mains, et je puis vous assurer que Verne n'a rien écrit de plus original et de plus amusant que *A travers le monde*, de plus dramatique et de plus intéressant que *le Courrier du czar*. Mais je jouerais un mauvais tour au public du *Musée*, si j'avais la sotte idée de lui raconter ces deux livres, qu'il lira certes avec le même empressement que leurs aînés.

Mieux vaut consacrer le peu de place qui me reste à analyser le talent de l'écrivain.

Jules Verne n'est pas, à proprement parler, un romancier; car l'amour, base de tous les romans, brille par son absence dans la plupart de ses ouvrages. La femme y est presque toujours reléguée au second plan, encore la chercheriez-vous vainement dans *Cinq Semaines, les Anglais au pôle nord*, etc. Au fait, ses héros n'ont pas de temps à perdre aux doux propos du petit dieu malin. Les luttes grandioses ou ingénieuses contre les obstacles que la nature ennemie sème sous leurs pas réclament tous leurs efforts. Aussi Verne, original avant tout et dédaigneux du lieu commun, réserve-t-il les tons les plus colorés de sa palette à la peinture de ces types de savants fantasques et de hardis explorateurs qui s'appellent Fergusson, Hatteras, Clowbonny, Glenarvan, Paganel, Arronax, le capitaine Nemo, Michel Ardant, Philéas Fogg. Ce sont vraiment d'amusants personnages, et qui ne doutent de rien. Traverser l'Afrique en ballon, atteindre la mer libre du pôle à travers les banquises et les plaines de glace, pénétrer jusqu'aux entrailles de la terre pour sortir par l'orifice d'un volcan, s'élancer vers la lune dans la cavité d'un boulet gigantesque, tout cela n'est pour eux que jeux d'enfants, et l'imagination de Jules Verne possède tant et de si précieuses ressources, que le lecteur doute et se demande *si cela est arrivé*. Quel est le point précis qui sépare la fiction de la vérité? L'auteur n'a-t-il fait que devancer les découvertes futures de la science qui permettront de réaliser, dans un siècle, tous ces étonnants voyages?

Après tout, pourquoi cela ne serait-il pas? Il y a cent ans, on eût traité de visionnaire ou de mauvais plaisant celui qui eût prétendu transmettre sa pensée de Paris à Londres en quelques secondes ou s'y transporter lui-même en quelques heures. Dans cent ans peut-être la science nous aura livré de nouveaux secrets et les rêves de Verne seront devenus des réalités. Cette perspective n'a vraiment rien d'inadmissible ou de déplaisant. En attendant, l'esprit humain, toujours épris du merveilleux, continuera à fêter comme il le mérite le charmant conteur qui nous entraîne à sa suite à travers les mondes et les pays inconnus.

CH. RAYMOND.

VOYAGE AU DAHOMEY.

LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX [1].

XIII. — SUR LA PLACE DU MARCHÉ.

L'attente. — La place du marché. — Le défilé. — Le payement des troupes.— Vingt-deux victimes.— Une allocution royale. — Un toast horrible.— Le massacre.— La populace hideuse. — Une relation d'un négociant hollandais. — Une nuit sanglante. — Dix-sept jours de tortures.

Philistin et Phosphate avaient été conduits, nous l'avons dit, dans une case attenante au palais royal, où on les avait enfermés sans qu'ils sussent ce qu'on voulait faire d'eux, et d'où ils entendirent les cris que la terreur et la torture arrachaient à Lamouroux et à Pouillouse.

Lorsque ces cris cessèrent, ils pressentirent qu'on venait d'achever les deux misérables et se mirent à prier, recommandant leurs âmes à Dieu et s'attendant à chaque instant à voir entrer les bourreaux dans leur prison pour les y massacrer ou pour les traîner au dehors et les livrer à la horde sauvage des noirs.

Cependant les bourreaux ne se montrèrent pas, et quand, le soir venu, le silence leur apprit que *la fête* était finie, au lieu des tourmenteurs qu'ils appréhendaient, ce furent des esclaves qui leur apportèrent des vivres, de l'eau et des nattes pour se coucher.

— On nous réserve pour une occasion plus solennelle, on nous engraisse, dit Philistin d'un ton sarcastique et amer.

— Le fait est que nous... avons fu.. furieusement maigri depuis quelques jours, ajouta Phosphate en soufflant.

Cependant la faim tue les angoisses de la frayeur, comme elle tue le goût.

Philistin et Phosphate mangèrent donc ; et, comme ils avaient à peine dormi les nuits précédentes et qu'ils n'en pouvaient plus, ils s'étendirent sur les nattes et y oublièrent leur situation présente.

Le lendemain, vers dix heures, des soldats les conduisirent sur une place plantée d'arbres, située derrière le palais, où se tenait d'habitude un des marchés les plus achalandés de la ville, et où ce jour-là devait continuer la série des cérémonies de la première coutume.

Une plate-forme en bois carrée, de seize à dix-huit pieds de haut, couronnée d'un parapet de quatre pieds, avait été dressée au centre et ornée de tentures de toutes les couleurs.

Des bannières, des parasols historiés la surmontaient aux quatre angles.

En face, à distance, cachées par une haie d'acacias, étaient étendues les victimes destinées aux sacrifices.

Les unes avaient les pieds et les poings liés, d'autres seulement les poings, derrière le dos; d'autres enfin étaient attachées dans de grandes corbeilles au-dessus desquelles se dressaient leurs têtes résignées.

L'armée était échelonnée dans un ordre à peu près semblable à celui de la veille, devant la plate-forme, du haut de laquelle Bàhadou devait faire un prêche de guerre et distribuer des cauris à ses guerriers. Aussi chaque soldat, chaque officier avait-il ajouté à son uniforme un sac de coton destiné à recevoir tout ce qu'il pourrait attraper.

Quant à la foule, elle était au moins aussi compacte, aussi remuante, aussi bruyante que le jour précédent.

La chaleur était également d'une intensité extrême.

Philistin et Phosphate attendirent, entourés de leurs gardes qui les protégeaient difficilement contre la curiosité publique, que le roi arrivât.

Des vivats prolongés, le vacarme de la musique annoncèrent bientôt le *flamboyant* monarque, ses ministres et ses grands fonctionnaires.

Bàhadou jeta, en passant, un regard au rentier et au chimiste, gravit les degrés de la plate-forme et prit place sur un trône abrité par des bannières et des parasols.

Les deux malheureux blancs furent presque immédiatement portés près de lui, à quelques pas de son trône.

Cette fois, plus de doute, leur mort était résolue.

A un signal du méhou, l'armée, saluant au passage de ses hourras son chef suprême, défila devant le trône, les officiers portés sur les épaules des soldats, la musique faisant tapage, les amazones-artilleurs tirant des salves d'artillerie, la multitude s'époumonant à acclamer le roi, auprès duquel des esclaves entassaient des sacs de cauris, des pièces d'étoffe, des rouleaux de tabac, avec lesquels Sa Majesté allait faire largesse à ses troupes.

Le défilé terminé, des officiers passèrent à Bàhadou les têtes de cauris (il y en avait trois mille), les pièces d'étoffe, les rouleaux de tabac ; et Sa Majesté se mit à les jeter à ses troupes, qui se les disputèrent à coups de pied, à coups de poing, à coups de tête, voire à coups de dents, avec un acharnement fébrile.

Les cauris, les rouleaux de tabac appartenaient aux soldats les plus forts et les plus agiles, à ceux qui savaient le mieux les attraper en l'air ou s'en emparer lorsqu'ils tombaient à terre ; les pièces d'étoffe étaient presque toujours le partage des officiers, auxquels les soldats n'osaient les disputer, d'autant que, en cas de contestation sérieuse, les officiers dégaînaient.

La populace, qui n'était pas conviée au banquet, se dédommageait en mêlant ses vociférations au tumulte indescriptible de la soldatesque se battant pour s'arracher les dons de son souverain.

Le spectacle était inouï.

« C'est ainsi, dit à ce propos l'Anglais Forbes, que le roi du Dahomey paye ordinairement ses troupes. »

Le procédé est ingénieux.

En effet, si chaque soldat recevait sa quote-part de la somme distribuée à la cérémonie du payement des troupes, il se plaindrait de son insuffisance, et il aurait raison; tandis que, de cette façon, alors même qu'il ne parvient pas à se procurer un seul cauris, il ne s'en prend qu'à sa maladresse ou à sa mauvaise fortune, d'autant que les cauris pleuvent au-dessus de sa tête pendant une demi-journée, ce qui lui permet de se persuader que la générosité de son roi est infinie, tandis qu'elle est très-limitée.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

C'est un tour d'économe ou d'avare assez bien joué.

En ce qui concerne le peuple, comment ne partagerait-il pas le sentiment de l'armée? A défaut de cadeaux, n'a-t-il pas le spectacle de la pompe royale, de la pompe militaire, et celui, plus enivrant pour lui, des sacrifices humains? car c'est invariablement par là que finit chacune des journées des coutumes.

Lorsqu'il ne resta plus rien à jeter aux troupes, Sa Majesté but un peu de rhum dans une coupe, et des aides de bourreaux allèrent chercher les victimes à sacrifier.

Elles étaient vingt-deux : quatorze hommes et huit femmes, auxquelles on ajouta un crocodile de deux mètres de long et un chat.

Chose bizarre, ces malheureux, dont le supplice s'approchait, ne manifestaient aucune émotion; on eût dit des bœufs conduits à l'abattoir. Leur placidité contrastait d'une manière frappante avec le trouble, l'épouvante du rentier et du chimiste.

Quand toutes les victimes se trouvèrent rangées à droite de son trône, Bàhadou, s'adressant à l'armée et à la foule, proclama qu'à l'exemple de ses aïeux il abandonnait à ses sujets une partie de ses prisonniers pour être immolés dans les coutumes; puis il s'arma

La distribution des cauris. Dessin de Vierge.

d'une hache et se leva pour sacrifier lui-même les premières victimes.

Les troupes et la foule témoignèrent à ce moment une joie sauvage qui fit frissonner Philistin et Phosphate placés, par ordre du méhou, dans un endroit d'où ils pussent voir tous les détails de l'exécution, probablement afin d'augmenter la cruauté de leur supplice.

Une douzaine d'individus, armés de cimeterres, de massues, se tenaient au pied de la plate-forme, prêts à recevoir, pour les massacrer, les victimes qu'on allait leur jeter; c'étaient des marchands d'esclaves, auxquels Sa Majesté dahomane avait accordé ce précieux honneur, en récompense de services qu'ils lui avaient rendus dans le trafic.

Les sacrifices commencèrent.

Le camboudi appela les prisonniers et les prisonnières par leurs noms, et des esclaves les apportèrent successivement sur le parapet de la plate-forme, devant le roi, les uns et les autres dépouillés de leurs vêtements, quelques-uns liés jusqu'au cou dans des mannes de jonc.

Par un raffinement de cruauté, on les obligea tous à boire un verre de rhum à la santé du roi.

Ce toast horrible porté *in articulo mortis*, Bàhadou fendit, d'un coup de hache, la poitrine à la première

victime, qui fut aussitôt précipitée en bas, où les massacreurs l'achevèrent, détachant la tête et la déposant dans un coin, et lançant le tronc à la hideuse multitude, qui le mit en pièces avec des hurlements forcenés, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus sur la plate-forme que le rentier et le chimiste.

Leur heure n'était pas encore sonnée sans doute, car les gardes qui les avaient amenés les remmenèrent dans la case qui leur servait de prison, à l'étonnement de la populace, qui avait compté sur leur exécution.

Ces tableaux monstrueux paraîtront peut-être exagérés à bien des lecteurs; pourtant ils sont encore au-dessous de la réalité. A ceux qui douteraient de cette réalité après tout ce que nous avons relaté plus haut, nous recommanderions cet extrait d'une narration d'un négociant hollandais recueillie, à Petit-Popo, le 6 août 1862, par le capitaine du navire anglais le *Griffin*, et adressée par celui-ci au gouverneur anglais de Lagos :

« ... En juin dernier, j'étais à Whydah, où m'avaient appelé des affaires de commerce. Le 24 de ce mois, je reçus, avec autant de surprise que de déplaisir, la canne du roi du Dahomey accompagnée de l'invitation impérative de me rendre de suite à Abomey. J'employai tous les moyens en mon pouvoir pour éviter ce voyage; mais les caboucirs de Whydah me déclarèrent nettement que, si je n'obéissais pas de bonne volonté, j'obéirais de force. Cette réponse étant sans réplique, le 25 juin je quittai Whydah dans un hamac porté par six hommes et escorté par une compagnie de soldats dahomans. Le même jour, j'atteignis Allada... Après une courte halte à Cannah, j'arrivai, le 28 au soir, dans les faubourgs d'Abomey, où une habitation m'avait été préparée. On m'y laissa toute la journée du lendemain, avec la recommandation expresse de n'en pas sortir, surtout pendant la nuit. Le 29, on me fit franchir l'enceinte fortifiée de la ville par la porte royale, sous laquelle se tenaient, pour me recevoir, deux caboucirs. Ils me saluèrent respectueusement et me dirent : « Le roi notre maître n'a jamais vu de « Hollandais; il en a été de même du feu roi son père ; « et maintenant que nous avons une quantité de captifs « à sacrifier aux dieux, nous sommes on ne peut plus « heureux de voir un Hollandais. » Après cet exorde, ils m'obligèrent à boire avec eux, quatre fois de suite, à la santé de leur souverain; puis ils exécutèrent autour de moi une pyrrhique sauvage accompagnée de chants et de coups de fusil. Conduit ensuite au palais royal, j'y fus reçu par le premier ministre, qui m'apprit que le monarque me donnerait audience le lendemain. Le 1er juillet, je trouvai S. M. Bâhadou assise devant son palais, sous un dais élevé, et entourée d'un détachement d'amazones. Je saluai à l'européenne le monarque, qui se leva, me prit les mains, me dit qu'il était très-heureux de voir un Hollandais, et continua à me parler en portugais pendant dix minutes au moins. Il termina en m'invitant à retourner à mon logement et à n'en bouger de trois jours.

« Le 5 juillet, je fus conduit en grande pompe sur la place du marché, où on m'apprit qu'un grand nombre de malheureux avaient été égorgés la nuit précédente. Le premier objet qui frappa mes yeux, sur ce théâtre d'horreur, fut le corps de M. Doherty, ancien esclave libéré, et dernièrement ministre de l'Église anglicane à Ischagga. Il était crucifié contre le tronc d'un arbre gigantesque; une pique de fer traversait sa tête, une autre sa poitrine, et de grands clous fixaient solidement à l'arbre ses pieds et ses mains. Par une amère dérision, son bras gauche était recourbé de manière à soutenir une large ombrelle de coton... De là, on me mena vers une haute plate-forme où trônait le roi, et d'où Sa Majesté adressait à son peuple ce qu'on pourrait appeler un *prêche de guerre*, car il lui promettait de le conduire, dès le mois de novembre, à l'attaque d'Abéokuta. Des cauris, des vêtements et des flots de rhum furent distribués à la foule en forme de péroraison. Vis-à-vis de la plate-forme, et dans toute la largeur de la place, étaient alignées des rangées de têtes humaines saignantes, et tout le sol du marché était saturé de sang. Ces têtes étaient celles d'un certain nombre de captifs, provenant de la prise d'Ischagga, qu'on avait massacrés la nuit précédente, après avoir épuisé sur eux l'art diabolique des tortures...

« Cinq jours encore se passèrent, pendant lequels on me retint confiné dans ma demeure, avec défense de hasarder un pas ou un regard au dehors après le coucher du soleil. Le 10 juillet, le sol d'Abomey fut ébranlé par une violente secousse de tremblement de terre, et, dès le matin, je fus conduit de nouveau sur la place du marché, où je trouvai le roi siégeant sur la plate-forme au milieu de ses éternelles amazones. Il me dit que ce que je prenais pour un tremblement de terre n'était autre chose que l'esprit de son père, se plaignant du peu de soin qu'on apportait à la célébration des *coutumes* antiques et sacrées. Puis il fit approcher trois chefs ischaggans, spécialement chargés par lui d'aller apprendre à son père que les coutumes seraient dorénavant mieux observées que jamais. Chacun de ces malheureux reçut de la main royale une bouteille de rhum, une filière de cauris... puis fut décapité.

« On apporta ensuite vingt-quatre mannes ou corbeilles, contenant chacune un homme vivant, dont la tête seule passait au dehors. On les aligna un instant sous les yeux du roi, après quoi on les précipita, l'un après l'autre, du haut de la plate-forme sur le sol de la place, où la multitude, dansant, chantant et hurlant, se disputait cette aubaine, comme, en d'autres pays, les enfants se disputent les dragées de baptême. Tout Dahoman assez favorisé du sort pour saisir une victime et lui scier la tête, pouvait aller échanger, à l'instant même, ce trophée contre une filière de cauris (environ 2 fr. 50); ce n'est que lorsque la dernière victime eut été décollée, et que deux piles sanglantes, l'une de têtes, l'autre de troncs mutilés, eurent été élevées aux deux bouts de la place, qu'il me fut permis de me retirer chez moi...

« ... Durant tout le jour suivant, on me fit parcourir les autres quartiers de la ville, qui, tous à la fois, avaient été les théâtres de semblables horreurs. Le 12 juillet, je commençai à respirer; les plates-formes furent démolies, et le programme de la fête parut se restreindre à des chants, des danses et des décharges d'armes à feu. Dix jours se passèrent sans être souillés de sacrifices humains; mais en fut-il de même des dix nuits intermédiaires? J'ai malheureusement tout lieu de ne pas le croire.

« Le 22 juillet, je dus être témoin de la *grande coutume* au palais du feu roi, dont deux hautes plates-formes flanquaient la porte d'entrée. Chacune d'elles supportait seize captifs et quatre chevaux, tandis

qu'un même nombre de chevaux, un alligator et seize femmes étaient placés sur une troisième plate-forme, dans la cour intérieure du palais. Hommes et femmes, capturés à Ischagga, avaient fait partie de cette émigration d'esclaves libérés, venue, il y a quelques années, de Sierra-Leone dans l'Yarriba; tous étaient proprement vêtus à l'européenne.

« Lorsque ces malheureux, assis ou plutôt enchaînés sur des siéges grossiers, eurent été disposés autour de trois tables (une pour chaque groupe), on plaça devant chacun d'eux un verre de rhum, et le roi, montant sur la plate-forme la plus élevée, adora solennellement ses fétiches nationaux, et s'inclina devant les captifs, dont le bras droit fut alors délié pour leur permettre de prendre les verres de rhum et de boire à la santé du monarque qui les vouait à la mort. Cette partie du cérémonial terminée, on porta processionnellement les vêtements et ornements du feu roi Ghézo. Puis commença la grande revue des troupes dahomanes, dont Bâhadou harangua chaque corps au moment du défilé, promettant à tous le sac d'Abéokuta pour le mois de novembre. La plupart de ces soldats portaient des armes à feu. Un bataillon d'élite était même muni de carabines rayées; mais la grande majorité n'avait que des fusils à silex. L'artillerie consistait en vingt-quatre pièces de douze, et une parfaite discipline semblait régler toutes les manœuvres de cette armée, dont le nombre total ne peut être évalué à moins de cinquante mille combattants, dont dix mille amazones. La revue terminée, les trois groupes de captifs eurent la tête tranchée, ou, pour parler plus exactement, sciée avec des coutelas ébréchés. Les chevaux et l'alligator furent égorgés en même temps, et les sacrificateurs apportèrent un soin extrême à mêler leur sang à celui des victimes humaines... »

Tout cela est monstrueux, invraisemblable; pourtant cela est, pourtant les choses continuent à se passer ainsi au Dahomey.

. . . .

Laissés seuls dans leur case, où on avait déposé des victuailles en assez copieuse quantité, particulièrement des quartiers de volailles cuits dans de l'huile de palme, Philistin et Phosphate se demandèrent si cette torture des yeux allait continuer, et si le sort des victimes qu'ils avaient vu si horriblement sacrifier et déchirer par la populace leur était réservé.

La nuit ils entendirent pendant trois heures un va-et-vient autour du palais, et il leur sembla que des plaintes se mêlaient aux cris des oiseaux de proie attirés par les débris humains abandonnés sur la place.

Etaient-ce encore des sacrifices?

Oui.

Cette nuit-là vingt têtes tombèrent sous les sabres des exécuteurs de Bâhadou; les habitants d'Abomey purent les voir le matin, rangées devant la plate-forme et encore sanguinolentes!

Car, ainsi que nous le disions plus haut, ainsi que le rapportent les voyageurs que nous avons cités, ce n'est pas seulement le jour qu'on tue à Abomey, pendant *la saison* des *coutumes*, c'est la nuit, et ces exécutions nocturnes sont plus affreuses que celles qui se font au grand soleil avec l'apparat d'un fanatisme religieux sauvage, parce qu'elles n'ont plus que l'apparence de meurtres ténébreux.

Durant trois jours et trois nuits on tint le rentier et le chimiste enfermés.

Le 4 juin, on les tira de leur prison pour les faire assister à l'exposition et à la procession, par la ville, de toutes les richesses mobilières du roi; puis on les garda pendant cinq jours encore au secret.

Le 9, Bâhadou se transporta, avec sa cour, dans un autre palais de la capitale pour y sacrifier onze captifs.

Le 11, il égorgea, de sa main, trois femmes des montagnes de Kong, enlevées dans une récente razzia, et présida une haute cour de justice.

Le 12, les amazones prêtèrent serment de fidélité.

Le 14, vingt nouvelles victimes furent sacrifiées pour arroser les tombes des ancêtres.

Le tout accompagné de distributions de vivres, de rhum, de décharges de mousqueterie, de salves d'artillerie, de tumultes populaires.

Le 16, on vint chercher le rentier et le chimiste pour les conduire en présence de Sa Majesté, qui allait enfin prononcer sur leur sort.

— Ah! qu'on nous donne le coup de grâce! exclama Philistin, marchant à côté de Phosphate, qui pouvait à peine avancer.

XIV. — L'AUDIENCE ROYALE.

Devant Bâhadou. — Conversation par interprète. — Théories dahomanes. — Une éclaircie dans un ciel noir. — Une mission diplomatique. — Tueries de civilisés et tueries de sauvages. — Une demande d'engins de guerre. — Le congé. — Le passe-port. — Départ pour Whydah.

Ce jour-là, il semblait que les sacrifices fussent momentanément interrompus, car la plate-forme avait disparu de la place du marché, le dais de la place du palais royal, et les amazones étaient rentrées dans leur quartier, où elles buvaient du rhum et fumaient en criant, en chantant, en dansant, comme si elles eussent été ivres ou en délire.

Les prisonniers traversèrent une cour, ou plutôt un jardin planté des orangers les plus beaux qu'ils eussent vus, passèrent à côté d'un amas d'ossements d'éléphants, traversèrent une autre cour sur les murs de laquelle ils virent des têtes fraîchement coupées, et arrivèrent devant la case de la principale favorite, où se trouvait Sa Majesté en compagnie du méhou, du miégan, du camboudi, de la générale des amazones, du tolonou et de l'interprète.

Comparée à l'apparat terrible des jours précédents, cette simplicité était frappante et relativement rassurante; aussi Philistin et Phosphate eurent-ils, au milieu de leurs angoisses, une lueur d'espoir.

Bâhadou les regarda pendant une vingtaine de secondes sans sourciller et, naturellement, ceux qui l'entouraient en firent autant.

Les malheureux auraient inspiré un profond sentiment de commisération à d'autres qu'à des Dahomans.

Leurs haillons, leur linge crasseux et fétide, leurs bottes déchirées, leurs cheveux en désordre, leurs longues barbes blanches, leurs yeux rougis, leur maigreur, la pâleur de leurs visages disaient leurs souffrances.

— Mon peuple réclame votre mort, fit Sa Majesté d'un air froid comme le tranchant d'un sabre; j'ai pu jusqu'à présent faire la sourde oreille, mais parce que j'ai sacrifié, à mon grand regret, vos deux compatriotes. Aussi pourquoi avaient-ils tué une de nos idoles vénérées? N'agiriez-vous pas de même en France si quelques noirs y outrageaient vos fétiches?

— Sire, répondit Philistin, lorsque l'interprète lui eut traduit les paroles royales, la religion ne doit, en aucun pays et sous aucun prétexte, se servir du glaive, se venger. La religion doit être sourde aux injures, aux menaces, aux blasphèmes; elle est, ici-bas, la plus noble émanation de la Divinité, et la Divinité est toute charité et pardon.

— Quand les ombres des rois crient vengeance, répliqua Bâhadou, il faut les venger, sous peine de tourments éternels.

— Non, Sire. Les ombres qui crient vengeance sont des ombres infernales; les ombres du ciel ne crient qu'amour.

— Je connais votre histoire, et j'ai appris celle des Portugais, qui, les premiers parmi les blancs, ont fondé des établissements sur nos côtes; je connais aussi l'histoire de l'Espagne; est-ce donc de l'amour, du paradis, de la charité que les guerres acharnées de religion, que les hauts faits de l'inquisition qui les remplissent? Nos ancêtres ont vu des Portugais brûler, dans leurs factoreries de la côte, des hérétiques. Vos idoles vous demandent donc du sang, comme les nôtres, et c'est bien. Si elles ne vous en demandaient pas, ce seraient de fausses idoles.

— Sire, la religion a souvent, dans tous les pays, de mauvais interprètes.

— C'est vrai; nous avons parfois, au Dahomey, de détestables féticheurs; vous en avez probablement chez vous, et les autres nations en ont également; mais cela ne fait rien à la loi, qui demeure la même.

— La loi peut avoir été faite ou refaite par des fanatiques qui, au lieu de se pénétrer de la pensée de Dieu, se sont inspirés de celle du diable. D'ailleurs, ce n'est pas la lettre de la loi qu'il faut servilement observer, c'est son esprit, c'est-à-dire ce qu'elle a de plus humain; ce qui l'élève, non ce qui la rabaisse.

— Quoi qu'il en soit, fit Bâhadou, qui paraissait n'avoir qu'un médiocre goût pour les sermons, et qui, du reste, avait son opinion faite sur la question, je n'ai pu hésiter à sacrifier vos compatriotes : vous auriez agi de même en France, et je vous aurais également sacrifiés, si vous eussiez massacré comme eux une idole. Votre sort est dans mes mains; d'un geste je puis faire tomber vos têtes. Je consens cependant à vous épargner, pour vous donner une preuve de mon estime pour les Français.

Le rentier et le chimiste tressaillirent de joie et leurs cœurs battirent avec précipitation.

— A une condition, toutefois, ajouta Bâhadou.

— Laquelle, Sire? demandèrent simultanément Philistin et Phosphate.

— C'est que, l'un et l'autre, à votre retour dans votre pays, vous célébrerez la grandeur de mon royaume, ma clémence, mon amitié pour les blancs, et que vous engagerez le chef de votre gouvernement à m'offrir quelques batteries de ces nouveaux canons qu'on doit fabriquer chez vous maintenant et dont la dernière guerre a démontré l'utilité.

— Oh ! pensa Philistin, Sa Majesté Dahomane aussi se préoccupe de la réforme de l'artillerie française.

— Eh bien?... fit le roi avec une pointe d'impatience.

— Sire, nous acceptons avec reconnaissance, répondit Philistin, tandis que Phosphate soufflait abondamment.

— Je désire entrer en relations amicales avec votre nation, poursuivit Sa Majesté, et, pour le prouver, je vous autorise tous les deux, en échange des canons que je demande, à établir une factorerie dans ma capitale, faveur que ni mes prédécesseurs ni moi n'avons accordée à personne.

— Sire !... firent le rentier et le chimiste en s'inclinant profondément.

— L'empereur Napoléon III envoya à mon père, en 1856, des ambassadeurs; vous direz à son successeur que je suis tout disposé à recevoir les siens et à signer avec lui un traité d'alliance; de plus, vous lui porterez mes vœux.

— Oui, Sire.

— Comment se nomme-t-il? demanda tout à coup Bâhadou en cherchant dans ses souvenirs.

— Ma... Ma..., bégaya Phosphate.

— Mac-Mahon, dit Philistin, venant au secours du chimiste.

— Ce n'est pas ce nom-là qu'on m'avait dit, fit le roi surpris.

— C'est Thiers sans doute?

— Oui! répondit vivement Bâhadou.

— Il y a un an qu'il n'est plus chef du pouvoir exécutif, repartit le rentier.

— Une révolution de palais l'a renversé?

— Non, Sire, un vote de la Chambre des députés.

Bâhadou ouvrit de grands yeux; il ne comprenait pas.

— Le chef n'est donc vraiment pas chef en France? dit-il.

— Il l'est sans l'être, répliqua Philistin; en l'état actuel, ce sont les mandataires de la nation qui sont tous ensemble, et non individuellement, le souverain; le président de la république n'est que leur délégué.

— Curieux gouvernement! murmura Bâhadou en souriant. Et, reprit-il, à combien de femmes a droit votre président?

— Mais... à une seule, Sire, comme tous les Français, répondit Philistin, quelque peu interloqué.

— Une seule femme! exclama le roi avec un accès de gaieté que partagèrent ceux qui l'entouraient.

Evidemment Sa Majesté Dahomane voyait, dans ce fait, la preuve d'un état de barbarie morale complet, car son hilarité se prolongea pendant un long moment.

Elle daigna néanmoins reprendre son sérieux pour interroger le rentier et le chimiste sur les faits de la guerre de 1870-71, sur le siége de Paris et sur les moyens employés par les Prussiens pour vaincre, par les Français pour se défendre.

Philistin répondit de son mieux à ces questions; mais ses explications ne satisfirent pas toutes au même degré le monarque, la plupart étant au-dessus des connaissances et de l'intelligence de celui-ci.

Les ballons et les chemins de fer, entre autres, excitèrent au plus haut point son incrédulité.

En revanche, ce qui le remplit d'une égale admiration pour les vainqueurs et les vaincus, c'est la rançon qu'osaient exiger les premiers et que purent payer les seconds sans succomber, c'est le chiffre des victimes que la guerre coûta aux deux nations.

Alors il se prit à considérer avec une sorte de mépris les tueries des coutumes dahomanes.

— Nous avons encore bien à faire pour égaler les Européens, dit-il à son entourage en secouant tristement la tête; tandis que nous pouvons à peine sacrifier annuellement un millier ou deux de victimes pour la célébration de nos fêtes solennelles, eux, en moins de six mois et pour le plus futile prétexte, massacrent

trois cent mille guerriers!... Trois cent mille! répéta Bâhadou avec une respectueuse admiration; ce que nous ne sommes pas à même de sacrifier en un siècle! En vérité, je vous le dis, nous avons beaucoup à apprendre des civilisés!

Le méhou, le miégan, le camboudi, le tolonou, la générale des amazones appuyèrent par un grognement sonore les paroles de leur souverain.

Le roi voulut savoir jusqu'à quel point la guerre avait affaibli la France et si son armée était de beaucoup diminuée par les pertes énormes qu'elle avait subies. Quand Philistin lui répondit que cette armée était, au contraire, considérablement augmentée, et qu'en cas de danger la France pourrait mettre deux millions de soldats en ligne, il resta stupéfait et pendant un moment calcula le nombre de victimes que ferait une guerre où trois ou quatre millions de guerriers se trouveraient en présence avec des armes perfectionnées et des projectiles tels que ceux que les Anglais venaient d'employer dans leur lutte contre les Ashantees, et il eut presque un éblouissement.

— Un jour viendra, dit-il, où mon peuple livrera, lui aussi, de ces grandes batailles qui ont immortalisé les blancs et porté leur gloire par toute la terre; alors

L'audience de congé. Dessin de Vierge.

le Dahomey sera vraiment le premier de tous les royaumes d'Afrique et nul ne résistera à son roi.

— Sire, repartit Philistin qui pensait qu'un peu de flatterie ne nuirait pas, vous occupez déjà un rang que tous vous envient et que personne n'ose vous disputer.

— C'est vrai, fit Bâhadou avec un sourire de satisfaction.

Puis, regardant l'un après l'autre le rentier et le chimiste :

— Allez, reprit-il majestueusement, je vous rends votre liberté. Vous savez maintenant qu'aucun étranger ne peut pénétrer dans nos Etats sans notre autorisation royale; vous savez que les Dahomans veulent que leurs idoles, leurs fétiches soient respectés; mais vous savez aussi que notre bonté est infinie et que nous aimons à traiter les blancs comme nos plus chers, nos plus illustres amis. Portez au chef de votre gouvernement mes félicitations; dites-lui que je veux qu'il soit mon allié; que j'accepterai volontiers tous les canons qu'il désirera m'offrir, pourvu qu'ils soient du nouveau système, de celui dont les projectiles éclatants vont frapper l'ennemi à six ou sept milles anglais, et qui foudroient une armée avant que celle-ci ait pu apercevoir son adversaire. Dites-lui que je l'invite à assister à nos *coutumes*, et qu'en échange des pièces d'artillerie qu'il me donnera, non-seulement j'autoriserai ses com-

patriotes, je vous autoriserai à établir une factorerie à Abomey, mais encore que je lui offrirais avec joie un asile dans mon palais au cas où un vote de la Chambre des députés lui enlèverait le pouvoir qu'un vote de cette même Chambre lui a conféré.

— Nous le lui dirons, sire, assura Philistin en s'inclinant et avec un rayonnement dans les yeux.

— N...nous le lui d...dirons, Sire, répéta de même Phosphate.

— Adieu donc, ou plutôt au revoir, reprit Bâhadou, car j'espère vous revoir bientôt à Abomey avec les présents de votre président et sa réponse à mes offres.

Et d'un geste royal il congédia les deux prisonniers, que des officiers et des gardes du palais emmenèrent aussitôt et conduisirent dans une case voisine de la place du marché, où des vêtements de coton et des vivres avaient été déposés pour eux.

Philistin et Phosphate n'en revenaient pas; ils étaient ivres de joie; ils s'embrassaient, ils se pressaient les mains avec effusion, ils remerciaient Dieu de leur délivrance, ils osaient à peine penser à leur bonheur, ils croyaient rêver!

Pourtant tout était vrai : la clémence de Bâhadou et leur liberté; car, dans l'après-midi, un racadère (aide de camp) vint leur présenter leur passe-port, la canne royale, sans laquelle ils n'auraient pu franchir l'enceinte de la capitale, plus cinquante filières de cauris de la part de Sa Majesté (soit cent vingt-cinq francs), des provisions abondantes : boules de pâte de maïs ou de manioc, volailles cuites dans de l'huile de palme, fruits; et leur annonça, par l'organe de l'interprète, que deux hamacs étaient à leur disposition avec vingt esclaves et un détachement de troupes pour les conduire à Whydah, où Sa Majesté espérait qu'ils pourraient promptement s'embarquer pour la France.

— Le roi, ajouta le racadère, invite les deux blancs à lui rapporter dans le courant de l'année la réponse du chef de leur gouvernement, afin qu'elle lui parvienne avant l'époque où il a l'habitude de pourvoir aux nécessités de sa cour en allant faire des razzias chez les peuplades ennemies qui entourent son royaume, et contre les entreprises desquelles il est *perpétuellement obligé de se défendre.*

Philistin et Phosphate ne prêtèrent aucune attention à cette tartuferie, et, impatients au suprême degré de quitter l'abattoir humain où le sort les avait jetés, ils remercièrent le racadère, lui mirent dans les mains trois filières de cauris, ce qui parut donner à celui-ci une haute idée de leur générosité, et se déclarèrent prêts à partir immédiatement.

Le racadère fit signe à l'escorte d'avancer et invita les deux blancs à prendre place dans les hamacs qui leur avaient été préparés.

Quelques minutes plus tard, Philistin et Phosphate quittaient Abomey, escortés jusqu'à l'extrémité du faubourg, sur la route de Cannah, par une foule bruyante qui, ayant appris par les officiers du palais la haute mission dont Bâhadou les avait chargés auprès du chef de la France, les acclamait, chantait, dansait, criait autour de leur caravane.

Il était quatre heures du soir; à sept heures, au moment où la nuit étendait son ombre au zénith, Philistin et Phosphate entraient à Cannah, où le caboucir les reçut avec le plus grand empressement et le plus grand respect.

ARMAND DUBARRY.

(La fin à la prochaine livraison.)

RÉCITS CHAMPÊTRES.

JACQUES BRUNON [1].

IX. — UN FESTIN.

La semaine s'était écoulée, durant laquelle Jacques et Jeannet avaient pu remarquer que Julien ne s'absentait plus qu'accompagné de son père.

— Enfin, disait Jacques, je suis aise de voir que le capitaine n'est pas fâché. A vrai dire, il ne m'a reparlé de rien; mais le sujet ne lui étant pas des plus agréables, je comprends qu'il ne tienne pas à y revenir.

— Au surplus, vous voyez bien, père, qu'il a fait son profit de l'avis, puisqu'il ne laisse plus son fils courir seul. Espérons que ça ira mieux maintenant.

— Oui, espérons-le. Il n'était pas trop tôt. Quant à Julien, il ne te fait pas meilleure mine, je crois.

— Non, au contraire, parce qu'il se doute que c'est moi qui suis cause du changement de manières de son père; mais, bah! il reviendra de sa fâcherie. Au fond, il n'est pas méchant : il écoute trop les uns et les autres, voilà tout. Que le capitaine le retienne un peu, qu'il vienne à entendre un peu raison et tout s'arrangera. Que voulez-vous, père, je ne peux cependant, pour qu'il me fasse bonne grâce, lui dire qu'il fait bien d'aller avec tous ces mauvais gars... car enfin, du moment que ça n'est pas ma pensée...

— Oui, petit, si quelquefois on peut se garder de dire ce qu'on pense, au moins ne faut-il jamais dire ce qu'on ne pense pas, quand même il nous en devrait coûter cher. Mais ce que je crains, vois-tu, c'est qu'il aille rapporter la chose à Ambroise et que ce bandit ne cherche à te jouer un méchant tour. Tu sais que déjà il ne nous aimait guère; c'est bien pire depuis que j'ai, en quelque façon, placé sa mère chez le capitaine, qui ne veut pas le voir paraître chez lui, et qui retient tant qu'il peut les gages de la Denise, pour qu'Ambroise ne les ait pas.

— Soyez tranquille, père, Ambroise ne me fait pas plus peur qu'un autre.

— Oui, je sais bien que tu es brave, et tu as raison de l'être; mais ces canailles-là font leurs coups en lâcheté.

— Bah! nous verrons bien!

— Toujours est-il, n'est-ce pas, que tu n'as rien dit de tout ça à la demoiselle, je pense?

— A elle, père, oh! non, pourquoi faire? Ce serait la chagriner sans raison. Elle est forte de corps, c'est vrai, maintenant; mais de cœur, voyez-vous, le moin-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

dre émoi la met tout hors d'elle... Et elle aime tant son frère que, bien sûr, le coup lui serait rude... Oh! je me garderais de lui parler de rien... J'ai tant de plaisir, moi, à la voir contente, rieuse... Elle rit si doucement, sa gaieté vous gagne si bien, n'est-ce pas, père? n'est-ce pas?

— Oui, petit, oui, repartit évasivement le père en paraissant remarquer l'élan avec lequel Jeannet venait de s'exprimer.

Et il parla d'autres choses.

Dans l'après-midi du samedi, le capitaine vint à la scierie, où, trouvant Jacques et Jeannet au travail:

— Demain à une heure, dit-il, tout le monde dîne au chalet.

— Ah! fit Jacques; puis machinalement, et comme pour n'être pas trop bref: Est-ce donc la fête à quelqu'un? ajouta-t-il.

— Non, repartit le capitaine, mais n'importe, j'ai décidé que tout le monde dînerait au chalet.

— Entendu, mon capitaine, on y sera, soyez tranquille; il n'est personne ici qui se veuille faire tirer l'oreille en pareille occasion.

— Bien!

Et le capitaine s'en alla.

Le lendemain, jour de dimanche, à l'heure dite, toute la famille du bûcheron était réunie à celle du capitaine. Le temps étant très-beau et très-doux, le couvert avait été dressé sous les hêtres par Denise, aidée de la petite Berthe, qui, d'ailleurs, passait plus de temps au chalet qu'à la scierie.

Le matin, Jeannet, jugeant que ce surcroît de provisions ne nuirait en rien à l'ordonnance du repas, avait donné un coup de filet dans l'écluse de la roue et en avait ramené quelques belles truites qu'il avait portées à Denise. D'odorantes vapeurs s'échappaient de la pièce où était installé le fourneau, et tout un ensemble de vaillants appétits se promettaient d'accueillir dignement le menu qu'annonçaient ces agréables effluves.

On se mit à table gaiement, et gaiement l'on attaqua les simples, mais savoureuses victuailles. La plus franche animation présidait à l'entretien général, auquel cependant l'on aurait pu remarquer que Julien semblait rester étranger; mais cette façon d'agir lui étant à peu près coutumière, on n'y prenait pas garde. Le capitaine, sans discuter comme d'ordinaire, en fin dégustateur qu'il était, sur le plus ou moins de réussite de chaque mets, ne laissait pas cependant d'y faire convenablement honneur.

Et il en alla ainsi jusqu'au dessert, représenté par une large tarte aux prunes qu'avait pâtissée Denise à la grande joie des enfants, et par les petits fromages frais et secs dus à l'excellent lait de la chèvre Fanchette qui, pendant toute la durée du festin, n'avait cessé de rôder autour des convives qui la gratifiaient d'un peu de pain ou — suprême friandise — d'une pincée de sel, pour l'obtention de laquelle elle exécutait, sans que même on l'en priât, tous les exercices qui lui étaient familiers.

Denise ayant taillé les parts du gâteau et faisant circuler la planche où chacun portait la main:

— Mes enfants, dit le capitaine qui tenait son verre, nous allons boire à notre santé à tous... Allons! à notre santé à tous!

— Oui, certes! fit Jacques, les yeux arrêtés sur le visage bien épanoui de Siméone, vu que maintenant il n'y a plus ici personne en retard de ce côté-là; n'est-ce pas, demoiselle?

— Oh! non, Dieu merci! répondit vivement la jeune fille.

— C'est que, voyez-vous, reprit le capitaine d'une voix qui n'avait pas tout à fait son timbre ordinaire, il pourrait arriver que d'ici à... quelque temps nous ne fussions plus réunis comme nous le sommes aujourd'hui...

Jacques, Jeannet et Siméone tournèrent en même temps un regard curieux vers le capitaine; et Denise, qui, la distribution des parts achevée, s'apprêtait à rentrer dans le chalet, Denise s'arrêta net.

Il y eut un silence.

— Oui, reprit le capitaine, une lettre que m'a remise hier le piéton, m'apprend que ma présence est indispensable à Paris, pour le règlement d'une affaire où j'ai de grands intérêts engagés.

— Ah! fit Jacques.

Jeannet, devenu blême, promenait machinalement ses yeux devant lui.

Julien regardait fixement le capitaine.

— Ce ne sera pas pour longtemps, n'est-ce pas, petit père? demanda Siméone.

— Je ne crois pas, répondit le père. Au surplus, Jeannet, qui sait écrire maintenant, nous tiendra au courant de ce qui se fait ici. N'est-il pas vrai, Jeannet?

— Oui, capitaine, répondit Jeannet, qui semblait n'avoir guère conscience de ses propos.

— Alors, demanda Julien, je vais partir aussi avec toi, moi?

— Tiens, fit Siméone, la belle question, tu ne voudrais pas quitter petit père, je pense.

— Certainement non, affirma le capitaine.

— Oh! mais, allez, reprit la jeune fille s'adressant à Jacques et à ses enfants, nous reviendrons bientôt, oui bientôt...

— Et quand donc comptez-vous partir, mon capitaine? demanda Jacques.

— Eh bien! mais, le plus tôt possible, l'affaire est urgente. Demain...

— Demain, répéta vivement Julien, comme s'il venait seulement de saisir le vrai sens de la détermination énoncée par son père, demain.

Et Jeannet, qu'on entendit à peine, car c'était à soi-même qu'il s'adressait, Jeannet répéta aussi, mais avec une profonde tristesse:

— Demain!

— Vous me regardez ébahie, ma pauvre Denise, reprit le capitaine; mais soyez tranquille, j'ai songé à vous. Nous sommes accoutumés maintenant à vos soins, et nous serions très-aises de les conserver. Voulez-vous venir avec nous? Je vous emmène.

— Où ça, monsieur, à Paris? dit Denise. Oh! je vous remercie bien de votre bonté; mais pour moi quitter ce pays, ça ne se peut pas, non, ça ne se peut pas!

— Je comprends, fit le capitaine évidemment préparé à cette réponse, car il connaissait assez Denise pour saisir qu'elle devait être inaccessible à l'idée de ne pas recevoir les visites plus ou moins fréquentes du garnement qui était son fils. Je comprends; aussi, en reconnaissance des bons services que nous avons reçus de vous, et pour nous les assurer encore au retour, vais-je vous prier d'accepter, sous la haute main de mon ami Jacques, la garde du chalet. Nous n'allons

emporter que nos vêtements, comme au jour de notre arrivée, sur le dos de Blondine, qui nous accompagnera à la ville. La personne qui me l'a cédée m'a dit que je pouvais la lui ramener quand bon me semblerait. Tout ici restera donc dans l'état actuel, de façon à ce que l'installation soit toute faite, quand nous reviendrons. Vous demeurerez là, vous tiendrez tout en ordre et, dès à présent, je vous assure plusieurs mois de gage... Seulement — ne vous fâchez pas, Denise — comme on connaît les saints on les honore, dit le proverbe, et le proverbe a raison, le montant de ces gages sera déposé aux mains de Jacques qui, quinzaine par quinzaine, vous payera le temps écoulé. Cet arrangement-là vous va-t-il?

— Vous êtes trop bon, monsieur, dit encore Denise, et du moment que les choses vous conviennent ainsi...

— A la bonne heure! fit le capitaine, voilà qui est convenu. Quant à toi, Jacques, j'espère que tu voudras bien veiller à la conservation de ce cher petit édifice qui, d'ailleurs, est bâti sur tes terres, et où nous laissons tous de chers souvenirs — que nous ne tarderons pas à venir retrouver. Jeannet, ai-je dit, nous écrira ; nous lui répondrons, et nous apprendrons toujours avec bonheur que Berthe et Michel continuent à être de gentils enfants.

— Il ne faudra pas oublier Fanchette. Vous la soignerez bien, n'est-ce pas, Jeannet? dit Siméone; vous lui parlerez de moi.

— Oh! soyez tranquille, demoiselle! répondit le jeune garçon avec un élan qui n'excluait pas la tristesse.

Il va de soi qu'on ne resta plus longtemps à table.

Le capitaine rentra dans la maison pour indiquer à Denise les quelques préparatifs à faire.

Pendant ce temps, Siméone dictait à Jeannet, qui l'écoutait avec une sorte de religieuse attention, tout un ensemble de recommandations ; puis elle promettait aux deux enfants de leur rapporter ceci, de leur envoyer cela...

Jacques, qui était d'abord allé s'asseoir seul sur le banc de rocaille, descendit ensuite à la scierie sous prétexte d'aller mettre en état le bât de l'ânesse, dont une courroie manquait, disait-il, de solidité.

Julien s'était esquivé... Quand il rentra, la nuit tombait.

X. — UN CONTRE TROIS.

Le capitaine avait dit qu'on se mettrait en route vers neuf heures du matin.

A huit heures, tout étant prêt au chalet, où Jacques amenait l'ânesse bâtée, on s'aperçut que Julien manquait, et Jacques s'étonna de ne pas trouver là Jeannet.

Le capitaine s'impatientait, s'inquiétait.

- Où peut être allé Julien? disait-il.

— Ne craignez rien, mon capitaine, répliquait Jacques; du moment où tous deux manquent à la fois, c'est qu'ils sont l'un avec l'autre, et il ne leur arrivera rien.

Bientôt, en effet, on les vit revenir ensemble ; mais sans que cependant il parût y avoir entre eux un accord bien parfait, car Julien, le front hautain, la lèvre dédaigneuse, le regard froid, marchait à quelques pas devant Jeannet, dont le visage, pâli par quelque vive émotion, était labouré de deux meurtrissures sanglantes; ses habits étaient déchirés en plusieurs places, et il y avait quelque chose de pénible et de gêné dans son allure.

Les deux hommes allèrent au-devant des deux jeunes garçons, et s'adressant plus particulièrement à Jeannet :

— Qu'est-ce donc? qu'est-il arrivé? demandèrent-ils avec une sorte d'anxieuse curiosité.

Julien ne parut pas devoir répondre; mais Jeannet, s'efforçant de sourire :

— Oh! ce n'est rien. Je vas vous dire, père : M. Julien, devant quitter le pays, a voulu monter une dernière fois là-haut sur les rochers du grand pin, pour dire adieu à l'endroit; une idée! J'ai été avec lui, j'ai voulu l'aider, et, ma foi, le pied m'a glissé, j'ai roulé, je me suis un peu foulé, voilà tout; ce n'est rien.

— Mais tu es blessé, tu as le visage tout en sang, dit le capitaine; tu boites.

— Ah bah! fit le courageux garçon, avec un peu d'eau fraîche, ça n'y paraîtra plus.

— Crois-tu?

— Sûrement.

— Allons, tant mieux! dit le capitaine qui avait pris la main de Jeannet et la serrait, tout en suivant des yeux Julien qui venait de disparaître dans la maison.

En ce moment sortait Siméone, qui, remarquant à son tour le singulier état de Jeannet, poussa un cri de pénible surprise.

Alors Jeannet se mit à rire tout haut et si bien, qu'il fut impossible à la jeune fille de s'apitoyer encore sur son compte. Un quart d'heure plus tard, le capitaine donnait le signal du départ.

On se mit en marche. Julien allait le premier, qui tenait la bride de l'ânesse sur le dos de laquelle sa sœur était assise. Le capitaine suivait avec Jacques, qui ne parlait que pour répondre aux questions ou recommandations que lui adressait le capitaine. D'un côté de la monture était Jeannet; de l'autre, la Denise et Berthe avec Michel.

On marcha ainsi jusqu'au haut de la côte, un peu au-delà du vieux pont.

Arrivés là :

— Maintenant, mes amis, dit le capitaine d'un accent qu'il ne réussissait pas à rendre tout à fait calme, séparons-nous, et allons chacun de notre côté.

Personne ne parut songer à discuter ces paroles. Tous s'arrêtèrent.

— Adieu... je me trompe, au revoir, Jacques, dit le capitaine en ouvrant ses bras, où se jeta le bûcheron qui dit d'une voix sourde :

— Au revoir, mon capitaine.

— Au revoir, Jeannet!...

Et le capitaine embrassa aussi le fils de Jacques.

Siméone, avant de s'installer sur l'ânesse, avait embrassé la Denise, Jacques et les deux enfants. Elle tendit la main à Jeannet, qui la toucha d'une main tremblante. Elle répéta :

— Au revoir! à bientôt! au revoir!

Mais l'ânesse prit le grand pas, doublement sollicitée par Julien qui tirait sur la bride et par le capitaine qui, de la canne qu'il tenait à la main, la frappait sur la croupe.

En une minute, ils eurent disparu au tournant du chemin.

— Allons, venez, enfants, dit Denise qui donnait la main à Berthe et à Michel.

— Oui, rentrez, Denise, dit Jacques qui avait à côté de lui Jeannet, debout, immobile, les yeux fixes sur le point où ceux qui partaient ne s'apercevaient plus ; rentrez ; Jeannet et moi, il faut que nous allions voir quelque chose à la prise d'eau là-haut : allez.

Quand la Denise et les enfants furent à quelque distance :

— Eh bien ! voyons, petit... qu'as-tu donc ? dit le père qui avait pris son fils par le bras.

— Je vous dis moi, père, fit Jeannet d'une voix sourde et douloureuse, qu'ils ne reviendront plus jamais...

Et on eût dit qu'il allait défaillir. Ses genoux fléchirent, sa tête oscilla.

— Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a ! s'écria Jacques en faisant asseoir Jeannet sur la saillie rocheuse qui bordait la route en cet endroit.

Puis, regardant l'enfant en face :

— Que je suis sot, moi. Comme si je ne comprenais pas qu'il s'est maîtrisé jusqu'à présent pour résister au mal qu'il s'est fait !

Il tira son mouchoir, qu'il alla baigner dans le filet d'eau qui courait au pied du rocher et qu'il revint passer sur les tempes de son fils.

— Merci, père, ça va mieux, fit bientôt Jeannet qui sortait d'un véritable évanouissement.

— Mieux, répéta Jacques, je savais bien que tu n'étais pas dans ton état ordinaire tout à l'heure, quand tu faisais bonne mine malgré toi... Les autres étant là, je ne disais rien, pour ne pas te contredire, puisque tu

Les adieux. Dessin de F. Lix.

ne voulais pas avouer... Mais à présent qu'ils n'y sont plus, parle, conte-moi ce qu'il y a eu... Tu n'as rien à me cacher à moi.

— Oh non, père, non !

— Eh bien ?

— Eh bien ! mon Dieu, j'avais vu hier soir M. Julien revenir de là-haut avec les vauriens... Ce matin, je ne sais pas pourquoi, l'idée m'est venue de guetter, parce qu'ils devaient sûrement lui avoir donné rendez-vous une dernière fois... et je ne sais pas pourquoi encore, quand il est parti du chalet ce matin, je l'ai suivi de loin, en prenant par les taillis pour n'être pas vu. Il n'a pas tardé à retrouver les mauvais gars... Et alors, ils n'ont pas seulement parlé ensemble, mais ils se sont mis à marcher vite en tournant le dos au pays, comme gens qui comptent s'en aller loin... J'ai, moi aussi, hâté le pas ; et, ma foi, quand j'ai vu qu'ils allaient toujours, alors que l'heure où le capitaine comptait partir était proche, je me suis bravement porté au-devant d'eux.

Ils étaient trois ; avec M. Julien, ça faisait quatre. M. Julien ne m'attendait pas là ; quand il me vit, il fut tout gêné.

Je lui dis :

— Où allez-vous donc, monsieur Julien ? Là-bas on vous attend pour partir, et tout le monde vous cherche. Bien sûr, vous ne savez pas l'heure qu'il est ; votre père et votre sœur sont en peine, vous ne les voudriez pas affliger. Allons, venez, retournons là-bas.

Il ne disait rien ; mais les autres parlèrent pour lui.

— Ah bien, par exemple ! en voilà un faiseur de leçons, fit l'un ; envoie-le donc promener, Julien.

L'autre dit :

— C'est moi qui me moquerais de lui ; viens donc, viens, Julien...

En quoi, je vis bien que leur plan était de l'emmener, sans comprendre où ils comptaient aller, et ce qu'ils feraient ensemble. Alors me campant à côté de M. Julien :

— Non, fis-je, non, M. Julien n'ira pas avec vous, parce que je sais qu'il ne voudra pas faire cette désobéissance à son père, dont il est tant aimé et qui aurait trop honte pour lui.

— Allons donc ! fit l'un des vauriens.

— Veux-tu bien passer au large, voulut dire un autre en me prenant par le bras pour m'écarter.

Mais moi, lui sautant au collet et l'envoyant tout de son long d'une poussée :

— Vas-y au large, toi ; quant à moi, je m'en retourne avec M. Julien, parce que j'ai été envoyé pour le chercher et que je ne veux pas rentrer sans lui ; et si quelqu'un de vous veut m'empêcher de l'emmener, nous verrons bien.

— Bah ! fit celui qui se ramassait, parlant aux autres, laissons-le ; qu'il vienne ou qu'il ne vienne pas, du moment que nous avons l'argent, nous nous amuserons tout de même...

— L'argent ! fis-je étonné.

— Oui, fit un autre en montrant un paquet qu'il venait de tirer de sa poche et qui me parut assez gros.

Ainsi je compris que mes bandits avaient poussé M. Julien à prendre de l'argent à son père pour le leur apporter, et qu'avec cet argent ils comptaient aller s'amuser dans quelque pays voisin...

M. Julien ne disait toujours rien. Mais moi :

— Ah ! vous avez l'argent ! criai-je. Et courant sur celui qui l'avait montré, et le prenant, et le couchant sous moi : Tu vas me le rendre, entends-tu ?

Sentant que je le serrais fort, il ne se fit pas dire deux fois la chose ; et j'avais déjà mis le paquet dans ma poche, pensant en avoir fini avec eux, quand un des deux autres cria :

— Çà mais, est-ce qu'à nous trois nous n'aurons pas raison de lui... Allons, Julien, aide-nous.

M. Julien ne les aida pas ; mais je les eus tous trois à mes trousses : c'est alors que j'ai gagné ces déchirures à ma figure et à mes habits... J'ai bien aussi une cuisse qui me fait mal ; c'est en tombant d'un croc-en-jambe que l'un me passa, pendant que je secouais l'autre... Enfin, je crois qu'ils sont plus malades que moi. Ils sont partis clopant, sans demander leur reste... Et M. Julien est tranquillement revenu avec moi.

— Brave enfant ! fit Jacques qui prit à deux mains le front de son fils où il appuya longuement ses lèvres... Mais l'argent ?

— L'argent, ils ne me l'ont pas repris... Un moment j'ai pensé à le remettre au capitaine ; mais je me suis dit qu'il faudrait une explication... puis, j'ai pensé aussi à le donner à la demoiselle ; mais comme elle ne se doute de rien, pourquoi la mettre dans l'affaire ?... Je l'ai donc rendu à M. Julien... Il l'a repris sans rien dire.

— Et, ajouta Jacques, c'est presque sans rien nous dire à aucun d'ici qu'il est parti. J'ai remarqué même que le capitaine n'avait pas eu l'air d'y prendre garde, lui qui tient tant à tout ça d'ordinaire...

— Je vous le dis encore, père, reprit Jeannet, ils ne reviendront plus. Le capitaine a quelque chose qu'il ne dit pas.

— J'ai fait mon devoir, comme tu as fait le tien, dit Jacques avec une sorte de solennelle gravité ; il en sera à la volonté du bon Dieu !

— Oui ! soupira Jeannet. . . . .

. . . .

. . . .

XI. — PREMIÈRE LETTRE DE JEANNET AU CAPITAINE MARTIN.

« Cher monsieur le capitaine, vous m'avez commandé de vous écrire dans le mois après votre départ. Il y aura demain lundi quatre semaines que vous êtes parti. Je vous écris donc ; ça sera pour moi la meilleure manière de passer mon après-midi du dimanche.

Et quand même vous ne m'auriez pas commandé de le faire, je le ferais, parce qu'il faut que vous sachiez une chose qui est arrivée depuis que vous avez quitté le pays. Je vais vous la dire.

Un soir, c'était le jeudi et vous étiez parti du lundi, la Denise vint à la scierie et me dit :

— Jeannet, tantôt, sans faire compte de rien, viens tout seul là-haut ; j'ai à te parler.

Et elle s'en alla.

Un peu plus tard, je fus au chalet. Je trouvai la Denise qui avait l'air d'avoir pleuré. Elle ferma la porte derrière moi. Et puis elle me dit en me prenant les mains et en pleurant :

— Ah ! mon pauvre Jeannet, je suis bien à plaindre, va !

— Qu'avez-vous donc, Denise ?

— Ah ! j'ai !... Si je ne te savais pas un garçon bon pour garder un secret, je ne te le dirais pas ce que j'ai ; mais ce que tu entendras, tu n'iras pas le raconter... parce que, vois-tu, on le prendrait et on le ferait mourir, lui...

— Lui, qui ça, Denise ?

— Mon Ambroise, Jeannet, mon Ambroise !

Ambroise, comme vous savez, monsieur le capitaine, c'est le garçon de la Denise.

— Votre Ambroise, Denise, et pourquoi donc ?

— Ah ! parce que... vois-tu, Jeannet, c'est à ton père que j'aurais dû aller conter ça, mais je n'aurais pas osé ; parce que ça a été pour lui la cause de tant d'ennuis !... Tandis que toi, Jeannet, tu lui parleras mieux, tu lui diras que je n'en avais rien su jusqu'à cette heure.

— Su ? quoi donc, Denise ?

— O mon Dieu ! je n'ose pas plus avec toi ! c'est que rien qu'à songer... Oh !...

La pauvre Denise ne pouvait plus parler ; mettant les mains devant sa figure, elle pleurait, pleurait.

— Voyons, voyons, que je fis, n'ayez pas peur, vous savez bien que ce n'est ni moi, ni mon père, qui voudrions vous causer aucun mal.

— Oh ! je sais bien ! fit-elle en essuyant ses yeux, aussi je vas tout te conter, parce que ton père et toi vous ne voudrez pas m'empêcher de le sauver. Eh bien ! écoute.

Et alors elle me dit si bas, si bas, que j'avais peine à entendre :

— Vois-tu, l'affaire, tu sais ! l'affaire qui a valu tant de peine à ton brave père...

— Je dis : quoi ! la mort de M. Quillet ?

— Oh ! fit la Denise en levant les mains devant ma bouche, oh ! ne parle pas si haut ! Si on allait t'entendre.

— Alors?...

— Alors, mon pauvre Jeannet... Eh bien !.. c'est lui !...

— Lui.? qui lui? Ambroise?

— Ah, mon pauvre Jeannet!

La Denise recommença à pleurer, et moi je pensais : « Est-ce possible? »

Quand elle put se reconnaître un peu, elle me dit comme quoi il lui avait avoué la chose le matin même, que tout s'expliquait, étant, lui, un des gens qui venaient ordinairement chez nous, où il prenait du papier au vieux livre pour allumer sa pipe. Cette fois il en avait chargé son fusil... C'était comme ça qu'on avait pu trouver la bourre... Quant à l'argent pris sur le mort, il avait été perdu au jeu... Et voilà qu'un de ces jours où il était un peu dans le vin il avait laissé entendre quelque chose, et il avait peur d'être poursuivi. C'est pourquoi il voulait sortir de France, pour s'en aller loin et ne plus revenir. Mais pour ce voyage il lui fallait une grosse somme, au moins plusieurs cents francs, puisqu'il comptait passer les mers... Et il n'avait pas le premier sou. Il disait encore que le remords était grand en lui d'avoir fait ce crime, et que, là-bas où il irait, il travaillerait pour devenir un homme comme les autres.

Et tout ça, si la Denise m'en parlait, c'était pour tâcher d'avoir de mon père la somme que vous avez laissée comme prix de ses gages. Cette somme, elle la donnerait à son garçon, il s'en irait, il passerait les mers, elle ne le reverrait plus jamais, mais au moins ne monterait-il pas sur l'échafaud. Quant à elle, elle s'arrangerait bien pour vivre de rien, avec le peu d'argent qu'elle gagnerait d'ici ou de là tout en soignant votre maison...

Je fus donc conter la chose à mon père. Quand je la lui eus dite, il fit : « Oh ! le malheureux garçon ! » et « Pauvre Denise ! » Puis il me dit : « Je ne peux pas lui donner l'argent du capitaine, mais j'en ai, moi, tu vas lui en porter pour qu'elle fasse partir au plus tôt ce malheureux, afin qu'il ne lui arrive pas malheur. Il n'y a pas de temps à perdre. Elle en mourrait, la chère femme !... Garde-toi bien de rien dire de ça à personne.»

Là-dessus il me donna un petit sac d'écus pour le porter à la Denise.

Le lendemain, étant venue à la maison, la Denise voulut se jeter à genoux devant mon père. Il l'en empêcha bien, en lui disant qu'elle était trop à plaindre. Elle nous dit qu'Ambroise l'avait prévenue que si, d'ici à quinze jours, elle n'entendait pas parler de lui, ce serait marque qu'il serait hors de France, et que, d'ailleurs, de crainte qu'on prît la lettre, il n'écrirait qu'une fois les mers passées.

Ah ! si vous l'aviez vue comptant les jours et dans quel état elle était! Toujours en fièvre, toujours le visage rouge comme du feu, ou bien blanc comme du linge. Elle ne mangeait rien... ne dormait point. Nous nous disions que sûrement elle tomberait malade... et ça n'a pas manqué.

Un matin, il y a huit jours, ne la voyant pas sortir du chalet comme d'habitude, mon père y monta. Il la trouva dans sa chambre, sur son lit, ayant le délire... Il revint en courant, il m'envoya chercher le médecin... Mais le médecin dit que c'était un transport au cerveau. Il essaya des choses, rien n'y fit. Le soir elle rendait l'âme, sans avoir reconnu personne.

Nous l'avons fait enterrer. Nous avons été seuls à la suivre au cimetière. D'autres seraient peut-être venus, si nous n'avions pas été là ; mais nous ne pouvions pas n'y pas être.

Au retour je disais à mon père : « Pourquoi ne rien faire savoir ? Maintenant que la pauvre Denise est morte, il n'y a pas à craindre pour ce vaurien. »

Alors mon père me dit : « Ce vaurien, si le regret le tient, reviendra peut-être à la bonne vie. Et d'ailleurs à quoi bon parler? on ne nous croirait pas. Si tant est que la justice le cherche un jour, comme il en avait peur, on le saura, et il vaut mieux que ça vienne d'elle que de nous. »

Et nous n'avons rien dit à personne...

Voilà, monsieur le capitaine, ce qui est arrivé. C'est bien triste, comme vous le voyez, pour la pauvre Denise, et pour nous aussi, qui aimions beaucoup cette brave femme.

Mais, de ce qu'elle est morte, il ne s'ensuivra pas que votre maison ne soit pas soignée. Berthe et moi nous y veillons, et nous comptons y veiller tous les jours.

Vous savez, monsieur le capitaine, que M^lle^ Siméone avait commencé à montrer à lire à Michel, et à écrire à Berthe. Je ne suis pas aussi bon maître, mais je continue comme je peux, et je pense que quand M^lle^ Siméone reviendra ils n'auront pas trop oublié ce qu'elle leur a appris.

Nous sommes tous en bonne santé, nous autres, sans oublier Fanchette. La bonne bête! elle est revenue prendre son étable à la scierie, mais nous la laissons aller tous les jours vers le chalet. Elle ne se trompe pas, allez. Elle cherche la demoiselle en faisant *bèèè;* ne la trouvant pas, elle va voir à la chambre, et elle bêle encore comme d'ennui, voyant qu'il n'y a personne.

Adieu, monsieur le capitaine, mon père dit qu'il voudrait bien vous revoir, vous et vos enfants, et moi je le voudrais autant que lui. Berthe et Michel disent qu'il faut vous envoyez le bonjour, et qu'ils veulent être bien sages pour que la demoiselle et vous, vous les aimiez bien quand vous reviendrez...»

XII. — DEUXIÈME LETTRE DE JEANNET AU CAPITAINE MARTIN.

« Voilà que l'hiver est passé, monsieur le capitaine, et le printemps aussi, et dans notre montagne il fait déjà bien bon et bien beau. C'est à peu près le moment où, il y a deux ans, vous arriviez au pays avec votre famille.

Nous ne savons pas si vous allez revenir, parce que nous n'avons pas d'autres nouvelles de vous que ce que vous avez dit dans la petite lettre où vous faisiez réponse à la mienne. C'était au mois de novembre et nous sommes au mois de mai. Nous comptons que vous êtes tous en bonne santé. Tous les soirs d'ailleurs Berthe et Michel font une prière où ils disent : « Mon Dieu, conservez bien M. le capitaine, et M^lle^ Siméone, et M. Julien ». Et mon père et moi nous disons comme eux.

Si vous vouliez nous écrire un peu, vous nous rendriez contents, car enfin il y a une demi-année que nous ne savons rien sur vous.

C'est Berthe qui a soin du chalet, je veux dire des chambres, elle y va tous les matins. Fanchette la suit. Elle ne bêle plus en cherchant comme dans le temps, mais pour qu'elle montre encore son amitié, Berthe n'a qu'à prendre à la main le petit chapeau de paille que M^lle^ Siméone avait coutume de mettre pour aller dans les rochers avec la chèvre, et qu'elle a laissé à une cheville dans la salle en entrant. Ce chapeau, Fanchette ne

le quitte pas des yeux, elle se dresse, elle le sent, elle se frotte contre... Quelle fête elle ferait à la demoiselle si elle la revoyait !

Moi, j'ai soin de la terrasse. La tonnelle au fond est déjà bien feuillée. Mon père va tous les dimanches s'asseoir sur le banc, comme il faisait autrefois avec vous, monsieur le capitaine. Berthe et Michel sautent un peu sous les hêtres, ou bien ils écoutent quelque chose que je leur lis dans un des livres que vous m'avez donnés. Vous les trouverez grandis. Ils sont toujours bons enfants.

En automne, j'avais apporté du bourg deux rosiers grimpants, je les avais plantés devant une fenêtre, ils ont bien pris, ils ont des jets longs et ils montrent des boutons, si bien que si M^lle^ Siméone était là, un matin en ouvrant sa fenêtre, elle trouverait peut-être une rose qui serait là comme lui disant : « Voyez comme je suis jolie, sentez comme je sens bon ! »

Dans ma lettre, monsieur le capitaine, je vous ai raconté l'affaire d'Ambroise, le fils de la Denise, qui avait voulu passer les mers parce qu'il avait peur de la justice. Dans votre réponse vous disiez que c'était singulier qu'il eût gardé si longtemps son secret pour le dire tout d'un coup à propos de rien, et que d'ailleurs,

L'argent repris. Dessin de F. Lix.

quand même il passerait les mers, la justice saurait bien le faire chercher et reprendre.

Donc, figurez-vous, monsieur le capitaine, que, environ un mois après la mort de la pauvre Denise, un jour, mon père et moi, nous étions allés reconduire un charretier de la ville qui avait pris un chargement de planches à la scierie. Comme nous venions de le quitter et que nous le regardions s'en aller, nous voyons venir sur la route un homme qui avait l'air d'un bourgeois en promenade... Mon père me dit tout d'un coup :

— Vois donc, est-ce qu'on ne jurerait pas Ambroise habillé en monsieur de la ville ?

— Ma foi, si ! fis-je.

Alors nous voilà tous deux regardant l'homme qui arrivait ; et plus il s'avançait, plus nous pensions le reconnaître ; mais seulement ses habits nous faisaient croire que nous nous trompions, car nous ne l'avions jamais vu qu'en guenilleux.

En venant à nous, l'homme, lui, nous regardait avec une mine riante, et quand il ne fut plus qu'un peu loin : — Eh eh ! fit-il, oui, c'est moi... Ah ! ça vous étonne, vous autres !

C'était bien Ambroise. Alors mon père, d'une grosse voix, lui dit :

— Toi, vaurien ! Et où vas-tu de ce pas ?

— Où je vas, eh ! pardienne ! je m'en vas me faire

voir à ma mère, elle ne m'a jamais vu si joliment habillé, ça lui fera plaisir.

— Ah çà, dit mon père en me regardant, est-ce qu'il est fou, ou s'il ne sait rien ?

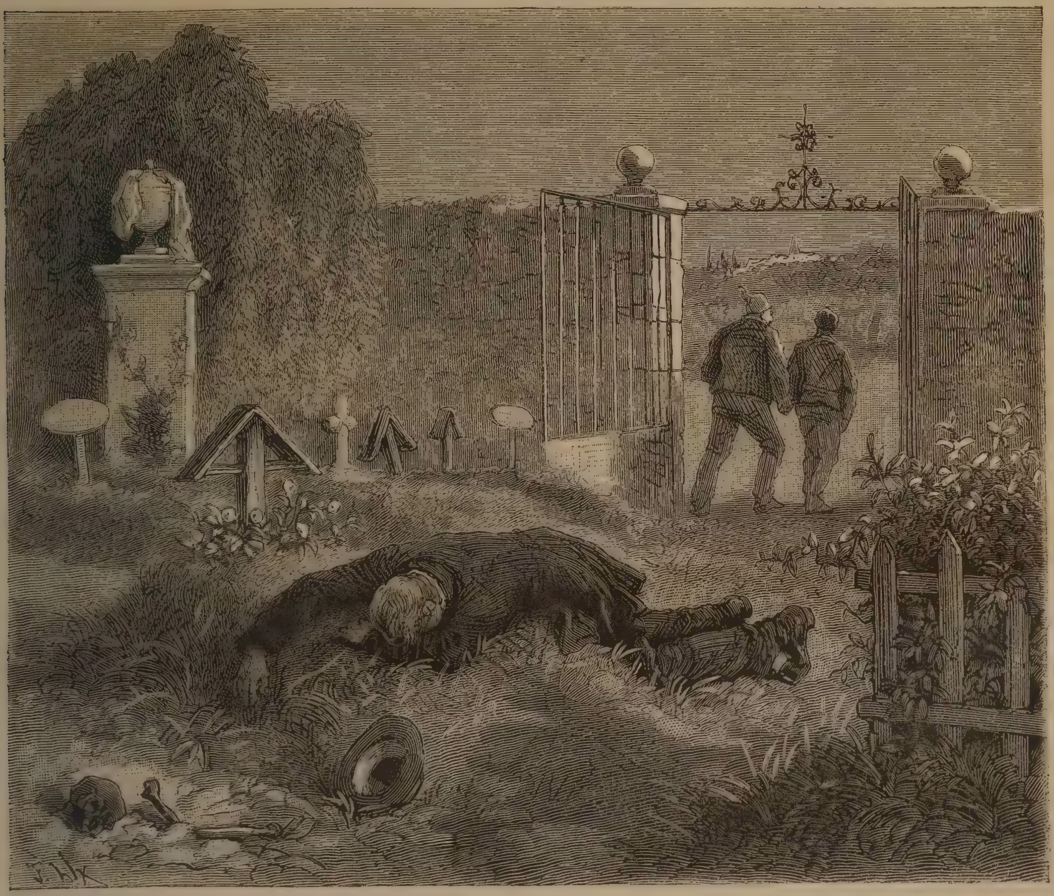
Puis il lui demanda d'où il venait.

Ambroise répondit : « D'où je viens, ah ! de la ville, pardienne ! de la ville, où je me suis bien diverti depuis un mois, oh ! oui...

— Diverti, fit mon père... Ah, le misérable ! Mais la justice dont tu avais peur, et les mers que tu devais passer?...

Alors Ambroise, riant plus fort :

Ah ! ah ! la justice et les mers !... Comment, vous savez donc ça vous !... Ah ! la bonne farce ! Que voulez-vous, faut bien s'amuser, n'est-ce pas ? et pour s'amuser faut de l'argent, et puisque le capitaine en avait laissé, à ce qu'on m'avait dit, fallait bien l'avoir... Eh ! eh! n'est-ce pas? Mais je m'en moque pas mal de la justice, à preuve que justement, quand la chose arriva, j'étais au lit pour un pied foulé chez un ami dans la montagne. Ce fut là, étant couché, que j'appris le... malheur... Mon Dieu ! je ne dis pas que ce soit vous, non ; mais ce n'est pas non plus moi, ce qu'il y a de sûr...



Devant une tombe. Dessin de F. Lix.

Pendant qu'Ambroise parlait, je voyais que mon père serrait les poings, que son visage devenait tantôt rouge, tantôt blême, je me disais : « Qu'est-ce qui va arriver? »

— Ainsi, fit-il tout doucement, mais d'un air dont j'eus peur, ainsi tu veux aller te faire voir à ta mère, parce que tu t'es bien amusé.

— Eh ! eh ! oui, fit Ambroise.

— Seulement je te fais savoir que l'argent était le mien et non pas celui du capitaine. C'est à moi que tu l'a pris, voleur ! Quant à ta mère, et justement à cause de ta volerie, elle ne demeure plus là-bas auprès de nous, elle demeure dans un autre quartier, et, pour que tu ne te trompes pas, je t'y vas mener moi-même. Allons, viens.

Mon père, là-dessus, ayant pris Ambroise par le haut du bras avec la main, se mit à le faire marcher vite. Ambroise ne savait pas trop quelle contenance garder. Mais il se laissait mener.

Moi, je suivais...

Nous descendîmes tous trois la route sans dire une parole. Un peu avant la scierie il y a un sentier qui file à droite et s'en va vers le cimetière qui est, comme vous le savez, à moitié coteau sur le village.

— Nous allons prendre par là, dit mon père, ça nous raccourcira.

Alors Ambroise eut dans les yeux comme une frayeur. Il fit : « Mais... mais... »

— Viens donc, dit mon père, viens donc !

Et nous voilà encore tous trois en route...

Comme nous approchions du cimetière, Ambroise voulut tout à coup s'arrêter, parce que je crois qu'il avait compris. Il dit d'une voix qui était comme étranglée :

— Jacques, Jacques, où me menez-vous donc ?

— Je te mène voir ta mère, répondit mon père.

— Là ? fit Ambroise en étendant le bras vers l'enclos où il y a les croix noires.

— Viens toujours, ta mère sera bien contente de te voir si joliment habillé.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! fit Ambroise qui se mit à trembler en joignant les mains.

Mais mon père fit :

— Viens toujours !

Et Ambroise se laissa conduire, comme s'il n'avait plus sa connaissance.

Nous entrâmes dans le cimetière ; mon père, tenant toujours Ambroise, alla droit à la croix que nous avions plantée sur la terre fraîche, et alors le lâchant :

— Tiens ! fit mon père, voilà où elle est ta mère ; bandit, voilà où tu l'as mise ; montre-lui comme tu es joliment habillé, ça lui fera plaisir...

Je vis Ambroise tomber par terre tout d'une pièce ; je voulus regarder... mais mon père m'avait pris par la main, et il me faisait courir en disant :

— Allons-nous-en...

Moi, je dis :

— On croirait qu'il est mort !

— Alors, tant mieux ! dit mon père, ce sera un misérable vaurien de moins dans le monde.

Et nous nous en allâmes chez nous.

L'après-midi de ce jour, mon père étant occupé à la scie, j'étais moi à compter des planches sous le hangar devant la maison ; j'aperçus du côté du village Ambroise, qui tenait une branche morte dont il se faisait comme une canne pour s'y appuyer des deux mains en marchant. Ses jambes tremblaient, sa tête penchait et il n'allait qu'à grand'peine. D'abord, j'aurais pu penser qu'il avait trop bu ; mais non, ce n'était point la marche d'un ivrogne... Il s'arrêtait et, s'appuyant d'une main au bâton, de l'autre il se soutenait le front ; puis il faisait encore quelques pas, puis il s'arrêtait encore... Enfin je le vis qui gagnait le bord de la route. Là, il voulut s'asseoir ; mais comme il se baissait, ses mains lâchèrent la branche, la tête fit poids et mon Ambroise roula en dehors, sur la pente du talus rocheux, au moins à plus de quinze pieds de profondeur, si bien que je le perdis de vue dans le creux.

Alors, ma foi ! je courus pour voir... et je l'aperçus étendu, poussant de gros gémissements de douleur.

Je descendis, et me penchant sur lui :

— Eh bien ! qu'est-ce donc ?

Il ouvrit les yeux et me reconnut.

— Ah ! c'est toi, Jeannet, fit-il en battant de la paupière lourdement, c'est toi !... Achève-moi, Jeannet, achève-moi.

— Comment donc !

— Oh ! je souffre trop !... Prends une pierre, casse-moi la tête...

— Mais qu'avez-vous donc ?...

— Ce que j'ai... est-ce que je sais ?... Tantôt, dans le cimetière, je me suis relevé comme fou... j'ai été au village en me traînant, j'ai dit aux uns, aux autres : « Prenez-moi, couchez-moi. » Je leur ai conté comment j'étais là. Personne n'a voulu me prendre. Ils ont tous ri en me voyant... Ils ont dit que c'était bien fait. Oh ! je sais bien que j'ai ce que je mérite !... Oui : j'ai voulu aller là-haut à la ferme des Fontfrèdes, où on m'aurait laissé coucher dans la grange... j'ai voulu... j'y allais... je n'ai pas pu !... Oh ! ma tête !... Je ne sais pas où je suis... N'ai-je pas tombé ?... Oh ! ma tête !...

Il voulut lever un bras pour porter sa main au front... mais il poussa un cri en disant :

— Qu'est-ce que j'ai donc ?...

Je touchai son bras ; il devait être cassé au-dessous du coude, vu qu'il pliait là où un bras ne plie pas d'habitude.

— Attendez, fis-je... attendez un peu.

Et je fus en courant conter ces choses à mon père.

Mon père, m'ayant écouté tout pensif, dit :

— Nous ne pouvons pas le laisser mourir cependant.

Nous allâmes le prendre, aidé des ouvriers ; nous le mîmes sur la paille fraîche, dans la salle d'entrée.

Nous envoyâmes un des ouvriers appeler le médecin, qui vint et qui dit que c'était une grosse affaire, tant pour la fièvre qui le tiendrait plusieurs jours que pour la cassure du bras. Alors mon père dit :

— Il faudrait le coucher dans un lit.

Je dis :

— Mettons-le dans le mien...

— C'est ça, tu coucheras avec moi pour quelque temps, dit mon père.

Et nous mîmes Ambroise dans mon lit.

Il y resta plus d'un mois. Nous le soignâmes de notre mieux, et mon père paya le médecin.

Pendant sa maladie, mon père évitait de lui parler de ce qui s'était passé ; mais lui y revenait toujours.

— Est-ce possible, disait-il, que vous me soyez si bons !

Et il disait qu'il n'était qu'un malheureux, que nous aurions peut-être mieux fait de le laisser mourir, parce que le regret d'avoir causé la mort de sa mère devrait le suivre toujours. Alors mon père lui répondait :

— Travaille, sois honnête, et ton cœur sera moins triste.

Quand il fut à même de quitter notre maison, il dit à mon père :

— Où irais-je pour travailler ? je n'ai pas d'état, et je vous dois beaucoup d'argent.

— Eh bien ! fit mon père, si tu veux rester ici comme manœuvre, à la place de Matthieu, qui doit ces jours-ci retourner dans son pays.

Ambroise dit :

— Je n'osais pas vous le demander : ainsi au moins je pourrai vous montrer que je veux changer et, peu à peu, vous payer ma dette...

Il est resté avec nous ; et c'est le plus tranquille des hommes... Nous n'avons jamais à nous en plaindre, au contraire.

Mais, voyez ce que c'est, monsieur le capitaine. Comme Ambroise, quand il se traînait malade par le village, avait eu le temps de raconter sa vilaine façon de tirer de l'argent à sa mère pour son prétendu voyage au lointain, en disant qu'il regrettait sa mauvaise action, les gens ayant su que mon père avait bonnement donné de son propre argent, les gens s'en vont maintenant lui faisant un reproche de cette chose.

— Voyez, disent-ils, comme il était content que

l'autre se chargeât du crime et s'en allât, afin de pouvoir tout mettre sur lui.

D'autres disent même que c'était un marché fait. Que sais-je?...

Et les affronts n'en sont que plus renouvelés, quand le dimanche, pour les offices, nous passons dans le pays.

Ambroise, lui, parle bien aux gens autant qu'il peut pour que l'affaire ne soit pas prise ainsi; mais, outre qu'il n'avait guère l'estime autrefois, on lui dit maintenant qu'il s'est entendu avec nous et qu'il ne vaut pas plus que nous.

Ah! la méchanceté des gens! On nous laissait un peu tranquilles... voilà que, pour avoir eu compassion d'un homme et pour l'avoir rendu honnête, on nous tourmente plus que jamais... »

Cette lettre resta sans réponse.

XIII. — PROFANATION.

Dix-huit mois plus tard, Jeannet écrivait encore ceci :

« Vous ne nous avez point répondu, monsieur le capitaine, et nous ne savons rien de ce que nous voudrions bien savoir, c'est-à-dire si vous êtes en bonne santé ainsi que votre famille.

Mon père dit que vous ne songez plus à revenir ici, mais moi je crois que si, parce que vous savez tout le plaisir que ça nous ferait.

D'ailleurs, voyez-vous, monsieur le capitaine, nous avons toujours tous les ennuis, et c'est pourquoi je vous écris encore, pensant que cette fois vous voudrez bien me répondre.

Je vous disais dans mon autre lettre qu'on avait recommencé à nous tourmenter. Ça n'a plus changé; toutes les occasions ont été bonnes aux méchantes gens... Notre brave curé en a prêché en chaire ; ça n'a fait que rendre la méchanceté plus grande, si bien que l'autre semaine, le dimanche, sortant de l'église, quand nous nous sommes rendus, selon notre coutume, au cimetière pour dire une prière sur la croix de ma pauvre défunte mère, nous avons vu qu'on avait barbouillé la croix de boue et que, sur l'herbe à côté, on avait apporté toutes sortes de tessons de bouteilles, pour que nous ne puissions pas nous agenouiller...

Mon père, pleurant, et je pleurais aussi, a dit :

— C'est le dernier coup; je n'y tiens plus !

Et depuis il ne pense plus qu'à quitter le pays.

Je lui ai dit, moi :

— Qu'est-ce que fera le capitaine, s'il revient avec ses enfants?... Puis laisserons-nous le chalet avec tout ce qui est dedans?

Mon père m'a dit :

— Le capitaine ne pense plus à nous; nous prendrons tout ce qui est dans le chalet pour le mettre en dépôt dans quelque endroit, là où nous irons. Nous fermerons la maison et le chalet. Et à la garde du bon Dieu ! Mais je n'y tiens plus...

C'est donc pourquoi je vous écris, monsieur le capitaine. N'est-ce pas que vous pensez encore à nous? N'est-ce pas que vous comptez revenir, et qu'alors vous remonterez le cœur de mon père, en lui disant que tout ça aura une fin, pour le payer de tant d'ennuis... Ah! il en a bien besoin !...

Ambroise est toujours avec nous... C'est maintenant un bon ouvrier.

Les deux rosiers de M^lle^ Siméone ont donné bien des roses cette saison... La fenêtre était bien jolie... De la scierie je regardais, et je disais en moi :

— La bonne demoiselle ne viendra donc pas l'ouvrir!

J'entends Fanchette qui bêle; c'est que c'est son heure de monter au chalet. Je vais lui ouvrir la claie... »

La poste rapporta cette lettre à *son auteur*, avec cette mention concernant le destinataire : « parti sans laisser d'adresse ».

E. MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

POÉSIE.

LA SAISIE [1].

C'était par un matin lugubre de décembre;
La scène se passait dans une pauvre chambre
Sans feu, malgré le froid qui sévissait bien fort.
Dévoré par la fièvre, et plus pâle qu'un mort,
Un homme chancelant, épuisé, l'œil atone,
Répétait lentement d'une voix monotone :
— Nous chasser! Ils ont dit qu'on allait nous chasser!
Et la femme à ses pieds ne savait que presser
Sur son sein amaigri trois enfants, trois beaux anges,
Dont le dernier riait, innocent, dans ses langes.
— Calme-toi, disait-elle en refoulant ses pleurs :
Dieu nous consolera, Dieu qui voit nos douleurs;
Lui qui sait que jamais, cher compagnon, mon homme,
Tes bras n'ont refusé la besogne... La somme
Que nous gardions, hélas! pour solder le loyer,
En remèdes pour toi j'ai voulu l'employer.
Qu'importe le chagrin, l'épreuve, la misère?
La femme a son mari, les enfants ont leur père;
Le courage en mon cœur ne s'est jamais éteint;
Il s'éveille plus fort quand le malheur t'atteint,
Et je sens doublement, dans le fond de mon âme,
Que je suis la moitié de ta chair, moi, ta femme!
— L'homme laissa tomber ses deux mains sur le front
Qui se tournait vers lui : — Nous subirons l'affront,
Nous partirons, dit-il, car ta force me gagne.
— Alors, se relevant, sa vaillante compagne
Attacha ses regards désolés sur les murs :
Puis, lui montrant du doigt un bouquet d'épis murs :
— Nous étions mariés du matin; hors la ville
Nous allâmes tous deux pleins d'un bonheur tranquille,
Seuls... nous parlant bien bas dans les champs tout dorés;
Je rapportai ma gerbe... Ah! ces épis sacrés,
Ce chaste souvenir dont j'ai peur qu'on se raille,
Je puis bien l'emporter... Ce n'est qu'un peu de paille.

En détournant la tête elle prit le bouquet,
Puis y colla sa bouche en pleurant...
Le loquet

(1) Cette pièce de vers a remporté le prix à l'Académie des jeux floraux de Toulouse.

De la porte grinça : les hommes de justice
Arrivaient pour remplir leur inflexible office.
Ils tenaient à la main des grimoires noircis,
Tout était bien en règle, et l'ordre était précis.
Saisir le mobilier des escrocs, des joueuses,
Des femmes dont le luxe a des sources boueuses,
Des hommes d'agio qui volent en plein jour,
Des emprunteurs, vivant sur chacun tour à tour,
Chevaliers du hasard, maîtres d'escroqueries,
Du volcan parisien méprisables scories,
C'est bien, juste, moral, — et chacun applaudit.
Mais, s'il s'agit du pauvre, ah ! notre cœur bondit!
Ces minces mobiliers, d'une valeur vénale
Presque nulle, n'ont rien pourtant qui les égale :
La table de sapin, les simples rideaux blancs,
Le coucou qui chantait les heures aux enfants,
L'armoire de noyer servant de lingerie,
Les fauteuils des petits, la vaisselle fleurie,
Quelques livres, enfin le lit des deux époux
Où l'honnête travail rend le sommeil plus doux,
Tout cela, c'est sacré...
Mais la justice est une;
Son duel commençait avec cette infortune.

Quand l'huissier dans la chambre à peine eut fait un pas,
Lorgnant le mobilier, il murmura tout bas :
— Pas seulement les frais ! — Des gens du voisinage
Le suivaient, curieux de voir, sur leur visage,
Comment les malheureux expropriés, saisis,
Se verraient de chez eux renvoyer sans sursis.
La vente commença :
— La commode, peu chère ;
Imitant l'acajou... Cinq francs... Qui met enchère?
Six francs à gauche... Allons, c'est pour rien! Une fois!
Deux, trois fois, à six francs! adjugé!
Cette voix
Dans le cœur de la mère entrait comme une lame,
Et, la main dans la main de son mari, la femme
Regardait, l'œil hagard, s'en aller ses trésors;
Ses larmes ruisselaient, malgré de vains efforts...

— La table maintenant! un meuble de famille,
Je l'offre pour cent sous... C'est vous, la blonde fille,
Qui faites signe? Non! La table, pour cent sous!
On y peut dîner six... Vrai, ces prix sont trop doux,
Examinez l'objet... Ah! cinquante centimes.
Enlevez!
Tour à tour, et pour des prix infimes,
Les meubles s'en allaient... Un crucifix pieux
De l'homme de la loi vint à frapper les yeux :
Il avança la main... Alors, tremblante et blême,
Comme si l'on venait de l'atteindre elle-même,
La femme s'élança soudain :
— Ah! de ce lieu
Emportez tout, oui, tout, mais laissez-moi mon Dieu,
Laissez le crucifix dont l'aspect nous console;
La loi ne peut vouloir qu'on prenne un tel symbole ;
Et pas plus que le lit, on ne saisit l'autel.
M'enlever cette image! ah! ce serait cruel!
Ma mère la serrait sur ses lèvres si pâles
Quand la mort éteignit le dernier de ses râles;
Mes enfants à ses pieds savent joindre leurs doigts;
Ils disent le *Pater* de leurs petites voix;
Sur leurs berceaux déjà s'incline le Calvaire;
En me sentant chrétienne, ah! je suis deux fois mère!
Ceux qui gardent les biens de ce monde, parfois
Peuvent bien oublier le Sauveur mis en croix;
Mais nous, monsieur, mais nous qui tombons hors [d'haleine
Sous l'écrasant fardeau d'une éternelle peine,
Nous qui d'un dur labeur devons subir les lois,
Que deviendrions-nous, si nous n'avions la croix?

Tandis qu'elle parlait, sa joue était mouillée
De larmes qu'essuyait l'enfant... Agenouillée,
Des sanglots plein le cœur, elle étendit les bras...
Mais l'huissier dit :
— La loi n'a point prévu ce cas,
Elle vous laisse un bois de lit, avec la paille...
Arrachant brusquement le christ de la muraille,
L'homme noir ajouta :
— Le crucifix de bois
A vingt sous... quinze... dix...
Nul ne couvrait sa voix,
Quand un accent, vibrant de notes généreuses,
Répliqua : — Cinq cents francs!
Les têtes curieuses
Se tournèrent alors vers un jeune homme en deuil
Qui du pauvre logis avait franchi le seuil.
Il avait entendu les prières ferventes
De la femme, il avait vu ses larmes brûlantes;
Remué jusqu'au fond du cœur, il s'était dit
Que donner fait du bien !... et l'huissier interdit,
Redoutant une erreur, dit d'une voix railleuse :
— Cinq cents francs! Il s'agit d'une œuvre merveilleuse!
A cinq cents francs le christ! Personne ne dit mot?
Il est à vous, monsieur... La femme eut un sanglot
Mêlé tout à la fois de douleur et de joie.
— Sauvés! Dieu les sauvait, l'huissier lâchait sa proie,
Les meubles resteraient à ces pauvres bannis,
Et l'on pourrait encor vivre des jours bénis.
La mère, ses deux bras arrondis en corbeille,
Soutenant les enfants à figure vermeille,
S'élança vivement vers le jeune étranger :
— Un ange vous a donc dit de nous protéger?
— Oui, répondit alors lentement le jeune homme,
Cet ange était ma mère... Avant un mois, à Rome,
J'irai pour me tremper aux eaux vives de l'art;
Eh bien, je vous le dis, jamais pour mon regard
Rien ne sera plus grand, ni plus sain pour mon âme,
Que le spectacle offert par vous, ô pauvre femme!
Où je trouve le vrai, je crois trouver le beau;
De cette scène-là je veux faire un tableau,
Une œuvre qui sera mon œuvre populaire,
Qui dans tous les greniers parlera de prière;
A mes frères dans l'art, je veux prouver combien
Notre esprit peut grandir quand il se fait chrétien!
Si nous reproduisons des scènes trop cruelles,
Nous devons les baigner de clartés éternelles!
Mon atelier d'artiste est voisin des greniers,
A des titres divers nous sommes ouvriers :
Ah! dans le fond du cœur et dans la chambre sombre,
Gardons le crucifix pour éclairer notre ombre;
Drapeau, frère divin du drapeau des soldats,
Que la femme relève en pleurant sous nos pas,
Qu'elle déploie au sein des plus rudes misères,
Qui, nous parlant du ciel, nous rappelle nos mères!

Et l'artiste, le cœur ému, les yeux rougis,
Embrassant les enfants, s'éloigna du logis.

RAOUL DE NAVERY.

LES ERREURS HISTORIQUES.

TOUT EST PERDU, FORS L'HONNEUR.

Les trois aventuriers. Dessin de F. Lix.

Dans une pièce assez grande, voûtée, et nullement meublée, espèce de cave recevant la lumière par un grand larmier sans châssis, se trouvent trois hommes, de visage et de vêtements bien divers. Deux de ces compagnons sont assis sur des bancs de bois taillés à la hache près d'une table, sur laquelle le troisième s'est huché à côté d'une cruche de vin et de gobelets d'étain d'une propreté plus que suspecte.

L'un de ces personnages, d'une taille herculéenne, porte sur la tête une salade en fer bruni; sa large poitrine est recouverte d'un buffle roux qu'un long usage a blanchi çà et là; ses bras, capables de terrasser un taureau, sont nus jusqu'à l'aisselle; une de ses jambes est recouverte par un pantalon en grosse toile, tandis que l'autre, étendue sur le banc, se montre nue dès la moitié de la cuisse. Pour toute chaussure, il a d'épaisses semelles que retiennent des courroies de cuir s'enroulant autour de ses pieds nus. — A ce costume que complète une massive et large épée droite, au fourreau et à la poignée de fer, autant qu'au visage grossier et hardi de celui qui le porte, il est facile de reconnaître un reître.

Le second de nos personnages, assis en face du premier, est vêtu d'une manière toute différente. Il a une toque noire sur la tête; sur le corps, un pourpoint, des housseaux en drap brun feutré; de petites bottes fauves couvrent ses pieds et le bas de ses jambes. Lui aussi il porte une épée, mais moins lourde que celle du reître; son pommeau est une garde pleine percée de mille petits trous. En s'asseyant, il s'est débarrassé d'un léger corselet d'acier déposé à ses pieds. Cet homme n'a guère plus de vingt ans; ses traits intelligents, son nez aquilin, ses yeux noirs, respirent cette insouciance hardie qui se rencontre souvent dans les races méridionales : cet homme est un aventurier gascon.

Le troisième de nos acteurs, celui qui, sans façons, s'est installé sur la table, mérite mieux encore notre attention : un bonnet pointu en soie, mi-partie jaune et rouge, couvre ses cheveux blonds tombant sur son cou un peu maigre ; son pourpoint, de la même couleur et de la même étoffe que la coiffure, est bizarrement tailladé ; un maillot de soie rouge, des souliers à bouts arrondis de la même nuance, et un court manteau complètent ce brillant costume. Ce personnage porte à sa ceinture un poignard, dont le manche en or et en

argent est un véritable bijou d'orfévrerie. Sa figure n'est pas moins remarquable que son accoutrement. Quoique jeune, il a les traits vieillis; ses lèvres, dont la commissure est si relevée qu'elles forment comme un angle à sommet renversé tombant sous un nez long et droit, sont dédaigneuses et amères; mais, ce qui frappe surtout lorsqu'on regarde ce visage, c'est la mobilité de deux grands yeux qui semblent tout fouiller autour d'eux. Ils sont à la fois impénétrables et lumineux, bons et méchants, rêveurs ou cruels; parfois ils ont la somnolence trompeuse de l'œil du chat. Cet homme, du reste, est rachitique, très-petit de taille, mais leste, agile, nerveux, et comme tourmenté par le besoin du mouvement. Dix fois déjà il est descendu et remonté sur la table, dont il se fait tantôt un lit, tantôt un siége; il chantonne, il parle, il verse dans les gobelets de ses camarades un vin lourd, épais, noir et capiteux; mais, lui, il ne boit pas.

Le reître se nomme Leroux, et on a l'habitude de l'appeler *le grand Leroux;* l'aventurier répond au nom de Florise, le beau Florise, de la compagnie de M^gr^ de Floranges; le troisième de nos personnages n'est rien moins que Brin-d'Avoine, fou en titre de M^gr^ Bonnivet, le favori de François I^er^ et le favori plus funeste encore de sa mère, la duchesse d'Angoulême.

Les hasards de la guerre amenaient ces trois hommes en Italie; les deux premiers y venaient chercher de grosses aubaines et la fortune, le troisième avait suivi son maître. Comment s'étaient-ils connus? Peu importe à notre récit; il nous suffira de savoir qu'ils étaient devant Pavie, dont le roi de France avait commencé le siége le 27 octobre 1524. La place était défendue à outrance par Antonio de Leyva, dont, dans notre sotte manie de franciser les noms étrangers, nous avons fait Antoine de Leyve ou de Leive, et même de Leve. Antonio de Leyva, rude homme de guerre, commandait à sept mille lansquenets; comme il avait cru s'apercevoir que leur chef penchait vers une capitulation, il s'en était débarrassé en le faisant empoisonner, et quand un bourgeois parlait de se rendre, il l'envoyait à la potence. Tous les assauts furieux livrés à la place avaient été repoussés, et François I^er^ s'était vu réduit à convertir le siége en un blocus.

L'attaque de Pavie était, du reste, au point de vue militaire, une faute impardonnable; pour le faire comprendre, oubliant les trois acteurs que nous avons mis en scène, il nous faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

L'impéritie de Bonnivet nous avait fait perdre le Milanais que nous occupions, et ce n'est qu'en sacrifiant sa vie que Bayard, sans pouvoir réparer les mauvaises dispositions de son général, était parvenu à sauver les débris de notre armée vigoureusement poursuivie par le marquis de Pescaire et le connétable de Bourbon — le ciel nous garde de l'absoudre! mais il est juste de dire que la passion de la duchesse d'Angoulême l'avait poussé dans les rangs de nos ennemis. — Pescaire et Bourbon franchirent le Var, qu'avec de trop faibles troupes ne pouvait défendre le maréchal de La Palisse, et en quelques jours ils prirent Antibes, Grasse, Draguignan, Toulon, Brignolles, Hyères, Aix, etc., et vinrent mettre le siége devant Marseille le 19 août 1524. La ville résista admirablement aux attaques et assauts; celui du 24 septembre surtout fut poussé très-vivement, mais il échoua comme tous les autres, et François I^er^ ayant eu le temps de réunir une puissante armée, les généraux de Charles et Bourbon, la rage au cœur, furent forcés de lever le siége, ce qu'ils ne se décidèrent à faire que lorsqu'ils apprirent que l'avant-garde française était déjà parvenue à Salon. L'arrière-garde ennemie, vivement poussée, eut beaucoup de peine à traverser le Var.

François I^er^, qui ne s'était jamais vu à la tête d'une plus belle armée, traînant après lui toute la France guerrière, excité par la fougue de son caractère, par sa haine contre Bourbon, par les conseils de la cour, mais non de ses vieux généraux, désireux, le croirait-on? de saluer la signora Clarissa, Milanaise dont l'immoral Bonnivet lui vantait les charmes sans rivaux, François I^er^ se résolut à faire une campagne d'hiver. Suivi d'une très-belle artillerie, il franchit avec bonheur les Alpes; sa marche fut si rapide, qu'il arriva dans le Milanais en même temps que l'armée qui nous avait un instant envahis. Elle était harassée, débandée, et Pescaire et Bourbon eurent grand'peine à l'amener à marches forcées jusqu'à Pavie, où ils trouvèrent, avec un poignée d'hommes, Lannoi, vice-roi de Naples. Ils partagèrent leurs troupes entre quelques places fortes et n'en purent garder que peu sur l'Oglio.

Si, entrés à Milan sans coup férir, les Français eussent poussé devant eux, les généraux de l'empereur étaient perdus; il fallait une longue série de fautes pour relever leur fortune, François I^er^ les commit toutes. Il envoya de forts détachements vers Gênes, vers Naples, se mit à ordonner des siéges, alla planter sa tente avec le gros de son armée sous les murs de Pavie, et laissa à Bourbon, à Lannoi, à Pescaire, le temps de réunir à Lodi des forces considérables. Avec un peu d'argent emprunté personnellement, le trésor impérial étant toujours vide, Bourbon avait couru en Allemagne, et il en était revenu sans le sou pour les entretenir, il est vrai, mais avec douze mille lansquenets et cinq cents cavaliers francs-comtois, tandis qu'autour de Lannoi, qu'elles adoraient, se réunissaient les bandes d'infanterie espagnole, et Pescaire appelait à lui les Italiens restés fidèles à la cause de Charles-Quint. Deux choses manquaient, et manqueraient toujours à l'armée impériale : l'artillerie qui commençait à décider le sort des batailles, et l'argent, le nerf de la guerre. Il est curieux de remarquer que ces empereurs, que ces rois d'Espagne, possesseurs des contrées les plus fécondes, des richesses des Indes, des mines du Pérou, vécurent toujours dans une incurable détresse, n'ayant jamais de ressources pécuniaires suffisantes pour solder leurs troupes, leur marine, l'administration de leurs vastes Etats, et quelquefois même les frais de leurs maison.

Maintenant que nous connaissons ce qu'il nous était nécessaire pour comprendre la conversation de notre reître, de notre aventurier gascon et du fou, il ne nous reste plus qu'à préciser le lieu où ils se trouvaient réunis. C'était une espèce de resserre, isolée, en contre-bas du sol, dans laquelle, aux jours de paix, les jardiniers déposaient leurs outils. Ce petit bâtiment appartenait à une villa où l'amiral Guillaume Gouffier, seigneur de Bonnivet, avait établi son quartier.

Maintenant écoutons la conversation de ces trois personnages.

— Qui vivra saura, disait Brin-d'Avoine, en se frappant le nez à petits coups cadencés avec l'index de la main droite, et qui saura parlera, s'il repasse les monts. Et vous croyez peut-être les repasser, mes mi-

gnons?... Ah! ah! par la mule du pape! je pense, sur ma parole, qu'ils sont tous fous!

En prononçant ces mots, Brin-d'Avoine partit d'un long éclat de rire, sauta à bas de la table, prit un bâton qu'il trouva dans un coin, et, le plaçant entre ses jambes, il se mit, comme un enfant, à faire des caracoles, en imitant la trompette.

Ses deux compagnons, qui semblaient habitués à ses humeurs capricieuses, en riant, le regardaient gambader. Quand il se fut bien fatigué à cet exercice, il rejeta son bâton, remonta sur la table, et, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il dit :

— Je suis mélancolique... c'est mon compère Triboulet (1) qui en est cause... Il a été moins fol que moi, il n'est point venu. Il assistait à Avignon au conseil des fous titrés, cuirassés, mitrés, couronnés, où furent arrêtés les moyens de passer les Alpes... Tra la ! tra la ! tra la la ! houp ! houp ! sautez ! sautez ! En avant, cuirasses, salades, sautez ! tra la, tra la ! Il écouta dire, et quand les fous qui raisonnaient eurent tout dit, et que le grand François se leva, il sauta dans sa chaire, et s'adressant à ces coureurs d'aventures qui s'appellent Bonnivet — à lui l'honneur! — à La Trémoille, à La Palisse, à ce grand lambin de roi de Navarre, à d'Alençon... tra la la ! il leur dit : « C'est bien, mais vous avez oublié quelque chose. — Quoi donc? fait d'Ossun. — Vous êtes tombés d'accord sur le chemin à prendre pour entrer en Italie, mais vous n'avez pas arrêté celui par lequel vous en sortiriez... » Tra la la ! Bien parlé, par la mule du pape ! Décidément, Florise, je ne te croyais pas si sot que de songer au temps fleuri où tu reverras les bords de la Garonne ; l'Italie est une souricière à Français. Buvez, fit-il, versant à boire ; puis il ajouta : Moi, je ne bois pas, je suis mélancolique...

— Allons, tais-toi, orfraie de malheur, chat-huant de cimetière, répondit Florise, en vidant son gobelet : Vive le vin !

— Et les ducats d'Espagne! s'écria le reître d'une voix tonnante.

— Tout cela est bel et bon, Brin-d'Avoine, reprit Florise, mais pourquoi nous as-tu appelés?

— Pour une bonne aubaine, coqueluchon de mon cœur. Mon ami Bonnivet m'a proposé de porter un billet à Milan, tra la la! Vilain chemin, coups d'arquebusade, nuits à la belle étoile, mauvais dîners... J'ai pensé à vous pour cette commission... Vous aurez des écus en partant...

En disant ces mots, il tira de sa poche une lourde bourse, et fit sonner les pièces qu'elle contenait.

— Et cette commission?...

— La voici, Florise. C'est un billet d'amour qu'il s'agit de remettre à son adresse. Il ne vous chargera pas, mes mignons ; il est aussi léger que celui qui l'a écrit. Ce sont des vers rimés par le roi, qu'il adresse à la signora Clarisse, pour le quart d'heure la Vénus de François. Elle soupire après lui. Tra la la ! Puis, par la même occasion, vous glisserez dans ces belles mains ce papier que Bonnivet lui envoie. Par la mule du pape, je gage qu'elle lira le second billet avant le premier... Acceptez-vous?

— Convenu, convenu, dirent ensemble les deux soldats.

— Eh bien, buvons un dernier coup et partez tôt; plus vous tarderez, moins vous trouverez la route sûre, car les Espagnols relèvent furieusement la tête. Revenez vite... mais je crois que vous ne reviendrez pas, que vous serez branchés à quelque arbre... Que voulez-vous, mes amis? aujourd'hui je suis mélancolique...

(1) Fou de François I[er].

Après avoir échangé une dernière poignée de main avec Brin-d'Avoine, dont les sinistres présages ne les égayaient pas, quoiqu'ils n'en fissent rien paraître, les deux amis le quittèrent pour se mettre en route.

Cette conversation entre des acteurs subalternes du grand drame qui se jouait et qui allait se vider dans les plaines de la Lombardie ne fait que témoigner, une fois de plus, combien était légère la tête du roi-chevalier, même dans les plus graves conjonctures, celles qui touchaient à sa vie, à son honneur et à la France.

Pendant que François I[er], tout rempli de sa galanterie pour Clarisse, qui, comme nous venons de l'entrevoir, menait la passion en partie double, rimait pour elle des vers, tout autres étaient les pensées de Bourbon et des généraux de l'empereur. Ils ne songeaient qu'à faire lever le siége de Pavie ; se sentant assez forts, ils résolurent de quitter leur camp de Lodi et de marcher en avant. Mais, pour le faire, grande était la difficulté. Ils n'avaient pas d'argent, leurs troupes ne recevaient pas de solde; ils parvinrent cependant à retenir les lansquenets en leur prouvant qu'il y allait de leur honneur de délivrer leurs frères assiégés dans Pavie, et les Espagnols consentirent à jeûner quelques jours de plus.

L'armée impériale, qu'animait la colère de Bourbon, créé lieutenant général de l'empereur, quitta donc Lodi le 24 janvier 1525, et François I[er] en avait reçu la nouvelle la veille du départ de nos aventuriers, au moment même où, avec toute la satisfaction d'un poëte, il lisait à Bonnivet les stances qu'il avait écrites en l'honneur de Clarisse. Un conseil fut convoqué. Le lendemain, et en quittant ses amis, Brin-d'Avoine, reprenant son rang dans l'escorte et son office de bouffon, accompagnait son maître à la réunion des chefs d'une armée où il y avait dix généraux capables de la conduire, vingt courtisans capables de la perdre et un roi qui se rangeait toujours de l'avis de ses courtisans. A ce conseil assistèrent en effet La Trémoille, La Palisse, Lescun, le grand maître de l'artillerie Galliot de Génouillac, Louis d'Ars, le compagnon et l'ami de Bayard, dont la France pleurait encore la perte ; mais là, malheureusement aussi, se trouvèrent le duc d'Alençon, les Chabot, les Saint-Marsault, les Bonnivet, favoris du roi, braves soldats, mais militaires incapables.

A ce conseil, les premiers établirent que le roi ne pouvait point accepter la bataille dans la position où il se trouvait.

— Sire, dit La Palisse, si celui-là qui a une rivière à dos attend ainsi le choc de l'ennemi, il est réputé mauvais général ; combien aurait-on plus raison de nous appeler ainsi, si nous recevions le combat ayant derrière nous une rivière, le Tessin, et, en plus, une place forte renfermant sept mille vieux soldats qui nous tomberont sur les reins dès que nous serons aux prises avec ceux qui viennent pour les délivrer. Si Votre Majesté n'avait point envoyé, quoi que nous ayons pu lui dire, Lescun, Louis d'Ars et moi, avec des corps nombreux, le marquis de Saluces vers Gênes, le duc d'Albanie et Cery vers Naples, je vous dirais, Sire : laissons dix mille hommes dans nos lignes pour faire face aux sorties de Leyva, confions-leur la garde

de notre camp; à la légère, marchons à l'ennemi; encore mieux vaudrait-il cependant y aller tous ensemble. Bourbon et Lannoi battus, Pavie viendra vite à merci.

— Allons tout droit à l'ennemi et attaquons-le à la chaude, s'écria La Trémoille.

— Sire, comme La Palisse, reprit Louis d'Ars, je ne crois pas que nous devions attendre l'ennemi; je proposerais au roi de reculer...

— De reculer!... s'écria Bonnivet.

— Est-ce que vous n'avez jamais reculé, monsieur l'amiral? répondit avec un sang-froid féroce Louis d'Ars; il me semblait que c'était pour couvrir une de vos retraites que mon ami, que Bayard s'était fait tuer...

— Bon chevalier sans pareil! que je voudrais qu'il fût avec nous!... dit le roi. Silence, Bonnivet; continuez, comte d'Ars.

— Je dis donc, Sire, que je reculerais pour prendre une bonne position couvrant Milan, qui me fournirait mes vivres; je me placerais dans une assiette inexpugnable, et j'attendrais. Bien vite nous verrions se fondre cette armée impériale qui n'a pas un ducat, et quand je la jugerais assez faible, je l'attaquerais et en ferais à mon plaisir, d'autant que Cery, le duc d'Albanie et le marquis de Saluces seraient venus nous rejoindre. Tel est mon avis.

— Mais, monsieur, reprit Montmorency, qu'est-ce donc que cette armée impériale a de si inquiétant? Elle se compose de sept cents lances montées, d'autant de chevau-légers et de dix-huit mille fantassins, auxquels vous joindrez, si vous voulez, les cinq mille lansquenets valides de don Antonio de Leyva : voilà tout ce que nous pourrons avoir en tête, si nous combattons où nous nous trouvons; et nous, combien sommes-nous?

— D'après les montres (1), dit le roi, nous devons avoir treize cents lances (2) et vingt-six mille fantassins.

— Je ne veux accuser personne, interrompit Galliot, mais je crois qu'il y a de grands abus dans les montres, et je ne pense pas que Votre Majesté ait plus de huit cents lances (3). D'indignes vols sont commis...

— Par Notre-Dame, grand maître, je ferai tomber des têtes si cela est vrai, s'écria François I^{er} pâle de colère.

— Sire, ce n'est point l'heure; mais bien nous faut nous servir de celles que nous avons. En conséquence, Sire, dans cet état, et quoique je voie bien où je placerai mes bombardes et canons, si nous recevons la bataille sur place, et que je sois sûr qu'ils feront beau dégât, je partage l'avis du maréchal de La Palisse, et, comme le comte d'Ars, je propose de reculer vers Milan...

— Sire, je supplie Votre Majesté de vouloir bien m'entendre; c'est au nom de votre honneur que je veux parler, s'écria Bonnivet. Que vous propose-t-on, Sire? De reculer... Quelle page dans l'histoire de votre grand règne que celle où on lira : « François I^{er} a reculé devant Bourbon, le roi devant le sujet félon, le chevalier devant le traître (4)... » Je n'ai plus rien à ajouter.

Après ces mots, ce fut un grand tumulte. Hélas! de vaines paroles l'emportèrent sur la raison, et, malgré les protestations de tous les généraux de bataille et non de cour, il fut arrêté que l'armée recevrait le choc dans ses lignes, où, l'heure venue, elle n'aura pas même la sagesse de rester. Pauvre roi mal conseillé! pauvre France mal servie!

Rentrant triomphant à son logis, Bonnivet raconta sa victoire à Brin-d'Avoine.

— Ah! tant mieux! ah! tant mieux! lui répondit-il; il est toujours agréable de savoir où l'on sera enterré.

Décidément Brin-d'Avoine était ce jour de mélancolique humeur. Hélas! notre petit fou avait des pressentiments d'une terrible lucidité.

On se souvient quel triste sort il avait laissé entrevoir au grand reître et au léger aventurier gascon, transformés en messagers d'amour : leur première journée de voyage se passa à merveille; le temps n'était ni trop froid ni trop chaud, et les villages qu'ils traversèrent, quoique depuis plusieurs mois pillés et repillés, ne l'étaient pas au point que l'on se permît de refuser de satisfaire à leurs besoins, d'autant que Florise qui, en qualité de Gasçon, parlait toutes les langues, se faisait discrètement passer pour un personnage important voyageant incognito. Cependant, tout en échangeant quelques paroles avec les paysans qu'ils rencontraient, tout en faisant les galants auprès des jeunes Lombardes, des bruits inquiétants étaient venus jusqu'aux oreilles des deux voyageurs : une vague rumeur leur apprit que l'armée impériale, quittant son camp de Lodi, se dirigeait vers Pavie ou vers Milan; et l'on assurait qu'elle avait mis en campagne dans l'une et l'autre des directions de nombreux partisans. Ces nouvelles donnèrent à réfléchir à Florise : il proposa à son compagnon de ne cheminer que la nuit; mais, Leroux lui ayant répondu que les nuits étaient données au monde pour dormir, il ne fut rien changé à leur mode de voyager. Le second jour de marche se leva pour eux sous de riants auspices : l'hôtellerie où ils avaient couché leur avait été souriante. Après un bon déjeuner, pendant que l'hôtesse était absente, Leroux, ayant aperçu par hasard un gigot fort cuit à point, l'avait dextrement fait disparaître; il ne fut pas porté sur la note; mais le Gascon paya exactement la dépense et prit, en la soldant, deux bouteilles d'un certain vin qui avait eu le don de lui plaire.

— Si vous m'en croyez, dit-il au reître, aujourd'hui nous ferons un petit dîner champêtre quand nous serons fatigués; ce sera charmant, cela me rappellera les bords de la Garonne, et Marie avec laquelle j'ai ainsi mangé quelquefois.

— Et moi, répondit le reître, les bords de la Meuse et Gretchen.

Ils ne marchèrent pas longtemps; Leroux prétendait que le gigot l'incommodait fort, qu'il pouvait salir son buffle, et Florise assurait que les deux bouteilles et un pain, qu'il avait enlevé sans le vouloir à l'hôtellerie en prenant son manteau, le gênaient singulièrement. En conséquence, nos deux jeunes gens dirent :

— Dînons!

La table fut bientôt mise : on s'assit sur le bord d'un petit bois, et le gigot se trouva si bon, qu'il n'en resta plus que l'os; une fourmi n'y aurait pas

(1) On appelait ainsi la paye des soldats.
(2) Chaque lance était de 8 chevaux.
(3) Galliot avait raison.
(4) Brantôme nous a conservé la harangue de Bonnivet; nous ne donnons que l'argument, qui eut une prise décisive sur François I^{er}.

trouvé un brin de chair. Les deux bouteilles avaient une très-respectable capacité ; ce n'étaient point de ces fioles que notre siècle dégénéré a inventées. On les vida pourtant ; et comme elles contenaient un vieux vin très-capiteux, Florise, qui poétisait quelquefois, parla des divines douceurs du divin sommeil après boire. Leroux opina en s'étendant sur le gazon ; bientôt nos deux voyageurs nagèrent dans les vagues des songes.

Leur réveil, par exemple, ne fut pas amusant ; ils se trouvèrent aux mains de coureurs espagnols qui s'étaient jetés sur eux. Comme certains hommes, Leroux avait le réveil grognon et mauvais ; trois forts gaillards le tenaient ; il prit le premier qui lui tomba sous la main, et en moins d'une minute il l'eut étranglé. Ce fut son dernier exploit ; accablé par le nombre, il dut se laisser passer une corde au cou et, quelques instants après, il agonisait au bout d'une branche. Florise se conduisit plus sagement ; voyant que chercher à résister était folie, il se laissa prendre et conduire devant le chef du parti volant de l'ennemi ; on le fouilla exactement, on lui prit son argent et, questionné sur les deux lettres qu'il portait, il répondit que c'étaient des lettres d'amour de François Ier et de

Bataille de Pavie. Dessin de F. Lix.

l'amiral Bonnivet. Or, comme de tels personnages emploient ordinairement des gentilshommes de qualité pour ces sortes de messages, don Mercado y Lopez y Sabal y Guttiero salua Florise en le priant de vouloir bien le suivre. Un bon cheval lui fut donné et, pendant toute une journée, il eut l'honneur de voyager avec don Mercado y Lopez y Sabal y Guttiero, qui avait daigné lui dire, avec tous les raffinements de la courtoisie castillane :

— Au premier mouvement que vous faites pour me fausser compagnie, je vous casse la tête.

— Mais comment donc ! s'était hâté de répondre Florise, je me trouve trop bien dans votre compagnie pour songer à m'éloigner d'un gentilhomme aussi accompli que vous l'êtes.

On voit que notre Gascon n'était point sot. Il avait cependant l'esprit un peu troublé par la fin du grand Leroux et par l'incertitude de sa propre destinée. Quel beau chapitre il écrivait mentalement sur le danger de voler un gigot et de dormir sur l'herbe !

Après une course qui ne fut pas sans fatigue pour lui, parce qu'il n'avait point l'habitude du cheval, et quoiqu'il n'eût pas à se plaindre de la nourriture, notre homme franchit avec plaisir les grand'gardes de l'armée espagnole et s'arrêta dans un petit village rempli de troupes où on lui fit l'honneur d'un loge-

ment particulier et d'une sentinelle à sa porte. Il n'y demeura d'ailleurs que peu de temps; don Mercado y Lopez, etc., vint le chercher et le conduisit devant un seigneur qui semblait l'attendre. C'était un homme dans la force de l'âge, à la figure énergique; il portait une cuirasse d'acier poli sur laquelle brillait un écusson rempli de fleurs de lis d'or. Quoiqu'il ne fût pas très-fort sur la science héraldique, à ces armes Florise reconnut le connétable de Bourbon. Il tenait à la main les fameux billets de François I[er] et de Bonnivet, dont la lecture semblait prodigieusement l'égayer.

— C'est toi, dit-il à l'aventurier gascon, qui étais porteur de ces deux billets destinés à la signora Clarisse ?

— Oui, monseigneur.

— Explique-moi comment ils t'ont été remis, et parle franc, sinon tu seras pendu.

Florise, qui n'avait rien à cacher, répondit de point en point à la question qui lui était adressée. Son récit sembla vivement intéresser le connétable.

— A quelle compagnie appartiens-tu?

— A la compagnie de Fleuranges.

— C'est bien.

Bourbon parla bas quelques instants avec don Mercado, qui reconduisit son captif et le laissa sous bonne garde. Quelques heures après, il était ramené devant le connétable.

— Tu vas repartir immédiatement pour ton camp et tu remettras ce pli au roi.

En disant ces mots, Bourbon fermait avec un fil de soie et de la cire une enveloppe dans laquelle notre aventurier reconnut les deux billets amoureux dont il avait été le malencontreux porteur. Quand Bourbon eut terminé, il reprit :

— Tu entends bien, tu remettras ceci à Sa Majesté, à nul autre, à elle seule; il y a une lettre de ma main. Et comme je pense que nos éclaireurs n'ont rien laissé dans tes poches, tiens : en même temps que ce sauf-conduit, prends.

En lui disant ces mots, il lui jeta une bourse toute semée de fleurs de lis. Hélas! pour le malheur et la honte du connétable, elle contenait de l'argent espagnol.

Le Gasçon promit, jura de faire promptement la commission; et Bourbon le congédia en lui disant :

— Mes compliments à Brin-d'Avoine; il vaut mieux que son maître.

On peut s'imaginer avec quelle ardeur Florise quitta le campement espagnol pour gagner le large; son sauf-conduit lui fut plusieurs fois utile; mais, enfin, après une marche de six jours, il arriva en vue des lignes françaises, où l'on semblait beaucoup travailler et se garder avec une discipline plus sévère que lors de son départ. Ne sachant ni les mots d'ordre ni les mots de passe, il fut naturellement arrêté aux grand'-gardes françaises, et comme il ne se souciait point d'être ramené à son capitaine, le seigneur de Fleuranges, dont il avait, en partant, oublié de prendre congé, il se dit attaché à la maison de l'amiral Bonnivet et se recommanda de son bon ami Brin-d'Avoine.

Conduit entre deux gardes au logis de celui qu'il invoquait comme son maître, Florise se tenait pour sauvé. Tout lui sourit d'abord, car la première personne qu'il rencontra dans la cour de la villa fut Brin-d'Avoine; celui-ci vint à sa rencontre, le reçut en ami et congédia les gardes.

Le fou entraîna vite notre Gascon dans la resserre où notre récit a commencé, et se mit à le questionner vivement. Florise lui conta par le menu l'histoire du gigot volé, tout ce qui s'en était suivi, l'histoire du pli que le connétable lui avait confié pour Sa Majesté et dit ce qu'il contenait.

— Ma fortune est faite! s'écria-t-il.

— Tu crois? lui répondit Brin-d'Avoine, qui semblait très-perplexe, tra la la! Je ne demande pas mieux, moi; mais le cas est plus grave que tu ne le penses. Attends-moi, je reviens.

Florise n'attendit pas longtemps; un quart d'heure s'était à peine écoulé que le fou reparaissait avec son maître et une escouade de soldats qui restèrent à la porte. L'amiral était fort pâle et semblait très-agité.

Il interrogea l'aventurier gascon, lui demanda la lettre dont il était porteur, le sauf-conduit espagnol; il cacha le tout dans son pourpoint, et, tenant à la main la bourse aux armes de Bourbon que Florise lui avait confiée, il appela; un officier parut; il lui parla à voix basse, lui montrant à plusieurs reprises le cadeau du connétable. L'officier baissait la tête en signe de complet assentiment, et, de temps en temps, tournait des yeux mornes vers le Gascon, qui ne pensait qu'à ravoir et sa lettre et ses écus.

L'amiral sortit. L'officier s'approcha de Florise et lui dit tout simplement :

— Suivez-moi.

Il ne s'étonna point de cet ordre, mais il fut très-surpris de voir la pâleur de Brin-d'Avoine, qui marchait derrière lui la tête baissée. L'officier donna quelques ordres et conduisit le Gascon sous un bel ombrage situé au fond du parc. Là, s'arrêtant, après avoir regardé un grand arbre, il dit :

— Préparez-vous à mourir, monsieur l'espion!

Florise fut d'abord tenté de croire à une plaisanterie; il regarda Brin-d'Avoine, comme pour lui demander ce que signifiait cette farce lugubre. A ce regard, le fou répondit :

— Je suis mélancolique.... J'ai dit que Leroux serait branché, il a été branché; j'ai dit que tu serais branché, tu le seras aussi.

Florise voulut crier, protester, s'expliquer : on ne lui en laissa pas le temps; saisi par des mains vigoureuses, il fut pendu.

Bonnivet avait voulu faire disparaître toutes les preuves de la trahison amoureuse dont il s'était rendu coupable, ne pas perdre la faveur du roi et ne pas la perdre surtout sous la dénonciation de son mortel ennemi, du connétable triomphant de sa disgrâce.

Pauvre Florise!

Pour le moment, du reste, François I[er] ne songeait point à la signora Clarisse; l'armée impériale était venue planter ses tentes en vue des lignes françaises resserrées et concentrées; les quartiers avaient tous été reportés sur la rive gauche du Tessin; le front du camp, du côté de Lodi, était couvert par un rempart fossoyé; l'aile droite de notre armée s'appuyait au Tessin, la gauche aux murs du parc de Mirabello, villa bien-aimée des ducs de Milan.

Les impériaux restèrent trois semaines devant le camp français, que, de temps à autre, ils canonnaient; l'artillerie de Galliot de Genouillac leur répondait vigoureusement. Le 20 février, il nous arriva un grand malheur; huit mille Grisons, qui étaient avec nous, nous quittèrent enseignes déployées; ni leur vieux

général ni les prières du roi ne purent les retenir : ils avaient appris que leurs lignes étaient menacées, ils voulurent absolument aller défendre leur pays. Pendant que nos forces diminuaient ainsi, par un bonheur auquel ils ne s'attendaient pas, les impériaux recevaient de Charles-Quint cent cinquante mille écus le 22 février, et les trois généraux Pescaire, Lannoi, Bourbon résolurent de profiter de cette bonne fortune, qui réveilla l'ardeur de leurs soldats, pour forcer l'entrée de Pavie. Ils dressèrent leur plan d'attaque, et, ayant observé que le duc d'Alençon et Chabot, qui commandaient du côté du parc de Mirabello se gardaient mal, ce fut de ce côté qu'ils résolurent de porter leurs coups.

Profitant de l'obscurité de la nuit du 23 au 24, ils lancèrent leurs bataillons dans cette direction; ils étaient commandés par le jeune marquis du Guasto, qui devait se faire un nom militaire éclatant. Il marcha donc en silence, menant avec lui un bélier pour abattre les murs du parc, tandis que les canons espagnols, tonnant sur notre front, attireraient l'attention de François Ier. L'armée française était tout entière sous les armes ; autour du roi se pressait cette noblesse si brillante et si folle, dont le courage même nous a fait perdre tant et de si décisives batailles. Quand le jour se leva, on aperçut du Guasto et ses hommes s'engouffrant par une large brèche dans le parc de Mirabello; mais, arrivées à un certain endroit, ces bandes se trouvèrent forcées de défiler à petite portée sous le feu d'une batterie que Galliot avait très-habilement disposée. Ses canons commencèrent à tonner avec furie ; « de sorte, a écrit un témoin oculaire, que vous n'eussiez vu que bras et têtes voler ». Ce fut une véritable boucherie ; et il n'y avait qu'à laisser aller les choses pour faire essuyer aux ennemis un sanglant revers.

Malheureusement, afin d'échapper à cette canonnade meurtrière, les Espagnols coururent s'abriter dans un petit vallon qui les dérobait aux boulets du vieux Galliot. A cette vue, François Ier croit déjà l'ennemi en déroute; il sort de ses lignes, sa gendarmerie le suit. L'armée entière appuie le mouvement; dès lors, les canons du vieux Galliot ne peuvent plus tirer, nous sommes entre eux et l'ennemi. Que l'on juge de la joie de Bourbon à la vue d'une telle faute ! Il rappelle le marquis du Guasto, qui revient avec A. de Leyva et la meilleure partie de la garnison de Pavie qui était parvenue à se joindre à lui. Les chefs impériaux forment leur ordre de bataille, et François Ier fait de même, renonçant à son artillerie, qui aurait pu, qui aurait dû lui assurer la victoire.

A notre aile gauche commandait le maréchal La Palisse ; à notre droite, le duc d'Alençon; au centre, le roi avec ses lances. On en vint vite aux mains ; à l'aile droite, les reîtres, mal secondés par les Suisses, étaient écrasés. Cependant l'énergie de La Palisse tenait bon encore, lorsque le roi se lança en avant, suivi de son héroïque chevalerie. Tout plia d'abord devant lui, et, certes, si l'aile gauche résistait, si La Palisse parvenait à contenir Bourbon, la bataille pouvait être gagnée. François Ier, combattant comme un soldat, tua de sa main le marquis de Saint-Ange, descendant de Scanderberg, culbuta les cavaliers francs-comtois, culbuta les chevaux italiens, au milieu desquels tomba Pescaire, démonté et blessé ; l'ouragan de fer avançait toujours, et assurément la cavalerie espagnole aurait eu le même sort si, dans l'intervalle de ses files, le prudent Lannoi n'avait placé quinze cents arquebusiers basques, qui, tirant à bout portant, eurent bientôt jeté le désordre et la mort dans nos rangs. Hélas! nous ne les connaissons que trop ces charges héroïques et désespérées ! Ce fut là que tomba la fleur de la noblesse française, au moment où Bourbon victorieux revenait de notre aile droite anéantie. Là, périrent le bâtard de Savoie, le maréchal Lescun, Louis de la Trémoille, Louis d'Ars, San Severino et cent autres, la gloire et l'honneur de nos armes, tandis que, saisis d'une panique folle, le duc d'Alençon et l'aile gauche s'enfuyaient honteusement.

François Ier frappait toujours ; le général Diebach, qui avait vu les Grisons manquer à leur honneur, les Suisses mal se battre, ne voulut par survivre à cette double honte ; il se fit tuer. Bonnivet, le fatal auteur de cette affreuse journée, lui aussi, chercha une mort expiatoire; il sauta à bas de son cheval épuisé, prit une pique, et se jeta dans la mêlée, dont il ne ressortit plus.

Blessé à la jambe, blessé au visage, François frappait, frappait toujours; il ne pouvait plus lever le bras, tant son armure était bossuée et faussée; alors, se voyant presque seul, il voulut gagner le pont du Tessin ; mais il tomba dans une bande de soldats espagnols que l'éclat même de ses armes appela sur lui; nouvelle lutte : ils blessèrent mortellement son cheval, qui roula dans un fossé, où le vainqueur de Marignan fut pris. Pendant que, sans savoir qui il était, les soldats se disputaient sa capture, Pomperant, un des gentilshommes du connétable, vint à passer et le reconnut :

— Sire, lui dit-il, rendez-vous à Bourbon !

François Ier rejeta cette parole avec hauteur et mépris; alors Pomperant envoya chercher Lannoi, dont le vaincu se reconnut prisonnier (1).

Nous avons dit que Bourbon était revenu au centre de la bataille, dès qu'il en avait eu fini avec le maréchal de La Palisse. Dans une rage muette, fier et désolé tout ensemble, il cherche Bonnivet pour le combattre ; car c'était lui, plus que tous autres, qui avait servi la passion de la duchesse d'Angoulême, et amené ainsi la rébellion du connétable. En courant, de droite et de gauche, sur le champ de bataille, à travers les luttes partielles qui duraient encore, il vit sous le poitrail de son cheval un pauvre diable sans armes qui, à genoux, semblait prier auprès d'un cadavre; il se pencha et reconnut le corps de Bonnivet.

— Ah! malheureux! s'écria-t-il, comme si l'amiral pouvait encore lui répondre. Ah! malheureux! tu es la cause de la ruine de la France et de la mienne!

Le pauvre diable agenouillé était Brin-d'Avoine... Seul de tous les serviteurs de sa fortune, le fou n'avait point abondonné son maître.

Parmi les prisonniers qui partagèrent la captivité du roi, se trouvaient le roi de Navarre, de Fleuranges, qui

(1) François Ier a raconté en vers sa prise :

. . . .
De toutes pars lors dépouillé je fus,
Mays deffendre n'y servoit ni reffus ;
Et la manche, de moy tant estimée,
Par lourde main fust despiécée.
Las ! quel regret en mon cueur fust bouté
Quand sans deffence ainsy me fust osté
L'heureux présent par le quel te promys
Point ne fuyre devant mes ennemys.
Mais, quoi ! j'estois sous mon cheval, par terre
. . . .

nous a laissé de si curieux mémoires, Montmorency, Saint-Pol; et, à l'honneur des lettres, Clément Marot, valet-poëte de François Ier, qui avait bravement manié l'épée.

Pour relever le vaincu, on a prétendu qu'au lendemain de sa défaite il avait écrit à sa mère, la duchesse d'Angoulême, cette lettre d'un laconisme superbe : « TOUT EST PERDU, FORS L'HONNEUR. » Hélas ! c'est encore un mensonge historique. Au lieu de la phrase cornélienne, voici la lettre de François Ier, ou du moins la phrase qui a servi de fondement à cette erreur :

« Madame, pour vous avertir comment se porte le ressort de mon infortune, *de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve.* Et pour ce que, en votre adversité, cette nouvelle vous fera un peu de reconfort, j'ai prié qu'on me laissât vous écrire... »

Ce n'était que le fer au poing que François Ier se montrait un héros, car, au même instant où il annonçait son désastre à sa mère, il écrivait à Charles-Quint une lettre dans laquelle on trouve cette phrase : « Par quoy, s'il vous plaist avoir cette honneste pitié, et moyenner la sûreté que mérite la prison d'un roy de France, lequel on veut rendre ami et non désespéré, vous pouvez faire un acquisté, au lieu d'un prisonnier inutile de rendre un roy à jamais votre esclave... »

François Ier, on le voit, n'était pas monté au ton de l'héroïsme, et nous sommes bien loin de la légende superbe : « TOUT EST PERDU, FORS L'HONNEUR. »

A. GENEVAY.

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES.

LE CHEMIN DE FER DE PARIS A LONDRES.

L'autre jour, quelqu'un définissait devant nous le génie progressif de l'homme : l'art de contrarier la nature ; et nous devons avouer que, dans une certaine mesure, cette définition nous a paru ne pas manquer de justesse.

Que voyons-nous, en effet? Des plantes qui ne demanderaient qu'à garder leur rustique simplicité, condamnées à se doubler, à se *monstrifier* pour le plaisir de nos yeux et la gloire de nos jardiniers ; des animaux tout désireux de ressembler à leurs premiers parents, reformés ou plutôt déformés, pour l'honneur de nos cuisines ou le profit de nos manufactures; des fleuves aimant à prendre leurs aises dans les vallons ou dans les plaines, barrés par-ci, endigués par-là — contrainte dont parfois ils se vengent cruellement : nous venons d'en apprendre quelque chose — des monts qui, se dressant majestueux entre deux régions qu'ils séparent et qui, tout à coup percés à jour, ne séparent plus rien ; des isthmes empêchés d'unir les continents, etc., etc.

Et en fait d'isthmes, ne savons-nous pas tous aujourd'hui que, de l'aveu en quelque sorte unanime des géologues, un temps fut (combien de mille siècles ont-ils passé depuis?) où ce que nous appelons la Grande-Bretagne n'était rien moins que la continuation septentrionale de ce que nous appelons la Belgique et la France?

Qu'à cette époque il existât beaucoup de bipèdes mammifères pour mettre à profit cette facilité de communication, c'est ce que les géologues nous permettent de révoquer en doute; toujours est-il que, soit dépression sur un point, soulèvement sur l'autre, ou simplement érosion des rivages par deux mers qui voulaient se rejoindre, un beau jour une île se trouva faite là où était une pointe de continent.

Depuis, les susdits bipèdes sont venus en grand nombre prendre possession et de la terre ferme et de la partie isolée.

Tout d'abord, ils durent réciproquement se réjouir qu'une puissante barrière naturelle fît obstacle aux velléités d'invasion dont ils se sentaient menacés — quand ils n'en menaçaient pas eux-mêmes.

Il en alla ainsi pendant des milliers d'années; mais, le croirions-nous? ce fut au milieu d'une des périodes les plus aiguës de l'antagonisme, de l'hostilité des riverains que se manifesta la première idée de suppression de cet obstacle naturel.

On était en 1802; la date est significative. A vrai dire, un semblant de paix venait d'être signé entre l'Angleterre et la France; et peut-être, ici comme là, se trouva-t-il quelques esprits généreux pour croire à la sincérité des bonnes intentions. Les hommes d'Etat des deux pays se visitèrent. Fox étant à Paris, on lui montra le plan d'un ingénieur français du nom de Matthieu qui proposait de relier le rivage anglais et le rivage français par une route souterraine. Ce plan parut au ministre britannique aussi original que pratique. Il en causa avec Bonaparte, alors premier consul.

— C'est, en effet, lui dit celui-ci, une des grandes choses que nous pourrions exécuter de concert.

Et ce fut bien à peu près tout ce qui revint de profit et de gloire à l'ingénieur Matthieu pour son gigantesque projet.

La guerre ayant recommencé de plus belle et justement avec des idées formelles d'invasion de la part du premier consul, il va de soi que l'idée de la route sous-marine dut être reléguée aux plus lointaines régions des chimériques inconséquences par le ministre à qui elle avait pu sourire.

Et il fallut attendre que la vieille haine dont les deux nations allaient se donner tant de marques se fût, en quelque sorte, d'abord usée par la guerre et ensuite endormie dans la paix, pour que l'on songeât de nouveau à un projet de communication directe entre les deux pays.

En 1846, deux ingénieurs français essayèrent de démontrer qu'il serait possible de poser au fond de la mer un grand tube de fonte dans l'intérieur duquel circulerait un train de chemin de fer. Nous pouvons noter, dès à présent, que cette idée a été doublement reprise de nos jours; d'abord par un inventeur qui l'a reproduite, pour ainsi dire, identiquement; ensuite, par MM. Obach et Lebert, qui proposent l'immersion de deux tubes maintenus parallèles; l'un et l'autre de ces tubes serviraient de support à un système de rails où

viendraient courir les roues d'un immense chariot, charpenté de façon à ce que sa partie supérieure dépassât les plus hautes eaux.

Et, puisque voilà l'énumération des projets commencée, continuons-la.

Quelqu'un, nous ne savons plus qui, émit cette idée assez simple pour paraître praticable, de pousser bloc par bloc une forte digue au large de chaque rivage, jusqu'à ce que le détroit se trouvât réduit à environ cent mètres, espace qu'il serait facile de franchir par un pont suspendu dont le tablier serait juché assez haut pour livrer passage aux mâtures les plus élevées.

— Un pont de cent mètres, dit l'ingénieur Boutet, dont les plans ont d'ailleurs fortement attiré l'attention dans ces dernières années, quel est cet enfantillage?

Et il nous démontre comme quoi deux fortes culées étant dressées une sur chaque rive, puis une trentaine de *piles* étant bâties dans la mer, de mille mètres en mille mètres, il est possible d'asseoir là-dessus tout un ensemble de *tabliers* à la fois légers et résistants qui doivent constituer une *passerelle* définitive.

— Fi de vos ponts, de vos tunnels, de vos digues! s'écrie M. Dupuy de Lôme, le maître ès constructions maritimes, qui nous offre ses *bateaux transbordeurs*, soit d'immenses navires qui, venant accoster la rive dans un bassin emménagé *ad hoc*, où aboutirait le chemin de fer, recevraient sur des rails les trains qu'ils iraient présenter dans un autre bassin aux rails de la rive opposée.

Si des projets sérieux, au moins en apparence, nous

Le futur tunnel sous la Manche. Dessin de A. de Bar.

voulions passer aux plans évidemment fantaisistes, l'énumération serait longue, qui commencerait par le bateau poisson (locomotion sous-marine) pour finir par l'aérostat captif, maintenu par un câble tendu immergé au-dessous du niveau de flottaison des plus grands navires, et sur lequel courrait une amarre à galets analogue à celle des bacs à *traille*.

Mais laissons les rêveries platoniques des uns et les combinaisons conscientes ou inconscientes des autres pour arrêter plus particulièrement notre attention sur l'idée qui, partant de la théorie pure, a fait le plus de chemin effectif vers la pratique et la réalisation.

C'est à un Français, M. Thomé de Gamond, que revient l'honneur d'avoir le premier, par de longs sacrifices de temps et d'argent, donné l'être en quelque sorte, à l'idée de l'ingénieur Matthieu. Pendant trente-cinq années, M. Thomé de Gamond étudia, surtout au point de vue des sondages maritimes et géologiques, la possibilité d'établir une communication sous-marine entre la France et l'Angleterre. Vers 1858, son plan était nettement déterminé A l'Exposition universelle de 1867, ce plan attira fort l'attention; et s'il n'en résulta aucun essai de mise à exécution, au moins fit-il toucher du doigt les conditions dans lesquelles cette œuvre grandiose pouvait s'effectuer.

M. Thomé de Gamond traçait un tunnel partant du cap Gris-Nez pour aboutir entre Douvres et Folkestone; et ce qui faisait le caractère vraiment individuel et original de son projet, c'est que, à moitié route environ de cette percée sous-marine (sur un point où le

fond de la mer se relève très-sensiblement et qui porte sur la carte le nom d'*Etoile de Varne*), un vaste puits aurait été ouvert qui aurait été à la fois une sorte de *regard* aérifère pour le tunnel en même temps qu'une espèce de port.

Notons qu'à l'époque où cet inventeur travaillait à son projet, l'expérience n'avait pas été faite des perforations à longues portées comme celles du mont Cenis et du Saint-Gothard, non plus que celles des machines perforatrices, et il avait cru répondre à un besoin normal en proposant cette station intermédiaire. Depuis, la science a singulièrement progressé.

Aussi nous trouvons-nous aujourd'hui en face d'un plan qui, en mettant à profit toutes les données acquises par M. Thomé de Gamond au prix d'une existence de travail et d'une fortune anéantie, réduit l'entreprise à une sorte de simplicité vraiment élémentaire, mais bien entendu relative.

Il est aujourd'hui reconnu, par des sondages minutieusement opérés sur toute l'étendue des trente kilomètres que mesure le détroit, que sur aucun point les eaux n'ont plus de cinquante-quatre mètres de profondeur. Pour rendre cette profondeur mieux appréciable, on dit que, si l'on supposait les tours de Notre-Dame immergées en cet endroit, elles domineraient encore la pleine mer de douze mètres environ. Il est, en outre, à peu près avéré que la couche géologique sur laquelle reposent les eaux du détroit est un même lit de craie grise ou bleue, nature de terrain à la fois imperméable à l'eau et facile à forer. Cette couche aurait environ deux cents mètres d'épaisseur.

Et voici d'ailleurs, pour acquérir la certitude définitive de cet état de choses, voici ce qui va être fait aux frais d'une société dite *d'essai*, dont le capital de quatre millions a été souscrit moitié en Angleterre, moitié en France.

Sur chaque rive, c'est-à-dire à Calais d'une part et à Douvres d'autre part, le plus près possible de la mer, un puits de huit mètres d'ouverture sera creusé jusqu'à cent mètres de profondeur. Cette profondeur atteinte, qui équivaudra par conséquent à un niveau inférieur de quarante-six mètres à celui du fond de la mer, des galeries seront poussées jusqu'à plusieurs kilomètres, qui démontreront s'il est bien vrai que la nature du terrain est celle que l'on suppose.

Si, comme tout le fait espérer, ces essais confirment les prévisions des géologues, les deux ou trois cents millions auxquels la dépense est évaluée étant souscrits, l'on procéderait sans désemparer au percement du tunnel, qui pourrait, assure-t-on, être achevé en cinq ou six ans.

Il va de soi que les puits de recherche dont nous venons de parler ne constitueraient point, lors de l'établissement définitif, les entrées du tunnel qui, aux termes du projet, se trouveraient de chaque côté à dix kilomètres du rivage.

Arrivés sur ces points, les trains entreraient dans un souterrain dont la voie ferrée serait établie avec une inclinaison d'un mètre pour cent ; ce qui, après dix mille mètres, les conduirait à cent mètres de profondeur : c'est-à-dire au niveau du percement de la galerie, qui se trouverait ainsi séparée du fond de la mer par une épaisseur mesurant près du double de la hauteur des plus grandes maisons de Paris ; condition dans laquelle le tunnel sous-marin, convenablement revêtu, offrirait autant de sécurité que le plus solide souterrain de nos chemins de fer ordinaires. Ce tunnel international aurait donc une longueur d'ensemble de cinquante kilomètres.

Quand on songe à la réalisation d'une pareille entreprise, la première idée qui frappe l'esprit est celle de la possibilité d'invasion du tunnel percé ou en percement par les eaux de la mer ; mais des faits plus que concluants témoignent que ces appréhensions n'ont aucune raison d'être.

En Cornouailles, par exemple, existent des mines de plomb et de cuivre dont les galeries s'étendent très-loin sous l'Océan. A Botallach, les galeries sous-marines ont plus de six kilomètres. A Winte-Haves, les galeries des houillères comportent un développement considérable, et jamais les eaux de la mer ne les ont envahies.

Un ingénieur anglais citait déjà, il y a un siècle, les mines de Huel-Cock, où les galeries qui s'étendaient sous la mer étaient creusées à si peu de distance du fond des eaux que les mineurs qui y travaillaient entendaient fort distinctement le bruit des vagues roulant sur leur tête.

Tout semble donc s'accorder pour qu'on puisse prévoir une entière et prompte possibilité de réussite.

Sur un seul point peut-être serait-il encore permis d'élever un doute. A savoir si, même après que les essais auront démontré l'absence d'obstacles pour le percement du tunnel, un concours suffisant s'établira pour réaliser la somme relativement énorme que doit absorber ce travail gigantesque. Or, un ingénieur, M. Bergeron, qui a étudié la question sous toutes ses faces, affirme et prouve que le seul trafic des voyageurs, qui, un chemin de fer étant établi, n'auront plus aucune raison pour s'embarquer, doit fournir au delà l'intérêt du capital engagé. Et il calcule ainsi : « Actuellement, le nombre annuel des voyageurs qui franchissent le détroit est de trois cent cinquante mille, et l'on constate que ce nombre s'accroît de telle façon, qu'en 1882, époque où le tunnel pourrait être livré à la circulation, le chiffre des voyageurs atteindrait au moins cinq cent mille, chiffre qui serait bien vite doublé par la facilité des communications. Le prix actuel de la traversée par bateau est en moyenne de dix francs — soit donc dix millions ou cinq pour cent du capital engagé assuré. Et il est bien permis de croire que force marchandises transiteraient par la même voie, puisque cette voie dégrèverait les transports des frais toujours très-forts de transbordement.

Quoi qu'il en soit, les *essayeurs* sont à l'œuvre, les puits de recherches se creusent chez nous et chez nos voisins : et ce n'est pas hasarder un pronostic bien audacieux que d'admettre prochaine l'heure où les guichets de la gare du Nord délivreront des *tickets* pour train direct de Paris à Londres.

Et, qui plus est, comme un projet de ce genre n'attend pas son entière réalisation pour engendrer les entreprises analogues, voilà qu'il est déjà sérieusement question d'un tunnel sous-marin supprimant le détroit de Gibraltar et établissant la communication directe entre l'Europe et l'Afrique. Mais pour celui-là, il est permis de révoquer en doute, non pas certes la possibilité, mais les moyens pécuniaires d'exécution, car le jour n'est pas proche, beaucoup de gens sentiront le besoin d'aller de Maroc en Espagne... et vice versa. — Et pourtant qui sait?...

E. M.

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Le Danemark vient de perdre un de ses plus illustres enfants; la ville de Copenhague entière a accompagné la dépouille mortelle d'Andersen. Les universités du royaume, les grands corps de l'Etat, la cour, se sont associés à ce deuil public pour en faire un deuil national. La reine a déposé une magnifique couronne de lauriers et de lis sur le drap mortuaire, et, nous en sommes sûrs, les dames danoises, qui aiment les fleurs autant que les filles de Florence, qui les disposent avec un art merveilleux et ont le secret de les garder plusieurs années avec leurs fraîches couleurs, en auront couvert, en auront rempli, le char funèbre.

C'est le 11 août qu'ont eu lieu ces obsèques, dignes du littérateur que le Danemark vient de perdre. Ses œuvres, très-nombreuses et très-variées, ont été traduites dans presque toutes les langues; le *Musée* les a fait connaître, et nous avons publié une biographie et un portrait d'Andersen (1). C'est surtout par ses *Contes* qu'il est et restera célèbre; tous les enfants le pleureront, et les personnes qui, comme nous, ont eu l'honneur de le connaître, garderont précieusement sa mémoire. Bon, simple, aussi enfant par certains côtés de son caractère que les beaux petits êtres dont il se faisait si bien comprendre, Andersen n'était pas seulement un homme d'un rare talent; à ses qualités littéraires, il joignait la plus parfaite honorabilité et un grand fonds de bonté naturelle. Il aimait Paris et la France plus que Berlin; nos malheurs et ceux de son pays ont été un des grands chagrins de sa vieillesse. Il avait tant compté sur nous pour relever sa patrie! Il nous en voulut beaucoup, pendant quelques heures, parce que nous ne pouvions pas partager ses espérances. Hélas! les événements sont venus prouver que nous avions trop raison; et il souffrit de toutes nos souffrances. O poëtes, vous avez toutes sortes de dons; mais que la réalité souvent vous échappe!

Il y a quelques mois la France, elle aussi, perdait un de ses grands artistes, le premier de nos sculpteurs, A.-L. Barye. Né en 1796, il s'éteignit, le 25 juin, quelques jours après Millet, quelques jours après Corot, ses amis, dont sa famille avait eu soin de lui cacher la mort. Tout le monde connaît *le Lion au serpent*, qui est dans le jardin des Tuileries; *le Lion au repos*, qui décore la porte des Tuileries donnant sur le quai; *le Jaguar dévorant un lièvre*, de la collection du Luxembourg; à ces groupes, à ces figures, justement célèbres, se borne la connaissance possédée par la masse du public des œuvres de l'illustre sculpteur, une des gloires de l'art moderne. Bien peu de Parisiens savent que les quatre grands frontons du Louvre moderne sont dus à son ciseau, et qu'il est le créateur d'une foule de chefs-d'œuvre. Nous sommes donc heureux de pouvoir annoncer que, cédant aux vœux des admirateurs de Barye et aux sollicitations de la rédaction de *l'Art*, la famille du défunt autorise une exposition aussi complète que possible des ouvrages du statuaire et du peintre — car Barye était l'un et l'autre. Elle aura lieu dans le courant d'octobre ou de novembre prochain. Ce sera une véritable solennité artistique; mais, en attendant, le *Musée* publiera *l'Arabe monté sur un chameau*, dernier travail d'un maître qui, comme Titien, sut garder, jusqu'aux dernières heures de sa vieillesse, son génie et sa fécondité. Nous ne connaissons pas, d'ailleurs, d'enseignement plus haut que celui qui ressort de ces exhibitions complètes de l'œuvre d'un grand maître; elles permettent d'embrasser ainsi, d'un seul coup d'œil, son génie et les phases diverses de son talent. Que les visiteurs de l'exposition prochaine de l'œuvre de Barye n'oublient pas de regarder *le Thésée et le Minotaure*, bronze comparable aux plus beaux marbres du temple d'Egine; et si un promeneur s'arrêtait devant la porte des Tuileries, sur le quai, qu'il sache que *le Lion au repos* original est celui qui est à gauche; l'autre n'est qu'une contre-épreuve retournée à la mécanique, à la grande douleur de l'artiste, qui protesta vainement.

(1) Voir p. 27, t. XLI.

Pendant que nous nous préparons à honorer la mémoire d'un de nos grands maîtres, un pays vers lequel les yeux de la France se sont souvent tournés, l'Irlande, aspirant toujours à retrouver son autonomie, a célébré le centenaire de l'un des plus illustres défenseurs de ses droits et de sa liberté. En l'honneur d'O'Connell, Erin, la belle Erin, s'est couverte de rubans verts, et Dublin a donné des fêtes dont il est à regretter que la solennité n'ait pas été plus calme et plus digne. En ces jours commémoratifs, les uns entendaient rendre un fervent hommage au grand catholique, tandis que les *home rulers* voulaient, avant tout, honorer la mémoire de l'énergique patriote. De là un désaccord dans les manifestations populaires troublées par des passions rivales. Quoi qu'il en soit, l'Irlande a bien fait de témoigner la reconnaissance qu'elle garde pieusement à la mémoire du vigoureux lutteur qui a tant fait pour briser le joug légal imposé à ce malheureux pays par Elisabeth et par Cromwell, par les Stuarts, aussi bien que par la maison de Hanovre.

Il n'avait pas des titres si hauts à la reconnaissance publique d'un peuple, le pauvre Alta-Villa qui vient de mourir à Naples, dont il fut pendant cinquante ans le rire et la joie. Auteur, il laisse plus de cent trente comédies, dont quelques-unes sont aussi spirituelles que celles de Goldoni; acteur, il pouvait soutenir la comparaison avec les meilleurs de nos comédiens; nous pouvons l'affirmer, car nous l'avons vu jouer, à San Carlino, *la Comète du 13 juin*, une de ses œuvres les mieux réussies. Avec une vie plus ordonnée, il serait aisément arrivé à la fortune, et, s'il avait voulu sortir de Naples, il eût obtenu une célébrité plus grande; mais où eût-il trouvé un public plus impressionnable et une existence plus douce? Nous nous sommes toujours demandé si, à Naples, on pouvait réellement souffrir de la pauvreté. Alta-Villa était d'ailleurs le plus excellent des hommes. Ayant sept fils à nourrir, un jour, sur le seuil de sa porte, il trouva deux orphelins abandonnés; il les prit et, rentrant chez lui, les déposa dans les bras de sa femme :

— Êtes-vous bien là, mes petits?

— Oui...

— Eh bien, restez-y; je travaillerai un peu plus; vous serez les fils de la Madone.

Un pareil trait explique comment le comédien de San Carlino a vécu et est mort entouré d'une estime universelle; chez lui, le cœur était à la hauteur du talent.

Puisque nous parlons théâtre, nous pouvons assurer que la jolie petite salle Taitbout va être transformée en scène lyrique. Sa pièce d'ouverture, dont, si nous ne craignions pas de commettre une indiscrétion, nous pourrions donner le titre, a été demandée à M. Vasseur, l'auteur de *la Timbale*, et à un de nos plus spirituels confrères, M. Noriac. Le directeur de la nouvelle scène ne pouvait faire un meilleur choix. Les auteurs sont à l'œuvre, et nous espérons que la pièce du librettiste permettra au musicien de sortir d'un genre où il a trouvé du succès sans doute, mais qui n'est pas, pensons-nous, dans la meilleure veine de son talent fin et délicat.

Le mois d'août est le mois des concours, des distributions de prix; concours sur toute la ligne, au Conservatoire, aux Beaux-Arts; examens pour toutes les écoles du gouvernement, joie et orgueil pour les uns, tristesse et amertume pour les autres; c'est l'histoire de toutes les luttes de ce monde. Que les vainqueurs nous permettent de les féliciter, en même temps que nous sollicitons la laborieuse énergie de ceux qui ont été moins heureux, mais à qui l'année prochaine réserve peut-être de glorieuses revanches.

Dans les concours des lycées et colléges de France, Paris a conservé sa supériorité en toutes les Facultés; en toutes, sauf une. En géographie, nous n'avons que la quatorzième place; c'est une grande défaite, dont il importe de nous relever promptement; l'honneur le veut, et l'intérêt de nos études le commande. Courage, et en avant les cartes!

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant: CH. WALLUT.

LE SALON DE 1875.

Attaque d'une maison à Villersexel, tableau de A. de Neuville, dessin de Gilbert, d'après une photographie de Goupil.

VOYAGE AU DAHOMEY.

LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX[1].

Whydah. Dessin de A. de Bar.

XV. — SAUVÉS PAR L'ANGLETERRE.

Un heureux imbroglio. — La guerre des Ashantees y est pour quelque chose. — Une idée de Bâhadou. — Honneurs le long de la route. — Arrivée à Whydah. — La factorerie française. — Tout s'explique. — Promenade à travers Whydah. — Le temple des serpents. — A bord d'une corvette de guerre anglaise.

D'où provenait ce revirement subit et par quels motifs le rentier et le chimiste qu'on avait promenés de

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

coutume en coutume, de sacrifices humains en sacrifices humains pendant plus de quinze jours, et qui devaient être égorgés dans une des sanglantes cérémonies futures, étaient-ils maintenant comblés d'attentions, de prévenances, d'honneurs? C'est ce que quelques mots expliqueront.

Nous nous sommes étendu dans le courant de ce récit sur la guerre des Ashantees; cette guerre dont le roi du Dahomey avait suivi avec perplexité les péripéties, et dans laquelle il aurait voulu voir succomber le despote des Ashantees, son voisin, son rival, et les Anglais, dont il redoutait les succès, parce qu'ils devaient contribuer à mettre les rois de Guinée sous leur dépendance, cette guerre menaçait de lui être aussi funeste qu'au roi Koffi Kalkali.

Sa duplicité n'avait pas échappé aux Anglais; la cour de Coumassie s'en était également aperçue, si bien qu'il s'était fait en même temps deux ennemis redoutables : les Anglais, qui lui reprochaient de favoriser les Ashantees, et les Ashantees, qui lui reprochaient de favoriser les Anglais.

En réalité, chacun de ces reproches était fondé; c'est-à-dire que Bàhadou nuisait aux deux belligérants d'une façon sourde, et qu'il leur témoignait ostensiblement la plus ardente amitié ou la plus grande indifférence, suivant qu'ils étaient vainqueurs ou vaincus.

Cette politique, très en usage chez les nègres de l'Afrique centrale, produisit des effets immédiats que Sa Majesté Dahomane n'attendait point : d'abord celui de refroidir singulièrement ses relations avec la Grande-Bretagne; ensuite celui d'encourager les troupes débandées, désorganisées de Koffi à faire des incursions sur le territoire dahoman.

Quant à ces dernières, il se proposait de leur donner la chasse une fois les coutumes terminées; en attendant, il envoyait de temps à autre contre elles, sur les points les plus infestés de la frontière, un corps d'amazones; mais il ne pouvait penser sérieusement à agir de même vis-à-vis des Anglais, au cas où ceux-ci lui montreraient les dents, et c'est ce qui venait d'arriver, au milieu des coutumes de juin et au moment où il s'y attendait le moins.

De retour à Londres, sir Garnet Wolseley, en rendant compte de son expédition aux ministres de la reine, avait signalé l'attitude équivoque de Bàhadou, et presque aussitôt ordre avait été expédié au commandant de la station de Cape-Coast-Castle d'envoyer une corvette à Whydah pour demander des explications à Sa Majesté Dahomane, l'inviter à se prononcer nettement pour ou contre l'Angleterre et lui signifier, une fois de plus, la défense formelle d'envahir l'Etat d'Abeokuta que le Royaume-Uni couvrait de son protectorat.

Le caboucir de Whydah avait apporté ces graves nouvelles à Abomey, la veille du jour où Philistin et Phosphate devaient être sacrifiés!

Bàhadou renvoya hâtivement le caboucir porter au représentant britannique l'assurance de sa profonde amitié pour l'Angleterre, lui recommandant, sous peine de la vie, de ne pas ébruiter les menaces qu'il venait de transmettre, et songea à prévenir le péril qui le menaçait.

Accepter la guerre contre l'Angleterre, il n'y fallait pas penser, l'exemple de Koffi le lui criait; se courber sous les menaces de cette puissance prépotente, c'était une humiliation qui révoltait son orgueil; il résolut de chercher des alliés en Europe, afin d'amener ceux-ci à intervenir en sa faveur, et c'est alors qu'il jeta les yeux sur le rentier et le chimiste, dont il se proposait de trancher lui-même les têtes le lendemain.

Avec cette finesse mêlée de grossière naïveté propre aux sauvages de la côte occidentale d'Afrique, il s'était dit qu'en grâciant les deux blancs il gagnerait leur reconnaissance et en ferait ses créatures, que ceux-ci iraient célébrer chez eux sa générosité, sa magnanimité, et qu'avec leur aide il obtiendrait du gouvernement français des armes perfectionnées, sans lesquelles toute résistance contre les Européens était désormais impossible, et une alliance efficace.

— L'Angleterre m'interdit d'attaquer Abeokuta, pourquoi la France n'interdirait-elle pas à l'Angleterre d'attaquer le Dahomey? se dit-il.

Et sur cette idée, qui lui semblait un chef-d'œuvre de logique de son royal esprit, il avait bâti, en collaboration avec son méhou, la combinaison politique qu'il exposa superficiellement au rentier et au chimiste, sans leur en dévoiler les motifs secrets.

Philistin et Phosphate étaient partis d'Abomey le 16 juin; ils arrivèrent à Whydah le 22, sans incident digne d'être rapporté et après s'être arrêtés successivement à Cannah, Aquisabam, Toffoa, Allada et Xavy, où on leur fit l'accueil le plus empressé, le plus respectueux, où on leur offrit des vivres frais pour eux et pour leur escorte.

Dans cette dernière localité, une des plus belles du Dahomey, où les plantations de palmiers oléagineux, de cotonniers, les champs de maïs, d'ignames, de manioc s'étendent à perte de vue, les prêtresses féticheuses les régalèrent d'une danse symbolique suivie de cris perçants, honneur qu'elles réservent généralement pour les hauts personnages.

Philistin et Phosphate ne s'expliquaient pas ce qui leur arrivait, d'autant qu'ils étaient incapables d'entendre un seul mot du baragouin qu'on parlait autour d'eux avec une volubilité intarissable; mais l'important n'était pas de comprendre, c'était de sortir de l'enfer dahoman; aussi comptaient-ils les jours, les heures, les minutes.

Lorsque, au bout du sixième jour de voyage, ils découvrirent l'Océan, malgré les douleurs cruelles que leur avait causées à tous les deux leur navigation de Saint-Nazaire à l'embouchure du Volta, ils le saluèrent avec des pleurs de joie.

A Whydah, le caboucir les reçut presque comme des ambassadeurs et, sur leur demande, les conduisit à la factorerie française, où ils se débarrassèrent de leur escorte en lui abandonnant les filières de cauris que le roi leur avait données, et où ils trouvèrent un accueil presque fraternel mêlé d'une vive curiosité.

D'où venaient-ils? Comment se trouvaient-ils au Dahomey? Qui les avait conduits à Abomey? Autant de questions auxquelles ils répondirent en racontant leur odyssée.

Le directeur, un Français, ne put leur donner aucun renseignement sur *le Sapajou*, que personne n'avait vu au large; en revanche, il leur donna la clef du mystère qui les enveloppait en leur racontant la démonstration menaçante qu'était venue faire la corvette anglaise à propos des agissements louches de Bàhadou pendant la guerre contre les Ashantees.

Tout s'expliquait pour le rentier et pour le chimiste.

Impatients de quitter ce pays dont le sol leur brûlait les pieds, et n'étant encore qu'aux trois quarts assurés

de leur salut, ils supplièrent le directeur de les repatrier.

Ce dernier leur proposa d'attendre le navire de sa maison, qui les ramènerait à Marseille ; malheureusement ce navire ne devait arriver qu'à la fin de juillet pour ne repartir qu'en octobre, et ils ne voulaient, à aucun prix, demeurer huit jours de plus seulement au Dahomey.

D'ailleurs ils étaient sans ressources, presque sans vêtements; d'autre part, Bàhadou leur avait signifié de partir tout de suite pour revenir plus tôt; il fallait donc qu'ils partissent sans retard.

Le directeur de la factorerie le comprit, et leur offrit d'envoyer demander au capitaine de la corvette anglaise, laquelle était encore en rade et ne devait lever l'ancre que le lendemain soir après avoir embarqué des légumes, s'il consentirait à les prendre à son bord.

— Il vous conduira à Cape-Coast-Castle ou à Sierra-Leone, leur dit-il ; là vous trouverez certainement soit un autre vaiseau britannique qui vous transportera à Portsmouth, d'où vous vous ferez facilement rapatrier par le consul de France, soit un navire français à destination d'un port quelconque de notre pays.

Philistin et Phosphate acceptèrent sans hésiter et, séance tenante, le directeur de la factorerie envoya une pirogue à la corvette avec un de ses employés qui parlait un peu l'anglais.

L'employé revint au bout de trois heures, pendant que nos voyageurs étaient à table à la factorerie.

Le capitaine anglais consentait et autorisait le rentier et le chimiste à monter, le lendemain, dans sa poste aux choux, lorsque celle-ci porterait à la corvette les vivres frais qu'elle devait emporter.

On leur aurait donné un million, qu'ils n'auraient pas témoigné plus de bonheur.

Ils dormirent comme des marmottes sur deux paillasses de paille de maïs qui leur parurent les lits les plus moelleux sur lesquels jamais mortel eût étendu ses membres, et le lendemain, au lever du soleil, ils étaient debout.

Comme ils avaient sept ou huit heures devant eux, ils en profitèrent pour visiter la ville, que leur compatriote voulut leur montrer.

Whydah est considérée comme la seconde place du Dahomey. Située sur un plateau légèrement incliné, à une lieue environ de la mer, elle occupe, ainsi que la plupart des cités des régions équatoriales, un vaste espace, non-seulement parce que ses maisons sont très-basses et qu'on en compte peu ayant un étage au-dessus du rez-de-chaussée, mais parce qu'elles sont presque toutes entourées de jardins plus ou moins étendus, selon la richesse du propriétaire.

Les uns lui donnent vingt-cinq mille habitants, les autres vingt mille; ces derniers sont plus dans le vrai.

Bâtie très-irrégulièrement, sans plan, sans symétrie, Whydah est divisée en huit quartiers ayant chacun un chef dépendant du caboucir et de l'iavougan ou vice-roi. Ses constructions se ressemblent à peu près toutes et ne diffèrent que par les proportions : ce sont des cases en une sorte de terre glaise abondante dans ce pays, qui acquiert une grande dureté au soleil quand elle a été bien pétrie, et recouvertes d'un toit en pente, faisant saillie, sur lequel s'étend une épaisse couche d'herbes sèches.

Chaque habitation est entourée d'un mur également en glaise; mais généralement, c'est le cas des gens riches, une enceinte renferme plusieurs cases.

Par exemple, il y en a autant que de femmes dans une habitation : le sérail est remplacé là par un régime cellulaire, c'est-à-dire que chaque femme a une case particulière, où elle reçoit son époux et maître.

Des poules, des porcs, des chiens, parfois une vache, des canards, des pigeons sont les seuls animaux domestiques qu'on voie dans les enceintes.

L'ameublement des cases est primitif : lit-divan très-bas, en bambou, en palmier, ou simplement une natte de jonc; des calebasses, des vases ou jarres en terre rouge de diverses grandeurs, souvent une sagaie, un fusil tromblon, un sabre recourbé ; des instruments aratoires chez les esclaves ; un métier à tisser chez les femmes; un ou deux escabeaux sculptés, découpés avec plus ou moins de richesse, suivant le rang du propriétaire : voilà sa composition.

Quand un Dahoman va en visite chez un autre Dahoman, il fait porter devant lui, par un de ses esclaves, son escabeau ; c'est pourquoi, ce meuble est souvent très-orné ; s'il ne prenait pas cette précaution, il risquerait d'être obligé de s'asseoir par terre.

On reçoit rarement dans l'intérieur des cases, à Whydah ; c'est à l'extérieur, sous l'espèce de véranda formée par la saillie du toit, et que soutiennent quelquefois de légers piliers de bois, que l'on cause, que l'on fait ses réceptions.

L'iavougan lui-même, dont l'habitation n'est qu'un amas de huttes dans une enceinte ombragée de gigantesques cotonniers, ne donne audience que sous sa véranda, et ne sort jamais sans son escabeau.

Au temps où la ville était à peu près franche, l'Angleterre, le Portugal, la France y avaient trois fortins défendus chacun par une petite garnison ; aujourd'hui, ces fortins sont transformés en pacifiques factoreries, leurs fossés ont été comblés par les broussailles, et il ne reste de leur attirail formidable que quelques vieux canons de fer rouillés, cachés sous les herbes.

Le fortin français, qui fut bâti par la compagnie des Indes, est le plus grand des trois ; il domine ce qu'on appelle le *quartier français*, à l'ouest de la ville.

Whydah possède un marché très-animé, par ce motif que tout le commerce de la ville y est concentré, dont l'aspect rappelle vaguement les bazars d'Asie, où des nègres et des négresses vendent, sous de petites boutiques de bambous : du poisson salé, de la viande de porc, de chien, de mouton, de bœuf, des poulets, des canards, des pigeons, des œufs, du riz, du sel, des boules de pâte de manioc, des légumes, des fruits, du rhum et autres victuailles ou boissons, et les marchandises fabriquées ou importées dans le pays dont le roi ou l'iavougan ne se sont pas réservé la vente : étoffes de laine, de coton, ornements, parures, verroteries, foulards, écharpes aux couleurs éclatantes, etc.

Toutes les transactions se font avec le cauris, dont un esclave robuste ne peut porter plus de vingt filières (80 francs).

Le seul lieu, nous n'osons dire le seul monument curieux de Whydah, est le temple des Serpents, construit au milieu d'un bouquet de cotonniers, à peu de distance du fortin français.

C'est un pavillon en poivrière, haut de vingt-cinq à trente pieds, large de quarante à cinquante, percé de

deux ouvertures opposées, où une centaine de boas de moyenne taille vivent en toute liberté. Matin et soir, les fidèles viennent apporter des offrandes aux féticheurs desservants de ce temple qui habitent près de là dans un couvent et adorer ces reptiles, auxquels nul ne toucherait impunément, occupât-il le rang le plus élevé.

Lorsqu'un de ces serpents s'éloigne trop de son sanctuaire, un féticheur, ou, à son défaut, une féticheuse court après lui, le conjure de rentrer, le prend dévotement entre ses bras et le reporte dans son domicile sacré avec tous les égards dus à sa qualité de divinité.

Philistin et Phosphate examinèrent ces choses d'un œil moins attentif que s'ils eussent été exempts de toute préoccupation, et, l'heure venue, par une embellie qui devait leur faciliter le passage de la *barre*, ils dirent adieu au directeur de la factorerie, le remercièrent de ses bons soins, et montèrent dans la poste aux choux de la corvette.

Une demi-heure après, ils sautaient sur le pont du bâtiment anglais, où le capitaine et ses officiers les recevaient cordialement.

— Sauvés! s'écria le rentier avec un sentiment inexprimable de soulagement.

— Sau... sauvés! répéta de même le chimiste en soupirant bruyamment.

Le soir, la corvette quitta la rade.

XVI. — DE WHYDAH A PARIS.

Escale à Cape-Coast. — A la recherche du *Sapajou*. — Sierra-Leone. — Bathurst. — Saint-Louis. — Il faut en faire son deuil. — Le port de Saint-Nazaire. — C'est lui. — Les questions pleuvent. — Les provisions de route. — La cabine du capitaine. — La cachette. — Retour à Paris. — Liquidation de la régénératrice des cheveux.

Le capitaine, qui parlait parfaitement le français, voulut les avoir à dîner pour entendre le récit de leurs aventures.

Quand ils eurent fini, et qu'il eut pris les notes qui lui parurent utiles, il leur annonça que *le Sapajou* était arrivé à Cape-Coast-Castle la veille de son départ de ce mouillage et qu'ils l'y retrouveraient vraisemblablement, ses avaries ayant dû l'y retenir.

Cette nouvelle mit leurs cerveaux en combustion.

— Si nous allions rentrer en possession de nos bagages, de notre argent de route et des sept cent mille francs que ces brigands de Lamouroux et de Pouillouse nous ont juré avoir caché dans le navire? dit anxieusement Philistin.

— Ce serait... trop de bonheur, repartit Phosphate en hochant la tête; ils mentaient pour sauver leur peau.

— Qui sait!... murmura Phosphate.

Mais à Cape-Coast-Castle, où ils arrivèrent après une navigation de vingt heures, ils ne virent pas *le Sapajou*, qui était parti la semaine précédente pour Sierra-Leone.

— Le guignon continue à nous poursuivre, soupira Philistin.

Par un bonheur providentiel, le commandant de Cape-Coast-Castle laissa à peine le temps de respirer au capitaine de la corvette, et lui ordonna de partir immédiatement pour Sierra-Leone avec des dépêches importantes.

— Hé bien, venez avec nous jusqu'à Sierra-Leone, dit celui-ci au rentier et au chimiste.

A Sierra-Leone, ce fut une autre chanson : *le Sapajou* n'y était point venu; mais on y répondit à Philistin et à Phosphate qu'il pouvait avoir sombré dans un *tornados* qui avait sévi tout récemment sur la côte, à moins qu'il n'eût poussé jusqu'à Bathurst, la clef des établissements anglais sur la Gambie, ou plus probablement encore jusqu'au chef-lieu de la colonie française du Sénégal.

Bathurst et Saint-Louis sont deux stations rapprochées qui ont entre elles de fréquentes relations et où le mouvement maritime est assez important, en raison surtout du voisinage des îles du Cap-Vert.

Le commandant de Sierra-Leone proposa aux malheureux voyageurs de les faire transporter à Bathurst sur le premier aviso à vapeur qui partirait pour cet établissement, les assurant qu'il leur serait facile alors de gagner Saint-Louis, où ils trouveraient des compatriotes, le moyen d'être repatriés et peut-être leur navire.

« Le trépas seul éteint l'espoir au cœur de l'homme», a dit Corneille; ils acceptèrent, et, huit jours après, s'embarquèrent pour Bathurst.

Là, non plus, *le Sapajou* n'avait paru; mais, comme on le leur avait dit à Sierra-Leone, ils purent, presque au sortir de l'aviso, et grâce à de puissantes recommandations, monter sur un brick qui se rendait à Saint-Louis.

Le 1er août ils mettaient le pied dans cette station coloniale, la tête enfiévrée, la poitrine palpitante.

Hélas, à Saint-Louis pas plus qu'à Bathurst, pas plus qu'à Sierra-Leone, on n'avait de nouvelles du bâtiment fantôme.

— Il faut en faire notre deuil! soupira Philistin d'un air profondément désespéré.

— Je... je l'avais bien dit!... murmura Phosphate, non moins affecté.

Le port de Saint-Louis était encombré de bâtiments chargeant de la gomme, des arachides, de la cire, des dents d'éléphant, de la poudre d'or; quelques-uns étaient prêts à mettre à la voile pour leurs ports d'attache, Marseille et le Havre ; un seul, beau trois-mâts carré de neuf cents tonneaux, faisait son chargement pour Saint-Nazaire.

Le rentier et le chimiste demandèrent au gouverneur de Saint-Louis de leur obtenir deux modestes coins sur celui-là, offrant de rembourser les frais de leur traversée aussitôt après leur arrivée à Paris; le capitaine accepta, et, trois jours après, ils repartaient, sérieusement cette fois, pour la France.

Philistin conservait encore, *in petto*, quelque lueur d'espoir de retrouver en route *le Sapajou*, de le rattraper; petit à petit son espoir s'évanouit, et lorsqu'il arriva en vue des côtes de France, le 10 septembre, il n'avait plus aucune illusion et sa résignation était complète.

« Ne soyons pas trop exigeant, pensa-t-il; je devais être égorgé avec mon vieil ami dans l'enfer dahoman; j'ai échappé miraculeusement à une mort affreuse; il me reste assez d'argent pour vivre modestement, n'en demandons pas davantage, et passons l'éponge sur nos pertes en nous disant que nous avons fait un voyage très-intéressant qui nous a coûté très-cher. »

Il en était là de ses réflexions lorsque le navire,

aidé par un remorqueur à vapeur, doubla les musoirs des jetées de Saint-Nazaire.

Une quinzaine de haleurs goudronnés, le suroi de toile cirée sur la tête, la chique dans un coin de la bouche, de vieilles bottes de mer aux pieds, rentraient péniblement, attelés à un câble, un trois-mâts à moitié désemparé, dont la fièvre jaune semblait avoir fauché les trois quarts des hommes, tellement son équipage, occupé aux manœuvres, était faible pour son tonnage.

— *Le... Sa... pajou!* exclama tout à coup Phosphate, l'œil flamboyant et en étendant le bras.

Philistin tourna la tête et laissa échapper un cri qui attira l'attention des matelots du trois-mâts.

C'était en effet *le Sapajou !*

Par quelle suite de circonstances?

C'est ce qu'apprirent le rentier et le chimiste, dès qu'ils purent débarquer et monter à bord de leur fameux navire, c'est-à-dire dès que celui-ci fut amarré contre le quai.

Le cri de surprise qu'ils avaient poussé, le second et les survivants de l'équipage du *Sapajou* le poussèrent avec plus de force lorsqu'ils les virent sauter sur le pont, au milieu d'eux, car aucun ne doutait, si peu que ce fût, de leur mort.

Les questions qu'ils s'apprêtaient à faire, on les leur posa *ex abrupto*.

Que leur était-il arrivé? Qu'était-il arrivé au capitaine Pouillouse, à leur associé Lamouroux? Qu'étaient devenus les matelots qui les avaient accompagnés?

Philistin et Phosphate satisfirent la curiosité de leurs ex-compagnons de voyage sans leur cacher les projets criminels des deux chenapans qui les avaient entraînés dans cette lamentable aventure, et attendirent, à leur tour, la relation des faits qui avaient suivi leur départ du bâtiment.

Ces faits étaient d'une grande simplicité, comme il advient souvent pour bien des événements qu'on croit très-compliqués et qui se sont déroulés le plus naturellement du monde. Ne voyant pas revenir les chas-

La cachette. Dessin de Vierge.

seurs, le second avait envoyé cinq matelots à leur recherche avec ordre de remonter le Volta aussi haut qu'ils le pourraient; après une journée de navigation, ces matelots avaient aperçu les trois embarcations du *Sapajou* au fond d'une anse, sur la rive droite du fleuve, et plus loin des nègres, dont quelques-uns étaient vêtus des dépouilles des chasseurs. Ils en avaient conclu que ces derniers, surpris par un parti de sauvages, avaient été massacrés, et, comme les nègres accouraient pour les poursuivre et leur envoyaient déjà des coups de fusil, ils avaient viré de bord et descendu le Volta à force de rames. De retour sur *le Sapajou*, leur conviction avait été partagée par tous leurs camarades, et, certain du sort funeste des chasseurs, le second avait mis à la voile pour la station anglaise la plus proche, la France ayant abandonné ses stations de la côte d'Or en 1870.

Ne trouvant à Cape-Coast-Castle ni les renseignements qu'il cherchait ni l'aide qu'il désirait, et de crainte de complications ultérieures s'il s'attardait sur la côte d'Afrique, ce dernier s'était décidé à rejoindre simplement le point de partance du trois-mâts pour y faire son rapport et dégager sa responsabilité.

En route, un typhon avait entravé sa marche et endommagé son gréement; le petit nombre de ses matelots ne lui avait pas permis de regagner le temps perdu, et c'est ainsi qu'il était arrivé à Saint-Nazaire, avec *le Sapajou*, le même jour que Philistin et Phosphate.

Rien n'était plus clair.

Restait à savoir, pour le rentier et le chimiste, si le second leur avait tout dit, s'il n'avait pas fouillé la cabine du capitaine, celle de Lamouroux, les leurs, et s'ils allaient retrouver les provisions de route du navire, leurs provisions à eux, qui s'élevaient à cinq mille francs, et les sept cent mille francs qui, d'après la confession des deux forbans, devaient être dans un compartiment secret sous le lit de Pouillouse.

Mais, ainsi que le prétendait Phosphate, les misérables n'avaient-ils pas menti?

Comment s'en assurer?

Le rentier et le chimiste témoignèrent le désir de descendre dans leurs cabines pour y changer de linge et de vêtements, ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps.

A ce désir très-naturel, le second rougit et avoua que, dans un but de conservation facile à comprendre, il avait, croyant Philistin et Phosphate morts, pris leur argent afin de le transmettre à leurs familles.

— Le voilà, leur dit-il en allant le chercher dans sa cabine et en le leur rendant — il y avait quatre mille neuf cent soixante et dix francs en or; — voyez si le compte y est.

Le compte y était, Phosphate le constata.

— Et les provisions de route? demanda Philistin.

Le second déclara également en rougissant qu'il les avait prises dans la cabine de Pouillouse pour les préserver.

— Elles se montaient, dit-il, á dix-huit mille francs en or, que voici dans ce sac; je vais aller tout à l'heure les déposer à la Banque en me rendant chez le commissaire de la marine.

— Non, dit nettement Philistin, c'est dans mes mains que vous les déposerez; car, en ma qualité d'administrateur et de principal actionnaire de la Régénératrice des cheveux, c'est à moi qu'incombe la plus grosse part de la liquidation de l'œuvre infâme des sieurs Pouillouse et Lamouroux.

Le second essaya de se retrancher derrière sa responsabilité; en présence de l'attitude résolue du rentier, il céda, et donna les dix-huit mille francs.

Il avait, il est vrai, un motif grave pour éviter toute discussion sur ce sujet : les provisions de route étant de vingt-huit mille, non de dix-huit mille francs, et dix mille francs ayant passé de la caisse du navire dans sa valise.

Philistin et Phosphate le devinèrent, mais eurent la prudence de n'en rien laisser voir, et, comme il paraissait gêné devant eux et témoignait le désir de porter tout de suite le livre de bord et son rapport au commissaire de la marine, et de se rendre chez le propriétaire du trois-mâts, qui n'avait pas encore paru, ils l'engagèrent à ne point se gêner, lui disant qu'ils restaient momentanément sur *le Sapajou* pour faire leurs malles et qu'ils les y retrouverait.

Le second parti, ils entrèrent dans la cabine du capitaine.

Le cœur leur battait.

Ils enlevèrent le matelas du lit et cherchèrent la cachette.

— Il n'y en a pas... j'en étais sûr! dit Phosphate en tâtant fébrilement le plancher du lit.

— Si, il y en a une! répondit vivement Philistin, la voix tremblante d'émotion et en faisant glisser une planche dans une rainure.

A ce moment, il leur sembla qu'on marchait à la porte de la cabine.

Ils laissèrent retomber précipitamment le matelas et se précipitèrent au-devant de l'importun, comme pour sortir.

Ce n'était qu'une souleur.

Personne ne venait.

Ils retournèrent à la cachette et en retirèrent... les deux boîtes étanches pleines de billets de mille francs.

Pouillouse et Lamouroux avaient dit la vérité.

Les coquins ont parfois des accès de sincérité, quand le mensonge ne leur sert de rien.

. . . .

De retour à Paris, Philistin courut au siége de la Société, où il trouva Filassier en train de prendre ce qui restait dans la caisse sociale, une dizaine de mille francs, pour filer à l'étranger, car il estimait que le moment était venu d'opérer une prudente retraite.

Philistin lui mit la main au collet, lui apprit en quelques mots qu'il savait tout, l'obligea à retourner ses poches, puis l'envoya se faire pendre ailleurs.

Huit jours après, sur la convocation du rentier et du chimiste, les actionnaires de la Régénératrice des cheveux étaient de nouveau réunis dans la salle de la rue d'Arras.

Il s'agissait d'entendre le rapport du voyage en Afrique et de voter la dissolution et la liquidation de la fameuse Société.

C'était Philistin qui avait rédigé ce rapport et qui le lut.

La perte s'élevait au chiffre de deux cent quatre-vingt mille francs; les valeurs sauvées se montaient, tous comptes faits, à sept cent vingt mille francs.

Philistin proposa de répartir la perte sur toutes les actions, ce qui fut accepté.

Si les actionnaires avaient le nez long, point n'est besoin de le dire. Non qu'ils fussent affectés outre mesure du dommage matériel qu'ils subissaient, ce dommage n'étant sensible que pour Philistin, qui possédait à lui seul presque la moitié des titres émis, mais parce qu'ils avaient cru à la pommade de graisse d'hippopotame, et qu'il fallait demeurer chauves.

— Ce n'est malheureusement pas la première fois que nous sommes pincés par de prétendus régénérateurs des cheveux, soupira un des assistants en levant le siége.

— Et ce ne sera probablement pas la dernière, ajouta mélancoliquement un autre.

Celui-là avait raison, sans être prophète. La calvitie est, en effet, une des providences des charlatans, et tant qu'il y aura des chauves, autrement dit, tant que le monde existera, il en sera ainsi.

L'affaire de la Régénératrice des cheveux coûtait cent cinquante mille francs à Philistin; c'était un peu cher; mais la leçon *valait bien un fromage, sans doute*. D'ailleurs elle avait failli lui coûter quatre cent mille francs et la vie; il devait donc s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché.

Il ne crut pas devoir remplir auprès du chef du gouvernement français la mission diplomatique dont Sa Majesté Dahomane l'avait chargé; il ne songea pas non plus à retourner à Abomey pour y établir une factorerie, et Phosphate partagea entièrement son sentiment sur ces points. Il se borna à reprendre sa vie ordinaire, ses études favorites, continuant à encourager le chimiste dans ses recherches, ses expériences sur les matières inflammables appliquées à la guerre, par des subsides moins gros qu'autrefois, mais encore fréquents, car son voyage accidenté et incidenté ne lui avait pas enlevé sa marotte, il l'avait seulement mis en garde contre les faiseurs, dont tous les pays sont maintenant pavés. Il continua à rêver, pour la France, une artillerie formidable, ce qui ne faisait de mal à personne, mais n'alla plus au Dahomey chercher les moyens de l'obtenir.

ARMAND DUBARRY.

RÉCITS CHAMPÊTRES.

JACQUES BRUNON [1].

XIV. — DEUX HOMMES DE PEINE.

C'était, comme une fois déjà au cours de ce récit, l'après-midi d'un dimanche, mais d'un dimanche de juin. Et, de même que la première fois, Jacques et le capitaine causaient assis sur le banc de rocaille placé à l'encoignure du petit enclos entourant le chalet, de même, ce jour-là, Jacques et l'un de ses ouvriers, qui n'était autre qu'Ambroise, le ci-devant vagabond rendu à la vie laborieuse et probe, causaient, se reposant, côte à côte, derrière la scierie, assis sur le montant de pierre de l'écluse.

De l'endroit où ils étaient, le regard plongeait directement dans la clôture dont le chalet occupait le centre.

— Voyons, père Jacques, voyons, disait Ambroise, pourquoi vous aller mettre encore des soucis en tête, alors que vraiment il n'y a pas de quoi, et que vous pouvez être à peu près satisfait?

— Tu crois ça, toi, Ambroise, répliquait Jacques; c'est que, vois-tu, mon garçon (soit dit sans vouloir t'en faire un reproche à présent que par ta sage et brave conduite tu sais si bien faire oublier tout ce qui s'est passé), vois-tu, ta vie n'a pas été celle de tout le monde et tu ne comprends pas... Tu dis bien, quand tu dis que je pourrais être à peu près satisfait, vu que, d'un certain côté, les choses sont bien mieux qu'autrefois. Les gens se sont un peu fatigués de me tourmenter, et ça par le fait de la noire méchanceté que je ne sais qui avait été imaginée, il y a quelque deux ans. Quand on a su qu'on avait été jusqu'à faire outrage à la tombe de ma pauvre morte, on a enfin dit : « C'est trop! » Et si aucun n'est revenu à moi, au moins ont-ils à peu près tous semblé vouloir me laisser tranquille... Je ne leur demandais pas davantage, en attendant que le bon Dieu permette à la vérité de se faire... Accoutumé que je suis à vivre sans voir d'autres gens que ceux de ma famille, je ne suis pas privé... et il me suffit qu'on n'empêche pas ma paix. Le contentement entier n'est pas chose de ce monde.

— Non, sûrement, soupira Ambroise.

— Oui, reprit Jacques, de ce côté-là, je n'ai pas trop à me plaindre. J'ai, d'ailleurs, toute satisfaction en ce qui est de ma Berthe et de mon Michel, qui montrent bien qu'ils ont été, comme on dit, à l'école de leur frère Jeannet; jamais plus braves ni plus doux enfants, tandis qu'en ce qui est de Jeannet...

— Ah! interrompit Ambroise, vous n'irez pas dire qu'il vous donne des sujets de plainte, celui-là...

— Eh! qui est-ce qui te parle de plainte? se récria Jacques; des plaintes sur lui, ah! je croirais bien manquer de respect à la bonté du bon Dieu! Non, je dis seulement que j'ai du chagrin par rapport à lui; mais il ne s'ensuit pas que sa volonté en soit la cause.

— Du chagrin, père Jacques?

— Eh oui, du chagrin! Ne vois-je pas, moi, si tu ne le sais pas voir, toi, que mon enfant n'est plus ni si gai ni si dispos qu'autrefois. Il est tout renfermé en lui, il maigrit.

— Ma foi! père Jacques, laissez-moi vous dire, pour ce qui est du *renfermé*, c'est, je crois, que l'enfant se tient trop dans les livres, il a toujours le nez et l'esprit dedans. Toujours il en trouve quelque nouveau parmi ceux que le capitaine a laissés, et il s'y adonne, et ça lui tourmente la cervelle.

— Ah! s'il n'y avait que les livres!

— Quant au maigrissement : eh bien! c'est l'âge qui en est cause. Le voilà dans ses dix-huit ans, il a fortement grandi depuis ces derniers temps; quand la croissance sera finie, et elle doit s'avancer, il reprendra du corps, soyez tranquille.

— Non, repartit Jacques, l'âge et la croissance ne font pas chez lui ce que tu crois. Il grandit, c'est vrai; mais d'ordinaire, quand on grandit, l'appétit augmente d'autant, et, depuis quelque temps, ce qu'il mange suffirait de reste à son petit frère... Mon Jeannet a l'ennui au cœur, voilà... Il va et vient, il rêvasse tout éveillé... Eh tiens! reprit Jacques en étendant la main dans la direction du chalet, le vois-tu rôdant, comme une âme en peine, autour de cette maison... Il a passé son après-midi à ratisser partout sous les arbres; à arracher les herbes qui poussaient trop au pied des murs, tantôt il était grimpé sur une échelle pour aller rattacher le long de la fenêtre les branches de ces deux rosiers, qui font comme une broderie autour... Je voudrais bien voir que quelqu'un s'avisât d'aller couper une des fleurs qui sont là... Je crois, pardieu! qu'il se fâcherait même contre moi, si j'y touchais... Regarde, le voilà qui est arrêté devant ces fleurs, et qui est comme qui dirait en prière devant une chapelle... Que veux-tu, ce pauvre enfant, il était accoutumé de voir là quelqu'un qu'il n'y voit plus... Je me disais qu'avec le temps il n'y penserait plus... Eh bien oui! Plus le temps passe, et plus l'ennui se fait gros... Mais où va-t-il? Le voilà qui retourne prendre son échelle... Il la remet près de la fenêtre... Il y remonte. Il aura vu quelque branche qui n'allait pas à sa fantaisie... En effet, il en ramène une... C'est fini! Et, au lieu de redescendre, il reste là tout songeur... regardant au loin sur la route... Ah! que souvent je l'ai surpris regardant de ce côté... Mais rien ne vient, rien ne viendra. Il y aura quatre ans à l'automne que le capitaine et ses enfants sont partis, il y en a plus de trois que nous sommes sans la moindre nouvelle d'eux... Ils ne pensent plus à nous. C'est drôle, mais c'est comme ça... Çà, mais qu'a donc Jeannet? Pourquoi lève-t-il les bras de cette façon? Qu'est-ce qu'il voit?... Il descend... il court... Devient-il fou?...

— Oui, qu'est-ce qui lui prend donc? dit, à son tour, Ambroise.

Et les deux hommes s'étaient levés en même temps pour suivre des yeux le jeune garçon qui, sortant de la clôture, s'était élancé vers la scierie en criant :

— Les voilà, père, je les ai vus, les voilà!

Bientôt il fut près de son père en répétant : — Les voilà, les voilà!

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— Qui ça? demanda le père...

— Eux, pardi! venez, père, venez. Je les ai vus tournant le coude du chemin; venez donc, venez donc!

Jacques, entraîné par Jeannet et suivi à distance par Ambroise, traversa les bâtiments de la scierie.

— Tiens! c'est vrai, fit-il, quand, arrivé au seuil du hangar, il eut regardé sur la route.

— Oh! comme M^{lle} Siméone a grandi, s'écria Jeannet en joignant les mains avec un élan d'admiration.

— Et son frère aussi. C'est un homme maintenant, reprit Jacques; mais vois donc comme tous ont l'air triste.

Les trois voyageurs semblaient, en effet, sous l'empire des plus sombres préoccupations. Ils venaient d'ailleurs dans le plus humble équipage. Jacques et Jeannet, dont le premier mouvement avait été de s'élancer au-devant d'eux, s'arrêtèrent et attendirent, pris d'une sorte de respectueuse discrétion. Ce fut au milieu d'un étrange silence que la rencontre se fit.

Pendant que le capitaine levait sur Jacques et Jeannet, qui l'observaient avec une véritable anxiété, un regard douloureusement austère, Siméone, appuyée sur le bras de son père, ne regardait que lui, et Julien, un peu à l'écart, baissait obstinément le front.

— Entrons, dit brièvement le capitaine.

Et, sans qu'il fût articulé une syllabe de plus, tous pénétrèrent, les uns à la suite des autres, dans cette même salle où, cinq ans plus tôt, ils avaient fait ensemble, pour la première fois, une entrée si joyeusement bruyante.

Dans cette salle, près de la fenêtre, où ils feuilletaient ensemble un grand livre à images, se trouvait Berthe, qui, bien que comptant à peine quatorze ans, n'était rien moins déjà qu'une accorte jeune fille aux formes gracieuses, au doux visage, et Michel, qui entrait dans sa onzième année avec toutes les précoces allures d'un futur gars bien découplé.

Tous deux furent saisis d'un profond étonnement à la vue du capitaine et de ses enfants.

Le capitaine s'assit à la même place où il s'était assis la première fois; Siméone resta debout, à côté de lui, une main posée sur son épaule. Julien s'arrêta auprès de l'entrée et se laissa tomber courbé sur un escabeau. Jacques et Jeannet s'accotèrent au dressoir, Berthe et Michel allèrent s'accroupir sous le manteau de la cheminée, comme pour être moins remarqués. Ambroise était resté au dehors.

— Jacques, commença le capitaine d'une voix troublée, j'ai eu des torts envers toi, mon vieux camarade, mon brave ami.

— Des torts envers moi, mon capitaine! voulut se récrier le bûcheron.

Mais le capitaine l'arrêta :

— Laisse-moi dire ce que j'ai à dire. Oui, des torts envers toi, et envers ce cher Jeannet, qui m'a écrit et dont j'ai laissé sans réponse les bonnes lettres. Ces torts, je ne viens pas les réparer; mais je viens te montrer que si mon amitié a été en défaut, j'ai su garder la certitude que ton amitié pour moi est au-dessus de toutes les épreuves. Un jour où tu avais cru devoir user de la plus courageuse franchise à mon égard, j'ai manqué de franchise, moi. Tu m'avertissais des conséquences de mon trop de faiblesse pour un enfant qui se perdait dans le vice et dans la paresse. J'en ai été blessé dans mon orgueil de père. Que veux-tu? On n'est pas maître de ces sentiments-là; on ne les raisonne pas, on leur cède, on leur obéit. C'est ce que j'ai fait. Et j'ai été bien puni de cette fierté déplacée, de cette fierté qui — laisse-moi te l'avouer — n'était pas loin de ressembler à de la jalousie... Oui, le croirais-tu, mon brave Jacques, j'ai été jaloux de toi, je me suis senti humilié à l'idée que ton fils l'emporterait sur le mien par l'amour du travail, par la conduite, par la douceur de caractère — et d'autant plus que c'était toi qui, pour mon bien et sans la moindre morgue cependant, me faisais remarquer cette différence.

— Oh! si j'avais su! si j'avais pensé! dit Jacques.

— Je prétextai l'obligation de ma présence à Paris, continua le capitaine, et je partis avec mes enfants, en comptant bien sincèrement revenir au moins à l'automne suivant, car j'étais convaincu que cette année devait suffire au delà pour effacer dans mon fils jusqu'au dernier des mauvais plis que, par faiblesse ou négligence, je lui avais laissé prendre. « L'automne prochain, pensais-je, quand nous retournerons là-bas, en montrant mon fils à ce père si justement fier du sien, je pourrai lui dire : Et moi aussi, j'ai un brave et vaillant enfant, qui promet d'être l'honneur de mon nom, la joie de ma maison... Et alors je prendrai une façon de revanche de l'humiliation qu'il m'a fallu subir... » Si tu ne comprends pas cela, Jacques, c'est que ton fils, à toi, ne t'a jamais attiré la moindre humiliation, tandis que moi... moi, mon ami, je les ai endurées toutes, oui, toutes!...

Le capitaine avait prononcé ces dernières paroles d'une voix profondément troublée; il pleurait.

— Père! petit père! murmura Siméone, qui, de ses bras, entoura le cou du capitaine, vers qui Jacques avait paru vouloir s'élancer.

Pour se dégager de l'étreinte caressante de sa fille, le capitaine se leva :

— Laisse-moi mon courage pour achever, lui dit-il.

Puis, s'adressant à Jacques :

— Sans cette chérie, ah! tu ne m'aurais pas revu, car autant il m'est venu de chagrin d'autre part, autant elle m'a donné de consolation et de force. Mais ne perdons pas de temps, allons au fait, car aussi bien n'est-ce pas sans souffrir terriblement que je te révèle tout cela. Le fait, Jacques, le voici :

Depuis notre départ, quatre années se sont écoulées, durant lesquelles tout a été essayé par moi pour amener l'enfant à comprendre qu'il devait se préparer à devenir un homme... Rien n'a réussi. Homme par le corps, il est d'esprit et de cœur moins qu'un enfant. Renvoyé pour sa paresse, pour son indiscipline, de toutes les écoles où j'ai voulu le placer, le voilà nul, incapable comme à cinq ans... De grandes aspirations, oh! oui, de grands désirs, mais seulement vers le luxe, le plaisir, vers ce qu'il appelle l'indépendance, c'est-à-dire l'inconduite, le mépris de toute tâche honorable, utile. Quatre ans j'ai espéré : conseils affectueux, remontrances, mesures de rigueur, tout a été en pure perte. C'est pourquoi tu n'as pas entendu parler de nous. Ce que j'ai souffert, peut-être l'imagines-tu!... Aujourd'hui, nous revenons, car c'est ici que doit s'accomplir la dernière épreuve, et c'est toi, Jacques, qui peux seul m'aider à la tenter.

— Parlez, mon capitaine.

— Ecoute, Jacques, et comprends bien cette situation. Voyant que j'avais un fils à qui aucuns des de-

voirs réguliers de la vie ne semblaient pouvoir s'imposer, et à qui une fortune ordinaire ne saurait suffire quand je ne serais plus là, j'ai voulu rapidement augmenter celle que j'avais, j'ai tout perdu; tout, jusqu'aux termes de ma pension de légionnaire... qui sont engagés et que je ne dois plus toucher.

— Eh bien, mon capitaine, s'écria Jacques, il y a ici du pain et de la pitance pour...

— Ici, Jacques, interrompit le capitaine avec une sorte de solennité; ici, dans cette maison, où l'on vit du produit d'un rude et honnête labeur, il ne peut, il ne doit y avoir du pain et de la pitance que pour ceux qui savent et qui veulent travailler. Les ouvriers que tu prends n'ont pas tous besoin, que je sache, d'avoir fait un long apprentissage. Je t'en ai vu qui étaient de simples hommes de peine, agissant sous tes yeux et sous ceux de Jeannet. N'est-il pas vrai, Jacques?

— Oui, mon capitaine, oui, sûrement... repartit le bûcheron interdit.

— Eh bien, Jacques, si tu as besoin de deux hommes de peine, il vient d'en arriver deux dans ta maison; demain ils entreront à ton service et tu les payeras selon le travail qu'ils auront fourni...

Le retour. Dessin de F. Lix.

— Quoi! mon capitaine... balbutia Jacques.

— Ne me suis-je pas bien expliqué? demanda le capitaine.

— Oh! si fait, mais...

— Préfères-tu que nous allions mendier, que nous vivions du pain de l'aumône?

— Oh! mon capitaine, se récria Jacques, mendier, vous!...

— Oui, moi...

Le capitaine allait continuer, mais, en ce moment, des sanglots éclatèrent, dont le bruit sortait du coin ombreux où se tenaient les deux plus jeunes enfants de Jacques. C'était Berthe qui, cédant à l'émotion, pleurait à grosses larmes. Siméone alla vivement vers elle et la prit dans ses bras.

Julien, qui, pendant que son père avait parlé, était resté assis près de l'entrée, comme inerte, les yeux baissés, les bras pendants, Julien dirigea vers les deux jeunes filles un regard où brillait une expression d'heureuse curiosité. Ce regard, le capitaine parut le remarquer et en éprouver une certaine surprise à son tour.

— Tu n'as pas répondu, Jacques, reprit-il avec un visible embarras.

— Mais... balbutia encore le bûcheron, qui n'était guère en état de s'exprimer, je...

Alors Jeannet s'avançant, le front bien levé et la parole bien nette :

— Mon père ne vous a pas répondu, monsieur le capitaine, dit-il avec une animation qui semblait lui être communiquée par la vue des jeunes filles, qui se tenaient embrassées, et sur lesquelles ses yeux étaient fixés, ce sera moi qui vous répondrai pour lui, si vous le voulez bien. Mon père ne peut vous répondre, parce qu'il ne saurait vous dire ni oui ni non. Il ne saurait vous dire oui, parce que cette idée ne lui peut pas venir qu'il soit le maître là où vous ne seriez que le serviteur; et il ne saurait vous dire non, parce que, du moment cependant où vous désirez une chose, c'est comme si vous la commandiez... Eh bien, moi, parlant de mon chef, je vous le dis, monsieur le capitaine, ni vous ne serez ouvrier dans cette maison, ni vous n'irez tendre la main aux gens charitables. Tout se doit arranger autrement, et tout s'arrangera, j'en ai l'assurance.

— Que veux-tu dire? demanda le capitaine, pendant que Jacques et Julien regardaient Jeannet avec une sorte d'ébahissement.

— Je veux dire que, d'abord, pour prendre chez nous deux ouvriers nouveaux, il faudrait renvoyer les deux que nous avons, premièrement Ambroise, qui n'a pas, je pense, la moindre envie de nous quitter...

— Oh! non, fit une grosse voix qui venait d'au-delà du seuil.

— Pas plus que nous ne voudrions le voir partir, ajouta Jeannet, et ensuite Gilibert, qui est chez nous depuis bien des ans. C'est pourquoi ne parlons pas de cet arrangement, qui serait un dérangement pour deux braves hommes. Mais parlons d'un autre dont la pensée me vient, et où vous ne sauriez contredire, monsieur le capitaine, pas plus que mon père.

— Je ne comprends pas, fit le capitaine.

— Je crois bien, répliqua Jeannet, puisque je n'ai encore rien dit; mais, à présent, ce ne sera pas long. Depuis quelque temps, j'avais le projet de faire que mon père ne fût plus tenu au travail comme il l'a toujours été depuis des années et des années... Ah! vous me regardez, père, reprit Jeannet en lançant à Jacques un coup d'œil significatif, c'est pourtant ainsi. Oui, j'avais mis ça dans ma tête, et vous savez bien que, quand j'ai décidé une chose, vous n'êtes pas toujours maître de ne pas la vouloir.

— Je sais bien, fit machinalement Jacques, contraint en quelque sorte à cet acquiescement par la confiance instinctive qu'il avait en la précoce sagesse de son fils.

— Et, continua Jeannet, si je l'ai décidé, c'est que vous n'aurez pas à me le refuser. Ainsi, à dater de demain, vous voilà mis comme qui dirait à la retraite. Vous irez, vous viendrez dans la maison, mais vous n'y aurez plus de tâche suivie... D'ailleurs, soyez tranquille, vous trouverez à vous utiliser d'autre part. Et comme il faudra vous remplacer, tant pour le travail de chaque jour que pour soigner les intérêts de la scierie, eh bien, j'ai l'idée de me mettre en compte à demi avec quelqu'un qui sera, je pense, tout aise de travailler pour venir en aide à sa famille, comme moi pour venir en aide à la mienne. Ce quelqu'un, reprit Jeannet, s'adressant au père de Julien, je crois que vous le connaissez, monsieur le capitaine, et je vas sûrement vous dire comment il se fait qu'il n'a pas eu encore l'occasion de se montrer joyeux et vaillant à la besogne. C'est que vous en avez voulu faire un savant pour lui donner quelque état tout de tête, et ça ne l'amusait point. De plus, il voyait que vous étiez riche, qu'il ne pouvait vous secourir en rien, comment s'attacherait-on à un travail dont on n'a pas le goût et qui ne doit rien rapporter aux gens qui vous sont en amitié?... Ça ne se peut guère, tandis qu'il n'en sera plus ainsi à présent.

En prononçant ces derniers mots, Jeannet était allé près de Julien, qui s'était levé en le voyant venir :

— Monsieur Julien, reprit-il, est-ce que mon projet vous va? Est-ce que vous voulez bien que nous soyons associés, à cette fin de laisser nos pères se reposer?... Est-ce qu'il ne vous convient pas mieux d'être ici à faire des planches dans la montagne, que de gratter du papier là-bas à la ville?... Quant à nos pères, oh! n'ayez pas peur, ils ne s'ennuieront pas. Nous ferons la besogne, nous, mais ils iront la chercher, eux. Ils iront dans la montagne voir les maîtres de forêts, à la ville les marchands de bois, et qui sait si, pour suffire à l'ouvrage qu'ils nous trouveront, nous ne devrons pas prendre des ouvriers de plus? qui sait si nous n'allons pas devenir riches, pour le bonheur de nos deux maisonnées?... Qu'il vous convienne d'être avec moi, je n'en sais rien encore; mais, pour moi, il me conviendrait fort d'être avec vous, parce que nous ne devons pas manquer de nous accorder bien, du moment où nous n'aurons d'autre visée que de travailler pour nos gens. Et voilà mon projet.

Jeannet s'arrêta, regardant interrogativement Julien, qui paraissait empêché d'exprimer sa pensée.

— Pour ce qui est du métier, reprit Jeannet, il n'est pas long à apprendre, et il ne donne pas grand cassement de tête. Vous le saurez bien vite, allez!

— Et d'ailleurs, dit tout à coup Ambroise, qui, resté jusqu'alors sur le seuil, s'était résolûment avancé au milieu de la salle, est-ce que je ne serai pas là, moi, pour vous montrer les manières du travail, en même temps que pour vous dire tout ce qu'on y peut trouver de plaisir et de tranquillité? Nous nous sommes connus dans le temps, mais c'était une vilaine connaissance, nous la ferons meilleure... En ce temps-là, ne nous en cachons point, nous ne nous faisions pas faute de dire et de penser que ce brave Jeannet était un mauvais garçon, et si nous avions pu lui causer du mal, ah! nous n'y aurions pas manqué... Nous n'en sommes plus là, Dieu merci, ni moi ni vous. Jeannet est un vaillant gars dont il fait bon être l'ami, j'en sais quelque chose, moi, voyez-vous, et je me fais fort de vous apprendre à le savoir, si, par cas, vous n'arriviez pas à le comprendre de vous-même... C'est pourquoi, continua le fils de la Denise en frappant sur l'épaule de Julien, allons, touchez franchement dans la main à Jeannet, et que ça soit marché fait d'amitié pour toujours entre vous et lui; à ce marché-là, je vous le dis, vous ne serez point dupe, oh! non!... Allons!

Et, comme Ambroise poussait Julien vers Jeannet, ce fut les bras ouverts que Julien, qu'un flot de larmes suffoquait, alla se jeter au cou de Jeannet, qui s'écria :

— Je savais bien que vous voudriez! Merci, monsieur Julien, merci.

Le capitaine tendit une main à Ambroise, qui la prit avec respect; les deux jeunes filles contemplaient heureuses l'étreinte de leurs frères, et Jacques, qui n'était pas homme à rester facilement maître de ses émotions, semblait attendre qu'un incident vînt modifier une situation où il ne savait guère quelle contenance garder, quand soudain le bruit d'un petit piétinement sec

sur le plancher de la salle d'entrée, accompagné d'un long bêlement tremblotant, vint distraire l'attention générale :

— Eh pardieu! fit Jacques, c'est Fanchette qui vous a sentis et qui s'est échappée de son étable en brisant la claie, ou en sautant par dessus pour venir vous souhaiter le bonjour. Voyez, voyez, comme elle vous reconnaît!

La chèvre en effet venait d'entrer; elle alla tout droit à Siméone et, embarrassant ses cornes dans les vêtements de la jeune fille, elle léchait les mains qui la caressaient...

Un peu plus tard, comme la famille du capitaine venait d'être remise en possession du chalet et de ses dépendances par la famille du bûcheron, on pouvait voir, causant sous les hêtres, Siméone et Berthe, qui, s'étant quittées enfants et se retrouvant jeunes filles, semblaient tout affairées de renouer les liens de leur ancienne intimité. Julien, qui, du seuil, les avait contemplées d'un air tout pensif, vint vers elles et, prenant à la fois la main de sa sœur et la main de la sœur de Jeannet :

— Berthe, dit-il, je te promets devant Siméone que tu ne pleureras plus jamais pour des reproches qu'on pourrait me faire.

— Vrai! fit naïvement et toute radieuse la fille du bûcheron.

— Oui, va; et d'ailleurs, si je m'oubliais, rappelle-moi cette promesse.

— Soyez tranquille, je n'y manquerai pas; mais je suis sûre que je n'aurai pas cette peine.

— Je tâcherai, Berthe, je tâcherai...

A son tour arriva Jeannet, qui, s'adressant à Siméone :

— Voilà, demoiselle; je crois que maintenant vous pouvez entrer; tout est à peu près rangé, dépoudré...

— Etait-ce donc si dérangé, si poudreux? dit avec un sourire d'incrédulité Siméone.

— Oh! non; mais enfin vous comprenez...

— Je comprends que vous me gâtez, monsieur Jeannet. Vous savez pourtant que j'ai décidé de faire tout par moi seule ici maintenant. Je suis assez forte, et l'exercice ne peut que m'être favorable, et l'on me contrarierait en voulant m'aider.

— On ne vous contrariera pas, demoiselle, dit tristement Jeannet.

— Toutefois, reprit la jeune fille, qui parut épier avec une douce malice l'éclair que cette restriction alluma dans les yeux de Jeannet; toutefois, si vous le voulez bien, il est un soin dont vous resterez chargé.

— Et lequel donc, demoiselle?

— Le soin de *mes* deux chers jolis rosiers. Je ne voudrais pas, pour tout au monde, les voir périr; je n'aurais qu'à leur donner trop d'eau, à les tailler mal, que sais-je?... D'ailleurs, ils vous connaissent, ils vous regretteraient, ils me bouderaient et ne donneraient plus de fleurs.

— Oh! ils en donneront, demoiselle, ils en donneront! s'écria Jeannet.

Ainsi devisaient ces jeunes gens.

XV. — L'ANNIVERSAIRE.

Sous les hêtres du chalet était dressée la grande table, autour de laquelle étaient rangées les deux familles, qui avaient donné place parmi elles à Ambroise et Matthieu, les deux ouvriers en titre de la scierie.

Face à face étaient assis le capitaine et Jacques; côte à côte Siméone et Jeannet, Julien et Berthe. La plus franche gaieté rayonnait sur tous les fronts. Le repas touchait à sa fin; les joyeux entretiens, les rires éclatants allaient leur train, quand le capitaine, étendant la main pour obtenir le silence :

— Enfants, dit-il, trêve un moment à vos gais propos, car il faut qu'un moment nous donnions notre attention aux choses sérieuses.

Tous se turent, et le capitaine reprit :

— Il y a un an aujourd'hui que, ma famille et moi, nous sommes de retour ici. J'ai voulu que nous fêtions cet anniversaire, parce qu'autant j'avais de tristesse, et je dirai presque de désespoir ce jour-là, autant j'ai le cœur plein de joie et d'espérance maintenant. Cette joie, cet espoir, je ne suis pas seul d'ailleurs à les ressentir.

— Oh! non, fit Jacques.

Et plusieurs voix répétèrent après lui :

— Oh! non.

— Ai-je besoin, continua le capitaine, de revenir sur mon vilain rêve effacé pour détailler les causes de cette satisfaction? ne suffit-il pas de reconnaître en deux mots que notre cher Julien a tenu vaillamment sa promesse?

— C'est vrai! dit encore Jacques, dont la voix trouva encore de nombreux échos.

— Il a vaillamment subi l'épreuve, il a fait peut-être plus que nous ne pouvions croire. C'est pourquoi je vous propose qu'après avoir remercié Dieu du fond de l'âme pour le courage qu'il lui a donné, nous trinquions en l'honneur...

Julien, qui s'était levé son verre à la main :

— En l'honneur de mon maître, interrompit-il vivement, de mon bon ami Jeannet, c'est assurément ce que tu allais dire, n'est-ce pas, père?

— Peut-être bien, fit le capitaine; mais, en bon associé qu'il est, je ne doute pas qu'il ne te laisse prendre part à la chose.

— Pardieu!... Mais je lui laisse tout, dit Jeannet, je n'y prétends rien que son amitié.

— Eh bien, reprit Siméone, savez-vous le moyen de tout arranger en respectant la modestie de l'un et de l'autre?...

— Voyons, firent à la fois le capitaine et Jacques.

— Trinquons à Berthe, envers qui Julien s'était engagé à faire qu'elle ne pleurât plus pour les reproches qu'il aurait mérités, et à qui il a tenu parole.

— C'est cela, à Berthe! s'écria Julien.

— A Berthe! à Berthe!

Et les verres se choquèrent pendant que la douce jeune fille ne savait comment dissimuler sa rougeur et son trouble.

— Oui, à Berthe, reprit d'une voix émue le capitaine, qui venait de mettre un long baiser au front de la fille de Jacques assise auprès de lui; à Berthe et à vous tous, mes braves enfants, car en vous tous nous sommes sûrs, Jacques et moi, de trouver ce bon repos du cœur qui est le plus doux prix d'une honnête existence... A vous, enfants de mon vieil ami, pour toute la vraie et fortifiante amitié que vous avez donnée à mes enfants; à vous, mes enfants, pour l'heureuse énergie avec laquelle vous avez triomphé d'une épreuve que j'ai crue nécessaire... A toi, mon fils, qui, homme,

n'as plus à rougir des faiblesses de l'enfant; à toi, ma fille, pour ta douceur à accepter le revers, à ton courage pour le dominer...

— Oui, c'est ça, à mademoiselle Siméone!... ne put s'empêcher de crier Jeannet.

Et Dieu sait si sa proposition fut bien accueillie !

— Je viens de prononcer le mot d'*épreuve*, reprit le capitaine, ce n'est pas sans intention ; car c'est, en effet, une simple épreuve, à laquelle j'ai cru devoir nous soumettre tous pour le bien de l'un de nous... Elle a trop bien réussi pour vouloir la prolonger. J'y mets donc fin. Quand j'ai parlé de ruine, de fortune perdue, de revenus engagés, ce n'était qu'une feinte utile à mon projet. — Tu entends, Julien, rien n'est changé à notre ancienne condition. Tu as pris ici le pli du travail, le travail peut ouvrir bien des portes, si une autre carrière...

— Une autre carrière, père, répliqua vivement le jeune homme; est-ce que celle où je suis entré n'est pas à la fois honorable et utile?

— Si fait!

— Et d'ailleurs, reprit Julien en promenant un regard ému autour de lui, est-ce qu'on n'est pas bien ici?

— A merveille, en vérité; au surplus, quelques capitaux aidant, cette industrie peut prendre une certaine extension; mais Siméone...

— Est-ce qu'on n'est pas bien ici, père? dit, à son tour, Siméone; n'est-ce pas ici que j'ai recouvré la santé? et à moins que tu ne tiennes à retourner à Paris...

— Moi, pas le moins du monde...

— Alors...

En ce moment des coups frappés contre une porte et un certain bruit de voix se firent entendre.

— Je crois que quelqu'un appelle chez nous, dit Jacques. Va voir, Jeannet, ce que ce peut être.

Jeannet se leva et sortit de la clôture qui communiquait immédiatement avec les dépendances de la scierie.

Bientôt on le vit reparaître et s'arrêter à la porte qu'il maintenait ouverte, pour donner passage à quelqu'un.

— Tiens, fit le capitaine, qui était assis en face de l'entrée, c'est M. le curé.

— Et aussi M. le maire, ajouta Jacques, qui s'était levé pour regarder; puis à mi-voix : — Mon Dieu! est-ce encore quelque nouvel ennui!

Et cette réflexion, entendue des convives, sembla les frapper tous d'une véritable consternation — sentiment que ne devait pas contribuer à dissiper l'abord essentiellement grave et pour ainsi dire solennel des deux visiteurs.

— Excusez-nous, monsieur le capitaine, dit le prêtre, si nous venons vous déranger; mais, M. le maire ayant bien voulu m'accompagner pour une communication très-importante que j'avais à faire à Jacques, nous avons cru pouvoir venir le chercher chez vous...

— D'autant plus, ajouta le maire, qui avait pu remarquer la très-évidente anxiété des deux familles, que cette communication ne saurait, pensons-nous, lui être désagréable.

Sur ce dernier mot, une sorte d'éclaircie passa sur tous les fronts; et Jacques, pour sa part, laissa s'échapper un gros soupir de soulagement.

— Soyez donc les bienvenus, messieurs, dit le capitaine, et veuillez vous remettre, à moins que notre présence...

— Nullement, monsieur le capitaine, reprit le curé; car, outre qu'en vertu de la véritable et ancienne affection que vous portez, je le sais, à Jacques, vous devrez entendre avec satisfaction ce que j'ai à lui dire, la chose, au lieu d'être tenue secrète, doit être, au contraire, autant que possible, rendue publique.

Les visiteurs s'étant assis, le curé, qui avait tiré de sa poche un papier plié, reprit, s'adressant au bûcheron :

— Tu sais, Jacques, que, presque aussitôt après la mort de son père, M^lle^ Elise Quillet, la fille de notre ancien percepteur, quitta le village pour se retirer à la ville, où elle vivait si tristement, si obstinément séparée du monde, qu'elle refusait de voir même les personnes qui avaient été dans sa plus grande intimité. Une ou deux fois, je voulus tenter de lui offrir quelques consolations, elle ne parut pas m'entendre, et comme d'ailleurs elle habitait trop loin de nous pour qu'il me fût possible de la visiter régulièrement, j'y renonçai. Convaincu que j'étais de ses sentiments profondément chrétiens, je n'avais pas à craindre qu'elle restât dans l'abandon. Je ne la revis plus et je n'avais guère d'elle d'autres nouvelles, sinon qu'elle persistait dans son isolement, lorsque hier, vers le milieu du jour, un homme, se disant envoyé par M^lle^ Elise, malade à toute extrémité dans une chambre de l'hospice, vint me prier en son nom de me rendre auprès d'elle. Elle voulait voir, disait-elle, son ancien curé; c'était de lui qu'elle voulait recevoir les dernières bénédictions. D'ailleurs l'homme portait un mot écrit de l'aumônier de la maison hospitalière, qui me conviait lui-même à déférer au désir de cette pauvre âme.

Il eût suffi de beaucoup moins pour me décider au voyage. Je partis donc en toute hâte. J'arrivai auprès de la malheureuse fille, qui, aux portes du tombeau, semblait vraiment n'attendre que ma venue pour remettre son esprit aux mains du Créateur.

Dans l'état d'extrême faiblesse où elle se trouvait et saisie d'une vive émotion en me voyant, il lui fut d'abord impossible de me parler; elle prit sous son chevet un papier qu'elle me donna en me faisant signe de le lire.

Ce papier, le voici — continua le curé — c'est une lettre signée de M. Quillet et datée de la veille du jour où on le trouva mort sur la route. Ecoute ce qu'écrivait M. Quillet à sa fille :

« Je vais, ma chère enfant, mettre ta tendresse pour moi à une solennelle épreuve. Cette épreuve, tu vas comprendre que je n'ai pu te l'épargner. Pour avoir voulu t'assurer la richesse, et après avoir fait quelques spéculations heureuses, je me suis trouvé avoir perdu, outre la petite dot qui venait de ta mère, des sommes dont je ne saurais plus comment rendre compte. J'ai pu, pendant quelque temps, dissimuler ce déficit; il y a deux ou trois jours encore, j'espérais réussir à le combler; mais tout espoir m'échappe... et je n'ai plus à attendre que le déshonneur qui me serait plus terrible que la mort, car il t'atteindrait en même temps que moi... Pour te sauver de la honte, j'ai pris une résolution qui, après le courage qu'elle va exiger de moi, resterait cependant sans résultat, si, à ton tour, tu ne savais pas te montrer courageuse. Quand tu liras cette lettre, garde-toi de laisser rien deviner à personne de son contenu, et fais-la disparaître, car ce

serait rendre inutile le suprême sacrifice auquel j'ai su me résoudre. Je viens de détruire tous ceux de mes papiers qui pourraient révéler l'état irrégulier de ma comptabilité. Je vais partir après t'avoir embrassée... Quant aux détails de mon projet, tu les connaîtras assez tôt. Toutes mes précautions sont prises pour que notre honneur soit sauf, et pour qu'il te reste quelques ressources... J'aurais pu te laisser tout ignorer, et ma première pensée a été celle-là ; mais, non instruite de la triste vérité, tu aurais pu manifester au sujet de notre ruine complète un étonnement qui aurait donné l'éveil. J'ai préféré croire que tu saurais être forte pour sauver du déshonneur le nom et la mémoire de ton père.

« Adieu, ma chère enfant, tu auras ma dernière pensée ; demande à Dieu pour moi le pardon, et du courage !... »

Voilà, Jacques, ce qu'écrivait M. Quillet à sa fille. Tu as compris, je pense.

— Oui, fit Jacques... Pauvre homme !...

Réparation. Dessin de F. Lix.

— Malheureux égaré, reprit le curé, abandonné de l'esprit divin, auquel il aurait dû se confier uniquement ; en prenant, comme il le dit, ses précautions pour que sa mort ne lui fût pas attribuée, il n'avait pas songé qu'un étrange enchaînement de circonstances ferait aussitôt retomber sur un innocent la peine de sa propre faute.

— Oh ! sûrement non, dit tout naturellement Jacques ; il s'était dit : « On cherchera, on ne trouvera pas, et il n'en sera que ça... » Mais voilà, j'y suis, reprit le bûcheron avec une certaine animation ; quelques jours auparavant je lui avais donné deux pièces d'or dans du papier, dans un feuillet du vieux livre... oui, c'est ça... En chargeant son pistolet, il aura eu sous la main ce chiffon qu'on a retrouvé et qui a été cause de tous mes ennuis... Voyez pourtant, monsieur le curé, comme la justice peut se tromper.

— La justice n'a fait que son devoir, Jacques; mais Dieu est intervenu, qui a laissé le doute dans la conscience des juges, et tu as été acquitté.

— Mais il pouvait être condamné, objecta le capitaine.

— En ce cas, repartit le curé, la sentence eût été forcément annulée, et c'est ici que je dois évoquer les titres de cette infortunée jeune fille à une justification relative. Elle avait voulu assister au procès, cachant sous un voile épais ses terribles émotions. Quand le jugement fut prononcé, elle poussa un cri et on l'emporta évanouie. On put croire, et on ne se fit pas faute de le répéter, qu'elle protestait ainsi par sa douleur

contre une sentence qui laissait impunie la mort de son père. Non, c'était l'émotion ressentie en ne se trouvant pas contrainte à révéler la vérité, comme elle était prête à le faire si Jacques eût été condamné. Elle avait sur elle cette lettre ; au lieu de la détruire, comme le défunt le lui avait recommandé, elle l'avait gardée, car elle avait appris presque en même temps la mort de son père et l'accusation portée contre Jacques.

— Fort bien, reprit le capitaine; mais vous savez trop, monsieur le curé, comment l'acquittement a été accueilli dans le pays, vous savez à quelles tortures morales l'innocent a été livré.

— Il n'a pas tenu à moi qu'il en fût autrement.

— Oh! oui, c'est justice à vous rendre, monsieur le curé, affirma Jacques.

— Pour moi, reprit le maire...

— Pour vous, monsieur le maire, se hâta de reprendre le bûcheron, je sais que vous avez fait le possible pour que le chagrin me fût épargné. Au nom de la justice, vous étiez forcé d'agir, mais vous m'avez toujours été compâtissant; dans le procès, vous n'avez dit que de bonnes choses sur moi. Aussi vous en ai-je toujours su gré... Que voulez-vous? les autres étaient animés contre moi. Ils aimaient M. Quillet, c'est ce qui explique leur colère... Oh ! je ne leur en veux pas, encore que j'aie eu bien à souffrir.

— Dieu te tiendra compte de cette charité, Jacques, reprit le prêtre. D'ailleurs, tu peux étendre ton indulgence à cette pauvre demoiselle Élise, car elle ignorait tout ce qui te concernait, et je vais t'en donner la preuve. Quand elle m'a appelé près d'elle, elle voulait tout simplement, ce qui prouve l'honnêteté de son cœur, me charger de remettre en secret aux caisses de l'État la somme qui avait été censée volée sur son père, et dont l'administration n'avait pas exigé le remboursement. Elle croyait que depuis longtemps tout soupçon contre toi était disparu. C'est par moi qu'elle a appris les injustices, les cruautés de l'opinion à ton égard. Alors, quoi qu'il en ait pu coûter à sa tendresse filiale, elle a exigé que la réparation soit publique. Elle m'a chargé de faire savoir hautement la vérité à tous. J'ai dû le lui promettre. Pouvais-je d'ailleurs me refuser au plaisir de proclamer enfin en face de tous ceux qui l'ont si obstinément niée ta parfaite innocence?

— Je ne dis pas non, monsieur le curé, mais il n'est pas besoin, que je pense, de faire trop de bruit à ce propos. Qu'est-ce que j'ai toujours demandé, moi? la tranquillité. C'est encore tout ce que je veux, et rien de plus. D'ailleurs... Mais qu'y a-t-il donc?

Les dernières paroles de Jacques étaient justifiées par une immense rumeur qui se faisait entendre du côté de la scierie.

— Il y a là beaucoup de gens, dit Jeannet, qui était allé voir à la porte de la clôture. C'est à vous qu'ils en ont, père; ils vous appellent, ils vous demandent.

Jeannet n'avait pas achevé, qu'une véritable invasion d'hommes et de femmes se produisit, en tête desquels marchait, livré à la plus vive, à la plus enthousiaste agitation, l'aubergiste du village.

— Où est-il? que nous le voyions, que nous lui fassions fête, pour le payer de tant de déplaisirs, criait cet homme. Ah! le voilà. Bonjour, Jacques; touche donc là. Je savais bien, je disais bien, moi, au risque de tous mes intérêts, M. le capitaine en est témoin, j'ai toujours soutenu qu'il n'y avait pas un reproche à te faire; n'est-ce pas, monsieur le capitaine?

— Certainement, fit le capitaine avec un sourire de dédain, en tournant le dos au bruyant personnage.

Mais ce fut à qui renouvellerait les protestations de l'aubergiste. Il y eut bientôt foule dans la clôture du chalet, car à une première troupe s'en était jointe une seconde ; Jacques se trouvait avoir autant d'amis qu'il avait eu de contempteurs implacables, ce qui n'est pas peu dire.

— Il faut qu'il vienne avec nous, disait l'aubergiste, que nous le menions dans tout le pays, pour que chacun lui fasse excuse. Allons, Jacques, allons!

— Oui! oui! criaient les autres.

— Point, fit Jacques; merci de vos marques d'amitié ; mais, je vous en prie, laissez-moi ici. Nous nous retrouverons, si vous voulez, demain.

— Où çà ?

— A l'église, où M. le curé dira un office pour l'âme de ce pauvre père et de cette pauvre fille.

— A demain, dit le prêtre.

— A demain, dit à son tour le maire.

— A demain, à demain !...

Et la foule s'écoula...

Quand Jacques se retrouva seul avec sa famille et ses fidèles amis, tous l'embrassèrent, et Jacques pleura; mais les larmes qu'il versa furent enfin de douces larmes...

XVI. — DISCUSSION.

Le capitaine et Jacques sont aujourd'hui les deux vénérés patriarches du pays dont pendant quelques années ils avaient été les parias, et dont Jeannet et Julien sont les deux plus notables personnages actifs.

La modeste scierie s'est transformée en un établissement considérable, où la première mise en œuvre des bois fournis par les forêts des environs s'opère sur la plus grande échelle. La vapeur venant en aide au moteur hydraulique, de nombreux ouvriers desservent l'usine, où l'emploi des procédés mécaniques les plus récents permet de multiplier les travaux.

En contre-haut de l'emplacement où jadis se trouvaient les masures qu'habitait Jacques et le chalet édifié par le capitaine, et que couvrent maintenant de vastes ateliers, s'élèvent deux riants pavillons, dont les façades jumelles se regardent par-dessus les frais jardins qui les séparent, ou plutôt qui les réunissent, car aucune démarcation, aucune barrière ne donne à l'une de ces habitations telle ou telle part de ces jardins.

Chacune de ces gentilles demeures abrite un jeune ménage, et le jardin commun voit s'ébattre pêle-mêle un petit monde de garçonnets et de fillettes qui sont doublement cousins et cousines. La bénédiction du bon Dieu est pleinement descendue sur ce coin de la montagne...

Les deux vieillards, couvant d'un regard attendri l'heureux essaim où revit leur enfance, n'ont pas de plus doux plaisir que de s'oublier en cette ravissante contemplation.

Les voyez-vous arrêtés côte à côte sur une espèce de belvéder naturel taillé dans les rochers, d'où l'œil embrasse l'ensemble animé de cette *manse,* qui réunit tout ce qu'ils aiment!

— Qui m'aurait dit, fait Jacques, qui pour la millième fois peut-être essaye une nouvelle forme de traduction d'un sentiment dont il ne peut vaincre l'heureuse obsession, qui m'aurait dit, quand j'étais votre brosseur et que je vous parlais avec tant de regrets de

mon pauvre pays, qu'un jour où des enfants que je n'avais pas encore et de ceux qui devaient vous venir, ne se formerait qu'une même famille vivant dans ce même pays ?

— Qui m'aurait dit, réplique le capitaine, quand je ne pensais plus te revoir, et que le major m'ordonnait l'air de la montagne pour ma fille, qui m'aurait dit qu'ici même, dans une chaumière des rochers, Dieu avait fait naître la jeune fille dont la douce affection devait un jour ramener mon fils aux plus saints devoirs de la vie, et le jeune homme qui devait être pour ma fille le plus digne, le plus aimant des maris?

— C'est égal, mon capitaine, il me semble que ce soit un rêve que je fais au ciel.

— Et moi, Jacques, je ne sais pas si j'aurais pu rêver un avenir plus heureux pour mes enfants.

— Ah! vous direz ce que vous voudrez, mais quand je pense que du fait de ces deux mariages, du fait de tous ces marmots, qui sont en même temps vos petits-enfants et les miens, il se trouve qu'il n'y a plus en quelque façon de différence entre moi et vous, vu que je suis votre compère, ni plus ni moins, ça me semble drôle, voyez-vous. A dire vrai, vous êtes toujours mon capitaine, et comme ça le rang se rétablit.

— Tu vois donc bien que tout l'avantage a été pour moi.

— Comment donc?

— Ton capitaine d'autrefois est resté ton capitaine d'aujourd'hui; tu n'as ni perdu ni gagné, tandis que moi...

— Tandis que vous?

— Moi, je n'avais qu'un brosseur, et maintenant...

— Maintenant?

— J'ai un ami.

Et les deux grands-pères ne faisaient trêve à ces affectueuses discussions que pour se disputer, sans jalousie, les baisers et les caresses de leurs petits-enfants.

EUGÈNE MULLER.

FIN.

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.[1]

LA CROISADE DES DAMES GÉNOISES.

I. — DEUX MÈRES.

Malgré ses instances et ses larmes, les écuyers et les pages de la marquise Santa Spinola refusaient d'introduire près de leur noble maîtresse une femme dont le désespoir aurait attendri les cœurs les plus durs.

— Vous ne me reconnaissez donc pas? demandait-elle; je suis la veuve d'Agolino Vivaldi, la sœur de lait de Santa Spinola; jamais la porte de son palais ne s'est fermée devant moi; jamais son cœur ne m'a repoussée.

— Je vous reconnais, Pierina Vivaldi, et il faut, croyez-le, de bien douloureuses circonstances pour que je persiste dans mon refus, répondit le plus vieil écuyer de la maison.

— Santa est malade? demanda la veuve.

— Son fils se meurt, répondit le vieillard.

Loin de lui faire perdre confiance, ces mots redoublèrent l'énergie de Pierina; elle ne pria plus, elle ordonna aux valets de l'annoncer, et comme tous secouaient la tête, avant même qu'ils eussent le temps de deviner sa résolution ou le pouvoir de s'y opposer, Pierina s'élança vers le grand escalier, poussa la porte d'une longue galerie, la traversa en courant, puis, pénétrant dans la chambre de la marquise, elle se jeta à ses pieds, et cacha sur les genoux de Santa son visage baigné de larmes.

La marquise Spinola la releva doucement :

— Ah! dit-elle, tu ne m'abandonnes pas dans ma douleur... tu viens voir une mère désespérée veillant sur son fils à l'agonie... J'avais oublié de t'envoyer chercher, Pierina...

La veuve continuait à sangloter.

— Depuis huit jours dure cette angoisse, reprit Santa; depuis huit jours je prie la Vierge au cœur percé de sept glaives d'opérer un miracle en ma faveur... Si tu savais ce que c'est que de voir souffrir son enfant!

— Le mien est mort, répondit la veuve en fixant un regard fou sur la marquise Spinola.

— Mort, Lucian? Viens que je te console, dit Santa en attirant la femme d'Agolino Vivaldi dans ses bras.

Pour comprendre la douloureuse surprise de la marquise en apprenant le trépas du fils de son amie, il faut connaître les circonstances dramatiques qui amenèrent son départ.

Quelques années auparavant Agolino Vivaldi et Tedisio Doria, rêvant de rendre à leur patrie sa prospérité commerciale, armèrent deux galères et partirent pour faire le commerce dans le Levant; ils pensaient aller jusqu'aux Indes. Des pirates s'emparèrent de leurs navires, les firent prisonniers, et l'on ne sut jamais à Gênes d'une façon précise ce qu'étaient devenus les malheureux.

Agolino était l'époux de Pierina depuis dix ans, et Lucian était déjà un bel enfant quand Vivaldi s'embarqua pour son aventureuse entreprise.

La veuve ne quitta point le deuil du mari qu'elle avait perdu d'une façon si terrible, et Lucian entendit bien des fois de la bouche de sa mère le récit minutieux des événements qui s'étaient passés durant les semaines qui précédèrent le départ de son père.

L'enfant grandit, et son caractère énergique fit croire de bonne heure qu'il serait digne du nom de Vivaldi.

Pierina n'oubliait pas Agolino, mais ce souvenir s'adoucissait de toute la tendresse qu'elle ressentait pour son fils.

Un matin, Lucian entra dans la chambre de sa mère, la conduisit devant le portrait d'Agolino et lui demanda :

— N'avez-vous jamais songé que mon devoir était de chercher les traces de mon père?

Le premier sentiment de Pierina en entendant ces paroles fut un effroi plein d'angoisse. Elle oublia que Lucian prouvait un noble courage; elle ne vit que les périls qu'il allait courir, et le supplia de renoncer à son projet de départ.

— Ton père est mort, lui dit-elle; ou si, hélas! on

l'a fait prisonnier, placé entre l'abjuration et le martyre, il aura préféré le trépas à la honte de renier son Dieu.

— Si je ne le sauve pas, je le vengerai, répliqua Lucian.

L'adolescent éprouvait une vive affection pour sa mère; il se désolait de la peine qu'il lui causait, et, néanmoins, il persista dans son projet, y intéressa le fils de Tedisio Doria, les frères, les parents, les amis des hommes d'équipage des galères capturées, et, riche des biens que Pierina lui abandonnait, il fréta un navire, y arbora le gonfanon de saint Georges, patron de la ville de Gênes, et, par une magnifique journée, tandis que sur le môle le clergé, ayant à sa tête Porchetto Spinola, bénissait les jeunes navigateurs, *le Saint-Georges* prit la mer.

A partir de ce moment, Pierina ne connut plus une minute de repos. Chaque jour elle se rendit sur le môle, épiant l'arrivée des bâtiments, questionnant les gens de négoce et les marins, s'enquérant à la fois de son mari et de son fils.

Un matin, un captif de Tunis, recueilli par un bâtiment de Marseille faisant escale à Gênes, raconta que *le Saint-Georges*, attaqué par trois galiotes turques, avait été capturé et tous ses passagers massacrés ou emmenés en esclavage.

En apprenant cette funeste nouvelle, Pierina sentit chanceler sa raison.

Les deux mères. Dessin de F. Lix.

Elle entraîna le captif évadé chez le podestat, chez les juges, chez les magistrats, l'obligeant à recommencer son lamentable récit, et suppliant ensuite les hommes chargés du gouvernement de la ville de venger son enfant et son époux.

S'il se fût agi d'un assassinat, la veuve d'Agolino aurait obtenu justice; mais le crime demandant vengeance ne pouvait être châtié que par une armée. Il fallait soulever l'Europe pour reprendre leur proie aux sectateurs de Mahomet; et les juges, les magistrats, le podestat répondirent à Pierina que la ville de Gênes s'associait à son double deuil, mais qu'elle ne pouvait rien pour l'alléger.

Ce fut alors que la veuve de Vivaldi accourut chez la marquise Spinola.

— Dans ma détresse, j'ai songé que seule tu pouvais me sauver, reprit la veuve d'Agolino; ton mari est un des capitaines de la ville, ta famille est aussi puissante que celle des Doria... plaide ma cause, détermine ton époux à venger les seuls êtres qui m'aient été chers; dis-lui que sa générosité lui portera bonheur, et que le ciel te rendra ton enfant en échange du mien!

La marquise Spinola se jeta dans les bras de Pierina:

— Je crois à l'inspiration des mères, dit-elle; cette raison, qui n'en est pas une devant la logique, me paraît, à moi, juste et sainte... Mon fils repose paisiblement; veille sur son sommeil, le premier qu'il goûte après dix jours de fièvre... Mon mari est seul, Barnabé Doria vient de le quitter... Je ne perdrai pas une minute... Pendant que je plaiderai ta cause, prie pour nous deux.

Santa Spinola sortit de la chambre et gagna le vaste cabinet de travail dans lequel se tenait son mari.

C'était un homme dans toute la force de l'âge, plus occupé de politique que de tendresse, jugeant l'amour paternel au point de vue de l'hérédité des charges et de l'accroissement des fortunes. La famille des Spinola comptait bon nombre d'hommes remarquables, habiles politiques, administrateurs consommés, capitaines hardis dans les aventures de guerre; mais les femmes y étaient mises au second plan et ne pouvaient être citées comme des épouses heureuses.

Santa Spinola sentit grandir son amour pour son enfant de toute la puissance de ses tendresses refoulées. La marquise allant parler de son fils était sûre d'être écoutée; l'inquiétude du capitaine de Gênes était si grande à son sujet, qu'il oubliait depuis quelques jours ses débats avec Barnabé Doria et la question si grave d'avoir ou non dans la ville un podestat étranger à Gênes.

L'accueil de Spinola fut donc inattendu pour la mère affligée.

Le marquis saisit les deux mains de sa femme et l'interrogea anxieusement.

— Il va mieux, dit-elle, et, si vous le voulez, nous le sauverons...

Puis, avec une éloquence pleine de sensibilité et

La prédication de Ph. de Savone. Dessin de F. Lix.

d'entraînement, elle raconta la visite de Pierina, le nouveau malheur qui la frappait et la superstitieuse confiance qui lui faisait croire qu'en sauvant Lucian, elle achèterait la guérison de son propre fils.

— Allons! lui dit Spinola avec une sorte de commisération, vous êtes une femme éprouvée, et je vous pardonne les exagérations de votre amitié pour Pierina. Vous demandez à Dieu le salut de Ludovico avec des larmes, ajoutez à vos supplications le don d'une lampe d'or massif; habillez, si vous le voulez, tous les mendiants de Gênes. Quant à me décider à armer la moindre caravelle ou la plus petite flûte marchande pour courir à la recherche de ce fou de Tedisio Doria et de l'imprudent Vivaldi, vous ne m'y déciderez jamais. Tout bâtiment isolé aurait le sort des deux premières galères et du dernier navire. Vous n'imaginez pas que toute l'Europe va prendre fait et cause à propos de quelques voyageurs massacrés et de matelots réduits en esclavage. Les malheurs domestiques ne peuvent atteindre les proportions d'une calamité publique.

— Ne craignez-vous point que votre insensibilité ne retombe sur votre tête?

— Mon fils est le but de toutes mes ambitions; ne m'accusez jamais de ne le point aimer. Il repose après huit jours d'une fièvre terrible; tenez-vous pour satisfaite de ce progrès et remerciez-en Dieu.

— Ainsi, rien ne vous émeut dans mes paroles?

— Le désespoir garde la notion de l'impossible.

— Il ne voit que lui seul; sans cela, il ne serait pas le désespoir. J'ai pitié de Pierina; si le ciel me reprend Ludovico, je vous accuserai de son trépas.

La marquise sortit, comprenant qu'elle ne pouvait rien attendre de l'égoïsme de Spinola.

Quand elle rentra dans son appartement, son fils dormait encore.

Pierina lut la vérité sur le visage de son amie.

— Ainsi, demanda la mère en détresse, pas une main ne se tendra vers moi; nous sommes sans retour condamnées devant les hommes?

— Tu peux en appeler à Dieu, répondit Santa; dans une heure sonnera la cloche annonçant l'office, allons dans la prochaine église chercher le secours d'en haut.

Ludovico Spinola sommeillait encore, quand Jacobus Toldini, renommé parmi les grands pour sa science, et redouté du peuple, qui l'accusait de magie, vint voir le jeune malade et constata dans son état une sensible amélioration. Toldini avait connu Vivaldi, et Lucian, dont Pierina déplorait la perte, s'était studieusement assis sur les bancs de son école; ce fut donc avec une sympathie profonde qu'il mêla ses regrets à ceux de la veuve et prit part à son nouveau deuil.

Quelques instants après son départ, la marquise et son amie entraient dans la chapelle des *Frères mineurs*.

II. — PHILIPPE DE SAVONE.

Une foule compacte se pressait dans l'église, afin d'entendre prêcher frère Philippe de Savone, revenu dans la ville de Gênes après une longue absence. Son éloquence reconnue, la sainteté de sa vie, ce que l'on racontait de sa charité, de son héroïsme, justifiait l'empressement des auditeurs.

A cette époque, du reste, on n'entourait pas uniquement un prêtre parce qu'il était un rhéteur habile, mais surtout parce que l'austérité de ses mœurs et sa piété ardente inspiraient la vénération et la confiance. La curiosité seule ne poussait point au pied de la chaire d'où il enseignait la parole divine, mais encore et plutôt un profond sentiment de respect. On croyait, en recevant la bénédiction d'hommes vénérés, participer à la communion de leurs vertus. Les grands enthousiasmes, les élans de ferveur, les résolutions généreuses éclataient alors soudainement sous l'influence de la parole d'un pauvre moine aux pieds nus. On trouvait aussi noble de porter une croix sur l'épaule qu'une épée au côté.

L'affluence était si grande, dans la chapelle des Frères mineurs où Philippe de Savone devait prendre la parole, que Santa Spinola et son amie eurent grand'peine à se frayer un passage pour gagner leurs siéges, placés près du chœur.

Elles venaient à peine de s'agenouiller sur leurs prie-Dieu, que Philippe de Savone apparut dans la chaire.

Rien de plus imposant que l'aspect de ce moine, dont la jeunesse se révélait par l'accent de la voix et le feu du regard, tandis que les cheveux, prématurément blanchis aux tempes, et le visage, émacié par les austérités et les fatigues, semblaient indiquer un homme d'un âge mûr.

Sa taille était haute, son teint pâle; toute sa personne trahissait l'ascète et révélait l'apôtre. Son genre d'éloquence ne devait rien à la rhétorique, ce qui était rare à cette époque; il parlait comme les prophètes et racontait à la façon des voyageurs. Il ne déduisait point les vérités dont il voulait convaincre; il les rendait palpables et vivantes, lumineuses et sacrées. On ne raisonnait point en le quittant, on croyait; on ne discutait pas sa logique, on voyait; on n'analysait pas le charme et la force de sa parole, on pleurait.

Dès que frère Philippe se dressa au-dessus de la foule, tous les regards s'attachèrent sur lui, et le moine, appuyant une de ses mains sur la chaire et de l'autre désignant le crucifix de marbre placé en face, s'écria d'une voix vibrante de larmes :

— J'arrive de Jérusalem; j'ai visité le Calvaire et le sépulcre où votre Dieu fut crucifié pour vos fautes...

Rien ne peut rendre l'effet de cette parole, à laquelle l'auditoire était loin de s'attendre; rien ne peut traduire l'impression de ce geste s'abaissant sur le peuple après avoir désigné le crucifix. La foule vit passer comme une vision sanglante le drame du Golgotha, la marche du condamné divin du prétoire au lieu du supplice, et il lui sembla que ce moine, qui arrivait de Sion la déicide, rapportait quelque chose des lieux augustes qu'il venait de parcourir, et gardait sur son visage les rayonnements que communiquent à l'homme les visions du Sinaï ou du Thabor.

Frère Philippe continua :

— J'ai foulé la poussière qui but les sueurs, le sang et les larmes de Jésus; j'ai heurté mon front sur le marbre de sa tombe et, aux portes de ce lieu sacré, j'ai trouvé non les anges apparaissant à Madeleine, mais les soldats de Pilate et les gardes de Caïphe! Que dis-je?... j'ai trouvé moins! La lame du musulman venait de s'aiguiser sur le sépulcre trois fois saint pour faucher des légions de martyrs, et le croissant de Mahomet insultait à la croix d'Hélène. Toutes les hontes succédaient au noble orgueil, à l'héroïque bravoure de ceux qui jadis sacrifiaient leur fortune et leur vie pour rendre Jérusalem, non pas à un roi de l'Europe, mais à la chrétienté, mère des peuples et lumière du monde. J'ai dû pénétrer, moi prêtre, moi disciple et ministre de Jésus, sous des habits d'esclave dans la ville sainte, et cacher la gloire de mon baptême et l'honneur de mon front ceint de la couronne monacale sous un costume étranger, afin d'avoir le droit de pleurer sur la passion du Sauveur des hommes, dans les lieux où il l'a subie. Oh! le prophète qui criait : « Malheur! » sur la ville, en lui prédisant la venue des armées de Titus, n'avait pas le cœur plus rempli d'angoisses que moi-même quand je viens vous dire : « Honte à vous, fils des croisés par le sang et fils dégénérés du Sauveur par l'esprit, si vous laissez la terre sainte au pouvoir de l'infidèle. » L'autorité de parole de Pierre l'Hermite me fait défaut, mais l'éloquence humaine doit être comptée pour rien quand il s'agit des intérêts du ciel. Le cri qui souleva l'Europe, il y a deux cents ans, suffira bien pour tirer les Génois de leur léthargie : *Dieu le veut!* Partez pour sauver les innocents, délivrer les prisonniers, honorer les martyrs! *Dieu le veut!* Conquérez encore une fois les villes dont furent victorieuses les galères de votre patrie! N'attendez point que les autres nations se soulèvent; ne vous inquiétez point de savoir qui s'arme à droite ou à gauche; tracez le signe rédempteur sur votre poitrine; ceignez vos reins et marchez! Ne vous demandez pas si le successeur de Henri Court-Mantel vous apportera le secours des léopards anglais; ne comptez plus sur Philippe de France, qui bat de la fausse monnaie et dresse le bûcher des

fils de l'Eglise; n'appelez point à vous Henri VII d'Allemagne : allez seuls contre une armée, un peuple, l'enfer tout entier!

Un frémissement parcourut l'auditoire, mais cette impression fut pour ainsi dire de surface, ou, si elle pénétra dans l'esprit des hommes groupés dans la chapelle, elle ne les décida pas soudainement au sacrifice que l'on exigeait d'eux.

Le frère Philippe se frappa la poitrine :

— Seigneur, dit-il, l'indignité du serviteur qui parle en ton nom se manifeste par l'indifférence de la foule, et ceux qui m'entendent restent des hommes de peu de foi! Tu ne m'as point appelé à l'honneur de tes entretiens sur le Sinaï en flammes... Le charbon de feu n'a jamais purifié mes lèvres et je ne suis point sorti vivant des entrailles du Léviathan. Mais l'embrasement de ta colère bouillonne dans mon sein, et si je ne compte dans cette enceinte pas un soldat de la croix, il ne me reste plus qu'à chasser les marchands du temple! Je les renie pour tes fils, comme les Caïns de la maison, indignes de partager ton héritage; et, substituant Jacob à Esaü, j'appelle, pour défendre ta loi, ton autel et ton sépulcre, les seules créatures qui, dans Jérusalem, ne s'enfuirent pas devant les bourreaux! Pierre te renie, une servante te reconnaît; les disciples effarés se dispersent, ta mère veille près du prétoire! Les douze se sont cachés dans les cavernes d'Haceldama, les filles de Sion t'attendent le long de la voie douloureuse... Sur le Calvaire, au sépulcre, mes yeux cherchent des hommes, ils n'aperçoivent que des femmes! C'est donc à elles que je crie : *Dieu le veut!* Prenez la défense de la croix que Madeleine embrassait d'une suprême étreinte. *Dieu le veut!* guerrières chrétiennes, armez-vous pour cette guerre! Marguerite de France se croisa jadis avec les princes chrétiens allant au secours de la terre sainte (1)! Dieu veut la croisade des femmes! Filles, épouses, mères de croisés ou de prisonniers, qui prendra la première croix rouge et recrutera une armée pour reconquérir l'héritage de Godefroi de Bouillon?

Vingt femmes se levèrent, tendant vers le moine leurs mains frémissantes.

— Dieu le veut! criaient-elles avec enthousiasme.

La marquise Spinola serra le bras de son amie :

— Je te disais bien que l'inspiration nous viendrait de Dieu! murmura-t-elle.

En ce moment, les nobles dames Cæcilia Cibo et sa sœur Sofia, la marquise Grimaldi et Arminta Carmendio s'écrièrent :

— La croix! la croix!

— Dieu le veut! ajoutèrent Pierina et Julia Chifulsi.

En même temps se groupèrent au pied de la chaire de Philippe de Savone Paola Cari, Anita Doria, fille de Tedisio Doria, qui, de concert avec Agolino Vivaldi, avait armé des galères génoises; puis des femmes de tout rang, qui, les mains étendues sur l'autel, conjuraient le Christ de recevoir leur serment.

Debout sur la première marche de l'autel, Porchetto Spinola bénissait les dames génoises.

(1) Marguerite de France, fille de Louis le Jeune et de Constance de Castille, épousa en premières noces Henri Court-Mantel, fils de Henri II, roi d'Angleterre, et d'Eléonore de Guyenne; elle fut couronnée reine d'Angleterre à Winton, par Gautier, archevêque de Rouen; devenue veuve en 1173, elle se maria à Béla III, roi de Hongrie, se croisa avec lui, et mourut dans la ville d'Acre, en Palestine, en 1196.

Un moment après, la chapelle des Frères mineurs se trouvait libre, et l'administrateur de la ville de Gênes écrivait à S. S. Boniface VIII, pour l'informer de ce projet de croisade.

III. — LA CROIX ROUGE.

A cette époque, le souverain pontife cherchait vainement à réveiller le zèle des princes de l'Europe et à les pousser de nouveau vers l'Asie. Chaque monarque lui opposait les affaires de son propre royaume, le mauvais état de ses finances, les pertes éprouvées par sa noblesse.

Boniface VIII se demandait, dans l'amertume de son cœur, comment il soulèverait la chrétienté, quand la missive de Philippe de Savone lui annonça le succès inespéré de sa prédication. Philippe ajoutait que la bénédiction du chef suprême de l'Eglise était necessaire à cette croisade; son étrangeté même en rendait la sanction indispensable.

L'âme de Boniface VIII s'emplit de joie; il voyait s'accomplir le miracle inespéré. Le dévouement des dames génoises lui sembla le prélude d'un mouvement universel en faveur des lieux saints.

Pour hâter l'accomplissement du projet des héroïques femmes, le pape fit partir de Rome un messager chargé de deux lettres : l'une adressée à Porchetto Spinola, l'autre aux nobles dames qui, les premières, avaient demandé la croix.

Voici ce que Boniface VIII écrivait à l'administrateur de la ville de Gênes (1) :

« *A notre cher fils F.* PORCHETTO SPINOLA, *administrateur de l'Eglise de Gênes :*

« Nous avons donc enfin trouvé et nous avons vu ce que nous souhaitions. Voici des femmes fortes qui, voulant s'exercer dans les œuvres de la piété et les autres vertus, ont résolu de s'exiler de leur patrie pour porter dans un pays éloigné, dans leur véritable, le fruit de leurs travaux et de leur pénitence. Elles quittent les ténèbres du monde pour livrer les ennemis de la foi aux chrétiens et chercher la cité sainte, sachant bien qu'elles n'ont point ici-bas de demeures permanentes. Elles ont ceint leurs reins de force; elles ont fortifié leurs bras par des actions viriles, leurs lampes ne s'éteindront point. Elles veulent entreprendre des actions courageuses et ouvrir leurs mains aux malheureux exilés de la terre sainte; elles souhaitent travailler à les secourir. Elles ne craindront point le froid et la neige pour leurs maisons; elles recueilleront le fruit de leurs œuvres et *seront louées aux portes de la ville.* Qui sont-elles, ces femmes qui font des choses si admirables? Ce sont des femmes nobles de la ville de Gênes, et leurs compagnes, qui, inspirées par le ciel, forment un projet héroïque, en dépit de la faiblesse de leur sexe. Elles entreprennent d'aller au secours de la terre sainte, de lutter avec le Christ contre ses ennemis et contre tous les fauteurs d'iniquité, lesquels, ô douleur! habitent actuellement cette terre sacrée.

« O merveille! ô prodige! des femmes préviennent les hommes dans cette entreprise : des femmes, revêtues du soleil, foulent aux pieds les choses temporelles, représentées par la lune. Les rois et les princes

(1) Les originaux de ces lettres sont précieusement conservés dans les archives de la ville de Gênes.

du monde, sans aucun égard pour les pressantes sollicitations que nous leur avons adressées, refusent d'envoyer des secours en terre sainte; et voici les femmes qui, malgré leur faiblesse, s'offrent volontairement elles-mêmes. D'où vient ceci? Du ciel, du Père des lumières, de qui descend toute grâce excellente et tout don parfait. Ne s'est-il pas opéré de nouveaux miracles en la personne de ces femmes? Car nous avons appris qu'elles ont résolu de ne point épargner leurs biens pour le secours de la terre sainte, et de s'y rendre par mer, sous la conduite de nos chers fils les nobles *Benoît Zacharie, Jacques Lomellini, Lanfranc Tartari* et *Jean Blanchi,* citoyens de Gênes.

« Il en est même qui, douées d'un courage au-dessus de leur sexe, se disposent à s'embarquer seules et à traverser la mer pour se ranger plus vite sous les ordres de ceux qui combattent déjà pour le Crucifié; lesquels, avec l'assistance de Dieu, vaincront les ennemis de la chrétienté. Elles ont le projet d'habiter la terre sainte, de renoncer à toutes les passions, à toutes les pompes du monde, préférant être affligées avec le peuple de Dieu que de jouir des délices de la vie temporelle; regardant ainsi la récompense que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue, que le cœur de l'homme n'a point comprise.

« Des œuvres si éclatantes ne doivent point rester dans l'ombre, mais être mises en lumière, afin que ceux qui sont dans la maison les voient et soient entraînés à les imiter.

« Nous ordonnons à Votre Prudence, par ce bref apostolique, qu'après avoir assemblé le clergé et le peuple de Gênes, vous leur fassiez connaître le dessein de ces nobles femmes, comme à tous les habitants de la contrée, et que vous travailliez, selon la sagesse que vous tenez de Dieu, à engager les populations à suivre ce saint exemple. Au reste, nous ne voulons pas que vous ignoriez que, dans le but de faire réussir cette louable entreprise, il nous a été présenté diverses requêtes de la part des nobles hommes et des nobles femmes dont nous avons parlé, et que nous les avons favorablement accueillies, ainsi qu'il était à propos de le faire pour le succès de leur projet, et ainsi qu'il est contenu dans nos autres lettres.

« Nous voulons aussi que vous publiiez et fassiez publier ceci le plus vite qu'il vous sera possible, et que vous vous conduisiez suivant la direction que vous avez déjà, et vous recevrez plus tard de Dieu une récompense éternelle, et de nous la louange que votre prudence vous aura méritée. »

Les souhaits les plus ardents de Porchetto Spinola se trouvaient comblés. Comme évêque, son cœur débordait d'allégresse. Il ressentait aussi un légitime orgueil en songeant qu'une femme de sa famille aurait l'honneur de guider vers un but si glorieux ses nobles compatriotes.

Porchetto prévint la marquise Spinola qu'ayant à lui faire une grave communication, il la priait de réunir dans son palais ses amies les plus chères, et les femmes dont la générosité lui était le plus connue.

Il s'agissait d'arrêter les bases d'une organisation générale, de se partager le labeur et de calculer le chiffre des ressources.

Ce fut dans la grande salle du palais Spinola que l'administrateur de Gênes donna lecture à Santa, à Pierina Vivaldi et à leurs compagnes de la lettre collective que leur adressait S. S. Boniface VIII :

« A NOS CHÈRES FILLES EN CHRIST,

« *Les nobles femmes : A. Carmendino, J. de Chifulsi, M. Grimaldi, C. Franchi, A. Doria, S. Spinola, S. et P. de Cibo et P. Cari,*

« *Aux autres dames et femmes de Gênes qui les doivent accompagner.*

« Nous avons appris par vos lettres et par celles de nos chers fils les nobles Benoît Zacharie, Jacques Lomellini, Lanfranc Tartari et Jean Blanchi, *citoyens de Gênes,* et par la relation que nous a faite PHILIPPE DE SAVONE, *lecteur* de l'ordre des Frères-Mineurs, que vous et beaucoup d'autres femmes génoises, animées du Saint-Esprit, avez résolu de suivre l'exemple de Calanus, grand empereur de Tartarie (1) (qui, quoique païen, est entré dans le royaume de Jérusalem avec une puissante armée pour chasser de la terre sainte le soudan de Babylone (2) et les infidèles de sa suite), afin que, le culte de la religion chrétienne y étant rétabli, on y chantât de sacrés cantiques de louange et d'exultation. Votre entreprise est d'autant plus louable que les princes chrétiens les plus puissants et les plus experts au métier de la guerre négligent de secourir ladite terre sainte, fermant leurs entrailles à la piété et bouchant leurs oreilles aux clameurs des chrétiens qui en ont été bannis après y avoir demeuré jusqu'ici, et qui se sont enroués à force de crier, demandant du secours de la manière la plus pitoyable. Le dessein que vous avez de les assister de vos biens et d'aller vous-mêmes les secourir sous la conduite des susdits nobles, fait bien voir que vous avez un esprit mâle dans le corps délicat du sexe fragile. Il y en a même quelques-unes de vous qui, pleines de ce courage héroïque, portent la chose plus loin encore et se disposent à faire un embarquement particulier pour traverser la mer, conformément à la teneur de la bulle 53, afin qu'ayant purifié leurs corps vils, elles soient rendues conformes au corps glorieux du Christ, selon l'opération par laquelle il peut s'assujettir toutes choses, Lui qui, étant assis au ciel à la droite de Dieu, intercède pour nous et est exaucé comme il en est digne, le Père éternel ne pouvant rien refuser au Fils coéternel.

« Approuvant donc en Notre-Seigneur, et louant comme vous le méritez votre dévotion, votre ardente charité et la sainte résolution que vous avez prise, nous répondons de tout notre cœur à vos désirs, et nous vous accordons les choses que vous nous avez demandées, pour faciliter l'exécution de votre dessein, comme nous avons jugé qu'il était convenable, et comme il est plus amplement porté dans les autres lettres que nous écrivons à ce sujet.

« Nous espérons en Notre-Seigneur qu'il augmentera le nombre de vos compagnes, et qu'il suscitera de nouveaux moyens pour recouvrer la terre sainte et pour y rétablir la religion chrétienne. Le Seigneur, qui a consacré cette terre par l'effusion de son sang, et qui peut toutes choses selon son bon plaisir, veuille

(1) Maimbourg, après quelques autres, appelle ce prince *Cassanus.*

(2) Saladin prit Jérusalem en 1187; Alfir, sultan d'Égypte, s'empara des autres villes restant aux chrétiens, à l'exception d'Acron, ou Saint-Jean d'Acre, ou Ptolémaïs l'an 1288; et enfin Melech Arafe assiégea cette ville trois ans après (1291), la prit d'assaut et la saccagea.

vous combler dès à présent de ses grâces, et vous conduire enfin à la vie éternelle.

« Donné à Anagnie (1), le 9e jour d'août et la 7e année de notre pontificat (2). »

A peine Porchetto eut-il terminé sa lecture, que les amies de la marquise Spinola se groupèrent autour d'elle, offrant avec enthousiasme pour les frais de l'entreprise les ducats d'or de leur épargne, leurs pierreries, l'argenterie de leur table. Plusieurs d'entre elles promirent de faire dans la ville des quêtes en faveur de l'œuvre.

Il fut convenu que dans quinze jours ces offrandes seraient remises à Porchetto Spinola, qui aviserait avec quelques gentilshommes au meilleur emploi des fonds.

Tandis que les femmes multipliaient leurs efforts, les hommes s'occupaient des préparatifs du départ et Lomellini commandait chez les meilleurs batteurs de fer, ciseleurs et émailleurs de Gênes, des armures proportionnées à la taille des héroïnes chrétiennes enrôlées sous la bannière de la croix. On espérait dans la ville que l'approbation donnée par le pape à cette suprême tentative de la chrétienté contre l'islamisme

Le départ pour la croisade. Dessin de F. Lix.

exciterait l'émulation de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Il n'en fut rien. L'enthousiasme était mort pour la conquête du saint sépulcre : la France, gouvernée par un roi qui se reposait d'élever des bûchers en altérant

(1) Anagnie, ancienne ville, située entre Valmontone et Florence, autrefois évêché, proche de la *Via Latina*, dans la campagne de Rome, patrie de Boniface VIII. C'est à Anagnie que Sciarra Colonna et Guillaume de Nogaret le firent prisonnier. Cette ville est aujourd'hui ruinée.

(2) Benoît Cajetan, qui prit le nom de Boniface VIII, fut élu l'an 1294, de sorte que ces lettres, datées de la septième année de son pontificat, furent écrites en l'année 1301. Sponde, qui visita plus tard l'Italie avec le cardinal de Sourdis, avait vu les lettres du pape Boniface VIII, et ce qu'il en rapporte dans ses *Annales* est en pleine concordance avec ce que nous racontons. « Memorabile est quod hoc eodem anno nonnullæ mulieres nobiles Genuenses, ardore fidei ad subsidium terræ sanctæ accensæ, dum reges et principes aliique dynastæ ad arma docti et succurrere detrectarent, virilem animum induentes, non solum suorum largitione bonorum suppetias ferre decreverunt; verum etiam ipsæmet cum nonnullis concivibus transfretare, ad exhibenda obsequia bellatoribus Christi, quarum laudabilem conatum Bonifacius pontifex dignis præconiis commendavit, tam ad ipsasmet scribens quam ad Porchetum Spinolam, ordinis Fratrum minorum, archiepiscopum Genuensem, et alios

les monnaies, resta plongée dans la torpeur; l'Allemagne objecta le manque d'argent, l'Angleterre le peu de troupes dont elle disposait.

Un autre que Philippe de Savone se serait découragé peut-être.

Les difficultés, l'indifférence des masses ne servirent qu'à doubler son zèle.

Il appela le peuple de Gênes dans la chapelle des Frères mineurs et, du haut de la chaire qu'il remplissait de son éloquence, il leur dit d'une voix profondément émue :

— Je voulais vous adjoindre l'Europe, et soulever des légions pour vous suivre... J'avais tort, sans doute, et me montrais un homme de peu de foi! Où serait le prodige si le nombre des assiégeants se trouvait plus élevé que celui des assiégés? Pour vaincre, il vous faut un signe : le *labarum* de Constantin flottera sur vos têtes. Les soldats de Gédéon étaient trois cents pour enlever une ville d'assaut! Ils n'eurent pas même la peine de combattre. La faiblesse domptera la force brutale, vous prouverez à ces fils de Mahomet que, pour les courber sous vos pieds, l'image du Crucifié et une main de femme suffisent! Allez, guerriers héroïques, amazones d'un autre âge au-dessus desquelles plane la grande ombre de Judith et que couvrira le glaive fulgurant de l'archange! Allez! à ceux qui reviendront, Gênes, l'Italie, l'univers entier tresseront des couronnes de gloire; à ceux qui laisseront leurs os dans cette Syrie qui eut pour rois vos aïeux, le ciel réservera la palme des martyrs!

Après ce discours, Porchetto Spinola distribua des croix rouges aux hommes et aux femmes, qui devaient partir pour Tripoli.

Le jour fixé pour l'embarquement, un service solennel fut célébré dans l'église cathédrale. Le capitaine marquis Spinola y assistait. Il ne pouvait, comme premier magistrat de la ville, se dispenser d'y paraître; mais l'époux ne pardonnait pas à Santa Spinola ce qu'il appelait *la folie de l'amour maternel.*

— Votre fils eût été guéri sans ce vœu téméraire, répétait-il.

Ludovico ne partageait pas cette pensée, et durant le saint sacrifice, ses yeux fixés sur sa mère avec attendrissement peignaient à la fois ses regrets et son admiration.

Après la messe, le cortége se dirigea vers le môle.

Une foule immense remplissait les rues, encombrait les quais.

Cette population enthousiaste couvrait les dames génoises de bénédictions; les enfants semaient des fleurs sur leurs pas; les femmes, les vieillards leur tendaient des lettres, les suppliant de leur ramener un époux, un père, un fils adoré.

Les âmes se fondaient dans un même élan de générosité sublime, et Gênes tressaillait jusqu'au fond de ses entrailles.

Sur la mer d'un bleu sombre, sous le ciel d'un azur éclatant, six navires se balançaient dans le golfe. Les galères, longues de coque, basses de bord, laissaient passer au-dessous du pont un double rang de rames.

A l'arrière se dressait le château de poupe, doré, sculpté, peint et protégé par une image sacrée. Une large saillie, avançant dans la mer comme la corne d'un gigantesque cheval marin, servait de place au timonier, tenant la barre du gouvernail.

D'énormes voiles se déployaient au souffle du vent, et le mâtereau hérissait la proue du navire. Moins vaste, plus mince, rasant la mer de son bordage, la fuste s'inclinait sous sa toile, tandis que la felouque, plus petite encore, pliait sous son mât de mestre et son mât de trinquet.

A bord de la galère capitane, au-dessus de laquelle ondoyait le gonfanon de saint Georges, devaient prendre place les chefs de l'expédition.

Le marquis Lomellini en avait le commandement en chef.

Lentement, avec une modeste fierté, s'avancèrent les dames génoises enrôlées pour la défense des lieux saints. Une légère cotte de mailles retombait sur leur jupe de brocart, une cuirasse dorée emprisonnait leur taille, un casque d'argent niellé laissait ondoyer une plume bleue au milieu des tresses de leur chevelure noire. Santa Spinola, Anita Carmendiano, blonde comme une Vénitienne; Marina Grimaldi, Cœlia Franchi, Sofia et Paola Cibo, deux sœurs également belles d'âme et de visage; Adela Doria, fille de Tedisio Doria, parti pour l'aventureuse course dont ni lui ni Vivaldi n'étaient revenus, formaient avec Julia Chifulsi et la comtesse Cari le premier groupe des dames génoises. A leur suite, Lomellini, Bianchi, Benoît-Zacharie et leurs compagnons montèrent à bord de la galère capitane, qui devait également porter l'apôtre de l'expédition : Philippe de Savone. Une centaine de femmes de tout âge et de tout rang complétèrent avec cinquante gentilshommes le chargement du *Saint-Georges.*

La *Stella matutina* reçut trois cents soldats; sur la fuste la *Rapida* s'entassèrent les munitions et les approvisionnements de tout genre. Enfin les deux galères : la *Rosa*, la *Mater Dei* et la felouque la *Santa Crux* reçurent les soldats, les écuyers, les chevaux et les bagages.

Trois de ces navires devaient suivre la Ripeira ou rivière de Gênes, passer entre la côte d'Italie et les îles, traverser le détroit de Messine, puis gagner Tripoli.

Trois autres vaisseaux, bravant les dangers du *Subaccio*, les périls quotidiens occasionnés par les courses des pirates barbaresques, laisseraient à leur droite la Corse et la Sardaigne et, doublant la pointe de la Sicile, rejoindraient les autres galères dans les eaux de Tripoli. Il était prudent de ne donner à ce voyage aucune allure inquiétante, et de ne point éveiller les soupçons des corsaires croisant et écumant sur la Méditerranée.

Lorsque l'embarquement fut terminé, debout près du château de poupe du *Saint-Georges*, les gentilshommes et les guerrières chrétiennes saluèrent de l'épée le peuple de Gênes; une dernière fois les mains de Porchetto Spinola s'étendirent vers la flotte pour la bénir; une dernière fois les cris d'adieu des habitants de la cité ducale remuèrent le cœur de ceux qui peut-être jamais plus ne reverraient leur patrie.

Pendant quelques instants, suivant le gonfanon de saint Georges déployé, la flotte confondit ses voiles; puis trois des navires continuèrent à suivre la Ripeira, tandis que les derniers cinglaient vers la haute mer.

RAOUL DE NAVERY.

(La suite à la prochaine livraison.)

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES.

LE VERRE INCASSABLE.

Au temps de Tibère, l'empereur romain qui a laissé un si monstrueux souvenir, certain artisan demanda à lui présenter un vase de verre qu'il venait de fabriquer.

Admis à l'audience de César, l'artisan montra ce vase, dont l'empereur admira les belles formes; puis l'ouvrier, l'ayant repris, le jeta sur le pavé. Le vase, loin de se briser, resta intact; tout au plus, quand l'homme le lui eut remis dans les mains, le prince y aperçut-il une légère bosselure, comme s'il se fût agi d'un vase d'airain.

— Ce n'est rien, dit l'ouvrier.

Et, tirant un petit marteau de sa ceinture, il eut bientôt réparé l'avarie.

— Quelque autre que toi sait-il l'art de fabriquer du verre semblable? demanda l'empereur.

— Personne, repartit l'inventeur, qui se réjouissait déjà à l'idée d'obtenir une magnifique récompense.

Alors César ordonna de lui trancher la tête, en donnant pour raison que si cet art venait à se répandre, l'or et l'argent ne tarderaient pas à perdre toute leur valeur.

Et le secret du verre *incassable* resta si bien gardé, que jamais plus il n'en a été question, sinon pour reprocher à la mémoire du successeur d'Auguste son étrange façon d'honorer le progrès industriel.

Selon Pétrone, qui le premier rapporta ce fait, et Pline, qui le confirma, ceci devait se passer dans la première moitié du premier siècle de l'ère chrétienne, puisque Tibère mourut en l'an 37 de Jésus-Christ, qui fut crucifié sous son règne.

Si donc nous franchissons dix-huit siècles et demi, et si, d'un palais voisin du Tibre, nous passons dans un château voisin de la Reissouze — une modeste rivière qui, avant d'aller promener son cours indolent à travers les plaines de la Bresse, salue au passage cette merveille d'art gothique qui s'appelle *l'église de Brou* — voici la scène qui peut nous être offerte :

Le châtelain reçoit des intimes en visite.

On échange les politesses d'usage et, tout en faisant asseoir les arrivants dans une salle *dallée*, le maître commande à un domestique d'apporter des rafraîchissements.

On cause; mais il fait chaud.

Le serviteur s'attarde; les visiteurs doivent être impatients de prendre quelque breuvage.

— Pressez-vous donc un peu, dit le maître en voyant enfin arriver à pas comptés le domestique qui porte à deux mains sur un plateau de cristal une carafe, un sucrier, des verres.

— Je me presse, monsieur, je me presse.

Mais, paraît-il, le serviteur ne se hâte pas suffisamment au gré du maître, car celui-ci, allant vivement au-devant de lui, veut prendre tout *l'appareil* à rafraîchissements, qu'il mettra plus tôt à la disposition de ses hôtes.

Mais, soit qu'il y ait eu trop de brusquerie dans son mouvement, soit que le pied lui ait glissé, patatras! tout lui échappe des mains, et carafe, sucrier, verres, plateau, tout tombe de hauteur d'homme sur les dalles.

Exclamation unanime des visiteurs, qui se sont levés effrayés.

Mais alors le châtelain, calme et souriant :

— Ce n'est rien, dit-il, comme disait l'artisan romain à Tibère.

Et il n'a même pas besoin de prendre dans sa poche ou à sa ceinture le petit marteau que nous savons, car c'est sans qu'on puisse y constater la moindre bosselure qu'il remet sur le plateau intacts la carafe, le sucrier, les verres.

— Miracle! s'écrient alors les visiteurs.

— Eh non! pas miracle, mais découverte.

Et M. de La Bastie — car c'est ainsi que se nomme le gentilhomme inventeur — explique à ses hôtes comme quoi, à la suite d'un ensemble, fort laborieux d'ailleurs, d'observations et de recherches, il est arrivé à obtenir *par la trempe* le verre incassable.

— La trempe, dites-vous, monsieur! en ce cas quelque chose d'analogue à ce qui se pratique pour l'acier?

— Absolument. Car je ne fabrique pas du verre trempé, mais je trempe du verre fabriqué (1). Un ingénieur, qui a parlé de mon invention, a comparé les effets que j'obtiens à ceux qui se produisent dans la formation des *larmes dites bataviques*. Des gouttes de verre fondu tombant dans l'eau donnent, comme vous le savez, ces larmes dont la résistance à de certains chocs est extraordinaire, mais qui éclatent en poussière dès qu'on en brise la pointe. Il a dit aussi que mes opérations consistaient à plonger les pièces de verre à une certaine température dans un bain particulier composé de matières grasses, cire, huiles, goudron fluidifiés...

Je n'ai pas à contredire ce révélateur, puisque chacun aujourd'hui est libre d'aller au bureau des brevets consulter la description authentique de mon procédé.

Toujours est-il que la fabrication de ce verre n'offre aucune espèce de difficulté, puisque j'opère ici dans un petit atelier, avec l'aide d'ouvriers de la campagne qui font leur apprentissage en trois ou quatre jours.

Mais le verre trempé ne se brise que par des chocs très-violents, et alors c'est dans les mêmes conditions que les larmes bataviques; ce qui ne peut être que d'un grand avantage, car s'il arrivait qu'un vitrage *trempé* se brisât sous le coup de grêlons énormes, les débris de serres, bâches, passages couverts qui tomberont ne seraient plus de véritables *hallebardes* qui peuvent tuer et même blesser les passants. Ce ne serait qu'une poussière inoffensive.

Au surplus, si l'expérience de tout à l'heure ne suffit pas à vous convaincre, voyez encore.

Et l'inventeur enleva aux candélabres de la cheminée des bobèches très-minces qu'il lança au loin comme des palets, et qui rebondirent sans se briser. Il posa à terre une feuille de verre dépoli sur laquelle

(1) Expressions empruntées, ainsi que plusieurs de celles qui vont suivre, à une lettre écrite par M de La Bastie à M. G. Tissandier, rédacteur en chef de *la Nature*.

il laissa tomber de deux mètres de haut une grosse pierre; il frappa avec cette même pierre sur le plateau aux rafraîchissements, etc.

Bref, découverte aussi utile que curieuse et qui promet d'excellents résultats pratiques. C'est d'ailleurs ce qu'a bien compris la Société d'horticulture, quand, au dernier concours des Tuileries, elle a décerné comme prix extraordinaire une médaille d'or au châtelain bressan, dont l'invention va exonérer les maraîchers du ruineux entretien de leur matériel de cloches et de châssis, et permettre aux fleuristes de dormir à peu près tranquilles sur le sort de leurs serres, même aux jours de forte grêle, puisque M. de La Bastie affirme qu'il faudrait des grêlons de cinq cents grammes pour déterminer des dégâts.

Ce qui n'empêche pas que M. de La Bastie a bien fait de ne pas naître sous Tibère.

Aujourd'hui, du moins, personne ne se trouvera pour prendre ou demander sa tête...

Et encore, tout bien considéré, en avons-nous l'entière certitude?

Voyons, mettons-nous à la place des verriers...

E. M.

SOUVENIRS DU MEXIQUE.

CAMERON.

I

Il est

Chez ces peuples dorés qu'a bénis le soleil,

un dicton fort en usage : « De six heures du matin à trois heures de l'après-midi, on ne rencontre dans les rues que des Français et des chiens».

Nous ne rechercherons pas ici s'il est vrai que nos compatriotes dédaignent à ce point les coutumes des pays où les appellent leur humeur voyageuse ou le soin de leurs intérêts, ni si le chien — ce qu'il y a de meilleur dans l'homme — se montre aussi peu raisonnable que les riverains de la Seine, du Rhône ou de la Loire transplantés dans l'Amérique espagnole. Supposons seulement que vers la fin de juin 1863, nous nous trouvions au beau milieu de l'immense savane qui se déroule à perte de vue, entre le golfe du Mexique et les premières assises du vaste plateau d'Anahuac. Le soleil, arrivé au plus haut point de sa carrière, darde ses rayons perpendiculaires sur une terre altérée par six longs mois d'une sécheresse absolue. Partout règne un silence de mort : pas un bruissement d'insecte, pas un chant d'oiseau, pas un souffle d'air. Le Mexicain fait la sieste, l'oiseau s'est blotti au plus épais du feuillage, le reptile s'est retiré au fond du trou qui lui sert d'asile, le caïman lui-même a plongé sous la vase. Ah ! c'est qu'en vérité, nul être vivant, s'il n'y est poussé par une nécessité impérieuse, ne songera à s'exposer aux dévorantes effluves de ce sol surchauffé, aux brûlants rayons du soleil des tropiques.

Voici pourtant que des marais empestés qui font à la Vera-Cruz sa mortelle atmosphère, débouche un cavalier. Ce n'est point un Français ! Le large sombrero en poil de vigogne, la veste en cuir jaune, ouverte sur la poitrine, le pantalon fendu sur les côtés, les gigantesques éperons, le mousqueton accroché au pommeau élevé de la selle, costume et harnachement, en un mot, nous apprennent à n'en pouvoir douter que ce hardi voyageur est Mexicain de pure race.

Pour cette fois le proverbe a menti.

Notre Mexicain s'avance au galop et, quittant par un brusque crochet ce qu'on est convenu d'appeler la *grande route de Puebla*, il se jette à droite, en dehors de tout chemin frayé. Il n'a point ralenti son allure. Les hautes herbes desséchées, violemment refoulées par le poitrail de son cheval, se redressent frémissantes derrière lui et reprennent leur immobilité première, comme pour effacer ses traces.

La chaleur est plus écrasante que jamais. Le ciel, tout à l'heure d'un azur implacable, a pris la teinte rougeâtre du cuivre. Bien loin, à l'horizon, de légères vapeurs s'élèvent rapidement au flanc des contre-forts de la sierra Madre; isolées d'abord, elles se réunissent, s'étendent, s'épaississent, envahissent l'horizon et obscurcissent la lumière du jour. Puis, dans l'atmosphère embrasée, passe tout à coup une violente rafale de vent qui fait onduler les hautes herbes de la savane. Enfin une lueur éblouissante déchire les nuages et, selon le mot de l'Ecriture, les cataractes du ciel se sont ouvertes.

Le cavalier que nous suivons a lestement enlevé le zarapé attaché à l'arrière de sa selle. Il le jette sur ses épaules, fait passer sous son menton la courroie de cuir destinée à maintenir le sombrero, et, sans prendre plus de précautions contre l'orage, met l'éperon aux flancs de son cheval. Ni les éclairs qui l'éblouissent, ni le fracas assourdissant du tonnerre, ni les trombes d'eau qui l'assaillent, ne peuvent arrêter sa marche. Dans ces vastes solitudes où nul chemin n'est tracé, au milieu des ténèbres qui l'environnent, sans hésitation et sans crainte, il pousse toujours droit devant lui. Parfois le cheval effrayé se cabre ou glisse sur le sol détrempé ; une main de fer le contient ou le relève et le force à reprendre sa course.

Deux heures se sont ainsi écoulées sans que l'orage ait rien perdu de sa violence, sans que le Mexicain ait songé à laisser souffler sa monture épuisée.

A la morne aridité de la savane a succédé un paysage plus varié. Quelques groupes d'arbres échevelés par le vent laissent entrevoir leur silhouette à travers le rideau de pluie qui ferme l'horizon. Les pas du cheval, étouffés jusque-là par l'épais gazon, retentissent à présent sur un sol ferme et pierreux.

Soudain le *mustang* ploie violemment sur ses jarrets et s'arrête. Son cavalier saute à terre et, le prenant par la bride, s'engage dans un épais bosquet de bananiers, de lauriers et de citronniers. Au bout de quelques pas, notre fantastique voyageur attache sa monture à une branche et se dirige vers une case au toit de chaume à demi perdue dans le feuillage.

Tout paraît hermétiquement clos. Mais, sans plus de façons, le Mexicain pousse une porte, qui ne lui offre

d'ailleurs aucune résistance, et pénètre dans l'intérieur. L'obscurité serait complète si, dans un coin, près d'une image grossièrement enluminée, n'apparaissait la lueur vacillante d'une petite lampe.

— Allons! Pancha, dit l'inconnu, assez de prières comme cela. Lève-toi et écoute-moi, car je suis pressé.

Alors une forme confuse, mais qui n'a point échappé à l'œil perçant de l'aventurier, s'agite dans l'ombre précisément au-dessous de la lampe allumée en l'honneur de Notre-Dame de Guadalupe. Une vieille femme enveloppée dans son rebozo se redresse et s'avance lentement vers son hôte inattendu.

— Ah! seigneur Matalobos! s'écrie-t-elle, dès que, grâce au peu de jour qui pénètre par la porte laissée ouverte, elle a reconnu son étrange visiteur. Qu'est-ce qui peut vous amener par ici, et où allez-vous d'un temps pareil?

— Çà, la vieille, c'est mon affaire et non la tienne. Où est ton petit-fils?

— Me voici, Votre Grâce.

Et à son tour un enfant de quatorze ans surgit de l'ombre.

— Bon, reprend Matalobos. Écoute-moi bien et fais vite ce que je vais te dire. Les chevaux de l'hacienda, qui paissent ordinairement dans la savane, ont certainement fui devant l'orage et cherché un refuge à dix

Le guerillero. Dessin de A. de Bar.

minutes d'ici sous les mezquites. Tu les connais bien, garnement, pour les avoir montés plus d'une fois sans la permission du propriétaire. Tu choisiras le meilleur et me l'amèneras. Prends ton lasso et leste!

Au moment où l'enfant va sortir, Matalobos ajoute :

— Tu trouveras attaché près de la porte le cheval sur lequel je suis venu. Enlève-lui selle et bride, apporte-moi le tout ici; ensuite tu emmèneras le cheval et le laisseras à la place de celui que j'attends. Si le maître de l'hacienda se plaint du troc, c'est qu'il aura mauvais goût. Du reste, en cas de réclamation de sa part, dis-lui de s'adresser à Antonio Matalobos.

Ces mots devaient renfermer quelque ironie sanglante, car un vague sourire illumina pour un instant la sombre figure de l'aventurier.

L'enfant sorti, Matalobos dit à la vieille :

— Toi, ma chère Panchita, allume un bon feu, fais-moi cuire quelques frijoles et apporte une de ces bouteilles de mezcal que tu tiens en réserve pour les grandes occasions.

Tout en jetant dans l'âtre quelques fagots de bois épineux, l'hôtesse de Matalobos lui dit :

— Est-il vrai, don Antonio, que vous êtes fâché avec ma nièce et qu'elle est à présent fiancée à Juan Perez?

— Ta nièce est une petite sotte et toi une bavarde, Pancha. Je t'ai déjà dit que je n'étais pas d'humeur à répondre à tes questions.

La vieille connaissait sans doute bien le caractère de son hôte, car elle ne jugea pas à propos de relever cette brutale réponse.

Elle apporta près du feu une table à peine équarrie sur laquelle elle déposa une bouteille à moitié pleine et un verre, puis plaça sur les cendres un pot de terre rempli de graisse et de haricots.

Matalobos, pendant ce temps, avait accroché son zarapé à l'une des poutres qui supportaient la toiture. S'asseyant ensuite sur la terre battue qui servait de plancher, il fumait silencieusement sa cigarette en exposant aux chaudes caresses du foyer ses jambes imprégnées d'eau.

De son côté, Pancha, accroupie dans l'âtre, remuait avec une cuiller de bois les frijoles noyés dans la graisse qui commençait à fondre, ou ravivait le feu avec quelques poignées de sarment.

La flamme montait vive et brillante, tantôt mettant en relief les éclatantes couleurs du zarapé, tantôt éclairant le dur visage de Matalobos, tantôt enfin projetant ses lueurs sur l'informe silhouette de la vieille toujours accroupie, toujours enveloppée de son rebozo, d'où émergaient seulement quelques mèches de cheveux gris. Et sur tout cet ensemble de formes heurtées, d'ombres et de lumières violemment opposées planait une sorte de buée produite par la vapeur d'eau qui se dégageait du zarapé ruisselant.

Mais des pas se font entendre au dehors; c'est l'enfant qui revient avec le cheval attendu.

La vieille s'est hâtée de verser les haricots fumants sur une galette de farine de maïs et elle a posé le tout sur la table. Matalobos en a bientôt fini avec ce frugal repas. Après quoi il se verse une forte rasade de mezcal qu'il fait suivre d'un grand verre d'eau. Puis, jetant sur ses épaules son zarapé encore humide, il allume une seconde cigarette et va procéder lui-même au harnachement du cheval qu'on vient de lui amener.

Pancha et son petit-fils, debout près de la porte, le regardent immobiles et silencieux.

Une fois en selle, Matalobos dit à la vieille :

— Porfirio est toujours à Huatusco avec sa guérilla?

— Oui, don Antonio.

— Eh bien! il faut que cette nuit même il soit prévenu de se trouver avec tout son monde après-demain matin, au plus tard, au Paso del muerto. Qu'il ne perde pas une minute. Et pour qu'il n'ait aucun doute sur l'importance du message, toi, petit, tu lui remettras cela de ma part. — Ce disant, il tendit à l'enfant une petite pièce d'argent sur laquelle on pouvait distinguer certains signes gravés avec la pointe d'un couteau. — Maintenant, vous deux, retenez bien ceci : Si Porfirio n'est pas prévenu à temps, si tout autre que lui est informé de mon passage, vous aurez de mes nouvelles. Adieu.

— *Vaya a con Dios* (allez avec Dieu) psalmodièrent ensemble Pancha et l'enfant, tandis que Matalobos s'éloignait au galop.

II

Le vent a chassé dans l'ouest les nuages chargés de pluie, le ciel est redevenu pur et les neiges éternelles du pic d'Orizaba resplendissent aux derniers rayons du soleil couchant. La route va donc devenir moins pénible pour Matalobos. Cependant, si pressé que soit le guerillero d'arriver au terme de son voyage, il lui faut se résigner à tenir son cheval au pas. Il vient en effet de s'engager sur les pentes escarpées d'une profonde barranca, et le terrain détrempé par la pluie semble à chaque instant se dérober sous les pieds de sa monture.

Tout autre que Matalobos, d'ailleurs, prendrait aisément son parti de cette promenade au milieu du paysage le plus pittoresque qui se puisse imaginer. La nuit est venue; mais une de ces belles nuits des tropiques qu'éclairent des milliers d'étoiles; l'atmosphère, rafraîchie par l'orage, est chargée de ces parfums étranges et pénétrants qui se dégagent du sol humide et de la végétation luxurieuse dont sont tapissés les flancs des ravins; de toutes parts courent en chantant cent ruisseaux qui bondissent et se précipitent à l'envi dans le lit d'un torrent. Mais, ni ces parfums, ni ces harmonies, ni ce spectacle enchanteur n'ont le pouvoir d'arracher le guerillero à ses sombres préoccupations. Il s'absorbe en cette seule pensée : arriver, arriver le plus tôt possible. Dès que s'ouvre devant lui un chemin moins abrupt, une pente moins rapide, il éperonne sans pitié son cheval.

Les ravins succèdent aux ravins, les torrents aux torrents, la masse du géant de la sierra Madre, du pic d'Orizaba, se profile de plus en plus nette sur le sombre azur du ciel, quand un « qui vive? » énergiquement accentué arrête Matalobos qui répond :

— Mexico y independancia (Mexique et indépendance).

— Avancez, riposte la sentinelle.

— Où est le général Lopez? demande à son tour Matalobos.

— Dans le premier rancho que vous rencontrerez à votre gauche.

Le guerillero poursuit son chemin. Cinq minutes plus tard, jetant la bride de son cheval à un soldat de garde, il est introduit près du général.

— Toi ici! s'écrie Lopez en le reconnaissant. Allons! il y a quelque mauvais coup à faire; comme le chacal, tu flaires de loin ta proie. Entre nous soit dit, tu sais que je n'aime pas beaucoup ta manière... d'opérer. Déjà, plus d'une fois, tu as compromis la cause sacrée pour laquelle nous combattons, et je te préviens que j'ai reçu l'ordre de Juarès de ne plus tolérer les excès des bandes que tu as organisées et qui ne vivent que de pillage. Nous sommes des soldats, et non des bandits. Tiens-le-toi pour dit. Maintenant, parle; je t'écoute.

Matalobos accueillit d'un air impassible cette verte mercuriale et, sans que sa voix trahît la moindre émotion, il répondit :

— Vous me jugerez, général, quand vous m'aurez entendu. Je me trouvais hier à la Vera-Cruz, au moment où venait d'arriver le paquebot de France. En flânant à droite et à gauche, j'ai appris que ce paquebot apportait quatorze millions impatiemment attendus par le quartier général français. J'ai su, en outre, que, dès le lendemain matin, lesdits millions seraient chargés sur des fourgons et mis en route immédiatement avec des voitures de munitions sous une assez faible escorte. Pour plus de certitude, je me suis rendu ce matin avant le jour à la porte de la Vera-Cruz, afin d'être bien sûr qu'on ne m'avait pas donné de fausses indications. Il y a en tout quarante voitures et environ

deux cents hommes d'escorte. Alors je suis parti à mon tour, j'ai galopé toute la journée à travers champs, j'ai crevé deux chevaux et me voici.

Le convoi, selon l'habitude, couchera cette nuit à la Tejeria; il sera demain à la Soledad; après-demain, vers deux heures de l'après-midi, il arrivera à Paloverde. Vous savez combien, sur ce point, le terrain est favorable à une attaque de notre part; voulez-vous me prêter main-forte?

— Mais pourquoi ne réserves-tu pas à toi et à ta guerilla cette bonne aubaine?

— Parce que la capture est trop importante pour risquer de la laisser échapper.

— Combien as-tu d'hommes?

— La guerilla de Porfirio et la mienne ne font guère en tout que huit cents cavaliers.

— Peste! mais il me semble que c'est un assez beau chiffre, surtout si, comme tu viens de me l'assurer, tu n'as affaire qu'à deux cents hommes.

— C'est vrai, général; mais les Français sont mieux armés que moi, et si le terrain est favorable à une embuscade, il donne par contre un assez grand avantage à l'infanterie sur la cavalerie. Vous savez que tout mon monde est monté.

— Aussi prudent que féroce, cet excellent Matalobos, exclama le général. Mais, somme toute, comme ce sont des Français qu'il s'agit d'attaquer, comme l'argent et les munitions de l'ennemi sont de bonne prise, comme enfin je n'ai rien à craindre en ce moment pour ma position de Coscomatepec, je ne repousse pas en principe l'opération que tu me proposes. Arrivons à la nature exacte du concours que tu me demandes.

A ce moment, une jeune Indienne de seize ans environ pénétra dans la pièce où conféraient Matalobos et Lopez.

— Pardon! s'écria-t-elle,— et elle réprima avec peine un geste de répulsion en apercevant le guerillero, — pardon, général, de vous déranger; mais il se fait tard, et ma mère m'a envoyée vous demander si vous n'aviez besoin de rien avant de nous retirer.

— Dis à ta mère, Nina, d'avoir l'obligeance de me mettre un peu de linge dans mon porte-manteau, parce qu'il est probable que je partirai demain matin avant le lever du soleil. Tu nous apporteras ensuite une bouteille de mezcal et deux verres; après quoi, je n'aurai plus qu'à te souhaiter une bonne nuit.

La jeune fille sortit sans bruit.

— Ah! çà, Matalobos, reprit le général, es-tu tellement préoccupé de ton expédition, que tu n'aies pas reconnu Carmen? Je vous croyais fiancés, et tu ne lui as seulement pas dit bonsoir.

— Oh! général, vous savez... il a bien été question de quelque chose entre nous; mais les jeunes filles, c'est si capricieux. Et puis, j'ai bien autre chose à faire qu'à penser mariage en ce moment.

— Cela te regarde, mon garçon. Revenons donc au plan que tu dois me soumettre.

— Voici, mon général: vous partez demain matin avec l'infanterie dont vous pouvez disposer pour Paso del Muerto, où vous rencontrez la cavalerie de Porfirio que j'ai fait prévenir ce tantôt. La marche est rude, mais vous aurez toute la nuit pour vous reposer. Le lendemain, nous repartons tous ensemble pour Paloverde. Tandis que votre infanterie va se masser sous bois, je prends les devants avec la cavalerie pour reconnaître le terrain. Les pluies ont commencé aujourd'hui même, il y aura donc pour les voitures un mauvais pas à franchir avant d'atteindre le plateau où le convoi doit camper. Et je crois bien que l'avant-garde aura formé ses faisceaux et se sera dispersée à gauche et à droite pour chercher de l'eau et du bois, alors qu'une partie des voitures seront encore embourbées dans le ravin.

Si donc les choses se passent comme je le prévois, nous tomberons à l'improviste sur le convoi et, avant même que son escorte ait pu se mettre en état de défense, nous aurons tué les conducteurs, enlevé les chevaux et dispersé les flanqueurs. Enfin, si l'avant-garde tente un retour offensif et veut nous empêcher d'emmener nos prises, alors nous appellerons à notre secours. Vous voyez, général, que je vous fais la partie belle, que je réserve à mes hommes le rôle le plus actif et cependant je vous laisserai la moitié du butin. Je pense qu'à tout cela vous ne pouvez opposer aucune objection sérieuse.

— Ce n'est pas mal imaginé, en effet; mais ces pauvres conducteurs que tu sacrifies si facilement dans la bagarre, oublies-tu donc qu'ils sont pour la plupart nos compatriotes?

— Tant pis pour ceux qui tomberont. Dès l'instant qu'ils sont au service des Français, ils trahissent la patrie et ne méritent aucune pitié.

— *Caramba*, tu... Ah! mais, Carmen, qu'as-tu donc? comme te voilà pâle et défaite! Ta main tremble et, pour peu, tu renversais cette bouteille sur moi.

— Rien, général; tout au plus un reste de fièvre. Mais voici ce que vous m'aviez demandé, et je me sauve; car ma mère m'attend. Que Votre Grâce passe une bonne nuit.

— Décidément, dit Lopez en s'adressant au guerillero, tu as raison de dire que les jeunes filles sont capricieuses? As-tu remarqué le trouble de Carmen? et quel regard elle t'a jeté! Déjà de la brouille dans le ménage, c'est un peu tôt. Mais, voyons, finissons-en. Avale ce verre de mezcal et vas te reposer, car tu dois en avoir besoin. Je vais donner mes ordres pour le départ; et demain, nous arrêterons définitivement les détails de notre plan d'attaque.

Quelques instants après, Matalobos, fort content de sa journée, se jetait tout habillé sur des bottes de paille de maïs, et le général Lopez dictait à un officier qu'il avait fait appeler ses instructions pour le lendemain.

Au dehors régnait un calme absolu. La sentinelle, en faction devant la porte du général, crut bien apercevoir une forme svelte et légère fuyant rapidement dans l'ombre; mais elle n'y prêta qu'une attention médiocre, et reprit sa promenade monotone.

III

— Mon colonel, il y a là une dame qui veut absolument vous parler tout de suite.

Le colonel auquel s'adressait ce discours bondit sur le lit de camp où il faisait la sieste dans un négligé qu'excusaient suffisamment trente-huit degrés de chaleur à l'ombre. Il se frotta les yeux et regarda avec stupeur le sapeur qui se tenait à l'entrée de la tente dans l'attitude la plus militaire, la main droite à la visière du képi, le petit doigt de la main gauche collé sur la couture du pantalon.

— Une dame! s'écria-t-il avec l'expression de la plus sincère stupéfaction.

Pour expliquer l'étonnement du colonel, que nous mettons ainsi brusquement en scène, deux mots suffiront. Nous avons profité de la nuit pour voyager, et nous sommes arrivés au Chicuite. Le Chicuite (ce qui veut dire en indien Panier) est une sorte d'entonnoir au fond duquel coulent deux rivières. Sur chacune de ces rivières, il y a un pont, et sur ces ponts passe la grande route de la Vera-Cruz à Orizaba et Puebla. Enfin, l'un des côtés de cet entonnoir se redresse en hauteurs abruptes d'une altitude de trois cents mètres environ. La route serpente au flanc de ces collines, et les franchit par un col fort élevé au-dessus de la vallée.

C'est, on le comprend, une position militaire de premier ordre; position d'autant plus importante à conserver pour les Français, qu'elle couvrait la ligne de ravitaillement du corps expéditionnaire opérant sous Puebla. Aussi, une redoute perchée au plus haut point des collines et gardée par une compagnie d'infanterie défendait-elle les abords du col, tandis que cinq compagnies campées dans les bas-fonds protégeaient les ponts. Ajoutons que ce lieu, l'un des plus malsains du Mexique, est absolument dépourvu d'habitation d'aucun genre ; que la ville la plus rapprochée, Cordova, en est à six lieues et que le bataillon français affecté à la garde de ce poste, où il se consumait dans un ennui mortel, n'ayant d'autre ennemi à combattre que la fièvre — ennemi terrible, il est vrai — ne voyait jamais passer âme qui vive à une époque où il eût été souverainement imprudent de s'aventurer dans les terres chaudes, à moins de marcher en troupe.

Cela dit, revenons à la tente où le colonel de la légion étrangère vient d'être réveillé en sursaut par le sapeur de planton.

— Une dame! et comment est-elle cette dame?

A cette question, les petits yeux bleus du sapeur se plissent, sa moustache se hérisse, ses sourcils s'élèvent et s'abaissent alternativement par un mouvement rapide. A l'immobilité correcte du soldat parlant à son supérieur a succédé un léger dandinement de la partie supérieure du corps, se portant d'une hanche sur l'autre.

Le colonel, qui ne comprend rien à ce jeu muet, répète sa question avec une nuance d'impatience très-marquée.

— Mon colonel, dit enfin le sapeur poussé à bout, mon colonel... elle est bien gentille.

— Ce n'est pas ce que je demande, animal. Je te demande si cette dame est à cheval, à pied, en voiture; comment elle est vêtue, d'où elle vient, où elle va, ce qu'elle veut... Comprendras-tu enfin?

— Mon colonel, je ne sais pas d'où elle vient, je ne sais pas où elle va, parce que je ne lui ai rien demandé de tout ça; et elle me l'aurait dit que je n'aurais pas compris, vu qu'elle ne baragouine que l'espagnol. Seulement elle m'a fait comme ça un tas de gestes suppliants en répétant « colonel, colonel, » et alors j'ai compris qu'elle voulait vous parler. Je ne sais pas non plus si elle est venue à cheval ou en voiture; mais, quand elle est arrivée près de votre tente, elle était à pied... que même elle a ses pieds nus, ce qui est bien dommage, parce que... Pardon, mon colonel! elle a une jupe rouge et une grande machine bleue avec des petits points blancs qui lui couvre toute la poitrine et la tête, qu'on voit seulement des grands yeux noirs, doux, doux, et tristes, et que...

— C'est bon ! triple sot! Tu m'annonces une dame, et il s'agit d'une Indienne qui vient probablement me demander l'autorisation de vendre des fruits dans le camp. Quelque espionne encore, sans doute. Attends, que je passe une tunique, et fais-la entrer, *ta dame*; je la recevrai de la bonne façon.

Quelques instants après, Carmen se trouvait, confuse et tremblante, en face du colonel.

— Vous avez, dit celui-ci, demandé à me parler; voyons, que voulez-vous? Je vous préviens d'avance que je n'autorise personne à circuler dans le camp.

— Oh! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, seigneur colonel; ils veulent me tuer mon Juan, et massacrer vos soldats. Je viens vous demander de les sauver. Je vous en supplie, allez au-devant du convoi qui est parti de la Vera-Cruz et rejoignez-le avant Palo-verde.

— Qu'est-ce que c'est que ce galimatias? Ils veulent massacrer mes soldats; qui, ils? et votre Juan, qu'est-ce que c'est que ça? Voyons, répondez simplement à mes questions. Ce Juan qui vous tient tant à cœur, qui est-ce et quel rapport a-t-il avec le convoi que j'attends?

— Juan est mon fiancé. Il est *arriero*, et conduit l'une des voitures de munitions qui sont parties de la Vera-Cruz avec les fourgons d'argent.

— Ah! bon ; mais qui donc vous a si bien instruite de la composition de ce convoi?

— C'est Matalobos. Je l'ai entendu proposer au général Lopez de l'aider à enlever l'argent.

— Ah! ah! Lopez, je connais ce nom-là; c'est le général qui commande les forces mexicaines de Coscomatepec, n'est-ce pas? Bien; mais Matalobos?...

— Oh! c'est un méchant homme. C'est le plus cruel des guerilleros de la terre chaude. Il voulait m'épouser, et, comme je lui ai préféré Juan, il s'en vengera certainement en le tuant. Je l'ai bien compris, quand il expliquait au général comment il s'y prendrait pour surprendre l'escorte.

— Où et quand avez-vous appris tout cela?

— Cette nuit; mon père est sergent dans un des bataillons du général Lopez. Nous avons une petite maison près de la barranca de Coscomatepec, et le général s'est établi chez nous, parce qu'il s'y trouve au milieu de ses troupes. C'est ma mère qui lui prépare ses repas, et alors nous allons et venons dans sa chambre sans qu'il y fasse attention. Hier soir, comme ma mère m'envoyait prendre ses ordres, je l'ai trouvé en grande conversation avec Matalobos. Pendant que je leur servais du mescal, j'ai entendu qu'ils se proposaient d'attaquer demain le convoi à Palo-verde et que Matalobos, avec ses guerillas, ferait feu sur les conducteurs pour s'emparer tout de suite des voitures. Certainement ce vilain homme profitera de l'occasion pour se débarrasser de mon pauvre Juan. Alors je n'ai plus eu qu'une pensée : le sauver. Je savais qu'il y avait des Français au Chicuite; j'ai trompé la surveillance des sentinelles, et j'ai marché toute la nuit pour vous prévenir à temps.

— Mais qu'est-ce qui me prouve que vous me dites la vérité? que ce n'est pas un piége que vous me tendez?

— Je vous jure, señor colonel, je vous jure sur Notre-Dame de Guadalupe que je ne mens pas. Gardez-moi en otage, tuez-moi si vous voulez; mais, je vous en supplie, croyez-moi, sauvez Juan.

Et, fondant en larmes, elle se jeta aux genoux du colonel.

Il y avait dans le geste, dans le regard et dans la voix de Carmen tant de douleur sincère que le colonel se sentit ébranlé.

— Kauffmann, s'écria-t-il.

Le sapeur apparut à la porte de la tente.

— Dis au cuisinier de donner à boire et à manger à cette jeune fille, puis tu prieras l'adjudant d'avertir les officiers qu'ils aient à venir immédiatement au rapport.

Et se tournant vers Carmen :

— Suivez ce soldat, mon enfant; il vous fera donner quelques rafraîchissements dont vous devez avoir grand besoin. Je vous ferai connaître ensuite la décision que j'aurai prise.

Quand tous les officiers furent réunis en cercle près de la tente du colonel, celui-ci leur résuma sa conversation avec Carmen :

— En toute autre circonstance, ajouta-t-il, je serais moins disposé à ajouter foi aux propos d'une Indienne, si je n'avais reçu précisément une lettre du général en chef qui me prescrit d'être sur mes gardes, attendu que quelques guerillas des plateaux sont descendues en terre chaude, et que Lopez a reçu des renforts. D'autre part, la Vera-Cruz est infestée d'espions. Il n'est donc pas surprenant que l'ennemi ait été avisé de l'arrivée de quatorze millions pour nous, et c'est là une proie bien tentante pour ces bandits.

Maintenant, que faire? Abandonner le Chicuite est impossible; laisser venir le convoi sous la seule escorte de deux faibles compagnies qui sont allées le chercher

Le conseil de guerre. Dessin de Vierge.

à la Soledad serait bien imprudent. Voici ce à quoi j'ai songé tout d'abord : A la nuit tombante, la jeune Indienne, suffisamment reposée, se rendra à la Soledad avec un billet à l'adresse du lieutenant-colonel qui y commande. Je lui prescrirai de ne pas laisser partir le convoi sans escorte suffisante. La contre-guerilla du colonel *Dupin* bat l'estrade dans les environs et peut être réunie en vingt-quatre heures. C'est là un retard dont on ne souffrira pas trop au quartier général et dont je vais d'ailleurs immédiatement informer le maréchal. Cela dit, que chacun de vous, messieurs, veuille bien émettre son avis en toute liberté, après quoi je déciderai, en prenant seul, comme cela doit être, la responsabilité de la résolution à laquelle nous nous serons arrêtés.

— Mon colonel, dit l'adjudant-major — vaillant officier qui avait perdu un bras en Crimée — vous paraissez avoir une confiance entière en la bonne foi de la jeune Indienne qui est venue vous trouver, et vous supposez sans doute que, grâce à son costume, à sa nationalité et à sa connaissance du pays, elle arrivera facilement à la Soledad. Comme vous, je suis persuadé qu'on ne nous tend pas un piége, car je ne m'explique pas quel en serait le but. Comme vous encore, j'admets que votre messager a plus de chances que tout autre de faire parvenir votre billet à son adresse, mais il faut tout prévoir. Cette jeune fille peut tomber entre les mains de quelque guerilla, et, en supposant qu'on ne lui arrache pas son secret, on l'empêcherait probablement de poursuivre sa route.

Alors le commandant de la Soledad, n'étant averti de rien, laisserait partir le convoi avec son escorte insuffisante... C'est un véritable désastre que nous avons à craindre.

— Vous avez raison, capitaine; ce que vous prévoyez n'est point impossible. Mais comment y remédier? Je ne saurais abandonner des ponts dont vous connaissez comme moi toute l'importance.

— Sans doute, mon colonel; mais avec une compagnie à la redoute et deux aux ponts, on peut tenir quarante-huit heures, car la position est forte, à peu près impossible à tourner, et il y a des vivres ici. Permettez-moi donc de prendre le commandement de la troisième compagnie dont le capitaine vient de mourir. Le porte-drapeau, qui, comme moi, n'a guère l'occasion de faire son métier de soldat, remplacera le sous-lieutenant malade (1).

Nous aurons ainsi une compagnie au grand complet comme cadres sans que les autres en soient affaiblies. En partant cette nuit, j'arrive à Palo-verde au petit jour. Là, je laisse deux heures de repos à mes hommes, puis je pousse une reconnaissance sur la route de la Soledad. La marche d'un convoi soulève, vous le savez, des colonnes de poussière qui se voient de fort loin. Si je n'aperçois rien, c'est que l'Indienne sera arrivée à bon port, et alors je n'aurai plus qu'à me retirer assez rapidement pour être déjà loin quand l'ennemi préparera son embuscade. Si, au contraire, je vois venir le convoi, je me porte au-devant de lui et l'avertis d'avoir à se tenir sur ses gardes, et enfin je lui apporte un renfort de soixante fantassins solides, ce qui n'est jamais à dédaigner.

— Tout cela est parfait, mon cher capitaine, mais dans votre généreuse ardeur vous vous oubliez vous-même. Si le convoi ne vient pas, si vous vous trouvez seul exposé aux coups d'un ennemi très-supérieur en nombre... Mais à propos... Kauffmann?

— Mon colonel!

Et la figure réjouie du sapeur se montra hors d'une hutte en feuillage due à son industrie privée.

— Amène-moi l'Indienne.

Carmen s'avança plus timide que jamais en se voyant l'objet des regards de tous les officiers.

(1) Ces détails sont rigoureusement historiques.

— Ne craignez rien, mon enfant, dit le colonel. Je voulais seulement vous demander si vous savez de quelles forces disposent ceux qui doivent attaquer demain le convoi.

— Oh! beaucoup, beaucoup.

— Bien, mais encore? Voyons! Lopez, qu'a-t-il avec lui?

— Je ne sais pas au juste, mais il y a des soldats tout le long de la barranca.

— C'est de l'infanterie?

— Oui, señor colonel.

— Et Matalobos?

— Matalobos, il me semble lui avoir entendu dire qu'il amènerait six ou huit cents chevaux. Je ne me rappelle pas bien.

— Merci, mon enfant. Eh bien! vous voyez, capitaine!

— Je vois, mon colonel, qu'il est plus indispensable que jamais de ne pas laisser tomber nos camarades dans cet affreux guet-apens, de ne pas laisser ces bandits s'emparer de notre argent et de nos munitions. Plus le danger est grand, plus c'est un devoir impérieux pour nous de tout tenter. D'ailleurs, je vous le répète, avant que l'infanterie de Lopez soit en mesure d'intervenir, ou j'aurai rejoint le convoi sur la route de la Soledad, ou je serai déjà en pleine retraite. Quant à la cavalerie, je la redoute peu.

— Vous êtes un brave cœur, capitaine, et je me rends à vos raisons; il est certain que nous devons faire en cette circonstance le possible et l'impossible. Mais, je vous en prie, de la prudence, car je vous avoue qu'il y a là un inconnu qui m'effraye.

Quant à vous, messieurs, donnez les ordres nécessaires pour que chacun fasse bonne garde.

Pour moi, je vais rédiger le billet que l'Indienne doit porter à la Soledad, et je la ferai escorter jusqu'à notre poste de Paso del macho. Après cela... après cela, messieurs, nous n'aurons plus qu'à demeurer fidèles à cette vieille devise qui sera toujours nôtre : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

A. BALLUE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Une pieuse reconnaissance a rempli de mouvement les côtes de la Bretagne et les bords de l'Arno : la France a inauguré le monument qu'elle devait à Chateaubriand, et l'Italie, ou plutôt le monde entier, a célébré le quatrième anniversaire du centenaire de Michel-Ange Buonarroti, dont, il y a un an (1), un de nos collaborateurs faisait le personnage principal d'une de ses nouvelles.

Avant de parler de ces deux imposantes cérémonies, nous devons mentionner le tour de force que vient d'accomplir le capitaine Webb. Cet incomparable nageur, né à Dawley le 19 janvier 1848, a traversé la Manche, et laisse bien loin derrière lui lord Byron si fier d'avoir franchi le détroit des Dardanelles. Le capitaine a touché terre entre Sangatte et l'établissement des bains de Calais, le 25 août, à dix heures quarante et une minutes. Il avait quitté l'Angleterre la veille à midi cinquante-six minutes; sa traversée a donc duré vingt et une heures trois quarts. C'est assurément prodigieux, et nous félicitons le hardi nageur de sa puissance musculaire, mais il est et restera une exception rare, unique peut-être. Aussi, au point de vue de l'utilité pratique, nous intéressons-nous beaucoup plus à l'expérience du capitaine Boyton qui, à l'aide d'un appareil de son invention a, lui aussi, traversé la Man-

(1) *Les Révolutions d'autrefois.* LE SIÉGE DE FLORENCE, XLI, p. 1.

che en nageant. Vulgarisée, perfectionnée, popularisée, qui sait les immenses services que peut rendre cette invention dont l'usage n'exige pas de celui qui s'en sert des muscles d'une vigueur exceptionnelle? Entre les deux hommes qui viennent de franchir le détroit, il y a la différence qui existe entre l'intelligence et la force. Or quelle que soit notre très-respectueuse admiration pour la seconde de ces deux qualités, et si grand que puisse être le culte que professe pour elle la race anglo-saxonne, nous tenons en plus haute estime la première.

De la mer à la tombe de Chateaubriand, il n'y a pas loin, car l'illustre écrivain, dont la vieillesse fut poursuivie par un incurable ennui, avait voulu que sa dépouille mortelle reposât sur la plage de cet Océan qu'il a si bien décrit, et si souvent traversé avec des fortunes si diverses.

Nous n'avons pas l'intention de tracer la biographie de Chateaubriand et d'apprécier ses œuvres, dont la lecture n'inspire plus l'enthousiasme qu'elles éveillèrent autrefois, ce serait par trop entreprendre pour un modeste chroniqueur; nous nous contenterons de raconter les honneurs que la Bretagne a rendus à un de ses plus célèbres enfants, honneurs auxquels se sont associées l'Académie française et la Société des gens de lettres.

En 1838 Chateaubriand écrivait au maire de Saint-Malo : « Il y a longtemps que j'ai le projet de demander à ma ville natale de me concéder à la pointe occidentale du Grand-Bé, la plus avancée vers la pleine mer, un petit coin de terre, tout juste suffisant pour contenir mon cercueil. Je le ferai bénir et entourer d'une grille en fer. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la protection de mes concitoyens. »

Ce fut par hasard que le grand écrivain naquit à Saint-Malo ; sa mère, Suzanne de Bédée de Bonetardais, femme de Chateaubriand, comte de Cambourg, était venue dans la cité malouine. Elle voulut faire une promenade en mer; se sentant tout à coup prise de douleurs, elle se fit descendre sur l'ilôt du Grand-Bé, d'où une de ses amies la transporta dans sa propre maison où elle mit au monde, le 4 septembre 1768, le futur chantre de *René* et de *Chactas*.

Le 5 septembre 1875, à plus d'un siècle de distance, Saint-Malo était rempli de visiteurs venus de tous les points pour assister à l'inauguration de la statue de Chateaubriand, très-habilement exécutée par Aimé Millet, qui, pour la tête du grand écrivain, s'est inspiré de l'admirable buste de David d'Angers. Toute la Bretagne était accourue et l'on s'étouffait dans les rues trop étroites de la vieille cité. A midi, plus encore devant l'Hôtel de ville d'où devait sortir le cortége officiel qui, musique en tête, se rendit à la cathédrale. Après la cérémonie religieuse, célébrée avec une grande pompe, il se dirigea vers la nouvelle place Chateaubriand, ancienne place Saint-Vincent, où se dressait, voilée sur son socle de granit blanc, la statue de l'illustre écrivain. A un signal donné, elle fut découverte, la musique entonna ses chœurs et les discours commencèrent ; ce fut d'abord le maire au nom de la ville, puis vint M. Camille Doucet, représentant l'Académie française; Paul Féval, la Société des gens de lettres, et, le duc de Noailles, la famille de Chateaubriand. Pendant toute la cérémonie, *le Faon*, aviso de l'Etat, tirait des salves de coups de canon.

Ensuite commença la fête populaire : ballons, jeux de toute sorte, joutes; les rues regorgeaient, on s'écrasait sur les places et Dieu sait la quantité de vin et de cidre qui a été bue dans les établissements publics. Quand la nuit arriva, la ville et la rade s'illuminaient à notre grand plaisir. Car, nous en faisons l'aveu, rien dans les réjouissances publiques ne nous plaît autant qu'une fête vénitienne.

Mais qu'importe la forme des manifestations de cette nature ! ce qui les relève est la pensée qui les inspire. Il est bon, il est patriotique, surtout à l'heure présente, que la France honore ses gloires et que cette race latine, si décriée, s'affirme par le culte de son passé. Honorer les morts est le moyen le meilleur d'encourager les vivants; ne sont pas près de périr les nations qui gardent le culte de leurs ancêtres et de leurs grands souvenirs.

L'Italie l'a bien compris : ce mois-ci elle rappelait les cendres du grand historien Botta, qui avait vécu et était mort parmi nous, ayant, dans ses belles études, appliqué et suivi les méthodes de recherches et de clarté de l'esprit français ; puis Florence, avec un soin admirable, collationnant et recueillant l'œuvre de Michel-Ange, a fêté le quatrième centenaire de cet artiste presque divin.

Il n'y a pas au monde un peuple qui sache organiser une fête comme les Italiens, restés en ce point fidèles au paganisme; jugez ce qu'a dû être le quatrième centenaire de Michel-Ange préparé par le spirituel et élégant Peruzzi, syndic de la noble cité. Conviés à cet acte de pieuse admiration pour « un homme qui a honoré l'homme », les artistes de l'Europe sont accourus, afin de témoigner par leur présence de l'admiration qu'ils professent tous pour *l'artiste souverain*. Nous-mêmes nous étions appelés, et nous avons amèrement regretté de ne pouvoir pas nous rendre à cette invitation; mais les merveilles qui ont été exposées à la sacristie nouvelle, à la tribune, sur le monument funèbre de San Miniato, à la Casa de la rue Ghuibelina, nous les connaissons presque tous et leur vue n'aurait rien ajouté à l'enthousiasme que nous éprouvons pour leur auteur.

Ce qui rend, en Italie, les fêtes artistiques admirables, c'est que le dernier homme du peuple, le cocher qui vous conduit, le domestique qui vous sert, sent les beautés de l'art; elles le touchent par d'autres côtés peut-être, mais aussi vivement qu'elles nous frappent nous-mêmes. Ajoutez que chaque ville tient à la gloire de ses fils par un noble amour-propre, et vous aurez l'idée du spectacle qu'a offert Florence dans les journées des 12, 13 et 14 septembre. Ne croyez pas qu'il n'y ait que le citadin de l'illustre cité qui reconnaisse et salue son grand homme, interrogez les paysans d'Arezzo, les villageoises de Caprèse, dans toutes les bouches vous trouverez la louange sentie, comprise, de l'incomparable maître. Son histoire est devenue une légende que personne n'ignore. Que de fois ne nous est-il pas arrivé de voir, devant une de ses œuvres, se tenir arrêté un groupe de gens de la campagne muet et ravi, ou discutant, sans s'en douter, des points d'esthétique dont un Parisien lettré n'a pas même la plus vague perception !

Pour la splendeur de cette fête, les musées, les galeries de l'Europe avaient consenti à se dépouiller momentanément des œuvres de Buonarroti qu'ils possèdent ; et lorsqu'ils n'ont pu les offrir, ils en avaient fait exécuter des photographies ou des moulages. C'est

ainsi que, outre des dessins d'une beauté magistrale, notre Louvre envoyait le moulage des *Deux Captifs*. Eh bien, je le dirai, la rougeur au front, combien de Parisiens arrivent, à cette heure, au terme de leur vie sans avoir seulement, une seule fois, contemplé ces deux merveilles. Ils ont des yeux pour voir et ne voient pas; le futile, le gai, les gravures risquées, les statuettes de pendule, voilà jusqu'où s'élèvent et se haussent souvent leur goût et leur caprice malsains; le sentiment du simple et du grand leur échappe d'une manière à peu près complète. Heureuse Italie! tu n'as pas ce mauvais goût!

A propos de centenaire, et dans un ordre d'idées bien différentes, voici une petite ville d'Angleterre qui propose de célébrer le premier centenaire de l'établissement des chemins de fer créés en Angleterre; des chemins à traction par chevaux, je pense. Quoi! il n'y a que cent ans qu'a été inauguré cet instrument de richesse et de civilisation? A voir le monde sillonné en tous sens par ces voies nouvelles, il semble que de longs siècles se sont écoulés depuis que, pour la première fois, un rail a été posé. Quelle dépense de forces en si peu de temps, et que de centaines de milliards ont été jetés dans cette œuvre gigantesque complétée, plus tard, par la machine à vapeur roulante ou ramant sur les fleuves et traversant les mers! Mais, aussi, quelle transformation, quel échange d'idées, quel rapprochement d'intérêts et quelle création de richesse! Un monde nouveau date de la vapeur. M. Jules Verne, qui fait si rapidement faire ce tour du monde à ses voyageurs imaginaires, devrait bien nous apprendre combien de mois seraient restés ces deux Londonniens pour accomplir le même parcours sans la vapeur et sans le rail. Cette contre-partie donnerait la mesure de notre puissance et mettrait en pleine lumière ce que nous avons gagné sur le temps et la distance. O roseau pensant de Pascal! que tu es faible, mais que tu es grand; et, armé par la science, où t'arrêteras-tu? Il y a quelques jours, je me trouvais avec un membre de l'Académie dans une gare de chemin de fer où il y avait un canon et une locomotive; il les regarda un instant, puis, du doigt, me montrant la machine à vapeur : « Ceci tuera cela, dit-il, comme le livre a tué la barbarie. » Puisse ce présage être vrai, et le monde ne plus connaître que les luttes pacifiques de l'intelligence, de l'industrie et de l'art!

Voici la dernière œuvre de Barye dessinée par M. Lançon et gravée par M. Langeval. Ces deux artistes n'ont jamais mieux réussi qu'en reproduisant ce petit groupe.

L'Arabe monté sur un chameau, groupe de Barye. Dessin de Lançon.

Un de nos collaborateurs, M. Genevay, membre de la commission chargée de préparer l'exposition des œuvres du grand statuaire, nous a parlé avec enthousiasme de ce qu'il a vu dans l'atelier de Barye. Ses dessins, finis tantôt comme une toile de Meissonier, tantôt traités avec une largeur magistrale, acquièrent une valeur immense lorsque l'on sait que tous ont été faits avec un réalisme de proportions et de mesures qui semble incompatible avec la liberté du travail du crayon et du pinceau. Il y a des aquarelles étonnantes qui feraient l'admiration et le désespoir d'Eug. Delacroix.

Parmi les dessins, se trouve une composition étrange et superbe : c'est *le Père éternel découvrant les plaies de son fils*. Le souffle de Michel-Ange tout entier a passé sur ce petit morceau de papier si précieux. Il montre une face tout à fait nouvelle du génie de Barye. Pendant que les membres de la commission admiraient cette esquisse, l'un d'eux, M. About, ne pouvait se lasser de s'extasier devant une panthère d'un fini de travail prodigieux.

Puisque aussi bien Michel-Ange a été le lion du mois, sur lui un mot encore. Saviez-vous que Buonarotti eût été musicien-compositeur? Pour moi, je l'ignorais complétement. Nous avons cependant tenu un manuscrit de lui qui atteste ses connaissances en ce genre; ce sont des stances de lui écrites et mises en musique avec accompagnement pour trois instruments. *L'Art* donnera dans un de ses prochains numéros cette rarissime curiosité.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

BEAUX-ARTS.

LE SALON DE 1875.

Où l'on est deux, on peut être trois, tableau de F. Lix, dessin de Gilbert.

En rendant compte du Salon de 1875, nous avons dit le succès légitime qu'avait obtenu la toile de notre collaborateur et ami, M. Lix : *Où l'on est deux, on peut être trois.* Nous sommes heureux d'en offrir aujourd'hui à nos lecteurs la reproduction fidèle. Ils pourront s'assurer par eux-mêmes que nos éloges étaient encore au-dessous de la vérité. Rarement M. Lix a été mieux inspiré. Grâce, naïveté, fine observation, correction du dessin, tout concourt à faire de son aimable scène alsacienne une des œuvres les mieux réussies du Salon.

C. W.

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

LA CROISADE DES DAMES GÉNOISES [1].

IV. — TRIPOLI.

A cette époque, le pacha de Tripoli avait nom Aboul'-Hacem : c'était un homme dur jusqu'à la férocité, devant qui tremblaient les soldats, les habitants de la ville, les femmes du harem.

Sectateur de Mahomet, fervent jusqu'au fanatisme, il était vite parvenu à chasser de Tripoli les chrétiens, qui en furent longtemps les maîtres. Le sentiment du despotisme se doublait en lui de la volonté d'imposer le Coran aux nations subjuguées.

Il encourageait la piraterie dans ses Etats, moins par avarice que pour goûter la joie d'humilier, de torturer les chrétiens vendus sur le port par ses corsaires.

Un couvent de derviches, mangeurs de *beng*, et une légion de bourreaux étaient sans cesse occupés, les uns à pousser des malheureux vers l'apostasie, les autres à inventer des supplices nouveaux dont la vue satisfaisait les sanguinaires vengeances d'Aboul'Hacem.

Il rêvait de faire de Tripoli une ville vénérée à l'égal de la Mecque et de Médine.

Sans avoir la chevaleresque grandeur de Saladin, qui le fit estimer, même de ses ennemis, Aboul'Hacem gardait le même amour de domination. Gouvernant un pachalik, au lieu de régner sur un empire, il voulait du moins occuper la renommée de ses actes et tenir une place dans l'histoire. Il lui importait peu qu'on le représentât comme un tyran, pourvu que l'on parlât de lui. Il tenait à donner un caractère de terreur à tout ce qui l'entourait ; ses soldats se montraient farouches comme lui-même ; les muets remplissant près de lui de funèbres offices étaient de noirs athlètes capables d'étouffer dans leurs bras la victime désignée, si elle ne tendait pas le cou à la corde d'arc qui la devait étrangler.

Ses voisins le redoutaient. Son peuple gardait pour lui cette sorte d'amour que les Romains portèrent à Néron.

Aboul'Hacem ne négligeait rien pour l'embellissement et la sûreté de sa capitale. Il appelait Tripoli la Perle de la Syrie phénicienne, et vraiment elle méritait cette louange.

Vue de la mer surtout, Tripoli présentait un aspect magique. Ce n'était pas une cité, mais la réunion de trois cités distinctes finissant par confondre les flèches aiguës de leurs minarets, les dômes de leurs mosquées, les tours massives de leurs forteresses.

Fermant l'horizon d'une façon grandiose, le Liban dessinait la ligne noire de ses cèdres antiques sur un ciel d'un bleu cru. Une ville descendait les escarpements de la montagne et remplissait une portion de la vallée. La seconde cité occupait la *marine* fermée par les deux côtés de la mer, le port et le môle. De fortes murailles, des maisons crénelées, des travaux de défense la rendaient imprenable. Eloignée de la marine d'une demi-lieue environ, la dernière ville de la triade de Tripoli occupait le sommet et suivait les ondulations d'une colline agreste. Un fleuve saint, le Nubar-Aga-Ali, coulait entre deux quais, répandant la fraîcheur dans les rues, alimentant les nombreuses fontaines publiques, et rejaillissant en cascades jusque dans les palais fermés du pacha. La campagne de Tripoli, loin de gagner à l'abondance des eaux du fleuve, devait souvent la déplorer. Des lacs naturels se formaient ; le manque d'écoulement en rendait bientôt les eaux croupissantes, et des miasmes putrides, s'élevant sous l'influence d'énervantes chaleurs, portaient au loin des germes pestilentiels.

Le ciel semblait avoir formé Tripoli pour être une colonie d'hommes heureux, et peu de cités furent plus souvent et plus longuement assiégées. La prise de Tripoli ne pouvait manquer de tenter l'ambition des nations possédant une marine. De la prise de Jérusalem par les croisés datait pour ainsi dire l'occupation européenne à Tripoli.

Raymond IV, comte de Toulouse, fut un des hommes en qui éclata davantage l'esprit chrétien et le courage du soldat. A la voix de Pierre l'Hermite, il n'offrit pas une part de sa fortune, il la sacrifia tout entière ; il ne leva pas une bande de serfs, il emmena cent mille vassaux à la conquête du saint sépulcre. Sa main victorieuse planta sur la tour de David l'étendard de Toulouse, portant de *gueule à la croix vidée, clichetée, pommetée.*

Si Raymond ne fut pas élu roi de Jérusalem après la prise de cette ville, c'est que son humilité ne lui permit pas de porter le titre de souverain dans les lieux où son maître avait été couronné d'épines.

Lors de la mort de Godefroi de Bouillon, le pouvoir fut offert de nouveau au comte de Toulouse ; il réitéra son refus et préféra étendre le cercle de ses victoires.

La conquête de Tripoli le tentait ; il en fit le siége, mais il dut se retirer après d'héroïques et stériles efforts. N'ayant point assez d'hommes pour bloquer Tripoli et l'affamer, il voulut du moins l'inquiéter sans trêve. Dans ce but, il fit élever sur une colline la forteresse du mont Pèlerin, et chaque jour les sorties de ses hommes, les flèches de ses archers décimèrent la garnison des soldats syriens et semèrent la terreur dans la ville. Lorsque le comte Raymond crut que sa dernière heure approchait, il écrivit à son fils Bertrand et lui enjoignit de venir le rejoindre. Le vicomte se rendit à l'ordre paternel et promit de continuer avec le pacha de Tripoli une guerre à outrance. Ce serment adoucit l'agonie de Raymond IV, qui remit son âme dans les mains du Seigneur l'an 1105.

Pour se conformer à la volonté de son père, Bertrand obtint l'envoi de six galères génoises. Leur feu fut si vif, les soldats secondèrent les marins d'une façon si admirable, que Tripoli, désespérant de pouvoir se défendre, accepta un accommodement le 10 juin 1109.

Bertrand fut nommé comte de Tripoli et maître de trois villes : Bible, Antarade et Asque, pour lesquelles il dut rendre hommage au roi de Jérusalem.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

De cette époque commença la phase de prospérité de Tripoli. Elle devint une des reines maritimes de l'Orient. Son territoire entretenait une armée puissante, sa campagne fournissait d'abondantes récoltes. Elle échangeait ses parfums et ses soieries avec l'Europe.

Rien ne semblait devoir troubler la paix dont elle jouissait, quand une haine particulière la fit subitement retomber au pouvoir des infidèles. Judas livra le Christ pour trente deniers, et le dernier comte de Tripoli tendit les clefs de Jérusalem à Selah-Eddin, pour se venger de son dernier roi.

Le sultan châtia le coupable en s'emparant de Tripoli; l'alliance du traître avec le sectateur de Mahomet, l'ennemi de Louis le Jeune, le rival de gloire de Richard Cœur de lion, se termina par le dernier supplice. Mais il semble que cette félonie d'un chevalier chrétien fût le signal de la défection des croisés en Palestine; autant la croisade prêchée par Pierre l'Hermite avait été un enseignement admirable de toutes les vertus chevaleresques, autant la troisième croisade laissa de funestes exemples et de dangereux levains de discorde.

Les discussions de Raymond d'Antioche détournèrent un moment Louis le Jeune de ses projets; sa femme Eléonor se vengea du refus de Louis de venir au secours de son oncle, en formant le projet d'épouser le sultan d'Iconie. L'empereur Conrad retourna hâtivement en Allemagne; Manuel, empereur de Byzance, essaya de garder Louis prisonnier.

Saladin, maître de Tripoli, possédait alors toute la Syrie. Il força les croisés à lever le siége de Damas et y mourut en 1193. Depuis longtemps déjà Eléonor de Guyenne était devenue la femme de Henri II, roi d'Angleterre.

A partir du règne de Selak-Eddin, Tripoli appartint aux enfants de Mahomet.

Le succès d'une croisade perdue par une femme allait être tenté de nouveau; les Génoises rachèteraient en Orient les folies d'Eléonor.

La protection divine semblait accompagner la flotte marchant à la suite du *Saint-Georges;* les vents étaient bons, la mer calme; nulle rencontre d'écumeurs barbaresques ne forçait d'entamer des luttes prématurées.

Jamais hommes ne semblèrent plus unis pour la réussite d'une noble entreprise que les chevaliers marchant à la suite de Philippe de Savone; jamais femmes ne se montrèrent plus simples et plus dignes que les compagnes de Santa Spinola et de Pierina Vivaldi.

Si les diverses cours d'Europe ne s'associaient pas d'une façon active à la croisade des dames génoises, elles suivaient du moins par la pensée les galères, qu'un vent favorable poussait du côté de Saint-Jean d'Acre.

Tandis que le long de la Ripeira glissaient *le Saint-Georges,* la *Stella matutina* et la *Rapida,* les trois autres navires s'efforçaient de les rejoindre à grand renfort de voiles et de rames. La *Rosa,* la *Mater Dei* et la felouque la *Santa Crux,* poussées par une bonne brise, ne devaient pas laisser plus de quinze jours la galère capitane dans les eaux de Saint-Jean d'Acre.

Pendant que la petite armée chrétienne s'acheminait vers Tripoli, Aboul'Hacem tombait dans une sombre mélancolie. Les vieux ulémas qui l'avaient connu dans les premières années de son règne affirmaient qu'il était alors autrement sanguinaire et redoutable. On se répétait tout bas que, dans l'intérieur de son palais, il se montrait presque indulgent; le lion se laissait dompter. Ses rugissements et ses fauves colères s'apaisaient sur le signe d'une main d'enfant. Mais, quoique Aboul'Hacem n'achetât pas d'esclaves en Circassie et laissât dans les kiosques de son harem son troupeau d'odalisques, de temps en temps, sur le soupçon d'une trahison, il en faisait jeter une à la mer. Jadis une Circassienne, Zékéria, avait possédé sur lui une grande influence, mais elle avait été chassée de l'appartement du maître, et les esclaves, les eunuques, tout ce peuple de sérail abruti et dévoré d'instincts mauvais s'unissait pour rendre responsable de ces changements celle que, dans le harem, on appelait Aliénor la Renégate.

V. — ALIÉNOR DE MONTJOLY.

Quelques années avant l'entrée de cette femme dans le palais d'Aboul'Hacem, on voyait, sur les dernières pentes du Liban, abritée par l'ombre de deux cèdres gigantesques, une cabane formée de pierres trouvées dans le lit du torrent. Deux femmes l'habitaient; l'une comptait quarante ans et paraissait plus âgée; la seconde était une jeune fille de quinze ans, blonde et blanche, avec de grands yeux bleus semblables à ceux de l'antilope. L'existence de ces deux femmes était celle des pauvres : elles travaillaient, pour vivre, à des broderies. On les rencontrait rarement à Tripoli; à peine osaient-elles se promener sur les rives désertes du fleuve saint, le Nubar-Aga-Ali. Deux raisons leur faisaient redouter la curiosité; la première, leur religion : elles étaient chrétiennes; la seconde, la beauté de la jeune fille.

L'histoire de ces deux femmes était touchante. La comtesse Catherine de Montjoly, lors de la dernière croisade de Louis IX, avait accompagné son mari à Tripoli. On sait quel fut le résultat néfaste de cette suprême tentative; Louis IX mourut de la peste qui ravagea son armée à Tunis. Le sire de Montjoly se disposait à revenir en France et à rejoindre la flotte ramenant les princes, quand, atteint d'un mal subit, il expira entre sa femme et sa fille Aliénor, née en Syrie.

La comtesse fit ensevelir son époux dans la forêt de cèdres, vendit ses derniers bijoux et se réfugia dans une cabane située non loin de la sépulture du sire de Montjoly. Les dernières lettres reçues d'Europe lui apprenaient la spoliation de ses terres par des parents avides; elle ne se sentit point la force de lutter contre des ennemis puissants, et crut obéir à la Providence en restant sur la terre étrangère.

A cette époque, Aboul'Hacem n'était point encore possesseur du pachalik de Tripoli, et si les chrétiens n'y étaient plus l'objet de la vénération, on ne songeait pas du moins à les persécuter.

D'ailleurs la comtesse de Montjoly avait pour amies, pour clientes, au besoin pour avocates, les femmes des environs de Tripoli. Habile dans l'art de guérir, elle composait des onguents pour les blessés, des breuvages pour les malades. Son adresse à broder avec l'argent, l'or, la soie et les perles fit souhaiter à plus d'une jeune fille de prendre des leçons, et dame Catherine ne s'en montra point avare; mais les témoignages de reconnaissance qu'elle reçut lui furent donnés en secret, et quand Aboul'Hacem prit le titre de pacha, ils cessèrent tout à fait.

Aliénor avait lentement grandi; chaque jour ajoutait à sa beauté une grâce nouvelle. La simplicité de son costume semblait encore en rehausser l'éclat; elle portait la robe bleu foncé des femmes pauvres de

Syrie, et dans les larges manches desquelles se perdaient ses mains longues et fines.

Aliénor était la joie de sa mère; celle-ci devait à la présence de son enfant ses derniers sourires et ses dernières espérances. Non qu'elle fondât sur la beauté d'Aliénor une idée de fortune; mais la comtesse Catherine répétait souvent à sa fille que leur destinée serait semblable à celle de la grande Paule et d'Eustochie, qui renoncèrent aux premières splendeurs de leur vie pour mourir dans les lieux saints.

Toutes deux se partageaient les soins d'un modeste ménage; tandis que la dame de Montjoly s'occupait de l'intérieur de sa maison, Aliénor lavait ses robes et celles de sa mère dans un des lacs formés par le fleuve. A la voir passer modeste, grave, soutenant avec une grâce orientale le fardeau qu'elle portait sur la paume de sa main renversée, on ne pouvait s'empêcher de songer à ces filles de rois pasteurs dont parle la Bible, à ces princesses de la Grèce, qui joignaient à la majesté du bandeau royal la simplicité des femmes du peuple.

Un jour, partie dès l'aube, afin de terminer sa tâche avant la chaleur de midi, elle fut distraite de son travail par le son des trompes, les aboiements d'une meute et les hennissements d'un grand nombre de coursiers.

Son premier mouvement fut l'effroi; mais une fuite rapide pouvait la signaler à l'attention des cavaliers; elle résolut de laisser passer la chasse magnifique du pacha.

Mais, soit que celui-ci s'étonnât que cette pompe ne piquât pas davantage la curiosité de la laveuse, soit qu'un de ses officiers lui eût fait remarquer la beauté de la jeune fille, Aboul'Hacem fit subitement tourner bride à son cheval, se dirigea du côté du lac, et passa si près d'Aliénor, que sa monture ombrageuse faillit la renverser.

La jeune fille poussa un cri et se leva; elle se trouvait alors en face du redoutable pacha. Parmi les femmes de Géorgie et de Circassie qui peuplaient son sérail, Aboul'Hacem n'avait jamais vu beauté plus accomplie. Une expression de pudeur communiquait au visage d'Aliénor un charme que le pacha subit sans le comprendre. Il fit signe à l'un de ses eunuques blancs, Aliénor fut saisie, enlevée sur le cou d'un cheval, bâillonnée avec une écharpe de soie; puis l'eunuque, au lieu de suivre la chasse, prit la route de Tripoli, tandis que le pacha et sa suite galopaient vers la forêt. Il semblait seulement à Aboul'Hacem que l'enlèvement de cette jeune fille fût un épisode de chasse, comme l'enlèvement d'une gazelle. Cependant, à peine le pacha fut-il rentré dans son palais, qu'il chargea Hafeld, son favori, de mander le chef des eunuques blancs. Ali se rendit à l'ordre du maître, qui lui demanda :

— Que fait ma nouvelle esclave?

— Elle pleure; elle appelle sa mère.

— Il fallait, pour la consoler, lui donner des habits de soie, des perles, des pierreries.

— Devinant les souhaits de Votre Hautesse, j'avais choisi deux parures plus belles que celles de Zékéria, mais la sauvage fille de la vallée les a repoussées avec mépris et s'est enveloppée de son voile sans me répondre.

— Amène-la, dit Aboul'Hacem à l'eunuque.

Un moment après, Aliénor de Montjoly était traînée devant le pacha.

Ses faibles mains ne purent défendre son voile, et elle se trouva, le visage inondé de pleurs, les cheveux dénoués, le corps agité d'un tremblement convulsif, aux pieds de celui qui se posait en maître de sa destinée. Quelle que fût la cruauté d'Aboul'Hacem et la passion qui s'emparait de son cœur, il adoucit sa voix et l'expression de son regard en lui demandant

— Tu es la fille de la solitaire du Liban?

— Oui, répondit Aliénor.

— Tu mènes près de ta mère une misérable existence; à partir de l'heure où je t'ai vue va changer ta destinée. Tes vêtements sordides se métamorphoseront en habits merveilleux; l'or et les pierreries couvriront ton front; tes bras plieront sous le poids des bracelets; tes babouches même seront brodées de perles, et tu régneras sur le maître de Tripoli.

Aliénor essuya ses larmes de ses cheveux épars, puis restant à genoux devant Aboul'Hacem :

— Tu ne me connais pas, dit-elle; aujourd'hui tu m'as aperçue pour la première fois, tu ne saurais m'aimer encore. Une seule créature me chérit depuis l'heure de ma naissance et mourrait de mon abandon. Montre-toi clément, toi que tes soldats comparent à un généreux lion du désert. Enfant de la France et chrétienne, quels rapports puis-je avoir avec un fils de Mahomet opprimant un pays que possédèrent les chevaliers de ma race? Ta tendresse serait une offense pour la fille des croisés!

— Une offense! s'écria Aboul'Hacem; sais-tu que les portes du sérail sont fermées sur vingt princesses grecques, hongroises ou moldaves? Je choisis, parmi les plus nobles familles, les héritières qu'il me convient de réunir ici. Accepte ce que ma générosité t'offre ce soir; demain peut-être t'imposerai-je ma volonté.

— Jamais! s'écria Aliénor.

— Tu sais mal l'histoire de ta nation, jeune fille; la femme de Louis VII faillit répudier son époux pour le sultan d'Iconie.

— Elle eût été lâche et criminelle! répliqua Aliénor.

— Ecoute, dit Aboul'Hacem, je t'ai proposé non pas de rester au nombre de mes esclaves, mais d'être souveraine de Tripoli; si tu refuses ma faveur, tu n'échapperas pas à ma vengeance.

— Je la préfère à votre tendresse, répondit Aliénor.

Aboul'Hacem recula, comme si un serpent l'eût piqué. Cependant Aliénor lui paraissait plus belle dans ses fiers refus qu'il ne l'avait vue touchante dans ses larmes; il ne répliqua rien et se contenta de faire signe à l'eunuque blanc de l'emmener. Aliénor fut conduite non pas dans un cachot, mais dans une pièce dont l'aspect ne laissait pas que d'être sinistre. On mit à portée de sa main des gâteaux, des sorbets, des fruits, puis Ali la laissa seule. Toute la force de la jeune fille tomba. Prosternée à terre, les bras étendus, le sein gonflé de sanglots, demandant protection au ciel, la malheureuse Aliénor, épuisée de douleur, s'endormit dans les larmes.

Le lendemain, Ali vint la chercher.

— Qu'as-tu choisi? lui demanda Aboul'Hacem.

— Le martyre! répondit-elle.

— Soit; non pour toi, mais pour ta mère; elle le subira aujourd'hui même.

— Elle est innocente de ce que vous appelez ma rébellion.

— Elle en portera cependant la peine.

— Tyran! dit Aliénor; et vous voulez qu'on vous aime!

— Je le veux et je le prouve ; en suspendant le glaive sur le front de ta mère, je te laisse le droit de l'écarter.

— Grâce ! grâce ! fit Aliénor ; vous me placez dans l'alternative horrible d'abjurer ma foi ou d'être cause du trépas de ma mère.

— Pourquoi ferais-je grâce ? répliqua Aboul'Hacem ; as-tu de moi quelque pitié ? Me laisses-tu même une espérance ? Choisis, ou de devenir la compagne du maître de la Syrie ou de condamner celle qui te donna le jour à des supplices dont le zèle de mes bourreaux doublera l'horreur.

— Je ne puis pas ! je ne puis pas ! s'écria la jeune fille en tordant ses mains et en se traînant aux pieds du pacha.

— Choisis ! répéta Aboul'Hacem.

Un nuage sanglant couvrit les yeux d'Aliénor ; elle crut voir les tortionnaires du pacha arracher Catherine de Montjoly de son asile, épuiser sur sa chair les raffinements de leur barbarie ; il lui sembla entendre le bruit des fouets, le grincement des scies, le petillement des fers rougis au feu sur les membres ; son cœur se gonfla ; elle perdit tout autre sentiment que celui de

La malédiction d'une mère. Dessin de F. Lix.

l'angoisse qui nous brise quand nous voyons souffrir un être cher, et son acquiescement se traduisit par ce cri :

— Que Dieu me pardonne !

L'expression d'une vive joie se refléta sur le visage d'Aboul'Hacem.

— Te voilà domptée, dit-il ; à partir de cette heure, tu me trouveras doux et bon ; demain, tu seras légitimement ma femme, et la compagne du prophète, la brune Ayeshla, ne fut pas plus aimée que tu ne le seras désormais.

— Pourrai-je voir ma mère ? demanda Aliénor.

— Aujourd'hui même.

La jeune fille baissa la tête.

Ali introduisit vingt esclaves chargées d'obéir à la nouvelle souveraine, et Aliénor les suivit dans le kiosque qui lui était réservé. C'était un palais féerique, aérien, où les fines menuisures du bois prenaient des aspects de dentelles. Les moucharabis avaient des persiennes peintes ; des fleurs grimpaient jusqu'aux balcons ; les terrasses formaient des étages de lauriers-roses ; dans l'intérieur, d'épais tapis couvraient le sol ; des marbres revêtaient les parois ; des siéges bas couraient autour de pièces vastes, claires ; les plafonds d'azur offraient aux regards des arabesques d'or ; des oiseaux rares chantaient dans des cages treillissées d'argent. Une fantaisie bizarre et charmante présidait à l'arrangement de ce réduit. Sur les portes, et cou-

vrant une partie des murailles, se déroulaient des versets du Coran. Le cœur d'Aliénor se serra quand elle se vit en possession de ce palais, où tout lui rappelait son apostasie. Elle tomba sur un siége et, comme la veille, elle appela :

— Ma mère! ma mère!

— Hafeld est allé la chercher, répondit une des esclaves.

Puis la jeune négresse enleva la robe de coton bleu que portait la fille du comte de Montjoly et la revêtit d'un costume d'or et de pierreries. Ensuite, s'agenouillant devant Aliénor, elle lui présenta un miroir d'acier poli. La jeune fille était spendidement belle, et cependant, en se voyant sous ce costume qui lui rappelait sa faute, elle s'écria en se reculant :

— Je me fais horreur!

VI. — DOUBLE CHATIMENT.

Une heure plus tard, Catherine de Montjoly franchissait le seuil du palais du pacha. Depuis la veille, la malheureuse mère souffrait la plus cruelle des angoisses. Ne voyant pas rentrer sa fille à l'heure accoutumée, elle alla au-devant d'elle; mais les bords du lac étaient déserts et nul ne put lui donner des nouvelles d'Aliénor. La comtesse erra toute la nuit; s'imaginant ensuite que sa fille avait gagné la maison par un autre chemin, elle courut jusqu'à sa cabane et la trouva vide. De ce moment, elle eut la certitude d'un malheur. Que faire? à qui s'adresser? comment obtenir justice? Aboul'Hacem haïssait les chrétiens, elle ne pouvait compter sur sa protection. S'il existait de rares fidèles aux environs de Tripoli, chacun d'eux devait journellement protéger sa propre vie ou la racheter par des sacrifices de blé ou d'argent. La nuit de la comtesse Catherine fut un long martyre. Dès le matin, elle parcourut les premières pentes du Liban, retourna sur les bords du lac formé par le fleuve saint; puis, folle de douleur, et sentant que Dieu seul pouvait lui rendre sa fille, elle fit des vœux à Notre-Dame pour obtenir la vie de son enfant. Catherine était encore agenouillée dans sa misérable cabane, quand une main robuste en poussa la porte.

En se retournant, Catherine aperçut Hafeld et ses soldats.

— Ma fille! qu'avez-vous fait de ma fille? leur demanda-t-elle en bondissant vers eux et les regardant fixement de ses grands yeux rougis de larmes.

— Elle t'attend... répondit Hafeld.

Catherine de Montjoly devina une partie de ce qui s'était passé la veille. Une dernière fois ses lèvres se collèrent sur le crucifix, et ce fut avec une fière contenance que, se plaçant entre les soldats du favori d'Aboul'Hacem, elle leur dit :

— Béni soit Dieu qui me réserve le martyre.

Deux heures plus tard, elle aperçut les portes sculptées, chantournées et fleuries du palais. L'infortunée se soutenait à peine; les pieds déchirés par les épines, les cheveux épars et souillés de poussière, le visage marbré par les larmes, et gardant néanmoins l'auréole d'un courage surhumain, la noble femme pénétra dans le sérail, en regardant autour d'elle si elle n'apercevait point Aliénor.

Elle s'attendait à descendre dans un cachot; on la fit gravir un escalier de santal; puis Hafeld, frappant dans ses deux mains, un groupe d'esclaves accourut et entoura la comtesse en lui donnant les témoignages d'un profond respect.

— Aliénor! répéta Catherine, Aliénor!

Une esclave poussa une porte, puis, s'effaçant, laissa passer la comtesse de Montjoly. Celle-ci se trouvait à l'entrée d'un riche salon; elle n'eut point le temps d'y faire un pas, de la pièce voisine s'élança une jeune femme qui lui jeta les bras autour du cou et la couvrit de caresses.

— Aliénor! ma bien-aimée Aliénor!

Pendant quelques minutes, les baisers, les pleurs des deux femmes se confondirent; elles ne se parlaient que par leurs étreintes; leurs yeux pleins de larmes ne voyaient plus; leur émotion, leur trouble, leur ivresse ne leur permettaient pas encore de s'interroger; et l'on eût dit qu'Aliénor prolongeait à dessein cette scène de tendresse, car elle demeurait le front caché sur l'épaule maternelle.

Tout à coup Catherine, sortant de son délire, souleva la tête d'Aliénor pour voir son visage; pour la première fois elle remarqua ses vêtements de brocart, et, la repoussant avec une anxiété terrible :

— Parle! dit-elle, parle! que s'est-il passé? Jadis on parait les victimes pour le sacrifice; avant le martyre, on t'a revêtue d'habits de fête... car nous allons mourir, n'est-ce pas?... Ton noble père nous attend là-haut... Parle! mais parle donc!

Sans répondre, Aliénor s'agenouilla.

— Ne crains rien! dit la comtesse avec une sorte d'égarement; je suis forte... pendant le trajet j'ai regardé la mort en face... J'aurais seulement regretté de te laisser derrière moi... Si tu te prosternes pour recevoir la bénédiction suprême, Aliénor, que le ciel qui m'entend...

— N'achevez pas! s'écria Aliénor hors d'elle-même.

— Notre vie n'est-elle pas menacée? demanda Catherine; je te trouve dans le palais d'Aboul'Hacem, habillée comme une fille d'Orient, porterais-tu donc volontairement cette livrée d'infamie? As-tu renié ton nom, ta famille et ton Dieu?

— J'ai racheté la vie de ma mère!

— M'as-tu consultée pour savoir si je l'accepterais à pareil prix! Ah! faible et lâche créature! elle a reculé devant la mort! elle qu'un de nos prélats fit chrétienne, et dont les aïeux versèrent leur sang pour la conquête de Jérusalem! Aliénor, je t'en conjure, si pour me sauver tu fis un criminel sacrifice, repousse-le maintenant de toutes tes forces, expie-le, s'il le faut, par ta propre mort. Ma fille, ma fille bien-aimée, le trépas n'est point aussi terrible que tu le crois... Je te prendrai dans mes bras pour que tu ne le voies point venir, et nos âmes s'envoleront ensemble...

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Aliénor ébranlée.

— Tu as peur de la souffrance, elle est passagère... l'éternité te payera le martyre de tes membres... Je t'ai donné la vie, et c'est au nom du Sauveur que je te crie : Sacrifie-la à ta cause... rentre dans le sein qui t'a formée; arrache de ton front les ornements qui le profanent, et répétons avec un égal courage : « Nous sommes chrétiennes! »

Ces paroles entraînantes, l'émotion communicative de Catherine troublèrent à tel point Aliénor, qu'obéissant à l'ordre de sa mère, elle allait se dépouiller de sa parure quand Aboul'Hacem parut. Il posa la main sur l'épaule d'Aliénor et dit à Catherine de Montjoly :

— Elle est musulmane ; elle est la femme d'Aboul'Hacem.

La comtesse recula, et, le bras étendu vers sa fille, elle cria :

— Maudite ! sois maudite !

La comtesse s'enfuit du palais sans se retourner et s'enfonça sous les cèdres, et la porte de sa cabane abandonnée demeura ouverte, laissant voir dans le fond de la chambre le crucifix renié par Aliénor.

Lorsque celle-ci revint à la vie, Aboul'Hacem la soutenait dans ses bras.

Les yeux d'Aliénor cherchèrent vainement sa mère ; elle n'osa prononcer son nom, ferma les yeux et resta de nouveau immobile ; une maladie grave se déclara. La jeune femme fut sauvée par la force de la jeunesse ; le pacha donna une fête pour solenniser la guérison de sa nouvelle épouse ; mais il n'y convia ni la Nubienne Hyohya, ni Zékérïa, les deux favorites disgraciées, dans la crainte d'augmenter leur jalousie et leur haine.

En proie à un remords cuisant, Aliénor prenait en horreur une existence achetée au prix de l'apostasie. La déférence que lui témoignait le pacha, ses attentions de chaque jour, ses présents magnifiques, ne l'arrachaient point à sa morne tristesse. Aboul'Hacem trouva quelque chose de plus fort que sa volonté, ce fut la persistante douleur de sa femme. Même dans son sommeil, la pensée de son crime la poursuivait, et on l'entendait répéter dans le désordre de ses songes :

— Renégate ! maudite !

Plus d'une fois elle fut tentée de se tuer.

Un soir, inclinée sur son balcon et dominant la mer, elle se demandait en regardant la Méditerranée s'il ne vaudrait pas mieux en finir avec les tortures qui l'épuisaient. Sans doute, le suicide est un crime, mais elle n'en était plus à compter ses faiblesses, ses lâchetés ; ce trépas serait la conséquence de sa vie ; la mort qu'elle avait repoussée comme martyre lui paraissait maintenant préférable à la vie... le vertige la prenait... elle se penchait, attirée par l'abîme, quand une soudaine commotion fit tressaillir tout son être ; la rougeur envahit son visage, et une joie étrange, mêlée à une nouvelle douleur, lui fit croiser ses deux mains sur sa poitrine. Elle se jeta sur un divan et fondit en larmes. Cette crise la soulagea. Pour la première fois depuis son entrée au harem, elle essaya de prier.

Le lendemain, elle commanda sa litière et se fit conduire à la chaumière qu'elle avait habitée.

Elle entra dans la cabane, en ferma la porte avec soin ; puis, tombant aux genoux du grand crucifix, elle répéta avec ferveur :

— Ne châtiez pas mon enfant, Seigneur ! Que votre courroux retombe sur moi seule.

Quelques mois plus tard, Aboul'Hacem, le cœur rempli d'une joie orgueilleuse, attendait le moment où Aliénor le rendrait père. Il souhaitait un héritier de son nom ; mais ce fut une fille qui lui fut envoyée. Cette déception n'affaiblit cependant pas son bonheur, et, au premier cri poussé par l'enfant, il courut vers la faible créature et la prit dans ses bras.

L'esclave qui tenait l'enfant semblait redouter que le maître vît la fille de la renégate.

— Dieu est grand ! dit Aboul'Hacem, je nommerai cette enfant Safié, *la Pure!* et elle sera ma couronne de joie.

— Oui, Dieu est grand ! murmura l'esclave noire ; il a permis que la fille de la chrétienne portât sur son front le signe détesté de la foi de sa mère.

Puis, ayant enveloppé l'enfant, l'esclave la remit dans les bras d'Aliénor.

La jeune femme se souleva sur son lit, poussa un cri douloureux, reçut Safié sur sa poitrine et s'évanouit.

Le pacha se pencha vers elle, et vit alors que, sur le front de l'enfant, se dessinait une croix d'un rouge sanglant.

— La marque du Christ ! dit-il, la marque de sa race !

Ses mains tremblaient si fort en tenant l'enfant, qu'Aboul'Hacem avait failli l'étouffer ; il la posa sur la couche d'Aliénor et s'enfuit.

Le même jour, dans le sérail, Hyohya la Nubienne et Zékérïa savaient que la renégate était devenue mère d'une fille portant sur sa chair un stigmate de honte et de désespoir.

Aliénor faillit mourir ; l'amour maternel triompha de sa douleur, et Safié dans les bras, la femme du pacha put de nouveau se promener dans les parterres ou rêver le soir sur les balcons.

L'enfant était d'une beauté rare, transparente, et pour ainsi dire éthérée. Ses grands yeux bleus, profonds, rappelaient ceux de son aïeule Catherine de Montjoly. Aliénor, qui pendant quelque temps avait songé à mourir pour se délivrer de ses remords, les voyait s'éterniser dans sa fille, et par sa ressemblance avec la comtesse, et par la croix rouge qui s'élevait au-dessus de ses sourcils, et qu'il fallait dissimuler par une bandelette ou par une pièce de monnaie.

En dépit de ce stigmate, Aboul'Hacem adorait cette enfant, et Safié grandit entre son père, dont elle adoucissait l'humeur farouche, et sa mère, qui, tandis qu'elle la berçait, entendait retentir à ses oreilles la malédiction d'Aliénor de Montjoly.

Cependant les femmes dédaignées du sérail semblaient se résigner à l'abandon du maître et de l'époux ; deux d'entre elles cachaient au fond de leur âme une ardente soif de vengeance. La solitude et la tristesse du harem nourrissent souvent ces haines terribles, éclatant soudainement et se terminant par un drame effroyable. Hyohya la Nubienne, jadis ennemie de Zékérïa, était devenue son alliée. Quoiqu'il ne parût plus s'occuper de son sérail, Aboul'Hacem n'ignorait rien de ce qui s'y passait, et, redoutant l'effet des sourdes rages et des jalousies folles des répudiées, il chargea Ali, chef de ses eunuques blancs, de redoubler de vigilance et de faire bonne garde autour de Safié et de sa mère.

Au-dessus d'Ali, Hafeld surveillait les femmes, les esclaves et les eunuques. Hafeld, favori d'Aboul'Hacem depuis de longues années, paraissait complétement dévoué à l'héritière de Montjoly, et cependant, entre eux, les gardes et les eunuques souriaient d'un mauvais sourire en énumérant les bienfaits dont le pacha comblait son confident et en parlant de la reconnaissance de celui-ci.

VII. — LE MÉDECIN ARABE.

Dans le quartier le plus paisible de la partie de Tripoli s'étageant sur la montagne, se trouvait une maison qui, au premier aspect, semblait complétement close. Aucune fenêtre ne coupait la monotonie de la muraille blanche ; la porte même se dissimulait aux regards. Cependant, à toute heure de jour, de nombreux groupes se tenaient près de cette demeure, at-

tendant non pas qu'elle s'ouvrît, car elle s'ouvrait rarement, mais que la face pâle du médecin arabe se dessinât derrière le treillis de fer d'où il rendait les oracles de sa science.

El-Nefs-El-Zékirja, réputé habile entre les habiles, possédait, disait-on, des livres sauvés de la bibliothèque incendiée par Omar.

Ces manuscrits, que nul n'avait vus, mais dont chacun affirmait l'existence, renfermaient, suivant la croyance du vulgaire, le secret des remèdes merveilleux au moyen desquels El-Nefs opérait ses cures.

Le médecin arabe était un grand vieillard amaigri par l'ascétisme, courbé par l'étude, qui passait de plus longues heures à demander ses secrets à la nature qu'à compulser les ouvrages des hommes.

Il fermait sa maison dans la crainte de la voir abattre et d'être lapidé avec ses pierres. Si l'on eût deviné que El-Nefs-El-Zékirja disséquait les cadavres, il eût été regardé comme maudit. On ne reconnaissait alors à personne le droit de demander à la mort le secret de la vie.

Sa demeure se composait d'une galerie couverte, d'une cour, au milieu de laquelle retombait un jet d'eau, d'un parterre et de quelques pièces modestement meublées. La bibliothèque était petite, mais remplie de manuscrits rares; le long d'une salle creusée dans le roc, un fourneau couvert d'ustensiles bizarres prouvait qu'El-Nefs n'était pas étranger à la chimie. Il devait ces connaissances aux relations que son père avait eues longtemps avec des mires français venus à la suite des armées lors des différentes croisades.

Le hasard des voyages, le caprice ou la persécution fixèrent El-Nefs à Tripoli. Le médecin arabe parlait peu et n'avait pas d'amis. Son unique serviteur était muet, et, depuis trois mois seulement, il s'était adjoint pour aide un jeune homme silencieux et triste, que lui avait vendu un corsaire barbaresque.

Quand El-Nefs amena l'adolescent dans sa maison, il lui fit, au sujet des plantes conservées, des poudres précieuses ou malfaisantes enfermées dans différents vases, des recommandations minutieuses, que le jeune homme écouta avec respect.

Un jour, El-Nefs, désirant choisir des simples dans la campagne, emmena son aide et fut surpris de le voir faire provision de quelques herbes dont il ignorait l'usage.

Il ne tarda pas à s'apercevoir que, loin de déranger ses collections, le jeune homme les plaçait dans un meilleur ordre et paraissait fort au courant de leurs vertus.

— Giaour, lui dit-il, as-tu donc appris l'art de guérir?

— Un peu, répondit le jeune homme. Fils d'une mère presque riche, je me sentais attiré vers les souffrants et voulais connaître le moyen de les soulager.

— Quel nom portait ton maître?

— Ce nom, célèbre en Italie, n'est point parvenu jusqu'à vous. Il se nomme Jacobus Toldini.

— De sorte que tu pourrais m'aider dans ma tâche quotidienne?

— Vous m'avez acheté, je vous appartiens, répondit le jeune homme.

La douceur de l'esclave, jointe à sa science prématurée, fit bientôt naître dans le cœur d'El-Nefs une sorte d'amitié. Il était vieux et seul, il s'attacha à son esclave.

Chaque jour El-Nefs, caché derrière son étroit guichet de fer, donnait ses consultations aux pauvres de la ville; le reste du temps, il visitait les malades ou travaillait à de nouvelles expériences.

Malgré son savoir, jamais l'Arabe n'avait été mandé au harem. La jalousie du pacha ne l'eût pas toléré; des femmes de Syrie, réputées sorcières, et affirmant que toutes les maladies nous sont envoyées par des esprits malfaisants, se faisaient payer fort cher par les odalisques d'Aboul'Hacem pour brûler devant elles quelques herbes magiques et prononcer de bizarres incantations.

Cependant un matin, surpris lui-même de la mission dont on le chargeait, Hafeld, premier ministre du pacha, fut envoyé chez le médecin arabe par Aboul'Hacem lui-même.

Aliénor devenait si pâle, la vie semblait si rapidement abandonner Safié, que l'époux résolut de permettre à un étranger de franchir le seuil du sérail.

El-Nefs-El-Zékirja se rendit au souhait d'Aboul'Hacem, qu'il trouva dans la chambre d'Aliénor. Celle-ci, étendue sur un divan, le visage couvert d'une pâleur morbide, tenait dans sa main une des mains de Safié. L'enfant, ses grands yeux bleus fixés dans le vague, ne semblait entendre ni les paroles affectueuses du pacha, ni le souffle de plus en plus faible de sa mère. Son regard allait plus loin que le monde visible, comme si elle découvrait des choses ignorées de ceux qui l'entouraient.

El-Nefs s'inclina sans servilité devant le pacha et s'approcha des deux femmes. Aliénor lui désigna Safié du geste. Le médecin palpa le bras amaigri de la mère, regarda la croix rouge incrustée dans la chair de l'enfant et murmura :

— Le mal vient de là! de là seulement!

El-Nefs écrivit une ordonnance sur un parchemin, recommanda à Aboul'Hacem de veiller à son exécution et se retira sans rien promettre. Sa science se trouvait déroutée. Il n'espérait sauver ni cette femme dévorée par une souffrance morale, ni cette enfant placée sous la main du Seigneur.

Aliénor, bien qu'elle n'attendît aucun soulagement du traitement d'El-Nefs, le suivit avec conscience.

Au bout de deux mois, celui-ci y renonça le premier, et eut le courage de l'avouer à Aboul'Hacem.

— Que vaut et que peut donc ta science? lui demanda amèrement le maître de Tripoli.

— Tout contre les maladies du corps... rien contre celles de l'âme... Si j'avais pu sauver ton épouse, Safié eût recouvré la santé; elle meurt d'un mal inconnu dont elle prit le germe au cœur de sa mère...

— Je devrais te faire trancher la tête sur l'heure! dit Aboul'Hacem avec un geste de désespoir et de colère; j'avais mis en toi mon dernier espoir.

— Aurais-tu assez de confiance pour laisser entrer ici un esclave qui, depuis peu de temps, se trouve à mon service?... Ou je me trompe fort, ou plus que moi il serait capable de triompher de la douleur d'Aliénor et de la faiblesse de Safié; sa science me confond souvent moi-même.

— Fais! dit le pacha, j'ai confiance en toi.

Deux heures plus tard, El-Nefs-El-Zékirja revenait suivi de son esclave.

Celui-ci paraissait âgé de dix-huit ans, mais il était grand et robuste pour cet âge. Son regard profond imposait; il avait la bouche grave, le maintien mo-

deste. Quand il entra dans la salle un peu sombre où se tenaient Aliénor, son époux et sa fille, l'adolescent ne distingua d'abord personne. Arrivé près du divan, et invité par Aboul'Hacem à regarder les deux femmes, le jeune homme faillit pousser un cri de surprise en reconnaissant dans la compagne du pacha une femme appartenant aux races d'Europe.

Il la regarda lentement, avec une sorte d'autorité. Aliénor se troubla, le rouge de la honte envahit son visage, et cependant à cette honte se mêlait une sorte de joie.

— Quel est ton nom? demanda Aboul'Hacem au jeune homme.

— Il est, répondit l'adolescent, un titre que tu tiens en mépris et dont je fais mon unique gloire. Je resterai pour toi — le chrétien.

— Silence! fit Aboul'Hacem, on ne prononce pas ce mot ici.

Une profonde angoisse se refléta dans le regard d'Aliénor. En la voyant défaillir, le jeune homme traça mystérieusement et rapidement sur sa poitrine le signe de la rédemption, et la jeune femme arracha brusquement le croissant d'or que supportait son collier. Aucune parole ne fut prononcée, mais Aliénor et l'esclave d'El-Nefs se comprirent.

Le médecin chrétien Dessin de F. Lix.

— Elle meurt d'un remords, pensa le chrétien.

Puis sa main se posa sur le front de Safié et il força l'enfant à le regarder.

L'enfant sourit.

Aliénor se souleva sur sa couche, une couleur rose se répandit sur ses joues; en voyant apparaître un homme de sa foi première, il lui sembla qu'un ange ouvrait les portes de la prison au fond de laquelle elle languissait.

Le chrétien ordonna une potion simple, Aliénor promit de la boire; et quand le pacha demanda au chrétien : — Reviendras-tu? Aliénor attendit sa réponse avec inquiétude.

— Je reviendrai, répondit le jeune homme, et, je te le jure, je te rendrai ta femme et ton enfant.

VIII. — LE PRIX D'UN SERVICE.

Une amélioration sensible ne tarda pas à se manifester dans l'état de Safié et de sa mère; les moyens de guérison employés par le chrétien étaient fort élémentaires cependant : des breuvages préparés avec des herbes de la montagne. Mais le jeune homme y ajoutait non des causeries, car il parlait imparfaitement l'arabe, mais des chants que Safié semblait entendre avec un indicible bonheur. Le chrétien redi-

sait à l'enfant charmée, à la mère bouleversée au plus profond de son âme, les hymnes et les belles proses de l'Eglise. Il les répétait dans cette langue latine que l'on a faite la langue du ciel, et si Aliénor y trouvait le cuisant souvenir de sa faute, elle y puisait en même temps un ardent repentir. Or, jusqu'à cette heure, l'héritière des Montjoly avait souffert les tortures du remords sans l'attendrissement de la douleur. Elle n'espérait point le pardon, elle ne le demandait pas; elle se croyait entrée vivante dans la damnation éternelle. La présence du chrétien raviva soudainement les flammes de la foi; ce secours d'en haut lui parut un premier miracle. Elle crut que le Seigneur ne l'abandonnait point, puisqu'il envoyait vers elle un être pur et bon qui la relevait doucement du sol où elle s'était couchée pour mourir, afin de la présenter à Dieu déjà purifiée par ses larmes.

Safié traitait le chrétien comme un jeune frère. Pour l'encourager à lui répéter les airs qu'elle préférait, l'enfant tirait de sa guzla des sons doux et tristes d'accord avec les mélodies chrétiennes. L'influence de cette musique sacrée qui la charmait sans qu'elle comprît le sens des paroles était telle, que Safié se ranimait par degrés, à mesure que s'élevait la voix du chanteur. Elle en vint même, avec sa mémoire prodigieuse, à redire les hymnes latines, et lorsqu'elle entendait ces chants sacrés sur les lèvres de son enfant, Aliénor croyait écouter des voix célestes lui promettre le pardon de son crime.

Aboul'Hacem ne pouvait être jaloux du chrétien. Sa réserve était aussi grande que sa science se montrait efficace. Il ne demandait à voir Aliénor et sa fille que sur les instances du pacha. Le plus souvent il se bornait à remettre à ce dernier un breuvage préparé d'avance. Il se promenait ensuite dans les jardins et chantait sous le kiosque d'Aliénor.

Aboul'Hacem ne put bientôt se défendre d'éprouver pour le giaour une affection mêlée de respect. Ce jeune homme chaste, silencieux, discret, instruit, fit rapidement des progrès dans son estime, et peut-être Hafeld en fût-il devenu jaloux, si le chrétien n'eût un jour rappelé au pacha une promesse sacrée.

— Cette femme que tu chéris est guérie, dit-il; es-tu prêt à tenir ton serment?

— Que demandes-tu?

— La liberté.

— Jamais! toi parti, Aliénor et Safié tomberaient dans leur noire maladie.

— Je n'exige point la liberté de partir. Je souhaite seulement avoir le droit de me livrer à mes études; je ne veux garder d'autre maître que toi.

— Je payerai ta rançon à El-Nefs et tu dépendras de moi seul.

— Ce n'est pas tout.

— Que souhaites-tu encore?

— Je veux un firman de ta main m'autorisant à consoler les prisonniers ramant sur tes galères ou jetés dans tes cachots. Je serai captif dans Tripoli, mais captif sur parole.

— Me promets-tu de ne point encourager tes frères d'Europe à persister dans leur aveuglement?

— Je leur conseillerai de mourir pour défendre leur croyance.

— Je me serais défié de toi si tu m'avais parlé autrement. Va donc, je ne saurais marchander ma gratitude, car si tu avais exigé l'une des trois cités de Tripoli pour me rendre ma femme et mon enfant, je te l'aurais donnée.

Le soir même, le pacha faisait remettre à El-Nefs le prix de la rançon du chrétien.

En même temps, Aboul'Hacem donnait au jeune homme un firman, par lequel il l'autorisait à visiter les prisonniers de Tripoli, et à s'occuper de l'amélioration de leur sort. Ordre fut en même temps transmis aux capitaines de galères, aux gardiens et geôliers de reconnaître le Chrétien et de lui obéir comme au représentant et au messager d'Aboul'Hacem.

Une joie profonde remplit le cœur du jeune homme; il allait désormais exercer un apostolat, alléger son propre fardeau en portant celui de ses frères. Il ne perdit pas un jour, pas une heure, et commença ses visites par les galères, où des chrétiens de toutes races étaient enchaînés à leurs bancs de fatigue.

Nul ne peindra jamais l'horreur du supplice qu'enduraient ces infortunés. Courbés sur la rame, les chevilles ensanglantées par de lourds anneaux, le cou déshonoré par un carcan de fer, enfermés jour et nuit dans l'entre-pont, manquant à la fois de jour et d'air, réduits à l'état de machines humaines faisant mouvoir un aviron, leur misère s'augmentait encore des insultes et des mauvais traitements de leurs gardiens.

Le Chrétien pénétra dans l'entre-pont d'une galiote au moment où se passait une scène horrible. Un gardien, ivre de sa propre colère, vociférant des injures et proférant des menaces de mort, passait et repassait entre les bancs, frappant de son bâton noueux les épaules dénudées, les têtes courbées. Des cris de douleur s'échappaient de la poitrine des malheureux, ils tentaient de se garantir de leurs bras, l'un d'eux leva même son aviron pour se défendre; alors le bourreau fondit sur l'homme enchaîné, et du bâton, du poing et de ses dents le traita de telle sorte, que le rameur tomba sur le sol baigné dans son sang et presque privé de vie.

Alors une main nerveuse se posa sur l'épaule du gardien.

— Le droit de mort appartient au pacha, dit le Chrétien en s'adressant au tortionnaire; tu as attenté à la puissance de Sa Hautesse en te faisant ordonnateur et exécuteur d'un supplice. Tu en rendras compte à sa justice.

— Et c'est un giaour, un esclave, qui m'ose parler de la sorte! demanda d'un ton méprisant le gardien des rameurs.

— C'est un fils d'Europe! c'est un homme de cœur indigné de voir commettre des actes d'atroce férocité.

Puis, ayant déployé son firman, et pris rapidement une note, le Chrétien parcourut les rangs des rameurs, s'arrêtant un moment près de chacun d'eux, l'interrogeant sur son histoire; il écrivait ensuite quelques lignes pour se souvenir et promettait secours et protection aux captifs.

Pour la première fois, depuis de longues années, les infortunés entendaient dans cet enfer une consolante parole. C'était plus que la goutte d'eau de Lazare: c'était la manne dans le désert.

Le soir même, le Chrétien adressa un rapport à Aboul'Hacem; deux jours après, en se rendant dans l'intérieur de Tripoli, le jeune homme entendit pousser des cris déchirants dans le quartier où se faisaient d'ordinaire les exécutions. L'instinct, plus que la curiosité, le poussa vers le pilori; il recula d'horreur en fermant

les yeux : le gardien de la galiote qu'il avait visitée trois jours auparavant subissait le supplice du pal.

Lentement, mais d'une façon progressive, des améliorations s'introduisirent dans les prisons et les galères. Le Chrétien était regardé par les captifs comme un ami, un bienfaiteur, un frère. Tous l'aimaient et le vénéraient, et si un gardien se montrait plus cruel que le règlement ne l'autorisait à le faire, les prisonniers se contentaient de lui dire :

— Nous nous plaindrons au Chrétien.

Au bout d'un mois, le jeune homme n'avait plus à visiter qu'une seule prison. Large, haute, massive, dressée sur une base de granit naturel avec lequel elle semblait faire corps, cette tour était l'objet d'une grande terreur et le sujet de récits légendaires.

On affirmait que les infortunés renfermés dans ses murs souffraient un plus rude martyre que les autres captifs; tous, avant d'y être jetés, subissaient quelque horrible supplice. On n'y devait trouver que des mutilés et des fous. Le Chrétien avait déjà inspecté la prison supérieure, quand il demanda à visiter les cellules inférieures.

La prison se prolongeait dans les entrailles de la terre, et six étages de cachots, progressivement bas et humides, descendaient en spirale jusqu'au fond du gouffre.

Ce n'étaient plus des hommes que le Chrétien trouvait dans ces fosses infectes, où la vermine et les scorpions pullulaient, mais des restes, des débris d'hommes. L'un, ayant subi l'ablation des mains, ne pouvait plus porter à sa bouche les misérables aliments qu'on jetait à terre devant lui et devait, pour les saisir, ramper comme un animal immonde. A l'autre, on avait crevé les yeux; celui-là s'estimait heureux d'avoir subi seulement la perte de ses oreilles; celui-ci se traînait sur des jambes mutilées. Le fer et le feu n'avaient épargné personne. Le Chrétien, suffoqué par la douleur, gardait à peine la force d'adresser quelques paroles aux infortunés. Ses larmes étaient assez éloquentes.

En quittant chaque cachot, il donnait des ordres précis, et, la nouvelle de l'empalement du chef de la galiote s'étant répandue, le Chrétien n'eut pas la peine de répéter ses observations et de commander deux fois.

Il se croyait au bout de sa terrible visite, quand le gardien ouvrit une dernière porte, donnant sur une fosse à demi envahie par une eau croupissante. A la lueur de la torche que portait devant lui le geôlier, le Chrétien aperçut un vieillard replié sur lui-même. Ses bras entouraient ses jambes atrophiées par le froid. Sa barbe blanche, sa longue chevelure inculte lui donnaient à la fois un aspect terrifiant et fantastique. En entendant un bruit de voix, le prisonnier leva la tête et regarda ceux qui entraient. Puis, croyant sans doute que sa dernière heure était venue, il fit un effort pour se lever et fixa un regard encore étincelant sur le gardien.

Le chrétien s'approcha alors et adressa quelques paroles bienveillantes au malheureux; celui-ci ne répondit pas, mais ses yeux s'animèrent d'un rayon de joie en se fixant sur le jeune homme. Le Chrétien s'était exprimé en français, il crut que le captif ne le comprenait pas et répéta la question en langue tudesque. Le vieillard secoua la tête; le Chrétien se servit alors de l'italien; soudain les mains du prisonnier se tendirent vers lui, et le malheureux montra que les bourreaux du pacha lui avaient coupé la langue...

— Si je ne puis finir vos peines, reprit le Chrétien dans le plus pur toscan, soyez sûr du moins que je les adoucirai.

Il ouvrit les carcans emprisonnant le corps et les jambes du malheureux, puis il lui demanda s'il se croyait capable de quitter son cachot et de gravir les escaliers. Le vieillard essaya quelques pas et secoua la tête avec découragement. Il fallut le transporter d'étage en étage jusqu'à la cour de la prison. Le grand jour lui causa un éblouissement subit. Bientôt, cependant, la vivifiante chaleur du soleil parut le ranimer; il essayait des mouvements lents, comme ceux d'un enfant, et le bien-être amenait sur ses lèvres un vague sourire. Après l'avoir conduit dans une chambre saine et commandé qu'on lui servît un léger repas, le Chrétien le quitta en promettant de revenir le lendemain.

Dociles aux volontés du jeune homme, les gardiens avaient changé l'aménagement intérieur de la prison. Le Chrétien trouva les mutilés reposés par le bain, couverts d'habits propres, réunis dans une vaste salle, et formant des groupes d'amis, de compatriotes, se questionnant, se racontant mutuellement leurs aventures. Le Chrétien courut tout d'abord au vieillard, pour lequel il se sentait une vive sympathie. Dans l'espérance de converser avec lui, il avait porté du parchemin et comptait apprendre l'histoire du malheureux, si celui-ci savait écrire. Il expliqua au captif ce qu'il souhaitait, et le regard du vieillard s'éclaira d'une vive joie. Puis d'une main tremblante, saisissant la plume que le jeune homme lui tendait, il traça péniblement et en lettres énormes les réponses exigées par les questions de son nouvel ami.

— Quel est votre pays? demanda le Chrétien.

— Je suis Génois, écrivit le prisonnier.

— Comment êtes-vous venu à Tripoli?

— Je partis de Gênes en compagnie d'un homme aventureux; nous commandions deux galères, et notre but était d'aller jusqu'aux Indes. Vers la hauteur de Saint-Jean d'Acre, nous fûmes capturés par des pirates, amenés à Tripoli et vendus avec les hommes de l'équipage... Nous étions, mon ami et moi, actifs, robustes, pleins de courage; on nous donna le choix entre l'abjuration et le supplice : nous demandâmes les bourreaux. J'ignore quelle fut la destinée de Tedisio Doria; tu vois à quels excès de misère m'ont réduit les fils de Mahomet... Mais toi, qui viens nous consoler dans ce lieu de souffrance, étais-tu négociant comme nous?

— J'étudiais l'art de guérir, et déjà je m'y montrais habile, quand je suppliai ma mère de me permettre de quitter ma patrie pour aller à la recherche d'un père que je perdis dans une catastrophe semblable à celle dont tu fus la victime... Notre bâtiment pris et pillé, nous fûmes amenés au marché de Tripoli. Acheté par un médecin arabe, je soignai avec succès la femme du pacha. La liberté dont je jouis est le fruit de sa reconnaissance...

— Y a-t-il longtemps que tu perdis ton père?

— Dix années.

— Quel motif le porta à quitter sa famille?

— Une louable ambition... Il rêva, avec l'un des héritiers des plus nobles familles de Gênes, de faire refleurir notre commerce en Orient, et, en compagnie de Tedisio Doria...

Les yeux du vieillard se fixèrent avec angoisse sur le visage du Chrétien; un voile de larmes obscurcit ses yeux, et sa main tremblait d'une façon fébrile quand il écrivit :

— Et tu as tout quitté pour chercher ce père, dont tu te souvenais à peine...

— Pouvais-je l'oublier en voyant pleurer ma mère? s'écria le Chrétien.

L'agitation du vieillard augmenta encore, et ce fut en caractères presque illisibles qu'il traça cette ligne :

— Tu te nommes Lucian Vivaldi...

Le Chrétien poussa un cri de joie étouffé et se précipita dans les bras du vieillard.

— C'est un miracle! un miracle! ne cessait de répéter le jeune homme. Vos misères sont finies; le pacha ne me refusera pas votre grâce. S'il ne me permet pas de quitter Tripoli, du moins vous cesserez de languir dans cette horrible prison. En attendant que se présente un moment favorable pour obtenir votre liberté, nous nous verrons chaque jour. Gardons ce secret au fond de notre cœur jusqu'à l'heure où je pourrai dire devant tous : « Ce noble martyr est mon père ! »

Lucian Vivaldi achevait ces mots quand Hafeld parut. Il complimenta ironiquement le Chrétien de son humanité, puis ajouta, avec une intention dont le jeune homme ne saisit pas toute la portée :

— Sa Hautesse doit te savoir un gré infini du zèle que tu déploies. Tu consolais, quand je suis entré, l'homme qui, avec Tedisio Doria, l'a le plus offensé par son obstination.

— Ce que tu nommes obstination, s'appelle pour moi héroïsme.

— Un conseil, poursuivit Hafeld, n'exagère rien, surtout la vertu...

Lucian Vivaldi ne prolongea pas davantage sa visite.

Le soir même, le premier ministre insinuait au pacha que la piété du Chrétien cachait un piége; qu'après s'être formé des créatures, il fomenterait une révolte contre le pacha.

— C'est impossible, répondit Aboul'Hacem, le Chrétien a juré.

— Oui; mais il ne croira point commettre une action déloyale en manquant à une promesse faite au sectateur du Prophète. Que dis-je? te trahir pour ses compatriotes lui semblera une œuvre méritoire... Il trouverait légitime de détacher de toi les êtres qui te sont le plus chers même...

— N'achève pas! dit Aboul'Hacem, tu insulterais Aliénor.

Le pacha fit un signe, le ministre sortit.

Resté seul, Aboul'Hacem se souvint malgré lui des paroles perfides de son ministre, et, les yeux injectés de sang, les poings fermés par la rage, il s'écria :

— Si tous deux me trompaient!

Raoul de NAVERY.

(La fin à la prochaine livraison.)

VOYAGES.

LES BOHÉMIENS DANS L'INDE.

La race humaine offre, comme toutes les autres races animales de notre globe, ses anomalies et ses propensions innées, irrésistibles. De même que les oiseaux, les mammifères, les poissons nous montrent certaines familles, certaines espèces animées, à des moments déterminés, d'instincts de migration, de besoins de voyager encore inexplicables, mais auxquels elles obéissent sans raisonner, comme à une impulsion toute naturelle ; de même nous voyons certaines races humaines garder, pendant des siècles, et comme un état normal, des mœurs vagabondes que rien ne peut expliquer, sinon une impulsion naturelle. Il ne faudrait pas croire que le premier peuple venu, émietté par tribus sur la surface de l'Europe, pourrait vivre comme le font, sans varier, les Bohémiens ou Zingares. Ces peuples sont évidemment poussés par un instinct spécial, inné, supérieur, auquel ils obéissent inconsciemment. Ce qui le prouve, c'est que cette impulsion n'est explicable ni pour eux ni pour les autres.

On comprendrait, en effet, qu'un peuple dispersé par la force, chassé de son pays, errât quelque temps parmi le monde, cherchant à se reconstituer en un lieu quelconque, ou à rentrer dans son ancienne patrie; mais, pour les Zingares, il n'en est point ainsi, puisque, dans l'Inde même qui semble leur patrie première, ils vivent de la même vie qu'en Europe, en Asie, et, dit-on dernièrement, en Afrique : errants partout, dans les jungles maternelles comme dans les plaines et les forêts civilisées qu'ils traversent sans s'y mêler et sans leur rien emprunter.

L'origine indienne des Bohémiens paraît de moins en moins douteuse. On a longtemps attribué leur émigration à l'invasion de l'Inde par Timour-Lang, au commencement du quinzième siècle ; désormais, il paraît démontré, par l'étude des textes, que cette migration — unique ou peut-être successive — a eu lieu à une époque beaucoup plus reculée, puisque Fidursi en parle dès l'an 420 et qu'ils se seraient répandus dans l'orient de l'Europe dès 1250.

Quelle que soit, au surplus, la date du fait en lui-même, le phénomène actuel n'en demeure pas moins extraordinaire et tout autant dénué d'explication plausible. Si l'émigration a été naturelle, pourquoi ne continue-t-elle plus? Si l'émigration a été forcée, pourquoi, depuis longtemps, l'effet ne s'en est-il pas effacé de lui-même?... Deux peuples semblent ainsi dispersés dans le monde, au travers des autres nations : les Israélites et les Zingares. Mais ils le sont dans des conditions absolument différentes, quoique tous deux y vivent à un état qu'on pourrait appeler *parasitaire*, c'est-à-dire dans des conditions spéciales. Les Israélites vivent en familles isolées, mais mêlées à la nation et reliées entre elles par le lien religieux. Les Bohémiens, au contraire, vivent en clans, sans nationalité, isolés au milieu du peuple qu'ils traversent, et roulant sur la terre sans attache comme sans but. On connaît des Juifs français, allemands, portugais, etc.; on ne connaît que des Zingares cosmopolites! Quelques tribus se sont établies — on n'ose pas dire fixées — en Transylvanie, en Valachie, en Lithuanie ; mais elles ne prennent aucune part à la civilisation qui les entoure.

On prétend que, dans le pays des Mahrattes, on trouve encore quelques Zingares à l'état de tribu; sur les côtes du Malabar, on en rencontre également qui vivent en pirates. Dans l'Inde anglaise, les Zin-

gares errent comme en Europe. Au Mysore, on les rencontre par tribus d'hommes et de femmes chassant et prenant les paons, les poules vivantes, etc., qu'ils viennent vendre aux cantonnements anglais. Les méthodes qu'ils emploient pour opérer ces captures sont d'autant plus intéressantes que, chez ce peuple immuable dans sa mobilité continuelle, elles doivent remonter à la plus haute antiquité.

Pas plus dans l'Inde qu'ailleurs, une tribu zingare ne se fixe nulle part. Ses membres se meuvent, par petits groupes, de place en place, selon que l'exigent les saisons de l'année et les migrations du gibier. Leurs wigwams ou tentes sont vite ployés sur de petits bœufs, lorsqu'ils veulent changer de résidence, et, à d'autres moments, ces mêmes bœufs deviennent des aides très-utiles pour certaines de leurs chasses aux animaux sauvages. Ces Zingares, en effet, savent prendre en vie : l'antilope, l'outarde, la perdrix et la caille dans les plaines ; le chacal, le paon, la poule dans les jungles, et souvent même le daim tacheté. Que l'on s'empare de perdrix et de cailles, rien que d'assez simple là-dedans : nos bergers en savent faire autant ; mais que l'on s'attaque au chacal, ceci est une autre affaire. Le chacal, en effet, est bien voisin du renard et passe pour aussi rusé que lui... Or tout le monde sait combien ce dernier prend soin de se garder lui-même ; cependant les Zingares sont plus fins que lui, puisqu'ils en capturent couramment assez pour en faire leur nourriture habituelle.

Une belle nuit de lune est le meilleur moment pour cette chasse, dont les préparatifs sont bientôt faits. Le costume traditionnel des Bohémiens de l'Inde n'est pas compliqué : il consiste en un bonnet de peau, un à deux mètres de corde et un morceau de cotonnade grand comme un mouchoir. D'une main, ils emportent une peau de bouc non apprêtée, enlevée d'un seul morceau et formant un sac. Chacun d'eux porte, en outre, un petit paquet de collets admirablement construits en tendons préparés, et un court bâton d'apparence solide destiné à frapper sur la tête tout chacal pris.

La chasse au chacal. Dessin de Vierge.

Ce qui se passe de nos jours, ce que j'ai vu se passer dans ces chasses sous mes yeux au Mysore, se passait identiquement de même, il y a siècles et siècles : si on demande aux Zingares qui leur a appris leurs méthodes de chasse, ils répondent : « Toujours, toujours ! » Leur langue, presque le sanscrit, n'en dit pas plus long. Mais les animaux de chasse ne manquaient point autour de notre camp ; aussi, à quelques centaines de mètres, dans une clairière au milieu des jungles, les Zingares qui étaient venus me chercher commencèrent leurs opérations.

Après avoir attentivement consulté la direction du vent, ils posèrent une ligne de collets. Ceux-ci consistent en trois brides environ tressées en tendons ; chaque bride est assez roide pour se tenir droite à une hauteur moyenne de quinze centimètres du sol, tandis qu'elle est chevillée à terre par des tiges de bois sur lesquelles chacune est dressée. Ces tiges sont réunies par une corde courante, et quand toutes furent

enfoncées dans la terre, les boucles formèrent une rangée d'à peu près six à sept mètres, se recouvrant soigneusement les unes les autres, de sorte que le chacal passant rapidement parmi elles était sûr de passer son pied de devant dans l'une ou dans l'autre, tandis que la corde courante empêchait que l'un quelconque des piéges pût être emporté par l'animal.

Supposons que le vent régnant au moment de la chasse vienne de l'ouest; le rang de collets sera placé d'ouest en est, et les hommes choisiront une place à environ vingt-cinq mètres de l'extrémité ouest de la ligne. Tous alors s'accroupissent sur le sol, et l'un d'eux, élevant la voix, imite à s'y méprendre le cri du chacal. C'est d'abord le long râlement « y...o...oû... oû... »; puis, le même sur un ton plus élevé; puis un aboi court, sec « ouâ ! ouâ! » qui continue pendant un certain temps et finit par un hurlement caractéristique que je renonce à rendre et à expliquer. Tous, pendant ce temps, font le guet, regardant attentivement de tous côtés. A peine le premier hurlement fut-il poussé, que tous se mirent à secouer les peaux de bouc, à japper, à aboyer, à hurler, à jurer comme chacal en colère, de sorte qu'on eût dit une troupe de ces animaux se battant sur une charogne qu'ils déchiraient.

Au bout de quelques instants arrive à grands pas un chacal... Les hommes se jettent immédiatement à plat ventre sur le sol, avec un paroxysme de cris et de jappements, secouant la peau de bouc devant le nouveau venu et imitant le plus beau branle-bas qui puisse suivre, pour un chacal, un repas plantureux.

L'animal s'arrête environ à vingt-cinq mètres de nous, dans un état de trouble évident. Mais les hommes font si bien leur partie, qu'il se dit en lui-même que certainement il y a là tout près des chacals qui accomplissent une bien belle besogne; mais on voit en même temps qu'il trouve dans l'exécution du concert quelque chose qui lui semble extraordinaire..... En quelques secondes, un peu tiraillé entre le désir de se joindre au festin avant que tout soit mangé et sa prudence ordinaire, il relève le nez et la queue et, avec un hurlement d'angoisse, il s'élance au galop tout autour du foyer du vacarme, mais se tenant sous le vent et demeurant toujours à vingt-cinq mètres de nous... Aussitôt qu'il arrive sous le vent de nous, il veut décamper!... Mais il est déjà au milieu des piéges, et les hommes s'élancent sur lui avec leurs petits gourdins...

Malheureusement pour nous, le finaud n'avait pas été bien saisi par les collets, ce qui arrive quelquefois, malgré toutes les précautions, et il se dégagea juste à temps pour sauver sa tête... Notre déconvenue fut d'autant plus complète que quatre ou cinq de ses amis arrivaient à toutes jambes au même instant et s'empressèrent de filer au galop accéléré.

La raison pour laquelle les Zingares avaient choisi leur poste en se plaçant au vent de leurs piéges est que le chacal décrit un cercle invariablement sous le vent pour recevoir les effluves de tout objet qui lui paraît suspect, et qu'il doit rencontrer la ligne des piéges à l'instant même où il veut se sauver du danger dont, alors, il a conscience. Si, au contraire, les piéges étaient placés en un autre endroit, il en sortirait après avoir pris le vent et pourrait ne pas venir jusqu'à eux.

Cette aventure ainsi terminée, nous choisîmes un autre endroit et nous prîmes plusieurs chacals. Depuis, j'ai vu, une fois, un Zingare, en pleine lumière du jour, et d'une main, mettre dans son sac un chacal qui était en train de faire la sieste au soleil, et qui se jeta la tête la première dans le danger, au moment où il fut réveillé par le premier hurlement du malin chasseur.

A propos de chacals, j'ai eu la chance, au milieu du jour, il y a quelques mois, d'entendre et de voir cet animal pousser son terrible cri, si différent de son hurlement ordinaire, cri qu'il faut attribuer aux vieux animaux solitaires. On s'est beaucoup disputé pour savoir si ce cri horripilant, fantastique, glaçant le sang dans les veines, était celui du chacal, de la hyène ou de tout autre animal. Or les Shikarries m'avaient toujours affirmé qu'il était poussé tout bonnement par le chacal, et, en cette occasion que je rapporte, j'eus la chance de considérer l'animal pendant plusieurs minutes jusqu'à ce qu'il me vît et s'enfuit. On prétend que c'est quand il est accompagné du tigre que le chacal pousse ce cri particulier; mais là il n'y avait ni tigre ni charogne aux environs; l'animal, à nos yeux, appelait tout simplement ses semblables.

Un mot encore à propos du chacal et du tigre. J'étais un soir à l'affût du dernier lorsque parut un chacal. Après son déploiement habituel de marches, contre-marches, glissades; après un certain nombre de feintes et de fuites destinées à provoquer quelque mouvement chez le tigre, s'il était par hasard à guetter aux environs, le chacal saisit un énorme morceau de chair et l'emporta... Il revint bientôt et emporta un semblable morceau dans une direction nouvelle... Une fois encore il revint à la charge, et toujours emporta du butin dans une direction différente. Il était évident qu'il s'attendait à voir arriver le tigre d'un moment à l'autre et qu'il se munissait de ce qu'il lui fallait pour faire, à distance, un souper tranquille.

Terminons cette courte digression à propos des mœurs des chacals, revenons aux Zingares indiens et à leur manière de prendre au collet les paons et les coqs des jungles. Pour cette chasse, ils se font aider par leurs petits bœufs, se cachant courbés derrière eux. Plaçant alors une ligne de collets à couvert le long des clairières et des sentiers des jungles que ces oiseaux prennent quand ils rentrent alarmés pendant leur gagnage en plaine, deux hommes, derrière leurs bœufs, conduisent tranquillement les oiseaux dans leurs collets.

Ils appellent aussi quelquefois les mâles de ces espèces en gloussant comme les poules derrière quelque buisson épais qu'ils ont choisi pour poser leurs collets: ce qu'il y a de mieux, c'est qu'ils ne se servent d'aucun appeau artificiel; ils contrefont tous ces cris, tous ces bruits avec la voix seule, et cependant ils y sont d'une adresse incroyable. Il faut évidemment qu'ils soient bien sûrs de leur méthode et que le succès la suive souvent, car les tribus zingares vivent positivement de chacals et de vautours dégoûtants que l'on appelle *changouins*; ils réservent le gibier pour le vendre.

Les vautours se prennent très-facilement au collet, cet engin dont les Bohémiens des jungles savent faire un si multiple usage. Un jour, je vis une collection de chacals et de vautours dans une petite plaine découverte : arrivant auprès d'eux, je trouvai trois ou quatre vautours sautant de côté et d'autre, les pattes

prises dans des collets attachés au cadavre d'une jeune fille du pays probablement morte d'épuisement et de faim, car la disette sévissait cruellement à cette époque dans le Mysore...

Telle est la vie actuelle des Bohémiens ou Zingares dans le pays même qu'on leur donne comme patrie. Ils ont formé, dit-on, la caste la plus infime des Indiens avant d'adopter les mœurs errantes que nous leur voyons partout : c'est possible ; mais, à nos yeux, cela n'est guère probable. Ce qu'ils sont aujourd'hui, ils l'ont été autrefois, ils l'ont été toujours! Ils ont erré sans cause ; Timour-Lang n'y a été pour rien : ils erraient avant lui... ils erreront encore après nous... jusqu'au dernier! Car ils disparaîtront peu à peu du monde, étouffés par la civilisation, lorsque toute la surface de la terre, cultivée et appropriée, sera devenue un domaine privé. Pauvres Peaux-Rouges du vieux monde, ils disparaîtront comme les Peaux-Rouges du nouveau, plus certainement peut-être, car ils ne s'assimilent à aucun peuple, et une portion des sauvages américains se fond déjà dans la grande agglomération qui peuple les Etats-Unis.

R. du COUDRAY.

SOUVENIRS DU MEXIQUE.

CAMERON [1].

IV

Palo-Verde est un plateau brûlé, dénudé, qu'entourent de tous côtés des bois épais, et que traverse la route de la Vera-Cruz à Orizaba. Situé à égale distance de la Soledad et de Paso del macho, il marque la halte obligée que doivent faire les convois venant de la mer et se dirigeant vers l'intérieur. Il est en effet impossible aux voitures lourdement chargées de franchir dix lieues en une seule étape, et comme, d'autre part, on ne rencontre d'eau qu'à Palo-Verde, force est bien de s'arrêter sur ce point, si détestable qu'il soit au point de vue militaire.

C'est là que, vers six heures du matin, nous retrouvons la compagnie partie du Chicuite la veille au soir, conformément aux résolutions arrêtées par le colonel de la légion étrangère.

Les soldats viennent de faire le café. Sur l'ordre des officiers, les sacs ont été rapidement rechargés, et la compagnie est prévenue que, dans une demi-heure, elle dirigera une reconnaissance sur la route de la Soledad. En attendant, les hommes, les uns assis, les autres couchés derrière les faisceaux, fument et causent avec une parfaite insouciance. Rien n'indique en effet la proximité de l'ennemi. Les corvées qui sont allées en armes chercher de l'eau sous bois, n'ont point été inquiétées. On n'a rien vu, et si réellement les guerilleros songent à une attaque, ce sera pour plus tard; sans doute, elles sont encore loin, et c'est seulement entre midi et deux heures qu'il faut s'attendre à les voir déboucher sur le plateau.

C'est du moins ce qu'explique le capitaine à ses officiers, et il ajoute, toujours fidèle au plan qu'il a conçu la veille : Mais à midi nous aurons rejoint le convoi, ou nous aurons battu en retraite assez loin sur la route de Paso del macho pour n'avoir rien à craindre de l'infanterie de Lopez.

Hélas! comme un sanglant démenti à ces illusions, un coup de feu retentit, et l'une des sentinelles se replie en criant aux armes. Peut-être n'est-ce qu'une alerte insignifiante, car une dizaine de cavaliers seulement se montrent à l'extrémité du plateau sur laquelle débouche la route de la Soledad.

Tel n'est point l'avis du commandant de la compagnie; il a comme un pressentiment de la vérité, et ne peut retenir cette exclamation significative : Je ne les attendais pas si tôt.

Promptement il forme sa petite troupe en colonne, et reprenant son impassibilité habituelle :

— Nous allons voir, dit-il, ce que cela signifie.

Lorsque la compagnie n'est plus qu'à deux cents mètres environ des cavaliers, ceux-ci déchargent leurs mousquetons et se replient sous bois.

— Personne de touché?

— Non, capitaine.

— Au pas de course pour franchir le défilé!

Les hommes s'élancent. Il leur faut d'abord traverser un ravin rendu fangeux par les pluies de la veille, puis gravir, dans un chemin encaissé, une côte assez rapide.

Mais au sommet de la hauteur apparaissent trois cents cavaliers rangés en bataille, tandis que des taillis qui bordent la route part un feu nourri qui met plusieurs Français hors de combat.

Pousser plus loin dans cette direction serait donner tête baissée dans un véritable coupe-gorge. Au lieu d'une simple avant-garde, c'est le gros des forces de Matalobos que l'on a devant soi.

Le capitaine l'a bien compris. Faisant enlever ses blessés sous le feu, il donne l'ordre de battre en retraite et ne s'arrête qu'au milieu du plateau. Là, du moins, pense-t-il, l'ennemi sera obligé de sortir du bois pour venir le chercher.

C'est, en effet, ce qui a lieu. Les guerilleros, qui avaient mis pied à terre pour mieux se dérober dans les taillis, apparaissent, tirant leurs chevaux par la bride. Ils se remettent en selle et avancent lentement en bon ordre.

La compagnie française, qui s'est formée en carré avec un sang-froid admirable, peut maintenant compter le nombre de ses adversaires. Quatre cents cavaliers environ s'avancent du côté de la Soledad. Et, ce qui est plus grave, le même nombre environ se montre par la route de Paso del macho.

Soixante fantassins sont cernés par *huit cents* cavaliers! Ceux-ci, en outre, ont adopté une tactique des plus dangereuses. Se tenant prudemment hors de portée des feux de mousqueterie, ils se sont déployés sur les quatre côtés du plateau. Puis, par une manœuvre rapide de chacun de ces groupes, quelques Mexicains s'avancent au galop, lâchent leur coup de mousqueton lorsqu'ils sont à bonne distance, font

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

volte-face, et s'enfuient à toute bride. C'est un tourbillon incessant. Au milieu de la fumée, de la poussière soulevée par les chevaux, il est bien difficile aux Français de donner un but certain à leurs coups. Quant à l'ennemi, si irrégulier que soit forcément son tir, il atteint parfois la cible vivante sur laquelle il dirige un feu convergent. Déjà sept des nôtres sont tombés. Nos forces s'affaiblissent, alors que l'ennemi peut à chaque instant recevoir du renfort.

La situation n'est donc plus tenable; il faut prendre un parti.

A une lieue environ de Palo-Verde, sur la route de Paso del macho, on rencontre une ferme abandonnée, connue dans le pays sous le nom de Cameron. Il s'agit d'y parvenir, car, derrière ses murs, on trouvera du moins un abri momentané!

La compagnie, toujours formée en carré, se met en marche. Tandis que la face qui se trouve en tête s'ouvre le chemin par des décharges répétées, quelques hommes seulement, sur les autres faces, reçoivent à coups de fusil les cavaliers qui se montrent le plus menaçants. Quand enfin l'ennemi devient trop pres-

Cameron. Dessin de Vierge.

sant, le carré s'arrête, se couvre de feux pendant un instant, puis reprend sa marche — marche pénible s'il en fut, car on tient à honneur de ne pas abandonner les blessés. Généreusement les officiers ont fait le sacrifice de leurs cantines de vivres et d'effets. Sur les mulets déchargés, on a mis ceux des blessés qui peuvent se tenir à cheval. Mais il en est d'autres qu'il faut de toute nécessité porter. Or, pour chaque blessé, on immobilise deux combattants, et il n'en reste plus que quarante de valides.

Mais les officiers se multiplient; ils relèvent les défaillances prêtes à se produire; ils encouragent leurs soldats de la parole et de l'exemple.

Depuis deux heures, les Français soutiennent cette lutte inégale, lorsqu'ils arrivent enfin en vue de Cameron.

Quelle angoisse en ce moment! si l'ennemi allait se douter de leur projet; s'il allait les prévenir, faire mettre pied à terre à une centaine de cavaliers et occuper la ferme!

Il n'en est rien. Quelques pelotons qui tiraillaient en avant du carré s'éloignent au galop pour aller se ranger en bataille au-dessus d'un petit ravin que franchit la route environ cinq cents mètres plus loin. Evidemment, les Mexicains sont persuadés que les Français veulent aller chercher un refuge à Paso del macho, bien qu'ils en soient encore à plus de trois lieues; évidemment ils ne songent qu'à leur barrer la route et à pro-

fiter de toutes les difficultés du terrain pour ralentir leur marche et les retenir sous leur feu.

La compagnie vient d'arriver à hauteur de Cameron, dont les murs protégent déjà son flanc gauche. Brièvement les officiers ont expliqué à chacun ce qu'il doit faire.

Soudain les hommes se précipitent à leur gauche, parcourant en un instant les trente mètres environ qui les séparent de la ferme; puis, se collant contre la muraille, ils font face à l'ennemi, qui, surpris d'abord par cette manœuvre inattendue, accourt en poussant des cris furieux

Par la porte étroite, on ne peut guère passer qu'un à un, et il faut tout d'abord s'occuper des blessés. A mesure que les soldats pénètrent dans l'intérieur des bâtiments, le nombre des défenseurs du dehors diminue. Les Mexicains, enhardis, se sont approchés. Un instant vient où ils sont là réunis plus de cinq cents, n'ayant plus devant eux que quatre hommes : un tambour, qui, après s'être débarrassé de sa caisse, a ramassé le fusil d'un blessé, et les trois officiers, qui, faisant eux-mêmes le coup de feu, considèrent comme un devoir d'entrer les derniers dans la ferme. Ces quatre combattants se sont, il est vrai, mis à l'abri der-

Les derniers défenseurs. Dessin de Vierge.

rière les deux mulets, allégés au préalable de leur précieux fardeau. Bientôt les deux pauvres bêtes tombent percées de vingt balles. Heureusement que déjà, par quelques meurtrières improvisées, brillent les fusils des Français. Les Mexicains s'éloignent en saluant d'une dernière décharge l'héroïque petite phalange qui s'était dévouée pour le salut commun. Le lieutenant et le tambour tombent mortellement frappés.

A Cameron, comme dans toutes les fermes mexicaines, les bâtiments, et surtout les cours, occupent une large surface de terrain. Ce sera donc une rude tâche pour une troupe qui en est réduite à trente-cinq combattants que de garder toutes les issues.

Les munitions sont plus d'à moitié consommées. Les soldats, harassés par leur marche en plein soleil, enfiévrés par l'ardeur du combat, n'ont pas une goutte d'eau pour se désaltérer.

Que faire? que devenir?

Tandis que ses hommes barricadent de leur mieux portes et fenêtres, ou, à l'aide de leurs baïonnettes, percent quelques créneaux dans les murs, le capitaine a réuni ses sous-officiers. Tirant sa montre, il leur dit :

— Messieurs, il est onze heures du matin; le convoi ne sera pas à Palo-Verde avant deux heures de l'après-midi; donc nous n'avons aucun espoir d'être secourus

avant trois heures d'ici. Si enfin le convoi n'est pas parti de la Soledad, nous sommes perdus; car, pour aujourd'hui, du moins, nous ne devons attendre aucun renfort venant du Chicuite. Je sais que je m'adresse à des gens de cœur, c'est pourquoi j'ai cru ne devoir rien vous cacher de la vérité.

« Maintenant, je vous demande un serment : vous allez me jurer de mourir tous jusqu'au dernier, plutôt que de vous rendre. Le hasard joue un grand rôle à la guerre, et il n'est jamais de situation entièrement désespérée tant qu'on a les armes à la main. Rappelez-vous d'ailleurs qu'aussi longtemps que nous tiendrons ici, nous éloignerons du convoi une grande partie des forces de l'ennemi. C'est là notre devoir impérieux; c'est là la mission qui nous a été confiée, et nulle considération, nulle hypothèse, si vraisemblable qu'elle soit, ne peuvent nous autoriser à cesser la lutte tant qu'il y aura un homme debout. Est-ce bien compris?

— Oui, mon capitaine !

— Vous jurez que, si je venais à être tué, si le sous-lieutenant succombait aussi, de prendre successivement le commandement par rang d'ancienneté et de refuser de vous rendre, quelques conditions que l'on vous fasse.

— Nous le jurons!

— C'est bien, mes amis; une poignée de main, et que chacun se rende à son poste. Les Mexicains nous laissent tranquilles pour le moment, mais il est trop évident qu'ils préparent une attaque en règle.

Le capitaine fit porter tous les blessés dans la pièce la mieux abritée, leur distribuant, à défaut d'autre secours, de bonnes paroles et des exhortations. Se hissant ensuite au-dessus d'un mur, il examina le terrain tout autour de la ferme.

L'ennemi s'était retiré hors de portée; on apercevait seulement un cordon de vedettes à cheval observant de loin Cameron et ses environs et gardant toutes les routes.

Une heure s'écoula ainsi. Déjà les Français, toujours prompts à l'illusion, se croyaient définitivement en sûreté et pensaient en être quittes pour un jeûne forcé de vingt-quatre heures, quand un homme placé en faction dans la grande cour de la ferme tomba frappé d'une balle, en même temps que retentissaient plusieurs coups de feu.

Ce qui paraissait d'abord un phénomène inexplicable s'expliqua bientôt. Bien que située hors des bois, la ferme était entourée de toutes parts d'arbres épais, touffus, assez élevés pour que, de leurs moyennes branches, la vue plongeât facilement dans les cours. Les tirailleurs mexicains s'étaient blottis sur ces arbres; c'est de là, qu'à peine visibles pour les Français, ils tiraient à leur aise sur quiconque se montrait à découvert. Les sentinelles placées aux créneaux se trouvaient bien défilées des coups directs de l'ennemi par le mur derrière lequel elles veillaient, mais elles restaient en prise aux feux de flanc et de revers partis des arbres dominant la ferme de tous côtés.

Chaque soldat dut alors faire demi-tour pour répondre à la fusillade des guerilleros, et l'on eut le spectacle singulier de deux lignes françaises se faisant face et paraissant tirer l'une sur l'autre.

Si original que fût ce coup d'œil, le capitaine n'entendit pas jouer plus longtemps une partie aussi inégale. Protégés par les branches, cachés par le feuillage, les Mexicains étaient à peine visibles, tandis que les Français combattaient maintenant entièrement à découvert.

Ordre fut donné à tout le monde de rentrer dans les bâtiments intérieurs.

Au moment où le capitaine traversait la cour et ramenait ses derniers tirailleurs, on l'entendit murmurer faiblement : « Ma mère! ma mère! » Et il tomba la face contre terre.

Quand on le releva, il était mort; une balle lui avait brisé les reins.

Le sous-lieutenant prit le commandement des vingt hommes qui restaient — car ils n'étaient plus que vingt! — et se disposa à organiser une résistance désespérée.

On l'appela pour lui signaler quelque chose d'extraordinaire qui se passait au dehors. Un énorme amas de branches et d'herbes sèches, fortement serrées au moyen de lassos, roulait lentement vers la ferme. Poussée par les Mexicains, qu'elle dérobait à la fois aux regards et aux coups des Français, la fascine monstre avançait toujours, sans qu'il fût possible de l'arrêter, et bientôt elle vint s'appuyer près de l'entrée, sous un large auvent formé par les poutres saillantes de la toiture.

Alors on entendit une voix qui criait :

— Rendez-vous !

Une effroyable bordée de huées, de sifflets et d'injures répondit à cette insolente sommation.

Mais à ces bruits discordants succéda une longue clameur de stupeur et d'effroi. La fascine avait pris feu, enveloppant les combattants d'un épais nuage de fumée. Léchant les murs, s'élevant de plus en plus, la flamme avait gagné l'auvent, et la toiture tout entière devenait la proie de l'incendie.

Il y avait vraiment de quoi faire défaillir les courages les plus éprouvés. Tout autour de soi un ennemi féroce; au-dessus, les poutres enflammées, les tuiles brûlantes, menaçant d'écraser sous leur poids les vaillants défenseurs de Cameron.

— Souvenez-vous de votre serment, s'écria le sous-lieutenant, le visage pâle, mais le regard étincelant d'une indomptable énergie. Le capitaine mort ne peut plus vous en relever, et moi je le renouvelle en son nom. Rangez-vous tous le long de ce mur; faites-vous aussi minces que possible et attendez.

Ce furent quelques instants d'une horrible angoisse. On étouffait au milieu de cette fumée âcre et aveuglante, dans cette atmosphère embrasée, et la mort, une mort horrible, apparaissait à tous comme l'infaillible et prochain dénoûment de ce drame.

Enfin une grande lueur brilla; un dernier craquement se fit entendre, et le toit s'effondra avec fracas, couvrant les Français de scories enflammées, de cendres brûlantes. En même temps retentissaient des cris désespérés, des hurlements de douleur. C'étaient les pauvres blessés renfermés dans la pièce voisine.

Puis un silence de mort pesa quelques minutes sur cette scène de deuil.

Une voix cependant se fit entendre au dehors :

— Je demande à parler au commandant français.

— Parlez, monsieur, répondit le sous-lieutenant, je vous entends parfaitement d'ici.

— Eh bien, commandant, je suis envoyé par le général Lopez. Il vous invite à ne pas prolonger plus longtemps une inutile effusion de sang; il sait votre petit nombre. Il vient d'arriver avec deux mille fantassins; il y aurait donc folie de votre part à lutter

contre des forces tellement supérieures aux vôtres. Touché de votre courage, il m'a chargé de vous offrir les conditions les plus honorables. Vous pouvez vous fier à sa parole ; il est, vous le savez sans doute, général de l'armée régulière et ne tolérerait pas qu'on manquât aux égards dus à des braves tels que vous.

— Vous direz, monsieur, à votre général, que je le remercie de l'hommage rendu par lui au courage des soldats français; vous ajouterez qu'en fait de conditions acceptables en face de l'ennemi, je n'en connais qu'une, se faire tuer jusqu'au dernier. Prévenez-le bien de ne plus m'envoyer de parlementaires, car je ferai impitoyablement tirer sur quiconque s'approchera de la ferme.

A peine ces paroles étaient-elles prononcées qu'une grêle de balles tomba dans l'étroite pièce où s'étaient réunis les derniers défenseurs de Cameron. Ceux-ci, en effet, depuis la chute de la toiture, n'étaient pas plus en sûreté dans l'habitation qu'ils ne l'avaient été dans les cours, et les guerilleros perchés sur leurs arbres pouvaient à peu près impunément recommencer leur meurtrière fusillade.

La manœuvre que nous avons indiquée plus haut fut renouvelée par les Français, et, pendant près d'une demi-heure, le feu fut entretenu, de part et d'autre, avec une extrême vivacité.

Peu à peu il se ralentit du côté des Français; on voyait les soldats encore valides se pencher sur leurs camarades morts ou blessés, et vider en toute hâte leurs gibernes. Cette suprême ressource fut bien vite épuisée. Le plus ancien des sergents de la compagnie, s'approchant du sous-lieutenant, qui, excellent tireur, avait délogé plus d'un Mexicain de son poste aérien, lui dit :

— Mon lieutenant, il n'y a plus de cartouches.

— C'est bien, répondit celui-ci froidement.

Et, vidant ses poches, il donna au sergent une dizaine de cartouches qui lui restaient à lui-même.

— Distribuez ces munitions, ajouta-t-il, on en fera usage seulement quand l'assaut commencera. Et il ne tardera pas. Ecoutez !

On entendait en effet des coups violents retentir de deux côtés à la fois sur les murs. Dès qu'avait diminué le feu des défenseurs de la ferme, les Mexicains, armés de pics et de pioches, s'étaient glissés au pied des murailles, qu'ils avaient entamées avec leurs outils. Ensuite, une cinquantaine d'entre eux, balançant dans leurs bras un énorme tronc d'arbre auquel ils imprimaient une oscillation de plus en plus rapide, le lancèrent enfin, comme un bélier, dans les flancs de la maison.

Un hurrah retentissant s'éleva des rangs de l'ennemi, qui se précipita en foule vers l'ouverture pratiquée dans la muraille. La tête de colonne, accueillie à bout portant par une décharge meurtrière, pressée dans un étroit espace par l'élan désespéré des Français qui chargeaient à la baïonnette, se rejeta brusquement en arrière, entraînant dans sa retraite la masse des assaillants. Et avant que les Mexicains fussent revenus de leur étonnement, les Français s'étaient de nouveau mis à l'abri derrière les pans de mur qui pouvaient encore les protéger. — Abri bien insuffisant, car, tandis que l'ennemi repoussé ouvrait sur la brèche un feu furieux, tandis que les balles ricochaient de tous les côtés, la terrible fusillade partie des arbres continuait toujours.

Ils n'étaient plus que cinq, le sous-lieutenant et quatre hommes, quand le mur qui se trouvait derrière eux s'écroula à son tour.

En un instant ils furent enveloppés, percés de coups de baïonnette ou fusillés à bout portant.

La lutte était terminée; il ne restait plus un Français debout.

ÉPILOGUE.

Le général Lopez accourut au galop. Quand il eut fait le tour de cet étroit champ de bataille, quand il eut vu ces murs calcinés et souillés de sang et contemplé les cadavres accumulés, il devint plus pâle peut-être que ceux qui râlaient à ses pieds.

— Eh bien, Matalobos, dit-il au guerillero qui le suivait, voilà de la belle besogne, n'est-ce pas? J'ai quatre-vingts hommes hors de combat; toi, de ton côté, tu en as une quarantaine, et tout cela pour ce beau trophée : une ferme incendiée et une dizaine de prisonniers à demi morts.

— Ne comptez-vous pour rien d'avoir anéanti une compagnie française?

— Et toi, ne comptes-tu pour rien cent vingt des nôtres tombés sous les coups de l'ennemi. A faire longtemps la guerre de cette façon, l'armée mexicaine serait bientôt réduite à néant. Et ce convoi qui devait être à Palo-Verde à deux heures au plus tard, pourrais-tu me dire ce qu'il est devenu? Pourquoi m'as-tu trompé? ou comment t'es-tu trompé toi-même?

— Je ne m'étais pas trompé, et je vous avais dit vrai; seulement, nous avons été trahis.

— Trahis! et par qui?

— Par Carmen.

— Par Carmen! Qu'est-ce que cela signifie? comment le sais-tu? où est cette jeune fille? Je veux la voir, lui parler.

— Inutile, général. Elle ne vous en dirait pas plus qu'elle n'en a voulu dire aux éclaireurs que j'avais eu l'heureuse inspiration d'envoyer, dès la pointe du jour, du côté de la Soledad, pas plus qu'elle n'en a dit à moi-même. Si pourtant vous tenez à la voir, cela vous sera facile : vous la trouverez, à un kilomètre d'ici, pendue à la branche d'un arbre mort.

— Misérable! et de quel droit?...

— Du droit général qu'a toute troupe armée de punir un traître, et, encore une fois, Carmen nous a trahis. Mes hommes l'ont surprise se cachant dans les broussailles à leur approche. Etonnés de son trouble et de ses allures, ils me l'ont amenée, et je n'ai rien pu tirer d'elle, si ce n'est, comme je le supposais, qu'elle venait de la Soledad. Ce qu'elle allait faire au milieu des Français si loin de chez elle, il est trop facile de le deviner. Elle nous avait entendus l'autre nuit, elle a voulu prévenir l'ennemi de nos projets.

— Mais dans quel but?

— Eh ! ne savez-vous pas qu'elle était fiancée à cet autre traître de Juan qui venait de la Vera-Cruz avec le convoi. Elle avait craint qu'il ne lui arrivât malheur dans la bagarre, et alors...

— Je ne sais si ce que tu me dis est vrai, mais, tiens! tu me fais horreur. Tâche de ne pas te trouver trop souvent sur mon chemin, et surtout ne viens plus me demander de combattre près de toi. Nous autres soldats ne devons avoir rien de commun avec des bandits de ton espèce. Adieu, j'emmène les prisonniers.

Dès que Matalobos se vit seul avec ses guérillas, il rassembla son monde.

— Le convoi, dit-il, nous a échappé ; ce sera pour une autre fois. A défaut des millions attendus, contentons-nous donc de piastres. Vite ! que l'on fouille et que l'on dépouille les morts.

Alors commença la hideuse curée. Sur l'ordre de Matalobos, tous les Français gradés, depuis le dernier caporal jusqu'au capitaine, furent entièrement mis nus et symétriquement rangés sur les talus d'un fossé longeant la route (historique !). Cette sinistre besogne achevée, les guérillas s'enfuirent au galop, cédant la place aux immondes vautours noirs qui attendaient leur tour.

Le plus profond silence régnait sur ces lieux si bruyants tout à l'heure et le théâtre de tant d'atrocités, quand un homme, un soldat français, se leva du milieu des morts.

Couvert de sang, chancelant, comme ivre, soutenant de sa main gauche sa main droite brisée, il s'enfonça dans la broussaille, se glissant d'arbre en arbre, marchant parallèlement à la route dans la direction de Paso del macho.

Cet homme était le tambour tombé le matin devant la ferme au moment où il allait en franchir la porte. Une balle lui avait traversé la main ; une autre, lui labourant le crâne, l'avait renversé sans connaissance. Quand il était revenu à lui, la ferme brûlait, s'effondrait, et Lopez se préparait à l'assaut. Comprenant qu'il y allait de sa vie de ne pas dire un mot, de ne pas faire un geste, il était resté spectateur muet de la douloureuse agonie de ses camarades. Un peu plus tard, quand la main brutale des guerilleros l'avait à moitié dépouillé de ses vêtements, quand il avait été rejeté à terre sanglant et mutilé, il avait eu la force de retenir son souffle, de ne pas pousser un cri. Maintenant il se traînait épuisé par la perte de son sang, dévoré par la fièvre, mais soutenu par cette idée : rejoindre son régiment et crier vengeance.

La route était longue encore, pourrait-il arriver au but ?

O bonheur ! il lui semble entendre le clairon. Ce n'est pas un rêve ; c'est bien la fanfare de la légion étrangère dont les notes aiguës arrivent jusqu'à lui. On vient ; déjà il perçoit distinctement le bruit sourd que fait une troupe en marche.

Il fait un dernier effort, pousse un cri suprême et tombe sans connaissance.

Mais on l'a entendu ; on accourt, il est sauvé. Tourmenté par une insurmontable inquiétude, le colonel de la légion étrangère avait pendant la nuit expédié une estaffette au général commandant à Orizaba, et réclamé en termes pressants l'envoi immédiat d'un bataillon. Le général avait fait droit à cette requête, mais le bataillon demandé n'avait pu arriver que tard au Chicuite, et le colonel, obligé lui-même d'attendre ce renfort avant d'abandonner ses positions, n'avait pu se mettre en route que dans l'après-midi. Si rapidement qu'il eût marché, ils arrivaient trop tard.

Il ne lui restait plus qu'un triste devoir à remplir : enterrer les morts et leur rendre un dernier hommage.

Quant au convoi, prévenu à temps du danger qui le menaçait, il avait attendu vingt-quatre heures à la Soledad que la contre-guérilla Dupin fût rassemblée et pût renforcer son escorte.

Qui sait pourtant ce qu'il fût advenu si ce convoi était parti au jour dit, s'il était arrivé sur le champ de bataille quand les défenseurs de Cameron résistaient encore !

Un dernier mot : Nous venons de raconter un des épisodes les plus glorieux et les moins connus de notre histoire militaire. Nous n'avons que très-peu — et seulement dans les limites où cela était indispensable pour cette revue — mêlé la fiction à la réalité. Nous avons vu Cameron le lendemain du combat ; nous avons entendu l'émouvant récit du tambour, nous avons recueilli les principaux détails de cette sinistre journée de la bouche même des prisonniers qui nous furent rendus moins d'un mois après par le général Lopez. En rappelant ici le souvenir d'un pareil fait d'armes, qui peut servir d'enseignement et d'exemple, nous nous serions fait un scrupule de ne pas rester simplement vrai dans la partie purement militaire de notre récit.

A. BALLUE.

CROQUIS MILITAIRES.

LETTRES D'UN VOLONTAIRE D'UN AN.

I

Reims, novembre 1874.

Ma chère petite sœur,

S'il y a des engagements pénibles à tenir, parce qu'ils ont été pris trop inconsidérément, il y en a d'autres, en revanche, qu'il est doux de remplir et le mien envers toi est du nombre. Au point de vue du cœur, vois-tu, il n'y a pas deux sexes, il n'y en a qu'un : celui des êtres qui aiment et se sentent aimés — c'est le nôtre à tous deux, et c'est pourquoi j'ai tant de joie à tenir la promesse que je t'ai faite.

Avec qui causerais-je plus volontiers et plus affectueusement qu'avec toi, ma chère, bien chère amie ? Où trouverais-je, ailleurs que chez toi, une âme prête à me comprendre et une main plus doucement et plus franchement tendue vers la mienne?

Me voici parti de la maison depuis huit jours, et je sens encore sur ma joue ta dernière embrassade, donnée à la gare au moment du départ. Je t'ai promis de t'écrire et je tiens ma promesse, tu le vois. Ne m'en sache pas gré, va ; je ne fais en ceci qu'obéir au penchant de mon cœur dont la meilleure moitié est restée avec vous.

Maintenant que c'est fait, je peux bien te le dire : j'avais le cœur gros en vous quittant. As-tu remarqué cela, toi, ma bonne petite sœur, ou ton instinct féminin a-t-il laissé échapper cette nuance? J'en serais surpris. — Eh bien, je grossissais ma voix pour vous parler, afin que vous ne voyiez pas qu'elle était un peu tremblotante. Que veux-tu? je ne suis pas en bronze!

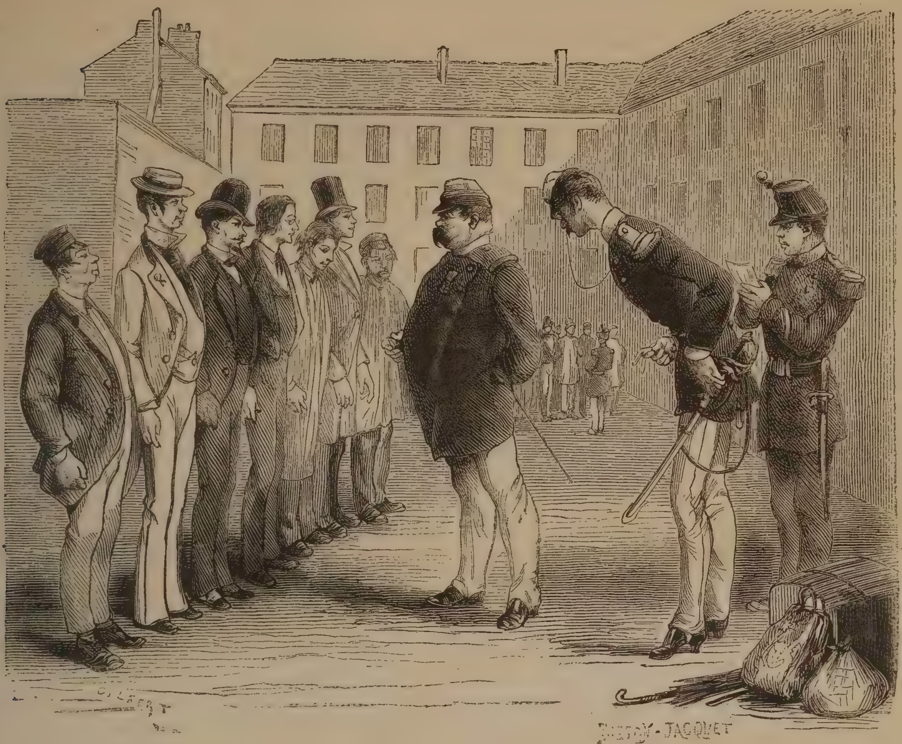
et pas encore un « troupier fini », il s'en faut. Songe donc, je ne voulais pas non plus que vous pussiez voir que j'avais l'œil un peu humide. Dieu merci! un volontaire qui pleure! Qu'est-ce qu'on aurait dit au régiment?...

Aussi, j'ai fait *l'homme,* comme tu dis ; c'était la première épreuve, et je l'ai vaincue. Ç'a été un peu dur. Quitter papa, maman, la maison ; penser à tout ce qu'on laisse derrière soi de bon, de doux, de tendre, et voir sa sœur, tout émue, les yeux brillants, la mine navrée, qui vous tend la main et vous dit tout bas un éternel adieu... d'un an ! Tu comprends, on a beau être soldat !...

Enfin, tu l'as vu... je n'ai pas pleuré. Il est vrai que je n'ai pas ri non plus — mais on fait ce qu'on peut.

Nous avons voyagé toute la nuit. De Paris à Reims, il y a loin. Et puis, les banquettes des troisièmes ne sont pas trop rembourrées ; on y dort mal... généralement ; moi je n'ai pas dormi du tout : je pensais à tant de choses ! — à toutes les affections que je laissais derrière moi, et aussi à tous les *inconnus* de la vie nouvelle où le train m'emportait.

Heureusement, j'ai trouvé dans le wagon des compagnons de route, qui sont maintenant mes camarades ; ils sont comme moi volontaires d'un an, et ils servent



L'inspection du capitaine. Dessin de Gilbert.

dans le même régiment. Partis de Paris ensemble, nous sommes arrivés ensemble et nous repartirons à la même époque. Tu vois que, pour débuter, le hasard n'a pas trop mal fait les choses : on n'a pas plutôt quitté papa, maman — et sa sœur — on n'est pas plutôt parti, qu'on trouve avant d'arriver des camarades, et des bons.

Nous avons donc jasé, causé à qui mieux mieux ; nous avons fumé, et chanté aussi, et, Dieu me pardonne, nous avons ri aussi... un peu jaune ! la locomotive a hurlé, sifflé, soufflé, tant et si bien qu'au petit jour nous étions... à Reims.

Je te dirai un autre jour ce que je pense de cette ville ; mais il faut d'abord que je la connaisse, et vrai, je n'ai pas encore eu le temps de faire le touriste. Pour le moment, le *touriste* n'est pas encore au monde; il n'y a jusqu'à présent qu'un aspirant soldat.

Quel drôle de mot, n'est-ce pas? Je vais t'étonner cependant, ma bonne Jeanne : eh bien, ce mot-là ne me fait pas peur, au contraire ; comme on se cuirasse, hein ! comme l'idée se modifie ! et comme on voit mal les choses, de loin, quand on ne fait que se les figurer !

A la gare, nous avons trouvé un sergent qui nous attendait pour nous conduire à la caserne. Je ne sais pas comment cela se fait, mais ce sergent-là a une figure tout à fait... comme un autre homme qui ne serait pas sergent du tout. Je m'étais figuré le contraire. Il parle comme tout le monde, il marche comme tout le monde, il n'a ni juré ni sacré, il n'a été ni brutal ni brusque, et c'est avec une voix tout à fait naturelle qu'il nous a demandé nos feuilles de route pour les porter à l'intendance.

Ma parole ! je croyais rêver : je m'attendais à entendre le tonnerre sortir de cette poitrine fièrement en-

rubanée, quelque chose de terrifiant comme un cri de Bertram ou de Méphisto. Pas du tout ; j'ai trouvé un homme bienveillant, un peu froid, mais au fond très-doux et souriant un peu de toutes nos terreurs bêtes. Je parierais qu'au premier jour de son arrivée au corps, cet homme était juste aussi naïf que nous.

Voilà ma première surprise.

Nous arrivons ensuite à la caserne : tout le monde nous attendait dans la cour. Le colonel est là ; le médecin nous examinera tout à l'heure. Le major fait l'appel, et les capitaines nous emmènent par groupes de huit ou dix dans leurs compagnies.

Là, on nous fait ranger en cercle ; les officiers, les sous-officiers, tout le monde est rassemblé ; le capitaine nous parle. Il a la parole brève, mais il s'exprime en bon français, et je t'assure qu'on comprend ce qu'il dit. Du reste, sa harangue n'est pas bien compliquée et se borne à quatre mots, à ceci :

« Les bons sujets n'ont rien à craindre, ils auront la vie sinon agréable, du moins très-supportable — mais s'il y a parmi vous des mauvaises têtes, ma foi, qu'ils prennent garde. Sinon, gare ! »

Puis, tout réconfortés par ce petit discours concis, clair et formel, nous montons à la chambrée.

Je voudrais bien, ma bonne petite sœur, causer avec toi un peu plus longtemps, mais c'est fini pour aujourd'hui.

Le tambour vient de se faire entendre, c'est la *corvée des légumes* qui va partir, et j'en suis. C'est mon tour de marcher.

Je te dirai tout cela, et bien d'autres choses, dans ma prochaine lettre. Pour aujourd'hui il faut que je te quitte, mais non sans vous embrasser tous mille et mille fois.

Ton frère.

II

Décembre 1874.

Et tout d'abord, ma petite Jeanne, merci de ta bonne réponse et de tout ce qu'elle contient d'affectueux.

Tout le temps qu'ont duré tes quatre pages, je me suis retrouvé l'homme d'avant, l'homme *pré-militaire;* je me suis revu près de vous, avec vous, en famille, dans l'atmosphère calme et douce où vit tout ce que j'aime au monde, et tu m'as rendu bien heureux, va ! J'étais là, près de toi, relisant ma propre lettre, et je m'imaginais me voir par la fenêtre, passant dans la rue, sous ma capote de soldat.

Nous n'avions pas envie de rire, mais nous n'avions pas envie de pleurer non plus; la vie ne nous apparaissait pas teintée de rose, mais le deuil n'était pas dans nos cœurs. Nous étions sérieux, voilà tout. Rien de plus, rien de moins ; c'est ce qu'il faut aujourd'hui.

Voilà, mon cher ange, la vision que tu m'as valu, et je t'en remercie : j'ai, grâce à toi, *oublié* pendant dix minutes.

Ah ! la famille, la famille ! vois-tu, ma Jeanne, il faut la quitter pour comprendre combien ce mot-là représente de choses ; combien il sous-entend de fils, et de liens, et de chaînes bénies qui vous entourent, et vous enveloppent, et vous attachent par toutes les fibres du cœur !

Les Anglais ont une charmante romance sur ce thème-là : ***Home, swelt Home***, « Maison, chère maison », et je me la chante toujours, et tout seul dans mon petit lit de soldat. Famille, chère famille, asile, refuge tranquille où tout est paix, amour, sûreté, calme profond. Ah ! ma chambre de garçon, mes livres, ma table de travail, tout cet intérieur chéri où je vous voyais toujours, ma mère, mon père et toi, aller et venir comme des anges de consolation ! Où est-ce tout cela ? et comme je la trouve triste ma chambrée de caserne...

Allons... chassons cela, et soyons homme. Regardons les choses d'un œil plus viril ; il le faut d'ailleurs, et les attendrissements ne sont bons à rien.

Quel déluge de questions tu m'as posées, mon enfant ! J'aurais un volume à t'écrire pour te répondre. Tu veux tout savoir : c'est mon habit, c'est la soupe, c'est la corvée, c'est l'exercice, c'est le *clou* — pardon ! je veux dire la salle de police — je te parlerai de tout cela, mais laisse-moi le temps.

Tu veux connaître *toute* ma nouvelle vie ? Eh bien, tu la sauras, je te le promets ; pas aujourd'hui, par exemple ! Ce serait trop long, mais nous avons le temps. J'y suis pour un an.

J'ai terminé un peu brusquement ma première lettre ; le tambour le voulait ainsi, et c'est à peine si j'ai eu le temps de t'embrasser autant de fois que je l'aurais voulu.

Donc, je suis allé à la corvée des légumes. Tranquillise-toi, et ne prends pas ta mine attristée. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus dur dans le métier.

On quitte shako, sabre et fusil — juste le temps qui sépare deux exercices — puis on s'en va, en petite tenue, un sac de toile grise sur l'épaule, et sous l'escorte d'un caporal.

On marche *en ordre* dans la rue, et on arrive au magasin *des ordinaires*.

Figure-toi, ma Jeanne, une réduction Collas des Halles centrales de Paris. C'est tout un monde... nourricier ! Ici une montagne de pommes de terre, là un amoncellement de choux, de navets, de carottes et d'oignons, à côté d'une avalanche de haricots dégringolant d'un sac béant, comme une cascade qui tombe du haut d'un glacier.

Puis, c'est du riz dans un grand baquet, du saindoux dans un tonneau, des balais dans un coin, du cirage pour tout le monde, des sabots pour les cuisiniers, des chandelles pour les chambrées, du sel, du poivre, du macaroni, est-ce que je sais ? De tout enfin. Sauf les chapons, les truffes, les homards et les fruits, c'est la Halle en petit.

Dame ! pas de douceurs, mais du solide — en masse !...

Dans cet établissement dont je viens de t'esquisser la physionomie — tout se fait *carrément* à l'armée, l'exercice comme les correspondances — le marchand se tient debout devant ses balances, comme un justicier devant les tables de la loi. Sur l'appel de chaque caporal de compagnie, s'avance « l'homme de corvée ».

Pour le quart d'heure, c'est le plus dévoué, le plus sûr et le meilleur de tes amis : ton frère.

Je fourre dans ma poche de droite du sel enveloppé dans un morceau de papier; dans ma poche de gauche,

du poivre dans un cornet; puis, sur mon épaule, mon sac, réceptacle immense où s'engouffre, à tant de grammes par homme, tout ce qui doit composer le potage de demain.

C'est un peu gros, et un peu lourd aussi — et nous traversons la ville dans cet équipage.

Comme on est nigaud parfois, ma pauvre amie! Le premier jour que j'ai ainsi traversé les rues, j'éprouvais je ne sais quelle sorte de honte niaise. Je me figurais que chacun me regardait, me trouvait l'air gauche et souriait; j'aurais donné toutes mes économies... et mon prêt, pour qu'il n'y eût personne sur les trottoirs.

Etais-je sot! Personne ne souriait, parce que personne ne me regardait. Tout le monde trouvait tout simple qu'un soldat allât chercher ce qu'il lui faut pour manger, et personne ne s'est jamais étonné que les soldats n'aient pas de domestiques pour les servir, n'est-ce pas?

Aussi, maintenant, je traverse les rues très-simplement et sans la moindre vergogne, je t'assure. Que j'aie sur le dos mon sac de soldat pour aller à l'exercice, ou mon sac de toile pour aller à la corvée des légumes, l'un ne m'afflige pas plus que l'autre. Je me dis que le plus simple, c'est de faire son devoir et d'aller tout droit. Je le fais, et je m'en trouve bien.

Nous arrivons ainsi à la caserne, en même temps que les camarades qui viennent de chercher la viande. — Du bœuf, peut-être bien de la vache aussi; mais tranquillise-toi, elle n'est pas plus enragée que ça.

Le caporal nous réunit à huit ou dix, attention à la manœuvre! Chacun de nous tire de sa poche, qui un eustache, qui un couteau — moi, je me suis offert un vénérable eustache de six sous dont je suis enchanté — et puis, en avant l'épluchage!

Tiens! cela me rappelle une bêtise que me racontait hier mon voisin de lit. C'est un franc troupier, pas bien lettré, mais très-philosophe, et qui accepte le métier avec une crânerie que je voudrais bien avoir: il a un répertoire de balourdises qu'il débite avec une verve et une bonhomie charmantes.

Il voyageait avec son bataillon, par étapes, et rencontra une vieille femme sur le bord de la route.

— Dites-moi, ma bonne vieille, combien y a-t-il d'ici à Cambrai?

— Dix lieues, mon enfant.

Puis elle ajouta, sous forme d'encouragement:

— C'est un peu loin; heureusement que vous êtes beaucoup, ce sera plus vite fait.

Eh bien, l'épluchage des pommes de terre, c'est un peu la même chose que la route de Cambrai. Le tas est gros, mais nous sommes beaucoup pour en venir à bout.

Je t'ai appris aujourd'hui ce que c'est que la « corvée des légumes ». Pour ce qui est de la soupe, que te dirai-je? On la fait au régiment comme partout, dans une marmite, avec de l'eau dedans et du feu dessous. Demain, je te dirai comment on la mange: ce n'est pas tout à fait la même chose que partout.

Le temps marche ici tambour battant; tant mieux, l'année passera plus vite et je te reverrai plus tôt. Faisons comme le temps, dépêchons-nous et embrassons-nous, au galop, mais bien fort.

Et à bientôt, petite sœur.

III

Février 1875.

Voilà que ça devient sérieux, ma mignonne. Jusqu'ici ç'a avait été assez paterne, assez doux; on ne nous avait guère montré les côtés rigides et sérieux du métier; on nous traitait un peu en enfants convalescents qui ont besoin de soins et de ménagements, qui sont faibles, et à qui on épargne tout ce qui pourrait les impressionner trop fort. Nous étions de *tout jeunes* soldats, et on ne voulait nous montrer que la partie... à l'eau de rose du métier.

Mais voilà que cela change, et voilà qu'il se révèle à nos esprits encore endormis une face nouvelle de notre position. Cette face-là s'appelle *discipline*, et, entre nous, elle ne me fait pas l'effet de rire beaucoup. En un mot, c'est la *virilisation* qu'on commence à nous inoculer. Jusqu'ici, et malgré ce que nous en avons naïvement pu croire, nous n'avons été que des *bl us*, des apprentis, des conscrits, des « riens du tout », quoi! — maintenant, nous allons devenir des soldats pour de vrai!

Ce matin, après l'exercice, notre capitaine s'est avancé devant le front du peloton des « jeunes soldats » et nous a fait mettre l'arme au pied.

Il faut te dire que notre capitaine est un beau garçon d'une trentaine d'années, grand et fort, bien découplé et l'air un peu grave, qui porte fièrement une belle balafre sur la figure et une croix d'honneur sur la poitrine. Il a gagné l'une et l'autre à la bataille de Saint-Privat. C'est un excellent officier, très-brave, très-bienveillant aussi, mais qui ne badine pas dans le service.

Voilà à peu près sa petite harangue:

« On vous a promis, à votre arrivée, que vous ne seriez tarabustés par personne, et vous voyez qu'on vous a tenu parole. Nous vous avons promis que nous serions vos amis, si vous ne nous forciez pas à être autre chose, et nous n'avons pas manqué à notre promesse. Les sous-officiers et les officiers qui vous commandent le font aussi doucement que possible, et nous vous rendons la vie aussi tolérable que nous pouvons. En revanche, il y a un engagement tacite que vous avez pris avec nous, c'est d'être maniables et souples et désireux de bien faire; c'est d'obéir et d'apprendre votre métier. Vous n'avez qu'un an pour cela, ce n'est pas trop; il faut donc travailler beaucoup et songer que c'est votre pays qui le veut.

« Si la fatigue est un peu forte, dites-vous que c'est l'habitude qui vous manque et qu'elle viendra vite, vous avez vingt ans.

« Si la soupe vous paraît un peu maigre, vous avez des estomacs à digérer des cailloux.

« Le lit est dur? Fermez les poings et les paupières; vous dormirez comme des loirs.

« L'ennui vous gagne? Pensez à la France, qui n'espère plus qu'en vous, et écoutez vos anciens, qui vous diront ce qu'ils savent et vous pardonneront tout, si vous avez du cœur au ventre.

« Ce que je tiens à vous répéter une dernière fois, moi, c'est qu'il faut obéir et se mettre à l'œuvre résolûment et de tout son cœur. Or, votre première tâche, la plus importante de toutes, c'est l'entretien de vos armes, et je vois avec regret que vous n'avez pas tous de votre fusil le soin minutieux qui est indispensable.

« Voilà un homme, là, le numéro 5, dont le canon a une tache de rouille.

« En voici un autre, le numéro 3, dont la crosse n'est pas nette.

« L'ensemble de votre peloton n'est pas brillant, soigné, irréprochable comme il doit être.

« Il faut prendre garde à cela. Jusqu'ici, on n'a pas été exigeant, mais il est temps de se mettre à la besogne avec plus de soin. Il y aura demain matin revue des armes dans les chambres; j'y assisterai. J'espère que les volontaires ne nous forceront pas à nous souvenir qu'il y a des moyens de punition.

« Sergent, continuez l'exercice. »

Tel fut le discours du capitaine, et je t'avoue qu'il nous fit quelque chose. Ce que venait de nous dire cet officier assurément n'avait rien de dur, mais c'est que, pour la première fois, il avait pris le ton du commandement; c'est que nous avions senti, pour la première fois, qu'il y a deux façons de faire son devoir, une « à la bonne flanquette », la nôtre, et une autre stricte et sévère, la bonne, et qu'il fallait se mettre à l'apprendre.

C'est qu'aussi il faut que je te le dise tout bas, le numéro 5, dont le fusil était un peu terne, c'était moi! et j'étais un peu humilié.

Enfin nous sommes rentrés, et ce qu'a été le démontage, le nettoyage et l'astiquage du chassepot, tu ne peux pas t'en faire une idée. Pour ma part, si tu savais avec quelle attention minutieuse et quel luxe de tripoli j'ai nettoyé mon *joujou!* Non, jamais orfévre n'a brillanté avec plus d'amour un joyau précieux. Aussi, quand je l'ai remis au râtelier, ce n'était plus un fusil, c'était un soleil resplendissant, et je n'osais plus le toucher, de peur de le ternir.

La corvée des légumes. Dessin de Gilbert.

Le lendemain matin, le capitaine était là, comme il l'avait dit, et l'inspection a été faite sous ses yeux. Et même j'ai eu une satisfaction : quand il est passé devant moi et qu'il a vu ce fusil étincelant, il a souri et il m'a regardé :

— C'est bien cela! m'a-t-il dit.

Ah! mon Dieu, c'est bête à dire, mais vrai, j'ai été content, et ça m'a rendu presque fier que mon capitaine m'ait parlé et m'ait complimenté devant tout le monde.

Tu le sais bien, à la maison j'étais un peu *sans soin*, et j'avais surtout l'horreur du nettoyage; je laissais ce soin-là à Françoise; maintenant, voilà que je m'escrime de la brosse et que j'y mets même de l'amour-propre. Comme on change, hein! Je n'aurais jamais cru cela avant « d'être soldat. »

En revanche, l'inspection n'a pas été aussi souriante pour tout le monde. J'ai dans mon peloton un camarade qui n'a pas le feu sacré; c'est un petit étudiant qui a mal pris le métier : il se plaint, il ergote, il a des petites révoltes, il blague, et j'ai peur que cela ne tourne mal pour lui un de ces jours.

Il avait *astiqué* son fusil, lui aussi, mais un peu trop légèrement, et le terrible œil du sergent y a découvert une petite tache de rouille sur la gâchette.

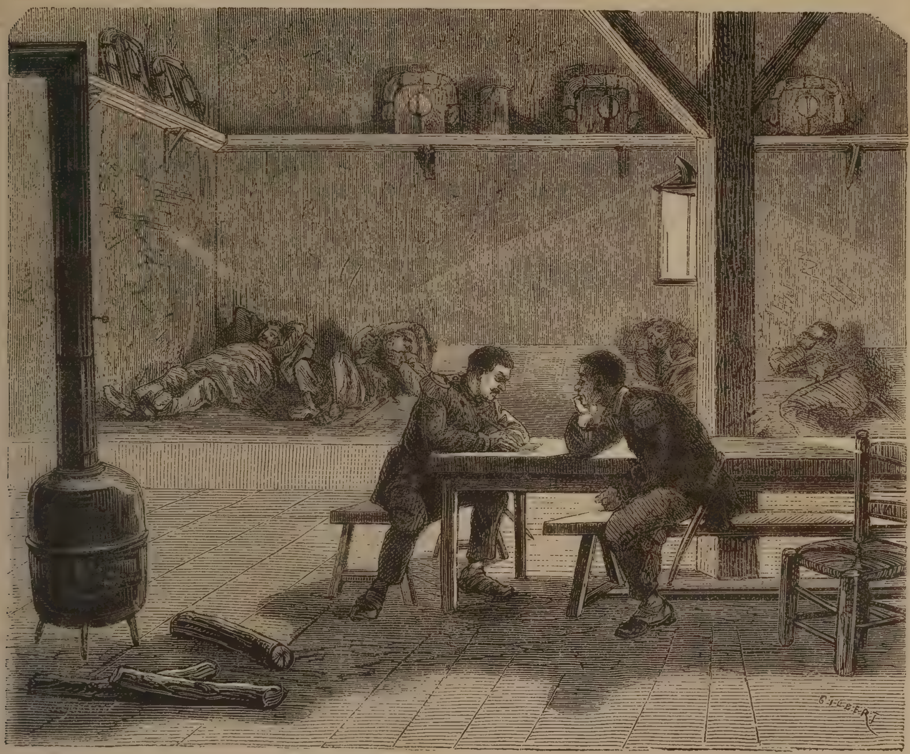
Dame, la bombe a failli éclater sous la forme de deux jours de salle de police. On lui a fait grâce pour cette fois, mais il fera bien de prendre garde!

Ce qui n'avait pas peu contribué à animer le capitaine contre lui, c'est que, la veille, ce volontaire avait eu la maladresse de rentrer en retard de quelques instants. Il ne lui a rien dit, mais si tu avais vu l'étrange regard clair et perçant qu'il lui a jeté! On dirait qu'il sent que cet homme-là ne fera pas un bon soldat, qu'il a des instincts de révolte, qu'il a la langue trop longue et l'esprit enclin à l'insubordination.

Tant pis pour lui alors; il va tâter du *clou* avant longtemps.

En somme, il n'y a pas encore eu de punitions, et cela prouve que, même au régiment, on n'avale pas les gens quand ils ne font rien pour cela. Tiens, entre nous, je ne peux pas te dire que je suis *ravi* d'être ici — être éloigné de vous pendant toute une année, c'est bien dur — mais je suis forcé de convenir que ce métier, qui me causait des frayeurs horribles, n'est pas si pénible que cela. Je commence à mettre sur le dos de l'exagération toutes ces légendes de punitions *pour rien*, de mauvais traitements et de paroles blessantes à tout instant; tout cela n'est pas vrai. Je ne m'amuse guère, c'est vrai — je n'en ai pas le temps d'ailleurs — mais enfin *je ne suis pas malheureux*.

Voilà l'important et ce que je tiens à te dire, ma bonne Jeanne. Ainsi ne te désole pas, tout va bien; je



La chambrée. Dessin de Gilbert.

me fais à ma nouvelle vie, et surtout je pense à toi et je t'aime... oh! bien, va!

Je t'embrasse mille fois.

Ton frère.

IV

Avril 1875

Ma bonne petite sœur,

Je suis de garde et je t'écris du poste de l'hôtel de ville. J'ai donc six heures de faction à fournir en trois fois.

Bons habitants, commerçants de toutes classes, braves gens de toutes les conditions, dormez, je veille! Le numéro 5 de la 3e du 2e du 124e est là.

J'ai l'honneur d'être, pour tout un jour, un représentant de la *force* publique!...

Le local n'est pas somptueux; c'est propre, mais c'est tout. Le mobilier est élémentaire : une table, deux bancs, un lit de camp, une lampe pour tout le monde et, pour les rondes de nuit, une énorme lanterne qu'on appelle *le falot*.

Ajoute à cela une planche entaillée pour recevoir les armes et le règlement affiché en guise de tableau décoratif, et tu auras la description complète et exacte de mon habitation nouvelle.

Notre lieutenant est là dans une petite chambre à côté; un tour de temps en temps, pour voir si tout le monde est là, une visite aux factionnaires, un fauteuil, une table, des livres, voilà le mobilier, les occupations et les distractions du « chef de poste ». D'heure en heure il envoie une patrouille en ville; cette dernière vient de rentrer, et même elle a ramené un « buveur » qui

jugeait opportun d'empêcher les bourgeois de dormir.

On l'a mis dans un petit cachot à part, c'est « le violon » — « la boîte à réflexions » — disent les soldats. Demain, la police lui réglera son affaire : cinq francs d'amende pour ivresse publique et deux jours de repos forcé; c'est à peu près le tarif pour la première fois.

Entre nous, ma chère Jeanne, le lit des hommes de garde n'est pas en plumes; les oreillers n'y foisonnent pas; heureusement le sac les remplace, d'une façon peu avantageuse, du reste. On n'a pas le choix, que veux-tu ?

Ce diable de sommier en bois a en outre un avantage; on y dort mal, mais, en revanche, il est très-favorable à la rêverie. Or, comme je ne dors pas, je regarde.

J'ai là pour voisin, à droite, un brave homme, taillé tout d'un morceau. Il est fort comme un bœuf, aussi gros en haut qu'en bas, et il dort comme un enfant qu'il est encore.

Quelle conscience il apporte à bien employer sa nuit ! De temps en temps il parle à haute voix; le caporal d'escouade le préoccupe beaucoup, et je devine qu'il doit s'agiter dans cette cervelle-là une *grosse* question de linge et de chaussures. C'est si grave, que sa respiration s'accélère par moments, il pousse un grand soupir et se retourne de l'autre côté.

Ici, près du mur, c'est un vieux; je le connais, j'ai déjà monté la garde avec lui. C'est un homme pratique, qui s'arrange toujours pour être le moins mal possible; il choisit un coin, comme s'il était dans un compartiment de chemin de fer, il dispose son sac bien commodément et il dort.

Bon soldat, du reste, il a un galon de laine rouge sur la manche; c'est ce qu'on appelle dans l'armée *un bon sujet*, soumis, zélé, propre comme un sou et tiré à quatre épingles, comme une petite maîtresse : le triomphe de la tenue, quoi !

Nous sommes tous alignés sur la planche, comme des petits soldats de Giroux dans leur boîte, et, à part un ou deux, tout ce monde dort avec un entrain et un bruit !... C'est un vrai concert.

Il y a un soldat là-bas accoudé sur la table. Il travaille dur, le pauvre cher homme; il est en nage : il vient d'écrire une lettre et il en est à l'enveloppe. Ma foi, puisqu'il a terminé et que le sommeil ne veut pas venir, je vais causer un instant avec lui :

— Eh bien, camarade, on ne dort pas?

— Ma foi, non ! aussi j'ai profité d'un moment pour écrire.

Et je faisais tous mes efforts pour ne pas sourire, en voyant ce garçon s'essuyer le front, tout fatigué de ce grand travail.

— C'est une bonne chose, n'est-ce pas, d'oublier pour un instant le mot d'ordre et de respirer un air de famille?

— De famille?... Ah!

Et, à ma grande surprise, ce soldat était devenu soucieux.

— D'où êtes-vous? lui dis-je.

Il secoua la tête tristement, puis :

— Moi? Ma foi, je n'en sais rien. Mon livret porte que je suis né à Pont-à-Mousson, je veux bien le croire; mais, au fond, je n'en sais pas davantage.

Et comme je le regardais, tout surpris :

— Tenez, reprit-il, vous paraissez curieux, j'aime à causer, et comme, après tout, je n'ai rien à cacher et que j'ai encore un moment avant de prendre la faction, nous pouvons bavarder un peu.

« Je ne suis pas un homme comme vous, moi. Vous êtes un garçon riche; moi, je n'ai ni sou ni maille; vous avez été bien élevé, bien instruit et vos parents vous aiment bien; moi, je suis un « enfant de la balle », comme on dit. Je ne connais ni mon père ni ma mère, puisque je suis *du tour*.

« Vous ne savez pas ce que c'est que le tour? Eh bien, c'est une boîte qu'il y a comme ça, chez nous, à la porte de l'hôpital. Un coup de sonnette pendant la nuit, une sœur paraît et prend le moutard. C'est par cette porte-là que je suis entré dans le monde.

« Je ne me plains pas, je n'ai jamais manqué de rien; je n'ai pas eu trop froid en hiver ni trop chaud en été; j'ai toujours mangé tout mon saoûl... Mais c'est égal, voyez-vous ! quand vous avez parlé de respirer un air de famille, ça m'a fait quelque chose. »

Et il a appuyé sa main sur sa poitrine.

Je te jure, ma chère petite sœur, que je n'avais plus envie de rire; j'avais peur d'avoir causé involontairement de la peine à cet homme.

Il comprit ma pensée, car après un moment il reprit :

— Eh bien, maintenant, voulez-vous que je vous dise? je suis bien heureux. J'ai bientôt dix ans de *faits*, j'ai rengagé et, dans trois mois, j'aurai la boîte de fer blanc en bandoulière. Ce n'est pas que je sois fatigué du métier de soldat, et j'aurai le cœur gros le jour où je partirai; mais seulement... vous savez...

Il fit une pause; mais, baissant la voix :

— Tenez, je vais vous dire le reste :

« L'année dernière, je suis allé, comme tant d'autres, travailler chez les cultivateurs au moment de la moisson; j'étais faucheur.

« Le brave homme chez qui je travaillais avait une fille, vous comprenez? et elle nous apportait à manger dans les champs, à son père et à moi.

« Je n'avais pas caché que j'étais entré dans le monde par la porte d'à côté; aussi les premiers jours on ne me disait rien. Bonjour, bonsoir, et c'était fini.

« Peu à peu, on s'habitua; le soir, à la veillée, j'ai causé de la guerre; j'ai raconté la bataille de Gravelotte; j'ai dit comment on m'avait donné la médaille, et, quand les travaux ont été terminés, j'ai eu de la peine en quittant ces braves gens.

« Une fois rentré au régiment, j'ai écrit; j'ai dit sur le papier ce que je n'aurais jamais osé dire autrement, bien sûr. On ne s'est pas fâché; le père n'a pas dit non, la fille a dit oui, et, dans trois mois, je me marie.

« N'est-ce pas que ce n'est pas mal pour un enfant du tour? »

Eh bien, vois-tu, ma Jeanne, vrai, j'avais une larme dans le coin de l'œil en écoutant le petit roman si naïf et si simple de ce soldat. Va, le métier militaire a du bon, et c'est absurde d'en parler comme on fait, à tort et à travers, pour en dire du mal. Il rapproche les hommes; on se trouve coude à coude, et quelquefois cœur à cœur avec des gens qu'on est heureux de retrouver plus tard.

UN VOLONTAIRE D'UN AN.

Pour copie conforme : Georges Maillard.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES ERREURS HISTORIQUES.

LE CID.

Ici, à proprement parler, nous ne sommes pas en présence d'une erreur de l'histoire, mais bien d'un personnage sur lequel toute une nation a entassé tous les héroïsmes. Le Cid, c'est l'Espagne redevenue libre, c'est le christianisme triomphant. La légende s'est emparée du Cid, mais, dans cette légende la part de la vérité est d'autant meilleure à fixer que le héros espagnol est entré dans notre propre histoire porté par le génie de Corneille. Et quelle place il y tient! Cependant, avouons-le, c'est moins en vue de rétablir la figure réelle du Cid que pour faire passer sous les yeux de nos lecteurs quelques fragments du *Romancero* que nous prenons la plume.

Le Cid cependant est moins légendaire que notre Roland; mais, pour lui restituer sa figure véritable, il ne faut point uniquement interroger les chroniqueurs espagnols, il est, peut-être, aussi sûr de consulter les écrivains arabes : entre le récit des uns et des autres se trouve probablement la vérité.

Rodrigue Diaz de Bivar naquit à Burgos, au plus tard vers 1045. Il fut armé chevalier par Ferdinand Ier, roi de Léon et de Castille. Suivant la fortune de Sanche II, successeur de Ferdinand, il se distingua à la bataille de Graos, où don Ramire, roi d'Aragon, fut tué en 1063. Rodrigue seconda encore son maître dans la guerre contre Alphonse, son frère, roi de Léon.

Sanche ayant été assassiné, Rodrigue s'unit aux seigneurs qui couronnèrent Alphonse; mais, au moment de la cérémonie du couronnement, au pied de l'autel, il exigea que le nouveau roi jurât qu'il n'était pour rien dans le meurtre de son frère. Or, Alphonse était notoirement coupable; que l'on juge de sa colère! Qu'après un tel acte Rodrigue soit tombé dans la disgrâce de l'homme qu'il avait forcé à se parjurer, il n'y a rien qui puisse étonner. Il fut donc contraint de s'éloigner. Suivi de ses parents et de quelques amis, il se retira dans la province de Rioja, où il batailla contre les Maures, dont il défit cinq rois, entendons cinq gouverneurs de villes ou de bourgs, relevant du roi de Saragosse, qui se déclarèrent ses vassaux et en conséquence lui payèrent tribut. Ces victoires avaient pour ainsi dire imposé Rodrigue à Alphonse; il était à la cour de ce prince lorsque les rois vaincus vinrent pour la première fois déposer l'or qu'ils lui avaient promis. En accomplissant ce devoir, ils appelèrent leur vainqueur *el seid*, c'est-à-dire *seigneur*. Cette glorieuse qualification devint immortelle, et dans le monde entier le nom de *Bivar* a disparu sous celui du *Cid*.

En 1085, il se couvrit de gloire au siége de Tolède; mais, inflexible dans ses idées de justice, il tomba bientôt en une nouvelle disgrâce, et dut quitter la cour; il se retira aux environs de Téruel, dans un château s'élevant sur un roc escarpé qui s'appelle encore *la roche du Cid*.

Entouré des siens, secondé par de vaillants compagnons, qu'attiraient sa renommée et ses hauts faits, du sommet des pics de l'Aragon il fondait sur les Arabes. De fréquentes luttes s'élevaient entre les musulmans d'Afrique et les musulmans d'Espagne; il arriva plusieurs fois au Cid de combattre avec ces derniers; il en résultait deux avantages pour les chrétiens, ils entretenaient des guerres civiles parmi leurs ennemis, et le parti qui avait recours à la redoutable « Tizona », nom de l'épée du Cid, payait ce tout-puissant avantage par l'abandon de quelque portion de territoire, de quelques châteaux ou de quelques villes. C'est ainsi qu'avec eux il résolut de défendre Valence. Sa résistance fut héroïque; mais les chrétiens, voyant que la ville ne tarderait pas à être prise, se firent jour à travers l'armée ennemie. Valence, en effet, succomba en 1092; mais le Cid eut la gloire de la reprendre en 1094.

Les Africains en avaient donné le commandement à Ahmed, celui-là même qui la leur avait livrée; quand, à son tour, il fut forcé de capituler, le Cid lui promit la vie sauve et la conservation de son rang. Qu'arriva-t-il ensuite? Toujours est-il que, par les ordres du Cid, Ahmed fut brûlé vif sur la place de Valence. Cet effroyable supplice souleva la colère des populations musulmanes. Le Cid quitta Valence en y laissant un gouverneur qui ne put la conserver; de nouveau, les Africains s'en rendirent maîtres en 1102. Ceci est la version arabe, qui s'inquiète peu de la fin du Cid; mais, d'après les écrivains espagnols, et nous croyons qu'il faut les suivre, l'héroïque personnage n'avait point abandonné sa conquête, il serait mort à Valence, en 1099, et sa veuve, Chimène, aurait défendu la ville contre les Africains.

Le nom de Chimène, que le génie de Corneille a chez nous rendu populaire, nous fait rentrer en pleine légende. D'abord, elle n'avait point pour père le comte Gormaz, que le Cid avait tué en duel, à moins que Rodrigue ne se soit marié deux fois : la première avec Chimène de Gormaz, la seconde fois avec une autre Chimène, nièce d'Alphonse VI. Ce second mariage fut célébré le 19 juillet 1074. Il eut, croit-on, un fils qui fut tué jeune, et deux filles. Epousèrent-elles, ou n'épousèrent-elles pas des princes de la maison de Navarre?... En tout cas, il est parfaitement ridicule de vouloir faire descendre les Bourbons de cette souche plus que douteuse.

Voilà le peu que nous a laissé l'histoire; mais, à côté d'elle, le vieux peuple espagnol en a écrit une autre, merveilleuse, admirable de poésie, et d'une grandeur épique qui, de temps à autre, rappelle, avec un autre caractère, les poésies homériques. Le *Romancero* du Cid est une suite de chants héroïques écrits dans une des plus belles langues du monde; ils forment une série de tableaux d'une couleur et d'un effet saisissants, et nous ne nous étonnons pas qu'ils aient si profondément frappé Corneille.

Nous voulons maintenant faire connaître la légende du Cid — nos lecteurs nous en sauront gré, nous en sommes sûr. — Pour la retracer, nous nous contenterons de traduire en vile prose quelques fragments de l'éclatante poésie du *Romancero*, en nous aidant de l'excellent travail de Sismondi et du texte de Depping.

PREMIÈRE ROMANCE.

« Don Diego s'assied plein de douleur; jamais homme n'en souffrit davantage; nuit et jour il songe dans le deuil au déshonneur de sa maison, le déshonneur de la brave, de la vieille et antique maison de Laynez, dont la gloire n'a d'égale que celle des Inigos et des Abaicos. Affaibli par la maladie et par l'âge, il sent les approches du tombeau, tandis que son ennemi Gormaz triomphe sans combat... Il veut enfin secouer cette douleur, il appelle ses fils; ils viennent, mais il ne peut prononcer une parole. Ils joignent les mains et pleurent en invoquant la miséricorde de Dieu. Diego n'a plus d'espérance, mais voilà que le plus jeune, don Rodrigue, lui souffle la joie et le courage.

— Père, lui dit-il, vous oubliez qui vous êtes et qui je suis! Vos mains ne m'ont-elles pas armé et l'épée ne peut-elle pas réparer l'affront qui m'a été infligé?

Des larmes de joie coulèrent en abondance sur les joues du vieillard :

— C'est toi, c'est toi, Rodrigue, qui es mon fils, s'écrie-t-il en l'embrassant; ta colère me rend le repos, ton ardeur étouffe ma douleur; c'est contre l'ennemi de notre maison qu'il faut lever ton épée.

— Où est-il, où est-il celui qui a déshonoré la maison?

Et à peine a-t-il laissé à son père le temps de parler (1)... »

TROISIÈME ROMANCE.

« Sur la place du palais, Rodrigue rencontre Gormaz: ils étaient seuls, personne auprès; ainsi il parle au comte :

— Me connaissais-tu, moi, fils de don Diego, lorsque tu le frappas au visage? Savais-tu que don Diego descend de Layn Calvo? qu'il n'y a pas de sang plus pur que son sang, de bouclier plus luisant que son bouclier? Savais-tu que moi son fils, moi vivant, nul — à peine le Tout-Puissant — eût osé ce que tu as fait?

— Et toi, reprit le superbe comte, sais-tu seulement ce que c'est que la moitié de la vie, jeune homme!

— Oui, je le sais! une moitié de la vie se doit au respect de la noblesse; l'autre moitié, à punir les orgueilleux et dans leur sang à laver son honneur!

En parlant ainsi, il regardait fixement le comte.

— Tu veux batailler, jeune homme; ce sont jeux de pages qui te conviennent.

Puissances du ciel, dites ce qu'à ces mots ressentit Rodrigue! »

QUATRIÈME ROMANCE.

« Des larmes roulaient, des larmes silencieuses, sur le visage du vieillard assis devant sa table; il oubliait tout ce qui était autour de lui... Absorbé dans ces réflexions, il n'a pas entendu Rodrigue qui rentre, son épée sous le bras et sa main sur la poitrine. Il regarde son bon père, la pitié l'inonde jusqu'au fond du cœur.

Il s'avance et lui prend la main :

— Mangez, bon vieillard, lui dit-il en montrant la table.

Diego redouble de larmes :

— Est-ce bien toi, Rodrigue? est-ce bien toi qui as dit ce que tu viens de dire?

— Oui, père, relevez aussi votre noble visage.

(1) Voilà le canevas sur lequel Corneille a brodé la scène VIII du 1er acte du *Cid:* « Rodrigue, as-tu du cœur? »

— L'honneur de la maison est-il sauvé?...

— Gormaz est mort...

... Rodrigue, à genoux, pleure sur la main de son père, et don Diego fond en larmes en baisant la tête de son fils. »

Les célèbres romances ne parlent pas des amours de Chimène et de Rodrigue, antérieures au duel.

NEUVIEME ROMANCE.

« Le seigneur roi est assis pour rendre justice.

En longs vêtements de deuil, Chimène, accompagnée en silence par trois cents pages nobles, s'avance respectueusement vers le trône. A sa dernière marche, elle tombe à genoux; puis la fille du comte Gormaz commence ainsi ses plaintes :

« Il y a six mois, six mois aujourd'hui, que mon père est mort. Quatre fois je me suis mise à vos pieds, et quatre fois, grand roi, vous m'avez promis justice et vengeance. Je ne les ai point encore obtenues. Jeune, arrogant, superbe, Rodrigue de Bivar se tient au-dessus des lois, et vous le protégez, car nul n'a osé étendre sa main sur lui... Pensez-y, ô roi! et pardonnez aux plaintes d'une orpheline qui vous accuse...

— Je vous pardonne vos paroles, Chimène; c'est pour vous que je garde Rodrigue; bientôt vous demanderez sa vie et son bonheur, comme, à cette heure, vous voulez sa mort. »

Viennent ici, dans le *Romancero*, la victoire de Rodrigue sur les cinq rois, et le glorieux surnom; mais écoutez maintenant comme Alphonse avait raison, et voyez combien le cœur de Chimène s'est amolli.

QUATORZIÈME ROMANCE.

« RODRIGUE. A l'heure silencieuse de minuit, où la douleur et l'amour seuls veillent encore, je viens à toi, triste Chimène; sèche tes larmes.

CHIMÈNE. Qui approche à cette heure obscure de minuit, où ma seule douleur est éveillée?

RODRIGUE. Une indiscrète oreille nous écoute peut-être; ouvre-moi.

CHIMÈNE. A un inconnu, à un homme qui ne se nomme pas, ouvre-t-on une porte à minuit? Montre-toi; parle; qui es-tu?

RODRIGUE. Chimène, l'orpheline, tu me connais bien...

CHIMÈNE. Oui, je te connais bien, Rodrigue; tu es la source de mes larmes; à ma maison tu as enlevé un chef, c'est toi qui m'as arraché mon père.

RODRIGUE. L'honneur le fit, et non moi; que l'amour rétablisse la paix.

CHIMÈNE. Va-t'en; ma douleur ne peut être guérie.

RODRIGUE. Ah! donne-moi ton cœur; je saurai le consoler.

CHIMÈNE. Eh! comment veux-tu que mon cœur se partage entre toi et mon père?

RODRIGUE. L'amour a une puissance infinie...

CHIMÈNE. Rodrigue... bonne nuit! »

Dans la romance qui célèbre l'union du Cid et de Chimène, il y a un mouvement superbe. Au moment où les deux époux sont devant l'autel, le Cid, regardant la fille de Gormaz avec des yeux remplis d'amour, parle ainsi :

« Chimène, j'ai tué ton père, mais je l'ai fait sans trahison, en combattant homme à homme, pour venger une mortelle injure. Je t'ai tué un homme, je te rends un homme. Me voici pour t'obéir. Au lieu et à

la place du père que tu as perdu, tu as un époux, un cavalier d'honneur. »

Il tira sa redoutable épée et en élevant sa pointe vers le ciel il dit :

« La voilà pour me punir si, dans les jours de ma vie, je fausse le serment de t'aimer, de tout te sacrifier, comme devant Dieu je le jure...

« A cette heure, mon bon oncle Layn Calvo (1), bénissez notre union. »

Il existe dans la seconde partie du *Romancero* un épisode que l'on nous saura gré de ne point oublier. Diégo de Lara défie tous les habitants de Zamora ; un vieillard, Ariaz Gonzalo, avec ses quatre fils, accepte le défi, et ce n'est qu'avec peine que l'on obtient de ce vieillard de laisser ses enfants combattre seuls.

Maintenant écoutez le récit de cette rencontre et comparez-la hardiment avec ce qu'il y a de plus beau dans Homère. La situation est à peu près la même : ici, ce sont, du haut de leur muraille, les Troyens qui regardent le champ de bataille ; là, les habitants de Zamora ; ici, Priam tremblant pour Hector ; là, Ariaz Gonzalo assistant à la mort de ses fils.

TRENTE-SIXIÈME ROMANCE.

« Auprès de Zamora, la lice est prête. Le farouche don Diégo s'y promène attendant son faible ennemi.

Silence, trompettes ! le cœur d'un père est déchiré par vos fanfares.

Des fils de Gonzalo, quel est le premier qui reçoit la bénédiction paternelle ? C'est l'aîné, c'est don Pedro.

La mort du Cid. Dessin de Vierge.

Il arrive devant Diégo, le salue modestement comme étant plus âgé que lui.

« Que Dieu, lui dit-il, vous protége, don Diégo. Je me présente pour défendre Zamora, ma patrie, de la honte d'une trahison.

— Tais-toi, vous êtes tous traîtres ! »

Et, se séparant, ils prennent champ ; ils se heurtent ; l'acier de leurs armures est couvert d'étincelles. Hélas ! Diégo a frappé la tête du jeune guerrier ; son casque est brisé, son front ouvert ; il est tombé de cheval ; il a roulé dans la poussière.

L'épée haute, don Diégo crie d'une voix qui frappe les murs de Zamora :

(1) Evêque, membre de sa famille.

« Envoyez-en un autre... »

Le second vint... le troisième vint...

Le vieillard (Gonzalo) verse des larmes silencieuses en armant son plus jeune fils, l'espoir de sa vieillesse.

« Courage, mon Fernando, fais seulement comme je t'ai vu faire ; ce n'est pas plus difficile. Mais... avant d'entrer dans la lice, embrasse une dernière fois tes frères et adresse-moi un dernier regard.

— Quoi ! vous pleurez, mon père ?

— Je pleure, mon fils, comme une fois pleura mon père. Offensé par un roi de Tolède, ses larmes me donnèrent la force d'un lion. Je lui apportais la tête de son insolent ennemi. »

Il était midi quand le dernier des enfants d'Ariaz Gonzalo entra dans la lice. Il soutient hardiment le

regard du vainqueur, qui croit que vaincre sera un jeu. Il frappe à la poitrine son jeune adversaire, mais le coup n'est point mortel. Le champ de bataille se couvre de débris; les barrières sont enfoncées; les chevaux, couverts de sueur, soufflent épuisés; les épées brillent comme des étoiles; mais le fer de Lara a atteint la tête du jeune homme.

Il passe son bras autour de son cheval; il se retient à la crinière; blessé à mort, il veut frapper un dernier coup; le sang l'aveugle; il ne coupe que les rênes du cheval de son ennemi; le cheval se cabre, jette son cavalier en dehors des barrières, et les habitants de Zamora crient :

« Victoire! »

Les juges du camp se taisent.

Ariaz Gonzalo accourt; il est dans la lice, elle est vide; il ne voit que son dernier fils dont le sang coule; il se fanait comme une rose qui va se défeuiller.

« Silence, malheureuses trompettes; le cœur d'un père est déchiré par vos fanfares! »

Y a-t-il dans aucun poëte une description plus émouvante et plus épique?

Arrivons sans nous attarder aux *Romances* qui célèbrent la vieillesse et la fin du Cid.

SOIXANTE-QUATRIÈME ROMANCE.

Epuisé par tant de guerres, brisé par tant de combats, le Cid sur sa couche repose et songe à l'avenir prochain, à la destinée de Chimène. Il voit tout à coup une lueur brillante approcher.

Un homme paraît à ses côtés; il avait le front calme et ses cheveux frisés étaient blancs comme de la neige. Assis, ayant un aspect vénérable, une lumière éclatante l'enveloppait; il dit :

« Ami Rodrigue, dors-tu? Allons, réjouis-toi!

— Qui es-tu, toi, qui me parles ainsi?

— Je suis Pierre l'apôtre, dont tu honores l'Eglise. Je viens, envoyé par Dieu, pour calmer tes soucis et t'apprendre que, dans trente jours, le Seigneur t'appellera dans l'autre monde, où tes amis et les saints t'attendent... Fais tes préparatifs de voyage et ordonne de ta maison. »

A ces mots, Rodrigue, joyeux, se leva de sa couche; il voulait se prosterner aux pieds de l'apôtre; l'apparition s'était évanouie; il se trouva seul. »

Et, ainsi qu'il lui avait été commandé, le Cid manda Chimène, ses amis, reçut les sacrements, toutes ses dispositions mortuaires étant prises. Alors vient un nouveau chant dont l'accent frappera assurément nos lecteurs.

SOIXANTE-SEPTIÈME ROMANCE.

« Bannières antiques, si aimées de la victoire, vous pendez tristement, en frémissant au vent, puisque vous ne pouvez ni parler ni pleurer. Les yeux du Cid Campéador vous regardent pour la dernière fois. Adieu, riantes montagnes de Téruel et d'Albarazin; terrains immortels de ses exploits, de son bonheur, de sa bravoure. Adieu, collines charmantes et vaste mer que l'on entrevoit plus bas! La mort nous dépouille comme l'épervier. Voyez, les yeux du Cid vous regardent pour la dernière fois. — Qu'a-t-il dit, le vaillant Cid? Il est étendu sur sa couche. — Qu'est devenue sa voix de fer? — A peine si l'on peut comprendre qu'une fois encore il veut revoir Babieca. »

Babieca vient... Celui-ci, qui, dans tant et tant de batailles, avait été le compagnon d'armes du héros, lorsqu'il voit ces bonnes vieilles bannières qu'il connaît si bien, qui flottaient autrefois dans les airs, à présent pendantes sur un lit de mort, et, au-dessous son ami... il sent que, pour lui aussi, la glorieuse carrière est finie. Il reste là avec ses grands yeux ouverts, muet, immobile comme un mouton. Son maître ne peut plus lui parler; il ne peut plus parler à son maître. Babieca le contemple d'un regard lugubre; le Cid le regarde aussi pour la dernière fois.

Alvar Fannez (1), à cette heure, se battrait volontiers avec la mort elle-même. Chimène est assise en silence; le Cid lui serre encore la main... Mais le frémissement des bannières devient encore plus fort; à travers des fenêtres ouvertes souffle le vent qui descend des collines... Tout à coup, le vent et les bannières se taisent... Il s'est endormi.

Sus, à présent; sus! trompettes, fifres, clarinettes; retentissez; couvrez de vos sons les plaintes, les soupirs. C'est le Cid qui l'a ordonné; c'est à vous d'accompagner l'âme du héros qui s'est endormi.

Maintenant voici une dernière scène dont on chercherait vainement la pareille dans toute autre littérature... Nous l'abrégeons :

« Le bon Cid a rendu son dernier souffle... Gil Diaz a rempli ses volontés. Son corps est embaumé. Une planche soutient son dos, une autre son menton et ses bras. Douze jours s'étaient écoulés, les trompettes réveillent le roi maure qui assiége Valence.

« A minuit, on place le Cid mort sur Babieca; ses chausses étaient noires et blanches; son manteau semé de croix d'or; son bouclier à son cou. Sur sa tête, il portait un casque peint; tout le reste du corps était couvert et il avait Tisona à la main...

« En le voyant, les trente-six rois maures sont saisis d'effroi... L'armée des chrétiens leur paraît au moins de six cent mille hommes... Les Maures fuient vers leurs vaisseaux. Dix mille sont engloutis par les flots; vingt rois périssent.

« Ainsi le Cid est victorieux après sa mort... et le cortége glorieux et funèbre continue en paix sa route, comme le Cid l'avait ordonné, jusqu'à Saint-Pierre de Cardera. »

. . . .

C'est dans cette mine émouvante et profonde que le génie de la Véga et de Corneille a puisé, et ainsi se termine une scène dont la grandeur touche à l'épopée. Que son emphase toute castillane ne soit pas un peu débordante, nous ne le contredirons pas, mais il est impossible de ne point reconnaître ce que cette légende a de hardiesse et de grandeur. Pourquoi ne pas admirer dans le poëte inconnu, ou les poëtes inconnus du *Romancero*, ce qui nous paraît sublime dans le récit du vieil Homère? Achille poussant un cri et mettant en fuite les Troyens, aux yeux de la froide raison n'est pas plus acceptable que le Cid victorieux, tout mort qu'il est. Dans la figure du Cid, l'exagération éclate, l'exubérance domine, soit! mais toutes les légendes des vieux peuples ont ce caractère, et le Cid restera comme une des plus belles figures que l'enthousiasme religieux et national ait jamais créées.

A. GENEVAY.

(1) Un des compagnons du Cid.

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Vous intéressez-vous aux luttes de l'Herzégovine? Avez-vous de trop nombreux emprunts ottomans? — O Mahomet II, où es-tu? — Le différend entre la Chine et l'Angleterre vous intéresse-t-il? Tenez-vous pour don Carlos ou pour le roi Alphonse? Êtes-vous pour le coup de couteau paternel qu'approuve A. Dumas?... Peu nous importe; vous ne trouverez pas dans le *Musée* la solution de questions où il n'a rien à voir, il fuit sagement un terrain sur lequel les esprits s'écartent et diffèrent, mais avec eux il déplore les pertes que le pays vient d'éprouver.

Après tant d'artistes, après Corot, Millet, Barye, Pils, voici que Carpeaux vient de mourir dans la force de l'âge et dans la maturité de son beau talent, à la porte de Paris, au château de Becon, où le prince Stirbey lui avait donné une noble hospitalité. Autour de sa tombe, pas encore recouverte, se sont soulevés de tristes débats; nous ne sommes heureusement pas un journal de scandale, nous nous contenterons donc de parler de l'illustre sculpteur que l'art a perdu.

Né à Valenciennes le 11 mai 1827, d'une humble famille, Carpeaux fut d'abord élève d'un de ses compatriotes, d'Abel de Pujol; il passa ensuite entre les mains de deux maîtres plus énergiques, Rude et David (d'Angers). En 1853, il exposa un buste qui fut remarqué et un bas-relief, *Napoléon III recevant Abd-el-Kader*; en 1854, il obtint le prix de Rome. De la villa Médicis, école d'une utilité fort douteuse, il envoya le charmant *Pêcheur napolitain*, thème rajeuni plutôt que trouvé, et le beau groupe d'*Ugolin et ses Fils*, qui, de prime saut, le mit au rang de nos plus habiles sculpteurs. Dans ce marbre, Carpeaux se révéla tout entier.

Dès qu'elle prit conscience d'elle-même, la sculpture française, s'écartant de la donnée antique, a recherché le mouvement, et, comme l'a fort bien dit M. le marquis de Chenevières, directeur des Beaux-Arts, Carpeaux était, par-dessus tout, épris des palpitations et du sensualisme de la forme. Disciple de Rubens, dans le marbre, comme le grand Flamand dans la couleur, il recherchait par-dessus tout la vie.

Cette recherche put, dans ses œuvres, blesser quelques connaisseurs, témoin le groupe des *Danseuses* placé à la porte de l'Opéra, mais ce fut aussi la source de ses éminentes qualités. Ses bustes, entre autres celui de Gounod, son ami, et d'Alexandre Dumas, sont vivants. Il a orné l'aile des Tuileries, du côté de la Seine, d'une composition insuffisante au point de vue de l'architecture, mais remplie d'originalité et de grâce au point de vue purement sculptural. La *Flore* est un des marbres les plus charmants de notre époque.

Carpeaux est mort trop jeune; il venait de faire *l'Amour blessé*, et que de belles œuvres pouvaient encore sortir de ses mains! Les artistes français, émus de la sollicitude qui a adouci ses dernières heures, ont résolu d'offrir au prince Stirbey une preuve de leur gratitude, ils vont lui présenter une branche de chêne en or, sur laquelle seront gravés ces mots: « Au prince Stirbey, les artistes français reconnaissants. »

Ce sont assurément de grandes pertes que celles de Barye et de Carpeaux, mais elles ne nous inquiètent pas pour l'avenir de la sculpture française, aujourd'hui sans rivale en Europe. Nos lecteurs apprécieront les motifs de notre sécurité en voyant le charmant groupe de M. H. Moulin — une des perles du dernier Salon — que nous reproduisons aujourd'hui. Quelle grâce juvénile dans le corps du divin messager! Nous nous doutons bien un peu ce qu'il raconte à ce dieu Terme riant d'un si bon rire, mais nous ne le lui demanderons assurément pas, car nous ne pourrions le répéter. *Les Secrets d'en haut* sont une page de Lucien traduite en marbre par un artiste parisien ayant autant d'esprit avec son ciseau que l'écrivain grec avec son style. Ce groupe si délicat et si fin est destiné à orner les jardins de Chantilly; nous en félicitons le duc d'Aumale.

Il est, à côté de celle de Carpeaux, une autre mort que nous devons enregistrer. Nous avons perdu M. Marbeau. Il fut le promoteur et le créateur des crèches, et, jusqu'à la fin de sa vie, il s'est dévoué à cette œuvre si éminemment philanthropique. Il eut beaucoup de peine à faire comprendre et accepter sa pensée; il y parvint; peu à peu elle se répandit et devint enfin populaire. Les services que les crèches ont rendus et rendent aux classes laborieuses ont été et sont immenses; nous aurions donc aimé à voir la fin de M. Marbeau entourée de plus d'honneurs. Qui, plus que lui, a mérité les témoignages de la gratitude nationale? Nous estimons beaucoup les artistes, les héros des champs de bataille, mais nous ne tenons pas en moindre respect les bienfaiteurs de l'humanité.

Mais tournons nos regards sur des sujets moins sombres. Je me trouvais dernièrement avec un voyageur revenant du Japon; j'ai été vraiment émerveillé de ce qu'il m'a raconté de ce pays. Il marche à pas de géant dans les voies de la civilisation, tout en gardant son vieux goût pour les arts. Qu'il fonde encore ses airains merveilleux, qu'il tisse encore ses soieries étonnantes, qu'il fabrique toujours du papier solide comme le drap ou d'une finesse inouïe, je n'en aurais été que médiocrement surpris; mais que, renonçant à sa cruauté naturelle, il ait aboli la torture, qu'il possède des écoles comme les nôtres, que notre langue se répande avec une rapidité phénoménale, et qu'il soit arrivé, à construire, à gréer, à armer ce microsome de notre civilisation que l'on appelle un *vaisseau de guerre à vapeur*; que cette construction, que cet armement, avec ses machines, soient sortis des mains japonaises, c'est là ce qui me confond. Quelle puissance d'assimilation dans cette race! S'il continue, l'extrême Orient échappera assurément bientôt à l'influence européenne.

Par exemple, je doute que, d'ici longtemps, il possède des bibliothèques comme les nôtres. Voulez-vous savoir la quantité des volumes que renferment les établissements de Paris? Ecoutez! Bibliothèque de l'Arsenal, 200 000 volumes, 8 000 manuscrits; Sorbonne, 80 000 volumes; Ecole de médecine, 35 000 volumes; Bibliothèque nationale, 1 700 000 volumes, 80 000 manuscrits, 1 million d'estampes, cartes, gra-

vures, 120 000 médailles ; Mazarine, 200 000 volumes, 4 000 manuscrits ; Sainte-Geneviève, 160 000 volumes, 3 500 manuscrits. Dans cette montagne de livres, je voudrais savoir combien il y en a qui sont véritablement lus ou consultés. Je suis sûr qu'il est des centaines de milliers qui, depuis un demi-siècle, n'ont jamais quitté le rayon où ils ont été classés. Cette réflexion est passablement triste pour ceux qui aujourd'hui tiennent une plume ; les neuf dixièmes des ouvrages qui se publient à cette heure et obtiennent du succès sont destinés à tomber dans les catacombes prochaines d'un éternel oubli. Au train où va la science, un livre de chimie, de physique, d'histoire naturelle n'est plus lisible au bout de dix ans. Sur mille savants, il n'y en a pas cinquante qui aient lu Bacon, Newton, Leibnitz; il n'est de durable que les ouvrages qui touchent à l'histoire et à l'art.

A propos d'art, un bruit flatteur se fait autour d'un artiste italien, M. Rossi. Il a déjà paru dans les rôles d'Othello, d'Hamlet, et il se prépare à celui du roi Lear. Il semble ainsi vouloir faire revivre les grandes figures de Shakspear; car décidément telle paraît être l'orthographe du tragique anglais. M. Rossi est fort beau sur la scène; il se costume admirablement. Le côté purement plastique laisse peu à désirer; les mots de sa langue sonore sortent de ses lèvres ou pleins de force, ou remplis de grâce; il est pénétré de l'esprit de ses personnages; incontestablement c'est un artiste. Mais comment se fait-il que l'Italie en fournisse si peu et qu'elle n'ait rien à opposer, par exemple, aux acteurs du siècle qui ont illustré le théâtre en France et en Angleterre?

Les Secrets d'en haut. Groupe de H. Moulin. Dessin de Talhouet.

Les artistes italiens sont incomparables quand ils chantent; ils semblent avoir besoin d'être soutenus par la musique. Les vieillards qui ont vu Garcia dans l'Othello de Rossini l'estimaient presque à l'égal de Talma représentant l'Othello de Ducis; Mme Pasta avait des élans sublimes; Lablache abordait avec le même bonheur les rôles de la comédie et de la tragédie, et Mme Malibran, la fille de Garcia, morte si jeune, hélas! a mérité d'être étudiée par Mlle Mars elle-même.

Voici une anecdote complétement inédite, aussi honorable pour l'une que pour l'autre de ces deux grandes artistes :

Mme Malibran, qui, malheureusement, n'était pas la plus prudente des femmes, par une belle, mais froide journée d'hiver, malgré les objections de ses amis, avait voulu sortir à pied. La voilà donc quittant l'hôtel S***, où elle demeurait alors, débouchant de la rue de la Chaussée-d'Antin et flânant sur les boulevards, comme un collégien un jour de congé. Au coin de la rue de Richelieu, elle rencontre Mlle Mars. Les deux artistes s'abordent, et voici la spirituelle Célimène qui dit, avec sa grâce incomparable :

— J'ai été vous entendre hier jouer Rosine.

— Ah! je vous ai bien vue! J'ai toujours une peur affreuse de jouer devant vous, vous êtes si parfaite dans ce rôle-là; c'est désespérant.

— De la peur! du désespoir! Je ne m'en serais pas douté.

— Avez-vous été contente, au moins? Parlez-moi franchement.

— Vous le savez bien, puisque je vous ai jeté mon bouquet; vous avez été adorable. Et savez-vous ce que j'ai fait en rentrant chez moi?

— Non.

— J'ai adressé cette prière à Dieu : « Mon Dieu ! conservez-lui sa voix; car, si elle la perdait, après avoir été la première cantatrice du monde, l'idée pourrait bien lui venir d'être la première actrice du Théâtre-Français, et alors la pauvre Mars...»

Mme Malibran se jeta à son cou.

Je ne sais, mais il me semble que ces rivalités généreuses ne sont plus de mode; l'art en souffre, et les artistes, dans des luttes qui manquent de courtoisie, n'en souffrent-ils pas eux-mêmes? Ils remplissent des feuilles publiques, trop souvent vénales, du bruit de leurs différends, quelquefois des secrets de leur vie privée; qu'y gagnent-ils, ou plutôt que n'y perdent-ils pas? Quand on veut avoir la considération publique, il faut tenir la conduite qu'elle exige.

Nous avons annoncé l'ouverture du théâtre de la rue Taitbout par une opérette en trois actes : *la Cruche cassée.* Tout marchait à ravir, lorsque dame Censure, *Anastasie,* est venue se mêler de la fête avec ses grands ciseaux. Elle ne veut pas même laisser son titre à la pièce ! Nous aimons peu certaine littérature et certains théâtres, mais, en toute vérité, le titre *la Cruche cassée* n'a rien qui effarouche nos susceptibilités.

A. de VILLENEUVE.

Le directeur gérant : Ch. WALLUT.

BIBLIOGRAPHIE.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Albanais, gravure tirée de la *Nouvelle Géographie universelle* de M. E. Reclus.

Depuis qu'on nous a reproché de ne pas savoir la géographie — de vous à moi, nous pouvons bien convenir que le reproche n'était pas tout à fait injuste — nous nous sommes pris d'une belle ardeur pour cette science. Nos principaux éditeurs ont rivalisé de zèle pour faciliter nos études, en mettant à notre disposition les plus belles cartes et les ouvrages les plus intéressants. Parmi les premières, il nous suffira de citer la carte de France, par Ehrard, dont le seul défaut est de présenter un ensemble de teintes un peu confuses, au milieu desquelles l'œil a de la peine à saisir les grandes lignes. Telle qu'elle est, cependant, elle marque un progrès considérable sur tout ce qui a paru jusqu'à ce jour. Un peu plus de netteté, et elle serait parfaite.

Mais les cartes ne suffisent pas. Elles ne nous enseignent que le relief d'une contrée, elles ne nous apprennent ni sa constitution politique, ni les mœurs des peuples qui l'habitent; en un mot, nous ne les comprenons que comme l'illustration du livre. Quant au livre, il n'existait pas, il était à faire. Les progrès qui se sont accomplis depuis un demi-siècle dans le domaine de la science, les découvertes que, chaque jour, de hardis explorateurs livrent à notre curiosité, ont, sur bien des points, changé la face des choses. Aujourd'hui, la *Géographie* de Malte-Brun, toutes proportions gardées, renferme autant d'erreurs que celle d'Hérodote et de Ptolémée, alors que le monde connu se bornait aux rivages de la Méditerranée, avec quelques échappées audacieuses vers l'Afrique méridionale et l'extrême Orient. Donc, si nous voulions répondre sérieusement au reproche d'ignorance, il était indispensable de contrôler sévèrement tout ce qui avait été écrit, et de demander aux découvertes modernes le moyen de combler, sinon toutes les lacunes, au moins le plus grand nombre possible de lacunes.

Nous conviendrons volontiers que la tâche était ardue. Elle a tenté, cependant, M. Elisée Reclus, et c'est à cette noble ambition que nous devrons sa *Nouvelle Géographie universelle*. L'œuvre entière se composera de dix à douze volumes. Le premier est presque terminé à l'heure où nous écrivons, et comprendra toute l'Europe méridionale, c'est-à-dire les trois péninsules des Balkans, Italique et Ibérique. Nous pouvons donc, dès à présent, l'apprécier et dire par quels côtés le livre de M. Reclus se distingue de ceux de ses devanciers.

Pour bon nombre de savants, la géographie n'a été et n'est encore qu'une description et une nomenclature. C'est ce qui en rend d'ordinaire l'étude si difficile et si peu attrayante. Nous éprouvons une peine infinie à loger dans notre mémoire cette liste interminable de mots plus ou moins barbares qu'aucun lien ne rattache entre eux. Nous pourrions en dire autant de l'histoire, réduite aux noms propres et aux dates, comme la comprenaient quelques-uns de nos anciens auteurs. MM. Augustin Thierry et Guizot ont, les premiers, protesté contre cette méthode et fondé une nouvelle école historique, qui a aujourd'hui, au grand profit de tous, détrôné la vieille routine. Nous ne comprenons plus maintenant cette science que dégagée de ce lourd fatras et ramenée à ces grandes lignes qui permettent d'embrasser d'un seul regard la marche et les progrès de la civilisation.

Cette méthode philosophique qui a rendu immortels les noms des deux historiens, M. E. Reclus a voulu, à son tour, l'appliquer à la géographie, dans une mesure plus restreinte, bien entendu, et autant que le comporte la nature même du sujet. Mais c'est là le trait distinctif de l'œuvre dont nous nous occupons. L'histoire et la géographie sont sœurs. Elles se complètent et s'expliquent l'une par l'autre. Combien de phénomènes historiques resteraient, pour notre esprit, à l'état de problèmes, si l'influence des lieux et du climat, les lois et les ressources de la nature ne nous en livraient le secret ! Pour mieux faire comprendre notre pensée, la grandeur maritime de la Hollande et de l'Angleterre, l'expansion de la république américaine, et, dans un sens tout différent, l'appauvrissement de la Turquie et des colonies espagnoles ne tiennent-ils pas, indépendamment de la différence de génie des races, aux conditions géographiques et climatériques dans lesquelles ces différents peuples se sont trouvés placés ?

Ce n'est pas à dire que M. E. Reclus n'ait vu dans son œuvre que le côté philosophique; il a dû, cela se comprend de reste, donner au lecteur les renseignements techniques indispensables en pareille occurrence; mais ces renseignements, habilement dissimulés, cessent de fatiguer l'esprit par leur monotonie et leur aridité.

Quant à la partie matérielle de la *Nouvelle Géographie universelle*, il nous suffit de nommer les éditeurs, MM. Hachette, et chacun comprendra que rien n'a été épargné pour présenter dignement le livre au public. De nombreuses cartes, des gravures dues au crayon de nos meilleurs artistes, servent au texte d'éloquents commentaires. On pourra d'ailleurs en juger par le dessin placé en tête de cet article.

— Dans des proportions plus restreintes, voici un ouvrage du même genre qui se recommande également par de sérieuses qualités. Nous voulons parler de la *Géographie générale, physique, politique et économique* de M. L. Grégoire. Il est même plus facile à consulter que le livre de M. E. Reclus, parce que les matières s'y présentent dans l'ordre où nous sommes habitués à les rencontrer, et que, mis au courant de la science moderne, il a conservé l'ancienne méthode de classification (1).

M. Grégoire, un des professeurs les plus distingués du lycée Fontanes, est l'auteur d'un dictionnaire d'histoire et de géographie justement estimé. Sa nouvelle œuvre ne rendra pas moins de services à la jeunesse studieuse. Ajoutons — ce qui ne nuit jamais — qu'elle a été éditée avec un soin tout particulier; gravures, cartes coloriées, types et costumes imprimés en chromo-lithographie, tout concourt à en faire un des plus beaux et des plus utiles cadeaux d'étrennes.

— Alsace-Lorraine (2), tel est le titre d'un superbe volume publié par la librairie de l'Art. Cet ouvrage est dû à la plume d'un maître; M. René Ménard y a mis toutes les élégances de son style et tout le mérite de son rare savoir. Ce livre d'une haute valeur est orné à profusion d'eaux-fortes, de gravures sur bois dont nous donnons un spécimen qui, dans toute âme française, réveillera un touchant souvenir. En dehors de son mérite artistique et littéraire, cette publication se recommande avant toutes autres à l'intérêt public par

(1) Garnier frères, éditeurs.

(2) Paris, à la librairie de *l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin.

des souvenirs et des regrets, sur lesquels il nous serait douloureux d'insister. M. René Ménard a voulu que nos bien-aimées provinces restassent nôtres, en prouvant que, par l'art comme par l'histoire, elles relèvent du génie français.

Avant d'avoir paru, le livre ALSACE-LORRAINE voit sa première édition plus qu'à moitié épuisée. C'est un avis que nous croyons devoir donner aux amateurs des beaux livres et des illustrations précieuses.

L'*Alsace-Lorraine* forme un volume grand in-8°, de plus de 500 pages illustrées de gravures presque à chaque feuillet, et de 16 eaux-fortes. Il est tiré sur papier de Hollande. C'est un livre rare et précieux.

— Le cinquième volume de l'*Histoire de France racontée à mes petits enfants*, par M. Guizot, vient de paraître ; et ainsi se trouve complétement achevé le magnifique monument élevé à nos annales nationales. A plusieurs reprises, nous avons dit ici même ce que nous pensions du livre de M. Guizot, et il pourrait nous suffire de renvoyer le lecteur à nos précédents articles bibliographiques ; mais nous avons pensé qu'il lui serait plus agréable de juger par lui-même, et c'est pourquoi, avec l'assentiment des éditeurs — encore MM. Hachette — nous détachons de ce cinquième volume le magnifique récit de la bataille de Fontenoy.

« Etranger et protestant, longtemps suspect à Louis XV, dénigré par les généraux français, Maurice de Saxe avait conquis l'autorité, comme la gloire, par l'éclat de sa bravoure et de son génie militaire. Alliant à une vivacité toute française la prévoyance et la persévérance des races du Nord, il travaillait depuis plus d'un an à ramener dans son armée l'esprit de discipline, l'organisation forte, le mépris de la fatigue comme du danger. « A Dettingen, le succès des alliés « n'a tenu qu'à leur ordre surprenant, car ils n'étaient « pas aguerris », disait-il. L'ordre ne régnait pas encore dans l'armée du maréchal de Saxe. En 1745, la situation était grave ; le maréchal était atteint d'une hydropisie, sa vie paraissait en danger. Il ordonnait cependant ses préparatifs de campagne, et, comme Voltaire, qui était de ses amis, s'en étonnait : « Il ne s'agit pas « de vivre, mais de partir, » répondit-il.

« Le roi se préparait à partir comme le maréchal de Saxe ; il venait de marier le Dauphin à la fille aînée du roi d'Espagne ; le jeune prince accompagna son père devant Tournay, que l'armée française tenait assiégée. Le 8 mai, Louis XV visita les environs ; on attendait l'attaque des ennemis, on connaissait d'avance le champ de bataille. Déjà le village de Fontenoy était occupé par le maréchal de Noailles, qui avait demandé à servir d'aide de camp au maréchal de Saxe, auquel l'attachait une amitié sincère et qu'il avait fort contribué à avancer dans la faveur du roi.

« Jamais Louis XV ne marqua plus de gaieté que la « veille du combat, dit Voltaire. La conversation roula « sur les batailles où les rois s'étaient trouvés en per« sonne. Le roi dit que, depuis la bataille de Poitiers, « aucun roi de France n'avait combattu avec son fils et « qu'aucun, depuis saint Louis, n'avait remporté de « victoire signalée contre les Anglais, qu'il espérait « être le premier. Il fut éveillé le premier, le jour de « l'action ; il réveilla lui-même, à quatre heures, le « comte d'Argenson, ministre de la guerre, qui, dans « l'instant, envoya demander au maréchal de Saxe ses « derniers ordres. On fourre le maréchal dans une voi« ture d'osier, qui lui servait de lit, et dans laquelle il « se faisait traîner quand ses forces épuisées ne lui « permettaient plus de se tenir à cheval. » Le roi et le Dauphin avaient déjà pris leur poste de bataille ; les deux villages de Fontenoy et d'Antoing, le bois de Barri étaient occupés par les troupes françaises. Deux armées de cinquante mille hommes chacune allaient combattre en champ clos, comme à Dettingen. L'Autriche n'avait envoyé que huit mille soldats, sous les ordres du vieux et célèbre général Königseck ; les Anglais et les Hollandais allaient porter tout le poids de la journée.

« Il n'était pas cinq heures du matin, et le canon tonnait déjà. Les Hollandais attaquaient le village d'Antoing, les Anglais celui de Fontenoy. Les deux postes étaient reliés par une redoute qui vomissait des flammes ; les Hollandais se refusaient à donner l'assaut. Une attaque dirigée par les Anglais sur le bois de Barri avait été repoussée : « Marchez droit devant « vous, monseigneur, dit le vieux Königseck au duc de « Cumberland, fils de Georges II, qui commandait les « Anglais, il faut enlever la ravine en avant de Fon« tenoy. » Les Anglais avancèrent ; ils formaient une colonne profonde et serrée, précédée et soutenue par des canons. Les batteries françaises la foudroyaient à droite et à gauche, des rangs entiers tombaient morts ; ils étaient remplacés aussitôt ; les canons, qu'ils traînaient à bras vis-à-vis de Fontenoy et des redoutes, répondaient à l'artillerie française. Une tentative des officiers des gardes françaises pour enlever le canon des Anglais resta infructueuse. Les deux corps se trouvaient enfin en présence.

« Les officiers anglais ôtèrent leurs chapeaux ; le comte de Chabannes et le duc de Biron, qui s'étaient avancés, leur rendirent leur salut : « Messieurs les « gardes françaises, tirez ! cria lord Charles Hay. — Ti« rez vous-mêmes, messieurs les Anglais, repartit aussi« tôt le comte d'Auteroche ; nous ne tirons jamais les « premiers. » La décharge des Anglais coucha par terre les premiers rangs des gardes françaises. Ce régiment était amolli par une longue résidence à Paris et à Versailles ; son colonel, le duc de Grammont, avait été tué le matin, au début de l'action ; il plia, et les Anglais franchirent le ravin qui défendait Fontenoy. Ils avançaient comme à l'exercice ; les majors, une petite canne à la main, l'appuyaient légèrement sur le mousquet des soldats, pour régler leur tir. Plusieurs régiments, successivement opposés à la colonne anglaise, se virent repoussés et forcés de battre en retraite ; les Anglais avançaient toujours.

« Le maréchal de Saxe, partout porté dans sa litière d'osier, voyait le danger d'un œil ferme ; il envoya le marquis de Meuse au roi : « Je supplie Votre Majesté, « lui faisait-il dire, de repasser avec monseigneur le « Dauphin le pont de Calonne ; je ferai ce que je pour« rai pour rétablir la bataille. — Ah ! je sais bien « qu'il fera ce qu'il faudra, répondit le roi ; mais je « reste où je suis. » Le maréchal de Saxe se mit à cheval.

« A son tour, la cavalerie avait été repoussée par les Anglais ; leur feu emportait rang après rang du régiment des Vaisseaux qui s'obstinait à l'attaque. « Com« ment de pareilles troupes ne sont-elles pas victo« rieuses ? » s'écria le maréchal de Saxe, qui se promenait au pas au milieu du feu, sans la cuirasse que sa faiblesse ne lui permettait pas de porter. Il s'avançait vers Fontenoy ; les boulets venaient de man-

quer aux batteries. La colonne anglaise ne marchait plus; arrêtée par l'effort successif des régiments français, elle restait immobile et semblait ne plus recevoir d'ordre; mais elle gardait une contenance fière et paraissait être maîtresse du champ de bataille. Le maréchal de Saxe commençait à préparer la retraite de l'armée; il avait renoncé à proposer celle du roi, depuis que les Anglais en étaient venus à le serrer de si près : « C'était mon opinion, dit-il, avant que le dan« ger fût aussi grand; maintenant, il n'y a plus à « reculer. »

« Un conseil tumultueux se tenait autour de Louis XV. Avec le jugement fin et sensé qu'il témoigna souvent, lorsqu'il prit la peine d'avoir un avis sur ses affaires, le roi avait su encourager les troupes par sa présence, sans gêner en rien les ordres du maréchal de Saxe. Le duc de Richelieu ouvrit un avis, plus digne du nom qu'il portait qu'il n'avait accoutumé dans sa vie de cour et de débauche : « Qu'on fasse avancer l'artillerie « contre la colonne! s'écria-t-il, et que la maison du « roi, avec tous les régiments disponibles, l'attaquent « en même temps : il faut tomber sur elle comme des « fourrageurs. »

« La retraite des Hollandais permettait le mouvement; les petites pièces de campagne, encore traînées à bras, furent dirigées contre la colonne anglaise. Le maréchal de Saxe, se soutenant à peine sur son cheval, se porta rapidement vers la brigade irlandaise, recommandant à toutes les troupes qu'il rencontrait de ne plus faire de fausses charges et d'agir de concert. Toutes les forces de l'armée française fondirent à la fois sur les Anglais. Les régiments irlandais, au service de la France, presque tous composés d'émigrés jacobites, se battirent avec fureur. Deux fois, les courageux ennemis se rallièrent; mais les officiers tombaient de toutes parts, partout les rangs étaient enfoncés; ils se retirèrent enfin, sans désordre, sans faiblesse, conservant jusque dans la défaite l'honneur de leur vigoureuse résistance. La bataille était gagnée au moment où les plus clairvoyants l'avaient crue perdue.

Hôtel de ville de Colmar, gravure tirée d'*Alsace-Lorraine.*

Le maréchal de Saxe eut encore la force d'arriver jusqu'au roi : « J'ai assez vécu, Sire, lui dit-il, puisque « j'ai vu Votre Majesté victorieuse. Elle sait mainte« nant à quoi tient le sort des batailles. »

— *Perdus au milieu de Paris* (1) est un petit roman enfantin écrit avec grâce et dessiné avec esprit par M. G. Fath, un de nos rares artistes qui manie la

(1) P. Ducrocq, éditeur.

Bataille de Fontenoy, gravure tirée de l'*Histoire de France* de M. Guizot.

plume avec autant d'habileté que le crayon. Les aventures de ses trois jeunes orphelins sont vraiment intéressantes et, dans le récit, le rire et les larmes se marient dans une juste mesure.

— C'est à un autre public, bien entendu, que s'adresse le nouveau livre de M. H. de la Blanchère, *les Chiens de chasse.* Mais les disciples de saint Hubert sont assez nombreux pour que le volume ne manque pas de lecteurs, d'autant qu'il abonde en observations utiles, en remarques curieuses et peut être consulté avec autant de profit par le naturaliste que par le chasseur (1).

Avant de clore cette revue des livres que nous signalons à l'attention bienveillante du public, qu'il nous soit permis de consacrer quelques lignes à la bibliothèque du *Musée des Familles.* La plupart des ouvrages qui la composent sont sur le point d'être épuisés. Ceux de nos lecteurs qui désirent les posséder voudront donc bien nous adresser leurs demandes le plus tôt possible.

Dans notre bibliothèque, l'art, la poésie, la science, la littérature sont dignement représentés. L'*Album du Musée des Familles,* collection des cent plus belles gravures de nos quarante premières années, peut rivaliser par le luxe typographique et la perfection du travail avec les plus beaux recueils de ce genre. A un autre point de vue, c'est la plus curieuse et la plus intéressante étude de l'art moderne ; le *Musée,* on ne l'a pas oublié, est un des premiers journaux illustrés publiés en France. Il contribua puissamment à populariser chez nous la gravure sur bois dont nos voisins d'outre-Manche possédaient jusque-là le monopole. A travers ses nombreuses livraisons, on peut donc suivre les progrès incessants de cet art, qui rivalise aujourd'hui avec les plus fines tailles de l'acier. C'est pour rendre cette étude plus facile et plus attrayante que l'*Album* a été publié. On y retrouve les meilleures pages de Gavarni, de Granville, de Charlet, de Tony Johannot, à côté des œuvres signées de nos dessinateurs modernes : Bertall, Sauvageot, Lix, Morin, de Bar, etc.

— *Le Voyage scientifique autour de ma chambre,* par M. Arthur Mangin, et *la Comédie des animaux,* de Méry, vous présentent la science sous une forme humoristique et spirituelle qui lui donne tout le charme du roman.

— *Les Récits de la grève normande* ont valu à M. Deslys un des prix de l'Académie française. C'est dire quelles exquises qualités distinguent l'œuvre de notre collaborateur. — Aimez-vous les beaux vers et les fins apologues, voici les *Fables proverbes* de M. Berlot-Chapuit. — Voulez-vous un livre écrit spécialement à l'intention du petit frère ou de la jeune sœur, voici *le Monde des enfants* avec ses légendes, ses leçons d'histoire et de morale, ses causeries scientifiques, ses études religieuses. — Enfin, pour tous et pour chacun, voici cette grande et unique collection du *Musée des Familles,* qui a résisté à toutes les épreuves, à toutes les révolutions, plus vivante aujourd'hui qu'au premier jour, et qui n'a jamais failli à la tâche qu'elle s'était donnée : instruire la jeunesse et l'élever dans le respect de la religion, du grand, du juste et du beau.

A. de FLEURY.

(1) Librairie de la *Maison rustique.*

LES MERVEILLES DE LA CHIMIE.

UN NOUVEAU MÉTAL.

Entendons-nous ; il ne s'agit pas d'un alliage quelconque, constituant une matière ou plus ductile, ou moins oxydable, ou plus résistante que les matières jusqu'ici mises en œuvre par les arts industriels ; non, il s'agit bel et bien d'un corps simple, ou cru simple, comme le fer, l'or, le cuivre, le zinc, l'iridium, le thallium, le titane ; bref, on ne connaissait (si j'en crois le dernier *Annuaire du Bureau des longitudes,* qui fait autorité en ces choses) que *soixante-quatre* éléments (nous voilà loin des quatre prétendus éléments de nos aïeux); celui-là va faire le soixante-cinquième.

Mais d'où est-il tout à coup sorti ? En quel lieu inexploré jusque-là l'a-t-on rencontré ? Quelle Atlantide lointaine a-t-il fallu découvrir ? Quel chemin a-t-on dû faire ? Ne serait-il pas un jour tombé du ciel, échappé d'un des astéroïdes dont les essaims, se frottant à notre tourbillon cosmique, y allument ces traînées lumineuses si improprement nommées *étoiles filantes ?...*

Eh ! mon Dieu ! n'ouvrons pas le champ si large au chercheur, remettons la bride à notre imagination ; car, pour immatriculer le nouveau venu sur les registres de la science, point n'a été besoin de course extra-marine, de chute céleste, ni même d'exploration particulière.

Un fragment de minerai commun, très-commun, est venu (par hasard, sans doute) dans le cabinet d'un chimiste français. Le chimiste, au cours de quelque expérience qui, on pourrait l'affirmer, n'avait pas pour but la recherche d'un nouveau corps, fait la remarque d'un caractère insolite sur ces fragments... — Et... mais c'est ici que commence l'extraordinaire. Nous voulions, nous supposions de l'extraordinaire : en voici.

Le chimiste, qui s'appelle M. Lecoq de Boisbaudran, vient un jour à l'Académie des sciences et dit à la docte assemblée :

— J'ai découvert un nouveau corps simple, un nouveau métal.

— Ah ! vraiment !

— Oui. Je propose de le nommer *gallium.*

— Gallium ! à cause de *Gallia,* sans doute, la Gaule d'autrefois, la France d'aujourd'hui ; c'est un hommage au pays. Très-bien, va pour gallium. Mais voyons un peu ce gallium que vous avez découvert.

— Ah ! je n'en ai pas là.

— C'est fâcheux. Mais dites-nous alors, quelle couleur a-t-il ?

— Est-ce que je le sais !

— Sa densité ?

— Pas davantage.

— Sa contexture ?

— Eh ! rien de tout cela ! J'ai découvert le gallium, oui, mais...

— Mais ?...

— Mais je ne l'ai ni touché, ni vu. Si vous doutez

de son existence toutefois, venez, que je vous la démontre.

— Eh bien, allons!

Et une petite légion de savants, ayant suivi le chimiste dans son laboratoire, le chimiste, après avoir produit l'obscurité dans la pièce, fait jaillir une flamme très-vive dans un appareil, il place sur une table une sorte de lunette à double tube, dont un bout ouvre sur un prisme voisin d'un écran translucide; puis, effritant dans la flamme quelques bribes d'une matière terreuse et, appelant du doigt le regard des savants vers une barre lumineuse qui se projette sur l'écran, il dit :

— Voyez, messieurs, voyez, sur l'échelle des longueurs d'onde, cette raie violette très-sensible, vers le 417, et cette autre, très-faible, vers le 404... c'est lui, le gallium, qui les donne.

— En effet! disent les savants.

— Vous reste-t-il un doute?

— Pas le moindre.

— J'ai donc bien découvert un nouveau corps?

— Vous avez découvert un nouveau corps.

Et les savants s'en vont répétant, car telle est leur inébranlable conviction :

— Notre confrère, M. Lecoq de Boisbaudran, a découvert un nouveau corps; honneur à M. Lecoq de Boisbaudran!

Et pourtant, ce nouveau corps, ce gallium, puisque c'est ainsi que veut bien l'appeler l'inventeur, aucun des savants ne l'a ni touché ni vu; de sa couleur propre, de sa contexture, pas la moindre notion; mais le gallium existe, il n'y a pas à en douter, « puisqu'il donne une *raie* violette au 417, une autre au 404. »

Mais tout en acceptant, sur la foi de la docte réunion, l'existence réelle du nouveau métal, les non-initiés aux mystères de l'écran révélateur, c'est-à-dire la pluralité des gens du monde, s'en vont répétant :

— C'est égal, messieurs nos savants ont tout de même de drôles de procédés pour constater une existence. Dans leurs mains, sous leurs yeux, pas plus de nouveau corps que de merle blanc; mais la raie violette au 417, au 404, un regard sur l'écran, ça suffit! Voilà le gallium reçu, classé, consacré. Anathème sur qui dira que cet absent n'existe pas!... On ne les changera pas, voyez-vous; ils sont nés dans le grimoire, et ils ne sortiront pas du grimoire!...

Grimoire : voilà qui est vraiment bientôt dit. Voyons un peu; est-ce que, à bien prendre, tout ne peut pas devenir grimoire, selon le cas. Savez-vous l'anglais?

— Non, ma foi!

— En ce cas, délectez-vous; voici Milton et Shakspeare... Aimez-vous mieux autre chose?

— Sans doute.

— Vous lisez l'allemand?

— Pas un mot.

— Alors vous plaît-il Gessner ou Klopstock?

— Raillez-vous?

— Eh non! je vous trouve des grimoires. Mais, venez...

— Où donc?

— Au bord de la mer.

— Qu'y ferons-nous?

— Armés d'une bonne lunette, nous regarderons les navires passer à l'horizon.

— C'est une distraction qui a bien son charme.

— Tant mieux qu'elle soit dans vos goûts... Nous voilà installés. Regardons... Ah! j'aperçois un trois-mâts. De quel pays peut-il être?

— C'est facile à savoir.

— Comment donc?

— Il doit y avoir un pavillon arboré à son mât de misaine.

— Vous voulez dire un drapeau flottant au mât le plus voisin de la poupe. En effet, j'en vois un.

— De quelle couleur?

— Rouge, avec des croisillons bleus sur blanc dans le coin supérieur.

— Alors ce trois-mâts est anglais.

— J'en vois un autre dont le pavillon, à trois pointes, est bleu avec une croix jaune.

— C'est un suédois. Tout jaune avec une aigle noire, le pavillon indiquerait un navire autrichien. Des raies rouges et blanches alternant horizontalement, avec un coin bleu étoilé, nous annonceraient un américain; un pavillon bleu avec un coin rouge...

— Il suffit; car, du moment où, sur le simple vu d'une pièce d'étoffe qui flotte à quelque mille mètres d'ici vous assignez, sans erreur probable, une nationalité au navire qui passe, nous pouvons retourner au prétendu grimoire de tantôt, c'est-à-dire à la flamme brûlant dans le cabinet du chimiste devant une lunette qui projette la lueur de cette flamme sur un écran; et mon raisonnement ne sera pas bien long :

Etant donnés cette flamme, cette lunette, ce prisme, cet écran, si nous mettons dans la flamme quelques paillettes de plomb qui s'y consument, la lueur projetée sur l'écran porte invariablement, à tels points de son étendue, des raies de telle couleur, c'est le *pavillon* révélateur du plomb qui brûle.

Si c'est de l'or, autres raies, autres teintes sur tels autres points de l'échelle comparative.

Et ainsi pour le fer, l'argent, le bismuth, le zinc, enfin autant de variations de lieux, de teintes, de nombres dans le placement, la combinaison, la coloration des raies pour les soixante-quatre corps élémentaires en train de se consumer, c'est-à-dire soixante-quatre pavillons bien distincts, bien formels, révélant l'origine du corps en combustion avec une certitude d'autant plus constante que, si au lieu d'un élément, d'un corps simple, c'est un composé qui est mis dans la flamme, les deux, les trois *pavillons* se montrent à la fois en se combinant ou en se séparant, s'il y a lieu et selon le cas.

Or donc, si, ayant sous les yeux un répertoire général de tous les pavillons maritimes du monde connu, il arrivait qu'un navire passât, dont la pièce d'étoffe flottante n'eût aucune des couleurs, aucun des signes distinctifs indiqués dans votre répertoire..., à quoi concluriez-vous, sinon à une nationalité nouvelle?

Les chimistes en sont là; ils ont par devers eux, soigneusement dressée, ce que j'appellerai — si vous voulez bien me permettre cette fabrication de mot — la liste bien complète, bien exacte de tous les pavillons *comburatifs* des corps simples actuellement connus; et il va de soi que, le jour où se montre à l'horizon de l'écran un pavillon qui n'est pas sur la liste, un nouveau corps simple est signalé, plus que signalé, reconnu; plus que reconnu, baptisé.

Notons que ces jours sont rares, car depuis l'adoption, d'ailleurs assez récente, de cette merveilleuse méthode d'investigation, c'est, croyons-nous, la première fois que pareille aventure se produit.

Jusqu'ici, du reste, c'était plus particulièrement vers les foyers célestes que la *spectroscopie* (tel est le nom de cette branche de la science) dirigeait ses recherches. Tous les pavillons *élémentaires* terrestres lui étant connus, elle soumettait, par analogie, les divers astres ou météores à l'analyse. Aussi aujourd'hui les chimistes spectroscopistes se font-ils forts d'affirmer que tel ou tel astre, dont ils ont interrogé la lumière, contient tel ou tel corps en combustion que tel autre ne contient pas. — Quelques raies non classées se sont montrées — mystère !...

Comme à tout seigneur revient tout honneur, le soleil a été plus particulièrement exploré. Or voilà bien en défaut les alchimistes, qui avaient voulu voir dans le radieux Phœbus une masse d'or incandescente, et qui même avaient, à cause de cela, donné le nom de ce qu'ils appelaient le roi des astres à ce qu'ils appelaient le roi des métaux.

Point d'or, pas une parcelle, au moins en fusion, dans cette immense fournaise... Les spectroscopistes l'assurent, et le gallium, que maintenant l'on va s'occuper d'isoler, est là, ou plutôt sera bientôt là pour nous prouver que les spectroscopistes sont gens dignes de foi.

E. M.

CROQUIS MILITAIRES.

LETTRES D'UN VOLONTAIRE D'UN AN.

L'exercice. Dessin de Gilbert.

V

Juillet 1875.

Ma chère Jeanne,

Tu me demandes toujours des détails — des détails à n'en plus finir; ta curiosité affectueuse est insatiable, et tu voudrais tout savoir, jusqu'aux plus petites choses de ma vie.

Je t'en sais gré; mais, véritablement, je t'assure que tout ce que je pourrais te dire dans cet ordre d'idées ne t'intéresserait pas beaucoup.

Ainsi, par exemple, j'imagine que l'étude de l'*ordre dispersé* manque absolument de charme pour une demoiselle, et je suis certain que le « Rapport au ministre », qui sert de préface à notre nouvelle « Ecole du soldat », te laissera parfaitement indifférente, malgré tous les mérites qu'il peut avoir.

Comment faire alors? Il te faut des *détails* pourtant; tu en réclames, tu en veux; soit donc, et, ma foi! tant pis si cela t'ennuie.

Marchons dans les détails.

Je viens de la cible; c'est un peu loin. Pour trouver un champ de tir, il faut aller à *sept* kilomètres de la ville, et, comme on ne couche pas sur la butte, ni même au pied de la butte, cela fait bel et bien *quatorze* kilomètres.

Comme distance, ce n'est pas énorme; mais, quand il faut les franchir par un mauvais temps!... Tiens, je ne savais pas autrement que par ouï-dire ce que les troupiers appellent *un temps de chien;* maintenant, je le sais.

Nous avons eu la pluie au départ, puis la re-pluie à l'arrivée; puis, pour changer, la re-re-pluie pour le retour.

En rentrant, j'étais trempé.

Ce n'est pas précisément amusant, mais que veux-tu? Voilà la fin de notre année qui s'avance, et il faut bien compléter notre instruction sans trop s'occuper du temps qu'il fait.

Le sergent, qui est un esprit très-pratique, nous a

La vivandière et les dragons. Dessin de Gilbert.

du reste, donné de cette nécessité une raison fort juste :

— Si nous faisons campagne un jour ou l'autre, nous disait-il, on ne choisira pas à notre gré la pluie ou le soleil. Eh bien... alors?

Et, en effet, cette explication laconique nous a parfaitement suffi. D'ailleurs, nous avons bien fait de nous en contenter, parce que, autrement... ç'aurait été absolument la même chose.

Et voilà comme on apprend la philosophie pratique au régiment!

Donc, j'ai tiré à la cible.

Sais-tu?... Non, tu ne sais pas; alors, je vais te le dire :

Sais-tu que le chassepot, tel qu'il est, est une arme terrible, et qu'avec cet *instrument*-là un bon tireur abat son homme à mille mètres?

Bien apprécier la distance, bien épauler, bien viser, tout le problème est là. Ensuite presser légèrement sur la détente avec le premier doigt de la main droite... et vlan!...

Voilà un Prussien de moins.

Répétons ce petit exercice seulement cent fois dans la journée, soyons seulement quatre ou cinq cent mille Français tous sûrs de leur balle, et voilà réalisée la

prédiction de la chanson des Parisiens lors de la dernière guerre. Ce ne sera pas long :

Bismark, si tu continues,
De tous les Prussiens
Il n'en restera guère !

Comme tu le vois, en théorie, c'est simple comme bonjour, mais, en pratique, c'est beaucoup plus difficile. Aussi est-ce pour cela, et uniquement pour cela, qu'on nous exerce, même par la pluie.

Que te dirai-je encore? Je ne sais guère rien d'intéressant pour toi, mais puisque tu *veux* des détails, je reprends ma guitare :

Chaque séance de tir est partagée en trois parties :

Une pour l'appréciation des distances;

Une pour les tirailleurs,

Et une pour le tir proprement dit.

Entre chacun de ces trois exercices, repos.

Ici, ma chère petite Jeanne, il faut que je te fasse un aveu, presque une confession. J'ai besoin d'indulgence; ce que j'ai fait te paraîtra si... gros, que ton front, si doux d'ordinaire, va se charger d'un léger nuage.

Mais il le faut! Quand on a commis le crime, il n'y a plus de salut que dans l'humilité et la franchise.

Songe avant tout que j'étais fatigué, très-fatigué; j'étais trempé, j'étais... Enfin, puisque j'ai commencé, il faut que j'aille jusqu'au bout.

Eh bien, ma Jeannette, écoute et frémis !

Malgré tes prières, malgré les recommandations de maman, malgré ma promesse solennelle, j'ai profité d'un moment de repos pour... aller... voir... la marchande de goutte!

Ouf! voilà le gros secret lâché.

Oui, ma chère mignonne, j'ai bu la goutte. J'ai bu du *dur*, du *tripoli*, du *roide*, du *chien tout pur*. C'est bien vilain, n'est-ce pas? Mais voilà... j'étais traversé par la pluie.

Après tout, elle n'était pas mauvaise, cette goutte; pas trop bonne non plus, du reste.

Cette brave femme ne vend sa « fine champagne » que deux sous le verre, et, à ce prix-là, elle ne peut pas vous verser tout ce qu'il y a de plus fin.

J'ai dit « brave » femme, et je l'ai dit avec intention.

Or, tu sais si j'aime à bavarder, et je n'étais pas mal tombé. J'avais fait la paix avec la... marchandise, il ne restait plus qu'à lier les relations avec la marchande; ce n'a pas été bien difficile, et la conversation de cette cantinière m'a intéressé.

Elle n'est plus jeune, il s'en faut. C'est la fille d'un grenadier du premier empire; sa mère était cantinière.

Elle est née entre deux coups de canon, à l'ambulance, à côté de la boîte à amputations, en Allemagne ou en Russie, à moins que ce ne soit en Espagne... ou ailleurs. Elle n'en sait rien, et cela lui est, du reste, parfaitement indifférent — à moi aussi.

Son extrait de l'état civil est exact ou il est faux, elle s'en moque; bon ou mauvais, elle en a un, c'est tout ce qu'elle demande.

Elle s'est mariée à un soldat, il y a très-longtemps, et elle en a une kyrielle d'enfants. Elle est veuve; les enfants travaillent ou sont enfants de troupe, et elle vend la goutte aux troupiers.

— Comment feraient-ils, disait-elle, les pauvres soldats, si je n'étais pas là? Je suis peut-être la seule de mon état qui fais crédit quelquefois. Vous comprenez? ça dépend des têtes!... Eh bien, vous pouvez me croire, je n'y ai pas souvent perdu.

Et cette probité générale la console des petites négligences particulières qui viennent de loin en loin diminuer ses bénéfices.

Elle a, cette femme, un courage énorme.

— Le bon Dieu s'est trompé, dit-elle, j'aurais dû venir au monde avec un pantalon rouge.

Et de fait...!

L'année dernière, elle s'était mise dans la tête de suivre l'armée de l'Est dans ses manœuvres d'automne. Elle s'attelle à une petite voiture; elle y met du pain, du jambon, du vin, de l'eau-de-vie, et, le jour du départ, en route!

Ce qu'elle a enduré de fatigues et avalé de poussière, je te le laisse à penser. Mais du courage, toujours! les troupiers lui donnaient un coup de main dans les montées trop roides et elle arrivait à temps.

Elle a fait ainsi toute la manœuvre, dix jours, en comptant les journées de marche. Elle connaît sur le bout de son doigt les défilés de l'Argonne. Elle a enduré le soleil quand il a fait chaud, la pluie quand il en est tombé, et la fatigue n'a jamais pu entamer sa bonne humeur.

Comme elle a l'habitude de vendre aux soldats de mon régiment, elle a fini par se figurer qu'elle en fait partie, et elle en a adopté le numéro.

Elle est du 124^{e}.

Les soldats des autres corps qui avaient faim et soif trouvaient bien chez elle à manger et à boire, de temps en temps, *après*, et seulement *après* que ceux de son « régiment » étaient servis.

Un jour il lui est arrivé à ce sujet une aventure :

Il devait y avoir une « chaude affaire », et on devait aller loin. Elle avait donc fait la veille une ample provision de victuailles, et la petite voiture était chargée à craquer.

La colonne se met en mouvement et elle part avec elle, sinon d'un pied léger, du moins *hâlant* sur la bricole avec son entrain accoutumé. Et la voilà qui tire, qui souffle, tant et si bien, qu'elle arrive à un petit bois frais, engageant, et qui se trouve à quelques centaines de mètres de *son* régiment, qu'elle n'avait pas quitté de l'œil un seul instant.

L'heure du repos approche; elle le sait, puisqu'elle connaît l'heure du départ et les ordres de marche, et même le fanion de la division.

Ah! celui-là, elle le reconnaît entre tous.

Tout va donc bien; encore un coup de collier et la voilà dans le petit bois, attendant tranquillement *ses enfants*, avec son pain tendre et son vin au frais.

Une salve de trois coups de canon, c'est le signal, et la voilà prête, les soldats vont manger.

Mais voilà le malheur...

Cette brave femme, qui sait pourtant toutes les rubriques du métier, ignorait que, en guerre, et conséquemment dans les *grandes* manœuvres, qui ne sont après tout que l'école de la guerre, le terrain affecté à chacune des armées a des limites infranchissables. Or comme les soldats ont besoin d'apprendre comment on se garde des espions, l'ordre est donné d'arrêter quiconque n'a pas de laisser-passer.

Or, elle se trouvait justement sur la zone *ennemie*, en plein dans une brigade de cavalerie.

On l'arrête, naturellement.

— Votre laisser-passer?

— Je n'en ai pas ; je suis du 124e.

— C'est une espionne! On ne passe pas, la belle!

Et les dragons l'entourent, elle et sa charrette, et la gardent malgré ses protestations.

Juge donc quelle aubaine! Leur cantinière n'était pas là, et ils en trouvaient une, « toute garnie », juste à point, sous la main. Ils ne l'auraient pas lâchée pour un boulet de canon.

Ils la gardèrent en effet jusqu'à sa dernière bouchée de pain, jusqu'à sa dernière goutte de vin et d'eau-de-vie, en payant tout, bien entendu; puis, quand la petite voiture fut vide, ils lui rendirent généreusement la liberté.

Elle arriva alors à *son* régiment, mais dans quel état, grand Dieu!

Désolée, exaspérée, à demi folle et levant les deux bras au ciel :

— Ah! mes enfants, mes pauvres enfants, disait-elle; je n'ai plus rien! Ce sont les dragons qui ont fait le coup; ils ont tout mangé, tout bu, tout, tout, tout!

Puis le sentiment de l'esprit de corps lui revenant avec l'orgueil de son numéro :

— Mais tranquillisez-vous, ajoute-t-elle avec un geste héroïque, vous n'avez rien, mes enfants, mais je les ai fait payer plus cher, ces *brigands!*

Il a fallu, ma bonne petite sœur, arrêter là mon entretien avec la cantinière. Le clairon sonnait, et nous allions nous remettre en route.

Sept kilomètres après, je mangeais ma soupe à la caserne.

Quant au tir à la cible, je t'en parlerai une autre fois, quand j'aurai fini mon année. Consolons-nous, nous n'avons plus maintenant bien longtemps à attendre.

A toi.

VI

Octobre 1875.

Voilà bien longtemps que je ne t'ai donné de mes nouvelles, ma chère Jeanne. Pardonne-moi, nous sommes si occupés!

Nous venons d'essuyer un « rude coup de feu », je t'assure.

Remarques-tu comme je deviens *soldat?* Les mots professionnels ne m'étonnent plus; je parle couramment l'argot du métier ; je prends le langage militaire... et d'aplomb. Et si tu voyais ma moustache, donc!

Un troupier *fini*, quoi !

Donc, je te disais que nous venons de passer un examen de classement, et immédiatement après est arrivée l'inspection générale.

Tu voudrais quelques détails; je sais que tu es curieuse de tout ce qui touche à l'existence de ton frère, et tes lettres sont pleines de questions et d'interrogations. Aussi bien je t'en sais gré; cela me prouverait, si j'avais besoin de preuves, que tu m'aimes; et tu as raison, petite sœur, parce que je te le rends bien.

Le *classement* est une grosse affaire pour nous, tu le comprends sans que je te le dise. C'est que personne ne veut être le dernier, et pourtant il en faut bien un.

Figure-toi — c'est réellement abominable — qu'on nous interroge sur un tas de choses ; il y a de tout dans ce malheureux programme : la théorie, l'administration, le service en campagne, la fortification... et une foule d'autres très-jolies choses dont l'étude occupe fièrement une journée de quatorze heures — sans compter l'exercice, le gymnase, la natation, les corvées et le *train-train* ordinaire de tous les jours.

Enfin c'est fini, et je suis classé le *troisième*. Sur soixante-quatre, ce n'est pas trop mal, je pense, et je mérite un bon point.

Embrasse-moi donc une fois de plus dans ta prochaine lettre, ce sera ma récompense.

Je te parlerais bien de ce qu'on m'a demandé, mais cela ne t'amuserait guère.

Tu ne seras guère plus avancée quand je t'aurai dit qu'on m'a interrogé sur le « livre de détails ». Sache seulement qu'il y a *dix-huit* chapitres, tous plus folâtres les uns que les autres, et qu'on appelle le dernier *la bouteille à l'encre.*

Cela veut dire probablement que le malheureux qui doit les savoir par cœur est tellement ahuri quand il arrive à la fin, que les chiffres qui l'agrémentent lui paraissent danser une sarabande devant les yeux, et qu'il n'y voit plus que du noir.

Si ce n'est pas là la raison, c'est qu'il y en a une autre, mais je ne vois pas d'explication plus plausible à te donner de l'appellation consacrée.

Quelques jours après l'examen de classement est venue l'inspection générale. Cela veut dire qu'un général — de division, s'il te plaît — est venu s'assurer, *de visu*, de ce qu'on avait fait pendant l'année.

Tu penses bien que les *quinze cents francs* (c'est comme cela qu'on nous appelle) ont été retournés, épluchés, *écossés* même de la façon la plus minutieuse. Il s'agit de sortir « franc de port » du régiment, c'est-à-dire que, si on n'est pas suffisamment instruit, on recommence une nouvelle année; on *repique*, disent les soldats.

Aussi, je t'assure que chacun fait de son mieux. On est luisant, astiqué, brossé, rasé, il faut voir ça. Quant aux chambres, on aurait usé les balais jusqu'au manche, pour qu'elles soient bien propres.

Voilà pour l'extérieur. Puis est venu l'exercice, et là on « serrait la crosse » à l'écraser. Aussi ça a crânement marché, et les volontaires, vrai! ont fait une très-bonne figure.

Il faut te dire avant tout, pour être juste, que les *instructeurs* qu'on nous a donnés, sergents et autres, sont des gens choisis, et que, avec la bonne volonté de chacun, aidée de la salle de police pour les négligents, on arrive à des merveilles.

Labor omnia...,

Pardon, petite sœur, j'oublie que tu ne sais pas le latin. Mais sois tranquille, il y a bien des hommes qui ne le savent pas plus que toi et, à ce sujet, il faut que je te raconte une petite histoire qui, depuis hier, fait le tour du régiment :

Le général interroge tout le monde, et tout le monde naturellement n'est pas de la force d'un académicien. Chacun suit les cours, un peu plus, un peu moins, et chacun en retient ce qu'il peut.

Or donc, le général s'adresse à un sergent; c'est un vieux brave, ce sergent, un peu déchiré par les balles et les coups de sabre. Tout le monde l'estime fort, et

je fais comme tout le monde; mais enfin, pour l'instruction, il n'est pas de première force, et ce n'est pas l'attaquer beaucoup que de rire un peu :

— Quelle est, lui dit le général, la base du système métrique?

Et le sergent, sans hésiter :

— C'est *le litre*, mon général.

Ma foi, quelle que soit la bienveillance d'un chef, et quelque respect qu'il professe pour les bons serviteurs qui sèment, en défendant leur pays, des morceaux de leur peau à droite et à gauche, la réponse était si inattendue et faite sur un tel ton de sincérité, que chacun en rit encore à l'heure qu'il est.

Puis est venue l'inspection des sous-officiers nouvellement promus. A ceux-là des compliments et des conseils.

Puis la revue des sous-officiers et caporaux cassés et remis simples soldats. A ceux-là encore des compliments, mais d'une autre nature, car tu dois bien penser qu'ils ne constituent pas la fine fleur du régiment.

Sont-ils fous ces gens-là! Avoir des galons et les perdre! Ils n'ont donc pas, comme moi, une bonne petite sœur qui rougirait de voir leur frère humilié à ce point-là?... J'en vois tous les jours des soldats qui ont sur la manche un galon de laine ou d'or, mais à peine l'ont-ils, qu'ils demandent une permission de quelques jours pour aller montrer à leur famille les insignes de leur premier grade, et cette permission-là n'est jamais refusée.

Ils reviennent satisfaits, encouragés... et au bout de quelque temps ils font si bien ou si mal, qu'on leur enlève leurs galons.

Je te le répète, ma chère amie, ou bien ils sont fous, ou bien ils n'ont pas, comme moi, une sœur qui les aime et qui ne veut pas rougir de son frère.

Décidément, vois-tu, le métier militaire change terriblement les idées; on voit les choses autrement, on les voit mieux et plus juste.

C'est que nos généraux ont une manière de parler aux soldats qui n'est pas ordinaire. Je ne sais pas comment ni pourquoi, mais je sens que cela doit être forcément.

Il y a dans leurs paroles un parfum de franchise qui va droit au cœur; ce sont des mots brûlants qui passent sur leurs lèvres; ils ont une façon de dire les choses qui vous remue jusqu'au fond de la poitrine. Ils vous dépeignent le devoir du soldat avec des couleurs si vives et si chaudes, qu'il semble qu'on n'est plus le même homme quand on les a écoutés.

— C'est la France qui vous regarde comme son dernier espoir et qui compte sur vous.

Voilà le thème qu'ils nous développent, et cela nous grandit à nos propres yeux.

Et quand on voit ces moustaches grises nous tenir ce mâle langage, sans *pose*, sans forfanterie, avec la seule conviction du devoir et de l'honneur, eh bien, je t'assure, petite sœur, qu'on oublie vite les premiers ennuis du métier, qu'on se redresse avec un peu d'orgueil et qu'on se dit à soi-même :

« Mais, après tout, je ne suis pas le premier venu, je suis un volontaire d'un an! »

Au revoir, ma chère mignonne... — et tu sais? — l'année avance; compte les jours, je les compte aussi.

A bientôt.

VII

Novembre 1875.

Ma chère Jeanne,

Enfin!... C'est pour demain!

Demain je serai près de toi, près de vous tous. Je dépouille le vieil homme — ou le nouveau, si tu veux — et je vais revoir les miens.

Aujourd'hui, nous avons *versé* au magasin giberne, sabre, fusil, tout notre équipement. On nous laisse cependant la *tenue*, c'est-à-dire la tunique, la capote, les épaulettes, et nous restons, pour partir, dans le costume des « enfants de Mars », sauf les armes.

Tu vas me revoir, vêtu « en guerrier », et ton désir tant de fois exprimé sera ainsi accompli. Tu voulais une photographie, je t'apporte l'original.

Ce soir, le major nous remettra nos feuilles de route et ce sera fini.

Ah! ma chère Jeannette, comme la locomotive va marcher doucement, à mon gré. Je l'ai vue hier à la gare, cette bienheureuse machine; nous étions allés y faire notre dernier service — tu as bien lu, notre *dernier!* — celui de l'embarquement des troupes en chemin de fer.

Et nous nous disions tous, comme des échappés de collège : « Bientôt ce sera pour tout de bon! »

Alors (tu vas rire de cet enfantillage) j'ai demandé à un mécanicien quelle était la locomotive qui ferait demain le voyage de Paris. Que veux-tu? il y a des joies si grandes et si longtemps attendues, qu'on y pense sans cesse, et que tout est prétexte pour y penser toujours.

Le mécanicien m'a fait voir une belle machine toute brillante de cuivre et d'acier poli, avec des roues énormes, mais immobile, froide, quasi morte.

— Soyez tranquille, m'a dit cet homme, à une heure du matin elle entrera en *chauffe*, et elle sera prête pour l'heure du départ.

Elle s'appelle *Espérance*, et nous l'avons saluée d'un hurrah, comme si c'eût été un être humain et qu'elle pût nous entendre.

C'est pour demain! J'espère qu'*Espérance* va marcher bon train.

Te dire les propos joyeux qui se débitent depuis deux jours, les enfantillages, les hilarités sans rime ni raison, les chants à propos de rien, tu les devines, n'est-ce pas?

La vieille caserne ne se ressemble plus. Songe, nous sommes quarante-cinq volontaires qui partons ensemble, et nous sommes si heureux!

Et les autres soldats, ceux qui restent cinq ans, avec quels yeux ils nous regardent!

— Allez, chantez, les volontaires! Riez, les *quinze cents francs!* Tas de chançards!

Oh! oui, et c'est demain, demain! C'est le grand jour tant attendu; c'est la folie, c'est le bonheur, c'est la famille, c'est petite sœur qui m'attend!

Ah çà! vas-tu me reconnaître? Comme je dois être changé depuis un an!

Ce n'est pas que j'aie bien souffert, je n'ai même pas maigri, mais c'est que j'ai un an de plus, et cette année-là doit compter double. Je l'ai employée à apprendre tant de choses dont je ne me doutais pas!

Car je suis maintenant « un soldat », et j'ai quelque orgueil à pouvoir le dire. Je *sais* ce que c'est que d'ê-

tre militaire, et je *sais* à quoi m'en tenir sur les innombrables niaiseries qu'on débite sur ce métier-là.

Je ris aujourd'hui quand je pense à toutes mes terreurs; je n'oserais pas les avouer, même à toi. C'est à peine si je me rendais bien compte à moi-même des incidents les plus ordinaires de cette vie nouvelle dans laquelle j'allais entrer.

Eh bien, en somme — c'est incroyable, mais c'est vrai — je t'assure que, au régiment, on parle avec sa langue, comme ailleurs, et on marche avec ses pieds, comme partout.

Certes, c'est dur de quitter les siens, ses parents, ses amis et tout ce qu'on aime, mais... puisque c'est la loi, il faut obéir.

Puis peu à peu on s'y fait; et nous sommes tombés cette année-ci dans des conditions un peu exceptionnelles, et cela a été un peu plus *roide*, mais on y arrive tout de même, en y mettant du bon vouloir.

Je ne peux pas entrer dans les détails; cependant en voici un que tu saisiras :

La manière de combattre n'est plus la même depuis la guerre. On l'a modifiée beaucoup, et on a bien fait. Les livres qui enseignent cela — la *théorie*, c'est ainsi qu'on l'appelle — sont changés.

Tout le monde, officiers et soldats, a donc besoin d'étudier et d'apprendre; mais si tu voyais comme cela se fait franchement.

Tel officier qui commande tire simplement son nouveau livre de sa poche, consulte «la loi», et recommence quand il s'est trompé.

Le départ des volontaires. Dessin de Gilbert.

Où sont alors ces manières hautaines dont on parle aux gens qui ne sont pas militaires, puisque tous, grands et petits, galons de laine et galons d'or, travaillent ensemble et côte à côte pour apprendre à combattre, pour apprendre à vaincre et, finalement, pour sauver la France?

En résumé, crois-moi : maintenant que c'est fini, maintenant que j'ai *tâté du métier*, je suis heureux d'avoir passé par là. J'en reviens trempé et, je crois, meilleur qu'avant.

A l'avenir, quand je verrai dans la rue un homme portant la tenue militaire, je penserai sur son compte autrement que par le passé. Je ne le plaindrai pas, comme je le faisais niaisement, mais je l'aimerai davantage, et si j'aperçois une tunique d'une coupe peu élégante, je ne serai plus tenté de sourire.

Je me souviendrai que ce vêtement-là est beau *par* celui qui le porte et qu'en somme, pour cet habit, le cœur d'un vrai soldat, voilà sa doublure!

Mais qu'est-ce que je te compte là, ma chère sœur; est-ce que nous n'allons pas avoir le temps de bavarder tout à notre aise?

Et c'est demain!...

Emmène papa et maman; venez *tous* m'attendre à la gare. Je veux *tous* vous voir du premier regard, et je veux vous rendre à tous, au centuple, en riant, les baisers que vous donniez en pleurant, il y a douze mois, à votre enfant, à votre frère, à votre affectueux et affectionné

VOLONTAIRE D'UN AN.

Pour copie conforme : GEORGES MAILLARD

POÉSIE.

LA MISÈRE ET LA CHARITÉ.

LA MISÈRE.

Écoute, ô Charité! c'est en toi que j'espère.

LA CHARITÉ.

Mais d'où viens-tu?

LA MISÈRE.

Je viens des ruines, je sors
Du rivage où l'on pleure, où l'on cherche ses morts
Dans la vase.

LA CHARITÉ.

Et tu viens implorer mes trésors.
Ton pays?

LA MISÈRE.

L'univers.

LA CHARITÉ.

Et ton nom?

LA MISÈRE.

La Misère.
J'arrive de Toulouse.

LA CHARITÉ.

Oh! sous ce ciel vermeil
On te connaît bien peu; Toulouse est riche et fière;
Ses champs peuvent nourrir et palais et chaumière;
C'est une reine au front couronné de lumière,
Et qui se drape avec le manteau du soleil.

Son grand fleuve enrichit sa fertile contrée.
Oh! l'opulence est là! se dit-on, en songeant,
Quand à la femme on voit la ceinture dorée,
Et quand la ville aussi, de son fleuve parée,
Etale avec orgueil sa ceinture d'argent.

LA MISÈRE.

Oui, les fleuves sont faits pour verdir la prairie,
Pour fleurir le rivage, et pour faire abonder
Les beaux poissons nacrés, dont la ville est nourrie.
Ils sont comme le peuple avec son industrie :
Ils doivent féconder, sans jamais déborder.

Mais écoute... Une nuit, la Garonne se hausse,
Monte jusqu'au faubourg, l'inonde et le remplit.
En l'entendant marcher, le plus brave pâlit,
Car ces flots rugissants, échappés de leur lit,
Sont comme des lions échappés de leur fosse.

LA CHARITÉ.

Grand Dieu!

LA MISÈRE.

L'eau monte avec des vagues d'Océan,
Un fracas de torrent et des fureurs terribles.
C'est la force sauvage et le gouffre béant :
L'homme se sent pygmée à côté d'un géant,
Et brisé sans pitié par des bras invisibles.

Tout est donc renversé dans la création!
Quoi! la montagne d'eau vient à nous!... Nul n'affronte
Sans frémir, ces fléaux, cette destruction,
Nommés l'éboulement et l'inondation :
La terre qui descend et le fleuve qui monte.

Il couvrit leurs maisons, ce grand fleuve en fureur,
Emportant à la fois l'aïeul au front qui penche
Et l'enfant nouveau-né : la racine et la fleur.
Dans les plis de sa robe il vint, comme un voleur,
Prendre tous leurs bonheurs, à tête blonde ou blanche.

Leur logis disparut, le flot vint le broyer,
Et sur leurs souvenirs l'eau monte et tourbillonne :
La chambre où, chaque soir, Dieu les voyait prier,
Ce qu'ils nommaient enfin : « Ma maison, mon foyer »,
N'est plus qu'un fleuve et n'a qu'un seul nom : la Garonne!

Et dans ce grand péril, les cloches du saint lieu
Disaient : « Priez pour eux, » avec des cris sublimes.
Et tandis que les flots, en ouvrant leurs abîmes,
Avec des hurlements appelaient leurs victimes,
En criant : « Au secours! » la cloche appelait Dieu.

Or, comme la prière est forte et salutaire,
Et que les malheureux de son aide ont besoin,
Bientôt l'eau s'abaissa. Car souvent, ô mystère!
Au fleuve qui déborde et veut couvrir la terre,
Une prière a dit : « Tu n'iras pas plus loin! »

Les flots sont apaisés; mais que de larmes coulent!
Au milieu des débris j'habite la cité.
Mais j'espère pourtant... car si les toits s'écroulent,
Si les biens sont perdus dans les flots qui les roulent,
Dieu, près de la Misère, a mis la Charité.

LA CHARITÉ.

Tu sais bien qu'à donner mes mains sont toujours prêtes.
Oui, je serai plus grande encor que le fléau...
Mais tous ces enfants morts, chères et blondes têtes,
Qui peut les ranimer?... Je remplis, dans mes fêtes,
Le vide de la bourse et non pas du berceau.

Je ne puis retrouver la femme bien-aimée
Que le flot emporta, le fils qu'ils chercheront,
La mère au tendre amour, dans le gouffre abîmée :
Je puis rendre le pain à la bouche affamée,
Mais le baiser perdu ne se rend pas au front.

Du moins, je leur ferai des toits contre l'orage.
Dieu nourrit les oiseaux, et gratis leur fournit
Leur pourpre, leur azur, leur manteau de plumage,
Leur donne pour logis des palais de feuillage,
Mais l'homme doit payer son plumage et son nid.

Je quêterai partout, jusqu'aux embarcadères;
Un tronc des inondés fera là son appel.
En prenant un billet pour Dieppe ou pour Bagnères,
On mettra quelque argent dans ce tronc des misères;
Dieu fera payer là le grand voyage au ciel.

J'irai, tenant la main de ma sœur l'Espérance,
Au théâtre, au concert, quêter, quêter encor,
Dans toutes les cités faire un trésor immense,
Et l'inondation des fleuves de la France
Va faire déborder de larges fleuves d'or.

ANAÏS SÉGALAS.

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

LA CROISADE DES DAMES GÊNOISES[1].

IX. — LA SOLITAIRE DU LIBAN.

Les vagues soupçons du pacha ne tardèrent pas à grandir, et prirent bientôt dans son esprit ombrageux des proportions approchant de la certitude. Autant il avait montré de confiance, autant il se trouva disposé à incriminer les choses les plus innocentes. A partir de l'heure où la jalousie entra dans son âme, il ne connut plus un instant de repos. Trop orgueilleux pour mettre dans son douloureux secret les eunuques et les muets chargés jadis de la surveillance du sérail, il résolut d'épier lui-même ceux qui lui inspiraient des doutes et de se faire l'exécuteur d'une horrible vengeance, s'il se voyait trahi.

Son profond amour pour Aliénor, sa tendresse pour Safié, loin d'apaiser sa colère, contribuaient à l'augmenter. Pour cette fille de race franque, héritière de ceux qui avaient apporté le fer et la flamme en Syrie, il s'était départi de son humeur farouche, de ses habitudes sanguinaires. L'enfant qu'elle lui avait donnée, marquée d'un sceau qu'il regardait comme celui de la réprobation, lui était devenue plus chère que sa puissance et sa vie.

Il ne se dissimulait pas que ses préférences pour Aliénor excitaient dans son palais des rages et des colères qu'il affectait peut-être trop de dédaigner.

Plus d'une fois, il avait dû châtier des croyants affirmant qu'Aboul'Hacem reniait le prophète à la voix d'une fille d'Europe. Si sa passion pour Aliénor le rendait suspect, au moins ne devait-elle pas le faire l'objet du mépris et de la risée de son peuple.

Aboul'Hacem dissimula. Loin d'éloigner le Chrétien, il l'attira davantage au palais, et le laissa plus souvent avec Aliénor.

Un jour, tandis que Safié dormait dans la chambre voisine, la jeune femme, restée seule avec Lucian Vivaldi, lui dit avec émotion :

— Jusqu'à ce jour, j'ai reçu de vous des soins, des consolations sans paraître même en éprouver de la reconnaissance. Ne me croyez pas ingrate cependant. Depuis plus de quinze ans que j'habite ce palais, vous seul avez allégé mes peines et adouci mon angoisse. Vous devinez une partie de la vérité, il faut que vous l'appreniez tout entière... Alors peut-être aurez-vous encore plus de pitié pour moi...

— En me racontant vos peines, demanda doucement Lucian Vivaldi, ne raviverez-vous pas de cuisantes blessures?

— Non, répondit Aliénor; d'ailleurs, quand vous me connaîtrez mieux, je vous demanderai un grand service.

Le jeune homme s'inclina, et Aliénor commença le récit de sa vie :

— Mon enfance fut heureuse, lui dit-elle; accoutumée à un travail quotidien, je ne rêvais rien de plus que de passer ma vie sous les grands cèdres qui avaient ombragé le front puissant des prophètes. L'existence quasi monacale que je menais avec ma mère me semblait perpétuer les traditions saintes des premiers siècles de l'Eglise. Les récits héroïques de notre histoire, les hauts faits des croisés qui suivirent Louis IX, et au nombre desquels se trouvait mon père, remplissaient mon esprit de nobles pensées. Le culte d'un tombeau me semblait presque aussi saint que celui d'un autel. Ma mère et moi, nous allions rarement à Tripoli, seulement pour y vendre nos travaux, et toujours soigneusement voilées. J'étais belle, paraît-il, et je l'ignorais; l'aurais-je su, je me regardais comme destinée à vivre sur les pentes du Liban, et jamais je ne me demandai quelle serait ma destinée si je venais à perdre ma mère. J'avais cependant un grand défaut : l'orgueil, l'orgueil de ma vie chaste, pauvre et sainte; et l'orgueil perdit les anges.

Aliénor raconta ensuite les détails de son entrée au harem, son mariage consacré suivant le rit musulman, la scène douloureuse pendant laquelle sa mère l'avait maudite.

— Cette malédiction, poursuivit Aliénor, je n'ai depuis jamais cessé de l'entendre. Elle a troublé mes nuits et mes jours; je l'écoute même quand résonne la voix de ma fille. Ni l'amour de mon époux ni les caresses de Safié ne me font oublier ma mère... Vous avez ravivé chez moi l'espérance du pardon céleste, vous ravivez dans mon âme une foi que je m'efforçais d'éteindre après l'avoir trahie, poursuivez votre œuvre, achevez une mission sublime, ramenez ici celle qui s'est enfuie en me lançant l'anathème... Parlez-lui de Safié, dont le nom peint si bien le charme et l'innocence... Touchez le cœur de la mère, inclinez la chrétienne à l'indulgence, triomphez de ses rancunes, de son mépris, de son horreur pour moi!...

Aliénor acheva ces mots au milieu des larmes, et Lucian Vivaldi, profondément ému, répondit à la femme du pacha :

— Je jure, si la comtesse de Montjoly est vivante, de vous obtenir sa bénédiction.

Aliénor remercia le jeune homme avec effusion; au moment où il se disposait à partir, Safié s'éveilla.

— Frère, lui dit-elle, Dieu te garde! reviens bientôt.

A peine Lucian Vivaldi eut-il disparu, qu'Aboul'-Hacem pénétra dans l'appartement d'Aliénor.

Son front était paisible, il ne doutait plus ni d'elle ni du Chrétien. Sa joie se trahissait par mille paroles affectueuses, et une plénitude de bonheur expansif auquel sa femme et sa fille ne comprenaient rien.

Mais en revanche il se demandait quel motif avait poussé Hafeld à exciter sa jalousie. Ses soupçons prenaient une autre forme. Ne se défiât-il point de la fidélité de son ministre favori, il acquérait du moins la preuve qu'il portait une sourde haine à Safié, comme à Aliénor, et se proposait de le faire surveiller par Ali, chef des eunuques blancs. Cependant, pour se convaincre davantage de la sincérité d'Aliénor, Aboul'-Hacem lui demanda :

— Quel était l'objet des pressantes recommandations que vous avez faites au Chrétien?

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— Je l'ai prié, répondit Aliénor, de parcourir les pentes les plus voisines du Liban et d'y chercher ma mère.

— Vous avez deviné ma propre pensée. Dieu veuille que ce jeune homme voie son zèle couronné de succès!

Tandis qu'Aboul'Hacem renaissait à la confiance, qu'Hafeld se croyait déjà maître du palais, et qu'Aliénor priait le ciel de lui rendre Catherine de Montjoly, Lucian traversait la vallée, côtoyait le lac près duquel Aliénor lavait autrefois ses modestes habits, et pénétrait dans la cabane qu'elle avait habitée. La porte en était restée ouverte, et un musulman, y voyant l'image du crucifix, l'avait arrachée de la muraille et foulée aux pieds. Lucian en sortit le cœur oppressé et gravit au hasard à travers les grands cèdres étalant horizontalement leurs branches énormes. La solitude était complète; un vol d'oiseau troublait seul le silence. La verdure sombre des arbres géants formait sur le sol des masses noires à peine découpées par les rayons du soleil filtrant à travers les ramures. Quand Lucian se trouva las, il dormit au pied d'un arbre; quand il eut faim, il mangea un peu de galette de maïs et but l'eau

La solitaire du Liban. Dessin de F. Lix.

d'une source filtrant dans le creux d'une roche. Durant trois jours, ses recherches demeurèrent sans résultat; le quatrième, il aperçut, au milieu des feuillages, un mince filet de fumée, et se dirigea de ce côté. Un foyer était en effet allumé près d'une grotte s'enfonçant au milieu de roches noires surmontées d'un cèdre gigantesque. Lucian Vivaldi y pénétra. Un lit de feuilles, préparé dans une auge, prouvait qu'elle servait d'asile à un être humain. En ce moment, elle se trouvait vide. Lucian résolut d'attendre. Il s'assit à l'entrée de la grotte, et vit lentement s'abaisser le soleil avant que l'ermite du Liban parût. La nuit était venue quand Lucian crut distinguer, aux clartés du feu qu'il entretenait, une ombre de haute taille, se dirigeant vers lui avec lenteur. Il se leva, fit quelques pas en avant, puis élevant la voix :

— Un voyageur demande l'hospitalité du désert, dit-il.

L'ombre hâta sa marche, et Lucian vit paraître une femme vêtue d'une tunique faite d'écorce de palmier. Ses cheveux étaient complétement blancs, elle s'appuyait sur un bâton de cèdre.

— Béni soit l'hôte! répondit-elle brièvement.

Le silence régna ensuite entre Lucian et la vieille femme.

Tous deux se conformaient, par habitude ou par discrétion, aux coutumes orientales.

Lucian ne refusa pas le modeste souper de la soli-

taire, et longtemps après qu'il fut terminé, il se hasarda à dire à la femme silencieuse et digne comme la Sibylle antique :

— Te serait-il possible de me renseigner sur ce qui fait le but de mon voyage? Je parcours le Liban pour y chercher la comtesse Catherine de Montjoly.

— Elle est morte ! répondit l'hôtesse de Lucian.

Sa voix tremblait en prononçant ces mots, et le jeune homme comprit qu'il se trouvait en présence de celle qu'il cherchait.

— Elle est morte au bonheur, puisqu'elle a perdu son époux, et que sa fille...

— Elle n'avait plus de fille ! dit la vieille femme frissonnante.

La révolte. Dessin de F. Lix.

— Si, répliqua Lucian, elle en avait une, qui, égarée par l'amour filial, sacrifia son âme en échange du sang de sa mère... et fut maudite par elle...

— Viens-tu m'apprendre que le ciel exauça ce vœu terrible? demanda soudainement l'hôtesse de Lucian en redressant sa haute taille. Viens-tu me dire qu'Aliénor est morte, et que Dieu s'est vengé?...

— Non, répondit Lucian d'une voix douce ; Dieu fit la part de la faiblesse humaine dans l'apostasie de la fille égarée... S'il se trouvait un prêtre devant qui Aliénor agenouillée pleurât sa faute, lui refuserait-il l'indulgence du ciel? Le pourrait-il dans ces lieux sacrés où la charité et le pardon naquirent dans le berceau de Jésus? Et cependant, ce n'est pas toi que ta fille a reniée... Le courage des martyrs lui fit défaut... elle se résignait à souffrir ; l'idée des supplices que tu devais souffrir l'épouvanta... Aliénor comprend aujourd'hui l'étendue de son crime... La maternité, en révélant à ta fille des sentiments nouveaux, lui fait mesurer ta propre douleur...

— Aliénor est le déshonneur de sa race.

— Safié te rendra une autre Aliénor.

— Cette enfant elle-même n'est pas chrétienne !

— Dieu l'a prédestinée pour le devenir...

Lucian parla alors du signe mystérieux gravé sur le front de la jeune fille. Catherine de Montjoly ne répon-

dait plus à Lucian. Un terrible combat se livrait dans son âme. La faute d'Aliénor la repoussait; l'enfant l'attirait d'une façon invincible. Son cœur, qu'elle avait tenté de pétrifier dans un ascétisme ardent, reprenait soudainement sa revanche.

Lucian le devina. Avec mille ménagements, il s'efforça de vaincre ses hésitations et ses scrupules; il lui répéta que Dieu ne pouvait avoir pour agréable un refus d'indulgence. Il fit parler l'amour maternel; il fit entrevoir à l'aïeule qu'elle pouvait faire un ange de cette Safié si charmante et si pure, et la comtesse de Montjoly, entraînée, vaincue, s'écria :

— J'irai! oui, j'irai!

La noble dame passa une partie de la nuit en prière pour se préparer aux émotions du lendemain. A l'aube, Lucian et la comtesse quittèrent la grotte et descendirent vers la vallée. Uue assez grande distance les séparait de Tripoli, et la nuit était venue quand ils se trouvèrent proche de la cabane qu'Aliénor et sa mère avaient jadis habitée.

Ils hâtaient le pas pour s'y reposer un instant, quand une lueur rougeâtre apparut du côté de la ville; ces clartés ne pouvaient provenir que d'un incendie. Lucian eut le pressentiment d'un grand malheur.

— Madame, dit-il à la comtesse, un quartier de Tripoli est en flammes; si vos enfants courent un danger, comptez sur moi.

Lucian prit sa course dans la direction de la ville.

Les flammes montaient de plus en plus haut vers le ciel, obscurci de temps à autre par de lourds nuages de fumée. Une ceinture de feu entourait la cité du côté de la Marine. Lucian crut rêver en distinguant le bruit d'une canonnade furieuse; mais, à mesure qu'il approchait, le fracas de la bataille s'accentuait davantage. Une terrible action navale avait lieu dans le port. La mer présentait un aspect plus effrayant que la ville elle-même.

Le Chrétien ne sait s'il doit s'épouvanter ou se réjouir. Sans nul doute les navires bombardant Tripoli sont montés par des croisés, des Génois peut-être; mais qui peut dire si, pour se venger de cette agression, Aboul'Hacem ne donnera pas l'ordre de massacrer les prisonniers... les prisonniers, parmi lesquels Vivaldi a retrouvé son père...

Voici ce qui s'était passé à Tripoli pendant que le jeune homme parcourait le Liban pour y chercher les traces de la comtesse de Montjoly.

X. — GUERRES DE HAREM.

Tandis qu'Aliénor se livrait à l'espérance de revoir sa mère, et apprenait à Safié quelle tendresse et quel respect elle devait à son aïeule, de graves événements s'accomplissaient dans le sérail. Aboul'Hacem avait éloigné de lui avec une dureté méprisante deux femmes dont les passions devaient se concentrer dans un objet unique : la vengeance.

Yohya, la Nubienne, repoussée par le maître comme un chien que l'on chasse du seuil, vouait une haine terrible à sa rivale; elle se flattait de reconquérir l'affection du pacha quand la renégate aurait disparu. Superstitieuse, comme les individus de sa race, elle s'imaginait qu'Aliénor exerçait sur Aboul'Hacem un prestige dû à quelque art diaboliqne. La mégère tenta plusieurs fois de pénétrer dans l'appartement d'Aliénor; mais Ali, chef des eunuques blancs, faisait bonne garde, et Yohya se vit forcée de dissimuler pendant quelque temps, sous peine de payer de sa vie ces tentatives avortées.

Elle n'était pas seule à détester Aliénor. Zékéria, qui régnait jadis en souveraine dans le sérail, gardait de plus graves motifs de haine que sa noire rivale : elle était mère d'un fils, héritier légitime du pachalik de Tripoli, et comptait régner sous lui, quand le pacha aurait cessé de vivre. Orgueilleuse et vindicative, elle enviait l'influence d'Aliénor et s'était juré d'en triompher; mais elle sentait en même temps son impuissance.

Si les luttes de harem sont fréquentes et souvent fatales aux souverains, elles ne peuvent le devenir qu'à la condition de soulever à la fois les ministres, les eunuques, les soldats contre leur maître. Zékéria ne pouvait compter sur son fils Abzic, prématurément énervé, et laissé par son père dans une complète ignorance de la politique. Un seul homme aurait pu la soutenir et lui assurer la victoire, c'était Hafeld. Mais comment s'ouvrir à lui? Un mot du ministre pouvait la perdre sans retour. Quelquefois, en plongeant ses regards dans les yeux du favori d'Aboul'Hacem, elle avait cru y démêler une pensée obsédante, criminelle, fatale. Des mots échappés comme au hasard laissaient deviner dans l'esprit du ministre un trouble persistant. Peut-être, comme Zékéria, cachait-il dans son sein une haine implacable et, comme elle, n'osait-il parler!

La négresse Yohya se plaça subitement entre eux, et la violence de sa rage, l'audace de ses projets, leur arracha leur mutuel secret.

Un jour, Hafeld, se rendant chez Abzil, trouva Zékéria en proie à une vive agitation.

— Mon fils sommeille, dit la Circassienne, nous avons à nous entretenir de choses graves... Tu me trouves bouleversée par les révélations de la noire fille des Eblis... La jalousie de Yohya l'a poussée à empoisonner hier les sorbets destinés à la renégate.

— Rassure-toi, répondit Hafeld, la fille franque n'a jamais été plus belle.

— Qui a déjoué le complot de la Nubienne?

— Moi!

— Tu mens à ton nom, dit Zékéria. Hafeld veut dire : « qui garde la mémoire », et tu ne te souviens plus que des bienfaits du maître.

— Je me souviens de tout! répliqua le ministre.

La femme d'Aboul'Hacem le regarda bien en face.

— On dit, reprit-elle, que la chrétienne conserve assez l'amour de son ancien culte pour essayer de lui faire des prosélytes... le pacha lui-même devient moins farouche... Par flatterie pour ton maître, as-tu perdu le ressentiment des injures?

— Je t'ai dit que je me souvenais, dit Hafeld d'une voix grave; que veux-tu de plus?

— Ton secret.

— Et tu me promets?

— Mon aide.

— J'accepte, répondit Hafeld. Oui, depuis de longues années, nous en imposons au peuple, aux grands, au pacha lui-même. Nous le dominons de toute la puissance de notre bon vouloir. Tandis qu'il nous croit lâchement apaisés par ses présents, nous couvons une pensée terrible et nous attendons l'heure de frapper. Que Yohya la noire croie au jeu du poignard et verse du poison dans des coupes, ces attentats puérils

sont indignes de nous; ils ne serviraient ni ton ambition ni ma haine.

— J'avais deviné, s'écria la Circassienne; tu détestes Aboul'Hacem.

— Depuis vingt ans je me demande quand et comment je le tuerai. Il payera la dette de sang de son père... Tu le sais, Mohamed, père d'Aboul'Hacem, eut longtemps mon père Osman pour ministre. Osman, brave dans les batailles, sage dans les conseils, intègre et loyal, se montra prodigue de dévouement envers son maître. Mohamed fut reconnaissant jusqu'au jour où un jeune Grec s'empara de sa confiance et ne tarda pas à jouir d'une insolente faveur. Ses prodigalités ruinèrent les caisses de l'Etat; ses débauches scandalisaient le peuple. Il n'était pas assez observateur des lois musulmanes pour ne point causer d'inquiétudes au sujet de sa religion. Mon père essaya de timides observations, Mohamed les reçut avec hauteur. Osman fit parler l'intérêt public, la gloire de l'Etat, le bien-être général, et Mohamed renvoya Osman avec un signe de fatigue et d'ennui. Le soir même, cependant, Mohamed invita mon père à un festin. Après le repas, le pacha se fit apporter des pelisses doublées de fourrures d'un grand prix et en distribua une à chaque convive, excepté à Osman, son premier ministre.

Mohamed, résolu à le perdre, se conformait à l'usage en le prévenant de sa défaveur d'une façon ostensible.

Mon père rentra chez lui, passa dans l'appartement où je me tenais près de ma mère, et nous raconta toute sa vie avec un grand calme, comme s'il eût fait la lecture des Annales de Tripoli; puis il nous embrassa, me serra dans ses bras et nous quitta en répétant d'une voix émue :

— Dieu est grand !

Résolu à ne pas mourir de la main des bourreaux, et se sentant condamné, Osman vida une coupe de poison. Depuis une heure il en sentait les ravages, quand les muets de Mohamed entrèrent, porteurs du firman de mort.

— Il est trop tard, leur dit mon père en montrant la coupe vide.

Mais, sans respect de son agonie, les misérables se précipitèrent sur mon père et tentèrent de le renverser.

Le bruit de cette lutte horrible m'attira. Je courus à mon père; je voulus l'arracher à ses bourreaux, Osman me regarda comme pour me le défendre; mais par trois fois il me cria :

— Hafeld ! Hafeld ! Hafeld!

Je compris : il m'ordonnait « de me souvenir... »

J'eus l'horrible courage de voir s'accomplir ce meurtre sous mes yeux.

Les muets partis, j'ensevelis mon père.

Ma mère mourut de douleur.

Je voulais vivre, moi ! vivre pour me venger de Mohamed ; mais je me sentais assez fort pour attendre, et je résolus de dissimuler aussi longtemps qu'il le faudrait pour frapper ma proie au cœur. Je me livrai à de laborieuses études. On vanta bientôt ma science, l'austérité de ma conduite. Le jeune Grec, cause de la défaveur de mon père, avait péri dans une lutte armée; Mohamed se repentit sans doute de son ingratitude à l'égard d'Osman, car il me donna une charge honorable. Peu après, je découvris un complot tramé contre lui. Si je l'avais laissé aboutir, Mohamed mourait, mais de la main d'un autre, et je ne tenais pas le serment fait à mon père... Je dénonçai donc les conspirateurs, et je sauvai le pacha... A partir de cette heure, ma faveur ne cessa de grandir. Je ne tardai pas à gouverner presque seul les affaires de l'Etat... Mohamed périt subitement dans une rencontre avec des pirates, et ma vengeance m'échappa... ou plutôt, elle changea seulement d'objet... Je me dis que je ferais payer au fils le crime du père, et que le sang d'Osman retomberait sur la tête d'Aboul'Hacem... Je ne t'apprendrai pas, à toi qui fus sa femme, quel caractère ombrageux et féroce était celui du pacha. Il se défiait de tous : de ses compagnes, de ses eunuques, de son armée; il se défiait de Dieu et de Mahomet, et s'il croyait en quelque chose, c'était en lui. Il me fallut du temps pour conquérir sa confiance, il t'en fallut peu pour perdre sa tendresse... Un regard de la fille franque a suffi pour bouleverser sa vie et t'abaisser au même rang que Yohya la Nubienne! Mais Abzic est ton fils, Abzic est de son sang, et nous avons le droit de venger, moi le trépas injuste de mon père, toi ta beauté dédaignée. Je ne puis agir seul... une révolte, dont je ne serais pas l'âme, échouerait... Nous ne devons détrôner Aboul'Hacem que pour mettre ton fils à sa place... Puis, tous deux, nous devons régner sous le prince Abzic qui, tu le sais, ne saurait commander, même à ses esclaves.

— Hafeld, dit Zékérïa d'une voix calme et froide, tout ce que j'avais de cœur est mort. Unis dans une même haine, nous confondrons nos destinées... Aboul'-Hacem mort, je deviens ta femme ; et rien n'entravera tes projets.

— J'accepte, dit Hafeld, et je sais que tu tiendras ta parole, comme je serai fidèle à la mienne... Ma fortune et tes pierreries suffiront pour payer la révolte des soldats. Les eunuques se tourneront du côté des forts. Le peuple embrassera ton parti contre celui de la renégate. Nous ferons répandre le bruit qu'Aboul'Hacem, vaincu par les prières de sa femme, va rouvrir le port de Tripoli aux vaisseaux d'Europe; c'en est assez pour soulever contre lui l'indignation des vrais croyants.

Zékérïa ouvrit un coffre de nacre et, puisant à pleines mains, elle en retira des colliers, des plaques, des pendants d'oreilles qu'elle remit à Hafeld en lui disant :

— Quand je devrais mourir pauvre, que je meure vengée !

Hafeld ne perdit pas de temps. Il se rendit tour à tour dans les endroits où campaient les soldats, vanta la douceur du prince Abzic, énuméra les largesses qui accompagneraient son avénement au pouvoir, confia les doutes que lui inspirait la conduite du pacha, en rendit Aliénor respon able; et, faisant vibrer la crainte, l'intérêt, le fanatisme, il décida les chefs de l'armée et les soldats, les oulémas et les derviches, à le seconder dans ses vues et à entrer dans le parti de la révolte.

On décida que, la troisième nuit, toutes les portes de la ville resteraient ouvertes, afin de livrer passage aux troupes, et que l'on acclamerait Abzic au moment même où Aboul'Hacem périrait étranglé.

Le trépas de Safié et celui d'Aliénor termineraient ce drame.

Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire dans les conspirations, celle-ci ne fut soupçonnée par personne, et il ne se trouva point de traître pour en livrer le secret. Pas un ami non plus ne se dévoua pour prévenir Aboul'Hacem.

C'était le soir. Le pacha prenait le café dans l'appartement d'Aliénor. Assise à ses côtés, sa fille chantait, en s'accompagnant de la guzla, un air empreint de la rêverie orientale. Le silence régnait entre Aboul'Hacem et sa compagne; et celui-ci, devinant l'objet de sa préoccupation, lui dit d'une voix affectueuse :

— Bientôt votre mère sera près de vous; l'éloquence du Chrétien triomphera de ses rancunes, rien ne vous manquera plus alors et vous pourrez être heureuse...

— Heureuse! répéta Aliénor.

— Ah ! fit le pacha avec amertume, j'aurai conquis des provinces, amoncelé des trésors, vaincu la rébellion, fait le pachalik de Tripoli égal à un royaume, mais je ne triompherai ni de vos tristesses ni de votre indifférence... Vous ne verrez jamais en moi l'époux, à peine le père... et cependant, il n'est pas un sacrifice devant lequel je reculerais pour vous prouver mon attachement.

— Pas un? demanda la jeune femme.

— Je le jure, par la tombe du Prophète.

— Eh bien! fit Aliénor, je voudrais mourir sur la terre d'Europe.

— Ah! s'écria Aboul'Hacem, cette dernière blessure me manquait.

Son visage refléta une expression si douloureuse, que Safié, laissant tomber sa guzla sur le divan, saisit la main du pacha et la porta à ses lèvres.

En ce moment la grande porte, au fond de la salle, s'ouvrit avec fracas; et des soldats, les eunuques et les muets entrèrent en désordre.

— Trahi! s'écria le pacha en voyant briller l'éclair des sabres, trahi!

Le regard d'Aboul'Hacem accusait Aliénor.

— Pas par moi, du moins! répondit-elle avec une soudaine énergie. Défendez-vous, Hacem! défendez-vous!

En ce moment Aliénor oublia ses douleurs, ses griefs, le désespoir qui avait pesé sur sa vie; elle ne vit plus dans Aboul'Hacem que le père de son enfant; elle se souvint seulement que le pacha l'avait ardemment aimée et, saisissant une arme, elle se plaça résolûment aux côtés de son mari. Un sabre recourbé dans chaque main, un poignard entre les dents, Aboul'Hacem faisait face à une cinquantaine d'adversaires. Effarée, blottie derrière eux, Safié cachait son front dans ses mains pour se dérober la vue de cet horrible spectacle.

Le pacha frappe, frappe encore. Chacun de ses coups abat une victime. Ali l'atteint au bras, le sang coule; un noir soulève un cimeterre au-dessus du front de son maître : Aliénor veut le détourner et, blessée à l'épaule, combat encore pour défendre la vie d'Aboul'Hacem. Celui-ci tombe écrasé par le nombre, se relève, un de ses sabres se brise, il se sert du manche en guise de masse d'armes et, rugissant de colère, beau d'énergie désespérée, il imprime un respect si puissant à ses meurtriers que ceux-ci ne se sentent plus le courage de soutenir cette lutte régicide.

En vain Zékérïa les anime de la voix et du geste; les conspirateurs, sourds à ses menaces et à ses promesses, épouvantés de voir le pacha combattre derrière un monceau de cadavres, vont tomber à genoux et demander grâce, quand la seconde porte de la salle s'ouvre devant Hafeld.

— A moi! crie le pacha, pensant que le ministre vient étouffer la rébellion.

— Me voici! dit Hafeld, je me souviens.

— Je suis sauvé! sauvé! répète le pacha en abattant d'un revers de lame le bras du noir qui tente de lui jeter autour du cou le lacet fatal.

— Tu es perdu! répond Hafeld.

Il se précipite sur son maître, emprisonne un de ses poignets avec la force d'un étau, tandis que cinq soldats désarment l'autre main d'Aboul'Hacem. Un des assassins brise le poignard qu'il tenait entre ses dents. Le pacha, couvert de sang, l'œil enflammé, demande à Hafeld la raison de sa trahison infâme, et le ministre riant avec une joie féroce :

— Te rappelles-tu comment mon père est mort?

— Osman avait offensé Mahmoud ou, du moins, celui-ci le crut... Mais si ton père demeura victime d'une erreur, ne l'ai-je pas rachetée par les bienfaits dont je t'ai comblé?

— On ne rachète pas le sang d'un homme, Aboul'-Hacem! Trépas pour trépas... Osman mourut étranglé... tu périras de même...

Aboul'Hacem désarmé est précipité sur le sol. Il ne faut rien moins qu'une meute de bourreaux pour terrasser ce fier lion... Aliénor blessée, couverte de sang, tente un suprême effort pour aller au secours de son époux; elle retombe, et son dernier regard rencontre celui du pacha. Accablé sous le nombre, la poitrine broyée par les genoux des meurtriers, Aboul'Hacem se tord comme un tronçon de serpent; il échappe aux assassins, se soulève sur les genoux; mais Hafeld lui passe la corde mortelle autour du col, et le pacha, les yeux démesurément agrandis, la bouche couverte de sang et d'écume, rend l'âme au milieu des spasmes d'une hideuse agonie.

Yohya rugissante comme une panthère, Yohya venue la dernière à cette horrible curée, cherche dans la chambre Aliénor, sa rivale; elle l'aperçoit sanglante, inanimée au milieu de vingt cadavres. Il lui faut une proie : Zékérïa s'est vengée, Yohya se vengera à son tour sur l'inoffensive fille d'Aboul'Hacem. La frêle Safié, blottie derrière le divan, le visage égaré jusqu'à l'expression de la folie, tente à peine de repousser la mégère qui la saisit dans ses bras, puis, ivre de rage, court à la fenêtre pour précipiter Safié dans l'abîme. Un dernier cri échappe à la jeune fille.

— Ma mère! le Chrétien!

Puis elle ferme les yeux...

Déjà Yohya la Nubienne soulève Safié pour la laisser retomber dans les flots, quand elle recule, stupéfiée à la vue des combattants nouveaux qui pénètrent dans la salle en escaladant le grand balcon.

XI. — LA CROIX ET LE CROISSANT.

Les soldats qui allaient changer la face de la bataille portaient l'armure des chevaliers, et la croix rouge marquait leur poitrine. Depuis le commencement de la lutte, une partie des lampes éclairant la salle s'étaient éteintes, l'obscurité en envahissait certaines parties, et il ne fut pas possible d'abord aux conspirateurs mêlant à leurs insultes contre le cadavre d'Aboul'Hacem le cri de : « Vive Abzic! » de connaître à quels ennemis ils avaient affaire.

Yohya avait lâché sa proie; éperdue, elle cherchait à fuir, quand un coup de sabre l'atteignit en plein visage.

Ce fut Hafeld qui, le premier, reconnut sur l'armure des guerriers cette croix ennemie du croissant qui

tant de fois avait triomphé des sectateurs du prophète.

— Les Giaours ! fit-il avec un cri terrible.

Mais, loin de ranimer le courage de ses soldats, ce cri les épouvanta. Ils virent dans la soudaine arrivée des chrétiens le châtiment de leur crime.

Loin de combattre, ils fuient dans toutes les directions. Les guerriers, conduits par Lomellini qui, on s'en souvient, fut mis par Boniface VIII à la tête de la croisade, les poursuivent ; et bientôt les conspirateurs se trouvent pris entre deux troupes de chrétiens. De tous côtés, les Génois pénètrent dans le palais. Ils ont trouvé les portes ouvertes par la rébellion et, sans répandre une seule goutte de sang, se sont répandus dans les quartiers de la ville. Il faut du temps aux habitants endormis pour comprendre le danger qui les menace. Alors ils se lèvent à la hâte, s'arment sans ordre, combattent sans chefs, se font tuer sans gloire.

Bientôt la voix terrible du canon se mêle aux cris d'épouvante. La flotte génoise bombarde Tripoli. Des langues de feu lèchent les frêles minarets, incendient les kiosques légers, dévorent les quartiers de la ville. Ce coup de main, un des plus audacieux dont parle l'histoire, jette dans la consternation et la terreur les vieillards, les enfants et les femmes. Ils tentent de dé-

Les Génois à Tripoli. Dessin de F. Lix.

cider les hommes à se rendre. Une troupe d'enfants demi-nus, de femmes à peine enveloppées de leurs voiles, arrachées à leur toit par l'incendie, se jette aux pieds de Lomellini et demande grâce.

Le brave Génois n'est pas venu pour faire la guerre aux femmes et massacrer des enfants. Il promet la vie à ceux qui se rendront ; mais il exige les clefs des prisons de Tripoli, et une rançon proportionnée à la richesse de la ville.

Hafeld, qui s'est battu avec un désespoir sauvage, refuse tout accommodement et veut s'ensevelir sous les ruines fumantes de la ville.

Il tente d'arracher Abzic à son apathie et de le mettre à la tête d'un groupe de soldats musulmans ; mais Abzic apprenant le meurtre de son père rejette ce crime sur Hafeld. Cet être indolent s'éveille pour la première fois et, devenu juge et bourreau, étend à ses pieds le meurtrier du pacha.

Il se met ensuite à la merci des Génois, sûr que Lomellini n'abusera pas de sa victoire.

Le prince est traité avec honneur ; il ne faut plus au vainqueur que le prix de la rançon de Tripoli négocié par les principaux habitants de la ville. Au moment où Lomellini demandait pour la seconde fois les clefs des prisons pour rendre la liberté aux captifs, la foule murmure un nom et acclame un homme qui, couvert

de poussière, brisé de fatigue, cherche, à travers les rues, les places couvertes de sang et de débris, les vainqueurs et leur chef.

— Le Chrétien! répète la foule, le Chrétien!

C'était en effet Lucian Vivaldi qui, après avoir laissé la comtesse Catherine de Montjoly dans la cabane des Cèdres, accourait dans Tripoli assiégé.

A la vue des armures qui lui rappellent sa patrie, en voyant flotter la bannière de Saint-Georges et apercevant Lomellini, Benoît Zacharie et le groupe de seigneurs génois dont il n'a pu perdre le souvenir en deux années d'exil et de captivité, le jeune homme se précipite au milieu d'eux :

— Je suis Lucian Vivaldi! crie-t-il.

Il n'en peut dire davantage, la joie le suffoque. A l'expression joyeuse qu'il lit sur tous les visages, il juge que les nouvelles de Gênes sont bonnes, comme les combats de Tripoli sont glorieux; et cependant, prenant les mains de Lomellini :

— Ma mère? demande-t-il avec une tendre inquiétude.

— Benoît, répond le marquis Lomellini, conduisez Lucian Vivaldi près des dames génoises dont la mission commence.

Benoît Zacharie entraîne Lucian dans un des hauts quartiers de la ville, et le jeune homme voit, au milieu des bouquets de cyprès d'un cimetière, les nobles femmes inspiratrices de la croisade.

Elles sont là groupées, casquées, armées, la croix sur la poitrine, attendant non pas l'heure de combattre, mais celle de consoler, de délivrer. A leur tête sont Santa Spinola et Pierina Vivaldi, impatientes de prendre à leur tour possession de la ville.

Au moment de rejoindre les nobles guerrières, Benoît Zacharie saisit la main de Vivaldi :

— Vous avez été courageux et fidèle dans l'adversité, lui dit-il; montrez-vous fort devant le bonheur.

— Devant le bonheur! que voulez-vous dire?...

— Allez! fit Benoît Zacharie, allez en toute confiance.

Le Génois resta en arrière pour ne pas troubler par sa présence la violente émotion que le jeune homme allait éprouver.

Le jour était complétement venu, les rayons du soleil perçaient le voile de brume et de fumée enveloppant Tripoli. Le canon avait cessé de tonner; l'incendie, maîtrisé, ne lançait plus que de rares étincelles. Le groupe des dames génoises, avide de nouvelles, se portait au-devant de Benoît Zacharie et de son guide, quand celui-ci s'avança seul.

Tout à coup Pierina Vivaldi serra le bras de la marquise Spinola :

— Santa! dit-elle, Santa! regarde, ma vue se trouble... C'est un rêve, un miracle, c'est...

Pierina n'acheva pas. Le jeune homme était à ses pieds.

— Lucian! Lucian! répétait-elle avec ivresse.

Elle le releva, le serra dans ses bras, le regarda à travers ses larmes; et lui, dans son bonheur, baisait ses mains et ne cessait de répéter :

— Dieu est bon!

Puis, s'adressant aux dames génoises :

— Aux prisons! dit-il, aux prisons!

La petite troupe descendit vers la ville. Dans les rues, la foule se pressait sur les pas des héroïnes chrétiennes; les hommes les regardaient avec curiosité, les femmes avec admiration. Elles ne comprenaient pas qu'une pensée de charité sublime les eût portées à quitter leur patrie pour venir au milieu de mille dangers briser les fers des captifs de leur croyance.

Lucian, sur le point d'entrer dans la prison dont il connaissait si bien les horribles cachots, se rapprocha de sa mère. Il n'osait lui apprendre la vérité, lui dire qu'en retrouvant un époux elle verrait, à la place du vaillant et robuste Vivaldi, un vieillard mutilé... Il comptait d'abord la prévenir; il préféra s'en remettre à la Providence et, passant le bras de sa mère sous le sien, il pénétra dans la grande salle où, trois jours auparavant, il avait laissé son père dans l'extase d'une joie inespérée.

Les malheureux captifs, éveillés par le bruit du combat et les clartés de l'incendie, ignoraient s'ils devaient attendre des libérateurs ou des bourreaux.

Quand le Chrétien apparut, ils se rassurèrent vite, et le rayon de bonheur qui éclaira leur visage apprit à Pierina, mieux que ne l'auraient fait leurs discours, ce qu'ils devaient à son admirable fils.

— Ma mère, dit Lucian en désignant la courageuse femme au vieillard, que la souffrance retenait sur sa couche; il vous appartient de briser les chaînes de celui qui subit le plus cruel martyre.

Pierina s'avance avec rapidité, s'agenouille, saisit les carcans de fer, les baise, en ouvre les cadenas; les pieds du captif sont libres, elle prend ses mains... Les mains du prisonnier tremblent d'une façon convulsive; il se dresse sur sa couche, enveloppe Pierina d'un regard plein d'angoisse et de tendresse; deux grosses larmes roulent sur ses joues ridées, les dernières qui puissent jaillir de ses yeux desséchés. Pierina lève la tête; un cri guttural, impuissant, mais terrible, s'échappe de la gorge du mutilé... Il saisit les mains de Pierina, oblige la Génoise à le regarder et, à travers les ravages de quinze ans de tortures, à retrouver dans l'expression ardente de sa prunelle l'amour de l'époux qu'elle avait pleuré...

— Lui! lui! dit Pierina.

Mais, n'osant en croire son trouble, craignant d'être dupe d'un mouvement irréfléchi, elle appelle :

— Lucian! Lucian!

Et tous trois ne forment bientôt plus qu'un groupe dont les baisers s'échangent au milieu du silence et des larmes.

D'autres reconnaissances également touchantes réjouissent les captifs; la plupart apprennent de consolantes nouvelles de leur famille; tous sont assurés que la liberté leur est rendue.

Les plus robustes veulent marcher vers le port et gagner les galères qui les attendent. Les dames génoises prêtent aux faibles l'appui de leurs bras; les soldats et les geôliers musulmans transportent les mutilés sur le port. Ils veulent emporter leurs chaînes, vivant témoignage de leurs douleurs ou de leur foi. Chaque prison voit se renouveler ce touchant spectacle, et quand les dames génoises paraissent sur la Marine, escortées de plus de mille prisonniers, les acclamations enthousiastes des gentilshommes et de l'armée les saluent, et les mains étendues de Philippe de Savone les bénissent...

L'entraînement fiévreux des événements qui se multiplient depuis la veille, l'accomplissement d'un devoir sacré n'ont point permis à Lucian de courir au palais et de s'informer d'Aliénor. A-t-elle péri pendant cette

lutte? Sans nul doute Yohya et Zékérïa en ont fait leur première victime.

Lucian s'adresse au marquis Lomellini, lui explique qu'il doit à la faveur du pacha la liberté de soulager ses frères, et obtient de lui que les recherches les plus minutieuses seront faites pour retrouver Aliénor et sa fille.

Il va partir avec un groupe de soldats, quand, au détour d'une rue, paraît une femme enveloppée de vêtements ensanglantés. Elle se traîne avec une peine infinie et s'appuie sur l'épaule d'une enfant qui semble n'avoir plus que le souffle. Nul ne pourrait dire laquelle est le plus près de la mort... L'enfant s'arrête parfois pour laisser respirer sa mère épuisée, mais celle-ci étend les bras du côté des navires, rassemble ses forces et reprend sa marche pénible.

Lucian court à elles, la mère s'affaisse sur le sol, et la jeune fille tend les bras vers Vivaldi :

— Sauvez-la ! dit-elle, sauvez-la !

On entoure les deux femmes ; le voile de la mère s'écarte et laisse voir le visage d'Aliénor. Elle devine la répulsion qu'elle inspire ; et, pour que sa honte et le mépris ne retombent pas sur l'enfant dont la mort la sépare, elle arrache du front de Safié le croissant d'or couvrant la croix rouge gravée par Dieu dans sa chair et dit d'une voix mourante :

— Le Christ l'a marquée de son signe !

Philippe de Savone s'approche ; on transporte Aliénor mourante dans une maison voisine, dont le maître a péri pendant la bataille ; et le moine, écartant doucement Safié, commence avec sa mère un suprême entretien.

Pendant ce temps, on s'occupait de l'embarquement des captifs à bord de la galère génoise. Les plus souffrants resteront sur *le Saint-Georges*, les autres seront partagés entre les différents navires.

Vivaldi s'empare d'un cheval, jette un ample manteau sur sa croupe, et part à fond de train dans la direction de la vallée. Il en revient vers la moitié du jour, mais il n'est plus seul. Enveloppant sa haute taille dans le manteau rouge qui dissimule sa robe d'écorce de palmier, la comtesse de Montjoly venait apporter à Aliénor la Renégate sa bénédiction dernière.

Si la comtesse Catherine l'eût retrouvée heureuse et puissante dans le palais du pacha, peut-être n'eût-elle pu s'empêcher de lui adresser quelque parole de reproche ; mais elle la voit, après quinze années de séparation, expirante autant de remords que de sa blessure, et l'élan avec lequel la dame de Montjoly presse sa fille dans ses bras prouve qu'elle oublie tout, hors son amour maternel.

Elle regarde ensuite Safié avec une curiosité tendre, l'attire sur sa poitrine, pose ses lèvres sur la croix rouge qui prédestine sa petite-fille, et croit retrouver Aliénor dans son adolescence de beauté et de pureté !

La marquise Spinola et Pierina Vivaldi appuyèrent les supplications d'Aliénor, conjurant sa mère de s'embarquer avec elle sur *le Saint-Georges*, mais la solitaire du Liban s'y refusa.

— Mes heures sont comptées, dit-elle ; je dois mourir près de la tombe de Conrad de Montjoly. Dans les âpres solitudes, j'ai tout oublié du monde et n'en souhaite rien retrouver.

— Je resterai donc avec vous, répondit Aliénor.

— Non ! répliqua la dame de Montjoly ; tu ne le peux ni ne le dois. Rends à Safié la patrie de ses ancêtres... Qu'elle pratique la foi dans laquelle tu fus élevée et dans laquelle tu rendras à Dieu ton âme purifiée... Le gonfanon de Saint-Georges flotte sur les tours de Tripoli ; qui sait combien il s'écoulera de temps avant que le bras d'un musulman l'arrache... J'ai choisi le désert pour y vivre, je veux que les cèdres du Liban protégent ma tombe.

Rien ne put changer la volonté de Catherine de Montjoly. Tandis que Santa et Pierina pansaient les blessures d'Aliénor, la solitaire s'entretenait avec Safié. Elle demanda aussi l'absolution et les indulgences de frère Philippe de Savone, et quand les prisonniers et les soldats remontèrent à bord des galères, quand sa fille, couchée sur le pont à côté de Safié, se souleva pour la voir encore, la comtesse de Montjoly étendit ses mains tremblantes vers ses filles, qu'elle ne devait plus revoir.

Les quatre galères, la fuste et la felouque se balancent sur la mer ; quatre autres navires, jadis capturés par les corsaires barbaresques et chargés des trésors payés par la ville de Tripoli pour se racheter du pillage, attendent le signal du départ.

Le marquis Lomellini le donne en agitant par trois fois l'étendard de Gênes ; trois salves d'artillerie répondent à cet adieu.

La petite garnison laissée dans les forts par les vainqueurs salue ceux qui reprennent la route d'Italie.

La traversée est heureuse et rapide. Aliénor, entourée de soins, renaît rapidement à la vie ; le vieux Vivaldi retrouve des forces entre Pierina et Lucian. Safié, aimée de tous, s'épanouit au soleil de la jeunesse. Seulement de temps en temps un sombre nuage couvre son front : elle se souvient du trépas d'Aboul'-Hacem.

Un matin, des pêcheurs croisant sur la Ripeira signalèrent dans Gênes l'arrivée de dix navires. On s'étonna, on refusa de croire à cette nouvelle, mais la population curieuse n'en courut pas moins sur le port. Plus de doute ! c'étaient bien dix voiles guidées par la bannière de Saint-Georges !

C'était la flotte partie quelques mois auparavant ; c'était l'armée commandée par Lomellini et les dames génoises.

En un instant la ville est en fête, pavoisée, jonchée de fleurs ; les cloches sonnent, les magistrats se rassemblent. En dépit de sa froideur, le capitaine de Gênes, Barnabé Spinola, se sent ému en serrant la main de l'évêque Porchetto Spinola, son cousin, en embrassant Ludovico, son fils. La flotte salue la ville par les tonnerres de ses bouches de bronze ; les forteresses arborent les bannières, et la flotte entre triomphalement dans le port.

Un mois plus tard, Aliénor de Montjoly prenait le voile dans le couvent de l'Annonciade, et, conduisant Safié dans les bras de Pierina :

— Lucian l'a sauvée, dit-elle, soyez désormais sa mère !

Pendant de longues années, les chaînes des captifs délivrés de Tripoli garnirent les murailles de la chapelle dans laquelle s'agenouillait Aliénor la Renégate, et de nos jours encore, on peut voir quelques-unes des armures que les DAMES GÉNOISES portèrent pendant leur *croisade*.

RAOUL DE NAVERY.

FIN.

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Brumaire est devenu ventôse, le vent a soufflé en foudre et la pluie tombée en tempête. Nous ne savons comment les choses se sont passées dans les départements, mais à Paris, durant quelques jours, nous avons couru dans les rues en rasant les maisons dans la crainte du Seigneur, des cheminées, des tuiles et des ardoises. Les accidents graves, cependant, ont été rares, il y a eu peu de sinistres mortels, mais les dégâts ont été considérables, à la grande satisfaction des vitriers, des fumistes, des couvreurs, et à la grande désolation des propriétaires. Environ 10 000 cheminées ont été abattues, 160 toitures ont été plus ou moins arrachées, 30 000 carreaux de vitres sont tombés dans les cours et sur la voie publique, 1 000 palissades ont été renversées, 3 000 à 4 000 mètres de murailles abattus, et 200 arbres, sur les boulevards ou avenues, tordus ou déracinés. Mettons un million de pertes, et nous n'aurons pas tout dit. Les fleuves et rivières sont sortis de leur lit, et nous avons pu craindre un instant de voir recommencer les ravages de l'inondation. Maintenant, nous attendons encore les nouvelles de la mer; elles seront assurément tristes, douloureuses, et nous aurons plus d'une déplorable aventure à enregistrer.

Les tourmentes de l'Océan seront cependant arrivées trop tard pour inquiéter la maternelle tendresse de la reine Victoria. Son fils aîné est arrivé à Bombay. Né le 9 novembre 1841, Albert-Edouard, prince de Galles, comte de Carrick et de Dublin, duc de Saxe, duc de Cornwall et de Rothesay, comte de Chester, baron de Renfrew, lord des Iles, grand steward d'Ecosse, général dans l'armée britannique, marié le 10 mars 1863 à Alexandra, fille du roi de Danemark, père de cinq enfants, est un grand ami des voyages, et plus d'une fois, *incognito*, quittant Windsor ou le palais de Saint-James, il est venu à Paris, dont les mœurs et la civilisation l'attirent. Cette fois, son voyage aux Indes est un voyage officiel, dont M. Disraeli, lors du dîner d'installation du lord-maire de Londres, a signalé l'importance.

C'est, en effet, le premier héritier présomptif de la couronne de la Grande-Bretagne qui traverse l'immensité des mers pour aller visiter cette grande colonie indienne, qui aurait pu nous appartenir, si le gouvernement français avait compris le génie de Dupleix. Quelles étonnantes fêtes l'attendent dans ces pays de diamants et de misère, et que j'envie le sort du correspondant qu'un journal de Paris y a envoyé pour rendre compte de la réception qui sera faite à l'illustre voyageur ! Que d'étrangetés vont le surprendre et l'éblouir ! Hélas ! comme tous les princes, il ne verra probablement que les choses disposées pour lui plaire, et on ne lui montrera que ce que l'on veut qu'il voie.

La France a eu l'honneur de donner le jour au voyageur qui, peut-être, a le mieux étudié ces lointaines et mystérieuses contrées ; nous ne l'avons pas connu, mais nous avons vécu avec des amis de Victor Jaquemont et lu de ses lettres intimes ; leur caractère d'intimité même n'a pas permis de les publier. Elles sont écrites sur ce beau vélin à fleurs et à filigranes d'or que les princes indiens affectionnent et recherchent. Quel fin observateur était notre compatriote, et de quelle plume libre et animée il retraçait les paysages qui passaient sous ses yeux et les scènes de mœurs dont il était l'attentif témoin ! Nous espérons encore que ces lettres ne sont point perdues ; M. le baron de Mariste en possédait un certain nombre ; et, comme il a laissé de volumineux mémoires qui seront édités tôt ou tard, du moins c'est notre désir, les lettres en question y figureront sans aucun doute ; elles n'en seront point la partie la moins curieuse.

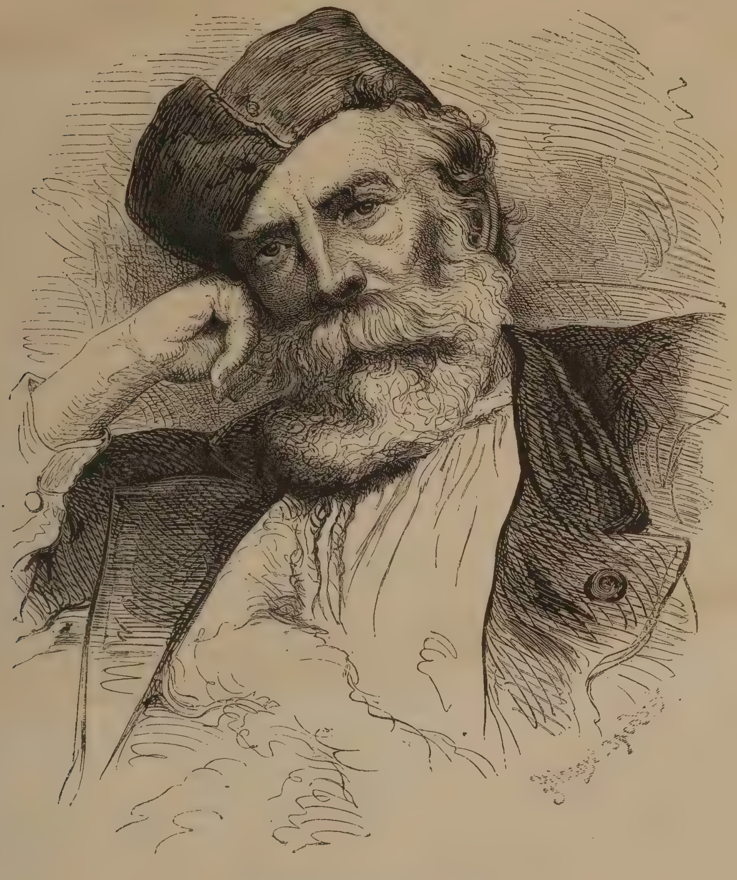
Pendant que le prince de Galles visite les Indes, Stanley, suivant la route où Livingstone a trouvé une mort si glorieuse, pénètre au centre de l'Afrique. Les dernières nouvelles reçues de lui annoncent qu'il est parvenu à cette petite mer intérieure que l'on appelle le *lac Victoria*. Tout permet donc d'espérer que, plus heureux que ses devanciers, Stanley nous fera connaître l'Afrique centrale et ces mystérieuses sources du Nil dont la recherche a fait tant de nobles martyrs. N'est-ce pas un signe du temps que de voir ce grand résultat obtenu, grâce aux efforts et aux capitaux de deux journaux consacrant des sommes énormes à une entreprise dont le lucre n'est ni le but ni la base, et atteignant un résultat qui semblait trop difficile et trop cher aux gouvernements de l'Europe ? Le *New-York Herald* et le *Daily Telegraph* auront rendu un commun service à la science ; à leurs frais et périls, ils ont organisé une expédition de trois cents personnes admirablement munies de tout ce qui est nécessaire pour une telle entreprise, et déjà ils peuvent être fiers et de l'homme énergique qu'ils ont choisi et des succès obtenus. Du reste le ***Musée*** se tiendra au courant des lettres de Stanley, lettres, hélas ! trop souvent bordées de noir, tachées de sang, et fera bientôt connaître à ses lecteurs les phases intéressantes d'une exploration poursuivie au milieu de périls incessants et mortels, de luttes contre la nature, les hommes et les animaux féroces. Puisse Stanley nous revenir vainqueur !

Lorsque, lancé à la trace de Livingstone, il annonça qu'il l'avait retrouvé et rejoint, et qu'il nous donna cette bonne nouvelle, nous avons cependant trouvé des géographes en chambre doutant de sa véracité, de sa capacité et de son courage. Eternelle histoire ! mauvais sentiment auquel n'échappent pas même des esprits très-honnêtes. Ne nous montrons cependant pas trop sévères à leur égard, ils ont été si souvent trompés, et pour un Stanley que de Barnums ! En France, en ajoutant foi aux nouveautés, nous avons peur de tomber dans le ridicule ; nous ne ressemblons pas à ce moine célèbre, saintement crédule, qui, tiré de sa méditation par la voix d'un frère lai criant : Un bœuf qui vole ! » courut à la fenêtre, aimant mieux croire à un prodige de la nature qu'au mensonge d'un homme, et d'un religieux surtout.

Mais laissons le prince de Galles chasser le tigre dans les jungles, recevoir les princes indiens en longues

robes blanches, et le courageux Stanley lutter contre les fièvres, se battre contre les Waiuru et naviguer sur les eaux africaines avec son petit navire *Lady-Alice*, parti d'Angleterre pièce à pièce, ce qui est, nous l'avouerons, un joli tour de force, et revenons chez nous, dans notre France bien-aimée, et dans ce Paris, que la gloire de Berlin n'a point éclipsé, qui est et restera un des pôles de la civilisation. On y parle sans doute beaucoup politique, mais c'est un terrain sur lequel, heureusement, il nous est interdit de conduire nos lecteurs ; cependant, ces préoccupations n'empêchent pas d'aborder des questions moins graves, et de débattre les problèmes de la science et de l'art.

Un vif débat s'est engagé sur l'avenir de certains théâtres. Quelques critiques, M. Sarcey en tête, soutiennent que le temps de l'opérette est passé et que le public, lassé, se retire du genre d'*Orphée aux Enfers*, de *la Grande-Duchesse*, de *la Timbale*, de *la Mère Angot*, de *l'OEil crevé* et de tant de pièces qui ont fait courir tout Paris et couru toute la France. L'éminent critique du journal *le Temps* le dit, le soutient avec toute l'autorité qu'il possède. Je veux le croire ; mais



Carpeaux. Dessin de Bocourt.

cependant les faits semblent lui donner tort, et il n'en est pas encore venu à être à ce point doctrinaire de dire, comme M. Guizot : « Il n'y a rien que je méprise plus qu'un fait. » Ce mois-ci a vu paraître deux opérettes nouvelles : aux Bouffes-Parisiens, Offenbach a donné *la Créole* ; à la salle Taitbout, Vasseur, *la Cruche cassée*, et le public se presse à ces nouveautés, tandis que la reprise de *la Reine Indigo*, de Strauss, n'a pas une moindre fortune. Ceci semble donc un peu infirmer le jugement de M. Sarcey.

Il est vrai qu'il peut prétendre que le succès de ces trois pièces, où nous n'engagerons pas trop les mères de conduire leurs jeunes filles, est dû aux trois actrices qui tiennent les premiers rôles. A vrai dire, elles y contribuent largement, Mme Péchard, dans *la Reine Indigo*, par son grand talent de musicienne et sa belle voix ; Mme Judic, aux Bouffes, par ses grâces si attrayantes et si fines, et dans *la Cruche cassée*, il faut voir quel parti une actrice peut tirer d'une donnée scabreuse et difficile. Mlle Chaumont y est ravissante depuis le commencement jusqu'à la fin ; elle a des petites mines naïves et effarouchées les plus adorables du monde. La pièce s'ouvre par un monologue qu'elle dit comme aucune actrice de Paris ne saurait le faire. Si Greuze, qui nous a laissé la charmante *Cruche cassée* du musée du Louvre, était encore de ce monde, avec quelle joie il verrait revivre sur la scène la création si fraîche et si vivante sortie de son pinceau.

Pas plus que M. Sarcey nous ne sommes fanatique de l'opérette, le genre décline, c'est possible ; au nom de l'art musical et des mœurs publiques, nous pouvons le désirer, mais nous ne pensons pas qu'il ait chanté sa dernière chanson.

Nous avons dit avec quel bonheur Rossi venait d'interpréter les grands drames shakspeariens; il a fait une tentative encore plus hardie : il a abordé un des rôles les plus difficiles de notre théâtre moderne et lutté avec le souvenir de Frédérick Lemaître dans une de ses créations les plus énergiques. Rossi a joué Kean, et l'a joué avec un succès qui lui a valu une véritable ovation. Les parties fines, élégantes, aristocratiques du rôle, il les a rendues avec une grâce exquise ; il a joué la scène de la folie simulée d'une façon merveilleuse, mais il nous semble que le grand acteur français avait mieux compris le caractère de Kean et la pensée d'Alexandre Dumas. Le Kean de Rossi est un grand seigneur que ses passions entraînent dans les plus violentes orgies ; le Kean de Frédérick Lemaître était un bohémien se revêtant, se recouvrant des formes du grand monde où son génie l'a porté. Cette dernière manière de comprendre le rôle est la plus vraie, la plus conforme au caractère bien connu du célèbre acteur anglais, qui se plaisait plus à la taverne, avec les boxeurs, que dans les salons de l'aristocratie anglaise, dont souvent il se plaisait à braver l'orgueil.

Quoi qu'il en soit de cette réflexion, le succès de Rossi a été très-grand, très-légitime, et assurément nous n'avons pas en France, aujourd'hui, un artiste qui soit capable de rendre Kean comme il vient de le faire. Aussi, au nom de l'art reconnaissant, le ministre de l'instruction publique lui a-t-il envoyé un beau vase de porcelaine de Sèvres, témoignage d'une admiration à laquelle nous nous associons de tout notre cœur.

Au moment où nous écrivons ces lignes, une actrice justement célèbre semble sur le point de nous quitter, l'actrice qui a animé tant de rôles restés dans la mémoire des amateurs. Ils n'oublieront jamais son esprit, sa finesse et son adresse à tout dire, à tout oser ; ils n'oublieront ni *les Premières Armes de Richelieu*, ni *Vert-Vert*, ni les *Chansons de Béranger*, ni *les Cabinets particuliers* et tant de créations charmantes et hardies où son esprit étincelait. Déjazet avait reçu de la nature tous les dons qui font les comédiennes dont le souvenir se garde : l'intelligence, le sang-froid, la chaleur, des yeux remplis de malice, une bouche souriante ou moqueuse, une taille petite, mais si fine et si souple, que l'âge ne l'avait point brisée, et la voix la plus juste et la plus mordante qui ait été au théâtre. Elle riait comme M^me^ Brohan la mère, disait le mot comme personne et soulignait le couplet avec tant d'esprit qu'elle faisait passer les gauloiseries les plus risquées. Elle a créé un genre, et y a été sans rivale. Aujourd'hui, nous ne voyons guère que M^lle^ Chaumont qui la rappelle; toutes les autres actrices qui ont cherché à l'imiter sont tombées dans le trivial et le commun ; elles ont versé même plus bas. Il n'y a que les octogénaires qui puissent se souvenir des débuts de M^lle^ Déjazet. Ses camarades l'aimaient, ils l'ont prouvé en venant en aide à sa vieillesse ; car *Lisette* n'avait jamais eu de prévoyance, elle a eu toujours le cœur et l'esprit si jeunes! Cependant il nous semble que son triste destin nous inspirerait de salutaires réflexions, si nous appartenions au monde du théâtre. O cigales ! puisque les autres vertus vous semblent si difficiles, ayez au moins celle de la fourmi.

Le théâtre du Vaudeville, déjà sorti de sa malechance par une pièce heureuse, vient encore d'obtenir un grand succès avec *les Scandales d'hier*. J'en suis heureux, parce qu'avec toutes ses inégalités le talent de Barrière me plaît fortement, et il y a en lui quelque chose de la profondeur et de l'âpreté de Balzac. La pièce est très-bien jouée. Mais l'auteur très-compétent de notre *Mercure* en parlera sans doute.

A propos de succès, permettez-moi de vous dire celui que vient d'obtenir le *Musée*. L'année dernière, le charmant roman champêtre de E. Muller, *Robinsonnette*, publié par la maison Hachette, après avoir paru chez nous, a vu ses éditions se multiplier. Maintenant voici deux excellents éditeurs, MM. Albanel et Baltenweck, qui, voulant créer la *Bibliothèque historique et littéraire*, ont, pour les deux premiers volumes de cette publication à bon marché, emprunté nos récits. Le premier volume de cette collection contient deux des révolutions d'autrefois de notre collègue M. A. Genevay. Nos lecteurs savent avec quel soin scrupuleux notre confrère travaille et quel est le mérite des *Mémoires de don Ramos*, déjà traduits en Amérique, et du *Siége de Florence*, où la grande figure de Michel-Ange est si vivement mise en lumière. Les éditeurs ont été bien inspirés en choisissant et en réunissant ces deux épisodes historiques, qui forment un charmant volume édité avec beaucoup de soin.

Les Révolutions d'autrefois de M. Genevay seront suivies de *Marthe Verdier* et de *l'Oasis* de M. Charles Wallut, qui ont fait les délices des lecteurs du *Musée*. *L'Oasis* a eu aussi les honneurs de la traduction ; elle a paru en langue espagnole. Le talent si fin du directeur de notre *Musée* méritait assurément cet honneur, et ses *Voyages* seront une des meilleures fortunes de la *Bibliothèque historique et littéraire*. Le livre va paraître, le succès qui l'attend n'est pas douteux, M. C. Wallut unissant dans son talent la précision rigoureuse du savoir à l'élégance de la forme : il est dessinateur et coloriste. Avec de pareils choix, nous ne doutons pas de la réussite de la *Bibliothèque historique et littéraire* qui sera bientôt dans toutes les familles, assurées qu'elles seront de la moralité de cette utile publication par celle de ses auteurs. La fausse science et la bohème n'y entreront pas.

L'année est à sa fin, voici notre dernier numéro : à tout prendre, malgré des inondations partielles, l'année 1875 n'a point été malheureuse pour notre pays; aussi le crayon de M. Girardin l'a-t-il représentée couronnée de pampres et portant des gerbes fécondes. Qui aurait cru que la France se relèverait si vite ? O terre heureuse et bénie ! pendant que nos vainqueurs, malgré nos dépouilles, s'agitent dans une condition peu fortunée, nous, nous nageons dans l'abondance. Et comme je m'en étonnais devant un banquier berlinois, il me répondit : « De quoi êtes-vous surpris ? Vous êtes la nation de l'Europe la plus économe et la plus honnête. » Bonnes paroles qui consolent de bien des malheurs et permettent toutes les espérances. Soyons toujours les plus honnêtes, nous finirons par être les plus forts.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

POÉSIE.

Un Ménage d'ouvrier. R. de Navery. 19.
La Saisie. R. de Navery. 275.
Misère et Charité. Mme A. Ségalas. 366.

ÉTUDES HISTORIQUES.

Monmouth. A. Genevay. 1, 33, 65, 109.
Le Drapeau de la monarchie française. Ch. Raymond. 55.
Tout est perdu fors l'honneur. A. Genevay. 277.
La Croisade des dames génoises. R. de Navery. 303, 322, 367.
Le Cid. A. Genevay. 347.

BEAUX-ARTS, BIOGRAPHIE.

J.-B. Millet. A. de Fleury. 147.
Boïeldieu. A. de Fleury. 183.
Le Salon de 1875. C. W. 190, 193, 256, 288, 321.
Corot. A. de Fleury. 240.
J. Verne. Ch. Raymond. 257.

NOUVELLES. ÉTUDES MORALES.

Les Epées de l'abbé Tristan. P. Célières. 10, 42, 74.
Les Opales. H. Ballue. 90, 103, 129.
L'Irlandaise. Ch. Deslys. 161, 195, 225.
Jacques Brunnon. E. Muller. 182, 216, 234, 266, 295.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Les Livres d'étrennes. A. de Fleury. 16, 353.
Collection du *Musée des Familles*. 32, 64.

THÉATRE.

La Veille du mariage, comédie. E. Verconsin. 122, 149.

SCIENCES.

Voyages et Aventures d'une fourmi rouge. H. de la Blanchère. 28, 48, 82, 116, 156, 171, 212, 243.
Le Chemin de fer de Paris à Londres. E. M. 284.
Le Verre incassable. E. M. 311.
Un Nouveau Métal. E. M. 358.

ÉTUDES MILITAIRES.

Caméron. A. Ballue. 312, 335.
Lettres d'un volontaire d'un an. G. Maillard. 340, 359.

VOYAGES.

La Régénératrice des cheveux. Armand Dubarry. 20, 56, 77, 97, 136, 175, 205, 246, 260, 289.
Les Bohémiens dans l'Inde. R. du Coudray. 332.

ACTUALITÉS.

Le Salon de 1875. (Voir Beaux-Arts.)
J.-B. Millet (*id.*)
Corot (*id.*)
J. Verne (*id.*)
Histoire du mois. A. de Villeneuve. 254, 287, 318, 354, 376.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

A la Taverne de la Vache. 40.
Albanais. 353.
Amazones (Les) du Dahomey. 145.
Année 1875. 380.
Arabe monté sur un chameau. 320.
Assemblée (L') des chauves. 25.
Attaque d'une maison à Villersexel. 288.
Attaque d'une fourmilière. 29.
Attaqués par les nègres. 201.
Au bord du lac Avon. 144.
Audience (L') de congé. 265.
Au fil de l'eau. 245.
Bataille de Fontenoy. 359.
Bataille de Pavie. 281.
Bataille de Sedgemoor. 65.
Bords (Les) du Volta. 64.
Cachette (La). 293.
Caméron. 336.
Cancrelats (Les). 88.
Case (La) des sacrifices. 208.
Chambrée (La). 345.
Charge (La) 41.
Chasse (La). 81.
Chasse (La) au chacal. 333.
Châtiment (Le) des traîtres. 253.
Chez Philistin. 21.
Comment Mouton avait été empoisonné. 41.
Conseil (Le) de guerre. 317.
Coquins et Victimes. 249.
Corvee (La) des légumes. 244.
Coumassie. 97.
Dans la montagne. 368.
Dans les Cumbres. 105.
Dans un cure-dent. 89.
Débarquement (Le) de Monmouth. 1.
Délivrance (La). 113.
Départ (Le). 365.
Départ de Toffoa. 205.
Départ pour la croisade. 309.
Derniers (Les) défenseurs. 337.
Deux (Les) mères. 304.
Distribution (La) des cauris. 261.
En 1795. 193.
Entrée des Génois à Tripoli. 373.
Epées (Les) de l'abbé Tristan. 3 gr. 13, 45, 76.
Etang (L'). 96.
Evasion (L'). 157.
Exercice (L'). 360.
Feux (Les) de la Saint-Jean. 256.
Forêt (Une) qui marche. 160.
Fort de France. 91.
Fourmi-lion (Le). 53.
Fourmi (La) et le Python. 213.
Fourmis et pucerons. 52.
Fred et Ferguson. 112.
Futur (Le) tunnel sous la Manche. 285.
Génois (Les) à Tripoli. 373.
Gorille (Le). 141.
Guerrillero (Le). 313.
Hôtel (L') de ville de Colmar. 357.
Incendie (L') dans la forêt. 137.
Inspection (L') du capitaine. 341.
Intérieur d'une fourmilière. 49.
Interdit (L') 192.
Invasion (L'). 117.
Irlandaise (L'). 9 gr. 161, 165, 169, 197, 200, 291, 225, 229, 233.
Jacques Brunnon. 10 gr. 185, 217, 221, 224, 237, 269, 272, 273, 297, 301.
Jacques II et Monmouth. 69.
Ketty. 9.
Malédiction (La) d'une mère. 325.
Médecin (Le) chrétien. 329.
Môle de Cécilia Métella. 17.
Mort (La) du Cid. 349.
Mort (La) du comte de Mirel. 133.
Où l'on est deux, on peut être trois. 321.
Partisans (Les). 5.
Paysage du Dahomey. 181.
Plaisirs (*Les*) *du soir.* 240.
Pont (Le). 244.
Pont Nomentane. 17.
PORTRAITS : Boïeldieu. 189.
Carpeaux. 377.
Corot. 241.
Millet. 148.
Monmouth. 33.
J. Verne. 257.
Prédication (La) de Ph. de Savone. 305.
Première halte. 176.
Prise (La) d'assaut. 121.
Reconnaissance (Une) malheureuse. 32.
Reine (La) des termites. 85.
Retour à Lime. 73.
Révolte (La). 369.
Revue (La). 8.
Secret (Le). 61.
Secrets (Les) d'en haut. 352.
Serpents (Les). 129.
Soins maternels. 48.
Supplices à Abomey. 209.
Supplices sur la place de Tauton. 109.
Tamanoir (Le) et le puma. 173.
Tête (La) de M. Durand. 57.
Transtevérine. 16.
Trois (Les) aventuriers. 277.
Types du Dahomey. 177.
Veille (La) du mariage. 5 gr. 124, 125, 128, 152, 153.
Vivandière et les dragons (La). 361.
Whydah. 289.

L'année 1875. Composition de M. Girardin.

RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1876

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, la dernière bande d'adresse.

Les impôts de toutes sortes qui pèsent aujourd'hui sur la librairie, le renchérissement du prix du papier et de la main d'œuvre, sous quelque forme qu'elle se présente, nous obligent à suivre l'exemple que nous ont donné depuis quatre ans tous les journaux littéraires, nous voulons dire à élever le prix d'abonnement du *Musée* et des *Modes*. Nous avions à choisir entre un système d'économie qui eût risqué d'enlever à nos journaux leur caractère vraiment artistique et un léger sacrifice à demander à nos lecteurs. Nous n'avons pas hésité et nous sommes sûr que, si une chose doit étonner notre grande famille, c'est que cette mesure n'ait pas été prise depuis longtemps. Du reste l'élévation du prix de l'abonnement est absolument insignifiante. Le prix est fixé, pour 1876 (43e année), à :

Musée seul : Paris, 7 fr. ; départements, *franco*, 8 fr. 50.
Modes seules : Paris, 7 fr.; départements, *franco*, 8 fr. 50.
Modes et Musée réunis : Paris, 13 francs; dép., *fr.*, 16 fr.

Le prix des volumes de la collection reste fixé comme précédemment :

Tomes I à XXX.	Paris, 4 francs.
Tomes XXXI à XLII.	Paris, 6 francs.

Nous rappellerons à cette occasion que l'abonnement pour 1875 expire avec la présente livraison de décembre, qui complétera la 42e année, et que nos lecteurs sont priés de renouveler le plus tôt possible leur abonnement pour 1876, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception des premiers numéros.

On sait que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

MODÈLE DE SOUSCRIPTION :

Je m'abonne (ou *Je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles, *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 8 *fr.* 50, *le* 1er *de chaque mois, du* 1er *janvier* 1876 *au* 1er *décembre* 1876, ou bien au *Musée des Familles* et aux *Modes vraies...* pour la somme ci-jointe de 16 francs.

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre affranchie au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des messageries nationales et générales.

N.-B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service.

Ne pas envoyer de timbres-poste.

91-S
66
SPECIAL
PERIOD.
AP
1
M8
V.41-42
1874-5
GETTY CENTER LIBRARY